MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXXIXe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
YAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1873 (40e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 8 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États-Unis, Amérique, 9 fr. 50.
Indes orientales, Roumanie, 10 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 15 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États-Unis, Amérique, 16 fr. 50.
Indes orientales, Roumanie, 18 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

TRENTE-NEUF VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr.
Relié . . . . . 7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 3 francs jusqu'au 31 décembre 1872; 4 francs à partir du 1er janvier 1873. Port en sus. (Voir la couverture.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME TRENTE-NEUVIÈME

1872

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

L'an passé, à pareille époque, la France, à peine sortie de la crise la plus douloureuse de son histoire, guerre étrangère et guerre fratricide, la France, meurtrie, sanglante, se demandait avec épouvante si Dieu l'avait définitivement rayée de la liste des nations. Pour la relever, pour lui rendre sa place, il fallait un gigantesque effort. Aujourd'hui, si l'œuvre de réparation n'est pas terminée, elle est, du moins, en bon chemin; à la condition toutefois que chacun de nous, abjurant ses passions et ses haines, travaillera, sans arrière-pensée égoïste, à l'apaisement universel des esprits.

C'est ainsi que le Musée comprend le devoir de tout bon citoyen. Il n'appartient à aucun parti, ou plutôt il appartient à ce grand parti qui a inscrit sur son drapeau : *Dieu*, *patrie*, *famille*. Sous les vastes plis de ce drapeau, il y a place pour tous les gens de bien, quelque opinion qu'ils professent sur les questions politiques et sociales qui nous divisent. Aussi l'appel que nous adressions en décembre dernier a-t-il été entendu et nous manquerions au premier devoir de la reconnaissance si nous ne remerciions nos amis anciens et nos nouveaux amis, ceux qui, dispersés un moment par la tourmente, se sont de nouveau groupés autour de nous et ceux qui sont venus combler les vides creusés, hélas! par la mort.

Nous ne présenterons pas à nos lecteurs ce trente-neuvième volume. Ils le connaissent, ils l'ont jugé.

Quant au quarantième, qui s'ouvrira le mois prochain, nous affirmons qu'il sera digne de ses aînés, et, à l'appui de notre dire, il nous suffira, ce semble, de citer les œuvres qui inaugureront les premières livraisons :

Histoire. *Les Révolutions d'autrefois* (les Mémoires de don Ramos), par A. Genevay. — *Harelle, le boulanger de Metz*, par A. Linden. — *Les Vautours du Bosphore*, par R. de Navery, etc.

Sciences. *Les Poids et Mesures*, par E. Muller. — *Le Chaud et le Froid*, par A. Mangin. — *Voyage au fond de la mer*, par M. X., etc.

Religion. *La Curie romaine*, par A. Dubarry, etc.

Littérature. *Robinsonnette*, par E. Muller. — *Une Nouvelle* de Ch. Deslys. — *La Dynastie des Géants*, par A. Savarus, etc.

Des voyages, des études sur les beaux-arts, par l'élite de nos collaborateurs.

Un mot avant de finir. Des notes successives, publiées dans nos dernières livraisons, ont à plusieurs reprises rappelé à nos lecteurs qu'à partir du 1er janvier prochain le prix de chacun des trente volumes de la collection serait porté à 4 francs. Nous aurions voulu pouvoir maintenir indéfiniment les conditions actuelles et j'ajouterai que, personnellement, j'ai vivement insisté dans ce sens auprès de l'administration du journal; mais elle m'a prouvé, pièces en main, que, pour les réimpressions nouvelles, le prix de 3 francs, avec les impôts de date récente, constituait le Musée en perte. J'ai donc dû m'incliner devant cet argument péremptoire, et tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que le délai, fixé primitivement en octobre, fût prorogé au 31 décembre. A nos lecteurs de prouver que du moins je n'ai pas perdu mon temps en plaidant leur cause.

C. W.

COLLECTION DES TRENTE PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*

Chaque volume formant un tout complet, jusqu'au 31 décembre 1872 : 3 francs; à partir du 1er janvier 1873 : 4 francs. Port en sus. (Consulter pour le port les livraisons mensuelles du journal.)

Les abonnés, en renouvelant leur abonnement avant le 31 décembre prochain, peuvent encore jouir des conditions actuelles.

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MILTON.

Milton. Dessin de Gilbert.

Il y a longtemps qu'on l'a écrit, ce n'est que depuis que la France a traversé tant de douloureuses épreuves, depuis que nous avons vu tomber tant d'institutions et tant de rois, que nous pouvons comprendre les événements de la révolution d'Angleterre et la chute sanglante de Charles Ier. Le dix-neuvième siècle éclaire le dix-septième, et le coup de hache de la place de la Révolution explique celui de Whitehall. Sans doute la révolution anglaise a un aspect qui lui est propre, et dans la nôtre ne se retrouvent ni les passions religieuses des presbytériens, des indépendants, des formidables puritains, dont l'action a été si profonde dans les mœurs de leur pays, ni l'Écosse, ni l'Irlande qui prirent une part si différente et si vive dans la lutte; les acteurs du drame ont un tout autre aspect que les nôtres; mais cependant, dans les événements dont Paris et Londres furent le théâtre, il y eut des passions et des intérêts communs, des péripéties qui se ressemblent étrangement, les mêmes violences, les mêmes faiblesses, et l'on dirait parfois que ce sont les mêmes hommes qui agissent cachés sous des masques différents.

Ce n'est point dans un ouvrage comme celui-ci que l'on peut rechercher les causes qui amenèrent la chute des Stuarts; nous voulons seulement raconter quelques faits poignants et mettre en lumière quelques grandes figures dont des ouvrages futiles ou passionnés ont souvent altéré les traits. Nous ne ferons pas de politique, et nous entendons bien demeurer dans les plus calmes régions de l'histoire; nous ne voulons prendre parti ni pour les vainqueurs ni pour les vaincus; les juger serait un orgueil qui ne saurait nous convenir. Mais plus nous vivons, plus la nécessité de faire ces études se fait sentir, et les temps sont en vérité trop graves pour que nous ne nous éclairions pas, tous, à la sombre lumière du passé. Du reste, cet examen peut se faire et cette lumière nous être donnée sans causer de lassitude. L'histoire écrit des drames bien autrement intéressants, bien autrement émouvants, d'une contexture bien plus étrange, bien plus imprévue que ne le sont ceux qui tombent de la plume d'un poëte dramatique, fût-il Shakspeare, Corneille ou Schiller. De quelles mains humaines sont jamais sortis des personnages ayant l'éclat, le relief et la profondeur de Cromwell, de Napoléon, et quels comparses, ces fléaux ou ces génies, de quelque nom qu'on les appelle, ont su mettre en scène et faire mouvoir! Quelles aventures que celles dont ils furent les acteurs, et quelles traces profondes ces météores ont laissées dans le monde!

Nous allons essayer de réveiller de la tombe quelques-uns des hommes qui figurent dans la grande tragédie anglaise; nous allons chercher à leur rendre leurs passions, leur langage, à les faire revivre de la vie qu'ils reçurent, mêlée comme toutes les autres de petits et de grands intérêts, de généreuses aspirations et de misérables égoïsmes.

Au moment où s'ouvre ce récit, neuf ans s'étaient écoulés depuis que le petit-fils de Marie Stuart, Charles Ier, avait publié la déclaration suivante :

« On répand dans de mauvais desseins que le Parlement sera bientôt réuni. Sa Majesté a bien prouvé qu'Elle n'avait pour les parlements aucune aversion, mais leurs derniers excès l'ont décidée, malgré Elle, à changer de conduite; Elle tiendra désormais pour une insolence tout discours, toute démarche qui tendrait à lui prescrire une époque quelconque pour la convocation des parlements nouveaux. »

Depuis cette proclamation, en 1629, le roi régnait et gouvernait seul; il avait renversé les vieilles formes, les vieux usages de la constitution anglaise; il était entré sans regarder à droite ou à gauche, sans se rendre compte des périls et sans avoir les qualités et les vices qu'exige la tyrannie, dans la voie fatale qui devait le mener à de si tristes destinées. Après avoir brisé le Parlement, le 10 mai 1629, le premier acte du régime nouveau avait été de faire arrêter et envoyer à la Tour Hollis, sir Miles Hubart, sir John Elliot, qui y mourut, sir Peter Hayman, Selden, Coritou, Long, Strode et Valentine, pour des propositions et des discours faits par eux dans l'inviolable sanctuaire des communes. Ces hommes furent tous traduits devant des tribunaux d'exception. Ils se défendirent avec courage, soutenus qu'ils étaient par les vœux du peuple. La lutte fut vive, opiniâtre, savante; un des accusés, Selden, pour ne citer que lui, était un des plus grands légistes qu'ait possédés l'Angleterre. Les accusés, conduits de la Tour à Westminster, où siégeait le tribunal, passaient entre une haie d'hommes au visage attristé et sombre, qui leur criaient :

« Courage! soutenez la vieille et bonne cause! le Christ est avec vous! »

Les juges, pressés par la Cour, intimidés par les manifestations populaires, n'osaient ni absoudre ni condamner.

« Mais ces grands procès finirent, dit M. Guizot; effrayés ou séduits, quelques-uns des accusés payèrent leur amende et, condamnés à vivre à dix milles au moins de la résidence royale, allèrent cacher leur faiblesse dans leur comté. La noble persévérance des autres fut enfouie au fond des cachots. Le peuple, qui ne voyait et n'entendait plus rien, se tut et disparut à son tour. Le pouvoir, qui ne rencontrait plus d'adversaires, se crut maître du pays dont il venait de se séparer. Charles se hâta de faire la paix avec la France et l'Espagne et se vit enfin au dedans sans rivaux, au dehors sans ennemis. »

Le roi put croire un instant qu'il réussirait; la nation anglaise parut oublier toute passion politique, toute crainte pour sa foi religieuse; elle se livra tout entière aux affaires et au travail, et la reine, la fille de Henri IV, la charmante Henriette, put espérer que la royauté anglaise était sortie de page et que peut-être elle parviendrait à ramener à la foi catholique l'Eglise protestante d'Angleterre. Les résidences royales, Hampton-court et Whitehall, se remplirent de fêtes et de ces folles illusions qui se rencontrent souvent aux premiers jours du despotisme. Charles s'appuyait, du reste, sur un génie politique de premier ordre qu'il avait enlevé à la cause populaire; on le verra souvent reparaître lorsque nous entrerons réellement dans notre récit, mais, dès cette heure, il nous est impossible de ne pas le faire connaître; c'est de Thomas Wentworth, devenu plus tard lord Strafford, que nous voulons parler. Il était né à Londres en 1593, d'une famille alliée, dit-on, au sang royal. Après une enfance précoce et des études brillantes, il voyagea sur le continent et, à son retour, Jacques Ier le créa chevalier. Wentworth, âgé de vingt et un ans, épousa la fille aînée du comte de Cumberland, dont il eut onze enfants, et se trouva à la tête d'une fortune de six mille livres sterling de revenu (150000 francs), somme considérable pour l'époque. Il fut nommé au Parlement par le comté d'York et vint s'asseoir sur les bancs de l'opposition. Pour-

suivi à plusieurs reprises, il fut jeté deux fois en prison, mais la persécution échoua contre cette nature ferme, éloquente et hautaine. Vainement par d'autres moyens la Cour avait-elle cherché à l'attirer à elle; il avait répondu ironiquement au secrétaire d'Etat Calvert :

« Toutes mes vues politiques se concentrent sur les nuances de mes tulipes; mes innocents passe-temps sont le murmure de mon ruisseau et le chant de mes mésanges... Que me venez-vous parler des affaires d'Etat, j'ai bien d'autres nouvelles à vous apprendre ! Mes moissons sont rentrées; il n'y a plus de prunes; nos raisins mûrissent. Nous autres, pauvres campagnards, nous n'avons rien à voir dans vos graves intérêts, nous n'avons à redouter que la faux tranchante et que la dent des troupeaux nuisibles à nos bocages bien-aimés. »

L'heure de se livrer n'était pas venue pour Wentworth ; elle sonna plus tard. Il entra alors au conseil du roi et fut créé directeur de la Cour du Nord, sorte de dictature instituée par Henri VIII, enfin lord et comte de Strafford. Dès qu'il eut pris la résolution d'embrasser la cause royale, il crut devoir en avertir ses anciens amis; il demanda une entrevue au chef le plus populaire de l'opposition. Pym et lui se rencontrèrent à Greenwich; ils avaient été liés d'une amitié intime : ils avaient souffert, combattu ensemble et poursuivi d'une ardeur égale les mêmes desseins, l'un ouvertement avec tout l'éclat d'une merveilleuse éloquence, l'autre avec une habileté politique incomparable et des menées souterraines. Wentworth éprouvait donc quelque embarras à expliquer le nouveau rôle qu'il embrassait. Pym l'interrompit :

« Vous n'avez pas besoin de toutes ces phrases préparatoires pour m'apprendre que vous vous séparez de nous; mais souvenez-vous de ceci : vous courez à votre perte ! Prenez garde, si vous nous quittez, moi je ne vous quitterai que lorsque je verrai votre tête à mes pieds. Je vous donne rendez-vous dans la grande salle de Westminster ! »

Ils se séparèrent mortels ennemis.

Pour la lutte qu'il allait soutenir, Strafford ne pouvait compter sur personne, ni sur l'évêque Laud, esprit dur, obstiné et fanatique, ne voyant les choses que par leur petit côté, ni sur Charles, cœur mélancolique et flottant, plus épris de l'éclat de la royauté que de sa véritable grandeur, appliqué et frivole tout ensemble, ni sur la reine, à qui le beau et sombre visage du grand ministre faisait peur, et Henriette tenait le cœur de Charles, tout entier et sans partage, dans ses petites mains. Tout en elle l'enchantait; sa grâce hardie, sa légèreté et ses ardeurs. Ajoutez, pour comprendre les embarras de Strafford, la sourde opposition d'une cour qui, dans l'absence du contrôle des Parlements, ne voyait qu'une existence de plaisirs, que munificences et dons royaux, tandis qu'il ne songeait, lui, qu'à remplir le trésor toujours vide et qu'à veiller sur les dépenses avec une attention toujours tendue et presque brutale. Dans la situation où se trouvait la royauté, à son défenseur, aussi hautain, aussi énergique que Richelieu, il aurait fallu la haute main sur tout et sur tous; et, peut-être encore, n'eût-il pas réussi, tant étaient grandes les difficultés qui s'opposaient à sa marche. On sait, par exemple, quelle haine profonde le peuple anglais portait au papisme. A chaque instant, la reine et Laud froissaient et irritaient le protestantisme qui croyait son culte aussi menacé que ses franchises politiques. Et le protestantisme ne se trompait pas dans ses craintes; Charles semblait seul à la cour lui être resté fidèle.

On sait qu'en Angleterre tout impôt, pour être légal, a besoin d'être voté par le Parlement. Comment donc suffire aux dépenses, alors que le roi n'assemblait pas les Communes? Là était la difficulté, le problème. Tous les modes d'emprunts, d'exactions et d'iniquités furent employés pour faire face à des besoins qui revenaient sans cesse. Remettant en vigueur la vieille législation forestière décriée et depuis longtemps tombée dans l'oubli, le grand maître des forêts, lord Holland, poursuivit, sans admettre de prescription, le recouvrement de tous les terrains empiétés depuis des siècles sur les bois de la couronne. Non-seulement on les faisait restituer, mais on frappait ceux qui les avaient détenus d'amendes énormes. Les reprises allèrent si loin, que la forêt de Rockingham, qui avait six milles, en eut soixante; à peu près tout le comté d'Essex rentra dans les mains du roi, et New-Forest ayant été enlevé à lord Southampton, cette perte fit de lui un pauvre gentilhomme. Comme amende pour empiétement sur les forêts royales, le comte de Salisbury paya vingt mille livres sterling (500 000 francs), le comte de Westmorland, dix-neuf mille; sir Christophe Hatton, douze mille. Il fut interdit au propriétaire de changer la culture de la terre; pour avoir converti des champs arables en prairie, sir Antoine Coper paya quatre mille livres sterling. John Overman et plusieurs autres fabricants, pour avoir dérogé aux ordonnances du roi sur la fabrication du savon, payèrent treize mille livres sterling. Le règlement imposé à la savonnerie amena de grands troubles.

M. Philarète Chasles a raconté cette triste et burlesque histoire; nous ne saurions mieux faire que lui laisser la parole.

« On inventa un monopole sur le savon sous le prétexte que les fabricants falsifiaient leurs produits et que le linge des citoyens se trouvait en danger. Le vieux savon de la cité fit la guerre au savon de la cour dont on avait confié la fabrication à certains gentilshommes favorisés et connus sous le nom de *gentils-hommes savonniers*. L'ancien produit prétendait que l'invention nouvelle usait le linge et brûlait les doigts des blanchisseuses; le nouveau rétorquait avec aigreur que les fabricants anciens avaient frauduleusement mêlé à l'invention nouvelle des éléments hétérogènes et dangereux. Ce fut un grand bruit et un grand scandale à propos de ces deux savons. La blanchisseuse de la cour, appelée en témoignage, ne manqua pas de se prononcer pour le savon de l'impôt; mais hélas ! quand on en vint à une enquête plus sévère, il se trouva en définitive qu'elle n'employait que du vieux savon... L'émeute des blanchisseuses dura plus d'un mois : le lord-maire s'en mêla. La cour des aldermen, jointe au lieutenant de la Tour et à plusieurs chevaliers, consentit à tenir à l'hôtel de ville deux grands jours de lessive destinés à mettre en présence et à faire valoir les mérites respectifs des deux produits; les femmes accoururent. Alors le tapage fut tel que la cour des aldermen et les preux chevaliers qui s'étaient fait les juges des deux camps durent prendre la fuite... « Dimanche dernier, écrit un correspondant, il y a eu un « grand conseil à propos du savon. Le roi a mandé près « de lui le lord-maire et lui a reproché vivement la pré-

« férence séditieuse qu'il accordait à ses ennemis. « Quatre membres du conseil signèrent un mandat « d'amener contre une vieille femme pauvre qui avait « mal parlé du produit nouveau. En effet, la bonne « femme fut amenée de son lointain faubourg par les « gardes du roi; elle pénétra, à son extrême étonne- « ment, dans le palais de Charles Ier, comparut devant « ces puissants seigneurs, fut tancée vertement, puis « renvoyée... Le monopole du savon s'établit en effet, « et la résistance des anciens marchands fut punie par « de cruelles amendes. Afin d'augmenter le bénéfice, « on rendit la qualité du nouveau tellement mauvaise, « que personne ne put s'en servir, et les marchands « anciens payèrent bien cher le droit de reprendre leur « fabrication primitive. »

Après les exactions, les violences; après la comédie, le drame. Nous demandons pardon à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices de ce trop long préambule, mais ces détails sont d'une nécessité absolue; sans eux nos personnages auraient l'air de se mouvoir dans le vide, ils n'auraient ni couleur ni vie.

Toutes les classes de la société anglaise, comme le prouvent les rapides et sommaires exemples que nous avons choisis, avaient été frappées et irritées par les taxes, par la suspension de la vie politique, surtout par les atteintes portées aux dogmes et aux institutions religieuses. Pendant que les prélats s'efforçaient d'étendre et de consolider leur influence et le pouvoir royal, la réforme protestante, s'inspirant des doctrines de Calvin, subissait une profonde modification; une école nouvelle, née en Ecosse, non-seulement n'admettait plus la suprématie de Rome, mais se refusait à reconnaître le gouvernement des évêques. Telle était l'opinion presbytérienne. Bientôt s'éleva une secte plus radicale et plus redoutable.

Les puritains, armés de la Bible qu'ils interprétaient à leur guise, avec une éloquence tantôt ridicule tantôt sauvage, vinrent soutenir que le fidèle pouvait avoir le don de la parole sacrée, que tous pouvaient parler et enseigner au nom de Dieu, seul maître de ses dons et de ses grâces; qu'il n'existait pas plus de hiérarchie spirituelle que de hiérarchie civile; que devant le seigneur Christ, sur cette terre comme dans les cieux, tous les hommes de foi et de bonne volonté étaient égaux. Puis on avait vu mille sectes, plus folles les unes que les autres, remplir l'Ecosse et l'Angleterre de leurs prédications et de leur scandale. Ainsi tout se pressait pour préparer et hâter une grande révolution et une catastrophe devenue inévitable. Après avoir fait souffrir les intérêts matériels et porté une main résolue sur les libertés politiques, la royauté, pour se défendre, fut amenée à poursuivre les opinions et à s'attaquer à la pensée. De là naquirent des persécutions et des tragédies de la plus émouvante grandeur. Si les juges se montraient impitoyables, les condamnés déployaient une énergie à laquelle, de quelque parti que l'on soit, on est forcé de rendre hommage. Devant les tribunaux d'exception, la Chambre étoilée, la Cour du Nord, la juridiction purement ecclésiastique, comparurent tous les hommes qui osaient protester par leurs paroles ou par leurs écrits.

Leigton, théologien véhément, d'une logique rude et inflexible, cher au bas peuple pour avoir écrit contre la hiérarchie épiscopale, fut condamné à être fouetté devant le portail de Westminster et mis au pilori, à avoir le nez fendu, une oreille coupée, et à être sur une joue marqué d'un fer rouge; la semaine suivante, il subit à Cheapsede le même supplice; sa femme l'accompagna et ne le quitta point pendant son martyre; elle disait aux assistants avec une espèce de joie sauvage :

— Le Christ fut crucifié entre deux voleurs; mon mari va l'être entre deux misérables : le bourreau et l'officier de justice.

Lilleburne souffrit avec un courage indomptable à peu près la même peine, et fit pâlir ses juges qui s'étaient donné le barbare plaisir d'assister à son long supplice. Enfin comparurent devant la Chambre étoilée un jurisconsulte, un théologien et un médecin, Prynne, Burton et Bastwick.

En 1633, Prynne, avocat distingué, publia un livre contre les théâtres et les acteurs : c'est la thèse qu'a reprise Jean-Jacques Rousseau; l'ouvrage ne manquait ni de recherches curieuses ni de véhémence. Son apparition eut le malheur de coïncider avec la représentation d'un ballet dans lequel la reine avait figuré; il n'en fallut pas davantage pour faire poursuivre l'auteur, qui assurément ne pouvait pas avoir l'intention d'outrager la majesté du trône, puisque le fait qui motivait l'accusation était postérieur au moment où il écrivait. Cette considération toute-puissante n'empêcha point Prynne d'être condamné. Exclu de l'ordre des avocats, attaché par deux fois au pilori, il eut les deux oreilles coupées, il dut payer une amende de cinq mille livres sterling et rester en prison pour toute sa vie. De son cachot, Prynne continua à écrire, et, pour publier et répandre les ouvrages de sa colère, Burton et Bastwick s'étaient offerts. Voilà pour quel crime tous trois paraissaient devant la Chambre étoilée. On avait d'abord songé à les poursuivre comme coupables de haute trahison, délit qui eût emporté la peine de mort, mais, malgré leur bonne volonté, les juges avaient déclaré qu'il leur était légalement impossible d'aller jusque-là; il fallut donc se contenter de l'accusation de félonie. Mis en demeure de fournir au tribunal leurs moyens de défense, les malheureux répondirent qu'ils ne pouvaient les présenter puisqu'on leur refusait de l'encre et du papier. On leur en fit donner, mais on exigea que la pièce qu'ils présenteraient fût signée par un conseil. D'abord on défendit l'entrée de la prison à celui qu'ils choisirent; mais quand la permission lui fût donnée, craignant de se compromettre, il refusa de signer la réponse et les justifications qu'ils avaient préparées. Ils sollicitèrent alors la permission de présenter eux-mêmes leur défense; le tribunal le leur interdit, déclarant que s'ils n'avaient pas un conseil, les faits à leur charge seraient tenus pour vrais et avoués.

— Milords, dit Prynne à ses juges, vous nous demandez l'impossible!

La Cour maintint sa décision, et ce fut dans cet état que la cause fut appelée. A l'ouverture de l'audience, le président du tribunal, Finch, dit :

— Je croyais que M. Prynne n'avait plus d'oreilles, il me semble qu'il lui en reste encore.

Il donna l'ordre à l'huissier d'arranger les cheveux du prévenu, de manière à ce que le fait put être vérifié.

— Milords, dit Prynne, pendant que le serviteur du tribunal obéissait au commandement qu'il venait de recevoir à la grande hilarité des juges, milords, que vos Seigneuries daignent ne point s'offenser, je ne demande à Dieu que de vous donner des oreilles pour m'écouter.

On refusa de les entendre, et les trois accusés furent

condamnés au pilori, à la perte de leurs oreilles, à une amende de cinq mille livres sterling chacun, et à une prison perpétuelle.

Le jour de l'exécution, une foule immense, indignée, frémissante, se pressait autour de l'échafaud, et la consternation régnait dans la cité. Les spectateurs entouraient le pilori ; le bourreau voulut les faire éloigner :

— Cher monsieur, lui dit Burton, ne les repoussez pas, il faut qu'ils apprennent à souffrir.

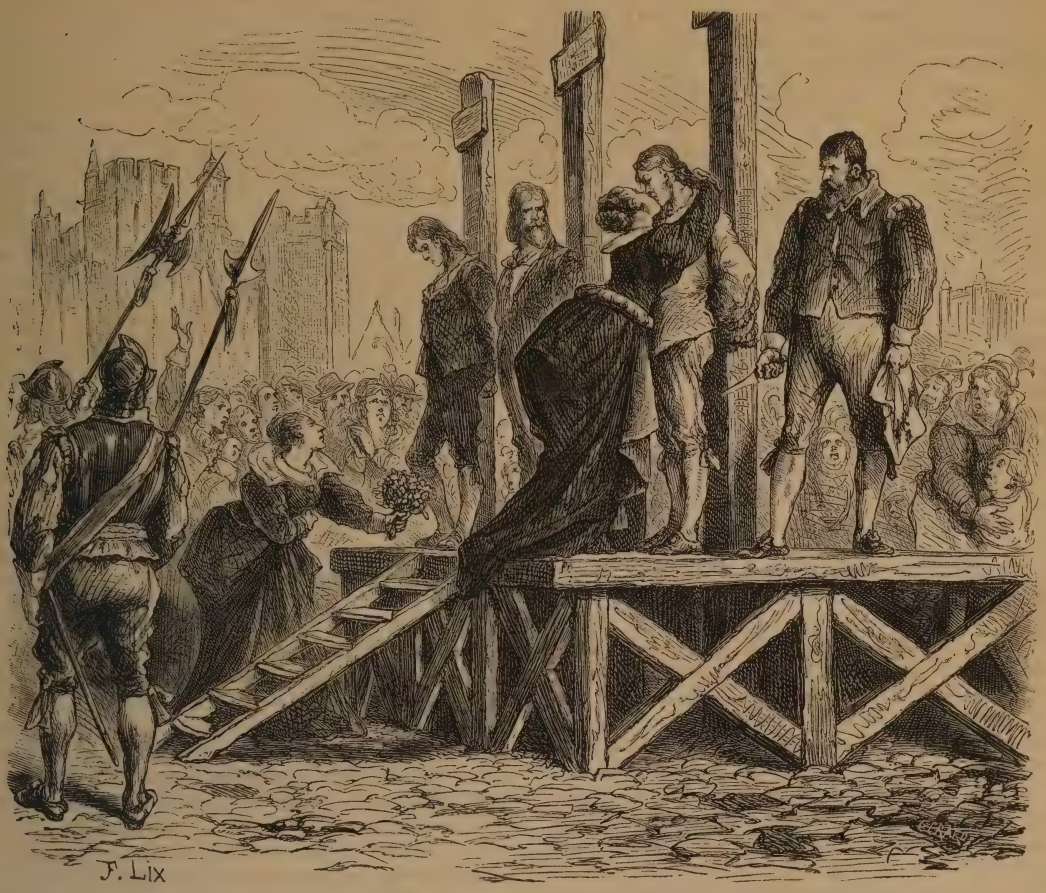
Soit frayeur, soit pitié, le bourreau n'insista pas.

— Mon cher monsieur, dit une femme du peuple en s'adressant à Burton, ceci est le meilleur sermon que vous ayez jamais prononcé.

— Je l'espère, répondit-il avec calme, et Dieu veuille qu'il convertisse les assistants.

Burton, voyant un jeune homme pâlir en le regardant :

— Mon fils, pourquoi es-tu pâle? Mon cœur n'est



Le supplice de Prynne, de Burton et de Bastwick. Dessin de F. Lix.

point faible, et s'il avait besoin de plus de force, Dieu lui en donnerait.

La foule émue s'enhardissait; quelqu'un ayant offert un bouquet à Bastwick, une abeille vint se poser sur les fleurs :

— Voyez, fit-il, cette pauvre abeille; sur le pilori même, elle vient sucer le miel des fleurs; et moi donc, pourquoi ne pourrais-je pas goûter le miel de Jésus-Christ?

— Chrétiens, dit Prynne, si nous avions fait cas de notre propre liberté, nous ne serions pas ici; c'est pour votre liberté à tous que nous avons compromis la nôtre ; gardez-la bien, je vous en conjure. Tenez ferme ; soyez fidèles à la cause de Dieu et de votre pays, autrement vous tomberez, vous et vos enfants, dans une éternelle servitude.

A ces paroles éloquentes, toute la place retentit d'applaudissements.

Quand le bourreau coupa les oreilles de Burton, un long cri de colère et de vengeance s'éleva ; et, lorsque le même supplice ensanglanta les joues de Bastwick, sa femme monta courageusement sur l'échafaud, embrassa le malheureux et, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, ramassa et emporta les deux oreilles coupées. La fureur du peuple éclata menaçante lorsque le bourreau mit le feu aux livres de Prynne, qui faillit être suffoqué par la fumée. Ces livres, que l'on brûlait si inutilement, ils étaient dans les mains de tout le monde! Pas un instant l'intrépidité des condamnés ne chancela, et quand, leur supplice terminé, on les ramena dans la prison, la foule, les larmes aux yeux et la colère plein le cœur, leur servit de pieuse escorte.

Maintenant, nos lecteurs peuvent se faire à peu près une idée de la situation de l'Angleterre au moment où s'ouvre notre récit; l'air est rempli de tempêtes; la royauté menacée et décriée; toute la cour suspecte ou compromise; de menaçantes rumeurs s'élèvent en Irlande et en Écosse; le fanatisme religieux, exalté jusqu'au délire; toutes les classes de la société irritées par la perte des vieilles lois et des vieilles franchises; le trésor toujours vide, malgré d'incessantes exactions; plus de flotte; aucune force militaire capable de faire face à un jour de péril; la presse poursuivie; un peuple ivre de colère, atteint de toute sorte de maladies morales et religieuses; et le pouvoir, sans prestige, assez fort pour frapper, mais point assez pour contenir ses adversaires et moins encore ses imprudents amis; tel était l'état des choses et des esprits.

I

Depuis deux siècles et demi, la civilisation a bien changé Southampton, et il serait difficile de trouver l'ancienne cité dans la nouvelle. Quoique le mouvement de son port fût déjà considérable, il ne présentait ni la féconde agitation ni la richesse qui l'animent aujourd'hui, et le voyageur qui revenait dans sa patrie, ou celui qui se préparait à la quitter, était loin d'y rencontrer l'hospitalité attentive et raffinée de nos jours.

Une des principales hôtelleries de la ville portait pour enseigne un immense cep de vigne peint par un artiste peu habile; au-dessous, on lisait ces mots en gros caractères : *A la Vigne du Seigneur*. Cette maison n'avait point la turbulente clientèle des gens du port, elle n'était fréquentée que par la *gentry* et des personnages d'une condition riche et relevée. On y faisait peu de tapage; son patron, irrité par la taxe d'un demi-penny que le roi avait mise sur les vins de France, et d'un penny sur le vin des Canaries, était devenu opposant et franc puritain.

Un beau jour de mai 1638, dans une vaste salle de *la Vigne du Seigneur*, salle revêtue de vieilles boiseries et garnie de tables épaisses et de solides siéges en chêne, se trouvaient réunis trois gentilshommes, tous trois en la force de l'âge, mais d'un aspect et d'un costume très-différents. L'un d'eux, appuyé plutôt qu'assis sur l'angle d'une table où il y avait un broc de grès et des verres hauts de pied, à demi pleins d'un liquide généreux, montrait une figure large, courte et comme aplatie, un menton ferme, terminé par une barbe en pointe, des yeux vifs et moqueurs, des lèvres sensuelles, recouvertes par une moustache épaisse et frisée. N'eût été le développement de son front droit et pensif, on aurait pu facilement le prendre pour un homme de bonne chère et de plaisir. Il portait un costume complet de velours noir, et un col de mousseline sans dentelles ni broderie se rabattait sur ses robustes épaules.

Le second personnage avait des traits plus distingués et une tournure autrement élégante. Son front était plus large que haut, aucun pli ne le traversait; et, dans ses grands yeux clairs, se lisaient la paix et le calme d'une honnête conscience. Il était vêtu, en élégant gentilhomme, d'un costume de velours marron; une écharpe de soie blanche soutenait sa riche épée, et sur son feutre flottait une longue plume de la même couleur. Cet habillement, porté avec une grâce naturelle et simple, était riche sans doute, mais il eût paru bien modeste, comparé aux vêtements luxueux adoptés par les cavaliers; vêtements qui n'ont point été inutiles à la gloire de van Dyck.

Le troisième de nos gentilshommes formait un contraste complet avec celui dont nous venons d'esquisser le portrait. Ses traits étaient rudes, presque grossiers; ses yeux perçants, dans une continuelle agitation, couverts de sourcils durs et épais; sa bouche, d'un dessin ferme et serré, et son front large, à peau rugueuse, était sillonné de rides profondes. Son menton carré dénotait une volonté persévérante, une indomptable énergie. Dans toute cette tête commune, et d'un ton beaucoup trop chaud pour prétendre à la distinction, il y avait je ne sais quoi de terrible et de menaçant. Il portait, à la mode puritaine, les cheveux courts, mais non toutefois aussi coupés de près qu'il les eut plus tard. Autour de son cou de taureau, en guise de cravate, s'enroulait négligemment une simple bande de toile; sa large poitrine était recouverte par un justaucorps en serge noire, auquel se rattachaient des culottes collantes de cuir; des bas gris en laine épaisse, et des souliers pesants, sans boucles ni nœuds, achevaient ce costume. Sa large rapière, sans ciselure ni ornement, pendait à son côté, supportée par un baudrier de cuir, et sa main forte et épaisse en tourmentait continuellement la poignée de fer.

De tristes et douloureuses pensées semblaient préoccuper l'esprit de ces trois hommes, et longtemps ils gardèrent le silence. Enfin l'homme au pourpoint de serge éleva la voix et, d'un ton rude, s'adressa à son compagnon à la plume blanche.

— Cousin Hampden, dit-il, l'heure de la marée approche; êtes-vous sûr que l'on a porté à bord de *la Fleur-de-mai* tous nos bagages, afin que, sur cette terre de perdition, nous ne laissions rien entre les mains des Philistins et des Amalécites?

— Oui, maître Cromwell, j'en suis sûr; nous ne laisserons derrière nous que notre malheureuse patrie.

— De quelle patrie parlez-vous? De cette terre où règne le fils de Bélial et de Jésabel? Celle-là, je la renie; je lui dis : *Raca;* et nous allons en chercher une autre, où il nous sera permis de travailler et de prier, afin que l'esprit de vie et de liberté soit en nous.

— Je le sais; en partant, puisque l'on ne peut plus rien pour cet infortuné pays, j'obéis à ma conscience. Mais il n'en est pas moins bien dur de quitter la terre où reposent les ossements de ses pères, et, je l'avoue, j'ai le cœur malade. Ne souffrez-vous pas comme moi, ajouta Hampden en se tournant vers le troisième personnage, qui jusqu'alors n'avait point encore ouvert la bouche; répondez, ami Pym.

— Oui, Hampden, je souffre ainsi que vous; mais si je pars pour l'Amérique, si je m'expatrie pour dérober ma tête, pour n'être pas témoin impuissant de la persécution, pour n'être pas, une fois encore, précipité dans les cachots, je ne renie point mon pays. Nous y reviendrons; des temps meilleurs nous y ramèneront, et bientôt, je l'espère.

— Conservez vos espérances, Pym, fit dédaigneusement Cromwell; mais, avec l'aide de Dieu et de mes frères, je fonderai là-bas une Sion nouvelle, une Jérusalem purifiée. Comme un bœuf sous la verge du maître, je tracerai mon sillon. Par delà cet Océan, j'établirai le règne du Seigneur; le soir, sur la grève, je louerai son saint nom; je me désaltérerai dans la prière et je maudirai Babylone, qui n'a pas su reconnaître les prophètes et garder les justes. Allons! partons.

— Rien ne presse, reprit Hampden ; nous serons avertis quand l'instant de s'embarquer sera arrivé. Attendons.

Le silence régna de nouveau dans la salle; seulement, de temps à autre, Cromwell, de sa lourde épée, frappait le parquet sonore. Plus d'une heure s'écoula ainsi; et plus le moment du départ approchait, plus le visage des trois amis devenait pensif. Hampden, accoudé sur la table, tenait sa tête cachée entre ses mains; peut-être, si on les eût écartées, aurait-on vu des larmes humecter ses paupières. Pym, comme pour chasser les noires idées qui l'assiégeaient, porta un verre à ses lèvres et but quelques gouttes de vin ; il en répandit le reste sur le plancher en disant :

— Si j'étais païen, par cette libation, je dévouerais aux dieux infernaux Laud, Wentworth et Noy (1).

Quelques minutes après, un certain tumulte se fit entendre dans l'hôtel; tout à coup la porte de la salle s'ouvrit et sur le seuil parut un nouveau personnage. Il était jeune, d'une beauté rayonnante. Son large front, qu'ombrageaient de longs cheveux tombant en boucles épaisses, respirait le génie, ses yeux tendres l'inspiration et la douceur. Sous sa peau, transparente et rosée comme celle d'une femme, on voyait pour ainsi dire couler le sang des veines, et ses lèvres entr'ouvertes montraient des dents blanches et fraîches. Sa taille, plutôt petite que grande, était bien prise et annonçait autant de souplesse que de force. Son costume, en drap couleur tabac d'Espagne, relevé par des agréments en soie noire, avait été taillé par un ciseau habile; ses jambes étaient couvertes par des bas du même ton que son vêtement et une petite bouffette de ruban de la même nuance ornait sa chaussure de cuir fin à talons plats. Une épée au fourreau et à la garde d'acier bronzé pendait à ses côtés. En entrant dans la salle, ce personnage si attrayant et si sympathique porta la main à son feutre, orné d'un large velours, et s'apprêtait à prononcer quelques paroles de salutation lorsqu'il fut arrêté par une brusque exclamation sortie des lèvres d'Hampden.

— Vous, vous ici, mon jeune ami ! Soyez mille fois le bienvenu, votre vue réconforte mon âme ! Que je suis heureux de tenir votre main dans la mienne, « poëte à la langue de miel, » comme on disait du vieux William; et qui nous donne la fortune de vous trouver à Southampton, belle *Lady Christ's College* (2), ajouta Hampden en souriant.

Une grande joie avait paru sur le visage du nouvel arrivant à la vue d'Hampden, dont il serrait la main avec une affection mêlée de respect, et il se disposait à lui répondre, lorsque Hampden, l'attirant doucement dans la salle, reprit d'un ton plus grave en s'adressant à ses compagnons :

— Messieurs, je vous présente John Milton, le poëte, l'auteur du *Comus*, de l'*Allegro* et du *Penseroso;* et à vous, mon jeune ami, je présente mes deux compagnons Pym et mon cousin Olivier Cromwell.

— Je les connaissais tous deux, dit Milton d'une voix harmonieuse, leurs noms sont venus me trouver jusqu'au fond de l'Italie, d'où j'arrive. Je sais leurs luttes, leurs souffrances et leur courage, et j'ai quitté Naples et Venise pour leur demander l'honneur de combattre avec eux. Je viens, maître Hampden, solliciter ma part de péril; ouvrier de la dernière heure, le Seigneur me pardonnera peut-être d'être venu si tard.

— En tout cas, reprit Hampden avec tristesse, vous serez venu trop tard pour combattre à nos côtés ; nous partons, nous allons en Amérique demander la paix de la foi et de la liberté.

— Quoi ! vous partez, vous quittez votre patrie, s'écria Milton pâlissant, vous abandonnez sa cause, vous, Hampden, si ferme et si respecté, vous, monsieur Pym, qui étiez une si rude épine dans la chair de la tyrannie, vous, monsieur Cromwell, sur qui le Seigneur comptait; vous, le soldat d'Israël, en vérité je ne vous comprends pas.

— Jeune homme, répondit Cromwell d'une voix rude et impétueuse, ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugé ! Nous quittons la terre de Pharaon pour la terre promise. Dieu a-t-il dit : « Ceci est mon champ et ceci n'est pas mon champ, tu ensemenceras ici et tu n'ensemenceras pas là. » Sa parole ne s'élève-t-elle pas où il lui plaît et ne fait-il pas les ténèbres où il veut ? Ruth va glaner où elle peut.

Pym voyant que Cromwell allait se laisser aller à l'emportement de ses paraboles bibliques, l'arrêta, et, s'adressant à Milton, il lui exposa avec toute la clarté d'un légiste la situation de l'Angleterre, et comment il n'existait plus pour eux ni sécurité politique ni sécurité religieuse.

D'un visage triste et pensif, Milton l'écoutait; et, quand le membre si fin et si habile des Communes eut achevé de parler, hochant doucement la tête, il lui répondit :

— Je sais, monsieur Pym, avec quel courage vous avez combattu et avec quel courage vous avez porté les fers, je sais que toute résistance peut paraître folie, je sais que l'iniquité triomphe et que Salomé danse à Whitehall; mais, malgré tout cela, je ne vous comprends pas, messieurs. Comment la cause de Celui qui est s'est-elle fécondée ? par le sang des martyrs. Dans quel sol ont poussé les racines de la liberté ? dans une terre trempée de sang. Si les vétérans remettent l'épée dans le fourreau, qui combattra ?

— Dieu avec ses éclairs et son déluge, s'écria Cromwell, Dieu avec ses flammes : il brûlera Sodome, il changera en sel la femme de Loth, il ouvrira ses cataractes, il réveillera la grande bête que Jean a vue, et quand elle aura tout dévoré, que la terre sera blanche d'ossements, que la flamme aura tout calciné, l'arche reviendra, elle relèvera la ruine et repeuplera le champ. Il faut donc que les justes s'écartent de sa colère ; j'ai cherché le Seigneur, il est venu ; je l'ai interrogé, il me l'a dit.

— Eh bien, quand les forts perdent courage, les faibles le gardent. Je viens me mettre sous sa meule. Je comptais, maître Hampden, sur vous pour me guider et me soutenir.

— Vous le voyez, répondit Hampden à Milton, vous arrivez trop tard ; mais dans mon exil il me sera doux de me souvenir qu'avant de quitter cette terre, peut-être pour jamais, un dernier bonheur m'a permis de vous voir encore et de vous souhaiter longue vie et prospérité.

A peine ces paroles tombaient des lèvres frémissantes de l'élégant gentilhomme, qu'au dehors un bruit de voix confuses se fit entendre; il reprit :

— Je crois que l'on vient nous prévenir que le moment est venu de nous embarquer, il n'y a plus qu'une

(1) Noy était le procureur général de la couronne.

(2) C'était le surnom que ses camarades d'école, frappés de sa beauté, avaient donné à John Milton; ils l'appelaient *la Demoiselle du collége du Christ*. Ce collége célèbre est à Cambridge.

manifestation de Dieu même qui pourrait nous retenir; encore une fois adieu, cher John, que votre cœur n'oublie pas le mien; et, quand vous le verrez, présentez mes affectueux souvenirs à votre père.

A cet instant, au grand étonnement des voyageurs, le capitaine de *la Fleur-de-mai* ouvrit la porte et entra; la colère la plus violente enflammait ses traits.

— Que le ciel les confonde! s'écria-t-il; et, jetant un parchemin couvert d'un large sceau de cire rouge, tenez, lisez!

Pym prit vivement le parchemin, et, après avoir rapidement parcouru des yeux ce qu'il contenait :

— La manifestation de Dieu dont vous parliez, Hampden, la voilà. Écoutez ce que dit sa gracieuse Majesté :

« De par notre autorité souveraine, moi, Charles Ier, « fais défense à tout capitaine, sous peine de confisca- « tion et de mort, d'embarquer et de prendre à son « bord un homme, une femme ou un enfant sans exprès « commandement et licence délivrée par notre conseil. « Que ceci soit entendu.

Signé : « Charles, roi. »

— C'est entendu, rugit Cromwell, cet homme est insensé et plus fou que Saül! Quoi! ses mortels ennemis veulent partir et il les retient! Les chefs des lévites avaient pris le bâton blanc et il les rappelle! La main du Tout-Puissant est là; il ne nous reste plus qu'à ceindre les reins pour le dernier combat et pour renverser le tyran et les autels des faux dieux.

— Je vous avoue, dit Hampden en laissant échapper

A la taverne de *la Vigne du Seigneur*. Dessin de F. Lix.

un long soupir de satisfaction, que jamais Charles n'a signé un ordre qui me fût plus doux. Il veut que nous rentrions dans la lutte, nous y rentrerons ; et, dussions-nous y périr, nous la poursuivrons jusqu'au bout. Vous nous avez porté bonheur, Milton. Capitaine, faites débarquer nos bagages; nous restons pour la défense de Dieu et pour la cause de la vieille Angleterre.

Milton, tout joyeux, serra la main de son ami, tandis que Cromwell, frappant sur sa rapière, empruntant à la Bible toutes ses prophéties de malheur et tous ses anathèmes, appelait les vengeances humaines et divines sur l'empire d'Achab et faisait serment de « mettre le pied sur la tête du serpent et de l'écraser sous son talon.»

Des personnages qui viennent de paraître dans la scène que nous avons essayé de retracer et qui bientôt quittèrent Southampton, il n'en est aucun dont le nom ne soit connu de nos lecteurs. Le plus ignoré d'eux peut-être est Pym, dont nous avons déjà parlé, et cependant quel rôle, pour ainsi dire capital, il a joué dans la tragique révolution anglaise! Né d'une très-bonne famille du comté de Somerset, en 1584, il avait, après d'excellentes études, adopté la carrière du barreau, où il prit place parmi les bons légistes. Entré de bonne heure dans la vie politique et membre du Parlement sous Jacques Ier, le fils de Marie Stuart, ce prince pédant et pusillanime, qui prépara tous les malheurs qui fondirent sur la tête de Charles Ier, l'appelait « un homme de fort vilain caractère. » Il avait siégé dans les Communes sur les bancs de l'opposition, et avait acquis une telle autorité que le peuple l'appelait ;

« King Pym », le roi Pym. Plusieurs fois poursuivi, emprisonné, les persécutions n'avaient fait qu'accroître sa popularité. Sa vie n'avait rien d'austère, il aimait les plaisirs, et, à l'encontre de ses collègues, il fut un épicurien révolutionnaire tout en restant un travailleur infatigable. Par ces côtés, il ressemble à Mirabeau dont, quoique disert et habile au maniement de la parole, il ne possédait pas la foudroyante éloquence.

Hampden est un nom que toute l'Angleterre ne prononce aujourd'hui qu'avec respect. Durant sa vie, il inspirait déjà ce sentiment ; les royalistes, qu'il combattait, et Charles Ier lui-même, rendirent toujours hommage à son caractère. Il était né à Londres en 1594, d'une famille très-riche et très-considérée, originaire d'Hampden, dans le comté de Buckingham, où elle possédait des biens considérables. Comme Pym, il avait fait une étude profonde des lois anglaises, et à l'âge de vingt-neuf ans, en 1625, il était entré à la Chambre des com-

Cromwell. Dessin de U. Parent.

munes. Nature ferme, élégante et aimable, il y était aimé. Mais ce qui fit de lui l'homme le plus populaire de l'Angleterre, ce fut sa résistance à une taxe que Charles Ier avait voulu faire revivre, la taxe des vaisseaux, le *Ship money*.

« Possesseur d'une grande fortune, dit M. Guizot, il en jouissait honorablement, bien que sans éclat ; de mœurs graves et simples, mais sans étalage d'austérité, remarquable même par son affabilité et la sérénité de son humeur, il était considéré de tous ses voisins, quel que fût leur parti, et passait pour un homme sage, contraire au système qui prévalait, mais point fanatique ni factieux. Aussi les magistrats du comté le ménageaient sans en avoir peur. En 1636, ils l'imposèrent dans la répartition de la taxe à la faible somme de vingt-cinq shillings, voulant sans doute le bien traiter, et aussi dans l'espoir que la modicité du tribut détournerait un homme prudent de toute réclamation. Hampden refusa de payer ; mais sans éclat et sans bruit. » Alors commença entre lui et la couronne une lutte légale qui tint

attentive l'Angleterre; elle se passionna pour le patriote qui defendait sa cause, son portrait fut dans toutes les mains et son nom sur toutes les lèvres.

Hampden fut condamné. « Les amis et les partisans de la cour osaient à peine soutenir la légitimité de sa victoire. Les juges s'en excusaient, avouant presque leur lâcheté pour se la faire pardonner. Le peuple se taisait. » Ce fut à la suite de cette sentence, qui semblait donner définitivement gain de cause au régime arbitraire, que, désespérant de pouvoir lutter, Pym, Hampden et Cromwell s'étaient, comme nous l'avons vu, résolus à quitter l'Angleterre. Beaucoup de puritains, de presbytériens, d'indépendants avant eux avaient déjà embrassé ce parti; ils passaient en Hollande, les plus aventureux poussaient jusqu'en Amérique, et c'est de ces hommes que devait naître et surgir la puissante république des Etats-Unis. Le conseil du roi s'étant aperçu que, par ces départs, des capitaux considérables sortaient d'Angleterre, il résolut de s'y opposer. De là l'ordre qui avait arrêté le départ des trois grands révolutionnaires. Eux absents, qu'eût été la révolution et le sort de Charles Ier? Nul ne l'aurait su dire.

Nous croirions faire injure à nos lecteurs en retraçant la biographie d'Olivier Cromwell, dont Bossuet a tracé un si magnifique portrait dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. Sa parenté avec Hampden indique assez qu'il était d'une bonne famille, et l'histoire a même, non sans étonnement, constaté qu'elle était alliée à celle des Stuarts. Nous ne dirons rien non plus, par la même raison, de l'immortel chantre du *Paradis perdu*; nous aurons tout le temps, d'ailleurs, de faire avec lui une entière connaissance.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT.

I. — *Odile Lamert à Suzanne Gastoul :*

Ma bonne Suzanne,

J'essayerais vingt fois, je ne parviendrais pas à te reproduire la scène à laquelle nous avons assisté hier — bien inopinément, je t'assure — et qui aura certainement une grande influence sur notre éducation future. Préparez-vous-y, mademoiselle; nous allons devenir tellement savantes, que, pour ne pas te laisser déchoir de notre hauteur, j'ai pris la résolution de te mettre de moitié dans le moyen qui nous est offert pour y parvenir.

— Une scène! dis-tu — je te vois d'ici — C'est l'oncle Saturnin qui a fait des siennes!

— Tu as deviné. C'est l'oncle Saturnin! Et vraiment, si le cher homme est souvent intempestif et peu amusant, il a, cette fois, racheté tous ses péchés passés en faisant le bien... sans le chercher!

Tu sais que nous sommes assez nombreux à la campagne, et je t'ai déjà dit que notre seul regret est de ne pas t'y voir avec nous. Mais je n'insiste pas, en présence de l'excuse que tu invoques, la convalescence de ta mère. Offre-lui mes souhaits les plus ardents, et embrasse-la pour moi.

Donc, nous étions partis de grand matin pour la ville. Le char-à-bancs que tu connais roulait plein de monde, et malgré le froid assez vif du matin, chacun jacassait à qui mieux mieux. Il y avait là mes deux cousins, leur mère, oncle Saturnin, ma mère, mes deux sœurs, le bon M. Desperriers qui est venu passer quelques jours près de son vieil ami, mon père qui conduisait le véhicule, et enfin ta bavarde amie, qui, cette fois-là, ne disait rien et regardait. Le spectacle en valait la peine!

Comme nous sortions de la maison, le soleil se levait et nous inondait de beaux rayons jaune doré, tandis que lui-même montait au milieu de bandes rouges qui semblaient de gigantesques écharpes tendues sur son passage. Partout ailleurs, sur notre tête, le ciel était bien pâle, venant au blanc près du sol.

De la terre, nous ne voyions que les aspérités. Les dépressions et les vallées, si nombreuses dans notre pays de montagnes, étaient ensevelies dans un épais brouillard blanc, qui les remplissait et semblait une mer de laquelle aurait surgi un archipel d'îles inconnues. Tantôt c'était un mamelon arrondi ou dentelé, tantôt une vieille demeure féodale avec ses tourelles et ses toits pointus, qui émergeaient de ces vapeurs fumeuses. Puis, si je me tournais vers le soleil, je voyais au-dessous de lui la surface du lit de brouillards brillante comme de la ouate argentée. Tout à coup, nous plongeâmes dans ces flots singuliers vers lesquels notre route descendait; alors tout ce spectacle cessa : mon beau soleil s'était changé en une pâle lune blafarde. Mais bientôt le chemin remonta, nous sortîmes de la brume, et, de la hauteur où nous étions parvenus, ma vue fantastique de tout à l'heure se changea en vagues légères qui montaient de la surface du sol, se déchiraient en lambeaux traînants et léchaient en fuyant le flanc des montagnes.

Certainement je connais bien le pays, c'est celui de mon enfance. Et cependant, devant ce décor nouveau du mois d'août, son aspect était si changé, que j'avais besoin d'un certain temps de réflexion pour reconnaître le passage où nous roulions, et qui m'est si familier.

... Mais je m'aperçois que je m'attarde, chère amie, et que tu attends le récit de plus graves événements. J'y cours désormais.

Nous sommes arrivés, nous avons accompli le devoir de tous bons campagnards qui viennent en ville, c'est-à-dire que nos poches sont bourrées de petits paquets, nos mains chargées de paquets plus volumineux; quant aux paquets encombrants, on les a portés à la voiture. Ces messieurs ont gardé, pour la bonne bouche, une visite à la cathédrale, et nous y voici entrés, admirant de confiance et ouvrant de grands yeux. Hélas! ce fut cette innocente de Mary qui mit le feu aux poudres...

— Mon bon monsieur Desperriers, dit-elle en s'accrochant à son bras, y a-t-il bien vingt ans ou cent ans que c'est bâti? Dites!

Et voilà l'excellent homme qui s'efforce de lui expliquer qu'il y a bien des vingt ans et bien des cent ans que cette belle église a été commencée, qu'on a été bien des cent ans à la faire, et qu'il n'y a pas trois cents ans qu'elle est achevée.

Alors mon père :

— Dis-moi, Desperriers, ne trouves-tu pas que ces monuments de nos provinces sont comme un véritable cours d'archéologie en nature, sur lesquels on pourrait lire à première vue toute l'histoire des arts français?

— Certes. Cette cathédrale en est un remarquable exemple. Tiens, vois : Tout en haut, la renaissance de la deuxième manière, avec son fronton et ses colonnettes symétriques. J'ai aperçu, dans un des bas-côtés, une porte de la renaissance fleurie. Au-dessous, et autour de la renaissance unie, le gothique splendide — mes amours — Nous allons traverser le flamboyant! C'est à lui que nous devons la tour, ces fenêtres, cette rose. Quelle gracieuse tudor! Retourne-toi : voici venir le rayonnant avec sa riche et sobre ordonnance. Quelles proportions admirables! Comme ces rinceaux sont légers, et cependant nourris; et ces pinacles, là-bas, sur la croupe des contre-forts... Que c'est beau!

Pour le coup, ma bonne Suzanne, nous étions là, groupées comme une troupe d'oies, et nous avions l'air aussi intelligent qu'elles, écoutant et suivant M. Desperriers et mon père, qui faisaient de grands bras en regardant tantôt ici et tantôt là.

Oncle Saturnin riait dans sa barbe et haussait les épaules. Il ne porte jamais rien, oncle Saturnin. Quand on lui donne un paquet, il le laisse au premier endroit venu. Je crois qu'il le fait exprès, il est assez malin pour cela.

— Remarquable! s'écria le vieil archéologue, qui avait sous le bras un paquet dont je l'avais tout doucement affublé. C'était une robe, ma chère amie, et je tremblais qu'il ne l'écrasât tout à fait dans ses mouvements d'enthousiasme...

— Ah! ah! mon vieil ami, voici le gothique à lancettes qui se cache là-bas tout près de l'abside, sombre et majestueux presque autant que le roman qu'il remplace. C'est splendide! c'est complet! Voilà des absidioles qui appartiennent au roman... de transition.

— Ah! mais non, mon ami! Vous me permettrez de vous faire remarquer que c'est du roman du onzième siècle. Tenez, voilà des frettes, des tores coupés, des pointes de diamant, et pas un seul trèfle ni quatre-feuille...

— Cela n'y fait rien, c'est du douzième? Ces chapiteaux sont trop bien fouillés, et puis il y a des bandelettes entremêlées à ce feuillage capricieux!

— Comme vous voudrez, mon ami; moi, je garde mon appréciation.

— Et moi aussi, pardieu!

Oncle Saturnin enfonçait ses deux mains au plus profond de ses poches, et riait de plus belle, de son rire silencieux qui fait dire à ma bonne mère qu'il *rit en chien.*

— C'est merveilleux! s'écria tout à coup mon père en revenant vers l'extrémité occidentale de la cathédrale, voilà certainement un soubassement roman byzantin; c'est du primordial, à n'en pas douter. Voyez-vous l'appareil?...

Ce n'était pas amusant du tout, ma chère. Nous autres jeunes filles, nous étouffions de formidables bâillements. La discussion menaçait d'être éternelle.

— Ne serait-ce pas carlovingien? avança timidement mon bon père.

— Non, certes. Voyez l'appareil...

— Laissez-nous donc tranquilles! éclata tout à coup oncle Saturnin, en s'arrêtant au milieu de la nef. Vous venez nous rabattre les oreilles de *flamboyant*, de *byzantin*, de *pinacles*, de *tudor!*... Non, pardieu! je ne dors pas! je crois plutôt que je rêve. Savez-vous ce que c'est que votre archéologie?

— Mais oui, je le sais..., ou, du moins, je crois le savoir.

— Eh bien! détrompez-vous! Vous êtes encore un naïf, vous.

— Monsieur Saturnin!

— Vous êtes de bonne foi, mais vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez.

— Bah!

— Tout votre fatras n'a pour objet que de vous donner de l'importance, en parlant une sorte de langue autre que celle des imbéciles comme moi. Ces imbéciles-là, malheureusement, ne s'y laissent pas prendre et ils concluent la vérité vraie : c'est que l'archéologie a été inventée par les archéologues et pour les archéologues!

— Oh! par exemple!

— Certainement! Vous me regardez tous avec de grands yeux ébahis... Mais il n'y a pas de quoi, je n'ai dit que la vérité.

— Mais les styles divers?

— Quels styles? quoi? des fantaisies de bâtisseurs?

— Mais enfin, Saturnin, tu ne peux pas...

— Je ne peux pas!! Je n'entends rien! La preuve que j'ai raison, c'est que je te défie, toi, frère, de me trouver le style d'*aujourd'hui*. Voyons, comment l'appelles-tu, ce fameux style actuel que nous devons tous connaître puisqu'il s'applique autour de nous, sous nos yeux!... Eh bien?...

— Dam! En fait de style..., il est vrai que...

— Que tu patauges! Tu n'as rien à me répondre. Sais-tu quel style règne aujourd'hui sans partage? Hé bien! C'est la fantaisie de l'architecte. Or l'homme n'est pas différent aujourd'hui de ce qu'il était autrefois; par conséquent, autrefois comme aujourd'hui, régnait en maître la fantaisie, le caprice des architectes, et c'est vous, archéologues, qui, pour les besoins de votre cause, êtes venus fabriquer là dedans des styles, des périodes, des transitions et le reste!... Pardieu! je voudrais bien vivre dans cinq cents ans, ne fût-ce que pour voir comment les farceurs d'archéologues d'alors s'y prendront pour créer des coupes et des sections dans le gâchis qui se montre autour de nous.

— Calme-toi, Saturnin.

— Je n'ai jamais été plus calme.

— Eh bien! à mon tour, si tu le veux bien. Mais, au lieu de te répondre, je m'adresserai à ces dames, qui nous regardent, fort étonnées de tout ceci, et pour lesquelles, en fait de *grain de mil*, le *moindre* babil de chiffons *ferait bien mieux leur affaire.*

Effectivement, ma chère et bonne Suzanne, nous commencions à nous retirer aparté, et bientôt nous allions laisser ces messieurs se disputer à leur aise sur un sujet que nous ne connaissions pas et qui nous semblait passablement ardu et barbare. Heureusement M. Desperriers n'est pas homme à se laisser abattre par une escarmouche, et, au lieu de céder, il conçut un plan hardi, celui de nous associer, nous autres femmes, à sa victoire.

— Mesdames et mesdemoiselles, dit-il tout doucement, veuillez bien me croire quand je vous dis que si oncle Saturnin pérore ainsi qu'il vient de le faire, c'est qu'il ne connaît pas le premier mot de l'architecture.

— Une science de pédants ! lança l'oncle.

— Point ! répondit M. Desperriers, et vous me donnez une idée qui ne me serait peut-être pas venue seule, celle de mettre ces demoiselles à l'abri du danger que vous courez, de dire des... des...

— Des bêtises, allez ! interrompit Saturnin.

— Des bêtises, puisque vous y consentez, en leur apprenant les notions générales de cet art qu'il ne devrait être permis à personne d'ignorer.

— Bravo ! De ce pas, je vais mettre un jupon.

— Mettez-en deux, mon ami.

En ce moment, ma chère Suzanne, la langue me démangeant, je pris un grand parti :

— Hélas ! monsieur, ne craignez-vous pas que ce ne soit bien difficile pour des intelligences de petites filles un peu paresseuses?

— Rassurez-vous, mademoiselle ; toutes celles d'entre vous qui ne trouveraient pas intérressant le sujet que nous traiterons auront le droit, accordé d'avance, de s'en aller. Le grimoire n'est pas si noir qu'il en a l'air. Combien de fois, vous trouvant en présence d'une église, d'un château, d'un pont, d'une maison sculptée de haut en bas, ne vous êtes-vous pas senti la curiosité de savoir quel pourrait être l'âge de ce monument?

— Ma foi, non, interrompit étourdiment Justine.

— Cela prouve, mademoiselle, que vous êtes encore bien jeune — elle a quinze ans ! — et que la réflexion et vous n'avez pas fait encore longue connaissance. Cependant, quand vous comparez votre robe neuve avec celle de l'an passé, vous y découvrez bien des différences, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mais c'est la mode qui change.

— Hé ! bon Dieu ! Les différents ordres d'architecture sont simplement question de mode, et c'est justement cette mode dont je veux vous faire connaître les changements. Croyez-vous, mesdames, que cela ne soit rien?

— Si vraiment.

— Me sera-t-il permis, reprit l'oncle Saturnin, de m'inscrire parmi les dames, en raison du nombre incommensurable de... *choses* que j'ai dites?

— Oui, mon ami. Vos fautes vous sont généreusement pardonnées et vous gagnerez l'indulgence de tout le monde en vous réunissant à nous.

— Accepté, mais gare les objections !

Ainsi commencèrent les entretiens de M. Desperriers; et, dès cet instant, je compris qu'un devoir m'incombait, ma bonne Suzanne, celui de te faire participer à notre instruction. Aussi, j'ai pris force notes, sans qu'on me voie, car je me suis assise derrière les autres, et je te reproduirai tout cela de mon mieux. Il s'est trouvé qu'au lieu d'être ennuyeux, c'est devenu, tout d'abord, assez intérressant, et cela continue jusqu'à présent. Tu m'en diras des nouvelles. En attendant, je t'embrasse de cœur.

ODILE.

II. — *Suzanne Gastoul à Odile Lamert.*

Combien tu es bonne, ma chère Odile, et comme j'apprécie une fois de plus le dévouement bienveillant qui fait le fond de ton caractère ! Depuis que je te connais — et il y a bien longtemps, sais-tu? car nous étions toutes petites filles au couvent, ensemble ! Mon Dieu ! que c'est loin ! — depuis que je te connais, tu as passé ta vie à nous gâter, nous toutes, tes compagnes.

Je suis sûre que tu as pensé au souhait que nous avions plusieurs fois formé ensemble, tandis que nous regardions les vieilles tours de la ville et le beau portail de l'église de Perse, objet de notre admiration.

— Quel dommage de ne pas savoir quand cela a été bâti?

Maintenant nous le saurons, pourvu que les professeurs improvisés ne nous laissent pas en route, et pourvu que ton amitié ne se rebute point du travail fatigant de me transmettre leurs leçons ! Mais il me vient une idée qui t'encouragera dans ta bonne volonté : je te promets de garder tes lettres et de les recopier, de sorte que je te rendrai cette copie, qui sera pour toi un cours complet et te remettra chaque chose en mémoire au cas où tu oublierais.

SUZANNE.

III. — *Odile Lamert à Suzanne Gastoul.*

— Oncle Saturnin a dit tout à l'heure, mes enfants, que l'archéologie, c'est-à-dire la science des monuments, a été faite par les archéologues. C'est une boutade, et pas autre chose. Il sait aussi bien que moi que l'archéologie est la science des monuments, et que les monuments sont le produit des mœurs, des aspirations et des aptitudes de tous les peuples. A ce point de vue, l'archéologie est l'une des sciences les plus élevées, et en même temps les plus certaines, de celles qui composent le domaine intellectuel de l'humanité.

De ce que les monuments humains sont produits par les besoins du moment, il en résulte nécessairement que les besoins et les aspirations se modifiant sans cesse, suivant les progrès ou les reculs de la civilisation, les monuments ont dû changer de la même manière. Il s'ensuit en même temps qu'une certaine classification a pu être faite entre eux, selon les siècles successifs qui ont vu leur création, et que cette classification est la base de l'archéologie.

— Votre classification est arbitraire ! exclama Saturnin.

— Vous verrez tout à l'heure que non. Nous partons d'un point connu et parfaitement défini; de là, les échelons s'appuient ou sur l'histoire ou sur la chronologie ; les signes en sont gravés sur la pierre, et ces inscriptions présentent un caractère de vétusté indéniable, même pour les yeux les plus prévenus.

— Nous verrons bien !

— Vous ne pouvez pas nier l'architecture romaine. En France, disons mieux, en Gaule, nous retrouvons à chaque pas des monuments de cette époque.

Le romain est le point de départ de notre classification. Je n'ai même pas besoin des vous indiquer, en ce moment quels sont ses caractères distinctifs et reconnaissables, cela viendra plus tard. Ici, je ne veux constater qu'un fait, c'est que l'architecture romaine s'imposa en Gaule aux Gaulois, qui n'en avaient aucune. Car les tumuli et galgalls qu'ils élevaient pour leurs morts, ainsi que les dolmens, allées couvertes et menhirs qu'ils révéraient comme les vestiges de leurs ancêtres les plus reculés, ne nous offrent aucun travail architectonique.

Or, la conquête des Gaules s'effectua dans le siècle qui précèda l'ère chétienne.

Mettons quelque temps pour asseoir les conquérants au milieu du peuple conquis, et nous nous apercevrons que les monuments de la belle architecture romaine datent chez nous du premier siècle au plus tôt.

Mais peu à peu le goût se modifia, tant par les in-

fluences locales que par l'abus des formes étranges; et lorsque le romain tomba avec le cinquième siècle, en même temps que le peuple qui l'avait apporté, une nouvelle architecture se trouva toute créée : c'est celle que nous avons appelée architecture *romane*. Elle commença donc avec le moyen âge classique — que vous connaissez, mesdemoiselles — mais se termina bien avant lui, car vous savez qu'on est convenu de prolonger celui-ci jusqu'à la *renaissance*, c'est-à-dire jusqu'au retour de l'architecture et des arts aux formes classiques,

Le portail de l'église de Perse. Dessin de Mesnel.

dans les premières années du seizième siècle. L'architecture romane ne dura que jusqu'au douzième siècle inclusivement.

— Qu'est-ce qui vous le prouve? demanda oncle Saturnin.

— Je vais vous le dire, monsieur, mais, auparavant, permettez-moi de demander à ces dames qui m'écoutent si je suis trop sérieux et si elles éprouvent quelques difficultés à me suivre.

— Non, non ! répondîmes-nous d'une commune voix, et M. Desperriers continua, en se tournant vers son imperturbable interrupteur. Tu vois, d'ici, oncle Saturnin assis, le menton dans sa main et braquant ses petits yeux malins sur notre bon archéologue; il avait l'air d'un singe qui s'apprête à croquer une noisette.

— Ce qui nous prouve, monsieur Saturnin, que le roman ne dura pas plus longtemps que le douzième siècle, c'est l'apparition, à cette époque, d'un mode de construction entièrement différent qui brisa complétement l'*ancien* pour faire fleurir le *nouveau*. Je veux parler de l'architecture *gothique* ou *ogivale*.

Il y a là une division tout à fait tranchée, tout à fait

nette dans l'histoire de l'art de bâtir, une véritable révolution. Jusqu'à ce douzième siècle, on a suivi, en les modifiant seulement peu à peu dans leurs accessoires, les principes de l'architecture antique qui avait pour générateur le *plein-cintre*, tandis que la nouvelle architecture prit pour générateur l'arcade triangulaire ou ogive, dont nous parlerons plus tard. Vous connaissez assez, dès à présent, cette forme de voûte pour comprendre qu'elle ne ressemble en rien à la première.

— Admis !

— J'en suis bien aise, vraiment ; mais je ne suis pas touché de votre condescendance, je l'avoue, car je ne vois pas trop comment vous eussiez pu échapper à l'évidence ! Poursuivons : le gothique remplit donc la période moyen âge jusqu'à la renaissance, laquelle ne fut qu'une protestation contre des formes de plus en plus dégradées et un retour au classicisme antique, mais profondément modifié par le génie moderne, car les architectes du seizième siècle n'imitèrent point servilement l'architecture antique dans ses formes ou dans ses dispositions.

— Il n'en est pas moins vrai, cher monsieur, que je ne vois là aucun progrès, permettez-moi de vous le dire. Vous quittez le plein-cintre au douzième siècle pour l'ogive, et vous vous écriez : c'est un progrès ! Je l'admets pour un moment avec vous, soit ; mais, trois cents ans après, voilà que nous abandonnons l'ogive pour revenir au plein-cintre, et vous me dites à nouveau : c'est un progrès !... Il faut être conséquent avec soi-même.

— C'est ce que je m'efforce de faire, monsieur Saturnin, car vous avez raison dans les mots, mais tort dans les faits.

— Comment cela ?

— Mon Dieu, d'une façon bien simple ; c'est que le nouveau vieux fut régénéré assez pour devenir du nouveau. Je me rappelle ce que dit Hope de cette époque dans son *Histoire de l'architecture*, et suis bien aise de vous le réciter :

« Les nouveaux architectes semblaient vouloir faire de leurs créations un portefeuille d'échantillons de tous les ordres de l'antiquité. »

« L'exiguïté des subdivisions, dit M. de Caumont, l'attention à les faire peu ressortir purent être assez bien calculés pour donner une apparence de grandeur à des édifices réellement petits et destinés à être vus de près ; mais, en même temps, le relief mal accusé des divers membres, l'absence totale de cette hardiesse de dessin, de ces saillies vigoureuses, de ces oppositions d'ombre et de lumière nécessaires pour produire de l'effet à distance, donnèrent aux constructions vraiment grandes quelque chose de plat et d'insipide. Puis, comme on suppléait souvent aux contrastes rigoureux des ombres et de la lumière par des juxtapositions de matériaux de couleurs singulièrement variées, on se rapprocha souvent plus de la peinture que de l'architecture. »

Malgré ces défauts que nous avons énumérés complaisamment pour vous faire bien voir, monsieur Saturnin, que la renaissance n'est pas de l'antique, il faut reconnaître aux monuments de cette époque une grâce attachante et une recherche d'ornements dont la richesse et la délicatesse inimitables sont dignes d'admiration.

— A la bonne heure ! J'entends ce que vous voulez dire. C'est une nouvelle langue qu'on écrivit avec des lettres antiques.

— A peu près...

Mais je m'arrête, ma chère Suzanne. La main me fait mal de t'en écrire si long. Je t'enverrai demain le tableau que M. Desperriers nous a fait tracer pour nous en bien souvenir.

ODILE.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CONTES POUR LES GRANDS ET LES PETITS ENFANTS.

LES ANCÊTRES DU PETIT-POUCET.

Le Petit-Poucet est, à mon sens, le plus sympathique et le plus intéressant de tous les héros déjà légendaires des contes de Perrault. Les âmes sensibles et compatissantes s'attendrissent, il est vrai, sur le sort douloureux du Petit-Chaperon-Rouge, que le méchant loup déchire et dévore de ses grandes dents. Je plains aussi de tout mon cœur la charmante enfant ; mais pourquoi n'a-t-elle pas obéi à sa mère ? pourquoi s'est-elle arrêtée à causer en route et à cueillir des fleurs au lieu d'aller directement porter le pot de beurre et la galette à sa mère-grand ? Le Petit-Poucet n'a rien du moins à se reprocher, et l'intérêt qu'il nous inspire n'est mélangé d'aucun blâme. Il nous captive et nous charme dès sa naissance par sa petitesse et par cet air chétif qui en fait d'abord le souffre-douleur de la famille. Sa présence d'esprit arrache ses frères à un péril imminent et met ses parents à l'abri du besoin ; aussi j'applaudis sans réserve à sa fortune, et je le vois avec bonheur occuper une charge importante à la cour.

Mais ces détails sont trop connus pour que je veuille y insister ; ce qui l'est moins, c'est l'existence, dans des temps reculés, de traditions, où des êtres d'une stature mignonne, doués d'une finesse remarquable, jouent le principal rôle. Tantôt ils sont gros comme une moitié de pois, comme une noisette ou un grain de poivre ; tantôt ils tiennent juste dans le poing et ne sont pas plus hauts que le pouce. On les retrouve dans toutes les contrées de l'Europe, si ce n'est en Italie et en Espagne, et l'on peut dire que l'histoire de ces héros en miniature forme un cycle aussi complet que les épopées de Charlemagne ou des chevaliers de la Table ronde.

Depuis le merveilleux *Grain-de-Poivre*, dont une version, recueillie à Smyrne, nous a révélé les aventures, jusqu'à Tom-Thumb (Tom-Pouce), auquel un vieil écrivain anglais a consacré un poëme entier, imprimé dès la fin du seizième siècle, le Petit-Poucet compte en Grèce, en Allemagne, en Roumanie, en Norwége, de nombreux ancêtres, dont les savants ne dédaignent pas de s'occuper. Il fait souche à son tour, et nous connaissons son arrière-petite-fille, la jolie Poucette, grâce aux contes danois d'Anderson. Tout récemment, un grave érudit, M. Gaston Paris, a présenté un curieux mé-

moire à la société de linguistique sur cette légende, et la lecture de son travail m'a donné l'idée d'en réunir les traits principaux pour les rattacher à la seule odyssée du Petit-Poucet grec.

Rassurez-vous! Je n'entrerai dans aucune dissertation à la mode de la docte Allemagne, et je ne sortirai pas du simple rôle de conteur. Vous avez ma parole; je puis maintenant commencer mon récit, et je souhaite que le souvenir de l'inimitable Perrault, invoqué par moi, lui fasse trouver grâce devant vous.

I. — PÉPÉRI OU LE PETIT-POUCET CHEZ LES GRECS.

Il y a environ trois mille ans, un homme et une femme, déjà avancés en âge, vivaient paisiblement dans un bourg peu connu de la Grèce; sans être riches, ils possédaient une petite maison entourée d'un jardin où les légumes et les fruits venaient en abondance, et deux grands bœufs pour labourer quelques arpents de terre que leurs parents leur avaient laissés. C'était assez pour suffire à tous leurs besoins, et cependant ils n'étaient pas heureux; ils ne pouvaient se consoler de n'avoir point d'enfants. Le mari avait en vain consulté les oracles les plus fameux, et la femme chargé d'offrandes les autels des dieux; leurs prières n'avaient pas été exaucées. Ils étaient d'autant plus désolés qu'un de leurs voisins, qui n'avait pas eu d'enfants jusqu'à l'âge de soixante ans, et qui était allé demander à l'oracle de Delphes le moyen de devenir père, avait enfin vu son vœu le plus cher se réaliser.

— Prends une outre, lui avait dit la prêtresse d'Apollon, et souffle dedans pendant vingt jours et vingt nuits sans t'arrêter; au bout de ce temps, il y aura un enfant au fond de l'outre.

Le bonhomme avait obéi, et, le matin du vingtième jour, il avait trouvé dans l'outre un enfant, gros à peine comme une noisette, qui faisait l'admiration de tous les habitants du bourg.

Notre homme et sa femme, en apprenant ce miracle, s'étaient empressés de prendre une outre et de souffler dedans de toutes leurs forces pendant le temps prescrit par l'oracle; mais au bout des vingt jours ils n'avaient rien trouvé, et leur chagrin était plus vif encore qu'auparavant. Plusieurs mois s'écoulèrent et leur maison restait toujours vide et silencieuse.

Un jour que la femme était occupée à cueillir des fèves auprès de la maison pour le repas du soir:

— Qu'il est triste, dit le mari, qui revenait sans cesse sur le sujet de leurs plaintes, qu'il est triste de vivre ainsi! Je me fais vieux, et je n'ai personne pour m'accompagner et travailler avec moi aux champs. Il me semble que je rajeunirais si des voix d'enfants égayaient la maison, et si j'en voyais une bande joyeuse courir dans le jardin.

— Hélas! dit la femme, faut-il que les dieux aient jusqu'à ce jour repoussé nos présents et me refusent le bonheur d'être mère! Je donnerais tout ce que nous possédons pour que les fèves qui sont dans cette corbeille devinssent autant de petits enfants.

Elle achevait à peine, qu'une troupe riante s'échappa de la corbeille et se mit à sauter autour d'elle. La brave femme demeura d'abord stupéfaite, promenant ses regards de l'un à l'autre, et ne pouvant en croire ses yeux. Mais quand elle vit tous ces petits garçons cueillir les fleurs, arracher les légumes, manger les fruits et dévaster le jardin, elle comprit que ce n'était pas un rêve et se repentit de son vœu imprudent.

Le mari se lamentait de son côté:

— Qu'avais-tu besoin, disait-il à sa femme, d'adresser une telle prière aux dieux? Comment pourrons-nous jamais élever et nourrir une famille aussi nombreuse? Nous demandions un fils et nous en voilà maintenant une centaine. O Jupiter! je vous en supplie, écoutez-moi, et permettez que tous ces enfants redeviennent fèves.

Le souverain des dieux, qui était sans doute de bonne humeur ce jour-là, voulut faire plaisir au brave homme; il fit un signe de tête, les enfants sautèrent aussitôt dans la corbeille et furent de nouveau métamorphosés en fèves.

Comme le mari et la femme, surpris d'une aventure aussi merveilleuse, se prosternaient pour remercier Jupiter, ils entendirent une voix qui les appelait, et en regardant autour d'eux ils aperçurent, caché sous une feuille, un tout petit garçon. Lorsque ses frères étaient redevenus fèves, il n'avait pu, à cause de sa taille, atteindre comme eux la corbeille, et il s'était blotti en tremblant au pied d'une plante. C'était la plus mignonne créature que l'on pût voir: pas plus gros qu'un grain de poivre, bien fait de tous ses membres, les yeux pétillants de malice et d'intelligence. La bonne femme ne put résister au désir de l'embrasser, et voulut l'emmener avec elle à la maison. Elle eut pour lui les soins les plus tendres, le fit coucher à ses côtés dans une coque de noix, et le nourrit chaque jour d'une goutte de lait.

Malgré tant de dévouement et d'affection, Pépéri, autrement dit Grain-de-Poivre (la mère aimait à nommer ainsi son enfant chéri), ne grandissait pas; quand il eut ses quinze ans révolus, il fallut renoncer à l'espérance de le voir se développer; il était toujours aussi petit et aussi chétif qu'au moment où ses parents l'avaient trouvé dans le jardin. Cependant il montrait beaucoup d'esprit; son gai babil réjouissait tous ceux qui l'entendaient, et il était si doux et si gentil, que personne ne le regardait sans s'intéresser aussitôt à lui.

Mais le père de Pépéri éprouvait une déception cruelle et souffrait secrètement d'avoir un fils qui ne pouvait lui rendre aucun service. Ce n'était pas un méchant homme; seulement il aimait beaucoup l'argent, et plaçait la force physique au-dessus de tous les autres avantages. Il prenait souvent plaisir aux saillies spirituelles de Pépéri; mais un garçon grand et robuste, rompu aux travaux des champs, capable de conduire une charrue et de tracer un sillon, aurait fait bien mieux son affaire. Il avait déjà essayé de s'ouvrir sur ce point et de confier ses regrets à sa femme; malheureusement celle-ci se mettait en colère toutes les fois que son mari abordait ce sujet, l'accablait de reproches et soutenait, par d'excellentes raisons, que leur fils était la merveille la plus rare de la nature, que les dieux l'avaient créé aussi petit pour le faire avec plus de soin, et qu'en conscience elle serait désolée s'il grandissait seulement d'une ligne.

Le bonhomme n'ajoutait mot, laissant passer l'ouragan, non pas qu'il fût convaincu, mais parce qu'il aimait à vivre en paix; peut-être aussi reconnaissait-il au fond qu'il avait tort d'en vouloir à Pépéri de sa petite taille. Loin pourtant de s'y habituer, il ne s'expliquait pas que l'on vînt de tous les coins de la Grèce admirer un enfant qui n'avait pas plus d'apparence qu'un grain de poivre.

La réputation de Pépéri s'était en effet répandue au

loin, et les étrangers qui visitaient Athènes se détournaient de leur chemin pour venir le voir et causer avec lui. Un jour même, deux de ces hommes dont la profession consiste à exploiter la curiosité publique (il y a toujours eu des charlatans), s'étaient présentés à la demeure des parents de ce nouveau pygmée et leur avaient promis une grosse somme d'argent s'ils consentaient à laisser leur fils voyager avec eux dans les contrées les plus célèbres; mais la mère avait obstinément refusé,

La corbeille de fèves. Dessin de E. Morin.

au grand déplaisir de son mari, et les malencontreux visiteurs avaient dû se retirer sans avoir réussi à séparer de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Nos deux amis étaient adroits et rusés. Les regards avides du bonhomme à la vue de l'or ne leur avaient pas échappé; ils résolurent de mettre à profit sa cupidité.

Les deux charlatans. Dessin de E Morin.

— Nous le tenons, dit le plus habile; un peu de patience et je réponds du succès.

Ils s'éloignèrent prudemment du bourg et guettèrent une occasion favorable qui pût les servir à souhait.

Cependant, à quelque temps de là, par une chaude après-midi, Pépéri, cédant à la fatigue, et sentant ses paupières alourdies par la température accablante, s'était étendu dans sa coque de noix pour s'abandonner au sommeil.

Le voyant endormi :

— Je te confie notre enfant bien-aimé, dit la femme à son mari; veille sur lui et que surtout il ne lui arrive rien de fâcheux! Je vais jusqu'à l'extrémité du bourg chez cette pauvre vieille qui est malade.

Comme elle tournait le sentier qui faisait face au jardin, un homme entra dans la maison; le père de Pépéri le reconnut aussitôt. C'était le fin compère qui était déjà venu le supplier de lui vendre son fils. Sans perdre un moment, le charlatan renouvelle ses offres, comptant bien spéculer sur l'avarice du mari en l'absence de sa femme. Le père fait d'abord quelques difficultés pour la forme; mais il cède bientôt aux arguments irrésistibles que l'autre fait sonner à ses oreilles, et l'affaire est conclue. L'étranger va vite à l'endroit où l'enfant est couché, le prend et le place dans une poche de cuir pendue à sa ceinture. Par malheur, Pépéri avait l'oreille fine; le bruit le réveille; il comprend qu'il est perdu et que toute résistance est inutile. Comment d'ailleurs échapper au danger? Se glisser en dehors de la poche et sauter à terre, il n'y faut pas songer; ses mains n'auraient aucune prise sur le cuir et ce serait s'exposer à une chute certaine. Crier et appeler au secours? Mais

Pépéri et ses ravisseurs. Dessin de E. Morin.

personne ne l'entendrait, et peut-être provoquerait-il ainsi quelque mauvais traitement de la part de l'étranger sans pitié. Le mieux était de se taire et de se résigner; Pépéri le comprit et resta tranquille. Dès que le père, moins tourmenté du remords de sa mauvaise action que charmé de gagner sans travail une forte somme, eut reçu l'argent et congédié le charlatan, celui-ci s'empressa d'aller rejoindre son camarade, qui, posté dans le voisinage, attendait avec anxiété la fin de l'aventure. Les deux compères s'enfuirent à toutes jambes, craignant à chaque pas d'être poursuivis. Ils coururent ainsi pendant trois heures sans se reposer; ils aperçurent alors un bois assez épais, et comme ils ne découvraient à l'horizon personne qui pût les inquiéter, ils entrèrent dans un taillis pour y jouir pendant quelque temps de l'ombre et de la fraîcheur avant de se remettre en route. Le sommeil les gagna bientôt. Pépéri, les entendant ronfler à qui mieux mieux, sortit doucement de sa prison, et remercia du fond du cœur les dieux qui l'arrachaient à une aussi triste destinée. Toutefois il ne voulut pas retourner chez ses parents sans examiner à l'aise les deux hommes que le hasard avait jetés ainsi au travers de son existence; déjà il était sur le front de l'un d'eux, de celui précisément qui avait conduit l'affaire avec tant d'habileté,

lorsque l'autre fit un mouvement et entr'ouvrit les yeux. Pépéri, à demi mort de peur, eut à peine le temps de se cacher dans les cheveux de son ennemi. Ce n'était heureusement qu'une vaine frayeur ; les deux compères recommencèrent à sommeiller de plus belle, palpant déjà dans leur rêve l'argent qui allait remplir leur bourse. Notre gentil espiègle jugea le moment opportun, se laissa choir sur l'herbe et se disposa à regagner au plus vite la maison de ses parents. Il était plus d'à moitié chemin, lorsqu'il aperçut un groupe de

Pépéri et les brigands. Dessin de E. Morin.

personnes qui semblaient parler avec animation. Pépéri, grâce à sa petite taille, put arriver jusqu'à eux sans éveiller leur attention. Il lui suffit de les entendre parler pour reconnaître qu'il avait affaire à des voleurs. Ils discutaient sur le partage du butin ; l'un disait au chef de la bande :

— Je veux ma part !

Le renard puni. Dessin de E. Morin.

Pépéri grimpa le long d'un arbre, et quand il fut commodément assis sur une des branches les plus élevées, il cria :

— Je veux ma part !

Et cela jusqu'à trois fois. Alors le chef des voleurs, impatienté, tua son camarade ; mais l'enfant ne cessait de crier de toutes ses forces :

— Je veux ma part !

Si bien que le maître de la bande se précipita sur tous ses camarades, les tua les uns après les autres, jeta de dépit l'argent au pied de l'arbre et prit la fuite. Le petit bonhomme descendit lestement et ramassa l'argent. Il était déjà nuit lorsqu'il arriva à la demeure de ses parents ; il se glissa par une fente de la porte, et trouva sa mère plongée dans la douleur la plus profonde ; le père pleurait aussi, s'arrachant les cheveux, et ne pouvant se pardonner d'avoir vendu son fils. Ce fut pour tous deux une grande joie de revoir leur enfant chéri, qu'ils croyaient à jamais perdu. Pépéri leur raconta ses aventures, leur remit l'argent que le voleur avait abandonné, et la soirée, si tristement commencée, se termina de la façon la plus heureuse.

Les jours s'écoulaient sans nuages pour nos braves gens. Le mari, devenu meilleur, semblait guéri de sa passion du gain ; il avait trop souffert, après le départ de son fils, pour être jamais tenté de consentir à pareil marché. La femme restait des heures entières en adoration devant l'incomparable Pépéri, dont les moindres faits et gestes la ravissaient. Quant à lui, il avait une idée fixe ; contrarié de passer à l'état de phénomène, involontairement jaloux de ses compagnons d'enfance, qui déjà grands et vigoureux prenaient part aux tra-

Un hôte incommode. Dessin de E. Morin.

vaux des champs, il voulait à tout prix prouver qu'il ne fallait pas le juger sur l'apparence, et qu'il pourrait rendre des services aussi importants que les garçons du bourg les plus habiles et les plus forts.

Un matin, l'homme, en prévision de l'hiver, se disposait à aller chercher du bois dans une forêt voisine.

— J'ai absolument besoin d'un aide, dit-il en partant ; il faudrait que quelqu'un m'amenât la voiture dans la journée et consentît à la charger avec moi.

Pépéri n'eut pas plus tôt entendu ces paroles qu'il s'avança bravement.

— Si vous voulez, j'irai avec la voiture dans la forêt, à l'heure que vous m'indiquerez. Ayez seulement confiance en moi, et tout ira bien.

Le père se mit à rire.

— Entends-tu, femme, ce que dit ton fils ; il est d'humeur joyeuse ce matin et veut plaisanter. Conduire le cheval par la bride ! Un enfant qui n'est pas aussi haut que son sabot !

— Ne vous occupez pas de ma petite taille ; dites seulement à ma mère d'atteler.

— Ma foi, j'y consens. J'ai hâte de savoir comment tu pourras te tirer d'affaire.

Dès que la voiture est attelée, Pépéri grimpe le long d'une des jambes du cheval, et, se plaçant dans son oreille, le dirige d'une façon aussi sûre que le cocher le plus exercé. C'était merveille de le voir avec son fouet fait d'un brin de paille, et de l'entendre crier à l'animal : « hue ! » et « dia ! » La voiture arriva promptement dans la forêt, et l'homme ne fut pas peu surpris de l'adresse de son fils, qu'il avait dédaigné jusque-là.

Un autre jour, Pépéri voulut aller aux champs porter le déjeuner de son père ; la mère ne voulut pas d'abord y consentir, mais elle finit par céder à ses instances. Comme il avait fait ses preuves en guidant le cheval dans la forêt, il pria son père de le laisser labourer, et, sans attendre sa réponse, sauta sur la pointe de la charrue. On aurait parcouru le monde entier avant de rencontrer son pareil ; les bœufs lui obéissaient mieux qu'à leur maître, et jamais la terre n'avait été remuée et creusée avec tant de soin.

— Bravo ! Pépéri, dit l'homme ; il est impossible de faire de meilleure besogne. J'ai maintenant pleine confiance en ton adresse, et je t'abandonne sans crainte la charrue pendant que je vais me reposer.

Faut-il qu'une divinité jalouse se plaise toujours à troubler le bonheur des mortels ? Quel crime avait commis l'intéressant Pépéri pour être jeté subitement au milieu des hasards les plus périlleux ?

Le cœur saigne au récit d'aussi cruelles aventures. Sachez donc que notre petit ami (j'ai la conviction que vous l'aimez déjà autant que moi) perdit l'équilibre, pendant qu'il guidait son attelage, et tomba dans le champ qu'il labourait. Un des bœufs le happa en se baissant, et le malheureux enfant disparut dans l'estomac de l'animal. Si je vous disais qu'il ne pleura pas, qu'il n'eut pas une minute de découragement, vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison. On perdrait la tête à moins ; Jonas lui-même n'était pas trop heureux dans le ventre de la baleine, et ce fut avec un vif plaisir qu'il en sortit au bout de trois jours. Cependant il faut rendre justice à Pépéri : il avait du courage et du sang-froid. La première émotion passée, il examina à l'aise la prison dans laquelle sa mauvaise étoile le condamnait à vivre, et se prépara à s'y installer aussi confortablement que possible. Il y était déjà presque habitué, lorsque son père quitta le bois où il avait dormi et vint retrouver ses bœufs pour les ramener à la maison. Grande fut sa surprise de ne plus apercevoir son fils ; il le chercha partout, et, comme il commençait à se désespérer :

— Père, lui cria l'enfant, ne vous inquiétez pas ; je suis dans le corps du bœuf noir.

L'homme fut désolé à cette nouvelle : tuer l'animal était le seul moyen de rendre la liberté au prisonnier. Je dois dire qu'il hésita d'abord ; l'intérêt et l'amour paternel se livrèrent un combat en lui. Après tout, la douleur de perdre un de ses bœufs n'était rien auprès de la joie de retrouver son fils ; l'affection l'emporta cette fois, et il courut chercher sa massue.

En un instant le bœuf est à terre et les entrailles jetées au loin. Hélas ! c'était là précisément que Pépéri se trouvait caché. Un renard passe et avale l'enfant avec les entrailles. Ne plaignez point Pépéri, réservez plutôt votre pitié pour maître renard. Je vous réponds que son hôte lui rendit la vie dure. Dès que le voleur de basse-cour s'approchait d'une maison, le petit espiègle criait à tue-tête :

— Holà ! gare ! voilà le renard qui vient manger vos poules !

Si vous aviez vu le pauvre animal, certes, il vous aurait arraché des larmes. Chaque jour il dépérissait à vue d'œil, si bien, qu'en moins d'un mois il était devenu maigre à faire peur. Un beau matin qu'il cheminait la tête baissée en aussi piteux équipage, il fit rencontre d'un loup et lui demanda humblement conseil. L'autre se tint d'abord sur la défensive, le renard l'avait tant de fois dupé, qu'il craignit encore quelque piége ; mais il vit son camarade dans un état si triste et si lamentable, qu'il le crut réellement malade et finit par s'approcher sans défiance : l'idée lui vint de se venger par quelque bon tour ; l'occasion était trop propice pour n'en pas profiter.

— Eh quoi ! dit-il en ayant l'air de compatir aux souffrances du renard, c'est moi que vous priez de vous tirer d'affaire ? Êtes-vous donc si en peine pour vous délivrer de votre ennemi ? le remède est pourtant facile, ce me semble ; à votre place, je grimperais lestement sur l'arbre que voici, je me laisserais tomber, et du coup je tuerais mon hôte incommode.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; mais ce fut le renard qui mourut, et Pépéri, préservé par la peau de l'animal, n'éprouva qu'une légère secousse. Les dieux, malheureusement, n'avaient pas encore prononcé sa délivrance. Le loup, qui avait prévu l'incident, accourut, dévora son camarade, et l'ancêtre du Petit-Poucet ne fit que changer de prison. Notre compère sentit alors à ses dépens combien maître renard avait raison de se plaindre ; il n'y eut plus également pour lui de repos, ni surtout — ce qui était plus grave — de repas possible. Aussitôt qu'il rôdait autour d'un troupeau, il entendait crier dans son ventre :

— Gare à vous, bergers ! le loup va manger un mouton !

La vie lui devint bientôt insupportable, et il résolut d'en finir avec ce supplice de tous les jours en se précipitant du haut d'un rocher. Déjà il se mettait en route pour exécuter ce beau projet, lorsqu'il aperçut sur son chemin deux pieux très-rapprochés l'un de l'autre, qu'un laboureur avait sans doute plantés en terre pour marquer la limite de son champ. Une idée subite illumine l'esprit du loup : en un bond il est près des pieux, et le voilà travaillant de toutes ses forces à faire passer son corps au milieu. L'expédient eut un plein succès, et Pépéri sortit, vous devinez comment. Je vous jure que le loup n'éprouva point le besoin de courir après lui, et le laissa tranquillement s'éloigner de toute la vitesse de ses petites jambes.

Ici la légende de Pépéri est enveloppée d'un nuage : la fin de sa vie est peu connue, comme les dernières années d'un grand nombre de personnages célèbres de l'antiquité, de sorte qu'il est difficile de dire quand et comment il mourut. D'après certains historiens, il revint sans encombre chez ses parents, qui pensèrent mourir de joie en le revoyant, fit une fortune rapide, et fut demandé en mariage par la fille d'un roi puissant. Selon d'autres, il ne put retourner chez son père et se noya, en traversant une prairie, dans une flaque d'eau qu'il voulut franchir. En l'absence de documents authentiques, je préfère suivre le précepte du sage et m'abstenir de toute supposition hasardée, qui compromettrait la dignité de l'histoire.

ALBERT SAVARUS.

(*La suite prochainement.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE.

I. — POURQUOI S'EFFRAYER?

J'ai trente-sept ans, je suis artiste industriel, marié, père de deux jeunes enfants.

L'an passé, à l'époque de nos premiers désastres nationaux, je dirigeais l'atelier de dessin d'une des principales manufactures de châles de Paris, et j'habitais, en vue surtout de ma petite famille, une maisonnette, avec jardin, dans les quartiers encore très-paisibles qui, au versant nord de Belleville, avoisinaient autrefois ce bois de Romainville où il n'y a plus de bois, et que les ennuyeux zigzags de l'enceinte fortifiée séparent aujourd'hui des Prés-Saint-Gervais, où il n'y a plus de prés.

Aux approches de l'investissement, alors que de nos fenêtres nous voyions mettre en batterie les longues pièces de marine, derrière les épaulements crénelés du rempart, installer les pont-levis aux portes rétrécies, et jeter bas — navrant et désolant spectacle! — les nombreuses habitations tranquillement assises jusque-là sur la zone militaire, je pus, non sans peine, décider ma femme à se retirer avec les enfants dans un village du Midi, dont je suis originaire, chez un de mes oncles qui, au premier bruit d'invasion, nous avait offert une cordiale hospitalité.

Non sans peine, dis-je, car la brave amie refusait énergiquement d'abord de s'éloigner, si je demeurais. Elle me remontrait avec raison que, quoi qu'il pût arriver, elle souffrirait évidemment beaucoup moins en partageant avec moi les dangers ou les privations qu'en vivant loin de moi, tourmentée à toute heure par la seule incertitude de ma situation. Je n'eus pas trop de toutes mes pauvres facultés diplomatiques pour l'emporter sur cette affectueuse résistance.

Je dus — car qui dit diplomatie ne dit-il pas duplicité? — je dus affirmer, d'un air très-convaincu, bien des choses sur la réalité ou la probabilité desquelles j'avais plus que des doutes : par exemple que la lutte à laquelle Paris semblait se préparer n'avait rien de sérieux; que l'armée ennemie serait en forces sous les murs de la ville, bien avant qu'on eût achevé les travaux de défense; qu'une population de deux millions d'âmes, accoutumée aux plaisirs, au confortable, créait le plus radical obstacle à la durée d'un siége, d'un blocus en règle; qu'il n'y avait rien à espérer d'une milice improvisée, etc., etc., et que, au résumé, quoique inévitablement tout dût se borner à quelques semblants d'escarmouches aux avant-postes entre les troupes régulières et l'ennemi et à quelques difficultés d'alimentation qui ne tarderaient pas à rendre unanime le désir d'en finir avec l'état de guerre, encore n'était-il pas indispensable de soumettre à des épreuves, si insignifiantes qu'elles dussent être, deux enfants à qui le moindre trouble moral ou physique pouvait devenir funeste... Cette dernière raison fut la bonne. L'épouse refusait, la mère consentit.

Et nous nous séparâmes pour « quelques jours » qui devaient durer près d'une demi-année.

Or, contrairement à toutes les déclarations que j'avais pu risquer dans l'intimité, j'étais de ceux qui pensaient que Paris devait, en cette solennelle circonstance, faire preuve du plus pur et du plus efficace héroïsme. J'avais la conviction que cette cité, prétendue efféminée et frivole, se révélerait mâle et stoïque pour faire vaillamment échec aux efforts ennemis, jusqu'à ce que le patriotique concours de la province vînt lui aider à frapper le coup décisif. Je prévoyais un siége long; je savais que toutes les privations seraient fièrement endurées, toutes les tentatives résolûment faites...

Pour ma part, j'aime à déclarer que j'aurais cru manquer à mes premiers devoirs d'honnête homme si l'idée avait pu naître en moi d'échapper aux obligations que m'imposait la détresse de mon pays Pour tout au monde, je n'aurais pas quitté ou plutôt déserté Paris.

J'avoue qu'à l'époque de la déclaration de guerre, j'étais peut-être le citoyen français le moins versé dans les questions politiques qui venaient d'amener ce déplorable conflit international, et j'avoue aussi que l'heure sonnée où la querelle des deux peuples entra dans la sanglante voie des armes, toute ma pénétration politique se borna encore à ne connaître qu'une cause bonne : la cause de la France, et à ne former qu'un vœu : le triomphe de la France.

Quand le dernier acte du grand drame, où tant de larmes et de sang français avaient déjà coulé, s'engagea sous les murs de Paris, j'offris de grand cœur, sans crainte comme sans forfanterie, mon bras et ma vie au salut du pays. Je pris le fusil du simple soldat, et, humblement, mais sérieusement, consciencieusement je fis ce que je devais faire : gardes intérieures, veilles au rempart, sorties avec les bataillons de marche, tant et si bien que (sans reproche comme on dit quelquefois) la fin du siége venue, les fatigues, le froid, la mauvaise alimentation ayant très-gravement altéré ma santé, j'eus besoin d'aller chercher en toute hâte, dans les bienfaisantes tiédeurs de l'air natal — d'ailleurs auprès de ma chère petite famille — le repos, le réconfort et l'oubli de l'existence si durement insolite que j'avais menée pendant cinq mois.

Je passai là six semaines bonnes, paisibles, revivifiantes, durant lesquelles la pensée ne me venait jamais de mentionner les deux ou trois tentatives de perturbations intestines, tristes, honteux exploits qui m'avaient semblé, à moi comme à bien d'autres, le fait de quelques ambitieux de divers étages, aussi peu soucieux du pur libéralisme dont ils se targuaient, que dénués des sentiments patriotiques, au nom desquels ils ne faisaient rien de moins que les affaires de nos implacables ennemis.

A vrai dire, pendant le siége, les mots de *Commune*, de *revendications municipales*, avaient sonné plus d'une fois à mes oreilles soit directement, soit comme l'écho des réunions trop publiques où s'entretenaient alors les agitations inopportunes; mais je n'y avais pas autrement pris garde, sinon comme à des expressions correspondant peut-être à des idées fort judicieuses, à des réclamations fort légitimes, mais invoquées en tous cas à des heures singulièrement intempestives.

Dans la première huitaine de mars, mon patron m'a-

vait écrit qu'un certain mouvement d'affaires paraissant vouloir se manifester, qui faisait augurer une prochaine compensation au long chômage industriel, ma présence serait bientôt nécessaire à la fabrique. Il me disait de prendre, pour mon entier rétablissement, quelques jours encore, après lesquels il serait aise de me revoir. Excellentes nouvelles, heureuses recommandations, dont je tins compte avec d'autant plus de satisfaction que j'avais recouvré mon état de santé normal, et qu'il me tardait de retourner à mes crayons, à mes pinceaux, dont la martiale pratique du fusil et du sabre-baïonnette ne m'avaient pas, Dieu merci! désappris le pacifique maniement.

Nous nous mîmes en route pour retourner à Paris, ma femme, les enfants et moi, le soir du 18 mars, et, comme nous devions faire une halte à Mâcon, chez un ami, ce fut en arrivant dans cette dernière ville que nous apprîmes ce qui s'était passé à Paris le jour même de notre départ : défection de l'armée, meurtre de deux généraux, désarroi du gouvernement régulier, etc...

Effrayée, ma femme était d'avis de ne pas poursuivre notre voyage, et l'ami chez qui nous étions descendus, partageant ces craintes, voulut absolument nous retenir. Je cédai. Mais quand, après cinq ou six jours, je crus, moi politique peu profond à vrai dire, pouvoir inférer des documents publiés dans les journaux avec les signatures des maires, des adjoints, des députés, d'un amiral, que tout ce trouble pouvait bien n'être que le résultat d'un malentendu, à la cessation duquel beaucoup de notabilités honorables s'employaient, nous remontâmes tranquillement en chemin de fer pour arriver à Paris, au débarcadère, juste à un moment où cette fatigante voix du canon, que j'avais tant et tant entendue pendant le siége, emplissait de nouveau les airs.

« Allons, m'écriai-je avec un mouvement instinctif de mauvaise humeur, pendant que ma femme, tout à coup devenue blême, ouvrait de grands yeux inquiets, on dirait que ce soit fait exprès pour moi! Toujours cette satanée musique!... Que se passe-t-il encore, mon Dieu?... »

On nous apprit heureusement qu'il ne s'agissait que de salves tirées en l'honneur du scrutin qui avait eu lieu la veille pour l'élection des membres de la Commune, et dont on venait de connaître le résultat, tout favorable aux idées de franchises municipales.

Eh bien! va pour les franchises municipales! nous voilà rassurés. Nous rentrons chez nous non sans avoir, à vrai dire, fait plus d'un détour à cause des barricades établies çà et là, et gardées, à vrai dire aussi, par des *citoyens* à qui la placide satisfaction du triomphe semblait avoir ôté, au moins momentanément, cette farouche arrogance qui aurait pu être de circonstance.

Ma femme, qui arrivait toute neuve à ces impressions, ne laissait pas d'en être troublée, et j'avais fort à faire de la rassurer par l'exemple de ma sincère quiétude.

Le lendemain, dès le matin, grand émoi, c'est-à-dire grand mouvement de gens en armes dans nos parages. Batteries de tambours, sonneries de clairons, rassemblements de compagnies, de bataillons, et enfin départ en masse pour le centre de la ville. Je m'informai, et je sus que tout ce martial remue-ménage n'avait encore d'autre motif que de fournir un pompeux appareil à la proclamation solennelle des noms des élus à l'Hôtel de ville.

Bien que n'ayant jamais eu l'amour des solennités ou manifestations publiques, amour qui, sous tous les régimes, fut toujours le faible de la population parisienne, je résolus de voir cette fête, puisque fête il y avait, afin de juger personnellement du caractère réel de la révolution vraie ou prétendue qui venait de s'accomplir, et qui causait tant de joie aux uns, tant d'effroi aux autres.

Il va de soi que je ne dis rien de ce projet à ma femme, qui aurait pu d'autant mieux le désapprouver que nous avions pour proche voisine et pour connaissance assez intime une brave vieille dame qui, sous l'influence de certains souvenirs, ne désalarmait pas (si je puis m'exprimer ainsi) du matin au soir, et je crois aussi du soir au matin, depuis qu'il était question de Commune.

La visite que je devais tout naturellement faire à mon patron fut le prétexte de ma sortie ; mais cette visite rendue, je me dirigeai vers la place de l'Hôtel-de-ville où, non sans avoir reçu plus d'une bousculade et forcé en commun plus d'une consigne, je me trouvai porté par le flot de la foule contre un des portiques des édifices faisant face au palais municipal. Là je pus, en me cramponnant aux barreaux d'une fenêtre, me jucher, m'asseoir à demi en contre-haut de la chaussée, sur un petit entablement, siége incommode, mais suffisant, qui me plaçait, comme on dit, aux premières loges pour le spectacle que j'étais venu chercher.

Dominant la foule, je vis tout, l'ensemble et les principaux détails, et, dois-je l'avouer, bien que je fusse arrivé doublement prévenu par les dires timorés de notre voisinage et par ceux de mon patron, le tableau que j'eus sous les yeux pendant quelque deux heures ne laissa pas de me paraître empreint d'une certaine grandeur et de me causer même une émotion véritable.

Que le rouge, fort prodigué dans la décoration de la place et dans les insignes personnels des principaux acteurs de la cérémonie, ne jurât pas quelque peu devant mes yeux accoutumés à l'aspect plus doux du tricolore national, je ne voudrais point l'affirmer; mais au demeurant, me disais-je, ce n'est peut-être bien qu'affaire de changement, pour ne pas dire de nouveauté : à autre régime, autre livrée, et rien de plus.

Par un beau soleil, cette magnifique place, sur laquelle l'esprit voit planer tant de nobles ou terribles souvenirs, couverte alors de citoyens en armes ; ce fier édifice, arche traditionnelle des libertés lentement conquises qu'inondaient des grappes d'hommes, de femmes, d'enfants répandus de la base au faîte, à toutes les fenêtres, à toutes les portes, assis le long des corniches, accrochés aux sculptures; cette vaste et somptueuse estrade, sur laquelle se pressait le groupe acclamé des élus, l'or des drapeaux, l'acier des baïonnettes, les tambours battant aux champs, les fanfares, les musiques répétant les airs nationaux, et noyant leur puissante harmonie dans le formidable unisson des voix, puis le tonnerre des canons, les cris joyeux, la chaude animation du défilé... que sais-je?...

Je fus d'autant plus accessible à l'émotion qu'il me semblait fort difficile d'admettre que cent mille hommes au moins pussent se trouver dans une seule cité pour saluer avec transport l'inauguration d'un régime qui, ainsi que je l'avais entendu affirmer par maintes gens, ne consacrerait que la violence, la vexation et la négation systématique de toutes les saines traditions sociales. Il était évident pour moi que, la part faite à de

certaines prétentions exaltées, dont les hommes de poids et de sens, qui devaient se trouver dans le parti communal comme dans tous les partis, ne tarderaient pas sans doute à avoir raison, le mouvement avait comme point de départ quelques idées justes et sages, quelques revendications légitimes et acceptables.

Quand je rentrai, ce fut, en en tirant cette rassurante déduction que je parlai à ma femme du spectacle auquel je venais d'assister; mais la vieille voisine, Mme Boissard, était là, qui, joignant les mains et levant piteusement les yeux au ciel :

— Hélas! soupira-t-elle, tout ça, voyez-vous, ce sont les honnêtes simagrées pour cacher aux bonnes gens comme vous les intentions déshonnêtes; mais vous verrez, monsieur Georges, vous verrez.

— Eh bien! nous verrons, madame Boissard; mais pourquoi préjuger, et surtout pourquoi s'alarmer avant l'heure? Il faut attendre : attendons...

II. — MADAME BOISSARD AURAIT-ELLE RAISON?

Dès le lendemain, Mme Boissard, grande lectrice de petits journaux, accourait tout effarée nous montrer le texte des deux premiers décrets rendus par le nouveau pouvoir : plus de conscription, tous les citoyens valides gardes nationaux, remise pleine et entière de trois termes de loyer à tous les locataires.

Je dois avouer que ce fut encore sans trop d'émoi que j'accueillis les terribles nouvelles que croyait nous annoncer la brave dame, et que je lui dis encore :

— Attendons.

Devant l'affiche. Dessin de Darjou.

Au reste, cinq ou six jours se passèrent pendant lesquels, à quelques incidents près, la situation ne parut nullement s'aggraver, du moins aux gens qui, comme moi, détachés des partis, et relégués dans l'ombre du vulgaire, n'ont pas à redouter l'atteinte immédiate des orages politiques.

On parlait bien d'arrestations arbitraires, mais quelle installation de pouvoir ne se croit pas permises ces garanties plus ou moins brutales envers ceux qu'elle sait ou qu'elle suppose être ses adversaires? — On entendait bien quelques farouches des farouches bataillons grommeler contre les tièdes qui ne se croyaient pas tenus de répondre à tous les rappels, et qui ne déifiaient pas le comité central; mais on savait, pour avoir trop pratiqué leur couarde personnalité pendant le siége, ce que valaient ces tristes matamores; on levait dignement les épaules... et cela n'allait pas plus loin. — On voyait bien çà et là quelques guenilleux, prenant à la lettre le fameux décret des *trois termes* (que les gens sérieux de toutes les classes tenaient pour une simple mesure suspensive), opérer impassiblement la mutation de leurs pénates, en se faisant au besoin protéger militairement contre l'opposition du concierge ou du propriétaire; mais on ne faisait guère que rire de ces escapades exceptionnelles, qui, vu l'insolvabilité normale de leurs auteurs, ne constituaient en réalité qu'une perte fort illusoire pour le prétendu lésé.

D'ailleurs, comme correctif aux erreurs ou aux abus que pouvaient commettre sous son couvert tel de ses adeptes oublieux des principes, ou tel de ses agents

confondant le zèle et l'abus d'autorité, le nouveau pouvoir faisait publier la très-digne allocution prononcée à la séance d'installation par son doyen, pièce fort éloquente, ma foi ! qui définissait de la manière la plus nette, la plus rassurante, les rôles respectifs et reconnus de la commune, du département, du gouvernement, et se résumait dans ces belles devises : *Paix et travail, ordre, économie, honnêteté.*

— Bah ! des mots que les actes contredisent ou contrediront, s'obstinaient à répéter les effrayés systématiques.

— Et pourquoi pas programme sincère, auquel les actes se conformeront, autant que possible? disaient les gens impartiaux.

Au résumé, en dépit des exagérations pour et contre le système communal, on nourrissait toujours le sérieux espoir que, grâce à de très-honorables interventions, une transaction, un accommodement surviendrait entre Paris et Versailles, c'est-à-dire entre la France et sa vieille capitale. Mais c'était, paraît-il, compter sans la dignité d'un parti, et les tenaces, les âpres ambitions de l'autre.

Un dimanche après midi — c'était, il m'en souvient, une douce journée de printemps, j'avais, pendant la matinée, bêchant, ratissant, fait la toilette nouvelle au jardin, où tout bourgeonnait, tout verdissait — ma femme avait habillé les enfants, et nous partions pour quelques visites à des amis, quand tout à coup une rumeur sinistre, une sombre émotion court dans le quartier... On s'est battu le matin, on se bat encore : le sang a coulé, il coule — le sang français des deux parts...

Du bout de la rue, où l'horizon se termine par la lointaine silhouette du mont Valérien, on voit des flancs de la morne citadelle se détacher de petits flocons gris... c'est le canon qui tire sur les soldats de la commune. En même temps d'ailleurs, des *fédérés*, poudreux, boueux, quelques-uns blessés, se répandent effarés, en désordre dans les rues où chacun les entoure, les questionne.

— Trahison ! disent les uns.

— Vengeance ! crient les autres.

Mais ils ne savent pas au juste expliquer ce qui s'est passé. A entendre celui-ci, l'ennemi, le lâche ennemi — c'est aux soldats français de Versailles qu'est échue cette belle appellation — aurait ouvert le feu pendant qu'on parlementait ; selon celui-là, les bataillons marchaient tranquillement en reconnaissance, quand le fort, dont leurs chefs leur avaient promis la neutralité et même le concours, s'est mis à tonner sur eux de toutes ses batteries... et il conclut que les chefs sont vendus au gouvernement de là-bas... Bref, autant d'hommes, autant de versions. Où est la vérité?... Toujours est-il qu'il y a eu combat meurtrier, et que, selon toute évidence, maintenant le différend ne saurait plus être résolu que par une lutte acharnée, terrible, où le sang français sera versé peut-être à torrents. Pauvre France, il ne lui restait que cette douleur à éprouver... elle l'éprouvera dans toute son atroce rigueur.

Le lundi, la vérité se faisait jour peu à peu pour les esprits sans préventions. En dépit du placard emphatiquement ridicule dont les citoyens membres de la commission exécutive avaient inondé la ville, et où il était dit et répété en grandes lettres capitales que les *royalistes*, les *chouans*, les *gendarmes* avaient ATTAQUÉ ; malgré la dépêche, non moins prodiguée sur les murs, où un colonel d'état-major Henri, après avoir constaté qu'un *général* Bergeret avait daigné *lui-même* se rendre à Neuilly, affirmait que les « soldats de ligne arrivaient tous, déclarant que, sauf les officiers supérieurs, personne ne voulait se battre ; » nonobstant les considérants du décret de la Commune mettant en accusation, avec séquestre de leurs biens, les principaux membres du gouvernement de Versailles, qui, « avec préméditation et guet-apens, avaient, contre tout droit et sans provocation, *commencé* la guerre civile, attaqué Paris, tué et blessé des gardes nationaux, des *soldats de la ligne*, des femmes et des enfants ; » n'en déplût enfin à tous ces documents plus ou moins naïfs dans leurs accents de solennelle colère, on comprenait, on savait que les généraux communards avaient tout simplement prémédité et voulu tenter un véritable coup de main sur Versailles, coup de main dont ils eussent tiré grande vanité s'il eût quelque peu réussi, mais dont ils s'efforçaient de répudier la malencontreuse idée, du moment où elle n'avait abouti qu'à faire massacrer bon nombre de leurs fidèles.

Quoi qu'il en fût, ils levaient résolûment l'étendard de la guerre à outrance, qui pouvait seule, sinon les sauver eux-mêmes, au moins servir à masquer momentanément leur grossière déconvenue. Guerre à outrance non-seulement à cette armée contre laquelle ils étaient allés se heurter inconsidérément, mais encore et surtout aux principes, l'état de choses établi.

Les voilà décrétant tout d'abord la séparation de l'Eglise et de l'Etat, déclarant propriétés nationales les biens des congrégations religieuses, et aussitôt arrêtant, incarcérant les prêtres, fermant les églises, dont ils mettent en *sûreté* les richesses, dispersant les communautés... Coup d'Etat? non, coup de scandale qui commence à donner la mesure de leur esprit et de leurs visées. On s'émeut, on se trouble, on se demande : Où allons-nous ?

— Où allons-nous? dit Mme Boissard, tout droit aux anciennes horreurs.

Mme Boissard aurait-elle raison?

III. — QU'IL FAUDRAIT PEUT-ÊTRE S'ABSTENIR DE COMMENTER TOUT HAUT LES AFFICHES.

La guerre aux principes ne faisait pas oublier à la Commune la guerre aux hommes. Elle avait résolu de combattre ceux qu'elle appelait *les Prussiens de Versailles*, et il lui fallait une armée nombreuse, jeune, ardente.

En conséquence, affiche disant que les compagnies de marche seront immédiatement réorganisées, et que doivent faire partie desdites compagnies tous les citoyens de dix-sept à trente-cinq ans non mariés, les gardes mobiles licenciés, les volontaires de l'armée ou civils.

On lisait l'affiche ; et tout d'abord, dans l'espèce de saisissement inconscient que vous causent toujours ces sortes de lectures, on se *tâtait* pour s'assurer si le coup vous touchait.

— Ça, voyons, voyons !... Mais, non ; je suis marié ; j'ai trente-six ans : deux causes d'exemption pour une. Bon !...

Mais on ne se représentait pas moins l'embarras d'une multitude de jeunes hommes qui pouvaient être fort indifférents au triomphe des idées communales,

ou à qui, en tous cas, répugnait profondément l'idée d'aller faire le coup de feu contre des soldats français.

Pour ma part, je me mettais si bien à la place de ces honnêtes citoyens-là, que, un rassemblement s'étant formé sur la place du quartier, devant le placard annonçant cette étrange levée, je me surpris tout à coup pérorant avec une certaine ardeur au milieu du groupe, qui se composait d'ailleurs des éléments les plus divers, les plus diamétralement opposés.

La majorité des assistants était, à vrai dire, dans les idées dont je me faisais l'interprète, et les arguments qu'il ne m'était pas difficile de trouver contre l'odieuse mesure rencontraient une approbation évidente; mais cette approbation n'était que fort timidement manifestée, tandis que les partisans quand même ou les séides du nouveau régime, sentant passer sur leurs adversaires le vent de la terreur, ne se gênaient pas pour traduire brutalement les plus arbitraires, les plus tyranniques sentiments.

— Cela, disais-je, ne s'est jamais vu dans l'histoire des dissensions civiles.

— Il ne s'agit pas de dissensions civiles, interrompait l'un des citoyens enthousiastes du décret, il ne doit y avoir qu'un parti.

— Ce parti, quoi que vous en disiez, tout le monde n'en est pas.

— Il faut que tout le monde en soit : c'est le bon, le seul, répliquait un second.

— Alors vous ne me laissez plus ma liberté d'appréciation, d'opinions?

— Non.

— Mais enfin supposez que je ne pense pas comme vous?

— Alors vous êtes dangereux.

— Soit. En ce cas, surveillez-moi, empêchez-moi de vous nuire, emprisonnez-moi, condamnez-moi...

— C'est bien ce que nous ferons, si vous bronchez.

— Mais ne m'enrégimentez pas pour combattre contre les gens de mon parti.

— Un parti de coquins...

— Je le veux bien, si c'est votre manière de voir, car je tiens, moi, pour la liberté d'appréciation.

— Un parti que nous exterminerons.

— A votre aise; mais ne me demandez pas de vous y aider, ou vous ferez ce qui ne s'est jamais fait.

— Tant mieux! c'est pour ça que nous voulons le faire.

— Si c'est là raisonner...

— C'est la loi.

— La loi de qui?

Ils montrèrent le placard de *l'Exécutive*. Et moi de lever les épaules. Alors le plus sombre de ces libéraux de nouvelle école, un homme à peu près sans aveu, rebut de notre bataillon pendant le siége, et qui se souvenait sans doute que j'avais été du nombre de quelques gardes qui se réunirent un jour pour demander qu'il fût puni, lui mauvais soldat, lui ivrogne, d'une action moins que délicate; alors celui-là, me désignant à deux compères de même acabit :

— Oh! je le connais, fit-il tout haut en paraissant les tirer à l'écart, mais on aura l'œil sur lui. Il n'a qu'à bien se tenir.

Et, sur cette belle réflexion, les trois acolytes s'éloignèrent avec des airs de rogue suffisance, en se retournant de temps en temps de notre côté, comme pour laisser derrière eux de terrifiantes menaces.

Quand ils furent à bonne distance :

— Vous venez tout simplement, je crois, de vous faire un mauvais parti, me dit un des timides, qui avait assisté, muet, à la discussion; et si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de changer au moins de quartier.

— Allons donc! fis-je, je me dérangerais pour des sires de cette espèce!

— Eh! ces sires n'ont peut-être qu'un mot à dire pour...

— Bah! j'espère bien que nous n'en sommes pas encore là, repris-je tranquillement; et d'ailleurs, je ne tombe en aucune façon sous le coup de leur ridicule affiche.

— Soit; mais croyez-vous qu'ils s'en tiendront à celle-là?

— Eh bien, nous verrons les autres.

IV. — HEUREUX LES QUADRAGÉNAIRES.

Toute la journée, comme aussi parfois toute la nuit, quand le vent était à l'ouest, nous entendions le grondement lointain du canon qui tirait des forts, qui tirait du rempart; et les bulletins *officiels* parlaient d'attaques repoussées, de terrain gagné, de démoralisation parmi les troupes *royalistes*, de défections en masse dans la véritable armée; et l'on apportait des blessés aux ambulances, et vers les cimetières s'acheminaient à la file les corbillards pavoisés de drapeaux rouges, précédés de tambours voilés de crêpes, entre des haies de fusils baissés, suivis d'une foule portant l'immortelle *rouge* à la boutonnière... On se battait, on s'entretuait toujours de Montrouge à Gennevilliers...

Entre temps aussi, les arrestations continuaient, dont on ne s'expliquait pas clairement le motif, car elles allaient prendre, pour en faire des pensionnaires de la Conciergerie ou de Mazas, tel ou tel homme qui, certes, pouvait n'avoir aucune inclination pour le nouveau système, mais qui ne songeait peut-être à rien moins qu'à se jeter en travers du terrible mouvement : des prêtres toujours, d'anciens magistrats; puis d'anciens gendarmes, d'anciens sergents de ville; tout cela saisi pêle-mêle et comme confondu dans la même accusation. Une accusation : laquelle? Une affiche va nous le dire; affiche qui a pour préliminaires cette déclaration que, « vu les attentats sauvages de ses ennemis, le peuple, qui abhorre le sang comme la guerre civile, rendra *œil pour œil, dent pour dent*.

ARTICLE 1. Toute personne prévenue de complicité avec le gouvernement de Versailles sera immédiatement décrétée d'accusation et incarcérée...

ART. 4. Tous accusés retenus par le verdict du jury d'accusation seront les *otages* du peuple.

ART. 5. Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple des otages détenus en vertu de l'article 4, et qui seront désignés par le sort.

— Eh bien, me dit Mme Boissard, cette fois, qu'en pensez-vous?

— Mon Dieu! je pense qu'avec la loi des suspects, nous n'avons rien à envier aux plus mauvais jours de la première révolution, et que, par la loi des otages, Paris se trouve tout à fait rapproché des régions *fortunées* où fleurit l'anthropophagie; mais je pense aussi que, n'appartenant à aucune des catégories où il peut être avantageux de chercher des otages, nous devons

tout tranquillement, tout paisiblement attendre la fin prochaine de cette ivresse; car c'est de l'ivresse, cela doit se dissiper bientôt.

Ma femme me disait :

— Partons, quittons Paris; encore que, comme à moi, il lui semblât qu'un tel état de choses ne pouvait être que de courte durée, et encore qu'elle se rangeât à l'idée que cette terrible loi des otages ne devait menacer que des personnages de marque ou certaines catégories de gens normalement compromis. Partons, disait-elle.

— Eh bien! oui, nous verrons; un de ces jours...

Et nous ne partions pas. Et pour ma part, n'étant pas appelé à l'atelier, je passais assez régulièrement mes journées claquemuré à la maison, lisant, jardinant, faisant répéter les leçons aux enfants.

Un soir, Mme Boissard entra plus bouleversée encore que de coutume :

— Lisez, me dit-elle, le doigt sur un article de journal.

Je lis :

« Considérant les patriotiques réclamations d'un grand nombre de gardes nationaux qui tiennent, quoique mariés, à l'honneur de défendre leur indépendance municipale, même au prix de leur vie, le décret du 5 avril est ainsi modifié :

« De dix-sept à dix-neuf ans le service dans les compagnies de guerre sera volontaire, et de *dix-neuf à quarante*, obligatoire pour les gardes nationaux *mariés ou non*.

« J'engage les bons patriotes à faire eux-mêmes *la*

Une évasion. Dessin de Darjou.

police dans leur arrondissement et à forcer les réfractaires à servir.

« *Le délégué à la guerre,*

« G. Cluseret. »

A cette lecture, je crus que ma femme allait se trouver mal : pâle, tremblante, elle se laissa tomber sur un fauteuil, en s'écriant les mains jointes, les yeux mouillés :

— Partons! ne tardons pas un jour, pas une heure, pas un instant. Voilà que tu es cette fois directement atteint par leur décret; ils vont venir te requérir, te contraindre. Tu devras aller avec eux, te battre, ou bien ils t'emprisonneront... Partons, mon ami, partons!

Je la vis dans un tel état d'appréhension, de terreur, que je dus lui promettre que le lendemain, dès le matin, j'aviserais sérieusement.

Le lendemain, en effet, presque au lever du jour, je sortais de chez moi pour tâcher de savoir jusqu'à quel point la réalisation de ce projet était encore au nombre des choses possibles.

Afin d'éveiller moins l'attention, j'avais eu soin de revêtir le pantalon à bandes, la vareuse, et de coiffer le képi numéroté.

Tout d'abord je me dirigeai vers une des portes, près de laquelle je fis mine de passer sans chercher à la franchir, et là je pus constater, comme d'ailleurs je m'y étais attendu, que ceux qui avaient décrété la vexatoire mesure avaient su en même temps donner les ordres convenables pour en assurer l'exécution. Les

passants étaient soigneusement examinés, et non-seulement quelques jeunes hommes qui voulurent, sous un prétexte ou sous un autre, forcer la consigne furent empêchés de gagner les champs, mais encore tels d'entre eux, qui sans doute insistèrent trop vivement, se virent appréhendés et emmenés au poste.

Il était donc évident que ce primitif et normal moyen de fuite n'existait déjà plus, et qu'il fallait chercher d'autres voies.

J'ai un ami, chef employé au chemin de fer du Nord : je résolus d'aller conférer avec lui de la gênante situation qui m'était faite, pensant que peut-être il saurait m'aider à la conjurer par quelque moyen particulier.

Me voilà donc retraversant notre quartier pour remonter vers la gare du Nord.

A un certain moment, comme je suivais le trottoir aux environs de la mairie de mon arrondissement, j'entends derrière moi le traînement d'un sabre sur les dalles, je regarde machinalement, et qui vois-je, le poing sur la hanche, le képi crânement posé sur l'œil, engalonné des pieds à la tête?... qui?... Mon farouche, mais peu recommandable contradicteur du jour de

La chasse aux réfractaires. Dessin de Darjou.

l'affiche, élevé sans doute, de par une récente élection, au grade de capitaine...

J'avoue que je ne fus pas maître d'un sourire de méprisante surprise. Je me retournai au plus vite pour qu'il ne le vit pas. En aperçut-il quelque chose? Je n'aurais su le dire ; car je continuai ma route en évitant de regarder à nouveau derrière moi.

Pour arriver auprès de mon ami, l'employé de chemin de fer, j'acquis la preuve que, dans les gares comme aux portes, la plus étroite, la plus rigide surveillance était exercée par des groupes de citoyens en armes qui semblaient trouver dans la pratique de ces basses fonctions policières une sorte de haute et glorieuse satisfaction.

— Pardieu, me dit mon ami, quand je lui eus exposé l'objet de ma visite, tu arrives bien... pour partir. Un train va sortir; comme tu dois le penser, dès le premier décret nous avons nécessairement cherché à tirer d'embarras le plus possible de braves gens. Tu n'imagines pas combien de *fausses* têtes ont déjà coiffées les casquettes de garde-frein, combien de chauffeurs apocryphes, combien même de coffres hantés au départ, etc. Attends-moi là un instant, je vais voir sous quelle forme tu pourras franchir le pas... Qui sait, tu devras peut-être te résigner à devenir un *colis*...

— Eh bien! va pour le colis!...

— Oh! seulement jusqu'à la première station. Une fois que je te saurai en sûreté, je ferai, ou plutôt j'irai

moi-même prévenir ta femme; elle ira te rejoindre, et tout sera dit.

Il sortit, et ne tarda pas à revenir, mais en se grattant l'oreille d'un air fort contrarié :

— Diable! diable! répétait-il, voilà qui complique singulièrement la question. On vient de m'apprendre que nous avons aujourd'hui, pour chef de la compagnie de surveillance, un ancien mauvais employé d'ici, renvoyé honteusement par l'administration. Tu comprends qu'il n'a cure que de servir ses vieilles rancunes personnelles et que, coutumier comme il peut l'être des détails du service, il est difficile de le tromper. Il a déjà fait fureter partout, en homme qui sait les êtres et les agissements de l'endroit; mais demain il ne sera plus là : reviens demain à la même heure, et certainement nous réussirons.

Je m'en retournai donc. Chemin faisant, je pus constater qu'il n'était guère question un peu partout que de l'effet produit par l'affiche de la veille. Un journal que j'achetai donnait comme très-authentique l'histoire d'une troupe de jeunes gens qui, s'étant réunis au nombre de deux cents environ et braillant *le Chant du Départ*, gagnèrent une barrière, où, tout en ayant l'air de vouloir fraterniser avec le poste, ils désarmèrent soldats et officiers, et prirent tranquillement la clef des champs.

J'aurais bien voulu savoir où trouver le noyau d'une nouvelle bande de ce genre.

Une rue aboutissant à celle que je suivais était militairement cernée. J'y vis des fédérés sortir d'une maison en emmenant deux ou trois *réfractaires*.

Un voisin, que je rencontrai, me raconta qu'un de ses amis avait fui en prenant les habits et la place d'un vieux cocher, qui s'était mis dans la voiture comme voyageur, pendant que le voyageur fouettait les chevaux; qu'un autre était sorti en tablier blanc, l'aiguisoir à la ceinture, aux côtés d'un maître boucher se rendant dans la banlieue.

Il y avait, disait-on, au port de Bercy des bateliers qui entreprenaient les évasions à forfait, mais l'un d'eux ayant été tué la nuit dernière par les fédérés qui gardaient la berge, le *service* était interrompu.

D'aucuns parlaient de se faire envoyer des certificats de résidence par des maires de localités environnantes, ou bien d'emprunter des pièces pour avoir un passeport à titre d'étranger dans les consulats. On en citait qui, tout de noir habillés, le crêpe au chapeau, s'étaient mis en quête de quelque enterrement pour la banlieue, et avaient demandé l'honneur d'une lettre d'invitation ou d'une attestation de parenté avec le défunt. Quelques-uns pensaient même à se recommander des autorités prussiennes, dont la signature semblait être normalement en haut crédit auprès des agents communeux — sans compter ceux qui songeaient à descendre la nuit dans les fossés du rempart, à l'aide d'une échelle de corde, ou à se mettre tout bonnement à la nage sur la Seine, et ceux qui ne rêvaient rien moins que de fréter un ballon... que sais-je?

Bref, la grande, l'unique préoccupation, en quelque sorte des hommes au-dessous de quarante ans, était l'évasion de Paris. Je prenais, à vrai dire, bonne note de tous ces subterfuges plus ou moins audacieux, plus ou moins ingénieux; mais il ne m'était pas besoin de faire personnellement un choix, puisque j'avais pour le lendemain une certitude de succès.

Je rentrai, et sans rien dire à ma femme du contre-temps qui m'avait empêché de partir dès le jour même, je calmai un peu ses inquiétudes en l'assurant que ce n'était que partie remise de vingt-quatre heures, et en lui faisant le récit aussi drôlatique que possible des diverses ruses employées pour tromper la vigilance communale.

V. — COMME QUOI LE MAL PEUT FOURNIR LE REMÈDE.

Il va de soi qu'une fois la porte refermée derrière moi j'étais bien résolu, par mesure de prudence, à ne remettre les pieds dans la rue que le lendemain matin pour me rendre directement auprès de mon ami.

Mme Boissard était venue, qui, pendant que nous achevions de déjeuner, nous lisait dans un journal encore courageux — il y en avait plus d'un — le récit circonstancié de perquisitions exercées chez des particuliers par un délégué du pouvoir, qui les avait très-poliment dépouillés, en leur en donnant reçu, de l'argent monnayé trouvé dans leur tiroir... et j'affirmais que ce délégué devait être un escroc vulgaire, qui, dans le désordre du moment, avait su se fabriquer ou faire fabriquer une délégation apocryphe, quand la sonnette de la cour fut brusquement ébranlée, en même temps que le choc caractéristique des crosses de fusil retentissait sur le seuil, où un murmure de grosses voix se faisait entendre.

Je me levai quelque peu effaré; ma femme, plus morte que vive, était clouée en place; Mme Boissard joignait les mains avec des exclamations étouffées.

— Ce sont eux! les voilà! dit ma femme en se jetant à mon cou. Ah! que n'es-tu parti plus tôt, je savais bien, moi!...

Puis, affolée, regardant autour d'elle, dérangeant les meubles :

— Sauve-toi! cache-toi! saute le mur du jardin par derrière.

— Oui, c'est cela, vite une échelle, ajouta Mme Boissard.

Les deux pauvres femmes allaient, venaient, sans conscience de leurs actes. Les enfants, qui ne comprenaient pas, ouvraient de grands yeux alarmés.

Quoique réellement inquiet, je devais donner l'exemple du calme et de la résolution.

— Voyons, voyons, fis-je; encore une fois, il ne s'agit pas de s'effrayer sans savoir s'il y en a le sujet. Remettez-vous... Il faut d'abord savoir ce qu'on nous veut, et s'il ne s'agit que de l'incorporation dans leurs bataillons de marche, eh bien! nous tâcherons de gagner du temps.

Et, sans en dire davantage, j'allai vers la porte, où l'on avait déjà frappé de nouveau.

J'ouvris. Il y avait là une dizaine d'hommes, en tête desquels brillait le fameux capitaine qui m'avait égayé le matin et qui, sans doute, venait se donner la satisfaction de m'attrister, si c'était possible.

Je me reculai dans la cour. Le capitaine et quatre ou cinq hommes entrèrent, les autres restant au dehors; au delà, les femmes du voisinage faisaient foule.

Ma femme et Mme Boissard, tenant chacune un des enfants par la main, étaient venues sur le perron de la maison, toutes deux pâles, défaites, anxieuses.

— Citoyen, me dit l'homme au triple galon d'argent avec une certaine tenue de langage, quel âge avez-vous?

— Trente-six ans et demi.

— En ce cas, vous appartenez aux compagnies de guerre.

— J'en étais pendant le siége.

— Et vous en êtes encore ; la Commune a besoin que tous les bons citoyens la défendent. Pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu aux appels ?

— Étais-je convoqué ?... demandai-je avec une douceur qui parut démonter quelque peu le solennel accent de mon important questionneur.

— Ah ! fit-il en redevenant le vulgaire personnage que j'avais trop connu, c'est pas de tout ça qu'il s'agit. Voyons, pas de manières. Faut nous suivre.

— Vous suivre ? répétai-je en jetant un regard que j'essayai de rendre aussi placide que possible sur ma femme, qui venait de faire un douloureux mouvement, vous suivre ; où cela ?

— Heu ! ça dépendra. Vous avez le choix.

— Pardon ! je ne comprends pas.

— Je veux dire qu'il faut venir avec nous, de bonne grâce, à la réunion du bataillon, et ensuite là où ira le bataillon, qui est justement commandé de service aujourd'hui, ou bien devant le sous-comité, qui verra ce qu'on doit faire de vous... Et je vous... donne mon billet que le sous-comité — et il a... fièrement raison — n'est pas doux pour les *réfractaires ostinés*. Décidez-vous, et plus vite que ça ; nous n'avons pas de temps à dépenser aux beaux yeux des traînards. Il n'y a qu'un mot qui serve ; dites-le.

— Eh bien, mais, répliquai-je sans la moindre hésitation, mon choix est tout fait.

— C'est-à-dire ?

— Le temps de prendre mon armement, puisque je suis déjà en costume, et je vais à la réunion : je m'y rends, j'y serai aussitôt que vous.

— Oh ! connu ! on ne nous *la monte* pas, celle-là ! Nous vous attendons, citoyen, quand ça ne serait que pour avoir le plaisir de faire route ensemble.

— Comme vous voudrez.

Et pendant que je me disposais à rentrer dans la maison :

— Ça, reprit le courtois capitaine, est-ce qu'il n'y aurait pas un *échappement* par le fond, là-bas ? Voyez donc voir un peu, vous autres.

Deux des fédérés, ayant longé le petit corridor qui coupe la maisonnette, allèrent se poster dans le jardin, en examinant les êtres.

Quand je rentrai, tout résolu à faire sincèrement ce que j'avais dit :

— Quoi ! fit tout bas à mon oreille ma femme, qui paraissait marcher d'angoisse en angoisse, quoi ! tu vas aller avec eux, à l'affreuse bataille peut-être ?...

— Eh, chère amie, lui répartis-je avec un sourire, tout en bouclant ma cartouchière, préférerais-tu qu'ils me conduisissent en prison, où je serais peut-être retenu comme *otage* ? Ne comprends-tu pas que c'est le salut qu'ils viennent m'offrir d'eux-mêmes ? J'étais en peine pour quitter Paris, je vais probablement sortir de la ville avec eux ; une fois dehors, la nuit tombée... adieu consigne ! les champs me sont ouverts. D'ailleurs, sois tranquille, je serai prudent et tu auras de mes nouvelles aussitôt que possible.

— Mais...

— Sois donc tranquille, rien à craindre, affectai-je de répéter assez haut, en voyant que le capitaine s'était venu mettre en quelque sorte aux écoutes sur le seuil de la salle où nous causions.

Quand je fus complétement harnaché, comme autrefois, du temps des Prussiens :

— Eh bien, m'y voilà, fis-je.

Le capitaine rappela les hommes du jardin. Ma femme s'était jetée à mon cou. Je lui dis encore, en l'embrassant, d'être sans inquiétude. Je mis un gros baiser au front des enfants, je serrai la main de Mme Boissard, et résolûment :

— Allons, à revoir et à bientôt ; n'est-ce pas, capitaine ? à bientôt !

— Oh ! oui, fit-il en retrouvant ses airs de... capitaine, deux jours de service au plus !...

Puis, s'adressant à ma femme avec une espèce de courtoise attention :

— Oh ! il n'y a pas de quoi pleurer, citoyenne ! voyez-vous, nous avons des femmes aussi, nous autres ! Eh ben ! *al* ne pleurent pas quand *al* nous voient partir... au contraire.

— Eh certainement ! affirmai-je.

— D'ailleurs, *al* savent ben que si quelque balle *royalisse* nous cassait quelque chose, la Commune...

Ma femme avait tressailli. Je poussai littéralement *mon* capitaine hors de la cour, je tirai la porte, et jetant mon fusil sur l'épaule :

— Voyons, en route, puisque le temps presse.

— En avant, harche ! fit le grotesque personnage en mettant crânement le poing sur la garde de son sabre qui, se relevant par derrière sous sa capote, lui donnait des airs de singe à queue de métal.

Et deux minutes plus tard nous avions rejoint le bataillon.

GEORGES BERNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'HOMME ET LA BÊTE, PAR ARTHUR MANGIN [1].

Un de nos plus fidèles collaborateurs, M. A. Mangin, vient de publier un volume destiné à continuer le vaste monument de science vulgarisée, dont *les Mystères de l'Océan*, *le Désert et le Monde sauvage*, *le Voyage scientifique autour de ma chambre*, *l'Air et le Monde aérien* avaient posé les bases. M. A. Mangin occupe dans la presse scientifique et littéraire un rang qui nous dispensera de faire son éloge. C'est du reste un vieil ami des lecteurs du *Musée des Familles*, qui n'ont oublié aucun des charmants articles dont il a enrichi notre collection. Qu'il nous suffise de dire qu'on retrouve dans son nouveau livre une morale aimable et sans prétention, une science qui vulgarise sans abaisser, une exposition claire et lucide, le tout rehaussé par un style plein d'élégance. Aussi, sommes-nous heureux de pou-

(1) Firmin Didot, éditeurs. Un beau volume grand in-8° illustré de nombreuses gravures.

voir leur offrir une primeur de l'œuvre nouvelle, en détachant de son livre le chapitre intitulé :

LE CULTE DES ANIMAUX DANS L'INDE.

Le culte des animaux dans l'Inde. — La Vache. — Pénitence pour le meurtre involontaire d'une Vache. — La queue de la Vache. — La graisse de Vache et l'insurrection des Cipahis en 1857. — Culte de l'Éléphant blanc chez les Bouddhistes. — Le *Seigneur de l'Éléphant blanc*. — Les Éléphants blancs du roi de Siam. — Ce que sont les Éléphants blancs. — Vénération des Hindous pour les Singes. — Temples ou hospices à l'usage de ces animaux. — Le Singe et le confiseur. — Le Somnopithèque Entelle. — Les Entelles inviolables. — Le Fakir battu par les Singes. — La légende birmane du dieu Hanouman.

Le culte des Serpents chez les nègres d'Afrique. — Le culte du Voudou. — Les *Grigris*. — Superstitions zoolâtriques chez les Caraïbes et chez les Peaux-Rouges.

Le fétichisme que le code de Manou impose aux croyants à l'égard de la Vache, dépasse tout ce que l'imagination peut rêver de plus grotesque. Une Vache divine, Khamadenou, consubstantielle à la déesse Lackmi et nourrice de l'univers, était née, dit la légende hindoue, du barattement de la mer de lait. Mais la vénération que les Brahmanistes ont vouée à cette bête idéale, le code de Manou l'étend à toutes les Vaches en chair et en os qui broutent l'herbe des prairies depuis le Gange jusqu'à l'Indus, et qui sont considérées comme autant d'incarnations de la bienfaisante divinité, compagne inséparable du bon Vishnou. Toutefois, dans les temps védiques, il était permis, en de certaines circonstances, de tuer une Vache; on en immolait quelquefois aux dieux, et l'on pouvait même faire à un hôte de distinction la galanterie d'égorger en son honneur un Veau ou une Génisse. Mais la superstition, avec le temps, fit des progrès, et au temps où fut rédigé le code de Manou, elle s'était tellement développée et enracinée, que le Manhava-Dharma-Sastra assimile le meurtre volontaire d'une Vache à l'assassinat d'un brahmane, c'est-à-dire au forfait que la loi religieuse des Hindous considère comme le plus exécrable et frappe des peines les plus rigoureuses. L'auteur d'un si noir attentat est, en conséquence, puni de mort. Quant au malheureux qui a tué une Vache sans le faire exprès, le législateur sacré veut bien user envers lui d'indulgence et lui permettre d'expier sa faute en se conformant aux prescriptions que voici :

« Celui qui a commis le crime secondaire de tuer une Vache *par mégarde* doit, après s'être rasé la tête entièrement, avaler pendant un mois des grains d'orge bouillis dans l'eau, et s'établir dans un pâturage de Vaches, en se couvrant de la peau de celle qu'il a tuée. Pendant les deux mois qui suivent, qu'il mange le soir, une fois tous les deux jours, une petite quantité de grains sauvages non assaisonnés de *sel factice (?...); qu'il fasse ses ablutions avec de l'urine de Vache* (pouah !). Qu'il suive les Vaches tout le jour, et que, se tenant derrière elles, *il avale la poussière qui s'élève sous leurs sabots*. Que la nuit, *après les avoir saluées*, il se place auprès d'elles pour les garder. Pur et exempt de colère, qu'il s'arrête quand elles s'arrêtent; qu'il les suive lorsqu'elles marchent; qu'il s'assoie lorsqu'elles se reposent. Si une Vache est malade ou assaillie par des brigands ou des tigres, ou si elle tombe ou s'empêtre dans un bourbier, qu'il la dégage par tous les moyens possibles. Pendant la chaleur, la pluie ou le froid, ou lorsque le vent souffle avec violence, qu'il ne cherche pas à s'abriter avant d'avoir mis les Vaches à couvert de son mieux. S'il voit une Vache manger du grain dans une maison, un champ ou une grange appartenant soit à lui-même, soit à d'autres, qu'il se garde d'en rien dire, de même que lorsqu'il voit un jeune veau boire du lait. Le meurtrier d'une Vache qui se dévoue suivant cette règle au service d'un troupeau efface en trois mois la faute qu'il a commise.» Il n'en est pas quitte néanmoins, comme on pourrait le croire, pour ces trois mois passés à suivre les Vaches, à les servir, à les protéger, à se débarbouiller avec leur urine et à manger la poussière que soulèvent leurs pieds. Le saint législateur n'oublie pas les intérêts temporels du corps sacerdotal, car il ajoute, en manière de *post-scriptum*, cette petite clause qui n'a l'air de rien et qui est tout : « En outre, lorsque sa pénitence est entièrement accomplie, que le coupable donne dix Vaches et un Taureau, ou, *s'il n'en n'a pas le moyen, qu'il abandonne tout ce qu'il possède* à des brahmanes versés dans le Véda. »

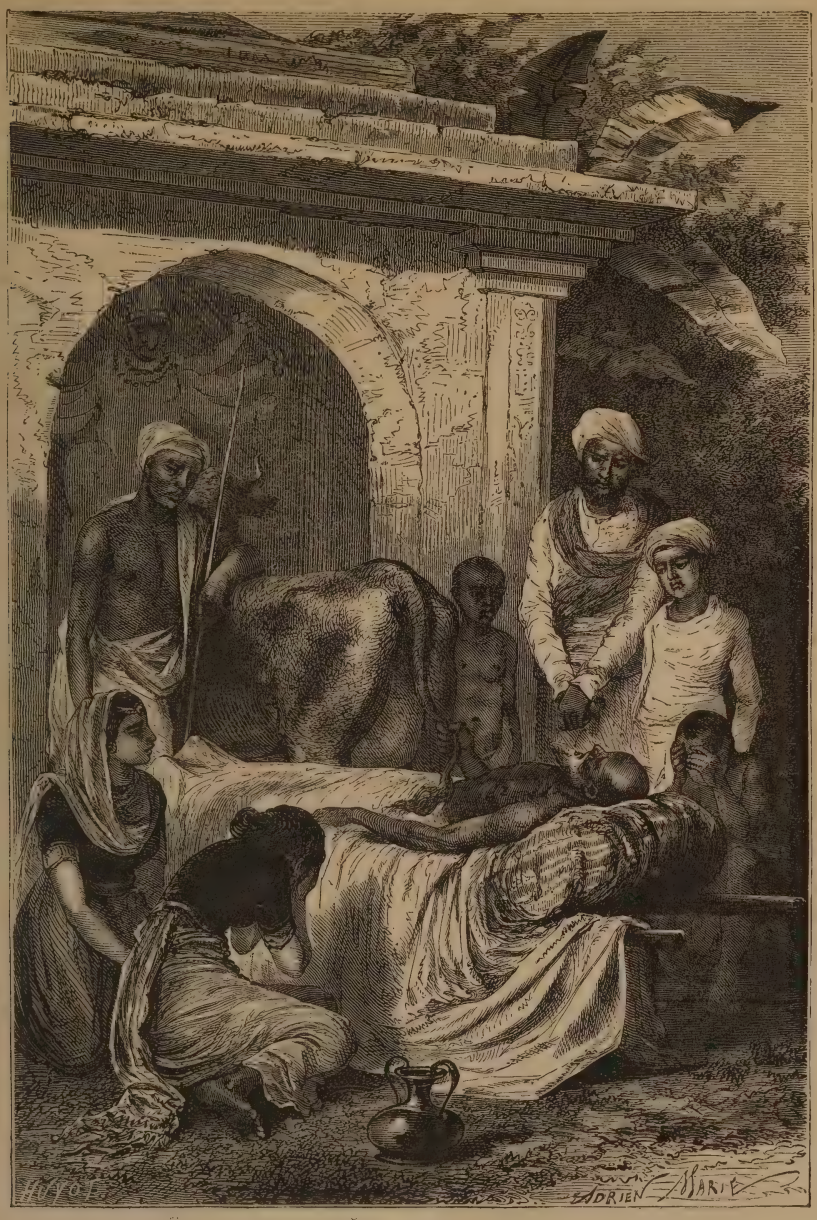
Tout ce qui est de la Vache, tout ce qui en vient, tout ce qui la touche possède, suivant le code de Manou, un caractère sacré et des vertus éminemment purificatives ; en sorte qu'il n'est pas rare de voir les Hindous se livrer, sous prétexte de purification, aux pratiques les plus dégoûtantes, les plus malsaines et les plus ridicules.

Un homme qui a commis un grand crime l'efface en suivant pendant une année un troupeau de Vaches. Le serment le plus inviolable est celui que l'on prononce en tenant à la main la queue d'une Vache ; et ce qui peut arriver de plus heureux à un vrai croyant est de mourir dans cette posture : s'il n'est pas transporté tout droit dans le ciel, il est sûr au moins que son âme, en quittant son corps, ira dans celui d'une Vache et recevra ainsi tous les hommages et toutes les attentions délicates que l'on prodigue à cet animal. C'est en exploitant ce honteux fétichisme que les chefs indiens qui voulaient anéantir la puissance anglaise réussirent à soulever les Cipahis en 1857. Le prétexte de cette formidable insurrection ne fut autre, en effet, que la substitution des carabines Enfield aux anciens fusils de l'armée du Bengale. Les cartouches dont on se servait pour charger ces carabines étaient faites avec du papier graissé. Des agents de la conspiration répandirent parmi les soldats indiens au service de la Compagnie l'avis que la matière employée pour préparer les cartouches était un mélange de graisse de Vache et de graisse de Porc. Or, la Vache est un animal sacré pour les sectateurs de Brahma ; le Porc est un animal immonde aux yeux des musulmans. Les soldats, en déchirant ces cartouches avec leurs dents, comme cela se pratiquait alors, contracteraient donc une souillure indélébile. Les uns perdraient leur caste ; les autres seraient exclus *ipso facto* de la communion des croyants ; il ne leur resterait plus qu'à se faire chrétiens. C'est là, disait-on, que la compagnie des Indes et le gouvernement anglais voulaient en venir. Il n'en fallut pas davantage pour allumer un incendie qui ne devait s'éteindre que sous des flots de sang, et qui mit l'empire indo-britannique à deux doigts de sa ruine.

Tantum religio potuit suadere malorum !

Les adorateurs de Brahma, de Vishnou et de Siva n'accordent à aucun autre animal une vénération égale à celle qu'ils ont pour la Vache. Leur respect pour l'Éléphant, même pour l'Éléphant blanc, est relative-

ment tiède; mais il n'en est pas de même parmi les Indiens d'en deçà et d'au delà du Gange qui professent la religion de Bouddha, laquelle, ainsi que le Brahmanisme, admet comme un dogme fondamental la croyance à la transmigration des âmes. Aux yeux de ces peuples, l'Eléphant occupe dans la nature le premier rang après l'Homme. Il leur semble donc que les âmes des plus grands personnages, lorsqu'elles doivent habiter le corps d'un animal, ne peuvent convenablement se loger ailleurs que dans celui d'un Eléphant; et comme d'ailleurs la blancheur de la peau est, selon leurs idées, le signe de la pureté de l'âme, ils en concluent que



La mort d'un dévot hindou. Dessin de A. Marie.

l'Eléphant blanc est spécialement destiné à recevoir les âmes des rois vertueux, des héros, des pontifes et des saints. Ils considèrent même ce quadrupède comme le symbole vivant de Bouddha, et M. Dubois de Jancigny appelle l'Eléphant blanc l'*Apis* des Bouddhistes (1). Posséder un ou plusieurs Eléphants blancs est un privilége réservé exclusivement aux plus puissants monarques et auquel ceux-ci attachent tant de prix qu'ils mettent au nombre de leurs titres les plus glorieux celui de *Seigneur de l'Éléphant blanc*. Pour le conquérir ou le conserver, ils ne reculent devant aucun sacrifice et se

(1) *Univers pittoresque*. Indo-Chine.

font la guerre avec autant d'acharnement que s'il s'agissait d'une riche province ou de leur couronne même. « Cette distinction enviée, dit M. Dubois de Jancigny, a été depuis des siècles autant un objet d'ambition dans les États bouddhistes, que l'empire universel l'a été parmi les nations de la chrétienté. Le souverain de Toughou était autrefois en possession de ce titre avec toutes ses prérogatives; il lui fut enlevé par le roi de Siam, de qui, après des torrents de sang versé, il passa à la monarchie des *Talaïus*. Aussi Vincent Leblanc, parlant des guerres continuelles qui ont désolé ces deux royaumes, assigne-t-il pour cause à cette lutte obstinée la seule possession de l'Éléphant blanc : « Fa- « tale et malheureuse bête, qui a coûté la vie à cinq « rois. » Et il mentionne, parmi ces victimes royales, le roi de Pégou, auquel l'Éléphant blanc a été pris par le roi d'Arracau. » Le même auteur ajoute en note : « Nous trouvons dans les *Annales siamoises* la preuve de l'importance que les souverains de ce pays attachent à la possession non pas seulement d'un Éléphant blanc, mais d'un aussi grand nombre d'Éléphants blancs qu'il leur est possible de s'en procurer. Ainsi nous voyons qu'en 1548 le roi de Siam se glorifiait d'avoir en sa possession sept Éléphants blancs : circonstance tout à fait extraordinaire et qui ne pouvait être attribuée qu'à la faveur divine. » En 1568, le roi de Pégou, alors puissant, offrit à son voisin, le roi de Siam, une somme énorme pour l'acquisition de deux Éléphants blancs. Le marché n'ayant pas été accepté, le roi de Pégou, sans déclaration de guerre, se mit en marche à la tête d'une armée, s'empara de la capitale du royaume de Siam et du même coup se rendit maître des animaux que son confrère avait refusé de lui vendre.

« En 1822, dit encore M. Dubois de Jancigny, il y avait à Siam six Éléphants blancs : plus que le roi n'en avait possédé depuis bien longtemps; ce que l'on considérait comme un signe évident de la faveur céleste. On en montra quatre aux Anglais; tous avaient été pris dans les provinces de Laos et de Cambodje, mais aucun dans le pays de Siam. Les États tributaires malais n'ont jamais fourni d'Éléphants blancs. Leur rareté augmente ainsi leur valeur, et plusieurs circonstances entretiennent les idées superstitieuses qui s'attachent à la possession de ces animaux. Chaque Éléphant blanc a son établissement à part et son titre royal. Le roi de Siam lui-même ne monte jamais un Éléphant blanc, attendu que celui-ci, comme on le disait un jour à un jésuite, pourrait bien être une majesté aussi grande que le roi lui-même. Chacun d'eux à Bangkok avait son écurie à lui seul et dix domestiques à son service; leurs défenses étaient ornées d'anneaux d'or; ils avaient sur la tête un réseau d'or, et un coussin de velours sur le dos. Mais comme leurs frères de couleur, ils étaient punis par leurs domestiques toutes les fois qu'ils commettaient un vol ou une autre faute. »

Les Éléphants blancs sont-ils d'une espèce ou d'une variété supérieure à leurs congénères gris foncé? Nullement. Il y a même lieu de croire — et c'est l'opinion des auteurs compétents — que leur blancheur n'est point un caractère spécifique, pas même un caractère de race, mais une anomalie analogue, sinon tout à fait semblable à celle que l'on observe chez beaucoup d'autres animaux, et que l'on connaît sous le nom d'*albinisme*. Les Éléphants blancs seraient donc tout simplement des Albinos, et l'on sait que cet état physiologique n'est nullement, pour les animaux qui le présentent, une garantie de force, de santé et d'intelligence. Chez l'homme, l'albinisme s'accompagne ordinairement de divers phénomènes pathologiques inhérents aux constitutions débiles, lymphatiques, avec tendance aux scrofules. Il en serait de même, dit-on, des Eléphants blancs : ils sont de petite taille et généralement souffreteux, et leur peau blanche est souvent affectée d'éruptions dartreuses, de crevasses, de pustules et d'abcès. Il paraît cependant que ceux qu'on fit voir aux ambassadeurs anglais Crawfurd et Finlayson, étaient d'une grandeur ordinaire et d'une santé parfaite.

C'est, dit-on, en souvenir du secours décisif que Rama, septième incarnation de Vishnou, reçut du roi des Singes, Hanouman, dans sa guerre contre le géant Ravana, que les Brahmanes ont voué aux Singes une vénération singulière et que la loi védique assure à ces animaux une inviolabilité absolue. Mais ici comme dans les autres cas précédemment cités, la croyance à la métempsycose exerce certainement une grande influence sur l'esprit superstitieux des Hindous et des Indo-Chinois; car le respect pour les Singes n'est pas moins grand au delà qu'en deçà du Gange, et la légende de Rama et de son allié Hanouman a été conservée par la tradition bouddhique. De part et d'autre, on reconnaît les Singes pour des êtres supérieurs qui se placent, dans la hiérarchie animale, immédiatement après la Vache selon les Brahmanes, après l'Eléphant blanc selon les Bouddhistes, et qui ne doivent recéler dans leur corps velu que des âmes de haute distinction. Des voyageurs parlent même de « temples magnifiques » élevés aux Singes-dieux dans certaines villes de l'Hindoustan; mais il est probable que le mot « temple » est au moins ici une hyperbole, et désigne seulement des fondations pieuses, des édifices plus ou moins vastes et somptueux où des Singes sont hébergés aux frais de particuliers opulents ou de communautés religieuses comme il en existe en grand nombre dans les pays bouddhistes. C'est ainsi qu'Amchdabad, ville du Gandjerate possède, — ou du moins possédait, il y a quelques années, trois hôpitaux ou hospices, où des Singes malades étaient soignés par des médecins et des infirmiers. Partout ces animaux jouissent d'une entière liberté et d'une sécurité parfaite. Jamais, quoi qu'ils puissent faire, un Hindou ne se permettrait de les frapper ou de les rudoyer, et un Européen qui se montrerait moins tolérant à leur égard verrait toute la population s'ameuter contre lui. D'où il résulte que dans ces contrées, les Singes se multiplient à l'aise et que leur effronterie ne connaît point de bornes. Ils envahissent les cités par troupes immenses et, sûrs de l'impunité, pénètrent dans les maisons où ils s'emparent de tout ce qu'ils trouvent à leur convenance; de sorte qu'en maint endroit les habitants sont obligés de griller leurs fenêtres pour préserver leurs demeures du pillage. Dans les villes où cette précaution est générale, les Singes établissent ordinairement leur quartier général dans le voisinage des marchés et des bazars. « Un jour, à Calcutta, raconte un voyageur anglais, je m'amusai à en examiner un qui s'était posté en face d'une boutique de confiseur. Il faisait semblant de dormir; mais à chaque instant il soulevait doucement la tête pour regarder tour à tour les piles appétissantes de fruits confits rangés sur le comptoir et le marchand qui était assis et fumait sa pipe sans négliger la surveillance de sa propriété. Au bout d'une demi-heure, le Singe se redressa comme s'il venait de se réveiller,

bâilla, étendit nonchalamment ses membres et alla s'asseoir quelques pas plus loin, affectant de jouer avec sa queue, mais regardant toujours de temps en temps par-dessus son épaule les sucreries, objet de sa convoitise. Enfin le marchand fait un mouvement; le singe se rapproche. Le marchand entre dans son arrière-boutique; le singe, d'un seul bond, franchit la rue, saute sur le comptoir et se met à remplir de bonbons et de fruits confits ses poches, — je veux dire ses abajoues. Malheureusement il n'avait pas vu un essaim de guêpes, qui prétendaient comme lui se régaler aux dépens du confiseur, et qui, dérangées brusquement par son apparition, fondirent sur lui avec fureur. Le singe s'enfuit précipitamment et se réfugia sur le toit peu élevé d'une maison ou plutôt d'une cabane voisine. Mais ici l'attendaient de nouvelles douleurs. Ce toit était garni de lianes épineuses dans lesquelles il s'enchevêtra et dont les pointes acérées pénétrent profondément dans sa chair. La douleur lui fit alors rejeter les friandises qu'il avait dérobées, et lui arracha des cris lamentables. Ces cris attirèrent l'attention des gens d'alentour et parmi eux le confiseur qui sortit tout effaré de sa boutique, son turban dénoué et traînant de deux aunes derrière lui. Au premier moment, le piteux aspect du voleur si sévèrement puni de sa gourmandise et faisant de vains efforts pour se dépêtrer des branchages qui le déchiraient, provoqua une hilarité générale. Mais bientôt se souvenant de leurs devoirs religieux envers les membres de la vénérable famille à laquelle le coupable appartenait, on s'empressa d'aller à son secours, de le délivrer, de lui ôter même les épines qui s'étaient implantées dans sa peau. Le Singe put alors s'échapper; ce qu'il fit l'oreille basse et la queue entre les jambes.»

Ce n'est pas à tous les singes indifféremment que les Hindous ont voué ce respect religieux. L'objet plus spécial de leur vénération et de leur sollicitude est le simiopithèque Entelle, qu'ils appellent *Houlman* ou *Houneman*. On remarquera tout d'abord la presque identité de ce nom avec celui du fameux roi Hanouman qui aida Rama à reprendre sa femme enlevée par le géant Ravana. Les Hindous sont convaincus, en effet, que les Entelles sont les descendants en ligne directe des soldats mis par Hanouman au service de Rama. Cette espece est, du reste, la seule qui soit répandue dans tout l'Hindoustan. Elle y mène une vie assez vagabonde, arrivant chaque année dans les parties méridionales de la presqu'île au commencement de la saison des pluies, et se retirant vers le nord pendant la saison sèche. Les plus jeunes se réunissent volontiers par bandes de quarante à cinquante; les vieux ont plus de goût pour l'isolement. L'âge amène, du reste, dans le caractère et les facultés de ces animaux des différences très-sensibles. L'Entelle jeune a le front large et proéminent, le crâne élevé et arrondi. Il est doué d'une pénétration et d'une sagacité remarquables, et son intelligence lui suggère toutes sortes de stratagèmes et de ruses pour se procurer ce qui lui est agréable, éviter ce qui lui est nuisible, déjouer les poursuites et les embûches. Il s'aprivoise aisément et se montre très-sensible aux bons traitements. «Au contraire, dit Fréd. Cuvier, l'Entelle tout à fait adulte n'a plus de front; son museau a acquis une proéminence considérable, et la convexité de son crâne ne figure que l'arc d'un grand cercle. Aussi ne trouve-t-on plus en lui les qualités qu'il offrait auparavant; l'apathie remplace la pénétration, le besoin de la solitude a succédé à la confiance, et la force supplée en grande partie à l'adresse. »

L'Entelle est un joli animal aux formes sveltes, d'une vivacité et d'une agilité extraordinaires. C'est merveille de le voir grimper en un clin d'œil de la base au sommet des plus grands arbres, redescendre avec la même rapidité, exécuter des sauts de plusieurs mètres et passer, presque sans toucher terre, d'un bout à l'autre d'un jardin.

Les voyageurs ont cité de curieux exemples de la déférence des Hindous pour l'Entelle et de l'horreur que leur inspire tout attentat commis sur la *personne* d'un de ces animaux. Tavernier raconte qu'un jeune Hollandais, récemment arrivé de l'Inde, ayant, de sa fenêtre, tué un Entelle, cette action souleva contre lui une émeute qu'on eut grand'peine à apaiser. L'imprudent fut obligé de quitter la localité, les habitants étant convaincus que sa présence ne manquerait pas d'attirer sur eux les plus grands malheurs. Duvaucel, pendant les premiers temps de son séjour dans le pays, ne put jamais tuer un seul Entelle, empêché qu'il en fut toujours par les indigènes. Un zélé brahmane alla même jusqu'à demeurer tout un mois en faction près de sa demeure, afin d'épier tous ses mouvements et d'éloigner les Singes dès qu'il voyait l'étranger faire mine de prendre son fusil. Enfin le missionnaire John rapporte que les Entelles s'introduisaient chez lui, et qu'il avait toutes les peines du monde à préserver sa garde-robe de leurs déprédations. Il vit un jour un Fakir attaqué avec fureur par des Singes qu'il avait assemblés auprès de sa tente, mais auxquels, contre leur attente, il n'avait rien donné à manger; et le peuple, loin de prendre sa défense, l'insulta, en lui reprochant d'avoir trompé ces animaux et en l'accusant même de les avoir battus.

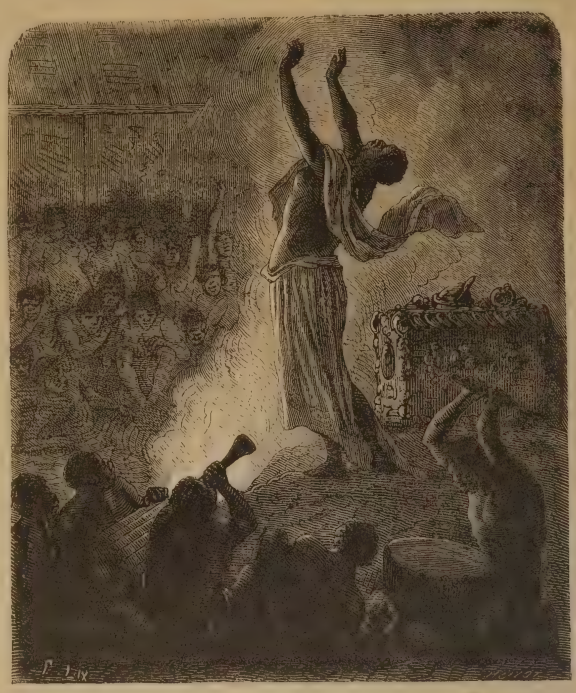
Les Birmans, très-superstitieux, ont emprunté à la mythologie brahmanique la légende du singe Hanouman, en y ajoutant les accessoires les plus bizarres. Leurs livres sacrés disent qu'un certain Nât (demi-dieu ou saint), appelé Mannât, étant mort, son âme passa dans le ventre d'une femelle de Singe; celle-ci mit au monde un singe énorme, qui n'était autre que le Nât, et qui reçut le nom d'Hanouman. Ce singe est doué d'une agilité telle, qu'il peut, d'un seul bond, s'élancer jusqu'au ciel ou franchir une mer de quarante *oudjaïnas* de largeur. Sa force prodigieuse lui permet d'arracher et de transporter n'importe quelle montagne. Il est immortel. Cependant le puissant roi Ramanen possède, mais possède seul le pouvoir de le faire mourir. Ce singe-monstre peut se métamorphoser en un petit animal de même espèce et de taille ordinaire. Il entend et parle le langage des hommes. Un jour, il prit le soleil pour un fruit bon à manger, s'élança sur cet astre, le saisit entre ses mains et essaya de le faire tomber à terre. Mais le Nât du soleil, en punition de cet attentat, le maudit, le changea en petit singe dépourvu de toutes les facultés merveilleuses dont il était doué auparavant et le condamna à demeurer sous cette forme jusqu'à ce qu'apparût le divin Ramanen, qui lui restituerait sa grandeur première en lui passant trois fois la main sur le dos. Hanouman subissait sa peine depuis peu de temps, lorsque Ramanen, informé de son malheur, et voulant lui-même déclarer la guerre au roi des géants, comprit qu'Hanouman, remis en possession de sa force et de son agilité extraordinaires, lui pourrait rendre d'immenses services. Il le

fit donc venir et lui passa trois fois la main sur le dos. Aussitôt Hanouman redevint lui-même et, en reconnaissance de ce bienfait, se dévoua au service de Ramanen, qu'il seconda non-seulement dans sa guerre contre les géants, mais dans bien d'autres entreprises difficiles. C'est pourquoi les Birmans croient que ceux qui portent l'image du grand singe gravée sur la poignée de leur glaive sont assurés de vaincre leurs ennemis et de triompher même d'une armée entière.

Il ne faudrait sans doute pas de longues recherches pour découvrir chez les nations civilisées et chrétiennes de l'ancien et du nouveau monde plus d'une croyance analogue à celle des Brahmanes et des Bouddhistes. Il ne nous faudrait qu'interroger, par exemple, nos matelots bas-bretons. Ils nous diraient, le plus sérieusement du monde, que les âmes des personnes qui ont péri dans l'Océan reviennent sous la forme de Mouettes et de Goëlands, et qu'il faut bien se garder de tuer un de ces oiseaux, si l'on a quelque souci d'épargner à ces pauvres âmes humaines de nouvelles et douloureuses pérégrinations. Toutefois on peut dire qu'en dehors de l'Inde et de l'Indo-Chine, les peuplades sauvages présentent seules, de nos jours, des cas de zoolâtrie endémique bien caractérisée.

Tel est, au premier chef, le culte du serpent tel qu'il existe encore chez plusieurs tribus de l'intérieur de l'Afrique et de la côte de Guinée.

De Brosses fait remarquer que le culte du serpent est très-répandu dans toute la Nigritie et dans d'autres parties de l'Afrique, et cela dès la plus haute antiquité.



Le culte du Voudou.

Les nègres emmenés esclaves dans les colonies européennes y emportèrent le culte du serpent sous sa forme la plus abjecte et la plus odieuse, et leur apparente conversion au christianisme ne le leur fit point abandonner. Cette sorte de fétichisme accompagné de cérémonies horribles et mystérieuses, et de sanglants sacrifices devint dans plusieurs colonies, et particulièrement à Saint-Domingue, le lien d'une secte ou société secrète dont les chefs, grand prêtre et grande prêtresse, exerçaient sur tous les adeptes une autorité absolue. Le culte du Voudou (tel était le nom de cette horrible divinité) se célébrait la nuit dans une vaste cabane servant de temple. Le serpent-dieu habitait un coffre en bois odorant, orné de coquillages et de verroteries, autour duquel se réunissaient ses adorateurs. La cérémonie commençait par des danses frénétiques accompagnées d'une musique infernale. Puis la prêtresse, en proie au délire sacré, rendait des oracles et faisait connaître aux adeptes les volontés homicides du dieu, et l'on préludait au meurtre des personnes vouées ainsi à la mort par le sacrifice d'un chevreau. On procédait ensuite à la réception des nouveaux affiliés. Le candidat, frappé à coups de bâton, de maillet et de lanières de cuir, devait pendant un certain temps sauter en tournoyant dans un cercle tracé par le grand prêtre; et si par malheur il dépassait la ligne fatale, il périssait aussitôt assommé ou poignardé. Si au contraire il sortait victorieux de cette épreuve, il prenait place parmi les élus, et la nuit s'achevait au milieu d'une orgie indescriptible. A. MANGIN.

L'Éléphant blanc du roi de Siam.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MILTON [1].

Charles Ier, d'après van Dyck. Dessin de A. Duvivier.

II

En quittant Southampton, Milton s'était séparé d'Hampden et de ses amis; il se dirigea d'abord vers Londres, où il déposa ses volumineux bagages dans un appartement à Saint-Bride Church Yard, Fleet-street. Il s'y arrêta quelques jours seulement. Absent de sa patrie depuis de longs mois, après avoir visité la France, la Suisse, où l'attiraient ses croyances religieuses, et

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

longtemps séjourné en Italie, dont le climat et les arts l'avaient ravi d'admiration, il se sentait pressé de revoir son père et cette chère maison d'Horton, dans le Buckingham-shire, où lui-même avait passé de si douces années dans l'étude et le commerce des grands poëtes et des savants des vieux âges. Il éprouvait le besoin de revoir son frère, sa sœur bien-aimée, mariée à Edwards Philipps, et ses neveux, qui devaient être bien grandis. Le père de Milton avait été notaire à Londres. Il s'était retiré avec une belle fortune dont, paisible, il jouissait maintenant en cultivant la musique, sa passion bien-aimée. Quelques vieux airs de lui ont été conservés. Aussi le jeune poëte disait-il qu'Apollon s'était partagé entre son père et lui.

Dividuum deum, genitorque, puerque, tenemus (1).

Toute la famille s'était réunie pour recevoir le voyageur; un air de bonheur et de fête remplissait toute la maison, le jardin semblait s'être paré des fleurs qu'il aimait tant pour lui payer sa bienvenue, et lui faire oublier les parterres embaumés de Florence et de Naples.

John Milton, habillé à peu près comme nous l'avons déjà dépeint, et ayant seulement ajouté à son costume de grandes bottes et un large manteau qui recouvrait la croupe de son cheval robuste — un de ces chevaux qui plaisaient au pinceau de Vander-Meulen — cheminait promptement. A côté des pistolets qui garnissaient les fontes de sa selle, il avait soigneusement déposé une Bible en hébreu et une petite et précieuse édition d'Homère qu'il lisait quand la vue d'un paysage trop uniforme ne suffisait pas à le distraire. Il en était ainsi et il récitait à haute voix les vers d'Homère, lorsqu'un voyageur, qui suivait à pied la même route que lui, l'interpella en disant :

— Tu me sembles un oiseau cher à Minerve et tu entretiens ton âme d'une lecture bien charnelle, l'ami.

Ralentissant le pas de sa monture, Milton, un peu choqué de la familiarité de ce langage, regarda celui qui venait de lui parler. C'était un homme jeune, d'une physionomie douce et calme, proprement vêtu de tiretaine grise; ses mains indiquaient qu'il exerçait quelque profession mécanique. Après un rapide examen, il lui répondit :

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître et il me semble assez étrange que vous m'abordiez en me tutoyant et sans daigner porter la main à votre chapeau.

— Je me nomme Fox (2), pour te servir, si je puis. Quant à mon langage, il n'est point fait pour t'étonner. Nous ne sommes, toi et moi, que deux vases sortis de la même argile. Tu serais Charles lui-même que je ne te parlerais pas autrement. Si tu étais sage, tu descendrais decheval, et là, sur le gazon, nous lirions quelque page de l'Ecriture.

En prononçant ces mots, Fox tirait une petite Bible de sa poche, puis il reprit :

— C'est la manne des mannes, le miel des miels !

— Je vous remercie; si je n'étais pas pressé d'arriver au but, j'écouterais volontiers votre invitation et la lecture que vous m'offrez.

— Quelqu'intérêt terrestre... ils sont tous ainsi; ils ont un but! Ils vont à Satan, à Astaroth, et ils oublient le Seigneur. Va donc, l'ami, je souhaite que ta route soit droite; je ne te retiens plus.

— Adieu, monsieur Fox, et que le Seigneur vous garde.

En s'éloignant, Milton se prit à songer au travail prodigieux qui agitait les esprits, à la soif de controverse qui tourmentait toutes les âmes. L'Angleterre était devenue une vraie tour de Babel, et, pendant son court séjour à Londres, au coin de toutes les rues, à toute heure du jour, il avait vu des prédicateurs de toute espèce s'efforçant d'attirer la foule et de la convertir à leurs doctrines plus ou moins folles. Ces prédicateurs fanatiques étaient des extravagants *ranters* ou méthodistes, niant toutes les obligations morales, des calvinistes qui les exagéraient toutes, des partisans de la liberté illimitée de la foi et de la conscience, des prédestinatiens qui niaient toute liberté, des croyants de la cinquième monarchie qui attendaient, d'un instant à l'autre, la seconde venue du Christ, des rationalistes qui niaient sa divinité et même son existence, des vanistes, c'est-à-dire des athées soutenant la doctrine du néant. En songeant à toutes ces aberrations de cerveaux en délire échauffés par la persécution, Milton se demandait ce que l'Angleterre allait devenir; si toutes ces rêveries insensées n'aboutiraient pas à sa ruine.

« Nous sommes, en vérité, dans le van; Dieu sépare la folle poussière et l'ivraie du bon grain, les brebis des boucs d'Israël; et ce serait douter de sa miséricorde infinie que de ne pas espérer qu'un jour sur le monde purifié il ne répandra pas sa divine lumière. » Hélas ! ce jour heureux, le verrai-je ?

Milton arriva sans encombre à Horton; ce fut avec des larmes de joie qu'il salua son doux nid et qu'il pressa les siens contre son cœur. Il dut raconter tout son voyage, toutes ses aventures, toutes ses émotions, toutes ses amitiés nouvelles. Il dit comment, à Paris, il avait été présenté à Grotius; comment, en Italie, il avait souvent visité Galilée, forcé de rétracter sa loi du mouvement de la terre, et quelle charmante hospitalité il avait trouvée à Naples dans Manso, marquis de Villa, vieillard doux et poétique, qui avait été l'ami du Tasse. Il peignit les canaux et les lagunes de Venise, le golfe enchanté de Naples et ses îles, vraies corbeilles de verdure et de fleurs que la main de Dieu a laissées tomber dans l'azur des flots, les monuments de la Rome antique et nouvelle; et toi, Florence, écrin charmant renfermant tant de merveilles, avec quel amour il parla de toi! Sa famille, pressée autour de lui, ne se lassait pas de l'entendre; ses deux neveux, John et Edouard Philipps, le dévoraient du regard et buvaient le dire harmonieux qui sortait des lèvres de leur oncle. S'il répondait aux questions, il interrogeait à son tour. Qu'était devenu le docteur Gill, un de ses précepteurs? Lewes (1), qui lui avait appris à toucher de l'orgue, et tant d'amis, et tant de camarades chers à sa jeunesse? Le collége du Christ, à Cambridge, avait-il souffert des commotions politiques, et nul mal n'était-il arrivé à ceux qu'il aimait?

A ses aimables et pressantes questions, son père, sa sœur, son frère, s'empressaient de répondre; mais, en écoutant Christophe, il ne tarda pas à reconnaître douloureusement que leurs opinions politiques différaient. John, nous l'avons vu, était partisan de la cause populaire; il professait même les opinions républicaines, rares encore à cette époque, il était enfin

(1) *Milton ad Patrem.*

(2) Un des fondateurs de la secte des quakers. Il était cordonnier de profession.

(1) Célèbre compositeur du temps, ami intime du père de Milton.

le zélateur et le complice de Pym et d'Hampden. Son frère, au contraire, avait embrassé le parti du roi et de la suprématie des évêques, il aimait Laud, célébrait Wentworth et repoussait toute idée de résistance comme une atteinte aux droits de la couronne (1). Ce fut le seul chagrin que le poëte ressentit dans cette journée. Il demanda à revoir sa chambre, personne ne l'avait habitée depuis son départ; son père avait voulu qu'elle restât telle qu'il l'avait laissée.

Cette chambre à elle seule eût suffi pour révéler le caractère et le génie de celui qui l'habitait :

« C'était une pièce agréable, avec une fenêtre ogivale donnant sur le jardin; cette pièce était assez pauvrement tendue en serge verte, mais elle était ornée par un orgue splendide du premier facteur du temps et par une collection choisie de livres rares et de manuscrits précieux. Dans l'encoignure de la fenêtre se trouvait un vieux pupitre en chêne noir sculpté dont les coussins en velours à demi-usés supportaient un magnifique exemplaire de la Bible de l'édition grecque de Genève. Une grande table était chargée d'une masse de livres et de papiers : un manuscrit original du *Bacchus* d'Euripide reposait sur une copie hébraïque de la version des *Septante*, et un feuillet égaré des sonnets de Pétrarque servait de signet à un énorme volume de controverses théologiques, tandis que, sur une plaque de marbre en face de la cheminée, gisaient une paire de fleurets, des masques et des gants à demi cachés par les plis limés d'un manteau de velours noir. Un violon, une guitare, un peu de musique couvraient un autre meuble, surchargé du fourreau étincelant d'une lourde et large épée (2). »

Quand, après une journée d'émotions, l'heure du repos fut arrivée, les hôtes de la maison, la prière dite en commun, regagnèrent leurs chambres. Milton, avant de se coucher, voulut faire un tour dans le jardin pour calmer son cœur agité. Après s'être promené quelques instants, il s'assit sur un vieux banc de pierre, et, le regard tout plein de pensées, il se mit à contempler la planète mélancolique qui inondait la terre de ses rayons d'argent. Il demeura d'abord muet et silencieux, quoique ses lèvres parussent murmurer tout bas; mais, peu à peu, sa voix s'éleva :

« Pure lumière, dit-il, belle lampe du ciel, quel est l'insensé qui pourrait ne pas t'adorer? Quelle merveille que, pendant des siècles, des millions d'autels aient élevé leurs hymnes et leurs encens vers toi, Lune, Astaroth, Diane d'Éphèse, blonde et nocturne visiteuse du bel Endymion ! Quelle merveille que ceux qui n'avaient jamais entendu parler de Lui, le Créateur, l'Insondable, l'Invisible, t'aient choisie pour s'incliner et se courber devant toi, symbole béni de la divine lumière !... Mais comment se fait-il que moi, moi chrétien fervent quoiqu'égaré, j'essaye en vain d'arracher de mon cœur l'amour que je te porte?... Hélas ! hélas ! je ne leur ai pas dit, à ceux que j'aime, quelques révolutions encore dans ces admirables flambeaux, quelques doux retours des saisons, et il n'y aura plus pour moi de changement sur cette terre. La robe verte du printemps sera semblable au manteau bruni de l'automne; je serai entré dans l'hiver des ténèbres. Il n'y aura plus pour moi de visages humains... »

(1) Christophe Milton professa toujours ces opinions; lors de la restauration de Charles II, elles lui valurent le titre de baron de l'Echiquier, de juge des *Common-pleas*.

(2) H. Smith.

Milton s'arrêta comme accablé par l'émotion, puis il reprit :

« Qu'il en soit ainsi, je n'en puis douter; qu'Il lui plaise de m'éprouver, de me purifier peut-être, par la cécité, que me reste-t-il à faire? quel travail, sinon d'empêcher cette cécité de s'étendre sur mon esprit et sur mon âme. Les ténèbres au dehors, la lumière au dedans. Que faire? sinon, pendant le court espace de temps qui m'est laissé, d'amasser des trésors de sagesse si riches et si nombreux qu'ils me suffisent pour la saison sans soleil qui approche. Que faire? sinon de profiter du répit que sa mansuétude m'accorde pour ensemencer le grain qui ne doit germer que dans l'obscurité brumeuse. Il a jugé bon de m'enlever un des dons qu'il m'a faits; Il agit dans son insondable science. C'est pourquoi, Miséricordieux et Puissant, je dis qu'il en soit comme tu veux et je ne cesserai de m'écrier avec joie et humilité : « Que ta volonté soit faite ! »

En prononçant ces derniers mots, Milton s'était levé et avait découvert son front. Il resta un instant immobile et la tête penchée comme s'il se trouvait en présence de Dieu qu'il venait d'invoquer; ensuite, d'un pas lent et calme, il rentra dans la paisible demeure.

Milton demeura quelques semaines à Horton; malgré la gravité, l'austérité même de ses habitudes, de ses mœurs, et l'imposante solennité de son langage habituel; il acquit l'amitié de ses deux neveux, John et Edouard. Habile à tous les exercices du corps, il sautait, jouait avec eux; maître d'armes excellent, il mit en leurs jeunes mains des fleurets; il posa leurs petits doigts sur le clavier de l'orgue, et, avec une assiduité qui ne le rebutait pas, il les aidait à interpréter Homère et Virgile, sans dédaigner Cervantes et Pétrarque, dont il avait lui-même traduit en vers une partie des admirables sonnets. Cette double éducation du corps et de l'esprit, toujours parallèlement poursuivie en Angleterre, plut tellement aux enfants, qu'il fut convenu qu'ils accompagneraient leur oncle lors de son retour à Londres. En effet, il les amena et s'établit définitivement dans Aldersgate, qui aujourd'hui est englobé dans l'immense cité de Londres, mais qui formait alors une commune suburbaine. La maison, ornée de beaux jardins, occupée par Milton et ses élèves, se trouvait située près des vastes terrains qui avaient formé Charterhouse. De sa studieuse retraite, tout en veillant sur ses neveux avec une sollicitude paternelle, Milton suivait attentivement, et d'un œil passionné, le mouvement politique. Wertworth, que nous appellerons désormais Strafford, muni des pleins pouvoirs du roi, était allé en Irlande qu'à force d'intelligente volonté et de violentes répressions, il avait soumise à l'autorité absolue et d'où il dirigeait, en grande partie, la politique de Whitehall, sans pouvoir cependant prévenir et couvrir bien des fautes.

Pendant ce temps, l'évêque Laud poursuivait la tâche entreprise d'unifier l'Église anglicane, de relever les pompes du culte extérieur, tandis que le vieux Noy furetait dans les vieux parchemins, dans les vieux statuts tout rongés par les vers, des prétextes et des armes pour des exactions souvent suivies de dures punitions et de rudes supplices. Cependant, malgré les envois d'argent que faisait Strafford, la pénurie d'argent était toujours la grande plaie du gouvernement, réduit à des expédients précaires ou dangereux.

Si Charles, avec ses honnêtes passions, pouvait être

cité comme le modèle des époux et des pères, il suffisait d'un mot d'Henriette pour le faire sortir de sa prévoyante mélancolie et remplir le palais de fêtes et de bruit. Le luxe des vêtements était porté à un degré inouï; le pinceau divin de van Dyck en a gardé les éblouissantes et harmonieuses merveilles. Henriette ne rêvait qu'une chose : la royauté telle qu'elle était en France, et les splendeurs du Louvre dont sans cesse elle vantait les grandeurs à Charles. Brave, de cette intrépidité féminine qui se plaît à se créer des périls dont elle ne voit pas la profondeur, Henriette, entourée de courtisans et de femmes élégantes qui la poussaient, ne tenait aucun compte ni du génie de la nation anglaise, ni de l'opposition religieuse, ni d'un redoutable avenir. Catholique, elle ne cachait point son penchant pour le papisme et ses relations avec Rome, et les choses avaient été si loin, que Charles s'était vu forcé de chasser avec éclat les prêtres et les femmes catholiques de la maison de la reine. Dans son ardent esprit de prosélytisme, elle se réjouissait publiquement des conversions bruyantes et souvent intéressées qui ramenaient quelques protestants dans le giron de l'Église romaine, au grand murmure du peuple. Spirituelle, sa mordante et fine raillerie tournait en ridicule l'austérité presbytérienne, les emphases nazillardes, les têtes tondues et le costume des rigides puritaines.

Cependant, les presbytériens étaient en réalité maîtres de l'Écosse. La tentative de Laud pour y établir sa liturgie avait complétement échoué et un événement d'une portée incalculable s'y était accompli. Contre le rétablissement de l'épiscopat, un soulèvement terrible avait éclaté à Edimbourg ; le peuple furieux s'était précipité dans l'église, lacérant le nouveau livre de prières, chassant le doyen, l'évêque, les membres du conseil et le haut clergé. Lords Balmerino, Sowden, Rothes et tous les chefs firent appel à leur clans en leur envoyant *la croix de feu* ou *de honte*. C'était un antique usage; avec un bois léger le chef de clan formait une croix et exposait à la flamme les quatre coins de cet emblème sacré; une oie était tuée, et dans son sang on éteignait la croix embrasée : alors elle était remise à un coureur habile qui s'élançait vers le hameau le plus proche et qui la donnait au personnage le plus considérable de l'endroit, en lui indiquant simplement, et sans ajouter un mot, le jour et le lieu du rendez-vous. Celui-ci confiait la croix à un autre coureur, et le terrible signal auquel, sous peine de voir sa maison brûlée et ses terres ravagées, devait obéir tout homme de seize à soixante ans, parcourait les espaces les plus considérables avec une prodigieuse rapidité. Cette fois, la croix de feu appelait tous les Ecossais à Edimbourg.

Walter Scott a peint ce formidable soulèvement; tous nos lecteurs ont lu sans doute ces pages si vivantes et si colorées. Ce fut une véritable inondation : les rues étroites, les places, les ruelles, les édifices publics disparurent sous les flots des Ecossais accourus depuis les Orcades jusqu'aux *borders* voisins de l'Angleterre. A cette masse armée et obéissant à des chefs dont la puissance avait été si fatale à Marie Stuart, de Londres, Charles enjoignit inutilement que l'on eût à résister; ses ordres furent impuissants ou méconnus, et les Ecossais, tous unis pour la même cause, signèrent le pacte célèbre si connu dans l'histoire sous le nom de *covenant*.

Que l'on juge de la joie des meneurs de l'opposition anglaise en voyant la royauté aux prises avec de tels embarras. Hampden et Pym se mirent rapidement en rapport avec les chefs de l'insurrection; ils firent de leur cause la leur propre, et par tous les moyens en leur pouvoir, par des écrits, sur lesquels ils durent plus d'une fois consulter Milton, écrits répandus à profusion, ils se rendirent maîtres absolus de l'opinion publique.

Cependant, pleins du souvenir de l'attachement que, naguères, les Ecossais avaient témoigné à son père Jacques Ier, Charles, décidé a en appeler aux armes, convoqua le conseil, et, après une délibération dont le résultat était connu d'avance, la guerre fut convenue. Strafford envoya quelques régiments d'Irlandais et le roi, qui adorait toutes les réminiscences de la féodalité, convoqua à Oxford le ban et l'arrière-ban de la noblesse. La tristesse monastique de cette ville et les vieux bâtiments de Morton-College, où le roi s'était établi avec la cour, furent remplis du bruit des fanfares et du tumulte des réceptions royales. Ce n'était que parties de chasse, veneurs portant faucon au poing, cavalcades joyeuses. On s'entretenait bien plus des meutes de lord Holland, des genets de lord Lepole, des riches costumes de la comtesse d'Aubigny ou de l'incomparable Lucy, duchesse de Carlisle, l'amie de Strafford, que du covenant, que de l'armée écossaise, commandée par Lesley, que l'on allait combattre. Les Anglais correspondaient sans cesse avec les Ecossais et le covenant comptait autant de partisans à Oxford qu'à Edimbourg. Ces rapports inquiétèrent Charles ; il réunit, en conséquence, les chefs de ses troupes, lord Essex, lord Arondel, lord Holland, lord Digby, lord Brook et lord Say, ces deux derniers gagnés depuis longtemps à la cause populaire, des prélats; à leur tête, Laud et d'autres seigneurs encore.

« Milords et messieurs, leur dit le roi avec une roideur qui cachait mal une vive émotion, asseyez-vous, je vous prie. Je vous ai convié pour m'entretenir d'un sujet qui m'afflige. Vous savez tous à quel point les Ecossais, rompant les serments qui les lient à nous, se sont rendus coupables, et comment ils nous ont forcés de prendre les armes afin de mettre fin à leur sédition. Pour tout bon Anglais, ils sont devenus parjures et traitres; cependant, à mon grand regret, de notre camp au leur, car ils ont osé s'armer contre moi, se sont établies des relations qui, dans les circonstances présentes, et suivant toutes les lois militaires, sont un crime. Je viens vous demander de les faire cesser et d'y renoncer personnellement vous-mêmes. Si vous avez quelques observations à me faire, je suis prêt à les entendre. »

Après un instant de silence, le comte d'Essex se leva :

« Puisque Votre Majesté le permet, nous lui exposons la cause des faits dont elle se plaint. Depuis que votre père, Sire, a réuni la couronne d'Ecosse à celle d'Angleterre, Écossais et Anglais ne font plus qu'un même peuple. C'est donc sur le seuil d'une guerre civile que nous nous trouvons; ce sont des frères et non de véritables ennemis que nous avons devant nous; est-il étonnant que nous cherchions à les ramener pour éviter l'effusion du sang?

— C'est un soin, milord, qui ne regarde que notre conseil et notre sagesse, reprit sèchement le roi.

— Et notre conscience, murmura lord Say.

— Votre conscience, lord Say, relève de vos de-

voirs, et certainement ils ne vous ordonnent pas de vous entretenir avec des rebelles armés contre nos prérogatives. »

La discussion continua, respectueusement et modeste d'une part, de l'autre vive et pressante :

« Enfin, dit le roi en y mettant un terme, je suis venu pour vous demander formellement de rompre tout rapport avec les Ecossais et désire que vous y engagiez votre parole, sous peine de forfaiture.

Successivement interrogés, les assistants répondirent qu'ils obéiraient ; tous s'y engagèrent, à l'exception de lord Brook et de lord Say, qui s'y refusèrent formellement. Charles, tout irrité qu'il fût, n'osa les faire arrêter, et comprit qu'il ne pouvait compter sur son armée. De l'avis même de Laud, des négociations s'ouvrirent avec les Ecossais, un traité de pacification fut signé à Berwick et le règlement définitif de l'affaire renvoyé à un synode et au parlement qui devait se réunir sans retard à Edimbourg. Dans cet arrangement, personne n'était de bonne foi ; les deux partis cherchaient à gagner du temps. Charles rentra à Londres, d'autant plus mécontent, que l'expédition manquée avait épuisé ses ressources financières, auparavant déjà si faibles et si minimes.

Quelques jours après le retour du roi, un soir il y avait réception intime à Whitehall, dans les appartements de la reine. Rien n'égalait alors en Europe la magnificence de ce séjour ; Charles aimait les arts, et sa tendresse s'était complue à entourer de leurs chefs-d'œuvre sa reine bien-aimée. Les murailles du salon

La croix de fer en Écosse. Dessin de F. Lix.

dans lequel se tenait Henriette, couvertes de soie rouge, disparaissaient sous d'admirables toiles de Rubens, d'Holbein, de Raphaël, et de tous les grands maîtres italiens dont la voluptueuse imagination soulevait la colère des austères puritains. Sur des piédestaux de marbre se dressaient des bustes admirables et le plafond, éclairé par mille lumières, laissait voir des fresques remplies de fraîcheur et de grâce. Des glaces immenses, d'élégantes moulures, des lambris artistement sculptés, complétaient l'ornementation de cette pièce. Henriette, brillamment parée, était assise dans un grand fauteuil de velours rouge, dont le haut dossier était surmonté par une couronne fermée ; à côté d'elle se trouvait une petite table d'ébène sur laquelle brillait un chandelier en or à trois branches à côté d'un vase précieux dans lequel se baignait la tige d'un bouquet composé des fleurs les plus rares. Près de la reine était assise sur un pliant la comtesse d'Aubigny, et le roi, debout, causait, entouré de quelques courtisans, parmi lesquels on distinguait le vieux duc de Northumberland et le sage Falkland.

— Monsieur Waller, dit la reine en élevant la voix, monsieur Waller !

A cet appel, un personnage habillé de velours vert se détacha du groupe qui était auprès du roi et s'approcha en s'inclinant du fauteuil d'Henriette.

— Faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que vous pouvez faire au milieu de ces graves seigneurs ? Leur conversation qui, j'en suis sûre, n'est pas poétique, vous fournira-t-elle le sujet d'un madrigal ou d'un sonnet ?

Poëte, tenez-vous à votre place, à côté des femmes et des fleurs.

— Que Votre Majesté veuille bien me prendre en grâce; je n'avais pas osé espérer qu'elle s'apercevrait de mon absence, ayant à côté d'elle des fleurs si belles et la comtesse d'Aubigny, plus fraîche que les fleurs.

— C'est très-joli, ce que vous venez de dire là, fit la reine en riant, mes roses, mes tulipes et la comtesse peuvent être fières de votre compliment, mais moi?

— Vous, madame, nul compliment ne peut monter jusqu'à vos pieds, et il faut être loin de vos yeux pour oser exprimer les sentiments qu'ils inspirent.

Waller venait de parler en vrai courtisan; Henriette avait les plus petits pieds du monde et des yeux charmants.

— Ah! fit la reine au moment où un huissier ouvrait la porte à deux battants, voici Lucy!

A cette exclamation joyeuse, Charles Ier s'avança courtoisement vers la jeune femme qui entrait et lui tendit la main.

— Belle comtesse, pourquoi venez-vous donc si tard? Henriette commençait à s'impatienter et elle prenait Waller pour souffre-douleur.

Lady Carlisle salua la reine et, se penchant un peu vers Charles, elle murmura tout bas :

— J'ai reçu des lettres d'Irlande.

Et, sur le même ton, Charles lui demanda vivement :

— Que vous mande-t-il?

— Votre Majesté le saura.

Après cet échange de mots, la comtesse vint s'asseoir auprès de la reine dont elle baisa les mains.

Lucy, comtesse de Carlisle, une des plus belles femmes de l'Angleterre, sortait de la grande famille des Percy; le duc de Northumberland était son père. Mariée très-jeune à un grand seigneur d'un esprit borné, elle était devenue veuve. Dans ses salons célèbres se réunissaient tous les hommes que leur mérite, la faveur de la cour ou du peuple élevait au-dessus des autres et mettait en lumière; hommes de guerre, homme politiques, érudits, poëtes, diplomates, tous lui faisaient la cour. Waller, en la célébrant dans ses vers, lui avait dit :

« Humbles bergers et seigneurs, tous accourent prêts à oublier leurs grandeurs ou à se parer de votre élégance. Vous accueillez le jeune homme, le vieillard, le cavalier frivole, le profond politique, le grave magistrat, tous se soumettent à votre loi, et tous sont heureux de s'y soumettre. »

Elle faisait et défaisait les réputations, elle en signait ou en biffait le brevet de sa belle main. Toujours sinon calme, du moins maîtresse d'elle-même, rien n'altérait la pureté irréprochable des lignes de son admirable visage, rien ne troublait l'éclat magique de ses beaux yeux. Tout son corps se mouvait avec une grâce harmonieuse et hardie. Van Dyck nous a laissé un portrait de cette femme; son pinceau l'a rendue tout entière dans son charme, mais aussi avec sa décevante profondeur. Elle avait été très-liée avec Buckingham, le favori superbe des jeunes années de Charles Ier, maintenant, elle était attachée à la fortune de Strafford.

Après l'entrée de lady Carlisle, la conversation devint générale; mais le roi n'y prit aucune part :

— Comtesse Lucy, dit-il tout à coup, vous plairait-il de me donner une revanche; votre dernier mat m'est resté sur le cœur.

— Très-volontiers, Sire; mais ce n'est pas vous qui avez été vaincu, c'est lord Jermyn; il vous a donné un si mauvais conseil!

A ces paroles, un imperceptible frémissement agita les traits de la reine :

— Ce n'est pas bien, fit-elle, ma chère Lucy, de dire du mal des absents.

Le roi prit la comtesse par la main, la conduisit devant une table d'échiquier, et la partie commença. Avec ce tact particulier que donne l'usage, tous les courtisans, même l'étourdi Waller, avaient compris que Charles désirait avoir un entretien particulier avec sa belle partenaire.

En effet, l'annonce de coups, des échecs, des pièces prises se mêlait à une conversation à voix basse d'une bien autre importance :

— Eh bien, que vous dit-il? Comment vont les affaires? Les catholiques sont-ils bien disposés, et les presbytériens ont-ils la tête basse? Écrivez-lui qu'il me faut de l'argent, beaucoup d'argent, car rien n'est terminé en Écosse. Est-il content de ce qui se passe ici?

— Échec à la dame! dit lady Carlisle en démasquant un fou; méfiez-vous des fous, Sire, et n'ayez confiance que dans les cavaliers; en voici un qui vous a sauvé... Non, il n'est pas content; il trouve que l'on agit trop mollement et que l'on dépense trop. Il blâme tout ce que l'on a fait à Berwick... Ah! Sire, vous voulez me prendre ma tour, ce ne sera pas.

— Que veut-il donc?... Je vous prends ce pion.

— C'est une faute, car vous perdez votre cavalier noir... (*A voix très-basse.*) Il veut venir...

Charles ne put maîtriser un mouvement qui dérangea l'échiquier.

— Y pense-t-il! Sa présence ici ferait hurler tous les braillards de la Cité.

— Il prendra son grand fouet et les fera taire. Il prétend, ajouta la comtesse en baissant encore la voix, qu'on le dessert auprès de Votre Majesté.

Le roi se pinça les lèvres et ne répondit pas; pendant quelques instants, les deux joueurs eurent l'air de n'être occupés que de leur partie.

— Vous disiez, comtesse, reprit Charles à demi-voix et d'un ton sourd, qu'il veut venir?

— Oui, Sire; et s'il n'en reçoit pas la permission, il vous demandera probablement son congé. Il trouve que c'est trop pour lui de se faire tant d'ennemis, et d'en rencontrer encore dans votre conseil... Il veut les confondre une fois pour toutes, car, soyez-en sûr, Sire, une lutte redoutable approche.

— Eh bien, eh bien, murmura Charles, tout pensif et en hésitant, eh bien, je préviendrai Laud; qu'il vienne.

— Il viendra; mais, au nom du ciel, ne prévenez personne!... Votre Majesté est victorieuse, Sire, je suis mat!...

Sur ces mots, la comtesse se leva et, reconduite par le roi, revint s'asseoir près de Henriette.

III

Celui qui voulait venir à Londres, qui le demandait, était lord Strafford. Tenu au courant de tout ce qui se passait à la cour par lady Carlisle, il savait que lord Digby, favori du roi, que lord Jermyn, favori de la reine, que Vane contrecarraient tous ses desseins et attaquaient son influence. Seul, et n'ayant point, comme Charles, le prestige de la royauté, il avait dompté l'Irlande, et tellement courbé ce pays, qu'il en

obtenait ce qu'il voulait; il ne pouvait donc pas comprendre comment Laud et le conseil n'étaient pas sortis victorieux de leur lutte contre l'Écosse. A son arrivée, avant de se rendre à Whitehall, il passa à l'hôtel du duc de Northumberland, où demeurait lady Carlisle, pour se renseigner sur la situation, les projets apparents, les secrets desseins et les intrigues de la cour. Il s'y rendit aussi poussé par un sentiment plus vif et plus tendre. Après quelques instants donnés au bonheur de se revoir, la belle amie de Strafford lui expliqua l'état des choses et lui fit connaître ceux qui l'avaient desservi pendant son absence.

— Je suis renseignée sur tout, cher milord, si je vais à Whitehall; je reçois ici Pym, Hollis, Saint-John, vos plus redoutables ennemis; mais souvenez-vous qu'aucun d'eux pour vous n'est aussi à craindre que Vane et son fils. Mon instinct et mon cœur me disent que là est le vrai péril. Mon égoïsme vous a appelé, mais, à présent que je vous ai vu, je voudrais bien vous sentir en Irlande. Si vous saviez comme à chaque jour, comme à chaque heure, l'horizon, ici, devient plus sombre! Quel travail de taupes et de renards mine le sol brûlant sur lequel nous marchons! A chaque instant, dans la Cité, ce sont des tumultes, des prédications emportées; le banc du roi, la Chambre étoilée, la Cour du Nord, les juridictions ecclésiastiques ont beau sévir, des fous et des fanatiques vont au-devant des condamnations; et, aux yeux de la multitude, de la *mob*, tous les rebelles que l'on condamne sont des martyrs. Enfin, et c'est surtout ce qui m'épouvante, votre nom, Strafford, est maudit.

— Ne vous effrayez pas outre mesure, Lucy; je ne me dissimule ni la haine que j'inspire ni les périls du roi; mais, Dieu merci! ni lui ni moi ne sommes encore désarmés; et l'épée que je tiens, je la tiens d'une main ferme. Ah! si je pouvais donner à Charles un peu de la résolution qui m'anime! Je viens dans cet espoir. Il faut d'abord en finir avec les Écossais. A chaque jour sa tâche. L'Écosse rentrée dans le devoir, nous reviendrons, avec l'armée triomphante, fouailler vos bourgeois de Londres. Le temps des ménagements, que j'ai toujours combattus, est passé; il faut faire tomber des têtes, non celles du menu fretin, de quelques apprentis, de quelques prédicateurs obscurs, mais celles des chefs, des pamphlétaires et des drôles qui suscitent et prêchent le soulèvement.

— Hélas! cher milord, vous parlez d'abattre des têtes, et la vôtre?...

— La mienne, Lucy, dit Strafford avec un sourire qui illumina pour un instant ses traits sombres, la mienne, je la défendrai énergiquement, je vous jure! Et vous m'y aiderez, amie?

— Que faut-il faire? dites.

— Continuer comme par le passé, surveiller Whitehall; moi, je me charge de la rue, de Pym et de ses complices. Celui-là est mon ennemi mortel; c'est un duel entre lui et moi; je ne méconnais pas sa redoutable puissance; mais, le roi me soutenant et avec l'aide de Dieu, je serai vainqueur. Au revoir, Lucy, je me rends à Whitehall. Je serai bien reçu, ajouta le comte d'un ton amer, j'apporte un peu d'argent.

Il fut bien reçu, il est vrai, mais partout l'énergie manquait; la cour n'était pleine que de petites intrigues, que de fanfarons impuissants, que de timides donneurs d'avis; et, malgré tous ses efforts, Vane, soutenu par Henriette, fut nommé secrétaire d'État. Fatale division! que ne devaient connaître que plus tard les amis de la cause populaire.

Un soir, seul dans son cabinet, assis devant sa cheminée, Milton, une Bible à la main, semblait plongé dans une réflexion profonde. A cette heure, et par le temps affreux qu'il faisait, il était loin de s'attendre à des visites; cependant son domestique vint lui annoncer que quatre cavaliers demandaient à lui parler. Milton donna l'ordre de les introduire, et bientôt entrèrent quatre personnages, dont trois sont déjà connus de nos lecteurs. Pym, Hampden, Cromwell lui présentèrent Saint-John, ennemi déclaré de la couronne et redoutable par son énergie, son talent et sa fortune. Jamais sourire ne brilla sur ce sombre visage. Les quatre cavaliers se débarrassèrent de leurs manteaux couverts de boue, de leurs feutres chargés de neige et s'approchèrent, avec une satisfaction visible, de la houille enflammée.

— En nous voyant dans cet état, dit en riant Cromwell, ne vous imaginez pas que nous venons de Dan ou de Béthel adorer le veau d'or.

— Sommes-nous seuls? reprit Hampden, interrompant ses compagnons.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il continua :

Nous venons du manoir de Fawley (1), où nous nous sommes entendus avec lord Say et quelques amis, et nous avons donné dans ce quartier solitaire, chez vous, aujourd'hui et pour cette nuit, rendez-vous au prudent duc Hamilton. Il faut que nous menions à bien les affaires d'Écosse.

Il n'avait pas achevé de parler, que le domestique de Milton se montra et dit à son maître qu'un étranger demandait à lui parler.

— Vous a-t-il donné son nom?

— J'ai eu l'honneur de le lui demander, et il a refusé de se nommer.

— C'est Hamilton, s'écria Pym en riant; sa seigneurie est plus prudente qu'un vieux chat, et je jurerais qu'il ne vient que caché sous un déguisement. Faites entrer.

Sur le seuil de la porte parut bientôt un cavalier. Ce n'était point Hamilton.

— Henri Vane (2)! grommela Cromwell.

— Excusez ma présence, répondit Henri Vane sans se troubler de cette exclamation, faite d'un ton peu amical. Monsieur Milton, daignez me pardonner, mais, ayant reconnu ces messieurs, et ayant à leur apprendre des choses qu'il leur importe de savoir, j'ai cru devoir les suivre jusqu'ici.

— Savez-vous, monsieur Vane, dit froidement Hampden, que c'est un fort vilain métier que de suivre les gens? Vous allez déranger notre conférence. Nous venions demander à M. Milton le sens vrai d'un passage de la Bible que mon cousin Cromwell interprète d'une façon et Saint-John de l'autre.

— Oui, reprit Vane, accompagnant ses paroles d'un fin sourire; oui, je connaissais cette discussion biblique : elle a pris naissance au manoir de Fawley. Vous voyez, messieurs, que je suis bien instruit. Mais, vous, savez-vous les résolutions qui ont été prises aujourd'hui même au conseil du roi? Je vous les apporte; et, après

(1) Ce manoir appartenait à Richard Knitley; on y conserve encore aujourd'hui la table qui servait aux conjurés.

(2) Henri Vane était le fils du secrétaire d'État dont nous avons parlé plus haut.

m'avoir entendu, vous jugerez si ma conduite est excusable et si j'ai bien fait de vous suivre.

Milton invita Henri Vane à s'asseoir en lui disant :

— Nous vous écoutons.

— Si vos nouvelles sont mauvaises, murmura Cromwell, tant mieux. Comme Banaïas, je descendrai dans la fosse des lions de Moab.

— Bonnes ou mauvaises, vous en jugerez. Depuis que l'homme d'Irlande est arrivé, les conseils n'ont fait que succéder aux conseils, et, toujours plus violent, il a dit en parlant de vous, je cite textuellement : « Il faut faire, à coups de fouet, rentrer ces gens-là dans leur bon sens. »

— Mais, dit Saint-John, ces paroles, vous n'avez pas pu les entendre ; vous ne faites pas, que je sache, partie du conseil?

— Non ; mais mon père, lui, y assistait ; il me les a rapportées.

Hampden et Milton échangèrent un regard qui eût réjoui le cœur d'un honnête homme.

Réception à Whitehall. Dessin de F. Lix.

Henri Vane ayant ainsi répondu à la question de Saint-John, continua :

— Tous vos rapports, messieurs, avec les covenantaires écossais sont connus, et toutes les preuves se trouvent entre les mains du roi ; mais Strafford lui a remis une pièce bien plus menaçante pour vous : une lettre au roi de France, revêtue de vos signatures, messieurs, et de celle des principaux covenantaires. C'est crime de haute trahison. « A partir de ce jour, grâce à ce chiffon de papier, je tiens leurs têtes, a dit Strafford ; il n'y a pas de tribunal qui puisse me les refuser. » Certain, du moins il le pense, que désormais il pourra, à son gré, se débarrasser de vous, il a tant fait et tant dit, si vivement poussé le roi, qui, d'abord, repoussait avec colère la proposition comme une injure personnelle, que le conseil, entraîné, a décidé la convocation d'un Parlement élu suivant les vieilles lois.

— Enfin ! s'écria Hampden, nous allons nous trouver face à face !

— Vous croyez? fit Saint-John ; avant que le Parlement soit assemblé, nous serons à la Tour.

— La Tour, reprit Pym, n'est ni assez large ni assez haute pour nous contenir tous.

Cromwell félicita Vane et le remercia avec une chaleur qui sembla blesser Milton et Hampden :

— Votre père rend à la bonne cause un signalé service, car je ne doute pas que vous n'agissiez d'après ses instructions. Remerciez-le bien vivement de la part des vrais fidèles.

Hampden, impatienté, dit à Vane :

— Monsieur, moi et mes amis, nous avons quelques affaires à terminer...

— Je comprends, messieurs, et je me retire.

Il salua et sortit.

— Pourquoi, Cromwell, avez-vous tant loué Vane? C'est une indigne action qu'il vient de commettre.

— Pourquoi? mon honnête cousin, pour qu'il continue. Il ne faut pas être si délicat quand on veut manier les hommes, et regarder de si près les mains de ceux qui, lorsque vous êtes dans les ténèbres, vous apportent un flambeau. Archipotel trahit, je me sers d'Archipotel.

— Si Strafford a la lettre, dit Pym, n'oubliez pas qu'elle ne porte pour suscription que ces mots : *Au Roi.* et qu'elle est partie d'Écosse; qu'il existe là un terrain de chicane légale qui peut furieusement allonger la cravate de chanvre que l'on voudrait passer à notre cou.

— Il y a eu amnistie prononcée à Berwick pour tous les faits relatifs à l'affaire d'Écosse, fit Saint-John.

— Vos chicanes, Pym, votre amnistie, Saint-John,

La comtesse de Carlisle, d'après van Dyck. Dessin de U. Parent.

ne vaudront quelque chose, répondit Cromwell, que si nous sommes les plus nombreux au Parlement.

— Mon cousin a raison, continua Hampden. Il faut que la majorité de la nouvelle Chambre des communes soit avec nous et que l'opinion publique nous soutienne. Vous présenterez-vous, monsieur Milton?

— Moi! Et de quel droit? Je n'ai encore rien fait pour la cause.

— Nous vous soutiendrons de toute notre influence.

— Merci, monsieur Hampden; je resterai avec mes élèves et mes livres; je vous applaudirai de loin; et, s'il le faut, je prendrai la plume pour vous défendre. A vous la parole, messieurs, à moi l'écritoire.

— Partons, messieurs; laissons M. Milton se coucher. Hamilton aura été retenu par sa prudence écossaise.

Henri Vane avait dit vrai. Trop clairvoyant pour ne pas voir que le roi ne pouvait pas plus longtemps gouverner sans Parlement, Strafford avait décidé Charles à convoquer les Communes; elles seules pouvaient

fournir l'argent nécessaire à la guerre contre l'Écosse que l'on voulait entreprendre. Le violent et habile ministre disposait comme il l'entendait du Parlement irlandais; pourquoi, à Londres, le roi n'aurait-il pas la même fortune? Ce qu'il avait, lui, à Dublin, pourquoi la royauté ne l'obtiendrait-elle pas de l'Angleterre par l'habileté et la terreur savamment combinées? Dès que cette grande mesure eût été décidée, Strafford fit ses adieux à la comtesse de Carlisle et retourna dans son gouvernement pour y rassembler les subsides et les soldats dont Charles allait avoir besoin.

« A la nouvelle qu'un Parlement était convoqué, a écrit M. Guizot, l'Angleterre fut étonnée; elle avait cessé d'espérer une réforme légale, et c'était cependant la seule à laquelle elle eût songé. Quel que fût son mécontentement, tout dessein violent était étranger à la nation. Les sectaires, en certains lieux la multitude, et quelques hommes déjà compromis comme chefs des partis naissants, nourrissaient seuls des passions plus sombres ou des pensées plus étendues. Le public les avait soutenus ou approuvés dans leur résistance, mais sans s'associer à d'autres projets et sans même leur en supposer. De longs revers avaient mis beaucoup de bons citoyens en doute, sinon sur la légitimité, du moins sur la convenance de l'ardeur et de l'obstination des derniers parlements. On rappelait sans blâme, mais avec regret, la rudesse de leur langage et le désordre des scènes qui les avait agités; on se promettait plus de prudence. Sous l'influence de cette disposition, les électeurs formèrent une Chambre des communes contraire à la cour, décidée à redresser les griefs publics, et où prirent place tous les hommes que leur opposition avait rendus populaires, mais composée en majorité de citoyens paisibles, libres de tout engagement de parti, se méfiant des passions, des combinaisons secrètes, des révolutions précipitées, et se flattant qu'ils réformeraient les abus sans aliéner le roi, sans hasarder le repos du pays. »

Le Parlement se réunit le 15 avril 1640; mais, dès la première séance, Charles commit une faute : il voulut passionner les communes contre les Écossais; et, pour atteindre ce but, il fit lire la fameuse lettre au roi de France. Les membres du Parlement écoutèrent froidement cette lecture. Le gouvernement demanda des subsides; le Parlement, bien convaincu que, dès qu'il aurait voté l'argent sollicité par la couronne, il serait congédié, résolut de procéder d'abord au redressement des abus. Le débat s'engagea sur la préséance de l'une ou de l'autre question. Petit à petit les esprits s'aigrirent : enfin le roi fit déclarer que si les communes voulaient lui allouer douze subsides payables en trois ans, il renoncerait à la taxe des vaisseaux. Sur ce terrain, on était sur le point de s'entendre. La consternation des meneurs de l'opposition était grande; selon eux, tout était compromis, et ils croyaient la partie perdue, lorsque le secrétaire d'État Vane se leva et dit que le roi entendait que nulle modification ne fût apportée à sa demande. La Chambre, vivement froissée, remit la question au lendemain, et, quelques heures après, les communes, appelées à la Chambre haute, entendirent prononcer la dissolution du Parlement. Il avait duré trois semaines.

Nul n'a jamais su qui avait inspiré à Vane ses fatales paroles; en les prononçant, il avait fait plus de mal à la royauté que ses plus mortels ennemis. Était-ce simplement étourderie? D'après ce que nous savons et ce que l'avenir nous révélera encore, il est difficile de l'admettre. Quelques instants après la séance royale, deux députés de partis différents se rencontrèrent dans la salle des pas perdus de Westminster. Hyde, qui devint dans la suite le célèbre chancelier Clarendon, avait un visage affligé; celui du sombre Saint-John, au contraire, rayonnait de joie :

— Qu'est-ce qui vous trouble? dit-il à Hyde.

— Ce qui trouble beaucoup d'honnêtes Anglais, la dissolution si imprudente d'un Parlement si sage.

— Bast! répondit joyeusement Saint-John, avant que les choses aillent bien, il faut qu'elles aillent plus mal; ce Parlement n'aurait rien fait de bon.

Strafford, accouru d'Irlande, profondément irrité, voulut tout emporter de haute lutte, et Charles rentra dans la carrière d'emprunts forcés, d'exactions et de violence qu'il parcourait depuis onze ans. Mais, cette fois, la violence répondit à la violence; et pendant que le roi, avec son grand ministre, était allé se mettre à la tête de l'armée chargée de repousser l'envahissement des Écossais, de redoutables soulèvements éclatèrent dans les comtés et à Londres même. Partout des placards incendiaires étaient affichés. Le palais de Laud, attaqué par une foule furieuse, fut saccagé, et l'archevêque contraint de chercher un refuge dans Whitehall, où tremblait la reine au milieu de ses gentilshommes en armes. Toutes les rues retentissaient des cris :

— A bas Laud ! à bas les évêques ! à bas les tribunaux d'exception !

L'église Saint-Paul, où siégeait un d'eux, fut envahie par la multitude. Impossible de recruter l'armée; ceux qui obéissaient à la loi étaient insultés, poursuivis d'outrages; pour échapper au service militaire, des jeunes gens se mutilèrent; d'autres, désespérés, se pendirent. Que l'on juge de ce que pouvait être une armée ainsi recrutée? Aussi, dans une ou deux rencontres qui eurent lieu, les Ecossais qui avaient pénétré en Angleterre furent vainqueurs. Nul moyen de faire battre ses soldats contre ceux qu'ils appelaient leurs frères; ils fuyaient quand ils ne désertaient pas, et chaque succès des Ecossais était salué à Londres comme une victoire. Strafford dut se replier sur York. Partout on signait des pétitions pour demander la fin d'une guerre impie. Lord Howard et lord Warthon ayant osé présenter une de ces pétitions à Charles, Strafford furieux les fit arrêter, réunit un conseil de guerre et lui demanda de les faire passer par les armes. Les membres du conseil, à ce réquisitoire, ne répondirent pas : Hamilton dit alors au ministre devenu général en chef, comme l'avait été Richelieu à la Rochelle :

— Milord, la sentence prononcée, qui l'exécutera? Etes-vous sûr des soldats?

Strafford ne fit aucune réponse et le procès commencé en resta là.

Bientôt arrivèrent deux pétitions, l'une signée par la cité de Londres et l'autre par les douze lords les plus considérables du royaume : les lords Essex, Bedfort, Hertford, Warwich, Bristol, Mulgrave, Say, Howard, Bolingbroke, Mandeville, Brok et Paget.

Malgré Strafford, tenu à l'écart, Charles, sans argent, sans soldats, et découragé, céda, promit un prochain Parlement et entra en négociation avec les Ecossais, qui venaient cependant d'essuyer une ou deux défaites partielles. La convocation des communes fut fixée au 3 novembre. Strafford retourna en Irlande, et le roi rentra dans Londres. Les élections eurent lieu;

partout furent nommés les adversaires de la cour, et les élus étaient tous décidés à contraindre la royauté et l'Eglise anglicane à renoncer à leurs fatals errements.

L'ouverture du Parlement se faisait habituellement avec une grande pompe; le roi allait à Westminster entouré de ses gardes; la reine et ses dames d'honneur l'accompagnaient dans de lourds et superbes carrosses. Ce magnifique cortége, tout d'or, de soie et de velours, traversait les rues de Londres entre des haies de peuple poussant des cris de prospérité pour le prince et le royaume. Cette fois, Charles n'osa se rendre ainsi à Westminster; il redoutait un mauvais accueil; pour s'y soustraire, il alla en barque au palais du Parlement : dans une grande barque splendidement ornée, il est vrai, faisant flotter fièrement le drapeau de l'Angleterre; mais tout ce luxe, après tout, ne cachait qu'un vaincu, car cette assemblée dont il allait inaugurer les séances lui avait été imposée; il la subissait sans se douter cependant des malheurs qui devaient suivre. Se sentant faible dans des conjonctures aussi redoutables, il avait écrit à Strafford de venir l'aider de ses énergiques conseils; mais le courrier chargé de sa missive portait une lettre de la comtesse de Carlisle qui lui disait :

« Cher seigneur, le roi vous écrit de venir à Londres. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous l'écris avec des larmes, ne le faites pas. Vos ennemis triomphent, et les gens de la cour — vous savez de qui je veux parler — vous accusent de tout le mal qui est arrivé. Vous n'avez à Whitehall qu'un seul ami, et encore... Ne venez pas orner le triomphe du roi Pym, car il est vraiment roi. Gardez-vous pour des temps meilleurs. Encore une fois, je vous en supplie. »

Strafford était incapable d'éprouver aucune crainte, mais par d'autres raisons que celles invoquées par Lucy, il croyait sa présence inopportune à Londres. Il répondit en conséquence au roi :

« Je prie Votre Majesté de me dispenser d'assister au Parlement. Je n'y serai d'aucun service, ma présence augmentera les périls et me livrera à mes ennemis. Qu'elle me permette de rester en Irlande, à l'armée, partout où elle l'ordonnera; là je pourrai être utile et j'éviterai la ruine qui m'attend. »

Charles se refusa à entendre cette prévoyante prière. Il écrivit :

« Venez; je ne puis me passer de vous. Aussi vrai que je suis roi d'Angleterre, vous ne courez aucun danger; ils ne toucheront pas un cheveu de votre tête. »

Il ne restait plus qu'à obéir. Strafford quitta Dublin; il marchait à la mort.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT [1].

IV. — *Odile à Suzanne.*

Je reprends ma tâche où je l'ai laissée hier, ma bonne amie.

— Du plagiat toujours, grommelait l'oncle Saturnin en faisant de grands bras et en se démenant sur sa chaise, pauvre humanité!... Et l'on appelle cela du *progrès!*... Ah! oui, nous en faisons de beaux progrès aujourd'hui, nous faisons *renaître* tout à la fois : la renaissance, le roman, le gothique, l'hindou, le chinois, le malais, l'égyptien, l'aztèque...; nous en composons une *olla potrida* baroque; et tout le monde de s'écrier : Sublime! merveilleux! idéal!... Idiots, va!!...

Arrivé à ce paroxysme, oncle Saturnin se lève, enfile une allée et disparaît.

— Mesdames, reprit placidement M. Desperriers au bout d'un moment, je n'entreprendrai pas de suivre M. Saturnin dans le sujet qu'il a touché... d'un poing féroce, cela nous mènerait trop loin. Veuillez vous souvenir des *trois grandes divisions* dont je viens de vous entretenir, et veuillez me croire sur parole quand je vous assurerai qu'on a eu de très-bonnes raisons — d'ailleurs vous les saurez bientôt — pour subdiviser chacune de ces grandes époques en plusieurs coupes déterminées par des changements suffisamment apparents dans les styles. C'est au moyen de ces subdivisions que l'on peut se reconnaître dans la succession des monuments divers et arriver à les classer sûrement, chacun, dans le siècle qui les a vus naître.

Nous tracerons donc, si vous le voulez bien, le tableau suivant :

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente. Illustrations de H. Clerget et Mesnel.

I.	Période gallo-romaine.....	avant le v^e^ siècle.
II.	Période romane *primitive*...	du vi^e^ au x^e^ siècle.
III.	Période romane *secondaire*.	xi^e^ siècle.
IV.	Période romane tertiaire ou de *transition*.....	xii^e^ siècle.
V.	Période ogivale primitive ou *gothique à lancettes.*	xiii^e^ siècle.
VI.	Période ogiv. secondaire ou *gothique rayonnant.*	xiv^e^ siècle.
VII.	Période ogivale tertiaire ou *gothique flamboyant.*	xv^e^ et premières années du xvi^e^ siècle.
VIII.	Période de la *renaissance*.....	xvi^e^ siècle.
IX.	Période *moderne*.....	xvii^e^ et xviii^e^ siècle.

Garde cette lettre précieusement, Suzanne, parce que ce tableau sera ton guide pour tout ce que nous verrons ensemble. Moi qui suis plus avancée que toi, puisqu'il faut que je sache pour t'apprendre, j'en vois l'utilité chaque jour plus apparente. Tu y trouveras des mots dont nous ne comprenons pas encore la signification exacte; ne t'en effraye pas, cela s'expliquera bientôt et tout seul. Il faut un peu de foi pour étudier la science avec les méthodes déjà faites.

Adieu, et aime-moi toujours.

ODILE.

V. — *Odile à Suzanne.*

Ma chère amie,

Nous devions continuer nos intéressantes causeries sur l'archéologie avec ce bon M. Desperriers; ce matin nous l'avons rencontré au jardin, avant déjeuner.

— Mesdemoiselles, une affaire importante m'oblige à délaisser la charmante hospitalité que m'a offert mon excellent Lamert : je pars pour quelques jours. Pendant ce temps-là — car il faut toujours battre le fer tandis

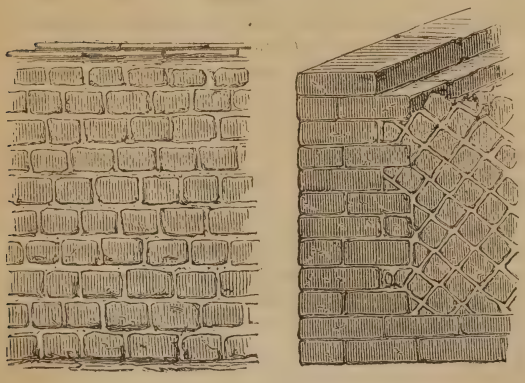
qu'il est haud — Lamert continuera mes causeries, et vous n'y perdrez pas. Adieu!

De sorte que c'est mon père qui, aujourd'hui, nous *a fait la classe*, comme il le dit, dans le kiosque, toutes portes ouvertes et un gros carton de gravures à ses côtés. Tu sais combien il a la parole facile, l'exposition

Tumulus, galgall et dolmen gaulois (figures 1, 2, 3).

claire, aussi tout l'auditoire avoue que nous n'avons rien perdu. Voici donc, ma chérie, ce qu'il nous a dit et ce que j'ai recueilli à ton intention. Soyez sage, mademoiselle, et écoutez! ..

Nous ne reviendrons pas sur les *tumuli*, les *galgalls* et les *dolmens*, derniers restes de l'architecture gau-



Grand appareil (fig. 4). Système réticulé (fig. 5).

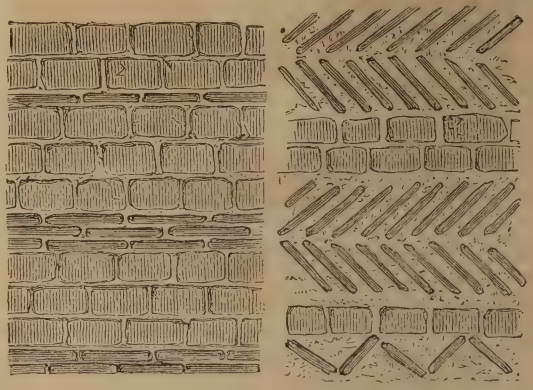
loise, si l'on peut donner ce nom à des essais informes d'un premier art qui s'essaye. (Fig. 1, 2 et 3).

Jusqu'au quatrième siècle, l'art romain fut très-florissant dans notre pays. Depuis Constantin jusqu'à la défaite de Syagrius, les empereurs vinrent visiter les Gaules et les défendre contre les invasions incessantes des barbares voisins, tantôt Germains, tantôt Saxons, puis Burgondes, puis Hérules, que sais-je? Tous y ont passé, tous se sont jetés sur notre beau pays, comme ils le font encore, avec l'acharnement infatigable du pauvre contre le riche, du mangeur d'orge et de seigle contre celui qui récolte le raisin et le froment doré. Julien finit cependant par soumettre ces hordes; mais, pendant les nombreuses campagnes militaires accomplies au travers de nos provinces, le génie romain avait laissé ses traces et partout imprimé sa puissance par des édifices dont les ruines provoquent encore l'admiration.

A quoi et comment peut-on reconnaître ces constructions? me demandez-vous des yeux.

Vous me pardonnerez, mesdames, d'être obligé de faire un peu le pédant pour vous répondre; mais soyez assurées que je parlerai latin aussi peu que possible, afin d'être compris de vous d'abord, et ensuite de demeurer dans votre mémoire.

Les Romains avaient plusieurs systèmes de constructions facilement reconnaissables, et qui nous guideront plus sûrement souvent que le reste, parce que les ruines à apprécier peuvent être ou très-frustes, ou cachées en partie par des constructions plus modernes.



Appareil en épi (fig. 6). Petit appareil (fig. 7).

On connaît : 1° le *système antique* ou *appareil irrégulier*, qui consistait à employer les pierres telles qu'on les tirait des carrières et à les adapter les unes sur les autres sans ordre et sans rang d'assises, mais de manière à ce qu'elles fussent en contact. Vous verrez très-souvent, sur nos chemins de fer modernes, des constructions et revêtements de terre bâtis d'une façon analogue, mais garnis de joints plus ou moins saillants.

Venait ensuite : 2° le *système réticulé* (fig. 5), composé de pierres taillées carrément, mais dont les joints, au lieu d'être horizontaux, se montrent obliques, ce qui donne à la surface du mur l'apparence d'un filet étendu. On en voit un bel exemple dans le palais Galien (fig. 8), à Bordeaux, que j'ai calqué pour toi, ma bonne Suzanne, sur une des gravures de mon père.

Les Romains employaient encore la *brique*. Ils en avaient de deux formes dans les mêmes murs; les unes triangulaires, dont la pointe la plus aiguë était tournée vers le dedans du mur; puis, de quatre pieds en quatre pieds, on plaçait d'autres briques aussi longues que le mur était épais, pour réunir les deux parements et en assurer la solidité.

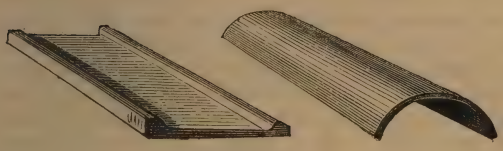
Venait ensuite l'*appareil en épi* (fig. 6), dont les bri-

ques, placées les unes à côté des autres, sont un peu inclinées, chaque rangée dans un sens différent, ce qui produit l'effet d'une arête de poisson ou d'un épi de blé.

Quant au *grand appareil* (fig. 4), il est composé de grandes pierres de taille, et ressemble assez à nos constructions modernes; aussi n'est-il pas toujours facile

Palais Galien à Bordeaux (fig. 8).

à reconnaître. Le *petit appareil*, au contraire, est très-aisé à distinguer, parce que l'extérieur des murs est formé de petites pierres symétriques, carrées, séparées de distance en distance par des chaînes horizontales de tuiles ou grandes briques plates qui servent autant d'ornement que de moyen de régulariser les assises (fig. 7).



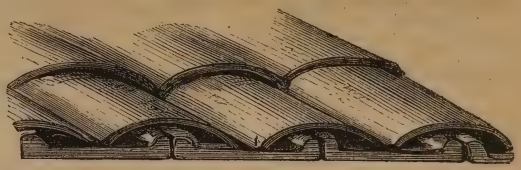
Tuiles gallo-romaines (fig. 9).

Je ne puis laisser ce sujet incomplet, chères dames, sans vous avertir que dans certains endroits, où vous ne rencontrerez plus traces de murs, où toute construction aura disparu, vous verrez, sur le sol, de nombreux fragments de briques ou de tuiles. A leur forme typique vous les reconnaîtrez comme gallo-romaines.

— Père, fis-je, comment peux-tu penser que les briques se seront mieux conservées que les pierres des murs?

— Ma chère Odile, si tu réfléchissais un peu, tu ne me poserais pas une telle question. D'abord, ne comprends-tu pas qu'on a pu employer des tuiles sans bâtir des murs, ainsi que nous le faisons chaque jour pour des hangars, pour des constructions en bois, pour des fermes, et qui ont depuis longtemps disparu. Secondement, une fois le mur détruit, s'il y en a eu un, les déblais, les pierres qui l'ont composé, et qui le plus souvent ne sont que des cailloux non taillés, retournent au tas commun, s'éparpillent dans les champs, dans les chemins et, surtout si le pays est abondant en pierres, ne se distinguent en rien des autres pierres voisines. La brique, au contraire, demeure brique et saute partout aux yeux.

Les Gallo-Romains employaient deux formes de briques pour composer leurs toitures (fig. 9 et 10). Les unes plates, à rebords des deux côtés, se posant à la suite les unes des autres, les rebords se suivant, puis d'autres, courbes et se plaçant sur le joint relevé de deux briques plates qui se touchaient. La première brique se nomme *tegula*, la deuxième *imbrex*. Les maisons actuelles de nos provinces méridionales qui ont encore des couvertures analogues, mais formées seulement d'imbrex placées alternativement en dessus et en dessous, concaves et convexes, donnent un peu l'idée du travail ro-



Tuiles gallo-romaines (fig. 10).

main. Mais on ne peut les confondre avec les tuiles gallo-romaines, qui étaient de grandes dimensions.

Un mot maintenant sur les voûtes et les ouvertures des monuments de cette époque. *Elles sont toutes bâties en plein-cintre.* C'est simple comme bonjour. Cependant les portes des substructions, c'est-à-dire des sous-sols et rez-de-chaussée, étaient quelquefois tout simplement carrées comme les nôtres, c'est-à-dire formées d'une pierre en linteau, sur deux pieds-droits. Ainsi sont-elles à Jublins (Mayenne). Ainsi sont encore les constructions que nous faisons de nos jours : la porte est tantôt carrée, tantôt ronde, selon le goût ou les moyens de chacun.

Il faut bien vous souvenir, mesdames, que rien ne saute moins aux yeux — du moins dans les constructions modestes et ordinaires — que l'architecture romaine : elle est tellement la nôtre, qu'on ne la distingue qu'avec grand'peine, à moins qu'il ne s'agisse de monuments qui, outre leurs dimensions, portent un cachet extérieur par les systèmes de revêtements que nous avons décrits.

Médite donc tout cela, ma bonne Suzanne, et relis-le plus d'une fois, car tout ceci te donnera, dit mon père, la clef du *roman*, dont je parlerai dans ma prochaine lettre. ODILE.

VI. — *Odile à Suzanne.*

Il faut t'attendre, ma bonne Suzanne, à ce que nous étudiions ensemble les églises avant tous autres monuments; mon père me dit que ce sont, en général,

les moins mal conservés des témoins des siècles passés et en outre les plus répandus dans notre pays; de sorte qu'il est facile de négliger les différences peu appréciables, de manière à se former des types représentatifs des époques successives.

Tu vas faire comme oncle Saturnin :

— Qui a inventé la forme des églises?

— Tout prouve, mon cher, répondit mon père, que les premières églises chrétiennes furent imitées des basiliques qui servaient de tribunaux, de bazars, de sortes de bourses; peut-être ne furent-elles souvent pas autre chose que l'adaptation de ces monuments eux-mêmes à un nouvel usage.

— Qui le fait croire?

— La disposition même des basiliques, composées à l'intérieur de deux rangs de colonnes qui divisaient l'édifice en trois nefs d'inégale largeur. Ces colonnes furent certainement, dans le principe, des poteaux destinés à soulager des poutres de trop longue portée. La galerie centrale de la basilique, plus grande et plus haute à cause du faîtage, était occupée par les marchands, les plaideurs, etc. Les allées latérales étaient occupées par les curieux, le peuple. A l'extrémité, il y avait un hémicycle réservé aux juges, etc. Tout cela est une église romane primitive. Mettez-y seulement l'autel à la place du tribunal.

— Mais nos églises romanes sont en forme de croix tout comme les gothiques.

— Certes. Mais ce fut encore à une révolution qu'elles durent cette forme, révolution qui se fit au cinquième siècle, par l'apparition des *transepts* ou nefs coupant la basilique et formant les deux bras de la croix.

. . . Mais je fais ici une pause au carrefour de la croix, car il devient indispensable — comme le dit mon père — que je fasse aujourd'hui de l'érudition avec toi, et que je te copie ici quelques définitions élémentaires de certains termes d'architecture que je me permets de trouver passablement barbares, mais que nous devons connaître, sous peine de ne rien comprendre à nos leçons.

Je commence, et vais tâcher d'être claire comme la source que tu aimes tant au détour du bois des Rochettes...

Voute. — Je ne te ferai pas ici l'injure d'une définition. Il paraît, ma chère amie, que l'invention de la voûte fut une des plus grandes conquêtes de l'humanité et qu'il y a des voûtes très-savantes. Elles nous passeront toujours fort au-dessus de la tête..., sans méchant jeu de mots, je te prie.

Mais le *Voussoir*, sais-tu ce que c'est?

— Non.

— Eh bien! c'est toute pierre en forme de coin qui entre dans la construction d'une voûte ou d'un arc de porte, de fenêtre, etc. Tu vois cela d'ici?... On l'appelle aussi *claveau*, d'un mot latin *clavis*, qui veut dire clef. *Clef de voûte*, tu entends cela sans peine. C'est la pierre qui forme la voûte au milieu, retient l'effort et permet qu'elle se supporte. Si la clef s'écrase ou cède, tout tombe.

Voussure. — Regarde une porte voûtée : quand tu es dessous, tu vois la surface intérieure et concave de l'arc de pierre qui la forme, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! ma chère fillette, c'est l'*intrados* de cet arc. L'*extrados* est à l'opposé, au dehors, au-dessus, comme tu voudras. Maintenant cela va aller tout seul. La voussure est l'intrados décoré de figures des grands arcs qui couronnent les portes d'église. Tu vois d'ici le chapelet de statues avec leur dais sur la tête, qui entoure le portail de la cathédrale? Voussure, ma chère, voussure! Et tu te rappelleras que cela existe aussi bien dans le roman que dans le gothique, du douzième au seizième siècle.

Attends encore, tandis que nous sommes à la porte. Le *tympan*, c'est l'espace au-dessus de la voussure. Tu sais qu'il est souvent couvert de scènes, de personnages et de sujets divers.

Triforium veut dire les galeries supérieures des églises, au-dessus des bas-côtés. C'était autrefois la place des vierges et des veuves consacrées à Dieu.

Faut-il te rappeler ce qu'on appelle *travée*? Tu sais aussi bien que moi que c'est, dans une église, l'espace délimité par deux piliers, y compris chacun de ces piliers et toute la portion de l'édifice jusqu'au faîte.

L'*arcade*, c'est l'espace ménagé entre les deux piliers et surmonté de son arc; et tu n'oublieras pas que cet arc peut être tout uni ou orné d'une *archivolte*, c'est-à-dire d'un bandeau composé de moulures et de sculptures qui suit la courbure de l'arc. Il va sans dire que notre arcade peut être réelle ou simulée, soit en relief, soit en incrustation, soit en peinture.

Et tu n'oublieras pas non plus la *grande nef*, puis les nefs latérales, *bas-côtés*, ou collatéraux. S'il y a une autre nef, plus courte, qui coupe la grande et qui forme avec elle une croix, celle-là, c'est le *transept*...

Du courage, ma chère amie, nous avançons. Nous voici bientôt à la fin de ce maudit répertoire, que je te fais cependant aussi court que possible.

Il y a encore, dans l'église, l'*abside*. C'est l'extrémité d'une nef, d'un transept, de forme circulaire ou à pans, chaque pan peut former des chapelles ou *absidioles*.

Dans certaines églises, il y a un *ambon*. C'est une sorte de tribune élevée, d'où l'on faisait aux fidèles la lecture de l'épître et de l'évangile. Cela s'appelle aussi un *jubé;* tu en as vu un admirable à Saint-Etienne du Mont, à Paris. Te rappelles-tu cette arcade qui traverse la grande nef en avant du chœur? C'est cela.

Arc-doubleau. — C'est celui que tu vois en saillie sur la surface de la voûte...

Prends patience encore un moment, et j'ai fini. Cette fois, il te faut retenir un mot qui n'est plus latin, il est anglais.

Clearestory. — Cela veut dire *étage clair*. C'est la série des hautes fenêtres ou des jours d'autre disposition à la partie supérieure de l'édifice, servant à procurer une lumière plus abondante.

Je voudrais, avant de fermer ma lettre, te dire encore que le *retable* est l'ensemble de cette décoration souvent magnifique qui garnit le mur auquel est adossé l'autel et encadre celui-ci. Le *contre-retable* est le fond, le milieu même de cette décoration, dans lequel se place le plus ordinairement un tableau ou un bas-relief.

Ouf!... Tu en sais assez, ma chérie, pour avoir l'air d'une savante vis-à-vis de toutes tes amies. Mais tu as trop de bon sens pour tomber dans le travers des petits esprits qui font parade du peu qu'ils ont acquis. Garde cela pour nous deux avec autant de soin que tu me gardes, pour moi seule, ta douce et fraternelle amitié.

Odile.

Pour copie conforme :

H. de la BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

INTRODUCTION.

L'autre jour, notre rédacteur en chef m'adressa à brûle-pourpoint cette question :

— Vous ne seriez pas allé par hasard à la Nouvelle-Calédonie?

— A la Nouvelle-Calédonie? Moi! m'écriai-je. Mais, cher maître, vous oubliez à qui vous parlez. Il faut la croix et la bannière pour me décider à perdre de vue pendant quinze jours seulement l'arc de triomphe de l'Étoile et le bois de Boulogne. Vous savez bien que je n'ai jamais accompli dans ma vie, déjà longue, que deux voyages dignes de ce nom : l'un autour de ma chambre, l'autre autour de l'Exposition universelle de 1867; et tous les deux pour le service du *Musée des Familles*.

— Vous avez fait aussi, en 1863, un tour à l'île de France, et même vous vous étiez engagé alors à nous donner une série d'études sur les colonies françaises.

— Croyez-vous? dis-je en baissant la tête. C'est possible. Mais pourquoi voulez-vous que j'aie fait depuis un voyage à la Nouvelle-Calédonie plutôt qu'à la Réunion, à la Guadeloupe, à la Martinique ou à Pondichéry?

— Je vais vous le dire. On s'occupe beaucoup en ce moment de la Nouvelle-Calédonie, où il est question d'envoyer quelques-uns de ces messieurs de la Commune essayer, si bon leur semble, parmi les anthropophages, l'application de leurs systèmes socialistes. Plusieurs de nos abonnés m'ont fait l'honneur de m'écrire pour me demander de leur donner quelques détails sur l'histoire et sur l'état actuel de cette île, sur les mœurs de ses habitants, ses productions, son climat, etc. Je leur ai répondu qu'un de nos collaborateurs était allé précisément sur les lieux mêmes écrire le récit véridique d'un voyage d'exploration dans cette lointaine contrée, et que nous le publierions très-prochainement, avec des gravures exécutées d'après des photographies rapportées de là-bas tout exprès pour le *Musée des Familles*.

— Eh bien! cher maître, permettez-moi de vous dire que vous ne manquez pas d'un certain... Par respect pour vos cheveux blancs, je retiens le mot prêt à s'échapper de mes lèvres.

— Je le devine, sans m'en offenser. J'avoue que ma promesse était passablement audacieuse et imprudente. Mais telle je l'ai faite, telle il faut bien la tenir, et pour cela je compte sur vous.

— Maître, m'écriai-je, votre confiance me touche, et je saurai la justifier. La vérité est que je ne suis jamais allé dans la Nouvelle-Calédonie, pas plus que dans l'ancienne — s'il y en a une, ce que je ne sais pas au juste. Mais puisqu'il s'agit de tenir un engagement pris par vous envers les lecteurs du *Musée des Familles*, tout me devient possible. Je pars.

— Vous partez? Quand cela?

— Demain, aujourd'hui même si je puis.

— Et vous serez de retour?

— Dans une quinzaine de jours.

— Mais, malheureux, vous voulez plaisanter, et ce n'est pas le moment. Vous ne savez donc pas que d'ici à la Nouvelle-Calédonie il y a plus de quatre mille lieues; que dans les meilleures conditions, et à supposer que vous ne perdiez pas de temps en route, il ne faut pas moins de deux mois pour accomplir ce voyage? Comptez. Deux mois pour aller, autant pour revenir; un mois pour visiter l'île, qui est grande — car elle est très-grande cette île, ne vous y trompez pas — cela fait cinq mois au plus bas mot.

— Que cela ne vous inquiète pas, cher directeur. Dans quinze jours, vous dis-je, je vous apporterai les premiers feuillets de ma relation.

— Et des photographies?

— Et des photographies.

— Des vraies? — Songez que je les ai promises telles, et que nous ne trompons jamais nos abonnés.

— A qui le dites-vous! Soyez donc sans inquiétude; vous aurez des photographies authentiques, représentant des types et des sites du pays pris sur le fait, au grand soleil des tropiques. C'est bien là ce que vous me demandez?

— Assurément. Mais comment vous y prendrez-vous?...

— C'est mon affaire, vous dis-je. Adieu, et à quinzaine. Je n'ai pas un instant à perdre.

— Au revoir donc; bon voyage et bon retour. Dieu vous garde des naufrages — et de l'appétit des cannibales.

Quinze jours après je reparaissais au bureau du *Musée des Familles*, une liasse de papiers sous le bras.

— Quoi! déjà vous! s'écria notre directeur. En vérité, je n'y comptais pas. Vous n'êtes point parti?

— Parti ou non, me voici de retour. Tenez, ajoutai-je en déliant mon paquet et en étalant sous les yeux du maître ébahi quatre ou cinq photographies; que vous semble de ceci?

— Parfait! parfait! s'écria-t-il. Je vais envoyer cela tout de suite à la gravure. Et votre relation?... Donnez vite — ou plutôt non. Lisez-moi cela; voulez-vous?

— Avec plaisir. Vous m'aiderez à la compléter et à la modifier au besoin — dans la forme, s'entend; car pour ce qui est du fond, je n'y pourrais rien changer sans en altérer la rigoureuse exactitude.

— Soit. Mais d'abord, dites-moi donc à l'aide de quel talisman, sur quelle monture ailée, vous avez pu vous transporter ainsi à l'autre bout du monde et visiter en si peu de jours le pays dont vous m'apportez la description?

— Je vous dirai cela plus tard, si vous êtes satisfait de mon travail.

— Comme il vous plaira.

Nous nous enfermâmes dans son cabinet, et lorsque nous y fûmes convenablement installés :

— Maintenant que nous sommes seuls, lui dis-je, je dois vous avouer que le miracle n'est pas aussi complet que je vous l'ai laissé croire. Malgré la rapidité vertigineuse de mon hippogriffe; malgré l'obligeance extrême des esprits qui m'ont servi de *ciceroni*, les papiers que voici ne forment pas une relation bonne à

être livrée au public. Ce ne sont, à proprement parler, que des notes.

Notre directeur, à cette révélation, ne put s'empêcher de manifester son désappointement par une légère grimace.

— Des notes, des notes, dit-il, c'est quelque chose, sans doute ; mais pour les transformer en *copie*, il va vous falloir encore du temps, et nous sommes à la dernière limite.

— Voici, repris-je, ce que je vous propose. Je vais, séance tenante, en me servant de ces notes, vous raconter mon voyage, ou plutôt nous allons en causer. Je consignerai au courant de la plume vos remarques et vos questions ; je corrigerai et compléterai, tout en le lisant, cet informe dossier. Le soir même nous enverrons le tout à l'imprimerie, et il suffira d'une révision des épreuves pour que ma relation ait une tournure présentable.

— Je ne vois, en effet, dit-il, pas d'autre moyen de sortir d'embarras. Voici une plume et de l'encre ; mettons-nous à la besogne. Voyons votre début.

— Mon début, repris-je, c'est naturellement mon départ — à moins que nous ne commencions par une introduction historique...

— Non, non, c'est trop solennel. L'histoire viendra plus tard ; nous trouverons bien moyen de l'intercaler

Port-Saïd, d'après une gravure du *Tour du Monde*. Dessin de A. de Bar.

quelque part sous forme de digression ; n'oubliez pas que le lecteur voyage avec vous et qu'il est pressé de partir, de changer de place, de voir du pays.

— C'est vrai, partons donc. Nous prenons le train pour Marseille. Faut-il parler de la Cannebière, du Prado, du port de la Joliette ?

— Inutile, inutile ; on connaît tout cela.

— Très-bien. D'ailleurs, je n'ai rien vu à Marseille. Arrivé le soir par le chemin de fer, je m'embarquais dès le lendemain matin sur le paquebot-poste qui fait le service de la malle des Indes et qui se rend à Ceylan par Suez.

— A la bonne heure ! Quel jour êtes-vous parti ?

— Cela vous intéresse ?

— Sans doute, ne fût-ce que pour savoir combien de temps il vous a fallu pour arriver à destination.

— Eh bien ! mettons que je suis parti le 15 janvier.

— Bon. Vous voici en mer. Racontez votre voyage et tâchez d'être intéressant.

— Je vais faire de mon mieux.

I

— Vous n'éprouvez pas, je pense, le besoin d'entendre parler, pour la mille et unième fois, des flots

bleus de la Méditerranée, ni de savoir si le temps était bon ou mauvais. Sachez donc que nous arrivâmes à Malte après deux jours de navigation, et cinq jours après à Port-Saïd, où notre steamer s'arrêta tout juste le temps nécessaire pour débarquer une partie de ses dépêches, de ses colis et de ses voyageurs. Puis nous nous engageâmes à petite vapeur dans le fameux canal creusé par M. de Lesseps, et qui avait été inauguré deux mois auparavant. Vous avez vu à l'Exposition de 1867 le panorama de l'isthme, et vous savez que rien n'est moins pittoresque et moins varié. Encore une description dont je puis me dispenser. Nous voici à Suez. Nous entrons dans la mer Rouge, qui, comme vous le savez aussi, n'est pas plus rouge qu'une autre, si ce n'est peut-être en certains endroits, où abonde, dit-on, une conferve filamenteuse et couleur de pourpre, appelée *trichodesmium erythræum*. J'ai lu cela quelque part, mais je ne l'ai point vu. J'ai lu aussi, je ne sais plus où, que certain voyageur gascon — d'autres disent normand — affirmait que si la mer Rouge n'est plus rouge de nos jours, elle l'avait été autrefois, grâce à la multitude de crevettes et de homards dont elle était peuplée. (Vous savez, du reste, qu'un de mes confrères n'a pas *rougi* d'imprimer en toutes lettres,

Les rochers d'Aden, d'après une gravure du *Tour du monde*. Dessin de A. de Bar.

dans un très-gros livre destiné à instruire la jeunesse, que la mer Vermeille est colorée en rose par une prodigieuse quantité de crevettes.) Comme on faisait observer au Gascon — ou au Normand — de mon histoire que les crustacés ne sont rouges que quand ils sont cuits :

— Je le sais bien, répondit-il sans se déconcerter ; mais il fait si chaud dans ces parages !

Le fait est que la mer Rouge est renommée pour la température plus que tropicale qui y règne en été, et qui atteint alors une intensité capable de cuire les poissons et autres bestioles assez imprudentes pour quitter leurs abris sous-marins et venir en plein midi s'exposer à l'ardeur du soleil. Tous ceux qui ont fait pendant la saison chaude la traversée de Suez à Aden en ont conservé le même souvenir... *cuisant*. Ce n'est donc pas sans raison que j'avais choisi pour entreprendre mon voyage le plein cœur de l'hiver. Dans cette saison, la navigation de la mer Rouge n'est pas seulement supportable, c'est presque une partie de plaisir. Les paquebots anglais sont parfaitement aménagés et approvisionnés : on y trouve bonne compagnie et bonne table. La faible partie de la journée qu'on ne passe pas à table est agréablement remplie par la musique, la conversation,

et même la danse. Quant à moi, je mange peu, je ne bois guère et je ne danse pas du tout; mais je regarde danser les jeunes gens; je cause volontiers à table comme ailleurs; j'adore la musique et je fume beaucoup. C'est la nuit qui, en mer, laisse le plus à désirer. On étouffe dans les cabines et l'on dort très-mal dans les *cadres* du bord. On a bien, sous le beau ciel des tropiques, la ressource de coucher en plein air; mais, pour un Parisien habitué à se prélasser sur une pile de matelas supportés par un sommier élastique, une *galette* posée sur des planches manque de moelleux; sans compter que, dès quatre ou cinq heures du matin, il faut enlever sa couchette et déguerpir au plus vite si l'on ne veut pas être douché par les seaux d'eau destinés à la toilette du navire.

Avant d'arriver à Aden, on rase la petite île de Périm, dont les Anglais prirent possession, si je ne me trompe, en 1857. Ils s'étaient emparés de même et sans plus de façon de la ville et du port d'Aden en 1839, alors que la fameuse question d'Orient menaçait de bouleverser l'Europe; et ils ont si bien garni ces deux points de murailles crénelées et de canons, que personne ne peut désormais entrer dans la mer Rouge ou en sortir de ce côté sans leur permission. Périm est un îlot peu élevé, mais qui par sa position commande absolument le détroit de Bab-el-Mandeb. Quant à Aden, c'est un autre Gibraltar, une presqu'île dont la plus grande largeur est d'environ quatre mille cinq cents mètres, entièrement formée d'un massif de montagnes abruptes, dont la plus haute, le *djebel Schamschan*, s'élève à cinq cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Un isthme, qui n'est qu'un ensablement de trois cents mètres de large, la relie au continent. La ville est bâtie au nord-est, dans une dépression de terrain qui n'est autre chose que le cratère d'un ancien volcan. De ce côté se trouve le petit port, qui ne reçoit que des navires d'un faible tonnage. Le grand port, appelé *Bander-Touwayi* par les Arabes et *Steam-Point* par les Anglais, peut abriter toute une flotte de vaisseaux de premier rang. C'est dans ce dernier que viennent mouiller tous les steamers faisant le service de l'Inde, de l'archipel indien et de l'Australie. Celui sur lequel je me trouvais était une de ces immenses et somptueuses hôtelleries flottantes qui transportent d'un bout du monde à l'autre des centaines de personnes : officiers, agents diplomatiques, gens d'affaires et de commerce, jeunes filles à marier, que sais-je? C'était, bien entendu, un bâtiment anglais; on ne voit guère sur l'océan Indien flotter d'autre pavillon que celui de la Grande-Bretagne. Quelquefois on reconnaît le beau pavillon étoilé des Etats-Unis. Quant à nos trois couleurs, elles ne brillent en général que par leur absence.

Les passagers à bord étaient assez nombreux, et presque tous étaient Anglais. Il y avait là des familles entières qui semblaient aussi à l'aise, aussi *chez elles* à bord du paquebot qu'elles l'eussent été dans leur maison d'Oxford-street, du Strand ou de Piccadilly. Je n'ai point d'antipathie contre la nation anglaise. Je ne lui garde pas rancune pour la guerre qu'elle nous a faite il y a cinq cents ans, ni même il y a soixante ans. Je tiens que l'on peut être bon patriote sans se montrer injuste envers des voisins qui ont cessé depuis longtemps d'être pour nous des ennemis. J'oserai ajouter qu'il est bien difficile de mettre le pied hors du territoire français et de courir un peu le monde sans reconnaître, si l'on n'est trop entiché de vanité nationale, la supériorité qu'ils ont sur nous à beaucoup d'égards. On ne peut surtout s'empêcher d'admirer la prodigieuse faculté d'expansion et d'assimilation, l'audace calme et réfléchie, l'indomptable activité qui leur ont donné l'empire des mers. En portant en tous lieux leur industrie et leur commerce, ils y ont porté du même coup la civilisation...

Ici notre directeur crut devoir m'interrompre.

— Un peu longue, me dit-il, votre digression politico-économique à la gloire de l'Angleterre, et peut-être même un peu hors de propos.

— Vous allez voir bientôt, lui répondis-je, qu'elle est tout à fait en situation. Déjà vous avez dû, en suivant mon itinéraire, être frappé de ceci : j'arrive à Marseille; j'y cherche un bateau pour me transporter en Orient; je trouve un paquebot anglais; me voilà parti. Notre première escale, Malte, est une possession anglaise. A Port-Saïd et à Suez, je trouve, il est vrai, une œuvre française, mais dont jusqu'ici les Anglais profitent beaucoup plus que nous. Je touche à Périm, forteresse anglaise; à Aden, station anglaise. Là je ne vois que des navires anglais; celui que j'ai pris à Marseille va me conduire à Ceylan, possession anglaise, et de là à King-George's-Sound, à Melbourne et à Sidney, toujours des possessions anglaises; et lorsque j'arriverai au but de mon voyage, lorsqu'enfin je mettrai le pied sur une île française, qu'y trouverai-je? Des Anglais. Et pour me faire entendre des naturels de cette île, je serai obligé de leur parler anglais. Eh bien, cher maître, vous direz ce que vous voudrez, mais ça ne prouve pas que nous soyons, comme nous en avons la sotte prétention, le premier peuple du monde.

— Hélas! j'en conviens, mais revenons à votre voyage. Où étiez-vous?

— J'étais à bord du steamer *Britannia*, en route pour Ceylan, et j'y étais, je le répète, en compagnie de gens qui ne parlaient qu'anglais; et bien que j'entende et que je parle un peu leur langue, je n'étais pas sans éprouver au milieu d'eux un certain malaise, où l'humiliation de ne voir mon pays représenté là que par ma chétive personne était assurément pour quelque chose. Je me promenais mélancoliquement sur le pont en fumant ma pipe — on fume beaucoup en mer, et l'on n'y fume guère que la pipe; c'est plus commode et aussi plus économique que le cigare — je me promenais donc en fumant et en songeant, lorsqu'un *gentleman* qui s'était embarqué à Aden, et avec lequel j'avais déjà échangé quelques mots d'anglais, s'approcha de moi et me dit dans le plus pur idiome du boulevard des Italiens :

— Monsieur, vous êtes Français, moi aussi. Je crois même pouvoir conjecturer, d'après la façon dont vous prononcez l'anglais, que vous êtes Parisien; je le suis également. Voulez-vous me permettre de vous serrer la main et de faire votre connaissance?

Je me serais volontiers jeté dans les bras de ce cher compatriote. Je ne me sentais pas de joie et la musique la plus délicieuse n'eût pas chatouillé mon oreille aussi agréablement que cette simple phrase de politesse vraiment française. Je répondis à ses avances, comme vous pouvez le penser, avec une effusion bien sentie. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une physionomie ouverte et intelligente, de manières distinguées; de plus, ainsi que j'en pus juger bientôt, résolu, persévérant, réfléchi, et ayant acquis par lui-même, en outre de l'instruction uniforme que nous

puisons tous indistinctement à la gamelle universitaire, des connaissances positives et, comme on dit, pratiques, que la plupart de nos compatriotes trouvent généralement plus commode de dédaigner que d'acquérir. Lorsque je lui eus fait connaître mon nom, il voulut bien me dire que je ne lui étais pas inconnu et me citer, comme les ayant lus, quelques-uns de mes ouvrages. Jugez un peu quelle satisfaction pour un écrivain de rencontrer à deux mille lieues de son pays un lecteur et, si j'ose ainsi dire, un ami intellectuel!

A mon tour, je lui demandai à qui j'avais le plaisir de parler.

Il se nommait André Marchand et voyageait avec sa femme, son beau-frère — un jeune homme de dix-huit ans — et un ingénieur. Je réclamai l'honneur, qui me fut aussitôt et gracieusement accordé, d'être présenté à Mme Marchand, et je lui exprimai de mon mieux combien j'admirais le courage, si rare chez nos Françaises, qu'elle avait de suivre ainsi son mari au bout du monde.

— Ce n'est pas la première fois, me répondit-elle simplement, et j'espère que ce ne sera pas la dernière. Mon mari et moi nous ne nous quittons point.

Elle me présenta à son tour son frère Georges et leur autre compagnon, M. Cardoso. On se mit à causer comme d'anciens amis.

Cependant je n'avais pas encore osé demander à M. Marchand où il allait. Je craignais d'apprendre qu'il me faudrait le quitter en route. Ce fut lui qui me posa le premier cette question, et quand il sut que j'allais à la Nouvelle-Calédonie :

— Nous aurons donc, dit-il, le plaisir de vous offrir l'hospitalité à Nouméa.

— Quoi! m'écriai-je, vous habitez ce pays?

— Nous ne l'habitons pas encore précisément, me répondit-il, mais nous espérons nous y fixer dans peu de temps, si je réussis à mener à bonne fin l'entreprise dont la direction m'est confiée.

J'appris alors qu'il était directeur d'une société constituée sous le nom de *Compagnie de la Nouvelle-Calédonie*, au capital de dix millions, et qui se propose de fonder et d'exploiter, à la Nouvelle-Calédonie et dans ses dépendances, des établissements agricoles, des usines pour la fabrication du sucre; de se livrer à des opérations de banque, d'exploiter des mines, de créer un service postal, d'exécuter divers travaux d'utilité publique propres à favoriser le mouvement industriel et commercial; en un mot, de donner à la colonisation de l'île une impulsion qui, il faut bien le dire, a totalement fait défaut jusqu'à présent. Provisoirement, la Société s'occupe uniquement d'étudier les ressources du pays et d'obtenir du gouvernement de la métropole des concessions et des traités qui lui permettent de se mettre à l'œuvre sans avoir à redouter les obstacles et les tracasseries que l'administration militaire ne manque pas de semer libéralement devant les pas des *pékins* qui essayent de faire dans nos colonies quoi que ce soit d'utile, surtout si ces pékins sont des Français. M. Marchand, comme directeur de la compagnie et chef de la mission d'exploration, avait déjà fait un premier voyage et consacré plusieurs mois à visiter non-seulement la grande-terre, c'est-à-dire la Nouvelle-Calédonie proprement dite, mais aussi les terres voisines. Il pouvait déjà se vanter de connaître fort bien tout l'archipel; mais il s'y rendait une seconde fois pour le mieux connaître encore, rentrer ensuite en France et prendre avec ses associés les dernières dispositions, à la suite desquelles il doit, s'il y a lieu, retourner à la Nouvelle-Calédonie avec un nombreux personnel, prendre possession des domaines qui auront été concédés, et commencer l'œuvre de la colonisation.

La rencontre de M. André Marchand était pour moi une bonne fortune que je n'aurais jamais osé espérer. En attendant qu'il me servît de guide dans ma trop rapide promenade à travers nos possessions néo-calédoniennes, je ne me fis faute de mettre largement à profit les loisirs de la traversée pour le questionner et prendre force notes; si bien qu'avant d'atterrir à Nouméa, je connaissais déjà presque aussi bien que lui les contrées que j'allais visiter.

Le 17 février, nous touchions à Pointe-de-Galles, qui est le port le plus méridional de l'île de Ceylan. Je ne fis qu'entrevoir cette île merveilleuse, qui, de quelque côté qu'on l'aborde, offre aux regards un panorama dont la grâce et la magnificence défient toute description. Les poëtes orientaux l'ont appelée « l'île des bijoux, la terre des jacinthes et des rubis, une perle au front de l'Inde ».

C'est à peu de distance au sud de Ceylan que l'on *passe la ligne*, c'est-à-dire que l'on franchit la limite idéale qui sépare l'hémisphère boréal de l'hémisphère austral. Inutile de dire que rien de particulier n'avertit le voyageur de ce moment solennel.

De Pointe-de-Galles à King-George's Sound, sur la pointe sud-ouest du continent australien, il n'y a point d'escale. C'est une traversée d'une quinzaine de jours, assez pénible pour les marins et peu agréable pour les passagers. La zone équatoriale, en effet, est celle du grand anneau de nuages orageux que les Anglais désignent sous le nom de *cloud ring*.

Sous cet épais et humide manteau d'où partent des torrents de pluie et d'incessantes décharges électriques, l'air se refroidit, la mer se hérisse de petites lames courtes qui se heurtent en tous sens et fatiguent beaucoup le navire.

Nous eûmes une relâche de vingt-quatre heures à King-George's Sound, ville neuve et non encore achevée, qui s'épanouit gaiement dans le voisinage d'un pénitencier et d'un grand dépôt de charbon.

Non loin de là, dans la baie, se trouve une île désignée sous le nom d'*île aux Lapins*, parce qu'en effet elle est presque exclusivement peuplée de ces rongeurs, descendants sans doute d'individus importés autrefois d'Europe par des navigateurs.

Cette population lapine ne peut, en dépit de sa fécondité proverbiale, tarder à disparaître, car une partie de plaisir pour les passagers et même les officiers de tous les navires qui viennent mouiller dans la baie consiste à débarquer en nombre dans cette île pour y faire un carnage de ses inoffensifs habitants. Les jeunes gens du bord et même quelques hommes d'un âge plus mûr ne manquèrent pas d'organiser une expédition dans l'île aux Lapins, et ils en revinrent chargés de véritables grappes de ces animaux.

ARTHUR MANGIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CONTES POUR LES GRANDS ET LES PETITS ENFANTS.

LES ANCÊTRES DU PETIT-POUCET (1).

II. — TOM POUCE OU LE PETIT-POUCET CHEZ LES ANGLAIS.

L'Angleterre aurait tort d'être jalouse de la Grèce : aux aventures de Pépéri, dont le souvenir mérite d'être transmis à la postérité, elle peut opposer sans désavantage les hauts faits de l'illustre Tom Pouce (2), qui fut

A la fontaine Merlin. Dessin de E. Morin.

le favori du roi Arthur et le plus accompli des chevaliers de la Table ronde. Les renseignements ne manquent pas à qui veut écrire son histoire ; car on ne saurait trouver de personnage plus populaire dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes.

Les premières villes de la Grande-Bretagne, ainsi

La danse des Elfes. Dessin de E. Morin.

que les moindres villages, répètent à l'envi l'éloge de Tom Pouce, et les siècles n'ont fait qu'accroître, en la perpétuant, une renommée si solide. Aussi des érudits se sont-ils demandé si ce chevalier, dont la gloire a traversé les âges, appartenait uniquement au domaine de la fantaisie, ou s'il ne fallait pas plutôt voir en lui un guerrier de petite taille, célèbre autrefois par ses exploits, et transformé peu à peu par la légende en un être surnaturel. A notre avis, ce n'est pas l'histoire qui peut nous éclairer sur la véritable origine et l'existence de Tom Pouce. Il est pour ainsi dire sorti tout armé de l'imagination populaire dans ces pays du Nord, où la poésie « a libre carrière pour créer tout un monde fantastique, pour transformer en elfes, en nains, en ondins la moindre apparence bizarre, le moindre jeu d'ombre et de lumière, la plus légère vapeur à la surface du lac ».

Tom Pouce est bien de la famille des Elfes, de ces petits génies qui président aux bois, aux fleuves, aux montagnes, et que Shakspeare a évoqués dans *le Songe d'une nuit d'été ;* ce qui distingue en effet les compagnons d'Ariel, c'est la petitesse de leur taille. Grands à peine comme le pouce, ils sont tellement légers et

Tom Pouce et les écoliers. Dessin de E. Morin.

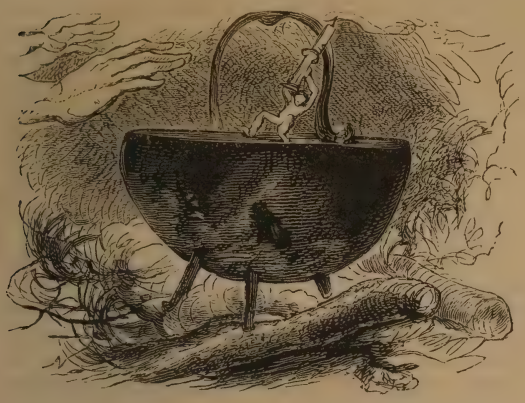
délicats, qu'ils peuvent marcher sur une goutte de rosée sans la déformer. Ils se métamorphosent à leur gré, et prennent souvent la figure des mortels. Ils échappent à tous les regards ; nul homme ne les aperçoit s'il ne s'est emparé du bonnet conique qui couvre leur tête et les dérobe aux curieux. Insaisissables, doués d'une habileté et d'une souplesse merveilleuses, ils forgent des lames si fines qu'un cheveu de femme, s'il tombe sur le tranchant, est coupé en deux ; ils construisent des vaisseaux, font naître des coursiers plus rapides que le vent. Leurs boucliers sont impénétrables et rien ne résiste à la force de leurs épées.

Le pouvoir de Tom Pouce ne va pas jusque-là ; mais il a, comme les Elfes ses frères, le don d'être invisible grâce à sa petite taille, et la forme de son corps n'a rien de substantiel. La reine des fées tient à honneur d'être sa marraine ; elle veille sur lui avec amour, et, lorsque la mort le ravit au roi Arthur, elle vient en pleurant recueillir ses restes pour les emporter au séjour de la jeunesse immortelle. Ce vaillant petit héros

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.
(2) En anglais, *Tom Thumb*.

rentre à sa dernière heure dans le monde enchanté des gnomes, et prend place en la mémoire des hommes à côté de la reine Mab et du poétique Ariel.

Du reste, que le récit de ses exploits soit historique ou fabuleux, Tom Pouce n'en mérite pas moins à tous égards d'occuper notre attention. L'Angleterre le met avec raison au nombre de ses *grands* hommes ; un ancien poëme a consacré son souvenir, et nous ne pou-



Tom Pouce tombant dans la marmite. Dessin de E. Morin.

vions, sans encourir de justes reproches, omettre un des ancêtres les plus originaux et les plus intéressants de la mignonne créature immortalisée par Perrault.

Tom Pouce, ce valeureux chevalier qu'attendait une destinée si brillante, eut des parents d'une humble condition. Son père était un simple laboureur et sa mère trayait les vaches. Ces braves gens, qui étaient arrivés à un âge avancé sans avoir d'enfant, désiraient

Tom Pouce et le boudin. Dessin de E. Morin.

ardemment un fils. Le mari, cédant aux instances de sa femme, prit le parti de se rendre à la forêt de Bréchéliant, où les fées apparaissaient auprès d'une ancienne fontaine. C'était là que le célèbre Merlin, après avoir rempli le monde du bruit de son nom, était retenu sous un buisson d'aubépines par un charme de Viviane, à laquelle il avait révélé les secrets de son art. Le bonhomme résolut de s'adresser à lui ; il avait pleine confiance dans le pouvoir de l'enchanteur qui avait assuré la gloire du roi Arthur et commandait en maître aux éléments.

— Je voudrais, dit le laboureur en s'approchant du buisson, avoir un fils qui naquît immédiatement, dût-il n'être pas plus haut que mon pouce.

A ces mots, l'eau de la fontaine se mit à bouillonner ; des êtres difformes, des animaux monstrueux passèrent et disparurent en un instant. Merlin épuisa toutes les ressources de la magie avant de se montrer sous la forme humaine, se métamorphosa de mille manières, en feu, en eau, en bête féroce, comme autrefois Protée, et revint enfin à son état naturel.

— Qui t'a rendu assez hardi, demanda-t-il au pauvre homme pâle et tremblant, pour pénétrer dans cette forêt ? que veux-tu de moi ?

— Vous le savez ; qui pourrait vous rien cacher ? Je viens apprendre de vous, qui lisez dans l'avenir, si je puis espérer d'avoir un fils.

Après quelques minutes de silence et de réflexion, l'enchanteur répondit :

— Oui, ton vœu sera exaucé ; rentre chez toi ; avant une heure, l'enfant que tu as si longtemps attendu te sera donné. Je te préviens seulement qu'il n'aura ni sang ni os ; on l'entendra parler, mais on ne le verra pas ; son corps sera insaisissable. Il pourra ainsi aller

Tom Pouce et les aigles. Dessin de E. Morin.

et venir, sans être vu, où bon lui semblera. Va, tu seras content de moi.

Le bonhomme, ravi de la prédiction, reprit, sans plus tarder, le chemin de son logis. Comme il arrivait près d'une clairière, un bourdonnement qui lui semblait produit par une troupe de sauterelles éveilla son attention et piqua sa curiosité. Il ne put d'abord rien distinguer ; mais au même instant quatre petits génies invisibles, qui jouaient à ses côtés, jetèrent leurs bonnets en l'air, et l'un d'eux, en tombant sur sa tête, lui dessilla les yeux. Il vit alors les Elfes dansant autour de leur reine, qu'entourait un cercle brillant des couleurs de l'arc-en-ciel. Ils voltigeaient avec légèreté et chantaient d'une voix mélodieuse :

« Sous la lune, qui est supérieur à nous, Elfes agiles ? Nous nous mirons dans la rosée de la prairie qu'éclairent les étoiles. Nous dansons sur la mousse du ruisseau, nous nous berçons sur les germes naissants et nous dormons dans le calice des fleurs. »

Les gentils lutins n'ont pas plus tôt aperçu l'indiscret témoin de leurs jeux qu'ils courent à lui et le forcent, en dépit de sa résistance, à danser avec eux. La

ronde magique commence par s'agiter avec grâce, puis elle accélère le pas, redouble bientôt de vitesse, tourne sans relâche, bondit, et l'infortuné laboureur serait tombé épuisé si la reine des Elfes, touchée de son martyre, ne l'avait pris par la main pour le conduire jusqu'à la lisière de la forêt.

Notre homme, rendu à la liberté, revint chez lui aussi promptement que le lui permirent ses jambes quelque peu fatiguées.

— Bonne nouvelle ! dit-il en entrant à sa femme, qui l'attendait avec impatience. Le redoutable Merlin, dont les prophéties sont infaillibles, m'a prédit que nous aurions un fils en moins d'une heure.

— Nous ne l'avons pas encore, répondit l'épouse incrédule. L'enchanteur a peut-être voulu se moquer de toi.

— Prends-garde ! s'il t'entendait, il pourrait bien te punir d'avoir douté de lui. Quant à moi, j'ai foi en sa parole. D'ailleurs, je ne retournerais pas dans la forêt pour tout l'or du monde. Si tu savais ce qui m'est arrivé !... Figure-toi que j'ai été surpris par une bande de malins génies qui m'ont contraint à entrer dans leur ronde et m'ont fait danser, sauter, voltiger sans pitié. Un tour de plus, et j'étais mort.

Il finissait à peine, que la porte de la chaumière s'ouvrit d'elle-même; un rayon de soleil pénétra à l'intérieur, et une voix légère comme un souffle dit alors :

— Ne craignez rien. Je suis le fils que l'enchanteur Merlin vous a promis.

Grande fut, on le comprend, la surprise des deux époux. Ils regardèrent de tous côtés, et découvrirent à leurs pieds une créature si petite, qu'elle était presque imperceptible. Cet enfant, ou plutôt cet atome, devint en quelques minutes aussi grand que le pouce de son père; mais là s'arrêta sa croissance : ce qui donna à ses parents l'idée de l'appeler Tom Pouce.

La reine des fées vint assister à son baptême, sur un char traîné par des papillons, avec un cortége de gracieux génies aux figures aériennes et séduisantes; elle étendit sa baguette d'or sur la tête de son cher protégé, lui assura l'esprit et la bravoure, et n'eut garde de le quitter sans lui laisser un gage de son affection. Tom Pouce dut à la munificence de sa marraine les vêtements les plus beaux que l'on puisse imaginer : ils étaient faits de façon à défier l'injure du temps et à rester après de longues années aussi solides qu'au premier jour.

Son chapeau était une feuille de chêne; sa chemise, une toile d'araignée tissée avec tant d'habileté, qu'elle s'adaptait merveilleusement à son petit corps. Le duvet d'un chardon avait fourni l'étoffe de son pourpoint; ses bas étaient taillés dans une pelure de pêche, et ses souliers dans une peau de souris tannée avec un art infini; quant à ses jarretières, c'étaient deux cils arrachés aux paupières de sa mère.

Dès que Tom Pouce se vit si galamment habillé, il mourut d'envie de se montrer aux enfants du voisinage pour recevoir leurs compliments. Il rencontra, chemin faisant, une troupe de joyeux écoliers qui jouaient avec des épingles et des noyaux de cerises. Tom Pouce se mit de la partie et eut bientôt perdu tout ce qu'il possédait; mais il sut à propos renouveler sa provision en se glissant le plus adroitement du monde dans les sacs de ses camarades, où il puisait à son aise. Par malheur un des écoliers, plus avisé, s'aperçut du manége, et, rabattant tout à coup le couvercle de la boîte où il serrait ses enjeux, retint le petit espiègle captif pendant une heure.

Tom Pouce, accueilli à sa sortie de prison par les rires moqueurs de la bande, jura de se venger. A quelque temps de là, il prit des pots et des verres qu'il suspendit en plein soleil, puis il attendit patiemment que ses camarades vinssent, en quittant l'école, s'amuser dans la rue. Ce qu'il avait prévu arriva : les gamins ne purent résister au désir de briser le tout en mille pièces, et furent, pour ce méfait, fouettés d'importance. Ce fut au tour de Tom Pouce de les railler et de rire de tout son cœur. Mais sa mère, pour éviter semblable aventure à l'avenir et le soustraire à la rancune des écoliers, le força à demeurer auprès d'elle à la maison.

Un jour de Noël, son père ayant tué un porc en signe de réjouissance, Tom Pouce prit un vif plaisir à voir préparer les boudins; et, pour empêcher que la moindre parcelle ne s'en répandît dans le feu, il s'assit sur le bord de la chaudière en tenant la chandelle. Eh bien, savez-vous ce qu'il advint? Tom Pouce tomba tête baissée dans le sang et dans la pâte; il y fut si bien perdu et noyé, que sa mère ne put le retrouver. Après avoir cherché longtemps en vain, la bonne femme se remit au travail, et jeta son fils dans un boudin, avec du gras haché menu.

A peine lancé dans la chaudière, ce boudin, qui était des plus volumineux, fit jaillir au dehors tout ce qu'elle contenait avec la force d'un vent impétueux. Il dansait et bondissait en tous sens dans l'eau bouillante; on eût dit le diable en personne. La frayeur de la mère fut si grande, qu'elle retira au plus vite le boudin ensorcelé et le donna à un chaudronnier qui passait devant la porte. Celui-ci, ravi du présent, le fourre aussitôt dans son sac, puis poursuit gaiement sa route. Il arrive près d'une barrière, à l'entrée d'un bois, veut la franchir d'un seul bond; mais, crac! la courroie se rompt, et voilà le sac à terre.

— Allons ! saute, vieux drôle ! crie alors Tom Pouce, qui sort du boudin entr'ouvert, et se pend à son dos.

Le chaudronnier, éperdu, croit avoir quelque démon à ses trousses; il laisse là son trésor et s'enfuit à toutes jambes; on dit même qu'il court encore. Tom Pouce, qui se souciait peu de le suivre, avait eu soin de glisser doucement le long de son corps et s'était dirigé d'un pas plus calme vers la demeure de ses parents. Je n'ai pas besoin d'ajouter combien ils furent heureux d'embrasser leur fils, qu'ils pensaient ne plus revoir; ils le comblèrent de caresses, et le petit bonhomme resta une année entière auprès d'eux sans être exposé à de nouveaux dangers.

Ici se place une aventure qui fait de Tom Pouce le compagnon d'infortune de Pépéri. Je connais trop mes devoirs d'historien pour la passer sous silence; mais je me garderai d'y insister, afin d'éviter les redites.

Sa mère, qui craignait toujours de le perdre, l'avait attaché avec un fil à un chardon, pendant qu'elle trayait ses vaches; une d'elles, en s'écartant du troupeau, mangea la plante et l'enfant. Un instant après la femme appelle son fils; pas de réponse. Jugez de son désespoir.

— Où es-tu, Tom? dit-elle d'une voix lamentable. Tom, où es-tu?

— Je suis dans le ventre de la vache brune, finit par répondre le malin filleul de la reine des fées.

Sur ce, il se démène de telle sorte que l'animal

épouvanté est bientôt obligé de laisser partir cet hôte importun par la route que Pépéri avait suivie pour sortir du corps du loup.

La bonne femme, remise à grand'peine de son émotion, résolut de ne plus abandonner son fils, et le plaça, par mesure de sécurité, dans la poche de son tablier. Mais que peuvent les soins vigilants d'une mère contre la destinée?

Au temps des semailles, le père de Tom Pouce eut la malheureuse idée de l'emmener avec lui, afin de l'initier aux travaux des champs. Hélas! Tom se perdit à moitié chemin et disparut dans un sillon récemment ensemencé. Pendant qu'il faisait de vains efforts pour se hisser hors du précipice, un aigle l'aperçut, le prit pour une souris, et, fondant sur lui, l'emporta dans son bec. Gulliver fut, on s'en souvient, soumis à pareille épreuve durant son séjour à Brobdingnac; mais, préservé par la boîte qui lui servait de maison, il en demeura quitte pour la peur et pour quelques secousses des moins agréables. Que le sort de Tom Pouce était plus affreux! Livré sans défense à la merci de son vorace ennemi, il entendait au-dessus de sa tête les ailes de l'oiseau battre l'air avec un bruit horrible, et au-dessous l'abîme se creusait de plus en plus.

Le pauvre petit fut si effrayé qu'il ferma les yeux; quand il les rouvrit, il lui sembla qu'il se trouvait dans une vaste caverne, au milieu de gros blocs de pierres. Il venait en réalité de tomber dans la bouche d'un énorme géant, et c'étaient les dents du monstre qui lui paraissaient, au premier abord, de véritables rochers. Voici ce qui était arrivé : l'aigle qui l'emportait, attaqué à l'improviste par deux autres oiseaux, avait été contraint, pour se défendre, de laisser échapper sa proie. Le géant bâillait précisément à ce moment-là, et avait reçu Tom Pouce dans son gosier.

Dès que l'aimable enfant eut reconnu l'endroit où il était pour ainsi dire descendu du ciel, il glissa avec précaution dans l'estomac de son hôte, et se mit à y faire sans relâche le plus grand vacarme qui ait jamais assourdi oreille d'homme. Dès lors plus de repos possible pour le géant; il avait beau marcher, s'asseoir, se coucher; quelque position qu'il prît, il éprouvait des douleurs intolérables, et croyait à chaque instant que son corps, si rudement secoué, allait s'entr'ouvrir. Enfin, un jour que sa souffrance était plus vive, il fut pris d'une violente nausée, et rejeta Tom Pouce à plusieurs milles de distance, au beau milieu de la mer.

Je ne sais ce que l'émule de Pépéri serait devenu, si un superbe saumon ne s'était présenté à propos pour le recevoir et le promener sans danger à travers l'humide empire. Ce poisson ne tarda pas, en cherchant aventure, à tomber dans les filets d'un pêcheur, qui le destina, en raison de sa grosseur, à la table du roi Arthur. Tom Pouce fut trouvé dans les cuisines du palais et porté immédiatement au noble prince; les courtisans furent émerveillés à l'aspect de cet être délicat et charmant, qui semblait moins un mortel que quelque génie détaché de la suite de la reine Mab. Le roi Arthur et la belle Genièvre, sa femme, le prirent en affection aussitôt qu'ils le virent et l'adoptèrent pour leur favori.

Dès lors la vie de notre héros est une suite de succès et de plaisirs. Honoré de la faveur royale, chéri de tous ceux qui l'approchent, il prend le premier rang parmi les illustres compagnons qui se pressent autour de la Table ronde. La cour d'Arthur réunissait l'élite des barons et des rois; il n'était pas un bon chevalier, de l'Orient à l'Occident, qui ne fût jaloux de s'asseoir à cette table, où nul n'était admis qu'il n'eût donné des preuves extraordinaires d'adresse et de bravoure. Quelle gloire pour Tom Pouce de marcher de pair avec ces guerriers fameux dont les bardes ont chanté les exploits! Qui de nous, quand ce vaillant petit homme était méchamment emprisonné dans une boîte par un de ses camarades, ou que sa mère le jetait par mégarde dans un énorme boudin, qui de nous aurait supposé que l'avenir lui réservait de si hautes destinées, et qu'il arriverait à la cour du roi Arthur en passant par la panse d'une vache, le ventre d'un géant et le corps d'un saumon? Comme le pauvre laboureur et sa femme auraient été fiers de savoir Tom ainsi choyé par le roi de la Grande-Bretagne! Mais c'était bien de rêves ambitieux qu'il s'agissait pour ces braves gens! Ils auraient sacrifié de bon cœur le peu qu'ils possédaient pour apprendre seulement si leur fils vivait encore; ils n'avaient pas eu de ses nouvelles depuis si longtemps, qu'ils croyaient ne jamais le revoir.

Cependant chaque jour rendait Tom Pouce plus cher à ses nobles protecteurs; il avait seul le pouvoir de dérider le front du roi, et la belle Genièvre ne pouvait se lasser de l'entendre raconter ses aventures.

Un soir qu'Arthur, tristement assis dans son fauteuil de joncs verts, avait un de ces accès de mélancolie qui lui étaient fréquents depuis le départ de Merlin, son fidèle conseiller :

— Prince, lui dit la reine, qu'avez-vous? Je souffre de vous voir cet air pensif; la cause de votre chagrin, je crois la deviner. Je sais tout le prix de l'ami que vous regrettez; mais n'êtes-vous pas heureux d'avoir trouvé un aussi galant chevalier que Tom Pouce? Faites-le venir; il saura bien vous distraire.

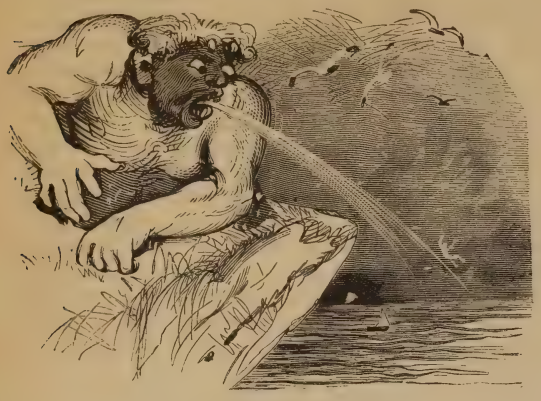
Tom fut mandé aussitôt, et Genièvre, le plaçant dans la paume de sa main gauche, le pria de danser pour l'amour d'elle. Alors l'aimable enfant, prêt à satisfaire au moindre désir de sa dame, se mit à voltiger avec la légèreté des Elfes. Il se fit un malin plaisir d'effrayer les assistants en s'approchant du bord de la main assez pour risquer de tomber en dehors; mais il sut toujours conserver l'équilibre et raser l'abîme sans courir de danger. Le roi fut tellement ravi, qu'il détacha son anneau et le donna au gracieux danseur. Celui-ci le passa autour de son corps et le garda en guise de ceinture.

Arthur en vint bientôt à ne plus pouvoir se séparer de Tom Pouce; il l'emmenait dans toutes ses promenades et le plaçait, quand il sortait à cheval, dans un des arçons de sa selle. Un jour de pluie, Tom se glissa adroitement par une boutonnière et s'abrita dans le sein du roi. Pendant qu'il était ainsi près du cœur de Sa Majesté, l'idée lui vint de profiter de l'occasion pour obtenir quelque don généreux en faveur de ses vieux parents.

— Prince, dit-il d'une voix humble, je ne vous ai rien demandé jusqu'ici. Si j'étais seul au monde, je ne solliciterais rien encore de votre libéralité; mais j'ai un père et une mère que l'âge empêche de travailler. Puisque j'ai pu mériter votre bienveillance, refuserez-vous de leur venir en aide et d'assurer leur vieillesse?

— Voilà qui est d'un bon fils. Tu auras ce que tu désires, et tu le remettras toi-même à tes parents. Je t'accorde un congé, à condition toutefois que tu reviendras le plus tôt possible.

Dès que le roi fut rentré dans son palais, il donna l'ordre de laisser son favori prendre autant d'argent que ses bras en pourraient porter. Tom se mit immédiatement en route avec trois pence (1) sur son dos; c'était là, je vous jure, une lourde charge qui faisait craquer ses épaules. Il marcha deux jours et deux nuits, n'avançant qu'avec beaucoup de peine, et finit par arriver, harassé, à la demeure de son père. Elle



Tom Pouce et le géant. Dessin de E. Morin.

était située à une demi-lieue de la cour d'Arthur, et il lui avait fallu quarante-huit heures pour y parvenir.

Notre courageux voyageur avait besoin de respirer; il déposa son fardeau avant d'entrer, et, comme la porte était entre-bâillée, il entendit parler à l'intérieur.

— C'est ta faute, disait une voix (Tom reconnut aussitôt celle de sa mère); le cher petit serait encore vivant si tu ne l'avais pas emmené avec toi. Un enfant

Tom Pouce et le saumon. Dessin de E. Morin.

qui n'avait pas son pareil! Où est-il à présent? Je frémis quand je pense qu'il a peut-être été mangé par quelque bête affamée.

— Je crois, répondit le mari, que l'enchanteur Merlin a voulu te punir d'avoir douté de lui; mais sa bonté est aussi grande que sa puissance. Va le trouver; supplie-le, et je suis certain qu'il nous rendra notre fils aussi vite qu'il nous l'a repris.

(1) La valeur de six sous.

— Aller dans la forêt! Y penses-tu? Je n'oserai jamais. Non, j'ai perdu tout espoir; je ne pourrai de ma vie embrasser mon bien-aimé Tom.

A ces mots, la bonne femme fondit en larmes.

— Mère, ne pleurez pas, dit alors l'enfant en se montrant. Me voici; je vous apporte un présent de la part du roi Arthur.

En même temps, il courut chercher son trésor.

> Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines

Pendant trois jours il y eut fête au logis. Mais Tom Pouce commit une grave imprudence; il mangea à lui seul un morceau de viande gros comme une noisette (c'était plus qu'il ne lui en fallait pour vivre tout un mois) et tomba dangereusement malade. Les soins dévoués de sa mère eurent heureusement bientôt rendu ce nouveau Gargantua à la santé.

A peine rétabli, Tom, se rappelant la promesse qu'il avait faite au roi Arthur, songea que son devoir lui défendait de rester plus longtemps éloigné de la cour. En véritable chevalier sans peur et sans reproche, il avait trop le sentiment de l'honneur pour ne pas être

Le retour de Tom Pouce. Dessin de E. Morin.

fidèle à sa parole. Les instances de ses parents ne purent ébranler son courage; il prit congé d'eux en maîtrisant son émotion et se dirigea d'un pas ferme vers Caerleon, où résidait le roi de la Grande-Bretagne. Mais, à peu de distance, des gouttes de pluie amassées dans une ornière arrêtèrent la marche de l'intrépide enfant. Sans calculer le danger, il s'apprêtait à traverser à la nage ce fleuve immense, lorsque son père, qui l'avait suivi d'un œil attentif, accourut à son secours et, prenant une sarbacane, le lança d'un seul souffle à la cour d'Arthur, sur les genoux de la reine.

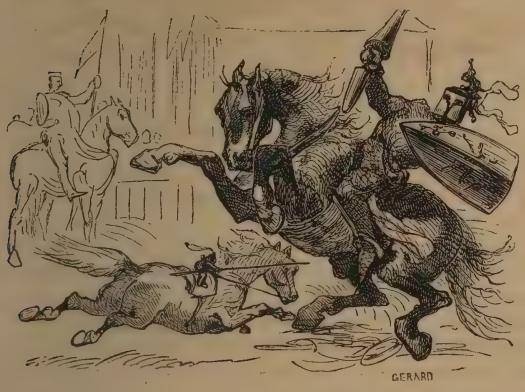
Tom Pouce fut le bienvenu; son retour était attendu avec impatience. Le roi, qui devait célébrer prochainement l'anniversaire de son mariage avec la belle Genièvre, aurait été désolé de n'avoir pas auprès de lui, à cette heure solennelle, le plus courtois des compagnons de la Table ronde. Les préparatifs promettaient une fête magnifique, dont le principal intérêt serait de mettre aux prises, dans un brillant tournoi, les premiers chevaliers de l'Europe. Tom ne perdit pas un instant; résolu à prendre part à la lutte, il s'exerça sans relâche avant l'épreuve décisive, et rompit plus d'une lance avec le brave Tristan, qui, du reste, se prêta de

la meilleure grâce à cette fantaisie. Le jour ardemment souhaité arriva enfin. Jamais on n'avait vu de réunion si choisie; les plus grands personnages du monde entier semblaient s'être donné rendez-vous à Caerleon. Les rois d'Ecosse et d'Irlande, de Norwége et de Danemark, les princes de l'Armorique et de la Gaule étaient venus briguer l'honneur de combattre sous les yeux d'Arthur.

La sarbacane. Dessin de E. Morin.

Le roi de la Grande-Bretagne se distinguait entre tous par sa fière attitude et l'expression martiale de son visage. D'une main il tenait son épée invincible, Escalibor, don magique de Merlin l'enchanteur, et de l'autre son écu, où étaient gravées treize couronnes d'or avec ces mots : *Moult de couronnes, plus de vertus.*

Les chevaliers de la Table ronde étaient rangés autour de lui; chacun d'eux avait adopté des armes et



Le tournoi. Dessin de E. Morin.

une devise particulières qui rappelaient son caractère et ses goûts.

Lancelot du Lac portait six bandes d'or et d'azur avec cette sentence : *Haut en naissance, en vaillance, en amour.*

Gauvain, ambassadeur et neveu d'Arthur, avait sur son écu un aigle d'or à deux têtes entouré de cette légende : *Au plus haut l'aigle.*

Les armes de Perceval le Gallois, qui seul fut jugé digne de conquérir le saint Graal, le vase sacré de la sainte Cène, étaient un lion d'argent herminé sur un fond d'or, où l'on pouvait lire : *Fort comme lion, blanc comme hermine.*

Tristan avait un écu de sinople, à double face; d'un côté était représenté un lion de gueule avec ces mots : *Force au lion;* de l'autre, on voyait ce même lion sans dents et sans griffes : *Désarmé par l'amour.*

Keu, le sénéchal, portait en ses armes deux ailes détachées sur un fond de pourpre, et sa devise, qui aurait pu servir à plus d'un intendant, était : *Prêt à voler pour mon maître et pour ma dame.*

Que d'autres encore, qu'il serait fastidieux d'énumérer, mais dont l'histoire n'a pas laissé périr les noms ! Tom Pouce n'était point déplacé au milieu de ces héros; il avait fait représenter sur son écu une abeille d'or au champ d'azur, et graver en tête : *Petite taille, grand courage.* Fièrement campé sur son cheval et la lance au poing, il brûlait du désir d'entrer en lice. Arthur ouvrit lui-même le tournoi en combattant contre tous venants, et défit successivement Pharamond, chef des Francs, et le redoutable roi Ryon, qui avait juré de se faire un manteau fourré des barbes de tous les ennemis qu'il pourrait vaincre. Après plusieurs passes glorieusement exécutées par Perceval et

Tom Pouce reçu par la reine des fées. Dessin de E. Morin.

Tristan, vint le tour de Tom Pouce, qui porta un défi aux plus braves, pour l'amour de la reine. Nul ne pouvait lutter d'agilité et d'adresse avec ce valeureux chevalier, dont la reine des fées dirigeait les coups, si bien qu'en quelques instants il n'eut plus devant lui qu'un seul adversaire, l'illustre Lancelot du Lac.

C'était le plus terrible de tous; aussi n'y eut-il personne dans l'assemblée qui ne tremblât secrètement pour la vie de Tom Pouce en le voyant se mesurer avec un champion qui comptait autant de victoires que de combats. La reine même, glacée d'effroi, désespérait du triomphe de son favori : qu'elle connaissait peu ce dont son courage était capable !

Le signal est donné; Tom lance aussitôt son cheval et le fait passer avec rapidité entre les jambes de celui de Lancelot. Le malheureux chevalier, qui s'apprêtait à percer son rival, frappe l'air de sa lance, perd l'équilibre et tombe. Les bravos éclatent de toutes parts; le vainqueur est porté aux pieds d'Arthur, qui lui remet le prix dû à sa valeur; la belle Genièvre lui donne aussi sa bague, et Tom saute immédiatement au milieu, en évitant d'en toucher les bords; puis, non content de ce premier exploit, il se suspend aux cheveux les plus fins

de la noble dame, sans lui faire le moindre mal. Les applaudissements redoublent; la gloire de Tom est à son comble; son nom vole de bouche en bouche, et les poëtes chantent à l'envi les actions mémorables qu'il accomplit à la cour d'Arthur.

Mais c'était trop de fatigues pour une nature si délicate; les forces de notre héros furent bientôt épuisées, et la maladie le retenant sur son lit l'éloigna à jamais de ses exercices habituels. Le médecin du roi, appelé en toute hâte, essaya de rendre à la vie ce corps déjà consumé par la souffrance; après avoir examiné dans ses moindres organes, à l'aide d'une forte lunette d'approche, il reconnut que les ressources de son art ne pouvaient arrêter l'œuvre de la mort, prête à saisir le dernier souffle de Tom Pouce. Déjà les bras et les jambes du malade étaient transparents comme une toile d'araignée, et sa tête, à peine aussi grosse que celle d'une fourmi, devenait imperceptible. Il mourut; oui, ce brave chevalier quitta la terre, et son ombre, s'évanouissant, regagna le séjour enchanté. La reine des fées l'y attendait avec ses compagnes; une harpe d'or à la main, elle alla le recevoir, aux sons d'une douce mélodie, et voulut qu'il reprît sa place parmi les Elfes.

Je renonce à décrire la douleur du roi et de la reine; ils portèrent le deuil pendant plus d'un mois, et firent élever à leur favori un tombeau de marbre blanc, où ils vinrent chaque année pleurer le jour de sa mort avec les douze pairs de la Table ronde.

Mais Tom Pouce n'a pas péri tout entier; son souvenir vit encore en Angleterre; il n'est pas jusqu'aux femmes et aux petits enfants qui ne l'aiment et ne se divertissent au récit de ses aventures.

ALBERT SAVARUS.

(*La fin prochainement.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

VI. — LE VIEUX LACHE.

Les tambours battirent, les clairons sonnèrent, et nous descendîmes en ville.

Tout d'abord, nous fûmes dirigés vers la place Vendôme, quartier général de l'état-major, où le bataillon — composé tout au plus, notons-le en passant, de quelque cent cinquante hommes, dont même une certaine fraction ne semblait pas venue plus volontairement que moi — où le bataillon, dis-je, devait connaître sa destination.

On nous commanda la halte au débouché de la rue de la Paix, sur la place, et nous restâmes l'arme au pied, en attendant le retour de deux de nos officiers qui s'étaient détachés pour aller dans l'hôtel recevoir les ordres de service.

Or, en attendant, et tout en allumant les pipes et les cigarettes — sans-gêne antidisciplinaire qui ne pouvait tirer à conséquence dans une armée à laquelle les prescriptions officielles rappelaient que « les soldats ont toujours le droit de révoquer leurs chefs dès qu'ils ont perdu la confiance de ceux qui les ont nommés (2) » — en attendant, on causait.

Bientôt (du moins dans le groupe dont je faisais partie, et où je m'étais bien promis d'observer le plus neutre silence), l'entretien eut pour sujet le monument qui, à cette heure, projetait son ombre sur nous; cette colonne, du haut de laquelle le triomphal César de bronze semblait prendre en singulière pitié ces vaniteux essaims d'étroites cervelles.

— Ah çà, grommela mon capitaine, qui grimaçait, la pipe aux dents, en lançant un oblique regard vers la grande spirale brune, ne va-t-on pas bientôt songer à nous débarrasser de cette *machine?*

— Est-ce que nous aurons encore longtemps la honte de cette prétendue gloire? reprit solennellement un simple soldat, qui répétait sans doute une phrase cueillie le matin dans son journal.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.
(2) Arrêté du Comité central du 29 mars.

— Soyez tranquilles, citoyens, dit une sorte de bohême à tous crins, gris, fané, malpropre, que j'avais quelquefois aperçu sortir des ruelles du quartier, et sur la poudreuse personnalité duquel je n'avais jamais trouvé l'occasion d'être précisément renseigné, soyez tranquilles; la dégringolade du *monobronze* (1) ne se fera pas longtemps attendre maintenant. Nous avons Courbet; le voilà président des peintres et de la fédération des artistes; nous l'avons nommé en assemblée générale (ainsi j'apprenais, ce dont j'aurais dû me douter, que mon équivoque hérissé n'était autre qu'un rapin en pleine, mais peu attrayante maturité); c'est affaire à lui de mettre bas l'affreux bonhomme. Il y a longtemps que c'est son idée fixe, parce que ça l'agace — et il y a de quoi — de voir tant d'honneur fait à un lâche gredin sans valeur aucune. Il nous en a souvent parlé autrefois à la brasserie, et l'autre jour il me disait qu'il ne laisserait point échapper l'occasion, puisqu'elle s'offrait si belle. Aussi, vous verrez, ça ne tardera pas. Courbet n'a qu'une parole.

— A la bonne heure! fit d'un air profondément satisfait celui qui avait abordé ce thème, et qui bien certainement entendait pour la première fois nommer le célèbre iconoclaste d'Ornans.

Et plusieurs des graves auditeurs répétaient de confiance après lui :

— A la bonne heure!

— Pourtant, hasarda sans trop de timidité un jeune homme, qui n'avait pas l'air très-coutumier des mœurs du bataillon, toute valeur du... *bonhomme* qui est là-haut mise à part, ne croyez-vous pas que le moment

(1) On connaissait l'expression de *monolithe* (du grec μόνος, seul, et λίθος, pierre), vulgairement appliquée à l'*obélisque*. Un des grands écrivains du monde communard venait d'inventer *monobronze* pour la colonne, ce qui nous valut quelques jours plus tard, d'un des comparses, *monolithe de bronze*, chef-d'œuvre d'ingéniosité philologique, après la magnifique éclosion duquel il fallait tirer l'échelle.

(*Note de la rédaction.*)

peut être mal choisi pour renverser le monument qui porte sa statue?

— Mal choisi? grogna lentement, avec une mine de soupçonneuse inintelligence, le premier interlocuteur.

— Eh oui! répliqua fort tranquillement le jeune homme, car, pour priver d'honneur un... individu qui gouverna... qui opprima la France, mais qui, en somme, ne fut pas la France elle-même, au moment où notre honneur national a tant à souffrir en face de l'Allemagne, si odieuse, si implacable envers nous, ne donnerions-nous pas à cette même Allemagne, qui triomphe avec tant de basse cruauté, une dernière, une intime satisfaction, en effaçant du milieu de nous ce témoignage, glorieux après tout, de notre ancienne supériorité sur elle? Toujours est-il qu'alors que la chose peut être agréable aux Prussiens, c'est une raison pour moi de ne pas désirer qu'on la fasse. Et vous savez que certainement, le jour où la colonne tomberait, les Prussiens éprouveraient un fier plaisir.

— Qu'est-ce que ça nous fait, repartit le capitaine avec une placide crânerie, pourvu qu'elle dégringole, la machine, et le vieux lâche avec, et qu'on n'en parle plus?...

— Oui, qu'est-ce que ça nous fait? reprirent en chœur les trois ou quatre fervents patriotes qui avaient déjà uni leur voix à celle de l'officier.

— Ah! fit le jeune homme en écartant les bras et en rentrant significativement son cou dans ses épaules, du moment où ça ne vous fait rien et où vous croyez que, la statue du... vieux lâche par terre, on n'en parlera plus..., ma foi, à votre aise.

Et il se retirait dignement de la discussion, quand une sorte de grand gavroche, accoudé sur la bouche de son fusil, à cinq ou six pas de nous — mine fûtée, accent gras et gouailleur, mouvements saccadés et pittoresques :

— Eh ben! mais, fit-il en mettant près de son nez retroussé un doigt qui ponctuait son incisive diction, m'est avis qu'il y aurait moyen de tout arranger : à savoir de ne pas faire trop de plaisir aux Prussiens, de ne pas abaisser l'honneur national et de ne pas mécontenter Courbet, hé, hé!

— Ah bah! fit le trop adulte rapin, pendant que le groupe de ses approbateurs arrêtait un indifférent regard sur l'auteur de la nouvelle motion.

— Voyons, dit curieusement le jeune homme.

— Eh bien, reprit l'imberbe, qui clignait souriant, ce serait de descendre seulement la statue.

— On y a pensé, voulut objecter le tous crins, mais...

— Attendez donc; mais ce serait pour en mettre une autre à la place.

— Ah! Et laquelle?

— Eh! celle de Courbet, pardienne!

Que, pour le plaisir de décocher à l'adresse du colossal et traditionnel orgueil du maître réaliste cette épigramme qui, je l'ai su depuis, venait d'être fraîchement éditée ou rééditée dans une gazette quelconque, le gavroche se fût peu soucié de heurter les sentiments du parti sous la bannière duquel il paraissait très-volontairement engagé, ou qu'il eût voulu se donner ainsi la satisfaction d'une malicieuse représaille pour des rigueurs fâcheusement subies, c'est ce que j'ignore; mais je sais que l'ami du président de la fédération artistique sembla vouloir prendre et faire tourner la chose presque au tragique, appuyé qu'il se vit aussitôt du concours inconscient, mais d'autant plus farouche, des quatre ou cinq zélés démolisseurs de colonne; et je sais que notre espiègle, fort visiblement inquiet, moitié plaisantant, moitié suppliant, s'évertuait à détourner l'orage, quand reparurent nos deux officiers, qui revenaient tout triomphants, et dont l'un répondit à des hommes s'informant de l'ordre qu'ils rapportaient :

— Citoyens, pour sa belle conduite à la dernière sortie, le bataillon obtient aujourd'hui un poste d'honneur. (On s'entre-regarda dans les rangs avec de diverses expressions.) Nous allons à l'Hôtel de ville, pour être de service spécial auprès de la Commune.

— Vive la Commune! crièrent quelques voix.

Puis, aux accents de nouveau mariés de la trompette et du tambour, le bataillon défila martialement aux pieds du « vieux lâche » pour gagner la rue de Rivoli.

VII. — LE POSTE D'HONNEUR.

Nous n'arrivâmes à l'Hôtel de ville qu'après avoir sinué dans l'entre-croisement de plusieurs barricades, par les créneaux desquelles de gros canons d'ancien modèle allongeaient leur col noir vert-de-grisé. Sur la place, d'ailleurs, tout le long des grilles, des mitrailleuses de divers systèmes, des obusiers neufs étaient rangés, qui, à la vérité, ne se trouvaient là, je crois, qu'en dépôt, mais qui tous, la gueule ouverte en avant de la façade, ne formaient pas moins au vieux palais municipal une sorte de formidable hérissement qui n'avait rien que de singulièrement sinistre et inquiétant.

A notre approche, les tambours de la troupe qui faisait le service extérieur battirent aux champs, et nous entrâmes en passant devant deux lignes de gardes nationaux immobiles au port d'armes.

Nous voilà dans l'Hôtel de ville.

Jusqu'alors je n'y avais pénétré qu'une ou deux fois : la première pour un versement sur quelque solitaire obligation souscrite d'aventure à l'un des emprunts, la seconde pour en *toucher* le mince coupon. Mais c'était, cela, en ce vieux temps de calme et de travail que la guerre et les discordes sanglantes semblent avoir repoussé si loin, si loin de nous. Pour tout uniforme sous le porche alors, deux ou trois casquettes plates et habits bleus à boutons blancs vous indiquant les corridors, les escaliers à prendre. Dans les cours, des manœuvres empilant tranquillement des bûches pour l'hiver. Çà et là quelques tricornes, réglant, avec une certaine urbanité, le tour d'admission des bonnes gens qui devisaient, pressés, aux abords des guichets. Pour bruit, les banales et sourdes conversations, quelque tintement métallique et les pas des allants, des venants; placide chassé-croisé de rentiers, de bourgeois, de dames, d'ouvrières, d'enfants avec leurs mères...

Mon Dieu! est-ce bien là que je vins autrefois? Et où suis-je maintenant? Quelle cohue! quel tumulte! quelles figures! quel monde! quel ensemble et quels détails! Partout le corps de garde, partout le campement... et je pourrais dire aussi partout la cuisine, le réfectoire, partout l'estaminet. Ah! mon noble et fier palais municipal, austère berceau de la vieille émancipation bourgeoise, comme te voilà hanté! Dans tes cours, dans tes corridors, dans tes salles, où la paille boueuse et les matelas graisseux font litière, on dort, on se vautre, on boit, on mange, on fume, on chante, on crie, on pérore. Il faut examiner ces groupes que la passion anime, que l'alcool exalte! Il faut écouter ces discours, ces apostrophes, ces jurons, ces chants!

Il faut voir les tapis souillés, les meubles mutilés, les tentures arrachées ou salies! Il faut aller d'ici delà à travers les citoyens étendus, accroupis, ou de ceux qui, la pipe à la bouche, le verre à la main, font aux citoyennes visiteuses les honneurs du logis communal! Il faut heurter du pied les sacs, les fusils, les sabres, les caisses de cartouches éventrées et les bouteilles cassées, les barils d'eau-de-vie et les os de gigot! Il faut aspirer, dans leur plus épais mélange, les senteurs du tabac, du vin et du cervelas! Il faut suivre de l'œil, parmi la foule des obscures vareuses, le pas rapide des estafettes brillantes, chamarrées! Il faut entendre crier les ordres, commander les services! Il faut se trouver sur le passage des écharpes rouges à franges d'or (membres de la Commune), puissants épanouis qui distribuent des sourires olympiens, des poignées de main royales; qui se prennent tout à coup à produire des périodes emphatiques, des boniments sonores. Les citoyens les acclament, les citoyennes demandent à les embrasser. Il faut rencontrer les écharpes rouges à franges d'argent (membres du Comité central), qui vont, viennent, gardant un sombre silence ou s'exprimant en phrases brèves, tranchantes, personnifiant le pouvoir

Mon capitaine. Dessin de Darjou.

ténébreux, l'importance occulte!... Que sais-je encore?... La tête vous tourne à ce grouillement, l'esprit vous manque à ces bruits, le cœur vous soulève à ces émanations...

Mais on n'a point été commis au poste d'honneur pour n'y laisser voir que de la surprise ou de la répugnance. A ton rôle, citoyen! — M'y voici.

Mon premier soin, une fois entré là, avait été de tracer, sur un feuillet de mon calepin, deux lignes que j'envoyai à ma femme par un des innombrables gamins qui buvaient, mangeaient, fumaient, grouillaient dans l'étourdissant pêle-mêle. Rien de compromettant, bien entendu, dans le billet. J'informais tout simplement la citoyenne B*** que nous n'étions pas sortis de Paris, et — moyen de contrôle sur l'exactitude du messager, que je ne devais payer qu'au retour — je la priai de m'apprendre, par quelques mots de sa main, si tout allait bien à la maison.

La réponse ayant été telle que je la désirais, je n'avais plus qu'à prendre, je ne dirai pas mon mal, mais mon écœurement en patience.

L'après-midi s'étant passée sans incident digne de remarque, la nuit amena l'heure où la souveraine assemblée, à la garde honorifique et effective de laquelle nous avions été commis, avait coutume de tenir ses séances — heure qui semblait apporter avec elle un peu de réelle solennité, car un silence relatif se fit aux environs du lieu de réunion, et l'ordre pénétra à demi dans la cohue des salles voisines.

On eût dit en vérité que quelque chose d'irrécusablement grand, d'incontestablement suprême dût s'accomplir; on sentait là, n'en déplaise à ces prétendus ennemis de tous les cultes, se manifester une sorte d'instinct religieux qui imprégnait les âmes d'une secrète et impérieuse ferveur. « La Commune va s'assembler, » répétaient nos farouches incroyants; et ces mots venaient sur leurs lèvres avec une vibration toute particulière, avec un accent foncièrement ému. C'est qu'en dépit de tout il faut une foi au cœur humain; la foi était là comme partout, escortée, à vrai dire, de son frère bâtard le fanatisme. Je les ai vus; j'ai constaté leur puissante influence...

« Le dieu! voici le dieu! » Ainsi disait-on aux temps antiques, et ainsi semblait faire entendre le déférent silence de ces hommes, qui se rangeaient sur un geste de leurs chefs, qui présentaient les armes, qui se plaçaient, sentinelles imperturbables, le long de l'escalier conduisant à la salle des séances, plus graves encore aux portes de cette salle, et comme pénétrés d'une béate austérité, ceux qui devaient être à l'intérieur pendant la tenue de la sacro-sainte réunion.

Le hasard, je me trompe, la gracieuse attention de mon zélé capitaine (qui, sous l'empire de cette intime émotion, avait sans doute jugé habile, dans l'intérêt de la cause, de m'y soumettre) me rangea parmi les plus privilégiés : poste envié, auquel, après tout, je ne fus pas fâché de me trouver, puisqu'il devait m'assurer la vue directe du redoutable cénacle qui occupait tant la renommée depuis quelques jours.

VIII. — NOS MAITRES.

J'étais de faction dans l'encadrement d'une porte latérale, un peu en avant du bureau présidentiel.

Au coup de huit heures, les membres de la Commune entrèrent pour ainsi dire tous en même temps, répandus qu'ils étaient peut-être dans les diverses parties de l'hôtel de ville, ici donnant des ordres, là organisant — ou désorganisant — des services, ou bien réunis en conférence préparatoire en quelque salle voisine.

Ils entrèrent au nombre d'une cinquantaine environ — huit ou dix devant arriver plus tard (1) — et presque immédiatement la séance fut déclarée ouverte par un jeune homme, Arthur Arnould, à qui le sort ou le tour de rôle avait, par un principe archiégalitaire, attribué les fonctions de président (2), et près duquel était placé, en qualité d'*assesseur* (ainsi disait-on en vertu du même principe), un homme de quarante-cinq ans environ (3), dont le visage vulgaire et dur contrastait singulièrement avec les traits distingués et fins d'un vieillard (4) assis de l'autre côté du président.

(1) La Commune comportait quatre-vingt-dix conseillers; mais ce nombre se trouvait fort réduit par le fait d'élections doubles, de démissions, de captivité, et même de mort des membres élus.

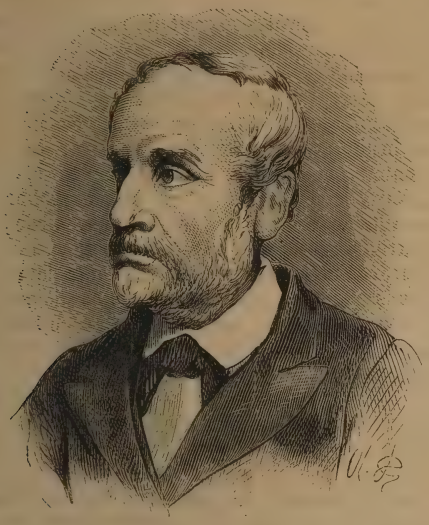
(2) La Commune n'a et ne saurait avoir de président. Il n'y a qu'un président temporaire du bureau. (*Officiel* du 1er avril.)

(3) Urbain.

(4) Beslay.

La parole fut donnée à un autre jeune homme (1) pour la lecture d'un procès-verbal assez incorrectement rédigé, qui n'en fut pas moins écouté avec une attention très-soutenue, au milieu d'un silence que j'appellerai respectueux — car on eût dit que les membres de la réunion, ou profondément pénétrés de leur importance réelle, ou instinctivement soucieux de relever à leurs propres yeux la dignité du corps auquel ils appartenaient, cherchassent à se composer le plus grave, le plus majestueux maintien.

Pendant cette lecture, qui les immobilisait en quelque sorte aux places qu'ils avaient choisies dans le multiple demi-cercle de fauteuils à pupitres rayonnant en face du président, je pus à loisir contempler le pittoresque mélange des physionomies qui, étant donnée l'unité de vues dont cette réunion devait être animée, formait le plus bizarre ensemble qu'on pût, je crois, imaginer. Tous les âges, toutes les complexions, tous les caractères, toutes les tenues étaient là, en allant



Delescluze.

presque de la fraîche et vigoureuse adolescence à la caduque vieillesse, de la séduisante formosité à l'infirme disgrâce, de la très-évidente bonhomie à la flagrante férocité, du crapuleux négligé au raffinement de la fashion.

Et si l'on cherchait à fouiller sous ces masques disparates, à lire dans ces fronts clairs ou sombres, à traduire ces regards mornes ou animés, à pressentir enfin l'état psychologique de ces êtres d'aspect humble ou superbe, florissant ou malingre, renfrogné ou souriant, à quels résultats n'arriverait-on pas? Fermes convictions, vocations de hasard, ambitions aveugles, foi moutonnière, nullité vaine, médiocrité présomptueuse, destinées douloureuses... On trouvait la jeunesse avec toutes ses ardentes aspirations de mâle et noble indépendance ou de fougue abjecte et malsaine, l'âge mûr avec tous les fiers ou bas sentiments qu'ont pu développer en lui les vicissitudes de l'existence trop aisée ou trop difficile; la vieillesse avec sa calme et sympathique expérience, ou avec ses amers souvenirs, avec son tracassier fardeau de dépits accumulés, de rancunes implacables...

(1) Amouroux.

Le secrétaire acheva de lire.

Comme le jeune président (qui du reste s'incarnait très-bien dans la dignité de son rôle) venait de faire voter sur l'adoption de ce procès-verbal, un nouvel arrivant, qui, botte éperonnée, fit une entrée fort brusque et assez bruyante, réclama la parole pour une communication urgente à l'assemblée.

C'était un homme de haute taille, cinquante ans environ, l'air aventureux (1), la parole brève, le visage d'autant plus animé qu'il venait, selon toute évidence, de fournir une course longue et rapide.

« Parlez! parlez! » fit-on de toute part, comme en réponse au regard d'hésitation que le président promena sur l'assemblée pour savoir s'il devait interrompre l'ordre normal des délibérations.

Pendant que le silence s'établissait, l'arrivant essuyait d'un revers de main son front perlé de sueur et

Raoul Rigault.

drapait comme par un instinct de mâle coquetterie le large ruban rouge qui passait en sautoir sur sa poitrine.

— Citoyens, commença-t-il d'un accent sonore, je viens des postes avancés, où j'ai passé l'après-midi; j'y retourne après m'être entendu avec le Comité central pour des ordres utiles à la défense : j'ai cru devoir vous communiquer les excellentes nouvelles de la journée. En avant du fort d'Issy, un engagement a eu lieu, dans la direction des Moulineaux, où les royalistes essayaient une diversion pour nous tromper sur l'établissement de nouvelles batteries. Le *** bataillon s'est porté bravement et à découvert sur l'ennemi, tandis qu'une de nos batteries, dont le tir a été remarquable de justesse, bouleversait les travaux commencés. En voyant que nous allions à eux, les royalistes, toujours lâches, ont accusé un mouvement de retraite, qui n'était qu'une feinte. Nos braves, désireux de reconnaître à fond la position, s'étaient laissé emporter un peu trop loin. Quand ils ont voulu revenir, les royalistes s'étaient rejoints pour leur couper le retour; mais mal leur en a

(1) Ranvier.

pris, car une véritable lutte corps à corps s'est engagée, où ils ont eu plus de cent hommes tués, tout autant de blessés, et qui s'est terminée par la fuite honteuse du reste. Nos soldats ont perdu une vingtaine des leurs, parmi lesquels le commandant et deux capitaines, mais ils ont prouvé que bonne garde est faite partout, notamment sur cette position, que les royalistes croyaient sans doute enlever sans coup férir, mais qui leur a coûté trop cher à convoiter pour qu'ils aient de longtemps l'envie d'y revenir.

Le narrateur s'arrêta. Des applaudissements éclatèrent, dont le signal avait été donné par un gros garçon à face épanouie, qui semblait avoir une certaine contrainte à s'imposer pour mettre sur son masque jovial la gravité de circonstance.

— Je propose, dit le gros garçon (1), qui s'était levé et que (Dieu me pardonne!) je crus surprendre échangeant avec un de ses collègues resté assis à côté de lui un demi-sourire attestant une froide intention de comédie, je propose qu'il soit voté que le *** bataillon a bien mérité de la république; notre collègue, en retournant aux postes avancés, sera chargé de transmettre au bataillon ce patriotique hommage de la Commune.

— Appuyé! appuyé! répéta-t-on de toutes parts.

— Que les citoyens qui sont de cet avis, dit le président, veuillent bien se lever.

Tous quittèrent leur séant avec un ensemble qui, sans le sourire furtif de l'auteur de la motion, m'eût certainement paru empreint d'une véritable solennité.

— Vote unanime, constata le président, dont mention sera faite au procès-verbal, et que notre collègue est prié de faire connaître à l'héroïque bataillon.

Le *collègue* sortit sur de nouveaux applaudissements; et je vis encore qu'en se rasseyant côte à côte, le gros garçon et son voisin chuchotaient gaiement de choses certainement étrangères à l'héroïsme du bataillon et aux morts que sa belle conduite lui avait coûté.

Ces deux compères, jeunes et bien vivants du reste, étaient évidemment de ceux que les fonctions auxquelles le vote populaire les avait portés amusaient, flattaient, comme un grand rôle sympathique ou terrible amuse et flatte le comédien, et qui, ne répudiant aucun des bénéfices matériels ou *moraux* de l'emploi, se faisaient pour entrer en scène un visage, une voix, une émotion, qu'ils ne se croyaient pas tenus de conserver à leur retour dans la coulisse.

Et je crois qu'en bien examinant, j'eusse découvert plus de deux *artistes* de cette trop dangereuse espèce dans cette salle où pouvait être mise en question, d'un instant à l'autre, la destinée d'une cité de deux millions d'âmes.

Toujours est-il que, à peine l'autre sorti, la parole fut prise par un petit vieillard, tout sec, tout sombre, tout roide, qui, lui, on le voyait, n'avait pas le moindre changement à opérer en lui-même pour être dans son rôle de raisonneur amer et ombrageux, tenace et pointilleux (2).

Il réclama, en termes mesurés de forme, mais énergiques au fond, contre la phrase incidente, mais « grosse d'oubli, de mépris de la situation », où le membre qui venait de sortir avait constaté qu'il s'était « entendu avec le *Comité central* ». La Commune, qui est, ou plutôt qui doit être l'unique, le souverain centre d'action, n'a-t-elle donc pas une commission militaire, une délégation de la guerre, en dehors de laquelle nul — ni réunion d'hommes ni simple individu — ne peut légalement donner un ordre, commander un service? L'élection du 26 mars serait-elle déjà tenue pour lettre morte? marchons-nous dès maintenant à la confusion, pour ne pas dire à la dissolution des pouvoirs? Qu'est-ce que ce Comité central avec lequel on *s'entend*?...

— Le Comité central, c'est la force qui a fait la révolution du 18 mars, riposte un grand gaillard à face bronzée, à moustaches pointues (1).

— Soit, fait le vieillard, après avoir lancé sur son interlocuteur un regard acéré, mais ce Comité ne s'est-il pas officiellement démis de son pouvoir dans nos mains et sa persistante ingérance dans le gouvernement n'est-elle pas pour les patriotes qui ont accepté de siéger à la Commune une blessante, je dirai même une gênante...

— Le 18 mars, interrompt le précédent, est l'œuvre du Comité central; il a le droit, il a le devoir de veiller aux destinées de son œuvre : c'est pourquoi il reste l'âme de la fédération des gardes nationaux, qui tous seraient encore heureux de recevoir de lui l'impulsion, si quelque jour, par hasard, il s'agissait de remettre en son chemin la révolution dévoyée...

Ici une double explosion de murmures, approbatifs d'une part, désapprobatifs de l'autre.

— Qu'entend-on par révolution dévoyée? clame, au milieu du bruit, un jeune voisin du vieillard.

— On entend, réplique un fluet personnage voisin du grand gaillard, la révolution qui semblerait oublier son but essentiellement social pour tendre à devenir le dangereux patrimoine des personnalités jacobines.

— A l'ordre! crie un des deux souriants de tout à l'heure, sans presque interrompre d'ailleurs l'agréable conversation qu'il a continué d'entretenir, de lèvres à oreille, avec son voisin.

— Oui, à l'ordre! à l'ordre! répète-t-on de divers côtés, tandis que le *préopinant*, debout à sa place et semblant compter ses approbateurs du regard :

— Pardienne! fait-il, il n'y a que la vérité qui offense!

Le tumulte redouble, qu'essayent de dominer le président et ses assesseurs, l'un agitant sa sonnette, les autres faisant de la main force gestes d'apaisement.

— Et voilà, pensé-je, la touchante union qui règne au sein de cette assemblée toute fraîche issue du suffrage populaire, parmi ces hommes soi-disant purs, *impersonnels*, à la voix desquels des milliers de citoyens se ruent aux luttes sanglantes.

— Permettez, citoyens, dit enfin, avec une convenance, avec une sérénité remarquables, le jeune pilote de cette arche houleuse, dès que sa grave parole put se glisser dans une légère accalmie, permettez...

— A l'ordre! cria de nouveau celui qui le premier avait proféré ce cri.

— C'est à l'ordre du jour que vous voulez dire, insinua pacifiquement le président. J'allais en effet...

— Non. On nous suspecte; nous demandons le rappel à l'ordre de ceux qui nous suspectent, dit celui-ci.

— On nous a provoqués, réplique celui-là.

— Le jacobinisme a fait son temps, crie un autre; vive la révolution sociale!

— Le Comité central veut nous opprimer, ajoute un quatrième; vive la Commune!

Et le brouhaha recommença, que le président parvint enfin à dominer de nouveau pour faire dignement

(1) Jules Vallès.
(2) Delescluze.

(1) Brunel.

observer à ses collègues qu'encore que la séance fût ouverte depuis assez longtemps, l'assemblée n'avait encore abordé aucun des sujets qui devaient venir en délibération ce jour-là, et il lut sur un registre ouvert devant lui : « Question des échéances, question des objets engagés au mont-de-piété, etc... »

Puis il donna la parole, pour l'exposé d'un projet sur la première de ces questions, à un conseiller (1) qui se fit assez tranquillement écouter — j'écris tranquillement, qu'on ne lise pas attentivement, car cet exposé, fort prolixe, et tout chargé de considérations économiques, restait évidemment lettre close ou inintelligible pour la plupart des auditeurs — se fit, dis-je, assez tranquillement écouter jusqu'au moment où arrivèrent ensemble, et en quelque sorte bras dessus bras dessous, deux jeunes hommes qui allèrent se placer sur deux siéges rapprochés, et dont l'entrée sembla attirer l'attention de la plupart de leurs collègues.

Ils étaient tous deux de petite taille — pour l'un je pourrais même dire de très-petite taille. — Ils n'avaient pas trente ans. Ils portaient la barbe entière, mais claire et frisotée chez l'un, épaisse et plate chez l'autre. Leurs fronts assez larges révélaient quelque intelligence normale. Sur leur nez — que l'un avait épais, court et carré, l'autre long et mince — se tenait, avec une permanente affectation, un binocle par les verres duquel les regards jaillissaient durs chez tous deux, mais aussi mobiles chez l'un que contenus chez l'autre. L'un (2) avait dans tout son être, même au repos, une sorte de trépidation qui, au premier mouvement, se traduisait par une nerveuse exagération ou multiplication de gestes; l'autre (3) avait les plus impassibles dehors, mais la fièvre se devinait dessous, à certaines contractions de sourcils, à certains jets rapides des prunelles. Tous deux *posaient*, dans la propre acception de ce terme d'atelier, un peu devant eux-mêmes, je crois; mais le moins grand, le nerveux, en cherchant à voir, à deviner l'effet produit, et le moins petit, le fougueux à face froide, en paraissant dédaigner le soin de cette inévitable constatation.

Les deux petits jeunes hommes s'assirent et, avec des airs de pontifes sourcilleux, parurent chercher à se mettre au courant de la délibération. Mais à peine étaient-ils à leur banc, que l'orateur, ou plutôt le lecteur, ayant achevé son exposé, ce travail fut d'emblée renvoyé à une commission.

Le président allait mettre en discussion une des autres questions à l'ordre du jour, quand un membre demanda à interpeller la commission de sûreté générale.

Les deux derniers arrivés, qui s'étaient renversés dans leurs fauteuils avec une nonchalante suffisance, se redressèrent tous deux en même temps en portant simultanément une main à leur binocle, qu'ils assujettirent avec une espèce de crânerie.

L'interpellation fut à peu près formulée ainsi :

« On est venu nous demander à plusieurs reprises déjà non pas d'approuver, mais d'admettre à titre provisoire seulement, et comme haute mesure de salut public, l'arrestation de tel ou tel de nos collègues, dont la conduite avait paru donner lieu à quelque suspicion (4)... »

— Quoi ! fis-je à part moi, les voilà qui s'incarcèrent déjà entre eux; moi qui les croyais tous encore inviolables et inviolés !

« Il serait bon qu'on nous dît si l'enquête se poursuit activement et si nous en connaîtrons bientôt le résultat, car, s'il en devait être autrement, ce serait le principe de la souveraineté populaire qui se trouverait menacé dans la personne de chacun de nous, et chacun de nous devrait protester au nom de cette même souveraineté. »

Ici un silence de curieuse, je dirai presque d'anxieuse attention, après lequel le moins petit des deux petits jeunes hommes répondit sans se lever, en fronçant le sourcil :

— Ou la commission de sûreté générale a la confiance de la Commune, et partant doit jouir de sa liberté d'action, et en ce cas elle n'a rien à répondre; ou elle n'a pas la confiance, et nous allons nous retirer pour faire place à des patriotes mieux éprouvés ou plus perspicaces.

Et le petit jeune homme se tut. Mais plusieurs membres, qui semblaient avoir besoin de se compter pour s'enhardir à l'encontre de ce personnage tranchant et froid :

— C'est éluder la question ! Nous sommes tous menacés ! Qu'on s'explique plus catégoriquement !

— L'enquête se poursuit, concéda cependant le petit jeune homme nerveux, que son voisin ne sembla pas approuver pour cette condescendance.

Là-dessus un moricaud, qui devait être un journaliste :

— Des journaux ont été suspendus, saisis, interdits (Et moi qui n'en savais rien ! il fallait que je vinsse ici pour l'apprendre). La Commune ne croit-elle pas que ces mesures sont en contradiction avec le principe de liberté universelle que...

Le petit jeune homme froid interrompit d'un accent bref et décisif :

— Sans doute, fit-il, nous voulons respecter la liberté de la presse, ainsi que toutes les autres, mais nous pouvions espérer que la presse comprendrait que le premier de ses devoirs était le respect de la république et de ses représentants. Il est impossible de tolérer des journaux qui prêchent ouvertement la guerre civile et propagent le mépris contre les défenseurs de la république.

— Pourtant..., voulut objecter, mais assez timidement, le *préopinant*. Les cris de : L'ordre du jour ! l'ordre du jour ! enterrèrent sa discrète motion.

Je fus pour ma part édifié sur la libérale tolérance de ces citoyens qui avaient certainement, au moins le plus grand nombre, tonné autrefois contre les infâmes bâillonneurs de la pensée.

L'assemblée s'assoupit encore quelques instants sur une nouvelle question de finances, à propos de laquelle un conseiller, évidemment fort entendu et fort sensé, eut à tenir assez péniblement tête à maint leveur d'obstacles, fantaisistes Alexandres faisant profession de trancher à la tâche tous les nœuds gordiens imaginables. C'était risiblement triste.

Pendant que l'homme sérieux exposait sérieusement des embarras d'argent, un vieil écervelé (1) l'accusa, lui et la commission dont il était membre, de ne pas répondre aux besoins qui se manifestaient, notamment dans l'arrondissement qu'il administrait (lui, l'écervelé).

(1) Jourde.
(2) Ferré.
(3) Raoul Rigault.
(4) Il s'agit évidemment ici de l'arrestation de J. Bergeret, accusé de trahison pour son insuccès du 2 avril, et d'Assi, arrêté pour des raisons qui n'ont jamais été bien définies.
(1) Jules Alix.

Il dit avoir fait afficher dans son arrondissement que des secours seraient donnés par-ci, des pensions servies par-là...

— C'est s'assurer de la popularité à bon compte, lui crie charitablement un collègue.

Et le vieux de se démener, et les jeunes de rire, et les injures de s'entre-croiser...

On revient encore à l'ordre du jour... Ah ! le pauvre ordre du jour ! Mais bientôt le mot de démission est prononcé par un membre.

Une séance de la Commune. Dessin de Darjou.

— On n'a pas le droit de donner sa démission, dit un autre, qui aussitôt dépose sur le bureau du président un projet de décret interdisant les démissions.

— Ah ! par exemple ! fait celui-ci.

— J'entends garder toujours ma liberté ! fait celui-là, qui, par parenthèse, me semble bien choisir son lieu pour émettre de semblables prétentions.

— L'ordre du jour ! l'ordre du jour !

Ils y retournent.

Mais on vient à parler de détentions arbitraires. Un membre (encore un timide; ils étaient là assez nombreux, je dois le constater) s'avise de dire qu'on a *peut-être* exagéré le zèle; que personnellement il a eu plusieurs visites de gens s'intéressant à tel ou tel détenu, qui pourrait bien avoir été incarcéré par erreur, par suite de dénonciation haineuse... Et alors le petit jeune homme froid de lui clore la bouche avec ce bel axiome de haute philosophie policière :

— Règle générale : ces individus à qui tant de gens s'intéressent, pour qui tant de gens intercèdent, sont les plus coupables.

Et encore l'ordre du jour...

Et il en alla ainsi pendant trois grandes heures, après lesquelles gravement, dignement, majestueusement, braves et consciencieux artisans d'une sublime besogne, nos maîtres se séparèrent.

GEORGES BERNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

NOUVELLES.

UNE FANTAISIE DU DOCTEUR OX.

Quiquendone. Dessin de A. de Bar.

Comme quoi il est inutile de chercher, même sur les meilleures cartes, la petite ville de Quiquendone.

Si vous cherchez sur une carte des Flandres, ancienne ou moderne, la petite ville de Quiquendone, il est probable que vous ne l'y trouverez pas. Quiquendone est-elle donc une cité disparue? Non. Une ville a venir? Pas davantage. Elle existe en dépit des géographes, et cela depuis huit à neuf cents ans. Elle

compte même deux mille trois cent quatre-vingt-treize âmes, en admettant une âme par chaque habitant. Elle est située à treize kilomètres et demi dans le nord-ouest d'Audenarde et à quinze kilomètres un quart dans le sud-est de Bruges, en pleine Flandre. Le Vaar, petit affluent de l'Escaut, passe sous ses trois ponts, encore recouverts d'une antique toiture du moyen âge, comme à Tournai. On y admire un vieux château, dont la première pierre fut posée, en 1197, par le comte Baudoin, futur empereur de Constantinople, et un hôtel de ville à demi-fenêtres gothiques, couronné d'un chapelet de créneaux, que domine un beffroi à tourelles, élevé de trois cent cinquante-sept pieds au-dessus du sol. On y entend, à chaque heure, un carillon de cinq octaves, véritable piano aérien, dont la renommée surpasse celle du célèbre carillon de Bruges. Les étrangers — s'il en est jamais venu à Quiquendone — ne quittent point cette curieuse ville sans avoir visité sa salle des stathouders, ornée du portrait en pied de Guillaume de Nassau par Brandon, le jubé de l'église Saint-Magloire, chef-d'œuvre de l'architecture du seizième siècle, le puits en fer forgé qui se creuse au milieu de la grande place Saint-Ernuph, dont l'admirable ornementation est due au peintre-forgeron Quentin Metsys, le tombeau provisoirement élevé à Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, qui repose maintenant dans l'église de Notre-Dame de Bruges, etc. Enfin, Quiquendone a pour principale industrie la fabrication des crèmes fouettées et des sucres d'orge sur une grande échelle. Elle est administrée de père en fils depuis plusieurs siècles par la famille van Tricasse. Et pourtant, Quiquendone ne figure pas sur la carte des Flandres! Est-ce oubli des géographes? est-ce omission volontaire? C'est ce que je ne puis vous dire; mais Quiquendone existe bien réellement, avec ses rues étroites, son enceinte fortifiée, ses maisons espagnoles, sa halle et son bourgmestre — à telles enseignes qu'elle a été récemment le théâtre de phénomènes surprenants, extraordinaires, invraisemblables autant que véridiques, et qui vont être fidèlement rapportés dans le présent récit.

Certes, il n'y a aucun mal à dire ni à penser des Flamands de la Flandre occidentale. Ce sont des gens de bien, sages, parcimonieux, sociables, d'humeur égale, hospitaliers, peut-être un peu lourds par le langage et l'esprit; mais cela n'explique pas pourquoi l'une des plus intéressantes villes de leur territoire en est encore à figurer dans la cartographie moderne.

Cette omission est certainement regrettable. Si encore l'histoire, ou à défaut de l'histoire les chroniques, ou à défaut des chroniques la tradition du pays, faisaient mention de Quiquendone! Mais non; ni les atlas, ni les guides, ni les itinéraires n'en parlent M. Joanne lui-même, le plus perspicace dénicheur de bourgades, n'en dit pas un mot. On conçoit combien ce silence doit nuire au commerce, à l'industrie de cette ville. Mais nous nous hâterons d'ajouter que Quiquendone n'a ni industrie ni commerce, et qu'elle s'en passe le mieux du monde. Ses sucres d'orge et ses crèmes fouettées, elle les consomme sur place et ne les exporte pas. Enfin, les Quiquendoniens n'ont besoin de personne. Leurs désirs sont restreints, leur existence est modeste; ils sont calmes, modérés, froids, flegmatiques, en un mot « Flamands », comme il s'en rencontre encore quelquefois entre l'Escaut et la mer du Nord.

II

Où le bourgmestre van Tricasse et le conseiller Niklausse s'entretiennent des affaires de la ville.

— Vous croyez? demanda le bourgmestre.

— Je le crois, répondit le conseiller, après quelques minutes de silence.

— C'est qu'il ne faut point agir à la légère, reprit le bourgmestre.

— Voilà dix ans que nous causons de cette affaire si grave, répliqua le conseiller Niklausse, et je vous avoue, mon digne van Tricasse, que je ne puis prendre encore sur moi de me décider.

— Je comprends votre hésitation, reprit le bourgmestre, après un bon quart d'heure de réflexion, je comprends votre hésitation et je la partage. Nous ferons sagement de ne rien décider avant un plus ample examen de la question.

— Il est certain que cette place de commissaire civil est inutile dans une ville aussi paisible que Quiquendone.

— Notre prédécesseur, répondit van Tricasse d'un ton grave, notre prédécesseur ne disait jamais, n'aurait jamais osé dire qu'une chose est certaine. Toute affirmation est sujette à des retours désagréables.

Le conseiller hocha la tête en signe d'assentiment, puis il demeura silencieux, une demi-heure environ. Après ce laps de temps, pendant lequel le conseiller et le bourgmestre ne remuèrent pas même un doigt, Niklausse demanda à van Tricasse si son prédécesseur, — il y avait quelque vingt ans — n'avait pas eu comme lui la pensée de supprimer cette place de commissaire civil qui, chaque année, grevait la ville de Quiquendone d'une somme de treize cent soixante-quinze francs et des centimes.

— En effet, répondit le bourgmestre, qui porta avec une majestueuse lenteur sa main à son front limpide, en effet; mais ce digne homme est mort avant d'avoir osé prendre une détermination, ni à cet égard, ni à l'égard d'aucune autre mesure administrative. C'était un sage. Pourquoi ne ferais-je pas comme lui?

Le conseiller Niklausse eût été incapable d'imaginer une raison qui pût contredire l'opinion du bourgmestre.

— L'homme qui meurt sans s'être jamais décidé à rien pendant sa vie, ajouta gravement van Tricasse, est bien près d'avoir atteint la perfection en ce monde!

Cela dit, le bourgmestre pressa du bout du petit doigt un timbre au son voilé, qui fit entendre moins un son qu'un soupir. Presque aussitôt, quelques pas légers glissèrent doucement sur les carreaux du palier. Une souris n'eût pas fait plus de bruit en trottinant sur une épaisse moquette. La porte de la chambre s'ouvrit en tournant sur ses gonds huilés. Une jeune fille blonde, à longues tresses, apparut. C'était Suzel van Tricasse, la fille unique du bourgmestre. Elle remit à son père avec sa pipe bourrée à point un petit brasero de cuivre, ne prononça pas une parole, et disparut aussitôt, sans que sa sortie eût produit plus de bruit que son entrée.

L'honorable bourgmestre alluma l'énorme fourneau de son instrument, et s'effaça bientôt dans un nuage de fumée bleuâtre, laissant le conseiller Niklausse plongé au milieu des plus absorbantes réflexions.

La chambre dans laquelle causaient ainsi ces deux notables personnages chargés de l'administration de Qui-

quendone était un parloir richement orné de sculptures en bois sombre. Une haute cheminée, vaste foyer à brûler un chêne ou à rôtir un bœuf, occupait tout un panneau du parloir, et faisait face à une fenêtre à treillis, dont les vitraux peinturlurés tamisaient doucement les rayons du jour. Dans un cadre antique, au-dessus de la cheminée, apparaissait le portrait d'un bonhomme quelconque, attribué à Hemling, qui devait représenter un ancêtre des van Tricasse, dont la généalogie remonte authentiquement au quatorzième siècle, époque à laquelle les Flamands et Gui de Dampierre eurent à lutter contre l'empereur Rodolphe de Hapsbourg.

Ce parloir faisait partie de la maison du bourgmestre, l'une des plus agréables de Quiquendone. Construite dans le goût flamand et avec tout l'imprévu, le caprice, le pittoresque, le fantaisiste que comporte l'architecture ogivale, on la citait entre les plus curieux monuments de la ville. Un couvent de chartreux ou un établissement de sourds-muets n'eût pas été plus silencieux que cette habitation. Le bruit n'y existait pas; on n'y marchait pas, on y glissait; on n'y parlait pas, on y murmurait. Et cependant les femmes ne manquaient point à la maison, qui, sans compter le bourgmestre van Tricasse, abritait encore sa femme Mme Brigitte van Tricasse, sa fille Suzel van Tricasse, et sa servante Lotchè Janshéu. Il convient de citer aussi la sœur du bourgmestre, la tante Hermance, vieille fille répondant encore au nom de Tatanémance, que lui donnait autrefois sa nièce Suzel, du temps qu'elle était petite fille. Eh bien, malgré tous ces éléments de discorde, de bruit, de bavardage, la maison du bourgmestre était calme comme le désert.

Le bourgmestre était un personnage de cinquante ans, ni gras ni maigre, ni petit ni grand, ni vieux ni jeune, ni coloré ni pâle, ni gai ni triste, ni content ni ennuyé, ni énergique ni mou, ni fier ni humble, ni bon ni méchant, ni généreux ni avare, ni brave ni poltron, ni trop ni trop peu — *ne quid nimis* — un homme modéré en tout. Mais à la lenteur invariable de ses mouvements, à sa mâchoire inférieure un peu pendante, à sa paupière supérieure immuablement relevée, à son front uni comme une plaque de cuivre jaune et sans une ride, à ses muscles peu saillants, un physionomiste eût sans peine reconnu que le bourgmestre van Tricasse était le flegme personnifié. Jamais — ni par la colère ni par la passion — jamais une émotion quelconque n'avait accéléré les mouvements du cœur de cet homme ni rougi sa face; jamais ses pupilles ne s'étaient contractées sous l'influence d'une irritation, si passagère qu'on voudrait la supposer. Il était invariablement vêtu de bons habits ni trop larges ni trop étroits, qu'il ne parvenait pas à user. Il était chaussé de gros souliers carrés à triple semelle et à boucles d'argent, qui, par leur durée, faisaient le désespoir de son chausseur. Il était coiffé d'un large chapeau, qui datait de l'époque à laquelle la Flandre fut décidément séparée de la Hollande, ce qui attribuait à ce vénérable couvre-chef une durée de quarante ans. Mais que voulez-vous? Ce sont les passions qui usent le corps aussi bien que l'âme, les habits aussi bien que le corps, et notre digne bourgmestre, apathique, indolent, indifférent, n'était passionné en rien; il n'usait pas et ne s'usait pas, et par cela même il se trouvait précisément l'homme qu'il fallait pour administrer la cité de Quiquendone et ses tranquilles habitants.

La ville, en effet, n'était pas moins calme que la maison van Tricasse. Or c'était dans cette paisible demeure que le bourgmestre comptait atteindre les limites les plus reculées de l'existence humaine, après avoir vu toutefois la bonne Mme Brigitte van Tricasse, sa femme, le précéder au tombeau, où elle ne trouverait certainement pas un repos plus profond que celui qu'elle goûtait depuis soixante ans sur la terre.

Ceci mérite une explication.

La famille van Tricasse aurait pu s'appeler justement *la famille Jeannot*. Voici pourquoi :

Chacun sait que le couteau de ce personnage typique est aussi célèbre que son propriétaire et non moins inusable, grâce à cette double opération incessamment renouvelée qui consiste à remplacer le manche quand il est usé et la lame quand elle ne vaut plus rien. Telle était l'opération, absolument identique, pratiquée depuis un temps immémorial dans la famille van Tricasse, et à laquelle la nature s'était prêtée avec une complaisance un peu extraordinaire. Depuis 1380, on avait toujours vu invariablement un van Tricasse, devenu veuf, se remarier avec une van Tricasse, plus jeune que lui, qui, veuve à son tour, convolait avec un van Tricasse plus jeune qu'elle, qui veuf..., etc., sans solution de continuité. Chacun mourait à son tour avec une régularité mécanique. Or la digne Mme Brigitte van Tricasse en était à son deuxième mari, et à moins de manquer à tous ses devoirs, elle devait précéder dans l'autre monde son époux, de dix ans plus jeune qu'elle, pour faire place à une nouvelle van Tricasse. Sur quoi l'honorable bourgmestre comptait absolument, afin de ne point rompre les traditions de la famille.

Telle était cette maison, paisible et silencieuse, dont les portes ne criaient pas, dont les vitres ne grelottaient pas, dont les parquets ne gémissaient pas, dont les cheminées ne ronflaient pas, dont les girouettes ne grinçaient pas, dont les meubles ne craquaient pas, dont les serrures ne cliquetaient pas, et dont les hôtes ne faisaient pas plus de bruit que leur ombre. Le divin Harpocrate l'eût certainement choisie pour le temple du Silence.

III

Où le commissaire Passauf fait une entrée aussi bruyante qu'inattendue.

Lorsque l'intéressante conversation que nous avons rapportée plus haut avait commencé entre le conseiller et le bourgmestre, il était deux heures trois quarts après midi. Ce fut à trois heures quarante-cinq minutes que van Tricasse alluma sa vaste pipe, qui pouvait contenir un quart de tabac, et ce fut à cinq heures et trente-cinq minutes seulement qu'il acheva de fumer.

Pendant tout ce temps, les deux interlocuteurs n'échangèrent pas une seule parole.

Vers six heures, le conseiller, qui procédait toujours par prétermission ou aposiopèse, reprit en ces termes :

— Ainsi nous nous décidons?...

— A ne rien décider, répliqua le bourgmestre.

— Je crois, en somme, que vous avez raison, van Tricasse.

— Je le crois aussi, Niklausse. Nous prendrons une résolution à l'égard du commissaire civil quand nous serons mieux édifiés... plus tard... Nous ne sommes pas à un mois près.

— Ni même à une année, répondit Niklausse, en dé-

pliant son mouchoir de poche, dont il se servit d'ailleurs avec une discrétion parfaite.

Un nouveau silence, qui dura une bonne heure, s'établit encore. Rien ne troubla cette nouvelle halte dans la conversation, pas même l'apparition du chien de la maison, l'honnête Lento, qui, non moins flegmatique que son maître, vint faire poliment un tour de parloir. Digne chien ! Un modèle pour tous ceux de son

Le bourgmestre van Tricasse. Dessin de U. Parent.

espèce. Il eût été en carton, avec des roulettes aux pattes, qu'il n'eût pas fait moins de bruit pendant sa visite.

Vers huit heures, après que Lotchè eut apporté la lampe antique à verre dépoli, le bourgmestre dit au conseiller :

— Nous n'avons pas d'autre affaire urgente à expédier, Niklausse?

— Non, van Tricasse, aucune que je sache.

— Ne m'a-t-on pas dit cependant, demanda le

Le conseiller Niklausse. Dessin de U. Parent.

bourgmestre, que la tour de la porte d'Audenarde menaçait ruine ?

— En effet, répondit le conseiller, et vraiment je ne serais pas étonné qu'un jour ou l'autre elle écrasât quelque passant.

— Oh ! reprit le bourgmestre, avant qu'un tel malheur arrive, j'espère bien que nous aurons pris une décision à l'endroit de cette tour.

— Je l'espère, van Tricasse.

— Il y a des questions plus pressantes à résoudre.

— Sans doute, répondit le conseiller, la question de la halle aux cuirs, par exemple.

— Est-ce qu'elle brûle toujours? demanda le bourgmestre.

— Toujours, depuis trois semaines.

— N'avons-nous pas décidé en conseil de la laisser brûler ?

— Oui, van Tricasse, et cela sur votre proposition.

— N'était-ce pas le moyen le plus sûr et le plus simple d'avoir raison de cet incendie ?

— Sans contredit.

— Eh bien, attendons. C'est tout ?

— C'est tout, répondit le conseiller, qui se grattait le front comme pour s'assurer qu'il n'oubliait pas quelque affaire importante.

— Ah ! fit le bourgmestre, n'avez-vous pas entendu parler aussi d'une fuite d'eau qui menace d'inonder le bas quartier de Saint-Jacques ?

— En effet, répondit le conseiller. Il est même fâcheux que cette fuite d'eau ne se soit pas déclarée au-dessus de la halle aux cuirs. Elle eût naturellement combattu l'incendie, et cela nous aurait épargné bien des frais de discussion.

Tatanémance . Dessin de U. Parent.

— Que voulez-vous, Niklausse? répondit le digne bourgmestre, il n'y a rien d'illogique comme les accidents. Ils n'ont aucun lien entre eux, et l'on ne peut pas, comme on le voudrait, profiter de l'un pour atténuer l'autre.

Cette fine observation de van Tricasse exigea quelque temps pour être goûtée par son interlocuteur et ami.

— Eh ! mais, reprit quelques instants plus tard le conseiller Niklausse, nous ne parlons même pas de notre grande affaire !

— Quelle grande affaire ? Nous avons donc une grande affaire ? demanda le bourgmestre.

— Sans doute, l'éclairage de la ville.

— Ah ! oui, répondit le bourgmestre, l'éclairage du docteur Ox ?

— Précisément.

— Eh bien?

— Cela marche, Niklausse, répondit le bourgmestre. On procède déjà à la pose des tuyaux, et l'usine est entièrement achevée.

— Peut-être nous sommes-nous un peu pressés dans cette affaire, dit le conseiller en hochant la tête.

— Peut-être, répondit le bourgmestre ; mais notre

excuse, c'est que le docteur Ox fait tous les frais de son expérience. Cela ne nous coûtera pas un denier.

— C'est, en effet, notre excuse. Puis, il faut bien marcher avec son siècle. Si l'expérience réussit, Quiquendone sera la première ville des Flandres éclairée au gaz oxy... Comment appelle-t-on ce gaz-là?

— Le gaz oxyhydrique.

— Va donc pour le gaz oxyhydrique.

Le commissaire Passauf. Dessin de U. Parent.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Lotchè vint annoncer au bourgmestre que son souper était prêt.

Le conseiller Niklausse se leva pour prendre congé de van Tricasse, que tant de décisions et d'affaires avaient mis en appétit. Puis il fut convenu que l'on assemblerait dans un délai assez éloigné le conseil des notables, afin de décider si l'on prendrait provisoirement une décision sur la question véritablement décisive de la tour d'Audenarde.

Le docteur Ox. Dessin de U. Parent.

Les deux dignes administrateurs se dirigèrent alors vers la porte qui s'ouvrait sur la rue, l'un reconduisant l'autre. Le conseiller, arrivé au dernier palier, alluma une petite lanterne qui devait le guider dans les rues obscures de Quiquendone, que l'éclairage du docteur Ox n'illuminait pas encore. La nuit était noire, on était au mois d'octobre, et un léger brouillard embrumait la ville.

Les préparatifs de départ du conseiller Niklausse demandèrent un bon quart d'heure, car, après avoir allumé sa lanterne, il dut chausser ses gros socques articulés en peau de vache et ganter ses épaisses moufles en peau de mouton; puis il releva le collet fourré de sa redingote, rabattit son feutre sur ses yeux, assura dans sa main son lourd parapluie à bec de corbin, et se disposa à sortir.

Au moment où Lotchè, qui éclairait son maître, allait retirer la barre de la porte, un bruit inattendu éclata au dehors.

Oui, dût la chose paraître invraisemblable, un bruit, un véritable bruit, tel que la ville n'en avait certainement pas entendu depuis la prise du donjon par les Espagnols en 1513, un effroyable bruit éveilla les échos si profondément endormis de la vieille maison van Tricasse. On heurtait cette porte, vierge jusqu'alors de tout attouchement brutal! On frappait à coups redoublés avec un instrument contondant qui devait être un bâton noueux manié par une main robuste! Aux coups se mêlaient des cris, un appel. On entendait distinctement ces mots :

— Monsieur van Tricasse! monsieur le bourgmestre! ouvrez, ouvrez vite!

Gédéon Ygène. Dessin de U. Parent.

Le bourgmestre et le conseiller, absolument ahuris, se regardaient sans mot dire. Ceci passait leur imagination. On eût tiré dans le parloir la vieille couleuvrine du château, qui n'avait pas fonctionné depuis 1285, que les habitants de la maison van Tricasse n'auraient pas été plus « épatés ». Qu'on nous passe ce mot, qu'on excuse sa trivialité en faveur de sa justesse.

Cependant les coups, les cris, les appels redoublaient. Lotchè, reprenant son sang-froid, se hasarda à parler.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi! moi! moi!

— Qui, vous?

— Le commissaire Passauf!

Le commissaire Passauf! Celui-là même dont il était question, depuis dix ans, de supprimer la charge! Que se passait-il donc? Les Bourguignons auraient-ils envahi Quiquendone comme au quatorzième siècle? Il ne fallait rien moins qu'un événement de cette importance pour émotionner à ce point le commissaire Passauf, qui ne le cédait en rien pour le calme et le flegme au bourgmestre lui-même.

Sur un signe de van Tricasse — car le digne homme

n'aurait pu articuler une parole — la barre fut repoussée, et la porte s'ouvrit.

Le commissaire Passauf se précipita dans l'antichambre. On eût dit un ouragan.

— Qu'y a-t-il, monsieur le commissaire? demanda Lotchè, une brave fille qui ne perdait pas la tête dans les circonstances les plus graves.

— Ce qu'il y a! répondit Passauf, dont les gros yeux ronds exprimaient une émotion réelle. Il y a que je viens de la maison du docteur Ox, où il y avait réception, et que là...

— Là? fit le conseiller.

— Là, j'ai été témoin d'une altercation telle que... Monsieur le bourgmestre, on a parlé politique!

— Politique! répéta van Tricasse en hérissant sa perruque.

— Politique! reprit le commissaire Passauf, ce qui ne s'était pas fait depuis cent ans peut-être à Quiquendone! Alors la discussion s'est montée. L'avocat André Schut et le médecin Dominique Custos se sont pris à partie avec une violence qui les amènera peut-être sur le terrain...

— Sur le terrain! s'écria le conseiller. Un duel! Un duel à Quiquendone! Et que se sont donc dit l'avocat Schut et le médecin Custos?

— Ceci textuellement : « Monsieur l'avocat, a dit le médecin à son adversaire, vous allez un peu loin, ce me semble, et vous ne songez pas suffisamment à mesurer vos paroles! »

Le bourgmestre van Tricasse joignit les mains. Le conseiller pâlit et laissa choir sa lanterne. Le commissaire hocha la tête. Une phrase si évidemment provocatrice prononcée par deux notables du pays!

— Ce médecin Custos, murmura van Tricasse, est décidément un homme dangereux, une tête exaltée! Venez, messieurs!

Et sur ce, le conseiller Niklausse et le commissaire rentrèrent dans le parloir avec le bourgmestre van Tricasse.

IV

Où le docteur Ox se révèle comme un physiologiste de premier ordre et un audacieux expérimentateur.

Quel est donc ce personnage connu sous le nom bizarre de docteur Ox?

Un original à coup sûr, mais en même temps un savant audacieux, un physiologiste dont les travaux sont connus et appréciés de toute l'Europe savante, un rival heureux des Davy, des Dalton, des Bostock, des Menzies, des Godwin, des Vierordt, de tous ces grands esprits qui ont mis la physiologie au premier rang des sciences modernes.

Le docteur Ox était un homme demi-gros, de taille moyenne, âgé de... mais nous ne saurions préciser son âge, non plus que sa nationalité. D'ailleurs, peu importe. Il suffit qu'on sache bien que c'était vraiment un étrange personnage, au sang chaud et impétueux, véritable excentrique échappé d'un volume d'Hoffmann, et qui contrastait singulièrement, on n'en peut douter, avec les habitants de Quiquendone. Il avait en lui, en ses doctrines, une imperturbable confiance. Toujours souriant, marchant tête haute, épaules dégagées, aisément, librement, regard assuré, larges narines bien ouvertes, vaste bouche qui humait l'air par grandes aspirations, sa personne plaisait à voir. Il était vivant, bien vivant, lui, bien équilibré dans toutes les parties de sa machine, bien allant, avec du vif-argent dans les veines et un cent d'aiguilles sous les pieds. Aussi ne pouvait-il jamais rester en place, et s'échappait-il en paroles précipitées et en gestes surabondants.

Était-il donc riche, ce docteur Ox, qui venait entreprendre à ses frais l'éclairage d'une ville tout entière?

Probablement, puisqu'il se permettait de telles dépenses, et c'est la seule réponse que nous puissions faire à cette demande indiscrète.

Le docteur Ox était arrivé depuis cinq mois à Quiquendone, en compagnie de son préparateur, qui répondait au nom bizarre de Gédéon Ygène, un grand sec, maigre, tout en hauteur, mais non moins vivant que son maître.

Et maintenant, pourquoi le docteur Ox avait-il soumissionné, et à ses frais, l'éclairage de la ville? Pourquoi avait-il précisément choisi les paisibles Quiquendoniens, ces Flamands entre tous les Flamands, et voulait-il doter leur cité des bienfaits d'un éclairage hors ligne? Sous ce prétexte, ne voulait-il pas essayer quelque grande expérience physiologique, en opérant *in animâ vili*? Enfin qu'allait tenter cet original? C'est ce que nous ne savons pas, le docteur Ox n'ayant pas d'autre confident que son préparateur Ygène, qui d'ailleurs lui obéissait aveuglément.

En apparence, tout au moins, le docteur Ox s'était engagé à éclairer la ville, qui en avait bien besoin, « la nuit surtout », disait le commissaire Passauf. Aussi, une usine pour la production d'un gaz éclairant avait-elle été installée. Les gazomètres étaient prêts à fonctionner, et les tuyaux de conduite, circulant sous le pavé des rues, devaient avant peu s'épanouir sous forme de becs dans les édifices publics et même dans les maisons particulières de certains amis du progrès.

En sa qualité de bourgmestre, van Tricasse, et en sa qualité de conseiller, Niklausse, puis quelques autres notables, avaient cru devoir autoriser dans leurs habitations l'introduction de ce moderne éclairage.

Si le lecteur ne l'a pas oublié, pendant cette longue conversation du conseiller et du bourgmestre, il fut dit que l'éclairage de la ville serait obtenu, non point par la combustion du vulgaire hydrogène carburé que fournit la distillation de la houille, mais bien par l'emploi d'un gaz plus moderne et vingt fois plus brillant, le gaz oxyhydrique, que produisent l'hydrogène et l'oxygène mélangés.

Or le docteur, habile chimiste et grand physicien, savait obtenir ce gaz en grande masse et à bon compte, non point en employant le manganate de soude, suivant les procédés de M. Tessié du Motay, mais tout simplement en décomposant l'eau, légèrement acidulée au moyen d'une pile faite d'éléments nouveaux et inventée par lui. Ainsi, point de substances coûteuses, point de platine, point de cornues, point de combustible, pas d'appareil délicat pour produire isolément les deux gaz. Un courant électrique traversait de vastes cuves pleines d'eau, et l'élément liquide se décomposait en ses deux parties constitutives, l'oxygène et l'hydrogène. L'oxygène s'en allait d'un côté; l'hydrogène, en volume double de son ancien associé, s'en allait d'un autre. Tous deux étaient recueillis dans des réservoirs séparés — précaution essentielle, car leur mélange eût produit une épouvantable explosion, s'il se fût enflammé. Puis des tuyaux devaient les conduire séparément aux divers becs, qui seraient disposés de manière à prévenir toute explosion. Il se produirait alors une flamme remarquablement brillante, flamme dont

l'éclat rivalise avec celui de la lumière électrique, qui — chacun le sait de reste — est, d'après les expériences de Casselmann, égale à celle de onze cent soixante et onze bougies, pas une de plus, pas une de moins.

Il était certain que la cité de Quiquendone gagnerait, à cette généreuse combinaison, un éclairage splendide. Mais c'était là ce dont le docteur Ox et son préparateur se préoccupaient le moins, ainsi qu'on le verra par la suite.

Précisément, le lendemain du jour où le commissaire Passauf avait fait cette bruyante apparition dans le parloir du bourgmestre, Gédéon Ygène et le docteur Ox causaient tous les deux dans le cabinet de travail qui leur était commun, au rez-de-chaussée du principal bâtiment de l'usine.

— Eh bien, Ygène, eh bien! s'écriait le docteur Ox en se frottant les mains. Vous les avez vus, hier, à notre réception, ces bons Quiquendoniens à sang froid qui tiennent, pour la vivacité des passions, le milieu entre les éponges et les excroissances coralligènes! Vous les avez vus, se disputant, se provoquant de la voix et du geste! Déjà métamorphosés moralement et physiquement! Et cela ne fait que commencer! Attendez-les quand nous les traiterons à haute dose!

— En effet, maître, répondit Gédéon Ygène, en grattant son nez pointu du bout de l'index. L'expérience débute bien, et si moi-même je n'avais pas prudemment fermé le robinet d'écoulement, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

— Vous avez entendu cet avocat Schut et ce médecin Custos? reprit le docteur Ox. La phrase en elle-même n'était point méchante, mais dans la bouche d'un Quiquendonien elle vaut toute la série des injures que les héros d'Homère se jettent à la tête avant de dégaîner. Ah! ces Flamands! vous verrez ce que nous en ferons un jour.

— Nous en ferons des ingrats, répondit Gédéon Ygène du ton d'un homme qui estime l'espèce humaine à sa juste valeur.

— Bah! fit le docteur, peu importe qu'ils nous en sachent gré ou non, si notre expérience réussit!

— Mais, ajouta le préparateur en souriant d'un air malin, n'est-il pas à craindre qu'en produisant une telle excitation dans leur appareil respiratoire nous ne désorganisions un peu leurs poumons, à ces honnêtes habitants de Quiquendone?

— Tant pis pour eux! répondit le docteur Ox. C'est dans l'intérêt de la sience! Que diriez-vous si les chiens ou les grenouilles se refusaient aux expériences de vivisection?

Il est probable que, si l'on consultait les grenouilles et les chiens, ces animaux feraient quelques objections aux pratiques des vivisecteurs; mais le docteur Ox croyait avoir trouvé là un argument irréfutable, car il poussa un vaste soupir de satisfaction.

— Après tout, maître, vous avez raison, répondit Gédéon Ygène d'un air convaincu. Nous ne pouvions trouver mieux que ces habitants de Quiquendone.

— Nous ne le pouvions pas, dit le docteur en articulant chaque syllabe.

— Vous leur avez tâté le pouls à ces êtres-là?

— Cent fois.

— Et quelle est la moyenne des pulsations observées?

— Pas cinquante par minute. Comprenez donc : une ville où depuis un siècle il n'y a pas eu l'ombre de discussion, où les charretiers ne jurent pas, où les cochers ne s'injurient pas, où les chevaux ne s'emportent pas, où les chiens ne mordent pas, où les chats ne griffent pas! une ville dont le tribunal de simple police chôme d'un bout de l'année à l'autre! une ville où l'on ne se passionne pour rien, ni pour les arts, ni pour les affaires! une ville où les gendarmes sont à l'état de mythes, et dans laquelle pas un procès-verbal n'a été dressé en cent années! une ville enfin où, depuis trois cents ans, il ne s'est pas donné un coup de poing ni échangé une giffle! Vous comprenez bien, maître Ygène, que cela ne peut pas durer et que nous modifierons tout cela.

— Parfait! parfait! répliqua le préparateur enthousiasmé. Et l'air de cette ville, maître, vous l'avez analysé?

— Je n'y ai point manqué. Soixante-dix-neuf parties d'azote et vingt-neuf parties d'oxygène, de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau en quantité variable. Ce sont les proportions ordinaires.

— Bien, docteur, bien, répondit maître Ygène. L'expérience se fera en grand et elle sera décisive.

— Et si elle est décisive, ajouta le docteur Ox d'un air triomphant, nous réformerons le monde!

V

Où le bourgmestre et le conseiller vont faire une visite au docteur Ox, et ce qui s'ensuit.

Le conseiller Niklausse et le bourgmestre van Tricasse surent enfin ce que c'était qu'une nuit agitée. Le grave événement qui s'était accompli dans la maison du docteur Ox leur causa une véritable insomnie. Quelles conséquences aurait cette affaire? Ils ne pouvaient l'imaginer. Y aurait-il une décision à prendre? L'autorité municipale, représentée par eux, serait-elle forcée d'intervenir? Edicterait-on des arrêtés pour qu'un pareil scandale ne se renouvelât pas? Tous ces doutes ne pouvaient que troubler ces molles natures. Aussi, la veille avant de se séparer, les deux notables avaient-ils «décidé» de se revoir le lendemain.

Le lendemain donc, avant dîner, le bourgmestre van Tricasse se transporta de sa personne chez le conseiller Niklausse. Il trouva son ami plus calme. Lui-même avait repris son assiette.

— Rien de nouveau? demanda van Tricasse.

— Rien de nouveau depuis hier, répondit Niklausse.

— Et le médecin Dominique Custos?

— Je n'en ai pas plus entendu parler que de l'avocat André Schut.

Après une heure de conversation qui tiendrait en trois lignes et qu'il est inutile de rapporter, le conseiller et le bourgmestre avaient résolu de rendre visite au docteur Ox, afin de tirer de lui quelques éclaircissements sans en avoir l'air.

Contrairement à toutes leurs habitudes, cette décision étant prise, les deux notables se mirent en devoir de l'exécuter incontinent. Ils quittèrent la maison et se dirigèrent vers l'usine du docteur Ox, située en dehors de la ville, près de la porte d'Audenarde, précisément celle dont la tour menaçait ruine.

Le bourgmestre et le conseiller ne se donnaient pas le bras, mais ils marchaient, *passibus æquis*, d'un pas lent et solennel, qui ne les avançait guère que de treize pouces par seconde. C'était, d'ailleurs, l'allure ordinaire de leurs administrés, qui, de mémoire d'homme,

n'avaient jamais vu personne courir à travers les rues de Quiquendone.

De temps à autre, à un carrefour calme et tranquille, au coin d'une rue paisible, les deux notables s'arrêtaient pour saluer les gens.

— Bonjour, monsieur le bourgmestre, disait l'un.

— Bonjour, mon ami, répondait van Tricasse.

— Rien de nouveau, monsieur le conseiller? demandait l'autre.

— Rien de nouveau, répondait Niklausse.

Mais à certains airs étonnés, à certains regards interrogateurs, on pouvait deviner que l'altercation de la veille était connue dans la ville. Rien qu'à la direction suivie par van Tricasse, le plus obtus des Quiquendoniens eût deviné que le bourgmestre allait accomplir quelque grave démarche. L'affaire Custos et Schut occupait toutes les imaginations, mais on n'en n'était pas encore à prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Cet avocat et ce médecin étaient, en somme, deux personnages estimés. L'avocat Schut, n'ayant jamais eu l'occasion de plaider dans une ville où les avoués et les huissiers n'existaient que pour mémoire, n'avait, par conséquent, jamais perdu de procès. Quant au médecin Custos, c'était un honorable praticien, qui, à l'exemple de ses confrères, guérissait de toutes les maladies, excepté de celle dont on mourait : fâcheuse habitude prise, malheureusement, par tous les membres de la Faculté, en quelque pays qu'ils exercent.

En arrivant à la porte d'Audenarde, le conseiller et le bourgmestre firent prudemment un petit crochet

Devant la tour d'Audenarde. Dessin de U. Parent.

pour ne point passer dans « le rayon de chute » de la tour, puis ils la considérèrent avec attention.

— Je crois qu'elle tombera, dit van Tricasse.

— Je le crois aussi, répondit Niklausse.

— A moins qu'on ne l'étaye, ajouta van Tricasse. Mais faut-il l'étayer? Là est la question.

— C'est en effet la question, répondit Niklausse.

Quelques instants après, ils se présentaient à la porte de l'usine.

— Le docteur Ox est-il visible? demandèrent-ils.

Le docteur Ox était toujours visible pour les premières autorités de la ville, et celles-ci furent aussitôt introduites dans le cabinet du célèbre physiologiste.

Peut-être les deux notables attendirent-ils une grande heure avant que le docteur parût. Du moins on est fondé à le croire, car le bourgmestre — ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie — montra une certaine impatience, dont son compagnon ne fut pas exempt non plus.

Le docteur Ox entra enfin et s'excusa tout d'abord d'avoir fait attendre ces messieurs; mais un plan de gazomètre à approuver, un branchement à rectifier... D'ailleurs, tout marchait. Les tuyaux destinés à l'oxygène étaient déjà posés. Avant quelques mois, la ville serait dotée d'un splendide éclairage. Les deux notables pouvaient déjà voir les orifices des tuyaux qui s'épanouissaient dans le cabinet du docteur.

Puis le docteur s'informa du motif qui lui procurait l'honneur de recevoir chez lui le bourgmestre et le conseiller.

— Mais vous voir, docteur, vous voir, répondit van Tricasse. Il y a longtemps que nous n'avions eu ce plaisir. Nous sortons peu, dans notre bonne ville de Quiquendone. Nous comptons nos pas et nos démarches. Heureux quand rien ne vient rompre l'uniformité...

Niklausse regardait son ami. Son ami n'en avait jamais dit si long — du moins sans prendre des temps, et sans espacer ses phrases par de larges pauses. Il lui semblait que van Tricasse s'exprimait avec une certaine volubilité qui ne lui était pas ordinaire. Niklausse lui-même sentait aussi comme une irrésistible démangeaison de parler.

Quant au docteur Ox, il regardait attentivement le bourgmestre de son œil malin.

Van Tricasse, qui ne discutait jamais qu'après s'être confortablement installé dans un bon fauteuil, s'était levé cette fois. Je ne sais quelle surexcitation nerveuse, tout à fait contraire à son tempérament, l'avait pris alors. Il ne gesticulait pas encore, mais cela ne pouvait tarder. Quant au conseiller, il se frottait les mollets et respirait à lentes et grandes gorgées. Son regard

Chez le docteur Ox. Dessin de U. Parent.

s'animait peu à peu, et il était « décidé » à soutenir quand même, s'il en était besoin, son féal et ami le bourgmestre.

Van Tricasse s'était levé, il avait fait quelques pas, puis il était revenu se placer en face du docteur.

— Et dans combien de mois, demanda-t-il d'un ton légèrement accentué, dans combien de mois dites-vous que vos travaux seront terminés?

— Dans trois ou quatre mois, monsieur le bourgmestre, répondit le docteur Ox.

— Trois ou quatre mois, c'est bien long! dit van Tricasse.

— Beaucoup trop long! ajouta Nicklausse, qui, ne pouvant plus tenir en place, s'était levé aussi.

— Il nous faut ce laps de temps pour achever notre opération, répondit le docteur. Les ouvriers, que nous avons dû choisir dans la population de Quiquendone, ne sont pas très-expéditifs.

— Comment! ils ne sont pas expéditifs! s'écria le bourgmestre, qui sembla prendre ce mot comme une offense personnelle.

— Non, monsieur le bourgmestre, répondit le docteur Ox en insistant. Un ouvrier français ferait en une journée le travail de dix de vos administrés. Vous le savez, ce sont de purs Flamands...

— Flamands! s'écria le conseiller Niklausse, dont les poings se crispaient. Quel sens, monsieur, entendez-vous donner à ce mot?

— Mais... le sens aimable que tout le monde lui donne, répondit en souriant le docteur.

— Ah çà, monsieur, dit le bourgmestre en arpentant le cabinet d'une extrémité à l'autre, je n'aime pas ces insinuations. Les ouvriers de Quiquendone valent les ouvriers de toute autre ville du monde, savez-vous? et ce n'est ni à Paris ni à Londres que nous irons chercher des modèles! Quant aux travaux qui vous concernent, je vous prierai d'en accélérer l'exécution. Nos rues sont dépavées pour la pose de vos tuyaux de conduite, et c'est une entrave à la circulation. Le commerce finira par se plaindre, et moi, administrateur responsable, je n'entends pas encourir des reproches trop légitimes!

Brave bourgmestre! Il avait parlé de commerce, de circulation, et ces mots, auxquels il n'était pas habitué, ne lui écorchaient pas les lèvres! Mais que se passait-il donc en lui?

— D'ailleurs, ajouta Niklausse, la ville ne peut être plus longtemps privée d'éclairage.

— Cependant, dit le docteur, une ville qui attend depuis huit ou neuf cents ans...

— Raison de plus, monsieur, répondit le bourgmestre en accentuant ses syllabes. Autres temps, autres mœurs. Le progrès marche, et nous ne voulons pas rester en arrière! Avant un mois, nous entendons que nos rues soient éclairées, ou bien vous payerez une indemnité considérable par jour de retard. Et qu'arriverait-il si, dans les ténèbres, quelque rixe se produisait?

— Sans doute, s'écria Niklausse, il ne faut qu'une étincelle pour enflammer un Flamand. Flamand, flamme!

— Et à ce propos, dit le bourgmestre en coupant la parole à son ami, il nous a été rapporté par le chef de la police municipale, le commissaire Passauf, qu'une discussion avait eu lieu hier soir dans vos salons, monsieur le docteur. S'est-on trompé en affirmant qu'il s'agissait d'une discussion politique?

— En effet, monsieur le bourgmestre, répondit le docteur Ox, qui ne réprimait pas sans peine un soupir de satisfaction.

— Et une altercation n'a-t-elle pas eu lieu entre le médecin Dominique Custos et l'avocat André Schut?

— Oui, monsieur le conseiller, mais les expressions qui ont été échangées n'avaient rien de grave.

— Rien de grave! s'écria le bourgmestre, rien de grave quand un homme dit à un autre qu'il ne mesure pas la portée de ses paroles! Mais de quel limon êtes-vous donc pétri, monsieur? Ne savez-vous pas que dans Quiquendone il n'en faut pas davantage pour amener des conséquences extrêmement regrettables? Mais, monsieur, si vous ou tout autre se permettait de me parler ainsi...

— Et à moi! ajouta le conseiller Niklausse.

En prononçant ces paroles d'un ton menaçant, les deux notables, bras croisés, cheveux hérissés, regardaient en face le docteur Ox, prêts à lui faire un mauvais parti, si un geste, moins qu'un geste, un coup d'œil, eût pu faire supposer en lui une intention contrariante.

Mais le docteur ne sourcilla pas.

— En tout cas, monsieur, reprit le bourgmestre, j'entends vous rendre responsable de ce qui se passe dans votre maison. Je suis garant de la tranquillité de cette ville, et je ne veux pas qu'elle soit troublée. Les événements qui se sont accomplis hier ne se renouvelleront pas, ou je ferai mon devoir, monsieur. Avez-vous entendu? Mais répondez donc, monsieur!

En parlant ainsi, le bourgmestre, sous l'empire d'une surexcitation extraordinaire, élevait la voix au diapason de la colère. Il était furieux, ce digne van Tricasse, et certainement on dut l'entendre du dehors. Enfin, hors de lui, voyant que le docteur ne répondait pas à ses provocations :

— Venez, Niklausse, dit-il.

Et, fermant la porte avec une violence qui ébranla la maison, le bourgmestre entraîna le conseiller à sa suite.

Peu à peu, quand ils eurent fait une vingtaine de pas dans la campagne, les dignes notables se calmèrent. Leur marche se ralentit, leur allure se modifia. L'illumination de leur face s'éteignit. De rouges ils redevinrent roses.

Et un quart d'heure après avoir quitté l'usine, van Tricasse disait doucement au conseiller Niklausse :

— Un aimable homme que ce docteur Ox! Je le verrai toujours avec le plus grand plaisir.

JULES VERNE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MILTON [1].

IV

La comtesse de Carlisle était convaincue que Strafford ne quitterait point l'Irlande, où la main du Parlement ne pouvait l'atteindre; elle le dit à Pym et à Saint-John, et les meneurs des Communes croyaient n'avoir rien à redouter de leur adversaire, qu'ils savaient d'ailleurs travaillé par une fièvre intermittente. Cependant, dès qu'il eut reçu l'ordre formel de Sa Majesté, il s'était mis en route, et le même jour il avait expédié un courrier pour annoncer au roi et à la comtesse sa prochaine venue; il les priait tous deux de la tenir secrète. Dans sa longue dépêche à Charles, il lui disait que, dans la position où l'on se trouvait, il n'y avait qu'un seul parti à prendre; que l'heure des demi-mesures était passée, qu'il fallait renoncer à la défensive pour passer à l'attaque. En conséquence, il lui annonçait qu'après avoir mûrement réfléchi, il avait dressé une accusation formelle de haute trahison contre Pym et ses complices, coupables de connivence criminelle avec les Écossais, et que, dès son arrivée, cet acte serait porté au Parlement. En finissant, Strafford conjurait encore le roi de tenir cette résolution fort cachée, la moindre indiscrétion pouvant en compromettre le succès.

Malheureusement Charles n'avait aucun secret pour Henriette, et, soit par légèreté, soit pour relever le moral fort abattu de la cour, ou pour expliquer la gaieté

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

qui lui était soudainement revenue, la reine parla, et, quelques heures après, Henri Vane accourait chez Milton :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai des raisons, que vous comprendrez facilement, pour que l'on ne me voie point aujourd'hui m'entretenir avec Pym, mon collègue au Parlement; mais il faut que vous le voyiez, vous, sans retard; il y va de sa tête et de celle de ses amis.

Et il lui fit connaître l'arrivée prochaine de Strafford et le plan qu'il avait adopté pour perdre ses ennemis. Ainsi, tandis que, plein à la fois de préoccupation et d'espoir, le ministre s'avançait vers Londres, où il croyait surprendre ses adversaires, tous ses projets étaient dévoilés; il allait les trouver prêts à combattre. Cette nouvelle fut donnée à Milton le samedi; malgré la sainteté du dimanche, Pym réunit secrètement les principaux chefs des Communes, et, après leur avoir fait jurer de tenir secret ce qui allait se passer dans cette conférence, il leur dit tout ce qu'il avait appris. Habile tacticien, il ne leur cacha point le péril qui les menaçait, il l'exagéra même.

— Êtes-vous résolus de vous laisser traîner à la boucherie comme des moutons, ou voulez-vous défendre vos têtes et avec elles la cause de l'Église et de la vieille Angleterre?

Pour les hommes compromis et menacés par Strafford, et ils l'étaient tous plus ou moins gravement, il n'y avait pas à délibérer. Hollis Strode, Hampden, Saint-John, lord Say, le reconnurent unanimement.

— Eh bien, messieurs, reprit Pym, le doigt de Dieu est dans tout ceci. Sa voix nous a éclairés, et, si vous m'appuyez, nous traverserons la mer Rouge sans avoir une goutte d'eau sur nos souliers. Soyez exacts. Mercredi, au Parlement, votez résolûment ce que je proposerai; je me charge du reste. Ayez soin seulement de semer l'inquiétude et l'émotion dans la Cité, faites que les bourgeois et les apprentis se réunissent en foule devant les portes de Westminster... Mon projet, excusez-moi de ne pas vous le dire, la plus légère indiscrétion pourrait tout perdre.

Le mercredi, la ville de Londres était pleine d'agitation et une partie des boutiques fermées. Les bruits les plus absurdes et les plus contradictoires circulaient dans la foule; les uns disaient qu'une armée irlandaise était débarquée, d'autres que les Espagnols avaient opéré une descente, et ceux-ci, qui se prétendaient les mieux informés, annonçaient qu'à Whitehall le roi avait réuni une troupe considérable de cavaliers qu'il allait lâcher sur la ville et sur le Parlement : sur la ville, pour la piller; sur le Parlement, pour en massacrer les membres. A chaque instant, de la masse en ébullition sortaient les cris : « Mort à Laud! à bas le papisme! en enfer les évêques! » Aucune vociférations ne s'éleva contre Strafford, le peuple le croyait encore dans son gouvernement. Cependant, dans la nuit du lundi au mardi, il était entré en son hôtel par une porte dérobée et avait fait prévenir le roi et la comtesse Carlisle. Il croyait être parfaitement sûr que personne ne savait son arrivée; mais Pym la connaissait, grâce aux espions dont il avait entouré la demeure du noble comte. Le mardi, Lucy, sous des vêtements modestes, avec un *loup* de velours tel qu'à cette époque en portaient les dames lorsqu'elles sortaient, s'était rendue à l'hôtel Strafford. Elle trouva son ami malade; sa tendresse lui apprit tout ce qui pouvait l'intéresser. La veille, elle avait reçu Pym; il paraissait fort calme, toujours souriant suivant son habitude, et se tenant pour assuré de faire capituler la couronne. Il avait été fort galant et plus gai que de coutume. Elle avait vu Saint-John toujours sombre; seulement, ce qui l'étonnait beaucoup était une visite d'Hampden. Pym, dans sa conversation, ne s'était laissé aller à faire aucune allusion à Strafford; Hampden, au contraire, parlant du comte en termes hostiles, mais pleins de convenance et avec une grâce triste, lui avait dit en la quittant :

« Si Strafford est en Irlande, vous qui êtes, comtesse, sa meilleure et sa plus belle amie, conjurez-le de gagner le continent; si, ce qui est improbable, tant cela serait fou, il se trouvait à Londres, engagez-le à s'éloigner sans délai, dût-il partir dans le sac d'un charbonnier! »

— Celui-là, répondit Strafford, est un honnête homme, et tant que je vivrai, Lucy, on ne touchera pas à sa tête. Ils ont à Whitehall un gentilhomme qui lui ressemble, lord Falkland, et ils n'en ont rien su faire. Enfin, ce qui résulte de ce que vous venez de me dire, chère Lucy, c'est qu'ils ignorent ma présence à Londres et quel coup de foudre les menace. Je suis brisé par la fièvre et la fatigue; cependant je vais écrire au roi pour lui demander une audience pour la nuit prochaine, et mercredi se jouera le premier acte du grand drame. Je porterai moi-même l'acte de haute trahison contre Pym, Hollis Strode, Hampden, Saint-John, H. Vane, lord Say, lord Brook et leurs complices.

Strafford écrivit au roi; mais Sa Majesté lui répondit qu'il eût à prendre du repos; qu'il le recevrait mercredi 11 novembre, à huit heures du matin.

A cette heure matinale, les rues qui aboutissaient à Westminster étaient, nous l'avons dit, remplies de tumulte; de temps à autre, à travers les masses turbulentes, passaient des lords et des membres des Communes se rendant au lieu de leur séance. Les membres du Parlement, selon qu'ils étaient du parti du peuple ou de la cour, recevaient un accueil bien différent : les uns étaient acclamés avec enthousiasme, les autres, conspués, ne pouvaient qu'avec peine continuer leur chemin. Quand Pym parut, toujours souriant, disant aux femmes des paroles légères, ce fut une clameur immense, et les cris de « vive Pym! » retentirent à faire tomber les corniches du vieux monastère.

Dès que la séance fut ouverte, Pym demanda la parole à l'orateur (1) :

— Monsieur, dit-il, je sollicite de la Chambre de vouloir bien délibérer en comité secret sur une proposition que je vais avoir l'honneur de lui présenter. Et si elle agrée ma demande, je requiers que les portes de cette assemblée soient fermées de telle sorte, que tous ceux qui ont droit de siéger aient la liberté d'entrer, mais que nul de nos collègues ne puisse sortir.

Le président Lenthall, après avoir consulté les Communes, donna l'ordre aux huissiers de fermer toutes les portes, de ne laisser sortir personne; et alors, s'avançant dans le parquet, Pym, après un long réquisitoire, plein d'accusations vraies ou fausses, requit la Chambre de porter un bill de haute trahison contre Thomas Wentworth, baron de Raby, comte de Strafford, et lieutenant du roi pour l'Irlande. Telle était la passion générale et l'impopularité de l'accusé, que la proposition, tout imprévue pour quelques-uns, fut admise d'une seule voix. Pym se tenait pour tellement

(1) C'est le titre que porte le président des Communes.

sûr de ce résultat, qu'il avait préparé tous les actes, et Lenthall n'eut qu'à les signer. L'auteur de l'accusation et quelques-uns de ses amis furent chargés de porter la résolution des Communes à la Chambre des lords, qui seule avait pouvoir de juger Strafford.

Sans perdre un instant, Pym avec ses collègues se rendit à la salle où siégeaient les lords et, après en avoir donné lecture, déposa sur le bureau l'acte d'accusation. Cependant le bruit de ce qui se passait à Westminster était parvenu à Whitehall, où le roi se trouvait en conférence avec Strafford. A cette annonce d'un si grave péril, l'énergique ministre prit congé de Sa Majesté, espérant arriver à la Chambre haute avant qu'il eût été statué sur la demande de poursuites intentée au nom des Communes. Parvenu à la porte de chêne de la salle, il frappa du pommeau de sa canne et, avant que l'huissier eût eu le temps de se reconnaître, il pénétra d'un pas ferme et irrité dans l'enceinte; la fièvre et la colère animaient ses nobles traits. Il s'avançait pour prendre son siége habituel, lorsque plusieurs lords se levant lui intimèrent l'ordre de sortir. « Le comte s'arrêta, regarda un instant autour de lui et obéit après quelques secondes d'hésitation. Rappelé une heure après, on lui enjoignit de se mettre à genoux à la barre; là il apprit que la Chambre avait admis l'accusation des Communes et décidé, sur leur demande, qu'il serait conduit à la Tour. » Avant qu'il se fût relevé de l'humble posture ordonnée en pareille circonstance par une vieille coutume, sur l'ordre des lords, sir James Maxwell, l'huissier à la verge noire, s'était emparé de sa personne. Quand Strafford se releva, il voulut parler; on lui ordonna de sortir sans dire un mot. Dès qu'il eut franchi le seuil de la salle, James Maxwell lui demanda son épée; il la lui remit, et l'huissier la donna à garder à son domestique. Ils descendirent alors pour chercher soit la voiture du comte, soit celle de Maxwell. Strafford était calme, et quoiqu'à travers les flots de peuple qu'il eut à traverser il ne trouva pas un seul visage ami, il ne baissa pas un seul instant les yeux.

— Qu'y a-t-il? que se passe-t-il? demandait-on de tout côté.

Cependant le grand événement commençait à être connu, et comme le comte répondait :

— Il n'y a rien; tenez-vous tranquilles,

Une voix s'écria :

— Rien! Ah! vous appelez rien une accusation de haute trahison!

Ce ne fut pas sans peine que Maxwell et le comte trouvèrent leurs voitures. Strafford fit un mouvement pour entrer dans la sienne.

— Vous êtes mon prisonnier, milord, lui dit l'huissier à la verge noire, c'est dans la mienne qu'il faut monter.

Et il le conduisit à la funèbre Tour.

Ce qui est triste à dire, c'est que Strafford ne trouva pas un seul défenseur. Qu'il ait été poursuivi par le parti populaire au sein des Communes et de la haute Chambre, il n'y a rien là qui étonne; mais que les partisans de la prérogative royale, que les évêques anglicans ne l'aient pas défendu à outrance, qu'ils n'aient pas compris que sa cause était leur cause à tous, c'est là ce qui confond.

Eternel oubli des services rendus! Eternel oubli de ceux qui n'ont pas réussi!

La nouvelle de l'arrestation de Strafford avait, à Whitehall, produit l'effet d'un coup de foudre. Henriette pleura, mais au fond du cœur elle ne partageait point les emportements et le désespoir du roi. Par une pensée égoïste et fausse, elle s'imaginait que la chute de Strafford suffirait aux colères des Communes, qui, débarrassées de leur plus redoutable ennemi, redeviendraient obéissantes et soumises. Après cet orage elle voyait la royauté redevenue florissante.

Henriette se trouvait dans le cabinet du roi lorsque le chambellan, après avoir pris les ordres de son maître, introduisit lady Carlisle; elle était pâle, superbe et furieuse :

— Est-ce qu'il va coucher à la Tour? demanda-t-elle d'une voix remplie de sourdes tempêtes. Est-ce que pour prix de ses services on va l'abandonner à la fureur et à l'imbécillité d'un ramassis de je ne sais quoi et de je ne sais qui? Votre parole est engagée, Sire, et doit-il périr pour avoir mis en elle toute sa confiance? Quel parti allez-vous prendre ou plutôt quel parti avez-vous déjà pris? car croire que vous hésitez serait vous faire la plus mortelle injure.

Et quand elle vit que la reine qui, les larmes dans les yeux, lui serrait les mains pour la calmer, allait l'interrompre, emportée par la passion, elle reprit avec une nouvelle véhémence :

— Vous êtes bien heureuse, madame, de pouvoir pleurer! Je sais que vous ne l'aimez pas, que vous ne l'avez jamais aimé. Je sais que vos amis se sont, pour le perdre, unis à ses ennemis, et que pour ceux-là Votre Majesté a gardé les mêmes sourires...

La comtesse ne pouvait pas suivre une plus mauvaise voie que celle dans laquelle la colère l'entraînait. Par-dessus tout et avant toute chose, Charles voulait que les têtes les plus hautes s'inclinassent devant celle de sa charmante compagne.

— Madame la comtesse, vous ne vous imaginez pas sans doute que la reine ait besoin de se justifier devant vous de ses amitiés ou de ses préférences? dit-il d'un ton aigre et cassant.

Puis, prenant Henriette par la taille, il ajouta :

— Ma chère amie, laissez-moi un instant avec la comtesse; nous avons besoin de nous entendre.

Henriette se retira et lady Carlisle et le roi eurent une longue conversation.

— Que Votre Majesté me permette, dit la comtesse en terminant, de m'excuser des paroles un peu amères et un peu vives que j'ai pu prononcer. Mon attachement pour milord Strafford a pu me porter trop loin; l'amitié que vous lui accordez me servira d'excuse, je l'espère. Vous me connaissez d'ailleurs et vous savez avec quelle passion je sers mes amis. Ce que j'ai fait pour milord Buckingham — le roi poussa un soupir — je le ferai pour Strafford.

— J'y compte, Lucy, mais faites foi sur ma parole royale; ils ne toucheront pas un cheveu de sa tête.

Lady Carlisle avait facilement obtenu la permission de voir Strafford; elle le soutenait, et lui s'efforçait de la bercer d'espérances qu'elle ne pouvait partager, car, tous les jours en relations avec ses accusateurs, elle voyait tous les jours leur haine croître et grandir. Malgré la fascination puissante qu'elle exerçait sur Pym, elle n'avait pu ralentir l'ardeur et l'âpreté de ses poursuites. Hampden répondait respectueusement à ses supplications, mais restait inébranlable. Hollis Strode, Stapleton, H. Vane lui cachaient mal le but sanglant qu'ils désiraient atteindre. Quand par hasard Lucy

laissait voir au captif le fond de son âme tourmentée, Strafford disait pour la calmer :

— A tout événement, mon amie, le roi me restera, et soyez sûre que, si les juges respectent nos vieilles lois, ma vie ne court aucun péril.

Lady Carlisle baissait la tête et n'osait exprimer ce qu'elle pensait de la justice et ce qu'elle redoutait du roi.

Souvent lady Carlisle avait entendu parler à Pym et à Hampden de Milton; femme lettrée ayant ses salons ouverts à toutes les renommées littéraires, elle pria Hampden de lui présenter le jeune poëte dont il était fier d'avoir acquis l'amitié.

— Nous le consultons souvent, dit Hampden, et nous avons toujours reconnu en lui un grand sens et une élévation d'esprit extraordinaire. Il exerce sur ceux qui l'approchent une attraction puissante, il me suffira de dire qu'il a charmé l'homme le moins facile à charmer, Cromwell, qui le visite souvent. Mais...

— Mais quoi? fit avec une avide curiosité la comtesse, qui pensait trouver peut-être dans Milton le moyen d'ébranler et de gagner les accusateurs de Strafford; mais quoi?

— Milton est puritain, non d'extérieur seulement et de langage...

— Eh bien, tant mieux! Nous maudirons ensemble

Arrestation de Strafford. Dessin de F. Lix.

Babylone et Roboam. Vous savez bien, monsieur Hampden, que je reçois les hommes de tous les partis, pourvu qu'ils n'aient pas des manières trop choquantes.

— Milton est un vrai gentilhomme et rien n'égale la sévérité de ses mœurs, si ce n'est la chasteté de son langage et la pureté de ses traits.

— Fi! fi! monsieur, dit en souriant la comtesse, vous voilà en train de me faire aimer votre Milton. Dites-lui, je vous prie, que je l'attends demain.

Hampden promit de remplir la commission de lady Carlisle, qui fit avancer son carrosse et se rendit à Whitehall.

Charles, pressé par sa conscience, cherchait tous les moyens de sauver Strafford. Tantôt, allant jusqu'à l'imprudence, il essayait de soulever l'armée anglaise et de la faire marcher sur Londres; tantôt il voulait corrompre W. Balfour, gouverneur de la Tour, en lui offrant vingt mille livres sterling, et pour son fils la main de la fille de son prisonnier; mais tous ses plans échouaient, successivement dénoncés aux Communes. On renouait les trames brisées, et aux projets avortés en succédaient d'autres qui avortaient encore.

Hampden s'était acquitté de sa commission, et ce n'avait point été sans peine qu'il était parvenu à déci-

der Milton à se rendre à l'hôtel de Northumberland. Cependant, à l'heure habituelle de réception de la comtesse, Milton se présenta vêtu simplement, mais l'épée au côté et la longue canne à la main, suivant l'usage commun à tous les gentilshommes. Dès qu'au pied du grand escalier il eut donné son nom, un page, couvert de la livrée de la puissante maison de Percy, s'inclinant, lui dit :

— J'ai ordre, monsieur, de vous introduire; ma maîtresse vous attend et je vais vous conduire auprès d'elle ; veuillez me suivre.

Milton monta l'escalier de marbre et traversa plusieurs immenses salles, où se tenaient de nombreux serviteurs et quelques seigneurs qui, moins heureux que lui, attendaient l'instant où la divinité du lieu consentirait à leur donner audience. La comtesse l'attendait dans son *réduit* — pièce que l'on appelle de nos jours un *boudoir* — tout encombré de ces riens merveilleux et charmants qui font partie de l'élégance d'une femme. Après avoir doucement frappé à la porte, le page l'ouvrit, et écartant une lourde portière de velours chargée d'agréments et de torsades de soie et d'or, annonça le visiteur. Milton entra. La comtesse était assise dans un large fauteuil, et d'un seul coup d'œil il put se rendre compte de la grâce et de la beauté de la séduisante créature. Il s'avança vers elle le front bas. Quand il releva les yeux, il vit sur le visage de lady Carlisle un sourire ému et une joie étonnée presque aussi naïve et aussi aimable que celle d'un enfant. Tendant une de ses belles mains à Milton, la comtesse lui dit :

— Baisez-la, poëte, car nous sommes d'anciennes connaissances.

— Quand on a eu l'honneur de vous voir une fois, madame, il n'est guère possible que l'on vous oublie, et c'est bien la première fois que je me trouve en votre présence.

— Asseyez-vous, et si vous ne vous pouvez pas vous souvenir de m'avoir vue, après m'avoir entendue, vous serez bien forcé de reconnaître que ce n'est pas la première fois que vous vous trouvez en ma présence.

Il y a bien des années, j'étais une folle jeune fille. Les *noirs* soucis, comme dit Davenant, votre confrère en poésie, n'avaient point touché ma tête, et j'étais bien heureuse d'être au monde, ne sachant pas que le monde pût avoir des douleurs. Mon père, je n'avais pas connu ma mère, obéissait à tous mes désirs ; mes frères à tous mes caprices. Un jour donc de ce temps-là, le duc, mon père, devait aller à Cambridge ; je lui demandai de l'accompagner. Nous partîmes, et nul incident ne troubla notre voyage. Arrivés à notre destination, ma première envie fut de visiter l'Université ; mon père venait précisément traiter de je ne sais quoi avec le chancelier. Je l'accompagnai donc, et pendant qu'il s'entretenait avec la personne qu'il était venu chercher, je restai seule dans le sombre et majestueux cloître, dont je ne me lassai pas d'admirer les sculptures. Nous étions en été ; il faisait une chaleur étouffante. En cherchant l'ombre, je pénétrai dans une petite cour... Je la vois encore...

Lady Carlisle parut hésiter un instant; une fugitive rougeur anima ses joues. Après un court silence, elle reprit :

— Oui, je la vois encore; de trois côtés, des arceaux noircis par le temps ; au fond, un grand chêne, et au pied du chêne, bien dans l'ombre, une fontaine et un banc. Sur le banc dormait un jeune élève ; il pouvait à peu près avoir mon âge...

Milton fit un mouvement.

— Je vous l'ai dit, j'étais une folle jeune fille ; d'un petit portefeuille j'arrachai une feuille de papier ; j'y traçai deux ou trois mauvais vers italiens ; je les déposai tout doucement dans les mains du bel endormi, et je m'enfuis honteuse et contente comme une enfant qui vient de commettre une espièglerie (1)... Vous voyez bien que nous sommes de vieilles connaissances.

Milton, profondément ému, était devenu très-pâle; il répondit d'une voix triste et harmonieuse :

— Vous venez de réveiller de doux et lointains souvenirs. Je vous en remercie, madame. Vous venez d'éteindre et de rappeler un souvenir que Pétrarque ou Shakspeare eussent consacré dans des vers immortels. Mon imagination a souvent cherché la fée mystérieuse, et maintenant qu'elle l'a trouvée, il ne m'est plus permis, hélas! que de l'oublier, en m'inclinant devant elle. Oui, madame, nous sommes, comme vous l'avez dit, d'anciennes connaissances, et si votre serviteur, sans blesser sa conscience, peut vous être bon à quelque chose, disposez de lui.

Il ne fallait pas tant d'encourageantes paroles pour décider lady Carlisle à aborder le sujet qui était la préoccupation de son cœur. Elle le fit, avec autant de grâce que d'énergie ; elle supplia Milton d'agir sur ses amis pour sauver Strafford, que le roi jurait de ne plus employer jamais dans ses conseils. D'ailleurs, le comte, très-malade, déchargé de l'accusation qui pesait sur lui, irait demander à l'Italie le rétablissement de sa santé perdue.

— Avant de partir, dira-t-il aux morts qu'il a traînés sur l'échafaud : « Levez-vous et marchez ! » s'écria le puritain rendu à sa passion; rallumera-t-il le foyer de plus de dix mille exilés errant misérables dans les pays étrangers? Comme Satan, il s'est révolté contre son maître; comme Absalon, il a levé la lance contre son vrai roi, la patrie, la vieille Angleterre ; il faut qu'il paye la dette du sang qu'il a fait couler. Où serait la justice du Père de l'équité, si, comme Pilate, il suffisait de se laver les mains et de dire : « Le sang n'y paraît plus » ? Non, la loi de Celui qui juge n'a pas ces ménagements coupables; Il a écrit que celui qui s'est servi de l'épée périsse par l'épée, que Goliath soit renversé par David, qu'Holopherne tombe sous la main de Judith, et que, triomphante et bénie, elle rapporte la tête coupée dans le pan de sa robe. Est-ce que les enfants des Moabites étaient plus coupables que Strafford ?

Voyant l'effet de ses paroles, des larmes dans les yeux de lady Carlisle, et sentant tout ce qu'il y avait de dur et de sauvage dans son emportement, Milton s'arrêta, et reprenant d'une voix plus douce :

— Que suis-je, madame, pour parler de la sorte? Un humble et impuissant pécheur qui n'a pas le droit de juger. La vie de l'hysope et la vie du cèdre sont dans la main de Celui qui règne sur le Liban, et non dans la mienne. Il est le maître des châtiments terribles et des miséricordes infinies ; il élève ou abaisse à son gré, sans qu'il nous soit permis de lui demander compte ou

(1) Ces vers, Milton les avait gardés. En voici à peu près le sens :

Beaux yeux, étoiles mortelles,
Si fermés vous me blessez ainsi,
Quel mal me feriez-vous ouverts !

de sa colère ou de sa mansuétude. Invoquez-le, madame : lui seul peut sauver et absoudre. Mais bien fragiles, croyez-moi, doivent être vos espérances. Cependant espérez toujours, car il nous est défendu de désespérer.

Et continuant d'une voix plus douce encore :

— David a péché, Salomon fut coupable ; David et Salomon ont trouvé grâce devant le Seigneur, et j'ai vu à Rome la tombe vénérée de celui qui a renié. Vous voudriez que je désarmasse leur colère? Comment pourrais-je le faire? Je la tiens pour légitime, et quelle action puis-je avoir d'ailleurs sur des hommes comme Pym et Cromwell? Je désirerais, le ciel m'en est témoin, vous apporter et vous laisser de plus douces paroles, mais le mensonge n'a jamais approché mes lèvres. Je sens vos tristesses, je les partage, mais je suis impuissant à vous consoler.

Lady Carlisle pleurait. Ses larmes coulaient silencieuses sur son beau visage ; et, avec ses mains croisées et ses regards suppliants, elle avait l'air de la Pitié invoquant la Justice. Quand elle fut un peu remise, elle dit à Milton :

— J'aurais voulu que c'eût été un autre que vous qui m'eût dit les paroles que je viens d'entendre ; je les accepte ; quelque dures qu'elles soient, elles n'ont point arraché l'espérance de mon cœur. Au revoir, monsieur Milton ; le prophète de malheur que j'ai entendu aujourd'hui n'a point effacé l'image de l'écolier endormi de Cambridge. Revenez me voir, et sachez qu'il n'y a pas à Londres une femme qui pour votre bonheur fasse des vœux plus sincères que moi.

Le poëte se leva ; la comtesse frappa sur un timbre d'argent. Un page parut et précéda Milton, qui s'en allait le front soucieux et baissé.

Les débats du procès s'ouvrirent le 22 mars (1641). Les Communes voulurent y assister, et avec elles prirent place des commissaires des parlements d'Écosse et d'Irlande qui se portaient également accusateurs. Quatre-vingts pairs, les évêques anglicans ayant été forcés de se retirer, siégeaient en qualité de juges.

« Dans la grande salle de Westminster s'élevaient onze rangs de gradins séparés par des grillages, que la foule des pairs, des membres des Communes, de la cour et du peuple remplissait jusqu'à la voûte ; on vit entrer Strafford, pâle, vêtu de noir des pieds à la tête, la croix de Saint-Georges suspendue sur sa poitrine par une chaîne d'or, plus calme et plus noble que jamais. Il souffrait beaucoup de la goutte et d'une fièvre réglée qui, jointe à ses anxiétés et à ses travaux, avait courbé sa taille sans blanchir ses cheveux. Le travail l'avait fait vieux : « Mes ennemis, dit-il dans sa « défense, ont devant eux un lambeau humain usé déjà « par des infirmités nombreuses ; qu'ils le déchirent, « s'ils veulent, la perte ne sera pas grande ; mais mon « sang, une fois versé, ouvrira la route au sang des « gentilshommes anglais. » Au fond de la salle apparaissait le simulacre vide de la royauté, le trône, surmonté de son dais ; à droite, une galerie pour les ambassadeurs étrangers était protégée par un treillage ; enfin, à gauche, une autre galerie du même genre était destinée à Charles Ier et à Henriette (1). Strafford, traversant d'un pas grave cette foule de peuple, de pairs en grand costume et la tête couverte, de députés à tête nue, de juges en robes écarlates, alla se placer au centre de la salle, devant un petit pupitre qui lui était réservé. Ses quatre secrétaires, porteurs de son portefeuille et de ses papiers, se placèrent derrière lui. Au milieu du bruit et de la confusion, il fallut que le captif des Communes répondît à ses ennemis et soutînt la dernière lutte de la monarchie. Pym aurait voulu que la hache fût portée devant l'accusé par le bourreau, le roi s'y opposa (1). »

Strafford avait été amené de la Tour à Westminster par la Tamise. Quand il débarqua, la foule, quoique évidemment hostile, s'était respectueusement écartée devant lui, tant il y avait de noblesse dans son maintien et de fierté en son regard. Du reste, après avoir bien étudié les charges sous lesquelles on prétendait l'accabler, il avait l'intime conviction de sortir victorieux de la lutte et le sentiment de sa supériorité. Pym lut l'acte d'accusation ; Strafford resta calme. Ce calme imperturbable, il le garda pendant dix-sept jours, luttant seul contre treize accusations qui se relevaient tour à tour. Il discutait pied à pied, invoquant les droits de la défense, se plaignant de la passion de ses adversaires, mais sans jamais se laisser emporter à l'injure ; et comme ils se plaignaient des habiles lenteurs de l'accusé, il leur répondit simplement :

— Il m'appartient aussi bien à moi de défendre ma vie qu'à d'autres de l'attaquer.

Les Communes pressaient la Chambre haute de mener plus rondement le procès ; elles sentaient que tous les jours l'accusé gagnait du terrain, et que l'admiration pour sa fermeté et son éloquence faisait chanceler la colère du peuple et imposait à tous une généreuse pitié. A ces sollicitations passionnées, les lords ne répondaient pas et maintenaient la parole à Strafford, et il fut bientôt évident, un de ses ennemis, le presbytérien Baillie, le confesse, que les Communes étaient incapables de fournir la preuve du crime de haute trahison ; par conséquent, pas de condamnation à mort.

La fin du plaidoyer de Strafford a été conservée comme un modèle d'éloquence :

« Milords, dit-il en montrant les commissaires des Communes, ces messieurs disent qu'ils parlent pour le salut de la chose publique contre ma tyrannie arbitraire ; permettez-moi de dire que je parle pour la chose publique contre leur anarchie arbitraire. Nous vivons à l'ombre des lois ; faudra-t-il que nous mourions pour des lois qui ne sont pas? Vos ancêtres ont eu soin de prudemment enchaîner dans les liens de nos statuts ces terribles accusations de haute trahison ; ne recherchez pas l'honneur d'être plus savants et plus habiles dans l'art de tuer ; ne vous armez pas de quelques exemples sanglants, et n'allez pas, en compulsant des vieux registres dévorés par les vers et oubliés le long des murailles, réveiller ces lions endormis, car un jour ils pourront vous mettre en pièces, vous et vos enfants. Quant à moi, pauvre créature que je suis, n'étaient l'intérêt de vos Seigneuries et celui aussi de ces gages sacrés que m'a laissés une sainte maintenant au ciel... »

A ces mots, il fondit en larmes et fut forcé de s'arrêter ; puis, relevant la tête, il reprit au milieu d'un silence qui n'était troublé que par les pleurs des assistants :

« . . . Je ne prendrais pas tant de peine pour défendre ce corps qui tombe en ruine et déjà chargé de

(1) Ils suivirent les débats, « avides de tout voir, mais cachant, l'un son angoisse, l'autre sa curiosité ». (M. Guizot.)

(1) Philarète Chasles.

tant d'infirmités, qu'en vérité j'ai peu de plaisir à en porter plus longtemps le poids... »

Il s'arrêta encore, comme à la recherche d'une idée, puis il reprit :

« Il me semble, milords, que j'avais encore quelque chose à vous dire, mais la force et la voix me manquent; je remets humblement mon sort entre vos mains; quel que soit votre arrêt, qu'il m'apporte la vie ou la mort, je l'accepte librement... *Te, Deum, laudamus !* »

« L'auditoire (1) demeura saisi d'attendrissement et d'admiration. Pym voulut répondre. Strafford le regarda; la menace éclatait dans l'immobilité de son maintien; sa lèvre pâle et avancée portait l'expression d'un dédain passionné; Pym, troublé, s'arrêta; ses mains tremblèrent, et il cherchait, sans le trouver, un papier placé devant ses yeux. C'était la réponse qu'il avait préparée et qu'il lut sans que personne l'écoutât, se hâtant lui-même de finir un discours étranger aux sentiments de l'assemblée. »

L'accusation était vaincue; la haute Chambre, si on ne lui fournissait pas d'autres preuves, d'autres arguments, d'autres prétextes, retiendrait Strafford en prison, lui imposerait d'énormes amendes, l'exilerait peut-être, mais ne l'enverrait pas à l'échafaud. Charles Ier ne cachait pas sa joie, lady Carlisle son triomphe; et malgré les pressantes sollicitations des Communes irritées, les émeutes populaires, les prédications de toutes les sectes, dont les disciples et les apôtres encombraient les places, les lords ajournaient le pro-

Souvenirs de jeunesse. Dessin de F. Lix.

noncé de leur arrêt. Le parti vaincu machina alors une abominable comédie : les Vane en furent les artisans.

Le renversement de ce que nous appellerions volontiers *la république anglaise* pour y substituer le pouvoir absolu avait été le rêve constant de Charles, et plus encore celui de Strafford; sur les voies et moyens, le ministre, au sein du conseil, s'exprimait souvent avec la rudesse et la véhémence de son caractère. Malgré la défense du roi, Vane le père avait analysé et gardé un des discours ainsi prononcés par Strafford. Cette pièce se trouvait déposée à Whitehall, dans un appartement que Vane y occupait en qualité de secrétaire d'État. Un pupitre en velours rouge la cachait. Henri Vane produisit ce document, qu'il avouait avoir dérobé, excusant sa faute par son ardent amour pour le pays. Quand Pym, triomphant, vint lire cette pièce, dont l'exactitude fut niée par deux des conseillers de la couronne, Charles Ier, qui assistait à la séance, brisa la grille en bois qui le séparait de l'enceinte. Après avoir entendu la lecture et les conclusions de Pym, se jetant dans la voie tyrannique qui leur était ouverte, les Communes décrétèrent qu'il ne serait plus procédé contre Strafford par *impeachment*, mais par *attainder;* aux formes légales on substituait la proscription.

Londres tout entier appartenait à l'émeute et demandait à grands cris la tête de l'ennemi public; et quand Saint-John apporta à la Chambre haute le bill

(1) M. Guizot.

d'*attainder* mettant de côté toutes garanties légales, il dit :

— Ferions-nous bénéficier de la loi celui qui n'a jamais accordé ce bénéfice à personne? Nous avons, il est vrai, des lois qui protégent les lièvres et les daims, bêtes timides; mais nous n'en avons pas, que je sache, pour protéger les renards et les loups, bêtes féroces.

Un seul homme, ennemi déclaré de Strafford, qui, disait-il, ne méritait aucune indulgence, protesta énergiquement contre le bill :

— Il s'agit de proscrire, dit lord Digby; je ne proscrirai pas. Dieu me garde d'envoyer à la mort un homme en vertu d'une loi faite *à posteriori!*

Charles Ier, incertain, vacillant, tiraillé en tous sens, flottait entre tous les desseins, passait des supplications et des prières aux complots et aux menaces; tantôt il se rendait au sein des Communes pour les conjurer de ne pas abuser de la force; tantôt il s'engageait dans d'imprudentes trames avec des officiers qui le trahissaient et livraient à ses ennemis tous ses vains projets, toutes ses folles espérances. La fureur des patriotes s'exaltait jusqu'au délire; les plus modérés devenaient féroces. Lord d'Essex disait : *Stonedeod hath no fellow* (1); mais le roi continuait toujours à écrire au prisonnier, malgré les supplications de la reine : « Ils ne toucheront pas à un cheveu de votre tête. »

Exécution de Strafford. Dessin de F. Lix.

Henriette, éperdue, assiégeait Charles de ses terreurs passionnées; elle lui parlait de ses enfants, de la paix des trois royaumes et d'elle-même; le sang d'un homme, quel qu'il fût, était-il si précieux? et le roi avait-il le droit de résister à la volonté de tout un peuple? Elle le troublait de ses cris, de ses larmes et des souvenirs d'un bonheur qu'un seul mot pouvait faire renaître. Après la reine venait la comtesse de Carlisle :

— Je n'en veux pas à ses ennemis; ils veulent le tuer comme lui voulait les tuer pour votre cause, Sire; mais, je le jure, dussé-je me liguer avec eux, je poursuivrai d'une haine implacable les lâches qui l'ont abandonné ou qui l'abandonneront.

Cependant le bill d'*attainder* était passé, le 7 mai, à la Chambre haute. Des premiers juges, trente-quatre s'absentèrent, vingt-six votèrent pour et dix-neuf contre; pour que la sentence fût exécutée, il ne manquait plus que la signature du roi. Il demandait des avis à tout le

(1) Clarendon. « Un homme tué roide n'a pas de compagnon. » C'est, avec une autre figure, le mot du lâche Barrère : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Aphorisme faux, car, en politique, les hommes injustement frappés ne demeurent pas muets dans leurs tombeaux : *ils reviennent toujours.*

monde; il réunit le 9 mai les évêques anglicans. Un seul eut le courage de lui dire son devoir; Juxton, évêque de Londres, contre l'avis de tous les autres prélats, maintint la sainteté de la parole donnée et dit qu'il y avait immoralité et blasphème à vouloir faire une distinction entre la conscience du roi et celle de l'homme. Il sortait de cette conférence, si peu honorable pour le haut clergé de l'Église anglicane, lorsqu'on lui remit une lettre de Strafford; elle était ainsi conçue :

« Sire,

« Après un long et rude combat, j'ai pris la seule résolution qui me convienne; tout intérêt privé doit céder au bonheur de votre personne sacrée et de l'État; je vous supplie, en adoptant ce bill, de faire disparaître l'obstacle qui s'oppose à un heureux accord entre vous et vos sujets. Mon consentement, Sire, vous acquittera plus devant Dieu que tout ce que pourraient faire les hommes : nul traitement n'est injuste envers qui veut le subir. Mon âme, près de s'échapper, pardonne tout et à tous avec la douceur d'une joie infinie. Je vous demande seulement d'accorder à mon pauvre fils et à ses trois sœurs autant de bienveillance, ni plus ni moins, qu'en aura mérité leur malheureux père, selon qu'il paraîtra un jour coupable ou innocent. »

Quelque ferme et quelque décidé qu'il fût, le lendemain, en apprenant que le roi avait signé, Strafford ne put réprimer un mouvement de surprise; il murmura, en levant les mains au ciel : *Nolite confidere principibus et filiis hominum, quia non est salus in illis.* Il se prépara à mourir.

Le jour venu, le 12 mai 1641, le gouverneur l'invita à vouloir bien monter en voiture pour échapper aux invectives et aux outrages du peuple; il refusa.

— Non, monsieur, je sais regarder la mort en face, et le peuple aussi.

Quand le funèbre cortége fut formé, tout vêtu de noir, Strafford se plaça à la tête, et le peuple, muet, le regarda passer calme et tranquille, dans un silence qui tenait de l'admiration et du respect. La veille, il avait fait prier Laud de se mettre à la fenêtre de sa prison pour le bénir à son passage. Quand le comte fut en face de la sombre grille, il s'arrêta, se découvrit, et, élevant la voix, il dit :

— Milord, vos bénédictions et vos prières.

Le vieil archevêque fut incapable de résister à une telle scène, il ne put que tendre ses mains et il tomba évanoui.

— Adieu, milord, reprit Strafford; que Dieu protége votre innocence !

Il reprit sa marche et monta fièrement sur l'échafaud, accompagné par son frère, par ses amis et par quelques prêtres, qui se mirent à prier à genoux. Alors, s'adressant au peuple, toujours silencieux :

— Je souhaite, dit-il, à ce royaume toutes les prospérités de la terre : vivant, je l'ai toujours fait; mourant, c'est mon seul vœu. Mais je supplie chacun de ceux qui m'écoutent d'examiner scrupuleusement, et la main sur le cœur, s'il est bon que le début de la réformation du royaume soit écrit en lettres de sang; songez-y en rentrant chez vous. A Dieu ne plaise que la moindre goutte de mon sang retombe sur aucun de vous ! Je crains cependant que vous ne soyez dans une mauvaise voie...

Il prit affectueusement congé de ses amis, il leur serra les mains et leur dit :

— J'ai fini; un seul coup va rendre ma femme veuve et mes enfants orphelins, mes pauvres serviteurs sans maître; que Dieu soit avec eux et avec vous tous ! Grâce à lui, dit-il en se débarrassant de son manteau et en défaisant son pourpoint, j'ôte cet habit d'un cœur aussi tranquille que si je le quittais pour m'endormir.

Il s'agenouilla, fit sa prière, pardonna au bourreau, posa sa tête sur le billot et donna le signal. Il reçut la mort d'un seul coup de hache.

Pym avait tenu la parole donnée à Strafford, lady Carlisle tint aussi la sienne; pour satisfaire sa vengeance, elle s'attacha à Pym comme elle s'était attachée à Strafford; elle n'en voulait pas à ceux qui avaient combattu contre lui, mais à ceux qui l'avaient abandonné.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT (1).

VII. — *Suzanne à Odile.*

Pauvre amie ! Quel mal tu te donnes pour dissiper mon ignorance ! Sais-tu que c'est dur d'avoir à digérer les mots barbares de ta dernière lettre ? Cependant j'y parviendrai, et, dussé-je les mâcher pendant plusieurs semaines, je parlerai bientôt le *charabias* archéologique à faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand nous aurons des maris, qu'ils seront donc étonnés de notre savoir ! Pourvu que ni le mien ni le tien n'appartiennent aux époques gothiques, même rayonnante !

A toi de cœur,

SUZANNE.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

VIII. — *Odile à Suzanne.*

Mademoiselle, vous n'êtes pas sage et vous vous montrez au-dessous de la gravité des études pour lesquelles j'use mes doigts et mon encre à votre intention ! S'il continue à en être ainsi, je vous souhaite un époux non pas rayonnant ni flamboyant, vous ne le méritez pas ! mais *à lancette...*, ce sera plus piquant.

Soyons raisonnables !...

C'est toujours bon père qui nous fait *la classe*. Heureusement, je vais aussi vite à écrire que lui à parler, c'est pourquoi tu ne perds rien.

— Mesdames, nous entrons dans la plus longue de nos périodes, car elle comprend au moins six siècles; longue époque pendant laquelle la barbarie était à peine dissimulée chez les peuples qui devaient composer la

France. Cependant, si l'on met de côté le dixième siècle, dont les œuvres sont souvent très-difficiles à distinguer nettement de celles du onzième, il reste très-peu de monuments des septième, huitième et neuvième siècles dans notre pays, sauf quelques églises, la plupart du temps oubliées dans de petites localités, sauf encore les parties inférieures de certaines cathédrales.

C'est à la première de ces catégories qu'appartient l'église de Perse : un bijou ignoré qu'on rencontre au fond des montagnes de l'Aveyron. Cette petite église s'élève, isolée, sur un banc de rochers, à un kilomètre d'Espalion. Aujourd'hui simple chapelle du cimetière, elle était, en 1471, l'église paroissiale de la ville ; à cette époque, elle fut remaniée par des additions de chapelles gothiques, ce qui changea sa forme primitive en croix latine terminée par une abside semi-circulaire, aux côtés de laquelle s'élèvent deux chapelles de même forme, mais de moindres dimensions. C'est évidemment de ce temps que date la porte gothique que l'on a bâtie *dans* la porte romane dont le bandeau déjà bien vieux menaçait ruine.

Or, d'après Bosc l'historien, cette chapelle fut bâtie par Charles Martel, dans le huitième siècle, et plusieurs chartes de l'abbaye de Conques en parlent en l'an 900. Nul doute qu'elle ne lui soit antérieure.

Evidemment certaines parties de Perse sont plus modernes, quoique romanes, mais la haute antiquité du monument ressort clairement de l'ornementation de la porte principale placée sur le côté, vers le midi.

« C'est le point, dit M. H. Affre dans ses *Simples Récits historiques*, que l'imagier s'est plu à décorer avec le plus de magnificence. Aussi le tympan est-il rempli de trois compositions superposées et de nombreux personnages. Au bout, une nuée rayonnante d'où descend la colombe spirituelle ; à droite et à gauche, le soleil et la lune avec des figures humaines dans leur intérieur ; au-dessous, les apôtres rangés en ligne ; au centre, la Vierge. Chaque personnage tient un morceau de parchemin à moitié déployé sur lequel on peut lire, à droite et à gauche de la Vierge, les noms de saint Jean, le disciple bien-aimé, de saint Jacques et de saint Pierre. Au-dessous, la scène typique et si souvent reproduite du Jugement dernier, avec la gueule monstrueuse engouffrant les réprouvés. »

Nous remarquerons ici que, à cette époque, très-peu d'églises présentaient trois nefs, c'est-à-dire des bas-côtés. Perse ne possède qu'une nef. Les monuments de cette époque sont encore en *basilique*, sous forme d'un simple rectangle terminé par une abside semi-circulaire.

Les colonnes semblent faire place, vers ce temps, à de lourds supports, à des piliers, et les chapiteaux, lorsqu'il en existe, montrent une sculpture très-barbare (fig. 11 et 12). Quant aux proportions romaines, il n'en est plus question : la forme adoptée est toujours plutôt trapue qu'élancée.

Les arcades sont toutes à plein-cintre. Les fenêtres, très-caractéristiques, sont si étroites, qu'elles ressemblent à des meurtrières. Quand aux portes, elles sont toutes en plein-cintre ; quelques-unes cependant sont fermées en haut (fig. 13) par une sorte de linteau qui ne les empêche pas de rester romanes au-dessus.

Quant aux chapiteaux, ils sont ornés de cercles et d'entrelacs souvent remarquables, et leur forme générale est la plupart du temps presque cubique. Les palmes sur les angles simulent une espèce d'ordre composite appartenant à cette époque reculée (fig. 12). Les frises sont chargées de figures d'animaux : on y voit des paons, des phénix, des hippocampes et autres bêtes fantastiques ou apocalyptiques. A l'extérieur règne un cordon plus ou moins grossier, remplaçant la corniche absente et s'appuyant sur des modillons ou corbeaux souvent bizarres, mais souvent aussi très-simples, à peine dégrossis en biseau.

Mais bientôt les dissensions intestines et les malheurs sans nombre qui accompagnèrent et suivirent l'invasion normande dans la moitié septentrionale de la France amenèrent une décadence marquée dans l'architecture ; on vit s'éteindre, à la fin du neuvième siècle et pendant la première moitié du dixième, le talent des grands maîtres de l'œuvre, en même temps que les lumières de l'instruction ranimées par Charlemagne. En outre, la fameuse prédiction apocalyptique de la fin du monde en l'an 1000 vint arrêter tous les efforts, toutes les transactions ; chacun, attendant la destruction générale, se laissa aller au découragement, à l'apathie, et, loin de bâtir, on réparait à peine les anciennes constructions qui menaçaient ruine.

A toi.

ODILE.

IX. — *Suzanne à Odile.*

Et les clochers? Tu ne me dis rien des clochers? Tu sais pourtant mon amour pour ces merveilles de l'architecture ! Méchante amie ! Tu as voulu me taquiner, tu pensais que j'oublierais les objets de ma prédilection. Point ! vous dis-je...

Et les clochers !...

SUZANNE.

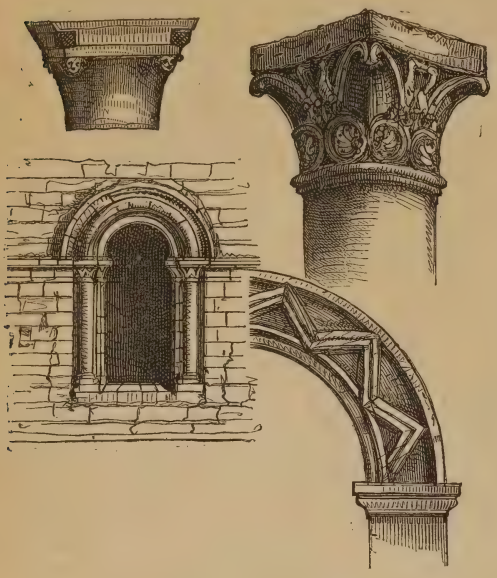
X. — *Odile à Suzanne.*

O ma bonne amie ! Dieu nous garde d'un nouvel an 1000 ! Peux-tu te faire une idée de la malheureuse condition des familles attendant le cataclysme qui devait les anéantir et commencer le grand inconnu? Te figures-tu père, mère, frères que nous adorons, amies que nous aimons — et qui nous le rendent?... Dieu seul le sait ! c'est son secret — te figures-tu tous ces chers cœurs déchirés pendant des années par cette attente horrible ? Qui peut rendre l'angoisse des dernières heures?...

Puis, peu à peu, les minutes s'ajoutent aux minutes, les heures forment des jours, le dernier lui-même s'accomplit... Rien n'apparaît ! la nature est toujours aussi belle, le soleil luit aussi vif, la mère embrasse ses enfants avec autant d'amour... Oh ! alors, ce fut un enthousiasme indescriptible, une immense ardeur ; une vive activité se réveilla dans tous les esprits. Les couvents s'étaient immensément enrichis par les dons répétés, innombrables que les pécheurs leur avaient faits à la dernière ou à l'avant-dernière heure. Tout indiquait donc un merveilleux réveil de l'architecture religieuse. C'est ce qui arriva, et une véritable renaissance se prononça, encore accélérée par les croisades qui bientôt y mêlèrent leur mouvement ainsi que les éléments orientaux et byzantins, dont l'influence fut décisive.

Une remarque que tu ne perdras pas de vue, ma chère Suzanne, c'est que tout le roman, primitif, secondaire ou de transition, présente à l'extérieur des contre-forts pleins accolés à la muraille (fig. 14). Ces contre-forts étaient indispensables pour maintenir la poussée énorme des lourdes voûtes en plein-cintre.

Dans le roman secondaire, après l'an 1000, tu verras très-souvent l'entre-deux des contre-forts paré d'arcatures plaquées contre le plan du mur et y formant d'admirables effets. Mais souviens-toi que, même dans le second roman, la colonne est encore un peu trapue, le chapiteau plus ou moins cubique et le soubassement très-élevé ou très-plat. Tout cela s'élancera plus tard jusqu'à devenir grêle.



Chapiteaux romans primitifs (fig. 11 et 12). Fenêtre romane (fig. 15). Archivolte à chevrons brisés (fig. 16).

Le plan des églises subit une modification profonde : les bas-côtés de la nef tournent maintenant autour du sanctuaire et de l'abside; bien plus, on établit des chapelles autour de l'abside, ce *sanctus sanctorum*. A partir de cette époque, où tant de nouvelles églises surgirent sur tous les points du territoire, l'orientation E.-O. devint absolue. Mais en même temps naquit la singulière coutume de briser l'axe de l'église, de façon que le chœur, se courbant à droite, rappelât la mort du Sauveur sur la croix, quand il laissa pencher sa tête. C'est d'un effet désastreux. La cathédrale de Quimper, si magnifique d'ailleurs, en est un des plus malheureux exemples.

Porte romane (fig. 13).

Les colonnes se groupent d'une manière élégante, elles s'élancent souvent avec grâce et leurs chapiteaux sculptés et historiés fournissent de très-bons caractères pour reconnaître l'âge de ces édifices. On a même fait, à cette époque, quelques piliers et pilastres *cannelés*.

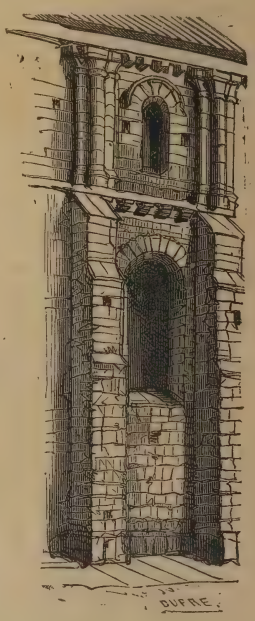
La corniche extérieure qui court le long des murs est encore très-simple, mais les modillons qui la supportent sont variés, historiés, et représentent mille objets divers. Les corniches à arcades sont les plus modernes et datent de la fin du onzième siècle; fais attention à cela.

D'ailleurs, les arcades et généralement toutes les voûtes gardent la forme romane caractéristique, c'est-à-dire le plein-cintre; cependant on trouve quelques exemples de l'*anse-de-panier* ou *arc surbaissé* et de l'*arc outrepassé* ou *en fer à cheval*.

Les fenêtres sont encore peu nombreuses et de petite dimension (fig. 15), elles commencent à s'appuyer sur deux colonnettes et à se munir d'une archivolte. On voit apparaître encore une autre nouveauté, les *fenêtres géminées*, qui, pendant plusieurs siècles, vont devenir un des plus charmants motifs architecturaux. Ce sont ces deux fenêtres accolées qui, encadrées dans une troisième arche plus grande, ont laissé au tympan la place d'un petit œil-de-bœuf d'abord, lequel deviendra le trèfle, la rosace et les gracieux motifs de la fenêtre gothique. Voilà, ma chère amie, comme tout s'enchaîne. Cependant, à cette époque, on ne connaît pas encore les *roses;* les ouvertures rondes à l'extrémité des transepts affectent la forme, bien différente, d'une *roue*.

Les portes se chargent d'ornements, deviennent, vers la fin du onzième siècle, d'une grande profondeur, parce que le nombre des colonnettes et des archivoltes correspondantes augmente.

Cependant ce ne sera que dans le siècle suivant que tu trouveras des portes sans colonnes et ouvrées de haut en bas de moulures plus ou moins riches. Souviens-toi que c'est la porte surtout qui est typique pour les onzième et douzième siècles. Quelques rares exemples se montreront divisés en deux baies; puis, au siècle suivant, cette disposition deviendra beaucoup plus commune.



Contre-fort roman (fig. 14).

La plupart des portes étaient surmontées d'un porche en charpente; les voûtes, en plein-cintre toujours, avaient le terrible défaut d'être si lourdes, que toutes ou presque toutes ont poussé les murs et ne sont pas parvenues jusqu'à nous, étant tombées à l'intérieur et n'ayant été, la plupart du temps, remplacées que par des planchers de bois ou, plus tard, par des voûtes gothiques. Quelques coupoles, bien assises sur leurs quatre gros piliers, s'élèvent au croisement du transept et de la nef principale. C'est une grande amélioration, un vrai progrès.

Quant aux ornements, ils sont typiques : c'est de cette brillante renaissance que datent les *chevrons brisés* (fig. 16), les *chevrons opposés*, les *méandres* ou *frettes*, les *losanges enchaînés*, les *tores coupés*, les *pointes de diamant*, les *câbles*, les *torsades*, les *damiers*, les cordons de *têtes plates*, les *têtes saillantes*, etc. Je t'envoie, ma bonne chérie, le calque (fig. 17) d'une archivolte que m'a prêté mon père, et sur laquelle sont figurés des rinceaux très-gracieux et une ronde de quadrupèdes assis ou d'oiseaux tout à fait caractéristique. Qu'est-ce bien au juste? Tu le devineras si tu le peux!

Essaye là-dessus tes yeux de quinze ans. Peut-être y verras-tu mieux que moi, qui suis déjà bien vieille : j'ai dix-huit ans, sais-tu bien!... Mademoiselle, portez-moi le respect!

Cependant, comme je veux avoir pitié de votre ignorance, je vous envoie encore le calque des *têtes de clou* (fig. 18), des *billettes* (fig. 19) et des *étoiles* (fig. 20). Soyez heureuse, et gardez-moi votre bon petit cœur.

ODILE.

XI. — *Suzanne à Odile.*

Et mes clochers? mes amours!

Je suis là, criant dans le désert, sans que tu daignes me répondre. Oh! méchante! Tu vas toujours de l'avant, sans te soucier de t'arrêter un moment à ma question suppliante. C'est mal, très-mal! Certainement ton bon père n'a pas été sans vous parler du plus bel ornement de nos cathédrales, ni de la flèche du village que nous aimons tant à voir apparaître au loin, quand nous revenons au toit natal.

Archivolte à rinceaux et à animaux rangés (fig. 17).

Tu me fais travailler affreusement, avec tes longues lettres; mais je ne m'en plaindrais pas trop si tu répondais à ce que je te demande...

A toi.

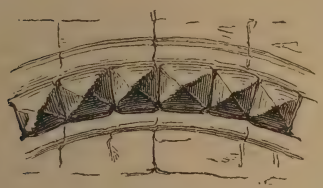
SUZANNE.

XII. — *Odile à Suzanne.*

En fait de nouveau, ma belle, j'ai à te raconter une nouvelle incartade de mon oncle Saturnin. Il est toujours taquin et ami des paradoxes, mais il a quelquefois — sinon tout à fait — à demi raison : tu vas en juger.

Hier donc il demanda la parole au commencement de la séance pour poser, dit-il, à son frère une simple question :

— Mesdames, et toi, mon cher frère, vous vous êtes élevés tous contre le pauvre oncle Saturnin quand il a commis, il y a quelques jours, la grosse inconvenance de vous dire que l'archéologie était faite par les archéologues avec une élasticité qui laissait toute latitude à leurs jugements les plus excentriques. Vous auriez dû, au contraire, battre des mains et me porter en triomphe pour avoir osé proclamer sans peur une vérité évidente comme le soleil.



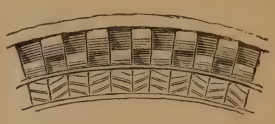
Têtes de clou (fig. 18).

Comment! tu ne t'aperçois pas, mon cher frère, que, depuis que tu as dépassé l'an 1000, tu n'es plus capable de rien fixer avec certitude?... Ceci est de la fin du onzième siècle, à moins que ce ne soit du commencement du douzième... Tu fais tout ce que tu peux pour tracer une légère démarcation entre les diverses ornementations, les diverses formes, et ta ligne est si arbitraire, qu'à chaque instant les architectes sautent à pieds joints par-dessus.

— Je proteste!...

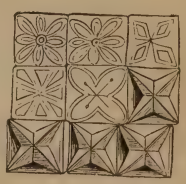
— Ah! tu protestes!... ah! tu veux nier la lumière! eh bien, tant pis pour toi! tu seras lapidé sous les preuves!... Ce seront ton carton et tes notes qui me les vont fournir!

Primo : tu as été obligé d'avouer que les archivoltes redoublées, triplées, quadruplées, sont aussi bien du onzième que du douzième siècle. Secundo : ta division des baies de porte en deux date aussi bien de la fin du onzième que du douzième. Comment l'élève s'y reconnaîtra-t-il? Tertio : la présence ou l'absence des colonnes aux fenêtres est aussi commune au onzième qu'au douzième. Quarto : les roses sont rares dans le onzième et plus de la moitié du douzième. Quinto : parmi les cintres du onzième et du douzième siècles, on trouve des arcs qui ne sont plus des demi-cercles parfaits. Sexto : les modillons, les corniches sont tantôt ceci et tantôt cela!... En veux-tu encore? n'en as-tu pas assez pour que tout le monde ici sache désormais que tes divisions sont arbitraires et n'indiquent rien à l'ignorant, sinon que les constructeurs ont des goûts différents et bâtissent chacun à sa mode. Ouf!



Billettes (fig. 19).

— Tu as fini? frère, ce n'est pas malheureux! Tout ce que tu as dit est vrai, seulement ta conclusion est fausse. Au lieu de la conclusion par laquelle tu as terminé ta véhémente objurgation, il fallait dire que tout ne s'est pas fait à la fois; mais que la routine, l'ignorance et beaucoup d'autres causes plus légitimes ont fait chevaucher les styles successifs les uns sur les autres. Tandis que de nouvelles formes étaient trouvées, il y avait alors, comme aujourd'hui, des entêtés, des retardataires, ou plus simplement de moins savants, qui ne voulaient ou ne savaient se servir que du connu. Autre et dernière raison : le temps marchait, les ressources ne venaient pas toujours, elles, aussi abondantes qu'on l'eût désiré; il fallait attendre, temporiser; le style, *la mode*, si tu veux, changeait et, malgré cela, il se trouvait des gens assez sages pour finir au douzième siècle, dans la manière du onzième, un édifice commencé au onzième. Leur en voudrais-tu pour cela? Non; ce qu'il faut conclure, c'est que tout cela est devenu occasion et matière à développer la sagacité des observateurs, et que si l'ignorant se trompe la première fois, il ne doit pas désespérer de rencontrer un archéologue instruit qui le remettra dans le droit chemin, en lui faisant toucher du doigt le point qui a motivé la classification, et que l'autre n'a pas su voir.



Étoiles (fig. 20).

Oncle Saturnin haussa les épaules, et s'en fut... je le crains, non convaincu; cet homme est comme feu saint Thomas.

Je crois me souvenir, ma chère et bonne Suzanne, que tu m'as dit un mot de clochers... j'y arrive à toutes jambes.

Les clochers, au dixième siècle et avant, étaient...

Mais il se fait si tard que j'en ai mal aux yeux. Bonsoir, ma chère petite ; je t'embrasse comme je t'aime, de tout cœur.

ODILE.

XIII. — *Suzanne à Odile.*

Oh ! si je te tenais. . . . . .

. . . . . .

Quand vous voudrez, mademoiselle.

SUZANNE.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE (1).

II

De King-George's on va à Melbourne, et de Melbourne enfin à Sydney. J'aurais bien des choses à dire sur ces deux grandes cités, qui se sont développées avec une si étonnante rapidité. Je pourrais aussi vous parler longuement des steppes australiens, de leurs habitants européens et indigènes, de leur faune et de leur flore si bizarres et *sui generis*. Mais une fois engagé dans cette voie, Dieu sait quand je m'arrêterais. Aussi bien il vous tarde comme à moi d'atteindre enfin le terme de ce long voyage. Je franchis donc d'un bond les quinze jours qu'il me fallut rester à Sydney pour attendre le courrier de la Nouvelle-Calédonie. Le navire qui fait le service du transport des voyageurs et des dépêches entre Sydney et Nouméa est encore un bateau à vapeur anglais. Inutile de vous dire que je m'étais attaché aux pas de mon nouvel ami, M. Marchand, et que je me laissais guider absolument par lui. Nous fîmes donc ensemble transporter nos bagages à bord du paquebot, et nous mîmes sous vapeur le 28 mars. La distance qui sépare Sydney de Nouméa est d'environ trois cent cinquante lieues. Le temps que l'on met à la franchir est très-variable pour les navires à voiles, à raison des calmes qui les surprennent parfois au beau milieu de leur route, surtout dans la saison des pluies ou saison chaude.

Heureusement pour nous, notre navire — et c'est là un des immenses avantages de la vapeur — se souciait peu du vent, qui tomba presque complétement quatre jours après notre départ de Sydney, c'est-à-dire alors que nous approchions de notre but. Ce calme, loin de nous gêner, tourna au contraire à notre avantage. D'abord, il nous fournit l'occasion de contempler à l'aise, grâce à la transparence de l'eau, les mystères du monde marin. Ensuite — et ceci est plus important — il nous permit de gouverner aussi aisément que nous eussions pu le faire sur un lac, et de franchir sans peine une des deux *passes* étroites et dangereuses qui, du côté ouest, donnent accès au port à travers la ceinture de coraux qui forme tout autour de l'île une sorte d'enceinte continue.

Je viens de parler du monde sous-marin. Puisque nous sommes encore en mer, c'est le moment de vous signaler, parmi les animaux qui habitent cette région de l'humide empire, d'abord une innombrable multitude de poissons que je n'ai pas eu le loisir d'étudier et de « déterminer », comme disent les naturalistes, mais dont deux espèces cependant méritent une mention particulière, sinon honorable. L'une, signalée par Labillardière (le naturaliste de l'expédition dirigée par d'Entrecasteaux), est le *scorpæna digitata*, dont la tête est garnie de saillies épineuses qui font, lorsqu'on les manie imprudemment, des piqûres très-douloureuses et très-difficiles à guérir. Labillardière dit qu'un des matelots de *la Recherche* fut grièvement blessé par le scorpène. L'autre espèce, beaucoup plus dangereuse encore, a été décrite par le savant Forster, compagnon du capitaine Cook, qui représente ce poisson comme ayant quelque ressemblance avec celui qu'on nomme vulgairement *soleil*. Cook et Forster père et fils en ayant mangé, furent tous trois sérieusement et longtemps malades. Ce poisson avait cependant produit sur eux, par sa laideur difforme, une impression désagréable, et leur avait fait penser qu'il pouvait être vénéneux. Ils eurent le tort de ne point tenir compte de cette sorte de pressentiment. On a signalé depuis, dans les mêmes parages, un poisson vénéneux, qui ne paraît pas être le même que celui dont parlent Cook et Forster, puisque celui-là se rapproche, par sa forme et sa dimension, de la sardine commune. On l'a nommé la *melette vénéneuse*. Il y a peu d'années que ce poisson causa la mort de cinq hommes du *Catinat*, et en rendit malades une cinquantaine de l'équipage du *Prony*.

En outre de ces poissons vénéneux, la mer qui baigne la Nouvelle-Calédonie nourrit encore un serpent d'eau (hydrophis) ou *platyure* (à queue large et plate), qui est très-venimeux, mais qu'on peut néanmoins prendre vivant sans danger, parce que la petitesse de sa bouche et la position de ses *crochets* ne lui permettent pas de mordre l'homme. Les requins ne sont non plus rien moins que rares dans cette mer, et comme ils y trouvent une nourriture abondante, ils mordent difficilement à l'appât. Nous avions vu des phoques sur les côtes de l'Australie. En approchant de la Calédonie, nous pûmes assister aux ébats de troupeaux de cétacés, qu'on me dit être de petites baleines, mais que je soupçonne fort d'être de simples marsouins. On rencontre aussi en grand nombre, près des côtes et sur les plages, des tortues, dont la chair est un manger très-succulent et très-savoureux. J'allais oublier le plus curieux des hôtes de la mer du Sud : le poisson volant, qui peut s'élever jusqu'à cinq ou six mètres au-dessus de l'eau et parcourir, à cette hauteur, avec le secours de ses ailes, une distance d'environ trois cents mètres. Le poisson volant a un implacable et vorace ennemi, la

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

dorade. Celle-ci est sans contredit l'animal qui justifie le mieux le proverbe : « Nager comme un poisson. » Comme elle se meut dans l'eau avec une incroyable agilité, on la voit suivre en nageant le vol de son gibier favori, et le happer au moment où, ayant épuisé ses forces et sa respiration, il est obligé de se laisser retomber dans l'eau. Les marins s'amusent à pêcher la dorade en lui jetant pour appât un simulacre de poisson volant habilement façonné avec de l'étoupe et de la toile à voile.

Mais nous avons franchi la passe. Nous voici dans l'espèce de bassin annulaire qui remplit l'espace compris entre la zone des récifs madréporiques et les côtes de l'île. Celles-ci nous apparaissent distinctement, et je suis obligé de dire, pour rendre hommage à la vérité, que leur aspect n'a rien de bien séduisant. Plusieurs îlots aux falaises élevées et abruptes se dressent à quelque distance, comme des sentinelles avancées autour d'une place forte. L'île elle-même — la Grande-Terre — est hérissée de montagnes; ces montagnes sont d'un aspect assez majestueux et imposant, mais nullement gai. Cette vue me causa un certain désappointement. Comme mon savant et spirituel devancier M. Jules Garnier (1), « je m'attendais au paysage moelleux des tropiques », et j'avais sous les yeux des chaînes interminables de montagnes rougeâtres, jaunâtres, bleuâtres, dont les tons terreux ou métalliques n'ont rien de réjouissant. Nouméa, principal port et chef-lieu de la colonie, mérite à peine le nom de ville; mais elle fait assez bonne figure à distance, avec ses *cases* entourées de jardins. Le port, où nous entrons enfin le 4 avril — deux mois et demi après mon départ de Marseille — est compris, ainsi que la rade, entre la côte calédonienne profondément échancrée en cet endroit, et l'île Nou ou Dubouzet, qui forme, en avant de la baie, une digue naturelle...

J'interrompis ici ma lecture, que notre directeur avait consciencieusement écoutée sans en paraître trop ennuyé.

— Ne pensez-vous pas, lui demandai-je, que le moment est venu de donner au lecteur, sur ce pays nouveau où nous allons l'introduire, quelques renseignements géographiques, topographiques, orographiques, hydrographiques, ethnographiques et historiques?

— Cela me paraît, en effet, opportun; mais condensez, je vous prie, condensez!

— D'abord, repris-je, la Nouvelle-Calédonie est une île. Chacun sait ça. Ce qu'on sait peut-être moins, c'est qu'elle est comprise dans la division de l'Océanie que les géographes ont appelée Mélanésie, à cause de la couleur foncée de ses habitants. Elle se trouve par 20° 10′ et 22° 26′ de latitude sud, 161° 35′ et 164° 35′ de longitude est. C'est une grande langue de terre à peu près fusiforme, dont le grand axe coupe en deux parties sensiblement égales l'angle droit formé par l'intersection du 22e parallèle et du 164e méridien; c'est-à-dire que son inclinaison, par rapport à l'un et à l'autre, est d'environ 45 degrés; en d'autres termes, que son orientation est exactement du sud-est au nord-ouest. Elle touche presque, par sa pointe méridionale, au tropique du Capricorne. Ses côtes ne sont pas profondément découpées, si ce n'est aux extrémités, qui présentent quelques échancrures irrégulières et assez considérables; l'extrémité nord surtout a l'air d'avoir été taillée en pointe avec un très-mauvais outil par un ouvrier très-maladroit. Les îlots de Néba, de Yandé, de Paaba, de Balabio, qui environnent la pointe septentrionale, en représentent les éclats, les menus fragments. Vers l'extrémité méridionale, mais seulement sur la côte occidentale, on trouve aussi plusieurs petites îles, à partir de la baie Saint-Vincent, qui en contient, pour sa part, une demi-douzaine, jusqu'à la baie de Prony, qui est précédée de l'île Uen. Une chaîne de récifs très-dangereux pour les navigateurs, et sur lesquels vint se briser, dans la nuit du 28 au 29 avril 1855, la corvette française *l'Aventure*, relie la pointe sud de la grande terre à l'île des Pins ou Kounié, la plus grande de ses proches voisines. Plus loin, à l'est, et dans une direction rigoureusement parallèle à celle de la Nouvelle-Calédonie, s'échelonne le petit archipel des trois îles Loyalty : Uvea, la plus petite, au nord-ouest; Lifou, la plus grande, au milieu; Maré, de dimensions moyennes, au sud-est.

— *Loyalty*, dit notre directeur, c'est un nom anglais, cela?

— Oui. Il n'est cependant pas certain que ce soit un navigateur anglais qui ait le premier visité ou aperçu cet archipel. En tout cas, c'est par erreur que quelques auteurs en ont attribué la découverte au capitaine Cook.

— Mais au moins est-ce bien Cook, si je ne me trompe, qui découvrit la Nouvelle-Calédonie. Les circonstances de cet événement méritent d'être rappelées.

— D'autant que bon nombre de ceux à qui je les *rappellerai* ne les ont jamais connues.

Ce fut le 4 septembre 1774, à huit heures du matin, que Cook, naviguant dans la direction du sud-ouest, avec le dessein de traverser la mer du Sud dans sa plus grande longueur, aperçut « une grande terre où aucun navigateur européen n'avait encore abordé ». Il marcha pour l'accoster jusqu'à cinq heures du soir, où il se trouva en calme, à trois lieues environ de la côte. Il vit, derrière les écueils qui la lui masquaient en grande partie, deux ou trois pirogues à voiles qui semblaient venir à sa rencontre et des colonnes de fumée qui s'élevaient du rivage. Le lendemain, une légère brise ayant succédé au calme, il put approcher davantage, mais bientôt il se vit arrêté par la chaîne de brisants dont j'ai parlé; il prit alors le parti de remonter vers le nord-ouest en longeant cette chaîne. Il courut ainsi deux lieues et parvint à un passage qui lui permit d'approcher très-près du rivage et d'y conduire deux canots pour chercher de l'eau. Les naturels étaient venus à lui en très-grand nombre sur leurs pirogues, montrant des dispositions hospitalières et le vif désir qu'ont toujours les sauvages de se procurer des objets tels que des verroteries, des couteaux et des étoffes; surtout des étoffes rouges, cette couleur éclatante ayant particulièrement le don de les séduire. Les relations de Cook avec ces insulaires furent très-amicales. Il les trouva bons compagnons, d'un caractère très-doux, très-pacifique, mais apathique et indolent à l'excès. Il n'en put rien ob-

(1) Jeune ingénieur chargé naguère par le gouvernement d'aller explorer des gisements de houille qui avaient été signalés à la Nouvelle-Calédonie, M. Jules Garnier vient de publier, chez l'éditeur H. Plon, le récit très-intéressant et très-pittoresque de son voyage en deux jolis volumes grand in-18, avec cartes et gravures, sous le titre commun de *Voyage autour du monde;* chaque volume ayant d'ailleurs son titre propre : le premier, *Nouvelle-Calédonie (côte orientale)*; le second, *Océanie : les îles des Pins, Loyalty et Tahiti.*

tenir que la permission de visiter librement la contrée, et jugea que ce peuple n'avait guère reçu de la nature qu'un excellent caractère.

M. Edouard Charton, le docte et intelligent auteur du recueil des *Voyages anciens et modernes*, dit à ce propos que « l'illusion de Cook sur l'*excellent* caractère des Nouveaux-Calédoniens donna lieu, plus tard, à une bien vive réaction lorsqu'on reconnut que ces insulaires étaient anthropophages ». Or il résulte des renseignements fournis par les voyageurs qui ont visité la Nouvelle-Calédonie depuis un siècle; il résulte surtout de nos rapports avec les naturels depuis que nous avons pris possession de l'île, que Cook ne s'était point fait illusion sur leur compte et qu'il les a dépeints tels qu'ils sont. Ils mangent volontiers, il est vrai, de la chair humaine; mais cette coutume, si atroce qu'elle soit en elle-même, n'exclut pas les qualités que leur avait reconnues le célèbre navigateur anglais. Il ne faut pas juger des sauvages d'après les mêmes règles morales qu'on appliquerait à des hommes parvenus déjà à un certain degré de civilisation, et confondre ce qui fait le fond de leur caractère avec les coutumes et les idées qui n'en sont que des manifestations secondaires, encore moins avec les appétits et les habitudes qu'ils ont pu contracter par suite de circonstances toutes particulières. Je reviendrai d'ailleurs sur cette question de l'anthropophagie, qui s'est représentée plusieurs fois, on le pense bien, dans mes conversations avec M. André Marchand et avec les autres personnes ayant habité la Nouvelle-Calédonie. Pour en revenir au capitaine Cook, je dirai que les observations recueillies par lui et ses deux savants compagnons, Forster père et fils, pendant les quelques jours qu'ils employèrent à visiter l'île, sont à la fois très-exactes et très-complètes; on y a sans doute ajouté depuis, surtout en ce qui concerne la géographie; mais on n'a eu que très-peu de rectifications à y faire.

Cook se loue non-seulement de la douceur des Néo-Calédoniens, mais aussi de leur probité.

« Il n'essayèrent jamais, dit-il, de me voler la moindre bagatelle, et ils se comportèrent avec beaucoup d'honnêteté ».

Cependant l'histoire du poisson vénéneux vendu au secrétaire de Cook ne fait pas, il faut l'avouer, grand honneur à leur loyauté commerciale ni même à leur humanité. L'instinct du vol ne tarda pas, au surplus, à se développer en eux et, plus tard, le navigateur français d'Entrecasteaux et ses compagnons les trouvèrent, sous ce rapport, tout à fait à la hauteur des autres insulaires de l'Océanie. Labillardière, le savant de l'expédition, se plaint amèrement de leur friponnerie et raconte le tour suivant, que lui jouèrent deux pipeurs du pays :

« L'un, dit-il, m'offrit de me vendre un petit sac qui contenait des pierres taillées en ovale et qu'il portait à la ceinture. Aussitôt il le dénoua et feignit de vouloir me le donner d'une main, tandis que, de l'autre, il reçut le prix dont nous étions convenus. Mais en même temps un autre sauvage, qui s'était placé derrière moi, jeta un grand cri pour me faire tourner la tête de son côté, et aussitôt le fripon s'enfuit avec son sac et mes effets, en cherchant à se cacher dans la foule. »

Tout à fait primitif, n'est-ce pas? Voilà bien, en matière de vol, l'enfance de l'art.

— Oui, dit notre directeur, mais ces bons sauvages ont dû faire des progrès, grâce aux leçons des coquins émérites qu'on leur a donnés pour cohabitants. Pauvres gens! un triste cadeau qu'on leur a fait là!

— Ah oui! les « travailleurs de la transportation », comme disait l'amiral Guillain.

— Qu'est-ce que l'amiral Guillain?

— Un honorable et brave marin, philanthrope et socialiste, qui a naguère essayé, à la Nouvelle-Calédonie, de relever, de réhabiliter les forçats en les prenant par les sentiments... Je vous conterai cela un peu plus tard. Le fait est que, depuis d'Entrecasteaux, on a eu à reprocher aux Néo-Calédoniens des faits infiniment plus graves que les peccadilles rapportées par Labillardière. Ils ont brûlé des maisons, pillé des magasins, attaqué à force ouverte ou assassiné traîtreusement des missionnaires, des soldats et des colons européens; ils en ont même mangé.

Mais nous arriverons assez tôt à ces tristes et inévitables épisodes de la colonisation. Revenons à Cook et à ses compagnons, ou plutôt aux insulaires tels qu'ils les purent voir il y a cent ans. C'étaient, je le répète, des gens paisibles, bons époux à la façon des sauvages et des barbares, c'est-à-dire traitant leurs femmes — je dis *leurs femmes* au pluriel, car en avoir un nombre quelconque leur semblait tout aussi naturel et légitime qu'à nous d'avoir plusieurs animaux domestiques — traitant, dis-je, leurs femmes à peu près comme un des moins tendres de nos paysans traite son âne, avec cette différence que ledit paysan ne tue pas son âne pour le manger, tandis que le Néo-Calédonien se passait quelquefois cette fantaisie vis-à-vis de son infortunée compagne; — bons pères, par exemple, et la femme — j'allais dire, hélas! la femelle — est fort bonne mère et prend grand soin de ses petits. Un missionnaire français, le père Rougeyron, rend sur ce point justice à l'un et à l'autre sexe.

« Il est remarquable, dit-il, que les Calédoniens aiment beaucoup leurs enfants. La mère et même le père portent sur leur dos les plus petits dans des berceaux faits d'écorce d'arbre, et qui ont à peu près la forme d'une chaise ou d'une hutte. Cette chaise, sur laquelle on étend l'enfant, a un rebord pour l'empêcher de tomber; les parents l'entourent ou le couvrent soigneusement d'une petite natte. Quand les femmes vont à l'extérieur, pour chercher des aliments dans les montagnes ou des coquillages dans les récifs, elles laissent souvent leur enfant dans la case à la garde du père ou le couchent sur une natte sur laquelle on le roule pour l'endormir. Si l'on ne parvient pas à l'apaiser, pour l'empêcher de crier, on lui jette de l'eau froide sur la tête.»

Cook trouva les Calédoniens adonnés à l'agriculture, à l'élève de la volaille, à la chasse et à la pêche et à quelques industries des plus élémentaires. Leurs procédés agricoles étaient simples, expéditifs, peu fatigants, et ne s'appliquaient qu'à des plantes qui croissent naturellement et facilement dans l'île : bananiers, cannes à sucre, ignames et patates douces. En débarquant sur la côte nord-est, à l'endroit appelé *Balade*, Cook avait été frappé du « très-bon état de culture » du sol, « arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le ruisseau principal ». Les habitants savaient marner le sol avec des coquillages et des coraux qu'ils y répandent.

« J'ai observé, dit encore Cook, que la première chose qu'ils font, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connaissent pas d'autres moyens, pour rendre au sol épuisé sa première ferti-

lité, que de le laisser en jachère pendant quelques années ; cet usage est général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais, du moins je n'en ai jamais vu d'employés. Leurs volailles apprivoisées étaient, dit encore le navigateur anglais, d'une grosse espèce et d'un plumage brillant. Les insulaires n'avaient pas d'autres animaux domestiques. »

Cook dépeint la joie extraordinaire qu'il causa à l'un des chefs du pays, nommé Téa-Boma, en lui faisant cadeau de deux jeunes chiens, mâle et femelle. Le chef ne pouvait croire d'abord à tant de bonheur et, lorsqu'on fut enfin parvenu à lui faire entendre que ces deux animaux étaient bien à lui, il parut transporté d'aise et conduisit aussitôt ses nouveaux compagnons à sa case. Cook n'obtint pas le même succès avec les cochons. Il eut quelque peine à en faire accepter un couple au même Téa-Boma. Il lui fallut pour cela insister longtemps sur « l'excellence des deux quadrupèdes et particulièrement sur la fécondité de la femelle et sur le profit que donnerait la race en se multipliant. » C'est que les chiens avaient plu tout d'abord à l'insulaire, par leur beauté sans doute et aussi par leur air intelligent et leurs façons aimables, tandis que la mine des cochons, peu séduisante à la vérité pour qui ignore les mérites de leur chair et de leur lard, inspirait aux Calédoniens non-seulement de l'aversion, mais de l'effroi. On comprendra les impressions diverses et très-vives produites sur ces hommes par la vue de nos animaux familiers, lorsqu'on saura qu'il n'existe dans la Nouvelle-Calédonie d'autres mammifères que de grandes chauves-souris. La classe des reptiles n'y est représentée que par le serpent marin dont j'ai parlé précédemment et par de petits lézards tout à fait inoffensifs. Celle des batraciens manque totalement, mais on s'occupe, à ce qu'il paraît, de combler cette lacune, en important là-bas des grenouilles et des crapauds, sur lesquels on compte beaucoup pour faire la guerre aux insectes nuisibles et surtout aux moustiques, qui sont le véritable fléau du pays.

Vue intérieure prise à la Nouvelle-Calédonie, d'après une photographie. Dessin de A. de Bar.

Je crois inutile de m'arrêter davantage aux observations

de Cook et de Forster, qui ont été reproduites depuis et qui, presque toutes, s'accordent entièrement avec celles des plus récents voyageurs. Mais je ne puis omettre de mentionner l'importante découverte de l'île des Pins. Ce fut le 13 septembre, après un séjour d'une semaine au mouillage de Balade, vers la pointe nord de la Grande-Terre, que Cook leva l'ancre au lever du soleil et sortit du canal par lequel il avait pu franchir la chaîne de récifs madréporiques dont l'île est entourée de toutes parts. Il navigua en serrant d'assez près cette chaîne dans la direction du sud-est, et il aborda le 26 au matin à la nouvelle île, sur laquelle on avait remarqué de loin une multitude de « petites élévations qu'on aurait pu prendre pour les mâts d'une flotte ». Ces élévations avaient fort intrigué le personnel de l'expédition.

« Nous ne pouvions, dit Cook, nous mettre d'accord sur la nature de ces objets. Je supposais que c'était une espèce singulière d'arbres, par la raison qu'ils étaient très-nombreux et que, d'ailleurs, une grande quantité de fumée sortit tout le jour du milieu de ces objets, près du promontoire. Nos philosophes pensaient que c'était la fumée d'un feu interne et perpétuel. Je n'eus pas la peine de leur représenter que, le matin, il n'y avait point eu de fumée dans cette même place, car ce feu prétendu perpétuel cessa avant la nuit et, depuis, on n'en aperçut plus.

« Ces objets, qui ressemblaient à des colonnes, étaient éloignés les uns des autres, mais la plus grande partie formaient des groupes serrés.

« Comme on trouve des colonnes de basalte dans toutes les parties du monde, il y avait lieu de croire que celles-ci étaient de même espèce... »

Ce ne fut qu'en approchant tout à fait de la terre qu'on reconnut, dans ces objets, des arbres à forme cylindrique régulière, à tige élancée et parfaitement droite; en un mot, des pins de l'espèce que les botanistes ont appelée *colonnaire*. C'était une bonne fortune pour le capitaine.

« Je ne connaissais, dit-il, encore aucune île de la mer Pacifique où un navire pût mieux se fournir de mâts et de vergues. Ainsi la découverte de cette terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon charpentier pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré; il est dur et léger. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites et qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de basalte, et il est vrai qu'on ne pouvait guère s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette terre. »

Cook donna le nom d'île des Pins à l'île qu'il venait de découvrir au sud de la Nouvelle-Calédonie, et ce nom lui est resté.

Dans les instructions données par le roi Louis XVI en personne au commandant La Pérouse, désigné comme l'émule et le continuateur du grand navigateur anglais, on trouve que La Pérouse devait, en quittant l'île des Amis, venir se mettre par la latitude de l'île des Pins, située à la pointe sud-est de la Nouvelle-Calédonie, et, après l'avoir reconnue, longer la côte occidentale, qui n'avait pas encore été visitée, afin de s'assurer si cette terre n'était qu'une seule île où si elle était formée de plusieurs.

On sait par quelle mystérieuse catastrophe fut interrompue cette magnifique exploration du globe terrestre, qui devait immortaliser le nom de notre brave et infortuné compatriote. La Pérouse avait quitté Brest le 1er août 1785. Son journal s'arrête au 23 janvier 1788. Il quitta Botany-Bay vers le 20 février. Depuis lors on attendit vainement chaque mois en France de ses nouvelles. Trois années s'écoulèrent; enfin, le 9 février 1791, l'Assemblée nationale décida que le roi serait prié d'armer un ou plusieurs bâtiments, avec la mission spéciale de rechercher M. de La Pérouse. En exécution de ce décret, les deux frégates *la Recherche* et *l'Espérance* sortirent de Brest le 28 septembre 1791. Elles étaient commandées par le contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux. Celui-ci ne trouva point de traces de La Pérouse. Il mourut du scorbut après deux ans de navigation, comme il explorait la côte nord de la Nouvelle-Bretagne, et ses deux frégates étant allées, au mois d'octobre 1793, mouiller à Sourabaya (île de Java), furent capturées par les Hollandais, alors en guerre avec la République française. Mais d'Entrecasteaux avait accompli d'importantes découvertes, notamment la reconnaissance de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, spécialement recommandée à La Pérouse. Labillardière, naturaliste distingué, qui l'accompagnait, a laissé de ce voyage une importante relation scientifique, où l'on trouve sur la faune et la flore de l'île, sur le caractère et les coutumes de ses habitants, les notions les plus exactes et les plus détaillées. Il rapporte, entre autres choses, de quelle façon l'on découvrit que les Néo-Calédoniens étaient anthropophages. L'un d'eux, voulant faire une politesse au dessinateur Piron, offrit gracieusement à ce dernier de partager avec lui un morceau de viande fraîchement grillée, encore adhérent à l'os. Piron, ignorant que l'homme était, avec la chauve-souris, le seul représentant de la classe des mammifères qui se trouvât dans l'île, et croyant qu'on le conviait à un régal de gibier, allait accepter, lorsque son savant compagnon l'avertit que le morceau provenait du bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans. Piron ayant alors manifesté son horreur pour un pareil aliment, les sauvages se rapprochèrent des matelots les plus robustes, leur palpant, en vrais gourmets de chair humaine, les parties les plus charnues des bras et des jambes, faisant claquer leur langue et répétant le mot *kaparek*, qui peut se traduire librement par « on en mangerait. »

Il faut bien croire cependant que, déjà en ce temps, l'anthropophagie des Néo-Calédoniens était relativement modérée, car Labillardière déclare que, selon lui, cette coutume tient chez eux plutôt à l'abrutissement qu'à la férocité.

« Ils ne sont pas, dit-il, si terribles que les autres cannibales. Différents signes qu'on leur fit maladroitement, ou qu'ils interprétèrent mal, leur ayant fait supposer que nous étions aussi des anthropophages, ils se crurent à leur dernière heure et se mirent à pleurer. On eut beaucoup de peine à les rassurer. »

Labillardière plaide en faveur de ces malheureux les circonstances atténuantes, et invoque à leur décharge la famine, dont ils souffrent souvent au point d'être réduits à manger, non-seulement des écorces et des racines aussi indigestes que désagréables au goût, mais « de gros morceaux d'une stéatite très-tendre, de couleur verdâtre. » Cette substance minérale ne les nourrit en aucune façon; mais elle leur remplit l'estomac et les aide à attendre des jours meilleurs. D'un autre côté, ce que Labillardière omet de dire, c'est que si les Néo-

Calédoniens sont réduits à cette extrémité, cela tient pour beaucoup à leur paresse.

« Ils cultivent, et même fort bien, dit le P. Rougeyron, mais jamais en raison de leurs besoins. »

Une autre circonstance, et l'on peut dire une anomalie au moins apparente de leur cannibalisme, c'est qu'ils ne le pratiquent point, comme on devrait le croire, dans les temps d'extrême disette, mais au contraire dans les moments de grande abondance. Ils se livrent alors à de véritables orgies de nourriture; la fureur des entrailles s'allumant chez eux par un commencement de jouissance, ils arrivent à trouver fades et insuffisants les aliments végétaux et le poisson. Ils ont faim de chair, de vraie chair succulente où l'on morde à pleines dents; une sorte d'ivresse les saisit; le choix de la victime est alors bientôt fait; l'orgie se termine par le meurtre et par un horrible festin; après quoi ils retombent dans leur apathie et dans leur indolence ordinaires.

On n'avait, jusqu'au voyage de d'Entrecasteaux, que des données très-vagues sur la position, le nombre, l'existence même des îles situées à l'est de la Nouvelle-Calédonie. Ce navigateur en reconnut l'extrémité septentrionale, c'est-à-dire l'île Uvéa, et il donna au groupe entier, dont il ignorait la composition et l'importance, le nom d'îles Beaupré. Comment et par qui ce nom français a-t-il été changé en celui tout anglais de Loyalty? J'avoue que je n'en sais rien, et qu'il ne m'a point semblé urgent d'approfondir cette question. Il paraît cependant que la position de ces trois îles aurait été déterminée avec une certaine précision, d'abord en 1800, par les officiers du navire anglais *Walpole*, puis en 1803 par ceux du *Britannia*. Dans la relation de Dumont d'Urville, qui, en 1827, reconnut le premier avec exactitude les trois îles Loyalty, celle du sud est appelée île Britannia, celle du centre île Chabrol, et celle du nord île Halgan. On leur a restitué depuis, avec raison, selon moi, leurs noms Kanaks de Maré, Lifou et Uvéa.

Mon auditeur qui, comme on voit, m'avait laissé parler longtemps sans m'interrompre, et que je soupçonnais de s'être un peu assoupi au bruit de mes paroles, me prouva qu'il m'écoutait avec une attention soutenue, en m'interrompant en cet endroit de ma lecture.

— Comment dites-vous cela? fit-il. On leur a rendu leur nom?...

— Kanak; *K-a-n-a-k*. Quelques-uns écrivent, à la française, *Canaque*.

— Est-ce qu'il y a une orthographe calédonienne?

— Ma foi, je ne crois pas; mais *Kanak* semble plus.., Comment dirai-je? Plus *couleur locale*, probablement parce qu'il y a moins de lettres.

— Soit. Mais que signifie ce mot?

— C'est le nom que se donnent eux-mêmes les naturels des îles, ou du moins de plusieurs des îles de l'Océanie. On l'a retrouvé à Tahiti, par exemple, si je ne me trompe; il signifie simplement *homme*. Mais on en a fait pour ces insulaires une appellation générique qui me paraît préférable à celle d'*Indiens*, qu'on a longtemps appliquée indistinctement à tous les sauvages de l'Amérique et de l'Océanie.

Il m'arrivera souvent, dans la suite, d'employer le mot *kanak* soit comme substantif, soit comme adjectif, au lieu de *Néo-Calédonien*, *sauvage*, *insulaire*, etc. Ainsi le nom kanak de la Nouvelle-Calédonie est Balade; mais on ne l'a conservé qu'au port où Cook aborda pour la première fois, et qui est situé sur la côte nord-est de l'île. C'est aussi à Balade que s'établit, en 1843, la première mission catholique française. La Nouvelle-Calédonie avait déjà été visitée par des missionnaires anglais; mais ceux-ci n'avaient obtenu aucun succès et avaient cru devoir, provisoirement du moins, renoncer à évangéliser les Kanaks.

ARTHUR MANGIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE [1].

IX. — LE PETIT CARTON VERT.

Il n'était guère moins de minuit quand, le bataillon réuni, les appels faits, les postes assignés, nous prîmes ce que je me permettrai d'appeler le roulement du service nocturne. Notre compagnie eut pour corps de garde une magnifique salle, richement lambrissée, dans la vaste et antique cheminée de laquelle flambait un grand feu de bûches longues. Chacun s'était installé comme il lui avait plu, qui dans les fauteuils, qui sur les canapés ou banquettes, qui enfin à même l'épaisse moquette dont le parquet était recouvert et qui faisait un suffisant matelas. Quand on pouvait on savait s'improviser un oreiller. Pour moi, la chaude atmosphère du lieu pouvant me dispenser de couverture, je roulai la mienne, que je mis sous ma tête, et, étendu tout du long, dans une encoignure, je me disposai à dormir tranquillement, si cela m'était possible, jusqu'à ce que vînt mon tour de faction. Mais cela n'était guère possible, à moins de fatigue extrême, et tel n'était pas mon cas.

Il y avait autour de l'âtre un cercle très-bruyant auquel il n'eût pas fallu, je crois, vouloir imposer le silence, car le disert capitaine en était le coryphée. Le vieux rapin n'y pérorait pas moins, et le gavroche y faisait sa gouailleuse partie. On fumait, on s'humectait le gosier aux gourdes de rogomme, et l'on devisait d'autant.

Ce qui se disait, ce qui se lisait (car les journaux bien pensants que des marchands étaient venus vendre dans les salles fournissaient un notable appoint), je ne l'écoutais guère, mais je devais forcément l'entendre. Et Dieu sait l'agréable mêli-mêlo!

Cela commença, ou à peu près, par la lecture d'un ou deux articles d'un *Père Duchêne* quelconque, lecture faite par un camarade qui n'avait pas à répudier son élocution normale pour fleurir cette odorante prose des f... et des b... dont elle était émaillée. Je crus remarquer

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

d'ailleurs que, n'eût été cette enjolivure à la Vert-vert (en parlant par respect), l'article eût laissé complétement froids les auditeurs. Il y avait de l'esprit là-dedans toutefois, et c'était peut-être ce qu'il y avait de trop. Du reste, on m'avait assuré la veille que l'ignoble chose émanait d'un gandin, ou plutôt d'un gredin de lettres se livrant en gants blancs à cette besogne d'égoutier, dont le produit, de plus en plus satisfaisant, rendait de plus en plus vivace chez lui l'amour ordurier du ruisseau fangeux et sanglant.

L'un de ces articles était, autant qu'il m'en souvient, un dithyrambe *ronflant* sur la grande manifestation humanitaire des cinq ou six mille citoyens qui avaient solennellement brûlé la guillotine aux pieds de Voltaire. Ah! l'humanité... Ah! la fraternité! Ah! la générosité! Destitué, M. de Paris! Réduits en cendre les bois de justice! Et l'on n'en fera plus d'autres! Ces engins de tyrannie ont fini leur temps! etc., etc. Conclusion : patriotes, l'œil sur les traîtres, le doigt à la détente du chassepot.

Charmant dilemme, en vérité, et que je voudrais formuler ainsi :

« La peine *capitale* est abolie : les traîtres recevront douze balles dans la poitrine.»

Un autre journal avait découvert et offrait comme exemple au zèle des purs cet ordre du jour d'un général communal :

« Faire arrêter tous les trains se dirigeant sur Paris à Ouest-ceinture. Mettre un homme énergique à ce poste jour et nuit. Cet homme *devra avoir une poutre pour monter la garde.* A l'arrivée de chaque train, il devra faire dérailler le train s'il ne s'arrête pas.»

— A la bonne heure! voilà qui s'appelle être crânement.... crâne, s'écria le gavroche en fleurissant lui aussi son langage à l'instar du littérateur qui avait ouvert la séance, et, pour trouver quelque chose qui fasse pendant à ça, il faut avoir été comme moi l'autre soir, en ville, au club Séverin (1), là où il y du tabac plein le bénitier, et où l'on monte sur la nappe d'autel sans essuyer ses souliers. Ah! il y avait là un gars, voyez-vous, qui vous en flanquait de solides sur toutes ces robes noires qui « nous la font toujours la même » depuis dix-huit cents ans... Si vous l'aviez entendu, vous auriez dit :

— C'est ça!

— Si seulement je me souvenais... Oui, attendez, je me souviens. Il disait par exemple...

Et, gesticulant, mimant, modulant sa voix pour se donner des airs d'énergumène en chaire, voilà notre grand gamin qui, avec un sérieux sous lequel il cachait certainement une mordante intention d'ironie, se met à leur débiter la plus étrange enfilade d'insanités antiévangéliques, qu'il n'était pas de force à inventer, mais que, tout en les jugeant ridicules, il présentait de telle façon que les autres les gobaient bel et bien, avec force approbations, force exclamations laudatives. L'espiègle les avait graduellement empaumés, il les tenait, il les *roulait* (comme on dit dans le monde du pittoresque orateur) et il devait les conduire aux limites extrêmes de la mystification.

Je retrouve un passage de sa péroraison qui, arrivant après une suffisante préparation de la voie, eut tous les honneurs d'une merveilleuse trouvaille philosophique :

— Voyons, criait-il, qu'est-ce qu'on vient faire dans cette grande maison froide? s'agenouiller. Devant quoi? Devant des tableaux, devant des morceaux de bois... Tenez, il y a là, ce grand pendu — un bonhomme, entre nous, dont la réputation a été drôlement surfaite.

— Oh oui! oh oui! (c'était le gavroche qui imitait les *marques* d'assentiment de l'auditoire du club Séverin).

— En quoi est-il, ce pendu, ce christ, comme ils l'appellent? En bois! oui, en bois... Et il y a longtemps qu'il est là, et il est resté là pendant tout le temps du siége, oui, pendant tout le temps du siége, alors que le bois manquait pour chauffer le pauvre peuple. Eh bien! n'est-ce pas une infamie? Est-ce qu'on n'aurait pas mieux fait de donner ce bois au pauvre peuple pour se chauffer?

Et les auditeurs du gavroche d'applaudir très-sérieusement.

Je n'entendis pas la fin. Mon tour de faction était venu, et j'en fus fort aise, car, devant toutes ces infamies, je ne sais si j'aurais pu rester plus longtemps silencieux.

. . . . . .

Vers midi, le bataillon, cédant le poste d'honneur à un autre, remontait à Belleville.

Au moment où, sur la place, nous rompions les rangs :

— A revoir! à bientôt! car nous serons certainement bientôt de service encore, me dit l'aimable capitaine en me tendant la main, et sans rancune, je pense, citoyen.

— Comment donc? au contraire, répliquai-je de la meilleure grâce du monde.

— Au premier rappel du bataillon, tâchez d'entendre, hein!

— Soyez tranquille, répondis-je, en me promettant bien de faire au plus vite le possible pour être en état de manquer à cet engagement.

Je rentrai tranquillement à la maison, où l'on ne s'attendait guère à me revoir sitôt; mais, quelque satisfaction qu'il y eût pour moi à me retrouver au milieu de ma petite famille, quelque besoin de repos que j'éprouvasse à la suite d'une nuit sans sommeil, je me remis presque immédiatement en route pour aller demander à mon ami du chemin de fer, si, en dépit du retard tout involontaire apporté à mon retour auprès de lui, il lui était encore possible de me rendre le service dont nous étions convenus le jour précédent.

Grande fut ma déconvenue en apprenant, de la bouche d'un des employés de son bureau, que, pris à partie la veille par l'officier fédéré préposé avec sa compagnie au service de surveillance, lequel avait, comme il nous en souvient, des vengeances particulières à exercer dans l'endroit, il n'avait pu qu'à grand'peine s'esquiver de la gare, et que probablement à l'heure actuelle il devait avoir quitté Paris par une autre voie, son âge d'ailleurs lui permettant de franchir les portes sans encombre.

Je m'en allais pensif lorsque, en gravissant la rue de Paris, il m'arriva de coudoyer un gros bonhomme de rentier, tout rond, tout vif, malgré son âge avancé, qui habitait dans nos environs, et que je connaissais pour avoir deux ou trois fois causé avec lui, en le rencontrant en temps ordinaire sur les talus herbeux de l'enceinte fortifiée, où il promenait, lui sa petite fille, et

(1) La plupart des églises fermées le jour s'ouvraient le soir pour des réunions où les orateurs s'évertuaient surtout à couvrir de mépris, du haut de la chaire, toutes les croyances et les pratiques religieuses.

moi mes enfants. Il avait d'ailleurs assisté à ma discussion devant l'affiche.

— Eh! bonjour, voisin, fit-il d'un air gaillard, qui, encore que je tinsse le brave homme pour être d'humeur assez joviale, me parut très-évidemment traduire un sentiment de satisfaction plus accentué qu'une simple disposition normale à la gaieté — bonjour, comment allez-vous?...

Mais, sans attendre ma réponse :

— Ça, reprit-il avec sa volubilité coutumière, que m'a-t-on dit? qu'*ils* étaient allés vous relancer militairement avant-hier?...

— On vous a dit vrai.

— Et, paraît-il, vous les avez suivis?

— N'était-ce pas ce qu'il y avait de mieux à faire?

— Certainement; mais, entre nous, voyons, voisin, ou vous êtes allé avec eux de bonne grâce, et tout est au mieux des deux parts, ou ils vous ont contraint, et alors...

Il s'interrompit pour me regarder, comme averti par un instinct de prudence que, en ces temps de suspicion et de suspects, on semblait aspirer dans l'atmosphère.

— Alors?... répétai-je d'un ton qui, sans doute, l'édifia complétement sur mes façons de voir.

— Eh bien, reprit-il avec une sorte d'éclat, qu'il fit sourd par crainte d'attirer l'attention des passants, et tout en passant son bras sous le mien pour me pouvoir

Le corps de garde. Dessin de Darjou.

parler de plus près — alors je me demande pourquoi l'on vous rencontre encore sur le pavé de Paris, quand vous auriez tout intérêt à n'y plus figurer.

— Pourquoi? fis-je avec un triste sourire; votre pourquoi me semble joli.

— Allez-vous me dire que c'est parce que vous ne sauriez faire autrement?

— Est-ce que cela vous étonnerait?

— Oui, beaucoup.

— En ce cas, dis-je, je m'étonne que vous vous étonniez...

— Se peut-il que vous en soyez encore là?

— Là? qu'entendez-vous par *là*?

— J'entends à cette extrême naïveté...

— Quelle naïveté?

— Eh! de rester quand vous devriez être parti.

— Devoir et pouvoir sont deux quelquefois.

— Allons donc! fit le gros homme en levant les épaules de l'air le plus dédaigneux.

Puis, voyant que je le regardais ébahi :

— Parions, continua-t-il, que vous êtes de ceux qui ne partent pas faute de savoir trouver le moyen de partir. Comme si l'on manquait de moyens pour cette... opération.

— Vous en connaissez donc beaucoup? demandai-je avec un sérieux intérêt.

— Oh! bien moins que vous, assurément; car je ne doute pas que vous n'ayez devers vous, mon cher voisin, un véritable recueil de ruses, de tours d'adresse, en dépit, ou plutôt en vertu desquels l'air de la banlieue vous est et demeure interdit; car il va de soi que les aptitudes de comédien ou d'aventurier qui pourraient

assurer la réussite de ces subtilités vous font radicalement défaut?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, moi, en vue de mon fils, qui, comme vous, était sous le coup du fameux décret, je me suis bien gardé de chercher midi à quatorze heures. Je voulais qu'il partît tout d'abord. Il différa pour des raisons d'affaires. D'ailleurs, dans le quartier du centre qu'il habite, les vexations semblaient moins à redouter. « C'est bon, lui avais-je dit, reste; mais quand tu te verras obligé de déguerpir, avertis-moi, et je me charge de tout. » Et je m'en suis chargé; et de ce pas, de ce pas même, je viens de le voir franchir tout tranquillement, tout simplement, au grand jour, ces portes, au delà desquelles il n'a rien à craindre... Oh! mon Dieu! ça n'a pas fait *un pli*.

— Vraiment!

Le bonhomme comprit que l'exclamation qui venait de m'échapper n'était rien moins qu'un interrogatoire dans toutes les formes :

— Voyez-vous, moi, reprit-il aussitôt, je connais à fond les hommes et, les connaissant, quand l'occasion se présente, je profite de mon expérience. Le jour où mon fils est venu me dire que les taquineries commençaient et qu'il voulait partir, croyez-vous que j'aie le moins du monde songé à tourner les difficultés par un biais, par une finesse? Non, pardieu! Je sais que la victoire est généralement à ceux qui, comme on dit, empoignent le taureau par les cornes, et j'ai empoigné le taureau par les cornes, voilà.

— Mais encore?... demandai-je non moins interrogativement.

— Quoi! vous ne comprenez pas? Quoi! en voyant tant de piètres compagnons, tant de malotrus arrivés du jour au lendemain aux postes marquants... Quoi! en rencontrant aujourd'hui, tout luisant de galons, tel pleutre mal famé qui traînait hier dans le ruisseau et, ceint de l'écharpe de magistrat, tel drôle sans aveu, signalé jusque-là par sa crapuleuse existence, quoi! vous n'avez pas pensé qu'il devait y avoir dans ce monde, sinon universellement véreux, au moins fort mêlé, des consciences... larges, des convictions... tolérantes, qui ne tiendraient pas rigueur à quelques rondelles de métal discrètement offertes.

— Ah! m'écriai-je, si l'idée m'en fût venue, je n'aurais certes pas marchandé.

— Et vous auriez eu tort, répliqua d'un ton positif le vieux négociant retraité; marchander, cela ne gâte jamais rien, au contraire, car cela équilibre les prétentions du vendeur avec les besoins de l'acheteur. Ainsi, combien croyez-vous qu'il m'en ait coûté pour entrer en possession d'un laisser-passer signé, parafé, estampillé d'un comité plus ou moins central, titre authentique, à l'aide duquel mon fils vient de franchir, sans la moindre encombre, toutes les barrières réputées infranchissables?... Que dis-je, sans encombre? bien mieux, avec force marques de déférence de la part des hommes galonnés qui, au seul aspect du petit morceau de carton vert — oui, monsieur, vert, pas rouge — portaient la main au képi et intimaient aux leurs l'ordre de s'écarter devant « le citoyen ». Voyons, faites un prix; estimez le petit carton vert... Mais pourquoi vous donner à chercher? On en demandait cinquante francs; j'en ai offert trente et je l'ai eu.

— Ah! fis-je, vous devriez bien, cher monsieur, m'enseigner l'adresse du fournisseur; et, quoi que vous en disiez, je ne marchanderais pas; je donnerais les cinquante francs de grand cœur.

— Allons, dit le vieillard avec une douce intention de raillerie, je vois que vous tenez à jeter l'argent par les fenêtres; mais je ne le permettrai point.

— Hein?...

Il avait mis la main dans son gousset. Il en retira une petite carte verte, qu'il me tendit, en ajoutant :

— Voyez; pour avoir ouvert les portes à mon fils, elle n'est pas usée, que je sache. C'est lui qui, une fois hors de Paris, a eu l'idée de me la remettre, en prévision du service à rendre à quelque autre jeune homme dans l'embarras. Si donc le cœur vous en dit...

— J'accepte avec empressement, avec joie; mais vous me permettrez de participer...

— A la dépense?... Ah! vous plaisantez. Croyez-vous que la mise en sûreté de mon fils ne m'ait pas surabondamment dédommagé? Et d'ailleurs, reprit-il avec un mouvement de dignité, on achète ces choses-là, on ne les vend pas. Allons, bonne chance et au revoir!

Puis il me serra la main et prit par une autre rue, comme pour éluder mes remercîments.

Quelques pas faits cependant, il revint à moi :

— J'oubliais une recommandation pour l'usage du petit carton : la tenue civique est conseillée au porteur.

— Bien.

— Vous verrez qu'il y a sur le laisser-passer un nom quelconque, qu'il vous sera facile de retenir et de répéter, si on vous le demandait. Quant à l'âge marqué, trente ans, qui est à peu près celui de mon fils, mais que vous dépassez, soyez tranquille, ils n'y ont même pas regardé. Adieu.

— Adieu.

Le vieux monsieur s'éloigna définitivement, et je regagnai ma demeure, joyeux de l'heureuse aubaine que le hasard m'avait envoyée, et impatient d'expérimenter le pouvoir du *Sésame, ouvre-toi!* en possession duquel je venais d'être mis.

Toutefois, comme il était déjà tard, comme je me trouvais très-fatigué, je crus pouvoir différer l'expérience jusqu'au lendemain, — et Dieu sait si je fus bien inspiré de m'imposer ce délai.

X. — UNE COMPARUTION.

Ma femme n'était revenue à Paris qu'avec la conviction d'y trouver le calme qui lui avait fait défaut pendant nos cinq longs mois de séparation; et à peine avait-elle eu mis le pied sur le pavé de la grande ville, qu'elle s'y était vue assaillie d'inquiétudes de toutes sortes. Délicate, mais pleine d'énergie, elle avait tout d'abord paru résister assez bien aux secousses morales, mais les émotions réitérées devaient avoir raison de sa frêle nature, d'ailleurs peu coutumière de pareilles épreuves.

Au moment où je rentrai, elle traversait la cour; enfiévrée sans doute par la pénible incertitude où elle était touchant la tentative d'évasion, je la vis, la face pourpre, l'œil singulièrement animé. En m'apercevant — mon retour pouvait signifier pour elle impossibilité de départ — elle devint tout à coup d'une pâleur de morte, et elle parut presque chanceler, comme dans un vertige. Je courus à elle. Je lui contai en toute hâte la bonne rencontre qui m'était échue, et lui montrai le bienheureux talisman qui représentait pour moi la clef des champs.

Elle sembla se remettre, et le reste de la journée s'écoula sans qu'aucun incident vînt troubler notre quiétude relative; mais le soir, pendant que nous causions après dîner, la voilà soudain prise d'un tremblement convulsif et douloureux suivi d'une défaillance.

Je la mis sur son lit, où, pendant plus d'une semaine, elle fut positivement entre la vie et la mort.

Vous pensez si, le lendemain, l'ayant là délirante ou plongée dans la torpeur d'un accablement que, d'un instant à l'autre, pouvait suivre la crise fatale, vous pensez si l'idée de départ put se présenter à moi et si seulement je songeai qu'il existât quelque part un gouvernement, une autorité, un n'importe qui, un n'importe quoi pour réclamer de moi autre chose que les soins assidus, anxieux, donnés à cet être qui m'était cher entre tous, et qui absorbait alors toutes mes pensées.

Or je dois à cette autorité, qui existait pourtant et qui ne brillait pas précisément par la mansuétude ou la déférence, de témoigner que, pendant les quatre ou cinq premiers jours, elle me laissa vaquer le plus tranquillement du monde à mon affectueux, à mon pieux devoir.

Un matin — c'était, je crois, le second jour — la brave Mme Boissard, qui ne quittait plus guère la maison, me fit remarquer une sonnerie de clairon à laquelle je ne prenais pas garde, et que je reconnus parfaitement pour être celle de mon bataillon. Mais je laissai le cuivre chanter son martial appel; car il en eût fallu d'autres pour m'arracher de chez moi, et je n'y pensai plus.

Trois jours plus tard, dans l'après-midi — ma femme, à ce moment, dormait d'un sommeil moins anormal, et le docteur, qui venait de sortir, avait cru voir là un léger symptôme d'amélioration dans l'état de la malade — deux gardes nationaux se présentèrent, porteurs d'une sommation à comparaître immédiatement devant le sous-comité; deux *sédentaires* d'air assez bonasse, et qui, en dépit de la formule rigoureuse, ne pouvaient avoir été choisis pour l'exécution d'un ordre redoutable.

Je les suivis de confiance. J'arrivai devant trois officiers évidemment tout frais émoulus aux honneurs du liséré d'or, mais qui, malgré cela, n'affectèrent avec moi aucune des rogues manières dont abusaient beaucoup trop certains de leurs confrères. Le plus âgé des trois me remontra tout bonnement, je pourrais dire tout paternellement, que le bataillon, ayant été réuni pour aller aux postes avancés, d'où il revenait après trente heures de tranchée et de combat, j'avais cru à tort pouvoir me dispenser de me rendre à l'appel; car il importait que tous les bons citoyens payassent de leur personne pour la cause... Bref, l'admonestation d'un honnête homme, convaincu de la gravité de ses fonctions, à un citoyen surpris en simple délit de négligence.

Après avoir argué, selon la vérité, que j'avais suivi le bataillon lors de son avant-dernier service, et après m'être cru permis de déclarer, contre ma pensée, que je n'étais pas homme à faire défaut quand je serais utilement requis, j'affirmai que je n'avais pas entendu le rappel.

Un des deux autres officiers releva assez vivement le caractère un peu banal de cette excuse; mais je repartis doucement que cette banalité ne pouvait être invoquée contre un mari qui, depuis trois jours, veillait au chevet de sa femme malade à la mort.

Alors le premier officier :

— Est-ce bien vrai, au moins? demanda-t-il avec une sorte d'imposante sérénité, qui eût certainement défié le mensonge.

Je dis qu'on pouvait venir s'assurer de la triste réalité, que trop malheureusement il était encore facile de constater.

— Eh bien, fit le doyen, après avoir échangé un regard d'intelligence avec ses assesseurs, votre excuse est admise, mais, la prochaine fois, tâchez d'entendre.

— Pardon, objectai-je; mais si la prochaine fois il arrivait, ce que je ne désire pas, vous devez le comprendre, que le rappel fût battu à un moment où ma femme serait encore au plus mal — mettez-vous à ma place, citoyens — devrais-je la laisser seule avec deux jeunes enfants?

— Heu !... non, pas précisément, répliqua le vieil officier, qui, encore une fois, consulta des yeux les deux autres, mais au moins devriez-vous nous faire parvenir une demande d'exemption de service, un certificat du médecin...

En me retirant, je pus entendre que l'un de mes trois *juges* ajoutait, parlant à ses collègues :

— Que disait donc le capitaine? ce citoyen a l'air de bonne volonté; il y a eu seulement empêchement majeur...

A quoi je dus de savoir que ma comparution devant ces hommes, qui, heureusement, ne s'étaient pas armés à mon égard de toute leur autorité discrétionnaire, avait pour principe un rapport du triste individu qu'une fois il m'était arrivé de contredire, et dont la subite élévation m'avait ensuite causé un mouvement de dédaigneux étonnement. Or, en le voyant prendre à tâche de diriger contre moi un persistant système de persécutions ou de taquineries, il me sembla que, pour un homme qui, indubitablement, ne devait être ni à son premier contradicteur ni même à son premier affront, le personnage témoignait d'une susceptibilité bien chatouilleuse et d'une rancune bien vivace. Et je me serais fort étonné de cette anomalie qui déroutait toutes nos plus élémentaires notions de physiologie, si j'avais eu du temps et des pensées à perdre à ce sujet peu attrayant.

Mais, en rentrant, je devais trouver à occuper mieux mon esprit ainsi que mon cœur.

Au sortir du paisible repos qu'elle goûtait lorsqu'on était venu me chercher, la malade, pour la première fois depuis son alitement, recouvra en quelque sorte la conscience normale des choses.

Les consolantes prévisions du docteur se réalisaient.

A vrai dire, cet heureux retour portait en lui-même un danger; car à peine le sentiment des faits extérieurs lui fut-il rendu, que ma présence auprès d'elle, et partant dans Paris, lui redevint une nouvelle cause d'inquiétude, et je devais craindre que cette fâcheuse préoccupation ne vînt aggraver son état.

Je lui rappelai que j'avais les moyens de partir quand bon me semblerait; je lui fis revoir la *puissante* carte; mais on chasse difficilement l'idée fixe d'un cerveau affaibli, débilité...

A l'entendre, son *indisposition* n'était rien; je pouvais parfaitement la laisser aux soins de la bonne Mme Boissard; je devais partir au plus vite, profiter en toute hâte de ce laisser-passer, puisque je l'avais; elle ne serait tranquille que quand elle me saurait hors des

murs, en parfaite et entière sécurité. Je louerais une maison ; elle viendrait aussitôt me rejoindre avec les enfants... Que sais-je ? tout l'obstiné raisonnement d'une pauvre malade, qu'une pensée unique poursuit et oppresse.

Je m'évertuais à détourner d'elle cette fatigante obsession. Pour justifier mieux la possibilité de différer mon départ, je venais même de lui rapporter, avec les quelques modifications indispensables touchant la gravité de sa situation, mais avec cet accent de sincérité qui d'ordinaire persuade, ma visite au sous-comité, et le tolérant accueil que j'y avais rencontré. J'avais la satisfaction de croire comprendre qu'elle se laissait peu à peu gagner, c'est-à-dire rassurer, quand tinta la sonnette d'entrée.

Ce pouvait être simplement quelque voisin, quelque fournisseur, et j'affectai de ne pas me déranger ; mais aussitôt ma chère timorée de vouloir être renseignée... comme sous la menace d'un fatal pressentiment. J'éludais tranquillement, mais la porte venait d'être ouverte, on avait parlé. Et, avec cette subtilité de sens souvent particulière aux personnes affaiblies par la fièvre et le jeûne, la malade reconnut la voix du visiteur.

— C'est lui ! s'écria-t-elle tout alarmée ; c'est encore

Le sous-comité. Dessin de Darjou.

ce vilain homme ! Que te veut-il ? Ils viennent te chercher ! Tu n'as pas voulu me croire ; il fallait partir... Mon Dieu ! pourquoi as-tu tant tardé ?...

Le tremblement nerveux dont elle était prise lui coupa la parole ; elle se laissa tomber anéantie sur l'oreiller.

Je pouvais redouter l'effet de cette nouvelle émotion, et cela me mettait hors de moi.

M'étant approché de la fenêtre, j'avais reconnu dans la cour l'homme en question, mais il avait refermé la porte derrière lui, et il semblait expliquer tout tranquillement le motif de sa visite à Mme Boissard. Bientôt d'ailleurs monta celle-ci, qui m'apprit que le fameux capitaine, en demandant à me parler, affirmait n'avoir « rien de désagréable à me dire, bien au contraire. »

— Tu vois, dis-je à ma femme, que tu avais tort de t'effrayer.

— Qui sait ? fit-elle ; avec des gens de cette espèce, peut-on avoir confiance ? Mais, va voir ce qui l'amène, et promets-moi qu'ensuite tu ne me cacheras rien.

— Je ferai mieux ; je vais le recevoir dans la salle au-dessous ; la porte de l'escalier restant ouverte, tu pourras entendre tout ce qui se dira.

— Oui, c'est cela.

Et l'idée qu'elle serait ainsi très-exactement renseignée parut être sur elle du meilleur effet.

Mme Boissard resta, je descendis. Les enfants jouaient au jardin, derrière la maison.

GEORGES BERNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LES NOUVELLES GALERIES DU LOUVRE.

LA GALERIE LACAZE [1].

Gilles, tableau de Watteau. Dessin de U. Parent.

Bonjour, monsieur Gilles; que vous êtes joli et que vous me semblez beau! Si votre ramage ressemble à votre plumage, vous êtes le phénix de la galerie *Lacaze*. Qui disait donc que vous étiez un peu naïf et un peu lourdaud? C'est le caractère que l'on vous prête. Allez, allez, je vous juge mieux; on n'est ni naïf ni lourdaud avec la figure que vous avez. Je vois bien, il est vrai, comme un peu d'inquiétude dans vos beaux yeux, mais

(1) Voir tome XXVII, page, 127.

peut-être venez-vous de commettre quelque peccadille, et vous sentez que, derrière les buissons, il y a des gens qui vous suivent et vous regardent. Mais vous me semblez bien homme à leur répondre. Vous êtes de bonne race, monsieur Gilles; vos blanches et longues mains le disent assez; Watteau d'ailleurs, le peintre galant, n'avait point l'habitude de peindre les premiers venus.

Une seule chose m'inquiète dans votre portrait; que vient donc faire à votre suite le Docteur de la Comédie italienne monté sur son âne? Seriez-vous souffrant? Votre pâleur me le ferait assez croire; mais vous vous tenez droit comme un I, ce qui n'est point l'attitude des malades; je comprends, la pâleur du teint est signe d'aristocratie. Non, vous n'êtes point malade; vous vous portez parfaitement, et Watteau vous a même pris dans un bon moment.

Il vous a peint peut-être vers 1710, pour quelque grande dame qui avait des bontés pour vous. Elle a pieusement conservé votre portrait, on le voit bien, tant il est frais et net. On dirait qu'il sort de l'atelier. Il a cependant passé par bien des mains. En dernier lieu, nous le trouvons d'abord dans la collection du marquis de Cypierre, et finalement dans celle de M. Denon. A la mort de ce fin connaisseur, il passa dans les mains de M. Lacaze. J'ai honte de dire à quel prix il vous acheta, Gilles, l'heureux M. Lacaze! C'était en 1826, et il vous paya 650 francs. Pour 32 fr. 50 cent. par an, il jouit de votre vue charmante et, pendant près d'un demi-siècle, vous fûtes l'hôte brillant de sa demeure.

De temps en temps un visiteur, après avoir parcouru le musée de M. Lacaze, et avoir regardé d'un air indifférent l'éclatant portrait, disait :

— Monsieur Lacaze, voulez-vous 50 000 francs de Gilles?

M. Lacaze refusait honnêtement.

Un Hollandais disait 100 000, un Russe 150 000, un Anglais 200 000, M. Lacaze refusait toujours. Vous étiez, Gilles, un de ses Benjamins; pour rien au monde et à aucun prix il n'aurait voulu se séparer de votre compagnie.

Il avait d'ailleurs sur vous de grands desseins : il voulait vous faire habiter un palais, vous fixer à jamais dans votre patrie. En mourant, l'homme généreux vous légua à la France, avec toutes les autres merveilles qu'il possédait. Vous êtes alors entré au Louvre; le vénal marteau du commissaire-priseur ne vous touchera plus : vous êtes à nous pour toujours. Et c'est ainsi que nous avons pu vous faire graver par des mains habiles, et donner à nos lecteurs cette œuvre adorable de Watteau.

Vous allez ainsi, sous cette forme nouvelle, parcourir le monde; vous serez partout bien reçu et admiré comme vous devez l'être; car vous êtes charmant avec votre blanc costume et votre petite mine inquiète.

Adieu, Gilles, et bon voyage!

CH. RAYMOND.

SOUVENIRS DE L'INVASION.

LA CHANSON DU FRANC-TIREUR.

Alerte, franc-tireur, alerte!
Du coq entends-tu le clairon?
Lève-toi : la chasse est ouverte;
Boucle à ton flanc le ceinturon!
En route; et, sans reprendre haleine,
Mousquet au poing, et pour drapeau
La plume flottant au chapeau,
D'un jarret nerveux, bats la plaine.

Prends garde, ami, vise-le bien!
Feu sur lui comme sur un chien!

Pars sans tambours et sans trompettes,
Avance vite et parle bas :
Au gibier humain que tu guettes
Dérobe le bruit de tes pas.
Hume le vent, flaire la poudre,
Rampe, agile comme un lézard,
Ou bondis, pareil à l'isard,
Et fonds sur eux comme la foudre.

Prends garde, ami, vise-le bien!
Feu sur lui comme sur un chien!

Qui galope dans la nuit sombre
Là-bas? C'est un cuirassier blanc.
Qui passe léger comme une ombre?
C'est l'avide et brutal uhlan.
Te voilà payé de l'attente :
Et tu souris, joyeux garçon,
Blotti derrière le buisson,
Le doigt crispé sur la détente!

Prends garde, ami, vise-le bien!
Feu sur lui comme sur un chien!

Dans le brouillard du crépuscule,
Quelle est cette lueur? Holà!
Je vois une ferme qui brûle :
Les Prussiens ont passé là.
La mère au foyer pleure et prie,
L'homme est mort : arme ton fusil,
Et cherche la brute au chenil,
Ivre de sang et d'eau-de-vie.

Prends garde, ami, vise-le bien!
Feu sur lui comme sur un chien!

Ils sont mille et vous cent : qu'importe?
Ces braves n'ont pas leurs canons.
Harcelez la lourde cohorte
De vos rapides aiguillons.
Puisqu'en bandits ils font la guerre,
Sans foi, sans lois et sans pitié,
Droit au cœur, et point de quartier!
Que tout coup jette un homme à terre!

Prends garde, ami, vise-le bien!
Feu sur lui comme sur un chien!

VICTOR FOURNEL.

NOUVELLES.

UNE FANTAISIE DU DOCTEUR OX (1).

VI

Où Frantz Niklausse et Suzel van Tricasse forment quelques projets d'avenir.

Nos lecteurs savent que le bourgmestre avait une fille Mlle Suzel. Mais, si perspicaces qu'ils soient, ils n'ont pu deviner que le conseiller Niklausse avait un fils, M. Frantz. Et, l'eussent-ils deviné, rien ne pouvait leur permettre d'imaginer que Frantz fût le fiancé de Suzel. Nous ajouterons que ces deux jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre, et qu'ils s'aimaient comme on s'aime à Quiquendone.

Il ne faut pas croire que les jeunes cœurs ne battaient pas dans cette cité exceptionnelle. Seulement ils battaient avec une certaine lenteur. On s'y mariait comme dans toutes les autres villes du monde, mais on y mettait le temps. Les futurs, avant de s'engager dans ces liens terribles, voulaient s'étudier, et les études duraient au moins dix ans, comme au collége. Il était rare qu'on fût « reçu » avant ce temps.

Oui, dix ans! dix ans on se faisait la cour! Est-ce trop, vraiment, quand il s'agit de se lier pour la vie? On étudie dix ans pour être ingénieur ou médecin, avocat ou conseiller de préfecture, et on voudrait en moins de temps acquérir les connaissances nécessaires pour faire un mari? C'est inadmissible, et, affaire de tempérament ou de raison, les Quiquendoniens nous paraissent être dans le vrai en prolongeant ainsi leurs études. Quand on voit, dans les autres villes, libres et ardentes, des mariages s'accomplir en quelques mois, il faut hausser les épaules et se hâter d'envoyer ses garçons au collége et ses filles au pensionnat de Quiquendone.

On ne citait depuis un demi-siècle qu'un seul mariage qui eût été fait en deux ans, et encore il avait mal tourné!

Frantz Niklausse aimait donc Suzel van Tricasse, mais paisiblement, comme on aime quand on a dix ans devant soi pour acquérir l'objet aimé. Toutes les semaines, une seule fois et à une heure convenue, Frantz venait chercher Suzel, et il l'emmenait sur les bords du Vaar. Il avait soin d'emporter sa ligne à pêcher, et Suzel n'avait garde d'oublier son canevas à tapissserie, sur lequel ses jolis doigts mariaient les fleurs les plus invraisemblables.

Il convient de dire ici que Frantz était un jeune homme de vingt-deux ans, qu'un léger duvet de pêche apparaissait sur ses joues, et enfin que sa voix venait à peine de descendre d'une octave à une autre.

Quant à Suzel, elle était blonde et rose. Elle avait dix-sept ans et ne détestait point de pêcher à la ligne. Singulière occupation que celle-là, pourtant, et qui vous oblige à lutter d'astuce avec un barbillon. Mais Frantz aimait cela. Ce passe-temps allait à son tempérament. Patient autant qu'on peut l'être, se plaisant à suivre d'un œil un peu rêveur le bouchon de liége qui tremblait au fil de l'eau, il savait attendre, et, quand après une séance de six heures, un modeste barbillon, ayant pitié de lui, consentait enfin à se laisser prendre, il était heureux, mais il savait contenir son émotion.

Ce jour-là, les deux futurs, on pourrait dire les deux fiancés, étaient assis sur la berge verdoyante. Le limpide Vaar murmurait à quelques pieds au-dessous d'eux. Suzel poussait nonchalamment son aiguille à travers le canevas. Frantz ramenait automatiquement sa ligne de gauche à droite, puis il la laissait redescendre le courant de droite à gauche. Les barbillons faisaient dans l'eau des ronds capricieux qui s'entre-croisaient autour du bouchon, tandis que l'hameçon se promenait à vide dans les couches plus basses.

De temps à autre :

— Je crois que ça mord, Suzel, disait Frantz, sans aucunement lever les yeux sur la jeune fille.

— Le croyez-vous, Frantz? répondait Suzel, qui, abandonnant un instant son ouvrage, suivait d'un œil ému la ligne de son fiancé.

— Mais non, reprenait Frantz. J'avais cru sentir un petit mouvement. Je me suis trompé.

— Ça mordra, Frantz, répondait Suzel de sa voix douce et pure. Mais n'oubliez pas de « ferrer » à temps. Vous êtes toujours en retard de quelques secondes, et le barbillon en profite pour s'échapper.

— Voulez-vous prendre ma ligne, Suzel?

— Volontiers, Frantz.

— Alors donnez-moi votre canevas. Nous verrons si je serai plus adroit à l'aiguille qu'à l'hameçon.

Et la jeune fille prenait la ligne d'une main tremblante, et le jeune homme faisait courir l'aiguille à travers les mailles de la tapisserie. Et pendant des heures ils échangeaient ainsi de douces paroles, et leurs cœurs palpitaient lorsque le liége frémissait sur l'eau. Ah! puissent-ils ne jamais oublier ces heures charmantes, pendant lesquelles, assis l'un près de l'autre, ils écoutaient le murmure de la rivière!

Ce jour-là, le soleil était déjà très-abaissé sur l'horizon, et, malgré les talents combinés de Suzel et de Frantz, « ça n'avait pas mordu ». Les barbillons ne s'étaient point montrés compatissants, et ils riaient des jeunes gens, qui ne leur en voulaient pas, cependant.

— Nous serons plus heureux une autre fois, Frantz, dit Suzel, quand le jeune pêcheur repiqua son hameçon toujours vierge sur sa planchette de sapin.

— Il faut l'espérer, Suzel, répondit Frantz.

Puis, tous deux, marchant l'un près de l'autre, reprirent le chemin de la maison, sans échanger une parole, aussi muets que leurs ombres, qui s'allongeaient devant eux. Suzel se voyait grande, grande, sous les rayons obliques du soleil couchant. Frantz paraissait maigre, maigre, comme la longue ligne qu'il tenait à la main.

On arriva à la maison du bourgmestre. De vertes touffes d'herbe encadraient les pavés luisants, et on se fût bien gardé de les arracher, car elles capitonnaient la rue et assourdissaient le bruit des pas.

Au moment où la porte allait s'ouvrir, Frantz crut devoir dire à sa fiancée :

— Vous savez, Suzel, le grand jour approche.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Il approche, en effet, Frantz! répondit la jeune fille en abaissant ses longues paupières.

— Oui, dit Frantz, dans cinq ou six ans...

— Au revoir, Frantz, dit Suzel.

— Au revoir, Suzel, répondit Frantz.

Et, après que la porte se fut refermée, le jeune homme reprit d'un pas égal et tranquille le chemin de la maison du conseiller Niklausse.

VII

Où les *andante* deviennent des *allegro*, et les *allegro* des *vivace*.

L'émotion causée par l'incident de l'avocat Schut et du médecin Custos s'était apaisée. L'affaire n'avait pas eu de suite. On pouvait donc espérer que Quiquendone rentrerait dans son apathie habituelle, qu'un événement inexplicable avait momentanément troublée.

Cependant, le tuyautage destiné à conduire le gaz oxy-hydrique dans les principaux édifices de la ville, s'opérait rapidement. Les conduites et les branchements se glissaient peu à peu sous le pavé de Quiquendone. Mais les becs manquaient encore, car leur exécution étant très-délicate, il avait fallu les faire fabriquer à

Suzel. Dessin de U. Parent.

l'étranger. Le docteur Ox se multipliait; son préparateur Ygène et lui ne perdaient pas un instant, pressant les ouvriers, parachevant les délicats organes du gazomètre, alimentant jour et nuit les gigantesques piles qui décomposaient l'eau sous l'influence d'un puissant courant électrique. Oui! le docteur fabriquait déjà son gaz, bien que la canalisation ne fût pas encore terminée; ce qui, entre nous, aurait dû paraître assez singulier. Mais avant peu — du moins on était fondé à l'espérer — avant peu, au théâtre de la ville, le docteur Ox inaugurerait les splendeurs de son nouvel éclairage.

Car Quiquendone possédait un théâtre, bel édifice, ma foi, dont la disposition intérieure et extérieure rappelait tous les styles. Il était à la fois byzantin, roman, gothique, renaissance, avec des portes en plein cintre, des fenêtres ogivales, des rosaces flamboyantes, des clochetons fantaisistes, en un mot, un spécimen de tous les genres, moitié Parthénon, moitié grand café parisien, ce qui ne saurait étonner, puisque, commencé sous le bourgmestre Ludwig van Tricasse, en 1175, il ne fut achevé qu'en 1837, sous le bourgmestre Natalis van Tricasse. On avait mis sept cents ans à le construire, et il s'était successivement conformé à la mode architecturale de toutes les époques. N'importe! c'était un bel édifice, dont les piliers romans et les voûtes byzantines ne jureraient pas trop avec l'éclairage au gaz oxy-hydrique.

On jouait un peu de tout au théâtre de Quiquendone : la comédie, l'opéra, le ballet, l'opéra-comique, le vaudeville, et même l'opérette Hervé-Offenbach. Oui, ces deux grands maîtres, l'honneur de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, avaient franchi les murailles de Quiquendone. Mais il faut dire que, ni cet Allemand ni ce Français n'eussent reconnu *l'OEil crevé* ou *la Belle Hélène*, tant les *mouvements* en étaient changés.

En effet, comme rien ne se faisait vite à Quiquendone, les œuvres dramatiques avaient dû s'approprier au tempérament des Quiquendoniens. Bien que les portes du théâtre s'ouvrissent habituellement à quatre heures et se fermassent à dix, il était sans exemple que, pendant ces six heures, on eût joué plus de deux actes. *Robert le Diable, les Huguenots, Guillaume Tell*, occupaient ordinairement trois soirées, tant l'exécution de ces chefs-d'œuvre était lente. Les *vivace*, au théâtre de Quiquendone, flânaient comme de véritables *adagio*.

Frantz. Dessin de U. Parent.

Les *allegro* se traînaient longuement, longuement. Les quadruples croches ne valaient pas des rondes ordinaires en tout autre pays. Les roulades les plus rapides, exécutées au goût des Quiquendoniens, avaient les lourdes allures d'un hymne de plain-chant. Les trilles nonchalants s'alanguissaient, se compassaient, afin de ne pas blesser les oreilles des dilettanti. Pour tout dire, par un exemple, l'air rapide de Figaro, à son entrée au premier acte du *Barbier de Séville*, se battait au numéro 33 du métronome et durait cinquante-huit minutes — quand l'acteur était un brûleur de planches.

On le pense bien, les artistes venus du dehors avaient dû se conformer à cette mode; mais comme on les payait bien, ils ne se plaignaient pas, et ils obéissaient fidèlement à l'archet du chef d'orchestre, qui, dans les *allegro*, ne battait jamais plus de huit mesures à la minute.

Mais aussi, quels applaudissements accueillaient ces artistes, qui enchantaient, sans jamais les fatiguer, les spectateurs de Quiquendone! Toutes les mains frappaient l'une dans l'autre à des intervalles assez éloignés, ce que les comptes rendus des journaux traduisaient par *applaudissements frénétiques;* et plus

d'une fois, si la salle ne croula pas sous les bravos, c'est que, au douzième siècle, on n'épargnait dans les fondations ni le ciment ni la pierre.

D'ailleurs, pour ne point exalter ces enthousiastes natures de Flamands, le théâtre ne jouait qu'une fois par semaine, ce qui permettait aux acteurs de creuser plus profondément leurs rôles, et aux spectateurs de digérer plus longuement les beautés des chefs-d'œuvre de l'art dramatique.

Or, depuis longtemps les choses marchaient ainsi. Les artistes étrangers avaient l'habitude de contracter un engagement avec le directeur de Quiquendone, lorsqu'ils voulaient se reposer de leurs fatigues sur d'autres scènes, et il ne semblait pas que rien dût modifier ces coutumes invétérées, quand quinze jours après l'affaire Schut-Custos un incident inattendu vint jeter à nouveau le trouble dans les populations.

C'était un samedi, jour d'opéra. Il ne s'agissait pas encore, comme on pourrait le croire, d'inaugurer le nouvel éclairage. Non; les tuyaux aboutissaient bien dans la salle, mais, pour le motif indiqué plus haut, les becs n'avaient pas encore été posés, et les bougies du lustre projetaient toujours leur douce clarté sur les nombreux spectateurs qui encombraient le théâtre. On avait ouvert les portes au public à une heure après midi, et à quatre heures la salle était à moitié pleine. Il y avait eu un moment une queue qui se développait jusqu'à l'extrémité de la place Saint-Ernuph, devant la boutique du pharmacien Josse Liefrinck. Cet empressement faisait pressentir une belle représentation.

Sur les bords du Vaar. Dessin de U. Parent.

— Vous irez ce soir au théâtre? avait dit le matin même le conseiller au bourgmestre.

— Je n'y manquerai pas, avait répondu van Tricasse, et j'y conduirai Mme van Tricasse, ainsi que notre fille Suzel et notre chère Tatanémance, qui raffolent de la belle musique.

— Mlle Suzel viendra? demanda le conseiller.

— Sans doute, Niklausse.

— Alors mon fils Frantz sera un des premiers à faire queue, répondit Niklausse.

— Un garçon ardent, Niklausse, répondit doctoralement le bourgmestre, une tête chaude! Il faut surveiller ce jeune homme.

— Il aime, van Tricasse, il aime votre charmante Suzel.

— Eh bien! Niklausse, il l'épousera. Du moment que nous sommes convenus de faire ce mariage, que peut-il demander de plus?

— Il ne demande rien, van Tricasse, il ne demande rien, ce cher enfant! Mais enfin — et je ne veux pas en dire davantage, — il ne sera pas le dernier à prendre son billet au bureau!

— Ah! vive et ardente jeunesse! répliqua le bourgmestre, souriant à son passé. Nous avons été ainsi, mon digne conseiller! Nous avons aimé, nous aussi! Nous avons fait queue en notre temps! A ce soir donc, à ce soir. A propos, savez-vous que c'est un grand artiste, ce Fioravanti! Aussi, quel accueil on lui a fait dans nos murs! Il n'oubliera pas de longtemps les applaudissements de Quiquendone!

Il s'agissait, en effet, du célèbre tenor Fioravanti, qui, par son talent de virtuose, sa méthode parfaite, sa voix sympathique, provoquait chez les amateurs de la ville un véritable enthousiasme.

Depuis trois semaines, Fioravanti avait obtenu des succès immenses dans *les Huguenots*. Le premier acte, interprété au goût des Quiquendoniens, avait rempli une soirée tout entière de la première semaine du mois. Une autre soirée de la seconde semaine, allongée par des *andante* infinis, avait valu au célèbre chanteur une véritable ovation. Le succès s'était encore accru avec le troisième acte du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Mais c'est au quatrième acte qu'on attendait Fioravanti, et ce quatrième acte, c'est ce soir-là même qu'il allait être joué devant un public impatient. Ah! ce duo de Raoul et de Valentine, cet hymne d'amour à deux voix, largement soupiré, cette strette où se multipliaient les *crescendo*, les *stringendo*, les *pressez un peu*, les *più crescendo*, tout cela chanté lentement, compendieusement interminablement! Ah! quel charme!

Aussi, à quatre heures, la salle était pleine. Les loges, l'orchestre, le parterre regorgeaient. Aux avant-scènes s'étalaient le bourgmestre van Tricasse, M^lle^ van Tricasse, M^me^ van Tricasse et l'aimable Tatanémance en bonnet vert-pomme; puis, non loin, le conseiller Niklausse et sa famille, sans oublier l'amoureux Frantz. On voyait aussi les familles du médecin Custos, de l'avocat Schut, d'Honoré Syntax, le grand juge, et Soutman (Norbert), le directeur de la compagnie d'assurance, et le gros banquier Collaert, fou de musique allemande, un peu virtuose lui-même, et le percepteur Rupp, et le directeur de l'académie, Jérôme Resh et le commissaire civil, et tant d'autres notabilités de la ville qu'on ne saurait les énumérer ici sans abuser de la patience du lecteur.

Ordinairement, en attendant le lever du rideau, les Quiquendoniens avaient l'habitude de se tenir silencieux, les uns lisant leur journal, les autres échangeant quelques mots à voix basse, ceux-ci gagnant leur place sans bruit et sans hâte, ceux-là jetant un regard à demi éteint vers les beautés aimables qui garnissaient les galeries.

Mais ce soir-là, un observateur eût constaté que, même avant le lever du rideau, une animation inaccoutumée régnait dans la salle. On voyait remuer des gens qui ne remuaient jamais. Les éventails des dames s'agitaient avec une rapidité anormale. Un air plus vivace semblait avoir envahi toutes ces poitrines. On respirait plus largement. Quelques regards brillaient, et, s'il faut le dire, presque à l'égal des flammes du lustre, qui semblaient jeter sur la salle un éclat inaccoutumé. Vraiment, on y voyait plus clair que d'habitude, bien que l'éclairage n'eût point été augmenté. Ah! si les appareils nouveaux du docteur Ox eussent fonctionné! mais ils ne fonctionnaient pas encore.

Enfin, l'orchestre est à son poste, au grand complet. Le premier violon a passé entre les pupitres pour donner un *la* modeste à ses collègues. Les instruments à corde, les instruments à vent, les instruments à percussion, sont d'accord. Le chef d'orchestre n'attend plus que le coup de sonnette pour battre la première mesure.

La sonnette retentit. Le quatrième acte commence. L'*allegro appassionato* de l'entr'acte est joué suivant l'habitude, avec une lenteur majestueuse, qui eût fait bondir l'illustre Meyerbeer, et dont les dilettanti quiquendoniens apprécient toute la majesté.

Mais bientôt, le chef d'orchestre ne se sent plus maître de ses exécutants. Il a quelque peine à les retenir, eux si obéissants, si calmes d'ordinaire. Les instruments à vent ont une tendance à presser les mouvements, et il faut les refréner d'une main ferme, car ils prendraient l'avance sur les instruments à cordes; ce qui, au point de vue harmonique, produirait un effet regrettable. Le basson lui-même, le fils du pharmacien Josse Liefrinck, un jeune homme si bien élevé, tend à s'emporter.

Cependant Valentine a commencé son récitatif :

Je suis seule chez moi...

mais elle presse. Le chef d'orchestre et tous ses musiciens la suivent — peut-être à leur insu — dans son *cantabile*, qui devrait être battu largement, comme un *douze-huit* qu'il est. Lorsque Raoul paraît à la porte du fond, entre le moment où Valentine va à lui et le moment où elle le cache dans la chambre *à côté*, il ne se passe pas un quart d'heure, tandis qu'autrefois, selon la tradition du théâtre de Quiquendone, ce récitatif de trente-sept mesures durait juste trente-sept minutes.

Saint-Bris, Nevers, Tavannes et les seigneurs catholiques sont entrés en scène, un peu précipitamment peut-être. *Allegro pomposo*, a marqué le compositeur sur la partition. L'orchestre et les seigneurs vont bien *allegro*, mais pas *pomposo* du tout, et au morceau d'ensemble, dans cette page magistrale de la conjuration et de la bénédiction des poignards, on ne modère plus l'*allegro* réglementaire. Chanteurs et musiciens s'échappent fougueusement. Le chef d'orchestre ne songe plus à les retenir. D'ailleurs le public ne réclame pas, au contraire; on sent qu'il est entraîné lui-même, qu'il est dans le mouvement, et que ce mouvement répond aux aspirations de son âme :

Des troubles renaissants et d'une guerre impie,
Voulez-vous, comme moi, délivrer le pays?

On promet, on jure. C'est à peine si Nevers a le temps de protester et de chanter que « parmi ses aïeux, il compte des soldats et pas un assassin. » On l'arrête. Les quarteniers et les échevins accourent et jurent rapidement « de frapper tous à la fois. » Saint-Bris enlève comme un véritable *deux-quatre* de barrière le récitatif qui appelle les catholiques à la vengeance. Les trois moines, portant des corbeilles avec des écharpes blanches, se précipitent par la porte du fond de l'appartement de Nevers, sans tenir compte de la mise en scène, qui leur recommande de s'avancer lentement. Déjà tous les assistants ont tiré leur épée et leur poignard, que les trois moines bénissent en un tour de main. Les soprani, les ténors, les basses, attaquent avec des cris de rage l'*allegro furioso*, et d'un *six-huit* dramatique ils font un *six-huit* de quadrille. Puis, ils sortent en hurlant :

A minuit,
Point de bruit!
Dieu le veut!
Oui,
A minuit.

En ce moment, le public est debout. On s'agite dans les loges, au parterre, aux galeries. Il semble que tous les spectateurs vont s'élancer sur la scène, le bourgmestre van Tricasse en tête, afin de s'unir aux conjurés et d'anéantir les huguenots, dont d'ailleurs ils partagent les opinions religieuses. On applaudit, on rappelle,

on acclame ! Tatanémance agite d'une main fébrile son bonnet vert-pomme. Les lampes de la salle jettent un éclat ardent...

Raoul, au lieu de soulever lentement la draperie, la déchire par un geste superbe et se trouve face à face avec Valentine.

Enfin ! c'est le grand duo, et il est mené *allegro vivace*. Raoul n'attend pas les demandes de Valentine et Valentine n'attend pas les réponses de Raoul. Le passage adorable :

Le danger presse
Et le temps vole...

devient un de ces rapides *deux-quatre* qui ont fait la gloire d'Offenbach, lorsqu'il fait danser des conjurés quelconques. L'*andante amoroso* :

Tu l'as dit !
Oui, tu m'aimes !

n'est plus qu'un *vivace furioso*, et le violoncelle de l'orchestre ne se préoccupe plus d'imiter les inflexions de la voix du chanteur, comme il est indiqué dans la partition du maître. En vain Valentine s'écrie :

Prolonge encore, prolonge,
De mon cœur l'ineffable sommeil !

Raoul ne peut pas prolonger ! On sent qu'un feu inaccoutumé le dévore. Ses *si* et ses *ut*, au-dessus de la portée, ont un éclat effrayant. Il se démène, il gesticule, il est embrasé...

On entend le beffroi ; la cloche résonne ; mais quelle cloche haletante ! Le sonneur qui la sonne ne se possède évidemment plus. C'est un tocsin épouvantable, qui lutte de violence avec les fureurs de l'orchestre.

Enfin la strette qui va terminer cet acte magnifique :

Plus d'amour, plus d'ivresse,
O remords qui m'oppresse !

que le compositeur indique *allegro con moto* s'emporte dans un *prestissimo* déchaîné. On dirait un train express qui passe. Le beffroi reprend. Valentine tombe évanouie. Raoul se précipite par la fenêtre !...

Il était temps. L'orchestre, véritablement ivre, n'aurait pu continuer. Le bâton du chef n'est plus qu'un morceau brisé sur le pupître du souffleur ! Les cordes des violons sont rompues et les manches tordus ! Dans sa fureur, le timbalier a crevé ses timbales ! Le contrebassiste est juché sur le haut de son édifice sonore ! La première clarinette a avalé l'anche de son ridicule instrument, et le second hautbois mâche entre ses dents ses languettes de roseau ! La coulisse du trombone est faussée, et enfin, le malheureux corniste ne peut plus retirer sa main, qu'il a trop profondément enfoncée dans le pavillon de son cor !

Et le public ! le public haletant, enflammé, gesticule, hurle ! Toutes les figures sont rouges comme si un incendie eût embrasé ces corps à l'intérieur ! On se bourre, on se presse pour sortir, les hommes sans chapeau, les femmes sans manteau ! On se bouscule dans les couloirs, on s'écrase aux portes, on se dispute, on se bat ! Plus d'autorités ! plus de bourgmestre ! Tous égaux devant une surexcitation infernale...

Et, quelques instants après, lorsque chacun est dans la rue, chacun reprend son calme habituel et rentre paisiblement dans sa maison, avec le souvenir confus de ce qu'il a ressenti.

Le quatrième acte des *Huguenots*, qui durait autrefois six heures d'horloge, commencé, ce soir-là, à quatre heures et demie, était terminé à cinq heures moins douze.

Il avait duré dix-huit minutes !

VIII

Où l'antique et solennelle valse allemande se change en tourbillon.

Mais si les spectateurs, après avoir quitté le théâtre, reprirent leur calme habituel, s'ils regagnèrent paisiblement leur logis en ne conservant qu'une sorte d'hébétement passager, ils n'en avaient pas moins subi une extraordinaire exaltation, et, anéantis, brisés, comme s'ils eussent commis quelque excès de table, ils tombèrent lourdement dans leurs lits.

Or, le lendemain, chacun eut comme un ressouvenir de ce qui s'était passé la veille. En effet, à l'un manquait son chapeau, perdu dans la bagarre, à l'autre un pan de son habit, déchiré dans la mêlée ; à celle-ci, son fin soulier de prunelle, à celle-là sa mante des grands jours. La mémoire revint à ces honnêtes bourgeois, et, avec la mémoire, une certaine honte de leur inqualifiable effervescence. Cela leur apparaissait comme une orgie dont ils auraient été les héros inconscients ! Ils n'en parlaient pas ; ils ne voulaient plus y penser.

Mais le personnage le plus abasourdi de la ville, ce fut encore le bourgmestre van Tricasse. Le lendemain matin, en se réveillant, il ne put retrouver sa perruque. Lotché avait cherché partout. Rien. La perruque était restée sur le champ de bataille. Quant à la faire réclamer par Jean Mistrol, le trompette assermenté de la ville, non. Mieux valait faire le sacrifice de ce postiche que de s'afficher ainsi, quand on avait l'honneur d'être le premier magistrat de la cité.

Le digne van Tricasse songeait ainsi, étendu sous ses couvertures, le corps brisé, la tête lourde, la langue épaisse, la poitrine brûlante. Il n'éprouvait aucune envie de se lever, au contraire, et son cerveau travailla plus dans cette matinée qu'il n'avait travaillé depuis quarante ans peut-être. L'honorable magistrat refaisait dans son esprit tous les incidents de cette inexplicable représentation. Il les rapprochait des faits qui s'étaient dernièrement accomplis à la soirée du docteur Ox. Il cherchait les raisons de cette singulière excitabilité qui, à deux reprises, venait de se déclarer chez ses administrés les plus recommandables.

« Mais que se passe-t-il donc ? se demandait-il. Quel esprit de vertige s'est emparé de ma paisible ville de Quiquendone ? Est-ce que nous allons devenir fous et faudra-t-il faire de la cité un vaste hôpital ? Car enfin hier, nous étions tous là, notables, conseillers, juges, avocats, médecins, académiciens, et tous, si mes souvenirs sont fidèles, tous nous avons subi cet accès de folie furieuse ! Mais qu'y avait-il donc dans cette musique infernale ? C'est inexplicable ! Cependant, je n'avais rien mangé, rien bu qui pût produire en moi une telle exaltation ! Non ! hier, à dîner, une tranche de veau trop cuit, quelques cuillerées d'épinards liquides, des œufs à la neige et deux verres de petite bière coupée d'eau pure, cela ne peut pas monter à la tête ! Non. Il y a quelque chose que je ne puis expliquer, et, comme après tout, je suis responsable des actes de mes administrés, je ferai faire une enquête. »

Mais l'enquête, qui fut approuvée par le conseil municipal, ne produisit aucun résultat. Si les faits étaient patents, les causes échapperent à la sagacité des magis-

trats. D'ailleurs, le calme s'était refait dans les esprits, et, avec le calme, l'oubli des excès. Les journaux de la localité évitèrent même d'en parler, et le compte rendu de la représentation, qui parut dans le *Mémorial de Quiquendone*, ne fit aucune allusion à cet enfièvrement d'une salle tout entière.

Et cependant, si la ville reprit son flegme habituel, si elle redevint, en apparence, flamande comme devant, au fond, on sentait que le caractère et le tempérament de ses habitants se modifiaient peu à peu. On eût vraiment dit, avec le médecin Dominique Custos, « qu'il leur poussait des nerfs. »

Expliquons-nous, cependant. Ce changement incontestable et incontesté ne se produisait que dans certaines conditions. Lorsque les Quiquendoniens allaient par les rues de la ville, au grand air, sur les places, le long du Vaar, ils étaient toujours ces bonnes gens froids et méthodiques que l'on connaissait autrefois. De même, quand ils se confinaient dans leurs logis, les uns travaillant de la main, les autres travaillant de la tête, ceux-ci ne faisant rien, ceux-là ne pensant pas davantage. Leur vie privée était silencieuse, inerte, végétative comme jadis. Nulle querelle, nul reproche dans les ménages, nulle accélération des mouvements du cœur,

Une représentation agitée. Dessin de U. Parent.

nulle surexcitation de la moelle encéphalique. La moyenne des pulsations restait ce qu'elle était au bon temps, de cinquante à cinquante-deux par minute.

Mais, phénomène absolument inexplicable, qui eût mis en défaut la sagacité des plus ingénieux physiologistes de l'époque, si les habitants de Quiquendone ne se modifiaient point dans la vie privée, ils se métamorphosaient visiblement, au contraire, dans la vie commune, à propos de ces relations d'individu à individu qu'elle provoque.

Ainsi, se réunissaient-ils dans un édifice public? cela « n'allait plus, » pour employer l'expression du commissaire Passauf. A la bourse, à l'hôtel de ville, à l'amphithéâtre de l'Académie, aux séances du conseil comme aux réunions des savants, une sorte de revivification se produisait, une surexcitation singulière s'emparait bientôt des assistants. Au bout d'une heure, les rapports étaient déjà aigres. Après deux heures, la discussion dégénérait en dispute. Les têtes s'échauffaient, et on en venait aux personnalités. Au temple même, pendant le prêche, les fidèles ne pouvaient entendre de sang-froid le ministre van Stabel, qui, d'ailleurs, se démenait dans sa chaire et les admonestait plus sévèrement que d'habitude. Enfin cet état de choses amena de nouvelles altercations plus graves encore que celle du médecin Custos et de l'avocat Schut; mais elles ne néces-

sitèrent jamais l'intervention de l'autorité, parce que les querelleurs, rentrés chez eux, y retrouvaient, avec le calme, l'oubli des offenses faites et reçues.

Toutefois, cette particularité n'avait pu frapper des esprits absolument inhabiles à reconnaître ce qui se passait en eux. Un seul personnage de la ville, celui-là même dont le conseil songeait depuis trente ans à supprimer la charge, le commissaire civil, Michel Passauf, avait fait cette remarque que la surexcitation, nulle dans les maisons particulières, se révélait promptement dans les édifices publics, et il se demandait, non sans une certaine anxiété, ce qu'il adviendrait quand cet éréthisme se propagerait jusque dans les maisons bourgeoises, et quand l'épidémie — c'était le mot assez juste qu'il employait — se répandrait dans les rues de la ville. Alors, plus d'oubli des injures, plus de calme, plus d'intermittence dans le délire, mais une inflammation permanente qui précipiterait inévitablement les Quiquendoniens les uns contre les autres.

— Alors qu'arriverait-il? se demandait avec effroi le commissaire Passauf. Comment arrêter ces sauvages fureurs? Comment enrayer ces tempéraments aiguillonnés? C'est alors que ma charge ne sera plus une sinécure, et qu'il faudra bien que le conseil en arrive à

La valse du *Freyschutz*. Dessin de U. Parent.

doubler mes appointements... à moins qu'il ne faille m'arrêter moi-même... pour infraction et manquement à l'ordre public!

Or, ces très-justes craintes commencèrent à se réaliser. De la bourse, du temple, du théâtre, de la maison commune, de l'Académie, de la halle, le mal fit invasion dans la maison des particuliers, et cela moins de quinze jours après cette terrible représentation des *Huguenots*.

Ce fut dans la maison du banquier Collaert que se déclarèrent les premiers symptômes de l'épidémie.

Ce riche personnage donnait un bal, ou tout au moins une soirée dansante aux notabilités de la ville. Il avait émis, quelques mois auparavant, un emprunt de trente mille francs qui avait été aux trois quarts souscrit, et, pour reconnaître ce succès financier, il avait ouvert ses salons et donné une fête à ses compatriotes.

On sait ce que sont ces réceptions flamandes, pures et tranquilles, dont la bière et les sirops, prodigalement servis, font en général tous les frais. Quelques conversations sur le temps qu'il fait, l'apparence des récoltes, le bon état des jardins, l'entretien des fleurs et plus particulièrement des tulipes, de temps en temps une danse lente et compassée, comme un menuet, parfois une valse, mais une de ces valses allemandes qui ne donnent pas plus d'un tour et demi à la minute, et

pendant lesquelles les valseurs se tiennent embrassés aussi loin l'un de l'autre que leurs bras le peuvent permettre, tel est l'ordinaire de ces bals que fréquentait la haute société de Quiquendone. La polka même, après avoir été mise à quatre temps, avait bien essayé de s'acclimater; mais les danseurs restaient toujours en arrière de l'orchestre, si lentement que fût battue la mesure, et on avait dû y renoncer.

Ces réunions paisibles, dans lesquelles les jeunes gens et les jeunes filles trouvaient un plaisir honnête et modéré, n'avaient jamais amené d'éclat fâcheux. Pourquoi donc, ce soir-là, chez le banquier Collaert, les sirops et l'eau sucrée semblèrent-ils se transformer en vins capiteux, en champagne petillant, en punchs incendiaires? Pourquoi, vers le milieu de la fête, une sorte d'ivresse inexplicable gagna-t-elle tous les invités? Pourquoi le menuet dériva-t-il en saltarelle? Pourquoi les musiciens de l'orchestre pressèrent-ils la mesure? Pourquoi, ainsi qu'au théâtre, les bougies brillèrent-elles d'un éclat inaccoutumé? Quel courant électrique envahit les salons du banquier? D'où vint que les couples se rapprochèrent, que les mains se pressèrent dans une étreinte plus convulsive, que quelques pas hasardés signalèrent des « cavaliers seuls » pendant cette pastourelle autrefois si grave, si solennelle, si majestueuse, si comme il faut!

Hélas! quel Œdipe aurait pu répondre à toutes ces insolubles questions? Le commissaire Passauf, présent à la soirée, voyait bien l'orage venir, mais il ne pouvait le dominer, il ne pouvait le fuir, et il sentait comme une ivresse lui monter au cerveau. Toutes ses facultés physiologiques et passionnelles s'accroissaient. On le vit, à plusieurs reprises, se jeter sur les sucreries et dévaliser les plateaux comme s'il fût sorti d'une longue diète.

Pendant ce temps, l'animation du bal s'augmentait. Un long murmure, comme un bourdonnement sourd, s'échappait de toutes les poitrines. On dansait, on dansait véritablement. Les pieds s'agitaient avec une frénésie croissante. Les figures s'empourpraient comme des faces de silène. Les yeux brillaient comme des escarboucles. La fermentation générale était portée au plus haut degré.

Et quand l'orchestre entonna la valse du *Freyschutz*, lorsque cette valse, si allemande et d'un mouvement si lent, fut attaquée à bras déchaînés par les gagistes, ah! ce ne fut plus une valse, ce fut un tourbillon insensé, une rotation vertigineuse, une giration digne d'être conduite par quelque Faust, battant la mesure avec un tison ardent! Puis un galop, un galop infernal, pendant une heure, sans qu'on pût le détourner, sans qu'on pût le suspendre, entraîna dans ses replis à travers les salles, les salons, les antichambres, par les escaliers, de la cave au grenier de l'opulente demeure, les jeunes gens, les jeunes filles, les pères, les mères, les individus de tout âge, de tous poids, de tout sexe, et le gros banquier Collaert, et Mme Collaert, et les conseillers, et les magistrats, et le grand juge, et Niklausse, et Mme van Tricasse, et le bourgmestre van Tricasse, et le commissaire Passauf lui-même, qui ne put jamais se rappeler celle qui fut sa valseuse pendant cette nuit d'ivresse!

Mais « elle » ne l'oublia plus. Et depuis ce jour, « elle » revit dans ses rêves le brûlant commissaire l'enlaçant dans une étreinte passionnée! Et « elle », c'était l'aimable Tatanémance!

IX

Où le docteur Ox et son préparateur Ygène ne se disent que quelques mots.

— Eh bien, Ygène?

— Eh bien, maître, tout est prêt! La pose des tuyaux est achevée.

— Bien! Nous allons maintenant opérer en grand, et sur les masses!

X

Dans lequel on verra que l'épidémie envahit la ville entière et quel effet elle produisit.

Pendant les mois qui suivirent, le mal, au lieu de se dissiper, ne fit que s'étendre. Des maisons particulières l'épidémie se répandit dans les rues. La ville de Quiquendone n'était plus reconnaissable.

Phénomène plus extraordinaire encore que ceux qui avaient été remarqués jusqu'alors, non-seulement le règne animal, mais le règne végétal lui-même n'échappait point à cette influence.

Suivant le cours ordinaire des choses, les épidémies sont spéciales. Celles qui frappent l'homme épargnent les animaux, celles qui frappent les animaux épargnent les végétaux. On n'a jamais vu un cheval attaqué de la variole, ni un homme de la peste bovine. Les moutons n'attrappent pas la maladie des pommes de terre. Mais ici, toutes les lois de la nature semblaient bouleversées. Non-seulement le caractère, le tempérament, les idées des habitants et habitantes de Quiquendone s'étaient modifiés, mais les animaux domestiques, chiens ou chats, bœufs ou chevaux, ânes ou chèvres, subissaient cette influence épidémique, comme si leur milieu habituel eût été changé. Les plantes elles-mêmes « s'émancipaient », si l'on veut bien nous pardonner cette expression.

En effet, dans les jardins, dans les potagers, dans les vergers, se manifestaient des symptômes extrêmement curieux. Les plantes grimpantes grimpaient avec plus d'audace. Les plantes touffantes « touffaient » avec plus de vigueur. Les arbustes devenaient des arbres. Les graines, à peine semées, montraient leur petite tête verte, et, dans le même laps de temps, elles gagnaient en pouces ce que jadis, et dans les circonstances les plus favorables, elles gagnaient en lignes. Les asperges atteignaient deux pieds de hauteur; les artichauds devenaient gros comme des melons, les melons gros comme des citrouilles, les citrouilles grosses comme des potirons, les potirons gros comme la cloche du beffroi, qui mesurait, ma foi, neuf pieds de diamètre Les choux étaient des buissons et les champignons des parapluies.

Les fruits ne tardèrent pas à suivre l'exemple des légumes. Il fallut se mettre à deux pour manger une fraise et à quatre pour manger une poire. Les grappes de raisin égalaient cette grappe phénoménale, si admirablement peinte par le Poussin dans son *Retour des envoyés à la Terre promise!*

De même pour les fleurs : les larges violettes répandaient dans l'air des parfums plus pénétrants; les roses exagérées resplendissaient de couleurs plus vives; les lilas formaient en quelques jours d'impénétrables taillis; géraniums, marguerites, dahlias, camélias, rododendrons, envahissant les allées, s'étouffaient les uns les autres! La serpe n'y pouvait suffire. Et les tulipes, ces chères liliacées qui font la joie des Flamands,

quelles émotions elles causèrent aux amateurs! Le digne van Bistrom faillit un jour tomber à la renverse en voyant dans son jardin une simple *tulipa gesneriana* énorme, monstrueuse, géante, dont le calice servait de nid à toute une famille de rouges-gorges!

La ville entière accourut pour voir cette fleur phénoménale et lui décerna le nom de *tulipa quiquendonia*.

Mais, hélas! si ces plantes, si ces fruits, si ces fleurs poussaient à vue d'œil, si tous les végétaux affectaient de prendre des proportions colossales, si la vivacité de leurs couleurs et de leurs parfums enivrait l'odorat et le regard, en revanche, ils se flétrissaient vite. Cet air qu'ils absorbaient les brûlait rapidement, et ils mouraient bientôt épuisés, flétris, dévorés.

Tel fut le sort de la fameuse tulipe, qui s'étiola après quelques jours de splendeur!

Il en fut bientôt de même des animaux domestiques, depuis le chien de la maison jusqu'au porc de l'étable, depuis le serin de la cage jusqu'au dindon de la basse-cour.

Il convient de dire que ces animaux, en temps ordinaire, étaient non moins flegmatiques que leurs maîtres. Chiens ou chats végétaient plutôt qu'ils ne vivaient. Jamais un frémissement de plaisir, jamais un mouvement de colère. Les queues ne remuaient pas plus que si elles eussent été de bronze. On ne citait, depuis un temps immémorial, ni un coup de dent ni un coup de griffe. Quant aux chiens enragés, on les regardait comme des bêtes imaginaires, à ranger avec les griffons et autres dans la ménagerie de l'Apocalypse.

Mais, pendant ces quelques mois, dont nous cherchons à reproduire les moindres incidents, quel changement! Chiens et chats commencèrent à montrer les dents et les griffes. Il y eut quelques exécutions à la suite d'attaques réitérées. On vit pour la première fois un cheval prendre le mors aux dents et s'emporter dans les rues de Quiquendone, un bœuf se précipiter, cornes baissées, sur un de ses congénères, un âne se renverser, les jambes en l'air, sur la place Saint-Ernuph, et pousser des braiements qui n'avaient plus rien « d'animal », un mouton, un mouton lui-même défendre vaillamment contre le couteau du boucher les côtelettes qu'il portait en lui!

Le bourgmestre van Tricasse fut contraint de rendre des arrêtés de police concernant les animaux domestiques qui, pris de folie, rendaient peu sûres les rues de Quiquendone.

Mais hélas! si les animaux étaient fous, les hommes n'étaient pas plus sages. Aucun âge ne fut épargné par le fléau.

Les bébés devinrent très-promptement insupportables, eux jusque-là si faciles à élever, et pour la première fois, le grand-juge Honoré Syntax dut appliquer le fouet à sa jeune progéniture.

Au collége, il y eut comme une émeute, et les dictionnaires tracèrent de déplorables trajectoires dans les classes. On ne pouvait plus tenir les élèves renfermés, et d'ailleurs la surexcitation gagnait jusqu'aux professeurs eux-mêmes, qui les accablaient de pensums extravagants.

Autre phénomène! Tous ces Quiquendoniens, si sobres jusqu'alors, et qui faisaient des crèmes fouettées leur alimentation principale, commettaient de véritables excès de nourriture et de boisson. Leur régime ordinaire ne suffisait plus. Chaque estomac se transformait en gouffre, et ce gouffre, il fallait bien le combler par les moyens les plus énergiques. La consommation de la ville fut triplée. Au lieu de deux repas, on en faisait six. On signala de nombreuses indigestions. Le conseiller Niklausse ne pouvait assouvir sa faim. Le bourgmestre van Tricasse ne pouvait combler sa soif, et il ne sortait plus d'une sorte de demi-ébriété rageuse.

Enfin les symptômes les plus alarmants se manifestèrent et se multiplièrent de jour en jour.

On rencontra des gens ivres, et parmi ces gens ivres, souvent des notables.

Les gastralgies donnèrent une occupation énorme au médecin Dominique Custos, ainsi que les névrites et les névrophlogoses, ce qui prouvait bien à quel degré d'irritabilité étaient étrangement montés les nerfs de la population.

Il y eut des querelles, des altercations quotidiennes dans les rues autrefois si désertes de Quiquendone, aujourd'hui si fréquentées, car personne ne pouvait plus rester chez soi.

Il fallut créer une police nouvelle pour contenir les perturbateurs de l'ordre public.

Un violon fut installé dans la maison commune, et il se peupla jour et nuit de récalcitrants. Le commissaire Passauf était sur les dents.

Un mariage fut conclu en moins de deux mois! — ce qui ne s'était jamais vu. Oui! le fils du percepteur Rupp épousa la fille de la belle Augustine de Rovere, et cela cinquante-sept jours seulement après avoir fait la demande de sa main!

D'autres mariages furent décidés qui, en d'autres temps, fussent restés à l'état de projet pendant des années entières. Le bourgmestre n'en revenait pas, et il sentait sa fille, la charmante Suzel, lui échapper des mains.

Quant à la chère Tatanémance, elle avait osé pressentir le commissaire Passauf, au sujet d'une union qui lui semblait réunir tous les éléments de bonheur, fortune, honorabilité, jeunesse!...

Enfin — pour comble d'abomination — un duel eut lieu! Oui, un duel au pistolet, aux pistolets d'arçons, à soixante-quinze pas, à balles libres! Et entre qui? Nos lecteurs ne voudront pas le croire.

Entre M. Frantz Niklausse, le doux pêcheur à la ligne, et le fils de l'opulent banquier, le jeune Simon Collaert.

Et la cause de ce duel, c'était la propre fille du bourgmestre, pour laquelle Simon se sentait féru d'amour, et qu'il ne voulait pas céder aux prétentions d'un audacieux rival.

Le duel eut lieu du côté de la porte d'Audenarde. Les adversaires occupaient chacun une rive du Vaar, Frantz sur la gauche, Simon sur la droite. C'était la première fois qu'une semblable distraction était offerte aux habitants de Quiquendone. Aussi, une foule compacte bordait le cours du Vaar.

Cent vingt-sept balles furent échangées sans aucun dommage pour les combattants, qui firent l'un et l'autre la plus belle contenance; mais quarante-trois des assistants attrapèrent quelques éraflures.

Ce que voyant, les témoins, visiblement inquiets pour eux-mêmes, déclarèrent enfin l'honneur satisfait!

JULES VERNE.

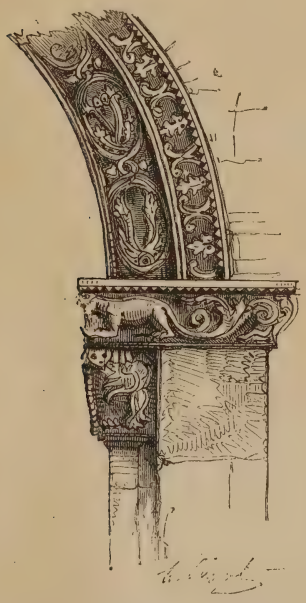
(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT [1].

XIV. — *Odile à Suzanne.*

Je te disais donc, quand le sommeil, avant-hier, m'a fermé les yeux, que les clochers, au dixième siècle, étaient encore une invention très-moderne, puisqu'ils n'ont pu précéder l'usage des cloches dans nos églises, et que celles-ci n'y ont été apportées qu'au huitième ; et encore, il s'agit, d'après Anastase le bibliothécaire, d'une cloche destinée à Saint-Pierre de Rome, et du clocher qu'elle nécessita. Or, comme le fait remarquer M. de Caumont, si la première basilique du monde chrétien ne fut pourvue d'une tour que dans la deuxième moitié du huitième siècle, on peut hardiment admettre qu'on n'en éleva guère, en France, avant cette époque, et y qu'elles y furent très-rares jusqu'à la fin du dixième siècle. La plupart de nos abbayes n'en avaient point dans le neuvième, il n'en est fait aucune mention. D'un autre côté nous savons que, en 610, c'est-à-dire au commencement du septième siècle, l'armée de Clotaire qui assiégeait Sens, fut si effrayée du bruit des cloches de l'église Saint-Etienne, qu'elle leva le siége et prit la fuite. N'est-ce point là une fanfaronnade du chroniqueur monastique ?



Archivolte et pilier roman (fig. 21).

Quoi qu'il en soit, déjà le son majestueux et imposant des cloches commençait à exercer sur le peuple cette influence mystérieuse qui se perpétua jusqu'à nous. Dès cette époque, on attribuait aux cloches le pouvoir de faire des miracles : elles étaient bénites par l'église, aussi pouvaient-elles mettre en fuite le démon, adoucir les souffrances des mères, et surtout détourner les orages. Les légendes s'attachèrent à certain clocher dont les tintements lugubres, produits par des mains invisibles annonçaient la mort ; la nuit encore on entendait le bruit d'une cloche souterraine, dont le son attirait le voyageur et le plongeait dans un gouffre qui le menait en enfer.

Toujours est-il que notre France fut un des pays où l'emploi des cloches est le plus ancien ; en Angleterre l'usage n'en fut adopté qu'en 960, et en Suisse en 1020. En Orient, on ne commença à se servir des cloches qu'en 871, et les premières qui furent placées dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, venaient de Venise, envoyées par le doge à l'empereur Michel.

On a commencé, très-probablement, par placer les cloches dans la partie la plus élevée des églises sur des assemblages en charpentes ; puis on aura reconnu des inconvénients à ce système, et on aura séparé la charpente de l'église en la plaçant tout auprès. Il est permis de supposer que le goût des moines architectes de ce temps-là, fut froissé de cette disgracieuse adjonction, et que l'on songea au moyen d'éviter ce bâtis : au lieu de l'orner, on le refit en pierre : la *campanille* était inventée.

Clocher roman à flèche de pierre (fig. 22).

Ce fut surtout en Italie qu'elle devint commune et qu'elle resta dans les mœurs. En France, elle se montra beaucoup plus rare ; quoique, à proprement parler, toutes les tours isolées des églises ou simplement juxtaposées à leur extérieur, doivent être comptées parmi les véritables campanilles, quelle que soit leur importance. Or les plus belles tours de ce genre que nous connaissions appartiennent au gothique, ce sont celles de Verneuil (Eure) et de Rodez (Aveyron).

Il faut le dire, quelque beaux que soient les deux objets juxtaposés, la campanille et l'église, ils demeurent toujours trop distants, et l'esprit comprend qu'ils ont besoin d'être réunis : nous ne sommes donc aucunement surpris que les architectes habiles du moyen âge aient senti, comme nous, que le clocher devait faire partie de l'église, et qu'ils aient songé à les rendre solidaires l'un de l'autre. Mais alors plusieurs difficultés se présentèrent, et chaque siècle les surmonta selon son génie. Cette révolution architecturale se manifesta surtout à partir des onzième et douzième siècles.

Clocher à double batière (fig. 23).

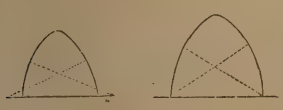
Lorsqu'on n'établissait qu'un clocher, on le posait, le plus habituellement, au centre du transept et appuyé sur les quatre piliers d'angles, la plupart du temps très-ornés (fig. 21) ; souvent ce n'était qu'une construction en charpente, à toit conique recouvert de tuiles ou d'ardoises : d'autres fois, c'était une tour en pierre, carrée, peu élevée, et surmontée d'une pyramide (fig. 22). Ailleurs on préférait placer le clocher au-dessus de la porte de l'église, sa base formait un porche, quelquefois un baptistère. Dans d'autres endroits, une construction plus riche s'ornait de deux clochers, un

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de chaque côté de la façade. Quelques églises en avaient même *trois*, deux à la façade, un au transept; quelquefois *cinq*, comme la célèbre collégiale de Saint-Martin de Tours, deux à la façade, un à chaque extrémité des bras du transept, et le dernier au milieu.

Les formes ont varié à l'infini, cependant elles peuvent se ramener à un petit nombre de types.

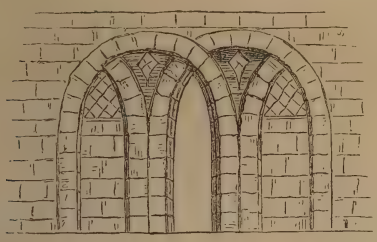
Le *clocher à arcades* est le plus simple de tous; il couronne naturellement le pignon de façade dont il est la continuation; il est généralement terminé par un petit gable à double égout. Dans son épaisseur est pratiqué un certain nombre d'arcades, d'une à quatre, souvent simples, mais quelquefois aussi ornées de moulures et de colonnettes. Les cloches sont suspendues, on pourrait dire, *à nu*, dans ces ouvertures, et je dois avouer, ma chère amie, que, malgré cela, rien n'est plus gracieux et plus joli que ces modestes clochers.



Ogive en tiers point, ogive aiguë (fig. 24 et 25).

En général, quand l'église romane offre une certaine importance, tu y trouveras deux clochers formés chacun d'une tour carrée surmontée d'une flèche très-élancée. Mais souviens-toi que ce bel ensemble est au moins du douzième siècle, car, au onzième, on ne savait pas encore agencer une pyramide à huit pans sur une tour carrée.

Rien n'est plus varié que la forme et l'ornementation du clocher roman; le nombre des étages varie avec le plan de chacun d'eux; les fenêtres, les arcades s'ajoutent, se succèdent selon la fantaisie de l'architecte, et en général, donnent une construction assez lourde.



Arceaux plein cintre entrelacés faisant apparaître l'ogive. (fig. 26).

Certaines tours, dans les campagnes, sont terminées par deux ou quatre pignons. Je t'en ai calqué un de ceux-là; on les appelle *clocher à bâtières*, ou *double bâtière*, parce que chaque toit rappelle la forme du bât en bois que l'on place sur le dos des ânes (fig. 23).

Cette forme, tu en conviendras, malgré ton amour pour les clochers, est la moins élégante de toutes, et l'on doute beaucoup qu'elle ait été employée par le roman très-pur; elle est bien plutôt du douzième siècle ou *de la transition*.

D'un autre côté, ma bonne amie, il ne faut pas que tu oublies que nulle partie de l'édifice n'a été plus fréquemment et plus profondément remaniée que la tour et le clocher. Très-souvent il est commencé dans un style et terminé dans un ou plusieurs autres; c'est que les fonds manquaient ou que la guerre interrompait pour un temps les travaux. D'autres fois le feu du ciel visitait la pointe, incendiait la toiture; il fallait recommencer. Alors on ajoutait un étage par-ci, un clocheton par-là, et le tout ressemble encore à une mosaïque de styles superposés. C'est à la fréquence des incendies que l'on doit attribuer, je pense, les admirables flèches de pierre de nos églises françaises.

Et maintenant, ma toute belle, êtes-vous contente de votre professeur de seconde main? Vous voilà ferrée sur les clochers, les tours et les clochetons. Dieu vous soit en aide; quant à moi, je vais dormir.

ODILE.

Mélange de l'ogive aux voûtes et du plein cintre aux fenêtres (fig. 27).

XV. — *Odile à Suzanne.*

Encore un orage, ma chère amie. Mon oncle Saturnin est incorrigible; mais n'anticipons pas sur les événements et laisse-moi te raconter la leçon d'hier soir, donnée par mon bon père en présence de M. Desperriers, qui est de retour et reprendra demain la suite de ses explications.

Dès le commencement de la séance, j'ai senti que la paix ne serait pas de longue durée; mon oncle semblait se trémousser sur sa chaise comme les mouches en temps d'orage; il ne tenait pas en place. Je devinais qu'il avait son sac plein de malice; ses yeux petillaient; il se frottait les mains, tournait sur ses talons... tout cela était gros de menaces.

— Nous voici arrivés, mesdames, dit mon père, à l'un des moments les plus curieux de l'histoire architecturale dans le monde civilisé auquel nous appartenons. Nous touchons à ce que l'on a nommé fort à propos une époque de transition...

— Par conséquent, d'obscurité pour les oracles, siffla oncle Saturnin.

— Nous verrons, frère; attends encore un peu. Quant à vous, aimable auditoire, qui, avec une patience au-dessus de tout éloge, vous apprêtez à écouter encore ma leçon, peut-être un peu sérieuse, permettez-moi d'essayer de vous faire comprendre la différence qui existe entre le *plein cintre*, que nous avons vu jusqu'ici régner en maître absolu, et l'*ogive*, qui va nous apparaître, timide d'abord, puis envahissante, grandissante, et finissant par détrôner son rival.

DURRE.

Clocher gothique (fig. 28).

Pour tracer le contour d'un plein cintre, il suffit de placer en un point quelconque d'une ligne droite une des pointes d'un compas et de faire tourner l'autre;

elle marquera au-dessus de la ligne une arcade romane ou en *plein cintre*.

Pour tracer une *ogive*, il faut agir d'une manière un peu plus compliquée. Avant tout, je vous ferai remarquer qu'il n'y a qu'un plein cintre, tandis qu'il y a mille, cent mille ogives, autant qu'on en fera, toutes différentes ; vous allez comprendre tout à l'heure pourquoi. Sur la ligne dont nous parlons, vous ne mettez plus une des pointes du compas, mais bien les deux, écartées d'une distance quelconque (fig. 24), puis vous faites tourner l'une des branches, celle de gauche, par exemple, puis celle de droite, et vous avez décrit une ogive entre le point où les deux courbes se coupent et votre ligne de base.

Sans changer la pointe droite, toujours appuyée au même point sur la ligne, resserrez, rapprochez légèrement la pointe gauche et tracez votre courbe ; reportez maintenant la pointe droite sur l'ancien point de gauche et tracez votre courbe ; vous avez une ogive plus serrée, plus étroite que la première (fig. 25) ; mais il est en même temps bien évident qu'en faisant varier à l'infini l'écartement des pointes, il vous est loisible de tracer une infinité d'ogives différentes.

Je vous demande pardon mille fois, mesdames, de cette leçon de géométrie ; mais elle me paraît indispensable : on ne comprend bien, ce me semble, que ce que l'on peut exécuter soi-même...

Ah ! pardon ! encore un mot !

L'ogive que vous avez tracée la première (fig. 24) s'appelle *ogive en tiers-points* — en trois points équidistants — *ogive équilatérale* ou *ogive à lancette*, par suite de la ressemblance de sa forme avec l'instrument de chirurgie ainsi nommé. L'autre (fig. 25) c'est l'ogive aiguë, la première qui vint, au douzième siècle, se mêler au roman : aussi l'appelle-t-on quelquefois *ogive romane*.

Au treizième siècle, on emploie l'ogive équilatérale ; puis au quinzième et au seizième, l'*ogive obtuse* — le contraire de l'aiguë — de forme peu gracieuse.

— Pendant que tu dissertes si bien, s'écria tout à coup mon oncle, de son coin, dis donc à ton charmant auditoire d'où vient l'ogive et qui l'a inventée. Puisque ces dames mordent à belles dents à l'arbre de science, il ne faut pas leur en ménager les fruits.

— Soit ! Mais pourquoi ne me demandes-tu pas d'abord qui a inventé le cercle et qui le premier s'est servi de la courbe du plein cintre ? A propos de l'ogive — comme création humaine — on est allé chercher midi à quatorze heures ; on a barbouillé d'encre de gros volumes, tandis que la chose me semble bien simple.

Tu me demandes qui a inventé l'ogive ?... Mon Dieu ! tout le monde et personne. Comment veux-tu que des hommes aussi habiles, aussi instruits dans leur spécialité que les moines architectes du moyen âge, gens qui avaient toute la journée le compas à la main, gens qui faisaient — nous l'avons vu — si fréquent usage des arcatures, n'aient pas remarqué que l'ogive y prenait naissance ? Voici une petite figure qui en fait la preuve (fig. 26).

Maintenant tu me demandes d'où vient l'ogive ? Je te répondrai de même : de partout. Cependant je crois qu'en présence de la difficulté de construire des voûtes solides à plein cintre, et des accidents qui depuis deux ou trois siècles n'avaient pas manqué de se produire un peu partout, ces hommes de science cherchèrent. Rien d'étonnnant donc qu'ils aient fini par trouver, et le plus grand perfectionnement de ce temps fut la *voûte en berceau ogival*. Je vous prie de ne pas oublier, mesdames, que les architectes de notre douzième siècle, passés maîtres en même temps qu'écoliers, ont élevé dans ce genre des voûtes qui feront à jamais l'étonnement des connaisseurs ; voûtes dans lesquelles on n'aperçoit aucun tâtonnement, et où les plus graves difficultés sont résolues avec une précision, un bonheur incroyables.

L'ogive s'est donc introduite peu à peu, sournoisement, dans le plein cintre, tantôt très-aiguë, tantôt très-large, ainsi qu'il le fallait pour s'y mêler facilement (fig. 27). D'abord employée concurremment avec lui, elle finit par lui être préférée au siècle suivant, puis le détrôna.

— Oh ! oh ! fait oncle Saturnin dans sa cravate.

— Oui, le détrôna... au moins théoriquement.

— Bah !

— Je maintiens mon dire.

— Et tu as tort. Vas-tu me soutenir aussi que le style ogival a prévalu partout... dans toutes nos provinces ?

— Mais, sans doute.

— Et en combien de temps ? Voilà la question qui vous gêne...

— Pas du tout...

— Laisse-moi parler à mon tour, dit le vieil oncle en se dressant et s'avançant dans le cercle comme un athlète prêt au combat. Oui... cela te gêne, toi et tous les archéologues présents, passés et futurs ! Parce que des églises romanes ont été bâties dans certaines provinces, alors que l'architecture ogivale régnait sans conteste dans les autres, même voisines... C'est une erreur, mesdames, une grande erreur que de croire que l'architecture à plein cintre a été partout abandonnée au commencement du treizième siècle.

Dans le midi, dans plusieurs autres contrées encore de la France, on a conservé jusqu'au quatorzième siècle le roman de transition. Allez donc à présent vous y reconnaître ? Allez donc avec cela me venir prendre l'extrait de baptême de tel ou tel monument ; car vous ne pouvez le dissimuler, les édifices mélangés sont les plus nombreux dans notre pays. Vous me direz qu'ils offrent une preuve de la fermentation artistique qui préparait à cette époque le renouvellement et l'adoption d'un nouveau système. Belles phrases que tout cela ! Dans la Lorraine, le Lyonnais, sur les bords du Rhin, le roman florissait encore au quatorzième siècle ; alors qu'à côté la Bourgogne, la Franche-Comté sacrifiaient aux nouveaux dieux et devenaient gothiques. Allez donc maintenant, mesdames, vous hasarder à dire l'âge d'un monument du roman de transition ! Vous ne vous compromettrez pas en affirmant qu'il est né entre le onzième et le quatorzième siècle. C'est vrai ; mais vous avouerez avec moi que l'extrait de naissance est furieusement vague !...

— Qu'est-ce que cela prouve ? finit par dire mon père.

— Ce que cela prouve ? tu le demandes ?... cria oncle Saturnin.

— Oui, j'ai ce courage.

Mon oncle se redressa de toute sa hauteur, jeta un regard de pitié sur son frère et, tournant les talons, il gagna solennellement la porte du salon et fit sa sortie dans le parterre.

— Ça prouve, dit-il en se retournant, que vous au-

tres archéologues, vous êtes, sans rémission, dans le gâchis!

Un instant nous restâmes ébahies, puis le fou rire nous gagna et nous nous en donnâmes à cœur joie. Mon bon père lui-même ne put se défendre de prendre part à l'hilarité générale; enfin le sérieux revint à tout le monde et mon père reprit son discours :

— Tout ce que vient de dire mon frère, mesdames, n'est point à dédaigner, et, sous ses boutades, il y a toujours un fond de vrai dont il faut apprendre à faire son profit. Ce qui nous sauve — heureusement pour nous — c'est que la révolution architectonique qui s'opérait dans la période transitoire que nous étudions, ne consistait pas uniquement, comme le disait Saturnin — malicieusement, n'en doutez pas — dans la substitution de l'*ogive* au *plein cintre*; non, là naissait en même temps *tout un système nouveau* de moulures pour la décoration, tandis qu'on abandonnait la plupart des ornements employés pendant les siècles précédents.

C'est ainsi que les chapitaux historiés disparaissent peu à peu pour faire place aux chapitaux à feuillages. Les colonnes s'élancent, se perfectionnent chaque jour davantage; elles se détachent presque entièrement des murailles sur lesquelles elles sont fixées. Les corniches d'entablement deviennent plus élégantes, elles portent des arcatures, des dents de scie. Les portes reçoivent à leurs pieds-droits des statues; presque toujours ces portes restent cintrées, la baie n'est ogivale qu'à des portes de petite dimension; au siècle suivant les portes deviennent ogivales partout. Les fenêtres sont souvent en plein cintre, mais souvent aussi encadrées d'une ogive et réciproquement. Elles deviennent plus richement ornées, et la forme circulaire des oculus devient déjà celle des roses qui vont régner, tout à l'heure, dans toute leur splendeur. C'est enfin dans ce siècle qu'apparaissent, comme ornements typiques, les *trèfles* et *quatrefeuilles*.

Les clochers prennent eux-mêmes une tournure plus svelte et plus élégante. Nous les verrons bientôt devenir encore plus riches (fig. 28).

N'est-ce point assez? Et sera-t-il donc si difficile, mesdames, de distinguer dorénavant ce qui commence de ce qui finit, ce qui vient de ce qui s'en va? Nous ne le pensons pas. D'ailleurs, l'expérience est là, et, malgré ce que dit mon frère, l'archéologie s'y reconnaît très-bien. Les exceptions difficiles ne font que confirmer les faits pour lesquels les dates — car on en a quelques-unes — ne laissent aucune incertitude.

. . . Et cela finit ainsi, ma bonne chérie. Porte-toi bien, étudie beaucoup et aime-moi toujours. A demain M. Desperriers sur la sellette.

ODILE.

Pour copie conforme:
H. DE LA BLANCHERE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MILTON [1].

V

La mort de Strafford précipita les événements; tout espoir de sages compromis disparut; les deux grands partis qui divisaient l'Angleterre se sentirent irréconciliables. De part et d'autre, poussé par de fatales nécessités, par des passions plus fatales encore, on se prépara à la guerre civile. Les gentilshommes quittant leurs vieux donjons venaient offrir au roi leurs épées; à ces hommes d'honneur se joignaient malheureusement de moins purs combattants, gens avides de tumultes, la honte et l'écume de tous les partis; dans le camp opposé se pressait la grande masse du peuple anglais, les indépendants, les presbytériens, les covenantaires, les apprentis de la Cité de Londres et les légistes de Temple-Bar. Londres se remplit de séditions, et bientôt des rixes sanglantes éclatèrent entre les *Cavaliers* et les *Têtes-Rondes*. Lady Carlisle avait tenu parole; elle s'était, sans cesser ses visites à Whitehall, attachée à la fortune de Pym.

Toujours confiné dans sa maison d'Aldersgate, veillant toujours sur ses élèves, Milton, plus résolu que jamais, était entré dans la lutte ardente qui devait semer sa vie de tant de cruelles agitations. L'année même de la mort de Strafford, il attaqua dans une brochure qui eut un grand retentissement la constitution et les bases de l'Eglise anglicane. Ce fut en réalité son premier pas avoué dans le monde politique. Son ouvrage *De la Réforme ecclésiastique en Angleterre*, suivi bientôt d'un second intitulé : *De l'Episcopat*, souleva une véritable tempête. Les défenseurs du haut clergé lui répondirent; une polémique violente s'engagea, et Milton répliqua à ses adversaires par trois écrits : *Défense de l'Eglise presbytérienne*, *Remarques sur la défense du remontrant contre Smectymmuus*, *Apologie de Smectymmuus*, qu'il publia en 1641. Quoique pour combattre le redoutable pamphlétaire, l'Eglise anglicane, sous le nom singulier de Smectymmuus, eût donné cinq ou six de ses plus vigoureux champions, l'honneur et le succès restèrent à Milton.

L'action des pamphlets de Milton fut si vive et si profonde, que, le 5 février 1642, le Parlement vota la suppression des archevêques et des évêques anglicans; le roi accepta et promulgua ce bill le 14 du même mois.

Au milieu de cette lutte et de ce succès qui en aurait énivré tant d'autres, Milton restait grave et triste; quoiqu'il crût au triomphe de sa cause, il avait le coup d'œil trop haut pour ne pas voir que derrière les maux présents, il s'en cachait de plus grands et de plus redoutables encore. En effet Charles, ne se tenant pas pour vaincu, avait essayé de reprendre la tâche du malheureux Strafford; mal conseillé par la colère, il voulut de nouveau faire arrêter les principaux membres des Communes. Sa volonté se brisa, après un effort imprudent, contre la résistance du Parlement et de la cité en armes; humilié et furieux, le 10 janvier 1642, il sortit de Londres où il ne devait plus rentrer que pour monter sur l'échafaud. Il se retira à York, qui devint bientôt un camp. La reine s'embarqua à Dou-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

vres, alla en Hollande, où elle vendit ses diamants, puis elle gagna la France dans l'espoir d'y trouver pour son mari des appuis et des secours. Enfin, après d'inutiles pourparlers avec les commissaires des Communes ainsi que de la Chambre haute, Charles Ier résolut d'appeler ouvertement ses fidèles aux armes, et, suivant le cérémonial des temps féodaux, de déployer son étendard de guerre.

Le 23 août 1642, à six heures du soir, à la tête de huit cents chevaux, il sortit de Hottengham et se dirigea vers une colline près de la ville ; le ciel était bas, le vent large, le spectacle triste. Les trompettes sonnèrent, un héraut lut une proclamation et l'étendard royal livra ses plis à la tempête. Il portait pour devise : « Rendons à César ce qui appartient à César. » Quand on voulut le planter, on ne le put pas ; le vent redoublant de furie, on rentra dans l'intérieur du château où l'on ficha le drapeau au sommet d'une des tours.

Le lendemain, on trouva l'étendard royal renversé. Lorsque Charles apprit cet accident, il se plaignit vivement et donna l'ordre qu'en grande pompe on transportât le drapeau hors de la forteresse, près du parc. Il fut obéi. « Quand les hérauts, dit M. Guizot, vou-

L'étendard royal renversé. Dessin de F. Lix.

lurent l'enfoncer en terre, ils s'aperçurent que le sol n'était qu'un roc très-dur. Avec leurs poignards ils creusèrent un petit trou pour y fixer le bâton, mais il ne tint pas, et pendant quelques heures il fallut le soutenir à bras. Les assistants se retirèrent troublés des sinistres présages. »

Le Parlement arma de son côté, et bientôt toute l'Angleterre fut divisée en deux camps ; là, on levait des troupes pour la cause royale ; ici, pour celle des Communes. Dans le même comté, dans la même ville, on s'armait les uns contre les autres, et dans les familles on voyait les frères se séparer pour suivre des drapeaux ennemis, Hélas ! ces haines fratricides éclatèrent au foyer d'Horton, que nous avons montré si paisible naguère ; tandis que John Milton s'engageait de jour en jour plus avant dans les rangs populaires, son frère Christophe se préparait à offrir ses services à Charles.

D'autres sujets d'inquiétude agitèrent encore le cœur du grand poète. Toutes les fortunes se trouvaient ou fortement ébranlées ou détruites, la source du bien-être du vieux Milton semble avoir été compromise, et c'est ainsi que l'on comprend qu'il ait confié à son fils, à Londres, le soin de faire rentrer quelques vieilles créances. Parmi ces créances s'en trouvait une d'une somme assez importante. Richard Powell, juge de paix

à Forest-Hill, près de Shotover, dans l'Oxfordshire, avait, vis-à-vis de l'ancien notaire, contracté une dette de 500 livres sterling. Ce chiffre était assez considérable pour que dans les circonstances, John, revêtu des pouvoirs de son père, s'en occupât avec activité. La rentrée de ces fonds était devenue d'autant plus pressante que, devant la lutte des partis armés, le vieux Milton avait dû fuir sa maison d'Horton pour chercher un refuge dans la ville de Reading.

John résolut donc, quittant Londres pour quelques jours, de se rendre à Forest-Hill; c'était un voyage peu commode et passablement dangereux. Lorsqu'il s'ouvrit pour la première fois de son dessein à Olivier Cromwell devenu colonel dans l'armée du Parlement, celui-ci le dissuada fort de courir si grosse aventure : « Vous ne savez donc pas, lui dit il, que le comté d'Oxford est une terre de malédiction exploitée par les partisans de la suprématie épiscopale? Il y a folie à vous de vous jeter dans la fournaise : s'ils vous prennent, ils vous tresseront, soyez-en sûr, une solide cravate de chanvre. Savez-vous seulement si ce M. Powell n'est pas un pur Amalécite, qui vous fera passer par les armes pour avoir quittance, ou qui vous livrera au Stuart et à ses dévoués partisans? Le Sei-

Combien peut coûter un poulet. Dessin de F. Lix.

gneur, que son nom soit béni! n'a pas mis la peur dans ma chair, et j'espère que ses ennemis ne verront pas souvent mon dos, s'il veut me soutenir de sa force; mais pour une poignée d'or je n'irais pas, comme vous prétendez le faire, me livrer aux satellites de Pharaon, aux réprouvés de Moab. »

Milton persistant dans sa résolution, Cromwell reprit : « Comme nous ne savons jamais ce qui est démence ou sagesse, avant que la volonté du maître ait parlé, allez donc; mais mettez, croyez-moi, un bon buffle sur votre poitrine et choisissez une solide monture, l'un et l'autre peuvent vous être utiles. S'il vous arrivait quelque malheur, Hampden et moi nous le saurions bien vite, et nous ne sommes pas gens à laisser longtemps les élus dans la main des infidèles, adieu. J'ai une voix qui me dit qu'il ne sortira rien de bon de ce voyage. »

Quelques jours après, Milton, qui n'avait adopté aucune des précautions de la prévoyante amitié de Cromwell, prit la route du comté d'Oxford. Dans un certain rayon autour de Londres, il ne trouva dans les bourgs et les campagnes que des amis du Parlement; mais à mesure qu'il s'éloignait du grand foyer de la révolution, les routes devenaient moins sûres, les rencontres plus périlleuses, et, plus d'une fois, tout brave et tout exercé qu'il fut au maniement des armes, il

regretta, en effet, de ne pas sentir un bon buffle sur sa poitrine.

Un soir, après une longue étape, sous un ciel pluvieux, le voyageur était arrivé non loin de Saint-Alban; il résolut de faire halte dans une auberge qu'il rencontra; elle était de paisible apparence. Il descendit de cheval dans la cour et personne ne se présentant, après s'être orienté à travers les fumiers, une légion de poules et des bataillons de canards, il conduisit lui-même sa monture à l'écurie. Au bruit qu'il fit, un valet, endormi sur une botte de paille, se réveilla et prit les ordres de Milton, qui lui recommanda d'avoir grand soin de son cheval. Tout en lui donnant ses instructions, il retira des fontes de sa selle une paire de pistolets qu'il passa à sa ceinture, et après s'être assuré qu'il trouverait un lit et de quoi souper dans l'auberge, il entra dans la pièce unique qui occupait tout le rez-de-chaussée de cette hôtellerie. Cette pièce servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de parloir. Sous le vaste manteau de la cheminée, flambait un feu magnifique et devant ce feu, à une broche gigantesque, ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que Milton vit deux beaux poulets qui, tantôt présentant le dos, tantôt offrant l'estomac à la flamme, achevaient de se dorer. Une femme d'un certain âge, mais alerte et vigoureuse encore, surveillait ce succulent rôti.

Au bruit que le voyageur fit en entrant, l'hôtesse, car c'était la dame du lieu que Milton avait l'honneur d'avoir devant lui, se retourna et, avec l'intelligence particulière à sa profession, devinant qu'il lui arrivait une bonne aubaine, elle s'empressa d'offrir au nouveau venu un escabeau au meilleur coin de la cheminée et de lui retirer son manteau mouillé qu'elle étendit pour le faire sécher.

— Je veux souper, dit Milton; ces deux poulets sont-ils retenus?

— Non, mon bon seigneur, il y en a un de disponible.

— Eh bien, vous me le servirez, et, pendant que je souperai, faites-moi préparer une chambre pour passer la nuit.

L'hôtesse, curieuse comme elles le sont toutes, allant, venant, essaya bien de savoir à qui elle avait affaire, et quand Jack, le garçon d'écurie, entra avec le porte-manteau, elle l'interrogea aussi tout bas; mais Jack ne savait rien et Milton ne voulait rien dire. Il ordonna seulement au valet de placer le porte-manteau près du feu pour que lui aussi pût se sécher, et, cet ordre exécuté, Milton laissa bavarder la vieille femme sans lui répondre.

Au bout d'un quart d'heure de ce manége, l'hôtesse, qui avait disposé au coin d'une longue table, une assiette, du pain, un broc de double ale, etc., dit :

— Le poulet me semble cuit à point; si elle n'est plus mouillée, Votre Seigneurie pourrait se mettre à table.

Milton se contenta d'acquiescer d'un signe de tête à la proposition qui lui était faite, se leva, prit son porte-manteau qu'il déposa à ses pieds et vint s'asseoir devant le couvert dressé, tandis que le cordon bleu, après avoir mis sur la table une montagne de pommes de terre fumantes, s'occupait à tirer le poulet de la broche.

A cet instant un bruit formidable partit de la cour; c'était des cris poussés par des cavaliers entrant à bride abattue, riant comme des fous et jurant comme des débauchés. Un violent coup de pied ouvrit la porte et trois jeunes gens, qui certainement avaient fait plus d'une halte au cabaret, entrèrent en se bousculant. Tous trois étaient armés d'épées et de pistolets et tous trois portaient les longs cheveux et la plume blanche des cavaliers !

— Allons, vite, sorcière, dit l'un d'eux, le poulet, de l'ale et de l'eau-de-vie !

Effarouchée comme une chatte par le fouet d'un postillon, la bonne femme s'empressa de répondre :

— Je sers monsieur, après, ce sera votre tour.

— Mais comment ! tu lui donnes notre poulet ?

— Il y en a un second...

— Que veux-tu que nous fassions d'un poulet? il nous en faut deux ; ce n'est pas trop pour trois.

Milton, à ces mots se retournant, prit des mains de l'hôtesse le plat qu'elle portait, le plaça devant lui, et tranquillement se mit à découper le rôti qu'il attendait. A la vue de ce sang-froid, les trois cavaliers restèrent un instant surpris, mais ils se reprirent ensuite à crier de plus belle :

— Il nous faut *nos* deux poulets !

Milton, sans lever les yeux, continuait sa besogne ; il attaquait une aile du volatile qu'il avait détachée, lorsqu'un des trois jeunes gens, s'avançant brusquement vers lui, tendit le bras pour enlever le plat, en criant :

— Notre poulet serait mangé à notre barbe ! et par une *Tête-Ronde* encore !

— Je ne sais pas qui le mangera, dit Milton se levant, mais je sais bien que ce n'est pas à votre insolence que je le céderai.

Et, imitant ses adversaires, il tira sa rapière.

Ces quatre hommes se regardèrent une minute en frémissant.

— Sus ! sus ! crièrent les cavaliers.

Et le combat commença.

— Trois contre un ! s'écria Milton, je sais à qui j'ai affaire ! je sais que vous êtes des lâches.

Ces mots dits, voyant à sa portée son manteau, il le saisit, le roula autour de son bras gauche, et, profitant de la largeur de la table, avec son épée il tint à distance ses adversaires qui ne pouvaient venir à lui que par un étroit passage entre cette table et la muraille.

Milton était un tireur consommé; dans son voyage en Italie il avait appris toutes les gardes savantes des Napolitains, qui étaient à cette époque les premiers maîtres d'armes de l'Europe, et bientôt un de ses deux adversaires eut le bras droit traversé. Mais les deux autres combattaient avec rage; l'un d'eux, renonçant à se servir de son épée, saisit un lourd escabeau et le jeta de toutes ses forces contre Milton, qui crut un instant avoir l'épaule fracassée. N'écoutant que sa colère, il saisit un de ses pistolets et fit feu; un homme tomba. Se baissant alors, après avoir remis son pistolet à sa ceinture, de sa main gauche devenue libre, il ramassa sa valise et bondit de l'autre côté de la table, écarta avec la sienne l'épée du seul combattant qui restât debout, courut à la porte et se précipita dans la cour. Il s'y trouvait encore un des chevaux des *cavaliers;* d'un saut il fut en selle et sortit comme un tourbillon de l'auberge. Deux coups de pistolets furent tirés sur lui; aucun ne l'atteignit.

Après une course folle, quand il vit qu'il n'était point poursuivi, il arrêta son cheval essoufflé, et murmura : « Décidément, Cromwell avait raison, j'aurais bien

fait de ne pas entreprendre ce voyage. En tout cas, si je n'ai pas un buffle sur la poitrine, ajouta-t-il en souriant, j'ai changé ma maigre monture contre un fier étalon.

Le reste du voyage se fit sans encombre, il arriva à Forest-Hill. Quand il y entra, il trouva cette petite localité envahie par des gentilshommes qui recrutaient au nom du roi, et, quoique la nuit fût déjà venue, après avoir mis un peu d'ordre dans sa toilette, il se rendit chez Richard Powell. Powell demeurait dans une charmante habitation ; toutes les fenêtres resplendissaient de lumières et l'on y voyait passer et repasser des ombres voltigeantes. Milton fit retentir le marteau de la porte, et quand elle fut ouverte, des rires, un bruit de musique et des clameurs joyeuses vinrent jusqu'à lui. Dès qu'il eut donné son nom, on l'introduisit, et sur le seuil du salon M. Richard Powell vint lui souhaiter la bienvenue. La pièce élégamment décorée dans laquelle le juge de paix l'introduisit, était remplie de jeunes hommes et de jeunes femmes se livrant au plaisir de la danse. Ce spectacle, quoique le Parlement n'eût point encore proscrit tout amusement frivole, était loin de plaire à la rigidité du puritain ; un instant il eut l'idée de se retirer ; cependant il entra, et Richard Powell lui présenta sa nombreuse famille. Dans le nombre de ses enfants se trouvait une grande jeune fille de vingt ans.

Mary était d'une éclatante beauté et l'animation de la danse ajoutait encore au charme de ses traits ; le plaisir et la jeunesse riaient dans ses yeux. Mary, ainsi que son père, était royaliste, frivole, amoureuse de tous les amusements, du bruit et de parure. Comment trouva-t-elle le chemin si longtemps fermé du cœur de Milton? Qui saura jamais les ressorts cachés de la passion et les étranges affinités qui existent dans l'opposition et le contraste des caractères? Tout porte à croire du reste que Powell ne fut pas fâché de voir l'effet que la rayonnante beauté de Mary produisit sur l'homme qui venait lui réclamer le payement d'une dette considérable. Mais comment la jeune fille mondaine se conduisit-elle? Quel miroir de bonheur présenta-t-elle à Milton et comment le grand poëte, le prosateur biblique, le partisan déclaré du Parlement en arriva-t-il à aimer une femme royaliste, n'ayant aucune de ses passions et incapable de le comprendre ? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Ce qu'elle nous apprend seulement, c'est qu'un mois après son départ, Milton rentrait à Londres avec Mary, devenue son épouse. Il va sans dire que Powell n'avait point payé sa dette.

Le régime puritain de la maison d'Aldersgate tomba comme une chape de plomb sur les épaules de la jeune femme. Dans ce logis, tout était grave jusqu'à la rigidité ; nulle joie légère, pas d'amusements frivoles, plus de folle musique, rien qui rappelât à Mary les bals et les soirées animées de Forest-Hill. Dans les compliments des cavaliers, dont elle s'enivrait, il n'était question que de Vénus et de Flore ; maintenant elle n'entendait parler par un homme, admirablement beau, il est vrai, que de la Judith de la Bible, que des femmes fortes de l'Evangile, et si Milton se mettait à son orgue, ce n'était que pour jouer des mélodies religieuses. Ajoutons, quelque triste que ce soit à dire, que Milton prenant à la lettre et interprétant la Genèse dans son sens étroit, considérait la femme comme créée *pour* l'homme, son supérieur et son maître.

Quelques jours après son retour, Pym et Cromwell étant venus visiter leur ami, leur étonnement fut grand de le trouver marié. Pym se montra fort galant, mais après un premier coup d'œil, à peine Cromwell parut-il prendre garde à l'épouse. De graves soucis l'assiégeaient du reste, la guerre était ouverte et, devenu colonel par commission du Parlement, il organisait ce redoutable régiment de cuirassiers qui devait porter dans tant de batailles un coup si funeste à la fortune de Charles I^er^. Plus que jamais il était sombre, citateur intarissable des textes sacrés, et faisant de la cause qu'il défendait la cause de Dieu même. Après un long entretien qui ne roula que sur la situation politique, en quittant Milton, Cromwell lui dit : « En vérité, c'est un don! Il me l'avait appris et je t'ai répété sa parole ; ton voyage ne devait pas être heureux ; dans ta tente d'Israël, tu as amené une étrangère, une séduisante fille de Baal. »

Un mois à peine s'était écoulé depuis que Mary était à Londres, qu'elle supplia son mari de la laisser retourner à Forest-Hill pour revoir sa famille ; la tristesse qui la poursuivait, disparaîtrait sans retour et elle reviendrait riante et joyeuse jouir de son bonheur. A ce vœu Milton acquiesca, Mary partit ; elle ne devait rester que quelques jours absente et être de retour à la Saint-Michel, le 29 septembre 1643 ; mais les jours succédèrent aux jours, les mois aux mois; d'abord, aux lettres de Milton on répondit par des excuses plus ou moins bonnes, bientôt on cessa de répondre ; c'était une séparation. Quelles furent les causes de cette rupture ? Philipps, un des neveux de Milton, a cru les expliquer par l'opposition des idées politiques qui séparaient les deux époux ; mais, lors du mariage, les Powell connaissaient parfaitement les opinions du puritain. On a dit aussi que le père de Milton, chassé par la guerre civile de la ville de Reading, où il s'était réfugié, avait porté la discorde dans le jeune ménage. Les faits démentent cette supposition, Milton le père, n'étant venu habiter Londres qu'après le départ de sa bru. Il est bien plus naturel d'admettre ce que le poëte a dit lui-même pour expliquer la conduite de Mary : « Ce n'est pas la vertu ou la valeur de l'esprit, ce n'est pas la vigueur ou la beauté des traits, ce n'est pas la grandeur du mérite, qui captivent l'âme d'une femme médiocre. »

Profondément blessé dans son affection et son orgueil, Milton poussa le cri de l'aigle blessé ; il adressa au Parlement une longue pétition, dans laquelle il sollicitait l'établissement du divorce ; et, la même année, il publia un écrit sur la presse dont il réclama la liberté ; il le fit avec une éloquence qui n'a jamais été surpassée. « Qui ne sait, dit-il, que la vérité est forte presqu'à l'égal de Dieu ; elle ne demande ni police, ni ruse, ni protection pour triompher ; ce sont là, au contraire, les boulevards et la défense de l'erreur... » Ces écrits produisirent, même au milieu des horreurs de la guerre civile, une profonde sensation et à nul Anglais le nom de Milton ne fut désormais inconnu. Cependant, quoique son père fût venu chercher un refuge chez lui, et malgré le soin qu'il donnait à ses élèves et à ses profondes études, la mélancolie envahissait son âme. Un de ses plus illustres amis, et certainement le plus pur de tous, Hampden avait été tué dans une escarmouche. M. Guizot a raconté avec une plume émue la fin de cet homme de bien ; le tableau qu'il en a tracé est trop saisissant pour que nous essayions de le refaire après lui.

« Le bruit se répandit, dit l'illustre historien, que la veille, le 18 juin 1643, dans la plaine de Chalgrave, au milieu d'une rencontre de cavalerie, où le prince Robert avait surpris et battu les parlementaires, Hampden avait été blessé.

« Je l'ai vu, dit un prisonnier, s'éloigner contre son usage avant la fin de l'action ; sa tête était penchée, ses mains s'appuyaient sur le cou de son cheval ; à coup sûr, il est blessé. » La nouvelle excita dans Oxford une vive émotion, de curiosité encore plus que de joie, on avait peine à croire qu'un tel homme fût si près de succomber à un coup si imprévu ; on hésitait presqu'à s'en réjouir. Le roi lui-même, au premier moment, ne pensa qu'à saisir cette occasion pour tenter de se concilier, s'il était possible, dans l'espoir d'une transaction pacifique, ce puissant adversaire qui lui avait fait tant de mal, mais que l'on croyait capable de tout réparer.

« Le docteur Giles, voisin de campagne de Hampden, et qui avait conservé avec lui des relations familières, se trouvait à Oxford : « Envoyez savoir, lui dit le roi, des nouvelles du blessé comme de vous-même ; s'il manquait de chirurgiens, le mien serait à sa disposition. — Sire, répondit le docteur, je suis peu propre à cette entremise ; toutes les fois que j'ai demandé quelque chose à M. Hampden, j'ai paru pour lui un oiseau de malheur. Je l'ai prié un jour de faire poursuivre des brigands qui m'avaient volé, et comme mon messager entrait chez lui, il apprit la mort de son fils aîné ; une autre fois, je sollicitai également son intervention, et au même instant on vint lui dire que sa fille chérie, Mrs. Kinghtley, venait de mourir. Nos relations n'ont jamais bien tourné pour lui. »

« Le docteur s'acquitta pourtant de la commission du roi. Mais le 24 juin, son messager, en arrivant, trouva Hampden presque sans vie ; il avait eu l'épaule fracassée par deux balles et il souffrait depuis six jours les douleurs les plus aiguës. On lui dit cependant qui faisait demander de ses nouvelles, et sans lui laisser ignorer à quelle intention. Une vive agitation se manifesta dans toute sa personne ; on crut comprendre qu'il voulait parler, mais il ne put et mourut peu d'instants après.

« Dès qu'il en fut certain, Charles se réjouit de sa mort, bien plus qu'il ne l'eût fait de le savoir enclin à quelque rapprochement, et il ne fut plus question de Hampden à la cour d'Oxford que pour rappeler ses offenses ou pour remarquer d'un air de triomphe qu'il avait été tué dans le même comté, près du même lieu où, le premier, il avait mis à exécution l'ordonnance du Parlement sur la milice et levé des troupes contre le roi.

« A Londres, en revanche, et dans presque tout le royaume, éclata une douleur profonde. Jamais homme n'avait inspiré à un peuple tant de confiance ; quiconque tenait au parti national, n'importe à quel degré, comptait sur Hampden pour le succès de ses vœux ; les plus modérés croyaient à sa sagesse, les plus emportés à son dévouement patriotique, les plus honnêtes à sa droiture, les plus intrigants à son habileté. Prudent, réservé en même temps que prêt à braver tous les périls, il n'avait encore donné lieu à aucun mécompte, possédait encore toutes les affections, et manqua brusquement à toutes les espérances. Merveilleuse fortune qui fixa pour jamais son nom à la hauteur où l'avait porté l'attente de ses contemporains, et sauva peut-être sa vertu comme sa gloire des écueils où les révolutions poussent et brisent leurs plus nobles favoris. »

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CONTES POUR LES GRANDS ET LES PETITS ENFANTS.

LES ANCÊTRES DU PETIT-POUCET (1).

III. — LA RÉSURRECTION DE TOM POUCE.

Il est peu d'œuvres originales qui n'aient suscité un grand nombre d'imitations plus ou moins heureuses ; le poëme primitif de Tom Pouce, que nous venons d'étudier, ne devait pas échapper à cette destinée. A deux reprises on essaya de le continuer et d'en faire revivre le héros pour le lancer au milieu de nouvelles aventures trop souvent dépourvues de charme et d'intérêt ; un certain docteur Wagstaffe, entre autres, publia à Londres, en 1729, *Tom ressuscité, ou l'histoire complète de la vie et des actions merveilleuses de Tom Pouce* (2). L'aimable filleul de la reine des fées n'avait pas besoin de cette résurrection, qui ne pouvait rien ajouter à sa gloire ; je ne sache guère qu'un écrivain contemporain, doué d'une fécondité désespérante, qui ait eu le singulier privilége de rendre plus d'une fois à la vie et de ramener sur la scène avec succès le personnage le plus populaire de ses romans : ce sont là des grâces d'état.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons de janvier et février 1872.

(2) Dr. Wagstaffe. *Thomas redivivus or a Compleat History of the Life and Marvellous Actions of Tom Thumb*, 1729.

Bien que les deux suites qui ont la prétention de compléter l'histoire de Tom Pouce, soient sensiblement inférieures au récit du vieux poëte anglais, je pense qu'il n'est pas inutile de les résumer ici, afin de tenir les lecteurs en garde contre toute surprise, et les empêcher d'accepter à l'avenir, comme authentiques, des faits entièrement apocryphes.

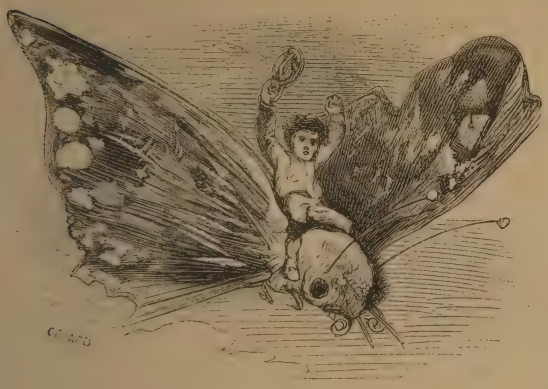
S'il faut en croire le docteur Wagstaffe, la reine des fées, touchée de la douleur de Geneèvre et d'Arthur, résolut de leur rendre le favori qu'ils pleuraient. Aussitôt elle ordonna au vent de souffler légèrement, et Tom, porté à travers l'espace, arriva sans fatigue à Caerléon ; mais au moment même où il descendait auprès du palais, il tomba dans un bol de punch que le cuisinier allait porter au roi. Le malheureux, aveuglé par la liqueur bouillante, cria : « Au meurtre ! » ; le punch s'échappa de ses mains et se répandit à terre. Ce cuisinier, homme vindicatif et méchant, jura de perdre Tom dans l'esprit d'Arthur. Il y réussit bientôt, et le noble chevalier, accusé de crime de haute trahison, comparut devant les juges, qui prononcèrent la peine capitale. Tandis que la Cour rendait son jugement, le greffier se mit à bâiller ; Tom lui sauta alors adroite-

ment dans le gosier, sans être vu des assistants. Dès que les juges s'aperçurent de la disparition du prévenu, ils donnèrent l'ordre de fouiller la salle en tous sens; à la fin, désespérant de le retrouver, et supposant qu'une souris l'avait emporté, ils le condamnèrent par contumace, puis se retirèrent.

Tom Pouce ne traita pas le greffier avec plus de ménagement que le géant dont il avait habité l'estomac

La souris et le chat. Dessin de E. Morin.

durant plusieurs jours; il fit un tel vacarme dans le corps de son nouvel hôte, que celui-ci se crut perdu et manda en toute hâte un médecin. Mais le malin Tom dansa et chanta de plus belle pendant la consultation; si bien que les rôles furent intervertis, et que le malade se vit forcé de soigner lui-même le docteur à demi mort d'épouvante. Deux autres médecins, appelés en même temps auprès du greffier, conclurent,



Tom Pouce et le papillon. Dessin de E. Morin.

après un long examen, que le cas était très-grave et particulièrement curieux, mais que la cause du mal leur était tout à fait inconnue. Pendant que le patient écoutait bouche béante cette savante discussion, dont certaine scène de M. de Pourceaugnac peut nous donner une idée assez exacte, Tom prit son élan et sauta au milieu de la table. Le greffier, furieux d'avoir été torturé par une si chétive créature, le saisit et le lança par la fenêtre de toutes ses forces. Tom retomba dans un étang voisin où une carpe l'avala aussitôt. A quelque temps de là, porté avec le poisson au palais du roi, il fut découvert par l'implacable cuisinier, qui le laissa pendant toute une semaine enfermé dans une souricière. Heureusement le roi Arthur, averti du retour de son ancien favori, le mit en liberté, lui accorda sa grâce, et l'arma de nouveau chevalier en l'honneur de cette réconciliation.

Tom Pouce fut vêtu de neuf pour la cérémonie; il eut une chemise taillée dans les ailes d'un papillon, des bottes en peau de poulet et un habit fait d'une feuille de rose; il pendit aussi une aiguille à son côté, en guise d'épée.

Dès lors, Tom prit part à tous les plaisirs de la cour. Un jour que, monté sur une souris, il accompagnait le roi à la chasse, comme il passait près d'une ferme, un chat s'élança sur lui et emporta le cavalier et sa monture. Le vaillant petit homme lutta bravement; mais contre un ennemi si terrible, que vouliez-vous qu'il fît? Il aurait succombé, si le roi et sa suite n'avaient volé à son secours; encore ne put-on arriver assez tôt pour épargner un coup de dent au pauvre Tom, qui fut couché tout meurtri sur son lit de duvet, dans une boîte d'ivoire.

Tom Pouce et l'araignée. Dessin de E. Morin.

La reine Mab s'émut alors des périls auxquels son protégé était exposé sur la terre; elle quitta une fois encore le séjour des fées, plaça Tom sur son char, et le ramena au milieu des elfes.

Au bout de quelques années, Tom Pouce encourut la disgrâce de sa marraine, qui le soumit à de nouvelles épreuves. Lancé sans pitié sur la terre, il alla droit au palais d'Arthur, où s'était écoulé le temps le plus glorieux de sa vie. Mais la belle Genièvre et son époux étaient morts, et la Grande-Bretagne avait un nouveau roi. Lorsque Tom se présenta devant lui :

— Qui es-tu, lui demanda le successeur d'Arthur (l'histoire prétend qu'il s'appelait Thunstone)? Quel motif t'amène auprès de nous?

— J'ai nom Tom Pouce; j'arrive du pays des fées; le roi Arthur m'avait adopté pour son favori, et j'ai eu l'honneur d'être armé chevalier de sa main. N'avez-vous donc jamais entendu parler de moi?

Le roi Thunstone, charmé de ce discours, accueillit le nouveau-venu avec bienveillance, et lui rendit la place qu'il occupait autrefois à la cour; il fit faire un petit fauteuil pour que Tom pût s'asseoir sur sa table, et lui donna une voiture traînée par six souris blanches.

Malheureusement Tom déplut à la reine, qui ordonna de le mettre à mort. L'ancêtre du Petit-Poucet, prévenu à temps, se cacha dans un coquillage, et y attendit avec patience que la colère de son ennemie fût apaisée. Le second jour, pressé par la faim, il se décida à regarder au dehors, et, voyant au même instant un papillon se poser à terre, il sauta résolûment sur le dos de l'insecte, qui l'emporta dans les airs.

Tous deux arrivèrent, en volant d'arbre en arbre, aux jardins du palais. Dès que le roi et la reine aperçurent le papillon si hardiment monté par Tom, ils coururent après lui et le poursuivirent, mais sans pouvoir l'attraper. A la fin, Tom, épuisé par cette course haletante, perdit l'équilibre et tomba dans la crevasse d'un vieux mur, où une arraignée, le prenant pour une grosse mouche, s'élança sur lui et suça jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Cette fois la reine des fées ne vint pas arracher le frère d'Ariel au danger, et ne le rappela pas à la vie. Il disparut à jamais de la terre, après avoir gravé son nom dans la mémoire des hommes en traits ineffaçables.

Telle est en abrégé la double résurrection de Tom Pouce. On chercherait vainement dans ces aventures, qui sont de la pure invention de l'auteur, la trace du conte populaire; ce récit enlève même à notre héros le prestige chevaleresque que le vieux poëme lui avait prêté. Ce n'est plus le confident et l'ami du roi Arthur, le digne adversaire de Tristan ou de Lancelot du Lac; il lui faut maintenant déjouer les mauvais desseins d'un cuisinier, sortir tout sanglant des griffes d'un chat, pour expirer sous la patte d'une araignée. Je le répète, le docteur Wagstaffe a dénaturé le type poétique de Tom Pouce consacré par la tradition; il en a fait un être de moindre valeur, que sa petitesse condamne puérilement au rôle de victime, et n'a pas su lui conserver ce caractère en quelque sorte idéal, dont le revêt à nos yeux sa communauté d'origine avec les génies qui forment le cortége de la reine Mab.

Tom Pouce méritait mieux à coup sûr; l'étude de cet essai de postiche prouve une fois de plus qu'il faut imiter avec discrétion, et qu'une copie, fût-elle de la main la plus habile, ne peut faire oublier l'original.

A quelle époque faut-il remonter pour trouver la première mention du nom de Tom Pouce? Il est difficile de répondre d'une manière précise à pareille question. On est cependant fondé à supposer que le poëte du seizième siècle n'a pas fait œuvre d'inventeur et n'a pas créé son héros; mais qu'il a traité à sa façon et développé un conte populaire répandu depuis longtemps. C'est du reste sur le même fond légendaire que repose un récit gaëlique, que M. Campbell a publié dans ses contes populaires des West-Highlands (1). En voici la traduction, que je reproduis d'après M. Gaston Paris.

IV. — HISTOIRE DE THOMAS DU POUCE.

« Il y avait autrefois un nommé Thomas du Pouce, qui n'était pas plus grand que le pouce d'un homme robuste. Thomas alla un jour se promener et il tomba une forte grêle. L'enfant s'abrita sous une feuille de patience; or un grand troupeau de bœufs vint à passer, et parmi eux se trouvait un taureau moucheté qui se mit à manger les feuilles et avala Thomas du Pouce. Son père et sa mère s'aperçurent de son absence et partirent à sa recherche. Comme ils s'approchaient du taureau moucheté, Thomas dit :

> L'enfant, que vous cherchez ainsi de tout côté,
> Est caché dans le corps du taureau moucheté.

« Les parents tuèrent l'animal et cherchèrent Thomas dans les entrailles et l'estomac; mais ils jetèrent justement le gros boyau où il était. Une mendiante passa par là; elle prit le boyau, et en s'en allant, comme elle longeait un marais, Thomas lui parla; la vieille femme fut si effrayée qu'elle lança loin d'elle ce qu'elle portait. Un renard survint et s'empara du boyau. Thomas cria alors :

« — *Bis tailleu!* (1) Au renard! *Bis tailleu!* au « renard! »

« Aussitôt les chiens coururent à la poursuite du renard; ils l'attrapèrent et le mangèrent, et le boyau avec lui, mais sans toucher à Thomas. L'enfant put retourner à la demeure de ses parents, et eut une bonne histoire à leur raconter. »

Le conte est ici réduit à sa plus simple expression. L'aventure qui le défraye se retrouve chez tous les peuples dans les différents récits où figure un Poucet. Quelquefois — en Grèce par exemple — le petit bonhomme est élevé à la dignité de conducteur de charrue; mais sa destinée constante est d'être mangé par un bœuf ou par une vache. C'est là le trait essentiel de la légende, et les conteurs allemands n'ont garde de l'oublier. Seulement ils prêtent à Poucet un talent nouveau; ils en font un voleur d'une adresse merveilleuse, et lui assurent en ce genre une réputation qui influe sur la tradition des autres pays. Dans un conte albanais intitulé *le Voleur Noisette*, Poucet, emmené par trois voleurs, s'associe immédiatement avec eux, dérobe les bœufs d'un prêtre, et s'attache à une profession si honorable au point de ne plus vouloir y renoncer.

D'après la version lithuanienne, Poucet dit à trois voleurs, qui viennent la nuit dérober les bœufs de l'homme qui l'a acheté :

« — Voici les bœufs les plus beaux; comme vous, je suis un voleur; soyons amis. »

Mais il a recours à la ruse, dupe les voleurs et garde le butin pour lui.

Enfin, un conte populaire de Saint-Jean Soleymieux, que M. Gras cite dans son dictionnaire du patois forézien, met aussi Gros d'un Poing (Gros d'un pion) en rapport avec des voleurs.

Ce qui nous semble digne de remarque, c'est qu'en aucun récit, si l'on excepte le vieux poëme anglais, il n'est question de géants. Le contraste cependant se préparait naturellement à l'esprit et pouvait fournir matière à de piquants épisodes. Les souffrances d'un être d'énorme stature harcelé et torturé par un misérable nain excitent le rire plus encore que la pitié, et l'on sait toujours gré à celui qui donne au plus faible la victoire sur le plus fort. C'est précisément de sa petitesse, opposée à la taille surnaturelle de ses adversaires, que Jacques, le tueur de géants, célèbre en Angleterre, tire son incontestable mérite. Malheureusement, il est trop grand pour nous et ne peut avoir sa place dans notre galerie de Petits-Poucets. Je me

(1) *Popular Tales of the West Highlands*, orally collected, with a translation, by J.-F. Campbell; vol. III, p. 114-115. Edinburgh, 1862.

(1) Il paraît que ce cri, dont on n'a pu définir le sens, est encore en usage chez les gardeurs de troupeaux dans les Highlands.

contente de le saluer en passant, et j'arrive promptement à l'Allemagne, où nous attend une nouvelle connaissance, Hans Daümerling. Je baptise sans hésiter le Tom Pouce allemand, afin de le distinguer de son émule cher aux Anglais ; j'y suis, du reste, autorisé par ce début d'un conte répandu en Bavière :

« Il y avait une fois un paysan, et il avait un fils qui s'appelait Hans ; il n'était pas plus grand qu'un fort pouce. »

V. — HANS DAUMERLING OU LE PETIT-POUCET CHEZ LES ALLEMANDS.

Il était une fois un bûcheron et sa femme, qui n'avaient point d'enfants ; ils en désiraient un ardemment, dût-il n'être pas plus gros que le pouce. Leurs vœux furent enfin exaucés : il leur naquit un fils qui n'avait qu'un pouce de haut, et qui fut, à cause de sa taille, appelé Hans Daümerling, ou Petit-Poucet.

Sa mère le plaçait souvent sous un verre afin de l'empêcher de tomber ; et quand il était méchant, elle lui donnait pour prison une cruche, dont elle laissait retomber le couvercle.

L'homme emmena un jour son fils dans la forêt où il allait abattre du bois ; l'enfant, qui avait une voix forte, se mit dans l'oreille du cheval pour le diriger. Comme l'équipage traversait la route, il passa deux étrangers :

— Qu'est-ce donc ? s'écria l'un d'eux. La charrette marche ; j'entends la voix du charretier et je n'aperçois personne.

Le père leur expliqua alors quel était le conducteur et où il se cachait. Les deux étrangers, émerveillés à la vue de Hans, offrirent au bûcheron une somme importante s'il voulait bien leur vendre son fils.

— Non, dit-il, je n'y consentirais jamais, quand vous me donneriez tout l'or du monde.

Mais Hans, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, grimpa rapidement le long des vêtements de son père :

— Livrez-moi à ces hommes, lui souffla-t-il à l'oreille, je reviendrai bientôt.

Alors le paysan le céda pour un sac d'argent.

— Placez-moi sur le bord de votre chapeau, dit Hans à l'un des passants ; je verrai la campagne à mon aise et je prendrai garde de tomber.

Quand les deux étrangers eurent marché toute la journée, ils s'arrêtèrent pour se reposer. Hans descendit aussitôt du chapeau, et se blottit dans un trou de souris en leur criant :

— Bon voyage !

La nuit ne permettait déjà plus de distinguer les objets ; les deux hommes eurent beau chercher, ils renoncèrent vite à l'espoir de retrouver le petit Hans, et se remirent en marche, jurant qu'ils l'écraseraient sans pitié s'il se trouvait sur leur passage.

Le lendemain, Hans, qui avait dormi tranquillement dans son trou de souris, se disposait à en sortir lorsqu'il entendit parler auprès de lui. Deux voleurs étaient assis à peu de distance.

— Comment faire, disait l'un, pour pénétrer chez ce riche curé et voler tout ce qu'il possède ?

— Je vais vous le dire, s'écria Hans ; écoutez-moi.

Les deux compères, effrayés, regardèrent du côté d'où venait la voix et l'aperçurent enfin :

— Te moques-tu de nous, chétive créature ? Quel service pourrais-tu nous rendre

— Essayez toujours : croyez-moi, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Eh bien, soit ! répondirent les voleurs.

Ils prirent Hans avec eux, le conduisirent au presbytère où ils voulaient commettre un vol avec effraction, et le firent passer par le trou de la serrure, en lui recommandant de prendre les clefs et l'argent du curé. Hans se mit à crier à tue-tête quand il fut dans la chambre :

— Voulez-vous ce qui est ici ?

— Ne parle pas si haut, lui dirent les voleurs ; tu vas réveiller les gens de la maison.

Mais le petit espiègle reprit de plus belle.

— Voulez-vous ce qui est ici ?

La servante, qui couchait dans la chambre voisine, entendit le bruit et prêta l'oreille. Les voleurs s'étaient esquivés. Au bout de quelques instants, ils se décidèrent à revenir, tout en trouvant la plaisanterie de mauvais goût, et dirent à voix basse :

— Ce n'est pas le moment de rire ; passe-nous ce que tu as pris.

Alors Hans cria encore plus fort :

— Je vais vous donner tout. Où sont vos mains ?

Cette fois la servante entendit distinctement ; elle se leva à la hâte et courut à la porte. Les deux camarades eurent à peine le temps de déguerpir ; Hans, qui ne pouvait pas les suivre, se cacha dans le saloir du curé. La servante, après avoir inutilement exploré tous les coins, alla se recoucher et crut de bonne foi qu'elle avait rêvé.

Hans s'installa dans le saloir ; il s'y creusa adroitement un petit lit ; il pensait que le mieux était de s'y reposer jusqu'au matin et de retourner ensuite chez ses parents. Le lendemain, la servante se leva avec le jour et prépara la nourriture du bétail ; elle courut au saloir prendre pour les vaches une poignée de sel qu'elle jeta dans la crèche ; elle y lança du même coup le pauvre Hans, qui ne s'aperçut de rien tant il dormait profondément. Notre Petit-Poucet ne s'éveilla que dans la bouche d'une vache ; il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se laisser broyer entre les dents et pour glisser jusqu'à la panse de l'animal. Mais cette demeure n'était pas de son goût, et lorsque la servante se mit à traire le lait, il cria avec colère :

— Au diable la servante !

La malheureuse femme reconnut la voix qui l'avait effrayé pendant la nuit, et fut si épouvantée de ne voir personne, qu'elle tomba de son tabouret en répandant sa jatte de lait. Elle alla aussitôt conter l'aventure à son maître :

— Ah ! monsieur, la vache qui parle !

— Es-tu folle ? dit le curé.

Cependant il se leva en toute hâte afin de vérifier un fait si extraordinaire.

A peine était-il dans l'étable que Hans s'écria avec plus de force :

— Au diable le curé !

Le prêtre crut à son tour que le démon lui-même habitait le corps de la vache et voulut l'exorciser. Peine inutile ! Hans criait toujours :

— Au diable le curé et sa servante !

On abattit la vache, et la panse, dans laquelle Hans était caché, fut jetée sur le fumier.

Le prisonnier n'eut pas le temps de se réjouir de sa délivrance. Un loup affamé survint, qui avala en même temps la panse et le Petit-Poucet. Pleurer et se désoler

outre mesure n'auraient servi de rien. Hans, qui était intelligent, préféra chercher dans sa petite tête un moyen ingénieux de sortir d'embarras. Après quelques minutes de réflexion, il lia sans plus de façons conversation avec maître Ysengrin :

— Ami, lui dit-il, veux-tu que je t'indique une maison où tu feras bonne chère ?

— Volontiers, répondit l'autre, qui fut d'abord un peu étonné d'entendre parler dans son ventre.

— Eh bien ! viens à tel endroit ; tu te glisseras par l'égoût de la cuisine, tu trouveras des saucisses et du lard à profusion.

Et il lui désigna la demeure de son père.

Le loup, alléché par l'espoir d'un bon repas, partit aussitôt, pénétra dans la cuisine et fit une large brèche aux provisions. Mais, il mangea si gloutonnement, que son corps, gonflé de nourriture, ne put repasser par l'égout. Hans, qui attendait précisément ce moment-là, commença à se démener dans le ventre du loup, en criant à tue-tête :

— Tais-toi donc, dit l'animal, tu vas mettre tout le monde sur pied.

Hans et les voleurs. Dessin de E. Morin.

— Tu t'en es donné à cœur-joie, riposta Hans ; maintenant je veux, moi aussi, rire et m'amuser.

Les cris du petit homme eurent bientôt éveillé ses parents, qui vinrent à la porte de la cuisine et aperçurent le loup en regardant à travers la serrure. Dès que Hans les entendit, il s'écria :

— Père, c'est moi, votre fils, qui suis dans le corps du loup.

L'homme tua l'animal d'un coup de hache sur la tête et s'empressa de lui ouvrir le ventre avec un couteau.

— Ah ! dit-il à Hans en le délivrant, que nous souffrions de ton absence.

— Si vous saviez combien j'ai eu d'aventures. Enfin me voici, grâce à Dieu, rendu à la liberté.

— Où donc as-tu été ?

— J'ai été dans un trou de souris, dans le ventre d'une vache et dans le corps d'un loup. Désormais je ne vous quitterai plus.

— Oh non ! jamais ! dirent ses parents en le couvrant de baisers.

La fin du conte souabe est plus triste. Hans, mangé avec la panse de la vache, se met à crier : « Au loup ! » au loup ! jusqu'à ce que l'animal prenne la fuite.

Mais les gens se figurent que c'est le diable en personne et n'osent s'approcher de lui : ils se décident enfin à l'attaquer et le laissent mort dans la forêt. Hans sort du corps du loup. Tandis qu'il cherche sa route pour retourner chez ses parents, la nuit l'oblige à se réfugier parmi des broussailles jusqu'au jour. Le matin, un chevreuil l'avale avec des bourgeons et des feuilles. Poucet crie alors de toutes ses forces, selon sa louable habitude : « Au chevreuil ! au chevreuil ! » tant que celui-ci s'enfuit effarouché.

Dans sa terreur, l'animal saute par-dessus un rocher et se tue ; mais Hans meurt aussi. C'est ainsi qu'il perd la vie pour avoir trop crié.

Une autre version allemande nous ramène à des incidents plus gais. Le dénoûment nous montre Hans rendu enfin à ses parents, heureux possesseur d'une petite fortune.

Hans est, comme toujours, mangé par une vache, puis roulé dans une saucisse, et reste tout l'hiver pendu auprès de la cheminée.

Il réussit à s'échapper « quand on mange sa prison », tombe ensuite sous la dent d'un renard, et n'obtient sa

La vache du curé. Dessin de E. Morin.

délivrance qu'en donnant pour rançon les poules de son père.

— Ne vous désolez pas, dit-il à ses parents ; vous n'avez plus de basse-cour ; mais qu'importe ? puisque nous sommes riches à présent ; voici un joli kreutzer que j'ai gagné en voyageant.

Citons encore, avant de quitter l'Allemagne, l'histoire de « Jean long d'un pouce, à la barbe longue d'une aune », que l'Autriche a vu naître ; ce nouveau pygmée va de ville en ville montrer un cheval qu'il prétend être doué de la parole. Il dupe les badauds en se cachant dans l'oreille du cheval et en répondant à chacune des questions qu'on lui adressse.

Je n'ai pas la prétention d'écrire la biographie complète des Petits-Poucets de toutes les nations ; ce travail dépasserait les limites que je me suis imposées et demanderait une connaissance plus sûre des différents dialectes.

La répétition fréquente des mêmes incidents finirait du reste par fatiguer le lecteur le plus bénévole. Aussi ai-je choisi de préférence les types principaux pour les placer au premier plan, et je relègue au second les personnages moins importants, réduits à l'état de simples figurines.

Je ne ferai donc qu'indiquer sommairement, sans y insister, les aventures de ceux de nos héros dont la Roumanie, le Danemark et la Norwége nous ont transmis la légende.

VI. — LE PETIT-POUCET CHEZ LES ROUMAINS, LES DANOIS ET LES NORWÉGIENS.

Le Poucet roumain, que le fantastique Hoffmann n'aurait pas désavoué, n'est autre que le diable, qui prend successivement la forme d'une souris et d'un petit garçon.

Au surplus, voici le début de l'histoire :

Un homme et une femme mariés depuis longtemps n'avaient pas d'enfants, et auraient tout donné pour en avoir un.

Ils partirent à la recherche du fils qu'ils attendaient en vain; l'homme suivit un côté de la route, tandis que sa femme allait de l'autre. Le mari marcha, marcha et aperçut à ses pieds une souris; il la prit et rejoignit bientôt sa femme :

— N'as-tu rien encore? lui dit-il.

— Hélas! non; je n'ai rien vu.

La gourmandise punie. Dessin de E. Morin.

— Eh bien, voici ce que j'ai trouvé.

En même temps, il lui montra la souris. Sur ce, les deux époux retournèrent chez eux, et la souris leur devint aussi chère qu'un véritable enfant.

Un jour, le mari était allé labourer aux champs; la femme prépara son dîner et, ne sachant comment le lui envoyer, chargea la souris de la commission; mais le diable, qui était caché dans le corps de l'animal, en sortit subitement et se métamorphosa en un garçon gros comme le poing.

Le petit diable courut porter la nourriture aux champs et, profitant du moment où son père mangeait, sauta sur la charrue; un quart d'heure lui suffit pour labourer dix arpents de terre. L'homme n'aurait pu mener à bien pareille besogne en huit jours avec l'attelage le plus robuste.

D'après la légende esclavone, Moineau (tel est le nom du héros, qui n'est pas plus grand qu'un oiseau) se couche un soir dans l'oreille d'un bœuf récemment abattu, abandonné en pleine campagne; avalé pendant son sommeil par un loup, il n'accorde à celui-ci ni trêve ni merci, et le force de le conduire à la maison de son père.

Moineau avertit à grands cris ses parents de la présence du loup, et la mort de l'imprudent visiteur ramène bientôt notre ami à la lumière.

Je n'ai pas été plus heureux que M. Gaston Paris; je n'ai pu lire le conte danois dont Grimm indique le titre et résume les aventures. Le Poucet, paraît-il, s'y nomme Svend Tommeling; long comme le pouce, il est né le chapeau sur la tête et l'épée pendue au côté. Grimm vante son habileté à conduire la charrue et prétend qu'il ne le cède en rien à ses frères de Roumanie et de Grèce.

Tommeliden, le Poucet norwégien, dont l'odyssée offre du reste peu d'intérêt, nous entraîne loin de la tradition. Il aspire à la main d'une princesse très-puissante et très-riche; possédé du désir de la voir, il se dirige avec sa mère vers ses États, et se place en route dans la crinière, dans l'oreille et dans les naseaux du cheval qui les conduit.

C'est là le seul trait de ressemblance qu'il ait avec les autres Poucets.

Je pourrais, tout comme un autre, terminer ce rapide exposé par de graves considérations dont le mythologue et l'astronome feraient aisément leur profit. Il me serait facile, à l'aide de l'érudition allemande, d'établir, par de solides et pesantes raisons, que la légende de Mercure enfant a des liens étroits de parenté avec celle de notre Poucet, et que celui-ci remplit incontestablement les fonctions de bouvier céleste. Des huit étoiles, assure-t-on, dont semble formée la constellation de la Grande-Ourse, les quatre en carré représentent les quatre roues d'un char; les trois alignées sur la gauche sont les trois chevaux, et la petite étoile du milieu, à peine visible, est le conducteur du char; or ce conducteur est Poucet en personne. Ne riez pas, je parle très-sérieusement. La Grande-Ourse s'appelle, en langue wallonne, *Chaûr-Póce*, *Char-Poucet*, et on a vu que le petit homme se cachait souvent sur terre dans l'oreille d'un bœuf. Ne sont-ce pas des preuves assez fortes pour justifier ces doctes assertions? En vérité, vivent les savants qui trouvent de si belles choses! Pour moi, je leur laisse sans regret la responsabilité et l'honneur de leurs découvertes. Je m'estime trop heureux si j'ai pu divertir un instant les lecteurs du *Musée* en dressant tant bien que mal la généalogie des ancêtres du Petit-Poucet.

Jean long d'un pouce. Dessin de E. Morin.

ALBERT SAVARUS.

AVRIL 1872.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

XI. — ABONDANCE DE BIENS.

Quand l'homme qui se promenait dans la cour m'aperçut, il vint à moi de l'air le plus avenant du monde, et, affectant une grande douceur de langage :

— Salut, citoyen, fit-il ; vous ne trouverez pas mauvais, n'est-ce pas, que je sois venu vous dire un petit bonjour?

— Nullement... Mais prenez donc la peine d'entrer et de vous asseoir.

Il entra, en laissant deviner que cette politesse lui était sensible.

— Et vous m'apprendrez, repris-je, quand il fut installé dans la salle, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— L'honneur de ma visite? répéta-t-il machinalement en cherchant une contenance; oh! c'est bien simple!

— Eh bien, voyons.

— Mon Dieu! entre nous, c'est peut-être bien tout bonnement pour le plaisir de causer un moment... Et tenez — affaire de causer — je suis vraiment aux regrets que vous ne soyez pas venu avec nous au rempart. Nous avons passé là une trentaine d'heures assez drôles, oui bien... Oh! il pleuvait dru!...

— Mais, non, un temps superbe..., remarquai-je naïvement.

— Oh! reprit-il avec un sourire capable, quand je parle de pluie, ce n'est pas d'eau que je veux dire... J'entends une pluie de plomb et de fonte.

— Ah! fort bien.

— . . . Qui, je vous prie de le croire, n'a pas fait le compte de tout le monde au bataillon... Il y a eu pas mal de choses de cassées; oui : des jambes, des bras... et quelques têtes et quelques poitrines... Vous savez bien, le grand ébouriffé grisonnant, le peintre?

— Oui.

— Eh bien, il est allé, comme on dit, manger les pissenlits par la racine, eh, eh! Un paquet de prunes est venu du Mont-Valérien, patatra! Il y en a eu une pour lui, là, au cou, couic! Ça l'a couché comme un poulet.

Doutant que le sujet de ce pittoresque entretien fut de nature à intéresser agréablement ma femme, qui l'écoutait, et qui devait frémir à la pensée que mon retard pouvait m'exposer à de pareilles aubaines, je tâchai de couper court.

— Bref? fis-je.

— Bref, répéta l'autre, nous en avons laissé six et rapporté douze : en tout dix-huit ou *refroidis* ou sur le flanc.

— Enfin?... dis-je encore.

— Enfin, c'est pour vous dire que ça a bien marché, et que si vous étiez venu avec nous...

— Je n'ai pas pu, interrompis-je avec une certaine vivacité que je ne sus maîtriser; d'ailleurs, je m'en suis expliqué tout à l'heure devant le sous-comité, et mon excuse a été trouvée bonne : ma femme était malade.

— Je sais bien, je sais bien ; mais le conseil, voyez-vous, n'est pas toujours doux pour les manquants... Et si vous avez trouvé cette indulgence; eh bien, là, sans vanité et sans reproche, au moins, j'ai idée que j'y pourrais être pour un peu.

— Hein?... fis-je, en arrêtant sur mon interlocuteur un regard qui portait une évidente demande d'explication.

— Oui, reprit le capitaine en se rengorgeant avec une sorte de bonhomie; vous comprenez, après les histoires... gênantes qui venaient d'arriver à tel ou tel des camarades, il ne manquait pas de gens au bataillon pour dire en s'en retournant : « Pourquoi *qu'*il n'est pas venu, lui? pourquoi *qu'*il serait dispensé?... Ça se comprend, n'est-ce pas? Affaire d'aimer à être en compagnie pour aller se faire casser la tête. Des idées qu'on a!... Toujours est-il qu'ils ont porté plainte, et que moi, capitaine, j'ai dû dire ce que je pensais.

— Et vous l'avez dit?

— Et vous imaginez bien que j'ai dit ce qu'il fallait dire.

— Ah! et quoi donc?

— A savoir que si vous ne vous étiez pas rendu, c'est qu'il devait y avoir des motifs sérieux; que d'ailleurs on m'avait touché quelque chose de la maladie de votre... bourgeoise...; vu que vous étiez un brave citoyen, qui ne boudait pas au service, comme nous en avons jugé au précédent rappel. Aussi, avez-vous pu voir qu'ils ont été coulants avec vous. Ça n'est pas leur habitude cependant, mais une bonne recommandation ne nuit jamais...

— Sans doute, fis-je, en cherchant à deviner où le personnage voulait en venir avec ses affirmations, que je croyais savoir parfaitement contraires à la vérité, et je vous remercie de m'avoir accordé la vôtre.

— Oh! mon Dieu! répliqua-t-il avec une mine de grotesque modestie, gn'y a pas de quoi! ma foi, non, gn'y a pas de quoi! Je suis pour la justice, moi, voyez-vous, citoyen... D'autant mieux que... et d'ailleurs... au surplus, est-ce que je pouvais dire autre chose?... est-ce que... Enfin, non, gn'y a pas de quoi. Ne parlons pas de ça, c'est pas la peine...

Mon homme s'empêtrait évidemment à la recherche d'une transition sur la voie de laquelle j'eusse été bien empêché de l'aider à se mettre, perdu que j'étais moi-même à démêler l'intention fondamentale de son verbiage entortillé.

Il reprit :

— Faut pas vous y tromper, citoyen, y a par le monde des gens injustes, et qui ne se font pas une idée des positions où on peut se trouver; des gens qui laisseraient ou qui mettraient les braves citoyens dans l'embarras pour la simple chose de causer, quoi. Ainsi, par exemple, citoyen, voyons la position où vous vous trouvez, vous. Voilà que votre femme est malade, que vous avez besoin de la soigner, que vous ne pouvez pas vous rendre aux appels... ça va de soi, ça, et il y aura des gens pour ne pas comprendre cet empêchement, et pour être, comme qui dirait, jaloux de l'accident qui vous arrive, et pour vous faire causer de la peine si ça dé-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

pendait d'eux... Heureusement ça ne dépend pas d'eux; non, ça ne dépend pas d'eux...

Le capitaine, qui venait de débiter ces périodes incohérentes presque d'une haleine, s'arrêta pour respirer et sembla constater à regret qu'il n'avait pas sensiblement déplacé la question. Pour ma part, j'avais beau l'écouter, l'observer, je ne voyais nullement poindre le but qu'il essayait d'atteindre. L'énigme s'obscurcissait.

— Et d'ailleurs... au surplus... reprit-il encore.

Mais il fut interrompu par Mme Boissard, qui, à ce moment, parut sur le pas de l'escalier et me demanda si je pouvais monter un instant auprès de ma femme.

Alarmé, je me précipitai vers les degrés, sans prendre autrement que d'un geste de main congé du capitaine, qui, du reste, m'engageait lui-même à ne pas me gêner, aise qu'il était sans doute d'avoir un répit pour préparer sa péroraison.

Étant donnée la disposition d'esprit où j'avais laissé la malade, je craignais avec raison quelque subite aggravation de son état, mais je devais être agréablement surpris, car je la trouvai, au contraire, souriante et calme.

Elle me fit signe de pousser la porte derrière moi. Puis, quand je fus près de son lit :

— Ça, mon pauvre ami, me dit-elle de la voix exténuée que lui avait faite la souffrance, mais avec une sorte d'accès relatif de gaieté, pourquoi n'as-tu pas compassion de ce malheureux homme? Ne vois-tu pas, ne comprends-tu pas que tout son discours est pour arriver à te démontrer que tu lui as quelque obligation, et pour que ta reconnaissance se traduise en monnaie de cours...

Je dois avouer que ce singulier horizon n'était nullement de ceux que mon esprit avait explorés pendant que j'écoutais le farouche capitaine.

— Crois-tu? penses-tu? fis-je, en m'ébahissant à cette révélation, qui était loin de me sembler indiscutable.

— Eh! j'en suis sûre, s'écria ma femme. Trouve donc vite un moyen de lui mettre décemment quelques écus dans la main, tu seras débarrassé de son ennuyeux entretien, et tu l'auras compromis. J'imagine même que tu n'es pas tenu à de grandes précautions; il doit suffire que tu n'ailles pas au fait trop brutalement.

— Mais, voyons, objectai-je; car, vu la conduite antérieure de cet individu envers moi, je ne me déclarais pas encore convaincu de sa tolérante simplicité, et je voulais flairer au contraire quelque dangereuse et perfide amorce tendue à ma bonne foi; voyons, pourquoi m'aurait-il signalé, comme je suis certain qu'il l'a fait, aux rigueurs de ce sous-comité?

— Pour intercéder ensuite si l'on eût été sévère. Sachant qu'on t'a ménagé, il se targue de protection. Ne l'as-tu pas entendu te vanter sa recommandation particulière? N'as-tu pas remarqué comme il mettait en relief les dangers courus par les camarades, et que tu lui dois de n'avoir pas affrontés, et ceci et cela... que sais-je? Au résumé, il ne fait point doute pour lui que tu n'es pas de cœur avec le pouvoir d'aujourd'hui, et il veut te vendre sa part d'indulgence. Achète-la vite. Crois-moi, prends un peu d'argent; redescends, et sonde hardiment le terrain, tu verras si je me trompe.

Bien que faisant mes réserves sur l'opinion de ma femme, c'est-à-dire tenant encore en pleine méfiance les pacifiques dehors de l'intrus, je pris de l'argent, je redescendis, et appelant à mon aide toutes les pauvres facultés diplomatiques dont j'étais capable ou qui me parurent nécessaires en cette occurrence, j'abordai la délicate question sans laisser mon interlocuteur se mettre en frais de difficile éloquence, et je dois reconnaître qu'il sembla me savoir un gré infini de la peine que je lui épargnais. J'allai d'ailleurs fort carrément au but, car telle fut à peu près la marche sommaire du dialogue qui s'engagea, et où le capitaine ne plaçait guère comme répliques que de simples monosyllabes.

— Ma pauvre femme se sent plus mal.

— Ah! tant pis !

— Que voulez-vous? Ces idées de bataille entre gens du même pays lui causent tant d'émotion...

— Brave dame !

— Ah! nous traversons là une vilaine époque !... les temps sont durs.

— Oh! oui.

— Après le siége des Prussiens le siége des Versaillais qui, par-dessus le marché, arrête tout travail.

— Certes !

— La solde donnée aux braves citoyens les soutient, mais ne les enrichit pas.

— Oh non!

— Pour peu qu'on ait femme et enfants la charge est lourde.

— Très-lourde!

— Et quand cela finira-t-il?

— Oui, quand?

— Et comment?

— En attendant il faut manger...

— Eh mais!...

Et si les quelques économies qu'on a pu faire autrefois sont parties?

— Oui.

— Comment faire?

— Ah!

— Heureusement, dans ces malheurs on trouve encore des amis, pas beaucoup, mais il y en a, qui ne refusent pas de vous être serviables. Ainsi moi, par exemple, ceci entre nous, à un certain moment, vers la fin du siége, je me suis vu tout à fait à bout. Eh bien! j'ai conté l'affaire à un de mes camarades d'atelier. Il lui restait quatre cents francs, il m'a forcé d'en prendre la moitié.

— Vraiment?

— Oui. Comme vous pensez bien, la somme est fort ébréchée aujourd'hui, mais autant qu'elle puisse l'être, il ne s'ensuit pas que si un ami, un brave homme dans l'embarras venait me faire part de sa gêne, je ne lui dirais pas à mon tour : partageons; s'il reste quarante francs, prenez-en vingt. Il faut s'entr'aider, que diable !

— Eh oui! fit le capitaine avec un élan d'intime satisfaction.

Or, après avoir vu le vif intérêt qu'il avait semblé prendre à mes discours et qui donnait raison, selon moi, aux prévisions de ma femme, je m'attendais à ce qu'il saisît résolûment la balle au bond et réclamât aussitôt pour lui le bénéfice de mes libérales dispositions. Pendant un court instant, même, gardant le silence, il me parut chercher la formule d'acceptation... mais point — et ma femme, là-haut, dut certainement s'avouer qu'elle avait porté sur lui un jugement hasardeux — point, dis-je; le voilà qui tout à coup, reprenant le dé de la conversation, se lance encore dans une voie

dont l'issue est de nouveau entourée pour moi des plus épais nuages.

Cette fois il a choisi pour thème, au moins apparent, la maladie de « mon épouse » et les ennuis que je dois éprouver en la voyant dans cette position.

— Mais, dit-il après une traînante et diffuse entrée en matière, il faut espérer que bientôt la « brave dame » ira mieux, et alors vous serez plus tranquille. Toutefois sans être médecin, j'ai l'assurance que ce qui la remettrait entièrement ce serait de changer un peu d'air. Un pays où l'on se bat, où l'on entend tirer le canon ou le fusil du matin au soir, et du soir au matin, n'est guère propre à rétablir les santés délicates. Aussi est-il probable que dès qu'elle pourra supporter la voiture vous songerez à lui faire quitter Paris, quand ce ne serait que pour aller dans les environs... du côté de Nogent, de Joinville, de la Varenne, par exemple.

— Certainement, répliquai-je dans l'espoir que cette affirmation aiderait ses idées à se formuler plus nettement.

— Et ce sera bien vu de votre part, fit-il avec une très-évidente sincérité.

— Mais, repris-je pour sonder le terrain où il paraissait satisfait de m'avoir attiré, ma femme ne pourrait ni ne voudrait partir seule, et...

Il se hâta de m'interrompre, comme s'il ne lui eût pas semblé convenable de me laisser développer ce point :

— Mon Dieu ! je comprends ça, et ce n'est pas autrement que je l'entendrais à votre place.

Le marché. Dessin de Darjou.

— Mais? voulus-je objecter.

— Quoi? qu'allez-vous dire? Qu'il ne vous serait pas permis de sortir de Paris avec elle? Çà, voyons, raisonnons. Il faut faire une différence entre un bon et un mauvais citoyen. Un mauvais sortirait pour ne pas revenir, tandis que vous, vous iriez mettre votre femme en lieu tranquille... et vous reviendriez : voilà la différence.

A la façon dont cette dernière phrase était sortie de ses lèvres, semblable au soupir de soulagement qui dit la fin d'un long et laborieux effort, je dus supposer qu'elle résumait la pensée principale de l'homme. Je le regardai fixement pour tâcher de trouver, dans le regard, le commentaire de la parole.

— Oui, répéta-t-il en pesant sur les syllabes et en ouvrant bien ses yeux, où il vit que je cherchais à lire, voilà la différence.

Je fis : « Eh ! sans doute ! » d'un air qui donnait à cette banale locution la signification de « c'est bien ! » n'en dites pas davantage, j'ai compris...

J'avais enfin compris en effet ; et pourquoi entrerais-je plus longtemps dans le détail de cet entretien qui dès lors ne se traîna plus dans les tortuosités de la finasserie. Edifié sur mes *liberales dispositions*, et une sorte de réserve étant faite pour sauver les apparences de trahison ou de connivence antipatriotique, l'homme qui pouvait avouer une gêne dont je m'étais pour ainsi dire targué, ne venait rien moins que me proposer, donnant donnant, un moyen d'évasion.

Après quelques paroles échangées encore qui ache-

vèrent d'établir le sans-façon du délicat marché, pendant que passait de ma main dans la sienne une pièce d'or, qu'il devait me rendre dès le retour des temps meilleurs, de sa main passait dans ma main *un petit carré de carton vert* qui devait m'épargner tout désagrément lorsqu'il me plairait de franchir les portes de la ville, soit pour conduire ma femme à la campagne, soit pour revenir à mon poste de bon citoyen.

Puis le capitaine se leva, et comme je le reconduisais :

— A propos, dit-il avec un air de confidence, quand vous voudrez faire usage de... la chose... soyez en tenue, ça vaut mieux.

— Bien! fis-je, en croyant me rappeler qu'à propos d'un petit carton de même couleur, une recommandation m'avait été faite à peu près dans les mêmes termes.

— Quant au nom qui est marqué dessus, reprit le capitaine, il vous sera facile de le retenir et de le répéter si on vous le demande.

— Très-bien! fis-je encore en me retrouvant en plein souvenir de mon vieux voisin.

— Enfin, quant à l'âge, c'est le vôtre qui est indiqué, mais on n'y regarde guère.

— A merveille!

Et le capitaine, j'allais dire le vieux voisin, s'en alla.

La porte refermée derrière lui, je comparai le second petit carton vert au premier petit carton vert, et n'y trouvai d'autre différence que dans le nom et l'âge : même teinte de papier, même formule imprimée, même cachet, mêmes signatures; deux feuilles du même arbre.

Je courus les montrer à ma femme.

— Eh bien! me demanda-t-elle en riant, qu'en dis-tu?

— Je dis que son petit commerce me semble assez lucratif, bien que le tarif déjà débattu par le vieux ait été encore abaissé pour moi. A vrai dire, il ne saurait être seul à exercer ce négoce.

— Toujours est-il, reprit la malade, que son idée ne quittait pas pour si peu, toujours est-il que te voilà nanti maintenant de deux laisser-passer au lieu d'un.

— Eh! tu sais le proverbe, abondance de biens...

— Ne nuit pas, acheva-t-elle, mais les biens sont faits pour qu'on en use.

— Sois tranquille, on en usera.

C'était un engagement pris, que ma femme ne devait pas tenir pour lettre morte.

XII. — EN PAYS NEUTRE.

L'amélioration qui s'était manifestée dans l'état de la malade, le jour de cette singulière visite, continua d'autant mieux que le moral était moins affecté Mais elle ne cessait de me presser au sujet de ce départ, que j'aurais voulu n'effectuer qu'en famille, et pour cela je devais attendre que le docteur eût constaté la convalescence et permis le voyage à sa cliente.

Dans le but de la faire patienter cependant et de la tranquilliser davantage, en me démontrant à moi-même par l'expérience l'efficacité des *petits cartons verts*, je sortis un matin avec l'intention d'aller chercher dans quelque village, sur le chemin de fer de la Varenne, un appartement, une maison où nous pussions nous abriter pendant la durée de ce régime, à qui nul ne pouvait prédire longue vie.

A l'embarcadère, où les cerbères enroués de la fédération faisaient bonne garde, je n'eus vraiment qu'à montrer ma carte verte pour que le chemin me fût rendu libre; je passai tête haute, en récoltant même suffisamment de saluts militaires.

Ma femme m'avait prié de ne pas revenir; mais je ne m'étais engagé à agir ainsi qu'autant que la sortie m'aurait paru, non pas même soulever une difficulté, mais motiver seulement un examen trop minutieux du titre exhibé. Or, comme il sembla m'être prouvé que ce titre jouissait des plus souveraines et imposantes vertus, je ne crus pas devoir me priver du plaisir d'annoncer moi-même à ma femme que j'avais découvert un gîte à peu près convenable à Fontenay-sous-Bois, c'est-à-dire à deux pas au delà des frontières de la Commune, et cependant complétement hors de son tyrannique empire.

Je revins donc, et — le moral influant encore sur le physique avec l'aide de la douce température d'avril — quelques jours plus tard, nous pûmes songer à émigrer définitivement.

Sur ces entrefaites, le rappel avait été battu. J'allai au lieu de réunion, nanti d'une attestation du docteur, présenter moi-même mes excuses au chef de bataillon, qui faisait quelques difficultés pour les agréer, bien que j'affirmasse que c'était certainement la dernière fois que je sollicitais une exemption de service.

Or *mon* capitaine était là. Il parut tout étonné, tout contrarié de me voir — étonné, contrarié, du moins à mes yeux — mais comme je me crus permis d'évoquer son témoignage :

— Tiens! oui! fit-il d'un air assez embarrassé; oui, je me souviens; l'autre jour je passais devant chez le citoyen; je suis entré, et... en effet, la citoyenne est malade, bien malade; j'avais oublié...

— Mais elle va mieux, repris-je, et au prochain rappel, il n'y aura plus, je crois, nul empêchement à ce que je la quitte.

Le commandant (qui d'ailleurs appuya principalement son indulgence sur cela qu'il croyait savoir que le bataillon n'était commandé que pour un service intérieur) me dit que je pouvais me retirer.

Le capitaine tourna le dos et s'en alla à l'autre bout de la place; mais le grand Gavroche, près de qui je passai pour m'en retourner :

— C'est que, voyez-vous, fit-il, tout à l'heure, il tempêtait déjà en ne vous voyant pas arriver; il fallait l'entendre... Probable qu'il a une dent contre vous.

— Oui, probable, répétai-je, en acceptant la locution avec l'idée, et en souriant à part moi de la déconvenue de mon capitaine, qui, pour éloigner tout soupçon de connivence, et convaincu que j'avais dû profiter en toute hâte de son moyen d'évasion, n'avait rien trouvé de mieux que de dauber sur le prétendu absent.

Toujours est-il que, le lendemain, nous procédâmes au départ général, que j'avais toutefois résolu d'effectuer avec quelque précaution.

Il fut convenu que je sortirais seul de la ville, comme la première fois, pour attendre à destination la voiture qui amènerait ma femme, les enfants et Mme Boissard, qui avait bien voulu prêter son affectueuse compagnie à la convalescente pendant le voyage.

Tout alla au mieux. Il me suffit encore une fois de laisser voir en quelque sorte la couleur du carton pour lever tous les obstacles. Arrivé à Fontenay, je ne tardai pas à découvrir sur la route le bienheureux fiacre, où, quand elle m'aperçut, ma femme fut prise d'un véritable accès de joie délirante à l'idée que nous étions enfin tous réunis sains et saufs en territoire paisible.

Nous eussions bien voulu garder avec nous notre bonne voisine, que les agissements communaux rendaient si malheureuse ; mais, outre que la brave dame avait atteint l'âge où un changement d'habitudes est souvent le plus pénible, pour ne pas dire le plus funeste des désagréments, elle n'était pas seule au monde. Hélas ! de ses trois angoras, aucun n'avait échappé aux traqueurs du siége ; mais Toutoune, la carline adorée, s'était tirée à son honneur de cette passe périlleuse, et *Cocotte* la perruche, non moins chérie, dominait encore de son perçant caquet l'immense gazouillis d'une légion de serins, la plupart en pleine période matrimoniale ou maternelle.

La voiture la remmena donc. . . . . .

. . . . . .

Possession prise de notre pied-à-terre campagnard, nous n'eûmes qu'à tuer en patience, comme on dit, le temps qui devait s'écouler entre le jour de notre mise en sûreté personnelle, et celui où il nous serait possible de réintégrer paisiblement le domicile coutumier.

Nous étions saufs ; nous n'avions plus à concevoir les inquiétudes alors inhérentes au séjour de Paris ; mais s'ensuit-il que les heures coulassent pour nous complétement calmes et insoucieuses ? Oh ! non, sans doute !

La lutte continuait, ardente, acharnée, terrible, dont le vent nous apportait les fatigants échos, et ce n'était pas sans éprouver une profonde douleur morale que nous entendions la canonnade nous rappeler sans cesse que là-bas le sang coulait à flots et que d'utiles existences étaient éteintes par milliers.

Puis à quoi le sol sur lequel nous étions venus chercher un abri devait-il sa sécurité ? A l'occupation étrangère, à l'odieuse présence des hordes germaniques, qui semblaient savourer la plus vive des joies intimes en écoutant gronder au loin les sinistres voix qui, pour eux, signifiaient ruine, affaiblissement, agonie d'un ennemi vaincu, dont l'inévitable réveil les inquiétait d'autant moins que ces horribles déchirements en reculaient l'échéance.

Enfin notre situation prit une sorte de caractère régulier ; nos jours se passaient à attendre les événements et à en déduire les éventualités du lendemain.

Au reste, ce village frontière, neutralisé par le séjour de l'armée allemande, devait une physionomie toute particulière à l'innombrable colonie de réfugiés parisiens qui en avait au moins doublé la population ; et toute particulière aussi était l'existence qu'on y menait.

Rien de mêlé en tant que condition et en tant que mode d'installation et moyens de vivre, comme l'ensemble des jeunes hommes que les exigences communales avaient amenés là. Toutes les classes, toutes les professions, toutes les mises se coudoyaient et s'unissaient dans une même impatience de voir s'achever l'exil, qui n'était qu'ennuyeux pour quelques-uns, mais qui, pour beaucoup, jetés là sans ressources et sans chance de travail, constituait une véritable et cruelle épreuve.

Toutes les chambres étaient prises dans les quelques hôtels ou maisons meublées du pays ; mais pour un qui pouvait se donner le *luxe* d'un logis normal, combien qui s'estimaient heureux de trouver le soir à s'étendre sur la paille d'une grange, ou à l'abri tout nu de quelque masure.

La plus grande animation régnait matin et soir dans les salles, devant les portes des restaurants en titre et des moindres cabarets où les mets fumaient, où les flacons brillaient pour les heureux de cette malheureuse époque ; mais combien voyait-on de pauvres *blousards*, qui, piteusement, s'en allaient grignotant à l'écart le morceau de pain sec, dont l'achat avait trop souvent encore ébréché plus qu'il n'aurait fallu la maigre réserve, qui touchait à sa fin, alors que rien ne se finissait là-bas.

La saison était douce : il faisait déjà bon sur les pelouses fleuries, dans les allées du bois qui verdissait, par un riant soleil printanier ; et il semblait que tout ce surcroît de population dépaysée, oisive, dût, à de certaines heures, aller tranquillement dépenser là ses incessants loisirs.

Eh bien, non ! quelques rares promeneurs seulement sur les routes sablées ou le long des sentiers herbeux ; mais foule toujours grande, animée, bruyante, autour de la station, sur la place de l'arrivée, sous les arbres de la petite promenade qui est à l'entrée du village.

C'était là que se lisaient en commun les journaux de Paris ou de Versailles ; là que s'échangeaient les suppositions sur la durée de la crise ; là que se disaient et commentaient les nouvelles : là que tel répétait pour la centième fois le récit de son évasion et tel autre des vexations endurées... Mais le sifflement strident de la locomotive se faisait entendre :

— Le train ! le train de Paris ! Voilà le train !

Et tout ce monde de se précipiter avide, curieux, vers les abords du débarcadère, à l'escalier de sortie, le long du parapet de la voie qui passe en contre-bas, sur le pont qui la domine...

Ceux-ci savaient qu'un visiteur, le plus souvent une visiteuse, devait arriver ; ceux-là espéraient qu'on viendrait ; les autres, qui n'attendaient personne, aimaient cependant à arrêter leurs regards sur les visages que montraient aux portières ces gens qui venaient de là où, eux, auraient tant voulu retourner. Puis aussi le hasard pouvait amener une rencontre.

On se presse, on se coudoie...

Un ronflement dans la tranchée, d'où jaillissent quelque flocons de vapeur ; une grinçante trépidation : le train est là... un coup de cloche et de sifflet, il repart... — mais il a laissé des mères, des femmes, des sœurs, des enfants, des pères, des amis... On s'étreint, on s'embrasse à l'issue du couloir... On entend... Eh bien ! — Ah ! si tu savais ?... — Figure-toi que... — Ils t'ont demandé. — Ah bah ! — Que dit-on ?...

Mais bras dessus, bras dessous, résidants et arrivants s'éparpillent, se dirigent qui vers le village, qui vers le café de la place, qui vers les bois...

On voit remettre des paquets de hardes, donner de l'argent, lire des lettres. Là une vieille brave femme s'appuie tendrement au bras d'un fils : là une petite fille venue avec maman à la campagne, fait galoper petit père qui ne demande pas mieux... plus loin un isolé de l'exil accoste un arrivant solitaire et s'informe... Et de nouveaux journaux se montrent, et quelque bruit se répand... Et c'est ainsi à chaque heure pour l'arrivée. Puis au départ ce sont les adieux, les recommandations, les embrassades encore... Toute la vie est concentrée là. On ne quitte pas la station, car c'est là que tout se dit, tout s'apprend, c'est là que d'un instant à l'autre peut être donné le signal tant désiré du retour...

Et au milieu de ce fiévreux mouvement, à travers cette tumultueuse émotion vont, viennent, passent, se tiennent les blonds, massifs et lourds Bavarois, avec

leurs jaquettes rapées de la pâle couleur de leurs yeux, avec leurs solennelles pipes de porcelaine, avec leurs bottes trop larges, avec leur triste casquette plate, ou leur lugubre casque de cuir. — Tout le pays en est bleu... Et leurs officiers à lunettes se pavanent çà et là pleins de morgue, et ils affectent de sourire quand les mêmes échos répètent en même temps les valses triomphantes de leur musique et les lointains éclats de nos canonnades fratricides.

Un jour — il faut que je note ce souvenir — toute la colonie fut soudain mise en émoi par un incident qui faillit un instant tourner au tragique, mais qui heureusement — les Prussiens aidant, chose étrange — resta dans la donnée purement comique.

Un jour, comme la réunion ordinaire se tenait sous les arbres de la place, voilà que des yeux plus subtils que les autres croient reconnaître, au tournant lointain de la route qui vers Paris longe la voie ferrée, quelque chose comme un détachement de fédérés s'avançant en bon ordre.

Tous les regards se braquent aussitôt dans cette direction, et plus on examine, et mieux s'affirme l'insolite réalité.

— Que signifie? Les fédérés ici? Que veulent-ils?... Ça, ne serions-nous plus en territoire neutre? Est-ce qu'il y aurait entente avec les Prussiens?

Étonnement, trouble, inquiétude même.

— Mais, voyez donc, remarquez donc : on dirait qu'ils sont sans armes!

— Eh oui! c'est vrai! pas d'armes!...

Et l'étonnement redouble... on se porte au-devant de la petite colonne désarmée. On questionne les gens qui viennent en même temps qu'elle, et qui l'ont vu franchir la ligne d'observation prussienne.

On apprend que ce détachement (une vingtaine d'hommes environ, commandés par un lieutenant), s'est bel et bien présenté en armes, se dirigeant vers Fontenay, mais qu'à leur approche le chef du poste allemand a fait mettre ses soldats en ligne, et nettement intimé aux survenants l'ordre de ne pas pousser plus loin leur expédition, s'ils ne voulaient qu'on usât envers eux des droits reconnus par la convention d'armistice.

L'officier fédéré, tout en protestant pour lui et les siens des intentions les plus pacifiques, déclare à l'officier allemand qu'il se rend avec ses hommes pour affaire urgente et importante auprès de la municipalité fontenaisienne en exécution d'un ordre de la Commune de Paris.

— Commune de Paris ou non, répliqua le Tudesque; la convention dit qu'aucune troupe armée ne pourra pénétrer sur le territoire que nous occupons, et vous ne passerez pas... au moins en armes.

— Mais sans armes?

— Oh! sans armes, tant que vous voudrez : la convention le permet.

— Eh bien! soit, nous allons les déposer.

— A votre aise!

Le lieutenant fait avancer ses hommes de quelques pas pour mettre les fusils en faisceaux devant une maisonnette qui sert de corps de garde aux Bavarois.

— Et maintenant, allons!

— Pardon, lieutenant, remarque le Prussien, votre sabre?...

— Ah! c'est juste!

L'homme au képi galonné décroche son ceinturon pour l'accrocher avec l'arme qu'il supporte à l'un des faisceaux; et rien ne s'opposant plus à ce que la petite légion continue sa route, lieutenant et soldats vont où la Commune les envoie.

Ce qu'ils allaient faire là-bas, nous l'avons su, je crois, plus tard, et cela importe peu à l'historiette. (Ils étaient envoyés, autant qu'il m'en souvient, pour tâcher de faire lever une sorte d'interdiction mise sur l'expédition des denrées à Paris, d'où par ordre de la Commune rien de ce qui est aliment ne pouvait plus sortir — mesure dont les villages suburbains avaient à souffrir, et à laquelle ils répondaient par une prohibition analogue.) Toujours est-il qu'en voyant au milieu d'eux cette poignée de suppots d'un régime exécré, la foule des proscrits semble se demander s'ils ne tireront pas quelque satisfaction des ennuis qui leur sont imposés.

On se concerte du regard, on s'interroge, on s'excite, on s'exalte.

— Prenons-les! assommons-les! proposent quelques rudes gars en blouse, qui trouvent aussi rare qu'amer le pain de l'exil, et qui déjà retroussent leurs manches.

— Non; mais cernons-les, faisons-les prisonniers et menons-les tout tranquillement à Versailles, proposent des gens de mœurs plus douces. Ce sera autant de moins dans les rangs communards.

— Triste corvée que nous ferions là, remarquent certains autres, nous n'avons pas fui les argousins pour le devenir nous-mêmes...

Bref, on n'est pas bien d'accord sur le parti à prendre, mais toujours est-il que cette espèce de conciliabule se tient à haute voix, sur la route, en présence de la troupe désarmée qui en fait le sujet, et qui paraît singulièrement ralentir le pas; et toujours est-il qu'à un moment donné, par un de ces mouvements pour ainsi dire instinctifs des masses, on se groupe, on se serre, on barre le passage :

— Halte-là! les hommes rouges! fait un grand et beau gaillard qui appartient évidemment aux clans des modérés, mais qui s'exprime avec la plus imposante énergie.

— Voyons, voyons, citoyen... veut balbutier le lieutenant, avec une certaine bonhomie.

— Allons, assez de *citoyenneté*. Halte-là, vous dit-on, vous n'êtes pas ici chez vous. Tournez les talons, c'est prudent; vous devez le comprendre.

— Mais... notre commission!... Figurez-vous bien qu'il n'y a rien de mauvais dans ce que nous allons faire, c'est seulement...

— Tournez les talons!

— Et qu'on ne vous le répète pas, ajoutent plusieurs ouvriers à qui les poings semblaient fortement démanger.

Le lieutenant regarde ses hommes, qui ne sont pas plus rassurés que lui.

— Pardienne! allons-nous-en! dit l'un.

— Faut bien! dit l'autre.

— Du moment que ça ne se peut pas, ajoute un troisième, pourquoi s'*ostiner*...

Bref, le détachement fait volte-face, et bat docilement en retraite, escorté par la plupart des exilés, les uns n'ayant pas tout à fait renoncé à une explication moins courtoise, les autres accompagnant les premiers pour tâcher d'empêcher cette collision.

Et l'on arrive ainsi jusqu'à la maisonnette corps de garde, devant laquelle plus de faisceaux formés.

— Eh bien! mais, et nos armes? les fusils? mon sabre?... demande l'officier à son collègue germanique,

qui avec le phlegme doublement accusé de sa nature et d'une difficile articulation :

— Les armes ! fit-il, elles étaient sur notre territoire : aux termes de la convention, elles nous appartiennent.

— Ah !... voyons, c'est pour plaisanter.

— La convention n'est pas une plaisanterie, repart majestueusement l'impassible Bavarois, qui tourne à son tour les talons.

Et les autres de rester bouche béante.

Et vous voyez, vous entendez la risée, la huée...

Ce fut pour la colonie un jour de gaieté folle, qui reprit de plus belle quand un journal — de Paris — arriva qui donnait de la chose une narration sommaire en accentuant ses comiques détails.

Au reste, à part la tristesse normale que tous éprouvaient de la désastreuse situation du pays, ce n'était guère que sous un jour plaisant ou ridicule que, même dans ses plus lugubres excès, nous pouvait apparaître le système qui régnait sur la grande cité ; car on eut dit vraiment qu'une occulte influence prit soin de marquer tous les actes de ce pouvoir sans aveu, du coin niais ou grotesque qui devait les vouer d'eux-mêmes à la déconsidération, plus forte que la haine, au mépris, plus fort que la crainte.

Peu de jours se passaient sans que — au moins pour nous qui n'avions pas à redouter les conséquences immédiates d'une odieuse démence — l'occasion ne se présentât de constater quelque nouveau témoignage de l'espèce d'aberration qui semblait frapper les hommes de là-bas.

Les fédérés à Fontenay. Dessin de F. Lix.

Toujours les arrestations de prêtres, et sous quels étranges prétextes !

Toujours la fermeture des églises, et avec quelles idiotes formules !...

Toujours les saisies opérées dans les caisses privées, et par quels agents !

Mais il faut faire acte de protection humanitaire pour les travailleurs !...

« Le travail de nuit est supprimé. »

Qu'est-ce à dire?

Attendez, c'est le texte de loi : en voici l'application :

« Il est défendu aux boulangers de pétrir et cuire la nuit... »

Avez-vous compris, Parisiens qui aimez le pain tendre? Plus de pain tendre, au moins pour le déjeuner...

Mais les fours s'allument quand même, et des mitrons se trouvent quand même pour *geindre* après minuit. Autre arrêté qui ordonne la saisie des pains... Et la saisie s'exécute...

Et là-dessus raillerie des journaux, même du parti, qui annoncent la mise en grève des principales industries où le travail de nuit est encore usité. Parmi ces honorables corporations, on remarque celle des allumeurs de réverbères qui, arguant du principe de revendication égalitaire, demandent à ne travailler que de jour.

Et l'on rit... quand on en a le courage.

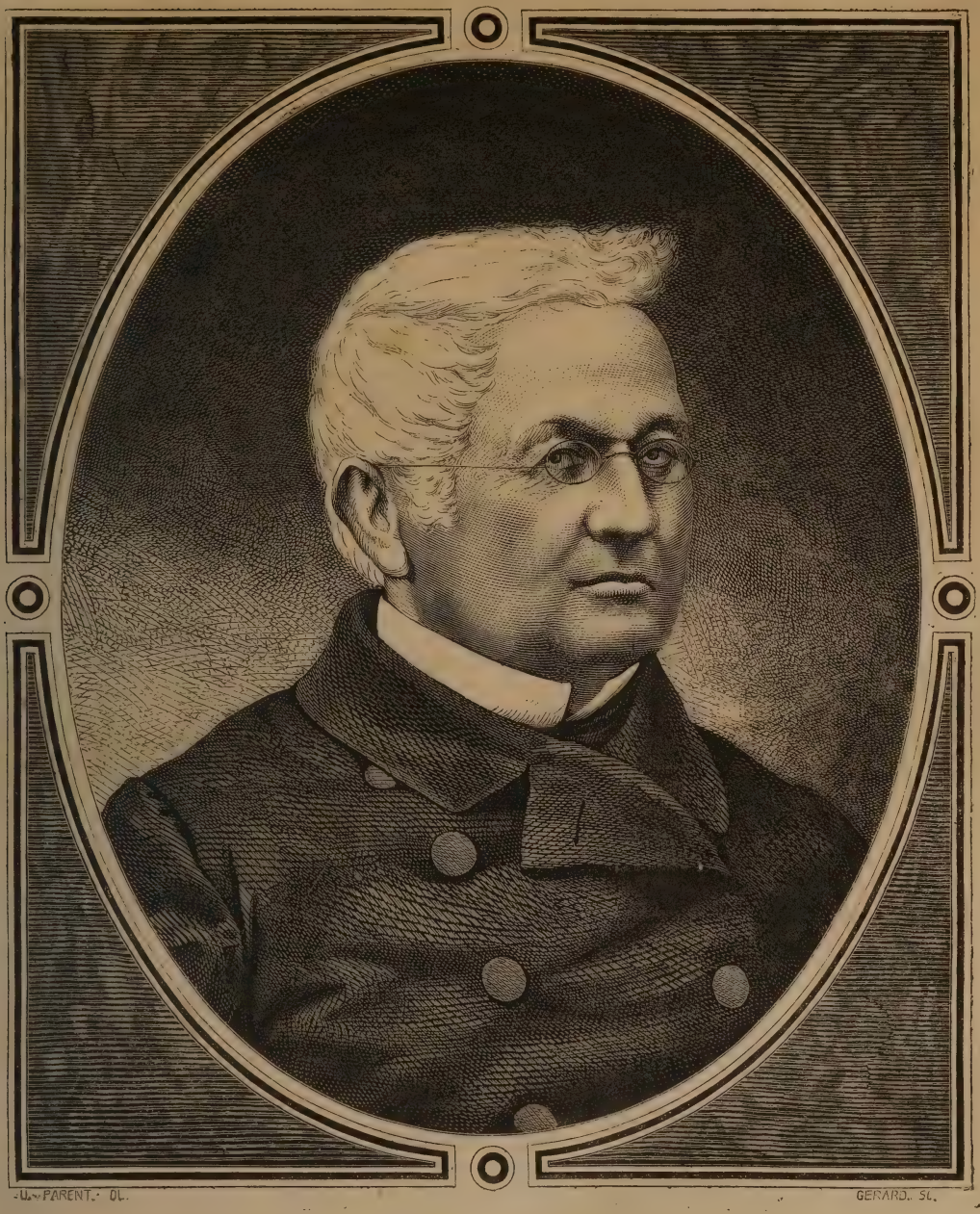
GEORGES BERNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

M. THIERS.



M. Thiers. Dessin de U. Parent.

Nos lecteurs comprennent que nous n'avons point l'intention de raconter en détail la vie politique de M. Thiers; pour le faire, il nous faudrait reprendre tous les événements du demi-siècle qui vient de s'écouler, les luttes des partis, des idées et des hommes, et faire entrer le *Musée* dans une voie où il n'a jamais voulu s'engager.

C'est donc à un portrait purement biographique que se bornera notre crayon, et, quel que soit le soin que nous mettrons à serrer les lignes de notre modèle,

nous n'osons espérer arriver à une ressemblance parfaite, tant le modèle est une nature riche, ondoyante et diverse.

Louis-Adolphe Thiers est né à Marseille le 16 avril 1797. Sa famille était d'une condition très-modeste; un seul trait la relevait : par son côté maternel, le berceau de M. Thiers se rattache à celui des deux poëtes Chénier. Marie-Joseph Chénier, l'auteur de *Charles IX* et de *Tibère*, aurait pu le connaître.

L'enfance d'Adolphe fut difficile et laborieuse; son père n'avait point de fortune, mais de très-bonne heure l'enfant révéla de merveilleuses aptitudes et s'adonna à l'étude avec une ardeur passionnée; même dans son petit monde il exerçait déjà cette action que donnent la supériorité et l'autorité de l'esprit.

Il entra au collége de Marseille en qualité de boursier; sans ce bienfait de l'Etat, la France n'aurait pas eu M. Thiers, et, à ce moment où la question de l'éducation est à l'ordre du jour, ce ne serait pas un travail sans utilité et sans intérêt que de dresser le tableau des hommes éminents, dans les diverses branches des sciences humaines, qui sont sortis de l'humble classe des boursiers.

Les études du jeune Adolphe furent brillantes; chaque année se terminait pour lui par une moisson de couronnes; les matières qui l'occupaient alors d'une façon plus spéciale étaient l'histoire et les mathématiques, et probablement il serait entré à l'École polytechnique si l'empire ne fût tombé au moment où il aurait pu embrasser cette carrière.

Il fallait cependant se hâter d'en prendre une : l'humble position de sa fortune autant que ses propres désirs lui en imposaient le devoir. Le commerce ne lui plut pas. Il se rendit à Aix pour suivre les cours de la Faculté de droit. Parmi ses nouveaux camarades, il retrouva bien vite la position qu'il avait conquise au collége de Marseille, et il acquit une réputation justement méritée par son amour pour l'étude et par l'éclat de sa parole. Ceci se passait de 1815 à 1818. Dans les lieux publics qu'il fréquentait, on se pressait pour l'entendre. Il avait adopté les opinions que l'on appelait *libérales*, et les royalistes, après l'avoir écouté, s'en allaient disant :

« Quel dommage qu'il pense si mal! »

Nous trouvons en général que l'on pense toujours mal lorsque l'on n'a pas les mêmes idées et les mêmes principes que nous.

Plein de confiance en lui-même et sentant sa force, sans que personne trouvât la prétention exorbitante, il arrivait souvent au pauvre étudiant de dire, emporté par l'ardeur de la discussion :

« Quand nous serons ministre... »

Jamais homme n'eut en sa fortune de plus fermes espérances; c'est là, peut-être, une des causes de ses rapides succès. A l'école d'Aix, M. Thiers fit connaissance avec M. Mignet, l'historien futur de *Charles-Quint à Saint-Yust* et de *Marie Stuart;* ces brillants esprits contractèrent une amitié qu'aucun événement n'a jamais ni affaiblie, ni altérée et qui les honore tous les deux.

En 1818, M. Thiers fut reçu avocat. Il plaida, et, quoique l'on ait dit le contraire, il plaida avec succès; il serait bien difficile, lorsque l'on a entendu M. Thiers, d'admettre qu'il n'en ait pas été ainsi. Seulement il ne possédait point cette emphase vide et sonore, trop souvent la joie et la recherche du barreau de province, et de la Provence surtout. Il est certain aussi que le jeune avocat devait porter une ardeur languissante quand il plaidait pour le mur mitoyen ou pour l'eau de la rigole. Il ne consacrait du reste qu'une partie de son temps à son cabinet, continuant à se pourvoir et à se munir de cette masse énorme de connaissances qui font de lui un des hommes les plus étonnants de ce siècle. Bref, et qui l'en blâmerait? M. Thiers ne se sentait que médiocrement enthousiaste des luttes du prétoire; il rêvait des combats plus larges et plus retentissants. Il ne s'en cachait point; les intelligences médiocres le trouvaient présomptueux.

En 1818, l'Académie d'Aix ayant mis au concours l'éloge de Vauvenargues, M. Thiers résolut de concourir; il eut l'imprudence de l'annoncer. L'Académie d'Aix était peuplée de royalistes, c'est-à-dire de ses ennemis politiques. Cependant, quel que fût leur mauvais vouloir, ils durent reconnaître que son manuscrit était supérieur à tous les autres; mais, pour éviter de le couronner, ils prorogèrent d'une année le concours, attendant de plus forts concurrents. En effet, ils reçurent, quelques mois après, un manuscrit de Paris, et bientôt le bruit se répandit dans la ville d'Aix que M. Thiers n'obtiendrait que l'accessit. L'aréopage avait lu le nouvel ouvrage et, tout d'une voix, il avait reconnu son incontestable supériorité. Ce jugement prononcé, on décacheta le pli qui contenait le nom du vainqueur; on y trouva celui de M. Thiers. Il eut ainsi ce qui, nous le croyons, n'a jamais eu lieu : le prix et l'accessit. Grande fut la déconvenue de l'Académie, dont on rit beaucoup.

En juillet 1821, M. Mignet quitta son ami et partit pour Paris. Trois mois après, jetant la robe d'avocat, qui lui semblait trop étroite, M. Thiers le suivit; il prenait son vol. Il arriva n'ayant pour toute fortune que quelques écus, des connaissances déjà vastes, une plume facile et deux ou trois lettres de recommandation, parmi lesquelles il s'en trouvait une pour Manuel, alors un des chefs les plus respectés de l'opposition. Manuel devina M. Thiers; il lui ouvrit la carrière politique, à laquelle il aspirait. Il y avait alors un journal qui jouissait d'une fortune inouïe et d'une popularité énorme; les actions de mille francs du *Constitutionnel* atteignaient le chiffre fabuleux de six cent mille francs; un des directeurs de cet heureux journal était le spirituel Etienne; Manuel, son ami, lui présenta son protégé. Pour connaître ce qu'il savait faire, Etienne lui demanda un article.

Tout écrivain qui a passé par là peut s'imaginer quelles furent les émotions de M. Thiers; la partie était belle, la porte excellente, il s'agissait de réussir et d'entrer. Le jeune politique, revenu dans son très-humble logis, prit sa plume la plus fine et la plus leste et écrivit l'article qui lui était demandé. Il fut trouvé excellent, et M. Thiers se vit immédiatement attaché à la rédaction quotidienne du journal. On a beaucoup parlé des rudes épreuves qu'avait eu à traverser l'homme qu'attendaient de si surprenantes destinées; on voit que, si épreuves il y eut, du moins elles furent courtes. *Le Constitutionnel*, qui de prime-abord sentit tout le prix de la collaboration de son nouveau rédacteur, eut toujours la main large pour lui.

Nous avons connu et nous connaissons encore des journalistes d'un talent incontestable, Carrel, Marrast, J. Janin, Alphonse Karr, Louis Blanc, et bien d'autres encore, qui ont eu à traverser des jours plus longs et plus mauvais.

Un événement vint encore accroître le bien-être de M. Thiers. M. Cotta, le célèbre éditeur de la *Gazette d'Augsbourg*, désirait posséder une action du *Constitutionnel;* en sa qualité d'étranger, il ne pouvait l'acquérir sous son nom; il pria M. Thiers de vouloir bien faire cette acquisition pour lui, et le jeune journaliste devint ainsi propriétaire, nominal seulement, il est vrai, d'une action du puissant journal. M. Cotta exigea que son représentant gardât la moitié des revenus de l'action, qui s'élevaient annuellement à trente mille francs. Mais ce qui, dans cette affaire, fut d'un prix inestimable pour M. Thiers, c'est qu'elle lui permit d'entrer dans la direction du *Constitutionnel* et de jouer un véritable rôle politique. Pour le remplir, il travaillait d'une ardeur obstinée; tous les jours levé à cinq heures du matin, il s'adonnait à des études aussi variées que fortes, qui toutes se classaient merveilleusement dans sa solide mémoire.

Doué, d'ailleurs, d'une rare puissance d'intuition et d'assimilation, il faisait facilement siennes toutes les choses qu'il touchait.

Voici, pour preuve, une anecdote que nous a contée M. Laffitte :

Un jour M. Thiers, qui s'occupait de questions financières, vint le trouver et lui demanda de vouloir bien lui expliquer le jeu de l'amortissement dans les finances de l'Etat.

Après lui avoir donné les explications qu'il sollicitait, M. Laffitte ajouta :

« Du reste, mon cher monsieur Thiers, puisque vous étudiez le mécanisme des finances, demain je donne à dîner à quelques grands banquiers, soyez des nôtres avec Mignet, et vous entendrez certainement traiter les questions qui semblent vous intéresser. »

M. Thiers accepta, et se trouvait le lendemain avec M. Mignet dans les salons de son hôte. On se mit à table; les convives étaient nombreux, tous choisis parmi les sommités de la finance; il y avait même de grands banquiers étrangers. Entre le premier et le second service, je ne sais quelle théorie ayant été avancée par un convive, M. Thiers éleva la voix, et il prit si bien la parole que tout le monde fit silence; le service de la table fut interrompu sur un signe de M. Laffitte; et quand l'admirable causeur s'arrêta, M. Labouchère, je crois, demanda à l'amphitryon :

— Quel est donc cet homme qui parle si magistralement de finances?

— Cet homme-là, cher monsieur, est bien plus prodigieux que vous ne le pensez; hier, il ne savait pas ce que c'était que l'amortissement, et vous avez entendu comme il en a raisonné.

Non-seulement M. Thiers avait ses libres entrées chez Laffitte, mais encore il était le bienvenu dans les salons du baron Louis et de Talleyrand.

Quelques années plus tard, on parlait un jour, devant ce roi sceptique de la diplomatie, du journaliste marseillais :

— C'est un parvenu, disait-on.

— C'est mieux que cela, répondit le prince, c'est un homme arrivé!

Au fur et à mesure que Charles X accentuait ses résistances, M. Thiers prononçait ses attaques, et trouvant la politique suivie par *le Constitutionnel* trop molle et trop peureuse, il cherchait une feuille plus libre et plus osée, lorsque Armand Carrel vint lui proposer de fonder avec lui un nouveau journal; M. Thiers se hâta d'accepter, et le 1er juillet 1830 parut le prospectus du *National*, fondé par MM. Thiers, Mignet et Armand Carrel. Ce qui rendait surtout précieux pour la feuille nouvelle le nom de M. Thiers, c'était la popularité légitime qu'il avait conquise par la publication de sa grande *Histoire de la Révolution française*, commencée en 1823 et terminée en 1827. Il fallait un certain courage alors pour entreprendre un tel ouvrage. La France, à cette époque, n'osait pour ainsi dire pas regarder en arrière. Les souvenirs de la Terreur glaçaient le parti libéral, tandis que les royalistes lançaient l'anathème sur les jours et les hommes de ce temps d'un tragique si plein de grandeur et d'épouvante. L'historien voulut rendre aux événements leurs véritables origines et leur portée; et aux hommes, vainqueurs et victimes, leur caractère. Grand écrivain, dans toute l'étendue du mot, M. Thiers évidemment ne l'est pas; mais, si l'expression peut être permise, il fait la lumière. S'il ne sait pas peindre, il a des couleurs pour ainsi dire transparentes, à travers lesquelles on voit les scènes qu'il veut reproduire. Les questions les plus délicates, il les prend, les pose, les habille, les déshabille, les élucide avec un tel bonheur, qu'il vous fait résoudre par vous-même des problèmes qui, avant de l'avoir lu, vous eussent semblé hors de la portée de votre esprit. A ce titre et à ce point de vue, M. Thiers est un vulgarisateur admirable, et c'est à cette qualité qu'il faut attribuer le succès toujours croissant de son ouvrage, malgré les travaux plus profonds et plus colorés qui ont été faits postérieurement sur notre grande époque révolutionnaire.

Le ministère Polignac, si fatal à la branche aînée, était déjà créé lorsque M. Thiers entra dans la lutte avec ses deux collègues, groupant autour d'eux non-seulement ceux qui voulaient toute la Charte, mais encore les jeunes têtes plus hardies qui voulaient plus que la Charte et autre chose que la Charte. M. Thiers était avec les premiers, Armand Carrel avec les autres. Il est certain que la rédaction du *National* n'était point homogène. Quoique dans son histoire M. Thiers eût fait l'apologie de la république, à cette époque il n'était point républicain. Après avoir essayé de rompre les résistances parlementaires, et poussé par de tristes et aveugles conseillers, Charles X, s'appuyant sur l'article 14 de la Charte, se résolut à briser le pacte que Louis XVIII, son frère, avait signé. Pour vaincre les résistances qu'il semble avoir tenues pour peu redoutables, le roi comptait sur la force de son armée et sur le retentissement glorieux de la prise d'Alger; il se trompait.

A peine les ordonnances de juillet paraissaient-elles au *Moniteur* que toutes les grandes villes du royaume se soulevaient.

A Paris, M. Thiers se mit à la tête de la résistance de la presse, et comme quelques-uns des journalistes hésitaient à signer l'éclatante protestation qu'il avait rédigée, il dit à ses confrères :

— Messieurs, il faut que nos têtes soient au bas de cette pièce, c'est pourquoi je la signe.

Tous les journalistes l'imitèrent. Le monde sait comment finit la lutte si follement entreprise. Ce fut M. Thiers qui se rendit à Neuilly auprès du duc d'Orléans, qui s'y était retiré; il lui portait la couronne. Les débuts de cette mission ne furent pas heureux d'abord. La princesse Amélie repoussa la proposition du négociateur, mais la sœur du duc d'Orléans fit un

meilleur accueil à l'offre royale, et le prince déclara à M. Thiers que, pour ne pas être forcé d'émigrer, il accepterait tout, même le trône. Par cet acte, le jeune écrivain se séparait d'Armand Carrel et du parti républicain, dont il ne croyait pas l'heure venue.

Par ses talents et par les services qu'il venait de rendre au prince, M. Thiers devait naturellement jouer un grand rôle dans le règne nouveau. Il n'y manqua pas, et, par une rare fortune, l'orateur se trouva en lui supérieur encore à l'écrivain.

Il a successivement pris tous les portefeuilles, et dans tous les débats de la Chambre, soit qu'il se soit agi de finances, de commerce, de relations extérieures, il a fait preuve d'une souplesse d'esprit quelquefois excessive et d'une abondance et d'une variété de connaissances qui confond.

Un de ses adversaires politiques a tracé un portrait de lui — nous avons effacé quelques traits — qui le reproduit avec autant de grâce que de vérité, et nos lecteurs, nous en sommes sûr, nous sauront gré de mettre sous leurs yeux ce petit chef-d'œuvre de style :

« M. Thiers, dit M. de Cormenin, pris en détail, a un front large et intelligent, des yeux vifs, un sourire fin et spirituel ; mais à l'aspect, il est trapu, négligé, vulgaire. Il a dans son habil quelque chose de la commère et dans son allure quelque chose du gamin. Sa voix nasillarde déchire l'oreille. Le marbre de la tribune lui va à l'épaule et le dérobe presque à son auditoire... Il a tout contre soi, et cependant ce petit homme s'est emparé de la tribune ; il s'y établit si à l'aise, il a tant d'esprit, tant d'esprit qu'on se laisse aller, malgré qu'on en ait, au plaisir de l'entendre.

« Il baisse d'habitude la tête lorsqu'il se dirige vers l'estrade ; mais lorsqu'il y est grimpé et qu'il parle, après un peu de silence, il relève si bien la tête, il se dresse si haut sur la pointe de ses pieds, qu'il domine toute l'assemblée... Ce n'est pas, si vous voulez, de l'oraison, c'est de la causerie vive, brillante, légère, volubile, animée, semée de traits historiques, d'anecdotes et de réflexions fines ; et tout cela est dit, coupé, brisé, lié, délié, recousu avec une dextérité de langage incomparable. La pensée naît si vite dans cette tête-là, si vite, qu'on dirait qu'elle est enfantée avant d'être conçue. Les vastes poumons d'un géant ne suffiraient pas à l'expectoration de ce nain spirituel...

« Vous ne le trouverez jamais en défaut sur rien : aussi fécond, aussi vif dans l'attaque que dans la défense, dans la riposte que dans l'exposition, j'ignore si sa réplique est toujours la meilleure, mais je sais qu'elle est toujours la plus spécieuse... Il est téméraire, puis il est timide. Il veut agir, il court, il va se précipiter, et le voilà qui se cache et qui se retire dans sa force, à ce qu'il dit... On lui proposerait le commandement d'une armée, qu'il ne le refuserait pas, et, moi, je ne suis pas sûr qu'il ne gagnerait pas la bataille. Je vous jure que j'ai entendu de mes propres oreilles des généraux engoués de lui me dire qu'ils serviraient volontiers sous ses ordres...

« Thiers rencontre à chaque pas sur son chemin fleurs, rubis, perles, diamants ; il n'a qu'à se baisser, il les ramasse, il les assemble et ils prennent à l'instant même entre ses mains la forme d'une guirlande, d'une agrafe, d'une bague, d'une ceinture, d'un diadème, tant cet esprit a de richesse, de flexibilité, de fécondité et d'éclat. Il médite sans effort, il produit sans épuisement, il marche sans fatigue ; c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse... Thiers n'a pas seulement de la capacité tout ce que l'on peut avoir, il est aussi Français qu'un Français de ce pays puisse l'être. Il a un sentiment de la nationalité si profond, si généreux, si vrai, que je sens, malgré moi, le reproche de ses fautes expirer sur mes lèvres. »

M. Thiers, comme député et plus souvent encore comme ministre ou en qualité de chef du cabinet, prit une part constante et active à tous les événements du règne de Louis-Philippe, ce qui n'empêcha point ce prodigieux travailleur de publier sa grande histoire du consulat et du premier empire, et de réunir les matériaux d'une histoire de Florence qu'il serait malheureux qu'il n'achevât pas, car, en lui, l'homme politique éminent est doublé d'un grand artiste. Il aime une médaille, un tableau, un fragment antique, autant que l'exercice du pouvoir. Pendant les dernières heures de février 1848, il essaya de sauver la dynastie qu'il avait tant contribué à fonder, mais il n'en eut ni le temps ni la force. Il combattit, pendant la république, la république, le mouvement socialiste et le rétablissement de l'empire.

Lors du coup d'Etat de Décembre, il fut, ainsi que ses collègues du Corps législatif, arrêté, jeté en prison, et de là, pour quelque temps, sur la terre étrangère. Rentré de son exil, il refusa de prêter son concours au régime impérial, qu'il attaqua énergiquement dès que les électeurs l'eurent renvoyé au Palais-Bourbon, et la France se souviendra toujours de l'ardeur désespérée avec laquelle il signala l'aventure désastreuse dans laquelle se lançait Napoléon III en déclarant la guerre à la Prusse.

Après Sedan éclata le Quatre-Septembre ; M. Thiers s'effaça pendant quelques jours ; mais sollicité par le gouvernement de la Défense nationale, il essaya de réveiller l'Europe et de l'appeler à notre secours. Malgré son âge, il courut à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Florence, et, ne pouvant nous trouver aucune alliance utile, il se vit réduit à préparer les bases douloureuses de la paix, qu'il signa plus tard à Bordeaux en qualité de chef du pouvoir exécutif. Il ramena l'Assemblée nationale à Versailles, où il fut nommé par elle président de la république pour jusqu'au jour où la France se donnerait un gouvernement définitif.

Ce qu'il fit pendant les affreux troubles de la Commune, tout le monde le sait ; tout le monde sait aussi que, dans leur fureur sauvage, les chefs de l'Hôtel de ville, après l'avoir mis hors la loi, renversèrent son hôtel. Misérable vengeance !

Ce que M. de Cormenin avait prévu, ce que les généraux qu'il consultait tenaient pour possible arriva ; dans cet immense désastre, M. Thiers devint général en chef. Ce fut lui qui fit évacuer l'armée de Paris dans la soirée du 18 mars ; c'est lui qui prépara les attaques, réorganisa les troupes et indiqua le point le plus vulnérable de l'enceinte de Paris.

Aujourd'hui, après une victoire qui a tant coûté, M. Thiers, président de la république, s'occupe de reconstituer la France.

Voilà où M. Thiers en est de sa vie ; mais, quoi qu'il advienne et quels que soient les jugements que l'on porte sur lui, il est et restera une des plus curieuses et des plus grandes figures de notre histoire.

Ch. RAYMOND.

NOUVELLES.

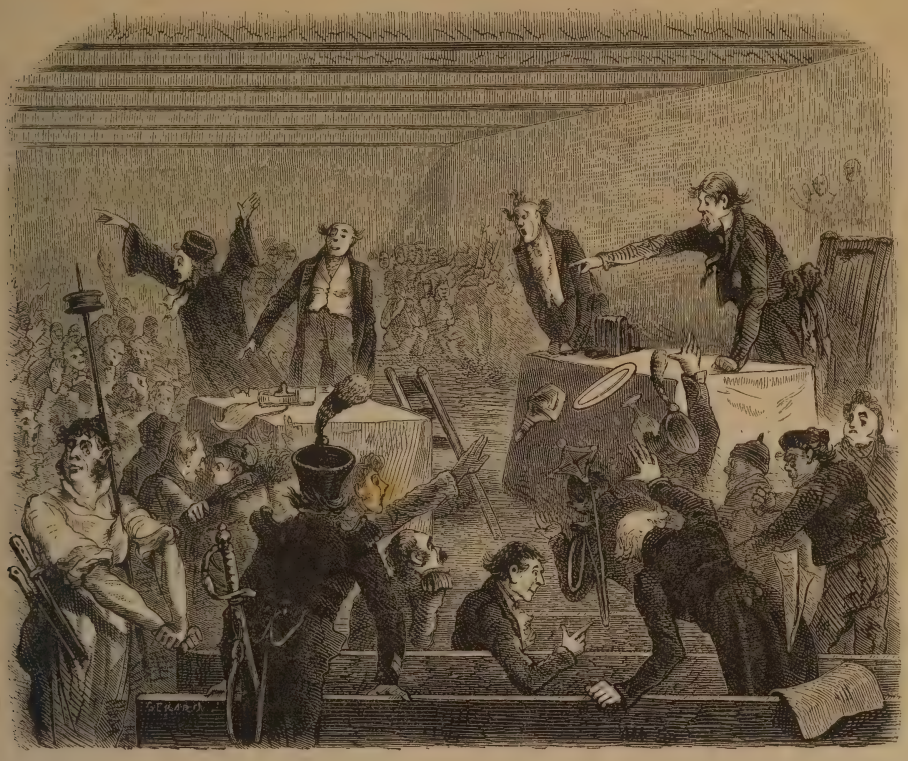
UNE FANTAISIE DU DOCTEUR OX (1).

XI

Où les Quiquendoniens prennent une résolution héroïque.

On voit dans quel état déplorable se trouvait la population de Quiquendone. Les têtes fermentaient. On ne se connaissait et on ne se reconnaissait plus. Les gens les plus pacifiques étaient devenus querelleurs. Il ne fallait pas les regarder de travers, ils eussent vite fait de vous envoyer des témoins. Quelques-uns laissèrent pousser leurs moustaches, et certains — des plus batailleurs — les relevèrent en croc.

Dans ces conditions, l'administration de la cité, le maintien de l'ordre dans les rues et dans les édifices publics devenaient fort difficiles, car les services n'avaient point été organisés pour un tel état de choses. Le bourgmestre — ce digne van Tricasse que nous avons connu



Comment le confiseur Jean Orbideck fut nommé général en chef. Dessin de U. Parent.

si doux, si éteint, si incapable de prendre une décision quelconque — le bourgmestre ne décolérait plus. Sa maison retentissait des éclats de sa voix. Il rendait vingt arrêtés par jour, gourmandant ses agents, et prêt à faire exécuter lui-même les actes de son administration.

Ah! quel changement! Aimable et tranquille maison du bourgmestre, bonne habitation flamande, où était son calme d'autrefois? Quelles scènes de ménage s'y succédaient maintenant! Mme van Tricasse était devenue acariâtre, quinteuse, gourmandeuse. Son mari parvenait peut-être à couvrir sa voix en criant plus haut qu'elle, mais non à la faire taire. L'humeur irascible de cette brave dame s'en prenait à tout. Rien n'allait! Le service ne se faisait pas. Des retards pour toutes choses! Elle accusait Lotchè, et même Tatanémance, sa belle-sœur, qui, de non moins mauvaise humeur, lui répondait aigrement. Naturellement, M. van Tricasse soutenait sa domestique Lotchè, ainsi que cela se voit dans tous les ménages. De là, exaspération permanente de Mme la bourgmestre, objurgations, discussions, disputes, scènes qui n'en finissaient plus!

« Mais qu'est-ce que nous avons? s'écriait le malheureux bourgmestre. Mais quel est ce feu qui nous dévore? Mais nous sommes donc possédés du diable? Ah! madame van Tricasse, madame van Tricasse! vous finirez par me faire mourir avant vous, et manquer ainsi à toutes les traditions de la famille! »

Car le lecteur ne peut avoir oublié cette particularité assez bizarre, que M. van Tricasse devait devenir

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

veuf et se remarier pour ne point rompre la chaîne des convenances.

Cependant cette disposition des esprits produisit encore d'autres effets assez curieux et qu'il importe de signaler. Cette surexcitation, dont la cause nous échappe jusqu'ici, amena des régénérescences physiologiques, auxquelles on ne se serait pas attendu. Des talents, qui seraient restés ignorés, sortirent de la foule. Des aptitudes se révélèrent. Des artistes, jusque-là médiocres, se montrèrent sous un jour nouveau. Des hommes apparurent dans la politique aussi bien que dans les lettres. Des orateurs se formèrent aux discussions les plus ardues, et sur toutes les questions ils enflammèrent un auditoire parfaitement disposé d'ailleurs à l'inflammation. Des séances du conseil le mouvement passa dans les réunions publiques, et un club se fonda à Quiquendone, pendant que vingt journaux, le *Guetteur de Quiquendone*, l'*Impartial de Quiquendone*, le *Radical de Quiquendone*, l'*Outrancier de Quiquendone*, écrits avec rage, soulevaient les questions sociales les plus graves.

Mais, à quel propos? se demandera-t-on. A propos de tout et de rien; à propos de la tour d'Audenarde qui penchait, que les uns voulaient abattre et que les autres voulaient redresser; à propos des arrêtés de police que rendait le conseil, auxquels de mauvaises têtes tentaient de résister; à propos du balayage des ruisseaux et du récurage des égouts, etc. Et encore si les fougueux orateurs ne s'en étaient pris qu'à l'administration intérieure de la cité. Mais non, emportés par le courant, ils devaient aller au delà, et, si la Providence n'intervenait pas, entraîner, pousser, précipiter leurs semblables dans les hasards de la guerre.

En effet, depuis huit ou neuf cents ans, Quiquendone avait dans son sac un *casus belli* de la plus belle qualité; mais elle le gardait précieusement, comme une relique, et il semblait avoir quelques chances de s'éventer et de ne plus pouvoir servir.

Voici à quel propos s'était produit ce *casus belli*.

On ne sait généralement pas que Quiquendone est voisine, en ce bon coin de la Flandre, de la petite ville de Virgamen. Les territoires de ces deux communes confinent l'un à l'autre.

Or, en 1135, quelque temps avant le départ du comte Baudouin pour la croisade, une vache de Virgamen — non point la vache d'un habitant, mais bien une vache communale, qu'on y fasse bien attention — vint pâturer sur le territoire de Quiquendone. C'est à peine si cette malheureuse ruminante

Tondit du pré trois fois la largeur de sa langue,

mais le délit, l'abus, le crime, comme on voudra, fut commis et dûment constaté par procès-verbal du temps, car, à cette époque, les magistrats commençaient à savoir écrire.

— Nous nous vengerons quand le moment en sera venu, dit simplement Natalis van Tricasse, le trente-deuxième prédécesseur du bourgmestre actuel, et les Virgamenois ne perdront rien pour attendre!

Les Virgamenois étaient prévenus. Ils attendirent, pensant, non sans raison, que le souvenir de l'injure s'affaiblirait avec le temps; et en effet, pendant plusieurs siècles, ils vécurent en bons termes avec leurs semblables de Quiquendone.

Mais ils comptaient sans leurs hôtes, ou plutôt sans cette épidémie étrange, qui, changeant radicalement le caractère de leurs voisins, réveilla dans ces cœurs la vengeance endormie.

Ce fut au club de la rue Monstrelet que le bouillant avocat Schut, jetant brusquement la question à la face de ses auditeurs, les passionna en employant les expressions et les métaphores qui sont d'usage en ces circonstances. Il rappela le délit; il rappela le tort commis à la commune de Quiquendone, et pour lequel une nation « jalouse de ses droits », ne pouvait admettre de prescription; il montra l'injure toujours vivante, la plaie toujours saignante; il parla de certains hochements de tête particuliers aux habitants de Virgamen, et qui indiquaient en quel mépris ils tenaient les habitants de Quiquendone; il supplia ses compatriotes, qui, « inconsciemment » peut-être, avaient supporté pendant de longs siècles cette mortelle injure; il adjura « les enfants de la vieille cité » de ne plus avoir d'autre « objectif » que d'obtenir une réparation éclatante! Enfin, il fit un appel à « toutes les forces vives » de la nation!

Avec quel enthousiasme ces paroles, si nouvelles pour des oreilles quiquendoniennes, furent accueillies, cela se sent, mais ne peut se dire. Tous les auditeurs s'étaient levés, et, les bras tendus, ils demandaient la guerre à grands cris. Jamais l'avocat Schut n'avait eu un tel succès, et il faut avouer qu'il avait été très-beau.

Le bourgmestre, le conseiller, tous les notables qui assistaient à cette mémorable séance, auraient inutilement voulu résister à l'élan populaire. D'ailleurs, ils n'en avaient aucune envie, et sinon plus, du moins aussi haut que les autres, ils criaient :

— A la frontière! à la frontière!

Or, comme la frontière n'était qu'à trois kilomètres des murs de Quiquendone, il est certain que les Virgamenois couraient un véritable danger, car ils pouvaient être envahis avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Cependant l'honorable pharmacien Josse Liefrinck, qui avait seul conservé son bon sens dans cette grave circonstance, voulut faire comprendre que l'on manquait de fusils, de canons et de généraux.

Il lui fut répondu, non sans quelques horions, que ces généraux, ces canons, ces fusils, on les improviserait; que le bon droit et l'amour du pays suffisaient et rendaient un peuple irrésistible.

Là-dessus, le bourgmestre prit lui-même la parole, et dans une improvisation sublime, il fit justice de ces gens pusillanimes, qui déguisent la peur sous le voile de la prudence; et ce voile, il le déchira d'une main patriote.

On aurait pu croire à ce moment que la salle allait crouler sous les applaudissements.

On demanda le vote.

Le vote se fit par acclamations, et les cris redoublèrent :

— A Virgamen! A Virgamen!

Le bourgmestre s'engagea alors à mettre les armées en mouvement, et au nom de la cité, il promit à celui de ses futurs généraux qui reviendrait vainqueur les honneurs du triomphe, comme cela se pratiquait au temps des Romains.

Cependant le pharmacien Josse Liefrinck, qui était un entêté, et qui ne se tenait pas pour battu, bien qu'il l'eût été réellement, voulut encore placer une observation. Il fit remarquer qu'à Rome le triomphe ne s'ac-

cordait aux généraux vainqueurs que lorsqu'ils avaient tué cinq mille hommes à l'ennemi...

— Eh bien ! eh bien ! s'écria l'assistance en délire.

— ... et que la population de la commune de Virgamen ne s'élevant qu'à trois mille cinq cent soixante-quinze habitants, il serait difficile, à moins de tuer plusieurs fois la même personne...

Mais on ne laissa pas achever le malheureux logicien, et tout contus, tout moulu, il fut jeté à la porte.

— Citoyens, dit alors Sylvestre Pulmacher, qui vendait communément des épices au détail, citoyens, quoi qu'en ait dit ce lâche apothicaire, je m'engage, moi, à tuer cinq mille Virgamenois, si vous voulez accepter mes services.

— Cinq mille cinq cents ! cria un patriote plus résolu.

— Six mille six cents ! reprit l'épicier.

— Sept mille ! s'écria le confiseur de la rue Hemling, Jean Orbideck, qui était en train de faire sa fortune dans les crèmes fouettées.

— Adjugé ! s'écria le bourgmestre van Tricasse, en voyant que personne ne mettait de surenchère.

Et voilà comment le confiseur Jean Orbideck devint général en chef des troupes de Quiquendone.

XII

Dans lequel le préparateur Ygène émet un avis raisonnable qui est repoussé avec vivacité par le docteur Ox.

— Eh bien ! maître, disait le lendemain le préparateur Ygène, en versant des seaux d'acide sulfurique dans l'auge de ses énormes piles.

— Eh bien ! reprit le docteur Ox, n'avais-je pas raison ? Voyez à quoi tiennent, non-seulement les développements physiques de toute une nation, mais sa moralité, sa dignité, ses talents, son sens politique ! Ce n'est qu'une question de molécules...

— Sans doute, mais...

— Mais ?...

— Ne trouvez-vous pas que les choses sont allées assez loin, et qu'il ne faudrait pas surexciter ces pauvres diables outre mesure ?

— Non ! non ! s'écria le docteur, non ! j'irai jusqu'au bout.

— Comme vous voudrez, maître ; toutefois l'expérience me paraît concluante, et je pense qu'il serait temps de...

— De ?...

— De fermer le robinet.

— Par exemple ! s'écria le docteur Ox. Avisez-vous-en, et je vous étrangle !

XIII

Où il est prouvé une fois de plus que d'un lieu élevé on domine toutes les petitesses humaines.

— Vous dites ? demanda le bourgmestre van Tricasse au conseiller Niklausse.

— Je dis que cette guerre est nécessaire, répondit le conseiller d'un ton ferme, et que le temps est venu de venger notre injure.

— Eh bien ! moi, répondit avec aigreur le bourgmestre, je vous répète que, si la population de Quiquendone ne profitait pas de cette occasion pour revendiquer ses droits, elle serait indigne de son nom.

— Et moi, je vous soutiens que nous devons sans tarder réunir nos cohortes et les porter en avant.

— Vraiment ! monsieur, vraiment ! répondit van Tricasse, et c'est à moi que vous parlez ainsi ?

— A vous-même, monsieur le bourgmestre, et vous entendrez la vérité, si dure qu'elle soit.

— Et vous l'entendrez vous-même, monsieur le conseiller, riposta van Tricasse hors de lui, car elle sortira mieux de ma bouche que de la vôtre ! Oui, monsieur, oui, tout retard serait déshonorant. Il y a neuf cents ans que la ville de Quiquendone attend le moment de prendre sa revanche, et quoi que vous puissiez dire, que cela vous convienne ou non, nous marcherons à l'ennemi.

— Ah ! vous le prenez ainsi, répondit vertement le conseiller Niklausse. Eh bien ! monsieur, nous y marcherons sans vous, s'il ne vous plaît pas d'y venir.

— La place d'un bourgmestre est au premier rang, monsieur.

— Et celle d'un conseiller aussi, monsieur.

— Vous m'insultez par vos paroles en contrecarrant toutes mes volontés, s'écria le bourgmestre, dont les poings avaient une tendance à se changer en projectiles percutants.

— Et vous m'insultez également en doutant de mon patriotisme, s'écria Niklausse, qui lui-même s'était mis en batterie.

— Je vous dis, monsieur, que l'armée quiquendonienne se mettra en marche avant deux jours !

— Et je vous répète, moi, monsieur, que quarante-huit heures ne s'écouleront pas avant que nous n'ayons marché à l'ennemi !

Il est facile d'observer par ce fragment de conversation que les deux interlocuteurs soutenaient exactement la même idée. Tous deux voulaient la bataille ; mais leur surexcitation les portant à disputer, Niklausse n'écoutait pas van Tricasse et van Tricasse n'écoutait pas Niklausse. Ils eussent été d'une opinion contraire sur cette grave question, le bourgmestre aurait voulu la guerre et le conseiller aurait tenu pour la paix, que l'altercation n'aurait pas été plus violente. Ces deux anciens amis se jetaient des regards farouches. Au mouvement accéléré de leur cœur, à leur face rougie, à leurs pupilles contractées, au tremblement de leurs muscles, à leur voix, dans laquelle il y avait du rugissement, on comprenait qu'ils étaient prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Mais une grosse horloge qui sonna arrêta heureusement les adversaires au moment où ils allaient en venir aux mains.

— Enfin, voilà l'heure, s'écria le bourgmestre.

— Quelle heure ? demanda le conseiller.

— L'heure d'aller à la tour du beffroi.

— C'est juste, et que cela vous plaise ou non, j'irai, monsieur.

— Moi aussi.

— Sortons !

— Sortons !

Ces derniers mots pourraient faire supposer qu'une rencontre allait avoir lieu et que les adversaires se rendaient sur le terrain, mais il n'en était rien. Il avait été convenu que le bourgmestre et le conseiller — en réalité les deux principaux notables de la cité — se rendraient à l'hôtel de ville ; que là ils monteraient sur la tour, très-élevée, qui le dominait, et qu'ils examineraient la campagne environnante, afin de prendre les meilleures dispositions stratégiques qui pussent assurer la marche de leurs troupes.

Bien qu'ils fussent tous deux d'accord à ce sujet, ils ne cessèrent pendant le trajet de se quereller avec la plus condamnable vivacité. On entendait les éclats de leur voix retentir dans les rues; mais tous les passants étant montés à ce diapason, leur exaspération semblait

Au bas de la tour. Dessin de U. Parent.

naturelle, et on n'y prenait pas garde. En ces circonstances, un homme calme eût été considéré comme un monstre.

Le bourgmestre et le conseiller, arrivés au porche du beffroi, étaient dans le paroxysme de la fureur. Ils n'étaient plus rouges, mais pâles. Cette effroyable discussion, bien qu'ils fussent d'accord, avait déterminé quelques spasmes dans leurs viscères, et l'on sait que la pâleur prouve que la colère est portée à ses dernières limites.

Au pied de l'étroit escalier de la tour, il y eut une véritable explosion. Qui passerait le premier? Qui gravirait d'abord les marches de l'escalier en colimaçon? La vérité nous oblige à dire qu'il y eut bousculade, et que le conseiller Niklausse, oubliant tout ce qu'il devait à son supérieur, au magistrat suprême de la cité, repoussa violemment van Tricasse et s'élança le premier dans la vis obscure.

Tous deux montèrent, d'abord quatre à quatre, en se lançant à la tête les épithètes les plus malsonnantes. C'était à faire craindre qu'un dénoûment terrible ne s'accomplît au sommet de cette tour, qui dominait de trois cent cinquante-sept pieds le pavé de la ville.

Mais les deux ennemis s'essoufflèrent bientôt, et, au bout d'une minute, à la quatre-vingtième marche, ils ne montaient plus que lourdement, en respirant à grand bruit.

Mais alors — était-ce une conséquence de leur essoufflement — si leur colère ne tomba pas, du moins elle ne se traduisit plus par une succession de qualificatifs inconvenants. Ils se taisaient, et, chose bizarre, il semblait que leur exaltation diminuât à mesure qu'ils s'élevaient au-dessus de la ville. Une sorte d'apaisement se faisait dans leur esprit. Les bouillonnements de leur cerveau tombaient comme ceux d'une cafetière que l'on écarte du feu. Pourquoi?

A ce pourquoi, nous ne pouvons faire aucune réponse; mais la vérité est que, arrivés à un certain palier, à deux cent soixante-six pieds au-dessus du niveau de la ville, les deux adversaires s'assirent, et, véritablement plus calmes, ils se regardèrent pour ainsi dire sans colère.

— Que c'est haut! dit le bourgmestre en passant son mouchoir sur sa face rubiconde.

— Très-haut! répondit le conseiller. Vous savez que nous dépassons de quatorze pieds Saint-Michel de Hambourg?

— Je le sais, répondit le bourgmestre avec un accent de vanité bien pardonnable à la première autorité de Quiquendone.

Au bout de quelques instants, les deux notables continuaient leur marche ascensionnelle, jetant un regard curieux à travers les meurtrières percées dans la paroi de la tour. Le bourgmestre avait pris la tête de la caravane, sans que le conseiller eût fait la moindre observation. Il arriva même que, vers la trois cent quatrième marche, van Tricasse étant absolument éreinté, Niklausse le poussa complaisamment par les reins. Le bourgmestre se laissa faire, et quand il arriva à la plate-forme de la tour :

— Merci, Niklausse, dit-il gracieusement, je vous revaudrai cela.

Tout à l'heure, c'étaient deux bêtes fauves prêtes à se déchirer qui s'étaient présentées au bas de la tour; c'étaient maintenant deux amis qui arrivaient à son sommet.

Le temps était magnifique. On était au mois de mai. Le soleil avait bu toutes les vapeurs. Quelle atmosphère pure et limpide! Le regard pouvait saisir les plus minces objets dans un rayon considérable. On apercevait à

Sur la plate-forme de la tour. Dessin de U. Parent.

quelques milles seulement les murs de Virgamen éclatants de blancheur, ses toits rouges, qui pointaient çà et là, ses clochers piquetés de lumière. Et c'était cette ville vouée d'avance à toutes les horreurs du pillage et de l'incendie!

Le bourgmestre et le conseiller s'étaient assis l'un près de l'autre, sur un petit banc de pierre, comme deux braves gens dont les âmes se confondent dans une étroite sympathie. Tout en soufflant, ils regardaient; puis, après quelques instants de silence :

— Que c'est beau! s'écria le bourgmestre.

— Oui, c'est admirable! répondit le conseiller. Est-ce qu'il ne vous semble pas, mon digne van Tricasse, que l'humanité est plutôt destinée à demeurer à de telles hauteurs, qu'à ramper sur l'écorce même de notre sphéroïde?

— Je pense comme vous, honnête Niklausse, répondit le bourgmestre, je pense comme vous. On saisit mieux le sentiment qui se dégage de la nature! On l'aspire par tous les sens! C'est à de telles altitudes que les philosophes devraient se former, et c'est là que les sages devraient vivre au-dessus des misères de ce monde!

— Faisons-nous le tour de la plate-forme? demanda le conseiller.

— Faisons le tour de la plate-forme, répondit le bourgmestre.

Et les deux amis, appuyés au bras l'un de l'autre, et

mettant, comme autrefois, de longues poses entre leurs demandes et leurs réponses, examinèrent tous les points de l'horizon.

— Il y a au moins dix-sept ans que je ne me suis élevé sur la tour du beffroi, dit van Tricasse.

— Je ne crois pas que j'y sois jamais monté, répondit le conseiller Niklausse, et je le regrette, car de cette hauteur le spectacle est sublime! Voyez-vous, mon cher ami, cette jolie rivière du Vaar qui serpente entre les arbres?

— Et plus loin les hauteurs de Sainte-Hermandad! Comme elles ferment gracieusement l'horizon! Voyez cette bordure d'arbres verts, que la nature a si pittoresquement disposés! Ah! la nature, la nature, Niklausse, la main de l'homme pourrait-elle jamais lutter avec elle!

— C'est enchanteur, mon excellent ami, répondait le conseiller. Regardez ces troupeaux attablés dans les prairies verdoyantes, ces bœufs, ces vaches, ces moutons...

— Et ces laboureurs qui vont aux champs! On dirait des bergers de l'Arcadie. Il ne leur manque qu'une musette!

— Et sur toute cette campagne fertile, le beau ciel bleu que ne trouble pas une vapeur! Ah! Niklausse, on deviendrait poëte ici! Tenez, je ne comprends pas que Saint-Simon stylite n'ait pas été un des plus grands poëtes du monde.

— C'est peut-être parce que sa colonne n'était pas assez haute! répondit le conseiller avec un doux sourire.

En ce moment, le carillon de Quiquendone se mit en branle. Les cloches limpides jouèrent un de leurs airs les plus mélodieux. Les deux amis demeurèrent en extase.

Puis, de sa voix calme :

— Mais, ami Niklausse, dit le bourgmestre, que sommes-nous venus faire au haut de cette tour?

— Au fait, répondit le conseiller, nous nous laissons emporter par nos rêveries...

— Que sommes-nous venus faire ici? répétait le bourgmestre.

— Nous sommes venus, répondit Niklausse, respirer cet air pur que n'ont pas vicié les faiblesses humaines.

— Eh bien, redescendons-nous, ami Niklausse?

— Redescendons, ami van Tricasse.

Les deux notables donnèrent un dernier coup d'œil au splendide panorama qui se déroulait sous leurs yeux; puis le bourgmestre passa le premier et commença à descendre d'un pas lent et mesuré. Le conseiller le suivait, à quelques marches derrière lui. Les deux notables arrivèrent au palier sur lequel ils s'étaient arrêtés en montant. Déjà leurs joues commençaient à s'empourprer. Ils s'arrêtèrent un instant et reprirent leur descente interrompue.

Au bout d'une minute, van Tricasse pria Niklausse de modérer ses pas, attendu qu'il le sentait sur ses talons et que « cela le gênait ».

Cela même fit plus que de le gêner, car, vingt marches plus bas, il ordonna au conseiller de s'arrêter, afin qu'il pût prendre quelque avance.

Le conseiller répondit qu'il n'avait pas envie de rester une jambe en l'air à attendre le bon plaisir du bourgmestre, et il continua.

Van Tricasse répondit par une parole assez dure.

Le conseiller riposta par une allusion blessante sur l'âge du bourgmestre, destiné, par ses traditions de famille, à convoler en secondes noces.

Le bourgmestre descendit vingt marches encore, en prévenant nettement Niklausse que cela ne se passerait pas ainsi.

Niklausse répliqua qu'en tout cas lui passerait devant; et, l'escalier étant fort étroit, il y eut collision entre les deux notables, qui se trouvaient alors dans une profonde obscurité.

Les mots de butor et de malappris furent les plus doux de ceux qui s'échangèrent alors.

— Nous verrons, sotte bête, criait le bourgmestre, nous verrons quelle figure vous ferez dans cette guerre, et à quel rang vous marcherez!

— Au rang qui précédera le vôtre, sot imbécile! répondit Niklausse.

Puis, ce furent d'autres cris, et on eût dit que des corps roulaient ensemble...

Que se passa-t-il? Pourquoi ces dispositions si rapidement changées? Pourquoi les moutons de la plateforme se métamorphosaient-ils en tigres deux cents pieds plus bas?

Quoi qu'il en soit, le gardien de la tour, entendant un tel tapage, vint ouvrir la porte inférieure, juste au moment où les adversaires, contusionnés, les yeux hors de la tête, s'arrachaient réciproquement leurs cheveux, qui, heureusement, formaient perruque.

— Vous me rendrez raison! s'écria le bourgmestre en portant son poing sous le nez de son adversaire.

— Quand il vous plaira! hurla le conseiller Niklausse en imprimant à son pied droit un balancement redoutable.

Le gardien, qui lui-même était exaspéré — on ne sait pas pourquoi — trouva cette scène de provocation toute naturelle. Je ne sais quelle surexcitation personnelle le poussait à se mettre de la partie. Mais il se contint et alla répandre dans tout le quartier qu'une rencontre prochaine, un duel devait avoir lieu entre le bourgmestre van Tricasse et le conseiller Niklausse.

XIV

Où les choses sont poussées si loin, que les habitants de Quiquendone, les lecteurs et même l'auteur réclament un dénoûment immédiat.

Ce dernier incident prouve à quel point d'exaltation était montée cette population quiquendonienne. Les deux plus vieux amis de la ville, et les plus doux — avant l'invasion du mal — en arriver à ce degré de violence! Et cela quelques minutes seulement après que leur ancienne sympathie, leur instinct aimable, leur tempérament contemplatif, venaient de reprendre le dessus au sommet de cette tour.

En apprenant ce qui se passait, le docteur Ox ne put contenir sa joie. Il résistait aux arguments de son préparateur, qui voyait les choses prendre une mauvaise tournure. D'ailleurs, tous deux subissaient l'exaltation générale. Ils étaient non moins surexcités que le reste de la population, et ils en arrivèrent à se quereller à l'égal du bourgmestre et du conseiller.

Du reste, il faut le dire, une question primait toutes les autres et avait fait renvoyer les rencontres projetées à l'issue de la question virgamenoise. Personne n'avait le droit de verser son sang inutilement quand il appartenait jusqu'à la dernière goutte à la patrie en danger.

En effet, les circonstances étaient graves, et il n'y avait plus à reculer.

Le bourgmestre van Tricasse, malgré toute l'ardeur guerrière dont il était animé, n'avait pas cru devoir se jeter sur son ennemi sans le prévenir. Il avait donc, par l'organe du garde champêtre, le sieur Hotteringe, mis les Virgamenois en demeure de lui donner réparation du passe-droit commis en 1195 sur le territoire de Quiquendone.

Les autorités de Virgamen, tout d'abord, n'avaient pu deviner ce dont il s'agissait, et le garde champêtre, malgré son caractère officiel, avait été éconduit fort cavalièrement.

Van Tricasse envoya alors un des aides de camp du général confiseur, le citoyen Hildevert Shuman, un fabricant de sucre d'orge, homme très-ferme, très-énergique, qui apporta aux autorités de Virgamen la minute même du procès-verbal rédigé en 1195 par les soins du bourgmestre Natalis van Tricasse.

Les autorités de Virgamen éclatèrent de rire, et il en fut de l'aide de camp exactement comme du garde champêtre.

Le bourgmestre assembla alors les notables de la ville. Une lettre, remarquablement et vigoureusement rédigée, fut faite en forme d'ultimatum ; le *casus belli* y était nettement posé, et un délai de vingt-quatre heures fut donné à la ville coupable pour réparer l'outrage fait à Quiquendone.

La lettre partit, et revint, quelques heures après, déchirée en petits morceaux, qui formaient autant d'insultes nouvelles. Les Virgamenois connaissaient de longue date la longanimité des Quiquendoniens, et ils se moquaient d'eux, de leur réclamation, de leur *casus belli* et de leur ultimatum.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire : s'en rapporter au sort des armes, invoquer le dieu des batailles et, suivant le procédé prussien, se jeter sur les Virgamenois avant qu'ils ne fussent tout à fait prêts.

C'est ce que décida le conseil dans une séance solennelle, où les cris, les objurgations, les gestes menaçants s'entre-croisèrent avec une violence sans exemple. Une assemblée de fous, une réunion de possédés, un club de démoniaques n'eût pas été plus tumultueux.

Aussitôt que la déclaration de guerre fut connue, le général Jean Orbideck rassembla ses troupes, plus de deux milliers de combattants sur une population de deux mille trois cent quatre-vingt-treize âmes. Les femmes, les enfants, les vieillards s'étaient joints aux hommes faits. Tout objet tranchant ou contondant était devenu une arme. Les fusils de la ville avaient été mis en réquisition. On en avait découvert cinq, dont deux sans chiens, et ils avaient été distribués à l'avant-garde. L'artillerie se composait de la vieille couleuvrine du château, prise en 1339 à l'attaque du Quesnoy, l'une des premières bouches à feu dont il soit fait mention dans l'histoire, et qui n'avait pas tiré depuis cinq siècles. D'ailleurs, point de projectile à y fourrer, fort heureusement pour les servants de ladite pièce ; mais tel il était, cet engin pouvait encore imposer à l'ennemi. Quant aux armes blanches, elles avaient été puisées dans le musée d'antiquités, haches de silex, haumes, masses d'armes, francisques, framées guisardes, pertuisanes, verdiers, rapières, etc., et aussi dans ces arsenaux particuliers, connus généralement sous les noms d'*offices* et de *cuisines*. Mais le courage, le bon droit, la haine de l'étranger, le désir de la vengeance devaient tenir lieu d'engins plus perfectionnés et remplacer — du moins on l'espérait — les mitrailleuses modernes et les canons se chargeant par la culasse.

Une revue fut passée. Pas un citoyen ne manqua à l'appel. Le général Orbideck, peu solide sur son cheval, qui était un animal malin, tomba trois fois devant le front de l'armée ; mais il se releva sans s'être blessé, ce qui fut considéré comme un augure favorable. Le bourgmestre, le conseiller, le commissaire civil, le grand juge, le percepteur, le banquier, le recteur, enfin tous les notables de la cité marchaient en tête. Il n'y eut pas une larme répandue ni par les mères, ni par les sœurs, ni par les filles. Elles poussaient leurs maris, leurs pères, leurs frères au combat, et les suivaient même en formant l'arrière-garde, sous les ordres de la courageuse M^me^ van Tricasse.

La trompette du crieur Jean Mistrol retentit ; l'armée s'ébranla, quitta la place, et, poussant des cris féroces, elle se dirigea vers la porte d'Audenarde.

. . . . . .

Au moment où la tête de colonne allait franchir les murailles de la ville, un homme se jeta au-devant d'elle.

— Arrêtez ! arrêtez ! fous que vous êtes ! s'écria-t-il. Suspendez vos coups ! Laissez-moi fermer le robinet ! Vous n'êtes point altérés de sang ! Vous êtes de bons bourgeois doux et paisibles ! Si vous brûlez ainsi, c'est la faute de mon maître, le docteur Ox ! C'est une expérience ! Sous prétexte de vous éclairer au gaz oxyhydrique, il a saturé...

Le préparateur était hors de lui ; mais il ne put achever. Au moment où le secret du docteur allait s'échapper de sa bouche, le docteur Ox lui-même, dans une indescriptible fureur, se précipita sur le malheureux Ygène, et il lui ferma la bouche à coups de poing.

Ce fut une bataille. Le bourgmestre, le conseiller, les notables, qui s'étaient arrêtés à la vue d'Ygène, emportés à leur tour par leur exaspération, se précipitèrent sur les deux étrangers, sans vouloir entendre ni l'un ni l'autre. Le docteur Ox et son préparateur, houspillés, battus, allaient être, sur l'ordre de van Tricasse, entraînés au violon, quand...

XV

Où le dénoûment éclate.

... quand une explosion formidable retentit. Toute l'atmosphère qui enveloppait Quiquendone parut comme embrasée. Une flamme d'une intensité, d'une vivacité phénoménale s'élança comme un météore jusque dans les hauteurs du ciel. S'il avait fait nuit, cet embrasement eût été aperçu à dix lieues à la ronde.

Toute l'armée de Quiquendone fut couchée à terre, comme une armée de capucins... Heureusement il n'y eut aucune victime : quelques écorchures et quelques bobos, voilà tout. Le confiseur, qui par hasard n'était pas tombé de cheval à ce moment, eut son plumet roussi, et s'en tira sans autre blessure.

Que s'était-il passé ?

Tout simplement, comme on l'apprit bientôt, l'usine à gaz venait de sauter. Pendant l'absence du docteur et de son aide, quelque imprudence avait été probablement commise. On ne sait ni comment ni pourquoi une communication s'était établie entre le réservoir qui contenait l'oxygène et celui qui renfermait l'hydrogène.

De la réunion de ces deux gaz était résulté un mélange détonant, auquel le feu fut mis par mégarde.

Ceci changea tout; — mais quand l'armée se releva, le docteur Ox et le préparateur Ygène avaient disparu.

XVI

Où le lecteur intelligent voit bien qu'il avait deviné juste, malgré toutes les précautions de l'auteur.

Après l'explosion, Quiquendone était immédiatement redevenue la cité paisible, flegmatique et flamande qu'elle était autrefois.

Après l'explosion, qui d'ailleurs ne causa pas une profonde émotion, chacun, sans savoir pourquoi, machinalement, reprit le chemin de sa maison, le bourgmestre appuyé au bras du conseiller, l'avocat Schut au bras du médecin Custos, Frantz Niklausse au bras de son rival Simon Collaert, chacun tranquillement, sans bruit, sans avoir même conscience de ce qui s'était passé, ayant déjà oublié Virgamen et la vengeance. Le général était retourné à ses confitures, et son aide de camp à ses sucres d'orge.

Tout était rentré dans le calme, tout avait repris la vie habituelle, hommes et bêtes, bêtes et plantes, même la tour de la porte d'Audenarde, que l'explosion — ces

La revue. Dessin de U. Parent..

explosions sont quelquefois étonnantes — que l'explosion avait redressée!

Et, depuis lors, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une discussion dans la ville de Quiquendone. Plus de politique, plus de club, plus de procès, plus de sergents de ville! La place du commissaire Passauf recommença à être une sinécure, et si on ne lui retrancha pas ses appointements, c'est que le bourgmestre et le conseiller ne purent se décider à prendre une décision à son égard. D'ailleurs, de temps en temps, il continuait de passer, mais sans s'en douter, dans les rêves de l'inconsolable Tatanémance.

Quant au rival de Frantz, il abandonna généreusement la charmante Suzel à son amoureux, qui s'empressa de l'épouser, cinq ou six ans après ces événements.

Et quant à M^me^ van Tricasse, elle mourut dix ans plus tard, dans les délais voulus, et le bourgmestre se maria avec M^lle^ Pélagie van Tricasse, sa charmante cousine, dans des conditions excellentes... pour l'heureux mortel qui devait lui succéder.

XVII

Où s'explique la théorie du docteur Ox.

Qu'avait donc fait ce mystérieux docteur Ox? Une expérience fantaisiste, rien de plus.

Après avoir établi ses conduites de gaz, il avait saturé d'oxygène pur, sans jamais leur fournir un atome d'hydrogène, les monuments publics, puis les maisons particulières, et enfin les rues de Quiquendone.

L'oxygène, sans saveur, sans odeur, répandu à cette haute dose dans l'atmosphère, cause, quand il est aspiré, les troubles les plus sérieux à l'organisme. A vivre dans un milieu saturé d'oxygène, on est excité, surexcité, on brûle !

A peine rentré dans l'atmosphère ordinaire, on redevient ce qu'on était avant : ce fut le cas du conseiller et du bourgmestre, quand, au haut de la tour du beffroi, ils se retrouvèrent dans l'air respirable, l'oxygène se maintenant par son poids parmi les couches inférieures.

Mais aussi, à vivre en de telles conditions, à respirer ce gaz qui transforme physiologiquement le corps aussi bien que l'âme, on meurt vite, comme ces fous qui mènent la vie à outrance !

Il fut donc heureux pour les Quiquendoniens qu'une providentielle explosion vînt terminer cette dangereuse expérience, en anéantissant l'usine du docteur Ox.

En résumé, et pour conclure, la vertu, le courage, le talent, l'esprit, l'imagination, toutes ces qualités ou ces facultés ne seraient-elles donc qu'une question d'oxygène?

Telle est la théorie du docteur Ox, mais on a le droit de ne point l'admettre, malgré sa fantaisiste expérimentation, dont fut le théâtre l'honorable ville de Quiquendone.

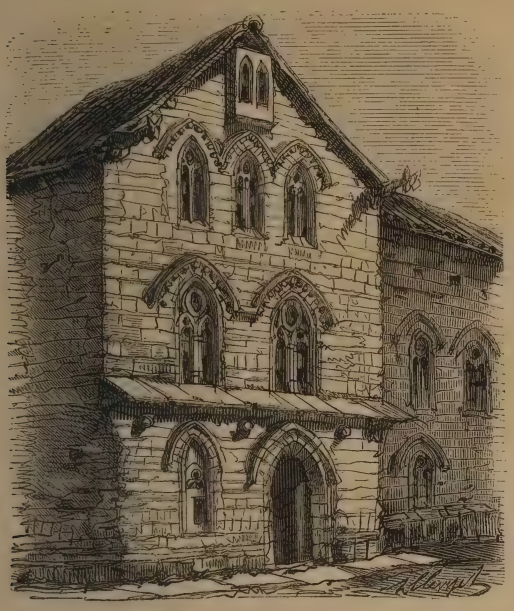
JULES VERNE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT (1).

XVI. — *Odile à Suzanne.*

Enfin, ma bonne Suzanne, nous allons nager sans encombre en plein gothique. L'ogive est à nous, et oncle Saturnin, lui-même, ne pourrait pas nous l'enlever.



Maison des templiers à Louviers (fig. 29).

Sorties du conflit, de la guerre des deux architectures, nous allons pouvoir étudier en paix les splendeurs du vainqueur.

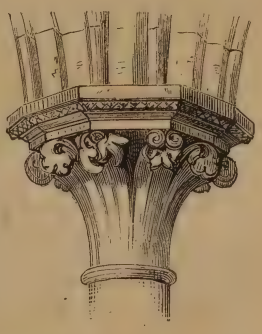
C'est M. Desperriers qui se charge de continuer nos conférences du kiosque ou du grand salon. Seulement il nous a demandé quelques jours, afin, dit-il, de se préparer à être clair et complet. Tu sais qu'il aime le gothique, qu'il en est fanatique, et que tout s'efface devant cet enthousiasme, d'ailleurs de très-bon aloi.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Attends-toi donc, ma chère mignonne, à d'intéressantes leçons.

En attendant que tu daignes me répondre, je t'envoie le croquis de la maison des templiers à Louviers. C'est un spécimen intéressant de l'époque qui nous occupe (fig. 29).

ODILE.



Chapiteau gothique, 1re époque (fig. 30).

XVII. — *Suzanne à Odile.*

Qu'est-il arrivé? serais-tu malade, ma bonne Odile? Comment, voilà plus d'une semaine que je n'ai reçu aucune lettre de toi!... Si tu n'es pas au lit et plus d'à moitié morte, c'est une trahison impardonnable.

Quoi ! M. Desperriers demande quelques jours pour se recueillir, se préparer. Mais quelques jours... ce n'est pas une semaine !

Tout bonnement, mademoiselle Odile s'est occupée d'autre chose ou, prise d'un accès de paresse, a trouvé trop long et trop ennuyeux de recueillir des notes pour sa vieille amie perdue au loin.

Disculpe-toi si tu peux !

SUZANNE.

Arcade en tiers point (fig. 31).

XVIII. — *Odile à Suzanne.*

Ce ne sera vraiment pas difficile, tête folle que j'ai l'imprudence d'appeler mon amie. D'abord, M. Desperriers a pris trois grands jours pour se préparer, puis, au moment de me rencontrer au salon, il m'a attirée à part et m'a dit :

— Vous avez fait mon admiration, mademoiselle,

par votre assiduité à prendre des notes pendant les leçons, si intéressantes d'ailleurs, de M. votre père.

— Oh monsieur ! je n'ai pas grand mérite à faire la part d'une amie absente et très-chère. — C'est de toi que je parlais, remarque-le bien, méchante, alors que tu m'accusais et me maudissais à ton aise !

— Vous n'en avez que plus de mérite, mon enfant. Tenez, voici qui pourra vous éviter une partie de la peine que vous prenez.

Il tira de la poche de son habit un petit cahier qu'il me mit entre les mains.

— Je suis convaincu d'avance, continua-t-il, que vous prendrez des notes quand même, sinon pour votre amie, certainement pour vous. Du moins je puis diminuer votre besogne. Envoyez cela à votre gracieuse correspondante; elle pourra le copier, je l'y autorise. Ce sont quelques mots sur le gothique, mes amours, vous le savez.

Je le remerciai affectueusement, comme bien tu penses, et courus mettre le manuscrit en sûreté. La leçon sur le *gothique à lancettes* fut des plus intéressantes, mais tu vois de là-bas que je ne pouvais pas t'envoyer le manuscrit de mon vieil ami sans le lire moi-même. C'est ce que j'ai fait et même refait. Voilà pourquoi ton amie devient muette momentanément et t'envoie le petit cahier qui parlera pour elle.

A toi de tout cœur,

ODILE.

LE MANUSCRIT DE M. DESPERRIERS.

Du style ogival en France.

On ne peut nier que l'*arcade en tiers-point* ou *ogive* n'ait été connue longtemps avant qu'on eût songé à en faire la base d'un système particulier d'architecture. Le type de cette arcade exista non-seulement dans les antiques constructions orientales égyptiennes, mais encore en Chine, dans l'Inde et ailleurs.

Cependant, aucun de ces faits isolés ne ressemble à l'admirable système né de la substitution des arcs ogivaux aux arcs plein cintre.

On peut affirmer que le style ogival est né en Occident et s'y est développé sous la triple influence des idées nouvelles des artistes français, des souvenirs romains et du goût oriental rapporté par les croisades.

I. — *Style ogival primitif, dit gothique à lancettes* (1200 *à* 1300).

L'architecture ogivale a eu cette heureuse chance d'être supérieure en commençant. La première époque de cette longue période est, sans contredit, la plus remarquable, et la supériorité du style *ogival à lancettes* sur celui des siècles postérieurs est manifeste aux yeux des connaisseurs. Chacun le proclame et y reconnaît toutes les beautés architecturales : régularité, simplicité, grandeur, harmonie, ornementation sobre et élégante, enfin solidité parfaite.

Nous pensons adopter une marche simple et rationnelle pour bien enseigner à reconnaître le *style à lancettes*, en indiquant l'une après l'autre les modifications que subirent les monuments chrétiens à cette époque.

1° Le plan général des grandes églises reçoit peu de changements. On double quelquefois les bas-côtés par deux rangs de colonnes en même temps que les chapelles absidales prennent plus de développement. Dans les églises de village, la nef se termine souvent sans abside, par une muraille droite ou plane percée de deux ou trois fenêtres ogivales; cette disposition est commune même à quelques monuments importants.

2° A partir du treizième siècle, les églises ne sont plus bâties qu'en grand appareil; toute trace de combinaisons romanes disparaît.

3° A mesure que nous avons marché vers le style ogival, nous avons vu la colonne gagner en grâce et surtout en légèreté; nous voici arrivés au *gothique à lancettes*, et nous atteignons le *summum* de cette beauté architecturale. Encore un pas, nous dépasserons le point convenable, et peu après, tombant dans l'exagération, la colonne s'amincira assez pour n'être plus qu'une nervure. Ce qui est typique dans le gothique du treizième siècle, c'est la richesse des faisceaux de colonnes qui se réunissent et tapissent les pilastres en se détachant de manière que les trois quarts au moins du cylindre restent visibles. On rencontre fréquemment des colonnes annelées d'un anneau à leur milieu; on en voit quelques-unes torses, d'autres en spirales, etc; l'imagination des artistes *maîtres de l'œuvre* se donne carrière.

Souvent plusieurs ordres se superposent sans entablement, de sorte que la base des colonnes de l'étage supérieur repose sur les chapiteaux des colonnes de l'étage inférieur. Des colonnes d'une hauteur prodigieuse se font remarquer dans beaucoup d'églises, surtout au *déambulatoire*, portion circulaire de la nef, derrière le chœur; l'effet en est magique, d'autant plus que, pour obtenir la solidité nécessaire, presque toujours les colonnes ont dû être taillées d'une seule pierre.

4° Nous ne dirons que quelques mots des chapiteaux, sur lesquels il y aurait un volume à écrire; tous sont élégamment revêtus de feuillages variés, recourbés en volutes au sommet. Les animaux, les scènes grotesques sont abandonnés; ils n'ont plus assez de place, sur les chapitaux fins des colonnes actuelles, pour s'étaler comme ils le faisaient sur les gros cubes romans. Nous avons choisi, pour caractériser ces nouveaux chapiteaux à nos lecteurs, une forme qui nous a semblé typique (fig. 30) dans son élégance.

5° Les arcades sont presque exclusivement *ogivales;* nous en avons dessiné deux : l'une (fig. 31) est en *tiers-point* proprement dit; l'autre (fig. 32) est *surélevée*, et se trouve très-communément employée dans le régime absidale des églises, où elle produit un très-grand effet. De même qu'au siècle précédent, nous avons vu l'ogive naissante revêtir les billettes, les zigzags et les autres ornements du style roman, de même, dans ce siècle, nous trouvons quelquefois le *plein cintre*, mais il revêt alors les ornements du style ogival. Il ne faudrait donc pas attacher une importance exclusive aux arcades ogivales comme caractérisant *nécessairement* le style gothique; on tomberait parfois dans de grossières erreurs, ou, tout au moins, on rencontrerait des faits absolument inexplicables.

6° A l'époque que nous étudions, une grave modification s'établit dans les entablements des constructions, jusqu'alors très-grossièrement composés d'une corniche à peine dégrossie reposant sur des modillons plus ou moins bien sculptés, et qui même étaient devenus la partie la moins caractéristique du roman des dernières époques, quand il eut fait place aux dents de scie de la transition. Ce sont les feuillages qui main-

tenant apparaissent en crochet là comme aux chapitaux, mais entablés au-dessus des moulures saillantes de la corniche. Maintenant le progrès s'aventure par les galeries et les balustrades extérieures, qui deviennent typiques. C'est maintenant qu'on voit ces colonnettes à chapiteaux-feuillages, à fûts à pans, supportant des arcades ogivales, ou trilobées, d'un effet si gracieux et si riche.

7° L'époque que nous étudions est en même temps celle des pinacles fleuronnés (fig. 33), des clochetons, des pyramides octogones se dressant autour de la cathédrale, escaladant les galbes, se hissant sur les contre-forts comme une véritable forêt parasite. Les arcs-boutants hardis, qui, d'un trait, s'élancent dans les airs, s'appuyant d'un côté sur les contre-forts des collatéraux, et qui vont, de l'autre, soutenir les voûtes du grand comble, devenues d'une légèreté excessive depuis l'adoption de l'ogive pour leur galbe, tout cela était inconnu, tout cela est nouveau. Dans les édifices les plus élevés, chaque contre-fort supporte deux et jusqu'à trois arcs projetés les uns au-dessus des autres avec une hardiesse surprenante et une témérité qui semble dangereuse. Cependant tout est d'une solidité à toute épreuve; non-seulement ces contre-forts soutiennent, mais en même temps on leur demande une autre chose : ils deviennent les conduits de l'eau qui s'amassait le long des grands toits, et bientôt les gargouilles saillantes au bas des pinacles avancent leurs têtes grimaçantes et rejettent l'eau loin du pied des murs.

8° Les fenêtres sont étroites et allongées dans le style ogival primitif; elles sont très-évasées dans le mur, et leur forme très-caractéristique se remarque aisément (fig. 32). Elles revêtent la figure d'un fer de lance, d'où leur est peut-être venu leur nom; mais les proportions sont très-variables, et l'on en trouve de démesurément longues et de très-courtes. On les rencontre aussi réunies deux à deux par un arc plus grand; alors, dans l'espace ainsi circonscrit, on ouvrait presque toujours un trèfle, un quatre-feuille ou une petite rosace. Ce fut ainsi que se compléta l'admirable forme de la fenêtre du treizième siècle, la plus élégante de toutes les fenêtres ogivales (fig. 34). On la voit s'élargir du temps de saint Louis et prendre deux meneaux au lieu d'un; puis, le sommet s'élargissant nécessairement, la rosace augmente d'importance pour le remplir.

Dans les façades, ou au milieu des absides plates, on ouvrait volontiers trois fenêtres, avec celle du milieu beaucoup plus haute et souvent plus large; on les appelait *triplet*.

9° Quant aux roses, dès cette époque, elles sont belles, nobles et simples; nous les verrons devenir plus riches. On reconnaît celles de cette époque à leurs ogives trilobées, et quelquefois on y rencontre des trèfles et des quatre-feuilles entremêlés avec un art infini.

10° Descendons aux portes qui, comme aux siècles précédents, restent la partie privilégiée des sculpteurs. Les portes de certaines de nos grandes cathédrales sont sous ce rapport d'une beauté incomparable. Les pierres des linteaux, des tympans et des voussures disparaissent sous une profusion incroyable de ciselures fines comme des dentelles délicates. Les statues, les statuettes, les dais, les guirlandes, les couronnes, les feuilles, les fleurs, les pinacles, les aiguilles se suivent, s'entrelacent ou se placent en longues files sur les voussures, encadrant et accompagnant les rois, les saints, les martyrs et les confesseurs.

Au milieu du tympan se développe la scène principale avec ses nombreuses figures. Le plus ordinairement elle représente le jugement dernier, épisode favori des imagiers de ce temps. Souvent la porte est divisée en deux voies par un pilier, sur lequel une statue monte la garde. Cette division prétend rappeler l'image de la vie et les deux voies indiquées à l'homme, celle du bien et celle du mal. Ce pilier symbolique persistera jusqu'à la renaissance.

11° Nous avons déjà parlé de la légèreté des voûtes gothiques et de la hardiesse vraiment vertigineuse avec laquelle la plupart ont été élevées. Légères et solides, traversées par des nervures peu saillantes, elles bravent les siècles et souvent supportent, découvertes depuis de longues années, les ravages des éléments. Ce qu'il ne faut pas oublier, et ce qui est commun à toute la période ogivale, c'est que les voûtes ne sont jamais faites qu'en petites pierres noyées dans un excellent mortier. Le grand appareil n'aurait jamais pu être hissé jusque-là.

12° Les tours et clochers entrepris dans ce siècle formaient des œuvres gigantesques; quelques-uns ont été menés à bien, mais beaucoup d'autres sont restés en chemin après avoir lassé la patience des générations et épuisé leurs ressources. Les tours sont souvent d'une ornementation d'autant plus savante qu'elle est combinée tout à la fois pour être riche et comprise vue de loin. En général, les tours sont percées d'immenses fenêtres, longues et étroites, qui les découpent à jour et leur donnent un aspect de légèreté qui s'ajoute encore au prestige de la flèche par laquelle le tout est dominé. La plupart du temps la pyramide de la flèche est octogonale et de petits clochetons remplissent les pans coupés de la plate-forme (fig. 28). Souvent la pyramide est sculptée en écailles, ou bien les pierres sont apparentes; on a quelques rares exemples d'arrêtes dentelées.

C'est surtout de cette époque que datent les tours couronnées en bâtières (fig. 23). D'abord peu employé, ce genre de toit devint plus commun aux siècles suivants, et toujours trop commun, car il est fort laid.

Dans le Midi, les tours se montrent lourdes et trappues encore à cette époque, et souvent elles sont couvertes d'un toit obtus qui est loin de valoir les brillantes flèches du nord-ouest et du centre de la France.

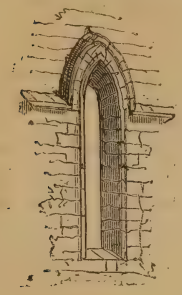
Nous donnons ici un spécimen simple de l'admirable ordonnance d'une travée complète en *style ogival primitif* (fig. 35). Tout à fait en bas, on aperçoit le sommet de l'arcade du *bas côté;* au-dessus, la double arcade des *tribunes;* au-dessus encore, le *triforium* avec ses arcades trilobées; enfin, en haut, les ouvertures du *clearestory*, enfin la voûte. A propos de ce mot anglais, si singulièrement introduit dans notre langue architecturale, pourquoi ne pas le nommer le *clair-étage*, ce qui en est la traduction littérale et se comprendrait de tous : l'*étage des grandes fenêtres?*

Nous serions incomplets si, après avoir essayé cette rapide énumération des splendeurs de l'*ogive à lancettes* en ce qui tient à l'architecture proprement dite, nous ne mentionnions point les perfectionnements remarquables que reçoivent les arts accessoires.

La statuaire chercha des voies nouvelles; elle devint polychrome; on colora les statues; on les habilla même des vêtements les plus somptueux.

Quant aux vitraux, on abandonna les médaillons, qu'on savait seulement faire au siècle précédent, pour aborder les grands personnages et les placer dans des verrières enrichies des plus ingénieux et des plus riches encadrements.

La peinture à fresque vient joindre ses splendeurs à toutes ces merveilles. Ajoutons les ornements brodés d'or, de perles; les vases sacrés fouillés, ciselés, incrustés de pierreries et de camées; les autels, les crédences sculptées comme de la dentelle; les siéges, les stalles, les boiseries du chœur taillés en fleurs, en animaux, en têtes grimaçantes ou symboliques; les grilles forgées en méandres; les châsses resplendissantes et couvertes de personnages; les croix, les chandeliers feuillés et repoussés, et nous aurons peine à nous former une idée de cette profusion de merveilles emplissant les églises pendant le cours de la première période ogivale, au treizième siècle.



Arcade surélevée (fig. 32)

II. — *Style ogival secondaire, dit gothique rayonnant* (1200 à 1400).

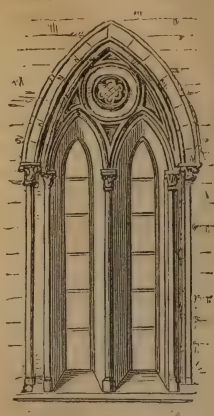
Nous sommes obligés d'avouer que la limite qui sépare le style ogival *primitif* du *secondaire* est presque impossible à préciser. On trouve de l'un à l'autre de ces styles une transition insensible, dans laquelle on ne parvient à distinguer nettement des nuances qu'en éloignant l'un de l'autre les deux termes de comparaison. Par exemple, entre deux constructions de 1290 et de 1310, vous ne découvrirez aucune différence, tandis qu'il vous en apparaîtra tout de suite si vous comparez 1290 à 1350. Cependant, on ne peut méconnaître que le *style rayonnant*, c'est-à-dire le style ogival de la seconde époque, ne se soit affirmé dans plusieurs édifices remarquables par des caractères qui n'appartiennent qu'à lui et le différencient des deux autres gothiques, celui qui l'a précédé et celui qui l'a suivi.

Pinacle fleuronné (fig. 33).

C'est ici, d'ailleurs, précisément à cause des nuances délicates dont nous parlons, qu'il est à propos d'expliquer que c'est *par pure commodité* que nous limitons chaque époque ogivale à un siècle donné; en réalité, ces époques ne coïncident point aussi absolument; elles avancent ou retardent selon mille circonstances souvent difficiles à reconstituer maintenant dans leur ensemble; selon, peut-être, une loi dont le mot ne nous est point encore connu.

Cependant, comme il est indispensable de savoir bien apprécier les différences qui séparent les deux premières époques ogivales consécutives, nous allons reprendre une énumération semblable à la précédente; c'est le moyen le plus simple et le plus concis.

1° Dès l'ouverture du quatorzième siècle, le plan des grands édifices se modifie profondément; jusque-là on n'avait établi de chapelles latérales qu'autour de l'abside, jamais aux *bas côtés*. Cette innovation fut faite, et une série de chapelles vint s'aligner le long des collatéraux, depuis les bras du transept jusqu'au grand portail occidental. On poussa même l'enthousiasme pour cette innovation, non-seulement jusqu'à rajouter des chapelles semblables sur des édifices gothiques plus anciens; mais, hélas! on en plaqua même contre des églises romanes!



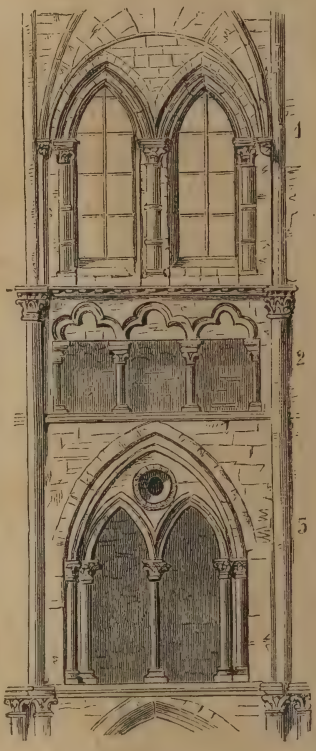
Fenêtre gothique à lancettes (fig. 34).

On remarque quelquefois, dans les églises du quatorzième siècle comme dans celles du treizième, une légère déviation de l'axe du chœur sur celui de la grande nef: aberration inconcevable d'hommes de talent dévoyés par un enfantillage!

Les églises du Midi, à partir de cette époque, n'ont presque jamais de triforium, et le clearestory, augmenté à ses dépens, occupe les deux tiers de la hauteur des murs latéraux. Quand il existe un triforium, il n'est plus obscur, parce que la galerie a de larges fenêtres qui correspondent aux arcs; ce sont de véritables murs à jour, d'une légèreté charmante et quelquefois fermés de vitraux.

2° Plus nous marchons en avant, plus le fût des colonnes s'amincit. Déjà celui des colonnettes ressemble à une simple baguette; un pas de plus, et il ne sera plus qu'une moulure prismatique.

3° On remarque que les ornements en feuillage des chapiteaux du gothique secondaire sont plus petits que ceux du gothique primitif ou plus grands, et alors ils sont placés symétriquement et accompagnent le chapiteau sans le couvrir tout à fait. D'autres ornements forment la corbeille (fig. 36); d'autres enfin simulent des bouquets superposés (fig. 37).



Travée style ogival primitif ou ogive à lancettes (fig. 35).

4° Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit des voûtes; celles du *gothique rayonnant* qui nous occupent sont aussi belles, aussi légères et aussi solides que celles du gothique à lancettes du siècle précédent. Les contre-forts sont semblables, les clochetons à peu près

les mêmes, peut-être plus souvent allongés en aiguille garnis de crochets de différents modèles (fig. 38). On peut résumer ces remarques avec vérité en affirmant que si l'on compare les deux premiers modes du gothique, on trouve dans l'ensemble des monuments une analogie frappante des formes générales et une différence tranchée dans la manière de faire et dans les détails.

Chapiteau gothique rayonnant figurant la corbeille (fig. 36).

5° Les balustrades, introduites parmi les nouveautés au siècle précédent, se modifient déjà; elles présentent maintenant des trèfles, des quatre-feuilles et des quinte-feuilles encadrées Si l'on y conserve des arcades *trilobées*, elles sont toutes petites.

Chapiteau gothique rayonnant à bouquets superposés. (fig. 37).

6° La fenêtre est certainement la partie *typique* du *gothique rayonnant*; c'est celle qui a le plus changé depuis l'époque précédente. Au treizième siècle, nous avons vu les fenêtres, ou formées d'une lancette simple ou, au plus, de lancettes géminées. Vers la fin du siècle cependant, on arriva à *deux* meneaux toriques très-légers, pour admettre *trois* lancettes et augmenter le jour du clearestory. Mais, avec le quatorzième siècle, les fenêtres de cet étage s'élargissent encore, celles de l'église tout entière suivent cet exemple : les meneaux deviennent plus nombreux; ils sont trois, ils sont quatre, ils sont cinq!... Bientôt cela ne suffit plus; on gémine, en une seule grande ouverture, deux fenêtres à huit ou dix meneaux!...

Clocheton rayonnant (fig. 38).

Tout se tient; en même temps que la fenêtre s'élargissait, l'espace au tympan s'agrandissait. Non-seulement les roses s'y ouvrent en plusieurs compartiments; mais au-dessous d'elles et entre elles, chaque fenêtre exige au moins un large trèfle pour remplir son ogive. De là de très-belles et très-riches combinaisons (fig. 39).

7° Le diamètre de roses augmente chaque jour avec l'habileté des constructeurs et des sculpteurs.

8° Il en est de même des portes; même abondance, même beauté de détails. Les figures, plus habilement sculptées, ont peut-être moins de naïveté; mais cette critique est tout à fait de sentiment. Le sculpteur s'attache désormais davantage aux détails; les draperies sont plus cherchées, mais il se préoccupe moins de l'effet général. C'est à partir de ce siècle *seulement* qu'on représente la sainte Vierge debout avec le Christ dans les bras. Cette remarque est très-utile pour sortir du doute en face d'un édifice dont l'architecture gothique est mal définie.

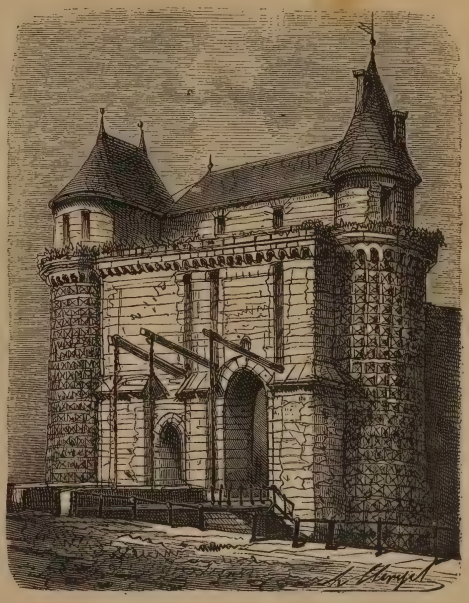
9° Les arcatures qui décorent les murs deviennent d'une excessive ténuité et d'une extrême hauteur, rappelant les broderies des arcades, les motifs des fenêtres. Les crochets sont répandus à profusion, plus serrés que jadis, et l'on commence, vers la fin du siècle, à leur substituer des feuilles acanthiformes saillantes.

10° A partir du quatorzième siècle, sur les tours munies de flèches, on ménage presque toujours un passage garni d'une balustrade à jour, entre la base de la pyramide et le bord carré de la tour. La plus grande innovation consista dans des trous découpés en trèfles, rosaces, étoiles, que l'on ouvrit dans le revêtement des clochers, et l'on couvrit en même temps les angles de la flèche de crochets montant jusqu'à la croix.

Fenêtre gothique rayonnant (fig. 39).

La mode persista encore de couvrir les tours en bâtières, avec toit de pierre. Quelques-unes, accompagnées de tourelles, ont assez grand air. Cette forme est surtout usitée pour les églises de campagne.

Tout ce qui ornait les cathédrales au siècle précédent, est encore employé pendant celui-ci aux mêmes usages. La peinture murale y développe ses scènes multiples; les pavés de terre cuite émaillée remplissent les nefs et les chapelles; les verrières des fenêtres ont



Porte de Provins (fig. 40).

gardé les traditions du beau temps de saint Louis, l'âge d'or des vitraux en France; au quatorzième siècle, ils perdent un peu de ton; on fait déjà plus de dessin que de couleur. On écarte les plombs pour obtenir des morceaux de verre plus grands, qui permettent de mieux traiter les ombres et de ménager les détails...

Les autels, les crédences, les fonts baptismaux, les tombes et leurs pierres tombales, les stalles et boiseries, les ornements d'église, tout cela ne se distingue

guère des mêmes objets du premier ogival que par un plus grand soin apporté dans les détails. C'est plus fouillé, plus gracieux, mais peut-être déjà plus mièvre et moins grave.

Nous ne pouvons quitter le quatorzième siècle sans dire quelques mots de l'architecture civile à l'époque gothique : elle a sa plus complète expression dans les châteaux, dont l'appareil guerrier se développe avec toute sa splendeur. Machicoulis au-dessus, créneaux et meurtrières, tout est calculé pour défendre l'approche des murs et repousser l'assaut jusqu'au dernier moment. Les tours sont parfois couvertes d'un toit, d'autres fois couronnées par d'autres tours de plus petite dimension, laissant entre elles les chemins de ronde nécessaires pour la défense (fig. 40).

Les portes sont doubles : une grande pour les voitures, une petite pour les piétons, s'ouvrent sous une arcade ogivale. Quelques entrées, au contraire, décrivent un cintre très-surbaissé : l'imagination ou le génie militaire se donnent libre carrière, mais toutes les portes sont munies de pont-levis, herse, doubles portes, etc.

Comme cela devait être gai, le séjour de ces grandes salles voûtées, éclairées très-parcimonieusement par de petites fenêtres dont le jour avait à traverser des murs de deux et trois mètres d'épaisseur! Les poëtes ont revêtu d'un mirage séducteur les mœurs de ces temps, mais en y regardant de plus près, on arrive vite à se convaincre que la condition des jeunes suivantes attachées aux châtelaines, par exemple, n'était rien moins qu'agréable.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

MILTON [1].

La même année (2), le Roi Pym mourut lui aussi. Milton alla s'asseoir au chevet de son ami, et comme il s'efforçait de le rassurer en lui montrant sa guérison comme prochaine, l'inspirateur et le chef des Communes se soulevant de sa couche répondit : « Ne cherchez pas à me donner d'inutiles espérances ; la vie, je ne désire plus la garder : la tâche que je pouvais faire, je l'ai faite, celle qui reste à accomplir m'épouvante, et peut-être aurais-je reculé devant elle ; comme le glorieux Hampden, je meurs à temps. Les amitiés des premiers jours se dénouent déjà : Cromwell, Haslerig, Vane et vous-même, cher Milton, vous marchez à un but qui n'a jamais été le mien. La liberté que vous poursuivez a la tête dans les nuages et les pieds dans la tempête ; sur ses autels vous verserez des flots de sang encore, et après avoir abattu un maître, qu'il serait sage de conserver désarmé et impuissant, vous en subirez un autre qui pourra tout et qui osera tout. Je m'en vais à temps, je vous le répète. Adieu, mon cher Milton. Quoiqu'un triste événement ait troublé votre vie, j'ai la conviction que vous serez toujours heureux. Vous êtes un grand artiste, un grand poëte, l'art et la poésie seront vos consolateurs et vos soutiens; mais, méfiez-vous de Cromwell. Adieu encore une fois, mon ami, et que Dieu vous garde.»

Pym mourut, son corps fut exposé pendant plusieurs jours, les Communes entières voulurent assister à son convoi, et l'abbaye de Westminster reçut ses dépouilles mortelles. Il laissait quelques dettes; la Chambre, pour les acquitter, vota une somme de dix mille livres sterling. Ainsi s'en vont tristes et honorés de pompes officielles les promoteurs des grandes crises politiques ; ouvriers de la première heure, ils laissent après eux plus de ruines qu'ils ne voulaient en faire et la fin de la tâche ne leur revient jamais.

La guerre qui, d'abord, s'était servie d'armes pour ainsi dire courtoises prenait, de jour en jour, un caractère de férocité : de part et d'autre, la bête humaine s'était éveillée. Le Parlement saisissait les biens et les personnes de ses adversaires, le parti du roi en faisait autant de son côté. Suivant les chances de la lutte, un comté était aujourd'hui ravagé par les parlementaires, demain par les royalistes. La charmante demeure des Powell n'avait pas été plus épargnée que celle du père de Milton, et Mary suivait les conditions de la mauvaise fortune de sa famille dont toutes les propriétés avaient été saisies. Est-ce cette situation agitée qui lui fit regretter le paisible silence du logis conjugal ? ou le sens moral suffit-il pour réveiller en elle le sentiment du devoir? L'une ou l'autre des suppositions peut être admise; mais ce qu'il y a certain, c'est qu'elle forma le projet de reprendre sa place au foyer d'Aldersgate. S'adresser directement à Milton, elle ne l'osa, elle comprenait qu'elle lui avait fait une blessure trop vive et trop profonde, elle semble n'avoir jamais deviné ce que la gravité du poëte cachait de mélancolie et de tendresse. Elle s'adressa à quelques amis de celui qu'elle avait abandonné et se laissa guider par eux.

Un jour, un des voisins de Milton l'engagea à venir passer la journée chez lui. Il demeurait tout près, à Blackborough ; le printemps était revenu, le poëte adorait les fleurs, il accepta l'invitation; il se promenait ému, pensif, et seul dans le jardin de son hôte, lorsque, tout à coup, au détour d'une allée, à l'ombre d'un bosquet d'ifs, il vit une femme paraître et tomber à ses pieds. Sa faible vue d'abord l'empêcha de la reconnaître, mais son cœur la devina : c'était Mary ; Mary suppliante, fondant en larmes, les bras tendus vers lui, redemandant la tendresse perdue et avouant ses torts. Milton essaya de résister, mais...

Soon his heart retented
Tow'rds her, his life so late and sole deligt
Now at his feet submisse in detrass !...

« Son cœur bientôt s'attendrit pour elle naguère sa vie et ses seuls délices, à présent à ses pieds domptée par la douleur... Il laissa tomber sa colère comme un

(1) Voir, pour les premieres parties, les livraisons précéd.

(2) Le 8 décembre 1643.

guerrier laisse tomber ses armes. » Il lui accorda son pardon, pardon, hélas! qui ne peut jamais être l'oubli du passé.

C'est à cette scène touchante que nous devons peut-être l'admirable réconciliation d'Adam et d'Eve, une des plus adorables pages du *Paradis perdu*. Quelque temps après, Mary devint mère et donna le jour à une fille qui reçut le nom d'Anna ; puis elle eut deux autres filles encore, Mary et Dorothée. La famille tout entière des Powell vint chercher un refuge auprès de Milton, qui se vit forcé de quitter Aldersgate pour prendre un logement plus spacieux dans Barbicane-street. Son père mourut entre ses bras, et plus tard après Mary mourut en donnant le jour à un fils qui ne vécut pas. Ces pertes affectèrent vivement le poëte, malgré la fermeté de son âme et sa soumission absolue aux décrets de la Providence, il versa d'abondantes larmes, sa vue en souffrit, et il fit un pas de plus vers les ténèbres.

Il suivait toujours avec une ardente passion les événements politiques, et sa plume y prenait part. Le cadre de ce recueil ne nous permet pas de retracer les longues péripéties de la lutte entre le roi et le Parlement, tant de batailles, tant de violences. La force militaire se substituant à l'autorité légale, Cromwell maître de l'Angleterre et Charles livré à l'échafaud. Ce sont des faits historiques d'une grandeur épique que toutes les histoires racontent et que les générations se redisent.

A la mort de Charles s'attache un écrit qui a lourdement pesé sur la vie de Milton. Avant le jugement du roi, il avait écrit un ouvrage sur la responsabilité du roi; par un sentiment qui l'honore, il ne le publia qu'après la sanglante tragédie. « Mais ses talents et l'ardeur de ses convictions, dit M. Villemain, l'ayant désigné au choix de Cromwell, déjà tout-puissant, il fut nommé auprès du conseil d'État secrétaire-interprète pour la langue latine. Cromwell, par une sorte de politique altière, qu'il appliquait à tout, voulait faire de cette langue le seul mode de communication de la République anglaise avec les puissances étrangères. » Milton était donc devenu un fonctionnaire de l'État; de plus, par une aberration assez singulière dans un aussi grand esprit, il croyait défendre la République en justifiant les violences et la tyrannie de Cromwell.

Quelques heures après le meurtre de Charles, Londres fut inondée d'un petit écrit intitulé : *Eikon basilike*, l'image royale; il produisit la plus douloureuse sensation. On attribuait au roi-martyr ces pages éloquentes, on se trompait : le véritable auteur était le docteur Gauden, à qui Milton répondit en justifiant la condamnation du prince. Attaqué injurieusement et maladroitement par le docte Saumaire, il fit paraître, en 1654, deux ouvrages restés célèbres : *Défense du peuple anglais* et *Défense de l'auteur*. En parlant de lui-même, il se montra simple et digne. C'était un fanatique de bonne foi, sans ambition personnelle, mêlant étrangement aux souvenirs de liberté des vieilles républiques les violences patriarcales de la Bible. A cette époque, la lumière qu'il aimait tant et qu'il a célébrée dans des vers immortels avait disparu pour lui; il était entré dans une nuit éternelle.

Il était parvenu à faire rendre à la famille Powell les biens qu'on lui avait confisqués, et débarrassé de ces hôtes qui ne lui rappelaient que de tristes jours, et qui semblent avoir détourné de lui l'affection de ses filles, il quitta son vaste établissement de Barbicane et prit un modeste logis dans Holborn-street. C'est là qu'il épousa, en 1656, Catherine Woodeack, qui, pendant quinze mois, lui fit oublier les amertumes de sa première union ; malheureusement la jeune femme s'éteignit, et, en 1664, après un triste veuvage, délaissé et contrarié par ses filles, l'illustre aveugle prit pour troisième femme Elizabeth Minshull. Quoiqu'elle eût trente ans de moins que lui, elle l'aima et lui donna un bonheur qu'il ne trouva jamais dans ses filles. Une poétique légende s'est plu à les représenter comme de douces et dévouées créatures, entourant leur père de soin et de tendresse ; on voudrait l'admettre et le croire; malheureusement, une illusion si touchante et si naturelle n'est point permise. Les filles de Milton furent dures et ingrates. Le poëte leur avait appris à lire l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'italien et l'espagnol, et, quand il le demandait, elles lui faisaient, il est vrai, la lecture dans ces langues qu'elles n'entendaient pas, mais nulle affection ne semble jamais s'être établie entre elles et lui. Il fut un père malheureux. Si quelque rayon de paix réchauffa son cœur mélancolique, il le dut à son génie, aux hôtes divins de son imagination, à sa charmante femme qui l'adorait et à la persistance de ses illusions politiques.

Républicain, malgré tous les actes de tyrannie accomplis par Cromwell, tyrannie, il est vrai, pleine de génie et de grandeur, il persista à voir dans la domination du Protecteur un reflet d'Athènes et Rome; mais il ne fut jamais un lâche et vil courtisan; plus d'une fois il protesta hautement contre des actes qu'il considérait comme nuisibles à la liberté de son pays ; Cromwell le connaissait, l'aimait et le laissait dire; il le recevait souvent dans le palais de Whitehall, devenu le palais du Protecteur. Milton aurait pu beaucoup obtenir, il garda sa fière pauvreté. Vertu rare dans tous les temps et qui rachète bien des fautes! Il vécut humblement, mais cependant avec une certaine aisance, des émoluments de sa place. Cromwell mourut en 1658. Milton, toujours obstiné, crut que la République pouvait survivre à la volonté puissante qui l'avait fondée et au bras qui l'avait si glorieusement soutenue. Tout en regrettant Ollivier, il espéra que son fils, Richard, continuerait l'œuvre commencée et si énergiquement poursuivie; il se trompait; la lassitude générale, les efforts mêmes que l'on avait faits pour soutenir un ordre de choses qui n'était point dans les traditions nationales, l'ambition et la trahison de Monk se chargèrent de lui enlever ses dernières illusions. Charles II, le fils de celui dont il avait déclaré le supplice un acte juste devant Dieu et devant les hommes, rentra en Angleterre en 1660, et dès lors Milton put justement craindre pour sa liberté et pour sa vie. Malgré l'amnistie promise par le roi, beaucoup de puritains s'enfuirent ; ceux qui restèrent portèrent rudement la peine de leur trop crédule confiance. Le cadavre de Cromwell, arraché à la tombe, fut pendu aux chaînes de fer de Tyburn ; nombre de régicides et même des hommes qui, comme H. Vane, n'avaient pas pris une part directe au meurtre de Charles Ier, furent envoyés à l'échafaud. Milton, avant le retour des Stuarts, avait donné sa démission, et s'était réfugié dans la solitude. Aveugle et pauvre, chargé d'une nombreuse famille, il ne pouvait chercher un asile sur le continent; le 27 juillet 1660, sur un ordre du Parlement, sa triste demeure fut envahie et lui-même mis en état d'arres-

tation. On raconte qu'il dût son salut à la reconnaissance d'un poëte.

En 1550, Davenant, poëte de cour gracieux, mais futile, partisan de Charles Ier, était tombé entre les mains du Parlement, qu'il avait plus d'une fois blessé dans ses vers et ses chansons. Milton, quoiqu'il estimât peu ce genre de poésie, intervint en faveur du captif; il était puissant alors et comptait de nombreux amis au sein des Communes. Il obtint que Davenant ne serait pas jugé, et il le fit, après une courte détention, mettre en liberté. Les rôles étaient changés; Charles II comptait parmi ses courtisans le poëte royaliste; le roi l'aimait. A sa prière, il invita le Parlement à se désister de ses poursuites contre l'ancien secrétaire de Cromwell; Milton fut relâché. Sans Davenant, l'Angleterre n'aurait pas *le Paradis perdu*, car il est certain que le vieux puritain, conduit devant ses juges, n'eût pas laissé tomber de ses lèvres une parole de repentir, et qu'il eût confessé sa persistance dans ses opinions républicaines. Une anecdote suffit pour le prouver :

Charles II avait rapporté en Angleterre des mœurs détestables, et il lui arrivait souvent de compromettre publiquement la dignité royale. Un jour qu'au sortir de table sans doute, il se promenait dans Londres avec une escorte bruyante de favoris, on lui montra un vieillard dont une femme guidait les pas : c'était Milton. Le prince ne le connaissait pas, on le lui nomma; il s'approcha brusquement de lui et, l'interpellant, il dit :

— Par votre misère et votre cécité, vous voyez, monsieur Milton, comment Dieu punit les crimes.

La réconciliation. Dessin de F. Lix.

Instruit du nom de la personne qui lui parlait ainsi :

— Et quels crimes avait donc commis votre père? répondit l'inflexible vieillard.

Triste scène, à laquelle le roi n'aurait pas dû s'exposer.

Mais venons au poëme qui a rendu le nom de Milton immortel. Quand le commença-t-il? On ne le sait pas. On croit cependant qu'il en conçut la première pensée pendant son voyage en Italie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il le médita longuement, et qu'il fut la grande pensée de sa vie presque tout entière. C'est pour son poëme qu'il vécut dans une familiarité si intime avec les prophètes et avec les nobles génies dont les ouvrages sont la gloire et la grandeur de la civilisation. Dans la noble tâche qu'il s'était imposée, rien ne l'arrêta ni ne le retint; ni les luttes politiques, ni les chagrins privés, ni les coups dont son cœur fut frappé.

« Il était aveugle et tourmenté de la goutte. Une vie étroite et pauvre, de nombreux ennemis, le sentiment amer de ses illusions démenties, le poids humiliant de la disgrâce publique, la tristesse de l'âme et les souffrances du corps, tout accablait Milton; mais un génie sublime habitait en lui. Dans ses journées rarement interrompues, dans les longues veilles de ses nuits, il méditait des vers sur un sujet depuis si longtemps déposé dans son âme, et qu'avaient mûri pour ainsi dire tous les événements et toutes les passions de sa vie. Séparé de la terre par la perte du jour et par la haine des hommes, il n'appartenait plus qu'à ce monde mystérieux dont il racontait les merveilles... Chaque jour,

en se levant, Milton se faisait lire un chapitre de la Bible hébraïque, puis il travaillait à son poëme, dont il dictait les vers à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait (1). »

Parmi les hommes qui s'étaient attachés à sa vieillesse, il en est un, le quaker Thomas Elwood, dont la postérité reconnaissante doit conserver le nom. Il s'était fait le secrétaire du poëte, et, par toutes sortes de bons offices, il semble s'être efforcé de lui témoigner son respect et son admiration. C'est à Elwood que Milton remit enfin le glorieux poëme; c'est Elwood qui le lut le premier. Le 20 avril 1667, un libraire traita de l'impression du *Paradis perdu*. Les conditions de ce marché sont restées tristement célèbres. En confiant son manuscrit à l'éditeur Simmons, qui voulait bien s'en charger, Milton reçut la somme de cinq livres sterling (125 francs); il devait recevoir une même somme après la vente de treize cents exemplaires. La seconde et la troisième édition devaient être réglées par les mêmes conditions. Milton reçut en tout dix livres. La troisième édition parut en 1678; le poëte n'existait plus, et sa veuve, le 29 avril 1681, donna quittance définitive moyennant huit livres sterling. Quel prix pour un tel ouvrage! Et que l'on ne pense pas qu'à l'époque où Milton cédait son manuscrit à si vil prix la poésie ne fût pas recherchée; on se tromperait. A cette même époque, Dryden recevait deux cent cinquante livres sterling (3 250 francs) pour sa traduction de *l'Énéide*, et trois cents livres sterling (7 500 francs) pour ses fables. Hélas! la poésie biblique venait ou trop tôt ou trop tard; les puritains n'étaient plus là pour la lire, et le goût du jour était trop mondain pour comprendre le sublime du *Paradis perdu*. L'ouvrage n'obtint aucun succès. Les uns le repoussaient à cause du nom de l'auteur; les autres parce qu'il n'était point écrit dans le goût licencieux du temps. « Le frivole athéisme qui avait succédé aux fureurs des puritains, l'élégante corruption qui était alors une mode et presque un devoir, jetaient une sorte de dérision sur des chants religieux, et le poëte avait contre lui les préventions du vice comme celles de la vertu. » Ce ne fut que bien des années plus tard, après qu'Addison l'eût appelé un *poëme divin*, que *le Paradis perdu* entra dans sa gloire.

Le peu de succès de son ouvrage ne semble pas avoir altéré la gravité sereine du poëte; il se remit au travail et publia un remarquable abrégé de l'histoire d'Angleterre et la tragédie de *Samson*, mêlée de chœurs, à l'imitation de l'antique. *Samson* renferme d'incontestables beautés, mais malheureusement, en écrivant les douleurs du héros hébreux, Milton songea trop à ce qu'il souffrait lui-même; c'était une faute grave. Dans toute œuvre théâtrale, l'auteur doit s'effacer; dès qu'il se met en scène, tout l'intérêt cesse; et, comme le dit très-bien Macaulay, la voix seule du souffleur suffit pour faire évanouir toute illusion scénique. Dans les dernières années de sa vie, il fit paraître un traité de logique, un traité sur la vraie religion, et, pour faire suite à son grand poëme, *le Paradis reconquis*. Dans ses derniers jours, il mit en ordre et publia quelques-uns des vers de sa jeunesse. Il s'était alors retiré dans sa maison de Bunhill-Fields, où il mourut le dimanche 8 novembre 1674; il fut inhumé à côté de son père, dans l'église de Saint-Giles. Ce ne fut qu'en 1757, qu'en son honneur, on érigea un monument dans l'abbaye de Westminster.

Il est devenu une des gloires les plus chères de l'Angleterre. Voici en quels termes Macaulay parle de lui (1) :

« Lorsqu'il y a peu de jours un manuscrit inédit de Milton est venu raviver cette sainte mémoire, nous sommes tous devenus les contemporains du grand poëte. Transportés à cent cinquante années en arrière, nous pouvons presque nous figurer que nous lui rendons visite dans son humble retraite, que nous le voyons assis à son orgue, sous les plis de sa tapisserie verte; que nous saisissons le mouvement rapide de ses yeux cherchant en vain le jour; que nous lisons sur sa noble physionomie la glorieuse et triste histoire de ses travaux et de ses douleurs. Avec quel recueillement nous écouterions sa moindre parole! Avec quel respect nous fléchirions le genou pour baiser sa main et la mouiller de nos larmes! Avec quelle sincérité nous chercherions à le consoler, si un pareil poëte avait besoin de l'être, parce qu'il fut négligé par un siècle indigne de ses talents et de ses vertus! Avec quel empressement nous disputerions à ses filles ou à son ami le quaker Elwood le privilége de lui lire Homère ou de transcrire, sous sa dictée, les immortels accents qui tombaient de ses lèvres! »

A. GENEVAY.

(1) M. Villemain.

(1) Traduction de M. Pichot.

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE (1).

On peut s'étonner qu'à l'époque dont je parle aucune puissance européenne n'eût encore pris possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Il semble surtout que la France aurait dû mettre quelque empressement à planter son pavillon sur ces rivages. L'expédition de Dumont d'Urville offrait pour cela une belle occasion, dont on n'eut garde de profiter. Deux autres occasions se présentèrent : en 1842, lorsque la France s'empara des îles Marquises; et l'année suivante, lorsqu'elle prit sous sa protection, ou mieux, sous son protectorat, Taïti et Aïmeo. Puisqu'en ce même temps un navire de notre marine déposait à Balade des missionnaires français, il était non-seulement du droit, mais du devoir de celui qui commandait la station de les mettre sous la protection de notre drapeau et de nos soldats. On n'en fit rien, soit par une inconcevable négligence, soit plutôt parce qu'on craignait de donner de l'ombrage à la jalouse Albion. Notre gouvernement d'alors avait tout l'air de se tenir modestement et galamment à l'écart pour laisser à S. M. la reine Victoria

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons de février et de mars.

le loisir de s'emparer, si tel était son bon plaisir, de la Nouvelle-Calédonie.

« Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! »

Chose extraordinaire, les Anglais ne tirèrent point. On m'a dit qu'il y avait entre les deux puissances un accord tacite, en vertu duquel ni l'une ni l'autre ne devait, sous peine de *casus belli*, mettre la main sur une possession également convoitée par toutes deux. C'est possible. Le fait est que la Nouvelle-Calédonie est restée neutre et inoccupée jusqu'en 1854. Les circonstances politiques étaient alors tout à fait changées. L'Angleterre avait toute sorte de motifs pour ne point se fâcher contre la France, son alliée contre la Russie. On était certain qu'elle laisserait faire sans rien dire, et la Nouvelle-Calédonie devint une colonie française. Mais, de 1843 à 1854, quel fut le sort des missionnaires ?

Tout alla passablement pendant une couple d'années. La gabare *le Bucéphale*, commandée par le capitaine de corvette J. de Laferrière, déposa à Balade, le 20 décembre 1843, cinq missionnaires : deux prêtres maristes, les pères Rougeyron et Viard, deux frères laïques et un ecclésiastique de Clermont, M. Douarre, vicaire apostolique de la Polynésie occidentale et évêque d'Amata *in partibus infidelium*. Ce prélat était le chef de la mission. M. de Laferrière ne négligea rien pour concilier aux missionnaires la bienveillance des chefs kanaks ; il reçut ceux-ci à son bord et à sa table avec mille politesses, leur fit des présents et rendit à chacun d'eux la visite qu'il en avait reçue. Le chef ou *téa* du canton de Balade, nommé Téa-Boma, voulut bien lui accorder toutes facilités pour le choix d'un emplacement convenable, qui lui fut, à la vérité, largement payé, ainsi que les matériaux destinés à la construction d'une habitation vaste et commode. Cette habitation fut promptement bâtie ; les missionnaires s'y installèrent aussitôt, et l'évêque d'Amata, Mgr Douarre, inaugura le 25 décembre, jour de Noël, la prise de possession de son domaine apostolique. La messe fut solennellement dite, au milieu d'une enceinte de grands palmiers, qui figuraient assez bien le chœur d'un temple immense ayant pour voûte le ciel bleu. L'autel était ombragé sous un dais de feuillage, et les oiseaux mêlaient leurs voix à celles des missionnaires et des assistants qui chantaient les hymnes sacrées. Le commandant du *Bucéphale* avait fait mettre tout son équipage sous les armes afin d'inspirer aux habitants une crainte salutaire de la puissance française. Avant de s'éloigner, il eut soin de glisser dans sa harangue d'adieu aux chefs kanaks une phrase annonçant qu'avant cinq mois un autre vaisseau plus grand que *le Bucéphale* viendrait visiter l'île, afin de récompenser ceux qui seraient restés les amis fidèles des missionnaires, et de châtier sévèrement quiconque aurait mal agi envers eux. Puis, ayant regagné son bord, il fit tirer neuf coups de canon en signe de salut, avant de prendre le large.

Au bout de trois mois, les missionnaires durent rebâtir à neuf leur habitation, que les vers avaient ruinée et que des sauvages avaient bien un peu essayé d'incendier et de piller ; ils avaient souffert aussi de dures privations, obligés de cultiver à grand'peine leurs champs d'ignames, de patates et de taros (*colocasia esculenta*), et il leur arriva plus d'une fois de se voir enlever leur récolte par des bandits paresseux et affamés. Mais enfin ils avaient réussi à apprendre à un certain nombre de Kanaks à faire le signe de la croix, à réciter des prières et même à chanter des cantiques. Ils n'avaient, en revanche, obtenu qu'un très-médiocre succès de leurs tentatives pour corriger ces hommes de leurs vices et les détourner de l'anthropophagie. On a cité souvent ce mot d'un chef à Mgr Douarre, qui essayait de lui faire entendre que manger son semblable est une chose horrible en soi et réprouvée de Dieu.

— Si Dieu le défend, répondit le chef, il faut lui obéir ; mais s'il dit que ce n'est pas bon, il ne dit pas la vérité, car la vérité est que cela est très-bon.

Le capitaine de vaisseau Lecomte, qui visita la Nouvelle-Calédonie en 1846, raconte, de son côté, l'anecdote suivante :

Un jour, Bouarate, chef de la tribu Yenguène, étant allé à Pouébo visiter son jeune beau-frère Thindine, téa de Mouélébé, qui, dans ce moment-là, éprouvait une grande pénurie de vivres, lui tint à peu près ce langage :

— Que tu es maigre, mon pauvre ami, et que ton ventre est creux ! Moi, au contraire, je suis gras et bien portant. C'est que, vois-tu, je me nourris bien. A quoi donc te sert ton peuple ? Fais comme moi, mange tes sujets, et comme moi tu auras de l'embonpoint et le ventre rebondi !

Thindine trouva le conseil fort sage et le suivit.

Dès ce moment, il mit, selon l'expression du capitaine Lecomte, son peuple en coupe réglée, mangeant, en compagnie de sa femme et de ses intimes, au moins un de ses sujets chaque semaine.

J'ai dit que les Kanaks pratiquaient la polygamie. Un d'eux étant venu à la mission demander le baptême, le père Rougeyron lui fit, selon l'ordinaire, subir une sorte d'examen. Il l'interrogea sur le nombre de ses femmes ; le Kanak avoua qu'il en avait deux.

— C'est une de trop pour être chrétien, lui dit le père.

Le Calédonien s'éloigna sans demander aucune explication. Il revint quelques jours après, sollicitant de nouveau le baptême. On lui répéta que, pour en être digne, il devait renvoyer une de ses deux femmes.

— Je n'en ai plus qu'une, répondit-il.

— Ah ! très-bien, mais qu'as-tu fait de l'autre ?

— Je l'ai mangée.

O logique d'un homme de la nature !

Au mois de septembre 1845, la corvette *le Rhin*, commandée par M. Bérard, vint mouiller en vue de Balade, et les officiers furent agréablement surpris en apercevant, sur une hauteur, une maison construite à l'européenne, sur laquelle flottait le drapeau tricolore. On leur avait inspiré sur le sort de la mission les plus graves inquiétudes. De leur côté, les pauvres missionnaires, livrés à eux-mêmes depuis le départ du *Bucéphale*, saluèrent avec une joie facile à comprendre l'apparition du pavillon français, dont la vue produisit aussi sur les Kanaks un excellent effet, en leur montrant que les promesses et les menaces du capitaine de Laferrière n'étaient pas de vaines paroles. *Le Rhin* apportait aux pères maristes d'abondantes provisions et, secours non moins précieux, un robuste et brave *bull-dog*, qui devait contribuer puissamment à leur assurer le respect de leurs ouailles. Ce chien reçut le nom du navire qui l'avait amené. Il était de belle taille, mais d'un caractère très-vif, et il avait puisé je ne sais où — peut-être arrivait-il de la Louisiane ou de la Nouvelle-Orléans — des préjugés aristocratiques et une aversion marquée à l'endroit des *coloured men*. Il était prêt, au moindre signe de ses

maîtres, à courir sus aux Kanaks qui venaient rôder autour de l'habitation, et à leur faire sentir la vigueur de ses mâchoires et la bonne qualité de ses crocs. Ces deux avantages furent promptement appréciés par les Kanaks. Ils conçurent pour le *bull-dog* des bons pères « une estime incroyable », et qui les mit bientôt

Dans un ardent désir d'être de ses amis.

Ils le considéraient comme un personnage de grande importance, comme un *chef*, et plusieurs téas des environs vinrent lui présenter leurs hommages. L'un d'eux même lui apporta des présents et lui adressa une harangue dans laquelle il le priait humblement de l'honorer de sa bienveillance. *Rhin* accueillit cette démarche avec une réserve pleine de dignité. Il flaira dédaigneusement les ignames et les bottes de cannes à sucre que le chef venait de déposer à ses pattes et passa lentement sa langue rouge sur ses lèvres, en laissant voir ses dents blanches et en regardant le sauvage d'une façon qui signifiait clairement ceci :

— Tu fais le bon apôtre : c'est fort bien ; mais s'il te prenait fantaisie de tenter contre nous quelque mauvais coup, tu sais comment tu serais reçu.

Plus tard, les missionnaires augmentèrent le nombre de leurs défenseurs ; mais Rhin demeura le chef de cette garnison canine, qui valait bien, pour protéger la mission, un poste de gendarmerie. Après la visite du *Rhin*, les pères maristes reçurent celle de la corvette *l'Héroïne*, puis d'une goëlette appartenant aux missions de l'Océanie centrale, puis celle d'un caboteur anglais ; ce qui leur permit de faire venir de Sydney des graines, des vivres et des bestiaux.

Cependant de cruelles épreuves étaient réservées à ces courageux propagateurs de la foi chrétienne. La rivalité des missionnaires anglicans, les préjugés des naturels, une épidémie meurtrière qui vint ravager les tribus et que des superstitions aveugles firent attribuer à leur influence, soulevèrent contre eux des haines dont plusieurs furent victimes. La mission mariste de Balade a donc son martyrologe, en tête duquel figure le nom de Mgr Epalle, assassiné par les habitants de l'île Saint-Georges, le 16 décembre 1845. A partir de ce moment, la situation des missionnaires devint de plus en plus dangereuse. En 1847, leur nombre s'était accru et ils avaient fondé un nouvel établissement à Pouébo. Au mois de juillet de cette année, une attaque furieuse des Kanaks, dirigée contre les hôtes de la mission de Balade, et dans laquelle périt un d'entre eux, le père Blaise, les obligea à chercher en toute hâte un refuge à Pouébo. Ici encore l'attitude des insulaires devint bientôt tellement menaçante, que les treize personnes qui s'y trouvaient réunies, et parmi lesquelles étaient un chirurgien de marine et trois matelots du navire *la Seine*, se crurent perdues sans ressource. Ces malheureux allaient se livrer à leurs meurtriers, lorsque tout à coup une voile parut à l'horizon. C'était la corvette *la Brillante*, commandée par le capitaine Dubouzet. Grâce à son énergique intervention, toute la colonie put être amenée à bord ; mais plusieurs hommes furent blessés grièvement dans la lutte qui s'engagea entre nos marins et les indigènes. Le 20 août, M. Dubouzet opéra une descente afin de châtier les indigènes. Ceux-ci se réfugièrent dans les montagnes, où l'on ne put les atteindre, et il fallut, pour toute punition, incendier les cases de leurs chefs.

Chassés de la Nouvelle-Calédonie, les missionnaires, loin de se rebuter, essayèrent de fonder un nouvel établissement à l'île Halgan (Uvea), mais ils ne tardèrent pas non plus à en être expulsés par la féroce hostilité des habitants. Ils allèrent alors rejoindre quelques-uns de leurs frères qui, plus heureux, avaient réussi à s'établir dans l'île des Pins. C'est seulement en 1853 qu'ils ont pu revenir à la Nouvelle-Calédonie et s'y établir définitivement, non pas toutefois sans avoir à y surmonter encore bien des obstacles et à y braver bien des périls.

III

Nous arrivons enfin à la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Cet acte important fut accompli, le 24 septembre 1853, par le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef des forces navales françaises dans l'océan Pacifique, conformément aux instructions du ministre de la marine.

Le pavillon tricolore fut arboré solennellement à Balade, en présence des officiers de la corvette à vapeur *le Phoque* et des missionnaires français. Il fut également arboré, le 29 du même mois, sur l'île des Pins. Je n'ai pu savoir au juste à quelle époque avait eu lieu la prise de possession officielle des îles Loyalty ; mais ce détail est, je crois, sans importance. L'occupation française et la fréquentation assidue des Européens seront peut-être, dans l'avenir, un bienfait pour les indigènes de la Nouvelle-Calédonie et des îles voisines ; mais il faut avouer, à la honte de la civilisation, que nos premiers rapports avec les insulaires n'ont pas été plus avantageux pour eux qu'honorables pour nous, et que leur résultat le plus clair a été d'accroître dans une notable mesure, par l'introduction des armes à feu, des boissons spiritueuses, du tabac, et par un commerce sans moralité, la somme, assez grande déjà, des vices, des mauvaises habitudes et des maladies qui régnaient dans l'archipel.

Les missionnaires firent de leur mieux pour réparer, dans les districts soumis à leur action, le mal causé par les troqueurs et les pillards ; mais ils n'y réussirent que très-médiocrement, comme vous avez pu en juger. L'autorité militaire — ou maritime, c'est tout un — qui, dès l'origine de l'occupation, fut investie de tous les pouvoirs, n'a été jusqu'ici ni mieux inspirée ni plus heureuse. Les rares *civilians* — presque tous étrangers, la plupart anglais — qui sont venus s'établir dans le pays, bien plus pour l'exploiter que pour le coloniser, ne sont pas, en général, des modèles d'austérité ; les matelots et les soldats de marine, qui forment en majeure partie la population flottante, ne se piquent pas, dans leur manière de vivre, d'une sagesse exemplaire, et ils montrent plus volontiers aux indigènes le chemin du cabaret que celui de l'atelier, de l'école ou de l'église. Enfin l'élément militaire appartenant aux compagnies disciplinaires et l'élément emprunté au personnel de la transportation, bien que limités et surveillés dans leurs rapports avec les habitants libres, n'étaient pas de nature à favoriser parmi ces derniers les vertus privées et sociales. Aussi les premières années de notre occupation ont-elles été d'un augure assez peu favorable pour l'avenir de la colonie.

De 1853 à 1862, on peut dire que la Nouvelle-Calédonie n'eut pas de gouvernement régulier. On étudiait la question. Voulait-on essayer, dans cette colonie vierge, un système différent de celui qui avait été suivi

jusqu'alors dans toutes nos autres possessions d'outre-mer? Songeait-on, par exemple, à inaugurer un essai sérieux du gouvernement civil? Oh! que non pas! Le gouvernement des *habits noirs*, fi donc! Eh! que seraient devenus les officiers de marine, pour qui le service des stations navales est, en temps de paix, à peu près le seul moyen de monter en grade, et qui trouvent dans le gouvernement des colonies et non ailleurs une diversion à leur monotone carrière et l'occasion de déployer leurs talents administratifs, politiques et stratégiques! On s'occupait donc uniquement de savoir si la Nouvelle-Calédonie serait dirigée — on dit mieux *commandée* — par un chef particulier, ou si elle ferait partie d'un commandement général réunissant sous son obéissance toutes les possessions françaises de l'Océanie; si le gouverneur serait le commandant même de la station navale, ou un autre officier spécialement délégué par le ministre; si le siége de son pouvoir serait à terre ou à bord du vaisseau amiral... Voilà les graves questions qu'il s'agissait de résoudre. On y employa près de dix années, pendant lesquelles chacun des expédients que je viens d'indiquer fut tour à tour essayé, mais d'une façon tout empirique, sans méthode et selon le caprice des circonstances.

Au mois de janvier 1854, M. Tardy de Montravel, commandant la corvette *la Constantine*, vint à Balade, où se trouvait déjà *le Prony*. Cet officier était muni de pouvoirs très-étendus. On peut le considérer comme le premier gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, bien que — autant que je sache — il n'en eût pas le titre. Il confirma la prise de possession en la notifiant aux principaux chefs indigènes, et se mit à explorer avec soin tout le littoral, afin de désigner les points qui lui paraîtraient le mieux réunir ces deux conditions indispensables à nos premiers établissements : abri sûr et d'un accès aussi peu dangereux que possible pour les navires; facilité de la défense, tant contre les agressions des indigènes que contre les attaques par mer en cas de guerre avec une puissance maritime. Sous ce double rapport, la baie de Nouméa, parfaitement abritée par l'île Nou, accessible sans trop de risques par les passes de Uitoe, de Dumbea et de Bulari, et entourée de collines élevées, du haut desquelles on domine à la fois la mer et les vallées du littoral — la baie de Nouméa, dis-je, offrait une situation admirable. M. de Montravel n'hésita pas à la choisir comme lieu de notre principal poste naval et militaire. L'expérience a prouvé qu'il avait raison.

Malheureusement M. de Montravel ne songea point que ce « point stratégique », à raison de la présence du gouvernement et de la plus grande sécurité offerte aux habitants, deviendrait forcément le chef-lieu, la principale ville de la colonie. Une ville destinée à se développer, non par la guerre, mais par le commerce, par l'industrie, par le bien-être, exige autre chose qu'un bon port et de bons ouvrages de défense. Elle exige d'abord de l'espace, un terrain sur lequel elle puisse s'étendre, élever des constructions, tracer des rues qui elles-mêmes se relient à des routes, de manière à assurer entre la ville et le reste du pays des communications actives et rapides. Ceci déjà manque à Nouméa, étroitement resserrée entre un marais et des montagnes. Ce n'est pas tout. Sous quelque climat que ce soit, et à plus forte raison sous les tropiques, une ville a besoin d'eau, de beaucoup d'eau — j'entends d'eau douce, potable, salubre, et non saumâtre, séléniteuse ou croupissante. Or Nouméa se trouve précisément, sous ce rapport, dans la partie la plus déshéritée de l'île — qui partout ailleurs est très-largement arrosée sous ce rapport. Il faut aller à dix kilomètres, au Pont-des-Français, pour trouver, non pas une rivière, mais un très-modeste ruisseau. On en est donc réduit à recueillir, quand il pleut, l'eau qui s'écoule des toits des maisons. D'où la nécessité d'entretenir ces toits dans un état de propreté immaculée; ce qui a conduit le gouvernement à lancer un décret de proscription contre les pauvres oiseaux et à interdire rigoureusement l'introduction des pigeons. On a essayé de creuser des puits; mais on n'a rencontré de l'eau qu'au niveau de la mer, et c'est une eau dont on ne peut guère faire usage que lorsqu'on a besoin de se purger. L'eau de pluie n'est abondante que pendant l'hivernage. Il faut n'en user alors qu'avec parcimonie et la mettre en réserve pour la saison sèche. On avale alors, avec le liquide, tout un monde d'animalcules frétillants et grouillants, qui multiplient à l'aise dans les réservoirs. On a eu, il y a peu de temps, l'ingénieuse idée de faire pour les habitants de Nouméa ce qu'on fait pour l'équipage et les passagers d'un navire : on s'est mis à distiller en grand l'eau de mer. C'est très-joli, mais un peu cher. M. J. Garnier a calculé que, pour suffire à la consommation très-modérée d'une population de quinze cents âmes, en fournissant à chacun cinq litres d'eau par jour, les appareils à distillation brûleraient pour soixante francs de charbon de terre par jour; ce qui, ajouté aux autres frais, donnerait une dépense quotidienne d'au moins cent francs, ou une dépense annuelle de trente-six mille cinq cents francs. Et notez que la houille peut manquer, en attendant qu'on ait mis en exploitation celle qui se trouve dans l'île, et dont l'abondance et la qualité ne sont encore qu'hypothétiques! Evidemment cet état de choses est la condamnation du choix trop exclusivement militaire fait, il y a vingt ans, par M. de Montravel. Tôt ou tard, Nouméa aura le sort de Paris : elle sera décapitalisée au profit d'un Versailles quelconque. M. André Marchand est d'avis que, selon toute probabilité, ce Versailles s'élèvera, avant peu, vers l'extrémité nord-ouest de l'île, par exemple, sur la presqu'île Deverd.

— Le sud de l'île jusqu'à Nouméa, me disait-il, est à peine cultivable. Le sol devient un peu meilleur de Nouméa à Ouaraï; mais cette région n'est pas comparable à celle du nord-ouest. C'est au nord qu'est l'avenir de la colonie; c'est la région de la canne à sucre, du coton, du café, des cocotiers, du bois de sandal; c'est celle de l'or — car on a déjà découvert à Moinghin, dans la vallée du Diahot, près de Boudé, un joli filon du précieux métal, et il y a tout lieu de croire qu'on trouvera de ce côté d'autres filons encore. Enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, cette extrémité de l'île abonde en fruits, en gibier, en poisson. Chaque vallée a sa rivière, et la nature s'est chargée d'y tracer des routes. Tandis que montagnes et marais enferment Nouméa dans un étroit espace, la ville que l'on construirait au cap Deverd pourrait grandir à l'aise, puisqu'au delà de la presqu'île même les plaines s'étendent à perte de vue. Cette position est le centre des parties les plus fertiles de la Nouvelle-Calédonie, et je ne doute pas qu'on n'y voie bientôt s'élever une ville qui deviendra rapidement florissante.

— Mais, objectai-je, pour devenir florissante, il faut d'abord qu'elle existe. Or il est peu probable que le

gouvernement consente à abandonner sa résidence actuelle pour se transporter au nord de l'île.

— Le gouvernement fera ce qu'il lui plaira, et je sais que ce n'est pas de lui qu'il faut attendre une initiative féconde. Mais sachez que c'est au cap Deverd que nous nous proposons, nous, d'établir le siége de notre société. Dès lors les colons viendront certainement se grouper autour de nous; les marchands y apporteront leurs denrées; nous établirons des communications rapides et régulières entre notre ville et Nouméa. Celle-ci restera la capitale politique et militaire de la colonie; notre cité sera la capitale industrielle, commerciale, et peut-être aussi littéraire, artistique et scientifique.

— Enfin, un petit San-Francisco... puisqu'il y a de l'or. Mais, dites-moi, y a-t-il de l'eau?

— Ah! j'avoue, répondit mon guide, que pour le moment il n'y en a guère. Mais nous en ferons venir. Les montagnes voisines nous en fourniront, à peu de frais, tant que nous en voudrons, de belle et de bonne, qu'il nous suffira d'amener par de petits aqueducs; et comme cette eau viendra d'en haut au lieu de venir d'en bas, il sera facile d'avoir des jets sur les places et dans les jardins, et de la distribuer à tous les étages des maisons — qui, du reste, ne seront pas bien hautes.

Au sujet de la découverte de l'or au nord de l'île, voici encore ce que m'a raconté M. Marchand.

— Cette découverte, me dit-il, était le grand événement du jour et avait mis toute la population en émoi, lorsque j'arrivai pour la première fois à la Nouvelle-Calédonie. Tout à fait au nord, sur la rive gauche du Diahot, à trente kilomètres de l'embouchure, des

Nouméa, d'après une photographie. Dessin de F. Lix.

prospecteurs venaient, disait-on, de mettre la main sur un filon très-riche, le premier qu'on eût encore trouvé dans la colonie. Pour bien comprendre l'importance de cette nouvelle, il faut savoir quelles sont les difficultés de la *prospection* et ce que c'est qu'un prospecteur. Si on ne l'a pas vu d'aussi près que nous, il n'est pas facile de s'en faire une idée. Le prospecteur est celui qui cherche l'or dans les régions où l'existence de ce métal est encore à l'état d'hypothèse probable. Le plus souvent il est seul, car, s'il trouve un filon, il tient naturellement à s'en assurer la propriété avant d'en faire part à ses parents, amis et connaissances. Il s'en va donc, portant sur son dos une pelle, une pique, un *dish*, c'est-à-dire une petite cuvette en zinc, et un fusil ou un revolver, ou mieux encore l'un et l'autre; car le pays est désert; et quand même l'île est pacifiée, il est toujours prudent d'être sur ses gardes, surtout dans les « terres de l'or ». Comme le « chasseur diligent » de l'opéra, notre prospecteur « part dès l'aurore ». Il marche tout le jour, escaladant les montagnes, passant les rivières à gué ou à la nage, piochant et lavant la terre de place en place. Un peu de biscuit, avec de l'eau ou du thé, voilà son déjeuner, son dîner et son souper. Quand la nuit le surprend, il dort sur la dure, en plein air, dévoré par les moustiques ou trempé par la pluie. Le lendemain, il se remet en campagne, et cela peut durer ainsi pendant des semaines, quelquefois pendant des mois.

Souvent, après tant de fatigues, il ne trouve rien; ou il trouve seulement *la couleur*. *La couleur*, c'est bien l'or, mais l'or en quantité si faible, qu'il ne payerait pas les frais d'extraction. Déjà, en Nouvelle-Calédonie, on avait trouvé la couleur. Cette fois, c'était bien l'or que venaient de découvrir Piper, Hook, Bailly et

Berguis. Car ils étaient quatre, qui depuis six mois *prospectaient* dans les solitudes de l'île, n'ayant pour toute nourriture qu'une chétive ration qui leur avait été allouée par le gouvernement.

« Le 15 août 1870, vers midi, ils venaient de s'asseoir, harassés, découragés, au pied d'un *niaouli* — l'arbre le plus commun dans la contrée, celui que les botanistes appellent en grec *melaleuca leucodendron* (1). Ils étaient au fond d'un petit vallonnement, dont le sol ferrugineux était couvert d'une herbe sèche. Ils n'avaient plus de vivres que pour un jour et toutes leurs recherches avaient été infructueuses. L'un d'eux, tout en détrempant son biscuit dans de l'eau, remarqua sur le flanc de la colline, à une vingtaine de mètres au-dessus de lui, une terre brûlée qui n'avait pas encore été examinée. Il remit son *dish* à un Kanak qui l'avait suivi, et lui fit signe d'aller le remplir de cette terre. Quand le Kanak revint, on se mit à laver. L'or apparut aussitôt : non pas à l'état de *couleur*, mais en paillettes, en pépites! Toute la petite troupe courut au point désigné, et après un travail de plusieurs heures, mit à découvert un riche filon.

« Par un arrêté du 6 août 1869, le gouvernement avait promis une concession gratuite de vingt-cinq hectares à la première personne qui découvrirait l'*or exploitable*. Nos quatre chercheurs réclamèrent ce prix, qui leur fut accordé le 14 décembre 1870. Ils se mirent de suite au travail, et retirèrent de cinq à vingt onces d'or fin par tonne de terre, ce qui est un rendement énorme. En Australie, de grandes fortunes ont été faites dans des *claims* qui ne donnaient qu'une demi-once par tonne. Bientôt la nouvelle parvint à Sydney, et le navire *au Revoir* partit de ce port avec une soixantaine de mineurs. Malheureusement la concession accordée à Piper, Hook, Bailly et Borguis était tellement considérable, qu'elle ne permettait à personne de profiter du filon que ces heureux mortels avaient découvert. Il fallait en chercher d'autres, se résigner, en vue d'un résultat peut-être chimérique, à toutes les misères, à tous les hasards de la *prospection*. Le découragement s'empara des arrivants. Ils remontèrent sur le navire qui les avait amenés et retournèrent à Sydney, fort mécontents, comme on peut l'imaginer. Il est cependant très-probable que des recherches persévérantes, faites par des hommes expérimentés, dans le nord de l'île, amèneraient la découverte de nouveaux filons semblables à celui de Moinghin. »

Si l'avenir de Nouméa est incertain, son passé n'a rien de gai. Les commencements de notre occupation furent extrêmement pénibles. M. Tardy de Montravel eut pour successeur, en 1855, M. Dubouzet, qui était à la fois gouverneur général des établissements français et commandant de la subdivision navale de l'Océanie. Le premier soin de cet officier, lorsqu'il arriva, en 1855, à Port-de-France (c'était le nom que l'on avait cru devoir donner au chef-lieu militaire, politique et maritime de la Nouvelle-Calédonie; on l'a abandonné depuis, avec raison, à cause de la perpétuelle confusion à laquelle donnait lieu sa trop grande ressemblance avec Fort-de-France, et l'on est revenu sagement au joli nom indigène de Nouméa), le premier soin donc de M. Dubouzet fut de faire construire à Port-de-France une caserne et quelques autres édifices indispensables. Puis il se mit à visiter les côtes de l'île, et ce fut au retour de cette expédition que *l'Aventure* se perdit sur les récifs de l'île des Pins. M. Dubouzet montra, dans ce naufrage, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, et tout l'équipage fut sauvé grâce aux secours des missionnaires établis à l'île des Pins, et de leurs néophytes. Puis le commandant, que sa grandeur, loin de *l'attacher au rivage*, en tenait nécessairement éloigné, laissa le gouvernement particulier de la Nouvelle-Calédonie à un chef de bataillon d'infanterie de marine, M. Testard. Ce dernier donna les premières concessions de terrain à des colons qui vinrent s'établir dans le voisinage de Port-de-France. Il concéda également trois mille et quelques hectares à des missionnaires qui fondaient un nouvel établissement à Bulari, à dix kilomètres au sud de Port-de-France. Ces religieux — toujours des *maristes* — fondèrent en cet endroit un village, qu'ils baptisèrent du nom de Conception, et qui eut avec eux pour premiers habitants cent cinquante indigènes amenés par le père Rougeyron, chef de la mission. La population s'est accrue depuis d'année en année, et ces Kanaks convertis ont rendu de grands services pendant les premières années de l'occupation, en guidant nos soldats dans leurs expéditions. Des colons vinrent aussi, en 1856, s'établir dans la belle vallée de Bulari, au pied du Mont-d'Or, sur des terres qui leur avaient été vendues par un chef indigène. Mais ils ne tardèrent pas à se voir obligés de fuir devant les attaques des sauvages, et de se réfugier à Port-de-France. Quelque temps après, un ancien sous-commissaire de la marine, M. Bérard, reprit possession du domaine abandonné. Il s'associa quelques autres Européens, commença une plantation de cannes à sucre et monta même un moulin qu'il avait fait venir de Sydney. Hélas! ces courageux pionniers devaient ajouter leurs noms à la liste déjà longue des martyrs de la colonisation. Après plusieurs manifestations hostiles, qu'on eut sans doute le tort de ne pas prendre assez au sérieux, les tribus du voisinage, commandées par un chef nommé Kouinedo, attaquèrent d'abord la Conception, où ils tuèrent trois de leurs compatriotes, devenus chrétiens, et quatre colons européens. Puis, le 19 janvier 1867, ils cernèrent l'habitation de Bérard et le massacrèrent, ainsi que les onze personnes qui étaient avec lui. Ce crime fut le signal d'une longue guerre contre les naturels, qu'il fallut relancer comme des bêtes fauves dans les montagnes, les gorges et les marécages du sud de l'île. En février 1868, on réussit à surprendre dans les villages de l'intérieur Kouinedo et ses alliés. Toutefois ce ne fut que deux ans plus tard qu'on put capturer deux des assassins de Bérard et de ses malheureux compagnons. On en fit bonne justice. Mais ce n'est là qu'un des incidents de la lutte. J'en pourrais raconter bien d'autres. En mars 1856, sept pionniers européens qui, de Kanala, sur la côte orientale, se dirigeaient vers le nord de l'île, furent attaqués à Uaïlu. Six furent tués ; un seul parvint à se réfugier chez les missionnaires de Ouagap. Mais l'épisode le plus tragique de cette histoire, assez monotone d'ailleurs, est celui du *Secret*. *Le Secret* était un côtre qui, de Nouméa, se rendait vers le nord de l'île en longeant la côte. Il avait à bord plusieurs passagers et quelques hommes d'équipage. Un soir il se mit à l'abri dans une petite anse, n'osant se hasarder la nuit au milieu des récifs de corail. Le lendemain matin, il n'y avait plus à

(1) Mot à mot, *noir-blanc blanc-bois*. Il n'y a que les botanistes pour donner ainsi en deux mots la description d'une plante. *Noir-blanc blanc-bois* : on voit tout de suite à quel arbre on a affaire!

bord un seul homme vivant. Tous avaient été égorgés. On ne douta point que l'instigateur, sinon l'auteur même de cette horrible boucherie, ne fût un chef nommé Gondou, que sa force, son audace, sa férocité et son appétit de chair humaine avaient rendu la terreur du pays. Dès que le gouverneur connut le drame épouvantable dont *le Secret* venait d'être le théâtre, il mit sur pied toutes les forces dont il pouvait disposer, afin d'infliger au monstre et à ses complices un châtiment proportionné à l'énormité de leur forfait. Mais la tâche était pleine de difficultés et de périls. Il fallait, pour arriver jusqu'aux repaires des cannibales, traverser des forêts impénétrables, gravir des montagnes abruptes, se glisser dans des ravins où chaque pas était un danger. Cette marche longue et pénible s'effectua sous une pluie torrentielle. On arriva enfin à l'entrée d'une vallée où s'élevaient de magnifiques bouquets d'arbres, que les guides signalèrent à nos officiers comme la demeure de la tribu ennemie. Nos soldats attaquèrent le village à la baïonnette, lardant par l'étroite ouverture des huttes les sauvages qui se cachaient à l'intérieur, fusillant à bout portant ou assommant à coups de crosse ceux qui s'avisaient d'en vouloir sortir.

ARTHUR MANGIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA RÉDACTION DU *MUSÉE DES FAMILLES.*

« Monsieur le Directeur,

« Vous avez publié dans votre livraison de décembre 1871 un récit de la journée du 31 octobre 1870, emprunté à ma chronique du siége de Paris. A l'occasion d'une séance de club dans la salle Sax, j'avais écrit : « Nous avons reçu ces messieurs de 1848 avant « les journées de juin, racontait le lendemain un des « serviteurs de la maison ; mais ils n'approchaient pas « de ceux-ci : M. Raspail demandait trente mille têtes, « mais tranquillement, et c'était tout. Hier, c'était la « fin du monde ! »

« Ce passage de mon récit ayant provoqué une énergique protestation de la part de M. Benjamin Raspail fils, j'ai vérifié le fait que j'avais répété sur la foi d'un témoignage erroné. Il m'est démontré que M. Raspail n'a jamais assisté à aucune séance de la salle Sax; qu'il n'a donc pas tenu ce propos, et que d'ailleurs, à l'époque indiquée, il était, depuis le 15 mai 1848, prisonnier au donjon de Vincennes. Je n'hésite donc pas à exprimer le vif regret d'avoir, sur un faux renseignement, prêté à M. Raspail un langage que démentent également son caractère et ses écrits humanitaires.

« Je considère comme un devoir de mettre la vérité sous les yeux des lecteurs : c'est pourquoi je vous prie, monsieur le Directeur, d'insérer dans votre prochaine livraison cette lettre rectificative, et j'adresse la même requête aux recueils qui auraient reproduit mon récit de la journée du 31 octobre.

« Agréez, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments affectueux.

« FRANCIS WEY. »

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

Il a fallu des élections complémentaires pour remplir les vides faits dans les rangs du conseil suprême par les démissions, les défections, les trahisons, les morts *à l'ennemi* et les emprisonnements à l'intérieur. Voilà les comices populaires convoqués pour manifester leur volonté dans les formes consacrées par une loi qui exige que l'élu réunisse un nombre de voix égal au huitième des électeurs inscrits. Qu'arrive-t-il? Que dans la plupart des arrondissements on voit 1 900 votants sur 22 000 inscrits, donnant 1 600 voix au plus favorisé des prétendants à l'écharpe communale.

Vous croyez qu'ils vont être embarrassés devant cette évidente négation de leur existence... Oh! que non !

« Considérant, disent-ils, que, dans certains arrondissements, un grand nombre d'électeurs se sont soustraits par la fuite à leurs devoirs de citoyens et de soldats, nous déclarons qu'il est du devoir de la Commune de valider toute élection ayant obtenu la majorité absolue sur le nombre des votants. »

Donc, ils valident.

Mais attendez. Pour justifier les vexations à l'adresse du clergé et la spoliation à l'adresse de quelques pauvres filles réunies pour soigner les femmes et les vieillards, on publie de scandaleuses découvertes dans les couvents; on constate des cas de séquestration, de torture — les instruments sont là — et voilà qu'on fouille sous les dalles d'une église, et que tout un monde de *crimes* se révèle... Ecoutez plutôt la voix des squelettes, telle que l'a entendue un citoyen dont le nom s'étale officiellement au bas d'un placard qui couvre tous les murs de la ville. Ecoutez, ce sont des femmes, des jeunes filles qui parlent, qui vous content comme quoi on les a attirées, entraînées dans la crypte sombre ; on leur a fait prendre un *puissant* narcotique; on les a liées si fortement « que l'on peut voir encore la contraction des os les uns contre les autres. »

« — Au bout d'un certain temps — continuent les victimes — l'ivresse du narcotique s'étant dissipée, le sentiment de l'existence nous revint. Des terreurs, des angoisses inexprimables nous saisirent ; nous cherchâmes d'instinct à nous dégager des liens et de la terre qui nous oppressaient.

« Vains efforts ! nos liens nous paralysaient; seule notre tête put se tordre sous la terre encore molle. Nous essayâmes d'aspirer le peu d'air *ambiant* provenant d'un escalier et d'un soupirail. C'est pourquoi nos têtes sont tournées vers ces issues, cherchant à boire le peu d'air s'infiltrant entre les interstices de la terre... Comprenez-vous nos tortures... notre lutte contre l'étouffement produit par la terre emplissant notre bouche à

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd

chaque effort tenté pour respirer?... Touchez nos mâchoires contorsionnées et horriblement ouvertes. Autant de cadavres, autant de martyres!... Le crime impuni est là ! visible ! palpable ! écrasant ! Faites-vous justiciers ! Soyez nos vengeurs ! »

Et de crainte que l'accent de ces bouches pleines de terre n'ait pas la sonorité suffisante pour retentir aux quatre coins de la cité, l'auteur du placard prend fièrement la parole :

« Peuple de Paris — crie-t-il — peuple intelligent, brave et sympathique, viens en foule contempler ce que deviennent tes filles et tes femmes... Ah ! si ta colère n'éclate pas, si tes yeux *ne* flamboient pas, si tes mains *ne* se crispent, fais alors comme Charles-Quint : couche-toi vivant dans ton cercueil.

« Mais non, tu comprendras, tu te lèveras comme Lazare, tu couronneras la femme des rayons de l'intelligence, sans quoi point de salut pour le monde ! Surtout tu feras bonne garde devant ce charnier... durant un siècle s'il le faut... Ce sera ton phare lumineux pour guider l'humanité jusqu'à l'heure suprême de l'association de toutes les harmonies !.. »

La manifestation des francs-maçons. Dessin de F. Lix.

Et le peuple intelligent et brave de Paris passe *bravement* devant cette sinistre insanité sans manifester la moindre *sympathie* pour le stupide déclamateur.

Après le monologue des morts, oyez le dialogue des vivants :

— Cette fois la lutte va finir.

— Croyez-vous ?

— Certes. Il est impossible qu'elle continue, ou si elle continue, ce sera pour le triomphe définitif de la bonne cause.

— Qui vous fait croire ?...

— Quoi ! ne savez-vous pas la résolution qu'ont prise les francs-maçons ?

— Non, ma foi.

— Eh bien, les francs-maçons ont résolu d'aller planter leurs bannières sur les remparts pour imposer aux Versaillais de cesser le feu.

— Bah !

— Oui, et si la moindre balle a l'irrévérence de toucher une seule des bannières...

— Eh bien?

— Eh bien, les francs-maçons se *jeteront dans la mêlée*, et alors...

— Alors?

— Mais les balles versaillaises n'oseront pas toucher aux oriflammes maçonniques.

Et voilà les francs-maçons solennellement partis... et les balles versaillaises les percent bel et bien ; et les

francs-maçons ne se jettent pas le moins du monde dans la mêlée ; aussi, lorsqu'ils reviennent :

— Quoi ! fait un gamin, ils remportent leur bannière comme ça, tout tranquillement ?

— Eh ! dit un autre, tu vois bien que ce n'est pas leur bannière qu'ils remportent ; c'est leur *veste* (1).

Et cette argotique remarque fait fortune.

Où ils vont chercher les idées saugrenues pour rendre de moins en moins sérieuses leurs saturnales, on ne le devine guère.

Un jour, les voilà qui mettent par hasard la main sur un *stock* d'aérostats préparés au temps de l'investissement et qui sont restés là comme inutiles, alors que les communications normales ont été rétablies.

Quelle magnifique occasion pour se donner des airs d'*investis*, même quand trois lignes de chemins de fer sont ouvertes aux correspondances !

Vite le délégué aux *relations extérieures* de rédiger et faire imprimer à grand nombre un pressant manifeste, un chaleureux appel aux *frères* de province. Et plusieurs jours de suite un aérostat est lancé, au-dessous duquel on a suspendu des liasses de papier imprimé, retenues par des mèches combustibles, qui, quand elles achèveront de brûler, laisseront retomber comme une manne céleste, sur les populations *extérieures*, l'ardente prose du susdit délégué.

Mais, voyez la malechance ! L'atmosphère est pendant ces jours-là d'une telle placidité, que les ballons montent, montent, se dodelinent, et perdent si bien leur temps à flâner dans les calmes régions du ciel parisien, que la mèche est brûlée avant qu'ils aient pris le large et que la parole communale se répand sur ce Paris même qui en est déjà si tristement saturé.

Que sais-je encore ? Ici c'est un commandant qui, voyant sa légion s'éclaircir avec une désespérante unanimité, convoque les femmes, les *amazones*, pour aller relancer à domicile les retardataires, les lâches, à qui elles feront tout d'abord subir la dégradation militaire, en pleine place publique, et qu'elles remettront ensuite aux mains des geôliers — qui se chargeront du reste.

Là-bas c'est le *monobronze* qu'on essaye de déboulonner, de scier, et dont on annonce de jour en jour la chute, mais qui paraît tenir bon devant les efforts... car la *solennité* a déjà été plusieurs fois remise.

Puis c'est une batterie de fortes pièces que les artilleurs de la Commune installent sur la butte Montmartre, et qui, sous prétexte d'envoyer des obus à Courbevoie ou sur le château de Bécon, positions ennemies, abîme tranquillement les frères et amis occupant les Ternes et Levallois...

Puis... Mais n'est-ce pas assez ? Et ces turpitudes malsaines ou sanglantes méritent-elles qu'on les remette aussi longuement en mémoire ?

Passons.

XIII. — SI CE N'EST TOI, C'EST DONC TON FRÈRE.

Les jours d'exil se suivaient, dont les burlesques exploits des tyrans et tyranneaux parisiens ne parvenaient qu'imparfaitement à rompre la fastidieuse monotonie.

Ma femme était entièrement rétablie ; et contrairement aux mœurs assez générales de la colonie, nous avions l'habitude de faire en famille dans le bois de longues promenades, qui, tout en nous arrachant à l'aigre plaisir de l'unique, de l'éternel entretien des réunions de la place, constituaient pour les enfants un motif de salutaire exercice, et nous faisaient un peu oublier la cause première de nos loisirs obligés.

Pour nos deux petits chéris (à qui cette cause était d'ailleurs fort indifférente), chaque jour amenait de nouvelles joies ; ils n'étaient jamais las de courir, de gambader, de se rouler sur l'herbe nouvelle. Comme nous les voyions si heureux, il nous en eût coûté de réprimer cette fougue charmante. Nous nous laissions emmener plus loin que nous l'aurions voulu ; l'on s'attardait pour le retour. A la chaleur déjà vive de l'après-midi succédait la fraîcheur subite du soir. On s'était fort agité, le mouvement avait amené la moiteur de la peau... On attachait bien en hâte un mouchoir autour du cou, on pressait bien le pas pour éviter le refroidissement... Aussitôt arrivé, on changeait bien de vêtements... Mais l'imprudence, bien involontaire, n'était pas moins faite, dont on ne devait avoir conscience que trop tard.

Bref, un matin — c'était le 16 mai — voilà notre fillette qui, au réveil, se plaint de lassitude profonde, de lourdeur de tête, et qui retombe dans un sommeil agité, fiévreux.

On court au docteur du pays, qui vient et ne croit voir qu'un malaise passager. Mais un peu plus tard l'agitation s'accentue, et il nous semble que la gorge se prenne. Nouvel appel au docteur, qui malheureusement est en tournée du côté de Nogent et ne reviendra probablement qu'à la nuit.

Et nous savions combien rapidement ces malaises d'enfants peuvent s'aggraver, combien il importe d'en enrayer au plus tôt les progrès, quand on connaît les moyens à suivre.

J'eus l'idée de courir à Vincennes ; et sans plus de réflexion, je m'y rendis par le train qui passait en ce moment.

Un pharmacien m'indiqua l'adresse de deux médecins du pays. Le premier chez qui je m'adressai était absent ; l'autre était malade lui-même. Il semblait que ce fût une fatalité. Je me demandai alors pourquoi je n'allais pas tout droit à notre docteur parisien, un habitué de la maison, presque un ami, qui ne ferait certainement aucune difficulté de venir, et qui, connaissant le tempérament de notre petite malade, asseoirait du premier coup un pronostic certain, tandis que d'autres ne feraient peut-être que tâtonner.

Je pensai, en outre, que j'arriverais chez lui à l'heure où on le trouve. J'avais sur moi ma carte, ou plutôt mes deux cartes. Il n'y avait donc aucun obstacle à ce que je fisse en toute hâte le voyage, et le salut de mon enfant pouvait en dépendre.

Ma détermination fut bientôt prise. Comme les trains n'avaient lieu alors que toutes les heures, j'aurais eu trop à attendre. Je m'en allai, pressant le pas, jusqu'aux portes, où je devais trouver une voiture.

Arrivé là, je vis — non sans quelque surprise, car ce n'était guère que la sortie de Paris qui était d'habitude surveillée — je vis que ce jour-là, pour une cause ou pour une autre, sinon par un caprice du chef de poste, les fédérés demandaient une justification d'identité à certaines personnes qui entraient en ville. Je fus de celles-là. Mais il me suffit encore de montrer à demi l'une de mes cartes, en disant discrètement : « Comité

(1) Il va de soi que le ridicule de cette menaçante démarche ne doit retomber que sur certains FF.·., que la majorité a hautement désapprouvés.

central », pour que le vieux sédentaire, qui m'avait abordé, se déclarât satisfait.

Je passai donc.

Vingt minutes plus tard, j'arrivai dans le quartier de la Porte-Saint-Martin, devant la maison du docteur, que je rencontrai descendant son escalier. On venait de le mander en toute hâte chez un de ses clients qui ne demeurait pas très-loin de là.

La visite était urgente, mais ne devait pas être longue. Nous avions trois quarts d'heure devant nous pour le prochain départ du chemin de fer. Le docteur prit ma voiture, afin d'accélérer sa course, et me donna rendez-vous à la gare.

Je serais allé avec lui, mais, après m'avoir fait lui expliquer l'état de l'enfant, il avait jugé convenable que je me munisse de quelques médicaments qu'on pourrait ne pas trouver là-bas, et qu'il désigna sur une feuille détachée de son carnet.

Nous nous séparâmes pour nous rejoindre bientôt.

J'entrai chez le premier pharmacien, qui me donna les substances indiquées, puis je montai sur un omnibus du boulevard.

Quand je descendis de voiture, à la place de la Bastille, le cadran de la gare de Vincennes marquait deux heures moins vingt. On partait à deux heures cinq; j'étais donc en avance d'un grand quart d'heure.

Pour attendre, et bien que mon esprit ne fût guère porté à chercher des distractions dans la politique — d'ailleurs si peu attrayante de ces jours néfastes — j'achetai un journal que je me mis à lire en allant et venant sur le trottoir, dans l'espèce de cour qui est à gauche de l'embarcadère.

Quelques préoccupations que j'eusse, je ne laissai pas de prêter une certaine attention à la lecture de ce journal, dans lequel je trouvais clairement attesté que la période critique était enfin venue pour le régime dit *communal*, et que la catastrophe se faisait de plus en plus prochaine. La même feuille contenait, en effet, d'abord l'énergique épître, toute pleine de révélations, du délégué à la guerre, qui renonçait à diriger une résistance subordonnée à plusieurs pouvoirs délibérant par-ci, se jalousant par-là, et n'agissant nulle part; puis le décret devenu fameux qui ordonnait que la *maison de Thiers, située place Georges*, fût rasée — une de ces mesures aussi stupides qu'odieuses, qui disent le dépit furieux, la rage impuissante; puis la déclaration non moins remarquable, où le comité de salut public, voyant la situation perdue, criait sur tous les tons à la trahison et avouait que « l'or de la réaction avait trouvé même parmi *eux* (les membres de la Commune) des *consciences à acheter;* puis encore des suppressions de journaux... Bref, c'était évidemment la crise fatale qui commençait, et, pour rester indifférent aux présages d'un tel événement, il n'eût pas fallu y avoir, comme moi, un intérêt immédiat.

Or il y avait quelques minutes que j'étais relativement absorbé dans cette lecture, quand, au cours de mon petit manége d'allées et venues, il m'arriva de remarquer tout près de moi des voix qui disaient :

— C'est lui! Oui, c'est bien lui!

— En êtes-vous sûr?

— J'en jurerais.

Et autres propos du même genre.

Je levai machinalement la tête et, non sans une certaine surprise désagréable, je vis, à quelques pas, un groupe de fédérés dont les armes étaient en faisceaux sur le trottoir, qui tous avaient les yeux dirigés sur moi, et je pus comprendre que j'étais celui dont ils parlaient.

Si j'en avais pu douter d'ailleurs, mon incertitude n'eût pas été de longue durée, car aussitôt j'entendis encore que l'un de ces hommes — qui portait les galons de sergent — dit aux autres :

— Eh bien, si vous croyez que ce soit lui, il faut voir.

Et, sans plus hésiter, le sergent, flanqué de deux simples gardes, vint droit à moi.

Je dois avouer que je ne me sentis rien moins que rassuré, car je pouvais faire toutes les suppositions à propos des paroles qu j'avais entendues et de la singulière attention que je semblais avoir réveillée chez ces hommes. Le visage d'aucun d'eux cependant ne m'était connu, et je pouvais croire à quelque méprise de leur part.

Quoi qu'il en fût, je jugeai sage de faire bonne contenance, et j'allai tout d'abord jusque-là de prévenir leurs questions :

— Lui? dis-je, comme répétant après eux; qui ça, lui? Qui donc pensez-vous que je sois?

— C'est ce que nous allions vous demander, citoyen, fit avec une certaine morgue mal réussie le sergent, qui très-évidemment n'avait pas coutume de ces rodomontades.

Il me sembla convenable de rester, malgré tout, dans le rôle qui pouvait me donner l'avantage.

— Mais vous désigniez quelqu'un, autant que j'ai compris; qui donc, s'il vous plaît?

— Eh bien, oui, reprit le sergent, qui montra son acolyte de droite, le citoyen que voilà soutient que vous n'êtes pas autre qu'un ancien *roussin* (sergent de ville) du quartier, au temps de Pietri, et nous sommes là pour éclaircir la chose.

— C'est lui! J'en mettrais la main au feu, affirma le fédéré de droite.

— Ah! prenez garde, citoyen, dis-je en souriant, vous pourriez vous brûler, car...

— Méfiez-vous, sergent, reprit vivement, brutalement l'homme qui trouvait si bien les ressemblances, et que mon innocente réplique parut indisposer outre mesure; il fait le *joli cœur* pour nous mettre dedans; mais je dis et je répète que c'est *lui*. Au surplus, ajouta-t-il en désignant le fédéré de gauche par un nom que j'ai oublié, Zuzules, que voilà, doit bien le reconnaître comme moi.

— Heu! *ze* ne voudrais rien assurer, fit d'un ton dubitatif l'autre, qui semblait mordre le bout de sa langue en parlant, il y a bien quelque ressemblance, oui, mais *ze* crois que le roussin était plus grand que le citoyen ici présent.

— Eh ben, ça se peut, avoua le premier; oui, en effet...

— Alors? firent à la fois le sergent et son acolyte de gauche en regardant interrogativement leur camarade.

— Alors, attendez; il faut que vous sachiez l'histoire : notre roussin en question n'était entré dans la *rousse* (police) que par la protection de son frère, qui était un chef dans les bureaux à Pietri. Et le frère, le chef, lui ressemblait comme celui-là ressemble à l'autre. Je me rappelle les avoir vus passer un jour bras dessus bras dessous. Avec un peu de grandeur en moins, ou les aurait pris l'un pour l'autre. Et donc, si c'est le frère, la rencontre est *plus bonne* encore!

— Ah! si c'est le frère, fit docilement l'autre fédéré, ze ne dis plus rien.

Le sergent paraissant vouloir, lui aussi, accepter comme valable cette singulière hypothèse, je crus qu'il était temps de couper court à l'absurde et déplaisant quiproquo.

— Voyez! dis-je de l'air le plus tranquille, en mettant sous les yeux du sergent l'un de mes petits cartons verts.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il en regardant la chose en homme pour qui les caractères graphiques sont frappés du plus complet mutisme.

— Eh bien, c'est un laisser-passer en règle du comité central, qui vous démontre clairement que je ne suis en aucune façon l'homme dont parle le citoyen.

— Ah! fit-il avec une formelle expression d'aveugle déférence pour le titre dont j'avais indiqué la respectable provenance en l'exhibant, et qu'il passa, comme pour la forme, à son acolyte de gauche, lequel, après y avoir jeté les yeux, me la rendit en disant d'un air pleinement convaincu et satisfait :

— Ouï, ze vois, c'est bien du comité central.

Et pendant que je rentrais mon petit carton vert, le sergent semblait prêt à me tourner les talons, non sans avoir au préalable présenté quelques excuses. Mais l'autre, qui voyait à regret qu'il allait en être pour ses frais de *reconnaissance* en partie double :

— Voyons, observa-t-il, mettons que je me trompe, je le veux bien; pourtant je jurerais que non. Mais enfin, si le citoyen montre un laisser-passer, c'est que son intention est de sortir de la ville, et c'est pour ça sûrement qu'il attend ici l'heure du train. Ça ne me semble pas clair à moi, cette chose... Qu'est-ce qu'on peut bien avoir à faire pour le comité central au dehors de Paris? Et...

Le raisonnement de cet homme ne manquait pas d'une certaine logique; je pensai devoir en arrêter le cours.

— Mon Dieu! interrompis-je le plus doucement qu'il me fut possible, le citoyen a raison dans la remarque qu'il fait. On ne quitte pas Paris pour le comité central. Mais voici ce qui m'arrive : Je suis, moi, résidant à Paris, où je fais partie du ...e bataillon; mais ma femme et mes enfants sont à Fontenay. Or ma femme m'a fait savoir ce matin qu'un de nos enfants était gravement malade, et je me rends à Fontenay avec un médecin de mes amis qui doit me rejoindre ici pour que nous partions ensemble. Je l'attends — et c'est pourquoi j'ai un laisser-passer... Il m'en fallait un.

— Certainement, fit encore le sergent, qui ne cessait de témoigner du naturel le plus accommodant, c'est clair. Le citoyen est en règle. Pardon, citoyen.

Et il allait se retirer avec ses deux compagnons, dont l'un abondait paisiblement dans mon sens, tandis que l'autre, comme sous l'empire d'une idée fixe, s'obstinait dans ses velléités policières et grommelait en se grattant l'oreille d'un air tout dépité :

— En règle! en règle!

En ce moment, du groupe d'où les trois hommes étaient venus, et qui était formé à l'une des portes de la salle, un quatrième personnage se détacha, qui portait le képi à double liséré d'or, et fumait crânement un gros et vulgaire cigare.

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en s'avançant un poing au flanc, une main à son cigare, et en prenant une mine d'extrême suffisance au milieu de l'épais brouillard bleu que lancèrent ses lèvres grimaçantes.

Avec une volubilité dont il eût été difficile d'indiquer le flux, l'entêté trouveur de ressemblance se mit aussitôt à expliquer l'affaire dans ses moindres détails au *lieutenant*, qui écoutait en plissant le front, et qui, quand l'autre eut fini son exposé :

— Ah! un laisser-passer du comité central, dit-il d'un ton sévère qui, je dois en convenir, ne laissa pas de me causer une certaine appréhension fâcheuse. Eh bien, il faut voir!... Voulez-vous me montrer votre laisser-passer, citoyen?...

Je le lui tendis. Lorsqu'il l'eut dans les mains :

— C'est que, ajouta-t-il, en parlant à ses hommes, le commandant disait encore tout à l'heure qu'on avait reconnu que, dans certains arrondissements, il s'était fait une espèce de commerce de laisser-passer au timbre du comité, et qu'il fallait se méfier.

A ces paroles, je sentis quelque chose me tourner dans l'estomac; et ce bouleversement fut loin de diminuer quand je pus voir le narquois officier examiner avec la plus minutieuse attention la carte que je venais de lui remettre.

Il va sans dire que, pendant que j'étais livré à une véritable et fort pénible angoisse, les yeux du malencontreux fédéré qui était la cause première de mon embarras traduisaient par leur étrange éclat le sentiment d'intime satisfaction de l'homme qui voit remise en valeur la supposition d'abord jugée hasardeuse, et dans la confirmation de laquelle il place une question d'amour-propre.

Toutefois les rôles s'intervertirent bientôt de nouveau quand le lieutenant, après un instant de silence, dit en se disposant à me rendre la carte qu'il avait longuement regardée :

— Mais cette fois-ci je crois que ce n'est pas le cas. La chose me paraît en règle, attendu que sur les cartes sujettes à doute les signatures sont apposées avec des griffes gravées, tandis qu'ici elles sont à la main.

J'allais rentrer en possession de ma carte, et partant voir finir ce délicat incident. Le lieutenant et moi nous avancions déjà la main, lui pour rendre, moi pour recevoir, quand le bruit d'une voix de moi connue, mêlée aux derniers roulements d'une voiture s'arrêtant près du groupe de curieux qui s'était formé autour de nous, me fit tourner la tête.

C'était le docteur qui arrivait, et qui, me voyant en pourparlers avec des gardes nationaux, se précipitait du véhicule pour intervenir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Georges? me demanda-t-il avec un certain effarement.

— Oh! rien, docteur, répondis-je; les citoyens, faisant leur devoir, me demandaient de justifier de mon identité. Mais c'est fait, nous allons partir.

Et je voulus reprendre ma carte; mais alors le lieutenant, la retirant et paraissant, avec intention, la cacher dans sa main fermée :

— Pardon, fit-il, mais voilà quelque chose d'assez singulier.

— Quoi donc, lieutenant?

— Voilà que le docteur vous appelle de votre petit nom, si j'ai bien entendu, Georges, et sur la carte que je tiens, il y a Auguste. Comment cela se fait-il?

— Eh bien! oui, me hâtai-je de répliquer avec toute l'assurance dont je fus capable et que je crus m'avoir assez bien servi : Auguste-Georges Dubreuil — Dubreuil

était le nom de famille que portait la carte, et que j'eus le soin d'articuler bien nettement pour que le docteur en fût instruit. — J'ai deux prénoms, voilà tout. La carte ayant été faite d'après mon livret de garde national, on n'a inscrit que le premier prénom.

— En effet, dit le docteur, qui avait compris, il me souvient parfaitement que, lorsque je vous servis de témoin pour la naissance de votre dernier enfant, on vous inscrivit Auguste-Georges; j'ignorais auparavant que vous eussiez ce prénom d'Auguste.

— Mon Dieu, crut devoir dire, à son tour, celui des fédérés que je pourrais appeler le bon acolyte du sergent, c'est comme moi : sur mon livret, il y a mon petit nom de Théodore; eh bien, jamais on ne m'appelle autrement que Zuzules; c'est un *soubriquet* qui m'est resté de mon premier atelier, parce que dans ce temps-là ze zézayais un peu, et que ze disais toujours Zuzules en parlant de l'autre apprenti.

— On ne vous demande pas vos sobriquets à vous, fit sèchement le lieutenant, qui me prenant de nouveau à partie : Vous devez avoir là votre livret pour que nous vérifiions...

— Ma foi, non !

— En ce cas, je ne peux pas prendre sur moi de vous laisser passer.

— Eh bien, fis-je vivement d'un air d'indifférente résolution, en échangeant un regard d'intelligence avec le docteur, qui d'instinct s'abstenait, après avoir si mal réussi dans son premier essai d'intervention, soit! je ne passerai pas. Il me suffit que le docteur parte.

La carte du comité central. Dessin de F. Lix.

J'aurais été content de l'accompagner; mais, du moment où cela souffre la moindre difficulté — et je comprends, lieutenant, que vous soyez rigoureux sur ce chapitre — n'en parlons plus. Je reste. J'attendrai que le docteur vienne me rapporter des nouvelles de l'enfant.

— Eh! certainement! s'écria le docteur, qui ajouta, en jetant les yeux sur le cadran intérieur de la salle des billets, je n'ai que bien juste le temps de prendre mon billet. Dites-moi l'adresse, donnez-moi les drogues que vous avez dû acheter, et tenez-vous tranquille à Paris. A bientôt, monsieur *Dubreuil*, à bientôt.

Si le brave homme paraissait prendre si facilement son parti de l'obstacle, c'est que — outre la crainte qu'il devait avoir de compliquer l'imbroglio — il se souvenait sans doute, car je le lui avais conté autrefois, que j'étais en possession de deux cartes, et il se disait, comme je me le disais moi-même, que, dussé-je laisser la première aux mains de ces hommes, la seconde m'ouvrirait ailleurs le passage.

Certain que je ne tarderais pas à le rejoindre, il me serra la main, s'élança dans la salle, et, à mon tour, quand il eut disparu, je me disposai à prendre congé de mes fâcheux interlocuteurs.

Mais la chose ne devait pas aller aussi facilement que j'avais pu le supposer de prime abord — comptant alors sans l'amour-propre surexcité d'un brutal personnage, et aussi peut-être sans une maladresse que me fit commettre l'excès d'assurance dont mal à-propos je crus bon de faire preuve.

GEORGES BERNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Paris, — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES MORALES.

LES DEUX ROUTES.

Les deux routes. Composition de F. Lix.

Si Dante, au milieu du chemin de la vie, se trouva tout à coup dans une obscure forêt, moi je vis apparaître subitement devant moi deux routes qui se côtoyaient d'abord, mais qui bientôt bifurquèrent chacune dans un sens opposé.

L'une était unie, facile, toute semée de fleurs, d'oiseaux, de papillons et bordée de beaux arbres chargés de fruits qui lui versaient leur ombre. Elle montait par une pente insensible et sinueuse jusqu'à une charmante colline qui dominait le paysage.

L'autre, au contraire, était pleine de pierres, d'épines et de chardons. Elle était droite, sans ombre, sans parfum, sans fruits; aucun chant ne s'y faisait entendre. Elle montait à pic.

Dans la première route j'aperçus de belles jeunes femmes rieuses et folâtres, le front paré de fleurs, les bras chargés de bijoux, traînant de splendides robes qui balayaient la poussière du chemin. Elles chantaient, mordaient à belles dents dans de savoureux fruits et échangeaient des sourires avec les jeunes gens qui les accompagnaient.

Des hommes de tout âge les suivaient, les uns leur offrant des bijoux et des parures, et les plus âgés faisant reluire à leurs yeux des bourses pleines d'or, tandis qu'elles remplissaient leurs coupes d'un vin exquis et petillant.

Les belles souriaient à tous et marchaient la tête haute et les mains pleines de fleurs.

Dans la seconde route, je ne vis que de pauvres femmes vêtues de bure, traînant, pour la plupart, des enfants en bas âge, dont les uns étaient suspendus à leur sein, tandis que les plus grands se tenaient à leurs jupes.

Quelques-unes même portaient entre leurs bras de pâles enfants morts de misère. Et cependant, tandis que leurs larmes roulaient silencieusement sur leur poitrine, ces femmes gravissaient lentement la montagne en brodant ou en filant. Quand elles voulaient s'aider d'une branche par hasard, la branche cassait; quand elles cherchaient un appui sur quelque pierre, la pierre roulait, et les malheureuses, tenant leurs jupes étroitement serrées sur leur corps (car elles ne voulaient pas même être éclaboussées par la boue du chemin), continuaient ainsi leur route, se piquant aux ronces, se meurtrissant aux cailloux et saignant par mille blessures.

Les folles, en passant, leur jetaient quelquefois l'insulte et excitaient leurs compagnes à faire comme elles. Les abandonnées ne répondaient pas, ne semblaient même pas les entendre et continuaient de gravir leur rude sentier.

Quand toutes furent arrivées au haut de la montagne, c'est-à-dire à la moitié de leur route, puisqu'il leur fallait maintenant redescendre l'autre versant, il me sembla voir tout changer d'aspect subitement. Cette première route si riante, si fleurie, se dégarnissait à vue d'œil d'arbres et de fleurs. Un pâle soleil d'automne l'éclairait à peine.

Les joyeuses femmes redescendaient presque toutes seules la colline. Trois ou quatre jeunes gens imberbes, au sourire hébété, escortaient quelques-unes d'entre elles seulement. Ces créatures, si belles au départ, avaient maintenant les yeux caves, la chevelure teinte et le visage fardé. Elles tâchaient de cacher sous des loques fanées leur beauté plus fanée encore; je crus les voir jeter des regards envieux et haineux sur l'autre chemin.

La seconde route, au contraire, semblait s'être aplanie.

Un splendide soleil couchant l'éclairait, et les femmes qui la descendaient me parurent presque belles sous leurs cheveux blancs; leur teint mat et reposé respirait le calme.

La bonté avait laissé son empreinte touchante sur ces nobles figures.

Entourées d'enfants et de petits-enfants, la plupart appuyées sur des hommes de leur âge qui les soutenaient avec une respectueuse tendresse, suivies de pauvres qui les bénissaient, ces femmes, le front serein et le sourire aux lèvres, redescendaient maintenant doucement la colline, ne semblant plus se souvenir des épines et des blessures et regardant le ciel.

Enfin toutes arrivèrent au terme du voyage, et alors les premières, insultant une dernière fois celles qui avaient tant souffert, leur dirent :

— Eh bien, orgueilleuses! vous voilà comme nous à la fin de la route! De quoi vous ont servi vos sacrifices et vos larmes? Êtes-vous plus avancées que nous? Vous n'avez connu aucune des joies de la vie et la vie va vous quitter. Nous riions nous, tandis que vous pleuriez! vos frères, vos fils et vos maris étaient avec nous, tandis que vous berciez vos enfants dans la solitude. Vous n'avez trouvé partout que des épines, tandis que nous cueillions des roses tout le long du chemin.

— Vos roses se sont flétries, dirent simplement les femmes pâles, tandis que nos ronces ont fleuri. Voilà nos bouquets à nous. Les épines ont porté fruit (et elles désignaient de la main leurs enfants); nous pouvons regarder la route parcourue, nous n'y trouvons pas un remords. Quelle est celle d'entre vous qui ne voudrait à cette heure échanger sa tunique brillante pour notre sarreau de toile?

— Aucune, répondirent-elles toutes en s'inclinant pour faire passage aux mères, qui, les contemplant avec compassion, dirent à leurs filles :

— Regardez et souvenez-vous!

Je contemplai quelque temps encore ces deux routes si diverses et les femmes qui continuaient de les gravir. La vie me criait que le plaisir était la loi humaine, que notre passage sur la terre était trop court pour n'y pas cueillir toutes les joies, et la conscience me disait que le devoir accompli pouvait seul donner le bonheur. Enfin, après avoir encore écouté les plaintes des pauvres meurtries et le rire strident des folles filles, je me décidai.

Je pris la route ardue et je montai bravement.

Ad. TOUSSAINT-SAMSON.

PENSÉES.

—

L'ignorance lorgne, la science regarde.

∴

Le talent d'un homme sans moralité est un malheur public.

∴

Il n'y a pas de force plus puissante que la faiblesse de la femme.

∴

La morale est vieille comme le monde, et le monde va toujours à l'encontre de la morale.

∴

Quand les gens d'esprit tombent dans l'erreur, ils s'y enfoncent plus avant que les sots.

∴

Il y a des critiques qui réchauffent et retrempent l'âme, comme il y a des louanges qui congèlent le sang dans les veines.

Achille POINCELOT.

NOUVELLES.

UNE TÊTE DE BACCHUS.

La conversation roulait depuis une heure sur le spiritisme et les faits surnaturels; les uns tenaient pour, les autres contre; bref, nous ne nous entendions plus, quand on annonça le docteur de Lépervenche.

Originaire des colonies, d'une nature généreuse et enthousiaste, le docteur, par ses manières, commandait la sympathie comme il imposait l'attention par l'étendue de ses connaissances et le charme de son langage.

Une exclamation de plaisir accueillit sa venue, et toutes les mains se tendirent vers lui.

— Parbleu, lui dit-on, vous arrivez à propos pour nous donner votre avis.

Un mot, saisi au passage, l'avait, dès son entrée, mis au courant de la discussion.

— Je vais vous étonner, répondit-il; un médecin qui croit aux miracles est presque un phénomène.

— La chose est rare en effet, docteur! Mais, exprimé par un homme de votre mérite, un avis en pareille matière a d'autant plus de poids que vous ne pouvez puiser votre croyance que dans une longue étude, et ne la baser que sur des preuves irrécusables.

— J'ai en effet beaucoup étudié ces questions; non, comme vous semblez le croire, pour me convaincre — je suis convaincu depuis longtemps — mais pour assigner une limite aussi exacte que possible au domaine de la science et de la raison.

— Ainsi, vous croyez au spiritisme, aux apparitions?

— Oui certes!

— Vous avez vu des faits?

— Par centaines.

— Des faits que toute votre science était impuissante à expliquer? dont votre raison démentait la possibilité?

— Oui.

— Vous n'avez été dupe ni d'une hallucination ni d'un vertige?

— Voulez-vous en juger?

Nous répondîmes par un murmure de curiosité et le cercle se resserra autour du docteur.

— Je vais, nous dit-il, parmi les faits nombreux dont je vous ai parlé, en choisir un qui ne me laisse aucun doute sur l'intervention, dans les affaires de notre monde, d'agents impalpables, impondérables, invisibles, qui se rient des obstacles matériels et renversent toutes les lois établies, dans un but que Dieu seul connaît; — vous convaincrai-je? — je ne le crois pas.

Il y a cinq ans de cela — je venais de terminer mes études à la Faculté de médecine. Reçu docteur et fatigué d'une aussi longue épreuve, j'avais résolu d'acheter aux environs de Paris un petit pied-à-terre. Je voulais, avant d'entrer résolûment dans la carrière, jouir en repos des quelques mois de chaleur et de soleil qui me séparaient de l'hiver.

Je trouvai à Saint-Cloud — au delà de mes rêves — un petit pavillon d'un étage avec rez-de-chaussée donnant de plain-pied sur un jardin.

De ma fenêtre je dominais Paris.

Je pouvais rêver à mon aise.

Et, le soir, quand l'obscurité enveloppait la grande ville, quand, de tous les bruits humains je ne percevais plus qu'un bourdonnement sourd, pareil au monotone grondement de la houle, je me plaisais à retrouver devant cet immense et mystérieux horizon quelques-unes des sensations enivrantes que j'avais tant de fois recherchées la nuit, au bord de l'Océan, sous le beau ciel étoilé de nos colonies.

Une allée de deux ou trois mètres, à peine, séparait mon pavillon d'une maison voisine, grande demeure silencieuse, soigneusement entretenue, d'où s'échappait comme une vague odeur de cloître.

On y devinait la présence de vieilles gens que les bruits du monde incommodent, et qui prennent, avant de quitter cette terre, au milieu même des vivants, un avant-goût du repos de la tombe.

Je venais peu à Paris.

Tout mon temps se passait sous les grands ombrages du parc de Saint-Cloud.

Bref, j'étais aussi heureux qu'un homme peut l'être ici-bas; satisfait du présent, sans crainte sérieuse pour l'avenir...

Un soir, je venais de me mettre au lit et d'éteindre ma lampe.

Une affaire importante m'appelant le lendemain à Paris, je voulais regagner sur la soirée quelques instants de repos.

Mais, accablé par la chaleur du jour, je ne pouvais dormir.

De minute en minute, j'ouvrais les yeux.

Cela durait depuis une heure, peut-être, quand je vis, malgré l'obscurité, distinctement s'écarter les rideaux de mon lit et m'apparaître deux mains, dont l'une tenait l'autre par le poignet. Elles semblaient éclairées par la lumière douteuse d'une lampe recouverte de son abat-jour.

Je me frottai les yeux. — J'étais bien éveillé.

Une sueur froide me monta au front. Je voyais les deux mains à la même place, deux mains, sans bras, sans corps. — Je me levai dans l'obscurité, je m'approchai pour les toucher, mes mains ne rencontrèrent que le vide!... Je me rejetai brusquement en arrière, les yeux irrésistiblement fixés sur cette apparition miraculeuse.

L'une des deux mains était celle d'un vieillard, homme ou femme, femme, plutôt, car elle était petite. Les doigts, crispés avec une effrayante énergie, exprimaient une souffrance horrible. Ces doigts s'allongeaient, se raccourcissaient, se retournaient dans tous les sens, comme les pattes d'un insecte, qui, placé sur le dos, fait d'inutiles efforts pour retrouver un point d'appui.

L'autre main, qui serrait celle-là par le poignet, était grasse, forte, nerveuse, un peu velue. C'était une main d'homme.

Les veines, gonflées, accusaient l'énergie de la pression qu'elle exerçait sur l'autre.

Par l'effet d'une puissance étrange, je pouvais, malgré la distance, voir, de ces deux mains, jusqu'aux fibres du tissu, jusqu'aux taches des ongles.

J'essayai de fermer les yeux; une force invincible me

les fit rouvrir. Ma volonté était anéantie. Une voix mystérieuse me criait :

— Regarde ! Je le veux !

Alors seulement, je remarquai que l'une des deux mains, la main d'homme — celle qui étreignait l'autre — portait à l'annulaire une bague montée en or, un camée. Toute mon attention (fût-ce un effet de ma volonté, ou de la puissance inconnue que je vous ai dite ?) se porta sur cette bague.

Sur le fond brun de la pierre, une tête de Bacchus, gravée en relief, se détachait en blanc : un Bacchus ivre, riant, affolé, les lèvres ouvertes jusqu'à ses larges oreilles, les yeux à demi fermés dans l'expression de la béatitude et de la jouissance bestiale, les cheveux chargés de raisins et de feuilles, les veines du cou gonflées.

A l'un des angles de la bouche, je remarquai, dans la pierre, une petite fente, une fente imperceptible, qui me sembla remplie d'une substance rouge ; comme si, avec une épingle, on eût égratigné le visage du Bacchus et que le sang eût jailli jusqu'à la peau.

La lumière qui éclairait la scène semblait frapper de préférence cette bague et cette main.

Le reste demeurait dans la pénombre.

Dix fois j'avais voulu ne pas voir ; dix fois j'avais fermé les yeux ! — Je regardais toujours !

Les deux mains n'avaient pas disparu.

La tête de Bacchus. Dessin de P. Philippoteaux.

Tout cela dura peu, sans doute ; assez, cependant, pour m'anéantir. Oh ! je l'avoue, je tremblais de frayeur.

Soudain ma pendule sonna. Au premier coup, un des doigts de la main ridée et crispée disparut ; au second, ce fut le tour d'un autre ; au cinquième, il ne restait plus que la main d'homme, toujours fermée, comme si elle eût continué de serrer l'autre.

La pendule sonnait encore. Et, à chacun de ses coups, un doigt disparaissait ; au dixième, le dernier doigt, le doigt à la bague, s'évanouit à son tour.

Tout retomba dans l'obscurité. Il était dix heures.

Je poussai un soupir de soulagement ; je me levai, j'allumai ma lampe et pris un peu de thé. J'essayai de lire ; effort inutile. Pendant toute la nuit, j'eus devant les yeux la tête de Bacchus, avec sa petite écorchure rouge au coin de la lèvre, et sa bouche ouverte par un large rire. Je me recouchai et m'endormis enfin, brisé de fatigue, tremblant de fièvre. . . . . .

Le lendemain matin, le soleil inondait de lumière ma chambre et mon jardin ; les oiseaux chantaient dans les arbres ; les fleurs embaumaient l'air.

Un peu d'eau sur le visage, un regard à toute cette belle campagne étincelante de vie et d'éternelle jeunesse, eurent bientôt effacé le fâcheux souvenir de la nuit.

J'attribuai le rêve que j'avais fait tout éveillé à une névrose passagère causée par la fatigue, à un travail maladif du cerveau, et je me bornai alors à rechercher l'explication scientifique des phénomènes de ce genre.

— Cette explication est donc possible? dit l'un de nous.

— Elle n'est pas impossible, sans doute, si le fait est isolé et ne se rattache à rien... mais je n'ai pas fini!

— Je sortis de chez moi, reprit le docteur, et me rendis à Paris. Il était cinq heures du soir quand je revins à Saint-Cloud.

Un groupe considérable stationnait devant la porte de la grande maison dont je vous ai parlé, à quelques pas de mon pavillon. — Je m'approchai.

— Le docteur!... s'écria-t-on; venez vite, monsieur le docteur.

— Qu'y a-t-il donc? un accident!

— Un crime, monsieur!... un assassinat!

— La pauvre dame!

— Toutes les deux!

— On a tout pillé.

— C'est par la fenêtre qu'il est entré.

Tout le monde parlait à la fois; je ne pouvais rien savoir de précis. Je poussai vivement la porte et j'entrai. Au rez-de-chaussée de la maison, rien ne semblait indiquer qu'un événement grave s'y fût passé.

Les meubles étaient en ordre.

Je gagnai le premier étage et pénétrai dans une chambre où m'attendait un étrange spectacle.

Au pied du lit, non défait encore, une vieille femme gisait étendue, les deux bras en avant, la tête tournée vers la porte par laquelle j'entrais.

A ma gauche, une autre femme, âgée aussi, la servante de la première, à en juger par sa mise, était baignée dans son sang, les pieds tournés vers moi, la tête du côté de la muraille, une des mains prise sous le corps, l'autre collée au mur.

Quelques meubles renversés indiquaient une lutte.

Des tiroirs ouverts semblaient avoir été fouillés.

Deux hommes se promenaient avec précaution au milieu de tout cela, observaient scrupuleusement et notaient jusqu'au moindre détail.

C'était le commissaire de police, accompagné d'un agent de la brigade de sûreté.

— Vous êtes médecin? monsieur, me dit le commissaire.

Sur un signe affirmatif de moi :

— Faites votre devoir, ajouta-t-il. Veuillez examiner ces deux corps et dicter le rapport de ce que vous observerez.

Je relevai les deux femmes.

La plus âgée, la maîtresse, avait reçu deux coups de couteau dans la poitrine; le premier de haut en bas, le second horizontalement. Tous deux étaient mortels. Je n'observai pas d'excoriations sur les mains. — La pauvre vieille n'avait pu lutter contre son assassin.

Je m'occupai de la servante.

Elle n'avait reçu qu'un coup de couteau, à travers le cou. L'artère carotide était tranchée. Sur les autres parties du corps, je remarquai quelques coupures, ou blessures peu profondes, évidemment des coups mal assurés.

Toutes deux étaient mortes, du reste; bien mortes, et assassinées, on n'en pouvait douter.

Je transmis mes observations au commissaire.

Rapport en fut rédigé et je signai.

Tandis qu'on écrivait, j'examinais attentivement tous les coins de la chambre, la disposition des meubles. — Les moindres détails se gravèrent profondément dans mon esprit. — Sur ces mots du commissaire :

— Partons, monsieur, nous en avons assez vu, je sortis de la chambre.

Je traversai la foule assemblée dans la rue, et rentrai chez moi, si désagréablement affecté, que je me décidai à venir passer quelques jours à Paris pour donner un autre cours à mes idées. C'est là que, parcourant un journal, je lus l'entrefilet suivant :

« Un crime horrible jetait, il y a peu de jours, la consternation parmi la population si paisible de Saint-Cloud.

« Mlle de G..., âgée de soixante-douze ans, et sa domestique, la fille R..., avaient été assassinées dans leur demeure. Nous avons rendu compte de ce déplorable événement, que l'on attribuait à la cupidité, le vol ayant suivi l'assassinat. Nous apprenons aujourd'hui que l'auteur de ce double meurtre est entre les mains de la justice. C'est un nommé Loiseau, forçat libéré. Des charges nombreuses s'élèvent contre lui. Si son crime est prouvé, il rendra, nous n'en doutons pas, à la société, un compte terrible du sang qu'il a versé.»

Je jetai le journal loin de moi, pour ne plus penser à tout cela.

Les huit jours que je devais passer à Paris étaient écoulés depuis longtemps, et je ne retournais pas à Saint-Cloud. Il me coûtait de rentrer dans mon pavillon. Le temps marchait, l'hiver allait venir. Je donnai procuration à un notaire et fis tout vendre.

Puis je m'installai définitivement à Paris pour exercer.

Je ne vous parlerai ni de mes luttes ni de mes déboires ni de mes succès passagers.

C'est l'histoire de tout le monde.

Il me suffira de vous dire qu'en deux ans, grâce peut-être à mon zèle, grâce aussi à ma bonne étoile, j'avais conquis ma place au grand soleil de la célébrité, et que je comptais parmi les médecins en renom.

Il ne me manquait plus que le mariage pour devenir ce que l'on est convenu d'appeler un *homme établi*.

— Mariez-vous donc, me disait-on de tous côtés.

Et, de tous côtés, on m'offrait des partis avantageux. Vous savez comment on se marie ici! On épouse, les yeux fermés, sur présentation; on ne connaît guère mieux sa femme, le soir de ses noces, que le jour où, pour la première fois, on l'a aperçue dans un salon ou dans une loge de théâtre.

Je ne gardais pas l'espoir d'échapper à la loi commune, mais du moins je tenais à ne m'en rapporter, en pareille matière, qu'à des gens sincères et éclairés.

Mme d'Angis, une de mes parentes, femme d'esprit, jeune encore, m'inspirait beaucoup de confiance.

Je m'ouvris à elle et lui demandai conseil.

— J'ai votre affaire, me dit-elle un jour.

— J'épouse?...

— Mlle Lesec... Un vilain nom.

— Peu m'importe... Jeune?

— Dix-huit ans.

— Jolie?

— Oui et non.

— Spirituelle?

— Pleine de cœur, cela vaut mieux; et je ne vous l'eusse pas offerte sans cela. Elle est riche, de plus...

— Oh! vous savez...

— L'argent ne gâte rien.

— Passons à la famille.

— Famille irréprochable... Le père est banquier. C'est un brave homme, bien rond, qui vous donnera des poignées de main à tout propos, mais de bon cœur.

Il vous répétera cent fois par jour qu'il a commencé avec rien...

— Je le vois d'ici.

— La mère a été créée pour le père. Elle porte des châles français, des bonnets à rubans et appelle son mari « mon loup » devant cent personnes. Excellente au fond, elle ne vous gênera pas. M. et Mme Lesec passent six mois de l'année dans le Loiret. Le papa est conseiller général et vise à la députation.

— Les collatéraux?

— Peu ou pas. Ce qu'il y en a est honnête et insignifiant... Marchez les yeux fermés.

Devant une pareille assurance, je ne pouvais que me laisser faire.

Il fut convenu que la première entrevue aurait lieu au théâtre de l'Opéra-Comique, la semaine suivante.

En cas d'assentiment de ma part, je serais présenté à la fin du spectacle.

Le jour me fut désigné par une lettre que je reçus dès le lendemain.

Je me rendis au théâtre.

Montaubry débutait dans *les Trois Nicolas*. La salle était brillante; chaque loge pleine de femmes en grande toilette.

Mon premier regard fut pour Mlle Clarisse Lesec.

C'était une grande jeune fille brune, admirablement faite, et qui me parut n'avoir pas la ridicule timidité de convention des demoiselles à marier.

Nos regards se croisèrent.

Elle détourna les yeux sans embarras et se laissa regarder.

Je ne vous parlerai pas de la mère. Elle n'offrait rien de plus remarquable que toutes les femmes qui n'ont jamais été belles et vieillissent sans s'en apercevoir. L'âge ne leur ôte rien.

Mme Lesec dévorait sa fille des yeux.

Cela me donna d'elle une bonne opinion.

Quant à M. Lesec, il n'avait de sec que son nom (pardonnez-moi ce méchant jeu de mots); c'était un gros homme ventru, rubicond, à moitié chauve, et dont le visage, très-haut en couleur, exprimait la satisfaction de l'homme riche, qui a voulu être riche et s'enorgueillit d'être riche.

Mise à l'avenant : diamants à la chemise, breloques fabuleuses au gilet.

Je le vis rire fréquemment à gorge déployée.

Cela me causa même une sorte d'impatience que je me hâtai de combattre.

Pouvais-je en vouloir à ce brave homme, si heureux?

Son gros rire attestait la tranquillité de sa conscience et la solidité de sa santé.

Tout me sembla pour le mieux; je consentis à être présenté.

On m'accueillit à bras ouverts.

Peu s'en fallut que M. Lesec ne m'appelât son gendre.

On ne m'avait pas trompé; pendant un quart d'heure que dura l'entrevue, il me parla dix fois de sa fortune, faite par lui-même. Il était venu à Paris en sabots (toujours!); il s'était fait lui-même (toujours!)... Puis il en vint naturellement à m'entretenir de mes travaux, de mes succès avec une chaleur et un laisser-aller prodigieux.

A chaque éloge, une poignée de main, cela va sans dire.

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Je dînais le lendemain chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin.

— Venez de bonne heure, surtout! me cria-t-il une dernière fois.

Malgré sa recommandation, je n'arrivai chez lui qu'à six heures.

Le dîner était fixé à six heures et demie.

Comme la veille, je fus reçu avec la plus franche cordialité.

Je dis quelques mots à ma future; je hasardai un compliment à ma belle-mère, qui me trouva charmant.

Quant à M. Lesec, c'était du délire; il parlait, marchait, courait, riait, tout cela à la fois.

Évidemment, c'était l'homme le plus heureux de la terre.

Sa gaieté rayonnait; je me surpris à rire sans trop savoir pourquoi.

Il riait à chaque mot.

On allait se mettre à table.

— Ah çà! mon loup, dit Mme Lesec, tu ne vas pas rire comme ça pendant tout le dîner, ça coupe l'appétit.

— Hé!... Laisse-moi donc rire, puisque cela me fait du bien.

— Mais, mon loup, ça ne t'embellit pas; surtout quand tu ouvres la bouche, comme en ce moment, tu ressembles à ton Bacchus.

Le regard que j'adressai à M. Lesec équivalait à une question.

— Mon camée? me dit-il.

En même temps il m'entraînait vers une fenêtre et me présentait sa main gauche.

Mon regard s'arrêta, effaré, sur le camée.

C'était un Bacchus! Le Bacchus de mon rêve!

C'étaient le même rictus épanoui, les mêmes yeux à demi-clos.

Je me penchai pour mieux voir, et je sentis la sueur me monter au front. Dans un angle de la bouche, le Bacchus avait comme une petite éraflure rougeâtre. Je regardais encore..., et il me semblait reconnaître, non plus seulement la bague, mais la main tout entière; les plis de la peau velue, grasse, nerveuse.

C'était bien la main que j'avais vue, la nuit, dans mon pavillon de Saint-Cloud.

— Vous examinez cela en connaisseur, me dit mon hôte.

Je relevai la tête.

J'étais si pâle que M. Lesec s'écria :

— Ah! mon Dieu!

Il appela sa femme, sa fille; on me fit donner du thé. Je m'excusai de mon mieux et pris place à table, encore tout bouleversé.

Le souvenir de l'apparition qui m'avait si profondément frappé se mêlait malgré moi à celui de l'assassinat commis le même jour et découvert le lendemain.

Je voulus me soustraire à cette pénible impression... J'étais fou, certainement... Quel rapport pouvais-je établir entre M. Lesec, banquier, jouissant de la considération générale, et la vieille demoiselle assassinée à Saint-Cloud?

M. Lesec possédait un camée, une tête de Bacchus. Sur cent camées, il y en a dix à l'effigie du dieu Bacchus... Mais cette écorchure au coin de la bouche?... On me parlait, je répondais à peine.

On s'empressait à me servir, j'acceptais distraitement. Je tremblais réellement de devenir fou.

Le repas achevé, je prétextai mon indisposition pour me retirer.

On me fit promettre de revenir.

Je courus à la hâte chez Mme d'Angis.

— Qu'est-ce que M. Lesec? m'écriai-je.

— Ah çà! me dit-elle en souriant, quelle lubie vous prend? Vous arrivez chez moi comme un ouragan pour me dire : « Qu'est-ce que M. Lesec?... » Je vous ai répondu vingt fois.

— C'est un honnête homme?

— Êtes-vous fou?... Voyons, Charles, mon ami, reprit-elle, revenez à vous... Vous semblez bouleversé. Qu'est-ce? Qu'y a-t-il de nouveau?

— Au fait, vous avez raison... rien... Je rêve encore.

Et je sortis comme j'étais entré.

Ma nuit fut très-mauvaise. Mais, le lendemain, j'avais pu reprendre assez d'empire sur moi pour ne plus donner à un hasard, aussi futile en réalité, plus d'importance qu'il n'en méritait.

La cordialité affectueuse qu'on me témoignait, d'ailleurs, devait avoir forcément raison d'une prévention que rien de sérieux ne motivait.

Persister dans cette voie eût été un enfantillage et rien de plus.

Mes visites se succédèrent donc, sans interruption, pendant une quinzaine de jours.

Au bout de ce temps, tout semblait assez avancé pour qu'on se mît en mesure de régler, d'une manière définitive, les conditions de l'alliance projetée.

M. Lesec me prit un beau jour par le bras et m'entraîna dans son cabinet.

— Çà... voyons, mon cher ami, me dit-il, causons d'affaires.

Je m'inclinai.

— Je connais votre position : elle est nette, claire, limpide. Vous gagnez une vingtaine de mille francs par an, c'est suffisant. Ma fille ne recherche pas un mari riche; elle veut un mari à son goût... Et il paraît que vous lui plaisez. Elle raffole de vous... Elle en raffole.

— Tant mieux, monsieur; car j'ai déjà pour Mlle Clarisse une vive et sincère affection.

— D'ailleurs, reprit M. Lesec, je suis assez riche pour que ma fille se passe la fantaisie d'épouser qui bon lui semble... Tel que vous me voyez, à vingt ans, je n'avais pas un sou; à quarante ans, j'avais trois cent mille francs. Cinq ans plus tard, ma fortune était triplée; enfin, il y a deux ans, un événement bien triste a ajouté cinq cent mille francs à mon avoir.

M. Lesec avait fait une si piteuse figure en prononçant ces mots : « Un événement bien triste, » que je me crus obligé de dire par politesse :

— Vous avez perdu quelqu'un des vôtres?

— Hélas! oui, me dit-il; une de nos cousines, une parente éloignée, est morte d'une manière horrible.

— Horrible?

— Oui; assassinée!... Elle et sa vieille domestique.

Je fis un bond sur ma chaise.

M. Lesec continua :

— Nous avions dit cent fois à cette pauvre demoiselle de Genson...

— De Genson?

— Oui..., de ne pas s'en aller, seule avec une visille bonne, habiter une grande maison isolée, où il était si facile de s'introduire la nuit...

— A Paris?

— Non, à Saint-Cloud.

Je devins livide.

— Vous êtes malade? me dit avec intérêt M. Lesec en me prenant les mains.

— Cela va passer... merci... Un étourdissement...

Et, tandis qu'il me tenait et me tapotait les mains, je regardais fixement la tête de Bacchus, qui ricanait au doigt de sa main gauche.

— Ça va mieux? me demanda-t-il.

— Très-bien..., merci.

— Alors, je reprends. Donc, la pauvre chère demoiselle eut cette fin tragique. Elle laissait une fortune considérable; la part qui me revenait me faisait deux fois millionnaire... Maintenant je donne à ma fille cinq cent mille francs de dot.

M. Lesec parlait toujours, je ne l'écoutais plus.

J'accédai à tout, j'approuvai tout et pris congé à la hâte.

Cette fois, ma raison était impuissante à vaincre les idées que me suggérait cette coïncidence bizarre.

Dès ce moment, j'eus conscience d'une intervention surnaturelle.

Ce point arrêté, il fallait à tout prix pousser les choses jusqu'au bout. N'en pas savoir plus m'eût causé d'intolérables souffrances.

C'est encore à Mme d'Angis que je confiai l'état de mon esprit.

Je lui dis tout.

Elle me rit au nez, je dois l'avouer, avec toute la grâce que sait mettre une femme dans un pareil accueil.

Pour moi, j'avais l'air effaré; je tremblais comme un enfant; je faisais peine à voir, sans doute, car, ce premier accès d'hilarité apaisé, elle eut pitié de moi.

— Voyons, Charles, me dit-elle, vous êtes un homme, ne vous conduisez pas comme un enfant... Vous me faites peur, mon ami. Comment, parce que vous aurez rêvé un soir, parce que le soleil du jour vous aura échauffé le cerveau et donné le cauchemar, parce que vous aurez cru retrouver une analogie, une ressemblance dans une bague, vous arrivez ici comme un fou me dire les choses les plus invraisemblables!

— Il y a là, dis-je, un avertissement du ciel.

— Vous soupçonnez M. Lesec d'un crime?

— Peut-être.

— Mais, c'est de la démence! N'allez pas, au moins, dire cela à d'autres que moi. Que M. Lesec soit un bon gros bourgeois bien ridicule, je ne vais pas à l'encontre; mais qu'il ait, de sa vie, tué autre chose que des perdreaux ou des lièvres à la chasse, c'est ce dont vous ne me convaincrez pas. Je vous en supplie, chassez ces idées folles...; faites appel à votre raison.

— La raison n'a plus rien à faire ici.

— Que faut-il pour vous convaincre? des preuves?

— Eh bien, soit. Vous vous souvenez que, malade à la suite de ce triste événement, je n'ai pu assister aux débats... Le meurtrier de Mlle de Genson a-t-il été condamné? Avez-vous lu son interrogatoire? Avez-vous examiné de près toutes les pièces du procès?

— Ah! mon cher ami, vous savez bien que les femmes ne s'occupent pas de cela.

— C'est le point capital, cependant.

— Ainsi, vous persistez à croire...

— Je ne crois rien encore, je ne sais rien..., mais j'ai des angoisses terribles. Je suis enveloppé d'une atmosphère invisible, impalpable qui m'étouffe... Je sens un mystère autour de moi, et je veux l'éclaircir.

— Vous êtes fou, vous dis-je.

— Soit. Mais je souffre, guérissez-moi.

— Allons, je vous aime trop pour vous refuser. Que faut-il faire?

— Vous connaissez le préfet de police?

— Beaucoup.

— Obtenez pour moi une audience et le droit d'examiner toutes les pièces relatives à l'assassinat commis à Saint-Cloud.

— Cela, soit... Mais rien que cela. Aucun nom ne sera prononcé. N'allez pas, sur la foi d'un rêve, troubler le repos d'une famille honorable, où vous n'avez trouvé que de bonnes paroles et un bon accueil.

— Aucun nom ne sera prononcé.

— J'aurai votre audience.

— Merci.

— En quittant le préfet, venez me voir, me dire que vous êtes guéri et ne recommencez plus.

Je me retirai.

Deux jours après, je reçus une lettre :

« Monsieur le préfet de police recevra demain mardi, à trois heures, M. le docteur de Lépervenche. »

A l'heure dite, j'entrai chez le préfet.

Il m'accueillit avec un sourire quelque peu ironique.

— Je sais ce qui vous amène, monsieur le docteur, me dit-il.

— Et vous consentez?...

— Je consens à vous donner sur l'affaire dont il s'agit tous les renseignements que vous désirez. Je comprends que vous puissiez avoir, au point de vue de la science, quelque intérêt à connaître à fond cette aventure. D'ailleurs, je dois vous le dire, cela a peu d'importance à mes yeux. Le procès est terminé depuis longtemps; le meurtrier subit sa peine.

— Ah!...

— Il est à Cayenne.

Je poussai un soupir de satisfaction.

La justice, pensai-je, ne condamne pas au hasard.

Je résolus cependant de profiter de la bonne volonté du préfet.

— Me permettez-vous, monsieur, lui dis-je, de vous interroger?

— Volontiers.

— Que s'est-il passé, dans la maison de M^lle^ de Genson, le jour du crime? Quelles gens y sont venues? Comment, et à quelle heure le crime a-t-il été commis?

— Oh! oh! s'écria vivement le préfet, vous allez vite en besogne... Procédons par ordre.

— Je vous écoute.

— M^lle^ de Genson sortait peu, vous le savez. Elle vivait seule avec la fille Ribaud, sa domestique, qui l'accompagnait dans ses rares promenades. Le 2 juillet, jour du crime, M^lle^ de Genson n'est pas sortie. A huit heures du soir, elle a fait le tour de son jardin, puis est rentrée dans sa chambre, située au premier étage, où l'attendait son cousin, M. Lesec, banquier à Paris, que la domestique venait d'introduire.

— Ah!

— Vous connaissez M. Lesec?

— Oui.

— Un charmant homme. Il avait coutume de venir deux fois par semaine tenir compagnie à sa vieille parente; il lui faisait la lecture, et se retirait généralement vers dix heures du soir. Sa voiture le ramenait à Paris.

— Ce jour-là?...

— Ce jour-là des témoins l'ont vu remonter dans sa voiture à l'heure habituelle, dix heures un quart environ.

— Et le crime a été commis?...

— A onze heures, sans doute.

— L'assassin s'est introduit...

— Par la porte, tout simplement. Voici ce qui a dû se passer. La fille Ribaud ne fermait les portes, d'ordinaire, qu'à l'heure d'aller se mettre au lit. Le meurtrier, trouvant le chemin libre, est monté sans obstacle jusqu'à la chambre à coucher. Au bruit des pas, la domestique a ouvert et s'est élancée au-devant de lui. Après une lutte de peu d'instants, elle a succombé. La vieille demoiselle, effrayée, s'est levée à son tour, a voulu se défendre; un coup de couteau l'a étendue au pied de la table, où vous avez vous-même retrouvé le corps. Puis l'assassin a fait main basse sur quelques valeurs, un peu d'or, des bijoux, et a pris la fuite.

— Quel était cet homme?

— Un forçat libéré.

— Il a avoué?

— Il a tout nié, cela va sans dire.

— On l'a condamné, cependant?

— Avec raison, soyez-en sûr.

— Quelles preuves a-t-on relevées contre lui?

— Des preuves? dit en souriant le préfet. Écoutez : Dix témoins affirment avoir vu cet homme, aux environs de la maison, dans la soirée du 2 juillet. Le dernier l'a aperçu à onze heures et demie, accroupi contre le mur même du jardin, examinant quelque chose dans sa main. C'était de l'or qu'il comptait.

— On l'a vu?

— On l'a vu.

— Il a été arrêté le surlendemain. Sa blouse était tachée de sang.

— Cela est grave.

— On a retrouvé en sa possession de l'or et deux titres de rente, dont l'un portait une mention écrite de la main même de M^lle^ de Genson.

— Comment a-t-il expliqué sa présence à Saint-Cloud?

— Voici son interrogatoire.

Le préfet me tendit une feuille de papier. Je lus :

« INTERROGATOIRE DE L'ACCUSÉ.

« DEMANDE. Vous avez été vu, par plusieurs témoins, près de la demeure de M^lle^ de Genson?

« RÉPONSE. Je ne dis pas non.

« D. Que faisiez-vous là?

« Je cherchais à coucher dans le bois.

. . . . . .

« Qu'avez-vous fait dans la journée du 2 juillet?

« R. J'ai rôdé un peu partout; je n'avais pas d'ouvrage.

« D. Vous avez mangé, cependant? où? comment?

« R. J'avais volé une oie dans une basse-cour; c'est en la tuant que j'ai mis du sang à ma blouse.

« D. Les experts y ont constaté la présence de sang humain.

« R. Possible. Je m'étais coupé le doigt et j'ai beaucoup saigné.

« D. D'où provenaient l'or et les valeurs que vous portiez lors de votre arrestation?

« R. J'avais trouvé tout ça à vingt pas du mur de la maison que vous dites, sous une pierre, dans un fouillis d'arbres où je m'étais blotti.

« D. MM. les jurés ne seront pas dupes de pareils mensonges. »

Je rendis au préfet le papier qu'il m'avait confié.

— Etes-vous convaincu ? me dit-il en souriant.

— Quoi ! vous savez...?

— Je ne sais rien, mon cher docteur, rien absolument, sinon que vous êtes un charmant homme, et que je m'estimerai toujours heureux de vous être agréable.

C'était presque un congé.

Je remerciai le préfet et le quittai.

Que ressortait-il de tout cela? A moins d'avoir perdu la raison, il fallait se soumettre à l'évidence. J'eus beau me rappeler l'état de la chambre, la position des victimes, je ne trouvai pas l'ombre d'une erreur.

Les réponses de l'accusé paraissaient peu concluantes en sa faveur.

Décidément, je m'étais trompé.

Je courus chez Mme d'Angis m'avouer vaincu, comme elle m'en avait prié.

— Allez dîner chez M. Lesec, me dit-elle, et faites-lui bonne figure ainsi qu'à Mlle Clarisse; ce sont de braves gens.

Elle me rappela encore et m'embrassa.

— Charles, me dit-elle, plus de folies, n'est-ce pas?

Le châtiment. Dessin de P. Philippoteaux.

Une heure après, j'étais à table, à la droite de Mme Lesec et je faisais ma cour à Mlle Clarisse.

Les convives étaient nombreux.

On causa de tout, gaiement, cela va sans dire, grâce au rire entraînant de ce brave M. Lesec.

Et, pourtant, je pensais toujours à la tête de Bacchus.

On passa au salon; les groupes se formèrent; la conversation s'éparpilla.

— Vous voilà, gredin de docteur, me dit, en me prenant par les épaules, un de mes bons camarades.

— Pourquoi « gredin » ? dis-je en riant.

— Vous faites des jaloux, mon cher ami.

— Vraiment?

— Mlle Lesec est ravissante.

— Vous savez?. .

— Parbleu ! ce n'est plus un mystère pour personne.

— Alors, j'accepte vos félicitations.

— Très-sincères. Vous entrez dans une famille honorable...

— M. Lesec...

— M. Lesec est un homme d'une probité à toute épreuve. Il a, de plus, une grande intelligence des affaires. Il est sorti sain et sauf d'une crise dans laquelle tout autre eût succombé.

— Une crise?

— Oui, une crise financière.

— Quand donc?

— Oh ! il y a deux ans... au moins. Il s'en est tiré fort honorablement, grâce à son habileté; le hasard, il est vrai, l'a bien un peu servi.

— Le hasard?

— Oui. C'est quelque temps avant, je crois, un mois, je ne sais plus au juste, qu'eut lieu la mort tragique de Mlle de Genson.

M. Lesec s'approchait en ce moment, la main ten-

due ; je vis flamboyer devant mes yeux la tête ricanante du Bacchus.

En dépit de la raison et du préfet de police, en dépit des observations de Mme d'Angis, ce rapprochement constant, cette persistance de l'effet produit sur moi par une hallucination, équivalaient à une certitude.

Etais-je dans la plénitude de mon bon sens ?

Je passai le reste de cette soirée en proie à une émotion pénible que, malgré mes efforts, je ne pus dissimuler tout à fait.

Rentré chez moi, j'appliquai mon esprit à ressaisir tous les fils du drame de Saint-Cloud.

Je rappelai mes souvenirs. Je revis la chambre avec les deux cadavres, la table, les livres épars çà et là. Je n'avais rien oublié.

Puis, rapprochant de ce tableau que j'évoquais, les données acquises à la préfecture de police et ma conviction intime, je reconstituai le drame sur des données nouvelles. Je le reconstituai tel qu'il avait dû se passer, si mes craintes étaient fondées.

J'étais décidé à tout risquer pour savoir la vérité.

Le lendemain, à dix heures du matin, j'entrais chez M. Lesec.

Je le trouvai en robe de chambre, assis dans son bureau, un journal à la main.

A ma vue, il se leva, le visage rayonnant, et me tendit les mains.

— C'est ce cher ami ! s'écria-t-il. Eh ! eh ! je vous attendais presque. Car il faut en finir, et je crois que rien ne nous arrête plus.

— Je l'espère comme vous, monsieur ; mais, pour aujourd'hui, ce n'est pas de mon mariage avec Mlle votre fille que je désire vous entretenir.

— Bah ! une affaire, un placement. Vous savez, mon cher, je suis tout à votre discrétion. Je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas ? Parlez !

— Vous n'y êtes pas.

— Bah ! qu'est-ce donc ? de quoi s'agit-il ?

— D'un événement ancien déjà, et dont vous m'avez vous-même entretenu.

— C'est ?...

— La mort de Mlle de Genson.

— La pauvre chère cousine ! s'écria M. Lesec en prenant un air attendri. Quelle excellente femme ! Elle est morte bien tristement !... Mais tout cela est dans le passé, et mieux vaut ne pas réveiller ces tristes souvenirs... Le crime a été commis, le crime a été expié ; la justice a parlé...

— C'est ce qui vous trompe, cher monsieur.

— Hein ? dit-il en pâlissant légèrement.

— C'est ce qui vous trompe. Je ne vous ai pas dit encore, je crois, que j'habitais la maison voisine de celle où a été commis le meurtre.

— Ah ! vous habitiez...

— Saint-Cloud. Et je fus, comme seul médecin présent, mandé pour examiner les cadavres.

— Ah ! ah !

— C'est à cela sans doute que j'ai dû d'être appelé hier à la préfecture de police.

— Dans quel but ?

— L'homme accusé et condamné à la suite de cet abominable crime est mort au bagne. Il a fait, à sa dernière heure, l'aveu général de ses crimes. Mais, chose étrange, il a énergiquement nié sa culpabilité en ce qui concerne Mlle de Genson.

— Bah ! ces gens-là nient toujours.

— Cela a cependant éveillé l'attention de la justice. Une nouvelle enquête a été commencée, et le résultat...

— Vous le connaissez ? s'écria vivement M. Lesec.

Le malheureux banquier était subitement devenu d'une pâleur livide ; je voyais trembler ses mains.

Quant à moi, j'avais fait appel à toute ma volonté et ma figure ne trahissait aucune émotion.

M. Lesec se leva, but un grand verre d'eau, et revint se rasseoir d'un air plus calme en me disant :

— Vous ne sauriez croire, mon cher ami, jusqu'à quel point ces souvenirs me bouleversent. S'il n'y avait nécessité absolue, je vous prierais de laisser de côté cette triste affaire.

— Le voulez-vous ?

— Non ! non ! Je dois tout savoir. Cette pauvre cousine ! Il faut qu'on connaisse la vérité sur sa mort.

— Eh bien ! voici le résultat de la nouvelle enquête : Beaucoup d'erreurs commises dans la première ont été relevées cette fois... Le meurtre n'a pas été commis de onze heures à minuit, comme on l'avait cru d'abord, mais à dix heures moins quelques minutes.

— C'est impossible ! On doit bien savoir que c'est impossible ! s'écria M. Lesec. J'étais auprès de Mlle de Genson... je ne l'ai quittée ce soir-là qu'à dix heures.

— Laissez-moi continuer. Quand elle a été assassinée, Mlle de Genson, assise, feuilletait un volume de Walter Scott, *Ivanhoé*. Le meurtrier s'est approché d'elle et l'a frappée à l'improviste d'un premier coup de couteau de haut en bas, dans la poitrine. La malheureuse s'est levée en criant : « Ah ! mon Dieu ! » Un second coup, porté horizontalement, lui a coupé la parole. Au cri poussé par sa maîtresse, la fille Ribaud, sa domestique, est accourue. Elle avait à peine franchi le seuil de la chambre qu'elle était saisie par le poignet et frappée de plusieurs coups qu'elle put parer rapidement avec la main restée libre. Un dernier coup, porté à la gorge, l'a tuée.

— Comment sait-on cela ? murmura M. Lesec d'une voix étouffée.

— Le meurtrier, continuai-je, bouleversa alors quelques tiroirs, y prit une somme en or, quelques titres, et sortit de la chambre. Il était alors dix heures précises. Il traversa le jardin, sortit par une porte donnant sur la campagne et s'en fut cacher, à une vingtaine de pas de la maison, dans un bouquet de bois, l'or et les valeurs. On devait croire ainsi que le vol avait été le mobile du crime. Cela fait, il rentra, traversa de nouveau le jardin et remonta dans sa voiture qui le ramena à Paris. Tout cela est bien exact, n'est-ce pas ?

M. Lesec me regardait, l'œil fixe, la bouche béante, les traits décomposés.

Jamais pareille expression d'anéantissement, de terreur, n'a convulsionné une face humaine.

C'était de l'hébétement, de la stupidité.

— Le nom ? le nom ? cria-t-il.

Je le pris par la main, le forçai à se lever, et le traînai devant la glace. Il leva les yeux, son regard rencontra sa face livide. Il poussa un gémissement sourd et tomba évanoui sur le plancher. Je sortis.

. . . . . .

Que devais-je faire ? Dénoncer ce misérable ou laisser à la justice divine le soin de le punir ?

Le lendemain, je n'avais rien résolu, quand Mme d'Angis entra chez moi les traits bouleversés.

— Charles ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il?

— M. Lesec...

— Eh bien?

— S'est pendu cette nuit.

— Justice est faite. Vous voyez bien que je n'étais pas fou.

Mme d'Angis cacha sa tête dans ses mains.

— Vous me faites peur, dit-elle en me quittant.

Deux jours après, on pouvait lire dans tous les journaux de Paris :

« Une des notabilités de la finance, M. L..., vient de mettre fin à ses jours d'une façon tragique. Il a été trouvé pendu dans sa chambre. On attribue cet acte de désespoir à des inquiétudes causées par la crise financière qui s'est déclarée à la suite des complications de la politique européenne. »

. . . . . .

. . . . . .

— Eh bien! cher docteur, dit l'un de nous.

— Mes amis, interrompit le docteur de Lépervenche, il est près d'une heure du matin. Je commence mes visites à six heures, permettez-moi de vous quitter. Aussi bien vous le savez, je n'aime pas la controverse sur ces matières. On ne discute pas ses convictions, on les affirme.

Et le docteur se retira.

Puis nous partîmes à notre tour, fort impressionnés, mais... peu convaincus. PAUL CÉLIÈRES.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT (1).

III. — *Style ogival tertiaire dit gothique flamboyant* (1400 à 1515).

Autant les deux premières époques du gothique sont souvent difficiles à délimiter, autant celle-ci est frappante et distincte des autres. Son nom de *flamboyant* lui vient de ce que les meneaux des fenêtres, dans leurs compartiments, figurent des sortes de *flammes* debout ou renversées. Une tendance à des formes anguleuses et prismatiques se manifeste jusque dans les moindres détails ; les tores, les nervures, tout devient aigu, et, par cela même, maigre et sec. Les quatre feuilles, les trèfles s'aiguisent au lieu de demeurer arrondis comme aux époques précédentes. Il n'est pas jusqu'aux feuillages qui, eux aussi, s'apointissent, se développent, se tortillent comme le reste. Le chardon, le chou frisé, la vigne, pourvu qu'elle soit très-divisée, forment le plus souvent les motifs de ces guirlandes, qui sont si bien découpées à jour, qu'elles semblent à peine faire corps avec le mur qui les supporte.

Partout où il est possible d'élever un fronton, d'y établir des pinacles, de les garnir de crochets et de les terminer par des bouquets gracieux de feuillages frisés, l'architecte n'y manque point. Quand un seul fronton ne suffit pas au génie de l'artiste, il en superpose deux!

Les portes, les clochetons, les balustrades, les contreforts revêtent la même splendide ornementation.

Les colonnettes ont disparu ou deviennent d'une extrême finesse : ce ne sont plus que des nervures prismatiques se groupant sur les piliers et se prolongeant sans arrêt jusqu'au faîte de l'édifice. Le chapiteau a disparu également; quand il persiste, il est en feuillages frisés.

Nous arrivons peu à peu aux bijoux de l'admirable style flamboyant : les fenêtres et les roses ; mais il nous faut d'abord jeter un coup d'œil sur les portes, car elles changent de forme et deviennent caractéristiques. La porte du quinzième siècle laisse encore quelque place aux figures de saints et de martyrs, mais elle s'entoure surtout de feuillages et de pinacles. Elle est, comme tout le reste, prétexte à motifs aigus surmontant l'ogive et se meublant de crochets, de choux frisés, de chicorées (fig. 41) pour se terminer par un bouquet sur lequel on plaçait quelquefois une petite statue. Rarement le tympan est ouvragé, souvent il est nu. Souvent les lignes de voussures, au lieu de produire une pointe mousse ogivale, se relèvent subitement près du point de jonction et forment une accolade. Alors apparaissent, surtout vers la fin du siècle, les arcs surbaissés, dits *arcs Tudor* (fig. 42), d'après leur emploi très-fréquent en Angleterre, sous Henri VII et Heuri VIII. De même que l'ogive vraie, le tudor est muni de son pinacle fleuronné, frisé, et se terminant par un panache de belles chicorées ou de feuillages recourbés.

Rien n'est beau, rien n'est riche, rien n'est splendide comme les grandes fenêtres, et surtout les roses de cette époque. Toutes les combinaisons de l'art du compas se réunissent pour arriver aux effets les plus charmants, les plus inattendus. Comme caractère typique, tout le monde remarquera les ouvertures en forme de flammes aiguës et contournées qui sont ménagées partout (fig. 43 et 44) ; mais, ce qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est que le caractère des ouvertures est de tendre à s'agrandir autant que possible. Le *clearestory* des églises de cette époque devient une sorte de paroi découpée à jour, non-seulement par l'immense largeur des fenêtres très-rapprochées, mais encore par les dentelles de pierre et les meneaux redoublés qui en remplissent l'intérieur. C'est miracle, en certaines circonstances, que ces minuscules arcades durent encore et aient pu jamais se soutenir elles-mêmes. Il est vrai que ces nervures deviennent parfois si frêles que l'architecte sent le besoin de les soutenir par une traverse horizontale et trouve ainsi, sans s'en douter, le germe de la *croisée* à venir (fig. 45).

Il était bien naturel qu'en présence de la profusion d'ornements qui envahissait le monument tout entier, les tours et clochers ne demeurassent point en arrière. Cependant il faut avouer que les tours de ce siècle ne valent souvent pas celles des deux siècles précédents, et surtout du dernier. On adopte une tour se terminant non plus par une flèche, mais finissant par plusieurs étages en retraite garnis d'une profusion de balustrades, de pyramides et de motifs analogues : au haut, une sorte de dôme amorti supporte une statue centrale et quelques-autres sur les angles ou les contreforts. Sans doute, nous admirons les milliers de motifs gracieux prodiguement répandus partout; mais, vue d'en bas et de loin, cette masse de déchiquetures et de

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

frisures est d'un effet plus lourd que si l'on s'était montré plus sobre d'ornements. L'œil perd les détails pour ne voir que l'ensemble, les lignes, et le tout ne *s'élance* pas. Nous rappellerons comme exemple les tours de Verneuil, de Rodez, de Metz, etc.

Lorsque les architectes ont gardé la forme traditionnelle et accepté la pyramide, ils ont produit des merveilles de légèreté et de grâce, parce que la ligne y était et pouvait supporter des détails. Quelques-uns ont osé camper ces tours sur les quatre piliers de rencontre du transept et de la maîtresse voûte.

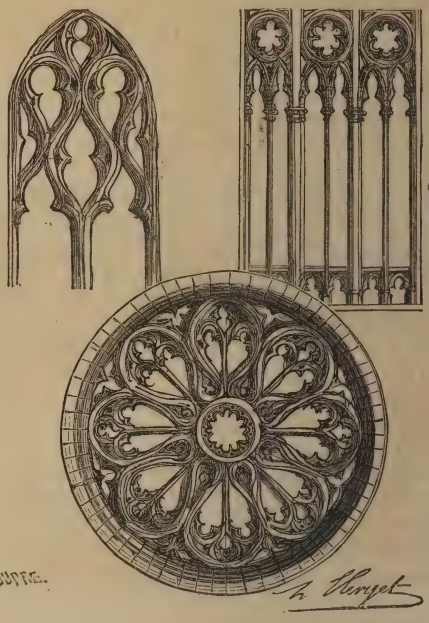
Porte gothique flamboyant (fig 41).

En rentrant à l'intérieur de l'église, nous y trouverons les magnifiques vitraux que tout le monde connaît, car il nous en reste en France une grande profusion dans les villes et jusque dans nos villages. Les mêmes motifs s'y retrouvent aussi bien que sur les parois architecturales voisines, mais la grande étendue des ouvertures permet une plus grande extension des motifs et des sujets qui fait que quelques-unes de ces fenêtres sont de véritables tableaux de premier ordre. Cependant les couleurs très-éclatantes employées pour les draperies et le peu de relief des figures, quoique le dessin en soit très-fini, nuisent souvent à l'effet général et donnent un certain vague à l'ensemble de la composition. A cette époque, d'ailleurs, le vitrail peint descend de l'église jusque dans la maison du simple bourgeois, en passant par le cloître et le château du seigneur. Il se pourrait même que dès le onzième siècle on en eût fait usage : les fenêtres figurées sur les tapisseries de la reine Mathilde, à Bayeux, offrent en effet des couleurs diverses indiquant des vitraux. Mais, au quatorzième siècle, la quantité de travaux exécutés dans cette branche de l'art est prodigieuse. Ce qu'il faut cependant constater, c'est qu'à mesure que l'habileté de main grandit, que la peinture sur verre se rapproche du tableau, elle voit diminuer ses véritables qualités décoratives. Elle perd à être vue de près, comme elle l'est nécessairement dans les maisons particulières ; il lui faut, pour qu'elle reste vraiment imposante, les lointaines perpectives et les vues d'ensemble.

Arc Tudor (fig. 42).

Nous sommes obligés d'en convenir : au point de vue purement esthétique, le flamboyant doit céder le pas au rayonnant, et même au gothique primitif. La profusion a fini par remplacer la richesse, et cependant je ne puis me défendre d'une admiration enthousiaste pour ces merveilleux détails qu'on croirait sortis de la main des fées.

Arrêtons-nous encore un instant à ces beaux châteaux du quinzième siècle, à ces types que le peuple conserve encore dans la tradition, comme les modèles des manoirs féodeaux. Cependant, dès cette époque où l'artillerie fit son apparition, les hautes tours ne servaient plus à grand'chose, et si le suzerain les conservait, c'était pour imposer aux yeux. De même, les machicoulis, qui désormais n'ont plus de raison d'être, vont se transformer peu à peu en modillons, et, à la Renaissance, nous les verrons devenir un ornement, une forme particulière de corniche et d'entablement.



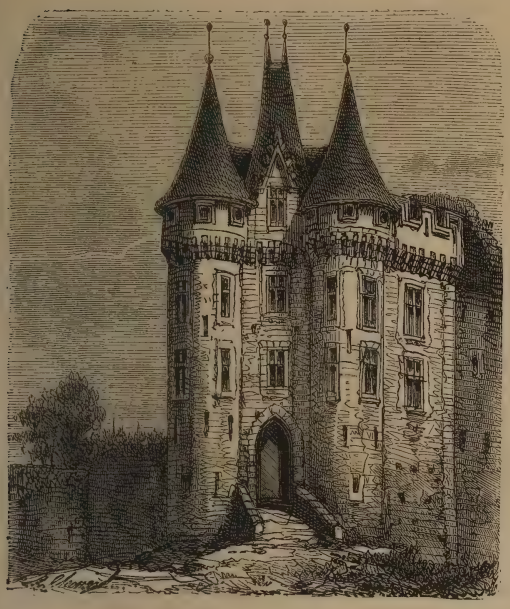
Détails d'une fenêtre gothique flamboyant (fig. 43, 44, 45).

Cependant, comme toute attaque n'était point improbable, la porte d'entrée était toujours placée entre deux tours saillantes, et défendue par un pont-levis et une herse. Les larges fenêtres étaient ouvertes assez haut pour déconcerter une escalade, et les meurtrières ne manquaient pas au-dessus et au-dessous. La plupart des châteaux de cette époque sont, d'ailleurs, entourés d'eau. Hélas ! toutes ces précautions n'empêchaient point la guerre de promener ses massacres dans le pays, et l'on pourrait dire que les villes n'avaient de pire ennemi que le château qui devait les défendre. Celui de Nogent-le-Rotrou, que nous représentons, en est un frappant exemple (fig. 46).

Dès le douzième siècle, alors qu'il était bien différent de ce que le quinzième nous l'a laissé, les Normands l'attaquèrent et le détruisirent plus d'aux trois quarts. Ce fut Geoffroy II qui le rebâtit en 1005. Nogent, par sa position sur la frontière du Perche et des *terres*

françaises, était, plus que tout autre, en butte aux attaques : aussi pendant deux siècles et demi eut-il beaucoup à souffrir des guerres qui désolèrent le pays. Et les habitants? Qu'on en juge! De 1358 à 1428, le château fut pris trois fois par les Anglais; en 1449, ils en furent chassés par les comtes d'Eu et de Saint-Pol, mais ceux-ci ne purent le conserver et... le brûlèrent en le quittant!

Il est probable que ce fut alors qu'on le rebâtit et le restaura dans l'élégante architecture qu'il nous montre aujourd'hui, mais ses tribulations étaient loin de leur terme. Tel que nous le voyons, il subit en 1525 un assaut formidable; pendant la captivité de François Ier, onze mille hommes l'envahirent, le livrèrent au pillage et commirent toutes les horreurs imaginables sur les malheureux habitants. Alors vint la guerre des huguenots, qui ravagea la contrée du Perche, et le vieux château ne fut pas épargné : les attaques s'y succédèrent



Château de Nogent-le-Rotrou (fig. 46).

jusqu'en 1590, où la paix se fit; dès lors les formidables tours ne servirent plus que d'habitation à de paisibles propriétaires.

Tel est ce qu'on peut appeler le sort moyen d'un château féodal.

DESPERRIERS.

XIX. — *Suzanne à Odile.*

Reprends tes chères lettres, ô mon Odile, et ne me laisse pas en route! Je viens de te retourner le manuscrit du bonhomme Desperriers; je l'ai copié, comme il le méritait, de la première à la dernière ligne. C'est fort bien fait, mais j'aime encore mieux tes bonnes lettres. Il me semble que je comprends plus facilement. Ta conversation familière revêt tout cela d'un attrait charmant à mes yeux, d'autant que ces considérations ne sont pas toujours — il faut l'avouer, enfin — du dernier amusant pour des jeunes filles comme nous! Mais on sent, sous ta plume, une si bonne envie d'apprendre, qu'on ne veut pas demeurer en reste avec toi, que l'on fait aussi des efforts, et qu'enfin la chose vous entre dans la tête!

SUZANNE.

XX. — *Odile à Suzanne.*

Canonniers, à vos pièces! voici la bataille qui recommence! Oncle Saturnin, comme *petit bonhomme*, vit encore! Quel athlète! et quelle vigueur de résistance dans ce petit corps sec comme une amande d'antan!... Il a bataillé contre le roman, il a guerroyé contre le gothique — tu n'y étais pas, toi! — Retirée sous les bosquets rayonnants et flamboyants du père Desperriers, tu goûtais un charme tranquille que nous étions loin de partager. A chaque instant nous tremblions d'attraper quelque éclat de projectile : tu sais que le malin oncle a la verve caustique, et qu'il ne faut pas le provoquer beaucoup pour s'attirer une charge à fond sur les bras. J'en ai appris quelque chose, hélas!... mais, passons, je te conterai cela une autre fois.

Arabesques de N. Bachelier, cathédrale de Rodez (fig. 47).

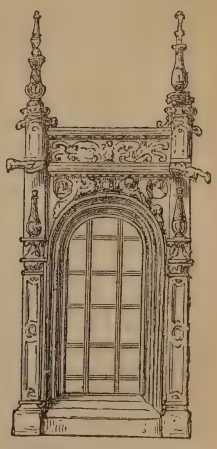
Ce n'est pas au moment où nous sommes, ma chère amie, que le brave oncle peut se résoudre à désarmer : la *renaissance* va être son nouveau terrain de bataille, et la lutte sera chaude, crois-le bien! A demain le commencement des hostilités. C'est mon père qui porte la parole, ce qui me permet de te promettre un compte rendu pour après-demain.

ODILE.

XXI. — *Odile à Suzanne.*

Je laisse la parole à mon bon père :

— Mesdames, on peut dire avec raison que l'art ogival a été la plus belle et la plus vraie matérialisation de l'élan religieux au moyen âge. L'ogive, par son caractère élancé, rend admirablement les ardeurs mystiques de l'âme vers le Seigneur : aussi les populations l'ont-elles bien senti et pendant de longues années — peut-être même encore! — les masses ne comprenaient point une église autrement que gothique. Ce style se survécut à lui-même. C'est ainsi que, malgré la renaissance bien établie au commencement du seizième siècle, nous voyons presque toutes les églises bâties durant ce siècle *entier* et même durant le *suivant*, fidèles, toujours fidèles à l'ogive...



Saint-Pierre de Caen (fig. 48).

— Eh bien, alors que venez-vous nous chanter avec votre renaissance!... Renaissance de quoi... puisque

le gothique a flamboyé encore deux cents ans, au moins?

— Il n'en est pas moins vrai, frère, que la renaissance était un fait accompli. Mais tu ne m'as pas laissé le temps de dire que le style nouveau fut d'abord beaucoup plus laïque que sacré, et servit plus à l'érection des palais, des maisons de ville et autres semblables monuments qu'à celle des églises. Pour celles-ci, on demeura ogival.

— Hum! fit oncle Saturnin. C'est bien, c'est très-bien... Tu vas me faire le plaisir de me dire comment tu appelles le style ogival du seizième et du dix-septième siècle. Et puis, tu m'expliqueras à quoi je dois le reconnaître, car enfin je risque de me tromper de trois cents ans sur l'âge de la première église flamboyante venue : c'est beaucoup...

— Hélas! mon pauvre frère, tu reconnaîtras le gothique de ces siècles-là à sa décadence. Plus il marche vers le dix-septième siècle, plus il se dépouille de ses ornements, plus il touche à la pauvreté.

— Fort bien; mais pourquoi ne pas lui donner un nom quand même? Ce n'est pas bien coûteux ni fort difficile. Moi, par exemple, j'en ferais, au seizième siècle, *le gothique dégringolant*, et au dix-septième *le gothique enfoncé!* Ça permettrait au moins de s'y reconnaître! Pas du tout! Si je te laisse faire, tu nous emmèneras sur ton grand dada, la renaissance par-ci, la renaissance par-là..., les grands mots; et, en somme, nous ne saurons rien distinguer de ces deux siècles du gothique marqués par une décadence véritable.

— Décadence, mon cher frère, n'est pas le mot propre : transformation, si tu veux...

— Décadence!... Je maintiens le mot; il n'est pas trop fort. Comment! tu quittes un art savant, complet, national, indigène, vivant de son génie et de ses formules; un art en admirable harmonie avec nos conditions de climat, de mœurs, de société, pour revenir à la copie servile, inintelligente, incommode, intempestive de l'antiquité! Peste! Que veux-tu donc de plus fort?...

— Je veux, de ta part d'abord, plus de justice. Tout n'est pas *emprunt* dans l'architecture de la renaissance, tant s'en faut. A-t-elle donc tiré d'ailleurs que de son propre fonds tant d'innovations ravissantes? Non; elle doit les revendiquer avec honneur et à bon droit. Les arabesques...

— Ah! parbleu! je t'y prends!... Comment! tu ne sais pas que ces arabesques (fig. 47), dont tu vas me rebattre les oreilles, sont romaines, antiques, tout ce qu'il y a de plus pastiche!... Ah! ah! ah! Et celles des bains de Titus, auxquelles j'ai, moi aussi, ajouté un peu de fumée en les éclairant de la mauvaise chandelle de mon cicérone. On les croirait sorties de la salle de bains du vainqueur de Pavie et du prisonnier de Charles-Quint!...

— Et les pendentifs, les médaillons, les cartouches, les rinceaux? Tout ce bagage merveilleux est-il aussi pastiche, romain?

— Tiens, tais-toi, frère, que je ne te batte pas avec tes propres armes. Tu es fanatique de renaissance, tout comme le très-honorable M. Desperriers, ici présent, l'est de gothique flamboyant. L'une des toquades est aussi innocente que l'autre, c'est vrai, mais il ne faut pas oublier que les pendentifs, par exemple, sont *gothiques* et en usage depuis trois cents ans. On les a un peu augmentés, c'est vrai; mais le style ne se mesurait pas, de mon temps, à l'aune...

— Mais, enfin...

— Non! Laisse-moi te dire pourquoi je déteste la renaissance. Cela me soulagera d'abord le cœur, et puis cela ne sera point inutile à l'instruction archéologique de ces dames, qui t'écoutent avec une si angélique docilité. Je n'aime pas la renaissance, parce que ce style n'est pas *français*.·. voilà. C'est une importation italienne, comme tant d'autres choses à cette époque; et tout ce qui est venu de ce pays ne nous a point été favorable, tant s'en faut. On l'oublie trop souvent; moi, je me le rappelle. Voilà pourquoi je déteste la renaissance. Es-tu content, à présent? A bas Brunelleschi! à bas Alberti, et tutti! Attendons que nos maîtres à nous, Valence de Tours, Lejust, Fouquet, s'élèvent, en *gallicanisant* le système étranger, et alors on pourra voir... Mais jusque-là, frère, il faut laisser passer un siècle.

— Attends un peu que je réponde...

— Non, tu n'as rien à dire à cela. Ce fut une mode, ce fut une affreuse absorption, qui eut pour résultat d'étouffer le génie de nos artistes français au profit d'avides étrangers. Le prince fut bien coupable, qui ne connut pas mieux les ressources de son pays!

— Mais nous n'avions plus personne.

— C'est une erreur, une grave erreur. Les noms que je viens de te citer tout à l'heure florissaient à Tours vers la fin du quinzième siècle. Nous avions, à la même époque, à Rouen, une pléiade de maîtres qui ont laissé des œuvres admirables. Nous avions Roger Ango; nous avions Roulland-Leroux, et Pierre Desaulbeaux, et Reynald Thérouyer, et André le Flamand... Est-ce assez, dis, frère? Nous avions en Bretagne Michel Columbeau. Était-il donc mort quand, en 1507, il taillait encore, à Nantes, le tombeau de François II, une merveille?... Allons, sois juste, et avoue que la renaissance fut une affreuse reculade qui nous a valu toutes les choses sans nom des dix-septième et dix-huitième siècles. Qui sait? c'est peut-être elle qui souffle sa pernicieuse influence sur l'architecture également sans nom qui fleurit aujourd'hui autour de nous; le *gâchis flamboyant* du dix-neuvième siècle!...

Et l'oncle Saturnin s'enfuit du salon comme un ouragan.

— Allons, reprit placidement mon père, voilà l'orage passé. Je ne puis répondre mot pour mot à Saturnin, puisqu'il fuit la discussion. Il s'éclipse au moment où je pouvais réduire ses exagérations à leur valeur. Mais je ne quitterai pas la place, mesdames, sans vous faire remarquer que, de quelque manière que l'on veuille juger le mouvement architectural de la renaissance, il est d'abord un fait, et sous ce rapport il faut en tenir compte.

La rentrée du plein-cintre dans les constructions leur donne un cachet tout spécial, car elle ne fait point oublier les ornements exubérants dont on a l'habitude. Aussi les voyons-nous accompagnés de clochetons-candélabres, modification des pyramides précédentes, et acculés de contre-forts qui sont devenus des pilastres (fig. 48). La balustrade se change peu à peu en entablements, les contre-forts de portes en chambranles; les figures en bas-relief s'accoudent sur les cintres; les colonnes reprennent des proportions conformes aux règles antiques; les voûtes se marquent de belles nervures, de caissons, de clefs pendantes, de

médaillons, de sculptures de toute sorte. C'est là qu'on voit tout un peuple de génies ailés, de têtes bizarres, de Dianes, de nymphes, etc.; auprès d'elles s'éparpillent les fruits et les fleurs, les emblèmes, les allégories, les dessins fantastiques, les festons... Oh! la belle, l'éblouissante ornementation que celle de la renaissance! Et ces arabesques typiques, qui nous les rendra jamais?...

Mon bon père prit une figure désolée et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. M. Desperriers hochait du front, le silence se faisait sur nous toutes... C'était saisissant. Pauvre renaissance!...

Ton amie a le cœur trop gros d'une semblable calamité pour laisser couler plus longtemps... son encre!

Adieu donc.

ODILE.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE (1).

IV

Vous le voyez, je n'avais pas tort de dire que les actes de friponnerie dont se plaignait Labellardière n'étaient que des peccadilles. Après cela, vous me direz peut-être que ces insulaires sont chez eux; que nous sommes pour eux des envahisseurs, des ennemis... J'avoue que si vous me poussiez un peu vivement sur ce chapitre, j'éprouverais peut-être quelque difficulté à vous prouver, par raison démonstrative, que nous sommes dans notre droit en allant aux antipodes nous emparer sans façon d'une île, parce que les habitants de cette île sont noirs au lieu d'être blancs, et vont tout nus au lieu de porter des culottes et des paletots, et que lesdits habitants sont dans leur tort en essayant de nous chasser.

— Ne parlons pas de politique, interrompit notre directeur. Poursuivez votre récit, et tâchez, je vous prie, de le mener bon train.

— Je ne demande pas mieux; d'autant qu'il me tarde de reprendre pied sur le *plancher des vaches*, et de vous faire parcourir un peu cette île où nous venons seulement d'aborder. Donc, pour abréger, je laisse parler un chirurgien de marine, témoin et acteur de nos dernières luttes contre la sauvagerie :

« Jusqu'en 1859, dit cet écrivain, la ville de Nouméa fut un véritable camp. Il fallait y exercer jour et nuit une surveillance active. Ce n'était guère qu'un assemblage de quelques baraques, où logeaient le personnel militaire et quelques rares colons. Ces bâtiments provisoires étaient resserrés sur un espace étroit, car on n'avait pas cessé de craindre les attaques des naturels qui rôdaient aux environs. L'ennemi, habile à se glisser sous les herbes, s'avançait jusqu'aux limites de notre camp, et malheur à celui d'entre nous qui s'écartait et se laissait surprendre. Un coup de hache ou de casse-tête, asséné par derrière, l'étendait mort sans un cri. S'il n'était emporté ou mangé, on trouvait son corps suspendu à un arbre ou sa tête plantée au bout d'une pique. Nous pourrions citer un grand nombre de ces victimes: par exemple, le colon Alexis Redet, qui, tombé en plein jour dans une embuscade, fut massacré, et un guetteur qu'on assassinait à midi au sémaphore, c'est-à-dire à trois cents mètres du camp. Quelquefois on entendait tout à coup une détonation le soir, alors que nos soldats étaient assis autour des feux du bivouac. Un homme tombait, et il était inutile de chercher le meurtrier, dont la fuite était favorisée par l'obscurité et la végétation — les naturels choisissaient surtout la nuit pour leurs attaques. Si, par mégarde, nos ouvriers oubliaient sur les chantiers des outils ou des instruments, on les retrouvait rarement le lendemain.

« La témérité des naturels nous tenait constamment en éveil. Une sentinelle avancée était postée près d'une petite ravine; toujours le soldat placé dans cette position dangereuse voyait ou entendait ramper sous les bois de fer, et s'il n'eût pas été prompt à crier aux armes, il aurait été assommé par une main invisible. La souplesse et la hardiesse de nos ennemis étaient telles, qu'ils commettaient avec impunité les vols les plus audacieux. Ainsi, devant une case en paille où se trouvait un dépôt de marchandises, une garde d'infanterie avait été placée à quelques mètres; les indigènes vinrent la nuit, firent un trou dans la hutte où ils pénétrèrent; la plus grande partie de l'approvisionnement fut enlevée. Ce coup de main fut opéré avec tant d'adresse, que nos hommes ne le soupçonnèrent même pas. Une autre fois, une cinquantaine de naturels se ruèrent sur un poste de quatorze hommes à deux cents mètres du camp. L'attaque fut si brusque, qu'il fallut livrer un combat corps à corps; nos soldats n'eurent pas trop de tout leur sang-froid pour repousser ces hommes qui semblaient sortir de terre. »

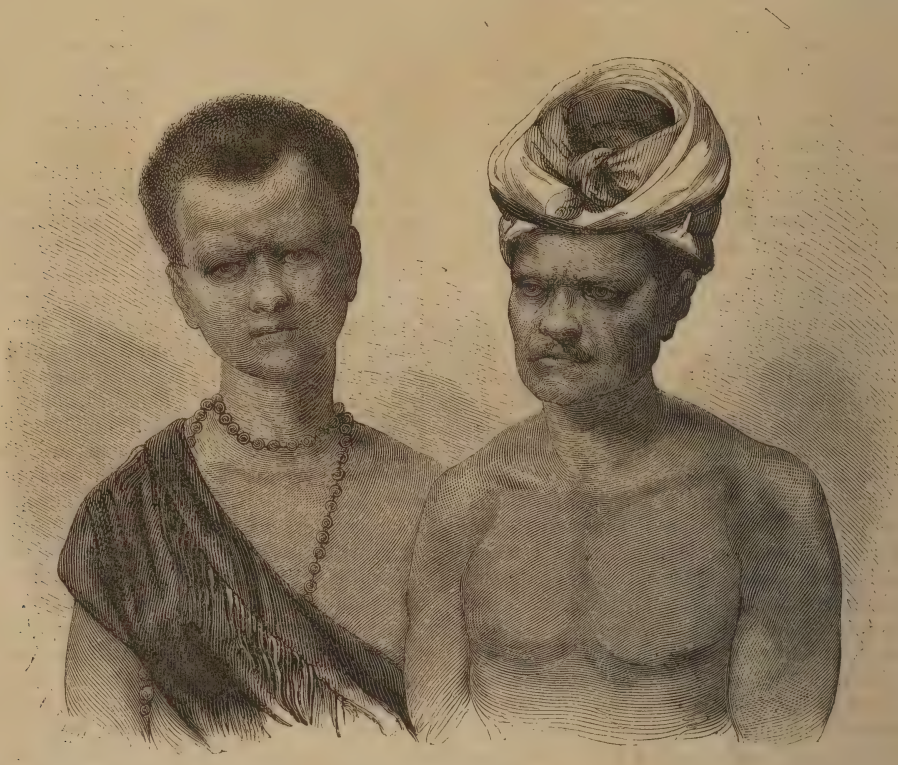
Toutefois, l'hostilité des insulaires commençait déjà à se lasser lorsque, pour en finir, le gouverneur, M. le contre-amiral Guillain, résolut de recourir aux artifices de la politique. Il y avait alors aux environs de Nouméa un chef de tribu dont le nom kanak était Titéma, mais que les colons, qui étaient, pour la plupart, des Anglais venus d'Australie, préféraient appeler Watton. Il avait pris à la guerre contre nous une part assez active, et ne s'était sans doute fait faute ni de voler, ni d'assassiner des blancs, ni même d'en manger quelque peu. Mais il n'avait fait, en cela, que suivre les lois de la guerre telles qu'on les entend là-bas. Au demeurant, c'était un garçon pacifique, bon vivant, sceptique, n'ayant point de goût pour le rôle de héros et de martyr, et préférant à la gloire de mourir pour la patrie l'avantage de vivre tranquille et de s'enrichir par le trafic. Il s'entendait aux affaires, en avait fait naguère d'assez bonnes avec des négociants anglais et américains, et ne demandait pas mieux que de recommencer. Et puis Titéma Watton était sensible aux bons procédés et pensait que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. L'amiral Guillain s'en fit un allié actif et fidèle en lui offrant un cha-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

peau et un habit de général. Cette parure brodée et galonnée, dont il s'empressa de s'affubler, lui donnait un air tout à fait imposant, et ne pouvait manquer de lui assurer le respect de ses sujets et la considération de ses amis, en frappant de terreur ses ennemis. On eut soin d'ailleurs d'encourager de temps en temps ses bonnes dispositions par de nouveaux présents ; si bien qu'il devint pour la colonie naissante un auxiliaire précieux et un protecteur fidèle, tenant en respect les Kanaks récalcitrants, faisant bonne garde avec son monde autour de la ville, et donnant continuellement la chasse aux voleurs indigènes et aux forçats évadés. Il lui arriva bien parfois, dit-on, de mettre ses prises à la broche; mais que voulez-vous? on n'est pas parfait; les habitudes héréditaires ne se perdent pas du jour au lendemain, et celle de manger de l'homme est, à ce qu'il paraît, une de celles dont on se défait le plus malaisément.

Bref, on vint à bout, avec son aide, de pacifier la partie sud-ouest de l'île, et les Kanaks de la côte orientale, ne se sentant plus soutenus, prirent, eux aussi, le parti de renoncer à une lutte qui ne pouvait aboutir qu'à leur extermination.

On peut donc considérer l'amiral Guillain comme le pacificateur de la Nouvelle-Calédonie. Par contre, c'est à l'administration de cet officier que se rattache l'essai malheureux du système pénitencier auquel j'ai fait allusion un peu plus haut. L'amiral Guillain vint, au mois de



Jeune homme et jeune fille de la Nouvelle-Calédonie. Dessin de Mes.

janvier 1862, prendre possession du gouvernement de la colonie. C'était un fervent adepte de l'école sociétaire, ou, si vous aimez mieux, de l'école de Fourier, et peut-être ses opinions bien connues en matière d'économie sociale ne furent-elles pas étrangères au choix dont il fut l'objet. Peut-être pensa-t-on *en haut lieu* que la colonisation d'un pays absolument neuf offrait une occasion favorable de vérifier par l'expérience une théorie qui a séduit, il faut bien le dire, bon nombre d'esprits fort distingués. Le fait est que non-seulement le contre-amiral Guillain ne fut en aucune façon gêné dans l'application de ses idées, mais qu'on lui donna même toutes les facilités imaginables pour mener à bien son entreprise philanthropique. Il commença non pas, comme on pourrait le croire, par une expérience *in anima vili*, c'est-à-dire sur les forçats, mais bien par l'essai d'une *commune sociétaire*, dont le personnel lui était fourni par l'émigration libre et honnête, ou réputée telle. Au commencement de 1864, la frégate *la Sibylle* ayant amené un assez grand nombre de colons, M. Guillain en choisit vingt, représentant divers corps de métier. « Il s'y trouvait, dit M. Jules Garnier, un papetier, un mécanicien, deux ferblantiers, deux forgerons, un tailleur de pierres, deux mineurs, un boulanger, un charpentier, un couvreur, un maréchal-ferrant, deux briquetiers, un sellier, deux agriculteurs, et deux femmes qui suivaient la fortune de leurs maris. » On donna à cette petite troupe trois cents hectares de terrain dans la fertile et riante vallée qu'arrose la rivière Yaté, au sud-est de l'île. On leur fit, en

outre, des avances considérables en bétail, volailles, graines, outils de toute sorte et instruments aratoires; le tout, sous la condition qu'ils travailleraient

Groupés par phalange
Dans un cercle d'attractions,

ou, en prose, qu'ils vivraient selon la règle du grand Charles Fourier; en d'autres termes, qu'ils cultiveraient et exploiteraient leur fonds en commun, et qu'on ferait des produits de leur travail deux parts, dont l'une serait partagée également entre tous les associés, et l'autre serait divisée en parts proportionnelles au travail et au talent de chacun. La société était d'ailleurs gouvernée par un président, sous la surveillance d'un conseil élu. Au moment d'embarquer à Nouméa pour Yaté les membres du futur phalanstère, l'amiral-gouverneur, qui élucubrait volontiers des discours humanitaires, leur en adressa un dont le texte ne m'est pas parvenu, mais dans lequel il leur expliquait, je suppose, que « les attractions sont proportionnelles

Massacre à la Nouvelle-Calédonie. Dessin de Mès.

aux destinées, » et il leur faisait un tableau enchanteur des félicités dont ils allaient jouir dans la cité de l'avenir. Hélas! les vingt phalanstériens de l'amiral étaient sans doute indignes de tant de bonheur; car, à peine étaient-ils installés que la discorde vint élire domicile parmi eux. Bref, « le moment de plus grande prospérité de ces malheureux, dit encore M. J. Garnier, fut celui de leur départ. Une année ou deux après, ils durent se séparer pleins de défiance, d'aigreur, de haine les uns contre les autres, non-seulement ruinés, mais endettés. Pourquoi ce résultat? Serait-il vrai que l'homme ne se développe que par le désir inné de s'élever au-dessus de ses semblables, et qu'il perd son énergie aussitôt que cette émulation égoïste et condamnable lui fait défaut? »

— Eh! sans doute, cela est vrai, cent fois vrai, répondrai-je à M. Garnier. Ce n'est pas la solidarité factice et systématique des écoles socialistes qui produit la fraternité : c'est l'indépendance, c'est la liberté, c'est le *chacun pour soi, chacun chez soi*. Si, au lieu d'asso-

cier d'autorité ces vingt colons, on leur eût donné à chacun leurs quinze hectares de terre en toute propriété, il est infiniment probable qu'ils eussent vécu en parfaite intelligence. On a voulu leur imposer la fraternité, ils se sont pris aux cheveux. C'était inévitable. Pourquoi donc M. Garnier qualifie-t-il de *condamnable* cette « émulation égoïste » qui seule donne à l'homme toute son énergie, toute sa valeur, qui lui commande le travail et l'épargne, et qui, en lui inspirant le respect de lui-même, lui enseigne aussi le respect d'autrui?... Comment un sentiment naturel et nécessaire peut-il être condamnable ?... Mais, vous l'avez dit, cher patron, ne parlons pas politique.

M. Guillain n'a pas été plus heureux dans sa tentative d'amélioration et de réhabilitation des forçats, qu'il appelait par un euphémisme flatteur, les « travailleurs de la transportation ». Il me faut bien, ici encore, rappeler en quelques mots les traits les plus saillants de ce fait historique ; d'autant que la « question de la transportation » se lie intimement désormais à l'avenir de la Nouvelle-Calédonie.

Deux motifs principaux engagèrent le gouvernement impérial à adopter la Nouvelle-Calédonie comme lieu de transportation, de préférence à la Guyane, qui avait jusqu'alors servi à cet usage. Le premier était que la Nouvelle-Calédonie est une île assez éloignée de tout continent, pour que l'évasion et le retour en Europe et en France des condamnés soient absolument impossibles. Le second est la salubrité parfaite de son climat. La valeur de ces motifs est discutable à divers points de vue, et il y aurait sur ce sujet beaucoup à dire — ailleurs que dans le *Musée des familles*. Ici je me borne au simple exposé des faits.

« Des études, dit un document officiel, furent ordonnées en 1859. Elles amenèrent la conviction qu'un essai pouvait être fait. Un décret du 3 septembre 1863 vint consacrer définitivement ce projet et ouvrir une nouvelle issue à la réforme pénale...

« Le premier convoi, composé de deux cent cinquante condamnés aux travaux forcés, astreints à la résidence perpétuelle, partit de Toulon le 2 janvier 1864, et arriva le 9 mai à Nouméa. Déjà le gouverneur avait choisi pour dépôt général l'île Nou, située en face de la rade de Nouméa, et à une distance assez courte pour permettre des communications fréquentes et rapides. Il trouvait dans cette disposition l'avantage d'assurer, d'une manière économique, la garde et la surveillance des hommes, et en même temps la sécurité de la population libre de la ville. Il avait à sa disposition la main-d'œuvre qu'il destinait aux travaux d'utilité publique... Le département de la marine dirigeait, avec le premier convoi, des approvisionnements importants en vivres, effets et outils, une scierie mécanique et des cases en fer. A leur arrivée, les hommes restèrent casernés à bord le temps nécessaire pour préparer des installations à terre. Ce premier travail fut accompli rapidement, et huit mois après, des logements, des magasins, un hôpital et une chapelle étaient établis dans des conditions provisoires très-suffisantes pour les premiers besoins, permettant d'installer le personnel à terre.

« Le deuxième convoi, qui devait fournir les moyens de procéder à des installations plus importantes, partit de France le 6 janvier 1866 et arriva dans la colonie en juillet ; il comprenait deux cents forçats, dont trois moururent en mer. »

Le même document, publié en 1867 par les soins de l'amiral Rigault de Genouilly (1), nous apprend que les condamnés furent partagés, selon leur degré... *d'honnêteté*, en quatre catégories. La première comprenait les « meilleurs sujets ; » la quatrième, naturellement, les plus mauvais, et les individus de chaque catégorie étaient traités en conséquence de ce qu'on en croyait pouvoir espérer ou craindre. Cette division devait, selon l'écrivain officiel, « servir de point de départ à l'œuvre de moralisation et de réhabilitation, » qui était un des rêves de l'honorable M. Guillain. Le premier soin de celui-ci, lorsque les premiers *convicts* eurent mis pied à terre, fut de leur adresser une harangue où il faisait appel à leurs bons sentiments. Cette harangue fut écoutée dans une attitude qui n'était peut-être que celle de l'étonnement ou même de l'hébétement, mais qu'il interpréta dans le sens le plus favorable et qui lui fit concevoir, sur le prochain retour au bien de ces âmes égarées, les plus douces espérances. L'année suivante, nouvelle visite, nouveau discours accompagné d'encouragements et de gratifications. Les condamnés avaient été sages ; les travaux s'étaient exécutés avec ordre et rapidité. Tout allait bien. Mais voici qu'au mois de février 1866, deux prisonniers s'évadent. Ce n'était pas difficile. La consigne était douce, la surveillance paternelle, et le détroit qui sépare l'île Nou de la grande Terre est assez étroit pour qu'un bon nageur le traverse aisément. Les évadés ne pouvaient aller loin ; mais ils pouvaient commettre bien des méfaits avant qu'on réussît à les rattraper. Les bons gendarmes n'étaient guère capables de les poursuivre à travers les marais, les montagnes et les forêts. On eut recours aux indigènes qui, moyennant une récompense honnête, se montrèrent tout disposés à jouer le rôle de limiers de police. Grâce à eux, au bout de quelques jours, les deux *marrons* étaient ramenés pieds et poings liés au pénitencier.

Ce fait, jugé exceptionnel, n'empêcha pas le gouverneur de suivre son programme et d'autoriser les « ouvriers transportés » de la première catégorie à s'engager chez les colons hors de la ville. Cela se fait en Australie ; cela se fait aussi à la Guyane. On les astreignait d'ailleurs à certaines sujétions, afin qu'ils ne pussent se confondre avec le reste de la population, et qu'en cas d'évasion ils fussent toujours faciles à reconnaître.

« Le jour même, dit M. Paul Merruau, où fut donné ce nouveau gage de bienveillance, on apprenait l'évasion de six condamnés. C'en était trop. Les fugitifs ayant été pris comme les précédents, le gouverneur leur fit savoir que « sa longanimité était à bout ». Le personnel du pénitencier fut assemblé, la garnison appelée sous les armes ; en sa présence, les évadés reçurent une correction corporelle fort libéralement appliquée. Au bout de deux ans, le système de réhabilitation par la douceur était donc à vau-l'eau ; il fallait en revenir à la vieille méthode...

« En décembre 1867, le gouverneur prononça de nouveau un discours solennel. La force des choses l'engageait à commencer par des reproches et de justes menaces. Il annonça donc l'emploi des moyens de répression les plus énergiques pour le châtiment des incorrigibles ; mais la suite du discours adoucit beaucoup la sévérité de ce début. L'administration venait les mains pleines de faveurs nouvelles... Plusieurs *convicts* avaient fait preuve de bonne volonté, peut-être

(1) *Notice sur la transportation à la Guyane française et à la Nouvelle-Calédonie.* In-4°, Imprimerie impériale.

simplement d'une adresse hypocrite; on les mit en liberté conditionnelle sur des terrains où ils furent autorisés à travailler à leur compte, et dont la propriété leur fut promise pour l'époque de leur libération définitive. La superficie de chaque terrain était de deux hectares; la concession devait être doublée, si le condamné était marié et si sa femme venait le joindre; on en triplait l'étendue au profit des ménages qui avaient plusieurs enfants. L'administration aidait ces nouveaux colons par des distributions de vivres, d'instruments aratoires, de semences et d'autres secours (1).»

M. Paul Merruau juge sévèrement les tentatives philanthropiques de M. Guillain, et s'il se montre trop acerbe dans la forme, peut-être, au fond, n'a-t-il pas tout à fait tort. Le système de la transportation en général, et son application à la Nouvelle-Calédonie en particulier, soulève des objections de plus d'une sorte. Il est certain, par exemple, que le contact ou le simple voisinage de quelques centaines de scélérats plus ou moins bien gardés et surveillés n'a rien d'agréable pour les honnêtes gens, et qu'il est fort malaisé de faire marcher de front la colonisation pénitentiaire et la colonisation libre, l'une étant presque absolument exclusive de l'autre. On a proposé — M. A. Marchand est de cet avis — de *transporter les transportés* de l'île Nou, beaucoup trop proche de la grande Terre, à Lifou, la plus grande des Loyalty, qui en est séparée par une distance respectable. Ce projet me semble très-digne d'être pris en considération. La question générale se complique aujourd'hui d'une question particulière très-importante : celle de la transportation politique. On ne songe pas, je pense, à assimiler et à mêler les condamnés de cette catégorie aux condamnés pour crimes de droit commun. Il faut donc avoir deux colonies séparées, trois peut-être, puisque la loi établit dans la peine de la transportation deux espèces distinctes : la transportation dans une enceinte fortifiée et la transportation simple. Il n'y aurait, ce me semble, aucun danger, aucun inconvénient à ce que les condamnés à la déportation simple fussent laissés libres à la Nouvelle-Calédonie... Mais je m'arrête afin de ne pas me laisser entraîner encore sur le terrain brûlant de la politique.

J'ai dit, il y a un instant, qu'on avait recours aux Kanaks pour reprendre les forçats évadés. Ces sauvages possèdent assurément toutes les aptitudes requises pour cette besogne, qui cadre parfaitement avec leurs instincts chasseurs. Ils s'y adonnent avec un entrain merveilleux; mais vous pensez bien qu'ils ne ménagent guère le *gibier* et que l'appât de la récompense promise, s'ajoutant à leur férocité native, obscurcit parfois leur discernement. M. J. Garnier raconte comment une nuit, rejoignant son escorte, il faillit être assommé ou tout au moins fort maltraité par ses gens, qui le prenaient pour un *convict* en rupture de ban. Une aventure à peu près semblable est arrivée à M. A. Marchand. Il explorait seul, depuis plusieurs jours, des contrées désertes, et son costume était dans l'état le plus délabré. Un matin, après une nuit passée sur la dure, il se voit, au réveil, entouré d'une vingtaine de Kanaks, qui s'apprêtaient à fondre sur lui pour le garrotter, et qui ne s'arrêtèrent qu'en apercevant sa chaîne de montre et ses breloques. Tout sauvages qu'ils sont, ces insulaires s'étaient judicieusement avisés que le possesseur de ces ornements ne pouvait être un forçat évadé.

Et maintenant, cher maître, j'en ai, je crois, dit assez sur le passé et sur la situation présente de la Nouvelle-Calédonie. Il ne me reste donc plus qu'à reprendre la suite de mes impressions de voyage. Soyez tranquille, j'éviterai la prolixité; j'aurai soin de passer sur les détails inutiles, de...

— Laissez donc d'abord les paroles inutiles, et me dites sans plus tarder ce que vous avez vu et entendu de curieux et d'intéressant dans ce lointain pays.

— C'est ce que je vais faire.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) *Revue des deux mondes* du 1er novembre 1871 : *la Nouvelle-Calédonie et la Transportation*

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

XIV. — RUE D'ALIGRE.

Le lieutenant avait ma carte dans les mains. Il me sembla de bonne politique de ne pas la lui réclamer.

Or, comme je tournais tout simplement les talons à cette peu aimable société, que j'eus cependant la politesse de saluer :

— Ça mais, citoyen, dit l'officier, et votre laisser-passer ?

— Mon laisser-passer, répétai-je avec un tranquille sourire, je n'en ai pas besoin, du moment où je n'ai plus l'intention de passer. Vous pouvez le garder; ainsi vous aurez au moins la certitude que je n'irai pas essayer d'en faire usage autre part.

— C'est juste ! fit à mi-voix l'officier.

Mais à peine avait-il articulé ces trois syllabes, qui étaient pour moi comme une formule explicite de congé définitif, que le maudit fédéré qui, déjà tant de avait remis en cause la délicate question :

— Et moi, lieutenant, dit-il en façon de communication particulière, mais assez haut pour que tous pussent l'entendre, je soutiens que s'il n'y avait pas quelque mic-mac là-dessous, *il* ne ferait pas aussi bon marché de sa carte. Il se voit pris, et il n'a hâte que de se tirer du mauvais pas où il s'est mis. Encore une fois, voyez-vous, c'est *lui*, aussi sûr que c'est vous qui êtes là. Je n'en démors point.

Je compris alors la faute que j'avais commise et j'allais essayer de la réparer par quelque nouvelle manœuvre, quand le lieutenant, qui, sur les paroles du fédéré, était resté un instant méditatif :

— Après tout, fit-il, ce n'est pas moi qui puis éclaircir la chose, c'est affaire au sous-comité.

Puis s'adressant au sergent, à qui il remit le petit carton vert :

— Vous allez, avec quatre hommes, accompagner le

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

citoyen au sous-comité ; voilà le laisser-passer. Vous savez de quoi il s'agit ; vous avez tout entendu, vous pourrez bien donner l'explication.

— Oui, mon lieutenant, dit innocemment le sergent, quand son acolyte endiablé, qui, l'œil rayonnant, avait couru prendre son arme aux faisceaux pour être des quatre hommes commandés :

— Soyez tranquille, mon lieutenant, je serai là, moi, au surplus, et je dirai ce qu'il faut dire.

— Très-bien ! allez, fit l'officier.

Et, quelque contrariété que j'éprouvasse de ce nouvel incident, force me fut bien d'aller de bonne grâce là où il plut aux quatre hommes de me conduire ; — de bonne grâce, dis-je, car dans mon intérêt c'était encore le plus sage parti à prendre ; puis les souvenirs que m'avait laissés une première comparution devant le sous-comité de mon quartier étaient de nature à me tranquilliser sur l'issue de la seconde.

Mais la situation n'était pas positivement la même ; et comme il y a fagots et fagots, il y avait aussi sous-comité et sous-comité.

Le sous-comité devant lequel on me conduisit trônait dans le quartier du faubourg Saint-Antoine, entre la rue de Charenton et un marché couvert, au milieu d'une certaine rue d'Aligre, dans les salles nues et noires d'une école ou asile communal — dont, bien entendu, les enfants étaient exclus pendant que les hommes y venaient jouer leur comédie ridicule ou terrible.

Ce tumultueux repaire de gens en armes me fit l'effet d'être au douzième arrondissement en particulier ce que l'Hôtel de ville était à Paris en général, c'est-à-dire le siége d'une Commune au petit pied, administrant, légiférant presque, dans les âcres fumées du corps-de-garde, dans les senteurs nauséabondes de la gargotte.

Au fond d'une grande salle, basse de plafond, sur une estrade et derrière un pupitre de magister, trois hommes galonnés étaient assis, qui, d'un air suffisant ou renfrogné, prononçaient sur les causes d'individus amenés devant eux en tel nombre que, tant *délinquants* qu'argousins, formaient foule dans la salle.

Sur une table placée à côté et en contre-bas de l'estrade, deux secrétaires très-affairés minutaient sans doute les procès-verbaux de ce qui se disait ou jugeait là ; et derrière les trois juges, à mines d'ailleurs aussi peu intelligentes que vulgaires, se tenait un petit homme d'une trentaine d'années, qui portait le képi de chef de bataillon, en même temps que des insignes rouges à franges d'argent, et dont la physionomie ouverte, mais froide, avait un certain cachet de finesse hautaine.

Quel était ce personnage ? Quel titre avait-il ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'il semblait être là comme un suprême contrôleur ou inspirateur des hommes qui siégeaient, et à qui l'on eût dit qu'il dictât des décisions ou imposât des sentences ; car ceux-ci ne se consultaient jamais sans chercher le regard ou prendre l'avis de cet étrange assistant, qui, le plus souvent, se penchait sur eux pour leur murmurer à l'oreille quelques mots que les autres approuvaient toujours d'un hochement de tête automatique. C'était là sans doute un de ces hauts policiers de vocation, comme les triomphantes commotions populaires en font trop surgir.

J'attendais sans trop savoir dans quel sens préparer ma justification, car cela devait dépendre de la façon dont les choses seraient exposées devant ce singulier tribunal.

Enfin mon tour vint, et aussitôt le sergent, qui, en dépit de ses galons, et peut-être aussi à cause de son naturel peu tracassier, eût été bien empêché de dresser contre moi le moindre acte d'accusation, passa la parole à son damné subalterne — l'homme à la ressemblance — qui, lui, ne se fit pas prier pour dresser à mon endroit le plus insinuant, le plus minutieux, je pourrais dire, le plus *probant* des réquisitoires.

Sans doute le pendard avait, chemin faisant, préparé, ajusté, combiné sa harangue, laquelle, cela va de soi, tendait surtout à démontrer comme quoi la perspicacité du susdit ne pouvait se trouver en défaut dans la constatation de mon équivoque identité ; mais je dois reconnaître, qu'étant acceptée la forme abjecte du langage inhérent à cet accusateur public de hasard, jamais accusateur public de profession, et même marquant dans son emploi, n'eût fait preuve en pareille occurrence d'un esprit de déduction plus lucide, d'une faculté d'insinuation plus pénétrante.

Il allait, il allait, serrant ses arguments, renforçant ses preuves.

Les trois hommes du *tribunal* l'écoutaient avec une attention soutenue, et l'homme qui était debout derrière eux, tortillait le fin bout de sa moustache avec un regard mi-voilé qui laissait deviner une vive satisfaction.

Et moi, en face de cette accusation passionnée, qui ne pouvait manquer de me jeter dans quelque impasse fort périlleuse si j'essayais de la discuter obliquement, je pensais que la meilleure voie à prendre était encore la droite voie, l'aveu sincère de ma situation. C'est que j'en étais arrivé dès lors à ne plus croire qu'il me fût possible d'échapper immédiatement disculpé des mains de ces malavisés ; et, comme, de deux maux, il convient de choisir le moindre, il me sembla tout naturel d'accepter le rôle de réfractaire pur et simple qui était le mien, et qui, en somme, ne pouvait avoir, selon moi, d'autre conséquence que la réintégration dans la compagnie, à laquelle j'avais encore les moyens de brûler prochainement la politesse.

Je laissai donc tranquillement le pittoresque procureur débiter tout au long sa harangue. Quand il eut tout dit et que l'un des trois siégeants me demanda ce que j'avais à répondre, je déclarai tout bonnement que le citoyen se méprenait sur ma personnalité, et que, pour vouloir trop prouver, par suite d'un zèle en réalité fort respectable, il passait à côté de la vérité. Je continuai en déclinant mon véritable nom, mon domicile, le numéro de mon bataillon, et en avouant que j'étais en état d'*interruption* de service volontaire et non autorisé, — interruption que j'étais tout disposé à faire cesser.

— Il se noircit pour s'innocenter ! s'écria l'accusateur avec sa logique naturelle — tout ce qu'il dit là est mensonge !

— On pourra, répliquai-je, s'assurer que je dis vrai, si l'onveut bien m'accompagner dans mon quartier et me mettre en face des hommes du bataillon.

Les trois siégeants firent un mouvement de tête qui signifiait que cette proposition n'était pas sans valeur à leurs yeux ; mais alors l'homme aux fines moustaches, que jusque-là je n'avais pas entendu parler haut, mais qui trouva sans doute, dans ses évidents instincts d'austère justicier, que le cas valait une dérogation à ses façons coutumières :

— De qui tenez-vous cette carte? me demanda-t-il avec une sèche brusquerie.

— D'un ami qui, après s'en être servi pour quitter Paris, me l'a renvoyée par quelqu'un des environs.

— Est-elle au nom de votre ami?

— Non.

— Mais lui, de qui la tenait-il?

— Je l'ignore. Il ne me l'a pas dit et je n'ai pu le lui demander, car il est allé loin de Paris.

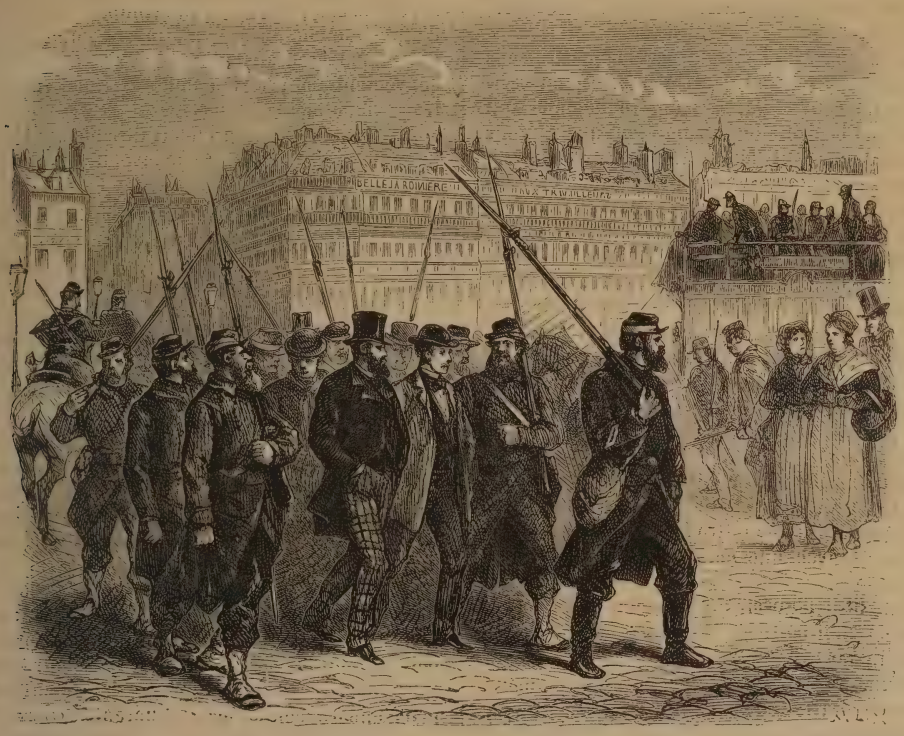
— Heu! fit l'homme en branlant la tête d'un air mécontent.

— En somme, repris-je, tout peut être clairement expliqué, à ce qu'il me semble, par mon retour dans le quartier que j'habite, et où je serai facilement reconnu de mainte personne...

— Eh bien !... faisait déjà l'un des siégeants, qui d'un coup d'œil avait paru prendre l'avis de ses deux collègues, nous allons...

Quand l'autre, vivement, avec un impérieux mouvement de mauvaise humeur :

— Quoi! interrompit-il, le faire escorter là-haut par quatre hommes? Comme si les bons citoyens n'avaient qu'à se promener pour le plaisir des mauvais... Eh! c'est justement parce qu'il pense que vous y regarderez à deux fois avant de faire perdre ainsi le temps à quatre hommes qu'il vous propose cette promenade. Est-ce à nous à subir les fantaisies de ces messieurs les réfractaires ou des sergents de ville déguisés qui viennent ici moucharder pour le compte de Versailles? Non ! Et ce n'est pas même à nous de débrouiller les histoires com-



Le départ pour la Préfecture. Dessin de F. Lix.

pliquées comme celle-là. Il n'y a qu'à l'*ex*-préfecture (1) où la chose soit possible. Là on interrogera le citoyen, il s'expliquera, il fera venir des témoins, on l'escortera là-haut si l'on veut ; ça ne nous regarde pas... donc...

L'homme aux fines moustaches s'arrêta, comme s'il eût craint de dépenser inutilement quelques dernières paroles.

— A l'ex-préfecture! acheva d'un ton sentencieux l'un des trois autres, qui, encore une fois, avait consulté des yeux ses voisins, et qui leva la main, comme pour affirmer que la cause était entendue, pendant que le petit képi doré se reprenait, tout suffisant, à tordre encore sa moustache en lorgnant, pour chercher dans la foule le nouveau prévenu dont il allait se complaire à examiner la situation.

Le trouveur de ressemblance se frottait les mains d'un air tout guilleret.

L'un des deux secrétaires ou greffiers passa au sergent un papier griffonné, en lui disant de suivre avec ses hommes et le *prisonnier*, un citoyen en tenue civique qui semblait remplir le rôle d'huissier audiencier; celui-ci nous emmena dans une salle voisine, qui représentait évidemment le greffe de cette espèce de cour martiale.

Là se tenaient quelques autres griffonneurs de pa-

(1) On sait qu'il était de coutume dans les formules communales d'accoler la particule *ex* à la désignation des principaux services administratifs ou politiques où les hommes nouveaux avaient remplacé les anciens : l'*ex*-préfecture de police, l'*ex*-ministère de l'intérieur, etc.

pier, dont l'un, instrumentant sur le vu de la pièce rédigée dans l'autre salle, et s'aidant des déclarations que le trouveur de ressemblance se complut à répéter devant lui, dressa une sorte de procès-verbal, où les insinuations de mon opiniâtre accusateur étaient relatées avec des formes d'autant plus singulières, que celui-ci ignorait le nom du ou plutôt des personnages dont il voulait me faire endosser l'état civil :

« Lequel a prétendu se nommer Georges Bernier, tandis que l'honorable citoyen X***, de garde à l'embarcadère, alors que le susdit cherchait à sortir de Paris au moyen d'une carte portant un autre nom, a parfaitement reconnu en lui un ex-sergent de ville de son quartier, ou *tout au moins* le frère de celui-ci, chef employé à la police sous le précédent gouvernement, etc., etc. »

On me lut cet étrange morceau d'éloquence, et l'on m'invita à le signer. Or, comme il ne s'agissait pour moi que d'attester la fidélité du récit et non d'approuver les sottises que j'avais entendu dire à mon détriment, je signai.

Ma signature apposée, je vis le greffier mettre sous la même enveloppe le papier et le petit carton vert, devenu pièce de conviction. Les quatre hommes qui m'avaient amené là s'en allèrent, non sans que l'auteur de mon arrestation, tout fier, tout rayonnant de son ouvrage, m'eût lancé pour adieu quelques propos narquois, et d'autres argousins me firent passer dans une troisième salle, où je trouvai une dizaine d'hommes de toutes conditions, mais jeunes pour la plupart, ayant comme moi comparu devant le sous-comité, qui avait cru devoir les retenir pour une raison ou pour une autre.

Il était évident pour moi que je n'étais que *déposé* là en attendant d'être conduit à l'ex-préfecture. Je demandai à l'un des hommes qui remplissaient l'office de geôlier, s'il pensait que je dusse attendre longtemps. Il me répondit avec l'amabilité que de semblables fonctions portent naturellement en elles, qu'il « n'avait point de comptes à me rendre. »

— Pourrais-je écrire une lettre? demandai-je encore.

Il me regarda avec une certaine hésitation. Puis, tout à coup :

— Oui bien, fit-il d'un air presque empressé, on va vous donner ce qu'il faut.

En effet, il ne tarda pas à rentrer, portant une feuille de papier et une petite écritoire, où trempait une mauvaise plume. Il posa le tout sur une des tables à banc, mobilier d'école qui garnissait la salle. Je m'assis et j'écrivis à ma femme.

L'homme se tenait à deux pas et attendait, avec des mines de valet aux ordres de son maître.

Je pliai le billet, je mis l'adresse. L'homme tendit automatiquement les deux mains, l'une pour prendre la lettre, l'autre pour recevoir la pièce de monnaie qui devait servir à payer l'affranchissement, avec un fort excédant, que l'intermédiaire accepta sans cérémonie, comme *pourboire*.

— Vous voudrez bien faire partir cela, n'est-ce pas? dis-je.

— Soyez tranquille.

— Merci.

Et il sortit, emportant la lettre, la pièce de monnaie et l'écritoire.

Étant donné que je devais subir les conséquences du hasard malheureux qui avait placé sur ma route un physionomiste trop zélé, je puisai dès lors une certaine force de patience et de résignation dans l'idée que ma femme recevrait bientôt cette lettre, où je pensais avoir dit ce qu'il fallait dire pour la tranquilliser sur ce contre-temps.

A vrai dire, si j'étais suffisamment rassuré sur ce point, une cruelle inquiétude me restait touchant l'état de ma fille. Mais certain, comme je pouvais l'être, que le quiproquo allait s'éclaircir en quelque sorte tout seul dès que je serais à même de produire des témoignages réguliers, je sus encore patienter à cet égard.

Il me tardait fort que le transfert s'opérât, et, pour tuer le temps, j'allais lier connaissance avec mes codétenus, quand on m'appela, ainsi que deux de ceux-ci.

Nous sortîmes dans la cour. Une dizaine d'hommes étaient là, qui, l'arme au bras, formaient un carré au milieu duquel on nous plaça. Et, sous la conduite d'un sergent, à qui je vis le greffier remettre une petite liasse de papiers, nous partîmes à travers Paris, donnés en spectacle aux passants, qui, la plupart, nous regardaient d'un air de commisération, mais comme à la dérobée, et comme se disant qu'il pouvait y avoir quelque inconvénient pour eux à nous accorder une attention trop évidente.

Au loin, le canon grondait terriblement; on battait le rappel d'ici et de là; sur le pont que nous traversâmes, près de l'Hôtel de ville, nous vîmes arriver des estafettes au galop... Tout disait la guerre, le combat, l'émotion fébrile.

L'escorte ne nous quitta qu'à l'intérieur du sombre palais, aux abords duquel régnait une grande animation, et qui, en dépit de la particule privative dont il avait plu aux puissants du jour de faire précéder son titre, semblait n'avoir jamais eu de droit moins contestable à cette traditionnelle et sinistre désignation.

XV. — UNE VICTIME BIEN CHOISIE.

Dirais-je le remuement, le bourdonnement, le grouillement qu'il me fut donné de voir ou d'entendre dans le vieux et caverneux séjour dont on nous fit parcourir les obscurs, les humides corridors? A quoi bon? On se l'imagine en se reportant à des jours où un pouvoir qui n'avait signalé son existence que par des vexations, des exactions sentait l'avenir s'achever rapidement pour lui, et croyait puiser un reste de force dans la persécution dirigée non-seulement contre ses adversaires déclarés, qui, la plupart, échappaient à ses coups, mais encore contre les indifférents qui faisaient acte d'hostilité en n'embrassant pas sa cause.

Les fédérés qui nous avaient amenés nous conduisirent eux-mêmes, guidés par un familier du lieu, le long de maint couloir sombre et tortueux, où les gens, d'ailleurs fort nombreux que l'on rencontrait ou rejoignait, avaient l'air de noirs fantômes errant seuls ou groupés à la recherche d'une issue pour échapper à ce labyrinthe funèbre.

Nous débouchâmes enfin dans une salle basse, sorte de crypte non voûtée, où s'entassaient, comme à la rue d'Aligre, les prévenus et les argousins, et où se tenaient, derrière une table couverte de papiers, deux hommes qui griffonnaient d'un air tout affairé.

Le sergent remit la liasse qu'il avait apportée à l'un de ces hommes, qui dit, sans lever la tête et en glissant cette liasse sous d'autres papiers qu'il feuilletait :

— C'est bien; attendez.

Cela me sembla signifier qu'on allait procéder, sinon à l'interrogatoire de chacun de nous, au moins à une

constatation d'identité — formalité après laquelle j'aspirais de toute mon impatience — mais point. Après un quart d'heure d'attente environ, pendant lequel la population de la salle ne cessa de s'accroître, l'homme qui feuilletait les liasses déposées à côté de lui, et qui avait pris des notes dans chacune, appela les divers chefs d'escouades qui avaient amené des prisonniers et donna à chacun d'eux un papier, qui n'était sans doute autre chose qu'une décharge des individus remis par eux à la préfecture, car à peine furent-ils en possession de ce papier, qu'ils quittèrent la salle, en nous laissant à la garde d'autres fédérés de service en cet endroit. Ceux-ci nous emmenèrent aussitôt, à travers de nouveaux corridors sombres, dans une autre pièce, où, pour tout interrogateur, nous trouvâmes un jeune homme imberbe, devant qui nous défilâmes un par un, et qui se borna à inscrire en toute hâte nos noms et prénoms sur autant de feuilles imprimées que nous étions de personnes.

Puis nouvelle promenade obscure — mais moins longue que les précédentes — pour atteindre une troisième salle. Est-ce enfin là que l'interrogatoire aura lieu? — Non. C'est là qu'on fouille les prévenus, ou, pour mieux dire, qu'on les dépouille, car il en est qu'on déshabille des pieds à la tête pour procéder plus minutieusement à cette vérification, qui a pour but de les débarrasser de tout instrument tranchant ou perforant pouvant servir d'arme contre autrui ou de moyen de suicide, et de tous les papiers *généralement quelconques* pouvant être ajoutés à leur dossier.

J'étais loin de m'attendre à un tel examen, aussi n'avais-je pas jugé à propos de me dessaisir de la seconde carte qui devait m'ouvrir les portes de Paris dès que j'aurais recouvré ma liberté; je n'eus donc pas le temps de la faire disparaître. On la trouva dans mon calepin, on la prit sans m'adresser aucune question à ce sujet, car les gens qui nous fouillaient remplissaient une corvée toute matérielle; mais, en songeant qu'elle irait rejoindre l'autre à mon dossier, je prévis que ce serait une complication dans ma situation.

Cette visite, du reste, fut menée grand train; ce qui revient à dire que les hommes chargés de l'opérer ne furent pas avares de rudes procédés envers ceux qui la subissaient.

On nous conduit alors dans un quatrième bureau où, toujours en hâte, car l'affluence est grande des clients qui se suivent à la file, on nous demande nos noms et prénoms, que cette fois l'on inscrit sur un registre, puis l'on dit :

— Allez! allez!

Et m'apercevant qu'au sortir de ce bureau l'on nous fait prendre de nouveaux corridors, le long desquels s'ouvrent une multitude de petites portes percées d'un guichet, qui doivent être celles d'autant de cellules, je m'avise de demander à l'un des gardiens qui nous escortent si l'on ne va pas bientôt nous interroger.

— Interroger? répète-t-il d'un air de maussade surprise.

Et il ajoute, en branlant la tête et en haussant les épaules :

— Ah çà! est-ce que vous croyez qu'on n'a que ça à faire, vous?

J'avoue que je le croyais, mais la réponse du gardien, et surtout le ton dont elle fut faite, me montrèrent d'autant mieux ma naïve erreur, que quelques instants plus tard, nous étions nous-mêmes installés deux par deux dans de semblables cellules dont les gardiens refermaient les portes sur nous.

A vrai dire, étant donnée la fébrile activité des mille et mille pourvoyeurs qui, sur tous les points de la cité, se disputaient l'honneur des dénonciations ou des captures, on peut se demander si la besogne qui incombait aux citoyens interrogateurs, examinateurs, reviseurs du vieux palais de la Cité n'était pas au-dessus des forces humaines ou du zèle le plus exalté.

Au reste, plus on voyait de près les hommes qui représentaient le pouvoir ou qui en recevaient les inspirations, et plus on comprenait que pour tous alors l'heure était venue du vertige, du délire qui caractérise les crises suprêmes.

Quoi qu'il en fût, moi qui le matin m'étais réveillé loin de Paris, au milieu de ma famille, libre comme l'air, sans inquiétude personnelle sur les conséquences de ces saturnales, je me trouvais, le soir, détenu par suite d'une accusation dont je ne savais pas à quel instant il me serait loisible de démontrer le ridicule, et en somme autorisé à me demander, non sans quelque sérieuse appréhension, quand et comment finirait la cruelle mystification qui m'était infligée.

Le compagnon de cellule que le hasard m'avait donné pour compagnon était un personnage dont l'aspect, la désinvolture, les manières étonnaient de prime abord par leur étrangeté, mais qui ne tardait pas à gagner la sympathie.

Figurez-vous un homme d'une cinquantaine d'années, de taille fort au-dessous de la moyenne, maigre et fluet à l'avenant, portant un nez mince et sans fin, de gros yeux saillants, un front large et proéminent, avec un petit menton bref et fuyant sous le cou, presque pas de cheveux, une barbe rase, qui devait être facilement rasée avec des ciseaux. Accoutrez cet être chétif d'une longue redingote boutonnée jusqu'à la gorge et d'un pantalon noirs, reprisés et râpés, lustrés par l'usage ou l'usure; donnez-lui une épaisse cravate, noire aussi, d'où ne sort aucun linge, coiffez-le d'un haut chapeau-tuyau à bords très-étroits, et de date plus reculée peut-être que le pantalon et la redingote, chaussez-le de gros bas de laine gris et d'une paire de souliers découverts tout neufs, ma foi, garnis de boucles d'argent — de véritable argent; notez que si cette dernière partie du costume détonne quelque peu par son luxe, eu égard aux autres, au moins la pauvreté générale est-elle atténuée et comme rendue respectable par un cachet d'excessive, de minutieuse propreté. Mettez dans les yeux de cet homme un regard à la fois vif et superlativement bon et franc; prêtez-lui une voix pleine d'une douce faiblesse, et donnez-lui pour langage un français affecté de tous les italianismes possibles, tels que la substitution de l'*ou* à l'*u*, et par contre de l'*u* à l'*ou*, le déplacement de la tonique, le *tch* pour le *c*, le *z* pour le *j*, etc., etc., et vous aurez, au moins physiquement, une idée assez exacte de mon camarade de détention.

Romain de naissance, et entré tout jeune dans les ordres, mais toujours demeuré prêtre en quelque sorte indépendant, c'est-à-dire sans titre l'attachant à un service clérical quelconque, l'abbé, avec ses pauvres dehors, avec sa chétive apparence et avec une simplesse d'esprit qui, sur certains points, tenait presque de la candeur enfantine, n'était rien moins qu'une pure et magnifique intelligence qui s'ignorait, parce qu'il était dans son instinct essentiel de s'ignorer, et qui devait

peut-être à cette inconscience d'elle-même tout le relief dont elle brillait — sans vouloir briller...

Ce petit prêtre, dont les fonctions sacerdotales se bornaient, je crois, à dire chaque matin, en toute ingénuité d'âme, au lever du jour, dans une église de Paris, quelque messe votive dont il touchait ingénument la modeste redevance, et qui composait, à ce que je puis croire aussi, son principal revenu — ce petit prêtre était une sorte d'être à part, qui avait su, qui avait pu rester étranger aux passions, aux tracas qui absorbent et consument la plupart des hommes, pour se faire du domaine exact ou spéculatif de la science une sphère sereine où il vivait d'une existence à lui, existence ardente en réalité, mais où la passion conduisait au calme bienfaisant, où l'ivresse amenait la béate quiétude.

Je l'ai dit, c'était comme un enfant pour telle ou telle chose qui touchait aux réalités précaires de la vie ordinaire ou pratique. De l'histoire humaine d'autrefois il semblait ne rien savoir, de l'histoire présente il ignorait réellement tout.

Force, à vrai dire, lui avait été de constater une perturbation profonde dans la grande cité, dont il était le plus innocent des habitants, quand, un matin, il avait trouvé close la porte du sanctuaire où il avait coutume de commencer saintement la journée; mais, pour remonter de ce fait brutal à ses causes politiques, il y avait trop de chemin à faire dans un milieu où le pauvre abbé ne s'était jamais aventuré.

— Un état aussi anormal ne peut être de longue durée, se dit-il tout simplement. En attendant qu'il prenne fin, je ferai dans mon cœur l'acte de foi que je venais accomplir ostensiblement ici; je passerai là devant tous les matins, et le jour où je verrai que ce sera rouvert, je rentrerai.

Puis, comme si de rien n'eût été, il avait suivi son train de vie ordinaire.

Et, tant le petit homme réussissait d'instinct à s'isoler dans le tumulte de la grande ville, qu'il en alla ainsi pendant plusieurs semaines sans que lui advînt la moindre mésaventure; mais un matin pourtant, comme il passait pour la trentième ou la quarantième fois devant l'église transformée en corps-de-garde, quelques-uns des hommes qui fumaient et devisaient sur le seuil s'avisèrent de remarquer la longue redingote et les boucles d'argent de ce passant qui lorgnait de leur côté d'un air peut-être tant soit peu contrarié. Ils marchèrent à lui et lui demandèrent s'il n'était pas prêtre.

— Eh ui, zé lé souis, répondit-il avec la suprême candeur de l'homme dont les lèvres comme le cœur ignorent le mensonge, et d'autant mieux qu'il s'agissait de confesser la foi, flamme pure de son âme droite.

Et il n'en avait pas fallu davantage pour qu'on le fît aussitôt passer de la rue à la sacristie, convertie en *violon*, et du violon aux cellules de la Cité, où, après une longue semaine, il attendait encore qu'on voulût bien lui révéler le délit ou le crime qui lui était imputé.

Longue semaine, dis-je; mais je dois me tromper, car mon très-pieux compagnon avait évidemment trouvé dans sa normale résignation aux volontés divines la force toute naturelle de subir une persécution qui d'ailleurs ne semblait lui imposer ni gêne ni privations.

La réclusion : — Mon Diou ! disait-il sans la moindre affectation, il m'est arrivé plous d'oune fois de rester vouit ou dix jours sans quitter la camera (chambre).

— Parce que vous étiez malade peut-être?

— Eh bien! raison de plous! puisque j'ai ici oun ennoui de moins.

La mauvaise nourriture : sa frugalité coutumière assaisonnait délicieusement pour lui le plus insipide ou le plus révoltant brouet.

L'interruption de ses études, de ses recherches quotidiennes : peu importait, au moins accidentellement, à un esprit qui n'avait qu'à regarder en lui-même pour trouver l'aliment intellectuel le plus varié, le plus substantiel.

Tranquille sur lui-même, indifférent aux menaces du sort à son égard, après quelques mots échangés où il comprit que j'avais mainte raison de cœur pour ne point m'abandonner à la même quiétude, cet excellent homme se donna, s'imposa aussitôt, mais tout naturellement, mais tout spontanément, la tâche de me réconforter, de me rassurer.

Et le prêtre aidant le savant, comme le savant aidait le prêtre, Dieu sait avec quel art véritablement inspiré il se mit à l'œuvre.

Son bizarre aspect, je n'y prenais plus garde; son étrange élocution, je ne la remarquais plus; car rien de banal, rien d'appris, rien d'emphatique dans son simple mais touchant, mais vibrant entretien. Ce n'était pas une vaine parole qui frappait mon oreille, c'était une âme belle, pure, forte qui cherchait, qui trouvait mon âme et qui la conviait à une douce communion. Des phrases : non, des élans. Des arguments : non, des convictions. On ne m'avait jamais parlé ainsi. Ce que j'entendis, je ne saurais le redire, ni même le définir. Élévation, intimité, tendresse... De Dieu, bien des choses; de l'humanité, tout autant... Et l'homme n'avait pas prêché, et l'homme n'avait pas dominé : il avait causé, il s'était fait ami. Il m'avait donné de sa force, il m'avait prêté de son esprit.

Et nos terribles gouvernants qui croyaient sans doute avoir fait acte de très-efficace rigueur en jetant ce pauvre petit abbé dans une prison!

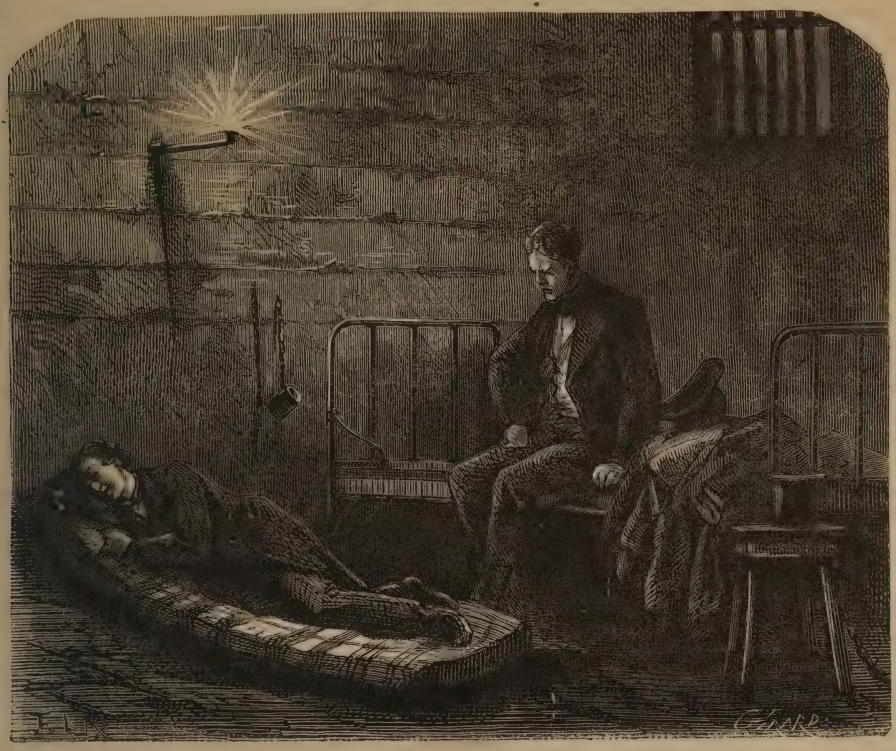
Triste séjour pourtant, et où le confortable du siècle n'a guère manifesté son influence.

Ces cellules, qui, en temps ordinaire, ne reçoivent qu'un habitant, mesurent environ deux mètres de large sur trois de long; une fenêtre minuscule, haute et garnie de gros barreaux raisonnablement espacés; une porte dans le panneau de laquelle est percé à hauteur de poitrine un guichet toujours ouvert pour faciliter du dehors la surveillance à l'intérieur — voilà pour la disposition locale : une couchette de fer est attachée à la muraille et porte un mince matelas, qui porte une couverture, grise de couleur ou de malpropreté, mais point de draps, ce luxe a sans doute été reconnu inutile pour des gens qui sont censés ne faire que passer là peu de temps : un escabeau qu'une forte chaîne de fer fixe au mur comme le lit, puis une espèce de planche à charnières qu'on redresse et qu'on appuie sur un pied pliant pour s'en faire une table : tel est l'ameublement. Ajoutons comme ustensiles : une espèce de jatte dont l'emploi n'est pas bien défini tout d'abord, mais à qui le voisinage d'un gros bidon de fer verni, plein d'eau, semble assigner le rôle d'une cuvette où l'on doit se laver; puis un certain morceau de bois soigneusement enchaîné, lui aussi, et qui est à la fois plat, creux, pointu, ce dont bien lui prend, puisqu'il est là pour servir à la fois de cuiller, de fourchette et même de couteau; enfin et pour clore dignement ce

bizarre inventaire, une tasse, un gobelet de fer, qui n'est pas moins enchaîné que le reste, mais qui se distingue non-seulement par la crasse qui le couvre et la rouille qui le ronge, mais encore par l'espèce de prédilection dont il a été l'objet de la part des malheureux ou plutôt des malheureuses — car nous sommes dans les cellules destinées aux femmes — qui se sont succédé dans ce triste asile et qui l'ont pris à l'envi comme témoin commémoratif de leur passage en y gravant, avec des épingles sans doute, leurs noms, prénoms ou sobriquets, et aussi des légendes ou maximes plus ou moins dignes de mémoire. — Et c'est tout.

L'heure de la distribution des aliments était passée quand je fus amené là. La nature commandait. J'avais faim et soif. Sur la brusque réponse d'un gardien qui était de faction dans le couloir et qui me dit qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain, même pour me procurer, en payant, la nourriture de la cantine, le bon abbé me céda un morceau de pain qui lui restait du matin, je bus la valeur d'un grand verre d'eau (en me servant du creux de ma main, car il m'eût trop répugné de porter à mes lèvres cette coupe qui attestait d'elle-même que tant de lèvres ignobles ou infâmes s'y étaient posées) et je me sentis en état d'attendre... puisqu'il fallait attendre.

Ce que j'obtins facilement, contre argent à la vérité, ce fut l'encre et le papier dont je me servis pour écrire à mon ami le docteur, à qui j'expliquai le plus fidèlement possible ma situation, en le priant d'intervenir, pour le cas où l'interrogatoire que je devais nécessai-



Une cellule à la Préfecture. Dessin de F. Lix.

rement subir ne suffirait pas à faire cesser la méprise.

Le gardien reçut ma lettre ouverte, en me prévenant — ce dont il aurait pu se dispenser — qu'elle devait passer par les mains du directeur du dépôt.

Or, vu même le contenu de cette lettre, je ne pouvais que désirer qu'elle fût lue par les hommes qui devaient se prononcer sur mon affaire, et je la remis au gardien avec d'autant plus de plaisir qu'un tel examen l'attendait.

La nuit venant, un bec de gaz fut allumé qui devait l'être toute la nuit. Nous nous partageâmes le coucher, c'est-à-dire que l'abbé me donna le choix entre le matelas qu'il étendit par terre et le cadre du lit. Je voulais lui laisser la libre disposition du tout, car outre que pour beaucoup je n'eusse pas supporté le contact de ce crasseux matelas, je craignais de faire acte d'égoïsme envers mon compagnon en lui prenant l'autre place. Mais après avoir paru dire mentalement une courte et fervente prière, le cher homme me souhaita une bonne nuit, en ajoutant quelques affectueuses exhortations sur la tranquillité d'esprit où je devais tâcher d'être, puis il s'étendit sans plus de façon sur le matelas, qu'il avait un peu replié contre le mur pour faire oreiller, et quelques minutes plus tard le léger murmure d'une respiration régulière m'apprenait qu'il dormait d'un calme, d'un bienfaisant sommeil.

GEORGES BERNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU.

I. — RENCONTRE.

Une après-midi du mois de mai 1858 — j'avais alors vingt-six ans — j'étais allé me promener aux environs de Meudon, et, tout en vaguant à travers bois, j'avais, selon ma coutume de botaniste passionné, donné plus d'un sympathique et attentif regard aux fleurs qui brillaient dans les taillis herbeux ou bordaient la marge des sentiers.

Très-heureusement servi par le hasard ce jour-là, j'avais fait deux ou trois charmantes rencontres en la *personne* de quelques plantes assez rares dans ces parages, et aussi fort intéressantes. C'était, il m'en souvient bien, l'*ophrys abeille*, une des plus coquettes excentricités de notre monde végétal indigène ; l'*hesperis matronalis*, qui, sous le nom de *julienne*, embaume nos parterres, et que je n'avais jamais encore vue à l'état spontané ; enfin le *trèfle souterrain*, ou plutôt *enterreur*, ainsi nommé parce qu'il a la curieuse habitude d'enfouir lui-même ses graines dans la terre, comme pour ne laisser à nul autre le soin de veiller à la perpétuation de son espèce.

J'avais trouvé la dernière au bord d'un champ, près de la ferme de Villebon, et je m'étais assis sur le talus sableux du chemin creux qui descend de l'étang, pour étudier, tout en me reposant un peu, l'organisation particulière de la fleur qui nous donne un si remarquable exemple de sollicitude maternelle, quand un bruit de pas se fit entendre à quelque distance.

Je tournai la tête et vis deux jeunes hommes — j'entends de vingt-quatre à vingt-cinq ans — qui venaient lentement côte à côte, et qui semblaient, eux aussi, occupés de l'examen d'un objet que l'un d'eux tenait à la main.

Bien que de types tout différents — l'un était blond, grand, svelte ; l'autre brun, court, trapu — ces jeunes gens appartenaient, selon toute évidence, au meilleur monde ; il était facile de s'en convaincre à l'aisance correcte de leur mise simple sans négligence aucune, et aussi à ce je ne sais quoi dans la tenue, l'allure, le geste, qui révèle la distinction normale ou coutumière.

En passant devant moi, ils me saluèrent ; je me levai à demi pour leur rendre ce salut, et ils allaient continuer leur route ; mais tout à coup le petit brun, montrant au grand blond le bouquet que je tenais :

— Oh ! vois donc, fit-il, les singulières fleurs.

Il s'agissait particulièrement de l'*ophrys*.

Alors l'autre, s'approchant en saluant de nouveau :

— Si vous vouliez bien, monsieur, dit-il, nous permettre de les regarder de plus près.

— Très-volontiers, messieurs.

J'étais déjà debout, mettant sous leurs yeux les fleurs que je tenais et que j'allais nommer, quand le blond en énonça de lui-même la dénomination générique, et le brun ajouta :

— C'est que, voyez-vous, monsieur, les représentants de cette étrange famille sont assez peu répandus dans notre pays.

— Dans votre pays?

— En Russie, dit le blond.

— Ah ! en effet, dis-je, les *orchidées* habitent plus particulièrement les pays chauds ; c'est sous la zone torride qu'elles étalent de préférence leurs bizarres splendeurs ; et déjà le climat tempéré de la France n'en offre que des échantillons peu brillants, quoique encore assez nombreux.

— En revanche, reprit le brun, la flore de nos contrées a plus d'un sujet que ne possède pas la flore française.

L'entretien était engagé, qui, étant donnée l'analogie de goûts chez les interlocuteurs, ne devait pas s'arrêter en aussi beau chemin. Des fleurs que j'avais, aux objets que ces jeunes gens examinaient en arrivant près de moi, et qui n'étaient autres que des coquillages fossiles, la transition était toute naturelle. J'avais reconnu un fragment du *cérithe géant*, l'une des plus curieuses épaves du diluvium parisien, et le *pleurotomaria anglica*, qui, des étages géologiques inférieurs, ne s'élève qu'assez rarement jusqu'à nos couches tertiaires. De là, digression raisonnablement étendue sur les gisements géologiques, puis ce fut le tour de l'entomologie, et les deux jeunes Russes me montrèrent quelques jolis coléoptères qu'ils venaient d'emprisonner dans un étui.

Et tant et si bien s'établit la sympathie, tant se prolongea l'entretien, que, commencé au delà de Meudon vers deux heures de l'après-midi, il ne s'acheva que vers six heures du soir, à Paris, à la porte de la maison que j'habitais. Les deux courtois étrangers avaient voulu me reconduire dans leur voiture, qui stationnait, pour les attendre, à quelque distance de l'endroit où nous nous étions rencontrés.

La connaissance était dès lors à peu près complète. J'avais appris d'eux qu'ils étaient frères ; qu'ils appartenaient à une famille noble et très-riche de Moscou ; que, maîtres de leur fortune (leurs parents étant morts), ils venaient d'arriver en France, où ils comptaient passer une année, en demandant aux travaux ou aux plaisirs de l'intelligence l'emploi de leur temps.

De même qu'ils n'avaient mis aucune morgue à décliner leur titre et constater leur opulente condition, de même je leur fis savoir sans fausse honte que, issu comme eux d'une vieille famille, au titre que je portais se bornait mon patrimoine ; mais que, Dieu merci, grâce à quelques solides connaissances acquises et à l'amour du travail, je parvenais à résoudre assez avantageusement le problème d'une existence, dont j'avais d'ailleurs éliminé les ambitions immodérées avec les besoins onéreux.

Quand j'eus ajouté que je faisais profession de travaux et d'enseignement philologiques, ils me déclarèrent que leur intention était de poursuivre des études entreprises dans cette voie, et me demandèrent si je voudrais leur consacrer quelques heures chaque semaine pendant leur séjour à Paris.

Je ne pouvais qu'accepter, puisqu'il s'agissait pour moi d'une honorable aubaine professionnelle. Rendez-vous fut donc pris pour le lendemain au petit hôtel loué par les deux frères dans les quartiers neufs du parc Monceaux, et où ils s'étaient installés avec deux serviteurs amenés de leur pays.

Et du jour où j'eus mis le pied dans cette maison, qui pouvait passer pour un véritable sanctuaire de l'hospitalité dans tout ce qu'elle sait inspirer de sentiments délicats et généreux, j'en devins l'hôte assidu, intime, et, en quelque sorte, indispensable; objet de toutes les déférences, toujours désiré, toujours fêté. Commerce charmant, où l'on semblait me devoir tous les avantages, tandis que je ne cessais de constater combien je devais indirectement à cette aimable fréquentation.

Il avait été dit que je servirais de guide aux deux frères pour de sérieuses excursions dans le domaine de la linguistique ancienne, et Dieu sait où les élèves devaient, par là, conduire le maître, tout d'abord, et surtout à la connaissance de leur idiome national, qui, grâce à leur patiente et persévérante sympathie, me fut devenu bientôt assez familier pour que nous pussions en faire exclusivement usage dans nos leçons.

Toujours est-il que, lorsqu'un an après leur arrivée à Paris, Paul et Alexis Manilovitch songèrent à retourner en Russie, je m'étais si bien accoutumé à leur société, comme sans doute eux à la mienne, que, presque tout naturellement, il se trouva convenu que je les accompagnerais. Des études communes à poursuivre, des voyages en projet, des peuples nouveaux à voir... Je partais pour une année ou deux, et nullement à l'aventure, car la parfaite sérénité de nos relations extérieures me disait ce que seraient nos relations futures. Pendant l'année dont j'avais passé la plus grande partie sous leur toit parisien, jamais l'ombre d'un fâcheux désaccord, jamais la moindre contrariété ne m'y avait atteint, et... Je me trompe; un léger, très-léger nuage s'était montré, qui, à vrai dire, ne provenait pas des maîtres du logis, mais qui vaut cependant que je le mentionne.

II. — WAKHRAMÉI ET POPOF.

J'ai dit que mes jeunes Russes étaient servis par deux domestiques qu'ils avaient amenés de leur pays. Ceux-ci répondaient aux noms de Wakhraméi et de Popof. Bien qu'appartenant à la même nationalité, c'étaient bien les deux individus les plus disparates qui se pussent trouver dans une commune condition.

Wakhraméi touchait à la soixantaine. Né serf dans une seigneurie du Nord, mais affranchi selon l'usage par son entrée sous les drapeaux, il réalisait, grâce à l'abrutissante terreur du knout et autres aménités analogues de la discipline militaire de l'empire, grâce à la misère profonde, aux souffrances physiques de toutes sortes qui sont le lot des simples hommes d'armes en ce pays, le type accompli de l'être impersonnel, de l'âme morte, de l'intelligence atrophiée. Après ses vingt-cinq ans de service réglementaire, et sans espoir aucun d'avancement (1), Wakhraméi, l'homme libre, qui s'était distingué en plus d'une occasion, mais qui n'avait rapporté de ses campagnes ni blessures, ni infirmités pouvant lui donner droit aux invalides, avait été, toujours selon l'usage, mis purement et simplement à la retraite, nanti, pour tout témoignage de la reconnaissance souveraine, de deux ou trois médailles, distinctions exclusivement honorifiques, et d'un congé en bonne forme, où il lui était interdit de laisser repousser sa barbe (marque du servage) et de mendier.

(1) Le soldat russe, essentiellement recruté parmi les serfs, et quoique devenant libre en entrant au service, ne peut jamais espérer d'atteindre aux grades même inférieurs.

C'était un grand et gros corps, tout roide, tout bronzé, tout automatique, qui semblait se mouvoir et même parler par le fait de ressorts à courte détente, car le geste et la parole, chez lui, n'avaient pas plus d'étendue, de continuité l'un que l'autre. Sa face large et plate, toujours soigneusement rasée, avec ses lèvres épaisses et turgides, avec son front bas, avec ses yeux mornes, sans lumière, disait la pensée absente : c'était la lourde brute boréale élevée à la dignité d'homme, dignité dont elle n'avait que faire; car si le regard s'égarait parfois hors du rayon de sa fixité ordinaire, il semblait que ce ne fût guère que pour savoir si le bâton n'était pas levé sur l'échine, dont les inflexions semblaient appeler ces rigueurs coutumières.

Il va sans dire que Wakhraméi, chargé du service intérieur de la maison, n'entendait d'autre langue que le russe, dont il usait du reste si peu, qu'il aurait pu se borner à le comprendre.

Un certain laps de temps s'écoula donc sans qu'il me fût possible d'entrer directement en communication avec Wakhraméi autrement que par signes.

Autre chose était de Popof, qui entendait et parlait le français comme s'il eût reçu le jour aux rives de la Seine; car dès son enfance (il était né serf comme Wakhraméi, mais était resté dans la servitude) il avait toujours été attaché au service d'une famille seigneuriale qui, comme toutes les familles nobles du pays, faisait du français sa langue usuelle. Celui-là aussi avait vécu sous la menace perpétuelle et souvent effectuée du bâton, car il avait eu pour premier maître un jeune écervelé qui, tout occupé à *manger ses paysans* (1), devait à ses habitudes de débauche et de dissipation force moments de maussade humeur.

Mais les coups qui achèveront l'abrutissement de l'ours ne feront que stimuler les instincts éveillés du limier; et de Wakhraméi à Papof telle était à peu près la distance.

Nature originairement fine, prime-sautière, ingénieuse, active — et fière, qui plus est — on voyait, on sentait ce petit être tout de spontanéité, d'énergie, d'initiative, se heurter à chaque instant contre les bornes implacables qui, dès l'enfance, avaient clos son horizon, et retomber dans cette espèce de néant individuel où rien ne troublait plus la bestiale torpeur de son vieux compagnon de domesticité, mais où il s'agitait encore, lui, sous l'impulsion secrète des instincts natifs.

Popof n'avait guère que vingt et un ans.

A vrai dire, en changeant de maître il avait vu la destinée s'adoucir singulièrement pour lui, car les deux frères n'étaient pas gens à se targuer brutalement de leur droit contre de pauvres déshérités; mais l'habitude du servage était prise, le cercle menaçant subsistait comme tacitement tracé autour de Popof, qui restait avec ses craintes du châtiment ou du désaveu, et qui perdait à cette compression normale toute sa virtualité.

Mais que l'occasion se présentât où, sans sortir de son rôle impersonnel, il pouvait laisser ses aptitudes, ses sentiments se manifester, c'est alors qu'il fallait le voir ou l'entendre.

(1) En Russie, le chiffre de fortune des nobles s'évaluant ordinairement par le nombre de paysans qu'ils possèdent, et qui constituent, par le tribut exigé d'eux, les revenus du maître, l'expression de *manger ses paysans* est consacrée avec une acception équivalente de *se ruiner* ou *dissiper ses biens*.

Je me rappellerai toujours le singulier effet qu'il produisit sur moi le jour même où je fis la rencontre de ses maîtres. C'était lui qui, bravement campé, tenant les guides avec des airs de monarque qui eût manœuvré le timon d'un empire, conduisait la voiture découverte où nous montâmes.

Tout en devisant avec les maîtres, je crus bientôt remarquer que le serviteur, isolé sur son siége, articulait à mi-voix une sorte de discours suivi.

— Qu'a donc votre cocher à pérorer de la sorte ? demandai-je aux jeunes gens, qui ne semblaient nullement prendre garde à la chose.

L'un d'eux me répondit que, selon la coutume traditionnelle des cochers russes, Popof parlait à ses chevaux.

— Mais il leur parle en français, ce me semble.

— Sans doute, puisque ce sont des bêtes que nous avons achetées en arrivant ici, il se dit qu'elles ne comprendraient pas le russe.

— Et que peut-il avoir de si compliqué à leur raconter?

— Ecoutez.

J'écoutai, et, je dois l'avouer, rien de plus curieux que l'allocution dont le consciencieux automédon se croyait obligé de gratifier son attelage. C'était, par ma foi, tout autre chose que du verbiage banal. Il y avait de tout là-dedans : de la tendresse, de la sévérité, de la raillerie, de la louange, du sentiment grave, de la saillie... que sais-je? Et tout cela avec une sûreté d'à-propos, avec une flexibilité de convenance rares.

Pour un faux pas, la voix et les périodes s'enflaient grondantes et austères; pour une montée en perspective, l'exhortation se faisait digne et pressante; pour un galop bien enlevé, la satisfaction se traduisait ample et bien sonnante ; pour une rencontre à éviter, la prudence parlait douce et flatteuse. Puis c'étaient les gentilles promesses articulées, le point d'honneur évoqué, l'accomplissement du devoir glorifié, les gros reproches comme honteusement voilés... et ceci, et cela...

Et l'on eût dit que les braves bêtes ne perdaient pas un mot de cette remarquable conférence ; on les voyait tournant l'oreille, secouant la tête avec des airs attentifs ou curieux, approbateurs ou peinés.

Et la briska filait rapide, sans qu'il en parût coûter le moindre effort à l'attelage... Pour ma part j'étais émerveillé. Aussi, dès cette heure, Popof, le misérable mougik slave, cessa-t-il d'être à mes yeux une vulgaire personnalité ; et plus il me fut donné de l'observer, plus je me confirmai dans mon opinion première.

C'était l'être industrieux par excellence, s'assimilant d'un coup d'œil le procédé d'un artisan qu'il voyait travailler; c'était le messager rapide, comprenant à demi mot; l'auxiliaire aux ressources imprévues; bref, une intelligence, je pourrais dire un caractère.

Or il va de soi que, me plaisant à l'envisager ainsi, je me trouvai naturellement conduit à professer pour lui certaines déférences que ne m'eût certes pas inspirées l'espèce de masse inerte qui avait nom Wakhraméi.

Outre que je me serais reproché la moindre rudesse de langage à son égard, il m'arrivait de lui exprimer directement ma gratitude pour les services qu'il était appelé à me rendre. Mais, chose étrange, je remarquais ou croyais remarquer que sa complaisance, ses attentions pour moi semblaient diminuer en raison du cas que j'en faisais.

J'aimais à l'entendre causer. Un jour, je l'avais mis sur les souvenirs de son enfance, de son pays. Son récit avait pour moi le double intérêt d'un tableau de mœurs insolites et d'une narration fort pittoresque. Tout en l'écoutant, je tirai de ma poche deux cigares, j'allumai l'un, je lui tendis l'autre. Il le prit sans me remercier, puis bientôt après me faussa compagnie avec une sorte de brusquerie, qui semblait être volontairement inconvenante. Le lendemain on eût dit qu'il affectait de ne pas me voir.

Je me demandais comment je pouvais l'avoir fâché ou froissé, et j'avais à cœur de racheter ma faute inconsciente envers ce brave et intelligent serviteur.

Quelques jours plus tard, il m'avait conduit, seul dans la voiture, à l'embarcadère de Lyon, où j'allais prendre le train pour une affaire aux environs. Il faisait très-chaud. J'avais quelques minutes d'avance. Je fis apporter de la buvette, sur une des tables extérieures, deux verres de bière. Sur mon invitation, Popof vida d'un trait la chope contre laquelle, Dieu me pardonne, j'avais, je crois, machinalement choqué la mienne. Puis il remonta aussitôt sur son siége, et détala sans m'avoir accordé un regard.

Et les jours suivants Popof poussa envers moi l'indifférence, je devrais presque dire le dédain, jusqu'aux dernières limites, à ce point de se détourner comme pour ne pas me rencontrer, de faire la sourde oreille à ma voix, et de n'exécuter qu'avec la plus évidente mauvaise grâce un ordre que je lui donnai.

A mon grand déplaisir, je me perdais en conjectures sur les causes de cette singulière disposition.

C'est le *nuage* dont j'ai parlé.

Enfin voulant en avoir le cœur net, j'exposai le cas à l'un des deux frères. Celui-ci m'écouta en souriant, puis me montra une cravache pendue dans un coin de la chambre, et sortit en souriant encore.

Après un moment de réflexion, je crus avoir compris.

Papof passait par là. Je l'appelai. Il parut n'avoir pas entendu. En répétant sèchement mon appel, j'allai prendre la cravache, à qui je fis décrire dans l'air une sifflante parabole. Et aussitôt Papof, après avoir jeté sur moi un rapide regard d'étonnement, d'accourir empressé, grâcieux, et tout en me prodiguant les titres de père et de protecteur (1), de me déclarer qu'il était à mon entière dévotion.

Et, le dirai-je? à la honte d'un système capable d'abaisser jusque-là des créatures intelligentes, il semblait qu'il y eût dans les yeux du pauvre mougik un véritable rayon de joie, en me voyant ressaisir l'*imposante* dignité dont j'avais cru pouvoir me relâcher par considération pour lui.

— A la bonne heure ! semblait-il s'écrier mentalement, voilà parler, voilà commander, voilà être homme, voilà être noble ! au lieu de ces familiarités, de ces faiblesses qui sont des agissements d'esclave, et qui n'inspirent que mépris à l'esclave.

Il va sans dire que, Popof sorti, je rejetai au loin avec un profond sentiment d'horreur cet instrument auquel j'avais dû de recouvrer la considération du pauvre serf, et que, l'expérience faite, je me promis bien de ne plus toucher jamais dans un pareil but.

D'ailleurs, grâce à la réserve où je sus me tenir, le *nuage* ne reparut plus, et je pourrais même affirmer

(1) Formules ordinaires du respect servile des inférieurs en Russie.

qu'en toute occasion Popof me laissait voir, à travers son extrême respect, une sorte de véritable affection.

Quoi qu'il en fût, le 1er août de l'année 1859 je quittai Paris, en compagnie des deux frères Manilovitch, de Papof et de Vakhraméi, et vingt jours plus tard, je saluai la vieille capitale des Tsars qui me sembla tout à fait digne de sa grave et majestueuse renommée.

III. — DE MOSCOU A VALDAÏ, DE VALDAÏ A PÉTERSBOURG, ET DE PÉTERSBOURG A KITAÏ-GOROD.

A Moscou, nous ne fîmes en quelque sorte que poser le pied, car la société avec laquelle nous eussions pu frayer était à cette époque de l'année, presque toute disséminée dans ses terres, et nous devions encore profiter du reste de la belle saison pour visiter les divers domaines de nos jeunes hôtes.

Nous nous acheminânes d'abord, avec une lenteur relative, vers la jolie région de Valdaï, qui porte, sans trop le déméríter, le surnom de *Suisse russe*. La famille Mainlovitch avait là un petit château de plaisance, où nous passâmes une quinzaine de jours.

Vers la mi-septembre, c'est-à-dire aux premières brumes, nous poussâmes jusqu'à Pétersbourg, où déjà la noblesse revenait prendre ses quartiers d'hiver, ce qui, grâce aux nombreuses relations de mes hôtes, me permit de juger par moi-même du mérite de l'aristocratie russe.

A la vérité, si j'avais dû me faire une opinion soit

La collation. Dessin de Vierge.

d'après les assertions des deux frères que leur patriotisme et leur indulgence naturelle aveuglaient un peu, soit d'après le spécimen qu'ils m'offraient eux-mêmes, j'aurais eu certes à décompter singulièrement une fois en face de la réalité.

Oh ! du brillant, du vernis, du faste beaucoup ! mais sous ce séduisant épiderme — séduisant au moins à première vue — rien que des qualités fragiles et incertaines. De la pétulance, du feu, de l'entrain.

Des facultés réelles d'assimilation, une véritable somme d'intelligence, mais pour atteindre seulement à l'agréable, en paraissant aux limites de l'utile. Dehors raffinés, manières délicates ; mais au fond égoïsme tenace, et passions souvent brutales. Un besoin né d'ostentation, de grandeur, de commandement, mais par suite tous les instincts normaux qu'imprime un système général de servitude échelonnée. Paons et couleuvres selon le cas, courbant, courbés ; oppresseurs, opprimés, seigneurs, plats-valets. Bref, avec sa conviction intime qu'elle tient la tête de la civilisation, une société sans consistance, comme sans grandeur qui de toutes les nations dont elle aura le contact ne retiendra que le faux éclat, les agréables travers, et les vices fastueux.

Peut-être, pensai-je d'abord, ces dispositions ne sont donc que le résultat d'exemples trop nombreux, et la jeunesse échappe-t-elle parfois à la contagion générale. Mais je ne tardai pas à être tiré de cette dernière erreur.

Nous devions quitter Pétersbourg pour retourner à Moscou le 1er octobre. En conséquence un jeune cousin de mes hôtes — un Manilovitch de Pétersbourg — vou-

lut nous donner la veille du départ une sorte de soirée d'adieu. Bien qu'assez peu partisans de ces sortes de réunions, les deux frères acceptèrent, beaucoup à ma considération, je dois le dire, car, au risque d'une infraction à mes habitudes, je n'étais pas fâché de saisir cette occasion d'une étude de mœurs.

La réunion eut lieu dans un charmant pavillon, dépendance de la maison paternelle, qui semblait être laissé en propre à la disposition du jeune homme. Il y avait là une vingtaine d'invités, appartenant pour la plupart aux meilleures familles, et dont le doyen ne côtoyait encore qu'à certaine distance la trentième année.

Après une heure ou deux d'une causerie assez paisible, assez *tenue* pendant laquelle le caractère local ne se manifesta guère que par l'usage alterné de plusieurs langues (russe, français, allemand), sans doute pour prouver le vaste savoir des interlocuteurs, on dressa une sorte de collation-souper où la somptuosité du service ne le cédait qu'à l'abondance et la recherche des mets, qu'à la multitude et à la haute qualité des boissons.

On s'attabla, on mangea — comme jeunes et vieux de la classe riche savent manger en ce pantagruélique pays — et l'on but d'autant. Le champagne ruisselait comme eau claire, et Dieu sait quel fut bientôt l'état général des esprits en cette fournaise alcoolique.

Au risque de m'attirer le reproche d'inconvenance, j'avais su par tempérament aussi bien que par calcul, m'imposer une réserve relative, qu'avaient d'ailleurs imitée nos deux amis Paul et Alexis.

In vino veritas, dit l'adage ; je pus donc assister à la curieuse, mais peu intéressante révélation morale de cette jeunesse en faveur de laquelle j'avais fait jusque-là quelques avantageuses restrictions.

Au milieu de cette ardente animation qui chez nous par exemple ne ferait qu'exagérer les généreux sentiments, savez-vous quels instincts je vis se développer, s'exagérer? — La vanité froide, l'égoïsme exact, la passion sans fièvre.

Et soudain n'arriva-t-il pas qu'en plein épanouissement de ces poétiques dispositions, l'un des convives qu'on appelait l'*étudiant*, et dont par parenthèse la physionomie et les manières ne me revenaient en aucune façon, se prit à philosopher sur les destinées sociales.

Il se lança en de belles et sentimentales théories, où les mots de bien public, de liberté, de grandeur, se disputaient le pas avec une volubilité qui paraissait charmer l'auditoire, mais qui ne me faisait que sourire.

Les bravos éclataient, les approbations pleuvaient, et l'enthousiasme allait *crescendo* ; si je n'eusse été suffisamment prévenu, j'aurais pu me croire en quelque cénacle humanitaire : mais tout à coup, par une transition dont les phases m'échappent aujourd'hui, une sorte de silence mystérieux se fit, et il fut question, à voix basse, de certains couplets dont on ne connaissait pas l'auteur, mais qui faisaient alors, disait-on, les délices des réunions *libérales*.

— Ces couplets, dit l'étudiant, quelqu'un de vous les sait bien?

On s'interroge du regard. On n'ose pas avouer.

— Qui? Voyons...

Un *moi* timide est articulé.

— Alors, dites, dites-les! Ecoutons.

— Ecoutez.

Et l'on écoute.

Ces couplets sont en allemand ; ils décochent quelques allusions brutales, mais fort détournées à certains travers intimes d'un très-haut personnage qui n'est pas nommé, mais que chacun devine.

Et l'ébriété aidant, tous nos jeunes étourdis de se pamer à cette maladroite satire, et de répéter à satiété le refrain.

Or l'étudiant avait paru remarquer le peu d'effet que faisait sur moi cette pièce si mordante, si gaie, et si hardie selon lui. Plusieurs fois déjà, il avait essayé, mais indirectement, de m'enrôler dans sa discussion... Je n'avais pas cru devoir y prendre part.

Cette fois l'invite fut directe « à *monsieur le* Français qui faisait tant le réservé qu'on pourrait croire qu'il tînt en pitié les *barbares* du Nord.

Voyant venir le coup, j'étais encore bien résolu à ne point le relever, dût ma dignité nationale en murmurer secrètement. Mais voilà que, comme pour donner plus d'énergie à ses dernières paroles, l'étudiant qui tendait alors son verre à un valet, lequel ne se hâtait pas assez de le remplir, ne vit rien de mieux que de prendre sur la table une bouteille vide, et d'en asséner à tour de bras un coup dans le dos du pauvre diable; celui-ci oscilla un instant sur lui-même, aux grands éclats de rire des convives, puis il se redressa et remplit d'une main tremblante la coupe que l'autre lui tendait toujours.

Alors, ma foi! manquant à la promesse que je m'étais faite, je me laissai entraîner à dire ce que je pensai d'une civilisation où de pareilles monstruosités étaient possibles. Et Dieu sait à quelles extrémités de langage je me serais porté, si mes hôtes, qui étaient profondément affligés de cet incident, ne m'eussent entraîné hors de la salle...

Le lendemain au point du jour nous partions pour Moscou, où nous arrivions le 7 octobre, à la nuit close.

Le 8 au matin, comme je dormais encore d'un sommeil profond que justifiait la fatigue d'un long voyage, un certain bruit insolite, qui se fit dans la maison, m'éveilla.

La porte de ma chambre s'ouvrit. Je vis entrer deux hommes en costume militaire qui m'intimèrent poliment l'ordre de m'habiller et de les suivre; et qui, voyant que je ne me hâtais pas d'obéir, me répétèrent la chose avec beaucoup moins d'aménité.

Je voulus sonner pour que Wakhraméi ou Papof m'apportassent des vêtements ; ces hommes me dirent que c'était inutile, que personne ne viendrait. Je demandai si mes hôtes étaient là pour m'expliquer ce que cela signifiait; on me répondit que je n'avais pas besoin d'explication.

Je me levai donc, prenant les vêtements de voyage que j'avais la veille posés à côté de mon lit, pendant que l'un des deux hommes mettait en paquet tous les objets, tous les papiers qu'il put trouver dans les meubles.

Quand je fus habillé :

— Partons, dit un des militaires.

Nous sortîmes ensemble de la chambre. En traversant la maison, je ne vis personne, tout était clos, tout semblait mort; deux portes, à l'intérieur, étaient gardées par des soldats.

— Laissez-moi parler à mes hôtes.

— Impossible.

— Est-ce que mes hôtes seraient aussi arrêtés?

— Que vous importe?

— Mais où me conduisez-vous ?
— Ne vous en doutez-vous pas ?
— Non.
— Eh bien ! puisque cela peut vous faire plaisir, à Kitaï-Gorod.

Or Kitaï-Gorod n'est autre chose que le quartier où se trouve la prison *temporaire*, vulgairement appelée *le Trou*.

EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1872.

C'est avec un sentiment de légitime orgueil à la fois et de profonde tristesse que nous avons fait notre première visite au salon de 1872 : d'orgueil, car, dans le domaine des arts, la France est restée au rang où nous l'avions laissée, au premier ; de tristesse, car, parmi ses enfants, combien et des plus illustres, manquaient au rendez-vous, moissonnés par cette terrible guerre : le sculpteur Cavelier tombé à la Malmaison ; Girault, l'auteur du *Charmeur d'oiseaux*, mort d'une maladie dont il avait contracté le germe aux remparts ; Henri Regnault, enfin, tué à Buzenval, Henri Regnault, une des espérances, nous pourrions dire, déjà, une des gloires de l'école française. Qui ne se souvient de son *Général Prim*, de la *Salomé*, d'une *Exécution sous les rois maures de Grenade*, cette toile resplendissante de lumière, que nous avons admirée, il y a trois mois, au palais des Beaux-Arts. Regnault n'avait que vingt-huit ans. Revenu du Maroc à Paris pour défendre sa patrie contre l'envahisseur, il s'était enrôlé, lui, le prix de Rome, exempt de droit de tout service militaire, dans les rangs des bataillons de marche, et une balle prussienne l'avait frappé au front, devant le mur crénelé de Buzenval.

Ils lui disaient : « Allons, viens, quittons cette place !
Le clairon nous rallie en bas.
Contre ce mur d'airain que veux-tu que l'on fasse ?
Ils sont trop forts, on ne peut pas.
La retraite a sonné, rentrons ! Sur cette pente
Assez de morts dorment ce soir.
La brume est plus épaisse et la boue est sanglante ;
Nous avons fait notre devoir. »
Mais lui, distrait et sombre, absorbé dans un rêve,
A peine il entend ses amis.
« Partez ! laissez-moi seul, dit-il d'une voix brève,
Je reviendrai, je l'ai promis. »
Il sent bondir en lui le cœur de la patrie,
Et dans ses veines le sang bout.
La rage sourde emplit son âme généreuse ;
Un vague éclair sort de ses yeux ;
Et, pressant son fusil d'une étreinte fiévreuse,
Il s'écarte silencieux.
Lentement il gravit la pelouse, et, farouche,
Sondant la profondeur du bois,
Il saisit à regret sa dernière cartouche
Pour tirer encore une fois.
Ils l'appellent en vain ; leurs voix jeunes et franches
Se perdent le long du chemin ;
Les balles ont sifflé de nouveau dans les branches ;
Quelqu'un manquait le lendemain !
... Maudis sois-tu, soldat, toi, ton peuple et la guerre,
Et ton vieux roi tout le premier,
Puisqu'il n'aura fallu qu'un paysan vulgaire,
Fils de l'étable et du fumier,
Quelque bouvier pétri pour les œuvres serviles,
Marchant sous la crosse et les coups,
Un balayeur peut-être échappé de nos villes,
Encor puant de nos égouts,
Pour trouer au hasard, bêtement, cette face,
Comme par un défi moqueur,
Pour trancher dans sa sève abondante et vivace
Tout ce génie et tout ce cœur,
Etouffer à son aube une lueur si pure,
Eteindre un tel rayonnement,
Que la France mourante en ressent la blessure
Jusque dans cet écroulement (1).

Personne n'avait vu tomber H. Regnault. Le lendemain de la bataille, un ambulancier, rencontrant un cadavre, ouvrit sa capote et, sur une feuille de parchemin fixée au revers du vêtement, il lut ces mots : *Regnault, peintre, fils de Regnault de l'Institut.* Ne pouvant emporter le corps, il se contenta d'enlever une petite médaille que Regnault portait suspendue à son cou. Cette médaille était un souvenir de la fiancée du peintre, Regnault allait se marier ! Quelques heures après, quand on revint, le corps avait disparu. Peut-être n'était-il que blessé, peut-être le retrouverait-on dans une ambulance prussienne.

Hélas ! l'espoir fut de courte durée ; cinq jours après, on le reconnut parmi les cadavres transportés au Père-Lachaise.

C'est un triste souvenir, mais que voulez-vous ? avant de saluer les vivants, il est juste d'honorer les morts.

Entrons maintenant au salon.

Elle n'est ni meilleure ni pire que les précédentes, cette exposition de 1872, mais n'est-ce pas déjà un résultat heureux que ces terribles épreuves n'aient pas abaissé le niveau de notre école moderne. Un patriotisme plus exigeant eût peut-être demandé davantage, mais l'artiste, qui, certes, a ressenti aussi vivement que personne le contre-coup de nos douleurs nationales, n'a pas encore eu le temps de résumer le grand drame de l'invasion dans une forme synthétique et élevée. Les faits sont encore trop récents. Bientôt sans doute, l'an prochain, nous l'espérons, l'inspiration parlera plus haut, et saura reproduire en traits ineffaçables la terrible épopée.

Aujourd'hui, la parole n'est encore qu'à l'anecdote, à la chronique. Même est-on frappé du petit nombre de toiles consacrées aux scènes de la guerre, au souvenir de nos malheurs.

Comptons celles dont le patriotisme n'est pas le seul mérite.

Trois *Alsace*, l'une de M. Gustave Doré, l'autre de Mme H. Browne, la troisième de M. Marchal, trois figures tristes et sombres, la première surtout, trois filles pleurant la patrie absente.

Les Officiers de l'armée de Metz et *la Campagne de Metz*, après la capitulation, de M. Protais, œuvres très-remar-

(1) Pièce de vers de M. E. Manuel, récitée à la Comédie française, quelques jours après la mort de H. Regnault.

quables qui font le plus grand honneur à l'artiste ; sur ces visages d'officiers et de soldats, contractés par un morne désespoir, dans ces serrements de main silencieux, dans cet abandon du corps et de l'âme, on devine, on sent que ces hommes ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et que la fatalité seule a pu avoir raison de ces cœurs vaillants et fermes.

Voici encore deux artistes, dont l'un est bien connu ici même, MM. Lix et Schutzenberger, tous deux fils de l'Alsace, qui se sont rencontrés dans la même pensée, sans doute parce que la même pensée a plus d'une fois visité leur esprit, ou que le même fait a plus d'une fois frappé leurs regards : *les Adieux à la patrie, une Famille alsacienne émigrant en France,* comprenez-vous ces drames familiers et terribles? Ici l'enfant cachant dans son sein un lambeau déchiré du drapeau aux trois couleurs, l'adolescent jetant un dernier regard sur la paisible vallée, les vieillards détournant la tête, étouffant le sanglot qui monte à leurs lèvres ; là, le paysan tenant par la bride le cheval qui traîne le lourd chariot, asile de la famille, le vieillard encore et l'enfant aussi, car en eux, dans la tombe et le berceau, se résume la plus grande tristesse de l'exil, et puis les adieux à ceux qui restent; enfin, témoin impassible de cette scène de deuil, le lourd et brutal soldat qui sera peut-être le maître demain, mais ne sera jamais le compatriote. Nous aurions voulu pouvoir offrir au public du *Musée des Familles* la reproduction de ces deux œuvres, si touchantes et si profondes dans

Une Famille alsacienne émigrant en France. Tableau de M. Schutzenberger, dessin de Ch. Benoist.

leur simplicité, mais la place nous manque, et M. Lix nous excusera, nous en sommes certains, si nous faisons aujourd'hui à son ami les honneurs de notre journal. —

Voici les *Soldats de l'armée de Bourbaki soignés par les paysans suisses,* de M. Anker, et *Vive la France! les internés quittent la Suisse,* de M. Jundt, une dette de reconnaissance noblement payée par les deux artistes à l'hospitalité. — *La Défense de Saint-Quentin,* le 8 octobre 1870, par M. Armand Dumaresq, un titre de gloire pour la noble cité, qui, sans garnison, sans murailles, a donné l'exemple qui immortalisera bientôt Châteaudun. — *Un Coup de canon,* par M. Berne Bellecour, petite toile, grande peinture ; — *la France en* 1870-1871, de M. Colas ; — *les Ambulances de la presse à Champigny,* par M. Cornet ; — *Une Grand'garde* et les *Fusilier marins* de M. Dupray ; — *l'Entrée de l'armée de l'Est en Suisse,* par M. Bachelin ; — *Reichshoffen,* par M. John Lewis Brown ; — *la France, la Religion, la Liberté et la Justice,* de M. Janmot ; — *Un bivouac devant le Bourget,* de M. de Neuville ; — *Tirailleurs algériens et Spahis,* de M. Regamey ; — *les Cuirassiers de* 1870, par M. de Beaurepaire ; — *Patrouille de uhlans surprise par des francs-tireurs,* de M. Princeteau ; — enfin *la Force prime le droit,* de M. Méry, une satire spirituelle et mordante dans laquelle un de nos plus implacables ennemis a le droit de se reconnaître.

C. W.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1872 (SUITE ET FIN).

Le Salon comique, par Cham. — 1. *Le Coup de canon*, par M. Berne-Bellecour. Le boulet a admirablement porté dans les tableaux à côté. — 2. Une robe, par M. Carolus Duran. On prétend qu'il y a une tête, mais personne n'y a fait attention. — 3. Un empereur romain joue à cache-cache avec son peuple Cou cou, le voilà ! (M. Alma-Tadéma a gagné la partie.) — 4. *L'Espérance*, par M. Puvis de Chavannes. Remercions le peintre de ne pas nous avoir donné les deux autres vertus théologales. — 5. Gustave Doré. Hérodote jette les bases de la commune en abolissant la famille. — 6. M. Captier. Mutius Scévola exprime par sa physionomie qu'il est insensible à la douleur — 7. M. Bartholdi. Cruelle difformité littéraire. — 8. M. Frémiet. La guerre.

La grande peinture n'abonde pas au Salon de 1872. Mais d'abord il est bien entendu que par ces mots : grande peinture, nous ne désignons pas les cadres de large dimension ; à ce compte *le Massacre des Innocents* de M. G. Doré, *les Brigands et les Captifs* de M. Layraud, *la Bataille de Tracktyr* de M. Sorieul, et *Une tempête à Caprée* de M. Benner, tiendraient le premier rang ; mais il ne suffit pas de couvrir de vert, de jaune ou de rouge un nombre plus ou moins considérable de mètres carrés pour faire de la grande peinture ; il faut aussi posséder les sérieuses qualités de la composition, du dessin et de la couleur. Est-ce à dire que les toiles de M. Henri Lévy (*Hérodiade*), Sirouy (*la Fortune*), Luminais (*Invasion*), etc., soient des œuvres de tout point irréprochables? Non ! à coup sûr, mais elles témoignent de consciencieux efforts, elles sont déjà un présent plein de promesses pour l'avenir. L'*Hérodiade* de M. H. Lévy surtout, nous a paru une des œuvres les plus remarquables, sinon la plus remarquable, du Salon. La fille d'Hérodiade exprime bien ce mélange de voluptueuse langueur, de perversité précoce et de cruauté naïve que les Livres saints attribuent à cette créature, posée au seuil de l'Evangile pour représenter les séductions et les violences du paganisme expirant. Qu'on se rappelle le nom de M. H. Lévy qui, pour la première fois, se rencontre sous notre plume, ce sera, c'est déjà le nom d'un peintre. — M. Sirouy, lui aussi, est presque un débutant, bien que ses lithographies soient depuis longtemps honorablement connues. Sa *Fortune*, debout sur la roue d'un char qui vole, laisse tomber de ses mains, aveuglement libérales, des joyaux, des trésors, des sceptres, des couronnes que se dispute la troupe des ambitieux et des prétendants avides. — M. Luminais s'est voué aux scènes de la vie des Gaulois nos ancêtres, et il excelle à rendre ces types énergiques et sauvages. Le tableau qu'il expose cette année nous représente des guerriers emmenant, attachées à leurs chevaux, les captives du dernier combat. — Le *Damoclès* de M. Couture, un revenant de 1847, nous paraît une figure détachée de son grand cadre des *Romains de la décadence*. Il convient de ne parler qu'avec respect d'un artiste qui a longtemps marché à la tête de l'école française; mais, cependant, le respect ne saurait nous empêcher de regretter qu'il nous ait offert, pour sa rentrée, une œuvre si peu digne de sa légitime réputation. — *L'Empereur romain* de M. Alma-Tadéma est peint avec esprit, d'une touche large et fine à la fois, sans que le détail des accessoires et des figures nuise à l'harmonie de l'ensemble. — *La Mort du duc d'Enghien* de M. Laurens, ou plutôt la lecture de son jugement sommaire dans les fossés de Vincennes, nous ramène à une des plus sanglantes tragédies de l'histoire moderne. — Citons encore *l'Auguste* et *les Députés gaulois*, de M. S. Cornu; *l'Elèvement du Palladium*, de M. Blanc; *la Sortie du grand conseil*, de M. Mouchot, une toile pleine de lumière; *le Spectacle de la folie humaine*, de M. Glaize; *les Porteurs de mauvaises nouvelles*, de M. Lecomte du Nouy.

De la grande peinture à la peinture de genre, la transition est plus facile qu'on ne pense, car rarement nos artistes consentent à accepter les divisions nettement tranchées. Appartiennent-elles à la grande peinture ou à la peinture de genre ces deux toiles de M. J. Breton : *la Fontaine, Jeune Fille gardant des vaches?* Il y a toujours une certaine uniformité dans les types choisis par M. Breton; mais qu'ils sont toujours vrais et charmants ! — Il est bien joli aussi *le Droit du seigneur*, de M. Garnier, quoique d'une composition un peu précieuse qui fait penser vaguement à l'opéra-comique. — M. Cot est un des bons élèves de Cabanel et de Bouguereau, dont il possède le charme et la grâce. Voyez plutôt sa petite toile *Dionisa*. — Encore un artiste, M. L. Joulin, dont nous aimons à constater chaque année les rapides progrès. Je me souviens de ses *Pigeons*, de ses *Ecureuils* et de sa *Vierge entourée de fleurs*, que le *Musée* a reproduite. Cette fois, abandonnant la nature morte et le paysage, dans lesquels il excelle, M. L. Joulin aborde résolûment la figure. *Audaces fortuna juvat. La Solitude* est un tableau agréable; mais *Pendant le duel* mérite mieux qu'un éloge banal. La jeune femme qui occupe tout le centre de la toile est peinte avec autant de fermeté que d'harmonie dans les tons. — *Les Cheiks d'Akabah* et *la Femme d'Ustaritz* nous présentent le talent de M. Bonnat sous un jour nouveau ; mais nous préférons ses *Paysans napolitains* de 1866. — *Heléna*, de M. Humbert, est une peinture chaude et colorée. — J'aime moins les deux toiles de M. Bouguereau, *la Faucheuse* et *Pendant la moisson*, et je n'aime pas du tout *la Giacomina* de M. Cabanel. — En revanche, *le Peintre de berceaux*, de M. Bischop, *Peine perdue*, de M. Schlésinger, *l'Education d'Azor*, de M. Hublin, et *l'Automne*, de M. Pille, sont très-agréables à voir.

Mais voici venir le portrait et le paysage, qui occupent une si grande place dans nos expositions. M. Thiers, par Mlle Nélie Jacquemard, malgré ses qualités sérieuses, est bien inférieur à M. Duruy et au maréchal Canrobert, de la même artiste. Il semble que Mlle Jacquemard ait douté de son talent, qui est très-réel cependant, car sa touche trahit une indécision et une mollesse auxquelles elle ne nous a pas habitués. Mme Alboni, de M. Pérignon, accuse au contraire une fermeté remarquable. M. About, ajusté dans le goût du dix-huitième siècle, avec des fourrures et un bonnet arménien, est moins un portrait qu'une esquisse spirituelle, où l'on reconnaît néanmoins la main d'un maître, M. Baudry. Ce n'est pas un portrait non plus *la Medjé*, de M. Dubufle, ni *l'Almée*, de M. Landelle ; mais ce sont de ravissantes études. Les deux Carolus Duran sont très-discutés. Le fait est que l'artiste eût pu choisir plus heureusement ses modèles ; mais il nous semble difficile de contester la magie de sa palette. M. Jalabert expose deux toiles de premier ordre, un portrait et une étude : *le Réveil*. Décidément c'est du lait, ce n'est pas du sang qui coule dans les veines de la belle et poétique figure peinte par M. Hébert. N'ayons garde d'oublier les toiles de MM. Giacometti, Ricard, Bonnegrace et Laroche. Ce dernier artiste, peu connu encore du public, a droit à tous nos éloges pour son portrait de Mme B***.

Dans quelle catégorie ranger *les Confitures*, de M. Ph. Rousseau, et *le Chaudron*, de M. Vollon? Je n'en sais rien ; mais le doute n'est pas une excuse à passer sous silence ces excellentes peintures.

Presque tous les paysagistes ont répondu à l'appel. MM. Daubigny, Corot, Cabat, Chintreuil, de Kock, Français, Fromentin, sont les maîtres incontestés de cette école sans rivale, et soutiennent dignement leur vieille réputation.

Et maintenant faisons place à M. Cham, dont le spirituel crayon vous dira les gaietés du Salon de 1872.

C. W.

CHRONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LA MÉNESTRELLE DU ROI.

I. — GRACIOSA ALLEGRE.

Une activité inusitée régnait dans la maison du gardien de la porte Saint-Germain. Guyonne, la servante, apportait un soin spécial aux préparatifs du souper, aidée et stimulée par une jeune fille d'environ dix-sept ans, dont la beauté éclairait la grande salle basse ; le vieux Leclerc, assis dans un fauteuil de cuir, suivait d'un regard attendri chaque mouvement de la charmante créature. Tout en elle trahissait une race étrangère : son teint mat et doré, la grâce rhythmée de ses mouvements, ses cheveux noirs frisés aux tempes, et la langueur de ce regard particulier aux yeux des femmes de l'Orient. La fantaisie égayait pour elle le costume un peu claustral des bourgeoises de ce temps ; sa robe, gracieusement échancrée, laissait voir un collier de pièces d'or ; sa coiffe de velours rouge enrichie de perles et sa ceinture d'orfévrerie auraient convenu à plus d'une riche damoiselle.

— Prends garde, Graciosa, dit le vieillard avec une douce malice, tu vas outre-passer les règlements de notre sire le roi, et je te soupçonne d'ajouter un plat au dîner réglementaire.

— Et quand ce serait, père, y aurait-il grand crime à cela ?

— Crime, non ; mais délit, suivi d'amende.

— Bon ! je la payerai ; d'ailleurs il s'agirait de s'entendre ; vous avez droit à un seul plat comme bourgeois, j'apporte le mien en qualité de ménestrelle du roi attachée à la cour.

— Comme on voit bien que Perrinet dîne ici ce soir ! ajouta le vieillard.

Graciosa rougit légèrement :

— N'est-il point naturel que je m'occupe du bien-être, de la joie de mon frère ?... Me ferez-vous un reproche de lui vouer une affection profonde ? Il est si bon, si loyal, si généreux !

— Je ne le conteste pas.

— Son amour du travail lui vaut une situation honorable ; son commerce de potier d'étain est lucratif, l'influence exercée dans son quartier par votre fils l'a fait nommer quartenier, et nul ne sait où sa louable ambition peut le conduire.

— Tu l'aimes bien, chère fille !

— Pas plus que vous, mon père, mais je ne saurais oublier que je dus à sa prière mon adoption dans votre famille.

La jeune fille qui répondait au nom harmonieux de Graciosa Allegre avait une touchante et dramatique histoire. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle se voyait dans un pays dont le ciel est plus bleu que le ciel de France ; les lauriers-roses y croissent près de l'oranger ; les palais en sont magnifiques ; les habitants gardent dans leurs costumes les splendeurs de l'Orient. Graciosa avait grandi sur toutes les routes d'Espagne et ne se rappelait point avoir habité de maison. Sa mère, fille d'un Maugrabin et d'une Epagnole, vivait de ses chansons, et, toute petite, Graciosa Allegre effleura une guitare de ses doigts mignons et répéta les refrains qu'elle entendait. Cette vie nomade plaisait à la Maugrabine et à l'enfant. Les portes des châteaux et celles des chaumières s'ouvraient tour à tour devant les voyageuses ; leur escarcelle s'emplissait, leur esprit restait en joie, et jamais Graciosa ne vit pleurer sa mère avant le jour où un homme puissant s'inquiéta de savoir si la belle Maugrabine était baptisée. On jeta dans un cachot l'enfant et la mère ; celle-ci, placée entre l'abjuration de sa foi et la mort de Graciosa, se fit chrétienne pour racheter sa fille, puis quitta la ville et se dirigea vers la France. Elle chantait encore, elle chantait toujours, la Maugrabine au gosier sonore, mais elle savait désormais ce que c'est que la crainte, la terreur du supplice, et la croix de cuivre suspendue à son cou ne lui paraissait pas toujours un talisman suffisant. La couleur de son teint, sa beauté bizarre dénonçaient son origine et lui faisaient sans cesse redouter l'outrage et la menace. Les deux exilées mirent trois ans à venir des Pyrénées à Paris ; Graciosa comptait alors huit ans et promettait d'être le vivant portrait de la Maugrabine. Lasses de leur longue route de la veille, les voyageuses se dirigeaient du côté de la rue affectée aux ménétriers et aux jongleurs, quand, traversant la place de Grève, elles furent arrêtées par des groupes nombreux affluant de tous côtés, se pressant, se heurtant, comme s'il se fût agi de la représentation d'un mystère, dont chacun avait soif de voir les acteurs. La Maugrabine ne sachant de quel côté diriger ses pas pour gagner rapidement la rue de Saint-Julien-des-Ménétriers, s'adressa à un bourgeois qui, poussé par les uns et refoulé par les autres, se donnait grand'peine pour arriver au premier rang.

— Je vois ce que c'est, dit l'homme à la voyageuse : vous voulez montrer ce spectacle à l'enfant ! Donnez, je la tiendrai dans mes bras ; elle verra le cortége, le condamné, le bûcher, tout...

— Le bûcher ! répéta la Maugrabine. Que va-t-il donc se passer sur cette place ?

— On va brûler deux juifs.

— Ma fille ! rendez-moi ma fille ! répéta la voyageuse en arrachant Graciosa des bras de l'homme qui l'avait enlevée de terre.

A peine la Maugrabine eut-elle caché Graciosa contre sa poitrine, qu'elle fit d'inutiles efforts pour quitter la place et se frayer un chemin à travers la foule devenue de plus en plus compacte.

Cette hâte de fuir, son cri étouffé, l'horreur qu'elle témoignait pour l'exécution des deux juifs alarmèrent l'orthodoxe bourgeois, qui posa la main sur l'épaule de la jeune femme.

— Là, dit-il, vous me paraissez sentir le fagot et porter peu de révérence aux décrets de messire Jacques de Morey, *inquisiteur sur les hérétiques* (1).

— Je suis baptisée, dit la voyageuse, laissez-moi passer.

La Maugrabine porta la main à la croix en cuivre suspendue à son cou, et profita de l'indécision du bour-

(1) Jacques de Morey, Jacobin, *inquisiteur sur les hérétiques*, instruisit le procès de Hugues Aubriot. T. IV des *Chroniques de Saint-Denis*.

geois pour lui échapper. Mais celui-ci tenait à prouver son zèle, et il cria d'une voix retentissante :

— C'est une mécréante, arrêtez-la !

La Maugrabine, qui se souvenait des cachots d'Espagne, fit un effort désespéré et parvint à fendre les masses des spectateurs; mais son persécuteur la cherchait, suivi par un groupe de curieux; peu à peu, sans savoir de quoi cette malheureuse était acusée, une centaine de personnes s'acharnèrent à sa poursuite en proférant contre elle de terribles menaces. Malheureusement l'étrangeté de son costume la faisait aisément reconnaître. Elle allait devant elle, courant au hasard dans les rues tortueuses, inconnues, et une multitude forcenée la traquait, criant, hurlant, s'armant de couteaux et de pierres pour sacrifier cette misérable créature dont personne ne savait le nom. La Maugrabine fuyait échevelée, folle d'angoisse. Graciosa restait immobile dans ses bras, cramponnée des deux mains à son épaule, la figure tournée du côté de la foule menaçante. L'enfant était pâle, mais elle se taisait. Ses grands yeux noirs lançaient des flammes, elle mesurait le peu de distance qui séparait sa mère des hommes et des femmes lancés sur sa trace. Elle devinait le danger, mais elle gardait son sang-froid et ses dents serrées ne laissaient passer aucun cri.

— A mort ! à mort ! hurlait la foule, c'est une maudite !

— Elle blâme les arrêts de Mgr de Morey !

— Au feu la Maugrabine !

Les pierres pleuvaient. L'une d'elles atteignit l'enfant

La poursuite. Dessin de F. Lix.

au front, Graciosa essuya le sang avec les cheveux de sa mère et se cramponna plus fort à son épaule. Les forces de la Maugrabine s'épuisaient. Elle ne voyait plus; dans ses oreilles bourdonnaient des bruits confus, ses jambes se roidissaient; elle serrait Graciosa à la meurtrir... Tout à coup un des hommes qui la suivaient jeta en avant son bâton, la femme trébucha et tomba... Quand elle se releva, une pierre la blessa au flanc, une seconde meurtrit sa tête échevelée; elle se sentit perdue, serra plus fort sa fille dans ses bras et ferma les yeux.

La Maugrabine se trouvait alors à l'entrée du Petit-Pont, proche la boutique d'un marchand de fer et d'étain; celui-ci sortit, attiré par le bruit, et voyant qu'une meute sanguinaire s'acharnait contre deux êtres sans défense, il saisit une barre de fer sur son établi, et, lui faisant décrire un moulinet formidable, il se plaça entre la Maugrabine gisant sur le sol et les hommes qui la menaçaient du poing et du couteau.

La malheureuse, qui attendait le coup de grâce, devinant l'intervention d'un homme généreux, leva le front, vit le potier d'étain, et comprenant que celui-là ne saurait la trahir, elle rassembla ses dernières forces et lui tendit Graciosa. Le marchand de fer accepta le legs de la mourante, et sans cesser de menacer de sa terrible barre les ennemis de la Maugrabine, il saisit l'enfant et s'écria :

— Qui touche à l'une d'elles est mort.

Les plus hardis reculèrent devant le regard et l'attitude du potier, mais le bourgeois qui avait donné le

signal de la chasse à la Maugrabine n'abandonna pas aisément sa proie.

— Prenez garde, dit-il, de protéger des ennemies de l'Église.

— Vous ne craignez pas, vous, d'attenter à la vie des créatures de Dieu.

— Le nom de leur race est écrit sur leur figure, ajouta une voix.

— Et moi, fit le potier, je jure par mon baptême que cette femme est chrétienne ! Qui le nie ose s'attaquer à moi !

Il mit l'enfant en sûreté dans sa maison, et la Maugrabine, rassemblant ses forces, se releva.

Cependant, malgré ses huées et ses menaces, la foule s'était prudemment reculée devant cet homme et cette barre de fer, et le bourgeois lui-même, cause de tout ce tapage, s'était contenté de dire :

— Du moment que vous connaissez ces aventurières...

— Oui, fit le potier, je les connais, et toi aussi, Yeroix, le boucher du parvis Notre-Dame. Je t'engage même à ne plus te retrouver sur mon chemin si tu ne veux faire connaissance avec une barre bien trempée !

L'écorcheur poussa une sorte de grognement farouche, puis il s'éloigna de la boutique dont la porte venait de se refermer. Le populaire qui l'avait suivi sans trop savoir pourquoi, regrettant d'avoir inutilement perdu son temps, reprit le chemin de la place de Grève afin d'y voir brûler les derniers fagots.

Leclerc, le marchand de fer et d'étain, se trouva donc seul dans sa boutique avec la Maugrabine, Graciosa et un enfant de quatorze ans environ, portant le tablier des apprentis et ressemblant d'une façon frappante au potier. Cet enfant s'empressa auprès de Graciosa, tandis que Leclerc présentait un cordial à la Maugrabine, et la petite fille regardant l'adolescent avec douceur :

— Merci, dit-elle, tu es bon, toi... Mais la peur ne m'a point fait évanouir... C'est ma tête qui saigne, à cause du coup de pierre... Donne-moi un peu d'eau, je te prie.

Perrinet en remplit une tasse, s'agenouilla devant Graciosa, écarta ses cheveux, lava sa blessure; puis, certain qu'elle ne présentait aucune gravité, il serra affectueusement les mains de la petite fille.

La Maugrabine, dont la faiblesse augmentait de minute en minute, fut déposée sur un lit. Perrinet courut chercher un mire habile; mais celui-ci secoua la tête. La mère comprit l'arrêt porté contre elle, ses yeux cherchèrent sa fille, qui vint s'asseoir sur le lit, et toutes deux échangèrent de suprêmes confidences dans une langue étrangère à leurs hôtes. Certes, Leclerc aurait pu conduire la Maugrabine chez les Filles-Dieu; il n'y songea pas, et se promit de la garder jusqu'à ce que la Providence eût rendu son arrêt. Il fut terrible : pendant deux jours la pauvre mère lutta contre la mort... Enfin les battements de son pouls se ralentirent, la pâleur envahit son visage, l'agonie en arrêta les rigides contours, un dernier cri sortit de la bouche blémie de la voyageuse : Graciosa ! puis le souffle s'éteignit, les prunelles se voilèrent, le corps se roidit, l'âme s'envola...

Graciosa embrassait le cadavre, lui parlait, tentait de le réchauffer; quand elle comprit l'inutilité de ses efforts, elle s'abandonna à un horrible désespoir. Leclerc laissa passer cette crise de sanglots, il espérait que cette douleur s'apaiserait par son excès même; mais Graciosa comprenait trop la perte qu'elle venait de faire pour se consoler. Elle se voyait seule dans cette ville où dès son premier pas on avait voulu la lapider, et dans un mouvement plein d'enfantine confiance, elle se jeta dans les bras de Perrinet en s'écriant :

— Tu me défendras, toi !

Le fils du potier s'agenouilla avec l'orpheline près du lit de la morte, et récita des prières chrétiennes, tandis que Graciosa psalmodiait un chant bizarre dans une langue gutturale.

Au matin la Maugrabine fut placée dans une bière, la croix de cuivre de la pauvre femme défendit son cercueil des profanations. Leclerc, Perrinet, Graciosa et deux voisines du potier suivirent le convoi de l'étrangère. Quand la terre bénite recouvrit sa dépouille, la Guyonne demanda à Leclerc :

— Ne conduirez-vous point cette petite aux Enfants bleus?

— M'est avis, répliqua l'autre voisine, que, la mère étant jongleresse, l'enfant aurait sa place dans l'hospice de Saint-Julien-des-Ménétriers.

Graciosa regarda la Guyonne avec une expression de reproche, et serra fortement la main de Perrinet.

L'enfant comprit la muette prière de l'orpheline, et, s'approchant de son père, le regard brillant et humide de larmes :

— Graciosa sera ma sœur, dit-il; la Providence a voulu que sa mère fût ensevelie près de Jacqueline, notre chère morte... Elle la remplacera... Désormais mes profits de gagne-mailles seront pour elle, et je vous le jure, mon père, vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi !

Le potier d'étain serra les deux enfants dans ses bras et l'acte d'adoption fut consacré par les larmes versées sur une double tombe.

II. — LES AMIES.

Guyonne entra comme servante chez Leclerc, et à partir de ce jour Graciosa Allegre fit partie de la famille. Elle en devint bientôt la joie et l'idole. Perrinet, Leclerc et Guyonne la gâtèrent à l'envi. On ne souffrit point que la mignonne créature s'occupât de rudes besognes; elle dut se borner à exécuter de merveilleux travaux à l'aiguille; et Perrinet, trouvant qu'il y aurait dol à négliger les dispositions de Graciosa pour la musique, dépensa ses économies à lui faire donner des leçons de chant par Colinet et Albelain, ménestrels du duc d'Orléans, et chargea de lui enseigner divers instruments Jehan du Petit-Gay, maître harpeur de ce même prince.

Les progrès de Graciosa tinrent du prodige. Sa voix sonore, ailée, charmait le voisinage; ses doigts légers effleuraient avec une rare perfection les cordes de la harpe, celles de la citole ou de la mandore. Quand elle frappait sur un léger tambour ou froissait les naquaires en cuivre, elle mettait toute la rue en gaieté. La monarche et le psaltérion n'avaient point de secrets pour elle; et quand elle faisait glisser une muse des blés sur ses lèvres vermeilles, elle en tirait des sons plus doux que le chant de la cigale.

La bonté de l'orpheline égalait sa grâce; sa rare beauté ne créait point de jalousies autour d'elle; ses compagnes la jugeaient d'une race supérieure, et peu s'en fallait que, dans le fond de leur âme, elles ne la crussent en possession d'un talisman donnant le pouvoir de charmer. Graciosa comptait parmi ses meil-

leures amies la fille d'un marchand de chevaux, nommée Odette de Champdivers. Les différences existant entre leur caractère et leur beauté contribuaient à les rapprocher et les faisaient valoir. Odette, blonde et frêle, habituellement vêtue de bleu, formait un contraste complet avec Graciosa Allegre, dont les lourdes tresses noires, les habits éclatants et les colliers de *marabotins* rappelaient l'origine. Graciosa, agile, rieuse, apportant avec elle le mouvement, la vie, était l'idole d'Odette, dont la douce mélancolie connaissait seulement le léger sourire.

Le dimanche, les deux jeunes filles allaient ensemble à l'église, le soir la même table les réunissait. Le vieux Champdivers trinquait avec le potier d'étain, et Perrinet raillait la tristesse d'Odette, jusqu'à ce que Graciosa Allegre les mît d'accord en les forçant tous deux d'écouter ses chansons.

Un des intimes compagnons de Leclerc et de Champdivers était un miniaturiste, habitant un logis rue Bourtebrie, comme la plupart des enlumineurs de ce temps. Il s'appelait Jacquemin Gringonneur et avait amassé une assez belle fortune en peignant des manuscrits.

Pendant que les jeunes gens causaient et riaient, les trois amis s'entretenaient des malheurs du temps, de la rivalité des princes, des prodigalités de Madame Isabeau, de la maladie du roi. Quand il arrivait à parler de Charles VI, Jacquemin s'attendrissait et de généreuses larmes lui montaient aux yeux.

— Voyez-vous, répétait souvent Gringonneur, je donnerais ma vie entière, non pas seulement pour le sauver, mais pour le soulager dans sa détresse. Je l'ai vu à l'hôtel Saint-Paul, pâle, les cheveux en désordre, la barbe inculte, pleurant sur lui-même, ne se souvenant mie qu'il était roi, effaçant sur les murailles les fleurs de lis, et parlant du temps où régnait au pays de France un souverain appelé Charles le Bien-Aimé... Je me demandais quel miracle réveillerait, raffermirait cette raison ébranlée. La terreur amena la folie; la douceur, la confiance, la joie, rendraient peut-être au roi la plénitude de ses facultés... S'il retrouvait le jugement, la volonté, les partis rivaux s'effaceraient devant son vouloir, et la France ne serait plus partagée par des factions rivales dont chaque triomphe particulier aggrave nos malheurs.

Lorsque l'entretien prenait cette grave tournure, Perrinet se rapprochait de Jacquemin, et les deux jeunes filles, les bras enlacés, les têtes inclinées, plongeaient un vague regard dans l'avenir.

Un soir, le souper s'achevait chez Champdivers; Odette et Graciosa enlevaient la touaille blanche et serraient la vaisselle, quand Gringonneur, l'air à la fois inquiet et joyeux, pénétra dans la salle du maquignon, s'assit près de la table, tira un étui de son pourpoint, et appelant du geste Perrinet, Odette et son amie, étala devant elle des cartons enluminés représentant le pape, le fou, le roi, la reine, la tour, enfin la mort...

— Qu'est cela? demanda Odette émerveillée; une nouvelle invention, et charmante en vérité.

— Une réminiscence tout au plus, mon enfant. Depuis bien longtemps l'homme corrige, augmente, perfectionne l'idée d'un autre; s'il a beaucoup d'orgueil et peu de conscience, il appelle cela inventer... Mais enfin, tels que tu les vois, ces morceaux de carton sont appelés à rendre plus d'un service. Je vais populariser, pendant l'effroyable période de malheurs que nous traversons, un jeu inventé par un ancien peuple appelé, je crois, les Lydiens. Dans un temps de famine, ils s'occupaient de la sorte le jour où ils ne mangeaient pas, et parvenaient à oublier les tortures de la disette. Une de leurs colonies s'étant établie en Toscane y apporta l'usage de ces jeux. Les Romains appelèrent d'abord ces images *ludi*... Puis elles gardèrent le nom de *tarots*, de la ville lombarde où elles furent en grand honneur... Je n'ai pas copié les tarots; il m'a semblé que tout jeu doit renfermer une pensée morale, et j'ai pris l'idée du mien plutôt sur les peintures du cimetière des Saints-Innocents que dans l'invention lydienne... Vois-tu l'*empereur* placé entre son *écuyer* et son *fou*, l'un parlant de guerre et de bataille, l'autre de plaisants déduits... Ici le *pape* primant le *triomphateur*. A côté, sous la protection de la *lune*, s'égarent les *amoureux*, à qui l'ermite désigne la *maison de Dieu*... Et quand chacun d'eux a poursuivi la *fortune* sous ces divers aspects, voyez-vous cette figure qui vient moissonner les gerbes et faucher la vie? C'est la *Mort*, courant sur le cheval maigre de l'Apocalypse. Car l'homme aura beau faire, il la trouvera un jour sur son chemin, avide, impitoyable, prête à l'entraîner au *jugement*. Encore une fois, je n'ai rien créé; j'ai divisé la ronde immense de la *danse macabre*, et chacun de ses personnages se prête maintenant aux combinaisons du joueur.

Les dix-sept cartons enluminés de Gringonneur passèrent dans les mains des jeunes filles, et au bout d'une heure la vive imagination de Jacquemin avait trouvé des drames variés dans la façon d'opposer les uns aux autres les acteurs de ce drame philosophique.

Quand il vit ses amis enthousiasmés de son invention, car chacun lui décerna le titre d'inventeur, Jacquemin ajouta :

— Je n'ai point creusé mon cerveau pour y découvrir des choses futiles. Ce travail avait un but pieux; ce n'est pas afin de distraire des désœuvrés que j'ai peint ce *fou*, entre la *Justice* et la *Mort*. Je songeais au roi, et je veux rappeler Charles VI à la raison à l'aide de ces miniatures.

— C'est une noble pensée, s'écria Champdivers.

— Qu'en penses-tu, Odette? demanda Jacquemin.

— Celui qui remplira cette mission de se dévouer pour Charles VI aura droit à la reconnaissance de tous.

— Mes amis, poursuivit Gringonneur, les résultats les plus grands ont souvent eu des causes infiniment petites. Qui sait? Un potier d'étain, un maquignon, sa fille, un imagier et une petite Maugrabine auront peut-être un jour leur influence dans les destinées de la France; et si Champdivers y consent, Odette acceptera dès demain le rôle que je lui réserve.

— A moi? Vous n'y songez pas, Jacquemin.

— Pourquoi pas? Je veux te mettre en face de la douleur et de la folie. Tu combattras l'une, tu triompheras de l'autre... Odette de Champdivers apprendra au roi Charles le jeu de Jacquemin Gringonneur.

— Jamais je n'y consentirai, dit le marchand de chevaux. Vous oubliez que notre sire a des heures de colère terrible qui peuvent mettre en danger la vie de ma fille.

Odette posa sa petite main sur l'épaule de son père.

— Si l'on m'offrait à la cour un titre, un rang, une fortune, je refuserais, mon père... Mais il s'agit de danger, de martyre peut-être...

— Ne m'aimes-tu donc pas, Odette?

— Dieu m'est témoin que je vous aime de toute mon âme ; mais si, rendant la raison au roi, je pouvais sauver la France...

— Isabeau l'a perdue, dit amèrement le vieux Leclerc.

— Que d'autres femmes la sauvent donc pour l'honneur de leur sexe !

— Bien dit, s'écria Graciosa, et le jour où l'on me priera de m'associer à cette œuvre, moi aussi je serai prête.

— Champdivers, reprit Jacquemin, consentez-vous à ce qu'Odette, présentée demain par moi, essaye d'adoucir la maladie de notre roi bien-aimé ?

— Si elle le veut elle-même, je ne m'y oppose plus.

Les trois amis se serrèrent les mains, et Odette, se penchant vers Graciosa, lui dit à voix basse :

— La prédiction de la Caïmande me rassure.

Le lendemain, Odette, avec une patience angélique, étalait devant Charles l'insensé les cartons dorés de Gringonneur. D'abord le roi y prêta peu d'attention, puis les images lui plurent ; il saisit les combinaisons des figures et passa de longues heures à faire lutter l'Empereur, la Fortune et la Mort. Pendant des semaines entières il recouvrait sa raison ; puis une visite de la reine, la cause la plus légère le rejetaient dans les horreurs de la folie. Il ne reconnaissait plus Odette ni ses enfants ; il revoyait le fantôme de la forêt du Mans ; il entendait retentir à ses oreilles ce cri sinistre :

— Vous êtes trahi !

Alors il refusait de manger dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât ; il déchirait ses vêtements, heurtait son front brûlant contre les murailles, épuisant successivement les délires de l'esprit et du cœur. La fille de Champdivers lutta longtemps avec courage et succès contre l'horrible mal, mais il vint un jour où elle demeura impuissante... Elle avait fait héroïquement le sacrifice de sa vie, mais elle ne se résignait point à échouer dans son entreprise généreuse ; et pendant une de ces crises, où Charles l'accusait aussi de la trahir et la menaçait de mort, Odette envoya supplier Graciosa de venir à l'hôtel Saint-Paul et d'essayer si les sons de la harpe ou de la citole ne calmeraient pas l'accès terrible du malheureux insensé.

Leclerc refusa d'abord à sa fille adoptive la permission qu'elle implorait ; enfin, vaincu par ses instances, il céda, en faisant promettre à Perrinet qu'il accompagnerait sa sœur.

Les deux jeunes gens, en pénétrant dans l'appartement du roi, y trouvèrent Odette en pleurs, Charles VI menaçant ceux qui l'approchaient, maudissant Isabeau, repoussant ses enfants, et cherchant dans un paroxysme de désespoir à mettre un terme à une vie misérable. A le voir les traits convulsés, le visage livide, la robe en lambeaux, l'injure et le blasphème aux lèvres, qui donc eût reconnu le jeune et beau Charles VI faisant dans Paris son entrée triomphale, courant les carrousels, les bals masqués, prêt au plaisir comme à la bataille ?

Le premier mouvement de Graciosa fut d'enlacer Odette de ses bras, de la rassurer par ses caresses et ses paroles ; puis, prenant une citole des mains de Perrinet, elle en tira des sons doux et clairs auxquels Charles ne tarda pas à se montrer attentif. L'explosion de sa colère s'apaisa ; il parut chercher à se retrouver lui-même ; et quand la voix de Graciosa commença un bizarre refrain d'Espagne, le roi se rapprocha lentement de la jeune fille. Celle-ci le regardait avec une respectueuse et tendre pitié ; Charles comprit cette sympathie, et lentement il vint prendre les mains d'Odette :

— Voyez, dit-il à Graciosa, je suis bien malheureux, je fais pleurer les anges.

Au bout d'une heure, quand l'amie d'Odette, épuisée, laissa retomber son instrument, Charles reposait doucement sur les coussins d'un large fauteuil.

— Tu reviendras ? demanda Odette.

— Oui, répondit la jeune fille, à ton premier appel.

Deux jours après, un page à la livrée royale apportait un parchemin à Graciosa Allegre. Charles VI, revenu à la santé, lui donnait le titre de *ménestrelle du roi* et l'attachait à sa maison.

A partir de cette époque, l'enfant de la Maugrabine alla fréquemment à l'hôtel Saint-Paul, mais elle ne changea rien à sa façon de vivre.

Elle éprouva peu après cet événement un chagrin dont par dignité elle dissimula la violence. Le vieux Leclerc fut appelé au poste de gardien de la porte Saint-Germain. Perrinet, son fils, garda la boutique du Petit-Pont, et Graciosa suivit le vieillard dans sa nouvelle demeure. L'intimité de la vie se trouvait détruite ; elle verrait rarement désormais celui qu'elle appelait son frère ; mais, loin de s'abandonner à sa tristesse, elle lutta courageusement contre celle de Leclerc. Le brave homme parut s'y tromper, et cependant il n'en fut pas dupe. Mais pourquoi se fût-il affligé de voir si affectueuse pour son fils celle à qui il servait de père ; il l'en raillait parfois, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit ; mais il se détournait vite pour essuyer une larme d'attendrissement.

Lorsque Graciosa, au milieu de ses caresses et des témoignages de sa reconnaissance pour le vieillard, eut remonté avec lui le cours des dix années qui venaient de s'écouler, elle ajouta d'une voix vibrante en serrant les deux mains de Leclerc :

— Rien ne peindra ma gratitude, et je voudrais pouvoir sacrifier ma vie à votre bonheur.

— Tu ne me dois rien, répondit Leclerc ; non, chère fille, tu ne me dois rien. Que parles-tu de services rendus ? Comment les as-tu payés ! Dans ma triste maison tu as apporté la joie ; tu as rendu la gaieté au cœur du vieillard, tu as fait sérieux le cœur du jeune homme ; tu pouvais vivre à la cour d'Isabeau, riche, entourée de brillants gentilshommes, et tu consens à rester dans cette pauvre demeure. Si nous comptions, c'est moi qui serais insolvable ; et j'en jure Dieu, celui qui entre ici ne me démentira pas.

III. — PROJETS D'AVENIR.

En ce moment, un robuste jeune homme venait de franchir le seuil de la salle et, d'un bond, était allé embrasser le vieillard.

Perrinet paraissait avoir vingt-cinq ans ; son visage reflétait une mâle énergie ; son regard était franc et droit, sa démarche assurée ; la franchise respirait sur ses lèvres, et le son de sa voix inspirait la confiance. Il réalisait complétement le type de l'artisan touchant de près à l'artiste, car, au moyen âge, les potiers d'étain et les batteurs de fer préludaient aux merveilles de la renaissance.

En voyant entrer Perrinet, Graciosa, qui, l'instant d'auparavant, en parlait avec enthousiasme, baissa la

tête, rougit, gourmanda Guyonne et parut absorbée dans le soin de dresser le couvert.

— Eh! là! là! petite sœur! s'écria gaiement Perrinet, est-ce ainsi que l'on m'accueille? Pas un mot de bienvenue, pas un regard; aurais-je, sans le savoir, fâché ma chère compagne d'enfance?

— Non point, Perrinet; vous trouverez l'amie tout à l'heure, laissez la ménagère terminer son office.

Le jeune homme regarda Graciosa avec une expression de tristesse qui fut remarquée par Leclerc.

— Allons, allons, dit le vieillard, ne vas-tu point te forger des chimères? Tout à l'heure, elle me parlait de toi avec une effusion qui t'eût rempli le cœur de joie; elle n'avait pas honte devant moi, ton père; elle se trouble maintenant de ta présence... Jacqueline fut ainsi du jour où elle m'aima...

— Quoi! mon père, demanda Perrinet, vous croyez?

— Je n'affirme rien. Cependant il me semble que ses rêveries quand elle est seule, sa joie quand tu dois venir, et son pudique embarras dès qu'elle t'aperçoit expliquent toute son âme. Pourquoi ne lui demanderais-tu pas le secret qu'elle ne s'avoue peut-être point encore?

— Vous m'autorisez à parler, mon père?

— Je t'y engage, Perrinet; je me fais vieux; je semble robuste encore, comme certains chênes, qui gardent extérieurement l'apparence de la force; l'aubier est mort au-dedans : l'écorce seule survit... Je mourrais tranquille si je te savais à ton tour chef de famille, époux d'une fille accomplie, et si mes mains tremblantes se posaient sur le front de tes enfants.

Perrinet, trop ému pour répondre, serra la main de son père, et Graciosa, prenant le bras du gardien, le conduisit à son siége ordinaire.

La table éblouissait. Deux grands vases contenant des fleurs ornaient chaque extrémité; les brocs d'étain, remplis de cervoise écumeuse et d'un vin généreux, faisaient face aux deux hommes; une oie dorée répandait une odeur appétissante; de petites coupes renfermaient des épices variées; un superbe poisson s'allongeait sur un lit de fenouil; un fromage tête-de-moine et une corbeille de poires complétaient le couvert.

— Festin de roi! s'écria gaiement Leclerc en avalant une cuillerée de potage.

— L'expression est d'autant plus juste, répliqua la jeune fille, que cette oie provient des cages de l'hôtel Saint-Paul.

Perrinet venait de saisir l'oie du bout de son trident de fer, quand une voix timbrée chanta près de la maison :

Duc de Bourgoigne,
Dieu te ramoigne
En ta joye!

Presque au même moment, le heurtoir de la porte retentit, et Guyonne introduisit un homme trapu, large d'épaules, à face carrée, à larges mains, à chevelure énorme, qui, après avoir souhaité un bonjour collectif, s'assit sans façon devant la table, se tailla une rondelle de pain en guise d'assiette, la tendit à Perrinet, se versa un plein gobelet de cervoise et s'écria :

— Par Notre-Dame! j'ai eu bonne inspiration de me diriger du côté de ton logis, compère!

— Tu l'as fait trop rarement depuis des mois, Robin, et c'est mal de négliger ceux avec qui l'on traversa les laborieuses années de la jeunesse.

— Ce n'est point faute de m'en souvenir; mais toute chose a changé autour de nous, et nous avons fait comme les choses. Jadis apprentis sobres et pauvres, plus tard chefs de maîtrises, nous échangeâmes nos confidences, partageant le pain du repas et l'argent de la sacoche; aujourd'hui...

— C'est vrai, dit Leclerc; nous subissons le présent, tandis que le passé, nous le faisions à notre guise.

— Te souviens-tu du jour de liesse et de magnificence où nous faillîmes nous faire écraser par le cheval de Mgr de Savoisy?

— Je crois même que tu me sauvas la vie, répondit Leclerc.

— Et je suis sûr que, prenant le roi pour un petit bourgeois, tu le traitas assez rudement.

— Ah! le Paris d'alors, s'écria le gardien, Paris tendu de tapisseries de Flandres, élevant les échafauds des théâtres à tous les carrefours des rues, versant par les bassins des fontaines, dans lesquelles s'ébattaient de blanches sirènes, le vin et l'hydromel; Paris rempli de concerts, de jongleurs, de foule bariolée, et au sein de toute cette pompe chantant Noël sur ses pas, la jeune Isabeau de Bavière enclose entre les fleurs de lis!

— Qui aurait prédit et qui aurait cru que cette femme deviendrait l'ennemie du royaume et de son époux? dit amèrement Robin.

— Qui de nous aurait pensé que le frère et les oncles du prince conspireraient contre le bien du populaire et les franchises du pays, et que de leurs luttes découleraient notre ruine et les calamités qui s'ébattent sur la France? Tu m'accuses d'avoir changé, Leclerc; ce n'est pas vrai; le cœur de Robin ne change jamais... Mais nos idées à tous deux ont pris une direction nouvelle, et quand nous causons aujourd'hui, nous sommes loin d'avoir, comme jadis, deux têtes dans le même chaperon.

— A qui la faute? demanda Leclerc.

— A toi, certes, car j'ai pris parti pour ceux qui veulent abaisser les impôts.

— La faute n'est imputable ni à vous ni à mon père, maître Robin, dit Perrinet, car vous êtes d'honnêtes gens qui donneriez avec joie la dernière goutte de votre sang pour le salut de la France. La faute est à ceux qui fomentent des troubles dans un pays appauvri, divisé, livré aux ambitieux, aux pillards, aux étrangers! Le crime retombe sur la tête des hommes qui, pour arriver à leur but, s'inquiètent peu de marcher sur un monceau de cadavres... Chacun de nous jouit de l'exercice d'un droit en restant fidèle au maître qu'il s'est choisi; mais il ne peut, sous aucun prétexte, se rendre complice de ses erreurs, de ses exactions, de ses pactes d'infamie, et le jour où s'accomplissent des faits réprouvés par sa conscience, son devoir est de se séparer de la cause qu'il avait servie jusque-là.

— Est-ce à dire, demanda Robin, que Mgr de Bourgogne...

— Écoutez, reprit Perrinet, je n'aime guère parler politique pour cette raison que la plupart de ceux que j'entends émettre une opinion l'ont empruntée à quelqu'un et la répètent souvent sans la comprendre... Les gens de métier comme nous n'ont pas eu le loisir d'étudier les rouages des gouvernements, et les ambitions rivales des princes ne nous regardent que du moment où nos intérêts se trouvent protégés ou méprisés par eux. Vous nous avez dit tout à l'heure que la différence de nos idées politiques vous éloignait du logis; expli-

quons-nous donc une bonne fois à ce sujet pour n'y plus revenir... J'ai d'ailleurs la conviction que le peuple vraiment sage est celui qui s'occupe le plus de ses affaires personnelles et qui sert le moins les ambitions d'autrui... Je suis, comme mon père, partisan des Armagnacs, parce que je défendrai toujours le faible contre le fort, la victime contre l'assassin. Quoi que vous pensiez, quoi que vous puissiez faire, vous n'empêcherez pas que Mgr le duc Louis d'Orléans, frère du roi, ait été massacré traîtreusement dans la rue Vieille-du-Temple. Je ne sais pas si le duc de Bourgogne avait des griefs contre son cousin, mais je me rappelle que trois jours avant ce meurtre, trois jours, entendez-vous, Mgr de Berry, voulant pacifier la France en réconciliant les princes, les réunit à sa table après qu'ils eurent partagé l'hostie, leur fit échanger leurs ordres et jurer fidélité, dévouement et amitié au nom de la chevalerie française. Or, si le duc de Bourgogne couvait une vieille haine, il a menti à son oncle, à la cour, au pays, à Dieu. Il a commis une félonie et un sacrilége !

— Le duc d'Orléans, que vous défendez si bien, dit Robin, qu'était-il, sinon un dissipateur, un débauché ; un prince dangereux, ligué avec Isabeau, l'ennemie de la France, des Dauphins et du roi ?

Le souper. Dessin de F. Lix.

— Je n'excuse pas ses fautes, dit le vieux Leclerc, je les condamne; mais Raoul d'Anquetonville et son maître restent pour moi des assassins. Oh ! je le sais, le duc de Bourgogne est hardi jusqu'à la témérité, jusqu'à la folie. Après avoir profané l'autel, il a payé en nobles à la rose l'éloquence de Jean Petit, et nous avons eu cette honte d'entendre un cordelier faire l'apologie du meurtre.

— Heureusement, ajouta Perrinet, que si l'ambition et l'amour du lucre égarèrent le complaisant prédicateur, il s'est trouvé un homme assez grand pour se lever à son tour dans la chaire de Notre-Dame et crier au Bourguignon : « Qui tue par l'épée périra par l'épée. » Et Mgr le grand chancelier de France, Jean Gerson, avait d'autant plus besoin de courage pour rétorquer les arguments de Jean Petit, qu'il devait imposer silence à son ancien attachement pour la maison de Bourgogne, afin de flétrir les assassins de l'hôtel Barbette.

— Jean Petit alla trop loin, reprit Robin ; mais rien ne prouve, comme il l'a dit lui-même, que le duc ne céda pas au désir de délivrer le pays d'un fléau.

— Lui ! fit Leclerc, il vendrait la France aux Anglais s'il espérait y gagner quelque chose !

— D'ailleurs, reprit Robin, est-il digne de venger l'assassinat de son père, la mort prématurée de Valen-

tine de Milan, ce prince Charles d'Orléans, qui passe ses heures à composer des ballades? Le plus brave de la famille, c'est Louis Dunois le bâtard. D'Armagnac, dévoré de l'ambition de gouverner seul, n'eût jamais fait épouser sa fille au neveu du roi, s'il n'avait compté sur sa mollesse et son impuissance. Le parti des Armagnacs a de la violence sans génie.

— Et si les Bourguignons l'emportaient, fit Leclerc, demain la Bastille et les deux Châtelets regorgeraient de prisonniers, le sang coulerait à flots dans Paris, et je pourrais compter sur un solide collier de chanvre.

— Croyez-vous donc que les Filles-Dieu ne m'offriraient pas l'eau bénite sur la route de Montfaucon, riposta Robin, si la faction des Armagnacs restait maîtresse de la France?

— Mes amis, dit Graciosa d'une voix douce et ferme, nul de vous ne devrait prendre parti pour Armagnac et Bourgogne; il n'existe qu'un intérêt : le bien de la France; qu'un maître : le roi. Quiconque porte atteinte à la prospérité de l'une, à la majesté de l'autre, est traître et félon. Si la reine était digne de la couronne qui lui fut donnée à Amiens, si les princes se montraient à la hauteur de leur rôle, ils laisseraient Charles en possession de ses droits pendant qu'il garde la plénitude de son intelligence, et n'apposeraient son scel qu'au bas d'actes patriotiques, quand l'obscurité envahirait de nouveau sa raison. Et l'unique cri qui devrait nous rallier tous est la devise gravée sur le jeton des échevins de Paris : « Vive le roi et ses amis! »

— Tu n'es pas seulement belle, dit Perrinet, tu es sage.

— Te convertirai-je à cette sagesse?

— Juges-en.

Perrinet remplit de vin de Saint-Pourçain les gobelets de Robin et de Leclerc et, élevant le sien :

— A la France! dit-il; à cette pauvre France foulée au nord par l'Anglais, saignante au cœur des plaies vives que cache mal la croix de Bourgogne ou l'écharpe d'Armagnac! A la France et aux braves gens!

Robin, Leclerc et Perrinet choquèrent leurs gobelets; les deux vieillards se rapprochèrent pour rappeler leurs souvenirs de jeunesse, et Perrinet s'assit près de Graciosa, qui reprit sa tapisserie.

— Tout à l'heure, lui dit le jeune homme, tu as su, par quelques mots, apaiser une discussion qui pouvait dégénérer en querelle; tu as fait briller un peu d'espoir pour l'avenir de notre pays malheureux; toi qui sembles si bonne prophétesse, ne te demandes-tu jamais quel sera le tien?

— Que pourrait-il me réserver de meilleur, répliqua la jeune fille en laissant tomber son ouvrage sur ses genoux. Je n'ai de parents, d'amis que Leclerc et toi...

— Sans doute, poursuivit Perrinet en prenant avec une autorité douce les mains de Graciosa; mais tu pourrais resserrer les liens qui t'attachent à tous deux. Le frère deviendrait ton époux, et le vieillard serait réellement ton père...

Les mains de Graciosa frémirent; des larmes montèrent à ses yeux; elle regarda Perrinet à travers ce voile humide.

— Tu consens? s'écria le jeune homme avec une explosion de joie.

— Je te répondrai dans deux jours.

— A quoi bon réfléchir, si tu m'aimes?

— Tu parlais d'avenir, tout à l'heure; je veux consulter la Caïmande sur le mien.

— Toi, aller chez cette sorcière immonde!

— Ce sera la seconde et la dernière fois. La première, je m'y rendis en compagnie d'Odette de Champdivers. Si tu savais comme nous tremblions... La Caïmande n'avait pas eu le temps d'apercevoir nos visages, qu'elle cria de loin à ma compagne : « Approchez sans crainte, ma petite reine. » Odette tendit les deux mains, et la Caïmande lui prédit tout ce qui, depuis lors, s'est réalisé; car le peuple, reconnaissant de sa sollicitude pour le roi, de sa bonté pour les pauvres, la salue du titre de *petite reine*, tandis que pour lui le nom de la *grand'gore* désigne Isabeau de Bavière... Quand, à mon tour, je voulus interroger la sibylle, elle me répondit : « L'heure n'est pas venue; lorsqu'un événement grave surviendra dans ton existence, n'oublie pas que ton avenir doit se décider dans ma maison... » Tu me demandes d'être ta femme, Perrinet; rien n'est plus sérieux, plus important pour ta sœur et ton amie... Permets-moi donc de consulter la Caïmande...

— Jamais, jamais je ne permettrai que tu te hasardes seule dans les quartiers déserts qu'elle habite.

— Tu m'accompagneras et tu m'attendras à sa porte; de la sorte, tu n'auras rien à redouter.

— D'ailleurs, ajouta Perrinet, consulter cette maudite, qui fut impliquée dans le procès de sorcellerie de Jean de Bar, et qui, comme lui, sera brûlée en place de Grève, c'est tenter Dieu.

— Libre à toi de me refuser, Perrinet; j'irai sans crainte et sans guide...

— Que ta volonté se fasse, Graciosa! Pour la première fois, je ne reconnais plus ta droite raison.

— Demain soir, tu me viendras prendre après souper.

— Oui, demain soir.

Quelques instants après, Perrinet regagnait d'un pas agile sa boutique du Petit-Pont; et Robin, légèrement ému par le vin de Saint-Pourçain, prenait congé de son vieil ami, qui l'entendit de loin répéter le refrain de sa chanson :

Duc de Bourgoigne,
Dieu te ramoigne
En ta joye!

IV. — L'ANTRE DE LA SORCIÈRE.

La maison habitée par la Caïmande se trouvait située à l'extrémité d'une ruelle étroite et fangeuse, dont les divers logis servaient de repaire à autant de malandrins et de francs-mitous que la cour des Miracles elle-même. Encore, pour arriver à cette ruelle, fallait-il suivre des rues sans pavage, sans lumière, affronter la rage famélique d'une meute de chiens errants; et, danger plus grave, les guet-apens et les souricières de tous les hôtes de ce quartier, dont chacun demandait à l'assassinat, ou tout au moins au vol, ses moyens d'existence.

La Caïmande jouissait parmi cette population misérable d'une incontestable autorité. Ses anciennes relations avec Jean de Bar, brûlé pour avoir célébré la *messe noire* afin de rendre la raison à Charles VI au moyen d'une intervention satanique, l'environnaient d'une crainte respectueuse. Elle devait avoir rendu de nombreux services aux hommes en possession de charges importantes, car, malgré les soupçons qui planaient sur elle, le grand prévôt, messire Tanneguy Duchâtel, ne l'inquiétait jamais.

L'intérieur de la maison répondait à l'extérieur. On

eût dit les murs atteints de la lèpre. Les meubles garnissant la salle étaient boiteux ; la lumière et l'air entraient à peine par une fenêtre étroite comme une meurtrière ; et, presque tout le jour, une lampe fumante, de forme bizarre, jetait une lueur rouge dans le taudis.

La Caïmande avait été remarquablement belle dans sa jeunesse, affirmaient quelques-uns ; mais, depuis longues années, une horrible maladie avait rongé ses chairs, collé la peau du visage sur les os et réduit son corps à une apparence de squelette. Ses doigts cliquetaient comme des crotales. Sa laideur monstrueuse paraissait doublée par le diabolique regard de ses yeux rougis et le sourire de ses lèvres minces qui coupait en deux sa figure jaune comme un cierge. Ses cheveux gris s'emmêlaient sur son dos semblables à un écheveau de lin brouillé ; elle paraissait à toute heure revenir du sabbat ou se disposer à s'y rendre, et son aspect seul frappait d'une superstitieuse terreur ceux qui la venaient consulter.

La Caïmande devait avoir un trésor caché, car elle était riche, à en juger par ses colliers d'or, ses pendants d'oreille, qui eussent fait jadis envie à des princesses du sang ; mais dans quel lieu mystérieux cachait-elle ces trésors ? Sans la crainte qu'inspirait son pouvoir diabolique, depuis longtemps les coupe-bourses du quartier eussent fouillé sa maison pour les trouver.

On arrivait à son antre de tous les coins de la capitale. Elle vendait à la fois de l'eau pour entretenir la pureté du teint, des philtres d'amour et de mortels breuvages. Elle connaissait le passé, racontait le présent, levait le voile de l'avenir. Pas un grand seigneur de la cour qui ne l'eût consultée ; les doigts blancs d'Isabeau de Bavière avaient frémi dans les siens.

Caïmande possédait la *main de gloire*, qui fait arriver au faîte de l'ambition ; la *baguette de coudrier*, qui désigne l'endroit où se cache un trésor ; le *tamis en soie*, qui tourne devant les voleurs. Elle tirait des augures de l'air, de la terre, des entrailles des oiseaux. Peut-être feignait-elle simplement de recourir à ces moyens pour frapper l'esprit du vulgaire, et se contentait-elle d'étudier scrupuleusement les traits du visage et les lignes de la main de ceux qui venaient vers elle pour apprendre le secret de leur destinée.

Quoiqu'elle fût égoïste et avare, la Caïmande nourrissait un être, non plus abject, mais du moins plus malheureux qu'elle-même.

En revenant un soir d'une course au Charnier-des-Innocents, la sorcière trouva gisant sur le sol un avorton humain poussant des gémissements rauques. Quand elle l'examina, elle s'aperçut que sa tête et sa face ruisselaient de sang ; alors, poursuivant son examen, elle acquit la certitude que ce misérable avait eu le jour même les oreilles coupées, châtiment réservé aux voleurs. Aux questions de la vieille femme, il répondit par des cris inintelligibles, montra que sa langue et ses lèvres avaient été percées par un fer rouge.

— Blasphémateur et filou, pensa la Caïmande ; muet et pauvre, c'est le compagnon qu'il me faut. Il célébrera sans terreur les mystères de la *messe noire*, et jamais une indiscrétion ne me compromettra.

Caïmande souleva l'Essorillé dans ses bras :

— Tu vas mourir comme un chien, lui dit-elle, si je ne te viens en aide ; veux-tu un gîte et la moitié de mon pain, en échange de ton dévouement et de ton obéissance ?

Le nain saisit la main osseuse de Caïmande et la pressa sur ses lèvres déshonorées par le supplice.

— Marché conclu, dit la vieille.

En un instant, elle eut frotté les deux plaies du malheureux avec un onguent qui arrêta l'hémorragie, puis elle banda sa tête difforme, lui fit avaler une fiole de cordial, et, saisissant sa maigre épaule, l'entraîna pantelant jusqu'à son taudis ; puis, jetant de la paille sur le sol, elle lui fit signe de s'y étendre.

Le lendemain, sans qu'elle lui eût donné aucun ordre, elle s'aperçut que l'Essorillé avait puisé l'eau, allumé le feu et balayé autant que possible à l'aide d'un rameau de feuillage la salle terrassée. Caïmande approuva tout d'un regard, sortit d'un bissac des croûtes de pain et des restes de viande, puis tous deux mangèrent, elle s'arrêtant parfois pour questionner l'avorton sur son passé ; celui-ci, à l'aide d'une expressive mimique, répondant autant qu'il le pouvait aux demandes de la sorcière.

Bientôt un lien étroit s'établit entre ces deux êtres. Caïmande s'attacha à l'Essorillé autant qu'elle pouvait aimer une créature humaine, et le malheureux voua à cette femme perverse, digne de la hart et du fagot, un dévouement sans limites. Après tout, elle lui avait sauvé la vie.

On comprend d'après ces détails la répugnance de Perrinet pour la Caïmande et ses efforts pour empêcher Graciosa Allegre d'avoir recours à sa science divinatoire. L'insistance de la jeune fille vainquit ses appréhensions et son dégoût ; et, suivant sa promesse, il vint le lendemain à la porte Saint-Germain, appuya le mensonge dont Graciosa colora sa sortie, et prit avec elle le chemin de Belleville.

Les sorcières du moyen âge élisaient volontiers domicile de ce côté, et l'une des plus célèbres dans les fastes de l'histoire et de la justice fut cette Marguerite de Belleville dont Charles le Mauvais était l'assidu client. La Caïmande habitait le même logis et hérita de sa nombreuse clientèle, en attendant une fin non moins terrible.

Dans son impatience de consulter la devineresse, Graciosa ne s'effrayait ni de la boue du chemin, ni des cloaques dans lesquels s'enfonçaient ses petits pieds, ni des exhalaisons putrides de ces quartiers. Cramponnée au bras de Perrinet Leclerc, ils marchaient avec une rapidité fantastique ; muette et grave, attendant le mot de sa destinée, elle prêtait à peine une oreille distraite aux affectueuses paroles de son ami.

Enfin elle reconnut le logis de la Caïmande, étendit le bras et dit à son compagnon :

— Vos alarmes étaient dénuées de fondement, vous le voyez... Je vais entrer, attendez-moi là sur cette borne...

— Graciosa ! dit Perrinet avec l'accent de la prière, en essayant une dernière fois de retenir la jeune fille.

Mais Graciosa courut vers la porte, y frappa, et l'Essorillé se recula pour lui permettre de traverser l'étroit couloir.

L'avorton la guide dans la salle mal éclairée par la lampe suspendue au plafond ; il lui fait comprendre que sa maîtresse, sortie depuis quelques minutes, ne tardera pas à rentrer, lui avance un escabeau et la fait asseoir près de l'âtre. La jeune fille examine curieusement la pièce dans laquelle elle se trouve ; le sol est jonché de paille ; les poutrelles se cachent sous des lézards monstrueux et des alligators en spirale, qui

semblent descendre du sein d'une insondable nuit. Un squelette d'enfant paraît, sous les agitations de la lumière, se balancer le long d'une porte; des livres gigantesques couvrent des pupitres de fer; des vases de cuivre, d'étain, de verre, encombrent les dressoirs. Trois portes découpent leurs baies dans la muraille; l'une d'elles a donné passage à Graciosa, l'autre communique à la chambre de la sorcière; la dernière s'ouvre sur une seconde ruelle, car la maison possède deux issues.

Tout à coup un bruit de chevaux se fait entendre; des voix de cavaliers s'appellent, se répondent; le heurtoir de la porte tombe lourdement sur le battant de chêne. Graciosa se lève effrayée, elle veut fuir; l'Essorillé la rassure d'un geste, lui désigne une embrasure profonde masquée de rideaux de serge, et la jeune fille s'y blottit, pendant que l'avorton s'empresse d'ouvrir aux nouveaux clients de sa maîtresse.

— Il me semble, s'écrie l'un d'eux, que nous entrons dans le gouffre de l'enfer. Ne pourrais-tu brûler un fagot en notre honneur, valet du diable?

L'Essorillé jette une brassée de bois mort dans l'âtre; une flamme soudaine illumine la salle. Au luxueux costume des étrangers et à l'écharpe blanche attachée à leur bras, il est facile de les reconnaître pour des chefs importants du parti des Armagnacs. En même temps, la Caïmande paraît dans la salle, sans que personne puisse dire quel chemin elle a pris.

— Que voulez-vous, Monseigneur? demande-t-elle en s'avançant vers le plus âgé des visiteurs.

Celui-ci s'assure que toutes les portes sont fermées, revient vers la sorcière, et d'un ton de commandement:

— Il me faut le breuvage que tu vendis jadis au sire de Montagu, dit-il.

La Caïmande recule, frissonne, plonge ses maigres mains dans ses longs cheveux gris, et répond :

— Jamais! jamais!

— Il nous le faut, répète l'étranger.

— Je vous ai déjà refusé, Bernard VII... La première fois que je composai et que je livrai ce philtre redoutable, le Dauphin duc de Guyenne mourut... La seconde fois, le Dauphin Jean trépassa à Compiègne... La troisième, ce serait le tour du Dauphin Charles...

— Il est des secrets aussi mortels que tes poisons, femme, ne le sais-tu pas? Encore une fois ce breuvage, ou je fais rentrer dans ta gorge les paroles que tu viens de prononcer...

— Le coup dont vous me menacez ne ressusciterait pas les fils de France... Je ne fus point complice de ces crimes. Si j'avais su à qui l'on destinait ces philtres, jamais je ne les eusse composés... Mais souviens-toi de ceci, comte d'Armagnac : les corbeaux ont à peine fini de disséquer le cadavre de Montagu, et nul ne touchera impunément à la maison de France... Dis au duc de Bourgogne que la hache qui abattit la main de Louis d'Orléans ouvrira son front, et souviens-toi que l'écharpe des Armagnacs sera tracée sur ta chair vive...

— Misérable! Si tu n'obéis...

— Jamais! répète Caïmande, défiant le comte d'Armagnac du geste et de la voix.

A peine la sorcière a-t-elle prononcé ce mot : Jamais! que la dague de Bernard s'enfonce dans sa gorge, et la Caïmande tombant heurte de sa tête la pierre du foyer.

Un cri d'épouvante retentit alors dans la salle; les compagnons du comte, effrayés à l'idée d'avoir un témoin de ce meurtre, fouillent du regard et de l'épée les coins de la chambre, arrachent Graciosa de son asile et la jettent aux pieds du chef des Armagnacs.

— Grâce! Monseigneur, grâce! s'écrie la jeune fille; je me tairai, je vous le jure sur mon éternité!

— Qui a entendu certaines paroles, qui a vu certains faits est condamné sans retour.

— Oh! vous ne me tuerez pas, monseigneur; de quoi suis-je coupable? Je venais ici consulter Caïmande avant mes fiançailles... Laissez-moi la vie, j'ai vingt ans à peine... Je fais partie de la maison du roi... On me connaît; je suis Graciosa Allegre, sa ménestrelle.

En entendant ce nom, le plus jeune des compagnons de Bernard, qui, par un sentiment d'horreur et de dégoût, s'était reculé dans le fond de la pièce, s'élance vers la jeune fille, approche la lampe de son visage, et s'écrie :

— C'est bien la ménestrelle du roi, monseigneur; je la reconnais; au besoin, je me fais sa caution.

— Messire Olivier de la Marche, vous ici! Je suis sauvée; défendez-moi à votre tour.

— Contre tous, je te le jure, vaillante fille, et ce sera l'acquittement tardif de ma dette de reconnaissance... Vous saurez, monseigneur, qu'un soir, revenant je ne sais d'où, je m'étais absolument égaré dans un réseau de ruelles inconnues, et j'allais payer de ma vie mon imprudence, car cinq misérables malandrins s'étaient acharnés à ma poursuite et tailladaient déjà mon pourpoint de belle sorte, quand cette jeune fille accourt à mes cris, se jette dans mes bras en m'appelant son frère, ordonne aux coupe-bourses de me mener avec elle chez le roi de Thune; puis, quand elle se trouve en face du cul-de-jatte souverain de tous les voleurs, recéleurs et assassins de Paris, elle montre le collier de pièces d'or caché sous sa guimpe... Le roi de Thune l'examine, puis ordonne de me délivrer, et cette brave créature, qui venait de hasarder sa vie pour sauver celle d'un inconnu, paya la rançon du prisonnier par une de ses chansons d'Espagne. Semblable service ne peut s'oublier, monseigneur : vie pour vie.

— La sienne sera respectée, baron de la Marche, et je ferai honneur à votre parole; mais rien ne nous garantit son silence, une parole imprudente peut compromettre notre parti et mettre le royaume à feu et à sang; vous trouverez bon que je prenne mes sûretés.

— Qu'exigez-vous, monseigneur? demande la ménestrelle du roi.

— Obéissance passive pour ce soir... Tu nous suivras sans cris, sans résistance... Un geste, un appel, et c'en est fait de toi!

— Promets, Graciosa, promets, dit à voix basse Olivier de la Marche.

— Je me tairai, dit la jeune fille, et je suis prête à vous suivre.

Le comte d'Armagnac détache son écharpe, bande les yeux de la jeune fille, la remet à Olivier; puis, sans regarder le cadavre de Caïmande, il quitte avec ses compagnons la maison de la sorcière, s'élance sur son cheval, place la jeune fille à demi évanouie sur le cou de sa monture, enfonce ses éperons dans le flanc de la noble bête, et la cavalcade s'éloigne au galop le long de la ruelle ténébreuse.

Le bruit de cette course effrénée surprend, inquiète Perrinet. Un instinctif effroi le saisit. Sans se soucier alors de manquer à la promesse faite à la jeune fille d'affronter le courroux de la Caïmande, Perrinet bondit

vers la porte, la brise d'un coup d'épaule, pénètre dans la salle, la trouve flamboyante des clartés de l'âtre, et s'aperçoit d'un seul regard que sa fiancée ne s'y trouve plus...

— Graciosa ! crie-t-il, Graciosa !

L'Essorillé devine, en voyant ce jeune homme au désespoir, que la Caïmande trouvera un vengeur et d'Armagnac un justicier. Alors, ouvrant toute grande la porte donnant sur la ruelle suivie par les cavaliers, il étend le bras en poussant un cri de haine sauvage.

Perrinet s'élance à la poursuite de la cavalcade, et l'Essorillé, demeuré seul, voyant que ses soins pour rendre la vie à sa maîtresse restent impuissants, accumule dans le brasier les misérables meubles du taudis, en forme le bûcher de Caïmande, et quitte la maison maudite quand le ciel commence à se rougir des reflets de l'incendie.

Perrinet éperdu de douleur suit la troupe du comte ; les dédales des carrefours la lui font parfois perdre de vue, le galop des chevaux le guide seul : il va comme la foudre, comme la vengeance, comme la mort. Il ne connaît la haine que de cette heure, mais elle est en lui comme le cœur dans la poitrine. La sueur mouille son front, le souffle lui manque, son cerveau s'embrase ; n'importe, il va ; encore quelques minutes, il rejoindra les ravisseurs, quand, à un signal convenu sans doute, les larges portes de l'hôtel d'Armagnac s'ouvrent, la suite du comte s'y précipite comme un tourbillon, les

L'enlèvement. Dessin de F. Lix.

vantaux de chêne bordés de fer retombent avec bruit. Perrinet meurtrit ses poings sur les serrures et les gonds, appelle, crie, menace ; quelques fenêtres s'ouvrent dans la rue, des têtes effarées et curieuses apparaissent ; on se demande quel crime se commet dans cette nuit noire.

Au même moment retentit le pas cadencé des soldats du guet. Perrinet n'en peut attendre aucun secours ; en revanche, il risque fort d'être emmené par eux s'il ne cesse ses cris, ses menaces et les coups dont il cherche à ébranler la porte. A tout prix, il faut qu'il reste près de l'hôtel d'Armagnac où Graciosa est prisonnière ; au matin, il profitera du mouvement régnant dans la maison pour y pénétrer, et alors, face à face, il demandera au comte d'Armagnac :

— Qu'avez-vous fait de la ménestrelle du roi ?

Il se rejette donc dans l'ombre, et tombe plus qu'il ne s'assied sur le montoir de pierre.

A l'agitation, à la rage, succède une prostration absolue ; ses oreilles bourdonnent, ses membres lui semblent lourds comme du plomb, l'excès de la souffrance amène presque la cessation du sentiment. Quand Perrinet sort de cette crise, il sent sous une de ses mains une sorte de toison laineuse, un être s'agite à ses côtés. Perrinet s'imagine que son chien l'a suivi, le caresse machinalement, quand une exclamation gutturale, tenant à la fois du cri de la bête et du langage de l'homme, lui apprend qu'il s'est trompé :

— L'Essorillé ! murmure-t-il.

Le nain saisit la main de Perrinet, la remet sur sa tête en signe de servage, et semble supplier le jeune homme de le garder près de lui.

Certes, dans tout autre moment le potier d'étain eût refusé pareille alliance. La difformité corporelle de cet être est la moindre des raisons qui doivent inspirer le dégoût; chacune de ses infirmités témoigne d'un vice : cette créature, qui fut traînée au pilori, dont la bouche a été marquée pour d'infâmes paroles, dont l'ablation des oreilles a châtié les vols et les recels, est un monstre moral à qui, sans nul doute, la Caïmande révéla plus d'un secret mortel... Oui, l'Essorillé mérite qu'on le repousse du pied dans la fange dont il fut pétri... Mais, à cette heure, Perrinet Leclerc est-il libre de choisir ses alliés? Celui qui s'offre à lui est assez maudit, assez misérable pour faire peu de cas de l'existence. Il a déjà rendu à Perrinet un immense service en lui apprenant la route suivie par les ravisseurs de Graciosa, et qui sait si le nain difforme ne pourra pas autant que l'artisan robuste?

— Tu hais le comte Bernard? demande Perrinet.

Ce n'est pas un cri, mais un rugissement qui lui répond.

— Reste! dit Perrinet.

Le nain se roule sur le pavé, regarde le ciel, voit que le jour est loin encore, et cache sa tête dans ses bras.

RAOUL DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

XVI. — L'INTERROGATOIRE.

L'exemple que me donnait mon compagnon était bon à suivre. J'essayai à mon tour de dormir étendu sur les sangles entre-croisées de la couchette; mais le silence relatif qui régnait autour de moi, puis le sentiment de l'isolement, et les nombreuses réflexions qui se pressaient dans mon esprit éloignèrent le repos. J'étais en proie à une sorte de fièvre sourde. J'avais froid intérieurement, j'avais comme peur... il me semblait que j'allais tomber dans un engourdissement léthargique. Je me levai, je marchai; et cette étrange disposition se dissipait un peu, mais en même temps une lassitude extrême me forçait à m'arrêter... Et d'ailleurs le gardien, qui passait, grommelait par le guichet : « Couchez-vous! il faut qu'on dorme ici! »

Je m'étendis de nouveau sur le cadre du lit, mais pour me relever bientôt, et chercher encore dans le mouvement une diversion à mon malaise.

Pendant cela le brave petit abbé continuait à dormir au bruit du canon qui grondait au lointain, et qui eût pu tirer à ses oreilles, sans réussir à interrompre son angélique repos.

Enfin, vers trois heures du matin, mes yeux se fermèrent; le sommeil me prit, mais lourd, pénible, plein de rêves affreux. Je voyais ma femme désolée, mon enfant morte... que sais-je? une suite de cauchemars m'obsédaient, dont je ne pouvais dominer la douloureuse étreinte.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour; il devait être près de neuf heures. Devant moi se tenait mon compagnon, qui d'ailleurs avait contribué à ce réveil, car il avait compris à mes mouvements convulsifs et aux plaintes qui s'échappaient de ma poitrine, que le sommeil devait être pour moi un terrible supplice.

Le brave homme était là, souriant de son bon sourire, avec ce regard où se lisait tant de calme profond et communicatif. Ma foi! je me levai vivement, et comme si j'eusse tout à coup retrouvé un vieil ami, après des années de souffrance, j'embrassai l'abbé; surpris peut-être de cette naïve expansion, mais visiblement et sincèrement ému, il murmura d'une voix troublée en me pressant à son tour dans ses bras : *O amico mio! amico mio!*... (O mon ami! mon ami!)

J'avais les yeux mouillés. Il le vit. Alors d'un ton que je voudrais pouvoir redire, car c'était toute l'éloquence de ses simples paroles : « Allons, ne pleurez pas, ajouta-t-il, Dieu est bon, il ne peut vous oublier; vous verrez, je suis convaincu que bientôt un heureux événement arrivera pour vous ».

Il disait cela avec une telle expression de conviction, que j'aurais juré entendre un oracle, et que je me sentis gagné par sa consolante prévision.

Au reste, à peine avait-il achevé, qu'un gardien entra qui nous dit à tous deux de le suivre. Nous lui demandâmes où il avait ordre de nous conduire; mais, avec la brutalité qui semblait être commune au personnel de ce triste asile, il nous répondit que « nous le verrions bien. »

Nous le suivîmes donc, et chemin faisant par les corridors, nous trouvâmes d'autres gardiens, qui ayant ouvert d'autres cellules, emmenaient d'autres détenus dans la même direction que nous.

Bientôt nous arrivâmes au nombre de vingt environ — je ne compte que les détenus — dans une salle assez vaste, où, derrière une grande table couverte d'un tapis, était assis un homme tout jeune encore, et qui devait de le paraître davantage à ses joues fraîchement rasées, à ses cheveux régulièrement rejetés en arrière, et à un grand col de chemise de la plus virginale fraîcheur, rabattu à la colin sur une cravate artistement nouée, et peut-être aussi au contraste qui s'établissait naturellement entre lui et les deux scribes vieillots et crasseux, dont il était flanqué à droite et à gauche.

A vrai dire le jeune homme (1) avait le nez crochu, le menton relevé à fossette brève, et il portait lunettes : autant de « signes particuliers » qui *marquaient*, qui accentuaient sa physionomie, et lui donnaient un air de tranchante dureté.

Comme nous franchissions le seuil, un des scribes appela un nom. Un homme, un détenu se leva, que les gardiens firent s'avancer près de la table; et le jeune homme, cherchant à se donner toute la dignité ou plutôt toute la suffisance possible pour ce rôle qu'il semblait tout aise de remplir, commença de lui adresser des questions.

On nous fit asseoir sur des banquettes au fond de la salle pour attendre notre tour.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(1) Peut-être Dacosta, secrétaire intime et *alter ego* de Raoul Rigault.

Il va de soi qu'en attendant nous devions trouver un sérieux intérêt à voir de quelle façon les choses se passaient envers ceux qui nous devançaient.

Or nous ne tardâmes pas à constater que les choses allaient le plus sommairement possible, c'est-à-dire de la manière la moins rassurante du monde.

Le premier prévenu était un pauvre diable de boutiquier chez qui l'on était allé réquisitionner je ne sais quelle marchandise, et qui, dans son dépit de se voir à peu près totalement dévaliser, sans autre compensation qu'un reçu que lui offrait certain chenapan de son quartier devenu un personnage influent, s'était permis de protester en termes peut-être un peu énergiques contre les réquisitions en général et contre le réquisitionneur en particulier. On l'avait en conséquence appréhendé sur l'heure, et envoyé à l'ex-préfecture pour qu'il fût avisé sur la peine « dont devait être frappé ce *fauteur d'égoïsme* » (c'étaient les termes du procès-verbal).

— Qu'avez-vous à dire? demanda le jeune homme ; mais à peine l'autre eût-il articulé quelques paroles pour expliquer ou justifier son emportement que le magistrat l'interrompit, et en deux ou trois périodes fort bien tournées, ma foi, et fort bien sonnantes, passa rigoureuse condamnation sur ces manifestations anti-patriotiques qui devaient entraver le mouvement régénérateur, et paralyser la transformation sociale.

— Mais, monsieur, voulut objecter le délinquant.

— Il n'y a pas de monsieur ici, grogna le scribe de gauche.

— Citoyen, reprit le boutiquier, à qui le magistrat coupa encore la parole d'un geste impérieux, en disant : « Santé (1) !

Et le scribe de droite appela un nouveau prévenu, pendant que son collègue paraissait inscrire la sentence du juge.

Le boutiquier, qui n'avait pas compris que son cas était suffisamment élucidé, allait parler encore ; mais un gardien l'obligea à faire volte-face, pour retourner tout stupéfait prendre place sur le banc.

La seconde affaire fut expédiée plus rapidement encore. Le prévenu, une espèce de colosse, n'était pas arrivé devant la table, que le greffier qui faisait le procès-verbal ayant prononcé le mot *ex-gendarme :* « C'est bien, otage », fit le jeune homme.

Et le géant dut retourner au banc sans avoir ouvert la bouche.

Le scribe de droite prenait un nouveau dossier, quand le petit juge, dont le regard aigu s'était arrêté depuis un instant sur mon compagnon, se pencha vers son acolyte, lui dit deux mots à voix basse, et celui-ci parut faire alors la revue des liasses qu'il avait sous la main, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé une, qu'il montra au juge. Le juge y jeta les yeux, branla la tête en signe d'affirmation, et le scribe appela l'abbé par son nom :

— Présent, répondit l'abbé, qui se leva et se dirigea résolûment, mais sans la moindre forfanterie, vers le juge qui le regardait venir avec un méchant et froid sourire.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le magistrat en passant négligemment dans ses cheveux une main blanche et fine qu'il semblait aimer à montrer.

L'abbé articula son nom à l'italienne.

(1) Ce qui signifiait sans doute que l'homme devait être transféré à la prison de ce nom.

— Vous êtes étranger !

— Vui, moussu.

— Il n'y a pas de monsieur, ici, grogna de nouveau le scribe de gauche.

L'abbé fit tout tranquillement : Ah !

— De quel pays ? demanda le juge.

— De Rome.

— Ah ! vous êtes sujet du pape ?

— Si, signor, fit l'abbé, qui, de l'air le plus candide, échappait spirituellement à la remontrance du scribe, qui le regarda d'un air tout désorienté.

En ce moment une porte s'ouvrit derrière l'interrogateur, et je vis entrer un personnage barbu que, à la seule façon de poser et braquer son binocle, je reconnus pour l'un des deux jeunes hommes que j'avais vus à la séance de la Commune. Il s'appuya sur le dos d'un fauteuil inoccupé ; et clignant de l'œil, fronçant le sourcil, parut vouloir assister en amateur à l'interrogatoire (1).

— Eh bien ! il n'est plus roi votre pape, reprit le juge ; ça ne doit pas vous faire plaisir, hein ?

— J'ai coutume de respecter la volonté de Dieu, répliqua tranquillement l'abbé — dont je crois inutile de reproduire plus longtemps les italianismes.

— Dieu ! répéta le petit jeune homme, en affectant une sorte de profond étonnement, qui voulait être très-sérieux, mais qui n'était que ridicule — Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

L'abbé répondit seulement par un léger sourire, que son interlocuteur fut libre d'interpréter de la façon qu'il lui conviendrait.

« Qu'êtes-vous venu faire à Paris ? reprit le juge.

— M'instruire, répondit le savant.

— Et quels sont vos moyens d'existence ?

L'abbé — et ce fut même ainsi que je connus cette particularité que j'ai mentionnée plus haut — l'abbé déclara qu'il disait tous les matins une messe votive dont le produit suffisait à son entretien.

—Combien receviez-vous donc pour dire cette messe?

— Trente sous, avoua bravement l'abbé.

— Trente sous ! s'écria le petit juge, et certainement la fabrique touchait, elle, quatre ou cinq fois cette somme pour la même messe.

— Je ne sais pas, dit le prêtre.

— Ce qui faisait deux dupes du même coup ; le sot qui payait les prières, et le sot qui les disait.

— Il vaut mieux être dupe que fripon, fit tranquillement l'abbé.

— Ah ! vous croyez !... Mais, voyons, vous pouviez vivre avec ces trente sous, à Paris ?

— Oh ! très-bien ! répondit l'abbé.

— Démontrez-nous donc comment vous faisiez ?

— Volontiers.

Et l'abbé dressa en peu de mots le tableau très-lucide d'un budget où le chapitre pain constituait presque l'unique dépense alimentaire, d'où le chapitre vin était totalement absent et qui, après avoir décemment pourvu aux questions de gîte et de vêtement, se soldait encore par un excédant très-appréciable à porter au chapitre de la charité.

Quand le pauvre prêtre eut achevé cet exposé, chef-d'œuvre de l'honnête esprit d'ordre et de frugalité :

— Allons, s'écria le jeune homme barbu, qui s'avança tout à coup pour intervenir en vertu de son autorité

(1) Ferré.

évidemment suprême, flanquez-moi cet imbécile à la porte de Paris, et qu'on ne l'y repince plus, où il n'en sera pas quitte à si bon compte.

Imbécile : tel était le jugement porté sur cet humble héros de la vie probe et austère par l'un des hommes qui se targuaient de représenter la justice au nom des mâles vertus républicaines.

— Banni du territoire de la Commune ! prononça le petit juge, en conformité de l'avis émis par son collègue ou supérieur (je ne sais pas au juste).

Et, d'un geste, il renvoya l'abbé à son banc.

Nos dossiers étaient sans doute voisins dans la liasse, je fus appelé après l'abbé.

Or, à la suite de mon nom, j'entendis cette mention : « reconnu pour avoir fait partie de la police sous les gouvernements royaliste et impérialiste. »

— Pardon, fis-je en m'adressant au petit juge, que la cause ne semblait guère intéresser, car il s'était mis à causer à voix basse avec le nouveau venu, pardon, citoyen, il y a erreur, erreur manifeste, qui peut être facilement rectifiée; il doit bien se trouver ici quelqu'un pour dire si on m'y a jamais vu venir. D'ailleurs, on ne cite pas même le nom de l'employé avec lequel on me confond. Puis encore, il me sera facile de faire constater mon identité, si vous m'autorisez à appeler des gens du quartier que j'habite, et notamment les officiers ou les hommes de la compagnie à laquelle j'appartiens. Enfin j'ai écrit une lettre...

Ferré.

— Deux lettres, interrompit le greffier, qui feuilletait le dossier pendant que je parlais, et pendant que les deux juges continuaient à causer, sans prêter aucune attention à tout ce que je pouvais dire — une à votre femme, l'autre à un certain docteur. Les voici.

Et il me les montra.

— Quoi ! ces lettres sont ici ! m'écriai-je ; quoi ! même la lettre à ma femme ?

— Mon Dieu oui, fit le greffier d'un air de narquoise arrogance, toute pièce est bonne à mettre au dossier d'un suspect, qui n'a peut-être d'autre intention que d'égarer la justice.

— Egarer la justice en écrivant à ma femme pour la tranquilliser !

— Le cours de la justice avant tout, fit le scribe avec une grotesque solennité.

— Le cours de la justice, soit ; vous pouviez prendre copie de cette lettre, si vous la croyiez utile à mon dossier de suspect, comme vous dites, mais vous deviez la faire parvenir.

— Et si cela ne nous a pas convenu, à nous ? riposta, en se redressant, le greffier, qui semblait tout enorgueilli de faire figure et de pérorer pendant que son chef, le petit juge, continuait à causer avec son compère, en me tournant pour ainsi dire le dos — oui, si cela ne nous a pas convenu ; avons-nous des ordres à recevoir de vous, par hasard ?...

Il n'y avait rien à répondre à cette impertinence. J'étais outré, et je murmurai, ou plutôt je pensai tout haut :

— Mais c'est indigne, c'est infâme !

— Hein ? firent ensemble les deux causeurs, qui jetèrent ensemble sur moi un regard aussi courroucé que surpris.

Bergeret.

Alors le scribe, les yeux sur le dossier ouvert devant lui :

— Reconnu pour avoir fait partie de la police sous les gouvernements royaliste et impérialiste, répéta-t-il en articulant avec une lenteur significative.

— Otage, dit le petit juge, otage.

— Mais, citoyen, voulus-je objecter, j'ai déjà fait remarquer qu'il y avait erreur, et que cette erreur...

— Otage, prononça sèchement à son tour le personnage barbu ; et, en dépit de mes tentatives de protestation, le petit juge commanda au greffier d'appeler une autre cause ; puis, sur un signe impérieux du même, plusieurs gardiens intervinrent, qui me firent sortir de la salle, en même temps que l'abbé, le grand gendarme et le boutiquier, qui m'avaient précédé devant le juge.

Tel fut cet interrogatoire, sur l'impartialité ou la lucidité duquel j'avais eu la sottise de compter pour

mettre à néant la ridicule accusation articulée contre moi.

XVII. — LUEUR D'ESPOIR.

On nous reconduisit, l'abbé et moi, dans notre cellule.

Les premiers mots du brave homme, dès que nous nous retrouvâmes seuls, furent pour m'assurer qu'aussitôt sa mise en liberté, il n'aurait d'autre soin que de se rendre auprès de ma femme, d'abord pour la tirer de la terrible incertitude où elle devait être, et ensuite pour se concerter avec elle sur les moyens d'obtenir quelque intervention efficace.

Il me fit, à cet effet, lui donner tous les noms et adresses qui pouvaient le guider.

Ces indications reçues, l'abbé, qui comprenait sans peine que j'avais de sérieux sujets de peine et de craintes, se disposait à user encore une fois de toute sa sympathique éloquence pour me réconforter, quand un grand bruit de pas se fit dans le corridor.

Je m'approchai du guichet, et vis que c'était tout

Dans la cour de la Préfecture. Dessin de F. Lix.

une *fournée* de nouveaux prévenus que l'on amenait et que l'on répartissait, d'ici de là, dans les cellules où l'on constatait des vacances.

Or, tout à coup, à un moment où stationnait devant notre porte cette colonne d'arrivants, voilà que, par le pauvre rayon que les guichets projetaient dans le corridor obscur, je crus distinguer un visage de connaissance parmi ces visages qui cherchaient à s'orienter dans cet étrange pays. Je regardai mieux, puis le visage s'approcha. Je ne me trompais pas. C'était mon ancien capitaine, l'homme au petit carton vert. Il était arrêté, la mine toute déconfite, devant notre guichet, où son regard plongeait machinalement. Et il me sembla que ce fut Dieu qui l'envoyât pour m'aider à sortir d'embarras.

— Vous ici, capitaine S...? fis-je à mi-voix, en me reculant un peu de côté, afin que mon visage fût éclairé pour lui; et j'aurais volontiers ajouté : « Quel plaisir de vous revoir, puisque vous allez m'être utile! »

— Vous? fit-il à son tour en me reconnaissant.

Mais le pauvre diable, qui jusque-là m'avait paru n'avoir que l'air penaud, laissa voir tout à coup une singulière gêne — dont je crus d'ailleurs comprendre le motif.

Evidemment le citoyen avait un peu trop abusé du commerce que je savais ou de quelque autre du même genre; c'était ce qui l'avait amené là; et dans l'incertitude où il pouvait être de mes sentiments à son égard, il devait redouter les conséquences du témoignage que j'étais à même de fournir. Je lui fis signe de venir le plus près possible, et quand il se fut penché vers le guichet :

— Service pour service, lui dis-je tout bas, si je peux vous aider de mes déclarations, comptez sur moi.

— Merci bien, fit-il avec un soupir de soulagement.

Puis, tout en faisant le geste de la discrétion :

— Rien de la chose, au moins. J'ai été trop... bon; voilà le profit que j'en retire.

— Soyez tranquille. Mais si, de mon côté, j'invoquais votre...

Il n'en put entendre davantage : les gardiens l'emmenaient plus loin.

D'ailleurs, pour ce que j'attendais de lui, je n'avais nullement besoin de lui faire la leçon, il me suffisait de savoir que je l'avais là, en quelque sorte, sous la main.

Tout joyeux, je fis part à mon compagnon de l'heureux événement, et, sans plus tarder, j'arrachai au carnet qu'on m'avait laissé après en avoir extrait les papiers *compromettants*, une page sur laquelle j'apprenais en quelques mots au délégué en chef de la police, que le hasard venait de me faire apercevoir, parmi les nouveaux détenus, le nommé S..., capitaine au ...me bataillon, qui devait me reconnaître pour avoir appartenu à sa compagnie et jamais à la police. Je réclamais la confrontation, qui était facile, puisqu'il était détenu dans une cellule voisine de la mienne...

Le billet tracé, j'appelai un gardien, qui le reçut en me disant :

— C'est bien, ce sera remis.

Un quart d'heure plus tard environ, le gardien reparut, et, entrant dans la cellule :

— La chose est aux mains du citoyen délégué, dit-il.

— Ah! merci, fis-je.

— Venez, reprit-il.

— Ah ah!

Je me croyais déjà devant le délégué, que la lecture de mon billet avait enfin disposé à une mesure de justice. Mais le gardien, s'adressant à l'abbé, qui ne bougeait pas :

— Vous aussi, ajouta-t-il.

— Lui aussi?

— Moi aussi?

Et nous regardions ensemble le gardien, qui, avec une certaine impatience :

— Eh oui, pour le transfert.

— Le transfert?

Nous ne comprenions pas.

— Allons, allons, vite! reprit le gardien, qui passa derrière nous, comme pour nous pousser dehors.

Nous sûmes bientôt de quel transfert il s'agissait.

Dans la cour où l'on nous fit descendre, et qui était pleine de fédérés en armes et de prisonniers appartenant à toutes les conditions, trois voitures cellulaires étaient attelées, dans lesquelles on entassait littéralement les gens qu'on venait d'extraire du dépôt.

Il y avait, je crois, place pour dix personnes dans chaque voiture; on en faisait entrer dix-huit ou vingt, qui s'asseyaient dans les logettes latérales, les unes sur les genoux des autres.

Des gardiens faisaient l'appel des noms. L'on répondait et l'on montait.

Pendant qu'on procédait à cet appel, la cour fut traversée par un jeune homme de fort bon air, amplement galonné, qui semblait aller tout affairé je ne sais où, et que les fédérés se montraient mutuellement. Evidemment ce personnage devait être important.

— C'est, je crois, Bergeret, fit un des détenus.

— Quoi! Bergeret *lui-même!* dit un autre, qui jusqu'en ce moment trouvait le singulier courage de plaisanter, en rappelant la locution devenue si ridiculement célèbre aux premiers jours de la lutte.

— Oui, lui-même, répliqua le premier en souriant.

Et presque tous les détenus sourirent.

Je fus appelé un des derniers, ce qui me valut, vu les précautions d'entassement préliminaires, d'être seul dans une des cellules ambulantes.

Dès notre arrivée dans la cour, l'abbé avait été séparé de moi, et placé, avec quelques autres individus, dans un carré de fédérés, qui devaient sans doute les emmener pédestrement à destination.

Nous nous embrassâmes; nous nous dîmes au revoir, et au moment de monter dans la voiture, je l'aperçus me faisant encore des signes qui disaient : Courage, espoir; comptez sur moi.

Cependant, pour une cause ou pour une autre, le départ ne s'effectuait pas. Plus d'une demi-heure s'écoula. J'entendais tout autour de moi, dans les cellules de la voiture, dans celles des autres voitures, crier, gémir, appeler, frapper :

— De l'air! j'étouffe!... Ah! mon Dieu! du secours, je meurs! disaient ceux-ci d'une voix suffoquée. — Au meurtre! vociféraient ceux-là, qui devaient être aux prises avec leurs compagnons de cellule. — Canailles! brigands! juraient d'autres à l'adresse de nos geôliers.

Puis c'étaient des coups de poing sourds contre les cloisons, des piétinements, des imprécations, et aussi, contraste étrange! des quolibets, des injures gouailleuses, des chants de bravade qu'entonnaient certains détenus, plus stoïques ou moins gênés.

Enfin les voitures roulèrent, dont le bruit ne réussit pas à couvrir entièrement les cris des... transférés — j'allais dire des condamnés.

La situation était en elle-même, pour moi, si anormale, si éloignée de toutes celles que j'aurais pu imaginer, que je croyais rêver; cela tenait à la fois du hideux cauchemar, du pénible vertige, en même temps que me restait, pour ainsi dire, la pleine conscience de la réalité.

La réalité..., dis-je, et n'est-ce pas assez pour expliquer l'indicible exaspération d'un honnête homme, étranger aux stupides querelles politiques, désintéressé dans les redoutables questions que la fatale destinée de la France avaient soulevées en ces temps calamiteux. Je me trouvais l'innocent jouet des sanglantes folies. Où me conduisait-on? A la réserve de la mort, peut-être. J'étais marqué du titre d'otage, en vertu du principe « sang pour sang » que ces novateurs, que ces réformateurs avaient emprunté aux âges barbares, pour l'écrire sur leur rouge bannière.

Manquai-je donc de courage? Avais-je donc peur? Certes, s'il ne se fût agi que de braver tel homme ou tel supplice, j'y eusse été prêt; la mort venant, elle m'eût trouvé capable « de lui faire honneur », pour employer l'expression du poëte. Mais qu'est-ce que cela m'eût ôté de mes douleurs ou plutôt de mes appréhensions morales? Le sort d'une famille chérie, et qui allait se trouver sans ressources, sans soutien, pouvait dépendre d'un mot dit, d'une signature donnée par un de ces aventuriers à la merci desquels le hasard m'avait mis.

Il faudrait être bien fort pour se maintenir toujours fort en face de soi-même, quand le cœur est visité par de semblables pensées...

Bref, la voiture, après avoir roulé pendant un quart d'heure environ, s'arrêta. J'entendis le grincement d'une lourde porte.

On avança de quelques pas sur le pavé et l'on s'arrêta de nouveau. Nous étions arrivés...

Nous étions dans la cour de Mazas.

On nous fit descendre des voitures en présence de beaucoup de fédérés sous les armes — hommes âgés pour la plupart. Puis on nous fit traverser un vestibule conduisant à des cellules d'attente, où l'on nous enferma isolément, en attendant qu'on vînt nous en extraire pour recommencer à peu près, dans leur fatigant ensemble, toutes les formalités d'inscription que nous avions déjà subies à la préfecture de police.

A trois ou quatre reprises encore, chacun dut donner ses nom, prénoms, etc...

Là encore j'essayai de démontrer qu'il y avait erreur à mon endroit; mais je ne trouvai que gens pour me répondre obstinément que cela ne les regardait pas, qu'ils étaient simplement commis à la garde des détenus, sans avoir à s'ingérer dans les motifs de la détention.

Pendant que je discutais avec eux, un gardien était là, qui m'attendait pour m'emmener; comme son regard rencontra le mien, à mon grand étonnement, il me sembla que ce regard portait avec lui un éclair de sympathie, de commisération. L'homme eut même un léger mouvement d'épaule qui signifiait très-évidemment : « Laissez-les dire, venez. »

L'homme me tenait doucement d'une main par le bras. Il m'attira : je me laissai conduire.

Je comptais que, quand nous serions seuls, il aurait quelque chose à me dire.

Point, nous suivîmes ensemble de longs corridors; puis il ouvrit une cellule dans laquelle il me fit entrer.

Arrivé là, il me montra un petit lit, une espèce de hamac replié, suspendu, et il le déroula pour m'enseigner la manière de le tendre à l'aide d'anneaux fixés au mur, en me faisant observer qu'il était défendu de le dresser le jour; puis après avoir regardé s'il y avait de l'eau dans la cruche, après avoir constaté qu'un pain de munition était sur la planche posée à niveau du guichet de l'entrée — guichet qui, ici, reste fermé à l'ordinaire — il sortit, poussa et verrouilla la porte derrière lui.

Ce fut tout. Et pourtant j'aurais juré que cet homme — qui d'ailleurs ne m'avait adressé la parole qu'avec la plus entière déférence — n'était pas de cœur avec le régime qu'il servait.

Il était sorti. Je restai seul, absorbé, me demandant comment tout cela finirait.

Il était environ onze heures du matin quand j'entrai dans cette cellule. Vers midi, secouant l'espèce de morne torpeur où j'étais plongé en entendant que l'on passait dans le corridor, je heurtai au guichet.

Le guichet s'ouvrit, un visage de gardien se montra qui n'était pas celui de l'homme qui m'avait amené. Je dis que je désirais écrire.

— C'est bien ! fit le gardien en refermant le guichet.

Ce ne fut que vers quatre heures, au moment où il apportait dans une terrine l'espèce de brouet insipide composant la nourriture du lieu, que le gardien — le premier — me donna du papier, une plume et de l'encre.

En recevant de lui ces derniers objets, je crus devoir lui dire que, me disposant à écrire à ma femme et à un ami dont l'intervention pouvait m'être utile, je serais aise de savoir si mes lettres parviendraient.

— Je prendrai vos lettres demain matin, me répondit-il.

— Pourquoi pas ce soir?

— Ce n'est pas l'ordre.

— Mais pensez-vous qu'elles parviennent?

— Je les remettrai au directeur.

Et il se hâta de sortir, comme pour n'avoir pas la tentation ou l'occasion d'en dire davantage.

Contrairement à ce qui se passait dans la prison que je venais de quitter, où s'entendaient toutes sortes de bruits, où l'on voyait l'un, où l'on causait avec l'autre, ici le système du silence, de l'isolement, du laconisme prévalait, et régnait morne, glacial, écrasant.

C'est un par un qu'on nous avait conduits à nos cellules, c'est à voix basse que parlaient les gardiens, c'est à pas sourds qu'ils semblaient glisser dans les galeries. La porte de la cellule fermée, dont le guichet ne peut être ouvert que du dehors, le captif est comme dans une tombe. Il ne voit que lui, n'entend que lui. Il devient tout pour lui, c'est-à-dire rien, puisqu'il ne peut rien. On n'a pas idée de cet anéantissement et du froid lugubre qu'il communique à l'âme.

Quoi qu'il en fût, je me mis à écrire, non pas longuement, mais lentement, en pesant chaque terme, de façon à ce qu'il n'y eût rien dans mes lettres qui pût les faire retenir.

Quand j'eus fini, la nuit venait. J'avais, par raison, plus que par envie, essayé de porter les lèvres au brouet sans nom que le gardien avait laissé dans ma cellule. A ce moment, j'eus faim ; je mangeai la moitié de mon pain, je bus quelques tasses d'eau, puis je dressai mon lit et je m'étendis dessus, sans éprouver le besoin de dormir.

Toutefois le sommeil s'empara bientôt de moi. Et — comment expliquer cela, sinon par l'extrême fatigue morale — quand je rouvris les yeux, il faisait jour, et mon esprit sortait calme et rafraîchi des rêves les plus agréables, les plus souriants qui eussent jamais hanté mon repos. A tel point que, le regard attaché sur la petite fenêtre qui découpait son cintre sur le ciel d'un bleu vif et gai, je doutais pour ainsi dire de ma propre existence, tant contrastaient en moi la triste conscience des événements qui m'avaient jeté là et l'impression des douces visions qui venaient de me bercer.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait me rendit tout à coup à la réalité. Je me levai vivement et trouvai devant moi le visage du gardien où semblait s'épanouir une heureuse pensée.

Donnant à son élocution une prolixité relative qui me parut trancher singulièrement avec le laconisme dans lequel il affectait de se renfermer la veille, il me *pria* de replier mon lit, pour me conformer au règlement; il me demanda mes lettres, en ajoutant qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour qu'elles parvinssent. Je les lui donnai. Il sortit en me disant : « Au revoir » d'un air tout particulier.

« Au revoir! » Tout est matière à réflexions, à déductions pour un captif qui ne sait rien du sort qu'on lui réserve. Pourquoi cet homme m'avait-il dit : « Au revoir!... » Comment devais-je interpréter cette locution banale qui, dans les circonstances présentes, pouvait avoir une grande, une importante signification.

« Au revoir! » Est-ce que cela voulait dire espoir? Ou bien, l'homme, sous ses dehors amicaux, n'était-il qu'un bourreau plus raffiné, qui se jouait de mes angoisses?...

GEORGES BERNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE (1).

J'ai, vous le pensez bien, parcouru très-rapidement la Nouvelle-Calédonie, et je ne vous apprendrais que bien peu de chose sur cette île et sur ses dépendances, si je me bornais à vous raconter ce que j'y ai pu voir.

Pour rapporter une somme présentable de renseignements capables d'intéresser vos lecteurs, j'ai dû procéder surtout par voie d'information. Quant à des anecdotes émouvantes ou piquantes, je n'en aurai point à vous narrer. Le temps n'est plus, là-bas, aux aventures héroïques ou romanesques, aux histoires d'embûches dressées ou évitées, d'attaques nocturnes, de prisonniers emmenés dans les repaires des sauvages, et délivrés tout juste au moment où ils allaient être tués et mangés.

Si l'œuvre de la colonisation est peu avancée, au moins sommes-nous arrivés à la possession paisible du pays. Les Kanaks ont définitivement renoncé à nous la disputer. Ils ont pris le parti fort sage de chercher à tirer profit, autant que possible, de la domination des *Oui-Oui* (c'est ainsi qu'ils appellent les Français), au lieu de s'obstiner dans une lutte où ils n'auraient à gagner que des coups de fusil.

Cette résignation philosophique leur a été rendue facile par la légèreté et l'insouciance naturelles de leur caractère, et j'ajouterai par leur vanité, presque aussi incorrigible que la nôtre. Ceci, au premier abord, a l'air d'un paradoxe, et pourtant rien n'est plus exact. Leur vanité est telle, en effet, que ni nos vaisseaux, ni nos machines, ni nos armes à feu, ni les ressources immenses et multiples dont nous disposons, ni le fait même de notre triomphante et irrésistible installation dans leur pays ne les ont convaincus de notre supériorité. Ces sauvages se considèrent, eux aussi, comme le premier des peuples; eux aussi estiment leur pays le plus beau et le meilleur pays du monde; et la comparaison qu'ils peuvent faire de leur état misérable avec notre richesse et notre puissance ne les a pas désabusés; au contraire. Ils font ce raisonnement, qui n'est pas déjà si bête pour des sauvages, et qui donne toute satisfaction à leur amour-propre :

« Faut-il que nous soyons gentils, pour que ces Oui-Oui soient venus nous trouver de si loin sur leurs grandes pirogues! faut-il qu'ils habitent un pauvre pays pour qu'au prix de tant de fatigues et de dangers ils viennent chercher chez nous des vivres! »

M. le docteur V..de Rochas, dans son excellent petit livre, *la Nouvelle-Calédonie et ses Habitants*, raconte qu'un Néo-Calédonien qu'on avait conduit à Sydney, et auquel on demandait ses impressions sur cette grande et belle ville, répondit d'un air dédaigneux :

« Il y a beaucoup de cabanes, en vérité, mais point d'herbe! »

Et si l'on parle au Kanak de notre savoir, des merveilles de nos arts, de notre industrie, il se contente de dire :

« Les blancs ont leurs usages et leurs arts, et nous les nôtres »

Bref, les Néo-Calédoniens ont pris leur parti de vivre à côté de nous, d'autant mieux que nous ne gênons point leur liberté, que nous ne les molestons en aucune façon, et que nous ne leur demandons rien pour rien. Ce n'est donc plus que par accident qu'on a sérieusement maille à partir avec les indigènes; et comme, avant de débarquer à Nouméa, je demandais à M. Marchand si l'on ne risquait pas, en parcourant l'intérieur de l'île, d'être pris et mangé par ces cannibales :

« A peu près autant, me répondit-il, qu'à Paris on risque d'être assassiné la nuit en rentrant chez soi. Les beaux jours de l'anthropophagie sont passés à la Nouvelle-Calédonie; elle ne se pratique plus que dans les guerres de tribu à tribu, lesquelles deviennent d'ailleurs de plus en plus rares. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il, j'ai exploré l'île en tous sens, tantôt seul, tantôt escorté par des Kanaks. Vingt fois il n'eût tenu qu'à mes guides ou à mes hôtes indigènes de m'assassiner pendant mon sommeil. Ils n'en ont rien fait, et je suis tout prêt à courir de nouveau le pays, sans croire en cela faire preuve d'une bravoure téméraire. »

S'il faut, comme vous le voyez, rayer du programme d'un voyage à la Nouvelle-Calédonie les aventures de guerre, le lecteur avide de récits dramatiques ne doit pas espérer se rattraper sur le chapitre des aventures de chasse. Les aventures de ce genre, en effet, exigent au moins deux acteurs : le chasseur et le gibier. Or à la Nouvelle-Calédonie, le gibier est sinon rare, au moins tout à fait innocent, et ce n'est pas certes en chassant la roussette et le kagou que l'on peut se flatter de recueillir les palmes de la gloire cynégétique.

— Qu'est-ce que la roussette, et qu'est-ce que le kagou?

— La roussette est la grande chauve-souris qui constitue à elle seule toute la faune mammalogique du pays; et le kagou est un pauvre gros bêta d'oiseau aussi difficile à attraper qu'une oie ou une dinde de nos basses-cours, et qui ne demande qu'à prendre rang parmi ces estimables bipèdes domestiques. Je vous reparlerai tout à l'heure de l'un et de l'autre. Mais procédons avec ordre, si vous le voulez bien.

Il y a, en tout pays, quatre choses à considérer : En premier lieu, le pays lui-même, son sol, sa configuration, ses reliefs, son aspect, son climat; en second lieu, ses habitants; en troisième lieu, ses animaux, et en quatrième, les végétaux qui lui sont propres : ce que les naturalistes appellent la *faune* et la *flore*.

Premier point : je crois vous avoir dit que la Nouvelle-Calédonie n'a point cet aspect enchanteur par lequel d'autres contrées tropicales inspirèrent aux navigateurs une si vive admiration. Il ne vint point à l'idée des premiers qui la virent de l'appeler Floride ou Val-du-Paradis. Le nom qu'elle porte, et qui lui fut donné par Cook, rappelle les rudes montagnes et les paysages austères de la vieille Ecosse. J'ai lu quelque part qu'un des navigateurs français qui l'explorèrent après Cook — ce fut sans doute d'Entrecasteaux —

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

songea à lui imposer le nom de Nouvelle-Corse. C'est, en effet, une terre essentiellement montagneuse, hérissée d'un bout à l'autre de pics, de mornes, de plateaux dont l'altitude maxima est d'environ douze cents mètres, si je ne me trompe. On peut la diviser en trois régions rappelant celles de l'Arabie : la région de l'est et du centre, à laquelle conviendrait le nom de Nouvelle-Calédonie *heureuse*; celle du sud, qui serait justement dite *pétrée*, et celle du nord-ouest, qui mérite sinon la qualification de déserte, au moins celle de sauvage ou d'inhospitalière. La première est caractérisée par de belles vallées bien arrosées et parées d'une riche végétation ; la seconde offre aux regards d'immenses plateaux dénudés au sol rougeâtre, des scories volcaniques, des rochers énormes jetés pêle-mêle les uns sur les autres comme par des Titans qui auraient tenté l'escalade du ciel. Entre ces rochers s'ouvrent des précipices cachés souvent par un fouillis de branches et de lianes entrelacées ou d'herbes en décomposition. A leur pied s'étendent des plaines nues dont le sol, formé

La roussette. Dessin de Mesnel.

d'une argile ferrugineuse imperméable, conserve à sa surface les eaux pluviales. De là de vastes marais, de véritables *déserts d'eau* qu'il n'est pas toujours possible de traverser en une seule journée. Heureusement, et grâce à leur infécondité, ces plaines noyées ne sont point pour le pays une cause d'insalubrité. On peut y gagner des rhumes, des *fraîcheurs* ou des fluxions de poitrine ; mais on n'a pas à craindre les fièvres miasmatiques qu'occasionneraient infailliblement des marécages proprement dits. Enfin la troisième région, couverte d'épaisses forêts, est, à l'heure présente, le dernier refuge de la sauvagerie et du cannibalisme, l'asile des anthropophages incorrigibles, des tribus insoumises et des forçats évadés. Il ne serait pas prudent de s'aventurer dans cette partie de l'île, même en nombre et bien armés, et l'on ne s'en rendra vraiment maître que lorsque ses farouches habitants, cernés de toutes parts et privés de toutes ressources, se verront réduits à demander merci.

L'étude géologique de la Nouvelle-Calédonie est d'un grand intérêt, au point de vue pratique autant que sous le rapport scientifique. Son sol, presque exclusivement de formation plutonique, renferme en effet des richesses minérales considérables. Sans parler de l'or, dont j'ai raconté plus haut la découverte, mais qu'il ne faut pas trop se flatter de remuer à la pelle, il ne manque pas, dans cette île, de matières minérales dont l'extraction serait certainement très-avantageuse. Le fer d'abord y est répandu à profusion. La plupart des maisons sont encore aujourd'hui construites en bois; mais lorsqu'on aura amené dans la colonie des travailleurs en nombre suffisant, il ne tiendra qu'aux habitants d'élever de magnifiques constructions en briques ou en pierrre de taille, et d'y prodiguer les marbres et la serpentine.

A Hienguène (ou Yenguène), sur la côte nord-est de l'île, on remarque deux énormes rochers qui ont été baptisés du nom de Tours-Notre-Dame, et qui paraissent n'être autre chose que de gigantesques blocs de marbre. Dans cette localité, ainsi qu'à Houagap et à Touo, il existe d'immenses gisements de très-belle ardoise. La serpen-

Le Manglier. Dessin de Mesnel.

tine forme, en maint endroit, des bancs très-étendus et parfois des montagnes entières. Le quartz constitue, au milieu des schistes, des steaschistes et des micaschistes, des lits et des filons puissants, et s'y présente sous les aspects les plus variés, tantôt sous forme de cristal de roche, tantôt à l'état opaque, laiteux ou rougeâtre. Le jade est depuis longtemps apprécié des naturels, qui en font des ornements pour leurs femmes. Ils faisaient autrefois aussi des colliers et taillaient leurs haches de combat (tomahawks) dans une pierre siliceuse de couleur verte, très-dure et susceptible d'un beau poli. On avait fondé naguère de grandes espérances sur des gisements de houille qui se montraient presque à fleur de terre et qu'on supposait être à la fois d'une grande richesse et d'une exploitation facile. Malheureusement, les recherches des ingénieurs, notamment celles de M. J. Garnier, poursuivies avec beaucoup de soin et de persévérance, n'ont pas justifié cette opinion. Il eût fallu, au surplus, que la Nouvelle-Calédonie fût prodigieusement riche en mines de houille

pour pouvoir soutenir la concurrence contre l'Australie, qui fournit cette matière en quantités immenses, au prix de six shellings la tonne.

J'allais oublier de mentionner les eaux minérales et thermales, qui méritent d'être comptées au nombre des curiosités naturelles de la Nouvelle-Calédonie. Ces eaux se trouvent dans la partie sud de l'île; elles tiennent en dissolution du carbonate de magnésie, qu'elles laissent déposer en abondance sur leur passage. Leur température est de 33 degrés centigrades. On a lieu de soupçonner qu'elles ne sont minérales que par intermittence.

Avant de passer des richesses minérales de la Nouvelle-Calédonie à ses productions végétales, il convient de parler de son climat, qui est assurément un de ses plus incontestables avantages.

A l'époque ou j'arrivai à Nouméa — c'était, vous vous le rappelez, dans les premiers jours d'avril — on était à la fin de l'*hivernage*, qui correspond à l'hiver de l'hémisphère boréal, mais qui, sous le tropique, au lieu d'être la saison la plus froide, est au contraire la plus chaude et, en même temps, la saison pluvieuse. Le mois le plus chaud est celui de février, où le thermomètre monte souvent jusqu'à 35 et 36 degrés, à l'ombre, bien entendu, et en plein jour, c'est-à-dire entre midi et deux heures. La nuit, il ne descend guère au-dessous de 25 degrés. L'hivernage commence au mois d'octobre et débute généralement par des orages qui, toutefois, n'ont rien de terrible. On m'a assuré qu'il est peu de pays où l'on entende aussi rarement et aussi faiblement gronder le tonnerre. Les pluies, dans cette saison, sont fréquentes et abondantes, mais non continuelles. C'est la saison des calmes ; c'est aussi celle des vents irréguliers et des ouragans. Ceux-ci surviennent d'ordinaire en janvier, mais ils sont rares et n'ont point la violence de ceux qui visitent et dévastent si fréquemment les Antilles et d'autres contrées tropicales. Le vent dominant est alors l'alizé d'est-sud-est. Pendant la saison fraîche et sèche, qui correspond à notre été, la température se maintient entre les limites de 13 à 14 degrés pour la nuit, et 26 à 27 degrés pour le milieu de la journée. Le ciel est alors presque toujours d'une grande pureté; en sorte que les nuits sont fraîches et que le rayonnement terrestre donne lieu à d'abondantes rosées. Cette saison d'ailleurs n'est pas absolument privée de pluies. Il ne se passe jamais un mois sans que l'atmosphère et le sol soient rafraîchis par quelques ondées bienfaisantes. Inutile d'ajouter que la gelée et la neige sont inconnues sous ce climat fortuné. Là aussi, je l'ai dit, point de fièvres paludéennes, encore moins de fièvre jaune. Quant au choléra, je ne sais s'il a visité jamais la Nouvelle-Calédonie; mais on peut affirmer que s'il y est allé, ce n'a pu être qu'avec les navires européens. En tout cas, il ne s'y est point implanté. Les historiens de l'île ont parlé d'épidémies qui, à de rares intervalles, auraient sévi parmi la population indigène ; mais ils n'en indiquent pas le caractère, et M. le docteur de Rochas n'en fait point mention dans le chapitre qu'il consacre à l'étude nosologique de la colonie. Ce n'est pas que les indigènes des deux sexes jouissent toujours d'une santé très-florissante. Ils sont, au contraire, sujets à un grand nombre de maladies. Quelques-unes sont dangereuses, ou même mortelles ; plusieurs sont particulièrement hideuses et répugnantes ; mais ces diverses affections ne doivent pas être imputées au climat. Toutes ou presque toutes ont pour cause le régime antihygiénique qui est lui-même la conséquence de la vie sauvage. Il est probable que si Jean-Jacques Rousseau, avant d'écrire son fameux discours sur les charmes et les bienfaits de « l'état de nature, » avait pu faire un petit voyage à la Nouvelle-Calédonie, il eût été obligé d'avouer que les sciences et les arts ont du bon, et que s'ils *dépravent* l'homme, au moins l'aident-ils à se mieux porter.

D'abord on ne me persuadera jamais que, même sous un climat comme celui de la Nouvelle-Calédonie, l'habitude d'aller tout nu soit une habitude hygiénique. Ce n'est pas impunément que la peau humaine est exposée, sans protection d'aucune sorte, tantôt à l'ardeur d'un soleil brûlant, tantôt à la pluie ou à la poussière et, de plus, aux piqûres des insectes. Si encore les Néo-Calédoniens se lavaient ! mais ils ne pensent à rien moins. Ce n'est pas qu'ils craignent l'eau : ils nagent comme des marsouins, et il ne leur en coûte pas plus de traverser une rivière au gué ou à la nage, que de tomber à la mer ou de s'y jeter, et d'y demeurer des heures entières; mais ils ne vont jamais à l'eau dans un but de propreté, et si aucune circonstance ne les y oblige, ils resteront volontiers des semaines et des mois sans se mouiller le corps ou le visage. Leur chevelure épaisse et laineuse est remplie de vermine qu'ils ne songent point à détruire, et qu'ils se contentent de manger quand ils n'ont rien de mieux à faire pour passer le temps. Aussi ces malheureux sont-ils voués, de père en fils et de mère en fille, aux maladies de la peau. L'*ectyma*, l'*impétigo*, l'*herpès*, l'*eczéma* sont les plus bénignes. Leur négligence absolue des règles les plus élémentaires de l'hygiène, l'insouciance avec laquelle ils s'exposent tour à tour au froid et à la chaleur, à la sécheresse et à l'humidité, l'insalubrité de leurs cases, où ils s'enfument comme des harengs saurs, sous prétexte de chasser les moustiques; où ils laissent séjourner et pourrir toutes les ordures imaginables; où ils couchent pêle-mêle au milieu d'une atmosphère où il y a de tout, excepté de l'air respirable; leur régime alimentaire intermittent et insalubre, où des jeûnes de plusieurs jours alternent irrégulièrement avec des orgies de goinfrerie dont nous n'avons nulle idée; où les substances les plus indigestes et les moins nutritives tiennent souvent la place des aliments dignes de ce nom; où le sel enfin, ce condiment indispensable entre tous, n'entre que de loin en loin, sous forme d'eau de mer : tout cela, on le conçoit, n'est pas fait pour leur donner une santé florissante. Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'aux menues affections cutanées dont j'ai parlé ci-dessus viennent se joindre la tuberculisation (*carreau* chez les enfants, phthisie chez les adultes), les scrofules, la lèpre, l'éléphantiasis, et des maladies ulcéreuses dont je vous épargne la description. Ils sont sujets, en outre, à une sorte de délire, qui revêt assez fréquemment la forme épidémique, et qui rappelle beaucoup la folie démoniaque des *possédés* du moyen âge et des convulsionnaires de Saint-Médard.

VI

J'ai parlé de l'alimentation des Kanaks. Les substances végétales y occupent la plus grande place, et pourraient suffire à les préserver de la famine s'ils étaient seulement un peu moins paresseux et moins imprévoyants. Ils ont la patate, l'igname, le cocotier, le goyavier; le *colocasia esculenta*, dont la racine féculente est désignée chez eux sous le nom de *taro*; le papayer,

qui porte un gros fruit pulpeux dont la saveur peut être comparée à celle de notre abricot; le bananier et l'ananas, qui ont été, dit-on, importés par les missionnaires; la canne à sucre, et bien d'autres plantes dont ils mangent les fruits, les racines ou même l'écorce. Parmi les autres végétaux dignes d'intérêt, qui abondent à la Nouvelle-Calédonie, il faut citer au premier rang le *niaouli* (*melaleuca leucodendron*), que l'on rencontre à chaque pas dans l'île. C'est un grand arbre, d'un aspect assez triste, et qui rappelle le bouleau. Son tronc atteint quelquefois un mètre de diamètre; sa feuille est aromatique et ressemble à celle de l'eucalyptus. Son écorce est formée d'une centaine de couches extrêmement minces et faciles à séparer.

Cette écorce doit à la résine dont elle est imprégnée une imperméabilité parfaite, qui la rend très-précieuse pour recouvrir les cases et en tapisser l'intérieur. Les naturels s'en servent aussi pour faire des torches avec lesquelles ils éclairent leurs marches nocturnes, et qui répandent une très-vive lumière. Le bois du niaouli est très-beau, très-dur et d'un excellent usage pour les constructions. Cet arbre se plaît surtout dans les marais d'eau douce. Son voisin le palétuvier, ou manglier (*rhezophora mangle*), est plus accommodant encore; l'eau saumâtre et même salée ne lui fait pas peur. Il vient plonger ses nombreuses racines adventices jusque dans la mer. Les racines tiennent, comme des pilotis, le tronc élevé au-dessus de l'eau, et forment, par leur entrelacement, un réceptacle où viennent s'accumuler toutes sortes de débris. Le niveau du sol s'élève ainsi peu à peu; lorsqu'il dépasse celui de la mer, l'arbre meurt, se décompose et fait place à une autre végétation. Il en résulte que, grâce aux palétuviers, le rivage, en certains endroits, gagne incessamment sur la mer. On m'a montré, dans la baie de Saint-Vincent, des îlots qui, de la sorte, ont rejoint la côte et s'y sont pour ainsi dire soudés. Cette curieuse propriété de projeter dans le sol des racines aériennes appartient également, mais sous une autre forme, au célèbre figuier des Banians (*ficus religiosa*). Ici ce sont les branches même qui s'infléchissent vers la terre, s'y implantent, se ramifient à leur tour, et peuvent former de véritables forêts.

J'ai parlé précédemment du pin colonnaire (ou *columnaire*), qui a donné son nom à l'île Kounié, et qui se trouve aussi à la Grande-Terre, où il est cependant moins commun. Dans les parties sablonneuses de l'île, le niaouli est en partie remplacé par le *casuarina nodosa*, improprement appelé *bois de fer*, quoique son bois soit aussi très-lourd, très-pesant, et que les naturels en fassent des casse-tête parfois très-artistement travaillés.

Un arbre bien plus précieux, le sandal, ou plutôt santal citrin (*santalum album*), était naguère encore très-abondant à la Nouvelle-Calédonie, mais il a presque complétement disparu aujourd'hui, par suite d'une exploitation aveugle et brutale, excitée par les hauts prix que l'on obtenait de son bois sur les marchés de la Chine. Le bois du santal est compacte, lourd, gras au toucher, pénétré d'une huile à laquelle il doit sa saveur amère et son parfum pénétrant qui ressemble à la fois à celui du citron, du musc et de la rose. « Depuis quarante ans au moins, dit M. J. Garnier, les Anglais, connaissant l'abondance de ce bois précieux en Calédonie, y venaient faire de nombreux chargements. En échange, ils donnaient aux naturels des pipes, du tabac, des étoffes, voire des fusils et des munitions, objets dont les chefs sont toujours si avides. Aussi ces derniers, peu soucieux de l'avenir, envoyaient-ils les hommes de leurs tribus chercher sur tout le territoire les bois de sandal qu'on y pouvait trouver, les faisaient conduire au rivage, et pour un fusil à deux coups, on en complétait la charge d'un navire. C'est ainsi que lors de la prise de possession, tous les arbres à sandal avaient été coupés. Aujourd'hui on exploite les souches, qu'alors on ne prenait pas la peine d'arracher. A Port-de-France (Nouméa), débarrassé de son aubier, le sandal se vend deux francs le kilogramme. »

M. Garnier conseille avec raison de faire de la culture régulière du santal l'objet d'une industrie qui, avec celles de la canne à sucre, du cotonnier soit indigène, soit importé de l'Inde ou d'Amérique, des essences gommo-résineuses, du tabac, peut-être de l'indigo, deviendrait pour la colonie une source de richesse considérable.

J'ai déjà signalé la pauvreté de la faune calédonienne, cause d'une vraie déception pour moi qui me flattais de trouver là au moins des vipères au venin foudroyant, des grenouilles ou crapauds gigantesques, des iguanes, des caméléons, des dragons volants, et surtout de jolis mammifères, tels qu'on en voit en Australie : des opossums, des phalangers, des dasyures, des phascolomes. Hélas! rien, rien de tout cela. En débarquant à Nouméa, j'ai rencontré des poules, des dindons, des lapins, de vulgaires lapins de choux. Dans ma première excursion à travers la *brousse* (savane et, par extension, campagne), j'entendis tout à coup à quelques pas de moi une sorte de mugissement sourd. Je saisis aussitôt mon fusil, et m'adressant à M. Marchand, mon obligeant et fidèle hôte et guide :

— Oh! oh! lui dis-je, qu'est-ce là?

— Un *notou*, me répondit-il en souriant de mon émotion et de mon air martial.

— Un notou, dites-vous? Avec un organe pareil, ce doit être un gibier respectable?... Pourtant, je ne vois rien...

— C'est que vous regardez en bas.

— Comment, en bas?... Je regarde autour de nous dans les herbes, dans les broussailles; — et rien ne remue.

— Regardez en haut, là sur ce niaouli.., ne voyez-vous pas?

En ce moment le mugissement se répéta plus fort que la première fois, et je reconnus qu'effectivement il venait d'en haut. Mes yeux se portèrent alors dans la direction que M. Marchand m'avait indiquée, et je distinguai non sans peine, caché dans le feuillage, quoi?... un oiseau, qui me parut être une espèce de pigeon — mais un pigeon comme on n'en voit pas en Europe — un pigeon monstre, un pigeon géant. — C'était bien cela, et j'appris que ce pigeon a été surnommé *Goliath*, précisément à cause de ses dimensions : il est presque aussi gros qu'un jeune dindon. A notre approche, celui qu'on venait de me montrer disparut comme par enchantement. M. Marchand me dit que c'est un gibier très-recherché des Européens aussi bien des indigènes, mais aussi très-difficile à atteindre : d'abord parce que la couleur brune de son plumage lui permet de se dissimuler complétement au milieu des branchages et des feuilles; ensuite parce qu'il est très-défiant, qu'il a l'ouïe très-fine, et s'enfuit au moindre bruit suspect. Il n'en est pas ainsi du pauvre *kagou*, dont je vous ai déjà dit un mot. Celui-ci est aussi

un gros oiseau, mais très-disgracié de la nature, et aussi incapable, la pauvre bête, de fuir ses ennemis que de leur résister ; pourtant, nullement poltron — au contraire, et, tout inerme qu'il est, se jetant bravement, témérairement au-devant de l'agresseur qui menace sa femelle ou ses petits. Le nom kanak de *kagou*

Le notou. Dessin de Mesnel.

donné à cet oiseau (*rhinochetos jubatus* des ornithologistes) n'est autre chose que la reproduction de son cri : *ca-hou ! ca-hou !* Voilà, dans la classe des oiseaux, les deux plus gros gibiers de l'île, qui possède, du reste,

Le kagou. Dessin de Mesnel.

d'autres habitants ailés : hérons blancs, sarcelles, poules sultanes, merles, tourterelles, perruches aux brillantes couleurs.

En fait de mammifères, hormis la roussette, grande chauve-souris ayant près d'un mètre d'envergure, et une espèce plus petite de la même famille des cheiroptères, il n'y a pas d'autres bêtes que celles que les Européens y ont amenées, et entre lesquelles les rats et les souris sont sans contredit celles qui ont le mieux prospéré. La roussette ou *vampire calédonien* a le corps long de vingt-cinq centimètres environ. Sa tête, qui ressemble en petit à celle du renard, est surmontée de deux oreilles courtes, garnies de longs poils. Son œil est vif et intelligent ; sa gueule est armée de dents fort respectables ; son corps est revêtu d'une fourrure épaisse, mélangée de fauve et de noir ; ses ailes, comme celles de tous les cheiroptères, sont formées par le prodigieux développement de ses doigts réunis entre eux, avec les bras et avec le corps par une membrane mince, nue, lisse et noire, qui ressemble assez à de la soie. Un seul de ses doigts, très-court et resté libre, est armé d'un ongle fort, recourbé et pointu, qui lui sert à s'accrocher aux branches des arbres ou aux angles des rochers. C'est en se suspendant ainsi et en s'enveloppant de ses ailes comme d'un manteau qu'elle dort le jour et une partie de la nuit, car ses mœurs

Igname. Dessin de Mesnel.

sont essentiellement crépusculaires. La femelle ne met au monde qu'un seul petit à la fois, et elle le porte assez longtemps collé contre sa poitrine avant qu'il puisse se mettre à voler. C'est pendant la période d'allaitement qu'il est le plus facile de les tuer tous deux : la pauvre bête ayant alors elle-même beaucoup de peine à voler. La roussette habite de préférence les montagnes et les forêts. Je ne l'ai pas entendu accuser, comme ses congénères de l'Amérique centrale et méridionale, de venir sucer pendant la nuit le sang des voyageurs endormis. Tout au contraire, M. J. Garnier la représente comme un animal frugivore, se nourrissant de graines et même de noix de coco. L'honorable écrivain oublie de dire comment elle s'y prend pour déchirer l'enveloppe fibreuse et briser la coque de ces fruits. Je suis bien certain que jamais il n'a vu la roussette manger des noix de coco ni aucune autre graine, et je puis affirmer que lorsqu'il attribue à cet animal un régime alimentaire végétal, il commet une grande erreur. La roussette, loin de manger des fruits ou des graines, fait une chasse active aux insectes de toute sorte qui les attaquent : sans quoi ses habitudes nocturnes ou crépusculaires n'auraient pas de raison d'être, et les dents

aiguës dont sa gueule est armée seraient sans usage. En la détruisant, de même qu'en détruisant les oiseaux qui peuplent les campagnes et les forêts de la Calédonie, les Kanaks et les blancs préparent donc leur propre ruine : ils anéantissent leurs alliés naturels, les seuls qui puissent les défendre, eux et leurs récoltes, contre les agressions et les ravages des insectes.

Les insectes sont, en effet, le vrai fléau des contrées tropicales. Pour ne parler que de ceux qui s'en prennent directement à nous, je ne vous apprendrai pas grand'chose en vous disant qu'à la Nouvelle-Calédonie les moustiques rendent les nuits intolérables aux malheureux Européens. A moins de s'envelopper hermétiquement d'une moustiquière, il est impossible de fermer l'œil, et le matin vous retrouve dans un état tellement pitoyable, qu'à peine vous reconnaissez-vous en vous regardant dans un miroir, et que votre seule pensée est de vous jeter à l'eau pour calmer les cuisantes douleurs dont vous êtes tourmenté. Ah ! les moustiques!

Holothurie. Dessin de Mesnel.

cela seul suffirait pour me dégoûter de ces admirables pays où règne un printemps éternel ! Et les cancrelas, ces horribles bêtes noires, puantes et grouillantes, qui infectent les habitations et les navires, et dont la voracité n'épargne rien ni personne ! Et les sauterelles encore, ou, pour être plus exact, les criquets voyageurs, qui traversent les mers sur les ailes du vent, s'abattent par myriades de myriades sur les campagnes, dévastent en un clin d'œil des lieues carrées de terrain, puis souvent succombent en masse dans le pays qu'elles viennent de dépouiller, et deviennent, par la décomposition rapide de leurs innombrables cadavres, une cause d'infection pestilentielle !

Il est vrai qu'on a la ressource de manger ces insectes ; mais c'est un manger qui n'est pas du goût de tout le monde. D'ailleurs, quelles que fussent l'adresse et l'activité des chasseurs, et quel que fût l'appétit des mangeurs, on se flatterait vainement d'exterminer leurs innombrables légions ; et, comme le dit avec raison M. de Rochas, il n'y a pas compensation. Heureusement les invasions de criquets sont rares à la Nouvelle-Calédonie, en sorte que les Kanaks n'ont pas souvent l'occasion de se régaler de ces insectes. Ils s'en consolent en croquant une grosse araignée du genre épeire, qui est surtout commune dans l'île des Pins. Ils mangent aussi le gecko, sorte de lézard très-inoffensif, utile même, car lui aussi fait une grande consommation d'insectes, mais dont la laideur et l'aspect repoussant ne laissent rien à désirer. Enfin les Calédoniens

Gecko. Dessin de Mesnel.

mangeaient naguère le *trépang* ou *holothurie*, animal que son organisation et son genre de vie rapprochent des étoiles de mer et des oursins, et qui abonde sur les récifs de coraux qui environnent la Nouvelle-Calédo-

Santal citrin. Dessin de Mesnel.

nie. Ce rayonné existe à peu près dans toutes les mers. Notre littoral en possède quelques espèces qui vivent sur les rochers. Leur forme allongée les a fait désigner communément sous le nom de *concombres* de mer. Il s'en fait sur les côtes de la Méditerranée une assez grande consommation, mais seulement parmi la classe pauvre. Il en est tout autrement en Chine, en Cochin-

chine et dans la Malaisie. Là les holothuries ou trépangs sont recherchées par les gens les plus riches et les plus haut placés, non pas tant à cause de leur saveur agréable, qu'à raison des propriétés particulièrement toniques et analeptiques qu'on leur attribue. Aussi sont-elles, dans ces parages, l'objet d'une pêche très-suivie et d'un commerce très-important; et comme, malgré cela, l'offre reste toujours au-dessous de la demande, la spéculation fait rechercher cette singulière marchandise à de très-grandes distances. C'est ainsi qu'on est allé pêcher ou acheter des holothuries jusque sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie, et que les Kanaks trouvent maintenant plus avantageux de les vendre que de les manger.

Je passe sous silence, dans la faune calédonienne, bon nombre d'espèces indignes de notre attention. Je ne mentionne même que pour mémoire un petit scorpion que l'on rencontre assez souvent dans la campagne, dans les jardins et même dans les maisons, mais qui n'a jamais tué personne, et j'arrive enfin à l'animal le plus curieux assurément à étudier dans ce pays : l'homme ou, si vous aimez mieux, le Kanak.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

IV. — DE KITAÏ-GOROD A...?

Durant ce trajet, qui s'effectua au trot d'une voiture de place, où l'on m'avait fait monter au sortir de la maison, j'essayai, mais vainement, de tirer de mes sbires quelques éclaircissements sur l'étrange mesure dont j'étais l'objet.

Ils daignèrent toutefois me laisser espérer que je ne tarderais pas à être interrogé. Et cependant une semaine s'écoula sans que nul parût savoir que j'étais sous les verrous.

A vrai dire, le séjour de la prison n'avait rien de trop rigoureux. On m'y témoignait même de certains égards particuliers.

Quand je constate qu'on avait pour moi des égards, je ne voudrais pas qu'on s'exagérât la portée de cette assertion. Nourriture assez bonne, cellule assez propre, geôliers sinon courtois, au moins civils, c'est tout; car quand je demandai à voir le directeur de la prison, l'on ne sembla pas me comprendre; quand je manifestai le désir d'écrire, l'on me refusa ce qu'il fallait pour le faire. Et d'ailleurs écrire à qui? Peut-être mes hôtes avaient-ils été arrêtés en même temps que moi, et, s'ils ne l'étaient pas, avais-je besoin de faire appel à leur sympathie? Excepté eux, je ne connaissais personne à Moscou.

Bref, tout empêchement mis à mes rapports avec l'extérieur, force me fut d'attendre patiemment, pendant une mortelle semaine, que quelqu'un, en haut ou en bas, lieu voulût bien songer à moi.

Un matin enfin la porte de ma cellule s'ouvrit avec une sorte de fracas solennel, et je vis entrer un gros officier, suivi de deux autres militaires qui portaient des papiers, et dont l'un s'assit à la table, comme se disposant à écrire.

C'était l'interrogateur et ses acolytes.

Le gros officier, qui parlait assez purement le français, me demanda d'abord mes nom et prénoms. Je les déclinai.

— Vous êtes noble? remarqua-t-il.

— Oui, monsieur.

Il reprit :

— C'est à quoi, bien qu'étranger, vous devez de n'avoir pas été confondu ici avec les détenus ordinaires.

— Je m'en félicite, monsieur.

— Mais nous espérons que vous saurez reconnaître cette attention, à laquelle nous n'étions pas tenus envers vous.

— Et comment, s'il vous plaît, monsieur?

— En répondant avec la plus entière sincérité aux questions qui vous seront adressées.

— Je tâcherai, monsieur.

Sur ces mots, le gros homme prit des mains d'un de ses suivants un petit cahier qu'il me présenta, en me demandant si je le reconnaissais.

— Oui, répondis-je; car ce cahier n'était autre chose que mon journal, qu'on avait trouvé dans mes papiers.

Et aussitôt l'officier de me remontrer, avec une emphatique assurance que ces quelques pages manuscrites étaient une sorte de funeste arsenal, où la police n'aurait qu'à le vouloir pour puiser contre moi toutes les armes, c'est-à-dire toutes les preuves de délits et de crimes punissables à tous les chefs et à tous les degrés.

Tant d'honneur fait à un peu de pauvre prose qui ne s'adressait qu'à moi-même me fit sourire. L'officier prit ce sourire comme un outrage de plus à la dignité de l'empire ou de la police impériale, car il le fit noter par son secrétaire.

Vous riez? Écrivez qu'*il* a ri.

Et, ouvrant le cahier, il en lut tout haut divers passages qu'il commenta de façon à me convaincre que, dans mon griffonnage, j'avais forfait à toutes les lois de l'hospitalité, du respect — et de la vérité, qui plus est, — et que, pour tant de scélératesse, j'échappais normalement à toutes les miséricordes.

— Soit, monsieur, fis-je, sans trop de sérieux, quand il fut arrivé au bout de sa grotesque démonstration; mais permettez-moi de vous faire observer que je suis Français, et que, en France, nous avons l'habitude, sinon de tout dire, au moins de tout penser librement, or ce cahier n'étant autre chose qu'une sorte de pensée écrite...

— Pardon, monsieur, interrompit-il sèchement, mais je vous ferai observer à mon tour qu'il y a de certaines habitudes dont il est bon de se défaire quand on quitte son pays.

Et, sans attendre ma réplique, il se lança dans une nouvelle admonestation assez embrouillée, dont j'eus bientôt cependant pénétré le sens direct, qui était celui-ci : « Vous êtes superlativement coupable; nous avons tous les motifs les plus plausibles pour sévir

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

contre vous; mais nous pourrons nous départir des rigueurs, si vous savez vous montrer digne de notre indulgence; et pour cela vous n'avez qu'à nous fournir tous les renseignements possibles sur les quelques personnes que vous avez été à même de fréquenter depuis votre arrivée en Russie, et notamment sur les faits et gestes intimes de vos hôtes depuis que vous les avez connus en France.»

J'arrêtai le gros homme en plein courant de sa tortueuse péroraison, pour lui déclarer net que le rôle dont il voulait m'affubler n'était nullement de ceux qui me convenaient; que je n'avais d'autres révélations à faire touchant mes hôtes, sinon que je les tenais pour de très-dignes et très-honnêtes garçons, tout pleins d'un sincère amour pour leur pays, et n'ayant jamais pris, que je susse, aucune part à une intrigue politique; j'ajoutai que d'ailleurs, fussé-je dépositaire de quelque secret de ce genre, on serait fort mal venu à croire que je trahirais ce dépôt.

— Bien, fit l'officier, quelque peu désarçonné; mais la veille de votre départ de Pétersbourg...

J'interrompis de nouveau :

— La veille de mon départ de Pétersbourg, lui dis-je, pour en avoir plus tôt fini avec ses insinuations, j'ai assisté, avec mes amis, à une soirée où, le champagne et un agent provocateur aidant — c'était l'étudiant que je croyais pouvoir désigner ainsi, car la réflexion m'avait convaincu que j'étais dans le vrai — il s'est dit quelques folies, au fond très-innocentes, et où j'avoue m'être exprimé avec une certaine sincérité sur un fait qui m'avait révolté et me révolterait encore. Et c'est tout ce que je puis vous dire, tout ce que je sais, tout ce que vous aurez de moi.

Peu habitué peut-être à trouver chez les prévenus ses compatriotes cette brusque franchise, le gros homme laissa voir une sorte d'accès de colère; il se dressa hautain, éleva la voix, invoqua l'autorité dont il était investi, constata l'infimité de ma pauvre personne livrée à la merci du magnifique pouvoir impérial... que sais-je? Et enfin — digression qui me donna le mot de la situation — se déchaîna contre les idées creuses dont les nationaux allaient se pénétrer à l'étranger, et qu'on croyait pouvoir venir impunément introniser dans l'Etat. Il constata ensuite que le paternel gouvernement du tsar n'hésiterait jamais devant la répression énergique et salutaire de ces criminelles tentatives.

J'osai encore lui faire observer que, pour ma part, je pourrais sans doute, en cas de vexation trop formelle, me réclamer du représentant de mon pays. Pour toute réponse, il sourit en frappant d'un air de triomphante ironie sur le cahier qu'il tenait toujours à la main.

Je profitai de cette muette, mais triomphante assertion, pour introduire dans l'entretien une remarque tout à fait incidente qui, cependant, avait pour moi un certain intérêt. Je démontrai au gros homme qu'on m'avait jeté en prison un matin, au saut du lit, sans me donner le temps de me munir d'autre linge, d'autres vêtements que ceux que j'avais avec moi; et j'ajoutai qu'étant données la prolongation de ma détention et la venue de la saison rigoureuse, je me trouvais fort mal de cet état de choses.

L'officier fit prendre note de ma réclamation, puis il tenta encore de m'amener à composition sur le chapitre des « confidences » qui devaient « améliorer » ma situation. Je lui répétai que je n'avais aucune confidence à faire; il insista; j'affectai, par un simple sentiment de dignité, de ne l'écouter point; ce que voyant, il sortit, en me disant, d'un ton plein de sous-entendus comminatoires, que l'heure viendrait sans doute où je saurais apprécier mieux les sages avis qui m'étaient donnés.

Et je me retrouvai seul comme devant, mais avec cette différence que j'avais maintenant une idée à peu près juste des griefs qu'on articulait contre moi. Or en examinant à tête reposée cette situation et en parlant, bien entendu, des données juridiques normalement admises chez les nations civilisées, il me sembla que si le cas avait quelque chose d'embarrassant, c'était surtout pour les juges devant lesquels je comparaîtrais. Quelle était, en effet, la base du procès? Un écrit d'un caractère plus que privé ou une simple boutade dans une réunion tout intime? A vrai dire, je savais que parfois la justice, ou plutôt la police russe, se laissait aller à de certains actes arbitraires; il était donc possible que j'eusse encouru une belle et bonne expulsion des états du tsar, ce qui, outre le désagrément accessoire d'un trajet à faire en la compagnie de quelques argousins, mettait à néant les séduisants résultats que je m'étais promis de mon séjour en ce pays. Et je me pris à maudire la malencontreuse idée que mes amis avaient eu d'accepter, à cause de moi, cette invitation, qui, certainement, devait avoir pour eux les plus déplorables conséquences.

Je les plaignais du fond de l'âme et j'aurais voulu pouvoir leur dire toute la peine que je ressentais de l'embarras où ils s'étaient mis en cherchant à m'être agréable.

Le soir même de ce jour, un geôlier apporta dans ma cellule, avec une grosse pelisse fourrée dont mes hôtes m'avaient fait cadeau à mon arrivée à Moscou et qu'on avait dû trouver dans ma chambre, la malle-valise que j'y avais fait déposer au retour de Pétersbourg, et qui n'avait été débouclée qu'au moment de mon arrestation, pour la recherche de mes papiers. J'y retrouvai tout ce que j'y avais laissé, même une bourse renfermant une certaine somme en or, et un portefeuille où figurait encore une valeur de cent-cinquante roubles environ en billets de cours (1).

Ces attentions pouvaient me faire croire à un relâchement en ma faveur. Aussi, le lendemain essayai-je à nouveau d'obtenir que des communications avec l'intérieur me fussent permises. Je demandai encore à voir le gouverneur de la prison, mais je me heurtai, comme la première fois, à des automates impassibles, inertes, qui ne me faisaient pas même l'honneur d'une réponse négative.

J'avoue qu'alors la patience m'échappa. D'ailleurs, l'étroitesse de ma cage et la stupide inaction à laquelle je m'y trouvai condamné, commençaient à me causer un agacement indicible, une sorte de rage douloureuse, qui s'accroissait même d'autant mieux que je pouvais voir les hommes chargés de me garder épier avec une évidente satisfaction la marche de ces accès.

Un matin, car six jours encore s'étaient passés sans que rien me fût revenu des agissements de l'autorité qui me retenait en chartre trop privée, un matin, après une nuit de fiévreuse insomnie, j'eus la faiblesse d'apostropher un de mes geôliers, comme s'il eût été

(1) Le rouble argent vaut environ quatre francs, le rouble assignation ou papier, dont le cours est très-variable, ne vaut que la moitié ou le quart de cette somme.

pour quelque chose dans ma mesaventure et en eût pu prendre une responsabilité quelconque. La brute était là, immobile, je ne dirai pas m'écoutant, mais me regardant. Quand j'eus fini, ou plutôt quand le spectacle prolongé de ce flegme idiot m'eut fait comprendre le ridicule de ma conduite, l'homme sortit. Un peu après, il en vint un autre que je n'avais pas encore vu dans la prison, et qui semblait investi de quelque grade.

Celui-là s'avança en me faisant un sorte de salut et, du ton le plus doucereux, avec une agaçante lenteur :

— Si M. le comte, me dit-il, n'était pas raisonnable...

— Eh bien ?

— Eh bien ! l'on serait forcé de mettre les menottes à M. le comte.

Et il s'en alla comme il était venu.

Je dois avouer que, l'homme étant encore là, je me bornai à hausser dédaigneusement les épaules; mais, l'homme parti et me retrouvant seul avec moi-même, je me pris à faire de prudentes réflexions sur la sotte équipée que je venais de commettre, et dont le renouvellement eût risqué de m'attirer en pure perte de sérieux désagréments. Je crus donc que je pouvais sans couardise m'imposer toute la patience imaginable; et j'en pris aussitôt la ferme résolution.

J'étais depuis trois ou quatre jours dans ces placides dispositions, quand j'eus la visite d'un grand vieillard dont les manières fines et distinguées s'accordaient parfaitement avec des dehors aussi avenants que respectables. Sans préciser rien sur ce que nous appellerions en France *son état civil*, il se présenta comme un homme de haut rang qui, par pur élan de cœur, se donnait la mission toute spontanée de prêter son officieux crédit à certaines infortunes qui lui semblaient dignes de cette attention.

Il me parla avec chaleur de Paris, qu'il avait habité, et dont il avait gardé le plus cher souvenir ; il attesta en termes non moins vifs ses sympathies pour les Français. Il avait appris ma mésaventure, qui lui avait inspiré pour moi un sincère intérêt et, certain au préalable, de placer bien ses sentiments il avait, sans plus tarder, tenté des démarches qui, en dépit de la rigidité des traditions administratives, ne devaient pas manquer d'aboutir bientôt à un heureux résultat.

Vraiment ce vieillard, comme on dit, *parlait d'or*. Il eût fallu avoir l'esprit bien mal tourné pour ne pas lui savoir un gré infini de son officieuse intervention et, tout calcul fait, il eût fallu se sentir quand même singulièrement épris des rigueurs de l'incarcération pour ne pas se ranger à son avis quand, après force nouvelles assurances de commisération, il crut pouvoir avancer que la malacontreuse affaire que je m'étais attirée, serait certainement réduite à ses justes proportions quand, par quelques mots de ma main, j'aurais tout naturellement exprimé un sentiment de regret... Mon Dieu ! que pouvait-il coûter après tout à ma dignité pour donner satisfaction à une autorité d'ailleurs aussi vaine qu'ombrageuse. L'important était de me tirer des griffes du cerbère, quelque gâteau de miel qu'il pût m'en coûter...

Le sympathique vieillard s'en alla tout radieux, emportant cinq ou six lignes griffonnées par moi, au crayon, sur une page du carnet qu'il avait dans sa poche...

Et le cœur gagné par l'espérance que le brave homme m'avait laissé voir, je ne doutai pas qu'appuyées de mon semblant d'amende honorable, les démarches qu'il allait tenter n'obtinssent bientôt le plus heureux résultat. J'ajoute que, cette solution venue, et n'y dût-on mettre aucune condition de départ et de séjour, j'étais bien résolu à reprendre de mon chef et au plus vite, le chemin conduisant hors d'un pays où l'on risque de payer si cher la moindre expression de sa pensée (1). J'avais d'ailleurs manifesté cette détermination au vieillard, qui devait la faire valoir auprès de qui de droit.

Une semaine s'écoula encore sans qu'aucune nouvelle me vînt du dehors.

Enfin, le huitième jour, le matin, comme j'étais encore couché, entrèrent en même temps un officier qui devait être le directeur de la prison (2), un secrétaire, deux geôliers et un grand diable de militaire qui s'arrêta automatiquement à un demi-pas en deçà du seuil.

L'officier me dit que j'allais quitter la prison.

— Quitter la prison, répétai-je. Est-ce une mise en liberté ?...

— Non, pas tout à fait. Vous allez partir avec cet homme.

Il désignait le grand gendarme, qui fit une espèce de salut mécanique.

— Ah !... Et où me conduira-t-il ?

— Vous le verrez bien.

Je me mis en devoir de prendre mes habits, mais je dus les recevoir un à un des mains des geôliers qui, au préalable, fouillaient dans toutes les poches et faisaient inscrire au secrétaire jusqu'aux moindres objets qui s'y trouvaient. Ils fouillèrent aussi la valise qu'ils bouclèrent ensuite. Je remarquai en outre que le secrétaire me regardait attentivement et prenait des notes, qui devaient, selon toute évidence, constituer mon signalement. Ces formalités remplies, l'officier mit sa signature sur un papier que le secrétaire avait griffonné et qu'il donna au gendarme en disant :

— Allez !

(1) Un de nos amis nous rapportait dernièrement ce trait plaisant au fond, mais caractéristique, de l'effet produit sur les étrangers par le système de compression qui règne dans l'empire des tsars. Un artiste dramatique français était engagé à Pétersbourg. Le jour de son arrivée, comme il rentrait à l'hôtel par un froid dont il était peu coutumier : « Oh ! chien de pays ! » s'avisa-t-il de penser tout haut dans la salle commune. Alors un monsieur de frapper solennellement sur l'épaule de l'artiste et de lui faire observer, avec une gravité profonde, que les réflexions de ce genre étaient de celles qu'il ferait bien de garder pour lui. La chose fut dite d'un tel air, avec un ton si *persuasif*, racontait le comédien, que je n'eus pas envie de me l'entendre répéter. Je me tins pour averti; pendant trois mois, j'allai presque tous les jours faire ma partie de dominos dans un café : le double six manquait au jeu ; je n'eus jamais l'air de m'en apercevoir...

(2) Peut-être est-il bon de noter ici que, en Russie, toutes les fonctions administratives correspondent à des grades de l'armée. « Pierre Ier (dit E. Talbot, *l'Europe aux Européens*) a fait passer dans les mœurs ce que les Russes appellent le *tchin*, c'est-à-dire une organisation essentiellement militaire. Tous les fonctionnaires civils, même ceux de police, sont d'anciens officiers. Chaque fonction est classée avec un grade correspondant à ceux de l'armée, et donne lieu à des préséances et à des priviléges soigneusement réglés. Tout est enrégimenté. On dit d'un fonctionnaire : Quel est son tchin ? Cela veut dire quel est son rang... Le tchin, c'est ce que nous nommons en France le caporalisme.

Alors le gendarme, après avoir mis ce papier dans sa poche, me fit une espèce de révérence en s'écartant un peu de la porte, comme pour m'inviter poliment à passer devant lui — témoignage de déférence qui devait, semblait-il, me faire bien augurer de la mission confiée à cet homme. Un geôlier s'apprêtait à nous suivre, portant ma valise. Je passai donc. Dans les corridors, le gendarme marcha à mes côtés pour me guider; mais à la sortie il me céda encore le pas. Je vis devant moi une voiture à trois chevaux — sorte de calèche rustique et antique, où il me fit signe de monter, et où le geôlier plaça la valise. Je montai. Le gendarme s'assit à la place vacante à côté de moi. Le cocher fouetta les chevaux et la voiture roula.

Tout cela s'était accompli sans que j'eusse entendu la voix de mon compagnon de voyage. J'avais un motif tout naturel de l'interroger; mais quand, après quelques tours de roue, l'idée m'en vint, je m'aperçus que mon homme, renversé dans le coin de la voiture, était déjà plongé dans le plus tranquille sommeil. Et je me fis un scrupule de troubler son repos.

Mais, au bout d'un quart d'heure environ, comme nous sortions de la ville, je remarquai que la voiture s'engageait sur une route qui allait droit à l'orient —

En route pour Tobolsk. Dessin de Vierge.

direction tout opposée à celle que nous eussions dû prendre pour aller... là où je comptais aller.

Alors, ma foi, je n'y tins plus et, secouant le dormeur :

— Çà, voyons, lui criai-je, me direz-vous où nous allons?

— Eh, eh, seigneur, fit-il avec une sorte de lent et sourd ricanement, vous devez bien le comprendre.

— Si je le comprenais, je ne le demanderais pas.

— Eh, eh, seigneur, ricana encore le gendarme, je crois que nous sommes sur la route de Tobolsk.

— Tobolsk! répétai-je avec un ébahissement facile à concevoir, Tobolsk!

En ce moment passait une brave femme qui, autant que je m'en souviens, fréquentait la maison des Manilovitch et qui avait pu m'y voir. En me reconnaissant, elle leva les mains d'un air profondément consterné, puis d'une voix dolente :

— Hélas! dit-elle, *à ne plus nous revoir*, monsieur le comte!

Je savais que telle était la formule d'adieu qu'on a coutume d'adresser aux exilés en Sibérie.

Un nuage me passa sur les yeux, la tête me tourna, et je n'eus plus conscience de moi-même...

V. — MON AMI LE NAÏF GENDARME.

S'étonne ou se moque qui voudra de la faiblesse de caractère dont je venais de faire preuve, j'en laisse liberté pleine à ceux de mes heureux lecteurs qui n'ont jamais visité le pays où se passait la scène que je viens de rapporter; mais, j'en ai la certitude, ceux-là ne s'étonneront pas, ne se moqueront pas, qui, par eux-mêmes ou sur des rapports fidèles, auront pris une idée juste du sentiment qui, dans le grand empire du Nord, s'attache à ce seul mot, à cette seule pensée : *Sibérie*. Là, nul n'y songe sans frémir, car nul ne peut se dire assuré contre

la redoutable éventualité d'un voyage en ces horribles contrées. Des caprices de l'autocrate aux agissements arbitraires du bas officier de police qui vise à l'avancement par le zèle, tout en Russie peut se traduire, aussi bien pour le plus grand personnage que pour le dernier des mougiks, par une transportation qui le plus souvent équivaut à la mort. Au mot de *Sibérie*, dans le menu peuple, chez les serfs, bourgeois ou paysans qu'une fantaisie de leur maître peut envoyer au *pays d'où l'on ne revient plus*, on se signe, en murmurant le *Gospodin pomilu* (Dieu, ayez pitié de nous), qui est l'exclamation coutumière en cas de douleur. Dans la haute société, où les exemples ne sont pas rares de simples paroles punies d'un exil perpétuel, on ne prononce jamais ce mot, auquel la profonde terreur qu'il inspire a fait attribuer une idée d'extrême inconvenance.

Quoi qu'il en soit, mon espèce de défaillance fut de courte durée, et je dois avouer que, lorsque je revins à moi, je ne laissai pas d'être surpris en voyant mon flegmatique gendarme tout occupé à me prodiguer des soins aussi actifs qu'intelligents. Il avait fait arrêter la voiture devant une maison où il était allé chercher un verre d'eau, avec le contenu duquel il m'aspergeait la figure et les mains, après avoir dégrafé mes habits. Mon retour à la vie — comme il disait — mettait sur son visage les marques d'une véritable joie.

Il va de soi qu'aussitôt que j'eus recouvré la libre expression de ma pensée, je crus devoir remercier le brave homme de la sollicitude qu'il me témoignait; mais il se défendit très-modestement du mérite que je lui attribuais. En reprenant connaissance, j'avais aussi retrouvé le sentiment de mon étrange situation, et il y avait là certes de quoi m'absorber exclusivement. Mon premier mouvement fut de douter du fait en lui-même, tant il était inoui, inexplicable, et surtout inacceptable. Bien que sentant la voiture rouler, bien que voyant cet homme armé assis près de moi, je me surprenais croyant à un mauvais rêve et m'efforçant d'échapper à ce cauchemar. Mais non, j'étais bien réveillé; mais non, c'était bien la réalité dans toute sa révoltante rigueur. Comment, pourquoi cela s'était-il fait? Je n'y comprenais rien. Arrêté, emprisonné, déporté, exilé pour la vie, sans jugement, sans griefs ouvertement articulés, moi, Français à qui les premiers éléments du droit des gens devaient assurer, sinon l'immunité complète, au moins la garantie d'un procès régulier. On m'emmenait en Sibérie, c'est-à-dire bien loin, c'est-à-dire au néant. Était-ce possible? Qu'avait donc voulu de moi ce vieillard aux dehors si affables, si sympathiques? Pourquoi m'avait-il fait signer cette espèce d'amende honorable qui devait lever les derniers scrupules de la police?... Ah! le lâche! le traître! et lâches et traîtres comme lui ceux qui l'avaient envoyé, et qui voulaient avoir cet aveu pour justifier leur conduite, sinon en face d'eux-mêmes, au moins en face des représentants de mon pays, si quelque jour je parvenais à leur faire entendre ma plainte! C'est cela, c'est bien cela! C'est atroce, c'est indigne; mais, voyons, irai-je là où l'on prétend m'envoyer? me laisserai-je traîner à cette mort absurde?...

Et tout en m'écriant mentalement de la sorte, je regardais l'homme, ou plutôt la brute de nouveau assoupie dans son coin. « Il a des armes, me dis-je, soit; il est grand, il est fort, soit; mais par un coup de surprise je puis le désarmer, par adresse le mettre hors d'état de me retenir. Un pistolet est bien vite arraché d'une ceinture, une détente vite pressée... et je saute de la voiture. Le postillon, lui, n'a point d'armes, ce n'est pas à sa garde que je suis confié. Je cours, je vais devant moi; je sais la langue du pays, j'ai de l'argent. Et à la grâce de Dieu! nous verrons ensuite. Mourir pour mourir, après tout, mieux vaut la mort en essayant de ressaisir la liberté que la lente et stupide extinction dont je suis menacé là-bas. »

Ainsi raisonnais-je, et, enfiévré par ce raisonnement qui me causait une espèce de vertige moral, j'étais parfaitement résolu à tenter l'aventure, quelque difficile et même quelque sanglante qu'elle pût être.

Le gendarme, bercé par le mouvement de la voiture, dormait en dodelinant de la tête. Faisant semblant de dormir comme lui, en obliquant le corps, de manière à pouvoir bien l'observer, j'étudiais d'un œil à peine entr'ouvert tous les détails de mon projet, et je le comprenais fort exécutable. A la vérité, j'avais reconnu que de mon côté la portière était condamnée, en sorte que pour sortir de la voiture il fallait absolument passer devant l'homme; mais en brusquant habilement l'attaque, cet obstacle devenait insignifiant.

Bref, je prenais posément, mûrement mes mesures; mais il était prudent d'attendre que nous fussions assez loin de la ville pour que, après l'événement, l'éveil pût être moins vite donné à la police.

Or, nous avions déjà marché pendant deux ou trois heures, et du train ordinaire aux voitures russes, nous devions être déjà à une quarantaine de verstes (1) de Moscou. Nous traversions une contrée où quelques pauvres arbres seulement perçaient d'ici et de là l'épais tapis de neige dont la terre était couverte. Le lieu me paraissait propice et je me disposais à agir, quand le gendarme, se soulevant à demi :

« Sans doute, seigneur, me dit-il tranquillement, se piquant de pénétrer ma pensée, cette campagne vous semble triste, mais patience; bientôt, après le relai où nous devons nous arrêter pour changer de chevaux et prendre quelque nourriture, nous trouverons le pays boisé, c'est plus joli.

— Ah! le pays boisé, répétai-je.

— Oui, la route passe en pleine forêt, une belle forêt, vous verrez.

— Ah! une belle forêt? fis-je encore, mais d'un air machinal, indifférent, tandis que tout au contraire, prenant bonne note de ce renseignement, je me décidais immédiatement à attendre ce pays boisé qui, le coup fait, devait favoriser ma fuite. Et je me rejetai dans le coin, les yeux fermés.

Le gendarme en fit autant.

La voiture ne tarda pas à s'arrêter au relai, espèce d'auberge-cabaret. Mon gardien m'invita à descendre en me faisant savoir qu'il m'était officiellement alloué, comme à tous les prisonniers, une somme quotidienne de huit kopecks (environ trente-deux centimes) pour mon entretien, mais que si j'avais de l'argent — il savait bien que j'en avais — je pouvais me faire servir ce qui me plairait.

Je descendis donc, et nous entrâmes dans une salle basse et fumeuse, où mon gendarme, fort bien éveillé alors, s'assit tout radieux devant la table, avec des airs d'ogre à jeun. Pour moi, je n'avais guère d'appétit; toutefois, je compris qu'en prévision des événements je devais prendre quelque réconfort. Je fis donc le pos-

(1) La verste russe équivaut à peu près à notre kilomètre.

sible pour avaler quelques bribes du morceau de mouton filandreux qui fut servi sur une grande terrine de choux verts et sûrs, espèce de choucroute qui est le mets national. Pendant ce temps, le large gosier du gendarme engloutissait d'énormes bouchées, suivies de force gruau de sarrasin, et arrosées — le tout à mes frais — de grands verres de *kouasse* (boisson faite avec de la farine de seigle fermentée).

Quand il se fut rempli de choux, de sarrasin et de mouton jusqu'aux oreilles, il pensa — tout haut — qu'une « goutte » de *vodka* (eau-de-vie) *tsarienne* (1) pourrait aider à la digestion. J'en fis apporter une bouteille. Le gendarme me tendit son verre et ne le retira que quand il le vit prêt à déborder. Il jeta dans la brûlante liqueur une forte cuillerée de poivre, avala le tout d'un trait, et, passant lentement la main sur sa poitrine, poussa un soupir de béate satisfaction en disant :

— Ah! cela fait *doux!*

Je lui offris de recommencer, il ne se fit pas prier et répéta le dosage de poivre, le geste, le soupir et la phrase du premier coup. Le verre était large et profond; mon gendarme devait avoir absorbé un bon demi-litre d'eau-de-vie. Je n'osai pas lui proposer une troisième rasade, dans la crainte de lui laisser deviner l'intention qui me guidait; mais au regard dont il accompagna la bouteille quand on l'enleva de la table, je compris que sa défiance ne se fût pas éveillée pour si peu.

Je payai, et nous reprîmes nos places dans la *kibitka*, qui était attelée de trois chevaux frais et qui partit avec une vertigineuse rapidité.

E. MULLER.

(1) Ainsi désignée parce qu'elle paye au tsar, qui seul a le droit de fabrication et de vente de cette boisson, un impôt qui, grâce à l'intempérance normale de ses sujets, lui rapporte, bon an mal an, quelque cinq ou six cents millions.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES FÊTES DE LA PAIX.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LYON.

Avant la guerre désastreuse de 1870-71 et les terribles jours d'épreuve que nous venons de traverser, nous avions été, avec toute la presse parisienne, convié à l'inauguration des travaux préparatoires de l'exposition universelle de Lyon; et, à cette fête, nous rendions un public hommage à la puissance de l'initiative privée, qui osait aborder une si vaste entreprise. « Aide-toi toi-même » est une maxime que nous aimons, et nous avons peu de foi dans l'avenir des peuples qui attendent tout de l'activité de leurs gouvernements. C'est en faisant par eux-mêmes, sous leur responsabilité et avec leurs propres deniers, que les Américains et les Anglais sont arrivés à ces prospérités qui nous font envie. C'est dans cette pensée que nous avons fortement encouragé M. Tharel, l'énergique directeur de l'exposition universelle de Lyon.

L'entreprise a rencontré des obstacles et des empêchements que nulle sagesse au monde ne devait prévoir. Qui pouvait se douter alors de ce qui est arrivé? Ce n'est que par des prodiges d'activité et de persévérance qu'elle a pu échapper à la ruine. Elle y a échappé comme la France, et c'est une preuve à ajouter à tant d'autres de la vitalité de notre cher et malheureux pays. Les coups dont ont été frappés notre industrie et notre commerce ne l'ont point abattu; et, dans un tournoi pacifique, il jette le gant à l'Europe, comme si les désastres de la guerre n'avaient point suspendu le travail et bouleversé les comptoirs.

L'exposition de Lyon a élevé ses immenses constructions dans un des plus beaux sites qui soient au monde. Rien n'est d'un effet plus saisissant que cette longue façade de palais mauresque qui s'élève au parc de la Tête-d'Or — ce nom fait penser à la Corne-d'Or de Constantinople — entre le Rhône, qui roule à ses pieds, et un lac profond, à côté duquel celui de notre bois de Boulogne semblerait l'ornement d'un petit enclos de mandarin. Cette construction gigantesque, dont nous donnons une vue, fait le plus grand honneur au talent de l'architecte, M. Chatron. Le cadre au milieu duquel il s'élance est admirable. Le parc de la Tête-d'Or ne ressemble point au Sahara du Champ de Mars, où l'on avait édifié l'exposition universelle de Paris; et que sont les buttes du Trocadéro de Passy et d'Auteuil comparées aux admirables coteaux de la Croix-Rousse et de Fourvières, et aux montagnes du Bugey et de la Savoie, qui se dessinent et se perdent à l'horizon?

Les galeries ont une étendue de près de deux mille mètres; l'ensemble des constructions couvre une superficie de quarante-trois mille mètres; les promenoirs en ont plus de neuf mille. Ainsi l'on atteint le chiffre de cinquante-deux mille mètres, que remplissent déjà les envois de neuf mille sept cents exposants. Nous empruntons au *Guide lyonnais de l'Exposition* quelques détails :

Galerie I. — Produits de la métallurgie, matériel agricole, matériaux de construction, charbon.

Galerie II. — Quincaillerie, ferronnerie, produits chimiques, parfumerie, appareils pour la fabrication des chocolats, des cigarettes. Tous les appareils exposés sont mis en mouvement par une puissante machine.

Galerie III. — Appareils de chauffage.

Galerie IV. — Les armes, constructions maritimes, carrosserie, sellerie, tannerie.

Galerie V. — Exposition vinicole, produits de la Société des agriculteurs de France.

Galerie VI. — Produits de l'Algérie et des colonies.

Galerie VII. — Grande nef de la partie centrale : quarante mètres de largeur sur vingt-huit mètres de hauteur sous clef. Porcelaines, cristaux, orfévrerie, ébénisterie, bronzes, ornements d'église, instruments de musique.

Galerie VIII. — Fonte d'art, optique, orfévrerie, joaillerie, horlogerie, fleurs artificielles, chapellerie.

Galerie IX. — Vêtements, confections.

Galerie X. — Cette galerie est celle des tissus. Elle donne accès dans un pavillon qui vaut, de notre part, une mention spéciale. Là sont placés et réunis tous les objets, tableaux, bancs, tables, etc., etc., qui servent à l'enseignement. Il y a là, dans cette partie de l'Expo-

sition, une idée excellente et neuve, qui aura, nous en sommes sûrs, des résultats excellents, et qui fait le plus grand honneur à M. Tharel, qui l'a conçue. N'oublions pas, dans cette rapide énumération, une exposition remarquable de peinture et de sculpture.

Les appareils de l'agriculture sont pour la plupart exposés dans le parc, où ils fonctionnent sous les yeux du public. Des hangars, des maisons rustiques, où l'on peut goûter depuis les grands vins jusqu'au cidre normand, ont été habilement disposés, au milieu de parterres et de corbeilles de fleurs, exposition embaumée et charmante. Autour des îles verdoyantes du lac voguent, à la voile, à la rame et à la vapeur, toute une petite flotte, et les eaux élevées du Rhône alimentent partout des cascades.

Tout cela a été entrepris sans demander aucune subvention à la ville ni à l'Etat, et en prenant l'engagement de verser la moitié des bénéfices de l'opération à la Caisse des invalides du travail. Plus tard, l'État souscrivit un don de trois cent mille francs et Lyon

L'exposition de Lyon. Dessin de H. Clerget.

cent mille francs; faibles sommes pour une si vaste entreprise ! Cependant tout a été mené à bien, et nous faisons les vœux les plus sincères pour que l'exposition universelle de Lyon soit couronnée du succès qu'elle mérite. Nous ne doutons pas que la foule des visiteurs ne se rende à la fête que l'art et l'industrie leur ont préparée avec tant de talent, de courage et de soin. La grande cité lyonnaise, avec ses musées, ses deux fleuves, ses quais admirables, ses ponts, à côté desquels les nôtres semblent des passerelles, est en fête pour les recevoir; et, ne l'oublions pas, encourager le travail en venant admirer ses efforts et ses merveilles, c'est, à l'heure où nous sommes, faire acte d'intelligence et de patriotisme. Il appartenait à l'industrieuse et opulente ville de Lyon de sonner l'heure du réveil; elle prouvera, par ses admirables tissus, qu'en fait d'art et de goût, ses dessinateurs, ses teinturiers et ses modestes *canuts* sont encore les premiers travailleurs du monde et que toutes nos gloires ne sont pas perdues.

A. GENEVAY.

Paris. — Typ. A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

CHRONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LA MÉNESTRELLE DU ROI (1).

Perrinet frappé de verges. Dessin de F. Lix.

V. — SACRIFICE.

Pendant que Perrinet et l'Essorillé attendent le moment propice pour entrer dans l'hôtel d'Armagnac, pénétrons-y pour voir ce qui s'y passe; Olivier de la Marche, sautant à bas de son cheval, avait enlevé avec précaution la pauvre Graciosa brisée de fatigue et d'angoisse, et l'avait déposée à terre.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Ne retirez pas encore son bandeau, dit Bernard.

Les chevaux laissés aux mains des serviteurs, le comte fit un signe à Olivier, qui, guidant doucement la jeune fille, suivit Mgr d'Armagnac dans la salle d'armes, gravit le grand escalier, pénétra dans une vaste pièce et fit asseoir Graciosa sur un fauteuil.

— Je n'ai plus besoin de vous, messire, dit le comte.

— Monseigneur se souvient de sa promesse?

— Cette jeune fille aura la vie sauve...

— Et sa liberté...

— Il dépendra d'elle de la recouvrer. Allez!

Graciosa comprit que son jeune défenseur hésitait à l'abandonner; elle joignit les mains avec prière : Olivier était son dernier espoir.

Le baron de la Marche, ému de la muette supplication de la ménestrelle du roi, hésitait à s'éloigner; le sire d'Armagnac s'en aperçut, ses sourcils se froncèrent et il ajouta :

— Faut-il, par deux fois, vous engager ma parole de chevalier qu'il ne sera fait aucun mal à cette jeune fille?

Olivier s'inclina, adressa tout bas quelques paroles rassurantes à la prisonnière et quitta la salle. Le comte d'Armagnac enleva le bandeau qui couvrait les yeux de la ménestrelle, et à la lueur de deux cierges de cire, Graciosa vit une pièce tendue de drap d'Arras et meublée avec une royale magnificence.

— Rassurez-vous, lui dit Bernard, en la voyant promener autour d'elle un regard inquiet; je l'ai dit à Olivier et je vous le répète, vous ne courrez ici aucun danger. Il y a plus, de l'aventure terrible de cette nuit peut dépendre pour vous un avenir plus beau que vous ne l'eussiez souhaité; sur un mot de vous s'ouvriront ces portes, et vous deviendrez la plus riche, la plus entourée, la plus fêtée des femmes...

— Je ne comprends pas, monseigneur...

— Les secrets, auxquels fortuitement vous vous trouvez mêlée, touchent à la politique, et une fois dans ce domaine, les faits prennent une signification qu'ils n'ont point dans les occasions ordinaires... La Caïmande est morte, parce qu'elle a refusé de me servir... J'ai promis votre vie au baron de la Marche, faisons une alliance et vous quittez immédiatement cet hôtel... Vous étiez attachée à la maison du roi, une grande part de sa guérison vous est due... Il n'a plus en ce moment besoin de vos services, vous allez changer de palais, et aujourd'hui même vous entrerez au château de Vincennes...

— Moi, chez la reine! s'écria Graciosa.

— Vous ne me suspectez pas de l'aimer, j'imagine?... répliqua le comte ironiquement; la fille de Bavière et le Bourguignon sont au même degré l'objet de ma haine... Mais il me faut près de cette ennemie une créature dévouée qui voie pour moi, et qui pour moi entende...

— C'est impossible, monseigneur, impossible... Vous ne songez pas à quel degré d'infamie vous voulez me faire descendre... Oui, je hais la reine dont l'abandon rendit Charles VI fou de honte et de désespoir; je la hais, parce qu'elle repousse le Dauphin et vend son héritage; mais, si loin qu'aille mon mépris, je ne saurais ni l'espionner ni la trahir.

— Tu réfléchiras... Mais, quelle que doive être ta conduite à son égard, tu seras attachée à sa personne dès aujourd'hui...

— Vous voulez donc me perdre dans l'esprit de tous, monseigneur... Tenez, je vais tout vous dire, et quand vous comprendrez la cause de mon refus, vous me pardonnerez, vous m'approuverez... J'ai un fiancé, monseigneur; je l'aime de toute mon âme; il est brave, bon, loyal; il sert votre cause et celle des princes d'Orléans avec zèle et succès... On le nomme Perrinet Leclerc... vous avez entendu ce nom déjà, n'est-ce pas?... Je dois l'épouser; une curiosité folle m'a conduite chez la Caïmande... Ce que vous avez demandé à cette femme, je ne le sais plus. Je me tairai sur ma vie, sur mon amour!

— C'est cet amour qui nous perdrait tous au contraire... La femme ne cache rien à son mari, et tu serais bientôt la compagne de Perrinet... Oui, je le connais... Du jour où il te croira indigne de lui, il ne te reverra plus...

— Vous exigez donc que je renonce à des projets formés avec tant de joie, vous voulez que Perrinet m'abandonne en voyant que je préfère une vie de plaisirs faciles près d'Isabeau à l'existence modeste que j'ai menée jusqu'ici et que nous devions partager ensemble...

— Je veux que tu ne revoies jamais Perrinet Leclerc, entends-tu, Graciosa Allegre?... Et si tu refusais de m'obéir, je trouverais bien un autre moyen de te perdre sans retour... Ton origine n'est pas si chrétienne que l'on ne puisse régulièrement t'accuser d'hérésie, et le collier de marabotins que tu portes au cou suffirait pour te dénoncer...

Graciosa frémit en se souvenant du jour où, toute petite, la foule qui la poursuivait, ainsi que la Maugrabine, la menaçait du bûcher en place de Grève... Sa destinée était donc de finir ainsi... Cependant elle se leva, regarda bien en face le comte d'Armagnac, et avec l'accent d'un fier défi :

— Je refuse! répondit-elle.

— Tu réfléchiras..., répliqua le comte.

Il fit quelques pas vers la porte, puis :

— Aucun péril ne te menace cette nuit, ajouta-t-il; je te laisse les flambeaux; si tu n'avais un poignard à ta ceinture, je te donnerais celui-ci... Il y a du vin dans cette fiole; je le goûte pour te prouver qu'il ne renferme pas de poison... Dors en paix, je reviendrai demain pour savoir ta décision.

Graciosa resta seule. Quoique brisée d'âme et de corps, elle résolut de veiller et marcha pendant quelque temps dans la salle. Sa faiblesse était extrême, et, cette faiblesse l'effrayant, elle avala quelques gouttes de vin. D'Armagnac avait dit vrai, le danger ne venait pas de ce côté. Le seul but de son persécuteur était de la séparer de Perrinet; elle n'avait pas besoin de réfléchir pour savoir qu'elle préférait la mort, même la plus cruelle, à l'idée de se séparer de l'ami, du protecteur de sa jeunesse. Malgré la puissance de sa volonté, un moment vint où ses forces la trahirent; elle s'affaissa sur un siége, ses paupières battirent, elle s'abîma dans une sorte d'anéantissement physique et moral... Brusquement arrachée à ce repos par un grand bruit, elle ouvrit les yeux... Le jour était venu. Une faible clarté filtrait entre les volets massifs et rayait le pavé de la salle de bandes lumineuses. Mais elle essaya vainement d'ouvrir la croisée; comme les portes de l'appartement, les volets étaient fermés à clef.

Graciosa écouta, le moindre détail pouvait devenir une révélation pour elle; d'ailleurs, bien qu'elle n'eût pas parlé de son espérance au comte Bernard, elle comptait sur le secours de Perrinet, comme dans les crises terribles de la vie on attend l'aide de la Providence.

L'oreille collée contre l'interstice des volets, elle cherche à comprendre ce qui se passe et cause un pareil tumulte ; tout à coup elle joint les mains et tombe à genoux ; elle a reconnu la voix de Perrinet Leclerc qui prononce son nom.

— Sauvée ! dit-elle, je suis sauvée !

Le jeune homme, profitant, comme il se l'était promis, du moment où les portes de l'hôtel s'ouvraient pour le service, avait pénétré dans la cour, tandis que l'Essorillé faisait le guet, caché près du montoir.

Perrinet s'adresse d'abord à deux valets et demande à parler au comte d'Armagnac. Les serviteurs se regardent indécis, car les chefs de chaque faction flattent le peuple, et la haine d'un seul artisan peut entraîner de graves conséquences ; mais, quand Perrinet ajoute plus haut que messire d'Armagnac s'est la nuit même rendu coupable d'un rapt dont lui, Perrinet, vient demander raison, les valets, sans lui daigner répondre davantage, le saisissent chacun par un bras et tentent de lui faire vider la place. D'un bond Perrinet leur échappe, et, tirant une petite dague, il les en menace d'une façon si résolue, que, n'osant affronter seuls le courroux du jeune homme, ils appellent à grands cris du renfort.

Cinq hommes d'armes sortent d'une salle basse, mais cette fois encore tous les efforts des domestiques et des archers pour triompher de Perrinet restent inutiles. En ce moment paraît le sénéchal de Mgr d'Armagnac.

Perrinet, s'adressant à lui de nouveau, s'emporte en folles menaces, jure que le comte Bernard payera de sa vie le double crime de la nuit, et que la Caïmande et la ménestrelle du roi seront vengées.

— Pour châtier de semblables outrages, répond le sénéchal, point n'est besoin de s'adresser au grand prévôt... Vous autres, apportez des verges ! Garrottez cet homme et qu'il paye ses calomnies de son sang.

— Les fouets ! les verges ! crie Perrinet en se débattant ; c'est un supplice de serf, et je suis un homme libre !... C'est le châtiment du soldat déserteur, et je suis artisan ! Vous n'avez pas ce droit, non, vous ne l'avez pas !

Malgré sa résistance désespérée, Perrinet est renversé sur le sol, on arrache ses vêtements, on le lie, quand le comte d'Armagnac survient et s'informe de ce qui se passe.

— Comte d'Armagnac, justice ! crie Perrinet se tordant dans ses liens.

— Attendez pour punir ce misérable, répond Bernard VII, que je vous en donne le signal, en agitant mon chaperon à la fenêtre de la grande salle.

— Oh ! murmure Perrinet entre ses dents serrées, je te tuerai, comte d'Armagnac !

Bernard gravit le grand escalier, ouvre la porte de la pièce dans laquelle est enfermée sa prisonnière, et la voit, à genoux près de la fenêtre, épiant les bruits sinistres, et se demandant quel terrible drame se joue si près d'elle.

Le comte lui met la main sur l'épaule.

— As-tu réfléchi ? demande-t-il.

— Oui, je refuse encore.

— Tu mets ta confiance dans Perrinet Leclerc, pauvre folle ! Tu te dis : Il viendra me délivrer, qu'il paraisse et je suis libre ! Voilà ce que signifient ton regard plein de flamme et l'assurance de ta voix... Eh bien, tu ne te trompes pas, Perrinet est ici... Il te cherche, il t'appelle... Tu es à quelques pas de lui... Il peut t'entendre, tu vas le voir... Mais, sur mon âme, quand tu l'auras aperçu, tu tomberas à mes pieds, tu me demanderas merci...

Et, ouvrant la vaste fenêtre, Bernard soulève son chaperon et l'agite trois fois.

A ce signal répond un cri de douleur aigu, surhumain.

Graciosa a tout vu, tout compris ; elle recule, tombe aux pieds du comte d'Armagnac et lui crie :

— Grâce ! grâce ! et que je sois seule perdue !

La fenêtre se referme, le bruit cesse dans la cour, le bourreau détache Perrinet chancelant, à demi fou... Un être difforme rampe jusqu'à lui, plonge un linge blanc dans la mare de sang qui rougit le pavé, puis entraîne Perrinet, à qui un soldat a jeté son pourpoint sur les épaules.

— Déshonoré ! murmure Perrinet, déshonoré !

Il se demande quelle ressource reste à sa vengeance ; tout à coup un souvenir traverse son esprit.

— Odette ! dit-il.

Et, retrouvant des forces dans sa haine, Perrinet se dirige vers l'hôtel Saint-Paul.

VI. — A VINCENNES.

L'hôtel Saint-Paul, vers lequel se dirigeait Perrinet, était moins une demeure royale qu'une cité dans la cité même. Il formait une réunion d'habitations pour les princes et les grands personnages dont s'entourait le souverain, et ressemblait encore un peu aux villas ou métairies des anciens rois. Il renfermait plus de trente arpents de terre dans l'espace compris aujourd'hui entre les rues Saint-Antoine, Saint-Paul, le quai des Célestins et la place de la Bastille. Douze galeries reliaient entre eux, sans plan régulier, les hôtels du Petit-Pont, du Pont-Perrin, Beautreillis, de la Reine, d'Étampes, de Sens, de Saint-Maur, des Lions, près de la Seine, enfin le logis du roi et l'hôtel neuf d'Orléans.

Outre ces palais et ces galeries, on trouvait dans l'hôtel Saint-Paul six préaux, un jeu de paume, une cour dite *des joûtes*, dans laquelle se donnaient les tournois ; puis des bâtiments pour la conciergerie, la lingerie, la pelleterie, la fruiterie, des écuries, des forges, une ménagerie complète pour le temps, puis d'immenses et merveilleux jardins, des prés, des cultures de vignes précieuses, une cerisaie qui faisait le bonheur de Charles VI, après avoir été la passion de Charles V, occupaient la plus grande partie du terrain. Des haies vives d'une hauteur démesurée, recouvertes de treillis losangés garnis de pampres, de clématites, de houblons, et disposées de façon à rayonner et à aboutir au pavillon central, offraient à toute heure du jour la fraîcheur et l'ombre aux promeneurs. Des arbres taillés avec bizarrerie, des tonnelles étagées attiraient le regard ; des paons se promenaient gravement dans les allées ; les tourterelles et les pigeons s'y ébattaient à loisir. Charles VI, qui avait doublé le nombre des rosiers, des lauriers et des touffes de lis de son parterre, aimait, comme tous les êtres doux, les enfants, les fleurs et les oiseaux. Quand il se promenait au bras d'Odette dans la cerisaie en fleurs ou sous l'abri des tonnelles ; quand il caressait des faons ou cultivait des roses, il oubliait les trahisons qui l'avaient rendu si misérable, il fermait les yeux pour ne pas voir l'avenir ; son cerveau brûlant se calmait ; son cœur retrouvait des battements réguliers ; et, l'espoir lui revenant, il se promettait de reprendre le sceptre et de le porter seul pour le bien de tous.

Perrinet Leclerc, en se souvenant d'Odette, avait été inspiré du ciel. Seule elle pouvait venir en aide au jeune homme et lui faire retrouver son amie. On connaissait à l'hôtel le fils du gardien de la porte Saint-Germain, aussi ne fit-on aucune difficulté pour le laisser entrer; mais, quand il demanda à une camériste si sa protectrice pouvait le recevoir, il lui fut répondu qu'Odette de Champdivers était descendue dans les jardins.

Où la trouver dans ce dédale d'avenues, dans cette ville de tonnelles et de pavillons, dans cette oasis de fleurs et d'arbustes?

Perrinet se mit à courir comme si la hâte eût dû lui faire rencontrer plus vite la petite reine, mais il n'aperçut nulle part celle qu'il cherchait.

Le hasard de sa course le conduisit enfin près de la ménagerie.

S'il n'avait pas eu tant de désespoir au cœur, il se serait arrêté un moment pour contempler et admirer un charmant spectacle. Debout, près de la cage du plus beau lion de la ménagerie, Odette passait une main caressante sur le mufle fauve de la noble bête, qui, de temps en temps, la léchait doucement en fermant à demi les yeux. Pendant ce temps, des vols d'oiseaux tourbillonnaient autour de la jeune fille; les plus familiers se posaient sur son épaule et becquetaient ses lèvres roses; les autres se massaient à ses pieds en troupe pépiante, sautillante; les perroquets agitaient leurs ailes d'émeraude, les paons argus étalaient leur robe chatoyante, tandis que d'autres, plus blancs que la neige, erraient sur les prés, et que des oiseaux d'Egypte, au plumage rose, droits sur leurs pattes et le bec replié sur la poitrine, semblaient rêver aux fraîches rives du Nil natal.

Perrinet ne vit rien de ce tableau, rien qu'Odette, et, tombant à ses pieds, demi-mort de souffrance physique et de désespoir :

— Rendez-la-moi! s'écria-t-il, rendez-la-moi!

L'amitié eut en ce moment le divin instinct de l'amour.

— Graciosa Allegre? demanda Odette.

— Enlevée hier, enlevée par Bernard d'Armagnac.

— Lui! répondit la jeune fille, lui qui feint en ce moment d'aimer, de soutenir son maître...

— Rendez-la-moi! répéta Perrinet, dont les yeux se remplirent de larmes amères. Je l'ai suivie à travers les rues de Paris hier, et j'ai vu ses ravisseurs rentrer dans l'hôtel d'Armagnac... Ce matin, à mon tour, j'ai voulu savoir ce qui se perpétrait dans cette maison, et à mes justes réclamations savez-vous comment on a répondu, Odette? Par des coups de verge... Ma chair saigne, ma chair souffre; mais ce n'est rien auprès de mon désespoir d'avoir perdu ma fiancée... Je règlerai plus tard avec le comte d'Armagnac. Ce qu'il me faut à cette heure, c'est Graciosa, ma Graciosa, ravie à l'heure où elle venait de me promettre sa main.

— Venez, répondit Odette : le ciel nous protége en ceci. Charles possède en ce moment toute sa raison, et depuis plus d'un mois s'occupe avec activité des affaires de l'Etat... des finances, de la guerre surtout... Il voudrait annuler des traités honteux et chasser l'Anglais de France... Vous lui exposerez vos griefs, et, j'en suis sûre, vous obtiendrez justice, quoiqu'en ce moment Bernard d'Armagnac jouisse d'un certain crédit.

Puis, Odette guidant le eune homme, ils se dirigèrent vers le logis du ro

Ils venaient de traverser la galerie conduisant à l'appartement de Charles VI, quand ils s'arrêtèrent en entendant parler d'une voix haute et solennelle dans la chambre du monarque.

Odette fit signe à Perrinet de marcher avec précaution; puis, entr'ouvrant les portières, elle posa un doigt sur ses lèvres avec un regard qui signifiait :

— Pas de bruit... Attendons.

Charles VI, assis sur un siége à dossier élevé, le visage calme, la chevelure longue et bouclée, portant une robe de velours cramoisi brodée d'hirondelles qui tenaient dans leur bec un bassin d'or, emblème préféré du roi; Charles VI, le regard brillant d'intelligence, écoutait Mgr le grand chancelier de France, qui, entouré des membres de l'Université de Paris, exposait en toute humilité, et avec le respect dû à Sa Majesté, les grièves souffrances du pauvre peuple, ruiné par les seigneurs, par les Anglais et par les soldats.

Jean Gerson représentait à Charles VI que les hommes d'armes, ne recevant aucune solde, pillaient outrageusement les pauvres gens... Que pouvait faire le laboureur en présence de ces hordes sans pitié? Fuir comme des brebis devant les loups...

— Las, continuait le chancelier, un pauvre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son fouage, son quatrième, les éperons du roi, la ceinture de la reine, les terrages, les passages, les chaussées, peu lui demeure; une taille nouvelle sera créée, et les sergents viendront engager ses meubles et sa vaisselle. Le pauvre homme n'aura plus rien à manger, si ce n'est par hasard un peu de seigle et d'orge... Sa femme gèlera de froid; ils ont quatre ou six petits enfants au foyer, criant la rage de faim... Et la mère aura à faire un morceau de pain où il y ait du sel...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Charles VI, nul ne m'avait raconté semblables misères.

Le chancelier poursuivit :

— Viendront les pillards... Ils trouveront par aventure une poule avec quatre poussins, que la femme nourrissait pour les vendre et payer le reste de la taille... Tout sera pris, dérobé... Si l'homme et la femme se plaignent, ils seront injuriés, rançonnés, maltraités... Et si les soudards ne trouvent rien dans la maison du pauvre homme, ils le menaceront, le battront et mettront le feu à la maison...

— Que faire? que faire? demanda Charles.

— Vous ne commandez ni ces exactions ni ces outrages, Sire, je le sais, et cependant cette raison n'est pas suffisante ni devant Dieu ni devant les hommes. Qu'est devenu ce beau titre de roi, *Francorum rex*?... N'est-il pas intolérable pour vos sujets qu'ils ne soient en repos ni pour leurs biens, ni pour leur conscience, ni pour leur vie? Que répondront au jugement de Dieu ceux qui causèrent de pareils malheurs? Dieu ne fera point miséricorde à qui ne l'a point faite. Vous, prince, vous ne commettez pas de tels crimes, mais vous les laissez commettre; vous les souffrez, et Dieu sera juste s'il vous laisse châtier par les messagers de sa colère!... Mais plutôt que le Seigneur apporte par votre entremise un prompt remède à l'excès de ces maux! *Vivat rex! vivat rex!*

Les membres de l'Université répétèrent :

— Vive le roi! vive le roi!

Alors, et sans qu'il fût possible à Odette de prévoir le dessein de Perrinet, celui-ci fendit le groupe de

courtisans et de docteurs qui se trouvait devant lui, et, mettant un genou en terre devant Charles VI :

— Sire, dit-il, je suis de ce peuple opprimé, pillé, battu... Je suis de ce peuple qui souffre et crie justice... On m'a volé ma fiancée!

— Je suis le roi, dit Charles amèrement, et l'on m'a bien volé la France !

Puis, ému, électrisé par le mâle langage de Jean Gerson, le monarque fit signe à Perrinet de se lever, et ajouta :

— Justice sera rendue à tous, à commencer par toi. Comment s'appelle ta fiancée? Qui a commis ce rapt audacieux ?

— Elle s'appelle Graciosa Allegre, répondit Perrinet Leclerc.

— Ma ménestrelle ! l'amie d'Odette !

— Oui, sire, et le ravisseur...

Le jeune homme n'acheva pas; un homme couvert de somptueux habits venait de pénétrer dans la salle, et ce fut en le désignant du doigt que Perrinet, stupéfait d'abord, ajouta :

— Le ravisseur est Bernard VII, comte d'Armagnac.

— Quel manant ose porter une accusation contre moi? demanda le gentilhomme en s'avançant.

— Moi! répliqua Perrinet, moi, dont vous avez broyé le cœur et déchiré les épaules! Moi, le peuple! Moi, défenseur des droits sacrés de ma famille et du sol de mon pays !

Charles regarda le comte sévèrement :

— Il m'en coûterait de vous trouver en faute, beau

L'arrestation du chevalier de Bois-Bourdon. Dessin de F. Lix.

cousin, dit-il, mais j'ai donné ma parole royale et la saurai tenir... Avant la fin de cette journée j'aurai régularisé la solde des troupes pour empêcher les pauvres gens de succomber sous leur fardeau de misère ; et toi, Perrinet, je t'aurai rendu celle que tu pleures... Mais vous, monsieur le chancelier, le mâle langage que vous m'avez tenu me rappelle vos plus beaux discours quand vous fûtes appelé à l'honneur de représenter l'Eglise française au concile de Constance, et les foudres que vous osâtes lancer contre les assassins de mon infortuné frère... Dieu, qui nous éprouva cruellement dans notre santé, nous prendra sans doute en miséricorde... J'ai toujours passionnément chéri la France, et ma royale épargne contient assez d'or pour réaliser ce que vous me conseillez aujourd'hui.

— Votre épargne, Sire, interrompit Bernard d'Armagnac, la reine en a disposé...

— Sans mon ordre?

— Les fêtes de Vincennes coûtent cher, ajouta le comte.

— Des fêtes ! toujours des fêtes! Du luxe, des plaisirs... quand la France se plaint et que mon peuple souffre... Quoi ! la reine aurait prodigué follement les sommes destinées au rachat de mes provinces envahies par l'Anglais? Vous exagérez, Bernard, et votre haine contre elle vous aveugle... Mais les faits sont trop graves pour ne point exiger une prompte démonstration. A Vincennes donc ! Je n'irai pas seul ; un représentant de chacun des trois ordres m'y accompagnera en vos personnes, Jean Gerson, connétable d'Arma-

gnac, Perrinet Leclerc, et vous, Tanneguy Duchâtel, notre grand prévôt; et j'en jure Dieu, quels qu'ils soient, les coupables seront châtiés.

— Nous retrouvons Charles le Bien-Aimé dans cette parole, dit le chancelier.

— Tu ne triompheras pas longtemps, Bernard d'Armagnac, murmura tout bas Leclerc.

Quelques instants après, le roi et sa suite prenaient la route de Vincennes.

Charles venait de mettre pied à terre dans la cour d'honneur au château, quand un jeune homme, presque un adolescent, la traversa. Il portait un riche habit aux couleurs de la reine. En reconnaissant le monarque, le jeune homme toucha légèrement son chaperon et passa outre.

— Salue plus bas, jeune homme, dit le roi d'une voix hautaine.

L'adolescent répéta le même geste sans tenir compte de l'observation qui lui était faite.

Charles VI sentit la colère bouillonner dans son sein.

— En suis-je venu à inspirer tant de mépris? pensa-t-il.

Puis il ajouta, en s'adressant à Tanneguy Duchâtel :

— Messire, faites arrêter cet insolent.

— Le connaissez-vous, Sire? demanda le connétable d'Armagnac.

— Nullement; il n'importe.

— On l'appelle le chevalier de Bois-Bourdon...

Ce nom rappela d'abord au roi un vague souvenir. Il se pressa le front à deux mains afin de ressaisir dans sa mémoire ce qui se rattachait à ce jeune homme... Puis, quand la lumière se fit dans son cerveau et que le passé redevint vivant à sa pensée, la rougeur de la honte lui monta au front; une lueur de colère brilla dans son regard, et il ajouta :

— Le Châtelet... la torture... la mort.

Tanneguy Duchâtel transmit cet ordre à un soldat des gardes, et un groupe d'archers entraîna le prisonnier.

— A la reine, maintenant, dit Charles VI.

S'il eût ignoré dans quelle pièce de son appartement se trouvait Isabeau de Bavière, le bruit harmonieux des harpes, des citoles et des mandores eût suffi pour le guider. La reine, bonne musicienne, aimait les concerts, et tandis que le roi souffrait et se mourait lentement à l'hôtel Saint-Paul, le château de Vincennes voyait se multiplier les distractions nouvelles à toute heure du jour et de la nuit.

La porte du salon dans lequel se tenait Isabeau s'ouvrit brusquement sous la main du roi.

Un groupe de jeunes seigneurs et de joueurs d'instruments entourait la reine; et au milieu d'eux Perrinet reconnut, avec une joie mêlée de stupeur, Graciosa Allegre.

— Ma ménestrelle ici! s'écria Charles VI.

— Et l'on m'accusait de l'avoir enlevée, ajouta d'Armagnac.

— Graciosa! Graciosa! dit Perrinet avec l'accent de la prière.

La jeune fille, bouleversée par la joie, fit un mouvement pour se jeter dans les bras de son fiancé; un regard du connétable la cloua à sa place, les yeux remplis de larmes, le front baissé, et comme écrasée sous le poids de sa honte.

— Madame, dit Charles VI, que sont devenues les sommes destinées à subvenir aux frais de la guerre?

— Elles furent dépensées pour le bien de l'Etat, Sire.

— Pour le bien de l'Etat, non, car mon peuple crie famine, et je ne puis nourrir une armée. Assez de dilapidations, de crimes et de saturnales... Messire prévôt, la reine partira ce soir pour Tours... Le procès du chevalier de Bois-Bourdon nous apprendra à quel degré elle fut coupable.

— Mais vous êtes fou, Sire! s'écria Isabeau de Bavière.

— Vous voyez bien que non, puisque je vous accuse.

— Messire Tanneguy Duchâtel, reprit la reine, je suis souveraine et régente.

— Je ne connais d'autre maître que le roi, madame.

Perrinet s'avança vers Graciosa.

— Viens, dit-il, tu me raconteras tout plus tard.

Une fois encore, l'instinct du cœur allait pousser la jeune fille vers Perrinet, quand le comte d'Armagnac lui dit à l'oreille :

— Vous voulez donc qu'il meure?

Graciosa se rejeta en arrière et cacha son front dans ses mains.

— Tu refuses? demanda Perrinet; tu refuses de me suivre?

— Je ne puis quitter madame la reine, balbutia la ménestrelle.

Perrinet saisit avec une sorte d'autorité la main de la jeune fille.

— L'air qu'on respire ici est-il tellement empesté, lui dit-il, que l'espace de quelques heures ait suffi pour te pervertir? Non, ce n'est pas possible. Fille du peuple aux pures vertus, ta place ne peut être à Vincennes; elle est dans la maison du vieux Leclerc, aux côtés de ton roi, dont tu berças l'insomnie par tes chansons. Viens, si tu fus jamais digne de ma tendresse; viens, si tu es encore la Graciosa Allegre à qui j'ai voué mon âme et ma vie.

— Je vous ai trompé, répliqua Graciosa, rappelant à elle tout son courage; je me trompais moi-même en vous répétant qu'une existence modeste suffisait à mes goûts... Il me faut, je le sens, le mouvement, le bruit, l'étourdissement, les parures. J'eusse étouffé dans votre logis d'artisan... A la cour de la reine, je serai l'égale des plus belles, des plus admirées... N'insistez pas, Perrinet; ne me regrettez même point... Oubliez-moi...

Le connétable d'Armagnac regarda le jeune homme avec une expression de joie cruelle.

Charles VI se contenta de dire :

— Toi aussi, Graciosa!

Perrinet sortit de Vincennes la mort dans l'âme, brisé d'esprit et de corps; et tandis que Tanneguy Duchâtel escortait à Tours la reine exilée de Paris, le jeune homme rentrait seul et désespéré dans la maison du Petit-Pont.

VII. — DEUX JUSTICES.

Dans la grande salle d'une taverne placée sous la protection de Mgr saint Jean-Baptiste se tenait Perrinet Leclerc; accoudé sur une table, et sans songer à vider son gobelet d'hydromel, il regardait attentivement les passants et les curieux qui rôdaient autour du grand Châtelet, et cherchaient à deviner les horribles mystères de ses cachots et de ses tortures. Le jeune homme était pâle, mais ne souffrait plus de ses blessures. En quelques jours, grâce à une recette qu'il tenait sans

nul doute de la Caïmande, l'Essorillé avait guéri son maître. Mais il eût vainement employé la puissance de philtres infernaux pour essayer de rendre le bonheur ou même le calme au cœur brisé de Leclerc.

Perrinet avait d'abord été tenté de chercher dans le suicide la fin de sa douleur, mais l'énergie de son caractère avait repris le dessus. Il avait employé cinq jours à visiter ses anciens compagnons de travail, ses amis, les artisans notables, à engager des maîtres et des apprentis, des bourgeois et des marchands; il n'eût rien refusé, ni l'aide des boute-feu ni celle de francs-mitous, s'ils fussent venus la lui offrir. Peu importe de quels instruments on se sert, pourvu que le but soit atteint. La taverne de *Saint-Jean* avait été choisie de préférence à toute autre pour la réunion générale des conspirateurs, parce que, de ses fenêtres, on voyait entrer au grand Châtelet et en sortir; or on apprenait en ce temps bien des choses en comptant le nombre des visites qu'y faisait maître Capeluche, le bourreau, et Perrinet voulait savoir ce qu'il adviendrait de Bois-Bourdon, dont l'arrestation avait été le premier acte d'autorité du roi.

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés, que le jeune homme vit déboucher d'une petite rue un écolier à chevelure blonde, qui entra dans la salle de la taverne en chantant un air de printemps :

Voiez oir la muse muset;
En mai fu fête un matinet,
En un verger flori verdet
Au point du jor
Où chantaient cil oiselet
Por grand boudor.

— Conrart, dit Perrinet, ne serez-vous donc jamais sérieux?

— Jamais! sur ma dague et ma dame! Et pourquoi?

— Parce qu'au jeu que nous allons jouer, quand on perd, il s'agit de sa tête.

— Eh bien, est-ce une raison pour devenir triste et paraître couard? Non pas! Je puis être décollé comme le Mgr Jean-Baptiste de l'enseigne; mais, je vous le jure, avant que mes lèvres froidissent, elles diront un dernier refrain, et je vous jure que si je voyais là Hérodiade avec son plat, je lui sourirais, car elle était belle!

— Silence! jeune fou; l'heure est venue des choses graves.

— Hôtelier, cria Conrart, de la cervoise fraîche, des dés et des cartes!

— Voici la cervoise, froide comme neige, répondit Bucque, le tavernier; quant aux cartes, vous savez, messire, qu'une ordonnance royale défend ce jeu dans les maisons fréquentées par les artisans.

— Allons, dit Conrart, Perrinet interdit le chant, Charles VI les cartes; il paraît que le droit de conspirer et de boire sont les seuls qui nous restent.

Un marchand pelletier de la Cité vint serrer la main de Leclerc, s'assit à sa table et échangea quelques phrases banales. Ces hommes n'avaient en réalité rien à se dire avant l'heure de la discussion qui les réunissait. Lentement les abords de la taverne s'animèrent; lentement la salle se remplit. On demandait à boire pour dissimuler le but de la réunion aux yeux de tous, même du tavernier; mais, sauf Conrart, les conjurés effleuraient à peine leurs gobelets. Quand une centaine d'hommes de tout rang se trouvèrent groupés dans la salle, les portes furent fermées, et Perrinet, se levant, commanda d'un geste le silence :

— Nous sommes en vérité de singuliers faiseurs de complots, dit-il. Au lieu de songer à renverser le roi, nous voulons l'affermir sur son trône; loin d'attendre de la révolution qui sera préparée par nos soins des honneurs ou le moindre profit, nous avons fait serment de garder intact l'honneur de notre entreprise, en nous engageant à ne jamais rien accepter qui pût ressembler à un salaire. Nous sommes le droit et la justice; or le droit ne s'achète point, et la justice ne saurait se payer. On dit la France abaissée, agonisante, presque morte; nous lui rendrons son prestige, sa force, sa vie! La lutte entre deux maisons princières ruine le pays. Lorsque Bourgogne l'emporte, on massacre les Armagnacs; la sépulture est refusée à leurs morts et le baptême à leurs enfants; l'anathème est lancé contre ceux qui les défendent; ils ne sont pas seulement des vaincus, mais des excommuniés... Si, par un revirement de la fortune, le connétable vient à triompher du duc Jean, quiconque porte la croix de Bourgogne ou le chaperon gantois est condamné par avance... Les princes d'Orléans n'ont pas le courage de former un parti séparé de celui de leur dangereux allié. Souvent, hélas! la raison indécise du roi flotte au vent d'une politique incertaine. Il est temps que Paris se retrouve, se lève et qu'il sauve la France. Paris n'a que faire d'Armagnac et de Bourgogne; il a son roi et son Dauphin. Nous voulons interdire la ville à des factions rivales qui s'arrogent le droit de nous entraîner dans leurs luttes. Le grand chancelier est venu l'autre jour à l'hôtel Saint-Paul pour remontrer humblement à Charles VI les misères du pauvre peuple, il commença et finit son discours par *Vivat rex!* Imitons-le; car nous sommes réunis pour aider Charles à reconquérir le pouvoir et à chasser l'Anglais de notre territoire.

Un immense cri de : « Vive le roi! vive la France! » ébranla la vaste salle; presque au même instant, une escouade de soldats parut sur la place.

— Trouverait-on séditieux les mots de « Vive la France! » demanda Conrart, et nous viendrait-on appréhender pour ce méfait?

— Non point, répliqua Perrinet; mais il y a grande besogne au Châtelet aujourd'hui, peut-être.

— Dieu me damne! fit Conrart, voici Capeluche et ses aides...

— Je vous conseille de tirer désormais votre chaperon quand vous passerez auprès de lui, dit un bourgeois; depuis que le duc de Bourgogne lui a serré la main, il se croit au-dessus de chacun de nous.

— Le misérable! fit Perrinet en frappant du poing sur la table; il descend jusqu'à donner l'accolade au bourreau pour se créer des partisans!

— Je gage, dit Conrart, que l'on va donner la question à ce malheureux chevalier; cependant je n'ai point entendu dire qu'on l'eût interrogé dans les formes.

— Le grand prévôt ne relève que du roi, dit Perrinet, et la police du royaume lui appartient; lui seul châtie les « meurtres, homicides, larcins, ravissements de femmes, violations d'églises et tous crimes et délits méritant la peine capitale. » Or le roi veut que justice soit faite de la reine et de son complice.

— Ah! s'écria Conrart, je ne l'excuse pas. Mais quand je le vis pour la dernière fois, c'était à un carrousel, et il était le plus jeune, le plus courtois et le plus avenant de tous ceux qui disputaient le prix. Songer que ces membres élégants et robustes tout ensemble vont être broyés entre des coins de fer, c'est horrible...

— Je ne le nie point; mais d'honnêtes gens ont été rompus, démembrés, bouillis, écartelés, pendus ou noyés sans avoir commis d'autre crime que celui de prendre parti pour l'un ou l'autre des compétiteurs; la mort de Bois-Bourdon est nécessaire, indispensable, et périssent ainsi tous les ennemis du roi!

Cet incident interrompit la discussion à laquelle se livraient les amis de Perrinet; chacun se préoccupait de ce qui se passait au Châtelet et se demandait quelle serait la fin de ce drame.

En mettant le chevalier à mort, on obéissait au roi, soit; mais quand la maladie de Charles VI obscurcirait encore sa raison, quelle vengeance en tirerait Isabeau?

Tandis que, dans la salle, les partisans de Charles VI épiaient ce qui se passait, une foule curieuse, animée, bruyante se promenait autour de la prison. Les plus hardis se penchaient sur les soupiraux, fouillant les cachots du regard; les plus heureux heurtaient à la porte, et, sous prétexte de causer avec un gardien de leurs amis, pénétraient dans les couloirs sombres et descendaient les noirs escaliers.

Une demi-heure, une heure se passèrent. On avait sans doute recours à toutes les inventions de la torture pour faire avouer son crime à cet adolescent... Enfin la porte du Châtelet roula sur ses gonds, et Capeluche, vêtu de rouge, son capuchon rabattu sur ses épaules, son tablier de cuir couvert de taches brunes et visqueuses, parut, entouré de ses quatre valets. Il était pâle et paraissait las... Qui peut dire ce que renferme cette expression : « la fatigue du bourreau »?

A la taverne de Saint-Jean. Dessin de F. Lix.

Mais, à aucune des questions qui lui furent faites, il faut le dire à leur honte, par des femmes surtout, l'*ami* de Mgr de Bourgogne ne daigna répondre.

— A-t-il avoué? Sa déposition compromet-elle la reine? Les huit coins ont-ils été employés? Quelle peine est prononcée contre lui?

Capeluche garda le silence sur toutes ces demandes; la dernière seule le fit sourire.

Du reste, la foule oublia bientôt le maître des hautes œuvres en voyant s'avancer le grand-prévôt.

Messire Tanneguy Duchâtel était grave et tenait un rouleau de parchemin renfermant sans nul doute la confession légale de Bois-Bourdon. Comme il franchissait le seuil du Châtelet, un homme vêtu du costume universitaire traversa la place, se dirigea vers la prison et se trouva face à face avec le prévôt de la justice royale.

— Vous venez de condamner un homme? demanda le nouveau venu.

— Il a forfait, on le châtie.

— De cette heure donc il m'appartient jusqu'à ce que le bourreau fasse son office.

— Non, messire; personne désormais ne pénétrera jusqu'à lui; on ne pourra pas, je suis la loi.

— Je passerai, répondit Jean Gerson avec autorité : je suis la religion.

— Monsieur le grand chancelier de France...

— Non point; un simple prêtre quand il s'agit d'exhorter un homme à mourir.

— Ce ministère est au-dessous de vous, messire.

— Au-dessous de moi ! Rappelez-le vous, monsieur le prévôt, il est deux prérogatives dont je me montrerai toujours jaloux : enseigner les petits enfants et consoler ceux qui tremblent devant la justice divine. .

— Vous le savez, monseigneur, les grands criminels ne sont point réconciliés avec l'Église.

— Le Christ n'a jamais dit que les peines de l'enfer s'ajouteraient nécessairement aux tortures humaines... Et qui donc a plus besoin de prêtre que le misérable dont les membres brisés attendent le coup de grâce, et dont l'âme, remplie d'affres terribles, se demande dans quelle nuit et au sein de quels supplices elle va rouler? Les prêtres ne seraient pas dignes de ce titre s'ils désertaient les cachots. Vous avez rempli votre devoir, messire Tanneguy Duchâtel, je ferai le mien.

Le prévôt s'inclina respectueusement devant Jean Gerson, et celui-ci pénétra dans le grand Châtelet.

Les amis de Perrinet avaient suivi cette scène d'un

La justice du roi et la miséricorde de Dieu. Dessin de F. Lix.

regard plein de curiosité et d'admiration ; et Leclerc, se souvenant des paroles que le matin même il avait entendu dire au chancelier de France, s'écria :

— Quand des siècles auront passé sur ces temps douloureux, qui sait si un seul nom, celui de cet homme, ne s'en détachera pas pur, lumineux ? On oubliera peut-être Isabeau de Bavière la Messaline, Charles l'Insensé, Louis d'Orléans et Jean de Bourgogne, mais l'oubli ne se fera jamais sur Jean Gerson.

— Ah çà ! vous devenez lugubre et vous me compromettez, dit Conrart. Que voulez-vous que le tavernier pense de gens qui disputent comme des rhéteurs et qui négligent de boire ?

Puis, frappant rudement sur la table, il cria :

— Holà ! tavernier, par le chef de saint Jean, du vin, de l'hydromel et des épices ! Noyons tout dans tes pots, jusqu'à notre jeunesse.

Et, d'une voix éclatante, Conrart entonna sa chanson favorite :

Bevez quand l'avez en pain;
Ben est droit, car nuit est loing,
Sol de stella,

Bevez bien, et bevez bel,
Il vous vendra dit tonnel,
Semper clara!

Le tavernier et deux servantes parurent, portant cruches, pots et dames-jeannes, et chacun remplit son gobelet et le vida d'un trait.

Une heure plus tard, ayant échangé entre eux un signe de ralliement, les *fidèles du roi* quittèrent l'hôtellerie de *Saint-Jean-Baptiste*. Conrart, rendu pieux par l'ivresse, psalmodiait ces quatre vers du cantique des Flagellants :

Ave, regina, pure et gente!
Très-haute, *ave, maris stella*,
Ave, précieuse jovante,
Lune ou Deeix s'escousa!

Peu à peu les groupes se dispersèrent dans des directions diverses, et Perrinet resta seul, allongé sur le banc de pierre placé devant la maïson. Il tenait à savoir le dernier mot du drame qui se passait au Châtelet. La nuit était complétement venue, quand il sembla à Leclerc reconnaître un de ses acteurs sinistres; seulement, cette fois, Capeluche dissimulait son costume sous un vêtement ample et sombre.

Le maître des hautes œuvres s'approcha de la berge du fleuve et appela trois fois :

— Nichol! Nichol! Nichol!

Une voix répondit, affaiblie par la distance, et deux rames frappèrent les eaux.

Un moment après, un batelier amarrait son bateau, grimpait sur la berge et demandait à Capeluche :

— C'est pour ce soir?

— Pour tout à l'heure, Nichol.

— A votre volonté; moi et ma barque, nous appartenons au roi.

Capeluche se fit ouvrir la prison.

Quand il reparut, quatre hommes le suivaient portant un sac de cuir de forme étrange.

Perrinet se souleva et regarda. La lune brillait éclatante et réfléchissait ses clartés vacillantes et comme brisées sur les flots mouvants. C'était une belle et claire nuit, propice à la rêverie comme à la tendresse. Il semblait que l'homme commettait un crime envers la nature et Dieu en l'employant à des choses sinistres.

Cependant les quatre valets de Capeluche ployaient sous leur fardeau. De temps en temps, un cri étouffé paraissait sortir de ce sac de cuir, dans lequel se mouvait indistinctement une forme humaine...

On jeta le sac de cuir dans le fond de la barque, Nichol donna un coup d'aviron, et le canot prit le large.

Les passants s'arrêtèrent sur la berge, quelques croisées s'ouvrirent.

Alors chacun put voir Capeluche, qui jusqu'à ce moment était resté debout dans la barque, soulever le pesant sac de cuir, le balancer par trois fois au-dessus de l'abîme, puis le lancer dans la Seine en criant :

— Laissez passer la justice du roi!

A peine achevait-il ces sinistres paroles, que la haute taille de Jean Gerson se dessina nettement sur les clartés de la lune.

Le grand chancelier étendit le bras vers le fleuve, et on put l'entendre répéter, comme une consolation suprême :

— Laissez passer la miséricorde de Dieu!

VIII. — LA CONSPIRATION DU DAUPHIN.

De tous les Parisiens entrés dans le complot de Perrinet pour délivrer la France des factions qui la déchiraient, le Dauphin se montra le plus zélé. Il s'agissait, il est vrai, pour lui d'intérêts importants, du repos de son père, de son indépendance personnelle, de l'avenir du royaume qu'il était appelé à gouverner. Pour aider dans ses projets le jeune potier d'étain, le Dauphin précipita la paix d'Arras, et dès que la bannière de France eût flotté sur les murs de la ville, le prince revint à Paris. Une grande perplexité régnait à la cour; le roi d'Angleterre venait de faire demander en mariage Catherine, dernière fille du roi, et promettait une loyale et grande paix. Au premier abord, ces propositions pouvaient sembler réalisables; mais, tout en paraissant fort épris de la princesse, le roi Henri demandait la Guyenne, conformément aux clauses de l'onéreux traité de Brétigny. Tout était péril au dedans et au dehors. Il faut le dire à la honte des princes, le duc de Bourgogne, le comte d'Armagnac, la reine étaient prêts à faire à l'Angleterre toutes les concessions. Il n'y avait donc pas un jour à perdre, si l'on voulait sauver d'un imminent naufrage la royauté et la patrie.

Mais les ressources de dévouement, d'abnégation et de sacrifices sont immenses dans le peuple, quand on sait faire vibrer en lui des cordes justes. Perrinet était bien l'homme du moment. La douleur produisait en lui le fruit sublime de l'héroïsme. Pendant cette période de sa vie, s'il songea à tirer vengeance de son injure, cette idée se trouva elle-même absorbée dans un projet plus désintéressé et plus grand.

Perrinet souhaitait arrêter l'effusion du sang; il s'indignait hautement de la conduite des princes d'Orléans, qui, loin d'accepter la paix avec les Bourguignons, comme les y conviait le duc de Berri, persistaient à nourrir des rancunes personnelles à l'heure du péril commun.

Encore eût-on compris cette attitude hautaine, si Charles d'Orléans avait dévoué sa vie au châtiment de Jean Sans-Peur; mais, d'après le conseil du roi, les princes avaient paru antérieurement mettre en oubli le drame de la rue Vieille-du-Temple.

Perrinet, trop juste pour les unir dans la haine qu'il portait au connétable d'Armagnac, voulut tenter de les rallier à sa cause et de demander loyalement leur concours.

Charles d'Orléans aimait le luxe, les fêtes, les tournois; il avait des ménestrels à gages et méritait, sans flatterie, une des premières places parmi les poëtes de son temps. On savait donc où trouver ce jeune homme, devenu trop jeune orphelin, et efféminé à dessein par ses flatteurs, peut-être par son beau-père lui-même. Perrinet entra un jour dans l'hôtel du prince d'Orléans à l'heure où le repas du soir finissait; et, malgré les efforts des écuyers pour l'empêcher d'arriver jusqu'à leur maître, il entra gravement dans la salle du festin, s'approcha de Charles, dont les contes joyeux amusaient ses nombreux convives, puis, tirant un couteau de sa gaîne, il trancha la nappe devant la place où le prince était assis.

— Une telle insulte à moi! s'écria Charles d'Orléans pâle de rage, et cette insulte faite par un manant!

— Par un homme, monseigneur, bourgeois de Paris et quartenier... un homme qui vous déclare félon à la chevalerie, puisque vous n'avez pas d'armes.

— Pas d'armes ! répéta le prince ; cette épée va châtier ton insolence.

Perrinet retint vigoureusement le bras du prince.

— J'ai cru, répliqua-t-il amèrement, que vous n'en possédiez point, et j'étais fondé dans cette pensée... Le sang du duc votre père a jailli contre le meurtrier, et le meurtrier vit encore... La noble Valentine de Milan mourut de douleur et ne fut point vengée... A Dieu ne plaise que je veuille vous engager à rendre crime pour crime, assassinat pour assassinat ! Il y avait une noble façon de faire payer à votre ennemi les larmes de la veuve et le sang paternel. Le crime de Jean Sans-Peur fut le prélude de crimes plus grands. A cette heure, il pille, égorge et brûle la moitié de la France. Pour être digne de l'héritage paternel, monseigneur, loin de rassembler des troupes, comme votre adversaire, il fallait mener une armée au roi, en lui disant : « A nous deux, nous vaincrons la Bourgogne et l'Angleterre. » Il fallait suivre l'exemple de Dunois votre frère et embrasser la cause du Dauphin contre ses oppresseurs et sa marâtre. Mais, non, pour vous reposer des fatigues d'une lutte fratricide et coupable, vous avez chanté les « fourriers d'été », les femmes et les roses ! Quand il s'agissait de combattre, vous preniez votre harpe, et, tandis que le sang ruisselle sur votre ordre, vous chantez des ballades au milieu des orgies !

Le duc Charles baissa la tête.

Dunois se leva.

— Frère, dit-il, les paroles de cet homme sont sévères ; mais ce qu'il conseille de faire est sage et je le ferai.

— N'obtiendrai-je rien de vous, monseigneur ? demanda Leclerc.

— Je signerai la paix avec Bourgogne, répondit Charles, puis j'offrirai au roi le secours de mon épée.

— Dites au Dauphin, monseigneur... Depuis quelques jours, à la suite d'un long travail et de douleurs profondes, l'esprit de notre cher sire est retombé dans les ténèbres.

— La paix d'abord, répéta le prince, ensuite la paix avec mon royal cousin.

Nous avons dit que le repas touchait à sa fin. La plupart des gentilshommes avaient suivi l'exemple de Dunois et s'étaient groupés autour de Perrinet Leclerc.

Quant à Charles, il possédait assez de qualités de bravoure pour comprendre que, dans la hardiesse de Perrinet, se trouvait une véritable grandeur. Il eut un mouvement chevaleresque, et, tendant sa coupe pleine à Perrinet :

— A ton entreprise ! lui dit-il, au Dauphin ! à la France !

Perrinet vida la coupe.

— Maintenant, reprit Charles, quels sont tes projets ?

— Rendre le Dauphin indépendant des factions et lui rendre le pouvoir.

— Et le duc de Bourgogne, et la reine, et le formidable parti des Cabochiens ?

— Le peuple de Paris est assez intelligent pour comprendre qu'il n'est pas obligé de plier sous la despotique corporation des bouchers, renforcée des bandes des tard-venus, des boute-feu et des malandrins... Ceux-là sont des hommes qui veulent l'égorgement et l'incendie pour arriver au pillage. Mais, grâce au ciel, la partie saine et laborieuse de la population souhaite la paix qui permet au commerce de fleurir, à la famille de se développer et de grandir sans crainte. Les gens sages en ont assez de vos luttes, dont ils payent les frais. Ce sont ceux-là que j'ai mis de mon parti ; ceux-là veulent placer le Dauphin à la tête des affaires pendant l'« occupation » du roi, et ceux-là, je les compte par milliers. Ils m'ont offert leurs épargnes, leurs bras, leur voix.

— L'épargne des artisans ne suffira pas, dit Dunois ; j'offre mille *florettes* frappées de fleurs de lis.

— Moi, deux mille *saluts d'or*, s'écria un convive.

— Pardon, monseigneur, répondit Perrinet, le *salut* est monnaie anglaise, et l'or de la France doit seul sauver la France et Paris.

— Je te ferai compter cent mille *écus à la couronne*, dit Charles d'Orléans.

Entraînés par l'exemple, tous les convives du prince promirent une somme relativement énorme et suffisante non-seulement pour rendre à la ville la tranquillité, mais encore pour chasser les Anglais hors du territoire. De généreuses larmes roulaient dans les yeux de Perrinet ; son cœur battait d'un noble orgueil ; il n'avait point compté sur un triomphe semblable. Ses mains frémissantes serraient les mains tendues vers lui ; il voyait déjà Paris libre et la France sauvée.

— Et comment s'opérera le mouvement ? demanda Dunois.

— Cette révolution pacifique et juste commencera au lieu où toutes les révolutions de Paris commencèrent : aux halles. La cloche de Saint-Eustache en donnera le signal.

— Compte sur moi, dit le prince ; je suis du parti du Dauphin, et je ne tarderai point à aller lui en donner l'assurance.

— Attends-moi, ajouta Dunois ; si l'aîné des d'Orléans faillit, le bâtard sera là.

Leclerc quitta l'hôtel, le cœur rempli de l'enivrement d'une grandiose espérance.

Il courut chez son père. Depuis quelques semaines, tout entier à ses projets, il négligeait un peu le vieillard, et cependant celui-ci souffrait cruellement, car il ne se consolait point de l'absence de Graciosa.

Plus juste ou plus tendre que Perrinet, il la défendait contre lui ; et lorsque celui-ci s'obstinait à accuser de légèreté, d'oubli la douce créature qui avait grandi dans la maison du Petit-Pont, répandant sur tous sa tendresse et son dévouement, le vieillard secouait la tête :

— Tu juges en jeune homme passionné, disait-il ; je vois un grand malheur dans la vie de Graciosa ; mais, jusqu'à ce que j'aie acquis une preuve de sa faute, je refuserai d'y croire.

— Ses propres paroles la condamnent, mon père, répliquait Perrinet. Elle veut de l'or, des fêtes ; elle veut briller et plaire ; elle me l'a dit, sans souci de mes larmes.

— Et c'est cela qui justement me fait douter de la sincérité cruelle de Graciosa. Coupable, elle eût essayé de nier sa faute... A défaut d'amour, elle t'aurait offert son amitié. Crois-moi, Perrinet, sa conduite cache un mystère, non une faute. D'Armagnac n'a pas seulement ravi ta fiancée, il l'oblige encore à mentir à elle-même et à toi.

— Sa mère était une Maugrabine, et l'enfant...

— Je te défends d'accuser Graciosa devant moi ! s'écria le vieux Leclerc ; oui, moi, ton père, je ne veux pas qu'on la soupçonne, jusqu'au jour où nous connaîtrons toute la vérité...

— Mon père! mon père! s'écria Perrinet en se jetant dans les bras du vieillard, je suis bien malheureux!

— Pleure! enfant, dit le gardien en le serrant sur sa poitrine; pleure, et n'en rougis pas devant moi.

— Et pourtant, merci de vos paroles; elles mêlent un vague espoir à mes projets.

— Attends tout de l'avenir.

Leclerc serra une dernière fois Perrinet dans ses bras, puis tous deux, avertis par Guyonne, prirent place au couvert dressé par elle.

Certes il fut loin de ressembler aux repas joyeux d'autrefois; mais on parla de Graciosa, et Perrinet dut à son père cette consolation suprême de sentir une sorte d'espérance succéder à la certitude de son malheur.

Si affectueux que fût leur entretien, Perrinet cacha cependant à son père les grands projets auxquels il se dévouait. A quoi bon inquiéter un malheureux qui, privé déjà de sa fille adoptive, eût d'avance pleuré sur son dernier enfant?

Comme il quittait le logis du gardien de la porte Saint-Germain, une voix bien connue chanta à plein gosier :

> Car je vous dy qu'en mainte grand besongne
> Encor direz, trestuit à cur daleux :
> « Affaire eussions du bon duc de Bourgongne! »

— Entrez, Robin, dit Perrinet.

— Est-ce ma chanson qui te fait fuir, garçon? demanda le fanatique admirateur de Jean Sans-Peur.

— Quand on ne craint pas un coup de dague, un refrain n'épouvante guère; mais il est tard; j'ai fait grand'besogne, comme vous dites, et je dormirai bien ce soir; buvez à ma santé.

Perrinet serra la main de Robin et, allongeant le pas, prit le chemin du Petit-Pont. Son cœur était tout allégé, et l'image de Graciosa y rayonnait comme autrefois.

RAOUL DE NAVERY.

(La fin à la prochaine livraison.)

NOUVELLES.

LA GÉNÉRALE [1].

A Monsieur Doisy, conseiller à la cour d'Orléans.

I

Il pleuvait. Surpris par ce *grain*, le général s'était abrité sous la cahute en paille qui sert de corps de garde aux douaniers de la côte.

Aucun d'eux ne s'y trouvait en ce moment. Les quelques rares promeneurs avaient disparu. La plage était déserte.

Au loin, dans un canot échoué à marée basse, des enfants jouaient.

Sans en avoir conscience, ils avaient déchaussé l'ancre, et déjà le flot arrivait.

De plus, c'était dans une de ces noues, vallons de sable qui se creusent parmi les grèves. Une première vague entoura, souleva tout à coup la barque.

Nos jeunes imprudents bondissent aussitôt dans l'espèce de lac qui se forme autour d'eux, et vivement regagnent le rivage en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Un seul, le plus petit, n'avait pas osé. La marée accourait. Abandonné par ses camarades, effrayé du remous des flots, il jetait des cris perçants.

Le général était sorti de son refuge. Il cherchait des yeux, il appelait à tout hasard un sauveur.

Personne!

Lui-même il ne pouvait rien. Presque un vieillard; la goutte! A peine marchait-il avec lenteur, en s'appuyant sur une canne. Et le danger pressait, et la distance était grande.

Il désespérait du salut de l'enfant, lorsqu'une ombre rapide passe devant lui. C'est une jeune fille, une fillette. Elle court, elle vole... Arrivera-t-elle à temps?

Sur cette plage de Granville, en cet endroit surtout, la marée va comme la foudre. Déjà le frêle canot danse à la crête des lames. Une dernière l'emporte au large. Il va chavirer... Il chavire... L'enfant est perdu!...

Non!... La fillette arrive. Bien que la mer soit houleuse, elle s'y jette bravement. Submergée par une vague, on la voit bientôt reparaître... Elle nage... elle plonge... et se rapproche enfin avec l'enfant qu'elle a sauvé.

Le général s'était dirigé tant bien que mal vers le point de la rive où elle semblait vouloir aborder.

Là, dans un repli de la falaise, du linge séchait sur le galet. Plus loin, sur une manne d'osier, on voyait l'une de ces grandes mantes que portent si crânement les Granvilloises.

Tout hors d'haleine, le général regardait en souriant la jeune et courageuse lavandière.

Elle paraissait avoir douze ou treize ans. Elle était svelte, alerte et gracieuse dans ses moindres mouvements. Ses petits pieds nus, ses longs cheveux dénoués, les formes juvéniles que dessinait sa robe ruisselante d'eau, son profil de statue antique, ses grands yeux noirs, quelque chose d'étrange et de décidé dans son allure, tout en elle attestait la légende qui fait remonter la fondation de Granville à une colonie grecque.

A la hâte, et sans même remarquer le curieux examen dont elle était l'objet, la charmante créature enveloppait dans sa mante l'enfant évanoui.

— Attends! fit le général. Tu es une brave fille!... Tiens... voici pour toi.

Il lui offrait une pièce d'or.

Rejetant la tête en arrière avec une petite moue dédaigneuse :

— Nous ne sommes pas des pauvres, répliqua-t-elle.

Et, bondissant avec la légèreté d'un chevreau, elle se lança dans le chemin creux qui grimpe à travers les falaises.

— Mais, dit encore le général, où portes-tu ce pauvre petit?

Sans s'arrêter, elle répondit :

— Eh! pardine, à sa mère!...

. . . . . .

(1) La reproduction est autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Le général, tout ému, s'en revint au logis et raconta cette aventure à sa gouvernante.

— Madame Giraud, dit-il en terminant, informez-vous donc de cette jeune sauvage; je m'y intéresse. Tant de fierté!... tant de courage!... Et si gentille!... Un vrai type!.. Oh! je n'en aurai pas le démenti. Nous ferons, bon gré mal gré, quelque chose pour elle.

II

Cette Mme Giraud n'était pas une gouvernante ordinaire.

Veuve d'un capitaine ancien compagnon d'armes du général, elle avait la haute main chez lui. C'était un vieux garçon. Il la considérait, non comme une salariée, mais comme une amie.

Tandis qu'elle allait aux renseignements, dès le lendemain matin, le général, de son côté, en faisant sa promenade habituelle, rencontra de nouveau la petite Granvilloise.

Son linge, que la pluie de la veille avait empêché de sécher, se retrouvait étendu sur le galet. Assise sur sa manne, elle écoutait les doléances d'un vieux pêcheur qui paraissait au désespoir. La fillette en était toute attendrie. Non loin de ce groupe, contre la falaise, on voyait une barque brisée.

— Bonjour, dit le général, bonjour, mon enfant. Je suis aise de te revoir.

— Moi pareillement, répondit-elle; car, tout en vous regardant venir de loin, je pensais : C'est peut-être bien le bon Dieu qui nous l'envoie.

Le sauvetage. Dessin de Mès.

— Vraiment; et pourquoi cela, ma fille?

— A cause du père Jean.

— Qu'est-ce que le père Jean?

— Ce vieux que vous voyez là et qui pleure.

Effectivement, le pêcheur venait de se retourner vers les débris de sa barque en essuyant une larme.

— Explique-toi, reprit avec bienveillance le général. Que puis-je pour lui? D'où vient son chagrin?

Puis, comme déjà la fillette se disposait à répondre :

— Attends, fit-il en adressant un appel au domestique qui le suivait un pliant sous le bras. Je prévois une histoire, et ne voudrais pas l'écouter debout. Là, c'est bien. Merci, Baptiste.

Baptiste s'éloigna; il avait commodément installé son maître.

— Va maintenant, dit le général, je suis tout oreilles.

— Oh! c'est bien simple. Le canot d'hier... Vous savez... ce canot où jouaient les méchants gamins qui abandonnèrent le petit...

— L'enfant sauvé par toi, par ton courage?

— Bah! j'étais là... Tout autre en eût fait autant, et je n'y songe plus guère, ni lui non plus, le pauvre chérubin. Santé, gaieté lui sont revenues. Mais, hélas! personne n'avait pris souci de la barque... et, comme vous pouvez le voir, elle est bien malade.

— C'est donc celle-ci?

— Comme vous dites, monsieur, celle au père Jean, son gagne-pain. Avec ça que le mari de sa fille s'est perdu en mer lors du grand coup de vent de la Toussaint, et qu'il a sur les bras la veuve et trois mioches.

Pauvre vieux! comment nourrir désormais toute cette nichée? Voilà pourquoi nous sommes si tristes.

La fillette venait de pousser un gros soupir. A son tour, elle avait des larmes dans les yeux.

— Je comprends, fit en souriant le général; tu veux que je vienne en aide au canot?

— Dame! dit-elle, je me disais : Ce monsieur est riche... et bienfaisant, puisqu'il m'offrait hier une pièce d'or... J'ai presque regret maintenant de l'avoir refusée. Cet argent-là, ce n'est plus tout à fait le sien, c'est encore un peu le mien...

— D'accord, mon enfant... Va toujours.

— Eh bien donc, baillez-le de notre part au père Jean... Il acceptera... Et si j'ai sauvé le petit, vous, monsieur, vous serez le sauveur de toute la famille.

Dans cette diplomatie naïve, il y avait eu tant de cœur et d'esprit, que le général en fut touché. Il s'écria :

— Enlevé d'assaut, mais cela ne suffit pas... Voyons, père Jean, combien vous faudrait-il pour acheter une autre barque... une bonne barque?...

Le vieux loup de mer n'osait pas répondre.

— Parle, lui dit sa protectrice; ne vois-tu pas que ce monsieur-là est bon comme du bon pain... et qu'il ne demande qu'à t'ouvrir sa bourse?

Enfin le pêcheur répondit, mais avec hésitation, tout en roulant entre ses gros doigts son vieux bonnet de laine.

— Je connais un fameux canot d'occasion... et qui, repeint, serait comme neuf...

— Voilà notre affaire, dit le général. Combien tout cela coûterait-il?

— Oh! bien trop cher...

— Combien?

— Une centaine d'écus...

— Les voici; prends... Ce n'est pas moi, c'est elle qui te les donne... mais à une condition...

Le général venait de se retourner vers la fillette :

— Au fait, lui demanda-t-il, comment t'appelles-tu?

— Madeleine, répondit-elle.

— J'entends que la barque porte ce nom-là. Ce sera *la Madeleine*.

III

Le même soir, au dîner, Mme Giraud se déclara munie des renseignements demandés.

— Déjà! fit le général; où diantre les avez-vous recueillis si vite?

— Chez les bonnes sœurs qui tiennent ici l'école des filles. Déjà l'histoire du sauvetage leur était connue.

— Au fait, je n'y avais pas songé, moi; c'était le plus simple. Eh bien, voyons, que m'apprendrez-vous de ma protégée?

— Rien qui puisse diminuer l'intérêt qu'elle vous inspire, général, au contraire. C'est un excellent sujet, une nature foncièrement honnête.

— Quand je vous le disais, madame Giraud.

— Avec cela intelligente et laborieuse. Mais...

— Aïe! aïe!

— Rassurez-vous. On ne lui reproche qu'un certain esprit d'indépendance... et beaucoup de fierté.

— J'en sais quelque chose. Mais cette fierté, cette audace ne lui vont pas mal. Continuez, madame Giraud, continuez.

— Ces dames m'ont répété à plusieurs reprises que, de toutes leurs élèves, Madeleine était celle assurément dont elles avaient gardé le meilleur souvenir.

— Elle ne va donc plus à l'école?

— Non. Elle est un peu plus âgée que vous ne le supposiez : presque quatorze ans. Quant à sa famille...

— Voilà ce qu'il nous importe de savoir. Dans sa famille, Madeleine est-elle heureuse?

— Une jeune fille n'est jamais complétement heureuse lorsqu'elle a perdu sa mère, répondit Mme Giraud.

— Son père lui reste, au moins?

— Oui, général, mais il s'est remarié...

— Une belle-mère!... Ah! la pauvre enfant!... Je devine...

— Ce n'est pas une méchante femme, un peu vive seulement et d'un caractère despotique... Tant que le père est à la maison, tout va bien. Par malheur, il fait la pêche de Terre-Neuve, et son absence se prolonge pendant des mois, parfois même une année... Voilà quinze jours qu'il est parti.

— Diable, fit le général, nous sommes dans le mauvais moment. Si je poussais une reconnaissance jusque-là pour amadouer la belle-mère.

Mme Giraud s'offrit de l'accompagner.

C'était le soir; un beau soir d'été. Le quartier des pêcheurs, si bruyant d'ordinaire, paraissait silencieux. Portes ouvertes et maisons vides. Tout le monde était à la grève ou sur le rocher.

Le général s'était fait indiquer la rue, dont Mme Giraud savait le nom, mais pas le numéro. A qui s'informer?

Espérant une rencontre, ils allaient toujours.

Vers les dernières masures, tout près de la côte, le bruit d'une vive altercation frappa leurs oreilles.

— Attention, fit le général, je reconnais la voix de ma mie Madeleine.

On ne distinguait pas encore ses paroles; mais une autre voix de femme, beaucoup plus aiguë, l'interrompit :

— Tais-toi! criait-elle avec l'accent de la colère; je te défends de me tenir tête ainsi... Tiens, va-t'en, ou je ne réponds plus de moi... Tu n'es qu'une ingrate!

— Non! répliqua vertement la fillette; mais, que voulez-vous, chacun son idée. Je n'ai pas voulu, je ne veux pas, jamais!

Une injure grossière, un bruit de sabots se firent entendre dans l'intérieur, et Madeleine parut en dehors de la maison, s'enfuyant vers la plage.

Elle n'avait pu voir le général, qui s'avançait de l'autre côté. D'ailleurs, elle se voilait les yeux d'une main. Sans doute elle pleurait.

Comme les deux arrivants approchaient du seuil, une troisième voix, dogmatique et grave, prit la parole :

— Eh! fit le général, c'est le père Jean.

— La Césarine, disait le vieux pêcheur, vous avez eu tort... d'abord et d'une, hier matin, de gronder Madeleine par rapport à son linge... Elle venait de sauver la vie d'un enfant.

— Je ne me soucie que de mes enfants à moi, répliqua la belle-mère.

Sans s'émouvoir, le père Jean continua :

— Deuxièmement, ce n'est pas juste à vous de lui reprocher l'argent que m'a donné le monsieur décoré, car tout un chacun n'y verrait qu'une bonne action de Madeleine, et qui doit tourner à sa louange...

— De votre part, oui, fit la Césarine; mais je n'ai rien empoché, moi. Est-ce que nous sommes plus riches que vous? Est-ce que ce n'est pas à ses parents que songe tout d'abord une honnête fille?

— Ah! je comprends, murmura le général, qui se montra tout à coup.

IV

Presque toutes les habitations de nos pêcheurs normands se ressemblent.

Sous le toit, une ou deux mansardes et le grenier. En bas, une grande pièce, la *salle*, qui sert à tous les usages. Sa haute et large cheminée représente à elle seule la cuisine. Voici le buffet chargé de la vaisselle et la table où l'on mange. Vers le seuil, auprès de la fenêtre donnant sur la rue, des filets, des appelets en voie de réparation, la quenouille et le vieux fauteuil : c'est le salon. Quelques pas plus loin, c'est la chambre à coucher, l'alcôve aux rideaux de serge et le berceau, le *ber* du dernier né. Parfois même on en voit plusieurs.

La Césarine avait deux enfants en bas âge. Elle portait l'un dans ses bras; l'autre, effrayé de la dispute, se cramponnait au jupon de sa mère. La femme était jeune encore et devait avoir été jolie; mais on sait combien la beauté et la jeunesse des Normandes de la côte se fanent vite. Dès qu'elles sont mariées, dès qu'elles sont mères, adieu toute coquetterie, tout soin de leur personne. Qui de nous, lors d'une saison de bains de mer, ayant remarqué quelque gentil brin de fille, ne retrouve plus, à deux ou trois ans de là, qu'une vieille femme?

Il devait en avoir été ainsi de la Césarine. Son regard était dur; ses sourcils noirs se froncèrent à l'apparition soudaine d'un inconnu. L'accueil qu'elle se préparait à lui faire ne semblait rien moins qu'hospitalier.

Mais le général n'était pas homme à s'arrêter en chemin pour si peu de chose.

— Père Jean, dit-il au pêcheur, n'est-ce pas ici la demeure des parents de notre amie Madeleine?

Pour toute réponse, le vieillard désigna la maîtresse du logis. La présentation était faite.

— Madame, reprit le général en posant quelques louis sur le coin de la table, voici la récompense que je destinais à votre courageuse enfant. Soyez bonne pour elle, et je vous en serai reconnaissant.

Une métamorphose complète s'était opérée sur les traits, dans toute la personne de la marâtre. Elle regardait tour à tour le bienfaiteur et le bienfait avec la joie d'une convoitise ardente. Le général, en fin diplomate qu'il était, pénétra sans peine cette nature gréco-normande, et pour en achever la conquête :

— Aimez bien Madeleine, reprit-il; c'est un véritable trésor que vous avez là... Au plaisir de vous revoir, madame.

Et, avant que la Césarine eût pu trouver un mot de réponse, il sortit.

Mme Giraud avait tout entendu. Comme elle offrait le bras au général :

— Toujours bon, toujours généreux, lui dit-elle.

— Bah! répliqua-t-il gaiement, j'avais gagné vingt-cinq louis hier soir à la bouillotte. Et d'ailleurs, je ne me ruinerai pas à Granville!

V

Le général devait rester encore trois semaines aux bains de mer. De temps à autre, il rencontrait Madeleine. La première fois, après quelques mots échangés, il lui demanda :

— Eh bien, ma fille, es-tu plus contente?

Pour toute réponse, saisissant la main de son protecteur, elle y colla ses lèvres et s'enfuit.

Quelques jours plus tard, de grand matin, le général se promenait sur l'estacade, remplacée depuis lors par une jetée de granit. Personne, contrairement à l'usage, ne l'accompagnait.

Sa canne, glissant entre deux madriers, tomba à la mer et disparut. Il était seul, il ne pouvait marcher sans un appui. Comment regagner la maison?

Tout à coup Madeleine surgit à son côté. Elle lui dit en jargon granvillois :

— Crochez-vous à mon épaule, monsieur; c'est moi qui serai votre canne... et n'ayez crainte, elle ne vous faillira pas celle-là! Oh! mais, non, jamais!

Le général accepta et se mit en marche. L'estacade se trouvait déserte; on causa.

— Tu m'aimes donc un peu? dit-il.

— Faudrait être bien ingrate, répliqua-t-elle, pour ne point vous avoir de reconnaissance. Le père Jean m'a conté ce que vous avez fait chez nous...voire même vos bonnes paroles. J'en ai bien compris l'intention, allez.

— Ont-elles eu le résultat que j'en espérais? demanda-t-il après un temps. Depuis cette visite, es-tu plus heureuse?

— Oui... Mais faut pas croire que ma belle-mère soit une méchante femme. Elle est un peu vive, voilà tout. Si elle aime mieux ses propres enfants, quoi de plus naturel? Et puis son mari est presque toujours absent... La pêche de l'an dernier a fait défaut... Mon mauvais caractère à moi... Toutes ces tristesses-là ne l'excusent-elles point d'être peu endurante?

— Et quand ton père est là?

— Oh! tout va bien, répondit fièrement Madeleine. Personne n'aurait garde de tarabuster sa fille, il la défendrait. Moi-même, j'y mets un peu plus du mien... je souris toujours... Vous comprenez, s'il ne me croyait pas heureuse, il en aurait tant de chagrin. Pauvre père!

Le domestique du général le rejoignit en ce moment. Le général prit le bras de Baptiste et s'éloigna, mais non sans avoir remercié Madeleine.

— Bon petit cœur, se disait-il; on n'en peut pas faire sortir un mot de reproche, même contre son bourreau.

VI

Quelques jours s'étaient écoulés sans que le général rencontrât sa protégée, lorsqu'il reçut une lettre qui le rappelait en toute hâte à Paris.

Avant le départ, il voulut revoir la Césarine et s'achemina vers le quartier des pêcheurs.

Mais, au bas de la rampe qui y conduit, le père Jean se rencontra sur son passage.

— J'allais faire mes adieux à Madeleine, lui dit le général.

— Inutile de démarrer jusqu'à son mouillage, répliqua le vieux pêcheur, la corvette a levé l'ancre.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! pardine... qu'elle est partie!

— Quand cela?

— Avant-hier soir.

— Mais où donc s'en est-elle allée?

— Qui le sait?

— Pourquoi ce départ?

— Ah! voilà! fit avec hésitation le père Jean, sa belle-mère lui avait donné un soufflet.

Le général resta muet de surprise et d'indignation.

D'un ton navré, le père Jean poursuivit :

— Vous savez comme l'enfant est fière ! Elle a déclaré qu'elle ne voulait plus rester à la maison, et sans doute pour se faire un petit paquet, la voilà qui monte dans sa chambre... La Césarine l'y enferme à double tour, mais c'était compter sans la fenêtre. Le lendemain, elle n'a plus retrouvé que la cage ouverte, l'oiseau s'était envolé...

— Et vous n'êtes pas accouru me prévenir ? s'écria le général, vous n'avez pas cherché à la rejoindre ?

— Oh ! pour ce qui est de ça, monsieur, faites excuse ! A preuve que mes vieilles jambes en sont toutes fourbues. Mais que voulez-vous ?... Pas de traces, aucun renseignement ! Disparue !

Le général était au désespoir.

— Où peut-elle s'être réfugiée ? murmura-t-il, quelle route aura-t-elle prise ?

— Sans compter la mer ! hasarda le vieux pêcheur en frissonnant, et lorsqu'on se sent bien malheureux, bien abandonné, c'est un dernier asile qui parfois vous tente.

— Quoi ! s'écria le général, vous supposeriez...

— Non ! non ! car la Césarine répète à qui veut l'entendre que Madeleine a emporté ses hardes. Or, quand

Une marâtre. Dessin de Mès.

on veut se périr, c'est une pensée qui ne vient pas. Voilà ce qu'il faut en conclure pour conserver un brin d'espérance.

Nonobstant, le général s'en revint très-inquiet. Il passa chez le commissaire de police et lui remit une certaine somme pour activer les recherches, avec prière de le tenir au courant.

Impossible de retarder son départ. Les chevaux étaient commandés pour le soir même.

A cette époque les chemins de fer n'existaient pas encore. On voyageait en diligence, en chaise de poste.

Bien que confortablement installé dans sa berline à côté de Mme Giraud, le général ne put fermer l'œil de la nuit. Le souvenir de la pauvre petite Madeleine le tenait éveillé. Vers le matin seulement il s'assoupit.

Tout à coup la voix de la gouvernante frappa son oreille :

— Général ! disait-elle en lui désignant la portière dont elle venait d'abaisser la glace, général, mais regardez donc ! Là, sur la route, n'est-ce pas notre fugitive ?

VII

C'était bien elle, c'était Madeleine.

Elle portait son petit paquet en bandoulière sur l'épaule et, sans doute afin de ménager sa chaussure, elle cheminait pieds nus.

Le général n'eut besoin que d'un regard pour la reconnaître. Il s'empressa de crier à son domestique assis sur le siége :

— Baptiste ! Ordre au postillon de retenir ses chevaux. Qu'il s'arrête !

Il venait d'ouvrir la portière. Sans même attendre qu'on abaissât le marchepied, oubliant sa goutte, il était descendu sur le chemin.

Bien lui en avait pris, du reste, de se hâter ainsi.

Déjà la petite Granvilloise se jetait dans un sentier de traverse.

Ce ne fut qu'après plusieurs appels de plus en plus impératifs qu'elle se rapprocha enfin.

— Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle? dit le protecteur d'un ton de bourru bienfaisant, auriez-vous donc l'ingratitude de me fuir aussi, moi?

— Ne m'en veuillez pas, monsieur, fit-elle en balbutiant, je sais combien vous êtes bon, mais...

— Mais vous avez peur que je ne vous fasse reconduire par la gendarmerie jusque chez votre belle-mère.

— Oh! quant à cela, jamais! répondit-elle avec l'accent d'une résolution farouche.

Et, comme pour attester la dernière injure de la marâtre, elle porta la main à sa joue. La trace d'une légère meurtrissure s'y voyait encore.

— Je le devrais cependant, fit le général déjà radouci. Voyons, mon enfant, sois raisonnable.

— On me tuerait plutôt, déclara nettement Madeleine.

Il n'insista plus. Mais la situation commençait à devenir embarrassante.

Sur la grande route. Dessin de Mès.

— Il faut prendre un parti, murmura-t-il. Quel était ton projet? Où t'en vas-tu?

— A la grâce de Dieu, répondit-elle. Lorsque je serai assez loin de chez nous pour ne plus craindre d'être reconnue, je compte demander du travail dans les fermes, dans les fabriques... S'il le faut, j'irai jusqu'à Paris, où, dit-on, on trouve à gagner honnêtement son pain.

— A Paris, s'écria le vieux brave, enchanté de tant de bravoure, eh bien! nous y allons. Monte dans la voiture, mon enfant. Il y a place.

— Y songez-vous, monsieur? Je n'ose point.

— Grimpe, te dis-je! Allons! tu me feras plaisir... Je le veux!

— Mais attendez au moins que je remette mes souliers.

Quand ce fut fait, le général, l'enlevant dans ses bras, la passa dans ceux de Mme Giraud.

Et puis fouette postillon ! En route !

Je laisse à penser l'étonnement, la confusion, les grands yeux de la petite Granvilloise emportée comme par enchantement dans un si bel équipage.

A tour de rôle, la gouvernante et son maître s'efforçaient, par quelques bonnes paroles, d'inspirer confiance à la pauvre enfant qui, tout heureuse de se sentir ainsi protégée, se mit promptement à l'aise.

— Sais-tu, lui dit enfin le général, sais-tu bien que le père Jean a couru après toi ?

— Oh ! fit-elle en souriant, je l'ai vu.

— Et comment diable t'y es-tu prise pour échapper à ses regards ? Il a de bons yeux.

— Moi pareillement, répondit Madeleine, et de fières jambes ! Mais j'avais résolu de ne m'en servir que la nuit. A l'aube, je me *muchais* (cachais) n'importe où... fossé, taillis, meule de paille, et le premier soir, je ne me suis *enroutée* de rechef à l'inverse qu'après avoir assurance que le père Jean reprenait avec découragement le chemin du pays.

A ce dernier mot, l'exilée n'avait pu se défendre d'un soupir, d'un regard chargé de tristesse.

— Mais si tu as continué de la sorte, dit la gouvernante, ton étape dure donc depuis sept ou huit heures, ma pauvre enfant.

— Comme vous dites, madame, mais faut pas m'en plaindre, allez ! Quand le soleil se lève, on se couche ; et c'est charmant, une promenade à la belle étoile.

— D'accord ! fit le général, qui se souvenait encore d'avoir été soldat, mais tu n'en dois pas moins être brisée de fatigue, avoir sommeil, avoir faim...

— Ne vous tourmentez point de si peu, j'ai là ma miche.

Et, tirant de sa poche un morceau de pain noir, elle y mordit à blanches dents.

La conversation n'en continua pas moins. Puis, vaincue par le sommeil, Madeleine se laissa bercer par le mouvement de la voiture et s'endormit.

— Pauvre petite ! murmura Mme Giraud, c'est qu'elle est vraiment gentille ; je m'y intéresse à mon tour. Qu'en ferons-nous, là-bas ?

— On verra ! répondit le général. Mais puisque le ciel a placé cette enfant sur ma route, c'est que bien décidément il me la confie. Je ne l'abandonnerai pas.

VIII

Quinze jours après son arrivée à Paris, vous n'auriez pas reconnu Madeleine.

Habillée, presque apprivoisée déjà par les soins de Mme Giraud, la sauvage fillette se transformait en une sorte de demoiselle, qui n'avait rien de parisien, mais rien non plus de provincial. Sa distinction native et sa franche originalité la sauvegardaient de toute espèce de ridicule. Il y avait de la grâce jusque dans sa gaucherie, du charme dans ses étonnements naïfs. Elle savait en rire toute la première et profiter de chaque bévue comme d'une leçon. Quelque mouvement d'impatience lui échappait-il, son repentir et sa docilité le rachetaient aussitôt. C'était une de ces natures douées de l'instinct d'assimilation et qui, n'importe dans quel milieu, semblent à leur place. Jamais rien de trivial ni de vulgaire, beaucoup de tact et parfois de l'esprit, cet esprit qui vient du cœur. Une vive reconnaissance envers ceux qui l'avaient recueillie, un désir ardent de les satisfaire, se lisaient dans ses grands yeux noirs. On eût dit une jeune créole commençant à s'acclimater, un oiseau des colonies dont on avait à peine ébarbé les ailes et qui pouvait encore, mais déjà ne voulait plus s'envoler.

Quand la bonne Mme Giraud eut ainsi préparé Madeleine, le général la fit admettre dans une maison d'éducation religieuse dont la supérieure était sa parente.

Les commencements furent difficiles. Claustration, discipline, assiduité, pesaient lourdement à notre jeune Granvilloise, qui, jusqu'alors, avait vécu librement au grand air et se voyait contrainte, à près de quinze ans, d'étudier tant de choses inconnues, tant de rudiments arides. Les noms seuls de certains cours lui faisaient peur. Que de fois elle jeta le livre ou ferma le piano, se pressant la tête à deux mains, s'écriant avec désespoir qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle n'y pourrait jamais rien comprendre. Mais on n'avait qu'à lui dire :

« Cela ferait pourtant bien du plaisir au général ! »

Et tout aussitôt elle se remettait au travail avec une telle ardeur, une telle volonté, que son intelligence, s'ouvrant à toutes les lumières, lui permit de réaliser des progrès rapides, une transformation merveilleuse. Aussi ses institutrices la prirent-elles en grande amitié.

Il en fut de même de ses compagnes qui, tout d'abord, l'avaient tenue à distance et s'en étaient même quelque peu moquées. Madeleine, d'ailleurs, était restée d'abord à l'écart, ainsi qu'un animal sauvage introduit tout à coup dans une ménagerie domestique. Mais dès que les plus impertinentes risquèrent une attaque directe, elle riposta de manière à mettre les rieuses de son côté. Puis ce furent des preuves de bonne camaraderie, de dévouement. Un incendie s'étant déclaré dans le dortoir des petites, la *nouvelle* se jeta bravement à travers les flammes et contribua, pour sa part, à les sauver. Dès le lendemain, réaction complète, engouement général. Les plus titrées, les plus dédaigneuses pensionnaires s'honorèrent de lui donner ou d'en recevoir quelques marques de sympathie. C'était maintenant l'héroïne, la favorite du couvent.

Assurément, Madeleine ne devint point parfaite. Mais, comme le disait la supérieure, il y avait en elle cet attrait, ce don qui fait qu'on aime certaines personnes plus encore peut-être à cause de leurs défauts que de leurs qualités.

Mme Giraud subissait de plus en plus cette même influence. Tout bonnement, tout franchement, elle raffolait de sa fille adoptive.

L'amitié du général, préoccupé d'ailleurs par toutes sortes d'affaires politiques ou autres, était plus grave, mais non moins sincère. Déjà depuis longtemps il avait écrit à Granville pour obtenir de la Césarine et de son mari qu'on ne s'inquiétât plus de la fugitive. Moyennant une certaine redevance, ignorée de Madeleine, il était devenu le seul arbitre de son avenir.

IX

La règle du pensionnat était sévère ; on ne sortait chaque mois que pendant un jour.

Ce jour-là devint un jour de fête, non-seulement pour Madeleine, mais encore pour le général et Mme Giraud heureux de constater à vue d'œil la transformation de leur chère protégée.

Arrivèrent les vacances. Le général se trouvait en Bourgogne, dans un château qui lui appartenait. La gouvernante fit tout exprès le voyage de Paris pour en ramener Madeleine.

Pendant la première semaine, Madeleine fut comme enivrée d'air, de soleil, d'espace et de liberté. Quelle joie de ne plus avoir son horizon borné par de hautes murailles et de courir, les cheveux au vent, sur les vertes pelouses, à travers la campagne, dans les grands bois ! C'était du délire, c'était de la folie.

Doucement, Mme Giraud calma cette effervescence de jeunesse et, dans maint détail d'intérieur, se fit aider par Madeleine qui ne demandait qu'à se rendre utile. La gouvernante commençait à vieillir ; elle eut bientôt un lieutenant digne qu'on lui confiât le trousseau de clefs, et qui même devint très-fort sur la pâtisserie, sur les confitures.

Le général eut aussi sa part de satisfaction. Divers amis qu'il attendait se trouvèrent empêchés de venir cette année-là. Il était seul et, sans la présence de sa pupille, il se fût ennuyé dans ce vieux manoir, qu'elle rajeunissait, qu'elle animait à force de pétulance et de gentillesse. C'était la vie, c'était le rire, c'était la joie de la maison.

Un matin, comme il allait monter à cheval, et que Madeleine lui tenait l'étrier :

— Au couvent, dit-il, on ne vous enseigne pas l'équitation?

— Hélas ! non, général, répondit-elle, et ce doit être pourtant bien amusant.

— Veux-tu que je sois ton professeur, moi?

— Oh ! quel bonheur !

Et, les yeux étincelants, elle battit des mains.

Le soir même, Baptiste amenait sur la pelouse une fringante pouliche, harnachée tout exprès pour Madeleine.

Elle n'eut pas besoin de longues démonstrations pour se tenir en selle et trotter par le parc. Naturellement adroite et gracieuse, elle ne péchait que par excès de hardiesse. En quelques leçons, ce fut une écuyère accomplie.

— Je n'ai plus rien à t'apprendre, lui dit son maître. On prétend que Granville tire son origine d'une colonie grecque... mais toi, fillette, tu dois venir de plus loin, du pays des amazones et corbleu ! je vais t'en commander une... en beau drap bleu de roi.

Nous laissons à penser l'allégresse de Madeleine. Elle fut charmante avec la longue jupe, le corsage à la hussarde, le feutre noir où flottait un voile vert, et, dans sa main cavalièrement gantée, la fine cravache impatiente.

Désormais on rencontra le châtelain et son élève chevauchant ensemble aux alentours du domaine. Sous les grandes allées sablonneuses de la forêt, les chevaux prenaient le petit galop de chasse. Atteignait-on quelque plateau découvert, il n'était besoin que d'un signe pour qu'elle partit à fond de train, franchissant fossés et barrières.

Parfois le général en frissonnait. Un général de cavalerie !

Vers le commencement de septembre, une élégante et légère carabine arriva de Paris. C'était pour Madeleine, qui fut le compagnon de chasse du général.

Les jours de pluie, les longs soirs d'automne, il avait coutume de fumer dans la salle de billard et, pour tuer le temps, faisait une centaine de carambolages.

— Tout seul, lui dit Madeleine, ce n'est guère amusant. Si je jouais avec vous?

— Mais tu ne sais pas...

— Je ne savais pas non plus tenir un fusil ni monter à cheval. On peut toujours essayer... Vous êtes un si bon professeur !

— Essayons !

Au bout de quelques leçons, Madeleine tenait tête à son maître, et même parfois le battait, à vingt points rendus sur trente.

— Elle fait tout ce qu'elle veut ! disait-il.

— La belle affaire ! répondait-elle, quand il s'agit de vous donner une satisfaction.

— Ah ! s'écria plus d'une fois le vieux célibataire, ah ! que je voudrais avoir un fils qui te ressemblât !

Et Madeleine de répliquer, en lui sautant au cou :

— Par malheur, je ne suis qu'une fille, mais un peu la vôtre.

— Oui ! dit-il un jour, je t'aime comme un père... Cependant, je ne veux pas usurper un titre qui appartient à un autre. Appelle-moi ton oncle ou plutôt, si par hasard celui qui t'a servi de parrain n'était plus de ce monde...

— Hélas ! non, fit-elle, je l'ai perdu.

— Puisque la place est vacante, s'écria-t-il, je m'en empare. Tu seras ma filleule !

— Avec plaisir, mon parrain, conclut Madeleine.

En cette qualité, le général lui confia la douce mission de distribuer aux alentours ses nombreuses aumônes. On s'accoutuma promptement à l'aimer, à la bénir dans les chaumières. Elle eut ses jours de tournée charitable et vous ne l'eussiez pas reconnue ces jours-là. Ce n'était plus un garçon manqué, comme disait Mme Giraud, c'était le bon ange consolateur, c'était la bienfaisante fée du pays.

Je laisse à penser si les vacances s'écoulèrent vite. Lorsqu'approcha l'heure de retourner au couvent, grande tristesse !

Mais le parrain se montra inexorable.

— Il faut, déclara-t-il, que ma filleule achève son éducation. Je ne serai pas toujours là ! Toute fortune est périssable ! Qui sait ce que l'avenir réserve à Madeleine et si quelque jour elle n'aura pas à se tirer d'affaire elle-même. J'entends donc qu'elle passe ses trois examens, qu'elle soit excellente musicienne, *cæt cetera !* Tous les talents réunis !... C'est ma volonté !... C'est la consigne !

— On s'y conformera, général, répondit-elle.

Et, pleine de courage, elle retourna à Paris.

Quelques mois plus tard, le général fut chargé d'une mission diplomatique dans une contrée lointaine. Son absence devait durer au moins une année.

X

Elle se prolongea bien au delà. Deux nouvelles vacances s'étaient écoulées sans que Madeleine revît son bienfaiteur.

Pendant ce temps, une épidémie avait emporté l'une de ses petites sœurs. Son père était mort à Terre-Neuve. La Césarine restait veuve avec un seul enfant. Le général avait écrit à sa filleule :

« Sois sans inquiétude quant à ta famille. Elle ne manquera de rien. J'ai donné des ordres. »

Enfin l'heure du retour arriva.

Une agréable surprise attendait le général. A la place de la maigre fillette, un peu *garçonnière*, un peu sauvage encore, qui l'avait embrassé lors du départ, il retrouva une jeune personne accomplie, modeste, et, ce qui ne gâtait rien, admirablement belle. Toute la perfection, toute l'élégance de sa race revivait en elle:

Les lignes de son profil, ses fines extrémités, les chastes plis de son vêtement de deuil, sa démarche, ses attitudes étaient autant de réminiscences de l'antiquité grecque. On eût dit une statue du Parthénon s'animant à la vie moderne, un type perdu que le grand artiste de la création ressuscitait pour inspirer le génie d'un nouveau Phidias.

Ebloui, charmé, le général s'écria :

— Cornebœuf! un maréchal de France serait glorieux de t'avoir pour fille!

Puis, après une paternelle et longue étreinte :

— Ouf! fit-il, je te reviens vieilli de deux années, mon enfant... et l'émotion... la joie... sans compter la goutte... Bref, je n'ai plus de jambes... Laisse-moi m'appuyer sur ma canne d'autrefois... tu te souviens!..: pour gagner mon fauteuil...

Cette canne, c'était l'épaule de Madeleine. Elle avait grandi de près d'une coudée.

— Taille et port de reine! disait-il en l'admirant encore dans une haute glace qui leur faisait vis-à-vis.

Tout en le conduisant, tout en l'installant, sa filleule pleurait de joie.

— Parrain! ne se lassait-elle pas de répéter, oh! mon parrain!... mais que je suis donc heureuse de vous revoir!... Je n'ai jamais eu, jamais je n'aurai de plus beau jour que celui-ci!...

Le général la laissait dire et souriait.

— Voyons! demanda-t-il tout à coup, qu'as-tu fait en mon absence?

— Je vous attendais! répondit-elle; mais tandis que vous avez conquis de nouvelles distinctions, monsieur l'ambassadeur, moi aussi, je gagnais des grades.

— Comment cela, fillette?

Madeleine courut ouvrir un des meubles de Boule qui décoraient le salon; elle en revint avec des parchemins, qu'elle déplia sur la table où le général était accoudé.

— Quels sont ces brevets? demanda-t-il

— Mes deux premiers diplômes d'institutrice, répondit-elle avec orgueil, et je compte obtenir prochainement le troisième.

— Sachant vous faire plaisir, dit Mme Giraud, qui assistait à cette scène, Madeleine a travaillé jour et nuit. Il fallait lui arracher les livres, et j'ai craint plus d'une fois qu'à force d'ardeur elle n'en tombât malade.

— C'est trop! c'est trop, ma fille! nous n'étions pas si pressés, que diable! et les arts d'agrément devaient, ce me semble, avoir aussi leur part.

En guise de réponse, Madeleine alla s'asseoir au piano, et, tout d'un trait, avec autant d'expression que de *brio*, elle exécuta l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Brava! bravissima! fit le général, qui était quelque peu dilettante; mais c'est qu'elle vient d'interpréter ce chef-d'œuvre comme un virtuose!

— Je savais, lui répondit sa filleule, que vous préféreriez la musique italienne, surtout celle de votre cher Rossini.

— Ainsi donc, murmura-t-il avec attendrissement, tu ne m'avais pas oublié?

— Jugez-en, dit-elle en exhibant son album de dessin.

Sur plusieurs pages, le portrait du général se trouvait reproduit de souvenir. La pose et les costumes variaient; la ressemblance restait frappante, même quant à cette expression de martiale bonté, d'humour gauloise, qui caractéraient le noble vieillard. On sentait partout que le cœur de l'artiste avait guidé son crayon.

— Qu'en dites-vous? fit-elle.

Puis, s'apercevant qu'il avait des larmes dans les yeux :

— Quoi! parrain, vous pleurez?

— Ah! c'est de joie! s'écria-t-il enfin; mais viens donc, mon enfant, que je t'embrasse encore!

Elle bondit dans ses bras en répondant :

— Avec bien du plaisir, morgué! comme je disais jadis à Granville.

CH. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

La simple question que m'avait adressée le gardien devait suffire à me préoccuper pendant bien des heures, car la distribution du matin fut faite à travers le guichet; le gardien ne se montra pas. Ce ne fut que le soir, à quatre heures, qu'il entra de nouveau dans la cellule, portant le ragoût coutumier.

Assis au fond, je restai en place pour tâcher de dévisager mieux le gardien. Il vit que je l'examinais. Il sourit.

— Pourquoi riez-vous? lui demandai-je doucement.

— Parce que vous me regardez d'un air... tout drôle, répondit-il en accusant mieux son sourire.

Je résolus de le pousser à une explication.

— C'est que, voyez-vous, commençai-je, dans la situation où je me trouve...

Mais il vint à moi en deux ou trois grands pas, puis se penchant et parlant tout bas, à mon oreille en quelque sorte.

— Courage, monsieur! dit-il; patience!

— Hein! fis-je en me levant.

Mais il s'éloigna de moi aussitôt, et, sortant à reculons de la cellule :

— Oui, patience et courage, murmura-t-il encore, un doigt contre sa bouche, après avoir regardé à droite et à gauche dans le corridor pour s'assurer que nul n'était là pour l'entendre. Puis il referma la porte. Et je me retrouvai seul.

Seul, mais réconforté par la dernière parole de cet homme qui, à vrai dire, s'il me laissait encore en face d'une énigme, m'avait au moins ouvert le champ des heureuses suppositions.

Ah! heureuses suppositions : je passai la nuit presque entière à en faire, car à peine dormis-je une heure ou deux vers le matin.

Quelle longue, quelle éternelle nuit, dont l'active, la fiévreuse insomnie compensa le repos de la précédente.

« Courage, patience! » avait dit l'homme, d'un ton qui signifiait « espérance ».

Mais que signifiait ce mot « espérance »? Que se passait-il? S'agissait-il de la marche générale des événe-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

ments? Le gardien connaissait-il quelque chose qui me fût particulier? La prison allait-elle s'ouvrir pour tous ou pour moi exceptionnellement?

Je ne savais rien, je ne pouvais rien savoir du dehors. — Je me trompe, je savais que la lutte durait toujours, car toujours, et surtout pendant cette interminable nuit, j'entendis continuellement gronder le canon. On se battait, on s'entretuait encore. Mais était-ce dans Paris, ou sous les murs de la ville?...

Ah! cette nuit, et ses doutes, et ses vagues espérances, et son morne silence, où tout à coup roulait la voix sourde du canon, je ne l'oublierai jamais !...

Enfin le jour parut comme j'achevais un léger somme qui avait un peu diminué ma fièvre. J'aurais pu dormir encore, je ne le voulus pas, car l'idée de la venue prochaine du gardien se prit à m'obséder.

Je me levai, et, arpentant en tous sens mon étroite cellule, j'attendis l'arrivée de l'homme...

Mais l'homme ne vint pas, le service du réveil fut fait par un autre gardien.

Nouveau et pénible sujet de préoccupation, d'appréhension : Pourquoi ce changement? Etait-ce une mesure exceptionnelle contre cet ami inconnu dont les murailles de ma tombe avaient révélé le méfait. Ah! ce jour fut aussi long, aussi laborieux à mon esprit que la nuit...

Vers quatre heures cependant la porte s'ouvrit, et l'*homme* entra. C'était lui, c'était bien lui, et, qui plus est, son visage portait cette même empreinte de satisfaction intime que j'avais remarquée à sa précédente visite.

J'avais à peine dormi, à peine mangé, la fièvre ne m'avait en quelque sorte point quitté depuis vingt-quatre heures; mes traits devaient nécessairement porter l'indice physique d'une grande fatigue morale. L'homme me regarda fixément, et, comme j'allais le prier de m'expliquer son absence du matin, il s'en excusa de lui-même; puis, d'un ton de gronderie presque intime, en prenant toutefois la précaution de baisser la voix : « Mais vous, monsieur, est-ce que vous êtes bien raisonnable? est-ce que vous ne vous chagrinez pas un peu plus qu'il ne faudrait? vous voilà tout pâle, tout défait... Allons, allons ! il faut être plus fort que ça, que diable ! tout a une fin, n'est-ce pas? »

L'instinct de discrétion professionnelle de cet homme le portait — même avec d'évidentes intentions de sympathie — à ne trouver que des phrases à double entente qui forcément devaient arrêter ma curiosité, mon anxiété.

— Voyons, lui dis-je, à mon tour, en parlant bas et en lui posant familièrement une main sur l'épaule, puisque vous me témoignez de l'intérêt, dites : que se passe-t-il, que dois-je espérer?...

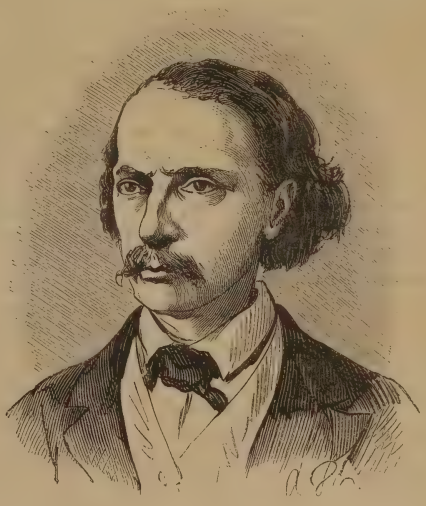
Il ne me laissa pas continuer. Instinctivement encore, il s'était reculé au premier contact de ma main. Puis son regard parut fouiller par l'entre-bâillement de la porte, dans la mi-ombre du corridor. Je regardai là aussi ; je ne vis rien. Avait-il vu quelque chose, quelqu'un, lui? Je l'ignore. Mais aussitôt, retrouvant la plus entière froideur et marchant vers la porte : « Bonsoir, fit-il ; et tâchez de dormir cette nuit. Il faut dormir; ça repose... »

Puis, encore une fois, la porte se referma sur lui.

Et quand l'homme disparut, je me retrouvai seul, j'éprouvai tant de dépit d'une déception nouvelle au moment où je croyais avoir enfin le mot de l'énigme, dans l'ombre de laquelle mon pauvre esprit se perdait depuis deux jours, que je fus pris d'un véritable accès de colère, de rage contre... Et savais-je contre qui, contre quoi? Je me démontrai que j'étais bien sot de prendre garde aux mines de cet homme; je me dis que celui-là n'était qu'un misérable qui excitait une angoisse pour s'en moquer; je me jurai de rester sourd dorénavant à tout ce qu'il pourrait me dire.

J'étais fou; je crois même que je chantai.

Après m'être agité pendant quelques instants, je tombai assis sur l'escabeau, près de la table où le gardien avait laissé une espèce de gamelle pleine d'un aliment quelconque : riz, haricots, viande — je ne sais plus quoi. — J'engloutis bestialement cela, sans en remarquer ni le goût, ni la nature... Et je restai assis... comme perdu dans ma lourde stupidité, où j'avais à peine la force de penser. Combien de temps je fus ainsi? Je ne pourrais le dire. Il me souvient seulement qu'il faisait nuit quand le guichet s'ouvrant, une voix me dit : « Couchez-vous. »



Millière.

J'allai machinalement, à tâtons, détacher mon lit que j'étendis à terre, et je me couchai.

C'était le dimanche 21 mai.

Comment s'écoula la plus grande partie de la nuit? il ne m'en est pas resté une idée bien exacte, car exténué par les secousses morales et en proie aux funestes préoccupations, j'alternais, inconscient pour ainsi dire du sommeil à la veille.

Vers le matin cependant, me trouvant plongé dans une de ces demi-torpeurs où le sentiment de la réalité se confond avec les incertitudes du rêve, voilà que soudain il me sembla percevoir une sorte de bourdonnement intense et cadencé. Etait-ce un effet du sang qui sonnait ainsi dans mon cerveau? Je le crus un instant ; mais, pour sortir de doute, je me levai, et, monté sur l'escabeau que j'avais rapproché de la fenêtre, j'entendis alors très-distinctement qu'une cloche, une grosse cloche tintait, au loin, à coups égaux et précipités

Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était le tocsin qui sonnait à quelque clocher du milieu de Paris. Le toc-

sin! Il faisait encore nuit noire; qu'est-ce que cela voulait dire?

J'allai me remettre sur mon lit, et jusqu'au jour je ne cessai de prêter l'oreille à cette sinistre et monotone sonnerie, qui ne pouvait que me révéler un grave événement.

Grave — mais dans quel sens?...

On n'entendait plus le canon — Pourquoi?...

Oh! ces incertitudes!... comme lentement se succédaient les instants!

Six heures sonnèrent — l'heure du réveil. J'étais debout, l'œil avidement fixé sur la porte — Elle s'ouvrit. Un homme entra. C'était *mon* gardien qui, sans plus de façon cette fois, et sans même paraître craindre qu'on l'entendît, car il prenait à peine le soin d'étouffer le son de sa voix :

— Eh bien, monsieur, me dit-il, radieux. Voilà qui est fait : ils sont entrés.

— Entrés! qui?

— Les soldats de Versailles.

— Est-ce possible?

— Oui, hier soir par la porte de Saint-Cloud. Il y a maintenant bien des mille hommes dans Paris; et il ne se passera pas longtemps sans que vous soyez délivré avec tous les braves gens qui sont injustement ici.

— Délivré! répétai-je d'un ton qu'il est facile d'imaginer. Et je tendis la main au brave homme, qui parut tout heureux de la serrer.

— Oui, délivré, reprit-il. Je savais bien ce que je disais, quand je vous conseillais la patience. Je ne pouvais pas m'expliquer... tout à fait; mais vous deviez bien me comprendre... Enfin, vous voilà averti. Il faut que j'aille dire la bonne nouvelle à d'autres.

Il sortit. Et je me surpris, levant vers le ciel mes mains jointes et répétant encore : Délivré!

XVIII. — AU GREFFE.

Deux heures plus tard cependant, quand le gardien entra de nouveau dans la cellule, pour me remettre les provisions qu'il avait coutume de poser simplement sur le rebord du guichet :

— Eh quoi! fit-il, tout étonné de me voir, triste et accablé, qu'est-ce encore que cela? Peut-on bien!... alors que la délivrance est si proche.

— La délivrance! y croyez-vous?

— Comment, si j'y crois! La Commune est perdue. Les soldats avancent, et certainement le plan doit être tiré de façon à s'emparer au plus vite des prisons, pour délivrer les otages.

— Les otages. Ah! voilà le mot terrible. Oui, nous sommes des otages. La Commune est perdue, dites-vous; mais l'est-elle à ce point que, dans un dernier accès de colère, de désespoir, l'ordre ne vienne de nous passer par les armes. Qui sait même s'il n'est pas déjà venu? car enfin c'est bien ainsi que la chose a été entendue par le fameux décret des otages. Mort pour mort, trois pour un, autant qu'il m'en souvient. Et c'est au dernier moment, alors que le succès leur échappe, qu'ils doivent frapper, se venger... C'est la revanche *in extremis* qu'ils se sont ménagée!

— Allons donc! fit le gardien, est-ce que nous le permettrions. Voyez-vous, nous sommes nombreux de l'ancien personnel ici. Le directeur et quelques principaux seulement sont nouveaux; mais ils savent bien qu'ils ne seraient pas obéis. Ils n'oseraient pas commander. Et même — voulez-vous que je vous le dise — il a été dernièrement question de quelque chose de ce genre... Un délégué, Millière, je crois, était venu, qui penchait — à ce qu'on prétend — pour mettre à mort... surtout les prêtres — nous en avons beaucoup : l'archevêque, les curés; tout devait y passer... Ils n'ont pas osé. D'ailleurs aucun de nous ne se serait prêté. Nous sommes ici pour garder des malfaiteurs, non pour laisser tuer les honnêtes gens. Je vous dis, moi, que voyant leurs affaires en mauvais chemin, la peur les prendra. Ils n'auront d'autre souci, tous, que de se mettre en sûreté, si c'est possible.

Le brave gardien s'évertuait de la meilleure foi du monde à défendre sa rassurante opinion. Mais j'avoue que j'avais peine à adopter toutes ses raisons : car si je pensais comme lui, que, la cause étant perdue, les principaux chefs, les meneurs ne songeraient qu'à se soustraire prudemment aux conséquences de leurs hauts faits, j'avais d'autre part la conviction que dans les masses soulevées en ces jours de néfaste aberration morale, une sorte d'état-major de la violence, du crime ou du désespoir se trouverait qui se jetterait tête baissée dans tous les excès. Il était évident pour moi que la saturnale de deux mois devait s'achever dans l'orgie de quelques jours ou de quelques heures : orgie de sang conseillée par la honte ou la rage de l'insuccès.

Je remontrai tout cela au gardien qui à son tour m'objecta la peur déjà en possession de tous ceux devant lesquels on tremblait avant les derniers événements, et me répéta que je devais faire foi sur le zèle honnête du vieux personnel, incapable de prêter les mains à des choses indignes.

Je voulus bien accepter sa sympathique affirmation, car je compris que ce serait le désobliger que de me refuser à des consolations qu'il paraissait si heureux de m'offrir.

Il me quitta, convaincu qu'il avait dissipé tous mes doutes inquiétants.

Mais loin qu'il en fût ainsi, l'idée était si bien, si profondément entrée dans mon esprit, que le danger devenait à tout instant de plus en plus grand et imminent que, toute faiblesse vaincue, tout sentiment de crainte dominé, ma résolution se trouva prise pour le dernier sacrifice, qui pouvait alors m'être imposé d'une minute à l'autre.

Il restait à mon carnet, quelques pages blanches. J'y traçai au crayon, mes adieux, mes derniers désirs, mes dernières recommandations. J'y parlai aux chers miens... je mis des baisers sur les pages — que des larmes mouillèrent, j'aime à l'avouer. Et ce tendre soin rempli — gardant à vrai dire ma pensée entière sur *eux* pour qu'ils n'en perdissent rien — j'attendis, non pas calme, mais fort.

Il se passa ainsi cinq ou six heures pendant lesquelles j'entendais, j'écoutais le bruit lointain et intermittent de la bataille qui allait se rapprochant insensiblement, et qui, en m'apprenant l'opiniâtreté de la résistance, tendait à confirmer mes suppositions.

Dans le milieu de l'après-midi, le gardien revint, qui m'apprit que Montmartre, cette position si forte, si importante pour l'insurrection, était tombée presque sans combat aux mains de l'armée. Et s'il me citait ce résultat, c'était pour en conclure que le reste de la besogne — comme il disait — serait bientôt achevé.

— Fort bien, lui dis-je; pourtant, comme après tout on ne peut répondre de rien, prenez ceci — je lui présentai le carnet — j'ai écrit sur la première page le

nom de la personne à qui je vous prierais de faire parvenir ce souvenir, au cas où... un accident m'arriverait.

— Un accident? Et quel accident voulez-vous qu'il vous arrive? Soyez donc tranquille.

— Prenez quand même, ce n'est pas cela qui influera sur la destinée.

— Oh! non.

Il reçut alors le carnet, en ajoutant, le sourire aux lèvres :

— C'est bien pour vous faire plaisir, au moins.

— Et vous me promettez que ce sera remis.

— Certainement; mais je n'aurai pas cette peine, il ne vous arrivera rien.

Or, comme il allait se retirer, en souriant de plus belle pour me prouver sans doute le mal fondé de nos appréhensions, un bruit de pas assez nombreux se fit entendre dans le corridor et, à la porte de la cellule, une voix dit :

— Numéro 26, Georges Bernier.

Je répondis :

— Présent.

— Au greffe, ajouta la voix.

Et la porte, qui n'était qu'entre-bâillée, se trouvant ouverte tout au large, je vis qu'un gardien restait pour m'attendre, tandis que d'autres gens allaient plus loin appeler d'autres détenus.

— Au greffe? avait répété mon gardien, en pâlissant et en laissant voir une véritable stupéfaction.

Je remarquai au surplus qu'il glissa soigneusement à ce moment, dans la poche intérieure de son habit, mon calepin, que, jusque-là, il avait tenu à la main avec une sorte d'indifférence.

Je compris le regard inquiet qu'il jeta sur moi.

— Ce sera, lui dis-je avec toute la tranquillité dont je fus capable, ce sera pour quelque renseignement.

— Oui, oui, murmura-t-il machinalement, c'est ça... pour un renseignement.

Et quand je passai devant lui pour me mettre à la disposition de l'autre gardien, il baissa les yeux; puis, se détournant, parut vouloir vaquer à quelque détail de service dans la cellule.

En ce moment d'ailleurs, trois ou quatre détonations d'armes à feu se firent entendre, qu'on eût dit tirées sous les fenêtres, tant elles étaient rapprochées.

J'avoue que ce bruit, trop significatif, ne laissa pas de me causer un certain tressaillement, car il semblait évident pour moi qu'on venait me chercher pour la funèbre besogne qui s'exécutait là-bas.

Le brave gardien, qui avait, lui aussi, ouvert singulièrement l'oreille à ce bruit, courut à moi, et, d'un accent qu'il s'efforçait de rendre persuasif :

— Je vous assure que ce n'est pas dans la prison, c'est au dehors.

Je compris l'intention de ses paroles :

— Merci, lui dis-je; mais quand bien même ce serait ici, autant à présent que plus tard.

Mon sacrifice était sincèrement fait, puisqu'il m'avait paru inévitable. Je pouvais donc m'exprimer ainsi sans forfanterie, sans fausse bravoure. . . . . .

. . . . . .

L'homme qui m'attendait me fit descendre avec lui. Chemin faisant, dans les corridors, je remarquai un certain nombre de cellules restées ouvertes — probablement celles d'où venaient d'être extraits les détenus que, d'ici de là, je voyais se diriger vers le même point que moi.

A un détour dans les longues galeries ombreuses, il me sembla distinguer des hommes en soutane. Les prêtres étaient appelés au greffe; qu'aurait-on pu leur vouloir, s'il ne s'était agi d'une décision suprême concernant les otages?

Plus les instants s'écoulaient, et plus je comprenais qu'ils m'étaient comptés.

Dans le greffe où j'entrai, je revis le même homme à écharpe rouge qui tenait toujours sa liste à la main et qui, après m'avoir fait répondre de nouveau à l'appel de mon nom, dicta ce nom à un employé, qui l'inscrivit sur une feuille libellée d'avance.

Cet enregistrement fait, l'homme donna l'ordre de nous emmener, moi et quelques autres détenus, qui se trouvaient en même temps que moi dans le greffe.

Cette fois, je crus que mon heure était venue, et je me voyais déjà devant le peloton d'exécution qui devait certainement stationner dans l'enceinte de la prison, et lorsqu'en effet nous débouchâmes dans la cour, la présence d'une foule de gens en armes qui s'y trouvaient rangés me sembla d'abord confirmer pleinement ma prévision. Mais je pus bientôt remarquer que deux voitures, deux espèces de grandes tapissières étaient là, dans lesquelles on faisait monter les prisonniers. Et je compris que si des exécutions avaient eu lieu un peu auparavant (1), il ne s'agissait encore pour nous que d'être transférés une seconde fois — perspective qui, selon moi, pour éloigner le moment fatal, n'en diminuait pas la menaçante certitude, — au contraire, car peut-être ne faisait-on rien de plus que de nous mener au lieu désigné pour l'exécution.

Deux voitures étaient là, ai-je dit; dans l'une étaient déjà installés plusieurs personnages que je voyais mal, mais qu'un gardien me dit être l'archevêque, avec plusieurs curés ou prêtres de Paris. Je me trouvai dans la seconde, où étaient aussi assis quelques prêtres et plusieurs laïques. Nous n'avions guère le cœur à la conversation; nous étions là, chacun regardant, écoutant, attendant, cherchant à deviner le but du voyage qui se préparait.

Ce qui, au surplus, aurait pu contribuer à nous commander le silence, c'était l'étrange tumulte qu'on entendait venir du dehors, de la rue, et qui traduisait la houleuse agitation d'une foule prévenue sans doute de ce qui se passait à l'intérieur.

On ne comprenait qu'imparfaitement les cris poussés, mais on entendait gronder l'immense rumeur; les portes de fer résonnaient sous les coups qu'on y frappait et semblaient prêtes à céder.

On nous laissa ainsi plus d'une heure, pendant laquelle ne fit que s'accroître l'avide et turbulente impatience de la populace, qui voulait son spectacle.

Enfin un chef de fédérés fit ranger une soixantaine d'hommes autour des voitures. L'homme à l'écharpe rouge leva la main, les portes de la prison s'ouvrirent au milieu d'une formidable explosion de cris et d'applaudissements, et le voyage énigmatique commença...

GEORGES BERNIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) J'ai eu depuis l'explication des coups de feu qui m'avaient fait croire qu'on fusillait dans les murs de la prison. Des gens du quartier m'ont assuré que, le lundi, dans l'après-midi, quelques coups de fusil avaient été tirés, sans motif et sans résultat, par des gardes nationaux, ivres peut-être, qui contribuaient à l'édification d'une barricade au bout de la rue de Lyon, à l'un des angles de Mazas.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT (1).

Vitraux de l'hôtel de *l'Arquebuse*, à Troyes. Dessin de Benoist.

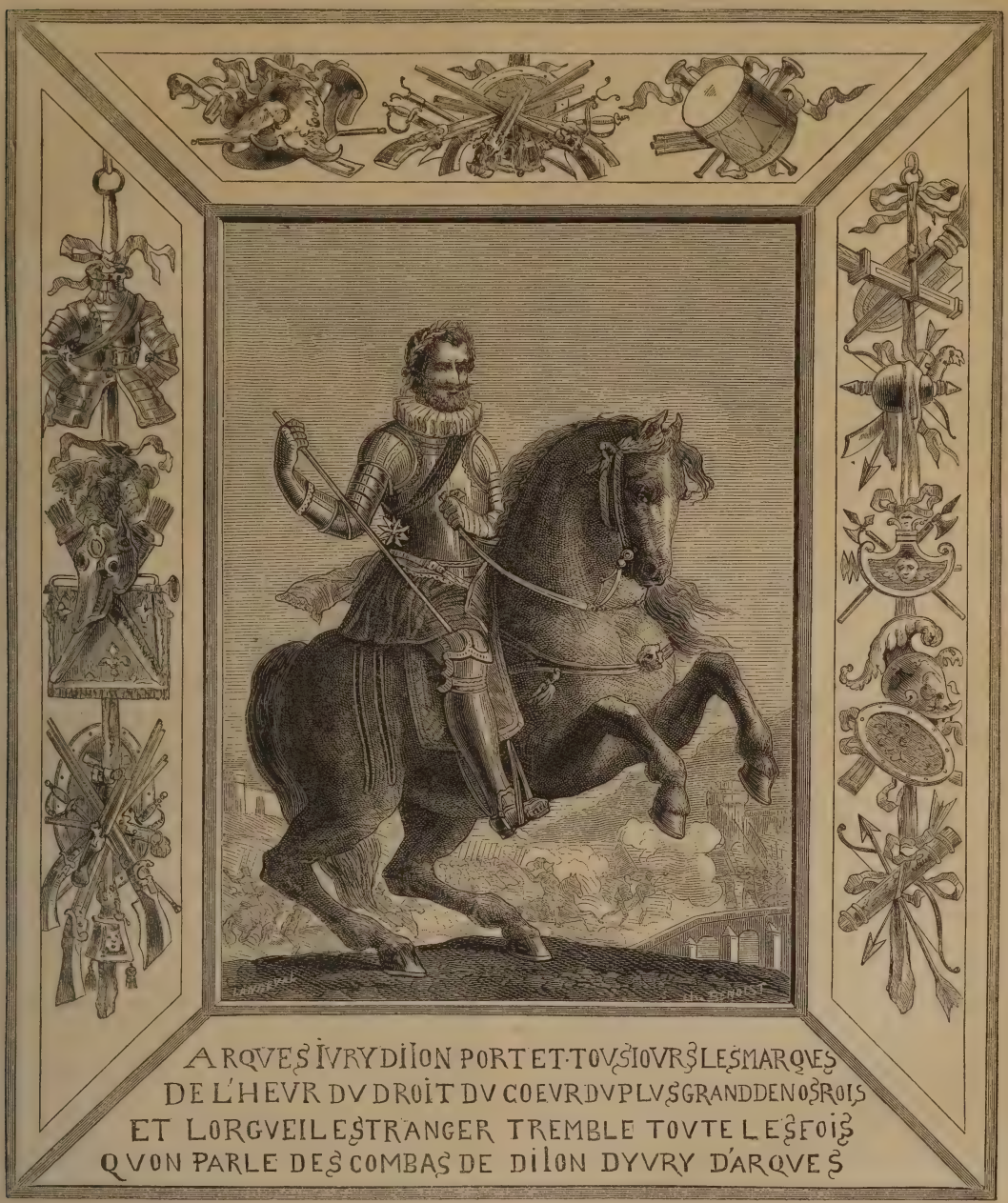
XXIII. — *Odile à Suzanne.*

— Mesdames, nous a dit mon père, nous avons suivi, si vous vous le rappelez, jusque vers le quatorzième siècle les transformations diverses de la peinture sur verre. Nous avons vu les vitraux, d'abord très-limités comme grandeur et comme facture, prendre une énorme importance et de fortes dimensions par suite du perfectionnement successif de l'art, et certainement grâce à

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

la faveur et aux encouragements que les rois de France prodiguèrent à pleines mains aux peintres verriers. N'oublions pas que déjà, sous Charles VII, l'art de la verrerie était regardé comme si excellent, et l'on entourait de tant de considération ceux qui le pratiquaient, que les gens de condition noble ne compromettaient pas leur noblesse en s'y livrant.

Nous avons constaté qu'au quatorzième siècle les vitraux étaient déjà en usage dans les châteaux : plus nous avançons, plus cette ornementation devient usuelle;



Vitraux de l'hôtel de *l'Arquebuse*, à Troyes. Dessin de Benoist.

mais, en même temps, le caractère des vitraux change complétement. Au quatorzième siècle, le vitrail devient tableau. Les artistes s'éloignent de plus en plus du faire primitif; ils oublient qu'une verrière n'est que la partie d'un grand tout qui doit contribuer à l'effet de l'ensemble, qu'elle n'est qu'une décoration monumentale. Le caractère religieux s'efface, mais l'art gagne en délicatesse et en beauté de forme (1).

(1) Hatot, *le Glaneur : Troyes et ses Environs.*

Une fois entrée dans cette voie, la peinture sur verre est emportée par le mouvement progressif de son époque ; un grand nombre de donataires, de communautés religieuses, de riches corporations, font exécuter des travaux importants. Je vais vous en montrer un exemple par les vitraux provenant de l'hôtel de *l'Arquebuse* à Troyes, maintenant transportés dans la grande salle de la Bibliothèque, et dont je vous apporte deux spécimens.

Il y en a huit comme cela. Chacun d'eux est placé au centre d'un encadrement de trophées d'armes ; boucliers, flèches, casques antiques se mêlant aux lances, aux cimeterres, aux trompettes, aux étendards, aux casques modernes, et à la rondache des chevaliers. Remarquez, mesdames, que l'artiste a omis à dessein dans le cadre toute arme à feu : la représentation en demeura seule par les deux arquebuses en sautoir sur l'étendard de l'enseigne. Cet étendard est jaune portant une grande croix blanche. Quant au costume de la corporation, il est grave, mais ne manque pas d'une certaine coquetterie : justaucorps, culotte lie de vin pâle ; plumes au chapeau et bas bleus ; aigrette blanche, couleur de France ; jarretières rouges ; chaussure blanche à cocardes blanches et rouges ; gants de peau brune. Tel est l'ensemble de cet uniforme de grand air. Le tout est daté de 1620.

Le second tableau, placé dans un cadre analogue au premier, est le portrait équestre de Henri IV, monté sur un lourd cheval normand : il est vraiment dessiné à la Michel-Ange. Cette figure présente un caractère monumental, et la tête du Béarnais est vivante d'expression.

On s'étonnerait, mesdames, que des artistes de cette valeur aient pu voir le jour au fond de nos provinces, si l'on ne savait qu'à cette époque des ateliers de peintres-verriers s'ouvrirent un peu partout : près de Troyes, Saint-Urbain fut le siége d'une de ces communautés. Les frères Gonthier, Linard, Madrain, Cochin, Jacquemin, travaillèrent à la cathédrale, à la collégiale, aux églises de Saint-Martin et de Montier-la-Celle. Linard, d'après des comptes de fabrique, vivait à Troyes et travaillait à cette dernière abbaye en 1606, 1607 et 1608. On lui attribue les panneaux de la Bibliothèque dont je vous montre les dessins, mais aucune signature, aucun monogramme n'affirme ce fait. Quoi qu'il en soit, ces œuvres sont d'une remarquable exécution comme dessin et comme peinture. Hélas ! nous ne verrons que trop vite cet art s'abaisser et s'éteindre pour ne se relever que de nos jours !

ODILE.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES COLONIES FRANÇAISES.

RELATION VÉRIDIQUE D'UN VOYAGE IDÉAL A LA NOUVELLE-CALÉDONIE [1].

VII

Les Kanaks néo-calédoniens appartiennent à la race nègre pélagienne ou mélanésienne, et probablement au rameau papou, qu'on retrouve à la Nouvelle-Guinée. La couleur de leur peau varie depuis l'ocre jaune jusqu'au noir fuligineux. Cette dernière nuance est la plus commune, et les fait ressembler assez bien à des hommes en chocolat. Leurs cheveux noirs, plutôt crépus que laineux, se tiennent droits sur leur tête et forment, lorsqu'ils sont longs, une coiffure volumineuse et caractéristique ; souvent ils les ramènent sur le sommet de la tête en une grosse touffe qu'ils enveloppent d'une pièce d'étoffe ou qu'ils enferment dans un cylindre de poil de roussette feutré. Imaginez un de nos chapeaux sans fond et sans bord, et vous aurez une idée exacte de cet ornement *capital*. Quelques-uns se traitent les cheveux par la chaux, et leur communiquent ainsi une teinte rougeâtre. D'autres les coupent *à la malcontent*, et se coiffent d'une sorte de turban. La barbe des Néo-Calédoniens est épaisse, frisée et bien plantée. Ils la laissent pousser ou bien la rasent entièrement. Ils se servaient autrefois, pour cette opération, de cailloux tranchants ; ce qui ne devait pas être extrêmement commode. Depuis l'arrivée des Européens, ils se rasent avec des tessons de verre, à moins qu'ils ne puissent se procurer le luxe extraordinaire et tout à fait princier d'un rasoir anglais. Se raser mutuellement est, entre ennemis, le gage de la réconciliation. C'est aussi un témoignage de satisfaction entre amis qui se revoient après une longue séparation.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Les Néo-Calédoniens présentent le type *dolichocéphale prognathe*, qui est propre à la race nègre ; c'est-à-dire qu'ils ont le crâne allongé, aplati transversalement, et les mâchoires proéminentes, avec les incisives proclives. Le nez est large, épaté, l'œil grand et noir, dirigé en avant, la bouche grande, avec les lèvres épaisses et plus ou moins renversées. Les dents sont blanches et bien rangées, les pommettes et les arcades sourcilières saillantes. Leur taille moyenne est égale à la nôtre. Le torse est large, le système musculaire développé ; les membres sont bien proportionnés ; mais le ventre est généralement gros, ce qui s'explique aisément par leurs continuels écarts de régime, et par l'habitude qu'ils ont d'ingérer, après de longs jeûnes, d'énormes quantités d'aliments. Leurs pieds sont grands, et les orteils, longs, écartés et mobiles, leur permettent de s'en servir comme d'organes de préhension ; ce qui leur donne, dans certaines circonstances, une étrange ressemblance d'allures avec les grands quadrumanes. Rien de plus curieux, par exemple, que de voir ces sauvages grimper à un arbre. Ils n'enlacent pas le tronc avec les bras et les jambes comme nous faisons. Le procédé serait impraticable pour des gens aussi peu vêtus : il leur faut éviter entre l'écorce de l'arbre et leur peau des frottements qui seraient par trop au désavantage de cette dernière. Ils s'y prennent donc à la façon des singes. Ils saisissent le tronc, d'une part avec leurs mains, d'autre part avec leurs pieds, et grimpent en marchant.

Leur manière de nager diffère aussi de la nôtre. C'est sans doute la manière naturelle, car la natation est chez eux un art inné, instinctif, comme chez les ani-

maux. Au lieu de nager à la façon des grenouilles, ils nagent à peu près de la même manière que le chien, et cela avec une singulière agilité.

Le sexe mâle a, chez les Néo-Calédoniens, une très-grande supériorité physique sur le sexe féminin. Les hommes sont, au demeurant, d'une laideur très-supportable. Mais les femmes ! oh ! les femmes ! avec leurs petits cheveux hérissés et crépus, leur corps chétif, déjà flétri à l'âge où il devrait commencer à s'épanouir, leur peau sillonnée d'affreux tatouages, leurs oreilles déformées par l'inepte coutume de pratiquer dans le lobe charnu un trou qu'elles agrandissent indéfiniment en y introduisant des objets de plus en plus volumineux, jusqu'à ce que, quelque jour, en signe de deuil, lorsqu'elles perdent un parent ou un mari, elles achèvent de fendre ce morceau de chair dont les deux lambeaux leur pendent sur les épaules ! Il faut dire que la misérable condition de ces pauvres créatures n'est pas faite pour les embellir. En Nouvelle-Calédonie, de même que dans tous les pays sauvages ou barbares,

La *femme* est une esclave et ne doit qu'obéir.

L'homme veut bien s'occuper à fabriquer des armes, des engins de pêche et de chasse ; il travaille aussi à la construction et à l'arrangement de sa demeure ; mais à la femme seule sont dévolus les travaux répugnants et pénibles. Ajoutez que, si la femme n'est pas sage ou que le mari soit brutal ou méchant, les châtiments ne sont pas épargnés à la malheureuse esclave, et il n'est pas très-rare que celle-ci ait recours au suicide pour échapper à sa misérable destinée.

Il y a cependant de « bons ménages » en Nouvelle-Calédonie, et l'amour, qui apprivoise les lions et les tigres, peut aussi adoucir le caractère farouche de ces insulaires. J'ai dit que la polygamie était parmi eux un usage tout à fait licite. Cela ne signifie pas qu'un Kanak ait nécessairement plusieurs femmes. Au contraire, le nombre de ces dernières n'étant pas de beaucoup supérieur à celui des hommes, la monogamie est, en fait, le cas le plus ordinaire. Les femmes kanakes sont peu fécondes. Quelques-unes sont tout à fait stériles. La plupart ne vont pas au delà de deux ou trois enfants. Cela tient, sans doute, en grande partie à l'habitude qu'elles ont d'allaiter leurs enfants jusqu'à l'âge de deux et trois ans, faute de pouvoir donner à ces petits êtres une nourriture appropriée à la délicatesse de leurs organes. Elles n'ont pas, en effet, comme nos nourrices, la ressource de la bouillie, de la panade et des potages. La cuisine calédonienne est des plus grossières. L'igname, la patate, le taro, certaines écorces mucilagineuses, des coquillages, des crustacés, parfois quelque pièce de gibier en font tous les frais, et les Néo-Calédoniens ne sont pas difficiles sur le chapitre de l'assaisonnement.

Leurs habitations sont de deux sortes : la *hutte*, ou maison, a la forme d'une grosse ruche ; elle n'offre qu'une seule ouverture, qui n'a jamais plus de quatre-vingts centimètres de hauteur sur quarante à cinquante de largeur. C'est par là que l'on entre et que l'on sort ; c'est par là aussi que s'échappe la fumée du feu de bois vert qu'on entretient tout le jour dans la case afin d'éloigner les moustiques. Des pieux plantés circulairement et réunis par un lacis de branchages forment la charpente, qu'on revêt à l'intérieur et à l'extérieur d'écorces de niaouli, et que l'on recouvre avec les chaumes d'une graminée très-abondante dans la campagne. Les huttes des simples particuliers n'ont guère que trois à quatre mètres de diamètre ; celles des chefs sont plus spacieuses. L'ameublement consiste en un lit d'herbes et de feuilles sèches, et en planches posées sur les saillies intérieures de la charpente et supportant les ustensiles de ménage, les armes et les provisions. La hutte est souvent entourée d'une palissade précédée d'un étroit couloir, de chaque côté duquel sont dressées des planches grossièrement façonnées et enluminées de manière à représenter des figures humaines grimaçantes ou des êtres fantastiques. La case ou hutte que je viens de décrire est la retraite nocturne, la chambre à coucher du ménage kanak. A côté s'élève d'ordinaire une sorte de hangar ouvert à tout vent et abrité seulement de la pluie et du soleil. C'est la salle à manger et le salon de réception. Quant à la cuisine, elle se fait en plein air.

Sans être des navigateurs de la force des insulaires de Tonga et des Samoa, les Calédoniens peuvent passer pour des *canotiers* assez habiles et pour d'adroits pêcheurs. Leurs embarcations sont de longues pirogues creusées dans des troncs d'arbres, et maintenues en équilibre par une sorte de châssis formé de deux perches transversales et parallèles, fixées en leur milieu à la pirogue et reliées à chacune de leurs extrémités par une planche longitudinale. Leurs grands navires sont formés de deux pirogues longues de quatorze à quinze mètres, et réunies ensemble par un plancher ou pont ; au-dessus s'élève parfois une sorte de baldaquin, sous lequel l'équipage peut se mettre à l'abri. Ces pirogues peuvent marcher soit à la voile soit à l'aviron. Pour la marche à la voile, elles sont munies d'un ou de deux mâts supportant une voile triangulaire en natte de jonc.

L'Etat politique des Néo-Calédoniens est moins élémentaire qu'on ne serait tenté de le croire. C'est une sorte de féodalité formée par la hiérarchie des chefs de village, ayant à leur tête le chef de la tribu. Le pouvoir de celui-ci, sans être limité par aucune institution parlementaire, n'a pourtant pas le caractère absolu et tyrannique qu'il affecte chez beaucoup d'autres peuplades sauvages. Ainsi aucune décison importante n'est prise qu'avec l'avis et exécutée qu'avec le concours des « grands vassaux », dont le pouvoir et la dignité sont héréditaires, inaliénables et inamovibles, tout aussi bien que le pouvoir et la dignité de leur seigneur suzerain. Chaque tribu forme un état distinct, indépendant ; et comme les tribus sont fort nombreuses, que chez toutes l'esprit belliqueux est très-vivace et l'esprit de vengeance plus encore, les guerres entre tribus sont très-fréquentes, et l'état d'hostilité, une fois déclaré, se perpétue indéfiniment, celui des deux peuples qui vient d'être vaincu aspirant toujours à prendre sa revanche. Le fils veut tuer et manger celui qui a tué et mangé son père, le frère ou l'ami de celui qui a tué et mangé son frère et son ami. Des trophées de crânes et d'ossements sont le plus bel ornement de la case d'un chef, et dans les horribles festins qui toujours suivent les batailles, la volupté de la haine et de la vengeance assouvies s'ajoute au plaisir de savourer un mets auquel nul autre ne peut être comparé. Un repas copieux, et dans lequel figure la chair humaine, est, pour les Kanaks, la conclusion nécessaire de toute réjouissance. C'est par là que se termine presque toujours le *pilou-pilou*, la grande fête des récoltes.

Lorsqu'une tribu a fait sa récolte d'ignames, ne

croyez pas qu'elle songe à l'emmagasiner, à la mettre en réserve; elle ne songe qu'à la consommer le plus vite et le plus gaiement possible. A cet effet, elle invite les tribus voisines. Chacun apporte son écot en fruits, racines, poissons, gibier. Les repas alternent avec les danses, accompagnées d'une musique enragée et de hurlements frénétiques, au milieu desquels le cri *piloupilou!* revient par intervalles, en manière de refrain. Bien que ces sauvages ne boivent que de l'eau, ils arrivent, par l'excitation croissante que produisent en eux ces exercices violents et l'abondance inusitée de la nourriture, à une véritable ivresse, qui dégénère à la fin en un délire furieux; et il est rare que quelque meurtre ne vienne pas couronner la fête, qui se termine alors par un régal de chair humaine.

Tels que je les ai vus à Nouméa, à la Conception, et même dans des tribus plus éloignées conservant encore leur autonomie, les Kanaks n'ont rien de bien effrayant. Ils commencent à s'habiller, qui d'un pantalon ou d'une jupe, qui d'une blouse ou d'une chemise ou d'un vieil habit. Dans les missions, le costume — un vêtement des plus simples, il est vrai, mais suffisant pour sauvegarder la décence — est obligatoire. Ailleurs, ce n'est pas sans une certaine coquetterie qu'hommes et femmes se parent d'un morceau d'étoffe ou d'une pièce quelconque empruntée au costume européen.

Les Kanaks actuels sont, en somme, de grands enfants agiles, vigoureux, adroits, aimant le bruit plus encore que le mouvement, avides de distractions, gais, insouciants, capricieux, gourmands et surtout bavards. Fumer et causer sont leurs occupations favorites. Ils saisissent avec empressement toutes les occasions de « prononcer quelques paroles bien senties », et l'on assure que l'éloquence est chez eux un don naturel. Ils sont essentiellement communicatifs; ils aiment à apprendre des nouvelles, et se montrent toujours empressés d'en faire part à qui veut les entendre. L'incident le plus insignifiant devient pour eux un événement qu'ils ont hâte de raconter, en insistant sur les moindres détails. Leur mode de communication à distance mérite d'être décrit. S'agit-il de publier parmi les tribus un événement survenu chez l'une d'elles, un Kanak monte sur un point élevé et, se tournant vers le village le plus voisin, il entonne à haute voix son récit sous la forme d'une espèce de psalmodie qui s'entend, si le vent est favorable, à une grande distance. Grâce à la finesse de l'ouïe de ces insulaires, les paroles sont recueillies dans le village auquel il s'adresse et répétées de la même manière par un autre crieur. Les nouvelles circulent, de cette façon, avec une très-grande rapidité, sinon avec une parfaite exactitude. Un dernier trait à noter et qui est tout à fait à l'honneur des Kanaks : jamais il n'y a de querelle entre gens d'une même tribu. Rien, dans les mœurs européennes, ne les a plus scandalisés que de voir des matelots, des soldats ou des ouvriers blancs se disputer et en venir aux coups.

— Les blancs, disaient-ils, ne sont donc pas *tayos* (amis) entre eux?

Il nous fallait aller aux antipodes, chez des sauvages — que dis-je? — chez des cannibales, pour recevoir cette leçon de fraternité!...

Je m'arrêtai sur cette réflexion philosophique. La soirée était fort avancée. La lassitude et la faim m'avaient ôté la voix, et mon patient auditeur n'était guère moins fatigué que moi.

— Ouf! soupirai-je, je n'en puis plus! Ne pensez-vous pas, maître, que nous pourrions, sans inconvénient, nous en tenir là, sauf à renvoyer le lecteur, pour plus de détails, aux deux volumes déjà cités de M. Jules Garnier, à celui de M. le docteur de Rochas, etc., etc.?

— Ma foi, répondit mon rédacteur en chef, il me semble qu'en effet nous pourrions envoyer notre manuscrit à l'imprimerie et aller souper.

Quelques minutes après, nous entrions dans un restaurant dont le maître, malgré l'heure indue, voulut bien, sur l'assurance que nous sortions du bal de l'Opéra, nous faire servir quelques aliments. Nous en étions au café et au cigare, lorsque mon compagnon, qui avait jeté machinalement les yeux sur un journal, laissa tout à coup échapper cette exclamation :

— Ah! sapristi!

— Quoi donc? Qu'y a-t-il? lui demandai-je.

— Voyez, l'Assemblée nationale vient de voter, pas plus tard qu'hier, une loi qui assigne pour séjour aux condamnés à la transportation dans une enceinte fortifiée la presqu'île Ducos, et aux condamnés à la transportation simple, l'île des Pins, et, en cas d'insuffisance, l'île Maré.

— Eh bien, qu'en concluez-vous?

— Qu'il importe de donner à nos lecteurs quelques renseignements particuliers sur ces localités.

— C'est facile.

— Vous les avez donc visitées?

— Je n'ai eu garde d'y manquer. Attendez que je consulte mes notes... Précisément, voici ce qu'il vous faut.

— Oh! quelques lignes seulement!

— Ce sera l'affaire d'un quart d'heure. Garçon! une plume, de l'encre, du papier! — Nous disons la presqu'île Ducos,... ainsi appelée du nom d'un des ministres de la marine. — Cette presqu'île est une pointe de terre longue de 6 à 7 kilomètres, située entre la rade de Nouméa et la baie de Kutio-Kueta. Le sol y est couvert d'une herbe jaune et sèche; la verdure et les arbres y sont rares. On y avait établi un abattoir, qui était en même temps une sorte de lazaret pour les bestiaux importés de Sydney et de Norfolk, et suspects de maladie contagieuse. C'est un endroit qui manque essentiellement de charmes. Il en est autrement de l'île des Pins, située, vous vous le rappelez, à quelques milles de la pointe méridionale de la Grande-Terre, à laquelle la relie un chapelet de récifs corallins. L'île des Pins est un petit paradis : riche végétation, climat admirable, où les cyclones, les orages et les moustiques ne sont connus que de réputation. Cette île est déjà très-peuplée. Ses habitants sont paisibles, laborieux, et fournissent à Nouméa presque tous ses approvisionnements en légumes, fruits et poissons.

Quant à l'île Maré, c'est, vous le savez, la plus méridionale des Loyalty. Elle a 30 kilomètres de long et 29 dans sa plus grande largeur. Je m'étonne qu'on ne lui ait pas préféré l'île Lifou, qui est beaucoup plus grande; sa superficie (250 000 hectares) égale à peu près celle de la Réunion; le sol est d'une admirable fertilité. La population y est peu nombreuse.

Cet *ajouté* vous suffit-il, cher directeur?

— Parfaitement.

— En ce cas, nos lecteurs sont trop habitués à être de votre avis pour ne pas s'en contenter.

ARTHUR MANGIN.

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

La kibitka renversée. Dessin de Vierge.

A peine nous étions-nous remis en route, quel fut mon désappointement en reconnaissant que j'avais fait un faux calcul lorsque j'avais favorisé les instincts intempérants de mon compagnon de voyage : au lieu que l'excès d'aliments et de liqueurs fortes le plongeât, comme je l'avais espéré, dans la somnolence, qui m'avait semblé sa disposition ordinaire, je me trouvai flanqué du gaillard le mieux éveillé, du bavard le plus insipide, le plus fastidieux de l'univers. Hélas ! ma brute avait la digestion loquace et l'ébriété expansive !

J'ai dit que la terre était couverte de neige — nous étions dans la première semaine de novembre — l'hiver, le rude hiver du nord était venu pendant mon emprisonnement, et, en sortant, en croisant les traîneaux dans la ville, en me trouvant dans la grande campagne blanche, c'est à peine si j'y avais pris garde, tant alors mes idées étaient troublées. Il faisait un de ces froids comme je n'en avais certainement jamais ressenti, et à peine m'en étais-je aperçu.

Or, voilà mon gendarme qui, vu ma qualité de Français, se met à faire de prolixes comparaisons entre les *pauvres* froids de France et les *beaux* froids de Russie et à mépriser les premiers, en attribuant aux derniers tous les mérites de conservation, de bien-être. Au reste, là-bas, en Sibérie, c'est encore *mieux* qu'ici : froids magnifiques, froids superbes, des amours de froids et, d'ailleurs... qui donc a médit de la Sibérie? Des gens qui ne la connaissent pas, qui n'y ont jamais mis les pieds. Il y a là des milliers, des millions d'individus très-heureux, très-contents, et qui ne demandent qu'à finir leurs jours dans le pays, etc., etc.

Enfin que dirai-je? Le panégyrique enthousiaste de cette rigoureuse saison, la défense de cette contrée où il me savait condamné à vivre, affaire de reconnaissance au fond envers l'homme qui l'avait gorgé de pitance et de boisson, ou bien encore précaution pour voir l'aubaine se renouveler. L'un et l'autre peut-être.

Quoi qu'il en fût, excellente attention d'un cœur sen-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

sible aux bienfaits, ou calcul prévoyant d'un esprit moins obtus que je l'avais pu croire, j'en étais également contrarié, agacé, irrité, exaspéré.

Il allait, il allait toujours, bien que je fisse mine de ne pas l'écouter, de ne pas l'entendre. Je m'étais renfoncé dans mon coin, je fermais les yeux, rien n'y faisait : il jasait quand même.

Jugez de mon surcroît de rage, quand il me fit lui-même remarquer que nous entrions dans la forêt dont il m'avait parlé.

— Voyez, voyez, seigneur, la forêt, nous y voilà. Ah! une belle forêt, oui, voyez donc!

— Eh! je m'en moque bien, de ta forêt, animal! m'écriai-je, regarde-la tout à ton aise si ça t'amuse, et laisse-moi tranquille!

Et, après avoir lancé au gendarme ébaubi un regard furieux, je me rejetai brusquement dans mon coin, pour sembler reprendre mon somme.

C'était la première parole rude que je lui adressais, la première marque d'humeur que je lui laissais voir; aussi, à peine cette sortie m'eût-elle échappé, que je fus curieux de savoir comment la chose serait prise par cet homme qui, au résumé, avait une espèce de pouvoir discrétionnaire sur moi. Or, j'eus le plaisir de le constater, le coup avait porté à souhait.

Je vis le gendarme, dans l'esprit duquel le libéral amphitryon éclipsait sans doute le prisonnier, cligner comme pour se reconnaître à la suite d'un étourdissement, puis faire une moue de résignation, puis placer résolûment sa tête sur les coussins, s'accommoder de son mieux, et... deux minutes plus tard il ronflait à ébranler les bâtis de la voiture, qui volait plus qu'elle ne roulait, sans autre secousse qu'une espèce de long et silencieux tangage dû aux ondulations de la neige durcie.

Enfin!...

Enfin mon argousin dormait. Pour éprouver la solidité de son sommeil, je fis toutes sortes de mouvements, je passai même, en le heurtant avec intention, par-dessus ses jambes étendues, comme pour voir quelque chose de l'autre côté de la route, il ne parut pas s'en apercevoir le moins du monde, la terrible cadence de son ronflement n'en fut aucunement troublée. J'étais donc pleinement maître de la situation et dans des conditions d'autant meilleures selon moi, qu'étant donné le robuste sommeil de mon gendarme, je pouvais prendre la clef des champs sans faire le moindre mal à ce pauvre diable qui, volontairement, n'était pour rien dans sa gênante mission.

Et comme nous étions alors en pleine forêt, une épaisse futaie de sapins, dans un canton fort accidenté où les montées et les descentes se succédaient nombreuses, du train dont les chevaux continuaient à marcher, nul doute que j'eusse tout le temps de me perdre dans les profondeurs du bois avant que mes conducteurs prissent l'éveil.

Mais il ne fallait ni hésiter ni tarder, et je n'hésitai ni ne tardai.

Me voilà donc enjambant avec précaution par-dessus le dormeur, qui d'ailleurs me donna en ce moment même une preuve de la sécurité avec laquelle je pouvais agir, car en ce moment la kibitka, lancée à une descente, ayant bondi dans un cahot si formidable qu'elle me sembla devoir se briser en retombant, je me trouvai jeté à califourchon, de tout mon poids, sur les genoux du gendarme qui, entr'ouvrant une paupière lourde, ne s'étonna pas autrement de ma singulière position, et se borna à grogner, en reprenant son somme, contre le postillon qui choisissait si mal sa route.

Il convenait de mettre à profit cette heureuse disposition, et je me fusse bien gardé d'y manquer.

Je me relève, mes deux pieds sont déjà posés au delà du dormeur. J'ai la main sur la poignée qui ferme la portière, j'appuie, la portière s'ouvre, je vais prendre mon élan... encore une seconde et la kibitka roulera veuve de son principal occupant.

Mais, juste à cette seconde, une ornière, un rocher, un tronc d'arbre, un bloc de glace, je ne sais quoi se trouve sous les roues de la kibitka, qui heurte, saute, s'enlève, se penche, se renverse... Un mouvement, un bruit inexpliqué pour moi se fait. Je suis frappé au front... et je ne vois plus... je ne sais plus...

Quand je me reconnais, des cris effroyables retentissent à mon oreille ; je suis étendu sur quelque chose qui remue, qui braille ; et il y a sur moi quelque chose de dur, de sombre, de sonore. Quand je puis me rendre compte du pêle-pêle, je comprends que je suis sur le gendarme, et que la kibitka est sur moi. Je ne sens qu'une légère douleur au front et une gêne sur les reins où pose un montant de la voiture ; je m'arc-boute sur les mains, je fais un effort en me jetant de côté... me voilà dégagé, et en me relevant, je constate avec plaisir que l'aventure n'aura probablement d'autre suite pour moi qu'une bosse au-dessus du sourcil gauche.

La kibitka est couchée sur le flanc, deux roues en l'air ; les chevaux, debout, se secouent tranquillement, toujours attachés au timon, qui a tourné dans leur collier... A quelques pas en avant, c'est-à-dire là où le choc l'a lancé, j'aperçois le postillon qui, agenouillé sur la neige, se frotte les yeux et palpe ses membres les uns après les autres. Et j'entends la voix déchirante du gendarme qui, perdu sous le coffre de la voiture, gémit, jure, implore, blasphème ; et je remarque que c'est plus particulièrement à moi que le pauvre diable se recommande...

— Hélas! crie-t-il, je suis mort, je suis *cassé!* Dieu du ciel, ayez pitié de moi! Seigneur Français, mon père, dégage-moi, viens à mon aide ; tu ne me laisseras pas mourir : non, tu es bon, tu auras miséricorde. Ah! postillon damné, tu m'as tué, vilain *fétiouk* (1), puisses-tu être mort aussi! mais ce n'est pas toi qui me relèveras : non, tu es ivre, bien sûr, ivre à n'y pas voir, ivre comme un bottier (2). Vierge sainte, saint Nicolas, veillez sur moi! seigneur Français, mon noble protecteur, sauve-moi, ne me laisse pas mourir... hélas! je suis rompu! seigneur Français, ma providence, etc....

Il accompagnait ses supplications de cris à fendre l'âme. Il fallait, en effet, que le colosse fût très-grièvement meurtri, car du moindre coup d'épaule, je m'étais dégagé, moi qui n'avais certainement pas le quart de sa force, et il restait inerte à se lamenter sous la voiture.

J'appelai le postillon — toujours occupé à vérifier l'état, d'ailleurs fort satisfaisant, de sa personne. — Il vint sans trop se presser ; à nous deux, nous remîmes sur ses roues sans trop de peine la kibitka, qui n'avait pas le

(1) *Fétiouk* est l'appellation la plus méprisante qu'on puisse adresser à un homme. Ce mot dérive d'une lettre (θ) empruntée autrefois par les Russes à l'alphabet grec, et qui depuis les derniers temps n'est plus employée. (Trad. de Gogol, *les Ames mortes.*)

(2) Locution vulgaire en Russie, où les bottiers sont en majorité Allemands.

moindre dommage, et bien que rien ne pesât plus sur lui, le gendarme ne restait pas moins étendu tout de son long, incapable de se relever; et avec raison, ma foi, car, vérification faite, sans compter les contusions, il avait une jambe et un bras fracturés.

Quand je me baissai sur lui pour l'examiner, son premier mouvement fut de jeter autour de mon cou le bras dont l'usage lui restait, et de me baiser les mains avec effusion, en répétant, les larmes aux yeux, que j'étais son sauveur, son père, son dieu; puis, interpellant le postillon :

— Viens, maudit ivrogne, viens aider le seigneur Français, mon père, à me replacer dans la voiture; soulève-moi, redresse-moi, je sauterai sur ma bonne jambe jusqu'à la portière, vous n'aurez plus qu'à me pousser sur la banquette.

Le postillon le prit par le buste, et se cramponnant à mon cou, le malheureux homme fut bientôt debout; il sauta, comme il l'avait dit, jusqu'à la portière. Arrivé là, tout en exhalant des plaintes trop bien justifiées par les atroces souffrances qu'il devait endurer, il eut cependant le courage de commander — si je puis parler ainsi — la manœuvre qui devait faire plus facile sa réinstallation dans la voiture. Il me pria de monter en premier pour le prendre sous les aisselles, pendant que le postillon le supporterait par les cuisses, et toujours gémissant, et toujours poussant des cris horribles :

— C'est bien, seigneur Français, mon père, c'est bien!... Va doucement, damné fétiouk, ah! maladroit, ne touche pas à cette jambe, aie! aie! à la bonne heure, seigneur Français! là, là, posez-moi là, très-bien! merci, mon noble sauveur, merci... Oh! j'en mourrai, j'en mourrai!

Et ses traits se contractaient, ses dents claquaient, de grosses larmes filaient sur ses joues : un vrai martyre.

Quand il crut être aussi bien arrangé que possible, son bras valide passé derrière mes épaules et tirant sur moi, comme pour trouver un soulagement dans cette tension nerveuse, sa jambe fracturée étalée sur les miennes, qu'il m'avait prié d'allonger :

— Ah! ça va mieux, un peu mieux, laissez-moi rester ainsi, je vous en supplie, seigneur mon père, je souffre moins... Et toi, coquin, suis ton chemin, et sans nous verser de nouveau, car le saut a dû te dégriser, j'espère; mais le plus vite possible cependant, que nous arrivions au ralai, tôt, tôt! je ne puis pas toujours fatiguer, gêner ainsi ce brave seigneur. Allons!

Et, moi, bloqué au fond de la voiture, moi, servant de support calmant à ce malheureux qui, à chaque cahot, poussait ou plutôt étouffait avec rage de véritables hurlements, nous continuâmes notre route...

Une heure plus tard nous atteignions le relai.

Au moment où la voiture allait s'arrêter devant la maison de poste, espèce de corps de garde pour la police de la route, comme tous les relais :

— Et maintenant, seigneur mon père, me dit-il, en paraissant éprouver tout à coup un soulagement général, nous allons nous quitter, vu que je ne saurais continuer la route dans l'état où je suis, mais sois certain (1) que je n'oublierai jamais les bontés que tu as eues pour moi. Oh! non, jamais!...

(1) En Russie, le tutoiement de la part des inférieurs est une sorte de déification du personnage à qui ils s'adressent. C'est, comme nous dirions chez nous, du style *noble*, ou plutôt *anoblissant*.

Je voulus alors lui faire remarquer qu'il m'avait lui-même donné l'exemple de la commisération.

Alors, tout naïvement :

— Oh! moi, dit-il, c'est bien différent. Je répondais de vous, et s'il vous était arrivé malheur, c'est sur moi que la chose serait retombée.

Et moi qui avais sottement porté au compte de son bon cœur son empressement à me secourir!

Ma méprise me fit sourire.

— Et si je m'étais évadé? ajoutai-je.

— Eh bien! me répondit-il du ton le plus calme, j'aurais reçu cent et un coups de knout et, si je n'en étais pas mort, j'aurais fini mes jours dans les mines.

— En ce cas, pensai-je, mon gaillard, tu peux te vanter de l'avoir échappé belle.

Il reprit avec une candide assurance :

— Oh! mais vous n'auriez pas fait ça, seigneur mon père; non, vous n'auriez pas fait ça, j'en suis bien convaincu.

Par sage et prudente prévision, je ne crus pas devoir le dissuader.

La voiture venait de s'arrêter. Les soldats du corps de garde étaient rangés devant la maison. Mon gendarme appela pour qu'on vînt l'aider à descendre; mais, à mon grand étonnement, ce fut presque sans s'appuyer sur ses camarades qu'il descendit de la voiture, si bien qu'il me fut clairement démontré que j'avais été dupe de ma pitié envers lui : ses façons d'agir n'étant que d'astucieuses grimaces destinées à me faire oublier les idées de fuite qui auraient pu me venir en face d'un gardien hors d'état de me dominer physiquement.

Mon prétendu naïf m'apparut alors singulièrement roué.

Bientôt, deux espèces de Cosaques hérissés, rechignés et lugubres, très-ostensiblement ornés de pistolets et de poignards, remplacèrent dans la kibitka l'affable gendarme et me firent asseoir entre eux. Malgré tout, je regrettai mon premier compagnon, car avec les nouveaux venus, qui n'étaient rien moins qu'endormis, l'occasion perdue me sembla plus difficile à retrouver.

Bah! pensai-je, ils ne me suivront pas sans doute jusqu'à destination. Nous verrons bien!...

La kibitka roula, et, après de courtes haltes aux divers relais, ne s'arrêta que pour me déposer le soir, très-tard, à la prison de Vladimir, la première grande ville que l'on trouve, à une quarantaine de lieues sur la route de Moscou à Tobolsk.

Le lendemain matin, il faisait à peine jour et j'étais encore étendu sur le mauvais grabat où j'avais dormi tout habillé pendant la nuit, quand la porte de la cellule s'ouvrit. Je me mis sur mon séant et distinguai dans la mi-ombre un officier et plusieurs soldats.

— Vous allez repartir, me dit l'officier.

— C'est bien! je suis prêt, répondis-je en me levant.

— Mais, reprit-il, comme vous êtes convaincu de tentative d'évasion pendant la route...

Il s'interrompit, avec l'évidente intention d'étudier l'effet de ses paroles.

— Tentative d'évasion, répétai-je quelque peu déconcerté, mais en tâchant de feindre l'assurance, ah! par exemple...; qui a pu supposer?...

— Supposer? répéta à son tour l'officier avec un sourire railleur. Est-ce que votre gardien ne vous a pas vu, parfaitement vu, pendant la traversée de la forêt de... (j'ai oublié le nom) au moment de l'accident,

ouvrir la portière et tout prêt à vous élancer de la voiture ?

Et comme je tombais des nues à cette révélation :

— Quoi ! m'échappa-t-il tout naturellement, il ne dormait donc pas ? et...

Je m'arrêtai, mais trop tard.

— Bien, fit l'officier d'un ton significatif. Puis, s'adressant aux gens qui étaient derrière lui :

— Qu'on lui mette les fers !

— Les fers, m'écriai-je, les fers ! Oh ! jamais, entendez-vous, jamais !

L'officier souriait dédaigneusement. Je vis les hommes approcher, j'entendis bruire des chaînes.

— Mais non, mais non, ce n'est pas possible ! ne me touchez pas ! jamais, criai-je encore, je...

Mais la voix s'étrangla dans ma gorge, j'étouffais, je voyais rouge, une horrible douleur me serrait la poitrine...

Ce qui se passa ensuite, je ne saurais, je ne pourrais le dire...

Et pendant huit ou dix jours, où je restai littéralement à l'état de chose qu'on transporte, je n'eus guère le sentiment de moi-même.

Il me souvient seulement qu'une fois, au milieu de la nuit, le mouvement qui me déplaçait s'étant arrêté, du fond de la torpeur morale où j'étais plongé, je distinguai, perçant le morne silence de l'ombre, le : Qui va là ? d'une sentinelle.

— Un malheureux (1), fut-il lugubrement répondu près de moi.

Et, à la terne lueur d'un falot, au roulement sourd des roues, je compris que la kibitka passait sous une voûte.

Nous entrions à Tobolsk.

EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) C'est l'expression consacrée pour désigner les exilés en Sibérie.

Paris. — Typ. A. LENNUYER, rue du Boulevard, 7.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1872.

Prisonniers, environs de Metz, tableau de M. Protais, dessin de Ch. Benoist, d'après une photographie de Goupil.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

JULES BRETON.

La Fontaine, tableau de Jules Breton, dessin de Ch. Benoist, d'après une photographie de Goupil.

Voici bientôt vingt années que M. Jules Breton est sur la brèche, apportant à chacune de nos expositions une œuvre nouvelle et un nouveau progrès. Comme F. Millet, épris des beautés de la nature, mais avec une tendance moins réaliste — ce qui distingue son talent de celui du peintre de Barbizon et le rend plus accessible aux masses — Jules Breton s'est voué à la reproduction des scènes et des types agrestes. On se souvient de *la Fin de la journée* que le *Musée* a publiée en 1865. Aujourd'hui nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs *la Fontaine*, qui a valu à son auteur la grande médaille au Salon de 1872. C. W.

POÉSIE.

LES LIBRES PENSEURS.

Chevaliers du néant, silence ! assez de bruit.
Vous êtes, dites-vous, le progrès qu'on réclame,
Les lumières, le jour... Non, vous êtes la nuit,
Vous qui cherchez à mettre un éteignoir sur l'âme.

Vous dites : « Nous avons les singes pour aïeux. »
Et, fiers d'être animaux, vous redressez la tête.
Vous nous trouvez naïfs, ô savants glorieux !
Grands esprits, qui prêchez le culte de la bête.

C'est le cœur et le ciel que vous dévalisez.
Les protestants, les juifs, sont croyants et sincères,
Et, sans penser comme eux, nous les appelons frères;
Ce sont les fils d'Adam, et non des chimpanzés.

L'âme était votre reine et vous l'avez chassée.
Selon vous, le génie est fait de chair et d'os :
Ce globe est une usine immense, où, sans repos,
Travaillent les cerveaux, machines à pensée.

Ils sont en mouvement, ils vont, ils vont toujours.
Ils sont physiciens, artistes, philosophes.
Pour les Chambres, on a la machine à discours;
Pour produire un recueil, c'est la machine à strophes.

Vous, femmes, vous perdez votre plumage d'or;
L'idéal et la foi, vos plumes les plus belles.
Vous dont l'esprit réclame un juste et large essor,
Quoi ! vous voulez monter, et vous coupez vos ailes !

Vous n'avez donc pas peur de vous passer de Dieu ?
Quand tous vous proclamez vos pauvres corps sans âmes,
En croyant les sentir privés de saintes flammes,
Vous n'avez donc pas froid dans ces maisons sans feu?

Laissez-nous aimer, croire, ô voleurs d'espérance !
Allez, quoique chétif, l'homme est noble et béni,
Et dans son corps fragile habite une âme immense ;
C'est l'atome divin qui contient l'infini.

Pourquoi mêler le ciel aux luttes populaires,
Chasser du paradis tous les saints radieux,
Nos amis envolés, vos frères et nos mères ?
Respectez donc au moins les citoyens des cieux.

Raillez moins bruyamment l'éternité promise.
L'enterrement civil excite vos transports,
Soit... mais ne troublez pas nos prières des morts;
C'est le *Chant du départ* que l'on chante à l'église.

Puis vos bras sont trop courts pour pouvoir arracher
Dieu de son firmament. A la taverne, au bouge,
Vous l'outragez du moins, vous voulez le cacher,
Et sur Dieu qu'on nous voile on tire un rideau rouge.

Otez-vous du soleil de la foi, beaux parleurs.
L'âme est un papillon des sphères immortelles
Que vous ne prendrez pas; mais en touchant ses ailes,
Vous pourriez les froisser et ternir leurs couleurs.

Ne nous rabaissez plus ; d'une main qui se joue
Ne courbez pas nos fronts vers la terre et la boue.
C'est l'immortalité, l'infini qu'il nous faut;
Nous voulons regarder le ciel, où sont nos pères.
Laissez-nous donc porter, à nous, les âmes fières,
L'esprit, le cœur, la tête en haut.

Nous ne nous mêlons pas de votre politique;
Nous combattons pour Dieu, le maître magnifique;
Nous défendons ici l'étendard éternel :
Ce n'est pas le drapeau blanc, rouge ou tricolore,
C'est le drapeau du cœur, que chaque culte arbore,
Le drapeau bleu, couleur du ciel.

ANAÏS SÉGALAS.

LES DEUX CHIENS.

Un chien, lassé de son métier
De cloutier,
Voyant plusieurs des siens vivre de bonne chère,
Sans rien faire,
Voulut les imiter : il mendia comme eux,
Mais il n'était point né chanceux;
Soit que sa grotesque figure,
Sa couleur, sa voix, sa tournure
Déplussent, il était de ceux
Que l'on ne favorise guère.

Un jour que notre pauvre hère
A jeun s'en retournait chez lui,
Il rencontra Caniche, un ami de besace,
Qui, l'abordant, lui dit : — Qu'avez-vous aujourd'hui ?
Vous faites piteuse grimace.
— Ce que j'ai, répond-il, j'ai faim,
Et n'ai pas un morceau de pain !
J'ai demandé partout, au pauvre comme au riche;
Dès que l'on m'aperçoit : — Arrière, me dit-on,
Avec menace du bâton.

— Mon cher, lui répond le Caniche,
Savoir se faire bien venir
Est un art : je veux vous l'apprendre.
Voyez comment je vais m'y prendre,
Pour demander, pour obtenir.
Cela dit, il avise une maison de maître,
S'y glisse à pas de loup, pénètre
Jusque dans la salle à manger.
On le chasse, il se couche ; on le bat, il caresse;
Il rampe, fait le beau, sur ses pattes se dresse,
Et réussit enfin à se faire héberger.

L'autre chien voyait tout par un trou de la porte :
— S'il faut qu'ainsi je me comporte,
Dit-il, si c'est là réussir,
Mieux vaut encore, je l'avoue,
Tourner la roue !

Il reprit son travail sur l'heure avec plaisir.

Solliciteurs de toutes classes,
Mendiants de titres, de places,
Prenez exemple sur ce chien :
Si vous n'avez pas souple échine,
Belle figure, bonne mine,
Comme lui vous n'obtiendrez rien ;
Si même, en vous y prenant bien,
Risquez encore qu'on vous bafoue,
Allez plutôt tourner la roue.

ADRIEN LINDEN.

NOUVELLES.

LA GÉNÉRALE (1).

XI

Lorsque l'émotion du général se fut calmée :

— C'est qu'elle a tous les talents! reprit-il. Mais il faut les utiliser. Voyons, qu'en feras-tu?

— Je vous les dois, dit-elle, n'est-il pas tout simple que je vous les consacre?

— Cependant, l'intérêt de ton avenir...

— Mon avenir, c'est vous prouver ma reconnaissance et veiller sans cesse à ce que vous soyez heureux.

— Câline, murmura-t-il.

— Accordé! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe.

Mais le général secoua la tête en signe de refus :

— Non pas, mademoiselle! Supposez-vous donc que je sois un égoïste... Causons raisonnablement, s'il vous plaît?

— La raison!... mais c'est là mon fort... Demandez plutôt à Mme Giraud!

Le général se retourna vers sa gouvernante.

— Ne comptez pas sur moi pour vous soutenir, dit-elle en souriant, je me range du côté de Madeleine.

— Bah!

Avec cette autorité que donnent un long dévouement, une affection sans bornes, Mme Giraud poursuivit :

— Mais regardez-moi donc, général! C'est moi que ces deux dernières années ont vieillie! J'avais déjà soixante et dix ans, ne vous en déplaise... sans compter un catarrhe et des rhumatismes! Tout cela, durant votre absence, n'a fait que croître et embellir... Il est grand temps, croyez-moi, de mettre votre gouvernante à la retraite; elle n'est plus capable d'administrer votre maison sans le secours de Madeleine. C'est elle qui, depuis déjà bien des mois, est votre intendant.

— Pas possible! à son âge?

— Eh! eh! dix-neuf ans bientôt... Ce n'est plus une fillette, c'est une femme, et des mieux entendues, des plus sensées que je sache! Serviteurs, tenanciers, fournisseurs, comptent avec elle et reconnaissent avec plaisir son autorité. C'est une autre moi-même, avec un demi-siècle de moins. Général, vous la verrez à l'œuvre.

— Mais alors nous lui devrons des honoraires?

— J'accepte... pour mes pauvres, dit Madeleine.

Mme Giraud n'avait aucunement flatté son élève. A la ville comme à la campagne, elle dirigeait, elle ordonnait admirablement toutes choses, Avec un mot, avec un regard, elle communiquait à son entourage cette excitation, ce bon vouloir qui doublent le zèle des travailleurs et leur rendent la tâche plus légère. On était heureux de la contenter, on l'adorait.

— Merveilleux! répétait le général, enchanté de ne plus avoir à intervenir dans aucun détail d'intérieur. Jamais ma maison ne fut mieux tenue! Jamais la vie ne me parut plus facile et plus agréable! Honneur à vous, madame Giraud! Vous seule pouviez former une pareille élève.

— Ah! murmurait la bonne vieille, c'est que je ne serai pas toujours là.

Elle avait le pressentiment de sa fin prochaine. A quelques mois de là, par un doux soir d'automne, elle s'éteignit, calme et souriante, ainsi qu'elle avait vécu.

Aucun éloge ne dirait le dévouement, les soins de Madeleine pour sa vieille amie. Une secrète inquiétude semblait tourmenter Mme Giraud. A la dernière heure, elle appela du regard sa fidèle gardienne et parut lui adresser une fervente prière. Puis, sur la réponse de celle-ci :

— Bien, murmura-t-elle. Je puis à présent mourir en paix. Adieu, mon enfant, sois bénie!

Et son âme, rassérénée, s'en retourna dans le ciel.

La douleur du général égalait celle de Madeleine.

— Que t'a-t-elle donc demandé? fit-il.

— Une promesse! répondit-elle.

XII

On passa presque tout l'hiver en Italie, l'été suivant au château.

Sans conteste comme sans partage, Madeleine était devenue la maîtresse de la maison, l'unique et vigilante compagne du général.

Au retour, il reprit ses habitudes parisiennes, mais en y associant plus encore que par le passé sa filleule. Il la présenta chez quelques amis. Les recevait-il à son tour, c'était elle qui faisait les honneurs de la table et du salon. Soit qu'il sortît à cheval ou en voiture, elle était presque toujours à son côté. Au théâtre, il avait déserté l'orchestre et prenait maintenant une loge, afin d'avoir avec lui Madeleine.

Tout ceci fut remarqué dans le monde. On en causa. Au dire des uns, c'était une parente du général. Les autres insinuaient que c'était sa fille. Dans tous les cas son héritière. Or, comme il s'agissait d'un gros héritage, les traqueurs de dot se mirent en campagne. La plus sage fille du monde ne saurait se défendre d'un grain de coquetterie. Assurément, Madeleine n'encouragea pas les hommages qu'on rendit à sa beauté, mais ils la flattèrent. Naïve et franche, elle ne voyait aucun mal, aucun péril à sourire pour un compliment sans conséquence. Bref, certain jour, le parrain reçut une demande en mariage.

Son premier mouvement fut une vive surprise. Il n'avait pas encore songé à cela. Vinrent ensuite la douleur et l'effroi. Lui faudrait-il donc renoncer au charme de sa vie?

Un égoïste eût répondu par un refus au jeune homme et, vis-à-vis de la jeune fille, gardé le silence. Tel ne fut pas le sentiment du général, homme d'honneur avant tout et de ceux qui, loin de fuir le danger, marchent bravement à sa rencontre.

Il fit appeler Madeleine et lui communiqua la recherche dont elle était l'objet.

Sur son visage expressif il y eut aussi de l'étonnement, mais aucune répugnance.

— Tu l'acceptes donc? fit le général d'une voix oppressée par l'émotion.

— Pas du tout! répliqua-t-elle avec franchise. Vous remercierez ce monsieur, je refuse.

— Ah! mais pourquoi?

— Parce que je ne veux pas me marier. Voilà tout.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Le général n'insista pas. Le prétendant fut évincé.

Mais d'autres se succédèrent. Et des mieux titrés, des plus riches.

La réponse de Madeleine restait invariable :

— Mon parrain, je suis tout à fait heureuse auprès de vous et j'y reste.

Un artiste enfin se présenta. Il n'avait d'autre fortune que son talent, d'autre noblesse que l'élévation de son caractère, auquel chacun rendait justice.

— Pauvre garçon ! murmura Madeleine, je regrette sincèrement de le chagriner, car je sens qu'il m'aime, et si j'étais libre...

Le général se récria :

— Qui donc fait obstacle à ta liberté ?

— Mon serment, répondit-elle.

— Quel serment ?

— Celui qu'a reçu Mme Giraud. Elle allait mourir... elle l'a emporté dans le ciel, où maintenant il est écrit.

— Et puis-je enfin la connaître, cette mystérieuse promesse ?

— J'ai promis de ne jamais vous quitter, mon parrain.

Vainement il voulut protester.

— Une honnête fille n'a que sa parole, répondit Madeleine, et je regrette si peu d'avoir engagé la mienne que je la donnerais... que je la renouvelle encore !

Et, comme s'adressant à l'ombre de celle qui n'était plus :

— Oui ! oui, ma bonne madame Giraud, poursuivit-elle, comptez sur ma résolution ! Je n'y faillirai jamais ! jamais !

Le général eut beau la raisonner, la supplier. Madelaine fut inébranlable dans ce qu'elle appelait son devoir, dans ce qu'elle prétendait être son bonheur.

C'était assurément celui du général.

Il avançait en âge. Seul et souffrant comme il l'était, un abandon, un changement dans sa vie pouvait lui devenir fatal.

L'artiste disparut.

Quand on le revit, quelques années plus tard, il avait une femme et des enfants.

— Vous voyez bien qu'il s'est consolé, dit Madeleine.

— Et toi, mon enfant ? demanda son parrain avec une appréhension qui peut-être allait devenir un remords.

Elle lui répondit par ce regard plein de sérénité, par ce beau sourire de béatitude que Dieu donne en récompense à ceux qui se sacrifient sans regret pour les autres.

Madeleine atteignit ainsi sa vingt-cinquième année. Splendide et chaste fleur, elle était dans tout son épanouissement.

Mais les papillons se tenaient maintenant à distance. Sa situation toute particulière avait fini par être acceptée dans le monde.

— Elle a fait vœu de célibat, disaient les uns.

— C'est une sainte, disaient les autres.

Les médisants ajoutaient, mais tout bas :

— Le général est jaloux ! un Bartholo ! un Arnolphe !

Et, les rencontrant toujours ensemble, on chuchotait, on souriait.

Les choses se seraient ainsi prolongées sans une circonstance fortuite, qui décida brusquement de l'avenir de Madeleine.

XIII

Il est temps de dire quel homme était notre général, bien que nous ayons promis de ne pas le nommer.

Ceci est une histoire vraie, la vie d'une femme de bien... pas autre chose.

En l'entendant raconter par un ami, elle nous parut aussi intéressante, aussi morale qu'un récit de pure imagination.

Louis-Philippe régnait alors. Une appréciation politique serait déplacée dans ces pages modestes ; mais il nous sera permis d'y rappeler que cette famille d'Orléans donna l'exemple de toutes les vertus, qu'elle servit de modèle à toutes les familles françaises.

Or le général était non-seulement l'ami du roi, mais encore l'ami de la maison.

Il remarquait depuis quelques temps, et non sans chagrin, qu'on lui témoignait aux Tuileries moins d'amitié, que le maître le boudait.

Un jour, sans cause apparente, la froideur royale se traduisit par un de ces brusques mouvements que Louis-Philippe semblait avoir hérités de son aïeul Henri IV.

Le général était de ceux qui, partout comme envers tous, savent conserver leur franc-parler. Il demanda bravement une explication.

— Soit ! répliqua le roi. Quelle est donc cette jeune compagne avec laquelle vous vous exhibez ouvertement, sans vergogne ?

— Eh ! pourquoi donc me cacherais-je, Sire ? C'est ma filleule, c'est ma gouvernante, et je la considère comme mon enfant.

Louis-Philippe haussa les épaules et fit un tour dans le salon où se passait cette scène.

Ils s'y trouvaient seuls tous les deux.

— Votre Majesté permet-elle que je lui raconte cette histoire ? dit tout à coup le général.

— Au fait ! pourquoi non ! répondit le roi, prenant place pour écouter dans un fauteuil. Lorsque j'accuse, j'admets qu'on se défende, ce n'est que justice... Voyons un peu votre plaidoirie.

Ainsi autorisé, le général exposa succinctement tout ce que nous venons d'écrire en détail.

— C'est fort touchant, dit Louis-Philippe, qui l'avait écouté jusqu'au bout sans trop de marques d'impatience... fort touchant, et je vous crois... mais la reine estimera que ce n'est pas convenable... Nous entendons que nos amis, comme nos enfants, donnent l'exemple du respect aux convenances.

— Mais comment Votre Majesté veut-elle que je m'en tire ?

— Mariez-la.

— Elle refuse tous les partis que je lui propose... Elle a fait serment de ne jamais me quitter, et vous l'avouerai-je, Sire, moi-même...

— Epousez-la vous-même ! interrompit le roi.

Le général, à l'esprit duquel cette idée si simple ne s'était jamais présentée, recula d'un pas.

— Votre Majesté parle-t-elle sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Mais j'ai soixante-huit ans sonnés, Sire.

— L'âge n'y fait rien, général. Vous resterez son père, mais pour tous vous serez son mari... Le monde n'aura plus rien à dire... et pour en témoigner notre satisfaction, nous signerons au contrat... Est-ce entendu ?

— Votre Majesté permettra du moins que j'y réfléchisse.

Un ministre survint. Le général se retira pensif.

Comment adresser une pareille demande à Madeleine? Jamais il ne s'était trouvé dans un pareil embarras.

En rentrant à l'hôtel, il apprit que sa filleule était dans un boudoir que tout récemment il avait fait meubler pour elle avec une artistique élégance.

Il se dirigea de ce côté; mais avec d'autant plus de lenteur qu'il se rapprochait du but.

La porte, doucement poussée par lui, s'ouvrit en silence.

Madeleine était là, tournant le dos au visiteur inattendu. Rien ne l'avertissait de son approche.

Avec une attention singulière, elle lisait un journal qui tremblait dans sa main.

Tout à coup, elle le rejeta loin d'elle et porta son mouchoir à ses yeux; elle pleurait.

Le général s'approcha en silence et ramassa le journal; un journal satirique de ce temps-là. L'ongle de Madeleine avait pour ainsi dire souligné l'article qui l'avait émue.

C'était le compte rendu d'une première représentation, sur la scène et dans la salle. Parmi les spectateurs cités à l'ordre figuraient le général et... *sa filleule*. Les trois points précédaient ces derniers mots, imprimés en italiques. De grands éloges étaient prodigués à la toilette, à la beauté de Madeleine.

Mais dans cet enthousiasme même, on sentait une secrète malignité, une insinuation calomnieuse, une insulte.

Le général ne put retenir un cri d'indignation :

— Oh! les misérables!

Madeleine, comme se réveillant de sa douleur, s'était retournée vers lui.

A la vue du journal qu'il froissait dans ses mains, sans peine elle devina la cause de sa colère.

— Quoi! fit-elle; quoi! mon parrain, vous avez lu?

— Oui, ma pauvre enfant, répondit-il.

Et comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— Le roi avait raison.

— Le roi? répéta Madeleine, qui ne pouvait comprendre.

— Ce sifflement de vipère était parvenu jusqu'à son oreille. Il a trouvé le moyen d'y mettre un terme...

— Quel moyen?

— Ah! voilà...

Le général, servi par les circonstances, en était arrivé jusqu'à ce premier point, tout droit, sans réfléchir. Mais le dernier pas restait à faire, et c'était le plus difficile. Il hésitait.

— Achevez! lui dit sa filleule.

— Eh bien!... Eh bien! le roi veut... Ne t'effarouche pas trop, mon enfant...

— Mais que veut-il donc?

— Que... que je t'épouse!

— Tiens! fit-elle naïvement, c'est une idée.

— Elle ne t'épouvante pas! Tu consentirais, s'écria-t-il, tout palpitant d'espoir et de joie.

— Dam! mon parrain, c'est à vous de voir si nous devons désobéir à Sa Majesté.

Elle était charmante ainsi. Le général conclut en l'embrassant :

— Ah! je suis le plus heureux des pères!... Et désormais l'on ne te calomniera plus, ma fille!

Et voici comment, de par le roi, notre petite Granvilloise fut promue générale.

XIV

Nous l'avons déjà dit, Madeleine était une de ces rares élues qui, sans effort comme sans orgueil, ont le don de se métamorphoser et de grandir en même temps que leur fortune.

Dès le lendemain de son mariage, elle fut à la hauteur de la nouvelle situation qu'il lui créait. Elle entra de plain-pied dans les salons officiels, aux Tuileries. La reine avait voulu la voir; elle ne tarda pas à l'honorer de son affection. Quant au roi, jugeant Madeleine du premier coup d'œil, il avait dit à son mari le jour même de la signature du contrat :

— Général, nous n'avions en vous qu'un ami... nous en avons deux maintenant.

Cette estime, si promptement conquise, les vertus de Madeleine la justifièrent. Aussi simple que par le passé, plus digne et plus belle encore à mesure qu'elle avançait vers l'âge mûr, elle fit vraiment honneur à celui dont elle portait le nom. Jamais elle n'oublia son humble origine, et connaissant par expérience les misères du peuple, ses loisirs, son influence et sa fortune étaient consacrés à leur soulagement. Le général lui laissait carte blanche à cet égard, et parfois même l'encourageait :

— Nous sommes riches et n'avons pas d'enfants, lui disait-il, les pauvres seront les nôtres.

Il en est à Paris toute une classe nombreuse, mais dont peu de personnes se préoccupent. Nous voulons parler des pauvres honteux, des indigents en habit noir. Ceux-là surtout étaient les protégés de la générale. Elle savait les découvrir et leur distribuer cette divine aumône qui s'appelle l'*espérance*. Que de malheureux ne régénéra-t-elle pas par le travail! En dehors des sociétés d'assistance publique, dont elle était dame patronesse, et souvent présidente, elle avait ses mansardes ainsi que ses chaumières. Dans les unes comme dans les autres, elle répandait toutes sortes de bienfaits et de consolations, mais discrètement, en cachette, pratiquant ainsi, non cette prodigalité d'apparat que nous avons vue régner depuis lors, mais cette véritable charité chrétienne dont la reine Marie-Amélie fut, pendant dix-huit années, la vivante représentation sur le trône de France.

Cependant le général, rajeuni par le bonheur, avait eu son été de la Saint-Martin. L'âge et la goutte le reprirent. Les crises se prolongeaient, et pendant des semaines, des mois, le clouaient dans son lit ou dans son fauteuil. Madeleine seule le veillait, le soignait, le soutenait, parfois même le portait dans ses bras. Sa force égalait son dévouement. Elle était toujours là, luttant contre les tristesses ou les souffrances qui tour à tour accablaient le cher malade. Les quelques amis qui pénétraient dans la chambre, dans la prison, ne se lassaient pas d'admirer cette belle jeune femme, qui savait grandir l'amour conjugal jusqu'à la sainte abnégation de la maternité.

Rien de touchant comme la reconnaissance du général. Même aux heures les plus douloureuses, elle se lisait encore dans son regard. Il avait une façon de prendre dans ses deux mains engourdies, presque ankylosées, la blanche main de Madeleine et de la porter à ses lèvres, qui donnait à ce témoignage de gratitude et de tendresse le caractère d'une muette adoration. La

goutte lui accordait-elle une trêve, tout aussitôt il conduisait sa femme au théâtre ou dans le monde ; il s'efforçait de lui prodiguer toutes les distractions imaginables, afin, disait-il, qu'elle réparât le temps perdu. C'étaient sans cesse de nouvelles parures. Vainement elle s'en défendait ; son mari lui fermait la bouche avec un mot parti du cœur, avec une facétie militaire :

— Mais il ne me reste plus que cette joie !... Mais je veux que tu sois mon orgueil !... Allons ! allons ! prends. Fais-toi belle... c'est l'ordre du jour... Il faut m'obéir... ou je battrai la générale !

Et pour le rendre heureux, Madeleine obéissait. On se rappelle la fête donnée par le duc de Montpensier au château de Vincennes ; elle en fut une des étoiles, couverte qu'elle était de tous ses diamants, qui scintillaient sur toute sa toilette de bal parmi des bouquets de violettes.

Tandis qu'elle dansait, hélas ! son dernier quadrille, le général eut une attaque soudaine et plus terrible encore que toutes celles qu'il avait subies. On le transporta mourant dans sa voiture, où Madeleine le rejoignit aussitôt. En rentrant au logis, elle jeta pêle-mêle gaze, satin, fleurs et pierreries dans le fond d'une armoire, pour revêtir en toute hâte son costume de garde-malade, qu'elle ne devait plus changer peut-être que contre un vêtement de deuil.

Cependant le vieillard ne succomba pas, du moins complétement. Le regard, la parole, l'intelligence, survécurent en lui ; tout le reste fut paralysé. On eût dit une statue de marbre ; la tête seule était vivante.

Souvent le roi, qui depuis longtemps déjà l'avait gratifié d'un appartement au Palais-Royal, lui rendait visite. On arrivait aux derniers jours de la monarchie de juillet. Si le ministère s'obstinait davantage à refuser la réforme électorale, c'était la révolution ; elle était dans l'air. Le général en avait le pressentiment. Sa paralysie même lui donnait une sorte de lucidité prophétique. Il répéta plus d'une fois à son maître, à son ami :

— Sire, souvenez-vous !... C'est la marée qui remonte...Ne résistez plus au courant... Je vous en supplie... devancez-le !

Le vieux roi s'en retournait, un jour indécis, le lendemain convaincu. Aux Tuileries, d'autres conseillers l'attendaient... ses ministres.

Un soir de février, le général, qui paraissait assoupi, rouvrit tout à coup les yeux.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Madeleine, assise et travaillant à quelques pas de son fauteuil.

— Ecoute ! répondit-il.

Elle prêta l'oreille, et finit par entendre une rumeur lointaine encore, mais qui grandissait en se rapprochant.

Des escadrons de cavalerie passèrent sur la place.

Puis, après un silence, et presque dans le voisinage, il y eut de grands cris... des coups de feu.

— Dieu ! fit Madeleine, on se bat !

Un éclair traversa les yeux expressifs du vieux soldat. Il fit un effort désespéré pour vaincre sa paralysie... Impossible !

Une larme roula sur sa joue.

— Madeleine, dit-il d'un ton bref, approche la table... prends une plume... Ecris ce que je vais te dicter.

Elle s'était hâtée d'obéir ; elle attendait.

— Oh ! ce ne sera pas long, reprit-il ; un seul mot : cédez !

— Faut-il que je signe pour vous ? demanda Madeleine, dont c'était l'usage.

— Non ! répondit-il. Soulève mon bras... pose-le sur la table... maintiens la plume entre mes doigts... conduis-les.

Et pensant que sa propre signature, tracée par une main frappée de mort, aurait plus d'autorité dans cette circonstance solennelle, il parvint tant bien que mal à griffonner son nom au-dessous du mot écrit par Madeleine.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce dernier conseil... porte-le toi-même au roi...

Elle courut aux Tuileries.

On le sait, le roi céda, mais trop tard.

XV

Nous n'avons pas la prétention de raconter ici la révolution de février.

Qu'il vous suffise de savoir que le général passa ces trois jours dans d'inexprimables angoisses. Ce qui le désolait le plus, c'était de ne rien pouvoir, pas même bouger.

A chaque instant, il envoyait son fidèle Baptiste chercher des nouvelles. Le 24, une balle lui brisa la cuisse. Il fit savoir qu'il était dans une ambulance. On ne le revit plus.

Les autres domestiques avaient pris la fuite. Le paralytique resta seul avec Madeleine.

La bataille maintenant était là tout près, sur la place, où crépitait et sifflait la fusillade. A chaque instant des balles écorchaient la muraille, des vitres volaient en éclats ; une flamme d'incendie rougissait le ciel. Des chants, des cris de triomphe retentirent. Les grilles ployèrent et se rompirent sous le flot en fureur des assaillants. Une trombe humaine se rua dans les cours, sous les péristyles. Au milieu de ce tumulte on entendit un grand fracas. Les portes venaient d'être enfoncées. Le Palais-Royal était à la merci des vainqueurs.

Alors, par les escaliers, dans les corridors, dans les appartements aussitôt envahis, ce ne fut plus qu'un épouvantable vacarme ; des milliers de pas, des milliers de voix, toutes sortes de cris et de brisements, des coups de feu, *la Marseillaise*. Madeleine se rappela les tempêtes de Granville, et la colère du peuple soulevé lui parut encore plus terrible que celle de l'Océan.

Elle avait poussé le verrou ; elle était revenue s'appuyer au fauteuil du général, qui, pâle, l'œil fixe, la lèvre amèrement contractée par le désespoir de son impuissance, s'oubliait lui-même et ne songeait qu'au roi.

— Le roi ! répétait-il : que va devenir le roi ?

Cependant le flot s'approchait. Déjà la pièce précédente était submergée. Coups de pied, coups de poing, coups de crosse ébranlèrent la porte. Elle allait céder.

Madeleine courut l'ouvrir.

Aux premiers rangs des envahisseurs se trouvaient quelques gardes nationaux. Les autres, ouvriers ou bourgeois, brandissaient toutes sortes d'armes. Le désordre de leur accoutrement, la poudre qui noircissait leurs visages, le feu qui brillait dans leurs regards, tout attestait en eux la folle exaltation, la fièvre du combat.

Néanmoins, à l'aspect d'une femme, ils s'arrêtèrent.

— Que demandez-vous ? dit-elle ; qui êtes-vous ?

— Nous sommes le peuple ! répondit une voix.

— Bravo ! crièrent quelques autres.

La générale n'avait pas reculé. Superbe de résolution, de dignité, de courage, elle répliqua :

— Alors il sera facile de nous entendre, car j'en suis aussi, moi.., Mon père était un matelot, un pauvre pêcheur... Et voici mon mari, qui, de simple volontaire, de simple soldat..

Malheureusement, elle ne put achever. Un grand portrait du roi Louis-Philippe, suspendu dans le fond de la chambre, venait d'être aperçu par les insurgés. Ils le fusillèrent.

Quelques-unes de leurs balles avaient effleuré Madeleine, qui n'en continua pas moins de barrer le passage.

— Non, vous n'êtes pas le peuple ! s'écria-t-elle avec une magnifique indignation, car le peuple respecte les femmes et les vieillards... Respectez celui-ci... c'est un général, un paralytique, un mourant !

L'héroïsme, la beauté, la justice, auront toujours leur empire.

— Madame, dit un officier de la garde nationale, vous n'aurez pas fait un vain appel à la générosité parisienne.

Puis, se tournant vers la foule :

— Silence ! commanda-t-il, le général et sa femme sont tous les deux sortis de nos rangs... Que nos rangs s'ouvrent pour leur faire place...et que le peuple vainqueur les protége !

Ces paroles, se répétant de bouche en bouche, opérèrent aussitôt le miracle demandé.

Déjà Madeleine avait enveloppé son mari dans une couverture. Elle le souleva, l'emporta dans ses bras.

Plus tard, lorsqu'on s'étonnait qu'elle en ait eu la force, elle répondait :

— Dieu me l'a donnée !

Cette vaillance, ce dévouement, contribuèrent à lui obtenir un facile passage.

A son approche, la foule s'écartait respectueusement. On criait :

— Place au général !... C'est un vieux de la vieille !... C'est un bon !... Place au général... et place à la générale... Ils sont des nôtres !

Un escalier secret restait libre encore. Par cette issue, Madeleine atteignit l'une des galeries du jardin.

Sous les premières arcades demeurait un joaillier qui avait quelques obligations au général.

Ce fut dans cette maison que Madeleine lui trouva un refuge.

De nombreux écrins, déménagés de la boutique, étaient épars çà et là, sur tous les meubles.

A cette vue, la générale, frappée d'une soudaine réminiscence, s'écria :

— Ah ! j'ai oublié mes diamants !

XVI

Cet oubli remontait au retour de Vincennes, au matin de cette dernière fête où, ramenant le général frappé d'apoplexie, Madeleine avait jeté toute sa toilette de bal dans le fond d'une armoire, ses diamants comme le reste.

Or, peu de Parisiennes en avaient autant et d'aussi beaux. Chaque année, de nouvelles parures s'ajoutaient aux écrins de la corbeille de mariage. Puis, des cadeaux de la reine et du roi; bref, une fortune.

Et la générale y tenait comme à de chers souvenirs. C'était le seul luxe qu'elle aimât.

On comprendra donc son effroi, son chagrin, en se rappelant ce trésor laissé à la merci des envahisseurs.

Le joaillier, par qui la plupart de ces pierres précieuses avaient été fournies ou remontées, les connaissait. Il s'offrit à tenter un effort pour les retrouver.

Madeleine refusa.

— Peut-être il y aurait-il du danger pour vous, dit-elle. Seule, d'ailleurs, je sais où elles sont... J'irai seule !

Puis, après avoir échangé quelques mots avec son mari, qui lui recommanda la prudence, elle se risqua au dehors.

Sa première pensée fut de courir vers l'issue par laquelle s'était effectuée sa retraite. Mais, le chemin une fois découvert, la foule maintenant le suivait. Impossible de remonter ce courant.

Elle se retourna vers le jardin.

Par toutes les fenêtres donnant de ce côté sortaient de violentes clameurs. Des groupes enivrés de victoire s'y succédaient, jetant des meubles, des tentures, des papiers, toute sorte de débris, qui reçus, entassés en bas par d'autres hordes, formaient déjà plusieurs bûchers. Des tourbillons de fumée, des flammes montaient de ces grands feux de joie. Une folle ronde d'hommes et de femmes dansait et chantait à l'entour.

S'empressant d'éviter ce triste spectacle, la générale passa dans la cour d'honneur.

Là, même bacchanale, ou du moins à peu près.

Cependant, il fallait se hâter. Grâce à son costume de garde-malade, Madeleine n'excitait aucune attention. Elle portait une robe de laine brune, un bonnet de matin. Pour ressembler davantage encore à une femme du peuple, elle mit un foulard sur sa tête et se dirigea résolûment vers le grand escalier.

Mais une telle cohue se pressait, se hissait, s'étouffait sur les marches, qu'on ne pouvait plus même y mettre le pied. Ceux-ci voulaient entrer, ceux-là voulaient sortir.

Vainement Madeleine eut le courage de se hasarder dans ce gouffre. Une furieuse bousculade la rejeta jusqu'aux colonnes du péristyle. Heureusement, dans sa chute, un bras l'avait soutenue.

En se redressant, elle regarda à qui appartenait ce bras.

C'était la propriété d'un jeune garçon de quinze à seize ans, véritable type du gamin de Paris. Alerte et souple comme un singe, le regard effronté, le profil et la désinvolture à l'avenant, ce gavroche jouait pour le moment au soldat. Coiffé d'un casque à crinière rouge, il portait en bandoulière, par-dessus son bourgeron de toile jadis bleu, un mousquet de cavalerie. Cependant, malgré le débraillé de son équipement burlesque, cette physionomie avait un tel cachet de franche bonté, quelque chose de si foncièrement honnête, que la sympathie et la confiance de Madeleine lui furent aussitôt acquises.

Du reste, en apercevant son visage, il s'était écrié :

— Tiens ! c'est la générale.

Et, la main au casque, il salua militairement.

— Tu me reconnais, donc ? lui demanda-t-elle.

— On a de l'œil, répondit-il, et j'étais là-haut, tout à l'heure, quand vous avez emporté le vieux à graines d'épinards. Ah ! c'est pas un compliment... vous êtes une fière femme !

Déjà Madeleine avait pris une résolution.

— Veux-tu me rendre un service ? dit-elle.

— Avec plaisir, citoyenne, répondit-il.

— Tu pourrais rentrer là-dedans, toi?

— Comme dans du beurre. Expliquez-vous.

Elle l'attira derrière deux colonnes jumelles et, dans leur intervalle, désignant l'une des fenêtres du premier étage :

— Voici la chambre à coucher du général, reprit-elle. Tu la reconnaîtras bien, n'est-ce pas?

— Parbleu! fit-il; celle où se trouve le portrait du tyran... Sufficit.

— A la suite, de ce côté, cette autre fenêtre te représente ma chambre à moi. C'est là seulement qu'il faudra t'arrêter.

— C'est compris. Gageons qu'il s'agit de repêcher en eau trouble quelque précieux bibelot que vous avez à cœur. Hein! c'est y ça?

— Précisément. Tu verras dans le fond de la pièce une alcôve; dans cette alcôve, un cabinet; dans ce cabinet, une armoire...

— Tiens, c'est comme dans les drames de Victor Hugo. Allez toujours.

— Si cette armoire n'était pas encore ouverte, en voici la clef. Tu feindras de la ramasser par hasard.

— On s'y conformera. Sésame, ouvre-toi!... Il me semble que je suis déjà dans l'armoire. Qu'est-ce qu'elle renferme?

Un jour de révolution. Dessin de Mès.

— Des robes, des toilettes de bal, avec lesquelles il faut amuser la foule, tandis que tu te pencheras adroitement...

— Connu! sans avoir l'air d'avoir l'air...

— Vers un coffret qui se trouve en bas, à droite, et qui n'est pas fermé...

— Je devine. Allez toujours.

— Les roses et les autres fleurs artificielles, c'est encore la part du feu; je n'y tiens pas. Mais il y a des bouquets de violettes... beaucoup de bouquets de violettes...

— Combien?

— Une trentaine, dans chacun desquels quelque chose qui brille... Tous ceux que tu verras, tous ceux que tu sentiras sous ta main, fourre-les dans les poches de ta blouse. Le service que j'attends de toi, mon ami, c'est de me les apporter à l'instant...

— Où ça, ma générale?

Elle lui donna l'adresse du joaillier.

— Tu m'as bien compris, n'est-ce pas vrai? Tous les bouquets de violettes.

— C'est comme si vous les teniez déjà. Fleurissez-vous, mesdames!

— Mais comment te faufiler à travers cette foule?...

— Ayez pas peur... Une anguille... Et pour faire un trou dans le tas, j'ai mon plan. Nous allons rire.

Il se débarrassa de sa formidable coiffure, et, s'avançant pour en foudroyer à tour de bras les vainqueurs qui grouillaient sous le vestibule :

— Bing! s'écria-t-il, gare au casque!

Ce boulet d'un nouveau genre opéra sa trouée. Avant qu'elle se refermât, l'agile gamin avait bondi, s'était élancé jusqu'à la première marche. Une bousculade générale et des cris forcenés s'en suivirent. Mais, au bout d'un instant, Madeleine vit reparaître son messager, grimpant, avançant sur les épaules et sur les têtes. C'était son escalier, à lui. Il se faisait si léger, il assaisonnait l'ascension de tant de lazzi, que les plus récalcitrants finissaient par rire et le laissaient monter ainsi monter toujours.

La trouée. Dessin de Mès.

Cinq minutes plus tard, il passa devant la fenêtre du général; un instant après, devant la fenêtre de la chambre de Madeleine.

— Je le gênerais, je le compromettrais peut-être? pensa-t-elle.

Et elle s'éloigna vers la rue Saint-Honoré.

Comme elle tournait l'angle du palais pour regagner la galerie latérale, un bruit de fusillade arriva jusqu'à son oreille.

— Ne faites pas attention, citoyenne, dit un homme en train de charbonner quelques mots sur le mur, c'est un misérable qui déshonorait la victoire du peuple.

L'inscription était celle-ci :

MORT AUX VOLEURS!

— Pauvre enfant! murmura Madeleine toute frissonnante; ah! si j'avais su!

. . . . . .

Ce même bruit, le gamin l'avait entendu; cette même explication sinistre, il venait de la recevoir au moment même où son pied se posait sur le seuil de l'alcôve.

— Bigre! pensa-t-il, si j'étais pincé!

CH. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

LA MÉNESTRELLE DU ROI (1).

Le lendemain, Perrinet eut une longue conférence avec le Dauphin.

Il fut convenu que, sur le signal des cloches de Saint-Eustache, le fils du roi suivrait une députation qui viendrait le chercher au Louvre et l'amener aux halles, où se trouveraient réunis ses partisans. Immédiatement les Armagnacs seraient chassés de la ville et massacrés en cas de résistance; même sort attendait les Bourguignons et les partisans de la reine qui refuseraient de se rallier à Charles VI et à son fils. Quant aux princes d'Orléans, qui avaient juré de soutenir leur cousin, ils seraient promus à de hautes dignités et prendraient une part du pouvoir.

— Mais en cas de défection de la part de mes cousins? demanda le Dauphin.

— J'ai leur parole, répondit Perrinet.

— Bourgogne donna jadis la sienne et assassina mon oncle; les princes d'Orléans m'ont vingt fois promis leur amitié, et vingt fois m'ont abandonné pour Isabeau de Bavière. Le malheur rend défiant. Je ne me défie pas de toi, Perrinet, car, toi, tu as souffert; mais je ne crois plus ni aux paroles affectueuses, ni aux serments devant Dieu, ni à l'hostie rompue, et j'ai dix-sept ans à peine!

— Mais, monseigneur, les princes et leurs amis doivent m'apporter de l'or et de loyales épées.

— Compte seulement sur nos ressources présentes.

— Elles sont, je l'avoue, peu importantes en raison de ce que nous voulons accomplir, mais l'épargne de vos amis s'y joindra.

— Malheureusement la plupart sont peu riches... car, cela est bizarre et navrant, le parti du roi est le plus pauvre des partis de France. Et cependant maintenant, ajouta le dauphin avec un triste sourire, je jouis d'un luxe relatif. Il fut un temps, Perrinet, où, tandis que la reine multipliait autour d'elle de dispendieux plaisirs, les fils de Charles VI manquaient de pain... Un jour, nous n'avions pas mangé; notre gouvernante, en larmes, courut chez mon père, se jeta à ses pieds et lui dit : « Sire, du pain pour les enfants de France! » Alors de grosses larmes roulèrent dans les yeux de notre père; il prit sa coupe d'or et répondit : « Faites la fondre; je n'ai plus que cela! » Ceci se passait tandis que Louis d'Orléans habitait le château de Vincennes avec la reine... Non, Perrinet, je ne crois pas à l'amitié des Orléans; Louis fut fatal au bonheur de mon père, ses fils attireront le malheur sur moi! Je compte sur toi, sur tes compagnons, sur quelques gentilshommes jeunes, enthousiastes, généreux, qui ont grandi avec moi. Je compte sur Dieu, qui n'a pas mis, pour me la reprendre, une couronne dans mon berceau!

— Dans huit jours, monseigneur, si la trahison ne l'empêche, vous serez le seul maître de Paris.

— Dans huit jours, à pareille heure, je t'attendrai.

A partir de cette entrevue, les nuits et les jours de Perrinet furent dévorés par une activité sans repos. Il s'agissait d'organiser le complot d'une façon définitive, de donner son rôle à chacun. On devait, par-dessus tout, éviter le désordre dont n'auraient pas manqué de profiter les Bourguignons et les Armagnacs.

Au bout de quatre jours, grâce au concours d'hommes dévoués, au zèle de Conrart, à l'entraînement de Dunois, tout fut prêt. Un seul élément de succès menaçait de faire défaut : l'argent.

Perrinet avait résolu de former une troupe des gens sans aveu, qui sont, en toute occurrence, au service de celui qui les paye.

Les Cabochiens étaient armés et nombreux; il fallait leur opposer des bandes d'une force au moins égale, et, dans ce but, Perrinet était allé trouver le roi de Thune et avait réglé avec le chef suprême des bohémiens de la cour des Miracles les conditions de l'embauchement de ses sujets. Coupe-bourses, sabouleux, boute-feu devaient courir aux halles à l'heure convenue; mais le roi de Thune exigeait le salaire préalable, et la somme dont Perrinet disposait se trouvait de beaucoup inférieure à celle qui lui était indispensable.

Il attendit, pour conclure, le secours promis par les princes d'Orléans; il attendit en vain...

Selon la prévision de Charles, Dauphin de France, son cousin faillit à la parole solennellement donnée.

Perrinet l'ignorait encore; mais déjà il se demandait, anxieux, si l'or nécessaire pour payer les enfants de Bohême n'arriverait pas trop tard...

Le regard fiévreux, arpentant sa boutique à pas rapides, il guettait les messagers; chaque heure voyait grandir son angoisse, et de sourdes exclamations lui échappaient :

— De l'or! de l'or! s'écria-t-il enfin; qui me donnera de l'or pour sauver le roi? Ah! si le sang de mes veines pouvait en faire!...

En ce moment, il ne s'aperçut pas que l'Essorillé venait de se prosterner devant lui, comme un chien fidèle qui tente, par ses caresses, de calmer la douleur de son maître, et il heurta violemment l'avorton, qui se releva sans se plaindre et le regarda avec une indéfinissable expression de tendresse.

— Tu ne me trahirais pas, toi? murmura Leclerc.

Un grognement de joie fut l'unique réponse du nain. Perrinet posa sa main sur sa rude tête :

— C'est bien, dit-il, c'est bien, pauvre gnome.

L'Essorillé prit ce titre pour un nom affectueux; et lui que chacun, jusque-là, même Perrinet, avait désigné par le vivant souvenir de son supplice, se crut baptisé d'un nom d'homme et de chrétien.

Un moment après, Perrinet, incapable de dominer son inquiétude, se rendait à l'hôtel du prince Charles d'Orléans.

On lui répondit que le duc était sorti et rentrerait fort avant dans la nuit.

Les yeux de Perrinet se dessillèrent :

— On m'abandonne, pensa-t-il; on abandonne le Dauphin. Décidément, le parti des traîtres est plus nombreux que celui des braves cœurs.

Il rentra découragé dans sa maison et chercha du regard l'être unique à qui il pût conter son angoisse,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

car il en était arrivé à ce degré de souffrance où l'on se confie à tout ami compatissant.

— L'Essorillé, murmura-t-il, l'Essorillé m'a quitté! C'est le dernier coup; les princes, soit, ils ne me doivent rien personnellement; mais ce nain, que j'ai nourri et un peu aimé peut-être, en ce moment rampe-t-il aux pieds d'un Bourguignon, et trouve-t-il le moyen, tout mutilé qu'il est, de lui révéler mes secrets?

Le lendemain devait éclater la conspiration. Le désespoir eut, chez Perrinet, des élans non moins fougueux que sa première confiance. Ne comptant plus sur le secours des bohémiens du roi de Thune, il encouragea ses amis avec une entraînante éloquence; il leur fit jurer, sur leur éternel salut, de courir aux halles la nuit suivante, au premier son de la cloche de Saint-Eustache, tandis que lui-même irait au Louvre, afin de prendre le Dauphin pour le mettre à leur tête.

Malgré la faiblesse des moyens dont ils disposaient, la certitude de leur bon droit électrisait le courage des conjurés; mais aucun d'eux ne pardonnait à Charles d'Orléans et à ses frères d'avoir faussé une promesse sacrée.

Perrinet rentra dans sa maison vide, dîna frugalement de pain et d'un peu de vin, et attendit l'heure avec un redoublement de fièvre. Il songea à son vieux père, qu'il ne se sentait pas le courage de revoir; à Graciosa... Alors devant le regard de son âme se déroulèrent les tableaux de son enfance : il revit, en face de sa boutique, la Maugrabine tomber pantelante sur le sol, et l'enfant lui tendre ses petits bras... Un vieil instrument de musique était appendu à la muraille, en face de lui, et il crut vaguement en entendre frémir les cordes, comme si les doigts légers de la ménestrelle du roi les effleuraient... Tout à coup il regarda son sablier; les derniers grains de poussière tombaient; il le renversa de nouveau. Quand tout le sable se serait écoulé comme un mince filet d'eau, la cloche de Saint-Eustache l'appellerait au Louvre... Une heure!... Il n'avait plus qu'une heure à attendre!

En ce moment sa porte s'ouvrit, et un homme en costume de guerre parut sur le seuil.

— Messire Perrinet, demanda-t-il, n'attendiez-vous plus le bâtard d'Orléans?

Le jeune homme se précipita vers Dunois et lui étreignit les mains.

— Seul! vous serez donc le seul de la famille!

— Je refuse encore de le croire; mais, dans tous les cas, je ferai bien la besogne de deux.

Perrinet et Dunois s'assirent en face l'un de l'autre. La gravité de la situation les rendait silencieux; ils regardaient tomber le sable lentement, régulièrement, et ils pensaient : dans la tour Saint-Eustache un homme guette aussi pour faire crier à la cloche d'airain :

— Ne dormez plus, bourgeois de Paris ; sus! debout pour la bonne cause! Il ne s'agit ni du noueux bâton d'Armagnac ni du rabot de Bourgogne, mais des fleurs de lis d'or de saint Louis!

Et les minutes s'écoulaient; le sable tombait lent comme des larmes, et tout demeurait silencieux comme la tombe.

On frappa; c'était Conrard; il souriait encore et fredonnait son éternelle chanson. Un poëte et un orphelin, voilà les seuls alliés que comptait, à cette heure, Perrinet Leclerc.

La cloche ne sonnait toujours pas... Le sable venait de s'écouler... L'heure était passée...

Tout à coup un bruit étrange, semblable à la marche de soldats nombreux, s'élève à quelque distance; des cris, des imprécations se succèdent. Perrinet croit distinguer une course folle dans les rues, une poursuite acharnée... Il va sortir, quand la porte s'ouvre comme poussée par un violent ouragan, et un être en lambeaux, aveuglé, sanglant, roule aux pieds de Leclerc, en laissant échapper, des guenilles qui l'enveloppent, des lingots d'or fondu, des ceintures d'orfévrerie, des bagues, des bracelets, des colliers.

— Le trésor de la Caïmande! s'écria Perrinet. Et je l'accusais! murmura-t-il en attirant vers lui l'avorton.

L'Essorillé ayant entendu, quelques jours auparavant, son maître déplorer amèrement de manquer de ressources pour enrégimenter les sujets du roi de Thune, s'était demandé s'il ne lui serait point possible d'apporter un trésor à celui qui lui avait témoigné de la pitié. Il courut donc dans les quartiers immondes de Belleville et chercha l'emplacement de la maison de la Caïmande.

Malgré les efforts de la sorcière pour cacher à l'Essorillé l'existence de ses richesses, celui-ci savait qu'elle jetait dans un coffre, presque enterré au fond d'un caveau dont elle gardait la clef, les pièces d'or qu'elle recevait pour ses sorcelleries et ses crimes. Il résolut de chercher seul le trésor de la Caïmande et de l'apporter à Perrinet pour remplacer celui des princes d'Orléans.

Quelques rôdeurs de ruelles reconnurent le nain et lui demandèrent à quel labeur il se livrait en creusant avec une telle ardeur les cendres et les décombres.

— Je veux rebâtir la maison, dit-il, et l'habiter.

— Est-ce que la sorcière t'a laissé un héritage?

— Je crois bien, sa clientèle.

Il creusa tout le jour avec une mauvaise bèche; le soir, il était parvenu à démasquer la petite porte du caveau. Un monceau de décombres et de pierres l'ayant protégée, elle avait résisté à l'incendie. L'avorton, ne voulant appeler personne à son aide, se servit de la lumière de sa lanterne pour embraser la porte vermoulue; et quand le feu eut pratiqué une large ouverture, il descendit dans le caveau et regarda. Le coffre était là, un coffre de fer... L'Essorillé introduisit le bord de sa bèche sous le couvercle, le fit sauter, et poussa une exclamation de joie formidable en le voyant plein jusqu'aux bords d'argent monnayé, de lingots et de pierreries... Les bijoux de Caïmande la belle étaient tous là.

L'Essorillé en remplit son premier vêtement, en noua dans sa tunique; puis, sans se soucier d'abandonner le reste à la rapacité des filous, il revint du côté du Petit-Pont. Mais sa fuite insensée, le fardeau dont il paraissait chargé le dénoncèrent à la curiosité de quelques rôdeurs. Poursuivi, atteint, blessé, le malheureux être venait enfin de prouver sa reconnaissance à son maître. Mais le nain ne laissa pas au jeune homme le temps de le remercier; dans sa course rapide, il avait pu remarquer que les rues se remplissaient de soldats qui paraissaient obéir à une consigne. Il étendit le bras du côté d'où venaient les rumeurs, jeta pêle-mêle dans un coffre les richesses qu'il venait d'apporter et tâcha de faire comprendre à Perrinet qu'il ne leur restait plus une lueur d'espoir, et que non-seulement ils étaient abandonnés, mais trahis.

— Qu'importe ! dit Leclerc, il faut savoir.

Lorsque le nain comprit que ses efforts pour retenir les trois amis seraient inutiles, il se cramponna à l'habit de Perrinet, en lui faisant signe qu'il le suivrait partout, même au supplice.

— Viens donc, dit Leclerc; pendant que je m'instruirai de ce qui s'est passé aux halles, messire Dunois, sachez ce qui est advenu au Louvre. Dans deux heures, nous nous retrouverons ici.

L'aube se levait quand Conrard et Dunois rentrèrent dans la boutique où Leclerc et l'Essorillé les attendaient.

— Nous sommes trahis, monseigneur Dunois ! s'écria Perrinet; trahis par ceux qui avaient juré de nous servir : les ducs de Bourbon et d'Orléans; on a cerné le quartier des halles et enlevé le sonneur qui devait donner le signal.

— Je n'excuserai point mes frères, répliqua Dunois. Voici ce qui s'est passé : En vous promettant un actif concours, Charles était sincère; son imagination de poëte s'était allumée à l'idée d'accomplir une grande œuvre. Il en était tellement préoccupé, que sa femme s'inquiéta; elle questionna. Charles refusa d'abord de parler, puis il avoua... Le lendemain, en digne fille de Bernard d'Armagnac, elle apprenait tout au connétable. Celui-ci possède sur son gendre une véritable influence. Il combattit ses arguments, soutint que l'on tendait un piége à sa générosité, et obtint enfin du faible Charles qu'il renoncerait à ses projets. A l'heure où les amis du Dauphin et les fidèles du roi attendaient le signal, les chefs de notre parti, arrêtés par des hommes d'armes, étaient conduits au Châtelet, et le Dauphin restait prisonnier au Louvre.

— Ah! Dieu ne veut pas sauver la France! s'écria Perrinet avec une explosion de désespoir.

IX. — LA MÉDAILLE DE PLOMB.

Perrinet vendait un matin à des artisans du fer, des plats et des brocs d'étain, quand un chaland, peu pressé de se faire servir, s'assit dans le coin le plus sombre de la boutique, suivant d'un regard distrait les mouvements de l'Essorillé, qui faisait alors métier de commis marchand. Quand le dernier acheteur eut donné sa monnaie, le chaland silencieux s'approcha du comptoir.

— Je ne viens rien acheter, dit-il, je veux vendre.

— Comme je ne suis ni juif ni lombard, répondit Perrinet Leclerc, adressez-vous ailleurs.

— Même s'il s'agissait d'une lettre de la ménestrelle du roi?

Perrinet secoua la tête.

— La ménestrelle du roi est devenue la ménestrelle de la reine, murmura-t-il; elle a quitté Paris, je ne la connais plus.

— Et vous avez tort, mon jeune maître, car sa lettre doit être pleine de choses consolantes; et sans pousser l'intérêt que je vous porte jusqu'à l'indiscrétion, j'affirme que vous seriez heureux de la lire. Mais j'oublie un point essentiel... Pour vous donner confiance en moi, je dois ajouter que je viens à vous de la part de Robin, l'ami du vieux Leclerc, gardien de la porte Saint-Germain.

— Robin m'eût remis, sans la vendre, toute missive capable de m'intéresser. Puisque vous savez la moitié de mon secret, je vous livre l'autre gratis : Perrinet n'attend plus rien de Graciosa Allegre...

— Allons, poursuivit l'inconnu, vous craignez qu'on vous rançonne; soyez tranquille sur ce point : il vous en coûtera une course et deux paroles... Vous vous trouverez ce soir, à huit heures, à la grande boucherie du Parvis. Au revoir, mon jeune maître; vous serez attendu et l'on vous connaît...

L'homme sortit avant que Perrinet eût répondu.

En présence de l'inconnu qui venait brutalement de rouvrir la plaie de son cœur, le jeune potier aurait persisté dans sa résolution; mais, lorsqu'il se trouva seul, il se rappela avec quelle chaleur son père avait défendu Graciosa. Elle lui écrivait, elle ne l'oubliait donc pas... Coupable, gardait-il le droit de l'empêcher de plaider sa cause?... Innocente, lui interdisait-il de crier : « Je suis restée digne de ton amour » ?

— Courir sur un mot, au premier appel, se disait Perrinet, n'est-ce point lâche et indigne d'un homme de cœur? Pourtant, si elle avait besoin de moi? si la sœur implorait le frère? Je n'ai plus de fiancée, mais l'enfant de la Maugrabine a mangé mon pain et, toute petite, dormit dans mes bras. Je ne l'aime plus, cependant je puis encore me dévouer pour elle; j'irai.

Le soir venu, Perrinet s'achemina donc vers le Parvis, où se trouvaient réunis les trois établissements jouissant de royaux priviléges, et connus sous le nom de *Boucherie*, *Tuerie* et *Écorcherie de Notre-Dame*, et dont Caboche était le chef et le roi.

Caboche possédait une armée, des capitaines, des ministres; s'il prêtait son concours au duc de Bourgogne chaque fois que celui-ci voulait purger Paris des Armagnacs, il en était cependant arrivé à un degré d'ambition et de puissance telles, que le chef de l'écorcherie devait un jour dicter des *ordonnances* à Jean sans Peur lui même.

Les Cabochiens (l'on appelait ainsi les trois mille hommes dont disposait Caboche) formaient une armée pire que celle des boute-feu et des tard-venus. Ceux-ci reculaient encore devant certaines cruautés; les Cabochiens, habitués à répandre le sang, à toucher, couper, déchirer des chairs palpitantes, se jetaient dans l'émeute avec la férocité des bêtes fauves. Le carnage était une fête pour eux. Depuis deux ans, ils se reposaient de la bataille des rues, et ce temps leur semblait long. Tandis que le connétable gouvernait sous le nom du pauvre roi, les Cabochiens devaient se contenter d'exercer leur métier de bouchers. La corporation tout entière s'en prenait à Caboche de cette trêve. Si Caboche ne voulait pas compromettre son pouvoir, il était temps de préparer un coup d'Etat et de rappeler les Bourguignons dans Paris. Malheureusement pour les Cabochiens, la récente victoire des princes d'Orléans sur le Dauphin et ses amis permettait peu de compter sur le retour de la reine et de Jean sans Peur.

Perrinet, tout en cheminant vers le Parvis, se demandait quel intérêt portait un Cabochien à lui ménager le moyen de correspondre avec Graciosa. Il ne doutait point de l'existence de la lettre, il s'inquiétait seulement de la valeur du service qu'on lui demanderait en échange. Quant à trembler pour sa propre vie, en se rendant la nuit, seul, au milieu de ses ennemis, Perrinet n'y songea pas.

Il était à peine entré dans les quartiers de l'écorcherie, qu'un homme de haute taille, portant une lame luisante passée dans la ceinture de son tablier de cuir, s'avança vers lui et dit simplement :

— Venez, Leclerc.

Il le conduisit dans un logis assez vaste, respirant un

gros luxe bourgeois. Quand Perrinet fut assis, son hôte fit signe à une femme et à deux servantes de poser des gobelets et des pots sur la table; puis, sur un nouveau geste, elles sortirent.

— Il s'agit maintenant de nous entendre, mon jeune maître; j'aurais pu charger un de mes hommes de cette négociation, j'ai préféré vous parler moi-même, face à face, les yeux dans les yeux. Soyez tranquille, Caboche et Perrinet sont dignes de s'entendre!

Le jeune potier ne put réprimer un mouvement de répulsion.

— Pour vous donner confiance, reprit le chef des bouchers, voici, sans condition, la lettre de la ménestrelle; elle m'a été remise par le gouverneur de Pontoise, messire Villiers de l'Isle-Adam.

Perrinet saisit la missive, en rompit le sceau et lut.

La douleur tuait lentement la noble fille; et, se croyant près de mourir, elle voulait laisser à Perrinet un souvenir digne de tous deux. Elle racontait dans tous ses détails la scène qui s'était passée dans l'hôtel d'Armagnac, et au prix de quel sacrifice elle avait obtenu la vie sauve pour son fiancé.

« Je me suis crue d'abord assez forte pour emporter ce secret dans la tombe, disait-elle, mais il me semble

La porte de Saint-Germain livrée. Dessin de F. Lix.

que la malédiction de ta pensée m'empêcherait d'être heureuse au ciel conquis par le martyre... Adieu, Perrinet; près de toi, j'aurais pu vivre... Je ne survivrai pas à l'absence. »

— Vivre! elle pourrait vivre! s'écria le jeune homme.

Caboche posa sa lourde main sur l'épaule de Perrinet.

— Si vous le voulez, répondit-il, vous serez réunis dans un mois.

— Puis-je abandonner mon vieux père?

— C'est Graciosa qui viendra vous rejoindre.

— Vous oubliez le connétable d'Armagnac.

— Dans un mois, il n'y aura plus d'Armagnacs.

— Quoi! demanda Leclerc, vous me rendriez ma fiancée et vous me fourniriez le moyen de me venger de mon mortel ennemi?... Je ne suis pas de votre parti, cependant.

— Auquel appartenez-vous donc? demanda Caboche avec un sourire sinistre; vous avez poursuivi cette chimère d'affranchir le Dauphin et le roi de l'oppression des Orléans et du connétable; qu'avez-vous gagné à cette conspiration avortée grâce à la trahison d'un prince jongleur? Ce roi est retombé dans une folie plus intense et plus noire; le Dauphin, qu'à prix d'or vous fîtes échapper du Louvre et s'enfuir à Melun, est revenu de lui-même se placer sous la tutelle de Bernard d'Armagnac. Charles VI et le Dauphin sont frappés

d'impuissance. Le fils de Louis d'Orléans et de Valentine vous a vendu. Vous êtes Bourguignon à cette heure, puisque vous avez à vous venger de Bernard VII, parce que Jean sans Peur ramènera la reine dans Paris, et qu'Isabeau vous rendra Graciosa.

— Et quand il serait vrai, reprit Perrinet, que, convaincu de la félonie des d'Orléans, dévoré par la soif de me venger du connétable, et certain d'ailleurs que le Dauphin n'aidera plus à sa propre délivrance, je reconnaîtrais que les Bourguignons seuls m'offrent le moyen de retrouver ma fiancée et de châtier Bernard, à quel prix mettraient-ils leur aide?

— Ils demandent la vôtre... Vous seul pouvez, à cette heure, rappeler la reine, Jean sans Peur et Graciosa; vous seul pouvez ouvrir Paris... à la régente... Votre père est gardien de la porte Saint-Germain...

— Vous me proposez une lâcheté, dit Perrinet en se levant; je refuse.

— Soit, dit Caboche; votre haine et votre amour sont impuissants à vaincre vos scrupules, je m'y attendais. Votre tendresse pour le vieux Leclerc combat le souvenir d'une jeune fille... Eh bien, regardez cette médaille de plomb frappée par ordre de Bernard d'Armagnac. Avant vingt jours, tous ceux qui ne la porteront pas seront massacrés comme des moutons à l'abattoir... Le sang coulera dans toute la ville comme il ruisselle à l'écorcherie... Femmes, enfants, vieillards, on n'épargnera personne. A mort les amis du Dauphin! à mort les fidèles du roi! à mort les partisans de Bourgogne et de la royauté!...

— C'est impossible! s'écria Leclerc.

— Celui qui m'a donné cette médaille est aussi bien instruit que d'Armagnac lui-même, c'est mon ami Capeluche.

— Le bourreau?

— Tous les gouvernements l'emploient, et successivement il se montre fidèle à tous... Réfléchissez donc, Perrinet... Il ne s'agit pas seulement de votre vie, pas même de votre amour... il faut sauver cent mille existences. Il faut vous venger de Bernard d'Armagnac. Il vous fit battre de verges; à votre tour, vous le tiendrez pantelant entre vos mains, rendant insulte pour insulte, supplice pour supplice.

— M'assurez-vous la vie sauve pour mon père? m'abandonnez-vous le connétable?

— Je vous le jure!

— Vous saurez, dans trois jours, ce que j'ai décidé.

Perrinet quitta le chef des écorcheurs sous l'impression d'une angoisse terrible. De toute la nuit, il ne put fermer les yeux; le matin, laissant l'Essorillé seul dans la boutique, il courut chez son père et y trouva Robin. Le vieux Bourguignon paraissait fort préoccupé.

— Le mal devient le pire, dit-il; des bruits sinistres m'arrivent de tous côtés; le connétable veut supprimer la lutte, en supprimant les amis du roi et ceux de Jean sans Peur. Avant peu, je le crains, nous verrons dans Paris de terribles choses. Défiez-vous, Leclerc; le zèle de votre fils pour le Dauphin vous a compromis... On vous accuse d'être royaliste.

Perrinet questionna longuement, minutieusement Robin; puis, rentré chez lui, il chercha tout ce qu'il possédait en fait d'armes et de couteaux, et se mit à les fourbir. L'Essorillé l'aidait dans cette tâche, et, voyant une hachette dont le manche convenait à sa main, il la demanda à son maître.

— Prends, dit Perrinet, nous en aurons bientôt besoin.

Le lendemain, Perrinet retournait au logis de Caboche.

— S'il faut qu'un parti disparaisse, dit-il, anéantissons les Armagnacs.

D'après l'avis du chef des bouchers, le jeune homme écrivit à Philippe Villiers de l'Isle-Adam pour lui annoncer que, la nuit même fixée par Bernard pour le massacre d'une partie de la population de Paris, il lui ouvrirait la porte Saint-Germain, dont il lui serait facile de se procurer les clefs.

Mais, bien qu'en agissant de la sorte Perrinet eût la certitude qu'il rachetait la vie de Graciosa, celle de Leclerc, celle de plus de cent mille braves gens, il ne pouvait s'empêcher de se dire, au fond de sa conscience :

— Je trahis, je livre la ville!

Mais bientôt la passion reprit le dessus.

— Massacre pour massacre, après tout, j'ai bien le droit de me défendre et de me venger... et si l'acte qu'aujourd'hui je commets est coupable, que la faute en retombe sur les lâches et les traîtres!

Deux semaines terribles se passèrent, pendant lesquelles Perrinet donna le mot d'ordre à ses amis.

Encore quelques heures, et le connétable transmettrait à ses partisans le signal du massacre... Encore quelques heures, et Perrinet préviendrait ce forfait par un autre forfait.

Quand cinq heures sonnèrent, Perrinet ferma sa boutique; puis, cachant des armes sous ses habits, ainsi que l'Essorillé, il se rendit chez son père. Le vieillard poussa un cri de joie en l'apercevant, puis il demanda :

— Comment vont les choses, aujourd'hui?

— Mal, répondit le jeune homme; et si cette nuit vous entendez du bruit, restez dans votre maison close, car il y aura péril de mort pour beaucoup.

— Mais alors il serait dangereux pour toi de rentrer tard au Petit-Pont. Pourquoi ne resterais-tu pas ici?

— Je resterai, mon père.

— Guyonne préparera ta chambre, et le petit compagnon dormira près du foyer.

— J'accepte, répondit Perrinet. Vous êtes bon, mon père, ajouta-t-il.

Puis, prenant dans ses deux mains la tête du vieillard, il posa ses lèvres sur sa chevelure blanche avec un inexprimable sentiment de tendresse et de respect.

On parla peu ce soir-là. Leclerc s'inquiétait pour son enfant; le jeune homme avait beau s'en défendre, il sentait un remords dans le fond de son âme.

Quand le couvre-feu eut sonné, Perrinet souhaita le bonsoir à son père; mais, arrivé près de la porte de sa chambre, il revint brusquement sur ses pas et pressa le vieillard convulsivement contre sa poitrine.

— Dieu te bénisse! mon cher enfant, dit Leclerc, et que la nuit te soit douce sous mon toit!

Un moment après, l'Essorillé s'allongeait sur la pierre du foyer, et le vieillard s'étendait dans le grand lit à courtines de serge.

Les lumières s'éteignirent dans la maison, même celle de Perrinet. Seul cependant le jeune homme ne dormait pas. Il comptait avec fièvre les heures et les minutes, et quand il lui sembla que l'instant d'accomplir son projet était venu, il descendit, une petite lampe à la main, et ouvrit sans bruit la porte de la pièce dans

laquelle sommeillait son père. Il se pencha pour le mieux voir, et recula de terreur et de respect à la vue de ce vieillard vénérable... Cependant le moment des hésitations était passé; Perrinet devait se hâter... On attendait au dehors...

Le jeune homme glissa sa main sous l'oreiller de Leclerc et toucha les clefs de la porte Saint-Germain.

— Je les tiens! murmura-t-il.

Au moment où il les serrait dans ses doigts crispés, le gardien s'éveilla brusquement et saisit le bras du jeune homme avec une énergie virile.

— Que viens-tu faire? demanda-t-il, que veux-tu?

Perrinet balbutia une réponse inintelligible.

Leclerc devina l'horrible vérité.

— Tu veux voler mes clefs! dit-il; tu veux ouvrir Paris aux ennemis de la France et du roi!

— Vous avez raison, répondit Perrinet d'une voix sombre; je veux ouvrir les portes aux Bourguignons, afin de sauver la vie à la moitié des habitants de cette ville.

— Rends-moi ces clefs, dit Leclerc avec énergie; rends-les moi! Dans l'épouvantable confusion où nous sommes, il ne m'appartient pas de savoir de quel côté est le droit... Mais je connais le devoir, et le mien est de garder ces portes.

— Pardon, mon père, dit Perrinet, si je vous désobéis pour la première fois; j'ai à sauver Graciosa, mes amis et moi-même...

— On n'achète le salut de personne au prix d'un crime... Rends-moi les clefs, Perrinet.

— Je ne le puis, répondit le jeune homme.

— As-tu promis aussi d'assassiner ton père?

— Mon père! mon père! cria Perrinet, ne me parlez pas ainsi... Il faut, vous dis-je, il faut...

Perrinet s'arracha violemment à l'étreinte du vieillard et courut vers la porte qui donnait sur la rue, mais Leclerc se jeta au-devant de son fils, et lui présentant un couteau :

— On tue, dit-il, on ne passe pas!

Perrinet tomba sur les genoux.

— Grâce! dit-il, grâce! Ne prononcez pas ces mots épouvantables... Ma tête bout... Je ne suis plus maître de moi... On m'attend; on se demande déjà pourquoi je tarde à tenir ma promesse... Une minute peut tout compromettre... Laissez-moi passer, vous dis-je; le crime serait maintenant de vous entendre.

D'un mouvement brusque, Perrinet repoussa son père, puis se précipita hors de la maison, tandis que le vieillard allait heurter du front l'angle de la cheminée.

X. — L'ORGIE DE SANG.

Perrinet venait d'introduire la clef dans la serrure... Mais à ce moment il ressentit une hésitation suprême; et, tournant la tête, il se demanda si son père à demi mort ne tentait pas une dernière fois de s'opposer à la trahison qu'il allait commettre... A cette heure il ne se le dissimulait plus : pour empêcher la consommation d'un crime, il commettait un crime plus abominable encore.

— Il est trop tard! murmura-t-il; que ma destinée s'accomplisse!

La clef tourna sous sa main fiévreuse : la porte s'ouvrit; Villiers de l'Isle-Adam parut, suivi d'un groupe de gentilshommes au milieu desquels se trouvait Graciosa. Perrinet courut à elle, la regarda avec une expression de joie folle, mêlée de désespoir, puis, désignant à la jeune fille le logis du gardien :

— Mon père! dit-il, je te confie mon père!

Graciosa pénétra dans la maison où l'Essorillé tentait vainement de rappeler le vieillard à la vie. En voyant une femme auprès du blessé, le nain, cessant de croire sa présence nécessaire, rejoignit son maître.

Les soldats bourguignons entraient, pressés et silencieux. Quand ils furent tous dans Paris, Perrinet referma la porte et en jeta les clefs pardessus la muraille :

— On peut mourir, dit-il; on ne fuira pas.

Les auteurs du complot formé jadis en faveur du Dauphin attendaient Leclerc près du petit Châtelet, lorsque les soldats de Villiers de l'Isle-Adam les rejoignirent; ils poussèrent tous ensemble un cri destiné à soulever la ville entière :

— La paix! la paix! vive Bourgogne!

En un instant artisans et bourgeois s'éveillent; les initiés et ceux qui ignorent l'événement mêlent leurs voix à cette immense clameur :

— Vive Bourgogne! la paix! la paix!

Villiers de l'Isle-Adam divise en plusieurs groupes ses Bourguignons renforcés par les trois mille écorcheurs placés sous les ordres de Caboche, et leur partage les quartiers de la ville :

—Au connétable d'abord! dit-il; qu'on arrête ensuite son fils, les présidents et procureurs des Chambres royales, les prélats, les seigneurs! Une fois les prisons remplies de notables, tuez jusqu'à ce que des ruisseaux de sang coulent dans les rues! tuez vieillards, enfants et femmes! N'oubliez point, ajouta Philippe Villiers, que le chancelier doit expier cette nuit l'audace d'avoir hautement blâmé la mort du prince Louis d'Orléans!

Un sanguinaire cri de joie jaillit de la poitrine des Bourguignons :

— A l'hôtel d'Armagnac! au Châtelet! à la Chancellerie!

Perrinet n'avait point songé qu'en déchaînant les passions, elles frapperaient l'innocent aussi bien que le coupable.

Quoi! Jean Gerson, cet homme à qui l'Eglise gallicane devait une partie de sa gloire, qui laisserait dans l'humanité un si noble exemple de justice et de désintéressement, cet écrivain qui traçait des pages immortelles, que Perrinet avait entendu plaider la cause des pauvres gens, serait à son tour victime de Jean sans Peur pour avoir flétri l'assassinat?

Le jeune homme ne peut ni le comprendre ni le croire. Il veut reprocher aux Bourguignons leur haine injuste et stupide. A quoi bon? ces hommes ne veulent à cette heure que du sang et le pillage, et Perrinet, aux bras de qui se cramponne l'Essorillé, suit les soldats pour essayer de protéger Gerson en feignant de le poursuivre.

Le grand chancelier travaillait encore, quand des cris, des menaces parvinrent à ses oreilles. Il comprit vite ce qui se passait, leva la tête vers le grand crucifix placé au-dessus de sa table, et attendit.

Ses serviteurs, épouvantés en voyant les Bourguignons, s'arment à la hâte. Ils veulent mourir en défendant leur maître :

— Si Dieu veut ma vie, leur dit Gerson avec douceur, pourquoi la lui refuserais-je? Je meurs pour une cause grande et sainte, ne me plaignez pas...

Et, malgré les supplications de ces braves gens, Ger-

son alla lui-même ouvrir la porte à la horde furieuse, qui se précipita dans sa demeure.

Tandis que quatre soldats maintenaient le grand chancelier, car il devait être au nombre des prisonniers, les Bourguignons visitaient et pillaient le palais, faisant main basse sur les reliquaires d'or, les pièces d'orfévrerie, maltraitant et navrant ceux qui, fidèles jusqu'au bout, tentaient de sauvegarder les trésors confiés à leur garde.

Gerson paraissait insensible aux injures que lui prodiguaient les soldats de Villiers; il priait à voix basse, et, ne croyant plus à la possibilité de vivre, il regardait avec sérénité un trépas grand comme le martyre.

On l'avait garrotté rudement, ses poignets saignaient sous la tension des cordes. Perrinet et l'Essorillé se trouvaient derrière lui; d'un coup de lame le potier d'étain coupa ses liens; en même temps, d'une pression de main affectueuse et protectrice il tenta de faire comprendre à Jean Gerson qu'il comptait des amis au milieu de cette bande d'assassins et de pillards.

Puis, essayant de se débarrasser des soldats qui restaient près du chancelier, il dit avec l'accent de la colère :

— Les compagnons remplissent là-haut leurs poches de florettes et de pièces à l'ange... Si vous m'en croyez, nous nous relayerons pour prendre notre part de butin.

La mort du connétable. Dessin de F. Lix.

— Au fait, dit un Cabochien, il a raison, celui-là !

L'Essorillé fit un mouvement.

— Reste, ajouta Perrinet d'une voix rude, sois tranquille ! il y en aura pour tout le monde... Les gens de monseigneur, de Caboche et de Capeluche ont plus besogné que nous, ils passeront les premiers...

Les soldats s'élançaient vers l'escalier quand les pillards descendirent en hurlant :

— A la Conciergerie ! la maison brûle !

Perrinet eut à peine le temps de murmurer à l'oreille du grand chancelier :

— Monseigneur, je veille sur vous.

Jean Gerson, pressé, injurié, maltraité, quoique protégé par Leclerc et son compagnon, fut conduit à la Conciergerie, où se trouvaient déjà l'évêque de Coutances et son fils.

Gentilshommes, prélats, savants, riches particuliers sont entassés dans les prisons. On remplit de captifs les établissements publics. Mais en vain Caboche et Capeluche s'acharnent à la recherche du connétable; celui-ci est parvenu à s'évader.

Dans les rues mal pavées le sang forme d'immondes cloaques. Les bouchers, les bras nus, maniant la masse, la hache ou le couteau, décapitent, éventrent, assomment les victimes.

Nulle pitié, nul remords; l'ardeur de tuerie atteint

au paroxysme de la folie sanguinaire. Femmes, enfants sont l'objet de raffinements d'une barbarie inouïe. Tout homme convaincu d'attachement aux Armagnacs est massacré. Les vengeances particulières s'exercent librement sous le masque du zèle à la maison de Bourgogne. Nul ne demandera raison des crimes de la nuit...

Tanneguy-Duchâtel, réveillé par des bruits sinistres, court au Louvre; il trouve le Dauphin endormi, l'enveloppe à la hâte dans une couverture, et l'emporte demi-nu, à travers les rues éclairées par de rouges lueurs d'incendie, jusqu'à la Bastille, dont il est gouverneur.

Quand le jour se leva, plus de cent mille personnes étaient massacrées. Cependant le but des Bourguignons n'est atteint qu'à demi. Tandis que Perrinet, Capeluche et l'Essorillé, à la tête d'une bande déterminée, fouillaient les maisons suspectes pour y découvrir le con-

La danse macabre. Dessin de F. Lix.

nétable, les Cabochiens procédaient au jugement ou plutôt à l'exécution sommaire des captifs.

Les bouchers vont aux prisons, somment les geôliers et les gardiens de leur en livrer les clefs; sur le refus de ceux-ci, on les égorge, puis on commence l'appel des prisonniers. A peine paraissent-ils, qu'ils tombent assommés.

Au Châtelet, les Cabochiens éprouvent une résistance plus sérieuse; les détenus eux-mêmes tentent de se défendre; alors les Cabochiens accumulent du bois devant les portes, y mettent le feu, et quand les prisonniers, aveuglés, suffoqués par la fumée et déjà atteints par les flammes, tentent de s'échapper, les misérables les repoussent à coups de pique dans le brasier.

Le tour des prisonniers de la Conciergerie est arrivé. Perrinet se souvient de sa promesse. Il s'agit de sauver Jean Gerson, l'honneur et la gloire de l'Eglise et de l'Université. L'évêque de Coutances, un jeune homme et le chancelier sont arrachés ensemble de leurs cachots. L'Essorillé connaît le rôle qu'il doit jouer dans ce drame sinistre; Perrinet est déjà près de Jean Gerson, et lui glisse ces mots à voix basse :

— Notre-Dame est lieu d'asile.

Puis, tandis que les bourreaux s'acharnent sur l'é-

vèque de Coutances, le nain fait un signe au chancelier, qui s'élance dans la direction de la basilique. Les Bourguignons suivent le fugitif ; Perrinet les distance avec l'Essorillé, et se trouve de la sorte placé entre la victime et les bourreaux, prêt à faire volte-face et à défendre la victime de son poignard si les bourreaux gagnent trop vite du terrain.

Les Cabochiens vont comme la foudre, comme la haine, comme la mort...

Gerson se sent à bout de forces... A quoi bon défendre sa vie contre des misérables ? Mais Perrinet l'encourage, le soutient... Le portail de Notre-Dame est là... tout près...

— Asile ! asile ! crie Perrinet, voyant que le souffle manque à Gerson. La grande masse de pierre s'émeut de pitié, une baie noire se creuse dans ses flancs, Gerson s'y enfonce, le battant de fer retombe.

— Asile ! asile ! crie une voix triomphante comme celle d'un ange venant d'arracher un homme à la mort !

Un épouvantable blasphème répond à cette parole ; mais si grand est le respect pour le droit dont chaque malfaiteur peut réclamer le bénéfice, que les Bourguignons et les écorcheurs n'essayent pas même d'ébranler la porte de la tour, et s'éloignent en poussant de nouvelles vociférations.

Leur tâche n'est pas encore finie, elle ne s'achèvera qu'à l'heure où râlera le dernier des Armagnacs. Perrinet suit les exécuteurs des vengeances du duc de Bourgogne ; il les suit ; mais, quelle que soit sa haine pour le connétable, il se contente d'assister aux exécutions sans y prendre part. Devant l'horreur de l'œuvre qui s'accomplit, il recule effrayé, pris de vertige et de dégoût. Il trébuche sur des corps glacés, il glisse dans le sang ; il ne voit que des membres tordus par la douleur, des faces convulsées par l'agonie ; il lui semble que ces bouches froides le maudissent ; il tremble que les doigts crispés le saisissent et l'étouffent dans une mortelle étreinte... Ces morts, il les a faits. Ce carnage est le fruit de sa trahison... Il vient d'ouvrir les portes de Paris à Jean sans Peur, et par cette même porte Jean sans Peur fera entrer Henri V d'Angleterre !

Si Perrinet cédait à l'épouvante qui remplit son âme, au délire qui envahit son cerveau, il deviendrait insensé comme son pauvre roi qui, arraché de l'hôtel Saint-Paul, brisé de corps et d'esprit, traverse les rues sur une haquenée, et regarde, sans le comprendre, le hideux spectacle qui frappe ses regards. Chancelant sur sa selle, l'œil noyé, le front sans pensée, Charles VI passe entre les morts et sourit d'un sourire d'idiot à Caboche qui tient son cheval par la bride. Villiers de l'Isle-Adam espère ainsi donner à l'atrocité de ses exécutions sommaires une apparence de légalité.

Cependant le comte d'Armagnac, comprenant vite au cri de : « Vive la paix ! vive Bourgogne ! » qu'un hardi coup de main avait livré la capitale à son ennemi, s'était évadé de son hôtel, et était allé demander asile dans le logis d'un pauvre maçon.

Ni Caboche, ni Capeluche, ni Perrinet ne l'eussent découvert dans cette retraite ; l'appât d'une récompense et la crainte de se compromettre firent de son hôte un délateur.

La cachette du connétable est révélée à Philippe de l'Isle-Adam ; il envoie une troupe de soldats pour la cerner, et met à leur tête Perrinet et Caboche. On a promis à Leclerc deux récompenses : Graciosa et Bernard d'Armagnac ; il exige le prix complet de sa trahison.

Ivres d'une atroce joie, Perrinet et le nain suivent le maçon ; l'Essorillé aussi doit régler un compte terrible avec le connétable : reconnaissant à sa manière, il vengera le meurtre de la Caïmande.

Le maçon démasque la porte du réduit dans lequel s'est caché Bernard, les soldats l'en arrachent. On le garrotte, on le traîne dans Paris ; si la mort ne lui est pas immédiatement donnée, c'est que son supplice doit satisfaire toutes les haines et réunir toutes les tortures. D'Armagnac ne peut douter du sort qui l'attend en voyant devant lui se dresser Perrinet Leclerc inflexible comme un juge, et ramper à ses genoux l'Essorillé joyeux comme un bourreau qui voit de la chair à travailler.

On entraîne le connétable à la Conciergerie, hué, lapidé, frappé, souillé de sang, de boue, les vêtements en lambeaux, la barbe et les cheveux arrachés, abandonné à la soldatesque et à la populace ; d'Armagnac ne survivrait pas à ce trajet, si Perrinet ne rappelait de temps en temps à la foule qu'un prompt trépas équivaut à une grâce.

Mais à peine Bernard est-il à la Conciergerie, que Philippe Villiers de l'Isle-Adam y paraît à son tour, et répond aux prières du connétable :

— Laissez faire la justice du peuple !

— Cet homme m'appartient, s'écrie Perrinet ; j'ai payé sa vie !

Alors, s'approchant de d'Armagnac, l'œil en flammes, la lèvre frémissante, il lui jette ces mots en lui crachant à la face :

— Je suis celui que tu fis battre de verges, et je viens régler mon compte avec toi, Bernard d'Armagnac ! Voilà pour les coups qui déchirèrent mes épaules.

Et le poignard de Perrinet s'enfonce dans la poitrine du connétable.

— Et voici pour le rapt de ma fiancée ! ajoute le jeune homme, qui, retirant l'arme rouge et fumante, l'enfonce une seconde fois dans le cœur du connétable.

Bernard chancelle, étend les bras, et sa bouche se couvre d'une écume rouge.

Alors le nain, le saisissant par les jambes, le fait tomber sur le sol ; puis, incapable de parler, mais faisant le signe de se transpercer la gorge, pour rappeler à d'Armagnac l'assassinat de la Caïmande, il fait au cou de Bernard une blessure semblable.

Le peuple se rue sur le mourant, lui arrache ses habits, s'acharne sur cet homme. Le nain ramasse à terre une lame effilée, et, traçant rapidement deux lignes sur le dos de Bernard, il enlève une large lanière de chair rouge, et la foule de crier :

— L'écharpe de d'Armagnac !

On lie les pieds du connétable à une claie qui est elle-même fixée à une charrette ; on fouette le cheval, il part, et le crâne entr'ouvert de Bernard heurte à chaque ressaut les pavés sanglants... Débris par débris tombe le corps mutilé ; le peuple bat des mains.

Ce fut le dernier acte de ce drame horrible ; quand se trouvèrent consommés ces crimes, masqués du nom de représailles, les assassins ne purent s'empêcher de frémir de leur œuvre.

Perrinet lui-même se sentit défaillir. Sa soif de vengeance assouvie, une prostration complète s'empara de lui. Depuis deux jours il n'avait rien pris ; la fièvre du sang le soutenait. Maintenant ses nerfs ébranlés lui refusent tout secours ; il bouche ses oreilles pour ne pas entendre les cris d'agonie ; il ferme les yeux pour ne

plus voir les morts... Mais, ces morts, il les verra toujours, endormi ou veillant, en ce monde comme en enfer... Il est saisi d'une hallucination terrible, et, pour échapper aux fantômes qui le poursuivent, il prend son élan, tombe aux pieds du cheval qui tout à l'heure traînait le cadavre de d'Armagnac ; la bête s'effare, rue dans les brancards, fait un bond, et avant que Perrinet soit parvenu à se dégager, les roues pesantes lui ont broyé la poitrine.

L'Essorillé se précipite pour sauver son maître ; au risque de périr lui-même, il le soulève ; Perrinet expirant murmure deux mots :

— Puni, mais vengé !...

Le nain implore l'aide de ceux qui tout à l'heure applaudissaient ; mais à ses supplications muettes le peuple fait cette unique réponse :

— Que le traître meure comme un chien !

Les yeux sanglants du potier d'étain se tournent vers la foule qui déjà maudit et condamne le premier auteur des crimes de ces deux jours, et ses lèvres blêmes murmurent :

— Justice !

L'Essorillé, rassemblant ses forces, saisit son maître sous les aisselles, et, ne pouvant le porter, il le traîne. Parfois un obstacle barre le chemin : ce sont des cadavres qu'il faut enjamber, des flaques de sang qu'il s'agit de franchir ; les jambes du nain sont rouges, et rouges aussi les vêtements de Perrinet Leclerc.

Vingt fois l'Essorillé s'arrête épuisé, reprend son fardeau, le laisse retomber encore... La poitrine de Perrinet laisse passer un sifflement sinistre... Enfin la porte Saint-Germain est en vue ; encore quelques pas, et le nain franchira le seuil du vieux Leclerc.

En voyant entrer l'avorton traînant avec peine une masse informe, Graciosa pousse un cri d'effroi ; le vieillard, se penchant vers le mourant, recule épouvanté d'un châtiment si prompt et si terrible.

XI. — LE JEU DE LA MORT.

Il fait nuit. Une foule immense se dirige du côté du cimetière des Saints-Innocents. Il ne s'agit point, sans doute, d'une cérémonie funèbre, car hommes, femmes, enfants parlent à haute voix, s'interpellant gaiement, et poussant de bruyants éclats de rire. Des haquenées richement caparaçonnées, des litières précédées de coureurs portant des torches fendent avec peine les flots presses. Devant un cortége de dames et de cavaliers, la populace reflue comme une mer, et aux clartés des flambeaux il est facile de reconnaître Isabeau de Bavière, dont la beauté se rehausse d'une merveilleuse parure. A ses côtés chevauche le duc de Bourgogne ; il lui parle bas et en souriant, comme lui parlait jadis Louis d'Orléans... Les dames, les gentilshommes suivent la reine et Mgr le duc ; le peuple applaudit ; il a déjà oublié qu'Isabeau fit son entrée triomphale dans sa bonne ville de Paris en foulant aux pieds les cadavres de la moitié des Parisiens. Toute cette foule se masse autour du cimetière ; les privilégiés y pénètrent, et les soldats du guet appelés pour maintenir l'ordre ont grand'peine à contenir le populaire.

Tout à coup des lueurs bleuâtres semblent jaillir des tombes ; elles errent, se cherchent, se confondent et finissent par former une fantastique illumination.

Peu après, d'un monument resté dans l'ombre sort en rampant un être long et maigre enveloppé d'un suaire. On ne voit de sa tête que les os décharnés ; l'œil, trou béant, n'a plus de lumière ; les mâchoires, dépourvues de chair, font claquer les dents jaunies.

Comme si cette apparition lugubre était un signal, on voit lentement se mouvoir des formes bizarres, vêtues de divers costumes ; ces êtres étranges se dressent enfin ; l'un d'eux saisit la main du squelette et commence à tourner avec lui dans le cimetière au son d'une musique stridente, pareille au rire des damnés.

— Voyez-vous, dit une voix, le *jeu de la Mort* commence ; l'*Empereur* vient d'étendre la main pour saisir une danseuse : c'est la *Bourgeoisie*, bien attifée, bien accointe, et fière sans doute de tournoyer dans les bras de son danseur.

— La *Mort* quitte le *Cavalier*, dit une femme ; voyez-vous ce *Mendiant*?... Ah ! le *Pape* entre dans le branle. La Mort ne connaît ni le rang ni la fortune.

En effet, à mesure que l'orchestre poursuit sa mélodie infernale, que les flammes bleues redoublent d'intensité, il est facile de reconnaître l'un après l'autre les personnages de la danse macabre courant à travers les tombes, tourbillonnant avec une légèreté de fantômes, et reproduisant sous les yeux avides de la cour, du peuple et du clergé la grande *moralité* de cette époque, la seule qui lui survivra.

La ronde passe : la jeune Fille avec son amant, la grande Dame suivie de son page ; le Pape, le front orné de la trirème ; le Roi, les cheveux ceints du bandeau ; l'Aveugle, le Mendiant, le Moine, la Courtisane, couverte de bijoux accusateurs... Elle passe aussi, la Mort, tenant à deux mains sa grande faux ; elle touche un des danseurs et l'entraîne... puis un autre, un autre encore... et les derniers continuent à tournoyer, paraissant croire que leur tour n'arrivera jamais.

Au loin, on dirait qu'un chant lugubre répond à l'orchestre de la danse macabre. Lentement cette psalmodie se rapproche. L'attention de la foule se détourne alors du spectacle pour se reporter sur cette partie inattendue du programme de la fête.

Bientôt, à la lueur des cierges portés par des enfants de chœur, on distingue la croix d'or paroissiale. Quelques moines et un prêtre s'avancent en chantant les prières des morts. Derrière eux marchent péniblement un vieillard et une jeune fille.

A leur aspect, un cri de pitié se fait entendre.

— Le vieux Leclerc ! la ménestrelle du roi !

La jeune fille est vêtue d'une robe de pénitente qui tombe jusqu'à ses pieds ; une corde ceint sa taille ; sur ses épaules ruissellent ses cheveux, moins noirs que son voile.

Au moment où elle va franchir le seuil du cimetière, le vieillard la prend une dernière fois dans ses bras :

— Tu te condamnes à un supplice pire que la mort, dit-il, toi si jeune, toi si belle ! Réfléchis encore, enfant.

— Mon père, je souffrirai moins de cette tombe anticipée que je ne souffrirais en voyant chaque jour lapider la statue de celui qui fut votre fils et mon fiancé. Pour son crime, il faut un châtiment ; je l'assume sur moi.

— Heureusement, murmure le vieillard, qu'en perdant mes enfants, je perdrai mon dernier souffle de vie !

Les prêtres chantent toujours le *De profundis ;* les danseurs du jeu de la Mort s'arrêtent stupéfaits ; leur orchestre fait trêve à sa bizarre ritournelle ; le peuple, attentif, se demande ce qui va se passer.

Les moines se dirigent, avec la croix et les flambeaux, vers une logette récemment bâtie dans le cimetière ; ils prononcent sur cette demeure, mesurant à

peine quelques pieds carrés, les bénédictions de l'Eglise. Une cruche d'eau, un pain noir y sont portés : le pain de l'angoisse et l'eau de l'amertume. Alors la pénitente, qui va devenir volontairement l'emmurée, s'approche à pas lents, s'agenouille, tend les bras à Leclerc, courbe son front sous la bénédiction du prêtre, se relève, puis, sans hésitation, entre dans la logette.

La baie par laquelle elle est entrée disparaîtra bientôt; les maçons se mettent à l'œuvre, entassent les pierres, plaquent le mortier avec la truelle... Les moines chantent encore, et la voix de la ménestrelle leur répond... Il ne reste plus qu'un étroit espace au travers duquel des âmes charitables feront chaque jour à la recluse l'aumône d'un peu de pain; en ce moment, un être difforme s'approche des travailleurs, se hisse sur ses courtes jambes, et jette par l'ouverture de la maisonnette un objet dont quelques spectateurs reconnaissent la forme.

C'est la citole de la ménestrelle du roi.

La dernière pierre est posée, la logette ne s'ouvrira plus... L'habile ménestrelle, l'innocente et belle jeune jeune fille qui vient de se cacher dans cette tombe n'est plus que Graciosa Allegre *l'emmurée*...

Le chant des prêtres expire, leur cortége s'éloigne. Alors, avec une furie croissante, la danse macabre reprend sa ronde; l'orchestre grince, glapit, hurle; l'une après l'autre s'éteignent les lueurs de l'illumination fulgurante, et le Pape, la grande Dame, les Amants et la Mort s'engloutissent dans l'ombre et le silence...

La foule se retire lentement; elle ne parle plus. Un seul éclat de rire argentin résonne, c'est Isabeau qui dit à Jean sans Peur :

— Nous aurons de belles fêtes, mon cousin, pour le couronnement de Henri V, roi de France.

RAOUL DE NAVERY.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE LA COMMUNE (1).

XIX. — DERNIÈRE STATION.

Où l'on nous conduisait? — Nous eussions été bien empêchés de le deviner à la route qu'on nous fit suivre tout d'abord, car les voitures, en sortant de la cour, prirent à gauche le long du boulevard, comme pour gagner la barrière du Trône.

D'ailleurs, avions-nous bien l'esprit à nous adresser une pareille question, perdus que nous étions dans l'effrayant vacarme que faisaient autour de nous l'innombrable tourbe émeutée, où les femmes, les enfants, du reste en majorité, criaient, menaçaient, blasphémaient à qui mieux mieux?

— Arrêtez, qu'on les tue ici! A bas! Bravo! Vive la Commune! A mort les calotins! A mort les roussins.

Et les trépignements, les battements de mains, les huées, les cris rauques s'entremêlaient. — Et les flots de la foule se ruaient sur notre escorte, qui avait toutes les peines du monde à la maintenir.

Enfin des gamins se glissant entre les rangs des fédérés, venaient sauter à l'arrière des voitures, et proférer des cris de mort.

Parfois c'était la masse qui se jetait au-devant des chevaux, et qui demandait, dans une terrible menace de colère, qu'on n'allât pas plus loin, qu'on fît descendre tous ces coquins, pour les écharper sur place.

Mais force restait cependant à nos conducteurs, et les voitures, qui s'arrêtaient souvent, continuaient à avancer avec lenteur.

Quittant le boulevard, nous tournâmes encore à gauche par la rue de Charenton, je crois, et bientôt je reconnus que nous traversions le faubourg Saint-Antoine.

Il va sans dire que, là encore, nous fûmes l'objet des plus hostiles manifestations. Mais, là du moins, le hasard m'apprit ce qu'on prétendait faire de nous.

— Qu'est-ce donc? entendis-je demander par un curieux.

Un autre répondit :

— C'est toute la clique de curés et de roussins qu'on mène à la Roquette.

Et ce renseignement, qui nous avertissait d'une sorte de délai, nous révélait en même temps que nos maîtres entendaient moins que jamais se dessaisir de nous; l'armée de Versailles gagnant du terrain, ils nous emmenaient dans le quartier où, selon toute probabilité, ils pensaient centraliser les derniers efforts de la résistance.

Quoi qu'il en fût, toujours hués, toujours menacés, toujours sur le point d'être mis en pièces par une tourbe forcenée, après maint détour que motivaient sans doute — je l'ai compris depuis — les barricades élevées d'ici et de là dans les rues du quartier, nous arrivâmes devant notre nouvelle prison, dont la porte, en se refermant sur nous, mit fin à l'odieuse scène qui nous infligeait une sorte de long supplice anticipé.

La nuit tombait, il devait être environ huit heures du soir.

Descendus des voitures, nous fûmes déposés tous dans une même salle.

Des groupes se formèrent, dont l'un avait naturellement pour centre l'archevêque, qui me sembla aussi calme au moral que souffrant et accablé au physique. Il était entouré de plusieurs ecclésiastiques, otages comme lui, et s'entretenait, fort tranquillement du reste, avec un petit vieillard à la figure fine, spirituelle, qui, lui aussi, paraissait tout maladif — à ce point qu'il ne pouvait marcher qu'en s'appuyant au bras d'un de ses codétenus. Trait distinctif : il avait perdu un œil. J'ai su depuis que c'était M. Bonjean, l'ancien sénateur.

J'ai dit que des groupes s'étaient formés — mais rien d'exclusif cependant, la communauté du malheur rapprochait toutes les personnes réunies dans la salle.

L'ancien sénateur et le prélat semblaient même trouver une sorte de douce diversion à leur tristesse en adressant la parole à ceux d'entre nous qu'un sentiment de déférence bien naturelle empêchait de les aborder.

Au reste, le dirai-je sans fausse vanité — car qui

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

pourrait songer à tirer vanité de semblables misères? — le calme, la résignation n'étaient le privilége d'aucun ; et nul, en quelque sorte, n'avait besoin de demander à l'autre le réconfort, le courage. Tous avaient eu longuement le temps de se préparer ; tous étaient, ou semblaient tenir à honneur d'être prêts.

Cet ensemble n'était point — je puis aussi l'affirmer — sans un véritable caractère de grandeur...

Bref, à la nuit close, on nous sépara, pour nous mener dans des cellules où l'on nous laissa sans lumière...

Je fus placé, pour ma part, en la compagnie d'un sergent de la ligne qui avait été fait prisonnier, dans une tentative d'assaut, quelques jours avant l'entrée des troupes dans Paris, et qui avait été amené directement à la Roquette, comme otage de droit.

Grâce à ce compagnon, dont j'entendais la voix sans voir le visage, je pus m'orienter un peu dans l'étroite loge.

Il me fit asseoir sur la dure couchette que nous devions partager, et nous causâmes une partie de la nuit. Il fallait bien faire connaissance. Puis, une sorte de relai, si je peux m'exprimer ainsi, se présentant à moi sur la route de la mort, et le hasard m'envoyant un être sympathique, je rentrai dans la vie pour donner un

La barricade dans la prison. Dessin de F. Lix.

bon, un intime, un tendre souvenir à tous mes êtres aimés.

Le brave garçon m'écoutait, attentif, recueilli ; et cette attention, ce recueillement, je les lui prêtai quand, à son tour — lui que la guerre avait pris à la veille d'un mariage d'inclination — il me parla de sa chère fiancée. On s'entend vite et bien dans de pareils moments, sur de pareils sujets ; on a vite fondé de vieilles et parfaites amitiés.

Vers une heure nous nous endormîmes côte à côte, et tous deux, je l'assure, d'un sommeil, sinon profond, au moins relativement calme.

A six heures une cloche sonna le réveil. Alors seulement je connus le visage de mon compagnon, qui, en sa qualité d'ancien dans la maison, et avec une insouciance toute naïve, se prit à me conter les choses de l'endroit : la sauvage et grossière importance du directeur, la brutalité de certains gardiens pris parmi les condamnés civils qui attendaient à la Roquette l'exécution de leurs jugements et que la Commune avait libérés, la timide sympathie de quelques autres qui étaient restés de l'ancien personnel, l'ennui causé à plusieurs reprises dans la maison par la venue de certains délégués qui faisaient l'inspection des cellules et s'en allaient répétant dans toutes que « l'heure approchait où justice serait faite ». Que sais-je ?

Les jeunes détenus de la maison de correction d'en face, dite *la petite Roquette*, avaient été, eux aussi,

libérés ; mais on avait enrôlé les uns dans les bataillons fédérés, des autres on avait fait des domestiques et des gardiens pour la grande Roquette. Ces précoces vauriens semblaient s'évertuer à se montrer dignes de la faveur qui leur avait été faite : jamais plus odieuse arrogance.

On sentait du reste que le désordre moral était dans la maison. A tout instant passaient dans les couloirs des chefs, des délégués qui parlaient en termes plus ou moins choisis, gourmandaient celui-ci, invectivaient celui-là. Point de règle dans les distributions des aliments ; point d'heure fixe pour les divers services. On entendait traîner sur les dalles des sabres, dont tel individu menaçait tel autre ; et l'on jurait, et l'on se battait même.

Mon compagnon me redisait tout cela. Et pendant que nous causions — c'était le mardi matin — le bruit de la bataille s'entendait dans diverses directions.

Vers huit heures, tout à coup, l'ordre fut donné d'ouvrir nos cellules. Qu'allait-il se passer ?... Rien. On nous accordait la promenade en commun dans les couloirs.

Nous étions, nous, au deuxième étage, où ne se trouvaient guère que des soldats et quelques anciens sergents de ville.

Mon compagnon de cellule retrouva là des camarades de régiment. On causa comme si l'on n'eût pas été sous le coup d'un terrible événement.

Pour les détenus placés au-dessous de nous — ceux avec qui j'étais venu de Mazas — la réunion avait lieu dans le préau. Nous pouvions les voir se promener. Ils avaient l'air tout heureux de se trouver ensemble. L'archevêque, qui était fort entouré, regardait de temps en temps vers les fenêtres de la prison, et, avec un morne sourire, il envoyait des gestes d'adieu aux autres prisonniers.

Ce fut la dernière fois que je le vis.

A neuf heures, nous rentrâmes... et la journée s'acheva sans que rien fût changé à notre sort.

Pendant la nuit du mardi au mercredi, le canon gronda un peu moins ; mais, à l'aube, il reprit avec une terrible intensité, et nous pûmes constater que le bruit se rapprochait de nous. Le danger, lui aussi, devait se rapprocher.

Le soleil brillait du plus vif éclat, le ciel était d'un bleu doux et riant. Il y avait comme une navrante ironie dans cette calme splendeur de la nature, pendant que les hommes s'entre-déchiraient, pendant que le sang coulait à flots, pendant que nous étions livrés aux plus mortelles appréhensions.

Vers midi — les bruits de bataille continuant à nous arriver très-distincts, très-rapprochés — le temps sembla s'obscurcir, on eût dit que de gros et mouvants nuages passaient sur le soleil en projetant des ombres agitées... Mon compagnon, qui s'était approché de la fenêtre, poussa un cri.

— Oh ! voyez donc ! voyez donc ! fit-il en levant la main.

Je regardai. De noirs flocons roulaient, se heurtaient dans le ciel. Je m'écriai :

— C'est l'incendie !

Nous nous hissâmes l'un l'autre près de l'ouverture, et ce que nous vîmes alors nous persuada que tout Paris brûlait.

Et le canon, les mitrailleuses, les fusillades tonnaient, craquaient, petillaient toujours...

Ah ! quelle après-midi nous passâmes ! Convaincus que les principaux quartiers de la ville étaient en feu, nous nous représentions quelle pouvait être, le combat aidant, la position des habitants, hommes, femmes, enfants, qui s'étaient renfermés chez eux pour rester neutres, et qui, maintenant, ou erraient éperdus à travers les champs de bataille, ou peut-être mouraient dans les flammes, sous ces décombres.

Rien d'extraordinaire toutefois n'était survenu dans la prison.

Vers huit heures du soir seulement nous entendîmes qu'il y avait dans le corridor des escouades d'hommes en armes — ce qui se reconnaissait au cliquetis des sabres, des bidons, des fusils. Ces gens parlaient entre eux, et ce que nous pouvions comprendre de leur entretien ne nous laissait point de doute sur leurs intentions.

— Oui, l'ordre est venu, disait l'un.

— Mais il paraît qu'il n'était pas régulier, disait l'autre ; on est allé le faire *arranger*. On va revenir.

— Et alors nous les *coucherons* une bonne fois.

— Il faut en finir.

— On commencera par les calotins.

— Oui, etc., etc.

Après que ces hommes eurent séjourné une demi-heure environ dans notre couloir, il leur fut commandé de se rendre à l'étage inférieur. Ils s'en allèrent en tumulte, précipitamment.

L'ordre était sans doute revenu, *arrangé*, et l'on allait en commencer l'exécution, car à l'étage inférieur se trouvaient les prêtres qui devaient avoir le pas sur les autres otages, selon ce qui s'était dit un peu auparavant.

Et dès lors, puisque nous étions en quelque sorte avertis que nous n'étions pas encore en cause, mais que notre tour devait prochainement venir, nous n'eûmes d'autres soins que de chercher à saisir, à deviner ce qui se passait.

Nous voilà donc tous deux aux écoutes.

Evidemment quelque chose d'insolite se passait, car vers cette heure-là d'habitude le silence le plus complet régnait dans la maison, et cette fois l'on comprenait, sans aucun doute possible, que l'on continuait à aller et venir, à parler, à crier... Mais nous ne pouvions rien distinguer, et notre anxiété s'accroissait d'autant.

Vers huit heures, le bruit ayant cessé à l'intérieur, nous entendîmes qu'on passait en nombre sous les murs, au dehors ; ceux qui passaient portaient des armes ; un chef les gourmandait parce qu'ils n'allaient pas assez vite. Puis tous les bruits cessèrent par l'éloignement de ces gens. Puis, au bout de six ou huit minutes, nous entendîmes un feu de peloton, qui reprit après une courte intermittence, et que suivirent trois ou quatre coups isolés.

Ce qui se passa en nous à ce moment est, je crois, indicible. Une tuerie venait d'avoir lieu dans l'enceinte de la prison. Et s'il avait pu nous rester encore quelques incertitudes, elles eussent été levées par ces paroles d'un homme qui passait dans le corridor quelques instants plus tard, et qui disait à un autre :

— Il paraît que l'archevêque s'est relevé jusqu'à trois fois ; il a fallu l'achever d'un coup de pistolet.

Il était donc avéré pour nous que les massacres étaient commencés, et nous n'avions plus qu'à attendre notre tour.

Mais l'on ne parut pas devoir continuer les exécutions ce soir-là. Le silence régnait.

La nuit était venue, belle, sereine, mais lugubrement éclairée par les incendies qui entre-croisaient leurs rouges lueurs de tous les points de l'horizon...

. . . . . .

Cette nuit s'acheva sans nouveaux incidents.

Dirai-je les souvenirs de la journée, de la nuit qui suivirent?

Non, car je ne saurais qu'accumuler les redites — les heures se passant toutes dans la terrible, mais monotone attente du moment suprême.

Le vendredi, il devint évident pour nous que la résistance tendait à se concentrer dans le quartier où nous étions, et que là s'achèverait la lutte, car nous étions alors comme étreints — si je puis parler ainsi — dans un cercle de bruit et de feu. C'était tout autour de nous qu'on se battait. Des obus venaient crever le toit de la prison; les distributions de vivres ne se faisaient plus.

Vers cinq heures du soir, ce jour-là, une troupe de fédérés envahit notre étage. Nous entendîmes qu'on ouvrait des cellules, qu'on appelait des noms.

Comme averti par un secret instinct que son heure était venue, mon compagnon se jeta dans mes bras.

Il y était encore quand la porte de la cellule s'ouvrit.

Son nom fut prononcé.

Il répondit bravement :

— Présent! me serra la main; puis il sortit, la porte se referma entre nous.

Je ne devais pas le revoir.

Quand on a traversé de pareils moments, et que, pendant de longues heures encore, la même angoisse s'est continuée pour vous, on peut s'étonner de vivre encore, mais on ne garde pas une idée bien nette de ce qu'on a éprouvé.

Comment j'atteignis l'après-midi du samedi, je ne le dirai pas, je ne le sais plus. Tantôt seul dans ma cellule; tantôt, je crois, mêlé aux autres prisonniers; tantôt rudoyé par quelque *délégué*, venant on ne sait d'où, pour on ne sait quoi... Mangeait-on? dormait-on?... Je ne puis répondre. C'est dans mon souvenir un cauchemar, un chaos.

Quoi qu'il en fût, nous voilà au samedi.

Trois heures viennent de sonner : un tumulte, un vacarme étrange se fait dans la maison. Que se passe-t-il? On court, on s'interroge. Qui a ouvert les cellules? Comment les prisonniers sont-ils libres d'aller et venir? Où sont les gardiens?... ne me le demandez pas. Que se passe-t-il? j'apprends que ce sont les fédérés qui attaquent en masse la Roquette. S'ils l'attaquent, ils n'y sont donc plus maîtres. Non, le directeur, les gardiens chefs se sont esquivés... et maintenant il faut soutenir le siége. On ne nous prendra pas... Nous résisterons... Et l'on se barricade et l'on s'arme... Je vois des soldats détenus qui ont des sabres. Notre étage est un véritable camp retranché.

En bas on frappe, on vocifère. En haut l'on dit : « Soyez tranquilles, les portes tiendront bon... » Mais bientôt cependant il paraît qu'elles sont forcées, car un bruit effroyable s'ensuit dont nous ne nous expliquons pas la cause. Puis le bruit cesse; les fédérés se sont retirés, à ce que l'on nous dit de l'étage inférieur, et l'on nous crie : « Liberté, liberté, la prison est ouverte! Sauve qui peut! »

Mais un sergent-major qui s'est constitué comme le chef de la résistance parmi nous, n'est pas d'avis que nous nous laissions prendre à ce cri, qui pourrait bien n'être qu'un leurre pour nous attirer hors de nos retranchements.

On décide donc qu'on attendra... Et, au lieu de quitter la position, on cherche partout les matériaux qui peuvent fortifier les barricades déjà faites. On prend les couchettes de fer qu'on accumule à l'entrée de l'escalier; on abat des cloisons pour en avoir les matériaux. On va jusqu'à prévoir le cas où les assaillants s'aviseraient de vouloir user de l'incendie. Toutes les cruches pleines sont rassemblées. Et l'on attend...

La nuit se passe ainsi, personne ne dort, tous écoutent, anxieux, les bruits du dehors et de l'intérieur. La bataille continue qui nous entoure toujours de son tumulte infernal...

Au point du jour : « Attention, dit notre chef le sergent-major, on monte, soyons prêts. »

A peine a-t-il achevé qu'une voix sonore se fait entendre : « Ne craignez rien, c'est l'armée, vous êtes délivrés, vive la France! »

— Il faut voir, nous dit le sergent-major, en se dirigeant vers la barricade dont les couchettes de fer enchevêtrées forment le corps.

Nous le suivons : nous regardons. Nous voyons les pantalons rouges des fantassins, la vareuse des marins. Un colonel est là, l'épée à la main.

— Vive la France! répète-t-il.

Et nous crions tous : « Vive la France! »

Nous étions sauvés!...

XX. — ÉPILOGUE.

Mon premier soin dès que je fus libre fut de courir chez le docteur.

J'appris de lui que la maladie de ma fille n'avait eu aucune gravité.

Ma femme, sans nouvelles aucunes de moi — car elle ne vit pas l'abbé, dont je n'ai plus jamais entendu parler — ma femme était revenue à Paris, pour être mieux à même de faire ou faire faire des démarches; mais elle n'était pas retournée dans notre maison, où elle aurait pu être exposée aux vexations. Le docteur lui avait trouvé un asile chez une vieille dame, sa cliente, près de chez lui. Ce fut là que je me retrouvai au milieu de ma chère famille que j'avais bien cru ne jamais revoir, et qui avait déjà pris mon deuil.

Ces joies-là ne se traduisent pas.

Quelques jours plus tard, je lisais le nom de mon compagnon de cellule, le jeune sergent, sur la liste des otages massacrés à Belleville.

Je suis allé au domicile du petit abbé. Il n'y a point reparu. Que sera-t-il devenu?...

Quant à *mon* capitaine, il s'est montré dans le quartier un peu après la fin de la lutte. Il sortait de Mazas. Dieu sait les invectives dont il accablait « ce régime qu'il n'avait paru servir que pour être secourable aux honnêtes gens, et qui d'ailleurs lui avait bien fait expier ces probes sentiments ».

Et toutefois cette intéressante victime de la Commune n'a pas résisté au conseil que lui ont donné quelques-uns de ses obligés — moi du nombre.

L'ex-capitaine s'en est allé prendre l'air pendant une huitaine dans le pays de sa femme. La huitaine dure encore.

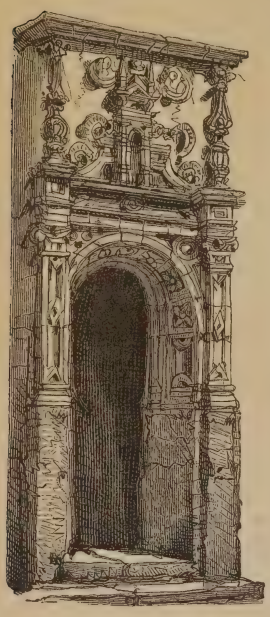
GEORGES BERNIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AGE D'UN MONUMENT (1).

XXIV. — *Odile à Suzanne.*

Ma chère mignonne, père nous a, ce matin, montré des spécimens bien curieux des monuments civils de la renaissance dont, tu te le rappelles, il est enthousiaste. Entre autres, un contre-fort de porte (fig. 49) et un château typique de cette époque d'architecture plus civile que religieuse (fig. 50). C'est celui de Lion-sur-Mer, dans le Calvados. Je te l'ai calqué; mais j'aurais pu m'en dispenser. Cherche dans ton album d'il y a trois ans, nous l'avons dessiné ensemble pendant la saison des bains de mer, un jour que nous sommes venues avec nos mères nous promener dans ses belles avenues, et que l'on nous a si honnêtement interdit l'entrée du parc. Nous reconnûmes là l'hospitalité normande. Il faisait pourtant bien chaud !



Contre-fort de porte, renaissance (fig. 49).

Comme nous allons dessiner ces vacances. Tout y passera maintenant que nous sommes savantes; et puis nous écrirons : onzième siècle, douzième siècle, huitième, neuvième siècle!! Je voudrais bien savoir si jamais je verrai de si vieux monuments! Que n'y sommes-nous déjà! En attendant, aime-moi.

ODILE.

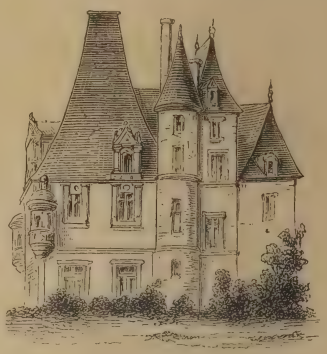
XXV. — *Odile à Suzanne.*

— Mesdames, nous approchons à grands pas de l'époque actuelle; aussi je ne vous dirai que quelques mots des monuments modernes. Ceux-là sont très-faciles à reconnaître, aussi ne vous tromperez-vous point à leur égard. Le dix-septième siècle peut être appelé la seconde époque de la renaissance : le seizième avait été la renaissance fleurie, flamboyante; celui-ci devint la renaissance froide et compassée. A l'époque précédente, il fallait trouver partout prétexte à mettre un fronton et son accompagnement de candélabres. Aujourd'hui, tout fronton est coupé en deux, interrompu, chargé de lourdes volutes, et les candélabres élancés font place à de gros pots ventrus, desquels sortent des fleurs, des fruits ou de lourdes flammes allégoriques.

Tout à coup les arabesques, qui emplissaient tous les panneaux du siècle précédent, disparaissent comme colifichets et puérilités. Les colonnes à bossages, les consoles renversées, les frontons coupés envahissent tout et donnent aux monuments de cette période un caractère lourd, froid, qui n'est cependant pas sans ampleur. Cette ordonnance des églises est quelquefois appelée *le style des jésuites* (fig. 50), qui y joignirent en beaucoup d'endroits des toits en sorte de dômes à arêtes formant des demi-accolades.

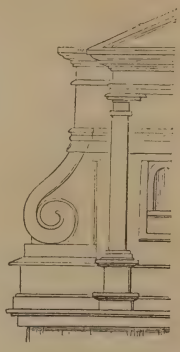
Plus de vitraux; on les détruit et on les remplace par des vitres blanches ou petits plombs, afin que l'on puisse y voir plus clair.

Plus de tours, plus de clochers. Les architectes ont oublié l'art de les élever; puis leur ordonnance nouvelle ne leur permettait plus que très-difficilement de les relier au reste de l'édifice. On les abandonna, ou bien l'on en fit des dômes écrasés, plus ou moins lourds et disgracieux, quelquefois des campaniles aussi peu satisfaisants.



Château de Lion-sur-Mer (fig. 51.)

Je calque pour toi une partie de la façade de l'église Saint-Germain à Auxerre (fig. 52), remplaçant une des antiques églises gothiques, monuments de la puissance des évêques de cette ville. Cette puissance était si grande, qu'elle balança et surmonta même celle des comtes et qu'elle les força parfois à s'humilier devant elle. C'est le bon M. Desperriers qui interrompit mon père pour nous raconter l'anecdote suivante, laquelle me semble, comme à lui, typique.



Style des jésuites (fig. 51).

A la fin du douzième siècle, Pierre de Courtenay avait acquis le comté d'Auxerre par son mariage avec la fille du dernier comte. Comme tant de seigneurs du moyen âge, c'était un homme violent et indompté. Comme tout évêque de la même époque, celui qu'il trouva dans sa ville n'était ni moins fier ni moins hautain. Deux caractères semblables ne pouvaient se trouver longtemps en présence sans se heurter; c'est ce qui arriva bientôt à propos de terre, à propos de bois, à propos de manant, à propos de soudard.

Courtenay tenait bon et ne se lassait pas. Ce fut l'évêque qui perdit le premier patience et qui se vengea, comme faisaient alors les évêques, en lançant l'excommunication sur son ennemi.

Grand émoi! La ville fut soudain divisée; les uns prenaient parti pour l'évêque, les autres pour le comte.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Sur ces entrefaites, le fils d'un des officiers de Courtenay vint à mourir. Le prélat refusa de lui donner une sépulture ecclésiastique, prétendant que tout ce qui touchait à un excommunié, tout ce qui le servait, tout ce qui formait sa maison, était excommunié comme lui. L'homme que les foudres de l'Eglise avaient frappé devait être fui comme une bête féroce.

Courtenay bondit de fureur en apprenant le refus de l'évêque.

Réunissant ses hommes d'armes, plaçant le cercueil au milieu d'eux, tous marchent au palais. Les familiers du prélat, surpris, n'ont pas le temps de fermer les portes et de se barricader à l'intérieur. Courtenay entre en vainqueur, suivi de la bière, et quelques minutes après, le jeune soldat est enterré dans la chambre même où couchait l'évêque!...

Ce fut un scandale terrible. L'évêque déserta le palais, jurant de se venger. De leur côté, les soudards de Courtenay étaient effrayés de la profanation qu'ils avaient commise. Le prélat, lui, paraissait décidé à s'en plaindre au pape.

Saint Germain d'Auxerre (fig. 52).

Courtenay eut peur...

On s'entremit; mais le fier évêque exigea que le comte d'Auxerre déterrât de ses propres mains le mort placé dans son palais, qu'il le portât nu-pieds, sur ses épaules, durant la procession des Rameaux, jusqu'au cimetière public.

Courtenay se soumit.

Quelles mœurs! ma bonne Suzanne.

Mais je reviens pour quelques instants à mes moutons, afin de te faire remarquer qu'au dix-septième siècle l'architecture civile ne comporta pas tout d'abord de grands changements sur celle du seizième siècle. Les châteaux sont encore placés au milieu de l'eau, les angles sont encore garnis de tours et de bastions en saillie; ces tours sont couvertes; mais les tours deviennent bientôt des tourelles, et celles-ci elles-mêmes ne sont plus qu'un enjolivement et s'accolent aux façades par des encorbellements.

Les fenêtres sont encore divisées en quatre parties par un croisillon; mais elles sont souvent cintrées ou arquées et des frontaux, plus ou moins coupés, les surmontent.

Les murs sont nus; quelques chaînes de briques ou de pierres les ornent, voilà tout.

La belle renaissance est morte! morte (fig. 53)!...

.. Et nous aussi, nous mourrons, mes frères!... dit le grand prédicateur de ce siècle. Hélas! c'est nécessaire, fatal, ma bonne et chère amie; en attendant, aime-moi jusque-là, et veuille Dieu me prendre la première.

ODILE.

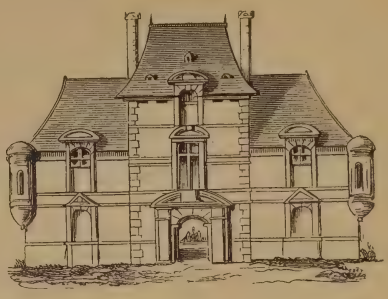
SEPTEMBRE 1872.

XXVI. — *Odile à Suzanne.*

Le dix-huitième siècle, ma chère Odile, est le siècle des coupoles; on en a mis partout. Dans les campagnes, où l'on n'est pas riche, on les fait en forme de cloches, de couvercles bombés.

C'est fort laid; mais... c'était la mode! Cela répond à tout.

Sous Louis XV naquirent le *rococo*, le *rocaille*; ce furent surtout quelques architectes italiens... — Encore! — Bernini, Fontana et autres, qui montrèrent le plus de penchant pour l'afféterie et le contourné. Ce furent eux qui mirent à la mode l'architecture de grimaces et de contorsions qui occupa cette période.



Château du dix-septième siècle (fig. 53).

Quant à l'architecture civile, mon père prétend qu'il n'a pas grand' chose à en dire, et que la meilleure manière de nous la faire connaître est de nous montrer un dessin de château, dont je me suis empressée de prendre un morceau pour toi (fig. 54).

C'est lourd, c'est laid, mais... c'est grave! Cela a grand air, comme les grands mères en longues tailles et en robes à queue, dont nous nous souvenons bien peu, et dont les portraits rigides nous regardent entrer au salon. J'en connais une, grand' tante de ma mère, qui a un air si rigide avec son serin sur le doigt, qu'il me semble toujours qu'elle passe en revue ma toilette des pieds à la tête...

Pavillon central d'un château du dix-huitième siècle (fig. 54).

J'ai fini, ma chère compagne; ne me dis pas merci, mais prie Dieu que nous nous voyions bientôt et nous pourrons mettre ensemble à profit la science nouvelle que nous avons acquise. Je t'embrasse comme je t'aime.

ODILE.

Pour copie conforme :

H. DE LA BLANCHÈRE.

FIN.

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

VI. — UN SPECTACLE INSTRUCTIF.

A l'arrivée, on me jeta au fond d'une étroite cellule. Je m'assoupis, dans cette espèce de morne accablement qui était mon état normal depuis une dizaine de jours. Je fus tiré de cet odieux cauchemar, le lendemain matin, par deux hommes qui me délivrèrent de mes fers et me firent sortir de la cellule pour me conduire dans une grande salle attenant, autant que je puis croire, à celle où siégeait, sous la présidence du gouverneur de Tobolsk, la commission dite *des déportés* — laquelle a pour charge d'opérer la répartition de ceux-ci dans les diverses parties de la Sibérie. Cette salle était littéralement encombrée de pauvres gens, hommes, femmes, vieillards, adolescents, appartenant à une *chaîne* de condamnés arrivés de la veille. Tout ce monde était horrible de détresse et de malpropreté, ce qui s'explique quand on songe dans quelles conditions voyagent les *malheureux* qui, des provinces de la Russie d'Europe, sont acheminés, par convois, vers les diverses stations sibériennes. Enchaînés deux à deux à une longue barre de fer qui en réunit une dizaine, traînant aux pieds des entraves de bois, marchant à petites journées sous la garde de gendarmes et de cosaques qui les insultent, les frappent sans merci pour le moindre mot, ou même sans motif; obligés de se suffire avec les quelques centimes qui leur sont alloués et sur lesquels leurs conducteurs savent toujours prélever un large tribut; couchant le plus souvent dans de méchants abris, construits exprès au milieu des plaines désertes, et où ils ne trouvent pour dormir qu'une infecte litière pleine de vermine, ils n'arrivent au but de leur triste voyage que dix-huit mois et même deux ans après le départ, quand toutefois ils arrivent, car beaucoup tombent de faim, de froid et de maladie sur la route, échappant ainsi au long martyre qui attend les autres à destination.

A vrai dire, la généralité des condamnés qui formaient ce convoi appartenaient, selon toute probabilité, à la classe des malfaiteurs de bas étage, mais il ne fallait pas être un profond physionomiste pour reconnaître dans le nombre quelques individus certainement amenés là par des méfaits autres que ceux que châtient avec plus ou moins de rigueur les lois de tous les peuples civilisés.

Sombres, absorbés, dévorant en silence leurs souffrances morales, ceux-là contrastaient d'ailleurs de la plus évidente manière avec le misérable troupeau des êtres qui, par abrutissement normal ou par insouciance perverse, semblaient relativement résignés à leur ignominieuse misère.

Quelques-uns de ces derniers vinrent à moi et me demandèrent l'aumône. Je mis la main dans ma poche pour leur distribuer quelque monnaie; à ce geste, bien d'autres s'approchèrent, mais je pus constater alors, non sans un véritable déplaisir, que mes poches étaient absolument veuves de tout numéraire, comme aussi de tout papier ayant cours. La bourse avec ses pièces d'or, le portefeuille avec ses billets, et jusqu'aux menus sous, tout avait disparu. Quand, comment s'était opérée cette disparition? Question obscure.

L'idée me vint que peut-être cet argent avait été distrait de ma possession par ordre, régulièrement; et je formulai tout haut cette supposition devant ces gens qui, vu la bonne intention que j'avais eue à leur égard, se trouvaient participer à ma déconvenue. Dieu sait comment ils accueillirent ma naïve créance en la loyauté de mes austères compagnons de route, et ce fut bien autre chose quand je parlai de réclamer : il y eut presque hilarité. Mais une diversion fut bientôt faite à cette insolite disposition.

En voyant ou plutôt en comprenant mon embarras, un des condamnés, resté jusque-là à l'écart, s'était avancé.

— Vous êtes étranger et sans doute peu au courant des façons d'agir qui distinguent chez nous les agents de l'autorité, me dit-il; vous ignorez que nos fonctionnaires n'ont en général que des traitements dérisoires, et que, s'ils peuvent vivre, ce n'est qu'en acceptant bravement ou en provoquant toutes les aubaines possibles. Il y a parmi eux un adage qui fait loi courante : « Recevoir n'est pas prendre, » disent-ils à l'ordinaire, quand ils ont ouvertement trafiqué de leurs fonctions, ce qui n'implique pas que, dans les cas extraordinaires, comme celui où vous vous trouvez, ils pensent se charger la conscience en mettant à profit l'occasion d'une bonne prise. Croyez-moi donc, monsieur : réclamer serait de votre part tenter une démarche certainement inutile, et peut-être même nuisible; car, pour avoir osé méconnaître les respectables prérogatives de la corporation, vous pourriez vous trouver signalé et exposé à un surcroît de rigueurs ou de vexations. Consolez-vous de votre perte, c'est plus sage.

— Eh bien, dis-je, mon deuil en est fait; merci du bon conseil.

Et, comme le langage et la sympathique physionomie de l'homme qui venait de m'adresser la parole témoignaient de reste qu'il ne devait pas être confondu avec les malheureux dont il partageait le sort, je me disposais à lier conversation avec lui, pour tâcher de connaître la cause de son infortune, quand, au fond de la salle, une porte s'ouvrit, dans le cadre de laquelle parut un personnage dont le seul aspect fit soudain se produire un morne silence. C'était une sorte d'hercule trapu, au front bas, aux narines épatées, aux prunelles fauves, qui, les manches retroussées, portait à la main un assortiment de lanières qu'il semblait choisir et disposer avec une véritable volupté.

— Ah! ah! cria-t-il en ricanant, d'une voix stridente, du seuil où il s'était arrêté pour promener sur la foule des condamnés un regard animé d'une joie sauvage; ah! ah! c'est fête, grande fête aujourd'hui! Ah! ah! il y avait longtemps que ce brave Mikaïlo n'avait fait une petite promenade au grand air. Ah! mais son bras ne s'est pas engourdi pour ça; on le verra bien. Oui, on le verra bien. Allons, vous autres, ajouta-t-il en s'avançant une main tendue, allons, n'oubliez pas ce brave

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Mikaïlo. Eh! eh! on ne sait pas ce qui peut arriver : chacun est à même d'avoir un jour besoin de lui. Allons!

Et je vis plusieurs des misérables en haillons qui étaient là tirer de leur poche des kopecks qu'ils lui donnèrent avec une sorte de machinale soumission. Je remarquai d'ailleurs que deux soldats l'escortaient, à peu près comme une bête féroce dont on viendrait d'ouvrir la cage, et qui marcherait contenue par le voisinage de ses cornacs.

— Quel est cet homme? demandai-je à mi-voix au condamné qui m'avait parlé.

— Le bourreau, me répondit-il.

Et, voyant que mon regard traduisait un certain étonnement :

— Oui, reprit-il, le bourreau qui dans notre pays n'est autre chose qu'un criminel que l'on dispense des travaux forcés auxquels il a été condamné, pour qu'il remplisse les fonctions d'exécuteur; mais il n'en reste pas moins prisonnier. Il ne sort que les jours d'exécution, et encore, comme vous pouvez le remarquer, sous la garde de deux soldats qui, aussitôt sa mission remplie, le ramènent sous les verroux. Vous voyez que dans la prison il rançonne les condamnés par la terreur qu'il inspire; au dehors, tout à l'heure, ce sera bien autre chose. Sur sa route il bousculera et injuriera les passants; dans les boutiques il s'emparera de tout ce qui lui tombera sous la main; dans les cabarets il se fera servir à boire sans payer — c'est la tradition qui le permet — mais on brisera le verre où il aura bu, on jettera au fumier les objets qu'il aura touchés, on lavera le seuil qu'il aura franchi, les femmes se sauveront en se signant, pour n'être pas exposées à ses ignobles propos. Bref, c'est le maudit, l'infâme. — Voyez sa joie : c'est qu'une exécution publique représente pour lui quelques instants d'indépendance et de terrible autorité... Il va de ce pas torturer, faire expirer un homme sous le fouet, plusieurs peut-être, et, comme il vient de le dire, c'est fête, grande fête pour lui.

L'homme en était là quand un geôlier vint à moi qui me dit de le suivre, car « on m'attendait ».

— O mon Dieu! s'écria l'homme, comme sous le coup d'une funeste appréciation à mon endroit.

Puis, se reprenant :

—Oh! mais non, fit-il, ce n'est pas possible.

— Je l'espère bien, répliquai-je avec un sourire qui, je dois l'avouer, n'était pas tout à fait de bon aloi.

Et je suivis le geôlier, qui m'accompagna jusqu'à la porte de la prison, où m'attendait en effet un officier flanqué de deux cosaques à cheval.

— Venez, monsieur, me dit en français, avec un salut qui me sembla trop courtois pour n'être pas de mauvais augure, l'officier, qui par une obséquieuse attention m'engagea du geste, vu la rigueur du froid, à fermer ma pelisse et à rabattre la mentonnière-oreillette de mon bonnet de peau d'ours.

Après avoir marché quelques minutes entre les deux cosaques, par des rues où la neige amoncelée et durcie montait presque à l'appui des fenêtres du rez-de-chaussée, nous débouchâmes sur une place assez vaste au milieu de laquelle un cercle était formé par quelques centaines de personnes qui, grâce aux épaisses fourrures dont elles étaient recouvertes, simulaient assez bien un lourd troupeau d'animaux bizarres.

Une douzaine de cosaques, non moins bourrus, la lance au poing, allaient et venaient sur les bords intérieurs du cercle, qu'ils maintenaient formé à une certaine distance d'une espèce de chevalet plat, bas, incliné, qui en occupait le centre et qui figurait seul dans l'espace vide. A notre approche, le cercle s'ouvrit avec cette rumeur significative des foules impatientes, quand le moment vient du spectacle attendu.

Nous entrâmes dans le cercle, marchant droit au chevalet, à cinq ou six pas duquel nous nous arrêtâmes sur ces mots de l'officier :

— Attendez, restez là.

— Attendre quoi? demandai-je avec un sentiment qu'on s'expliquera, je pense.

L'officier fit mine de n'avoir pas entendu, et j'allais répéter ma question quand une rumeur plus intense se produisit dans la foule. Le cercle, qui s'était refermé derrière nous, venait de s'ouvrir de nouveau pour donner passage, en même temps, à la brute ignoble dont j'avais vu commencer les odieux ébats dans la prison et à un grand et beau garçon, qui s'avançait le front haut, suivi d'un officier de police, entre deux rangées de soldats.

Quand tout ce monde fut arrivé près du chevalet, les soldats et le bourreau s'écartèrent en divers sens, laissant au milieu le grand jeune homme et l'officier de police. Alors celui-ci, déroulant un papier, se mit à lire à très-haute voix la teneur d'une décision du gouverneur de Tobolsk qui infligeait au nommé Séléphane ... (je ne me rappelle que le prénom), déporté sous le numéro ..., la peine de quarante-neuf coups de knout (1) pour le fait de *tentative d'évasion*.

L'officier avec qui j'étais venu parut épier sur moi l'effet de ces dernières paroles, mais je puis dire sans forfanterie qu'il en fut pour ses regards curieux : je restai parfaitement calme. Au surplus, si j'en avais eu besoin, j'aurais pu trouver un suprême reconfort dans l'exemple du malheureux jeune homme à qui l'on venait de lire sa sentence, et que l'approche du supplice laissait aussi impassible, aussi naturellement souriant que s'il se fût agi d'un jeu d'enfant.

Sa lecture achevée, l'homme de police se retira, et le bourreau, qui avait à l'écart préparé ses lanières et ses cordes, s'avança en criant d'une voix rauque :

— A nous deux maintenant, joli garçon; te voilà bien fier, à ce qu'il me semble, mais nous allons changer de gamme tout à l'heure.

Le patient fit un geste de mépris, puis dégrafa et laissa tomber à ses pieds la peau de mouton qui n'était que jetée sur ses épaules; et, par l'horrible froid qu'il faisait, il se trouva en corps de chemise au milieu de la place.

— A la bonne heure! reprit le bourreau, tu m'épargnes de la besogne. Ah! joli garçon, mon mignon, c'est aimable de ta part, mais je ne te ménagerai pas pour ça, sois tranquille.

Le condamné haussa dédaigneusement les épaules.

— Vraiment, c'est odieux! m'écriai-je, parlant à mon officier. Est-ce que votre loi permet ainsi au bourreau d'insulter le patient (2)?

— Le patient peut lui répondre, me répartit tranquillement l'officier, cela les regarde tous deux.

— Ah! mais, bien des pardons, vous savez, joli mon-

(1) La loi russe veut que le nombre de coups soit toujours impair.

(2) C'est presque toujours ainsi que les choses se passent. Et d'ailleurs le bourreau ne fait que continuer les agissements des geôliers, qui, avant le départ pour l'exécution, *s'amusent* à éveiller les transes du condamné.

sieur, que je dois vous lier, continua avec un grotesque salut le bourreau, qui du regard cherchait l'aide des soldats, en face de ce gaillard qui, quoiqu'il n'en voulût rien laisser voir, l'intimidait certainement par son calme digne.

— Eh! n'appelle donc personne! n'aie donc pas peur, dit le jeune homme. Lâche! fais donc bravement ton métier.

L'autre fit un pas de plus, en essayant un stupide sourire; mais le condamné l'arrêtant d'un geste :

— Attends un peu, dit-il.

Puis il reprit, s'adressant à la foule :

— Je vais mourir, c'est sûr, car je n'ai pas payé ce lâche-là pour qu'il m'épargne (1); et, comme il est ivre, il ne saura pas diriger les coups de façon à conserver un ouvrier aux mines de l'empereur... Je vais mourir, mais savez-vous pourquoi? Écoutez : j'avais toujours bien servi mon seigneur; mon seigneur m'avait permis de me marier. J'avais un enfant, que ma femme nourrissait et qui devenait très-beau. Mais voilà, mon seigneur eut besoin d'une nourrice pour un enfant à lui. Il prit ma femme. Je lui avais dit : « Elle aura bien du lait pour deux, laisse-la nourrir le nôtre en même temps que le tien. » Il n'a pas voulu. Et voilà : mon pauvre petit dépérissait, faute du bon lait de sa mère. J'ai supplié mon seigneur. Il a toujours dit non. Et, comme mon enfant souffrait de plus en plus, un soir que j'ai rencontré mon seigneur seul dans un chemin, je lui ai parlé peut-être un peu vivement. Mon seigneur a prétendu que je l'avais menacé; ce n'est pas vrai. Il m'a fait prendre. On m'a emmené sans me laisser les voir, les embrasser, eux, ma femme et mon enfant... Et voilà qu'en route, poussé par le chagrin, j'ai voulu m'échapper. On a dit que j'avais l'intention de retourner là-bas pour tuer mon seigneur. Non. C'est affaire entre le Seigneur du ciel et lui. Je voulais retourner là-bas, oui, mais seulement pour les embrasser une dernière fois, eux. Après, à la garde du bon Dieu! Maintenant je vais mourir, tant mieux, puisque ma vie ne devait plus être que peine et chagrin... Priez pour moi... et priez pour mon pauvre enfant.

Ainsi parla le jeune homme. Je regardai autour de moi pour voir l'effet produit par cette simple allocution qui m'avait mis les larmes aux yeux. Je ne trouvai que physionomies complétement indifférentes. Alors, cédant à un mouvement né de l'indignation que je ressentais contre ces automates humains, et de l'admiration que m'avait inspirée cet humble, mais héroïque martyr de la barbarie, je m'élançai, je courus vers le condamné, dont j'aurais tenu à honneur de serrer la main... Mais aussitôt grand émoi, grande agitation; on s'empresse, on se précipite; on m'arrête. Mais le jeune homme, qui a vu, qui a compris :

— Merci, frère, me dit-il; tu es bon, tu es brave, toi. C'est bien. Du courage quand ton tour viendra. Au reste, tu vas voir, ce n'est rien à subir... Adieu, frère!

Puis il cria :

— Allons, lâche, m'y voilà; viens me lier et faire ton métier.

Et tranquillement il s'étendit, la poitrine en dessous, sur le chevalet.

(1) Il est de tradition que les condamnés achètent le bourreau pour qu'il modère la force des coups, ou qu'il accélère la mort si le nombre de coups à recevoir est si considérable que la mort doive nécessairement s'ensuivre.

La brute ivre entra aussitôt en fonctions, non sans prodiguer encore à la victime ses infâmes railleries, ses odieux quolibets, que l'autre, d'ailleurs, sembla ne pas entendre. Tout d'abord il garrotta les mains sous la planche, que le patient tenait ainsi embrassée, puis les pieds à l'extrémité; puis, tirant de sa poche un couteau, il fendit la chemise pour mettre le dos à nu. Ensuite, s'étant reculé d'une dizaine de pas et faisant siffler dans l'air sa redoutable lanière (1) :

— Ah! tu as dit que je ne saurais pas diriger les coups; tu vas bien voir, joli garçon, tu vas bien voir.

Puis il prit sa course pour s'arrêter brusquement à portée du patient, sur le dos duquel le terrible instrument tomba, et s'imprima en faisant jaillir le sang; en le retirant à lui, le bourreau amena plusieurs lambeaux de chair.

Le malheureux poussa une sorte de long cri de gorge, comme celui d'un homme qui, de la voix, s'aide pour un effort.

— Un! fit gravement l'officier de police, pendant que le bourreau se reculait pour prendre à nouveau son élan.

— Deux!

On vit une grande croix ruisselant de rouge sur le dos du jeune homme, qui fit entendre le même cri.

— Trois!

Le crochet ramena une épaisse bandelette dégouttante. Et malgré ce coup, qu'il qualifia lui-même de *magnifique*, le bourreau alla prendre un instrument de rechange.

Au quatrième coup, on n'entendit qu'une plainte sourde. Au cinquième, on n'entendit rien. Alors, l'homme de police alla vers le chevalet, se baissa sous le visage du patient, et branlant la tête :

— Maladroit! fit-il, en regardant le bourreau en pitié.

Mais il continua cependant de compter jusqu'au quinzième les coups qui tombaient évidemment sur un cadavre. Puis il prononça le mot *ajourné* (2) en étendant la main. Un traîneau s'approcha, sur lequel les soldats se disposèrent à jeter le pauvre corps inerte, autour duquel se voyaient, sur la neige, de longues fusées de sang.

— Allons maintenant, monsieur, me dit alors l'officier, qui, depuis que j'avais voulu m'élancer vers le jeune homme, avait gardé une main sur mon épaule.

— Allons, répétai-je machinalement.

Et machinalement je me dirigeais vers le chevalet, qui semblait m'attirer comme attire l'abîme, quand on est pris de l'inconscient abandon du vertige.

Mais la main de l'officier me retint :

— Par là, dit-il, en me faisant tourner le dos au lieu du supplice. Voyez, la kibitka attend.

(1) Le knout est une longue lanière recuite dans une espèce d'essence, fortement enduite de limaille métallique, et portant au bout un petit crochet de fer. La préparation la rend très-dure et très-lourde. En la faisant sécher, on a replié les bords, qui forment une rainure dans toute la longueur de la courroie. S'abattant sur le dos nu du patient, le knout tombe de son côté concave sur la peau, que les bords de l'instrument coupent comme un couteau. La lanière ainsi incrustée dans les chairs, l'exécuteur ne l'enlève pas, mais la tire à lui horizontalement, ramenant au moyen du crochet, et par longues bandelettes, les parties détachées.

(2) Quand un certain nombre de coups a fait perdre connaissance au patient, on l'emporte à l'hôpital pour le guérir, et, après guérison, il subit le reste de sa peine.

Je pus distinguer, en effet, à quelque distance, la voiture qui m'avait amenée, installée sur un traîneau attelé de deux chevaux. Deux gendarmes se tenaient à la portière.

— Que signifie?... Que suis-je venu faire ici? demandai-je brusquement, avec une sorte de pénible confusion dans les idées.

— Le gouverneur a pensé, me répondit gravement l'officier, qu'avant de reprendre votre voyage, ce spectacle pourrait vous être de quelque utilité. Il m'a d'ailleurs chargé de vous le dire.

— Eh bien! dites de ma part au gouverneur que... Non, ne lui dites rien, il ne comprendrait pas...

Nous étions arrivés devant la voiture.

— Adieu, monsieur; bon voyage, me dit en s'inclinant l'officier, qui me laissa entre les deux gendarmes, et s'éloigna avec ses deux cosaques.

L'instant d'après, j'étais assis dans la kibitka entre mes deux nouveaux compagnons, et le glissement rapide du traîneau m'emportait encore vers l'orient.

VII. — LA BIENVEILLANCE DU GOUVERNEUR.

De Tobolsk, qui est à quelque cinq cent lieues de Moscou, j'étais envoyé à Tomsk, c'est-à-dire à deux cent cinquante lieues plus avant dans l'intérieur de la Sibérie. Ce fut tout ce que je pus apprendre de mes deux gendarmes, qui avaient simplement reçu l'ordre de me remettre au gouverneur de Tomsk avec un pli cacheté, qui sans doute s'expliquait sur ma future destination.

Le knout. Dessin de Vierge.

Que pourrais-je dire de ce monotone et harassant voyage, accompli sans arrêt de nuit ni de jour à travers des contrées aussi mornes que désolées, en la stupide compagnie de deux êtres qui, avertis de ma *fameuse* tentative d'évasion, note désormais indélébile sur ma personnalité, ne perdaient pas un de mes gestes, pas un de mes regards, et aux relais ne me quittaient pas d'une semelle, les yeux de l'un s'ouvrant plus larges dès que ceux de l'autre se fermaient pour le sommeil... Toujours l'étendue blanche et toujours l'étendue blanche, des vallées nues, des plaines inanimées... Quelques plis de neige et quelques spirales de fumée indiquant les villages. Par longs intervalles, une petite ville de bois, non moins ensevelie sous le blanc suaire, au bord d'une rivière durcie, où les bateaux sont plantés immobiles. De temps à autre, une forêt de sapins formant de noires voûtes sous la lourde charge des frimas.

Pour toute rencontre, quelques traîneaux qui semblent porter des ours, ou bien encore chaque jour les convois de forçats, qui, les mains enchaînées, traînant au pied leurs entraves de bois, s'en vont échelonnés par cinquante ou soixante; troupeau noir, hâve, déguenillé, qui avance lentement entre deux haies de soldats les armes chargées, avec des cavaliers courant autour. A l'arrière, une longue carriole, où sont jetés pêle-mêle avec des carcans au cou les infirmes, les malades, et aussi les femmes, qui ont parfois des enfants dans les bras. Fermant la marche enfin, une sorte de grossier cabriolet, où se tient, perdu dans ses épaisses four-

rures, et fumant gravement sa pipe, l'officier qui commande cette lugubre migration.

Une atmosphère d'une tranquillité de mort, sans brume comme sans vive lumière. D'ailleurs, des journées de quelques heures et des nuits interminables, où les étoiles scintillent blanches sur une ombre blafarde, et qu'illuminent parfois les fantastiques rayons des aurores boréales.

Le traîneau file sans bruit. A un neigeux horizon succède un neigeux horizon. Une station ressemble à l'autre, comme le jour et la nuit qui suivent ressemblent au jour et à la nuit qui précèdent. — Ainsi pendant une semaine. C'est mon voyage de Tobolsk à Tomsk, où j'arrivai dans l'après-midi du 25 novembre.

Les gendarmes me conduisirent à la maison même du gouverneur, auprès duquel je fus bientôt introduit.

Quand j'entrai dans la petite chambre, fort confortablement meublée, où il se tenait, le gouverneur, un gros homme d'une cinquantaine d'années, de figure assez débonnaire, se leva de son fauteuil en ôtant son bonnet de fourrure, et, me montrant un autre fauteuil en face du sien :

— Veuillez vous asseoir, monsieur le comte, me dit-il en excellent français, avec un geste de parfaite urbanité.

Je m'assis donc.

Je m'étais découvert pour répondre à sa politesse ; il m'engagea à remettre ma coiffure. Je lui obéis. Il reprit son bonnet en se rasseyant. Puis, se frottant les mains :

— Très-bien, fit-il, et maintenant causons.

Je le regardais, et si je n'avais pas eu de puissantes raisons pour tenir en suspicion les mielleux dehors de messieurs les Russes, j'aurais été vraiment tenté de me laisser gagner par la sympathique physionomie qu'il me montrait. Mais ses premières paroles furent celles-ci :

— Vous êtes Français, monsieur le comte ; j'ai visité, habité votre pays ; j'en ai emporté les meilleurs souvenirs ; c'est pourquoi ne vous étonnez pas si je vous témoigne un sincère intérêt.

Or, comme ces paroles répétaient exactement celles de l'obséquieux vieillard qui m'avait si tortueusement circonvenu à Moscou, il n'en fallut pas davantage pour me cuirasser contre la bienveillance fausse ou vraie de ce vice-autocrate.

— Lisez-vous le russe? reprit le gouverneur.

— Oui, assez couramment.

— Ah ! tant mieux, car nous allons, en ce cas, si vous le voulez bien, jouer, comme on dit en France, cartes sur table.

Et me tendant deux papiers qui étaient ouverts sur la table à côté de lui :

— Prenez et lisez, ajouta-t-il.

Je pris et je lus.

Le premier de ces papiers émanait de Moscou et contenait des instructions à mon égard. J'y étais signalé comme *tête ardente et dangereuse;* et, en résumé, il y était dit, « que pour avoir raison de ce déporté, le choix des moyens restait confié sans restriction aucune à la sagesse du gouverneur de la province où il serait envoyé. » L'autre papier, qui venait de Tobolsk, constatait ma tentative d'évasion, et en note, mise après coup sans doute, mention était faite de la leçon-spectacle qui m'avait été donnée au départ.

— Eh bien, monsieur? dis-je d'un ton respectueusement interrogatif quand j'eus achevé de lire.

— Eh bien, monsieur, à présent que vous avez vu dans quels termes vous m'êtes... (ici une légère hésitation) recommandé (ici un léger sourire), j'ajoute qu'il n'en sera que ce que vous voudrez.

Et comme là-dessus je le regardais de façon à lui laisser entendre que je n'avais pas exactement saisi le sens de ses paroles :

— Je veux dire, reprit-il, que les conditions de votre existence en ce pays peuvent dépendre de votre manière d'accepter la situation qui vous est faite, et dont je n'ai pas, vous devez le comprendre, à discuter avec vous les motifs. Je vous laisse le choix — un choix qui s'étend de la fréquentation familière, intime, de ma maison, aux profondeurs souterraines de nos mines les moins salubres. Il me semble, fit-il en achevant, d'un air excessivement courtois, que je ne saurais vous prouver mieux la sympathie que vous m'inspirez.

— Votre Excellence a raison, répartis-je, en me mettant au ton de mon interlocuteur, pour lui faire croire que je donnais naïvement dans le piége, si c'en était un; aussi je la prie de compter que je m'efforcerai de répondre dignement à cette marque toute spéciale d'intérêt.

— A merveille ! fit le Russe. Dès cette heure donc, monsieur le comte, vous restez seul arbitre de vos actions, et partant, de votre destinée dans mon gouvernement. Ces portes vont s'ouvrir pour vous laisser en parfaite liberté. Mais — et ne voyez en cela qu'une preuve de mon désir de vous être agréable — comme vous êtes nouvellement débarqué en ce pays, dont les façons de vivre vous sont inconnues...

Il sonna ; un jeune officier parut.

— Voici monsieur qui se fera un plaisir de vous guider, de vous patronner pour votre installation ; mais qui ne restera attaché à votre personne que pendant le temps que vous fixerez vous-même.

Puis, se levant pour m'autoriser à prendre congé de lui :

— Au revoir, monsieur le comte, j'aime à penser que nous n'aurons jamais à nous plaindre l'un de l'autre.

Je répondis que telle était aussi ma conviction et je sortis avec le jeune officier — je veux dire avec le gracieux petit espion de sa très-généreuse, mais très-prudente excellence le gouverneur.

Le jeune officier me promena comme un cicérone de bonne grâce dans les divers quartiers de la ville, sous le prétexte de me donner à choisir entre maints logements qui étaient mis à ma disposition ; et tout en allant et venant, il avait grand soin de diriger l'entretien de façon à sonder mes dispositions. Découvrant parfaitement ses maladroites visées, mais voulant lui donner le change sur mes sentiments, j'abondais aussi adroitement que possible dans son sens. Tout résolu que j'étais à saisir la première occasion de fuite qui se présenterait, je lui donnais à entendre, quand il me mit sur ce chapitre, que, à mon grand regret, j'avais surabondamment reconnu l'impossibilité d'une évasion à de telles distances des frontières de l'empire, et que, le gouverneur m'ayant semblé un excellent homme, j'espérais que ses rapports sur mon compte envoyés en bon lieu provoqueraient tôt ou tard un acte de clémence en ma faveur.

Sur cette déclaration, dont il parut prendre bonne note, mon jeune officier me proposa de visiter un bourg situé à cinq ou six verstes de la ville, sur les rives du fleuve Obi, et près duquel se trouvent des mines d'ex-

cellent fer, que le gouvernement fait exploiter pour les besoins de ses divers chantiers de Sibérie. Cette proposition, en apparence toute fortuite ou spontanée, avait évidemment un motif que je ne devais pas contrecarrer. Je parus très-aise de l'offre qui m'était faite. Nous montâmes sur l'un des traîneaux de l'administration qui font deux fois par jour le service entre ces mines et la ville, et nous ne tardâmes pas à atteindre le but du voyage.

Comme nous faisions avec des airs d'amateurs le tour de cette bourgade, moitié... comment dirai-je? rustique, sauvage, indépendante, et moitié pénitentiaire, je compris pourquoi nous y étions venus... Le désir du gouverneur était évidemment que je prisse ma résidence en cet endroit, où la surveillance sur ma personne serait tout naturellement exercée par les agents préposés à la garde des malheureux, dont la vue me rappellerait à toute heure la condition à laquelle je pourrais être réduit, si je m'avisais de la moindre équipée. J'entrai donc aussitôt dans ces idées, et nous retournâmes à Tomsk, où je soumis à l'agrément du gouverneur un projet qui était certainement le sien, mais qu'il parut n'approuver qu'à regret.

— A vrai dire — c'est le gouverneur qui parle, et sur ce point il est dans le vrai — la ville n'est pas de celles qui puissent offrir beaucoup de distractions à un Parisien, et d'ailleurs, puisque j'avais décidé de me reléguer dans cette bourgade, il me demandait de le laisser m'imposer pour condition que chaque semaine — les traîneaux, ou voitures de services, étant à ma disposition — je viendrais à la ville toucher moi-même mon allocation de subsistance dans les bureaux, et si le cœur m'en disait, lui dire un petit bonjour, ce dont il se trouverait toujours très-flatté, très-honoré.

J'acceptai tout, je m'engageai à tout, non-seulement sans avoir l'air de voir au fond de ces beaux semblants de sympathie et de laisser-faire tout un système d'étroite et incessante surveillance, contrôlée à jour fixe par le maître lui-même, mais encore en simulant une certaine gratitude.

Et le lendemain, accompagné de mon jeune officier, je retournai au bourg pour m'y installer dans un logis sur lequel nous avions, la veille, jeté les yeux; mon espion me quitta alors, mais non sans m'avoir, au préalable, présenté et *recommandé*, de la part du gouverneur, à l'intendant militaire des mines — autre excellent homme, qui me fit le plus cordial accueil et promit qu'il aurait de moi un soin tout particulier. Remarquons qu'on m'avait logé dans la maison, dans l'intérieur même d'un vieux paysan russe, jadis déporté pour je ne sais quelle faute, et devenu ensuite, comme cela a souvent lieu, colon sibérien (1); mon hôte, heureux d'une mésaventure qui, d'esclave très-misérable, l'avait changé en une espèce de personnage indépendant et aisé, avait conçu un culte fervent pour le magnanime empereur, à qui il appartenait plus d'âme encore que de corps; on voit jusqu'où allait à mon égard la bienveillance du gouverneur.

Mais à fourbe fourbe et demi; à persévérante duplicité, patiente, mais habile soumission. Du jour où je pris asile dans la maison du paysan Stépanof, je fus, bien entendu, tout à l'espoir de n'y pas vieillir outre mesure; mais on a pu comprendre que l'entreprise n'était plus de celles dont on improvise le succès, et que de toutes façons il était bon que j'en appelasse à la réflexion et au temps.

(1) Les déportés peuvent, après un certain nombre d'années — au moins dix ans — devenir colons en Sibérie. On leur donne alors des terres qu'ils possèdent en propre, comme *paysans de la couronne*, condition qui ne leur impose d'autre charge que le versement d'un impôt annuel, et qui est bien préférable à celle du mougik vivant en Russie, dans l'esclavage le plus absolu, sur les domaines de son seigneur.

VIII. — UN SORCIER DE MA CONNAISSANCE.

C'était une étrange existence que celle que je menais à Bogorodskoïe (ainsi s'appelait le village où je me trouvais relégué).

Et d'abord, ce n'était pas par le confortable que la demeure du vieux Stépanof et de sa femme, la vieille Mavra, pouvait se recommander aux yeux d'un homme qui, peu de temps auparavant, jouissait encore de toutes les douceurs du bien-être parisien. A demi-creusée en terre et construite sur le modèle à peu près unique adopté par les paysans sibériens, cette maison comptait trois pièces en tout, dont une relativement assez vaste et les deux autres fort petites. Dans la grande, dite *izba* ou salle de réunion, un large four maçonné en relief, servant à la fois à cuire le pain, à faire la cuisine, à chauffer l'appartement, et sur la tiède plate-forme duquel on venait, le jour, s'accroupir pour causer, la nuit s'étendre pour dormir. Dans ce réduit où l'on entrait un peu par en haut, la clarté du jour n'arrivait qu'à travers d'épaisses lames de glace que, aux premiers froids, on était allé prendre sur la rivière et qu'on avait fixées aux châssis de la fenêtre en versant sur les joints de l'eau qui s'était immédiatement congelée. Le soir, on obtenait quelque lumière en brûlant sur une petite fourche de fer des *loutchinka* ou bûchettes de bois résineux, qu'il fallait remplacer toutes les deux minutes.

J'avais pour asile particulier l'un des deux cabinets ouvrant sur l'izba. Là se trouvaient pour tout ameublement, d'abord comme lit, trois planches inclinées couvertes d'une certaine épaisseur de mousse, deux peaux de moutons tenant lieu de couvertures, puis un escabeau, puis une tablette fixée contre le mur, et enfin ma valise qui me servait de siége et d'armoire.

J'allais oublier les *obras* ou images saintes qui, en Sibérie comme en Russie, dans les palais comme dans les plus misérables izbas, occupent en face de l'entrée une place d'honneur, et devant lesquelles sont installées, chez les riches, de magnifiques lampadaires, chez les pauvres quelques bougies en spirale qu'on allume à chaque *prasdnick* ou jour de fête (1). Or mon hôte, qui, je l'ai dit, avait une ferveur toute spéciale pour la personnalité du tsar, avait attaché au mur de ses trois chambres, outre les images de maint habitant du ciel, tous les prétendus portraits qu'il avait pu trouver du puissant monarque; et pour ma part, quand les bougies étaient allumées devant les obras de mon cabinet, je pouvais voir trois fois braqué sur moi les regards quelque peu variés de l'*adorable* majesté aux agents

(1) Ces images, sculptées ou peintes, qui représentent la Vierge ou les saints, sont de métal ou de bois, et le plus souvent formées de trois pièces, dont deux se replient comme dans les anciens triptyques. Quand un Russe entre dans une maison ou dans une chambre, son premier soin est, avant tout, de se signer trois fois en s'inclinant devant les *obras*, et un étranger même serait fort mal venu s'il ne s'acquittait de cet hommage traditionnel envers ces figurines, qui sont littéralement regardées comme les divinités tutélaires de la famille au sein de laquelle elles se transmettent par héritage de générations en générations.

trop zélés de laquelle je devais d'être devenu l'hôte de Stépanof.

C'était vraiment du plus touchant à-propos. Si je rappelle que chaque matin quand on chauffait le four pour la journée la fumée qui en sortait planait à loisir dans les chambres avant d'avoir trouvé à s'échapper par l'étroite soupape qu'on lui ouvrait à la pointe du toit, en sorte que pour rester dans l'air respirable il fallait garder pendant une heure ou deux la position horizontale ; si je mentionne que l'atmosphère régulièrement chaude de l'izba était particulièrement favorable au développement de myriades de *taracanes*, espèce de blattes ou grillons, au contact innocent, mais infect, qui sans cesse rôdent sur les murs, viennent goûter aux mets que l'on mange, ou passent sur la figure des gens endormis, et qui pullulent d'autant mieux que la superstition leur attribue une sorte d'influence tutélaire; si je dis que je n'avais là d'autres aliments que du poisson sec accompagné de choux aigres, d'autres boissons que l'atroce kouasse de farine de seigle, ou bien — grand régal de nos hôtes — la bouillie de thé dit *en brique*, espèce de brouet mélangé de beurre, de lait, de sel, qui se mange plutôt qu'il ne se boit, car on y laisse les feuilles du thé que l'eau chaude a ramollies; si

Un village sibérien. Dessin de Yon.

j'ajoute enfin que Stépanof et Mavra rappelaient assez peu Philémon et Baucis pour que l'occasion me fût souvent offerte d'arracher la pauvre vieille aux brutalités du vieux, qui s'était par trop abandonné aux douceurs de l'eau-de-vie tsarienne, on aura une idée des agréments que je pouvais trouver en ce séjour. Voilà pour la vie interne, d'ailleurs fortement inactive, car que devenir dans cette obscure, fumeuse et puante maison, où je n'avais ni la possibilité de l'entière solitude ni d'autre société que celle d'un ivrogne, d'une vieille femme ignare et radoteuse et de quelques individus du même ordre qui fréquentaient leur izba?

A la vérité, j'essayais de trouver quelques distractions à l'extérieur. Il va sans dire que je ne porte pas en compte mes courses hebdomadaires et obligatoires à la ville, ni mes visites presque quotidiennes à l'intendant des mines, qui, sous prétexte de sympathie, avait su me faire entendre que je l'obligerais en lui facilitant de la sorte le contrôle de ma présence au village ; corvées monotones auxquelles je m'astreignais le plus régulièrement possible, pour tâcher, mais en vain, d'endormir la vigilance de nos cerbères.

E. MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES ESPAGNOLS.

LA SAINTE FAMILLE.

La Sainte Famille (dite *la Vierge de Séville*), par B.-E. Murillo, dessin de U. Parent.

Quoique saint Joseph ne figure point sur cette toile, ce tableau célèbre porte le nom de *la Sainte Famille* ; c'est une des œuvres capitales du grand peintre de Séville. Ce chef-d'œuvre qui provient de la galerie de Louis XVI, orne aujourd'hui le musée du Louvre. Les figures sont de grandeur naturelle : la Vierge, assise sur un tertre, tient en ses bras le divin enfant debout sur ses genoux ; saint Jean, guidé par sainte Élisabeth, présente une croix de roseau au petit Jésus, qui la prend d'un mouvement rempli de simplicité et de grâce. Sur la tête de l'enfant plane le Saint-Esprit, et le sommet du tableau est rempli par le Père éternel au milieu

d'une gloire d'anges traités avec cette légèreté de touche particulière à Murillo, qui lui a mérité le titre de peintre des anges.

On a beaucoup discuté sur le lieu de naissance de Murillo; un petit village, Pilat, et une grande cité, Séville, se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à ce grand artiste; Pilat et Séville ont fini par tomber d'accord : il naquit dans le village et fut baptisé dans la capitale de l'Andalousie le 1er janvier 1618. Il s'adonna jeune à la peinture, mais son vrai maître fut le bon, le grand Velasquez, auprès duquel il resta trois années. Il revint ensuite à Séville, où il peignit ses toiles immortelles avec une puissance de coloris que nul artiste espagnol n'a jamais surpassée. A Cadix, en peignant *les Fiançailles de sainte Catherine*, il fit une chute si grave, qu'il ne put achever ce tableau; cette lourde tâche fut confiée à Osorio. Le grand peintre, transporté à Séville, y mourut riche et vénéré, le 3 avril 1682.

Les tableaux de Murillo, quoique nombreux, n'ont pas de prix; on sait que la France a, en 1852, acheté *la Conception immaculée de la Vierge*, 615,300 francs. Dans notre opinion, *la Sainte Famille* que nous donnons aujourd'hui a autant de qualités, et vaut autant que la toile célèbre que la Russie et l'Angleterre nous ont si chèrement disputée.

C. R.

LA CURIE ROMAINE.

I. — LES PAPES.

Étymologie du mot *pape*. — L'évêque de Rome n'est pas le seul à se faire appeler ainsi. — Le serviteur des serviteurs de Dieu. — Hiérarchie catholique. — Autorité du pape sur elle. — Un peu de statistique. — Les antipapes. — Les martyrs et les saints.

Parmi les étymologistes, les uns prétendent que *pape* dérive des expressions PATER PATRIÆ, très-communes dans l'antiquité. Combien de consuls, d'empereurs, en effet, reçurent le titre de *Père de la patrie*, pour avoir rendu des services signalés à leur pays, pour avoir sauvé la chose publique, ou même pour n'avoir rendu aucun service, pour n'avoir rien sauvé!

Les autres affirment que *pape* vient de PATER PATRUM (père des pères), ou de PASTOR PASTORUM (pasteur des pasteurs), ou qu'il est tiré des lettres initiales de la phrase *Petri apostoli potestatem accipiens;* d'autres enfin, et nous croyons que ces derniers sont dans le vrai, trouvent sa racine, trouvent le mot lui-même tout entier dans la parole grecque πάππας (père).

Cette étymologie nous semble d'autant plus fondée, que le christianisme passa d'Orient en Occident, et que ce n'est pas à Rome qu'il brilla d'abord de l'admirable éclat qui donna à sa propagation un élan si puissant, si irrésistible; c'est à Athènes, à Corinthe, et dans toutes ces cités helléniques enthousiastes du beau, où les historiens, les poëtes, les philosophes, les artistes de l'ère des Olympiades avaient reçu des palmes glorieuses, où Néron était allé chercher des applaudissements, et qui demeuraient, malgré leur décadence, les maîtresses de l'empire romain par l'esprit, le goût et le savoir.

En Grèce, pendant les persécutions, on écoutait les Pères de l'Eglise, et on les acclamait quand l'éloquence servait leur foi ardente; à Rome, en Italie, on les emprisonnait et on les livrait aux bêtes féroces.

La dénomination de *pape* appartint, dès le principe, à tous les prêtres vénérables; puis les moines s'en emparèrent : de là vient qu'aujourd'hui encore on les nomme *pères;* enfin, les évêques, y compris l'évêque de Rome, dont la suprématie n'était pas alors reconnue partout, se firent honneur de la porter.

Domino vero sancto et reverendissimo PAPÆ *Augustino*, écrivait saint Jérôme à saint Augustin, évêque d'Hippone.

Plus tard, quand les événements politiques eurent changé la face des choses dans la péninsule italique; quand Rome, isolée et livrée à elle-même, dut chercher des protecteurs, des chefs autre part qu'à Byzance ou qu'à Aix-la-Chapelle, l'évêque romain, devenu patriarche d'Occident et seigneur de son diocèse, revendiqua comme sa propriété le titre de *pape*.

La première contestation sérieuse qui eut lieu à ce propos se produisit l'an 998.

Cette année-là, Arnolfe II, nouvellement élu archevêque de Milan, s'étant, à l'exemple de ses prédécesseurs, intitulé *papa urbis Mediolani*, Grégoire V s'en plaignit vivement au concile de Pavie, qui défendit aussitôt à Arnolfe de se faire appeler *pape*.

Toutefois l'habitude perpétua jusqu'à la fin du onzième siècle la prétention de l'épiscopat, car nous voyons qu'un concile, présidé par Grégoire VII, décréta que la dénomination de *pape* appartenait exclusivement à l'évêque de la ville éternelle.

Avec ce titre, objet de revendications, de controverses fréquentes, le pontife prit, au moyen âge, celui de *Servus servorum Dei* (serviteur des serviteurs de Dieu).

C'est saint Grégoire le Grand, qui, le premier, adopta cette formule, pour mettre en évidence la vanité du patriarche de Constantinople, qui visait à la papauté et signait : *Evêque œcuménique;* et aussi, dit-on, pour se conformer à cette parole du Christ : « Que les plus grands d'entre vous soient les serviteurs de tous. »

Maintenant, le pape se qualifie d'évêque de Rome, de vicaire de Jésus-Christ, de successeur du prince des apôtres, de grand pontife de l'Eglise universelle, de patriarche de l'occident, de primat d'Italie, d'archevêque et métropolitain de la province romaine, et de souverain des domaines temporels de la sainte Eglise romaine.

Il commande à toute la hiérarchie catholique, laquelle se compose des cardinaux, des patriarches, des archevêques, des évêques, des prêtres, des moines; en un mot, de tous les ecclésiastiques.

Le tableau de cette hiérarchie porte, pour l'année actuelle, à sept cent soixante le chiffre des patriarches, des archevêques, des évêques avec résidence, et à deux cent trente et un celui des archevêques et des évêques *in partibus;* total, environ mille provinces ou diocèses, comptant près de deux cents millions de sujets, dont une énorme partie, il est vrai, sont fort insoumis.

Le pape jouit, sur la hiérarchie catholique et sur ce

qui s'y rapporte, d'une autorité considérable, mais non absolue. Il crée les cardinaux, institue les évêques, autorise ou supprime les ordres religieux, béatifie, canonise, excommunie, censure, veille au maintien du dogme, etc. Les conciles généraux seuls lui sont supérieurs. C'est que ces conciles, qu'il convoque, représentent toute l'Eglise, et que l'Eglise est souveraine.

Les papes ont joué un rôle immense, et si le navire de la religion a essuyé, sous un grand nombre d'entre eux, de terribles tempêtes, il flotte cependant encore, défiant les orages.

De la chronologie des souverains pontifes résultent quelques chiffres de statistique intéressants. Ainsi, 40 papes ont régné moins d'un an; 20 ont régné de un an à deux ans; 26 ont régné de deux à trois ans; 16, de trois à quatre ans; 18, de quatre à cinq ans; 17, de cinq à six ans; 12, de six à sept ans; 7, de sept à huit ans; 12, de huit à neuf ans; 13, de neuf à dix ans; 13, de onze à douze ans; 8, de douze à treize ans; 8, de treize à quatorze ans; 4, de quatorze à quinze ans; 10, de quinze à seize ans; 2, de seize à dix-sept ans; 2, de dix-sept à dix-huit ans; 4, de dix-huit à dix-neuf ans; aucun de dix-neuf à vingt ans; 3, de vingt à vingt et un an; 2, de vingt et un à vingt-deux ans; aucun, de vingt-deux à vingt-trois ans; 3, de vingt-trois à vingt-quatre ans; 1, de vingt-quatre à vingt-cinq ans; 1 de vingt-cinq à vingt-six ans; plus de vingt-six ans, 1.

Le pontificat le plus long fut, jusqu'à Grégoire XVI, celui de saint Pierre; aujourd'hui, c'est celui de Pie IX; le pontificat le plus court est celui d'Etienne II (752), lequel n'a duré que trois jours.

Beaucoup d'historiens ont affirmé que ce dernier pape sacra Pépin le Bref; c'est là une erreur. Etienne II, ayant à peine eu le temps de s'asseoir sur la chaire du prince des apôtres, n'a pu faire cette fonction. C'est Etienne III (752-757) qui sacra Pépin et en reçut l'exarchat, ou plutôt partie de l'exarchat, à titre emphytéotique.

Neuf papes ont régné moins d'un mois.

Nous relevons également, dans la chronologie des pontifes, qu'il y a eu 206 papes italiens, (sur lesquels 103 romains), 16 français, 8 allemands, 2 espagnols, 2 portugais, 1 anglais, 2 africains, 10 grecs, 7 assyriens, 1 thrace, 2 dalmates; que plus de 70 papes ont appartenu à des ordres monastiques. L'ordre des bénédictins en compte 23; l'ordre de Cîteaux en compte 4; la congrégation de Cluny, 4, dont Grégoire VII; les célestins en comptent 1; les chartreux, 2; les carmes, 3; les augustins, 3; les dominicains, 4, et les franciscains, leurs adversaires, 5, dont Sixte-Quint.

Depuis saint Pierre, qui était un simple pêcheur, nombre de papes sont sortis des classes les plus infimes de la société; ce n'est guère qu'à la fin du dixième siècle, et au commencement du onzième, à l'époque de la déplorable domination toscane, de la puissance de Théodora, de la tyrannie des comtes de Tusculum, à l'époque où les hauts barons romains se disputaient, l'épée à la main, le pontificat, à chaque vacance, qu'on vit sur le trône apostolique une longue suite de nobles hommes.

Parmi les papes dont l'humble origine ne fait l'objet d'aucun doute, nous citerons : Damase II, Adrien IV, Clément III, qui étaient fils de serfs; Urbain IV, qui était fils d'un savetier; Nicolas IV et Célestin V, qui étaient fils de paysans. Jean XXII, suivant les uns, aurait été apprenti chez un cordonnier; suivant les autres, garçon d'auberge. Benoît XII était fils d'un meunier; Innocent VI était fils d'un pauvre artisan; Alexandre V était un enfant trouvé; Nicolas V était fils d'une gardeuse de dindons; Sixte IV était fils d'un pêcheur; Adrien VI était fils d'un brasseur d'Utrecht; Sixte V était fils d'un paysan de la Marche d'Ancône; Clément XIV était fils d'un pauvre villageois; Grégoire XVI était fils d'un boulanger.

En ceignant la tiare, les papes, depuis un temps immémorial, changent de nom ou ne portent plus qu'un de leurs prénoms. Les évêques aussi. Des chroniqueurs avancent que cette coutume a son origine dans une croyance populaire, d'après laquelle les pontifes qui, sur le trône, conservent leurs noms, ont un règne très-court. Nous pensons, nous, qu'elle vient des apôtres, en particulier de saint Pierre, qui s'appelait Simon Bar-Jone, et que Jésus nomma Pierre en lui disant ces paroles célèbres : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Et moi, je dis à toi que tu es Pierre, et que, sur cette pierre, j'édifierai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle).

Quoi qu'il en soit, lors de leur exaltation les papes changent de nom, choisissant de préférence le nom d'un de leurs prédécesseurs qui leur aura fait du bien, pour lequel ils auront une admiration spéciale, ou qu'ils se proposeront pour modèle.

Aucun pape, de saint Pierre à Grégoire XVI inclusivement, n'a régné vingt-cinq ans; d'où cette autre conviction, que Dieu ne voulait pas qu'il y eût un pontificat aussi long que celui du prince des apôtres.

Pie IX a renversé d'un souffle ce fameux oracle.

Qu'ils aient été élus dans l'adolescence ou dans un âge avancé, les papes n'ont pu fournir, pendant dix-huit siècles, un règne de 25 ans 2 mois 7 jours, durée du règne de saint Pierre, excepté Benoît XIII, mort à quatre-vingt-dix ans, après avoir porté la tiare pendant trente ans (1394-1423); mais ce pontife, étant classé parmi les antipapes, n'est pas considéré comme ayant fait mentir la légende.

Quelques exemples, pris au hasard, feront mieux ressortir cette curiosité historique :

Alexandre Ier, créé à l'âge de 20 ans, ne régna que 10 ans 7 mois 3 jours; Innocent Ier, créé à l'âge de 42 ans, ne régna que 15 ans environ; Jean XI, créé à l'âge de 20 ans, régna à peine 5 ans; Jean XII, créé à l'âge de 16 ou 18 ans, ne régna que 7 ans 9 mois; Grégoire V, créé à l'âge de 24 ans, ne régna que 2 ans 8 mois; Benoît IX, créé à l'âge de 18 ans, ne régna que 11 ans; Léon IX, créé à l'âge de 49 ans, ne régna que 5 ans; Innocent III, créé à l'âge de 38 ans, ne régna que 18 ans et demi; Grégoire XI, créé à l'âge de 39 ans, ne régna que 7 ans; Boniface IX, créé à l'âge de 30 ans, ne régna que quinze ans; Léon X, créé à l'âge de 37 ans, régna moins de 9 ans, etc., etc.

D'autre part, Agathon (678-682), élu à l'âge de 103 ans, régna 3 ans et demi; Clément II, élu à l'âge de 80 ans, après 50 ans de cardinalat, régna 9 mois et demi; Gélase II, élu dans un âge aussi avancé, régna 1 mois 4 jours; Célestin III, élu à l'âge de 85 ans, après 65 ans de cardinalat, régna près de 7 ans; Grégoire IX, élu à l'âge de 83 ans, régna 14 ans et demi; Grégoire XII, élu à l'âge de 80 ans, régna 2 ans et demi; Paul IV, élu à l'âge de 79 ans, régna un peu plus de

4 ans; Clément X, élu à l'âge de 80 ans, régna un peu plus de 6 ans; Alexandre VIII, élu à l'âge de 79 ans, régna 1 an 3 mois 7 jours; Clément XII, élu à l'âge de 79 ans, régna 9 ans et demi, sur lesquels il fut complétement aveugle pendant huit ans.

Il appartenait à Pie IX, élu à l'âge de 54 ans, de surpasser tous ces papes, y compris saint Pierre, par la longueur de son pontificat.

Trois papes ont reçu le surnom de *Grand*. Ce sont : Saint Léon Ier (440-461) ; saint Grégoire Ier (590-604) ; et saint Nicolas Ier (858-867).

Notons incidemment que le chiffre des antipapes s'élève à 41. Le premier fut Novacien (254) ; le dernier, Félix V (1439), qui mourut au château de Ripaille, sur le bord du lac de Genève, au pied de Thonon.

Une remarque encore pour finir :

Sur les 256 papes qui ont précédé Pie IX, 79, dont 31 martyrs, sont rangés au nombre des saints.

Muratori estime que le titre de *saint* appartenait anciennement à tous les évêques, et que bien des papes ont eu les honneurs de la canonisation parce que la voix publique confondit, longtemps après leur mort, le mot *saint* avec la *sainteté*, vertu. Cette opinion a d'autant plus de vraisemblance que le pontife a conservé la dénomination dont il s'agit, et qu'aujourd'hui, quand on lui parle, on lui dit : *Saint Père, Très-Saint Père, Votre Sainteté*. Néanmoins, il est permis de croire que les papes des temps apostoliques ont mérité le titre que la postérité leur a décerné, car presque tous payèrent de leur sang leur attachement aux sublimes doctrines du divin maître de Bethléem.

(*A suivre.*) ARMAND DUBARRY.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

ANDRÉ ET JULIE (1).

C'est un livre d'un humble format que celui que nous tenons entre nos mains; il n'est composé que d'un bien petit nombre de pages; elles n'ont point été écrites pour être publiées, mais elles sont embaumées d'un tel parfum d'innocence et de candeur, imprégnées d'une telle grâce chaste et intime, elles sont animées du souffle d'une passion si profonde, si tendre et si aimable, que nous plaindrions de toute notre âme celui qui, de temps à autre, entre deux sourires, ne s'essuierait pas les yeux en lisant le *Journal et* la *Correspondance d'André-Marie Ampère*. Ce petit livre doit figurer et prendre place sur le premier rayon de la bibliothèque de toutes les familles; sa lecture est une des plus saines et des plus fortifiantes que nous connaissions. Nous n'avons pas, dans notre langue, un ouvrage plus capable d'inspirer et de soutenir la vertu. Nous n'essayerons pas de l'analyser : le charme échappe à toute analyse; nous voulons seulement le signaler et donner à nos lecteurs l'envie de le lire, certains que nous sommes qu'ils nous en remercieront ensuite.

Faisons d'abord connaître, en quelques mots, le personnage principal de cette touchante et délicieuse idylle. André-Marie Ampère naquit à Lyon, le 20 juin 1775. Quelques années après la naissance de l'enfant, son père, négociant estimé, s'était, avec sa femme, retiré à Polémieux-lès-Mont d'Or, petit village situé près de Lyon, en remontant la Saône. Dans les premiers jours de la révolution, il quitta cette retraite pour revenir à la ville exercer les fonctions de juge de paix. Lorsque Lyon s'insurgea contre la Convention, M. Ampère crut devoir rester à son poste; la résistance vaincue, il fut arrêté comme tant d'autres et, le 24 novembre 1793, il périt sur l'échafaud. La veille, il avait adressé à sa femme des adieux fermes et touchants. Dans ces lignes suprêmes, nous trouvons cette phrase :

« Ne parle pas à Joséphine (sa fille) du malheur de son père; fais en sorte qu'elle l'ignore. Quant à mon fils, il n'y a rien que je n'attende de lui; tant que tu les posséderas et qu'ils te posséderont, embrassez-vous en mémoire de moi. »

Le fils dont cet infortuné attendait tant était notre André.

(1) *Journal et Correspondance d'Ampère*, 1 vol. chez Hetzel.

Il s'était élevé tout seul, et presque sans maître, dans la paisible solitude de Polémieux, où sa famille possédait une maisonnette et un tout petit enclos. La première faculté qui s'éveilla dans la tête de ce prodigieux enfant fut la puissance des calculs et des combinaisons mathématiques. Avant même de connaître les chiffres et la numération, par des méthodes de son invention et à l'aide de quelques petits cailloux seulement, il faisait de longues opérations d'arithmétique. Pour pouvoir lire les grands ouvrages de mathématiques transcendantes d'Euler et de Bernouilli, il apprit le latin; plus tard, le grec et l'italien. Il donna une bien autre mesure de la force de son cerveau, en s'imaginant de composer une langue qu'il appelait *la langue primitive de l'humanité*. Il en traça la grammaire et en composa le dictionnaire. Lors de la sanglante catastrophe de son père, l'orphelin tomba comme foudroyé.

« Son ébranlement fut si profond, que, pendant une année, cette puissante intelligence sembla disparaître ou dormir. Un jour, elle se réveilla en s'intéressant aux fleurs. De cette contemplation à la poésie, la pente était facile. Bientôt il s'enivra des plus beaux vers d'Homère, de Virgile et du Tasse... Dans une telle situation d'âme, André rencontra une jeune fille qu'il allait encore plus chérir que les fleurs, la poésie, la science; Julie Carron devait être la passion, le seul amour de toute sa vie. »

C'est ici que s'ouvre le drame si frais et si mélancolique que nous voulons conter ou plutôt laisser conter aux acteurs. Un mot encore avant de lever le rideau. Julie était de quelques mois plus âgée qu'André : elle avait déjà inspiré une vive passion à un homme de mérite. M. Dumas, qui, après avoir été professeur et doyen de la Faculté de Montpellier, mourut recteur de l'académie de cette ville, en 1813, avait demandé sa main. Julie refusa; son cœur ne s'était point donné, et elle ne voulait pas s'éloigner de sa mère et de ses sœurs, qu'elle adorait. Quant à André, on peut dire que Julie est la première femme que ses yeux aient vue et la seule qu'ils verront jamais. Cette douce lumière une fois éteinte, son chaste cœur se fermera, il ne vivra plus que pour la science et le fils que Julie lui aura laissé. Mais à l'époque où nous sommes, en 1796, ou

plutôt jusqu'à cette époque, Ampère n'a songé qu'au travail :

« Depuis plusieurs années, il sait autant de géométrie et de mathématiques que les professeurs et les livres peuvent en apprendre. Devenu latiniste, helléniste, fou de poésie, il fait des tragédies, ébauche des poëmes sur les sciences naturelles, sur la morale de la vie, une épopée sur Christophe Colomb; il rime des chansons, des madrigaux, range, classe sa flore, et sauve ses racines en les plantant dans son jardin. Il étudie la chimie, la physique, la mécanique analytique, le blason, la philosophie. Que n'étudie-t-il pas? bon Dieu! Que ne sait-il pas, celui qui complétera ses travaux, vingt ans plus tard, en écrivant et rédigeant une classification nouvelle de toutes les connaissances humaines? »

Il vivait à Lyon, rue Mercière; à quatre heures du matin, il se levait, se mettait au travail, qu'il n'abandonnait que pour donner des leçons, car il était forcé de donner des leçons pour gagner sa vie. A la fin de chaque semaine, quittant ses amis, tous honnêtes, d'un rare mérite, et dont plusieurs, comme Ballanche et Camille Jourdan, sont destinés à la célébrité, il allait à Polémieux passer la journée du dimanche auprès de sa mère et de sa sœur Joséphine. Dans ce pèlerinage pédestre, il traversait le petit village de Saint-Germain, où Julie

André et Julie. Dessin de F. Lix.

demeurait avec ses parents, aussi peu fortunés que l'étaient ceux du jeune savant. Maintenant nous connaissons tous nos acteurs et le lieu de la scène, prenons le *Journal* et ouvrons-le à la date sacrée :

AMORUM

1796

Dimanche, 10 *avril*. — Je l'ai vue pour la première fois.

Samedi, 10 *août*. — Je suis allé chez elle; on m'y a prêté le *Novelle morali di Soave*.

Alors commence entre Julie, Élise, sa sœur, et André un constant échange de livres; les deux jeunes personnes sont instruites, ainsi que l'autre fille de Mme Carron, mariée à M. Périsse, qui s'est fait à Lyon une grande réputation comme libraire. On lit ainsi Mme Deshoulières, Bernardin, quelques volumes de Voltaire, des comédies; puis enfin on trouve dans le journal :

Samedi, 17 *septembre*. — Je portai les comédies et commençai à ouvrir mon cœur.

Pauvre amoureux! il y avait longtemps que son cœur était deviné, et Mme Carron savait, sans qu'il le dît, les sentiments qu'il portait à Julie; les jeunes filles en parlaient entre elles.

Lundi, 26 *septembre*. — Je *la* trouvai dans le jardin, sans oser lui parler.

Mardi, 18 *octobre*. — Je m'ouvris entièrement à sa mère, qui me parut ne pas vouloir m'ôter toute espérance.

Mercredi, 9 *novembre*. — Je reparlai. Julie me dit de venir moins souvent.

Samedi, 12 *novembre*. — (On voit qu'il n'était guère obéissant, André.) Mme Carron était sortie; je dis quel-

ques mots à Julie, qui me rembarra bien et partit; Elise me dit de passer l'hiver sans plus parler.

Elise est tout à fait l'amie d'Ampère, et Julie est bien sûre de sa beauté ou de la passion d'André, car nous trouvons dans le *Journal :*

Vendredi, 9 *décembre*. — Dix heures du matin. Elle m'ouvrit la porte en *bonnet de nuit* et me parla un moment tête à tête dans la cuisine.

Quelques jours après, Julie va passer une semaine à Lyon, chez M. Périsse, et ce nous est une occasion de citer une lettre de la bonne et spirituelle Elise :

Ce dimanche, 18 *décembre* 1796. — Il vint hier me montrer une manière d'écrire par chiffres qu'il faudrait que tu apprisses, car nous pourrions nous dire mille choses où le diable ne comprendrait rien. Lorsque la petite Pelagot fût loin, maman lui dit : « Comment, monsieur Ampère, avez-vous laissé voir telle et telle chose à telle ou telle personne, sans penser que vous exposiez Julie à essuyer mille plaisanteries fort ennuyeuses? — Mais, madame, hélas! je n'ai rien dit. On m'a fait des questions sur le mariage; on m'a parlé d'un certain Ariste, qui est seul à la campagne, qui aime une jeune personne charmante et qui en est aimé. J'ai répondu qu'il était bien heureux et qu'il avait bien fait de se marier. D'après cela, il se peut qu'on ait lu dans mon maintien, car je suis si bête, si bête! Mais je n'ai rien dit qui pût laisser croire... » Nous le vîmes alors tellement attristé à la pensée d'avoir causé quelque ennui, que maman changea de conversation...

Ce mercredi, 4 *janvier* 1797. — Ampère sort d'ici; il avait une anglaise toute neuve, et j'aurais voulu que tu le visses...

Il est fort gauche, très-négligé dans sa toilette, très-ignorant des petits usages du monde, et toute sa vie il sera ainsi, notre doux André. Les demoiselles se moquent un brin de lui; Elise prend sa défense et écrit à sa sœur :

« Quand on a dit légèrement : « Oh! quel homme! « comment pourrais-tu l'épouser?... Il n'a point de fa« çons; il est gauche, timide, se présente mal, » on croit avoir tout dit, tout vu; mais je le répète, s'il fallait se décider soi-même, on y réfléchirait davantage et on laisserait bien vite le reste pour s'occuper du caractère, des mœurs et même de cette simplicité... »

Quand il y a du monde et qu'il se trouve avec Julie, il est impossible à notre maladroit de cacher sa passion. Elise, qui, au fond, l'aimait de tout son cœur, le gronde à son tour; et le pauvre André, tout désolé, lui répond ce qu'il a déjà répondu à Mme Carron : « Je suis si bête, si bête! » Et, profondément émue, la brave sœur d'écrire :

« Il m'intéresse par sa franchise, sa douceur et surtout par ses larmes, qui sortent sans qu'il le veuille. Pas la moindre affectation, point de phrases de romans... »

Continuons et poursuivons les citations du *Journal*. La mère et la sœur d'André sont déjà allées voir plusieurs fois Mme Carron et ses filles; on est à peu près d'accord. Julie, Elise et leur mère viennent à leur tour à Polémieux :

Lundi, 3 *juillet*. — Elles vinrent enfin nous voir à trois heures trois quarts. Nous fûmes dans l'allée, où je montai sur le grand cerisier, d'où je jetai des cerises à Julie; Elise, ma sœur, tout le monde vint ensuite. Je cédai ma place à François, qui nous baissa des branches où nous cueillons nous-mêmes, ce qui amusa beaucoup Julie. Elle s'assit sur une planche, à terre, avec ma sœur et Elise, et je me mis sur l'herbe à côté d'elle. Je mangeai des cerises qui avaient été sur ses genoux. Nous fûmes tous les quatre au grand jardin, où elle accepta un lis de ma main. Nous allâmes ensuite voir le ruisseau; je lui donnai la main pour sauter le petit mur, et deux mains pour remonter. Je restai à côté d'elle, au bord du ruisseau, loin d'Elise et de ma sœur. Nous les accompagnâmes, le soir, jusqu'au moulin à vent, où je m'assis encore près d'elle pour observer le coucher du soleil, qui dorait ses habits d'une lumière charmante. Elle emporta un second lis que je lui donnai en partant.

Bon Ampère! s'il l'avait osé, et c'est bien cela qu'il veut dire, il aurait complimenté le soleil de ce que Julie avait permis à un de ses rayons de toucher un pli de sa robe! O sainte passion des cœurs honnêtes! de quel pinceau magique elle dore la blanche robe de ses innocentes amours, et de quels petits bonheurs elle se fait une félicité! Le vendredi 9 juin, Ampère écrit sur son *Journal :*

« Je mangeai une cerise qu'elle avait laissée tomber; je baisai une rose qu'elle avait sentie; à la promenade, je lui donnai deux fois la main pour franchir un haussepied; sa mère me fit une place entre elle et Julie; en revenant, je lui dis qu'il y avait longtemps que je n'avais passé de jour si heureux... »

Enfin, trois ans après la première rencontre, en mars 1799, les familles cèdent aux vœux de leurs enfants, car Julie aime André, et malgré leur pauvreté à tous deux, consentent à les unir :

« Devenir possesseur d'un tel trésor! Qu'ai-je fait pour mériter du ciel une telle faveur? disait André. Je vais être l'heureux par excellence... Une couleur de rose va se répandre désormais sur toute ma vie... »

Entre l'époque où la main de sa bien-aimée lui fut accordée et le jour du mariage, André eut la petite rougeole; le malade, désespéré de ce fâcheux contretemps, écrivait à Julie, et Julie lui répondait. Voici deux lettres de cette correspondance, modèle de tendresse et de modestie :

« Lyon, 3 mars 1799.

« Mademoiselle,

« Il m'est donc permis de vous écrire! Je voudrais pouvoir exprimer mille sentiments à la fois; l'excès de mon amour, celui de ma reconnaissance, les chagrins d'une séparation, les souvenirs charmants, les images délicieuses qui m'ont consolé dans l'exil, tout se presse au bout de ma plume. Je serai donc le plus heureux des hommes! Cette chambre, aujourd'hui triste, sera bientôt habitée par une femme adorée; je pourrai lui consacrer tous les moments de ma vie; elle sera heureuse de mon bonheur comme je le serai du sien. La confiance, l'amitié, le pur amour partageront nos cœurs. Je la verrai assise devant cette cheminée, auprès de cette table; elle me dira qu'elle m'aime. Mais je m'égare, mademoiselle; j'oublie que vous n'avez pas encore fixé le terme de mes peines.

« Comme il me serait doux de recevoir un petit talisman qui a une merveilleuse vertu pour faire prendre patience aux absents! On n'admet dans sa composition que de l'encre et du papier; mais il ne peut avoir de puissance que s'il vient d'un objet chéri.

« ANDRÉ AMPÈRE. »

Voici la réponse de Julie Carron :

« Au citoyen André Ampère,

« Nous voyons avec plaisir, monsieur, que votre maladie ne fait pas errer votre imagination sur des choses tristes. Le talisman composé avec le plus de soin ne pourrait rien ajouter à la magie qui vous environne. Tout paraît animé autour de vous; le coin de la cheminée, qui pour un malade est un endroit fort maussade, vous fait rêver gracieusement. Continuez, monsieur, à faire des châteaux agréables; et en suivant les conseils de prudence que vos amis vous donnent, vous pourrez vraisemblablement jouir bientôt du plaisir de la campagne. Vous avez souffert de la tête et vous écrivez des volumes! C'est vouloir éterniser vos maux. Ce serait folie sans exemple de penser à voyager par un temps si froid. Quand il fera beau, c'est alors que je n'aurai plus à craindre la rougeole. Le docteur et ces dames en décideront. Si vous n'êtes pas soumis à leur avis, les talismans ne vous aideront plus à prendre patience...

« JULIE. »

Enfin la rougeole, venue si mal à propos, disparut, et, le 6 août 1799, Ampère, fils mineur, épousa, en la paroisse de Polémieux, Julie Carron, fille majeure.

Après le roman, la vie; il n'en fut jamais de plus honnête et de plus noble que celle du jeune et pauvre ménage. La première année de cette union réalise toutes les joies rêvées et attendues avec une constance si rare. Julie, qui est dans une situation intéressante, suit sa mère à Saint-Germain, au printemps de 1800, tandis que son mari donne des leçons de mathématiques à Lyon. Une fois par semaine, il va retrouver sa femme à la campagne, « à la maison blanche » qu'il aime tant. Pendant la semaine, il écrit souvent à sa Julie « aux cheveux d'or », et lorsqu'elle est devenue mère d'un enfant qui, à son tour, deviendra un homme célèbre, le plus grand admirateur et le meilleur ami de son illustre père, André dira à sa femme : « Ma bienfaitrice, ma bien-aimée, je t'aime aujourd'hui cent fois plus que tous les jours, parce que je pense davantage à ce que mon bonheur te coûte, et ce qu'il t'en coûtera pour celui du petit être qui est ton enfant et le mien. » Veut-on voir avec quelle tendresse enfantine et paternelle il adorait son petit Jean-Jacques, lisons ce fragment d'une lettre qu'il écrivait, le 8 avril 1801, à son beau-frère, M. Carron; c'est un petit tableau que Greuze aurait signé :

« Je vais te parler aussi de ton petit neveu. On lui a mis aujourd'hui, pour la première fois, des petits souliers rouges. Je l'ai aidé à marcher vers sa mère; ma Julie l'a soutenu aussi à son tour, et j'ai goûté un grand bonheur à recommencer cet exercice... Ce pauvre petit être a déjà bien de la connaissance; il crie quand sa maman fait semblant de me battre, et s'efforce de ses pieds et de ses mains pour se débarrasser de nous tous et aller à elle... »

Les soins à donner à cet enfant, la grande affaire du sevrage (Julie a nourri son bébé) inspirent à André des lettres charmantes, dans lesquelles il recommande à la jeune femme de bien prendre soin d'elle. Les excellentes lettres de Mme Ampère la mère répètent la même recommandation. Julie même, avant ses couches, était devenue souffrante; le ver est au cœur du lis, la fleur souffre et se penche. Elise, très-inquiète elle-même, tâche de rassurer tout le monde. Souffrante, elle ne songe guère à elle, l'aimable sœur. Les médecins viennent pour Julie, qui est à Polémieux; on s'aide, on se réconforte entre soi dans les deux excellentes familles, qui n'en font plus réellement qu'une seule. On porte tous ensemble la gêne avec un courage souriant. Ampère travaille, mais, avec ses leçons, il ne peut faire face à tout; alors, le cœur déchiré, il se résout à prendre un grand parti; et, dans le mois de décembre 1801, il est nommé professeur de chimie et de physique à l'École centrale de l'Ain, à Bourg. Malheureusement Julie ne peut l'accompagner, elle est trop faible; les médecins lui ont commandé un repos absolu. Ils se séparent donc; mais André compte bien que son exil sera court et revenir bientôt à Lyon prendre une place au Lycée. « Le traitement fixe d'Ampère, à l'école de l'Ain, ne s'élevait point à mille écus, mais à deux mille six cents francs, sept louis de vingt-quatre livres par mois; et sans les leçons particulières qu'il allait donner à la pension Duprat et Olivier (1), son ménage eût été impossible. »

C'est dans ces conditions que s'ouvre entre André et Julie une correspondance d'un attrait irrésistible et remplie des plus nobles leçons. « Jour par jour, pour ainsi dire heure par heure, l'exilé raconte à sa femme ses plus minutieuses affaires, ses labeurs, ses espérances, ses craintes puériles, ses doutes sérieux, ses réussites, ses désespoirs; il livre ses premiers mouvements, ses fugitives impressions, souvent contradictoires, avec la candeur d'un enfant, en revenant incessamment sur le sujet qui domine tout le reste, la santé de Julie. » Les réponses de Julie sont douces, aimantes, et d'une prévoyance maternelle pour André, qui envoie tout à sa femme et ne garde presque rien pour lui. De ses pauvres sept louis, il en envoie six à Lyon. Il dépense trois francs par mois pour son déjeuner, c'est-à-dire deux sous par jour; son dîner sans vin lui coûtera mensuellement dix-huit francs. Aucune de ces privations ne le touchent, ce stoïque aimant; une lettre de Julie lui donnant un peu d'espoir d'une santé meilleure et lui apportant un sourire de son enfant, le voilà heureux. Il travaille, travaille sans relâche; c'est le pionnier de génie qui creuse son sillon. Julie, qui connaît le fond de cette grande et belle nature, le soutient, l'encourage; mais cette séparation cependant la rend bien malheureuse. Elise est le bon ange qui va d'une douleur à l'autre; toujours souriante, parce qu'elle a pour sa sœur une immense tendresse et pour Ampère une véritable admiration, elle ne doute pas qu'il ne se fasse une large place, et, de temps à autre, par éclaircie, lui-même y croit aussi. Il vient de résoudre un problème de son invention qu'il s'était posé depuis sept ans :

« Enfin, écrit-il, je viens de le trouver, avec une foule de considérations curieuses et nouvelles sur la *Théorie des probabilités*. Comme je crois qu'il y aura peu de mathématiciens en France qui puissent résoudre ce problème en moins de temps, je ne doute pas que sa publication ne soit un bon moyen de parvenir à une chaire de mathématiques. »

(1) L'auteur de cet article, bien des années après le passage resté célèbre de M. Ampère dans cette pension, a été un des élèves de M. Olivier; il a gardé de cet homme excellent un culte de souvenir et de reconnaissance dont il est heureux de laisser ici le témoignage.

Julie prend part à toutes ses glorieuses joies et à ses espérances :

« Ainsi, lui écrit-elle, prenons patience, et réjouissons-nous de pouvoir parler, aux vacances de Pâques, de tout ce que nous avons dans l'âme. En souffrant moins, je reprendrai des forces et de l'espérance ; regardons dans l'avenir, songeons aux vendanges. Mon bon mari, mon fils auprès de moi m'empêcheront d'être malade ; cette pensée me met une teinte rose dans l'esprit. Ferme soigneusement ton bureau, ta chambre et toutes mes lettres, car je n'oserais plus t'écrire. Envoie tes pantalons de drap pour que les rats ne les mangent pas. J'ai reçu six louis que tu avais remis à M. Joli. Pourquoi n'en as-tu pas gardé plus d'un? Mon pauvre Ampère, tu es trop content de m'envoyer tout ce que tu gagnes? »

La recommandation au sujet du pantalon fera peut-être sourire ; mais Julie connaissait trop bien son cher mari pour ne pas le prier dans chacune de ses lettres d'avoir soin de ses vêtements. Le distrait de La Bruyère n'était rien comparé à André ; il a, à cet égard, mérité et obtenu une réputation légendaire. Toujours plongé dans les recherches les plus abstraites et les plus profondes, souvent les objets extérieurs disparaissaient complétement pour lui ; il fallait veiller sur ses pas comme sur ceux d'un enfant, et sa famille et ses amis vivaient dans une inquiétude perpétuelle. Dans ses cours, il portait la même distraction ; mais tant étaient grands le respect et l'attachement presque filial qu'il inspirait à ses élèves, que bien mal venu aurait été celui qui eût osé se moquer d'une infirmité qui n'attestait que la force de concentration mentale d'un chercheur infatigable. Ampère ne songeait que bien peu à sa toilette, et Julie lui reprochait tout doucement cette négligence :

— Tâche donc, lui disait-elle, d'avoir un peu l'air d'un honnête homme, cela fera plaisir à ta pauvre femme.

Il a ma foi bien autre martel en tête ! Il veut revoir le manuscrit dont nous avons déjà parlé, et dont, il le sent, dépend son avenir ; enfin, il se décide à le faire partir pour Lyon, où M. Périsse doit l'imprimer ; et Julie, triomphante, d'écrire :

« Je le tiens enfin !... En tout, je trouve mon mari très-sage, très-gentil ; je l'aime d'avoir tant travaillé. »

M. De Lalande, le savant astronome, est arrivé ; il est chargé par le gouvernement de lui désigner les hommes capables d'occuper des chaires dans les établissements d'instruction qui se fondent. Ai-je besoin de dire que du premier coup d'œil il a classé André parmi les élus? A cette époque, il va passer les vacances auprès de sa femme. Quelle fête ! Mais bientôt il faut se séparer de nouveau et il reprend le chemin de Bourg ; il est bien triste, et sa femme pour l'égayer lui écrit en parlant de son fils :

« Ce petit est charmant ; il s'amuse à chanter *aussi bien que toi* ; cela me fâche de voir qu'il ne saura pas suivre un air. Mais je lui passe de ressembler en cela à son père, pourvu qu'il ait un aussi bon cœur, qu'il sache aussi bien aimer, qu'il ne songe guère à lui et beaucoup aux autres. Il est vrai que tu penses plus à ta femme qu'à tout l'univers. Je voudrais que mon fils n'aimât pas la sienne si exclusivement, car alors sa mère serait un peu négligée. »

Hélas ! la pauvre femme ne devra pas souffrir de ce tourment qu'elle prévoit ; bientôt elle quittera ce fils adoré et son inconsolable mari, et le quittera juste au moment où la fortune et la célébrité acquises par tant de privations et de nobles travaux commenceront à lui sourire. En effet, bientôt lui viennent des encouragements de Paris. Les savants Delambre, Villars, le grand Laplace ont lu son mémoire ; ce dernier y a même signalé une erreur échappée à l'attention de l'auteur. Le voilà désolé ; vite, vite, un carton, et que l'erreur disparaisse. Du reste, il est plein de confiance et il est sûr enfin d'être nommé à la chaire de mathématiques transcendantes à Lyon. MM. Delambre et Villars, les inspecteurs du gouvernement, lui ont fait un accueil très-distingué et l'ont félicité des connaissances de ses élèves ; et enfin M. Villars lui a dit :

— Votre place est à Lyon.

Mais, hélas ! trop tard, trop tard ! Chaque jour, chaque heure, la situation de Julie s'aggrave. Quand enfin, nommé professeur, il revient à Lyon le 17 avril 1803, il la trouve très-mal, sans force et vivant à peine. André n'écrit plus sur son journal que des phrases de désespoir.

« 14 *mai*. Nous fûmes à Polémieux.

« 19, *jeudi, fête de l'Ascension*. Grand'messe à l'église de Polémieux. Triste tête-à-tête du chemin. »

Enfin, la pauvre malade revient à Lyon ; elle s'éteint, elle échappe aux bras de ceux qui voudraient la retenir et arrive la date funèbre : 13 *juillet, mercredi*, à neuf heures.

« Multa flagella peccatoris ; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.

« Firmabo super te oculos meos et instruam te in viâ hac qua gradieris.

« Amen ! »

Elise écrit à André :

« Mon bon Ampère, je sais qu'il n'est plus doux de s'occuper de soi, que tout est égal ; aussi n'est-ce pas pour toi que je t'en prie.

« Ne penses-tu pas comme moi que cette ombre chère voltige autour de nous, s'intéresse encore à ceux qui lui étaient si chers? Je l'appelle si souvent.

« La nuit je crois l'entendre : j'écoute, et si ce n'est elle, c'est quelque chose d'elle-même qui me dit : Je suis là, calme ta peine, nous nous reverrons.

« Ah ! mon pauvre Ampère, nous avons tout perdu l'un et l'autre : je ne chercherai pas à me consoler ; l'idée de l'oublier me révolte et je ne peux souffrir ceux qui m'en parlent... Pauvre petite ! Sais-tu qu'elle m'a serré la main droite ; je la sens encore...

« Mais il faut absolument te soigner... N'ajoute pas à mon chagrin celui de savoir l'ami de ma Julie malade, isolé, abandonné ; ton fils, pauvre petit, est aussi bien qu'il peut être sans elle. Adieu ! adieu ! Peut-être un jour pourrai-je t'en parler sans contrainte. Ils disent que j'ai tort de t'en rappeler le souvenir. Adieu ! adieu ! »

Jeunes gens et jeunes filles, lisez le *Journal* d'Ampère, il vous rendra plus sages, plus dévoués et meilleurs ; aux jours des épreuves, vous le reprendrez, nous en sommes sûr ; vous y puiserez toujours de nouvelles leçons de courage et de vertu ; vous y trouverez toujours ce spectacle, le plus sublime de tous, d'un grand cœur et d'un grand dévouement aux prises avec les misères de la vie, et d'un homme de génie et de bonté frayant sa route immortelle.

A. GENEVAY.

NOUVELLES.

LA GÉNÉRALE [1].

Le bal improvisé. Dessin de Mès.

XVII

La foule encombrait tout l'appartement, y compris les deux chambres à coucher.

Dans celle de Madeleine, envahie la dernière, on était en train de briser, de souiller, de dévaster toutes choses. Des misérables en haillons se prélassaient dans les fauteuils ou se vautraient sur le lit. Il y avait même quelques femmes qui déchiraient les rideaux pour s'en improviser des travestissements burlesques. L'une d'elles, assise au piano, tapait à tour de bras sur le clavier retentissant :

— En place pour la contredanse ! criaient les autres.

Personne encore n'avait songé à la petite porte qui se trouvait au fond de l'alcôve. Le gamin, en tournant le bouton, feignit d'avoir été heurté, et roula la tête la première dans le fond du cabinet.

— Ne poussez donc pas ! fit-il.

Et, se relevant aussitôt :

— Tiens, une clef... Voyons si par hasard elle n'irait pas à cette serrure.

C'était tout simplement la clef qui lui avait été confiée. L'armoire en question se trouvait là, juste en face. Il l'ouvrit aussitôt.

Ainsi que la générale l'avait annoncé, toutes ses toilettes de cérémonie étaient suspendues comme en étalage à deux ou trois rangées de portemanteaux.

— Grrrande trouvaille ! s'écria-t-il avec l'accent et la pantomime d'un saltimbanque débitant sa parade. Voyez ! mais voyez donc, mesdames et messieurs. Approchez ! approchez !... Suivez le monde !... En voilà-t-il des falbalas et des fanfreluches !... De la soie, du velours, de la gaze lamée d'or ou d'argent !... Et des colifichets, des toquets, des plumets !... Une idée, si l'on se déguisait !... Mardigras !... Carnaval !

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Tous les spectateurs étaient accourus. La motion fut acclamée d'enthousiasme. On se pressait, on se poussait pour mieux voir... et pour mieux prendre.

Mais notre gavroche ne l'entendait pas ainsi. Il eut recours à l'art du chausson pour écarter la meute impatiente ; et, d'un ton d'autorité comique, il poursuivit :

— A bas les pattes ! et ne chipons pas tous à la fois. C'est moi, Barnabin, qui ai découvert le *décrochez-moi ça* aux costumes ; c'est moi, Barnabin, qui revendique l'honneur d'en faire la distribution. Attrape qui pourra, je commence.

Une cinquantaine de voix lui répondirent :

— Bravo ! Barnabin ; c'est accepté. Passe-nous ta trouvaille !

Et lui, leur jetant tour à tour les objets qu'il semblait mettre à l'encan :

— A qui la robe bleue? disait-il. Nous avons acquéreur à zéro francs zéro centimes !... A qui la robe rose? C'est le même prix... Adjugé !... A qui la jaune? à qui la verte?... A qui le burnous? à qui le vertugadin pompadour? à qui le turban?...

Et c'étaient des hourras, des bousculades, un grouillement pareil à celui d'une marmaille villageoise se disputant les sous et les dragées qu'on lui jette devant le porche de l'église à la sortie d'un baptême.

Tout à coup Barnabin s'écria :

— Patatras !... Voilà tout le restant des *frusques* qui dégringole dans le fond de l'armoire.

Ceci n'était qu'une ruse, qu'un prétexte pour se mettre à genoux et fouiller, sans qu'on le soupçonnât, dans le précieux coffret, qu'il venait d'apercevoir.

A sa disposition restait encore une certaine quantité d'objets de toilette, et, grâce à eux, il trouvait moyen de maintenir la foule à distance en l'amusant au même jeu.

Cependant déjà les bouquets de violettes disparaissaient inaperçus sous son bourgeron ou dans ses poches. L'éclat, le froid contact des diamants guidaient tantôt son regard, tantôt sa main. Il sut manœuvrer avec tant de promptitude et d'adresse, qu'en moins de cinq minutes le sauvetage se réalisa.

Dans le coffret, plus de violettes, mais des fleurs artificielles de toute espèce. Barnabin, en se redressant, les jeta, les éparpilla comme le reste.

— C'est maintenant le lot des bouquets, disait-il. Demandez ! demandez ! faites-vous servir !... Qui veut du jasmin ? qui veut de l'hortensia ? qui veut des œillets ou des roses ?

Et lui-même il se coiffait, il s'enguirlandait, il minaudait comme une jeune beauté prête à partir pour le bal.

Le bal, en effet, s'organisait. Chaque masque, achevant de se travestir, prenait place dans les quadrilles. Les chants, les cris, le piano redoublaient leur tintamarre, qui bientôt allait former l'orchestre. On appelait, on apostrophait de toutes parts le héros de la fête.

— Ohé ! Barnabin, on demande un vis-à-vis ! Mademoiselle, voulez-vous danser ? Ohé !... ohé !... Balancez vos dames ! En avant deux, la musique !

Cet engouement ne faisait plus le compte de Barnabin. Il se savait attendu. Un seul bouquet de violettes tombant de sa poche pouvait le perdre. S'esquiver sans retard, c'était le salut ; mais comment ?

Au plus fort de ses perplexités, il aperçut tout à coup dans le cabinet sur une haute planche des pots de confitures.

En saisir un, crever le couvercle, y fourrer deux doigts, s'en barbouiller les lèvres, ce fut pour notre gamin l'affaire d'un instant.

— C'est d's abricots ! s'écria-t-il. Oh ! quel nanan ! L'ambroisie des dieux ! Mais vous n'en aurez pas, non ! Quant à la marmelade, part à moi seul !

On l'avait entouré, lui disputant sa proie. Rien de plus naturel que de chercher à s'enfuir. On le pourchassa. Trois ou quatre pièces furent ainsi traversées. L'escalier par lequel la générale avait opéré sa retraite n'était plus qu'à quelques pas.

— Bon ! se dit-il, c'est par là que je vais déguerpir aussi.

Il laissa tomber le pot de confitures. Ceux qui le poursuivaient s'arrêtèrent ; ceux qui descendaient rétrogradèrent, curieux de savoir la cause de tout ce tapage. L'issue se trouva donc dégagée. Le fugitif s'y précipita, dégringola jusqu'en bas. Il était dehors, il était sauvé.

XVIII

Sous la galerie, magasins fermés, portes closes, hormis une seule, qui restait entr'ouverte, celle-là précisément dont il cherchait le numéro.

Le joaillier se tenait en faction sur le seuil.

Barnabin, clignant de l'œil, lui demanda :

— La générale, s'il vous plaît?

— C'est bien ici. Passez !

Barnabin entra, il s'élança jusque dans l'arrière-boutique, et, reconnaissant Madeleine, qui déjà l'interrogeait des yeux :

— Ouf ! fit-il, ça n'a pas été sans peine, mais finalement je crois avoir réussi... Voyez si c'est bien votre compte.

Et, dans la robe de Madeleine, qui formait corbeille, entre ses genoux, il déposa par poignées tous les bouquets de violettes.

La générale connaissait bien ses diamants. Quelques minutes lui suffirent pour leur vérification. Pas un ne manquait à l'appel.

— Alors, fit Barnabin, j'ai mon congé. Votre serviteur !

— Attends, dit Madeleine, attends au moins que je témoigne ma reconnaissance.

— Et de quoi donc? je me suis amusé. Une bonne farce.

— Ne rabaisse pas ainsi ton courage, mon brave enfant. Tu risquais ta vie.

— Bah ! c'est aujourd'hui le jour.

— Mais ta probité ! Tu n'ignorais pas, j'en suis certaine, la valeur de ce que tu me rapportes?

— On a de l'œil, et le strass ne brille pas ainsi que des étoiles.

— Sais-tu bien, mon pauvre garçon, qu'il y en a là pour près de trois cent mille francs... une fortune !

— Excusez du peu, fit le gamin ébloui.

— Tiens ! voici pour toi, dit la générale en lui donnant un bouquet dans lequel il y avait un gros diamant.

Il le prit, le regarda, l'agita dans sa main. Puis gaiement :

— Va pour les violettes, dit-il, mais, quant au bouton qui brille, ça n'est plus de jeu. Barnabin ne mange pas de ce pain-là.

Il avait arraché le diamant, il le rejeta dans le giron de la générale. Quant au bouquet, le campant dans sa chevelure ébouriffée :

— Je le garde en guise de cocarde, conclut-il, ça remplacera mon casque.

Et, s'esquivant, malgré tous les efforts tentés pour le retenir, il disparut.

XIX

Trois années s'écoulèrent sans que Madeleine — et Dieu sait qu'elle fit toutes les recherches imaginables — parvint à retrouver le sauveur de ses diamants.

Un jour — nous dirons tout à l'heure pourquoi — elle entra dans un magasin renommé pour la réparation des antiquités artistiques. Personne ne se trouvait là. Après avoir fait retentir une seconde fois la sonnette mise en mouvement par la porte, elle attendit.

— Voilà! voilà! répondit une voix dans le fond de l'atelier.

Presqu'aussitôt, un jeune ouvrier se présenta. C'était lui.

— Ah! s'écria-t-elle avec un élan de joie, je te retrouve donc enfin! Tu n'es qu'un ingrat!

— Madame...

— Oui, c'est de l'ingratitude que de se soustraire à la juste récompense d'un service aussi bravement rendu. Mais je ne te gronderai pas, j'ai trop de plaisir à te revoir.

— Croyez bien que ce plaisir est partagé, répondit-il.

Et, non moins poli dans son genre que dans sa parole, il offrit un siége à la générale.

— D'autant plus, reprit-elle en l'examinant, que tu me parais avoir changé à ton avantage.

— Dame! on va sur ses vingt ans! Plus d'émeutes ni de barricades. J'ai compris que c'était malsain, surtout pour la liberté.

— Bien!

— Après les journées de juin, où j'avais failli rester sur le carreau, M. Gérard, le patron, un digne homme! me recueillit, me garda, d'abord comme apprenti. J'étais seul au monde, et lui de même. Nous nous sommes mis à nous aimer comme père et fils. Il m'a donné des leçons de dessin, de sculpture, d'ébénisterie, un état, l'habitude et le goût du travail. Bref, sous sa direction, je me crois en passe de devenir...

Barnabin fut interrompu par maître Gérard lui-même. Il avait entendu le commencement de la phrase, il se chargea de l'achever.

— Un honnête garçon, un excellent ouvrier!

— A merveille! dit Madeleine, car voici le motif de ma visite. Barnabin se rappellera notre appartement du Palais-Royal et son pauvre mobilier saccagé, mitraillé, dévasté.

— Hélas! oui, car je fus l'un des ravageurs.

— Tous ces chers débris ont été transportés à la campagne, et, depuis lors, on s'était abstenu même de les regarder. Il y a quelques jours, je les ai passés en revue, sur la prière du général, qui fut en son temps un véritable antiquaire. Son cabinet de travail était en vieux chêne sculpté, le salon en fine marqueterie de la renaissance, ma chambre et mon boudoir en bois de rose. Tous ces meubles d'art sont en outre pour nous des souvenirs, et je venais demander à M. Gérard s'il voudrait se charger de guérir leurs blessures.

— Barnabin sera le médecin, répondit le patron. J'irai mettre en train le travail, et, si ce n'est pas trop loin, lui donner de temps en temps un conseil.

— Six heures de chemin de fer, dit la générale. Reste à savoir si M. Barnabin veut nous rendre ce nouveau service.

En quelques mots, pas mal tournés vraiment, il protesta du plaisir qu'il aurait à justifier une pareille confiance.

Madeleine retourna le soir même au château. Quelques jours plus tard, ses deux hôtes y arrivèrent.

Moitié artisan, moitié artiste, Gérard était un de ces hommes qui, passionnés pour leur profession, s'y consacrent de tout cœur. De là certaines connaissances spéciales, beaucoup d'habileté, des mœurs austères. Ses traits accentués, son front chauve et sa barbe grise lui donnaient des airs d'anachorète. Vieilli dans le célibat, sans parents, menant une vie presque solitaire, il s'était pris d'une affection paternelle pour Barnabin, qui la lui rendait du reste. Ils étaient bien, et dans la plus large acception de ces deux mots, l'élève et le maître, celui-ci s'appliquant à former tout à la fois l'esprit et la main de celui-là. Il en avait fait non-seulement un ouvrier, mais un homme, doué comme il l'était lui-même d'une droiture à toute épreuve et d'un rare bon sens. Parmi les ébénistes et les antiquaires, personne qui ne lui rendît hommage. On le choisissait pour arbitre dans les différends; on le surnommait *Gérard le Puritain, saint Gérard.*

C'était un spectacle vraiment touchant que de les entendre causer, que de les voir travailler tous les deux. Le jeune garçon hésitait-il à comprendre ou à exécuter quelque chose, un mot, que répétait souvent le vieillard, suffisait pour lui communiquer l'intelligence et le courage.

— Hardi! Barnabin, hardi!

Sur ce même stimulant, l'élève se fût jeté dans le feu pour faire plaisir au maître.

Le patron, après avoir mis la besogne en train, s'en retourna à Paris. Le général avait su apprécier ce caractère. Au moment du départ, il lui dit avec émotion:

— Maître Gérard, la paralysie ne me permet pas de vous tendre la main; donnez-moi la vôtre et n'oubliez pas que je suis votre ami.

Barnabin l'accompagna jusqu'à la station. C'était, depuis trois années, la première fois qu'on se quittait. Aussi, peu de paroles, mais le cœur gros. Comme le train se remettait en marche, le vieillard se pencha en dehors de la portière pour jeter à son élève ce dernier encouragement :

— Hardi!

XX

Les révolutions n'y vont pas de main morte. Il y avait du travail au moins pour six mois.

Barnabin s'y mit avec ardeur. Il était reçu à la table du général, qui, les jours de beau temps, le renvoyait au dessert en lui disant :

— Va te promener, mon garçon, toi qui as des jambes.

Mais les soirées de pluie se passaient ensemble au salon. Madeleine lisait à haute voix quelque article intéressant ou bien faisait causer Barnabin, surtout de maître Gérard.

— Est-il à son aise? demanda-t-elle un jour.

— On ne manque jamais de rien, répondit Barnabin, quand on est sobre, travailleur et désintéressé comme lui. Sans sa bonté trop grande, il serait déjà riche.

— Vraiment? fit le général.

— On ne se figure pas, ce qui se gagne aujourd'hui dans l'antiquaille; un engouement, la mode! Avec

cela que maître Gérard fait autorité. C'est à qui le chargera de ses réparations, des acquisitions. S'il voulait se donner la peine d'amasser un petit capital, il arriverait promptement à la fortune! Mais je le forcerai bien à prendre ce chemin-là... patience!

— Ah! ah! tu es ambitieux, toi.

— Oui, pour lui. Il a pris soin de ma jeunesse; à moi de le dorloter sur ses vieux jours... et j'y songe.

— C'est bien, mon ami, j'aime à te voir de tels sentiments.

— Si j'en avais d'autres, je ne serais encore qu'un pas grand'chose.

A plusieurs reprises, Madeleine lui avait offert de l'argent.

— Merci, disait-il, le patron m'a garni le gousset.

— Toujours la même fierté!

— Faites excuse, madame... mais vous me traitez tellement en enfant gâté, qu'ici je n'ai vraiment besoin de rien.

— Cependant, ton salaire...

— Ceci regarde maître Gérard; vous réglerez avec lui.

Au bout de six semaines, maître Gérard revint inspecter les travaux.

Il se montra enchanté de son élève.

— Général, dit-il, ce gamin-là vous refait du vieux neuf.

Effectivement, quelques meubles ressuscitaient déjà, plus jeunes et plus antiques à la fois qu'ils n'avaient jamais été.

Le patron passa au château quelques jours, pendant lesquels Barnabin crut remarquer, entre la générale et lui, des entretiens mystérieux, comme une secrète entente.

— Gageons, pensa-t-il, qu'on me ménage quelque surprise?

Puis, songeant à la conscription, qui le menaçait en ce moment :

— Peut-être bien m'acheter un homme?

Mais le tirage ayant eu lieu dans l'intervalle, il apprit, à n'en pouvoir douter, que maître Gérard avait amené pour lui un bon numéro.

Un mois plus tard, seconde visite de maître Gérard, et nouvelle remarque de Barnabin. Le général lui-même prenait part aux conciliabules. Un jour où l'on avait roulé son fauteuil dans le fond du parc, Barnabin les y surprit tous les trois. Ils avaient l'air de conspirateurs. Madeleine semblait insister, maître Gérard hésiter encore. A son approche, on échangea des signes et la conversation prit une tout autre allure. Evidemment, on se cachait de lui. Mais pourquoi?

Après le départ du patron, qui, cette fois, ne devait plus revenir, il fallut quelques semaines encore pour achever la restauration du mobilier.

C'était maintenant l'automne. Les soirées devenaient froides. On les passait en famille, comme disait la générale. Tantôt elle tenait les cartes de son mari, faisant un piquet avec Barnabin, tantôt la lecture ou la conversation abrégeait les heures. Une intimité plus étroite encore s'ensuivit. Parfois les intelligentes réparties du jeune ouvrier étonnaient ses hôtes. L'espèce d'éducation qui se révélait en lui, comment avait-elle pu se produire?

— C'est l'œuvre de maître Gérard, répondait-il, sans compter les précieux enseignements dont vous avez bien voulu m'honorer depuis six mois. J'en garderai toujours le souvenir.

Enfin l'heure de la séparation définitive arriva.

— Embrasse-nous tous les deux, mon enfant, lui dit le général, nous ne t'oublierons pas non plus.

— Je ne te remercie pas, ajouta Madeleine d'un air étrange, et cette fois je ne t'offre rien. Mais, nous l'espérons, tu seras content de nous.

— Ah! oui, pensa Barnabin, la surprise!

Il était loin de s'attendre à celle qui l'attendait.

XXI

Arrivant à Paris le matin, Barnabin se dirigea tout aussitôt vers l'humble boutique de maître Gérard.

Elle était fermée.

— Tiens! pensa-t-il, le patron se lève tard aujourd'hui... Peut-être est-il souffrant... Ne le réveillons pas.

Et, posant sa valise sur le trottoir, il s'assit dessus.

Mais un voisin, sortant de chez lui :

— Que diable! fais-tu là, Barnabin?

— J'attends que maître Gérard ouvre sa porte.

— Eh bien! mon garçon, tu attendrais longtemps. Il ne t'a donc pas écrit qu'il avait déménagé?

— Déménagé!

— Pour s'agrandir... et tu m'en diras des nouvelles!

— Mais depuis quand?

— Depuis plus d'un mois.

— Connaissez-vous sa nouvelle adresse?

— Parbleu! fit le voisin, qui la lui désigna.

C'était dans l'un des plus riches quartiers, dans l'une des rues les plus commerçantes de la capitale.

Barnabin, tout intrigué, campa sa valise sur son épaule, et se remit en marche.

Au numéro indiqué se trouvait un superbe magasin, tout battant neuf et rempli de meubles rares, de curiosités précieuses.

Au fond, dans un vaste atelier, une dizaine d'ouvriers étaient au travail.

Notre voyageur ne pouvait en croire ses yeux. Mais le doute n'était pas permis. Au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre, on lisait cette enseigne :

GÉRARD ET BARNABIN,

ÉBÉNISTES D'ART.

Enfin le maître parut, tendant les bras à son élève.

Tout en s'empressant de répondre à ce cordial appel, Barnabin murmura :

— Pincez-moi, patron, je rêve:

Le bonhomme Gérard répliqua :

— Ah! ah! tu prétendais me faire une vieillesse dorée... Moi, je veux, lorsque Dieu me rappellera, te laisser une fortune!

Puis, le poussant vers l'intérieur du magasin :

— Mais entrez donc chez nous, monsieur mon associé!

— Gageons, fit Barnabin, en se laissant tomber dans un grand fauteuil seigneurial, gageons que c'est le général qui vous aura donné de l'argent?

— Prêté! fit le fier artisan; c'est notre commanditaire, et nous le rembourserons promptement, avec les intérêts. Quant à la reconnaissance, je n'ai pas besoin de te la recommander pour ta part.

— Hardi! conclut à son tour Barnabin.

XXII

Les prévisions de maître Gérard se réalisèrent. On s'établissait au moment des gros gains faciles et des

fantaisies luxueuses. L'expérience, l'habileté, la droiture des deux associés leur attirèrent non-seulement les amateurs sérieux, mais encore toute cette clientèle de boursiers enrichis, de fonctionnaires grassement appointés, de grandes et de petites dames qui se passionnaient alors pour l'antiquaille et pour le bibelot. Les moins exigeants voulaient avoir au moins de l'imitation. La fabrique Gérard et Barnabin s'éleva. Gérard et Barnabin furent à la mode. En moins de dix années, ils devinrent riches.

C'était, par l'éternel revirement des choses d'ici-bas tout le contraire chez le général. L'empire lui fit expier son dévouement à la monarchie de Juillet. D'autre part, sa fortune se trouvait placée dans diverses industries qui périclitèrent à la suite de la révolution de 1848. On exploita sa trop grande générosité. La ruine fut presque complète. Un moment il fut question de vendre le château. Pour le conserver, Madeleine sacrifia ses diamants.

— Tu vois, dit-elle à Barnabin, que c'est nous qui sommes tes obligés. Mon mari te devra la satisfaction de ses derniers jours.

Hélas! ils arrivaient. Par une douce soirée de l'automne de 1863, le général s'éteignit, les yeux fixés sur Madeleine, en lui murmurant ce suprême adieu :

— Merci!

Elle avait à peine quarante-cinq ans. L'austérité de sa vie, ses cheveux déjà presque tout blancs, sa beauté de matrone antique, sa bienveillance et ses charités lui donnaient prématurément un aspect vénérable. Ceux-là mêmes qui ne la connaissaient pas sentaient, rien qu'à la voir, que c'était une intelligente et sainte femme qu'il fallait respecter, qu'il fallait aimer.

Sa pension de veuve et quelques débris de fortune lui permettaient encore une modeste aisance, mais rien de plus. Les anciens amis du général lui restèrent fidèles, y compris maître Gérard et Barnabin. Bien qu'elle demeurât au Marais, fréquentes étaient les visites. Un soir par semaine, le salon se trouvait trop petit. C'était un de ces derniers salons où l'on causât.

Parfois, cependant, la vie lui semblait triste. La vieillesse surtout l'effrayait. Pas d'enfants, pas de famille ! A cette âme toute de dévouement, il fallait une affection, quelque douce tâche à remplir.

Mais, direz-vous peut-être, et Granville?

Pour mieux faire comprendre ce qui va suivre, nous allons y retourner un instant.

XXIII

On se le rappellera, la Césarine était restée seule avec une petite fille.

Grâce aux libéralités du général, rien ne manqua à la mère pour élever son enfant.

A chaque instant, Madeleine envoyait des cadeaux, des souvenirs. Une fois — c'était aux premiers temps de son mariage — elle ne put résister au désir de revoir son pays, d'embrasser sa sœur.

Elle arriva donc à l'improviste dans cette chaumière où elle était née. Du premier regard, elle comprit qu'on ne lui pardonnait pas son élévation. La marâtre était une de ces femmes dont la jalousie, la rancune et l'injustice sont éternelles.

Cependant Madeleine caressait la fillette, qui, de ses grands yeux étonnés, indécis, regardait en dessous la belle dame.

— Ah! murmura-t-elle, si vous vouliez me donner cette enfant, je me chargerais de son éducation, de son avenir.

Avec une brusquerie farouche, avec un regard étincelant de haine, la Césarine reprit vivement sa fille et s'écria :

— Est-ce que vous n'avez pas assez de richesse et de bonheur, vous? Est-ce que vous êtes revenue pour me prendre ma petite? Sachez-le bien, moi vivante, on ne nous séparera jamais... jamais!

La générale sentit qu'il devenait inutile d'insister davantage, et que tout était fini, bien fini. Elle s'en retourna le cœur triste.

Des années s'écoulèrent sans autre rapprochement. Vers le milieu de 1847, Madeleine reçut une lettre lu, annonçant le prochain mariage de sa sœur. On demandait une dot et la protection du général, car le prétendu faisait partie de l'administration des douanes. Il viendrait, à la première occasion, présenter ses hommages à son beau-frère.

Par malheur, dans notre France, l'homme propose et les révolutions disposent. Celle de Février souffla sur le château de cartes du nouveau marié. Ce pauvre diable se prit d'un bel et sincère enthousiasme pour la république. Il perdit tout d'abord sa place; puis, au coup d'État, il fut envoyé à Cayenne.

Sa jeune femme était sur le point de devenir mère. Le saisissement, le désespoir lui donnèrent le coup mortel, et la Césarine se trouva de nouveau seule auprès d'un berceau.

Il va sans dire que le père n'en devait pas revenir non plus.

C'était aussi pour Madeleine un temps d'affliction et de ruine. Elle n'en écrivit pas moins à Granville que ce qu'elle avait fait pour sa sœur, elle le ferait également pour sa nièce.

Elle osa même, plus tard, demander cette enfant à sa grand'mère.

Cette fois encore, la Césarine répondit :

— Jamais! c'est mon seul bien, à moi; je le garde

Et les choses reprirent leur cours, comme devant.

Nous avons dit la fin du général, et quel était depuis lors l'amer isolement de sa veuve. Mais, tôt ou tard, le ciel prend en pitié les nobles cœurs. Un jour, grande nouvelle... apportée sous enveloppe, au timbre granvillois. La Césarine venait de mourir. On demandait à la générale ses ordres relativement à sa nièce Jeanne.

Elle jeta vivement un châle sur ses épaules et se fit conduire à la gare du chemin de fer.

Dans la salle d'attente, elle rencontra Barnabin.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il; votre front rayonne comme lorsque vous avez en tête une bonne action. Je demande à en être. Pourquoi ce voyage?

— Ah! fit-elle tout émue, c'est juste, vous ne saviez pas, j'hérite !

— Une fortune?

— Non, répondit-elle, un enfant.

XXIV

Par malheur, cette enfant avait déjà dix-huit ans.

Il était trop tard pour la métamorphoser en demoiselle.

De beaux yeux, de belles dents, la fraîche carnation normande. Mais une vraie Granvilloise, sauvage et maritime en diable, et qui semblait bien plutôt faite pour *pequer* la salicoque sur les grèves que pour briller dans un salon

En outre, dès les premières heures passées ensemble, la générale sentit bien que sa nièce n'avait pas appris à l'aimer. Vainement Madeleine disait : « ma fille », Jeanne répondait toujours : « ma tante ».

— Mais appelle-moi donc ta mère! s'écria enfin Madeleine, c'est une mère que Dieu t'a rendue. Prends confiance, aime-moi bien, mon enfant; tu verras que nous serons heureuses l'une par l'autre.

Si Jeanne n'avait pas la beauté de Madeleine, du moins elle en avait le cœur. Les fâcheuses préventions léguées par la Césarine s'effacèrent promptement ainsi que ces neiges printanières qui fondent au premier rayon de soleil, et le rêve de Madeleine se réalisa.

Quant à l'éducation, ce fut autre chose. Jeanne se civilisa bien quelque peu. Elle s'habillait comme toutes les jeunes filles de son âge. Dans son parler, dans ses manières, rien ne choquait plus. Elle montrait du bon sens, du tact et parfois même de l'esprit. Mais il fallait lui faire violence pour qu'elle descendît ou restât au salon. Elle ne se plaisait, elle ne se sentait vraiment à son aise qu'avec maître Gérard et l'ami Barnabin.

Ils étaient de son monde, ceux-là. Rien ne les avait changés, ni la fortune ni les honneurs. Gérard avait été décoré lors de la première exposition universelle; à la suite de la seconde, Barnabin venait de l'être à son tour. C'était un beau garçon de trente-cinq ans, toujours garçon.

Cependant son associé vieillissait et la générale aussi.

Souvent ils avaient échangé cette mutuelle confidence.

— Je voudrais bien trouver une femme pour mon fils adoptif, disait celui-ci.

Celle-là :

— Je ne trouve pas un mari pour ma Jeanne.

Un jour qu'elle laissa échapper devant Barnabin ce même vœu :

— Peut-être cherchez-vous trop haut, hasarda-t-il.

— Que veux-tu dire? fit-elle toute surprise. Parle franchement, quelle est ton idée?

— Dame! il est de par le monde autre chose que la diplomatie, l'armée, le conseil d'Etat et autres pépinières où se cultivent les fils de famille.

— Par exemple?

— Par exemple, l'industrie et tous ses travailleurs, fils de leurs œuvres, qui ne demandent pas de l'argent au pays, mais qui lui en rapportent.

— Achève.

Barnabin hésitait maintenant. Sous le regard investigateur de la générale, il avait rougi.

Tout à coup elle se frappa le front, comme avec la surprise et le regret de n'avoir pas deviné plus tôt.

Le pauvre garçon n'osait plus même la regarder maintenant.

Ils étaient seuls tous les deux.

— Hardi! fit-elle avec l'intonation de maître Gérard.

— Ah! s'écria Barnabin, vous m'avez compris... Le patron viendra demain.

Et tout confus, sans vouloir s'expliquer davantage, il s'enfuit.

Faut-il ajouter que, deux mois plus tard, Jeanne s'appelait Mme Barnabin?

XXV

Il y a quelques jours, un baptême avait lieu à l'église Saint-Paul.

Maître Gérard était le parrain, la générale était la marraine.

— Ce chérubin, dit-elle, en lui montrant l'enfant, réalise notre espérance à tous les deux... nous voici grand-père et grand'mère.

Ch. DESLYS.

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

La population du village se composait de trois éléments bien distincts, en tête desquels il faut placer, comme nombre, la misérable légion des forçats que chaque matin des cosaques et des gendarmes venaient prendre dans l'espèce de grande caserne nue, où ils avaient passé la nuit, pour les mener aux chantiers ouverts dans une colline des bords du fleuve, où ils travaillaient sans quitter leurs chaînes. La majorité portait aux joues et au front la marque indélébile VOR (voleur, criminel) qui y avait été empreinte avec un fer à pointes, et quelques-uns même, déportés avant l'ukase qui avait aboli l'horrible coutume de fendre et enlever les narines aux condamnés, enchérissaient de leurs faces hideuses, sur le navrant aspect de tant de visages flétris par la misère et la main du bourreau.

Non loin du quartier, où le soir, au retour des mines, on parquait sous la menace perpétuelle du fouet, du bâton et de la balle, cette foule d'êtres, qui semblaient n'avoir plus rien d'humain, se groupaient les maisons des colons ou *posèlentzi* ayant pour la plupart appartenu (comme Stépanof) à la classe des condamnés et vivant du produit des champs qui leur avaient été concédés.

Puis, et notamment aux confins immédiats du fleuve, se dressaient tantôt ici, tantôt là, les huttes de branchage ou les tentes d'écorce de bouleau des Ostiaks, des Samoyèdes descendants des anciens possesseurs de la contrée qui, bien qu'en contact journalier avec les nouveaux et stables occupants, continuent l'existence nomade et à demi sauvage de leurs ancêtres—vivant de chasse dans les forêts, de pêche sur ce fleuve Obi, hors de l'horizon duquel le monde pour eux s'achève, et qu'ils divinisent, comme père et bienfaiteur des humains en général.

C'était particulièrement vers les campements de ces pittoresques et pacifiques enfants de l'âpre nature boréale que je dirigeai mes pas, et que, tout à l'observation de leurs intéressantes mœurs, je trouvai quelques diversions au profond ennui de mon exil.

Une fois ou deux — et ceci peut-être un peu dans le but de connaître l'effet que pourrait produire mon absence — il m'arriva de m'attarder en leur compagnie; la première fois, pour avoir assisté à une très-curieuse pêche sous la glace, la seconde pour m'être laissé voiturer à une certaine distance par une de leur *nartas* ou traîneau attelé de chiens. Et Dieu sait l'émoi

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

de Stépanof, qui m'avait cherché partout, craignant qu'un accident ne me fût arrivé ; de l'intendant des mines qui avait déjà lancé à mes trousses trois Cosaques, lesquels m'eurent bientôt dépisté, et même du gouverneur, qui, à ma prochaine visite, me donna incidemment à entendre qu'il ne serait pas *prudent* à moi de m'aventurer en promeneur loin du village, du côté des forêts « où il y a des ours ».

L'épreuve m'avait donc démontré combien courte était la chaîne, sinon réelle au moins effective qui me retenait à Bogorodskoïe, et combien pouvait offrir de difficultés la mise à exécution d'un projet qui seul m'aidait à endurer patiemment les épreuves auxquelles j'étais soumis. D'ailleurs la surveillance implacable dont j'étais l'objet ne constituait ni le seul obstacle à vaincre ni ma seule préoccupation.

Tout d'abord de quelque façon que je dusse m'y prendre pour tenter l'aventure, il fallait — nécessité vulgaire mais formelle — me procurer un peu d'argent, et ce n'était pas sur mon allocation mensuelle de deux roubles (environ huit francs), que je pourrais jamais réaliser des économies. Les époux Stépanof, qui s'étaient, de leur autorité privée, institués mes fournisseurs exclusifs, se chargeaient, au reste, de mettre bon ordre à cet esprit d'ordre qui eût été nuisible à leurs intérêts.

Il y a à Tomsk quelques teintureries ou fabriques d'impression sur étoffes. Comme j'avais fait autrefois un peu de chimie avec un de mes amis qui dirigeait une de nos grandes manufactures parisiennes, un jour, en me rendant chez le gouverneur, j'entrai dans l'un de ces ateliers, où l'industrie me parut restée à son état le plus primitif, et j'offris quelques procédés dont j'avais gardé mémoire. Le chef de la maison, qui était Français d'origine, c'est-à-dire fils d'un prisonnier du premier empire, marié et mort en Sibérie, m'accueillit très-bien, et nous avions déjà fait une convention relativement avantageuse pour moi, en vue des services que je pourrais lui rendre... Mais en arrivant chez le gouverneur, qui évidemment savait déjà la halte que je m'étais permise, ce fut toute une oraison pour me dissuader de certaines « *mauvaises* connaissances ».

Cette porte m'était fermée, et je ne devais pas insister à l'ouvrir.

Je dessine un peu, assez du moins pour me mesurer sans trop de désavantage aux artistes indigènes ; j'eus l'idée de barbouiller des *obras* ou images de dévotion, que je vendis d'ici et de là moyennant quelques kopecks. Ma petite industrie n'était que relativement productive ; toutefois, en dépit des sollicitations de mes hôtes qui, me sentant des ressources supplémentaires, s'évertuaient pour m'exciter à la dépense, j'avais commencé une réserve.

Mais voilà qu'un jour, en rentrant à l'izba, je trouvai sur la porte la vieille Mavra qui se désolait, qui s'arrachait les cheveux, pendant que le vieux Stépanof, qui pourtant n'était pas ivre, lui prodiguait les coups de poing et les épithètes les moins tendres : tout cela parce qu'elle avait laissé la maison entièrement seule et ouverte, et que, durant cette absence, quelque voleur s'y était introduit qui avait fait main basse sur le boursicot de l'intéressant ménage. Je courus au coin où j'avais laissé mon léger pécule. Place nette. Nouveaux cris de Mavra ; nouvelles injures et nouveaux coups de poing de Stépanof. Bref, une comédie fort bien jouée, dont je fus victime sans en être dupe, et qui, au résumé, m'affligea d'autant plus, que ne pouvant guère exercer mon commerce d'images que dans le village, et la plupart des izbas environnantes étant saturées de mes œuvres, ce n'était qu'en prenant un nouveau métier que j'avais chance de retrouver une clientèle et de nouveaux profits... Mais quel métier ? J'y rêvai sans succès.

Et les semaines, les mois s'écoulaient qui, au lieu de rendre moins ardu le problème de mon évasion, semblaient au contraire le compliquer de plus belle.

Aux sombres et mornes rigueurs de l'hiver avaient presque tout à coup succédé les insupportables ardeurs de l'été ; aux éternelles nuits d'éternelles journées ; partout de la glace hier, le lendemain les hirondelles qui, certes, avaient ample pâture à butiner dans la brûlante atmosphère tout infestée de moustiques impitoyables. Ah ! l'étrange, l'abominable contrée !

Et l'été, l'horrible, le dévorant été, passa aussi, pendant lequel, je dois le noter, mais simplement pour mémoire, un essai que je fis, sous le couvert de mes amis les pêcheurs samoyèdes, eut encore moins de succès que mes épreuves hibernales, puisque non-seulement il faillit me faire retirer le peu de liberté qui me restait, mais encore, valut, en forme d'avertissement à mon adresse, une bastonnade aux pauvres indigènes que je n'avais pourtant qu'indirectement associés à ma tentative.

Quand après cet infernal été, dont plus d'une fois j'avais été très-sérieusement incommodé, revinrent subitement encore les neiges, les froids atroces, et les interminables nuits, et la claustration nauséabonde de l'izba ténébreuse, une sorte d'atonie s'empara de mon être, quelque chose comme un affaiblissement, un amoindrissement physique et moral.

Etait-ce lassitude nerveuse due à l'agaçante idée de la surveillance, de l'espionnage incessant dont j'étais l'objet, ou bien délabrement par suite du pauvre régime alimentaire qui m'était imposé ? La Sibérie enfin m'avait-elle vaincu, elle qui a terrassé tant de fortes et grandes natures? Non, pas encore, car mon projet n'était point abandonné ; mais inconsciemment, en quelque sorte, j'en laissais l'exécution se différer d'elle-même, comme si j'eusse attendu la seule impulsion du hasard, le seul secours de l'imprévu.

Or un jour, je revenais de Tomsk, où, comme de coutume, j'avais vu le gouverneur, qui me recevait d'autant mieux que j'avais l'air plus accablé, et qui, ce jour-là, s'était montré avec moi d'une parfaite aménité ; j'aperçus à l'entrée du village, dans les débris d'une yourte abandonnée, le campement d'une petite tribu de bohémiens. Ce n'était pas la première fois, depuis mon arrivée à Bogorodskoïe, qu'il m'était donné de constater qu'il n'est guère de latitude où ces héros de la vie aventureuse ne promènent leur impérieux besoin d'indépendance et de changement.

Il n'y avait là pour le moment, autour du feu, qui léchait les flancs d'une immense marmite, que deux ou trois femmes, un vieillard et quelques enfants ; le reste rôdait dans le village, mendiant ou disant la bonne aventure. J'en rencontrai plusieurs en regagnant la maison de Stépanof.

Quand j'entrai, je trouvai Mavra qui, plantée immobile au milieu de l'izba, les mains jointes, les regards fixes, les lèvres béantes, était littéralement plongée dans une extase contemplative, en face d'un point du mur où toutes les taracanes de la maison semblaient s'être donné rendez-vous et grouillaient les unes sur

les autres, comme une sorte de grand emplâtre noir, dont quelques retardataires venaient en toute hâte accroître la tumultueuse épaisseur.

Je lui demandai ce qu'elle faisait là, et par le fait de quel miracle il arrivait que ces dégoûtantes bêtes étaient ainsi rassemblées.

— Oh oui! un miracle! s'écria-t-elle, un vrai miracle! Et moi qui ne voulais pas croire!...

— Croire quoi donc?

— Figure-toi qu'il est venu un bohémien qui a regardé dans ma main, et qui m'a dit qu'il y voyait que j'avais un mari ivrogne.

— Beau mystère! les paysans sibériens le sont tous.

— Et que, quand il avait bu, il me battait.

— Comme tous les paysans sibériens.

— Et que, si je voulais lui donner dix kopecks, il m'indiquerait un *sort* pour guérir Stépanof de son ivrognerie, en cinq ou six jours.

— Fort bien; dans cinq ou six jours, le bohémien aura fait du chemin, et tu en seras pour tes dix kopecks.

— C'est bien ce que j'ai dit; mais il m'a répondu : « Ah! tu n'as pas confiance; mais je veux te prouver que tu as tort de te méfier de moi. » Alors il a tracé avec le bout de son doigt un rond sur le mur, et il a dit : « Je veux que dans ce rond viennent toutes les taracanes de l'izba. » Puis il s'est mis à toucher les murs un peu partout, pour que son « sort fût répandu. » Et il est parti en disant : « Quand tu auras vu que j'ai quelque puissance, tu croiras peut-être en ma parole.

Le bohémien et les taracanes. Dessin de Vierge.

Je reviendrai. » Et voilà, à peine était-il sorti, que les taracanes s'empressaient de venir des divers côtés pour gagner le rond, et maintenant elles y sont certainement toutes.

— A merveille, fis-je, sans m'inquiéter de rechercher à l'aide de quelle drogue le prétendu sorcier avait opéré le prétendu miracle — l'occasion est bonne pour purger l'izba de cette engeance, je ne la laisserai pas échapper.

Ce disant, j'avais pris une petite corbeille d'une main, un petit balai de bouleau de l'autre, et, l'approchant du rond magique j'y avais fait tomber les taracanes, que je courus en toute hâte verser dans la rue, où le froid qui régnait, à vingt ou vingt-cinq degrés au moins, les eût bientôt roidies. A vrai dire, je n'avais pu procéder à cette utile exécution, sans que la vieille Mavra eût vivement intercédé pour la conservation des intéressants animaux; mais, comme je ne l'écoutais guère, elle en reprit deux poignées dans la corbeille, qu'elle rejeta pieusement dans un coin de la maison, afin que la race ne s'en perdît point.

Cet heureux débarras opéré, sans m'inquiéter des jérémiades que poussait Mavra, tant sur le triste sort de ses taracanes que sur l'étonnante puissance du bohémien, j'allai me mettre sur mon lit; car la route m'avait fatigué plus que de coutume, et j'avais besoin de repos.

A peine avais-je mis la tête sur mon dur coussin de mousse, que j'entendis à la porte de l'izba, qui venait de s'ouvrir, une voix dire, dans une sorte de bara-

gouin où les formes russes se trouvaient modifieés par toute espèce de désinences bizarres :

— Eh bien, femme, as-tu vu si je mens, et auras-tu confiance, maintenant?

Le son de cette voix me frappa; il ne m'était pas nouveau.

— Donneras-tu les dix kopecks? reprit le bohémien.

Et, pendant que Mavra, tout en avouant sa foi, s'occupait de marchander au sorcier le secours de sa science, j'avais quitté mon lit, j'étais rentré dans l'izba pour tâcher de voir l'homme qui parlait.

Quand il m'aperçut, il fit, en pâlissant, un soudain mouvement de surprise.

Alors m'adressant à la femme :

— J'espère bien, lui dis-je, que tu ne doutes plus du pouvoir de cet homme; tu marchandes avec lui, tu as tort; et comme j'aurai autant de plaisir que toi à voir Stépanof corrigé, je fournirai cinq kopecks sur les

Le campement des bohémiens. Dessin de Vierge.

dix. Tiens, en voilà trois autres; va nous chercher un peu d'eau-de-vie pour que nous buvions avec cet homme; je veux qu'il me dise ma destinée.

— Très-bien, fit Mavra, tout aise de voir que, contre mon habitude, je ne riais pas de sa crédulité.

Le bohémien était comme pétrifié dans un accès de stupeur.

Mavra sortit tout alerte. A peine eut-elle refermé la porte derrière elle, que le bohémien se jetait à genoux devant moi et, joignant les mains, s'écriait en excellent français :

— Seigneur, mon bon seigneur, aie pitié de moi; ne laisse pas deviner que tu m'as reconnu; tu me perdrais, je serais knouté, envoyé aux mines. Je te conterai tout; tu verras que je ne suis pas aussi coupable que j'en ai l'air. Prends-moi en compassion, seigneur, mon bon seigneur!

J'avoue que je ne saisissais pas exactement le sens de cette supplication, mais au moins pouvais-je constater que je ne m'étais pas trompé sur l'identité du personnage. Le bohémien, le sorcier aux taracanes, c'était... Popof...

IX. — LA MÉTAMORPHOSE DE POPOF.

Je relevai le sorcier et l'assurai qu'il pouvait être sans crainte à l'égard de ma discrétion. Puis, j'engageai Papof à s'expliquer le plus sommairement possible. Voici le résumé de son récit.

Le jour où l'on vint pour m'arrêter à l'hôtel Manilowitch, Papof et Vakhrameï se trouvaient sur le passage des officiers et des soldats. Un chef de police ordonna à Popof de lui indiquer la chambre où je couchais. Popof montra la porte au fond du corridor, mais en ajoutant, et cela parce qu'il croyait être dans la vérité, que je ne devais pas être à l'hôtel, car il lui semblait bien m'avoir vu sortir avant le jour; il en appela même au témoignage de Vakhrameï, qui, avec sa machinale docilité habituelle, confirma le dire de son camarade.

Quand on m'eut trouvé et arrêté, ainsi que les deux frères mes hôtes, qui — je l'apprenais seulement quinze mois plus tard — avaient eu le même sort que moi, on crut devoir aussi faire main-basse sur Popof et Vakhrameï, qui, convaincus d'avoir cherché à entraver le cours de la justice, furent condamnés, le premier à la déportation simple (rang immédiat de colon), l'autre à une reprise de service dans quelque lointaine station de surveillance des frontières.

Or un jour, après quatre mois de marche dans la traversée des monts Ourals, le convoi dont Popof faisait partie fut assailli par un de ces orages indescriptibles qui, aux premières chaleurs, sont fréquents dans ces contrées.

Souffrant en ce moment, il se trouvait sur l'un des chariots destinés au transport des malades. Un coup de tonnerre fit s'emporter les chevaux, qui coururent devant eux à travers champs, pendant que le vent, la pluie, la grêle continuaient à faire rage.

Tout abattu qu'il était, Papof comprit que le chariot allait être inévitablement fracassé; il sauta, et si malheureusement, qu'en tombant, il resta étourdi sur le coup.

Combien de temps dura sa privation de sentiment, ce que devint le chariot, comment il se fit que les conducteurs du convoi ne le retrouvèrent point, il n'aurait su le dire. Il savait seulement qu'en revenant à lui, il s'était vu au milieu d'une troupe de bohémiens qui, l'ayant aperçu par hasard étendu derrière un rocher, l'avaient relevé, soigné, ranimé, et enfin, le gars ayant sans doute donné tout aussitôt des marques de son esprit vif et subtil, lui avaient offert de rester avec eux. Affecté, comme la généralité de ses compatriotes, de l'amour profond du *farniente*, Popof ne se délectait que médiocrement à l'idée du rude labeur de la colonisation sibérienne; aussi l'idée lui sourit-elle fort de partager la vie aventureuse qui s'offrait à lui. Il accepta donc, et si bien s'assimila toutes les allures de son nouvel état, que la transformation fut bientôt aussi complète, aussi radicale que possible. Il portait l'oripeau, se drapait dans ses guenilles avec une aisance qu'on aurait crue originelle. Sa diction s'était habilement changée en un jargon hybride, où il eût été bien difficile de retrouver l'influence ordinairement si puissante de l'idiome natal... Bref, c'était comme une naturalisation de toutes pièces qui s'était opérée.

Quoi qu'il en fût, le mougik pur sang, en d'autres termes le serf de race, était resté vivant sous l'enveloppe accidentelle du vagabond indépendant; la pensée d'évasion proprement dite n'avait pas approché de son esprit. Lorsque, en retrouvant cet ancien témoin de mon existence libre, je sentis soudain se ranimer en moi, dans toute sa première énergie, le désir, le besoin de recouvrer, à quelque prix que ce fût, l'entière possession de mon être, et que j'émis cette idée devant lui, je le vis manifester un véritable, un sérieux étonnement.

Nous en étions là quand la vieille femme rentra, et je n'eus que le temps de dire à Popof que je devais le revoir une seconde fois en tête-à-tête.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, il prit ma main, dans laquelle il regarda attentivement :

— Ah! fit-il, faisant allusion à un sourire qui vint involontairement sur mes lèvres, voilà que toi aussi tu ne veux pas ajouter foi à ma science. Tu doutes que je puisses annoncer l'avenir. Eh bien, veux-tu que je te dise qui tu es, d'où tu viens, comment tu te trouves ici, enfin tout ce qui est écrit dans ta main?...

Remarquant que Mavra ouvrait de grands yeux, il continua avec un sérieux qui en aurait imposé à de moins crédules :

— Et d'abord tu as cru me tromper en me disant tout à l'heure que tu étais un marchand de passage ici. Est-ce que cette ligne-là ne m'indique pas que tu es un varnak (déporté), et cette autre que tu n'es pas né dans le grand empire, que tu es venu des pays du couchant? Attends donc; en voilà une qui dit mieux, de France; oui, tu es Français. Puis celle-là m'apprend qu'on t'a pris à Moscou, un matin, il y a..., voyons, que je compte (il suivit du bout du doigt sur ma main des lignes réelles ou imaginaires), il a environ... quatorze mois...

Tout occupé d'observer le comique ébahissement de la vieille femme et de suivre l'habile manœuvre de mon drôle, je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir de nouveau. Stépanof était entré, qui, bien que revenant de visiter des *pozilentzi* ses confrères, avait, par extraordinaire, su garder son cerveau en assez bon état. Il avait écouté les dernières affirmations du bohémien :

— *Gospodi pomilu!* fit-il en se signant et en s'inclinant devant les obras, ce petit diable-là en sait long!

L'autre, avec une magnifique indifférence, jeta à peine un coup d'œil sur le nouvel arrivant.

— Retire cette main, me dit-il, c'est celle du passé; montre-moi l'autre, c'est celle de l'avenir. Tiens-la levée devant moi... Tu n'as pas marchandé, toi; tu as tout de suite envoyé chercher de l'eau-de-vie pour me faire boire. Je veux être bon avec toi; je veux tout te dire. Ecoute, écoute bien.

Et, paraissant lire dans cette main levée une suite d'augures qu'il articulait d'une voix solennelle, le madré se mit à débiter tout ce qui lui vint à l'esprit. Il voyait notamment qu'on s'occupait de moi en haut lieu, que des gens puissants étaient intervenus, que ma grâce était presque déjà décidée, et que certainement l'hiver ne se passerait pas sans qu'arrivât l'ordre de mon retour. Il acheva en disant que, pour peu que le temps lui fût donné pour faire les calculs nécessaires, il trouverait la date juste de ma délivrance.

Stépanof et Mavra contemplaient ébahis cet homme, pour qui l'avenir n'avait pas plus de secrets que le passé.

— Et maintenant, reprit-il, après avoir gravement dégusté le verre d'eau-de-vie que je lui avais versé, si vous désirez, les uns ou les autres, que je vous dise les vérités de la destinée ou que je vous indique des *sorts* pour des choses que vous voudriez voir réussir, vous

me trouverez ce soir au campement. Vous demanderez Guig-Hiram ou bien le *Petit-Astre-d'Or*. Au revoir.

Et il sortit.

Au clignement d'yeux dont il avait accompagné ses dernières paroles, je compris qu'il m'assignait ainsi un rendez-vous auquel je me promis bien de ne pas manquer.

Stépanof, qui avait regardé sortir le bohémien d'un air tout à fait méditatif, ne tarda pas à quitter derechef la maison, en prétextant qu'il avait oublié de causer d'une affaire avec certain paysan du voisinage. Je restai donc seul avec Mavra, qui ne revenait pas de la pénétration dont le Petit-Astre-d'Or avait fait preuve devant elle, et qui était tout aise de me voir partager la confiance qu'il avait su lui inspirer — car, en prévision de toute éventualité, j'avais feint d'accepter comme irrécusable l'annonce de ma libération et exprimé un vif désir de connaître la date précise de l'heureux événement.

Mais Mavra, elle aussi, tenait à consulter le devin, et elle me demanda à m'accompagner, ce que je n'osai lui refuser.

Le soir donc, nous sortîmes pour nous rendre au campement des bohémiens.

Parmi les douze ou quinze vagabonds des deux sexes et de tout âge qui faisaient cercle autour d'un grand feu, sur lequel fumait une affreuse grillade de poisson, nous ne vîmes pas d'abord celui que nous cherchions; mais, dès que nous eûmes prononcé son nom, un mouvement se fit, qui semblait indiquer une déférence unanime; un des hommes alla soulever une sorte de vieille portière déguenillée formant comme un cabinet à part dans l'angle de la masure et nous dit :

— Le voilà!

Il était là en effet, assis ou plutôt accroupi sur un coussin de peau de mouton, une lampe puante brûlait à côté de lui sur un escabeau. Quand il nous vit :

— C'est bien, fit-il sans se déranger; entrez l'un après l'autre; car les sorts ne peuvent bien *se prendre* qu'en tête-à-tête. Toi, vieille, viens la première; toi, varnak, attends au dehors, et n'écoute pas, au moins, tu gênerais l'opération, et d'ailleurs, ça te porterait malheur.

Mavra entra. La portière retomba; et, comme pour attendre mon tour, je m'étais adossé au mur, tout près de la draperie-cloison; l'homme qui m'avait introduit me fit mettre plus loin.

La mesure me sembla bonne, car elle devait ensuite me profiter, en m'assurant une parfaite liberté d'entretien avec le sorcier.

L'audience accordée par celui-ci à Mavra fut assez longue. Quand la vieille reparut, elle portait, empreinte sur son visage, la componction de la pénitente sortant du confessionnal. Je pris sa place derrière la draperie.

— Eh! eh! Petit-Astre-d'Or, dis-je en souriant, quand je pensai n'être plus entendu que du seul Popof, on paraît t'entourer ici d'égards tout particuliers?

— Mon Dieu oui! fit-il avec une magnifique expression d'humble fatuité, que veux-tu? Ils m'ont trouvé quelque savoir... tout particulier, comme tu viens de dire toi-même.

— Quelque savoir particulier? répétai-je.

— Oui, sur les choses de... l'avenir et des... conjurations...

— Ah! j'entends, et d'autant mieux que je t'ai vu à l'œuvre; ils t'ont reconnu habile dans l'art d'exploiter la crédulité, et ils t'honorent sans doute en raison des bénéfices que tu procures à la communauté.

— Ce n'est pas tout à fait cela, observa-t-il avec un imperturbable sérieux, comme ils ont eux-mêmes éprouvé plus d'une fois...

— Ah! j'entends encore; tu as su leur en imposer. A merveille. Pour mettre à profit la superstition publique, ils n'y sont pas moins sujets...

Mais lui gravement :

— Mon Dieu, cher seigneur, est-ce que tu ne croirais pas qu'il y a vraiment des occasions où, sans s'en douter, des gens qui n'avaient jamais supposé que...

Il hésitait, je lui vins en aide :

— Que le ciel leur eût donné des facultés surnaturelles... Bon! voilà que tu veux toi-même te prendre au sérieux maintenant. Eh! je le veux bien aussi, si cela peut te faire plaisir. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Allons droit au but. Nous n'avons ni temps ni paroles à perdre. Je t'ai dit mon projet, mon désir; j'ai pensé que tu pouvais m'aider, et...

— J'y ai songé, fit-il, un doigt sur son front.

— Ah! Eh bien, voyons.

— Ecoute. Quand je suis sorti de l'izba tantôt, le vieux paysan a couru après moi pour me demander si je connaîtrais le moyen de lui faire découvrir l'endroit où sa femme cache l'argent qu'elle lui vole.

— Et tu as répondu?

— Que, avec un peu de temps devant moi pour réfléchir, pour calculer, je saurais le mettre sur la voie du boursicot.

— Et tu ne pensais pas dire si juste, car je crois avoir eu vent de la cachette. Il y au-dessus des obras de l'izba certaine poutrelle qui fait saillie; je gagerais qu'en cherchant derrière...

— Ah! fit Popof, bon à savoir, cela. Le vieux doit venir demain, avant le jour, pour que nous reparlions ensemble sans que sa femme se doute de rien. Ainsi je le tiens d'une part. Tu sais que d'autre part la femme veut un sort contre l'ivrognerie de son mari. Donc, voici le plan que j'ai tiré dans ton intérêt. Je vais leur imposer à chacun, à l'insu l'un de l'autre, une station loin de leur maison pour des prières, des paroles à réciter à tel endroit que je sais. Donc ils seront absents près de vingt-quatre heures. Or, avec vingt-quatre heures devant toi, si tu sais t'y prendre, tu peux être assez loin pour que ta piste soit perdue. Voilà.

Il semblait avoir tout dit.

— Fort bien, mais ensuite? demandai-je.

— Comment, ensuite? demanda-t-il à son tour d'un air sincèrement étonné.

— Quoi! me récriai-je, c'est là tout ce que tu as trouvé, imaginé?

— Eh mais!... fit-il avec la tranquille suffisance du riche qui n'admet pas les désirs immodérés du pauvre.

— Ainsi, dis-je, vingt-quatre heures de non-surveillance, voilà tout ce que tu m'octroies? Mais, voyons, en supposant même que je dépiste les gens d'ici, comment ferais-je, sans argent?

— Nous pouvons t'en... prêter un peu, dit-il, en portant même la main à sa besace avec un geste de suprême munificence.

— Soit, en supposant que j'accepte; mais, où irai-je sans passe-port; le premier Cosaque qui me verra chercher ma route, le premier pozilentzi à qui je demanderai l'hospitalité m'arrêteront; il y a une prime pour la capture d'un varnak?

— Oui, dit-il en devenant méditatif, je sais.

— Tandis que vous, les bohémiens, vous n'avez pas besoin de passe-port, que je sache.

— Pardon, il nous en faut un.

— Mais, toi, alors?

La question parut l'embarrasser, mais une seconde seulement.

— Je voulais dire, reprit-il, qu'il en faut un pour la troupe.

— Ah! très-bien; un laisser-passer collectif qui, à une ou deux personnes près, conserve sa valeur. Donc, je puis faire partie de ta troupe.

— Oh! oh! la chose est difficile.

— Pas plus qu'elle ne le fut pour toi.

— Oh! pardon; la situation est bien différente.

— Soit, mais le cas est le même.

— Veux-tu que j'expose tous mes camarades?

— Il se sont bien exposés pour toi.

— Difficile, difficile, répéta Popof avec sa même mine importante.

— Eh! si c'était facile, aurais-je besoin de te rappeler que tu es ce que je voudrais être : libre?

— Eh bien, eh bien, reprit-il, laisse-moi au moins le temps de la réflexion; ce n'est pas trop d'une journée pleine pour cela. Donc si tu veux, demain, à la même heure, nous nous reverrons ici.

— Soit, à demain soir!

Et je sortis de derrière la tapisserie pour rejoindre la vieille Mavra, à qui j'eus soin de fabriquer une histoire, pour motiver ma future visite au bohémien.

X. — LES SUITES D'UNE TRAHISON.

Le lendemain, bien avant le jour, j'entendis Stépanof qui sortait discrètement de la maison, sans doute pour aller à son rendez-vous. Or, si je l'entendis, c'est que je ne dormais pas, et si je ne dormais pas, c'est que, depuis la veille, les singulières façons de mon faux bohémien n'avaient cessé de me préoccuper. Il était évident pour moi que, satisfait de sa destinée et peu soucieux de voir la mienne modifiée, s'il y avait chance que le moindre tracas lui en revînt, le faquin, réflexion faite, conclurait de plus belle à l'impossibilité de m'être utile, et il me sembla bon de stimuler autant que possible son imagination.

M'étant levé, je dis à Mavra que son mari avait bien l'air de vouloir, lui aussi, consulter en secret le bohémien, et je lui offris de m'en assurer, car il pouvait importer qu'elle connût, au cas échéant, le sujet de cette consultation.

L'idée parut très-raisonnable à la vieille femme, qui me remercia vivement pour ma sympathique intervention.

Je sortis, et dans l'ombre peu intense qui est ordinaire aux nuits boréales, il me fut facile de suivre à distance le vieux paysan, se dirigeant vers le campement des bohémiens.

Quand je le vis pénétrer dans la masure, je m'arrêtai, pour guetter sa sortie, derrière un débris de clôture à la jonction de deux chemins, dont l'un conduisait à la prison ou caserne des condamnés aux mines.

J'étais là depuis quelques instants quand j'entendis des gens venir en causant par ce chemin même. Je me blottis du mieux que je pus, pour que les passants ne remarquassent pas ma présence. De là je pouvais voir et entendre sans être vu. Quel fut mon étonnement lorsque dans ces passants — qui d'ailleurs vinrent s'arrêter juste à la croisière des chemins, de l'autre côté des planches qui me cachaient à leurs yeux — je reconnus l'intendant des mines en compagnie de... Popof. Un soldat suivait.

Au moment de se quitter, ils devisaient à peu près de la sorte :

Popof, *usant de son affreux baragouin, et affectant les airs les plus candides.* — Mon Dieu, seigneur, j'ai cru remplir mon devoir, et rien de plus.

L'intendant. — C'est égal, un moins honnête que toi se serait dispensé de m'avertir et je te sais gré de l'avoir fait, quoique cela aujourd'hui ne doive servir à rien, puisque voilà le soldat qui vient de la part du gouverneur pour me dire de lui conduire immédiatement ce damné Français, dont la présence ici nous a déjà causé tant de tracas. Plusieurs fois il a tenté de nous échapper, mais nous l'avons toujours dépisté à temps. Je croyais qu'il n'y pensait plus; mais tu m'as appris le contraire, merci!... Au fait, le gouverneur le demande; c'est pressé... Nos rapports sur son indiscipline auront produit leur effet. On l'envoie sans doute ailleurs, dans quelque administration, ou même dans quelque chantier... Ce sera justice, et je ne serai pas fâché d'être déchargé de cette fatigante surveillance.

Popof. — Comme je te l'ai dit, seigneur, quand il nous a proposé de l'aider pour son évasion, quand il a osé nous demander de le cacher dans le fond d'une de nos voitures, sous les matelas d'un de nos lits, et qu'il a vu que non-seulement nous ne voulions pas prêter les mains à cette vilaine chose, mais encore que nous nous préparions au départ, il s'est mis dans une colère!... Il nous a menacés... Comme c'était moi qui m'opposais le plus fortement à sa demande, il a dit, en jurant comme un païen, que je payerais cher cette opposition; qu'il irait me dénoncer à toi comme étant un ancien moujik, domestique dans la maison où il habitait à Moscou quand il a été pris pour la Sibérie — un moujik qui, à ce qu'il prétend, aurait été condamné à la déportation et se serait échappé en route un jour d'orage... Que sais-je? Toute une histoire qu'il avait fabriquée d'avance, sans doute, et qui nous a bien fait rire... Des folies, quoi!... Mais la colère en fait tant faire et dire.

L'intendant, *paternellement.* — Oui, mon fils, oui. Et d'ailleurs, il n'y a pas foi à prêter aux paroles d'un homme qui est toujours en quête d'un moyen de tromper la loi. Puis, ne sais-je pas que vos passe-ports sont en règle? Et est-ce à moi qu'on ferait prendre un bohémien pour un moujik? Ah! non!... Allons! bon voyage; va en paix, honnête garçon! Moi, je vais pincer mon homme au lit.

Popof. — Adieu, seigneur mon père (*avec componction*), et le ciel accomplisse bientôt les présages de grandeur que j'ai vus dans la main où tu as bien voulu me laisser regarder.

Et les deux interlocuteurs se séparèrent, l'un prenant, avec son suivant, le chemin qui m'avait amené, l'autre gagnant la masure, autour de laquelle un certain mouvement de bêtes et de gens commençait à se faire, qui devait constituer les préparatifs du départ dont Popof avait parlé.

On comprend, je pense, les sentiments qui pouvaient m'agiter en écoutant dialoguer ces deux hommes.

Je courus du côté où allait Popof, et ne tardai pas à l'atteindre.

— A merveille! dis-je à mi-voix, en lui barrant le

passage, honnête fripon, tu dois être content de ton bel exploit ; mais j'étais caché là derrière ces planches, j'ai tout entendu ; et, perdu pour perdu, j'aurai au moins la satisfaction de tirer une juste vengeance de ton insigne fausseté. Tu as convaincu cet idiot d'intendant ; mais le gouverneur de Tomsk m'entendra, me croira ; tu seras à tout le moins arrêté pendant le temps nécessaire à une enquête, et l'enquête faite, pour laquelle j'aurai fourni tous les renseignements, tu seras knouté, envoyé aux mines... Ah ! vraiment, monsieur le fourbe, vous avez compté sans votre hôte, et vous l'allez bien voir !

Bien que l'obscurité au milieu de laquelle se passait cette scène ne me permît pas de suivre exactement tous les jeux de physionomie du dénonciateur, j'avais d'abord pu comprendre que ma brusque apparition ne laissait pas de lui causer un certain embarras ; et pourtant, à peine avais-je fini de l'interpeller, qu'il me faisait entendre un petit ricanement ; et de l'air le plus calme, le plus naturel :

— Eh ! eh ! seigneur, me dit-il, te voilà, Dieu me pardonne, bien irrité contre moi. Entre nous, je crois que tu as raison. Oui, j'en conviens, j'ai eu peur qu'il ne m'arrivât malheur en voulant te rendre service, et j'avais imaginé de dire à l'intendant... Oh ! rien de plus que de te surveiller de près, pendant que moi et mes compagnons nous aurions pris le large ; voilà tout... Mais maintenant, sais-tu bien que la situation est tout à fait changée.., et que si tu veux ?

— Quoi ?

La cachette. Dessin de Vierge.

— Eh bien ! si tu veux, nous pouvons t'aider, et je crois que nous réussirons. Il n'y a pas de temps à perdre. Viens avec moi.

— Où cela ?

— Au campement.

— Le vieux paysan, mon hôte, vient d'y entrer. Tu lui avais donné rendez-vous.

— Ah ! diable ! c'est vrai ; il ne faut pas qu'il te voie. Attends un peu, je vais l'expédier. Cache-toi encore, là où tu étais ; mais accours aussitôt que tu l'auras vu sortir. L'intendant ne te trouvant pas là-bas pourrait bien repasser par ici.

— Sans doute, car la vieille sait que j'ai dû venir de ce côté, et elle le lui dira.

— C'est bien ! hâtons-nous !

Et Popof gagna à pas précipités le campement.

Sans me rendre compte du plan qu'il pouvait avoir formé, et comme je n'avais aucun risque de plus à courir, je me conformai à ses indications.

Deux minutes plus tard, Stépanof passait devant moi, et l'instant d'après j'étais dans la masure, au milieu des bohémiens, à qui Popof semblait faire des recommandations mystérieuses, dans un jargon à eux seuls familier.

— Te sens-tu capable, me demanda-t-il, d'endurer pendant quelque temps une position fort gênante ?

— Certainement, répondis-je à tout hasard.

— Eh bien ! reprit-il, en soulevant à demi l'entassement de coussins, de paquets qui remplissaient le fond d'une de leurs voitures, et qui servait de lit à l'un de

leurs compagnons impotent, tâche de te glisser là-dessous en te ménageant une voie pour respirer, et laisse-nous faire, tout ira bien.

Je ne pus m'empêcher de remarquer que cette cachette était justement celle qu'il avait signalée dans sa dénonciation à l'intendant.

— Oui, justement ! s'écria-t-il ; c'est une raison pour qu'on ne t'y cherche pas.

L'audace même de cette idée me la fit paraître heureuse, si toutefois ce n'était pas un piége que me tendait le fourbe pour me livrer plus facilement.

Mais je n'avais pas le loisir de l'examen.

Après avoir de nouveau laissé entendre à Popof que, quel que fût le jeu qu'il jouait, les chances n'en pouvaient être qu'égales pour nous deux, je m'installai comme je pus dans la cachette — un peu beaucoup gênante en vérité.

Bien m'en avait pris, d'ailleurs, de ne pas trop hésiter, car à peine étais-je convenablement dissimulé sous l'amas de peaux de mouton et de friperies, que je pus entendre la voix de l'intendant, qui, comme nous l'avions prévu, ne m'ayant pas trouvé chez Stépanof, et informé par Mavra de la direction que j'avais dû prendre, revenait demander aux bohémiens s'ils m'avaient aperçu.

— Quel contre-temps ! s'écria-t-il, s'il allait être disparu juste au moment où on me le réclame, je serais disgracié, destitué, condamné peut-être. Quel contre-temps ! mon Dieu ! quel contre-temps !

Et alors Popof :

— Que n'ai-je suivi ma première idée, dit-il, j'aurais dû t'avertir dès hier soir... Mais, après tout, non, il ne doit pas être parti, car il m'a avoué qu'il manquait d'argent. Je ne suppose pas que les roubles lui soient tombées du ciel cette nuit ; c'est pourquoi je gagerais qu'il rôde par là aux environs, peut-être même sans se douter qu'on le cherche.

— Dieu t'entende ! fit l'intendant. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être bien loin, puisque, au dire de la vieille, il n'y a pas une demi-heure qu'il est sorti de l'izba. Je vais mettre mes Cosaques en campagne.

— Et nous, reprit Popof, nous allons, si tu veux bien le permettre, aider tes Cosaques, dans toute la mesure de nos moyens. Nous avions décidé de partir ce matin, mais nous remettons le départ, car si nous pouvons te rendre service... et qui sait ?... Ah ! si nous avions seulement une mèche de *ses* cheveux !

— Une mèche de ses cheveux ? répéta l'intendant.

— Alors il n'y aurait pas de cachette qui pût le couvrir, nous irions tout droit sur lui.

— Oui, j'ai entendu dire quelque chose de pareil, fit l'intendant avec une charmante candeur, malheureusement...

— Nous n'en avons pas, acheva Popof ; mais c'est une excellente précaution que je te conseille de prendre à l'avenir, si tu avais encore quelqu'un de ces indisciplinés à garder. Avec une mèche de cheveux, tu serais toujours sûr de ton affaire.

En écoutant parler Popof, je craignais vraiment que, pour vouloir enferrer trop son homme, il ne lui laissât voir qu'il se moquait de lui. Mais l'autre, de l'air le plus convaincu du monde :

— Sois tranquille, reprit-il, je ne l'oublierai pas. Allons, je cours à mes Cosaques.

— Et nous, camarades, fit Popof, à l'œuvre ! La journée ne se passera pas, j'espère, sans que ce brave seigneur ait la preuve de notre savoir et de notre dévouement.

Au bout d'un instant je sentais, non sans plaisir, écarter l'épaisseur sous laquelle j'étais enfoui, et j'entendais Popof me dire, tout triomphant :

— Eh bien ! crois-tu que nous le tenions ?

— En effet, mais je ne saurais être complétement rassuré avant de sentir quelques bonnes verstes entre lui et moi.

— Ah ! quant à cela, patience ! Plus nous retarderons notre départ et plus nous détournerons les soupçons. Lorsque je t'ai demandé tout d'abord si tu saurais supporter quelque temps une position gênante, j'entendais par là au moins deux ou trois jours. Prends donc ton mal en patience, ou je ne réponds de rien.

— Soit, fis-je, non sans me demander si le madré, qui avait parade à tout, n'éprouvait pas une certaine satisfaction à me faire expier personnellement l'ennui que j'avais pu lui causer.

Toujours est-il que deux grandes, deux éternelles journées s'écoulèrent, pendant lesquelles Dieu sait à quel martyre je fus soumis, non-seulement au physique, car les instants étaient rares où mes complices me permettaient de respirer à l'aise ou de mettre pied à terre, mais encore au moral, car il ne se passait pas une heure sans que cet endiablé de Popof ne vînt d'un air effaré me donner quelque alerte, le plus souvent imaginaire.

Très-certainement il se vengeait à sa manière, mais, comme en somme je devais avoir le bénéfice de ces misères, je trouvais en moi la force de les supporter stoïquement.

Entre temps, plus d'un incident avait mouvementé la situation. Une fois on croit le fugitif déjà loin, car on le suppose nanti du petit pécule secret de Mavra (que Stépanof a découvert sur les indications de Popof, et en l'honneur duquel, pour dissimuler sa découverte, il rosse d'importance la vieille femme). Une autre fois c'est un paysan qui, dans l'espoir de la prime, s'imagine avoir trouvé une piste, puis c'est l'intendant aux abois qui revient de sa personne au campement, pour que les bohémiens, à l'aide de conjurations cabalistiques, trouvent des indices. J'entends qu'on *fait* les cartes pour lui... que sais-je ?

Enfin, le soir du second jour, le bruit se répandit que l'intendant, destitué, venait d'être emmené à Tomsk par des soldats, et qu'une escouade nombreuse de Cosaques était partie de la ville pour battre attentivement le pays dans toutes les directions, sous l'impulsion d'un nouvel intendant fameux par son austérité.

« Mon Dieu ! pensais-je, quelle importance donnée à l'absence d'un pauvre exilé ! » Et, comme à l'idée de tout ce mouvement, de tout ce bruit, j'oubliais volontiers la contrainte que m'imposait la malice de Popof.

Mais tout à coup Popof changea de manière de voir. Dès ce même soir où l'on emmena l'intendant, le camp fut très-ostensiblement levé, et très-ostensiblement la petite caravane se mit en route, sans que personne lui eût demandé où elle allait — évidemment parce que nul n'ignorait la part que les bohémiens avaient prise à la recherche du fugitif.

Et, bien que par précaution ou par continuation des étranges procédés de Popof je fus encore astreint presque aux mêmes rigueurs, chaque pas que faisait la voiture semblait rendre moins pénible ma réclusion, et partant ma force plus grande pour la supporter.

XI. — COMME QUOI LES MUETS NE DEVRAIENT PAS PARLER.

Pendant trois jours le convoi se dirigea assez lentement, mais sans s'arrêter, vers le nord, en suivant le cours de l'Obi. Ce ne fut même que dans la matinée du quatrième jour, et lorsque nous devions être à quelque cent verstes de Tomsk, dans un pays presque exclusivement fréquenté par les Samoyèdes, pêcheurs du fleuve ou chasseurs des forêts, qu'une halte prolongée fut décidée.

Le premier soin de mes nouveaux compagnons, dès que je pus être rendu à l'existence *verticale* que ce damné Popof m'avait interdite aussi longtemps que possible, fut de me constituer, des pièces empruntées à la garderobe commune, un costume qui m'assimilât d'aspect avec eux; mais, je dois bien le reconnaître, quand, affublé de ces oripeaux, je pris librement place au milieu des bohémiens, il me fut aisé de comprendre que ma présence parmi eux ne leur était rien moins qu'agréable.

A peine même le campement fut-il établi, qu'une sorte de conciliabule se tint, auquel je ne pouvais rien entendre, car l'entretien avait lieu dans un jargon dont je ne possédais pas la clef; mais, à voir les regards qui m'étaient lancés, nul doute que je fusse en cause. J'en acquis bientôt la certitude.

Popof, qui avait largement péroré sans paraître convaincre ses interlocuteurs, sembla tout d'un coup leur avoir fourni un argument sans réplique. Alors, se tournant vers moi :

— Voilà, me dit-il, que les camarades étaient en grand souci, parce qu'ils prétendaient que toi, homme du haut monde, tu ne saurais pas prendre nos manières, ce qui un jour ou l'autre te ferait reconnaître comme n'appartenant pas au monde bohémien; et si cela arrivait, toute la troupe serait compromise. J'avais beau leur répéter qu'ayant tout intérêt à ce que rien de fâcheux ne nous advînt, tu t'ingénierais bien pour qu'on ne te remarquât pas, ils insistaient surtout sur cela que ton langage devrait certainement te trahir. Alors j'ai coupé court à toutes leurs craintes, à toutes leurs appréhensions, en leur disant : « Eh bien! il y a un moyen, c'est qu'il soit muet. » L'idée leur a semblé bonne, et tous ont dit : « Oui, c'est cela, qu'il soit muet. » Et il est décidé que tu devras être muet.

— Bon, fis-je en souriant de cette charmante idée, qui n'avait dû venir à Popof que sous l'empire du désir immodéré qu'il éprouvait de m'imposer une contrainte vengeresse. Je serai muet, et sourd, qui plus est. Tu peux d'ailleurs affirmer aux camarades qu'il n'est rien que je ne fasse pour leur témoigner ma gratitude.

Cette nouvelle preuve de résignation eut encore l'air de chiffonner Popof, dont, me sembla-t-il, un peu de révolte eût mieux fait le compte, et je dois ajouter qu'en dépit de ma docilité, je n'eus pas la satisfaction de voir les bohémiens me tenir en moins grande froideur.

Étranger, ou plutôt intrus j'étais à leurs yeux, et intrus je devais rester. Il existait sans doute une antipathie instinctive de race, sentiment qui ne se commande ni se discute; mais au moins avaient-ils, eux, la pleine franchise de leur opinion à mon égard, tandis que le ci-devant mougik y mettait de tout autres formes.

Étant donné que j'avais accepté bravement le rôle un peu ridicule mais prudent qui m'était offert, l'occasion de montrer mon aptitude à le remplir ne devait pas tarder à se présenter.

Nous étions campés à quelque distance d'un village samoyède dont les habitants étaient alors confinés par l'hiver dans leurs yourtes (cabanes) d'écorce de bouleaux, et l'on nous avait dit qu'à une demi-verste plus loin vers le nord se trouvait un de ces postes de surveillance que l'administration russe entretient sur les points même les plus déserts de son vaste territoire.

Il devait y avoir là, sous les ordres de quelque officier en disgrâce, une demi-douzaine de fantassins vétérans et autant de Cosaques montés : le tout vivant de la vie précaire et à demi sauvage qui est le propre de ces garnisons, qu'on pourrait appeler les sentinelles perdues de la civilisation.

Or ces soldats grossiers et misérables, joints aux naïfs indigènes, constituaient forcément un public crédule et superstitieux comme aimait à en rencontrer la troupe dont je faisais partie.

Plusieurs des bohémiens visitèrent le village, d'où ils rapportèrent du poisson sec, des canards conservés dans la graisse et quelques peaux d'écureuils gris, en échange de leurs momeries coutumières.

L'aventureux Popof, qui, lui, avait poussé jusqu'au campement, revint les mains vides, mais en affirmant qu'il y avait là-bas une belle moisson de kopecks et peut-être même de roubles en perspective, « car, ajouta-t-il, j'ai parlé du savoir divinatoire tout particulier de notre frère *sourd-muet*, et la chose a paru surtout piquer fort la curiosité de l'officier, un vieux grison tout rechigné, mais qui a l'air d'être bon à amuser. Dans sa poche, où il tenait sa main en me parlant, j'ai entendu des pièces d'argent chanter leur jolie chanson. Il faudra donc voir.»

— Mais, voulus-je objecter, quelle nécessité de me mettre en cause, alors que je pouvais rester inaperçu?

— Parce que cette idée m'est venue, repartit Popof d'un ton quelque peu arrogant. Cela d'ailleurs, ajouta-t-il, n'impliquait de ma part qu'un acte de présence passive, qu'il se chargeait d'utiliser. Enfin l'engagement était pris avec l'officier, lequel concevrait des soupçons si on lui manquait de parole.

Bref, je compris que le drôle persistait dans son irritant système à mon égard; j'acceptai donc encore de bonne grâce; et nous partîmes à quatre pour le poste militaire.

Ce qui se passa là, dans une grande salle enfumée, avec les Cosaques et les vétérans pour galerie, et sous la *présidence* du vieil officier qui, accoudé dans un rustique fauteuil, avec des airs de macaque rêveur, clignotait sous ses épais sourcils, pendant que son menton hérissé allait chercher ses narines dans les profondeurs de sa rude moustache — ce qui se passa, je ne le décrirai pas. Il me suffira de constater que mon petit intrigant, qui jouait dans cette comédie divinatoire le véritable rôle intelligent et actif (et cela à la satisfaction très-évidente de l'assistance), semblait avoir pris gratuitement à tâche de jeter sur moi tout le ridicule imaginable. Il n'était point de pantomime grotesque à laquelle il ne m'obligeât, point de lazzi humiliant qu'il ne me décochât, point d'allusion embarrassante qu'il ne trouvât pour mettre à l'épreuve ma prétendue surdimutité — ce qui, je dois l'ajouter, paraissait le divertir beaucoup, pendant que les deux bohémiens qui étaient de la partie semblaient, au contraire, s'affliger de l'embarras et de l'humiliation où ils jugeaient que je devais être.

Je sus me contenir, car il importait que l'imposture ne fût pas découverte, et je tenais à savoir jusqu'où le drôle oserait pousser l'impertinence. Il était temps que la situation changeât. J'avais mon plan pour cela; mais il était besoin qu'elle fût d'abord accusée aussi nettement que possible.

Toutes les simagrées finies, tous les prétendus voiles de l'avenir écartés pour ces assistants, qui, du vieil officier au dernier Cosaque, avaient semblé accepter comme paroles d'Evangile toutes les fantaisies sibyllines écloses dans le cerveau de Popof, le chef de poste voyant que la nuit — une nuit très-noire — était venue pendant la séance, ordonna d'atteler un traîneau pour nous reconduire, car nous aurions parfaitement pu nous égarer.

Je fus donc obligé encore d'observer le silence pendant la durée du retour. Mais dès que les deux Cosaques qui nous avaient escortés se furent éloignés de notre campement, j'allai prendre un gros bâton noueux et, me plaçant en face de Popof :

— A mon tour maintenant, drôle! lui dis-je en me servant de la langue russe pour que les bohémiens, à qui cet idiome était relativement familier, ne perdissent rien de nos paroles; maintenant, réglons nos comptes. Voilà de braves gens qui, pour m'avoir rendu service un peu malgré eux peut-être, ne me croient pas devenu l'espèce de jouet ridicule que tu as voulu faire de moi. Je les gêne, ils ont peur que ma présence au milieu d'eux ne soit compromettante. Ils ne s'en cachent pas, ils le montrent, ils le disent : c'est de la franchise que je

Le muet. Dessin de Vierge.

respecte, et d'autant mieux que, quand tu as jugé bon de profiter de la situation que tu m'as faite, pour te divertir à mes dépens, je les ai vus trouver la chose de mauvais goût. Ils ne s'étonneront donc pas que je te rappelle un peu aux égards que tu me dois, et que tu parais vouloir trop méconnaître. Tu as besoin d'une petite leçon de temps en temps, et je suis tout prêt à te la donner. Avec toi décidément il ne faut pas mettre en oubli les distances respectives; aussi voilà que nous allons les rétablir.

Et je levai le bâton.

Popof qui, dès mes premiers mots, avait paru complétement rappelé à lui-même, comme au jour déjà éloigné où une scène à peu près semblable avait été nécessaire, Popof était à mes pieds, humilié, suppliant.

— Oui, seigneur, me dit-il, oui, je suis un misérable, un mauvais sujet; tu as raison, j'ai mérité ta colère; punis-moi, frappe-moi, c'est ton droit, et sois certain que je ne m'oublierai plus jamais, jamais.

— Entends-moi bien, continuai-je, le bâton étendu sur sa tête; j'ai été patient, mais je ne le serai plus; si tu sors encore une fois du respect que tu me dois, je t'en avertis, j'aurai de la mémoire, et il pourrait en mal tourner pour toi.

Et, m'applaudissant du résultat évidemment obtenu, je jetai le bâton pendant que, tout interdit, Popof cherchait à disparaître derrière les camarades, lorsqu'un certain mouvement d'étonnement général se produisit, dont je ne compris pas tout d'abord la cause; mais tous les regards étant dirigés vers l'entrée de la hutte, à la-

quelle je tournais le dos, je me retournai, et vis, arrêté en face de moi, le vieux commandant du poste militaire qui, toujours renfrogné dans sa barbe, et perdu dans de volumineuses fourrures, me dit en français :

— C'est bien pensé, cela, monsieur le comte; mais voudriez-vous me faire l'honneur de revenir avec moi jusqu'au casernement. Le traîneau, qui est à quelques pas d'ici, nous remènera. Nous avons à causer... en particulier.

On comprendra que je fusse alors saisi de quelque stupéfaction et que tout d'abord la parole me manqua. Ebahi, je regardais l'officier, qui reprit avec une insinuante précision :

— Allons, venez, monsieur de Montleu.

Je voulus parler. Mais lui vivement, avec un sourire dont il eût été difficile d'expliquer l'intention :

— Ah! mais, je vous prie, n'oubliez pas que vous êtes muet, et que vous devez l'être encore au moins devant les hommes qui m'attendent là dehors.

Puis il ajouta en langue russe :

Les bords de l'Obi. Dessin de Yon.

— Et que ce garçon (il désignait Popof) vienne aussi. Nous aurons, je pense, besoin de lui. Allons.

XII. — UNE ÉNIGME.

Arrivés au casernement, l'officier laissa Popof aux mains des soldats et me fit entrer avec lui dans son réduit particulier.

Quand nous fûmes seuls, et qu'il m'eût fait prendre place sur une chaise en face de celle où il s'assit :

— Vous vous êtes évadé, il y a six jours de Bogorodskoï où vous étiez interné, me dit-il.

Il n'y avait pas à nier. Je m'inclinai.

— Vous voyez, monsieur, que je suis bien informé. J'ai là des renseignements précis qui me sont parvenus dès le surlendemain de votre départ, comme ils ont dû parvenir aux chefs de tous les postes environnants. Je vous avoue que je ne m'attendais pas à l'honneur d'être celui qui prendrait le premier votre piste. Mais le hasard, qui quelquefois fait bien les choses, m'a servi.

Ces simagrées de bohémiens, un peu téméraires, convenez-en vous-même, m'ont inspiré quelque soupçon, je vous ai suivi, j'ai entendu votre... allocution, et je me suis dit : C'est mon fugitif... Ah ! nous autres *sauvages*, nous avons du flair, voyez-vous : et les gens *civilisés* seraient mal venus à en douter, car...

Or le sauvage commençait déjà à m'impatienter. Je l'interrompis : — Au fait, monsieur ! — Au fait, répéta-t-il tranquillement, oui, monsieur le comte, j'y arrive. Mon devoir rigoureux consisterait à ordonner qu'on vous chargeât de chaînes, à vous faire mettre ensuite bien garrotté sur un traîneau qui, entre quatre Cosaques, vous reconduirait dès cette nuit même au gouverneur de Tomsk.

— Oh ! je connais cela, dis-je, ce sont des aménités dont on m'a déjà fait goûter les douceurs.

— C'est possible ! mais autre rencontre, autres gens. J'ai, moi, une estime toute particulière pour les Français, une estime conçue sur les champs de bataille... Vous souriez, monsieur le comte.

— C'est que je connais encore cela ! Je sais ce qu'ont toujours valu pour moi, en Russie, de semblables déclarations.

— Ah !... mais je le répète, autre rencontre, autres gens, et j'espère vous le prouver, si vous voulez bien me prêter un moment d'attention.

— J'écoute, monsieur, fis-je d'un air assez indifférent, certain qu'il ne s'agissait encore que d'une de ces fourberies dont je ne pouvais plus être dupe.

— Pour moi seul, reprit-il, vous êtes le fugitif que mes gens ont ordre d'appréhender partout où ils pourront le rencontrer, et nul d'entre eux ne s'avisera de vous inquiéter du moment où je ne vous aurai pas moi-même retenu. Or, loin d'avoir l'intention de vous retenir, je veux au contraire vous fournir les moyens d'effectuer votre évasion, dans des conditions bien préférables à cette affiliation à une bande qui, vous en avez la preuve, ne vous offre qu'une chance peu assurée.

— Voici d'abord, continua-t-il en posant un papier sur la table à côté de moi — le passe-port en règle d'un marchand de Yakoutsk qui, dernièrement, s'est laissé mourir dans nos environs, en se rendant, je crois, à Perm, ou à Nijni-Novogorod. Vous parlez assez bien le russe pour justifier convenablement de la possession de ce papier, qui est tombé bien par hasard entre mes mains. Ainsi nanti, vous pourrez voyager plus sûrement qu'avec cette troupe qui d'ailleurs ne devait pas songer à passer la frontière. Vous ne devez point, que je pense, avoir la bourse bien pesante, et sans argent on ne va pas loin. Il y a là dedans, reprit-il, en mettant une filoche sur la table, une trentaine de roubles (1), c'est tout ce dont je puis disposer en ce moment ; mais avec cela, on peut encore dans ce pays franchir quelque distance. Et quand on se lance, comme vous l'avez fait, dans une aventure pareille, il est évident qu'on doit avoir compté sur des ressources imprévues. Maintenant, monsieur le comte, acceptez comme je vous offre, c'est-à-dire de bonne grâce, et vous me ferez plaisir ; car vous m'aurez personnellement fourni l'occasion de témoigner aux Français en général l'estime que j'éprouve pour eux. Il est trop tard pour que vous retourniez auprès des bohémiens. Dormez jusqu'à demain sur ce canapé, et au jour vous partirez. Bonsoir, monsieur le comte...

(1) Environ cent vingt francs.

Ah ! mais j'y songe, fit-il, en revenant sur ses pas, qu'est-ce donc, dites-moi, que le petit intrigant à qui tantôt vous faisiez si dignement la leçon? Vous plaît-il que je lui fasse administrer par mes hommes, et sans autre forme de procès, une bastonnade d'importance. Il me semble l'avoir méritée, et ce n'est guère que pour cela que j'ai eu l'idée de le faire amener ici... Ainsi ne vous gênez pas.

Je le remerciai du soin qu'il voulait prendre, en affirmant que je croyais la chose poussée assez loin, et que d'ailleurs c'était affaire entre ce garçon et moi. Il m'eût alors paru tout naturel qu'il me demandât où j'avais primitivement connu ce bohémien qu'il avait pu entendre se servir avec moi du russe le moins altéré, et j'avoue que pour peu qu'il eût désiré des explications précises, il m'eût mis dans un embarras dont Popof eût, en fin de compte, subi les tristes conséquences. Mais il sortit sans insister, se bornant à me dire qu'il allait me l'envoyer pour qu'il passât la nuit près de moi, en me recommandant « dans mon intérêt » de faire en sorte que dans l'entourage on pût continuer à me croire privé de la parole.

Bientôt, en effet, rentra Popof, qui n'était rien moins que rassuré, et à qui, en tout état de cause, je ne me fis pas faute de laisser entendre qu'il me devrait de n'être pas inquiété davantage.

Pour ma part, vu tous mes précédents rapports avec les représentants de l'autorité russe, je me refusais encore à croire que cet officier fût de bonne foi dans sa générosité ; et sans définir quel piége il pouvait me tendre, je m'obstinais à soupçonner une nouvelle fourberie.

Popof tenait des soldats qui l'avaient gardé, que ce vieil officier, très-riche par lui-même, était homme d'humeur aussi bizarre que variable, passant au même instant de l'extrême condescendance à la plus féroce rigueur. On attribuait d'ailleurs ces inégalités de caractère au profond dépit qui le rongeait, pour s'être vu tomber en disgrâce sur des motifs qu'on ignorait, à la suite de la guerre avec la France. On ajoutait que pendant la guerre il avait été fait prisonnier, et qu'il devait à cette circonstance de proférer à tout venant pour les Français, qui, disait-il, l'avaient fort maltraité, une véritable horreur.

Ces renseignements, où le caractère de l'homme m'apparaissait en pleine contradiction avec sa conduite, n'étaient pas de nature à me tranquilliser beaucoup. Il me tardait qu'il fît jour. J'avais cependant pris à tout hasard le passe-port et la bourse.

Vers la fin de la nuit, l'officier nous envoya par un soldat un plat de mouton aux choux et un grand pot de kouasse, envoi auquel nous fîmes honneur. Puis l'officier vint, qui me parut dans les mêmes dispositions sympathiques ; mais il me souhaita tout bas un bon voyage, avec une sorte d'affectation fébrile qui me donna à penser.

Bref, nous sortîmes, Popof et moi, pour retourner auprès des bohémiens auxquels il allait, lui, se joindre à nouveau, et dont je voulais, moi, prendre congé. Mais au campement, plus trace de la bande. Nous apprîmes aux environs qu'elle avait détalé dès la veille, sans doute, aussitôt qu'on nous eût emmenés.

On ne savait pas nous dire quelle direction les bohémiens avaient prise ; et d'ailleurs si, comme il fallait le supposer, ils avaient toujours marché, ils devaient être assez loin pour que, privés de moyens de trans-

port rapide, nous n'eussions aucune chance de les rejoindre.

Cette défection parut contrarier singulièrement Popof, qui, sachant que je devais me mettre en route de mon côté, et devant par cela se trouver délivré de mon gênant et inquiétant voisinage, avait déjà caressé la douce perspective de retrouver au milieu de la troupe nomade la bonne vie dont ma rencontre avait troublé le cours.

— Toi, me dit-il, d'un air tout penaud, tu as de l'argent, un passe-port.

— Eh bien, est-ce que l'argent ne peut suffire à deux, et mon passe-port de marchand ne suppose-t-il pas que je mène avec moi un commis, un domestique?...

— Oui, mais...

— Quoi donc?

— Voudras-tu que je te suive?

Le drôle avait conscience de sa situation en face de moi. Je compris que je devais faire mes réserves, et je les fis.

— J'aurai tout oublié, si tu ne fais rien pour que je me souvienne, dis-je avec une significative gravité.

Il répondit en courbant le front :

— Tu es mon maître: commande, j'obéirai.

— C'est bien, fis-je. Marchons.

Et je marchai.

— Où allons-nous? demanda Popof après quelques pas.

— Devant nous d'abord et aussi rapidement que possible. Nous verrons ensuite.

L'essentiel, me semblait-il, devait être de mettre tout d'abord de l'espace entre nous et le vieil officier, car malgré toutes les rassurantes apparences, sa conduite restait pour moi comme une menaçante énigme, dont je craignais à tout instant d'apprendre enfin le mot décevant.

XIII. — DEUX JOLIS COMPAGNONS DE VOYAGE.

Mon intention, je viens de le dire, était de nous éloigner rapidement. Mais perdus, à pied, à travers l'immensité neigeuse, sans connaître le pays, et à une époque de l'année où les jours ne sont que de quelques heures, nous ne devions pas espérer qu'il nous fût possible de *dévorer* l'espace. Et toutefois nous cheminions de notre mieux.

Ayant reconnu, après une première traite, que nous nous trouvions sur les bords d'une grande rivière qui ne pouvait être que l'Obi, nous résolûmes d'en suivre le cours, sinon comme route devant nous conduire à une frontière franchissable, puisque c'était marcher au nord vers la mer Glaciale, mais comme moyen provisoire d'orientation.

D'ailleurs en suivant cette rivière (ai-je besoin de noter qu'elle était gelée, solidifiée jusqu'à plusieurs pieds au-dessous de sa surface), nous avions la chance de rencontrer quelque village, où nous trouverions sans doute asile et nourriture.

Mais déjà la nuit tombait sans que nous eussions fait aucune découverte de ce genre. Des deux côtés du fleuve nous ne voyions rien que de vastes plaines ou de légères collines également désertes, également ensevelies sous la même épaisseur blanche.

Enfin, au moment du crépuscule, nous crûmes distinguer à une centaine de pas devant nous un filet de fumée jaunâtre, montant au-dessus d'une espèce de grosse taupinière, vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt.

Comme nous approchions, nous pûmes voir aux environs du monticule fumant, à côté de deux traîneaux échoués, remuer une douzaine de formes noires et grognantes. C'étaient autant de molosses samoyèdes que nous avions surpris dormant sur la neige, ou plutôt dans la neige—car ces animaux ont l'instinct de creuser un trou dans la neige pour s'y coucher—et qui nous saluaient à leur manière.

Encore que chez cette espèce essentiellement vouée à l'attelage l'instinct d'attachement au maître et de défense du logis ne soit qu'imparfaitement développé, peut-être n'eût-il pas été prudent d'approcher davantage.

Nous appelâmes à plusieurs reprises. Mais rien ne bougeait, bien que la taupinière dût certainement être habitée, puisqu'il en sortait de la fumée, et puisque un double attelage stationnait auprès.

—Tu vas voir, et tu vas entendre, me dit alors Popof; et approchant de sa bouche deux de ses doigts rapprochés, il tira de cette espèce d'instrument naturel un son à la fois rauque et aigu qui fit que soudain toute la meute s'agita en poussant des hurlements formidables.

C'était un moyen particulier que, en sa qualité de bohémien, il connaissait pour mettre en émoi les chiens samoyèdes, et qu'il avait employé dans l'espoir que ce tapage insolite attirerait les habitants hors de leur terrier.

Il ne s'était pas trompé. Bientôt en effet, au sommet du cône se montra le haut d'une tête bourrue et sombre qui jetait aux alentours des regards inquiets.

Popof réitéra notre appel, en se servant de quelques mots samoyèdes qu'il connaissait. La tête rentra sans avoir semblé comprendre. Mais presque immédiatement au lieu d'une tête il en parut deux, qui, en dirigeant sur nous des yeux farouches, semblèrent se consulter.

Je les interpellai à mon tour, en usant moi aussi de certaines locutions que j'avais apprises dans mes relations avec les indigènes à Bogorodskoï. Les têtes semblèrent m'écouter très-attentivement, puis se parler bas, puis tout à coup :

— Passez votre chemin, varnaks! (condamnés) nous cria l'une d'elles, en estropiant le russe, et d'un ton fort méprisant.

— Diable, fit Popof, qui eut un tressaillement.

— Non, criai-je en faisant aussi primitive que possible la forme de mon langage afin qu'il fût plus facilement intelligible pour ces hommes. Non, pas varnaks, marchands égarés. Nous, aller à Narym (1); perdu route, avoir faim. Nous bien payer vous.

— Oui, répéta Popof, nous bien payer vous. Nous beaucoup roubles.

— Eh bien, vous venir dans la yourte, nous chercher vous, repartit l'un des deux hommes, qui s'élança hors de la taupinière et se laissa glisser par les mains et les pieds, le long d'une grosse perche qui, plantée obliquement dans le sol, correspondait au trou fumeux. L'autre le suivit. Ils écartèrent les chiens à coups de pied, vinrent à nous côte à côte, et quand ils nous

(1) Narym est une petite ville située à une soixantaine de lieues au nord-ouest de Tomsk, sur les rives de l'Obi. Il s'y fait un trafic assez important des ivoires fossiles qui se recueillent dans les alluvions du fleuve.

eurent rejoints, nous regardèrent pour ainsi dire sous le nez. Puis, presque simultanément, et en se servant du russe le moins altéré :

— Je savais bien que je ne me trompais pas ! s'écrièrent-ils. Et pendant que l'un ajoutait : — C'est Popof, c'est bien lui ; l'autre disait : — C'est le Français de là-bas.

Popof et moi nous nous regardâmes ébahis, comme pour nous demander d'où sortaient ces individus qui nous connaissaient sans que nous pussions retrouver aucun souvenir d'eux.

— Quoi ! fit tout à coup d'un ton railleur l'un des deux hommes — un colosse — en remarquant notre surprise, quoi ! monsieur Popof, vous ne remettez pas votre ancien compagnon de voyage. Mais regardez-moi donc bien.

Des deux mains alors il écarta la capuche de fourrure, qui jusque-là ne laissait guère à découvert que ses yeux, et nous vîmes une énorme face plate et maffiue où sur les joues et le front on pouvait lire en traits d'un bleu livide la triple marque VOR, qui est celle dont la loi russe stigmatise les criminels.

— Oh ! fit Popof, en se reculant, comme sous l'empire d'un profond sentiment de répulsion...

Puis il reprit bien vite, d'un air patelin avec l'évidente intention de racheter ce mouvement qui pouvait lui nuire dans l'esprit de cet homme...

— Oh ! parfaitement ! je te reconnais, tu étais de ma *chaînée*, dans l'Oural ; tu t'appelles, attends, j'y suis... tu t'appelles, Nozdref, tiens ! tu vois que j'ai bonne mémoire.

— A la bonne heure ! fit le colosse en ouvrant sa large main pour prendre celle de Popof, à qui ce contact ne sembla rien moins qu'agréable.

Entre temps l'autre homme me disait :

— J'étais dans ces derniers mois conducteur des traîneaux de Bogorodskoï à Tomsk. Je vous ai plus d'une fois mené chez le gouverneur. Ne me remettez-vous pas ?

A son tour il me montra un visage qui était tatoué comme le premier, et que je crus en effet me rappeler.

— Si je me souviens de toi, reprit Popof, qui tout en s'adressant au colosse, jeta vers moi un coup d'œil qu'il s'efforça de rendre significatif — ah ! je crois bien ! Et je n'ai, certes, pas oublié les histoires que tu nous contais, touchant les causes de ta condamnation. Je me rappelle surtout la première affaire que les juges n'ont jamais sue. Un mougik, ton camarade, t'avait vu voler je ne sais plus quoi...

— Une bouteille d'eau-de-vie, précisa l'homme.

— Tu craignais qu'il ne te dénonçât, bien qu'il t'eût promis de ne rien dire.

— Je le connaissais très-bavard.

— Mais tu sus le guérir proprement et pour toujours de ce défaut, d'un coup de gourdin bien appliqué sur la nuque, le soir au bord d'un taillis. On le trouva mort, on l'enterra ; tu assistas tranquille à l'enterrement.

— Eh ! eh ! ricana le colosse en se rengorgeant, n'était-ce pas tranquillisant ?

— Une autre fois, continua Popof, un marchand à qui tu devais vingt-cinq kopecks t'ennuyait fort en te les réclamant. Tu l'invitas à manger avec toi ; à ta table tu voulus lui montrer un jeu qui se fait avec deux couteaux ; un couteau s'échappa qui lui entra dans la gorge ; cela passa pour un accident, mais tu avais bien dirigé le couteau, l'homme n'en releva pas.

— Et il n'avait plus besoin de kopecks, voilà, fit l'autre.

— Fort bien ! reprit encore Popof qui épiait l'effet produit sur moi par ces aimables souvenirs. Enfin, quand ton père mourut — et tu nous as avoué que tu avais tant soit peu aidé à cette mort, parce qu'il te tardait de partager les nippes du vieux — ton frère s'avisa de prétendre à la possession d'une touloupe (espèce de gros pardessus fourré), tu la lui laissas emporter, mais le soir tu allas chez lui, tu l'étranglas comme un chien, pour reprendre la touloupe.

— Je la voulais : je l'ai eue.

— Oui, mais on t'avait vu, on t'a knouté.

— Oh ! vingt-cinq coups, pas grand'chose ! le bourreau était un de mes anciens amis, il m'a épargné.

— Moi, interrompit l'ex-conducteur de traîneaux, m'adressant la parole avec une sorte de sérieuse humilité, je n'ai jamais tué d'hommes, non ; une femme seulement, qui ne voulait pas me donner sa bourse, et un enfant qui était avec elle et qui criait pour qu'on vînt au secours de sa mère.

— Rien que cela, fis-je d'un air tout naturel ; alors Nozred est ton maître.

— Eh ! eh ! ricana encore Nozred, et, quand il eut ricané ; çà voyons, reprit-il, maintenant que la connaissance est renouvelée, entrez dans la yourte ; vous mangerez en vous reposant un peu.

— Eh ! eh ! est-il bien nécessaire que nous entrions dans la yourte, fit Popof, qui n'avait pas sans raisons abordé les précédents détails biographiques et qui pensait bien qu'il ne devait pas me sourire plus qu'à lui de m'aventurer dans ce réduit à l'entière merci de deux robustes compagnons, dont le plus honnête n'avait que deux meurtres à son actif, surtout après les confidences que nous avions faites au sujet de notre fortune ; cédez-nous seulement quelques aliments, puisque vous en avez ; nous n'avons point dit que nous fussions fatigués ; notre intention n'était pas de nous arrêter.

— Oh ! mon dieu, fit le colosse, ne vous défendez pas trop de l'offre que je vous fais, car nous allions nous mettre en route, et ce n'eût été que pour vous faire plaisir que nous nous serions attardés, car il faut que nous partions sans trop différer. Ce sera donc comme il vous plaira.

Au ton dont cela était dit, je crus comprendre que Popof s'effrayait à tort sur les intentions — au moins immédiates — des deux compères ; et d'ailleurs, étant donnée cette rencontre qui pouvait nous être profitable, je me dis que, pour en profiter, nous devions surtout payer de sang-froid.

— Entrons dans la yourte, dis-je résolûment, car aussi bien, tout en nous restaurant un peu, pourrons-nous plus tranquillement causer du projet que je forme et qui nous serait, je crois, très-avantageux à tous. Allons, montrez-nous la façon d'entrer.

Le colosse ne se le fit pas répéter ; son compagnon le suivit et nous nous mîmes en devoir de les imiter, ce qui, notons-le, n'eût pas été chose à la portée de tout le monde, car il fallait d'abord opérer l'escalade de la perche extérieure, pour se laisser ensuite glisser le long d'une autre perche plantée à l'intérieur.

Nous nous en tirâmes pourtant assez bien.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

SOUVENIRS DE PÊCHE ET DE CHASSE.

LA LANCE D'HONNEUR.

Avant la chasse. Dessin de A. de Bar.

Trois chasseurs, assis autour d'une petite table portative, achevaient un déjeuner substantiel. Ils étaient en pleine forêt, à deux cents lieues environ de Bombay.

Avant de commencer à déjeuner, ils avaient visité leurs chevaux, pour s'assurer que ces vigoureux *hunters* (chevaux de chasse) ne se ressentaient pas de la marche de la veille. Les selles, les brides, les étriers, les sangles, les pointes des lances, tout avait été l'objet d'un examen minutieux. Nos trois Nemrods, n'ayant plus rien à faire, attendaient avec une impatience fiévreuse le retour des *shikarees* (sorte de piqueurs hindous) envoyés à la découverte d'un énorme sanglier qui ravageait le pays.

L'ombre épaisse des arbres tempérait un peu la chaleur; mais des rayons brûlants traversaient çà et là le feuillage. La campagne, qu'on apercevait par quelques échappées, semblait toute en feu; les grands palmiers tordaient et entrelaçaient leurs branches dans une vapeur embrasée. Sous les arbres étaient groupés des coolies à peu près nus, d'aspect presque aussi farouche que les bêtes fauves du bois; ils étaient armés de couteaux et de lances de chasse. Le vieil éléphant qui portait les bagages dans les longues courses se reposait à l'ombre d'un grand bananier.

Le plus âgé des trois Nemrods, un vieux capitaine irlandais couché dans un fauteuil, tournait ses pouces en bâillant.

Près de lui, un grand et beau garçon dans la force de l'âge, nommé Edward Walton, aiguisait la pointe de sa lance.

Enfin James, le plus jeune, le plus impatient et le plus attentif des trois, s'écria de toutes ses forces :

— Hourra! Les voici enfin!

Deux shikarees tout haletants, couverts de sueur et de poussière, s'avançaient en effet vers la tente. Ils annoncèrent que le sanglier avait été aperçu, à la tête

d'une harde d'animaux de son espèce, sur une colline éloignée de quelques milles seulement.

— En route, en route ! et hourra pour qui aura le premier sang du vieux sanglier ! cria Walton en brandissant sa lance, un bambou sans défaut des jungles de Concan, long de dix pieds, dur et souple comme une baleine, et terminé par une lame en forme de feuille de laurier (trempée dans le sang de plus d'un terrible animal).

— *Gorah lao !* cria-t-on de toutes parts.

Et, en moins de cinq minutes, trois chevaux, équipés pour la chasse, piaffaient et hennissaient devant la tente.

Les chasseurs se mirent en selle sans perdre un instant et sortirent du bois, suivis des *coolies* et des domestiques. Pas un nuage ne voilait la splendeur du soleil tropical, qui pénétrait jusqu'au crâne, malgré les bonnets épais et les linges mouillés dont les chasseurs s'étaient munis. Un silence profond régnait dans la campagne ; la nature défaillait de chaleur ; tous les êtres vivants s'étaient réfugiés dans le bois, excepté nos hardis cavaliers et les vautours sans cesse affamés qui décrivaient leurs cercles fantastiques à une hauteur prodigieuse.

En une heure de marche, les chasseurs atteignirent l'endroit désigné.

C'était une colline rocailleuse, couverte de broussailles, dominant une plaine coupée par des ruisseaux et des champs de cannes à sucre, où les sangliers venaient marauder la nuit.

Walton examina le terrain en homme expérimenté. Il donna les ordres nécessaires aux rabatteurs, et invita James et le capitaine à le suivre sous un bouquet de dattiers où ils resteraient en embuscade jusqu'au lancer du sanglier.

Cachés parmi les arbres, les chasseurs descendirent de cheval, attendant impatiemment le premier cri des rabatteurs.

Une heure s'écoula sans que le silence eût été interrompu. Tout à coup un bruit lointain vint frapper l'oreille des chasseurs. Walton, qui fumait tranquillement son cigare, tressaillit à ce bruit bien connu. En un instant il fut à cheval, la lance en avant.

— En selle, en selle, et tenez-vous prêts ! cria-t-il, le sanglier sera devant nous dans un moment.

Les autres coururent à leurs chevaux, les yeux fixés sur la colline.

— Je le vois, je le vois ! dit James à voix basse.

Et en même temps il eut un mouvement involontaire qui fit hennir et se cabrer son fougueux cheval irlandais.

— Au nom du ciel, James, calmez votre cheval, fit Walton irrité.

Au même instant, l'énorme sanglier se levait lentement de son bouge solitaire, sur la colline opposée, et tournait la tête pour écouter les cris des rabatteurs qui approchaient.

Ceux-ci étaient arrivés sur la colline, et le sanglier commençait à entrer dans les broussailles, s'arrêtant de temps en temps comme pour délibérer en lui-même s'il prendrait la fuite ou s'il se retournerait contre ses persécuteurs.

Le terrain devenant plus découvert, le sanglier prit le trot. Les rabatteurs l'aperçurent. Un hurlement sauvage retentit comme si toute une légion de démons était en chasse. Le sanglier s'arrêta, les soies hérissées ; puis, poussant un grognement furieux qui semblait annoncer quelque résolution désespérée, il prit sa course jusqu'au bas de la colline, où il disparut.

Walton espérait le voir sortir des hautes herbes, mais rien ne parut.

Bientôt un fourré s'agita violemment et livra passage à une harde de sangliers qui se répandirent sur la colline ; leurs dos noirs se soulevaient et s'abaissaient comme ceux d'une bande de marsouins se jouant au milieu d'une vague immense.

— En avant ! cria Walton d'une voix retentissante.

Et les trois cavaliers s'élancèrent à travers la plaine.

Le cheval de James fendait l'air avec sa crinière et sa longue queue flottait au vent. Le capitaine suivait à une allure moins emportée ; il jouait pourtant de l'éperon, et son vieux cheval faisait bonne contenance.

— Allons, James, allons ! cria Walton, à vous la lance d'honneur (le premier sang de la bête de chasse) !

James enfonça de nouveau ses éperons dans les flancs de son cheval.

La terre desséchée résonnait sous les pieds des hunters comme du métal, et un nuage de poussière enveloppait entièrement les trois cavaliers.

James tenait la tête. Une centaine de mètres seulement les séparait du sanglier qui menait la harde.

— Faut-il essayer ? demanda James, comme le sanglier, à sa grande surprise, venait de franchir un ravin dont les bords rocailleux et à demi écroulés semblaient devoir tomber en poussière sous le pied léger d'un faon.

— Allez, allez ! répliqua Walton, un bon cheval peut toujours passer là où passe un sanglier.

James, qui était d'humeur à franchir le Styx, au besoin, s'élança en avant ; mais, au moment de sauter, son cheval se jeta brusquement de côté. Celui de Walton, au contraire, sachant par expérience qu'il était inutile de résister, dressa ses oreilles et sauta de l'autre côté du ravin.

James étant parvenu à ramener son cheval sur l'obstacle, l'animal, vigoureusement attaqué par l'éperon, fit un bond de tigre et dépassa l'autre bord de plusieurs pieds.

La course pour la lance d'honneur recommença avec une sorte de frénésie. James regagnait le terrain perdu. Les chevaux commençaient à donner des signes de détresse ; mais celui de Walton, par un bond désespéré, porta son cavalier à une longueur de lance du sanglier. Un sourire de triomphe passa sur les lèvres de Walton.

— Il est touché !... cria-t-il. Non, trop court d'un pouce !

Un second effort du généreux coursier et la lance va être rougie, quand le sanglier se précipite à droite sur le cheval de James, qui se cabre épouvanté. James pousse sa lance au hasard ; la pointe traverse l'épaule du sanglier. Au même instant, le cheval trébuche sur la bête blessée et s'abat avec son cavalier. Mais la lance d'honneur est gagnée ; qu'importe quelques os brisés ? Hourra !

Le sanglier blessé se relève avec le fer de la lance encore enfoncé dans l'épaule. Il va se jeter sur le chasseur renversé quand Walton lui plonge sa lance dans le cœur et le fait rouler dans la poussière.

Le capitaine, pendant ce temps, avait attaqué un marcassin qui n'était pas encore de force à suivre le troupeau ; l'animal était près de servir de trophée au capitaine, mais il exerçait encore les jambes du vieux cheval.

James, s'étant relevé et assuré que ni lui ni son dungervan n'avaient sérieusement souffert de leur chute, reçut les félicitations de Walton. Les deux jeunes gens laissèrent souffler leurs chevaux couverts d'écume, tout en suivant avec intérêt la lutte engagée entre le capitaine et l'infortuné marcassin.

Penché en avant et la lance en arrêt, le vieux capitaine s'avançait comme un chevalier des anciens jours au milieu d'un nuage de poussière. Ses pantalons sans dessous de pied avaient remonté jusqu'aux genoux par le frottement de la selle ; ses longues jambes battaient les flancs du cheval, comme si elles eussent été d'ingénieuses machines suspendues à la selle pour exciter l'ardeur du coursier. Son chapeau de paille avait depuis longtemps abandonné sa tête et flottait sur son dos, retenu par le ruban. Son visage brillait comme un masque de cuivre rouge; de larges gouttes de sueur tombaient sur la crinière du cheval. Il éperonnait son cheval avec fureur, sans pouvoir atteindre le marcassin, qui, presque épuisé, se dérobait dans les buissons.

Les deux jeunes gens battaient des mains en criant, comme les spectateurs d'une course bien disputée; mais le capitaine ne les entendait pas.

Ses efforts furent enfin couronnés de succès. Un coup heureux atteignit le marcassin, et le brave capitaine poussa un cri aussi triomphant que s'il eût trempé sa lance dans le sang d'un second sanglier.

— Maintenant, messieurs, dit Walton, je vous accorde cinq minutes de repos avant de faire une seconde battue. Nous n'avons eu que des jeux d'enfant, tout à l'heure, comparés à ce qui nous attend si nous faisons lever le grand sanglier.

Les chasseurs se remirent en selle et la battue recommença.

Quelques shikarees restèrent perchés sur les hauteurs, dans le cas où le sanglier passerait inaperçu.

Walton venait de choisir une lance bien aiguisée et il expliquait à James le moyen de ne pas la laisser se briser, quand un cri attira son attention. Un des shikarees, monté sur une éminence de rocher, lui montrait un point de la colline opposée. Les broussailles qui couvraient le bas de la colline obligèrent les chasseurs à faire un long détour. Comme ils atteignaient le côté opposé, le sanglier se montra au loin dans la plaine, se dirigeant vers une autre colline. Il ne se pressait pas beaucoup; mais, dès qu'il entendit le bruit des chevaux derrière lui, il se retourna, comme s'il eût pensé à livrer bataille, puis il partit avec une telle vitesse que la poursuite semblait impossible.

— Voici le moment de le serrer de près, cria Walton. Si nous pouvons seulement lui faire garder cette allure pendant un demi-mille, il sera forcé de faire tête.

A mesure qu'ils approchaient de la colline, le terrain devenait détestable. Outre les racines, les quartiers de rocs, les buissons d'épines qui le couvraient, le sol était sillonné de crevasses recouvertes d'herbe, que le cheval franchissait à cause même de la rapidité de sa course, mais qui, au pas, lui auraient rompu les jambes.

On gagnait du terrain. Walton voyait déjà le regard sournois du sanglier qui mesurait la distance et calculait s'il se retournerait ou s'il essayerait encore d'atteindre la colline.

Il enfonça ses éperons et enleva son cheval des deux mains pour le jeter en avant; mais son cœur battait, car, malgré l'exaltation du moment, il sentait le courageux animal trembler de fatigue sous lui.

— Courage, mon brave *Abdallah*, un effort de plus et la lance est à nous !

Le noble animal répondit encore une fois à l'ardeur de son maître ; mais ce fut comme le dernier bond d'un daim blessé. Ses membres tremblants se dérobèrent sous lui; cheval et cavalier roulèrent à terre.

Au même instant, le sanglier commençait à gravir la colline.

James, dont le cheval n'avançait plus, vit que tout allait être perdu et jeta sa lance en avant; mais elle ne rencontra que le roc. Il se précipita à bas de son cheval en frappant du pied de colère.

— Eh bien, c'est la fin, je pense ! car le diable lui-même reculerait devant une pareille ascension, demanda James, tandis que Walton examinait soigneusement les pieds de son cheval.

— C'est un mauvais terrain pour les chevaux, mais il faut essayer. La bête est épuisée; si nous pouvons seulement la suivre à distance, nous en aurons bon marché une fois dans la plaine; ne la perdez pas de vue et partons.

Les chevaux eurent vite repris leurs forces, et les chasseurs commencèrent à monter, à travers des pierres et des quartiers de roc à rompre les membres d'un chamois. Ils eurent enfin la satisfaction de voir le sanglier se lancer dans la plaine.

Walton laissa un instant souffler son cheval, tandis qu'il cherchait l'endroit le moins impratiquable pour la descente. Alors, se soutenant de la bride et des jambes, il se lança au galop. C'était de la démence qu'une pareille entreprise avec une monture épuisée. Ainsi pensait le capitaine, qui, ayant tourné la colline, faisait son apparition à l'extrémité de la plaine :

— Sur ma vie, c'est *horrible*, répétait-il en joignant les mains. Ce Walton est le diable incarné; il rendra l'autre aussi fou que lui, s'ils ne se cassent pas le cou auparavant tous les deux.

Malgré cette prédiction, les deux cavaliers atteignirent la plaine sains et saufs, à moins de cent mètres du sanglier. Le capitaine, oubliant toute prudence, finit par rejoindre la chasse.

Le sanglier arriva près d'un large ruisseau à bords escarpés.

Cet incident donna tout à coup au capitaine un violent désir d'enlever la lance d'honneur à Walton. Il brandit son arme et joua de l'éperon ; mais, à son profond étonnement, le sanglier sauta dans l'eau sans hésiter. Les deux chasseurs l'imitèrent aussitôt.

— Arrêtez, arrêtez, démons incarnés! cria-t-il, s'efforçant vainement d'arrêter son cheval, excité à son tour par l'exemple de ses camarades; arrêtez, fous que vous êtes : voulez-vous donc vous noyer, et moi avec vous?... Arrêtez, je ne sais pas nager... je vais me noyer... je...

La voix du capitaine fut étouffée par un plongeon complet dans le ruisseau ; il revint à la surface trop suffoqué pour exprimer sa colère.

Walton, l'entendant tousser et se démener derrière lui, se retourna avec l'intention de venir à son secours; mais il le vit cramponné au cou du cheval qui nageait de toutes ses forces. Il lui cria de s'accrocher à la crinière sans rien craindre.

Le sanglier atteignit la rive opposée avant que les chasseurs fussent au milieu du ruisseau. Il jeta un regard malicieux sur ses poursuivants et se mit à trotter tranquillement; puis, comme s'il eût réfléchi qu'il

se fatiguerait inutilement dans cette immense plaine, il hérissa son poil et se retourna résolûment.

Walton, qui sortait de l'eau, trempé comme un dieu marin, vit la mine belliqueuse de l'ennemi et poussa un cri de triomphe en chargeant l'animal au galop.

Le sanglier répondit par un sourd grognement et se jeta au-devant de lui. La lance de Walton transperça la poitrine au-dessous de l'épaule ; malgré cette blessure, le sanglier brisa la lance, et se jetant sous le ventre du cheval, lui fit une entaille horrible dont les entrailles sortirent.

James s'élança pour achever le monstre ; mais le sanglier eut encore la force de se lever de terre et de culbuter le malheureux cheval, en coupant une de ses jambes aussi nettement qu'avec un rasoir.

Tandis qu'il méditait quelque nouvelle attaque, le capitaine lui plongea sa lance dans le cœur en criant de toutes ses forces :

— Hourra pour la seconde lance !

Le sanglier essaya de mordre le bois de la lance ; mais le sang et l'écume sortirent de sa gueule. Alors, poussant un cri aigu, il retomba lourdement et expira.

Le capitaine célébra son triomphe par un cri joyeux ; mais le pauvre Walton n'eut pas le courage d'y répondre. La victoire lui coûtait trop cher.

Assis sur l'herbe, la tête de son cheval mourant reposant sur ses genoux, il regardait les membres tremblants du pauvre coursier avec la sollicitude d'une mère qui veille son enfant malade. Le bel animal avait été son fidèle compagnon à la guerre comme à la chasse ; il avait partagé la tente et le pain de son maître, lui montrant tout l'attachement d'un chien. Une larme coula sur la joue brunie du soldat, au moment où le cheval, le regardant fixement de son grand œil expressif, étendit ses membres déjà roidis et rendit le dernier soupir.

— Il est mort noblement, s'écria Walton en se levant et en essuyant, sans chercher à la cacher, la larme qui coulait sur sa joue ; mais je n'oublierai jamais le jour qui m'a coûté la vie de mon brave *Abdallah*.

Imité de l'anglais par A. DE BRÉHAT.

La lance d'honneur. Dessin de A. de Bar.

AVIS AUX ABONNÉS.

A plusieurs reprises nous avons prévenu nos abonnés que l'aggravation des charges qui pèsent sur la librairie allait incessamment nous forcer à élever le prix des volumes de notre collection, *qui se trouve aujourd'hui au-dessous du prix de revient*. Cette mesure sera prise à partir du 31 octobre courant, et chacun de ces volumes (I à XXX) sera porté à 4 francs, au lieu de 3 francs. Les abonnés qui désireraient profiter des conditions actuelles pour compléter leur collection sont donc instamment priés de nous adresser leurs demandes au plus tôt, et en tout cas, le 31 octobre, terme de rigueur.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES CONTEMPORAINES.

PETITE-FRANCE.

Le bombardement de Strasbourg. Dessin de F. Lix.

I

Strasbourg, 14 janvier 1872.

Cher père,

Je suis arrivé hier au soir ici et je t'écris en hâte, car j'ai le cœur gros, car j'ai besoin de causer avec toi.

Le cousin Silbermann m'attendait à la gare; dès qu'il m'a vu, il s'est précipité vers moi et m'a pressé dans ses bras en pleurant.

Il y avait des casques pointus autour de nous; l'un d'eux nous a toisés d'un air menaçant et a mâchonné

de stupides injures à l'adresse de la France et des Français. Silbermann m'a lancé un coup d'œil, j'ai compris et, renfonçant ma colère dans ma poitrine, je l'ai suivi.

Son apprenti, Antonin, portait ma valise, il en était tout fier. Brave enfant! Comme tous les Strasbourgeois, il adore la France.

Il était dix heures.

Nous traversâmes le canal et bientôt nous arrivâmes sur la place Kléber.

Là, trois soudards bavarois ivres injuriaient la statue de notre vaillant compatriote. L'un lui montrait le poing; les deux autres cherchaient à lire et à comprendre les inscriptions gravées sur les faces antérieure et postérieure du piédestal.

Silbermann s'avança et traduisit en allemand et d'une voix pénétrante les deux inscriptions :

— *J. Kléber, né à Strasbourg, le 6 mars 1758, adjudant général à l'armée de Mayence, général de brigade à l'armée de la Vendée, général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, général en chef en Égypte, mort au Caire, le 14 juin 1800. — A Kléber, ses frères d'armes, ses concitoyens, la patrie, 1840. Ici reposent ses restes.*

Puis ajouta :

— Si nous avions eu pendant cette dernière guerre, à jamais maudite, des généraux comme celui-là, au lieu d'avoir ceux dont le sort nous avait dotés pour nos péchés, vous ne seriez pas ici à injurier le tombeau de ce brave.

Et, me prenant le bras, il m'entraîna vers la rue des grandes Arcades, tandis que les soudards, titubant lourdement, dégaînaient et sacraient à faire frémir l'enfer.

Quelques instants après, nous étions dans la rue du Vieux-Marché et nous montions l'escalier de bois de la maison du cousin, de cette maison aimée où tu es né, cher père, où j'ai passé les plus belles années de mon enfance!... Les obus allemands ont troué en dix endroits son toit d'ardoise et ses murs de pierre...

En nous entendant monter, tout le monde sortit sur le palier : le vieil oncle de Silbermann, la cousine, une lampe à la main; Simone, tenant Marie dans ses bras; le père et la mère Steinbach, l'ami Guérin, Apfel et M^me^ Dotzinger avec ses deux filles, qui sont maintenant de grandes personnes. Marie frappait avec une joie tout enfantine dans ses petites mains :

— André! André! criait-elle en fixant sur moi ses beaux yeux bleus brillants.

C'est elle qui m'a embrassé la première, et avec quel cœur!

Puis, après elle, la cousine, et Simone, qui est plus jolie que jamais, et le vieil oncle, et les Steinbach, et M^me^ Dotzinger, et tous enfin.

Nous entrâmes chez le cousin.

La table à rallonges était dressée. Il y avait dessus un pâté, un plat de choucroute, un plat de pommes de terre, quatre grands pots de bière, bref, un festin. La cousine avait allumé toutes les lampes. C'était fête dans la maison.

Pourtant, à peine fûmes-nous entrés, que le silence se fit et que les yeux se rougirent.

Le vieil oncle tremblait, et les femmes regardaient ma manche gauche avec une sorte de frayeur.

— Oh! exclama tout à coup Marie, tu as donc perdu un bras?

— Oui, mon bijou, oui, lui répondis-je en lui tendant ma main droite, mais il m'en reste encore un, Dieu merci!

— Comment as-tu fait pour perdre un bras? insista-t-elle en examinant avec de grands yeux ma manche vide.

— Je me suis battu contre les Prussiens sous les murs de Paris; une balle prussienne m'a cassé le bras, et on a dû me le couper.

— Oh!... fit-elle impressionnée et en laissant échapper ma manche, les méchants, les méchants!...

Puis, penchant sa tête blonde sur ma poitrine, elle me tendit son front en pleurant.

— Et grand-père? reprit-elle.

— Il va mieux.

— Il a donc été blessé aussi?

— Oui.

— Au bras?

— Non, au côté.

— Par une balle prussienne?

— Par un obus prussien.

— Est-ce qu'ils ne s'en iront pas bientôt, ces vilains Prussiens?

— Marie, dit le cousin, que l'émotion étouffait, l'oncle André est fatigué; il vient de loin, de Paris; il a faim, il a besoin de repos; conduis-le à table, et demain matin, de bonne heure, tu iras le réveiller.

La chère enfant me regarda de nouveau, me tira par l'habit et me conduisit à table.

Avant de nous asseoir, l'oncle de Silbermann fit la prière. C'est un vieux calviniste, tu le sais, il ne prendrait jamais son repas avant d'avoir rempli ce devoir :

« Mon Dieu, dit-il en terminant, mon Dieu, daigne bénir ces fruits de la terre que ta bonté nous accorde, et donne-nous la force de supporter la douleur d'être séparés de notre patrie bien-aimée jusqu'au jour où tu nous rendras à elle.»

Je m'assis, visiblement troublé, entre Marie et Simone, que ses larmes rendaient plus jolie encore.

Le commencement du souper fut triste et, tout d'abord, on n'entendit pas une parole, quoique nous fussions quatorze à table; cependant, quand nous eûmes vidé quelques pots de bière et entamé le pâté, les langues se délièrent. C'est Antonin, l'apprenti du cousin, qui ouvrit le feu, et la table s'anima.

Marie, qui avait veillé plus tard qu'à son habitude, s'était endormie sur moi; Simone la prit doucement, la déshabilla, alla la coucher, et revint deux minutes après en me disant, avec ce sourire et cette voix qui n'appartiennent qu'à elle :

— Elle dort!

Le repas terminé, les femmes desservirent; et tandis que la cousine faisait le thé, Silbermann, son oncle et le père Steinbach tirèrent leurs pipes de leurs poches, et l'ami Guérin nous offrit des cigares à Apfel et à moi.

Alors on se mit à causer de la guerre, des désastres inouïs de la France, de l'empire, de l'Assemblée de Versailles, de M. Thiers, du maréchal Bazaine, du général Trochu, de toi, père, et de moi. Il fallut que je répétasse mot pour mot ce que j'avais déjà écrit dans vingt lettres à Silbermann; il fallut que je refisse l'histoire de l'investissement de Paris et celle du siége. Si tu avais vu avec quelle attention ils m'écoutaient, avec quels éclairs d'orgueil national ils saisissaient au passage les traits de bravoure, de dévouement de notre vaillante capitale! Avec quelles larmes d'attendrissement ils me

remerciaient, lorsque je leur montrais la population parisienne allant déposer des couronnes d'immortelles, des fleurs, des drapeaux sur le piédestal de la statue de Strasbourg, jurant d'imiter le noble exemple que donnaient à la patrie envahie les fils de la matrone de l'Alsace ! Car elle a eu tous les élans, notre grande ville : elle a eu la foi ; elle a eu la reconnaissance ; elle a eu le courage ; il ne lui a manqué qu'un général en chef.

Tu te rappelles, père, le jour où nous allâmes nous faire inscrire tous les deux dans un bataillon de marche ? Tu voulus venir avec moi, malgré mes prières, malgré tes soixante et dix ans. Et tu pris un fusil, comme le plus jeune soldat ; et tu marchas bravement à mon côté à Buzenval ; et au moment où une balle ennemie me cassait le bras, un éclat d'obus te déchirait le corps ; et tu tombais en criant : « Vive la France ! vive l'Alsace ! »

Nous restâmes pendant quatre mois dans la même ambulance, toi tremblant pour moi, moi tremblant pour toi. C'est là que nous traversâmes cet enfer qui s'appela la *Commune*. Te souviens-tu de notre joie quand nous retrouvâmes notre logement intact, notre vieille île Saint-Louis, notre beau quai de Béthune sans ruines ? l'Hôtel de ville d'un côté, le Grenier d'abondance de l'autre, fumaient encore ! Quel spectacle !

Je dus raconter tout cela en détail ; je dus dire nos chagrins, nos angoisses, nos douleurs, nos privations, nos désillusions, notre rage quand arriva la capitulation ; car l'histoire de notre siége ressemble un peu à l'histoire du siége de Strasbourg, et il semblait à nos amis, en m'écoutant, que je leur parlais de leurs propres souffrances.

Pour moi, je pensais, en rappelant ces épouvantables événements, qu'aucun ne m'a plus affreusement serré le cœur que la vue des reîtres allemands montant la garde à la gare de notre chère capitale de l'Alsace.

Il était plus de minuit quand nous nous séparâmes ; ce fut Simone qui me conduisit à ma chambre. Son « bonsoir, André, » me causa un plaisir que je ne saurais t'exprimer, et me berça délicieusement jusqu'à l'instant où je m'endormis.

Ah ! si au lieu de m'enlever un bras, les balles prussiennes m'avaient enlevé quelques années !...

Ce matin, à huit heures, la cousine m'a amené Marie, qui s'était réveillée en réclamant son oncle. Je l'ai embrassée cent fois pour toi et pour moi, et je te griffonne cette lettre avant de sortir avec elle, car on nous attend chez l'ami Schwilgué.

Au revoir, père, je t'écrirai demain et tous les jours jusqu'à ce que je reparte.

Ton fils qui t'aime,

ANDRÉ ERWIN.

II

Strasbourg, 15 janvier 1872.

Je ne saurais te retracer la cordialité de l'accueil que j'ai reçu hier chez Schwilgué.

Sa femme, ses enfants, ses ouvriers étaient réunis dans l'atelier quand je suis entré (tu sais qu'il demeure toujours Grande-Rue) et c'était à qui, des uns et des autres, me presserait la main.

— Il s'est battu, disait l'un en montrant ma manche pendante.

— C'est un vrai Alsacien, disait un autre.

— Et son père, donc ? Le vieil Erwin a été blessé à côté de lui à Buzenval.

— Est-ce que nous redeviendrons bientôt Français ? me demandait un autre.

— Ils ont beau faire, ajoutait un cinquième avec une sombre énergie, nous sommes Français et nous resterons Français. S'ils ont pu nous arracher à notre patrie, ils ne pourront arracher notre patrie de nos poitrines.

Comme elle vibre l'âme de notre Alsace sous les chaînes odieuses qui la déchirent ! Avec quelle passion, avec quelle douleur poignante tout ici crie : « France ! France ! »

Simone était derrière moi, avec Marie et la cousine, tandis que Schwilgué et ses ouvriers m'accablaient de questions et de témoignages de la plus sincère affection, lorsque Mme Schwilgué, apercevant l'enfant, s'écria avec joie :

— Tiens, vous avez amené *Petite-France ;* que c'est bien à vous.

A ce nom de *Petite-France*, je me retournai étonné vers Simone et la cousine.

— C'est vrai, vous ne savez pas, fit Simone avec un triste sourire.

Et pendant que Mme Schwilgué emmenait Marie dans le salon, elle m'expliqua l'énigme.

Au lendemain de l'investissement, le mari de ma pauvre sœur (brave Lorentz ! un vaillant, un vrai Strasbourgeois aussi, celui-là !) s'enrôla dans la compagnie de francs-tireurs que commandait Liès-Bodard, professeur à l'académie de Strasbourg, un volontaire de cinquante-six ans.

Chaque fois que Lorentz revenait d'une reconnaissance aux avant-postes ennemis, il prenait Marie dans ses bras ; et, si le canon grondait, si les obus sifflaient au-dessus de la rue du Vieux-Marché :

— N'aie pas peur, mon ange, lui disait-il en l'embrassant, n'aie pas peur.

Puis il murmurait, la poitrine oppressée :

— Pauvre France !

— Pauvre France ! répétait Marie en le regardant dans les yeux.

— Oui, pauvre France ! répondait Lorentz dans un baiser ; mais, plus elle est malheureuse, plus il faut l'aimer, plus il faut crier : « Vive la France ! »

Et Marie, relevant sa petite tête, saluait au passage les volées d'artillerie qu'envoyaient les assiégeants, et répétait avec son père :

— Vive la France !

Un jour, vers la fin du siége, Lorentz ne revint pas ; il avait été tué au bastion 4, où il servait comme artilleur volontaire.

Ce jour-là, on eût dit que l'enfer s'était déchaîné sur la ville.

Cent maisons étaient en feu ; nos intrépides pompiers se multipliaient, sans souci de leur vie, sans découragement, quoique l'impuissance de leurs efforts fût manifeste.

Dans quelques quartiers, les habitants étaient dans les caves ; dans d'autres, ils vivaient dans les rues pour ne pas être engloutis sous les décombres fumants de leurs demeures.

De crainte du feu, ma sœur quitta sa retraite, tenant Marie dans ses bras, et s'enfuit avec Simone, Silbermann et la cousine, chez Schwilgué.

C'est alors qu'au coin de la rue des Serruriers, un éclat d'obus lui brisa la tempe.

Elle s'affaissa foudroyée.

Marie, tombée avec elle et inconsciente de l'immense malheur qui venait de la frapper, criait, à travers des sanglots :

— France ! pauvre France ! Mère, mère chérie, relève-toi, relève-toi donc !

Simone l'enleva, car les projectiles continuaient à siffler, et Silbermann chargea ma sœur sur ses épaules, avec l'aide de la cousine.

On nous a écrit les détails douloureux qui suivirent la mort de Louise et de Lorentz; je n'insisterai donc pas sur ce lugubre sujet.

Au moment de la capitulation, ce cri de « Pauvre France ! » retentit dans tout Strasbourg comme un glas funèbre, et Marie, qui l'avait appris de Lorentz dans de si tragiques circonstances, le répéta chaque fois qu'elle vit passer un régiment ou une compagnie de soudards allemands.

Cela devint même chez elle une idée fixe, une idée d'enfant, une idée à refrain.

Elle n'avait plus son père, elle n'avait plus sa mère, elle voulait avoir la *France*.

Nos Strasbourgeois et nos Strasbourgeoises, heureux d'entendre prononcer ce nom aimé, ne l'appelèrent bientôt plus que *la Petite-France*. Et, depuis la signature du traité de paix, quand elle sort avec Simone ou

Le ballon. Dessin de F. Lix.

avec la cousine, chacun se la dispute, chacun accourt l'embrasser, chacun la presse passionnément sur sa poitrine en disant :

— France, ma pauvre France, ma petite France chérie, que je t'aime !

Dimanche passé, il y a eu une sorte d'émeute à ce propos, place Guttemberg.

Note que Marie a conscience de l'importance du personnage qu'elle joue et qu'à l'occasion elle le tient d'une façon adorable, qui ferait rire en d'autres circonstances, mais qui, dans les conjonctures actuelles, fait battre les cœurs.

Tiens, en voici un exemple :

Dernièrement elle jouait au ballon, au Contades, avec quelques autres petites filles ; Simone, la mère Steinbach et Mme Dotzinger brodaient, assises sur un banc, en les surveillant. Tout à coup le ballon, en rebondissant, tombe dans les jambes d'un colonel allemand qui se promenait près de là en compagnie de deux lieutenants. Marie s'élance pour ressaisir son ballon ; mais le colonel, plus prompt, le ramasse et le lui présente.

Marie s'arrête brusquement.

— Venez donc le prendre, dit le colonel.

Même immobilité.

— Pourquoi ne venez-vous pas? ajoute-t-il étonné et en s'avançant vers elle.

— Je ne le veux pas, répond Marie avec une colère mêlée de dédain, vous êtes Prussien.

— Je suis Bavarois, fait le colonel en se redressant.

— Domestique de Prussien, alors, riposte Marie en tournant les épaules et en venant se mettre sous la protection de Simone.

Le colonel lança le ballon dans l'Ill avec rage et se dirigea, en compagnie de ses lieutenants et au pas accéléré, du côté de la porte des Juifs.

Marie avait certainement saisi ce propos chez Silbermann ou chez quelques-uns de nos amis; mais je te laisse à penser si Mme Dotzinger, la mère Steinbach et Simone l'entendirent avec joie, et si, après l'avoir lancé, Marie fut embrassée par elles.

Schwilgué pense à vendre son établissement, non que l'ouvrage lui manque, il a en ce moment deux machines à vapeur à construire, mais il ne veut pas opter pour la nationalité allemande, et, n'optant pas, il se trouve obligé de liquider ses affaires, M. de Bismark ayant une façon toute particulière, c'est-à-dire toute barbare, d'interpréter le traité de paix. Schwilgué ira probablement coloniser en Algérie avec ses ouvriers, dont il est adoré, et qui, comme lui, frémissent à l'idée de se déclarer Allemands.

Allemands, les Strasbourgeois! Allemands, les Alsaciens!...

Est-ce qu'ils n'ont pas prouvé cent fois combien étaient énergiques et enracinés leurs sentiments français? Est-ce qu'ils n'ont pas donné, pendant les vingt-cinq années de guerre de la révolution et de l'empire la mesure de leur ardent patriotisme? Est-ce que Strasbourg en particulier ne compte pas, parmi les soldats qu'elle a donnés à la mère patrie et qui ont versé avec joie leur sang pour elle, Kléber, Kellermann, de Cœhorn, Barbier, Beurmann? Est-ce que ce n'est pas dans notre Alsace que les derniers coups de canon ont été tirés en 1814 et en 1815, après Waterloo, contre les armées alliées? Est-ce que ce n'est pas à Strasbourg, chez le maire de Strasbourg, dans une maison de la rue de la Mésange, que Rouget de l'Isle composa et lança sa *Marseillaise*, l'hymne national immortel de la France? Allemands, les Alsaciens!... Eux qui ont vu éclore au milieu d'eux l'imprimerie, ce soleil de la civilisation, et *la Marseillaise*, cette fanfare de la révolution française?... Allons donc!...

On peut les affubler tant qu'on voudra de la livrée prussienne, on n'extirpera jamais de leurs cœurs la cocarde française.

C'est ce qui me faisait dire ce matin à Schwilgué et à ses amis de patienter, de ployer sous le joug jusqu'à des temps meilleurs; de garder à la France ce sol alsacien jusqu'au jour où il brûlera les pieds des Allemands.

A cela, les uns et les autres m'ont répondu, avec un accent qui m'a remué :

— Attendre, patienter!... Vous ne savez pas combien nous sommes malheureux; vous ne savez pas quelle torture est pour nous cette odieuse occupation; vous ne savez pas dans quel gouffre de douleurs nous a plongés notre séparation de la mère patrie!...

Chers martyrs!... Oui, ils souffrent; mais Dieu leur donnera la force d'attendre l'heure de la délivrance!

III

Strasbourg, 18 janvier.

Je recueille un peu partout, depuis mon arrivée, les renseignements les plus divers sur la résistance de Strasbourg, et je puis t'assurer que cette résistance a été digne de l'Alsace.

Nos cœurs nous disaient vrai, lorsqu'ils nous faisaient crier à ceux qui accusaient les Strasbourgeois de lâcheté et d'indiscipline qu'ils en avaient menti. L'impéritie de ceux qui avaient assumé la tâche de préparer la défense du pays, fut surtout sensible à Strasbourg au début de la guerre. Rien, absolument rien n'avait été fait pour mettre ce boulevard de la France, non pas seulement en état de soutenir un siége, mais en état de résister à un vigoureux coup de main.

Strasbourg, tu le sais, a des fortifications d'un autre âge, des fortifications en rapport avec les canons à âme lisse et se chargeant par la bouche; elle n'a aucun fort, aucun ouvrage détaché, aucun magasin casemate, aucun abri suffisant.

Au début des hostilités, elle n'avait pas même une garnison de temps de paix; elle n'était gardée que par quelques compagnies de dépôt et un seul régiment, le 87e de ligne.

A ces faibles ressources s'ajoutèrent les fuyards du premier désastre, de Reichshoffen, des douaniers, des mobiles à peine exercés, à peine vêtus, à peine armés, et enfin deux ou trois escouades de corps francs et quelques compagnies de gardes nationaux.

L'investissement eut lieu le 8 août; le 13, le bombardement commença pour ne cesser que le 27 septembre.

Comme les moyens les plus élémentaires de défense manquaient, il fallut improviser devant l'ennemi, et sous son feu meurtrier, tout ce qui parut possible.

Au lendemain de la bataille de Frœschwiller, la population valide, mue par un sentiment du plus vif patriotisme, demanda à prendre une part active à la défense; le préfet s'obstina à voir dans ce généreux élan des manifestations antidynastiques, des manifestations républicaines, il l'étouffa au lieu de le développer, et la garde nationale, mal organisée, ne reçut que deux mille fusils, ancien modèle, c'est-à-dire deux mille armes dérisoires.

Nombre de gardes nationaux s'armant eux-mêmes, comme ils purent, formèrent alors des compagnies franches, qui, jusqu'au dernier moment, firent le plus grand mal aux assiégeants, malgré la menace, souvent exécutée, du général allemand Werder de fusiller tous les francs-tireurs qui tomberaient en son pouvoir; d'autres servirent d'artilleurs auxiliaires aux bastions les plus exposés, les plus maltraités, d'autres enfin allèrent doubler l'effectif du corps des pompiers.

Pour donner une idée du courage déployé par nos compatriotes, il suffit de dire que Strasbourg reçut, en moins de quarante jours, deux cent mille projectiles d'une puissance inconnue jusqu'alors; qu'elle perdit plus du quart de sa garnison; que douze cents de ses habitants furent atteints par les obus ennemis; qu'elle eut deux brèches à ses murs; que son artillerie fut détruite, sa citadelle rasée, ses monuments et un tiers de ses maisons incendiés!

Quand Strasbourg capitula, c'est qu'elle ne pouvait plus tenir.

Voici une scène touchante que m'a racontée Schwilgué, et qui peint admirablement l'amour patriotique de nos Strasbourgeois :

C'était le dimanche qui suivit la ratification du traité de paix. La nouvelle officielle de cette ratification était arrivée à Strasbourg, où elle avait produit une sensation poignante, quoiqu'elle fût attendue. On la commentait partout avec amertume, avec une sombre résignation.

— *Consummatum est!* répétait-on.

Et les poitrines se gonflaient, et les yeux se rougissaient.

L'heure du service divin venait de sonner.

Les églises, les temples étaient pleins : on avait besoin de prier.

Schwilgué se rendit à Saint-Pierre-le-Vieux.

Le désespoir le plus navrant était gravé sur tous les visages.

Le pasteur entra.

Il était plus troublé que l'assemblée.

Il monta en chaire, blême, tremblant, ouvrit son livre des Evangiles, regarda la foule silencieuse qui attendait, le front courbé ; puis, d'une voix étranglée par l'émotion, murmura :

— Le traité de paix a été ratifié...

Et il s'arrêta, ne pouvant en dire davantage.

Tout le monde pleurait.

Il y eut un silence.

Le pasteur voulut commencer son sermon ; aux premiers mots, les sanglots le suffoquèrent.

Il s'agenouilla pour se remettre et se releva après un instant ; mais, incapable de prononcer une parole, il descendit de la chaire et se retira.

Alors la foule, qui s'était aussi agenouillée en pleurant, sortit du temple, et l'office divin ne put avoir lieu !...

Jamais prière plus belle et plus éloquente monta-t-elle vers Dieu?...

Hé bien, père, telle notre Alsace était à ce moment déchirant, telle elle est aujourd'hui, telle nous la retrouverons quand nous en serons dignes.

IV

Strasbourg, 20 janvier.

Elles sont admirables, nos Alsaciennes.

Ce n'est pas seulement avec passion qu'elles aiment la France, c'est avec courage, c'est avec persévérance, c'est avec dévouement, c'est avec la plus exquise délicatesse.

Les femmes de Haguenau ont eu récemment l'idée d'organiser une souscription à un sou par jour pour contribuer à libérer le territoire. La police prussienne a mis toutes les entraves imaginables à leur œuvre patriotique ; pourtant elles viennent d'adresser au président de la république une première offrande de cinq cents francs, à laquelle était jointe une lettre dont j'extrais ce passage :

« ..... Ce ne sont pas des frontières arbitrairement tracées qui font les nations, c'est la communauté de sentiments, et ceux-là sont de la même patrie qui ont les mêmes douleurs, les mêmes affections, les mêmes haines et les mêmes espérances! A ce titre, les Alsaciens n'auront jamais d'autre patrie que la France. »

Après les femmes de Haguenau sont venues celles de Strasbourg, puis celles de Mulhouse, puis celles de Sainte-Marie, puis celles de Saverne, puis celles de Schlestadt, qui envoyaient hier à M. Thiers le produit de leur collecte d'une semaine, près de deux mille francs, avec une lettre que je n'ai pu lire sans tressaillir de joie, et dont ces quelques lignes te diront l'esprit :

« ..... Au nom de la France, tous les cœurs se sont émus, toutes les épargnes se sont ouvertes. L'obole de l'artisan, de la pauvre servante, de l'humble ouvrière se confond avec la pièce d'or dans notre modeste offrande. Sans doute ce n'est qu'une goutte d'eau versée dans le gouffre creusé par nos désastres, mais cette goutte d'eau est puisée à la source sacrée du patriotisme. La valeur est tout entière dans le sentiment qui anime les cœurs qui l'offrent, dans l'impérissable amour qui les remplit pour cette patrie, toujours si chère, que les enfants de l'Alsace ne peuvent croire perdue sans retour. »

N'est-ce pas, père, que ce mouvement est beau? N'est-ce pas qu'elles ont le cœur haut placé, nos filles d'Alsace?

N'est-ce pas qu'une patrie qui est aimée de la sorte est toujours grande, si épouvantables que soient ses malheurs?

Il me serait difficile de te raconter toutes les manifestations publiques du patriotisme de nos Alsaciennes; j'en prendrai deux ou trois au hasard, de celles qui t'intéresseront plus particulièrement.

Au milieu des grands froids de cet hiver, un zouave revenait d'Allemagne, où il avait été retenu plus longtemps que ses camarades, pour une légère infraction à la consigne disciplinaire de captivité. Le pauvre diable n'avait plus que dès lambeaux de vêtement; il était maigre à faire peur, marchait presque pieds nus, grelottait, souffrait du froid et de la faim, était sans ressources, les autorités militaires prussiennes l'ayant renvoyé de prison sans lui fournir les moyens de se rapatrier.

Il venait d'arriver à Strasbourg, et le besoin l'avait poussé à solliciter la pitié de deux ouvriers de Schwilgué qui passaient sur la place des Tanneurs.

M^me^ Dotzinger traversait à ce moment la place avec l'aînée de ses filles.

A la vue d'un soldat français, elle s'avança et se renseigna :

— Vous avez froid, vous avez faim, mon brave? s'écria-t-elle vivement dès qu'elle eut écouté l'histoire du prisonnier et en enlevant de ses épaules un châle cachemire pour le lui donner : Tenez, prenez, prenez.

Et, non contentes de cet acte, elle et sa fille vidèrent leurs bourses dans les mains du zouzou stupéfait, en lui disant avant de s'éloigner :

— Quand vous serez de retour à Paris, répétez à ceux qui vous parleront de nous, que nous subissons sans désespérer un malheur que nous n'avons pas mérité, et que la mort seule nous détachera de la France.

Le surlendemain, c'était une démonstration plus émouvante encore.

Tu te rappelles Jacques Vischer, mon camarade d'école, dont les parents avaient une fonderie de caractères d'imprimerie près de chez nous, rue des Hallebardes; qui, tombé au sort en 1859, demanda à faire la campagne d'Italie et reçut les galons de caporal sur le champ de bataille de Magenta? Vischer était lieutenant au 74^e^ de ligne lorsque la guerre éclata, et son régiment faisait partie du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon.

Le jour où les masses allemandes tombèrent sur nous, le jour où l'invasion commença, où nous essuyâmes notre première défaite, deux batteries d'artillerie, le 74^e^, un bataillon du 30^e^ et un bataillon de turcos, déployés en tirailleurs devant Wissembourg, cherchaient à arrêter le mascaret tudesque.

C'était une lutte de géants.

Quarante-cinq mille Prussiens et Bavarois, appuyés par une artillerie formidable, se ruèrent sur cette poi-

gnée de braves; et cette poignée de braves leur tint tête; et elle combattit durant six heures un contre dix!

Ce fut un beau fait d'armes, va, père, et qui prouva que si nos généraux étaient au-dessous de leur tâche, nos soldats étaient toujours à la hauteur de la leur.

Quand les munitions manquèrent, quand les obus et la mitraille eurent couché par terre la majeure partie de ces héros, quand la digue humaine ne fut plus assez épaisse pour arrêter le flot ennemi, les survivants se replièrent, faisant face aux vainqueurs et défendant le terrain pied à pied.

Vischer avait été blessé au début de l'action, mais il était demeuré à la tête de sa compagnie, dont le capitaine avait été tué.

Au moment où les Bavarois entrèrent dans Wissembourg, un éclat d'obus lui laboura les côtes et une balle lui cassa la jambe.

Il tomba au milieu des morts et des blessés, dont les rues étaient jonchées.

Les Bavarois, qui, trois semaines plus tard, devaient donner à Bazeille la mesure de leur férocité, se mirent alors à tuer tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage.

Un blessé levait-il la tête, un malheureux étendu à terre donnait-il un signe de vie, dix coups de baïonnette l'achevaient aussitôt.

Vischer fut lardé par un de ces sauvages bandits, puis traîné par sa jambe brisée, l'espace de cent mètres, et laissé pour mort dans le ruisseau.

Le désastre accompli, la boucherie terminée, la nuit venue, les habitants de Wissembourg échappés à l'ouragan de fer et de feu de la bataille, furent commandés par les Allemands pour enterrer les morts.

Vischer allait être déposé dans la fosse, où on avait déjà jeté ceux de nos soldats relevés auprès de lui, lorsque les bonnes gens qui le prirent, s'apercevant qu'il respirait encore, le portèrent chez eux et lui prodiguèrent les soins les plus touchants.

Vischer resta pendant un an couché sur un lit de douleur, et personne ne pensait qu'il pût en réchapper, quand, par un miracle de la nature et de la charité avec laquelle il avait été soigné, il revint à la santé.

La fille des dignes ouvriers qui l'avaient recueilli était la meilleure des créatures; elle avait vingt ans. Vischer ressentit bientôt pour elle une passion où la reconnaissance occupait une grande place; il lui demanda si elle voudrait être sa femme, elle accepta; et la première sortie du glorieux blessé fut pour la célébration de son mariage.

Toute la population de Wissembourg l'attendait pour le voir, pour acclamer en lui la patrie et la bravoure françaises.

Irritées, les autorités prussiennes lui signifièrent le même soir d'avoir à quitter la ville sous vingt-quatre heures.

Il vint à Strasbourg.

Nos Strasbourgeoises connaissaient son histoire; elles voulurent lui témoigner leur admiration, et l'attendirent à la gare du chemin de fer, au nombre de deux cents, le corsage orné de rubans tricolores et les mains pleines de fleurs.

Là, ce fut à qui lui ferait fête, lui dirait: « C'est bien! », le remercierait d'avoir si admirablement soutenu l'honneur des enfants de Strasbourg.

Cette démonstration ne pouvait être du goût du gouvernement prussien; aussi Vischer ne tarda-t-il pas à recevoir une signification d'expulsion.

Il est actuellement en Suisse, à Lausanne, avec sa femme, chez la grande tante de Simone, qui est un peu sa parente. Il y demeurera jusqu'à l'été, et nous le verrons ensuite à Paris.

Mais c'est surtout dans les frottements forcés de la vie ordinaire, de la vie de tous les jours, que nos Strasbourgeoises affirment leur inaltérable amour pour la France.

Les officiers allemands ne sont reçus chez aucun Strasbourgeois, et une de nos femmes ou de nos filles qui se montrerait au bras de l'un d'eux, en ville ou au Contades, serait marquée d'une tache indélébile.

Pleins d'une obséquiosité outrée, les officiers allemands, incités par leurs chefs, frappent humblement à toutes les portes, et toutes restent fermées; ils sollicitent la main de jeunes filles de l'aristocratie, de la bourgeoisie, de la classe ouvrière, et partout on leur répond : *Nescio vos.* On fait le vide autour d'eux; on a horreur de leur contact; on les méprise quand ils ressemblent à l'individu que Simone a chassé de chez Silbermann, où il avait eu l'audace de se présenter le mois dernier.

Cet individu, espion de son métier, officier à ses heures dans l'armée allemande, était, à Strasbourg, avant la guerre, un des agents les plus actifs de M. de Bismark. Se glissant partout, furetant partout, écoutant tout, notant tout, s'accrochant, se collant à tout, on ne pouvait faire un pas sans se heurter contre lui, sans trouver devant soi sa face patibulaire et toujours souriante.

Alors, on ne soupçonnait pas l'espionnage allemand, on le recevait volontiers.

Il s'était introduit chez Silbermann et avait fait le galant auprès de Simone.

Avant l'ouverture des hostilités, il disparut.

On l'avait oublié, lorsque, il y a quatre mois, il reparut en uniforme allemand et vint prendre possession d'une importante situation, moitié administrative, moitié policière, récompense de ses honnêtes services.

Inutile de te dire avec quel mépris le toisèrent ceux qui l'avaient connu; mais, ce que tu croiras à peine, c'est qu'il eut l'impudeur d'aller frapper à la porte de toutes les maisons hospitalières où on l'avait si bonnement, si naïvement reçu; c'est qu'il vint chez Silbermann, les bras ouverts, et qu'il lui demanda la main de Simone, en faisant valoir les avantages que la famille pourrait tirer de sa haute position.

Silbermann était confondu de l'aplomb de ce misérable.

Ce fut Simone, présente à la scène, qui se chargea de la réponse.

Elle se leva, blême de colère, jeta à l'espion un regard écrasant de mépris, étendit impérieusement le bras vers la porte et dit :

— Sortez!

L'ordre était si énergique, que l'espion, honteux, décontenancé, accablé, ne trouva pas une seule parole à balbutier et qu'il se retira la tête basse.

Quand Silbermann m'a raconté ce fait, j'aurais dévoré Simone de baisers, si elle m'avait laissé faire.

Je te vois d'ici sourire et murmurer :

— Parbleu! mon gaillard, tu n'es pas dégoûté!

Si tu savais quelle noble enfant c'est que Simone!

Je me suis dédommagé sur Petite-France, qui t'envoie cent baisers dans cette lettre pour te faire attendre ceux qu'elle te donnera bientôt elle-même.

A propos, je me suis présenté hier aux autorités allemandes pour toucher l'indemnité promise aux victimes du bombardement, et que des agents du gouvernement impérial ont fixée, en ce qui concerne la petite maison que nous avions rue de la Nuée-Bleue, et dont il ne reste plus que des pans de murs calcinés, à dix-huit mille francs.

L'employé chargé de la liquidation des indemnités du bombardement m'a reçu avec une roideur hautaine qui tout d'abord m'a fait monter la colère aux lèvres.

— Les dix-huit mille francs sont à votre disposition, m'a-t-il dit sèchement.

— Veuillez alors me les faire ordonnancer.

— Vous n'ignorez pas, a-t-il ajouté, que seuls les sujets allemands ont droit aux indemnités?

— Pardon, je l'ignorais.

— Dans ce cas, je vous l'apprends. Faites votre déclaration d'option pour la nationalité allemande, apportez-moi un certificat légalisé de cette déclaration et je vous ordonnancerai le payement de votre indemnité.

— Monsieur, lui ai-je répondu avec calme, dix-huit mille francs sont assurément un beau denier pour la nationalité allemande, et je comprends que vous soyez désireux de la vendre à ce prix; mais, en vérité, c'est trop peu pour la nationalité française.

— La nationalité française?... ricana l'employé.

— Je sais, monsieur, qu'elle est maintenant à la baisse à l'étranger, mais c'est une valeur solide, elle remontera. Je crois à la hausse; aussi, je la garde.

— A votre aise, fit l'employé d'un ton dédaigneux et

L'espion. Dessin de F. Lix.

avec un haussement d'épaules; dans dix ans, vous nous direz des nouvelles de la valeur de votre nationalité.

— Peut-être avant, répliquai-je avec un salut et en me retirant.

J'ai fait cela, père, sans te consulter, mais parce que je ne doutais pas plus de ton approbation que de ton cœur. Dix-huit mille francs sont une grosse somme pour nous, qui ne pouvons plus faire grand'chose; toi, père, parce que tu as besoin de te reposer, parce que tu as assez travaillé; moi, parce que je n'ai plus qu'un bras.

Cependant je les ai repoussés avec bonheur, et je le ferais encore si c'était à refaire. Pauvre chère patrie! je n'avais jamais senti combien je l'aimais! Bath! la Providence nous aidera. Il nous reste deux mille francs de rente; c'est notre pain quotidien assuré à tous les trois : à toi, à Petite-France et à moi. D'ailleurs, si je ne puis plus graver, je puis occuper dans une administration un emploi pour lequel un bras sera suffisant; il n'y a donc pas péril en la demeure.

Silbermann, Schwilgué et tous les amis m'ont félicité avec expansion de l'acte, fort simple pourtant, que je venais d'accomplir. Quant à Simone, elle m'a sauté au cou en apprenant ma renonciation, et les deux baisers qu'elle m'a donnés m'ont semblé si bons, que, si j'avais encore dix-huit mille francs à perdre, je les abandonnerais de grand cœur pour deux autres baisers pareils.

ARMAND DUBARRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

La yourte. Dessin de Vierge.

La yourte où nous entrâmes était une espèce de fosse circulaire de six à huit mètres de profondeur et de quatre à cinq de diamètre. Une plate-forme de bois, haute d'un pied environ, régnait tout autour dans une largeur de quatre à cinq pieds, laissant au milieu le foyer creusé dans le sol et sans pierres — car la pierre est inconnue dans ces contrées. — Sur la plate-forme six ou huit tentes-hamacs de peau étaient fixées, et çà et là pendaient, entremêlés avec des instruments de chasse et de pêche, force poissons secs tout naturellement fumés par leur séjour dans la yourte. Dans une grossière écuelle de terre, pleine d'huile de poisson, trempait une mèche de mousse tordue qui brûlait en répandant beaucoup plus de fumée puante que de lumière.

Quand, assis sur les bords de l'estrade, nous eûmes reçu des mains de l'ex-conducteur de traîneaux quelques tranches de poisson bouilli qu'il retirait de la marmite posée sur le foyer, mes premiers mots furent pour demander à nos amphitryons comment ils se trouvaient ainsi en possession pleine et entière de ce lieu. Le colosse alors nous conta — mais non sans hésiter un peu sur l'enchaînement des incidents, ce qui fut cause que plus d'une fois Popof me jeta des regards assez mal assurés — nous conta, dis-je, comme quoi à la suite de leur évasion, qui datait à peu près du même temps que la mienne, ils étaient venus tout d'une traite dans ces parages, qu'ils y avaient fait connaissance d'une famille samoyède qui leur avait offert la plus cordiale hospitalité, et qui, actuellement en chasse dans les forêts du bas Obi, les avait laissés avec des provisions et deux de leurs attelages pour le cas où ils voudraient explorer les environs.

Evidemment, cette explication péchait par invrai-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

semblance; mais de crainte d'en tirer de trop fâcheuses conclusions, j'eus l'air de l'accepter comme elle était donnée, et je demandai aux deux hommes s'ils avaient résolu de se fixer en cet endroit.

— Non, pas tout à fait, répondit le colosse, en attendant seulement...

— Mais vous parliez tout à l'heure d'un départ obligé... Pourrait-on savoir où vous comptez vous rendre?

— Oh! à une yourte distante de quelques verstes, où nous devons rencontrer des amis...

— Et vous êtes pressés de partir?

— Oui, assez.

Au regard que m'avait d'abord jeté Popof, j'aurais juré qu'il tenait que les deux bandits s'étaient bel et bien défaits de la famille samoyède pour la déposséder de sa yourte et de ses attelages. L'idée de ce départ hâtif, nocturne, me porta à supposer qu'ayant accompagné les Samoyèdes à quelque distance de là, ils avaient tout à coup détalé avec les traîneaux, qu'ils étaient venus à la yourte faire en hâte des provisions, et qu'ils comptaient s'éloigner au plus vite par crainte d'être rejoints.

— En ce cas, dis-je, si vous avez rendez-vous avec des amis, il ne faut plus parler de mon projet, qui dérangerait le vôtre.

— N'importe, voyons toujours, fit Nozred, si l'un n'empêchait pas l'autre.

— Si vous vous êtes évadés, repris-je, ce n'est pas, que je pense, pour rester confinés dans ces parages où vous ne tarderiez pas à être découverts, ressaisis et emmenés aux plus durs travaux en passant par le knout. Vous avez dû rêver de franchir la frontière.

— Certainement, fit le colosse.

— La frontière : mais laquelle?

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Avez-vous de l'argent?

— Non.

— Un passe-port?

— Non plus.

— Alors vous ne sauriez aller loin. Mais écoutez. Supposez un marchand de Yakoutsk qui voyage avec son domestique ; il se fait conduire par des Samoyèdes qu'il paye ou qu'il est censé payer convenablement. Aux stations militaires, il montre son passe-port, qui suffit pour lui et pour les Samoyèdes, aussi bien que pour son domestique... Et ainsi les quatre personnages vont où bon leur semble. Eh bien, le marchand de Yakoutsk, c'est moi : j'ai le passe-port. Quoi qu'en ait dit Popof, avant de savoir qui vous étiez, nous ne sommes pas surchargés de roubles, non, quelques-unes tout au plus, mais qui doivent suffire à nous alimenter jusqu'à la frontière, qu'il s'agit surtout d'atteindre et au delà de laquelle on avisera. Le domestique, c'est Popof. Les Samoyèdes, c'est vous. Réduits que vous êtes au simple rôle de conducteurs gagés, enveloppés jusqu'aux yeux dans vos fourrures, on n'a rien à vous demander, nul ne vous remarque, et une fois hors du territoire russe, plus de contrainte!... Eh bien! que vous en semble?

— Pardieu! c'est superbe! s'écria le colosse en se levant. Vite, sur les traîneaux toutes les provisions que nous pourrons trouver ici; et en route!

— Mais le rendez-vous avec vos amis? remarquai-je, pour mon édification toute personnelle.

— Ah bah! fit de l'air le plus indifférent du monde Nozred, qui ne se crut pas obligé à justifier mieux son manque de parole.

Un quart d'heure plus tard, les traîneaux étaient chargés de tout ce qui, dans la yourte, pouvait être utile au voyage : provisions de bouche pour nous, pour les chiens, peaux, hamacs ; et nous partîmes au grand trot des chiens.

J'ouvrais la marche sur le premier traîneau avec Nozred, dont le contact immédiat eut certainement trop inquiété Popof.

La nuit était venue ; mais, dans une atmosphère vive et sereine — car le froid était plus rigoureux que jamais —l'ombre avait une sorte de limpidité qui ouvrait aux regards un champ relativement étendu. Il était aisé de se conduire.

Sans plan bien formé sur la direction que nous devions définitivement suivre, j'avais proposé d'aller, en tout cas, droit au midi, et pour cela je n'avais qu'à rechercher de temps en temps l'étoile polaire, et à veiller à ce que la tête du traîneau lui fût diamétralement opposée.

XIV. — ITINÉRAIRE BIEN SUIVI.

Lorsque, en Sibérie, vous déportés, vous venez à soulever la question d'évasion devant l'un des fonctionnaires commis directement ou indirectement à votre garde, on pourrait dire que cela le fait à la fois grimacer et sourire : grimacer, parce que si vous deviez venir à bout de tromper sa surveillance, il pourrait lui en coûter personnellement fort cher; sourire, parce qu'il est avéré que l'évasion, proprement dite, j'entends la sortie des frontières, est généralement rangée au nombre des projets radicalement irréalisables.

Oh! certainement, le varnak pourra briser sa chaîne, rompre son ban, faire un jour défaut aux mines où il a coutume de travailler, ou au lieu qui lui a été assigné pour séjour (c'est d'ailleurs ce qui arrive assez souvent). Mais à quoi cela le mènera-t-il? A errer péniblement, tristement pendant un temps plus ou moins long dans l'immensité du territoire maudit, où il ne peut jamais avouer sa condition, pour y périr un jour de froid, de faim, de misère, ou tout au moins pour retomber plus tôt ou plus tard, après bien des fatigues, des angoisses, aux mains des Cosaques qui le réintégreront, avec aggravation de peine, dans son enfer. Gagner la frontière, la franchir?... Quand il appartient, comme dans la plupart des cas, à la classe ignorante qui ne possède que des notions en quelque sorte légendaires sur la disposition géographique de la terre d'exil, le varnak ne peut compter que sur un hasard providentiel pour le guider vers ce but indéfini. Si au contraire le déporté est à même de se faire une idée juste des distances à parcourir, des obstacles à rencontrer, Dieu sait en quels termes se pose pour lui le problème.

Poussera-t-il au nord pour aller se perdre dans les glaces de l'Océan polaire? Marchera-t-il indéfiniment à l'est pour ne trouver aussi qu'une mer aux rives désolées? à l'ouest, où ne s'ouvre encore pour lui que la vaste étendue de la Russie européenne? Au midi, derrière des monts aux sommets inaccessibles, c'est, sur une ligne de mille lieues, la Chine aux lois inhospitalières, au séjour interdit, ou bien la Tartarie, aux farouches peuplades, au sol aride, confinée à son tour par les déserts persiques ou les chaînes himalayennes.

Et pourtant, qu'il ait conscience ou non des difficultés, on pourrait dire des impossibilités de l'entreprise,

il s'évade, l'incertaine aventure l'enfièvre, l'exalte, l'aveugle. Il sait que pour dix mille tentatives dont ces annales de la déportation ont pu garder le souvenir, un ou deux cas seulement d'évasion définitive sont cités. Qu'importe! Il n'y a qu'une chance sur dix mille; mais il y en a une, et peut-être est-il marqué pour qu'elle lui échoie... Il s'évade.

Quand j'interrogeai à nouveau mon compagnon de traîneau sur la façon dont il avait compris l'ensemble de l'évasion, il va de soi que je me trouvai en face d'une absence complète de plan et de visée... Son camarade et lui avaient d'instinct combiné le moyen d'échapper à la surveillance. Au moment convenu, ils s'étaient entr'aidés pour se débarrasser de leurs chaînes; puis ils avaient marché devant eux, au hasard.

Et quand je fis entendre à cet homme que j'avais, moi, des données sinon précises au moins rationnelles sur l'itinéraire à suivre; quand j'exposai les éventualités d'un but exact à atteindre, je compris que j'acquérais aussitôt à ses yeux la plus sérieuse, la plus respectable importance. Je devenais pour lui comme une providence. L'empire normal de l'intelligence sur la brute s'établissait de toutes pièces. Ai-je besoin d'ajouter, devinant ce sentiment chez un personnage dont le voisinage avait pu en principe m'inspirer de justes, de redoutables défiances, que je ne me fis pas faute de pousser au développement de cette heureuse disposition, en tâchant d'affirmer aussi habilement que possible mes certitudes — qui en réalité, n'étaient guère que souriantes hypothèses?

Lors de mes visites hebdomadaires chez le gouverneur, qui chaque fois me faisait introduire dans son appartement particulier (sans doute pour ne s'en rapporter qu'à ses yeux de la constatation de ma présence), j'avais pu à loisir me graver dans l'esprit les principales indications d'une grande carte des deux gouvernements ou provinces d'Omsk et de Tomsk qui était étalée sur le mur, et que j'étudiais à la dérobée avec tant de soin, que j'aurais certainement pu la reproduire de mémoire sans commettre beaucoup de fautes importantes. Or, en rapprochant ces renseignements topographiques de quelques relations de voyages que mes hôtes de Moscou m'avaient autrefois donnés à lire, j'avais pu me tracer un itinéraire que j'appellerai vraisemblable.

J'avais pris pour objectif les monts Altaï qui, aux extrêmes frontières nord-ouest de la Chine, viennent faire coin par leurs derniers rameaux entre les cantons méridionaux de la province d'Omsk et le Turkestan; les monts Altaï sur l'autre versant desquels à ce que je savais ou croyais savoir — car depuis, j'ai reconnu que j'étais partiellement dans l'erreur — s'opérait, pour des échanges de production, la triple rencontre des caravanes ou convois venant de la Chine, de la Sibérie et des divers pays qu'arrosent l'Indus ou le Gange — pays que, à l'aide de ces caravanes, un évadé pouvait, me semblait-il, espérer de gagner.

J'atteignais l'Altaï par une marche prudente à égale distance de l'Obi et de l'Irtyche, deux cours d'eau qui descendent de ces montagnes et qui sinuent parallèles à quelque soixante ou quatre-vingts lieues de distance l'un de l'autre, pour se réunir ensuite et se perdre ensemble dans la mer Glaciale. Glisser entre les deux, c'était éviter les villes ou bourgades ordinairement bâties sur les rives des fleuves. J'avais aussi des contours mentalement indiqués, pour ne pas me heurter aux cantonnements militaires qui, sur la carte, étaient marqués avec le chiffre de leur garnison et le rayonnement de leur service.

Pour cette pérégrination de deux cent cinquante lieues environ, je m'étais même fait, en vue des obstacles ou mécomptes, deux tracés pouvant se substituer l'un à l'autre, et dont j'aurais au besoin énuméré de mémoire presque toutes les étapes successives.

Rien d'étonnant donc que, l'événement justifiant jour par jour les prévisions de notre ordre de marche, les deux ignares compagnons que le hasard nous avait donnés, et qui se trouvaient ainsi guidés à souhait vers un but que peut-être ils n'avaient jamais rêvé d'atteindre, ne fussent pris à mon endroit du plus sincère sentiment de déférence, de respect.

Et ce fut en effet ce qui arriva, car du moment où dans une première traite assez prolongée, nous eûmes dépassé la parallèle de Tomsk, et trouvé ce que j'appellerai la tête de ligne que je m'étais faite, ce fut en quelque sorte à coup sûr que nous avancions vers telle ou telle station.

Nous étions suffisamment approvisionnés pour pouvoir voyager pendant au moins deux semaines sans faire appel à qui que ce fût ni pour nous — qui d'ailleurs avions dû précédemment faire vœu d'extrême frugalité, ni pour nos chiens, qui, vu leur sobriété normale, se contentaient quotidiennement d'une assez faible ration de poisson sec. Et comme en dépit de l'apparente régularité du sauf-conduit que nous possédions, et dont nous n'avions pas tardé à faire le plus satisfaisant usage, nous ne voulions pas tenter outre mesure la chance contraire, nous avions résolu de nous abstenir de chercher asile dans les habitations de la route.

Bien nantis de fourrures communes, mais épaisses, nous campions chaque fois à la façon des Ostyakes et des Samoyèdes, après huit ou dix heures de marche, coupées par un repos d'une heure environ.

Rude et étrange vie dont je n'aurais pas voulu autrefois me croire capable, et à laquelle pourtant je ne tardai pas d'être façonné, comme si je n'en eusse jamais eu d'autre.

Autant que possible, pour faire halte, nous choisissions loin des lieux habités quelque intérieur de forêt. Pendant que l'un de nous distribuait la ration aux chiens, les autres allumaient un grand feu dans la fumée duquel nous suspendions pour ramollir en le dégélant quelque poisson sec que nous nous partagions ensuite. Si c'était la halte de jour, nous nous bornions à rester assis autour du foyer pour attendre le moment où les chiens délassés pourraient recommencer le traînage. Si c'était le soir, après un repas semblable à celui de la journée, nous avisions aux pieds des arbres l'endroit où les rafales en chassant la neige l'avaient amoncelée des deux côtés, laissant le long du tronc un creux. Nous nous glissions dans ces trous où nous disparaissions en entier par le poids du corps pénétrant dans les couches de neige plus tendres. Puis, avec nos bâtons ou nos mains, nous tâchions de provoquer au-dessus de nos têtes une sorte d'éboulement des couches de neige durcie, et *emboîtés* ainsi, le dos contre un arbre, nous nous endormions debout dans cette gaîne à l'intérieur de laquelle une température relativement douce s'établissait bientôt.

Parfois dans la nuit la neige tombait de nouveau ou bien quelque tempête passait qui remuait la surface neigeuse, et comblait les creux en exhaussant les sail-

lies. Alors le matin, le premier d'entre nous qui jugeait la station suffisamment prolongée s'échappait de son étui, jetait aux autres une sorte de *surgite, mortui!* qui faisait que sur tous les points environnants gens et chiens semblaient sortir du sol en secouant leur suaire.

Et nous allions devant nous, et les journées de marche se succédaient monotones, qui nous rapprochaient graduellement du but où nous pouvions croire que nous arriverions sans encombre, si nous devions admettre que la fin du voyage ressemblât au commencement: car à peu près partout où il fallait en justifier, la fiction dont nous étions convenus produisait son heureux effet, et c'était pour ainsi dire avec tous les honneurs que notre petite caravane suivait sa route...

Quinze jours après notre départ de la yourte samoyède, nous avions franchi plus du tiers de la distance qui nous séparait en principe de l'Altaï, et nous avions presque toutes les raisons de croire qu'il en irait ainsi jusqu'aux frontières — ce qui eût réduit la solution du problème à une question de temps.

Mais il n'en devait pas toujours aller ainsi.

XV. — LA LOI RESPECTÉE QUAND MEME.

Notre provision de poisson sec touchait à sa fin. Il fallait songer à la renouveler, surtout en vue de notre attelage, à qui cette nourriture convenait d'autant mieux que c'était de toutes celle qui devait nous être la moins onéreuse. Nous nous rapprochâmes donc, tout en tirant au sud, des rives de l'Irtyche, où nous avions chance de trouver économiquement à regarnir notre réserve.

Nous avions pensé nous adresser pour cet achat aux *indigènes;* mais les peuplades ou plutôt les familles nomades qui hantent encore les régions plus septentrionales, deviennent très-rares dans ces parages, où les forêts giboyeuses sont d'ailleurs beaucoup moins étendues, et où, paraît-il, les cours d'eau ne sont plus aussi poissonneux. Nous ne rencontrions guère là que des pozilentzi ou colons, qui n'avaient point de poissons à nous vendre, et qui taxaient à des prix exorbitants les autres denrées que même ils étaient peu disposés à nous céder; car la récolte avaient été fort mauvaise, et la plupart ne vivaient que des subsides de grains que l'administration leur faisait distribuer avec promesse de payement — selon la coutume établie dans ces provinces que la famine dépeuplerait souvent si de telles mesures n'etaient prises.

La situation devenait doublement embarrassante, car aux prix qui nous étaient demandés, notre maigre bourse, obligée de subvenir à la dépense des quatre estomacs humains et de douze bouches canines, ne tarderait certainement pas à être tarie. Il fallait penser à nous priver de l'attelage. Nous en retirions le double avantage du transport rapide et de la *figure* donnée à notre caravane; mais de jour en jour nous arrivions à la complète impossibilité de nourrir ces animaux.

J'avais donc bien à regret, et non sans quelques mouvements, insinué à mes compagnons les varnaks au visage tatoué que, après quelques étapes qui achèveraient d'épuiser notre provision de poisson — à laquelle depuis plusieurs jours nous ne touchions plus pour nous-mêmes, force nous serait d'abandonner nos coureurs, qui ne manqueraient pas de trouver des maîtres quand la faim les pousserait vers les habitations.

— Plus d'argent, fit tranquillement le colosse à qui revenait aussitôt ses jolis instincts. Eh bien! ne pourrait-on pas trouver par-là, à l'écart, quelque izba où il y en aurait?

— Oui, fit l'autre, on verrait... on fouillerait.

En face de la perspective qu'ouvraient les deux gredins, je me hâtai de changer de conversation, obligé que j'aurais pu être de m'avouer que pour nous le problème non-seulement du salut, mais de la simple existence, ne devait pas tarder à se poser en ces termes si bien faits pour m'effrayer. Différer une question, c'est souvent laisser à l'imprévu le soin de la résoudre. Je différai donc, comptant sur l'imprévu qui déjà m'avait plus d'une fois assez heureusement servi.

Or, comme nous traversions maintenant des pays essentiellement habités par des gens envers lesquels nous devions nous armer de toutes les précautions, nous procédions ordinairement ainsi pour les rapports que le besoin d'alimentation nous contraignait d'avoir avec eux : quand nous avions avisé le hameau ou la yourte isolée où nous pensions trouver des provisions, nous arrêtions les traîneaux à une certaine distance en vue de l'habitation vers laquelle Popof se dirigeait seul.

Là avec sa patelinerie ordinaire et baragouinant de la façon qu'il jugeait convenable, il parlementait pour le ravitaillement du petit convoi, qu'il montrait comme pièce justificative, mais lointaine, à l'appui de sa requête.

Et quand il avait réussi dans ces expéditions pour le succès desquelles il partait nanti du passe-port et de l'argent nécessaire, nous reprenions notre route, pour ne frayer de nouveau avec les habitants que quand l'approvisionnement touchait de nouveau à sa fin.

Un matin, nous avions ainsi fait halte à une demi-verste environ d'une petite colline, à mi-pente de laquelle un léger soulèvement de la surface neigeuse indiquait une habitation. Popof s'était détaché pour sa mission ordinaire, et bientôt du lieu où nous étions, nous avions pu le voir entrer dans la cabane et en ressortir avec un homme qui, tout en paraissant causer vivement avec lui, étendait souvent la main de notre côté.

Puis nous le vîmes revenir seul, et semblant ne rien apporter.

Il n'apportait rien en effet, ce qui pouvait ne pas nous étonner, vu l'aspect et la situation assez misérable de la cabane; mais ce qui dût m'étonner, ce fut de l'entendre me dire en arrivant près de nous que les gens de là-bas désiraient m'entretenir particulièrement.

— Particulièrement? répétais-je.

— Oui, ce n'est pas à moi qu'ils veulent avoir affaire; ils prétendent que je n'ai pas l'air d'être le chef de la caravane, malgré le passe-port que je leur ai montré. J'ai avoué qu'en effet, je n'étais que ton envoyé, ton valet, et ils ne veulent céder des provisions qu'à toi. J'ai dit que tu irais là-bas.

— Que signifie?... demandai-je, non sans quelque défiante appréhension.

— Oh! sois tranquille, reprit avec un placide sourire Popof, qui comprit mon sentiment; sois sans crainte, tu vois bien qu'ils ne m'ont fait aucun mal, et m'ont laissé bonnement revenir. C'est une idée baroque qui leur sera venue. Je ne leur aurai pas paru assez sérieux, assez digne... Toi, tu leur en imposeras, ils te céderont ce qu'ils m'ont refusé.

Tout ce raisonnement ne me semblait pas à la vérité fort clair; mais comme en somme, il n'était rien arrivé

de fâcheux à Popof, je ne devais pas paraître pris de craintes inconsidérées. D'ailleurs ma curiosité était éveillée.

— Eh bien! je vais voir, fis-je ; et je me dirigeai résolûment vers la cabane.

L'homme que nous avions vu causant avec Popof se tenait à deux pas du seuil, dirigeant de mon côté des regards très-attentifs. Et à mesure que j'approchais, bien que le visage et les formes de l'homme disparussent presque entièrement sous l'épaisseur des fourrures qui le couvraient, il me semblait de plus en plus qu'il n'était pas un inconnu pour moi.

Quand je ne fus plus qu'à une vingtaine de pas, l'homme éleva la voix pour m'adresser gravement, tristement, le *Gospodi pomilu!* évocation pieuse qui, sous le ciel funèbre et désolé de la Sibérie, où elle est toujours de circonstance, se change souvent en formule de salutation.

Au son de cette voix, toutes mes incertitudes furent aussitôt dissipées :

— Paul Manilowitch! m'écriai-je.

Et, sans plus de réflexion, je courus, les bras ouverts, pour me jeter dans ceux de l'ancien ami, qui me semblait devoir tout naturellement partager l'émotion

Les traîneaux. Dessin de Vierge.

que me causait cette rencontre. Mais, gardant une froide immobilité, qui réprima mon élan :

— C'est donc vrai, me dit-il, ce que vient de m'apprendre Popof?

— Et quoi donc? demandai-je, quelque peu ébahi.

— Que, de concert avec d'autres déportés, vous tâchez de gagner la frontière?

— Popof vous a dit vrai, répliquai-je. Et, puisque le hasard nous a fait vous rencontrer, pour peu que l'idée vous sourie d'associer votre sort au nôtre... En exil comme en exil, tous les moyens sont bons pour y échapper...

— C'est votre façon de voir, interrompit le jeune homme avec une sorte de solennelle rigidité; mais vous voudrez bien admettre que je ne la partage pas; car, outre que je ne saurais abondonner mon frère...

— Votre frère! répétai-je; Alexis, où donc est-il?

— Dans la yourte. Si vous voulez le voir, entrez un instant.

J'entrai. Et ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur que, dans un coin de la hutte misérable et nue, sur un grabat d'herbes sèches et de méchantes peaux de mouton, à la triste lueur d'une maigre torsade de mousse baignant dans une écuelle pleine de graisse fétide, je retrouvai, changé en une espèce de fantôme jaune et décharné, celui que j'avais quitté si

robuste, si brillant de santé le soir de notre retour à Moscou.

Il était là, péniblement courbé sur son séant, la poitrine rentrée, les yeux éteints, les joues creuses.

J'allais lui parler, mais il me prévint par un effort qui, dans son état d'extrême faiblesse, témoignait d'une puissante volonté :

— C'est donc vous, me dit-il, qui vous êtes lancé dans une aussi triste entreprise?

— Fort triste, assurément, répliquai-je, mais moins triste encore que l'affreuse condition qui m'avait été faite, puisque l'espoir de la liberté me soutient.

— Soit, reprit le malade; vous, étranger, vous pouvez, à la rigueur, penser et agir ainsi. Mais ces hommes qui vous accompagnent, ils transgressent la loi de leur pays, et...

Je l'arrêtai :

— Ainsi, lui dis-je, votre déférence pour une loi sauvage, implacable va jusque-là, que, aussi vexatoire qu'elle puisse être, vous ne vous reconnaissez pas le droit d'en appeler à la raison contre la force et à la ruse contre la violence!

— Que deviendraient les institutions d'un pays, si l'appréciation de l'obéissance et de la rébellion était laissée aux caprices intéressés de chaque citoyen?

Le moribond avait donné de sa voix profonde et douloureuse un tel caractère de religieuse conviction à ces paroles, que, malgré moi, je me trouvai saisi d'un véritable sentiment de respect.

Je ne répliquai pas. Il reprit, cependant, pour appuyer, par une suite d'arguments aussi dignes que réfléchis sur son affirmation première; et bien que les principes qu'il affirmait restassent, selon moi, très-contestables, je ne pus encore — car toute foi sincère m'est sacrée — que m'incliner devant une opinion soutenue avec tant d'ardeur par l'homme qui en était la victime immédiate.

— Je respecte, j'honore vos convictions, dis-je aux deux frères, mais je ne puis vous affirmer que je m'y range personnellement sans réserve, moi qui ne suis pas né sous vos lois.

— Nous vous entendons, comme vous nous entendez, me repartit Paul; nous n'avons rien à vous imposer, et nous sommes censés ne vous ayant pas vu... Mais j'ai ordonné à Popof qu'il ait à se rendre au premier poste militaire. Il m'obéira, je pense, et je pense aussi que vous ne ferez rien pour l'en dissuader.

— Je vous le promets, répliquai-je.

Et comprenant que, dans leur fanatique et méritoire soumission aux lois de leur pays, les deux frères regardaient ma présence auprès d'eux comme une sorte de reproche à la piété de conscience que le malheur avait si puissamment développé chez eux, je me préparai à les quitter.

— Adieu, dis-je.

Et, comme je me demandais si je devais leur tendre la main, Paul, s'étant approché du lit de son frère, lui prit une main dans l'une des siennes et posa l'autre derrière le cou du malade, puis tous deux dirent :

— Adieu!

Pris de l'émotion qu'imposent les héroïques mouvements de l'âme, je n'ajoutai rien. Je sortis. . . . .

. . . . . .

Quand, après quelques pas hors de la yourte, je cherchai au loin du regard les traîneaux, je ne les vis plus sur aucun point de l'horizon...

XVI. — AUDACES FORTUNA JUVAT.

Si j'avais pu douter encore de l'abandon très-conscient de nos compagnons de voyage, mes incertitudes eussent été entièrement dissipées en voyant bientôt les deux attelages *émerger* au loin d'un pli du terrain, et disparaître enfin à toute vitesse derrière l'horizon.

Étant donnée d'ailleurs l'injonction faite à Popof par son ancien maître, je m'expliquai facilement que la soumission à cet ordre se trouvât fort peu de son goût, et que de retour auprès des autres, il leur eût fait partager sa crainte d'une platonique entente s'établissant entre mes anciens amis et moi.

Je pouvais devenir compromettant. Les trois drôles eurent bientôt concerté leur plan.

Inutile de songer à les rejoindre. Je n'y pensai donc pas. Mais ma situation ne laissait pas d'être embarrassante, car mes fugitifs emportaient le passe-port, que je confiais ordinairement à Popof quand il allait à la découverte des provisions; et il ne me restait pour tout viatique que trois roubles.

Quoi qu'il en fût, il fallait que je prisse, moi aussi, mon parti de l'aventure; et je n'étais pas venu jusque-là en de telles conditions pour m'avouer sottement vaincu sans avoir tenté les hasards.

Les traîneaux, quittant leur direction habituelle, avaient disparu à l'ouest. Je continuai, moi, à marcher au midi.

L'incident qui m'avait séparé de mes compagnons s'était effectué après l'heure où, le matin, nous avions coutume de prendre notre premier repas; je pus fournir une traite assez longue en évitant, au lieu de les rechercher, les habitations que j'apercevais à proximité de ma route. Mais quand j'eus marché quelque cinq ou six heures, force me fut bien d'aviser à me procurer quelques aliments. Malheureusement j'y songeai trop tard: la nuit tomba qui m'enveloppa profonde, épaisse, avant que j'eusse découvert, dans la région désolée que je traversais, une porte à laquelle frapper. J'étais littéralement exténué.

Me sentant prêt à défaillir de fatigue et de besoin, et n'ayant d'autre guide que l'étoile polaire, qui pouvait servir à m'orienter, mais qui n'éclairait pas ma route, je résolus de m'arrêter pour chercher au moins le repos, dans la couche ostyaque qui depuis longtemps déjà m'était coutumière.

Le froid était ce soir-là d'une rigueur exceptionnelle, à ce point, que tout autour de moi j'entendais par instants retentir des coups secs, qui n'étaient autre chose que le bruit des pierres qui éclataient par l'effet de la gelée.

Si bien ramenés que fussent sur mon visage les appendices de mon gros bonnet d'ours, encore me semblait-il que des lames aiguës m'entrassent dans les joues; c'était la vapeur de mon haleine qui se solidifiait et m'étreignait les chairs. Par bonheur, avançant au hasard, je compris, en me heurtant au tronc des arbres, que j'arrivais dans un endroit boisé. Je cherchai au pied d'un sapin l'espèce de trou où j'avais coutume de m'enfoncer, et déjà je m'y laissais glisser, quand, à quelque distance — à deux ou trois cents pas — j'aperçus le scintillement rougeâtre d'une lueur sur laquelle le fût des sapins se découpait devant moi en colonnade noire.

Cette vue sembla me rendre soudain toute ma vigueur, et, sans plus de réflexion, j'allai droit au point

d'où partait la lueur, qui, à mesure que j'approchais, devenait pour moi plus intense et plus claire.

Je ne tardai pas à reconnaître que c'était un feu de bivouac, allumé là par un détachement de Cosaques en expédition sans doute, et surpris comme moi par la nuit. Le foyer était établi sous les ramures en auvent d'un gros sapin; on voyait auprès deux soldats à moitié enfouis dans la neige; un troisième prenait, pour les pousser dans le feu, de grosses branches abattues en tas au pied de l'arbre; quatre ou cinq chevaux étaient autour, qui paraissaient retenus par leur licou noué à la hampe des lances fichées dans la neige...

Peut-être, n'écoutant que la prudence, eussé-je dû rebrousser aussitôt chemin pour éviter d'entrer en rapport avec ces hommes qui par métier devaient nécessairement me juger suspect. Ils ne m'avaient pas entendu; je pouvais fort bien m'esquiver. Et pourtant je n'en fis rien, au contraire. A la vue de ce feu réjouissant, à l'idée toute bestiale, il est vrai, que je pourrais trouver là quelque aliment chaud, une sorte de vertige audacieux me prit.

— *Gospodi pomilu!* criai-je, tout en continuant à m'approcher; les braves soldats du puissant empereur ont le cœur digne et la main secourable. Ils ne rebuteront pas un honnête voyageur égaré, qui a recours à leur assistance.

A peine eus-je parlé, que toute la petite troupe fut sur pied comme à un suprême commandement; et quand j'eus achevé, un des cinq hommes — car ils n'étaient que cinq — le chef du détachement sans doute, m'offrit très-franchement la bienvenue.

Si engageant que fût cet accueil, il ne devait pas me faire oublier les exigences de ma situation; aussi, en abordant ces hommes, quoique je n'eusse guère le cœur aux accès de bravoure, mon premier soin fut-il de le prendre avec eux sur le ton de la plus calme assurance. Tout d'abord je me donnai pour un marchand, non plus d'Yakoutsk, mais de Tomsk, habitant telle rue, tel quartier, me rendant au pied de l'Altaï pour y rejoindre, dans une localité que je désignai au hasard, un mien frère, ingénieur des mines qui était allé là à la recherche de gisements métallurgiques, et qui, pensant avoir fait une heureuse découverte, me mandait auprès de lui, pour que nous nous entendissions relativement aux concessions à obtenir du gouvernement. J'étais parti avec des saufs-conduits de *mon ami* le gouverneur de Tomsk, que je nommai, en glissant adroitement quelques détails circonstanciés prouvant notre mutuelle intimité. Vu la saison, j'avais cru devoir choisir pour équipage deux traîneaux samoyèdes, qui nous avaient amenés tranquillement mon domestique et moi, jusqu'en ces parages, où, tout à coup, le matin même, nous avions été assaillis par trois individus très-hardis, très-bien armés, qui devaient être certainement des *varnaks* en rupture de ban. L'attaque avait eu lieu dans un bois, j'avais pu m'échapper pendant que les autres soutenaient la lutte. Qu'était-il advenu des Samoyèdes et du domestique? Je l'ignorais; car, lorsque j'avais voulu revenir vers le lieu de l'attaque, après avoir vu au loin les traîneaux filer au nord, emmenés sans doute par les varnaks, je m'étais égaré. Et j'avais marché depuis sans savoir où j'allais.

J'ajoutai que mon intention était de me rendre au prochain poste militaire, où je formulerais une plainte en règle pour que la contrée fût explorée sur mes indications; car les coupables ne pouvaient rester impunis, et je ne doutai pas que les braves soldats que je venais de rencontrer si à propos ne voulussent bien me prêter leur concours à cet effet.

— Certainement, fit le chef des cinq, qui semblait avoir admis la parfaite véracité de mon récit d'ailleurs, je puis l'avouer, assez heureusement débité, et au besoin, reprit-il, vous seriez bientôt très-convenablement appuyé auprès des commandants de poste; car le gouverneur de Tomsk lui-même, se rendant comme vous dans l'Altaï, doit passer très-prochainement ici, et....

Je pris la balle au bond :

— En effet, interrompis-je, le gouverneur m'avait parlé de la probabilité de ce voyage, mais ce n'était qu'une probabilité : il attendait des ordres; s'il en eût été certain, je fusse parti avec lui; mais j'étais pressé... Or, maintenant, puisse-t-il venir bientôt, car, dépourvu que je suis d'équipage, je profiterai du sien.

— Nous revenons justement, dit le Cosaque, de transmettre les nouvelles aux divers postes du cantonnement, pour qu'ils se tiennent prêts à la réception. Comme nous nous en retournions, la nuit nous a surpris; nous avons campé ici.

— Dieu soit loué, m'écriai-je de l'air le plus ravi du monde; me voilà hors d'embarras par la venue de mon ami le gouverneur.

Et Dieu sait que, si pour le moment j'étais aise de voir l'heureux effet de mes fables, ce n'était pas sans éprouver quelque appréhension touchant le bonheur que semblait me promettre la venue de mon puissant *ami*. Mais il avait fallu parer au plus pressé, et c'était fait; si bien fait même que, encore que j'eusse été tout disposé à solliciter et à payer sans marchander la moindre bribe d'aliment, j'eus l'avantage d'entendre le chef des Cosaques m'offrir très-humblement une part de leur modeste provision, et de lui en voir refuser le payement — le brave homme pensant sans doute que le service rendu à l'ami du gouverneur pourrait lui valoir une bonne note.

Toujours est-il que, sans trop laisser voir cependant la suprême satisfaction que me causait ce repas, relativement sybaritique, je dévorai à belles dents un coriace morceau de mouton salé, retiré de dessous la selle d'un cheval et laissé un instant dans les cendres chaudes, et qu'après avoir arrosé cette sauvage pitance de quelques gorgées de mauvaise eau-de-vie, je m'enfonçai avec une indicible volupté dans mon trou de neige pour y dormir du meilleur, du plus béat sommeil jusqu'au lever du jour.

J'aurais, certes, prolongé mon somme plus loin, si le chef des soldats n'eût donné bruyamment le signal du réveil. Dès que j'eus les yeux ouverts, je parus gravement me consulter pour savoir si je retournerais sur mes pas avec les Cosaques ou si je pousserais, sur leurs indications, jusqu'à un poste plus méridional, où j'attendrais l'arrivée du gouverneur; et, après avoir semblé pencher fortement pour le premier parti, j'adoptai le second comme devant, en tous cas, me rapprocher provisoirement de mon but. J'eus soin de renouveler les recommandations pour la recherche des bandits dont nous avions été victimes, je donnai le signalement de mon domestique et des Samoyèdes, et je priai que l'on prévînt le gouverneur, quand il passerait, de ma présence dans la région et de mon impatience de le revoir, etc., etc., toutes choses qui parurent très-acceptées.

Je mangeai encore une tranche de viande salée et rôtie, en compensation de laquelle je voulus encore, de mon air le plus magnifique, faire agréer au moins quelques kopecks aux hommes, qui, sur un signe de leur chef, m'opposèrent un refus unanime.

Enfin, pendant que les soldats disposaient tout pour le départ, le chef lui-même m'accompagna à cheval jusque sur une petite éminence du haut de laquelle il me montra la route à suivre, qui, à sept ou huit verstes, devait me faire trouver la station militaire.

Je le remerciai avec toute la digne assurance d'un protecteur, et il s'éloigna en me souhaitant très-respectueusement un heureux voyage.

Et quand, tout en faisant mine de marcher dans la voie qu'il m'avait indiquée, je crus comprendre qu'il ne pouvait plus me voir, je n'eus rien de plus pressé que d'obliquer bien vite pour n'avoir aucune chance de donner sur cette station où rien ne m'assurait que je pusse recommencer avec autant de succès mes hasardeuses impostures.

XVII. — UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

Exceptionnellement réconforté — car tout est relatif dans ce monde — par ces deux repas composés de chair et arrosés d'un peu de liquide spiritueux, j'employai très-bien les quatre ou cinq heures de clarté qui en cette saison constituaient la journée. Quand revint l'ombre qui devait me commander le repos, j'étais certainement à une distance fort respectable de mon point de départ du matin.

Une halte de Cosaques. Dessin de Vierge.

Comme de coutume, j'avais eu soin de tourner les lieux habités et je n'avais fait d'autre rencontre que celle de quelques traîneaux avec les conducteurs desquels je m'étais borné à échanger le salut ordinaire. Nul ne m'avait demandé où j'allais.

Vers le soir cependant, il fallut bien penser — non pas à chercher un asile, car cette question ne m'embarrassait plus — mais à me procurer une nouvelle réfection, et même, s'il était possible, à acquérir quelques provisions qui, pendant un temps plus ou moins long, me dispensassent d'un nouvel et toujours périlleux appel à des inconnus.

J'aperçus trois huttes groupées un peu en contre-haut d'une espèce de bas-fond qui devait être, autant que l'épaisseur des neiges permettait de le comprendre, le lit d'un lac, deux collines indiquant au loin l'issue d'une rivière alors glacée. Là devaient habiter des paysans, des pêcheurs, sans doute, gens simples, vers le gîte desquels je ne me dirigeai pas cependant sans préparer la fable qui, au cas échéant, devait m'aider à établir mon identité.

Or, je pus croire tout d'abord que j'en serais pour mes frais d'imagination, car la première hutte, par le vantail élevé de laquelle je passai la tête, me parut complétement veuve d'habitants. J'appelai à plusieurs reprises dans sa fétide obscurité sans recevoir aucune réponse; à la seconde, même silence, et ce ne fut guère, comme on dit, que pour l'acquit de ma conscience que j'allai voir à la troisième...

Mais, cette fois, la scène changea du tout au tout, car

aux lueurs assez ternes, à vrai dire, de deux lampes qui brûlaient devant les obras protectrices du lieu, je crus voir que la hutte était pleine de gens dont la tumultueuse agitation disait, selon toute évidence, qu'ils se trouvaient réunis là par quelque circonstance insolite.

A tout hasard, je lançai le *Gospodi pomilu* traditionnel, formule de convenance qui eut pour effet subit de faire s'établir un grand silence, du milieu duquel bientôt une voix grave s'éleva, qui prononça avec une sorte de triste solennité les paroles suivantes :

— Gloire à Dieu et aux saintes obras, et que tu sois l'envoyé du salut!

Et plusieurs voix, dont l'ensemble ne laissait pas que d'avoir quelque chose de véritablement imposant, répétèrent :

— Que tu sois l'envoyé du salut!

Je ne compris pas; mais j'entrai et j'eus bientôt l'explication du genre d'accueil qui m'avait été fait.

Dans un coin de l'izba, sur un de ces grabats de mousse couverts de peaux qui sont les lits ordinaires des Sibériens, un homme tout jeune encore était étendu qui râlait les yeux fermés, la bouche ouverte, les bras croisés et comme crispés sur sa poitrine haletante. La face apparaissait violacée et bouffie. C'était une affreuse agonie.

Deux ou trois hommes et autant de femmes se tenaient immobiles, consternés, près du lit; d'autres étaient agenouillés devant les obras.

Le moribond. Dessin de Vierge.

Je questionnai :

— Quel mal a cet homme?

— Au cou, il étouffe.

— Quel remède avez-vous fait?

— Nous ne savions; vois, dans sa main, ce sachet.

— Qu'est cela?

— De la terre de son pays.

— De son pays? Il est donc étranger?

— Oui, il passait; nous l'avions reçu, bien portant, pour une nuit. Mais le mal l'a pris tout à coup et voilà qu'il meurt. D'abord il nous avait dit de lui délayer dans de l'eau un peu de la terre de son sachet et de lui donner cette eau à boire — c'est le bon remède — mais ça n'a rien fait. Il a demandé à tenir le sachet dans la main, ça n'a rien fait.

Peut-être est-il bon que, pour l'intelligence de ces dernières paroles, je remarque qu'emporter avec soi un peu de terre du pays est une naïve tradition générale chez les paysans sibériens qui partent en voyage.

Je m'approchai du malade pour me rendre compte de son état, car quel est l'homme qui, voyant souffrir son semblable, ne se sent pas pris du désir instinctif

de le soulager, fût-il, comme moi, dans une ignorance à peu près complète des pratiques médicales?

En somme, et sans qu'il m'eût été possible d'assigner au mal une dénomination, même approximative : esquinancie, congestion cérébrale, fièvre muqueuse ..., je crus comprendre que ce jeune homme allait mourir, comme j'ai entendu dire quelquefois dans le vulgaire, en pleine santé, ou mieux en pleine énergie vitale, par suite sans doute d'un accident tout local, lequel me parut être un afflux sanguin au cou, à la tête, tandis que les extrémités inférieures que je touchai, étaient froides et presque glacées

L'instinct, ou plutôt l'appréciation élémentaire des phénomènes physiologiques, me dit qu'en dépit de l'état fort avancé du transport, un essai de révulsion, de dérivation pourrait encore être suivi de quelque heureux résultat.

Mais quels agents révulsifs énergiques trouver dans ces misérables huttes? La moutarde, le vinaigre même en étaient certainement absents.

Soudain la vue d'un *samowar*, ou grande bouillotte de cuivre qui sert à la préparation du thé, et qui, dans les izbas, est presque toujours en état d'ébullition, m'inspira l'idée d'un moyen que je puis appeler héroïque :

Je fis découvrir les jambes du malade jusqu'aux genoux et vivement j'opérai sur les deux une aspersion à peu près générale, mais non copieuse, avec le liquide brûlant.

Presque aussitôt une *magnifique* rubéfaction de la peau se produisit, et presque aussitôt j'eus le plaisir de constater que la respiration du patient devenait plus libre en même temps que la congestion de la face perdait de sa violence.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme dormait d'un sommeil relativement très-calme. Je lui faisais préparer pendant ce temps du bouillon de raves, le seul ingrédient rafraîchissant qu'il me fût possible de trouver dans l'izba, et quand il se réveilla, pris d'une soif ardente, je lui présentai une tasse de ce breuvage, qu'il but avec avidité et presque sans éprouver aucun obstacle pour la déglutition. Evidemment il était sauvé, ou, pour mieux dire (car je crois pouvoir sans vanité m'attribuer, sinon l'honneur, au moins l'initiative de cette cure), je l'avais sauvé au seul prix d'une légère tuméfaction de l'épiderme. D'ailleurs, aussitôt après la révulsion produite, j'avais oint les parties rubéfiées avec de l'huile de poisson, et quelques jours devaient suffire à fermer ces plaies toutes superficielles. Bref, pour le malade, comme pour les braves gens qui l'entouraient et qui lui avaient témoigné spontanément tant d'intérêt, je n'étais rien moins qu'un grand médecin. On me le fit bien voir.

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA CURIE ROMAINE.

I. — LES CARDINAUX.

Origine du mot *cardinal*. — Quels étaient les ecclésiastiques qui, anciennement, portaient le titre de cardinal. — Le cardinalat devient commun. — Le sacré collége. — Ses commencements. — Ses accroissements. — Sa constitution définitive sous Sixte V. — Comment le pape crée les cardinaux. — Le népotisme et les cardinaux enfants. — Conséquences de ce système. — La pourpre. — Son usage. — Comment, des empereurs, elle passa aux papes et des papes aux cardinaux. — Le chapeau rouge.

Les érudits disputent depuis des siècles sur l'origine des cardinaux; nous ne les suivrons pas dans cette voie, et nous nous bornerons à exposer rapidement le résultat de nos recherches, et un peu aussi des leurs.

Cardinal vient des expressions latines *cardo*, pivot, et *scapus*, pilier, *scapus cardinalis*, *montant principal d'un battant de porte;* celui qui en formait l'axe, et auquel, d'après Vitruve, s'attachaient, en haut et en bas, les pivots (*cardines*) qui maintenaient la porte quand elle n'avait pas de gonds, et qui la faisaient tourner autour de son axe, en tournant sur eux-mêmes dans deux alvéoles pratiquées pour les recevoir, l'une dans le seuil, l'autre dans le linteau de la porte.

Cette définition posée, l'application du terme *cardinal* aux plus hauts dignitaires de la hiérarchie catholique s'explique. On nomma cardinaux ces dignitaires pour les désigner comme les piliers, les soutiens de l'église ou des églises dont la direction leur était confiée.

A quelle époque le vocable *cardinal* fut-il adopté? nous ne saurions le préciser; toutefois il n'est point douteux qu'il était d'un usage très-répandu au commencement du quatrième siècle. Alors, dit Muratori, on appelait cardinaux les recteurs stables des églises paroissiales ou même des diaconies, c'est-à-dire des maisons de bienfaisance fondées par les premiers chrétiens pour nourrir les pauvres, pour secourir les pèlerins, les infirmes, et à chacune desquelles était annexé un petit oratoire ou chapelle.

Les recteurs des églises paroissiales ou baptésimales se nommaient *prêtres-cardinaux;* les recteurs des diaconies, *diacres-cardinaux*. Ceux-là étaient des curés dans toute l'acception du mot; la situation de ceux-ci répondait à celle d'un vicaire ou d'un abbé qui, de nos jours, dirigerait un asile pieux. Un peu plus tard, on donna également ce titre de pivot, de support, de pilier, de principal, de cardinal enfin, aux évêques chargés de la direction d'un diocèse avec résidence obligatoire, et on les appela *évêques-cardinaux*.

Ces appellations sont demeurées dans le sacré collége, qui est aujourd'hui formé de trois ordres : 1° des cardinaux-évêques; 2° des cardinaux-prêtres; 3° des cardinaux choisis parmi les religieux qui n'ont reçu que le diaconat.

Depuis que le sacré collége est définitivement constitué, le nombre des membres du premier ordre est de six; celui des membres du deuxième est de cinquante; celui des membres du troisième est de quatorze. Total : soixante et dix.

Ajoutons que les six cardinaux-évêques sont invariablement les six évêques suburbicaires de Rome; soit, pour les citer par rang hiérarchique : 1° l'évêque d'Ostie et Velletri; 2° celui de Porto et S. Rufina; 3° celui de Palestrina; 4° celui de Frascati; 5° celui d'Albano; 6° celui de Sabine.

Les cardinaux de l'ordre des prêtres sont également,

pour la plupart, revêtus de la dignité épiscopale (nos cardinaux-archevêques, par exemple, appartiennent à cet ordre); mais ils peuvent aussi n'avoir que la prêtrise; de là leur qualification.

Les ecclésiastiques nommés à la gestion, avec résidence, d'une église épiscopale ou paroissiale, ou de moindre importance (on appelait cela *incardinari*), prenaient donc le titre de cardinaux. C'est dire qu'il y avait des cardinaux partout.

En effet, nous savons par des documents précieux que, bien avant Charlemagne, les chanoines d'une quantité de villes étaient appelés cardinaux. Naples, Ravenne, Milan, Constantinople, Cologne, Lyon, Londres, Aquilée, Bénévent, Pise, Asti, Bergame, Sienne, Vercelli, Capoue, Salerne, Orléans, Besançon, Magdebourg, Ferno, Compostelle, etc., avaient leurs cardinaux, et il est probable que, dans toutes les cités possédant un évêque et un chapitre composé des curés du diocèse, on trouvait des cardinaux.

Les cardinaux de Rome furent d'abord vingt-cinq, dont dix-huit prêtres et sept diacres, du nombre des paroisses et des diaconies de la ville. C'étaient les conseillers et les aides de l'évêque, c'est-à-dire du pape, dont ils proposaient l'élection au clergé et aux fidèles assemblés. Cette situation leur donnait une influence qui ne fit que grandir avec le temps, et qui les transforma petit à petit en autant de princes de l'Eglise universelle.

C'est alors que le titre de cardinal romain fut recherché, brigué par des ecclésiastiques, par des évêques étrangers à la *matrone du monde;* c'est alors qu'on vit arriver à Rome des prêtres, cardinaux eux-mêmes de quelque église, des évêques qui, s'affranchissant, de *motu proprio*, ou, grâce à une dispense du saint-père, de l'obligation de la résidence, venaient solliciter les honneurs du cardinalat romain.

Les cardinaux romains prennent de l'importance à mesure que la puissance temporelle des papes s'accroît. La grandeur des uns est la conséquence de la grandeur des autres. Prétendre que le sacré collége a toujours existé tel qu'il est aujourd'hui serait tomber dans une erreur profonde, car ce n'est que Sixte V (1585-1590) qui mit réellement le couronnement à l'édifice ecclésiastique si lentement élevé par le moyen âge.

L'auteur de l'ouvrage *De Clericis* dit, au livre I, chap. xvi, qu'il fut un temps où l'évêque était préféré au cardinal non évêque; que même le cardinalat était un grade pour parvenir à l'évêché. Onofrio Panvinio appuie cette assertion dans son ouvrage : *Des Cardinaux*, spécialement, au livre I, chap. v, de la vie de saint Grégoire Ier. Plus tard, ajoute le même écrivain, les choses changèrent, et les cardinaux passèrent avant les évêques. Ce changement eut lieu : 1° parce que l'élection du pape devint le monopole des cardinaux, après avoir été celui du peuple et du clergé romain; 2° parce que seuls les cardinaux furent les conseillers du souverain pontife.

Durant les huit premiers siècles de l'Eglise, les papes, lorsqu'ils avaient à traiter quelque affaire sérieuse, rassemblaient des conciles nationaux; à ces conciles intervenaient certainement les cardinaux-prêtres, mais les places d'honneur y étaient réservées aux évêques. Lorsque les troubles de la péninsule se multiplièrent, et que la réunion des conciles nationaux présenta des difficultés presque insurmontables, les papes, sentant le besoin de se munir d'un conseil permanent, choisirent les curés-cardinaux de la ville éternelle; et ainsi, peu à peu, les cardinaux se substituèrent aux évêques auprès des papes, et finirent par transformer leur modeste assemblée en un suprême sénat.

Dans le principe, nous l'avons dit, les cardinaux n'étaient que de simples recteurs d'église; comme tous les fidèles, ils prenaient part à l'élection de l'évêque, du pape; comme ecclésiastiques, ils étaient éligibles; mais ils ne possédaient pas exclusivement le privilége de l'éligibilité au pontificat. Ce privilége leur fut donné graduellement : 1° dans le troisième concile de Latran (1179); 2° dans le second concile de Lyon (1274); 3° et cette fois, d'une façon absolue, dans le concile de Vienne (1311). Il résulte de ces faits que c'est seulement au commencement du quatorzième siècle que les cardinaux eurent la fortune d'être reconnus comme les électeurs et les collatéraux du pape.

Toutefois ce n'est qu'après l'an 1378 qu'ils jouirent sans conteste de ces deux droits souverains.

Le nombre des cardinaux varia perpétuellement. Il fut tantôt de 25, tantôt de 20, tantôt de 35, tantôt de 10, tantôt de 7 (le conclave qui créa Nicolas III, en 1277, n'était composé que de 7 ou 8 cardinaux); tantôt de 40 (sous Paul IV), tantôt de 50.

Ces fluctuations ouvrirent la porte à une foule d'abus que Sixte V essaya de détruire, mais qu'il ne fit que diminuer, avec sa bulle *Postquam*, laquelle établissait, en substance : que le sacré collége compterait désormais soixante et dix membres divisés en trois ordres, comme nous l'avons indiqué plus haut; que les diacres n'y seraient pas admis avant vingt-deux ans accomplis; qu'il se composerait d'ecclésiastiques pris indistinctement chez toutes les nations chrétiennes; qu'il devrait toujours posséder au moins quatre maîtres de théologie des ordres mendiants; qu'il faudrait, pour y être admis, n'être convaincu d'aucun crime, ne se trouver sous le coup d'aucun empêchement canonique, avoir reçu les ordres mineurs et porté l'habit clérical et la tonsure pendant un an; que tous les ecclésiastiques éloignés de Rome et élevés à la dignité cardinalice seraient tenus de visiter les saintes basiliques de la ville éternelle dans le courant de l'année de leur élévation, et, avant de recevoir le béret, de jurer d'observer les lois du sacré collége, etc.

On prétend que Sixte V, en portant à soixante et dix le nombre des cardinaux, voulut rappeler les soixante et dix anciens d'Israël qui formaient le conseil du gouvernement de la synagogue.

De même que les Césars créaient à leur gré les sénateurs, de même les papes, de temps immémorial, créent les cardinaux de leur pleine autorité. Cette création est soit publique, soit secrète, soit réservée *in petto*.

Dans la création publique, le pape propose, *pro forma*, aux membres du sacré collége réunis en consistoire public, le candidat qu'il a choisi, et les invite à témoigner leur avis sur ce candidat, en leur disant : *Quid vobis videtur?* Que vous en semble? Rarement les cardinaux sont d'un sentiment contraire à celui du pontife; d'ailleurs leur opposition, fût-elle unanime, fait qui ne s'est jamais produit, n'arrêterait pas probablement Sa Sainteté.

Dans la création secrète, le pape soumet aux cardinaux, réunis en consistoire secret, le nom du candidat qu'il élève à la pourpre, en leur faisant jurer de garder le silence sur cette création jusqu'à ce qu'il juge opportun de la publier. Alors le nouvel élu lui-même

ignore, ou plutôt est censé ignorer sa fortune; car, si secret que soit un consistoire, la curiosité publique en a bientôt pénétré les mystères.

Dans la création *in petto*, le pape se borne à donner au sacré collége le chiffre des cardinaux qu'il a faits; quant à leurs noms, tant qu'il ne les a pas communiqués, nul que lui ne les connaît. Il en résulte que souvent les créations *in petto* sont annulées, soit par un changement de volonté, soit par la mort subite du pontife.

Urbain VIII mourut (1644) avant d'avoir proclamé quatre cardinaux créés de cette manière et qui restèrent inconnus.

Clément XIV mourut également (1774) sans avoir dévoilé les noms de onze cardinaux qu'il avait réservés *in petto*. Etendu sur son lit de mort, et quoique les membres les plus influents du sacré collége l'en priassent, il refusa de dire ces noms.

De même que le pape a le droit absolu de créer des cardinaux, de même il a celui de les suspendre de son autorité privée ou après un jugement.

Les lois canoniques qui imposaient aux candidats à la pourpre un minimum d'âge, souffrirent de fréquentes atteintes, car on vit presque autant de cardinaux de vingt ans, de dix-neuf ans, de dix-huit ans, de dix-sept ans, de seize ans, de quinze ans, de quatorze ans, que de cardinaux à cheveux blancs.

Jean de Médicis, plus tard Léon X, fut créé cardinal, par Innocent VIII, avant qu'il eût accompli sa quatorzième année (1489). Ajoutons que ce même Jean de Médicis, qui eut le bonheur de donner son nom à son siècle, avait été créé protonotaire apostolique, à l'âge de sept ans, par Sixte IV.

Léon X créa cardinal en 1517 Alphonse de Portugal, fils du roi, âgé seulement de sept ans, avec la condition cependant de ne se considérer comme membre actif du sacré collége qu'à l'âge de quatorze ans. L'année suivante, le même pontife décora de la pourpre Jean de Lorraine, fils du duc René II, roi de Sicile, lequel Jean avait été nommé, *à l'âge de quatre ans*, par Alexandre VI, coadjuteur de l'évêque de Metz.

Nous pourrions multiplier ces citations à l'infini.

Notre intention n'est point de faire ici l'histoire des cardinaux, c'est un sujet trop vaste pour le cadre de cette dissertation; nous renverons à leurs biographies les lecteurs qui désireraient en savoir davantage, et nous dirons, pour finir, quelques mots de la pourpre et du chapeau rouge.

La pourpre, on le sait, était, dans l'antiquité, l'apanage des princes, des empereurs; mais, par cette raison qu'elle était excessivement chère et que les riches seuls pouvaient en acheter. Néanmoins l'usage s'en répandit assez largement pendant quelques siècles, et il est probable qu'il serait devenu relativement commun, si les invasions des barbares ne fussent venues l'arrêter.

Du temps de Pline, une livre de laine teinte en pourpre de Tyr coûtait six cent vingt francs; une livre de laine teinte en pourpre ordinaire, soixante-cinq francs. La pourpre violacée se vendait cent deniers la livre (le denier était une monnaie d'argent qui valait environ soixante-quinze centimes); la pourpre de Tyr se vendait plus de mille deniers la livre.

Ce prix excessif venait de ce qu'il était très-difficile de se procurer le petit coquillage qui donnait la pourpre

La rareté de la teinture, la ruine des usines où on la fabriquait, aidèrent ensemble à la faire à peu près disparaître du commerce au quatrième siècle. Alors on lui substitua l'écarlate, qui se rapprochait beaucoup de sa nuance; mais elle n'en resta pas moins un des luxes de la classe riche.

Au sixième siècle, les papes s'en parèrent comme d'un insigne de souveraineté et en défendirent l'usage aux évêques et au bas clergé. Innocent II (1130-1143) et Innocent III (1198-1216) la concédèrent à leurs légats dans le but d'honorer et de faire honorer en eux la suprême dignité pontificale; ensuite, ils l'accordèrent aux cardinaux.

Grégoire IX, à son tour (1227-1241), déclara la pourpre ornement exclusif du pape; toutefois il autorisa les cardinaux à en user dans certaines parties de leurs vêtements, entre autres dans la robe et le manteau.

De tous les signes distinctifs dont les cardinaux se parèrent, le chapeau rouge resta plus spécialement l'emblème de leur dignité.

Anciennement, les ecclésiastiques ne portaient pas le chapeau (il leur était défendu), mais le béret, et ce n'est qu'au dix-septième siècle que le commun des prêtres put se coiffer d'un feutre. Le pape lui-même, dans les premiers siècles de l'Eglise, se couvrait d'un simple capuchon ou d'un bonnet, *camauro;* c'est seulement au moyen âge qu'il usa du chapeau, lequel aujourd'hui est de soie pour l'été, de velours pour l'hiver, de feutre, le plus usuel, pour les sorties ordinaires. Ces trois différents chapeaux sont rouges et ornés d'un galon d'or et d'un cordon à glands de soie rouge et d'or.

Les chapeaux des cardinaux sont de trois sortes, voire de quatre, si l'on compte le parasol ou *cappellone*: 1° le chapeau de cardinal ou *pontifical*, que le pape donne dans le consistoire public au nouvel élu; 2° le petit chapeau rouge; 3° le chapeau noir.

Le chapeau pontifical est de drap rouge; ses ailes sont bordées d'or, et il est entouré d'un cordon aux deux bouts pendants, terminés chacun par cinq rangs de petits glands de soie rouge disposés en pyramide. Ce chapeau fut, après Sixte V surtout, le seul attribut héraldique permis aux cardinaux, que Clément XI, le premier (1700-1721), autorisa à faire peindre dans leurs armoiries les couronnes royale, ducale, comtale, etc., de leurs familles, avec les insignes des ordres religieux et des ordres de chevalerie auxquels ils appartenaient, pourvu toutefois que le chapeau cardinalice brochât sur le tout, afin d'indiquer que le cardinalat est supérieur à toutes les autres dignités.

Le chapeau pontifical est appendu au-dessus de la tombe de celui qui l'a porté.

Le petit chapeau et le chapeau noir diffèrent du précédent par leur simplicité;

Lorsque le pape meurt, les cardinaux créés par lui doivent, en signe de deuil, enlever de leurs deux chapeaux usuels (le petit chapeau rouge et le chapeau noir) le cordon brodé avec les glands d'or qui les ornent, et remplacer ce cordon et ces glands par un ruban de passementerie en soie.

Dès que le successeur de celui qui les a créés est élu, l'or peut reparaître à leurs chapeaux.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*

NOUVELLES.

LE CHATEAU D'ESSERTENNES.

La Simone au château. Dessin de Benoist.

I

Le 15 septembre 18.., vers quatre heures du matin, une femme d'un certain âge suivait l'unique rue — la Grande-Rue — du village d'Essertennes, dans le Jura.

Elle marchait vite. Ses vêtements en lambeaux, blancs de poussière; ses cheveux épars sur son cou, ses yeux hagards, noyés de larmes, ses plaintes, ses sanglots lui donnaient un aspect vraiment effrayant.

Parfois elle s'arrêtait. Elle essuyait les larmes qui inondaient ses paupières, elle cherchait à comprimer les battements de son cœur; puis, elle reprenait sa marche ou plutôt sa course.

Au bout de la rue se dressaient les vieilles tours crénelées du château d'Essertennes.

Elle se dirigea vers la porte, contre laquelle elle frappa à coups redoublés.

Les aboiements des chiens lui répondirent.

La porte s'ouvrit.

— Comment! c'est vous, la Simone, à cette heure? dit un individu qui s'avança sur le seuil.

La Simone était haletante.

— Ce n'est pas vous que M. Edouard et ses amis attendaient... Où est votre mari, où est Claude? Il devrait être ici pour conduire ces messieurs à la chasse...

La Simone éclata en sanglots.

— Vous pleurez?.. Pourquoi?

Elle le repoussa brusquement en s'écriant :

— Je veux voir M. Edouard, réveillez-le!...

— Ah çà, vous êtes donc folle?

Et comme elle courait, sans vouloir l'entendre, il lui cria :

— M. Edouard et ses amis sont en train de manger *un morceau*, en attendant Claude, votre mari...

La Simone se précipita vers le château, grimpa les escaliers du premier étage et entra dans une vaste salle au milieu de laquelle, autour d'une table, quatre jeunes gens étaient assis.

— Tiens! c'est toi, Simone... Et Claude?

La femme fit un pas en avant, essaya de comprimer les sanglots qui l'étouffaient et elle tomba à la renverse en poussant un grand cri.

— Eh! bien, merci, mon cher Edouard, si c'est là la surprise annoncée!...

— Mes amis, répondit celui qu'on appelait Edouard, la Simone vient nous apprendre un malheur, j'en suis certain.

La pauvre femme était en proie à une violente attaque de nerfs.

Ses mains étaient crispées. Ses bras se tordaient, sa bouche était écumeuse.

Elle criait.

Les témoins de cette scène, un moment surpris, émus même, ne tardèrent pas cependant à prodiguer des soins à la Simone.

La crise se passa, mais la Simone tomba dans un accablement profond.

— Simone, disait Edouard avec anxiété, Simone, où est Claude ?

La Simone ouvrit les yeux.

— Mon Claude, fit-elle tout à coup, en regardant ceux qui l'entouraient d'un air étonné... où il est ? Je n'en sais rien... Il a disparu... Claude ! Claude ! appela-t-elle.

II

Edouard d'Essertennes avait trente ans. C'était un fort gaillard, d'un grand cœur, d'une nature un peu sauvage, et qui n'aimait passionnément que deux choses : la solitude et la chasse.

Orphelin à l'âge de quinze ans, Edouard avait été élevé par un sien parent, son tuteur, qui, un beau jour, s'était débarrassé de lui en l'envoyant étudier à Paris.

Là, il vécut tristement, laborieusement aussi, car, pour oublier ses belles et chères montagnes, il se consacra à l'étude et ne connut que fort peu ce qu'on est convenu d'appeler la *vie parisienne*.

Puis, quand il fut maître de sa destinée, il retourna dans son pays, s'ensevelit dans son vieux château d'Essertennes, ayant pour compagnons ses livres, ses chevaux, ses chiens et son garde-chasse — le vieux Claude.

Edouard avait arrangé sa vie de telle sorte qu'il ne pouvait trouver l'ennui : le matin, en été, après quelques heures de travail, c'étaient les longues promenades à cheval, à travers bois ou dans les vallées ; en hiver, les promenades en traîneaux dans les montagnes ; et, presque en tout temps, la chasse.

Sa réputation de chasseur était si bien établie, qu'on voulut lui faire l'honneur, dans son canton, de le nommer capitaine de louveterie ; mais Edouard repoussa cet honneur et se contenta de tuer loups, sangliers et lièvres pour son seul plaisir.

Cependant, il arriva un jour où il se souvint de ses amis, certains chasseurs parisiens.

— Mon garde, mes chiens, ma maison sont à vous, leur écrivit-il.

Trois d'entre eux acceptèrent son invitation.

Le soir de leur arrivée, il leur dit :

— Depuis huit jours, Claude vit dans les bois, chassant, non pas les lièvres, mais les braconniers. Ah ! les braconniers ! Il y a trente ans qu'il les hait et qu'il leur fait la chasse. Demain, à l'aurore, Claude vous réveillera.

Edouard se leva avant le jour.

Il appela ses amis qui, malgré tous les plaisirs promis à la chasse, trouvèrent l'heure du réveil un peu matinale et ne manquèrent pas d'en faire la réflexion.

— Déjeunons ! Il faut prendre des forces, car nous irons loin. Claude va venir.

Or, Claude ne vint pas.

Depuis un certain temps déjà nos jeunes gens étaient en train de savourer le petit vin blanc d'Arbois, tout en *cassant la croûte*, comme disent nos montagnards franc-comtois, lorsque survint la Simone.

Dans la maison du bon Dieu, ainsi appelait-on le château d'Essertennes, au village, chacun s'était mis en quatre pour secourir la pauvre femme.

— Ah ! monsieur Edouard, s'écria-t-elle dès qu'elle put parler, je vais vous raconter l'affaire. Il y a huit jours, mon mari partit en me disant :

« — Simone, monsieur attend des amis ; *je vais veiller au grain.* »

Au grain, c'est-à-dire qu'il voulait empêcher les braconniers de chasser chez vous. Un matin, il me quitta comme d'habitude ; le soir, il ne rentra pas. C'est qu'il a couché à Pressiat, pensai-je. Cela lui arrivait souvent. Du reste, s'il lui était advenu quelque chose, je m'imaginais que Tom, son chien, vous savez ? serait revenu au logis. Je l'attendis toute la nuit. Au jour, je n'y tins plus ; j'étais effrayée, j'allai chercher Auguste Grobourg, le fiancé de ma petite Claudie. Mais Auguste est en Suisse et je ne trouvai que ses trois gredins de frères, de mauvais drôles, ceux-là, et qui détestent Auguste parce qu'il est le fiancé de Claudie, et que c'est un bon sujet. Je partis seule à la recherche de Claude. Je rentrai tard : personne que Claudie. Je crus que j'allais devenir folle. Je courus, avec ma fille, au hasard à travers les bois, appelant : « Claude ! Claude ! »

Rien !

A Pressiat, on ne l'a pas vu.

« — Oh ! alors, me dis-je, c'est qu'on l'a tué et qu'on a tué aussi son chien ! Il faut que je les retrouve... »

Et j'ai passé la journée d'hier à sa recherche, et,... et,... et...

Oh ! monsieur Edouard, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, venez avec moi, je vous en prie... Claude vous aimait tant !

Edouard essaya de la calmer.

— Et Claudie ?

— Claudie a voulu rester à la cabane du bois ; la pauvre petite est malade de fatigue et d'émotion.

— Eh bien, toi, Simone, tu vas rester ici, tu ne pourrais plus marcher. Je vais partir avec mes amis. Pour nous guider, nous prendrons en passant les frères Grobourg ; ceux-là connaissent les bois comme leurs poches...

— Mais, monsieur, Auguste n'y est pas... Ah ! s'il était ici ! Quand même ce seraient ses frères qui... Mais il n'y est malheureusement pas, le brave garçon...

— Nous nous passerons de lui, et nous forcerons bien les trois gredins, comme tu les appelles, à marcher avec nous.

Vingt minutes après, Edouard frappait à la porte de la maison des Grobourg. Comme on hésitait à ouvrir, Edouard frappa de nouveau. Cinq ou six chiens de forte taille essayaient, tout en hurlant, de franchir le treillage qui entourait la maison.

— Ouvrez, ou je tire sur vos chiens ! cria Edouard.

La porte s'ouvrit et les trois frères firent taire leurs chiens en les poussant du pied vers le chenil.

Edouard leur apprit ensuite le but de sa visite. Ils hésitèrent à répondre.

— Venez, et non-seulement je vous payerai cette journée, mais je vous permettrai de chasser sur mes terres pendant toute la semaine.

Ils refusèrent.

Edouard les regarda étonné.

— Vous refusez de l'argent, vous refusez la permis-

sion de chasser, vous qui chassez sans permission sur les terres de tout le monde?

— Oh! pour cela, non!...

— Voyons, je vous connais : je sais que, si votre frère est un brave et honnête garçon, vous, vous ne valez pas grand'chose... Dans le pays, vous causez la terreur. Tout le monde vous craint, mais je ne vous crains pas, moi!...

— Monsieur, peut-on dire cela de nous?... Oh!... Mais... Eh bien, allons! s'écria l'aîné, en faisant signe à l'un de ses frères de le suivre. Seulement nous n'irons que deux, car le cadet est malade.

Immobile dans un coin se tenait le cadet, qui cherchait à cacher sous sa blouse une main enveloppée de linge.

— Tiens! je parie que tu auras encore fait quelque mauvais tour aux douaniers? Ils t'auront envoyé du plomb...

Le cadet le regarda d'un air farouche, secoua la tête et ne répondit pas.

Edouard lui tourna le dos et sortit. Chacun le suivit.

III

Les deux Grobourg eurent le soin de s'armer de leurs fusils.

Edouard, en apercevant leurs armes, se promit de les surveiller de près.

Ils s'engagèrent dans les sentiers qui conduisaient vers les délicieuses avenues de la forêt d'Essertennes. Le soleil était beau. Le ciel était resplendissant.

L'avenue qu'ils suivaient tourna bientôt en se rétrécissant et devint un sentier sinueux où le soleil descendait par les déchiquetures du toit de feuillage qui l'embrassait comme un berceau.

Ces fonds frais où la verdure est humide et sombre, où la lumière se veloute en s'y perdant, avaient, pour nos Parisiens surtout, des fantaisies mystérieuses auxquelles leurs yeux n'étaient guère habitués.

Mais il est vrai qu'en ce moment nul ne songeait à admirer les splendeurs de la nature, en pleine forêt. Chacun était dispersé, chacun fouillait les fourrés, les sentiers, les endroits les plus sombres et les plus retirés.

La pensée qu'un crime avait été commis attristait profondément Edouard et ses amis.

Edouard se souvenait du pauvre Claude, de ce vieillard qui l'avait vu naître, qui le premier avait dirigé ses pas à travers les bois et les montagnes, et ce souvenir lui causait une poignante émotion. Claude n'était-il pas victime de son dévouement pour lui? Tout en marchant, en cherchant, en réfléchissant, il en arrivait à se reprocher le malheur trop évident, hélas! qui avait dû frapper son garde-chasse.

N'avait-il pas eu tort de le laisser courir seul dans ses bois, pendant si longtemps, pour lutter contre les braconniers? Que lui signifiait un peu plus ou un peu moins de gibier? Et il se rappelait la Simone, folle de douleur, et il voyait la petite Claudie malade de chagrin...

Et, plus d'une fois, pendant la route, il passa rapidement les mains sur ses yeux pour essuyer des larmes.

Après quelques heures de recherches vaines, l'un des Grobourg dit :

— Vous voyez, il n'y a rien, ce n'est pas ici...

— Marche quand même, lui cria durement Edouard.

— Pourtant, monsieur...

— Pas un mot de plus, et en avant!

Ils marchèrent silencieusement.

Vers le soir, brisés de fatigue, il fallut songer au retour.

Edouard était désespéré. Il allait, seul, cherchant toujours...

Tout à coup Edouard poussa un cri.

— Venez! venez! Oh! le malheureux!

On se précipita vers lui.

Un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux. Un homme, un vieillard était attaché, lié, garrotté au pied d'un chêne. Il était immobile. On eût dit un cadavre. Une sombre douleur, une immense épouvante contractaient ce visage livide.

Les cordes qui liaient les bras et les jambes s'incrustaient dans les chairs.

A ses pieds, un chien, baignant dans une mare de sang.

Edouard resta un moment muet, frappé d'effroi et d'horreur.

Puis :

— C'est Claude! s'écria-t-il.

Et il s'élança vers lui, il coupa, il arracha les cordes qui retenaient ce corps inerte collé contre l'arbre.

Ses amis, aussi terrifiés que lui, l'aidaient dans ce travail.

Du reste, ils étaient seuls : les autres avaient disparu.

Quand le malheureux garde-chasse fut étendu sur l'herbe, Edouard se pencha sur lui, regarda ses yeux, ses lèvres, plaça ses mains sur son cœur, puis, se relevant vivement :

— Improvisons une civière, dit-il.

En se retournant, il s'aperçut de la disparition des Grobourg.

— Où sont-ils donc?

Il les appela.

— Nous voilà!

Ils vinrent. Ils étaient pâles. Ils avancèrent en tremblant.

C'était naturel. Pensez donc : pareil spectacle!

— Que faites-vous?

— Oh! monsieur Edouard, nous attendions là... à quelques pas... parce que...

— Parce que quoi?

— Mon Dieu! je... la vue de ce pauvre Claude... Et...

— Mais vous ne l'aviez pas encore vu.

— Oui, mais la peur... C'est que... il est mort!...

— Il vit.

— Il vit!

Ce fut un cri — cri effroyable — poussé par deux poitrines.

— Eh bien, on croirait que vous en êtes fâchés?

Les Grobourg pâlirent affreusement.

— Allons! à la civière, et qu'on l'emporte.

Les Grobourg ne bougèrent pas.

— Tonnerre! hurla Edouard menaçant.

Alors ils s'approchèrent en serrant leurs fusils entre leurs mains.

Edouard les leur arracha.

— Ça vous gênerait pour porter la civière, mes braves.

— Marchons! dit l'aîné. Ah! cela nous *émaye* (émeut) tellement, voyez-vous!...

Le cortége se mit en marche.

IV

Edouard et ses amis restèrent en arrière. Avant de partir, Edouard regarda une dernière fois le cadavre du chien, baignant dans le sang, et il murmura :

— Pauvre bête !

— Ah çà, voyons, lui demanda-t-on, que penses-tu de cette affaire ? Un crime a été commis ici, mais par qui ? Tu emmènes ces Grobourg que tu traites de gredins, tu les surveilles sans cesse... Est-ce que, par hasard ?...

— Claude n'est pas mort, répéta Edouard, et j'espère même que nous le sauverons ; alors...

— Oui, très-bien ! Mais qu'est-ce que ces Grobourg, sur qui, nous semble-t-il, se portent tes soupçons ?...

Après un court silence, Edouard dit :

— Ce sont les plus mauvais drôles de la création, à l'exception d'Auguste, cependant. Le père, contrebandier et braconnier, fut tué par des douaniers du côté des Verrières. La mère Grobourg resta avec quatre enfants, dont trois ont eu le temps de recevoir et de pratiquer les principes de leur père, c'est-à-dire qu'ils s'adonnèrent complétement au braconnage et à la contrebande. Un jour, la mère mourut, on ne sait trop si c'est de misère ou de chagrin...

— Oh ! de chagrin, Edouard !

Claude attaché au chêne. Dessin de Benoist.

— C'est possible. Elle était bonne mère et très-honnête surtout. Aussi la détestait-on dans la famille. Son fils aîné, Bruno, avait été condamné, pour vol, à quelques mois de prison. Mon père eut pitié de ces malheureux et il réussit à faire rendre la liberté au prisonnier. Bruno promit de se bien conduire, d'avoir soin de ses frères, et mon père l'employa soit dans ses bois, soit dans ses champs. Mais le travail de ce genre ne convenait guère à ce drôle. Il recommença à braconner et à voler. Il forçait ses frères à suivre son exemple. Auguste, trop jeune pour prendre une part active à leurs exploits, était devenu leur esclave, leur martyr. Figurez-vous qu'on se servait de lui pour dresser les chiens. Voici quel était son emploi : on le déguisait en douanier, on l'entraînait dans les bois et on l'obligeait à rosser d'importance les pauvres bêtes qui lui étaient confiées. Les chiens, battus, affamés, se sauvaient naturellement dès qu'ils l'apercevaient, et dès qu'ils apercevaient, du reste, des individus portant un costume semblable au sien...

— Tiens, mais c'est une éducation très-originale !...

— Bref, le petit, dégoûté de ce métier de barbare, ne battait pas les chiens, et il se privait souvent d'une partie de sa nourriture quand on lui ordonnait de les affamer. Aussi les coups qu'il ne donnait pas, c'est lui qui les recevait. Claude fut une fois témoin d'une scène pareille ; il voulut prendre la défense du malheureux et il fut rossé à son tour. Enfin, un soir d'hiver, nous trouvâmes le petit Auguste à la porte du château, grelottant de froid et plein de sang. Ses frères l'avaient chassé et frappé au point de lui faire de graves blessures. C'est alors que mon père résolut de prendre ce malheureux chez lui. Claude fut chargé de le surveiller. Il vécut depuis dans la famille de Claude.

Les Grobourg nous détestèrent un peu plus et nous firent tout le mal possible ; non-seulement ils braconnèrent sur nos terres, mais encore ils s'en prirent aux arbres de la forêt, aux plus beaux, dont ils coupaient et arrachaient l'écorce dans le seul but de les faire périr...

— Mais ce sont de véritables bandits.

— Bruno et ses deux frères subirent plusieurs condamnations pour ces faits, et, en sortant de prison, ils ne cachèrent plus leur haine contre nous tous. Bien entendu, dans cette haine, Auguste se trouvait enveloppé. Plusieurs fois ils lui adressèrent des menaces de mort. Le cher garçon dut s'armer quand il sortait pour se défendre contre ses frères ; il en est de même pour Claude... Mais Claude croyait n'avoir rien à craindre d'eux, et...

— Et c'est lui qui a été leur première victime...

— Patience ! nous le saurons tout à l'heure. Ah ! si

Claudie et le convoi. Dessin de Benoist.

Auguste était ici, s'il avait nos doutes, il serait capable de faire justice de ces misérables séance tenante... Car, pour lui, Claude est un père. Il adore la Simone, et je ne dois pas oublier de vous apprendre que la petite Claudie est sa fiancée... Tenez, la voici ! La voyez-vous, là-bas, qui accourt sur la route...

Effectivement, les amis d'Edouard aperçurent une jeune fille, pâle, tremblante, les yeux noyés de larmes, qui se précipitait vers la civière portée par les Grobourg.

— Non, non, Claudie, ton père n'est pas mort, mon enfant, s'écria Edouard. Ne lui parle pas, laisse-le, et surtout tranquillise-toi. Nous le sauverons...

Sur l'ordre que lui donna Edouard, elle partit en avant pour prévenir le médecin d'Essertennes.

— Mais elle est charmante, cette enfant.

— Et, ajouta Edouard, elle est aussi dévouée, aussi bonne que charmante.

V

Claude fut transporté au château.

Près du lit sur lequel on le déposa se trouvaient

Edouard, ses amis, Claudie et le docteur qu'elle était allé chercher.

Les Grobourg se tenaient immobiles à deux pas.

— Nous partons, dit Bruno d'un air embarrassé.

— Restez, on peut avoir besoin de vous.

— Cependant, objecta l'autre frère, nous avons à travailler, nous autres.

— Vous resterez, je le veux !

A ce moment la Simone entra. Derrière elle, vint un beau et grand jeune homme qui portait le costume de garde-chasse.

— Auguste ! cria Claudie.

Auguste avait été averti, à son retour de Suisse, du crime qui avait eu lieu, et il s'était empressé d'accourir au château.

Il s'approcha du lit. Après avoir contemplé un moment le pauvre Claude étendu sans mouvement, presque sans vie, après avoir regardé Claudie et sa mère, dont la douleur et le désespoir causaient la plus vive émotion aux spectateurs de cette triste scène, il se tourna brusquement vers ses frères, et il leur dit d'un ton menaçant, terrible :

— C'est vous !

Les Grobourg répondirent vivement :

— Quoi ! quoi ! qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, misérables, que c'est vous les coupables !

— Nous ? tu mens ! C'est toi qui es un misérable, accusant ainsi tes frères pour soutenir des étrangers...

— Des frères, vous ? Ne me rappelez pas ce nom qui me fait rougir de honte ! Vous me tueriez, moi, comme vous avez cherché à tuer Claude...

Bruno lança à Auguste un regard plein de haine, et, s'avançant vers lui :

— Tu nous accuses pour nous perdre, car, tu as raison, nous te faisons honte, parce que nous sommes pauvres...

Edouard s'interposa pour mettre un terme à cette scène.

— Vous resterez ici ; vous n'avez rien à craindre. Mais, aussi bien que mes amis et moi, vous devez déposer devant la justice qui va venir...

A ce mot de justice, les Grobourg se reculèrent.

Cependant l'un d'eux murmura :

— C'est tout de même bien mal, après vous avoir rendu service, d'être récompensés comme cela.

Mais, comme le médecin réclamait le silence, Edouard les fit sortir et les entraîna un peu de force dans une salle voisine.

— Vous serez à merveille ici, leur dit-il. Je vais vous faire servir à boire et à manger ; cela vous aidera à prendre patience...

— Nous n'avons pas faim...

— Bah ! vous boirez alors.

— Nous n'avons pas soif...

— L'appétit et la soif vous viendront en attendant.

Et il leur fit apporter des viandes froides, du fromage et du vin.

Comme il se retirait, il aperçut Auguste sur le seuil de la porte, ayant son fusil chargé entre les mains.

— Que fais-tu là ?

— Je les garde ; soyez tranquille, ils ne bougeront pas !

Edouard voulut l'obliger à le suivre, il refusa obstinément.

Certes, les Grobourg savaient à quel homme ils avaient affaire, aussi ne bronchèrent-ils pas.

Après un long silence, Bruno, regardant Auguste avec fureur, s'écria :

— Tu nous menaces, parce que tu es le plus fort !

— Parce qu'il est le plus lâche ! hurla l'autre frère.

Auguste ne répondit pas. Le malheureux garçon pensait au pauvre Claude, pour lequel il avait une affection vraiment filiale, et la crainte que son père, ainsi l'appelait-il, ne fût perdu, lui causait les plus mortelles angoisses.

La vue des deux misérables qu'il retenait prisonniers lui inspirait autant de colère que de dégoût. Il les avait vus à l'œuvre, dans le temps où il était torturé par eux, aussi savait-il ce dont ils pouvaient être capables. Ce qui l'étonnait, ce fut de ne pas voir son autre frère, celui qui était resté à la maison.

— Où est Jacques ? leur demanda-t-il.

— Tu voudrais, sans doute, l'accuser aussi ? lui dit Bruno avec ironie. Il ne te suffit pas de nous avoir, il te faudrait encore Jacques... Ah ! si tu pouvais te débarrasser de nous du même coup, quelle joie ! n'est-ce pas ?

Auguste haussa les épaules et leur tourna le dos.

Bruno se promenait à travers la salle en jurant, en gesticulant, en frappant des pieds et des mains les meubles qui étaient à sa portée ; puis, de temps en temps, il s'adressait à Auguste et semblait le menacer.

Enfin il s'assit, emplit un verre de vin, et il le vida d'un trait. Alors il appuya ses coudes sur la table, la tête dans ses mains, et resta silencieux.

Auguste le regardait. Ce ne fut pas sans une surprise profonde, sans une émotion vraie, qu'il vit rouler des larmes dans les yeux de son frère aîné.

— Tu pleures ?

— Moi ? fit l'autre en s'essuyant les yeux. Oui, de rage !

Ce fut tout.

Une heure après, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour du château.

— Qui peut venir ici ? demanda Bruno inquiet.

— Regarde, dit Auguste.

Et Bruno, s'approchant d'une fenêtre, vit descendre de voiture M. le juge d'instruction d'Arbois, le commissaire de police et deux gendarmes.

VI

Cependant Claude avait reçu tous les soins imaginables, et le docteur, qui ne le quittait pas, fit espérer que le malade pourrait être sauvé.

Edouard et ses amis s'étaient retirés, et il ne restait dans la chambre, avec le docteur, que Claudie et la Simone. Mais, aussitôt son arrivée, le juge d'instruction voulut voir Claude, et Edouard le conduisit auprès de son malheureux garde-chasse, en lui racontant ce qui s'était passé le matin.

— Un peu de patience, dit le docteur au juge d'instruction, et vous pourrez interroger le malade.

Effectivement, un moment après, Claude rouvrit les yeux. Edouard sauta à son cou, en pleurant de joie.

Claude, étonné, comme sortant d'un songe, regarda autour de lui. En voyant Edouard, il sourit.

— Ce n'est rien, monsieur, murmura-t-il ; tranquillisez-vous...

Puis, sur un signe du docteur, le juge d'instruction s'approcha du malade et lui dit :

— Racontez-nous ce qui vous est arrivé...

— Tiens ! cria Claude en faisant un brusque mouvement, comme s'il eût été effrayé.

Et ses regards se portèrent avec une ténacité étrange vers un coin de la chambre.

Peu à peu ses yeux devinrent fixes, ardents, terribles.

— Eh bien, dit Edouard en cherchant ce qui pouvait le frapper ainsi.

Il vit les Grobourg. On venait de les amener dans la chambre.

— Claude, Claude, fais-nous connaître tes assassins...

— Je ne les connais pas !

— Approchez ! cria durement Edouard, s'adressant aux Grobourg.

Ils s'approchèrent. Ils étaient livides.

Claude les suivait toujours du regard.

— Vous voilà? Boujour, les amis, murmura-t-il en souriant. Eh ! Claude a la peau solide, hein?

Les Grobourg trébuchèrent. On eût dit qu'ils allaient tomber.

— Bah ! c'est l'émotion, balbutia Bruno. Ce pauvre Claude !...

Mais, sur les instances du juge d'instruction, Claude raconta ce qui lui était arrivé.

Pourtant, avant tout, il tendit la main à Auguste et murmura d'une voix profondément attendrie :

— Fils, je t'aime bien, va !

Et se tournant vers le docteur :

— Monsieur, ajouta-t-il, il faut que je vive; sauvez-moi, car je suis encore nécessaire à mon maître, à ma femme, à ma fille et à mon fils...

Son fils, c'était Auguste.

— Vous voulez que je vous raconte ce que l'on m'a fait? Je le veux bien.

Les Grobourg, appuyés contre le mur, la tête sur la poitrine, restaient immobiles.

— Depuis huit jours, j'allais dans les bois chasser, non le gibier, mais les braconniers. Mon maître attendait des amis, et je voulais que la chasse fût bonne. Or, pendant quatre jours, tout fut pour le mieux. Avant-hier, vers huit heures du soir, et vous savez qu'à cette heure-là il fait nuit dans la forêt, je revenais à Essertennes, par le chemin de Pressiat. Tout à coup, mon pauvre chien, Tom, se mit à courir dans les taillis et à aboyer. Je l'appelais, mais il ne fit qu'aboyer avec plus de rage. C'est à ce moment, dit Claude en fixant les yeux sur les Grobourg, que la malheureuse bête reçut une balle dans le ventre. Aussitôt trois individus se précipitèrent sur moi, me renversèrent et me bâillonnèrent sans que je pusse me défendre. Mais il faut vous dire que, avant de tomber, Tom se jeta sur l'un des assassins et il dut le mordre fortement, car j'entendis pousser un cri de douleur... Vous avez connu Tom, n'est-ce pas, les Grobourg? Aussi vous comprenez, vous, le mal qu'il a pu faire à celui qui l'a attaqué...

Les Grobourg relevèrent machinalement la tête. Leur visage était d'une pâleur mortelle.

— Enfin, continua le garde-chasse, on me lia, on me garrotta et on m'attacha à un arbre. L'un des brigands a voulu me tirer dessus; mais ses compagnons l'en empêchèrent, en disant : « Il crèvera là de faim et de froid, les loups le dévoreront : c'est assez pour lui. »

A ces mots, un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Claudie se jeta au cou de son père et l'embrassa en pleurant à chaudes larmes.

— Eh bien, petiote, ne pleure pas, puisque me voilà. Tu vois que je ne suis pas mort.

Mais je l'ai échappé *belle!* Dieu de Dieu! Quand ils m'ont abandonné, quand j'ai été seul, je me suis cru perdu. J'aurais préféré, je vous le jure, une bonne balle en pleine poitrine. Faire mourir un homme ainsi! C'est trop cruel. Je pensai à ma femme, à ma fille, à mon fils, à vous, monsieur Edouard, et aussi, dit Claude en sanglotant, à ce pauvre Tom, dont les plaintes m'arrachaient le cœur... Figurez-vous que Tom, tout ensanglanté, se traîna jusqu'à mes pieds... Il leva la tête, me regarda doucement et tendrement, s'appuya contre moi et... et... ce fut tout. Je ne sais plus ce qui se passa... Le sang me monta à la tête... j'étouffais de douleur et de colère... J'essayai de m'arracher à l'arbre auquel on m'avait lié... Puis, au bout de quelques heures, brisé, anéanti, mourant de froid et de faim, à bout de forces et de courage, torturé de toutes les manières, je fermai les yeux en souhaitant de m'en aller au plus tôt... Mais il paraît qu'on ne s'en va pas comme ça, car je me réveillai, ou mieux je sortis de mon anéantissement, et c'est alors que cette pensée affreuse, épouvantable, horrible, me vint : « Je vais être dévoré par les loups !... » C'est qu'il y en a des loups dans ce pays, n'est-ce pas, les Grobourg? Oh ! si vous saviez avec quelle terreur je vis pour la seconde fois le soleil disparaître et la nuit venir !... J'en ai encore le frisson !... Je vais vous avouer une chose : pour échapper à cette mort, j'ai cherché à m'étrangler... Une corde passée autour de mon cou était liée à l'arbre... Je tirai, je tirai... Ah ! bah ! ça me fit mal, et rien de plus...

— Oh ! mon pauvre homme ! s'écria la Simone en éclatant en sanglots.

— Eh bien, ton pauvre homme, le voilà ! folle que tu es; ne pleure pas et embrasse-moi, ces messieurs le permettent et ça vaut mieux...

La Simone se précipita sur le pauvre malade et l'embrassa ardemment.

— A la bonne heure ! dit-il. Maintenant, je finis. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé... Je sais que j'ai eu faim, je sais que ma soif a été d'autant plus horrible que j'étais tout brûlant de fièvre... Oh ! une goutte d'eau, comme ça me paraissait bon !... Et j'ai eu froid, froid plus qu'on ne saurait l'imaginer. Il me semblait que mon sang était gelé dans les veines... Je grelottais, mes dents claquaient et je m'en allais... Cette fois, je sentis que c'était pour de bon, et, après, au dernier effort, voyant que la lutte était impossible, je m'endormis en pensant à vous...

Quand Claude eut fini son récit, en regardant autour de lui, il s'aperçut que tous les yeux étaient pleins de larmes.

— Chers et braves amis, murmura-t-il.

Et, malgré lui, peut-être, lui aussi pleura.

Dès que l'émotion fut un peu calmée, le juge d'instruction lui demanda s'il avait pu voir ses assassins et s'il pourrait les reconnaître.

Avant que Claude eût eu le temps de prononcer une parole, quelqu'un cria :

— Les voilà !

Ce quelqu'un, c'était Edouard, et il désignait du geste les deux Grobourg.

Ceux-ci, effrayés, tremblants, éperdus, ne trouvèrent même pas un mot à répondre.

Claude les regarda un moment fixement.

— Eh bien? fit le juge d'instruction.

Claude secoua la tête et répondit :

— Non, monsieur, les assassins étaient... masqués...

— Père, dit Auguste, je ne veux pas qu'à cause de moi...

— Tais-toi, petiot!

— Mais, observa Edouard, s'adressant aux Grobourg, votre autre frère est malade, m'avez-vous dit ce matin... Or, je crois me rappeler qu'il avait la main enveloppée de linges... Est-ce que...?

Les Grobourg le regardèrent d'un air effaré...

— Oh! vous savez, monsieur Edouard, dit Claude, les Grobourg *élèvent* des chiens, et, ma foi, quelquefois les chiens mordent...

— Oui, oui, s'écria Bruno, c'est cela!

— Vous voyez, j'ai deviné juste, reprit Claude en ricanant.

Le juge d'instruction commença une enquête, mais l'enquête n'aboutit à rien. Claude s'obstina toujours à soutenir qu'il ne connaissait pas ses assassins.

En partant, car il fallut enfin les laisser partir, les Grobourg marchaient comme des hommes ivres. Ils trébuchaient à chaque pas.

VII

Claude se rétablit et reprit ses courses à travers les bois. On oublia quelque peu le drame dont il avait été victime pour ne penser qu'aux noces d'Auguste et de Claudie.

Il y eut naturellement grande fête au château à l'occasion de ce mariage.

Un soir, Claude arriva en disant :

— Ah çà, monsieur Edouard, votre forêt est mauvaise, décidément... J'ai trouvé un cadavre ce matin...

— Un cadavre?

— Oui, celui de l'aîné des Grobourg. Vous savez, Bruno?

On alla dans la forêt, ou, pour dire mieux, Claude conduisit lui-même la justice sur les lieux. Bruno était étendu mort dans un sentier. On constata qu'il avait dû être tué par surprise, car son fusil était à côté de lui, chargé et armé.

Le plus profond mystère entoura ce crime. On supposa que ce braconnier émérite avait été assassiné par quelque autre braconnier, soit par jalousie, soit par vengeance.

— Ces êtres-là, disait Claude, ça ne vaut pas grand'chose. Des voleurs, quoi!... Vous savez le proverbe : « Qui vole une épingle, vole une aiguille. » Eh bien, monsieur Edouard, il volait vos lapins; mais il aurait volé... mieux que cela...

— Diable! diable! mais ton village d'Essertennes est tout simplement un repaire de bandits, prétendaient les amis d'Edouard. Hier, c'était ce pauvre Claude; aujourd'hui, c'est un autre... Nous ne chasserons plus.

On chassa quand même.

Claude avait dit :

— Venez avec moi, vous n'avez rien à craindre.

On l'avait écouté, quoiqu'il eût été la première victime de ces assassins, qui semblaient avoir choisi la forêt d'Essertennes pour théâtre de leurs exploits.

Et, de fait, on tua des lapins, des lièvres, des sangliers même, sans accident.

On était arrivé aux premiers jours de novembre. Une grande partie de chasse devait avoir lieu.

Il s'agissait non-seulement de tuer des sangliers, mais surtout de tuer les loups, que la neige chassait du côté du village. Une dizaine d'invitations avaient été adressées aux chasseurs du canton. Le matin, bien avant le jour, la cloche du château retentit pour réveiller ses hôtes, et, aussitôt levés, on se mit à table, en attendant Claude.

Claude arriva.

— Eh bien, nous partons...

— Un moment, monsieur Edouard. J'ai encore une nouvelle. Nous allons faire route avec les gendarmes...

— Comment! avec les gendarmes?

— Oui, je vais vous dire. Hier soir, deux paysans, qui revenaient de Pressiat, ont fait une trouvaille dans notre bois... Vraiment, il n'a pas de chance, ce bois-là...

Edouard le regarda surpris.

— Figurez-vous, monsieur Edouard, qu'on a encore trouvé un cadavre...

Chacun se leva épouvanté.

— Cette fois, reprit Claude, c'est celui d'Ernest Grobourg. Son fusil était près de lui, et encore chargé... tout comme pour l'autre... vous vous souvenez?

— Ce n'est pas possible! s'écria Edouard avec stupeur.

C'était possible... c'était vrai.

Ce nouveau crime répandit la terreur dans le pays. Il y avait de quoi. On n'osait pas sortir. On ne voyait partout que des brigands.

— Mais, disait-on à Claude, ce sont les mêmes individus qui vous ont attaqué?

— C'est probable, répondait-il. Cependant ils ne m'ont plus attaqué, moi, ajoutait-il en clignant de l'œil et en montrant fièrement sa carabine.

— Ça ne fait rien, vous avez eu rudement de la chance, vous, de n'être pas...

On chercha, on ne découvrit rien. Le bois devint désert, personne n'osait s'y aventurer. La police s'installa pendant plusieurs jours au château, mais toutes les enquêtes restèrent vaines.

— Assez, assez de ton beau pays d'Essertennes, dirent les amis d'Edouard. On se croirait dans les Abruzzes... Tu nous invites à venir chasser dans un endroit où l'on tue les hommes comme des lapins! Demain, nous partirons pour Paris...

Cependant ils ne partirent pas ce jour-là. Ils devaient assister à un drame plus lugubre encore que ceux dont ils avaient été témoins.

Voici la chose :

En voyant le cadavre de son frère que l'on rapportait chez lui, Jacques Grobourg, celui qui, selon Bruno, avait été mordu par un de ses chiens, entra dans une fureur insensée. Il menaça de mort quiconque essayerait de l'approcher. Il avait les yeux hagards, la bouche écumante : il était horrible.

— Il est enragé! criaient les habitants du village en se sauvant.

La police était restée au château, ainsi que nous l'avons dit. Un médecin fut appelé. On décida de se rendre maître du forcené. Le médecin ordonna l'emploi d'une forte dose de laudanum, qui serait administrée au malade. Il résolut de se rendre auprès de lui.

A force de courage et de patience, le médecin réussit, et, quelques minutes après, le malheureux Jacques était endormi. On le lia avec des cordes et on l'abandonna à la surveillance de quelques voisins dévoués.

Mais, soudain, Jacques s'éveilla, se débattit, fit des efforts convulsifs, brisa ses liens et il s'élança du lit sur

lequel on l'avait étendu. Chacun s'enfuit, effrayé. L'enragé, tournant sa fureur contre les meubles, les renversa, les cassa, et, s'armant d'une pioche, il franchit une échelle de meunier et se réfugia dans un grenier. Jacques ouvrit violemment les volets, se présenta menaçant et terrible, défiant les gendarmes et la foule armés de fusils, de bâtons, de fourches, mais prêts à fuir. Cette scène atroce terrifiait tous les assistants.

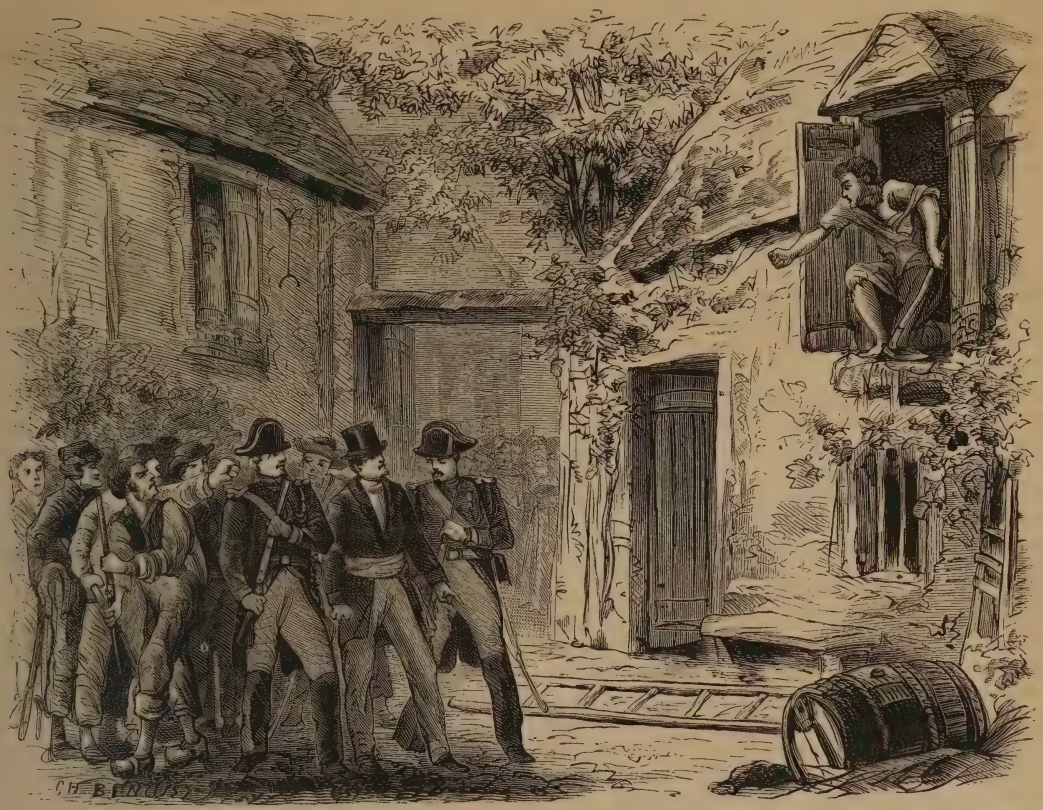
— Jacques, cria le commissaire de police, rendez-vous, si vous ne voulez pas nous obliger à tirer sur vous...

Les armes furent chargées. Jacques promit de se soumettre. Au moment où on s'y attendait le moins, il franchit l'appui de la croisée et se précipita dans la rue.

La chute n'eut d'autre effet qu'un étourdissement, dont on profita pour le garrotter plus solidement; puis on lui donna des soins.

Mais la terrible maladie dont il était atteint et la grave commotion qu'il avait subie devaient hâter le dénoûment de ce drame...

Jacques, dans une dernière crise, chercha à briser ses liens. Ses lèvres étaient pleines de bave. Il hurlait, ses yeux lançaient des éclairs, le sang coulait de ses narines. Il était hideux.



Jacques et les gendarmes. Dessin de Benoist.

Tout à coup, il bondit sur sa couche en poussant un grand cri, et il tomba mort.

VIII

Le lendemain, les amis d'Edouard se mettaient en route pour Paris.

Quelques mois après, ils recevaient une lettre d'Essertennes.

« Claude est mort... »

— Ah çà! est-ce qu'on l'a encore assassiné, celui-là?

« Claude est mort. Avant de mourir, il m'a fait appeler. « Monsieur, m'a-t-il dit, je ne vous ai jamais « menti, une fois exceptée. Cette fois, c'est à propos « des frères Grobourg. C'étaient de misérables drôles, « qui chassaient sur vos terres et vous volaient... Sou- « vent, je les ai pris en flagrant délit, entre autres le « jour où ils ont tué mon chien et où ils m'ont lié à un « arbre pour me faire dévorer par les loups... Vous « m'avez sauvé et j'aurais pu les dénoncer... Mais ce « n'était pas assez pour ces gredins-là... Et puis, à « cause de mon pauvre Auguste, je ne l'ai pas voulu... « Seulement, je me suis vengé et je vous ai débarrassé « de ces vauriens. J'ai tué Bruno, l'aîné; j'ai tué Er- « nest... Quant à Jacques, je savais que Tom s'était « chargé de l'affaire : Tom l'avait mordu de telle sorte « qu'il ne pouvait en guérir... Vous savez le reste... »

. . . . . .

Edouard, depuis longtemps, a vendu son château d'Essertennes. Il prétend même qu'il a renoncé à la solitude et à la chasse.

La Simone, Auguste et Claudie vivent auprès de lui dans l'un des plus beaux quartiers de Paris.

CAMILLE ÉTIÉVANT.

ÉTUDES MORALES.

LA LEÇON.

A M. J. Caillard.

I

Comme on descendait de l'omnibus qui nous avait amenés de la gare au village, Jacques me quitta brusquement et courut vers la maisonnette d'un pêcheur.

Le chalut, les havenets, les filets étalés devant la porte l'indiquaient de reste.

Aussitôt, dans l'intérieur, ce furent des exclamations de surprise et de joie, toute une fanfare de bienvenue, avec accompagnement de sabots sur les larges *platons* sonores qui formaient le carrelage de la chaumière.

Je m'avançai, je me penchai pour voir.

Déjà l'ami Jacques passait des bras du pêcheur dans ceux de sa femme, accorte et fraîche Normande, coiffée du bonnet de coton traditionnel. Au fond de la salle, le grand-père et la grand'mère se levaient pour offrir la main à l'arrivant. La troisième génération, composée d'une demi-douzaine de blondins joufflus, accourait de toutes parts pour se suspendre à son cou, pour lui grimper aux jambes. On eût dit un tableau de Greuze.

Et c'étaient des questions, des compliments, des accolades à n'en plus finir.

Lorsque Jacques me rejoignit, il avait un rayonnement sur le visage et des larmes dans les yeux.

Je voulus savoir d'où provenait cette grande amitié.

— C'est toute une histoire, me répondit-il, et de celles-là que tu te complais à transmettre aux générations futures.

— Raconte! m'écriai-je.

Voici quel fut, ou du moins à peu près, son récit :

II

Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi qu'Alexandre Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens! Jusqu'à la présente saison inclusivement, Pont-l'Evêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée baissante, nous rencontrons sur le rocher des lignes, des hameçons et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers! proposa généreusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les ficelles, on rejeta à la mer anguilles et limandes.

Puis, un malicieux Pont-l'Evêquois :

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée : découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent? C'est le pêcheur, qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons d'Épinal! Ohé! les autres, ça y est-il? Quelle bonne farce!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signale une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en composaient le fond; un bouchon de bois fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaient et trépignaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans! s'écrie l'un d'eux.

— Débouchez! commande un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaque d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot, qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prussiens, les plus impitoyables des ravageurs?

Tout à coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvraient par un simple loquet de bois. Je m'y blottis vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fentes de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ce remords s'accentua lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détaler au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigre! un pas se fait entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines..., et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir s'arrête.

Plus moyen de fuir! Je serais reconnu! Attendons!

Mon regard se reporte vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille, et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.

Il approche; il n'est plus qu'à deux pas de mon refuge.

— Eh bien, père Caen, lui demande tout à coup l'inconnu, il vous est donc arrivé malheur?

Juge du coup de théâtre : cette voix, c'était celle de mon père.

III

Jacques, après une pause, continua ainsi :

Te figures-tu ma situation? Mon père était là, tout près. Je le voyais maintenant. Le vieux pêcheur arrivait. S'il m'avait reconnu, il allait m'accuser. Je me tins coi. J'aurais voulu pouvoir rentrer à cent pieds sous terre.

— Ce que j'ai, répondit le père Caen, j'ai que mes nasses et mon réservoir viennent d'être dévastés, saccagés, comme vous pouvez le voir, par de méchants gamins...

Il semblait hésiter à poursuivre, mais son geste énergique en attestait le ciel.

Mon père s'informa si c'étaient des enfants du pays.

— Oh que non! fit le père Caen : les nôtres savent que ce sont là les outils, le gagne-pain des vieux qui ne peuvent plus travailler qu'à la côte. Non, le coup vient d'être fait par des étrangers, par les petits *baigneux*... Votre fils en était, monsieur, je l'ai vu.

— En ce cas, s'empressa de déclarer l'auteur de mes jours, le dommage me regarde. A combien l'estimez-vous, père Caen?

Le bonhomme, en sa qualité de Normand, ne pouvait répondre d'une façon catégorique.

— Notez, fit-il, que nous sommes aujourd'hui samedi. La boutique renfermait ma *pèque* de toute la semaine... sans compter les avaries des engins... Jarnigoi! Je voudrais pour vingt francs que ça ne me fût pas arrivé!

— Soit, vingt francs, dit mon père; les voici.

Mais le vieillard était connu pour sa fière équité. Il refusa, se servant d'une locution qui lui était familière :

— Ça ne sérait pas juste, car ils étaient six. Oh! j'en sais le nombre, et prétends qu'on m'indemnise également. Chacun pour les siens, comme dit le juge de paix de Pont-l'Evêque!

— J'accepte l'arrêt, répliqua mon père. Prenez toujours pour ma part cette pièce de cinq francs.

— Quitte à vous rendre la monnaie, conclut l'ex-marin, car je ne réclame que mon dû. Davantage, ça ne serait pas juste.

Et tous les deux, en causant, ils s'éloignèrent.

IV

Je n'osai regagner la maison qu'à l'heure du déjeuner.

Mon père m'attendait dans le jardin.

Il posa sa main sur ma tête et, me contraignant à le regarder, ses yeux dans mes yeux :

— Jacques, dit-il, tu as bien des défauts, mais je crois t'avoir inspiré l'horreur du mensonge. Voyons un peu si tu me répondras franchement et... bravement... Je viens d'en apprendre de belles sur ton compte, aux cabines!

— J'étais caché dans celle du milieu, balbutiai-je, et j'ai tout entendu.

— Bien! Mais voici ta mère. Ça lui ferait de la peine. Qu'elle n'en sache rien. Nous en recauserons plus tard.

Je ne m'assis ce jour-là qu'au bord de ma chaise et je ne mangeai que du bout des dents.

Dès que ma mère fut remontée chez elle, mon père m'attira par un signe au dehors et me dit :

— Viens avec moi, Jacques.

— Où donc?

— Parbleu! chez ces braves gens.

Jamais je ne lui avais vu l'air aussi sérieux. Que était donc son dessein?

Nous arrivâmes devant cette salle basse où tu me voyais entrer tout à l'heure.

Telle elle est aujourd'hui, telle elle était alors. D'un côté, le lit derrière ses rideaux de serge; de l'autre, la grande cheminée avec sa crémaillère et ses landiers d'un autre âge; la table au milieu; çà et là quelques chaises de paille, et parfois le fauteuil de l'aïeul; sur le dressoir, à la muraille, les cuivres, la *dindanderie*, des images; dans l'armoire de noce, force faïences peintes et porcelaines dorées; un berceau par ci, un cuveau par là; le rouet dans un coin; dans les autres, un aviron, des appelets ou des hardes. Je crois que, depuis Rollon, toutes les chaumières de la côte normande sont restées les mêmes.

La mère Caen était déjà une vieille femme, mais alerte encore, avenante et bonne comme du bon pain. Ses traits, son sourire, ses yeux vifs disaient de reste qu'elle avait été jolie en son temps. Pour le quart d'heure, assise auprès de la fenêtre, elle disposait des brins d'osier pour la réparation de la grande bouteille.

Sur le seuil, nous rencontrâmes le père Caen qui sortait.

— Ah! fit-il, monsieur, j'allais chez vous.

— Pourquoi?

— Pour vous rapporter ces trois francs...; les autres parents n'ont voulu me donner chacun que quarante sous.

— Mais cela ne fait plus votre compte, père Caen.

— Bah! répliqua-t-il, ma vieille Ursule se charge de radouber les nasses, et je ne dois pas, je ne veux pas accepter de vous plus que des autres. Voici l'argent qui vous revient.

Mon père se refusait à le reprendre, mais le vieillard l'y contraignit en ajoutant avec dignité :

— Je vous en prie, monsieur : il y aurait offense... Ça ne serait pas juste.

— Ce qui est juste, déclara tout à coup mon père, c'est que ce gamin-là vous demande pardon.

V

Ces mots, poursuivit Jacques, me tombèrent sur la joue comme un soufflet.

Si je n'étais pas menteur, j'avais en revanche beaucoup d'orgueil, et, tu le sais, nous autres fils de famille, nous nous croyons de beaucoup au-dessus des paysans. Les leçons du foyer n'y font rien, il faut celles de la vie pour nous prouver que ce n'est ni la naissance ni l'éducation, mais l'honneur seul qui fait la différence entre les hommes.

Un jeune coq, hérissant sa crête rouge et son beau plumage, n'est pas plus arrogant que ne le fut ton ami Jacques lorsqu'il se récria :

— Demander pardon, moi!

— Toi-même, insista mon père avec calme, car tu as offensé un honnête homme, un vieillard, dans son bien, dans son contentement, dans son travail. L'argent ne rachète pas tout... Il faut en outre la réparation morale, et ceci ne me regarde plus. A ton tour!

— Mais...

Il ne me laissa pas achever.

— Des excuses! conclut-il impérativement; allons, Jacques, fais-lui tes excuses, et de franc cœur. Mais regarde donc cette pauvre mère Caen... Par ta faute, elle en aura sans doute pour plusieurs journées d'ouvrage.

La bonne Ursule intervint :

— Oh! mais je ne me plains pas, dit-elle. Epargnez ce cher enfant, je vous en prie. S'humilier devant de pauvres gens comme nous, lui, un jeune monsieur... ce serait par trop dur!

Il y avait eu tant de générosité dans ces douces paroles que mon sot orgueil n'y put tenir. Des larmes jaillirent de mes yeux. Je m'élançai vers la vieille paysanne, et, tandis que je l'étreignais dans mes bras, tandis qu'elle me couvrait de caresses, ce cri, mêlé de sanglots, s'échappa tout naturellement de mon cœur :

— Pardon, mère Caen, je suis au désespoir de vous avoir causé de la peine.

Elle était aussi émue, elle pleurait autant que moi.

A vrai dire, si cette amende honorable m'avait peu coûté, c'est que je ne la faisais qu'à une femme.

Mais mon père ne l'entendait pas ainsi.

— Va dire la même chose à M. Caen, m'ordonna-t-il.

Déjà la fierté me conseillait une récidive d'hésitation. Ursule le comprit. Ce fut elle-même qui me mena vers son mari.

Je courbai la tête en murmurant :

— Excusez-moi, père Caen.

Les lèvres du vieux pêcheur descendirent sur mon front.

— Le premier poisson qui se prendra dans mes nasses, dit-il, c'est vous qui le mangerez, mon petit ami. Autrement, ce ne serait pas juste.

Les excuses. Dessin de Ch. Benoist.

Et mon père, en nous en retournant :

— C'est bien, Jacques.

VI

Que te dirai-je encore? conclut Jacques. Nous devînmes les amis du père et de la mère Caen. Ils avaient trois fils qui naviguaient alors au service de l'Etat. Un seul en est revenu, mon ami Césaire.

Souvent il m'emmenait *péquer* dans sa barque. Un jour de gros temps il m'a quelque peu sauvé la vie. J'ai dansé à sa noce.

La veille, grâce aux sollicitations de mon père, l'ex-marin de la garde avait reçu la croix d'honneur, ce qui n'était que juste.

Je suis le parrain d'une des blondines de la nichée. Si j'ai des enfants, ils seront les amis de ceux du pêcheur..., et je leur transmettrai cette histoire, cette leçon, afin qu'ils aient à leur tour le sentiment de la justice et de la véritable égalité : celle de tous les honnêtes gens.

CH. DESLYS.

AVIS AUX ABONNÉS.

A la demande d'un grand nombre d'abonnés, l'administration du MUSÉE DES FAMILLES a consenti à proroger jusqu'au 31 décembre 1872 (dernier délai) l'époque à partir de laquelle les volumes de la collection (I à XXX) seront portés à 4 francs, de façon à permettre aux abonnés de jouir des conditions présentes en renouvelant leur abonnement.

Paris. — Typ. A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES CONTEMPORAINES.

PETITE-FRANCE [1].

La Robertsau. Dessin de F. Lix.

V

Strasbourg, 22 janvier.

Guérin m'avait prié à dîner pour aujourd'hui, avec la famille. Avant de me rendre à son invitation, j'ai fait un grand tour en ville. J'ai repassé dans ces vieilles rues si pittoresques, où j'ai laissé tant de souvenirs d'enfance ; puis j'ai poussé jusqu'au Contades, jusqu'à la Robertsau.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Cette excursion m'a navré.

Partout la dévastation, la ruine; partout la trace des coups de l'étranger, du barbare; partout la tristesse, le deuil, et je ne sais quoi de désespérant qui serre le cœur.

Tu te rappelles les guinguettes si gaies du Contades, où nos Strasbourgeois aimaient à aller chanter, danser et boire de la bière les dimanches et les jours de fête; tu te rappelles ces délicieux endroits, cachés sous les ombrages, où le rire était si franc, l'animation si vive, la joie si éclatante? tout cela est mort.

Les pinsons et les rossignols ont disparu de notre belle promenade; les noirs corbeaux ont pris leurs places!

Pauvre Contades! pauvres guinguettes! pauvres Strasbourgeois!

Après avoir parcouru la Robertsau, l'île du Wacken et suivi le canal de l'Ill au Rhin jusqu'à la grande écluse, où je me suis reposé pendant un moment, je suis rentré en ville par la porte des Pêcheurs, en traversant des nuées de terrassiers allemands employés à la construction des nouveaux ouvrages de défense de Strasbourg.

Je devais retrouver Simone avec Marie et la cousine à la maison; mais la cousine ayant eu affaire près de Saint-Pierre-le-Jeune, était partie avec Marie, chargeant Simone de m'attendre et de m'amener chez Guérin.

Nous sommes donc descendus ensemble, et, comme nous avions deux heures devant nous, sur mon désir, Simone a bien voulu venir avec moi à la cathédrale, que je n'avais encore revue qu'en passant depuis mon arrivée.

Des maçons, dispersés sur des échafaudages, étaient occupés à boucher les trous faits par les obus prussiens à notre admirable temple, le chef-d'œuvre, la gloire de nos pères.

— Allez, pensai-je, vous pouvez passer vos jours et vos nuits à effacer de nos monuments les traces des projectiles ennemis; ainsi que la trace de sang sur la main de lady Macbeth, ces traces se perpétueront aux yeux des Strasbourgeois, comme l'horreur de l'étranger dans leurs cœurs.

Je ne saurais t'exprimer le sentiment que j'éprouvai en pénétrant dans l'intérieur de la cathédrale. Les splendides faisceaux de colonnes de la nef, ses vastes fenêtres ogivales, ses voûtes, où le regard semble rencontrer l'infini, le soleil nuançant des teintes les plus riches les vitraux des fenêtres et venant frôler le grès vosgien rouge-brun des piliers, le calme, l'immensité de l'église, un rapprochement involontaire entre le passé et le présent, le souvenir rapide des désastres, des hontes, des douleurs de la dernière guerre, me remplirent d'une émotion que je ne pus maîtriser et que partagea Simone.

Nous nous agenouillâmes tous deux devant le chœur et nous nous mîmes à prier.

La prière soulage; nous nous relevâmes moins troublés.

Après avoir fait lentement le tour du temple, nous sortîmes pour monter à la plate-forme.

Tu connais le vaste panorama dont on jouit de cet endroit; appuyé contre la balustrade en pierre de la plate-forme, le cœur me battait en le regardant.

A l'ouest, j'apercevais la chaîne des Vosges, où flotte aujourd'hui l'étendard étranger; à l'est, j'apercevais le Rhin, notre frontière naturelle, aux flots duquel s'est mêlé si souvent le plus pur sang des enfants de France, et la ligne sombre, ondulée que forme la forêt Noire, d'où sortirent, en 1870, les avalanches germaines, toujours les mêmes, qui nous écrasèrent; au sud, je voyais les plaines de notre chère Alsace argentées par le cours sinueux de l'Ill; au nord, je découvrais la forêt de Haguenau et, plus loin, près de Wissembourg, dans un mirage, nos soldats, plus grands dans leur défaite que les vainqueurs dans leur victoire, chargeant héroïquement les multitudes ennemies, tombant, le front tourné contre elles, et jonchant la route de leurs nobles cadavres!...

Je suivais haletant cette terrible et gigantesque vision, lorsque Simone, me touchant le bras, me dit :

— André, vous pleurez?

— Oui, lui répondis-je, oui; je pleure sur les malheurs de la France, sur les tortures de l'Alsace, et je me demande si Dieu permettra longtemps le martyre que nous endurons.

— Dieu aide ceux qui s'aident; la France travaille à réparer ses fautes, Dieu l'aidera.

— Puissiez-vous dire vrai!

— Je ne doute pas plus de l'avenir de notre patrie que de l'âme de l'Alsace.

A cet instant, un individu portant un uniforme allemand descendit de la galerie des quatre tourelles de la flèche et passa près de nous.

Simone se serra contre moi; l'individu lui lança un regard narquois et insultant.

Je fis un pas en avant.

Simone me retint.

— André, fit-elle avec dégoût, prenez garde, cet homme est un espion.

L'individu blêmit; son rictus grimaça un sourire stupide et plat; il contourna la base de la flèche et disparut.

C'était l'espion dont je t'ai parlé; c'était le cuistre, le traître, le lâche qui a osé demander la main de Simone.

La vaillante fille était émue; elle s'appuya sur la balustrade et leva sur moi ses grands yeux.

Je pris sa main et la portai à mes lèvres.

Elle la retira doucement en rougissant.

— Simone, lui dis-je, je repars pour Paris dans quelques jours; j'ignore quand je reviendrai à Strasbourg; j'ignore donc quand je vous reverrai, car vous restez ici, n'est-ce pas?

— Moi? murmura-t-elle.

— Mais, en partant, je serais heureux d'entendre, de votre bouche, que vous garderez votre cœur à notre France, et que vous ne vous donnerez qu'à un Français ou qu'à un Alsacien, ce qui est la même chose.

— Oh! cela, je le jure! s'écria-t-elle spontanément.

— Bien, répondis-je en lui serrant la main; vous ne vous doutez pas de la joie que vous me causez. C'est que je vous ai vue tout enfant, Simone; c'est que je vous ai voué une inaltérable affection; c'est que je suis aussi fier de la noblesse de vos sentiments que je l'aurais été de ceux de ma sœur devant l'étranger, si elle avait vécu; c'est enfin que, si je n'avais trente-huit ans et un bras de moins, je vous dirais : « Simone, vous êtes la seule femme qui puisse me rendre heureux. »

— Ah! fit-elle d'un ton adorable, vous me diriez cela?

— Oui.

— Si vous aviez un bras de plus et quelques années de moins?

— Oui.

— Êtes-vous donc si vieux, et votre mutilation n'est-elle pas, aux yeux de tous et surtout aux yeux d'une Strasbourgeoise, un titre de gloire?

— Ainsi, répliquai-je en tremblant d'espoir, vous n'auriez aucune répugnance à vous appeler Mme Erwin en l'état où je suis réduit?

— André, me répondit-elle avec élan, j'en serais fière!

Père, tu sais combien j'aime Simone; tu m'as dit vingt fois, et ma sœur et Lorentz me l'ont répété, que Simone est la plus brave fille du monde, et que je ferais bien, moi, déjà vieux garçon, de l'épouser. J'y avais déjà songé avant la guerre et j'y songeais depuis la paix, mais moins comme à une chose réalisable que comme à une chimère; maintenant cette chimère devient une réalité; Simone m'accepte avec mes trente-huit ans, avec ma mutilation, avec ma pauvreté; elle me dit qu'elle sera fière d'être ma femme. Père, je pleure en t'écrivant, mais c'est de bonheur. Combien nous allons être heureux, dans notre petit logement du quai de Béthune, avec Marie, nous aimant tous et parlant chaque jour de notre Alsace adorée! Ah! le pain de paille et de cendre que M. Trochu nous faisait distribuer à la fin du siége de Paris m'aurait semblé plus savoureux que le gâteau le plus exquis du froment le plus pur, si je l'avais mangé dans de telles conditions.

Comment nous quittâmes la plate-forme, je n'en sais rien; je sais seulement que nous arrivâmes à la nuit tombante chez Guérin; que j'étais rayonnant en entrant; que tout le monde en fit la remarque, et que, comme nous étions en famille, j'en donnai bientôt la raison, avec l'autorisation de Simone. Nos amis applaudirent unanimement, et le dîner, baptisé aussitôt par Guérin de *dîner de fiançailles*, fut, du commencement à la fin, de la plus franche, de la plus cordiale gaieté.

J'attends ta réponse pour agir; dès qu'elle me sera parvenue, je partirai pour Lausanne, où habite la grande tante de Simone, sa plus proche parente aujourd'hui, puisque son frère et son grand-père sont morts pendant le siége. Je lui ferai officiellement ma demande, dont elle sera avisée demain par lettre, et c'est près d'elle, c'est à Lausanne, sur cette terre libre et hospitalière, que nous nous marierons, si tu n'y vois aucune objection, car Simone ne veut pas être mariée par des fonctionnaires prussiens, et je partage entièrement ses répugnances.

Adieu, père chéri; il y a bien longtemps que je n'ai éprouvé une joie aussi pénétrante que celle qui m'enivre depuis vingt-quatre heures, et je sens qu'elle s'augmente encore en pensant que tu vas la partager.

VI

Lausanne, 1er février.

Père,

C'est de Suisse, c'est de Lausanne, où je suis arrivé hier avec Marie, que je t'écris aujourd'hui. J'ai dû quitter précipitamment Strasbourg à la suite d'une scène en place publique, que je vais essayer de te raconter.

Dès que ta réponse me fut parvenue, dès que j'eus la certitude que tu approuvais mon mariage; dès que la grande tante m'eût écrit que la volonté de sa petite-nièce était la sienne, lorsqu'il s'agissait de moi, je priai Simone de se munir de ses papiers, et elle fit aussitôt, avec la cousine, les courses, les démarches nécessaires.

Il y a trois jours, elle sortit après déjeuner, en compagnie de la cousine, de Mme Guérin et de Marie.

Nous devions nous retrouver à une heure, sur le Broglie, pour aller ensemble à l'hôtel de ville.

Arrêté en route par Schwilgué, que j'avais rencontré rue des Grandes-Arcades, je n'arrivai qu'à une heure et quelques minutes.

Il y avait foule près du kiosque et, en m'approchant, j'entendis les cris de : « Vive la France! »

Simone était au milieu du rassemblement, tenant Marie dans ses bras, entre la cousine et Mme Guérin, et chacun se penchait vers elle pour embrasser l'enfant :

— France! Ma pauvre France! Ma chère France! que je t'aime! répétaient, en étreignant Marie avec passion, les femmes qui parvenaient près de Simone.

Quelques-unes, moins heureuses, plus âgées, se fâchaient presque, parce qu'on les empêchait, disaient-elles, d'embrasser « Petite-France, Petite-France chérie, Petite-France, leur amour! »

Marie était dévorée de baisers et tendait, avec une grâce adorable, ses joues roses aux patriotes qui avançaient les lèvres vers elle, quand tout à coup une voix impérieuse et insolente domina toutes les autres :

— Voilà une bête de plaisanterie; mais elle a assez duré; on va la faire cesser.

Et, bousculant brutalement les femmes qui se trouvaient sur son passage, l'individu qui venait de prononcer ces paroles parvint jusqu'à Simone, qui, à sa vue, enlaça Marie dans ses bras, et il porta la main sur elle.

Simone laissa échapper un cri perçant, Marie se mit à pleurer, la cousine et Mme Guérin appelèrent au secours, la foule se massa frémissante.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire et à l'instant où j'arrivais.

Tu me connais, père; tu sais que chez moi l'action suit immédiatement la pensée, quand la colère m'agite; aussi, malgré l'épaisseur du groupe qui nous séparait, à peine l'individu en question avait-il posé sa repoussante main sur l'épaule de Simone, que, tombant devant lui d'un bond, je l'envoyais rouler à quatre pas de moi d'un coup de poing sous la mâchoire.

Je n'ai plus qu'un bras, mais il est bon.

Il se releva livide de rage et crachant le sang.

C'était l'espion.

Je l'avais deviné.

Le misérable fit mine de diriger sur moi un revolver qu'il tira de sa poche; une brave femme qui se trouvait à sa droite, et qui se sert d'une béquille pour marcher, un éclat d'obus lui ayant broyé la jambe pendant le bombardement, leva son bâton avec une énergie superbe et, prompte comme l'éclair, lui en asséna un tel coup sur la main, qu'il laissa échapper son revolver en hurlant de douleur.

La foule le hua et acclama la femme, qui se mit à crier : « Vive la France! Vive la patrie! » avec une chaleur entraînante.

L'espion vociféra en allemand de grossières menaces et, sans songer à ramasser son revolver, sur lequel nos patriotes crachaient, il se mit à courir dans la direction du bureau de police, poursuivi par des huées, et tandis que les baisers recommençaient à pleuvoir sur la tête de Marie.

Toutefois la manifestation ne pouvait se prolonger;

les sbires allemands allaient envahir le Broglie d'une minute à l'autre, il fallait se séparer, il fallait éviter un conflit sans issue.

Simone frémissait ; Marie était effrayée ; la cousine et Mme Guérin tremblaient ; je les priai de se retirer et nous partîmes au moment où une demi-douzaine de gamins, qui avaient suivi l'espion à distance, accouraient en criant :

— Les voilà ! les voilà ! Sauvez-vous !

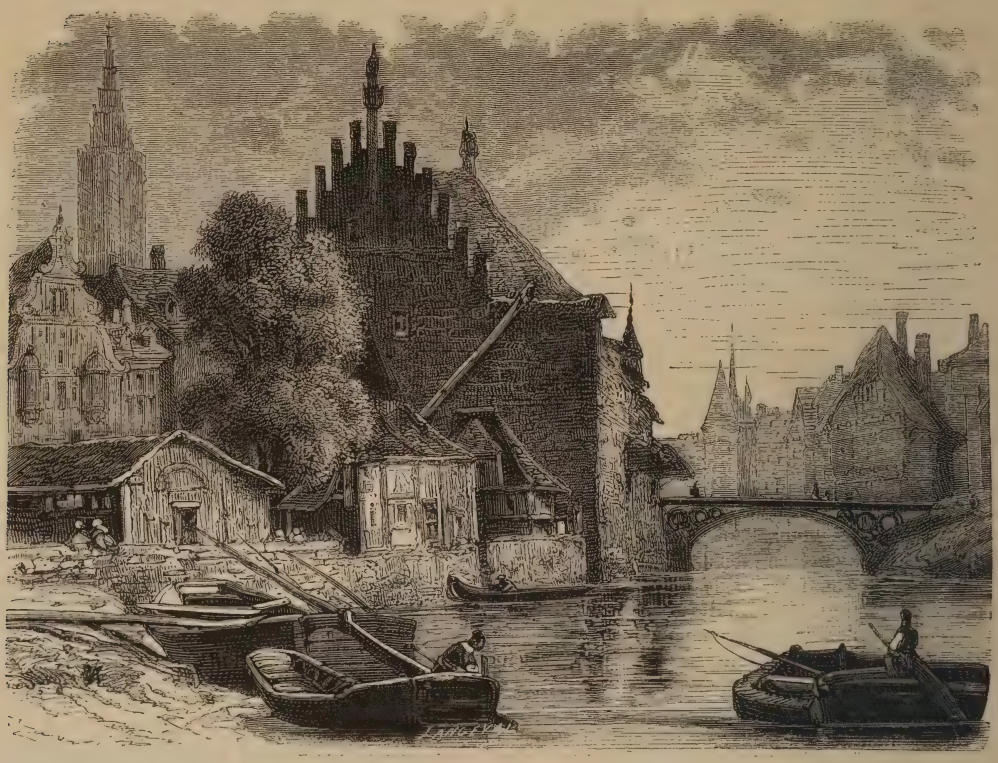
En effet, un piquet de casques pointus s'avançait lourdement, conduit par l'espion, qui, je crois te l'avoir écrit, a une fonction importante dans la police du district de Strasbourg. Mais, avant qu'il eût débouché sur le Broglie, tout le monde avait fui.

Malheureusement, nous ne pouvions espérer échapper aux recherches de la police, car l'espion devait nécessairement indiquer la maison de Silbermann comme l'endroit où on prendrait *les coupables*.

Nous restâmes donc chez Guérin, où nous nous étions réfugiés, et bien nous en prit, car, vers trois heures, des agents se présentèrent chez Silbermann, déclarant qu'ils venaient m'arrêter, et apportant pour Simone et *pour Marie*, oui, pour Marie, une citation judiciaire.

La cousine courut effarée chez nos amis, et, à la tombée de la nuit, tous étaient réunis chez Guérin.

— André, me dit Schwilgué, il faut que tu partes de suite ; l'autorité te surveille depuis ton arrivée, et plus particulièrement depuis le jour où tu as refusé de te déclarer Allemand. La scène d'aujourd'hui, dont



Souvenir de Strasbourg. La vieille douane. Dessin de Laurens.

toute la ville s'entretient à cette heure, a dû exciter plus encore les soupçons et la colère de l'autorité prussienne. Pars ; ces gens n'ont ni humanité ni justice ; ils ne connaissent qu'un droit, celui du plus fort. Ils ne respectent ni la douleur, ni la vieillesse, ni l'enfance, ni la femme. Ils te frapperaient d'autant plus cruellement qu'il a pu leur sembler que tu ravivais ici l'amour que nous conservons à la France. Pars ; nous sommes assez malheureux ; ne nous cause pas la douleur de te voir torturé par nos oppresseurs, par nos geôliers.

Schwilgué avait raison, je le compris. Je compris également que le prolongement de mon séjour à Strasbourg causerait de graves embarras à nos amis, particulièrement à Silbermann et à sa femme ; que tout ce que l'autorité allemande me ferait retomberait sur Simone et sur Marie, et je répondis à Schwilgué que j'étais prêt.

Un train partait dans la soirée pour la Suisse ; je déclarai que je le prendrais avec Marie.

Sur ce dernier point, nos amis cédèrent difficilement.

Quoi qu'ils sussent de longue date que je devais emmener l'enfant à Paris, ils ne pouvaient se faire à l'idée de se séparer d'elle.

C'est que pour eux Marie n'est pas seulement ta petite-fille, la fille de ma sœur et de Lorentz ; ce n'est pas seulement la fille de leurs meilleurs amis ; ce n'est pas seulement une Strasbourgeoise, c'est « Petite-France », c'est l'image de la patrie absente.

Quand l'instant de la séparation approcha, quand

Silbermann et la cousine, qui avaient été chercher nos effets, revinrent avec le paquet de Marie et ma valise, ce fut autour de moi une explosion poignante de douleur :

— Adieu, Petite-France !

— Petite-France chérie, ne nous oublie pas !

— Petite-France, aime-nous !

Et les étreintes passionnées, et les baisers d'accabler Marie.

J'avais les yeux rouges, et mon cœur battait à me rompre la poitrine.

Je pris l'enfant dans mes bras.

Les sanglots redoublèrent.

— Mes bons amis, ne pleurez pas, dis-je d'une voix mal assurée ; vous la reverrez, je vous la ramènerai.

— Quand ?

— Quand elle sera grande.

— Ce sera long.

— Les enfants grandissent vite.

— Adieu, Petite-France !

— Non, au revoir !

— Au revoir ! Nous t'aimerons toujours !

Et, tandis que je me dirigeais vers la porte avec Silbermann, qui portait ma valise, après avoir embrassé tout le monde, Marie, se dressant sur mon bras, envoya à tous, de ses deux mains, cent baisers où elle sembla mettre les plus purs trésors de son âme enfantine.

Quelques minutes après, nous arrivâmes à la gare.

Silbermann prit mon billet, nous embrassa à nous étouffer et nous mit en wagon sans que nous fussions inquiétés.

Ce matin, nous débarquions à Lausanne.

La grande tante de Simone nous a fait le meilleur accueil, et l'ami Victor Tissot et sa femme, une charmante Strasbourgeoise, se sont mis à notre disposition avec le plus aimable empressement.

Simone nous rejoindra la semaine prochaine, avec la cousine. Tâche d'être ici en même temps qu'elles. J'ai retenu un logement à Chailly, dans la pension de M^lle^ Jardin, d'où l'on jouit d'une belle vue du lac de Genève et des montagnes de la Savoie. L'air y est vivifiant, tu t'y referas. Nous y passerons le mois prochain, puis nous rentrerons à Paris, toi tenant Marie dans tes bras, moi avec Simone, devenue ta fille.

A bientôt, je t'embrasse comme je t'aime, sur tes yeux et sur ton front loyal, et j'attends ta lettre ou ta dépêche pour aller te chercher à la gare, avec la grande tante et Tissot et sa femme, qui me chargent de tous leurs compliments pour toi.

Quant à Marie, elle me dit de t'écrire qu'il faut que tu viennes vite et qu'elle t'embrasse de *tout son cœur*.

Ton fils,

ANDRÉ ERWIN.

ÉPILOGUE.

Le père Erwin, Simone et la cousine Silbermann sont arrivés à Lausanne le même jour. Le mariage d'André et de Simone a eu lieu la semaine suivante, puis toute la famille est allée s'établir, pour un mois, dans le délicieux village de Chailly, que couronne la forêt de Rovézéra, et dont les maisons blanches, entourées de vignes, semblent se mirer dans les eaux bleues du lac.

Le lendemain du mariage, la cousine est retournée à Strasbourg, emportant la photographie de Petite-France, de Petite-France avec une cocarde tricolore sur le côté gauche du front, côté du cœur, au milieu de ses beaux cheveux blonds bouclés.

Le père Erwin, Simone, André et Marie sont revenus à Paris en mai ; ils se sont installés dans leur modeste appartement du quai de Béthune et y vivent tranquilles, unis par la plus admirable affection, satisfaits de leur modique revenu, auquel est venu s'ajouter le produit d'une place convenable, que des amis communs ont procurée à André, confiants en l'avenir, espérant en la justice divine, ayant foi dans l'âme de la patrie !

Marie, qui adore son grand-père et André et Simone, et que Simone, André et son grand-père adorent, a changé de nom. A Strasbourg, on l'appelait *Petite-France*, à Paris, on l'appelle *Petite-Alsace*. Mais elle répond avec le même empressement à l'un ou à l'autre de ces deux noms, car elle a appris à Strasbourg et à Paris, que France et Alsace sont une même, une indivisible patrie.

ARMAND DUBARRY.

NOUVELLES.

UNE HEURE DE FACTION.

— Fait'excuse, mon capitaine, dit, en entr'ouvrant la porte, le sergent Ralitte, vieux troupier à trois chevrons, dont la face, splendidement violette, justifiait, et au delà, le surnom de *Sac-à-vin*.

— Qu'y a-t-il ? demanda le capitaine Jean.

— Mon capitaine, le fusilier Soucas, numéro matricule 8420, s'est pendu.

— Quand ?

— Vers deux heures de la nuit.

— Où ?

— Aux magasins du vieux château, pendant sa faction. Les hommes qui allaient le relever...

— Assez ; prévenez le fourrier et commandez le peloton de service pour rendre les honneurs militaires à... cet imbécile.

— Oui, mon capitaine.

Et Sac-à-vin tourna sur ses talons.

Au moment où la porte se referma, l'officier avait déjà repris nonchalamment sa cigarette, allongé ses jambes sur le canapé plus que modeste de la chambre meublée qu'il habitait, et, les yeux à demi fermés, perdu dans sa rêverie, songeait à mille choses, excepté peut-être au fusilier Soucas.

Le bonheur rend parfois égoïste. C'est chose rare ; et, pour n'en rien perdre, on hésite à ouvrir son âme toute pleine de pensées joyeuses aux méditations amères qu'y soulèverait le malheur d'autrui.

Or le capitaine Jean de Courléon était très-heureux. Il était de ceux qui sont nés, comme on dit, sous une bonne étoile, à qui tout réussit, qui bravent impuné-

ment le danger, qui ne connaissent ni l'ennui ni la douleur, et ne peuvent se plaindre que d'une chose : c'est que la vie soit si courte.

Il avait vingt-huit ans ; on vantait sa fière tournure sous l'uniforme, et il pouvait, sans trop de fatuité, se dire aussi bien vu des femmes qu'il était estimé des hommes.

Son rapide avancement lui promettait une carrière brillante ; sa fortune personnelle enfin le mettait à l'abri de la gêne.

Mais n'est-il pas des hommes qui, jeunes, beaux et riches comme lui, se plaignent encore et accusent le destin ? Le ciel, qui ne fait pas les choses à demi — quand il les fait — l'avait doué d'une insouciance et d'un calme à toute épreuve.

Content de l'heure présente, quelle qu'elle fût, il savait faire contre fortune bon cœur. Et certes il fallait cela pour ne pas mourir d'ennui à Broussac, petite sous-préfecture de la Creuse, où il tenait alors garnison à la tête de cent vingt-cinq hommes.

Lire un journal tous les trois jours, fumer une cigarette toutes les cinq minutes, telles étaient à peu près ses distractions. Et, depuis deux mois que cela durait, il n'avait accusé de cette mauvaise chance ni le destin, ni le ciel, ni le hasard, ni Dieu, ni le ministre de la guerre, et s'estimait fort heureux.

Non qu'il n'aimât personne ! Le brave capitaine adorait sa mère, qui le lui rendait bien. Il aimait encore une belle jeune fille blonde qui avait beaucoup pleuré le jour de son départ, et qui avait dû souvent, en son absence, se regarder dans la glace en s'appelant Mme de Courléon, comme il avait lui-même évoqué plus d'une fois le visage rose, les longs cheveux d'or et le doux sourire de sa belle fiancée.

Voilà pourquoi il n'accorda ni une larme ni un regret au malheureux pendu.

La vérité est qu'il n'en dîna pas plus mal et qu'il n'en fuma pas une cigarette de moins ; après quoi il se coucha et dormit, comme de coutume, jusqu'à six heures du matin.

A six heures un quart, la porte s'entr'ouvrit et donna passage à Sac-à-vin.

— Qu'est-ce encore, sergent Ralitte ?

— Mon capitaine, fait'excuse... Le fusilier Bridier, numéro matricule 4428, s'est pendu.

— Ah ! dit M. de Courléon en sautant de son lit.

— Oui, mon capitaine, ça fait deux.

— Et où s'est-il pendu, celui-là ?

— Aux magasins du vieux château.

— Ah !

— Oui, mon capitaine... pendant sa faction.

— C'est bon... Prévenez le fourrier et commandez le peloton de service.

Sac-à-vin fit le salut militaire le plus rigide, pivota comme une girouette sous le vent et sortit sans souffler mot.

Le capitaine s'habilla, tout en songeant à la bizarrerie du hasard qui rapprochait ces deux événements. Quelque pensée commune avait-elle poussé ces deux hommes ? Avaient-ils ensemble prémédité ces suicides ? Le second était-il la conséquence du premier ?

Jugeant inutile une recherche après coup, qui ne pouvait qu'expliquer, sans l'atténuer, un fait accompli, il releva ses moustaches, jeta un dernier coup d'œil sur sa tenue et s'en alla, lorgnant les grisettes, déjeuner à table d'hôte.

En quittant l'hôtel, il avait presque oublié qu'en deux jours l'effectif de sa compagnie avait diminué de deux pendus.

C'est que, le matin même, il avait reçu une lettre toute parfumée, qu'il avait portée à ses lèvres après l'avoir lue et relue. Songez donc à des pendus avec cela ! Essayez donc d'admettre une minute qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir quitter une vie où tout est joie, ivresse, amour !...

. . . Le capitaine s'éveilla, le lendemain, encore tout entier aux douces émotions de la veille, la joie au cœur et la chanson aux lèvres. Il ouvrit sa fenêtre, trouva splendide le ciel chargé de brouillard, aspira longuement une bouffée d'air qui lui apportait, avec le parfum des fermes voisines, le parfum plus douteux des ruisseaux, et se sentit prêt à bénir la création tout entière et Dieu en particulier, qui avait, pour lui, daigné faire ce miracle : un homme heureux !

La voix de Sac-à-vin l'arracha à cette consolante réflexion.

— Encore vous, sergent ?

— Oui, mon capitaine.

— Quoi de nouveau ?

— Le fusilier Dumont, numéro matricule...

Le capitaine fit un geste de surprise et s'écria :

— Encore !

— . . . 6449, continua Sac-à-vin, s'est pendu.

— C'est trop fort !

— Oui, mon capitaine.

— Et... où s'est-il pendu ?

— Comme les autres... aux magasins.

— A quelle heure ?

— Comme les autres, pendant la faction de minuit à deux heures.

Le capitaine, si impassible qu'il fût, commençait à trouver plus que bizarre une pareille coïncidence. Il se promenait à grands pas dans la chambre.

— Ah çà ! reprit-il brusquement, où, comment, à quoi se pendent-ils, tous ces chiens-là ?

— A une corde, mon capitaine.

— Qu'on la coupe.

— Fait'excuse, mon capitaine, c'est une corde du matériel de la guerre.

— Eh bien, qu'on l'enlève.

— Fait'excuse, mon capitaine, mais elle sert à descendre les sacs de biscuit et de farine ; et, sauf vot'respect, nous serions à sec.

— Eh bien, laissez-la... Prévenez le fourrier et commandez le peloton de service.

Le sergent Ralitte allait sortir ; l'officier le rappela.

— Sergent, dit-il, il y a quelque chose là-dessous.

— C'est ce que je me suis fait l'honneur de me dire, mon capitaine.

— Ah !... Et quel est votre avis ?

— C'est l'esprit.

— Vous dites ?

— Oui, mon capitaine, c'est l'esprit, le revenant... On dit qu'au temps jadis...

— Sergent, vous êtes un imbécile.

— Oui, mon capitaine.

— Ce sont des drôles qui viennent la nuit prendre leur part de nos provisions, et qui, pour n'avoir rien à craindre des factionnaires, s'en débarrassent en les accrochant.

— Pour ce qui est de ça, mon capitaine...

— Pour ce qui est de ça, sergent, vous ferez faire

cette nuit des rondes aux alentours du vieux château, de quart d'heure en quart d'heure, depuis minuit jusqu'à deux heures du matin. Avant de placer le factionnaire, vous visiterez vous-même les magasins; vous vous assurerez que personne n'y est caché; enfin vous choisirez pour cette faction un homme solide, joyeux et bien portant.

— Oui, mon capitaine.

— Et, s'il se pend, vous me ferez quatre jours de salle de police pour vous déshabituer de croire aux revenants.

— Oui, mon capitaine.

— Allez.

Le sergent se retira sans avoir nettement compris l'opportunité de ces quatre jours de salle de police à venir, mais parfaitement décidé à les faire sans observation, le cas échéant.

Quant à M. de Courléon, plus il y réfléchissait, moins il trouvait concluante l'explication qu'il venait de donner à Sac-à-vin.

Que des malfaiteurs eussent tenté une fois de s'introduire dans les magasins, la chose était possible; que, surpris, ou craignant de l'être, ils eussent fait disparaître le factionnaire, rien de plus admissible; mais qu'ils fussent revenus le lendemain, le surlendemain, à la même heure, pour accomplir le même crime dans les mêmes conditions, c'était leur supposer bien peu de prudence ou beaucoup trop d'audace. En l'admettant d'ailleurs, pourquoi ces meurtres inutiles?

D'un autre côté, il n'aboutissait qu'à une énigme indéchiffrable. Pas d'explication possible, raisonnable, de ces trois suicides accomplis coup sur coup, à la même heure, au même lieu, dans des conditions identiques. Alors il revenait à sa première hypothèse.

Il tourna tant et si longtemps dans cet abominable cercle sans en pouvoir sortir, qu'il y gagna la migraine et ne dormit pas de la nuit, impatient qu'il était, malgré lui, de savoir quelles nouvelles apporterait le lendemain le sergent Ralitte.

. . . Ce ne fut pas celui-ci qui, au lever du jour, entra dans sa chambre, ce fut le sergent-fourrier.

— Où est donc Ralitte? s'écria M. de Courléon.

— A la salle de police, mon capitaine.

— Pourquoi?

— Par votre ordre, a-t-il dit.

— Comment?

— Si le factionnaire se pend...

— Ah çà! il s'est donc pendu?

— Oui, mon capitaine.

— C'est impossible!

— Pardon, mon capitaine, il est mort.

— Son nom?

— Varnoy.

— Je le connais. Un gaillard de cinq pieds six pouces, un hercule. Il n'y a pas de gredins capables d'avoir pendu cet homme-là sans qu'il ait dit : « Ouf! »

— Je ne sais si on l'a pendu ou s'il s'est pendu, mon capitaine, mais on l'a trouvé comme les autres...

— Suivez-moi, dit M. de Courléon au sous-officier, en prenant, d'un pas rapide, la direction du quartier.

Quand il arriva, tous les hommes de la compagnie étaient groupés autour du cadavre de leur camarade étendu sur un matelas. Le corps, nu jusqu'à la ceinture, ne présentait aucune trace de violence; la marque seule de la corde autour du cou et la couleur de la face annonçaient à quel triste genre de mort le malheureux avait succombé.

Le capitaine, à cette vue, malgré son insouciance et son calme habituels, sentit un étrange frisson lui parcourir le corps. L'inexplicable fatalité de cette mort la lui rendait plus effrayante; et, quoiqu'il demeurât inaccessible aux puériles superstitions qui avaient déjà pris racine dans l'esprit de ses soldats, il ne pouvait se défendre d'une appréhension vague, d'une inquiétude irréfléchie devant cette quatrième victime du même hasard ou de la même embûche.

Un hasard!... Non; la raison s'y opposait.

L'idée d'un guet-apens dont les causes lui demeuraient cachées se présenta plus vivement que jamais à l'esprit du capitaine Jean, qui fit immédiatement venir le sergent Ralitte pour l'interroger d'abord et l'emmener ensuite avec lui sur les lieux mêmes où s'étaient produits ces quatre événements successifs.

Sac-à-vin affirma avoir exécuté tous les ordres qu'il avait reçus. Les rondes envoyées par lui n'avaient entendu aucun cri, aperçu aucun être humain. Tous les environs des magasins du vieux château étaient restés calmes et silencieux, et pourtant on avait retrouvé un cadavre au bout de la fatale corde du matériel de la guerre.

Il donnait ces détails tout en suivant le capitaine.

Les ruines de Broussac se composaient alors de quelques pans de murailles percées de fenêtres ogivales rongées par le temps, couvertes par la mousse, les orties, les plantes sauvages. Les fines sculptures de ces débris d'une splendeur éteinte rappelaient plutôt, au premier aspect, le monastère ou l'église que le château féodal.

Une autre partie des bâtiments, mieux conservée, permettait de reconstruire à peu près l'ancien manoir.

Il avait dû se composer d'une cour d'entrée de peu d'étendue, séparée d'une seconde, beaucoup plus grande, par une large voûte dont l'ogive apparaissait encore et dessinait sur le ciel sa courbe élégante. Des constructions élevées jadis autour de cette cour, il ne restait qu'un fragment qui, par sa forme et ses détails, semblât avoir appartenu à l'édifice primitif.

Le reste n'était qu'un amoncellement de pierres, de pans de murs détruits et rongés. La partie encore intacte avait été, à une époque plus récente, surélevée d'un étage, dont les fenêtres rectangulaires juraient avec l'élégante architecture du rez-de-chaussée.

C'est dans ce corps de bâtiment que l'administration de la guerre avait alors établi le magasin de ses provisions alimentaires.

Un mur d'une vingtaine de pieds rattachait entre eux les débris du vieil édifice et formait une enceinte continue, sinon infranchissable, du moins bien suffisante pour tenir en échec les malfaiteurs et faciliter la surveillance.

Dans un angle de la cour ainsi formée, une longue corde munie de son nœud coulant s'attachait à une poulie fixée à la partie supérieure du bâtiment et permettait de descendre ou de monter les caisses de biscuits et les sacs de farine.

C'était la corde à laquelle s'étaient pendus les quatre hommes de la compagnie de Broussac, et que Sac-à-vin défendait si énergiquement, comme appartenant au matériel de la guerre.

Le capitaine parcourut l'édifice dans tous les sens, en fouilla tous les coins, fit déplacer un à un les sacs

et les ballots : personne de caché. Il fit sonder les murailles, les planchers : rien. Le mur ne présentait pas de traces d'escalade. Rien n'avait disparu; l'idée du vol devait être écartée.

Donc il s'était trouvé des gens qui, par esprit de vengeance ou pour le plaisir de tuer, étaient venus donner la mort à quatre hommes. Mais comment étaient-ils entrés? On n'avait rien vu, rien entendu!

Comme le capitaine baissait la tête et réfléchissait :

— C'est l'esprit, murmura Sac-à-vin.

— Taisez-vous, morbleu! s'écria M. de Courléon. Si c'est l'esprit... eh bien, on le trouvera.

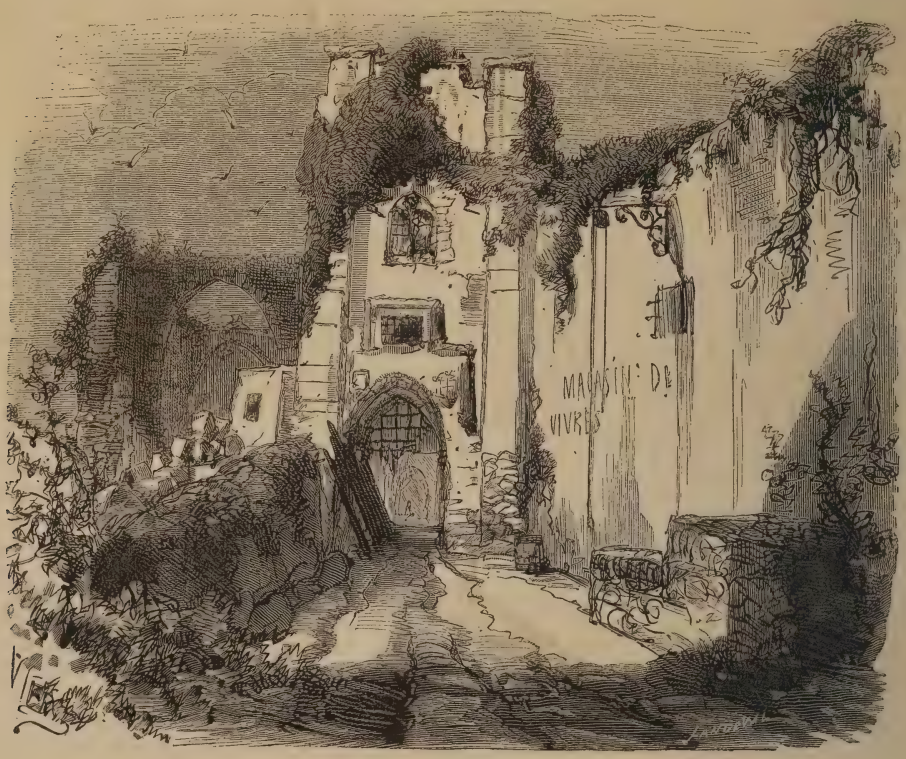
— Oui, mon capitaine.

— Cette nuit, je me charge des rondes. Vous placerez deux hommes de garde au premier étage. Les fenêtres ouvertes, ils ne perdront pas de vue la cour et les ruines... Prenez des gaillards qui aient de bons yeux... Un peloton de cinq hommes, commandé par vous, se cachera dans la première cour. Ordre aux hommes du bâtiment de crier à la moindre alerte.

— Suffit, mon capitaine.

Le sergent reprit, en secouant la tête, le chemin du quartier, et le capitaine, en roulant une cigarette, le chemin de sa demeure. Mais sa gaieté habituelle avait disparu. Rien ne fatigue comme l'inconnu; rien n'irrite et n'abat comme un danger pressenti dont on ignore l'étendue, un ennemi dont on ne connaît pas la force; rien n'est terrible enfin comme de lutter contre une ombre.

Et le capitaine en était là. Voilà pourquoi son front



Les ruines du château de Broussac. Dessin de Vierge.

resta sombre jusqu'au soir, et pourquoi les grisettes de la grande rue dirent en le voyant passer :

— Il n'est pas galant aujourd'hui, M. le capitaine Jean.

Dès que la nuit fut venue, M. de Courléon, peu confiant dans l'intelligence de Sac-à-vin, plaça lui-même deux hommes en observation à deux des fenêtres du magasin. De là le regard embrassait toute la cour et l'ensemble des ruines; si l'on ne pouvait voir le factionnaire placé précisément au-dessous, on ne devait pas manquer, en tout cas, d'apercevoir quiconque tenterait de s'approcher de lui, puisque le bâtiment n'offrait aucune issue du côté opposé à la cour.

A l'extérieur, le capitaine organisa les rondes, et, par excès de précaution, décida que la faction, ordinairement de deux heures, serait divisée en deux : la première de minuit à une heure, la seconde de une heure à deux heures du matin. Cette mesure permettait, en cas d'événement inexpliqué ou imprévu, de savoir d'une façon plus précise à quel moment il avait dû se produire, sans compter qu'elle abrégeait l'angoisse du factionnaire. Car nous devons dire que, grâce aux bavardages de Sac-à-vin, la plupart des hommes, convaincus de l'intervention d'une puissance occulte, manifestaient une répugnance visible à occuper ce poste.

Tout alla bien jusqu'à minuit. On releva le factionnaire, on le remplaça par un homme solide, brave, éprouvé, qui fit la grimace et se résigna. A une heure du matin, on rentra dans la cour; il présenta les armes,

transmit la consigne et s'en alla rejoindre ses camarades.

M. de Courléon laissa échapper un soupir de soulagement ; mais tout n'était pas fini.

Il avait désigné lui-même, pour la seconde faction de une heure à deux heures, un Parisien, gai, railleur, croyant peu à Dieu, pas du tout au diable, et tenant fort à la vie, qu'il employait à boire, rire et chanter.

Les portes de l'enclos furent refermées, les rondes continuèrent leurs investigations silencieuses. Le quart sonna, puis la demie. Aucun bruit ne s'était fait entendre ; les hommes en vedette aux croisées n'avaient pas donné signe de vie. A peine si le vent avait sifflé dans une fente de mur ou dans un sommet d'arbre. La nuit était calme, claire, étoilée. Un guet-apens n'était guère possible dans de pareilles conditions. Le capitaine pensa que c'était partie remise et se promit de redoubler de précautions le lendemain.

Le pendu. Dessin de Vierge.

Quand deux heures sonnèrent, il rentra parfaitement tranquille dans la cour à la tête des hommes qui allaient relever le factionnaire.

A quelques pas de la muraille, il poussa un effroyable juron, arraché par la colère, la stupeur, et peut-être un vague effroi.

Le Parisien s'était pendu !

— Cinq ! dit flegmatiquement Sac-à-vin. Les cent vingt autres y passeront.

— Sergent, dit le capitaine, demain, c'est moi qui serai de faction de une heure à deux heures. Personne aux alentours, personne dans les magasins. Nous verrons, morbleu ! si je me pends... ou si l'on me pend !

— Mais, mon capitaine...

— Silence.

Le sergent pivota et rejoignit ses hommes, qui, avant d'en avoir reçu l'ordre, s'étaient hâtés de mettre l'arme sur l'épaule et de regagner le quartier.

M. de Courléon, lui, se sentait plus calme depuis qu'il avait pris la résolution de venir affronter le danger mystérieux, inexplicable, qui commençait à glacer d'effroi les plus braves de ses soldats.

Pourtant il était pâle encore quand il vint prendre sa place habituelle à la table de l'hôtel du *Lion d'argent*.

Ces morts successives n'avaient pu, comme bien on le pense, demeurer inaperçues. Il n'était question que de cela par toute la ville. Trouver la solution de ce problème était devenu le rêve de tous les bourgeois inoccupés.

Aussi la discussion était-elle fort animée quand le capitaine entra.

— Eh bien, capitaine, encore un cette nuit? s'écria-t-on.

— Mon Dieu, oui, messieurs; encore un!

— C'est une épidémie.

— Peut-être avez-vous dit le vrai mot, interrompit un médecin de passage à Broussac.

— Ces messieurs prétendent tout expliquer, dit quelqu'un en ricanant.

— Expliquer, monsieur, riposta le docteur..., d'une manière absolue, non;... nous n'en sommes pas encore là.

— Et vous n'y arriverez jamais.

— Peut-être.

— Non. Jamais!... tant que vous persisterez à nier les puissances surnaturelles.

— Vous croyez au diable?

— A Dieu d'abord..., au diable ensuite...; l'un prouve l'autre.

— Revenons aux pendus! cria-t-on.

— Est-ce en vous basant sur un hasard... inadmissible, sur un des phénomènes ordinaires de la nature, que vous expliquerez comment cinq hommes se sont pendus, cinq jours de suite, au même lieu, à la même heure, dans les mêmes circonstances?

— Peut-être! répéta le médecin.

— Je suis curieux de vous entendre...

— Oh!... Je ne veux que vous soumettre une hypothèse, d'autant plus admissible dans les circonstances qui nous préoccupent, que beaucoup de faits connus, étudiés depuis longtemps, viennent la corroborer.

— Lesquels?

— Les possédées de Loudun, les convulsionnaires de Saint-Médard.

— On n'a rien expliqué.

— On a du moins admis, comme très-probable, la contagion de la névrose.

— D'accord, s'il s'agit d'une réunion d'individus en contact journalier. Ici, nous sommes en présence d'un fait tout différent... d'un individu isolé, abandonné à ses propres forces.

— Et soumis, interrompit avec vivacité le docteur, à des circonstances extérieures identiques à celles qui ont déjà produit l'événement. Savons-nous ce que gardent de nous-mêmes les objets inanimés qui nous environnent? Nierez-vous cependant l'incontestable influence des choses sur le courant des idées? Nierez-vous que telle faculté, telle passion, se développe dans tel milieu plutôt que dans tel autre? Les phénomènes magnétiques, au nombre desquels on peut, à la rigueur, classer ces influences occultes, sont encore pour nous à l'état d'énigme. Et cependant nous en pouvons tous les jours constater les effets surprenants. De ce que la science n'a encore daigné ni les étudier ni les approfondir, il ne s'ensuit pas qu'il faille les rejeter complétement, quand, par eux seuls, on peut expliquer certains faits qui laisseraient le champ libre à toutes les superstitions. Les maladies épidémiques, les maladies contagieuses ne se propagent pas seulement par le contact avec les individus atteints de ces maladies, mais encore par le séjour seul dans un lieu où ces malades ont respiré. N'en peut-il être des affections morales — ou qui semblent telles — comme des affections purement physiques?

— Donc, selon vous, les phénomènes qui nous occupent ne sont dus à autre chose qu'à une contagion du suicide?

— Peut-être.

— C'est bien invraisemblable.

La discussion se calma lorsque le capitaine Jean annonça que dès le lendemain on en aurait le cœur net, puisqu'il devait, ce soir-là, monter lui-même au vieux château la faction de une heure à deux heures.

Personne n'avait jamais douté de la bravoure de M. de Courléon. Mais cela passait toutes les bornes, et l'avis unanime fut que c'était tout simplement un héros.

Et Dieu sait s'il pensait faire acte d'héroïsme! Cependant, comme à tout prendre il pouvait lui arriver malheur, il rentra chez lui, mit ses affaires en ordre, et laissa sur sa table deux lettres.

L'une était adressée à sa mère.

On devine à qui devait aller l'autre.

Cela fait, bayant aux corneilles, la cigarette aux lèvres, il attendit patiemment qu'on vînt le chercher.

A minuit et demi la porte s'ouvrit.

— En route! dit-il à Sac-à-vin.

Le sergent obéit sans souffler mot.

Il était une heure moins un quart quand l'escouade de quatre hommes, qui devait relever le factionnaire, arriva au vieux château.

Les formalités d'usage accomplies, le capitaine, transformé pour une heure en simple soldat, entendit s'éloigner dans la nuit le pas des hommes et la voix du sergent.

Sa faction venait de commencer.

S'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures, s'il fallait attribuer à quelque adroit malfaiteur la mort des cinq pendus, il ne pouvait souhaiter, pour s'en convaincre et punir le coupable, un temps plus propice que celui de cette nuit-là. La lune, dans son plein, illuminait le ciel d'un bleu sombre et projetait de grandes ombres entremêlées de traînées lumineuses par les ogives à demi détruites des ruines.

Un homme ne pouvait, sans être vu, pénétrer dans la cour.

Le capitaine vérifia prudemment les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée glissait dans le fourreau et se mit à se promener de long en large, en fredonnant une marche.

Tout entier à cette préoccupation que le danger, s'il existait, ne pouvait venir que d'une attaque brusque, imprévue, il tournait la tête à chaque pas, regardant à la fois devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, en haut, en bas. Rien! Peu à peu, soit fatigue, soit confiance, ses mouvements s'apaisèrent, sa promenade devint plus calme, et il finit par baisser la tête et marcher, en regardant le sol, d'un pas tranquille et régulier.

Puis, brusquement, il s'étira les bras et bâilla en murmurant :

— Sapristi! que je m'ennuie! Depuis combien de temps suis-je là? Une demi-heure au moins!

Il regarda sa montre. Dix minutes à peine s'étaient écoulées. Jamais le temps ne lui avait paru si long. Il reprit sa promenade, en maugréant cette fois :

— Le ciel était trop clair, du diable si quelqu'un se hasarderait à tenter un coup de main, ce serait à recommencer, etc.

Bref, cinq minutes après, il avait absolument oublié pourquoi il était là, se promenant seul, les mains dans les poches, à pareille heure de la nuit.

Son regard distrait errait sur les ruines et se perdait au delà sur des formes vagues à demi noyées dans la brume. Libre du joug de sa volonté, sa pensée courait à l'aventure dans une de ces rêveries sans nom où rien ne commence, rien ne finit, et où tout s'enchaîne pourtant sans qu'on puisse retrouver comment; parti d'une feuille qui tombe on est arrivé au fracas d'une bataille, d'un détail trivial à l'origine des mondes, à la vie, à la mort, à Dieu.

Il pensait à tout sans penser à rien, en proie à un ennui indéfinissable, comme si tous les ressorts de son être se fussent subitement détendus. Il se sentait anéanti, las de tout et de lui-même. Chose étrange: lui qui riait et chantait volontiers, lui dont le chagrin n'avait jamais ridé le front, il se prit à maudire le destin.

Pourquoi?... Il n'aurait pu le dire.

Pour la première fois de sa vie il lui prit idée du peu que nous sommes sur la terre, de l'immensité du ciel, de la marche des mondes à travers l'éternité, et du pourquoi de tout cela, et de bien d'autres choses encore. Toutes ses joies, tous ses souvenirs heureux, tout ce qui, chaque jour, amenait le sourire ou la chanson sur ses lèvres, s'évanouissait dans cette minute d'atonie, de découragement. Jamais pareille défaillance ne lui était venue au cœur.

Au beau milieu de cette sotte rêverie, son regard s'arrêta par hasard sur la corde de la poulie, qui dessinait devant le mur, blanchi à la chaux, une grande ligne noire.

Et, en même temps, rapide comme l'éclair, terrible comme lui, une pensée lui traversa le cerveau :

« Si je me pendais! »

— Ah! par exemple! dit-il à haute voix en hâtant sa marche, c'est trop bête, cela!

Cependant, si courte qu'eût été cette pensée, si absurde qu'elle lui semblât, il en ressentit comme un involontaire frisson; il eut un moment de peur instinctive, irréfléchie, rapide comme la cause qui l'avait produite.

— Ma foi, se dit-il, un bon averti en vaut deux. Au diable cette maudite corde et ces maudits pendus! Je n'y veux plus songer.

Et, par un effort violent de sa volonté, il ramena son esprit dans le droit chemin, il reprit conscience de lui-même, et finit par rire de ce moment de faiblesse et d'oubli.

Se pendre, lui! l'homme le plus heureux qui fût au monde! Allons donc! Et d'ailleurs, fût-il malheureux, que deviendrait donc sa mère, sans lui, sa pauvre mère dont il occupait toutes les pensées? Il se souvint de ses larmes lorsqu'il avait dit :

— Je serai soldat.

Il se rappela ses prières et les sombres récits qu'elle lui avait faits de cette carrière qu'il allait embrasser et dans laquelle il fallait chaque jour affronter la mort.

— Pauvre femme! murmura-t-il. Je suis sûr qu'elle pense à moi. Non, je suis fou... Elle dort, à cette heure-ci. Eh bien, qu'importe, elle rêve de moi, car, pour elle, tout se résume dans deux mots : mon enfant, mon fils, mon Jean! M'a-t-elle bercé, mon Dieu! m'a-t-elle gâté!

Et toute sa vie lui apparut: son enfance avec ses joies et ses chagrins passagers, sa jeunesse avec ses espoirs et ses défaillances d'un moment. Il revit la maison paternelle, le jardin, avec un bosquet au fond, tout près d'un petit bassin dont les poissons rouges fuyaient à son approche..., la haie qu'il franchissait... Et puis... que de choses! que de bons souvenirs!

Il se rappela l'heure où son premier amour était né, l'heure où il était mort... rêve entrevu dont il riait maintenant... une grosse fille de ferme!... Mais cela le fit songer à la main fine et blanche qui, la veille, avait tracé les quelques lignes entre chacune desquelles il pouvait lire : Je vous aime!

— Eh parbleu! oui !je suis heureux! Je...

Il n'acheva pas sa phrase; la parole expira sur ses lèvres; une sueur froide mouilla son front. A son insu, tandis qu'il s'acharnait à poursuivre, une à une, les pensées qui devaient lui faire aimer la vie, il maniait la cordede la poulie, et jouait avec ce nœud coulant où cinq de ses hommes avaient, cinq jours de suite, à la même heure, passé leur cou!

Et pour la seconde fois, tandis que son regard effaré se fixait sur cette corde, la même pensée, mais plus précise, plus nette : « Si je me pendais? » se présenta à son esprit, en même temps qu'une sorte de frisson voluptueux et terrible lui parcourait tout le corps.

— Ah! s'écria-t-il en frappant du pied, voilà qui est étrange!.. Ma parole d'honneur, si je croyais aux revenants, comme cet imbécile de Sac-à-vin, je dirais qu'un malin génie voltige, invisible, autour de moi, et me glisse dans l'oreille cette phrase maudite... Et je ne suis pas fou, morbleu!... Je ne suis pas fou!... j'ai toute ma raison... Pourquoi cette bizarre idée m'est-elle donc revenue? pourquoi?... Pourquoi? Eh! je suis bien bon de chercher! Depuis huit jours, je n'entends parler que de pendus, je rêve pendus et pendaison. Au diable la corde!

Et, retrouvant sa gaieté, il reprit sa promenade, tout en jetant çà et là un regard machinal, dans l'espérance peut-être que la brusque apparition de quelque malfaiteur viendrait donner un autre cours à ses idées et justifier ses prévisions.

Mais rien ne troubla le silence autour de lui; et il retomba dans sa rêverie.

— Sacrebleu! que c'est long une faction!... on ne s'en douterait jamais... Quand je pense que mes hommes... A quoi diable peuvent-ils bien songer pendant tout ce temps-là?... A rien, sinon qu'ils font un triste métier,... et qu'ils ne l'ont pas choisi... Bast! ils s'y font!... Il y en a pourtant qui ne s'y font pas, il y en a qui se tuent... par nostalgie,... par dégoût... Imbéciles!... S'ils savaient ce qu'ils vont chercher!... C'est très-bête le suicide... Bête?... qui sait?... A bien examiner, que valent nos joies, comparées à nos douleurs? Rien ici-bas qui ne s'évanouisse tôt ou tard... Nos jouissances les plus pures, l'amitié, l'amour, s'envolent au gré d'un caprice... A peine avons-nous entrevu le bonheur que la vieillesse arrive avec les regrets... puis, la mort! Nous nous sommes agités cinquante ans, ou plus, pour laisser derrière nous l'oubli... et trouver?... Quelle sotte chose que la vie!... Est-ce vraiment folie de vouloir la quitter?

Le capitaine baissa la tête, fronça les sourcils, serra les poings et murmura :

— Si je me pendais ?

Cette fois, il n'eut pas la force de lutter. Un charme inconnu l'attirait vers cette idée sombre qui, pareille au flot qui monte, grandissait avec une effrayante continuité.

Bien qu'il voulût regarder partout ailleurs, son œil rebelle se fixait avec volupté sur la corde fatale. Cette corde, ce nœud coulant, cette muraille nue, le fascinaient. Il se sentait envahi par une tentation bizarre, irrésistible — attrait merveilleux qui l'appelait à la mort, comme l'abîme au fond duquel se perd, avec le regard, le désir instinctif de vivre — et aussi par la peur, la peur folle, la peur de l'enfant devant un fantôme, de l'homme devant l'inconnu.

Des gouttes de sueur froide coulaient le long de ses joues. Il tremblait.

Son être venait de se dédoubler. Une âme étrangère semblait lui imposer ce sinistre projet, tandis que son âme à lui, effrayée, anéantie, quoique vivante, abandonnait son pauvre corps aux terribles suggestions de sa rivale. Il voulait, et pas un de ses muscles n'obéissait à sa volonté.

Il s'était malgré lui, la pâleur au front, approché de nouveau de la corde; il en faisait jouer le nœud coulant; il avait examiné la distance qui le séparait du sol, pris toutes ses mesures pour que rien ne retardât le fatal dénoûment; et, pendant tout ce temps, une angoisse poignante l'étreignait. Son cœur, son esprit, sa raison, tout son être criaient : « Je veux vivre; » et il courait à la mort... C'était le vertige; mais, avec lui, aussi énergique peut-être, la volonté de vivre.

Regardez !... le voilà qui s'approche de la corde... et qui s'en éloigne tout à coup !... Il revient, s'éloigne encore; il a l'air d'un fou. Ses cheveux sont hérissés; son front ruisselle !...

Combien de temps cela dura-t-il ? Une minute; mais ce fut horrible. Puis la raison parut l'emporter. Il s'éloigna avec une rapidité effrayante de la muraille, et fit quelques pas dans la direction des ruines. Mais, soudain, il s'arrêta. On eût dit qu'une main invisible venait de se poser sur son épaule et le clouait au sol.

Il tourna la tête, regarda autour de lui, comme s'il eût voulu s'assurer que personne ne l'épiait, ne riait de sa faiblesse, de ses terreurs, de ses hésitations.

Non, il était bien seul. La nuit était calme et paisible. Le ciel étoilé brillait au-dessus de sa tête, et le vent de la nuit balançait doucement, à quelques pas, les lierres et les plantes accrochées aux vieux murs du château.

Un instant encore il resta immobile à la même place.

— Eh bien, oui, murmura-t-il, j'ai peur !... J'ai peur de cette mort horrible et inutile !... Je vais gagner les ruines, là-bas. Je vais fuir, moi. Eh bien, pourquoi non?... Est-ce donc un danger comme les autres, celui-là?... Sais-je donc contre qui je lutte? Je veux revoir ma mère, voilà tout! Je veux revoir Louise... Et puis... et puis, je ne veux pas mourir !

Mais, au lieu de s'éloigner de la muraille, il s'en rapprochait; et c'est au moment même où l'énergie du désespoir lui arrachait ce cri : « Je ne veux pas mourir ! » qu'il arrivait auprès de la corde et la saisissait avec l'avidité fébrile du malade qui vole un morceau de pain.

Il se sentit perdu; il poussa un gémissement sourd, se tordit les bras, pleura et, désespéré, las de cette lutte inutile, s'abandonna à la puissance inconnue qui le harcelait.

Il retourna sous toutes ses faces l'idée de sa mort prochaine et, chose étrange, en examina tous les détails probables, toutes les suites avec une sorte de joie vertigineuse. Comme un criminel qui, tout remords écarté, se rassasierait par avance du sang qu'il va verser, d'autant plus fier et plus heureux que son forfait sera plus horrible, le capitaine se berçait, comme d'une idée joyeuse, de toutes les douleurs qu'il allait causer et du coup dont, en se frappant lui-même, il allait frapper les êtres si chers qui l'aimaient. Il ne trouvait plus de larmes pour sa mère, pour sa fiancée.

Un génie malfaisant lui montrait ses propres funérailles, faisait retentir à son oreille les chants funèbres, les sons de l'orgue, le bruit des sanglots sous les voûtes de l'église, le bruit de la terre tombant sur le bois du cercueil !... Et chacun de ces détails lui apportait, avec un sinistre frisson, une joie d'autant plus horrible, qu'il avait encore conscience de lui-même et que, trop faible pour lutter, il trouvait misérable et lâche de succomber ainsi. Il lui semblait que c'était un crime; et ce crime lui était doux à commettre.

Il prépara le nœud coulant, y passa la tête et monta sur un banc de pierre placé là comme à dessein. Un coup de jarret, tout était fini. Mais une dernière lueur de raison l'arracha une fois encore à son épouvantable rêve. Il retira brusquement sa tête et s'en alla tomber à genoux dans un angle de la cour en criant, comme un enfant, avec des sanglots dans la voix :

— Ma mère ! ma mère ! au secours !

Il cacha sa tête dans ses mains; il ferma les yeux, et l'infernale vision le poursuivait. Bien qu'il ne la regardât pas, bien qu'il ne pût la voir, la terrible corde se balançait devant lui.

Il resta ainsi un instant, immobile, effaré, et tout à coup redressa la tête, comme si une voix l'eût appelé, comme s'il prêtait l'oreille. Il se leva, hésita une seconde, chancelant comme un homme ivre; et puis brusquement prit son élan, se précipita sur la corde, se la passa au cou, remonta sur le banc de pierre et, d'un vigoureux coup de pied, se lança dans l'espace.

Deux heures du matin sonnaient à l'horloge de Broussac.

. . . . . .

Une demi-heure après, le chirurgien du détachement et le lieutenant — revenus de congé pendant la nuit — le sergent Ralitte et quelques hommes entouraient le corps de leur capitaine, étendu sur un matelas.

— Avais-je raison? grommelait Sac-à-vin.

— Eh bien, major, demanda le lieutenant, où en sommes-nous?

— Il vit; mais, morbleu ! il était temps.

— J'ai agi aussi vite que possible... Cet animal de Sac-à-vin m'avait heureusement mis la tête à l'envers avec ses sottes histoires. En arrivant ici, j'ai vu le capitaine courir vers cette corde. Que s'était-il passé? je l'ignore.

En ce moment, M. de Courléon poussa un gémissement sourd et rouvrit les yeux.

. . . . . .

Le lendemain, on coupa la fameuse corde, malgré les protestations du sergent, qui défendait le matériel de la guerre.

PAUL CÉLIÈRES.

VOYAGES.

LES AVENTURES DU COMTE DE MONTLEU (1).

La reconnaissance. Dessin de Vierge.

Pour la première fois depuis bien des semaines, je passai la nuit à l'abri d'un toit dans une tiède atmosphère, sur une couche sèche, après un repas véritablement somptueux pour le lieu où je me trouvai. Qu'il suffise de me voir attablé devant un grand plat de choux sortant tout fumant du four et supportant un gros canard sauvage conservé dans une graisse dont j'oubliai volontiers la rancidité; qu'on ajoute le samowar me versant sans parcimonie un thé qui, pour n'être pas de première provenance, ne laissait pas d'humecter et de parfumer délectablement ma pitance, et l'on comprendra si je dus faire fête à cette merveilleuse aubaine, et si, cette réfection prise, je dus mettre à profit le lit que mes hôtes m'avaient offert à la place d'honneur de l'izba.

Quand je rouvris les yeux, la journée devait être déjà fort avancée, car je ne m'étais couché qu'assez tard dans la nuit; je crus voir qu'en dépit du silence observé, sans doute par respect pour mon sommeil, il y avait encore nombreuse société dans l'habitation.

J'allai tout d'abord auprès du malade, qui se trouvait de mieux en mieux, et qui, instruit de ce que j'avais fait pour lui, ne pouvait me prodiguer dans son émotion assez de protestations de reconnaissance. J'étais un saint de la terre, un Dieu; je l'avais conservé à sa femme, à ses enfants, qui toute leur vie prieraient pour moi, béniraient mon nom. Comment pourrait-il s'acquitter? Où trouverait-il assez d'argent, lui simple paysan? Mais, si peu qu'il en eût sur lui, encore me l'offrait-il de grand cœur... Et le brave garçon ouvrit devant moi une bourse où se voyaient huit ou dix beaux roubles d'argent, qui, faut-il l'avouer? ne laissaient pas de me causer de cuisantes convoitises.

— Prends, accepte, disait-il en me tendant la bourse; ne sois pas inquiet sur mon compte. J'ai encore une

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

route assez longue à faire pour retourner chez moi, car d'ici à Oust-Bouktarminskaia, mon pays, il y a encore plusieurs centaines de verstes; mais j'ai un ami à dix verstes d'ici, il me prêtera...

— Oust-Bouktarminskaia, interrompis-je, est situé, si je ne me trompe, au pied de l'Altaï?

— Oui, sur les bords du haut Irtich, dans le canton qui avoisine le pays des Bourouts, ou Kirgis d'Occident.

— Ah! très-bien.

Et, comme je semblais vouloir rompre l'entretien, car bien des gens étaient là qui, selon toute évidence, attendaient que je pusse les entendre, le jeune homme insista pour que je prisse au moins quelques pièces de son argent; mais, quoique pouvant me dire que le service réel rendu à cet inconnu eût suffisamment justifié l'acceptation d'un témoignage de gratitude dont ma maigre réserve se fût si bien trouvée, je ne sus pas me faire violence ou raison jusque-là.

Il y avait littéralement foule dans l'izba. La guérison *miraculeuse* de l'étranger m'avait fait une réputation soudaine dans la localité, et non-seulement la plupart des personnes présentes désiraient me consulter sur telle ou telle affection, mais encore plusieurs se trouvaient qui étaient venues pour me demander d'aller visiter des malades aux environs. Deux ou trois attendaient avec des traîneaux pour me transporter sur ces divers points, et un entre autres remarqua que, si le bruit de mon savoir arrivait, comme cela ne pouvait tarder, jusqu'aux oreilles de Leporof, il ne manquerait pas de me mander auprès de lui, et que ce serait certainement une bonne journée que je ferais à tous les points de vue.

Or ce Leporof, dont on faisait miroiter à mes yeux de médecin l'avantageuse rencontre, n'était autre que l'officier commandant la station militaire voisine; vieil original, autant que je pus comprendre, qui, bien que tourmenté d'une maladie dont je n'eus pas une juste définition, ne se démentait jamais d'un caractère essentiellement libéral, et qui, riche, était pour la contrée une sorte de Providence toujours en veine de bienfaits. En le guérissant, je serais donc tout naturellement l'objet de ses largesses, et je ferais œuvre souverainement agréable aux habitants du pays.

Mais, en admettant que le pouvoir guérisseur m'eût été dévolu, ce dont j'osais encore douter, j'avais tout intérêt à ne pas me trouver en rapport avec cet officier, qui, si libéral et bienveillant qu'il pût être, n'eût certainement pas oublié ses devoirs disciplinaires jusqu'à ne se préoccuper point de la constatation de mon identité.

Averti de l'honneur dangereux qui m'était réservé, je devais donc aviser à m'y soustraire le plus promptement possible.

Le rôle de savant médecin m'étant échu, j'y restai pour simplifier les explications que je devais forcément fournir sur ma présence en ce pays.

Docteur de quelque renom et de quelque savoir en effet, en résidence ordinaire dans une ville des rives du Tom, j'étais appelé chez un chef des Bourouts, dont les envoyés m'attendaient aux frontières, et qui voulait me demander la guérison de sa fille; je ne pouvais m'attarder en route, et si je voyageais à pied, c'était par suite d'une disposition naturelle qui me rendait incapable de supporter le mouvement de la voiture ou du traîneau.

Cette fable — mon prestige aidant — parut ne soulever aucune objection. Toutefois remarquai-je qu'en l'écoutant, mon malade, garçon d'ailleurs évidemment doué d'une certaine intelligence native, arrêtait sur moi des regards curieux et investigateurs, et je compris d'autant mieux qu'il importait de brusquer mon départ.

Je passai gravement en revue les consultants, à qui j'ordonnai, un peu à la façon de Sganarelle, quelque spécifique innocent; je conseillai des remèdes non moins bénins pour les malades éloignés auprès desquels je ne pouvais me rendre. Ce fut alors à qui m'offrirait de l'argent, mais je dis que je ne recevrais rien de plus que quelques provisions de bouche me permettant d'aller droit devant moi pendant quelques jours, sans me préoccuper du problème de l'alimentation, qui, ainsi que je l'avais pu voir les jours précédents, était souvent assez difficile à résoudre dans ces contrées.

Aussitôt une sorte de concours s'établit pour me garnir une gibecière sous le poids de laquelle j'eusse certainement succombé, si je l'eusse acceptée telle que la libéralité de ces braves gens l'avait faite. J'y laissai donc mettre seulement cinq ou six petits canards conservés tout cuits dans leur graisse (provision commune à ce pays marécageux, où le gibier d'eau abonde dans la belle saison), un peu de pain noir, objet de luxe en ces régions, quelques petits poissons secs et salés, et un flacon de vodka (eau-de-vie), qui devait m'être un précieux cordial.

Or, pendant qu'on allait et venait dans l'izba et dans le voisinage pour réunir tout le confortable effectif de la gibecière et pendant que se préparait le repas que je devais prendre en compagnie des maîtres du lieu avant de me remettre en route, le malade, qui n'avait pas cessé de m'observer du même air depuis mes fantaisistes déclarations, manifesta le désir de m'entretenir un instant en particulier, « car l'itinéraire que j'allais suivre devant me mener dans son propre pays, il espérait bien que je ne refuserais pas de me charger d'un message intime pour sa femme. »

On s'arrangea pour nous laisser causer seul à seul. Quand je fus près de lui :

— Tu n'as pas voulu l'argent, me dit-il, soit; mais veux-tu ça?

Il entr'ouvrait devant moi un petit papier qui n'était autre chose que le passe-port qui lui avait été délivré pour son voyage.

Je le regardai quelque peu ébahi; et son regard, que rencontra le mien, m'en dit plus que beaucoup de paroles :

— Le veux-tu? reprit-il.

— Mais toi? fis-je.

— Oh! moi, répondit-il d'un air tout heureux en voyant s'établir l'entente qui allait lui permettre de me donner une preuve de gratitude, moi, je m'arrangerai. Je l'ai montré en arrivant ici aux soldats qui passaient. Ils savent que je l'ai. J'irai bien ensuite sans encombre jusque chez mon ami au pays voisin; et là j'aurai perdu le papier. On me le remplacera, sois tranquille.

Je pris le papier en serrant les mains du jeune homme, qui voulut baiser respectueusement les miennes, mais à qui je donnai une franche accolade.

. Puis je mangeai, je bus avec les hommes de l'izba, pendant que les femmes, agenouillées devant les obras, demandaient au ciel pour moi toutes les heureuses chances du voyage.

Et je quittai ces braves gens, qui, d'aussi loin qu'ils purent m'apercevoir, ne cessèrent de m'envoyer, à l'envi, des signes d'adieu et de sympathie.

XVIII. — AU DELA DES FRONTIÈRES.

Le récit de mon odyssée sibérienne touche à son terme, car, bien que j'eusse encore douze ou quinze journées de marche à fournir pour atteindre les frontières, nanti que j'étais du précieux papier, je n'avais plus à me préoccuper des rencontres; j'allais tout droit, tout librement devant moi.

J'ajoute que, le premier soir, le moment du repos venu, lorsque je fouillai dans la gibecière pour en retirer un peu de mes provisions, un petit paquet lourd se trouva sous ma main. Je l'ouvris. Dans un bout de vieille toile étaient noués quatre roubles d'argent et un certain nombre de kopecks qui pouvaient bien former la valeur d'un autre rouble; en tout une vingtaine de francs, qui, joints aux douze que je possédais déjà, me constituaient un avoir relativement élevé et plus que suffisant pour gagner sans privations le sol où il me serait enfin possible d'avouer ma situation et, au cas échéant, de m'en faire une recommandation.

Cela avait été mis à mon insu dans le sac. Comment? Par qui? Je ne l'ai jamais su au juste, mais j'ai pensé que la plus grosse part avait été fournie par mon malade, et que le reste provenait des autres à qui j'avais donné des avis. Toujours est-il que je dus être doublement touché de cette délicate attention, car, outre le secours inespéré que j'en devais retirer, encore pouvais-je être certain que ces braves gens ne s'étaient nullement mépris sur mon caractère de fugitif. Par leur discrétion, ils m'avaient donné de leur sympathie une preuve d'autant plus forte qu'il y allait pour eux d'une terrible responsabilité au cas où ils eussent été convaincus d'intelligence avec un varnak en rupture de ban.

Quoi qu'il en fût, après environ deux semaines de marche, que n'accidenta aucune aventure digne de remarque, un jour, vers midi — par un soleil qu'embrumait légèrement certaine brise méridionale, qui, bien que le printemps fût encore éloigné, semblait vouloir tout exprès imposer une sorte de trêve aux froids atroces qui avaient régné pendant toute la durée de mon voyage — j'arrivai dans une large expansion de la vallée de l'Irtulie. Devant moi se dressait une immense chaîne de monts neigeux et boisés au-dessus des escarpements desquels montaient çà et là des torsades de fumée.

Je demandai à un homme qui était sur le seuil d'un izba, le chemin pour aller à un lieu que je savais être sur le territoire russe. Il me dit d'obliquer à droite. Je demandai le nom de ces montagnes. C'était l'Altaï; et l'homme me montra à gauche un espèce de hameau, c'était la dernière station militaire de l'empire sur la frontière; et là où je voyais de la fumée, se trouvaient les premiers campements des Kirghis occidentaux ou Bouroutes.

Je remerciai l'homme de son indication, et comme il n'était pas prudent que je parusse vouloir franchir la frontière, je marchai un peu vers la droite; mais bientôt je rectifiai mon itinéraire, et une heure plus tard, du haut d'une éminence d'où la vue s'étendait sur la vallée que je venais de suivre, je contemplais avec un véritable sentiment d'ivresse cette terre de misère et d'angoisse, dont j'avais enfin su dépasser les limites.

J'étais dans la situation du damné qui, après y avoir été plongé, pourrait à distance se rire des tourments de l'enfer.

A vrai dire, si je n'étais plus désormais à la merci de S. M. l'empereur de toutes les Russies et de ses innombrables et implacables argousins; et si ma délivrance, en tant qu'exilé sibérien, pouvait être considérée comme un fait accompli, il ne s'ensuivait pas que je fusse complétement hors d'embarras, et que je n'eusse plus qu'à laisser faire au sort, en me berçant de la douce assurance qu'il allait me déposer de lui-même aux bords fleuris qu'arrose la Seine, qui, cela va sans dire, étaient le but normal de ma pérégrination.

Une nouvelle période s'ouvrait pour moi, qui pouvait, qui devait certainement offrir une longue et multiple suite d'incidents; car tout était livré à l'aventure des rencontres que le hasard allait m'offrir, et sur la nature desquelles j'avais le droit de faire les plus rassurantes, comme aussi les plus fâcheuses hypothèses.

Eh bien, tout d'abord, le dirai-je franchement? je n'en fis aucune.

Quand l'idée de ce douteux avenir se présenta à moi :

— Bah! fis-je sous l'empire d'une sorte de béate distension nerveuse succédant au sentiment de crainte, d'appréhension qui m'avait oppressé depuis mon départ de Bodoroskoï, bah! à demain les affaires sérieuses! à chaque jour suffit sa peine: nous verrons, nous aviserons. Aujourd'hui ne soyons qu'à la joie, à la délectation d'un premier et capital succès.

Machinalement, en pensant ainsi, je cherchai cependant ma bourse pour en inventorier le contenu.. Mais, après m'être fouillé dans tous les sens, je dus constater qu'elle était absente... Pour arriver, j'avais gravi, sauté, et je l'avais perdue dans ces mouvements insolites.

— Bah! fis-je encore, elle ne contenait plus qu'un rouble et quelques kopecks.

Et je n'y pensais plus. J'avais dans ma gibecière, pour toutes provisions, un quartier de canard; et le flacon contenait encore la valeur de deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie... Debout, bien en face de la terre maudite, j'élevai d'une main mon reste de pitance, de l'autre la petite bouteille, et gaiement, insoucieusement, au moment d'anéantir mes uniques et dernières ressources :

—A mon pays! à la France! m'écriai-je, pour invoquer un augure favorable.

Puis je m'assis, je mangeai, je bus.

Puis, comme du point élevé où je me trouvais je remarquai qu'à ma gauche la chaîne montueuse formait à pente douce une sorte d'anse dans l'arc de laquelle la route devait être facile, je me dirigeai de ce côté.

Bientôt, dans une coupure à pic que je longeais, j'aperçus l'ouverture d'une grotte qui me parut assez profonde. Nulle trace sur la neige indiquant que la grotte fût hantée. Je fis quelques pas à l'intérieur, je proférai des cris; rien ne bougea, rien ne répondit, sinon l'écho longtemps répercuté de ma voix. Il n'y avait évidemment aucun danger à prendre momentanément asile dans cet antre. Empêché de l'explorer par l'obscurité qui y régnait, je me bornai à gagner à une certaine distance et en vue de l'orifice, un point

où l'influence souterraine modérât suffisamment le froid du dehors. Le sol était sec, effrité, comme sablonneux, et par conséquent mou; je m'étendis là. La couche était *tendre*, l'atmosphère douce; et à la garde de Dieu, j'attendis le sommeil, qui, d'ailleurs, ne tarda pas à venir.....

La fatigue, le calme d'esprit et la bonne température du lieu aidant, je dus dormir au moins quatorze ou quinze heures tout d'une traite.

En dormant, je fis toutes sortes de rêves singuliers, bizarres, fantastiques.

Quand je m'éveillai..... Mais non, admettons que le sommeil continuait, car ce fut encore dans l'émerveillement d'un véritable rêve que je me trouvai, et je veux prendre pour rêve cette étrange réalité...

J'ouvre les yeux au bruit inexpliqué d'une plainte, d'un cri... Entre l'ombre où je suis et l'orifice lumineux de la grotte, se découpe, à deux pas de moi, la forme mouvante d'un animal dont je ne distingue pas bien l'espèce, mais qui paraît en arrêt sur moi, comme sur un gibier.

Je me lève d'un bond: l'animal fait entendre une suite de petits cris entrecoupés, et part au galop. En quelques sauts, il est hors de la grotte; je reconnais

Le fugitif arrêté. Dessin de Vierge.

alors un chien de grosse taille. J'en conclus qu'il doit y avoir par là des hommes à qui je ferai bien de m'adresser et de me recommander, car l'heure est venue où il faut que je travaille à la solution du nouveau problème qui constitue la seconde période de mon voyage.

Je gagne donc en toute hâte la sortie de mon abri nocturne, et je m'avance au dehors pour interroger du regard les environs. Mais à peine ai-je marché quelques pas sous le ciel, qu'un bruit me fait retourner la tête. Je vois alors un grand escogriffe, à cheval, qui sans doute était aposté à fleur de l'orifice, et qui se glisse vivement entre la grotte et moi, comme pour m'ôter la possibilité d'y rentrer. Puis deux autres se rabattent de droite et de gauche, et je me trouve cerné par les trois cavaliers, qui portent une lance à la main, un vieux et long fusil en bandoulière, des poignards à la ceinture, et l'un d'eux un grand sabre.

Je leur demande en russe ce qu'ils veulent, et qui ils sont. Ils me répondent d'abord dans une langue que je ne comprends pas; puis, dans la langue universelle des gestes, ils me font entendre que je dois les suivre.

Je m'y montre tout disposé. D'un hochement de tête ils semblent dire:

— C'est bien.

L'un d'eux, alors se retournant à demi sur sa selle, ôte son pied de l'étrier et me tend la main. Je comprends qu'il me dit de monter en croupe. J'y monte. Il donne de l'éperon. Nous partons au grand trot. Les deux autres cavaliers nous suivent.

Ce grand trot dura au moins deux heures, par des chemins qui n'en étaient pas, dans des gorges, sur des plateaux, le long d'effroyables ravins, à travers le lit glacé des torrents. Bref, nous débouchâmes tout à coup dans une espèce de cirque naturel, où un ensemble de huttes était rangé en deux lignes, de chaque côté d'une vaste crevasse de rocher formant l'entrée d'une grotte où se voyaient deux sentinelles la lance

Le chef. Dessin de Vierge.

au poing; autour des huttes pullulaient des hommes, des femmes, des enfants qui tous nous regardaient curieusement arriver.

Mes cavaliers mirent pied à terre et m'invitèrent du geste à en faire autant. Je descendis. Alors deux hommes, sortant de la hutte la plus voisine de la grotte, et dont l'un portait une corde de la grosseur du doigt, s'avancèrent et, à n'en pas douter, ils avaient l'intention de me lier les mains. Je me reculai d'un bond; ils s'avancèrent de nouveau. Indigné, furieux, j'avisai le sabre qui pendait à la ceinture d'un de mes cavaliers, je sautai sur la poignée, je tirai l'arme, et une main au flanc, le fer en avant, je défiai ces hommes, que mon mouvement sembla, non pas effrayer, mais étonner...

Ils se consultaient du regard, quand il sortit de la

grotte un grand vieillard qui, gravement, dignement, vint vers les hommes et leur parla dans la langue que je n'entendais pas ; puis, quand ils lui eurent répondu, il s'adressa à moi, en se servant de la langue sibérienne :

— Qui es-tu ? d'où viens-tu ? où allais-tu ?

— Je suis Français ; je viens de Sibérie, où les Russes m'avaient envoyé ; je me suis évadé : c'est mon droit ; et je demande un accueil hospitalier chez un peuple que je crois libre.

Le vieillard réfléchit, puis :

— Viens avec moi devant le chef, me dit-il.

Il marcha, je le suivis. Nous pénétrâmes dans un vaste souterrain dont la haute voûte était éclairée par des lampes de fer suspendues, et nous arrivâmes bientôt dans une large salle dont les parois taillées verticales étaient lisses et blanches comme du marbre à statuaire.

Sur un siége élevé, trônait un homme d'une cinquantaine d'années au teint brun, aux traits réguliers et plutôt rigides que durs. A côté de lui était une belle jeune fille très-pittoresquement parée. Il y avait dans ce lieu, où se voyaient les meubles les plus disparates, de nombreux serviteurs.

Le vieillard s'approcha de l'homme assis, et pendant qu'il lui parlait, l'homme, ainsi que la jeune fille, me regardaient curieusement.

Puis le vieillard revint à moi, et m'emmenant dans un coin de la salle :

— Le chef te permet de rester là, en attendant qu'il ait décidé sur ton sort. Il va songer.

— Bien, j'attends.

Le vieillard s'éloigna, mais non sans laisser à un grand gaillard qui se tenait armé, à cinq ou six pas de là, le soin de veiller sur moi.

Or, tout en attendant le résultat de cette délibération — qui semblait devoir être longue, car le chef s'était tout bonnement accoudé sur le bras de son siége, et l'on eût dit qu'il se fût endormi les yeux ouverts — je contemplais ce groupe immobile où contrastaient dans une sorte d'étrange harmonie deux êtres d'un type également pur. La mâle carrure et l'austère visage de l'un, le galbe correct et la gracieuse et nonchalante attitude de l'autre composaient un tableau tout empreint du charme oriental. La jeune fille avait un front haut qui s'abaissait sur de grands yeux aux longs cils bruns ; ses magnifiques cheveux noirs tombaient devant elle, en opulentes tresses, après avoir formé deux bandeaux coupés par un voile de mousseline que des épingles d'or bridaient derrière l'oreille. Elle était vêtue d'une tunique de drap brodée de soie et d'argent, qui lui dessinait la taille ; les manches, très-ouvertes, laissaient voir un bras ferme et une main longue où brillaient des anneaux et des bracelets diamantés.

Machinalement, d'un bout de charbon que j'avais ramassé à mes pieds, je me pris à indiquer sur la paroi blanche, qui semblait m'inviter à cet essai, les lignes principales de cette figure et de ce costume ; puis quelques détails, puis j'accusai quelques ombres..., et peu à peu il se trouva que j'eus produit une esquisse reproduisant avec assez de bonheur, comme aspect général et comme ressemblance, le buste de la jeune fille, et je m'oubliais à finir quelques parties, quand derrière moi un cri d'étonnement fut poussé. Je me retournai, et vis le vieillard en contemplation devant mon ouvrage.

— Elle ! elle ! murmurait-il. Oh ! que dira le prince ?

Avant que j'eusse pu lui demander l'explication de cette exclamation, il avait couru vers l'homme qui méditait toujours.

Je vis bientôt l'homme quitter son siége et venir à pas comptés et majestueux, précédé du vieillard qui lui montra l'image du mur pendant que je me retirais à l'écart, regrettant presque l'idée qui m'avait fait charbonner sur cette paroi.

Mais l'homme sembla tout à coup pris de vertige. Il passa une main devant ses yeux comme pour en écarter un nuage. Puis il joignit les mains, les écarta, les joignit encore, et, fléchissant le genou, il parut prier. Cette mimique traduisait évidemment un étrange bouleversement d'esprit.

Puis il resta plusieurs minutes dans une véritable extase.

Enfin, se tournant vers moi, il étendit la main, puis marcha pour retourner vers la place qu'il avait quittée.

— Le maître commande que tu le suives, me dit le vieillard.

Je suivis donc le maître. Puis le maître parla et le vieillard me dit :

— Le maître commande que tu t'assoies pour manger et boire.

— Bon ! fis-je, pleinement rassuré par cet ordre.

Je m'assis donc sur un coussin qu'un serviteur apporta et devant lequel un tapis fut étendu où l'on plaça des mets et des boissons. Et, tout en buvant et mangeant, le maître ayant emmené sa fille vers la paroi charbonnée qu'il contemplait et lui faisait contempler, je cherchai à apprendre du vieillard quelle opinion le maître s'était formée de moi et comment il entendait me traiter ; mais le vieillard m'affirma qu'il ignorait tout cela.

Cependant le maître revint avec sa fille ; en passant près de la table où je mangeais, il s'arrêta pour prononcer quelques paroles ; puis il me tendit un bracelet de boules d'ivoire incrustées d'or, que la jeune femme avait détaché de son bras, et que je pris respectueusement. Alors le vieillard me traduisit les paroles :

— Le maître dit qu'un homme comme toi ne saurait être l'esclave d'un prince généreux comme lui. Il te donne ce bijou en souvenir de son extrême affection pour toi, et il te fait ses adieux.

Je m'inclinai.

Puis le père et la fille disparurent dans une autre salle de la grotte.

Quand j'eus fini de manger, le vieillard, à qui un serviteur était venu parler tout bas, me dit de le suivre ; je le suivis.

Nous sortîmes ensemble de la grotte. Les trois cavaliers avec qui j'étais venu étaient en selle. Il y avait de plus un cheval sans cavalier que le vieillard me dit de monter. Quand je fus sur le cheval, je priai le vieillard de vouloir bien m'expliquer où je devais aller.

— Tu le verras bien, me répondit-il : le maître est sage et grand politique. Va avec ces hommes. Ils accomplissent l'ordre souverain du maître.

Je ne compris guère ce que la politique avait à voir dans cette affaire, et comme le vieillard n'ajouta rien, et que les cavaliers, qui formaient un triangle dont j'occupais le centre, partirent de ce trot endiablé dont j'avais déjà fait l'épreuve, je me trouvai voyager de nouveau en leur muette compagnie sans savoir le moins du monde où ils me conduisaient.

Pourtant il me sembla reconnaître les divers sites que nous avions traversés en venant, et il me fut à peu près démontré d'abord qu'ils avaient tout bonnement ordre de me remettre où ils m'avaient pris avec liberté d'aller où bon me semblerait. Mais, quand nous arrivâmes devant la grotte où j'avais passé la nuit, ils ne s'arrêtèrent point; et quelques minutes plus tard nous nous trouvions ensemble à cet endroit même où je m'étais assis et d'où l'on découvrait de l'autre côté de la frontière le poste militaire russe.

Là nous fîmes halte, et un des cavaliers, épaulant son grand fusil, fit feu en l'air.

Au bruit de la détonation, un mouvement d'hommes se fit près du poste russe et nous vîmes quatre cavaliers venir.

Bref, mes compagnons avaient ordre de me remettre aux mains des soldats russes, le prince kirgis ayant jugé sans doute qu'un homme comme moi devait être bon à rendre au puissant empereur, qui lui en saurait gré. Il ne m'avait pas gardé pour esclave et me restituait, moi, prisonnier important, à son illustre voisin. Il ajoutait même comme don à l'empereur le cheval qui m'avait porté. C'était, je dus bien le reconnaître, d'une grande et sage politique.

Je pris donc place au milieu des quatre cavaliers russes, qui me conduisirent à la station militaire, dont l'officier m'interrogea.

Grâce au passe-port qui me restait, j'avais une fable toute prête qui parut d'abord avoir tout le succès désirable. Il y avait eu erreur de la part du prince kirgis : j'étais tout simplement un citoyen sibérien qui avait commis l'imprudence de passer les limites de l'empire et qui, se voyant menacé d'être réduit en esclavage, s'était donné pour un déporté de haut rang.

Le passe-port faisait foi de mon dire, que l'officier sembla si bien accepter, qu'il rit beaucoup de la ruse employée.

— C'est bien, me dit-il : vous êtes en règle, mais il est trop tard pour que vous vous remettiez en route ce soir; vous allez coucher ici. Demain vous repartirez avec deux de mes hommes qui vont du côté de votre pays.

Et il sortit de la salle; mais bientôt il rentra suivi d'un soldat, et, venant droit à moi :

— Ah! monsieur le comte de Montleu, me dit-il dans ma propre langue, je croyais que les Français ne savaient pas mentir.

J'avoue que je perdis un peu contenance. On l'aurait, je crois, perdue à moins.

— Mais, monsieur, fis-je cependant, quand je crus avoir repris un peu de calme, qui vous dit?...

L'officier m'interrompit en souriant :

— Depuis quand, me demanda-t-il, les paysans sibériens parlent-ils le pur français?

Je lui avais en effet répondu dans cette langue.

D'ailleurs l'officier releva le casque poilu qui cachait à demi la figure du soldat qui l'accompagnait. Ce soldat, c'était Wakranaï, l'ancien compagnon de Popof, l'autre valet des Manilowitch.

Le coquin m'avait reconnu et avait tout dit.

— Bref, reprit l'officier, s'il me restait des doutes sur votre identité, j'irais les faire lever par S. Exc. le gouverneur de Tomsk, qui est actuellement à quatre verstes d'ici et à qui je vais avoir l'honneur de vous conduire moi-même.

XIX. — ÉPILOGUE.

Cinq minutes plus tard, j'étais assis en compagnie de l'officier sur un traîneau qui filait à toute vitesse vers le nord avec une escorte de six ou huit Cosaques.

Une heure plus tard, nous atteignions une petite bourgade, nous nous arrêtions devant une maison où l'officier entra et d'où je vis bientôt sortir *mon ami* le gouverneur en personne, qui, les bras ouverts, le visage rayonnant :

— Eh! c'est donc vous, enfin, monsieur le comte!

— Oui, c'est moi, fis-je avec quelque roideur.

— Eh! venez donc! Eh! entrez donc! Ah! vous nous avez fait chercher! Ah! vous nous avez donné du mal! Allons, avouez que vous n'êtes pas gentil! Alors que je vous traitais si bien, vous êtes parti, comme cela, sans me dire adieu!... Ah!...

Ces plaisanteries déplacées m'agaçaient au plus haut point.

— Monsieur, criai-je, c'est lâche ce que vous faites là!

Car j'aurais voulu décidément en finir avec l'atroce situation qui de nouveau m'était faite.

— Allons, dit le gouverneur, les gros mots, maintenant; voyons, mon ami, voyons...

— Je choisis mieux mes amis, monsieur.

— Peut-être, car vous ignorez, et j'ai le bonheur de vous l'apprendre, que, si je vous faisais chercher, c'était tout simplement, pour vous annoncer que l'ordre de votre mise en liberté était arrivé, et cela le jour même de votre fuite.

J'eus une sorte d'éblouissement.

— Et voilà, reprit le gouverneur, comment il advient que certains ordres ne peuvent être exécutés en leur temps. Vous êtes libre, monsieur, parfaitement libre; et vous voudrez bien admettre que les bons rapports envoyés par moi sur votre compte n'ont pas nui à votre délivrance.

Je dis volontiers comme lui, bien que je susse à quoi m'en tenir à ce sujet; et d'ailleurs je devais apprendre à mon retour à Moscou que l'ordre de libération était parti de l'empereur lui-même, qui, instruit par hasard et tardivement de cette affaire, avait aussitôt révoqué la sentence d'exil portée contre moi, en la maintenant toutefois contre ceux de ses sujets qui étaient compris dans la même mesure.

Toujours est-il que j'étais libre.

Le gouverneur, qui avait fini sa tournée d'inspection, retournait à Tomsk. Je voyageai avec lui et sur le pied d'une parfaite cordialité.

Chemin faisant, il voulut me faire lui narrer les diverses phases de ce qu'il appelait *mon escapade;* mais je m'y refusai, craignant qu'il n'en pût résulter de fâcheuses suites pour telles ou telles des gens qui m'avaient prêté un concours plus ou moins volontaire.

Il va de soi que j'omis surtout de lui signaler l'officier à qui j'avais dû le passe-port de Yakoutsk; mais lui-même me le signala comme un de ceux à qui il avait envoyé l'ordre de me faire rechercher pour m'annoncer que ma condamnation était levée. Donc cet officier, qui détestait les Français, savait la bonne nouvelle, quand je fus en rapport avec lui; et s'il me donna de prétendus moyens de fuite, alors que je n'en avais plus besoin, c'est qu'il était furieux de voir un Français bien traité. Il espérait sans doute que j'irais périr, moi fugitif, en quelque coin ignoré de l'affreux pays.

Chemin faisant aussi, un jour que le traîneau croisa une troupe de bohémiens, il me sembla reconnaître parmi eux certain guenilleux que j'aurais sans doute bien contrarié s'il m'eût pris fantaisie de proférer tout haut le nom de Popof.

Mais je gardai le silence, pour ne pas troubler à nouveau la quiétude d'un pauvre diable, qui, après tout, ne demandait qu'à mener une existence aussi oubliée que précaire.

Quinze jours plus tard, nous arrivions à Tomsk, d'où je fus reconduit, avec tous les égards, jusqu'à Moscou.

Là je reçus — de la part de l'empereur — un passeport et de l'argent pour regagner Paris... que je n'ai plus quitté.

J'ai repris mes calmes travaux, et, quand je veux que mon esprit s'envole vers la sphère des rêves fantastiques, il me suffit de porter les yeux sur le bracelet d'ivoire de la belle princesse kirgise.

EUGÈNE MULLER.

FIN.

LES MERVEILLES DE L'INDUSTRIE.

LES CACHEMIRES DE L'INDE.

Ateliers de tissage. Dessin de Salières.

En quittant le costume du paradis terrestre, les hommes avaient adopté la mode de s'habiller avec des peaux de bêtes. Comme on ne connaissait alors ni mégissiers, ni corroyeurs, ces peaux manquaient de souplesse, de moelleux; elles déchiraient l'épiderme des sujets délicats.

Bientôt on donna la préférence aux poils des animaux. Les femmes, qui avaient davantage à gagner à ces changements, elles et leurs enfants, commencèrent par attacher, bout à bout, les plus longs de ces poils et, en les entre-croisant, formèrent des étoffes grossières, mais moins rudes que les peaux; puis elles s'avisèrent de choisir des laines plus douces, de les filer, afin de pouvoir les employer aux mêmes usages.

A partir de ce moment les tissus furent inventés. Il ne s'agissait plus que de les perfectionner.

Guidées par le caprice ou leur instinct de coquetterie, les femmes, en tissant, s'ingénièrent à entremêler les couleurs naturelles, de manière à représenter des figures plus ou moins bizarres.

Insensiblement on eut recours à la séve des végétaux, dont les teintes diverses, appliquées aux laines, augmentèrent l'éclat et la variété des dessins.

On alla jusqu'au fond de la mer chercher le *murex* ou mollusque à pourpre, conque persique, qui devint célèbre sous le nom de *pourpre de Tyr*.

A mesure que les commodités de la vie devinrent plus compliquées ou plus exigeantes, que le luxe s'étendit de proche en proche, on choisit les laines les plus fines, les couleurs les plus voyantes. Le travail se perfectionna, quoique lentement. Rien que la matière première suffisait pour donner une grande valeur aux ouvrages. Leur renommée finit par se répandre au loin.

On venait les acheter de la Perse, de l'Afrique, de l'Arabie, de l'Egypte et des autres contrées ayant quelque rapport avec l'Inde.

Pendant ce temps-là, les Européens n'en étaient encore qu'aux peaux de bêtes, et peut-être moins que cela. Les tissus de l'Inde, au contraire, avaient tant de prix, que, pour s'en procurer, on donnait des troupeaux entiers en échange.

Lavage. Dessin de Salières.

Que l'on consulte l'histoire jusqu'aux temps fabuleux, les relations mythologiques ou l'Ancien Testament; que l'on cite Arachné, Hélène, Andromaque, Minerve elle-même, ou bien Sara, femme d'Abraham, Ruth et d'autres femmes de la Bible, on pourra s'assurer que ni les demi-dieux du paganisme, ni les héros, ni les patriarches ne reculaient devant la dépense pour offrir à leurs épouses des étoffes d'une grande valeur. Et comme, vraisemblablement, les tissus étaient unis pour la plupart, les dames avaient tout au plus la peine de les broder.

Un marchand à la toilette, juif — ils le sont presque tous — m'assurait que Judith s'enveloppa d'un long châle rouge lorsqu'elle partit de Béthulie pour aller mettre à mort Holopherne. Je crois même qu'il se serait offert de livrer à l'acheteur cette relique sanglante, parfaitement conservée, s'il se fût rencontré un antiquaire assez simple pour la lui payer un bon prix.

Enfin les Babyloniens, qui, les premiers, portèrent le turban, en faisaient venir l'étoffe de l'Inde.

Une contrée, entre toutes les autres, était renommée pour ce genre de travail, la province de Kachmyr, dont on a donné à tort le nom à la ville qui en est la capitale, et qui s'appelle Sirinagor. C'est là que se trouvaient et se trouvent encore les principales fabriques. Elles se sont répandues successivement dans les autres

parties de l'Hindoustan, mais Sirinagor et la vallée de Kachmyr n'en ont pas moins conservé le privilége de fournir les châles les plus beaux.

Mes lecteurs voudront bien ne pas se montrer trop sévères sur l'orthographe des mots qui proviennent de cette partie de l'Asie, dont la langue est peu connue. Les voyageurs et les commerçants, pas plus que les savants et les académiciens, ne s'accordent entre eux sur la manière de l'écrire. Le nom de *Gengis-Khan* a été écrit de dix-sept façons différentes. Quant au mot *châle,* adopté aujourd'hui généralement, il est tiré du langage hindoustani et dérivé du sanscrit *châla.* Les Persans en ont fait *chall,* les anglais *shawl* ou *shall,* les Allemands *schall,* et nous autres Français *châle.*

Le Kachmyr est une vallée de trente-cinq lieues de long sur dix-huit ou vingt de largeur, formée par deux embranchements de l'Himalaya ou Imaüs, vers la source du Sind ou fleuve Indus, à 34 et 35 degrés de latitude nord, au voisinage de Lahôre. Sa situation élevée, au pied du grand et du petit Thibet, en rend le climat beaucoup plus doux que celui des autres parties de l'Hindoustan. On y trouve des petits lacs charmants, des sources jaillissantes qui s'écoulent en nombreux ruisseaux.

On prétend que cette vallée formait un vaste lac, qui se vida par le déchirement subit d'un mont appelé *Baramoulah* : je ne l'ai pas vu.

Le Kachmyr, qui fut d'abord un royaume, fait partie des Etats du Grand Mogol. Ses habitants passent pour être spirituels et les plus industrieux des peuples de l'Inde. Plus tard, ayant été subjugués par les Afghans, qui les traitèrent avec la plus grande dureté, leur caractère, leurs mœurs se modifièrent d'une manière fâcheuse; ils devinrent fourbes, dissimulés, corrompus, sans cesser d'être laborieux. C'est du moins l'opinion qu'en ont eue Bernier, Forster et les autres voyageurs qui les ont visités. Aujourd'hui le véritable souverain du Kachmyr, ou plutôt la souveraine, s'appelle Victoria, reine d'Angleterre, représentée par la compagnie des Indes, qui exerce la vice-royauté.

Pendant une longue suite de siècles, les Kachmyriens ont gardé le secret de leurs merveilleux ouvrages et rendu les autres nations leurs tributaires. De même les Chinois employaient la soie, qui nous était inconnue, et qu'à son apparition en Europe on crut être une substance végétale.

Ce furent probablement aussi les Kachmyriens qui, après les poils et la laine, s'avisèrent les premiers de tisser le coton, le lin, le chanvre et les diverses plantes textiles. Les peuples d'Occident, à la vue de leurs produits, n'ont fait que les imiter, en commençant par de grossières et lourdes tentures destinées à résister aux intempéries.

L'usage des châles de l'Inde, tant recherchés par les peuples d'Orient dès la plus haute antiquité, était demeuré presque entièrement ignoré des Européens. A peine recevaient-ils de ces vastes contrées des mousselines, des toiles peintes dites *indiennes* ou *de Perse.* Jusque vers la fin du siècle dernier, les châles de cachemire ne leur arrivaient qu'en bien petit nombre. Les femmes des ambassadeurs les avaient reçus en cadeau à Constantinople; elles les conservaient comme des objets d'art ou de curiosité, et n'auraient osé s'en parer.

On serait tenté de croire que les révolutions qui surviennent parmi les nations, de même que le passage dévastateur des conquérants, ont aussi leur côté utile, celui de répandre par toute la terre les produits de l'intelligence et les inventions humaines. Sans avoir besoin de remonter à Alexandre, à César, aux Romains, etc., nous en trouverons une preuve dans les époques modernes.

En 1788, Legoux, revenant d'un voyage en Orient, avait rapporté plusieurs châles fabriqués dans la vallée de Kachmyr. Il fit présent du plus beau, qui était uni, probablement à une élégante parisienne : je ne saurais dire si c'était la dame de ses pensées. Toujours est-il que la donataire appela le précieux tissu une serge et n'en fit d'autre cas que de le destiner à doubler ses jupons d'hiver.

Ce fut seulement dix ans après, au retour de l'expédition d'Egypte, que commença en France l'importation des cachemires de l'Inde. Les héros des Pyramides en offrirent à leurs épouses, à leurs fiancées : sans doute ils les avaient moissonnés sur la tête des mamelucks auxquels ils servaient de turbans. Celles qui les reçurent ne les apprécièrent pas beaucoup mieux que la dame aux jupons. L'une d'elles chargea sa couturière de lui en tailler une robe de chambre, qu'elle endossait en sortant du lit. Une autre, plus profane encore, étala le sien sur le parquet de son boudoir, en guise de tapis de pied. Mais quelques jours après, dans un des premiers salons de Paris, elle entendit faire un éloge pompeux des cachemires de l'Inde. Toutes les dames qui avaient le bonheur d'en posséder s'en glorifiaient, comme les militaires des batailles où ils s'étaient signalés. Les hommes qui avaient participé à la campagne d'Egypte renchérissaient encore, afin de rehausser la valeur de leurs cadeaux.

Rentrée chez elle, la dame au tapis de pied n'eut rien de plus pressé que de relever celui qui gisait honteusement dans son boudoir; elle veilla elle-même à ce qu'il fût secoué, époussété, brossé, avec des précautions excessives. Le lendemain, dans la soirée, après s'être parée de ses plus beaux atours, elle se posa devant une glace, déploya avec orgueil le tapis dédaigné la veille, l'arrangea artistement sur ses épaules, à la grande stupéfaction de sa femme de chambre, puis elle monta en voiture et ordonna à son cocher de la conduire à l'Opéra.

L'impulsion une fois donnée, la passion des cachemires de l'Inde devint une fureur; toutes les femmes un peu élégantes voulaient en avoir : tout homme comme il faut, en se mariant, ne pouvait se dispenser d'en placer un en évidence dans la corbeille de mariage. Il n'y eut que les maris récalcitrants qui essayèrent d'en contester le mérite et les trouvèrent trop chers. Combien de brouilles conjugales, de raccommodements eurent pour cause un cachemire de l'Inde !

Nos fabricants ne furent pas les derniers à prendre feu comme les autres : il y allait de leur intérêt. Animés de cette ardeur fiévreuse qui s'empare des races d'Occident quand il faut agir, qui les porte à perfectionner rapidement ce que les Orientaux, doués d'imagination, mais plongés dans la mollesse, ont mis des siècles à inventer, les fabricants, ceux de France principalement, ne songèrent plus qu'à imiter ces tissus merveilleux et même à les surpasser. Seulement, il se présentait une difficulté : on n'avait pas la moindre notion de la matière première ni du mode de fabrication. Cela ne les empêcha point de se mettre à l'œuvre. Ils envoyèrent des agents dans l'Hindoustan et en Russie, où les relations avec l'Inde sont beaucoup plus faciles.

Les premiers rapports furent que les châles se faisaient avec le poil d'une espèce de chèvre qui ne se rencontrait qu'aux flancs du Thibet.

En 1818, M. Ternaux imagina d'introduire en France plusieurs de ces animaux et de les y acclimater. On a pu les voir à Saint-Ouen, près Paris. La vérité est que les chèvres achetées par M. Ternaux ne provenaient point du Thibet, mais du pays des Kirghiz, près de la mer Caspienne et du Volga. L'entreprise ne réussit point, et le gouvernement, qui s'y était intéressé par manière d'encouragement, y perdit deux ou trois cent mille francs.

On ne se rebuta point pour cela. Nos fabricants étalèrent bientôt dans leurs vitrines, aux expositions, des châles français, très-beaux, qui avaient la prétention de surpasser, tout au moins d'égaler ceux de la vallée de Kachmyr.

En 1823, un fabricant de Paris, Rey, publia un livre fort intéressant ayant pour titre : *Études pour servir à l'histoire des châles*. On y trouve tout ce qui était connu alors et même des choses nouvelles; mais il ne nous apprend rien de précis quant à la matière première et au mode de fabrication. Il parle des chèvres du Thibet, du duvet qu'elles portent à la poitrine, ainsi qu'on l'avait fait avant lui. Pour ce qui est des procédés de tissage, de teinture, etc., il s'en tient aux hypothèses, aux probabilités, sans rien affirmer.

Quel que soit d'ailleurs le mérite du livre de Rey, on y voit percer l'oreille du fabricant ou plutôt du marchand. L'auteur insinue que les châles de cachemire, dont il ne conteste pas la supériorité, pourraient bien nous arriver imprégnés de miasmes pestilentiels. Il ne nomme point le choléra, dont il n'avait pas l'idée, attendu que le terrible fléau n'a fait sa première apparition à Paris qu'en 1832. La raison qu'il en donne, c'est que ces châles, avant d'être vendus aux Européens, avaient, pour la plupart, été portés par des Orientaux. On verra plus loin que les craintes de Rey, en admettant qu'elles fussent sincères, ne sauraient avoir aujourd'hui la moindre raison d'être.

Pendant très-longtemps les cachemires de l'Inde ne nous parvenaient que par de longs circuits, en passant par la Tartarie, la Perse, la Turquie et la Russie. Macarief notamment était renommé pour ce genre de commerce. Des agents, des courtiers se chargeaient des transactions et en retiraient de gros bénéfices. La place nous manque pour donner ici un aperçu des coutumes bizarres, des ruses de toute sorte qu'on employait dans ces marchés afin de mieux se tromper mutuellement.

Depuis, l'extension du commerce par le monde entier et surtout la création de la compagnie des Indes ont simplifié tout cela. Aujourd'hui ces précieux tissus, de même que les autres productions de l'Hindoustan, nous arrivent par la voie d'Angleterre et directement pour les premières maisons de Paris, où se vendent les plus riches cachemires de l'Inde. Celles-ci envoient dans le pays des employés qui se tiennent continuellement en rapport avec les fabricants. Il en est résulté que la lumière a fini par se faire sur des secrets qui étaient demeurés impénétrables depuis Sésostris, Nabuchodonosor, Xerxès et même à l'époque des conquêtes d'Alexandre le Grand.

Occupons-nous d'abord de la matière première : il est actuellement démontré que les chèvres du Thibet, auxquelles on en attribuait le monopole, ont pour concurrents non-seulement les moutons, mais encore plusieurs autres espèces d'animaux, sans en excepter les chameaux ni les chiens.

Il paraît que le climat de l'Inde favorise sur le derme des races animales en général, indépendamment du poil, un duvet très-fin qu'on recueille avec soin à la poitrine et au ventre. Les plus doux, quelle que soit leur provenance, sont réservés indistinctement pour les châles les plus beaux, les plus fins et par conséquent les plus chers, et ainsi de suite jusqu'aux plus ordinaires.

Nous passerons sur le dégraissage; il est à peu près le même partout, sauf certaines précautions et le choix des substances marneuses ou alcalines, suivant la localité et la nature du sol.

Nous en ferons autant de la manière de filer ce duvet : cela dépend de l'usage qu'on en veut faire. Quant au procédé en général, chacun pourra s'en former une idée pour peu qu'il ait été mis à même d'établir la comparaison entre la quenouille des bergères, un rouet et nos grandes filatures à la mécanique.

En ce qui touche la teinture, c'est autre chose. La chimie, on le sait, est une science toute nouvelle, quoiqu'une des plus avancées de nos jours.

Puisque chez les Hindous l'art de teindre remonte à la plus haute antiquité, il est évident qu'ils ne sont arrivés à la perfection que par l'empirisme, le hasard et la routine, à force d'essais et de tâtonnements; l'habitude, la tradition ont tout fait et non les formules écrites : la langue kachmyrienne s'écrit rarement.

Ce qui est hors de doute, c'est que la nature des eaux contribue singulièrement à faire ressortir les couleurs, à donner plus d'éclat aux dessins. Sous ce rapport, nous ne les avons point égalées; cela tient incontestablement à la présence de certaines combinaisons salino-métalliques en dissolution dans ces eaux, que nos chimistes européens n'ont pas encore été mis à même d'analyser; cela viendra peut-être : alors seulement on pourra calculer avec exactitude l'action que doivent exercer ces sels sur les substances tinctoriales.

Le tissage, de même que la teinture, a été jusque dans ces derniers temps le grand secret des fabricants de cachemires de l'Inde et de leur supériorité sur les nôtres. Aujourd'hui ce secret n'en est plus un, tous nos fabricants de châles le connaissent. Nous allons en faire part aux lecteurs :

Pour comprendre la différence qu'il y a d'un châle indien à un de nos châles français, fût-ce le plus beau, il suffit de connaître celle qui existe entre une tapisserie des Gobelins et les tapis d'Aubusson ou d'autres fabriques renommées. L'un est le produit de l'art, le résultat d'un minutieux travail, d'une longue expérience; l'autre a été façonné sur le métier : un appareil mis en jeu par un ouvrier ordinaire, pourvu qu'il soit suffisamment exercé. Le tisseur de cachemire passe et repasse lentement ses fuseaux avec la plus grande attention d'après le dessin placé sous ses yeux, ainsi que le fait un grand peintre avec ses pinceaux en présence de la nature ou bien d'un modèle. Le tisseur de châles français, au contraire, sans autre guide que son métier outillé d'avance, n'a que la peine de faire circuler ses navettes, dont le nombre est proportionné à l'agencement des couleurs. Cette manœuvre peut se continuer indéfiniment, selon la longueur de la pièce

étendue sur le métier; en opérant de cette façon, un châle français, quelque compliqués qu'en soient les dessins, sera achevé en très-peu de jours.

Supposons, au contraire, qu'un ouvrier hindou pût se charger à lui seul de confectionner un châle de moyenne valeur, trois mille francs par exemple : il ne lui faudrait pas moins de vingt années. Aussi un grand nombre d'ouvriers travaillent-ils au même châle : chacun d'eux se charge d'un morceau séparé. Tous ces morceaux sont ensuite réunis à la place qu'ils doivent occuper et fixés par une couture pour former une seule pièce conforme au dessin d'ensemble.

Tout se fait dans la même fabrique. Chaque partie a son atelier séparé. L'une des gravures qui accompagnent notre texte représente les ouvriers tisseurs occupés à leur travail; on n'a qu'à visiter les Gobelins pour s'en rendre compte facilement.

Dans une autre gravure nous assistons à l'opération du lavage. L'eau joue un grand rôle dans la fabrication des châles cachemires; nous en avons donné la raison. L'un les trempe au milieu d'un ruisseau, ou bien les agite dans l'air, alternativement; un autre les frotte avec la main; un troisième les tord légèrement, de peur de déchirer le tissu; celui-ci les entasse dans une jatte et

Voiture à Kachmyr. Dessin de Salières.

les presse du pied, afin qu'ils soient également imprégnés du liquide destiné à agir sur les couleurs; celui-là, couché sur un lit de cachemires, les maintient à l'état de tension pendant qu'ils s'égoutent. Je ne saurais dire si la taille et la corpulence de l'individu employé à cette partie du travail sont subordonnées à la dimension des châles : si pour les châles longs, on choisit de préférence des tambours-majors ou leurs équivalents; il n'est pas facile de pénétrer les mystères de l'Inde. La compagnie anglaise se montre, pour le moins, aussi jalouse à les garder que les indigènes.

N'oublions pas un homme et une femme qu'on croirait occupés à fumer le narghiléh pendant que tout le monde travaille. A l'aide de longs tuyaux, ils soufflent dans des cornues afin de faciliter le mélange des couleurs qui y sont en ébullition.

Toutes ces opérations de lavage ne s'appliquent pas seulement aux châles entiers, mais encore aux morceaux séparés. On étend les premiers autour des arbres ou sur des cordeaux exempts de toute souillure. Quant aux autres, lorsqu'ils sont secs, on les livre à des femmes chargées de les assembler et de les coudre. Puis, quand ils ont reçu le dernier fini, on les transporte à destination dans des voitures dites *malabares*.

Les châles les plus beaux et les plus fins sont composés d'un bien plus grand nombre de petits morceaux tissés séparément que les autres.

Indépendamment de ceux-ci dont le dessin, on l'a vu, se fait en même temps que l'étoffe, il y en a d'autres unis sur lesquels on l'applique ensuite en broderie. Ces derniers sont infiniment moins chers que les premiers et aussi moins anciens. On les a imités en

France. Ainsi donc il n'y a aucun rapport à établir entre un châle de l'Inde et un châle français : l'un est un objet d'art, l'autre un produit manufacturé. Il en est de même du prix : un chef-d'œuvre français ne saurait dépasser mille francs, en accordant une large place à la fantaisie de l'acheteur et à la conscience du vendeur ; un châle de l'Inde, même ordinaire, s'élève à une somme beaucoup plus forte, sans aller néanmoins au delà de sept ou huit mille francs, pourvu qu'on s'adresse aux maisons qui se livrent honorablement à ce genre de commerce.

Quelques-unes de mes lectrices ont peut-être entendu parler de châles ayant coûté jusqu'à vingt-cinq mille francs et pouvant, qui plus est, passer dans un anneau. Après les informations les plus exactes et les plus consciencieuses, je puis les mettre en mesure de répondre, le cas échéant, que ces deux assertions ne sont pas plus vraies l'une que l'autre ; ce sont propos de femmes coquettes ou jalouses de leurs rivales.

La plupart des châles de l'Inde passent, avons-nous dit, par l'Angleterre ; c'est la compagnie des Indes qui le veut ainsi. Mais les principales maisons de Paris commandent leurs plus beaux sur les lieux mêmes, où elles ont des employés. Elles envoient leurs dessins de Paris

Atelier de couture. Dessin de Salières.

suivant la mode du jour. Ces dessins, là-bas, sont modifiés, s'il le faut, et ces commandes exceptionnelles, aussitôt terminées et livrées, sont expédiées directement à Paris.

Mais bien désappointé serait l'acheteur qui, ayant connaissance de l'arrivée des châles, voudrait en avoir un le lendemain. Une chose que beaucoup de personnes ignorent, c'est que les nombreux morceaux qui composent ces châles ont été seulement faufilés, que la pièce en entier a reçu avant de partir un enduit de farine de riz, qui la rend dure et sèche comme du parchemin. Aussitôt déballée, on la livre à des ouvriers habiles qui la chauffent et la mouillent afin de la débarrasser de l'enduit protecteur, mais de mauvais aloi. Cela fait, on la livre à des femmes exercées à ce genre de travail, qui débâtissent et refont entièrement les coutures, après quoi on donne la dernière façon. C'est alors seulement que le châle peut être étalé dans toute sa splendeur aux vitrines des riches marchands.

Un usage auquel on n'a garde de manquer, c'est que les trois plus beaux châles qui sortent des fabriques de l'Inde chaque année sont offerts par la compagnie à la reine d'Angleterre. Mais ce n'est là qu'une simple formalité ; Sa Majesté ne les voit même pas. Aussitôt

après la cérémonie de l'hommage, on délivre aux trois représentants de la compagnie leur *exequatur ;* en d'autres termes, on les livre à la vente et ils deviennent la propriété de quelques ladies qui se montrent fières de les porter en les payant plus cher.

D'après les explications que je viens de donner, on voit que chacune de nos dames pourrait se parer d'un cachemire de l'Inde sans avoir à redouter les émanations délétères inventées par un fabricant de châles français. Ajoutons que, dans le pays hindou, on fabrique avec la même matière des tissus légers et rayés, d'un prix accessible à toutes les bourses. Ces tissus se vendent dans les bazars et sont destinés exclusivement à l'usage des indigènes. On en fait des turbans, des ceintures, des écharpes et autres accessoires de vêtement ou de parure.

Ayant eu, dès l'origine, pour tributaires toutes les nations, les fabricants de cachemires n'ont jamais eu à se déranger pour aller les leur offrir; on venait les chercher. La coutume s'en est perpétuée comme au temps des Pharaons. Nous avons donné un aperçu de la manière dont cette vente se pratique ; le peu que nous avons dit suffira pour faire présumer que les plus gros profits ne sont pas pour les producteurs.

Mais puisque nous possédons maintenant, va-t-on dire, presque tous les détails qui concernent la fabrication des cachemires de l'Inde, pourquoi nos fabricants, si habiles, ne parviendraient-ils pas à faire comme ces gens-là, aussi bien et mieux qu'eux, sauf à aller, jusqu'à nouvel ordre, leur acheter la matière première? Alors ces objets baisseraient de prix et chacune de nous pourrait y aborder.

Ta, ta, ta! Comme vous y allez, mesdames!

Sachez d'abord que si les diamants de l'Inde ne valaient qu'un franc le boisseau, fussent-ils gros comme des châtaignes, personne n'en voudrait. Mais ce n'est pas de diamants qu'il s'agit.

Je reconnais volontiers que nos ouvriers français, ceux surtout qui ont travaillé aux Gobelins, seraient promptement mis en état de fabriquer un châle aussi bien, même mieux que les artisans de la vallée de Kachmyr, avec leurs procédés séculaires ou plutôt millénaires. Je ne mets nullement en doute les ressources de notre chimie industrielle, qui finirait par fournir les mêmes résultats que les eaux naturelles de l'Hindoustan.

Je crois, comme vous, qu'il serait facile de se procurer la matière première, puisqu'on le fait déjà pour certains châles français tissés au métier. Mais vous ignorez sans doute une particularité que je vais vous apprendre.

Dans l'Inde, dans la vallée de Kachmyr, à Sirinagor même, le salaire quotidien des ouvriers tisseurs en châles est de quinze à trente-cinq centimes pour les plus habiles. Un peu de riz, pour une valeur de trois ou quatre centimes, suffit à leur nourriture ; en outre, on les traite avec une sévérité extrême, presque comme des esclaves. Il leur serait impossible de se mettre en grève pour demander une augmentation de salaire, ainsi que cela se pratique chez nous.

Allez donc imposer un pareil régime à nos ouvriers d'Europe, qui gagnent cinq ou six francs par jour et plus, se nourrissent bien et encore ne sont pas contents. Voyez-vous d'ici la conséquence?

Supposons qu'un châle de cachemire, qu'on vous fait payer trois mille francs, par exemple, ait été fabriqué entièrement par des ouvriers français : il ne coûterait pas moins de trente ou quarante mille francs.

Alors on se passerait de châles, direz-vous. Sans doute, sans doute ; je vois que vous êtes raisonnables. Néanmoins, croyez-moi, pour peu que vous teniez à vos cachemires, il vaut mieux laisser marcher les choses comme par le passé. Et, une autre supposition : s'il arrivait que, dans notre Europe et partout, les tisseurs et tisserands en tout genre, ouvriers, maîtres et contremaîtres, s'avisassent, tous à la fois, de se mettre en grève et de ne plus vouloir travailler, où en serions-nous? On ne tarderait pas à être obligé d'en revenir au costume du paradis terrestre.

Et les peaux de bêtes, me direz-vous?

Vous avez raison ; seulement, dans ce cas, ce serait à recommencer. Au surplus, c'est peut-être ainsi que cela se passe depuis la création du monde.

MAURICE DECHASTELUS.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

THÉOPHILE GAUTIER [1].

L'usage loyal que nous avons adopté de terminer, avec le mois de décembre, tous les articles commencés dans le courant de l'année, de façon à offrir à nos lecteurs un tout complet au lieu d'un volume déparcillé, cet usage a parfois ses inconvénients, lorsque, comme aujourd'hui, toute la place dont nous pourrions disposer est absorbée et ne nous permet de consacrer que quelques lignes sèches et arides à un homme qui contribua si puissamment au succès du *Musée des Familles* et qui tint une place si glorieuse dans le monde des lettres. Théophile Gautier était né à Tarbes, le 31 août 1811. Il se destina d'abord à la peinture, mais il quitta bientôt l'atelier de Rioult, son maître, pour se jeter dans la mêlée littéraire. Et certes avec raison, car c'était la plume, non le pinceau, qui devait faire de lui le premier peintre de son temps. C'est en effet la magie du style qui distingue le talent de Th. Gautier. Ampleur, coloris, image, forme, il possède, à un degré supérieur, toutes les qualités du grand artiste, et les lecteurs du *Musée* n'ont pas oublié les petits chefs-d'œuvre dont il a enrichi notre collection. Th. Gautier était un des derniers représentants de cette race virile et éloquente, la pléiade de 1830. C. R

AVIS AUX ABONNÉS

Nous rappelons aux abonnés que le dernier délai après lequel le prix de chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée* sera définitivement porté de 3 à 4 francs expire le 31 décembre, et nous invitons très-vivement ceux qui voudraient profiter des conditions actuelles à nous adresser leurs demandes avant cette date.

1) Voir le portrait de Th. Gautier, t. XXXVI p. 320.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

POÉSIES.

La Chanson du franc-tireur. J. Fournel. 98.
Les Libres Penseurs. Mme A. Ségalas. 258.
Les Deux Chiens. A. Linden. 258.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

La Curie romaine. Les Papes. A. Dubarry. 290. — Les Cardinaux. A. Dubarry. 338.

ÉTUDES MORALES.

Les Deux Routes. A. Toussaint Samson. 161.
Pensées. A. Poincelot. 162.
Petite France. A. Dubarry. 321, 353.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE.

Les Révolutions d'autrefois. Milton. A. Genevay. 1, 33, 74, 111, 146.
Souvenirs d'un prisonnier de la Commune. G. Bernier. 19, 58, 91, 122, 155, 179, 206, 244, 276.
La Ménestrelle du roi. R. de Navery. 195, 225, 266.
Monsieur Thiers. Ch. Raymond. 129.

NOUVELLES, CONTES, ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Les Ancêtres du petit Poucet. A. Savarus. 14, 52, 116.
Une Fantaisie du docteur Ox. J. Verne. 65, 99, 133.
Une Tête de Bacchus. P. Célières. 163.
La Générale. Ch. Deslys. 236, 259, 297.
André et Julie. A. Genevay. 292.
Le Château d'Essertennes. C. Etievent. 341.
Une Heure de faction. P. Célières. 358.

VOYAGES, CHASSES.

Relation véridique d'un voyage idéal à la Nouvelle-Calédonie. A. Mangin. 48, 86, 149, 175, 212, 250.
Les Aventures du comte de Montleu. E. Muller. 186, 218, 253, 282, 302, 329, 365.
La Lance d'honneur. A. de Bréhat. 317.

SCIENCES.

L'Âge d'un monument. H. de la Blanchère, 10, 43, 82, 108, 141, 171, 248, 280.
L'Homme et la Bête. A. Mangin. 27.
Les Châles de cachemire. M. Deschastelus, 372.

BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

La Galerie Lacaze. Ch. Raymond. 97.
Le Salon de 1872. C. W. 191, 193.
J. Breton. C. W. 257.
La Sainte Famille. C. R. 289.
Exposition universelle de Lyon. A. Genevay. 223.
A Monsieur le directeur de la rédaction du *Musée des Familles*. F. Wey. 155.
Avis aux abonnés. 320, 352, 378.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

A la taverne de la *Vigne du Seigneur*. 8.
A la taverne de *Saint-Jean*. 232.
Ancêtres (Les) du petit Poucet. 25 grav. 16, 17, 52, 53, 56, 57, 117, 120, 121.
André et Julie. 293.
Architecture. 54 gr. 44, 45, 84, 85, 108, 109, 141, 144, 145, 172, 173, 280, 281.
Arrestation de Stradford. 77.
Arrestation du chevalier de Bois-Bourdon. 229.
Avant la chasse. 317.
Ballon (Le). 325.
Barricade (La) dans la prison. 277.
Bohémien (Le) et les Taracanes. 304.
Bombardement (Le) de Strasbourg. 321.
Bords (Les) de l'Obi. 313.
Cachette (La). 309.
Campement (Le) des bohémiens. 305.
Capitaine (Mon). 60.
Carte (La) du Comité central. 160.
Cellule (Une) à la Préfecture. 185.
Châles. 4 gr. 372, 373, 376, 377.
Chasse (La) aux réfractaires. 25.
Château (Le) d'Essertennes. 4 gr. 341, 344, 345, 349.
Chef (Le). 369.
Collation (La). 189.
Combien peut coûter un poulet. 113.
Corps (Le) de garde. 93.
Croix (La) de fer en Ecosse. 37.
Culte (Le) du Voudou. 32.
Danse (La) macabre. 273.
Dans la cour de la Préfecture. 209.
Départ (Le) pour la Préfecture. 181.
Deux Routes (Les). 161.
Devant l'affiche. 21.
Eléphant (L') blanc du roi de Siam. 32.
Enlèvement (L'). 205.
En route pour Tobolsk. 221.
Espion (L'). 328.
Etendard (L') royal renversé. 112.
Evasion (Une). 24.
Excuses (Les). 352.
Exécution (L') de Stradfort. 81.
Exposition (L') de Lyon. 224.
Famille (*Une*) *alsacienne émigrant en France*. 192.
Fantaisie (Une) du docteur Ox. 18 gr. 65, 68, 69, 72, 73, 100, 101, 104, 105, 133, 136, 137, 140.
Fédérés (Les) à Fontenay, 128.
Fontaine (*La*). 257.
Fugitif (Le). 368.
Générale (La). 6 gr. 237, 240, 241, 264, 265, 297.
Gecko. 217.
Gilles. 97.
Halte (Une) de Cosaques. 336.
Heure (Une) de faction. 2 gr. 360, 361.
Holothurie. 217.
Igname. 216.
Jeune Homme et Jeune Fille de la Nouvelle-Calédonie. 177.
Justice (La) du roi et la miséricorde de Dieu. 233.
Kagou. 216.
Kibitcha (La) renversée. 253.
Knout (Le). 285.
Lance (La) d'honneur. 320.
Manglier (Le). 213.
Manifeste (Le) des francs-maçons. 156.
Marché (Le). 124.
Massacre à la Nouvelle-Calédonie. 177.
Moribond (Le) 337.
Mort (La) du connétable. 272.
Mort (La) d'un dévot hindou. 29.
Muet (Le). 312.
Nouvelle-Calédonie (Vue intérieure de la). 89.
Notou, 216.
Nouméa. 153.
Perrinet frappé de verges. 225.
Portail de l'église de Perse. 13.
Porte (La) Saint-Germain livrée. 269.
Portraits : Bergeret. 209 ; — *Charles Ier*, 33 ; — *Comtesse de Carlisle*, 41 ; — Cromwell. 5 — Delescluze. 61 ; — Ferré. 209 ; — Millière 245 ; — Milton. 1 ; — R. Rigault. 61 ; — Thiers. 129.
Port-Saïd. 48.
Poursuite (La). 196.
Prisonniers, *Environs de Metz*. 256.
Réception à White-Hall. 40.
Réconciliation (La). 148.
Reconnaissance (La). 365.
Réveil (Le) de la France. 380.
Robertsau (La). 353.
Rochers (Les) d'Aden. 49.
Roussette. 213.
Sainte Famille. 289.
Salon (Le) comique. 193.
Santal citrin. 217.
Séance (Une) de la Commune. 64.
Souper (Le). 201.
Sous-comité (Le). 96.
Souvenirs de jeunesse. 80.
Supplice de Prynne. 5.
Tête (La) de Bacchus. 2 gr. 164, 169.
Traîneaux (Les). 333.
Vieille (La) douane de Strasbourg. 356.
Village (Un) sibérien. 288.
Vitraux de l'hôtel de l'Arquebuse 2 gr. 248, 249.
Yourte (La). 329.

LE RÉVEIL DE LA FRANCE.

Le réveil de la France. Composition de A. Duvivier.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1873.

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1872 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre trente-neuvième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

Malgré l'impôt nouveau établi sur le papier, le prix de l'abonnement n'a pas été augmenté, mais le prix de chacun des trente premiers volumes de la collection, qui reste fixé à 3 francs, Paris, jusqu'au 31 décembre 1872, sera porté à 4 francs à partir du 1er janvier 1873. Avis aux abonnés qui voudraient profiter des conditions actuelles pour compléter leur collection.

MODES VRAIES. — TRAVAIL EN FAMILLE.

La crise qui a sévi si fortement sur toutes les publications de luxe et les publications inutiles n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et ses enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à la marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1873 :

Modes seules, Paris, 6 fr.; départements, franco, 7 fr. 50 c.
Modes et Musée réunis, Paris, 11 franco; dép., fr., 13 fr. 70.
Un numéro spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous appelons l'attention de nos abonnés sur le Catalogue des livres publiés par la Librairie du Musée des Familles, Catalogue dont ils trouveront le détail sur les couvertures de nos livraisons mensuelles.

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 *c.* (2), *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier au* 1er *décembre* 1873 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies,* » si on veut les recevoir avec le *Musée.* (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. au lieu de 7 fr. 50

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

—

XL^e ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
YAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1874 (41e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 8 fr. 50.

Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États-Unis, Amérique, 9 fr. 50.

Indes orientales, Roumanie, 10 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 fr. 70.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes :*

Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 15 fr. 50.

Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, États Unis, Amérique, 16 fr. 50.

Indes orientales, Roumanie, 18 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 *fr.* 50 *pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE VOLUMES SONT EN VENTE.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Chacun des volumes suivants (31 à 40) :

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr.
Relié . . . . . 7 fr. 50 c.

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir

TOME QUARANTIÈME

—

1873

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

Notre quarantième année s'achève avec la présente livraison de décembre 1873, qui complète notre volume annuel.

Cette fois encore nous avons la conscience d'avoir loyalement rempli nos promesses et maintenu notre journal au rang où l'avaient placé nos prédécesseurs.

Les abonnés — nous devrions dire les amis — du *Musée* auront même remarqué les améliorations notables dont il a été l'objet, tant au point de vue de l'illustration que de la rédaction. A aucune époque nous n'avons reçu plus de témoignages flatteurs; à aucune époque nous n'avons apporté plus de soins à les mériter.

Merci donc à tous et à chacun; merci surtout à ceux qui, voyant dans l'abonnement au *Musée* le cadeau d'étrennes par excellence, ont pris l'habitude de nous envoyer chaque année la liste des personnes à qui nous devons servir le journal. Cette propagande par nos lecteurs eux-mêmes témoigne de la confiance que nous avons su leur inspirer. Du reste, l'usage d'offrir un abonnement comme cadeau d'étrennes tend à se généraliser; il dispense, en effet, d'un choix toujours difficile, et a le rare avantage de renouveler, chaque mois, le plaisir du premier jour.

Vingt mille volumes de la collection ont été vendus cette année, et, si ce mouvement continue, il sera bientôt nécessaire de faire tirer quelques volumes qui commencent à s'épuiser de nouveau. Nous prions donc nos abonnés de nous adresser le plus tôt possible leurs demandes, pour éviter l'encombrement du service de la poste dans les derniers jours de décembre.

Quant au volume qui s'ouvre en janvier prochain, il débutera par *le Siége de Florence*, suite des *Révolutions d'autrefois*, par A. Genevay; — *les Mémoires d'une Ménagerie*, histoire naturelle en action, par H. de la Blanchère; — *les Tapirs à dos blanc*, voyage, par Armand Dubarry; — *l'Opéra nouveau*, par Ch. Raymond; — *Le Froid et le Chaud*, par A. Mangin; puis viendront des articles scientifiques de E. Muller; des études religieuses et des nouvelles de R. de Navery, Michel Masson, et de tous les collaborateurs les plus aimés du *Musée des Familles*.

N'est-ce pas dire que ce quarante et unième volume sera digne des précédents? et c'est avec confiance que nous donnons rendez-vous à nos lecteurs pour janvier prochain.

CH. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles :* Paris, 4 francs.

Frais de port à ajouter au prix des volumes (France, Belgique, Suisse).

(Ces frais décroissant proportionnellement au poids, on a avantage à se faire expédier en une fois tous les volumes que l'on désire.)

1 volume	1 fr.	7 à 8 volumes	3 fr.
2 —	1 50	9 à 12	4 50
3 —	2 »	13 à 18	6 »
4 —	2 25	19 à 25	7 »
5 —	2 50	26 à 30	8 »
6 —	2 75		

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES MÉMOIRES DE DON RAMOS.

Vue de la cathédrale de Séville. Dessin de Clerget.

I. — SÉVILLE (1).

A la gloire de Dieu et pour l'honneur de la sainte Vierge, qui a été conçue sans péché !

Je suis né le 1er janvier 1605, à Séville.

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto miravilla.

Mon père était alguazil mayor et familier de la très-sainte inquisition; ma mère, d'une famille noble, passait pour une des plus jolies femmes de Séville ; elle était — que le ciel ait son âme ! — très-coquette, et la gravité solennelle de son mari, les fonctions redoutables qu'il remplissait avaient peine à éloigner de notre maison les joueurs de guitare et les donneurs de sérénades. Je me souviens qu'il y avait souvent du trouble au logis, et que plus d'une fois mon père empêcha ma mère d'aller se promener, comme c'était l'usage, sous les beaux platanes de l'Alameda, où tous les soirs se réunissait la société élégante, et d'assister aux tertullias de nos voisins et de nos amis. Enfin, don Ramos y Rico y Figuedo était jaloux : qualité ou défaut fort peu rare en Espagne, mais qui ne donne pas précisément le calme et la paix aux familles. A travers ces orages, la bonté divine m'envoya une sœur dont la beauté devait être célèbre : Theresa, toute petite, était bien la plus adorable enfant que l'on pût imaginer, et, en grandissant, elle devint l'étoile et la perle des Sévillanes. Les peintres de l'école d'Herrera la suivaient partout où elle allait, et tous les poëtes lui adressaient des vers. Elle eut même l'honneur d'être la cause de deux ou trois duels; mais ces événements viendront dans mon récit à leur place et à leur tour. Pour moi, si j'ai tiré quelque vanité et quelque avantage des dons de la nature, j'en demande humblement pardon à la très-sainte Trinité.

Par suite de ses fonctions, mon père comptait de nombreux amis parmi les chanoines de la cathédrale ; l'un d'eux, le père Isidoro, confesseur de ma mère et commensal de la maison, me prit en amitié. C'était un prédicateur renommé; il avait une voix terrible et un appétit formidable, auquel il ne s'abandonnait, disait-il, qu'afin de conserver les forces nécessaires à son apostolat. Ayant converti des Juifs et des Maures, on le tenait pour un saint; moi, j'en avais une peur effroyable : sa voix de bombarde et sa taille de saint Christophe me causaient un perpétuel tremblement. Le père Isidoro me fit entrer au collége du canonicat, où l'on ne recevait que les fils de bonne famille, et j'y portai la soutane. Mes camarades et moi, tout en faisant nos études, nous servions la messe des chanoines et prenions part à toutes les cérémonies religieuses ; des fleurs ou l'encensoir à la main, nous suivions les processions et nous chantions des hymnes aux auto-da-fé, couvrant de nos voix aiguës les hérétiques criant sur leurs bûchers : c'étaient nos plaisirs et nos fêtes, et je voyais avec orgueil la pâle et sombre figure de mon père présider à l'ordre de ces justes et imposants supplices. Jusqu'à l'âge de seize ans, je vécus ainsi saintement, n'ayant qu'une pensée : celle de savoir dans quel ordre religieux je ferais le plus sûrement mon salut. J'étais bien loin alors de me douter de ce que serait ma vie, et à travers quelles épreuves je passerais avant d'entrer au port où j'ai jeté l'ancre aujourd'hui. Ma mère, du reste, me voyant jeune et fort et n'ayant d'autre fils que moi, désirait peu que j'entrasse au couvent, et ma sœur Theresa me disait qu'elle aimerait bien mieux me voir avec un justaucorps ou sous la veste éclatante d'un beau cavalier, qu'enfoui dans la robe de saint François ou de saint Dominique; et si je lui répondais que ma vocation me portait vers l'église, la moquerie étincelait dans ses yeux fendus jusqu'aux tempes et sur ses lèvres plus colorées que la grenade ou l'œillet qui ornait sa chevelure. Mais, si tels étaient les désirs de ma mère et de ma sœur, mon père — plus encore, je crois, par vue ambitieuse que par dévotion — tenait à ce que je prisse habit dans les ordres. Je me trouvais donc entre ces deux courants contraires, plus prêt à céder, à cette époque, à celui qui me poussait vers les saints autels qu'à l'autre, qui aurait voulu m'entraîner dans le monde.

Au demeurant, je n'avais aucun parti bien arrêté, lorsqu'un jour de fête, me rendant à une course de taureaux, je fus accosté par un jeune cavalier à peu près de mon âge et de fort grande mine. Après m'avoir salué très-courtoisement, il me dit que, depuis plusieurs jours, il me suivait avec la pensée et l'espoir de faire ma connaissance, mais qu'il n'avait pas osé m'aborder, quoiqu'il eût un important service à me demander. Je répondis le mieux que je pus à ces paroles, et, comme la figure de l'étranger me plaisait singulièrement, je l'assurai que je me sentais tout disposé à lui être agréable. A ces mots, il s'inclina et me dit :

— Je me nomme Jacques Rodriguez de Sylva y Velasquez ; je suis peintre et élève de don Francesco Pacheco (1). J'ai suivi pendant quelque temps les leçons de Francesco Herrera (2).

A ce nom, comme il devina un sourire sur mes lèvres, il reprit en riant :

— Je vois, don Ramos, que vous connaissez de réputation ce maître ; oui, j'ai été forcé de quitter cet illustre professeur : il avait le bras trop lourd et la main trop prompte pour moi. Cette raison et une autre encore sont cause que je suis entré chez don Francesco Pacheco.

— Je le connais, repris-je ; sa fille est la meilleure amie de ma sœur.

— La merveille des merveilles, la perle des perles !

Je m'inclinai, pour remercier l'artiste de sa galanterie. Il continua :

— J'ai conçu l'idée d'un tableau, l'*Adoration des bergers;* je vous ai vu et je serais bien heureux si vous vouliez me permettre de reproduire votre tête sur ma toile. Votre figure, si vous acquiescez à ma demande, don Ramos, fera la fortune de mon œuvre.

La requête était trop aimable pour pouvoir être refusée. Je répondis donc à don Velasquez que j'étais tout entier à sa disposition. Puis, comme nous allions tous deux assister à la course de taureaux, nous fîmes route ensemble. En marchant, je ne pouvais me lasser d'admirer la grande tournure de mon compagnon et l'élégance de ses vêtements, qui venaient encore relever sa haute mine. Pour la fête à laquelle il se rendait, il avait adopté le brillant costume des hommes de Jaën. Il portait des culottes de velours bleu ornées de boutons en filigrane d'argent, des guêtres de Ronda historiées de piqûres, d'aiguillettes et d'arabesques, d'un cuir plus foncé. Une large ceinture de soie jaune, une veste de velours bleu toute relevée de broderies et d'agréments

(1) Nous n'avons fait que traduire ces *Mémoires*. A. G.

(1) Né à Séville en 1571.
(2) Né à Séville en 1576.

d'argent, et un manteau brun enroulé sur son bras, achevaient cette élégante toilette. A côté de ces couleurs éclatantes, combien était triste ma noire et pauvre soutane! Les Sévillanes qui nous croisaient jetaient toutes sur le beau jeune homme un regard dont elles ne dissimulaient pas l'éloquence.

Je me trouvai ainsi entrer dans un nouveau monde, bien différent de celui dans lequel j'avais jusqu'alors vécu. Autant mes confrères du cloître étaient graves et sombres, autant mes nouveaux amis avaient d'entrain et de gaieté. A l'atelier, on s'occupait beaucoup plus d'art et de poésie profane que de la Somme et du psautier. Parmi les élèves de Pacheco, plus d'un faisait des vers dans l'*Estilo culto* de Gongora (1), et, le soir, en amoureux poëtes, couverts d'un manteau de couleur muraille et le *sombrero* rabattu sur les yeux, ils allaient chanter leurs compositions sous les balcons de leurs amoureuses. Velasquez me disait parfois :

— Antonio, c'est honteux, à votre âge, de n'avoir pas une belle passion, une *novia* qui accepte vos hommages; faites un choix : vous n'êtes ni de naissance, ni de tournure, ni d'esprit à avoir à craindre un refus.

Era del ano la estancion florida... (2),

comme dit Gongora; la jeunesse, le printemps chantaient dans mon cœur, et je me trouvais tout disposé à suivre les conseils de mon ami.

— Mais vous, lui dis-je, Rodriguez? Je cherche et ne vois pas de quel côté vos yeux sont tournés.

— Moi, me dit-il, et je vous confie ceci sous le sceau du secret, j'ai trouvé celle qui doit être ma compagne; son père, pour me la donner, n'attend plus qu'une chose, c'est que je sois devenu un peintre.

— Mais vous l'êtes déjà, Rodriguez! m'écriai-je; il est donc aveugle ou bien difficile, le père de votre belle?

— Aveugle, il ne l'est pas; difficile, il a le droit de l'être : il se nomme Pacheco, et la charmante Fernandina est ma *novia*. Voilà pourquoi, continua-t-il en souriant, je ne vais pas la nuit « gratter du jambon (3) » dans les rues de Séville.

Je félicitai Velasquez; Fernandina était, en effet, aussi belle que bonne, et Theresa, ma sœur, m'en avait parlé comme d'un cœur accompli.

J'avais souvent remarqué, dans des tertullias et à l'Alameda, une jeune fille qui rivalisait de grâce et de *salero* (4) avec Theresa. Lindona était la nièce du chanoine Rodondo, le plus gros et le plus massif des bénéficiers de la cathédrale; elle demeurait chez son oncle, qui avait confié la garde de ses quinze ans et de ses charmes à une vieille duègne, la plus parcheminée de toutes les Espagnes. Rien ne faisait un plus singulier contraste que de voir s'avancer Lindona à côté de doña Violenta : l'une, gracieuse, fine, enveloppée dans les dentelles noires de sa mantille, les tempes ornées de deux œillets rouges, le corps bien serré dans sa basquine, son étroite jupe descendant jusqu'au-dessous du mollet, sa jambe élégante pressée par un bas de soie bien tiré, et ses pieds d'enfant se jouant dans leur mignonne chaussure de satin; l'autre, sèche, solennelle, se mouvant à angle droit comme une vieille poupée dont les ressorts sont usés. Du reste, elle était vigilante et sévère, et, n'eût été la douce passion qu'elle cultivait pour le vin de Val-de-Peñas et de Xérès, il eût été difficile à mon jeune amour de se faire entendre de Lindona. Mais le soir, en rentrant de la promenade, la duègne égrenait son chapelet et réchauffait ses prières par du vin, dont, malgré une longue habitude, elle supportait mal la vigueur. Chancelante comme un vieux mât battu en tous sens par l'orage, mais toujours grave, elle gagnait sa chambre. Ainsi finissaient toutes les journées de doña Violenta. Quant au chanoine Rodondo, lorsque le *sereno* (1) annonçait la *media noche*, depuis longtemps il était endormi, rêvant que Philippe IV l'avait nommé archevêque de Séville. Alors Lindona était libre, et, cachée derrière le *tandido* d'un balcon, dans une obscurité profonde, elle attendait mon arrivée. Je me glissais tout doucement le long des maisons et, parvenu devant la sienne, je commençais mes chants et mes sérénades. Puis, quand ma guitare était lasse et mon répertoire épuisé, à travers les volutes de fer du balcon je voyais une blanche main se détacher, laisser tomber une fleur, et une voix bien-aimée murmurait : « Bonsoir, mon âme! »

Ces sérénades des galants de Séville amenaient souvent des tapages nocturnes. Quelquefois des rivaux se rencontraient sous les balcons des mêmes belles, et les rapières de briller; plus souvent encore, des pères ou des maris, peu amateurs de musique, ou inondaient les chanteurs, ou, le fer à la main, sortant de leurs maisons, cassaient les guitares et mettaient en fuite les chanteurs. Pour moi, nul rival ne me disputait la place et je n'avais rien à craindre du pacifique Rodondo; c'était d'un autre côté que sur mes jeunes amours devait fondre l'orage. Mais, avant d'en venir au récit de mes infortunes, il faut que je raconte une aventure qui les précéda et qui eut une influence considérable sur ma vie.

Près du logis de Lindona demeurait une jeune dame que l'on disait fort belle et que son mari tenait étroitement renfermée; cependant, de temps à autre, devant son balcon, comme moi devant celui de la nièce du chanoine, venait un cavalier, le sombrero rabattu et soigneusement enveloppé dans son manteau; il chantait divinement bien et pinçait admirablement « du jambon ». Un soir que nous étions tous les deux à notre poste, l'inconnu fut attaqué par plusieurs hommes. Au bruit des épées, j'eus d'abord envie de m'enfuir; mais une meilleure pensée me vint au cœur : je mis ma guitare en bandoulière et, armé d'une *navaja* (2) dont je savais assez bien me servir, je m'élançai vers les combattants. Malgré l'obscurité, je vis un homme, sa guitare d'une main et l'épée de l'autre, se défendant avec peine contre trois adversaires qui le pressaient vivement et en voulaient à sa vie. Au bruit de mes pas, un des assaillants se retourna de mon côté; les autres ralentirent leur attaque. Comment cela se fit, je n'en sais rien; mais celui qui se trouvait en face de moi tomba la cuisse traversée par ma navaja, et sa chute amena la fuite de ses compagnons. L'homme que

(1) Célèbre poëte espagnol, né à Cordoue en 1561.

(2) « C'était de l'année la saison fleurie. »

(3) Locution moqueuse qui en espagnol signifie *gratter de la guitare*.

(4) *Salero* vient de *sal* (sel); dire à une Andalouse qu'elle a du *sal*, qu'elle est salée (*salada*), est lui faire un compliment qui est toujours le bienvenu et le bien-reçu.

(1) Crieur de nuit.

(2) Long couteau qui est une arme meurtrière, très-commune en Espagne.

j'avais si heureusement secouru, se détachant de la muraille, vint à ma rencontre et, remettant son épée au fourreau, il me dit :

— Seigneur cavalier, je vous dois la vie : c'est une dette que je n'oublierai pas ; mais gagnons le large, car la garde va arriver aux gémissements de cet homme, et il est inutile qu'elle nous trouve ici. Vous mettriez le comble à vos services si vous vouliez me permettre de m'appuyer sur votre bras, car j'ai reçu dans la poitrine un coup d'épée qui me gêne fort, et je ne veux point d'ailleurs me séparer de vous sans connaître le nom de mon sauveur.

Je soutins donc le blessé, et, en nous glissant dans l'ombre, nous nous éloignâmes aussi vite que le permettaient les forces du cavalier que je soutenais. Bientôt nous arrivâmes à une petite place éclairée par la lune, et je tâchai de voir les traits de mon compagnon ; mais il était si serré dans les plis relevés de son manteau, et son sombrero couvrait si bien le haut de son visage, que ce me fut impossible. Je pus seulement admirer sa grande tournure, et, comme je le questionnais avec anxiété sur sa blessure, voilà que tout à coup nous nous vîmes entourés par quatre ou cinq grands gaillards à qui, au premier moment, la peur me fit trouver une fort méchante mine. Je fus bientôt rassuré; un des nouveaux venus, se découvrant, s'approcha du blessé, avec lequel il échangea quelques paroles à voix basse :

— Seigneur, me dit alors mon cavalier, pour l'honneur d'une dame, je ne puis vous dire mon nom ; mais je serais désolé qu'un motif aussi sacré vous empêchât de me faire savoir comment se nomme le brave qui m'a obligé d'une si galante façon.

N'ayant aucun motif d'être aussi discret, car rien n'était plus innocent que mes sérénades, je lui répondis :

— Pour vous servir, seigneur, je suis don Antonio Ramos, et mon père est alguazil mayor.

— Eh bien, don Ramos, comptez sur ma reconnaissance, et, par Notre-Dame ! je vous en donnerai des preuves. Faites état que vous avez un ami à Séville. Et, comme souvenir de cette nuit, daignez accepter cette épée : elle ne saurait être en de plus braves mains.

En disant ces mots, il me la tendit; puis, coupant court à mes remercîments, il ajouta :

— Séparons-nous ici ; mes gens vont me soutenir et m'accompagner. Au revoir et à bientôt, don Antonio !

Rentré chez moi, un peu inquiet des suites de mon coup de navaja et du pauvre diable que nous avions laissé sur le pavé, je n'eus rien de plus pressé que de regarder l'épée qui m'avait été donnée. Elle était admirable ; sa poignée, en or, merveilleusement ouvragée, étincelait de pierreries.

— Oh ! oh ! me dis-je, qu'est ceci ? Vous avez obligé un grand seigneur : il vous faudra, don Antonio, vous taire sur votre aventure, ou mal en tournerait pour vous.

Cependant je ne pus résister à l'orgueil de montrer mon épée à Theresa, sans lui dire comment elle m'était venue. Je lui fis un conte que la rusée feignit de croire; mais elle m'assura que cette arme était le plus beau bijou qu'elle eût vu de sa vie.

Cette aventure attiédit singulièrement la vocation, déjà fort modérée, que j'avais pour le couvent, et don Isidoro se plaignit de mon inexactitude à suivre ses leçons. En revanche, je devins plus que jamais le camarade de Velasquez et l'habitué fidèle de l'atelier de Pacheco. Quelles bonnes histoires on y contait ! Les paroles y allaient aussi vite que les pinceaux. Quels rires ! Et, à présent que j'y pense et que je regarde en arrière, que c'est bon, que c'est beau, la jeunesse !

Un jour — la langue m'en démangeait depuis longtemps — je pris Velasquez à part et, le sachant très-sûr, je lui racontai en détail l'aventure qui m'avait valu une si belle épée. Il vint à la maison pour la voir. Dès que je l'eus sortie du meuble où je la tenais soigneusement cachée, il se récria, la prit entre ses mains et, me la rendant sans se donner le temps de l'admirer, il me dit :

— Je la connais, et, puisqu'elle vous paraît belle, j'en suis enchanté, car c'est moi qui ai fait le dessin de la poignée. Je vous félicite, don Antonio, sur votre bonne fortune : elle peut vous mener loin, et vous devez consacrer votre navaja à saint Jacques de Compostelle; le cavalier à qui vous avez sauvé la vie n'est rien moins que Gaspar Alonzo Perez de Guzman, duc de Medina-Sidonia.

Je fus ravi de cette découverte et sentis les pointes de l'ambition. Resté seul, j'abjurai toute idée de vie monastique ; je me considérai comme attaché à la maison du duc, comme un de ses gentilshommes en passe de devenir, par sa protection, capitaine des gardes de Sa Majesté Catholique Philippe IV; et je chevauchais déjà en imagination sur un grand cheval de bataille de Madrid à l'Escurial.

Décidé à suivre la carrière brillante et mondaine qui semblait s'ouvrir à moi, je redoublai mes sérénades sous le balcon de Lindona. Je gagnai ma sœur à ma cause, et Theresa, ayant rencontré à l'Alameda celle que j'aimais, se lia avec elle d'une vive amitié, mais sans pouvoir m'ouvrir la porte du sanctuaire, doña Violenta ayant juré que nul cavalier n'en franchirait le seuil tant que la jeune élève confiée à sa garde ne serait pas mariée. Cependant, quoique ce fût assurément une fille vertueuse, comme il se verra, Lindona ne craignit point de me faire savoir par ma sœur qu'elle ne repoussait pas mes poursuites et que ma constance déciderait du reste. Une semblable assurance me donnait trop d'espoir pour que tous les soirs ne me vissent pas sous le balcon de la belle Andalouse. J'étais le plus heureux des hommes, ou plutôt je l'aurais été s'il n'y avait pas eu à mon horizon des points noirs qui m'inquiétaient fort. Il me semblait que le visage de mon père devenait plus sévère pour moi, et le père Isidoro, toutes les fois qu'il venait à la maison, c'est-à-dire presque tous les jours à l'heure du dîner, se plaignait de mes inexactitudes, et, tout en mangeant et la bouche pleine, il ébranlait les voûtes de la salle par le récit lamentable qu'il faisait de la corruption du siècle et des ruses de Satan entraînant les jeunes gens dans le bourbier du vice et dans les voies de l'enfer. En parlant ainsi, il frappait du poing sur la table, me regardait en face comme si c'eût été à moi qu'il adressait sa tonnante admonition. Je faisais, à ce qu'il paraît, une assez piteuse mine, car, lorsque les grands yeux de Theresa se tournaient de mon côté, je la voyais se contenir par des efforts désespérés pour ne pas éclater de rire à mon nez. Quelquefois, pour m'achever, elle interrogeait le père Isidoro sur la santé du chanoine Rodondo, « qui avait le cou bien court et la face apoplectique. » C'était cependant une très-bonne sœur que Theresa, mais elle avait de petites dents si blanches

et le rire lui allait si bien, qu'elle cherchait toujours à rire.

Une circonstance particulière contribuait à accroître mon inquiétude : tous les alguazils de Séville me connaissaient et, par eux, mon père, leur chef, était à même de savoir toutes mes démarches. S'il les apprenait, il y avait fort à craindre qu'il ne brisât ma guitare, car plus que jamais, d'après ce que me disait ma mère, il tenait à faire de moi un homme d'église. Ainsi, heureux du côté de mes amours, je ne l'étais pas du côté de ma famille, et Velasquez, conseiller très-sage, m'engageait fort à aller moins souvent sous le balcon de Lindona.

— Don Antonio, me disait-il, je ne te comprends pas. Ou tu n'as pas la force de résister à ton père, alors pourquoi tromper la pauvre Lindona? — ou tu l'aimes réellement, et alors pourquoi tarder de dire que tu ne veux pas entrer dans les ordres? Ma famille désirait, elle aussi, que je suivisse une autre carrière. Je suis parvenu à la ranger à mes désirs, et c'est autant pour lui prouver que je ne m'étais pas trompé sur ma véritable vocation que par amour de mon art que je travaille avec tant de courage.

— Vous avez mille fois raison, mon cher Velasquez, mais mon père me fait une peur affreuse, et je n'ose lui parler. Ma chère mère n'est guère heureuse, et la

Les suites d'une sérénade. Dessin de F. Lix.

maison ne sera plus tenable s'il s'élève des querelles entre mon père et moi.

— Alors renoncez à vos projets et à vos amours; il n'est pas dans votre caractère de vouloir tromper une jeune fille.

Je sentais bien que mon ami avait raison, mais je n'avais pas le courage de suivre ses conseils; je comptais, comme compte le commun des hommes, sur l'imprévu, sur une chance heureuse. On va voir comment se dénoua la corde qui me serrait. Le jour où j'avais eu avec mon ami la conversation que je viens de rapporter, il était venu me demander l'épée du duc de Medina-Sidonia : il voulait s'en servir pour un tableau qu'il peignait alors, et je la lui confiai. Je note cette circonstance parce que, comme on le verra, elle ne doit pas être passée sous silence. Le soir de ce même jour, après avoir beaucoup hésité, car j'avais le cœur rempli de sombres pressentiments, je me rendis comme de coutume sous le balcon de Lindona et commençai mes sérénades. Je m'étonnai de ne pas l'entrevoir; mais la nuit était obscure, la lune voilée. Je me mis donc à chanter comme le rossignol sur la branche.

Il y avait à peu près une demi-heure que je me livrais à cet harmonieux exercice, lorsque je vis venir, d'un

côté de la rue, un homme d'une taille vraiment gigantesque et, de l'autre, deux cavaliers d'apparence moins redoutable. Comme je pensais n'avoir rien à craindre, je pris ces hommes pour de simples passants ; je continuai à faire résonner ma guitare. Je cadençais les dernières notes d'une ritournelle lorsque l'ombre colossale, parvenue à ma hauteur, leva le bras et, sans mot dire, laissa tomber sur mes épaules le plus rude bâton dont j'aie jamais senti le poids. A ce premier coup en succéda un autre, puis un autre encore. Je voulus fuir, mais les deux autres personnages me fermèrent la voie. J'allais, venais, criant et cherchant à éviter cette bastonnade silencieuse. A ce moment, la porte de Lindona s'ouvrit et je vis apparaître le chanoine Rodondo avec je ne sais quel vase à la main, tandis qu'à une fenêtre doña Violenta, l'affreuse duègne, poussait des cris d'orfraie. Je ne pouvais plus me tromper : c'était bien à moi que l'on en voulait. Alors la colère me prit, je tirai ma navaja, me retournai et la lutte finale s'engagea sur le seuil de la maison de Lindona. Mon adversaire frappait toujours ; je me précipitai sur lui et, lui brisant ma guitare sur le visage, je lui portai un coup terrible de l'arme que je tenais à la main, au moment même où Rodondo, se trompant de but, lui envoyait sur la tête le je ne sais quoi contenu dans le vase familier qu'il balançait. Mon persécuteur, ainsi frappé et inondé, poussa un cri affreux... Au son de cette voix, que je ne pouvais méconnaître, mes cheveux se dressèrent : c'était don Isidoro ! En tombant, il hurlait :

— Je suis mort ! je suis mort !

Et moi, glacé d'épouvante, je murmurais :

— Je suis un homme perdu !

La circonstance était trop critique pour délibérer ; je fis volte-face et m'élançai, en agitant ma navaja, vers les deux personnages qui étaient restés spectateurs passifs de cette scène.

— Laissez-moi passer, ou je vous saigne !

Ils comprirent au son de ma voix que je le ferais ainsi que je le disais ; ils s'écartèrent, et j'étais déjà bien loin que j'entendais encore don Isidoro qui mugissait comme un bœuf à l'abattoir. La tête perdue, je courus devant moi, poursuivi par les Furies. La pensée de Velasquez me vint ; je traversai le Guadalquivir pour gagner le faubourg de Triana, où mon ami demeurait alors. Arrivé devant sa maison, je l'appelai avec toutes les précautions possibles, car il me semblait déjà avoir à mes trousses tous les alguazils de mon père et toute la sainte Hermandad. Par bonheur, il était encore levé ; il m'entendit, reconnut ma voix : aussitôt sa porte s'ouvrit.

— Eh ! qu'avez-vous, mon cher Antonio ? Que vous est-il arrivé pour vous mettre dans un tel état ? Vous êtes, je le jure, superbe d'horreur et d'épouvante.

— C'est fini de moi ; il ne me reste plus qu'à me jeter dans le Guadalquivir ! lui répondis-je en essuyant mon front et en me laissant tomber sur un des siéges qui garnissaient l'atelier où nous nous trouvions.

— On a toujours le temps de se jeter à l'eau. Mais contez-moi donc ce qui vous amène ; vous auriez perdu toute votre famille ou assommé quelqu'un que vous ne seriez pas plus bouleversé.

Je lui pris la main et, la serrant avec désespoir :

— Vous l'avez dit : j'ai commis un assassinat ! Et savez-vous le nom de la victime ? Elle se nomme don Isidoro !...

A ce mot, je le vis pâlir.

— Le meurtre d'un chanoine ! Diable ! c'est grave. Vous êtes entre les mains redoutables de la sainte inquisition, et je ne puis vous dissimuler que votre situation est vraiment effrayante. Mais contez-moi tout : est-il mort ?

— S'il ne l'est pas, il n'en vaut guère mieux, car j'ai senti ma navaja entrer profondément. Tenez, regardez-la : elle est couverte de sang jusqu'au manche.

Il la prit et, l'examinant, il dit :

— Elle est terrible, votre navaja, et digne de la devise sanglante qu'elle porte gravée sur sa lame : *Cuendo esta vivora pica, no hay remedio en la botica* (1). Il y a quelques mois, cette vipère vous avait plus heureusement servi.

Je racontai alors en détail tout ce qui m'était arrivé ; il m'écouta attentivement ; mais quand, dans mon tragique récit, il vit apparaître l'énorme panse de don Rodondo et qu'il sut comment le digne chanoine avait arrosé son confrère, il fut pris d'un rire fou.

— Velasquez, ne riez pas : votre rire me fait un mal affreux ! m'écriai-je.

— Pardon, cher ami ; excusez-moi de cet accès d'intempestive gaieté. Mais, toute grave qu'elle soit, votre affaire ne me semble point aussi désespérée que je l'ai vue d'abord. Vous avez été attaqué traîtreusement avec une arme indigne d'un cavalier ; vous ne saviez pas à qui vous aviez affaire, et, si don Isidoro guérit de la blessure qu'il a reçue, il hésitera peut-être à vous accuser, car il a joué dans tout ceci un rôle peu digne du caractère dont il est revêtu. S'il est mort, avec une trompette comme doña Violenta les choses peuvent mal tourner. En tout cas, il est certain qu'il y a un parti à prendre et qu'il faut qu'il soit pris promptement.

Nous cherchâmes longtemps ; tout à coup, se frappant le front, Velasquez me dit :

— Tenez-vous tranquille ; personne ne vous a vu entrer chez moi. Demain matin vous serez placé sous une protection qui vous sauvera, et, qui sait ? du mal le bien sortira peut-être. Ne m'en demandez pas davantage ; couchez-vous, vous devez en avoir besoin, car vous êtes moulu. Je sortirai demain de bonne heure ; restez coi et n'ouvrez à personne. Je vous rapporterai des nouvelles qui seront bonnes, je l'espère.

Après avoir longtemps attendu le sommeil, je m'endormis enfin, et me réveillai fort avant dans la journée. J'étais à peine habillé que Velasquez rentra, avec une figure qui me donna bonne espérance.

— Tranquillisez-vous, Antonio, me dit-il ; d'abord don Isidoro n'est pas mort ; votre navaja ne lui a percé que le bras : sa blessure n'a rien de grave, et, d'après ce que j'ai pu recueillir, il ne fera pas de bruit. Mais votre père est furieux : il a juré que, s'il parvenait à mettre la main sur votre personne, il vous enfermerait dans le couvent le plus sévère pour y expier vos péchés. Sachant cette résolution, je me suis décidé à employer le grand remède auquel j'avais pensé cette nuit : je suis allé au palais du duc de Medina-Sidonia.

— Quelle idée !

— Elle était bonne ; le duc, que j'ai eu, comme je vous l'ai dit, l'honneur de connaître pour mon métier, m'a reçu, et je lui ai exposé la triste position dans laquelle vous vous trouvez. « Don Velasquez, m'a-t-il dit, j'ai une grande obligation à Antonio Ramos, et je suis

(1) « Quand cette vipère pique, il n'y a pas de remède dans la boutique du pharmacien. »

heureux qu'une occasion se présente de lui prouver que je ne l'ai point oublié. A partir de cette heure, il est attaché à ma maison, et nul, sans mon autorisation, ne se permettrait de l'arrêter. Amenez-le-moi ce soir, quand le soleil sera couché ; je me charge du reste. Il a bien fait de se défendre : les bâtons sont bons pour les chiens et non pour les cavaliers comme lui. »

Je sautai au cou de mon ami, et passai la journée à admirer ses peintures, ses bamboches, ses fleurs, ses fruits et ses deux admirables toiles l'*Aguador* (le marchand d'eau) et l'*Adoration des bergers*. Quel pinceau ! quelle lumière et quelle vie ! Le soir, bien enveloppé dans nos manteaux — sous le mien je tenais la fameuse épée — nous nous rendîmes au palais du duc. En franchissant le seuil, je poussai un grand soupir de satisfaction. Introduit devant mon nouveau maître, je courbai le genou et, lui tendant l'arme étincelante qu'il m'avait donnée :

— Je la rapporte à Votre Seigneurie, dis-je ; je la supplie de vouloir bien me protéger.

Medina-Sidonia eut la bonté de me relever et me répondit :

— Gardez-la, don Ramos, pour me servir ; je vous attache à ma personne en qualité de gentilhomme de ma chambre.

Il sonna et donna des ordres à son intendant afin que je fusse logé, vêtu et traité en toutes choses comme mes camarades.

Le lendemain, suivi de toute sa brillante escorte, il me conduisit chez mon père. Cette visite bouleversa la maison. L'orgueil de l'alguazil mayor fut très-flatté de cet insigne honneur : il me pardonna et me félicita sur mon heureuse étoile ; mais, moi qui le connaissais, je sentais bien que son pardon ne venait pas du cœur. Le duc, avec une galanterie raffinée qui ne plut pas à tout le monde, adressa de grands éloges à ma mère, et resta en extase devant la radieuse beauté de Theresa. La coquette en rougit de vanité et de joie. Mon protecteur fit dire deux mots à don Isidoro, et il ne fut plus question de rien. Ainsi se vérifia pour moi le vieil adage : « Du mal naît le bien. »

Dès que je me vis habillé aux couleurs du duc, j'allai, l'épée au côté, me promener à l'Alameda, et je lus dans les yeux de Lindona qu'elle aimait mon pourpoint, ma cape galamment retroussée, mieux que ma vieille soutane, et je pus lui faire comprendre que, si mon costume était changé, mon cœur ne l'était pas. Quant à doña Violenta, elle me lança un regard plus chaud et plus mauvais que les braises de l'enfer. Elle me sembla encore plus sèche que par le passé et plus hérissée qu'un genêt épineux.

Je dois l'avouer et m'en confesser, les premiers temps de ma vie de palais ne furent pas irréprochables. Les cinq cavaliers qui, ainsi que moi, étaient gentilshommes de la chambre du duc ne brillaient pas par la vertu, et, comme notre vie était fort désœuvrée, quand nous n'étions pas de service, les heures se passaient à des amusements et à des plaisirs qui ne ressemblaient pas à ceux que je prenais sous les voûtes du collége de la cathédrale. Jouer aux dés, aux cartes, tirer des armes, fêter les peaux de bouc (1) et faire pis encore, étaient l'occupation habituelle de nos journées. Mes cinq camarades, guère plus riches que moi, eussent vécu de pois chiches, s'ils n'avaient eu la cuisine du palais ; mais, à les entendre, dans leur pays ils possédaient des trésors, et quant à leurs titres de noblesse, ils remontaient au moins à Pélage ou au Cid Campeador. Le soir, nous allions à la promenade, tenant à nous six toute la largeur des rues et des allées, coudoyant le paisible bourgeois et plongeant des regards trop vifs sous toutes les mantilles. Cette conduite licencieuse ne nous faisait guère aimer, et quelquefois nous étions forcés de tirer nos rapières, ce qui amenait de grands scandales. Les alguazils de mon père nous craignaient comme le feu ; ils nous voyaient couverts par les couleurs des Guzman et nous sentaient trop chauds pour leurs doigts. Entre nous, nous étions sur les pointes de l'honneur le plus raffiné ; à la moindre expression un peu louche, au moindre propos un peu familier, nous nous campions sur la hanche en relevant nos moustaches, et d'un ton menaçant nous nous demandions :

— Comment l'entendez-vous, seigneur ?

Un de mes camarades s'étant avisé de regarder de trop près Theresa, nous allâmes faire un tour sur les bords du Guadalquivir, et nous en revînmes tous les deux avec un léger coup d'épée. Cette affaire, avec un tireur d'armes très-redouté, me fit beaucoup d'honneur : on comprit au palais que je n'étais pas de ceux à qui on peut jeter des figues.

Cependant ma jeunesse avait reçu de trop bonnes leçons, et les conseils de Velasquez, que je visitais souvent, étaient trop sages pour que je continuasse longtemps cette vie de débauches et de paresse. Un jour, l'occasion se présentant, je dis à mon maître qu'après mon service auprès de sa personne il me restait encore de longues heures que je serais heureux de lui consacrer.

— Je vous suis des yeux depuis que vous êtes à moi, me répondit le duc, et suis très-content de vous. J'ai résolu de faire votre fortune, et si votre mérite répond à mes espérances, vous n'aurez pas à vous plaindre. Vous voulez travailler : je vous en fournirai les moyens, et pour commencer, tout en vous gardant votre place de gentilhomme de ma chambre, je veux vous charger d'une fonction très-délicate et toute de confiance. Je suis outrageusement volé, mon cher Antonio ; mon intendant, homme très-capable, m'est fort suspect ; je voudrais donc que vous surveillassiez la dépense. Essayez : je vais donner des ordres en conséquence ; je vous nomme contrôleur de ma maison et vous ne travaillerez qu'avec moi.

Il appela aussitôt un secrétaire, et, pendant que l'on expédiait ma patente, je me jetai aux pieds du duc pour le remercier de sa confiance.

— Allez, allez, mon cher Antonio ; remplissez bien votre charge et ne vous inquiétez pas de votre avenir.

Je priai le duc de faire connaître aux principaux de sa maison mes nouvelles fonctions.

Rentré dans ma chambre, je me pris à réfléchir, et, effrayé de la tâche qui m'était donnée, je me dis :

— Don Antonio, dans une heure, tout le monde de la maison, depuis le cuisinier jusqu'au trésorier et à l'intendant, va vous être ennemi ; vous n'avez qu'à bien vous tenir. Vous n'aurez pour vous que les honnêtes gens, et je n'en vois pas beaucoup ici.

Cependant je me mis résolûment à la besogne ; d'abord les gros bonnets voulurent résister. Je leur fis honnêtement et fermement comprendre qu'il fallait ployer. Ils se soumirent ; mais, s'entendant entre eux et for-

(1) En Espagne, le vin est transporté dans des peaux de bouc.

mant une ligue, ils s'étudièrent à brouiller l'eau de telle sorte que je ne pusse rien voir. Heureusement j'avais le goût des chiffres, et je ne tardai pas à découvrir les fissures et les voies d'eau par lesquelles s'écoulait le plus clair de la fortune de mon maître. Je commençai mes réformes par le bas ; puis, petit à petit, montant, j'en vins à l'intendant et au trésorier. Enfin, au bout de quelques mois, les dépenses de la maison étaient de beaucoup diminuées, sans que la magnificence en souffrît ; on ne vit plus de juifs prêteurs rôder autour du palais.

— Je suis enchanté de votre conduite, don Antonio, et surpris de votre capacité, me dit le duc ; je n'attendais vraiment pas tant de vous. Je ne veux pas que vous travailliez comme vous le faites, et entends vous avoir plus souvent auprès de moi ; prenez des employés qui vous aident. Vous ne devez plus manger avec les gentilshommes de service, mais avoir une table particulière. Habillez-vous magnifiquement, car vous êtes le premier officier de ma maison, et, comme preuve de mon estime, portez tous les jours l'épée que je vous ai donnée.

J'étais devenu un personnage ; je ne sortais jamais qu'accompagné de deux ou trois laquais portant mon manteau et mes portefeuilles ; dans les cérémonies, après la maison militaire du duc, quand il ne me plaisait pas de m'y confondre, je marchais à la tête de tout le reste. J'ai négligé de dire, parce que tout le monde doit le savoir, que mon maître était gouverneur général de l'Andalousie. On peut juger de ma situation ; l'al-

La demande en mariage. Dessin de F. Lix.

cade de Séville me saluait toujours le premier, et j'avais place au chœur dans la cathédrale. Quand ma mère ou Theresa pouvait se promener avec moi, l'une et l'autre étaient toutes glorieuses ; et si je rencontrais Lindona, bravant l'éternelle doña Violenta, elle me lançait de hardis regards et de doux sourires. Velasquez, moins souvent que je ne le désirais, venait s'asseoir à ma table ; lui aussi était heureux : l'aurore de sa gloire avait l'éclat d'un plein soleil. Son *Adoration des bergers* avait été placée dans la cathédrale ; ce jour-là fut fête à Séville ; le vieux Pacheco s'était, en pleurant de joie, jeté dans les bras de son élève chéri, et, en qualité de gouverneur de l'Andalousie, le duc avait posé une chaîne d'or sur la poitrine du jeune artiste. Je ne sais pas la place que lui garde la postérité ; mais, moi, je le tiens pour un peintre incomparable (1). Il était devenu l'époux de sa chère Fernandina, et à sa noce j'avais figuré en qualité de garçon d'honneur ; pendant la cérémonie, je revis là, pour la première fois, don Isidoro, et, aussi bien qu'il me fut possible, mais avec dignité toutefois, je lui adressai mes excuses. Il les reçut mieux que je ne l'attendais, et me dit en riant « qu'il avait été chercher la brebis égarée, mais qu'il en était revenu tondu. »

J'avais bien envie de lui répondre que c'était un singulier moyen de chercher la brebis que de la rouer de coups de bâton ; mais je ne voulus pas m'étendre sur un souvenir qui ne pouvait être agréable ni pour lui ni

(1) La postérité a ratifié le jugement de don Ramos.

pour moi. Je le saluai; en me retirant, j'eus quelque peine à réprimer la folle envie qui me prit de lui demander ce que contenait le vase de don Rodondo.

Le mariage de Velasquez me fit penser à me marier moi-même; j'étais en âge et en position de pouvoir le faire. Dans le choix d'une femme, l'ambition me poussait bien du côté des richesses, mais l'affection me ramenait toujours vers Lindona, et, quand je faisais part de mes hésitations à ma mère et à ma sœur, elles me disaient toutes deux :

— Va donc où le cœur te pousse!

D'autres considérations me retenaient. Je me disais qu'occupé comme je l'étais, le mariage pour moi était chose périlleuse, car il y avait à craindre que ma femme, souvent seule, ne prît de l'ennui, et les officiers du duc étaient tous à la recherche des jeunes cœurs dans cette condition-là. Mais Lindona m'aimait, je connaissais sa sagesse; je m'embarquai sur ces deux garanties, les seules qu'un homme sensé puisse rechercher, et, grâce à Dieu, à moins que sa miséricorde divine ne m'ait

Velasquez. Dessin de F. Lix.

frappé d'un long aveuglement, j'ai eu une bonne, belle et chaste épouse. Je résolus donc de demander la main de Lindona. Je ne pouvais le faire sans avoir le consentement de mon maître; je lui adressai donc ma requête.

— C'est pour avoir aimé cette jeune fille que j'ai eu le bonheur de connaître Votre Seigneurie; ce seul souvenir suffirait à me la rendre chère, lui dis-je.

— Mon cher Antonio, j'avais songé pour vous à une autre alliance, mais contentement passe richesse. Allez donc : vous n'êtes pas de ceux que l'on refuse. Dites à don Rodondo — quel nom imagé! — que je donne cinq mille ducats à sa nièce. La noce se fera au palais, le mariage dans ma chapelle particulière; toute ma maison y assistera.

Je baisai la main du duc, j'allai prendre ma mère et ma sœur, et nous nous rendîmes chez le chanoine. Nous fûmes reçus dans le *patio* par doña Violenta, seule, effarouchée, aigre comme un citron, et nous eûmes quelque peine pour la décider à nous conduire à

la chambre de don Rodondo : « elle se chargerait volontiers de ce que nous avions à lui dire ; il était souffrant... en oraison... » La vérité est que nous le trouvâmes étendu sur un fauteuil de sparterie, le pied gauche allongé sur une chaise et entouré de flanelle. Il avait sur ses genoux son bréviaire ; à sa droite, sur une table, étaient une aile de poulet fortement entamée, une pyramide de grenades et de pêches et, dans un cristal très-pur, du vin de Val-de-Peñas, devenu jaune à force d'être vieux. Très-surpris d'abord de notre visite, le bon chanoine nous reçut honnêtement et je lui fis ma demande. Il toussa beaucoup avant de nous répondre, se plaignit de la goutte qui le travaillait, demanda du temps pour réfléchir ; mais, lorsque je lui eus appris l'intérêt que Mgr le gouverneur général prenait à cette union, le don qu'il daignait faire à Lindona, il sauta sur son fauteuil, devint violet de plaisir, me tendit la main et donna son consentement. Theresa, alors, répondant à mon plus cher désir, le pria de vouloir bien permettre à Lindona de venir. Doña Violenta, qui faisait laide mine, alla la chercher. Elle parut, mon aimable fiancée ; notre vue lui dit tout, et, après quelques mots de son oncle, elle mit, souriant et rougissant, ses doigts roses dans ma main, embrassa ma sœur, et dit à doña Ramos :

— Ma mère !

Les préparatifs furent bientôt faits. La cérémonie du mariage eut tout l'éclat qui pouvait flatter mon orgueil ; mon père en était gonflé, et quand il vit le duc mettre au doigt de ma femme une belle émeraude, la glace qui existait entre nous fut rompue, et, avec un vrai sentiment paternel, il m'embrassa en me disant :

— Soyez béni, mon fils !

Theresa était, ce jour-là, si belle, qu'elle n'osait lever les yeux, tant les regards dont elle était couverte l'embarrassaient.

Mon maître se montra fort galant pour elle pendant le somptueux repas qui suivit, et durant tout le bal il la suivit des yeux sans pouvoir se lasser d'admirer sa beauté et sa grâce. Quand l'heure de se retirer arriva, Velasquez s'approcha de moi et murmura à mon oreille :

— C'en est fait, cher Antonio ; adieu la vie de folies et de sérénades.

— Oui, lui répondis-je, c'est la vie de bonheur qui commence.

Un jour, après avoir travaillé avec lui, le duc me dit :

— Causons un peu, don Antonio. Que pensez-vous de mon secrétaire Velasco ?

— Je l'estime beaucoup, monseigneur, et j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour mériter son amitié.

— Il vous l'a donnée, je le sais, tout entière. Il est jeune, beau cavalier, de noble famille, très-instruit et possède une certaine fortune que son mérite et sa conduite ne peuvent qu'augmenter. Eh bien, Antonio, Velasco est amoureux fou de la belle Theresa, et j'ai pris en main les intérêts de son cœur.

— La recherche de don Velasco est un honneur pour ma famille ; mais, monseigneur, quoique je la désire, je ne sais pas si le cœur de Theresa est libre, et, pour rien au monde, je ne voudrais la contrarier.

A ces mots, le duc se prit à rire.

— Si vous ne prévoyez d'obstacles que dans le cœur de l'incomparable Theresa, le mariage est fait. Oh ! les frères ! les frères ! ils ne voient jamais rien !

Puis il reprit d'un ton grave :

— Don Ramos, allez de ce pas auprès de votre père, et, en mon nom, demandez-lui la main de sa fille.

Je m'inclinai et sortis.

— Ah ! ah ! Theresa, vous n'avez pas eu confiance dans votre frère ; vous vous êtes cachée de lui ; eh bien, pour votre pénitence, je vais vous faire une belle peur !

Le duc avait pour majordome un Galicien, nommé don Penillo, un des hommes les plus laids, les plus fats et des plus mal tournés qui se pût voir ; son visage était vert comme une pastèque. En arrivant à la maison, je pris à part Theresa, et, d'un ton officiel et un peu attristé, je lui dis que le duc, lui voulant beaucoup de bien, désirait qu'elle épousât un de ses serviteurs... La figure de Theresa rayonna ; mais quand, en continuant mon compliment, je laissai tomber le nom de Penillo, elle porta la main à son cœur et fondit en larmes. Je n'étais pas pour la laisser longtemps souffrir, la chère et bien-aimée créature. Je la pris dans mes bras :

— Je me suis trompé ! je me suis trompé ! m'écriai-je ; c'est pour Rodriguez Velasco que je viens.

Une flamme de joie sécha ses larmes, et, cachant sa tête dans ma poitrine :

— Méchant frère ! murmura-t-elle.

Le consentement de mon père ne pouvait être douteux. La noce fut aussi célébrée au palais ; le duc, avec une magnificence que Fernandina et Lindona trouvèrent exagérée, se plut à couvrir de bijoux et de dentelles l'adorable mariée. Velasquez, pendent toute la cérémonie, ne se lassait pas de l'admirer.

— Mon cher Antonio, me disait-il — mais en réalité c'est à lui-même qu'il parlait — imaginez-vous le désespoir d'un peintre devant une si merveilleuse beauté ! Comment rendre l'éclat et l'humidité de ces yeux, ce sourire divin, la grâce de cette taille qui se cambre si fine, si souple et si forte, et ces mains où petillent l'esprit et la vie ? Oh ! misère et impuissance de l'art !

Moi, je bénissais Dieu et remerciais cette mystérieuse Providence qui, d'un coup de navaja, avait fait jaillir ma fortune, mon bonheur, le bonheur et la fortune de toute ma famille.

Je jouissais de la confiance absolue du duc ; en réalité, je régissais d'une façon absolue sa gigantesque fortune et j'eus bientôt encore un surcroît de travail. La sœur du duc, Louise de Guzman, duchesse de Bragance, qui demeurait à Lisbonne avec son époux, voulut que je me chargeasse de quelques-uns des nombreux intérêts qu'elle avait en Andalousie et à Cadix. J'acceptai ce nouveau fardeau, et c'est ainsi que j'entrai en correspondance avec cette femme célèbre. Mes soins et mes peines étaient d'ailleurs si largement payés, que, dès la première année de mon mariage, je pus acheter une belle maison à Séville et une jolie propriété dans la huerta de Grenade. J'avais toujours jusqu'alors vogué dans les eaux calmes ; les jours de tempête allaient venir, et avant d'entrer au port, je devais éprouver de rudes secousses. Plus on monte, plus on s'approche de la région des orages. Vers ce temps, en 1639, j'eus le malheur de perdre mon père — que le Seigneur ait son âme ! — C'était un homme rude, un père froid et sévère, et un mari fort incommode ; comme fonctionnaire public, il fut irréprochable. Il laissa une petite fortune à sa veuve, et le duc permit que la digne femme vînt demeurer avec sa fille. A peu près aussi vers cette époque, le chanoine Rodondo passa de vie à trépas. Nous l'avions toujours cru pauvre ; il pleurait misère du soir au matin, et nous ne comptions guère sur sa succes-

sion. Elle se trouva belle pourtant. Après avoir convenablement payé les soins de doña Violenta, nous la jetâmes au vent, et elle alla s'échouer dans le couvent des dames de la Sainte-Incarnation. Je doute qu'elle y ait apporté la joie et l'esprit de douceur que Dieu exige de ses servantes. Plus elle vieillissait, plus elle devenait mauvaise; et quand nous la quittâmes, elle était plus amère et plus âpre qu'une olive non marinée.

Avant d'entrer dans la seconde partie de mon récit, il faut que je me recueille et que je rassemble mes souvenirs, afin de ne rien dire qui ne soit vrai, et pour que mon exemple serve à mes enfants et à tous ceux qui me liront.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES HISTORIQUES.

HARELLE, LE BOULANGER DE METZ.

I. — LES FIANCÉS.

Le 21 mars 1473, jour de la Saint-Benoît, la ville libre de Metz était en liesse. La grosse cloche de Mutte, mise en branle par les bras vigoureux de quatorze compagnons de la confrérie des sonneurs, jetait ses notes graves dans les airs et annonçait aux habitants de la ville et des trois cent quarante-cinq villages qui composaient le territoire de la république qu'un grand événement s'accomplissait dans la vieille cité des Médiomatriciens.

Comme la cloche municipale ne faisait vibrer ses vingt-six mille livres d'airain qu'en tocsin d'alarme, alors que la ville était menacée, ou en notes joyeuses, lorsqu'on procédait à l'élection du maître échevin et du conseil des Treize, les seigneurs, bourgeois, manants et campagnards du pays messin ne pouvaient se méprendre sur l'expression de leur chère Mutte ; d'ailleurs la date mentionnée suffisait pour les avertir, car, tous les ans, à pareille époque, elle faisait entendre sa voix métallique.

C'était, en effet, un jour solennel pour tous que la Saint-Benoît.

Le maître échevin ou chef de la république messine résignait son pouvoir entre les mains de son successeur, qu'on élisait ce jour-là, conformément à la charte rédigée en 1179 par l'évêque Bertramm.

Cet événement, le plus important de la vie municipale, était célébré en grande pompe, et les habitants du pays chômaient la Saint-Benoit à l'égal du saint jour de Pâques et de la Fête-Dieu.

Or cette année 1473 fut particulièrement précoce : on vendangea en août. Au mois de mars les muguets étaient fleuris, les poires et les pommes nouées sur les arbres ; la fête était donc favorisée par un temps splendide.

Les paysans et les citadins, au nombre de plus de cent mille, circulaient dans les rues en habits des dimanches, ainsi que beaucoup de seigneurs étrangers de la France, de la Lorraine et des pays allemands.

Toutes les maisons étaient pavoisées; des girandoles de couleurs diverses flottaient aux fenêtres et le pavé disparaissait sous un tapis de mousse et de feuillage. De belles dames, en toilette printanière, attendaient sur les balcons le passage du cortége; tandis que le populaire, toujours curieux de voir ses gouvernants, formait la haie le long des murailles.

Au premier étage d'une petite maison de la rue Serpenoise, au-dessus d'une boutique de boulangerie, de forme plein-cintre surbaissé, une jeune fille d'environ dix-huit ans regardait passer la foule avec une certaine impatience. A tout instant elle jetait les yeux du côté de la vieille boucherie, et chaque fois se retirait de la fenêtre avec un geste de dépit. La cotte de bure que portait l'adolescente indiquait qu'elle appartenait à la classe des artisans bourgeois, si nombreux alors dans l'opulente cité. Son visage était rempli de grâce mutine; ses grands yeux noirs avaient des regards d'une vivacité extrême; ses lèvres, un peu charnues, dessinaient un sourire de naïve malice ; ses joues n'étaient point d'un ovale irréprochable, mais les adorables fossettes qu'elles recélaient faisaient oublier cette imperfection. La jeune fille, préoccupée par l'attente, recevait sans les voir les œillades des élégants seigneurs qui chevauchaient dans la rue, et répondait à peine aux interpellations des commères adossées contre la boutique.

Tout à coup sa figure se couvrit d'une tiède rougeur; sa bouche laissa échapper un soupir de satisfaction.

Elle venait d'apercevoir, à l'angle de la rue des Clercs, un jeune homme de belle mine et de franche allure, qui se dirigeait de son côté.

Le personnage en question, dans toute la séve de la jeunesse, était svelte et bien découplé : s'il n'avait point les formes massives de la plupart des hommes de cette époque, on devinait que ses muscles possédaient la force et la souplesse de l'acier.

Le costume de ce jeune compagnon était autant civil que militaire : il portait un pourpoint serré à la taille par un ceinturon de mailles dorées, auquel était suspendue une rapière finement ciselée; son haut-de-chausses se nouait sur un bas de coton gris, qui modelait une jambe singulièrement nerveuse. Les traits de ce jeune fils, sans être efféminés, étaient remarquablement délicats et respiraient tant d'aménité et de franchise, qu'à première vue on était disposé à lui sourire; son œil, d'un bleu sombre, paraissait un peu rêveur; sa bouche, qu'ombrageait une moustache légèrement arquée, était d'un dessin correct et indiquait une grande fermeté; de son chapeau, de mode française, s'échappait une forêt de cheveux, d'un blond bistré, qui tombaient en boucles soyeuses jusque sur le col de son pourpoint.

Arrivé devant la boulangerie, le jeune homme salua du geste et de la voix la jolie fille qui lui souriait de la fenêtre et, écartant la foule qui obstruait le passage, pénétra dans la maison.

— Ah! vous voilà enfin, beau sire, dit la jeune personne, d'une voix qu'elle cherchait à rendre grondeuse ; je croyais par instants que vous aviez oublié l'élection de notre maître échevin.

— Pâques-Dieu ! ma gente fiancée, d'aussi vilaines paroles peuvent-elles sortir d'une bouche aussi charmante ? répondit l'arrivant en baisant la main qu'on lui présentait.

— Pourquoi non ? Vous n'êtes point du pays, et, ne connaissant ni nos us ni nos coutumes, la cérémonie d'aujourd'hui pouvait fort bien n'avoir aucun attrait pour vous.

—Vous feignez d'ignorer, malicieuse Gertrude, que personne dans la bonne ville de Metz, sans en excepter le futur chef de la république, n'attendait la Saint-Benoît avec autant d'impatience que moi. N'est-ce pas le jour que votre père a choisi pour fixer l'heureux instant de notre mariage ?

— Ce jour est levé depuis six grandes heures et vous paraissez seulement.

— Il faut en accuser vos us et coutumes, dont vous êtes si fière ; voilà deux jours et deux nuits que je ne quitte point l'établi. Ne fallait-il pas fourbir à neuf les hallebardes, les pertuisanes, les arquebuses et les mousquets des soldats qui doivent escorter vos magistrats ?

— Bien parlé, Maurice, mon gentil Français, cria une grosse et joyeuse voix ; m'est avis pourtant que vous aurez le temps de vous quereller quand vous serez en mariage.

Les jeunes gens se retournèrent et se trouvèrent en présence d'un gros homme de quarante-cinq ans, au visage rayonnant de santé et de bonne humeur. Le jeune homme serra la main du survenant, Gertrude l'embrassa sur les deux joues.

— Dans mon beau pays de France, dit Maurice, si les hommes sont prompts à la bataille, ils sont doux et courtois avec leurs amis, et ne font jamais pleurer les femmes : vous ne l'ignorez pas, maître Harelle.

— Nous les connaissons et les aimons, ces braves Français, répondit le gros personnage, et nos filles ne les détestent pas trop ; n'est-il pas vrai, Gertrude ?

— Mon père, ne perdrez-vous jamais l'habitude de taquiner les gens ? dit la jeune fille, dont les joues venaient de s'empourprer.

— Ces taquineries-là ne te déplaisent guère, petite sournoise, riposta le réjoui Harelle en pinçant amicalement le menton de sa fille.

— N'étiez-vous pas hier à la jurande ? demanda celle-ci, pour changer d'entretien.

— Oui dà, j'ai assisté à la réunion et j'ai parlé à mes collègues du sujet qui nous intéresse ; ils accepteront comme compagnon le gendre du boulanger Harelle, mais point le fiancé de mademoiselle Gertrude.

— Il ne tient qu'à vous d'accomplir ce changement, fit observer Maurice.

— C'est vrai. La métamorphose se fera sous peu, je l'espère ; à moins que cette brunette n'y mette empêchement, dit le joyeux artisan en désignant sa fille d'un air malin.

— De grâce, mon père, fit celle-ci toute confuse : vos amis des corporations auraient bien pu accepter Maurice à votre seule recommandation.

— Ce sont affaires que tu n'entends point, fillette, répondit le boulanger, et pourtant aucune femme ne connaît mieux que toi nos atours (lois), ordonnances et priviléges. Il faudra prendre patience, mon garçon, poursuivit-il en frappant sur l'épaule du jeune homme ; nul ne peut passer maître ès métier qu'autant qu'il est citain, et nul ne peut acquérir le droit de bourgeoisie qu'après cinq années de séjour et d'honnête conduite, à moins de circonstances tout exceptionnelles.

— Vous leur avez pourtant dit ce qu'est Maurice ?

— Je ne m'en suis pas fait défaut, comme bien tu penses, ma colombe noire ; je suis trop l'ami de ton bel amoureux pour avoir dissimulé ses mérites et qualités ; j'ai raconté à mes collègues que mon futur gendre était le fils de mon compère Pascal Robert, maître damasquineur, au service du roi Louis onzième de France ; que ce fils était expert dans l'art de tracer des figures sur vélin et très-entendu non-seulement dans les finesses de son état d'armurier, mais encore dans les choses de l'écriture.

— Et ils n'ont point été touchés ?

— Non. Que veux-tu, mon enfant, personne ne peut aller à l'encontre de nos institutions : le roi de France et l'empereur d'Allemagne sont bien obligés de s'y conformer ; par ainsi, nous ferons comme eux.

— Je pense moins à mes intérêts qu'à mon bonheur, dit le jeune artiste, et le temps me durera jusqu'à ce que je tienne ma chère fiancée en légitime mariage : c'est aujourd'hui la Saint-Benoît et vous avez promis...

— Le boulanger Harelle n'a qu'une parole, interrompit celui-ci, et il n'a pas coutumance de l'oublier. Dans une heure, après l'élection du nonveau maître échevin, je vous parlerai net, et si le seigneur Pierre le Gournai, comme je m'en doute, est nommé chef de la république, vous ne languirez plus longtemps, mes tourtereaux. Messire le Gournai me tient en grande estime, et il saura bien, en attendant mieux, utiliser les talents de mon gendre. Allons, brunette, poursuivit le joyeux vivant, va nous chercher deux *creucottes* de clairet de Vallières : ne vois-tu pas que ce grand garçon a besoin de se rafraîchir et moi de même ?

Au mot de creucotte, Maurice se prit à sourire :

— Ne sont-ce point, dit-il, ces petites cruches de terre, dans lesquelles vous avez l'habitude de boire, qui vous ont valu, de la part des Lorrains, le sobriquet de *Criquelins ?*

— Tu dis vrai, beau fils ; nos éternels ennemis, les Lorrains, ne pouvant, malgré leurs alliances avec les princes et les rois, conquérir notre petite république, se vengent en nous appelant Criquelins : nous rions de l'épithète, qui ne signifie rien, et nous leur répondons par celle de *vilains*, qui signifie beaucoup et qu'ils méritent à tous égards, car ils se sont toujours conduits traîtreusement envers notre benoîte cité. Mais, grâce à Dieu et à la sapience de nos magistrats, nous sommes actuellement en paix avec tout le monde, et le duc de Lorraine vit en bon accord avec notre gouvernement.

— Le cortége va se mettre en marche, annonça Gertrude en déposant sur la table deux petits brocs de terre vernissée.

— Il faut que je me hâte, si je veux accomplir ma tâche avant l'élection du nouveau chef, dit le boulanger.

— Vous êtes presque toujours occupé de la chose publique, remarqua Maurice.

— Il le faut bien, mon ami, puisque nous voulons faire nos affaires nous-mêmes. Cette fois, l'office qui me réclame n'a rien de pénible : je suis chargé de déguster le vin que la municipalité doit offrir aux tonneliers, le 25 août, selon l'usage.

— Vous avez beaucoup d'usages particuliers, fit observer le jeune Maurice en souriant.

— C'est que nous sommes un ancien peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps. L'usage dont il s'agit ne remonte qu'à cent cinquante ou deux cents ans; voici en quoi il consiste : les tonneliers étant particulièrement désignés pour éteindre les incendies, la municipalité, en récompense de leurs bons offices, leur donne chaque année un grand banquet où le vin est servi à discrétion. A la fin du repas, le premier sergent de la cité interroge le président de la corporation et lui dit :

« — Mâte des ton'lis ateu-ve saults? »

Celui-ci ne manque jamais de répondre :

« — J' n'atamnes ica si saults qué je n' boirimes, beune v'lanti schakine treus caults, ica tocet. »

Après ces mots, on leur sert de nouvelles provisions, qu'ils ont le droit d'emporter dans leurs familles.

— Vous savez bien, papa, que Maurice ne comprend pas notre patois, fit remarquer la jeune fille.

— Je l'avais oublié. En voici la traduction mot pour mot :

« — Maître des tonneliers, êtes-vous soûls?

« — Nous ne sommes pas encore si soûls que nous

Le cortége. Dessin de Ch. Benoist.

ne boirions bien volontiers chacun trois coups encore ici. »

— Et moi, mon cher artiste, j'en bois un à ta santé, ajouta le maître boulanger en prenant son broc.

Les deux hommes trinquèrent et burent à même dans les petites cruches ; après quoi Harelle embrassa Gertrude et sortit.

— Approchez de la fenêtre et venez voir passer le cortége, s'écria la jeune fiancée.

— J'aimerais beaucoup mieux vous regarder, répondit galamment l'armurier.

— Entendez-vous ces beaux parleurs de France, dit la mignonne Gertrude, visiblement flattée ; vous avez le loisir de me voir chaque jour, tandis que les notables personnages qui vont défiler sous nos yeux ne se montrent ainsi qu'une fois par année.

— Voyons vos illustres compatriotes, dit Pascal, en venant s'accouder auprès de sa fiancée.

Au même instant, de bruyantes fanfares retentirent dans la rue, et l'on vit caracoler un groupe de trompettes à cheval ; des massiers, portant de lourdes masses d'armes à clous carrés, les suivaient à quelque distance ; ensuite venaient deux sonneurs de trompe, qui précédaient de six pas un héraut d'armes portant l'étendard de la cité ; sur cet étendard, moitié noir et moitié blanc, on lisait cette devise significative :

« Vie aux bons, mort aux méchants. »

Dix pas en arrière et tout à fait isolé s'avançait le

maître échevin en grand costume; il était vêtu d'un pourpoint de velours noir, serré à la taille par un ceinturon d'or; un manteau d'hermine se drapait sur ses épaules; son couvre-chef, également de velours noir, était orné d'une plume blanche, attachée par une agrafe de diamants.

— Quels sont ces hommes noirs qui suivent le grand chef? demanda Maurice à sa compagne.

— Ce sont les vingt échevins ordinaires qui assistent le maître de leurs conseils. Comme ils sont choisis par lui, ils n'ont aucune autorité directe.

— Et ceux qui sont habillés de robes rouges et noires?

— Ce sont les Treize.

— Les treize quoi?

— Ils n'ont pas d'autre nom. Ce sont les plus importants magistrats de la cité; ils jugent souverainement les affaires criminelles, reçoivent le serment des communautés, surveillent le trésor, les hospices, les routes et la navigation.

— Quel nom donne-t-on à ces personnages qui ceignent l'écharpe noire et blanche?

— Ce sont les Sept de la guerre. Leurs fonctions consistent à veiller sur la ville et les faubourgs, et à prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la sécurité du territoire de la république. Les Sept de la guerre sont toujours choisis parmi les Treize et sortent, comme le maître échevin, des familles des paraiges.

— Quel emploi occupent ces trois graves individus?

— Ils sont spécialement chargés des finances. Leur action s'étend sur tout le pays messin; on les appelle les trois mayours.

— Et ce groupe, quel est-il?

— Ce groupe est formé par les douze ewardours ou juges de paix. Ils règlent les affaires de tailles et d'amendes, contradictoirement avec les échevins. Les vingt-cinq hommes qui les suivent sont les comtes-jurés; ces derniers représentent la ville dans les grandes assemblées, quand il s'agit de faire des lois, de régler des impôts, de traiter de différends de guerre; ils sont élus par les paroisses et choisis dans le populaire, afin de contre-balancer l'influence des paraiges.

— Vous avez déjà prononcé ce mot; je n'en comprends pas la signification. Que sont les paraiges?

— Ce sont les familles riches et puissantes qui constituent la haute bourgeoisie de la cité. Les paraiges, au nombre de six, ne se recrutent que par alliance; ils comptent environ deux cents chefs de famille et exercent une grande influence sur les affaires de l'Etat.

— En d'autres termes, c'est l'aristocratie du pays?

— Oui, mais il n'est nullement nécessaire d'être noble pour en faire partie, car on voit figurer dans leurs rangs, à côté des seigneurs et des chevaliers, des bourgeois, des vendeurs et des artisans qui ont des droits égaux aux honneurs et dignités; c'est l'aristocratie de la fortune, de l'intelligence et du talent. C'est bien certainement au concours de cette puissante association que la ville doit sa prospérité et son opulence extrêmes.

— Les richesses de votre cité ne sont donc pas des hyperboles? J'avais cru, jusqu'à présent, que c'étaient contes de nourrice.

— Vous étiez dans l'erreur. La fortune publique est prodigieuse et la fortune privée est telle que de simples bourgeois prêtent des sommes considérables aux princes pour entretenir leurs États.

— Cette digression nous a fait oublier le cortége; quels sont ces trois hommes de belle mine?

— Ce sont les orateurs aux gages de la cité; ils sont chargés de défendre les intérêts de la république auprès des puissances étrangères; les gens qui les suivent, un carton sous le bras, sont les amans ou gardiens des archives; ils sont dépositaires des actes publics, qu'ils renferment dans des arches spécialement construites à cet effet.

— Je reconnais plusieurs visages parmi ceux qui ferment la marche, dit le jeune armurier.

— Ce sont les vingt-six prud'hommes qui président aux arts et métiers, s'occupent des corporations ouvrières et règlent les affaires relatives au commerce et à l'industrie.

— Malpeste! dit Maurice en souriant, le gouvernement de votre très-minime république est dix fois plus compliqué que celui du plus grand royaume.

— Cela ne devrait point vous étonner, riposta vivement la fille du boulanger; dans vos contrées, le roi gouverne suivant son caprice et bon plaisir — témoin le vôtre, qui s'ébaudit en faisant pendre des centaines de malheureux autour de son manoir. Vos peuples, n'ayant ni droits ni priviléges, doivent supporter les tailles, les amendes et les mauvais traitements sans murmure et sans plainte, tandis que dans notre pays messin, nul n'étant de condition servile, chacun a le droit de se faire entendre au nom du droit et de l'équité. La personne et les biens de tous étant sous la protection des lois, il s'ensuit qu'aucun n'est désintéressé aux affaires du gouvernement.

— Pâques-Dieu! ma mignonnette, comme vous prisez haut les vertus de votre petit État, dit Maurice en plaisantant.

— C'est que je crois que ce n'est pas l'étendue d'un pays qui fait sa gloire et sa prospérité, mais bien la sagesse de ses institutions. Nous autres, Messins, nous sommes fiers du nôtre, parce que, nulle part autant qu'ici, on ne respecte la justice et la liberté.

— Bien dit, belle républicaine; j'aime votre noble orgueil, et je partage vos sentiments tellement et si bien que je veux devenir vôtre. La libéralité de votre constitution m'offrant la possibilité de parvenir, je jure Dieu que, votre amour aidant, je prendrai place un jour dans les rangs de vos prud'hommes... Vous ne m'avez pas dit où se rendait le cortége?

— Dans l'église Saint-Pierre, où l'attendent les cinq plus hauts fonctionnaires ecclésiastiques, qui vont procéder à l'élection du grand maître... non absolu.

— Et pourquoi avez-vous donné au clergé le droit d'élire votre chef?

— Pour éviter les troubles et les intrigues. On a pensé que les gens d'église, étant exclus des charges municipales, étaient moins que tous autres soumis à l'influence des paraiges. D'ailleurs, les prélats doivent jurer sur l'Evangile de n'accorder leur suffrage qu'à celui qui possède le plus de talent, de vertu et de dévouement civique.

— Je comprends que la position de maître échevin soit l'objet d'ardentes convoitises: vous l'estimez plus qu'un monarque.

— Nous lui portons une si haute vénération que, lorsqu'on baptise un enfant mâle, ses parrains lui souhaitent d'être une fois dans sa vie maître échevin ou tout au moins roi de France.

— Ne voulez-vous pas aller jusqu'à l'église Saint-

Pierre pour voir la fin de la cérémonie? demanda Maurice à sa fiancée.

Celle-ci ne répondit point et se retira vivement de la fenêtre. Une pâleur livide venait de remplacer l'incarnat de son visage.

— Qu'avez-vous? s'écria le jeune armurier, alarmé et surpris de cette émotion subite.

— C'est la chaleur, répondit Gertrude; fermez cette fenêtre, je vous prie.

Maurice, avant d'obéir, jeta un rapide coup d'œil dans la rue et vit un personnage singulier qui dardait sur lui un regard insolent et provocateur. Cet homme était vêtu de riches habits de mode allemande; ce qui le rendait particulièrement remarquable, c'était sa taille athlétique et plus encore une longue barbe noire qui lui descendait sur la poitrine, contrairement à la coutume de l'époque.

— Quel est cet individu, et pourquoi regarde-t-il ici avec tant d'arrogance? demanda Pascal.

— C'est le chevalier Berthold de Krantz, autrement nommé le seigneur à la grande barbe. Il est écuyer du duc de Bavière et possède un domaine important non loin du pays messin. Ce seigneur allemand, que Dieu damne, n'a pas, dit-on, son égal en force musculaire non plus qu'en outrecuidance et témérité.

— Qui peut lui donner le droit de vous regarder de la sorte? Vous le connaissez donc? demanda le jeune armurier d'une voix un peu altérée.

Gertrude prit son fiancé par la main et, l'attirant vers le fond de la chambre, le força de s'asseoir à ses côtés.

— Écoutez, Maurice, dit-elle, j'aurais désiré ne point vous parler de cet homme; mais, puisqu'il est parjure à sa promesse et qu'aussi bien vous allez devenir mon époux, je vais vous instruire, comme toute prude femme doit faire, et ne rien vous céler de la vérité.

Un nuage passa sur le front du jeune homme; il tordit sa moustache et attendit les confidences de sa promise.

— L'an passé, à la fête de la Pentecôte, reprit Gertrude, on donna le jeu de *Sainte Catherine de Sienne* dans la cour des Prêcheurs. Ce genre de spectacle a beaucoup d'attrait pour nos compatriotes, et depuis 1412, où cette mode s'introduisit à Metz, sept mystères furent représentés sur nos places, à la grande satisfaction des bons bourgeois et surtout du menu peuple. Ma marraine, dame Catherine Baudoiche, voulant honorer sa sainte patronne, fit monter à ses frais et dépens la pièce dont je vous parle. Mon amie, Marthe Didier, la fille d'un vitrier de la rue du Four-du-Cloître, fut chargée de remplir le rôle de sainte Catherine; moi, je figurais sous les traits de la bienheureuse Marie, mère de Dieu.

Cette représentation, organisée avec beaucoup d'éclat, avait attiré une foule considérable et grand nombre de seigneurs étrangers.

A la fin du spectacle, le seigneur Henri de la Tour, gentilhomme soldoyeur aux gages de la cité, félicita Marthe avec chaleur et enthousiasme; c'était justice, car mon amie avait merveilleusement rempli son rôle et récité vingt fois trois cents vers d'une façon si touchante, qu'elle avait fait pleurer toute l'assistance.

Avec le sire de la Tour se trouvait le chevalier Berthold de Krantz, qui crut devoir m'adresser quelques paroles élogieuses.

Quinze jours après, étant allée visiter Marthe, je rencontrai chez elle le seigneur de la Tour, qui, fort enamouré de la fille du vitrier, avait sollicité sa main et était devenu son fiancé. Ce gentilhomme me parla de son compagnon et m'assura que le chevalier Berthold avait conçu pour moi une véhémente passion d'amour, et qu'il ne tarderait pas à se déclarer. Je ne vous connaissais pas alors, Maurice, et j'avoue que la recherche d'un si haut personnage flatta singulièrement ma vanité. Je fus punie de ma présomption, car le seigneur à la grande barbe ne se présenta point chez mon père.

Dans le courant du mois de juin, Marthe m'invita à venir me promener à la campagne, en société du père Didier et du sire de la Tour. Nous nous rendîmes sur le mont Saint-Quentin et visitâmes l'Ermitage; de là, nous descendîmes dans Plappeville, le pays des sorcières; ensuite, nous allâmes nous reposer sur l'herbe dans la charmante petite vallée de la Bonne-Fontaine. Cette fontaine, qui répand une eau glacée et ferrugineuse, est très-fréquentée par les Messins. C'est là que tous les ans, le premier jour de mai, les villageoises des environs viennent, couronnées de fleurs, chanter les rondes des Trimazos, dont le refrain est toujours le même :

O Trimazo!
S'at lo maye, o mi maye
S'at lo jali moué de maye
S'at lo Trimazo!

Vers la fin de la journée, nous rencontrâmes le chevalier Berthold, qui se joignit à nous et m'offrit son bras. Pour la première fois, je me trouvai seule avec ce personnage et pus l'examiner à loisir. Mes remarques ne lui furent point favorables; autant le seigneur Henri de la Tour me semblait aimable et poli, autant le chevalier de Krantz me parut brusque et déplaisant. Il me parla d'amour avec plus de force que d'émotion, et me vanta beaucoup ses richesses et ses libéralités. Je lui répondis comme le doit faire une fille de bon entendement et lui dis que, devant obéissance à mon père, je ne pouvais disposer de ma personne sans son agrément. Je vis bien que mes paroles lui causaient de l'embarras, car il n'y répondit point et ne cessa de me décrire les joyaux et parures qu'il se proposait d'offrir à celle qui lui donnerait son cœur. En me quittant, il me demanda la permission de me revoir. Je lui dis que la maison du boulanger Harelle était ouverte à toutes gens de bonnes intentions.

Le sire à la grande barbe ne vint point chez mon père. Dès lors je le jugeai haïssable et le tins en grand mépris. Berthold ne se présenta pas à la maison, mais souventes fois il chevauchait sous ma fenêtre pour chercher à me voir; il n'y réussit point : car, chaque fois que je l'appercevais de loin, je me réfugiais dans la chambre de derrière ou bien je fermais simplement ma croisée. Cette conduite ne rebuta point le chevalier de Krantz; il eut même l'audace de se faire proclamer mon valentin.

Maurice, qui depuis quelques instants se promenait de long en large pour dissimuler son agitation, s'arrêta court devant sa fiancée et lui dit :

— Encore un de vos usages, sans doute. Qu'est-ce qu'un valentin?

— C'est le compagnon que les bonnes gens donnent officieusement aux jeunes filles, pour leur servir de cavalier durant l'année. Cette cérémonie s'accomplit sur les places publiques. On prépare d'immenses bûchers

de sarments de vigne et à la nuit close on y met le feu. Pendant que le bois petille, l'ordonnateur crie à haute voix : « Je donne... je donne... » Et la foule répond : « A qui? à qui?... » Alors l'ordonnateur désigne un garçon et une fille. Cette proclamation est suivie de vivats et de coups de mousquet, et quelquefois d'éclats de rires et de huées, lorsque l'ordonnateur narquois cite les noms des célibataires rebelles au mariage. Quand une jeune fille a été désignée, elle doit, si elle accepte le valentin, l'inviter dans la quinzaine à venir manger des chen'trés (gaufres) préparés de ses mains. En cas contraire, elle s'abstient, et ce refus donne lieu à une seconde manifestation, qui consiste à brûler de la paille devant la porte de l'individu éconduit. Cette coutume, le plus ordinairement, ne fait que confirmer les fiançailles; mais souvent elle en provoque, surtout parmi le petit populaire. Jugez donc de ma stupéfaction lorsqu'un soir, sur notre place, je vis flamber le bûcher et que j'entendis crier : « Je donne Berthold de Krantz à Gertrude Harelle ! » Comme bien vous le pensez, je n'invitai pas le chevalier à venir à la maison. J'ignore si l'on a brûlé de la paille devant son manoir ; toujours est-il que le sire à la grande barbe cessa de parader sous mes fenêtres. Je ne le revis plus que longtemps après, et de cette entrevue je garderai un souvenir éternel.

Ici la voix de la narratrice s'altéra ; elle fut obligée de suspendre son récit.

Metz au quinzième siècle. Dessin de H. Clerget.

— Ces barbares d'Allemagne sont capables de tout, dit le jeune armurier d'une voix sourde. Continuez, Gertrude : je brûle de connaître la fin de cette histoire.

— C'était à la noce de Marthe. J'y fus invitée avec plusieurs jeunesses de ma condition et aussi des demoiselles de haut lignage. La noce avait lieu sur les Murs, — rue où les voitures circulent sur des toits, — dans la demeure que la ville a octroyée à son soldoyeur Henri de la Tour. Cette maison, très-agréablement située, possède des jardins vastes et ombreux qui s'étagent jusqu'au pied du couvent des Dames-Pucelles.

A notre arrivée dans le logis nuptial, on nous donna à toutes, suivant le cérémonial usité, un compagnon ou cavalier servant. Vous avez déjà deviné quel fut le mien, Maurice, et vous devez comprendre quel fut mon ennui d'être obligée d'accepter de bon visage cet Allemand que je ne pouvais plus voir.

Durant le repas, qui se prolongea jusqu'à la nuit, le sire Berthold s'efforça d'user de courtoisie à mon égard, et ne me dit rien des choses passées ; mais lorsque, en attendant les violes et les hautbois, la société se répandit dans les jardins, le chevalier me reprocha fort doucement l'humiliation que je lui avais infligée en le repoussant comme valentin. Je lui répondis que, s'il avait suivi la conduite et l'exemple de son loyal ami le seigneur Henri de la Tour, il n'aurait point subi cet affront.

Tout en devisant de la sorte, nous arrivâmes dans un endroit complétement désert, à l'extrémité du jardin. Je priai mon cavalier de me ramener vers la maison. Tout à coup, le brutal Allemand posa sa large main

sur ma bouche et m'enleva dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant. Il siffla : une porte s'ouvrit et je me trouvai dans une ruelle, où deux chevaux, tout capa-raçonnés, stationnaient sous la garde d'un valet.

— Jésus-Dieu ! s'écria Maurice, en levant son poing crispé, et dire que je ne me suis point trouvé là !

— Non ; mais la bienheureuse Gertrude, ma patronne, veillait sur moi. Elle m'envoya un défenseur dans la personne du seigneur Roucel, un des Sept de la guerre. Lorsque je l'aperçus, j'écartai violemment la main qui m'étouffait et je m'écriai de toutes mes forces :

— Trahison ! à l'aide ! à moi ceux de Metz !

Le sire Roucel accourut et, avant que le perfide Krantz eût eu le temps de me hucher en selle, le magistrat sautait à la bride du cheval :

— Arrière, ou tu vas mourir ! vociféra mon ravisseur.

Cathédrale de Metz. Dessin de H. Clerget.

Roucel, qui n'était point un homme de peur, lui répondit très-froidement :

— Au nom de la loi citaine, je t'arrête et te déclare traître et félon, chevalier Berthold de Krantz !

Celui-ci, se voyant reconnu, n'osa pas affronter l'autorité du magistrat ; il me déposa, dolente et à demi trépassée, sur les marches de l'escalier et enfourcha sa monture.

— Tu sais ce qui t'attend, chevalier sans vergogne, lui dit Roucel : quiconque, par force ou violence, contraint un citoyen de la république est enfermé dans un sac et jeté par-dessus le pont des morts s'il est de la plèbe, ou décapité par la hache devant la grande église s'il est de la noblesse.

— Seigneur Roucel, dis-je en rappelant mes esprits, ne faites point justice à ce mécréant ; car le dommage qu'il me cause serait irréparable s'il était dévoilé publiquement.

— Si tu ne portes pas accusation, me dit mon libérateur, ce mauvais fils s'en ira librement ; mais, comme il est étranger et que maintes fois il a causé scandale dans la cité, je ne m'engage à le laisser partir qu'autant qu'il aura juré sur Dieu vivant de ne pas remettre le pied sur le territoire messin avant une année et de ne

plus te poursuivre en aucun temps soit par démarches ou par langage; le jures-tu? ajouta-t-il en s'adressant au seigneur à la grande barbe.

— Oui, répondit celui-ci; je saurai bien me venger autrement.

— Nous ne craignons ni les menaces ni les attaques, riposta le Sept; remercie cette bonne fille qui te sauve du billot, et dévale au plus vite.

— Adieu, manant déguisé! nous nous retrouverons bientôt, cria Berthold d'une méchante voix, en s'éloignant.

— Je ne le désire point pour toi, noble sans foi, répondit simplement Roucel.

Je remerciai mon généreux défenseur et rentrai dans la maison, où mon absence n'avait point été remarquée. Prétextant une indisposition, je n'assistai point au bal et regagnai notre logis.

Le Sept de la guerre, fidèle à sa promesse, n'a jamais parlé de cette aventure, et je me croyais entièrement délivrée de ce misérable Allemand quand tout à l'heure il m'est apparu.

— Mais c'est une nouvelle trahison, s'écria l'artiste d'une voix vibrante, puisque six mois à peine se sont écoulés depuis son abominable tentative.

— C'est vrai, répondit Gertrude; cet homme ne connaît point l'honneur.

— Et c'est ce que je vais lui dire, ajouta Maurice en bouclant sa rapière.

— Que voulez-vous faire? demanda la jeune fille alarmée; laissez là ce malandrin, il est indigne de vos coups; d'ailleurs il est parti, assura-t-elle après avoir jeté un regard dans la rue.

— Fût-il au fond des enfers, je saurai bien le retrouver, répondit le jeune armurier en se dirigeant vers la porte.

— Maurice, vous n'êtes point justicier et vous n'avez pas le droit de me défendre, n'étant encore que mon fiancé: une querelle avec ce renégat nous serait fatale à tous deux; rappelez-vous que les étrangers sont à jamais bannis de la cité au moindre signe de turbulence.

— Je l'ignorais, répondit l'armurier devenu pensif. J'attendrai l'occasion de châtier ce criminel.

En ce moment, la grosse voix du boulanger Harelle se fit entendre sous les fenêtres.

— Holà! mes amoureux; criait-il, tout va bien: les prélats ont voté avec sagesse et conscience. Noël! le sire Pierre le Gournai est nommé chef de la république.

— Ce qui veut dire, riposta Maurice, penché sur l'appui de la croisée, que...

— Que le vingtième jour à partir de celui-ci, c'est-à-dire à la Saint-Christian, le 9 avril, M^lle Gertrude s'appellera M^me Pascal, à moins que messire Satanas n'en décide autrement.

A. LINDEN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA CURIE ROMAINE.

III. — LES MITRES ET LES TIARES [1].

Les rites anciens. — Elagabale. — Quelques rapprochements. — La mitre et la tiare. — Ce qu'était la tiare et ce qu'elle devint. — Les mitres; leur usage. — Boniface VIII, Clément V, Benoît XII. — Les tiares de Paul II. — Clément VII et Benvenuto Cellini. — Les mitres et les tiares sous Pie VI. — L'armistice de Bologne. — Le traité de Tolentino. — Destruction des mitres et des tiares. — Pie VII. — La tiare offerte à ce pape par Napoléon I^er. — La tiare offerte à Pie IX par la reine Isabelle II.

Le rite de la religion donnée au monde avec une puissance si parfaitement divine par Jésus-Christ, fut d'abord d'une simplicité aussi grande que les saturnales des cultes païens étaient pompeuses. Les réformes procèdent, en général, par des contrastes radicaux. Le livre des évangiles nous a conservé de sublimes exemples de cette simplicité : le baptême de Jésus par saint Jean et la Cène, entre autres.

Quoi de plus pur et de plus saintement attachant que ces deux cérémonies primitives?

Malheureusement le simple, le grand ne produisent pas toujours les effets qu'on en attend; les populations ne se laissent entraîner que par ce qui les frappe, par ce qui parle à leurs sens, à leurs goûts; et les cérémonies brillantes et sensuelles du paganisme remplissaient ces conditions.

Quelle impression devait faire, sur les Romains dégénérés, la Cène, en face du spectacle réglé par Elagabale pour le culte de son dieu Soleil? Les écrivains du troisième siècle nous disent que cet Auguste, qui mourut dans un égout, le seul lieu où il ait jamais été à sa place, fit venir d'Emèse à Rome ce dieu Soleil, dont il s'intitulait le grand prêtre, qui consistait en un morceau de pierre taillé en cône, et qu'il lui éleva un temple magnifique, autour duquel, c'est Hérodien qui parle, il construisit une quantité d'autels, où chaque jour on sacrifiait des bœufs et des moutons qu'on arrosait d'un nombre infini d'amphores de vins des plus fins et des plus vieux. Les sénateurs et les chevaliers devaient assister périodiquement à ces sacrifices, vêtus à l'orientale, et y accomplir diverses fonctions assez basses, comme celle de porter sur la tête des plats d'or ou d'argent doré dans lesquels se trouvaient les entrailles des victimes. Quant à l'empereur, il conduisait les chœurs devant les autels, aux sons éclatants d'innombrables instruments, et accompagné de femmes de la Phénicie qui dansaient en frappant des cymbales ou des tambours de basque.

Ces fêtes, qui passionnaient le peuple, servirent beaucoup au maintien du paganisme et rendirent laborieux, pendant les premiers siècles, les progrès de la religion chrétienne.

C'est même, sans doute, parce que la pureté, la sublimité de la doctrine nouvelle frappaient trop lentement l'esprit blasé des païens, que les apôtres du christianisme se résignèrent, avec le temps, à conserver une partie du rite du paganisme, dans le but de

(1) Voir octobre et novembre 1872.

rallier à eux ceux qui s'en tenaient éloignés par mépris. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, les rites religieux de l'Orient, de la Grèce, de l'Italie méridionale, rappellent les rites antiques. Il suffit de consulter les bas-reliefs, les statues, les fresques de l'ère impériale, à Athènes, à Rome, à Herculanum, à Pompéi surtout, pour s'en convaincre.

Quelques citations le démontreront :

L'*acerra*, boîte carrée dans laquelle on conservait l'encens pour les sacrifices, n'est-elle pas l'encensoir? L'*altare*, l'*ara*, sur lesquels on brûlait l'encens, sur lesquels on consommait les sacrifices, ne sont-ils pas l'autel? Le *pallium* n'est-il pas un des insignes de nos archevêques? Le *flamen* n'est-il pas le prêtre? L'*œditumus*, gardien, n'est-il pas le sacristain? Le *templum* n'est-il pas l'eglise? Cela est si vrai, que la plupart des églises de Rome, et ce ne sont pas les moins belles, sont d'antiques temples païens. Les madones n'ont-elles pas remplacé les dieux lares, pour lesquels les citoyens de la ville éternelle avaient une vénération si superstitieuse? Anciennement il n'était pas une famille romaine qui n'eût son *lararium*, sorte de chapelle ou trônaient les statues des génies protecteurs du foyer. Ce lararium était généralement placé dans l'*atrium* de la maison et l'on y brûlait de l'encens. Aujourd'hui, il existe encore, et une petite lampe d'huile l'éclaire; seulement, la madone en a chassé les dieux lares.

Nous pourrions poursuivre indéfiniment, et preuves en main, ces rapprochements; mais nous nous arrêtons, de peur de sortir un peu trop du cadre de cette dissertation.

La *tiara* et la *mitra* viennent toutes les deux de l'Orient païen.

La *tiara recta*, en particulier, tiare droite, était l'apanage des rois, qui l'ornaient de broderies, de pierres fines et d'or. Ce furent, selon l'opinion la plus vraisemblable, les Césars de la décadence qui en apportèrent la mode à Rome. Nous avons même lieu de penser qu'Elagabale l'adopta le premier, en 219, à Nicomédie.

La *mitra*, dans son sens général et primitif, dit le savant auteur du *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, était une écharpe garnie, à son extrémité, de liens (*redimicula*) qui servaient à l'attacher selon les différents usages auxquels elle pouvait servir. Cela ressort clairement d'un passage de Callixène, qui, dans la procession que conduit Ptolémée aux fêtes de Bacchus, décrit la figure colossale du dieu comme portant dans la main gauche un thyrse, autour duquel est roulée une *mitra*. Par extension, les écrivains grecs appliquèrent ce mot à la ceinture d'une vierge, d'une jeune fille qui n'est pas encore nubile, et aussi au ceinturon que les soldats portaient autour de la taille, au bas de la cuirasse, pour protéger le ventre.

Ils désignèrent également sous le nom de *mitra* une espèce de coiffure particulière aux habitants de la Perse, de l'Arabie, de l'Asie Mineure, et qu'avaient adoptée les femmes grecques, coiffure disposée de manière à couvrir les joues et le menton, sous lequel elle passait. C'est encore à peu près celle des Arabes de nos jours.

La *mitra* affectait, d'ailleurs, diverses formes : chez les Phrygiens, c'était le bonnet phrygien que nous connaissons, avec mentonnière; chez les Hébreux, c'était le bonnet de laine des membres du sanhédrin.

Il est probable que les apôtres et leurs successeurs l'adoptèrent autant parce qu'ils étaient presque tous Orientaux, et que c'était leur coiffure nationale, celle dont ils avaient l'habitude, que parce que les prêtres du *peuple de Dieu* l'avaient portée.

La *tiara* et la *mitra* étaient donc deux coiffures : l'une, réservée aux princes, aux grands prêtres, aux pontifes du paganisme; l'autre, abandonnée au peuple. Toutes les deux se fondirent et ne formèrent qu'une même coiffure, mitre ou tiare, pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire; puis elles se séparèrent et redevinrent chacune un emblème particulier.

Le cérémonial romain, publié par Grégoire X, dit que les mitres dont le saint-père se servait dans les diverses solennités, étaient au nombre de trois : l'une blanche et sans ornements; l'autre brodée d'or; la troisième entourée d'un cercle d'or. Cette dernière était la tiare; elle changea plusieurs fois de nom : on l'appela *tiara*, puis *regno*, puis *triregno*.

Sa forme subit aussi des modifications et se fixa à la forme conique, qui a beaucoup d'analogie avec celle de l'*albogalerus*, bonnet porté par les flamines de Jupiter, ou avec celle du *pileum*, bonnet grec, mais surtout avec celle de la *mitra*, des grands prêtres hébreux.

Aujourd'hui, la tiare, pour en définir la forme d'une façon précise, est conique et surmontée d'une croix placée sur une boule représentant le monde; trois cercles ou couronnes l'entourent; elle est ornée de deux infules ou pendants, et enrichie de joyaux précieux.

Jusqu'à Paul II (1464-1471), les papes portèrent la tiare quand ils agirent en roi, et la mitre quand ils agirent en évêque; ces paroles d'Innocent III en font foi : « Le pontife romain porte la tiare en signe de son empire et la mitre en signe de son pontificat; mais il porte la mitre toujours et partout, et il ne porte la tiare ni partout ni toujours. » — « L'Eglise m'a donné, en signe de mon pouvoir temporel, la couronne; en signe de mon pouvoir spirituel, la mitre : la mitre pour le sacerdoce; la couronne pour le royaume, en me constituant le vicaire de celui qui a écrit sur son genou : « Roi des rois et seigneur des seigneurs! »

La vulgarisation de la mitre chez le clergé date des temps apostoliques. Ainsi, un joaillier du Bas-Empire représenta Jésus-Christ sur la croix avec une mitre en tête. Sa transformation en tiare date des premiers princes, des premiers seigneurs-évêques. Cette transformation, ou plutôt cette fusion, consistait simplement en une couronne d'or ajoutée à la base de la mitre.

Il était convenu que cette couronne représentait le pouvoir temporel. On le sait, au moyen âge, presque tous les évêques et presque tous les abbés régnaient sur les corps en même temps que sur les âmes de leurs ouailles. Les papes s'élevèrent contre cette prétention; mais comme ils ne possédaient pas assez d'autorité pour imposer l'observance de leurs volontés à la masse indépendante de la hiérarchie catholique, après avoir vainement interdit l'usage de la mitre-tiare, ils finirent par accorder l'autorisation de la porter aux prélats et aux abbés les plus puissants.

Au onzième siècle, suivant le témoignage de plusieurs chroniqueurs, les évêques et les abbés mitrés portaient la mitre, même chez eux, même à table; elle ne les quittait pas plus que leur anneau pastoral. Au treizième siècle, on trouvait déjà une quantité de religieux, prêtres, chanoines, etc., qui avaient reçu du pape l'autorisation de porter la mitre, et, dans l'église, en cérémonie, les ornements pontificaux. Il en existe encore

de nos jours, en petit nombre, il est vrai. Quoi qu'il en soit, à la fin du moyen âge la mitre était devenue aussi commune que les décorations à notre époque.

Les papes l'accordaient même aux laïques.

Garampi affirme qu'au onzième siècle, le préfet de Rome se servait de cet ornement.

En 1068, Uratislaw, duc et ensuite premier roi de Bohême, en échange de grandes promesses qu'il fit à Alexandre II, obtint le privilége de porter la mitre.

Innocent II (1130-1143) conféra à Roger Ier, roi de Sicile, le droit de porter la mitre et de se servir de l'anneau, des sandales et de la dalmatique.

Innocent III (1198-1216) accorda une faveur semblable à Pierre II, roi d'Aragon, qu'il couronna à Saint-Pierre.

Dans un autre ordre d'idées, la mitre fut considérée comme le stigmate du déshonneur.

On la posa sur la tête des condamnés attachés au carcan, tels que les prêtres dégradés, les voleurs, les faussaires. En Espagne, on en coiffa, aux beaux temps de l'inquisition, les malheureux qu'on traînait aux auto-da-fé.

D'anciens règlements de police portent que les contrevenants aux ordres des juges devaient, pour punition, rester à cheval sur le lion de marbre placé dans l'escalier du Capitole, avec une mitre de papier en tête et la figure barbouillée de miel pendant toute la durée du marché. Il faut donc admettre que l'usage de la mitre, loin d'être à peine né dans la seconde moitié du moyen âge, ainsi que le prétendent quelques auteurs,

Le chanoine de Letran sur un âne. Dessin de Talhuet.

était au contraire déconsidéré, tant il avait été généralisé. Nous en trouvons une autre preuve dans ce fait : en 1181, les Romains, qui ne brillaient pas alors par le calme de l'esprit, s'étant révoltés contre le pape Luce III, prirent et aveuglèrent plusieurs prêtres familiers de ce pontife et les mirent ensuite à cheval sur des juments, le visage tourné vers la queue, avec une mitre de papier en tête. Nous savons en outre qu'en 1438, sous Eugène IV, un chanoine du Latran ayant volé au reliquaire qui renferme les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul, un certain nombre de pierres précieuses, fut mis à cheval, pendant tout un jour, sur un âne, ayant en tête une mitre de papier sur laquelle on avait peint des diables, et ensuite pendu sur la place du Latran.

On trouve beaucoup de ces anomalies au moyen âge. Lorsque Gustave Wasa introduisit en Suède le luthéranisme, le haut clergé catholique s'étant opposé à ses desseins, Magnus Knut, évêque d'Upsal, et Pierre Jacobson, évêque de Westeraes, furent condamnés à mort, comme les moteurs des dispositions hostiles que manifestaient contre le roi les habitants des vallées, et exécutés. On mit sur la tête de Jacobson une couronne de paille, sur celle de Knut une *mitre d'écorce;* on les assit à rebours sur un cheval étique, on les promena dans cet attirail à travers la ville, et, après leur exécution, on attacha leurs cadavres *mitrés* et *couronnés* à la roue et on les abandonna aux oiseaux de proie (février 1527). La mitre entrait encore dans les croyances superstitieuses.

Des chroniqueurs nous disent qu'en l'année 1085, Grégoire VII, se sentant mourir, envoya à saint Anselme, évêque de Lucques, sa mitre, par le moyen de laquelle Dieu avait opéré beaucoup de miracles ; qu'en 1305, Clément V, et en 1378, Urbain VI, ayant laissé échapper leur mitre au milieu de la cavalcade de leur « prise de possession, » cela fit prédire des calamités prochaines ; qu'en 1446, le cardinal Parentuccelli baisant le pied d'Eugène IV, la mitre de ce pape tomba sur sa tête, et que l'année suivante il lui succéda sous le nom de Nicolas V; que la mère de Pie II rêva qu'elle accouchait d'un fils coiffé d'une mitre, ce qui l'inquiéta beaucoup, la coutume étant alors de mettre une mitre de papier sur la tête des prêtres dégradés ; que le jeune vénitien Barbo, plus tard Paul II, jouant, à l'âge de sept ans, avec des enfants de son âge, ceux-ci le créèrent pape, lui baisèrent le pied et lui mirent une mitre de carton sur la tête; qu'en 1585, Grégoire XIII recevant à l'obédience le cardinal Facchinetti, sa mitre tomba sur l'épaule de cette éminence, qui fut, en 1591, Innocent IX ; qu'en 1690, Alexandre VIII ayant perdu sa mitre en consistoire, on prit cet accident pour un fâcheux augure.

En effet, ce pontife mourut peu de temps après.

La forme de la mitre ne devint conique qu'avec le temps, et ce n'est qu'avec le temps qu'elle eut ces deux cornes que nous lui voyons, cornes auxquelles on prête une signification mystique.

Dans les premiers siècles, on portait la mitre de lin; plus tard, on la porta de soie blanche, ensuite de drap d'argent ou de drap d'or, puis ornée de bijoux et de pierreries. Au treizième siècle, elle devint d'une richesse extraordinaire, car on prétend que Boniface VIII et ses successeurs immédiats possédaient une mitre qui avait coûté neuf mille cinq cents florins d'or, environ cent mille francs, somme énorme pour l'époque, et dont le poids atteignait dix livres.

Aujourd'hui, les mitres papales sont au nombre de trois : une simple, de toile ou de tissus d'argent; une de tissus d'or, et une précieuse ornée de pierreries. Chacune d'elles joue un rôle particulier dans les fonctions pontificales.

Les évêques ont également trois mitres.

De temps immémorial, le pape et les évêques sont ensevelis avec la mitre en tête.

Mais revenons à la tiare.

A. DUBARRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LES VAUTOURS DU BOSPHORE.

I. — LA CHASSE AU FAUCON.

Jamais le palais de Trébizonde, si vaste, si hospitalier qu'il fût, n'avait reçu un tel nombre d'invités illustres. Jamais si joyeux tumulte ne s'était entendu dans les salles où s'échangeaient les conversations, dans les jardins où les musiciens dissimulaient leurs orchestres, dans les cours immenses où les piaffements des chevaux, les abois des chiens, les sons expirants du cor formaient un bruit plein d'animation joyeuse. A chaque instant de nouveaux cortéges s'avançaient, précédés de hérauts, de valets, de pages, jetant aux serviteurs du palais, celui-là, le nom d'un roi ou d'un prince, celui-ci, le titre d'un grand seigneur. Les voyageurs étaient immédiatement conduits dans l'appartement qui leur était destiné. Ils en sortaient reposés du voyage, vêtus de costumes splendides, et gagnaient la salle de réception, à l'entrée de laquelle se trouvait l'empereur David lui-même, accueillant ses hôtes avec cette courtoisie caressante dont la Grèce transmit les traditions à l'Asie.

David Comnène devait offrir le lendemain à ses invités le plaisir d'une chasse au faucon dans les forêts du mont Olympe.

La pompe que l'on déployait dans cette guerre déclarée aux hôtes des forêts, l'empressement des invités, témoignaient qu'aucune distraction n'offrait à cette époque un plus puissant attrait.

L'heure du festin qui devait réunir les convives de l'empereur approchait, quand une troupe de cavaliers turcomans, les uns montés sur des chevaux de race pure, les autres sur des dromadaires au pas allongé, s'avança au galop et s'arrêta dans la cour d'honneur. Un jeune homme, l'objet d'un profond respect de la part de ses compagnons, sauta lestement à bas de sa monture, dont un page saisit la bride; puis, s'adressant à un officier chargé d'introduire les étrangers, il lui jeta ce nom :

— El-Schériff.

L'officier s'inclina et proposa au jeune homme de le conduire dans son appartement, afin de faire disparaître de ses vêtements la poussière du voyage.

— Non, répondit El-Schériff, la poussière ne déshonore pas un guerrier ; elle prouvera à mon oncle mon empressement à accourir vers lui.

Le cavalier, qui paraissait dédaigner ou plutôt ignorer les raffinements de la civilisation asiatique, portait un habit turcoman d'une extrême simplicité. Son bonnet de fourrure, d'une haute forme, couvrait sa chevelure d'un noir lustré. A sa ceinture étaient passées des armes plus utiles que brillantes. Mais la noblesse de son maintien, la fierté de son regard, témoignaient de son origine ; l'expression de douceur de ses lèvres tempérait l'éclat de ses prunelles sombres. Une grande énergie devait faire le fond de cette nature droite et à demi sauvage.

El-Schériff suivit d'abord l'officier ; mais à peine se trouva-t-il dans le vestibule, qu'il s'élança vers la salle en se frayant un passage au milieu des groupes d'invités, et il se dirigea rapidement vers l'empereur.

La brusque entrée du jeune homme, son costume sans ornement tranchant sur le luxe général, causèrent une sorte de stupéfaction. On le suivait du regard avec surprise et curiosité, se demandant quel accueil David allait lui faire, et l'étonnement grandit encore quand on vit l'empereur le serrer dans ses bras avec une vive tendresse.

Puis, se tournant vers ses nobles invités :

— Mon neveu, dit-il en le présentant; le fils du prince Ouzoun-Hassan et petit-fils de Sara, ma sœur bien-aimée.

En un instant, El-Schériff fut entouré, complimenté, et lui, qui tout d'abord avait semblé être un intrus, devint l'objet de la sympathie générale.

Tout intéressait en lui : sa jeunesse, son ardeur, son langage exempt des affectations alors en usage dans les cours de Byzance et de Trébizonde, son étonnement à la vue du luxe déployé dans le palais des Comnène, son dédain pour tout ce qui n'était pas indispensable, son stoïcisme d'homme, sa candeur d'enfant, son audace de guerrier.

— Je vous remercie de votre sympathie, dit-il à un jeune Grec nommé Apostoli, et qui était en grande faveur à la cour; je vous ressemble bien peu cependant par les goûts et les habitudes. Tout me paraît étranger dans ce palais. Accoutumé que je suis à la vie frugale menée sous la tente turcomane, je m'étonne de vos splendeurs sans en souhaiter la possession. Jusqu'à ce jour, j'ai vécu de l'existence libre de nos chefs, aimant la sauvage liberté de la patrie, employant mes jours dans des exercices guerriers, trouvant mes plaisirs les plus vifs à dresser des chevaux fougueux, vêtu comme les jeunes gens de mon âge et non point en fils de souverain maître d'une tribu nombreuse. Mais, en échange de votre amitié offerte avec franchise, je puis vous tendre une main loyale, habile à manier les armes et dont jamais l'étreinte ne trompa.

— Le prince Ouzoun-Hassan n'a donc pu vous accompagner ?

— De graves affaires l'ont retenu; peut-être mon concours lui eût-il même été utile; mais il a exigé que je vinsse à cette chasse et que j'apprisse quelle différence existe entre nos royautés et celles des princes que l'Europe forma à ses sciences et dont elle poliça les mœurs.

— Eh bien, demanda Apostoli, quelle impression a produit sur vous l'aspect de Trébizonde?

— Je suis resté ébloui. Ces constructions magnifiques s'élevant sur des étages de terrasses, les pointes légères des minarets et des clochers, les vastes coupoles étincelant d'or, les jardins dans lesquels se profilent, au-dessus des rosiers, les pointes noires des cyprès, les portes gigantesques, les fortes murailles, les éblouissements d'un ciel sans nuage reflété par une mer azurée, tout cela, je l'avoue, a fait sur mon esprit une impression profonde. En ce moment, les merveilles des arts m'apparaissent sous mille formes; les richesses des mosaïques, la pure élégance des marbres, les beautés sévères des bronzes me transportent dans le monde de la pensée qu'une force sublime incarna dans la matière. Je comprends moins la richesse des costumes, la variété des tissus de soie brochés d'or, la somptuosité des colliers, des agrafes, des aigrettes, même celle du pommeau de vos armes. Ils me semble que les hommes se féminisent en adoptant des ornements bons seulement pour les femmes.

— Peut-être avez-vous raison, répondit Apostoli avec un sourire ; mais, si la simplicité sied sous vos tentes nomades, le luxe que vous blâmez ici est presque nécessaire. Les indolents sujets de l'empereur ne comprendraient point un maître austère; ils veulent l'apercevoir de loin, au milieu d'une irradiation d'or et de flamboyantes pierreries, presque comme on rêve Dieu dans les splendeurs de sa gloire.

— Eh bien, dit El-Schériff, notre grandeur à nous, princes libres turcomans, est dans notre bravoure personnelle et dans le soin paternel que nous prenons de nos sujets. La jeunesse turcomane m'acclame parce qu'elle me croit bon et qu'elle me sait fort; elle repousserait le chef couvert d'habits de soie brodés de perles.

La conversation des deux jeunes gens fut en ce moment interrompue.

L'heure du festin venait de sonner.

El-Schériff se trouva séparé d'Apostoli pendant le repas; mais il put à peine regretter l'entretien du jeune homme, tant il trouva de bonne grâce et de raison dans Agathos, prince d'une île grecque et dont David faisait grand cas.

Le luxe des mets et des vins surprit El-Schériff sans le tenter; ces raffinements lui semblaient autant de servages.

Il eût préféré un quartier de venaison et une coupe de liqueur généreuse à la profusion des plats, qu'il laissait défiler devant lui sans y toucher.

Mais une ample compensation lui était réservée. Quand les convives eurent quitté la table, les portes d'un salon s'ouvrirent et à l'extrémité de cette pièce les hôtes de l'empereur aperçurent Hélène Cantacuzène, sa femme, assise sur un trône et entourée de ses enfants.

David prit la main de son neveu et s'avança vers l'impératrice.

— Il est de notre sang, dit-il ; aimez-le comme il le mérite.

Le jeune homme porta à ses lèvres la main de sa tante; puis, relevant les yeux, il la regarda avec le sentiment d'une intime et respectueuse tendresse.

Hélène Cantacuzène était encore dans tout l'éclat d'une beauté célèbre; mais elle ne semblait attacher aucun prix aux avantages extérieurs dont elle était douée. Sa plus grande parure était le cercle d'enfants dont elle s'entourait : sept fils et une fille, la princesse Anna.

Hélène, avec sa beauté sculpturale, la dignité de son maintien, ressemblait plus à une austère matrone romaine qu'à l'épouse du fastueux David.

C'était une Cornélie attendrie par le christianisme, une femme forte dans la noble et biblique expression du mot.

En la voyant, El-Schériff comprit pour la première fois la sainteté de la famille née d'une compagne unique, objet du fidèle amour d'un époux. Puis, après s'être reposé sur Hélène, son regard se tourna vers la princesse Anna et ne la quitta plus.

Ce n'est pas que la princesse ressemblât à sa mère : elle en avait la beauté sans la gravité; l'expression de sa bouche était moqueuse; son regard étincelait. Sa parure contrastait avec la simplicité des habits d'Hélène; mais Anna était si rayonnante sous la robe de samit à fleurs d'argent, ses cheveux blonds semblaient d'une nuance si douce sous les torsades de perles, qu'en regardant sa cousine le jeune Turcoman resta plongé dans une douce extase.

Il ne devina pas que le sourire d'Anna raillait son costume de laine et de cuir; il ne s'aperçut pas qu'elle semblait comparer du regard El-Schériff aux princes qui l'entouraient.

Tout à son admiration juvénile, le fils d'Ouzoun-Hassan se demanda quel serait l'homme assez heureux

pour devenir l'époux d'Anna Cantacuzène, et dans le fond de son âme il ajouta :

— Ce sera moi !

Chez ce jeune homme naïf et pur, les sentiments devaient soudainement prendre une grande force. L'entraînement subit qu'il ressentit vers sa cousine décida de toute sa vie, et dans le baiser qu'il posa sur sa main il mit son âme et son avenir.

La princesse était loin de s'en douter; elle ne prêta guère d'attention, pendant le reste de la soirée, à ce jeune homme timide et fier.

Frivole et vaine, elle n'appréciait que le bonheur mêlé d'ostentation, et blâmait dans l'impératrice Hélène les vertus de gynécée qui auraient dû la lui faire respecter et chérir.

Le lendemain matin, la grande cour du palais retentissait du bruit des préparatifs de chasse : palefrois sellés, meutes tenues en laisse, faucons chaperonnés, troupe innombrable de serviteurs aux costumes variés.

Le long des escaliers, dans les galeries et sur les perrons, se pressaient les invités donnant des ordres à leurs pages, à leurs écuyers.

El-Schériff, sans se servir de l'étrier, se mit en selle, fit avec grâce le tour de la cour d'honneur et s'arrêta en face du grand escalier, au bas duquel apparaissait Hélène.

L'impératrice veilla avec une prévoyance pleine de sollicitude à l'armement de ses fils, dont les quatre aînés devaient pour la première fois suivre la chasse. Elle redoutait l'ardeur des coursiers, visitait les mors et les brides; elle tremblait à la pensée que ses enfants courraient des dangers, et cependant elle éprouvait une fierté tendre à les voir faire leurs premières armes en si noble compagnie.

Après les avoir vus à cheval, souriants et joyeux, elle chercha du regard à qui elle pourrait confier la tutelle des jeunes princes, et voyant El-Schériff elle s'avança près de lui :

— Veille sur eux, dit-elle ; je te les confie.

A peine achevait-elle ces mots, que les trompes éclatèrent à la fois, et les valets de chasse, nombreux comme un corps d'armée, commençèrent à défiler sous les yeux de la cour.

D'abord parurent deux mille porteurs de faucons, à cheval; puis vinrent les *segbans*, gardiens des chiens, au nombre de trois mille, divisés en quinze cohortes. Les *samsoundjis*, gardiens des forêts, parurent ensuite, suivis par les *tournadjis*, gardiens des cigognes. Les *tchakirdjis*, chasseurs au vautour, s'avancèrent en troupe compacte, rivalisant de richesse avec les *doghandjis*, chasseurs au gerfaut, et les *atmadjadjis*, chasseurs à l'épervier.

Ils marchaient silencieusement, d'un pas rhythmé, et la vue seule de ce défilé, dont rien ne saurait rendre le magique aspect, était une fête pour les yeux. El-Schériff sentait s'éveiller ses instincts de chasseur; autant il blâmait le luxe de la table et de l'habillement, autant il comprenait les prodigalités déployées pour ces chasses impériales.

Tout à coup un concert de cris, d'aboiements, d'appels, s'éleva : les chiens de chasse et leurs gardiens venaient d'apparaître.

Les valets portaient des costumes collants, serrés par une ceinture, et semblaient merveilleusement découplés pour la marche et la course.

Quant aux chiens, ils étaient couverts de housses de satin écarlate et faisaient sonner à leurs cous des colliers de pierreries.

El-Schériff piqua sa monture, et la foule des chasseurs se précipita à la suite des fauconniers et des gardiens des chiens.

Il fut pendant un moment impossible de se retrouver, de se reconnaître; les chasseurs passaient emportés dans un tourbillon; ce ne fut qu'en pleine campagne après avoir quitté l'enceinte de Trébizonde, trop étroite pour cette armée cynégétique, qu'El-Schériff aperçut ses cousins galopant à côté de l'empereur. Rassuré sur eux, le jeune homme allait se mettre à la recherche d'Apostoli, quand il le vit à ses côtés.

— Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau! s'écria El-Schériff.

— Oui, c'est beau, répondit Apostoli; cependant, à en juger par les souvenirs des vieillards, cette chasse n'approche pas de celle que Bajazet offrit jadis aux prisonniers francs. Avant que nous ayons traversé la vallée, je puis vous raconter quelles circonstances amenèrent en Asie les nobles guerriers dont l'Europe garde le souvenir dans les fastes de ses gloires.

— J'écoute, dit El-Schériff; écouter, c'est apprendre.

— Vous le savez, reprit Apostoli, une haine profonde, inguérissable, a toujours séparé les fiers sultans des Grecs et des Latins. La Hongrie, la Pologne, Venise, Gênes, la Turcomanie, sur laquelle vous régnez, avides de leur liberté personnelle, se levèrent toujours pour combattre les fils de Mahomet. L'empereur Sigismond s'était à cette époque allié la France et l'Albanie; les autres peuples qui embrassèrent sa cause ne surent pas la soutenir. Charles VI, dans une de ses heures de lucidité, avait envoyé à son frère de Hongrie une armée commandée par le comte d'Eu, le comte de Nevers, Jean sans Peur, fils du duc de Bourgogne. Malgré la bravoure dont les Français et les Albanais firent preuve dans la vallée qui s'étend sous les murs de Nicopolis, ils furent battus, et le nombre de cadavres musulmans que l'on trouva dans la plaine attesta la bravoure de la résistance. Bajazet se vengea de la mort des siens en faisant égorger froidement devant lui dix mille prisonniers. On ne garda de captifs que vingt-quatre gentilshommes français, avec leurs pages, et on les enferma dans la tour de Gallipoli. Sigismond alla mendier pour ainsi dire dans toute l'Europe la rançon des chevaliers. Le roi de Chypre envoya un riche tribut; Lusignan offrit dix mille ducats dans un vase ciselé d'un prix inestimable ; Charles VI envoya une volée de faucons dressés et de magnifiques étoffes écarlates égales à la charge de six chevaux. Mais, quand on eut de la sorte réuni la valeur de deux cent mille ducats d'or, beaucoup de prisonniers avaient cessé de vivre pendant les négociations : le sire de Coucy de vieillesse, l'amiral de Vienne de ses blessures. Boucicaut et La Trémoïlle furent conduits à Vienne. Bajazet, loin d'exiger du comte de Nevers la promesse de ne plus porter les armes contre lui, le délia insolemment de cette obligation.

Cependant, par une courtoisie moins chevaleresque qu'orgueilleuse, le sultan voulut offrir à ses prisonniers le spectacle d'une chasse au faucon, dont celle-ci peut vous donner une faible idée. Triplez le nombre des valets, des gardiens et des pages; lancez deux mille chevaux et six mille chiens dans le bois avec une armée de piqueurs ; substituez à la richesse modérée de l'empereur David la somptuosité folle des sultans, et vous

aurez une vision éblouissante de costumes brodés d'or, d'aigrettes de pierreries, de colliers de perles, de chevaux couverts de housses enrichies de pierres fines et de corail, et vous verrez une mêlée fantastique de coursiers arabes, de vols de vautours, de gerfauts et de faucons, enfin un spectacle comme jamais peut-être Byzance ni Trébizonde n'en offriront de semblable.

— Eh bien, dit El-Schériff d'une voix profonde, je sais une chasse qui serait plus intéressante et plus belle encore.

— Laquelle? demanda l'empereur en s'approchant de son neveu.

— La chasse au tigre, répliqua El-Schériff; la chasse à Mahomet II.

— Oublies-tu, demanda David avec amertume, que tu parles du suzerain à qui, moi empereur, je paye un tribut déshonorant... d'un musulman devant qui, moi chrétien, je m'humilie?

— C'est parce que je m'en souviens que le désir me vient de le combattre. N'est-il pas possible de lutter contre le colosse qui menace d'écraser le monde entier dans sa chute? Ne pouvez-vous réunir aux soldats de votre empire ceux des libres hordes turcomanes, et, s'il le faut, jeter au-devant des azabs et des janissaires

La chasse. Dessin de Vierge.

une innombrable armée, facile à recruter dans le royaume de Perse? Il serait digne de vous de recommencer cette lutte.

— Ce que n'ont pu les Grecs d'Europe, les Grecs d'Asie le pourront-ils?

— Je voudrais me mettre à leur tête et l'essayer! dit El-Schériff.

— Enfant! répliqua David avec une expression de reconnaissance.

— J'ai vingt ans, dit El-Schériff; afin de m'obliger à être brave et digne de renommée, on m'a par avance appelé *l'Illustre*... Je ne démentirai pas ce titre, mon oncle.

— Chassons d'abord, dit l'empereur; ce n'est pas l'heure de discuter des affaires du royaume.

David Comnène fit un signe amical à son neveu et se perdit dans la foule des chasseurs.

Le fils d'Ouzoun-Hassan resta un moment silencieux, laissant flotter la bride sur le cou de sa monture : il semblait n'avoir plus conscience de ce qui se passait autour de lui.

Quand il releva la tête, il demanda à Apostoli, qui réglait le pas de son cheval sur le sien :

— Mon oncle est brave; mais a-t-il dans le caractère cette audace qui me porterait aujourd'hui à déclarer la guerre à Mahomet II, la terreur des rois?

— Ce n'est pas l'opinion d'un courtisan que vous attendez de moi? dit le jeune Grec.

— Non, répliqua El-Schériff; je voudrais connaître la pensée d'un ami.

— Eh bien, dit Apostoli, le caractère de David Comnène est un mélange de crainte et de bravoure, de pusillanimité et de hardiesse. Quand il hésite, il ne cède pas à une terreur lâche, personnelle; non, il plie sous l'impression d'un effroi superstitieux. David sent vaciller sous ses pieds le trône qu'il usurpa au détriment de l'héritier légitime. Peut-être ne vous a-t-on jamais raconté sous la tente les drames sanglants qui se succédèrent dans votre famille... Sara, votre aïeule, est la sœur de Kalo-Jean, et il lui répugne d'accuser son frère de crimes odieux qui jetèrent l'épouvante sur son berceau.

— Vous avez raison, Apostoli, je sais peu de chose. Vaguement ma mère m'a parlé d'un enfant héritier de Kalo-Jean, et qui sans doute est ce petit Alexis avec lequel mes jeunes cousins jouaient hier?

Trébizonde. Dessin de A. de Bar.

— Vous l'avez deviné; Alexis, aux yeux des hommes qui regardent l'hérédité comme un droit, est le souverain légitime de Trébizonde, et cependant nul n'oserait souhaiter de l'avoir pour maître, tant on redouterait qu'il gardât dans le sang quelque chose de la perversité de son père. Votre oncle David Comnène et Kalo-Jean étaient fils d'Alexis IV et d'Eudoxie, princesse d'Ibérie... Kalo-Jean osa accuser sa mère de complicité avec le grand domestique; sans attendre qu'un procès fît justice de leur crime ou fournît les preuves de leur innocence, il assassina Eudoxie, sous prétexte de venger l'honneur paternel. Poursuivi par Alexis, il revint secrètement d'exil et étrangla le vieil empereur; mais, avant qu'il pût jouir du fruit de son double parricide, la mort le surprit... Il laissait de sa femme, fille d'Alexandre, roi d'Ibérie, un fils de quatre ans, que David déclara mal habile à succéder au trône. Le frère de Kalo-Jean s'empara de la couronne et garda l'orphelin à sa cour.

Mais, si juste que soit la réprobation qui frappe le

rejeton de Jean IV, David ne peut quelquefois s'empêcher de ressentir une vague crainte devant l'enfant dont le regard le suit parfois avec l'implacable expression de la rancune.

Voilà pourquoi, quoique brave et souvent même téméraire, David sent brusquement faiblir ses résolutions. Il redoute un châtiment, et à certaines heures il se demande si le ciel ne lui arrachera pas brusquement cette couronne qu'il a prise à la fois sur un cercueil et dans un berceau.

— C'est une horrible histoire, dit El-Schériff, mais je ne saurais blâmer mon oncle ; le sang de Kalo-Jean, le parricide, est maudit, et le règne de son héritier deviendrait un fléau pour les peuples.

— Maintenant, dit Apostoli, permettez-moi de vous répéter ce que vous disait l'empereur David : Chassons d'abord !

Et Apostoli, moins pour se livrer à son plaisir favori que pour enlever son nouvel ami aux rêveries qui s'emparaient de son esprit, piqua des deux et s'élança sur les premières pentes du mont Olympe.

A mesure que l'on montait, la forêt devenait sombre et les cèdres répandaient plus de ténèbres sous leur ramure.

Les sons des trompes diminuaient en se dispersant; le gibier de toute sorte s'entassait dans des claies, depuis la biche jusqu'au sanglier sauvage. La nuit mit seule fin aux exploits des chasseurs; les faucons rappelés, on alluma des torches, et les cavaliers reprirent la route de Trébizonde. El-Schériff ne s'était pas montré le moins habile.

L'impératrice Hélène attendait ses fils avec anxiété et les serra dans ses bras avec un vif élan de tendresse. El-Schériff chercha vainement Anna auprès d'elle ; la jeune fille s'était retirée en même temps que les plus jeunes princes.

Pendant deux jours se continuèrent les fêtes, les concerts, les festins; puis les nobles invités prirent congé de leur hôte, et, à la fin de la semaine, le fils d'Ouzoun-Hassan restait seul avec la famille impériale.

Le prince vit chaque jour Anna et sa tendresse ne fit que s'accroître.

Apostoli la devina sans oser demander une confidence à l'amitié.

L'empereur parla de sa sœur Sara avec une tendresse faite pour doubler les espérances secrètes du jeune homme.

Celui-ci devinait bien qu'Anna gardait plus d'ambition que son père ; aussi ne songeait-il point à parler du projet d'alliance auquel il pensait sans trêve, avant d'avoir mérité par quelque service signalé d'entrer dans la famille de David Comnène. Il mûrissait le projet d'affranchir son oncle du joug de Mahomet II, afin d'offrir à Anna la main qui aurait affermi le trône de son père. A toutes les propositions guerrières de son neveu, David répondait par des ajournements.

— Je ne repousse pas la pensée de la lutte, disait-il ; je souhaite seulement que l'on m'en fournisse le prétexte.

— Oh! je le trouverai! répondit El-Schériff avec conviction.

— Viens alors tout de suite m'en apporter la nouvelle à Trébizonde.

El-Schériff le promit avec un empressement qui amena des larmes dans les yeux d'Hélène et un sourire sur les lèvres d'Anna.

Au moment de quitter cette famille dont il espérait serrer encore davantage les liens, El-Schériff eut le cœur profondément attendri. Il embrassa ses jeunes cousins avec un élan de vive tendresse, balbutia des paroles émues à l'impératrice et resta muet devant Anna.

Une fois prêt à partir, quand il n'eut plus qu'un signe à faire pour être emporté par son coursier arabe, le courage et l'espoir lui revinrent, et, saluant de la main la famille assemblée sur le perron :

— Je reviendrai! s'écria-t-il ; je reviendrai!

Un moment après, il courait sur la route conduisant aux Etats libres de son père.

II. — LA PANAGIA.

De retour au milieu des siens, El-Schériff, dominé par une pensée unique, ne chercha point à donner le change sur sa profonde mélancolie.

Ses compagnons ne le reconnaissaient plus. Lui, le plus vif, le plus audacieux des jeunes gens, passait désormais une partie de ses journées en courses sans but. Il errait du matin au soir dans les vallées de la *mer de feuilles*, évoquant le gracieux fantôme de la princesse Anna et cherchant le moyen de se rapprocher d'elle et de la conquérir.

Le père d'El-Schériff s'étonna, puis s'affligea du changement survenu dans les habitudes de son fils. Ouzoun-Hassan parla d'abord avec tendresse ; les reproches ne tardèrent pas à succéder aux conseils ; mais El-Schériff négligea de suivre les derniers et parut insensible aux paroles acerbes qui l'accusaient de s'être en quelques semaines amolli au contact des Grecs.

El-Schériff secouait la tête avec une muette résignation.

Parfois il semblait sur le point de parler, de révéler le mobile de sa conduite, puis la réflexion arrêtait sur ses lèvres la confidence prête à s'en échapper. Sitôt qu'il se dérobait à la surveillance paternelle, El-Schériff s'enfonçait de nouveau dans les forêts immenses dont le calme contrastait avec l'agitation de son cœur.

Cet étrange changement était le sujet de l'entretien habituel d'Ouzoun-Hassan avec sa mère Sara. Il la vénérait non-seulement pour les soins qu'elle avait prodigués à son enfance, mais surtout pour l'influence qu'elle avait prise dans la tribu dont il était le chef.

La fille d'Alexis IV n'avait pas choisi sa destinée et devait réunir dans sa vie toutes les douleurs qui frappèrent successivement les membres de sa famille.

Un prince turcoman, Djihou-Soleh, ayant déclaré une guerre à outrance à l'empereur Alexis IV, celui-ci n'obtint la paix qu'à la condition de lui donner sa fille Sara en mariage. Généralement, les querelles entre les sultans et les princes d'Europe, les chefs libres et les rois s'apaisaient de la sorte. L'infidèle, le guerrier à demi sauvage emmenait sous sa tente de feutre une fille royale, élevée au milieu du luxe dans des palais somptueux, et cette conquête tenait lieu de vengeance et de compensation au vainqueur. Mais, si le prince Djihou-Soleh ne chercha dans son union avec la fille d'Eudoxie et d'Alexis qu'une satisfaction orgueilleuse, il ne tarda pas à se sentir touché, gagné, vaincu par les qualités de Sara. Sans essayer de prendre sa part du pouvoir, elle exerça une royauté douce et civilisatrice. Sa bonté mit un reflet généreux sur son époux. On lui sut

gré d'avoir pris une telle femme pour épouse, et le respect, la confiance de tous payèrent Sara des sacrifices qu'elle avait acceptés. Ouzoun-Hassan, formé par une mère douée de toutes les vertus, lui rendit pleine justice ; et si de violents accès de colère rappelaient en lui quelquefois le fils du fougueux Djihou-Soleh, un mot de Sara calmait vite ces emportements.

Ce fut à cette mère, dont l'intelligence égalait la bonté, que Hassan confia les chagrins occasionnés par la conduite bizarre d'El-Schériff.

— Il souffre peut-être, dit Sara ; avant de l'accuser, ne faudrait-il point connaître le secret qu'il nous cache ? Sois sans inquiétude, mon fils : ce que n'ont pu obtenir tes observations et tes reproches, ma tendresse l'obtiendra. Laisse-moi seulement le temps de chercher la cause du mal.

Ouzoun-Hassan et Sara n'étaient pas seuls à s'inquiéter de la tristesse croissante du jeune prince. Elle troublait douloureusement le cœur d'une autre créature, esclave favorite de la princesse : la Panagia.

L'histoire de la Panagia était d'un intérêt poignant. Fille d'un prince grec possesseur d'une île de l'Archipel, elle avait été enlevée par des pirates, amenée au marché de Trébizonde et vendue comme esclave. Sa fierté lui interdit la plainte, elle subit son sort sans pleurer ; mais elle ne daigna pas même révéler son nom, et, faute de le connaître, Sara, la voyant si belle, si jeune, l'appela la Panagia : la *petite Vierge*. Quoique chrétienne, la jeune fille ne put se défendre de haïr ses maîtres ; les bontés de la princesse la laissèrent farouche et sombre. Captive, elle n'abjura point son orgueil et rien semblait ne devoir fléchir cette nature rebelle, quand tout à coup la Panagia se fit humble et douce : l'affection parut éclore soudainement dans son cœur pour ceux que, jusqu'à cette heure, elle avait détestés et maudits.

La Panagia devint prévenante et bonne pour la princesse Sara ; l'enfant sauvage se transformait en jeune fille, et, à mesure qu'elle rougissait davantage sous un regard ou qu'elle se troublait au son d'une voix connue, elle semblait vouloir se faire pardonner sa hardiesse, son crime involontaire, à force de soumission et de grâce.

Sara se réjouit de cette transformation ; le prince El-Schériff ne la remarqua même pas. Il traitait la Panagia avec bonté : un peu plus que ses lévriers, un peu moins que ses chevaux koclans venus d'Irak et dont la généalogie remontait à deux mille années. Si la Panagia avait quitté le cercle de la famille, il l'aurait moins regrettée qu'un de ses gerfauts, et certes il était loin de se douter de quelle tendresse profonde s'emplissait pour lui ce cœur de seize ans à qui tout manquait au monde, et qui l'oubliait quand elle pouvait apercevoir El-Schériff.

Celui-ci aurait cependant un jour deviné une partie du secret de la jeune fille s'il n'eût été dominé par un souvenir exclusif.

Le jeune homme aimait la chasse avec passion, et dressait les faucons avec une grande habileté. L'un d'eux surtout était son favori. Il l'avait élevé, et, pour lui témoigner sa préférence, il lui avait mis au cou un collier de pierreries. Or un matin l'oiseau fut trouvé mort. Le chagrin du prince fut violent, et, quand la Panagia alla le rejoindre dans la fauconnerie, le prince tenait entre ses mains le corps tiède encore du faucon ; il arracha violemment le collier de rubis dont il l'avait paré et le jeta à la Panagia comme un jouet à une enfant.

La jeune fille l'attacha à son poignet en guise de bracelet, puis elle dit à El-Schériff d'une voix profonde :

— Comme l'oiseau que tu pleures, je te serai fidèle... De ce jour j'épouse tes amitiés et tes haines, et s'il te faut une proie, j'irai la chercher.

— Ce qu'il me faut, dit le prince avec un triste sourire, c'est une colombe dans ma tente.

La jeune fille baissa son front subitement couvert de rougeur, et à partir de ce jour elle se considéra bien moins comme l'esclave de Sara que comme la captive volontaire d'El-Schériff.

La Panagia était non-seulement d'une ravissante beauté, mais instruite et habile dans tous les arts. Elle improvisait des vers comme Mihri, la Sapho arabe, dont la tombe, abritée par les rosiers d'Amasie, est visitée par tous ceux qui appellent l'inspiration. Elle avait écrit des gazals plus poétiques que ceux de Scheiki, le chantre inspiré des amours de *Ferhud* et de la bergère *Schirin*. Panagia jouait mieux de la mandore que le prince Garib, qui se fit reconnaître de sa fiancée Schakhsenun, captive au château de Kohna-vizir, en répétant sous sa fenêtre ses airs favoris. Elle dansait comme les almées et mêlait une grâce pudique au charme de leurs poses.

El-Schériff voyait chaque jour ce vivant miracle de beauté, de talents, de qualités rares, et jamais il ne s'était aperçu que la Panagia était belle ; jamais, pour ainsi dire, il ne l'avait écoutée chanter.

Un soir pourtant, tandis qu'il promenait dans les jardins une rêverie amenant sans fin la vision d'Anna Comnène, El-Schériff prêta l'oreille au gazal chanté par la Panagia sous un berceau de fleurs enlacées comme des lianes.

Le sujet de ce gazal a souvent été traité par les Orientaux, et cependant il reste pour eux éternellement jeune : Bul-Bul, épris de la rose, souffrant de ses rigueurs ; Bul-Bul, jaloux du papillon qui dort le soir dans le calice embaumé.

Les paroles du gazal, le rhythme lent et triste de la mélodie, captivèrent El-Schériff. Il trouva dans cette musique douloureuse l'écho de ce qui se passait dans son âme, et s'approchant du bosquet :

— Panagia, dit-il, chante encore : tu ne saurais croire quel bien me fait ta voix.

La jeune fille recommença le gazal, mais cette fois elle y mit toute son âme : ce n'est plus le rossignol qui se plaignait, c'est le cœur de la Panagia qui livrait son secret. Jamais elle n'avait donné à son accent de vibrations si poignantes, jamais la musique n'avait été pour elle le moyen d'épancher à la fois ses sanglots et ses espérances ; elle se sentait transportée dans un monde nouveau et s'abandonnait à l'enivrement d'une joie inattendue.

Quand elle acheva le gazal, El-Schériff lui serra nerveusement la main.

La Panagia essaya de comprimer les battements de son cœur et de dissimuler son émotion ; mais, quand le prince eut disparu, elle s'écria d'une voix triomphante :

— Il m'aime ! il m'aime !

Le lendemain, tandis que Sara et la jeune fille s'occupaient de travaux de broderie, la princesse confia à

la Panagia ses inquiétudes au sujet de la tristesse d'El-Schériff.

La captive se contenta de répondre en souriant :

— Que ma noble maîtresse se rassure : la mélancolie d'esprit d'El-Schériff a pris naissance dans son cœur; le prince souhaite une jeune épouse sous sa tente.

— Tu le crois?

— J'en suis sûre.

Le soir même Ouzoun-Hassan apprenait la révélation de la Panagia; mais, moins confiant dans l'esprit divinatoire des jeunes filles que dans la science des derviches, le prince résolut de consulter les cénobites les plus renommés du mont Olympe, et en particulier Fal-Bini (qui connaît la destinée).

Sara essaya bien d'opposer sa raison de chrétienne aux superstitions de son fils; mais Ouzoun-Hassan, une fois décidé à chercher dans le merveilleux le dernier mot du secret de son fils, n'écouta aucune observation et déclara qu'il partirait sans retard pour consulter les hommes privilégiés qui, du sein de la pénitence, approchent la Divinité de plus près.

Le motif de son absence fut pour tous un mystère, hors pour Sara.

Le lendemain, suivi seulement de deux pages, Ouzoun-Hassan prit le chemin du mont Olympe.

Après avoir, pendant un jour entier, gravi les sombres défilés de la *mer de feuilles*, il s'arrêta au tombeau de Geikli-Baba (le père des serfs), y cueillit religieusement un rameau de platane, puis courut déposer une riche offrande au monument funéraire de Doghli-Baba (le père des potiers). Il s'abreuva largement à la source coulant au pied du mausolée, et ne put s'empêcher de songer que le grand Orkan avait transmis aux rois un noble exemple en leur apprenant à honorer, à récompenser les artisans qui lèguent à leur pays une industrie utile. Doghli-Baba avait inventé l'art de fabriquer des vases de terre et d'y durcir le laitage des chamelles; c'en était assez pour le signaler à la reconnaissance publique.

Ouzoun-Hassan, après avoir vénéré le souvenir d'Avlia, le saint Turcoman, pénétra dans le couvent des derviches *tourneurs* et les consulta sur l'état de souffrance de son fils.

Les derviches se livrèrent devant le prince à une danse dont le mouvement de rotation s'accélère jusqu'à la frénésie; mais, quand ils tombèrent haletants sur le sol, il ne sortit de leurs lèvres que des paroles inintelligibles, et le prince quitta leur monastère pour celui des derviches *hurleurs*.

Ceux-ci cherchaient dans le son l'enivrement que trouvent les autres dans la folie d'un mouvement circulaire; mais leurs cris inarticulés n'éclairèrent point le chef turcoman sur la question qu'il souhaitait voir résoudre. Il se rendit dans les asiles redoutés des derviches *jongleurs*, en possession des secrets des psylles d'Égypte, qui jouent sans danger avec des serpents, prennent dans la paume de leurs mains des charbons incandescents et font refleurir, à l'aide de magiques paroles, les plantes desséchées qu'ils enfoncent dans le sol.

Aussi peu satisfait de leur puissance que de celle de leurs collègues, Ouzoun-Hassan passa deux jours chez les apôtres du doux Alacoddin, le David des musulmans, qui fut le maître des familles de poëtes et de législateurs. Il eut enfin la curiosité de voir de près ces moines de l'Olympe, dont la vie excita plus d'une fois la colère des princes et encourut le blâme des sages. Ces derviches, disciples d'Inder-Baba-Redon, sont les *mangeurs de beng*, ce poison lent formé du suc de plantes vénéneuses cueillies dans les gorges du Thibet et du Taurus. Le botaniste arabe Ibn-Beïlar atteste qu'il faut peu de temps aux preneurs de *beng* pour devenir complétement fous. Les souverains d'Égypte édictaient contre eux les lois les plus sévères et les condamnaient à avoir les dents arrachées. Chassés par la crainte et par le supplice, ils étaient venus se cacher dans les forêts du mont Olympe. Hassan n'apprit rien de leur délire, et les hallucinations des *mangeurs de beng* ne lui révélèrent pas de quel mal souffrait El-Schériff.

Le prince les combla néanmoins de largesses, et continua de gravir la montagne jusqu'à ce qu'il aperçût l'ermitage de Fal-Bini, *pir* ou supérieur d'un groupe de jeunes moines voués à la divination. Fal-Bini se fit longuement décrire les symptômes de la souffrance mal définie à laquelle le jeune homme était en proie; puis, employant un langage plus emphatique et plus doctoral que la Panagia, il conclut comme elle que le cœur du jeune prince ne lui appartenait plus.

— Ma mère avait bien raison, pensa le prince, et quand il s'agit de lire dans une âme, les jeunes filles sont aussi habiles que les vieux derviches.

Au bout de quinze jours d'absence, Ouzoun-Hassan revint parmi les siens; il lui restait à apprendre le nom de la mystérieuse fiancée d'El-Schériff.

— Sois tranquille, dit Sara, la Panagia achèvera son œuvre et nous révélera le nom que nous cherchons en vain.

La princesse raconta longuement à sa favorite le voyage du prince, et ajouta, en mettant un baiser sur le front de la jeune fille :

— Dévoue-toi encore pour El-Schériff et pour nous.

La journée parut longue à la Panagia; à peine les dernières clartés du soleil furent-elles éteintes, que, prenant sa mandore, elle gagna le bosquet où chaque soir, de près ou de loin, El-Schériff accourait pour l'entendre. Il ne tenait plus à aucune distraction, sinon aux chants de la jeune esclave. Ils répondaient à tous les mouvements de son cœur; Panagia faisait à son gré passer le cœur du prince de la douleur à l'espérance, et si l'harmonieuse mandore eut cessé de résonner dans la nuit, El-Schériff aurait cessé de croire et d'attendre.

Ce soir-là, la Panagia paraissait effleurer à regret les cordes sonores; à peine commençait-elle une mélodie, qu'elle l'interrompait subitement pour en commencer une autre. Le prince, surpris et dérangé dans ses rêveries par les fantaisies de la musicienne, s'approcha du bosquet où elle était assise. Il semblait plus pâle et plus accablé que d'habitude et tomba sur un banc, sans que la Panagia fît un mouvement ou prononçât un mot prouvant qu'elle s'apercevait de sa présence.

— Panagia, dit le prince, qu'as-tu donc ce soir?

— Le mal de la vie, répondit-elle, il te dévore ainsi que moi... Tes nuits sont sans sommeil; durant le jour tu ne vois qu'un seul visage; à des découragements sans cause succèdent de joyeux espoirs... Tu voudrais accomplir des actions héroïques, et par instants tu te sens frappé d'impuissance... Tu trembles comme un enfant, toi le premier de nos guerriers, et dans tes yeux fiers tu sens rouler des larmes brû-

lantes... Il te semble que le monde tient dans un cercle étroit, et tu voudrais t'y renfermer avec celle que tu ne m'as pas nommée...

— Anna ! ma cousine Anna ! Comment, Panagia, as-tu deviné que je l'aimais ?

La jeune fille se leva brusquement, et la mandore brisée tomba à ses pieds. Un moment elle crut que la folie envahissait son cœur : elle tordit ses petites mains avec désespoir; puis avec un courage surhumain, raffermissant sa voix, et reprenant sa place sur le banc du bosquet à côté d'El-Schériff :

— Voilà quelle colombe tu souhaites amener sous la tente turcomane ?

— Oui.

— Et la fille de l'impératrice Hélène...

— Ignore ce qu'elle m'inspire... Elle est fière ; qui sait, d'ailleurs, si elle ne repousserait pas mes vœux?

— Te refuser, toi ! s'écria la Panagia avec une sorte de stupeur ; n'es-tu pas mille fois au-dessus de ces princes grecs efféminés dans leurs palais de Trébizonde ? D'ailleurs Sara, ton aïeule, n'est-elle pas sœur de David Comnène? Le sang d'Alexis IV ne coule-t-il

Le mont Olympe. Dessin de A. de Bar.

pas dans tes veines, et fusses-tu le dernier cavalier libre de nos tribus, ajouta la jeune fille d'une voix tremblante, la jeunesse, la beauté, la bravoure n'éclatent-elles point sur ton visage ? Esclave même, n'égalerais-tu pas la fille du maître du monde ?

— Panagia ! s'écria El-Schériff, tu me ranimes, tu me consoles ; dis-moi qui t'apprit à pénétrer les mystères de l'âme, à panser, à guérir les blessures du cœur ?

— J'ai souffert, répondit la jeune fille.

— Tu as aimé ?

— J'ai aimé, répéta-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Heureux qui fit battre un si noble cœur, Panagia !

— Celui-là m'a méconnue et durement repoussée, répondit humblement la jeune fille ; mais qu'importe ? ô mon maître ! quand on ne vit pas de sa tendresse, on en meurt !

— Souffrir ! mourir ! s'écria le prince ; toi, ma consolatrice, mon amie ! mais je ne veux pas, entends-tu, Panagia? Une sœur ne me serait pas plus chère !

El-Schériff tenta à son tour de relever le courage de la jeune captive : celle-ci fit un suprême effort pour lui persuader qu'il avait réussi; mais, quand le prince se fut éloigné, le factice courage de la jeune fille l'abandonna subitement et elle pleura...

RAOUL DE NAVERY.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

PETIT VOYAGE A TRAVERS LES POIDS ET MESURES.

I

— Où allons-nous, mon Dieu? où allons-nous? Il n'y a vraiment plus d'enfants!

Ainsi m'écriai-je un matin, en apercevant M^lle^ Marguerite — une grande demoiselle de dix ans, et M. Louis — un petit monsieur de huit ans, gravement plongés dans le plus grave de mes journaux.

— *Victoire pacifique,* articulait méthodiquement le frère, d'un ton quelque peu interrogatif.

— Oui, disait la sœur avec une certaine suffisance, victoire, ça signifie...

— Eh! je le sais aussi bien que toi... Mais *pacifique...*

— Pacifique : attends; il y a dans la géographie un océan qui s'appelle comme ça.

— Ah oui! Et pourquoi l'appelle-t-on comme ça, cet océan?

— Parce que... parce que... Tiens, voilà petit père; nous allons lui demander.

Je m'étais approché, j'avais jeté les yeux sur la feuille que tenait ma fillette, et reconnu que l'attention des deux enfants avait été captivée uniquement par un titre qui, en haut d'une colonne, étalait ses fortes capitales.

— Lis-moi cela, dis-je.

Et sous la rubrique : *Une victoire pacifique de la France,* voici ce que lut l'enfant : « M. le président de la république a reçu hier la commission internationale du mètre. Cette commission constitue une sorte de congrès scientifique dont le but est de choisir et d'adopter pour toutes les nationalités du globe une mesure unique. Le président de la commission a déclaré que, à l'unanimité, le mètre, la mesure-type française, a été adopté par les représentants de la science de tous les États du monde, comme étant la mesure la plus sûre et la base du système le plus logique. — La Prusse voudra bien, espérons-le, nous pardonner cette victoire. »

— Eh bien! demandai-je, vous expliquez-vous maintenant le titre de l'article?

— Oui, un peu, répondit Marguerite, qui avait à sauvegarder sa dignité de grande demoiselle.

— Moi pas du tout, fit Louis, avec la consciencieuse bravoure de son petit âge.

— *Un peu* ajouté à *pas du tout,* cela ne fait guère; et à partager entre deux, ce n'est pas assez. Donc prêtez-moi un peu d'attention, pour que nous tâchions de tirer au clair cette affaire.

II

Vous savez qu'il y a là-bas, dans un coin du salon, certain montant de porte contre lequel, tous les trois ou quatre mois, vous allez vous dresser l'un après l'autre. A l'aide d'un livre qui fait équerre et qu'on pose juste à l'endroit où atteint votre tête, on marque sur le montant la hauteur de vos petites personnes; et de trois en trois mois, par le plus ou moins de distance qui sépare la dernière marque de celle du jour, on sait de combien vous avez grandi. Les dates, les âges sont à côté des traits, et en revoyant les anciens traits, Dieu sait les souvenirs que cela nous rappelle à tous.

C'est gentil, n'est-ce pas? c'est amusant d'avoir ainsi l'histoire de sa petite grandeur écrite contre un mur, où l'on va la lire de temps à autre. Mais il peut arriver que nous quittions bientôt cette maison pour une autre; adieu le gentil livre. Car nous ne saurions emporter le mur avec nous.

— Non, repart Marguerite, mais nous prendrons la mesure de tous ces traits, nous les tracerons dans l'autre maison, et l'histoire y sera tout comme ici.

— La mesure de ces traits... Ah! fort bien, excellente idée, et que nous allons mettre à exécution tout de suite. Je vais donc me munir d'une grande règle ou d'une bande de papier, sur laquelle j'écrirai toutes ces dates, tous ces traits.

— Non. La règle ou la bande de papier pourrait se perdre, se casser dans le déménagement. Mieux vaut que j'aille chercher le *mètre* qui est dans la table à ouvrage de maman; tu mesureras; tu inscriras les mesures sur quelque chose qui ne risque pas d'être perdu, et comme ça nous serons sûrs...

— Mais si le mètre de maman se perdait dans le déménagement?

— Oh! ça ne ferait rien. On en achèterait un autre.

— Mais si le nouveau n'était pas aussi grand que le premier?

— Je sais bien que tous les mètres sont de la même grandeur.

— En as-tu la preuve?

— Oui. Ainsi un jour, un tailleur qui était venu pour te prendre mesure d'un habit avait oublié son mètre; maman lui prêta le sien; il nota les mesures sur son calepin, et il s'en alla, sans emporter le mètre de maman. Donc, si le sien avait été plus long ou plus court, ses notes ne lui auraient servi à rien; il aurait fait l'habit trop grand ou trop petit.

— C'est fort bien raisonné; d'autant mieux que cette remarque si simple, si naturelle, équivaut à la démonstration d'un problème qui, depuis des mille et des mille ans, préoccupa les plus illustres savants, les plus fameuses nations, les plus puissants rois. A notre époque en général et à notre pays en particulier était réservé l'honneur d'en trouver et assurer définitivement la solution. Nous pouvons être fiers d'un pareil résultat. Mais quand on s'enorgueillit — si tant est qu'en de certains cas on soit en droit de le faire — encore est-il bon d'avoir conscience des motifs qui nous portent à ce sentiment. C'est pourquoi, dans le cas présent, examinons la justesse de nos motifs.

III

Du jour où les hommes se formèrent en société et qu'entre eux s'établirent des relations, qui donnèrent lieu aux échanges, aux louages, aux acquisitions, aux travaux rétribués, force leur fut de songer à fixer de certaines bases servant de termes de comparaison à leurs conventions.

Par exemple, celui qui avait du blé plus qu'il n'en pouvait consommer offrit de céder son superflu à celui qui avait pêché du poisson; celui à qui ses brebis don-

naient de la laine en abondance fit savoir qu'il en échangerait volontiers contre de l'huile ou du vin; celui qui avec cette laine, qu'il avait l'art de mettre en œuvre, confectionna des tissus, en donna à tel autre qui lui céda une étendue de terre, et ainsi de suite.

Ne vous étonnez pas que je fasse figurer en des temps aussi primitifs ces produits de l'industrie humaine, car huile, vin, tissus se trouvent mentionnés aux premières pages des histoires de tous les peuples; et d'ailleurs je prends ces exemples-là comme j'en pourrais prendre d'autres.

Quoi qu'il en soit, comme ces faits devaient se renouveler à tout propos, par suite des relations qui s'établissaient, les gens qui pour du blé avaient eu du poisson, pour de la laine de l'huile ou du vin, pour des tissus une étendue de terre, furent interrogés par les autres, qui voulaient conclure de semblables marchés et qui leur dirent : « Combien avez-vous donné de blé pour avoir ce poisson? combien de poisson pour ce blé? combien de laine pour cette huile? combien de terre pour ces tissus? combien de tissu pour cette terre? » etc.

Combien? — Un mot qui nous paraît tout simple aujourd'hui, mais qui, réfléchissez-y, dut être singulièrement gros d'embarras pour les premiers à qui on l'adressa dans les circonstances que je viens de dire.

Combien? — Du blé et du poisson, cela ne se ressemble guère, non plus que de la laine et de l'huile, ni que des étoffes et de la terre.

Combien donc? — Mettez-vous à la place de ces gens-là, et répondez... si vous pouvez.

Il fallut bien cependant sinon répondre aussitôt, du moins trouver le terme d'indication qui établirait le rapport entre les diverses quantités des divers objets susceptibles d'être échangés. Et alors se trouvèrent forcément inventées, ou plutôt fixées, les *mesures*.

Supposons que l'un ait dit : « J'ai donné tant de fois plein le creux de mes deux mains de blé », il aura fixé une mesure approximative des *choses sèches :* grains, contenant juste menus fruits, etc. Puis, un vase étanche ayant été fait, capable de contenir la quantité de blé qui emplissait le creux des mains de l'homme, on aura eu la mesure des *liquides :* huile, vin, lait, etc.

L'autre aura dit : « L'étoffe que j'ai faite a, dans sa largeur, cinq fois l'étendue de ma *main* ouverte, en mesurant du bout de mon pouce au bout de mon petit doigt, et en plus l'épaisseur de trois *doigts :* j'en ai donné en longueur dix fois l'étendue que j'atteins, du bout d'un de mes grands doigts à l'autre, quand j'écarte les *bras*, et en plus l'étendue qui va de mon *coude* au bout de mon petit doigt; et l'homme qui avait de la terre m'en a donné une étendue égale en tous sens à vingt de mes *pas*, ou à cinquante fois la longueur d'un de mes *pieds*. Et ainsi furent indiquées en même temps la mesure dite de *superficie* et la mesure dite *itinéraire*, ou de chemin.

Enfin, celui qui avait de la laine et celui qui avait du poisson, choses qu'ils ne pouvaient mesurer ni dans un vase, ni en les comparant à quelque partie de leur corps, durent chercher plus longtemps.

Peut-être furent-ils tirés d'embarras par l'ingéniosité de deux enfants, qui, avec une poutrelle posée sur quelque roche aiguë, avaient établi une balançoire et se balançaient gaiement.

Ils établirent donc, eux aussi, en parfait équilibre, une petite balançoire, à chaque bout de laquelle ils fixèrent un plateau creusé. Puis, l'homme aux poissons dit à l'homme au blé : « Mets plein le creux de tes deux mains de blé sur l'un des plateaux, et, pour avoir ton blé, je mettrai sur l'autre plateau, à deux ou trois reprises, autant de poisson qu'il en faudra pour que l'équilibre de la petite balançoire s'établisse. »

Et l'homme à la laine ayant trouvé l'idée bonne, aura proposé à l'homme à l'huile d'accepter le même moyen de comparaison pour leur échange...

Et l'on eut le *poids*, qui avait nécessité au préalable l'invention de la *balance*, ou plutôt la remarque de la balançoire enfantine.

Puis — mais bien plus tard — seulement quand la multiplicité des échanges et la difficulté de rencontrer immédiatement l'*échangeur* convenable eut fait de nouvelles conditions au trafic des divers produits, l'idée vint d'établir la comparaison entre ces produits et des morceaux d'une matière plus ou moins rare : or, argent, cuivre, fer, dont chacun connaîtrait la valeur relative. Et l'on eut la *monnaie*, qui n'est rien moins que l'ensemble des poids et mesures réduits à leur véritable forme universelle, puisque, à proprement parler, elle sert à peser et à mesurer, par compte comparatif, toutes sortes de choses, sans en excepter aucune.

IV

Or avez-vous remarqué la nature des termes de comparaison que je viens d'énoncer? Je les ai presque exclusivement empruntés aux parties du corps humain, et ce n'est pas une supposition gratuite que je me suis permise, car l'histoire des peuples anciens nous apprend qu'il n'en fut autrement chez aucun d'eux : l'étendue de la main ouverte (ou *palme*, ou *empan*), l'épaisseur du doigt (ou *doigt*), la distance du coude au bout du petit doigt (ou *coudée*), celle du bout d'une main au bout de l'autre, les bras étant écartés (ou *brasse*); la longueur du pied (ou *pied*), la longueur du pas (ou *pas*) : tels furent, en effet, les éléments de mesure qui s'offrirent comme d'eux-mêmes aux diverses familles humaines. « L'homme — affirmait un antique philosophe — est la mesure de toutes choses », et il l'entendait au physique comme au moral.

Ajoutons que le blé, premier aliment régulier des peuples, leur sembla digne aussi d'être pris pour terme de comparaison; car nous voyons presque partout le *grain* servir pour le fractionnement infime du poids aussi bien que de la mesure. Ainsi, encore aujourd'hui, chez les Arabes et les Persans, peuples qui n'ont pas fort avancé, s'ils n'ont même reculé, depuis ce que nous appelons les temps primitifs, un *doigt* (mesure) est l'équivalent de six grains d'orge placés les uns à côté des autres. Quand ils veulent fractionner plus subtilement encore, ils ont recours aux crins de la queue de leurs chevaux.

Notons en passant que, chez les Chinois, c'est sur la longueur de dix grains de mil, rangés bout à bout, que se fixa longtemps la mesure inférieure appelée *fuen*, qui, par ses multiples, servait à former toutes les autres. Ainsi en avait décidé Tchéou, le chef d'une de leurs innombrables dynasties, laquelle remonterait à deux ou trois siècles avant Jésus-Christ. Mais voilà qu'un beau jour l'empereur Kan-hi, plus entiché de lui-même que du respect de ses prédécesseurs, s'avisa de déclarer que tant et tant de fois la grandeur de son pied, à lui, faisant juste l'équivalent de ce qu'on appelle en astronomie un *degré*, c'était par la grandeur de son pied qu'il fallait compter. Comme, dans ce charmant pays, nul ne

se trouva jamais pour oser rectifier l'idée venue à un empereur, tout fut dérangé dans le système jusque-là édifié sur les grains de mil, et de la sorte un empereur, qui n'avait pu sans doute s'illustrer par la tête, est resté célèbre par son pied.

Dans ce pays d'ailleurs il n'y a aucune autre monnaie que des espèces de piécettes de bronze, percées dans le milieu, que les naturels appellent *tsien* et que les Européens nomment *sapèques*. Les Chinois portent à l'ordinaire ces sapèques enfilées dans un cordon; un chapèlet de mille sapèques vaut une *once* d'argent, et quant à l'once d'argent, elle vaut... ah! cela n'est pas tout à fait aussi facile à dire, car les grains de mil de l'empereur Tchéan et le pied de l'empereur Kan-hi ont considérablement embrouillé les comptes là-bas. Les métaux précieux ne sont pas monnayés. Ils s'emploient dans le commerce à l'état de lingots de toute forme, sans empreinte aucune; et comme on s'en sert communément pour les échanges importants, chaque Chinois qui trafique en grand porte avec lui une petite balance destinée à peser les lingots. Mais encore faut-il des aptitudes spéciales pour s'orienter dans le dédale des poids chinois, et c'est même à l'extrême complication de ce système que les changeurs d'or et d'argent, s'aidant de pratiques frauduleuses, doivent de réaliser dans leur louche industrie des bénéfices considérables.

Ces filous en boutique ont principalement pour dupes les paysans, les étrangers; mais ils sont quelquefois dupés eux-mêmes. A preuve certaine historiette que je me rappelle avoir entendu raconter par un missionnaire français.

Une espèce de campagnard à l'air naïf, au langage embarrassé, va offrir au change un lingot d'or assez gros. Les employés de la maison, fidèles aux mœurs du

Les deux filous. Dessin de Vierge.

lieu, trichant sur le poids, trichant sur la valeur et prélevant en outre un droit de change très-élevé, comptent une somme relativement fort réduite au campagnard, qui l'accepte sans observation et s'en va.

Voilà mes gens enchantés de l'aubaine, mais seulement jusqu'au retour du patron, dont l'œil plus exercé a bientôt reconnu dans le prétendu lingot d'or un méchant morceau de cuivre recouvert d'une pellicule du précieux métal. Et aussitôt de mettre tout son monde par voies et chemins pour retrouver le coquin.

On le retrouve. Il est traîné devant le juge. Le faux lingot est produit comme pièce de conviction.

— Fort bien, dit tranquillement le prétendu niais; mais ce n'est pas là le lingot d'or que j'ai vendu à ces gens.

— Ah! l'impudent! s'écrie le changeur. Tous mes employés sont là pour certifier que c'est bien ce même lingot.

— En ce cas, dit l'accusé, qu'on le pèse!

Le juge, après avoir procédé lui-même à l'opération, énonça le poids réel du lingot. Alors le paysan, tirant de sa poche le bordereau ordinairement délivré aux clients en cas de vente :

— Vous voyez bien que ce n'est pas le mien, puisque, sur ce papier que les employés m'ont remis, celui que j'ai vendu est indiqué comme pesant beaucoup moins.

Le changeur voulait insister. Mais le juge, qui avait compris le tour et qui le trouvait de bonne guerre, renvoya dos à dos le filou de profession et le filou d'aventure.

Mais voyez où nous ont entraînés les grains d'orge et les grains de mil... Quittons les Chinois.

EUGÈNE MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES MÉMOIRES DE DON RAMOS [1].

Le comte-duc d'Olivarès, d'après Velasquez. Dessin de Lion.

II. — MADRID.

J'étais décidément devenu le favori du duc, et, avec mon beau-frère Velasco, je conduisais toute chose. La présence de Theresa avait accru singulièrement notre influence; Médina-Sidonia l'aimait, ainsi qu'il convenait à un seigneur de son âge, en tout bien et honneur, et, comme on dit, elle faisait le jour et la nuit au palais. Tout marchait très-bien; mon coffre-fort — car il

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

n'y a que les sots qui s'oublient — se remplissait merveilleusement, tous les jours, par des bénéfices que l'usage des temps reconnaissait légitimes. Je ne pêchais pas en eau trouble, mais en eau sûre, et, sans vendre les grâces de mon maître, de toutes celles qu'il accordait il était rare qu'il ne me revînt pas quelque chose.

Un soir, le duc, qui avait reçu un volumineux courrier de Madrid et de Portugal, me fit appeler dans son cabinet. Dès que j'entrai, il ordonna à ses secrétaires de s'éloigner, et nous restâmes seuls.

— Assieds-toi, Antonio ; écoute-moi : mes paroles vont te prouver à quel point j'ai confiance dans ta discrétion et quel fond je fais sur ton attachement. Tu sais où en sont les choses de l'Espagne : depuis Philippe II, tout penche vers la ruine ; sous Philippe III, nous avons eu le fatal ministère du duc de Lerme, et aujourd'hui ce n'est pas Philippe IV qui règne, mais bien un membre de la famille dont je suis le chef, Guzman, comte d'Olivarès, duc de San Lucar de Barrameda. Pour se rendre indispensable au roi, il a depuis cinq ans lancé l'Espagne dans de dangereuses aventures ; avec un trésor toujours vide, malgré les galions des Indes, il a commencé des guerres malheureuses en Flandres, en Italie, en France ; partout nos vieilles bandes, jadis la terreur de l'Europe, sans vivres et sans solde, ont été battues. Notre commerce est détruit, et les flottes ennemies, maîtresses des mers, tiennent la puissance de l'Espagne assiégée. Elle étouffe ; le mécontentement est général ; nos provinces sont agitées : la Catalogne, soutenue ouvertement par la France, est soulevée. L'agitation est générale, la misère partout. D'un jour à l'autre, le Portugal sera le théâtre d'événements terribles : tu as dû le pressentir dans les lettres de ma sœur, la duchesse de Bragance, qui a pour toi beaucoup d'estime.

En ces tristes circonstances, il est temps que la grandesse, que la noblesse et les *ricos-hombres* de l'Espagne s'entendent et se concertent, et je dois à mon nom de me mettre à leur tête. Il faut donc que j'établisse avec mes amis de sûres et secrètes relations. Pour atteindre ce but et remplir cette grave mission, j'avais d'abord pensé à Velasco ; mais, s'il a tout le mérite que l'on peut désirer, je doute de l'énergie de son caractère, et, quoiqu'il me soit très-désagréable de me séparer de toi et de renoncer pour un temps à tes services auprès de ma personne, prépare-toi à partir pour Madrid ; mais ne parle de ton voyage à personne. Pendant ton absence, n'aie aucune inquiétude pour Lindona et pour tes enfants : je veillerai sur eux comme si j'étais leur père, car je t'aime, don Antonio.

Je baisai la main du duc et sortis de son cabinet l'esprit doublement affecté. Si je me sentais vivement touché de la confiance de mon maître et sur la voie de la politique et des honneurs qu'elle donne, je ne me dissimulai point que j'y entrais par une porte fort dangereuse ; car, en regardant au fond des paroles de mon maître, j'entrevoyais bien des choses, et je sentais qu'il ne m'avait pas tout dit. Je ne soufflai mot à Lindona de mon projet de voyage et me hâtai de mettre ordre à mes papiers. J'étais tout occupé de ces soins et faisais la visite de tous mes cartons, lorsque je fus surpris par la visite de don Velasquez.

— Je viens, me dit-il, dîner avec vous et boire le coup de l'étrier : Fernandina le désire, Pacheco le veut bsolument ; tous deux me persécutent pour que j'aille à Madrid. Ils me voient déjà premier peintre de notre seigneur Philippe IV (1).

Cette nouvelle me frappa, aucune ne pouvait m'être plus agréable. Je louai l'idée de Fernandina et de Pacheco, je remerciai mon ami des heures qu'il voulait bien donner à Lindona et à moi, et lui dis :

— Passez dans la chambre de ma femme, je suis à vous dans un instant.

Je courus trouver le duc et lui appris le départ de Velasquez.

— C'est à merveille, me répondit-il ; voilà un motif tout trouvé pour expliquer votre voyage : vous serez sensé accompagner votre ami et faire un voyage d'agrément. Revenez me trouver ce soir, je vous donnerai mes dernières instructions ; en attendant, prenez ce sac de mille pistoles et faites votre valise.

Je retournai en toute hâte auprès de Velasquez, que je trouvai jouant avec mes deux enfants ; nous nous mîmes à table, et, à la fin du repas, au grand étonnement de Lindona, j'appris à mon ami que j'étais résolu à l'accompagner pour voir Madrid, et que mon maître venait de m'en accorder la permission, avec d'autant plus d'empressement que depuis longtemps j'aurais dû entreprendre ce voyage pour régler certains comptes avec notre banquier madrilène. Velasquez fut ravi de cette ouverture ; il en fit honneur à mon amitié, et nous nous quittâmes en disant :

— A demain.

Le soir, j'eus une longue entrevue avec mon maître ; il me donna ses dernières instructions, m'apprit qui je devais voir, où je devais loger, car il ne voulait point que je descendisse dans son palais de Madrid. Il me confia un chiffre pour correspondre avec lui, m'ordonna d'adresser mes lettres à Velasco, et il m'autorisa à prendre chez ses banquiers, en toute ville, l'argent dont je pourrais avoir besoin.

— Allez maintenant, cher Antonio : vous avez en vos mains mon sort et ma vie, la vie et le sort de l'Espagne. Embrassez-moi, et, quoi qu'il vous arrive, comptez sur votre maître, qui ne vous abandonnera jamais.

Le lendemain, tout mouillés des larmes de nos familles et affectant pour mon compte plus de tranquillité et de joie que je n'en avais réellement, Velasquez et moi, montés sur de bons genets andalous et suivis chacun d'un laquais portant nos valises sur des mules toutes chamarrées de pompons et de clochettes, nous sortîmes de Séville. Nous avions fort grand air. Où allions-nous ? Le grand peintre, certainement à la fortune et à la gloire ; moi, mon lot était moins sûr ; mais le monde appartient à l'audace, et il n'y avait plus à reculer : la plume était au vent. Les routes en Espagne n'ont jamais été parfaitement sûres ; dès que nous eûmes cessé de voir à l'horizon la Giralda (2), nous regardâmes les amorces de nos pistolets, et nos laquais armèrent leurs tromblons. J'avais choisi pour me suivre parmi mes gens un jeune homme nommé El Moro ; je crois bien qu'en effet il était de cette race ; je le savais rusé, menteur, aimant les jolies filles, mais brave, très-sûr et très-fidèle : il avait pour moi un attachement dont il m'a donné depuis bien des preuves. Pour le servir, Velasquez avait pris un jeune Bohémien dont il se servait comme modèle : grand, bien dé-

(1) Don Ramos fait ici une erreur. Velasquez, avant la date donnée ici, avait déjà été à Madrid.

(2) Le clocher de l'admirable cathédrale de Séville.

couplé, vêtu de la manière la plus riche et de la façon la plus extravagante, ce gaillard portait la soie et le velours comme s'il eût été bercé sur les genoux d'une reine. Notre troupe avait un aspect assez martial pour faire réfléchir les bandits de grands chemins; nous franchîmes donc sans mauvaise rencontre les gorges de la sierra Morena, et, n'eût été la détestable posada où nous faisions halte chaque soir, tout n'aurait été que plaisir dans notre voyage.

En entrant dans la ceinture de sable et de cailloux qui entoure Madrid, je dis à Velasquez que je désirais y être incognito; je lui en donnai de fausses raisons dont il voulut bien se contenter, et je lui appris, à son grand étonnement, qu'au lieu de descendre au palais Médina-Sidonia, j'avais l'intention de me perdre dans quelque quartier obscur, que j'irais le voir et lui donnerais mon adresse dès que j'aurais fait choix d'un logis. Cela parut fort étrange à mon ami, et comme nous passions devant une petite église, il leva silencieusement le bras et me montra sur le cadran cette devise :

Vulnerant omnes, ultima necat.

— Aucune, lui dis-je en m'efforçant de rire, ne m'a encore blessé, et j'espère que celle qui doit me tuer n'est pas proche encore.

Il me donna son adieu, et nous nous quittâmes tous deux abasourdis par les aguadores criant sur tous les tons : *Agua, agua, quien, quien agua? Agua helada, fresquita como la nieve!* Suivant les instructions du duc, je me dirigeai, en questionnant les passants, vers la calle de Cervantes. Mon maître y possédait une maison dont il m'avait remis la clef. Cette demeure était vide depuis de longues années; les vers s'en étaient emparés, et de l'ameublement, naguère somptueux, il ne restait que ce qu'ils n'avaient pu dévorer. J'ouvris les fenêtres, dont les châssis jouèrent avec peine. Le pas de nos montures avait un instant éveillé la curiosité des habitants, et quelques manolas, les cheveux en désordre, parurent sur le seuil des portes, mais tout rentra bientôt dans le calme. En face de moi était une maison de triste aspect ornée d'une plaque en marbre blanc sur laquelle, en lettres d'or, on lisait ces mots :

AQUI VIVIO Y MURIO
MIGUEL CERVANTES SAAVEDRA
CUYO INGENIO ADMIRA EL MUNDO.

C'était là qu'avait vécu pauvre le plus réel philosophe et le plus grand écrivain de l'Espagne. Il y avait à peine quelques années qu'il s'était éteint, le divin auteur de *Don Quichotte;* sa gloire, comme aujourd'hui, ne remplissait pas encore le monde (1).

Pendant que je me laissais aller à d'assez tristes réflexions, El Moro, à force de courir du haut en bas de la maison, avait fini par organiser avec des meubles dépareillés deux pièces assez présentables; mais je lui vis une assez grise mine quand je lui appris que je n'entendais point faire de la calle Cervantes ma résidence habituelle, que lui cependant y demeurerait constamment sans pouvoir s'absenter une minute, sinon avec mon expresse permission.

— Tu ne feras pas de connaissances, tu ne répondras à aucune question qui pourrait t'être adressée, et tu ne donneras entrée qu'aux personnes qui répondront au mot de passe. En ouvrant, tu diras à l'homme ou à la femme qui se présentera : « Barcelone »; si tu ne reçois pas pour réponse : « Lisbonne », rentre et appuie sur les verrous...

El Moro ouvrait des yeux et une bouche à faire rire un hypocondriaque.

— Et manger! seigneur don Antonio, et manger! fit-il d'un air consterné.

— C'est un détail, lui répondis-je en contenant une folle envie de rire.

— Un détail, Jésus et Marie! un détail!... et le cheval et la mule?

— Nous réglerons tout cela.

Le pauvre garçon se croyait déjà dans la tour de la famine.

Dans la journée j'arrangeai tout, comme je l'avais promis; l'écurie eut du fourrage, les vivres d'El Moro furent largement assurés, et dans une *casa de huespedes* de la rue d'Alcala je trouvai un logement convenable et assez propre. Avec de l'argent on trouve tout ce dont on a besoin à Madrid. Le soir venu, j'allai faire un tour de promenade au Prado, rendez-vous de la belle société. Quelque célèbre que soit cette promenade, je la trouvai bien inférieure à l'Alaméda de Séville; et combien le Manzanarès desséché, ayant à peine un filet d'eau, me fit regretter le large et frais Guadalquivir avec ses lauriers-roses et ses myrtes toujours en fleurs! Je fis la rencontre de Velasquez; il avait été parfaitement accueilli par un certain chanoine nommé Fonseca, chez lequel il était descendu, et dont il devait exécuter le portrait. Je lui donnai mon adresse, rue d'Alcala, en le priant de la garder pour lui seul. Il ne me fit, du reste, aucune question, sentant que je n'aurais pu lui répondre.

Quelques jours se passèrent ainsi; tous les matins El Moro venait me dire que rien de nouveau n'était survenu pendant la nuit, et plusieurs fois dans la journée je me glissais vers la calle Cervantes pour m'assurer que mon serviteur demeurait fidèlement à son poste. Le pauvre garçon passait tristement ses heures en compagnie de sa mule et de mon cheval; il mangeait pour se désennuyer et buvait pour passer le temps. Quelquefois, en arrivant à l'improviste, je le surprenais à une fenêtre, cherchant de l'œil une manola pour, du regard, lui conter sa servitude et son martyre. Les jolies filles étaient le faible d'El Moro.

— Si encore j'avais une guitare! dit-il en me faisant ses doléances.

Je lui achetai une guitare, afin qu'il pût charmer sa solitude. Je ne voulais pas la mort du pécheur.

Un matin, de très-bonne heure, je le vis entrer dans ma chambre d'un air mystérieux; après s'être assuré que toutes les portes étaient bien fermées, il s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds :

— J'ai vu quelqu'un... Quelqu'un est venu, et m'a donné le mot de passe; mais je crains bien que ce ne soit pas la personne que monsieur attend. Il était environ huit heures, hier soir, lorsque j'entends heurter à la porte; je cours, j'ouvre, et suis de point en point tous vos ordres; on me répond, alors je laisse entrer un

(1) Cette phrase montre que Ramos écrivit ces mémoires dans sa vieillesse, car la réputation de Cervantes ne s'établit et ne grandit que bien des années après sa mort, arrivée le 15 avril 1616. Nous craignons même que les souvenirs de Ramos ne l'égarent et que ce ne soit que postérieurement qu'il ait vu la plaque de marbre dont il est ici question. Elle subsiste encore.

homme portant à la main une élégante petite caisse couverte en peau de Cordoue. « Votre maître, me dit-il, se trouve-t-il à la maison? » Et, sur ma réponse négative, il ajouta, en regardant autour de lui : « J'en suis bien fâché; je venais lui proposer d'acheter quelques beaux bijoux et quelques pierres fines; je les lui apportais pour qu'il les vît. Dites-lui que je reviendrai demain à la même heure. » Après ces mots, il tourne sur ses talons, je lui ouvre la porte, et le voilà parti.

— C'est bien, répondis-je à El Moro; jusqu'à cinq heures tu es libre; tu peux visiter Madrid, et voilà deux ducats, dont pas un maravedis, j'en suis sûr, ne sera dans ta poche ce soir.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il; si cela avait duré encore quelques jours, je n'aurais plus su parler espagnol.

— Je te défends de dire un mot de la calle Cervantes.

— Seigneur Dieu! mon maître sait bien qu'El Moro, avant de parler, tourne sept fois la langue, et qu'on ne le prend pas à la glu.

Je consacrai la journée à passer et à repasser les instructions de mon maître, et à me préparer au rôle important que j'étais appelé à jouer. Notons ici que, par prudence, je m'étais donné à mon propriétaire de la rue d'Alcala comme un négociant de Séville; je m'étais, en souvenir de l'oncle de Lindona, affublé du nom de Rodondo, nom fort commun, du reste, dans le commerce de Séville.

Je me rendis de bonne heure rue Cervantes; El Moro, plus sage que je ne l'avais pensé, était déjà rentré, et, pour la visite que nous attendions, avait tenu à honneur de disposer une pièce avec un certain goût. Je le louai, et lui demandai comment il trouvait Madrid.

— C'est bien peu de chose, me dit-il, comparé à Séville; les manolas (1) et les cigareras (2), dont on m'avait tant parlé, ne sont que poussière à côté des filles de Séville. Par exemple, j'ai fort admiré les gardes du comte-duc (3); l'or ruisselle sur leurs habits et sur leurs armes; les gardes du roi ne brillent pas à côté d'eux. J'ai lié connaissance avec un valet de pied du ministre, charmant garçon de Grenade, qui m'a promis de me faire voir Sa Majesté.

— J'espère que vous avez été discret?

— Je lui ai dit que j'étais au service de don Rodondo, le plus riche marchand de soie de l'Andalousie, et que nous étions venus à Madrid pour nos affaires.

— C'est bien; continuez à voir ce garçon-là; ne lui apprenez pas où vous logez, et, comme il pourra peut-être nous fournir quelques renseignements, je vous donnerai de quoi faire avec lui une honnête débauche. Quand le bijoutier que j'attends sera arrivé, vous le ferez monter près de moi, et ensuite vous redescendrez et ne quitterez pas la porte, car il serait possible qu'il vînt d'autres visiteurs.

Huit heures achevaient à peine de sonner, que j'entendis frapper discrètement; El Moro fit ce que je lui avais ordonné, et, quelques secondes après, je me trouvai en présence d'un homme très-simplement vêtu portant, comme la veille, un petit coffre à la main. Il me salua courtoisement et me complimenta sur mon arrivée à Madrid, « où bien des gens de grande distinction m'attendaient avec impatience. » Il me dit qu'il se nommait Broual (1), bijoutier, établi à la puerta del Sol, et tout prêt à me servir. Tout en parlant ainsi avec une volubilité qui ne me laissait pas le temps de placer une parole, il ouvrit son coffret, y prit un baguier et y choisissant une bague :

— Tenez, seigneur Ramos, me dit-il : voici ce qu'un prince de l'Église, qui aime l'Espagne plus que s'il était Espagnol, m'a chargé de vous offrir en vous assurant que vous n'aurez point à vous plaindre de sa munificence, si vous voulez bien l'aider à débarrasser Sa Majesté Philippe IV — que Dieu garde — de ses mauvais conseillers.

Le bijou était superbe et de grand prix; je répondis cependant que je ne pouvais l'accepter sans connaître le nom du donataire.

— Prenez, prenez toujours, me dit en riant le bijoutier; cela ne vous engage à rien, et ce n'est certainement pas pour une semblable bagatelle qu'un homme de votre valeur se brouillerait avec sa conscience.

Mais, comme je persistais dans mon refus, il ajouta :

— Eh bien, noble cavalier, faites graver sur le cercle de cette bague : « Donnée par le cardinal de Richelieu, » et votre délicatesse sera rassurée.

C'est ainsi que j'appris que ce grand ministre était mêlé aux projets de mon maître; je fus flatté par la pensée de n'être point inconnu à cet homme d'État célèbre. Je priai qu'on ne lui laissât point oublier ma reconnaissance et l'envie que j'avais de le servir, en gardant toute ma fidélité à l'Espagne et à Sa Majesté Catholique.

Nous nous mîmes à causer sérieusement; Broual m'apprit beaucoup de choses : il me dit que toute la Catalogne était en feu, qu'Olivarès ne possédait ni troupes ni argent pour la réduire, ayant sur les bras les guerres de Flandres, d'Italie, d'Allemagne, et qu'il était temps que les nobles Espagnols se réunissent pour sauver leur chère patrie.

Je lui répondis que tel était le but de la mission dont je m'étais chargé.

— Je ne suis venu ce soir, reprit Broual, que pour m'entendre sur l'heure d'une conférence que les nobles amis du duc de Médina-Sidonia désirent avoir avec vous, son homme de confiance. Le marquis de Villaréal et son fils le duc de Camino, le duc d'Ayamonte, ont pensé que nous pourrions nous trouver ici, après-demain, à pareille heure; cela vous convient-il, et cette maison vous paraît-elle sûre?

Je l'assurai que j'étais tout aux ordres des nobles seigneurs, et que, quant à la maison, elle offrait la sécurité la plus entière, ne m'étant fait accompagner que par un seul domestique de la fidélité duquel je pouvais répondre. Il fut donc convenu que l'entrevue aurait lieu le surlendemain, et nous nous séparâmes après force compliments.

Le lendemain, pour me distraire, je résolus de rendre visite à Velasquez; je me dirigeai donc vers la calle del Arenal, où demeurait le chanoine chez lequel il était descendu. A sa porte, je vis un grand rassemblement de peuple se pressant autour d'un immense carrosse qu'entouraient des estafiers et des laquais revêtus de la somptueuse livrée des Guzman. Sans réfléchir, je traversai la foule; ayant demandé le seigneur Velasquez, un domestique me salua avec des marques de res-

(1) Grisettes de Madrid.
(2) Filles employées dans les fabriques de tabac.
(3) Titre d'Olivarès.

(1) Dans les mémoires du temps on trouve ce Broual, agent secret du cardinal de Richelieu, à Madrid et à Lisbonne.

pect qui m'étonnèrent, et comme je lui dis que j'étais un des amis intimes de l'illustre peintre, il se hâta de me précéder et me conduisit à l'atelier. Je trouvai Velasquez en train de peindre; en face de lui se tenait un grand seigneur magnifiquement vêtu, ayant sur sa poitrine divers ordres et le grand collier de Calatrava. Mon ami parut surpris et presque contrarié de ma venue; se tournant vers son modèle, il lui dit en s'inclinant :

— Monseigneur daignera-t-il excuser mon camarade de voyage ? Il ne savait pas l'honneur que je recevais aujourd'hui, et la présence dans cette humble maison du premier ministre des Espagnes. Si Sa Grandeur le désire, il va se retirer...

Le duc d'Olivarès, car c'était lui, me permit de rester, faveur dont je me serais bien dispensé : il me semblait que son regard dur et menaçant me fouillait l'âme. C'était un homme d'un taille moyenne et d'une complexion un peu forte; il avait les épaules si relevées que, vu d'une certaine façon, on pouvait le croire bossu. Mais tout son caractère se révélait dans sa figure longue, d'un ton jaune comme du vieil ivoire. Il avait la tête forte, les cheveux noirs, le front proéminent, la bouche brusquement renfoncée et le menton très-saillant. Dans cet ensemble, sans beauté, respirait un grand caractère de passion ardente, de force contenue et de dissimulation vindicative. « Malheur à moi, pensai-je, si je tombe jamais dans les mains de cet homme ! » et je maudissais l'idée qui m'avait poussé à la calle del Arenal.

Dans l'atelier de Velasquez. Dessin de F. Lix.

Tout à coup le comte-duc me dit d'une voix impérieuse :

— Comment vous appelez-vous, d'où venez-vous et que faites-vous ?

A cette brusque question je me sentis pâlir; mais, faisant un violent effort, je lui répondis que je me nommais Rodondo, que j'habitais Séville, où je me livrais au commerce des soies. Pendant que je parlais ainsi, je vis Velasquez s'essuyer le visage; j'achevai, en priant monseigneur de vouloir bien me permettre de me retirer.

— Allez, me dit-il en posant sur moi son rude regard; mais demain, à neuf heures du matin, soyez à mon palais, j'ai à vous parler. Vous pouvez sortir.

Que l'on s'imagine l'état dans lequel j'étais lorsque je me trouvai dans la rue. J'eus un instant l'idée de faire seller mon cheval et de quitter Madrid; heureusement chez moi le courage reprend vite le dessus, et, sans pouvoir deviner le motif qui avait pu me valoir une si menaçante audience, petit à petit j'apaisai mon

cœur. Je prévins El Moro de se tenir prêt à m'accompagner au palais Reale.

— Si une heure après ma rentrée je ne suis pas ressorti, lui dis-je, tu iras à la puerta del Sol, tu y demanderas un bijoutier nommé Broual, tu lui diras ce qui m'est arrivé; puis, prenant ensuite mon cheval, tu retourneras, sans t'arrêter, à Séville, et tu préviendras mon maître seul de ma disparition.

El Moro hocha lentement la tête, et murmura :

— Seigneur don Ramos, nous aurions mieux fait de ne pas quitter Séville.

Je pensai qu'il pouvait peut-être bien avoir raison.

Le soir, à la promenade de *las Delicias*, je rencontrai Velasquez, qui m'apprit que le comte-duc, ayant vu le portrait du chanoine, avait aussi voulu avoir le sien du même pinceau, et que, par une faveur inouïe, le ministre était venu à l'atelier de la calle del Arenal. Puis mon ami, continuant, me demanda comment j'avais pu, sans songer à quel point je le compromettais lui-même, mentir si effrontément à Olivarès.

— Ne me questionnez pas, m'écriai-je, mon cher Velasquez, j'ai bien songé aux ennuis que tout ceci pourrait vous donner, mais j'ai juré à mon maître de rester incognito à Madrid, et je tiens mon serment.

— Votre serment... Voulez-vous savoir ce qu'il y a au bout de votre serment ? Une corde pour vous pendre.

Je fis le brave, je lui répondis qu'elle n'était pas encore filée, et que le lendemain j'irais chez lui prendre une tasse de chocolat en sortant de l'audience du comte-duc.

— Mais, entre nous deux soit dit, si jamais vous faites un beau portrait avec cette figure-là...

— Il sera superbe !

Nous parlâmes d'autres choses : de Lindona, de Fernandina, que Velasquez voulait faire venir à Madrid, et nous nous séparâmes fort avant dans la nuit. Dire que mon sommeil ait été bien doux, ce serait mentir; mais cependant, lorsque El Moro vint prendre mes ordres, le lendemain matin, il me trouva très-bonne mine.

— J'ai été hier voir mon ami le valet de pied; il m'a promis d'être, à neuf heures, à la porte du palais; c'est lui qui aura l'honneur de vous conduire jusqu'à la salle des secrétaires intimes du comte-duc. Là, il devra forcément s'arrêter; un huissier à la chaîne vous prendra et vous guidera jusqu'au cabinet qui précède celui d'Olivarès; il vous demandera votre nom, vous annoncera.

Le pauvre garçon, en me donnant ces renseignements, était fort pâle; il continua en protestant de tout son zèle :

— S'il vous arrive malheur, n'ayez point d'inquiétude : je serai bientôt de retour de Séville, et vos ennemis auront affaire avec moi. J'ai été au Mexique, et je sais comment on se débarrasse d'un homme.

Ce zèle d'El Moro me toucha. Je lui donnai cinquante pistoles, mes instructions pour Lindona, et lui remis dans un pli cacheté le chiffre que le duc de Médina-Sidonia m'avait confié.

Tout ceci fait, je m'agenouillai; après une courte prière à saint Antonio, mon patron, je partis, suivi par El Moro. A neuf heures, nous étions à la porte du palais Reale, où nous trouvâmes le valet de pied qui m'attendait. Il me fit traverser je ne sais combien de salles pleines de gardes, d'employés, de grands seigneurs, et toutes plus magnifiques les unes que les autres. Je rencontrai même deux ou trois alguazils, dont la présence m'inquiéta; cependant ce n'était pas l'entrée, mais bien la sortie qui me semblait devoir être périlleuse, si péril il y avait. Tout s'accomplit comme El Moro me l'avait annoncé : des mains du valet, je passai dans celles d'un huissier, et celui-ci me confia à un gentilhomme de la chambre, qui, après avoir pris mon nom et s'être informé de la cause qui m'amenait, alla gratter à une porte. Elle s'ouvrit aussitôt et il disparut. Je restai seul un instant, livré à mes réflexions ; mais bientôt le gentilhomme reparut sur le seuil de l'appartement, me fit un signe en me saluant, et j'entrai. J'étais en présence du duc d'Olivarès. Je ne vis d'abord qu'un chien énorme, à la robe jaunâtre et au muffle noir, qui se tenait debout à ses côtés. Le duc était assis devant un immense bureau d'ébène, surchargé de papiers et orné de moulures d'or. La pièce, entièrement drapée de velours vert, avait pour principal ornement un portrait en pied de Philippe IV. Un instant le duc continua à écrire; puis enfin, se tournant sur son fauteuil, il m'adressa la parole d'un ton sec et impératif :

— Vous m'avez dit, Rodondo, que vous étiez de Séville et que vous travailliez dans les soies. Comment va le commerce en Andalousie ?

Cette entrée en matière, quelque scabreuse qu'elle fût pour mon ignorance, me donna confiance. Je répondis au duc que les affaires n'allaient guère, que l'argent était fort rare, que les droits étaient énormes; que, le Guadalquivir commençant à s'ensabler, les navires d'un certain tonnage ne pouvaient qu'avec peine arriver jusqu'à Séville, ce qui faisait que tout le mouvement commercial se portait à Cadix. A mesure que je parlais, et je parlai assez longuement, Olivarès prenait des notes ; lorsque j'en vins à l'affaire du Guadalquivir, il releva la tête et, me regardant de cet air dur et méchant qui m'avait déjà frappé chez Velasquez, il s'écria :

— Que fait donc le duc de Médina-Sidonia? Il ne m'a jamais parlé de cela.

Le comte-duc mentait : je savais que Velasco lui avait, par ordre de mon maître, adressé un long mémoire sur la navigation du Guadalquivir. Je vis, du reste, bientôt ce qu'il attendait de moi. Il se plaignit amèrement de ce que l'Andalousie n'envoyait au roi ni les soldats ni l'argent qu'elle lui devait, et, petit à petit s'avançant, il me demanda si l'on était content de Médina-Sidonia, s'il avait l'affection des Andalous. Je me gardai bien de répondre qu'on l'aimait; d'un air embarrassé et craintif, j'avouai que le gouverneur général passait pour fort dur, fort exigeant, et n'avait sur la province que la stricte autorité qu'il tenait de ses hautes fonctions. Ce discours parut singulièrement plaire à celui à qui je l'adressais, et, poussant sa pointe, après quelques éloges donnés à mon bon sens, il me demanda si je voudrais, lorsque je serais de retour à Séville, lui adresser tous les renseignements que je jugerais pouvoir lui être utiles.

— Vous surveillerez surtout attentivement la conduite du duc de Médina-Sidonia, dont le roi n'est pas parfaitement satisfait.

Au son d'un timbre d'argent sur lequel il frappa, je vis entrer un homme, une plume à la main. Le duc lui parla à voix basse pendant quelques minutes; puis, se tournant vers moi :

— Allez, dit-il, avec Perez; il vous dira ce que j'attends de votre zèle et de votre fidélité.

Le seigneur Perez n'y mit pas grandes façons : il me

vanta ma bonne fortune, me détailla les avantages et les honneurs du rôle d'espion que le puissant ministre daignait m'offrir, et m'annonça que c'était à lui, Perez, que j'aurais à adresser mes rapports. J'eus l'air d'accepter la proposition avec enthousiasme. Perez m'offrit alors quelques réaux ; je me récriai et, avec une forte envie de rire, je déclarai que je faisais tout pour l'honneur et que, d'ailleurs, j'étais riche.

A ces mots, Perez changea de figure.

— Vous êtes bien heureux, soupira-t-il; depuis trois mois, je n'ai pas reçu un réal : le trésor est à sec.

— Eh bien, seigneur Perez, permettez-moi de mettre ma bourse à votre disposition.

Et, joignant l'effet aux paroles, je lui glissai dans la main dix pistoles. Il se confondit en remercîments, me jura amitié ; je l'acceptai comme je le devais ; il m'invita à venir le voir pendant mon séjour à Madrid et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Je sortis du palais espion en titre du duc d'Olivarès. A la porte, je trouvai mon fidèle Moro ; il commençait à être inquiet : mon absence avait duré une heure.

Sans rentrer chez moi, j'allai chercher Broual pour savoir si le rendez-vous du soir tenait toujours. Je le trouvai ; il me répondit que tout le monde serait exact. Alors je lui contai mon aventure, et comme quoi il avait l'honneur de parler à un espion du comte-duc.

— Par la Vierge d'Atocha, don Ramos, vous êtes un charmant garçon, et vos talents doivent vous mener loin ! C'est pour nous un vrai coup de fortune, et à présent nous pouvons, sous votre protection, travailler à notre aise. Soignez votre imbécile de Perez : il nous sera, sans le savoir, certainement utile. Décidément, Olivarès n'est pas fort; il ne se connaît pas en hommes. Quelle différence avec le cardinal de Richelieu ! Allons, tout va bien. Je vous donnerai ce soir quelques nouvelles vraies, mais sans conséquence, que vous transmettrez à Perez, et vous vous acquerrez un crédit dont nous saurons user. Vous venez de faire un coup de maître. A ce soir, don Ramos !

Dès que je fus chez moi, j'écrivis une longue lettre chiffrée à Séville, et la fis remettre par Moro aux banquiers du duc de Médina, qui avaient reçu des ordres particuliers au sujet de la correspondance.

Le soir, la réunion eut lieu, et j'eus l'honneur de recevoir successivement le duc de Villareal, le prince de Camino, son fils; le duc d'Ayamonte, Balestero, un des *viguiers* de Catalogne ; don Ritalto, chanoine et archiprêtre de le cathédrale de Burgos ; le comte d'Oñate, ancien menin de Philippe IV; Geronimo Vaës, un des alcades de Madrid; Iago Calderon, neveu du Calderon qu'Olivarès avait fait décapiter ; et le plus remarquable de tous, sinon par le rang, du moins par la capacité, le Portugais Joao Pinto Ribeiro, homme de loi, procurador du duc de Bragance. Je ne dois pas oublier Broual, qui me présentait à tous ces personnages, allant, venant, parlant, gesticulant avec la furie française. De toute la compagnie, j'étais assurément le moindre ; mais je représentais l'Espagnol qui, par son rang et sa naissance, dominait tous les autres. Chacun me fit donc fête et se pressa pour entendre et connaître les desseins de mon maître.

— Le duc de Médina-Sidonia n'entend, dis-je, d'aucune façon porter atteinte aux droits de la couronne et à la fidélité qu'il a jurée à Philippe, et c'est même pour en donner une preuve à ce prince en même temps qu'un témoignage d'amour à la vieille patrie espagnole qu'il veut, avec votre aide, puissants seigneurs et nobles hommes, mettre un terme aux abus du favoritisme, qui épuise les forces et anéantit la richesse et la gloire de ce grand pays. Sous sa vieille constitution, il était riche et prospère; c'est donc cette vieille constitution qu'il faut rétablir, en rendant à chaque province ses *fueros*, ses statuts et son indépendance. Aujourd'hui, Madrid dévore, sans contrôle, les trésors de l'Espagne et des Indes, et la cour dévore Madrid. Les favoris sont riches et le roi est pauvre ! Les armées, sans solde, succombent partout; nos colonies nous sont enlevées une à une; de nos conquêtes passées rien ne nous restera bientôt plus, et la misère est affreuse. La guerre civile est déjà déchaînée ; la noble Catalogne, soulevée, défend la cause commune, et aucun bon Espagnol ne peut prétendre avoir le droit de tirer le fer contre elle, car elle veut ce que nous voulons tous : la liberté provinciale, le rétablissement des grandes communes telles qu'elles étaient avant le cardinal Ximénès. Dans ce but, seigneurs, Guzman de Médina-Sidonia propose, à vous et à tous ceux qui se joindront à lui et à vous, le soulèvement pacifique de tous les royaumes d'Espagne, pour former ensuite, sous le sceptre de Philippe IV — que Dieu garde ! — une confédération libre au dedans, puissante au dehors, telle enfin que l'ont connue nos pères.

Je terminai en faisant pleuvoir des malédictions sur la tête du comte-duc, qui, dans son ambition insatiable, était devenu premier ministre, président du conseil de Castille, grand chancelier de la cour des Indes, trésorier général d'Aragon, membre du suprême conseil de l'Etat, gouverneur général du Guipuzcoa, grand chambellan, etc., etc., et tellement maître de la volonté du roi, que, dans une domination si absolue et si peu justifiée, pas un juge ne pouvait se refuser à voir l'effet d'un charme secret et d'un diabolique sortilége.

Ce plan, après quelques débats, fut unanimement accepté. Le duc de Villareal et son fils se prétendirent sûrs de l'Estramadure ; le comte d'Oñate, de la Galice; Pinto Ribeiro, du Portugal; Vaës espérait pouvoir soulever Madrid, et Ritalto Burgos. Moi, au nom de mon maître, je me fis fort pour l'Andalousie ; le Catalan Balestero nous donna l'assurance que rien ne dompterait sa province. Quant à Calderon, il nous déclara nettement que dans la conjuration il ne cherchait qu'à satisfaire sa vengeance et qu'à frapper à mort le meurtrier de son malheureux oncle. Broual nous dit que dans notre juste dessein nous pouvions compter sur l'appui de la France et du cardinal de Richelieu, déjà décidé à soutenir de ses armes l'insurrection de la Catalogne.

On convint que chacun chercherait des adhérents et par tous les moyens hâterait l'explosion du complot. Le chanoine Ritalto, avant de nous séparer, nous proposa de demander à Dieu de bénir notre entreprise. Nous nous mîmes tous à genoux, et il prononça une belle prière, après laquelle nous convînmes de nous revoir souvent à la calle Cervantes pour nous communiquer les uns aux autres les nouvelles importantes qui parviendraient à chacun jusqu'au jour fixé pour l'insurrection générale.

Le soir même, j'écrivis à Velasco — pour qui de droit — le détail de ce qui venait de se passer, en donnant mon opinion sur ce que j'avais vu et entendu. Ma confiance n'était pas absolue, quoique le comte-duc fût profondément détesté, même à Madrid, et qu'il pût bien prendre pour lui la folle devise qu'il avait, au

commencement des nouvelles guerres, donnée à la pauvre Espagne :

Todos contra nos, y nos contra todos (1).

Le duc de Villareal ne me semblait pas précisément respirer le génie de l'audace ; son fils me faisait tout l'effet d'un éventé qui croyait accroître son importance en conspirant. Excepté le Catalan, qui courait vraiment de grands risques à Madrid, et poursuivait activement des négociations particulières pour sa province avec Broual ; excepté le Portugais surtout, tous me paraissaient des esprits et des cœurs très-ordinaires. Je finissais donc ma dépêche en invitant le duc à prendre toutes les précautions que lui dicterait la prudence.

Cependant de graves nouvelles relevèrent bientôt mon courage. Balestero vint un soir nous faire ses adieux ; il nous annonça que les Catalans insurgés, après s'être emparés de la *Tarazana* (l'arsenal) et du port *Balvarte del mar*, s'étaient rendus maîtres de toute la ville de Barcelone, avaient massacré le comte de Santa-Colonna, une des âmes damnées d'Olivarès, et Broual nous assura que les troupes françaises s'avançaient pour protéger les Catalans. En nous quittant,

Les conjurés. Dessin de F. Lix.

Balestero nous conjura de hâter la grande insurrection, afin que ses compatriotes ne fussent pas écrasés sous toutes les forces de l'Espagne.

Nous nous reprîmes donc tous à travailler énergiquement, ce que nous rendait de jour en jour plus facile le mécontentement général, accru encore par les demandes d'hommes et d'argent que les affaires de Barcelone avaient rendues nécessaires. De l'or, il en venait bien un peu ; mais, à mesure qu'il entrait dans le trésor, Philippe IV l'en faisait sortir. Le roi avait un goût effréné pour les objets d'art et pour la peinture, et Olivarès ne pouvait l'entretenir dans sa royale incurie qu'en lui fournissant toutes les sommes qu'exigeait sa folle passion. Velasquez, que le comte-duc avait fait connaître au roi, ne demeurait plus chez le chanoine immortalisé par son pinceau ; Philippe l'avait installé dans son palais et, alors que de toutes parts son royaume menaçait ruine, il passait des journées entières dans l'atelier du grand artiste, occupé à son portrait.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) « Tous contre nous, et nous contre tous. »

ÉTUDES HISTORIQUES.

HARELLE, LE BOULANGER DE METZ [1].

La porte Serpenoise. Dessin de H. Clerget.

II. — BERTHOLD DE KRANTZ.

Le chevalier Berthold de Krantz, comme bien des seigneurs du moyen âge, ne vivait que de rapines et de pillage. La soif de l'or et aussi l'amour de la bataille le jetaient dans toutes les aventures de guerre, si fréquentes à cette époque : tantôt il prêtait l'appui de sa puissante épée aux comtes de Salm ou de Nassau, tantôt au duc de Bar et surtout à celui de Lorraine, dont il était l'ami. Le chevalier s'était même offert comme soldoyeur à la cité de Metz, mais celle-ci n'avait point accepté les services du sire à la grande barbe à cause de ses attaches avec le duc de Bavière. Berthold en avait conçu un vif ressentiment et n'attendait que l'occasion de se venger. La paix qui régnait alors laissait inactif le redoutable glaive du chevalier, qui n'avait d'autres ressources, pour donner un aliment à sa fougueuse énergie, que de tourmenter ses malheureux vassaux et de détrousser les voyageurs qui s'aventuraient sur ses domaines.

Le voisinage l'attirait dans la cité messine, mais non la sympathie, car, outre la rancune qu'il gardait au gouvernement, il détestait les Messins, qui, sans respect pour la noblesse, faisaient plier sous leurs lois les seigneurs aussi bien que les manants.

L'amour — ou plutôt le désir — que lui inspira la mignonne Gertrude ne modifia point ses sentiments ; n'obéissant qu'à ses instincts sauvages, il voulait moins se faire aimer qu'assouvir sa brutale passion, mais la jeune fille échappa à ses grossières séductions ainsi qu'à ses violences.

Depuis sa tentative d'enlèvement, le seigneur à la

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

grande barbe s'était confiné dans son château, où la crainte d'un châtiment ignominieux le retenait beaucoup plus que la foi jurée. Il attendait donc la fin de son exil avec l'humeur d'un ours dans sa tanière, lorsqu'un de ses affidés vint lui annoncer les fiançailles de la fille du boulanger.

En apprenant cette nouvelle, l'Hercule allemand se livra aux transports d'une terrible colère, et, malgré les dangers qui l'attendaient, il résolut de se rendre à Metz pour connaître son rival et l'écraser sous ses pieds. Or la Saint-Benoît était proche; il choisit ce jour pour tenter sa démarche, pensant avec raison que les magistrats de la cité n'auraient guère le loisir de s'occuper de lui.

Voilà pourquoi le chevalier de Krantz, au mépris de sa parole, stationnait devant la boutique du boulanger Harelle le jour de l'élection du maître échevin.

Le seigneur Berthold s'attendait sans doute à rencontrer dans le fiancé de Gertrude un bon bourgeois bien débonnaire et facile à écarter par la menace; la vue du jeune armurier français le désabusa. Il comprit qu'avec un pareil adversaire il faudrait employer les armes; or, comme cette fois il fallait réussir ou mourir, le chevalier ne voulut point provoquer son rival dans un lieu où, vainqueur ou vaincu, il devait fatalement succomber : il se retira donc dans son manoir pour combiner son plan de conduite.

Une heure après, son valet, qu'il avait laissé en observation aux abords de la boulangerie, lui rapportait fidèlement les paroles que Harelle avait prononcées à haute voix.

— Le 9 avril! s'écria l'athlète germain, en brisant d'un coup de talon la marche de l'escalier de pierre, le 9 avril! Le temps est proche, mais, par l'enfer! il ne m'en faudra pas tant pour exterminer cette verminеuse engeance et mettre en ma puissance cette fille de vilain. Holà, valet, mon cheval!

Le soir même, Berthold arrivait dans la ville de Nancy et se faisant introduire auprès de Nicolas, duc de Lorraine.

— Ah! c'est vous, mon beau cousin, dit le duc en apercevant le chevalier. Quelles bonnes nouvelles vous amènent? Avez-vous étouffé dans vos bras quelque sanglier dont vous m'apportez la hure, ou rançonné quelque juif opulent de la cité de Metz et m'en apportez-vous ma part?

— Il ne s'agit ni de sanglier ni de juif, répondit l'Allemand d'une voix sombre, mais bien de ceux de Metz, que vous avez en mortelle haine et que j'abhorre plus encore.

— Qu'ont-ils fait? Ont-ils ravagé mes terres ou fait prisonniers quelques-uns de mes aimés et féaux sujets? demanda Nicolas.

— Ils sont trop rusés pour affronter votre colère, monseigneur. Voici de quoi il s'agit : Durant les heures d'oisiveté que me laisse cette année de molle paix, j'ai combiné un moyen de m'emparer de l'inexpugnable ville de Metz. Prêtez-moi concours et assistance et avant quinze jours le drapeau de la Lorraine flottera sur les remparts de l'orgueilleuse cité.

— Que me proposez-vous là, messire? s'écria vivement le duc; je suis en alliance avec les Messins et les attaquer sans déclaration de guerre serait forfaiture.

— Y a-t-il alliance entre gentilshommes et manants? riposta Berthold. Je vous le répète, seigneur duc, j'ai les moyens sûrs de m'emparer de la cité messine; voulez-vous en profiter? ou me faut-il les offrir au roi Louis de France, qui, naguère encore, sollicitait par lettre les habitants de Metz à rentrer dans la mère patrie, ainsi qu'ils en avaient maintes fois témoigné le désir.

— Qui m'assure du succès de votre projet? dit Nicolas; vous ne m'avez point révélé vos plans; or vous savez que ces damnés bourgeois sont subtils et avisés; jusqu'à présent ils ont échappé à toutes les embûches et assauts d'armes. Mes ancêtres, malgré de puissantes alliances, ont vainement tenté de les subjuguer et j'ai encore présentes à la mémoire les dates de 1198, 1221, 1324, 1370, 1402, 1427; ce sont autant de défaites. Notre maison a vu ternir la gloire de ses armes devant cette forteresse maudite; il n'y a pas trente ans, le roi Charles septième de France a essuyé pareille aventure : malgré sa formidable armée, il n'a pas été plus heureux que nous. Ce que n'ont pu faire de grandes puissances ne peut guère être accompli par un simple guerrier, fût-il Hercule en personne.

— Ceux qui ont fait reculer les princes et les rois demanderont merci à Berthold de Krantz, dit celui-ci avec éclat.

— Parlez donc, beau cousin; dévoilez-moi vos intentions, repartit le duc intrigué et subissant déjà l'influence de la convoitise.

— Mon plan est des plus simples. Ayant souvent occasion de fréquenter les citadins de Metz, je connais leurs habitudes. Confiants dans la solidité de leurs murailles, ils ne font garder leurs poternes que par une sentinelle qui, du haut des remparts, surveille la campagne. Comme la république n'est en hostilité avec personne en ce moment, les châtelains préposés à la garde des poternes laissent entrer sans difficulté les maraîchers et autres marchands de victuailles. Rien n'est donc plus facile que de se faire ouvrir la porte; le difficile, c'est de l'empêcher de se refermer sans éveiller de soupçons et surtout, ce qui est de toute importance, de paralyser l'action de la herse qui se trouve sous la voûte, herse que l'on fait choir à la moindre apparence de danger.

— C'est là, en effet, le point difficile, et je suis curieux de savoir comment vous prétendez résoudre ce problème, dit Nicolas.

— Vous allez en juger, seigneur duc : ayant toutes mesures et dimensions de la porte Serpenoise, j'ai combiné un engin de solides étais de chêne qui s'adaptera dans les coulisses du mur et empêchera la herse de fonctionner; la porte ouverte et la herse enrayée, si quelques bons compagnons se trouvent derrière moi, par les cornes de Belzébuth! tous les Messins seront occis et étranglés dans leurs lits avant d'avoir ouvert les yeux. Que dites-vous de mon projet, monseigneur? demanda le chevalier en terminant.

— Je dis qu'il est pendable, traître et félon à tous égards.

— Et vous le repoussez...?

— Et je l'accepte, répondit Nicolas en se levant. Je veux d'un seul coup venger mes aïeux et conquérir une forteresse qui me rendra l'égal des rois de France et des empereurs d'Allemagne. Je vous abandonne le commandement de cette expédition et me range sous vos ordres; mais rappelez-vous qu'un échec en cette occurrence me couvrirait de honte et de mépris. Que réclamez-vous pour votre part d'entreprise? ajouta le duc.

— Je ne veux rien que l'extermination de cette race maudite, répondit Berthold de Krantz : à vous la ville et ses richesses, à moi ses habitants de tout âge et de tout sexe.

— Touchez là, beau cousin, dit le duc en souriant; c'est un marché conclu : à moi la cage, à vous l'oiseau.

Le chevalier, ravi de sa négociation, ne songea plus qu'à mettre ses projets à exécution. Il fit appeler d'habiles ouvriers charpentiers, leur donna des modèles et devis.

Pendant ce temps, le duc Nicolas faisait secrètement prévenir ses barons et baronnets ainsi que six cents gentilshommes allemands et plusieurs princes du même pays. Ensuite, il fit équiper dix-huit cents cavaliers et dix mille hommes d'armes à pied. Ces préparatifs, malgré l'activité fiévreuse du seigneur à la grande barbe, ne purent être terminés que le 7 avril.

Le jeudi 8 avril, le duc Nicolas de Lorraine, à la tête de son armée, partit nuitamment de sa ville de Nancy et vint camper sans bruit dans les forêts de Pont-à-Mousson.

Le 9, à deux heures du matin, ses troupes étaient sous les murs de la ville de Metz, dans les environs de Saint-Ladre, et échelonnées jusqu'aux abords des remparts.

A quatre heures du matin, Gaspard de Raville, maréchal et grand connétable du duc de Lorraine, Jean Wiss, bailli d'Allemagne, Conrad Kreutzer, prévôt de Sierck, Berthold de Krantz et plusieurs ouvriers et soldats choisis se présentèrent à la porte Serpenoise sous le costume de marchands de poissons.

Ils conduisaient deux lourds chariots : l'un était chargé de tonneaux remplis d'armes et d'outils ; l'autre portait la fameuse machine, qui, démontée, n'offrait que l'aspect de pièces de bois d'œuvre.

Gaspard de Raville réveilla le portier en lui parlant en patois messin.

— Holà, pampi Pierson, deveyeu l'euche : voce des p'chons. (Holà, grand-père Pierson, ouvrez la porte : voici des poissons.)

Le gardien, se fiant aux apparences, ouvrit la poterne et reçut pour son obligeance un baquet rempli de menu fretin, qu'il s'empressa d'emporter chez lui.

La première voiture passa sans encombre et traversa la voûte ; la seconde, qui portait la machine, arrivée sous la herse, brisa son essieu par une manœuvre habile. Les faux marchands de poisson se virent dans la nécessité de décharger leurs pièces de bois, ce qui contraria vivement le portier ; et, comme il commençait à donner des signes d'inquiétude en voyant cette quantité d'hommes, le sire à la grande barbe, sans la moindre hésitation, saisit le malheureux par le cou et le rejeta roide mort sur le pavé. Un instant après, la sentinelle roulait dans les fossés des remparts. Un des soldats déguisés venait de lui plonger son poignard entre les épaules.

Maîtres de la situation, les assaillants défoncèrent les tonneaux, se munirent de leurs outils, et, sans perdre une seconde, rassemblèrent les pièces destinées à étayer la herse ; ce travail s'accomplit avec une extrême rapidité et presque sans bruit.

Tout était préparé. La ville endormie allait tomber sans défense au pouvoir de l'ennemi. Berthold de Krantz n'avait plus qu'à faire un signe et douze mille soldats s'emparaient en silence des dix-sept portes de la ville et des soixante-huit tours qui défendaient les remparts.

Le chevalier allemand triomphait. Un sourire satanique desserra ses lèvres minces ; ses yeux farouches brillèrent dans l'ombre :

— Enfin, murmura-t-il avec une joie cruelle, voici l'heure de la vengeance !

Alors, recommandant à ses complices le plus profond silence, il s'aventura seul jusqu'au milieu de la rue Serpenoise.

III. — LA NUIT DU 9 AVRIL.

Tout le monde ne dormait pas dans la vieille cité pendant la nuit du 9 avril 1473. L'amour n'avait point laissé clore les yeux de la mignonne Gertrude ni ceux du gentil Français. On prétend que les fiancés de tous les pays ne dorment guère la veille de leur mariage. Est-ce la crainte ou la joie qui les tient en éveil ? Eux seuls pourraient le dire.

Maître Harelle, lui non plus, n'avait les yeux fermés. Ce n'était point l'amour qui l'empêchait de dormir, mais des raisons beaucoup plus prosaïques : il s'était promis que nulle pâtisserie autre que la sienne ne paraîtrait sur la table nuptiale, et il était alors fort occupé à pétrir des tourtes et des gâteaux.

Le jeune armurier, dans son logis de la rue Taison, ne pouvant vaincre son impatience, descendit chez son voisin, Jean Aubrion, un des plus savants chroniqueurs du pays messin : celui-ci raconta au jeune étranger une foule d'histoires amusantes ou terribles touchant la ville des anciens Médiomatriciens. C'est ainsi que Maurice apprit que la cité messine avait joui, de tout temps, de franchises et d'immunités; que les Romains, durant leur occupation dans les Gaules, respectèrent ces priviléges et que la ville de Metz, devenue la capitale du royaume d'Austrasie, acquit une très-grande importance sous les rois de la première et de la seconde race; qu'après le démembrement de l'empire de Charlemagne, la cité messine s'était constituée en république et que, depuis cette époque, elle avait donné au monde, par sa gloire et sa prospérité, l'exemple de ce que peut faire un peuple maître de ses destinées.

Jean Aubrion n'oublia pas de raconter au jeune artiste la légende du Graouilly, ce dragon ailé qui, dans les anciens temps, dévorait à chaque repas une des plus jolies filles du pays, et que saint Clément étrangla net en lui passant son étole autour du cou. Il lui dit qu'en souvenir de ce miracle on portait, chaque année, processionnellement l'effigie du monstre le jour des Rogations.

Passant au temps actuel, il lui rapporta que le nombre des sorciers était considérable dans le pays et qu'on les brûlait entre le pont des Morts et le Pontiffroy. Il parla également du supplice qu'on infligeait aux malfaiteurs, en les plongeant dans le vaste égout du Champ-à-Seille, etc., etc.

Le narrateur aurait passé toute la nuit à raconter ces histoires, qui lui étaient familières, s'il ne s'était point aperçu que son auditeur ne lui prêtait qu'une oreille distraite. Jean Aubrion congédia Maurice en lui faisant remarquer que la cloche de l'église Saint-Jacques venait de sonner la deuxième heure après minuit et qu'il était temps de se livrer au repos.

L'armurier, en quittant le chroniqueur, ne remonta pas chez lui. Ne pouvant tenir en place, il descendit dans la rue avec l'intention de se promener jusqu'au matin; mais, une heure après, il se trouvait soupirant

sous la fenêtre de sa belle — on prétend aussi que, dans tous les pays du monde, les amoureux éprouvent le besoin de soupirer sous la fenêtre de leurs promises. Maurice, voyant la boulangerie éclairée, entra sous prétexte d'offrir ses services à son futur beau-père. En entendant la voix de son fiancé, Gertrude s'empressa de quitter la chambre haute et vint rejoindre les deux hommes, de façon que ces trois personnages se trouvaient réunis dans la nuit du 9 avril.

Les jeunes gens avaient bien proposé leur concours au maître boulanger; mais celui-ci, en homme expérimenté, pensant qu'ils étaient plus disposés à se presser les mains qu'à se les barbouiller de farine, les avait envoyés dans la boutique.

Les fiancés étaient donc là, bâtissant des projets d'avenir et se tenant ces mille propos décousus et charmants, comme en savent raconter les seuls gens épris, lorsqu'un bruit insolite vint frapper leurs oreilles : ils écoutèrent; le jeune homme, qui ne pouvait s'y tromper, reconnut le son des outils et le froissement des armes; obéissant à un vague pressentiment, il crut devoir avertir le boulanger : celui-ci sortit de la maison avec ses deux enfants, et, malgré l'obscurité, distingua des masses confuses qui s'agitaient aux abords de la poterne Serpenoise.

— Il se passe là quelque chose d'extraordinaire, dit Harelle : fillette, regagne ta chambre; et toi, Maurice, boucle ton ceinturon.

Ils rentrèrent dans la boutique.

— Sainte Vierge, veillez sur nous! dit la jeune fille en montant l'escalier.

Le boulanger s'habilla en toute hâte, le jeune armurier fit jouer sa rapière dans le fourreau et tous deux, éteignant la lumière, s'apprêtèrent à partir, lorsqu'une voix mâle prononça le nom de Gertrude; les deux hommes s'approchèrent de la porte et écoutèrent :

— Gertrude! Gertrude! ne m'entendez-vous pas? disait la voix.

La jeune fille ouvrit sa fenêtre et dit :

— Est-ce vous qui m'appelez, mon père?

— Non, ce n'est pas votre père, c'est un homme qui vous aime cent fois plus que lui.

— Le seigneur à la grande barbe! murmura Gertrude en tremblant.

— Oui, le seigneur à la grande barbe, qui vient vous arracher à la mort; descendez et venez me rejoindre : car, dans un instant, plus de douze mille gens d'armes vont mettre la ville à feu et à sang.

— Dieu puissant, protégez-nous! l'ennemi est dans nos murs! s'écria la jeune fille avec terreur.

— Le temps presse; descendez tout de suite, ou vous êtes perdue.

— Seigneur Berthold de Krantz, répondit Gertrude avec énergie, vous êtes le plus indigne chevalier de la chrétienté : je vous méprise et je vous hais.

— Ah! c'est ainsi que tu récompenses mon bon vouloir, fille de vilain, dit le traître d'une voix rauque; eh bien! que ta destinée s'accomplisse : avant un quart d'heure tu seras foulée aux pieds par des milliers de soldats furieux, et tu leur demanderas grâce en vain. Ah! ah! ajouta-t-il d'un ton sardonique, tu n'auras pas toujours un Sept de la guerre caché sous ta mante, vertueuse bourgeoise.

— Non; mais il y aura toujours une vaillante épée prête à punir les parjures et les infâmes, s'écria Maurice, qui s'était glissé hors de la maison.

— Ah! c'est le bel amoureux! Tous les bonheurs m'arrivent à la fois, fit Berthold en ricanant; tu ne devais mourir que de ma main, heureux amant!

En disant ces mots, le chevalier se précipita sur son rival la dague au poing; le jeune homme était sur la défensive et supporta sans plier l'attaque furibonde de son agresseur. Vingt fois celui-ci lui porta des coups formidables, l'armurier les para avec une merveilleuse adresse; le seigneur de Krantz, ne pouvant contenir sa fureur, oublia toute prudence et poussa un rugissement de bête fauve.

A ce cri, qui s'éleva dans la nuit, cent autres répondirent.

— Enfer! vociféra Berthold.

Et, tournant les talons, il se précipita vers la porte Serpenoise.

Il était trop tard.

Les troupes, qui attendaient avec impatience le signal du combat, s'élancèrent en avant à la voix de leur chef. Le cri poussé par le chevalier leur parut non-seulement un commandement d'attaque, mais encore une invitation à rompre leur mutisme. La première colonne d'assaillants, composée de deux cents Lorrains, sous la conduite de plusieurs gentilshommes allemands, s'élança dans la rue Serpenoise aux cris de :

— Tue! tue! ville gagnée! vive Calabre!

En vain Berthold voulut-il imposer le silence, sa voix se perdit dans le bruit : voyant le succès de son entreprise compromis et pensant que la fougue des soldats pouvait seule lui donner la victoire, il se mit à leur tête en crant :

— Tue! tue! n'épargnez ni femmes ni enfants! exterminez cette race de Messins maudits!

Pendant le duel des deux rivaux, Harelle avait donné des ordres à sa fille et s'était précipité hors de la maison par les jardins. Maurice, après la fuite de son adversaire, était rentré dans la boulangerie sur l'appel de sa fiancée et, guidé par elle, gagnait le couvent des Prêcheresses.

Le boulanger se glissa jusqu'à la poterne Serpenoise et vit que la herse n'était point baissée. Pensant pouvoir atteindre le haut du rempart à la faveur du tumulte, il se mêla aux assiégeants en criant plus fort que les autres : Tue! tue! ville gagnée! Il était déjà parvenu à traverser la masse des assaillants et n'avait plus qu'à franchir les degrés du rempart, lorsqu'une main vigoureuse le saisit par le col; une voix à l'accent lorrain lui cria :

— N'es-tu point un de ceux de Metz?

Celui qui l'interpellait de la sorte était le maréchal de Lorraine; Gaspard de Raville, quoique plusieurs de ses soldats fussent déguisés en bourgeois, n'avait point reconnu Harelle pour être un des siens.

Le boulanger, sans se déconcerter, répondit d'un ton confidentiel :

— Oui, monseigneur Gaspard, je suis le maître de la corporation des boulangers, et le seigneur Berthold de Krantz est le valentin de ma fille.

— Alors tu es des nôtres, ajouta le connétable; va donc planter l'étendard de la Lorraine sur la tour du rempart; nul mieux que toi n'en connaît le chemin.

Harelle s'empressa d'obéir à un ordre qui allait au-devant de ses désirs : saisissant le drapeau, il escalada le rempart; mais, au lieu d'arborer la bannière ennemie, il brisa les crochets qui retenaient les chaînes de la herse, et cette lourde masse, tombant d'un seul

coup de toute sa hauteur, brisa l'engin si ingénieusement préparé et le chariot qui gisait encore là.

A part quelques issues, où l'on ne pouvait passer qu'en rampant, la poterne était fermée !

Après cet exploit, le boulanger s'élança dans la ville en criant de toutes ses forces :

— Aux armes ! aux armes ! Sus aux Lorrains !

Au moment où la herse tombait, la cloche du couvent des Prêcheresses, mise en branle par les deux fiancés, sonnait le tocsin d'alarme et arrachait au sommeil les bourgeois endormis. Ceux-ci, réveillés en sursaut, s'armèrent au hasard de pioches, de bêches et de bâtons, et, sans prendre le temps de s'habiller, descendirent dans la rue.

Alors eut lieu une de ces scènes où le burlesque le dispute au sublime : d'un côté, des soldats armés jusqu'aux dents et déjà excités par un premier succès; de l'autre, des bourgeois demi-nus, sans armes et encore engourdis par les vapeurs du sommeil. L'issue d'une lutte aussi inégale ne pouvait être douteuse, et les Lorrains auraient remporté une facile victoire s'ils eussent été soutenus; mais le boulanger, en faisant tomber la herse, avait empêché les renforts d'avancer et les assaillants de reculer.

Surprise. Dessin de Ch. Benoist.

Déjà les ennemis s'étaient répandus dans la grande rue et jusque derrière Saint-Sauveur, lorsque Maurice, qui s'était fait remplacer par le chapelain du monastère, accourut flamberge au vent.

La vue d'un homme armé fit supposer aux Lorrains que les défenseurs de la cité étaient déjà sur pied, ce qui ralentit l'impétuosité de leur élan, d'autant plus que le jeune armurier, à chaque coup de sa rapière, étendait un des leurs sur le pavé.

Berthold, sentant plier ses hommes et ne comprenant pas l'inaction des troupes extérieures, courut vers la poterne... En voyant la barrière, il comprit qu'il n'avait plus qu'à vendre chèrement sa vie et à sauver ses soldats d'une mort certaine. Il revint donc à la tête des siens et ordonna la retraite.

Cette retraite ne pouvait s'effectuer que bien lentement, puisqu'on ne pouvait passer qu'en se traînant sous la herse; néanmoins, grâce à sa force prodigieuse et au terrible jeu de son glaive, le chevalier tint à distance les pioches et les bêches de ses ennemis. Déjà une grande partie de ses hommes avait pu gagner la campagne, et Krantz lui-même était parvenu tou proche de la poterne.

Quelques pas encore et le traître échappait au châtiment...

Maurice, après avoir arrêté l'ardeur des assaillants,

s'était jeté dans la mêlée, cherchant et appelant son rival, et faisant mordre la poussière à tous ceux qui lui barraient le chemin. Il avait déjà étendu à ses pieds plusieurs gentilshommes lorrains et allemands, lorsqu'il reçut en plein visage une estafilade qui lui couvrit les yeux de sang. Obligé de se retirer du combat pour étancher sa blessure, il s'en fut près d'une fontaine, déplorant le fâcheux accident qui paralysait son courage.

Une femme, l'entendant maugréer, déchira sa robe et lui banda le front avec tant d'habileté que l'hémorrhagie cessa.

Le jeune artiste ramassa son épée et s'élança de nouveau sur le champ de bataille. L'ennemi opérait sa retraite. Maurice courut vers la porte Serpenoise et vit l'athlète allemand qui s'escrimait d'estoc et de taille, et faisait voler en éclats les bâtons des bourgeois. A sa vue, Maurice poussa un cri de joie et bondit vers lui.

Le chevalier de Krantz, à l'aspect de son rival, fit entendre un ricanement de rage et s'écria :

— Te voilà donc, très-prudent fiancé ! Je te tiens sous mon fer : le ciel me devait cette compensation. Je vais donc pouvoir offrir ton cœur et tes entrailles à notre aimable maîtresse.

— Allemand damné ! lui répondit le jeune artiste, il est un bras plus fort que celui des pourfendeurs : c'est celui qu'arment le bon droit et la justice.

Berthold ne répliqua que par un éclat de rire moqueur et se précipita comme un taureau furieux sur son adversaire. Celui-ci soutint le choc sans reculer d'une semelle ; le chevalier, qui avait déjà éprouvé l'adresse de son rival, abandonna les finesses de l'escrime et ne chercha à s'en rendre maître que par la force brutale. A plusieurs reprises il frappa l'épée de Maurice avec toute la vigueur de son poignet d'airain, espérant la briser ; la bonne lame étincela, plia, sans se rompre, et revint toujours en ligne, implacable et menaçante.

Krantz, éperdu de colère, rugissait comme un tigre ; jamais il n'avait rencontré pareille résistance. Voulant en finir par un coup suprême, il roidit ses muscles puissants, saisit à deux mains sa lourde rapière, et, s'en faisant une masse d'armes, en asséna un coup formidable sur la tête du svelte fiancé de Gertrude.

Un cri de détresse s'échappa de toutes les poitrines, car les Messins, quoique maîtres de la position, n'avaient point voulu intervenir dans ce duel à mort. La tête de l'artiste ne fut pas touchée. Par une adroite retraite du corps, Maurice avait évité le choc de la terrible dague, qui ne rencontra que le vide, et, avant qu'elle revînt en garde, la sienne disparaissait tout entière dans la gorge du chevalier.

Le sire à la grande barbe tomba sur le sol comme une solive de chêne ; un flot de sang inonda ses lèvres contractées par la rage et la douleur.

— Tue ! tue ! murmura-t-il une dernière fois, et il expira.

Une immense clameur salua la victoire du jeune défenseur de la cité, et la population, alors sur pied, répéta le nom de Maurice Pascal, le Français.

Après la bataille on compta les morts. Trente-huit gentilshommes et deux cent treize gens d'armes gisaient dans les rues ; cinquante-deux autres furent trouvés cachés dans les jardins de la ville ; cinq étendards demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Les Lorrains étaient entrés au nombre d'environ six cents. Plus de la moitié parvinrent à s'échapper, mais dans un fort pitoyable état.

Le duc Nicolas de Lorraine, honteux et désespéré de sa déloyale tentative, s'éloigna en toute hâte ; sa retraite fut une véritable déroute ; ses soldats fuyaient affolés dans toutes les directions, en criant :

— A l'aide ! à l'aide ! voici ceux de Metz.

Dans cette échauffourée, sans compter le gardien Pierson et la sentinelle, les Messins ne perdirent que trois hommes, dont l'un était fou ; le nombre des blessés fut assez considérable.

IV. — LA RÉCOMPENSE.

Pour remercier Dieu de cette heureuse délivrance, le clergé découvrit le corps du bienheureux saint Clément et la tête du martyr saint Etienne, patron de la ville : l'exposition se fit dans l'église cathédrale.

Tous les habitants du pays messin assistèrent à cette manifestation religieuse. Le chef de la république, les magistrats et toutes les corporations, en grand costume, se rendirent à l'église, bannière en tête.

On remarqua, en cette circonstance, que le maître échevin, qui d'ordinaire marchait seul, suivant les prérogatives de sa haute dignité, s'appuyait amicalement sur l'épaule d'un homme du peuple.

Cet homme était Harelle, le boulanger.

Derrière ces deux personnages, déjà d'un âge mûr, s'avançait un groupe charmant, plein de jeunesse et de beauté : ce couple, revêtu des habits nuptiaux, était formé par la mignonne Gertrude et par Maurice, son vaillant fiancé.

Le clergé reçut les magistrats à l'entrée de la cathédrale et les conduisit dans les stalles du chœur.

Les magistrats s'assirent. Maurice et Gertrude s'agenouillèrent sur les marches de l'autel.

Alors le vénérable abbé Hugo, doyen du chapitre et grand aumônier de l'église métropolitaine, couvert de la chape faite avec le manteau de Charlemagne et portant au doigt l'anneau de l'illustre saint Arnould, entonna le *Te Deum*, qui fut chanté par les chanoines des soixante et une églises de la ville. Ensuite le prélat étendit les mains sur la tête des fiancés et leur donna la bénédiction nuptiale.

Après la cérémonie, Maurice présenta sa femme au maître échevin ; celui-ci déposa un baiser sur le front de la jeune épouse et remit à son mari un parchemin scellé aux armes de la ville.

Sur ce parchemin était écrit :

« En recoignissance de sa vaillantise et bon advisement dans la nuytz du nuef apvril 1473, le François Maurice Pascal est recoignust citain de Mets, et à partir d'icelluy your chairge de maistre fourbisseur et damasquinier d'airmes, aux gaiges de la cité, lui est devolluie pour en joyr sa vie duranct.

« Faict en la cité de Mets, en l'an de graice
mil iiij et lxxiij.

« Nous ly maistre echevin ; ly treses ; ly contes-jureits ; ly prodommes ; ly paraiges et tou ly communalteits de Mets. »

Maurice tint parole ; il ne devint pas seulement prud'homme : on voit figurer son nom parmi les Treize, comme Sept de la guerre, dans les annales de la ville de Metz, d'où cette véridique histoire a été tirée.

ADRIEN LINDEN.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LES VAUTOURS DU BOSPHORE [1].

III. — GOURGAN LE COLOSSE.

Dans la demi-obscurité on put voir alors se dresser avec lenteur un homme d'une taille gigantesque qui se tenait depuis plus d'une heure tapi derrière le bosquet. Il s'avança lentement vers la jeune fille et lui dit d'une voix empreinte d'une grande douceur :

— N'as-tu pas besoin de moi?

— Gourgan ! s'écria Panagia, mon fidèle Gourgan !

— Je suis ton ombre, répondit le colosse ; où tu vas, je vais... Si tu marches vers la tombe, je te suivrai encore, puisque je te dois la vie...

Le Turcoman noir, sorte de Goliath sauvage qui se tenait en ce moment près de la captive de Sara, avait en effet été sauvé par la jeune fille d'un horrible supplice.

Ce fait remontait à trois années.

La famille d'Ouzoun-Hassan se trouvait alors de passage à Boukara et habitait le palais de l'Arc, élevé sur une colline rehaussée par des terrasses rapportées, savante et forte construction en briques remontant, dit-on, au dixième siècle. Ouzoun-Hassan parcourait de la sorte toute la partie de la Turcomanie dont il se trouvait le maître, afin de réformer les abus des pouvoirs subalternes, de rendre justice aux petits, de récompenser les plus savants oulémas et de mettre sa réputation de législateur à la même hauteur que son renom de guerrier. Le prince ne voulait point se priver des conseils de sa mère ; El-Schériff l'accompagnait pour apprendre de lui l'art de gouverner, et la Panagia, regardée plutôt comme une amie que comme une esclave, n'avait pas quitté la famille.

La première course d'Hassan, mahométan zélé, avait été pour la mosquée de Mamazi-Gad, construction à la fois somptueuse et bizarre, comprenant, outre le temple où l'on prie, des champs de course immenses, un caravansérail capable d'abriter tous les pèlerins de la Mecque et l'espace réservé aux foires annuelles auxquelles accouraient toutes les peuplades voisines. Là on vendait les chameaux maharis, rapides à la course ; les chevaux koclans, d'un prix inestimable ; les chevaux turcomans, à la taille élevée, aux jambes fines, et dont la plus grande beauté consiste dans le brillant de la robe ; le cheval usbeck, qui vient du nord de Boukara et du canton de Miaukal. On y échangeait les étoffes de soie, les feutres, les travaux de sparterie, les armes de prix, les ustensiles peu nombreux des ménages turcomans, les parfums, les bijoux, les fourrures. Ces foires étaient pour le pays une source de richesse. L'école se trouvait à côté de la mosquée. Elle renfermait un collége d'oulémas. Ces légistes, interprètes de la loi, sont à la fois le corps enseignant de qui relèvent tous les étudiants, les jurisconsultes, les professeurs, les commentateurs, les casuistes, les interprètes des textes, les savants authentiques, les examinateurs. Ils forment un corps ayant le muphti à leur tête. Ouzoun-Hassan avait formé son collége d'oulémas sur le modèle de ceux de Mahomet II. Il tenait à grand honneur de faire pénétrer la civilisation dans le plus pauvre des villages soumis à sa domination. Aussi témoigna-t-il le plus profond respect aux oulémas de Mamazi-Gad et leur laissa-t-il de nombreuses preuves de sa munificence.

En quittant le collége de la mosquée, il alla religieusement heurter du front la pierre sainte du tombeau de Bagou-Eddin et y remplit les devoirs d'une piété fervente.

Pendant son séjour à Boukara, Ouzoun-Hassan y vit affluer les tribus diverses du nord de l'Asie, et, après avoir reçu leur serment d'obéissance, il se disposait à quitter la ville, quand Sara, qui devait au christianisme une pitié égale pour tous les malheureux, lui dit :

— Vous avez, mon fils, rempli de grandes obligations : les mendiants vous bénissent pour vos largesses, le peuple sait avec quel zèle vous surveillez les magistrats qui lui rendent la justice, l'enseignement des écoles vient de recevoir des encouragements nombreux ; il vous reste à connaître comment sont punis les hommes passibles de la loi, à vous assurer par vos yeux si une faute légère n'est point châtiée par de trop horribles tortures. Après avoir vu le tribunal, daignez descendre dans les prisons.

— La sagesse et la bonté règnent dans vos conseils, ma mère, demain nous visiterons les cachots des condamnés.

En effet, le jour suivant, le prince, El-Schériff son fils, la Panagia et quelques nobles turcomans se rendirent au *Zindanibala*, ou prison inférieure. Son nom seul causait une terreur assez justifiée par les tortures qu'y subissaient les captifs. Ceux-ci étaient cependant des hommes coupables seulement de légères infractions aux lois.

On les descendait dans le Zindanibala au moyen d'une corde, et ils restaient plongés jusqu'aux aisselles dans une eau croupie dont le froid et la puanteur ne tardaient pas à leur causer de vives douleurs dans les membres et à les faire périr au bout de quelques semaines dans les lentes tortures de l'asphyxie.

Ouzoun-Hassan ordonna de combler la citerne et accorda grâce entière aux malheureux que l'on retira mourants de cette horrible fosse. Le prince croyait en avoir fini avec ces douloureux spectacles de l'homme s'exerçant à torturer lentement son semblable sous le prétexte de lui faire expier son erreur ou son crime, mais le gouverneur de Boukara lui apprit qu'il avait encore à visiter la Karra-Kauch ou *maison des poux de mouton*.

— Quelle classe de coupables y est renfermée ? demanda le prince.

— Les voleurs, répondit le gouverneur de la ville.

Ouzoun-Hassan et sa suite traversèrent une vaste cour, puis se trouvèrent dans une galerie circulaire entourant une vaste excavation au fond de laquelle il était facile d'apercevoir des hommes attachés au sol par les pieds et les mains et livrés à la plus hideuse vermine. Au bout de deux ou trois jours, leur visage était dévoré et l'homme le plus robuste ne survivait pas plus d'une semaine à ce supplice.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Ouzoun-Hassan, qui s'était approché du mur d'appui, se recula avec horreur.

— Combien avez-vous de condamnés en ce moment?

— Deux sont morts ce matin, quatre expirent à cette heure... Celui qui nous fut amené hier est une sorte de géant très-redouté dans le pays pour son audace. On l'accuse de nombreux méfaits, et en particulier du vol de deux chevaux.

— Le crime a-t-il donc été prouvé?

— De fortes présomptions se réunissaient sur la tête de cet homme, et comme il avait employé la force pour entrer en possession de son héritage, les juges ont cru devoir débarrasser les campagnes de Boukara d'un homme dangereux.

Ouzoun-Hassan eut le courage de regarder de nouveau.

Le condamné était un homme d'une taille gigantesque. En voyant ce colosse abattu sur le sol, maintenu par des liens qui l'empêchaient de mouvoir ses membres et livrés à de vils insectes qui, en quelques heures, dévoreraient ses yeux et ses lèvres, en entendant les gémissements sourds poussés par le malheureux, le prince se sentit le cœur serré.

Il hésitait cependant à donner l'ordre d'élargir ce

La Karra-Kauch. Dessin de Vierge.

misérable, quand la Panagia s'approcha du prince en répétant :

— Grâce! grâce!

— Tu l'as entendu : c'est un homme dangereux, un brigand redoutable.

— Le fût-il mille fois plus, c'est offenser l'humanité que de torturer une créature de la sorte. Quel crime ne serait d'ailleurs expié par les souffrances qu'il a déjà subies... Maître, tu m'as promis l'autre jour une faveur à mon choix : je te demande la vie de cet homme.

— Il est imprudent de rendre le méchant à la liberté.

— Qui te dit que tout bon sentiment s'est éteint dans son âme, maître?

— Et que fera-t-il dans un pays où chacun le redoute et le fuit? Ne sera-t-il point presque forcé d'avoir de nouveau recours à ses brigandages pour avoir le riz et les dattes que chacun lui refusera ici?

— Aussi, répliqua la Panagia, ne le laisserai-je point dans cette ville, où son nom seul répand l'épouvante. Si tu me le donnes, je l'emmènerai avec moi : il soignera mes fleurs, mes oiseaux ; il sera l'esclave de ta captive. Ma loi, qui est celle de ta mère, me commande l'indulgence, et j'attends sa grâce de ta bonté.

— Je te le donne, Panagia, mais souviens-toi du précepte du Coran : « Le méchant ne devient jamais bon, même par le bienfait. »

Le prince donna des ordres pour l'élargissement du prisonnier, qu'il commanda d'envoyer le lendemain au palais de l'Arc, après qu'un médecin habile aurait pansé ses blessures. Puis Ouzoun-Hassan supprima la Karra-Kauch comme il avait fait fermer le Zindanibala.

Pendant le reste du jour, Sara se montra meilleure que jamais pour la jeune fille ; elle lui savait gré d'avoir remporté une victoire sur la cruauté des juges et des bourreaux turcomans.

Le lendemain, la Panagia attendit avec impatience l'arrivée de son protégé.

Le prisonnier de la veille était un Turcoman noir d'une taille colossale et d'une force musculaire redoutable. Sa tête énorme était couverte d'une chevelure frisée qui en doublait encore le volume. Chose étrange : le regard de ce géant était doux ; celui qu'on avait représenté comme un brigand dangereux semblait presque timide et tremblait en face de l'enfant à qui il devait la vie.

— Où es-tu né? lui demanda la Panagia quand il lui fut amené.

— Près du fleuve Gourgan.

— Et tu t'appelles?

— Laisse-moi oublier le nom que je portais, puisque je deviens un autre homme ; si tu veux, nomme-moi comme le fleuve où ma mère me baignait quand j'étais enfant.

— Tu sais, dit doucement la Panagia, que le prince Ouzoun-Hassan t'a donné à moi?

La Panagia et Gourgan. Dessin de Vierge.

— Je n'ai pas besoin de ses ordres pour devenir ton esclave. J'étais condamné à une horrible mort et tu m'as sauvé, cela suffit. Tu as cru que le cœur de Gourgan n'était pas à jamais corrompu et que le malheur plus que le crime l'avait jeté dans les cachots de Boukara. Pour cette indulgente pensée je te voue mon âme... Où tu me diras d'aller, j'irai... Si tu as un ennemi, je l'étoufferai dans mes bras ; s'il te faut une couronne, j'irai la prendre au front d'un roi!

Lorsque la famille d'Ouzoun-Hassan quitta Boukara, Gourgan la suivit. Pendant le chemin, il s'occupait de la monture de la Panagia, veillait sur elle avec une sollicitude empressée et ne souffrait point qu'un autre lui rendît le moindre service.

Il ressentait pour la Panagia une reconnaissance exaltée et presque mystique. Cette jeune fille chrétienne belle comme une vision, et que son nom entourait d'une auréole de pureté, devint pour lui l'objet d'un culte passionné. Ouzoun-Hassan, avec son grand nombre de serviteurs, n'était pas mieux obéi et plus fidè-

lement servi que la Panagia avec son esclave unique. Les plus belles fleurs s'épanouissaient dans son parterre, sa volière était pleine d'oiseaux, les mules blanches sur lesquelles elle montait pendant ses promenades étaient l'objet de soins intelligents. Cependant, malgré ces occupations diverses, Gourgan se trouvait toujours prêt à obéir à un signe, à un appel de sa maîtresse. Il la suivait humblement comme un chien, se dissimulant à sa vue quand il n'était pas nécessaire, heureux dès qu'on lui donnait le moyen de prouver son zèle et sa reconnaissance.

Cet homme condamné jadis pour vol aurait pu se trouver au milieu de tous les trésors de l'Asie sans avoir l'idée de dérober une perle ou une pièce d'or. La probité lui était venue du jour où l'on avait eu confiance en lui ; et la Panagia, par une délicatesse dont elle seule avait le secret, chargeait souvent Gourgan de serrer ses parures.

L'esclave connaissait depuis longtemps le secret de la Panagia. Ce que El-Schériff n'avait pas deviné était devenu la torture de Gourgan. Le géant se trouvait partagé entre le sentiment de haine que lui inspirait El-Schériff, cause inconsciente du chagrin de la jeune fille, et le respect que lui imposait l'homme à qui elle vouait sa vie. Toucher à El-Schériff eût été causer la mort de la Panagia, et cependant voir le prince épris d'une autre, quand la jeune fille l'avait choisi, semblait à Gourgan un crime irrémissible.

Chaque soir, à l'heure où la Panagia jouait de la mandore dans les bosquets, Gourgan se glissait dans l'ombre pour entendre les gazals de la jeune fille. La Panagia, qui chantait pour le prince, ne se doutait guère d'avoir à quelques pas d'elle cet humble auditeur.

Quand, après avoir entendu la confidence d'El-Schériff et appris le nom de sa rivale, la Panagia fondit en larmes, elle ne s'étonna pas de voir Gourgan à côté d'elle. Le dévouement de son esclave lui était connu : chaque fois qu'elle avait besoin de lui, ne se trouvait-il pas là? Il est vrai qu'alors il s'agissait seulement d'ordres à exécuter, tandis que cette fois Gourgan semblait prendre le rôle de confident et d'ami. Cependant la Panagia souffrait trop pour s'en offenser. Dans son désespoir, elle se réjouit de trouver un être qui partageait sa souffrance.

Gourgan était resté sauvage par le côté de la passion, il s'attendait à voir la Panagia jalouse et courroucée, il attendait qu'on lui criât :

— Tue qui me dédaigne!

Mais la Panagia était chrétienne; lors donc que Gourgan prosterné lui demanda :

— Quel châtiment doit subir El-Schériff?

La Panagia, essuyant les larmes qui coulaient le long de ses joues, répondit d'une voix brisée :

— Aime-le, respecte-le plus que moi-même.

Le géant fit un brusque mouvement de surprise, mais il porta le bas de la robe de la Panagia à ses lèvres en murmurant :

— Entendre est obéir.

IV. — DOUBLE AMBASSADE.

Un mois s'était écoulé depuis les scènes que nous venons de raconter, quand un messager, monté sur un cheval rapide, apporta au prince Ouzoun-Hassan la nouvelle de la mort de Kara-Youlouk, son parent, dont il devait recueillir l'héritage, consistant en terres habitées par la tribu de la Sangsue-Noire.

Lorsque, longtemps avant l'époque où se passèrent ces faits, le sultan Amurat II entreprit d'abaisser la famille des princes de Camaranie, trois émirs turcomans refusèrent de se soumettre au vainqueur : l'émir du Diarbeky, chef du parti des Moutons-Blancs ; l'émir de Marasch, chef des hommes de la Sangsue-Noire; l'émir d'Adana, provinces intermédiaires entre l'Arabie et l'Anatolie, et qui formait la tribu du Mouton-Blanc. Plus tard, lorsque Timour-Link et Amurat II se trouvèrent aux prises, le sauvage maître des Tartares, redoutant de voir s'étendre les possessions du sultan du côté de la Perse, rétablit les princes turcomans dans leurs possessions et encouragea leur indépendance. Il fit plus : il exigea que le sultan payât une redevance à l'un d'eux, afin d'humilier l'orgueil d'Amurat et de ses successeurs. Le sultan promit et paya le tribut ; mais, pour se venger, il voulut que les empereurs de Trébizonde le reconnussent pour suzerain et lui rendissent hommage en cette qualité.

La nouvelle de la mort de Kara-Youlouk était pour Ouzoun-Hassan d'une grave importance. Héritier du prince mort, c'était à lui que désormais Mahomet II serait tenu de payer l'impôt de mille selles brodées, mille brides et mille têtières de cheval. L'heure d'une éclatante revanche sonnait enfin pour Ouzoun-Hassan, qui, de son chef, commandait à la tribu des Moutons-Blancs et allait leur adjoindre les peuplades de la Sangsue-Noire. El-Schériff se montra plus joyeux encore que son père de cet accroissement de fortune. Il crut y voir le premier échelon destiné à le rapprocher de sa cousine Anna Comnène, et supplia son père de solenniser par des fêtes l'investiture de sa nouvelle puissance.

El-Schériff et Ouzoun-Hassan voulurent en cette circonstance unir à la fois la simplicité des habitudes turcomanes avec la splendeur des sultans d'Asie.

La Turcomanie possédait, du reste, alors une grande importance. Située au sud de l'Oxus, elle s'étendait de la ville de Baekh jusqu'à la mer Caspienne, et comprenait l'espace qui sépare cette mer de la mer d'Azof. Dominée par de hautes montagnes boisées, coupée par des plaines arides, elle devait la fertilité de ses vallées à deux fleuves coulant à la distance d'une lieue l'un de l'autre, le Gourgan et l'Attak. Sur le bord de ces deux fleuves se dressaient les kirgas de feutre des Turcomans et les chevaux y trouvaient en abondance une herbe savoureuse. La Turcomanie comptait deux oasis vastes comme des villes, Mare et Scharkhs. Les nombreux aouls de campement qu'elle disséminait dans les vallées étaient gouvernés par un chef appelé Aksakals, ou *Barbe-Blanche*. On choisissait un vieillard, afin de l'avoir plus sage ; il relevait directement du prince, qui jugeait et prononçait en dernier ressort dans les questions difficiles.

A peine les fêtes de l'investiture furent-elles annoncées, que, des rives de l'Attak et du Gourgan, accoururent les sujets du prince. La campagne se couvrit de tentes, les routes s'encombraient de troupes de voyageurs, les uns montés sur des chevaux, les autres sur des dromadaires, quelques-uns dans des chariots traînés par des bœufs. Des musiciens faisaient entendre leur musique stridente pour abréger la longueur du chemin. A l'aide de deux pieux surmontant un foyer on rôtissait des moutons entiers ; les tonnes de liqueurs fortifiantes se vidaient en plein champ ; le menu peuple voulait avoir sa fête à lui, bruyante, animée, avant de

regarder de loin les exercices des jeunes nobles et de suivre la course des chevaux renommés.

Après les jeux du djérid, dont El-Schériff remporta le prix, et la lutte des chevaux d'Irak, légers comme la biche elle-même, Ouzoun-Hassan offrit le spectacle d'un combat de chameaux.

Sans doute il était atroce et ingrat de trouver du plaisir dans la lutte acharnée et mortelle de nobles bêtes, qui sont pour le pays une source de richesses; mais on oubliait alors que cet animal fournit par son poil le vêtement des pauvres, qu'on lui doit à la fois un élément de chauffage et un sel médicinal précieux; on ne se souvenait plus de son courage à subir la fatigue, de sa docilité, de sa force pour porter les fardeaux, de sa sobriété, qui le fait se contenter de brouter quelques maigres arbustes salins, des pousses de soude ou des feuilles de mésambryanthème. On ne voulait plus le voir, au retour d'un long voyage, accroupi sur le sol près de son maître, et levant sur lui son œil intelligent et doux. Il devait s'enflammer de colère, lui qui se laissait conduire par un enfant; il fallait qu'il rougît de son sang la terre arrosée de ses sueurs.

Une immense arène avait été préparée dans une vallée ceinte de pieux; les mouvements du terrain formaient une estrade naturelle sur laquelle des milliers d'hommes prirent place, et, quand Ouzoun-Hassan et sa famille prirent place dans leur loge, le signal de la lutte fut donné par le bruit éclatant que produisirent cinq cents trompes de cuivre. Des esclaves, vêtus d'habits rouges collants, ouvrirent les deux portes de l'arène, et de chacune de ses extrémités s'avança un des lutteurs. Quand ils pénétrèrent dans l'enceinte, les chameaux tournèrent avec lenteur leur tête intelligente, firent onduler leurs longs cous, souples comme ceux de la girafe et du cygne, et croyant qu'on allait les charger de fardeaux, ils s'agenouillèrent sur le sol. Les gardiens survinrent et forcèrent les bêtes à se lever, puis les lanières de cuir sifflèrent, on anima les chameaux l'un contre l'autre jusqu'à ce que de leur mufle coulât une bave écumeuse, jusqu'à ce que la colère éclatât dans leurs regards. Alors leurs grosses lèvres se froncèrent, leur sabot fouilla le sol, ils s'approchèrent de côté et se heurtèrent à la fois de leurs bosses énormes. Sans doute ils avaient conscience du peu de force de leurs cous frêles, car ils continuèrent leurs chocs douloureux et sanglants jusqu'à ce que l'un d'eux tombât mourant sur la terre rougie. Alors le survivant, effrayé, surpris, se pencha vers le cadavre, et retrouvant la douceur de sa nature, viciée un moment par la sauvagerie de l'homme; il lécha les blessures de celui dont il venait de causer la mort.

Un simulacre de combat entre des jeunes guerriers succéda aux luttes des chameaux.

El-Schériff y signala de nouveau son adresse; les peuplades l'entourèrent à l'envi, et, s'adressant à Ouzoun-Hassan et au jeune prince, les supplièrent d'achever l'œuvre d'affranchissement de la Turcomanie et de la rendre indépendante de Mahomet. Les éloges donnés à son fils remplirent le cœur d'Ouzoun-Hassan d'un juste orgueil.

Il hésitait cependant à répondre aux seigneurs qui l'environnent, quand El-Schériff, le visage enflammé d'enthousiasme, le regard étincelant, s'écria :

— Père et seigneur! je cherche depuis longtemps l'occasion d'acquérir quelque gloire; permets-moi de profiter de celle-ci.

Un cri de joie général accueillit les paroles du jeune homme.

— Je ne te savais pas ambitieux, répond Ouzoun-Hassan; depuis quelque temps même tu semblais oublier ou dédaigner la gloire des armes.

— Je puis vous l'avouer, aujourd'hui que tout semble se réunir pour changer notre destinée; je souhaite d'obtenir ma cousine Anna pour épouse, et l'empereur David ne me la refuserait peut-être pas s'il me devait un agrandissement de pouvoir et de puissantes alliances. J'ai compris, lors de mon voyage à Trébizonde, que le joug du sultan pèse au descendant des Comnène. Mahomet a saccagé Brousse et Constantinople, il convoite Trébizonde... David le pressent et le redoute. Le sultan ne peut souffrir si près de ses Etats une puissance toujours prête à se liguer avec la Camaranie, afin de défendre ou de reconquérir son indépendance.

N'attendons pas l'attaque de Mahomet II; allons au-devant et frappons les premiers; mettons-nous à la tête des braves Turcomans qui vous demandent la bataille; appelons à notre aide la marine de Venise et de Gênes; soulevons la Perse que Mahomet II ne tarderait pas à menacer; réalisons le gigantesque rêve de Timour-Lenk et ramassons le sceptre tombé de sa main mourante.

L'occasion se présente à nous doublement favorable. Voici l'époque où l'empereur de Trébizonde doit payer son tribut. Envoyez une ambassade à Constantinople, et sommez en votre propre nom Mahomet II de vous envoyer les impôts qu'il devait à Kara-Youlouk dont vous venez d'hériter, et, au nom de mon oncle, de renoncer aux quatre mille ducats d'or qu'il doit lui payer.

— L'entreprise est audacieuse, répondit Ouzoun-Hassan.

— Elle est insensée, ajouta gravement la princesse Sara.

Puis la mère d'Ouzoun-Hassan rappela à son fils en termes énergiques les malheurs de leur famille; elle montra le calme succédant à de terribles tragédies; elle supplia le prince de ne pas hasarder de perdre une paix chèrement achetée par l'acte d'une insigne folie.

— Ecoute, lui dit-elle; ne compte pas sur David. Quelle que soit sa colère et sa honte de reconnaître Mahomet pour son suzerain, il ne tentera personnellement rien pour la grandeur de sa maison. Le sol sur lequel il marche tremble sous ses pas. Une main d'enfant suffirait pour le précipiter du trône. David manque d'énergie et te le prouverait au moment où tu risquerais tout pour sa fortune.

Je l'aime sincèrement, nous avons grandi ensemble, mais mon enfant me reste plus cher que mon frère; j'ai partagé sa vie, je t'ai donné la mienne. L'âme de la famille, ce n'est pas David, mais Hélène; celle-là est grande, noble, juste et sainte. Elle ressemble à cette Irène Cantacuzène qui défendit Dydistime, tandis que son mari échappait à la mort par la fuite. Tous les héroïsmes seront à la hauteur de son caractère. Elle supplia jadis David de ne point usurper le trône ensanglanté de Kalo-Jean; elle serait la première à lui montrer l'impuissance de la lutte avec Mahomet II.

— Nous ne serons pas seuls pour le combattre, ma mère!

— Vous comptez sur le secours de Venise, mon fils? Venise abandonna Constantin quand les canons d'Orban le Hongrois tonnèrent contre les remparts de Con-

stantinople... Sur Gênes? La fille de Doria est captive au palais du sérail... Sur les princes des îles de Lesbos, de Cos, de Chio? Ils ont cédé leurs titres et n'armeront plus de galères... Calculez vos propres forces et n'attendez rien que de vous-même.

— Vous me donnez un conseil de femme, répliqua froidement Hassan.

— Il vaut mieux, croyez-le, que celui d'un adolescent, avide de fonder sa propre renommée... Prends garde, Hassan, ma tendresse pour toi s'alarme, et je redoute d'horribles malheurs si tu cèdes à l'entraînement d'El-Schériff.

Ouzoun-Hassan garda un moment le silence; il connaissait trop la sagesse de Sara pour ne point tenir compte de ses conseils; mais tandis qu'il réfléchissait, El-Schériff parlait à ses compagnons avec une animation fougueuse, et les cris de :

— La Turcomanie libre! plus de tribut! guerre à Mahomet II! retentirent de toutes parts.

Ouzoun-Hassan prit les mains de sa mère :

— Vous entendez ce que demandent les peuplades, dit-il.

— Je sais, répondit Sara, que vous souhaitez la guerre et je m'en effraye. Rien n'est prêt pour une lutte semblable... Avant de l'engager, essayez au moins d'obtenir quelque chose du sultan.

— Soit, répondit le prince, j'enverrai une ambassade à Mahomet, et, ajouta-t-il en s'appuyant sur l'épaule d'El-Schériff, je chargerai mon fils de porter la parole en mon nom.

En un instant cette nouvelle se répandit dans la foule, et un mouvement de joie indescriptible anima les jeunes gens et même les vieillards. Ils ne se demandaient pas s'ils étaient de force à lutter, ils voulaient la bataille !

Quelques jours plus tard, tous les préparatifs du départ d'El-Schériff et de ses compagnons étant achevés, ils se dirigèrent sur Sinope, où ils devaient s'embarquer.

La traversée fut courte et facile. Quand on signala Constantinople, El-Schériff, debout sur le pont du navire, attendit avec impatience qu'il lui fût possible de distinguer la ville des merveilles orientales. Elle se présentait à ses regards au milieu des splendeurs du soleil couchant et ressemblait moins à une cité qu'à un empire. Bâtie sur sept collines, elle redescendait leurs pentes pour remplir les vallées d'Europe et semblait déborder jusqu'à Scutari.

Du haut de ses palais et de ses kiosques elle embrassait un immense horizon, borné seulement par l'Olympe de l'Asie Mineure. Stamboul baignait ses terrasses dans les eaux étincelantes de la mer de Marmara. Les Dardanelles, le canal de Thrace, la mer Noire et le Pont-Euxin apportaient leurs flots confondus dans la rade profonde de la Corne-d'Or, qui semble un lac intérieur. Pour s'abriter contre les aigres vents du Nord, elle avait les verdoyantes collines de l'Europe. Les platanes, les cyprès majestueux coupaient par leurs teintes sombres la monotonie des blanches murailles des palais. Les minarets et les mosquées se découpaient sur un ciel d'azur, et dans l'infini d'un autre lointain, la mer bleue se confondait avec cette *mer de feuille* qui lui emprunte le bruit de ses vagues et les mouvements de ses crêtes. Pour répandre dans la ville le murmure joyeux des fontaines, le Syndacus et les aqueducs de Justinien remplissaient les bassins des places publiques et les vasques des harems.

A mesure que les voyageurs approchaient de Constantinople, quand la vitesse de la galère qui les portait leur permit de détailler mieux les merveilles de la capitale de l'empire byzantin, ils distinguèrent les ports, les rades, les villages, bordant comme un immense quai les rivages fleuris de la ville. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer le nombre incalculable de voiles sillonnant la mer de Marmara, pareille à un lac semé d'îles. Ces barques, ces galères, ces galiotes portaient sans cesse d'une rive à l'autre les marchandises et les passagers que le commerce extérieur et intérieur de la Grèce échange entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. A mesure que la vie politique et militaire se retirait de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Anatolie, elle se résumait dans la ville, le lac et les jardins de Stamboul.

Sa situation semblait l'avoir prédestinée au rôle de maîtresse du monde; le goût de ses possesseurs en fit une merveille humaine, après que Dieu l'eut environnée de trois mers comme d'une ceinture de saphirs.

En admirant Constantinople, El-Schériff comprenait que Mahomet eût voulu la posséder. Il éprouvait un éblouissement de l'esprit et des yeux à la vue des clochers de huit cents monastères, se découpant sur le ciel, du dôme du palais des Balkernes, des tours de Pentapysgion, de la coupole de Sainte-Sophie, des arches innombrables du Gyndrion, des môles superbes des ports de Théodose et de Julien sur la Propontide, des arcades de l'amphithéâtre où se donnaient jadis les combats de bêtes féroces, des murs de marbre du palais de Bucolian.

A peine fut-il débarqué à Stamboul, que le jeune prince fit demander une entrevue à Mahomet II.

Le sultan se plaisait à déployer les pompes de sa cour, et il voulut que le jeune Turcoman conçut une grande idée de son luxe et de sa puissance. Il le reçut dans le palais qu'il avait fait nouvellement bâtir et dont le cèdre odorant formait les seules murailles. Ce palais semblait garder quelque chose de la grâce et de la légèreté de la tente; l'air et le jour y pénétraient de tous côtés; des fleurs dissimulaient les soubassements, et, grimpant le long de ses balcons, se mêlant aux caprices de son architecture, elles faisaient souvenir des feuillages et des grappes embaumées qui, dans les forêts, s'enlacent aux troncs robustes des grands arbres. Mais si le palais gardait quelque chose de la grâce de l'oasis et du charme de la vie pastorale, El-Schériff retrouva tout entier le luxe imposant du maître des deux Turquies dès qu'il franchit la porte du palais.

Le prince et ses amis passèrent entre deux rangs de janissaires formant la garde d'honneur; les salons et les galeries étaient remplis de jeunes pages et de muets vêtus de riches costumes. Enfin, dans le fond de la salle où se tenait Mahomet II — outre les janissaires, dont les riches uniformes faisaient ressortir les types variés — se tenaient, graves et immobiles, le *kapou-aga*, chef des eunuques blancs, chargé de la tutelle des pages et cumulant avec cet emploi les titres de porteur du turban, de gardien de la clef du trésor, de dégustateur des mets et des breuvages servis à son maître, honoré de sa confiance la plus intime, mais obligé — comme pour expier sa haute faveur — de lécher plusieurs fois la place sur laquelle, à la mosquée, il étendait le tapis du sultan. Non loin du kapou-aga étaient le grand chambellan ou *kassoda-baschi*, le *silihdor* ou porte-sabre, le *tschokador-aga* ou porte-manteau, et le *kikiadhor-aga* ou teneur d'étrier. Les

vizirs et les oulémas formaient des groupes imposants, destinés à faire ressortir davantage la majesté empreinte sur toute la personne de Mahomet II.

La taille du sultan était massive. Il possédait l'énergie d'une nature sanguine, et la colère bouillonnait dans ses veines avec son sang. Ses jambes étaient arquées comme celles des Orientaux qui ont l'usage du cheval et du divan. Ses épaules soutenaient un cou musclé et court comme celui du lion et du taureau. Son front blanc, vaste et sans pli, indiquait, outre la puissance de la volonté, cette fortune constamment heureuse qui lui épargnait les soucis de la lutte. Ses yeux ronds, proéminents et vifs, pouvaient refléter une violente colère ou s'emplir de l'expression de douceur qui faisait le plus grand charme de sa mère, la princesse de Sinope. Ses sourcils s'élevaient hauts et arqués au-dessus de l'œil. Sa bouche était sévère, rouge, et néanmoins le pli de l'enjouement l'attendrissait quelquefois. Il avait la barbe noire et touffue ; son nez se courbait vers ses lèvres avec une sorte de violence ; ses joues saillantes se coloraient d'un sang généreux.

Mahomet II aimait à relever la majesté de son visage

A la cour de Mahomet II. Dessin de Vierge.

par la recherche d'un splendide costume. Il portait le turban des oulémas, mais orné d'une large broderie d'or et surmonté d'une riche aigrette. Ses armes étincelaient de pierreries, et son cafetan était recouvert d'une magnifique pelisse doublée d'hermine.

A la vue d'El-Schériff, dont la mâle beauté gardait le charme de l'extrême jeunesse, le regard de Mahomet II s'adoucit, et il se sentit attiré vers le jeune homme par une secrète sympathie. Mais quand le jeune homme, élevant la voix, demanda que son oncle David Comnène, empereur de Trébizonde, fût déchargé du tribut annuel de quatre mille ducats d'or qu'il devait payer, le visage du sultan refléta une violente irritation, et machinalement il porta la main sur le manche de son poignard.

El-Schériff ne parut pas remarquer la sombre colère de Mahomet, et il poursuivit :

— De plus, noble sultan favorisé du ciel, je suis chargé de t'annoncer le trépas de Kara-Youlouk, dont mon père, le prince Ouzoun-Hassan, est l'unique héritier.

— Je me réjouis des prospérités de ta maison, répliqua Mahomet, et j'attends que tu m'expliques l'objet personnel de ta mission.

— Je rappellerai à Ta Hautesse, reprit El-Schériff, qu'Elle devait à Kara-Youlouk, chef de la tribu de la Sangsue-Noire, une redevance annuelle de mille selles brodées, mille brides et mille têtières de cheval... La mort de Youlouk met mon père en possession de ses

droits, et je viens te demander si tu payeras exactement à Ouzoun-Hassan le tribut dont maintenant tu lui es redevable.

Les prunelles de Mahomet flamboyèrent; son bras s'étendit vers le chef des eunuques blancs. Une sorte de rugissement s'étrangla dans sa gorge ; mais, avant que le jeune prince eût le temps de comprendre quel danger le menaçait, le sultan retrouva son calme habituel et répondit à El-Schériff d'une voix douce :

— Va en paix : avant le printemps prochain, je porterai mes présents à ton père.

Puis Mahomet, fidèle aux devoirs de l'hospitalité musulmane, ordonna de tout disposer pour la fête du soir. Les chanteurs, les musiciens, les baladins de toute sorte rivalisèrent de talents et d'adresse pour distraire le fils d'Ouzoun-Hassan, et Mahomet lui témoigna une cordialité voisine de l'affection. Rassuré par cet accueil, El-Schériff, le cœur gonflé d'orgueil et de joie, crut avoir affranchi à jamais l'empire de Trébizonde et fondé la grandeur de la Turcomanie.

Le jour de son départ, le premier ministre de Mahomet, qui seul avait deviné la secrète pensée de son maître, lui prouva que les témoignages d'amitié dont il venait de combler le fils d'Ouzoun-Hassan ne pouvaient l'abuser sur ses projets à venir.

— Silence, fit Mahomet, si un poil de ma barbe savait mon secret, je l'arracherais !

V. — LES PRÉSENTS DE MAHOMET.

Quelques mois plus tard, et bien que la saison fût encore rigoureuse, Mahomet confia à Mouhamed la direction d'une flotte de deux cent cinquante navires de haut bord, que celui-ci devait conduire sous les murs de Trébizonde, afin de porter à David Comnène la réponse du sultan aux fières paroles prononcées par El-Schériff.

Pendant ce temps, Mahomet, à la tête de quatre-vingt mille azabs, soldats d'infanterie légère, et de quinze cents janissaires, traverserait les vallées de l'Asie avec la rapidité de la foudre. Son plan était d'arriver jusqu'au pied de l'Arménie par Siwas, et de couper Trébizonde et la Perse.

Pendant que le sultan poursuivait sa marche forcée, Mouhamed s'emparait de Sinope, cette Carthage de la mer, dont la dernière princesse fut l'une des épouses préférées d'Amurat II. Sinope avait été une première fois pillée, saccagée, par Lucullus; cette fois elle ne pouvait se relever de sa chute, et Ismaïl Isfendiar, qui en était alors souverain, acheta la liberté au prix de sa soumission et se retira dans le Iéneschir, qui lui fut concédé en échange.

Lorsque la première nouvelle de la levée de troupes du sultan parvint à Ouzoun-Hassan, il refusa d'abord de croire que Mahomet tirât vengeance de l'orgueilleuse ambassade d'El-Schériff. Mais, quand il apprit que la flotte de Mouhamed ravageait les côtes et prenait position en face de Trébizonde, il commença sérieusement à trembler pour lui-même. S'il comptait jadis sur l'alliance de la Perse, cette ressource lui manquait subitement par suite de la tactique militaire de Mahomet, qui lui en coupait la route. Ouzoun-Hassan se trouvait dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer; une muraille de fer environnait son territoire, et la formidable armée du sultan de Byzance ne laissait aucun espoir de le vaincre en bataille rangée. De jour en jour, le péril devenait plus imminent. Chaque soir, les courriers apportaient la nouvelle de la prise d'un retranchement, du pillage d'un aoul, de la dévastation d'une ville. Encore une semaine, et la Turcomanie serait en flammes. Dans cette extrémité, la princesse Sarah entra un matin chez son fils.

— Vous avez autrefois refusé de me croire, dit-elle, vous voyez maintenant que les trois présents dont Mahomet compose son tribut sont le sang, le fer et le feu.

— Je le comprends trop; mais que faire? que résoudre?

— Vous soumettre... répondit gravement et tristement Sara.

— Jamais!

— Il le faut, sinon pour vous, du moins pour les vôtres... Si je vous tiens ce langage, Hassan, ce n'est pas que je craigne pour moi : ma vie se concentre dans la tente où demeure ma famille; mais cette famille m'est plus chère que l'existence, et, si vous persistez dans une folle et impuissante révolte, Mahomet ne laissera pas vivant un seul de vos fils.

Ouzoun-Hassan baissa la tête; il reconnaissait combien sa mère avait raison.

Cependant il répondit après un court silence :

— Mieux vaut mourir que de se déshonorer par une lâche soumission. Mahomet lui-même me mépriserait si je reculais.

— Sans doute, si vos chances étaient égales aux siennes. Mais vous ignorez encore nos derniers malheurs... Hamza, beylerbey de Roumélie, vient de s'emparer du fort de Kaouli-Hisser, sur la route d'Erzeroum...

— Cette défaite...

— M'a été révélée à l'instant... Hamza signale partout son passage par des violences... Avant deux jours, le sultan entrera dans Erzeroum... Quelles troupes opposerez-vous à sa formidable armée? Nos fidèles Turcomans périront jusqu'au dernier pour nous défendre; mais le pays n'en sera pas moins conquis... Croyez-en mes conseils, Hassan; Mahomet est encore plus ambitieux que féroce : une prière pourrait l'émouvoir, la soumission le désarmerait... Vous refusez de vous humilier devant lui, soit! vous êtes un homme, un soldat; mais, moi, je suis une femme, une mère, et je suis prête à tout affronter pour votre salut.

— Vous iriez au-devant de ce tyran?

— Mahomet se souviendra que je suis fille et sœur d'empereur... Donnez-moi, pour m'accompagner, le bey de Kurdistan, Djemizghesek, et le scheikh Hassan, et je réponds du succès.

Le prince refusait, hésitait; enfin, vaincu par les prières de Sara, il lui accorda sa demande et fit préparer pour elle une litière que devaient escorter à cheval ses deux compagnons de voyage.

Il fallut à la princesse traverser un pays couvert de neige, coupé par des rivières gelées, longer des précipices, gravir et descendre des collines ; mais elle était douée d'une grande énergie, les mules avaient le pied sûr, et au bout de deux jours la mère d'Ouzoun-Hassan se trouvait en face du campement de Mahomet.

Au milieu d'une enceinte régulière se trouvaient les tentes du souverain et celles de sa maison. Quinze d'entre elles, d'une grande simplicité, étaient destinées aux officiers; les deux autres, l'une de soie brochée, l'autre de feutre rehaussée de gaufrures d'or, étaient réservées au sultan.

En dehors de ce cercle campaient les *agas*, les *kiayos*

chargés des écritures et de l'administration de l'armée, les grands dignitaires du sérail : l'échanson, le trésorier, le maréchal de la cour, les membres du divan, les quatre vizirs *de la coupole*, ainsi nommés parce qu'ils jouissent du privilége de s'asseoir dans la salle du divan, sous la coupole qui l'éclaire; les autres vizirs, précédés de porteurs de queues de chevaux en signe de leur dignité ; les écuyers du sultan, chargés de soigner les chevaux spécialement affectés à leur maître : arabes, turcomans, persans, harnachés de selles brodées d'or, de mors et d'étriers d'argent; les tchaouschs, chargés de porter les messages du sultan.

La princesse Sara, qui venait de constater la faiblesse des troupes d'Ouzoun-Hassan, ne put se défendre d'admirer l'ordre et la discipline de l'armée de Mahomet.

A peine le sultan eut-il connaissance de l'arrivée de la princesse, qu'il donna ordre de l'introduire et de la traiter avec les plus grands égards.

Il ne permit point qu'elle se prosternât devant lui en suppliante, et alla au-devant d'elle en l'appelant « ma mère », expression caractéristique du profond respect des Orientaux. Mahomet témoigna également beaucoup de déférence au scheikh et lui donna le titre de « père ».

Mais quand Sara eut commencé à implorer de lui la faveur qu'elle en attendait, le front de Mahomet s'assombrit, et il répondit d'une voix tranchante :

— L'orgueil de l'empereur David sera broyé sous mes pieds, et l'empire de Trébizonde cessera d'exister.

— Mon malheureux frère ! s'écria la princesse.

— Quant à ton fils Ouzoun-Hassan, poussé par un adolescent à une orgueilleuse révolte, je consens à lui faire grâce.

— Ah ! dit Sara, j'avais raison de te croire généreux !

— Apprends mes conditions avant de me remercier, ma mère... La sentence que je prononce contre ton fils, si dure qu'elle te paraisse, est cependant, je le répète, une grâce accordée en faveur de tes mérites et de tes vertus... Je marcherai sur Trébizonde, j'en chasserai les Comnène, et, pour expier sa faute, Ouzoun-Hassan joindra pour ce siége ses troupes à mon armée.

— Quoi ! mon fils serait condamné à aider à la ruine de sa famille? Ouzoun-Hassan peut-il prendre les armes contre son oncle ? C'est à Trébizonde que je suis née... C'est mon frère, ce sont mes neveux qui règnent à Trébizonde et que tu veux réduire à la condition d'esclaves...

— Songe que si tu repousses mes conditions, si tu conseilles à Hassan de persister dans sa révolte, ce n'est pas seulement la famille de ton frère qui souffrira l'exil et la captivité, mais les tiens, ton fils, El-Schériff et ses frères, et qu'au lieu de supprimer un empire j'effacerai encore la Turcomanie libre de la carte du monde. Je te laisse, ma mère, le temps de réfléchir; souviens-toi seulement que mes heures sont précieuses, et qu'avant trois jours il me faut la réponse de ton fils.

Sara se retira sans rien obtenir de plus. Après une nuit sans sommeil pendant laquelle elle pesa les conditions de Mahomet et les suites du refus d'Ouzoun-Hassan, elle se décida à envoyer vers ce dernier le bey de Roumélie, afin de lui porter les paroles du sultan.

La première pensée d'El-Schériff fut la résistance : il voulait mourir libre au milieu de ses soldats; mais, quelle que fût la sourde douleur d'Hassan, il se soumit en voyant l'impossibilité de soutenir la lutte. Le cœur gonflé de tristesse, les deux princes, à la tête de deux forts détachements de troupes, prirent le chemin conduisant au camp de Mahomet.

— Ah ! disait El-Schériff à son père, avoir rêvé de donner un trône à Anna Comnène, et aider ses ennemis à ravager son empire, à incendier son palais, peut-être à menacer sa vie !

— Mon fils, répondit Hassan, David est trop juste pour faire retomber sur toi le poids du malheur qui l'accable. Notre ruine n'eut pas préservé sa maison, aucun sacrifice personnel ne pouvait le soustraire à la spoliation que va consommer Mahomet. Il attendait un prétexte pour s'emparer de Trébizonde. Le sultan, maître de la presqu'île d'Anatolie, ne pouvait laisser à la base même de son territoire une puissance grecque indépendante, qui se fût tour à tour liguée avec nous ou avec les doges de Venise et de Gênes. Le Pont-Euxin et ses rivages devaient fatalement appartenir à ceux qui en posséderaient la porte dans le Bosphore et Byzance.

El-Schériff garda un sombre silence, et continua de marcher aux côtés de son père.

Non loin d'eux les litières des femmes de service et celle de la Panagia s'avançaient guidées par Gourgan. Dès qu'un passage difficile se présentait, le colosse prenait la bride des mules de la jeune fille et ne s'éloignait qu'après l'avoir vue hors de danger.

Ouzoun-Hassan et sa suite arrivèrent au camp vers le soir. Sara présenta sa famille à Mahomet, qui mit beaucoup de grandeur dans la façon dont il reçut ces vaincus élevés par lui au titre d'alliés.

Le lendemain l'armée entière quitta le camp et, se détournant subitement de la route de Perse, prit le chemin de la mer Noire.

D'abord marchaient les janissaires armés de lances, de sabres devant lesquels on portait des queues de cheval teintes de henné, et derrière sept étendards rayés à bandes d'or. Puis venaient les sonneurs de trompette; les batteurs de tambour portaient leurs instruments suspendus au cou par des chaînes d'or. Quatre cents solaks ou gardes du corps entouraient le sultan d'une nuée d'aigrettes, de bannières, de carquois en mouvement. Enfin venait Mahomet lui-même monté sur un cheval persan dont le poil de couleur dorée éblouissait comme un reflet de soleil, et qu'on entrevoyait au milieu d'un nuage de plumets ondoyants. Le gros de l'armée, c'est-à-dire quatre-vingt mille azabs, s'avançait ensuite en colonnes serrées; en arrière, se pressaient les porteurs d'eau chargés d'avoir toujours leurs outres pleines pour désaltérer l'armée; puis trois cents rangs de mules, composés chacun de sept mules, portant les bagages et les trésors de la cour. Neuf cents chevaux de main conduits par leurs palefreniers; trois cents rangs de dromadaires ou chameaux de course chargés de munitions et de vivres, un corps de cent armuriers pour réparer les armures, un nombre égal de pionniers pour préparer les routes, des mineurs pour saper les murailles, des canonniers pour servir les pièces.

Toute cette masse énorme s'ébranla sur l'ordre de Mahomet et suivit avec une rapidité sans exemple des routes obstruées par les neiges, et que frayait avec peine un premier corps de trois mille pionniers.

Pour donner à ses soldats l'exemple du courage et du mépris de la fatigue, le sultan marchait à pied au

milieu d'eux par les plus rudes sentiers et le long de dangereux précipices.

— Mon fils, dit un jour au sultan la princesse Sara, qui suivait l'armée dans sa litière, comment peux-tu te condamner à tant de fatigues pour cette misérable ville de Trébizonde ?

— Ma mère, répondit Mahomet, le sabre de l'islamisme est dans mes mains : c'est au prix de ces fatigues, de ces dangers que je puis mériter le titre de *ghazi* ou de *combattant pour la foi;* si je venais à mourir aujourd'hui ou demain sans emporter ce titre et ce mérite dans la tombe, comment oserais-je paraître devant les hommes et devant Dieu ?

Mahomet usa beaucoup pendant sa vie de l'élément religieux pour dissimuler ou pallier ses spoliations.

Enfin le sultan aperçut la magnifique cité de Trébizonde, éclatante de dômes, de tours, de citadelles, de quais, de clochers couverts en plomb de Tokat.

Trébizonde, l'antique Tarpezus dont parle Xénophon, devait son nom au trapèze dont elle avait la forme.

La magnificence de cette capitale n'était pas le seul attrait qui y attirât les soldats de Mahomet II, enivrés d'avance par l'espoir du pillage. Le pays qui l'environnait était opulent en orge, en blé, en maïs, en chevaux, en tabac. Dominée par des pics couronnés de neiges

L'armée de Mahomet II devant Trébizonde. Dessin de Vierge.

que fait fondre le soleil du printemps, toute cette contrée fertile se trouve subitement coupée de cours d'eau entretenant dans les campagnes une fraîcheur ravissante, et se déversant ensuite dans les innombrables petites baies creusées par la mer le long du rivage.

En face de Trébizonde les deux cent cinquante galères de Mahomet étaient prêtes à canonner la ville avec les terribles engins de destruction fondus par Orban, le traître hongrois. Et sous les murs se tenaient les soldats de Mahomet, attendant qu'un signal les poussât à l'avant de la ville, et répandant déjà dans les campagnes l'effroi et la dévastation.

Trébizonde, fondée par une colonie grecque essaimée de Sinope, assujettie par les rois du Pont, prise par les Romains lors de la chute de Mithridate, créée par eux capitale de la province comprise sous le nom de *Pontus-Cappadocius*, avait vu refleurir, en 1203, sa prospérité première. Après la prise de Constantinople par les Français, elle sortit de son obscurité par la volonté d'Alexis Comnène, qui en fit la capitale d'un nouvel État. Elle vivait depuis deux siècles quand Mahomet résolut de la retrancher du nombre des cités libres et chrétiennes.

R. DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LA CURIE ROMAINE.

III. — LES MITRES ET LES TIARES [1].

Mitres et tiares, moyen âge, renaissance, dix-septième et dix-neuvième siècle. Dessin de Taluet.

Le premier pape qu'on trouve représenté avec la tiare est saint Sylvestre Ier (314-337); pourtant il n'en faut pas conclure que ce soit ce pontife qui, le premier, ait coiffé cet emblème, car il peut avoir été portraituré ainsi longtemps après sa mort et lorsque se furent accréditées les fables concernant la donation que lui aurait faite l'empereur Constantin.

Suivant les déductions les plus raisonnables, c'est au début du moyen âge et lorsque Rome, veuve des empereurs, qui avaient élu domicile à Byzance, ne fut plus gouvernée que par un préfet, que les papes commencèrent à porter la tiare, marquant ainsi leurs prétentions au pouvoir temporel.

La tiare ou mitre-tiare, nous l'avons signalé, n'avait, en principe, qu'une couronne, qu'un cercle d'or à sa base; alors on l'appelait *regno;* Boniface VIII (1294-1303), dit Papebrochio, y ajouta un second cercle, voulant que la double prérogative du règne temporel et spirituel fût exprimée; plus tard, Benoît XII, pape français résidant à Avignon (1334-1342), y ayant ajouté un troisième cercle, elle prit le nom de *triregno,* trirègne, triple règne, symbole des trois puissances que le pape réunit sur sa tête : l'évêché de Rome, la suprématie sur l'Eglise et le pouvoir temporel de l'État de l'Eglise.

Cette explication, très-acceptable au total, n'a commencé cependant à avoir cours qu'à la fin du quatorzième siècle.

Les plus anciens trirègnes dont on ait mémoire sont ceux que les papes portaient pendant leur séjour à Avignon.

Dans l'inventaire des effets de Clément V (1305-1314), dont les archives secrètes du Vatican possèdent encore un exemplaire, se trouvent ces lignes : « La couronne qui est appelée le *regno,* avec trois cercles

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

rouges et beaucoup de pierres précieuses. Il y manque un rubis du plus grand prix, qui y était habituellement placé au sommet et une autre perle. »

Il résulterait de ce passage que c'est Clément V qui a ajouté le troisième cercle à la tiare et non Benoît XII, ainsi que l'avance Papebrochio; mais c'est là une divergence de peu d'importance.

A cette époque, on le voit, la tiare était déjà un objet de grand luxe.

C'est ce même trirègne qui, d'après nos recherches, avait été fabriqué sous Boniface VIII et que Clément V s'était borné à enrichir d'une troisième couronne, que la population romaine qualifiait, à la fin du quatorzième siècle, de trirègne donné par Constantin à saint Sylvestre.

Nous trouvons une affirmation de la même erreur dans ce passage du *Diario* de Rome :

« Le 12 février 1447, le pape (Nicolas V) envoya processionnellement à Saint-Jean de Latran le regno de saint Sylvestre, c'est-à-dire trois couronnes d'or l'une sur l'autre que Constantin donna au susdit saint. Le regno venait d'Avignon où il avait été porté. » Or, il est patent que la tiare dont il s'agit n'était et ne pouvait être celle que Constantin donna à saint Sylvestre, en admettant que cet empereur ait vraiment posé la tiare sur la tête du pape précité, ce que nous nous refusons à accepter.

Une autre chronique romaine, parlant également de ce regno, dit : « Le 23 novembre 1484, les chanoines et les prêtres de Saint-Jean de Latran s'aperçurent qu'on avait volé le regno de saint Sylvestre et des calices d'or massif... et à la suite de cette découverte furent arrêtés messires Belardino et Stramoscia, et Thomas della Palma, et conduits à Tor di Nona. »

Après ces exemples, puisés à des sources autorisées, les plus anciennes tiares dont on nous ait laissé quelques descriptions, sont : celle qu'Eugène IV (1431-1447), pendant son séjour à Florence (1439), commanda au célèbre joaillier Lorenzo Ghiberti, laquelle pesait 15 livres (livres italiennes de 11 ou 12 onces), dont 5 et demie de perles et autant de pierres précieuses, était estimée plus de 30,000 ducats, et passait pour une des œuvres remarquables de Ghiberti, au dire de Vasari; et celle que fit exécuter Paul II (1464-1471).

Cette dernière tiare, enrichie d'innombrables pierres précieuses, avait une valeur de deux cent mille écus (un million soixante et dix mille francs), somme qui, vu les temps, représenterait aujourd'hui une valeur de quatre millions !

Pour fabriquer cette coiffure, et selon le témoignage de Ciacconio, un des historiens de Paul II, Sa Sainteté avait acheté partout, et aux prix les plus élevés, des diamants, des saphirs, des émeraudes, des chrysolithes, des jaspes, des perles et tout ce qui était estimé en fait de joyaux. Mais il arriva — le trop prodigue pontife n'avait pas prévu cela — que quand la tiare en question fut terminée, elle était si pesante qu'il ne put la garder sur sa tête. Cette leçon de simplicité que Dieu semblait lui donner ne le rendit pourtant ni moins fastueux ni moins prodigue des deniers de l'Etat, car il commanda une autre tiare, plus légère, d'une valeur de cent quatre-vingt mille écus, soit neuf cent soixante-trois mille francs, ainsi que l'atteste Marco Canesio.

Ces deux tiares somptueuses furent brisées par ordre de Clément VII, lors du sac de Rome par les lansquenets masnadiers du connétable de Bourbon, et leurs pierres précieuses cachées dans la doublure des effets de Sa Sainteté. Benvenuto Cellini, qui se trouvait en ce temps réfugié dans le château Saint-Ange avec une foule d'autres personnages attachés à la curie, eut la mission de détruire les tiares; ce passage de sa vie, écrite par lui-même, l'atteste : « Pour sauver les *regni* avec toute la quantité des grands joyaux de la chambre apostolique, le pape Clément me fit appeler et s'enferma avec Cavalierino et moi dans une chambre. Ce Cavalierino avait été autrefois garçon d'écurie de Philippe Strozzi; il était Français et de très-basse naissance; mais parce qu'il était parfait serviteur, le pape Clément l'avait enrichi et se fiait autant à lui qu'en soi-même. Le pape, Cavalierino et moi renfermés dans ladite chambre, tous deux mirent devant moi lesdits *regni* avec toute la quantité considérable des joyaux de la chambre apostolique et me dirent que je devais les démonter tous. Je fis ce qui m'était demandé, puis j'enveloppai ces joyaux dans des morceaux de papier et je les cousis dans des espèces de gilets que mirent le pape et Cavalierino. Ensuite ils me confièrent tout l'or, qui s'élevait à environ deux cents livres, et me dirent de le fondre le plus secrètement possible... » La quantité d'or dont parle Benvenuto, dit suffisamment quelle fut la quantité d'objets détruits dans cette circonstance. En effet, tous les joyaux de la chambre apostolique que Clément VII avait eu le temps d'emporter au château Saint-Ange, passèrent au creuset. Quelques-uns seulement, qui avaient été cachés à Saint-Pierre, au Vatican, à Saint-Jean de Latran et que les reîtres ne trouvèrent point, survécurent. De ce nombre fut une tiare, fabriquée sous Jules II (1503-1513) et dont parle ainsi Burcarde : « L'an 1503, le mardi 5 décembre, il reçut le regno, que sa Sainteté avait nouvellement fait faire, du poids de sept livres ou à peu près, de pierres précieuses. »

Cette tiare existait encore du temps de Pie VI, qui la fit complétement remanier par son joaillier, un certain Sartois; elle était ornée de trois diamants d'une rare grosseur, de trente-six diamants moyens et petits, de vingt-quatre gros rubis balais du Mogol, de vingt-deux saphirs orientaux des plus gros, de vingt-quatre émeraudes, de douze rubis moyens, de deux petits; plus, d'une quantité de perles orientales, bossues, à goutte ou rondes. Elle était couronnée par une émeraude de trois cent quatre carats et demi, laquelle formait la base d'une croix de diamants. Ce dernier ornement datait de Grégoire XIII (1572-1585).

Avec cette tiare, dont on ne saurait préciser l'immense valeur, voici quelles étaient les mitres et les tiares que possédait le trésor pontifical lors de la révolution française et avant l'entrée dans Rome de Berthier et de Masséna.

Les mitres étaient au nombre de quatre, dont une fabriquée sous Pie V (1572); une datant de Paul V (1605-1621), et deux faites sous Pie VI. L'une de ces deux dernières, livrée en 1780, était, suivant les documents du temps, en drap d'or orné de filets d'or avec des perles orientales en poire enfilées avec du fil d'argent. Elle resplendissait de pierres précieuses, telles que saphirs, rubis balais, émeraudes, rubis, hyacinthe, grenades, topazes, chrysolithes et améthystes.

Sur le devant scintillait un champ rayonnant de diamants, dont le centre était une perle représentant le Saint-Esprit. Sur le derrière, une image du vent, allusion aux armes pontificales, était gravée dans une

grosse topaze; son souffle, en petits brillants, s'écartait à côté d'un autre attribut d'émeraudes. Les pointes de la mitre n'étaient que rubis et diamants, et la targe de la base, en or émaillé, disparaissait sous les perles et les brillants.

L'autre mitre, faite en 1781, ne le cédait en rien à la précédente; elle était aussi couverte, mais avec des dessins différents, de pierres et de perles, sur un fond de drap d'argent.

Sur la face on voyait une très-grosse topaze triangulaire avec un œil gravé dans le milieu, laquelle représentait la triade, entourée d'un champ rayonnant semblable à celui de la mitre de 1870. Sur le derrière était un médaillon surmonté d'un nœud de perles orné d'un rubis au centre. Il encadrait les armes du pontife, avec cette légende : *Velut Phenix in æternum vivet,* constellée de petites étoiles en brillants. Les armes elles-mêmes consistaient en un phénix de pérles sur un bûcher émaillé semé d'un soleil de topaze, dont les rayons étaient de brillants, et d'un vent également de topazes, soufflant des diamants sur une rose d'émeraude dessinée sur un fond de turquoises.

On comptait autant de trirègnes que de mitres, c'est-à-dire quatre. Nous avons déjà décrit le premier; parlons maintenant des autres.

Après la tiare de Jules II venait celle laissée par Paul III (1534-1549), faite, nous dit un écrivain ecclésiastique, avec les perles et les joyaux trouvés sous le règne de ce pape, le 4 février 1544, dans le mausolée de Marie, fille de Stilicon et de Serena, et épouse de l'empereur Honorius qui, en 398, la fit ensevelir dans Saint-Pierre avec les bijoux qu'elle portait, ainsi qu'il était d'usage anciennement. Pie VI l'embellit en 1789, et l'augmenta de couronnes relevées, garnies de filets d'or et de perles orientales ou bossues enfilées à du fil d'argent.

Les roses de ces couronnes étaient des saphirs orientaux taillés. Pour donner une idée de la magnificence de ce trirègne, il suffira de dire que Pie VI ajouta aux joyaux qui l'ornaient déjà : 5 gros diamants, 14 moyens ou petits, 14 gros balais du Mogol et 14 moyens, 10 rubis gros ou moyens et 483 petits, 184 saphirs moyens et petits, 50 émeraudes grosses ou moyennes, 49 chrysolythes de diverses grosseurs, 12 grosses topazes et 28 moyennes, 6 hyacinthes chrysoprases, 2 grosses améthystes et 8 moyennes, 24 grosses perles pendantes et une quantité de grosses rondes et de moyennes. Le fond du trirègne était de petites perles. Au sommet, un gros rubis balais du Mogol formait la base de la croix, toute de diamants avec des rubis aux extrémités.

Et, si le lecteur s'arrêtait surpris de ces descriptions, nous lui dirions que nous les simplifions encore beaucoup.

Nous sommes loin, là, de l'ânon de Béthanie; mais la faute en est moins à la papauté qu'à la foule ignorante et sensuelle, qui respecte et admire ce qui brille et dédaigne ou méprise ce qui est simple.

Le troisième *regno* provenait de l'héritage de Clément VIII (1592-1605); Pie VI le fit également réparer et améliorer en 1782. Moins pompeux que le précédent, il était cependant chargé, lui aussi, d'un nombre considérable de diamants et de pierres fines.

Le quatrième venait d'Urbain VIII (1623-1644). Pie VI le fit refaire, en 1790, sur un nouveau dessin, avec des couronnes relevées toutes garnies de filets d'or et de pierres précieuses.

La garde de ces mitres et de ces tiares dont la valeur était énorme, car des documents officiels portent que Pie VI dépensa cinq millions trois cent mille francs, rien que pour les restaurer, causait une préoccupation incessante à la curie. On en jugera par les détails du cérémonial avec lequel on les enlevait de leur cachette les jours de grande fête, où il était d'usage de les porter processionnellement devant le pontife, c'est-à-dire à Pâques, à la Fête-Dieu, à la Saint-Pierre, à Noël et le jour du couronnement.

Les mitres et les tiares étaient renfermées au château Saint-Ange, avec d'autres riches joyaux pontificaux, dans une des caisses bardées de fer où Sixte V resserrait son épargne, caisses qu'on peut voir actuellement encore à l'étage supérieur du fameux mausolée. Le majordome du palais apostolique et le trésorier (deux monsignori) se rendaient ensemble au château, accompagnés du joaillier pontifical, d'un notaire de la chambre apostolique et d'une douzaine de hallebardiers de la garde suisse. Le majordome, le trésorier avaient chacun une clef d'une des deux serrures de la caisse : le joaillier et ses aides s'emparaient des coiffures tandis que le notaire dressait l'acte de l'extraction. Le joaillier pontifical et les autres joailliers assermentés, qui portaient processionnellement les mitres et les tiares et les déposaient ensuite sur le maître-autel, étaient continuellement entourés de hallebardiers de la garde suisse. Le joaillier pontifical, en particulier, ne pouvait abandonner un seul instant le précieux trésor; il devait se tenir au pied des marches de l'autel, du côté de l'évangile, tant que durait l'office. Les mitres et les tiares étaient réintégrées dans leur caisse avec les mêmes précautions, terminées par un acte notarié constatant que tout avait été remis à sa place.

Ces trésors magnifiques se dispersèrent en un moment.

Les sympathies témoignées par le pape Pie VI au roi de Naples, alors en guerre avec la République; le meurtre, à Rome, du secrétaire de la légation française Basseville et divers autres prétextes, avaient amené en 1796 l'invasion d'une partie des Etats de l'Eglise par les armées françaises. Un armistice, signé le 23 juin à Bologne, entre Bonaparte, assisté des commissaires républicains Saliceti et Garrau, et les chargés d'affaires pontificaux, marquis Gnudi et chevalier Azara, arrêta cette invasion. Il portait : que le pape livrerait à la République cinq cents codes, cent tableaux, bustes, vases ou statues, au choix des commissaires, qui seraient envoyés à Rome, et que parmi ces objets seraient surtout compris le buste en bronze de Junius Brutus et celui en marbre de Marcus Brutus, tous les deux exposés au Capitole; qu'il payerait en outre vingt et un millions de francs, dont quinze millions cinq cent mille francs en argent, et cinq millions cinq cent mille francs en marchandises, chevaux, bœufs, etc. Cette somme de vingt et un millions, indépendante des contributions imposées dans les légations, devait être comptée de la manière suivante : cinq millions dans l'espace de quinze jours, cinq autres millions dans l'espace d'un mois, et le reste dans l'espace de trois mois.

Le souverain pontife, cédant à ces exigences, effectua le premier payement avec les fonds des deniers publics, et prépara le second en faisant appel aux particuliers et en empruntant aux églises une partie de leur or et de leur argent. Toutefois, comme ces obligations

le désolaient, il songea à rétablir ses affaires, et dans ce but entama des négociations avec l'Autriche.

Bonaparte ayant eu connaissance de ces pourparlers, rompit l'armistice en déclarant que le pape refusait d'en exécuter les articles, et entra sur le territoire pontifical, qui se trouva bientôt envahi aux trois quarts.

C'est alors que fut conclu, entre la république française et le saint-siége, le traité de paix de Tolentino (19 février 1797) sur les bases élargies de l'armistice, traité par lequel le pape cédait à la France Avignon, le comtat Venaissin avec leurs dépendances, les légations de Bologne, de Ferrare et de Romagne, et s'obligeait à payer, à Foligno, avant le 16 mars de la même année, quinze millions de francs, dont dix millions en argent et cinq millions en diamants et autres pierres précieuses, et cela en à-compte sur les seize millions qui restaient dus, selon la convention de Bologne.

C'est en exécution de ce traité que le musée du Louvre s'enrichit de *la Transfiguration*, de Raphaël; du *Saint Jérôme*, du Dominicain; de la statue d'Apollon, du groupe du Laocoon et de beaucoup d'autres chefs-d'œuvre que la coalition lui reprit et rapporta à Rome.

Pour fournir les sommes imposées susmentionnées, le pape dut encore faire appel aux particuliers, car les caisses de l'Etat étaient complétement vides; mais comme cet appel produisit peu, il se décida à sacrifier les joyaux pontificaux, et c'est à ce moment que les mitres et les tiares dont nous avons donné la description furent détruites.

En 1798, avec l'invasion de Rome par Berthier et le payement de nouvelles contributions, les joyaux du pape achevèrent de disparaître; car, à la mort de Pie VI (1800), le trésor pontifical ne renfermait ni une mitre ni une tiare. On raconte même que tandis que le conclave, qui devait élire Pie VII, était rassemblé à Venise, l'évêque de Bellune commanda une mitre précieuse, pour le nouveau pape, afin qu'il y en eût au moins une le jour du couronnement. Cette mitre existe toujours; mais ce ne fut qu'en 1805 que Sa Sainteté posséda une tiare.

Pie VII, on le sait, était allé à Paris en 1804 pour sacrer Napoléon; en récompense de ce service, l'empereur fit faire, avec les pierreries qui restaient du traité de Tolentino, une tiare qu'il envoya au pontife l'année suivante, et dont le *Diario di Roma* du 26 juin parla en ces termes:

« Le riche et beau trirègne que S. M. I. et R. Napoléon Ier envoie en don à Sa Sainteté a été présenté au saint-père mardi dernier au soir, par le cardinal Joseph Fesch, ministre plénipotentiaire de S. M. I. Ce trirègne a le fond en velours couleur perle avec trois magnifiques cercles ciselés et garnis de rares et grosses pierres des plus belles couleurs, consistant en saphirs, émeraudes et rubis orientaux du Mogol. Tout le travail est très-élégant et reçoit justement des louanges générales.»

Ce n'était pas encore là les fameuses tiares de Pie VI; pourtant c'était une pièce digne du pape et qui honora beaucoup la joaillerie parisienne.

Pie VII remercia l'empereur par une lettre remplie des protestations les plus vives d'affection et de gratitude.

On estimait ce trirègne à quarante-trois mille trois cent cinquante écus romains (217 822 francs); il pesait huit livres romaines (96 onces); c'était là son défaut, comme ce fut celui de toutes les mitres et de toutes les tiares précédentes. A force de vouloir charger de richesses ces coiffures, on avait fini par en faire des meubles inutiles, souvent de mauvais goût.

Les Pélasges, avec leur élégance exquise, les Hellènes, leurs dignes émules, les Etrusques, les Romains, quoique moins bien doués, on peut se rendre compte de ces différences au musée grégorien du Vatican et au musée Campana, eussent pu réaliser et il est probable qu'ils réalisèrent ce *rara avis in terris*: une tiare riche, gracieuse et légère en même temps; mais les joailliers italiens du moyen âge ignoraient ce secret, et ceux de la renaissance, y compris Benvenuto Cellini, ne le connaissaient pas davantage.

Pie VII ne pouvant porter le don de l'empereur, se fit faire un trirègne en carton entouré de broderies d'or et d'argent formant les trois couronnes et orné de quelques pierres de peu de valeur. Ce trirègne servit à ses successeurs, Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI; mais Pie IX, le trouvant indigne de la majesté pontificale (il était d'ailleurs trop petit pour sa tête), en commanda un autre du poids de trente-six onces, garni de pierreries, et d'une valeur de huit mille francs environ.

La tiare de 1805 ne resta pas longtemps à Rome. Lorsqu'en 1809 Napoléon, qui depuis longtemps méditait l'annexion de Rome à son empire, eut envoyé le pape à Savone, tous les joyaux pontificaux, y compris la *sedia gestatoria*, furent enlevés du palais et expédiés à Paris au trésor impérial, où ils demeurèrent jusqu'à la douloureuse époque de 1814. Alors Louis XVIII les restitua à Pie VII. A la mort de ce pape, ses héritiers ayant prétendu que la tiare donnée par Napoléon et restituée par les Bourbons à leur auguste parent, leur appartenait, la chambre apostolique leur proposa un accommodement et, moyennant cent mille francs, conserva cette coiffure au trésor pontifical.

En 1831, lorsqu'arrivèrent les insurrections de Modène, de Bologne, et l'établissement d'un gouvernement provisoire dans l'Etat de l'Eglise sous la présidence de Vicini, gouvernement dont le siége fut installé à Bologne, Grégoire XVI redoutant un mouvement insurrectionnel à Rome et par suite le sac du palais apostolique, confia le trirègne à un de ses familiers, et celui-ci l'enfermant dans un coffre, l'enfouit sous terre, au pied d'un arbre du jardin du palais. Le calme revenu, Grégoire fit déterrer la tiare; mais l'humidité l'avait tellement détériorée, qu'il dut la faire restaurer complétement.

En 1848, Pie IX, effrayé à la vue de l'émeute, cacha également sous terre ce même trirègne, et put ainsi le soustraire à la révolution mazzinienne.

Depuis 1854, le pape possède une nouvelle tiare que lui offrit cette année-là Isabelle II, reine d'Espagne, tiare fort remarquable, non tant à cause de son prix, qui s'élève à trois cent mille francs, qu'à cause de son poids. En effet, elle ne pèse guère plus de trois livres, c'est-à-dire qu'elle est portable. La raison de cette qualité, c'est que ses principaux ornements sont des brillants et des perles, et qu'on n'y voit pas cette masse de pierres de couleur qui écrasaient les anciens trirègnes.

Sa forme est élégante et majestueuse en même temps. Son fond est de mailles d'argent et tout d'une pièce; il fut fait exprès à Lyon; son aspect général est éblouissant, tant pour la quantité et la qualité des perles et des diamants qui la couvrent que pour leur disposition intelligente.

Les tiares que possède actuellement Sa Sainteté sont donc au nombre de trois : 1° celle donnée par Napoléon à Pie VII en 1805 ; 2° celle fabriquée par ordre de Sa Sainteté ; 3° celle offerte par la reine Isabelle en 1854. Elles sont resserrées avec les mitres, non plus au château Saint-Ange, mais au Vatican, dans la sacristie pontificale. Le prélat sacriste est leur gardien. Cependant, en 1867 encore, le cardinal préfet du palais apostolique était chargé de la garde spéciale du trirègne envoyé par la reine d'Espagne. Pie IX, qui affectait une vive amitié pour S. M. catholique, avait voulu, par là, donner une marque particulière de déférence à cette souveraine.

C'est depuis Léon X que les tiares et les mitres sont portées, sur des formes de velours cramoisi, devant le pontife dans les cérémonies les plus solennelles de la curie apostolique.

ARMAND DUBARRY.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

PETIT VOYAGE A TRAVERS LES POIDS ET MESURES [1].

V

Quels que fussent les termes de comparaison adoptés par les divers peuples pour la fixation de leur système métrique... mais, sur ces deux derniers mots, je crois devoir ouvrir une parenthèse : système *métrique*, ai-je dit, et je m'aperçois que, vu la signification absolue donnée chez nous à cette locution, même dans les académies et les classes, j'ai l'air de commettre un singulier anachronisme, tandis que le tort est à l'usage, au besoin d'abréger, qui a détourné les mots de leur signification propre. Que veut dire le mot français *mètre*, formé du mot grec *métron* ? Rien de plus ni de moins que *mesure*. Or, quand la France adopta cette dénomination pour sa mesure type, comme disait la note du journal que nous lisions tantôt, elle fit à peu près comme les Hébreux qui donnèrent le nom de *Bible*, signifiant *livre*, au recueil contenant l'ensemble de leur histoire et de leurs lois : c'est-à-dire, d'une part, la mesure par excellence, et, d'autre part, le livre antérieur ou supérieur à tous les livres. Mais devra-t-il s'ensuivre que les mots *mètre* ou mesure, *Bible* ou livre, ne seront appliqués ni à d'autres mesures ni à d'autres livres ? Non, sans doute. On pourra donc dire : le système métrique de tel ou tel peuple, comme on dit ou plutôt comme il faudrait toujours dire : le système métrique *français*. Ceci noté, je ferme la parenthèse et je reprends ma phrase.

Quels que fussent les termes adoptés par les divers peuples pour la fixation de leur système métrique, nous voyons se produire chez tous cette double préoccupation, et d'arriver à faire que la mesure qu'ils avaient reconnue la meilleure devint celle du plus grand nombre d'hommes possible, et d'établir ou de trouver, pour en perpétuer la stabilité, un *étalon*, c'est-à-dire un modèle inaltérable, impérissable, auquel il fût toujours possible de recourir, s'il advenait que, par une cause ou par une autre, le terme de comparaison premier fût oublié ou perdu.

Chez presque tous aussi nous voyons prédominer cette grande idée, de ramener à une base unique toutes les parties du système, de telle façon qu'il suffise de connaître une seule des évaluations pour en comprendre ou reconstruire l'ensemble. Cette idée, les modernes ont voulu la revendiquer pour eux, mais des études récentes, étayées des dernières découvertes faites dans ou sur les monuments antiques, nous prouvent irréfutablement aujourd'hui qu'elle date, comme on dit quelquefois, au moins du déluge.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

C'est ainsi que, chez ces mêmes Hébreux, dont nous parlions tout à l'heure, et qui avaient adopté, pour point de départ de leur système métrique, la grandeur une fois déterminée du pied de l'homme, on employait, pour mesurer les liquides et les grains, un cube nommé *épha* ou *bath*, dont tous les côtés étaient égaux à ce pied primitif. En outre, le poids de l'eau que pouvait contenir ce cube constituait le *talent*, unité de laquelle dérivaient tous les poids, et, une masse d'argent du même poids formait le *talent argent*, unité à laquelle se rapportait tout le système monétaire. Quant aux mesures de superficie pour les terres, elles se déduisaient de la quantité moyenne d'*éphas* de semence jugés nécessaires pour les mettre en culture : mode ingénieux qui porte avec lui comme une poétique glorification des travaux agricoles et qui, d'ailleurs, est venu jusqu'à nous, puisque dans bon nombre de nos localités rurales, où le nouveau système métrique n'a pas encore fait table rase des anciennes dénominations, on entend encore communément parler de *boisselée*, de *bichérée* pour désigner l'étendue qu'exige un *boisseau*, un *bichet* de semence ; d'*hommée* de vigne pour ce qu'un *homme* peut travailler en un jour ; d'*ânée* pour la charge de vin qu'un *âne* peut porter, etc.

Un vieux grammairien, qui vivait au temps de Néron, et que cite Pline le Naturaliste, nous apprend, en vers ma foi, qu'à Rome la mesure pour les liquides dite *amphore* n'était autre chose que la *cubature* du pied légal, à savoir un vase dont le contenu était égal à la capacité d'une caisse ayant un pied dans tous les sens à son intérieur (pied romain s'entend).

Cette amphore avait de nombreuses subdivisions régulières, parmi lesquelles je veux surtout remarquer le *conge*, qui contenait environ trois litres et demi. On prétend — je n'affirme rien — que ce mot serait venu du mot grec *chéo* (je verse), et que, remontant à la source de cette antique locution à laquelle on aurait joint un autre mot grec *pino* (je bois), on aurait fabriqué de toutes pièces notre mot *chopine*, si cher aux disciples de Bacchus.

Quoi qu'il en soit, le *conge* est resté célèbre par des exemples de buveurs qui se sont illustrés en le vidant un certain nombre de fois consécutives. En tête de ceux-là figure, hélas ! le fils, le propre fils du grand Cicéron, qui cependant aurait eu pour vainqueur l'empereur Maximin, lequel, à vrai dire, était d'une hauteur de taille, d'une corpulence extraordinaires, et qui mettait à sec, dans un même jour, jusqu'à *huit* conges de vin, soit quelque trente litres de notre mesure.

Plus réduit était le *cyathe*, qui n'équivalait qu'à un

tiers de litre environ; mais, voyez l'inconvénient, d'aucuns diraient l'avantage attaché à cette mesure relativement infinie dont les coupes employées dans les festins avaient ordinairement la contenance ; une obligation de politesse — contre laquelle il n'y avait pas à regimber sous peine de passer pour mal appris — voulait qu'on vidât au repas, en l'honneur de l'amphitryon, autant de cyathes bien pleins qu'il y avait de lettres dans le nom de celui-ci.

Le poëte Martial nous l'atteste :

— Je boirai, dit-il, sept cyathes à Justine (sept lettres), six à Navius, cinq à Lycas, quatre à Lyde, trois à Ida.

VI

Quant à la diffusion du système adopté par tel ou tel peuple, nous voyons partout des édits rendus pour que l'unité de mesure s'établisse et soit reconnue dans tous les pays dépendant de la même métropole. Sans parler des Egyptiens, ni des grandes puissances asiatiques dont l'histoire exacte se perd trop loin dans le vague des légendes, les Grecs avaient si bien fait prévaloir ce principe, même au sein de leurs colonies les plus distantes, que, toute vérification faite par un savant du siècle dernier, il s'est trouvé que les Marseillais (dont la ville, on le sait, fut fondée par des Grecs venus là il y a quelque deux mille quatre cents ans) avaient conservé une mesure se rapportant exactement à l'ancienne mesure grecque dont le type nous est encore fourni par les ruines d'un ancien temple fameux.

L'idée d'un *étalon* pouvant servir de point de repère en cas de confusion se manifeste pour nous, en premier lieu chez les Egyptiens qui, disait-on, auraient construit, dans ce seul but, la grande pyramide, dont la base était égale à cent coudées royales ; puis chez les Hébreux, où nous entendons parler de la *mer d'airain*, grand vase que l'on conservait dans le sanctuaire et auquel la Vulgate, traduction latine des livres hébreux, donne le nom de *mètretés*, qui signifierait *mesureur*, *rapporteur* des mesures ; enfin, chez les Grecs où le *stade* d'Olympie (c'est-à-dire la carrière où se célébraient tous les quatre ans les jeux, par le retour desquels ces peuples supputaient les années de leur ère) avait été, disaient-ils, tracée par Hercule, fondateur de ces jeux, qui avait à cet effet mesuré six cents fois la grandeur de son pied.

Chez ces mêmes Grecs qui se servaient du *stade* comme mesure itinéraire, dans Athènes, la cité par excellence, le temple de la grande déesse Minerve-Parthénée, appelé généralement le *Parthénon*, était aussi nommé l'édifice de *cent pieds*, parce que telle était la dimension de sa base.

Voilà mentionnés les principaux étalons que j'appellerai *monumentaux* et qui ont, en quelque sorte, répondu à l'attente de leurs auteurs, puisqu'ils sont encore là pour témoigner des anciennes mesures. Mais tous les peuples eurent, en outre, la commune pensée de constituer des étalons plus usuels, plus immédiats, dont le type devait être l'objet d'une conservation officielle et le plus souvent même religieuse.

Chez les Juifs, la *mer d'airain* n'était pas le seul étalon déposé dans le temple. A tout moment, dans l'Ecriture, il est question *des poids, des mesures du sanctuaire*. A Athènes, trente officiers étaient désignés pour garder les mesures originales et contrôler les mesures commerciales. A Rome, c'était dans le temple de Jupiter, au Capitole même, qu'était déposé l'étalon, dit, à cause de cela, *mesure capitoline*. Et chez toutes les nations modernes, qui se formèrent en se partageant l'ancien domaine romain, des précautions analogues furent prises pour conserver le type invariable des poids et mesures, et en assurer l'usage régulier et universel sur tous les points d'une même domination.

Mais chez toutes, il faut bien le constater, ces louables efforts n'aboutirent qu'à un résultat fort restreint. Ce qui se passa notamment en France va nous donner un exemple de la confusion à laquelle on arrivait, tout en poursuivant le plus sérieusement, le plus laborieusement du monde le bel idéal de l'unification.

Dès l'origine de la monarchie française, les étalons des mesures étaient gardés dans le palais des rois, et, à dater de l'an 650, des arrêts se retrouvent échelonnés dans nos annales, préconisant l'obligation de conformer toutes les mesures au type royal. Mais qu'était alors et que fut, jusqu'au dix-septième siècle, cette nation dite *française*, sinon un mouvant et discordant assemblage de provinces, de royaumes même, de principautés, de duchés, de comtés, de baronnies, de marquisats, que les guerres disloquaient à tout moment, que les invasions bouleversaient de temps à autre, et qui même, et surtout dans le calme de la paix, n'aspiraient qu'à se donner des airs d'unité, d'indépendance, d'existence propre. C'était le caractère essentiel de la féodalité.

Or, en deux mots, qu'arriva-t-il par le simple fait de tous ces maîtres entichés, enorgueillis de leur petite ou grande importance, et souverainement jaloux de jouer à la puissance, à la suprématie, au moins chez eux, quand ils ne pouvaient le faire ailleurs? Il arriva que ces comtes, ducs, princes, barons, marquis, etc., s'attribuèrent pour premières prérogatives des droits analogues à ceux de ce souverain, plus fictif qu'effectif, qui s'intitulait roi de France, mais à qui ce nom magnifique ne déléguait qu'une autorité en quelque sorte sommaire, sans qu'il lui fût loisible de régner en détail, si je puis m'exprimer ainsi.

Il y avait donc l'étalon royal des mesures solennellement conservé à Paris, auquel devaient se conformer tous les hommes du domaine du roi ; mais, sur les domaines du prince de ceci, du comte de cela, domaines qui, réunis, laissaient loin au-dessous d'eux la terre royale, d'autres types étaient adoptés, d'autres modes d'évaluation avaient prévalu... et si bien en alla-t-il de cette innombrable création de types qui tous prétendaient être le vrai, le bon, que dans la dernière moitié du dernier siècle un érudit, à qui ce travail avait dû coûter de longues veilles et de singulières recherches, publiait un gros volume in-quarto ne contenant rien de plus que des tables de concordance entre les divers systèmes *métriques* des provinces, villes, bourgs et même villages de France.

Là dedans, voyez-vous, dans cet inextricable labyrinthe, toutes les appellations, toutes les appréciations, toutes les dimensions, toutes les confusions enfin, se produisent, s'entremêlent, se contredisent, se démentent... Impossible de faire deux heures de chemin, de passer une rivière, de franchir un vallon sans constater les plus étranges différences dans le nom comme dans la valeur des mesures ; tels de ces noms qui avaient plus généralement cours comme *boisseau*, *pinte*, *setier*, *livre*, *lieue*, couvraient les plus impossibles

extrêmes. La livre d'Abbeville, par exemple, équivalait à 422 grammes ; celle d'Amiens (ville distante de quelques lieues), à 461 ; celle d'Avignon n'en comptait que 409 ; celle de Bordeaux, 489 ; celle de Dunkerque, 421 ; celle de Marseille, 400, comme celle de Montpellier ; mais, à Toulon, c'était 466 ; à Toulouse, 408, et à Rouen il y avait la livre dite *de vicomté*, pesant 509 grammes, et la livre ordinaire qui en pesait 20 de moins. On trouvait en France des lieues depuis 5 555 mètres jusqu'à 3 369.

A Rouen, le boisseau équivalait à 228 litres, et à Dernétal, qui n'est qu'à une lieue de là, on appelait du même nom une mesure de 326 litres. A Paris, on achetait, sous la désignation de *pinte*, 9l,51 de vin ; mais, si l'on s'en allait à Saint-Denis, fameuse abbaye dont les titulaires avaient su, eux aussi, se faire attribuer des priviléges, même en plein domaine royal, la pinte contenait 1l,48.

Enfin, notre auteur constate que, sur la seule terre de France, on ne comptait pas moins de 240 mesures de capacités différentes portant le nom de *setier*. Et presque partout il y avait, comme à Rouen, ce qu'on appelait *le gros poids* ou *la grande mesure*, et *le petit poids* ou *la petite mesure*.

Que vous semble du gâchis et de la commodité qu'il y avait alors de commercer avec d'autres gens que ses plus proches voisins ?... Et quand on franchissait les frontières, il fallait voir !... Le brouillamini existait dans toute l'étendue du monde connu, les preuves en fourmillent, mais écoutez seulement les paroles prononcées par un député anglais à la Chambre des communes, en 1790 :

« Dans l'état actuel des choses, peut-on passer d'une paroisse, d'un marché à l'autre, sans être obligé d'apprendre une nouvelle nomenclature qu'aucun dictionnaire ne nous enseigne ?... Faites seulement deux milles (le mille de Londres vaut environ un kilomètre et demi) un *acre* n'est plus un acre, un boisseau n'est plus un boisseau... Même différence en passant d'une boutique à l'autre... Et tenez, une vérité triste et pourtant incontestable. Dans plusieurs comtés, les batteurs en grange, qui sont payés à la tâche, travaillent sur le pied de la plus grande mesure en usage, et on leur revend ce blé, ce même blé arrosé de leurs sueurs, pour en faire du pain, sur le pied de la petite mesure. »

Bref, c'était là-bas comme chez nous et chez nous comme en bien d'autres pays. Il fallait enfin chercher un remède à cette véritable calamité.

VIII

Nombre de fortes têtes y avaient songé depuis que plusieurs grands Etats européens, échappant à l'anarchie féodale, avaient trouvé une sorte d'imposante unité. Mais c'est particulièrement en France, patrie coutumière des généreuses idées, que le projet fut formé à plusieurs reprises, mais sans consécration officielle, de la fixation d'un type unique qui pût être offert à l'adoption de tous les peuples de la terre.

Difficile, épineuse question. Pour avoir chance de la résoudre dans les termes où elle était posée, il fallait surtout l'aborder sans préoccupation de nationalité aucune, en dehors de tout ce qui pouvait la faire ressembler à un désir de primauté, de prépondérance.

Cet obstacle, d'ailleurs, s'était mainte et mainte fois dressé devant les tentatives d'unification internationale dont la proposition reposait invariablement sur cette antique formule usée et ressassée : « C'est ma mesure qui est la bonne, adoptez-la. »

L'amour-propre s'en mêlait aussitôt :

— Quoi, nous, adopter une mesure basée sur l'étendue d'un de leurs monuments, sur la longueur du pied d'un de leurs anciens rois, sur la distance d'une de leurs villes à l'autre ! Quelquefois une simple question de nom faisait empêchement ; quelquefois un souvenir désagréable attaché à un tribut payé... que sais-je ?

Bref, il fallait innover en s'élevant — si l'on peut ainsi dire — au-dessus de l'humanité, et le premier point de départ sérieux de cette innovation devait se trouver chez les anciens Egyptiens, chez ce peuple dont l'histoire s'est, en quelque sorte, perdue dans l'éloignement du passé, pour ne nous parvenir qu'à l'état de légende.

Sur la foi d'un très-antique et très-charmant conteur d'histoires-légendes, on avait longtemps dit et cru que la base de cette grande pyramide dont nous avons déjà parlé, en même temps qu'elle équivalait à cent coudées royales, était aussi calculée de façon à représenter la cinq centième partie de ce que les géographes appellent un *degré* terrestre. On a reconnu depuis que cette assertion était complétement gratuite, mais l'idée d'emprunter le type de la mesure universelle à la dimension de ce globe, qui est la grande patrie commune à tous les humains, ne semble pas moins remonter à la poétique erreur du vieil historien. Vous voyez à quoi peuvent servir les légendes !

Mais de l'idée au fait, qui en est la réalisation, il y a souvent bien loin, et, pour y arriver, les voies sont souvent détournées. Ce fut ce qui arriva.

Comme il était évident qu'on devait renoncer aux vieux termes de comparaison généralement empruntés aux variables dimensions du corps humain, on vit, d'abord en 1670, un membre de l'Académie des sciences proposer d'adopter, pour type fondamental des mesures, la longueur d'un *pendule* battant la seconde.

Le pendule est composé, comme vous savez, d'un poids suspendu qui oscille au bout d'une tige ou d'un fil. Plus la tige ou le fil est long, plus lentes sont les oscillations ; avec un peu de patience on arrive à régler cette dimension de telle manière, qu'une oscillation équivaut juste à la *seconde*, subdivision de la *minute*, qui est elle-même une subdivision de l'heure, laquelle est une subdivision du jour. De sorte que, la durée du jour étant toujours possible à fixer par les moyens astronomiques les plus élémentaires, on eût toujours pu arriver à la détermination précise de la mesure type. L'étalon se fût ainsi conservé de lui-même, à la portée de tout le monde...

Et pourtant, bien en prit à nos aïeux de ne pas adopter ce système séduisant par son apparente simplicité, car le plus ou moins de lenteur des oscillations du pendule résulte des influences attractives de la terre, qui non-seulement ne sont pas les mêmes sur tous les points du globe, mais varient dans le même lieu, qu'on les observe à un niveau plus ou moins élevé. Ainsi, sous l'équateur par exemple, un pendule qui bat la seconde au niveau de la mer est sensiblement plus long que celui qui serait placé sur une haute montagne, et un pendule battant la seconde en Laponie mesure quelque six ou sept millimètres de plus que celui qui oscille sous l'équateur.

Différence minime en vérité, mais qui devient importante si la mesure de longueur type est *cubée* pour

créer la mesure des grains ou des liquides, car alors cette différence se multiplie en tous sens et donne des résultats très-appréciables. Dans ces conditions, une mesure adoptée à Paris contiendrait trente-quatre millièmes de moins que la mesure lapone, et cent huit millièmes de plus que la mesure des pays équatoriaux.

Heureusement l'idée, qui eût été un progrès, mais non une réforme définitive, ne prévalut pas.

Cinquante ans plus tard, l'astronome Cassini, qui avait mesuré la méridienne de France, proposa l'adoption d'un pied géométrique égal à la dix millième partie de la minute d'un degré terrestre, ligne supposée qui sert aux calculs des géographes et des astronomes. Une question d'amour-propre entre les savants qui, naturellement, voulaient tous s'attribuer l'honneur d'un fait considérable, fit échouer ce projet. Toutefois, l'idée était émise et n'avait plus qu'à mûrir.

En 1766, La Condamine, un autre astronome français qui était allé au Pérou faire des travaux météorologiques sur les degrés terrestres, proposa une *toise* qui lui avait servi de base pour ces travaux, et cette toise fut reconnue comme étalon des mesures de l'Etat. Mais en dépit des ordonnances, l'étalon dormait tranquille sous le sceau royal sans que rien changeât ni parût vouloir changer à la confusion indéfinie des types qui variaient de canton en canton.

Et savez-vous les excellentes raisons que donnaient les routiniers? Ils disaient — un historien le constate de bonne foi — que c'était porter atteinte aux intérêts du commerce, lequel trouvait souvent son bénéfice dans l'ignorance où étaient les acheteurs de la valeur des choses qui ne sont pas de la dépense journalière ; qu'il fallait laisser cette complication afin « d'occuper plus de monde »; que tel négociant, qui calculait les avantages de l'achat selon telle mesure pour revendre selon telle autre, serait frustré dans ses calculs... etc. Convenons qu'il y avait vraiment là de quoi faire réfléchir l'autorité.

Quoi qu'il en fût, on avait trouvé la bonne voie. Il ne s'agissait plus que d'y marcher résolûment et fermement.

EUGÈNE MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

LES PLAISIRS DE CHAQUE SAISON.

Les étrennes. Composition de Bertall.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES MÉMOIRES DE DON RAMOS[1].

La mort d'un traître. Dessin de F. Lix.

III. — LES DANGERS D'UNE CONSPIRATION.

Je ne voyais plus, ou presque plus, Velasquez et toutes mes heures étaient employées à aller aux nouvelles, à stimuler le zèle et l'activité de mes complices, qui avaient conquis d'importantes et de nombreuses recrues. Je n'oubliais pas non plus mon rôle d'espion d'Olivarès, et je fis à plusieurs reprises passer sous les yeux de Perez des lettres de Séville ou censées de Sé-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

ville, dans lesquelles on se plaignait de la dureté avec laquelle Medina recrutait des hommes et amassait des armes pour la guerre de Catalogne. Hommes et armes étaient réunis pour un tout autre dessein. J'étais donc tout au mieux au palais Reale, et le comte-duc avait été assez aimable pour me faire dire de terminer mes affaires le plus rapidement possible, ayant absolument besoin de moi à Séville. Perez faisait grand cas de moi, et, moyennant quelques pistoles, quelques aunes de velours que je lui donnai pour se faire faire un habit dont il avait grand besoin, et quelques dîners, j'avais fait la conquête de son cœur. Il n'avait plus rien de caché pour moi; j'ouvrais ses cartons et je connaissais les noms des agents secrets du comte-duc, noms que je me hâtais de faire connaître à nos amis et surtout à l'alcade Vaës; ce qui nous était d'un grand avantage.

Nous étions ainsi arrivés jusqu'au mois d'août, et il y avait six mois que j'habitais Madrid. Nous recevions de toutes les provinces, du Portugal surtout, d'excellentes nouvelles, lorsque survint un événement qui embrouilla tous nos plans.

Un jour, j'étais allé chez Perez et lui avais dit que je venais le prendre pour dîner avec moi.

— J'accepte, me répondit-il; mais j'ai un petit travail à finir et à recevoir un homme qui prétend avoir à me faire de grandes révélations. Si vous pouvez m'attendre...?

— Faites, faites, mon cher ami; rien ne me presse. Achevez votre besogne et recevez votre révélateur : je vais m'asseoir dans un coin et ne vous gênerai pas.

— Merci, don Rodondo; prenez un siége. Ce ne sera pas long.

Cela dit, il se remit à écrire en compulsant des papiers, tandis que, d'une main distraite et d'un œil indifférent en apparence, j'examinais les dossiers amoncelés sur sa table. J'étais tout à cette occupation, lorsque la porte s'ouvrit... et qui vis-je entrer? Ritalto, un de mes complices.

Au premier moment, il ne me reconnut pas, et, s'asseyant en face de Perez :

— J'ai, dit-il, à révéler, pour le repos de ma conscience...

Alors, me levant brusquement :

— Eh! bonjour, don Ritalto, m'écriai-je; quel bon vent vous amène ici? Il y a un siècle que je n'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Puisque je vous tiens, je veux toute votre journée; je ne vous lâche plus. Don Perez veut bien me faire l'honneur de dîner avec moi : vous serez des nôtres.

En parlant ainsi, je le regardais d'un air moitié figue, moitié vinaigre.

Ritalto, plus pâle qu'un mort, balbutiait quelques paroles confuses.

— Allons, allons, repris-je, c'est convenu; dépêchez-vous de faire vos petites confidences à l'ami Perez; épanchez votre conscience, mais dépêchez-vous, car la *olla* (1) n'attend pas et le xérès est dans la neige.

De grosses gouttes de sueur tombaient du front du misérable; d'une voix étranglée, il fit je ne sais quel conte à Perez, qui certainement n'y comprit rien; et, quand il eut achevé son court récit, je passai mon bras sous le sien, Perez épousseta son chapeau, mit ses manchettes, et nous sortîmes du palais comme trois bons compagnons qui vont au plaisir.

(1) Olla podrida, potage espagnol.

— Toi, pensai-je intérieurement en regardant Ritalto, tu n'y rentreras plus!

Nous arrivâmes bientôt chez moi; je fis dresser la table et ordonnai de servir sans laisser une minute seuls ensemble mes deux convives. J'appelai Moro et lui soufflai à l'oreille :

— Cours chez don Pinto; qu'il vienne sans tarder et armé. S'il faisait quelque objection, tu lui dirais que je tiens un traître, et que notre vie à tous est en jeu.

J'étais sûr que ma commission serait bien et promptement faite : El-Moro courait aussi vite qu'un genêt andalous.

Nous nous mîmes à table; j'affectai une telle gaieté que, petit à petit, Ritalto se remit, et il en vint à croire que je n'avais nul soupçon de sa trahison. Alors, forgeant une nouvelle histoire, il nous raconta que ce qui l'avait amené au palais Reale était la nécessité où il se trouvait de faire enfermer un coquin de neveu qui déshonorait son nom. J'eus l'air de croire à sa parole et de le plaindre.

— Mais au diable les affaires! m'écriai-je; nous autres Andalous, nous n'en parlons jamais à table.

Perez applaudit à ma gaieté; il avait l'estomac large et profond, et, malgré qu'il fût plus maigre qu'une mule de Galice, il avait un rude appétit et buvait à pleins verres. Le repas était dans toute sa joie lorsque don Pinto Ribeiro parut. Je me félicitai de cette bonne fortune; il se mit à table et eut l'air de ne se douter de rien. Ritalto, que sa vue avait un moment inquiété, se rassura, et, de plus belle, nous vidâmes les bouteilles.

Tout en poussant mes convives, je cherchais un plan.

J'étais convaincu que, si je ne profitais pas du hasard miraculeux qui nous avait livré le traître, notre vie à tous ne valait pas une obole. Il fallait donc le faire disparaître. Et d'abord le plus important était de nous débarrasser de Perez. Je résolus donc de griser mon trop naïf ami. J'y réussis si parfaitement qu'avant le dernier plat Perez divaguait et chancelait sur sa chaise. Je me moquai de sa faible tête et félicitai Ritalto de la sienne. Celui-ci s'était ménagé.

Comme Perez était incapable d'entendre quoi que ce fût, et que d'ailleurs Pinto était là, je me levai de table et, prenant à part El-Moro :

— Moro, lui dis-je, si ce soir Ritalto n'est pas mort, c'est moi qui le serai demain; moi et tous mes amis, nous serons décapités ou pendus. Prends donc des armes et suis-nous.

— C'est bien, me répondit-il; à présent je ne donnerais pas un ducat de sa carcasse.

Comme Perez ne pouvait plus se tenir debout, je le fis reconduire. Ritalto voulait l'accompagner; je lui reprochai de vouloir me priver si tôt du plaisir de sa présence.

— Est-ce que mon hospitalité ne vous aurait pas été agréable?

Il se récria.

— Si vous m'en croyez, finissons ensemble la journée; il fait ici une chaleur étouffante; la nuit est venue depuis longtemps, le ciel est superbe : allons prendre le frais.

Pinto me regarda d'un air étonné; sans que je lui eusse dit un mot, il savait bien que Ritalto devait mourir, et ses yeux me demandaient si ma chambre n'était pas l'endroit le mieux choisi. J'y avais bien songé, mais j'avais des voisins, et s'il ne tombait pas du premier

coup, notre perte était certaine. La proposition d'une promenade sourit beaucoup à Ritalto : il avait hâte de sortir de chez moi.

Nous sortîmes donc; à la porte je trouvai El-Moro, et, avec une certaine surprise, je vis qu'il tenait à la main un petit paquet de corde de soie; il nous suivit. Ritalto voulait aller au Prado :

— Non, lui dis-je : il y a trop de monde, nous ne pouvons pas causer sûrement. J'ai des choses de la plus haute importance et de puissants amis à vous faire connaître; traversons le Manzanarès et allons un peu à l'écart.

Si le misérable traître n'avait pas été abandonné de Dieu, il aurait compris le danger qui le menaçait; mais, j'en suis convaincu, il fut séduit alors par la confiance dont je lui offrais une nouvelle preuve et par l'espoir que les renseignements fournis par moi allaient donner un plus haut prix à sa trahison. Il se laissa donc conduire : nous traversâmes le Manzanarès; la lune était splendide, et il faisait clair comme en plein jour, ce qui me contrariait fort. Nous fumions tous trois des cigarettes, et qui nous eût vus passer nous eût pris pour de braves Madrilènes causant de leurs affaires. Nous arrivâmes ainsi à un endroit solitaire; Ritalto était entre Pinto et moi. Je regardai derrière : El-Moro se tenait à vingt-cinq pas. Avec une émotion indicible, je portai les yeux sur Ritalto : c'était un homme dans la force de l'âge, robuste, et à qui le cours naturel de la vie promettait encore de longs printemps, et cependant... Je m'arrêtai.

— Ritalto, lui dis-je en lui frappant la poitrine et en tirant un poignard, tu es un traître : il faut mourir!

S'attendait-il à ces paroles? Je l'ai toujours cru; aussi, d'un bond, avant que j'aie eu le temps de lever ma lame, il s'élance en arrière et s'enfuit. Pinto et moi nous nous mettons à sa poursuite, comptant que Moro l'arrêtera; mais, au contraire, il nous semble s'écarter un peu pour le laisser passer, puis il lève sa main en l'air et fait un grand geste. Certes, à ce moment, Pinto et moi, nous nous tenions pour perdus; mais voilà que tout à coup le fuyard chancelle, tombe et roule, et El-Moro s'élance vers nous, semblant dans sa course rapide entraîner Ritalto après lui. Il l'entraînait en effet : il l'avait pris au lasso, la cordelette de soie s'était enroulée autour de son cou; le traître n'avait pas pu pousser un cri, et je crois qu'il était mort quand El-Moro lui perça la gorge de deux coups de navaja. Pinto fouilla le cadavre et trouva le mémoire qui, remis à Perez, devait tous nous envoyer au supplice. Pour qu'aucun de nous n'échappât, il avait eu soin d'indiquer l'heure de nos rendez-vous dans la calle Cervantes.

Nous nous éloignâmes rapidement, car à droite et à gauche, à très-peu de distance, nous voyions des promeneurs, et certes, si Ritalto avait pu pousser un cri, notre position serait devenue très-périlleuse. Nous devions un beau cierge à l'adresse d'El-Moro, à qui Pinto donna sa bourse.

— Vous ne pouvez plus rester à Madrid, me dit le Portugais; ce soir, demain au plus tard, on va trouver le cadavre de Ritalto, et rien ne sera plus facile que de remonter jusqu'à vous. Partez donc sans retard et faites diligence, car il se pourrait que vous fussiez poursuivi. Aussi bien votre présence est inutile ici : tout ce qu'il y avait à dire et à oser, vous l'avez dit et osé; retournez à Séville, pressez votre maître; qu'il prenne l'initiative du mouvement, son nom l'exige, et assurez-le que l'écho ne suit pas le bruit d'une façon plus rapide que le Portugal ne suivra l'exemple de l'Andalousie. Il faut que l'aîné des Guzman devienne prince souverain, comme le sera infailliblement le mari de sa sœur, le duc de Bragance. Moi non plus, rien ne me retient plus à Madrid. Je me suis assuré par Broual l'appui non effectif, mon maître n'en a pas besoin, mais l'appui moral de Richelieu; il faut donc que je retourne à Lisbonne, et, foi de Pinto, avant peu vous entendrez parler de moi; nous nous écrirons d'ailleurs, ceci est important; et j'ai pour vous trop d'estime pour ne pas vouloir accroître les relations d'amitié qui déjà nous unissent... Partez donc, partez sans perdre une minute; je me charge de faire savoir à l'actif Broual la cause de votre brusque départ. Adieu, Ramos. Vous venez, par votre résolution et votre adresse, de nous sauver tous, et je tiens vous devoir la vie. Vous connaissez mon adresse à Lisbonne, ne l'oubliez pas.

Nous nous quittâmes après nous être embrassés; trouvant sage le conseil de Pinto, j'eus bientôt bouclé ma valise, et quand le soleil se leva, j'étais bien loin de Madrid, remerciant Dieu de m'avoir permis de sortir sain et sauf d'un si grand péril. Sans doute, je ne pouvais pas me croire sauvé; si on cherchait le nom du meurtrier de Ritalto, on trouverait d'abord le nom de Rodondo et ensuite, par Velasquez, Ramos sous Rodondo; mais je comptais, à Madrid, sur l'habile amitié du grand artiste et, à Séville, sur la puissante protection de mon maître. L'homme, d'ailleurs, qui se laisse prendre ayant devant lui du temps, de l'argent et de l'espace est ou un fou ou un imbécile. Le voyage se fit rapidement et je tombai comme un boulet de canon dans le cabinet du duc.

Il est inutile que je raconte la longue conversation que j'eus avec mon maître et les dispositions qui en furent la conséquence; mais je dois dire dans quel état je trouvai les affaires de ma famille, parce qu'elles ont joué un rôle très-important dans les événements qui me restent à retracer.

Lindona, qui ne m'attendait point, et à laquelle j'avais écrit peu souvent, de peur des indiscrétions de ma plume, me reçut en pleurant de joie; ma fille Rita et mon fils Gaspar, le filleul du duc, se pendirent à mon cou.

Après les premiers embrassements — ils furent longs — je restai seul avec ma femme, et, croyant avoir vu quelque chose de triste dans son visage, je l'interrogeai sur ce qui s'était passé au palais pendant mon absence. Après quelques hésitations, elle me dit qu'elle était à peu près brouillée avec ma sœur.

— Vous la trouverez bien changée, ajouta-t-elle, et le pauvre Velasco n'est pas heureux. Theresa a pris tout empire sur le duc : elle commande comme si elle était duchesse; et, quoique je sois sûre de sa parfaite innocence, je ne puis que plaindre son mari, fou de jalousie et le plus malheureux des hommes... Vous savez quelle tête il a; il est venu se plaindre à moi. J'ai voulu adresser quelques remontrances à Theresa; elle les a fort mal reçues, et nous nous sommes séparées en très-mauvais termes.

Je me figurai d'abord que ce n'était qu'une castille; Lindona n'avait pas précisément la patience d'un ange, et je savais Theresa plus vive que le salpêtre. Je priai donc ma femme de prévenir ma mère de mon arrivée, et que je serais bien heureux de la voir.

Ma mère accourut, et, après lui avoir respectueusement témoigné mon amour filial, je l'interrogeai sur ma

sœur. Elle fit la sourde oreille; mais, en revanche, elle ne tarit pas sur le bien qu'elle me dit de Lindona et de Velasco : j'étais donc éclairé. Voulant en avoir le cœur net, je me rendis chez ma sœur.

A la porte de son appartement, je trouvai un grand diable de laquais, qui, assis sur un fauteuil et les jambes croisées, de l'œil me toisa de la tête aux pieds, et, sans se déranger, sans même attendre que je lui adressasse la parole, me dit :

— Où allez-vous donc, l'ami? Doña Theresa n'y est pas pour vous.

— Annoncez-lui don Antonio.

— Je vous ai déjà dit que doña Theresa n'y est pas pour vous.

Dieu, dans la distribution de ses grâces, a oublié de me faire don de patience. Je saisis cet estafier, et le secouant rudement :

— Debout, drôle ! m'écriai-je, et va de ce pas à l'intendance faire régler tes gages ; tu diras que c'est moi, don Antonio Ramos, qui t'y ai envoyé, et si, dans une heure, je te rencontre au palais, je te fais rouer de coups de bâton.

Je poussai la porte et entrai.

Dans un salon tout tendu de soie et riche à miracle, mon infante, vêtue comme une princesse, étendue sur un canapé, sommeillait; tandis que deux petites négresses, armées de grands éventails en plumes magnifiques, écartaient les mouches et rafraîchissaient l'air autour d'elle. Theresa était plus jolie et plus charmante que jamais, et j'avais envie de l'embrasser.

Le bruit que j'avais fait en entrant l'avait réveillée. Au lieu de se lever et de courir dans mes bras, comme elle le faisait autrefois :

— Ah ! c'est vous, cher Antonio, me dit-elle d'une voix languissante ; je suis très-contente de vous voir et vous trouve une excellente mine ; ma santé à moi est assez bonne, mais j'ai des spasmes de chaleur et de tristesse.

La réception était si imprévue et si drôle, que, quoique je fusse très en colère, je partis d'un fol éclat de rire.

— O princesse de Castille, duchesse d'Aragon, m'écriai-je en me découvrant et en mettant un genou en terre ; reine de Toboso, daignez me pardonner d'avoir osé venir accroître vos spasmes d'ennui ! Faites, ô dulcinée de mon âme, retirer ces deux négrillonnes, car j'ai à parler à M^me^ Velasco.

Theresa devint pâle de colère ; elle dit un mot et nous nous trouvâmes seuls.

— Depuis que je vous ai quittée, mignonne, qu'est-ce qui a donc détraqué votre cervelle? Quelle est donc cette déshonorante comédie que vous me semblez jouer? Si notre père (que le paradis ait son âme !) vivait encore, il vous briserait les os. Velasco n'est donc pas un homme? Ah ! vous vous posez en favorite ! Eh bien, si votre mari est assez faible pour le souffrir, à moi, votre frère aîné, le chef de la famille, cela ne convient pas et j'y mettrai bon ordre.

Theresa se fâcha, pleura ; la conversation à plusieurs reprises devint orageuse; mais je tins bon, et comme elle invoquait le nom, la volonté du duc et la haute estime qu'il avait pour elle :

— Il ne suffit pas qu'il vous estime : il faut que, pour vous, tout le monde ait le même sentiment; et, afin de le mériter, vous allez sans tarder régler votre vie, ou sinon, je vous le jure par le sang de Notre Sauveur, vous quitterez le palais.

Et comme elle souriait en me lançant un regard de défi :

— Theresa, repris-je en lui serrant un peu trop vivement la main, sachez qu'ici personne à présent n'est de taille et de force à me résister.

En m'éloignant j'ajoutai :

— A propos, ne cherchez pas l'insolent domestique qui était à votre porte : je l'ai chassé, et j'en ferai autant de vos négresses si elles me gênent. Ah ! j'oubliais : vous viendrez aujourd'hui faire des excuses à Lindona... Ne vous donnez pas la peine de répondre : je le veux; et si vous n'obéissez pas, préparez-vous à sortir du palais.

Là-dessus je la laissai, battant le parquet de son petit pied et pleurant de rage.

Le soir même, après avoir causé de bien autre chose avec le duc, j'abordai le sujet de Theresa; je sentais bien que je marchais sur des charbons ardents, mais il était de notre honneur de le faire.

— Oui, c'est vrai, me dit le duc ; Theresa me plaît infiniment, et je m'amuse à la voir comme il m'est doux de voir une belle fleur ; il me semble que je puis bien lui témoigner de l'affection, puisque j'ai l'âge d'être son père. Elle est toujours souriante, je vais quelquefois me distraire auprès d'elle, et j'aime à parer son éclatante beauté ; il semble que perles et diamants soient faits pour elle.

— Monseigneur, de la pureté de vos intentions et de l'honneur de Theresa je ne fais aucun doute ; mais il faut penser à l'opinion du monde, et je sais que Velasco souffre sans oser se plaindre. Il faut prendre garde de le blesser : le bonheur de ma sœur en dépend.

Je développai ces idées avec le plus de délicatesse et de fermeté qu'il me fut possible, et je ne craignis pas d'indiquer combien, pour un maître, il y avait de danger à blesser des cœurs qui lui sont si dévoués, que, pour lui, ils mettent leur vie en péril.

Le duc me comprit à demi-mot ; il me promit de voir moins souvent Theresa et de mettre des bornes plus étroites à sa générosité pour elle. Cela convenu, je remerciai respectueusement mon maître et nous parlâmes de la grande affaire.

Le marquis de Villareal, le duc d'Ayamonte et le prince de Camino nous tenaient au courant de ce qui se passait à Madrid. On avait relevé le cadavre de Ritalto, et cette mort inexpliquée avait fait beaucoup de bruit ; mais dans le public rien n'avait transpiré sur l'information judiciaire commencée après ce meurtre. Nos amis continuaient de se réunir, les Catalans persistaient dans leur soulèvement, et, malgré ses efforts et sa colère, Olivarès n'était pas encore parvenu à réunir assez d'argent et assez de troupes pour pouvoir former une armée et marcher contre les insurgés soutenus ouvertement par la France, qui leur envoyait tous les secours dont ils avaient besoin. Les lettres du marquis et du prince conjuraient le duc de lever le masque, l'assurant que, dès qu'il se serait déclaré, l'insurrection ferait traînée de poudre et gagnerait, de proche en proche, toute l'Espagne.

Sur ces nouvelles et ces excitations nous hâtions nos préparatifs ; sous main et à bas bruit nous réunissions des armes, de l'argent, et nous entretenions des soldats. Malheureusement, pendant mon absence, le duc s'était plus occupé de Theresa que d'autre chose, et rien n'était prêt.

C'est singulier de voir combien certains hommes

poursuivent avec peu d'énergie les desseins mêmes qu'ils désirent accomplir le plus ardemment. Le duc était de ces hommes-là ; on aurait dit qu'il ne se doutait pas que sa fortune et sa tête fussent en jeu. Il n'avait pas même songé à munir de troupes et de vivres les places fortes de l'Andalousie, et à en donner le commandement à des hommes sur la fidélité desquels il pût compter.

Je me mis résolûment à toute cette besogne ; je travaillais jour et nuit, et Lindona ne me voyait guère.

J'avais écrit à Velasquez pour m'excuser de ne pas avoir été le voir et prendre ses commissions avant mon départ.

Il me répondit au bout de quelque temps :

« J'ai eu beaucoup d'ennuis depuis que je vous ai quitté, au sujet d'un certain Rodondo, marchand de soie à Séville. Je ne le connaissais que peu, l'ayant, pour la première fois, rencontré sur la route, lors de mon dernier voyage à Madrid. Nous avions fait chemin ensemble, et, pendant son séjour ici, il était venu une fois ou deux chez moi ; je le tenais pour un fort galant homme, et voilà que maintenant on m'apprend qu'il est soupçonné d'avoir commis un assassinat. C'est un certain Perez, employé de la police secrète du comte-duc, qui l'a dénoncé, et je crains que cette affaire n'ait des suites très-graves pour lui et pour ses amis. »

Dans cette lettre, Velasquez, que sa femme avait été

Le retour d'une victime. Dessin de F. Lix.

rejoindre, m'annonçait qu'il était en grande faveur auprès de Philippe IV; le roi l'avait nommé son premier peintre et fait chevalier de l'ordre de Calatrava.

Je me réjouis fort de la fortune de Velasquez, mais ce qu'il m'annonçait ne fut pas sans me donner à réfléchir : il y avait là un gros orage; j'étais cependant assez bien couvert pour espérer qu'il ne crèverait pas sur ma tête.

Un matin je vis entrer dans mon cabinet El-Moro, devenu un huissier du palais, attaché exclusivement à mon service; il avait la figure plus grave que de coutume :

— Signor, me dit-il, sait-il la nouvelle ? Cette nuit, quatre alguazils sont arrivés, porteurs d'un ordre du chef de la police de Madrid, et ont enlevé Rodondo, le marchand de la calle San-Geronimo, et sont repartis avec lui. Il paraît que le pauvre diable, à qui on a mis la chaîne au cou, a été bien étonné de l'aventure ; on ne lui a pas dit ce dont il était accusé; sa famille est dans une affreuse désolation. Il paraît que ce Rodondo est le plus honnête homme du monde et fort bon catholique ; aussi le commerce de Séville est-il très-ému de cet enlèvement, fait à l'insu du gouverneur général.

Après avoir réfléchi un instant :

— Va par la ville, dis-jé à El-Moro, et affirme à tout le monde que le duc n'a aucune part à cette arrestation ; on a eu soin de la lui cacher, et il est fort irrité que l'on ait osé procéder de la sorte sans l'avoir consulté et sans son autorisation. Plains l'Espagne d'avoir des ministres comme le comte d'Olivarès, et annonce que don Velasco, secrétaire intime, va de la part du duc porter des consolations et des offres de service à

la famille du malheureux prisonnier, qui certainement sera bientôt relâché par son influence.

Resté seul, et pensant froidement à cette arrestation qui m'avait un peu ému, je me rassurai en me disant :

— Ils ont arrêté Rodondo ; dès qu'ils seront arrivés à Madrid, ils reconnaîtront l'erreur ; ils le relâcheront, et après ?...

C'est précisément cet après qui m'inquiétait, et, comme on le reconnaîtra bientôt, ce n'était point sans raison.

Du reste, je fis tout le nécessaire pour grossir aux yeux de Séville l'affaire de Rodondo. Velasco alla en cérémonie porter des consolations à la veuve, et El-Moro se démena si bien et donna si à propos quelques réaux dans le quartier de la marine, qu'il faillit y avoir une émeute, et que le comte-duc fut maudit à bouche pleine. Rodondo devint un nom populaire ; on avait commencé par le plaindre, on finit presque par l'honorer comme un martyr. Mon maître et moi, nous en riions sous cape ; le duc donna vingt ducats à El-Moro ; le drôle ne les avait pas volés. Je lui ordonnai de surveiller la maison du prisonnier et de tout préparer pour lui faire une ovation tapageuse le premier jour qu'il reparaîtrait dans sa boutique.

— Soyez tranquille, seigneur don Ramos : il aura une ovation de première classe, et s'il faut en plus quelques vitres cassées...

— Oui, lui répondis-je en riant, quelques vitres cassées et quelques jarres d'aguadores brisées embelliraient la scène. Le lendemain tu auras soin de m'amener Rodondo, car je suis curieux de savoir comment les choses se seront passées à Madrid.

Rodondo revint, ce dont il doit remercier le ciel, car on aurait bien pu le laisser croupir dans un cachot. Il y eut à Séville tout ce qu'El-Moro m'avait promis : tumulte, bagarre, vitres en éclat et quelques coups de couteau en plus. On cria fort :

— Vive Medina-Sidonia !

C'est ce que je voulais, et le lendemain le héros de la fête entrait dans mon cabinet.

C'était un petit homme à jambes torses, à figure basse et piteuse ; il ne comprenait rien à ses aventures, pas plus à son malheur qu'à sa triomphante rentrée. Traité comme un scélérat, à son arrivée à Madrid il avait été confronté avec un personnage grand, sec, pâle, en habits râpés.

— Ce n'est pas lui ! avait-il dit, et, deux heures après, Rodondo, tiré de sa prison, s'était trouvé sur le pavé de Madrid, où il n'avait pas moisi. Par Notre-Dame d'Atocha et Mgr saint Jacques, il jurait n'être pour rien dans les désordres dont son retour avait été la cause, et implorait la miséricorde du gouverneur général ; il craignait une nouvelle arrestation.

Je savais ce que je désirais savoir ; le personnage grand, sec et pâle, le seul qu'il eût vu à Madrid, était bien Perez.

Je tranquillisai le bonhomme et le renvoyai à sa boutique en l'assurant qu'il devait sa prompte liberté à la toute-puissante intervention du duc, et qu'il n'avait point à s'inquiéter de ce qui s'était passé depuis.

Il s'en alla tout joyeux.

Une semaine après, on m'annonça un frère capucin ; il désirait me parler en particulier ; il refusait de dire son nom et quelle affaire l'amenait près de moi. Je donnai ordre qu'on l'introduisît. Je vis entrer un moine aux larges épaules, taillé comme un Samson, qui me demanda si nous étions bien seuls ; je lui répondis qu'il pouvait parler en toute sécurité. Au lieu de me répondre, il se débarrassa du lourd bâton qu'il tenait à la main, s'assit, tira un couteau de sa poche et se mit à découdre le pli de sa robe, d'où il tira deux lettres qu'il me présenta. Elles étaient à l'adresse de Velasco ; je lui en fis l'observation.

— C'est vrai, me dit-il ; mais ces lettres sont bien pour vous ; lisez-les.

Je les décachetai donc ; l'une était écrite de la main de Pinto, l'autre de celle de la duchesse de Bragance. Toutes deux contenaient à peu près la même chose : elles annonçaient qu'en Portugal un soulèvement général aurait déjà eu lieu si on avait pu obtenir le consentement du duc de Bragance ; mais jusqu'alors il persistait dans une indécision dont il fallait l'arracher à tout prix. On conjurait donc le duc de Medina-Sidonia d'écrire à son beau-frère dans les termes les plus vifs et les plus pressants.

— Du reste, me disait Pinto, le porteur de ces dépêches, le comte Thomé Zouza, donnera à votre maître et à vous tous les renseignements qu'il vous importe de connaître, et il serait peut-être très-utile, mon cher Ramos, que vous l'accompagnassiez lors de son retour, car c'est ici, soyez-en sûr, que se porteront les premiers coups.

Je conduisis sans tarder le comte de Zouza auprès de mon maître, et nous eûmes une longue conversation dont on verra plus tard les graves conséquences. Cependant je dois dire que le comte insista vivement pour que je partisse avec lui ; c'était le vœu de la duchesse de Bragance, qui espérait en moi, m'estimant capable d'entraîner son mari. Le duc, sur ce point, hésitait ; des courants contraires agitaient son esprit ; je lui étais indispensable, mais je le gênais. Il détestait les affaires et je le forçais à travailler. D'un autre côté, j'étais la cheville de son grand dessein, et Velasco avait l'esprit trop troublé par la légèreté de sa femme pour pouvoir me remplacer.

J'exposai tout cela au comte de Zouza.

— J'ai, du premier coup d'œil, jugé notre homme, me répondit-il ; il s'est embarqué sur une mer trop grosse pour lui ; que n'a-t-il le quart de l'énergie de sa sœur la duchesse de Bragance ! Croyez-moi, venez-vous-en à Lisbonne : nous sommes sûrs du succès, et notre victoire entraînera votre duc et l'Andalousie.

Je restais fort perplexe ; cependant je réalisai par prudence toute ma fortune — elle était assez ronde — en bonnes lettres de change sur Cadix, et j'attendis la résolution définitive de mon maître ; elle ne pouvait tarder, le comte de Zouza étant pressé de repartir. Une rencontre imprévue hâta la solution du problème.

Un matin, après une nuit passée au travail, à la pointe du jour, je me rendais seul sur le port où m'attendait un capitaine de vaisseau qui nous portait des armes en contrebande ; je marchais très-vite et la tête baissée ; au tournant d'une rue je me heurtai contre un promeneur : je levai les yeux... C'était Perez... Il devint pâle comme un mort, et je crois bien que sa vue ne m'avait pas donné des couleurs de grenade. Cependant je ne perdis point la tête : d'un regard je m'assurai qu'il n'était point accompagné, et lui sautant au cou comme si j'étais le plus fortuné des hommes :

— Eh ! quelle bonne fortune pour moi vous amène à Séville ? Que doña Rodondo va être heureuse de faire votre connaissance ! Que mes enfants vont être con-

tents de vous voir! Je leur ai si souvent parlé de vous. Mon cher Perez, ce jour est pour moi bien heureux!

Et à chaque exclamation je le pressais sur mon cœur; je l'embrassais à droite, je l'embrassais à gauche, cherchant dans ma cervelle par quel expédient je pourrais me tirer d'un pas si fâcheux.

Perez, les bras balants, la figure hébétée et les yeux baissés, était froid comme marbre, et, sans se tromper, on aurait pu croire qu'il se serait fort bien passé de mes accolades, et moi je redoublais :

— Ce cher ami! Quel bon vent vous a poussé à Séville? Je serais bien flatté si en chemin vous avez pensé à Rodondo! Êtes-vous venu pour vous distraire, ou des affaires sont-elles la cause de votre voyage?

Il fallait lui arracher les paroles; il me répondit qu'il voyageait pour affaires. Je n'en doutais pas.

— Pour affaires personnelles ou pour le cabinet du ministre?...

Pas de réponse; c'était assez m'en dire.

— Disposez de moi, cher ami; je connais tout le monde à Séville. Êtes-vous seul?

A cette question, Perez sembla se réveiller.

— Non, me répondit-il, et, vous m'y faites penser, il faut que je rejoigne mes compagnons : je les ai laissés endormis, car ils étaient fatigués de la route; nous sommes arrivés hier soir. Je vais les réveiller.

Je ne le lâchai pas.

— Laissez-les encore un instant dans leur lit. Comment trouvez-vous Séville? Belle, n'est-ce pas? Avez-vous vu le Guadalquivir? Venez donc au port, où mon commerce m'appelle, et j'irai ensuite avec vous dans votre posada saluer vos amis.

Ces dernières paroles, qui lui faisaient espérer de pouvoir facilement m'arrêter — du moins c'est ainsi que je jugeai la chose — déterminèrent Perez à me suivre, et bientôt nous nous trouvâmes sur le quai, où m'attendait le capitaine. Je demandai à mon pâle compagnon la permission de causer une minute avec le marin; puis, après quelques mots rapidement échangés, je revins.

— En vrai Madrilène, je gage, Perez, que vous n'avez jamais vu l'intérieur d'un vaisseau. Voici le capitaine Barboso qui vous offre de vous faire voir le sien; je vous jure que c'est un spectacle curieux et fort instructif, et si cela ne suffit pas pour vous déterminer, je vous dirai que Barboso a certain vieux vin de Malaga dont certainement il voudra bien nous offrir un verre.

Le navire était rangé à quai; Perez se laissa tenter. Le conduisant d'abord dans sa cabine, Barboso lui offrit de son malaga, qui fut trouvé excellent; puis nous nous mîmes à visiter le navire et, petit à petit, nous descendîmes dans ses profondeurs. Quand nous fûmes arrivés dans la cale, plaçant la lanterne qu'il tenait à la main sous le nez de Perez, Barboso lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur l'espion, aussi vrai que j'existe, si vous faites la moindre résistance, si seulement vous poussez un cri, je vous casse la tête d'un coup de pistolet.

Le malheureux Perez se mit à trembler de tous ses membres et se laissa choir sur un tas de vieux cordages.

— Allons, je vois, reprit le marin d'un ton goguenard, que nous nous entendrons à merveille. Vous devez avoir sur vous quelques papiers, seigneur; faites-moi l'honneur de vous en débarrasser.

Perez hésitait; il me regardait, et je comprenais bien ce que son regard voulait dire.

— Allons, dépêchez-vous, fit Barboso en tapant du pied; et, comme nous sommes destinés à passer quelques jours ensemble, n'oubliez pas que Philippe IV est moins roi à Madrid que je ne le suis sur mon vaisseau.

Le prisonnier nous tendit d'une main tremblante une liasse de papiers et de parchemins qu'il tira de son pourpoint.

— C'est bien, continua Barboso. A présent, si vous êtes sage, vous n'avez rien à craindre. Je vais vous laisser cette lampe; vous serez bien nourri, vous boirez du malaga tant que vous voudrez, et, quand nous aurons perdu de vue la côte, je vous donnerai un meilleur logement. Sur ce, bonsoir.

Le pauvre diable me faisait pitié; mais je me trouvais dans une de ces passes où la pitié est mortelle. Barboso me fit grimper une échelle, qu'il retira après être remonté lui-même, et laissa retomber une lourde trappe. C'est ainsi que je me séparai de Perez.

Arrivé dans la cabine du capitaine, j'examinai les papiers que nous avions saisis : ils se composaient d'un mandat d'arrestation en blanc signé du comte d'Olivarès, et de quelques ordres enjoignant à toutes les autorités d'avoir à prêter aide et main-forte à don Perez, attaché intime du cabinet, agissant au nom du roi.

Le navire étant sur le point de partir (il faisait voile pour les côtes de France), je priai le hardi contrebandier d'attendre mes dernières dépêches, et je rentrai en courant au palais, où je racontai en détail au duc et au comte de Zouza ce qui venait d'arriver.

— Ma foi, me dit le comte, Pinto ne m'avait pas trompé! Don Ramos, vous êtes un joli garçon plein de sang-froid et de ressources. Je pense bien que vous aurez prié votre capitaine de jeter ce Perez à la mer; car sans cela il reviendra furieux, et, pour peu qu'il ait d'intelligence, il peut nous jouer à tous un mauvais tour.

— J'ai songé à ce danger, mais je ne veux pas la mort du malheureux; c'est un bonhomme au fond. Je vais tout simplement faire remettre deux lettres à Barboso : l'une pour lui, par laquelle je le prierai de livrer aux autorités françaises Perez comme espion d'Olivarès; l'autre sera adressée au cardinal de Richelieu lui-même, à qui je raconterai toute l'affaire. Avec cette double recommandation, il est peu probable que le comte-duc revoie de sitôt son agent. Par surcroît de précaution, j'écrirai aussi à Broual.

Le duc approuva mon plan et dit :

— Nous pouvons être tranquilles : quand on est tombé dans les mains du grand cardinal, on n'en sort plus.

— Je vais, repris-je, envoyer El-Moro pour surveiller les alguazils que Perez avait amenés avec lui; ils le chercheront, et, ne le trouvant pas, ils repartiront.

— C'est probable, fit le comte de Zouza; mais le comte-duc a votre signalement; la disparition de son agent ne fera qu'accroître le désir qu'il a de vous saisir; il enverra de nouveau de la police, et il ne faut pas compter que la fortune vous sera toujours aussi favorable qu'aujourd'hui. Vous pris, on remontera tout droit au duc de Medina, dont on se défie déjà, puisqu'on ne l'a pas chargé de faire arrêter Rodondo; et alors...

— Oui, reprit le duc, le comte a raison : la prudence exige que nous nous séparions encore; faites vos paquets, Ramos, et partez pour Lisbonne; le plus tôt

sera le plus sage. Passez chez le trésorier et prenez-y largement ce qu'il vous faut.

Fidèle à mes principes, j'obéis à mon maître; je le fis avec une conscience d'autant plus rassurée que j'étais décidé à ne point laisser Lindona et ses enfants à Séville. Je voyais venir les gros nuages et je désirais qu'elle ne se trouvât pas seule exposée à l'orage. La pauvre femme fut bien surprise quand je lui dis de se préparer à partir pour Cadix avec ma mère et avec les enfants; son départ devait suivre le mien de quelques jours. Je lui confiai que j'allais à Lisbonne, d'où je lui enverrais un navire, qui, en temps utile et dans peu de jours sans doute, la ramènerait près de moi. Voyager seule lui fit d'abord peur; mais Gaspar et sa sœur étaient déjà assez grands, et je lui donnai deux hommes sûrs pour l'accompagner, en lui recommandant bien de ne pas épargner l'argent, ce qu'elle faisait trop quelquefois. Je dis à El-Moro de se tenir prêt à me suivre, et j'allai trouver Velasco et sa femme. Je chapitrai fortement ma sœur; je les conjurai tous deux de vivre en bonne harmonie; Theresa s'épancha en protestations, et je vis avec douleur que le duc lui avait confié beaucoup trop de choses. Lourd fardeau pour une tête si légère! Quant à Velasco, quant au faible Velasco, je le trouvai sombre et concentré; comme si nous n'avions jamais dû nous revoir, il me fit les plus tristes adieux.

Après avoir pris les dernières instructions de mon maître, qui me voyait partir à la fois avec plaisir et regret, et donné mes derniers baisers à ma famille, je montai à cheval avec El-Moro; le comte de Zouza, toujours en capucin, nous attendait, et nous sortîmes des portes de Séville. Ma pensée retourna vers les souvenirs de mon dernier départ, vers le bon, le spirituel Velasquez, devenu si rapidement heureux et célèbre. Je n'avais pas non plus trop à me plaindre : le sort m'avait donné une bonne femme, deux enfants charmants, et j'étais riche.

Pour en finir avec cette époque, j'appris bien plus tard ce qui était arrivé à Perez. Barboso, après une longue traversée, le consigna entre les mains des autorités de Marseille, qui reçurent bientôt des ordres de Paris, et il fut enfermé dans un des forts de cette ville, d'où il ne sortit qu'à la mort du cardinal de Richelieu, c'est-à-dire après deux longues années de captivité. Il revint alors en Espagne si hébété, qu'il ne put jamais raconter ce qui lui était arrivé. Sa mémoire en était restée à son arrivée à Séville. Lorsque j'appris son retour et son triste état, je lui fis une petite pension. Il acheva de vivre ou plutôt de mourir dans une maison religieuse d'Avila. Pauvre diable! je me suis plus d'une fois reproché son malheur. Mais j'en ai tant vu tomber depuis!

Quoique les soupçons et les inquiétudes d'Olivarès eussent couvert d'espions toutes les routes du Portugal, et surtout les environs de Villa-Vicosa dans l'Alentejo, où se tenait dans une résidence magnifique le duc de Bragance, nous ne fîmes pas de mauvaise rencontre; nous étions, du reste, armés jusqu'aux dents, et décidés à ne pas nous laisser prendre, sachant bien tous trois, le comte Zouza, El-Moro et moi, le sort qui nous attendait si nous étions arrêtés.

Arrivé à Evora, où il reprit les habits de sa race et de son rang, le comte me laissa dans une maison amie, chez une veuve nommée Barradas, dont le mari avait été pendu quelques années auparavant pour avoir soulevé sa ville natale aux cris de : « Vive le duc de Bragance, roi de Portugal! » A cette époque, la conjuration n'était pas ourdie, le mouvement avorta; les troupes espagnoles reprirent facilement Evora, et la répression violente commença; un grand nombre de Portugais furent envoyés aux galères, et Barradas et un de ses amis, Serrando, périrent par la corde. Mon hôtesse m'accueillit avec le plus vif empressement; toute dévouée au duc, elle tenait une hôtellerie où se succédaient les mécontents qui allaient de Villa-Vicosa à Lisbonne. C'était une petite femme brunette, jeune encore, et plus jolie que ne le sont ordinairement les Portugaises.

Le comte de Zouza était allé en avant pour m'annoncer à Joao de Bragance, lui demander ses ordres et comment il voulait me recevoir. Le duc se sentait surveillé de très-près par l'Espagne; il était le plus proche héritier des anciens rois de Portugal, que Philippe II, après une guerre heureuse, avait détrônés en 1580. Depuis cette époque, le Portugal, devenu province espagnole, avait perdu sa nationalité, et des agents imposés par les vainqueurs gouvernaient ce malheureux pays de la façon la plus despotique. En 1640, à la tête des affaires, Philippe IV, ou plutôt Olivarès, avait placé en qualité de vice-reine Margarida de Savoie, duchesse douairière de Mantoue et petite-fille d'Espagne; mais en réalité tout le pouvoir se trouvait entre les mains du secrétaire d'État Vasconcellos, homme dur, violent, malhabile, quoique financier remarquable, que poursuivait la haine publique. Son gouvernement avait été si tyrannique et si maladroit, qu'il avait soulevé contre lui la noblesse, le clergé et le peuple. Il se sentait profondément haï; mais, malgré sa méfiance, il ne soupçonnait pas le péril imminent qui le menaçait. Le seul ennemi qu'il redoutât réellement, le duc de Bragance, semblait plus que jamais adonné à ses deux passions favorites, la musique et la chasse. Moins aveugle, Olivarès s'était efforcé de tirer Joao de Portugal, et il avait l'habitude de dire qu'il ne serait assuré de la tranquillité de ce pays que lorsque l'herbe croîtrait dans la cour et sur les escaliers de Villa-Vicosa. Le comte-duc avait, par tous les moyens, essayé de faire venir à Madrid son ennemi redouté; mais celui-ci se dérobait aux séductions et évitait le piége, se tenant même écarté de Lisbonne, le centre de la domination espagnole. Indifférent en apparence, Joao restait dans ses immenses domaines, au milieu d'une population toute prête à le défendre si contre lui on voulait faire usage de la force. Ce qui rassurait Vasconcellos était l'immensité des domaines du duc, qui à lui seul possédait un quart du Portugal; avec une telle fortune, le secrétaire d'État estimait que jamais Joao ne voudrait courir le risque de tout perdre un jour, et il continuait sans trop d'inquiétude son système d'exactions et de violences, se moquant des priviléges de la noblesse, lui enlevant les emplois, la reléguant dans ses terres, vendant les offices de justice et de finance, froissant et dépouillant le clergé et abandonnant toutes les côtes aux dévastations à main armée des marines de la France, de l'Angleterre et de la Hollande.

Je ne fis pas un long séjour à Evora; bientôt je reçus l'invitation de me rendre à Villa-Vicosa, où la comtesse de Bragance m'attendait en qualité d'intendant de ses biens d'Andalousie. Sans retard je me mis en route avec El-Moro.

J'arrivai à la pointe du jour au palais de Villa-Vicosa, magnifique château où le lourd style des Visigoths se

mêlait à la gracieuse architecture des Sarrasins. Au moment où je pénétrai dans son enceinte, la cour était remplie de tumulte et de bruit : on ne voyait que seigneurs, veneurs, piqueurs en selle, et je crois que de ma vie je n'avais admiré une meute si belle et si nombreuse. Le duc se tenait sur le perron, debout et entouré d'amis ; il avait à sa droite le comte de Zouza, qui, m'apercevant, vint à moi et me présenta à Son Altesse. Joao, duc de Bragance, était un homme de trente ans, mis avec une simplicité de bon goût, et sa barbe blonde allait bien à l'expression de son visage.

— Monsieur l'intendant, me dit-il à haute voix, de façon à être entendu de tous, quoique vous vous soyez fait attendre, vous êtes le bienvenu ; dès que la duchesse sera levée, elle vous recevra.

Je m'inclinai ; un majordome m'introduisit dans le château, et bientôt j'entendis toute la chasse partir au son des cors. Des valets avaient été mis à mes ordres ; ils me conduisirent à travers des corridors sans fin jusqu'à l'appartement qui m'était destiné. Aux respects qu'ils me témoignaient, je n'eus pas de peine à deviner qu'ils me prenaient pour un grand persnonage, et le

A Villa-Vicosa. Dessin de F. Lix.

majordome m'annonça qu'il allait demander les ordres de la duchesse et que je me tinsse prêt à paraître devant Son Altesse, ordinairement fort matinale. Je priai que l'on voulût bien m'envoyer mon domestique et je me mis à ma toilette. Les Français disent : « L'habit ne fait pas le moine ; » c'est vrai, mais le moine n'est souvent respecté que pour son habit. Quand El-Moro arriva, je le trouvai ravi de la réception qu'il avait reçue ; l'office avait eu pour lui une tranche de venaison dont il disait un bien infini.

Quelques heures après, je me trouvai en présence de doña Luiza-Francesca de Guzman, duchesse de Bragance. Je n'ai jamais vu une femme plus séduisante, et jamais figure plus charmante n'a caché une âme plus virile. La duchesse avait vingt-sept ans, et quoiqu'elle fût mère de plusieurs enfants, elle semblait toute jeune Elle me reçut avec beaucoup de bienveillance, me remercia de mes services, et loua beaucoup ma promptitude de résolution, mon sang-froid et mon courage.

— Nous avons besoin de toutes ces qualités ; mon frère doit s'estimer heureux de posséder un serviteur de votre mérite, et je suis sûre, d'après ce que Pinto Ribeiro m'a conté, que si mon frère Gaspar vous avait écouté, à cette heure il serait roi de l'Andalousie. Mais, à propos de mon frère, dites-moi quelle est la femme dont à son âge il s'est si follement épris. Ceci m'inquiète

fort et finira mal, vous le verrez : être amoureux et conspirer ne vont point ensemble.

La rougeur de la honte me monta au visage; je fus rempli de confusion. Je répondis à la duchesse que la femme dont elle parlait était ma sœur; je lui racontai tout ce que j'avais fait pour m'opposer à ce manége, dans lequel il y avait plus de légèreté que de crime, et je tâchai de la rassurer sur le caractère de Theresa.

La duchesse me donna alors tous les détails de la conspiration, dont le succès lui semblait assuré; elle m'apprit que, le jour même, devait arriver mon ami Pinto, pour assister à un dernier conseil et déterminer enfin Joao à se prononcer ouvertement, ce que, jusqu'alors, il avait refusé de faire.

— Ce soir donc, continua-t-elle, je compte sur vous, et comme vous êtes un homme de résolution, je sais d'avance dans quel sens vous opinerez. Pour moi, mon parti est bien pris : je suis tout entière au service de la cause portugaise et je tiens qu'il ne faut ni hésiter ni reculer.

Mon audience était finie, je me retirai; dans la journée, Pinto arriva. Nous nous embrassâmes comme s'embrassent deux hommes qui ont un moment ensemble couru un mortel péril. Plus que la duchesse encore, il considérait l'avenir comme certain, si nous parvenions à entraîner la volonté hésitante du duc.

— Qu'il dise un mot et le roi de Portugal s'appellera Joao.

En attendant le retour du duc, Pinto et moi nous déjeunâmes fort longuement, et je n'ai que beaucoup de bien à dire de la cuisine et de la cave de Villa-Vicosa. Mon ami voulut voir El-Moro. Il lui fit compliment sur la manière expéditive dont il étranglait un homme.

— As-tu toujours ton lasso?

Et, sur la réponse affirmative de mon serviteur :

— Eh bien, lui dit-il, tu viendras avec nous à Lisbonne, où je te prierai peut-être de déployer tes talents.

En vrai païen, El-Moro jura que, sur un signe de moi ou du seigneur Pinto, il mettrait une cravate de soie au patriarche des Indes. L'irréligion du drôle me choquait souvent; mais il était si bon serviteur et si brave, que j'aurais été désolé de le voir tomber entre les mains de la très-sainte inquisition.

A la chute du jour, les avenues et la cour du palais se remplirent de fanfares et de bruit; la chasse rentrait : elle avait été heureuse; chevreuils, daims, sangliers, portés sur des brancards au milieu d'une joyeuse cavalcade, témoignaient de l'adresse des chasseurs, et dans cette joie tumultueuse il était impossible aux espions de l'Espagne de trouver la trace d'une conspiration. La passion bien connue de Joao servait admirablement ses desseins, et il pouvait ainsi, sans trop éveiller les soupçons, réunir autour de lui ses fidèles. L'immense salle à manger fut bientôt pleine de convives, pressés par cette faim célèbre qui s'appelle *la faim des chasseurs*. Le duc de Bragance présida la fête et donna à tous l'exemple d'une bruyante gaieté. Mais, à la longue, les appétits se calmèrent, le besoin du repos se fit sentir, petit à petit les joyeux seigneurs regagnèrent leurs appartements, et le château rentra dans un silence qui n'était troublé que par le bruit des aboiements des chenils. Cependant des yeux qui auraient eu la puissance de percer les murailles et de voir dans les ténèbres eussent remarqué que dix à douze de ces insouciants chasseurs se rendaient à bas bruit dans le cabinet du duc. Là, en effet, nous fûmes bientôt réunis autour du duc et de la duchesse, qui faisaient à tous cet accueil cordial et plein de grâce dont les grands sont si prodigues lorsqu'ils sollicitent les dévouements. La réunion fut grave. Pedro de Mendoca, le comte de Venioso, don Joao de Castro, Antonio de Saldanha, Francisco de Coretinho, Antonio Tello, le marquis de Ferreira, Jorge de Mello, Miguel d'Almeida s'exprimèrent en hommes résolus à risquer leur fortune et leur vie pour affranchir leur patrie. Pinto parla avec un éclat et une passion admirables, et j'eus l'honneur de joindre mon humble voix à celle de ce grand patriote. Le duc de Bragance résistait encore, non par un sentiment de crainte pour sa personne; mais, en cas d'insuccès, il tremblait pour le sort de son pays, de ses amis, de ses enfants et de sa femme. Comme il exposait ses inquiétudes d'une façon forte et touchante :

— Don Joao, s'écria la duchesse en lui prenant les mains, plutôt mourir en régnant que vivre asservi, et, quant à moi, j'aime mieux être reine une heure que de rester duchesse pendant une longue vie!

Elle prononça ces paroles avec une telle énergie, que le duc, serrant sa femme sur son cœur, dit :

— Messieurs, me voici tout à vous; comptez sur moi à la vie et à la mort!

A ces mots, Pinto mit un genou en terre :

— Votre Majesté va être proclamée roi, et moi je vous reconnais pour tel; donc je vous baise la main et veux être le premier à vous rendre hommage.

Joao le releva en souriant :

— Ne vendons pas, dit-il, la peau de l'ours avant la chair.

— N'ayez nul souci, reprit Pinto; moi, j'affirme que les vœux les plus hardis de Votre Majesté ne vont pas jusqu'où votre succès ira.

Quelle différence avec mes pâles conspirateurs de Madrid! Dès que le duc se fut prononcé, chacun se montra prêt et décidé à agir immédiatement et sans retard; je n'ai jamais vu d'hommes jeter leur sang au hasard avec plus de résolution. Toute la nuit se passa à coordonner les parties du drame. Il fut convenu que la lutte éclaterait à Lisbonne; si sur ce point la lutte restait un instant indécise, le duc soulèverait l'Alentejo, avec toutes ses forces réunies marcherait sur la capitale et achèverait l'œuvre commencée. Le lendemain, ou, pour parler plus exactement, le jour même, avant le lever du soleil, tous les conjurés, en selle, devaient, séparément et par des voies diverses, regagner le théâtre de l'action principale. La duchesse parla de me garder auprès d'elle.

— Non pas, non pas! lui répondit Pinto en me frappant sur l'épaule : j'ai vu don Ramos à l'ouvrage; il nous est indispensable, et avec votre permission, madame, il me suivra.

Après avoir pris congé du roi futur en lui baisant la main, nous allâmes tous faire nos préparatifs de départ; les miens furent bientôt terminés. J'écrivis une longue dépêche qu'un homme sûr devait porter au duc de Medina-Sidonia, et une heure après, suivis du fidèle El-Moro, Pinto et moi nous prîmes la route de Lisbonne.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LES VAUTOURS DU BOSPHORE [1].

VI. — LE JOUG DU VAINQUEUR.

L'épouvante régnait dans la ville de Trébizonde; depuis le matin les canons de Mahomet bombardaient la cité, ouvrant des brèches, allumant l'incendie; tandis que l'armée du sultan prenait position au pied des murailles, quelques hommes courageux s'armaient à la hâte et se formaient en légions. Des orateurs parlaient sur les places publiques, s'efforçant de réchauffer le patriotisme des habitants plongés dans une muette stupeur. Le tocsin mêlait sa note lugubre et continue aux éclats des bombes. Le long des rues couraient des femmes affolées, des enfants éperdus, des vieillards tremblants. Ils se rendaient dans les églises et les chapelles de Trébizonde, afin d'obtenir du ciel le salut que ne pouvaient leur donner les hommes. Le patriarche et les prêtres, vêtus de leurs habits sacerdotaux, célébraient les saints offices et réconciliaient avec Dieu cette foule en larmes. On ne berçait les malheureux d'aucune espérance terrestre. Mahomet faisait à Trébizonde ce qu'il avait consommé à Byzance. Il gardait pour sa part les monuments, orgueil du génie humain; il abandonnait aux azabs les richesses des particuliers, afin de doubler le courage du soldat par l'espoir du butin. Et là ne s'arrêterait même pas la vengeance du sultan; car si l'ambition le poussait à grandir sans fin son empire, son zèle pour l'islam ne connaissait pas de bornes, et la population se trouverait, sans nul doute, placée entre l'apostasie et la mort. Loin d'affaiblir cette multitude, la pensée du martyre lui rendit une sérénité attendue. Ces femmes, ces vieillards, ces enfants oublièrent les affres de la chair pour ne songer qu'à l'immortelle récompense. Ces prêtres, ces prélats, debout près de l'autel, leur communiquèrent un courage sublime. Les pleurs s'apaisèrent; on cessa de trembler; l'enthousiasme chrétien, le plus magnifique des enthousiasmes, s'empara de la foule. Tout à l'heure affaissée, elle heurtait de son front le pavé de l'église; maintenant debout, elle entonnait l'*In exitu Israel*, ce chant de délivrance et de triomphe. Cependant le clergé ne crut pas avoir assez fait pour les habitants de Trébizonde. Une fois les faibles consolés et raffermis, il s'agissait de recruter les forts et d'entraîner à leur suite les hésitants et les tièdes. Des processions, précédées par la croix et les bannières, traversèrent les grands quartiers. Toutes les corporations religieuses s'y joignirent, et à mesure que s'avançaient les moines, les prêtres chantant des hymnes ou encourageant à la lutte contre l'ennemi qui menaçait à la fois et la vie et la foi des habitants, on voyait surgir de toutes les maisons des hommes dont le visage respirait une énergie désespérée.

Malheureusement les chefs de l'armée ne semblaient pas encourager ce mouvement patriotique. Ils attendaient de l'empereur des ordres positifs, et l'empereur, en proie à une tristesse croissante, désespérait trop de sa cause pour entreprendre de la soutenir.

David Comnène regardait le siége et l'anéantissement prochain de Trébizonde comme le châtiment de son usurpation. Son esprit restait obsédé par l'idée que ses malheurs rappelaient ces générations entières que l'histoire de Grèce montrait poursuivies par la fatalité du crime. Il se représentait sa mère égorgée par Kalo-Jean, son père étranglé par ce même monstre; il se demandait ensuite comment il avait pu recueillir cet héritage sanglant.

Le caractère de David Comnène était un mélange de faiblesse et d'orgueil, de crainte superstitieuse et de mouvements de courage de peu de durée. Comme prince, il avait jadis montré quelque bravoure dans des combats; mais depuis qu'il avait dérobé le manteau de pourpre dans le berceau d'un enfant, il avait perdu les rares éclairs d'énergie qui le firent croire digne de commander à des soldats. Retiré au fond de son appartement, il essayait de se soustraire au bruit du bombardement, au son du toscin, au chant des litanies sacrées, aux clameurs de la foule.

Pendant ce temps, Hélène Cantacuzène, rassemblant ses enfants dans une grande salle du palais, élevait leur jeune courage à la hauteur de son héroïsme. Les princes l'écoutaient avec un respect mêlé d'admiration. Seule, la princesse Anna restait plongée dans une immobilité désespérée, et, serrant dans ses bras Georges, son plus jeune frère, elle laissait tomber de grosses larmes sur le front de l'enfant.

Les coups de canon de la flotte de Mahmoud commençaient à démolir les fortifications du dôme; des cris désespérés montaient jusqu'au palais d'Eski-Saraï; il ne s'agissait plus de se plaindre, de regretter, de faiblir, mais de combattre.

— Mes enfants, mes nobles fils, dit Hélène, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais souhaité une couronne; celle que je porte surtout me parut souvent une couronne d'épines... Fille de Mathieu et petite-fille de Jean Cantacuzène, je savais par leur exemple ce que dure le pouvoir et de quelles douleurs on l'expie... Tous deux, dépossédés du trône, s'étaient enfuis de leur palais pour chercher dans les murs de couvents obscurs le droit de traîner une vie proscrite. Mais, si j'estime à son prix la grandeur humaine, je sais aussi que les rois et les princes se doivent de soutenir jusqu'au bout l'honneur du titre qu'ils ont porté. Mahomet est à nos portes... Nous sommes prévenus que, si la place n'est pas rendue, l'assaut commencera dans une heure... Eh bien, cet assaut, dont pas un peut-être ne doit revenir, doit vous trouver au premier rang. Dieu sait de quel amour je vous aime! J'ai fondé sur vous mon bonheur, mon espoir, mon orgueil. Tout croule à la fois. Je ne vous dis point : « Allez, vous reviendrez vainqueurs... » mais je vous dis : « Adieu, je vous reverrai là-haut! » Votre présence ranimera nos derniers défenseurs; vous tomberez au premier rang, en princes et soldats, bénis par la main des pontifes; et l'histoire, qui enregistre les grandes choses, mettra sur l'une de ses pages : « Les fils de l'empereur David s'ensevelirent sous les ruines fumantes de leur capitale. »

— Des armes! des armes! répétèrent les adolescents.

1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Hélène traversa la salle et, se dirigeant vers une panoplie :

— Voici le glaive d'Andronic, l'épée de Basilius II, le poignard d'Isaac l'Ange et deux sabres rougis dans le sang d'Othman. Ces armes sont sacrées par la victoire, et je sais d'avance que vous ne les rendrez pas!

Hélène posa ses lèvres sur les lames de Damas, puis les tendit à ses fils.

Les sanglots d'Anna et de Georges redoublèrent.

— Adieu! dirent à la fois les princes en se jetant dans les bras de leur mère.

Tout à l'heure ils allaient combattre en hommes; à ce moment ils étaient encore enfants et demandaient un suprême baiser.

— Adieu! répéta Hélène ; vous n'avez pu croire que je vous laisserais partir seuls!...

— Quoi! vous voulez...

— Vous accompagner; la mort doit nous frapper ensemble.

— Non! non! s'écrièrent à la fois les princes, jamais nous n'y consentirons.

— Est-ce donc la première fois qu'une femme, une reine, soutient un siége? Irène n'a-t-elle pas défendu Didynotique? Venez, nous devons mourir sur les remparts de Trébizonde!

Anna se leva éplorée.

— Ne m'abandonnez pas! dit-elle; de grâce, ne vous éloignez pas de moi!

— Veux-tu nous suivre? demanda Hélène.

Un frisson de terreur parcourut le corps de la princesse.

— Non, reprit l'impératrice, tu ne supporterais pas de semblables spectacles.

Hélène donna un ordre au premier domestique du palais, et, un moment après, l'empereur David, pâle, défait, chancelant, entrait dans la salle où Hélène, enveloppée d'un grand voile, se tenait debout au milieu de ses fils.

— Ce que l'on vient de m'apprendre est donc vrai? demanda David en fixant ses yeux rouges de larmes sur le groupe des jeunes princes ; vous entraînez ces enfants à un trépas certain, vous, leur mère?...

— Moi, leur mère, je les conduis aux remparts; moi, leur souveraine, je leur apprends leur devoir!

— Le devoir est maintenant de se soumettre au châtiment du ciel. Trébizonde est perdue; elle finira comme Constantinople.

— Il se peut, repartit Hélène, que le Seigneur nous réserve cette humiliation ; mais dans Byzance Constantin XII se battait jusqu'à la dernière heure pour défendre sa ville du pillage et ses temples de la profanation... Blessé, mourant, il se battit encore, et le vainqueur ne put du moins le faire servir à son triomphe.

David saisit les mains de l'impératrice dans ses mains tremblantes.

— Écoute, dit-il; il est dans ce palais même un être qui m'accuse et me condamne : c'est Alexis, le fils de Kalo-Jean, l'orphelin dont j'ai volé le diadème... Regarde-le dans l'embrasure de cette fenêtre : il observe la flotte de Mahmoud avec l'expression d'une joie sauvage; ce ne sont pas des ennemis qu'il semble attendre, mais des vengeurs...

— Silence! fit Hélène; vos fils pourraient vous entendre, et je ne veux pas qu'ils cessent de vous respecter.

En ce moment, de grandes lueurs éclairèrent le palais d'une teinte rougeâtre.

— C'est un quartier de la ville qui brûle! s'écria Hélène. Venez, mes fils.

— Aux armes! aux remparts! Plutôt mourir que de se rendre! Des chefs! crièrent des voix nombreuses dans le voisinage du palais.

— Gardez votre fille et le dernier de nos enfants, dit Hélène à David.

Mais la princesse Anna, jetant ses bras autour du cou de sa mère, répéta :

— J'ai peur! Ne me quitte pas!

— Ce n'est pas la mort qu'il faut craindre, dit Hélène; c'est l'entrée de Mahomet dans nos murs... ce sont ses regards sur ton visage de vierge... c'est la honte de la reddition, qui jetterait des chrétiennes aux gémonies du harem.

Hélène venait de détacher les mains crispées d'Anna, quand la porte de la salle s'ouvrit, livrant passage à Sara, Ouzoun-Hassan, El-Schériff et à la Panagia, qui se tenait un peu en arrière du groupe de ses maîtres.

— Vous venez mourir avec nous? demanda Hélène aux princes.

Mais, avant qu'Hassan et El-Schériff pussent répondre, la princesse Sara dit d'une voix tremblante :

— Je viens vous apporter les conditions de Mahomet...

— Refusez-les! dit fièrement Hélène.

— Nous aimons mieux mourir que de vivre déshonorés! ajoutèrent les princes.

— Quelles sont ces conditions? demanda l'empereur.

— Vous renoncerez au trône de Trébizonde...

— Et à ce prix...?

— A ce prix, le sultan épargnera la ville.

L'empereur garda un pénible silence. Deux partis séparaient en ce moment la famille : Hélène et ses fils voulaient la lutte à outrance; David, Anna, Sara et les siens souhaitaient que l'empereur acceptât la déchéance. Enfin, David, détournant la tête et n'osant soutenir le regard plein de reproches de sa femme et la muette douleur de ses fils, répondit :

— J'accepte... Hassan apprendra au sultan qu'à partir de cette heure David Comnène cesse de régner à Trébizonde.

Une stupeur profonde régna dans la salle quand le souverain eut accepté le calice de l'humiliation. Sara se rapprocha de lui; si elle ne l'approuvait pas au fond de son âme, elle le plaignait et, comme sœur, avait hâte d'adoucir ses regrets.

Les enfants d'Hélène ne quittèrent pas leur mère et, regardant les armes qu'elle leur avait données, ces armes inutiles dont la pusillanimité de leur père leur interdisait de se servir, ils les brisèrent sur leurs genoux et en jetèrent les débris à terre.

El-Schériff se rapprocha d'Anna, qui pleurait.

— Ma cousine, lui dit-il, depuis mon premier voyage à Trébizonde j'étouffe un secret que la grandeur de votre infortune me donne le courage de vous révéler. Chef de provinces à peine civilisées, habitant plus sous la tente que dans les palais, comment aurais-je osé dire à la fille de David Comnène : Soyez la compagne de ma vie! Mais tout vous manque à la fois... l'empereur d'hier n'est plus qu'un prince exilé; demain, vous-même serez errante et proscrite... Alors, venez sous le kirgas de feutre, où vous resterez libre, heureuse, honorée! Réfugiez-vous au milieu de mes hordes turcomanes, où vous serez mieux servie que

vous ne le fûtes jamais dans les riches demeures des Grecs abâtardis... Je vouerai mon existence à vous faire oublier vos malheurs... Vous comprendrez que la royauté est au-dessous des joies du cœur... Ma tendresse vous forcera d'oublier les désastres qui vous atteignent, et vous finirez par chérir celui qui n'aime que vous...

— El-Schériff, répondit Anna, surprise, attendrie, au milieu de ma douleur, vos paroles me raniment et me consolent... Je me suis crue perdue ; j'ai vu en face de moi la ruine, le supplice... Maintenant je sens que rien n'est désespéré et que j'aurai la force et la volonté de vivre...

— Pour moi? demanda El-Schériff.

— Pour vous ! répondit la princesse en tendant sa main au jeune homme.

La Panagia, qui attachait un regard brûlant sur le groupe formé par la princesse et son cousin, voyant Anna passer de l'excès de la douleur à un calme inespéré, et surprenant le geste plein de promesse et de solennité avec lequel elle avait paru abandonner sa destinée au fils d'Ouzoun-Hassan, murmura :

— Le courage lui manquait pour mourir... elle n'aura pas l'énergie nécessaire pour vivre libre !

Et tandis qu'Anna rejoignait sa mère, la Panagia, se rapprochant du jeune homme, murmura à son oreille :

— Comme l'oiseau imprudent vole au-devant de la flèche du chasseur, ton cœur est allé au-devant de

Mahomet II et Anna Comnène. Dessin de Vierge.

l'amour... Tu as regardé la fille des Comnène, et tu es resté ébloui... mais tu n'as point songé à interroger son cœur...

— N'est-ce pas qu'elle est belle, Panagia ?

— Oui, belle au regard ; fleur par l'éclat et par le charme... mais faible par le cœur comme une gazelle... Pour les nobles et ardentes tendresses d'El-Schériff il fallait une âme indépendante et forte... Tu sacrifieras à cette Grecque timide ton sang et ton âme ; elle te préférerait un de ses colliers...

— Tu la hais, Panagia...

— Non, répondit la jeune fille ; mais, femme comme elle, je sens que j'aimerais autrement... Princesse par le sang, comme elle, je n'agirais point de la sorte... Elle t'inspire un sentiment exclusif ; me voilà prête à la servir, parce que je suis ton esclave.

— A moi ?

— L'esclave de ta mère, du moins... Elle fut bonne pour la pauvre fille achetée au marché... Elle me garda, libre de cultiver les dons et les talents que j'ai reçus de Dieu et de ma famille... Je lui dois beaucoup, et je ne me croirai quitte qu'après avoir payé ma dette à la fiancée que tu as choisie.

— Ah ! Panagia ! comment te remercier ?

— Tu songeras plus tard à la reconnaissance... Dès cette heure, Dieu voit le fond de ma pensée et cela me suffit.

Une heure plus tard, Ouzoun-Hassan rentrait au palais, précédant de quelques instants le sultan Mahomet.

Le vainqueur était seulement accompagné de plusieurs pachas ; à ses côtés se tenait le prince Georges

de Messène, fils de Georges Suchetaï et petit-fils de Mathieu Cantacuzène. Sa présence impressionna péniblement la famille déchue. Georges, suivant le lâche exemple de son père, avait embrassé l'islamisme pour sauver sa tête.

Mahomet témoigna un grand respect à Sara et à Hélène. La vertu imposait à ce conquérant, et il savait la généreuse attitude de l'impératrice depuis l'origine de cette guerre qu'elle avait repoussée comme imprudente, mais qu'elle eût poursuivie pour garder l'honneur de son époux.

Mahomet répéta la première des conditions annoncée d'avance par la princesse Sara : David soumis, la ville était épargnée. L'empereur et les siens devaient s'embarquer sur un des navires de Mahmoud et faire voile pour Sérès, cité voisine d'Andrinople, qui fut une des capitales de l'Europe et le sejour préféré d'Amurat.

Mahomet regarda alors le plus jeune des fils de David, que sa mère avait rapproché d'elle, et attirant l'enfant près de lui :

— Comment le nommez-vous? demanda le sultan.

— Georges, répondit l'impératrice, qui chercha à reprendre le jeune prince.

— Un nom de bon augure ! ajouta Mahomet. Vous me laisserez cet enfant; Georges Suchetaï se chargera de l'élever et lui apprendra l'art de la guerre.

— Ce ne serait pas lui du moins qui lui enseignerait la foi de ses pères, répliqua Hélène avec l'expression du mépris.

— Je le veux pour page, ajouta Mahomet. Qui oserait me le refuser ici ?...

David conduisit l'enfant près de Georges Suchetaï, et Hélène n'eut que le temps de lui dire :

— Meurs plutôt que d'apostasier comme ton cousin.

Mahomet, blessé par l'attitude d'Hélène, promena autour de lui un regard sévère, et, apercevant la princesse Anna qui se dissimulait derrière Sara, il dit d'une voix brève :

— Vous ne m'avez point présenté la princesse... ; les filles chrétiennes n'ont pas l'habitude de cacher leur visage...

Anna s'avança chancelante, et Mahomet demeura ébloui de sa beauté.

Il se tourna ensuite vers David, et ajouta d'une voix caressante :

— Vous sembliez douter tout à l'heure de la sincérité de mes bons sentiments pour vous... Il est un moyen facile de vous assurer de ma bonne foi : mettez au-dessus de notre alliance les liens d'une parenté sacrée... donnez-moi votre fille Anna pour épouse...

— Jamais ! jamais ! s'écria Hélène.

— Vous osez dire : jamais ! reprit Mahomet. Vous oubliez donc que mes azabs sont prêts à monter à l'assaut et que, sur un signe, Mahmoud continuerait le bombardement?... Demain je ne vous demanderais plus Anna Comnène en mariage, je la prendrais comme une proie...

— Je l'aurais tuée auparavant ! dit Hélène frémissante. Assez de hontes et d'humiliations; David, mieux vaut la mort qu'une vie misérable... Fille et femme d'empereur, puis-je me résoudre à voir le plus jeune de mes fils devenir un renégat, et ma fille traînant une existence flétrie au milieu des injurieuses préférences du harem?... Non! non ! je vous abandonnais un trône, une capitale, une patrie... Je consentais à partir pauvre et proscrite ; mes enfants me restaient... Vous voulez m'arracher ce dernier bien : je retire mon consentement à la défaite, à la ruine, et si j'expire, ce sera au moins environnée de ceux qui me doivent la foi de leur âme et le souffle de leur poitrine !

— Vous serez obéie, dit froidement Mahomet.

Au moment où le sultan quittait la salle, Anna jeta un cri d'épouvante, et tombant aux genoux du vainqueur :

— Grâce ! grâce ! dit-elle en joignant les mains.

— Maître, dit la Panagia en retenant El-Schériff prêt à défendre Anna contre sa propre faiblesse, la mort près de toi est le dernier bienfait que j'attende...

Mahomet releva la princesse, et, par une sorte de générosité, il sembla prendre pour l'expression d'un dévouement filial et fraternel la faiblesse de la jeune fille.

— Le salut des vôtres est dans vos mains ; j'attendrai jusqu'à demain votre réponse.

Après le départ du sultan, l'impératrice et El-Schériff supplièrent Anna de refuser son consentement à cette monstrueuse alliance.

— Je vous sauverai malgré vous, répondit-elle.

— Elle veut vivre ! s'écria le jeune homme avec une explosion de douleur.

— Maître, dit la Panagia, le sultan la veut dans son sérail moins par tendresse que par orgueil... Sois tranquille, Anna te sera rendue...

Le lendemain, la famille impériale s'embarqua sur une des galères de Mahmoud. Anna et Georges, debout sur le pont, tendaient leurs bras à leur père accablé, à Hélène qui priait en regardant le ciel, à leurs frères qui se détournaient pour cacher leurs larmes.

VII. — LES EXILÉS DE SÉRÈS.

Tant qu'il fut possible à Hélène d'apercevoir les êtres chers qu'elle laissait derrière elle, tant que ses yeux purent distinguer les jardins, les murs de Trébizonde, puis les coupoles et les pointes aiguës des minarets, l'impératrice resta debout sur le pont du navire. Immobile, serrant contre elle les jeunes princes en proie à une muette douleur, elle concentrait son désespoir afin de ne pas l'offrir en spectacle aux marins de Mahmoud. Mais, quand Trébizonde disparut à l'horizon, quand la ligne du ciel rejoignit la ligne bleue de la mer, Hélène descendit dans l'entrepont avec sa famille. David n'osait s'approcher de l'impératrice : le sentiment de la faiblesse dont il avait donné des preuves désastreuses l'écrasait; au fond de son âme il se regardait comme indigne de sa vaillante compagne.

Les exilés abordèrent à Constantinople, s'y reposèrent une journée, pendant laquelle on prépara les litières et les chevaux; puis la troupe d'azabs chargée de les conduire à Sérès donna le signal du départ. Rien ne put distraire Hélène de ses cruelles préoccupations ; mais ses fils, plus jeunes, s'émerveillèrent de la beauté du paysage. Lorsque la caravane traversa Andrinople, cette seconde capitale de l'empire de Byzance, les princes exprimèrent le regret que cette ville n'eût point été désignée pour leur résidence. Mais Hélène préférait la petite ville de Sérès, cachée dans la Thrace comme une oasis, à la cité fastueuse qui lui aurait rappelé les splendeurs de sa vie passée. Ce n'est pas que la noble femme regrettât par orgueil le trône dont la lâcheté de son époux la faisait descendre. Le sentiment pénible qui remplissait et torturait son cœur était de ne pouvoir, comme autrefois, montrer à ses fils David Comnène

digne de leurs respects comme de leur amour. C'était de songer que les princes traîneraient dans l'exil une jeunesse inutile, au lieu de servir d'exemple aux enfants des rois; c'était plus encore de se demander quel serait le sort d'Anna à la cour de Constantinople, et ce que ferait de Georges, le dernier, le plus cher de ses fils, le tyran qui le gardait à sa cour.

A leur arrivée à Sérès, on conduisit les exilés dans une vaste demeure inhabitée depuis longtemps, et dont la fantaisie d'un pacha avait jadis tenté de faire un palais. Les jardins étaient vastes, pleins de fleurs que l'abandon rendait à demi sauvages, égayés par des fontaines murmurant dans des vasques envahies par des plantes aquatiques. De grands palmiers, des grenadiers couverts de boutons d'un rouge vif, des rosiers qui allaient donner leurs roses remplissaient les parterres. Les chambres de la maison, meublées avec simplicité, s'ouvraient sur une cour occupant le centre d'une galerie. Aucun bruit du dehors ne pénétrait dans cette demeure; la lumière y abondait; Hélène trouva qu'elle suffisait à sa vie, et, affectant bientôt de reprendre la sérénité qui faisait le fond de son caractère, elle se plia à son nouvel état de vie.

On accorda à la famille impériale un nombre indéterminé de serviteurs, mais elle n'eut pas le droit de les choisir, et sans nul doute Mahomet comptait des espions parmi eux.

En apparence, cependant, toute liberté fut laissée à la famille détrônée. Hélène, David et les princes avaient juré de ne jamais quitter Sérès, de ne rien tenter pour reprendre Trébizonde, et Mahomet comptait sur la parole des princes chrétiens et surtout sur la loyauté de l'impératrice.

Les journées se passaient à Sérès d'une façon uniforme. Hélène surveillait l'instruction de ses fils et les gardait chaque jour plusieurs heures près d'elle.

Chaque matin, les princes faisaient une course à cheval. David les accompagnait souvent. Écrasé par la honte, blessé à toute heure dans les puérilités de son orgueil, il ne se consolait pas de ne plus voir à son lever un groupe de courtisans; il ne pouvait s'accoutumer à la solitude et, loin de savoir gré à Hélène de sa douceur inaltérable et à ses fils de leur constant respect, il leur en voulait presque de se montrer supérieurs à lui dans l'infortune, comme ils l'avaient été dans le péril. Sombre et farouche, il s'enfermait une partie du jour dans son appartement, rejoignant seulement les siens aux heures des repas. Ils étaient silencieux. L'attitude de David glaçait les enfants; Hélène s'efforçait en vain d'amener l'entretien sur un sujet facile : un geste, un regard de l'empereur suffisaient pour étouffer l'impression produite par les paroles de la princesse.

Quand il se trouvait seul, David se livrait parfois à des accès de rage indescriptible. Il se croyait en présence de Mahomet, lui reprochait de lui avoir volé son trône et promettait de se venger un jour. Son fils aîné, l'ayant entendu dans un des bosquets du jardin se livrer à l'un de ces accès de colère, demanda plus tard à sa mère si, comme son père semblait le rêver et l'attendre, ils ne tenteraient pas plus tard de prendre une éclatante revanche de leur défaite.

— Mon enfant, répondit Hélène, la parole des rois est sacrée : Mahomet, au prix de notre renonciation au trône de Trébizonde, a juré de respecter ses habitants et ses richesses; tant que Mahomet ne se sera pas parjuré, nous serons tenus devant Dieu et devant les saints de garder notre serment.

Un soir, tandis que s'achevait le dernier repas de la famille, un serviteur annonça qu'un voyageur sollicitait de l'empereur la faveur d'être admis en sa présence.

— Son nom? demanda David.

— Apostoli.

Une expression de joie éclaira le visage d'Hélène.

— Je savais bien, dit-elle, que celui-là ne nous oublierait pas. Qu'il vienne! qu'il vienne!

Un moment après, Apostoli était introduit.

Ce jeune Grec, qui avait joui de la plus haute faveur à la cour de Trébizonde, et dont les richesses égalaient celles d'un roi, ce ministre favori du souverain, qui, lors du premier voyage d'El-Schériff dans la capitale, se lia d'amitié avec le prince, n'était pas reconnaissable. Vêtu d'habits en lambeaux, couvert de poussière, les cheveux rasés, il avait vieilli de dix années, et les enfants hésitèrent avant de lui tendre la main.

Apostoli mit un genou en terre devant l'empereur.

— Mon maître! dit-il.

— Je ne suis plus ton maître, mais je reste ton ami, répondit David, et du sein de ma tristesse et de mon humiliation rien ne pouvait me consoler plus que ta visite. Je savais bien que tu serais fidèle au malheur...

— Ah! s'écria Apostoli, chaque nouvelle épreuve m'attache à vous davantage et me rend votre personne plus sacrée.

— On t'a permis de venir voir ton souverain détrôné? On laisse des courtisans à ma détresse...

— Ah! reprit Apostoli, ne vous réjouissez pas de me voir... Je suis, comme les messagers envoyés à la maison de Job, un porteur de mauvaises nouvelles...

Hélène pâlit en songeant à sa fille; le nom de Georges expira sur les lèvres du père.

— Pardon à l'avance du mal que je vais vous faire, dit Apostoli d'une voix émue; il m'a semblé que des révélations si graves ne pouvaient être faites que par une bouche amie, car, soyez-en sûr, après avoir raconté l'affront, nous parlerons de la vengeance.

Les jeunes princes, penchés vers Apostoli, écoutaient avidement ses paroles. L'empereur, les sourcils froncés, la tête appuyée sur sa main, rassemblait sa dernière énergie; Hélène, calme en apparence, attendait les révélations d'Apostoli.

— Vous vous souvenez, mon maître, dit celui-ci d'une voix accentuée par la colère, que, vous sacrifiant pour le salut de tous, vous avez consenti à quitter le trône pour sauver Trébizonde du bombardement et ses habitants de l'exil... Les bénédictions et les regrets de tous vous suivaient dans cet exil volontaire; chacun vous savait gré de votre sacrifice, et ce que Mahomet restait impuissant à vous ravir, ce fut une reconnaissance et une pitié universelles.

David soupira comme si on eût soulagé son cœur d'un poids énorme.

— Eh bien, reprit Apostoli en s'animant, à peine le vaisseau qui vous emportait vers Sérès fut-il hors de vue, que le sultan, autant par vengeance que pour satisfaire les exigences des azabs et des janissaires, leur abandonna la ville vaincue... Pendant trois jours, le sang coula dans les rues et dans les palais; pendant trois jours, les maisons des riches, les habitations des seigneurs et les cabanes du pauvre furent pillées. Des outrages, des brutalités, des cruautés sans nom furent exercés contre les vaincus.

David poussa un cri sourd.

Les jeunes princes se serrèrent les mains en silence.

— Ce n'est pas tout, reprit Apostoli. On pille une maison, on disperse des trésors, on réduit à la pauvreté les riches de la ville, sans réussir pour cela à supprimer la nationalité d'un peuple vaincu. Or ce que voulait Mahomet, c'est que dans Trébizonde il ne restât plus de Grecs influents ou savants, puissants par l'intelligence et par la fortune. Pour faire de votre capitale une cité turque, il fallait commencer par la peupler de Turcs. Attendre que ce mouvement s'opérât avec lenteur et presque par extinction ne pouvait satisfaire son impatience. Il avait à récompenser bon nombre de sujets, l'occasion lui sembla favorable... En une nuit, on arracha violemment de leurs demeures vos anciens ministres, ceux que leur naissance et leurs biens faisaient envier ou craindre, on les chargea de chaînes et on les jeta au fond des vaisseaux de Mahmoud, qui devaient rentrer dans le port de Stamboul.

— Infamie! s'écria David.

— Et comment vous êtes-vous échappé? demanda l'impératrice en s'adressant à Apostoli.

— Surpris pendant mon sommeil, je fus entraîné avec plusieurs de mes amis; mais à peine me trouvai-je à bord du vaisseau, que, préférant la mort à l'esclavage, je me jetai à la mer... L'obscurité ne permit pas de me poursuivre; on me regarda comme perdu et on m'abandonna à mon sort... Soutenu par l'instinct de la conservation et par le désir de me venger, je nageai vigoureusement vers la côte et j'eus le bonheur de

Le messager. Dessin de Vierge.

l'atteindre au moment où je sentais mes forces m'abandonner. De braves pêcheurs me recueillirent, devinèrent, sans me la demander, l'histoire de mes infortunes et me gardèrent dans leur misérable hutte jusqu'à ce que je fusse guéri de l'ardente fièvre qui s'empara de moi. A peine étais-je assez fort pour me soutenir, que ces braves gens, me voyant prêt à les quitter, me demandèrent :

— Si notre bateau peut vous porter où vous souhaitez aller, acceptez-le.

Je bénis le dévouement de ces nouveaux amis; mon unique désir était de vous rejoindre, de vous apprendre le parjure de Mahomet et de dire : « Vous êtes dégagés de votre serment; ne tenterez-vous rien pour votre liberté? » Tandis qu'à force de rames les pêcheurs de Trébizonde me conduisirent sur le rivage le plus rapproché de Sérès, les vaisseaux de Mahmoud rentraient triomphants à la Corne-d'Or... Mais ce n'est pas tout encore... L'armée de Mahomet est restée campée dans les plaines de Trébizonde, de Siroas et de Tokat... et les enfants des familles exilées ont été conduits à Gallipoli, afin d'être instruits par les oulémas et incorporés plus tard dans la cohorte des janissaires.

— Et Georges, notre cher Georges? demandèrent les princes.

Apostoli garda un moment le silence.

— Est-il donc mort? demanda Hélène.

— Non, madame, répondit le jeune Grec; il jouit au contraire de toute la faveur du sultan.

— Il la doit à sa sœur, sans doute?

Apostoli baissa la tête.

— Ah! parlez, parlez! s'écria Hélène; nous devons tout apprendre.

— Eh bien, cette protection, il la doit à son abjuration.

— Ah! fit Hélène; la ruine, la honte, nous pouvions tout endurer, hors l'idée de l'apostasie!

David regarda fixement Apostoli et, le voyant si profondément accablé, il ajouta :

— Ce n'est pas tout, n'est-ce pas? Il vous reste encore quelque chose d'horrible à nous révéler?..

— Ma fille, ma fille? répéta Hélène.

— Est la plus infortunée des esclaves...

— Esclave! répéta l'impératrice; Mahomet ne l'a-t-il donc point épousée?

— Non, répondit Apostoli; et cet affront est le dernier qu'il réserve à votre famille... L'héritière des Comnène et des Cantacuzène se trouve confondue dans le

Sérès. Dessin de A. de Bar.

harem au milieu des odalisques de Géorgie et de Circassie.

David se leva : l'excès de sa douleur touchait en ce moment à la folie. Mais son exaltation se fondit dans un subit accablement, et, tendant les bras à l'impératrice, il s'écria d'une voix suppliante :

— Hélas! mes fils, pardon! J'aurais dû savoir mourir au milieu de vous plutôt que de vous vouer à de si honteuses infortunes!

La généreuse femme jugea son mari trop puni pour l'accabler; elle se contenta de lui dire :

— Mahomet ne s'arrêtera point dans cette voie... Nous tomberons victimes de sa violence et martyrs de notre foi... Le ciel se montre miséricordieux en permettant que l'excès de nos misères ne nous laisse rien à regretter en ce monde.

Elle achevait de prononcer ces paroles quand le serviteur qui venait d'introduire Apostoli reparut.

— Un étranger, venant de la part d'un prince de la famille, désire s'acquitter d'un message important, dit-i après s'être profondément incliné devant David.

— Introduis-le, dit Hélène; notre cœur est désormais trop meurtri pour qu'il soit encore possible de le faire souffrir.

Un moment après, un homme portant le costume d'un pauvre derviche pénétrait dans la salle.

— J'ai de graves paroles à dire, fit le vieillard : n'y a-t-il ici ni ennemi ni faux frère?

— Parle, dit David, nous sommes prêts à tout.

— Voici ce que j'ai à te répéter de la part d'El-Schériff, prince libre de Turcomanie : « Avant les prochaines neiges j'aurai levé une armée pour reprendre Trébizonde... afin de tirer vengeance des crimes et des parjures de Mahomet II. » Il m'envoie te demander si tu acceptes le secours de son bras.

— Nous l'acceptons, répondit Hélène : l'outrage fait à ma fille, la violence exercée sur nos sujets nous rendent la liberté de notre parole.

— Attends-toi donc à le voir paraître ici lui-même, avant le septième mois... Si je n'apporte point de lettre de ton noble parent, c'est que les routes sont peu sûres... Un parchemin se dérobe, tandis qu'on essaye vainement d'arracher son secret au Turcoman fidèle.

Le messager refusa le modeste présent que voulait lui faire la famille déchue, et le soir il se remit en chemin pour rejoindre El-Schériff.

Celui-ci n'était point retourné dans les États de son père. Indigné du manque de parole de Mahomet, blessé comme prince, comme parent des Comnène, de l'affront fait à leur sang, il dissimula sa colère aux yeux de tous, même à ceux de Mahomet, et sous le prétexte que la santé de Sara, sa mère, réclamait un climat exceptionnellement doux, il demanda à rester dans le Yéneschyr, au lieu d'accompagner Ouzoun-Hassan en Turcomanie.

Le choix de la résidence fait par El-Schériff pour sa mère se trouvait entièrement justifié par la situation de la ville et la beauté des environs.

Placée au sommet d'une colline, Yéneschyr pouvait contempler la ville de Brousse, bâtie sur le penchant de l'Olympe, qui l'entourait d'une ceinture d'arbres et de fleurs. Pendant l'été, des ruisseaux écumants, provenant de la fonte des neiges, arrosaient les vallons fertiles que dominait la ville; tandis que ses sources chaudes, renommées par leur salutaire influence, attiraient à ses bains de nombreux étrangers. L'ombre de ses platanes, la pourpre de ses vignes, la fécondité de ses plaines, en épis comme en pâturages, appelaient dans ses murs et groupaient dans ses campagnes une active et innombrable population. Les empereurs grecs y avaient possédé un palais d'été rivalisant de délices avec ceux d'Andrinople et de Byzance.

Ce fut à Yéneschyr que, lassé d'exploits, se retira le grand Othman, pour y vivre avec la simplicité d'un cavalier et d'un pâtre. Il léguait à son fils un immense empire; mais, quand le fondateur du royaume de Turquie expira, on ne trouva dans sa cabane qu'une cuiller en bois, une salière, une veste brodée en fil de couleur et un turban en toile de chanvre. Des brebis et des chevaux, voilà tout ce qu'il possédait, et la race en est restée en telle vénération, qu'on affirme qu'elle se perpétue encore sur les flancs herbeux de l'Olympe.

Sara et son fils descendirent dans le palais où s'étaient célébrées les noces d'Amurat, de Bajazet et d'Iacoub avec des princesses de la famille impériale.

Blessé au plus profond du cœur, atteint à la fois dans son orgueil et dans son amour, El-Schériff cachait à tous son douloureux secret, hors à la Panagia.

Devant celle qui avait entendu ses premières confidences, il ne rougissait pas de sa fidélité, et il osait parler d'Anna Comnène. Souvent la jeune fille accompagnait le prince dans les longues promenades qu'il entreprenait aux environs d'Yéneschyr. Ils parcouraient les champs plantés de grenadiers en fleurs, de figuiers au feuillage sombre largement découpé, d'orangers embaumant au loin la campagne. El-Schériff et la Panagia parlaient alors des exilés de Sérès, et le nom d'Anna revenait sur les lèvres du jeune homme.

La Panagia écoutait silencieusement l'éloge d'Anna Comnène, et parfois El-Schériff, s'arrêtant brusquement, disait à la jeune fille :

— Tu ne peux comprendre ce que je souffre!

— As-tu donc oublié que j'aime sans espérance? répondait la Panagia.

D'autres fois El-Schériff semblait gagné par le calme de sa compagne. Il parlait du passé sans amertume et comme d'un irréparable malheur. Sa voix devenait presque tendre quand il s'adressait à la jeune fille, et chacun de ses regards, chacune de ses paroles la remerciaient de sa patience et de sa douceur. Souvent, lassés d'une longue course, ils demandaient l'hospitalité à quelque pâtre de chèvres et lui laissaient en s'éloignant un riche gage de leur reconnaissance. On les aimait, on les bénissait partout où ils passaient, et plus d'un vieillard pensait, en les voyant, si jeunes et si beaux, tous deux chercher la solitude : Ce sont de futurs époux.

Un soir que devant la Panagia El-Schériff venait de rappeler le souvenir de celle que pendant une heure il avait nommée sa fiancée, la jeune fille lui dit doucement :

— Puisque tu ne peux vivre sans elle, que ne cherches-tu à la reconquérir?

— Et comment le pourrais-je?

— Enlève-la au sultan.

— Je prendrais plus vite Andrinople et Stamboul qu'une odalisque dans son harem.

— Alors charge de cette mission une créature adroite et dévouée.

— Je ne connais personne qui consente à braver la torture pour moi...

— Il y a la Panagia, répliqua la jeune fille.

— Et tu t'exposerais?...

— A la mort pour te servir... Seulement, tu devrais me seconder.

— Parle! que ferais-tu? quel est ton plan?

— Si tu le désires, maître, dans trois jours j'aurai quitté Yéneschyr en n'emmenant avec moi que mon fidèle Gourgan. Je gagnerai la côte, d'où je m'embarquerai pour Byzance... Plusieurs mois seront peut-être nécessaires pour arriver à mon but... Pendant ce temps, laissant à ton père le soin de soulever la Turcomanie et de se ménager l'alliance de la Perse, afin de recommencer la lutte avec Mahomet, tu te rendras à Andrinople, où tu attendras un avis de moi... Sitôt que tu l'auras reçu, tu rejoindras à Sérès la famille impériale et tu la conduiras sur nos côtes, où je t'attendrai avec la princesse...

— Tu tenteras pareille chose, Panagia? Mais rien n'est plus difficile que de s'introduire dans le harem de Mahomet!

La Panagia saisit la main du prince, et lui dit d'un accent où la souffrance se mêlait à la raillerie :

— Tu n'as jamais vu que je suis belle, El-Schériff?

R. DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE.

I

A Monsieur Alexandre Schwartz, mécanicien, rue du Faubourg-de-Belfort, près de la porte Haute, à Mulhouse.

Le Havre, 10 juillet 1871.

Cher grand-père, chère grand'mère,

Nous nous embarquons dans quelques heures.

Dans quelques heures!... Mon cœur bat et ma main tremble en commençant cette lettre, la dernière que nous vous enverrons avant notre départ.

Cécile est là devant l'hôtel, sur le Grand-Quai, en compagnie de la femme et de la fille de Kœchlin, de Delphine Siegfried, de Clémence Risler, de Henriette Engelmann et des quatre enfants de Risler ; elle pleure, les yeux fixés sur le navire qui doit nous emporter, et dans les flancs duquel les ouvriers du port arriment en ce moment des caisses et des vivres que des commissionnaires, des fournisseurs amènent en hâte autour des grues à vapeur.

Ma chère femme voulait vous écrire, mais elle était trop troublée, les larmes l'aveuglaient et mouillaient son papier ; elle m'a passé la plume, en me priant de vous parler pour nous deux.

Nous partons plus nombreux que je ne le supposais. Nous étions quinze, y compris les enfants, en quittant Mulhouse ; nous sommes maintenant dix-neuf, tous parents ou amis, tous résolus à partager les mêmes périls, les mêmes fatigues, à travailler en commun à notre fortune. Séparés, nous serions faibles; unis, nous serons forts ; nous l'avons compris au moment d'abandonner cette France que nous aimons tant, et nous nous sommes juré une solidarité inébranlable.

Que vous dire de l'accueil que nous avons reçu à Paris et ici, de la part des comités formés pour secourir les émigrants d'Alsace-Lorraine, et quelles expressions rendraient notre reconnaissance?...

Au Havre, cet accueil a dépassé toutes nos espérances.

Ah ! la noble ville, la patriotique population !...

C'était la première fois que, les uns et les autres, nous visitions cet admirable port dont les développements rapides rappellent ceux de notre chère Mulhouse, petite ville de six mille âmes lorsqu'elle se réunit volontairement à la France en 1798, cité de cinquante mille habitants et l'une des plus importantes d'Europe pour l'industrie, le commerce et les améliorations sociales, quand éclata cette épouvantable guerre qui nous chasse aujourd'hui de nos foyers paternels.

Rien de magique comme le panorama qu'on a de la jetée du Havre, soit le jour, soit la nuit ; on demeurerait des heures entières en contemplation devant cette rade immense perpétuellement sillonnée de navires, devant cette majestueuse baie de Seine couronnée au midi par les rochers moussus du Calvados ! Rien d'animé comme ces quais où se presse, se croise, se heurte le peuple le plus goudronné de nos côtes; comme ces bassins remplis de bricks, de goëlettes, de sloops, de lougres, de steamers, dont les mâts, avec leurs voiles serrées et leurs cordages tombants, semblent une forêt inextricable enchevêtrée de lianes !

Il entre au Havre, bon an mal an, seize mille bâtiments des cinq parties du monde, jaugeant deux millions trois cent mille tonneaux, portant cent quarante mille matelots, et chargés de fers de Suède, de charbons d'Angleterre, de vins d'Espagne, de soies, de porcelaines, de thés d'Asie, de coton d'Amérique, de tabacs des Antilles, de bois du Brésil, de sucres de Cuba, de cafés d'Arabie, de dents d'éléphants d'Afrique, etc., etc. L'inépuisable corne d'abondance que la navigation !

Tout cela est éblouissant et m'a presque donné le vertige.

Grâce aux hommes dévoués auxquels nous étions adressés et qui ont pris à tâche de piloter les Alsaciens et les Lorrains fuyant le joug odieux de l'Allemagne, nous avons obtenu notre passage gratuit jusqu'à Melbourne, où les bons ouvriers gagnent facilement, paraît-il, vingt francs par jour, où le bœuf, le mouton se vendent six sous la livre, et le pain trois sous. Bref, un vrai pays de cocagne.

On nous a donné des lettres de recommandation qui doivent nous procurer de l'ouvrage en débarquant, soit que nous restions à Melbourne, soit que nous nous rendions aux mines d'or, soit que nous désirions essayer d'une exploitation agricole.

Au reste, on nous a assuré que nous aurions la réception la plus sympathique, tant à cause de notre nationalité qu'en raison de l'élément féminin qui domine dans notre groupe.

Les femmes manquent encore plus que les hommes en Australie ; aussi y sont-elles très-demandées et très-appréciées.

En effet, une colonie sans femmes est fatalement condamnée à mourir dans un temps rapproché.

Mais nous voici et l'Australie ne périra pas ! J'en jure par les filles joufflues de Risler et par la fécondité incomparable de leur bonne pâte de mère.

En sortant de chez l'agent de la colonie de Victoria, nous nous sommes heurtés contre Trapp, Maréchal, Guyot et Perrin, qui se disposaient à y entrer. Ils arrivaient de Metz, se rendent en Australie, et embarquent sur le même navire que nous! Jugez de notre joie ! Nous les avons immédiatement incorporés dans notre bande, et voilà comment nous nous trouvons quatre de plus pour tenter la fortune et courir les aventures.

Ce qui les a décidés à partir si précipitamment, c'est, avec la certitude de nous trouver ici, la conduite de l'autorité prussienne vis-à-vis des jeunes gens en âge de porter les armes.

A Metz, comme à Mulhouse, comme à Strasbourg, nos oppresseurs n'attendent pas le terme du délai fixé par le traité de Francfort pour procéder au recrutement ; l'Alsace-Lorraine devant, l'année prochaine, fournir son contingent aux hordes germaniques, ils inscrivent, dès à présent, tous les hommes atteints par leur loi militaire, quittes à leur tenir compte des exemptions

dont ils pourraient exciper, ou à les rayer, plus tard, des registres, en cas d'option.

Or nos amis, dont deux appartiendraient à l'armée active et deux à la landwehr, en l'an de grâce 1872, ne voulaient pas plus entendre parler du casque pointu que de l'option.

— Opter ! disaient-ils ; de quel droit oserait-on nous forcer à opter? Nous sommes nés Français, nous mourrons Français. Nous n'avons nul besoin d'opter, nous n'opterons pas et nous nous moquons des Allemands.

Cependant, leur résistance étant celle du pot de terre contre le pot de fer, de crainte d'être, un jour, brusquement enrégimentés et envoyés, sous bonne escorte, dans quelque forteresse de Poméranie ou de Silésie, ils prirent, à notre instar, la sage résolution de s'expatrier.

Avant de partir, Trapp, qui est un enfant terrible, voulut jouer un dernier tour aux traîneurs de sabre et penduliers de la commandature de Metz.

Il avait été inscrit pour la classe de l'année prochaine, armée active ; il prétexta une hydropisie, demanda à être exempté du service, et, peu après, fut appelé pour être examiné.

Le jour venu, afin de tromper le conseil de révision, il se fit gonfler au moyen d'un de ces soufflets que les bouchers emploient pour enfler les veaux qu'ils viennent de tuer. Cette opération hardie, vous le pensez, ne se pratiqua point par l'oreille. Elle fut complétée par l'apposition d'un gros bouchon qui rendit impossible toute perte d'air.

Arrivé devant ses examinateurs dans le simple appareil de rigueur pour une telle cérémonie, Trapp, dont le ventre était dur et arrondi comme un potiron, et qui marchait avec une extrême difficulté, raconta, du ton le plus lamentable et au milieu de l'étonnement général, les douleurs que lui causait sa terrible infirmité. Tandis qu'il parlait, un chirurgien, orné d'une paire de moustaches et de favoris taillés sur le patron de ceux de S. M. Guillaume, rajusta ses lunettes et le regarda de travers :

— Couchez-vous à plat ventre sur cette table ! lui dit-il rudement lorsqu'il eut fini son histoire.

Trapp obéit, ne pouvant s'en dispenser, et le chirurgien farouche lui fit sur le dos plusieurs pesées vigoureuses. A la cinquième, le bouchon sauta au plafond et l'on entendit un sifflement prolongé !...

— Ah ! tarteifle ! s'écria le chirurgien triomphant et en relevant Trapp dégonflé ; bon pour le service !

Après cet incident, le séjour de Metz étant devenu malsain pour notre ami, il prit la poudre d'escampette en compagnie de Maréchal, Guyot et Perrin, et c'est ainsi que nous les avons tous les quatre aujourd'hui avec nous.

Nous partons donc dix-neuf : cinq femmes, cinq enfants et neuf hommes, sur lesquels deux sont pères.

Ces neuf Mulhousiens ou Messins, dont le plus vieux a quarante ans, se décomposent ainsi : un armurier, Perrin ; un charpentier, Risler, notre doyen ; un architecte, Guyot ; un herboriste, Engelmann ; deux agriculteurs, Siegfrid et Kœchlin ; un typographe, Trapp ; un musicien, Maréchal, qui passait en 1870 pour le premier hautbois de Metz ; et un instituteur, moi. L'aînée des filles de Risler a douze ans, la plus jeune sept, et la fille de Kœchlin en a neuf. Si, dans ces conditions, nous ne parvenons pas à fonder une ville, c'est que nous y mettrons de la mauvaise volonté.

L'économie considérable que nous avons réalisée en obtenant notre passage gratuit nous a permis de faire plusieurs achats indispensables, entre autres celui d'un petit arsenal composé de quatorze revolvers, un pour chaque femme et un pour chaque homme ; de neuf superbes fusils à deux coups et d'autant de couteaux de chasse. C'est Perrin qui s'est chargé de ces emplètes, dont l'utilité est absolue dans des contrées où le gibier foisonne et où les cannibales pullulent.

Nous avons du courage, de bons bras, la volonté de réussir ; nous sommes unis ; l'avenir est à nous. Aussi, pour notre part, nous embarquerions-nous sans regrets si nous vous avions avec nous, cher grand-père, chère grand'mère, et si notre patrie était délivrée des chaînes que l'étranger a rivées à ses pieds et à ses poignets.

Ecrivez-nous à Melbourne, où nous trouverons vos lettres ; quant à nous, nous vous enverrons le plus souvent possible notre journal de voyage, dont la rédaction m'a été confiée à l'unanimité ; vous pourrez ainsi suivre pas à pas nos efforts, nos luttes et les progrès de notre fortune.

Adieu, non, au revoir, car nous reviendrons bientôt avec une mine d'or que nous dépenserons sans compter auprès de vous, dans notre belle ville de Mulhouse, lorsque les casques pointus n'y seront plus.

Mais la cloche du bord a sonné, je finis.

Cécile vous envoie un million de baisers, j'embrasse mille fois vos cheveux blancs, et toute la caravane vous serre les mains avec effusion.

Maintenant, *go ahead*, comme disent les Américains, en avant, pour une traversée de six mille lieues.

Votre petit-fils qui vous aime,

DANIEL HUGUENIN.

II

Départ du Havre. — *Le Franklin*. — La mâture. — La voilure. — Le jargon maritime. — Ratapia. — Cartahu. — Un homme à la mer. — Sauvetage. — Navigation.

En mer, au-dessous du cap de Bonne-Espérance, 12 septembre.

Il y a deux mois que nous avons franchi les jetées du Havre. Le navire qui nous emporte est un trois-mâts carré taillé en clipper, un fin voilier, superbe à voir quand il court, toutes voiles dehors, poussé par une bonne brise, *torchant de la toile à faire fumer la barbe du diable*.

Il s'appelle *le Franklin* et jauge deux mille tonneaux.

Soixante-quinze hommes d'équipage, autant de passagers, deux gros chats, un magnifique cacatoès qui se moquait au départ des gens atteints du mal de mer, un chien griffon d'une rare intelligence nommé Ratapia, qui nous a voué une vive affection et que nous comblons de nos bienfaits : tel est le petit monde qui se meut dans ses flancs et sur son pont.

Encore un mois et nous serons à Melbourne.

Nous coupons en ce moment le méridien du cap de Bonne-Espérance, à cinquante lieues au sud. Cette lettre vous parviendra par un des steamers anglais ou français faisant le service de Maurice, de la Réunion ou des établissements de la côte de Madagascar, que nous rencontrerons dans ces parages.

Nous commençons à nous habituer à notre isolement, mais les premiers jours de navigation ont été tristes.

Quand *le Franklin* quitta la rade du Havre, nous étions tous debout à l'arrière, la tête découverte et en

proie à la plus vive émotion. Pour ma part, jamais je n'avais senti mon cœur battre avec cette précipitation. Cécile tremblait, accrochée à mon bras et ses yeux, roulaient de grosses larmes. Tout à coup elle se prit à murmurer, d'un ton que je ne saurais rendre, mais qui nous remua les uns et les autres jusqu'au fond de l'âme, ces deux vers du touchant refrain de Châteaubriand :

O mon pays, sois mes amours,
Toujours !

Puis elle s'arrêta, suffoquée par les sanglots...
Nous demeurâmes cloués sur le pont tant que nous crûmes apercevoir au loin les côtes de France ; lorsque nous descendîmes, à la nuit noire, dans nos cabines, nous pleurions encore comme des enfants.

Le spectacle imposant de la mer, la connaissance que nous fîmes des autres passagers, nos projets, nos préoccupations, l'intérêt que nous prîmes à l'étude, ou, pour parler plus exactement, à l'observation de la vie maritime, adoucirent un peu notre chagrin.

La merveilleuse chose qu'un beau navire à voiles ! Je ne me lasse pas d'admirer le nôtre dans ses moindres détails, de l'étrave à l'étambot, des porte-haubans au grand cacatois, du beaupré à la corne de la brigantine.

Un homme à la mer. Dessin de Lançon

Vous le voyez, je m'exprime déjà comme *un vieux de la cale.* C'est que tout ce qui m'environne a une saveur qui m'excite, m'enchante et m'attire.

Je connais déjà sur le bout du doigt la mâture et la voilure. Ici, à l'avant, le premier à la peine, voilà le beaupré, puis le mât de misaine, puis le grand mât, puis le mât d'artimon, ces trois derniers surmontés de petites plates-formes nommées *hunes,* pourvus de longs bras appelés *vergues,* et surmontés de *brins,* de mâts de hune, de mâts de perroquet, de mâts de cacatois, droits comme des flèches.

Le beaupré porte le clin-foc, le grand foc et le petit foc ; le mât de misaine porte la misaine, le petit hunier, le petit perroquet et le petit cacatois ; le grand mât porte la grand'voile, le grand hunier, le grand perroquet, le grand cacatois ; l'artimon porte la brigantine, le perroquet de fougue, la perruche et le cacatois de perruche. Dites maintenant que je ne profite pas de mes voyages !

Mais c'est surtout dans le jargon maritime que j'ai des dispositions à devenir docte.

Rien de pittoresque, d'imagé, de gouailleur comme ce langage goudronné dont mes oreilles sont pleines depuis notre embarquement. Avec lui tout est renversé. Le bâtiment est un personnage et l'homme est un bâtiment.

Celui-là n'a plus de flancs, mais des hanches, du ventre, des joues ; il ne navigue plus, il marche ; il ne tangue plus, il pique son nez dans la lame ; celui-ci voit ses yeux se transformer en écubiers, sa tête en boussole, son nez en guibre, ses bras en vergues, son... séant en gaillard d'arrière.

Vous nettoyez-vous, vous vous donnez un coup de faubert ; êtes-vous prêt, vous êtes paré ; vous heurtez-vous contre quelqu'un, vous avez eu un abordage ; tombez-vous, vous vous êtes élongé ; êtes-vous content et vos affaires vont-elles, vous êtes au vent de votre bouée ; avez-vous bu, vous avez trop de lest, vous êtes bituré, vous avez votre guigne ; êtes-vous ivre, vous n'avez pas le moindre palan de retenue sur l'article de la boisson ; titubez-vous, vous talonnez, vous courez des bordées ; mourez-vous, vous avalez votre gaffe ou vous posez votre chique.

Quant à la femme, est-elle jeune et jolie, c'est une belle goëlette ; est-elle mise avec recherche, elle a envergué ses frusques de fête, elle est bien gréée ; a-t-elle la taille fine, elle est bien chouquée.

J'avoue que j'éprouve un vif plaisir à entendre ces termes techniques ou métaphoriques dont la plupart ont un cachet d'une étonnante originalité dans la bouche de certains matelots.

Il faut, par exemple, les entendre prononcer par Cartahu, le cuisinier du bord et le maître de Ratapia, notre ami.

Cartahu est un Marseillais que rien n'étonne, qui place la Cannebière au-dessus du Bosphore, la population marseillaise au-dessus de celle de Sagonte pour le courage, et prétend, avec un imperturbable sang-froid, que si les Marseillais avaient eu le temps de se porter sur Paris avant la signature de la paix, il ne serait pas resté un seul Prussien en France.

Malheureusement ils n'ont pas eu le temps !

Cartahu connaît tout, comme Pic de la Mirandole, méprise les obstacles comme les méprisait feu Gusman, et a couru des aventures auprès desquelles celles des paladins de la Table ronde ne sont qu'enfantillages.

Hier au soir il nous racontait ses naufrages, dans le but de nous rassurer, sans doute. Son navire, en route pour les Indes, se brise sur des écueils et il tombe à la mer. Ici je lui cède la parole :

— Après avoir nagé pendant dix heures, je me sentais couler quand j'aperçus une barrique roulée par la houle. Je me mets à cheval dessus et j'attends. Au bout de trois jours, je distingue une voile. Bagasse ! c'est un navire français. Je crie :

— Ohé, du navire, ohé !

— Ques-à-quo ? répond le timonnier.

— De quel côté allez-vous ?

— A Calcutta.

— C'est dommage, moi je suis pour Batavia ; eh donc, j'attendrai !

En l'écoutant nous narrer avec une simplicité angélique ces surprenantes choses, je me rappelais ce dialogue typique entre deux négociants, un du Nord et un de Provence :

— Faites-vous beaucoup d'affaires ?

— Enormément.

— Qu'appelez-vous énormément ?

— Tenez, pour vous donner une idée de notre correspondance, ma maison emploie pour deux mille francs d'encre par an.

— Té ! qu'est-ce que c'est que ça ? Moi, à Marseille, j'en économise pour quatre mille francs rien qu'en ne mettant pas les points sur les *i*.

Cartahu ne reculerait certainement pas devant une telle réponse.

Excellent homme, au demeurant, aussi excellent qu'il est détestable cuisinier, et qui m'est sérieusement attaché depuis le jour où j'ai eu le bonheur de l'empêcher de boire à la grande tasse un coup trop prolongé.

C'était à la fin de la première semaine de notre voyage, à la hauteur du détroit de Gibraltar. La mer était furieuse et *le Franklin*, assailli par un grain, bondissait de lame en lame comme une coquille de noix dans les bouillons d'une vanne. Les hommes de l'équipage pouvaient à peine se tenir debout sur le pont pour vaquer aux manœuvres. Tout à coup un cri sinistre retentit sur l'avant :

— Un homme à la mer !

C'était Cartahu, qui, en voulant rentrer dans sa cuisine, avait été enlevé avec un paquet de toile par une saute de vent.

Le capitaine commanda quatre matelots pour maintenir la barre dans la direction de l'homme en détresse et ordonna de mettre une chaloupe à l'eau. J'étais là ; le spectacle de ce malheureux luttant en désespéré contre la mort m'électrisa, et je me précipitai à son secours, suivi de trois marins dévoués.

Notre embarcation, violemment soulevée et secouée par les vagues, craquait horriblement. Cartahu nageait avec une vigueur surhumaine, tantôt abîmé sous les flots, tantôt lancé à leurs crêtes écumantes. Les amis, cramponnés au bastingage, suivaient nos mouvements d'un œil anxieux et s'efforçaient de nous diriger par leurs cris. Quelques-uns nous jetaient des câbles. Les montagnes d'eau étaient tellement énormes qu'à un moment, nous trouvant dans le creux de l'une d'elles, nous faillîmes passer sous le navire. Trois secondes après, nous étions à la hauteur des hunes. On nous crut perdus. Par bonheur, il n'en était rien, et, lorsqu'à la faveur d'un éclair de calme relatif nous pûmes saisir les amarres qu'on nous avait lancées, je tenais solidement Cartahu, que j'avais empoigné au passage, Dieu sait comment !

Le plus difficile était d'aborder.

Par une manœuvre habile et hardie, un de nos marins fixa une des amarres à l'avant de la chaloupe, commanda à celui qui gouvernait d'en fixer une autre à l'arrière, ce qui fut exécuté en une minute, cria « Hisse ! » à l'équipage, qui, attentif à tous nos mouvements, avait simultanément passé les amarres dans les poulies, et nous fûmes remontés sur le pont comme par miracle.

Grâce au ciel, Cécile n'assistait pas à cette scène rapide, qui l'eût certainement bouleversée.

Inutile d'ajouter que Cartahu m'accable de prévenances depuis ce jour et que les meilleurs morceaux de sa cambuse sont pour moi. Ah ! dame, c'est que cette fois il n'aurait peut-être pas trouvé de barrique à enfourcher pour attendre le paquebot de Batavia.

— Nous aurons une traversée favorable, disait le lendemain le quartier-maître ; quand un homme tombe à la mer au départ, c'est signe d'une bonne route et d'une heureuse navigation.

J'ignore si réellement c'est là un augure infaillible, mais je dois avouer qu'à part cet incident, qui fut sur le point de tourner au tragique, nous n'avons pas à nous plaindre de notre traversée.

Brises légères entre les tropiques, ce qui nous a permis de courir continuellement largue, toutes voiles dehors; ondées rafraîchissantes sous l'équateur; nuits admirables éclairées par des myriades d'étoiles et par la phosphorescence de la mer, éclatant en bouillonnements, en jets perlés devant le poitrail du navire, et laissant derrière son gouvernail un éblouissant sillon argenté; passage de la ligne d'une gaieté irrésistible, suivi d'un festin, d'un concert et d'un bal où Maréchal, sortant pour la première fois son hautbois du fourreau, nous a régalés des morceaux les plus entraînants de son répertoire; pêches de requins, de poissons volants; animation, confiance, sympathies autour de nous; il faudrait être exigeant pour désirer davantage.

Personnellement, je suis aussi satisfait que je pouvais le désirer, et mon contentement s'augmente quand je pense à la joie que vous allez éprouver en apprenant que nous sommes en parfaite santé et que tout va bien à bord.

III

Tempête. — Tout le monde aux pompes. — Confusion. — Un tragédien de Melbourne. — Désastre. — Le radeau. — Le va-et-vient. — Débarquement. — Provisions et munitions. — L'île déserte. — Exploration. — Ratapia chien de chasse. — Un troupeau de chèvres. — Le feu et la cuisine. — Les épaves. — Une défense de narval. — Les cadavres. — Le bivouac. — Le dîner. — L'eau douce. — La grotte des albatros. — Construction d'un baraquement. — Les lions marins. — Une embarcation inachevée. — Le scorbut. — La nostalgie. — Une voile au large.

Ile d'Amsterdam, mer des Indes.

Comment vous parviendront ces pages de notre journal que je trace sur un rocher désert de l'océan Indien? Peut-être ne les lirez-vous jamais... N'importe. En vous écrivant, il me semble que je cause avec vous, et cela me console et me réconforte.

Que d'événements depuis ma dernière lettre!

C'est après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance que nos épreuves ont commencé.

Assaillis par une tempête épouvantable au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes poussés vers le nord par des tourbillons de vent irrésistibles, quoique nous eussions mis à la cape, c'est-à-dire quoique le navire ne portât que peu de voiles.

Le 18 septembre, à midi, notre capitaine estima que nous nous trouvions à cent soixante-quinze milles à l'ouest de l'île d'Amsterdam, par 37°57′ de latitude sud. Nous nous étions donc écartés de notre route de trois degrés environ.

Le 19, le navire n'était plus qu'à cent douze milles de l'île et nous filions neuf nœuds à l'heure.

Dans la nuit, la tempête augmenta.

Je montai sur le pont et m'y maintins pendant quelques minutes en me tenant au cabestan.

La mâture craquait; les paquets de mer, en s'entrechoquant, rendaient d'horribles mugissements.

Je descendis dans l'entrepont pour rassurer Cécile et les autres femmes, qui se tenaient serrées les unes contre les autres et tremblaient de tous leurs membres.

— Le foc vient d'être enlevé, dit à ce moment un matelot; la nuit sera dure.

En effet, le lendemain matin, les hauts mâts avaient suivi le foc, et une des baleinières de sauvetage avait été brisée le long du bord.

Des vagues immenses s'abattaient avec un bruit formidable sur *le Franklin*, qui, démâté et sans voiles, roulait sur le flot, et le mot de *naufrage* commençait à se dessiner sensiblement au fond de toutes les pensées.

Vers midi, une voie d'eau s'étant déclarée près de l'étrave, on appela tout le monde aux pompes.

Nous nous précipitâmes tumultueusement sur le pont, laissant les femmes et les enfants dans leurs cabines, et nous nous mîmes à travailler avec ardeur.

Nous parvenions à empêcher l'eau de gagner, lorsque, vers le soir, le charpentier accourut annoncer qu'une autre voie, plus considérable que la première, s'était déclarée.

La nuit, noire et lugubre, couvrait l'espace.

Les bourrasques devenaient plus fréquentes.

Roulés dans les ténèbres, nous fatiguions nos bras à lutter contre une puissance écrasante.

Pour un seau d'eau que nous rejetions, l'océan nous en renvoyait dix...

Le jour se leva sur nos tentatives désespérées et stériles.

Le navire buvait la mort et s'enfonçait lentement.

Je bondis vers la cabine où Cécile et ses amies attendaient, anxieuses, entourées des enfants cramponnés à leurs vêtements.

Le désordre était au comble dans l'entrepont.

Là trois matelots, certains que nous allions couler, puisaient à plein verre dans une barrique d'eau-de-vie qu'ils avaient défoncée d'un coup de hache; plus loin, un passager se brûlait la cervelle avec son revolver, aimant mieux mourir ainsi que d'être englouti dans la mer; à côté de lui, un autre individu, hébété, comptait, assis par terre, un sac de louis d'or. Une femme, affolée par la frayeur, me saisit convulsivement le bras et m'offrit mille guinées si je voulais la sauver. Deux vieilles gens, n'espérant plus qu'en Dieu, s'étendirent l'un à côté de l'autre pour s'en aller ensemble, comme ils avaient vécu.

J'allais oublier un personnage d'une rare énergie, dont la conduite fut exemplaire : c'était un acteur tragique australien de réputation, qui, après avoir gagné une belle fortune sur les théâtres de Victoria, l'avait mangée en Angleterre et un peu aussi à Paris, d'où il arrivait en ligne directe. Il retournait en Australie sur l'invitation de ses anciens admirateurs, qui avaient eu connaissance du mauvais état de ses finances. C'était un homme de cinquante-cinq ans, d'une taille athlétique et d'une vigueur peu commune. Au milieu du danger, je le vis, en veste de flanelle rouge, travaillant sur le pont sans s'inquiéter des paquets de mer, faisant l'ouvrage de quatre matelots et encourageant chacun de la voix. Quand tout espoir fut perdu, il s'assit sur un tas de câbles, se croisa les bras, regarda impassiblement l'ouragan et ses ravages, et murmura d'un ton qu'aucune expression ne saurait rendre :

— Décidément je ne jouerai plus Othello ni Shylok devant ce bon public de Melbourne.

Cécile se jeta à mon cou dès qu'elle me vit et m'étreignit de toute la force de ses bras; les femmes d'Engelmann, de Risler, de Kœchlin, de Siegfried, et leurs enfants, s'accrochèrent également à moi, qui par les bras, qui par les jambes, qui par les vêtements, en poussant des cris déchirants et en éclatant en sanglots.

— Calmez-vous, au nom du ciel, leur dis-je, car nous avons besoin de tout notre sang-froid, de tout notre courage.

Et je les entraînai sur le pont, où travaillaient encore nos amis.

Il fut convenu que chacun de nous s'occuperait particulièrement de sa femme et que les garçons de notre caravane, c'est-à-dire Trapp, Guyot, Perrin et Maréchal, se chargeraient des enfants.

— Eh bien, et moi? dit tout à coup Cartahu, le cuisinier, qui, mouillé comme un poisson, arrivait à ce moment près de nous, est-ce que vous ne me confierez pas cette petiote?

Et en même temps il attirait à lui la fille de Kœchlin, que sa mère essayait en vain de rassurer.

Kœchlin voulut la lui reprendre, mais il l'enleva dans ses bras :

— Vous avez votre femme, c'est assez; laissez-moi cette enfant, j'en réponds, nous en répondons, n'est-ce pas, Ratapia? fit-il en interrogeant du regard le chien griffon dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente, lequel, trempé d'eau de mer et la queue basse, levait tour à tour ses grands yeux intelligents et bons sur son maître et sur nous.

Cartahu venant à notre aide, nous étions dix hommes ayant chacun une femme ou un enfant à sauver.

Les pompes ne fonctionnaient plus et les matelots demeurés les derniers à l'œuvre commençaient à perdre la tête, quand une forte houle d'ouest, augmentée d'un violent ras de marée, entraîna *le Franklin* contre les brisants de l'île d'Amsterdam, dont nous nous étions rapprochés de plus en plus.

Alors il y eut un moment de confusion indescriptible.

Quelques individus, même ceux qui parlaient précédemment d'attendre la mort à bord, voulurent s'emparer des embarcations de sauvetage; deux coups de pistolet tirés sur eux par le capitaine et par un passager les tinrent en respect.

Dans la précipitation des uns et des autres à sauter dans les chaloupes, l'une d'elles, la plus petite, chavira: elle contenait cinq hommes qui disparurent immédiatement.

Comme on avait déjà perdu une baleinière au début de la tourmente, il était évident que les cent quarante-cinq personnes, matelots ou passagers, que portait encore le navire ne pourraient prendre place dans les cinq chaloupes qui restaient; aussi, sur l'avis de Cartahu, nous mîmes-nous à former pour nous un radeau avec des débris de la cuisine et du caillebotis, avec des vergues, des brins de mât et des câbles dont le pont était jonché, résolus que nous étions à partager le même sort, à nous sauver ou à mourir ensemble.

L'embarquement s'achevait précipitamment; les baleinières s'éloignaient les unes après les autres, horriblement secouées par les vagues; la dernière allait partir lorsque le capitaine nous héla.

— C'est décidé, nous cria-t-il, vous ne voulez pas embarquer?

— Non!

— Alors, à la garde de Dieu!

Et il entra dans la chaloupe, qui aurait pu à peine recevoir trois d'entre nous.

Une minute après, nous nous trouvions seuls sur *le Franklin*.

La mer, dont la furie semblait augmenter, nous drossait d'une façon immaîtrisable. Où allions-nous? Dieu seul le savait. Nous espérions qu'un instant de calme nous permettrait de lancer notre radeau, lorsqu'il serait fini, et tous nos efforts, toutes nos préoccupations étaient pour lui.

Vers midi, nous vîmes brusquement se dresser une côte abrupte, des rochers couverts d'écume ressemblant à un banc de neige, puis nous éprouvâmes une effroyable secousse et le navire se coucha sur tribord et s'entr'ouvrit.

Nous nous accrochâmes avec une énergie suprême aux bas mâts, aux cordages, et nous demeurâmes ainsi, pendant trois heures, suspendus au-dessus de l'abîme, dans des angoisses mortelles.

Enfin le vent tomba, les vagues diminuèrent, les paquets de mer roulèrent, en grondant sourdement, leurs masses énormes vers le large, et nous pûmes essayer d'établir un va-et-vient entre le bord et la terre que nous avions à cent mètres devant nous.

Cartahu s'offrit pour tenter le premier l'aventure, avec son chien Ratapia.

— Nous sommes tous les deux bons nageurs, dit-il, nous gagnerons la terre, bagasse! ou je ne suis pas de Marseille!

Il prit une drisse de la grosseur du petit doigt, l'attacha solidement à sa ceinture, nous recommanda de la laisser courir, excepté le cas où il *boirait*, noua également au cou de Ratapia une corde longue et fine dont il nous mit l'extrémité dans les mains, arracha une planche à la cloison de la cabine du capitaine, la lança par-dessus le bord et se laissa glisser dans l'eau, où Ratapia ne tarda pas à le rejoindre en jappant.

Nous suivîmes avec inquiétude ses mouvements, prêts à le tirer à nous au moindre signe de défaillance qu'il donnerait; mais, par bonheur, il n'eut pas besoin de notre secours et nagea si bien en s'appuyant sur sa planche, qu'il atteignit promptement la terre, en compagnie de son chien, qui témoigna aussitôt, par des aboiements frénétiques, sa joie de fouler de nouveau sous ses pattes le plancher des vaches.

L'établissement d'un va-et-vient ne présentait plus de difficultés.

Nous attachâmes au bout de chacune des drisses qu'avaient emportées Cartahu et Ratapia l'extrémité d'un gros câble. Cartahu tira ces câbles à lui l'un après l'autre, les fixa solidement à deux rochers taillés en aiguille qui s'élevaient sur les *musoirs* d'une langue de terre située en face de l'avant du navire, et une heure plus tard notre radeau, transformé en bac, nous avait tous passés en lieu sûr.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout.

Vraisemblablement nous avions échoué sur une île déserte; or, sous peine d'y mourir de faim, il fallait nous hâter d'arracher à la cambuse du navire, non encore atteinte par l'eau, quelques caisses de vivres.

La tempête s'était éloignée, mais elle pouvait revenir et achever de briser ce qui restait du *Franklin;* il n'y avait pas de temps à perdre, d'autant que la nuit approchait. Nous nous décidâmes, et cinq d'entre nous, j'étais un de ceux-là, retournèrent à bord avec le radeau.

Pour ma part, je ne pouvais me résigner à abandonner nos fusils, nos revolvers, nos couteaux de chasse, que nous n'avions pu emporter et qui se trouvaient enfermés dans une caisse qu'on nous avait autorisés à déposer dans la cabine de nos femmes, où elle devait être à l'abri de l'humidité. Avec des fusils et de la poudre, non-seulement on peut pourvoir à sa nourriture, mais encore on peut se défendre.

Nous retrouvâmes notre caisse intacte et nous la

transportâmes sur le radeau avec une joie d'enfant. Nous y ajoutâmes un petit tonneau de poudre, une caisse de cartouches pour nos revolvers et une pour nos fusils, des balles, du plomb de diverses grosseurs, un magnifique fusil à deux coups, un sabre, des cartes, une boussole, que nous trouvâmes dans la cabine du capitaine, une grande boîte d'allumettes restée au sec dans une armoire, un paquet d'amadou, trois briquets, une caisse de cigares, *utile dulci*, un tonneau de vin, une barrique d'eau-de-vie, un tonneau de salaisons, quatre caisses de biscuits, une caisse de chocolat, quatre caisses de macaroni, deux marmites en cuivre et une demi-douzaine de haches.

Le radeau n'en pouvant porter davantage, nous bornâmes là nos approvisionnements, en nous promettant de les compléter au prochain voyage.

Mais c'était déjà providentiel de rapporter à terre ces précieuses épaves.

A peine eûmes-nous déposé notre butin sur la plage, qu'un coup de vent cassa les câbles de notre va-et-vient, brisa le radeau sur les roches et fit sombrer *le Franklin*.

Le naufrage. Dessin de Lançon.

Il était alors huit heures du soir.

Nous mangeâmes quelques plaques de chocolat, nous bûmes quelques gouttes d'eau-de-vie, et nous passâmes la nuit à l'endroit où nous avions atterri, assis contre une roche de basalte, à cinquante pas de la mer.

Les enfants, ahuris par les péripéties de notre naufrage, dormirent comme des souches sur les genoux des femmes; les femmes, succombant aux émotions, s'assoupirent également; les hommes, accablés de fatigue, fermèrent à leur tour les yeux.

Le 22, nous nous réveillâmes par un soleil splendide.

Le ciel était bleu, la mer calme, la brise douce; rien, si ce n'est notre présence au milieu de l'océan et les débris du *Franklin* que la houle roulait, n'indiquait la terrible tempête que nous venions de traverser et dont les grondements lugubres résonnaient encore à nos oreilles.

Où étions-nous? Sur l'île d'Amsterdam, sans doute, puisque c'est sur elle que nous courions avant d'échouer.

Nous consultâmes nos cartes, notre boussole; nous consultâmes Cartahu, qui prétendait avoir passé devant cette île lors de son fameux voyage à Batavia, et nous acquîmes la certitude, après un examen sommaire des alentours, que nous ne nous trompions pas.

A. DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ARCHÉOLOGIE.

CE QUE FUT LA MONNAIE CHEZ LES GAULOIS [1].

Une nation n'est pas seulement un assemblage d'hommes qui commandent ou qui obéissent, qui s'agitent, luttent, triomphent et disparaissent pour faire place à d'autres : c'est encore et surtout un ensemble d'êtres dont chacun pense, agit et se conduit à sa manière; et de ces divers caractères, de ces manières d'être et d'agir différentes se forme un composé qui constitue ce qu'on appelle *l'esprit et les mœurs d'un peuple*. C'est là ce que l'histoire doit étudier, car c'est là ce qui est intéressant et utile.

Or, lorsqu'un peuple a dès longtemps disparu du monde, que reste-t-il de lui pour nous parler de son génie spécial? Rien, sinon les monuments, souvent trop rares, de son industrie et de ses arts. Entre ces précieuses reliques, les monnaies tiennent un haut rang. Rappelons-nous, en effet, que certains peuples n'ont laissé pour nous parler d'eux que ces témoins métalliques, et nous avons été heureux de les trouver.

Que nous ont transmis, par exemple, les histoires antiques sur l'empire gréco-bactrien? Si peu, si peu de chose, qu'autant vaudrait dire rien du tout. Les monnaies seules de ces peuples, découvertes heureusement en grand nombre et aujourd'hui déterminées, nous ont appris le nom des rois, la date de leurs règnes, la race d'où ils sortaient; les points de gisement nous ont indiqué les limites changeantes de l'empire, tandis que le plus ou moins de fini dans le travail, de pureté dans les types nous a fait juger les progrès ou l'abaissement de la civilisation grecque dans ces contrées.

Les Gaulois n'en sont pas là; leurs guerres, leurs conquêtes, leurs aventures, leurs défaites, leurs migrations, leurs victoires sont aujourd'hui passées dans le domaine des faits certains. Mais cette autre partie, qu'on pourrait nommer l'*histoire intime*, est loin d'être aussi bien connue : que de préjugés, que d'idées fausses ne gardons-nous pas encore au sujet des Gaulois, nous, Français, qui nous faisons gloire d'avoir quelques gouttes de leur sang dans nos veines!

Le premier aspect des monnaies gauloises, il faut l'avouer, n'est guère fait pour dissiper le jugement que nous portons trop généralement sur la barbarie de nos ancêtres. Irrégulières, mal frappées, mal tournées, ces pièces nous offrent des types grossièrement exécutés et des emblèmes souvent indéchiffrables. Au premier coup d'œil, l'observation superficielle et prévenue classe ces monnaies parmi les monuments d'un art de sauvage, et ne va pas plus loin.

Cependant, même à ce simple point de vue de l'aspect extérieur, qu'ont donc les monnaies des Gaulois de si inférieur à celles de beaucoup de peuples antiques? Les pièces pannoniennes, espagnoles, asiatiques même sont-elles plus finement exécutées? Non point, et même les peuples que nous nous sommes habitués à considérer comme les plus civilisés, peut-être même comme les seuls civilisés du monde ancien, les Romains et les Grecs, se montrent-ils toujours entièrement au-dessus des Gaulois à cet égard? Non encore. S'ils l'emportent, il est vrai, le plus souvent par la beauté des coins et le fini de l'ouvrage, ces qualités-là ne constituent point tout le travail monétaire. La préparation du métal, les moyens métallurgiques mis en œuvre pour faire et marquer les pièces sont au contraire la partie essentielle de la fabrication; et c'est ce qu'il faudrait parfaitement connaître avant de porter des jugements aussi radicaux.

Malheureusement, jusqu'ici, toute espèce de documents avait entièrement fait défaut, lorsque la découverte d'un atelier monétaire gaulois a jeté enfin quelque lumière sur cette question intéressante.

En 1867, un vigneron du Rouergue trouva, en bêchant sa terre, une grande quantité de monnaies d'argent avec des lingots de même métal. Quelques-unes de ces monnaies, évidemment gauloises, furent acquises par la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron et déposées au musée de Rodez. Une centaine sont aux mains d'un actif archéologue du pays, M. l'abbé Cerès. Depuis lors, le vigneron a trouvé un nombre considérable de ces monnaies, vingt mille environ, et les a vendues à un bijoutier de Rodez, qui, tout en en fondant la plus grande partie, s'en est conservé une collection et en a vendu un assez grand nombre, lesquelles sont actuellement dispersées. La vigne où fut faite cette importante découverte est située dans l'arrondissement de Rodez, à Goutrens, dans le canton de Rignac, près des mines d'Aubin.

Jamais le propriétaire n'a consenti à désigner l'endroit exact où il avait trouvé ces monnaies, de crainte que l'État — par un pouvoir chimérique que lui supposent tous les paysans rouergats — ne mît la main sur un domaine qui recélait *des trésors*.

Si nous avons donné ainsi dans tous ses détails l'extrait de naissance des monnaies de Goutrens, c'est que leur étude est du plus haut intérêt et jettera une lumière, nous l'espérons, très-vive sur une question encore inexpliquée. Il résulte, en effet, de la nature et des circonstances de la découverte, que là se trouvait un atelier de fabrication monétaire. Les pièces sont neuves; avec elles étaient enfouis les saumons d'argent (fig. 1) qui servaient à les faire; seuls, les poinçons au moyen desquels on frappait les types manquent à ce remarquable ensemble; les monnayeurs, probablement dérangés dans leur fabrication par une guerre — peut-être par l'invasion romaine — ont dû enfouir les espèces fabriquées ainsi que le métal préparé; mais ils auront sans doute emporté avec eux les coins, afin de pouvoir continuer leur travail dans quelque autre lieu plus sûr. Cette perte est des plus regrettables. Telle qu'elle est, cependant, la découverte de Goutrens présente une haute importance et mérite toute attention, car c'est l'art métallurgique et monétaire des Gaulois pris sur le fait. Et l'on va voir si cet art était aussi grossier que des préjugés vulgaires pourraient le faire croire.

L'analyse faite par le président de la Société de l'Aveyron, M. Boisse, ingénieur, aujourd'hui député, a permis de reconnaître que l'argent des lingots trouvés est à 964,75 millièmes, plus 1,5 millième d'or. « Or, dit

(1) Voir t. IV, p. 125.

M. Boisse, l'affinage de l'argent constitue une des opérations les plus délicates de la métallurgie, et la pureté du métal employé par les Gaulois à la fabrication de leurs monnaies doit nous donner une haute idée du degré d'avancement qu'avaient atteint chez ces peuples les connaissances métallurgiques. C'est une éclatante affirmation, une preuve matérielle des paroles de Strabon, qui nous indiquent chez les Ruthènes l'existence

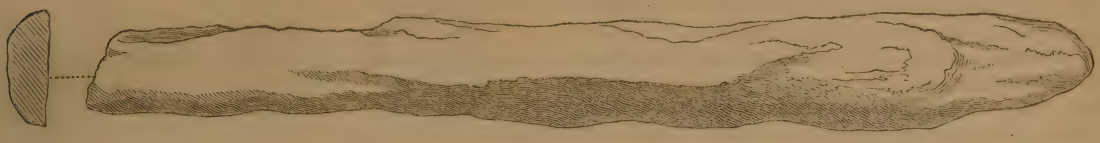


Fig. 1. Lingot de Goutrens (musée de Rodez.)

de gisements argentifères et d'une industrie métallurgique sérieuse. »

Cette citation nous montre que l'antiquité elle-même aurait pu indiquer le Rouergue comme la contrée d'où devait venir la révélation la plus complète sur l'état de l'art monétaire chez les Gaulois. L'antiquité ne nous aurait point trompés, car la découverte de Goutrens n'est pas la seule de son genre. D'autres monnaies, sinon semblables, au moins fort analogues, ont été trouvées, et toujours *par amas*, en d'autres parties du Rouergue, particulièrement dans les environs de Villefranche.

Comme on peut le voir par les figures (fig. 2) que nous

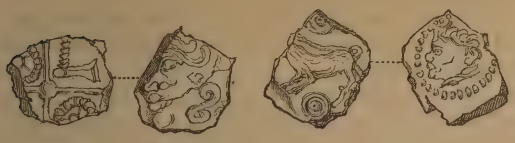


Fig. 2. Deux monnaies de Goutrens (collection de M. de La Blanchère).

en donnons, si le métal des monnaies de Goutrens est des plus purs, leur forme, en revanche, est des plus irrégulières. Mais c'est cette irrégularité même qui nous aide à retrouver la manière dont les Gaulois s'y prenaient pour les frapper; sortant pour ainsi dire des mains du monnayeur, ces pièces ne peuvent donner à penser que leur irrégularité tienne à l'usure. D'ailleurs l'inspection des bords ferait immédiatement écarter cette hypothèse. Sans nous arrêter dans une discussion de détails aride et peu intéressante pour le lecteur, nous croyons qu'il vaut mieux lui en exposer les conclusions, et l'introduire pour ainsi dire dans l'atelier des monnayeurs gaulois.

L'un des bouts du lingot, long à peu près de douze à quinze centimètres, est aplati soit par le marteau, soit par pression; alors on le place sur une enclume qui présente en creux le type du revers.

Un ouvrier place dessus un coin qui porte le type de la face; un second ouvrier frappe à coups de maillet, et les deux empreintes se forment à la fois.

La monnaie ainsi marquée, un coup de ciseau la détachait du lingot; s'il ne suffisait pas, un second coup était appliqué à l'envers du premier. Un autre ouvrier procédait ensuite au pesage. La pièce, jetée dans une balance, était rognée sur les bords, jusqu'à ce qu'elle fût réduite au poids réglementaire. On conçoit que, dans ces diverses opérations, l'intégrité des types devait avoir beaucoup à souffrir, mais cela importait assez peu. On sait en effet combien il est rare de voir spécifiée la monnaie usitée dans les fortes sommes; le poids était la règle principale d'évaluation.

Les types des monnaies de Goutrens sont tous tronqués de cette façon. Elles se divisent en deux grandes catégories : celles qui portent au revers le sanglier, celles dont le revers est divisé par une croix en quatre cantons, chargés chacun d'un emblème. Aux revers à la croix correspondent toujours des faces de même grandeur qu'eux. Il n'en est pas de même pour les revers au sanglier. Sur certaines de ces pièces, la face est considérablement plus petite que sur d'autres; et, parmi celles-ci mêmes, une se distingue en ce qu'à une figure plus barbare correspond chez elle une légende indéchiffrable, mais dont on voit le rudiment sous le sanglier du revers.

Les types de ces pièces (fig. 3) ont été complétés et

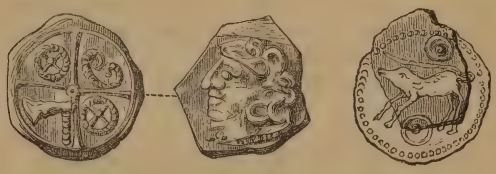


Fig. 3. Les types de Goutrens restaurés (collection de M. l'abbé Cérès).

restaurés; ce qui a permis deux remarques générales : 1° dans les monnaies de Goutrens à la croix, le revers est beaucoup trop grand pour la pièce; 2° il y avait des faces appropriées aux petites pièces comme aux grandes. Ainsi, pour les monnaies au sanglier, par exemple, il est évident que le grand type, qui est celui des pièces à la croix, correspondait, comme surface, à une monnaie qui serait quelque chose comme notre pièce d'un franc, et le petit, à notre pièce de cinquante centimes. Quant au revers, c'était toujours l'emblème national du sanglier, toujours de la même grandeur; sur les grandes pièces, il se présentait en entier; sur les petites pièces, il en restait ce qui pouvait. Il arrivait même quelquefois que l'on usait du même type pour frapper les petites pièces, probablement parce qu'on le trouvait plus beau et moins grossier, ce qui est vrai. Voilà pourquoi, sur les monnaies de Goutrens, tous les revers au sanglier et toutes les faces correspondantes, à l'exception de la petite, sont incomplètes, parce que ce dépôt ne contenait que des monnaies divisionnaires.

Encore même arrive-t-il que le petit type est frappé de travers, ou rogné après le pesage ; en un mot, qu'il se trouve fort tronqué lui-même. Quant aux monnaies à la croix, ce sont toutes de petites pièces frappées avec de grands coins.

Voilà de quelle manière, pour nous si bizarre, les Gaulois s'y prenaient dans leur fabrication monétaire.

Il ne faut pas cependant nous étonner outre mesure d'un semblable procédé. De nos jours, en effet, certains Etats de l'Amérique du Sud, la république de l'Equateur entre autres, se servent de monnaies fabriquées d'une façon analogue. Sur un morceau d'or ou d'argent de forme quelconque, mais de poids fixe, on frappe ce qui peut y tenir des armes du pays, et la pièce est faite. Il y a mieux : pour se procurer de la monnaie, on recoupe en deux, trois ou quatre parties les pièces ainsi fabriquées.

On ne voit pas que les monnaies des Gaulois aient été ainsi traitées ; mais l'analogie entre les procédés de fabrication est frappante.

Voilà tout ce qu'a permis de reconstituer sur l'art monétaire des Gaulois la découverte de l'atelier de Goutrens. Cet atelier n'a pas dû être fort antérieur à l'époque de l'invasion romaine, c'est-à-dire aux pièces de Vercingétorix (fig. 4), qui sont ce que les Gaulois nous ont laissé de plus beau comme pureté de type et d'exécution.

Fig. 4. Monnaies de Vercingétorix.

Les premiers types qui servirent aux Gaulois à frapper leurs monnaies leur furent apportés par des artisans grecs, en même temps, sans doute, que l'art de frapper les pièces. Marseille et ses colonies ont la plus grande part dans cette importation.

Les monnaies dites *à la croix* (fig. 5), à cause de leur

Fig. 5. Monnaies à la croix des environs de Villefranche de Rouergue.

revers divisé en quatre cantons, catégorie dans laquelle rentrent, comme nous venons de le voir, une grande partie de celles des ateliers du Rouergue, sont généralement considérées comme des imitations de Rhoda, colonie marseillaise d'Espagne. L'emblème de cette ville était une rose ; et tous les numismates se sont complu à expliquer comment l'emblème, mal reproduit par les imitateurs gaulois, avait fini par se réduire aux quatre principaux pétales, et comment les autres, devenus indéchiffrables, avaient été remplacés peu à peu entre les quatre premiers par des emblèmes gaulois, tels que haches, etc.

Sans discuter cette ingénieuse explication, nous nous contenterons de remarquer que les monnayeurs ruthènes n'avaient pas besoin d'aller de l'autre côté des Pyrénées pour trouver l'exemple de revers ainsi divisés, et au lieu d'emprunter à une colonie, pouvaient s'en tenir à la métropole : Marseille (fig. 6) leur offrait des revers à la croix, qu'ils ont tout aussi bien pu imiter que ses revers au taureau et au lion (fig. 7). De même encore, les Gaulois prirent et imitèrent, de monnaies grecques et macédoniennes, les revers chargés d'animaux, oiseaux, serpents (fig. 8).

Au point de vue de l'art, ces imitations sont bien loin de reproduire la finesse et la netteté des originaux ; mais elles sont encore magnifiques, si on les

Fig. 6. Monnaies de Marseille.

compare à ce que faisaient, sans modèle, les monnayeurs indigènes. Les emblèmes animaux semblent avoir une très-grande place dans leurs prédilections et

Fig. 7. Imitation gallo-ligure d'un lion marseillais.

Fig. 8. Revers avec oiseaux et serpents.

Fig. 9. Monnaie belge au sanglier.

dans leurs travaux. Lorsque les artistes grecs ne leur en offraient point, ils les faisaient eux-mêmes tant bien que mal, mais souvent, on doit le dire, avec plus de bonne volonté que de succès (fig. 9 et 10). Ainsi furent gravés des sangliers, des ours, des têtes de bœuf, des oiseaux, et même certains animaux, dont la représentation est si vague, qu'il a été impossible d'en définir l'espèce (fig. 11).

Fig. 10. Monnaie calète au coq.

Fig. 11. Monnaie helvète à l'ours.

La forme humaine se présente aussi sur ces curieux revers (fig. 12). Ce sont des guerriers évidemment cal-

Fig. 12. Monnaies avec guerriers : bige imité des Macédoniens ; fantassin et cavalier, qui portent l'enseigne au sanglier.

qués sur les types grecs, des cavaliers, des chars, souvent assez bien réussis, dont les originaux se trouvaient sur les statères macédoniennes.

Quant aux faces, l'immense majorité, on pourrait dire la presque totalité, est imitée des monnaies grecques, et, si parfois l'imitation est grossière et gâte complétement le modèle, il est juste aussi de reconnaître que, dans certains cas, les Gaulois ont fait passer sur leurs monnaies toute la finesse et l'élégance des Grecs (fig. 13). Quelquefois même ils ont fait plus et mieux : ils ont accommodé ces types à leur nouvelle

destination, et en ont fait des Gaulois. Les boucles des cheveux sont devenues plus larges, et le *torques* (fig. 14)

Fig. 13. Faces imitées des monnaies grecques.

Fig. 14. Tête portant le *torques* gaulois.

national est arrivé se placer au cou du personnage, comme le signe de sa naturalisation dans une nouvelle patrie.

C'est alors que vint l'invasion romaine. Pour le malheur du monde, Rome l'engloba tout entier dans un empire immense et déjà corrompu; elle étouffa le génie national de chaque peuple, et priva d'une maturité qui promettait d'être splendide les nations, jeunes encore, où elle vint mêler son sang décrépit. Il est grand temps de faire justice de ce fameux peuple romain! L'univers ne lui doit rien, rien dans aucun genre, sinon d'avoir assassiné cent peuples et de l'avoir privé d'autant de civilisations particulières et originales.

Quant aux Gaulois, s'ils durent beaucoup aux Carthaginois et aux Grecs, ils ne durent aux Romains aucun art, pas plus l'art monétaire que les autres. Rome n'était encore qu'une bourgade et son peuple qu'une troupe de bandits, que déjà des Gaulois se faisaient des monnaies remarquables, dont nous retrouvons la trace jusque dans la dernière époque, et que nous retrouverons elles-mêmes lorsque nous arriverons à l'origine de l'âge du fer en Europe.

On sait que trois invasions ont amené successivement la race gauloise dans le pays qui est aujourd'hui la France. Les peuples de la première, qu'on appelle les Galls, refoulés par ceux de la seconde, peuplèrent en général le bassin de la Saône et du Rhône, le plateau central de la haute Loire, du haut Allier, de la haute Dordogne, du haut Lot, du haut Tarn. Les peuples de la seconde invasion, ou Kymris, refoulés à leur tour par ceux de la troisième (Kymris de la seconde invasion ou Belges), furent réduits à la Bretagne, la Normandie occidentale, le pays entre Seine et Loire et, sauf le Berry, la contrée entre Loire et Dordogne. Quant aux Belges, ils s'établirent dans tout l'espace compris entre le Rhin et la Seine.

Or, de ces trois branches, aucune ne conserva mieux les caractères de la race gauloise que les Galls. Ils ont toujours possédé au suprême degré les qualités et les défauts gaulois : le courage et l'inconstance, l'éloquence et la légèreté.

Toujours fidèles aux anciennes mœurs et aux anciens arts, les Galls, tandis que leurs voisins imitaient les types plus perfectionnés des Grecs, continuaient à faire eux-mêmes des monnaies où les figures d'animaux sont fort peu reconnaissables, et où la forme humaine rappelle

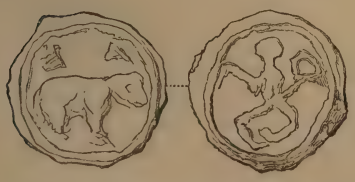


Fig. 15. Monnaie gallique de tribu inconnue (collection de M. le vicomte de Saint-Remy).

très-exactement les statuettes gauloises en plomb de la même époque (fig. 15).

Quelques-unes cependant, soit qu'elles soient imitées, soit que l'artiste à qui on les doit fût plus habile, présentent des formes moins barbares. Or, en les examinant, spécialement celles des tribus les plus orientales de la branche gallique, Eduens, Ambares, Helvètes, nous avons été frappé d'une particularité imprévue que présentent certaines d'entre elles : elles sont fondues et non frappées.

Voilà le véritable monnayage des Gaulois, celui qu'ils ont pratiqué les premiers, tout seuls, sans modèles et sans maîtres, bien avant que les Grecs vinssent leur apprendre à frapper des empreintes. Les Galls l'ont conservé à travers les âges et jusqu'à la fin. M. de Saint-Remy, de Villefranche, à la collection de qui nous avons fait ici de nombreux emprunts, possède une monnaie qu'il attribue à Orgétorix, c'est-à-dire au milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne, quelques années à peine avant la conquête des Gaules par César. Cette monnaie est fondue, rien n'est plus évident : la forme du relief, et surtout le jet parfaitement visible, l'indiquent suffisamment. Chose curieuse, ce sont les Helvètes qui nous offrent le dernier et le premier spécimen de ces monnaies fondues. Remontons à cinq cents ans plus haut, à l'époque où les Helvètes, nouvellement entrés en Gaule, vivaient sur les eaux dans leurs admirables stations lacustres et venaient d'apprendre à se servir du fer et à le travailler : ils savaient déjà se faire des monnaies de bronze, que l'on a retrouvées particulièrement à la Tène (lac de Neuchâtel) (fig. 16). Les bavures nombreuses et la physionomie toute particulière du métal indiquent bien de quelle manière il a été traité. Le type, cette fois, est franchement barbare, et rappelle les dessins de certaines peuplades sauvages de nos jours : l'espèce de cheval cornu qui se voit au revers dénote, malgré une certaine légèreté de contour, un souci médiocre et un talent moindre encore de reproduire fidèlement la nature.

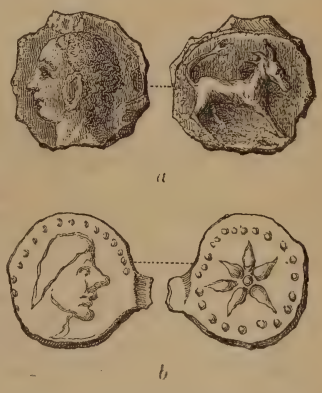


Fig. 16. Monnaies fondues : *a*. Monnaie d'Orgétorix (Ier siècle av. J.-C.); *b*. Monnaie de la station lacustre de la Tène, sur le lac de Neuchâtel (VIe siècle au moins av. J.-C.).

L'époque de ces premiers essais de l'art monétaire gaulois nous est donnée par un fait curieux. Lorsqu'on découvrit, il y a quelques années, à la Tiefenau, près de Berne, un champ de bataille où deux peuples gaulois s'étaient heurtés, on trouva, parmi les débris d'armes, de harnachements, d'objets de toute espèce, un certain nombre de ces monnaies mêlées avec des monnaies marseillaises des plus anciennes, mais ne pouvant pas remonter au delà du sixième siècle avant l'ère chrétienne.

Déjà donc les Gaulois avaient un commerce et des relations avec l'étranger; et même celles de leurs tribus qui s'étaient étendues parmi les Germains jusqu'aux

bords de la Vistule commerçaient avec la Grèce, sans doute pour l'ambre, tout comme leurs voisins ; c'est chez eux que l'on a trouvé, provenant de ces échanges, les plus anciennes monnaies de l'Europe, des pièces d'Egine et d'autres villes grecques, portant la *chéloné*, ou tortue, emblème des Pélasges (fig. 17) : elles datent du huitième siècle.

Fig. 17. Monnaies d'Egine à la tortue.

Eh bien, si l'on compare ces pièces, les premières qu'aient faites les Grecs, avec celles de la Tène, les premières qu'aient faites les Gaulois, on ne saurait trop en faveur de qui faire pencher la balance.

Avec les monnaies des nations lacustres, nous avons exposé toute l'histoire sommaire de l'art du monnayage chez les Gaulois, depuis son origine dans les premiers temps de l'âge de fer jusqu'au moment où il devient romain, lorsque la Gaule est conquise. Des monnaies de la Tène aux statères de Vercingétorix, la série est complète ; car nous n'avons pas cru devoir y faire entrer certaines rondelles trouées, ornementées de diverses manières, et en qui quelques archéologues veulent voir des espèces de saques, premières monnaies gauloises. Parmi ces objets, dont une quantité considérable se trouve au musée de Saint-Germain, nous n'en ferons remarquer qu'un seul, c'est celui qui est percé de quatre trous disposés de telle manière qu'ils laissent une croix au milieu du cercle (fig. 18). Si c'est une monnaie, peut-être est-ce là l'origine des pièces divisées en quatre cantons, dites *à la croix*, dont nous avons dit quelques mots. Mais nous devons faire remarquer que ces objets peuvent être des boutons tout aussi bien, beaucoup mieux même, que des monnaies.

Fig. 18. Prétendue monnaie gauloise primitive.

En terminant, nous répéterons que nous n'avons point entendu faire ici un traité de numismatique gauloise, si succinct fût-il. Nous avons voulu nous occuper, non de l'attribution et de la détermination des pièces, mais de leur fabrication, et prouver que les Gaulois, nos vrais ancêtres, n'ont pas été des sauvages, dans la dure acception du mot. Ils furent barbares ; mais ils ont toujours travaillé à s'élever ; et il est hors de doute qu'ils y eussent admirablement réussi s'ils n'eussent été étouffés, pour ainsi dire au berceau, par un peuple qui ne les a jamais valu.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

PETIT VOYAGE A TRAVERS LES POIDS ET MESURES [1].

IX

Le 8 mai 1790, sur la proposition de M. de Talleyrand — un homme à qui Dieu, pour l'honneur de l'humanité, n'aurait dû jamais suggérer que des pensées aussi droites et généreuses — l'Assemblée constituante décréta qu'un appel serait adressé au roi d'Angleterre, pour qu'il voulût autoriser des savants de l'Académie de Londres à se joindre à des académiciens de Paris dans le but de déterminer en commun le type d'une mesure *naturelle*, dont les deux puissantes nations s'efforceraient ensuite de propager, d'universaliser l'adoption chez tous les peuples civilisés.

Notons que le décret mentionnait et recommandait encore la longueur du pendule ; mais une commission, nommée pour donner suite au projet, démontra qu'il valait mieux prendre la mesure du globe dans le sens de l'équateur ou dans le sens du méridien (c'est-à-dire la mesure de la terre dans le sens d'un pôle à l'autre) ; on s'arrêta donc, et l'on convint, vu l'immensité de cette dimension, que la *dix-millionième* partie du quart de cette immense courbe serait le *mètre*, ou mesure nouvelle et définitive.

Restait à prendre la mesure exacte du globe, travail minutieux, auquel les savants français se livrèrent seuls, la guerre qui éclata à cette époque entre notre pays et la plupart des nations européennes ayant empêché la réunion des commissions internationales.

Vous n'attendez pas de moi que je vous donne une idée, même approximative, de la façon dont on dut s'y prendre pour opérer cette singulière et magnifique opération ; mais il va de soi que vous n'imaginez point qu'il n'y ait dans les procédés employés rien de semblable à ce que vous pouvez avoir vu faire dans un but analogue, comme par exemple la prise de dimension d'un tronc d'arbre que l'on veut convertir en planches, ou d'une taille de demoiselle à qui l'on veut prendre la mesure d'une robe.

Deux savants, dont le nom mériterait de vivre par cela seul, lors même qu'ils n'auraient pas d'autres titres au souvenir des hommes, Méchain et Delambre, furent chargés de la délicate et très-laborieuse mission de mesurer la méridienne depuis Dunkerque, qui est à la pointe nord de la France, jusqu'à Barcelone en Espagne, c'est-à-dire sur une étendue de deux cent cinquante lieues environ.

Retardés par le temps nécessaire à la confection des instruments, les deux vaillants académiciens ne purent se mettre à l'œuvre qu'à la fin de juin 1792, c'est-à-dire à la veille des terribles agitations révolutionnaires qui, pendant deux ou trois ans, devaient faire de la France une sorte de champ de bataille permanent.

Ils se partagèrent la tâche. Il fut convenu que Méchain opérerait de Barcelone à Rodez et Delambre de Rodez à Dunkerque. Le premier se dirigea vers l'Espagne, où il arriva et commença ses travaux sans trop d'encombre. Mais Dieu sait s'il en fut de même pour Delambre, qui avait à se mouvoir publiquement, au centre même d'un pays où chaque jour les plus graves événements jetaient tous les esprits dans un indicible état de trouble et de surexcitation.

Vous vous figurez notre brave savant, qui a la prétention de se livrer impassiblement à ses observations

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

et à ses calculs, alors qu'autour de lui tout s'agite, tout s'ébranle, tout bouillonne. Vous le voyez croyant pouvoir installer des signaux sur les clochers ; allumer des réverbères ou des feux la nuit sur les collines ; braquer en plein jour ses lunettes ; installer ses instruments énigmatiques dans les moulins, sur les tours ; arriver avec tout son attirail dans les bourgs ; se présenter rêveur, préoccupé, dans les fermes ; entrer, suivi de son bagage étrange, dans les villes, et cela, quand à toute heure, en tous lieux, il n'est bruit que de suspects, d'espions, de traîtres, d'ennemis de la liberté, de soutiens des rois, que sais-je?... quand il n'est d'autres questions à l'ordre du jour que l'affranchissement du peuple, l'écrasement de la royauté, la reconnaissance des droits, l'anéantissement des priviléges, bref, juste au moment qui semblait le plus inopportun pour le succès de cette sereine expédition.

Ah! il n'alla pas loin sans en avoir la preuve, bien que régulièrement muni de tous les papiers attestant le but de sa mission.

Il débute à Montlhéri, où il veut faire établir un signal sur la vieille et fameuse tour ; les paysans arrivent aussitôt armés de fusils ; et le charpentier, qui allait se mettre à l'œuvre, n'a que le temps de déguerpir.

A Jonquières, où il est d'abord assez paisiblement accueilli, il a la malheureuse idée de faire jaser un vieillard qui disait avoir été témoin d'une opération semblable faite en 1739 ; et alors l'émotion se produit, on chuchote, on murmure, on l'empêche de s'installer, et il doit aller à Beauvais chercher une autorisation.

Quelques jours plus tard, le soir du 10 août (une des journées les plus troublées de ce temps), posté dans le clocher de Dammartin, il guetttait un feu qu'un confrère devait allumer sur la butte Montmartre, et pendant qu'on se battait, qu'on saccageait aux Tuileries, qu'on incendiait au Carrousel, nos deux savants se transmettaient tranquillement des signaux. Nul ne s'en aperçut, heureusement pour eux.

Comme il quittait de nouveau Paris, la garde civique l'arrêta à Epinay ; on regarda ses passe-ports, on n'y trouva pas assez clairement désignés les instruments qu'on avait tirés des caisses et dont on voulait qu'il expliquât l'usage.

Voilà notre astronome obligé de démontrer en plein air, sur la route, à un auditoire composé de braves, mais ignorants citoyens, le mécanisme et l'emploi de ses machines... Et à chaque nouvel auditeur important qui survient, la leçon doit recommencer. On réemballe enfin le tout, mais pour ramener le suspect à Saint-Denis, où il tombe en pleine brigade de volontaires, qui veulent, eux aussi, leur petit cours d'astronomie et qui s'en déclarent si peu satisfaits que, sans l'intervention d'un président de district, qui proposa la remise de l'explication au lendemain, le citoyen Delambre n'eût certainement plus professé ni là ni ailleurs.

Une autre fois qu'il avait fait tendre de grandes toiles blanches sur un rocher destiné à lui servir de point de mire, émeute nouvelle, à laquelle il ne mit fin qu'en enguirlandant le rustique édifice de pièces d'étoffes rouges ou bleues, pour écarter de lui le soupçon d'avoir arboré la couleur de la réaction.

Et partout se répétaient des aventures analogues.

Toutefois le citoyen Delambre, que nul obstacle n'arrêtait, que rien n'intimidait, enregistrait chaque jour de nouveaux résultats. Son travail avançait, mais avec l'inévitable lenteur des travaux de cet ordre. Méchain en Espagne travaillait aussi ; mais un accident grave l'arrêta, l'alita, et d'ailleurs il fut bien à son tour tracassé et gêné.

Les brumes de l'hiver ayant interrompu les travaux de Delambre, il ne put qu'à grand'peine se faire autoriser à les reprendre.

Le voilà de nouveau au travail ; mais bientôt l'Académie, dont il était membre, fut supprimée, et la tâche qu'il remplissait se trouva empêchée par un arrêté disant que les missions de ce genre ne « devaient être confiées qu'à des hommes dignes de confiance par leurs vertus républicaines et leur haine pour les rois. »

L'astronome, qui n'avait guère songé jusqu'alors qu'à faire preuve de capacité dans l'exactitude de ses calculs et la justesse de ses observations, se retira et profita de la retraite qu'on lui imposait pour mettre en ordre le résultat de ses travaux, qu'il put reprendre l'année d'ensuite et mener à bonne fin, non sans obstacle et sans peine, car ce ne fut qu'au bout de sept ans que l'opération se trouva complétée par un rapport que présenta au Corps législatif, le 22 juin 1799, une commission composée de nos plus illustres savants, auxquels s'étaient joints plusieurs savants étrangers.

X

Mais déjà l'établissement du nouveau système métrique faisait force de loi, car au temps de la suppression des Académies le gouvernement, adoptant les idées du projet primitif, avait décrété en avril 1795 la création d'un *mètre* provisoire basé sur les mesures terrestres qu'on possédait, et d'ailleurs, quand on le compara au type résultant des derniers calculs, ce mètre se trouva n'en différer que de quelques infimes divisions de millimètre (1).

Quoi qu'il en fût, le système était inauguré qu'on peut à bon droit appeler naturel, puisque la nature en fournit elle-même comme élément cette mesure fractionnelle du globe, à laquelle toutes les mesures se rattportent : mais il va presque sans dire que la routine tint tête à la loi... et bravement et longtemps.

Oh oui, longtemps ! car moi qui vous parle, et à qui le siècle redoit plusieurs dizaines d'années, j'ai pu être encore témoin de cette lutte opiniâtre, qui continuait d'autant mieux qu'on avait malheureusement à l'origine accommodé pour ainsi dire officiellement les anciennes dénominations aux nouvelles. Puis il y avait tolérance d'une part, mauvais vouloir de l'autre, entêtement par-ci, ignorance par-là... Ce n'est enfin qu'en 1840 que durent disparaître, par ordre formel et impitoyable, les *aunes*, les *livres*, les *boisseaux*, les *setiers*, les *sous*, les *liards*, etc.

Je me rappelle les scènes d'alors : la recherche pour la destruction des instruments de pesage, de mesurage,

(1) En 1806, dans le but d'arriver à une précision plus grande encore, l'Institut français délégua, pour reprendre et prolonger la mesure de la méridienne, deux savants, Biot et Arago. Ce dernier, qui allait être l'un des premiers astronomes et physiciens de notre siècle, ne comptait encore que vingt ans. Rien de plus intéressant que les aventures du jeune astronome, qui, l'état de guerre aidant, eut à subir toutes les traverses imaginables : prisonnier en Espagne, prêt à mourir fusillé, délivré par miracle, pris sur mer, emmené en Algérie, s'échappant encore, repris au moment de toucher la terre française..., en un mot, la plus étrange et aussi la plus charmante odyssée du monde, que d'ailleurs le héros a racontée au déclin de sa vie, en retrouvant tout le feu de sa magnifique et puissante jeunesse.

les émeutes dans les marchés publics, les poids, les mesures employées en fraude.

« Défense est faite de crier les denrées par *sous* et par *liards*. »

Mais la consigne s'oublie :

— A quatre sous les cerises ! braille un vendeur.

— A deux liards les harengs ! dit un autre.

— Contravention, prononce un agent qui survient, procès-verbal, amende, pour avoir dit quatre sous au lieu de vingt centimes.

— Amende, fait le marchand, amende : mais de combien, s'il vous plaît?

— Oh ! pour la première fois, ce n'est que vingt *sous*.

— Et pour la seconde?

— Cent *sous*.

— Alors payez vite, monsieur l'agent, et dressez-vous procès-verbal à vous-même, car vous récidivez.

Au surplus, la Chambre des députés avait une fois elle-même prêté le flanc. En voulant frapper d'un timbre les journaux, elle avait brouillé dans son texte de loi les centièmes de mètre carré et les centimètres carrés de telle façon que l'impôt se trouvait viser des feuilles grandes comme des cartes à jouer. Vous comprenez les gorges chaudes que l'on fit.

Et enfin aujourd'hui si l'aune a disparu parce qu'elle ne concordait pas avec le mètre, le kilo n'est-il pas encore les deux *livres?* le décalitre n'est-il pas le *boisseau* parisien, à telle enseigne que ce qu'on appelle vulgairement le *quart* de ce boisseau de dix litres ne contient que *deux* litres, ce qui fait un entier divisé en *cinq*

Les premiers essais de triangulation. Dessin de Vierge.

quarts. Les quatre kilomètres ne font-ils pas la *lieue?* Vingt-cinq centilitres ne s'appellent-ils pas *demi-setier?* Ne donne-t-on pas un *sou* à un pauvre, et n'a-t-on pas quelquefois pour trois sous deux menus objets taxés à six *liards* la pièce?

Plus heureusement, plus radicalement s'est opérée la réforme partielle chez plusieurs nations voisines, qui, ayant adopté le franc et le centime pour remplacer une multitude de pièces sans concordance aucune avec les nouvelles, n'ont plus parlé du jour au lendemain que par *francs* et *centimes* du haut en bas de l'échelle monétaire.

Quoi qu'il en soit, le système métrique français, aujourd'hui seul reconnu et usité en fait sur toute l'étendue du territoire national, vient de remporter une grande victoire, victoire qui n'aura coûté ni pleurs ni sang, ni ruines ni misères, et qui au contraire pourra jeter entre les peuples un de ces liens d'unité auxquels un jour seront dus l'apaisement des haines stupides, la fin des barbares égorgements.

Au nom de tous les peuples convoqués pour l'examen de cette importante question :

— Quelle sera la mesure universelle?

Il a été répondu :

— Ce sera le *mètre*, mesure-type fixée et adoptée en premier lieu par la France.

C'est la victoire que notre pays a remportée par et pour la *paix*. C'est sa victoire *pacifique*.

EUGÈNE MULLER.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES MÉMOIRES DE DON RAMOS[1].

Lisbonne au quinzième siècle. Dessin de H. Clerget.

IV. — LISBONNE.

Si l'art avait fait pour Lisbonne autant que Dieu, ce serait la plus belle ville du monde, tant sa situation en amphithéâtre est merveilleuse. A ses pieds coule le Tage, large comme une mer, le Tage où de toutes les parties du monde, avant la domination espagnole, arrivaient des navires richement chargés. La marine portugaise avait eu, autrefois, une puissance extraor-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

dinaire; les colonies de ce petit royaume étaient admirables, et ses marins parcouraient le monde avec une audace sans égale. Lisbonne avait été le centre du commerce et la ville la plus fréquentée de l'Europe. Sa richesse faisait l'envie et l'admiration de tous les peuples. Cette fortune était morte depuis la domination de l'Espagne, qui, inutilement pour sa propre richesse, avait tiré des sommes énormes de sa conquête. Le rôle du Portugal semblait maintenant appartenir à Venise et à la Hollande. Les Portugais supportaient mal cette décadence et, profondément irrités, ils étaient prêts à tout oser contre leurs maîtres. Plus que toute autre ville, Lisbonne souffrait de cette ruine générale; les immenses bâtiments du commerce des Indes, qui, en dehors de l'enceinte fortifiée s'avançaient sur les quais, étaient presque vides; les remparts et les tours, autrefois chargés de canons, s'en allaient croulant; dans le port, plus de flottes marchandes, mais seulement quelques rares navires venant se ranger à côté de vaisseaux espagnols placés là pour tenir la ville en respect. Dans les rues naguère si vivantes, peu de mouvement, peu de bruit, et la colère sur tous les visages.

Nous arrivâmes je ne sais plus quel jour du mois de novembre, peut-être était-ce bien dans les derniers jours d'octobre. Là, traversant en bateau le Tage, Pinto me dit :

— Mon cher Ramos, je désirerais bien vous avoir pour hôte; mais il est plus sage que nous nous séparions, afin de ne pas éveiller l'attention. Il y a ici pas mal de négociants de Séville; tous vous connaissent; il suffirait qu'un seul vînt à vous signaler comme le bras droit de Medina-Sidonia, pour éveiller les soupçons de Vasconcellos, et votre présence chez moi qui ne suis pas en odeur de sainteté...

— Que dites-vous là, mon cher Pinto? Mais j'ai le projet de me présenter avec mes titres et qualités chez le secrétaire d'Etat; je n'ai point l'intention de me cacher; et si je puis me glisser dans ses bonnes grâces...

— Vous oserez faire cela?...

— J'ai bien osé à Madrid, et vous ne vous en êtes pas mal trouvé, que je sache? Mais, pour que je puisse agir utilement, vous avez raison, il faut que je ne demeure pas chez vous et avec vous; quant à vous voir souvent, qui s'en étonnerait? Je suis le régisseur des propriétés que Bragance possède en Espagne, et vous, vous êtes le contrôleur général de sa maison. Laissez-moi faire : je crois que je vous rendrai service; indiquez-moi seulement une demeure sûre qui veuille bien nous recevoir, El-Moro et moi.

Pinto prit une feuille de papier, écrivit quelques mots qu'il me remit, en me disant :

— Allez là, vous pourrez tout dire et penser tout haut, sans crainte de trahison.

Je quittai donc mon ami au port; escorté de mon serviteur, je franchis les portes de la ville et me dirigeai vers l'hôtel de doña Philippa de Vilhena, situé près de l'église de Notre-Dame de la Rose. Je fus reçu avec les plus grands égards, et, après deux ou trois mots échangés, j'acquis la certitude que ma noble hôtesse, dévouée à Joao, était dans tous les secrets de Pinto. Elle avait trente-deux ans au plus et ne manquait point d'agréments. Elle ne se gênait point d'ailleurs pour témoigner la haine qu'elle portait au joug espagnol, et toute sa maison, ses deux fils compris, jeunes hommes de seize à dix-huit ans, laissaient éclater les mêmes sentiments. En la voyant si ferme et si enthousiaste, je me dis :

— Nous réussirons; une conspiration qui a pour elle les femmes est toujours sûre du succès.

Doña Philippa, fort riche et fort généreuse, me fit manger à sa table, et Dieu sait quels festins et quels vins elle m'offrait! Je la priai de modérer sa dépense, étant très-sobre par raison et par nature. Comme un autre, un bon repas me réjouit; mais, pour le bien goûter, il faut que j'aie la tête libre : qui conspire et qui boit est ou sera son bourreau.

Quand, le lendemain de mon arrivée, j'annonçai à doña Philippa que je me proposais d'aller au palais pour voir Vasconcellos, elle leva les bras au ciel et me tint un instant pour fou; mais, comme elle était fort intelligente, après un instant de réflexion, elle partit d'un franc éclat de rire, et, me serrant la main, elle s'écria :

— Vous êtes un homme, le digne second de Pinto!

Revêtu de mes plus beaux habits et suivi d'El-Moro, je descendis vers le quartier de la ville nommé Terreiro da Paço, où se trouvait le palais de la vice-reine, qu'avec elle habitait le secrétaire d'Etat, son conseiller et son favori.

La garde du palais était faite par des soldats allemands et espagnols, fort délabrés de costume, mais très-insolents de mine; ils voulurent d'abord le prendre de haut avec moi, me croyant Portugais; mais lorsque je leur eus dis que j'appartenais au duc de Medina-Sidonia, et que je venais de sa part pour parler au ministre, ne voulant point déranger la vice-reine, ils baissèrent le ton, et un enseigne me conduisit respectueusement dans l'antichambre de Vasconcellos. Un huissier m'annonça, et après une assez longue attente on m'introduisit dans le cabinet du vrai maître du Portugal. Il avait la figure grave, hardie et pensive; il me reçut courtoisement et me demanda ce qu'il pouvait faire pour le gouverneur général de l'Andalousie. Je lui répondis qu'intendant de sa maison et venu à Lisbonne pour terminer quelques comptes, je n'avais pas voulu séjourner dans cette ville sans présenter mes hommages au chef du gouvernement et lui témoigner la haute considération que mon maître professait pour lui. J'ajoutai que, chargé de la régie des biens que la duchesse de Bragance possédait en Andalousie, le but de mon voyage avait été, en partie, de lui rendre mes comptes.

— Ah! fit Vasconcellos, vous avez été à Villa-Vicosa?

— Oui, monseigneur.

— Vous avez vu le duc?

— Fort peu, monseigneur; il ne vit qu'avec ses piqueurs et ses chiens, et quand il ne court pas les bois, il passe son temps à s'occuper de musique.

— Y avait-il beaucoup de monde au château?

— Oui, monseigneur; quelques nobles chasseurs et beaucoup de joueurs d'orgue, de cor, de guitare et de viole d'amour. Tout cela fait un assez singulier mélange.

— Avez-vous rencontré Pinto Ribeiro à Villa-Vicosa?

— Certainement; il y était venu, en sa qualité de contrôleur général de la maison du duc, pour examiner mes comptes et me donner bonne et régulière quittance.

— Et la duchesse Luiza?...

Je me mis à rire d'un air naïf et malicieux tout ensemble.

— La duchesse? elle est furieuse ! On lui a conté que son frère le duc, mon maître, est, malgré son âge, tombé amoureux d'une jeune femme, ce qui semble fort l'irriter.

— Le duc de Medina est bien heureux d'avoir le temps de songer à l'amour.

— A Séville, repris-je d'un ton respectueux, j'ai laissé les amours ; à Villa-Vicosa, la chasse et la musique, et je suis venu à Lisbonne saluer un homme d'Etat.

Vasconcellos me remercia de ce compliment de la tête et de l'œil, et, après un court silence, il reprit :

— Je parle non à un Portugais, mais à un bon Espagnol ; vous pensez donc qu'il ne se trame rien contre l'Espagne à Villa-Vicosa ?

— Un complot à Villa-Vicosa ! On y chasse au son du cor, on y vit en musique ! Le soir, on trame pour la battue ou pour le concert du lendemain ; on y conspire contre les fauves et contre les oreilles : voilà ce que j'ai vu.

— Le duc n'a pas le projet de venir à Lisbonne, et Pinto y est-il revenu ?

— Mgr Joao ne quittera pas son château ; quant à son contrôleur général, il ne fera que passer ici, car il veut aller à Mortemar-Velho (1) voir sa famille et se reposer.

Là se termina mon audience, que paracheva Vasconcellos en m'invitant à venir le visiter avant mon départ. Ainsi j'étais en règle sur le pavé de Lisbonne, et le secrétaire d'Etat pouvait écrire au duc d'Olivarès que tout allait bien en Portugal. Je rentrai assez content de moi, et lorsque je racontai mon entrevue avec le ministre exécré, Pinto me dit :

— Vous êtes en vérité la plus étrange nature que je connaisse ; votre audace est plus sensée que la ruse la mieux ourdie, et vous auriez endormi le soupçon dans l'âme de Philippe II lui-même. Je viens souper avec vous chez doña Philippa, et après nous irons où nous sommes attendus.

Il paraît que j'étais en belle humeur ce jour-là ; je contai toute sorte de folies, et le repas se prolongea plus qu'il n'aurait dû, à la grande satisfaction de doña Philippa, ravie de voir tout à son aise son ami Pinto.

Il y avait une réunion au palais de Bragance. L'assemblée était nombreuse ; elle se composait de plus de cent personnes, nobles, prêtres ou bourgeois. Parmi les assistants se trouvait, avec sa croix pastorale sur la poitrine, Rodrigo da Cunha, archevêque de Lisbonne. Une singulière opinion s'était élevée avant notre arrivée : quelques conjurés avaient proposé de faire le mouvement au cri de « Vive la république ! » Ils disaient : « La Catalogne est insurgée, l'Andalousie le sera demain, les autres provinces de l'Espagne suivront ; pourquoi donc ne pas réunir en un seul faisceau républicain toutes les parties de la péninsule ibérique et en finir ainsi, d'un seul coup, avec Philippe IV et la fatale maison d'Autriche, contre laquelle le Portugal, même après le triomphe de la conjuration, aurait peine à lutter si l'on n'intéressait pas au mouvement l'Espagne entière (2) ? » Si la parole de Bragance n'avait pas été donnée, et si Pinto et ses amis, venant de Villa-Vicosa, n'eussent pas formellement déclaré qu'ils s'étaient, au nom de tous, engagés avec Joao, peut-être, par sa nouveauté même, l'idée de la république ibérique aurait-elle prévalu. A mon compte particulier, j'y trouvais quelques avantages pour mon maître ; mais l'archevêque de Lisbonne, son frère Estevan da Cunha, don Miguel d'Almeida et Pinto firent, par des motifs faciles à comprendre, repousser l'idée d'une république, mot que le bas peuple ne comprendrait pas, tandis que l'on pouvait être assuré qu'il acclamerait avec bonheur et défendrait à outrance Joao de Bragance, descendant de ses vieux rois.

Ce débat vidé, les conjurés, qui savaient qu'il n'y avait rien de plus périlleux pour eux et pour le duc que de différer, résolurent de prendre les armes le 1er décembre. Pendant que l'on discutait ce point si important, l'archevêque gardait le silence ; mais, lorsque le choix du jour fut définitivement arrêté, il ouvrit son bréviaire et, se levant avec une vive émotion, il dit :

— Écoutez ! Le samedi 1er décembre est la fête du bienheureux saint Éloi ; voici ce que dit l'évangile du jour : *Fratres, hora est jam nos de somno surgere; nunc enim propior est nostra salus quam eam credidimus.*

Dans ces paroles nous vîmes tous un encouragement et comme une assurance que Dieu nous donnait lui-même sa haute protection. Après avoir, chacun dans le fond de son cœur, remercié la bonté divine, on mit en délibération le détail du complot et l'on chercha les moyens de soulever le peuple. Deux riches bourgeois, qui tenaient de grands comptoirs et employaient beaucoup de bras, Lemos et Correo, dirent que sur ce point ils répondaient de tout, qu'ils congédieraient leurs ouvriers, l'ouvrage, grâce à la tyrannie, manquant ; et que ces désœuvrés furieux auraient bien vite échauffé les masses déjà disposées à tout entreprendre. Il fut arrêté que les insurgés se porteraient sur le palais où résidaient la vice-reine et le secrétaire d'État, centre du gouvernement espagnol, et l'on convint de faire couler le moins de sang possible. Vasconcellos seul fut unanimement condamné à mourir. Quelques conjurés voulaient que l'on tuât aussi l'archevêque de Braga, mais d'Almeida le défendit en disant qu'il était couvert par son caractère et que sa mort pourrait refroidir le zèle du clergé. Ce fut à grand'peine qu'il parvint à sauver la vie du prélat détesté. On arrêta les lieux d'où partiraient les conjurés, l'heure de l'attaque et tous les autres détails de l'affaire ; Pinto se chargea de donner le signal. Chacun des conjurés, en se retirant, jura d'être exact et de mourir, s'il le fallait, pour la grande cause.

C'était le 25 novembre que ces choses se passaient. A la sortie de la réunion, Pinto écrivit au duc tout ce qui venait de se conclure, et moi je traçai ma dépêche pour mon maître, en le conjurant de jeter le masque et de profiter du trouble que l'insurrection portugaise allait répandre à Madrid pour soulever l'Andalousie et exécuter enfin ses desseins. Tout échauffé de ce que je venais de voir et d'entendre, je lui donnai, avec la plus ferme conviction, l'assurance qu'avant huit jours Joao, son beau-frère, serait roi de Portugal.

Les forces armées dont Vasconcellos disposait dans l'intérieur de Lisbonne n'étaient pas très-considérables : elles se composaient de quelques compagnies de gardes allemandes et espagnoles ; mais, dans la citadelle qui

(1) Près Coïmbre. C'est là que Pinto est né d'une famille noble.

(2) Il est assez singulier de voir, au moment où nous traduisons ce manuscrit, renaître en Portugal cette pensée d'une république ibérique fédérative conçue par quelques-uns des conjurés de 1640.

dominait la ville et dans les forts qui l'entouraient, Belem, Cabeca Secca, Torres Velha, se tenaient de solides garnisons. A tous ces soldats et ces canons il fallait joindre les canons et les équipages de trois galions qui se trouvaient dans le port; nous devions donc compter sur une rude besogne, et ce n'était qu'en surprenant nos ennemis que nous pouvions espérer de les vaincre. J'étais effrayé de la quantité de personnes dans le secret et redoutais que, pendant les heures encore si longues qui nous séparaient du 1er décembre, une indiscrétion ne fût commise; un mot, un seul mot, le trouble d'une seule âme, pouvaient tous nous perdre. Il me semblait que les agents de Vasconcellos, et certes ils étaient nombreux, devaient lire dans nos yeux et sur nos visages notre terrible projet. Pinto, au contraire, avait un calme et une tranquillité d'esprit admirables; jamais je ne l'avais vu de plus joyeuse humeur.

— Vous verrez, vous verrez, don Rodondo, me disait-il en plaisantant, que tout ira bien et que nous n'aurons même pas besoin du lasso de notre ami El-Moro; mais faites-le donc venir, j'ai une mission à lui confier, car il faut bien que le gaillard nous serve à quelque chose.

El-Moro parut bientôt.

— Écoute-moi, lui dit-il : ton maître se passera de toi pendant quelques jours, tu vas aller te mettre de planton autour du palais; je veux savoir tout ce qui s'y passe, et si tu remarques quelque chose d'extraordinaire, tu viendras en toute hâte en rendre compte à don Ramos ou à moi. Tâche de te faufiler parmi les gens de Vasconcellos; il ne faut pas qu'il fasse un pas sans que nous le sachions. Tu es un garçon d'esprit, je n'ai pas d'autre instruction à te donner. Va; nous comptons sur toi, et compte sur nous pour ta fortune.

Quand El-Moro fut parti, Pinto reprit :

— Vous êtes peut-être étonné du choix que j'ai fait de votre domestique pour surveiller le palais, où du reste nous avons des affidés. Eh bien, voici la raison de ce choix. Si l'on voyait rôder devant la porte de notre ennemi un Portugais, les valets et les gardes pourraient s'en étonner; mais El-Moro est étranger à la ville, Espagnol; avant quelques heures, grâce à quelques bouteilles de vin des Canaries, il sera au mieux avec les soldats et les valets de Vasconcellos, qui n'auront de lui aucune méfiance. Par la même raison et dans le même ordre d'idées, j'ai un service à réclamer de vous; allez donc sur le port, près de la maison des Indes : c'est le rendez-vous des marins espagnols. Il est important que nous sachions tout ce qui se passe de ce côté, car si Vasconcellos soupçonnait quelque chose, son premier soin serait d'en donner avis aux officiers qui commandent les galères.

Je remerciai mon ami de m'assigner un rôle, rien n'étant plus lourd que l'inaction dans l'attente des événements.

J'allai me promener sur le port, questionnant les uns et les autres, comme peut le faire un étranger; faisant de temps à autre des poses sous les tendidos des hôtelleries, en compagnie de quelques marins. Le soir venu, ma qualité d'Espagnol et d'intendant du duc de Medina-Sidonia me permit de me lier avec le capitaine d'un galion, qui me promit de me présenter à ses collègues; il fut même convenu que le lendemain nous dînerions tous ensemble à *l'Ancre sainte*, dont la cuisine avait alors une grande réputation. Je rentrai chez moi; je trouvai Alameda, Pinto et Antonio Saldañha qui m'attendaient; El-Moro vint nous faire son rapport. Comme l'avait prévu Pinto, il s'était faufilé parmi les gardes espagnols et était déjà en relations amicales avec un enseigne. Tout était calme au palais, le service marchait comme à l'ordinaire. Parmi les conjurés, la plus grande confiance régnait; ils gagnaient de nombreux complices; et Lemos et Correo ayant annoncé à leurs ouvriers qu'ils suspendaient le travail, la colère et l'indignation commençaient à agiter les quartiers populeux. Nous nous séparâmes donc très-satisfaits.

Le lendemain, à l'heure convenue avec mon capitaine de galion, je me rendis sur le port, et je ne tardai pas à voir venir mon homme avec ses deux collègues. Après force salutations, nous entrâmes à l'hôtellerie et je priai mes convives de guider mon inexpérience et de m'aider à leur ordonner un repas digne de l'honneur qu'ils voulaient bien me faire. La table fut bientôt couverte des meilleurs vins et des plats les plus recherchés; la conversation s'anima; on parla politique; l'habileté de Vasconcellos obtint d'unanimes éloges et nous bûmes à la confusion du Portugal. Cependant je ne tardai pas à reconnaître quelque inquiétude dans l'esprit de mes hôtes. Ce qui les préoccupait n'était point la colère des Portugais, à qui ils ne reconnaissaient aucun courage; mais la sourde irritation des équipages de leurs vaisseaux, composés en grande partie de marins de Barcelone. Depuis l'insurrection de la Catalogne, ils murmuraient, et il avait fallu user de sévérité et faire quelques exemples. Ce renseignement me sembla précieux et je poussais mes hommes aux confidences, lorsque tout à coup je vis entrer dans la salle où nous nous tenions El-Moro que je n'attendais point. Je le questionnai du regard, il me répondit de la même manière, et j'eus la certitude qu'il avait une grave nouvelle à me donner.

Après en avoir demandé la permission, je me levai de table, et prenant El-Moro à part, dans l'embrasur d'une fenêtre, je l'interrogeai à voix basse.

— Qu'y a-t-il ?

— Je viens de voir don Velasco.

— Don Velasco à Lisbonne !

— Velasco à Lisbonne ! et à cette heure dans le cabinet de Vasconcellos...

La foudre serait tombée à mes pieds qu'elle ne m'aurait pas plus bouleversé que cette parole. Cependant je me contins et, d'une voix étranglée par l'émotion, je dis à El-Moro :

— Parle.

— J'étais au corps de garde espagnol où, avec quelques connaissances, nous nous rafraîchissions, lorsque des pas de chevaux, s'arrêtant à la porte du palais, nous attirèrent. C'était une escorte amenant un prisonnier... Velasco, enchaîné, pâle, défait, se trouvait devant moi. Il disparut bientôt, et j'appris que l'on venait de le conduire devant Vasconcellos. Sans perdre une minute, sachant où vous étiez, je suis venu en courant vous prévenir.

— Retourne vite à ton poste d'observation; il faut qu'à tout prix nous sachions ce que va devenir Velasco, et, comme il faut tout prévoir, je ne rentrerai pas à mon logement; tu me trouveras au palais de Bragance sous le nom de don Rodondo.

Pendant ces courtes et rapides paroles, la conversation de mes convives continua bruyante et avinée; ils étaient si bien échauffés qu'ils ne remarquèrent pas la pâleur de mon visage. Je m'efforçai, sans y parvenir, de

me mettre à l'unisson de leur folie, tout en tournant et retournant dans ma pensée ce qui avait pu amener Velasco en Portugal. Je ne trouvais d'autre explication qu'une mission que Medina-Sidonia aurait confiée à son secrétaire. Je tenais en mince estime le sang-froid et la fermeté de Velasco : ma terreur était donc très-grande et je souhaitais vivement la fin de mon malencontreux dîner. Elle arriva enfin ; plein d'inquiétude, craignant à chaque pas d'être arrêté, je gagnai le palais de Bragance, où je trouvai Alameda non moins troublé que je ne l'étais moi-même.

Il avait un ami qui jetait feu et flamme contre la domination espagnole ; dès lors il avait cru pouvoir lui dévoiler toute la conspiration. Cet indigne Portugais écouta tout sans rien répondre ; mais, quand Alameda eut fini, son homme protesta, et le fit en termes si menaçants que tout sembla compromis. A mon tour je racontai ce qu'El-Moro venait de m'apprendre, et nous étions dans une grande perplexité lorsque Pinto arriva, toujours calme et toujours souriant. Il nous laissa bien tranquillement parler, et, comme Alameda prétendait que nous devions ajourner nos projets et faire prévenir

Le serment des conjurés. Dessin de F. Lix.

Joao, il se récria vivement contre un tel dessein et n'eut pas de peine à démontrer à son ami que différer était mille fois plus périlleux que de marcher résolûment en avant. Mon affaire à moi lui parut beaucoup plus grave.

— Mais comment en raisonner, dit-il, nous ne savons rien ; seulement il est certain que la présence à Lisbonne de l'intendant et du secrétaire du duc de Medina-Sidonia est très-propre à donner de graves inquiétudes à Vasconcellos. Mais, encore une fois, nous ne savons rien : attendons le retour d'El-Moro ; c'est un gentil garçon, je compte fort sur lui. Mon cher Alameda, il ne faut pas être fiévreux. Allez, suivez, épiez votre homme, et si vous le soupçonnez capable de trahison, passez-lui votre épée à travers le corps ; quand le coq est tué, il ne chante plus.

Alameda nous quitta, très-résolu de suivre ce bon conseil.

Quelques instants après, El-Moro arriva. Il était de fort mauvaise humeur, et, sans attendre nos questions, jetant son chapeau sur une table et essuyant la sueur de son front, il s'écria :

— Velasco n'est pas un homme ! Pour le sauver, je ne risquerais pas un pouce de ma peau ! Plus pâle qu'un mort, le regard troublé, les jambes tremblantes, il sort du palais ; on le conduit au corps de garde, où tout le monde était gris ; là, les deux huissiers donnent l'ordre à mon petit enseigne de le conduire en prison. J'ai vu

le moment où il allait être assez sot pour me reconnaître et me demander de vos nouvelles.

Je le fais asseoir pour prendre un verre de vin : la nuit était venue. Je le place tout près de la porte, en lui faisant signe de fuir et que je protégerais son départ ; peine perdue : il n'a voulu rien voir, rien oser ; il n'a fait que parler de sa femme et d'une lettre qu'on lui a enlevée.

— A-t-il dit de qui elle était ?

— Oui : du duc d'Ayamonte ; puis il a bavardé de son ménage, du duc de Medina, contre lequel il est exaspéré. Enfin un capitaine des gardes est venu, lui a fait mettre des chaînes, et cet imbécile, qui devrait être libre à cette heure, pleure et se désole sans doute dans la prison où on l'a conduit. J'ai vu l'instant où j'allais être moi-même arrêté ; le capitaine, ayant appris que c'était moi qui avais grisé le corps de garde, m'a fort injurié et m'a annoncé que, s'il me voyait encore rôder autour de ses soldats, il me ferait administrer une bastonnade... Vous verrez, don Ramos, que ces paroles et ces menaces ne lui porteront pas bonheur, et s'il n'a pas soin de se confesser, il est sûr, d'ici à peu, d'aller servir dans les gardes de Satan.

Le pauvre garçon était furieux, moins des insultes du capitaine que de la faiblesse de Velasco.

Pinto et moi, nous restâmes un instant très-pensifs. Il était clair que Vasconcellos connaissait toute la trame de Madrid ; connaissait-il également celle de Portugal, et, après avoir livré le duc d'Ayamonte et son propre maître, Velasco avait-il dénoncé le duc de Bragance ?

En rapprochant les dates, nous en vînmes à cette heureuse conviction que le prisonnier ne pouvait pas savoir le jour choisi pour l'explosion du complot.

— Il ne nous reste donc qu'à prévenir, sans une heure de retard, nos amis de Madrid et le duc de Medina-Sidonia, et nous autres à rester à la garde de Dieu, dit Pinto. Vous avez toutefois bien fait de venir chercher un refuge au palais. Je vais prévenir doña Philippa qu'elle n'ait point à vous attendre et la prier d'annoncer que vous êtes parti ; car soyez bien sûr que les gens de Vasconcellos iront chez elle pour vous arrêter. Dormez ici en paix, don Rodondo ; vous êtes sous la protection du duc de Bragance. Quant à Velasco, s'ils ne l'expédient pas en Espagne, dans deux jours nous le délivrerons.

Toute la nuit je me perdis en conjectures sur la triste aventure de Velasco. Je fis vingt fois répéter à El-Moro ce qu'il nous avait conté, sans pouvoir dans ses paroles trouver un éclaircissement nouveau. Mon courageux serviteur alla bien rôder autour de la prison ; mais il ne put rien apprendre. Pour moi, par une prudence qui me coûtait beaucoup, je ne quittai point le palais, où je n'eus pas le temps, du reste, de m'ennuyer, car à chaque heure Pinto et ses amis venaient me donner des nouvelles de ce qui se passait dans la ville, et particulièrement au Terreiro da Paço, quartier du palais.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au 30 novembre ; ce jour-là nous eûmes une rude alerte. Aux premières heures du matin nous fûmes réveillés par le bruit des trompettes et des cimbales. En grand cortége, Vasconcellos, escorté de sa garde et accompagné de gentilshommes, traversa la ville en se dirigeant vers le Tage ; là il s'embarqua avec toute sa suite, et les bateaux brillamment pavoisés se dirigèrent vers l'autre rive. Avait-il eu soupçon du péril et nous échappait-il ? Notre émoi dura jusqu'au soir, où nous le vîmes revenir au bruit du cuivre et des mousquetades. Il était tout simplement allé à une fête qui lui était offerte dans un château de l'autre côté du fleuve. Il n'y avait plus qu'une nuit qui nous séparait du triomphe ou de la défaite. Je ne voulus pas me coucher. Pinto fit comme moi et, à partir de deux heures du matin, le palais se remplit de conjurés qui venaient s'armer. Parmi eux se trouvaient de nobles femmes, doña Philippa de Vilhena, que je fus bien heureux de revoir, doña Lancastre, la mère de Jeronymo Altaïde et celle de Francesco Cotinho. Doña Philippa portait l'épée de son mari, mort glorieusement dans les Indes ; frappant avec la lame nue l'épaule de ses deux fils à genoux :

— Allez, leur dit-elle, vous êtes chevaliers ; gagnez l'honneur d'avoir une patrie, un roi au trône, et à votre pays la liberté.

Ce fut avec le même élan superbe que doña Altaïde et doña Cotinho armèrent leurs enfants. Les deux fils de doña Lancastre, au milieu de cette foule qui remplissait les vastes salles éclairées par des torches, se tenaient près de leur mère ; quand le jour commença à paraître, elle leur donna un dernier baiser et, les poussant vers Pinto qui traversait le groupe en multipliant ses derniers ordres :

— Il est l'heure, dit-elle, partez : revenez libres, ou ne revenez pas.

A ces paroles, toutes les épées sortirent des fourreaux, et Pinto s'écria :

— Soyez sans crainte, nobles dames, qui donnez vos fils à la patrie ; ils reviendront tous, et ce soir vous embrasserez en eux les glorieux libérateurs du Portugal.

Dans le logis d'Alameda, chez don Miguel d'Almeida, les conjurés s'étaient également rassemblés, et tous ces groupes devaient se réunir sur le Terreiro da Paço à sept heures et demie. L'heure de l'attaque était fixée à huit heures, mais il était défendu à tous d'agir avant que Pinto eût donné le signal. Je n'ai jamais vu de sang-froid pareil à celui de cet admirable chef de parti. Pour s'assurer que tout se passait bien au Terreiro da Paço, il avait pris le devant de la colonne sortie du palais de Bragance ; j'accompagnais mon ami ; nous rencontrâmes cinq à six bourgeois âgés qui prenaient le frais ; ils connaissaient Pinto ; l'un d'eux l'aborda en lui demandant où il allait de si bonne heure :

— Je vais, répondit-il d'un ton tranquille, forcer le corps de garde des Allemands, faire un nouveau roi ; puis après je rentrerai chez moi.

Les bourgeois se mirent à rire et continuèrent leur promenade.

Dès que tous les conjurés se trouvèrent réunis, une quinzaine d'entre eux montèrent dans des voitures couvertes de bannes en sparterie, qui se dirigèrent vers le palais. El-Moro les précédait. Lorsque les lourds chariots furent parvenus devant le poste des archers espagnols, ils s'arrêtèrent comme pour réparer un désordre arrivé à l'attelage, et El-Moro se mit à causer avec la sentinelle pour détourner son attention. Nos amis arrivaient par trois ou par quatre, causant entre eux comme des gens qui traitent des affaires. Huit heures sonnèrent à l'hospice de los Santos : Pinto parut et tira un coup de pistolet ; aussitôt El-Moro frappa la sentinelle de son poignard ; mais en tombant elle eut la force de décharger son mousquet ; nos gens sautèrent à bas des voitures et se précipitèrent l'épée à la main dans le corps de garde. Les soldats étaient encore

étendus sur la paille où ils avaient passé la nuit, ils n'eurent pas le temps de se mettre en défense; leurs officiers étant absents, après une courte lutte ils se rendirent, et un immense cri de « Vive Bragance ! » s'éleva.

Pendant cet événement, une autre bande conduite par le grand veneur Mello, et ayant à sa tête un prêtre du bourg d'Ajembuzo, un crucifix à la main, se rua sur le poste des Allemands, qui, surpris comme les Espagnols, ainsi qu'eux déposa les armes. Le palais était ouvert. Pinto s'y précipita. Au bruit de ce flot armé qui se pressait au bas de l'escalier, Francesco Suares, lieutenant civil, se présenta l'épée à la main; aux cris de « Vive Bragance ! » il répond par celui de « Vive le roi d'Espagne et de Portugal ! » Frappé d'une balle de pistolet, il tombe, et le flot monte. Antonio Correo, premier commis de Vasconcellos, un des plus durs oppresseurs du Portugal, accourt; Menazès le renverse d'un coup de poignard, et le flot furieux monte toujours. Au haut de l'escalier paraît, le fer au poing, Diego Garcez; c'était le capitaine qui avait menacé El-Moro de la bastonnade; Moro se vengea en lui traversant le bras d'un coup d'épée. Se sentant perdu, le brave officier bat en retraite, saute par une fenêtre et a le bonheur de ne pas se tuer. L'insurrection, poussant de grands cris, pénètre enfin dans la galerie conduisant à l'appartement de Vasconcellos; les portes sont enfoncées... Il n'y est pas... On brise les meubles, on fouille les lits, on renverse tout : pas de Vasconcellos. Cependant les domestiques, interrogés le pistolet sur la gorge, déclarent qu'il n'est pas sorti; on cherche, on brise encore. On trouve une vieille duègne tremblante de peur, elle montre du doigt un panneau de la boiserie. On l'enfonce et, quand il est éventré, deux coups de pistolet retentissent : c'est Vasconcellos qui vient inutilement de faire feu sur ses ennemis; on le tire de sa cachette, don Miguel de Saa le frappe d'une balle et cent lames l'achèvent. Son cadavre est jeté sur le pavé du Terreiro da Paço, la populace s'en empare; Almeida, brandissant son épée, paraît sur le balcon et proclame Joao roi de Portugal. A sa voix mille voix répondent, Lisbonne se remplit de clameurs et les cloches de toutes les églises s'éveillent. La ville est soulevée, partout on désarme et l'on arrête les Espagnols.

Sans perdre de temps, les conjurés, Pinto à leur tête, courent à l'appartement de la vice-reine; sans que l'on ait besoin d'user de violence, les portes s'ouvrent; la princesse Margarida se présente entourée de ses dames d'honneur et ayant à sa droite l'archevêque de Braga. Elle parle; elle avoue les excès de Vasconcellos et promet un pardon général et complet. Almeida lui déclare alors qu'il n'est pas question de pardon, et que le Portugal a un roi. La foule agite ses armes en hurlant : « Vive Joao ! » Alors, avec un grand courage, elle veut descendre; Carlos Noroño l'arrête en l'invitant à ne pas braver la fureur du peuple.

— Eh ! que peut me faire le peuple ? s'écrie-t-elle avec dédain.

— Pas grand'chose, vous jeter par la fenêtre !

A ces paroles, l'archevêque de Braga arrache une épée de la main d'un soldat et veut se précipiter sur Noroño. Almeida serre le prélat dans ses bras et lui dit tout bas :

— Tenez-vous tranquille, ou vous êtes mort ! J'ai eu déjà assez de peine à vous sauver la vie.

Alors on vit une chose bien honteuse : comprenant le péril où il se trouve, le malheureux archevêque, perdant tout sentiment de dignité, crie, lui aussi :

— Vive Bragance !

La vice-reine rentra chez elle, où on la retint prisonnière.

Pour donner une idée de cette révolution singulière, si complète et si prompte, il me suffira de citer les faits suivants. Immédiatement après l'arrestation de la princesse Margarida, don Antonio de Saldañha se rendit au palais de justice : la cour souveraine était assemblée; il lui annonça respectueusement ce qui venait de se passer, et aussitôt Gonzalès de Zouza, premier président, rendit la justice au nom de Joao, roi de Portugal. Au même instant, les portes de la cathédrale s'ouvraient et l'archevêque, dans toute sa pompe, précédé de tout son clergé, sortait le saint sacrement à la main, parcourait processionnellement les rues de la ville et bénissait le peuple en armes.

Dès que je vis l'affaire du palais si heureusement terminée, je dis à Pinto :

— Maintenant il faut délivrer Velasco.

— C'est juste. Tenez, voilà deux lignes au crayon pour le geôlier.

Et ces deux mots, aussi étranges que tout ce qui se passait sous mes yeux, étaient ainsi conçus :

« Au nom de Joao IV, roi de Portugal, ordre de délivrer et de remettre à don Ramos le prisonnier Velasco.

« *Signé :* Pinto Ribeiro. »

— Vous croyez que le geôlier va obéir à ce chiffon de papier ?

— Comment, je crois ? mais je suis sûr que dans un quart d'heure vous serez de retour avec votre beau-frère, et nous irons déjeuner, car à présent ma tâche est à peu près finie; ce qui reste à faire appartient à plus haut que moi. Je viens, du reste, d'expédier un courrier au roi, et, dans une heure, Mendoza partira pour aller le rejoindre et l'amener dans sa capitale.

— C'est bien à vous, cher Pinto, qu'il devra sa couronne.

— Chut ! Si vous tenez à ce que je garde l'amitié de mon maître, ne dites jamais de ces choses-là. Allez vite délivrer votre Velasco.

Nous y courûmes avec El-Moro, à qui je fis compliment de sa conduite et de son courage; le brave garçon n'était pas parfaitement content de lui : il n'avait que blessé son capitaine. Bientôt nous arrivâmes à la prison. Pinto ne s'était point trompé, le chiffon de papier fit merveille : le geôlier nous salua, nous salua encore, et nous dit qu'il allait immédiatement chercher le prisonnier, qu'on lui avait ordonné de mettre seul dans un cachot.

— Conduisez-nous, lui dis-je, je veux avoir le plaisir de le délivrer moi-même.

— Je suis à vos ordres. Le voyant très-doux, mon prisonnier, j'ai pris sur moi de le débarrasser de ses chaînes.

Nous traversâmes une sombre file de corridors suintant l'humidité et éclairés à peine par la lanterne du geôlier; nous arrivâmes enfin à une porte noire et basse; il l'ouvrit. Je vivrais des milliers d'années que je reverrais encore le spectacle qui s'offrit à mes yeux. Le corps du pauvre Velasco pendait à un crochet de fer; il était roide, immobile, sinistre... Nous le détachâmes en pleurant et en poussant des cris. Nous l'emportâmes au greffe de la prison, nous essayâmes de ra-

mener la vie dans ce pauvre corps; hélas! nous y perdîmes notre temps et nos efforts : Dieu avait repris son âme. El-Moro m'entraîna et se chargea de faire transporter le corps du défunt. Je rejoignis Pinto. Il prit une part sincère à mon chagrin et me consola par les meilleures paroles qu'il put trouver. C'était vraiment un homme d'autant de bonté que de courage.

Les deux fils de doña Philippa, que je rencontrai ivres de joie, exigèrent que je reprisse la chambre que j'avais occupée chez leur mère; elle me reçut avec toutes sortes de marques d'affection, et voulut bien se charger des mesures à prendre pour l'enterrement de mon beau-frère. Après cette triste cérémonie, pendant que la révolution triomphante prenait possession, sans tirer un coup de canon, de la citadelle, des forts de Lisbonne et des galions espagnols qui se trouvaient dans le port, toutes les villes de Portugal se soulevaient et chassaient leurs maîtres, et Joao, quittant les troupes avec lesquelles il s'était fait proclamer dans l'Alentejo, traversa le Tage et arriva le mercredi 4 décembre. Il fut accueilli dans sa capitale avec une joie qui tenait du délire. Il embrassa Pinto, qui se tenait derrière tous les autres, et publiquement le traita en ami. Avec raison il voulait en faire un de ses ministres; tout le Portugal le désirait, mais Pinto refusa modestement:

— Votre Majesté, dit-il, sait qu'après ma passion de rendre ma patrie à sa liberté et à ses rois, il me reste encore un autre amour : j'aime les vieux livres, les vieux parchemins et l'étude; si votre bonté voulait combler mes vœux, elle m'accorderait la place, peu enviée, je crois, de garde des Archives du royaume.

L'archevêque de Lisbonne, Almeida, Mello, tous les Zouza, tous les Tello eurent beau le presser, ainsi que Joao, de mettre à plus haut prix ses services et en meilleure lumière ses fortes capacités, il ne voulut accepter rien de plus que le titre d'archiviste général du royaume; mais il garda une grande et salutaire influence sur son maître, et la reine, dont il fut toujours le favori, n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle voyait ses enfants l'écouter avec respect.

Le Portugal avait fait sa révolution; que se passait-il en Andalousie? Il m'était difficile de le savoir, l'Espagne ayant fermé ses frontières : les nouvelles les plus contradictoires circulaient; tantôt on annonçait le soulèvement de Séville, tantôt l'arrestation et même la mort de Medina-Sidonia. A cette incertitude douloureuse se joignait l'inquiétude que j'éprouvais pour ma famille et pour la malheureuse Theresa, à qui je devais annoncer la triste fin de son mari. Tourmenté par toutes ces pensées, je dis à Pinto ma résolution d'aller à Séville me mettre à la disposition de mon maître, afin de le servir dans la bonne ou la mauvaise fortune, et je le priai de demander à la reine les instructions qu'elle voudrait bien me confier.

— Vous remplissez votre devoir, me répondit Pinto, mais un devoir périlleux. Il est impossible que Vasconcellos n'ait pas envoyé à Madrid la lettre ou les lettres saisies sur Velasco et qu'Olivarès, renseigné, n'ait pas pris ses mesures. Veillez sur vos pas; on sait parfaitement que vous étiez à Lisbonne, et il n'est pas bien difficile de deviner pourquoi vous y êtes venu. Prenez donc, je vous en supplie, toutes vos précautions. Je ferai votre commission à la reine, et je ne doute pas qu'elle ne tienne à vous voir et à vous remercier.

En effet, le soir même, il me dit que Sa Majesté me recevrait le lendemain à neuf heures. Je me rendis au palais, où l'on me fit l'accueil le plus bienveillant. La reine n'avait aucune nouvelle de son frère, et fort grande était son inquiétude; elle savait seulement que le calme le plus complet régnait en Andalousie, où, à l'annonce des événements de Lisbonne, Olivarès venait de faire passer quelques troupes.

— Allez donc, don Ramos, puisque vous en avez le courage, et dites à mon frère de compter en toutes choses sur le roi et sur moi. Quant à vous, revenez avec votre famille; établissez-vous près de nous : vous n'en aurez, j'en suis sûr, pas de regrets.

Elle daigna me donner sa main à baiser; mon audience était finie.

Après mûre réflexion, j'affrétai un petit navire dont je composai l'équipage avec quelques Catalans des galions. Je fis croire à ces marins qu'en qualité d'Espagnol, je fuyais le Portugal. Je quittai avec peine doña Philippa et le cher Pinto, et, accompagné d'El-Moro, qui ne voulut pas se séparer de moi, je fis, par un bon vent, voile vers Cadix, où nous arrivâmes sans accident après une rapide traversée. El-Moro se mit à parcourir la ville et ne tarda pas à découvrir le logement de ma famille; mais je crus prudent d'attendre la nuit pour m'y rendre. Quelle joie nous eûmes de nous retrouver! Ma femme et ma mère ne pouvaient se lasser de m'embrasser; Gaspar et Rita tourbillonnaient comme des feux follets autour de moi. Chères petites âmes, comme je les aimais! Je les priai de me laisser seul avec ma mère et la leur, et alors commencèrent les questions. Voici ce que j'appris :

Après mon départ, les assiduités de Médina-Sidonia auprès de Theresa avaient recommencé, et, un beau matin, Velasco s'enfuit emportant, par vengeance sans doute, quelques lettres secrètes que le duc avait confiées à sa garde. Qu'était-il devenu, le malheureux jaloux? On ne le savait pas. Hélas! je le savais, moi! Depuis lors, les fêtes avaient cessé dans le palais de Séville, et, la veille, le bruit s'était répandu dans Cadix que le duc de Medina-Sidonia avait été arrêté comme coupable de haute trahison. Je racontai alors ce qui m'était arrivé et la fin misérable de Velasco. Lindona le pleura amèrement : il avait toujours été bon et affectueux pour elle; et combien ma mère et moi nous déplorâmes la folle et cruelle légèreté de Theresa!

— C'est elle qui l'a tué, dit ma pauvre mère; si je ne vous aimais pas comme je vous aime, je voudrais être morte!

Lindona et moi, nous la consolâmes du mieux que nous pûmes; mais, en nous quittant, son cœur était toujours désolé.

Je pensai toute la nuit à ce que je pourrais faire; mais j'attendis au lendemain à prendre un parti, et, dès que le jour fut venu, j'envoyai El-Moro aux nouvelles, n'osant pas y aller moi-même. Il resta toute la journée absent et ne rentra qu'à la tombée de la nuit. Dans les lieux publics on ne parlait que de l'arrestation de plusieurs grands personnages à Madrid, et de celle de Medina-Sidonia, chez lequel on avait trouvé le plan d'une vaste conspiration. Le duc était gardé à vue dans son palais; on pensait que, d'un instant à l'autre, il serait transféré à Madrid. Dans une telle situation, que devais-je entreprendre, et à quel parti m'arrêter? Mon cœur et mon attachement à mon maître me disaient : « Va à Séville. » Mais dans cette ville, au second pas, je serais pris; on saurait alors quel était ce Rodondo que l'on avait tant cherché; et des charges nouvelles

pèseraient sur le duc et accroîtraient ses périls. Laisser même ma famille à Cadix, n'était-ce pas un danger? et ne pensant pas pouvoir me saisir, la vengeance d'Olivarès ne s'étendrait-elle pas jusqu'à ma femme et à mes enfants? Que deviendrait ma vieille mère déjà si cruellement frappée par ma sœur? D'un autre côté, pouvais-je me présenter devant la reine de Portugal sans lui rapporter des nouvelles certaines et sans avoir tenté quelque chose pour son frère, si réellement il était en danger?

Tout bien examiné et mon cœur entendu, je fis venir El-Moro et je le chargeai de trouver à tout prix un petit voilier pouvant nous porter tous à Lisbonne. Ce ne pouvait être qu'un contrebandier, car les hostilités étaient commencées entre le Portugal et l'Espagne. L'idée de retourner d'où nous venions parut charmante à mon fidèle compagnon, et j'en conclus qu'il trouverait bien vite ce que je désirais; cependant je différai jusqu'à son retour de m'ouvrir de mon projet à ma famille. Le soir, je vis revenir El-Moro d'un air triomphant. Il avait bien vite découvert la taverne où se réunissaient les contrebandiers et il s'était abouché

Une révolution qui triomphe. Dessin de F. Lix.

avec l'un d'eux. Après avoir longuement débattu le prix, ils étaient tombés d'accord, et la nuit suivante leur barque devait venir nous prendre dans un endroit écarté du quai pour nous conduire au vaisseau qui, sous voile, se tenait au large. Seulement, et ceci me contrariait fort, le contrebandier nous imposait l'obligation d'accepter pour compagnon de voyage une personne avec laquelle il s'était déjà engagé; c'était, disait-il, un prêtre de figure très-honnête. Je renvoyai El-Moro vers le contrebandier, et lui ordonnai de ne pas revenir sans avoir vu le prêtre en question pour juger quel homme ce pouvait être.

A minuit, El-Moro rentra avec un prêtre qui se précipita brusquement dans mes bras : c'était le fin, le pétulant Broual! Que l'on juge de ma surprise et de ma joie! Il jeta par terre son immense chapeau et ôta gravement sa coiffure tonsurée, qu'il fit, comme un enfant, tourner et retourner sur ses doigts, en dansant un pas joyeux qui contrastait fort avec la sainteté de sa robe. Rita et Gaspar assistaient à cette singulière scène; ils riaient comme des fous, mais l'entrevue devint plus grave. Poursuivi et traqué par la police d'Olivarès, Broual avait été forcé de fuir Madrid en toute hâte; il avait, pour ainsi dire, coulé entre les doigts des alguazils; tout ce qu'il savait se bornait à ceci : le duc d'Ayamonte avait été pris et mis au cachot, et Medina-Sidonia, arrêté à Séville, devait être maintenant à Madrid. Je lui racontai alors ce qui m'était arrivé, sans

oublier la triste aventure de Velasco, et j'achevai en lui disant :

— Le devoir le plus étroit, la reconnaissance la plus vulgaire m'ordonnent d'essayer si je ne pourrai pas rendre service à mon malheureux maître ; je vais donc partir pour Madrid, en vous confiant, mon cher Broual, la garde et le soin de ma famille pendant la traversée, qui sera courte, je l'espère. C'est Dieu lui-même qui vous a envoyé.

Je fis venir Lindona et ma bonne mère ; je leur présentai notre hôte et leur exposai ma résolution. Il y eut bien des pleurs et bien des supplications ; je restai ferme, mon cœur s'était monté à l'héroïsme. Je prévins El-Moro qu'il accompagnerait ma famille ; le brave garçon se récria vivement ; je pouvais courir du danger, il voulait être auprès de moi, et ma conduite envers mon maître dictait la sienne. Je le remerciai de son attachement ; je lui dis que je le considérais bien moins comme un serviteur que comme un ami, et qu'en cette dernière qualité je le suppliais de rester à la garde de ma femme, de ma mère et de mes pauvres enfants.

Le lendemain, pendant que l'on faisait tous les préparatifs de départ, je passai la journée à écrire des lettres à Pinto, à doña Philippa, à Zouza, à Almeida, pour leur recommander ma famille. Sur ce point, j'étais d'une sécurité parfaite ; une fois arrivés à Lisbonne, je savais que les miens y trouveraient tout l'appui et toute la bienveillance que je pouvais désirer.

La nuit suivante, comme de misérables fugitifs, nous étions sur le rivage. Tout était sombre, le ciel et la terre ; plus sombre était mon cœur. Les femmes pleuraient, El-Moro pleurait aussi. Des bruits de rames se firent entendre ; nous nous pressâmes dans les bras les uns des autres. Ma mère, dans un dernier baiser, me dit tout bas :

— Antonio, pense à Theresa.

La barque s'éloigna, se perdit dans la nuit. J'étais seul...

Je ne restai que vingt-quatre heures à Cadix ; j'achetai un vigoureux cheval, et, muni des lettres de Velasquez, je pris la route de Madrid. Cette fois, je voyageais comme un peintre qui va rejoindre son maître qui l'appelle. Je fus plusieurs fois arrêté et conduit devant les alcades et les officiers de police dont les routes étaient couvertes ; mais partout mes bienheureuses lettres et le grand nom de Velasquez, premier peintre du roi, suffirent à mon salut. J'arrivai sans malencontre à Madrid. Pour ma malheureuse sœur, j'avais bien songé à passer à Séville ; mais, ayant appris d'une manière certaine que Medina-Sidonia n'y était plus, je jugeai inutile d'aller me jeter dans un guêpier d'où, selon toute probabilité, je ne sortirais pas.

Il n'y avait pas une heure que j'étais à Madrid, que je savais ce que je voulais savoir : le duc d'Ayamonte était arrêté, on instruisait rapidement son procès, et le duc de Medina-Sidonia, gardé à vue dans son palais, semblait destiné à une fin malheureuse. Velasquez demeurait au palais Reale ; il était devenu presque un grand seigneur. Philippe IV le visitait souvent dans son atelier et l'honorait de toute sa faveur. Je pris mon courage, et un beau matin je me présentai au palais Reale ; quelques minutes après, j'étais en présence de mon vieil ami, toujours aussi bon et aussi simple que e l'avais connu autrefois. A ma vue il pâlit, et m'entraînant dans une pièce retirée de son appartement :

— Cher Ramos ! cher Antonio ! me dit-il en m'embrassant ; connaissant votre courage et votre attachement pour le duc, votre visite ne me surprend pas ; je vous attendais. Mais vous ne pouvez rester ici ; les lettres saisies sur le malheureux Velasco — que Dieu pardonne à votre sœur ! — ne laissent aucun doute sur le rôle que vous avez joué dans la conspiration. Le roi m'a plaisanté parce que je m'étais laissé tromper par un certain Rodondo, qui n'était autre que don Ramos, le bras droit des traîtres. Votre signalement est connu, et si vous tombez dans les mains de la justice, vous êtes un homme perdu. Ne tentez pas de voir le duc ; personne ne l'approche ; un capitaine des gardes ne le quitte ni jour ni nuit. Je me suis souvenu, Antonio, que Medina-Sidonia était le premier homme qui m'avait encouragé et soutenu ; j'ai parlé au roi, j'ai parlé au comte-duc : la vie de votre maître est sauvée ; la tête seule du duc d'Ayamonte tombera. Celui-là est perdu ; les autres seront envoyés en exil ou dans les prisons de l'Etat. Vous, vous n'avez rien à faire, vous ne pouvez rien faire ici.

— Quoi ! Velasquez, mon maître ne saura seulement pas que je lui suis resté fidèle.

— Si, il le saura ; je jouis ici, mon ami, de grands priviléges. Je verrai Medina-Sidonia, je lui dirai, ce qu'il sait bien, que vous êtes un noble cœur ; mais éloignez-vous en toute hâte de Madrid : c'est déjà une grande folie à vous d'y être venu.

— Et ma pauvre sœur, qu'est-elle devenue, que va-t-elle devenir ?

— Tranquillisez-vous sur son sort. Arrêtée comme témoin et amenée ici, je l'ai vue ; elle a été fort adroite. Elle savait, j'en suis sûr, beaucoup ; elle n'a rien dit. On l'a relâchée et je l'ai conduite au couvent de Notre-Dame des Douleurs. Vous le voyez, vous n'avez rien à faire à Madrid. Où comptez-vous vous réfugier ?

Je racontai alors à Velasquez comment je m'étais trouvé mêlé à la révolution de Lisbonne et le départ de ma famille pour cette ville.

— Eh bien, il faut gagner le Portugal et partir aujourd'hui même ; votre présence ici me fait peur. Avez-vous besoin d'argent ?

Je remerciai Velasquez de ses offres et de tout ce qu'il avait fait pour le duc et pour la malheureuse Theresa.

— Je partirai donc, lui dis-je, aujourd'hui même ; mais il est bien entendu que mon maître n'ignorera pas que je suis venu ; faites savoir aussi à Theresa que son mari est mort et qu'elle doit rester au couvent où elle est, en attendant les ordres de sa mère.

— Tout cela sera fait, je vous en donne ma parole.

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et, après nous être promis de rester fidèles à notre vieille amitié, nous nous séparâmes tristement.

Deux heures écoulées, je n'étais plus à Madrid. Le voyage fut long, difficile, périlleux ; mais, grâce à la bonté divine, j'arrivai à Lisbonne, où je trouvai ma famille installée chez doña Philippa.

Dès mon arrivée, conduit par Pinto, je me rendis au palais. Introduit en présence de la reine, je lui racontai mon voyage. Sa Majesté savait l'arrestation de son frère ; ce fut une grande consolation d'apprendre ce que m'avait dit Velasquez.

Les choses se passèrent en effet comme il l'avait annoncé : le duc d'Ayamonte fut décapité, le duc de Medina-Sidonia exilé dans ses terres et privé de tous ses commandements.

Le roi désira me voir à son tour ; il savait que je m'étais beaucoup occupé de questions commerciales : il voulait rendre au port de Lisbonne son ancienne prospérité. Dans ce but, il me nomma directeur des douanes maritimes, fonctions considérables, que je tâchai de remplir avec honneur et que j'exerce encore aujourd'hui.

Quelques jours après mon retour, El-Moro, le fidèle, le dévoué El-Moro, entra dans mon cabinet, et, tout ému, il vint me demander la permission d'épouser la jolie veuve d'Evora.

Je le félicitai vivement, et, ayant d'abord bien garni sa bourse, je le fis nommer garde général des chasses de Villa-Vicosa.

Theresa, la folle et bonne Theresa, est morte au couvent, repentante, et confiante dans la miséricorde divine.

Ma mère vieillit, mais sans infirmités. Rita, belle comme l'était sa tante, a épousé un fils de doña Philippa ; Gaspar, mon fils, est capitaine de vaisseau ; et Lindona et moi nous poursuivons en paix nos jours. Je suis entré au port, en attendant l'autre qui est près de Dieu.

Ici finit le manuscrit de don Ramos, que nous avons fidèlement traduit.

A. GENEVAY.

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LES VAUTOURS DU BOSPHORE [1].

VIII. — L'ALMÉE.

Quelque temps après ces événements, on ne parlait à Constantinople que de la merveilleuse beauté et des rares talents d'une chanteuse nommée Sobéiha (Aurore). De quel pays venait-elle ? à quelle race, à quelle famille appartenait cette jeune fille ? Nul ne le savait. Sobéiha vivait seule, mais elle ne sortait jamais sans être accompagnée d'un noir d'une taille colossale dont le regard tenait à distance les spectateurs trop empressés. Le géant étendait le tapis sous les pieds de sa maîtresse quand elle devait danser, il portait et accordait sa guzla.

Lorsque l'admiration inspirée par l'artiste se traduisait en pluie de sequins d'or, le noir les ramassait, les jetait dans une coupe qu'il tendait ensuite à sa maîtresse, et celle-ci, cherchant dans la foule des vieillards en haillons et des enfants affamés, changeait en aumônes les libéralités de la foule.

Le talent de Sobéiha, son désintéressement, la régularité de sa conduite, sa beauté sans rivale, ne tardèrent pas à occuper tous les hommes riches et puissants de Byzance.

On souhaita l'avoir les soirs de concert, elle accepta de rares invitations et les fit payer des sommes exorbitantes. De plus, elle exigea que son esclave géant l'accompagnât. On voulut refuser, Sobéiha déclara qu'elle ne chanterait pas, et il fallut céder à la fantasque et obstinée jeune fille.

Tandis que Sobéiha chantait, le noir semblait plongé dans une indéfinissable extase ; si elle dansait, son regard la suivait ardemment ; mais si le colosse découvrait parmi les spectateurs un homme dont le visage respirât une admiration passionnée, sa main se portait machinalement à la poignée d'une arme cachée sous ses vêtements de soie rouge.

Mahomet II, du fond de son sérail, entendit parler de la chanteuse.

Il aurait pu lui envoyer un ordre ; il lui adressa une prière, en la faisant accompagner d'une cassette de pierreries.

Sobéiha répondit avec calme à l'envoyé qu'elle se rendrait le soir même au palais. Mais à peine se trouva-t-elle seule avec le noir qu'elle courut à lui, le regard brillant, le sourire aux lèvres.

— Enfin ! s'écria-t-elle.

— La colombe ira dans l'aire du vautour ? demanda le géant.

— Mais, Gourgan, ne comprends-tu pas que je touche au but ? répondit la jeune fille.

— Je crois que tu te sacrifies, répondit le noir d'une voix pleine de larmes ; je crois que tu te perdras sans parvenir même à sauver la fille des empereurs.

— Et qu'importe ? Si j'échoue, si je donne ma vie pour tenter de rendre le bonheur à El-Schériff, crois-tu qu'il ne versera pas des larmes éternelles sur mon souvenir ? Crois-tu que je ne prendrai pas, morte, la place que, vivante, je ne puis obtenir dans son cœur ?...

— Va donc ! dit le géant avec un soupir ; mais, tandis que tu seras au palais des Balkernes, monté dans une caïque, je croiserai sous les balcons qui dominent le Bosphore.

— Ah ! je sais que je puis compter sur toi, Gourgan !

— Jusqu'à la mort, Panagia.

La jeune fille mit un soin particulier aux apprêts de sa toilette. Jamais elle n'avait paru plus belle aux yeux ravis de Gourgan, et la seule louange qu'il lui donna fut celle-ci :

— Tu réussiras, Panagia ! Allah lui-même ne saurait te résister.

Une heure plus tard, le palais s'ouvrait devant la jeune chanteuse, et Gourgan prenait le chemin du port.

Le sultan se trouvait dans une des salles du palais de Constantinople où l'on avait respecté les œuvres des artistes byzantins.

Sur un fonds d'or, les fleurs, les arabesques s'élançaient sur les murailles, des lampes ciselées descendaient des plafonds, des corbeilles de roses mêlaient leur parfum à des résines précieuses brûlées sur des trépieds d'argent. Les invités de Sa Hautesse étaient peu nombreux : Mahomet n'avait à ses côtés que Mahmoud, le prince Georges Schutaï et trois de ses plus chers vizirs.

Sobéiha parut enveloppée de longs voiles ; elle les leva un à un, lentement, avec une coquetterie charmante, comme le matin souffle les brouillards légers qui dérobent la grâce d'une aurore de printemps.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Si accoutumé qu'il fût à voir sous ses yeux le spectacle de la beauté, le sultan demeura ébloui.

Sobéiha parut goûter une orgueilleuse joie en voyant sa surprise et son admiration; puis, accordant sa guzla, elle commença un des chants mélancoliques et doux de Ferdoucy.

Sa voix montait suave et pure, voilée parfois d'indéfinissables tristesses, puis tout à coup laissait éclater des fusées de trilles rivalisant avec les sonorités de gosier du rossignol.

Après la rêverie de la vierge, Sobéiha eut le rire de l'enfant; au gazal passionné elle fit succéder la chanson de l'ivresse.

Mahomet arracha l'aigrette qui parait son turban et la lança aux pieds de la chanteuse. Celle-ci parut hésiter si elle la placerait dans ses cheveux, puis tout à coup elle l'agrafa à son corsage.

Comme si cet impérial présent eût changé la nature de ses pensées, elle jeta la guzla incrustée de nacre, saisit un tambour à grelots d'argent, et le soutenant à deux mains au-dessus de sa tête, elle commença un pas rapide, léger comme le vol d'une abeille. On eût dit une péri passant sur une prairie en fleurs, un oiseau se posant sur une branche flexible, et reprenant son vol à travers l'espace. Le sultan, les yeux fixés sur l'enchanteresse, ôta de son cou son collier de rubis, et Sobéiha, comprenant le geste du maître, reçut ce nouveau don dans ses mains réunies. Alors, comme enivrée de son succès, elle lança l'inutile tambour près de la guzla, et jouant avec le collier, elle le fit ruisseler sur son sein, s'enrouler autour de ses bras comme un serpent, étinceler dans ses cheveux. Enfin, lassée, attirée et vaincue, elle ressaisit son voile pailleté d'or, s'en enveloppa avec un mouvement de chasteté plus adorable encore que sa grâce, et vint à demi prosternée s'étendre aux pieds du maître sur le tapis... Elle fermait les yeux, sa poitrine battait sous son vêtement de gaze et de soie : elle attendait.

— Sobéiha ! dit le sultan d'une voix tremblante.

La danseuse ouvrit ses paupières closes, regarda autour d'elle, et se vit seule avec Mahomet.

D'un bond elle fut sur ses pieds et se recula vers le milieu de la salle.

— Ecoute, lui dit le sultan, je ne veux plus que tu quittes ce palais, où tes chants et ta danse m'ont transporté d'une admiration que je ne connus jamais... Reste près de moi, je mettrai mon bonheur à satisfaire tes plus fastueux caprices.

— De caprices fastueux, je n'en eus jamais, seigneur; ceux qui t'ont parlé de moi ont pu te dire que l'or des riches devient entre mes mains une source de bienfaits pour les indigents.

— C'est vrai; eh bien, accepte une place au milieu des beautés fameuses dont ce sérail est rempli.

— Moi! s'écria Sobéiha avec un méprisant sourire, moi, vivre à côté de Zahora *la Fleurie*, de Maliba *la Belle !* moi, descendre à être la rivale de Mounia *la Gracieuse* et de Kengié dont le nom signifie *trésor!* Tu ne m'as donc point assez regardée, sultan, pour comprendre que je ne suis point de la même race que tes filles du Caucase, et qu'un sang libre coule dans mes veines !

— Je ne saurais m'offenser d'un orgueil qui te rend plus séduisante encore, reprit Mahomet ; pour la première fois je trouve du charme à mesurer une noble fierté luttant contre mon vouloir... L'or du sultan ne te tente pas, tu refuses le rang d'odalisque, même préférée ; accepterais-tu de les dominer toutes ?

— Saurais-je combien durerait cette domination ? répondit Sobéiha avec un mouvement d'épaules qui égalait le mépris de son sourire... Si les guerriers te donnent le titre de *Fatyh* pour tes exploits, les femmes devraient t'appeler *Aïala, l'Infidèle!*

— Faut-il donc te faire une place parmi celles qui donnent des princes à l'empire ?

— Que Ta Hautesse ne s'offense pas plus de ma franchise que de mon orgueil : je sais ce que vaut la plus ardente de tes passions... Te souviens-tu, noble sultan, d'avoir aimé Irène, la belle Syrienne chrétienne, faite captive lors de la prise de Constantinople?... Sa vertu te força de l'admirer, et quoique irrité d'une résistance que jamais tu n'avais encore rencontrée, tu consentis, fier lion, à ramper et rugir plus de six mois à ses pieds... Un jour, tes janissaires se plaignirent... le peuple t'accusa d'oublier près de la vierge chrétienne la poursuite de tes conquêtes... Tu craignais une révolte de l'armée, car déjà se répandait le bruit que ton zèle pour l'islam s'affaiblissait et que le culte d'Irène te rendait plus doux pour les sectateurs du Christ... Alors tu convoquas la cohorte de tes quinze cents janissaires devant ton palais, et tu parus ayant à tes côtés une femme cachée dans de longs voiles... Ce voile, tu l'arrachas toi-même du front de la jeune fille, et si grande était sa beauté, que la populace, les azabs et les janissaires poussèrent un long cri d'admiration.

« — Jamais, dis-tu à la foule, jamais Allah ne créa femme plus parfaite et plus digne d'être aimée; mais vous soupçonnez que Mahomet peut laisser rouiller son glaive et refroidir son zèle pour le Prophète, enchaîné qu'il est par cette houri terrestre... Apprenez à connaître ce Mahomet que vous accusez... »

Tu fis signe à un chiaoux, seigneur, et la tête d'Irène roula sanglante à tes pieds...

Mahomet frissonna à ce souvenir.

— Est-ce vrai ? demanda Sobéiha.

— C'est vrai ! répondit le tyran ; mais, poursuivit-il en s'animant, tout est changé en moi, autour de moi tout a grandi... Tu parles d'oubli, de lassitude ! Est-ce que la lassitude et l'ennui peuvent exister près de toi?... Irène n'était que belle... toi, tu joins à l'éclat de ton visage tous les dons de l'esprit, toutes les perfections des arts. Tu improvises comme Mirhi, tes poëmes surpassent ceux de Ferdoucy, l'harmonieux Persan, et si j'oubliais tes charmes, tes talents, que nul ne surpasse, me ramèneraient toujours à toi...

— Tout à l'heure, reprit gravement Sobéiha, tu parlais de marquer ma place au milieu de celles de tes femmes dont la naissance relève encore les grâces... Voulais-tu dire que je viendrais après la fille de Suleïman-bey, la sœur de Pir-Achmed ; la jeune Doria, qui fut pour toi le gage d'une double conquête ; ou Sitti, fille du prince Soulkader ?

— Tu serais la première...

— Pas encore, puisque au-dessus de celles-là se placent les sultanes : l'héritière de Phanzès, celle de Dimitrius, frère de Constantin, que tu épousas sur les ruines de Byzance, ainsi que la veuve d'Alexis Comnène, oncle du dernier empereur de Trébizonde...

— Soit ! dit Mahomet, je te traiterai comme leur égale.

— Tu me rendras seulement ce que tu dois à ma naissance, car mon père était un prince grec de l'Archipel.

— Te trouves-tu satisfaite enfin ?

— Nous verrons tout à l'heure. L'obstination que tu manifestes peut être l'effet d'un enthousiasme rapide ; tu me rejetteras d'autant plus loin que tu m'auras élevée davantage... Alors tu me feras coudre dans un sac et jeter au fond du Bosphore, à moins que tu ne me réserves le sort plus cruel encore qui fut le partage de Mara, la fille du voyvode de Transylvanie... Amurat II la préférait à toutes ses épouses ; et, quand tu montas sur le trône, tu fis noyer son petit enfant dans un bain, et tu jetas Mara comme une proie à Ishak, un esclave du sérail.

— Ah ! fit Mahomet, tu ne me rappelles que des scènes de meurtre et d'horreur !

— En est-il d'autres dans ta mémoire, sultan? A l'heure où tu m'offres une prison dorée, ne dois-je pas m'inquiéter par quelle porte on en sort... Tu fronces tes sourcils, ta lèvre rouge devient sanglante, la colère brille dans ton regard ; toi à qui tous les hommes parlent à genoux, tu ne peux comprendre mon audace... Qu'importe ton courroux, ta haine ! Je braverais tes menaces, comme je mesure ta tendresse... On dit que tu es un tyran à face humaine. Il me plaît à moi de jouer avec un tigre, quand j'en devrais être dévorée.

Mais Sobéiha était trop belle dans sa révolte pour que Mahomet songeât à la châtier pour ses paroles hardies. Il se plaisait au contraire à soutenir cette lutte, à

Le châtiment. Dessin de Vierge.

gagner pas à pas un peu de terrain que concédait la chanteuse à chaque satisfaction donnée à sa fierté. Jusqu'à cette heure il n'avait trouvé que des esclaves, et, si la fille d'Erizzio était tombée à ses pieds criblée de coups de poignard, ce n'était pas sa main qui avait fait ces blessures.

— Rien ne peut me séduire, reprit Sobéiha, sinon l'idée de gouverner le maître du monde. Rien !

— Prends donc mon sceptre dans tes mains d'enfant ! s'écria Mahomet, et dis-moi ce mot que j'attends avec impatience et fièvre : « Je consens à devenir ton épouse... »

— Je n'y mets plus qu'une seule condition ; tu m'as rassurée sur le degré de tendresse que tu portes à tes compagnes, et cependant je redoute le pouvoir de celle qui franchit la dernière le seuil du harem...

— Anna Comnène?

— Oui, répondit Sobéiha en tressaillant ; on la dit fort belle !

— Il me fallait une part du butin de Trébizonde, j'ai pris celle-là...

— Me la sacrifierais-tu ?

— Sans regret... Sur un signe de toi, un chiaoux t'apportera sa tête. .

— Toujours du sang! dit Sobéiha... Tu te trompes, d'ailleurs, sultan; je ne veux pas qu'elle meure : je veux seulement la voir avilie, esclave, esclave soumise à mes ordres...

— Tu seras obéie ce soir même... et je vais immédiatement donner des ordres pour satisfaire les vœux que tu m'as exprimés.

Mahomet quitta la salle et y laissa Sobéiha. A peine eut-il disparu que la jeune fille saisit sur une table une feuille de parchemin, traça rapidement quelques lignes, prit dans sa poitrine une seconde missive, les lia toutes deux avec un lacet de soie, les scella avec son anneau, et cacha cette correspondance dans son corsage.

— Eh bien, lui dit en rentrant le sultan, la fille de David Comnène est plus abaissée que tu ne pouvais l'espérer.

— Ta Hautesse me l'abandonne?

— Je viens de la marier à Séganos-bey.

La chanteuse poussa un cri de stupeur. Le plan qu'elle avait suivi avec tant de patience et d'adresse avortait tout à coup; il ne lui restait rien à attendre dans ce palais, où, loin d'avoir servi la malheureuse Anna, elle venait de la plonger dans un abîme de maux plus grands encore.

Cependant la jeune fille reprit vite possession d'elle-même, et saisissant son voile, elle s'en enveloppa.

— Tu ne partiras pas? demanda le sultan; tu ne veux pas partir?

— Je reviendrai demain, répondit Sobéiha.

— Tu ne reviendrais pas! fit Mahomet. Qui sait si tu n'as pas voulu te jouer de ma folie? D'où viens-tu? Qui es-tu? Je l'ignore... Si je te laissais sortir, quelque chose me dit que je ne te reverrais jamais.

— Je veux sortir, répéta Sobéiha. Ta Hautesse oublie-t-elle que je suis libre encore? Nous n'avons point échangé de serments... Tu n'as pas pris de témoins de ta volonté de faire de moi ta femme; je peux quitter le sérail, et je le quitterai pour y revenir, si tu es bien l'homme, le prince, le sultan qui mettait tout à l'heure son empire à mes pieds...

— Mon empire, moi, tout t'appartient; mais, quand je possède un trésor, je ne veux pas courir le risque qu'on me l'enlève...

Sobéiha s'élança vers la porte.

Au même instant Mahomet porta un sifflet d'or à ses lèvres, et vingt eunuques pénétrèrent dans la salle.

La jeune fille demanda vainement grâce, et réunit ses forces pour se frayer un passage au milieu d'eux; elle ne put échapper à ce cercle vivant, et bientôt elle sentit ses bras liés par une écharpe de soie. Tandis qu'elle se débattait, les deux lettres qu'elle avait cachées dans son sein tombèrent à terre, et Mahomet ordonna qu'on les lui remît.

Sobéiha se sentit perdue.

— Je reste! dit-elle, je reste! rends-moi ces lettres, mon maître, et fais de moi ton esclave.

La terreur de la jeune fille éclaira Mahomet sur l'importance de cette correspondance; il brisa le sceau, et lut.

Une des lettres était adressée à l'impératrice Hélène par Sara, sa tante. Elle lui parlait de son séjour à Yéneschyr, et lui prédisait que dans peu de temps elle viendrait la rejoindre en Turcomanie; l'autre papier, tracé à la hâte par la Panagia, racontait à l'impératrice que son stratagème avait réussi, et qu'elle remettrait la princesse Anna dans ses bras.

Quand il eut terminé la lecture de ces deux parchemins, Mahomet regarda froidement la Panagia, donna un ordre au chef des eunuques blancs, et fit un signe de fatigue et d'ennui.

Les esclaves quittèrent la salle en entraînant la jeune fille.

Deux heures après, Mahomet II, accoudé sur la terrasse, regardait la mer bleue et sans rides... Tout à coup un esclave parut, balança un sac de cuir au-dessus de l'eau, et le lança dans le Bosphore...

IX. — LA CAÏQUE.

Au moment où le fardeau lancé par l'eunuque tombait dans la mer, Gourgan, fidèle à sa parole, croisait devant le palais des Balkernes. En même temps que le bruit produit par le remous des ondes, il lui sembla percevoir un cri de détresse.

L'esprit rempli du souvenir terrible des drames dont le sérail était le théâtre, il devina instinctivement qu'un crime nouveau venait de s'accomplir; l'idée que la Panagia en pouvait être la victime traversa son cerveau, et, rejetant les rames au fond de sa caïque, il plongea résolûment.

Après quelques efforts il trouva ce qu'il cherchait, et, soutenant d'un bras le sac de cuir, de l'autre nageant avec force, il regagna sa barque, se cramponna au bord, plaça au fond le fardeau qu'il soutenait, donna un vigoureux élan à la caïque ; puis, arrachant le poignard de sa ceinture, il éventra le sac de cuir. Alors, se penchant avide et troublé, il reconnut avec une inexprimable angoisse le visage inanimé de celle à qui il devait la vie.

Un rugissement de douleur s'exhala de la poitrine du noir; mais, quelle que fût son angoisse, la difficulté des circonstances ne lui permettait point de s'y abandonner.

On pouvait avoir remarqué le sauvetage qu'il venait d'accomplir, le poursuivre, le rejoindre, et lui arracher cette pâle créature qui semblait morte à ses pieds, mais en qui l'étincelle de la vie n'était peut-être pas éteinte.

Gourgan souleva le corps inanimé, le posa doucement sur un amas de chauds vêtements et, surveillant le mouvement des barques du port, il donna les premiers soins à la Panagia. Plus d'une fois il fut obligé de les interrompre pour ramer et gagner le large ; le moindre bruit l'effrayait.

Heureusement la nuit tombait, et bientôt l'obscurité favorisa sa course. Tour à tour occupé à ranimer la Panagia ou à l'arracher à ses bourreaux, il accomplissait un double miracle, car il lui semblait qu'un souffle faible comme celui d'un enfant passait sur les lèvres froides de la jeune fille. En même temps il gagnait du terrain, et sa caïque glissait comme une flèche au milieu de l'escadre de barques couvrant le Bosphore à cette heure.

Tout à coup Gourgan tressaillit. Sa caïque n'était pas suivie seulement par des embarcations de plaisance ou des bateaux de marchandises, il lui sembla reconnaître l'uniforme des soldats de marine de Mahomet II. On donnait la chasse au Turcoman noir.

Dès lors, Gourgan laissa au fond de la barque la jeune fille qu'il s'agissait de défendre, et, assis sur son banc, il se mit à ramer avec une énergie doublée par l'imminence du danger. Au lieu de fuir les barques voisines, la tactique de Gourgan fut de s'en rapprocher

et de se confondre avec elles, afin de dérouter ceux qui le poursuivaient. Mais, si robustes qu'ils fussent, les bras du noir ne pouvaient lutter contre ceux de dix marins. Les soldats s'approchaient; Gourgan prévit le moment où ils allaient le rejoindre, et se disposa à lutter contre eux. Il réfléchit cependant que, dût-il laisser la vie dans ce combat, il ne parviendrait point à sauver sa bienfaitrice et que la ruse le servirait mieux que la force.

Avisant donc une caïque presque semblable à la sienne et montée par un seul pêcheur, il mit sa barque bord contre bord, et dit au pêcheur d'une voix basse et rapide :

— Veux-tu gagner cent bourses?

— Je te bénirai si tu m'en fournis l'occasion; ma famille est pauvre.

— Ma barque est suivie, continua Gourdan; j'arrache une femme à la poursuite d'un riche seigneur; cède-moi ta caïque, monte dans la mienne, et feins de redouter de te voir rejoint par les dix rameurs dont la rame fait bouillonner l'eau derrière nous... As-tu compris?

— J'ai compris et j'accepte.

En une seconde la Panagia fut placée au fond de la barque de pêche; Gourgan jeta son vêtement de soie sur les épaules du pauvre homme, lui remit la somme promise; puis, lui ayant fait ses dernières recommandations, il resta paisiblement au large, tandis que le pêcheur égarait les soldats de Mahomet sur une fausse piste.

Deux heures plus tard, Gourgan, tenant la Panagia dans ses bras, abordait au rivage, et se dirigeait vers une maison basse connue dans le pays sous le nom de *maison des Trois-Palmiers.*

Le noir tira une clef de sa veste, ouvrit la porte, alluma rapidement une lampe, et déposa la Panagia sur un divan.

La jeune fille n'avait point encore repris possession d'elle-même. Cependant des mouvements légers agitaient ses doigts, et ses cils semblaient prêts à s'entr'ouvrir. Le noir, penché vers elle, avec des attentions et des angoisses infinies, humectait ses tempes de parfums, frottait ses petites mains pâles, réchauffait de son haleine ses pieds glacés, et tentait de faire passer dans ce corps frêle la force de son être robuste.

Enfin un soupir souleva la poitrine de la Panagia; elle se souleva et regarda autour d'elle, sans retrouver tout de suite la lucidité de sa pensée.

— Où suis-je? demanda-t-elle.

— Tu le sais bien, répondit l'esclave agenouillé près de la couche de la jeune fille, dans cette demeure mystérieuse que tu as achetée, et où tu dois attendre la famille de l'empereur David, quand El-Schériff l'aura arrachée à l'exil.

— Je me souviens! je me souviens! s'écria la Panagia avec désespoir.

Elle ajouta avec l'expression d'un regret poignant :

— Ah! pourquoi m'as-tu sauvée?

— Pourquoi? mais pour te payer ma dette de reconnaissance, pour t'aider dans ton œuvre... pour être de moitié dans ton succès.

— C'est que tu ne sais rien de ce qui s'est passé, Gourgan...

— Un crime, puisque je t'ai retirée du fond du Bosphore.

— Plus que cela, répondit la Panagia; le crime ne touchait qu'à moi, le malheur frappe Anna Comnène!

— Mais tu la hais? demanda Gourgan.

— J'avais cependant promis de la sauver.

— Et pour la ramener...

— Oui, pour la ramener sous la *kirgas* d'El-Schériff.

— Panagia! Panagia! tu aurais payé ce sacrifice de ta vie.

— Eh! qu'importe! Le dévouement, c'est la grande loi du cœur... Tu n'as pas le droit d'être surpris en voyant les autres tout risquer pour ce qu'ils aiment, puisque tu viens de me sauver...

— N'est-il donc aucun moyen de faire réussir tes projets?

— Aucun, répondit la Panagia avec accablement.

— Panagia, reprit le noir, ne te laisse pas abattre... Tout ne peut être perdu, puisque je suis là et que tu respires...

— Si, tout est bien perdu, Gourgan... J'avais compris la douleur d'El-Schériff depuis la prise de Trébizonde et la perte d'Anna Comnène, et trouvant dans mon amour dédaigné la force de réaliser des choses héroïques, je dis un jour au fils de Sara : « Pendant que ton père soulèvera la Perse en faveur de David, pars pour Andrinople, gagne Sérès, prépare l'évasion de la famille impériale; tu sauras plus tard où tu la dois conduire... Il y a quelques jours, un messager a été chargé par moi de remettre au prince une lettre, désignant la maison des *Trois-Palmiers* comme le lieu où nous devions tous nous rejoindre... lui, ramenant la famille exilée; moi, remettant Anna Comnène dans les bras de sa mère Hélène... Je t'ai caché, jusqu'à cette heure, quel moyen je voulais employer... Je devinais que Mahomet se perdrait dans mes piéges et me supplierait de rester au sérail; alors, profitant de cette heure de folie, je lui arracherais Anna, sous prétexte d'en faire ma propre esclave...

— Et tu as réussi...

— Oui, répondit amèrement la Panagia. Mahomet m'eût donné Brousse et Andrinople, si je les lui avais demandées... Mais il s'est mépris sur le sens de mes paroles, et croyant que je serais satisfaite par l'humiliation de la fille de David, il l'a, par un suprême dédain, donnée pour femme à Séganos-bey... J'offrais ma liberté, ma vie, pour sauver Anna, et je n'ai réussi qu'à rendre sa misère plus profonde... J'avais juré à El-Schériff de la lui ramener, et je l'ai jetée dans les bras d'un serviteur de Mahomet... J'ai eu l'apparence de l'héroïsme, et l'on peut aujourd'hui m'accuser de trahison... El-Schériff ne m'aimait pas... Il va me haïr et me mépriser... Tu le vois bien, Gourgan, il fallait me laisser mourir...

— Non, répondit le noir, car alors, ignorant ce que tu viens de m'apprendre, il m'eût été impossible de conjurer des catastrophes plus grandes peut-être que celle dont tu me parles...

— Eh! qui peut m'atteindre encore, si j'ai perdu l'amitié, l'estime d'El-Schériff?...

— Sa mort, répondit Gourgan.

— Mourir! El-Schériff mourir!...

— Sans doute, puisque Mahomet connaît aujourd'hui le complot.

— Ah! tu as raison, Gourgan! tu as raison! Comme il faut que tu me sois dévoué pour t'occuper de veiller sur lui!...

— Je veux que tu vives, répondit simplement le géant.

— Que faire ? demanda la jeune fille.

— Prévenir El-Schériff de prendre une autre route.

— Oui, mais qui sait si Mahomet n'est pas informé déjà que j'ai par miracle échappé à sa vengeance ?

— Aussi n'est-ce point toi, pauvre enfant brisée, qui te chargeras d'aller au-devant d'El-Schériff et de ceux qu'il accompagne...

— Et qui donc oserais-je charger de cette mission ? demanda la Panagia.

— Moi, répondit Gourgan avec calme.

— Mais, en admettant que je consente à te laisser risquer ta vie pour mon service, que feras-tu pour le salut des Comnène ? Il ne suffit pas de sauver El-Schériff ; il n'accepterait point d'ailleurs de vivre seul.

— Sans te prévenir, j'ai conclu un marché avec le capitaine d'une galère vénitienne qui chaque jour nous attendra à une lieue en mer, en face de la maison des *Trois-Palmiers*. Si pressés que soient les messagers de Mahomet d'obéir aux ordres de leur maître, je suis sûr d'arriver à Sérès le premier. Je change l'itinéraire de la famille impériale, nous rejoignons en pleine mer la galère de Ludovico, et pendant que David, sa femme

Sauvée ! Dessin de Vierge.

et ses enfants s'y cachent avec El-Schériff, je viens te chercher pour les rejoindre.

— C'est bien ! oui, c'est bien ! dit la Panagia ; tu peux partir, Gourgan...

— J'attends auparavant une promesse.

— Laquelle ?

— Celle que tu n'attenteras plus à ta vie.

La jeune fille hésita, et Gourgan le comprit.

— Je veux bien les sauver tous, si tu existes, reprit le géant ; mais que m'importe leur sort si tu meurs ?...

— Alors, reprit la Panagia, je te jure de vivre.

— Et moi, ajouta Gourgan, je te fais le serment de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour leur salut.

La Panagia tendit ses deux mains au colosse :

— Va, dit-elle ; mon cœur te suivra.

Le lendemain Gourgan, aidé seulement d'un enfant, gagnait le port le plus voisin d'Andrinople, arrivait à Sérès, courait au palais, et apprenait que depuis la veille, en dépit des gardiens, des soldats et des émissaires de Mahomet, la famille de David Comnène était en fuite.

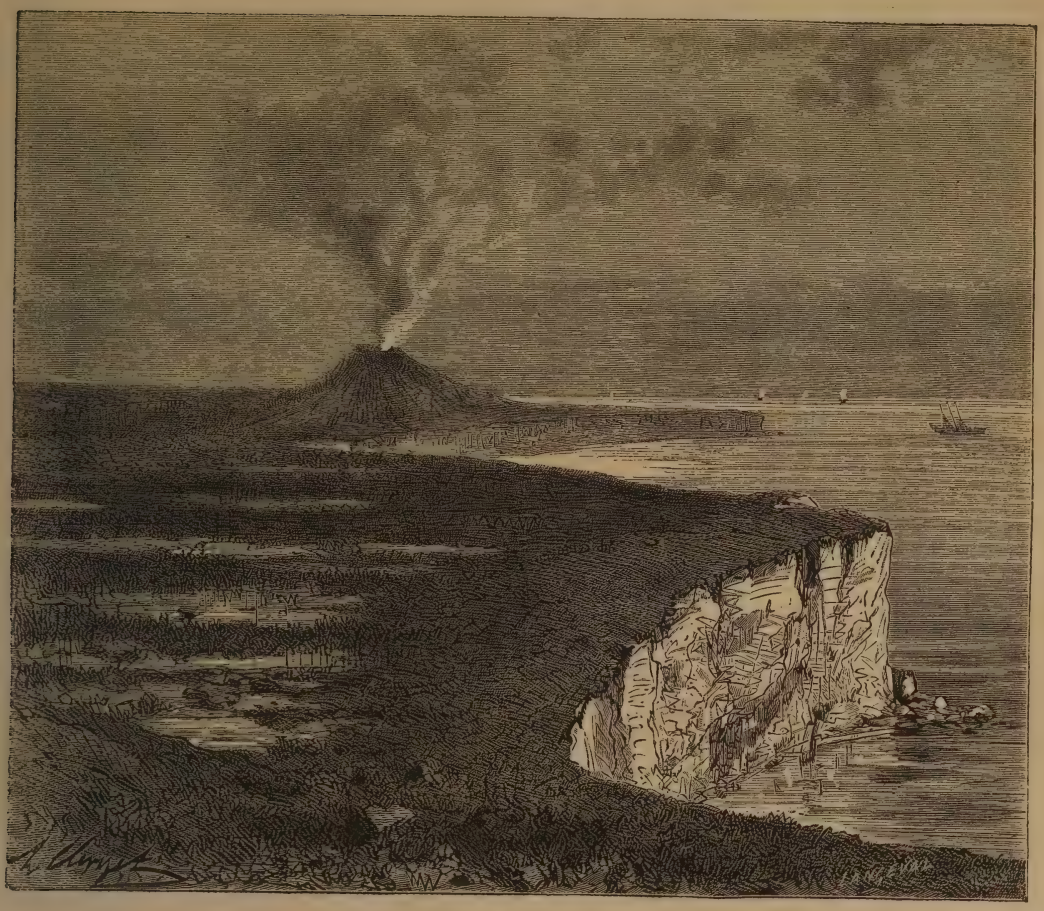
— Ah ! s'écria-t-il en mordant ses poings avec rage, je suis arrivé trop tard !

R. DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE [1].



L'île d'Amsterdam. Dessin de H. Clerget.

L'îlot d'Amsterdam, un des écueils de l'océan Indien, fut découvert en 1796 par le Hollandais van Vlaming. Ses côtes sont coupées à pic, son sol volcanique est couvert de lave et de marais remplis d'eau chaude mêlée de sel et de fer. Un volcan toujours fumant occupe une partie de sa côte orientale. Des mousses, quelques herbes, voilà à peu près toute sa végétation. Quant aux animaux, il n'en nourrit pas plus que d'habitants; mais en revanche ses côtes échancrées sont peuplées de phoques, d'oiseaux de mer, et ses eaux sont très-fréquentées par les requins et les cétacés. On y trouve aussi des coquillages de toute sorte.

Nous ouvrîmes notre caisse d'armes, nous prîmes chacun notre fusil, notre couteau de chasse, notre revolver, deux paquets de cartouches; nous distribuâmes aux femmes les revolvers achetés pour elles; Cartahu prit de son côté le fusil et le sabre du capitaine du *Franklin;* nous déjeunâmes comme nous avions dîné la veille, de quelques tablettes de chocolat et de quelques gouttes d'eau-de-vie; nous fumâmes par là-dessus chacun un londrès, puis nous nous divisâmes en deux groupes.

Le premier devait demeurer au bivouac, recueillir les épaves du navire que les vagues apportaient dans leurs plis, mettre nos provisions à l'abri dans une grotte voisine, qu'une nichée d'albatros nous avait indiquée, et où nous trouvâmes quatre œufs du volume des œufs d'autruche; enfin préparer le dîner.

Ce groupe se composait des femmes, des enfants et des plus vieux de la bande : Risler, Kœchlin, Siegfried, Engelmann et Perrin.

Le second groupe se composait de Trapp, de Maréchal, de Guyot, de Cartahu et de moi.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente

Celui-là devait aller en exploration, reconnaître le pays et tuer du gibier, s'il en trouvait, pour augmenter l'ordinaire et économiser les rares vivres sauvés du naufrage, car nous étions vingt, vingt et un en comptant notre chien, et nous ignorions combien de temps nous végéterions sur le rocher où le sort nous avait jetés.

Le besoin de découvrir promptement des sources d'approvisionnement stimula notre énergie et nous empêcha de nous abandonner à un désespoir funeste et inutile. Ce n'étaient pas des larmes, des plaintes, de l'abattement qu'il fallait, mais du courage, de la fermeté, de l'activité ; nos femmes ne s'y trompèrent pas, car Cécile me tendit résolûment son front quand nous partîmes, et se contenta de me dire, en me pressant les mains :

— Revenez vite.

Nous disparûmes, le fusil sur l'épaule.

Ratapia nous accompagnait.

La pauvre bête avait déjeuné, comme nous, d'une tablette de chocolat ; aussi semblait-elle uniquement préoccupée à se procurer une pâtée quelconque.

— Ah ! le coquin, fit Cartahu avec son accent méridional inimitable et en regardant Ratapia fureter, s'il tenait en ce moment un bon poulet rôti !...

— Et nous ? lui répondis-je en souriant malgré moi.

Il y avait deux heures que nous marchions sur un terrain inégal, tantôt rocailleux, tantôt marécageux, en ayant soin de ne pas trop nous éloigner de la côte, lorsque Ratapia partit comme une flèche à travers un fouillis d'arbustes et d'herbes enchevêtrées.

Après qui courait-il ?

Nous le sûmes bientôt en voyant fondre de notre côté une centaine de boucs et de chèvres qu'il avait fait débûcher, et contre lesquels il aboyait avec enthousiasme.

Nous épaulâmes nos fusils et, dix secondes après, un cabri et une chèvre tombaient devant nous, les quatre pattes en l'air, tandis que le reste du troupeau se sauvait, effrayé, dans toutes les directions.

Par quel miracle ces animaux se trouvaient-ils là ? C'est ce que Cartahu, qui est décidément un puits de science, nous expliqua après avoir rappelé ses souvenirs.

Les naufrages sont très-fréquents sur les côtes de l'île d'Amsterdam ; un jour, en 1860, un capitaine américain, qui y avait été jeté quelques années auparavant et y avait horriblement souffert, y déposa trois boucs et trois chèvres, dans le but d'être utile aux naufragés à venir. Ces couples croissèrent et multiplièrent, et depuis les malheureux que la tempête pousse sur cet îlôt stérile ont un peu de chair fraîche à se mettre sous la dent.

Inutile d'ajouter que nous fêtâmes Ratapia ; dans notre exultation, nous voulions même le porter en triomphe ; mais, réfléchissant qu'il était plus utile de relever nos prises, nous les chargeâmes sur nos épaules et les portâmes, à tour de rôle, au bivouac, où notre arrivée souleva un tonnerre d'applaudissements.

Pendant notre absence, nos amis n'avaient pas chômé.

La plage, encombrée d'épaves sur une étendue d'un mille environ, avait fourni un vaste champ à leur activité.

Trois malles de linge de femme, deux malles de linge d'homme, la malle de Maréchal, dans laquelle se trouvait son hautbois, une trentaine de couvertures, autant de matelas, des vergues, des voiles déchirées, des débris de mât, des planches, des pièces de bois avaient été entassés par eux à côté de nos provisions et hors d'atteinte des vagues.

Maréchal était enchanté d'avoir retrouvé son instrument, et nous partagions son contentement en pensant de quel secours nous serait un peu de musique pour passer les mauvaises heures.

Nous nous félicitâmes mutuellement de notre matinée et nous songeâmes au dîner, car nous avions tous l'estomac dans les talons.

Cartahu dépouilla la chèvre et le cabri, étendit leurs peaux au soleil, et nous demanda du bois et un gril pour les faire rôtir.

Les épaves du navire nous fournirent l'un et l'autre. Plusieurs pièces de charpente portaient des serres de fer ; nous les enlevâmes à l'aide de nos haches.

Quant au foyer, nos femmes l'avaient déjà établi contre une roche, avec des galets de grosse dimension.

Restait à allumer le feu.

Ce ne fut pas le plus facile, quoique nous eussions des allumettes et de l'amadou, car notre bois était mouillé ; cependant, à force de souffler, nous y parvînmes. Alors nous nous promîmes de ne jamais le laisser s'éteindre.

Tandis que Cartahu cuisinait en compagnie de la mère Risler et de Ratapia, qui, assis sur son derrière devant le gril, examinait attentivement et en se léchant les babines les progrès de la cuisson de la chèvre et du cabri, nous continuâmes à débarder des poutres, des planches, des quartiers de carcasse du navire.

Dans un de ces quartiers qui mesurait quatre mètres de long et avait appartenu à la partie de tribord arrière, nous vîmes, à trois pieds au-dessous de la ligne de flottaison, une défense d'ivoire qui traversait de part en part le bordage et la membrure de chêne, soit une épaisseur de vingt centimètres au moins. Cette défense, de forme conique, avec de petites aspérités à sa surface, avait environ trois centimètres de diamètre à sa partie extérieure et ne s'était nullement émoussée en perçant le flanc du *Franklin*. Evidemment elle n'était que l'extrémité d'un appendice formidable. A quel monstrueuse espèce de narval, de licorne de mer appartenait-elle ? C'est ce qu'aucun de nous ne put dire.

En continuant nos recherches, nous trouvâmes une autre malle pleine de chemises d'homme, de bas de laine et de mouchoirs, au fond de laquelle je découvris une ramette de papier à lettres, des plumes et un bâton d'encre de Chine, ce qui me permet aujourd'hui d'écrire notre journal.

Trapp et Guyot mirent, en outre, la main sur une boîte en fer-blanc remplie d'épices et, trésor inestimable, sur une grande fourchette à gigot et sur une cuiller à pot.

Malheureusement nos trouvailles ne furent pas toutes aussi réjouissantes, car nous vîmes aussi, au bord d'une crique, sept cadavres de matelots de l'équipage du *Franklin*.

Nous creusâmes une fosse dans le sable avec nos haches, avec des barres de fer, avec des morceaux de planche, et nous y déposâmes les pauvres *paqueurs de toile*, après les avoir dépouillés de leurs vêtements et de leurs chaussures.

Qu'étaient devenus les autres naufragés ?...

Peut-être avaient-ils été engloutis, peut-être avaient-ils abordé, comme nous, à quelque île déserte...

Nous retournâmes au bivouac avec nos épaves. Le récit de nos explorations jeta une sombre tristesse parmi notre monde; mais la faim, ce Léthé irrésistible, nous fit oublier nos pensées funèbres, et nous ne songeâmes plus qu'au rôti, qui, suivant les déclarations de Cartahu et les grognements impatients de Ratapia, était cuit à point.

Vers quatre heures, nous nous assîmes par terre, près de la cuisine, ayant chacun en main un biscuit, et Cartahu nous distribua à la ronde de superbes morceaux de chèvre ou de cabri, parfaitement salés (nous avions une provision de sel dans notre tonneau de salaisons) et parfaitement épicés. Jamais il ne nous avait rien donné d'aussi succulent à bord, du moins telle fut notre impression.

Nous possédions tous un couteau de poche ou un couteau de chasse; mais, à part cela, les ustensiles de cuisine nous manquaient complétement. Nos femmes y suppléèrent en ramassant des coquillages deux fois larges comme la main qui nous fournirent un excellent hors-d'œuvre et nous servirent à la fois d'assiettes et de verres.

Quant aux fourchettes et aux cuillers, nous les remplaçâmes avec nos doigts.

La Providence nous guida également lorsque nous cherchâmes de l'eau douce, dont l'île d'Amsterdam est, à notre connaissance, entièrement dépourvue, en nous faisant découvrir, à deux cents mètres de notre bivouac, un réservoir naturel dans un rocher creux, où aboutissent les eaux de pluie.

Ce réservoir, pouvant contenir quatre mille litres d'eau, était plein jusqu'au bord. La vue du Pactole nous eût causé moins d'enthousiasme.

Notre dîner, où nous mangeâmes plus de pitance que de pain, et dont Ratapia prit une part extraordinaire, se passa assez gaiement; nous n'avions pas encore eu le temps de nous laisser envahir par la nostalgie, et dès qu'il fut terminé et arrosé de quelques gorgées de vin et d'eau-de-vie, nous songeâmes à organiser notre campement.

La grotte que les albatros nous avaient indiquée, le matin, était assez grande pour nous servir de cave, de cellier et pour donner asile aux femmes et aux enfants; il ne s'agissait que de la nettoyer, car elle était pleine de tourbe, de mousse, de guano, bref affreusement sale, et de la disputer à ses habitants, qui ne devaient pas tarder à y revenir.

En effet, tandis que Delphine, Siefgried, Henriette Engelmann, la fille de Kœchlin et les quatre fillettes de Risler lui donnaient un vigoureux *coup de faubert*, avec des planches en guise de balais et de l'eau de mer que Trapp allait leur chercher dans les deux marmites, les albatros, au nombre de six, de retour de leur excursion quotidienne, apparurent au zénith, et trois d'entre eux, les femelles probablement, décrivant une rapide spirale, fondirent sur nos nettoyeuses, qui se mirent à pousser des cris de paon.

Heureusement il y avait plus de bruit que de mal.

L'albatros est aussi peureux qu'il est gros et, chose curieuse, dès qu'il a touché la terre, si on le poursuit, sa frayeur devient telle qu'il perd la tête au point de ne plus pouvoir reprendre son vol.

Risler, Kœchlin, Engelmann et Trapp assommèrent les trois albatros à coups de bâton, tandis qu'une décharge de nos fusils faisait tomber ceux qui planaient au-dessus de nos têtes.

— Voilà du gibier pour demain, s'écria joyeusement Trapp, en même temps que Ratapia témoignait sa jubilation par des aboiements et des sauts frénétiques.

Rien de beau comme ces géants de l'air avec leurs plumes d'un blanc de neige, leur bec puissant et leurs ailes immenses. Nous mesurâmes le plus grand, il avait cinq mètres d'envergure! Hein! quel coup d'aile!... Je ne m'étonne plus qu'ils fassent littéralement le tour de la terre en volant.

Cette chasse inattendue fut la clôture de notre journée.

La nuit s'avançait, nous étions fatigués, nous nous couchâmes : les femmes et les enfants dans la grotte, les hommes auprès du feu, et tous sur la dure, car les couvertures et les matelas recueillis n'étaient pas encore secs, ce qui ne nous empêcha pas de dormir d'un bon sommeil.

Le 23, nous restâmes au bivouac pour continuer à retirer de l'eau des épaves du navire et pour bâtir une baraque. Trois de nos oiseaux, plumés par les enfants, et remis à notre vatel Cartahu, devaient fournir notre déjeuner, notre dîner et notre souper du jour avec l'appoint d'une marmitée de macaroni.

La grotte des albatros se trouvait à dix mètres environ au-dessus de la plage et à deux cents pas du bord de la mer; on y arrivait par un plan incliné tapissé de mousse; c'était un endroit très-favorable. Nous résolûmes d'y ajouter un appentis.

Pour cela nous nous servîmes de vergues, de mâts de hune, de charpentes de la carcasse du *Franklin*, de cordages et de lambeaux de voiles.

Cette besogne, dont l'honneur revient à Guyot, notre architecte, et à Risler, notre charpentier, offrait de sérieuses difficultés (en première ligne le manque de clous et de scie); après un travail opiniâtre de dix heures, ces difficultés furent vaincues, et, le soir, nous pûmes transporter dans notre *château* de deux pièces nos matelas et nos couvertures, qu'une chaleur de vingt-cinq degrés avait achevé de sécher.

Le 24, nous perfectionnâmes notre édifice et nous établîmes un signal sur le point culminant du rocher de la grotte, avec un petit mât de cacatois et un morceau de la brigantine.

— De cette façon, nous dîmes-nous, si quelque navire passe en vue de l'île, notre présence ici lui sera indiquée.

Ce jour-là, nous achevâmes nos albatros, dont la chair coriace et huileuse ne nous procura qu'un mince régal, en dépit des efforts de Cartahu pour la rendre mangeable.

Le 25, notre installation étant achevée, nous retournâmes à la chasse aux chèvres, avec l'intention de prendre au lasso un ou deux de ces animaux, dont le lait nous eût procuré un soulagement précieux; mais leur sauvagerie ne nous permit pas de les approcher, et nous dûmes nous borner à en abattre deux à coups de fusil.

Le 26, les premiers symptômes de nostalgie firent leur apparition au milieu de nous : les femmes et les enfants pleurèrent pendant toute la matinée.

Nous essayâmes de les distraire en les envoyant chercher des coquillages dans un endroit de la plage où nous supposions qu'ils étaient abondants.

Une demi-heure après, nous les vîmes revenir effrayées.

Elles avaient donné en plein dans une bande de

phoques, de lions marins, dont quelques-uns les avaient poursuivies. Nous courûmes en armes à la rencontre des amphibies, mais déjà ils étaient rentrés dans l'eau, où ils paraissaient très-attentifs à un combat acharné que se livraient deux d'entre eux, à trois cents mètres de la plage.

Nous nous promîmes de ne pas les oublier, et nous retournâmes au bivouac, où nous nous efforçâmes de rassurer nos ménagères, qui tremblaient comme la feuille, en leur promettant, pour le jour suivant, une chasse dont on parlerait longtemps dans le monde des phoques de l'île d'Amsterdam.

Le 27 de bonne heure, nous partîmes, précédés par Ratapia, à la recherche des lions marins.

Au bout de vingt minutes de marche le long de la côte, nous nous arrêtâmes au sommet d'une petite falaise à pic, d'où nous apercevions une quantité de phoques, les uns étendus sur le gravier, les autres couchés sur les récifs, d'autres se roulant sur la mousse ou le varech.

Tous appartenaient à l'espèce des phoques à crinière ou lions marins.

Cette crinière, composée de poils rudes, s'étend du cou aux épaules ; l'animal a la faculté de la hérisser à volonté, ce qu'il fait particulièrement quand il est en colère ou quand il est attaqué. Alors ses grands yeux ronds et verdâtres deviennent féroces, son nez large et camard se dilate, ses petites oreilles pointues se dressent, ainsi que ses moustaches ; sa gueule énorme, armée de canines, s'ouvre ; ses lèvres charnues frémissent ; il pousse un mugissement plus sonore et plus perçant que celui de son homonyme des déserts d'Afrique, dont il a à peu près la tête, et s'aidant de sa queue et de ses nageoires, solidement attachées à des épaules massives, il court, il bondit avec une vitesse surprenante.

Quand un lion de mer poursuit un homme, si cet homme n'est pas armé, s'il n'a pas au moins un fort gourdin, qu'il prenne ses jambes à son cou et qu'il détale au plus vite ; s'il est armé et s'il a du sang-froid, point essentiel, qu'il fasse front à l'ennemi, qu'il le laisse s'avancer à la portée de son gourdin ; cette attitude hardie surprendra l'animal, qui s'arrêtera hésitant. Alors, que l'homme ne perde pas de temps, qu'il le frappe entre les deux yeux. S'il a touché au bon endroit, le lion demeurera sur le carreau ; s'il a manqué son coup, qu'il saute brusquement de côté et se mette en sûreté par la fuite, car le monstre, devenu furieux, le broierait entre ses mâchoires.

On a vu des lions marins sortir de l'eau pour poursuivre un homme qu'ils avaient aperçu sur la plage. Cela seul vous donne une idée des désagréments que peut causer leur voisinage.

Nous voulions nous débarrasser de ces hôtes dangereux.

Avec nos fusils, c'était chose facile.

Les phoques à crinière sont féroces dans l'attaque ; mais, s'ils trouvent leur maître, s'ils reçoivent quelque blessure douloureuse, s'ils sont obligés de fuir devant ceux qu'ils ont attaqués, ils deviennent de suite craintifs ; leur crainte se communique aux phoques de la bande à laquelle ils appartiennent, et il est rare qu'ils n'abandonnent pas les parages où ils ont été blessés ; dans tous les cas, on peut être certain qu'ils ne se hasarderont plus sur la plage à une grande distance.

Nous avions chargé nos fusils avec du gros plomb et nous étions persuadés d'en blesser au moins une vingtaine en une seule décharge, c'est-à-dire de mettre en fuite pour des semaines les sept ou huit cents phoques qui se chauffaient au soleil ou se jouaient dans l'eau sous nos yeux.

Avant de les tirer, nous voulûmes nous donner le spectacle de leur vie privée, et nous les observâmes attentivement derrière les arêtes du rocher qui nous cachait, en ayant soin de retenir Ratapia et de lui fermer la gueule, car le malheureux mourait d'envie d'aboyer et de se précipiter sur eux, témérité qu'il eût certainement payée de sa vie.

Nous avions devant nous des phoques de tout âge et de toute grosseur.

Là, des mâles de sept pieds de longueur, de huit pieds de tour, à la peau brune, à l'aspect terrible, à la crinière hérissée, se remuant avec lenteur ; plus loin, des femelles, reconnaissables à leur cou sans crinière, à leur taille inférieure, et à côté d'elles leurs petits, à la peau d'un gris d'argent, leurs petits qu'elles allaitaient encore et auxquels elles donnaient des leçons de natation.

Chose bizarre, cet étrange animal qu'on nomme le *lion de mer*, cet animal auquel la nature a donné la tête et le cri du roi des animaux et refusé des pattes, cet amphibie qui n'a, pour se mouvoir, que des nageoires, qui est poisson de l'extrémité de la queue à la naissance du cou, qui vit dans la mer, qui ne se nourrit que d'habitants de la mer, qui n'est pas taillé pour vivre sur terre, a, dans sa jeunesse, une horreur absolue de l'eau, ne sait pas nager et peut se noyer.

Les femelles s'en vont souvent mettre bas à trois ou quatre lieues du littoral, sur le versant des montagnes, dans les fourrés les plus épais des bois et, si on les tuait avant qu'elles aient eu le temps d'amener leurs petits sur la plage, ceux-ci n'y viendraient peut-être jamais instinctivement.

Pour se convaincre de cela, il suffit d'observer les lionnes marines, comme nous les observâmes nous-mêmes, à l'époque où elles font l'éducation de leurs progénitures.

Les unes attiraient leurs petits vers la mer en poussant des beuglements semblables à ceux de la vache lorsqu'elle appelle son veau ; d'autres se précipitaient dans l'eau et de là invitaient tendrement leurs enfants à les suivre. Les enfants sautillaient, criaient, pleuraient, mais restaient à leurs places. Les mères remontaient sur la plage, venaient consoler leurs enfants, les léchaient, leur donnaient à teter, puis replongeaient, espérant, cette fois, être suivies. Point. Les petits recommençaient à sautiller, à crier, à pleurer, et persistaient à demeurer sur le gravier, et les mères revenaient les consoler et les lécher.

Parmi tous ces phoques au berceau, quelques-uns étaient plus avancés que les autres ; ils avaient reçu, sans doute, un plus grand nombre de leçons.

Nous en vîmes auxquels leurs mères montraient la mamelle pour les attirer et qui risquaient une nageoire dans l'eau, puis la retiraient vivement, comme si cette eau les eût brûlés, tandis que d'autres, pleurant, s'agitant sur le bord d'un rocher en voyant leurs mères nager devant eux, prenaient une détermination héroïque, se précipitaient pour les rejoindre, et aussitôt se débattaient dans l'eau en poussant des cris de frayeur, des cris désespérés.

Alors la mère accourait, relevait son petit en pas-

sant sa queue sous le ventre de celui-ci, essayait de l'entraîner, de le faire nager; mais le petit, tout suffoqué, en avait assez; il remontait affolé sur le rocher, s'y cramponnait et devenait insensible aux appels, aux encouragements et aux caresses.

Nous regardâmes ces manéges pendant près d'une heure, et je crois que nous les aurions regardés indéfiniment, si ce diable de Ratapia, auquel Cécile prodiguait les recommandations, ne se fût avisé de japper au plus beau moment.

A ce bruit, les gros lions, qui nous flairaient depuis quelques secondes, se ramassèrent sur eux-mêmes, dans une attitude défensive; les femelles se sauvèrent, cherchant à entraîner leurs lionceaux, et nous dûmes tirer.

A la première décharge, une dizaine de petits phoques furent tués et un nombre égal blessés; à la seconde — pour celle-là nous remplaçâmes le plomb par des balles — deux lions énormes restèrent sur le gravier, et trois ou quatre autres se sauvèrent, tout sanglants, en poussant des mugissements effroyables.

Cinq minutes après, la bande entière avait disparu et il ne restait plus sur la plage que nos victimes.

Les emporter eût été difficile, les gros lions pesant,

Les phoques. Dessin de Lançon.

en moyenne, douze cents livres; nous nous contentâmes d'emporter les deux plus petits, qui pesaient une centaine de kilogrammes chacun, et nous dépeçâmes les autres sur place pour en prendre la peau.

Ce jour-là, naturellement, nous mangeâmes du phoque, que Cartahu nous fit rôtir par tranches.

La chair noire et huileuse de cet amphibie n'est pas positivement un plat de gourmet, non; mais, sur une île déserte, on n'y regarde pas de si près.

Le 28, nous vécûmes encore de phoque, dont la mère Risler eut l'idée de faire un hachis mêlé de macaroni, et nous achevâmes de ramasser les épaves du navire.

Le 29, aujourd'hui, quatre d'entre nous sont retournés à la chasse aux chèvres, et je suis resté au bivouac, où j'ai commencé notre journal.

Les enfants ont cherché des coquillages aux alentours; les femmes ont passé de longues heures à pleurer en regardant la mer.

Le temps est toujours beau, mais aucune voile n'apparaît à l'horizon.

Combien de semaines, combien de mois demeurerons-nous sur cette terre aride?...

Le 30, une trombe crève au-dessus de nos têtes et effondre une partie de notre baraquement. Nous le

rétablissons avec peine et tapissons ses parois et son toit de peaux de lions marins.

1er *octobre.* — Nous venons de découvrir, dans une grotte, une embarcation inachevée commencée par d'autres naufragés; nous allons essayer de la finir pour nous porter à la rencontre des navires et tenter une excursion à l'île Saint-Paul, qui n'est éloignée que d'une quarantaine de milles.

2 *octobre.* — Un trois-mâts, que nous supposons être un baleinier, a passé au sud de l'île; il ne nous a pas aperçus, malgré nos cris et nos signaux.

Est-ce que nous sommes condamnés à mourir ici?

3 *octobre.* — Au moment où nous nous rendions, ce matin, à notre troupeau de chèvres, nous avons assisté à un combat à outrance entre deux lions marins. Les yeux pleins de feu, la lèvre supérieure relevée, les naseaux gonflés, les canines saillantes, la crinière hérissée, les amphibies se précipitaient l'un contre l'autre avec une rage inouïe, et s'arrachaient de larges lambeaux de chair. Un coup de fusil les a mis en fuite. Ils se sont sauvés dans la mer, où ils n'ont pas tardé à reprendre leur lutte interrompue. Au bout de quelques minutes, l'eau, à cinquante mètres autour d'eux, était teinte de sang.

4 *octobre.* — Le scorbut vient de se déclarer parmi nous. La fille de Kœchlin en est gravement atteinte.

Cette nouvelle nous a terrifiés.

Pour veiller la pauvre enfant, qui souffre horriblement, nous avons fabriqué des lampions avec des grands coquillages, de la graisse de phoque et des bouts de corde.

5 *octobre.* — Le mal augmente d'une façon inquiétante; le visage de la malade s'est plombé et couvert d'ecchymoses; ses gencives, tuméfiées hier, se sont ulcérées et gangrénées; sa peau est devenue sèche et rugueuse; ses membres, s'infiltrant de sang et de sérosité, ont pris une couleur rouge-brunâtre, marbrée de bleu, de jaune et de violet.

Le père et la mère sont accablés de douleur.

6 *octobre.* — L'enfant a eu, depuis vingt-quatre heures, des hémorrhagies multipliées. Elle est excessivement faible et paraît être à la torture. Ses dents tombent, les os de sa mâchoire se carient, son corps est plein d'ulcérations gangréneuses. Nous n'avons plus aucun espoir de la conserver.

7 *octobre.* — Elle est morte ce matin!...

Le père sanglote auprès du cadavre que nous avons enveloppé dans un linceul de toile à voile; le désespoir de la mère est poignant.

8 *octobre.* — Nous venons d'enterrer la petite Kœchlin dans un des rares endroits où l'on trouve ici autre chose que des pierres. C'est une langue de terre et de sable de cent mètres située derrière notre grotte. Nous avons planté sur la tombe une croix de bois que Risler a faite, et des touffes de mousse disposées de manière à former le nom de celle qui n'est plus.

9 *octobre.* — La femme de Kœchlin est restée presque toute la journée agenouillée sur la tombe de sa fille, et ce n'est qu'avec peine que nous l'en avons arrachée ce soir.

Trois autres navires ont passé devant l'île sans nous voir.

10 *octobre.* — Notre canot, soigneusement calfaté et doublé de peau de phoque, sera en état de tenir la mer demain ou après-demain. Nous y travaillons avec ardeur. Alors nous irons croiser au large, car si nous attendons qu'on vienne nous chercher sur notre îlôt, nous risquons fort d'y périr les uns après les autres de faim, de maladie ou de vieillesse.

13 *octobre.* — C'est seulement aujourd'hui que nous sommes parvenus à compléter le gréement de notre embarcation; mais la mer était si grosse que nous n'avons pu sortir.

18 *octobre.* — Cartahu, Trapp, Siegfried et Guyot ont couru des bordées du nord au sud de l'île, à trois lieues de la côte, sans rien découvrir. Ils sont rentrés vers le crépuscule, épuisés de fatigue, trempés jusqu'aux os et affamés.

20 *octobre.* — Le vent souffle en tempête depuis deux jours; les vagues déferlent sur le gravier ou se brisent avec un bruit sinistre contre les falaises. Des gerbes d'eau lancées violemment en l'air retombent en pluie sur notre baraque.

Il y a un mois, *le Franklin* a sombré là, à deux encâblures de la plage! Un mois!...

26 *octobre.* — Aucune voile à l'horizon!... Nos vivres s'épuisent, notre courage s'émousse, notre foi se perd.

Mon Dieu, soutiens-nous, élève nos cœurs, donne-nous la force de supporter sans faiblir notre affreuse position!...

31 *octobre.* — Cécile a eu aujourd'hui des vomissements accompagnés de fièvre; elle ne peut plus digérer la chair de phoque, qui est maintenant la base principale de notre nourriture, les chèvres et les boucs étant devenus rares au point que nous revenons bredouilles presque chaque fois que nous allons en chasser.

Le moral des hommes ne baisse qu'insensiblement, celui des enfants de Risler est encore bon, mais celui des femmes n'existe plus.

La pauvre Mme Kœchlin, si rudement éprouvée, crache incessamment le sang; Henriette Engelmann a l'air d'un squelette; Delphine Siegfried et la mère Risler sont hébétées; Cécile, pâle comme une morte, maigre et souffreteuse, ne peut plus s'éloigner de la grotte.

Hier, Maréchal a essayé de jouer de son hautbois, mais les larmes l'ont aveuglé presque aussitôt; il a dû s'arrêter. Seuls, Trapp et Cartahu conservent quelque entrain.

C'est que l'un a vingt ans et que l'autre est Marseillais.

10 *novembre.* — J'ai cru remarquer sur Siegfried des symptômes de scorbut. Cette horrible maladie va-t-elle nous faucher tous?

Nos vivres diminuent avec rapidité. Nous n'avons plus qu'une quinzaine de biscuits et trois ou quatre livres de chocolat, que nous réservons pour les femmes et les enfants.

Et rien, toujours rien que la solitude, le désert, l'infini de l'océan!...

22 *novembre.* — La famine nous épuise, la faim fait battre nos tempes... Chers parents, chère patrie, où êtes-vous?...

25 *novembre.* — Une voile au large!... N'est-ce point une illusion, un mirage?... Non. Trapp, Cartahu, Perrin et Guyot sont allés à sa rencontre à force de rames... Le navire les a vus, il met en panne... Ils montent à bord... On nous envoie des baleinières... Ah! Dieu a eu pitié de nous!

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉPISODE DES GUERRES MARITIMES.

LE CHATEAU DU TAUREAU.

I. — PARTIE INTERROMPUE.

— Ho du canot ! ho ! héla au porte-voix la sentinelle de la plate-forme.

Point de réponse.

L'embarcation, grande et belle chaloupe, favorisée par la marée descendante, s'éloignait de la rivière de Morlaix, s'engageait dans le chenal de l'ouest et tentait évidemment de violer la consigne. A l'arrière, gouvernait un homme jeune et vigoureux dont un manteau ciré cachait le costume. Deux bas Bretons, assis au pied des mâts chargés de toile, s'y tenaient les bras croisés. Le milieu était entièrement couvert par une de ces épaisses toiles goudronnées que les marins nomment *prélart*.

— Accoste, à l'ordre ! cria encore le soldat, qui, lâchant le porte-voix, arma son fusil.

— En voici trois qui ont l'oreille diablement dure ! fit le caporal de garde.

— Toujours de même ces Bretons ! ajouta le portier-consigne en haussant les épaules.

— Feu donc ! feu ! s'écriait en trépignant le capitaine Hervé Plourin dit Balafrot, parfait grognard de la grande armée, vétéran à demi invalide, présentement commandant du château du Taureau qui protége la rade.

Vieux serviteur de la république et de l'empire, ancien ami de la Tour d'Auvergne, mais grand admirateur du petit caporal, bonapartiste par entraînement, cœur français avant tout, moustache grise, jadis sabreur, au demeurant le meilleur des hommes, Balafrot a été cent fois dessiné par Charlet. Qui ne connaît sa martiale et sympathique physionomie ? Ses états de service y étaient gravés. Lors des Cent-jours, en 1815, il ne pouvait avoir moins de cinquante-cinq ans.

Quant au château, il n'a guère plus de trois siècles. Bâti sur un îlot rocailleux, à dix kilomètres de la ville, entre les deux chenaux, celui de Léon et celui de Tréguier, c'est une forteresse oblongue dont l'origine, exclusivement municipale, remonte à 1542.

Quand le roi Louis XIV eut confisqué le château du Taureau, Vauban y construisit des casemates voûtées, et arma sa batterie basse de canons de gros calibre dont le capitaine commandant Balafrot aimait à vanter la longue portée.

Il n'en avait que faire à cette heure, mais il pestait en vieux soldat, car son potage allait refroidir :

— Chiens de têtus ! On ne peut seulement pas se mettre à table ! disait-il avec humeur.

Le matelot Guichavoa, son factotum, ne craignant pas que le roulis avariât la soupière, l'avait suivi en se dandinant.

— Encore un qui veut gober quelque prune ! fit-il d'un ton fort insouciant.

Mais, dès qu'il put voir la barque et raisonner en marin, l'incident l'intéressa.

Pas un navire, pas un bateau, petit ou grand, ne devait passer sans être interrogé ou même visité, s'il y avait lieu. Grand ennui pour les pêcheurs qui, en ouvoyant, s'étaient élevés au vent et ne se résignaient qu'à contre-cœur à renoncer à un avantage obtenu parfois à grand'peine. Fâcheuse perte de temps pour le caboteur en position d'entrer aisément en rivière, mais que la formalité de la visite attardait de plusieurs heures en lui faisant manquer la marée. De là le grand nombre des récalcitrants. Il fallait sans cesse recourir à l'emploi des fusils, des espingoles et pièces légères braquées aux embrasures de la plate-forme, ou même aux gros canons. Mais l'impertinente chaloupe qu'on hélait avait bon vent de travers, ne perdait absolument rien à obéir et se rendait par conséquent suspecte.

Elle éveillait par cela même l'attention professionnelle de Guichavoa, seul et unique marin en résidence au château du Taureau.

Trente ans, nez retroussé, lèvres épaisses, yeux gris et perçants, teint basané, cheveux bruns à tire-bouchons, oreilles en cornet de dragée décorées d'annelets d'argent, buste d'athlète artistement tatoué, bras musculeux couverts de dessins indélébiles, taille au-dessous de la moyenne, comme la plupart des riverains trégorrois, Efflam-Denez Guichavoa, né natif de Locquirec, avait fait tous les métiers que peut faire un matelot sans cesser d'être marin. Il avait été pêcheur, caboteur, apprenti pilote, aide-calfat, aide-charpentier, décolleur de morue, gabier et canonnier au service de l'Etat, corsaire, ce qui lui plaisait le mieux, matelot au long cours depuis la paix, et, en dernier lieu, batelier, ce qui ne lui plaisait aucunement.

Moyennant la modique rétribution de cinq centimes par tête, il transbordait bêtes ou gens, non loin de l'embouchure de la rivière de Morlaix. Triste emploi pour un gaillard de son âge et de sa trempe.

Que voulez-vous? Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, Guichavoa était inscrit au rôle de *l'Active*, beau brig de la maison Tardif et Ce, achevant de décharger une cargaison de vins d'Espagne. Le brig désarma net ; l'équipage fut congédié. Trop heureux alors de trouver à ramer dans un bateau de passage, Guichavoa jetait de mélancoliques regards sur la mer grande où reparaissaient déjà les croiseurs anglais.

— Plus de corsaires ! pensait-il ; mais pourquoi pas? Quand donc me reviendra la chance?

Ce fut dans cette situation que le retrouva Mme veuve Destournelles, sœur puînée du capitaine Balafrot, rappelé depuis une semaine au commandement du château du Taureau.

Plusieurs années en çà, les nombreuses blessures qui empêchaient le digne officier de servir plus activement lui avaient valu ce poste. Dès les premiers jours de la première restauration, il le perdit. Revers affligeant. Réduit à une chétive pension de demi-solde, au lieu de venir en aide à sa pauvre sœur, allait-il être une charge pour elle? Les attentions filiales de sa nièce Philiberte ne le consolaient point de son retrait d'emploi. On végétait dans une vieille maison du quai de Tréguier appartenant à l'armateur Tardif, indulgent propriétaire et parfait voisin ; mais encore on végétait. Le retour inopiné de l'empereur changea toutes choses. Tandis que les Tardif, inquiets du sort de leurs

navires en cours de voyage, désarmaient *l'Active* et mettaient sur le pavé le matelot Guichavoa, Hervé Plourin dit Balafrot était réintégré dans ses fonctions, sans avoir été contraint, grâce au ciel, d'entamer une certaine somme qu'il regardait comme sacrée. Pour le moment il voulait à son service un marin du pays, bon à tout faire.

— Du pays, j'en suis, madame, comme vous le savez, dit Guichavoa; les courants et les roches de toute la côte me connaissent, et tout faire, ça me connaît encore mieux.

— Parfaitement vrai! s'écria en souriant la jeune Philiberte, qui accompagnait sa mère; je sais que vous avez beaucoup de connaissances.

— Hormis celle d'une demoiselle plus mignonne que vous, dit Guichavoa d'un ton dégagé, et d'une dame plus brave que madame votre maman.

Courage et travail étant synonymes pour Guichavoa, *brave* signifiait ici *laborieuse*.

L'honorable veuve ne parut pas insensible au compliment :

— Savez-vous faire un peu de cuisine? demanda-t-elle.

— La cuisine! ça me connaît, soyez calme! A bord de *l'Artémise*, j'ai fait fonction d'aide-coq, et sur *le Formidable* j'étais marmiton de l'état-major.

— Et le service de table?

— Quand j'étais mousse sur *la Jeune-Coquette* de

Le château du Taureau. Dessin de H. Clerget.

Saint-Malo, on me surnommait *maître d'hôtel*. Déboucher les vins fins, ça me connaît! Et cirer les bottes, donc!

— Je ne vous parle ni de batelage ni de pêche, poursuivit Mme Destournelles; mais à quelques brasses du fort, sur un rocher, mon frère a entrepris de faire un petit jardinet avec des terres rapportées, et...

— Le jardinage! interrompit Guichavoa, comment pouvez-vous me demander si ça me connaît?...

— Oubliez-vous donc, maman, dit Philiberte, que Guichavoa, l'an dernier, a été mon collaborateur.

— A bord de *la Cunégonde*, de Nantes, je cultivais les salades, les radis, le persil, et si le capitaine m'avait laissé faire, j'aurais planté un prunier au milieu du navire dans une caisse de tôle tapissée de liserons...

— Décidément, mon garçon, vous êtes bien l'homme qu'il faut à mon frère, et vous n'avez qu'à vous rendre au château du Taureau pour entrer immédiatement à son service.

— Dans un quart d'heure, dit Guichavoa, j'aurai cédé ma place à un camarade trop content de la prendre, et dans une heure je serai au fort. Grand merci d'avoir pensé à moi.

— Ce n'était que justice! dit Philiberte, qui, pendant l'armement de *l'Active*, en chargement pour Malaga, s'était fort applaudie de l'obligeance du matelot.

Avec un zèle ingénieux et une grande adresse, Guichavoa l'avait aidée à l'ornementation de son petit jardin ou, en langue morlaisienne, de son *kombot*.

Le mot signifiait jadis en bas breton *étage*, comme l'atteste Legonidec. Les Bretons l'ont oublié en s'em-

parant du mot français, qu'ils estropient abominablement. Depuis, les Morlaisiens, qui le lisent tous les jours sur les affiches de notaires, s'en demandent l'origine ; ils le font dériver du saxon ou de l'espagnol ; quelques-uns opinent pour le sanscrit.

Philiberte faisait ses délices du *kombot* le plus élevé, dépendant de la vieille maison à pignon sur quai. On y accédait par un pont jeté au-dessus de la cour intérieure entre le grenier et le roc, d'où l'on gravissait ensuite deux fois vingt marches.

A Morlaix, sur l'une et l'autre rive du port et des deux ruisseaux qui s'y déversent souterrainement, il y a des jardins ainsi étagés, subdivisés en six ou huit terrasses dont la plus haute est souvent couronnée d'arbres séculaires.

Dans son petit jardinet perché presque au sommet de la colline et d'où l'on jouissait d'une vue admirable, Philiberte, en des jours relativement prospères, s'était complu à construire une sorte de grotte ornée de coquillages, de quelques pierres celtiques et de curiosités offertes, en général, par des matelots de la maison Tardif ou par des paysans qui, en échange, ne refusaient pas un léger pourboire.

Le bras grossièrement sculpté d'on ne sait quel ma-

La rivière de Morlaix. Dessin de H. Clerget.

got, tenant une tablette de pierre brisée, fut un jour aperçu dans les vases de la rivière par la jeune fille, qui témoigna le désir de l'avoir.

Guichavoa l'entendit, se mit à l'œuvre, retira du fond le débris de sculpture, et après l'avoir gratté, brossé, savonné, le transporta, non sans peine, jusqu'à la grotte du petit jardin. Il l'y assujettit ensuite entre deux blocs de granit où l'on distinguait quelques dessins druidiques :

— Pareils à ceux de Gavr'Inis, ça me connaît ! avait dit à ce sujet l'obligeant garçon, qui n'était point sans avoir fréquenté la baie du Morbihan.

Philiberte para ses trouvailles de plantes grimpantes et de fleurs vivaces. L'ensemble était d'un effet charmant. M. Tardif en complimenta la jeune fille. Le bras lui parut être celui de quelque saint d'une vieille église du pays ; mais, d'après l'architecte de la ville, ce n'était taillé dans aucune pierre de Bretagne. Peu importait à Guichavoa, puisque mademoiselle était contente.

Non sans regretter la navigation et surtout la course, le matelot s'efforçait de contenter de même son commandant Balafrot. Et depuis près de trois mois, avec un zèle infatigable, il cuisinait, cirait, brossait, batelait et jardinait, quand, vers le soir, fut hélée la grande chaloupe où l'on feignit d'abord de ne rien entendre.

Mais la balle qui siffla fort près de l'arrière et la menace au porte-voix d'un biscaïen en pleine coque forcèrent le jeune patron à une brusque arrivée :

— Au diable le grognard ! fit-il.

Et soulevant le prélart :

— Attention, camarades ! que personne ne bouge ! Tout n'est pas perdu... je l'entortillerai !

— Bien !... on fera les morts ! répondirent quelques voix étouffées.

— Silence !

Peu d'instants après, la grande barque était au ras de l'îlot fortifié ; les voiles larguées en bannière faséyaient et, sans sortir de l'embarcation, le patron disait au capitaine invalide :

— Hé ! mon cher ami, quelle mouche vous pique ? Je profite du beau temps pour aller à la pêche !

— Dufresny ! s'écria gaiement le grognard, qui était descendu sur le pont-levis avec le portier-consigne et l'inévitable Guichavoa. Pas du tout ; les jours sont longs ; tu iras plus tard !...

— Vous me feriez perdre toute une marée ! objecta le jeune homme.

— Tu plaisantes, farceur ! Je te tiens, je te garde ! répondit le vétéran en passant du pont-levis sur l'escalier taillé dans le roc.

Dufresny avait beau dire que Mme et Mlle Destournelles comptaient sur sa pêche :

— Ah ! par exemple ! interrompit le vétéran, me priver d'un convive qui m'arrive si à propos ! Pas pour un empire ! Un second couvert, Guichavoa, et quelques fines bouteilles !...

L'obéissant Guichavoa, loin d'obéir, resta en observation.

— Mais j'y songe ! s'écria Balafrot, pourquoi diable passer sans te faire reconnaître ?

— Eh ! parbleu ! je pensais, moi, que, me reconnaissant, vous ne me hélieriez même pas ! répondit Dufresny qui, sentant le danger de prolonger le dialogue, fit contre mauvaise fortune bon cœur et sauta sur l'escalier.

Il jetait en même temps son manteau ciré dans la barque et apparaissait en petite tenue de lieutenant de vaisseau.

Le portier-consigne se découvrit, le factionnaire de l'entrée qui donne du côté de la rade, c'est-à-dire au midi, s'apprêtait à porter les armes. Guichavoa reniflait, ce qui était chez lui un signe d'attention surexcitée au plus haut point. Les deux officiers se serraient la main.

Dufresny, si peu pressé tout à l'heure de sortir de sa barque, semblait avoir hâte de pénétrer dans le fort, mais Balafrot le retenait affectueusement.

— Si tu n'as pas soupé, disait-il, tu souperas avec moi, et si tu as soupé, tu me tiendras compagnie en trinquant. Ensuite, sois libre comme l'air ; passe la nuit à la pêche, sans imprudence, bien entendu ; messieurs les Anglais ne sont peut-être pas loin.

L'un des pêcheurs bretons étouffait les voiles, l'autre amarrait la chaloupe, Dufresny s'efforçait en vain d'emmener le vétéran, qui s'écria tout à coup :

— Mais !... mais !... qu'y a-t-il donc sous ce prélart ?

— Nos filets, nos provisions !

— A d'autres ! ça remue !

Le vieux capitaine descendit jusqu'à la barque et, d'une main indiscrète, souleva la toile goudronnée.

— Maudits les drôles qui ont bougé ! grommelait Dufresny, tandis que son trop clairvoyant ami l'apostrophait en riant :

— Des filets, des provisions !... où comptais-tu donc aller avec tes quatorze gaillards ?

— A la pêche des Anglais, parbleu ! riposta le marin, horriblement contrarié.

— Ça me connaît ! murmura Guichavoa qui, suffisamment renseigné, prit sa course pour la salle à manger du commandant.

Du fond de la barque se levaient, en s'étirant, les douze hommes couchés jusque-là.

Y compris les deux pêcheurs bretons, l'équipage enrôlé par Dufresny se composait bien de quatorze aventuriers, tous gens de mer, tous plus ou moins déguenillés, des solides, déconcertés maintenant comme des écoliers pris en flagrant délit par un régent de collége.

— Plus mèche !... Rasés ! coulés ! se disaient leurs piteux regards.

— Mangez ! leur cria l'officier de marine, je vais en faire autant.

Et sur ces mots, sans attendre le capitaine-commandant, il monta dans le fort en homme qui en connaissait parfaitement les aîtres. Les factionnaires lui portèrent les armes, et il fut salué par tous les soldats qui, d'ailleurs, l'avaient vu bien souvent, car il était l'un des rares visiteurs du brave Balafrot, qui le tutoyait d'enfance et l'aimait comme un fils.

— Veille au fond ! se disait Guichavoa : il y a, j'espère, moyen de moyenner un joli petit coup de commerce !

II. — LES DEUX FOSSETTES.

Après avoir pris une part plus glorieuse que lucrative à toutes les guerres de la république et de l'empire, quand Hervé Plourin dit Balafrot fut appelé, pour la première fois, au commandement du château, Dufresny était embarqué sur l'escadre de Brest.

Le jeune marin venait de temps en temps à Morlaix où il visitait fort assidûment M. et Mme Destournelles. Il avait vu ainsi éclore et se développer les grâces enfantines de Philiberte, que Guichavoa, le grand connaisseur, devait par la suite proclamer mignonne comme pas une.

M. Destournelles occupait un excellent emploi dans la maison Tardif et Ce. Il y rendait les meilleurs services, et l'on y parlait de le faire participer aux bénéfices des opérations, quand il mourut presque subitement.

Le pot au lait de la famille fut brisé.

Un mobilier confortable et mille écus d'épargne furent l'unique héritage de Stylite Plourin qui, ayant fait un mariage d'inclination, se promit hautement de ne pas laisser Philiberte suivre un si imprudent exemple.

La médiocrité de sa position la contraignit à s'industrier pour faire face aux besoins renaissants de chaque jour. Elle ouvrit un atelier de lingerie et de confection. Philiberte, déjà grandelette, la secondait courageusement.

A l'exemple de l'armateur Tardif, le haut commerce, l'opulente bourgeoisie et les familles de négociants, dont quelques-uns, vers cette époque, firent d'immenses affaires, s'intéressèrent efficacement à l'estimable veuve. Jamais elle ne manqua d'ouvrage.

Sa principale ressource, néanmoins, était la contribution fraternelle d'Hervé le Balafrot. Aussi quelle crise, après la rentrée de Louis XVIII, quand il fut démonté de son commandement !

Philiberte entrait alors dans sa vingtième année. Sa physionomie spirituelle avait au plus haut point le caractère local. L'agréable irrégularité de ses traits le disait hautement. Profil capricieux, minois chiffonné, front bombé accusant l'intelligence dont petillaient ses yeux bleus et grands, doux et fins. Son nez délicat était arqué légèrement à l'inverse du nez aquilin cher aux classiques. Sur des lèvres bien épanouies s'épanouissait un sourire tantôt sérieux, tantôt mutin, toujours charmant.

Elle n'était ni petite ni grande, parfaitement prise dans sa taille, remarquablement gracieuse.

Son teint éblouissant était sa principale beauté ; on le citait comme incomparable. Et son ondoyante chevelure châtain clair encadrait à merveille l'ovale incorrect, mais ravissant, d'un visage franc, ouvert et pourtant malicieux au point d'intimider parfois l'intrépide Dufresny.

A la vérité, sa fossette de la joue droite ne correspondait qu'à celle du menton, qui s'effaçait dès qu'un mouvement de gaieté creusait la première. Ceci eût fait le désespoir d'un peintre de portraits. L'une éclipsait l'autre. Jamais elles n'étaient visibles en même temps.

Dufresny, qu'on n'intimidait pas tous les jours, appelait celle-ci *la plaisante*, celle-là *la sévère*, allusion à un vers de Boileau-Despréaux, badinage d'ami de la maison, propos d'amoureux peut-être.

Eh bien, invraisemblable phénomène, les bonnes langues de la petite ville de Morlaix n'en jasèrent aucunement. Non ! pas une médisance inconvenante, pas un commérage, pas un propos fâcheux ; et cela, quoique la boutique d'épicerie du rez-de-chaussée fût occupée par les trois sœurs Kyrio, vulgairement les *Kyrielles*, ci-devant les trois Grâces, présentement les trois maigres, un perpétuel cancan en trois personnes. Dieu sait pourtant ce que faisaient et défaisaient de mariages ou même de réputations Mlles Aglaé, Phrosine et Mélie ! Dieu sait combien de chapitres inédits leur devait la chronique de l'arrrondissement !

— Mais, disait Phrosine, M. Dufresny n'était qu'un oiseau ou plutôt un papillon de passage, sans autre avenir que son épaulette. Tout Morlaix savait que ses parents à leur mort ne lui avaient laissé que tout juste de quoi désintéresser leurs créanciers.

— Ne me parlez pas des marins, ajoutait Aglaé ; ils ont leur cœur un peu partout et ne se marient nulle part.

— Du reste, fit Mélie, celui-ci a de l'ambition, à preuve qu'il a tourné dare-dare au drapeau blanc dès le retour du roi. Il est reçu dans la vieille noblesse.

— Il écrit maintenant son nom en deux mots : Du Fresny ; on prétend que, dans la rue Saint-Melaine, il s'intitule vicomte.

— Un officier de l'empire, quelle horreur ! s'écria Mélie.

— Il vise maintenant à la main de quelque riche veuve entichée de blason, et ne pense pas plus à Philiberte qu'à toi.

— Merci, ma sœur, dit aigrement Mélie qui n'avait pas perdu toute prétention.

— Calme-toi, reprit Phrosine, Aglaé n'a voulu dire qu'une chose, c'est que M. le vicomte se mésallierait en épousant la nièce d'un vieux bleu comme Balafrot, dont il ne partage aucune des opinions.

— Comment ne sont-ils pas brouillés ? C'est inconcevable !

Les Kyrielles ne pardonnaient pas à Mme Destournelles et à sa fille la considération générale dont jouissait leur honorable pauvreté. Quand mourut le père de famille, elles s'apitoyèrent un moment ; quand Balafrot fut mis en demi-solde, elles ne purent se contenir :

— On avait grand tort, disait le charitable trio, de faire état de bourgeoises, de porter chapeau, d'avoir une petite bonne à trois francs par mois, nourrie, logée, blanchie, quand on devrait être chez les autres.

— Pourquoi mademoiselle ne se placerait-elle pas comme femme de chambre ?

— Pourquoi madame ne se mettait-elle pas résolûment derrière un comptoir ?

— Pourquoi garder un appartement qui, malgré toutes les charités de M. Tardif, représentait bien soixante écus et un jardin à deux *kombots*.

Les goûts ridicules et dispendieux de Philiberte ne pouvaient être épargnés :

— Une ouvrière en lingerie se faire collectionneuse d'antiquailles ! se permettre de cultiver des plantes exotiques, oser convertir sa grotte artificielle en serre au moyen d'une porte vitrée exposée en plein midi, et faire grimper des lianes du Brésil autour du bras de son magot de la Chine.

— Espère-t-elle, demandait Mélie, que ce bras fasse un miracle pour ses beaux yeux ?

— On se console comme on peut de coiffer sainte Catherine, dit bravement Aglaé.

Mélie étouffa un soupir ; Phrosine ajouta :

— Au fait, ce n'est pas sa grotte de Saint-Jacques qui lui fera trouver un mari. Les galants d'aujourd'hui veulent d'autres coquilles.

Aussi, un damoiseau ambitieux, intéressé, cupide comme le joli vicomte avait beau se montrer aux petits soins pour Philiberte, il ne songeait guère à l'épouser.

Mais, encore une fois, comment pas le moindre nuage entre le jeune officier entaché de royalisme et le vétéran de la grande armée, mis à pied par Louis XVIII ?

Aglaé Kyrio eut l'audace d'adresser cette question à Mme Destournelles en personne :

— Voudriez-vous donc, ma chère voisine, nous voir fâchés avec notre meilleur ami ? dit l'excellente dame en souriant.

Philiberte ne souriait point, elle. Sa fossette badine avait disparu ; la sérieuse, la grave, celle du menton, paraissait seule, quand elle ajouta vivement :

— Mon oncle a été le premier à conseiller à M. Dufresny de se rallier sans réserve au gouvernement du roi.

— Pas possible ! Incroyable ! Vraiment ? s'écrièrent simultanément les trois Kyrielles.

— La France, mon ami, est toujours la France, lui disait mon frère, reprit la mère de Philiberte. Tu as le double bonheur d'être jeune et de servir dans une arme où l'on peut se distinguer en temps de paix. Voyages d'exploration, études scientifiques, sauvetages, voilà de nobles travaux. C'est une belle mission que de protéger sur toutes les mers notre commerce

renaissant. Va donc, navigue, pioche ferme et sers bien ton pays !

— Quoi ! c'est ainsi qu'ils se sont quittés, chère dame, au moment où monsieur votre frère avait le malheur de perdre sa place !

Philiberte ne put s'empêcher d'ajouter :

— Et c'est une des causes entre mille pour lesquelles ils sont meilleurs amis que jamais !

Les trois vieilles filles n'avaient plus mot à souffler. La malicieuse Philiberte les vit si contristées de leur échec qu'elle en sourit de son plus malicieux sourire. Plus de vestige de la grave fossette du menton, la plaisante creusait trop gentiment sa joue droite. Mais à peine Aglaé, Phrosine et Mélie furent-elles redescendues en leur boutique, que la fossette maligne devint imperceptible ; seule la sérieuse reparut, car la plus noble des émotions faisait battre le cœur de la jeune fille.

Elle se récitait la lettre suivante, reçue de Brest moins de huit jours après les adieux de Dufresny à son oncle :

« Mon vieil ami,

« Je suis embarqué, grâce au ciel, et à la veille de partir pour les Antilles françaises, où nous allons faire arborer le pavillon du roi. Vous êtes démonté de votre commandement et vous risquez, par le fait, vous et les vôtres, de vous trouver, avant peu, dans l'embarras. Or je suis casé, je n'ai plus besoin de rien et je me trouve à la tête de deux mille francs, partie d'économies, partie d'avances de campagne ; je vous les envoie ci-inclus.

« Vous ne me les rendrez que si vous le pouvez.

« Ceci entre nous ; pas un mot à ces dames, mais tous mes compliments les plus affectueux.

« A vous de cœur.

« Dufresny. »

— Pas un mot à ces dames ! non, mille fois non ! s'était écrié le vétéran en présentant la lettre ouverte à sa sœur, qui la lut à haute voix.

Des larmes de reconnaissance baignaient les paupières de Philiberte.

— Que Dieu le protége ! dit le vieil officier, tandis que sa sœur et sa nièce, les mains jointes, levaient les yeux au ciel ; mais, mille tonnerres ! il faudra que l'herbe soit bien courte pour que nous touchions à ce dépôt sacré !

— Assurément, fit Mme Destournelles.

— Deux mille francs, tout ce qu'il possède ! Et encore une partie, étant avance de solde, n'est pas acquise par conséquent. La paix, qui a du bon, va faire reprendre les armements de commerce. L'excellent M. Tardif ne me refusera pas une place de commis. J'ai été fourrier et sergent-major autrefois ; il me reste une écriture magnifique. Allons, allons, ma sœur, du courage ! la misère n'est pas toujours à la porte des honnêtes gens !... Mais ce qu'on n'y trouve guère, c'est des amis d'en deçà la bourse comme ce brave garçon !

Or, après les bavardages des trois Kyrielles, au souvenir de cette scène, la fossette sévère reparaissait toute seule, et Philiberte soupirait :

— Ah ! pensait-elle, pourquoi ma mère et mon oncle ont-ils juré de m'empêcher de faire un mariage d'inclination !...

Mais, à dix-neuf ans, la pensée passe volontiers du grave au doux, du touchant au badin. Les aimables propos de Dufresny n'étaient pas oubliés ; et, dans la grotte où Guichavoa venait d'installer le bras et la tablette de pierre retirés de la vase, Philiberte, tout en travaillant, se complaisait de sorte que bien souvent en sa joue droite se dessinait finement la fossette de la gaieté.

G. de la LANDELLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX.

I. — PEINES PERDUES.

Des milliers de fleurs sous-marines
Entr'ouvrent leurs calices bleus
Entre les crêtes purpurines
Des coraux aux dards anguleux ;
Et, sans être jamais baignées
Par l'eau bienfaisante des airs,
Des herbes de sel imprégnées
Croissent dans les jardins des mers.
(*Le Robinson américain.*)

La mer s'étend au loin, à peine agitée d'une brise imperceptible ; elle semble couverte d'étincelles que le soleil torride paraît faire jaillir de la cime des flots. La température est lourde, uniforme, brûlante, dans ces parages dénudés de l'Afrique australe.

Entre deux promontoires, une petite baie ; la côte s'élève graduellement à cent ou cent vingt mètres au-dessus de la mer et forme un plateau d'une immense étendue. Comme un chemin conduisant à la mer, une interminable vallée, semblable au lit d'un grand fleuve desséché, se détache des montagnes indistinctes qu'on aperçoit à l'horizon.

Ces rivages désolés du plateau que parcourent les Namaquas sont ainsi, d'espace en espace, échancrés par de semblables vallées. Dans l'une d'elles située à quelques lieues au sud, se trouve l'embouchure du Gariep, le fleuve Orange ; et dans une autre, au nord, bien loin, la rivière de Santa-Cruz. Entre les deux, pas un cours d'eau, pas un arbre, pas un bouquet d'ombre, pas une feuille qui tressaille et montre un peu de vie dans ce torride paysage !

Cependant, sur les parties opposées au soleil, une sorte de verdure semble couvrir la terre, verdure profonde et brillante comme de longs rubans de satin entrelacés. C'est le *toumbó*. Ces rubans sont des feuilles ! Ce sont les feuilles d'un arbre merveilleux : arbre sans tige, arbre qui, selon les espèces, ne porte que deux ou quatre feuilles, mais les conserve toute sa vie !

Comme les géants des contes de fées, qui foulaient aux pieds les forêts centenaires et déracinaient un chêne pour s'en faire une badine, on pourrait marcher sur des cimes vieilles d'un siècle ; mais, hélas ! il serait impossible d'y cueillir la moindre baguette. La nature n'a pas grandi l'homme, elle a rapetissé la forêt. Les

arbres séculaires qui s'étendent sous nos pas ont à peine un décimètre de hauteur!

Il est vrai qu'ils compensent ce peu d'élévation par une grosseur étrange : semblables à d'énormes galettes brunes étalées au ras du sol, les troncs ont souvent un et deux mètres de diamètre!

La plupart des plantes que nous cueillons dans nos pays sortent de terre avec deux feuilles séminales, épaisses, non découpées, véritables magasins de substance plastique préparée à l'avance dans la graine pour le besoin du jeune végétal. Une fois absorbée par la plante, cette substance propre est remplacée dans l'alimentation par celle que le végétal tire directement du sol et de l'atmosphère ; les feuilles qui la contenaient, et qu'on appelle *cotylédons*, se flétrissent, le feuillage proprement dit pousse, et la plante grandit.

Le *toumbô* (welwitschia mirabilis, Bain.) garde, lui, ses deux feuilles séminales, et n'en prend jamais d'autres. Elles grandissent lentement, mais sans relâche. Elles ont un mètre de large ; et leur substance lisse, ligneuse, coriace, leur permet de s'étendre sur le sol, s'usant néanmoins à mesure que le vent les frotte avec le sable, et se divisant peu à peu en lames échevelées de deux à trois mètres de longueur.

Près des bancs de rochers qui rayent la surface des sables, le *toumbô* a une végétation magnifique, parce que, à l'abri des pierres, il peut solidement fixer l'énorme *pivot* qui forme sa racine et qui souvent a un ou deux

Les deux Anglais. Dessin de Vierge.

mètres d'étendue. Pour un arbre sans tige, celui-ci est fortement assis! C'est en cet endroit qu'il fleurit, portant auprès de l'insertion de ses grandes feuilles un bouquet de cônes d'un rouge vif, qui rappellent nos pommes de pin.

Huit hommes, débouchant du chemin creux, ont fait leur apparition sur le rivage.

Quatre d'entre eux, vigoureux Namaquas, au corps informe, mais robuste, à la grosse tête couverte de courtes mèches d'une laine frisée, au teint jaune fuligineux, portent sur leurs épaules une longue et légère embarcation, que le plus ignorant des mousses n'hésiterait pas à déclarer fille d'Albion.

Deux des autres hommes qui viennent d'apparaître offrent avec les quatre porteurs du canot un contraste complet. Leur stature beaucoup plus grande que celle des Hottentots, leur peau plus brune et analogue au bronze florentin, leurs yeux perçants et bien ouverts, les proportions des membres gracieuses et puissantes, une attitude pleine de noblesse et de fierté, tout fait voir en ceux-ci une race supérieure. Ce sont des Cafres que les hasards de la guerre ou la tyrannie de leurs rois ont chassés sur les terres des Européens.

Leur costume, qui n'est pas sans grâce, conserve la tradition de la vie sauvage. Une courte jupe, serrée à la taille, tombe à mi-cuisse ; elle semble formée de plis d'une singulière flexibilité, tandis qu'elle n'est en réalité qu'une frange épaisse de longs poils blancs flottant à l'aventure. Sur les épaules, une espèce de palatine du même genre étale ses mèches neigeuses. Le tout est simplement formé d'une quantité de queues d'antilopes gnous, si nombreuses au désert. Ajoutez des bracelets

de cuivre aux jambes et aux bras, un collier de verroteries au cou, deux plumes d'autruche fixées dans une chevelure à peine crépue, et vous aurez la silhouette des plus beaux indigènes africains.

Derrière les Cafres viennent deux blancs. A leur teint mat, aux pommettes saillantes et fleuries, à leurs larges dents débordant les lèvres, à leurs favoris roux et touffus, à leur tenue correcte : jaquette, pantalon, gilet pareils — un immense panama semblant la seule concession faite au désert africain — nous reconnaissons évidemment des enfants de la vieille Angleterre. Vigoureux gaillards du reste, au pas alerte, et portant chacun un paquet ficelé sous le bras.

A peine arrivés, les Namaquas, entrant dans l'eau, mettent à flot la chaloupe et l'attachent au rivage par un grappin fixé dans le sable.

Les Cafres déposent au bord un objet singulier qu'ils portent entre eux, suspendu à deux bâtons reposant sur leurs épaules. On dirait une pompe à incendie.

— Chaud ! très-chaud, Sam ! dit flegmatiquement un des Anglais.

— Oui, James !

— C'est bien ici le 27°42'6" latitude sud ?

— C'est ici, frère. Voici les piquets plantés par moi il y a six mois, quand je vins seul, et qui marquent la trace du parallèle calculé par notre grand-père.

— Bien !... Et la longitude ?

—Nous avancerons, dans la ligne des jalons, de deux cent quarante-sept mètres soixante-douze centimètres en mer, et nous serons alors à pic sur le point qui marque 32°49'8", longitude où doit affleurer...

— Sam ! à quoi pensez-vous ? Qu'allez-vous dire ?

Samuel rougit et baissa la tête. James poursuivit :

— Faisons attention à nos paroles ! Quand on ne veut pas être deviné, il faut croire que les sables eux-mêmes ont des oreilles... D'ailleurs, je ne sais pourquoi je sens, je crois sentir dans l'air la trahison ! Voilà bien des nuits que je ne dors pas tranquille.

— Bah ! que peut-on craindre ? Ici la nuit n'est-elle pas aussi déserte que le jour ? D'ailleurs nous avons des chiens...

— Justement. Les chiens ont été inquiets...

— Cela ne veut rien dire. Quelqu'un sait-il dans le pays ce que nous portons ? Quelqu'un peut-il le comprendre ? Un Bushman voleur, qui rôderait la nuit autour des chariots, n'en voudrait qu'à nos bœufs, à nos chevaux, que sais-je ?... Frère, ne doutons pas du succès, nous y touchons !

—Bien ! Dieu vous bénisse, Sam ! Vous êtes un brave garçon. Mais ne causons pas comme des vieilles femmes, et montons les appareils.

— Hurrah !

— Hurrah pour la vieille Angleterre !

Les deux frères, au moyen d'une équerre à lunettes montée sur un petit pied portatif, tracèrent sur le sable, avec des piquets qu'ils avaient apportés, une ligne perpendiculaire à la direction des piquets de latitude ; puis, la prolongeant de cent mètres de chaque côté, ils plantèrent un fort pieu en fer à chaque extrémité et y attachèrent une corde, exactement longue de deux cent soixante-sept mètres soixante et un centimètres. Il résulta de cette disposition que, en réunissant les deux cordes d'égale longueur à l'arrière du canot, celui-ci pouvait s'éloigner de la côte juste des deux cent quarante-sept mètres soixante-douze centimètres nécessaires, en restant maintenu dans la ligne du parallèle 27°42'6" latitude sud.

Une fois tout préparé, l'appareil qu'avaient apporté les Cafres, cette sorte de pompe à incendie, fut calé sur le rivage au bord de l'eau, soigneusement mis de niveau, et, sous les bras robustes des Namaquas, commença à faire entendre des sifflements profonds.

— James, tout va bien !

— *All right !* Allons, Sam : attachons au réservoir notre tube conducteur ; nous en avons trois cents mètres : soutenu par ses flotteurs, c'est plus qu'il ne faut !

Et le tube élastique déroula ses longs anneaux comme un serpent gris sur le sable.

— Embarque ! Et vous autres, du courage quand on vous fera signe.

Et le bateau, entraînant ses deux lignes d'amarre et le tube qui flottait sur l'eau, s'avança lentement. Bientôt il demeura stationnaire : il était à deux cent quarante-sept mètres du rivage.

— James, passez-moi l'habit, aidez-moi à le mettre, je vous prie.

— A moi le danger, mon frère !

— Non, James, vous êtes l'aîné. C'est à moi de tenter l'entreprise. Vous êtes plus fort que moi, et, si je succombe, vous, sans doute, vous la mènerez à bien.

— Ecoute-moi : nous perdons notre temps. Si tu ne veux pas céder, que le sort décide.

— Tirons au sort, soit !

Une couronne sauta immédiatement en l'air.

— Pile ! dit le jeune homme.

— Face ! s'écria James.

La figure de la reine Victoria brillait au soleil sur le fond du bateau.

— Hurrah ! s'écria l'aîné des deux frères en frappant dans ses mains. Passe-moi le costume, et en avant !

Et, déposant sa coiffure, il se revêtit d'un habillement complet de caoutchouc dont les jambes étaient terminées par d'immenses bottes munies de semelles qui semblaient énormes et l'étaient en effet, puisque, une fois le brave James attaché à elles, il ne lui fut plus possible de lever ni un pied ni l'autre. Samuel veillait avec gravité à tous les détails de cet accoutrement bizarre.

— Attention aux armatures, frère ! Vous savez à quelles pressions vous allez vous trouver soumis ?

— C'est vrai, Sam. Dix mètres d'eau représentent le poids d'une atmosphère ; cent mètres, dix atmosphères ; nous avons ici, d'après le grand-père, environ un demi-kilomètre de fond... C'est quarante-deux atmosphères ; mettons quarante-cinq pour les fractions. Bah ! nos pompes vont jusqu'à cinquante !

Pendant ce temps, Samuel, sérieux, s'assurait que le vêtement de caoutchouc qui revêtait son frère était bien soutenu par une armature intérieure formée d'un lacis d'arcs métalliques, serrés, et d'une légèreté extraordinaire. On avait en effet employé pour les faire de l'aluminium doré, de façon que l'eau de mer n'eût aucune action sur lui. Tous ces arcs résistants avaient pour but de supporter l'énorme pression à laquelle le plongeur allait être soumis.

Sur le dos de l'habit de caoutchouc une petite caisse métallique était fixée, de laquelle partait un tube aboutissant à une lampe particulière placée dans la main gauche, puis un second tube court entrant dans le casque d'aluminium doré et de cristal qui devait enfermer la tête, et un troisième tube, rattaché au tuyau flottant

qui gagnait le rivage et aboutissait au réservoir où nous avons vu les pompes comprimer de l'air au commencement.

Une longue, longue corde, sorte de ligne, lovée à l'avant du canot, passait à pleins tours dans les anneaux de la ceinture qui entourait les reins du plongeur. Samuel la tenait déjà à la main.

Assis sur le bord du canot, qu'il fait pencher d'une manière effrayante, le brave James enferme sa tête dans le casque. Il lève les bras, il se renverse en arrière : il tombe...

Samuel se détourne et fait signe aux Namaquas. Tout à coup il pense perdre l'équilibre, le canot penche horriblement et éprouve de fortes secousses.

Le plongeur s'est retenu, il se cramponne à l'embarcation et fait des signes désespérés.

Samuel se précipite vers son frère, le saisit à bras-le-corps, et, découvrant sa tête :

— Qu'y a-t-il, grand Dieu?

— Il y a que j'étouffe! L'air n'arrive pas.

En un clin d'œil le costume est retiré. Tuyaux, distributeur, intérieur, extérieur, les deux frères examinent tout avec une anxiété fébrile.

Samuel s'est emparé de la petite caisse assujettie sur le dos de la carapace : c'est le distributeur. Il l'ouvre, il pousse un cri.

— Le clapet est forcé. L'air respiré et les gaz produits par la combustion de la lampe ne peuvent plus s'échapper au dehors : votre lampe s'est éteinte, mon pauvre frère, et vous auriez fait comme elle.

Les deux hardis explorateurs se regardent, pâles comme des cadavres.

— Enfin, s'écrie Samuel, il nous reste le mien. Retirez-le du coffre, James.

En un tour de main, le second costume est atteint.

— Méfiez-vous, mon cher Sam! Examinez-le en détail.

Samuel saisit tout d'abord le distributeur et l'ouvre.

Horreur! il avait subi la même avarie...

C'était un accident irréparable au milieu du désert; et, pour comble de malheur, il eût été impossible, même à Cape-Town, de refaire la pièce faussée. Il fallait, pour reconstruire cette importante partie, la même main, les mêmes ustensiles qui avaient construit tout l'ouvrage.

Assis en face l'un de l'autre, les deux jeunes gens, pâles, atterrés, n'osaient même pas lever les yeux l'un vers l'autre.

— Sam, dit tout à coup l'aîné, ceci est un coup d'une main que je ne connais pas, mais que je devine.

— Vous savez qui?...

— Anson!

— Anson! lui! Il est trop loin.

— Ne le croyez pas, Sam. Quelque chose me dit qu'il n'est pas loin. C'est sur lui que tombera ma vengeance.

. . . Cependant les deux Anglais repliaient leurs appareils inutiles. Bientôt ils rejoignirent la petite caravane qui les attendait sur la plage, et qui, n'ayant rien compris à tout ce qui venait de se passer, ne se rendait pas bien compte de leur air abattu.

Tous reprirent tristement le chemin creux au milieu des sables.

. . . A ce moment, une longue feuille de *toumbó* se souleva légèrement sur le promontoire au sud de la baie; et l'on eût pu voir deux figures, l'une noire et l'autre blanche, rire silencieusement en voyant s'éloigner les deux frères. Puis la feuille retomba lourdement... Tout redevint désert et inanimé!

II. — L'ANTRE.

Déjà du tourbillon la spirale rapide
Enlace le plongeur de plis mystérieux,
Et comme en un linceul le cache à tous les yeux.
(Trad. de Schiller.)

Trois jours après la déconvenue des deux Anglais, pendant le crépuscule sombre qui, dans ces régions, précède le lever du soleil, deux formes humaines se glissaient avec précaution le long des dunes qui couvrent le promontoire méridional de la baie.

Un nègre marchait en tête, l'œil et l'oreille au guet. Un blanc suivait, prêt, au premier signal de son compagnon, à se cacher comme lui sous les larges feuilles du *toumbó*, quitte à y déranger quelques serpents au refuge.

Les premiers rayons du soleil frappèrent le sable au moment où nos voyageurs y posaient le pied. Une fois à découvert, les deux hommes se couchèrent à plat ventre pour offrir moins de prise aux regards indiscrets et attendirent assez longtemps, dans cette position, que le silence absolu leur affirmât qu'aucun ennemi n'était à craindre.

Alors seulement on eût pu voir que chacun de ces individus portait attaché sur ses épaules un paquet lourd et assez volumineux.

Celui du noir était une sorte de cylindre en métal sombre, celui du blanc un paquet de vêtements. Tous deux avaient en outre un énorme rouleau de cordes ou de tuyaux flexibles passé en sautoir sur la poitrine.

Laissant le noir auprès de son cylindre, auquel il avait vissé un mince tuyau lové sur le sable, le blanc se couvrit d'un large et bizarre vêtement de ouir, analogue à celui dont nous avons vu le jeune Anglais s'envelopper; il chaussa des bottes non moins lourdement chargées que les siennes, et, avec l'aide du nègre attentif, se tint debout un instant sur l'extrême limite baignée par la vague mourante.

Marchant alors dans la direction bien exacte des jalons plantés par les premiers venus et qu'il avait pris soin de reconnaître encore, l'homme s'avança vers la mer lentement, péniblement, traînant une jambe après l'autre, employant toute sa force à soulever d'une quantité imperceptible chacune des énormes semelles de plomb qui marquaient leur sillon dans le sable. Il avait déjà un pied dans l'eau quand, saisissant une boussole suspendue à son cou, il vérifia une dernière fois l'angle que faisait l'aiguille avec la direction de la latitude puis, levant les bras au ciel :

— *All right! Go ahead!* murmura-t-il.

Et il s'avança courageusement...

L'eau monta peu à peu à ses genoux, puis à sa ceinture... la lampe qu'il tenait à la main disparut sous la lame onduleuse; il avançait toujours...

Bientôt son casque bizarre s'immergea, disparut et, sur la plage, le nègre demeura seul étendu près du mystérieux cylindre de bronze, tandis qu'à ses pieds se déroulaient les spirales d'un câble gris qui disparaissait sous l'eau.

Notre hardi pionnier marchait donc sans relâche. De la main gauche il tenait sa lampe; de la droite il avait tiré de sa ceinture un fort et long coutelas acéré, un bowie-knife en bronze d'aluminium, aussi tranchant

que le meilleur acier de Sheffield. Il descendait d'un pas de plus en plus ferme, car l'eau lui rendait ses monstrueuses sandales de plus en plus légères, mais à mesure aussi son corps, perdant de sa pesanteur, vacillait et semblait n'être attaché à la terre que comme un ballon prêt à s'envoler. L'œil fixé sur sa boussole, il contournait avec soin les rochers qui lui barraient le passage et reprenait sa voie d'un regard jeté sur l'aiguille aimantée.

A mesure qu'il suivait la déclivité rapide du sol, la lumière du jour changeait de couleur. Par vingt brasses, les rayons du soleil parvenaient à lui sans paraître rien perdre de leur intensité; mais, par cinquante, ils commencèrent à prendre une teinte rouge admirable. Sa lampe ne jetait devant lui que de pâles lueurs blafardes sous cette illumination féerique.

Jusque-là la marche avait été facile. Au sable pur avait succédé comme une prairie de plantes naines au feuillage varié; sous ses pas s'envolaient des nuées de petits poissons effarouchés s'éparpillant dans tous les sens. Devant lui les anémones de mer se fermaient brusquement, semblables à des fleurs animées, et cachaient leurs coroles de couleur tendre sous leur manteau rugueux, sombre ou noirâtre. Les crabes fuyaient

Au fond de la mer. Dessin de Vierge.

gauchement et de côté, quelques-uns brandissant comme par menace leurs pinces impuissantes; les mollusques rampaient lentement sur leur ventre, sans souci de l'animal inconnu qui foulait pour la première fois leur domaine.

Tout homme se fût arrêté pour admirer chacune des merveilles qui se pressaient autour de lui; mais notre voyageur avait hâte : il marchait impassible, l'œil fixé au loin devant lui, comme vers l'inconnu ou l'avenir.

A droite, à gauche, devant, partout, des arbustes au branchage singulier, anguleux, en massue pour ainsi dire, se pressaient, portant des fleurs vivantes et n'ayant pas de feuilles.

On eût dit les bosquets de nos bois alors qu'au printemps les daphnés ouvrent leurs petites fleurs blanches sur les bras nus de leurs tiges; des masses compactes de méandrines et d'astéries aux formes trapues et mamelonnées comme des mousses de pierre tapissaient le sol. Par places, des madrépores tortueux envahissaient à eux seuls de grandes plaines et, entrelaçant leurs grosses branches courtes et articulées, semblaient se diviser en doigts, non en rameaux et en brindilles.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

Le directeur-gérant: CH. WALLUT.

L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS.

LE *SAINT JÉROME* DU CORRÈGE.

Le *Saint Jérôme* du Corrège. Reproduction de Duvivier.

Nous empruntons au magnifique ouvrage publié par l'illustre typographe Giambattista Bodoni, sur le musée de Parme, la description du tableau d'Antonio Allegri, dit *le Corrège,* dont nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une excellente reproduction. Ce tableau, peint sur bois, se trouvait dans la grande salle de l'Académie des beaux-arts à Parme, en 1796; les victoires de la République nous l'avaient donné; nous le perdîmes en 1815; nos malheurs le rendirent à l'Italie.

« La Vierge, dans un pré émaillé de fleurs, est assise

sous une draperie attachée à des arbres; elle tient son fils dans ses bras et le regarde d'un air satisfait. La Magdelaine, à demi agenouillée devant lui, prend un de ses pieds qu'elle approche amoureusement de ses lèvres. L'Enfant Jésus caresse sa blonde chevelure éparse, et, par un doux sourire, lui indique que ses fautes sont effacées du livre qu'un ange plein de grâce lui présente. Saint Jérôme, de la main gauche, soutient ce livre; dans l'autre il a un parchemin à demi déroulé sur lequel on voit des caractères hébreux; son lion est auprès de lui. Un enfant, derrière la Magdelaine, porte le vase des essences précieuses dont fait mention l'Evangile. Le fond du tableau offre une vaste plaine bornée par de hautes montagnes et embellie d'édifices de tout genre. »

C'est grâce à la pensée qu'a eue le directeur des Beaux-Arts, M. Ch. Blanc, de faire copier les chefs-d'œuvre épars dans les musées et les galeries de l'Europe, qu'il nous a été possible de donner le *Saint Jérôme* du Corrège. Sans doute il aurait été facile d'entreprendre ce travail sur une des gravures déjà existantes, mais qui ne comprend combien il vaut mieux, pour la sincérité de l'œuvre, que le dessinateur se trouve en présence d'une toile animée par la couleur? Le crayon ainsi inspiré peut, autant que l'art le permet, reproduire le ton et la gamme d'harmonie chère au maître qu'il s'efforce de reproduire.

On a beaucoup discuté sur le mérite d'un « musée de copies »; toutes les objections se résument en une seule, à savoir qu'une copie ne vaut jamais un original, c'est bien notre pensée, mais, en l'exagérant, elle devient absurde, car, à ce compte, on n'aurait jamais dû traduire Homère, Dante, Shakspeare, Cervantes, Schiller. Ainsi, pour connaître les grands génies de l'humanité, il faudrait savoir toutes les langues qu'ils ont parlées, de même que pour connaître tous les grands peintres, il faudrait avoir le temps et les moyens de parcourir toutes les galeries de l'Europe. Les originaux des copies qui figurent pour le moment dans le nouveau musée des copies se trouvent à Venise, Parme, Rome, Londres, Stockholm, Naples, Florence, Madrid, la Haye; il nous semble que cette énumération de lieux, toute incomplète qu'elle est, suffit à faire apprécier le but utile que M. Ch. Blanc s'est imposé. Il a veillé, du reste, à ce que les copies fussent bonnes, l'on ne saurait méconnaître le mérite de reproductions signées par MM. Bonnat, L. Glaize, Baudry, Cornu, Henner, Colin père et fils, Monchablon, Maréchal, Van-Tuyll, etc.

Nous désirons donc que le nouveau musée soit vivement poussé, il sera unique; le public et les étrangers le fréquenteront, nous en sommes sûrs; et, quoiqu'en parlant ainsi, nous blessions quelques esprits, nous avouons très-naïvement préférer la copie soigneusement faite d'un maître, à certains tableaux originaux qui passent sous nos yeux avec l'approbation de nos hypercritiques d'art, et qui, nous l'espérons bien, ne seront jamais copiés.

Une considération encore. Parmi les reproductions déjà réunies, nous avons trouvé celle d'une des œuvres capitales de Titien; eh bien, cette admirable *Assomption* a été brûlée en 1866. Nous ne prétendons pas que le peintre moderne nous l'ait rendue, mais j'aime mieux en avoir la copie que de ne rien avoir; et à ce propos, qui peut penser sans frémir aux flammes et au pétrole de la Commune, à la perte irréparable de notre musée sauvé par l'énergie d'un de ses conservateurs, M. Barbet de Jouy?

Nous ne pouvons terminer ces lignes sans dire quelques mots d'Antonio Allegri, surnommé *le Corrège*. Il est né à Corregio, petite ville de l'ancien duché de Modène, en 1494, dit Vasari, en 1495, prétendent d'autres biographes dont l'opinion a généralement prévalu. Quels furent ses premiers maîtres? on l'ignore; il est cependant très-probable qu'il reçut des leçons d'un de ses oncles nommé Laurent, et à peu près sûr qu'il étudia sous Bianchi, dit *Frari*, qui habitait Modène. Il se livra d'abord à la sculpture; on possède un groupe qu'il fit avec Begarelli, et les trois meilleures figures lui sont attribuées. Son premier tableau connu est un *Saint Antoine* qu'il peignit en 1512, à Carpi; ce tableau fait aujourd'hui partie de l'admirable musée de Dresde. Il exécuta ensuite quelques fresques, et pour les Conventuels de Corregio un tryptique qui, après avoir été volé, figure maintenant dans le musée de Florence. Cet illustre peintre, le chef de l'école lombarde, ne voyagea point, à l'exemple de ses confrères de ce temps-là; il ne vit ni Rome ni Venise, et semble n'être jamais sorti de la Lombardie. Il resta toujours pauvre, en partie méconnu; dans son noble dépit, en comparant par la pensée ses œuvres à une toile de Raphaël, il s'écria, dit-on : « *Anch' io, son pittore!* (Et moi aussi je suis peintre!) » Et cependant, tandis que le peintre d'Urbin vivait dans les honneurs et les richesses, il végétait, lui, dans un état voisin de la misère. Il travaillait cependant avec un courage et une rapidité admirables, entassant les chefs-d'œuvre qui sont aujourd'hui la gloire de Parme et le plus bel ornement des musées de l'Europe.

Il a un pinceau d'une grâce, d'une suavité incomparables, et personne ne l'a égalé dans l'entente de la lumière. La force, la majesté, la grandeur non plus ne lui ont jamais manqué; il drape admirablement ses figures, mais c'est dans le nu qu'il excelle, la chair sous sa main vit et palpite, et ses figures respirent dans un abandon qui ravit. Il possède à la perfection la science des raccourcis, cette partie si difficile de l'art; aussi, dans ses plafonds, ses personnages ont-ils un effet prodigieux; *l'Ascension de Jésus-Christ* et *l'Assomption de la Vierge* sont des chefs-d'œuvre qui n'ont jamais été surpassés. Il peignait les enfants comme personne ne les a jamais peints, il leur donne une grâce, une variété d'attitude, de physionomie, de mouvement et de passion d'une justesse prodigieuse.

Le musée du Louvre possède une merveilleuse toile du Corrège, *l'Antiope endormie*, et nous aurions le bonheur d'avoir le chef-d'œuvre du maître, si, par un acte de vandalisme inexcusable, le duc d'Orléans, fils du Régent, n'avait fait lacérer le *Jupiter et Léda*.

« Le Corrège, dit M. Sismonde-Sismondi, ne fut jamais riche. Il avait peint la coupole de Saint-Jean de Parme pour 472 sequins; celle du dôme, qui est bien plus belle, pour 350. Le *Saint Jérôme*, auquel il a travaillé six mois, lui fut payé 47 sequins (environ 552 fr.). Enfin pour dix ans d'un travail admirable, il ne toucha que 9 864 francs, valeur actuelle de notre monnaie. » Aujourd'hui, si une de ses toiles se présentait aux enchères, elle serait couverte et recouverte de billets de banque. En 1534, il vint à Parme solliciter la fin d'un payement; on lui donna une somme de deux cents francs en monnaie de cuivre. Allegri, impatient de porter cet argent à sa famille, se hâta de repartir à pied pour Corregio. Accablé sous ce poids énorme, il fut saisi par la fièvre et mourut; il n'avait pas quarante ans... » Pauvre grand artiste!

RAYMOND.

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE [1].

IV

Le Jean-de-Witt. — Charitas. — La Nouvelle-Guinée. — Le détroit de Torrès. — Le cap York.

A bord du *Jean-de-Witt*, 15 décembre.

Le navire qui nous a recueillis est un trois-mâts barque hollandais, *le Jean-de-Witt*, venant de Flessingue et se rendant en Papouasie ou Nouvelle-Guinée. Il porte des armes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, des semences et des instruments aratoires à un établissement créé en 1869 sur la côte méridionale de cette grande île, presque en face du cap York, l'extrémité septentrionale de l'Australie.

Les soins empressés que nous avons reçus à son bord ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Du capitaine au dernier mousse, l'équipage entier a rivalisé de générosité; aussi oublions-nous notre naufrage et nos soixante-cinq jours de souffrance, pour ne plus nous souvenir que de la touchante fraternité que tous nous avons trouvée ici dans une égale et large mesure.

Que ce précepte évangélique : « Aidez-vous, secourez-vous, aimez-vous les uns les autres, » est beau, et combien les hommes seraient heureux s'ils l'observaient!

Il me semble que ce ne serait pas difficile, car l'expérience a démontré que les peuples dépensent un million de fois plus d'efforts et d'intelligence pour se faire du mal qu'il ne leur en faudrait pour se faire du bien.

J'ai souvent comparé les peuples aux inventeurs. Ceux-ci passent par des difficultés inouïes pour arriver à la simplicité, le critérium de tout en ce monde; ceux-là passent par des misères, des luttes, des atrocités sans nombre pour chercher le mieux, car il faut croire qu'ils le cherchent, autrement ce serait à désespérer du perfectionnement suprême de l'humanité.

Cécile a recouvré sa santé; la douleur de la pauvre Mme Kœchlin s'est calmée, et, à voir leurs mines florissantes, la mère Risler, Henriette Engelmann et Delphine Siegfried se portent à merveille. Quant aux enfants, elles sont superbes et occupent presque toutes leurs journées à jouer sur le pont avec Ratapia.

Nous venons de reconnaître l'île Timor, de l'archipel de la Sonde, que nous laissons à notre gauche, et nous mettons à présent le cap sur le détroit de Torrès, où nous espérons entrer le 21 ou le 22 de ce mois, et où nous nous séparerons de nos sauveurs.

Le capitaine du *Jean-de-Witt*, en apprenant que notre destination est Melbourne, nous a offert de nous déposer au poste naval anglais du cap York, où, nous a-t-il dit, nous trouverons la réception la plus cordiale et, dans un temps rapproché, un steamer qui nous transportera gratuitement à Victoria. Ce poste naval étant à peu près sur son chemin, cela ne le dérangera pas beaucoup. Il nous a également proposé de l'accompagner à la Nouvelle-Guinée et de nous attacher à l'établissement hollandais qu'il va ravitailler; mais nous avons préféré nous en tenir à notre programme, qui nous assure plus de chances de réussite.

La Nouvelle-Guinée est, tout l'atteste, un des pays riches du globe; on y trouve les plantes les plus rares, les essences d'arbres les plus précieuses, les animaux les plus curieux : le kanguroo, le babiroussa; l'ornithologie y fournit les oiseaux les plus beaux entre tous, les oiseaux de paradis; les montagnes y renferment de l'or; le sol y est d'une fécondité exceptionnelle et produit avec profusion non-seulement les trésors de la flore luxuriante des régions intertropicales, mais encore ceux de la flore du midi et du centre de l'Europe, quand on les lui demande; par malheur, il y a une ombre épaisse à ce tableau brillant : c'est la population, ce sont les Papous, race noire, race belliqueuse, féroce et très-nombreuse, qui a rendu vaines jusqu'à présent toutes les tentatives faites par les Européens, et en particulier par les Hollandais, pour fonder des colonies sur le littoral.

Cette résistance opiniâtre et meurtrière des Papous contre la civilisation ne tombera que quand la colonisation sera entreprise en Papouasie sur une vaste échelle, avec des éléments sérieux et des forces imposantes. Or l'établissement dont nous parle notre excellent capitaine ne s'appuie sur aucune de ces conditions essentielles et finira vraisemblablement comme les précédents, c'est-à-dire par un massacre de ses pionniers.

Une telle perspective n'était pas de nature à nous enthousiasmer; aussi, après un conseil où chacun émit son opinion, décidâmes-nous à l'unanimité que nous nous rendrions à Melbourne.

24 *décembre.* — Nous achevons de traverser le golfe de Carpentarie et nous apercevons les premiers récifs de coraux, les premiers îlôts inhabités du détroit de Torrès.

Par bonheur, le temps est admirable et le baromètre au beau fixe.

Nous fêterons Noël à bord, et demain dans l'après-midi nous foulerons le continent australien.

Et vous, chers et vénérables parents, que faites-vous là-bas à Mulhouse, et que vous raconte la bûche de chêne que vous avez mise dans le foyer?...

25 *décembre.* — Nous voilà en vue du cap York; le capitaine nous invite à apporter nos bagages sur le pont et à fermer les lettres que nous désirons lui confier, car il nous débarquera dans une heure ou deux. Nous ne savons comment témoigner notre reconnaissance à ce généreux marin et à son équipage; mais notre émotion leur dit combien nous sommes touchés de tout ce qu'ils ont fait pour nous.

Nous vous embrassons à vous étouffer, cinq milliards de fois, pour l'année qui s'achève et pour celle qui va commencer.

V

La station du cap. — Un soldat des royal-marines. — Ce qu'il nous raconte. — Anxiété. — Une flottille de cannibales. —

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Le boomerang — Un feu roulant. — Les explorateurs célèbres de l'Australie. — Projet de voyage. — Les chevaux. — Les apprêts du départ.

Cap York.

La station navale du cap York, créée en 1864 par le gouvernement britannique, occupe la pointe septentrionale de l'Australie. C'est un poste militaire et de sauvetage important, puisqu'il commande le détroit de Torrès et le chenal de la mer de corail où tant de navires se perdent; malheureusement la métropole le néglige, et Melbourne et Sidney ne s'en préoccupent pas suffisamment.

Le 25, à midi, nous disons adieu à l'équipage du *Jean-de-Witt* et nous nous rendons sur la côte dans deux baleinières que huit matelots doivent ramener à bord. Le capitaine invite ces braves gens à se hâter, car la brise souffle par risées, et il veut franchir au plus vite le *labyrinthe* dangereux des récifs du détroit; ils ne nous accompagneront donc pas à terre.

Le poste apparaît à nos yeux; il se compose de quatre baraques de planches et de quelques cabanes. Sur l'une d'elles, plantée au sommet d'un roc ferrugineux, flotte le pavillon britannique.

Un bois s'étend derrière, à perte de vue.

C'est tout.

Pas un être vivant ne se montre devant ce casernement isolé dont l'aspect serre le cœur.

Mais il est midi, la chaleur est accablante, on y dort sans doute.

— Tirez un coup de fusil pour annoncer votre arrivée, nous dit un des matelots.

Je suis ce conseil, et presque aussitôt un soldat anglais met la tête à la fenêtre de la cabane la plus élevée, et nous fait signe d'avancer.

Cette apparition nous cause une indicible expression de bonheur.

Nous sommes à 400 mètres environ, en face d'une grève sablonneuse que défend un récif de corail de cinquante pas de large; l'endroit nous paraît propice; nous nous y arrêtons et, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous transportons à terre femmes, enfants et bagages.

Cela fait, nous serrons avec effusion les mains des matelots et nous les laissons repartir; puis, tandis que *le Jean-de-Witt*, qui avait mis à la cape, reprend sa course, tribord amures sous ses deux focs, les perroquets déferlés sur leurs cargues, les cacatois volants dégréés, et disparaît au nord-est en louvoyant en zigzag parmi les coraux, nous nous dirigeons vers le poste, un peu surpris de ce que quelques-uns de ses habitants ne viennent pas à notre rencontre.

Notre soldat se démène toujours à sa fenêtre; il pousse des hourras étranglés, et ses bras nous font des signaux télégraphiques qui nous intriguent singulièrement.

Plus nous approchons, plus l'appréhension qui commence à nous envahir s'accroît.

Nous atteignons enfin les baraques; alors seulement nous remarquons que le soldat est blême, qu'il a l'œil hagard, et que ses mains sont teintes de sang.

Nous lui crions de descendre, mais il ne nous comprend pas et, d'un geste désespéré, nous invite à monter.

Nous gravissons la roche sur laquelle s'élève la cabane et, en deux minutes, nous sommes auprès de lui.

— *All right!* murmure-t-il en s'affaissant sur le plancher au milieu d'une mare de sang.

Nous le transportons au dehors et nous le déposons sur le sable, à l'ombre, et le dos appuyé contre la cloison d'une des baraques.

Que s'est-il passé?

Guyot et Cartahu, qui savent un peu l'anglais, interrogent le soldat et nous traduisent ses réponses au fur et à mesure.

Il est très-agité et parle avec peine; voici ce que nos amis parviennent à tirer de lui:

— J'appartiens au détachement des royal-marines, envoyé de Sidney ici il y a trois mois, pour y relever la compagnie qui y végétait depuis deux ans et que les maladies et les cannibales avaient décimée. Nous étions vingt-deux, y compris notre commandant et notre docteur. Au bout de trois semaines, deux d'entre nous étaient morts du typhus et sept, surpris sans armes, à l'entrée de la forêt, avaient été mangés par les cannibales. Nous restions donc treize. Si nous avions eu la conviction d'être secourus promptement, nous serions demeurés fermes; mais le poste n'est ravitaillé que tous les ans, et quand, dans l'intervalle, il reçoit des nouvelles, c'est que quelque steamer, allant de Melbourne ou de Sydney aux Célèbes, aux Moluques ou à Java, lui jette en passant un sac de journaux et quelques paquets de lettres; le reste du temps, il n'est visité que par les anthropophages de la côte et par les naufragés du détroit de Torrès. Notre isolement, sur ce cap désert, à trois cents lieues du premier établissement colonial, à six cents lieues de Sydney, nous remplit de découragement et détruisit toute discipline parmi nous. Au bout de deux mois nous n'étions plus que six, et aujourd'hui je suis le seul survivant de la garnison. Mes vingt et un camarades ont été mangés. Hier, au moment où nous arrachions des légumes dans le jardin pour notre dîner, plus de deux cents cannibales nous ont assaillis, ont massacré, sous mes yeux, mes cinq compagnons, les ont emportés dans leur camp et ne m'ont épargné que parce que j'ai pu me réfugier précipitamment dans cette cabane et tirer sur eux plusieurs coups de fusil. Croyant le poste encore garni, ils se sont sauvés, car, s'ils ont la voracité du loup, ils en ont aussi la lâcheté. Malheureusement j'ai reçu deux coups de boomerang qui m'ont signé ma feuille de route pour l'autre monde.

En effet, le malheureux a deux horribles blessures: l'une à l'aine, l'autre à l'épaule gauche.

Par un mouvement instinctif, nous nous précipitons sur la grève pour appeler à notre aide nos amis du *Jean-de-Witt*, mais déjà le navire est loin et hors d'état de nous voir!...

Nous revenons, l'âme bouleversée, auprès du soldat, auquel nos femmes prodiguent leurs soins et que la vie quitte rapidement.

— Je m'en vais, je le sens, nous dit-il; promettez-moi que vous ne me laisserez pas au pouvoir des anthropophages, que vous me donnerez une sépulture chrétienne...

Nous le lui jurons.

Cela paraît le calmer et le consoler.

Il ajoute, d'une ton saccadé par le hoquet de l'agonie:

— Ne restez pas ici, c'est un endroit funeste: vous y mourriez comme mes camarades et moi. Les cannibales savent maintenant que leurs attaques réussissent,

ils ne tarderaient pas à vous harceler. Fuyez !... Vous avez ici des vivres, des munitions; prenez ce qu'il vous faut et rendez-vous au plus vite, par terre, dans la Nouvelle-Galles du Sud ou tout au moins dans le Queensland oriental, à Bowen ou à Brisbane. Ce voyage n'offre pas de difficultés insurmontables ; il a été fait, il y a onze ans, par un colon de Rockampton, qui a amené dans la presqu'île d'York un troupeau de bœufs et de vaches et une centaine de chevaux. Vous trouverez probablement dans les prairies quelques-uns de ces animaux à l'état sauvage ; prenez-en au lasso, ils vous aideront. Mais surtout ayez toujours vos fusils, vos revolvers chargés, marchez toujours en groupe compacte, ne vous isolez jamais les uns des autres, et tenez-vous perpétuellement sur vos gardes...

Trois heures plus tard, le soldat rend l'âme, et nous nous mettons en prière autour de son corps.

La nuit vient.

Nous avons pris nos armes et porté nos bagages dans une des baraques. Nous ensevelissons le mort dans un drap, nous lui creusons une fosse au milieu du jardin, derrière le poste, et nous l'y déposons pieusement.

Ce devoir accompli, nous faisons coucher les femmes et les enfants et nous nous partageons en deux *bordées*, babord et tribord. L'une veillera tandis que l'autre dormira, ainsi de suite.

Au fort York. Dessin de Lançon.

La nuit se passe sans alerte.

Le 26, nous nous réveillons en proie à une affreuse perplexité.

Que faire? Suivre les conseils du soldat ou attendre? Attendre ! le poste est fourni de vivres, de munitions, c'est vrai; mais comment résister aux cannibales, s'ils viennent nous attaquer en force? Ne vaudrait-il pas mieux tenter le voyage de Brisbane ou même de Sydney ?

Au moment où nous nous posons ces questions, une flottille d'indigènes, noirs comme de l'encre, sort d'un bouquet de palétuviers touffus, dont les racines hautes, enfoncées d'un côté dans la terre, de l'autre accrochées aux rochers marins, forment, sur le bord d'un promontoire voisin, une série de voûtes, de retraites mystérieuses.

A l'aide d'une longue-vue que nous avons trouvée dans une des cabanes, celle du commandant ou du docteur, nous examinons leurs mouvements.

Il y a vingt pirogues, chacune montée par six nègres. Ces pirogues ont dix pieds de long et semblent faites avec l'écorce du tronc de l'arbre à gomme, selon le sentiment d'Engelmann, qui, en sa qualité d'herboriste s'y connaît un peu. Elles sont d'une rare légèreté et

ceux qui les montent les manœuvrent avec une habileté incroyable. Un coup de pagaie les lance en avant comme des flèches ou leur fait décrire des courbes rapides à travers le dédale de récifs dont la côte est bordée.

La flottille s'avance vers le poste, qu'elle croit sans doute abandonné ou incapable de se défendre. Les cent vingt nègres qui la composent sont entièrement nus; entièrement, je me trompe : ils ont des bracelets d'herbes tressées aux bras et des plumes de cacatoès dans les cheveux.

Les uns portent des casse-tête d'ébène ou des haches de pierre; les autres, des lances barbelées de différentes sortes, des bâtons crochus ou des boomerangs.

Cette dernière arme est bizarre.

Imaginez une latte de bois de fer, durcie et courbée au feu, ayant la forme d'un arc tendu, dont les extrémités seraient pointues et les bords tranchants comme une lame de sabre affilée des deux côtés.

Le boomerang se lance obliquement de bas en haut; les Australiens, qui le manient avec une adresse incomparable, lui impriment un mouvement rétrograde qui le ramène vers eux lorsqu'il a touché le but. Sa blessure est très-meurtrière ; c'est, en même temps, une arme de chasse et une arme de combat.

Les guerriers court-vêtus qui se dirigent contre nous sont horribles; auprès d'eux, les orangs-outangs sont des Antinoüs.

Les enfants poussent des cris affolés en les voyant, les femmes pâlissent, et nous-mêmes, nous ne pouvons nous défendre d'un frisson de crainte ; un regard jeté sur nos fusils et sur nos cartouches nous rassure, et nous laissons l'ennemi s'approcher.

La flottille aborde à deux cents mètres du poste.

Faut-il attendre son attaque? Non. La vie de nos femmes ne nous le permet pas; nous épaulons et, cachés derrière la porte et les fenêtres de la baraque où nous avons passé la nuit, nous dirigeons contre les noirs un feu roulant qui en fait cabrioler une quinzaine dans la mer et met le reste en fuite.

Les femmes, les enfants saluent notre victoire par des transports de joie auxquels Ratapia fait chorus en aboyant à s'enrouer, et nous rechargeons nos fusils.

Les noirs se sauvent, de toute la vitesse de leurs pirogues, sous les palétuviers d'où nous les avons vus sortir et où ils ont sans doute leur repaire.

Leur frayeur paraît extrême.

Ils ne s'attendaient probablement pas à trouver le poste aussi bien défendu.

Nous en voilà débarrassés, pour cette fois du moins.

Mais s'ils ne reviennent pas à la charge, d'autres peuvent nous assaillir, nous surprendre d'un instant à l'autre ; alors serons-nous toujours aussi heureux?

Le soldat avait raison, mieux vaudrait partir.

Nous avons trouvé dans la cabane des instruments de mathématiques, des cartes détaillées de l'Australie et des livres pleins de renseignements précieux; nous achevons de les parcourir pendant la nuit du 26 au 27, entre un somme et une faction, et le 27 au matin notre résolution est prise.

Nous savons maintenant que le voyage auquel nous songeons depuis quarante-huit heures est réalisable, non-seulement par l'exemple de ce colon de Rockampton dont nous a parlé le royal-marine, mais par plusieurs autres plus convaincants encore.

Burke et Wills, M. Kinlay et M. Stuart ont, depuis 1860, exploré toute l'Australie orientale et une grande partie de l'Australie centrale.

Le dernier voyage accompli par M. Stuart était bien autrement périlleux que celui que nous hésitons à entreprendre.

Stuart est le premier qui soit parvenu au centre du continent australien; il y éleva en 1860 une pyramide de ses propres mains et y planta le drapeau national. Cela ne lui suffit pas ; il voulut découvrir les terres qui avaient défié les tentatives des plus intrépides pionniers. Il avait, du reste, commencé ses courses avec un maître, le capitaine Sturt, le découvreur des fleuves Darling et Murray, et avait fait partie de l'expédition qui aboutit, après des fatigues extraordinaires, à Cooper's-Creek. Le 1er janvier 1861, il part de la terre d'Arnheim pour gagner l'Australie méridionale. Trois fois repoussé par la résistance des indigènes et par la famine, il recommence intrépidement sans se décourager, et, suivi de quelques compagnons courageux, repart une quatrième fois, traverse de nouveau des plaines sablonneuses, des fourrés inextricables, de hautes collines, et arrive enfin à des terrains couverts de pins magnifiques. Les buissons et les vignes sauvages avaient succédé aux grands arbres. Il colle son oreille contre terre et entend distinctement le bruit des vagues. *The sea! the sea!* (la mer! la mer!) cria-t-il à ses compagnons. En effet, il était à un mille du lac Torrens. Il avait traversé le continent australien du nord au sud.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

Les colonies australiennes étudient depuis 1866 l'établissement d'un chemin de fer qui traverserait l'Australie orientale, de Melbourne au cap de Carpentarie; une carte nous en donne le tracé éventuel; suivons ce tracé.

Les obstacles ne sont pas insurmontables, puisqu'ils ont été surmontés par plusieurs voyageurs. Quant au temps qu'il nous faudra, le calcul en est facile.

Le continent australien a, de l'est à l'ouest, environ mille lieues, et du nord au sud, dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire du cap Wilson, détroit de Bass, au cap York, détroit de Torrès, où nous nous trouvons en ce moment, six cent vingt-cinq lieues. En supposant que nous descendions jusqu'à Melbourne, au lieu de couper vers Brisbane, par exemple, nous resterons deux mois en route, pas plus.

Deux mois de marche, à raison de dix lieues par jour, deux mois de fatigue, et nous foulerons la terre promise! N'est-ce pas tentant?

Un autre itinéraire s'offre à nous : celui de la côte, qui paraît le plus court *à priori*, mais qui, suivant les renseignements que nous venons de puiser dans nos livres, est aussi le moins sûr. Les côtes d'Australie sont peuplées de cannibales que la famine chasse de l'intérieur des terres et qui viennent vivre, sur les bords de l'Océan, de poissons, de coquillages et de naufragés, quand les bourrasques leur en envoient. Si nous suivons les côtes, nous aurons à lutter incessamment contre des tribus féroces; et, en admettant qu'au bout d'un mois nous arrivions à quelque village de blancs, nous ne pouvons prévoir l'époque à laquelle il nous sera donné de gagner Melbourne. Peut-être attendrons-nous cinq mois, six mois, un an, un steamer dans ce village. Ce serait le comble de nos misères.

Nous irons droit sur Victoria.

Nous passons toute la journée du 27 à discuter sur

ce grave sujet, et nous concluons enfin que, si le 1er janvier, à l'aube, nous n'avons aperçu aucune voile en mer, nous partirons pour Melbourne.

Le 28, calme plat comme la veille. Toutefois nous ouvrons l'œil et nous faisons sentinelle.

Le 29, une douzaine de sauvages se glissent en rampant jusqu'à une portée de nos fusils et, cachés à plat ventre sur la lisière d'un fourré, fixent sur nous des regards de reptile.

Ce sont sans doute les *uhlans* d'une tribu qui se propose de venir voir ce qui se passe parmi nous.

Trapp et Cartahu brûlent deux cartouches en leur honneur.

Ils se relèvent d'un bond et se sauvent à travers bois.

L'un d'eux boite.

Cartahu prétend qu'il l'a blessé au genou, *où il visait*.

A la bonne heure !

Le 30, nous avons la chance de prendre au lasso quatre chevaux qui sont venus s'étendre, en plein midi, à l'ombre du poste.

Ce serait à croire qu'ils voulaient nous offrir leurs services.

Nous les traitons avec toutes les attentions dues à leur importance. Ils doivent avoir appartenu aux troupeaux du *squatter* de Rockampton, car ils ont une douzaine d'années et paraissent avoir été déjà montés ou attelés. Ils ne s'effarouchent pas trop quand nous les caressons, et mangent volontiers les friandises que nous leur présentons.

Avec la flatterie et la gourmandise, on dompte le cheval le plus ombrageux et l'homme le plus rétif.

Nous voilà *parés* pour traverser le désert, car nous allons pouvoir charger nos « captifs » d'une quantité de vivres. Nous leur bandons les yeux, afin de les rendre plus dociles, puis nous les mettons à l'écurie dans une baraque, et nous les comblons de picotins fantaisistes.

Désormais nous pouvons hardiment partir. Avec nos chevaux et nos fusils nous défions la famine et le désert.

Les noirs n'ont pas reparu : chat échaudé craint l'eau froide; ce qui ne signifie point qu'ils ne reparaîtront plus. Nous continuons à veiller et nous préparons notre caravane.

J'écris la relation de notre séjour ici pour la laisser, cachetée, dans la cabane du commandant. De cette façon, si quelque steamer fait escale au cap avant notre arrivée à Melbourne, la fin tragique de la garnison sera connue, ainsi que notre expédition.

Le 31, nous apercevons de grands feux de cannibales à l'est et à l'ouest, sur les côtes.

Seraient-ce des signaux?

Nous distinguons également au loin une flottille de pirogues beaucoup plus nombreuse que celle avec laquelle nous avons causé le 26; décidément il faut nous mettre en route.

Nous prenons des sacs de soldats que nous bourrons de provisions et de cartouches; chacun portera le sien, les femmes comme les hommes, les enfants comme les femmes. Nous garnissons nos poches de cartes et de divers instruments dont nous croyons avoir besoin, parmi lesquels une longue-vue et notre boussole. Quant aux chevaux, nous les bâtons de notre mieux, nous les gratifions pour leurs étrennes d'un licou solide, et nous les chargeons, l'un après l'autre, de deux ballots de farine, de biscuits de mer, de vermicelle, de riz, de lard fumé, de sel, de sucre et de boîtes de conserves, que nous avons trouvées dans la soute aux provisions du poste. Nous n'oublions pas nos marmites, ni nos haches, ni des allumettes, ni nos briquets, ni des gobelets, ni du linge, ni des chaussures de rechange, ni de larges chapeaux de paille, dont la garnison du poste avait une pacotille, ni du savon, et quand nous avons tout ce que nous pouvons emporter, nous examinons ce qui se passe au dehors.

La nuit s'achève; les premières lueurs du jour apparaissent à l'orient et confondent leurs teintes vaporeuses avec les reflets argentés des lames de l'Océan.

A l'horizon, pas une voile; autour de nous, pas un feu, pas un cri... Plus d'hésitation, et partons.

VI

La caravane. — La forêt vierge. — Quarante-six degrés de chaleur. — Les insectes. — L'eucalyptus globulus. — L'arbre à gomme. — Le casoar. — Le palétuvier. — Le gâteau des rois. — La valse. — Poisson-grenouille et poisson venimeux. — La tortue. — Les pilotes. — Les pintadines. — Guet-apens. — Fuite. — Une tribu d'anthropophages. — Ce que sont les aborigènes australiens. — Une séparation nécessaire. — Les scinques. — Les phyllures. — Les pythons. — Le serpent noir. — Thérèse Risler. — La halte au fond du golfe.

En route — du cap York au 18e degré de latitude.

1er *janvier* 1872. — Il est cinq heures du matin quand nous quittons le poste.

La brise est douce et embaumée, le ciel est magnifique; la grande voix de la mer nous accompagne.

Notre caravane s'avance dans l'ordre suivant : Perrin en éclaireur; Risler, Engelmann, Kœchlin, Siegfried, tirant chacun un des chevaux par le licou; les femmes et les enfants, Maréchal, Trapp, Cartahu et moi à l'arrière-garde.

Ratapia n'a pas plus de place que de fardeau ; il va, vient, flaire à tort et à travers et paraît enchanté de son sort. C'est le plus heureux pour le moment. Patience, son tour viendra de rendre des services à la communauté.

Nous pénétrons dans la forêt qui s'étend devant nous.

Un sentier étroit et sinueux, bordé de palétuviers tortus, de sapins d'une hauteur extraordinaire, de chênes, ou du moins d'arbres qui ressemblent à ces deux essences, encombré de lianes, de bruyères et d'autres herbes, court au sud en serpentant; nous l'enfilons.

D'ailleurs nous n'avons pas le choix des chemins, il n'y en a qu'un.

Nous sommes tous dans des dispositions d'esprit assez bonnes; Trapp fait des mots, Cartahu parle de Marseille, et les enfants chanteraient si on ne leur recommandait le silence. Il est convenu que nous les assoierons sur la croupe des chevaux lorsqu'elles seront lasses.

Nous nous servons fréquemment de nos haches pour abattre les lianes entrelacées qui nous barrent le passage, et quand le soleil se lève, nous voyons s'envoler autour de nous des nuées d'oiseaux aux brillantes couleurs, que nous nous réservons d'admirer plus à notre aise, même de goûter. Mais, pour le moment, nos fusils sont au repos et, à moins que le danger ne nous y force, nous ne brûlerons pas de poudre, afin de dissimuler notre fuite aux tribus du cap.

Nous marchons pendant sept heures sans nous re-

poser, et ce n'est que vers midi qu'accablés de fatigue et grillés par un soleil de plomb qui tombe perpendiculairement sur nos têtes et que tamisent très-imparfaitement les arbres au feuillage étrange sous lesquels nous passons, que nous songeons à bivouaquer.

Le plus difficile est de trouver de l'eau, dont nous avons absolument besoin : l'instinct de nos chevaux nous tire d'embarras.

Ces excellentes bêtes, que leurs conducteurs ont cessé de guider pour se faire traîner par elles, nous conduisent droit à un ruisseau encaissé dans un ravin caillouteux, où elles plongent le museau en hennissant avant que nous ayons pu nous-mêmes en approcher.

De l'eau!... Ah! toutes les mines d'or ne valent pas en ce moment, pour nous, le petit ruisseau à moitié tari dans lequel nous buvons avec volupté!

Lorsque nous avons étanché notre soif, nous choisissons un endroit ombragé pour camper.

Le lit du ruisseau est ce que nous trouvons de mieux; nous nous y arrêtons.

Eucalyptus globulus. Dessin de Mesnel.

Nous déchargeons nos chevaux, auxquels nous attachons les jambes par précaution, et qui ont devant eux, à leur disposition, une plantureuse provende d'herbes, et nous ouvrons deux boîtes de conserves que nous mangeons avec des biscuits.

Ce soir, puisque nous avons de l'eau et du bois, nous ferons une marmitée de vermicelle qui nous donnera des forces pour marcher.

L'expérience vient de nous démontrer que les étapes de jour sont écrasantes par cette température de feu; nous les remplacerons par des étapes de nuit et du matin.

Nos femmes sont à demi mortes, les filles de Risler sont rouges comme des charbons ardents, nos crânes brûlent, nos tempes battent, Ratapia tire une langue d'un pied de long; nous ne pourrions poursuivre notre voyage dans ces conditions atmosphériques.

C'est décidé : nous nous reposerons le jour et nous marcherons la nuit.

En raison de sa position au midi de l'équateur, l'Australie a, comme l'Afrique et l'Amérique méridionale, les saisons inverses de celles de l'Europe; l'été y correspond à notre hiver; c'est pourquoi le 1er janvier nous avons, dans la presqu'île d'York, quarante-six degrés centigrades.

Quarante-six degrés! savez-vous ce que c'est?

Figurez-vous la fournaise ardente de l'enfer au-dessus de vos têtes, et vous serez dans le vrai.

Il est une heure; nous tombons de sommeil; nous nous endormons où nous sommes, sans penser à nous garder contre les sauvages.

Quand nous nous réveillons, le jour baisse.

Nous ramassons du bois mort, nous allumons du feu, et les femmes se mettent à cuisiner.

Tout irait bien si nous n'étions harcelés par une infinité de fourmis, de moustiques et de mouches qui s'acharnent après nous avec une ardeur fantastique.

Les insectes de ce pays n'ont pas souvent de la peau de blancs à se mettre sous les mandibules; aussi s'en donnent-ils jusqu'au menton.

Eucalyptus résinifère. Dessin de Mesnel.

A dix heures, nous repartons dans le même ordre, guidés par notre boussole et par les étoiles, qui brillent comme des diamants dans un ciel bleu foncé d'une beauté sublime.

La nuit est rayonnante et embaumée; la brise, qui souffle du sud-est, nous apporte des bouffées enivrantes de parfums de la flore australienne; à la chaleur suffocante du jour a succédé une délicieuse fraîcheur que nous aspirons à pleins poumons et qui semble insuffler la vie dans nos veines; rarement nous avons éprouvé une sensation plus pure, plus céleste, plus pénétrante.

Nous coupons autant que possible à travers les fourrés de la forêt; quand les gros arbres nous barrent le chemin, nous retournons sur nos pas, nous cherchons une autre issue, comme des coléoptères devant lesquels se dresse tout à coup un obstacle dans les champs; nous faisons quatre ou cinq fois plus de chemin que nous n'en devrions faire, mais cela ne nous décourage pas. Nous avons la foi et la volonté; avec ces deux véhicules, on va au ciel...

2 *janvier*. — Nous campons encore près d'un cours d'eau, au milieu des lianes, des fougères et des palétuviers, et nous nous hasardons à tirer quelques perruches et quelques cacatoès dont les branches des arbres sont chargées.

On dirait des grappes d'oiseaux verts, blancs, bleus, rouges, etc. Le miroitement et l'assemblage de ces vives couleurs sont éblouissants.

Les perruches et les cacatoès sont les moineaux francs de l'Australie.

Nous embrochons ceux que nous tuons à des tiges de lianes, et nous les faisons rôtir sur le bûcher de branches sèches que nous avons formé.

Nos femmes s'attendrissaient sur le sort de ces beaux oiseaux qu'on vend si cher chez nous et juraient qu'elles n'y toucheraient ni pour or ni pour argent; l'appétit a modifié leur résolution.

3 *janvier*. — Les insectes nous ont encore affreusement incommodés hier; nous sommes couverts de piqûres qui nous causent des démangeaisons insuppor-

Une forêt australienne. Dessin de H. Clerget.

tables et nous donnent la fièvre; heureusement nous avons sous la main un remède infaillible qui la fera passer : c'est l'eucalyptus globulus, dont Engelmann nous détaille les qualités en homme qui s'y entend.

L'eucalyptus globulus est un arbre colossal; nous en voyons autour de nous qui ont jusqu'à soixante et dix mètres de hauteur et vingt mètres de circonférence à leur base; sa croissance atteint quelquefois cinq mètres par an, sa densité et sa résistance sont égales à celles du chêne de Hongrie, et il a le rare privilége d'être épargné par les animaux xylophages (qui vivent de bois).

Mais le merveilleux, ce sont ses propriétés fébrifuges. Partout où il abonde, les fièvres intermittentes sont inconnues; ses feuilles assainissent les eaux où elles tombent et ses émanations aromatiques ont la puissance de neutraliser les effets des émanations toxiques qui encombrent l'atmosphère des pays marécageux. Un savant professeur de l'Ecole de médecine de Paris a même assuré qu'il était destiné à supprimer les maré-

cages, d'abord en exhaussant le sol par ses débris qu'il y accumule, ensuite en l'épuisant d'eau par son énergique absorption, enfin en l'abritant contre les ardeurs du soleil, si favorables à la genèse des êtres microscopiques.

Engelmann fait infuser une poignée de feuilles et d'écorce d'eucalyptus dans de l'eau; nous buvons tous un demi-litre de cette tisane, et trois heures après notre fièvre a complétement cessé.

Voilà le sulfate de quinine détrôné.

Dès aujourd'hui Engelmann est nommé à l'unanimité médecin-major de la caravane; il l'a bien mérité.

Nous vous recommandons chaudement l'eucalyptus globulus, qui s'accclimate parfaitement dans le midi de la France et terrasse partout la malaria, comme saint Georges terrassa le démon.

4 janvier. — Après l'arbre *à la fièvre*, voici l'arbre *à la gomme*, ou eucalyptus résinifère. Je ne lui ferai pas les mêmes compliments.

L'arbre à gomme, dont la forme rappelle le chêne et le saule de ruisseaux, et qui caractérise toute l'Australie, a un feuillage bizarre qui ne préserve ni de la pluie ni des rayons du soleil.

Les feuilles clairsemées de l'eucalyptus résinifère sont effilées et se présentent de profil au soleil; il en résulte que, quand il pleut, on est à merveille dessous pour prendre un bain, et que, quand il fait du soleil, on y est également au mieux pour rôtir.

C'est ce que nous avons constaté la nuit dernière par une averse équatoriale et ce matin par une chaleur capable d'enflammer la forêt dans laquelle nous cherchons notre voie.

La flore australienne est d'ailleurs pleine de contrastes *sui generis* et il paraît que la faune nous réserve d'autres surprises.

Ce qu'on voit ici dans les bois, dans les prairies, ne ressemble à rien de ce qu'on voit dans le reste de l'Océanie. Le continent australa des plantes, des animaux, des habitants qui lui sont propres; ce sont des mondes particuliers qui font bande à part dans le concert universel.

Nous tuons par hasard un casoar, ce petit cousin de l'émou, qui est lui-même un parent dégénéré de l'autruche. Nous rencontrerons l'émou dans la Nouvelle-Galles du Sud. Le casoar habite la Nouvelle-Guinée et l'Australie septentrionale; on le dit herbivore, mais il ne doit pas dédaigner le régime animal, car nous trouvons dans l'estomac du nôtre une espèce de couleuvre et un caneton, qui auront eu l'imprudence de l'approcher de trop près. Quand nous l'avons surpris, il trottait à la façon de sa race, le corps horizontal, ses longues plumes du croupion relevées, ce qui le faisait paraître plus haut du derrière que du devant et lui donnait une apparence très-comique. Dès qu'il nous aperçut, il s'enfuit avec une vitesse extraordinaire, en faisant des bonds de quatre à cinq pieds de haut et en soufflant comme un chat; une charge de plomb dans la tête, au-dessus du cimier osseux qui forme son casque, tempéra vivement son allure.

Les casoars ont une réputation détestable; on raconte qu'ils sont aussi méchants que défiants, qu'ils font mauvais ménage, et qu'il est rare de voir un de leurs couples vivre en paix.

Détail curieux, c'est le mâle seul qui se charge de l'incubation, laquelle dure sept semaines; et voulez-vous savoir comment son épouse le récompense parfois de ses soins ardents pour sa ponte? En se précipitant sur lui avec fureur et en l'assassinant!

Voilà, vous en conviendrez, une méchante femme.

5 janvier. — Nous nous rapprochons de la côte; nous nous en apercevons au flux et au reflux des cours d'eau que nous traversons et sur le bord desquels nous sommes souvent obligés d'attendre le reflux pour trouver un gué, et aussi aux palétuviers qui ont remplacé les eucalyptus.

Voilà encore un arbre étrange : haut de seize à dix-huit mètres, il se divise en deux étages, en deux parties distinctes, l'une inférieure, l'autre supérieure, et tandis que les branches de la partie supérieure se dressent vers le ciel garnies de feuilles, les branches de la partie inférieure s'inclinent vers la terre, où elles prennent racine, et sont complétement dénudées. On dirait le double emblème de l'espérance et du doute.

Les fourrés impénétrables que forment les palétuviers nous forcent à faire des détours qui mettent nos jambes et notre patience à une épreuve exemplaire que nous supportons tous de la meilleure façon.

Jusqu'à présent, il est vrai, nous n'avons pas à nous plaindre : l'Australie nous est assez douce.

6 janvier. — Nous campons à l'ombre d'une énorme roche de basalte tapissée de plantes grimpantes et de mousse et au pied de laquelle sort un filet d'eau pur comme le cristal.

Ce matin, au point du jour, à l'instant où nous sommes arrivés, Ratapia a fait lever d'un fouilli de broussailles un vol de pigeons auquel nous avons envoyé incontinent plusieurs décharges. Chaque plomb a porté.

Cela nous permet de fêter l'Epiphanie.

Cécile nous fait un gâteau exquis avec de la farine, du saindoux et je ne sais quels ingrédients qu'elle a découverts dans nos provisions.

Nous tirons les rois.

C'est Trapp qui l'est.

Vive Trapp!

Malheureusement le vin manque.

Nous le remplaçons par des gobelets d'eau fraîche et par une infusion de feuilles d'eucalyptus que nous buvons en guise de thé.

Pour que la fête soit complète, Trapp, en sa qualité de roi, ordonne à Maréchal de tirer son hautbois du fourreau et de nous jouer le *Lauterbach*, et nous nous mettons tous à valser, les uns avec leurs femmes, les autres avec les petites filles de Risler, que ce bal improvisé en pleine forêt vierge comble d'une joie folle.

Si notre voyage continue ainsi, ce sera une véritable partie de plaisir.

7 janvier. — Des réparations indispensables à faire à nos vêtements et la nécessité de préserver nos jambes contre les serpents, dont nous avons aperçu plusieurs espèces dangereuses, nous ont retenus aujourd'hui au même campement.

Les femmes et les enfants ont cousu toute la journée; nous leur avons confectionné à chacune une paire de jambières avec des tiges de vieilles bottes coupées par nous au poste du Cap en prévision des reptiles, et nous avons encore déjeuné, dîné et soupé de pigeons.

Quarante-sept étaient tombés sous nos plombs; tous ont été dévorés.

Ratapia, pour sa part, en a englouti une demi-douzaine. Je crois qu'il s'arrangerait volontiers de cet ordinaire.

8 janvier. — Nous sortons de la forêt et nous sui-

vons la côte du golfe de Carpentarie, ayant à notre gauche une chaîne de montagnes que nous longeons depuis six jours.

Nous nous arrêtons au fond d'une baie bordée de palétuviers et de broussailles, où les tortues et les coquillages abondent.

En avançant sur la plage, au moment du reflux, nous voyons de singuliers petits poissons, qui, laissés sur le sable par les lames, y sautent comme des grenouilles à l'aide de puissantes nageoires et regagnent ainsi la pleine eau. Nous en ramassons quelques-uns par curiosité, non pour les faire frire, car nous connaissons de réputation les poissons venimeux de l'Océanie, et nous nous défions.

N'est-ce pas sur les côtes de la terre du Saint-Esprit que Quiros et les compagnons de Cook pensèrent mourir pour avoir mangé des *sparus*, lesquels se nourrissent fréquemment, dit-on, des plus mauvaises espèces de méduses? Les eaux de Taïti et celles des Mariannes ne produisent-elles pas une anguille qui est un poison violent? Forster ne s'empoisonna-t-il pas avec des *tétrodons* sur la côte de la Nouvelle-Galles? Soyons circonspects, et si nous voulons faire maigre, ne jetons dans la poêle que des poissons sur la qualité desquels nous n'aurons aucun doute.

Voici du reste de quoi nous rassasier sans avoir recours à la pêche, à laquelle nous serions très-embarrassés de nous livrer, n'ayant ni filets, ni lignes, ni barques; c'est une tortue marine de trois à quatre cents livres que nous surprenons à temps entre deux écueils à fleur d'eau, et dont quelques coups de hache nous rendent maîtres.

Notre capture nous procure un bouillon numéro un et des biftecks passables.

Nous emporterons le reste demain.

A. DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

LES VAUTOURS DU BOSPHORE [1].

X. — LA NIOBÉ CHRÉTIENNE.

El-Schériff arriva sans difficulté à Sérès; dans la crainte que sa présence au palais n'excitât les défiances des espions de Mahomet, il ne fit point de visite à la famille exilée : travesti en chef de caravane portant de ville en ville des étoffes de Perse, des bijoux et des parfums, il s'introduisit en qualité de marchand dans la demeure de David Comnène. Ses ballots de marchandises, ses coffrets furent portés dans l'intérieur du palais par de jeunes esclaves. Sur le seuil attendaient deux serviteurs, chargés de garder les chameaux et les chevaux.

A peine El-Schériff se trouva-t-il seul dans la grande salle où Hélène le recevait, qu'il expliqua rapidement son projet à l'impératrice, et la supplia de fuir sans perdre un instant.

Les jeunes princes devaient changer d'habits avec les serviteurs d'El-Schériff, et une journée au moins se passerait avant que les esclaves et les officiers du palais conçussent le moindre soupçon.

L'empereur semblait indécis; l'impératrice, à qui El-Schériff venait d'affirmer que la Panagia arracherait sa fille du sérail, s'enveloppait déjà de son voile; les princes achevaient rapidement leur transformation.

Une demi-heure après, les gardiens du palais laissèrent sortir les esclaves persans, dont El-Schériff semblait gourmander la paresse maladroite. En effet, ils portaient avec une si grande gaucherie les étoffes de soie et les tapis qu'ils semblaient ensevelis sous les tissus traînant presque à terre.

Le faux marchand aida Hélène à monter dans la petite tente placée sur le dos d'un des dromadaires; on chargea les coffres et les ballots sur les deux autres, tandis que David montait à cheval avec ses quatre fils aînés; les deux plus jeunes restaient avec leur mère.

El-Schériff, pour témoigner aux azabs qui gardaient les portiques sa satisfaction d'avoir réalisé un gain inespéré, leur jeta deux poignées de pièces d'argent et s'avança à pied pour guider sa caravane jusqu'à sa sortie de la ville. Il traversa heureusement les rues de Sérès, en franchit les portes et se trouva dans la campagne.

Il n'osa traverser Andrinople; si la hardiesse le sauvait, trop d'audace pouvait le perdre; et il préféra s'enfoncer dans des chemins peu fréquentés, qui allongeaient la route, mais doublaient la sécurité des voyageurs.

El-Schériff soutenait le courage de la famille impériale, en leur racontant avec quel zèle Ouzoun-Hassan recrutait des troupes pour engager de nouveau la lutte avec Mahomet; il parlait de la générosité de la Panagia, de la hardiesse du plan qu'elle avait conçu, et affirmait que la jeune fille les attendrait, suivant sa promesse, dans la maison mystérieuse des *Trois-Palmiers*, achetée par Sobéiha, la chanteuse.

Pendant deux jours, rien ne troubla les voyageurs. Hélène commençait à se rassurer; les jeunes princes retrouvaient la gaieté de leur âge; l'espoir d'une revanche prochaine dissipait les sombres ennuis de David. El-Schériff continuait à tenir la bride de la monture d'Hélène, en chantant à mi-voix des chansons turcomanes, poétiques refrains empreints de la grâce de l'oasis et de la tristesse du désert.

La caravane ne semblait inspirer aucune défiance. Les habits des marchands étaient simples, leurs chevaux de race médiocre, car El-Schériff savait que le Turc regarde moins au costume de l'homme qu'il traque qu'à la race de sa monture. Elle le trahit plus vite que la richesse de ses armes ou la splendeur de ses vêtements.

Le troisième jour, la famille exilée conçut quelques inquiétudes. Les routes étaient à toute heure parcourues par des soldats de toutes armes.

El-Schériff n'osait les interroger, dans la crainte d'attirer leur attention; mais il soupçonna que la fuite des Comnène était connue.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Quelque dangereuse que pût être cette épreuve, il fallait apprendre les événements.

Arrêter des voyageurs pour s'en instruire eût été montrer trop d'empressement. El-Schériff décida que l'on passerait la nuit dans le plus prochain caravansérail.

En effet, dès que l'on aperçut le vaste bâtiment à moitié rempli par les piétons et dont les cours étaient encombrées de dromadaires, de chameaux et de chevaux de trait, le prince turcoman aida Hélène à descendre, les fils de David mirent pied à terre, et le groupe formé par les proscrits pénétra dans le caravansérail, cette demeure de tous, auberge gratuite offerte à la fatigue du passant.

Il n'était pas assez tard pour que le sommeil se fût emparé des hommes de tout état et de toute qualité qui s'y pressaient.

On mangeait avec appétit le riz et le mouton qui forment l'ordinaire turc ; quelques mendiants s'approchaient des groupes afin d'obtenir une aumône, qu'ils payaient en improvisations ou en récits des événements nouveaux. Le mendiant turc est une gazette ambulante.

L'un d'eux, repoussé par plusieurs voyageurs, tendit à El-Schériff ses mains décharnées.

— Soit ! dit le prince en les remplissant généreusement ; mais tu nous raconteras quelque nouvelle saisissante...

— Une nouvelle que chacun paraît ignorer ici, répondit le mendiant.

L'affamé dévora rapidement les mets qui lui avaient été offerts ; puis il commença avec lenteur un récit entrecoupé de longs silences destinés à exciter la curiosité des auditeurs.

— Le padischah, dont Allah garde l'existence précieuse ! dit-il, vient d'échapper à un grand danger... Une esclave chrétienne ou juive, connue sous le nom de Sobéiha, et dont Constantinople admirait à la fois le chant et la danse, réussit à pénétrer dans le sérail...

L'impératrice serra furtivement la main d'El-Schériff ; elle comprenait qu'il s'agissait de la généreuse Panagia.

— Elle avait l'ambition de rester au palais des Balkernes, sans doute? demanda le fils d'Ouzoun-Hassan.

— On aurait pu le croire, si elle eût été fidèle musulmane ; mais, je vous l'ai dit, cette Sobéiha, en dépit de son nom, était fille d'un giaour, et son but était de fasciner et d'aveugler le glorieux sultan, au point de l'empêcher de veiller à la sûreté de son empire.

— En quoi les chansons et les pas de cette almée pouvaient-ils compromettre la sûreté de Sa Hautesse? dit El-Schériff en souriant.

Le mendiant regarda les voyageurs d'un air soupçonneux ; puis, afin de produire un effet subit sur ceux qui l'écoutaient, il ajouta, après un silence qui parut aux proscrits ne devoir jamais finir :

— Cette douce almée conspirait pour ramener à Trébizonde la famille de David Comnène.

Les plus jeunes des princes ne purent retenir un cri d'effroi. David frissonna; El-Schériff poussa un éclat de rire.

Mais le mendiant trouva la gaieté du rire exagérée, et son regard se porta tour à tour sur les voyageurs, qu'il sembla compter.

L'attention inquiète du mendiant le trahit ; El-Schériff sentit l'angoisse lui étreindre le cœur. Il redouta un piége. Que ferait-il pour défendre les Comnène, si on attaquait subitement la petite troupe? Hélas ! il ne pourrait que mourir avec ses amis.

Le jeune homme rassembla son courage et demanda d'une voix tranquille :

— Et qu'est devenue cette Sobéiha ?

— Une lettre écrite par l'almée a prouvé au sultan qu'elle était l'âme de la conspiration... Une heure plus tard, le chef des eunuques blancs jetait Sobéiha dans le Bosphore.

Cette fois El-Schériff pâlit.

Hélène resta silencieuse. De grosses larmes coulaient sur son visage et mouillaient son voile.

Le conteur se leva, regarda une dernière fois ses auditeurs, leur souhaita toutes les bénédictions d'Allah pour la fin de leur voyage, et disparut.

A peine eut-il quitté le caravansérail qu'un geste d'El-Schériff appela les jeunes princes.

— Il ne s'agit plus de dormir, dit-il, nous partons ! Il nous reste une nuit de liberté ; elle suffira peut-être pour notre salut !

En un moment les exilés furent debout.

On sella les chevaux, et les voyageurs s'apprêtaient à se mettre en marche, quand une troupe d'azabs et de cavaliers cerna le caravansérail.

— Nous sommes perdus ! dit El-Schériff, qui courut se placer devant l'impératrice.

Celle-ci demeura calme en face de ce nouveau péril.

— Dieu ne voulait pas que nous fussions sauvés ! murmura-t-elle.

En un instant le plus grand tumulte régna sous le toit où tout à l'heure se reposaient paisiblement des étrangers venus de tous les coins du monde. Les uns, tremblant pour leurs trésors, serraient contre eux des cassettes ou des ballots renfermant des objets de prix. Les autres voulaient s'élancer au dehors et fuir en toute hâte. Mais on ne leur en laissait pas le temps. Les soldats refoulaient hommes, enfants et femmes dans l'intérieur, à coups de pommeau d'armes, quand ils n'obéissaient pas assez vite à leurs injonctions. Le seul groupe qui restât paisible était celui que formaient les exilés de Sérès. David, abattu, ne songeait pas à se défendre. Seul, El-Schériff, un poignard dans chaque main, était résolu à mourir en essayant de protéger encore ceux qu'il restait impuissant à sauver.

Tout à coup un homme vêtu d'une riche pelisse fendit le triple rang des azabs, parcourut d'un regard l'intérieur du caravansérail, et reconnaissant l'empereur David qu'il avait vu à Trébizonde lors de la reddition de cette ville :

— Emparez-vous de lui ! s'écria l'aga des janissaires. Lion, lionne et lionceaux doivent être conduits enchaînés à Mahomet II.

Dix soldats s'élancent pour obéir à cet ordre ; mais les deux premiers chancellent, atteints d'un coup de lame en pleine poitrine. Leurs camarades veulent les venger ; trois d'entre eux s'efforcent de désarmer El-Schériff ; le prince lève de nouveau son bras redoutable, frappe un azab à l'épaule, coupe en deux le visage de l'autre, et, seul contre vingt, soutient un inégal combat. On le presse, on l'attaque ; il pare, riposte ; ses poignards semblent deux flammes ; lui-même paraît moins un guerrier qu'un être fantastique. Tantôt il se replie sur lui-même et bondit en avant, tantôt il recule, se dresse sur ses pieds, et frappe les crânes de ses ennemis déroutés. La rage de ses adversaires ne

connaît plus de bornes; ils poussent des hurlements de colère ; ils rugissent comme des bêtes fauves. En vain David tente de sauver son généreux défenseur en se présentant aux soldats chargés de l'arrêter ; ceux-ci le placent au milieu d'eux, mais le combat ne continue pas moins entre El-Schériff et un groupe d'azabs, qui, furieux du trépas des leurs, ont juré de prendre vivant ou mort celui qui leur oppose une si furieuse résistance. Enfin El-Schériff recule, épuisé de fatigue ; il s'adosse à la muraille et continue à se battre. Atteint à la tempe, le visage ruisselant de sang, le poignet coupé par la lame d'un sabre, il combat toujours, mais sans se faire illusion sur l'issue de la lutte. Déjà sa vue se trouble, ses jambes fléchissent, sa poitrine blessée laisse échapper un sifflement aigu... Une seconde encore, il va tomber dans la mare de sang qui coule à ses pieds, quand soudain une ombre géante se dresse entre lui et les azabs acharnés à sa perte.

— Gourgan ! murmure El-Schériff.

C'était en effet Gourgan qui, armé d'une masse de fer à pointes hérissées, frappait sans trêve dans la masse humaine grouillante devant lui, et qui, profitant d'une suprême minute de répit, souleva le prince à demi mort, ouvrit une porte que les azabs ne soupçonnaient pas, et, jetant sur son épaule le corps inanimé, s'enfuit à travers la campagne.

Quelques soldats s'élancèrent au hasard à sa poursuite. La nuit était profonde ; il était impossible de voir

Au caravansérail. Dessin de Vierge.

à quelque distance, et les azabs renoncèrent vite à cette chasse humaine que la vengeance seule leur conseillait.

L'aga des janissaires pouvait regretter la perte de ses hommes, mais le but de son voyage était rempli : la famille des Comnène restait en son pouvoir, et peu importait au padischah la vie de quelques soldats obscurs. Il allait tenir ses ennemis entre ses mains ; ce succès suffisait à sa haine et vaudrait à l'aga une riche récompense.

Avec une brutalité féroce on entraîna les prisonniers vers les chevaux qu'on leur destinait. Hélène ne put obtenir de garder ses enfants auprès d'elle. Malgré la nuit, à la faible lueur de quelques torches, la troupe se mit en marche.

L'impératrice ne se faisait aucune illusion. Cette fois il ne s'agissait plus d'abdication, mais de martyre. La noble femme ne s'inquiétait pas d'elle-même : son sacrifice était accompli. Elle frémissait seulement à la pensée des tortures que la cruauté de Mahomet infligerait à ses fils ; mais soudain la chrétienne l'emportait sur la mère, et la fille des Cantacuzène ne trouvait plus que cette prière sur ses lèvres :

— Toi qui soutins la mère des Machabées, soutiens-moi bientôt quand je combattrai le même combat.

L'horrible voyage dura six journées, sans repos, sans halte, sans adoucissement.

Si cruelles que fussent les populations pour ces vaincus ennemis du Prophète, elles ne pouvaient se défendre d'admirer l'attitude d'Hélène.

On lui avait arraché son voile pour montrer aux soldats comme au peuple ce noble visage ravagé par la

douleur et la fatigue. Mais, en dépit de la trace des larmes, la sérénité brillait dans son regard, et l'on sentait qu'une force sublime animait cette mère désolée. De temps en temps elle pouvait échanger avec ses fils une rapide étreinte, leur désigner le ciel, et tous, quel que fût leur âge, lui répondaient par le même geste empreint de courage et d'espérance.

David seul restait penché en avant sur le cou de sa monture, absorbé, défaillant, tenant à peine la bride de son cheval. Son attitude affaissée contrastait avec celle de ses fils. Ceux-ci voulaient mourir dignes de celle qui leur avait donné la vie.

Enfin les dômes et les clochers de Constantinople frappèrent les yeux des prisonniers.

Quand ils pénétrèrent dans la ville, un grand mouvement y régnait ; le peuple, prévenu de l'arrivée prochaine du dernier empereur de Trébizonde, se pressait en foule pour repaître sa curiosité cruelle de la douleur de cette famille jadis si puissante, et tombée au dernier degré de l'abaissement et de l'infortune.

Six cents janissaires escortèrent les prisonniers jusqu'au palais des Balkernes, où Mahomet II les attendait avec une fiévreuse impatience. Si maître qu'il fût de lui-même, le sultan ne parvint pas à déguiser l'expression de sa haine quand David parut devant lui. Pourtant il ne put s'empêcher de s'incliner devant Hélène, que le malheur grandissait encore, et dont le pur visage rayonnait d'un courage surhumain.

— Ainsi, s'écria Mahomet, voilà le cas que l'on peut faire de la parole d'un giaour! Empereur ou esclave, il ne peut davantage tenir son serment! Je te savais lâche, David Comnène ; mais cette lâcheté même devait me rassurer contre une trahison à force armée... car tu ne nieras point que, si tu t'es enfui de Sérès sous l'habit d'un conducteur de caravane, des amis dévoués s'occupaient de te recruter une armée.

— Je ne nie rien, répondit David avec accablement ; je suis en ta puissance.

Hélène s'avança de deux pas.

— Il ne s'agit pas ici, dit-elle, de constater les faits relatifs à notre évasion de Sérès, car nous avions le droit de quitter la Turquie.

— Le droit ! s'écria le sultan.

— Je le répète, dit l'impératrice avec un grand calme, nous en avions le droit... Notre promesse fut conditionnelle ; elle découlait d'un autre serment... Mon mari, moi, mes fils, nous abdiquâmes la couronne impériale pour sauver la vie, l'honneur et les biens de nos sujets... La fortune des princes payait leur rançon... Dans notre épreuve, il nous restait cette compensation, suffisante à de grandes âmes, de nous dire : Nul ne nous devra la douleur et la ruine, et nous sommes seuls sacrifiés ! Mais à peine tes navires nous entraînaient-ils vers l'exil que le feu, le pillage et le meurtre dévoraient Trébizonde. Tes azabs et tes janissaires se changeaient en forbans et en bandits... On massacra une partie des habitants, on fit l'autre prisonnière... Les pauvres seuls furent laissés, comme des animaux affamés et errants dans les rues ruisselantes de sang, encombrées de cadavres ! Est-ce cela ce que tu nous promis, sultan, le jour où tu nous demandas de dépouiller le manteau impérial ?

— J'aurais voulu épargner la ville, dit Mahomet ; mes troupes, enivrées par la victoire, ont transgressé mes ordres...

— Il n'y avait pas de conquête, dit Hélène, car il n'y eut pas de lutte... La fièvre dont tu parles fut seulement celle de la débauche et de l'avarice, de la vengeance et du crime. Et d'ailleurs, qui oserait, soldat ou prince, te désobéir ? Ta Hautesse ne souffre ni désobéissance ni révolte. Elle a le lacet et le pal pour lui répondre de la soumission de tous...

Le regard de Mahomet flamboya d'une telle colère que les jeunes princes se serrèrent contre leur mère.

Hélène reprit :

— Ce manque de parole ne vint pas de toi, dis-tu... Mais qu'oseras-tu répondre quand je te rappellerai l'instant où, ébloui par la beauté d'Anna Comnène, tu me la demandas pour femme ?... Pour femme ! tu t'en souviens ! et tu me juras de la traiter comme une fille d'empereur devenue la compagne du plus puissant souverain de l'Europe et de l'Asie... Au lieu de cela, tu l'as confondue dans le troupeau de tes odalisques, et pour comble de dédain, mariée à l'un de tes serviteurs... Ah ! cette dernière injure, ce crime commis contre mon sang, contre ma chair, contre ma fille, me laissait ce droit de recommencer le combat pour te la ravir ou mourir auprès d'elle !

— Je n'ai pas à t'apprendre, reprit Mahomet, que la princesse n'éprouvait pour moi que de la haine ; la crainte de la mort la fit seule consentir à m'accompagner à Constantinople ; lassé de sa froideur, je l'oubliais dans un pavillon du sérail, quand ce complot formé par toi me fut révélé... Alors je me vengeai d'Anna Comnène et de sa mère en abandonnant ta fille à Séganos-bey.

— Et de nous, que vas-tu faire? demanda l'impératrice.

— Je puis encore vous faire grâce de la vie, répondit le sultan.

— A quel prix ?

— Embrassez l'islam et je vous rends ma protection.

— David, s'écria Hélène, et vous, mes fils, le sultan vient de prononcer notre arrêt... Il faut mourir... mais mourir le front haut, en rois, en chrétiens, en martyrs !

— Sans pitié pour ces enfants, tu les enverras à la mort ?

— Je leur dirai : Il est une patrie où vous vous retrouverez libres ! Vous ne périrez pas seuls, je meurs avec vous... Mes larmes, des larmes maternelles, baignent vos fronts que je bénis... Tout à l'heure mon sang coulera avec le vôtre...

— Les as-tu consultés, demanda le sultan, pour savoir s'ils préfèrent la mort au destin que je leur prépare?

— La mort ! la mort plutôt que l'apostasie ! s'écrièrent les enfants.

David releva son front, que jusqu'à ce moment il avait tenu baissé ; son regard atone s'aviva d'une flamme soudaine, sa taille se redressa, et, d'une voix dans laquelle vibrait un noble courage, il ajouta :

— Bien, mes fils ! et si vous avez besoin d'exemple pour savoir comment meurent les princes de notre race, vous me regarderez tomber sous le fer des bourreaux.

Hélène se jeta dans les bras de David Comnène.

— Ah ! dit-elle, bénie soit cette heure qui rapproche nos âmes et les confond dans le sentiment d'une foi ardente !

Mahomet, qui connaissait par expérience la faiblesse de David, laissa échapper un cri sourd. Il comptait sur

la lâcheté du vieil empereur pour avoir bon compte de ses fils. Il n'avait jamais cru qu'Hélène abjurerait ses croyances, mais il l'eût châtiée de son obstination dans le silence, et eût comblé de faveurs les princes déchus, afin de rendre plus éclatant le scandale de leur abjuration. Mais, contre toute attente, cet homme pusillanime se redressait, cette âme affaiblie se retrouvait elle-même au contact de l'âme sublime d'Hélène, et s'il n'avait su mourir en soldat et en roi dans les murs de Trébizonde, David Comnène saurait succomber en chrétien, grandissant la cause de la foi par cet acte de courage inattendu. Cependant Mahomet ne se regarda pas encore comme vaincu. David venait sans doute de céder à un moment d'entraînement ; mais son énergie s'userait entre les murs d'une prison, et la peur du supplice ferait le reste.

Le sultan retrouva son calme, et se contenta de dire à la famille proscrite :

— Je vous laisse deux jours pour réfléchir... Après ce temps, ou vous serez rétablis dans des honneurs plus grands que ceux que vous avez perdus, ou vos cadavres deviendront la proie des vautours sur les grèves de San-Stefano.

— Tu peux commander les bourreaux, répondit Hélène.

Puis, se souvenant de cette phrase qu'adressaient à César les victimes destinées au Cirque :

— Sultan, ajouta-t-elle, ceux qui vont mourir te saluent.

On accorda aux malheureux la faveur de partager la même prison.

Mahomet espérait qu'à la dernière heure les enfants faibliraient, que leur chair à défaut de leur cœur défaillerait à l'approche de la torture. Il pensait qu'Hélène, si vaillante qu'elle fût, se sentirait vaincue en voyant les glaives menacer la tête de ses fils.

La famille impériale fut conduite dans un vaste cachot souterrain. Une lampe de cuivre y répandait une rare lumière. Pour aliments, on leur donnait un peu de riz ; des feuilles de maïs amoncelées devaient leur servir de couche.

La fatigue du voyage, la violence des émotions éprouvées endormirent vite les enfants. Hélène et David, penchés vers eux, mirent sur leur brave tête un baiser qu'ils ne sentirent pas ; puis les deux époux se retirèrent dans la partie la plus éloignée du cachot. Alors David saisit les mains de sa femme, et les élevant à ses lèvres :

— Hélène, dit-il, je suis toute ma vie resté au-dessous de ta vertu, de ta bonté, de ton courage. Je t'ai fait rougir de ma faiblesse ; j'ai été, je le reconnais, l'indigne compagnon d'une mère sainte, d'une reine héroïque. Tu n'es parvenue à me relever qu'à l'heure suprême de la séparation, et la mort seule nous trouvera égaux en courage... Pardonne-moi, Hélène ! pardonne-moi !

L'impératrice releva son mari avec douceur et tendresse :

— Qu'importe le passé ? dit-elle ; tu l'expies et tu le rachètes dignement, David. Comment pourrais-je me souvenir que tu ne sus pas défendre le globe impérial et le trône de Trébizonde, quand tu vas conquérir le royaume du ciel et la couronne des martyrs ! Comment me rappellerais-je qu'il y eut parfois désaccord dans nos pensées, quand nous échangerons au pied de la croix nos derniers adieux !...

Cette nuit que Mahomet croyait devoir être une terrible épreuve pour la famille des Comnène remplit de consolation l'âme de l'épouse, de la mère, de la chrétienne. Hélène n'avait jusqu'à cette heure été qu'une femme digne d'être citée comme exemple aux autres femmes ; elle égalait, à partir de cette heure, ces mères sublimes dont l'histoire et la légende gardent les noms : Symphorose, Sapience, la mère de Symphorien, la mère des Machabées.

A voir le groupe formé par ces futurs martyrs, on se serait cru transporté dans les prisons des empereurs, aux premiers âges du christianisme. Même pureté, même ineffable désir d'échanger les douleurs terrestres contre d'éternelles et immenses félicités.

Il fut impossible à Hélène et à ses enfants de mesurer le nombre des heures. Elles ne leur semblaient ni longues ni amères. L'enthousiasme les soutenait, les épanchements de leur tendresse et les élans de leurs prières ne leur laissaient pas le temps de songer à la mort.

Tout à coup la porte de leur cachot s'ouvrit.

Tous se levèrent ; ils attendaient les bourreaux.

Mais, au lieu des chiaoux de Mahomet, ce furent une femme et un enfant qui entrèrent dans la prison à demi obscure.

La femme leva son voile et tomba prosternée devant Hélène.

— Ma mère ! s'écria-t-elle, ma mère !

— Anna ! Anna ! répéta l'impératrice en serrant sa fille sur son cœur.

La jeune femme ne sembla pas cependant s'abandonner à cette étreinte avec le sentiment d'un amour filial doublé par le danger ; elle paraissait humiliée, effrayée, et n'osait parler tant elle sentait que les mots qu'elle avait à dire allaient en passant lui brûler les lèvres.

— Mère ! dit une voix plus faible, me repousses-tu donc ?

C'était Georges, le dernier de ses fils, qui s'attachait aux vêtements de l'impératrice.

— Vous n'êtes plus mon enfant, répondit Hélène en le repoussant sans dureté, mais avec une autorité irrésistible... Vous avez renié votre Dieu ; pourquoi venez-vous demander la bénédiction d'une chrétienne qui va mourir ?

— Non ! dit Anna, vous ne mourrez pas ! Si amère que soit la vie, c'est la vie encore ! Je ne pourrais mourir ! je ne veux pas que vous mouriez ! Ah ! songez-y ! ne plus rien voir de ce qui nous entoure : le ciel, la mer, la nature si magnifique, si féconde...

— Nous aurons les merveilles d'un monde meilleur !

— Quitter ceux qui vous chérissent, et les quitter pour jamais !

— Tu oublies le ciel où l'on se retrouve.

— Ah ! et puis, ma mère, le supplice, les bourreaux, le feu qu'on aiguise, la chair qui crie, le sang qui coule, les affres du trépas, si terribles que le Christ en eut peur !

— Il est pourtant mort pour toi, faible créature pécheresse !

— Non ! cela ne se peut ! J'aurais trop de désespoir et de remords !... Qui vous empêche de garder votre croyance au fond de votre âme ?... Vous prierez en secret... Pour Mahomet, pour le peuple, vous feindrez de vous soumettre à la loi du Prophète...

— La malheureuse ! s'écria Hélène, la malheureuse ! elle en est venue à me conseiller l'apostasie !

— Grâce ! reprit la femme de Séganos-bey, pour moi, pour Georges ! grâce et pitié, ma mère !...

— Vous qui avez trahi Dieu, dit Hélène, je ne vous connais pas... Quittez ce cachot que troublent vos blasphèmes : nous n'avons pas trop d'instants pour nous préparer à mourir.

— Oh ! cela est horrible ! reprit Anna en s'élançant vers David. Vous, vous, mon père, vous ne laisserez pas massacrer vos enfants, quand une parole les pourrait sauver. Qu'ils mentent, soit ! mais qu'ils donnent satisfaction au sultan, afin de vivre jusqu'au jour de la revanche.

— Anna, pauvre égarée, dit David, le spectacle de ta faiblesse est la seule goutte amère que Dieu mette dans mon calice de mort... Va-t'en, je n'ai point la force de te maudire... Je t'aurais pardonné si le repentir te ramenait parmi nous ; je ne puis, te voyant renégate endurcie, que te crier comme ta mère : Ne trouble pas cette prison froide comme la tombe et sacrée comme un temple. Va-t'en. Mais souviens-toi

La Niobé chrétienne. Dessin de Vierge.

que Dieu se vengera de ta trahison, et que les remords de Judas passeront dans ton âme... Tu veux vivre, dis-tu ! Eh bien, durant tes nuits, tu verras t'apparaître tes frères sanglants qui tomberont décimés sous le glaive... Toutes les nuits tu entendras le dernier cri de ta mère et ma dernière parole : Vous qui êtes des apostats, je ne vous connais plus...

Georges, agenouillé, pleurait la tête dans ses mains.

— Oh ! un baiser ! dit-il enfin ; qui de vous me fera l'aumône d'un baiser ?

Le plus jeune de ses frères se pencha vers lui :

— Que Dieu te pardonne, Georges ! Nous lui demanderons là-haut que tu te repentes et que tu nous rejoignes.

Anna jeta autour d'elle un regard effaré ; son père et sa mère pleuraient dans les bras l'un de l'autre.

Elle se vit condamnée, non par eux, mais par elle-même. Une minute elle eut la pensée de tomber à leurs pieds en criant : « Donnez-moi une part de votre martyre ! » Mais la lâcheté lui serra la gorge et lui comprima le cœur ; elle saisit la main de Georges et l'entraîna dans les ténèbres des longs corridors, en criant d'une voix désespérée :

— Adieu ! adieu !

— David, mes enfants, dit Hélène, vous venez de subir la plus cruelle des épreuves ; le reste ne sera rien à côté de celle-là.

Le calme rentra dans l'âme des condamnés ; la paix

céleste de la prière descendit en eux, et quand le pas retentissant des chiaoux se fit entendre, ils souriaient à la mort qui s'approchait.

Hélène ouvrit ses bras tout grands, attira les princes vers elle, sans parler ; puis, précédée par David qui marchait d'un pas ferme, tenant ses plus jeunes fils par la main et suivie par les autres, elle traversa les corridors, gravit les escaliers sombres, et parvint jusqu'à la cour du palais, dans laquelle se tenait le sultan entouré de ses janissaires.

Les grèves de San-Stefano. Dessin de Vierge.

Des azabs formaient une vivante muraille le long des arcades.

Un silence terrible régnait dans cette foule. On n'entendait d'autre bruit que le gazouillement d'une cascade et le cri joyeux d'un oiseau.

Le sultan fit un signe et désigna David au bourreau.

L'empereur pressa la main d'Hélène :

— Au revoir ! dit-il.

Et il marcha sans faiblir. Arrivé près du chiaoux qui tenait son sabre nu à la main :

— Frappe, tyran ! dit-il, et que ma vie soit rachetée par ma mort.

Hélène tomba sur ses genoux ; ses fils, un peu pâles, se pressèrent autour d'elle.

Mahomet parut hésiter dans le choix de la victime ; il parla bas à l'aga des janissaires ; celui-ci s'éloigna et reparut bientôt, traînant un enfant de sept ans à peine, qui, affolé de terreur, se débattait en criant.

C'était Alexis V, le fils de Kalo-Jean, le neveu de David Comnène.

Le bourreau l'enleva dans ses bras, lui enfonça son poignard dans la poitrine, retira sa lame rouge et fumante, et regarda le groupe des jeunes princes.

L'aîné s'avança. Son beau front respirait l'enthousiasme, il eut un sourire fraternel pour ceux qui le regardaient à travers un voile humide ; puis, levant la main, il montra le ciel d'un geste. Le bourreau le saisit par sa blonde chevelure, la lame éteincelante décrivit un cercle dans l'air, et le corps tomba sur le sol.

— A moi, dit le second des fils d'Hélène.

Il appuya ses mains sur son cœur et marcha vers le chiaoux. Arrivé devant le sultan, il dit d'une voix forte :

— Regarde comme savent mourir les enfants du Christ !

Il eut à peine le temps d'achever ces paroles et roula sur le cadavre de son frère.

Hélène regardait l'hécatombe sanglante. C'étaient bien ses fils élevés avec une tendresse si grande, ses fils, son orgueil et sa joie, que l'on massacrait devant elle.

— Femme, lui dit Mahomet, sauve ceux-là du moins.

— Va, dit-elle à son troisième enfant ; va, je te bénis et Dieu t'appelle !

L'adolescent n'eut pas le temps de se diriger vers le lieu du supplice ; le bourreau, que sa terrible besogne enfiévrait, le saisit et le perça de deux coups de sabre.

Les trois autres frères se prirent les mains et s'avancèrent d'un même pas.

L'un eut la tête fauchée comme une fleur ; l'autre fut jeté à terre et massacré ; le dernier eut la gorge tranchée.

Hélène restait prosternée, les bras tendus vers le ciel, comme si elle voulait déjà rejoindre les martyrs qui l'attendaient.

Il ne lui restait plus qu'un fils... un seul... si jeune, si beau.

Mahomet éleva de nouveau la voix :

— Le vrai bourreau, femme, c'est toi, dit-il ; si tu as eu le féroce courage de voir tomber tour à tour ceux qui te devaient la vie, sauve du moins celui-là, que le trépas effraye.

En effet, l'enfant, épouvanté par la vue du sang, par le monceau de cadavres, comprenant moins que ses frères la grandeur de l'idée chrétienne, étouffa un cri en voyant venir à lui le bourreau, et se rejeta sur le sein de sa mère.

Hélène l'étreignit passionnément sur son cœur. Elle baisa sa chevelure bouclée, son visage couvert de larmes ; puis, au milieu de ses larmes :

— Mon bien-aimé, dit-elle, tu vas t'endormir sur mon sein... nous allons mourir ensemble, et tu n'auras plus peur de la mort.

L'enfant sourit, noua ses bras autour du cou d'Hélène ; puis, fermant les yeux, il pencha sa tête vers l'épaule maternelle.

Alors Hélène, son enfant pressé sur la poitrine, s'avança vers le bourreau :

— Si tu es un homme ayant un cœur, dit-elle, frappe-moi la première, que je ne voie pas mourir celui-là.

— A l'enfant ! cria Mahomet.

L'arme se leva, retomba, le corps de la jeune créature se roidit dans un spasme douloureux, il ouvrit ses yeux bleus, puis ses paupières retombèrent : il était mort.

— A mon tour enfin ! s'écria l'impératrice, qui, gardant le cadavre de son enfant dans ses bras crispés, attendait le martyre subi sept fois par elle dans les êtres qu'elle aimait.

Mahomet se leva :

— Je lui laisse la vie, dit-il en montrant Hélène.

L'impératrice tomba sur les genoux :

— Grâce, dit-elle, grâce de ce supplice ; tu m'as enlevé tous ceux que j'aimais : je veux les suivre, je veux les rejoindre !

— Je serais moins vengé, reprit Mahomet.

Le sultan se leva, et s'adressant à la foule :

— Que l'on jette ces cadavres sur la grève de San-Stefano ; ceux qui tenteraient de leur rendre les honneurs de la sépulture seraient punis de mort !

XI. — LA GRÈVE DE SAN-STEFANO.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, empourprant à la fois le ciel et les ondes ; le Bosphore semblait charrier des flammes rouges, et de larges bandes lumineuses rayaient l'azur profond, qui luttait avec la mer de pureté et de magnificence. Les jardins de Constantinople s'emplissaient d'ombre et de fraîcheur, tandis que le dôme des palais, la coupole des mosquées, les fines aiguilles des minarets paraissaient retenir encore les splendeurs du soleil couchant. Le Bosphore berçait sur ses vagues caressantes des caïques élégantes, des barques mystérieuses remplies sans doute de femmes, car de temps à autre s'en échappaient les sons plaintifs d'une guzla ou le refrain d'une chanson mélancolique.

La grève de San-Stefano, couverte d'un sable fin, étincelait comme de l'argent, et le flot qui déferlait mollement sur ses rives semblait les envelopper d'une caresse harmonieuse.

Cette grève était déserte, hors un point sombre tachant son éclat métallique, et qui semblait un assemblage effrayant et bizarre de vêtements couverts de toiles lugubres et de formes humaines que l'œil ne parvenait pas à distinguer, mais dont la masse remplissait l'esprit d'une terreur soudaine pareille à celle que causerait l'apparition d'un groupe de fantômes.

Tout à coup une créature vivante s'avança sur la grève. Elle se traînait plutôt qu'elle ne marchait. Sa tête, douloureusement courbée, se penchait sur sa poitrine, ses bras tombaient le long de son corps. Cette créature était vêtue d'une grossière robe de toile grise qui cachait à peine ses pieds nus et sanglants, dont le sable brûlant envenimait les blessures. Elle allait droit au point sombre tachant la pureté du sable argenté, et, quand elle fut auprès, elle tomba sur les genoux et cacha son visage dans ses mains. Elle pleura longtemps ; puis, essuyant ses larmes, elle étendit ses bras tremblants et commença à soulever les cadavres entassés devant elle.

Cette femme était Hélène Cantacuzène, la veuve de David Comnène, empereur de Trébizonde.

Elle crut un moment que la force lui manquerait pour remplir la tâche qu'elle s'était imposée. Parfois elle s'arrêtait pour couvrir de baisers une tête d'enfant dont le contact glaçait ses lèvres, une main dont elle avait reçu jadis de tendres caresses.

Avec des précautions inouïes, et comme si les membres de ces chers morts pouvaient encore souffrir, Hélène les coucha sur le sable, à quelque distance l'un

de l'autre. Ils étaient là, tous ceux qu'elle avait aimés : David et six enfants dont elle avait le droit d'attendre les satisfactions de l'orgueil comme les joies du cœur...

Elle achevait à peine ce premier labeur qu'un bruit sourd se fit entendre au-dessus de sa tête. Hélène leva la tête et regarda. De tous les points du ciel descendaient en tournoyant des vautours aux ailes largement déployées, battant l'air, s'approchant, se groupant, se dirigeant vers un point unique de la grève de San-Stefano.

— Déjà, mon Dieu, déjà ! s'écria Hélène.

C'étaient les vautours du Bosphore qui venaient chercher la proie que leur jetait presque chaque jour le bourreau de Mahomet II.

La crainte de voir profaner ces chères dépouilles rendit à Hélène l'énergie prête à l'abandonner. Il fallait les ensevelir au plus vite.

Elle ne se souvint pas de la menace du sultan, ou si elle s'en souvint, ce fut pour se réjouir de la braver et d'acheter à ce prix le supplice refusé à son désespoir et à ses prières.

Elle jeta un regard autour d'elle, comme si elle pouvait attendre une aide, un secours. Elle était seule, toute seule ; sept fois elle devait creuser une sépulture et n'avait pas un outil, pas même un tronçon d'arme.

L'impératrice distingua vers la droite une maison de pauvre apparence et s'élança de ce côté.

Quelle pitié pouvait-elle attendre cependant ?

Chacun ne savait-il pas les ordres de Mahomet, et les enfreindre n'était-ce pas encourir le trépas précédé de la torture ? Hélène se dirigea vers la cabane ; elle essayait de courir dans le sable torride, ses pieds s'y enfonçaient, ses genoux roidis refusaient le service ; elle tombait, se relevait, et reprenait sa course ; quand elle arriva à la porte de la maisonnette, elle était sans souffle et sans voix, ses yeux se fermaient, des bourdonnements terribles emplissaient ses oreilles et troublaient son cerveau : elle avait peur de mourir...

— Seigneur ! dit-elle en se soulevant, laissez-moi le temps d'achever cette tâche, et après... après, soyez béni si vous m'appelez à vous !...

D'une main défaillante elle heurta à la porte de la maison ; une jeune femme tenant dans ses bras un petit enfant rieur vint lui ouvrir.

A la vue de l'enfant, Hélène étouffa un cri de désespoir.

— Que souhaitez-vous ? demanda la jeune mère en agaçant du doigt la lèvre rose de l'innocent.

Hélène, défaillante, n'avait plus la force de répondre ; elle resta muette, immobile, les yeux grand ouverts, regardant sans voir devant elle.

La porte, en s'ouvrant, permettait d'embrasser du regard un jardin plein de roses, non par touffes, par buissons, mais un champ, des massifs de rosiers. Leur parfum pénétrait la brise, ils présentaient un ravissant aspect. On eût dit un coin du lac Fayoum étalé aux yeux éblouis d'un voyageur longtemps perdu dans les sables arides.

La jeune femme crut qu'Hélène tombait d'inanition, elle entra vivement dans l'habitation et en rapporta un gâteau et une coupe remplie d'une agréable liqueur extraite du suc de fruits sauvages.

Hélène repoussa ces aliments de la main :

— Une bêche, dit-elle, un outil pour fouiller la terre.

— Fouiller la terre ! répéta la jeune femme ; voulez-vous planter quelque arbuste ? mon mari est jardinier.

— Hélas ! murmura Hélène, c'est un fossoyeur qu'il me faut...

— Un fossoyeur ! répéta la jeune femme ; à San-Stefano ce sont les vautours qui se chargent des cadavres...

— Ecoute, dit Hélène en tendant ses mains tremblantes vers la jeune mère, écoute, par pitié, ma voix qui te supplie... Ton époux est vivant, le mien est mort... Ce soir, le compagnon de ta vie rentrera joyeux dans sa maison, et mon mari attend une tombe pieuse... Ton enfant joue sur ton sein, mes six enfants sont morts.

— Par le Prophète ! s'écria la jeune femme, qui êtes-vous ?

— Une veuve, une impératrice, une mère...

— L'impératrice de Trébizonde ? fit en reculant la jardinière.

— Oui... regarde-la bien : vêtue d'un sac de chanvre, les cheveux épars, les yeux noyés de larmes... Elle n'a rien gardé du passé... elle n'attend de l'avenir que le droit de préparer des tombeaux.

La jeune femme fixa ses grands yeux candides sur Hélène, la douleur s'y mêlait à l'effroi :

— Sais-tu que tu risques ta vie ? demanda-t-elle.

— J'espère que Dieu m'accordera la mort.

— Mon époux me défendrait d'exaucer ta prière.

— Ton enfant qui sourit te conseille la pitié.

— Vous avez conspiré contre le padischah !

— Que ferais-tu si le sultan te ravissait ton dernier-né ?

La jardinière se recula dans l'angle formé entre la porte du jardin et sa maison :

— Prenez, dit-elle ; Allah ne peut me châtier pour ma compassion !

Hélène aperçut une bêche, la saisit, baisa les mains de la jeune femme ; puis, quittant l'enclos de roses, elle reprit sa course vers les cadavres qu'elle avait laissés sur la grève.

En approchant, elle les chercha vainement des yeux. A leur place elle apercevait un fourmillement d'ailes noires battant l'air.

Les vautours venaient de s'abattre sur leur proie.

Hélène les chassa du revers de sa bêche, puis elle commença à creuser le sable. Il s'élevait lentement de chaque côté de l'excavation qu'elle fouillait, et quand le trou fut assez profond, Hélène y traîna un des cadavres, celui de David, puis laissa retomber ces deux monticules de sable, et la tombe du dernier empereur de Trébizonde se trouva marquée par un léger renflement du sol.

Les vautours, un moment effrayés, redescendaient, attirés par le sang et par la chair morte ; à peine Hélène avait-elle le temps d'enfoncer dans le sol l'outil de la sépulture, qu'elle devait le relever pour chasser les carnassiers. Lutte effroyable, lutte mortelle, sans exemple comme sans merci. Hélène avait abandonné ses enfants au bourreau qui en faisait des martyrs, elle ne voulait pas que des monstres impurs profanassent leurs restes. Elle les disputait aux vautours avec une incroyable énergie ; elle ne sentait plus sa douleur ni sa fatigue.

A peine un des corps était-il enseveli, qu'elle commençait à creuser une fosse nouvelle ; chacune épui-

sait une partie de ses forces, et à mesure que ses bras défaillants maniaient la bêche avec moins de vigueur, les vautours revenaient, fouettant de leurs ailes à l'envergure énorme les épaules et le front de l'impératrice, s'abattant sur les corps allongés, les pétrissant sous leurs serres et tentant de dévorer leurs prunelles immobiles.

La nuit descendait rapidement ; la sinistre besogne s'avançait dans les ténèbres, et les vautours noirs se distinguaient à peine dans l'ombre épaisse. Les monstres s'appelaient par des cris aigus, leurs battements d'ailes enveloppaient l'impératrice d'un cercle plein d'horreur ; quelques cadavres de carnassiers jonchaient le sol : le coupant du fer les avait atteints, et ils palpitaient sur les sépultures des Comnène en poussant des cris rauques et en agitant faiblement leurs ailes noires...

Enfin Hélène s'appuya sur le manche de l'outil, elle n'avait plus la force de continuer. Ses paupières se fermèrent, la bêche s'échappa de ses mains ; elle tomba sur le sable de toute sa hauteur et roula près du cadavre de son dernier enfant.

Ne pouvant plus soutenir le fer, elle écarta le sable avec ses mains, la septième tombe fut creusée avec ses ongles.

Rassemblant une suprême énergie, l'impératrice fit rouler le petit cadavre dans la fosse, la combla, puis resta étendue sur la tombe, statue de la Douleur à jamais immobile.

Les mains qui venaient de creuser huit sépultures n'avaient plus même la force de se joindre pour prier ; la voix qui avait encouragé au martyre les enfants et leur père ne devait plus jamais retentir en ce monde.

Hélène Cantacuzène venait de rendre à Dieu son âme héroïque.

Les bras en croix, le visage tourné vers le ciel, elle restait là, sublime dans la mort comme elle l'avait été dans la vie.

Les vautours n'avaient plus rien à craindre, une proie leur restait.

. . . . . .

Sur le Bosphore, un homme robuste faisait voler une caïque montée par un homme et une femme. Quand l'avant du bateau toucha la grève, la jeune femme présenta son épaule à son compagnon, qui, souffrant sans doute de récentes blessures, paraissait marcher avec peine.

— Gourgan ! dit la jeune fille, laisse la barque et suis-nous.

Le rameur se leva, jeta les rames au fond de la caïque et s'avança à la suite de ses maîtres.

— El-Schériff, dit la jeune fille, compte les tombes... tous les Comnène sont là... Hélène a bravé le décret qui défendait de les ensevelir ; ayons le même courage, et rendons de pieux devoirs à cette héroïne de la foi chrétienne !

— Prie, Panagia, prie pour elle, selon ton cœur ; je m'associerai à tes regrets pendant que Gourgan terminera cette besogne, trop difficile pour nos bras épuisés.

Une heure après, l'impératrice Hélène dormait son dernier sommeil à côté de tous les siens.

— Panagia, demanda alors El-Schériff, où veux-tu que l'on te conduise ?

La jeune fille tourna son pâle visage vers le prince.

— Où tu iras, j'irai, murmura-t-elle.

— M'aimes-tu toujours assez pour être la femme d'un prince sans royaume et d'un exilé sans patrie ?

— Oui, répondit Panagia.

— Alors, reprit El-Schériff en s'adressant à Gourgan le colosse, rame vite et conduis-nous tous deux au désert de la *Mer de feuilles*. RAOUL DE NAVERY.

FIN.

ÉPISODE DES GUERRES MARITIMES.

LE CHATEAU DU TAUREAU[1].

III. — PANTOMIME ENCOURAGEANTE.

Vers la fin de mars 1815, lorsque le capitaine Balafrot reprit avec bonheur son poste de vedette dans le château fort de la rade, en vertu de la grande loi de bascule, Dufresny était à demi disgracié.

Son tort, on le devine, était l'empressement avec lequel il s'était rangé sous le drapeau blanc après la première chute de l'empire. Ses chefs, tout heureux de signer l'acte additionnel, lui témoignèrent tant de froideur qu'il trouva bon de solliciter un congé, et meilleur de venir le passer aux lieux embellis par la présence de Philiberte.

Ses deux mille francs étaient intacts, il les reprit simplement comme il les avait offerts.

Et au bout de quelques jours les sœurs Kyrio eurent le plaisir de pouvoir le traiter entre elles de cupide et d'avare, ne visant qu'à l'argent.

Aglaé avait surpris une longue conversation du jeune officier avec M. Tardif.

— J'étais derrière la tonnelle, je n'ai pas bougé !

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Naturellement. Et tu n'as pas perdu un mot ?

— Rien. Il voulait persuader à notre propriétaire d'armer en course son brig *l'Active*, pour en avoir le commandement et faire des prises sur les Anglais.

— Vicomte sous le roi, aventurier sous l'empereur, girouette, va ! fit Mélie avec dédain.

— Affaire d'or en ce moment, à l'en croire. Il y a dehors des milliers de navires richement chargés où l'on ne se doute pas de la rupture de la paix.

— M. Tardif ne le sait que trop, dit Phrosine, lui qui a au large cinq bâtiments de bonne prise pour les Anglais.

— M. Dufresny faisait valoir cette déplorable circonstance. Par compensation, prenons des Anglais, lui disait-il. Un simple coup de filet dans la Manche, je préviens votre ruine, je double votre fortune et je fais la mienne.

— Nous y sommes, de l'argent !...

— Mais M. Tardif n'a pas entendu de cette oreille.

— Cela se comprend.

— Aussitôt le beau vicomte, qui veut absolument battre monnaie, lui a soumis une autre combinaison.

— Quoi donc ?

— Une entreprise de pêche côtière montée sur une grande échelle, à laquelle, tant que durera le blocus des côtes, on emploierait toutes les chaloupes des navires désarmés et tous les matelots sans ouvrage. Il se proposait, comme de raison, pour diriger en chef cette grosse affaire, expédier le poisson à Paris et réaliser un bénéfice de vingt pour cent...

— Ah! ah! M. le vicomte poissonnier!...

— Et qu'a répondu M. Tardif?

— Je n'en sais rien, mes sœurs, car ils se sont pris le bras et sont descendus sur le quai.

Les Kyrielles ignorèrent donc que l'armateur, tout bien considéré, avait repoussé le projet au grand dépit du lieutenant de vaisseau.

— Si je pouvais avec *l'Active* faire sur les Anglais une bonne prise qui serait la dot de Philiberte! s'était dit Dufresny le matin en se réveillant.

Mais, sa démarche première ayant échoué, considérant qu'avec une simple chaloupe il y avait encore un joli coup de main à tenter, Dufresny prit un biais. Vaine ruse! la proposition d'organiser le monopole de la pêche échoua aussi :

— Ne t'attends qu'à toi seul! se dit-il bientôt après. Allons! quitte ou double! Avec mes deux mille francs j'achète, j'arme et j'approvisionne la barque. Je l'équipe de lurons choisis; je la monte, et au petit bonheur!

Après deux grands mois de préparatifs secrets, au dernier moment, le petit bonheur fit défaut dans les

Pantomime encourageante. Dessin de Lançon.

eaux de la citadelle trop vigilante que commandait l'ami Balafrot.

— Mes deux mille francs croqués en pure perte, plus de course, plus de prise, plus de mariage!... Et tout cela par la faute du bon oncle!...

Les quatorze marins, engagés à la part pour l'aventure, soupaient mélancoliquement dans leur barque. Ils regrettaient l'occasion, ils étaient contrariés; mais leur déception ne peut être comparée à celle de l'amoureux Dufresny, qui, ne tenant aucun compte de l'incertitude du succès, accusait Balafrot de faire le malheur de sa nièce :

— J'aime Philiberte! Elle m'aime aussi! Je le sens, et il faut qu'au nom de sa consigne cet enragé grognard rende notre union impossible!

Ce fut en maugréant ainsi que le jeune officier pénétra dans la salle à manger, où Guichavoa l'attendait impatiemment :

— Capitaine, un mot, s'il vous plaît!

— Au diable! fit Dufresny sans prendre garde à ses signes mystérieux.

— Ecoutez-moi donc, je vous prie.

— Que me veux-tu enfin? parle, riposta l'officier avec colère.

— Plus bas, capitaine! La course, ça me connaît!

— Qu'importe, puisqu'il est trop tard!

— Non! du moment que vos hommes sont à leur poste.

— Explique-toi.

L'inopportune furie de Dufresny lui avait fait perdre des minutes mille fois précieuses.

— Chut! fit le matelot.

Le grognard entrait toujours riant :

— Peste ! quel jarret ! disait-il. Allons, à table ! Rien ne te presse plus. Et ce soir, à mer montante, tu me feras le plaisir de retourner tranquillement en rivière...

— Tranquillement ! Bien obligé, riposta Dufresny de mauvaise grâce.

Guichavoa, placé derrière le vétéran, joignit éloquemment les mains :

— Du calme donc ! semblait-il dire ; patience, je vous en supplie.

Une télégraphie non moins burlesque que persuasive commençait de la sorte, tandis que Balafrot disait bonnement :

— Ah çà, mon cher ami, voudrais-tu m'obliger à te constituer mon prisonnier ? ou aurais-tu envie de te faire couler par mon canon ?... Causons donc raisonnablement.

Dufresny accepta du potage.

Guichavoa se démenait de plus belle :

— Comptez sur moi ! disait sa main posée sur son cœur. Mais riez donc, continuait une grimace bouffonne. Trinquez avec le vieux, laissez-le dire, nous lui ferons un pied de nez.

Guichavoa tirait la langue et montrait le poing, comme pour menacer les Anglais. Jamais Panurge ni Débureau ne firent contorsions plus expressives. Cette pantomime, en fin de compte, eut le don de dérider Dufresny.

— Tranquillisez-vous ! Ce sera drôle ! Il y a chance ! Je m'y connais ! faisait silencieusement le matelot, tout en servant et en versant à boire.

Le jeune officier de marine accepta, dès lors, sans broncher les coups de boutoir et les railleries, les remontrances, le souper et les vins fins de son vieil ami.

Et cependant, circonstance doublement défavorable pour toute sorte de ruse, on était dans les longs jours et il devait, cette nuit, faire clair de lune.

— Pauvre cerveau brûlé que tu es ! disait paternellement l'oncle de Philiberte, la Manche fourmille de croiseurs anglais. Nous en voyons sans cesse au large.

Guichavoa haussait les épaules.

— Tu me diras qu'il en était ainsi déjà du temps des corsaires de Saint-Malo, de Roscoff et même de Morlaix. Mais as-tu des lettres de marque, un rôle d'équipage, des expéditions régulières ?... Non ! Eh bien, si tu te faisais prendre, tu serais pendu comme pirate.

— Oh ! pour ça, non ! interrompit Dufresny. A l'égard des Anglais, mes précautions étaient prises.

Guichavoa fit un geste de désespoir.

— Ayez donc l'air de lui donner raison ! répétait toute sa physionomie.

— Déserteur ici, pirate là-bas ! Joli petit projet !

— Je suis en congé régulier, et j'ai sur moi...

Guichavoa, payant d'audace, osa prendre la parole :

— Ah ! mon commandant, comme vous avez raison ! s'écria-t-il. Les Anglais ne se gênent guère pour pendre les corsaires qui ne sont pas bien en règle. Ça me connaît.

— Ah ! ah ! tout te connaît ! s'écria Balafrot trinquant. A ta santé, Dufresny ! Drôle de corps que ce garçon-ci. Franchement, il est bon à tout faire. Voyons, aurais-tu, par hasard, eu la corde au cou ?

— Oui, mon commandant, à bord d'une frégate anglaise, étant corsaire sur une péniche de Roscoff.

— Raconte-nous ça, mon garçon, afin de donner à réfléchir à M. le lieutenant de vaisseau de la marine impériale.

Guichavoa, qui venait de servir le café, passa la langue sur ses lèvres, arrondit les bras, et abondant dans le sens du commandant :

— Notre capitaine, qui était un braque, dit-il, avait oublié tous les papiers dans la chambre de sa femme. Le matin, au petit jour, temps de brume, on nous signale un gros navire encalminé sous le vent de l'île de Batz. Pousse de terre ! Nous courons droit dessus pensant que c'était un trois-mâts de la compagnie des Indes ; aïe, aïe, frégate anglaise !...

Le vétéran éclata de rire.

— Vous vous jetiez dans le piége, comme des nigauds. La belle aventure ! Avis à toi, mon petit Dufresny : le brouillard est trompeur...

Guichavoa se prit à rire aussi, et profitant de l'interruption, passa derrière Balafrot pour secouer en l'air une serviette en signe de victoire certaine ; puis, continuant son improvisation :

— Je ris maintenant, mais je vous réponds que je ne riais pas quand, faute d'expéditions en règle, on nous mit en rangs pour être pendus à bout de vergues.

— Entends-tu, Dufresny ? s'écria Balafrot de plus en plus goguenard.

Mais la cloche du fort ayant signalé l'entrée en rade de quelque navire, il se leva de table et sortit en disant à Dufresny :

— Allons voir !

— Je vous suis, répondit l'officier de marine, que Guichavoa se permit d'arrêter au passage pour lui mettre deux bouteilles sous les bras, avant d'en prendre aussitôt deux autres.

IV. — AVENTURES DE MER.

Le navire signalé, bien qu'assez rapproché déjà, n'était que peu visible. On n'apercevait distinctement que ses voiles hautes et les flèches de ses mâts. Car, tandis que Balafrot forçait Dufresny à partager son souper, le brouillard s'était graduellement étendu au ras des eaux, sur les îlots et les rochers de la rade.

Guichavoa l'avait prévu.

La chaleur du jour, la fraîcheur du soir, la direction du vent et les brumes des nuits précédentes lui faisaient espérer cette circonstance favorable. Tout en allant et venant pour le service de table, il avait eu la satisfaction de voir que son attente se réalisait.

Que fallait-il de plus ? Avant l'heure de hausser le pont-levis, un incident qui éloignât Balafrot. Il cherchait le meilleur moyen ; à la rigueur, il eût osé toucher à la cloche ; un heureux hasard fit mieux : l'arrivée d'un navire attirait le commandant sur la plate-forme.

— Brume à fleur d'eau, mon capitaine ! put enfin dire le matelot.

Et ses bouteilles sous les bras, Dufresny, transporté de joie, descendit rapidement.

— C'est pour rafraîchir les camarades ! dit Guichavoa au portier-consigne.

— Toujours excellent homme, notre commandant, fit ce dernier. Il veut que les pauvres diables boivent un coup à sa santé.

Le factionnaire du poste d'entrée trouva que le portier parlait bien. Dufresny et Guichavoa sautaient dans

la barque, aussitôt démarrée sans bruit et noyée dans le brouillard.

Cependant Balafrot éprouvait une vive satisfaction. Au grand mât, pavillon de l'arrondissement; au mât de misaine, flamme bleue au croissant blanc, marque particulière des bâtiments de la maison Tardif.

Le navire, bien piloté, rangea le fort. On l'interrogea. Il répondit qu'il venait d'échapper à la poursuite d'un croiseur anglais.

— Bravo! bravissimo! s'écria le grognard, qui, se retournant, fut surpris de ne pas voir Dufresny à ses côtés.

Il se dirige vers la salle à manger pour y porter la bonne nouvelle. Il n'y voit point son jeune et bouillant ami : c'est bizarre. Il appelle Guichavoa : silence profond, vague inquiétude, soupçon soudain, trop tôt justifié.

Le portier-consigne, consterné, vient faire son rapport. L'heure de relever le pont-levis est venue, il demande des ordres.

— Oui, mille diables, fermez! fermez! Il est bien temps quand les étourneaux ont pris leur vol!

Balafrot est hors de lui :

— Guichavoa déserter mon service! Dufresny me jouer un pareil tour! Et pour comble de mystification, je lui conseillais de se défier du brouillard, quand il songeait à en profiter!

Violation de consigne, détournement d'un serviteur précieux, grande colère; folle escapade, témérité absurde, catastrophe probable, inquiétude trop légitime.

Après avoir tempêté militairement, le brave Hervé Plourin gémit. De la nuit il ne parvint à dormir.

Dufresny gouvernait droit au nord, sous toutes voiles. La brise était ronde, la mer belle. Guichavoa faisait à ses nouveaux camarades les honneurs des quatre bouteilles de vin. Le brouillard protecteur ne régnait plus au large; et, le clair de lune permettant de consulter la boussole sans allumer de fanal, aucun feu ne trahissait au loin la présence d'une barque.

Dufresny, pour partager ses gens en trois quarts qui veilleraient alternativement, en fit tout d'abord l'appel. Bernez, Divy, Marzin et Ropartz formèrent l'escouade de maître Banéat, pilote de profession, second à bord de la chaloupe. Pichenez, Hélar, Derrien, Yves et Tanguy Rivoal composaient la petite bordée de Dufresny lui-même. Les quatre frères Caradec, qu'on distinguait entre eux par des sobriquets, furent dévolus à Guichavoa, investi sur l'heure des doubles fonctions de maître d'équipage et de commis aux vivres.

— Nous n'avons pas trop de provisions, qu'on les ménage! dit le jeune officier.

— Soyez calme, capitaine, ça me connaît.

Considérant que, sur les côtes de Bretagne, tout était obstacle, la vigilance plus grande des croiseurs ennemis, le nombre bien moindre des bâtiments de commerce anglais qui ne manquaient point d'aller reconnaître l'Irlande ou le cap Lézard, et enfin l'intolérance des autorités françaises, Dufresny avait résolu d'opérer dans les eaux britanniques. Maître Banéat était dans la confidence du petit plan de campagne combiné avec un mélange égal de ruse et de témérité. Guichavoa, le devinant d'après la route qu'on tenait, dit gaiement :

— En fait de pêche, pour avoir la main heureuse, faut aller où il y a le plus de poisson!

A défaut d'expéditions régulièrement visées et contrôlées, Dufresny était porteur de son brevet de lieutenant de vaisseau et d'une autorisation d'armer une chaloupe en course, due à la complaisance d'un camarade, simple commis au ministère de la marine. Il disposait enfin d'un rôle fort incomplet de barque de pilotage, enregistré au nom du patron Banéat. Ces pièces, en cas de malheur, suffisaient amplement pour n'être point traités en pirates. Mieux eussent valu des lettres de marque en due forme; mais, disgracié comme il l'était au port de Brest à cause de sa réputation de royaliste, et très-mal noté chez le commissaire de marine de Morlaix, bonapartiste ombrageux, Dufresny n'avait voulu s'exposer ni à un refus péremptoire ni à des tracasseries administratives. De là ses préparatifs secrets, son départ furtif et en partie son projet de franchir la Manche.

De la rade de Morlaix à la pointe de Start, dans le comté de Devon, il n'y a pas moins de trente et quelques lieues marines. C'était là le hic : une douzaine d'heures avant d'être dans les eaux d'Angleterre, où l'on devait, à force d'audace, tromper la surveillance des gardes-côtes.

Dufresny avait une grossière casaque et un bonnet de matelot anglais; il s'en affubla. Ceux des hommes dont le costume se rapprochait de celui des pêcheurs d'outre-Manche furent seuls autorisés à se laisser voir pendant le jour.

Tous les détails analogues une fois prévus, chacun à son tour dormit tant bien que mal.

Au lever du soleil, on était à moitié chemin. Quatre heures plus tard : « Voiles! » Les regards avides des seize compagnons d'aventure s'enflammèrent à l'aspect d'un convoi considérable.

Râfler quelque bon gros trois-mâts et, grâce au vent de travers, filer sur Morlaix! si ça se pouvait!

On apprêtait les armes, chacun visitait les amorces de ses pistolets :

— Sous le prélart! commanda Dufresny.

Diminuer de toile, arborer pavillon anglais et voir venir était présentement la seule chose à faire. Guichavoa, maître Banéat et le jeune officier, groupés à l'arrière, tenaient conseil. Pichenez, le novice, était seul à l'avant, d'où il faisait part aux gens cachés de ce que l'on apercevait.

Les Anglais, réglant leur marche sur leurs plus lourds manœuvriers, s'avançaient sous l'escorte de deux navires de guerre — mauvaise nouvelle — et en très-bon ordre — nouvelle encore pire — pas un traînard, pas un imprudent qui se permît de devancer la colonne.

Ainsi un très-bon marcheur évidemment, tant il rendait de toile à ses conserves, un magnifique navire tel que le rêvaient les corsaires, se tenait docilement vers la queue, sous la protection du convoyeur d'arrière-garde. Dufresny et Banéat, Guichavoa et Pichenez le dévoraient des yeux. C'était, à n'en pas douter, un petit vaisseau de la compagnie, car il portait deux canons pour se défendre contre les pirates de l'Indo-Chine. Riche cargaison, à coup sûr. Joli morceau à croquer. Impossible, hélas! de tenter aucune surprise.

Dufresny fit un geste de dépit en songeant à Philiberte, dont il avait donné le nom à sa chaloupe.

Maître Banéat lâcha un gros juron de regret et Guichavoa un gros soupir qui, répété par Pichenez, eut de l'écho sous le prélart. Autant en emporta le vent d'ouest, qui fraîchissait.

Pour prévenir tout soupçon et en même temps pour mieux voir, on n'avait pas changé de route. On se

rapprochait ainsi du convoi, au point que Dufresny put lire à l'œil nu, sur le tableau de poupe du trois-mâts, le nom presque ironique de *Fortuned*.

— Bien fortuné en effet, puisqu'il nous échappe! murmura le jeune officier, qui fit saluer du pavillon et ôta son bonnet, en passant à ranger le dernier convoyeur.

Le capitaine de ce navire daigna soulever sa coiffure militaire pour répondre aux bons et honnêtes pêcheurs qu'il dépassait :

— Sur ma foi de Breton, fit maître Banéat, il nous rendrait un tout autre salut, s'il devinait qui nous sommes.

— Et il n'y aurait plus de quoi rire, ajouta Guichavoa, ne riant qu'à moitié.

La flotte marchande tenait la route du Pas-de-Calais. Tout à coup, après l'échange de quelques signaux, un groupe d'une vingtaine de bâtiments s'en sépara pour gouverner au nord. Le *Fortuned*, qui en faisait partie, tira trois coups de canon, en signe de remercîment et d'adieu.

Ces navires se trouvaient à la hauteur de leurs ports de destination; les uns se rendaient à Plymouth, les autres à Darmouth, à Newton, au bas de l'Ex ou dans les havres voisins. La pointe Start était en vue.

La Philiberte, qui n'avait cessé de gouverner au nord, tangua un instant dans le sillage du *Fortuned*.

— Il semble se moquer de nous, s'écria Dufresny avec colère; ah! si nous pouvions l'accoster!...

Mais le trois-mâts, qui filait neuf ou dix nœuds, avait une vitesse double de celle de la chaloupe. Deux heures plus tard il disparut sous l'horizon, d'où surgissait un sloop de guerre.

Celui-ci était un garde-côtes, armé de quelques pièces légères, et dont l'équipage devait être d'environ quarante hommes. Il gouverna droit sur *la Philiberte*, qui n'eut garde de dévier.

— Parés à tout! mais silence et immobiles! commanda Dufresny frémissant.

— Il n'y a pas gras, murmura Guichavoa désappointé, bien que pareille rencontre fût dans le programme.

En supposant, chose à peu près impossible, que les seize Français enlevassent par surprise un ennemi de cette force, sa capture, cruellement achetée, n'aurait satisfait aucun d'eux. Chacun sous le prélart, pistolets à la ceinture, hache en main, sabre au côté, prêtait l'oreille avec inquiétude.

Dufresny, cependant, répondait à l'interrogatoire de l'Anglais avec l'accent et le ton d'un pêcheur las d'être ainsi questionné sans cesse.

— *All's well!* (tout va bien!) dit, pour clore le colloque, l'officier du sloop, qui s'éloigna rapidement.

Autre malencontre : la mer ayant grossi, l'on essuya coup sur coup plusieurs grains formidables. Les gibernes, la poudre, les armes à feu durent avant tout et par-dessus tout être mises à l'abri. On les enveloppa dans le prélart; mais les hommes restaient ainsi tous à découvert, danger de guerre non moins sérieux que ceux de la bourrasque.

Le jour baissait; à travers la pluie, une frégate carguant ses voiles fut entrevue à très-petite distance.

— Amène tout en pagale! commanda Dufresny.

Banéat et Guichavoa larguèrent en grand les drisses et les écoutes des voiles, qui coiffèrent leurs compagnons accroupis sous les bancs, et qui pouvaient à bon droit craindre qu'un boulet de gros calibre n'achevât de submerger leur barque.

Dufresny, jouant le rôle d'un patron au désespoir, criait au secours. L'entendit-on à bord de la frégate? On vit au moins trois pauvres diables de mariniers se débattant, se démenant, faisant des signes de détresse.

La frégate, fort empêchée de porter aide à qui que ce fût, eut le bonheur de doubler la pointe à l'ouest; Dufresny, se portant à l'est, cessa d'être visible pour elle et se trouva relativement abrité.

— Va bien! fit Guichavoa, encore une coque de parée; ça donne confiance.

Pichenez vidait l'eau, Banéat gouvernait, dix bons rameurs souquaient sur les avirons, Guichavoa sondait. On avait serré les voiles; on parait le grappin, qui fut enfin jeté dans une crique, au milieu d'une obscurité profonde.

Quand les nuages, moins épais, laissèrent passer un rayon de lune, Banéat, qui était de quart, réveilla brusquement Dufresny; on se trouvait sous le canon d'un petit fort. Lever le grappin sans bruit et se laisser dériver au gré des courants fut immédiatement résolu. Dufresny, Banéat et Guichavoa, tout comme les autres, s'étendirent au fond de la chaloupe.

Un factionnaire anglais les héla, tira dessus, n'atteignit personne, mais appela son caporal, qui, dans sa haute sagesse, jugea que c'était un bateau de pêche abandonné; on n'essuya pas d'autre feu.

— C'est pour le coup que nous avons de la chance! s'écria Guichavoa quand on fut hors de portée de canon; ça va si bien que je ne donnerais pas ma part de prises pour cent écus de six livres.

Au point du jour, voiles au vent, on passait sans broncher tout près des deux menaçantes citadelles de Darmouth. Et les péripéties qui se succédèrent durant les douze ou quinze heures suivantes ne furent pas moins alarmantes que celles de la veille.

L'audacieuse présence d'esprit de Dufresny, l'énergique sang-froid du pilote Banéat et l'entrain de Guichavoa ne se démentirent pas un instant. La bonne volonté de l'équipage résista aux plus dures épreuves.

Brise fraîche, mer assez dure, parages trop fréquentés. Pour saisir une occasion, il fallait pourtant ne pas s'éloigner de terre; on louvoyait. Courir ainsi des bordées avec une troupe de gens à tenir cachés présentait des difficultés infinies. Les dangers se multipliaient.

— Bah! c'est le métier, ça me connaît, disait Guichavoa d'un ton triomphant et bouffon.

Passé Newton, on se trouva vis-à-vis de la Fancy, jolie rivière où, du large, on apercevait une véritable forêt de mâts. Dufresny s'y engagea résolûment.

— Bon! nous voici enfin sur les fonds de pêche, fit Guichavoa en se frottant les mains.

Les Rivoal, les Caradec et consorts étaient moulus. Toujours blottis au fond de la barque, empilés sous les bancs, à demi dans l'eau, ils avaient grande hâte d'en finir avec leur supplice.

— Encore une minute de patience, leur dit Dufresny, étouffant un rugissement de joie.

Il venait de reconnaître le *Fortuned*, amarré à quelques brasses du rivage, où l'on entendait le son des violons.

On y dansait. Avant de commencer le déchargement, les équipages arrivés de la veille fêtaient leur retour à bon port. Foule de femmes, de jeunes filles, de riverains couvraient la berge. Dans tous les cabarets,

grands festins. Il ne restait à bord qu'un nombre insignifiant de matelots chargés de veiller aux amarres.

— Pas d'inutile effusion de sang, mais tout en double. Et maintenant, debout! commanda Dufresny, qui avait soin de donner à l'avance des instructions très-précises.

— A notre tour de les faire danser! s'écria Guichavoa en s'accrochant au gréement du beaupré.

Les quatre Caradec le suivaient. Ils avaient ordre de couper les amarres de l'avant, de larguer et de hisser le foc. Maître Banéat, Bernez, Divy, Marzin et Ropartz grimpèrent par le travers de bâbord, sabre en main, pour balayer le pont.

Dufresny et le reste de la troupe envahissaient l'arrière, s'emparaient du gouvernail et hachaient les amarres de retenue.

Les matelots du bord, épouvantés à bon droit, s'élançaient à l'eau en criant au secours.

Pichenez, le novice, monté le dernier avec un gros sac retiré de *la Philiberte*, qu'on abandonnait aux cou-

Le *Fortuned* enlevé. Dessin de Lançon.

rants, était aux prises avec le seul individu qui opposât résistance.

Sur la berge on hurlait. Les violons s'étaient tus. Matelots et riverains anglais accouraient menaçants.

Le foc et le petit hunier, établis avec une promptitude magique, firent pivoter le *Fortuned*, dont la pouppe frôlait le rivage. Dufresny, Hélar, Derrien et les deux Rivoal, pistolet au poing, tinrent en respect quelques marins sans armes, prêts à tenter un contre-abordage par l'arrière. Les plus téméraires, accrochés à des cordes traînantes, se virent bientôt contraints de tout lâcher.

Avant qu'on eût apporté des fusils et démarré des barques, le *Fortuned*, toutes voiles dessus, était hors d'atteinte. Quelques balles sifflèrent aux oreilles des corsaires. Dufresny fut décoiffé. La veste de Guichavoa fut trouée.

— Enlevée la pesée! dit-il gaiement; pas un blessé, pas une avarie!

Cependant Pichenez, infortuné novice, les yeux pochés par deux vigoureux coups de poing, roulait aux pieds du jeune capitaine, jusque-là tout entier à la manœuvre. Armant un pistolet, il dit en anglais au forcené boxeur :

— Calmez-vous, de grâce, monsieur, ou vous m'obligeriez à faire feu!

— Oh! très-bien! Je suis toujours calme, moi! fit l'Anglais, grand et maigre gentleman d'une cinquantaine d'années, entièrement vêtu de noir, cravaté de blanc, rasé de frais, irréprochable tenue d'homme

d'une condition supérieure. Mais ce petit garçon voulait me jeter à l'eau, et moi, je ne veux pas sortir du navire.

— Ne sauriez-vous point nager? demanda le jeune officier d'un ton poli.

— Moi! je nage mieux qu'un saumon.

— Eh bien, monsieur, pour éviter l'ennui d'être prisonnier, jetez-vous à la mer; ces canots vous recueilleront...

— Abomination! Jamais! jamais! interrompit le gentleman.

— Comme il vous plaira, monsieur! mais plus de boxe, je vous en prie. Résignez-vous en galant homme à la fortune de guerre que vous préférez, dit posément Dufresny, convaincu d'avoir affaire à un excentrique.

Il ne s'y trompait point. Depuis vingt ans et plus, Elnorius Thought, membre perpétuel de l'Athénée des rudiments, passait à bon droit pour l'un des plus grands originaux des trois royaumes.

Maître Banéat, ardemment secondé, rectifiait la voilure. Le pavillon anglais flottait à l'arrière. Guichavoa gouvernait d'après les ordres du capitaine, qui voulait, avant tout, se mettre hors de portée des canons de Newton, de Darmouth et des forts de Start.

Ces points essentiels une fois réglés, le jeune officier se mit en devoir d'inspecter l'intérieur du navire et d'en évaluer la cargaison. Elnorius Thought, calme, grave, triste, le suivait avec une sollicitude attentive.

— Ils voulaient danser! pensait-il amèrement, et ils ont compromis la science rudimentale! Mais, moi, homme fort, j'ai eu la sagesse de résister aux instances de Mme Thought; j'ai refusé de coucher dans mon château, et si je suis accablé par la mauvaise destinée, j'ai du moins la consolation de n'être pas séparé du fruit de mes travaux.

En soupirant de la sorte, il descendait dans la cale, dont le contenu répondait largement aux convoitises des corsaires. Le *Fortuned* portait une valeur de deux millions au moins en thé, vernis, épices, porcelaines, étoffes et tissus de l'Indo-Chine.

Près de l'implanture du grand mât, dans un compartiment protégé par d'épais remparts d'étoupe, se trouvaient accorées plusieurs grosses caisses, cerclées de fer, et confectionnées avec un soin très-remarquable.

— Que peut bien être ceci? dit le jeune officier, qui, à peine maître du navire, s'était débarrassé de son déguisement.

— Mon trésor! s'écria Elnorius avec un accent douloureux. Oh! monsieur le capitaine, vous êtes un homme distingué, je le vois; vous défendrez d'y toucher.

— A bord d'une prise, monsieur, répliqua Dufresny, tout appartient au capteur. Vos compatriotes nous le prouvent sans cesse ; c'est la loi de la guerre.

— J'en conviens, dit l'Anglais.

— Par conséquent, monsieur, je dois compte à mes compagnons de ce trésor-ci, comme du reste.

— Assurément! mais je vous supplie d'attendre mes explications.

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien vous asseoir à ma table et me les donner en y dînant.

Pichenez, le novice, enrôlé à la demi-part pour la cuisine et le service du capitaine, étant hors d'état de remplir ses fonctions, Guichavoa, quoique maître d'équipage, ne crut point déroger en allumant les fourneaux.

A bord, rien ne manquait : eau douce, vins des Canaries, vin du Cap, vivres de campagne, ni même provisions fraîches.

Sur le pont, maître Banéat et ses camarades; dans la dunette, Dufresny et l'intéressant Elnorius Thought, servis par Guichavoa, se mirent en devoir de prendre un bon repas dont chacun avait le plus grand besoin.

G. DE LA LANDELLE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX[1].

Notre marcheur passait, broyant ces fantastiques êtres sous ses sandales avec un bruit de crépitement sec. Ce n'était autour de lui que couleurs aiguës, que contrastes inattendus; le vert le plus frais alternait avec le brun ou le jaune intense; les nuances du pourpre se mélangeaient sans se confondre au rouge-fuchsia, au brun pâle et au bleu d'outre-mer le plus foncé. Les millepores aux tons rouge léger, jaune-isabelle ou fleur de pêcher, se groupaient de mille manières soit avec eux-mêmes, soit avec les objets qui les environnaient; souvent des rétipores venaient les réunir et jeter sur eux les sculptures en perles de leur admirable guipure.

L'homme marche, descendant une pente qui rappelle celle des toits aigus de nos demeures. Tout à l'heure le sable pur du fond de la mer était couvert par des milliers d'oursins, d'étoiles, d'holothuries, d'annélides, monde grouillant, revêtu des couleurs les plus extraordinaires. C'est l'infini dans le bizarre et l'imprévu.

A mesure qu'il gagne des profondeurs plus grandes, cette population s'éclaircit : les espèces se montrent plus fortes et plus rares; et bientôt le désert se fait à de grandes profondeurs.

A ce moment, un obstacle imprévu vint arrêter la marche de notre voyageur. A ses pieds s'ouvrait un gouffre dont sa lampe était incapable de sonder le fond.

Un banc de roches verticales coupait le plateau incliné sur lequel il avait marché jusqu'alors.

Un instant découragé, il s'assit au fond de l'abîme... Mais bientôt il se releva, résolu : il faut passer, il passera !!!

Alors, accrochant sa lampe à un arrêt fixé au sommet de son casque, replaçant son bowie-knife à sa ceinture, il commence une pénible descente, suspendu aux aspérités de la pierre. Ce fut un terrible moment que celui où il se sentit entre les eaux, presque sans point d'appui : un frisson mortel courut dans la moelle de ses os; car il pensa qu'il faudrait remonter.

— *Go ahead!*... murmura-t-il.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Et il continua sa périlleuse descente, traînant après lui le câble qui le suivait comme un serpent attaché à ses pas. En quelques minutes il se trouva au fond d'une immense vallée, et devant lui le sol descendait rapidement.

Ce n'était plus la prairie, c'était la forêt, mais la forêt marine dans toute sa splendeur. La lueur qui lui rendait tous les objets visibles était comme voilée de brumes, mais d'un rouge pourpré. Au loin, il voyait cette lueur diminuer et se fondre en un brun noirâtre; devant lui s'étendrait bientôt la nuit.

Le couteau nu au poing, notre plongeur avançait rapidement. Sa marche était devenue plus facile. Il était par cent cinquante brasses de profondeur. Entre les hautes tiges des plantes gigantesques, des holocentres glissaient comme des flèches multicolores à la poursuite de légions de petits poissons dont ils engloutissaient sans cesse des myriades : les uns diaprés de rouge vif et de blanc, avec des raies longitudinales d'or sur chaque côté, les autres aux écailles aussi transparentes que des miroirs, avec des taches brunes diversement répandues sur un fond de feu : tous munis d'épines et de dents aiguës qui leur ont valu chez les Portugais le nom de *soldado*.

A côté d'eux nageaient d'un air stupide le pentacéras à la tête bossue et des cerniers d'une brasse de long, avec leur casque de pointes aiguës et menaçantes. Tous chassant, bondissant, se croisant autour des feuilles gigantesques des algues, les yeux fixes, ardents, la gueule grande ouverte.

Mais la forêt cesse, le sol change de nature. Notre voyageur s'arrête.

A ses pieds, le banc calcaire sur lequel il marche depuis si longtemps forme un brusque ressaut dont il peut à peine atteindre le faîte avec sa main. Au-dessous, le *cascalho* commence — le grand-père ne s'est point trompé — affleurant le fond de la mer et décrivant une bande sombre de cinq ou six mètres seulement de large. Partout des cailloux roulés de quartz sortant à demi d'une terre argileuse; partout de petites masses arrondies de fer oligiste qui apparaissent noires sous le reflet de la lampe.

Mais çà et là, mis à nu soit par le poids des eaux pressant l'argile, soit par l'érosion lente des grands courants de fond, des points translucides semblables à du verre grossièrement usé, irréguliers, attirent les regards du plongeur. Il se baisse et fiévreusement, hâtivement, il ramasse avec un soin méticuleux ces étincelles ternies. Chacune d'elles est placée dans un sachet de peau suspendu à sa ceinture...

Le cœur lui bat, la sueur ruisselle de ses tempes...

— Hâtons-nous, hâtons-nous! il faut revenir, l'air va manquer...

Encore un... et celui-ci... puis celui-là...

Il faut partir, hélas! Brusquement il rétrograde, il se relève... Mais une, puis deux, parmi ces imperceptibles pierres, le tentent...

Il se baisse encore, puis il fuit...

Il fuit aussi vite que ses jambes, alourdies par le plomb, peuvent le porter. La provision d'air tire à sa fin; il le sent. Il sait en même temps que les difficultés du retour ne sont pas moindres que celles qu'il a déjà surmontées.

Il marche, et sur ses pas se replie le tube qui lui apporte la vie. En effet, pour permettre à ce tube de se développer, il est obligé de revenir exactement sur sa voie, afin que le tube ne contourne aucun obstacle et puisse se replier sur lui-même.

Le voici déjà au pied des rochers verticaux : il faut gravir hardiment, gravir au milieu d'une demi-obscurité que dissipe médiocrement sa lampe, de nouveau fixée au sommet de sa tête. Hélas! combien de faux pas, combien de chutes même lui font perdre du temps! Il glisse, il retombe, mais il remonte toujours, profitant ici d'un éboulement, plus loin d'une crevasse.

L'escalade s'avance : semblable aux lézards collés à la muraille, notre grimpeur touche au sommet, il va poser sa main sur la crête extrême des roches; encore un effort et il est sauvé, lorsqu'un effroyable animal lui barre le passage!

D'une fissure voisine un tentacule s'allonge et vient, comme un serpent, s'enrouler autour du bras qui s'avance... Plus prompt que la pensée, notre homme a dégagé, par une brusque secousse, son bras enroulé des anneaux visqueux qui l'étreignent et saisi l'arme qu'il porte à sa ceinture. Le voilà accroché dans les eaux par sa main gauche crispée sur la roche, les pieds arc-boutés sur d'étroites arêtes de pierre, disputant le passage à un monstre hideux!

Le bras rougeâtre, un instant libre, s'avance de nouveau, les suçoirs ouverts et frémissants. Cette fois il s'étend aussi loin que possible, il va s'enrouler au cou du voyageur, mais un rapide coup de bowie-knife sépare le membre en deux parties qui se tordent... Le poulpe, vaincu par la douleur, se traîne d'un bond à l'entrée de sa fissure sur les sept bras qui lui restent : furieux, blessé, sa peau blafarde ondule comme un ballon que l'on gonfle et change de couleur comme celle du caméléon; ses yeux immobiles, transversalement ouverts, semblent lancer des éclairs noirs; c'est un regard implacable de mort!...

Tous les suçoirs ouverts, les sept bras se dressent, s'étalent d'un mouvement lent, doux, sans secousse, d'un mouvement fascinateur et comme fatal, nécessaire... On sent que l'être hideux dont l'œil vous couve ne se presse pas, et cependant il va vite; sûr de lui, confiant dans sa force incommensurable, jamais il n'a manqué sa proie...

Un frisson parcourt les veines du plongeur : il lui faut vaincre ou mourir...

Et de quelle épouvantable mort, au fond des abîmes! Il se souvient de ce que font les baigneurs de son pays, il sait par où prendre la bête. Fortement cramponné, suspendu à sa main gauche, il avance tout son corps à portée de son ennemi et, sans s'inquiéter des bras qui tombent sur lui et l'enserrent de toutes parts de leurs étreintes infernales, confiant d'ailleurs dans les armatures intérieures de son vêtement et dans la solidité de son casque, il plonge son arme au flanc du poulpe et fend d'un seul coup la poche qui forme l'enveloppe de ses organes. Un second coup achève l'œuvre, ouvre le siphon respiratoire.

Les bras se détendent un à un, le monstre est précipité au bas des rochers et notre intrépide plongeur, délivré, reprend sa course.

Hélas! combien de minutes perdues en ce combat! L'air manque! l'air va manquer!...

Heureusement les semelles de plomb qui chargent les pieds du voyageur sont préparées de telle sorte qu'il suffit, avec un des pieds, de pousser un ressort sur l'autre pour qu'elles se détachent. En un clin d'œil les deux semelles restent sur le sol, et le plongeur, s'en-

levant du fond de la mer comme une hirondelle qui prend sa volée, vient immerger à la surface.

Il sort à cent cinquante mètres du bord.

Le nègre, attentif, plonge au même instant, en quelques brasses arrive auprès du voyageur, qu'il tremblait déjà de ne plus voir. Le soutenant d'une main, de l'autre il dégrafe le casque léger qui emprisonnait sa tête... Quel ineffable bonheur de sentir l'air embaumé de la mer rafraîchir ses poumons!. .

En quelques instants on fut au rivage.

Le voyageur était demeuré quarante-sept minutes sous l'eau!...

III. — AU DÉSERT.

Trois mois avant les scènes auxquelles nous venons d'assister, vers le 19 septembre 1870, le paquebot d'Angleterre avait débarqué à Cape-Town deux jeunes gens alertes, dispos, bien couverts, offrant tout l'aspect de deux gentlemen touristes chasseurs en train d'accomplir leur tour du monde.

Bientôt tous les garçons du meilleur hôtel de la ville furent en émoi : il s'agissait d'amener les volumineux colis sortis de la cale du steamer, et représentant les bagages des nouveaux débarqués. Il y avait surtout un

La pieuvre. Dessin de Vierge.

certain nombre de caisses, dont quelques-unes fort lourdes, au transport desquelles les deux frères veillaient avec la plus grande sollicitude.

A quelques questions sur leur contenu :

— Ce sont des provisions de chasse, répondirent-ils... Nous méditons une série de grandes courses dans l'intérieur.

— Alors il faudra des wagons à ces messieurs?

— Certainement. Des chariots, des bœufs, des serviteurs... Mais nous nous occuperons de ces détails après avoir pris quelque repos...

Ce fut bientôt la grande nouvelle en ville : des Anglais partent pour chasser les éléphants dans l'intérieur!... Et la foule des loueurs de toutes choses, des guides afflua chez eux.

En attendant, les jeunes gentlemen parcouraient la ville avec ce flegme et cette persévérance qui distinguent partout les fils de la vieille Albion.

Non pas qu'ils perdissent de vue leur projet. Chaque course concourait autant que possible à un but utile, et peu à peu les provisions, les instruments, les munitions s'assemblaient. Ils avaient acheté deux excellents wagons de campagne susceptibles de porter chacun une couple de mille kilogrammes. A cet attirail vinrent se joindre peu à peu les jougs, les traits, les timons, etc.

Nos jeunes voyageurs avaient soigneusement pris leurs informations, et, suivant les habitudes de leur nation, ne faisaient rien à la légère. Ils savaient que, dans la campagne sud-africaine, des mois sont nécessaires pour parcourir quelques centaines de lieues, et qu'un voyage dans ces parages n'est pas toujours une partie de plaisir.

Quinze jours après, deux chariots neufs, parfaitement attelés et aménagés, quittaient Cape-Town, se dirigeant vers le nord. Nos deux gentlemen, vêtus du mole-skin (1) de rigueur, la carabine sur l'épaule, suivaient allégrement à pied, la tête couverte d'un large chapeau de paille, et au milieu d'un groupe de serviteurs et de dryvers ou conducteurs, la plupart mulâtres hottentots. . . . . .

. . . . . .

Cinq jours plus tard, un vapeur américain, la *Sophia*, de Philadelphie, touchait à quai.

Un passager en descendait, un jeune homme à la physionomie froide, sérieuse mais intelligente, aux allures décidées. Des groupes du quai se détacha un magnifique noir, à l'air éveillé, aux membres athlétiques.

Le voyageur remit au nègre le portemanteau minuscule et la couverture qu'il tenait à la main.

— Bonjour, maître, dit le noir montrant ses larges dents d'ivoire.

— Bonjour, mon brave Noboka... Tout est prêt?

— Tout est prêt.

— Et les autres?

— Partis.

— Combien d'avance?...

— Cinq jours.

— Nous les rattraperons, n'est-ce pas?

— Oui, maître, avant un mois.

— *All right*!... Marchez devant, Noboka, s'il vous plaît.

— Oh! maître, maison pas loin...

— Tant mieux! J'ai les jambes engourdies par la mer.

Un quart d'heure après, les deux voyageurs frappaient à la porte d'une charmante maisonnette au faubourg de Fransche-Hoeck.

La porte s'ouvrit, et une brave femme, propre comme une Hollandaise, parut sur le seuil.

— Hé! bonjour Noboka, dit-elle.

— Maître à moi, madame Cloëts, fit le noir, en désignant à la vieille le jeune Américain qui suivait.

— Soyez le bienvenu, monsieur. Il y a plusieurs jours qu'on vous attendait...

— Je le sais, madame, mais le paquebot a subi du retard. Le temps a été terrible depuis une semaine.

— On le dit, monsieur. Grâce à Dieu, vous voilà sain et sauf.

La vieille femme s'effaça, les deux étrangers disparurent dans le corridor, et la porte au marteau doré se referma.

Quelques minutes après, le jeune Américain était à table devant un souper modeste, mais solide; et Noboka, debout en face de lui, le regardait faire disparaître les morceaux avec cette ardeur souriante de la jeunesse et de la bonne santé.

— Tout est prêt, dites-vous?

— Oui, maître. Le wagon est sous le hangar, arrimé, chargé.

(1) Sorte de velours ras de coton, très-usité par suite de sa résistance aux épines. Nous l'appelons en français *peau de taupe*.

— Tout y est, vous en êtes certain?

— Certain, maître. J'ai tout préparé moi-même.

— Les bœufs?

— Dans le kraal.

— Combien?

— Seize.

— Combien d'hommes?

— Trois : un *dryver*, deux aides.

— Où sont-ils?

— Dans le kraal.

— Bien, Noboka! Je suis content de vous, très-content! Demain, au point du jour, en route!

Le lendemain, au lever du soleil, un chariot blanc sortait du faubourg et enfilait la route du nord, sans bruit, sans démonstrations d'aucune sorte. Notre jeune Américain était couché sur le *cardell;* Noboka, assis à côté du *dryver*, maniait le grand fouet dont le manche a six mètres et la lanière neuf, en tout quinze, pour atteindre à peu près les bœufs de devant.

Quelques jours plus tard, on eût pu voir deux hommes se glisser dans la nuit. Silencieux comme des fantômes, ils avançaient au milieu des broussailles sans provoquer le moindre bruit. Aux endroits où la forêt manquait, ils se courbaient assez pour demeurer invisibles parmi les arbrisseaux aux fleurs splendides de ces vallées privilégiées.

Nos rôdeurs de nuit suivaient la file indienne, marchant l'un devant l'autre, les pas du second se posant en cadence et couvrant absolument les pas du premier. A chaque clairière où la lueur des étoiles, qui seule rendait la nuit un peu transparente, eût pu les trahir, le premier marcheur s'arrêtait, d'un coup d'œil perçant scrutait l'ombre devant eux, et les narines ouvertes à la brise qui bruissait dans les feuilles et soulevait les longues chevelures parasites du *stinck-out*, il semblait humer la piste possible d'un ennemi.

Pour qui connaît l'Afrique australe, les mystérieux voyageurs étaient certainement étrangers. Cette méthode de marche silencieuse est inconnue aux habitants de ces contrées; non que les embuscades ne leur soient pas familières; mais ils y arrivent par un long détour. Ils savent se blottir invisibles pour installer un affût meurtrier, ils ignorent la course muette.

Où tendait cette marche cauteleuse? Sa direction évidente était celle de la station des Anglais. Heureusement pour les voyageurs campés au milieu du bois, leurs feux étaient allumés, leurs serviteurs ne dormaient pas et leurs chiens veillaient.

Cependant, en approchant du campement, les deux inconnus redoublèrent de précautions. Blottis au pied d'un énorme mimosa dont les racines formaient comme un bûcher sortant de terre, ils demeurèrent immobiles pendant un longtemps. Quels étaient leurs projets? Certes ni l'un ni l'autre ne s'occupaient des essaims d'insectes de tous genres qui passaient et bruissaient au-dessus de leur tête; car, en ces climats splendides, la nuit n'interrompt aucun travail de la nature; le peuplement seul des travailleurs change. Aux animaux diurnes succèdent des animaux nocturnes, voilà tout. Aux antilopes, aux buffles, aux zèbres, aux éléphants, aux rhinocéros, aux girafes, succèdent les lions, les panthères, les hyènes, les cynhyènes, les renards puants, les aarkwards ou cochons de terre oryctéropodes, les protèles, et toute la séquelle des carnassiers. Chez les insectes, il en est de même.

Cependant la marche des Anglais les avait peu à peu

rapprochés de la mer, et depuis que ces singuliers chasseurs, qui chassaient si peu, avaient passé le Gariep, leur route avait toujours obliqué vers la plage. Ils traversaient précisément l'admirable région des bruyères, cette plante qui a rendu le Cap si célèbre, et qui, dans son pays natal, pousse avec un luxe de végétation et une exubérance de formes à désespérer le jardinier le moins enthousiaste.

Nos rôdeurs de nuit attendaient toujours impassibles. Au loin, parmi les arbres, on devinait une lueur rougeâtre : c'était celle des grands feux que les voyageurs allumaient chaque nuit autour de leur camp pour éloigner les bêtes féroces. Ces lueurs teignaient de pourpre le dessous des feuilles tremblantes des mimosas, celui des larges appendices des figuiers, et frappaient de teintes jaunes les troncs immenses des *geele-out* ou bois jaunes, dépassant tous les autres arbres de leur cime arrondie. C'était un spectacle féerique de voir ces colonnes de quarante mètres de hauteur sans branches, montant dans les airs, comme si leur rôle était de soutenir le ciel bleu-noir qui semblait reposer sur leur tête.

Tout à coup l'un des deux hommes a disparu parmi les herbes; il décrit un grand circuit de manière à prendre le vent et à arriver sur les chariots anglais avec la brise. C'est le seul moyen que les chiens aient connaissance de lui, et, avertis de l'approche de quelqu'un, s'élancent au-devant de lui sans donner l'alarme par leurs aboiements.

C'est ce qui arrive. Les deux molosses rôdant autour des voitures s'arrêtent tout à coup le nez au vent, humant la brise du bois, comme ils le faisaient souvent. On doit penser qu'en ce moment elle leur offre des effluves rassurantes, car, au lieu de demeurer dans le cercle formé par le camp, ils sortent et courent joyeux dans une direction qu'ils choisissent.

Un instant après ils entouraient le noir, et on eût pu croire qu'ils étaient d'anciennes et bonnes connaissances aux caresses qu'ils se distribuaient mutuellement. C'est que le nègre sortait des friandises irrésistibles du sac de toile qu'il portait en bandoulière...

Quelques minutes plus tard, son compagnon blanc quittait les racines du mimosa et arrivait au milieu des chiens, évidemment ses amis, car il en reçut également une part de caresses qu'il reconnut de la même manière que son compagnon. Puis, tous les quatre, à bas bruit, revinrent vers le camp...

Les feux brûlaient, mais tout y reposait. Le silence était complet...

Au centre d'une grande clairière qui semblait une immense prairie enclavée au milieu de la forêt, deux énormes chariots étaient arrêtés, séparés par une distance d'environ deux cents pas l'un de l'autre ; entre eux, une tente de toile. A partir des chariots, une forte corde attachée aux roues et passée derrière quelques arbres isolés formait une vaste enceinte dans laquelle une trentaine de bœufs et trois chevaux paissaient ou reposaient réunis.

Le wagon du Cap est une véritable maison roulante, une formidable construction de bois solidement ferré, d'environ six mètres — quelquefois huit — de long, très-grossière, mais en même temps très-solide ; condition indispensable, quand on songe que ces machines roulantes passent partout, dans la campagne si le chemin est trop mauvais... et quel chemin ! dans le marais, au travers des gués remplis de rochers roulés. Il faut monter et descendre la montagne sur les pierres et au bord des précipices ; en un mot, il faut accepter la terre telle qu'elle est sortie des mains de Dieu.

Ce chariot du voyageur repose sur quatre roues égales, solides, massives, et entre elles au moins deux autres de rechange sont accrochées. Au désert, il faut tout emporter. Entre les roues, un solide plancher repose sur les essieux en bois de fer ; les boërs le nomment *buik-planck*, comme qui dirait *plancher du ventre*. L'essieu de derrière est fixe, mais celui de devant pivote sur une énorme cheville : les planches sont seulement attachées à ces essieux, afin que, si le wagon verse — ce qui n'arrive que trop souvent — tout ne se brise pas; les liens se rompent, les objets s'éparpillent, on en est quitte la plupart du temps pour de nouvelles harts ; la forêt en fournit abondamment.

Au-dessus des planches règne une tente assez haute pour qu'un homme y circule à son aise ; elle est composée de nattes cafres recouvertes par une toile à voile ou une toile peinte, de façon que la pluie ne la traverse pas et que les branches glissent à peu près sans accident à sa surface.

Sur le devant du wagon, entre les roues, se dresse un grand coffre qui en occupe toute la largeur et compose le siége du cocher. Comme la voiture a un mètre cinquante de large, deux serviteurs peuvent facilement prendre place à côté de lui.

Un coffre semblable au premier occupe l'arrière tout entier du chariot, et deux plus petits débordent les roues en dessus et servent, comme les autres, à serrer les munitions, les vêtements et toutes les choses délicates. Quant au centre de la voiture, il est rempli par les provisions empilées — arrimées pour mieux dire — avec tout le soin possible et arc-boutées de manière à ne pas se déranger dans les soubresauts terribles auxquels est exposé l'attelage.

Les voyageurs européens choisissent presque toujours un des wagons — car il leur en faut un autre, le plus souvent, pour les bagages — comme chambre à coucher. L'ameublement, d'ailleurs, n'a rien de compliqué. On y entasse toutes les marchandises et denrées utiles; puis, par-dessus, on établit, dans la place qui reste, un *cardell*. C'est un cadre de bois léger mais solide, qui occupe toute la largeur du wagon. Il est percé sur son pourtour de trous dans lesquels passent des courroies de cuir qui, en s'entrelaçant, forment une sorte de fond de hamac sur lequel on jette des peaux de mouton.

C'est simple et commode. Cependant nos Anglais ne goûtaient pas ce genre de coucher. Tous les soirs ils dressaient, au milieu du campement, une tente de toile et y dormaient sur de petits lits ployants en bambou.

En ce moment ils reposaient. Les cochers, les serviteurs, en tout une dizaine d'hommes, enveloppés dans leurs manteaux de peaux de bœuf, dormaient à poings fermés, étendus par terre autour de la tente ou à côté des énormes bûchers.

Le wagon duquel s'étaient approchés immédiatement nos deux rôdeurs de nuit n'était point celui des provisions. Si l'on y eût introduit une lumière, on eût vu au centre une lourde machine de fer, de fonte et de cuivre, rappelant une sorte de pompe à incendie munie de ses leviers... Nos indiscrets visiteurs jetèrent à peine un regard sur cet objet ; ils en voulaient au coffre de l'arrière. Couché à terre, au milieu des herbes, sous le chariot qui le couvrait de son ombre épaisse, le blanc

demeurait immobile. Le nègre s'était glissé comme un serpent sous la toile... Tout semblait immobile et abandonné...

Les chiens, repus, erraient nonchalamment à travers le camp, ne s'occupant plus des faits et gestes de leurs amis de nuit.

Avec l'adresse patiente d'un sauvage, le nègre avait ouvert le coffre. Ce fut alors, pour lui, une vraie difficulté de trouver, au milieu d'énormes paquets de cordages, de tubes roulés et d'objets divers, deux petites boîtes rondes en métal qu'il tendit l'une après l'autre à son complice, sans toutefois les pouvoir détacher des tuyaux auxquels elles adhéraient.

Alors l'homme dans l'herbe sortit un tournevis de sa poche, et du bout des doigts, car la vue ne pouvait servir à rien, il dévissa le couvercle de l'une des boîtes... Tout cela fut exécuté avec une sûreté de main, une adresse diaboliques. Nul tintement, nul froissement ne troublèrent le silence bruissant de la nuit... Une fois la boite ouverte, le mystérieux mécanicien saisit une forte tenaille passée dans sa ceinture, et... un instant après, il refermait la boîte, replaçait les vis et la rendait à son compagnon. La seconde boîte subit à son tour le même traitement... Le coffre se referma sans bruit, les hommes rampèrent hors du camp, puis disparurent sous bois.....

IV. — BIOGRAPHIE.

M. Stephen-Melchior Faragus-Anson était un savant, non pas un de ces savants comme nous en connaissons trop — hélas ! — de ce côté-ci de l'Atlantique, mais un de ces hommes à grandes idées et à esprit actif comme les produit, quand elle s'en mêle, la terre fiévreuse de l'Amérique.

A soixante et dix ans, Stephen-Melchior Faragus était un grand bonhomme droit, d'une taille et d'une carrure colossales, mais tellement maigre et desséché, qu'il semblait réduit absolument à la charpente osseuse de son individu. Une figure aux traits vastes et accentués surmontait ce corps gigantesque, ornée de deux gros favoris tout blancs; des yeux vifs sous d'épais sourcils, des cheveux toujours abandonnés aux quatre vents du ciel. Tel était l'homme que l'on rencontrait dans les rues de Philadelphie, le chapeau à la main quelque temps qu'il fît, un long surtout gris sur le dos, et marchant à grands pas sans regarder personne.

Stephen-Melchior Faragus avait eu une vie agitée, ou plutôt il avait agité son existence comme à plaisir.

Dire où il n'avait pas été, ce qu'il n'avait pas fait, ce qu'il n'avait pas vu, serait bien plus court et bien plus facile que d'énumérer seulement ses voyages et ses entreprises.

Il était né le 12 décembre 1799, comme il aimait à le redire, le jour de la mort du général Washington. Son père, un vieux corsaire de la guerre de l'indépendance, avait fait le commerce depuis la paix de 1783. Mais, comme on ne peut pas admettre que tout le monde réussisse, même en Amérique, il s'était déjà ruiné quatre ou cinq fois, et, devenu veuf, il menait une vie assez misérable à la Nouvelle-Orléans, lorsque les Etats-Unis se mirent en guerre avec l'Angleterre en 1812.

Le père Faragus prit le commandement d'une corvette et se signala de nouveau parmi la foule des corsaires qui tinrent en échec la colossale marine de John Bull; tant et si bien que, en 1815, le général Packenham attaqua la Nouvelle-Orléans et ne put triompher de la courageuse résistance de Jackson. C'est sous ce rude soldat que M. Stephen-Melchior Faragus-Anson fit ses premières armes. A seize ans à peine, il était déjà haut et dur comme un chêne, et il se montra un des plus beaux artilleurs volontaires que l'on vît aux batteries du fort. Quant au père Faragus, par un malheureux accident, sa corvette sauta au milieu de la flotte anglaise, et l'on n'en entendit plus parler !

Stephen-Melchior n'eut pas l'embarras de recueillir la succession de son père. Celui-ci, comme nous l'avons vu, avait eu la précaution de se ruiner avant la guerre ; mais aussi il avait eu celle de léguer à son fils une paire de bons bras, une forte tête, et un cœur où le désespoir ne devait jamais pénétrer.

Le jeune homme n'hésita pas. Il n'avait plus que faire en ville. Il partit avec d'autres pionniers pour les forêts de l'intérieur — où s'élèvent aujourd'hui des villes — et y vécut quelques années, bûcheron, comme Abraham Lincoln. C'est là où il apprit à lire avec un brave ministre qui lui avait trouvé de l'intelligence.

Or, du jour où il sut lire, Stephen-Melchior n'eut plus qu'une pensée : apprendre. Les forêts ne possédaient déjà plus de secrets pour lui, et il avait assez lu dans le grand livre de la nature pour désirer connaître un peu ce qu'il y a dans ceux des hommes. Il laissa là sa hache et partit de son pied léger, gagnant comme il pouvait son pain, traversant villages et solitudes, et se dirigeant vers l'est. Puis il parcourut toutes les villes de la côte, vivant du travail de ses bras, apprenant un peu ici et un peu là, tant qu'il se trouva un beau jour de l'année 1821 chef d'une usine de Philadelphie et époux d'une femme riche, qui n'était autre que la fille du propriétaire de l'établissement. Deux filles vinrent bientôt combler le bonheur conquis au prix de tant de traverses, vaillamment supportées pendant dix ans.

Une fois à l'abri de la gêne, Stephen-Melchior Faragus se mit à l'étude avec ardeur. C'était merveille de voir un homme de trente ans se faire une éducation aussi vaste, aussi profonde, aussi variée. Il travaillait avec rage, avec fureur, avec fièvre. D'aucuns disent que ses capacités administratives n'étaient pas tout à fait au niveau de son instruction scientifique ; mais personne ne s'en apercevait. Le vieux beau-père vivait encore, les affaires prospéraient, et Stephen-Melchior Faragus-Anson put croire qu'il les menait lui-même parfaitement.

Il venait de marier ses filles, l'une à un avocat du pays, M. Horatio Moore, et l'autre à un jeune négociant anglais nommé Murphy, qui l'avait emmenée à Londres, quand tout à coup le beau-père mourut, puis Mme Faragus; puis les affaires déclinèrent rapidement... et un beau matin Stephen-Melchior Faragus-Anson s'aperçut qu'il n'avait plus rien ! Son usine même ne lui appartenait plus, et tout le matériel servit à éteindre les créances.

Un autre aurait désespéré et se serait cru tombé dans les plus profondes infortunes. Melchior Faragus pensa seulement qu'il était redevenu ce qu'il avait été, et qu'il redeviendrait ce qu'il venait d'être quand la fortune le voudrait bien. Il ne lui vint même pas à la pensée de s'adresser à ses deux gendres. Au contraire, il se crut plus libre pour accomplir un grand dessein qui dès longtemps lui tenait au cœur.

Quand il avait su lire, il aurait voulu tout savoir ; quand il connut son pays pour l'avoir parcouru, pauvre

et à pied, il voulut connaître tout le monde. Il avait espéré faire ce voyage tranquillement, richement peut-être; maintenant qu'il n'avait plus rien, il ne s'effrayait pas de reprendre le bâton et de le faire à pied. Il voulait savoir et voir. Approchant de la quarantaine, il se sentait dans la force de l'âge et ne redoutait pas les fatigues qu'il avait surmontées dans sa jeunesse.

On était en 1838; Wilkes préparait son expédition qui devait le placer avec Dumont d'Urville au premier rang des explorateurs du grand continent antarctique. Melchior Faragus, grâce à son père, était quelque peu matelot; c'était d'ailleurs un solide compagnon, un savant, un homme d'expérience. Il fut admis sans peine dans l'expédition; et c'est ainsi qu'il quitta l'Amérique, comptant bien n'y rentrer qu'après avoir vu le monde.

Il le vit en effet. Pendant six ans, il courut... on n'a jamais trop su par où ni comment. C'est l'époque mystérieuse de sa vie; et elle le restera toujours, à moins que le digne homme n'ait laissé des mémoires, ce qui paraît problématique...

Cependant, un jour... qu'on ne l'attendait guère, il débarqua chez sa fille à Liverpool, et ne parut nullement étonné de la trouver entourée d'une nichée d'enfants dont le premier apprit bientôt à l'appeler son grand'père. Trois mois après, il était revenu auprès de Mrs. Moore et d'un petit-fils qu'elle lui avait donné.

On s'aperçut alors qu'il savait plusieurs langues, à peu près toutes celles de l'Europe, et quelques autres encore. Ses idées s'étaient étendues, et il semblait avoir besoin de se recueillir; il n'en était pas près cependant.

Les Etats-Unis, en effet, étaient en grand émoi en cette année 1845. Il ne s'agissait de rien moins que de la guerre contre le Mexique, et déjà le général Scott était prêt à entrer en campagne.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

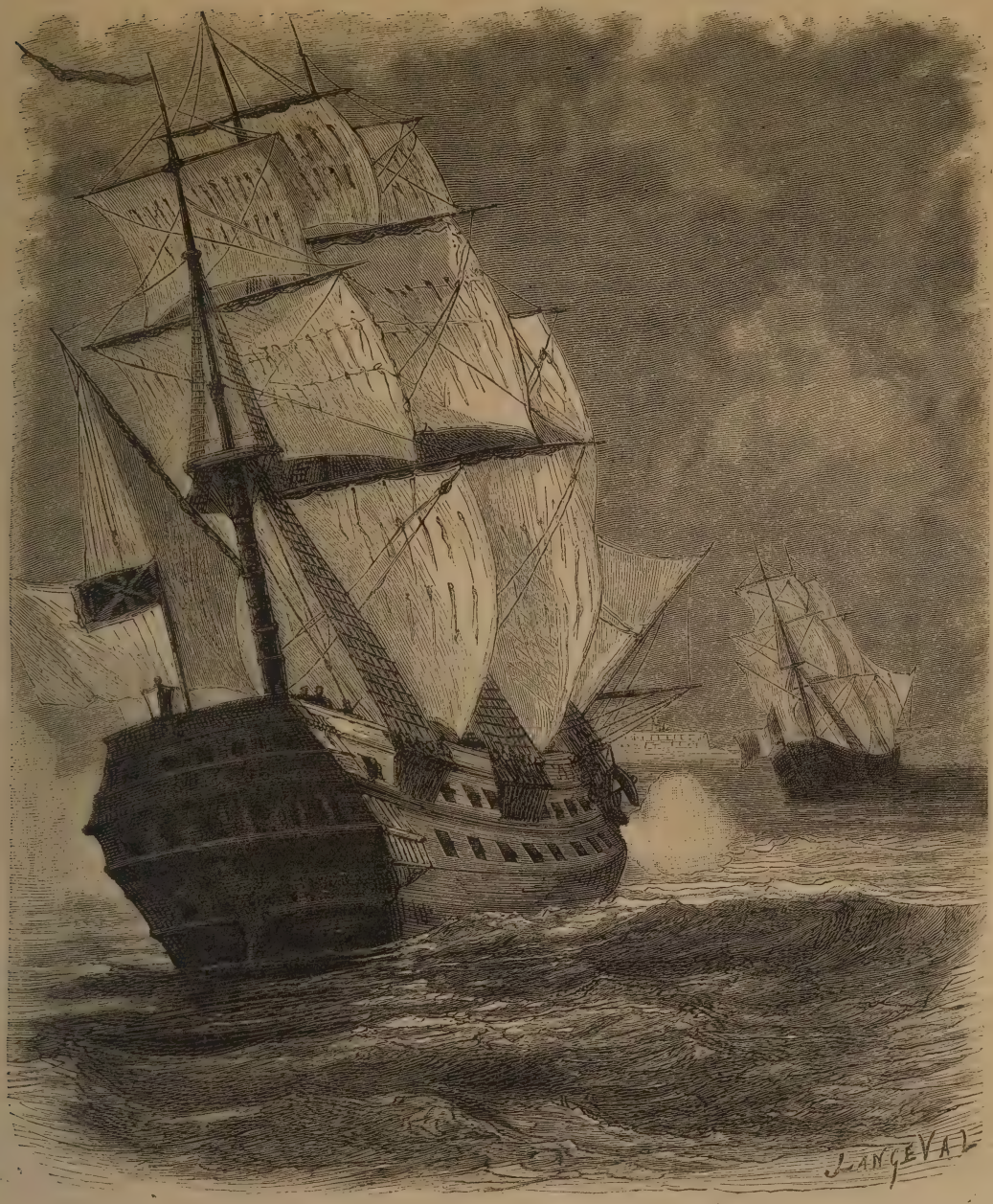
Le directeur-gérant: CH. WALLUT.

LES PLAISIRS DE CHAQUE SAISON.

Le printemps. Composition de Bertall.

ÉPISODE DES GUERRES MARITIMES.

LE CHATEAU DU TAUREAU [1].



La chasse. Dessin de Lançon.

V. — DU HAUT DE LA PLATE-FORME.

Chez M. Tardif, excellentes nouvelles : non-seulement un de ses bâtiments échappait aux croiseurs anglais, mais les autres étaient tous en lieux sûrs et ne s'aventureraient pas au large avant le retour de la paix, infaillible, disait-on, ce qui alarmait singulièrement les bonapartistes.

Déplorables nouvelles, par compensation, chez

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Mme Destournelles, où les trois sœurs Kyrio se hâtèrent d'annoncer l'escapade inouïe de M. Dufresny et la mystification subie par ce pauvre cher commandant Balafrot.

Le récit fut aigre-doux, les commentaires blessants. Philiberte en pâlit, ce que remarquèrent avec une étrange curiosité les trois charitables Kyrielles.

— Dieu! quel vif intérêt on porte à ce coureur d'aventures.

— Serait-elle éprise de lui?

— Quoi! nous ne nous doutions de rien! Ecoutez, mes sœurs, je devine le fin mot!

Quels commérages! Les deux quais de Morlaix en retentiraient encore si leur durée avait pu être en raison de leur nombre. La boutique d'épicerie ne désemplissait pas.

Philiberte affligée supplia sa mère de la conduire au château du Taureau. Mme Destournelles, fort inquiète aussi, ne pouvait qu'y consentir.

Trois jours après le départ de l'aventureuse chaloupe dont on parlait tant, elles profitèrent de l'embarcation attachée au service du fort, où elles arrivèrent de très-grand matin pour y trouver l'oncle Balafrot dans un état violent. Sa méchante humeur n'ayant fait que croître et embellir, il tempêtait avec une verve désolante :

— S'être joué d'un vieil ami tel que moi! ne tenir aucun compte de mes conseils! Partir sans lettres de marque! Vouloir se faire pendre comme pirate! Il ne l'aura pas volé! Brave et cher garçon! Le meilleur cœur du monde entier! Mais, au nom du ciel, à quoi bon?

Les Kyrielles ne s'étaient point posé la même question sans la résoudre. Leur malice avait pénétré le mobile de l'amoureux Dufresny, et Philiberte, de son côté, s'en était aussi rendu compte avec une reconnaissance exaltée.

— Ce qui m'exaspère, ajoutait Balafrot, c'est l'absurdité de son entreprise. Témérité, soit! mais encore faut-il avoir quelque chance de réussir.

— Mon oncle, murmura Philiberte, pourquoi donc n'en aurait-il aucune? Balidar et foule d'autres ont souvent fait de belles captures qu'ils ramenaient à Roscoff.

— Aurait-il pris la lune qu'il ne la rapporterait point!

— Mais pourquoi?

— Nous ne cessons de voir une diablesse de corvette anglaise qui croise, nuit et jour, entre la pointe de Locquirec et l'île de Batz. Mes soldats l'ont surnommée *la Somnambule*. Elle ne laisse rien passer.

— Cependant, mon oncle, le brig de M. Tardif...

— Eh, corbleu! interrompit le vétéran. Piquée au jeu, elle redouble d'activité! Tenez! on la signale! Tout exprès, à cause d'elle, j'ai donné l'ordre de tinter deux coups secs bien distincts, chaque fois qu'elle reparaît.

D'autres coups de cloche, puis un coup de canon retentirent à ces mots. On passa sur la plate-forme, où se trouvaient, parmi les soldats, plusieurs marins de la chaloupe aux approvisionnements, vulgairement dite *poste-aux-choux*.

La Somnambule appuyait la chasse à un autre navire haut mâté, bon marcheur, portant, comme elle, pavillon anglais. Matelots et soldats commentaient le spectacle :

— Deux Anglais! tiens!

— Laisse donc, le gros a de fausses couleurs.

— Possible, mais coupe et voilure anglaise.

— Si c'était une prise de nos corsaires!

— *La Somnambule* n'a tiré qu'à poudre; gare aux boulets maintenant.

— Elle n'est pas à portée.

— Gagne-t-elle?

— A savoir!

Balafrot observait à la longue-vue la joute de vitesse des deux navires et l'appréciait aussi judicieusement que n'importe quel marin de profession.

— Evidemment le gros vaisseau marchand est une prise. Ceux qui le montent voudraient se mettre sous notre protection; mais la maudite corvette leur coupe la route des chenaux. Aurons-nous la douleur de voir de nos yeux reprendre ce malheureux trois-mâts?...

— C'est diablement à craindre! fit le patron de la poste-aux-choux.

— Tiens, ma sœur, voilà, en cavant au mieux, ce qui arriverait à notre cher Dufresny, s'il n'est pas encore pris et pendu!

Philiberte pâlit d'horreur.

Un boulet lancé à toute volée tomba quinze ou vingt brasses à l'arrière du bâtiment chassé, dont le capitaine, las d'une vaine ruse, arbora décidément pavillon français et l'appuya d'un coup de canon.

— Prise, c'était clair! dit-on dans la galerie... mais pas en force, par guignon!... Deux pauvres petites pièces à l'avant, des canons de poche... et la corvette vous a du dix-huit!

— Mille milliers de malheurs! s'écriait Balafrot, avoir du trente-six et même deux bonnes pièces de quarante-huit, sans pouvoir s'en servir! Si le vaisseau se rapproche, il est criblé. S'il s'éloigne, il n'a plus de refuge et ne peut manquer d'être pris par d'autres croiseurs anglais!...

Philiberte ne pensait qu'à Dufresny, qui, pour l'amour d'elle, se trouvait peut-être dans quelque situation analogue.

L'intérêt redoubla quand le trois-mâts poursuivi arbora, coup sur coup, à son mât de misaine le pavillon de l'arrondissement et à son mât d'artimon la flamme bleue au croissant blanc, de la maison Tardif et Ce.

— Les Tardif, dit un matelot morlaisien, n'ont pas un navire de ce rang.

A la cime du grand mât se déployait la flamme tricolore, signe distinctif des bâtiments de l'Etat.

— Plus de doute, c'est Dufresny! s'écria Balafrot en trépignant. Tous ces pavois sont à notre adresse. Feu du ciel! misères d'enfer! quel secours veut-il que je lui porte!...

Philiberte défaillante était soutenue par sa mère.

D'un commun accord tous les spectateurs étaient de l'avis du commandant. Le pavillon français à la poupe et celui de l'arrondissement disaient clairement que le navire se déclarait du ressort de Brest; la flamme de l'Etat indiquait que le capitaine au moins appartenait à la marine impériale; enfin la marque de la maison Tardif devait signifier Morlaix. Et justement l'un des rameurs du poste-aux-choux provenant de l'équipage de *l'Active* se rappelait très-bien que M Dufresny s'était fait donner par l'armateur une vieille flamme pareille.

Or ce lambeau avec plusieurs pavillons fut dès lors mis dans un sac, dont le novice Pichenez était chargé

tout spécialement. Quand on abandonna en dérive la chaloupe *la Philiberte*, il le hissa sur le pont du *Fortuned*, et ne s'en dessaisit que pour se précipiter, fort imprudemment, à l'encontre d'Elnorius Thought, boxeur redoutable, nonobstant sa cravate blanche, son costume de gentleman et sa qualité de membre perpétuel du *Rudimental Athenæum*.

VI. — LA POULE ET LES ŒUFS.

Tandis que le novice Pichenez, victime de sa bouillante ardeur, bassinait à l'eau douce ses yeux horriblement pochés, Guichavoa reniflait comme un marsouin aux prises avec une table de logarithmes.

Ce grand connaisseur, qui avait la bonne fortune de connaître la langue anglaise, ne comprenait rien aux explications données par Elnorius Thought au capitaine Dufresny; car l'excentrique gentleman, à propos de ses mystérieuses caisses, dissertait sur le Ramayana, le Mahabarata et les Pouranas.

Guichavoa servit une omelette :

— Quel est l'œuf de l'univers? et quel est le germe de cet œuf? Où découvrir le principe rudimental d'où naissent toutes choses? Voilà, monsieur le capitaine, disait Elnorius, à quelles questions j'ai consacré ma vie, ma fortune, mes voyages, mes études et mes méditations.

— Leur solution, demanda Dufresny, serait-elle dans les caisses de la cale?

Guichavoa ouvrit de son mieux ses oreilles en cornets de dragée.

— Peut-être! répondait Elnorius; mais, poursuivit-il en soupirant, des barbares par leur vandalisme ont plongé mes espérances dans une obscurité navrante. Le symbole que j'ai conquis aux prix d'efforts surhumains n'est pas intact, et ce n'est pas sans douleur que j'ai renoncé à le compléter.

— Je crois deviner, dit Dufresny, que vous rapportez des Indes des monuments scientifiques altérés par l'ignorance.

— Précisément! Je ne confonds point initial, primordial et rudimental. L'Egyptienne Bouto n'est que matière. Le grand Pan des Grecs jouait de la flûte. Ne s'ensuit-il point que Brahm, l'irrévélé, est esprit et que Maïa, son dédoublement, n'est que la perception des illusions morphéennes? Me comprenez-vous bien?

— Comment donc? dit Dufresny, admirablement!

— Le grand mythe ne serait-il point celui des Phéniciens? La Nuit, poule noire, ténèbres ailées et fécondes, aurait engendré l'œuf d'où sont sortis l'amour et le genre humain.

— Un verre de votre malvoisie, monsieur le savant, dit Dufresny, et je me permettrai de renverser la question.

— Quoi! vous auriez une opinion sur l'origine rudimentale universelle? A votre santé! Je me féliciterai, dans mon malheur, d'être prisonnier d'un homme capable de m'entendre!

Guichavoa reniflait de plus belle :

— Si le capitaine Dufresny le comprend, il est diablement malin!

— Non! la poule n'a pas fait l'œuf, elle en est sortie, dit gravement le jeune officier. Le germe rudimental, pardonnez-moi de l'affirmer, est, a été et sera toujours la même cause première...

— Parlez donc, s'écria le savant.

— La cause qui m'a fait armer en course et qui nous met en présence, la cause qui a fait sortir le temps de l'éternité, le fini de l'infini, l'univers du chaos, et non pas seulement le genre humain, mais tous les mondes et toutes les myriades de mondes, de l'œuf dont vous me faites l'honneur de me parler.

Elnorius haletait, Guichavoa reniflait, Dufresny reprit haleine; puis d'un ton posé :

— J'ai, dit-il, un vieil ami qu'on a surnommé *Balafrot*.

— Ah! fit l'Anglais.

— Cet ami a une nièce adorable, mais sans fortune, qui s'appelle Philiberte.

— Hein? murmura Elnorius.

— Sa mère n'a point de dot à lui donner, et moi je voudrais lui en offrir une; comprenez-vous?

— Pas très-bien! mais j'écoute.

— Quoi! s'écria Dufresny avec feu, vous avez étudié tous les mythes, vous avez fouillé l'Egypte, l'Asie Mineure et les Indes, vous cherchez le rudiment universel, et vous ne comprenez pas?...

— Pardon, je suis en extase.

— Vous avez à grands frais parcouru le monde, remonté le Gange, acquis des manuscrits indéchiffrables, des tables de pierre, des emblèmes symboliques, et cela au risque de la vie bien souvent.

— Oui, monsieur le capitaine.

— Eh bien, le germe rudimental, je vous le déclare, c'est l'amour!... Remplis nos verres, Guichavoa.

— L'amour! répéta Elnorius Thought frémissant.

— Oui, monsieur le savant, Pan et sa flûte, Bouto, Brahm et toutes les poules phéniciennes, y compris la Trimourti hindoue, ainsi que ma chaloupe *la Philiberte*, ne sortent pas d'un autre œuf. Votre vin des Canaries est véritablement un nectar!

— Votre opinion, monsieur le capitaine, est grave et profonde! s'écria Elnorius trinquant avec son propre vin.

Et après avoir gravement vidé son verre à huit ou dix reprises, son enthousiasme scientifique s'exalta au point que Guichavoa, cessant de renifler, sourit admirativement :

— Malin, notre capitaine! Je m'y connais!

La valeur chimérique des caisses devenait une richesse très-réelle. Elnorius Thought reconnaissait que les lois impies de la guerre l'en avaient dépossédé: mais il les rachèterait à tout prix, pourvu que le jeune officier français, en loyal adepte des mythes rudimentaux, les préservât de toute atteinte profane.

— Nos caisses ne contiennent rien qui ait une valeur intrinsèque, disait-il, les parias et autres maraudeurs ayant depuis longtemps volé les ornements de métal, les pierres précieuses et les perles. Vous pourrez vous en assurer par vos propres yeux.

— Je contemplerai avec un intérêt sans égal les symboles pangénésiques, dit sérieusement Dufresny.

Guichavoa posa sur la table toute une cave de liqueurs et relança Pichenez, qui soupait à la cuisine.

— Tes yeux pochés, lui dit-il, ne t'empêchent ni d'ôter le couvert ni de laver la vaisselle; attrape à reprendre ton service, je retourne au mien!

Pichenez, quoi qu'il en eût, fut bien obligé d'entrer en fonctions auprès du capitaine et de son convive, ce boxeur brutal qui le réduisait à porter un bandeau :

— Comme l'Amour! dit Dufresny quand il parut.

— L'amour, répéta Elnorius Thought devenu rêveur, et qui s'attaquait au genièvre pour faire diversion au rhum de la Jamaïque, au *brandy french*, au curaçao et

aux liqueurs des îles méthodiquement dégustées. L'œuf et la poule, la poule et l'œuf, Brahm et Maïa, Siva le rénovateur, Bouto la matière...

Domptée par les spiritueux, la matière glissait, de sorte que Dufresny dit au novice Pichenez :

— Tu vas me transporter monsieur sur sa couchette, à tribord derrière, et traite-le bien, ou gare à moi !

Temps magnifique, excellente brise de travers, mer belle, reflétant dans les facettes de son gai clapotis les clartés de la pleine lune ; ni terres ni navires en vue. On faisait route sous toutes voiles pour les côtes de Bretagne, qu'on apercevrait au point du jour. Mais là recommenceraient les difficultés. Chacun le savait. En conséquence, maître Banéat avait sévèrement empêché les Rivoal, les Caradec, les Derrien et autres de célébrer leur capture par de trop abondantes libations.

— Défendu de s'enivrer avant d'être à terre dans cette bonne ville de Morlaix, où les ivrognes sont chez eux. Ici veillons et parés à tout !

— Parés à tout ! répondit l'équipage à l'unanimité.

Mais il n'était pas défendu de rire, et Guichavoa racontait les manies de maître Elnorius Thought, qui avait à bord des caisses pleines de cailloux, dont il avait juré de ne se séparer qu'avec la vie.

— Arrivant au mouillage, les Anglais refusent de décharger le navire avant d'avoir dansé au son des violons que nous avons si bien entendus. Mon Elnorius reste à bord à l'effet de garder ses pierres. Sa femme, qui ne l'avait pas vu depuis trois ou quatre ans, arrive et veut l'emmener coucher dans son château.

— Une belle case ! dit Banéat, qui avait admiré les édifices et les vastes bois situés sur la colline de Fancy.

— Se séparer de ses caisses, non ! Et voilà pourquoi nous l'avons trouvé ici ; Pichenez en sait quelque chose. Le plus drôle, c'est qu'il nous rachètera ses caisses, comme si elles valaient leur poids d'argent : c'est son trésor et sa gloire !

— Ne faut pas disputer des goûts ! dit Banéat ; et maintenant, à coucher qui n'est de quart !

Au point du jour :

— Terre !... Tout le monde sur le pont !...

Puis, coup sur coup :

— Voile ! navire ! navire de guerre ! corvette anglaise de vingt-quatre canons !

Le *Fortuned* avait bien deux petites pièces de chasse, mais que signifiait un si pauvre armement contre un adversaire du rang de *la Somnambule* ? Dufresny commença par jouter de ruse et de vitesse. Malheureusement le commandant de la corvette ne fut pas dupe de ses feintes, garda résolûment les abords de la côte et le contraignit enfin à hisser ses véritables couleurs.

Balafrot, Mme Destournelles, Philiberte, toute la garnison du Taureau, tout l'équipage de la poste-aux-choux jugèrent du péril.

— Enfants ! disait Dufresny à ses gens, je vous ai choisis un à un parmi les plus braves. Vous êtes parés à tout ?

— Oui, capitaine, à tout !

— J'ai résolu de ne pas me rendre ; il est donc possible que personne ne revienne d'ici.

— Au petit bonheur ! cria Guichavoa.

— J'espère bien pourtant qu'il y aura un sauvetage, ajouta le jeune officier ; mais...

— Vive le capitaine ! interrompit l'équipage entier.

— Vive ! vive ! répartit Dufresny avec rondeur ; si je vis, corbleu, c'est que vous vous en serez tirés tous avant moi !

On applaudit.

Au premier coup de canon de *la Somnambule*, Elnorius Thought, en habit noir et en cravate blanche, apparut consterné.

— Juste ciel ! que se passe-t-il ?

On lui montra la corvette :

— Eh bien ! rendez-vous, dit-il gravement ; fortune de guerre, mon jeune ami.

— Ah ! par exemple ! s'écria Dufresny, jamais !

— Dieux ! qu'allez-vous faire ?

— Jouer quitte ou double ! Et, plutôt que de me laisser reprendre cette riche cargaison, périr corps et biens !

— C'est folie !

— Comme mon amour !

— Et mes caisses, miséricorde !

— Cher monsieur, je suis tout disposé à vous affaler dans un canot, qui chavirera sans doute, mais vous soutiendra ; vous êtes bon nageur, la corvette vous recueillera...

— Horreur ! sans mes trésors scientifiques ? Non !

— C'est folie !

— Comme la science rudimentale.

— A votre gré, mon cher savant.

— Quoi ! vous, monsieur le capitaine, vous, un adepte, tuer la poule dans l'œuf !

— Cette damnée corvette menace bien mon principe rudimental à moi !

— Votre amour ?

— Précisément.

Les boulets de *la Somnambule* tombaient à dix brasses environ de l'arrière du *Fortuned*, qui, chargé de toutes ses voiles, ne pouvait accélérer sa marche. La corvette, d'autre part, ne se rapprochait point. Vitesse égale.

— Attention à gouverner ! pas d'embardées, Banéat !

Le pilote en personne avait pris la barre, dont le moindre coup donné à faux eût diminué la distance qui séparait les deux navires.

Elnorius Thought en était réduit à faire des vœux pour son capteur. Si le *Fortuned* eût été un bon abri, ravoir ses caisses n'eût été qu'une question d'argent. Mais si les boulets de *la Somnambule* allaient les briser, ou couler le *Fortuned*, adieu l'œuf et la poule ! Que faire ? que devenir ?

— O mon jeune, courageux et savant ami, prenez pitié de mes angoisses !

— Je les partage, mon cher hôte, répondait Dufresny avec un aimable sang-froid, et je vous jure de faire de mon mieux pour sauver vos trésors. J'ai pensé à un excellent moyen...

— Oh ! s'écria Elnorius, sur ma foi de gentleman, votre amour pour Mlle Philiberte m'intéresse également beaucoup.

— Banéat, la marée descend, le chenal de Tréguier cessera bientôt d'être navigable, dit Dufresny en se montrant disposé à s'y engager.

— Nous recevrions en pure perte une volée en plein bois, car avant deux heures d'échouage la corvette aurait assez d'eau pour s'en venir à demi-portée de canon.

— J'aurais voulu me rapprocher du Taureau.

— Par cette passe, impossible.

— Et l'autre nous est barrée ! Eh bien, allons. La barre au vent !

Il y eut à bord un silence solennel, car le capitaine prenait un parti désespéré.

— S'il est malin, fit Guichavoa, il est encore plus crâne.

— Brasse carré partout ! commandait Dufresny d'un accent terrible.

De la plate-forme du château l'on vit le *Fortuned* prendre le vent arrière et se diriger à toute vitesse vers un bas-fond fameux par de grands naufrages. Là s'était notamment perdu, durant la guerre d'Amérique, un magnifique vaisseau de la Compagnie des Indes, dont les épaves, jetées à la côte, enrichirent foule de riverains.

Maître Banéat, Guichavoa, Ropartz, Hélar et les Rivoal n'ignoraient pas cette tradition.

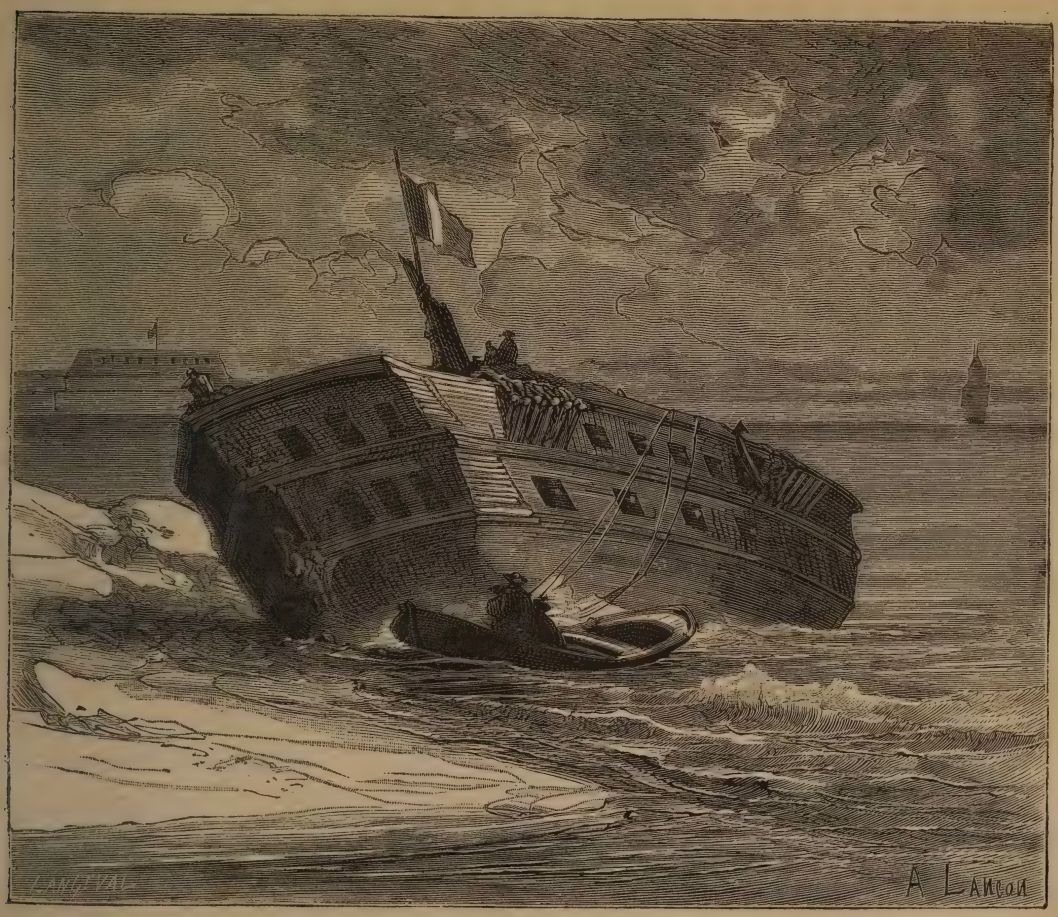
— Si notre prise ne nous profite pas, dit Derrien, tant pis pour nous ; mais de vrais Bretons en profiteront, et non des Saxons maudits !

— Bravo ! à l'ouvrage !

Par les ordres de Dufresny, on hachait en toute hâte les haubans, les galhaubans, les étais, et en général tous les cordages qui contretiennent la mâture, évidemment sacrifiée.

Elnorius, comprenant tout, pâlit d'horreur et se précipita aux pieds de Dufresny en criant :

— Grâce pour l'œuf rudimental !



Le *Fortuned* échoué. Dessin de Lançon.

La Somnambule, de crainte de s'échouer, mettait en panne.

Et Philiberte, entendant ce qui se disait autour d'elle, étouffa un cri d'angoisses, se mit à genoux et leva les mains au ciel.

— Attention ! commandait Dufresny, avant le coup, à l'abri tous !...

Et à ces mots il entraîna vivement sous la dunette Elnorius, qu'il empêcha ainsi d'être écrasé.

Le *Fortuned* s'enfonçait par l'avant dans le mamelon d'un banc sous-marin. Au choc, les trois mâts se rompirent, et, n'étant retenus par aucun cordage, tombèrent à la mer. Une lame géante capelait en même temps de long en long le navire, qui venait de se creuser un lit, son lit de mort sans doute.

On se trouvait à trois portées de canon de *la Somnambule*, à six du château du Taureau.

Philiberte s'évanouit, et deux grosses larmes roulèrent dans les yeux du commandant Balafrot :

— Ah ! le brave enfant ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

Les marins qui étaient sur la plate-forme, enthousiasmés par le spectacle de cet échouage héroïque, ôtèrent leurs bonnets en criant

— Foi de Dieu ! ce sont des hommes !

Les soldats applaudirent :

— De cette façon, dit un sergent, l'Anglais n'aura ni la poule ni les œufs.

VII. — CONDITIONS ET ENGAGEMENT D'HONNEUR.

L'échouage volontaire du *Fortuned*, résolution extrême, n'était pas un acte irréfléchi, loin de là.

Aventureux jusqu'à la témérité, Dufresny n'en était pas moins un marin habile, qui, s'il prit un parti désespéré, n'en ignorait aucune des conséquences. La carte sous les yeux, durant la nuit il en avait longuement conféré avec maître Banéat, le pilote.

— Si l'on ne pouvait entrer par l'une ni par l'autre passe, on essayerait de se mettre à la côte sous la protection du Taureau ; mais en cavant au pis, restait le grand banc, dont aucun croiseur ennemi n'oserait approcher.

Son exhaussement central, le mamelon qui, deux fois par an, reste à découvert lors des plus basses marées, est une sorte de cône en sable vaseux mélangé de coquilles. Ce fond n'est pas très-dur. Et le *Fortuned*, navire encore jeune, construit dans l'Inde en bois de teck, devait, sans se fracasser, s'y creuser à grande vitesse un lit assez haut pour ne pouvoir couler, lors même que le choc ouvrirait une voie d'eau, et pour ne pas être submergé par la pleine mer.

En cas de tempête, l'assaut des lames ne le démantèlerait que peu à peu, et l'on était dans la plus belle saison.

La Somnambule, chargée de la surveillance d'une assez grande étendue de côtes, ne pourrait toujours se tenir en faction aux alentours du grand banc. Son service même, à défaut d'autre circonstance, l'en éloignerait au premier jour. On saisirait aussitôt l'occasion pour appeler à bord des chaloupes du pays et décharger les plus précieuses marchandises. On avait aussi la ressource d'en débarquer d'autres à l'aide de chapelets de barriques, de cordes de halage, de radeaux abandonnés à la marée montante ; enfin, la population riveraine collaborerait avec la plus grande ardeur.

A bord, l'on ne manquait de vivres, d'eau douce ni de munitions de guerre.

Considération déterminante : en cas de perte corps et biens, la cargaison ne pourrait profiter qu'aux gens du rivage. Par conséquent, Dufresny, qui, rencontré au large par quelque autre croiseur, n'aurait pu que se rendre ou périr sans utilité pour personne, n'hésita plus à s'échouer comme il le fit, puisque toute joute de manœuvres serait évidemment sans succès.

La Somnambule lui avait barré la passe de Léon, elle était maîtresse du chenal de Tréguier ; sa marche égalait celle du *Fortuned*, où, faute de bras, on ne pourrait longtemps évoluer aussi facilement qu'elle. Ainsi, à moins d'amener pavillon, il fallait en venir à la terrible extrémité qui provoqua l'admiration enthousiaste et la douleur de tous les spectateurs réunis sur la plate-forme du Taureau.

Philiberte dut être transportée dans l'appartement de son oncle, où sa mère lui prodiguait les plus tendres soins et pénétrait enfin le mystère dont les sœurs Kyrio entretenaient à cette heure les trois paroisses de Morlaix.

De Saint-Martin à Saint-Mélaine, en passant par Saint-Matthieu, de la rue des Brebis à Troudoustin, sur les deux quais et au marché surtout, la rumeur fut telle qu'elle contre-balança jusqu'aux nouvelles politiques. Et pourtant la France entière palpitait ; on parlait d'une bataille décisive livrée par l'empereur Napoléon.

Le sous-préfet était grave et muet ; le commissaire de marine sombre ; le maire et ses adjoints affairés ; sans les Kyrielles, Morlaix eût été plongé dans une torpeur morne, dans une incertitude écrasante.

— Mais, s'écriait Aglaé, savez-vous bien pourquoi M. Dufresny a équipé en course la chaloupe à maître Banéat ?

— Oh ! c'est tout un roman, ajoutait Phrosine ; écoutez : je vais vous dire...

— Cette sainte-n'y-touche de Philiberte, disait de son côté Mélie, ne faisait pas seulement collection de coquillages, de plantes grimpantes et d'antiquités pour la grotte de son *kombot*...

La canon de Waterloo avait beau tonner, à Morlaix les voix glapissantes des trois ci-devant Grâces en dominaient le lointain et lugubre écho.

Sur la plate-forme du château fort, autres commentaires :

— La mer est belle, la lame qui a capelé le navire n'est rien et il est bien accoré. Aurait-il six pieds d'eau dans sa cale, il tiendra bon jusqu'au premier grand coup de vent.

— Sûrement, de ce côté-là, pas de risques. Mais l'Anglais ne va pas se croiser les bras, voilà le malheur !

— Que peut-il donc faire, demanda le caporal, puisqu'il est forcé de rester à plus de deux portées de canon ?

— Caporal, répondit un marin, il va mettre à la mer ses embarcations armées en guerre, avec une petite pièce de canon dans les deux plus grandes, et une division de soldats de marine pour reprendre le vaisseau.

— Diable !

— Sur le pauvre cher trois-mâts, ils ne sont qu'une quinzaine ; la partie sera rude ! Mettons pourtant qu'ils repoussent l'abordage, une fois, deux fois, dix fois ; ils tomberont de fatigue, tandis qu'à bord de *la Somnambule* on a des bras à volonté.

— Envoyons-leur du renfort, dit un soldat.

— Et le moyen ? fit un matelot.

— Le moyen serait de partir en même temps de quatre points de la côte ; la corvette ne peut pas être partout à la fois.

— Sans doute, sergent, et, pour un militaire, vous avez bien parlé marine ; mais nous n'avons plus en rade de stationnaire pour envoyer des ordres partout, du côté de Callot et du côté de Plouezorc'h. Les bonnes barques et les braves matelots ne manquent pas, mais où est l'autorité pour faire un signal de partance ?

— Et notre canon ici ? fit un des militaires.

— Le pis de tout, dit le patron de la poste-aux-choux, serait la brume, comme il y en a souventes fois à la tombée de la nuit.

A ce mot malencontreux de brume, le brave commandant Balafrot fit un soubresaut comme si on lui écrasait les orteils.

— L'Anglais, par ce moyen, poursuivit le patron, peut s'en venir à la muette tout autour du pauvre vaisseau et y jeter soixante hommes par tribord, bâbord, devant et derrière à la fois, d'un seul coup.

— Sans contredit, patron, dit un autre marin ; mais en revanche, par temps de brouillard, rien de plus fa-

cile que de passer sous le canon de la corvette et d'aller porter secours à nos amis.

— Oui, ce qui serait plus drôle, d'enlever la corvette elle-même, pendant que son monde serait dehors avec ses canots.

— Malheureusement, nous ne sommes plus au temps de Jean Bart, de Surcouf, ni de Cornic! Et rien n'est disposé pour des coups pareils.

Ces propos peignent clairement la situation du *Fortuned*, dont Dufresny ne se dissimulait point les périls.

Ses premiers soins, après la chute des mâts, furent d'arborer sur un bâton le pavillon national et puis de faire sonder dans l'intérieur.

— Pas un pouce d'eau, capitaine! s'écria Guichavoa.

— Je l'espérais, tant le bois de teck est dur, et ce navire-ci bien lié!... En rangs, tout le monde! Dressons le rôle de combat... Maître Banéat, faites mettre toutes les poudres et projectiles sous la main. Pichenez sera chargé de la distribution. Hélar et Bernez sont bons canonniers, je les nomme chefs de pièce; Derrien et Divy, chargeurs; Yves et Tanguy Rivoal, servants. Tous les autres à la mousqueterie.

— Et M. l'Anglais, capitaine, que faites-vous de lui? demanda Banéat.

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Que les gibernes soient garnies et les mèches allumées! Les sabres, haches, piques, fusils et pistolets rangés et accrochés le long du bord!

— Voilà qui est fait!

— Un homme en faction à l'arrière, ne perdant pas de vue la corvette anglaise!

— Marzin sur la dunette! commanda Banéat.

— A l'ouvrage, maintenant!

Il s'agissait de dresser, au moyen des espars de rechange, non une nouvelle mâture, mais un système de bigues permettant de hisser des fardeaux et devant, avant tout, servir à mettre à flot la moindre des embarcations du bord.

Pichenez, chargé de toutes les distributions, apporta du vin, du pain et du fromage à ses camarades, qui mangèrent tout en travaillant.

— Le petit canot à la mer, le plus tôt possible! Très-pressé, très-pressé! avait commandé Dufresny.

— Pourquoi, je n'en sais rien, mais il a son plan, dit Guichavoa; manions-nous.

Du pain, du fromage et du vin furent également placés sur la table du capitaine, qui allait se retrouver en présence d'Elnorius Thought, singulièrement rudoyé depuis son réveil.

Le membre perpétuel du *Rudimental Athenæum* n'osait plus souffler mot. Il avait eu cependant la satisfaction de voir ses précieuses caisses absolument intactes; mais, hélas! qu'elles étaient loin d'être en lieu sûr! Il s'assit à cette même place où, la veille, il commentait avec tant de verve scientifique les Védas et le Ramayana, et ses regards suppliants semblaient dire :

— Capitaine, monsieur le capitaine, auriez-vous déjà oublié toutes vos promesses?

Dufresny, recueilli en de douloureuses pensées, leva les yeux et, d'un ton solennel qui excluait toute supposition de plaisanterie, il répondit enfin à cette question muette :

— Non, monsieur Thought, je n'ai rien oublié; je songe à vous et à vos désirs plus qu'à ma propre vie, plus qu'au salut des braves gens qui m'obéissent.

— Ah! vous êtes un véritable gentleman, s'écria l'Anglais.

— Et, bien persuadé que vous êtes homme d'honneur, reprit Dufresny, c'est de vous que je m'occupe en me hâtant de faire mettre un canot à la mer.

— Ah! vous me pénétrez le cœur! Mais ce canot sera-t-il assez grand pour porter toutes mes caisses?

— Pas la moindre d'entre elles.

— A quoi bon alors? fit Elnorius déconcerté.

— C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, monsieur Thought.

Le savant s'inclina.

— Vous avez pour la science génésiaque une passion qui vous a fait affronter mille périls; vous êtes immensément riche et prêt à sacrifier des sommes considérables pour sauver les manuscrits et les monuments divers enfermés dans les caisses dont je suis encore le maître.

— Oui, monsieur le capitaine.

— Moi, j'ai une passion non moins ardente que la vôtre. Je la mets dans l'autre plateau de la balance, avec la ferme résolution de mourir.

— Continuez, murmura Elnorius touché de l'accent de cette déclaration.

— J'ai dans le cœur, reprit Dufresny, pesant ses paroles, un amour sans bornes pour une jeune fille pauvre qui me survivra, mais dont je veux assurer l'avenir.

— Je comprends, dit Elnorius. Vous me proposez un moyen de reconquérir mes trésors, à la condition, acceptée d'avance, mon cher capitaine, de doter généreusement M^lle^ Philiberte Destournelles.

— C'est là, en effet, ma première condition.

— Voyons les autres. Que désirez-vous encore?

— Pour moi, rien; j'ai obtenu ce que je veux. Mais je ne saurais oublier mes compagnons. Les uns ont femme et enfants, les autres de vieux parents; les sauverai-je? périront-ils tous avec moi? Je ne puis supporter la pensée qu'eux ni les leurs ne retirent aucun fruit de notre hasardeuse expédition.

Le novice Pichenez entra.

— Capitaine, dit-il, le petit canot est à la mer, et la corvette anglaise vient de mouiller.

— C'est bien, qu'on m'attende!

Dès que le novice fut sorti, Elnorius se leva :

— Aussitôt que mes trésors scientifiques seront en sûreté, je m'engage à donner cent livres sterling à chacun de vos compagnons ou à leurs familles.

— Embarquez-vous donc dans mon petit canot, qui portera pavillon parlementaire; rendez-vous à bord de la corvette, où l'on se prépare à m'envoyer attaquer, obtenez une suspension d'armes, et, après avoir bien dit que je suis résolu à me faire sauter, abordez au Taureau. De là ou du bas de la rivière, on nous enverra une grande barque de servitude qui transférera vos caisses à Morlaix, dans les magasins de la maison Tardif.

— Oh! pourquoi pas à bord de la corvette?

— Parce qu'elle est en croisière, exposée à des combats...

— Parfaitement. A terre, à terre, jusqu'à la conclusion de la paix!

— Un dernier mot, monsieur Thought.

— J'écoute.

— Tout ceci entre vous et moi, devant Dieu qui nous entend.

— Ma discrétion égalera votre délicatesse, je vous le

jure, dit Elnorius en serrant de toutes ses forces la main loyale de Dufresny.

Moins d'une minute après, Guichavoa et les deux Caradec conduisaient à bord de *la Somnambule* le membre perpétuel du *Rudimental Athenæum*.

VIII. — HUIT HEURES DE TRÊVE.

Du château du Taureau, on avait vu *la Somnambule* jeter l'ancre, serrer ses voiles et faire les préparatifs nécessaires pour mettre à flot ses grosses embarcations.

— Ces damnés d'Anglais ne perdent pas de temps, fit un des matelots de la poste-aux-choux.

— Ils prennent pourtant celui de déjeuner, ajouta bientôt le patron, car le mouvement s'arrêtait. En attendant, les amis de là-bas se manient en double.

Les bigues se dressaient ; le petit canot fut amené à la mer.

Un long coup de sifflet annonça que les gens de la corvette reprenaient le travail. Une première embarcation soulevée par les palans apparaissait au-dessus des bastingages.

Balafrot soupira douloureusement. Les moindres incidents, observés, expliqués, commentés avec un soin minutieux, excitaient un intérêt fébrile.

Le batelet à pavillon parlementaire provoqua un surcroît de curiosité.

— Dufresny, sans doute, envoie proposer quelque arrangement... une sorte de capitulation : l'abandon de l'épave contre la liberté de ses gens et la sienne. Mais qui diable peut être cet individu en habit noir que je vois à la longue-vue, agitant le drapeau ?... Ah ! c'est mon drôle de Guichavoa qui gouverne !... Ils accostent !... L'inconnu monte à bord de *la Somnambule*.

— Triste ! triste ! d'avoir fait une prise pareille et d'en sortir les mains vides ! dit le patron de la poste-aux-choux.

— C'est égal ! le capitaine Dufresny a de l'idée et du cœur. Au lieu d'amener et d'être pris, il va forcer l'Anglais à mettre les pouces.

— A savoir !

— Je te dis, moi, que le *goddam* sera trop content de n'avoir pas à risquer ses embarcations contre le trois-mâts qui, avec ses deux canons, leur ferait grand mal.

Tandis que sur la plate-forme on dissertait ainsi, deux grands canots et la chaloupe de *la Somnambule* descendaient successivement à la mer. Déjà même une première caronade était sur les palans — cruels préparatifs, — quand un contre-ordre inespéré fit suspendre l'armement en guerre. Le batelet se détacha de la corvette. Il se dirigeait en droite ligne sur le château du Taureau. Pour le coup, on ne sut plus que supposer.

Mais, à bord du *Fortuned*, Dufresny, jusque-là fort anxieux, s'écria :

— C'est bien !

Evidemment, les négociations avaient réussi. Son front s'illumina de l'auréole du dévouement, de l'amour vrai.

L'avenir de Philiberte était assuré, quoi qu'il arrivât. Elle cesserait de végéter dans une condition voisine de la misère, et un jour elle jouirait d'une paisible aisance, sans savoir à quel sacrifice héroïque elle la devrait.

Ces pensées, qui le rendaient radieux, n'empêchaient pas le jeune officier d'utiliser les instants. Maître Banéat reçut l'ordre de charger de distance en distance avec du plomb un menu cordage du genre de ceux qu'on appelle de *la ligne*, d'en amarrer le bout sous la flottaison et de couler indéfiniment à la mer des touées de ligne ajustées les unes au bout des autres. Cette opération devait être faite avec toute la célérité possible et hors de vue des Anglais, chose facile. Six hommes s'y consacrèrent. Le reste de l'équipage confectionnait avec les grosses bouées de liége du *Fortuned* autant de ceintures de sauvetage qu'il y avait d'hommes à bord.

— Si les Anglais se rendent maîtres du vaisseau, dit Dufresny à Banéat, au dernier moment je donne un coup de sifflet rossignolé ; vous vous jetez tous à la mer avec ces ceintures, et moi je fais sauter le navire couvert d'ennemis.

— Capitaine ! grâce pour vous ! dit le pilote vivement ému.

— Nos hommes soutenus à flot s'accrocheront aisément aux débris que la marée finira par rouler à la côte. Une bouteille d'eau douce et trois galettes de biscuit par homme ; et, de plus, sur chaque poitrine un cachemire de l'Inde. Autant de pris sur l'ennemi ! Mais gare aux douaniers ! ajouta Dufresny en souriant.

— Capitaine ! murmurait Banéat les larmes aux yeux, consentez au moins à vous sauver comme nous !

— Autant se rendre, corbleu ! répliqua Dufresny impatienté. Rien n'est possible si le vaisseau ne saute pas avec les Anglais. Voulez-vous qu'ils nous repêchent un à un comme des grenouilles et qu'ils reprennent *le Fortuned* ! Taisez-vous donc et obéissez.

— Pauvre brave capitaine ! fit le pilote d'une voix étouffée.

— Je vous ai enrôlés en vous promettant une bonne aubaine, je veux tenir parole !... Défoncez les caisses et choisissez les plus beaux cachemires ! attrape à commencer la distribution !

Banéat soupira.

— Mais, tonnerre en vrac ! s'écria Dufresny avec entrain, laissez-moi là cette mine de vent de bout ! On ne meurt point pour faire son testament ; nous ne sommes pas encore pris et j'ai, à part moi, plus d'une autre idée.

— A la bonne heure ! fit le pilote. Quant aux hommes, vous pouvez compter sur eux jusqu'à la mort.

— J'y compte bien aussi.

— Nos deux canons sont légers comme des plumes. Ça n'a pas fait un pli de les porter de l'avant à l'arrière où vous les voyez.

— Je suis très-content de vos installations, Banéat. Continuons donc ! à l'ouvrage !

Personne n'ignore que le *Rudimental Athenæum* publie de volumineuses *Annales*, où ont été insérés tous les mémoires pangénésiques d'Elnorius Thought ainsi que les relations de ses périlleux et dispendieux voyages. A bord de *la Somnambule*, il fut reçu, en conséquence, avec tous les égards dus à sa célébrité d'excentrique. Il n'y obtint pas néanmoins gain de cause complet.

Après de longs débats, le capitaine de la corvette ne lui concéda, pour ses opérations, que huit heures de suspension d'armes :

— J'ai hâte, disait-il, d'en finir avec cette poignée

de méchants corsaires. Le temps est beau, mais peut changer. Mon devoir est de reprendre ma croisière. Vous avez une marée complète devant vous, c'est suffisant !

— Hélas ! puis-je le savoir ?

— L'intérêt des Français est de vous seconder.

Elnorius plaidait pour une transaction, sorte de capitulation honorable et avantageuse pour tous et chacun.

— Plaisantez-vous ? s'écria l'officier anglais. Pactiser avec ces aventuriers ! Non ! mille fois non ! Leur capitaine, dites-vous, est résolu à se faire sauter ; vaine menace.

— Pas cette fois, je l'affirme.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas moins résolu, moi, à l'empêcher de profiter de la moindre parcelle des deux millions de marchandises dont il s'est emparé. N'insistez donc pas ! midi sonne : vos minutes de trêve sont comptées.

— Juste ciel ! mesurer ainsi le temps à la science des origines ! compromettre des manuscrits indéchiffrables et des monuments frustes uniques au monde !

Le brouillard. Dessin de Lançon.

Mes remercîments les plus sincères, monsieur le capitaine !

Et, sautant précipitamment dans le batelet, Elnorius frémissant dit à Guichavoa :

— Trêve jusqu'à huit heures seulement ! Au château du Taureau !

Il arma lui-même une rame, Guichavoa en prit une autre. Les deux Caradec donnèrent l'impulsion. Ils souquaient tous avec furie.

En vérité, ce ne fut point par une bourrade que le ci-devant factotum du commandant Balafrot fut accueilli, quand il entra dans le fort en criant :

— Huit heures de trêve ! un chaland ! du monde ! au nom du capitaine Dufresny !

Mme Destournelles et Philiberte écoutaient palpitantes. La poste-aux-choux déborda. Guichavoa et les Caradec s'y jetèrent, tandis que Elnorius achevait de donner à Balafrot les explications convenables.

Au bourg de Locquénolé, au hameau qui lui fait face à l'embouchure de la rivière, la grande nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Hommes et grosse barque capable de porter toutes les caisses et tout le bagage de l'Anglais furent promptement trouvés, tant chacun y mit de zèle.

Le reflux et le flux coïncidaient avec les mouvements nécessaires.

Enfin Guichavoa et les deux Caradec se retrouvèrent à leur bord, après avoir activement coopéré au

déchargement des précieuses caisses qui voguaient, avec Elnorius Thought, sur les eaux calmes de la rivière, quand aux clochers de la ville, au château du Taureau et à bord de *la Somnambule* sonnèrent huit heures du soir.

Alors le brouillard s'élevait; il allait encore, après une étouffante journée de juillet, s'étendre comme un linceul sur la surface des eaux. A quoi bon les deux canons du *Fortuned*?...

— *Very well !* fit le capitaine de *la Somnambule*; j'espérais ceci en accordant huit heures de répit à maître Thought et à ses coquins de flibustiers.

— Parfaitement calculé, commandant.

— Plus de caronades ni d'espingoles dans les embarcations, qu'il ne faut point alourdir. Tout par surprise, à l'abordage et à l'arme blanche ! *Le Fortuned* est échoué au nord quart nord-est, emportez des boussoles et des coiffes en toile goudronnée pour cacher la lumière.

— Bien, commandant.

— Laissons le brouillard s'épaissir. Messieurs les officiers chefs de corvée, écoutez mes instructions. *Le Fortuned* nous tourne l'arrière; vous devrez, en prenant beaucoup de tour, vous porter tous ensemble à une certaine distance de son avant; et puis, sans bruit aucun, l'aborder, la chaloupe sous le beaupré, le grand canot par tribord, et le canot major par bâbord en même temps.

— Le courant facilitera beaucoup l'opération, dit le premier lieutenant chargé du commandement en chef; les avirons sont garnis d'étoupe et j'ai choisi nos plus adroits rameurs.

— M. le capitaine d'infanterie de marine, reprit le commandant de *la Somnambule*, devra faire prisonniers les quinze à dix-huit fous qui osent nous braver. Mais le plus dangereux, un officier de la marine française, à ce que dit M. Thought, menace de mettre le feu aux poudres. Il faut donc que tous nos midshipmen et nos plus alertes matelots n'aient d'autre préoccupation que de l'arrêter. Ils devront se précipiter par tous les panneaux dans l'intérieur du vaisseau, se répandre dans la cale, dans les coursives, et prévenir ainsi tout acte de stupide désespoir.

— C'est bien entendu; j'éparpillerai mes hommes en conséquence, dit le premier lieutenant.

— Enfin, ajouta le capitaine de la corvette, dès que vous serez maîtres du *Fortuned*, vous tirerez deux coups de canon pour me signaler votre succès.

Trente soldats de marine, une quarantaine de matelots, trois officiers et cinq midshipmen s'embarquèrent dès que ces instructions eurent été données. Il restait encore plus de deux cents hommes à bord de *la Somnambule*.

G. DE LA LANDELLE.

(La fin à la prochaine livraison.)

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE[1].

9 *janvier*. — La côte devient de plus en plus poissonneuse; nous remarquons, d'espace en espace, des requins occupés à poursuivre des thons, et entourés de leurs compagnons habituels, de leurs *pilotes*, poissons de la forme des maquereaux, rayés de blanc, de gris et de bleu foncé qui semblent diriger leurs mouvements et leur indiquer leurs victimes.

Plusieurs naturalistes ont nié que le pilote servît de guide au requin; peut-être avaient-ils raison, mais il n'en est pas moins vrai qu'il nage impunément contre la terrible mâchoire du *tyran des mers*, car on a trouvé toutes espèces de poissons dans le corps de celui-ci : des morues, des phoques, des thons, voire des jeunes requins, et jamais de pilotes. Ce fait, on en conviendra, est de nature à justifier les suppositions relatives au contrat synallagmatique qui existerait entre le requin et le pilote, et d'après lequel le premier, en récompense des services que lui rendrait le second en le guidant, en le *pilotant*, le respecterait et lui permettrait de manger à sa table.

Nous plantons notre tente à l'embouchure d'une rivière, que nos cartes désignent sous le nom de Mitchell, et qui se trouve un peu plus bas que le quinzième degré de latitude. Il nous faudra remonter son cours pour la passer à la marée basse demain. En attendant, nous nous choisissons un nid enfeuillé sur sa rive droite, à deux cents pas de la mer, un véritable paradis de verdure, où nos chevaux, qui sont complétement dressés, grâce aux soins spéciaux que nous leur avons prodigués, entrent en hennissant de plaisir. On dirait qu'ils s'écrient, en ouvrant leurs naseaux : « Ça sent les jeunes pousses ici ! »

Les femmes s'occupent de la cuisine, et quatre d'entre nous descendent sur la plage, où ils font une récolte miraculeuse d'huîtres et d'écrevisses.

Décidément la presqu'île d'York est un pays de cocagne; mieux que cela, un Eldorado; car trois des huîtres sont des pintadines margaritifères, qui contiennent chacune une magnifique perle !

Cette trouvaille nous met l'eau à la bouche; nous retournons à la plage et nous y ramassons encore deux pintadines, mais c'est tout. Au bout de trois heures, nous abandonnons nos recherches et nous distribuons les cinq perles à nos cinq femmes.

— Mesdames, leur dit Cartahu, le sourire aux lèvres et en faisant son *chevalier de l'étalingure*, nous vous les ferons monter en bagues, à Melbourne, avec l'or que nous ramasserons en route.

J'ajoute que Cartahu a trouvé la plus belle perle et qu'il l'a offerte de tout cœur à Cécile.

Nous nous couchons sur des lits épais d'herbes sèches, que nous avons arrachées aux alentours, et nous nous endormons repus de tortue, d'huîtres et d'écrevisses, et la tête pleine de chimères.

Le soir, vers six heures, nous sommes réveillés par Ratapia, qui aboie avec force contre le fourré à l'entrée duquel nous campons.

— Il y a quelqu'un là ! s'écrie Risler en bondissant sur son fusil.

En dix secondes, toute la caravane est debout et en état de défense.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Les femmes se massent instinctivement au centre et prennent leurs revolvers; les enfants se serrent auprès d'elles en frémissant de peur.

Le crépuscule voile la forêt de ses ombres; nous jetons nos yeux dans la direction que nous indique Ratapia, et nous apprêtons nos armes.

— Daniel! devant toi!... exclame tout à coup Cécile d'une voix déchirante, et en étendant énergiquement le bras à ma droite.

Ses regards ont découvert, à soixante pas dans le fourré, au milieu d'un fouilli de hautes bruyères, deux noirs qui nous épient comme deux serpents, et dont les yeux grand ouverts et féroces, brillent d'un éclat extraordinaire.

L'un est armé d'un boomerang, l'autre d'une pique. Nous les mettons en joue.

— Au secours! hurlent à cet instant les femmes et les enfants affolés en s'accrochant à nous.

Notre bivouac est cerné par une tribu de sauvages. Il y en a partout : devant, derrière, à droite, à gauche, rampant dans les herbes ou perchés, ainsi que des singes, sur les branches basses des arbres.

Nous formons rapidement le cercle pour faire face au danger de tous les côtés à la fois, et nous nous disposons à vendre chèrement nos vies.

Nos poches sont pleines de cartouches; nos fusils, nos revolvers sont bons; que l'ennemi vienne, nous l'attendons de pied ferme.

Il hésite pendant une minute en présence de notre attitude résolue, et, avant d'engager la lutte, nous fait tâter par ses éclaireurs.

Trois boomerangs sifflent à nos oreilles, et une flèche vient trouer la robe de Cécile.

La chère femme pousse un cri perçant qui me remue jusqu'au fond des entrailles, se colle contre moi et m'étreint convulsivement.

Fou de rage, j'épaule et je lâche la détente. Deux coups partent, deux noirs tombent.

Carfahu, Maréchal, Perrin, tous les amis imitent mon exemple, et, cette double décharge générale terminée, le silence et le vide se font autour de nous.

Nous n'entendons plus dans le fourré que quelques gémissements étouffés, quelques froissements d'herbes semblables à ceux que produisent les bêtes fauves en fuyant à travers les broussailles, puis plus rien que ce cri étrange : « Coo-hoo-hoo », qui est le cri de ralliement des sauvages australiens, et que les noirs répètent en s'éloignant.

Nous rechargeons fiévreusement nos chevaux, nous ramassons notre batterie de cuisine et nous levons le camp.

Il fait clair de lune.

Les cannibales, car évidemment c'étaient des cannibales, se sont repliés vers le nord; nous reprenons notre route vers l'est, ne pouvant couper droit devant nous, à cause de l'eau.

Le reflux a laissé à découvert une sorte de chemin de halage sur le bord de la rivière, près de laquelle nous nous sommes arrêtés; nous nous y engageons.

Nous avançons avec prudence, la moitié des hommes en avant-garde, l'autre en arrière-garde.

Ratapia, qui nous a si bien donné l'alerte, court à tort et à travers, la queue en trompette, les oreilles droites, la gueule entr'ouverte, fouillant les fougères, flairant les bouquets de bois, et grognant lorsque quelque broussaille lui semble suspecte. On dirait qu'il a conscience du personnage important qu'il joue en ce moment.

Nos fusils, nos revolvers sont prêts; nos yeux sont fixés sur la lisière de la forêt que nous suivons; le moindre bruissement de feuilles nous fait dresser la tête.

Nos chevaux trébuchent à chaque pas, tantôt s'enfonçant dans la vase, tantôt se buttant contre les galets; les enfants, énervés, effrayés, à moitié endormis, ne marchent plus que difficilement; il faut les porter.

Nous piétinons, nous tâtonnons ainsi pendant cinq heures; enfin nous trouvons un gué.

Nous passons la rivière et nous reprenons notre direction vers le sud.

Il est une heure du matin.

La brise est fraîche, nous faisons halte pour nous reposer un instant au milieu d'une clairière tapissée d'herbes épaisses, et nous respirons.

10 *janvier*. — Nous venons d'échapper à un danger qui se représentera probablement souvent dans le cours de notre expédition; mais nous savons, par l'expérience que nous avons acquise et par les recommandations de notre soldat mourant, qu'en ne nous isolant pas, en formant un groupe compacte, en tenant résolûment tête à l'ennemi, en usant à propos de nos armes, nous parviendrons presque toujours à nous tirer d'embarras. Les voyageurs célèbres qui nous ont précédés à travers l'Australie, ont tous eu à soutenir des assauts incessants de la part des sauvages, et aucun d'eux, que nous sachions, n'y a succombé; toutefois il est urgent que nous nous gardions mieux; car, si nos fusils, nos revolvers, nos munitions nous permettent de repousser les attaques des tribus de cannibales que nous rencontrons sur notre route, c'est à la condition expresse que notre vigilance ne sera pas en défaut, que nous ne nous laisserons point surprendre. Nous le comprenons les uns et les autres, et, avant d'aller plus loin, nous organisons un service de grand'gardes, d'après lequel deux d'entre nous veilleront toujours, l'arme au bras, autour du bivouac, tandis que les autres dormiront.

A trois heures du matin, nous nous remettons en marche, en obliquant vers la côte, où nous ramènent les étroits sentiers que nous trouvons devant nous.

Des bêtes fauves, que nous ne pouvons distinguer à travers l'obscurité, se réveillent en sursaut et s'enfuient, à notre approche, dans l'épaisseur de la forêt; des lézards, des reptiles rentrent sous les broussailles; des perruches, des cacatoès battent des ailes sur les branches où ils sont perchés, et nous saluent de quelques cris stridents.

Le jour commence à poindre.

Au milieu de ces arbres gigantesques reliés entre eux par des treillis de lianes, au milieu de ces hautes herbes, de ces énormes bruyères, de ces fouillis de plantes odoriférantes dont la brise humide du matin ramasse les parfums, c'est un moment délicieux que celui où les étoiles, dont le zénith est constellé, commencent à se cacher dans leur immense écrin velouté de la nuit, où apparaissent les premières lueurs de l'aurore, où les oiseaux rouvrent les yeux, où les papillons, les insectes se préparent à butiner sur les fleurs, où la forêt vierge retrouve son animation, ses mille bruits mystérieux, sa vie!

A six heures, nous longeons de nouveau le bord de la mer; un cours d'eau de sept à huit mètres de largeur, ombragé de palétuviers et d'eucalyptus, nous

arrête bientôt ; nous le saluons comme un ami, et nous nous disposons à camper sur sa rive.

Une sorte de rotonde, formée par un bouquet de grands arbres, est là, à notre gauche ; nous y pénétrons.

A cet instant, Trapp et Maréchal, qui tiennent la tête de la caravane, poussent une exclamation, reculent d'un pas et prennent leurs fusils ; Ratapia aboie, les femmes et les enfants laissent échapper un cri de frayeur.

Qu'est-ce ?

Trapp nous indique du bout du canon de son fusil un foyer ardent devant lequel rôtit, posé sur deux gros galets, quelque chose qui ressemble à une jambe humaine.

D'autres signes auxquels nous ne pouvons nous méprendre : une pique oubliée et, répandus sur l'herbe, de larges haricots de l'Inde, de ces nardous, que les aborigènes australiens mangent tout crus, quand ils n'ont rien de mieux à se mettre sous la dent, nous disent que nous sommes au camp d'une tribu d'anthropophages.

Serions-nous tombés de Charybde en Scylla ?

Nous allons voir.

La tribu ne peut pas être loin, puisque son gigot est devant le feu ; nous fouillons les fourrés environnants pour nous rendre compte des périls que nous courons, et pour fuir si ces périls sont trop grands, car les femmes et les enfants qui nous accompagnent nous font un devoir impérieux et sacré de la prudence.

Nos recherches ne sont pas longues ; au bout d'une minute, grâce à Ratapia, nous découvrons la tribu au fond d'un boyau sans issue, encombré de lianes et de fougères, où elle s'est réfugiée à notre vue.

Il y a là vingt hommes, quinze femmes et dix enfants.

En tirant dans le tas, nous sommes sûrs de les massacrer tous, car il leur est impossible de s'échapper.

Nous les mettons en joue...

Mais à quoi bon ? de quel droit les tuer ? n'est-ce pas assez de faire feu sur les cannibales qui nous attaquent ? Ne tirons pas sur ceux qui nous implorent et nous demandent grâce.

Nous relevons lentement nos fusils et nous intimons, par signes, aux sauvages de jeter leurs armes d'un côté et de s'avancer de l'autre.

D'abord ils hésitent : notre arsenal leur cause une terreur extrême ; nous essayons de les rassurer en leur faisant comprendre, à l'aide d'une pantomime expressive, que nous ne voulons pas leur faire de mal, et en mettant nos fusils en bandoulière et nos revolvers à la ceinture.

C'est ce dernier acte qu'ils interprètent le mieux, car leur physionomie se transforme instantanément, et après avoir déposé à l'endroit que nous leur indiquons du doigt leurs boomerangs, leurs haches de pierre, leurs casse-tête, leurs piques et leurs javelots, ils accourent à nous avec les gestes d'amitié les plus expansifs, et en nous débitant un flot de paroles auxquelles nous n'entendons rien.

Ils viennent même nous tapoter les mains, le ventre, la figure, nous caresser la barbe ; mais ces familiarités, que nos femmes et nos enfants repoussent avec effroi et répugnance, nous paraissent dangereuses, et nous les faisons cesser en invitant leurs auteurs à se tenir à distance.

L'odeur qu'ils répandent est d'ailleurs insupportable, presque suffocante : c'est celle d'une charogne en décomposition, d'un charnier l'été.

Jamais le spectacle de l'abrutissement moral, de la dégénération de la race humaine ne s'est offert à nos yeux avec plus de hideur.

Les sauvages que nous avons en face de nous sont noirs et, à leur laideur inexprimable, à leurs formes grêles, au peu d'ouverture de leur angle facial, on les prendrait plutôt pour des singes que pour des descendants de Cham, troisième fils de Noé, lequel, selon la tradition et les auteurs hébreux, serait le père des peuples de l'Afrique méridionale et de ceux dispersés par l'océan Pacifique et la mer des Indes.

Leurs cheveux ne sont pas laineux, comme ceux des Africains, mais longs, le plus souvent ; leur nez est aplati, leurs narines sont ouvertes, leur bouche démesurément large, leurs dents blanches (c'est ce qu'ils ont de mieux), leurs sourcils saillants, leurs yeux enfoncés et à la sclérotique jaune, leurs regards perçants ; leurs bras et leurs jambes sont extrêmement maigres, leurs mains osseuses, crochues et nerveuses ; leur ventre est arrondi et paraît avoir une grande propension à l'obésité ; leur taille ne s'élève pas au-dessus de la moyenne.

Quant à leur vêtement, il se compose... d'une plume de perroquet dans les cheveux, d'un bracelet d'herbes tressées, et quelquefois d'un collier de petits ossements humains, de petits ossements de blancs, qui sont les diamants de mesdames les cannibales australiennes.

Trois des noirs qui nous entourent ont les cheveux tressés et enduits de gomme enlevée à l'eucalyptus résinifère ; l'un a ajouté à cette coquetterie des arêtes de poisson, un autre des os et des plumes d'oiseaux, le troisième une queue de chien et des dents de kanguroo.

J'oubliais un des ornements essentiels de nos sauvages, un ornement qu'ils portent tous : un morceau d'os ou de roseau à travers le nez.

Dans nos pays, on perce les oreilles aux gens pour y passer des boucles d'or ; en Australie, on leur perce la cloison du nez pour y passer un os ou un morceau de bois. Cette opération s'appelle le *gna-noung*. Mais chez nous on ne perce généralement les oreilles qu'aux filles, tandis qu'en Australie on ne perce le nez qu'aux garçons, à de rares exceptions près.

Le monde renversé.

L'opération du *gna-noung* n'a lieu que sur les garçons en âge de se servir du javelot, du sabre de bois et du casse-tête, en âge enfin de prendre femme, ce qu'ils font avec une brutalité et une absence si complète des principes les plus élémentaires de la décence, qu'il ne m'est guère possible d'en parler peu ou prou.

Relativement à la puanteur renversante de notre tribu, il est bon de vous dire que les arborigènes australiens se frottent, dès leur enfance, avec de l'huile de poisson pour se garantir la peau contre les insectes : fourmis, moustiques, etc., et que, les trois quarts du temps, manquant de cette huile, ils se contentent de se frictionner avec un poisson cru qu'ils écrasent sur leur tête, leur cou, leur figure, leur corps, et dont ils se gardent de perdre même les entrailles. Or, comme ils ne se baignent que quand ils tombent à l'eau ou lorsqu'ils reçoivent une averse, vous jugez des odeurs que doivent exhaler souvent ces couches successives de poissons crus écrasés.

Les quinze femmes restent pendant quelques minutes derrière les hommes, non que la pudeur les retienne et qu'elles craignent de se montrer nues à nos yeux (elles ne savent pas ce que c'est que la pudeur), mais parce que leurs maris leur ont ordonné de se tenir à l'écart.

La mère Risler, scandalisée de leur décolleté, ne peut s'empêcher de s'écrier que c'est une horreur de voir des femmes paraître devant des hommes en cet équipage... primitif, à quoi le père Risler lui répond :

— Bah ! en Australie !

En effet, la mère Risler ne tient pas assez compte des distances et des lieux. *Est modus in rebus.*

Une particularité de nos sauvagesses, c'est qu'il leur manque à toutes le petit doigt de la main gauche.

L'explication de cette mutilation nous a été donnée par les livres spéciaux que nous avons trouvés à la station du cap York et dans lesquels nous puisons journellement des renseignements très-utiles. Les femmes des aborigènes australiens sont employées, sur les côtes, à fabriquer des hameçons à leurs pères ou maris, avec la coquille de l'huître perlière, de la pintadine. Pour obtenir ces hameçons, il faut frotter l'écaille de pintadine sur une certaine pierre, jusqu'à ce qu'elle ait la forme voulue, et c'est dans le but de leur faciliter ce travail qu'on enlève aux Australiennes

Une tribu australienne. Dessin de Mesnel.

du littoral, lorsqu'elles sont jeunes, le petit doigt de la main gauche. Cette opération s'opère par l'étranglement de la deuxième articulation avec un fil quelconque, étranglement qui fait tomber le doigt de lui-même au bout de quelque temps, sans qu'il soit besoin de le détacher. Les Australiennes des côtes considèrent la perte des deux premières phalanges de leur petit doigt comme une beauté ajoutée à toutes celles dont la nature les a dotées.

Les malheureuses !

A notre départ du Havre, on parlait sur *le Franklin* d'une société, fondée à San Francisco, pour assurer la beauté des femmes, et dont le prospectus dit : « Une dame peut estimer sa beauté au prix qu'il lui plaira et l'assurer à ce taux. Elle devra payer, en outre, une somme proportionnée au taux de l'assurance. La société assure depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente. Elle s'engage à payer à l'assurée une somme de... dans le cas où celle-ci perdrait sa beauté par maladie ou accident ou bien encore viendrait à se trouver laide. »

En regardant les créatures hideuses qui se balancent et nous sourient stupidement, là, à quelques pas, je pense involontairement à cette société, et je me dis que si elle créait une succursale par ici, elle y ferait de riches affaires.

Soit que leurs maris les y aient autorisées, soit que notre air bon enfant les enhardisse, mesdames les sauvagesses font un mouvement vers nous et semblent désireuses d'obtenir quelques bibelots.

Nos revolvers, dont les canons brillent d'un vif éclat, attirent particulièrement leurs regards et, en général, ceux de toute la tribu ; mais nous gardons ces joujoux-là pour nous.

Cependant il faut faire quelques sacrifices, nous le

comprenons, et, après nous être rapidement consultés, nous décidons, sur l'avis de Cartahu, qui atteste que les petits cadeaux sont de puissants alliés auprès des cannibales, nous décidons d'offrir à ceux que nous avons inopinément débusqués une douzaine de vieux boutons de chemise ou d'habit, trois ou quatre morceaux d'étoffe rouge et quelques morceaux de sucre.

Quand ils nous voient tirer ces trésors de nos poches, ils trépignent d'aise et se mettent à rire avec un abandon qui ne tarde pas à nous dérider nous-mêmes.

Ratapia seul, qui n'a cessé de les examiner en grognant, ne rit pas et se met à aboyer, ce qui paraît étonner considérablement la tribu.

Engelmann, notre herboriste, et Guyot, notre architecte, qui en savent plus long que nous sur l'Australie, nous expliquent que les chiens australiens, qui sont de l'espèce du chacal, et souvent très-beaux, n'aboient point. La voix de Ratapia est donc une surprise pour nos sauvages.

Certes, voilà une bizarrerie que je n'aurais jamais supposée.

Nous rappelons Ratapia en arrière et nous montrons nos cadeaux aux noirs, en leur disant que nous les leur distribuerons s'ils sont « bien gentils ».

Pour commencer, nous leur exprimons par gestes notre horreur du rôti humain qui grille devant le brasier, et nous leur demandons de le faire disparaître.

Le noir qui semble être le chef de la tribu, comprend ou à peu près; il enlève la jambe et la passe à deux noirs, qui la déchirent, en donnent des lambeaux à droite et à gauche et jettent ses os à ronger aux enfants, qui se précipitent dessus avec voracité.

Cette jambe a probablement appartenu à quelque matelot dont le navire aura échoué sur la côte...

Brrrr! cela glace le sang dans les veines.

Quelle terrible énigme que le monde! Là les hommes se mangent entre eux; plus loin ils s'entretuent, ils ne travaillent que pour se massacrer! Quant aux animaux, les plus féroces dévorent les plus timides, les gros mangent les petits, dans la mer comme sur la terre!...

Lorsqu'on réfléchit sur ce cannibalisme universel, ce n'est plus avec indifférence, c'est avec passion qu'on regarde le pays étoilé, le pays de l'amour, de l'espérance!...

Pour mériter les boutons, le sucre et les morceaux d'étoffe que nous leur montrons, nos sauvages prennent leurs lignes faites d'écorces d'arbre et auxquelles sont attachés des hameçons de pintadine perlière, courent vers la plage, montent dans leurs pirogues cachées au fond d'une crique, à l'embouchure de la rivière, et se mettent à pêcher.

Nous les suivons des yeux avec une extrême curiosité.

Les uns lancent leurs lignes, les autres poursuivent le poisson presque à la course.

Etendus dans leurs pirogues, qu'un seul noir manœuvre à l'aide d'une pagaye, la figure près de la surface de l'eau, la main droite armée d'une fourche aux pointes barbelées, faites avec des os ou des morceaux de bois de fer, ils frappent leur proie avec une sûreté de coup d'œil et une promptitude telles, qu'ils la manquent rarement.

Après un quart d'heure, ils reviennent portant des bonites, des thons, des muges, des dorades, des raies, des surmulets, etc., qu'ils jettent sur l'herbe devant nous en riant aux éclats.

Ce n'est pas assez.

Pour nous donner une idée complète de leur adresse, plusieurs grimpent sur un eucalyptus résineux et y enlèvent de grosses chenilles qu'ils nous apportent triomphants, que nous refusons et qu'ils avalent avec autant de satisfaction que s'ils mangeaient une côte d'Européen.

Les sauvages australiens se montrent on ne peut plus accommodants sur le chapitre de la cuisine : ceux qui habitent les côtes vivent de poissons et... de naufragés; ceux qui habitent les forêts, l'intérieur, vivent d'animaux, quels qu'ils soient, d'oiseaux, de miel et, faute de mieux, de racines de diverses fougères, d'herbes et de bulbes d'orchidées.

Quand ils en sont réduits là, c'est qu'ils ne trouvent plus d'autre aliment, plus de grenouilles, de lézards, de serpents, de chenilles, de vers, de fourmis; c'est que la famine les serre de près; alors il n'est pas rare qu'ils s'assassinent ou qu'ils tuent leurs enfants pour dîner.

Que voulez-vous, il faut bien vivre.

J'ajoute que si les sauvages australiens mangent les blancs, se mangent entre eux et meurent de faim, c'est leur faute, au moins à présent.

La nature, il est vrai, avait refusé à l'Australie les plantes alimentaires; mais, depuis un demi-siècle qu'on y colonise, toutes les céréales, tous les fruits de l'Europe y viennent avec abondance. Sous la charrue des pionniers, cette terre stérile et maudite est devenue une terre féconde et bénie.

Eh bien, on a essayé par tous les moyens imaginables de civiliser les sauvages australiens : on leur a bâti des baraques, on leur a donné des vêtements, on a ensemencé pour eux des terrains, on leur a donné des vivres fortifiants, sains et succulents, on les a caressés: on n'a jamais rien pu en obtenir. Ils sont absolument rebelles à la civilisation et s'éteindront dans l'impénitence.

Lorsque le Grand-Esprit créa la terre, dit une tradition indienne, il fit trois hommes blancs, les conduisit au bord d'un petit lac et leur ordonna de s'y baigner. L'un obéit sur-le-champ et sortit plus blanc qu'il n'y était entré; le second hésita un moment, puis se plongea dans l'eau, déjà troublée par le premier, et en sortit avec une teinte cuivrée; le troisième ne se baigna que quand l'eau fut noire et en sortit noir.

Alors le Grand-Esprit plaça devant eux trois paquets d'écorce et, pris de compassion à la vue de l'homme noir, autorisa celui-ci à faire le premier son choix.

Le noir souleva les trois paquets et se décida pour le plus lourd; le cuivré, qui vint ensuite, imita son exemple, de telle sorte que le paquet le plus léger resta au blanc.

Quand les trois paquets furent ouverts, il se trouva que le premier contenait des bêches et autres instruments aratoires; que le second contenait des appareils de pêche; et le troisième des plumes, de l'encre et du papier.

Cette tradition, qui est vraie pour les nègres d'Amérique et probablement aussi pour ceux de l'Afrique, que nous ne connaissons qu'imparfaitement, ne l'est point pour les noirs d'Australie, qui ont horreur du travail, ne savent même pas ce que c'est qu'une hutte et préfèrent leur vie vagabonde et misérable à toutes les douceurs de la vie civilisée.

Pour rendre à nos sauvages la politesse qu'ils nous ont faite, non-seulement nous leur distribuons nos

vieux boutons et nos morceaux d'étoffe, ce qui les enchante, mais encore nous tirons une compagnie de pigeons et quelques martins-pêcheurs d'un beau bleu de ciel qui passent au-dessus de nos têtes.

Une cinquantaine d'oiseaux tombent ; nous en offrons deux douzaines à la tribu, visiblement émue de la puissance de nos fusils; nous lui rendons une grande partie du poisson qu'elle nous a offert, et, comme nous avons à notre disposition un brasier ardent, nous préparons notre dîner.

Les noirs font moins de cérémonie que nous; ils déchirent à belles dents, tout crus et encore palpitants, pigeons, martins-pêcheurs et poissons, et quand ils ont fini, nous regardent en riant, la bouche et les mains dégoûtantes de sang, de plumes et d'écailles.

Leur gaieté est idiote, sinistre, et je remarque que nos femmes et les filles de Risler s'en épouvantent.

Cela signifie qu'il faut lever le camp, car si nos bons amis les cannibales acquéraient la conviction que nous avons peur d'eux, notre situation deviendrait vite dangereuse.

Notre rôti est prêt, nous le mangeons tout en nous tenant sur nos gardes, et, comme nos chevaux n'ont pas été débâtés, nous partons en ayant soin de former une arrière-garde compacte.

Les noirs veulent d'abord nous suivre; nous leur faisons signe de ne pas se déranger, et, sur leur insistance à nous accompagner, nous tirons en l'air trois coups de feu qui les mettent instantanément en fuite.

Enfin!

Nous traversons la rivière à mille mètres de son embouchure, dans un endroit rocailleux où, à marée basse, nous avons de l'eau jusqu'aux genoux, et nous rentrons dans la forêt vierge, où nous retrouvons la solitude et l'ombre, deux choses inappréciables dans cette zone où le soleil est aussi cruel que les anthropophages.

11 *janvier*. — Nous nous arrêtons, exténués, sur le bord d'un ruisseau gros comme un jonc, où les herbes, les fougères et les oiseaux abondent.

Nous tirons une dizaine de jolies perruches, autant de martins-pêcheurs, deux outardes et cinq perdrix.

Tant que la viande fraîche et l'eau ne nous manqueront pas, nous pourrons aller de l'avant.

12 *janvier*. — Nous pénétrons dans des broussailles infestées de reptiles, et en particulier de *scinques*. Le scinque, qui se trouve dans la zone torride de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, est un reptile du genre saurien qui tient le milieu entre le lézard et le serpent; son corps, presque cylindrique, est couvert d'écailles uniformes, luisantes, disposées comme des tuiles; sa tête est petite, son œil a trois paupières; sa langue est charnue, peu extensible et échancrée; ses mâchoires sont garnies de petites dents serrées; ses pieds sont courts; sa queue, moins longue que son corps, est jaunâtre avec des bandes noires. Nous en apercevons qui ont plus d'un mètre de long et à la vue desquels nos femmes et nos enfants blémissent. J'avoue que je ne suis guère plus brave qu'elles, car j'ai toujours eu une horreur insurmontable des reptiles.

Après les scinques, les *phyllures*, autres sauriens particuliers du continent austral, caractérisés par de gros yeux, une figure diabolique et par leur queue qui s'élargit transversalement, autant que le corps, en forme de feuille cordée ou de spatule. Il y en a d'un brun marbré, d'autres de couleur orange.

Ce n'est pas tout; nous voyons se dresser devant nous, en sifflant, des centaines de couleuvres de grande taille et des *pythons*. L'un d'eux, qui mesure neuf à dix mètres, montre sa tête énorme sur le tronc d'un arbre à gomme; nous dirigeons sur lui, à trente pas, un feu de peloton nourri, qui lui enlève toute la mâchoire supérieure et lui troue le cou en trois ou quatre endroits.

Si quelque tribu de nègres passe par là ce soir ou demain, elle aura de quoi dîner.

Cette marche au milieu des serpents nous enfièvre et nous irrite extraordinairement les nerfs. Le moindre bruit, le moindre sifflement nous fait tressaillir ; Ratapia même, d'habitude le plus audacieux, le plus insouciant et le plus remuant, nous suit, la queue basse et l'air effaré, au lieu de nous précéder, l'œil fier et la queue en trompette.

Nous accélérons le pas pour sortir au plus vite de cet enfer où le terrain nous brûle les pieds ; mais plus nous avançons, plus les reptiles augmentent.

Nous en voyons sous toutes les touffes d'herbes, dans tous les buissons, à toutes les branches des arbres; nos chevaux en écrasent sous leurs pieds à chaque instant.

Tout à coup la petite Thérèse, la plus jeune des filles de Risler, pousse un cri.

Elle vient d'être mordue à la cheville par un serpent, long de quarante centimètres environ, qui se tord à ses pieds et darde sur elle des regards effrayants.

Risler le coupe en deux d'un coup de revolver ; Engelmann court à l'enfant, que sa mère a prise dans ses bras, et verse de l'alcali sur sa blessure ; mais il est trop tard.

L'absorption du venin a été foudroyante ; l'enfant devient bleue, puis jaune, puis noire; son corps se gonfle, les yeux lui sortent de la tête, ses dents claquent, elle est prise d'un tremblement convulsif et meurt !

En deux minutes, tout est fini !

La pauvre chère a été mordue par un *serpent noir*, le plus commun et le plus redoutable de tous les serpents de l'Australie, celui que son venin a fait surnommer *ancantophis bourreau !*

Vous peindre notre stupeur et la douleur de Risler et de sa femme est impossible. Risler prend sa fille dans ses bras et suffoque, la mère est comme folle, tout le monde pleure.

Ce malheur nous atteint tous, nous menace tous.

Il faut repartir, cependant, car l'endroit est dangereux, et le soleil, levé depuis deux heures, nous brûle et nous empêchera bientôt de marcher. Nous retrouvons la côte vers dix heures du matin ; c'est un ruisseau qui nous y conduit, et nous y bivouaquons sous des rochers que les vagues ont creusés.

Nous sommes tous mornes et anxieux ; en présence de ce cadavre affreusement défiguré, nous nous demandons comment finira notre expédition aventureuse, et quel sort nous attend les uns et les autres.

Dans l'après-midi, nous enterrons l'enfant au pied d'un arbre sur l'écorce duquel Guyot grave une croix avec la pointe de son couteau, et ces deux mots :

Hic jacet.

Ce triste devoir accompli, nous nous remettons en route, car Perrin vient d'apercevoir au nord, à l'aide de la longue-vue, une flottille de pirogues...

15 *janvier*. — Pendant deux jours, nous marchons presque sans nous arrêter, harcelés par des bandes de cannibales dont nous ne nous débarrassons qu'en brûlant chacun un paquet de cartouches. Nous cam-

Le scinque. Dessin de Mesnel.

pons aujourd'hui au fond du golfe de Carpentarie, près d'une rivière à laquelle nos cartes ne donnent aucun nom.

Le golfe de Carpentarie ayant cent trente lieues de

Le phyllure. Dessin de Mesnel.

profondeur, nous avons fait, en quinze jours, plus du cinquième de notre route.

C'est un résultat dont nous ne pouvons nous plaindre.

Mais les femmes et les trois autres enfants de Risler, qui montrent un courage extraordinaire, sont brisés; nous-mêmes, nous n'en pouvons plus; d'autre part, nos chevaux sont presque fourbus; nous décidons de faire une halte prolongée.

L'endroit que nous avons choisi est le plus pittoresque que nous ayons découvert jusqu'à présent : des arbres, de l'eau douce en abondance, de l'herbe à deux pas, la côte couverte de coquillages et d'oiseaux de mer; sur la lisière de la forêt, des milliers de pigeons que nous pouvons abattre à notre gré; si les cannibales ne viennent pas nous déranger, nous avons là le *nec plus ultra* des bivouacs.

VII

Les feux des cannibales. — Les rats. — Les marsupiaux. — Marche en plaine et en forêt. — De l'or ! — Les arbres gigantesques. — Quelques oiseaux. — Les tisserands. — Une ville de républicains sociaux. — Quarante-cinq républicains à la broche. — L'ægothèle. — Le bower-bird. — Le chlamydère tacheté.

Du tropique du Capricorne au 27e degré de latitude.

8 *février*. — Nous venons de passer le tropique du

Le ptilonorhynque et son nid. Dessin de Mesnel.

Capricorne, c'est-à-dire la zone torride; le plus difficile est fait, nous l'espérons.

Nous campons en ce moment sur la rivière Thomson, à l'ombre d'un bouquet de bois. Nous demeurerons là deux ou trois jours pour raccommoder nos vêtements, nos chaussures, laver notre linge, nettoyer nos armes et aussi pour reprendre haleine, car depuis notre départ du golfe de Carpentarie, nous avons marché presque incessamment.

Je reprends aujourd'hui notre journal, que les exigences de notre défense, nos étapes précipitées et un commencement d'ophthalmie, en partie disparu, grâce à Engelmann, m'avaient forcé d'interrompre.

C'est le 17 janvier que nous avons quitté les bords du golfe, poursuivis par des tribus de cannibales qui lançaient contre nous des javelots, des flèches et qui, vingt fois, ont failli nous tuer et tuer nos chevaux.

Le soir de notre départ, toutes les hauteurs des côtes étaient couronnées de feux qui nous apprirent

qu'on nous guettait et qu'il fallait détaler en serrant nos rangs.

Lorsqu'un navire louvoie près des côtes peuplées d'anthropophages, lesquelles sont toutes bordées de coraux et fécondes en naufrages, ou lorsque quelque caravane d'explorateurs blancs s'aventure aux environs, comme l'ogre du conte de Perrault, les tribus de noirs sentent la chair fraîche et, pour qu'elle ne leur échappe pas, s'annoncent la *bonne nouvelle* au moyen de feux allumés au sommet des rochers, des collines ou des montagnes; c'est là leur télégraphe. Aussitôt les unes et le autres dressent des embuscades pour cerner le gibier dans la forêt ou sur la plage, ou se réunissent pour aller l'attaquer.

On a vu des flottilles composées de trois cents pirogues chargées de cannibales, de diverses tribus, que les feux, les signaux avaient rassemblées dans un endroit convenu, assaillir des bâtiments en panne ou en détresse au milieu des barrières de coraux, massacrer et manger leurs équipages, les piller et les brûler ensuite.

Les armes à feu sont, il est vrai, de puissants éléments de défense contre ces carnassiers bipèdes, mais à la condition, ainsi que nous le recommandait en mourant notre royal-marine, de ne point s'isoler, de

Une invasion de rats. Dessin de Mesnel.

ne point se laisser surprendre, de serrer les coudes au moment du péril.

C'est ce que nous avons fait, en nous retournant souvent, comme des sangliers acculés et furieux, et en pratiquant alors des vides terribles dans les meutes lancées contre nous.

Avant de nous éloigner du golfe de Carpentarie, nous avons, autant que possible, tracé notre route sur nos cartes.

En suivant la voie frayée par Burke et Wills en 1860, c'est-à-dire en appuyant à notre droite, à l'ouest, nous risquions de tomber au milieu des déserts sablonneux ou pierreux traversés par ces deux courageux voyageurs, et où ils faillirent demeurer; en appuyant à notre gauche, à l'est, dans la direction de l'océan Pacifique, nous étions à peu près sûrs de trouver des forêts, des prairies, de l'eau et du gibier; il fut donc résolu que nous appuierions à l'est, en prenant pour *amers* les monts Pollux et Castor, situés vers le 21e degré de latitude, et qui devaient nous conduire à la rivière où nous lavons actuellement notre linge.

Les cannibales, les serpents, les fourrés touffus dans lesquels nous dûmes nous tailler des sentiers à coups de hache, nous rendirent d'abord la vie dure; mais, ce qui vous étonnera peut-être, c'est que nos pires ennemis, ceux dont nous eûmes le plus de mal

à nous défaire et qui nous incommodèrent le plus, furent des rats.

Nous en avons plus rencontré qu'il n'y en a dans les égouts de Paris et dans ceux de toutes les villes de France.

Les repoussantes bêtes !

Les serpents ne nous ont pas causé plus de répugnance.

A peine dormions-nous, étendus sur l'herbe, qu'il en venait des nuées autour de nous, et qu'il fallait nous lever et nous défendre sous peine d'être dévorés.

Nous avons passé au milieu d'eux une semaine infernale, et c'est miracle que Ratapia, qui était généralement le premier attaqué, s'en soit tiré les pattes propres.

Détail bizarre, ces rongeurs ont tous la poche, que j'ai crue pendant longtemps particulière au kanguroo.

Vous figurez-vous ces myriades de rats fourrant leurs petits dans la gibecière que forme la peau de leur ventre, à l'approche d'un bataillon de chats !

Mais ce qui est plus étrange, c'est que, à l'exception du phoque, d'une roussette de la zone torride, et du chien, qui, selon l'opinion d'un savant, aurait suivi sur le continent austral des peuplades sauvages qui y émigrèrent autrefois, tous les mammifères de l'Australie sont des marsupiaux !

J'en douterais encore, si je n'avais touché du doigt, comme saint Thomas !

Nous avons abattu des *pétauristes* à grande queue, une espèce de sarigue qu'on nomme *péramèle*, un animal semblable à la fouine de nos régions, un *thylacine cynocéphale*, sorte de loup d'une férocité inouïe, des *potorous*, des rats, des kanguroos, et nous leur avons trouvé à tous la bourse, la marsupie.

Les marsupiaux ont deux gestations : la première, nommée *utérine*, dure de vingt à vingt-six jours; au bout de cette période, le petit ou les petits se détachent de la matrice à l'état d'embryon et vont, au moyen d'un mécanisme singulier, se fixer par la bouche aux mamelles de leur mère, placées le plus souvent dans la poche, si bien que les petits sont là comme dans une seconde matrice. Le temps qu'ils passent attachés à ces mamelles est celui de leur formation définitive, de leur développement; c'est la seconde gestation, la gestation marsupiale. L'endroit étant bon et commode, ils n'en sortent que fort tard, quand leur mère leur donne congé; encore y reviennent-ils longtemps après qu'ils ont commencé à marcher, dès qu'ils craignent quelque danger.

Nous avons fusillé plusieurs marsupiaux dont les petits en étaient à la seconde gestation, de sorte qu'il nous a été facile d'étudier sous ses divers aspects le caractère de la marsupialité.

Engelmann a pris un plaisir d'enfant à cette étude, qui nous a vivement intéressés tous.

A part les cannibales, les serpents, les rats, le soleil, les fatigues d'une marche forcée, notre voyage du golfe au tropique a été superbe : des cours d'eau, de la verdure, une végétation luxuriante dont aucune description ne vous donnerait une idée complète; des oiseaux par nuées, et si beaux, si brillants de couleurs qu'on les croirait descendus du pays céleste; des forêts immenses, remplies d'arbres semblables au chêne de la fable,

> De qui la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Un Eldorado enfin !

Quoique la chasse nous ait permis jusqu'à présent de manger chaque jour de la chair fraîche, deux de nos chevaux sont déchargés de leurs fardeaux; nous leur préparons des cacolets avec des branches de haute fougère, des lianes, des joncs, et ils porteront désormais les femmes et les enfants qui faibliront.

Nous avons encore des vivres et des munitions en quantité suffisante pour ne redouter ni la famine ni les sauvages et pour brûler impunément de temps en temps une douzaine de cartouches sur le gibier qui passera à portée de nos fusils; nous sommes donc dans de bonnes conditions et, conséquemment, notre moral est excellent.

Étranges et merveilleuses contrées que celles que nous traversons : là, un terrain plat ou onduleux, mais jamais montagneux, des plaines sablonneuses parsemées de détritus de récifs de corail que la mer y a déposés depuis des siècles, couverts d'arbres bas et rachitiques, de buissons et de fougères énormes; ici, des forêts telles qu'on n'en voit nulle part, peuplées d'oiseaux bizarres autant qu'admirables, de mammifères qui tous ont une poche sur le ventre, de sauvages qui, avec leurs bras en avant, leurs mains pendantes, leurs balancements de quadrumanes, leur rire idiot, leurs regards farouches, leurs appétits féroces semblent tenir de l'orang-outang et du loup beaucoup plus que de l'homme; ailleurs, des reptiles de forme et de figure diaboliques, dont le venin tue comme la foudre; des arbres dont le feuillage ne vous abrite ni contre le soleil, ni contre la pluie... que sais-je?...

Il circule dans les colonies australiennes une tradition, que je ne rapporte qu'incidemment et sans m'y arrêter autrement, selon laquelle Dieu aurait créé cette terre après ce que nous appelons *l'ancien et le nouveau continent* et lorsqu'il était déjà fatigué. La physionomie spéciale de la nature du sol, de la faune et de la flore du continent austral serait le résultat de cette fatigue.

Il va de soi que je ne vous signale cette fable que pour vous marquer plus nettement le caractère *sui generis* de l'Australie.

12 *février*. — Nous reprenons notre course, en obliquant toujours à l'est et en nous guidant avec notre boussole.

Nous sommes reposés, frais, dispos; nos chevaux ont retrouvé leurs jambes, Ratapia son entrain, Cartahu sa faconde méridionale, Trapp sa gaieté, les femmes leur confiance, les enfants leur étourderie insoucieuse; Perrin, qui vient de remettre nos armes en état, parle de la nécessité pour la France de se refaire une artillerie de campagne meilleure et plus nombreuse que celle avec laquelle elle est partie en guerre en 1870; Engelmann n'est occupé qu'à classer, qu'à examiner des plantes sur son chemin; Maréchal jouerait volontiers de son hautbois; Guyot et Risler s'entretiennent des bâtiments de ferme dont ils doteront notre future colonie agricole; Siegfried et Kœchlin, qui connaissent à fond l'agriculture, supputent les rendements probables de la terre qu'ils foulent; moi, je suis heureux de voir Cécile et nos amis dans des dispositions d'esprit nécessaires au succès de notre tentative hardie.

Nous traversons une plaine de sable couverte d'arbrisseaux ou émaillée de plantes en fleur d'une infinie variété et d'une exquise beauté; plus loin, une autre étendue de sable mêlé à du minerai de fer—sa couleur

nous le démontre— puis de l'ardoise et du quartz où nous croyons découvrir de l'or.

De l'or !... Ah ! si nous pouvions en trouver tout d'un coup un bloc capable de payer aux Allemands la rançon de la France et celle d'Alsace-Lorraine!.....

Mais, fou que je suis, que ferions-nous d'un tel bloc, au milieu de ce désert? c'est un vœu du genre de celui de ce prince de conte de fée qui avait demandé que tout ce qu'il toucherait se changeât en or!...

13 *février*. — Nous entrons dans une région forestière coupée de prairies de l'aspect le plus grandiose, le plus imposant, et où des eucalyptus de toutes les espèces s'élèvent à des hauteurs fabuleuses.

Nous voyageons pendant plusieurs lieues entre des rangées de *jarrahs*, de *karis* et de *tuarts* dont le sommet des hautes branches s'élève à cent cinquante, deux cents et même trois cents pieds. Nous mesurons un kari couché par terre, qui a deux cent soixante-quinze pieds de ses basses branches à sa crête !

En passant sous ces géants du monde végétal, nous nous sentons écrasés, et nous nous comparons involontairement à des Lilliputiens marchant sous les hautes futaies du pays de Brobdingnag décrit par Swift.

La température est moins accablante, la brise est douce et nous apporte des bouffées de parfums où semblent se confondre les essences de tous les arbres, de toutes les herbes, de toutes les fleurs, au milieu desquels serpente notre caravane.

14 *février*. — Nous tuons un délicieux oiseau, le moucherolle crépitant, dont le cri imite à tel point le claquement d'un fouet, qu'en l'entendant nous nous sommes arrêtés vivement émus ; il nous semblait que quelque charretier passait près de nous.

La nature a de ces imprévus.

N'existe-t-il pas une espèce de coucous et une espèce de faucons dont le cri ressemble, à s'y méprendre, à un éclat de rire, et qu'on nomme pour cela *rieurs*? Le champsès, le redoutable crocodile du Nil, qui atteint quelquefois dix mètres de longueur, n'a-t-il pas un cri semblable au vagissement d'un enfant ?

Une charge de cendrée adroitement envoyée par Perrin fait également tomber devant nous une paire de cyrtostomes, jolis oiseaux de treize centimètres de longueur, au cou et à la poitrine bleu d'acier, au ventre jaune vif, au dos vert-olive, que nous avions déjà aperçus au cap York, et qui font une consommation prodigieuse d'insectes.

Toutes ces charmantes bêtes passent impitoyablement à la broche malgré les regrets attendrissants des femmes et des enfants, et les lamentations de notre cher herboriste et docteur, qui voudrait emporter tous les oiseaux que nous abattons, et qui finit toujours par en manger sa part avec cet appétit magistral que vous lui connaissez.

15 *février*. — L'ornithologie australienne nous mène de surprise en surprise. Nous faisons la halte la plus agréable qui se puisse imaginer, grâce aux plocéidés que nous trouvons dans l'endroit enchanteur où nous allumons notre feu.

Les plocéidés sont des passereaux très-communs dans les régions intertropicales, qu'on a surnommés *tisserands*, à cause de l'art merveilleux avec lequel ils construisent leurs nids. Engelmann nous atteste que ceux dont nous sommes venus troubler la quiétude sont des républicains sociaux ou socialistes, comme diraient les doctrinaires, dont Le Vaillant, A. Smith et W. Paterson ont raconté tant de belles choses.

Des républicains sociaux ! diable ! cela vaut la peine qu'on s'y arrête ; aussi passons-nous les trois quarts de notre journée à les observer.

Cela nous est facile, il y en a des milliers autour de nous.

Le républicain social ressemble assez au pierrot ; il est gris de terre, brun foncé, ondulé de noir, et a dix-neuf centimètres de longueur, dont six centimètres de queue. Dans l'Afrique méridionale, où il pullule, il se tient de préférence sur les mimosas ; en Australie, il paraît affectionner les forêts d'arbres à gomme.

Il est phalanstérien et dépense toute son intelligence, toute son activité à la construction de son habitation, qui est moins un nid qu'une communauté.

Ce nid est suspendu à une branche d'arbre ; un massif d'herbe lui sert d'appui, d'axe, de fondation ; autour de ce massif chaque famille bâtit son logement, qui se compose de cellules de dix à douze centimètres de diamètre. Les gens mariés sans enfants n'ont qu'une pièce, les autres en ont deux, trois ou quatre, suivant l'importance de leur famille. Tous ces logements se tiennent, communiquent ensemble par des ouvertures et des couloirs. L'édifice, auquel huit ou neuf cents républicains ont travaillé, est recouvert d'un vaste toit, pareil au toit de chaume, qui le met à l'abri de la pluie, et sous lequel sont percés des trous ronds servant en même temps d'entrées et de ventilateurs. Les matériaux avec lesquels il est construit sont des tiges d'herbes flexibles entrelacées, tressées, tissées et agglutinées par la salive de l'oiseau, des petites branches et des racines. Sa position et sa structure sont telles, que ses habitants s'y trouvent comme dans un fort inaccessible, d'où ils peuvent défier les serpents, les carnassiers et tous les pilleurs de nids.

Certains tisserands, pour ajouter à ces défenses, le bordent de chevaux de frise, d'épines, la pointe tournée en dehors.

A chaque ponte, le phalanstère s'augmentant, on ajoute une ou deux galeries au bâtiment pour loger les nouveau-nés, dont on a le plus grand soin. Le nid fait ainsi la boule de neige. Quand on y a ajouté un nombre trop grand d'annexes, quand il est devenu trop pesant et qu'il menace de casser la branche qui le tient suspendu, de tomber, alors on l'abandonne et l'on va en construire un autre.

A ce propos, Engelmann nous donne des détails curieux, qu'il recommande en riant à Guyot, notre architecte : lorsqu'un nid en construction semble défectueux aux ingénieurs républicains chargés de l'inspection de ses travaux, serait-il à peu près terminé, il est abandonné, et les mille ouvriers qui y ont prodigué leurs fatigues s'en vont courageusement en recommencer ailleurs un autre, qu'ils ne manqueront pas, cette fois, d'élever selon toutes les règles de l'art.

Aussi ce nid est-il toujours une merveille, et fait-il sécher de jalousie les petits perroquets qui viennent fréquemment livrer bataille aux républicains pour le leur prendre et s'y installer.

Nous avons assisté ce matin à une bataille de ce genre, qui nous a infiniment amusés.

Une bande de cinq ou six cents perroquets était tombée sur un énorme nid, et en avait expulsé les républicains, qui s'étaient laissé surprendre et avaient dû fuir, comme Horace à Philippes.

Si les perroquets triomphaient, vous pouvez le penser.

On eût dit des Prussiens faisant traîner leurs sabres sur le pavé de Versailles.

Tout à coup les républicains, qui avaient été cacher leur honte dans un fourré voisin, reviennent, au nombre de mille à douze cents, en poussant des cris de rage, écrasent les perroquets ahuris, les entourent, les piquent, les chassent avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, et rentrent fièrement dans leur nid.

Les perroquets, affolés, n'avaient pas assez d'ailes pour s'enfuir.

— Voilà comment nous devrions reprendre l'Alsace-Lorraine, dis-je en battant des mains à cette vaillante passe d'armes.

Et quelle animation autour de ces phalanstères aériens! Une ruche d'abeilles n'est pas plus vivante.

Nous brisons à coups de hache, et non sans efforts, un de ces nids (rassurez-vous, un nid abandonné) pour en connaître l'intérieur, et nous y trouvons quatre cent vingt-deux cellules tapissées d'herbes tissées, et d'une solidité, d'une régularité incroyables!

Une légende indienne dit que ces charmants oiseaux portent des petites boules de terre glaise dans leur logement et y enchâssent des vers luisants pour s'éclairer!

Vous figurez-vous ce que doit être un de ces palais d'herbes tressées avec un tel éclairage *à giorno*, un soir de réception, quand chacun est chez soi!... Ah! l'admirable petit monde!

Il est pourtant un détail, dans la vie du tisserand dont je m'occupe, qui me paraît regrettable : le républicain social est polygame, il a plusieurs femmes!

Ce fait scandaleux nous est certifié par Engelmann et par les républicains que nous tirons, et parmi lesquels il y a quatre fois plus de femelles que de mâles.

Je sais bien que Montesquieu a écrit que la polygamie est une affaire de climat; néanmoins il me semble qu'un républicain social, sous les tropiques comme dans les zones tempérées, devrait donner l'exemple des bonnes mœurs.

Cette découverte tempère notre enthousiasme et nous amène à manger froidement, pour notre dîner, quarante-cinq républicains sociaux!

Horresco referens!

16 *février*.— Les cannibales continuent à être rares; ceux que nous apercevons par intervalles sont peu nombreux et s'éclipsent à notre vue. Nous aimons mieux cela.

Près du fourré d'eucalyptus où nous nous arrêtons, nous dénichons un oiseau dont les habitudes sont curieuses : c'est un petit coureur nocturne, long de vingt-cinq centimètres, d'un brun foncé avec des rayures transversales blanchâtres, qu'on appelle *ægothèle*, et qui se cache le jour dans le tronc de l'eucalyptus. Si l'on heurte le tronc, il grimpe vivement jusqu'à l'entrée de son trou, met le nez à la fenêtre et regarde qui ose venir le déranger.

Nous nous amusons à en faire grimper ainsi plusieurs fois de suite à leur lucarne, en frappant trois coups contre leurs retraites : toc, toc, toc. A la fin, trouvant sans doute que nous abusons, ils se mettent à siffler à la façon des chevêches et prennent leur vol vers d'autres troncs isolés.

Nous tirons, pour souper, quelques nymphiques, beaux cacatoès au plumage varié, dont nous trouvons partout des bandes depuis notre départ des côtes, et qui ne sont pas plus farouches que les moineaux de nos villes.

Nous nous en étions défiés jusqu'à présent, et nous avions tort, car leur chair est plus délicate que celle du poulet.

Nous y reviendrons; Ratapia paraît nous engager à y revenir.

17 *février*.— Laissez-moi vous présenter un nouveau constructeur ailé, joli comme un oiseau de paradis, particulier, celui-là, au continent austral; qui ne se contente pas de construire son nid comme un San Gallo, mais encore l'orne comme un Raphaël : le ptilonorhynque satiné, appelé par les naturalistes australiens *bower-bird* (constructeur de berceaux).

Un des livres que nous avons emportés de la station du cap York, pour nous aider dans notre voyage, nous donne une description du bower-bird que je veux vous transcrire; elle appartient à Gould, qui a étudié le ptilonorhynque dans les forêts de cèdre qui s'étendent au nord-est de la Nouvelle-Galles du Sud, et nous avons constaté aujourd'hui qu'elle est d'une exactitude scrupuleuse. « Les habitations que je vis étaient toujours construites sur le sol, couvertes d'ordinaire par des branches épaisses qui surplombaient, et dans les endroits les plus déserts de la forêt. La base de l'édifice consiste en une large plate-forme un peu convexe, faite de bâtons solidement entrelacés. Au centre, s'élève le berceau, construit également en petites branches enlacées à celles de la plate-forme, mais plus flexibles. Ces baguettes, recourbées à leur extrémité, sont disposées de manière à se réunir en voûte. La charpente du berceau est placée de telle sorte que les fourches présentées par les baguettes sont toutes tournées au dehors, de manière à n'opposer à l'intérieur aucune espèce d'obstacle au passage des oiseaux. L'élégance de ce curieux berceau est encore rehaussée par des décorations qui en tapissent l'intérieur et l'entrée. L'oiseau y entasse tous les objets de couleur éclatante qu'il peut ramasser, tels que les plumes de la queue de divers perroquets, des coquilles de moules, de petites pierres, des coquilles d'escargot, des os blanchis, etc. Il y a certaines plumes qui sont entrelacées dans la charpente du berceau; d'autres, avec les os et les coquilles, en jonchent les entrées. Le penchant naturel de ces oiseaux à ramasser tout ce qu'ils trouvent à leur convenance et à l'emporter est si bien connu des naturels que, quand il leur manque quelque petit objet, par exemple un tuyau de pipe ou autre chose semblable, qu'ils peuvent avoir perdu dans les broussailles, ils se mettent à la recherche des berceaux, sûrs de l'y retrouver. Moi-même, j'ai rencontré à l'entrée d'un berceau une jolie pierre de tomahawk, d'un pouce et demi de hauteur, très-finement travaillée, mêlée à des chiffons de coton bleu, que les oiseaux avaient bien certainement ramassée dans un ancien campement d'indigènes. »

Ce qu'il y a de curieux dans ce petit palais, c'est qu'il n'est pas le nid de l'oiseau, mais sa *villa;* le ptilonorhynque niche, lui, dans des buissons épais, à quelques centaines de pas de son *berceau*, de son habitation de plaisance, et il ne va dans celle-ci que pour y recevoir ses parents ou amis, festoyer avec eux et s'y accoupler.

Tout cela ne tient-il pas de la féerie?

Qu'on nous vante maintenant le génie de l'homme

en présence de ces chefs-d'œuvre exécutés avec le bec par un oiseau gros comme une grive!

De plus fort en plus fort : voici un autre oiseau du même genre, long de vingt-neuf centimètres, défiant à l'excès, dont nous trouvons également des nids aux alentours de notre bivouac, et qui emploie non pas seulement des branches d'arbre et des herbes pour construire ou orner son *palais d'été*, mais de gros matériaux : c'est le chlamydère tacheté.

La villa que nous découvrons dans le buisson voisin de notre foyer, en allant chercher des branches sèches, a un mètre cinquante de long et est distribuée de façon à désespérer l'architecte du nouvel Opéra de Paris.

Écoutez encore la description qu'en donne Gould, dont les travaux nous sont d'un si grand délassement dans ces solitudes : « L'intelligence inventrice et réfléchie du chlamydère tacheté se manifeste dans l'édifice tout entier et dans la décoration, et surtout dans la manière dont les pierres sont disposées dans la construction, probablement pour que les herbes qui en relient la charpente ne puissent se désunir. Ces rangées de pierres, partant de l'entrée du berceau, s'en vont en divergeant de chaque côté, de manière à former un petit sentier qui est le même aux deux bouts de la tonnelle. Au centre de l'avenue, à l'entrée du portique, s'élève une énorme collection de matériaux de toute espèce, servant à décorer la place; ce sont des coquillages, des plumes, des crânes, des os de petits mammifères, etc., arrangement qui se répète à l'autre entrée. Dans quelques-uns des plus grands berceaux que j'ai

Les républicains sociaux et les perroquets. Dessin de Mesnel.

vus, œuvre évidemment de plusieurs années, il y avait à chaque entrée plus d'un demi-boisseau de ces ornements.

Dans quelques circonstances, j'ai rencontré de petits berceaux presque entièrement fabriqués d'herbages. J'ai cru voir là le commencement d'un nouveau lieu de rendez-vous. J'ai souvent trouvé de ces constructions à une distance considérable des rivières. Ce n'est cependant que sur le bord des courants que les petits architectes peuvent se procurer les coquillages et les petits cailloux ronds qu'ils emploient; jugez, par conséquent, des efforts et du travail qu'exigent leurs collections.

Comme ces oiseaux se nourrissent presque exclusivement de grains et de fruits, les coquillages et les os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs édifices; d'ailleurs, ils ne prennent que ceux que le soleil a parfaitement blanchis ou que les naturels ont fait cuire, et qui par suite sont devenus blancs.

« Je me suis convaincu que ces berceaux, comme ceux du ptilonorhynque satiné, forment le lieu de rendez-vous de plusieurs individus. »

Après cela, faut-il tirer l'échelle? Je n'ose en jurer, car l'Australie est le pays des surprises.

A. DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX [1].

Stephen-Melchior Faragus-Anson n'aimait pas la guerre. Il la détestait à la fois comme Yankee et comme savant. Mais il voulait voir du pays, étudier la nature, les gens ; d'ailleurs il n'avait rien à faire, pas d'enfants à soigner, puisqu'ils avaient déjà leurs familles ; pas d'affaires à gérer, puisque, grâce au ciel, il ne lui restait rien de sa fortune. Il partit.

Moitié soldat, moitié savant, suivant l'armée le fusil sur l'épaule, la boîte à herboriser au dos et le marteau de géologue à la main, M. Faragus fit toute la campagne ; et s'il échangea quelques coups de feu avec les guérillas mexicaines, il ne cessa néanmoins pas un instant d'observer, d'étudier, d'apprendre.

Chacun sait que cette guerre de trois ans amena la prise de Mexico, l'occupation d'une grande partie du pays et l'annexion à la grande confédération de tous les immenses pays situés au nord du rio Gila et du rio Grande del Norte. Parmi ces nouveaux Etats se trouvait la Californie ; et, dans l'année 1848, un bruit courut le monde que l'on y avait trouvé de l'or. Il ne faut donc pas nous étonner d'y rencontrer Stephen-Melchior Faragus en quête d'une des plus étourdissantes nouveautés du siècle.

L'amour du gain n'entrait pour rien dans ce nouveau voyage qu'avait entrepris l'étrange homme, car il cessa bientôt de travailler après avoir acquis une assez modeste somme ; modique aisance, on peut le dire, auprès des fortunes qui s'édifièrent là-bas en quelques jours ! Cependant il resta là deux années tout entières, roulant sans doute quelque grand projet dans sa tête, car il passa ce temps à examiner à fond la valeur de ce pays, où se portaient alors tant d'émigrants avides et enthousiastes.

Quel pouvait donc être ce projet ?

En 1850, M. Stephen-Melchior Faragus-Anson quitta la Californie. En 1860, époque à laquelle nous le retrouvons menant à Philadelphie l'existence que nous avons décrite tout d'abord, il avait coulé sous lui, non sans gloire, quatre compagnies importantes. Décidément ses facultés administratives n'étaient pas à la hauteur de ses connaissances scientifiques.

C'est alors qu'eut lieu l'événement capital de son existence ; il avait soixante et un ans...

Quel fut cet événement? La suite nous l'apprendra peut-être. Toujours est-il qu'il quitta M. Moore, chez qui il s'était retiré après ses malheurs industriels ; et, réunissant ses modiques ressources, il loua une petite maison à l'extrémité de la ville. Dès ce moment, sa vie fut un problème pour tous ceux qui, dans la cité affairée, eurent assez de temps à perdre pour s'occuper de lui. Au point du jour, le vieux Faragus sortait et faisait nu-tête le tour de la ville, à grands pas, l'air préoccupé. Il rentrait et ne sortait plus que pour aller prendre ses repas. Seulement on remarquait qu'il se tenait toujours dans la grande pièce qui, située sur la façade de sa petite maison, lui servait de cabinet, de bibliothèque, de laboratoire. Mais, le soir venu, on était sûr de voir toujours de la lumière aux vitres dépolies d'un appentis qu'il avait fait construire ; et, bien avant dans la nuit, on entendait du bruit dans ce réduit mystérieux, dont la grande cheminée fumait presque sans cesse.

D'ailleurs nul n'entrait jamais chez le vieillard ; personne ne frappait à sa porte, si ce n'était de temps à autre quelque employé, quelque ouvrier d'un certain métallurgiste de la ville, avec qui M. Faragus semblait s'être lié depuis peu. Mais jamais l'homme ainsi envoyé ne franchissait le seuil de la porte ; il arrivait portant sur son épaule ou traînant sur une petite voiture un paquet fort lourd, et le déposait, sous les yeux du maître du logis, à l'entrée même de la maison. Ces paquets, au reste, ne semblaient pas contenir de choses très-mystérieuses, car ceux qui avaient pu y jeter un furtif coup d'œil n'y avaient vu que des masses de métal, tantôt brutes, tantôt d'une forme rudimentaire, et sans caractère qui pût faire deviner quelle devait être leur destination.

Il était évident cependant que M. Stephen-Melchior Faragus-Anson préparait et combinait quelque chose.

Son existence s'écoulait ainsi, affairée, sans un moment perdu pour ce travail dont tout le monde ignorait la nature. Les événements extérieurs ne l'occupaient plus : la grande guerre de la sécession, plus grave, plus terrible que toutes celles qu'il avait vues, vint troubler et épouvanter toute l'Amérique ; elle ne le dérangea pas une seconde de son travail persévérant. A peine le quittait-il de temps à autre pour un voyage de quelques mois ou de quelques semaines dont personne ne connaissait le but, mais qu'il accomplissait, contre sa coutume, avec un attirail de volumineux bagages, où, tout naturellement, aucun ne pouvait jeter un regard indiscret. Les années passaient sur la tête blanche du vieux Yankee : il ne paraissait pas s'en apercevoir et redoublait d'ardeur à mesure qu'il semblait plus près du repos éternel.

Tout changeait pourtant autour de lui. Son gendre, l'Anglais, était mort, laissant à ses cinq fils une fortune assez considérable ; tous d'ailleurs avaient la force de la jeunesse, et l'aîné, le docteur Edward Murphy, était déjà un homme de trente ans, d'une grande instruction, et surtout d'une grande habileté en affaires. Tout au contraire, l'autre gendre de Melchior Faragus, M. Horatio Moore, était ce que l'on peut appeler une véritable rareté en Amérique. Bien qu'avocat, il était honnête homme et il l'était demeuré toute sa vie. Aussi était-il resté pauvre. Du moins il avait fait donner à son fils toute l'éducation que celui-ci pouvait recevoir.

Sous l'œil de son grand-père, qui s'occupait de lui dans l'intervalle de ses grands travaux, le jeune Abraham Anson-Moore était devenu de bonne heure un ingénieur de premier ordre. C'était un garçon froid, taciturne et sérieux ; sa figure avait une expression concentrée, qui lui donnait à la fois un singulier cachet d'énergie et de dissimulation, de calme extérieur et de travail latent. On sentait qu'il devait

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

être égoïste, mais qu'il était à coup sûr intelligent, tenace et hardi.

Depuis que le grand-père s'était retiré de la vie commune, Abraham était le seul qui pénétrât dans son réduit. Encore même, à supposer qu'il cherchât à en découvrir le mystère, est-il juste d'avouer qu'au bout de près de dix ans il n'était pas plus avancé que le premier jour.

Or il arriva, c'était le 13 décembre 1869, que le jeune homme qui, la veille encore, avait été voir son grand-père, vint frapper à sa porte et ne reçut pas de réponse. Il sonne, il appelle : rien!... Il frappe aux fenêtres, au laboratoire, à l'atelier : rien!

Il court chez lui, inquiet, ramène sa famille, un serrurier : on ouvre la porte, on entre. On cherche par toute la maison : le vieux Faragus semblait avoir disparu.

Enfin, Abraham arrive à l'entrée de ce mystérieux atelier où personne n'avait jamais mis le pied que son grand-père. Il hésite : une sorte de vénération l'arrête sur le seuil. Entrera-t-il? que va-t-il voir?...

Il frappe un coup timide, faible. Rien ne répond. Anxieux, il frappe plus fort, puis plus fort : toujours même silence. Il n'y tient plus, il ouvre la porte et se précipite... mais il pousse un cri et s'arrête...

L'atelier du père Faragus était une pièce de moyenne grandeur, presque encombrée d'établis, de fourneaux, d'alambics, d'instruments de toute espèce, et qui eût rappelé à s'y méprendre quelque refuge d'alchimiste du moyen âge, si les instruments de mécanique les plus perfectionnés n'étaient venus révéler le dix-neuvième siècle. Au fond se trouvait une petite forge, et une foule d'appareils divers, rangés sur des rayons, cachaient la nudité des murs. Du reste, de nombreuses machines d'une forme surprenante, des ustensiles dont aucun savant n'eût pu définir la destination se voyaient çà et là, épars dans cette salle, qui semblait renfermer presque autant de problèmes que d'objets.

Mais ce n'était pas cet assemblage bizarre qui arrachait au jeune Anson-Moore l'exclamation d'effroi qui avait attiré toute la famille.

Devant une petite table, chargée de divers objets, M. Stephen-Melchior Faragus était assis dans un grand fauteuil, un rocking-chair, où il aimait à se balancer, tandis qu'il lisait un livre de science. Sa tête était renversée par-dessus le dos du fauteuil, la face toute pâle, les cheveux éparpillés; un bras pendait vers la terre; l'autre main, crispée sur la table, entre deux flacons brisés et une balance renversée, tenait un fil qui se trouva aboutir à une pile électrique posée sur un rayon attaché au mur.

Le vieillard était mort!

Comment?... Le désordre des objets posés sur sa table semblait indiquer un accident survenu dans une manipulation dangereuse. Cependant le calme de son attitude paraissait indiquer qu'il n'avait pas souffert, et qu'il s'était simplement renversé en arrière en rendant le dernier soupir. Avait-il donc succombé à une décharge électrique épouvantable? Comment n'en voyait-on aucun indice?...

Telles étaient les pensées qui s'agitaient dans la tête d'Abraham Anson-Moore. Le digne garçon aimait son grand-père; mais son naturel sec et froid avait bientôt pris le dessus, et, puisqu'après tout le bonhomme était mort, le jeune ingénieur trouvait peut-être assez inutile des lamentations qui ne lui rendraient pas la vie.

Du reste, il n'était pas d'un esprit à s'oublier lui-même pour qui ou quoi que ce fût; et, dans cette maison toute pleine des cris et du désespoir de sa mère, il se mit à fureter chaque coin.

Tout ce qu'il voyait dans l'atelier excita d'abord sa surprise. Il n'y comprenait rien; et nous ne nous égarerons pas avec lui dans ce dédale où sa science et sa perspicacité étaient à tout moment confondues.

Mais, tout en faisant sa tournée, il remarqua dans le mur une porte basse, assez peu visible, et qui avait d'abord échappé à ses yeux. Tourner le bouton, ouvrir fut l'affaire d'un instant; et l'étonnement le fit rester sur place.

Dans ce réduit étroit était une sorte de scaphandre en cuir de phoque ou de marsouin, surmonté d'un casque rond en métal brillant comme de l'or, et dont la partie antérieure, construite en cristal, faisait jaillir mille reflets dans l'ombre. A côté une sorte de chariot à roulettes très-petites, sur lequel étaient rangés de gros cylindres; auprès, une pompe particulière; puis divers appareils plus petits; puis des câbles lovés; puis des tuyaux de caoutchouc : enfin tout un attirail d'une forme parfaitement nouvelle, mais que l'ingénieur reconnut au premier coup d'œil comme destiné à un plongeur. Au-dessus, sur une petite plaque de cuivre, se lisaient ces mots élégamment gravés comme par un amateur complaisant : *The Faragus-Diver*.

Ce que nous traduirons en français par *plongeur Faragus*.

Le jeune homme ne se livra pas à un long examen de cette merveille. Une intuition secrète lui fit-elle pressentir quelque chose? Il réfléchit un instant, puis referma la porte, et se mit à chercher avec soin dans l'atelier, ouvrant les tiroirs des tables et soulevant les amas de papiers. Quelques minutes après, il revint devant la petite porte, tenant dans une main un pot à colle et dans l'autre un rouleau qui n'était autre qu'un reste de la tenture de l'appartement. En un clin d'œil, le bouton de la porte tomba sous un coup de marteau, et celle-ci, y compris les jointures et les vides du haut et du bas, fut couverte du papier brun à fleurs noires qui tapissait le reste de l'atelier.

M. Abraham Anson-Moore avait-il son idée, ou soupçonnait-il quelque chose?...

Pendant cette scène rapide et significative, le corps du vieux Faragus était étendu sur son lit où on l'avait transporté. Un médecin et un officier de police étaient venus constater le décès et visiter la personne du pauvre savant. Abraham se trouvait maintenant avec eux, la figure légèrement agitée, soit de chagrin, soit des sentiments étranges qu'avait dû faire naître en son âme l'action tant soit peu louche qu'il venait de commettre...

Quelle ne fut pas son émotion quand l'officier de police qui examinait le portefeuille du mort en tira une lettre, la remit à son père, en lui disant :

— Lisez tout haut, s'il vous plaît, ceci est pour vous tous.

M. Moore, d'une voix entrecoupée, lut en sanglotant ce qui suit :

« Philadelphie, le 12 décembre 1868.

« Mon bon Horatio,

« Je suis né le jour où est mort le général Washington, le 12 décembre 1799; j'ai aujourd'hui soixante et dix ans. Grâce au ciel, je suis encore solide ; ma santé est

bonne et je travaille. Mais nul n'est maître du destin ; et, sans avoir atteint un âge qui doive me montrer la mort déjà à ma porte, je suis du moins assez vieux pour ne pas compter indéfiniment sur le lendemain. J'écris donc ces quelques lignes, que je veux porter toujours avec moi, afin que, s'il m'arrivait malheur, vous puissiez trouver sur moi-même l'expression de mes dernières volontés.

« Au cas où la mort viendrait me prendre sans que j'eusse le temps de faire d'autres dispositions, voici ce que je désire de vous.

« Vous ferez immédiatement mettre les scellés sur mes papiers de toute espèce et sur la porte de mon atelier. Je désire qu'ils ne soient levés qu'à l'arrivée de mes petits-fils Murphy, que vous ferez venir sur-le-champ d'Angleterre.

« Devant eux et devant Abraham, il sera fait lecture de mon testament et des pièces qui l'accompagnent. Vous trouverez tout cela chez Harrison Hawlworth, mon conveyancer, que vous connaissez bien.

« Je prie le ciel que ces précautions soient inutiles et qu'il ne me retire pas brusquement d'au milieu de vous. Mais, si ce vœu ne s'accomplissait pas, du moins je vous donne ici mon dernier adieu, et je prie Dieu qu'il vous ait sous sa garde, vous, mes chères filles et leurs enfants.

« Votre père,
« Stephen-Melchior Faragus-Anson. »

V. — le testament de faragus.

. . . L'heure est bonne :
La science, aujourd'hui, n'a plus rien qui l'étonne ;
Elle a le feu, les vents et les flots pour sujets !
Vte de Bornier

.....Le docteur Edward Murphy se leva, prit la liasse énorme que lui tendait le *conveyancer*, la délia, et ouvrit le cahier qui se présenta le premier. L'enveloppe portait ces mots :

« Ceci est mon testament. S. M. Faragus A. 1er décembre 1868. »

Le docteur lut ce qui suit, au milieu de l'attention religieuse de toute la famille :

« Mes chers enfants,

« Je lègue le peu que je possède à mon petit-fils Abraham Anson-Moore, parce qu'il est pauvre.

« Mais je vous laisse à tous, à tous ensemble, quelque chose de plus beau qu'un peu d'or ou un peu de terre, une conquête qui vous permettra de changer la face du monde, et de devenir plus grands qu'aucun homme ne le sera jamais.

« Go ahead ! En avant ! Telle doit être la devise de la science. Tel est le but que j'ai poursuivi. Après trente ans employés à connaître le monde et à conquérir cette science qui le transformera, j'ai consacré ma vieillesse à l'accomplissement d'une idée utile. J'ai mûri cette idée dans la retraite ; à vous de l'exécuter au grand jour ! Ecoutez.

« L'homme possède-t-il vraiment la terre ?

« Il n'en occupe que la cinquième partie, morcelée assiégée de toutes parts par les eaux, et échancrée profondément par elles. La mer et la terre s'entrelacent de telle sorte que, là où l'une est un chemin, l'autre devient un obstacle. Un isthme qui sépare deux mers arrête et gêne le commerce ; un détroit entre deux continents est une entrave tout aussi grande. L'homme ne sera véritablement maître de sa planète, que quand il aura brisé ces entraves que la nature oppose à l'échange universel des richesses et des idées, que quand il pourra tracer et suivre sur le globe toutes les routes nécessaires à la satisfaction économique et rapide de tous ses besoins.

« Il a déjà compris cet avenir, et les efforts qu'il tente sur certains points de la terre montrent qu'il commence à l'entrevoir. Je vivrai peut-être assez pour voir la mer Rouge et la Méditerranée se joindre à travers le désert... Mais qu'est cela, mes enfants, auprès de ce qu'il faudrait faire ?

« Au lieu d'un mince travail d'ingénieurs sur un isthme ou sur un détroit, il faut qu'une vaste entreprise embrasse le monde, et, ouvrant de toutes parts en lui des routes nouvelles, fasse disparaître de sa surface ces éternelles entraves qui parquent les nations et les empêchent de s'élancer l'une vers l'autre : les Isthmes et les Détroits. Je crois, et je ne puis me tromper, que tel est le plus grand ouvrage qu'il soit donné aux hommes d'accomplir, l'œuvre la plus grandiose qu'ils puissent exécuter. C'est là ce que j'ai rêvé ; c'est là ce que vous ferez !

« Ne vous embarrassez tout d'abord ni des moyens, ni des détails de l'exécution : j'y ai pourvu. Ce qu'il faut avant tout, c'est que je vous fasse comprendre le plan d'ensemble de cette œuvre gigantesque.

« Jetez un regard sur l'Europe ; puis faites, par la pensée, disparaître le Pas-de-Calais, Gibraltar et le Bosphore. Voyez-vous l'Angleterre et la France, et par la France toute l'Europe, s'unissant, en dépit des flots, dans un même essor commercial, industriel, progressif ! Voyez-vous la civilisation de l'Europe débordant sur l'Afrique et sur l'Asie, et venant secouer, par-dessus la mer, la torpeur des enfants de Mahomet !...

« Poursuivons ! L'isthme de Suez percé tout à l'heure, et les vieilles colonnes d'Hercule que nous franchissons d'un seul pas, ouvrent l'Afrique, et la livrent au même torrent de la civilisation.

« Voyez maintenant l'antique Asie ! Par la mer Rouge, ouverte à ses deux extrémités ; par le Bosphore, qui cesse d'être une limite, les nations de l'Europe viennent y puiser la richesse, et y porter la vie et le mouvement. Puis de là, à travers le grand chemin de l'océan Pacifique, elles viennent trouver notre Amérique, transformée, elle aussi, de fond en comble.

« Quelle que soit la rapidité des chemins de fer, un vaste continent reste un obstacle au commerce tout comme une vaste mer. Le prix élevé des transports sur les voies ferrées leur fait préférer les rivières, toutes les fois que les matières transportées et les besoins de la consommation s'accomodent de ces voyages lents, mais économiques. Le manque de communication entre les bassins des grands fleuves est donc un obstacle considérable aux échanges et à la civilisation. Dès lors, quand des rivières de bassins différents coulent à peu de distance l'une de l'autre, la portion de terre qui les sépare doit être considérée comme un véritable isthme. Comme telle je lui déclare la guerre ! Elle sera coupée !

« Les nations européennes l'ont compris... Voyez le canal Ludwig, qui fait communiquer le Rhin et le Danube ; voyez le merveilleux système des canaux de la France... Chez nous aussi, deux canaux magnifiques joignent le lac Erié au Mississipi et à l'Atlantique...

« Est-ce donc là, mes enfants, tout ce qui peut être, tout ce qui doit être, tout ce qui sera?

« Non. On achève en ce moment la grande voie ferrée qui joindra l'Atlantique au Pacifique, New-York à San-Francisco... Mais je vois manquer à l'expansion humaine la route, par eau, qui joindra aussi l'Atlantique et le Pacifique à travers notre territoire. Un isthme l'empêche de s'ouvrir : les montagnes Rocheuses.

« Sans doute les montagnes Rocheuses sont un obstacle terrible; mais il peut être dompté : il le sera! Le point abordable est le col qui s'ouvre au pied du pic de Montana, sur les confins des deux districts de Montana et d'Idaho. Le passage se trouve encore à une hauteur effrayante pour qui songerait, avec les moyens ordinaires, à y établir un canal. Cherchez cependant parmi mes papiers : le carton n° 38 vous donnera les plans, devis, descriptions et instructions nécessaires, pour faire arriver les eaux comme il vous plaira, soit en coupant le col, soit en passant dessous : les circonstances guideront votre choix.

« L'exécution de ce travail changera la face de la Confédération, et y fera naître une vie nouvelle. Comme chemins de rivières les Etats-Unis sont le pays le plus favorisé du monde. Le Mississipi et ses grands affluents

La mort de l'aïeul. Dessin de Vierge.

mettent en communication les deux tiers de son territoire. Les deux canaux actuellement existants relient à ce bassin central le versant de l'Atlantique. Il ne reste plus qu'à lui rattacher celui du Pacifique pour compléter le merveilleux réseau dont la nature à doté notre territoire.

« Que d'autres isthmes encore à percer! non avec les moyens enfantins dont on dispose aujourd'hui, mais avec ceux que je vous laisse. C'est le massif des Alleghanys, à deux pas de notre ville, entre le Tennessee et la Flint-river, ou quelque autre fleuve que l'on choisirait, soit en Géorgie, soit en Caroline. C'est, dans le Kanawha, la jonction à établir entre l'Ohio et la rivière James. Et que de détroits intérieurs à rendre franchissables!... Les moyens? Prenez le carton 27, il contient le plan d'un pont type qu'on peut établir en mer, fût-elle profonde de mille mètres et large de dix mille!... Doutez-vous qu'avec ces moyens le Mississipi lui-même soit le premier vaincu?

« Descendons vers le Sud. Voilà cet isthme de Panama, qui semble, par ses marais, ses montagnes, ses forêts tourbeuses, désespérer les efforts de l'humanité. Où voulez-vous qu'il cède, enfants? Adoptez-vous le projet du canal de Darien. Préférez-vous le canal projeté dans l'isthme lui-même? Aimez-vous mieux, au contraire, le passage par le Nicaragua, ou mieux voulez-vous

créer vous-même un nouveau projet, et exécuter votre ouvrage sur quelque point plus favorable ? Libre à vous ! Fiez-vous à moi : rien ne vous arrêtera ; l'isthme sera vaincu, et les deux Océans se joindront entre les deux Amériques.

« Venons à l'Amérique du Sud. N'est-elle pas sillonnée de fleuves immenses, magnifiques routes qu'on n'a pas à entretenir ? Pour en compléter l'ensemble, nous n'avons qu'à imiter la nature. Elle-même, par le bras commun du Cassiquiari, a fait communiquer l'Orénoque au rio Negro, et, par lui, à l'Amazone. Là, comme chez nous, ne semble-t-elle pas inviter l'homme à faire communiquer tous les bassins du continent au bassin principal ? Ici, le Mississipi ; là-bas, l'Amazone. Si vous examinez attentivement la carte de l'Amérique du Sud, mes enfants, vous n'y verrez qu'isthmes à percer ! A travers les vastes plaines couvertes de forêts vierges coulent d'innombrables fleuves dont les sources ne sont séparées que par de minces chaînes de montagnes : isthmes ! isthmes encore ! !...

« Remontez par la pensée le rio de la Plata entre Montevideo et Buenos-Ayres, puis le Parana depuis Zarate, Parana, Santa-Fé, jusqu'à Corrientes, puis le Paraguay à partir de cette ville, en passant devant Assuncion, Villa-Real, Tevego : vous sortirez, à quelques lieues au-dessus de ce bourg, des contrées relativement peuplées de la Confédération argentine et de la République du Paraguay, pour entrer dans les forêts humides et solitaires des provinces brésiliennes du Parana et du Matto-Grosso. Poursuivez cependant en remontant toujours le cours immense du rio Paraguay ; dépassez les forts Borbon et Miranda, puis les chétifs établissements d'Albuquerque et de Menela : après une course de six cents lieues depuis la mer, en pleine forêt vierge, au milieu du pays des Bororos, vous trouverez le confluent d'une rivière, le rio Sipoïuba, qui vient se jeter dans le Paraguay. A l'ouest de cette rivière, s'élève une petite chaîne de montagnes : un isthme !... Vingt-cinq lieues à peine séparent le rio Sipoïuba du rio Itenes ou Guayporé, qui passe à Villa-Bella, la capitale du Matto-Grosso, et qui est un affluent du rio Madeira. Celui-ci, l'un des plus grands fleuves du monde, vient, après six cents lieues de parcours, tomber dans l'Amazone près de Villa-Nova de Rainha, à deux cents lieues au-dessus de Para. Qu'un canal de vingt-cinq lieues soit ouvert entre le rio Itenes et le rio Sipoïuba, et les deux énormes bassins du rio de la Plata et de l'Amazone sont unis au milieu même du grand continent sud-américain.

« Plus tard, pour compléter l'œuvre, il faudra sans doute relier également à l'Amazone le bassin du San-Francisco : les points de rapprochement abondent, ce sera un isthme à choisir. Sans doute aussi faudra-t-il relier l'Amazone à l'océan Pacifique. Je sais bien que les Andes, au premier coup d'œil, paraissent infranchissables ; mais peut-être n'est-il pas impossible d'en venir à bout, soit directement, soit en élevant l'eau sur leurs terrasses successives. Voyez mon *Mémoire* n° 41.

« Je ne vous parle pas, mes enfants, des lignes ferrées, qui, plus tard, doivent traverser ces forêts presque inconnues, et qui supposent des ponts sur ces cours d'eau géants où l'idée même d'en établir semble actuellement presque insensée. J'ai voulu seulement vous montrer comment l'idée grandiose que je vous lègue embrasse le monde et comment son exécution doit en renouveler la face... Elle se résume en ceci : *Que tout détroit soit en même temps un isthme, que tout isthme soit coupé d'un détroit.*

« Telle est l'IDÉE !... Vous venez d'en suivre le plan général. Ecoutez maintenant comment elle doit être exécutée !...

« Un simple coup d'œil jeté sur le contenu de mes cartons, nos 4 à 30, fera connaître le nombre de milliards que nécessite mon œuvre ; c'est plus qu'il n'est donné à la plus riche nation d'en réunir ! Cependant l'énormité même de la somme, qui atteindra *près de dix milliards*, doit vous faire réfléchir et vous convaincre qu'en vous donnant le moyen de conquérir ces richesses, je vous impose par le fait même l'obligation de les employer à l'entreprise qui fera du nom de Faragus l'Américain celui de l'un des bienfaiteurs de l'humanité !

« Que ferait, en effet, celui qui, possesseur d'une si énorme quantité de numéraire ou de matières précieuses, la jetterait sur-le-champ dans la circulation ? A coup sûr il provoquerait dans le monde entier une révolution économique dont les conséquences échappent à toute prévision ; et presque aussi certainement, en devenant un fléau pour ses semblables, il détruirait — l'insensé ! — sa propre fortune par une dépréciation subite et universelle de cet or sur lequel elle serait fondée.

« Des travaux, au contraire, une fois effectués, représentent une valeur stable, constante et permanente. Le possesseur des trésors immenses dont je vais vous parler devra donc, de toute nécessité, les employer à ces grandes entreprises, qui, ne les faisant entrer que peu à peu dans la circulation, ne troubleront nullement le monde, mais le rendront tout entier tributaire des possesseurs de ces travaux.

« Telle est la position que je vous lègue.

« Votre devoir, maintenant, est tout tracé. Etudiez les cahiers ci-joints, j'y ai consigné les devis et plans détaillés d'un certain nombre de ces grands travaux que vous devez exécuter ; je leur ai joint des instructions générales pour chacun des autres. Ponts ou canaux, détroits ou isthmes, tous, grâce aux moyens que j'ai découverts, n'offriront dans l'exécution d'autres difficultés que les sommes immenses qu'ils coûteront. A ceci j'ai pourvu.

« La mer nous fournira de quoi la dompter elle-même !

« La mer renferme des richesses qui vous appartiennent sans conteste, puisque les hommes ne savent ou ne peuvent les exploiter. Je ne vous parle point ici des trésors qu'ils ont eux-mêmes laissé tomber dans ses profondeurs. Qu'est-ce que cinq cents millions que vous iriez pêcher dans la rade de Vigo auprès de ce qu'il vous faut ? Qu'il y ait deux millions de tonnes d'argent et d'or monnayés au fond de la mer, qu'est-ce que cela nous fait ? Ce n'est point à nous d'aller courir après ces épaves et glaner à grand'peine çà et là des ressources si incertaines !... Non, vous avez mieux à faire. La nature va vous fournir d'inépuisables richesses ; vous n'avez qu'à choisir !

« Les mines que l'on exploite sur la terre n'y sont pas exclusivement renfermées. L'abaissement subit qui forme les rivages des mers, coupe les terrains, en met à nu les couches diverses, et des filons inexplorés viennent affleurer au fond des eaux. C'est cela qui vous appartient.

« Au lieu d'extraire péniblement un minerai d'où

l'on ne fait sortir l'or que par un immense travail, vous trouverez le métal à l'état natif, en filons saillants aux parois des roches désagrégées et lavées par les flots de la mer dans les affleurements sous-marins des mines de la Californie et de l'Australie.

« Le diamant ! vous le ramasserez à votre aise sur les affleurements sous-marins des gisements de l'Afrique australe.

« Je ne parle ni du corail ni des perles ; ces dernières surtout demandent trop de temps et de soin. Les diamants et l'or, telles sont vos deux grandes ressources. Je laisse, dans les fascicules 40 à 50 de mes papiers, les indications exactes de certains affleurements que j'ai pu déterminer moi-même. Les diamants de l'Afrique australe, par exemple, affleurent très-exactement par 27°42'6" latitude sud et 32°49'8" longitude est du méridien de l'île de Fer. Les gisements sous-marins des côtes californiennes sont également indiqués avec précision dans mes papiers. Allez donc de l'avant, mes enfants. Vous avez devant vous des ressources inépuisables. Il ne s'agit que de vous en rendre maîtres ; mon œuvre sans cela eût été incomplète. Je vous en ai préparé le moyen.

« Le problème à résoudre était celui-ci : trouver un appareil qui, sans gêner en rien les mouvements du travailleur, lui permette de descendre au fond de la mer et d'y demeurer à n'importe quelle profondeur pendant un temps quelconque. Ce problème, je l'ai résolu. Prenez, parmi mes papiers, le carton qui porte le numéro 51 ; il contient la description complète, détaillée de l'appareil, les moyens de l'exécuter et les instructions nécessaires. Le *Faragus-Diver* n'est ni un scaphandre tel que ceux déjà faits, ni une cloche à plongeur, ni rien qui ait été inventé jusqu'ici, quoiqu'il réunisse les avantages de toutes les découvertes modernes, et qu'il les complète.

« J'espère d'ailleurs, mes chers enfants, avoir encore assez de vie pour réaliser ici-bas non plus des formes imparfaites comme mes premiers essais, mais le type et le modèle complet du *Faragus-Diver*. Dès demain je me mets à l'œuvre, consacrant à cette réalisation tout ce qui me restera d'existence, vous laissant le soin de réaliser après moi l'idée de Faragus. Le travail convient encore aux vieillards, mais les longs desseins ne sont plus de leur âge !

« Courage, enfants ! c'est mon dernier conseil. Dieu vous bénisse ! c'est mon dernier souhait.

« Fait à Philadelphie le 1er décembre 1868, dans la soixante-neuvième année de mon âge, et confié aux bons soins de M. Harrison Hawlworth, conveyancer en cette ville, pour être, après mon décès, remis à mes petits-fils Edward, James, Samuel, Athelstan et Richard Murphy, Abraham Anson-Moore.

« Leur grand-père,

« Stéphen-Melchior FARAGUS-ANSON. »

. . . . . .

La lecture de cet étonnant document fut suivie d'un profond silence.

Les frères Murphy se regardaient, incertains entre l'enthousiasme, l'étonnement, l'admiration et le doute.

Leur cousin Abraham, au contraire, n'avait laissé paraître sur son froid visage aucune émotion d'aucune sorte. Dès le commencement de la lecture, il avait tiré un crayon de sa poche et s'était mis à prendre des notes sur un cahier ouvert devant lui. Quand tout fut fini, il se leva, et, rompant le premier le silence :

— Cousin Edward, dit-il, voilà vraiment de belles choses. Vous avez à courir la plus riche chance qui se soit jamais offerte à un homme. Quant à moi, je vous l'abandonne... Tous mes vœux vous suivront dans une aussi grande entreprise, mais je ne suis pas si ambitieux ; le peu de bien que me lègue mon grand-père me suffira sans doute comme il lui a suffi... Me permettrez-vous cependant de jeter un coup d'œil... peut-être... sur ces papiers que je vous cède de grand cœur ?... En vérité, pour un ingénieur, c'est curieux ! très-curieux... Adieu, mes chers cousins. Bonne chance !

Puis, toujours avec la même expression calme et froide, il prit son chapeau, les salua et sortit.

H. de la BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE.

I. — LA CUEILLETTE.

C'était un jeudi, le jour tant aimé des écoliers — au commencement de juillet, le joli mois qui mûrit les cerises dans les vergers et les fraises dans les bois.

Du haut du ciel, bleu comme tous les bluets des moissons, le soleil lançait ses plus ardents rayons ; mais une petite ondée était tombée le matin, et l'air en était resté rafraîchi.

Dans l'après-midi de ce beau jour-là, une douzaine d'enfants se trouvaient à jouer sur la place du village, et Pierre Burel était avec eux — Pierre Burel, un gars bien découplé, à face bien fraîche, bien ouverte, à qui l'on eût donné volontiers au moins seize ans, quoiqu'il n'en comptât qu'un peu plus de quatorze.

Caractère facile, boute-en-train des joyeuses parties, cœur brave et libéral, aimant à se donner la tâche d'apaiser les querelles, d'achever les brouilles, courageux jusqu'à la témérité, quand il s'agissait de défendre des amis ou de les tirer d'un danger, Pierre avait les sympathies de tous les enfants du pays, qui le regardaient comme une sorte de chef toujours bon à suivre, toujours heureusement inspiré.

Or Pierre Burel avait dit :

— Il faut aller au bois cueillir des fraises.

Et, sans plus délibérer, la troupe sémillante, Pierre Burel à sa tête, avait pris le chemin du bois.

On arriva, on se répandit dans les taillis, et, durant une heure, les échos du vallon furent singulièrement occupés à redire les gais propos, les frais éclats de rire, les étourdissants refrains.

Sur la proposition de Pierre — à qui d'ailleurs venaient toujours de ces bonnes idées — il avait été convenu que, quel qu'en dût être le produit, la cueillette

opérée par chacun en particulier serait soigneusement conservée, pour être mise en commun et défrayer un petit repas, où les parts des mieux favorisés, comme celles des moins heureux, se trouveraient ainsi fraternellement égalisées.

Quand il put croire la cueillette assez longtemps prolongée, Pierre, imitant la trompette, en soufflant d'une certaine façon dans une de ses mains roulée en conque, sonna une sorte de rappel qui, entendu et compris de tous, groupa bientôt sur un même point l'ensemble des butineurs.

L'endroit qu'avait choisi Pierre pour cette réunion était un petit coin herbeux formant clairière au bord du bois, encaissé d'un côté par la chaussée d'une route qui passait en contre-haut de la colline, de l'autre par une sorte de butte rocheuse dont le pied était couvert d'un épais fourré, et qui au-dessus du taillis pointait nue, aride, couronnée par les ruines d'un ancien château qu'on appelait dans le pays *la Tour aux hiboux*. Elle était bien nommée cette ruine, car les nocturnes oiseaux hantaient à peu près seuls la vieille demeure délabrée. A vrai dire les commères du village, se faisant l'écho de la légende attachée à ces masures, ajoutaient qu'au coup de minuit, là, revenait, couvert d'un suaire sanglant et traînant de lourdes chaînes, certain méchant seigneur d'autrefois, qui avait étranglé sa mère et l'avait ensuite jetée dans la rivière qui coule au fond du val. Condamné à répéter cent fois, en une heure, chaque nuit et pendant l'éternité, le trajet de la tour à la rivière et de la rivière à la tour, on pouvait le voir — ajoutaient les commères — quelques-unes affirmaient l'avoir rencontré — portant son horrible fardeau, et on pouvait l'entendre gémir en haletant sous le poids.

Quoi qu'il en fût, oiseaux nocturnes et légende avaient fait à la tour un si lugubre renom que le soir, la nuit, ce n'était pas sans quelque sentiment d'effroi que les bonnes gens crédules qui passaient sur la route tournaient les yeux vers la silhouette noire que la tour découpait sur le ciel plus ou moins sombre.

Et parmi les enfants, qui tous avaient entendu cent fois conter la funèbre histoire, nul, certes, ne se fût trouvé assez brave pour s'aventurer là après la nuit tombée ; mais au plus clair moment d'une riante journée, alors que les hiboux cachés se taisaient et que la vieille tour se dressait toute dorée de soleil sur un ciel d'azur tout plein de refrains d'alouettes, nul ne pouvait avoir en l'esprit la moindre idée de terreur. La cueillette seule les avait absorbés, et c'était joyeux, bruyants, ne songeant qu'au plaisir du petit goûter projeté qu'ils se rassemblaient à l'appel de Pierre.

Ils trouvèrent leur ami, qui avait posé sur l'herbe son butin particulier, occupé à confectionner, avec des brindilles feuillées, une sorte de corbillon où devait se centraliser la cueillette, et qui, comme il le leur dit, serait « le plat du repas ».

— Nous le mettrons là; nous nous assoirons autour, nous prendrons des baguettes pointues pour fourchettes; chacun piquera à son tour. Et ce sera tout à fait drôle.

— Oh ! oui, bien drôle, répétèrent les enfants.

Pierre eut bientôt achevé le corbillon dans lequel se vidèrent toutes les mains, toutes les poches, tous les coins de blouse relevés. Le petit récipient de feuillage ne tarda pas d'offrir aux regards la plus réjouissante, la plus appétissante pyramide qui se pût voir; autour d'elle ils allaient se ranger en cercle quand un cri d'oiseau, qui se fit entendre dans le fourré voisin, attira leur attention.

— Tiens! fit Pierre en se levant, c'est le *derne* (1); il a sûrement son nid par là.

— Oui, dit un autre; à sa façon de crier on comprend bien que le nid n'est pas loin.

— Il faut chercher.

— Oui, oui, cherchons.

Et les voilà tous en quête dans le taillis.

Ils cherchent, ils explorent... Le cri effaré, inquiet de l'oiseau se fait encore entendre; mais en s'éloignant, en gagnant peu à peu la profondeur du fourré, où il les attire.

Tout à coup ils ne le perçoivent plus... Mais ils savent par expérience que ce silence peut indiquer qu'ils touchent au but, car il arrive que, soit effet de désespoir, soit suprême instinct de préservation, l'oiseau se tait quand il voit qu'on approche trop du cher berceau de sa petite famille. — Et les enfants ne poursuivent que plus attentivement leur battue — mais elle reste encore infructueuse.

— Ah! s'écrie enfin Pierre, fi du derne et de son nid! Il se sera moqué de nous, moquons-nous de lui; et retournons à nos fraises.

— Oui, retournons à nos fraises, répètent les chercheurs désappointés.

Et ils retournent à leurs fraises. Mais, comme ils approchent de l'endroit où ils les ont laissées :

— Ah! mon Dieu! fait d'une voix toute troublée Pierre, qui a regagné le premier la clairière.

— Eh! quoi donc ?

— Les fraises !... les fraises!

— Eh bien ?

— Parties ! enlevées! volées!

— Oh !...

II. — MAUVAISE FARCE PAR MAUVAISE FARCE.

Tout à coup un des enfants, levant la tête, aperçoit cheminant sur la route une petite fille très-misérablement vêtue ; il la montre à ses camarades, et leur fait remarquer qu'en s'éloignant, elle semble par instants regarder furtivement de leur côté.

— C'est elle qui a volé et mangé nos fraises!

— Oui, c'est elle !

— Ah ! dit Pierre, qui a déjà pris son élan vers la fillette, voilà un régal qui lui coûtera plus cher qu'elle n'a pensé.

Il court, et la troupe irritée le suit.

Mais en les entendant venir, la petite fille se retourne tranquillement et s'arrête.

— Ah! voleuse, ah! gourmande, lui crie Pierre qui n'est plus qu'à quelques pas d'elle, c'est toi qui as pris nos fraises, nous avons un compte à régler.

— Oh ! non, fait la petite d'une douce voix, avec un calme et digne sourire, oh! non.

Et, sans rien ajouter, elle montre du doigt, à quelque cinquante pas de là, un jeune garçon qui, un gros bâton à la main, un panier au bras, hâte le pas pour disparaître au plus vite derrière le tournant de la route.

— Gribiou ! s'écrie Pierre qui a reconnu l'individu désigné, tu l'as vu, petite ; oui, ce doit être lui ; ah ! le gueux ! le triple gueux ! ce coup est bien de sa façon.

(1) Nom vulgairement donné à la petite pie-grièche dans le milieu de la France

Alerte, vous autres, tous sur Gribiou ! et du jarret, sans quoi il nous jouerait le tour... Allons !

— Allons ! répètent les autres.

Et les voilà tous lancés sur la piste de Gribiou, que Pierre, toujours le plus agile, atteignit juste au moment où celui-ci, se voyant poursuivi, ressortait du fourré où il était entré pour déposer son panier.

— Tiens ! fit Pierre pendant que ses camarades arrivaient, pourquoi donc laisses-tu ainsi ton panier dans le bois ?

— Moi ! répliqua ou plutôt balbutia l'autre — car bien qu'étant l'aîné de Pierre d'au moins trois ans, et bien que mesurant au moins une tête de plus, il ne laissait pas d'être singulièrement intimidé en le trouvant tout à coup devant lui — moi, je n'avais point de panier.

— Comment ! point de panier ! répéta Pierre, je crois pourtant que si tu voulais venir chercher par là avec moi, nous le trouverions, ton panier. Viens donc, que nous regardions un peu.

Et sans plus de façon Pierre avait pris par le bras, pour l'entraîner dans le taillis, Gribiou qui faisait fort piteuse mine.

Mais déjà les autres enfants avaient fouillé le taillis et retrouvé le panier, dont Gribiou ne pouvait pas se défendre d'être le propriétaire, puisque au fond, sous le corbillon de fraises qu'il y avait glissé, était une cravate que tous lui connaissaient.

Voleur et volé. Dessin de F. Lix.

Gibiou, comprenant de reste qu'il allait avoir un vilain compte à régler avec cette troupe assez mal disposée à son égard, avisa au moyen de s'y soustraire. Il n'y avait d'autre obstacle à sa fuite que le voisinage de Pierre, qui même ne le tenait plus par le bras, distrait qu'il était, lui aussi, par l'examen du panier.

Glissant vivement son bâton entre les jambes de Pierre et formant levier de côté, il réussit à le faire trébucher. Et déjà il s'apprêtait à prendre sa course ; mais Pierre, en perdant l'équilibre, avait gardé sa présence d'esprit ; il allongea le bras et saisit le pied de Gribiou, qui roula lourdement sur le sol.

Avant que Gribiou se fût reconnu, Pierre était déjà debout, lui arrachant le bâton des mains et le brandissant sur la tête du mauvais farceur :

— Ah ! mon gaillard, s'écria-t-il, tu pensais nous payer en monnaie de lièvre ! Mais ce n'est pas nous qui acceptons de ces payements-là !

Pendant que Pierre s'exprimait ainsi, toute la troupe était venue se ranger autour de Gribiou, qui restait craintivement accroupi, ou, pour mieux dire, agenouillé devant ses accusateurs.

— Voilà nos fraises retrouvées, reprit Pierre, mais tu n'as pas moins voulu nous les voler ; c'est pourquoi ne compte pas que nous te tenions quitte ainsi.

Alors Gribiou s'enhardissant quelque peu :

— Quoi, qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi dites-vous que j'ai pris vos fraises ? est-ce qu'il m'a été défendu d'en ramasser en passant dans le bois ?

— En vérité, dit Pierre, tu les a ramassées, mais sur l'herbe où nous les avions mises, dans le corbillon que j'ai tressé.

— Et quand même je les aurais prises, hasarda Gribiou, est-ce que je savais qu'elles étaient à vous?

— En tout cas, tu devais bien savoir qu'elles n'étaient pas à toi, riposta vivement Pierre; tu le savais si bien que, pour nous faire quitter la place, tu es venu dans le bois imiter le cri du derne qui a peur pour son nid.

— Moi... ah! par exemple!

— Eh! oui, toi. Au surplus je ne vois pas pourquoi je perds du temps à chercher les preuves du mauvais tour que tu as voulu nous jouer.

— Mais...

— Allons, assez! cria Pierre, avec de grands airs terribles, en faisant tournoyer le bâton, dont la menace imprimait à Gribiou de comiques inflexions d'échine — tout d'abord je t'avertis que si tu fais seulement mine de vouloir t'enfuir, je tape. Tu as compris, hein?

Puis, s'adressant à ses camarades :

— Maintenant, vous autres, il faudrait aviser à nous payer de sa méchanceté, car enfin ça ne peut pas se passer ainsi. Quelle peine subira-t-il?

— Dix coups de trique, fit l'un.

— Vingt coups, dit un second.

Et la sentence semblait devoir s'aggraver de juge en juge, quand Pierre, levant le bras qui tenait le bâton :

— Une idée, attendez, j'ai une idée.

Gribiou le regarda d'un œil effaré. Pierre continua :

— S'il avait réussi à s'emparer de notre bonne petite cueillette, il se serait fort diverti à nos dépens. Il n'a pas réussi, c'est nous qui devons rire aux siens. Sa peine sera de reporter les fraises là où il les a prises, et tout en les portant, pour que le chemin nous semble moins long, il nous fera entendre de ces cris de bêtes qu'il imite si bien, à commencer par le cri du derne.

— Oh! la bonne idée! oh! que ce sera drôle! cria la troupe en battant des mains.

Alors Pierre, le bâton levé :

— Toi, Gribiou, tu as entendu, n'est-ce pas? Ainsi, ne te fais pas prier, si tu ne veux pas qu'il t'en cuise. Prends le panier et, en marchant vers l'endroit où tu dois remettre les fraises, fais-nous d'abord le cri du derne... Allons, commence, et prestement.

— Çà, mais, dit Gribiou avec un semblant de gaieté en prenant toutefois le panier, c'est pour rire, je suppose.

— Oui, répliqua Pierre, c'est pour rire, nous autres; tant mieux si ça t'amuse en même temps que nous. Allons, le derne, ou sinon!...

Et Pierre fit avec la trique un moulinet sur la tête de Gribiou, qui ne semblait rien moins que rassuré et qui commença à siffloter comme l'oiseau que Pierre avait désigné.

— Ah! très-bien! fort bien! c'est tout à fait ça! crièrent les enfants qui suivaient le patient en riant.

— Oui, très-bien, reprit Pierre; maintenant, la grenouille: je sais que tu la fais très-joliment.

Gribiou se mit à coasser comme une véritable habitante des marais, à la grande joie de son bruyant cortége.

— A présent, l'âne! commanda Pierre.

Gribiou obéit sans hésiter, et les échos du vallon redirent un hi-han! des mieux réussi, en même temps que les éclats de rire de la troupe.

— Changeons, dit Pierre, maintenant fais-nous la vache.

— La vache? Je ne sais pas.

— Allons donc! c'est que tu ne veux pas, et tu n'as pas le droit de ne pas vouloir, entends-tu? répliqua Pierre. Voyons, la vache! et sans tarder, ou bien gare dessous!

Et comme Gribiou, soit incapacité réelle, soit mauvais vouloir, ne se hâtait pas assez de se soumettre à l'ordre qui venait de lui être intimé, Pierre leva le bâton sur ses épaules.

— Tape! tape! s'il ne veut pas obéir! répétaient les enfants à qui mieux mieux.

Mais à ce moment l'arme terrible et menaçante fut brusquement arrachée de la main de Pierre, et, tout ébahi, il entendit une petite et faible voix qui disait près de lui :

— C'est vilain ce que tu fais là, sais-tu bien? C'est méchant ce que vous faites, vous tous qui vous mettez tant et tant contre un seul. N'avez-vous pas honte de tourmenter ainsi un garçon qui sûrement n'avait voulu que vous faire une farce, pour rire? C'est moi qui vous ai appris qu'il avait pris vos fraises : vous ne l'aviez pas vu; je l'avais vu, moi, et je vous l'ai dit.

— Ah! c'est toi! murmura sourdement Gribiou, en jetant un oblique et farouche regard sur la petite fille.

— Mais, reprit celle-ci, sans prendre garde à cette sournoise remarque, si j'avais pu vous croire aussi méchants, je n'aurais rien dit, au risque de passer moi-même pour la voleuse, et au risque de...

Mais Pierre, sur qui l'accent de fier reproche de la fillette avait semblé produire un profond effet.

— Tu as dit que nous étions méchants, fit-il, et c'est peut-être plus encore à moi qu'aux autres que tu as voulu parler, parce que tu m'as vu lever le bâton, et parce que tu as pensé que j'allais battre ce couard-là. Eh bien, non! ce n'est pas de notre méchanceté à nous que tu as été témoin, c'est de sa caponnerie à lui. En veux-tu la preuve? Tu vas l'avoir.

Là-dessus, après avoir ôté du panier que Gribiou avait au bras le corbillon de fraises, qu'il mit aux mains d'un de ses camarades, Pierre emmena de force en quelque sorte ce grand garçon à une dizaine de pas, et là, le lâchant, puis se posant devant lui les bras croisés :

— A présent, dit-il, nous voilà seul à seul — que personne ne vienne, quoi qu'il arrive! — tu es plus grand et plus fort que moi, mais n'importe! Si tu as quelque sujet de plainte contre moi, dis-le, et demande-m'en compte. Je suis prêt à te répondre. Allons, montre que j'ai eu tort en t'appelant *capon* et *couard!*... Allons.

Et Pierre attendit bravement.

Mais Gribiou se contenta de hausser les épaules en disant :

— C'est bien! je n'ai pas coutume de me battre avec des gens plus jeunes que moi.

— Ah! ah! tu aimes mieux te laisser battre par eux, n'est-ce pas?

Gribiou s'éloigna sans répondre, mais en secouant la tête d'un air suffisant. Quand il eut fait une trentaine de pas, il se retourna, et d'une voix que faisait trembler la colère ou toute autre émotion :

— Adieu, Pierre, cria-t-il; tu te souviendras, je pense, de l'aventure d'aujourd'hui. Eh bien! moi aussi!... Quant à toi, belle mignonne — ajouta-t-il en s'adressant à la petite fille — au plaisir de te revoir! oui, au plaisir de te revoir!...

Et il s'en alla — affectant une fierté à la vérité un peu beaucoup tardive.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1873.

Le jury s'est montré, cette année, dans le choix des œuvres appelées à composer le Salon, d'une sévérité que nous aurions presque le droit d'appeler *excessive*, à en juger par certaines toiles que nous avions vues dans plusieurs ateliers et qui, certes, n'eussent pas fait tache sur les murailles de l'exposition.

Quoi qu'il en soit, l'exposition ne compte pas moins de douze cent treize tableaux distribués dans le grand salon carré et dans douze autres salles. Deux cent soixante-dix-huit dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux et faïences, cent quatre-vingt-huit gravures et lithographies, quatre cent dix-huit marbres, bronzes et plâtres, voilà un total de nature encore à satisfaire le visiteur qui veut en avoir pour son argent.

Les chefs-d'œuvre abondent-ils? Non! mais incontestablement le niveau de l'art s'élève d'année en année, et l'école française tient toujours le premier rang parmi les écoles européennes.

Et cependant, dès notre entrée dans le grand salon, c'est un peintre étranger qui, tout d'abord, attire nos regards. Nous connaissions déjà M. Munkacsy par une toile exposée, il y a quelques années, *une Visite à un condamné à mort*, si nous ne nous trompons pas. Cette fois encore, c'est à une scène du même genre que l'artiste hongrois a emprunté son sujet : *Episode de la guerre de Hongrie en 1848, des femmes font de la charpie en écoutant le récit d'un blessé.* C'est vraiment fort beau et comme expression, et comme dessin et comme couleur. Il n'est pas jusqu'à cette teinte uniformément sombre qui ne répande sur toute la toile une poésie triste et pénétrante. — En regard et comme antithèse, M. Lix a spirituellement traduit ces vers de Siebecker, le poëte alsacien :

Essoufflant vos saxhorns, suçant vos clarinettes,
Maigres, déguenillés, juchés sur quelque banc,
Vous nous faisiez valser aux plus petites fêtes
Et nos vieux vous passaient la cruche de vin blanc.
Ces temps-là sont passés...

Plus loin, *l'Escalier d'Ana*, à Capri, de Jean Benner, grimpe et s'accroche aux flancs de la falaise.—Puis voici un Luminais d'un grand caractère, *le Retour de chasse dans les Gaules;* nous retrouverons dans une autre salle une seconde toile du même peintre, *l'Envahissement.* Des guerriers gaulois blonds, roux ou châtains, viennent de pénétrer violemment dans un somptueux gynécée. Les femmes affolées s'enfuient en abandonnant leurs bijoux; seule une jeune négresse a été surprise par les barbares. C'est la première fois que les Gaulois voient une femme noire, aussi leur étonnement n'a pas de bornes. Les uns rient, les autres, stupéfiés, contemplent cet être bizarre, pauvre créature qui relève les bras, comme pour se garantir des brutalités des soldats. Cette scène est rendue avec un charme inouï et fait le plus grand honneur à M. Luminais.

Mais revenons au grand salon, et arrêtons-nous un instant — si la foule le permet — devant *la Retraite* de M. Detaille. Il y a à peine quelques années que M. Detaille tient un pinceau, et déjà ses toiles se disputent à prix d'or. Mais c'est justice, car le jeune artiste est passé maître. Comme cette lourde artillerie se détache bien sur la neige! Quelle finesse! quelle variété dans les physionomies! — De chaque côté du tableau de M. Detaille, *les Danaïdes* de M. Tony Robert-Fleury, et les *Nymphes et Satyres* de M. Bouguereau présentent aux yeux des spectateurs des détails qui, pour être très-artistiques, ne sont pas précisément à leur place dans les colonnes du *Musée*. Passons donc. Aussi bien nous retrouverons tout à l'heure le nom de M. Bouguereau au bas d'une toile que nous pourrons louer sans réserve, *les Petites Maraudeuses*, et que le crayon habile de M. A. Duvivier reproduira plus loin pour nous avec tout son charme et toute sa grâce. — M. G. Doré va du paysage à la scène biblique. Que ne reste-t-il le dessinateur inimitable que vous savez, au lieu de s'obstiner dans des tentatives inutiles? — M. Cot, encore un artiste avec lequel il faudra compter. Retenez bien le nom de M. Cot. Son *Printemps* est une ravissante composition qui dénote de rapides progrès. — Le paysage de Daubigny, *Soleil couchant sur la plage de Villerville*, a une poésie et une grandeur sans pareilles. — Citons encore, avant de quitter le grand salon, *le Champ de coquelicots* de Delpy, *la Pluie et le Soleil* de Chintreuil, *Alexandre Dumas fils*, par E. Dubufle; *les Voleurs et l'Ane* de A. Leleux, *le Sentier aux ramiers* de Yan' Dargent, *la Femme de Loth* de Laurens, *l'Invasion* de P. Blanc, *les Chrétiens dans l'arène* de F. Grellet, *le Chèvrefeuille* d'Hanoteau, et enfin *la Paix*, grande peinture décorative de M. Puvis de Chavannes, qui ne manque ni d'effet ni de poésie.

Dans les salles latérales, nous trouverons encore une abondante moisson. En première ligne, voici un des doyens du paysage, M. Corot, toujours jeune, toujours enthousiaste du beau idéal. Quelle fraîcheur on respire dans ces deux paysages, *Pastorale* et *le Passeur!* M. Corot, comme tous les artistes qui frappent leurs œuvres d'une empreinte toute personnelle, a été longtemps discuté, nié. Nous ne serions pas étonné qu'un revirement subit rappelât à lui la faveur publique, comme il est arrivé, hélas! trop tard! pour Th. Rousseau et J. Dupré. — M. F. de Neuville obtient un véritable et légitime succès avec *les Dernières Cartouches*, composition saisissante, sévère, qui n'emprunte rien au charlatanisme de la mise en scène, si tentant en cette occasion. — Même éloge à M. Protais, qui n'a jamais été mieux inspiré que dans sa *Halte sous-bois*. — Deux beaux portraits de Mlle Z. Jacquemart, *M. Dufaure* et la *Marquise de C****. — M. C. Jacquand, qui se tient trop souvent à l'écart de nos expositions, y fait, cette année, sa rentrée avec une toile magistrale, *M. Abel Laurent*. — M. H. Lévy, l'auteur d'*Hérodiade*, a un *Christ au tombeau* très-remarquable de couleur et d'expression, mais qui nous semble cependant inférieur à l'œuvre précédente. — M. Worms continue la série de ses petits tableaux de genre avec *la Tante à succession*, comme M. Vibert avec *la Toilette de la mariée* et *le Premier-Né*, comme M. Berne-Bellecour avec *le Jour des fermages*, comme M. Anker avec son *Ours de*

neige, comme M. Pille avec *les Accords matrimoniaux*. — M. L. Joulin expose une femme dont la robe prend feu devant une cheminée. Tous les détails de la toilette et de l'ameublement sont rendus avec un art infini, mais la terreur donne à la physionomie du personnage une expression qui, pour être vraie, manque un peu de noblesse. Après cela, comme pareille aventure ne nous est jamais arrivée, il est très-possible que notre critique pèche un peu par la base. Au reste, bonne et solide peinture. — N'ayons garde d'oublier M. Cermak et son *Episode du Montenegro*, deux figures de Chaplin, M. Bonnat et son *Barbier turc*, M. Alma-Tadema et sa *Momie*, Mme H. Brown et *Ça ne sera rien*, M. Burghers et son *Guignol chez un pêcheur, la Madone* d'Hébert, les deux portraits de C. Duran : *Mlle Croizette* et *M. Jacques* (un tour de force); ceux de

Salon de 1873. *Les Petites maraudeuses*. Tableau de M. Bouguereau, dessin de A. Duvivier.

MM. Bonnegrace, Jalabert et Cabanel; *les Moutons* de M. Schenck, *la Cancalaise* de M. Feyen-Perrin, *le Triptyque* de M. Glaize, *A quoi rêvent les jeunes filles* et *le Tombeau sans fleur*, de M. Saintin; *le Secret de madame*, d'Hamman; *le Dimanche matin*, de Jundt; l'*Electre* et l'*Hélène*, de M. Barrias. N'ayons garde d'oublier surtout les paysagistes, qui sont la gloire de nos expositions et qui, derrière Corot et Daubigny, leurs chefs, s'avancent en colonne rangée : Cabat, Lavieille, Allongé, Appian, Français, de Cock, Hanoteau, Emile Breton, Chintreuil, A. de Curzon, Flandrin, Harpignies, Mesdag, Mouchot, Jules Noël et Ph. Rousseau, le peintre des fleurs et des fruits; et Méry, et Jadin, le peintre des chiens, et tant d'autres que le manque de place nous contraint à négliger.

Ch. RAYMOND.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

BEAUX-ARTS.

LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.

Le Salon comique, par Cham. — 813. M. Kaemmerer, *Une rupture.* C'est dommage, ce monsieur avait une bien bonne tenue dans le monde. — 999. M. Manet. Bière et distinction. — 998. M. Manet. Protestation contre l'usage du savon. — 527. M. Carolus Duran. Une dame qui a été joliment fourrée dedans par le marchand de chevaux. — 513. M. Duez. La lune de miel, et on ne voit que le soleil! — 687. M. Guay. Ulysse abandonne le canotage pour le trapèze. — 1627. M. Dubois. Ève! on se maniérait donc déjà dans le paradis terrestre. — 1554. M. Captier, *Judith.* Maintenant qu'elle a coupé la tête d'Holopherne, espérons qu'elle coupera aussi ses cheveux — 1858. M. Ringel. Trait de bienveillance du roi Salomon vis-à-vis d'un enfant d'une maternité douteuse.

ÉPISODE DES GUERRES MARITIMES.

LE CHATEAU DU TAUREAU [1].

IX. — LES COUPS DE CANON.

Huit heures, fin de la trêve. Huit heures et demie, silence profond. Neuf heures, brouillard intense. Le moment décisif approche.

Sur la plate-forme du Taureau, plus de commentaires. Le commandant Balafrot, sa sœur, sa nièce attendent frémissants.

Bien que Elnorius Thought eût été parfaitement discret, bien que Guichavoa et les frères Caradec se fussent montrés pleins de confiance en Dufresny, son héroïque résolution avait été pénétrée. Balafrot se garda bien de le dire. Mme Destournelles n'en ouvrit point la bouche. Philiberte tremblait.

Cependant la fatale explosion ne devait pas avoir lieu sans être précédée par un combat, et le canon ni le fusil n'élevaient la voix.

A bord de *la Somnambule*, on plaisantait sur la déconfiture de ces jolis petits *messieurs* que ramènerait avec les menottes le premier lieutenant chef de la corvée. En outre, puisque, d'après M. Thought, le solide *Fortuned* n'avait pas de voie d'eau, il ne serait peut-être pas impossible de le raflouer, puis de lui donner une mâture de fortune et d'avoir sur ce sauvetage de fort belles parts d'indemnité. On en retirerait tout au moins les plus riches marchandises, et pour qu'aucun Français ne pût profiter de la moindre épave, on ferait du reste un splendide feu de joie.

Agréables propos, grands éclats de rire, chansons bruyantes tolérées par exception.

Au Taureau, morne silence, poignantes angoisses mélangées pourtant d'un certain espoir.

Sur la corvette, confiance absolue, et vacarme un peu imprudent peut-être, car neuf heures et demie, et enfin dix heures sonnèrent sans qu'on eût entendu le canon :

— Silence à bord ! commanda le capitaine en frappant du pied. Nos canots auraient-ils fait fausse route?

— Ce n'est guère possible !

— Mais voici plus d'une heure qu'ils sont partis.

— Les Français, je gage, auront jeté les canons à la mer.

— Deux feux de peloton pouvaient remplacer le signal. D'ailleurs rien de plus simple que nous renvoyer un des canots.

A bord de *la Somnambule*, après ces paroles, nul ne se permit la moindre observation. Sans être précisément inquiets, les Anglais, intrigués, déconcertés, attendaient une explication que ne trouvait aucun d'eux.

Sur la plate-forme, Mme Destournelles et Philiberte adressaient à Dieu les plus ferventes prières. Balafrot se promenait de long en large avec une impatience inexprimable.

Onze heures, minuit, minuit et demi, rien. Plus un souffle de vent ; pas un bruit. Le brouillard fugace de la saison d'été se dissipait peu à peu.

A une heure du matin, on entrevit, par delà l'île aux Dames, la mâture sans voiles de la corvette se profilant sur le ciel étoilé. Et de la corvette on apercevait au même instant la masse sombre du *Fortuned* dont la ligne argentée d'un remous dessinait mieux encore la position sur le mamelon du grand banc.

Alors enfin le capitaine de *la Somnambule* prit le parti d'envoyer en reconnaissance un quatrième canot armé de vingt-cinq hommes. Celui-ci ne s'avançait plus sous le couvert du brouillard, et non-seulement on ne riait ni ne chantait à bord, mais on y retenait son haleine pour mieux entendre.

Au bout de huit minutes, l'officier de l'embarcation héla le *Fortuned*. Du vaisseau échoué personne ne répondit ; on n'y voyait personne.

— Lève rames !

Quelque piége était-il à craindre? Non ! Les trois premières embarcations auraient pris trop de tour, se seraient égarées dans le brouillard, et devaient ensuite, drossées par le courant, s'être abritées dans quelque coin. Quant aux corsaires, profitant de la brume, ils devaient avoir abandonné le vaisseau.

Sur ces réflexions, sans prendre la peine d'en faire le tour, l'officier de corvée commanda :

— Avant partout !

Le canot accosta résolûment par le travers, et, sans précautions, les trois quarts de ses gens montèrent à bord. Tout à coup éclata un bruit étrange. Les rameurs, assis à leurs bancs de nage, entendirent la voix étouffée de leur chef qui essayait de crier :

— Pousse au large !... Sauvez-vous !

Ils poussèrent avec terreur.

— Accoste ! ou vous êtes coulés, leur cria Dufresny en bon anglais.

Vingt fusils étaient braqués sur le bord ; un canon était prêt à faire feu. Ils essayèrent néanmoins de fuir.

— Feu donc !... feu !

Le canon retentit.

— Un !... deux ! compta le capitaine de *la Somnambule*.

Un troisième coup le fit tressaillir d'étonnement.

— Quatre !... cinq !... six !... sept !...

— Victoire ! s'écria Balafrot en embrassant sa sœur. Il a réussi !

Et Philiberte put enfin verser des larmes de joie en rendant grâce au ciel d'un succès jusque-là plus que douteux.

Ce n'était pas pour rien que Dufresny avait fait garnir de plomb une touée de ligne assez longue pour aller du mamelon jusqu'au bas de l'escalier du château fort.

Cette ligne, dont un bout faisait dormant sous la flottaison du *Fortuned*, fut secrètement amarrée par l'autre bout au chaland destiné à transférer en rivière de Morlaix les caisses de Elnorius Thought. Elle était plombée pour n'être ni vue ni rencontrée par les Anglais. Stratagème de bonne guerre, elle devait servir de va-et-vient et permettre de communiquer avec le vaisseau, sans tâtonnements, sans bruit aucun, sans recourir aux avirons, sans que les courants pussent en aucune façon faire dévier ceux qui s'en serviraient.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Son poids, qui la faisait traîner par le fond, ne laissa point de ralentir la marche du chaland; mais, d'un côté, Dufresny, Banéat et leurs gens avaient apporté un soin méticuleux à la couler par glènes distancées méthodiquement, de l'autre, les rameurs avaient nagé avec assez de vigueur pour que le ralentissement, peu sensible, ne fût pas remarqué par l'ennemi. Ainsi fut immergée une vraie remorque sous-marine.

Au Taureau, sans même que l'excentrique savant s'en doutât, elle fut attachée à l'un des anneaux de la muraille.

Déjà, grâce à l'éloquence des Guichavoa, des Caradec et de leurs amis du bas de la rivière, foule de marins ou riverains, dans leurs barques bien approvisionnées de vivres, se pressaient aux abords de l'escalier. Balafrot, trop heureux de leur fournir des munitions et des armes, les vit s'éloigner en se paumoyant sur la ligne jusqu'au point où les Anglais auraient pu les apercevoir. Ensuite on fit des vœux pour le brouillard. Puis il fallut attendre dans une anxiété croissante d'heure en heure.

Chaloupes et barques bretonnes se tenaient donc à l'abri de l'île aux Dames, avec l'espoir que la brume viendrait leur permettre de continuer la route aventureuse qui les ferait passer à demi-portée du canon de *la Somnambule*. Sans la brume, rien de possible; avec son concours, la ligne plombée, fil d'Ariane et corde de halage, rendait le succès très-probable.

Les brouillards s'élevèrent enfin. Sur la plate-forme du Taureau, les cœurs tressaillirent d'espoir; quelques cris de joie éclatèrent. Balafrot, Mme Destournelles ni Philiberte ne furent de ceux qui chantaient déjà victoire. Que, par malheur, une chaloupe de ronde de *la Somnambule* rencontrât le convoi de secours, l'entreprise, si bien combinée qu'elle fût, avorterait misérablement.

De là, parmi les plus ardents amis de Dufresny, les craintes poignantes qui se prolongèrent jusqu'à la fin.

La brume, au ras de l'île aux Dames, fut accueillie avec transports, mais force était de comprimer toute manifestation bruyante, car les Anglais auraient pu entendre. La joie belliqueuse de tous se traduisit donc en action; ce n'en valut que mieux. La ligne plombée, sortant du fond des eaux par l'avant de la première des barques pour retomber à l'arrière de la dernière, passa par deux cents mains avec une vitesse vertigineuse.

Le chapelet dont elle était le lien et la cordelle, invisible, muet, fougueux, glissait parmi les flots comme le reptile de la légende fantastique.

— *Fé d'ann Doué!* (Par la foi de Dieu!) pensaient les riverains bretons, il fallait se hâter, car les Anglais armaient décidément leurs redoutables canots.

On entendit fort bien, à bord de *la Somnambule*, le grincement des poulies, le cliquetis des armes, le murmure confus des voix humaines et quelques commandements gutturaux.

A la vérité, on allait en droiture, tandis que les Anglais prendraient assurément du tour; c'est égal, pas une seconde à perdre.

— Hale dessus!... Paumoie roide!... Mains sur mains! sans souffler mot! sans mollir! de vaillante rage!

Bref, telle fut l'énergique promptitude des gens armés par Balafrot, qu'à l'instant de l'abordage du *Fortuned* par les trois premières embarcations anglaises, plus de cent Bretons silencieux attendaient les assaillants.

Les rires et les chansons des matelots de *la Somnambule* couvrirent le bruit inévitable de soixante rixes simultanées.

— Tout par surprise et à l'arme blanche! avait dit le capitaine anglais.

— Tout sans arme à feu et par surprise, avait, de son côté, commandé Dufresny en rangeant à leurs postes ses hommes de renfort.

Pris à bras le corps, saisis inopinément à la gorge, renversés sur le pont, puis garrottés et bâillonnés, les soldats et les matelots ennemis étaient rangés côte à côte dans la cale au moment où leur capitaine s'attendait au signal des deux coups de canon.

La capture des trois embarcations ne présenta pas de difficultés. Ceux qui les gardaient accostées le long du bord, étant sans défiance, se trouvèrent pris comme dans un filet.

— Ah! mon capitaine s'y connaît! s'écria Guichavoa en battant un entrechat à la matelote.

— Ça met en goût! dit Banéat; un fameux coup maintenant serait d'enlever la corvette. Les Anglais n'y sont plus guère que deux cents; nous avons trois bonnes embarcations, sans compter les barques du pays, des armes, des costumes, vu que nous déshabillerions nos prisonniers. Moi, d'abord, je me déguise en sergent de marine...

— Moi en midshipman, fit Guichavoa.

— Oui! oui! enlevons la corvette! dirent tumultueusement les cent et quelques marins bretons.

Dufresny, singulièrement tenté, mit son monde en rangs. Ses auxiliaires ne valaient point à beaucoup près son petit équipage primitif. Il hésitait à compromettre un succès assuré. Il prenait cependant ses mesures, dictant les rôles, distribuant les postes, essayant d'organiser avec une audacieuse prudence le difficile coup de main, quand, au bout de longs préparatifs, le brouillard se dissipa.

Déjà quelques hommes étaient assis dans les embarcations, prêts à ramer :

— Allez vivement vous amarrer à tribord devant, leur commanda-t-il, et puis remontez à bord.

Les cent vingt Bretons rassemblés sur le pont ne savaient que penser de ce contre-ordre.

— Mes enfants, leur dit Dufresny, à la faveur de la brume, nous aurions peut-être eu quelque chance de réussite, quoique nous n'ayons pas le mot d'ordre et que la corvette soit sur ses gardes. Mais à présent nous serions coulés infailliblement par une simple bordée. Je refuse donc de diriger l'attaque.

— C'est dommage.

— Malgré ça, il a raison.

— Plus moyen, dirent Banéat, Guichavoa, Derrien et vingt autres.

— Contentons-nous, mes amis, ajouta le jeune officier, d'être désormais parfaitement maîtres du *Fortuned*, bien pourvu de vivres et d'armes, et n'ayant rien à craindre de *la Somnambule*, privée de ses trois meilleures embarcations. Je me charge du débarquement de nos marchandises. Anciens et nouveaux, chacun aura sa part de prise proportionnelle, conformément aux règlements. Un peu de patience donc. Notre défensive est facile, et notre ligne plombée est toujours amarrée par un bout au château du Taureau.

— Oui, oui, c'est vrai!

— Il y aura d'autres brumes... et la corvette ne peut rester toujours là...

— Et les coups de vent...

— Et les idées du capitaine...

— La chance est à nous!

— Silence!... A plat pont!... Encore un coup de filet à donner! s'écria brusquement Dufresny en se cachant derrière le bastingage.

Le quatrième canot de *la Somnambule* fut attendu mèche allumée.

S'il avait pris du tour et vu les diverses embarcations amarrées sous la joue de tribord, il aurait entièrement évité sa déconvenue. Mais, après avoir levé rames, s'il avait rétrogradé au lieu d'accoster, son malheur eût été plus grand : le canon l'aurait coulé. Il accosta. On essaya encore de l'enlever par surprise; mais on y voyait un peu et l'on entendait parfaitement. Impossible d'en finir par la seule ruse.

Alors Dufresny, n'ayant aucun motif de se taire davantage, fit à Balafrot le signal de sept coups de canon, qui avait été convenu avec Guichavoa pour annoncer réussite complète.

— Eh bien, s'écria presque aussitôt le grognard, ne pouvant se contenir davantage, plus de larmes, et vive l'amour! Ce salut, ma chère nièce, nous annonce, pardessus le marché, des dragées pour ton mariage...

La fossette rieuse, depuis longtemps trop effacée, reparut à ces mots.

Mais, hélas! trente-six heures ne s'étaient point écoulées que les trois Kyrielles, déconcertées un instant, purent encore tout à leur aise prophétiser de malheur.

En dépit du sous-préfet et du commissaire de marine, le maire de Morlaix venait d'avoir la douleur d'annoncer à ses concitoyens le désastre de Waterloo.

X. — LES PROPHÉTESSES DE MALHEUR.

— Waterloo! dit Aglaé; donc l'ogre de Corse a perdu la partie, le bon roi Louis le Désiré rentrera, et cette vieille moustache de Balafrot sera trop content de gratter du papier chez les Tardif.

— Waterloo! ajouta Phrosine; et M. le corsaire des Cent-jours, noté comme buonapartiste, s'en va revenir les mains vides de toutes ses grandes aventures...

— Bien fait! s'écria Mélie, inspirée par le génie de l'envie et de la rancune. Le *Fortuned* ne pouvant plus être déclaré de bonne prise, les Anglais de *la Somnambule* vont vous fouiller Guichavoa et compagnie, fièrement mieux que nos bonasses douaniers.

— Adieu les cachemires de Mme Philiberte! Bonsoir la corbeille de noces! Et la noce aussi!

— Sans compter, mes sœurs, que le beau Dufresny doit être criblé de dettes; car enfin avec quoi payera-t-il l'armement et la coque de cette chaloupe qu'il avait si galamment appelée *la Philiberte?*

La malignité des trois commères leur faisait ainsi presque deviner ce qui ne tarda point à être un grand surcroît de chagrin pour le brave Balafrot.

— Le vaillant garçon, pensait-il, a perdu jusqu'à ces deux mille francs qu'il nous avait si généreusement prêtés! Moi, je vais être remis à la demi-solde, et nous serons tous plus malheureux qu'avant son sublime coup de tête!

M. Elnorius Thought, brutalement fait prisonnier et mystifié par Dufresny, ne pouvait être, d'après les Kyrielles, que fort mal disposé envers lui; elles enchérissaient en présence de l'excentrique gentleman, devenu leur locataire; voici comment :

Sous les auspices du commandant Balafrot et du capitaine Dufresny, le docte Anglais avait été parfaitement accueilli par M. Tardif. L'armateur, dès le premier soir, lui offrit à souper, fit décharger ses précieuses caisses avec toutes les précautions désirables et les remisa dans un magasin contigu à l'arrière-boutique de Mlles Kyrio.

Or, le savant ayant témoigné l'ardent désir de ne pas loger ailleurs qu'auprès de ses trésors, ces demoiselles s'empressèrent de lui offrir une chambre garnie très-confortable : marché d'or de part et d'autre.

Mme Destournelles et Mlle Philiberte se trouvant au château du Taureau, où il avait eu l'honneur de les voir un instant, il fut dédommagé de leur absence par Aglaé, Phrosine et Mélie, qui le mirent immédiatement au courant d'une infinité de choses et d'une multitude d'autres.

— Oh! *bième, très-bième!* se bornait à dire de temps en temps Elnorius Thought, assez versé dans les beautés de la langue française pour ne rien perdre de leur faconde.

Le profond mythologue pensa peut-être que les Euménides, en vertu de quelque métempsychose, s'étaient établies comme épicières sur le quai de Tréguier.

Enfin, les événements politiques s'étant chargés de réaliser toutes les prévisions des trois prophétesses de malheur, il s'avisa d'aller examiner, dans le plus haut des kombots, cette main de pierre dont elles s'étaient tant moquées en sa présence.

— Délicatesse... discrétion... *Rudimental!...* J'ai trouvé, se dit-il après ses investigations scientifiques.

Et, descendant aussitôt chez Mme Destournelles, il lui exprima le désir de voir Mlle Philiberte.

Avec un accent qui ajoutait à l'originalité du discours :

— Je voulais, dit-il, lui proposer un petit marché.

Philiberte était souffrante. D'horribles inquiétudes la minaient : Dufresny n'avait pas reparu, le drapeau blanc flottait sur le château du Taureau, le pavillon britannique à bord du *Fortuned*, où le jeune et brave officier subissait sans doute d'humiliantes avanies.

Elle était en proie à cette douleur poignante qu'engendrent l'espoir déçu, la perte du bonheur qu'on va saisir, la transformation soudaine d'un doux rêve en amère réalité. Son cœur se brisait. Sa résignation passée renaîtrait-elle? Ses yeux rougis par les larmes et sa pâleur témoignaient d'une affliction telle, que sa mère, alarmée, répondit d'abord à M. Thought qu'elle était hors d'état de se présenter.

— Oh! je comprenais tout très-bien; c'est pourquoi j'insisterai beaucoup plus fort.

Et tant il insista, que Philiberte parut.

Après un salut grave et sympathique :

— Mademoiselle, dit Elnorius, je viens demander à vous le plus grand des services, et en même temps offrir à vous beaucoup d'argent pour des acquisitions scientifiques.

— Daignez vous expliquer, monsieur, dit Philiberte fort étonnée de ce début.

— Dans une de mes caisses, mademoiselle, j'ai un monument hindou de la plus haute antiquité, l'œuf primordial, un œuf de pierre qui a trois yeux, trois bouches, trois oreilles, et qui devrait avoir autant de bras supportant une tablette où est gravée une inscription en langue sacrée. Mais l'un des bras et les deux tiers de la tablette ont été brisés par des barbares.

Philiberte comprit l'objet de la négociation; ses yeux secs s'enflammèrent d'une sorte d'espoir fiévreux; Elnorius ajoutait :

— Par quel concours de circonstances invraisemblables se fait-il qu'un si précieux document soit en votre possession? Je ne puis le concevoir; mais vous le possédez. Je l'ai vu dans votre grotte artificielle; il est pour le *Rudimental Athenæum* et pour moi d'une valeur inappréciable.

Philiberte, étourdie, croyait rêver; Mme Destournelles intervint :

— Monsieur, dit-elle, on affirme qu'autrefois un vaisseau de la Compagnie des Indes se brisa sur ce même banc où est échoué le *Fortuned*. Le bras de pierre que vous voulez acquérir ne peut provenir que de ce naufrage. Des pêcheurs l'auront dragué, amené en rivière pour en tirer parti, et, ne trouvant point d'acheteur, l'auront jeté au lieu d'où ma fille l'a fait retirer par Guichavoa.

— Cette explication est assez satisfaisante, dit Elnorius; mais mademoiselle ne m'avait pas répondu.

— Mon Dieu ! fit la jeune fille avec trouble, je voudrais vous offrir... Cet objet est sans valeur pour moi... Il ne m'a rien coûté... puis-je songer à le vendre?...

Les Anglais repoussés. Dessin de Lançon.

Et pourtant!... Mais non,... je ne sais plus ce que je dis... Maman, venez donc à mon secours!...

— Oh! doucement! fit Elnorius, je suis beaucoup trop riche pour accepter la charité! Je ne veux absolument pas de votre générosité à vous!... Non!

La fossette sérieuse faillit s'effacer devant l'évidente bienveillance de l'opulent gentleman, qui se permit de prendre paternellement la main de la jeune fille en ajoutant :

— Ecoutez bien moi, s'il plaît à vous, ma chère demoiselle.

Et il plut à Philiberte d'écouter si bien, que le deuxième ou le troisième dimanche suivant, en l'église Saint-Mélaine, où les trois sœurs Kyrio assistaient à la grand'messe, il y eut un mémorable scandale.

Le curé, monté en chaire, annonçait :

— Promesse de mariage entre M. Victor Dufresny, capitaine de frégate, et Mlle Philiberte Destournelles, fille mineure de...

La publication fut interrompue par un cri aigu de Mélie Kyrio, prise d'une attaque de nefs; Aglaé, au même instant, perdait connaissance. Quant à Phrosine, brune irritable, elle se leva tragiquement; puis, sans secourir ses sœurs, elle sortit de l'église en renversant trois chaises, deux enfants de chœur et une femme de ménage.

De mémoire de paroissienne, rien de pareil ne s'était vu. A la vérité, les paroissiennes, ignorant les annales héroïques de leur cité, ne savaient point qu'en 1611 la fille de Jacques Deleau, commandant du château du Taureau, fut enlevée, durant la grand'messe, par des pirates irlandais et reprise par son propre père dans la baie de Carantec à la suite d'un furieux combat naval.

Le brave Balafrot ne devait pas tarder à mettre ce scandale historique en parallèle avec celui qu'occasionnèrent, en l'église Saint-Mélaine, les trois maigres sœurs Kyrio.

La publication du ban de mariage mettait le comble à la mesure.

Ne suffisait-il donc point qu'un rapport venimeux, dont l'auteur ne sera pas désigné, eût été officiellement adressé à S. Exc. le ministre de la marine, contre un certain Dufresny (Victor), lieutenant de vaisseau indigne, frondeur, boudeur, ultra-royaliste et indiscipliné, qui, sans lettres de marque, s'était permis de lever un équipage d'aventuriers et d'aller écumer les côtes d'Angleterre? Ne suffisait-il pas que ce rapport, exact du reste, et très-circonstancié quant à la partie romanesque, au lieu de tomber entre les mains du vice-amiral Decrès, ministre de la marine de l'empereur, eût été remis à M. le comte de Jaucourt, son successeur, nommé le 9 juillet, ministre de la marine du roi? Or, venin y compris, le rapport était si divertissant à tous égards, que le nouveau ministre crut être agréable au roi en le mettant sous ses yeux; il en résulta qu'après avoir ri du fond comme de la forme, S. M. Louis XVIII voulut que le certain Dufresny (Victor) fût immédiatement élevé au grade de capitaine de frégate.

Ne suffisait-il donc pas que ce vieux buonapartiste d'Hervé Plourin, dit Balafrot, par suite du même rapport, au lieu d'être mis à la demi-solde, fût honorablement retraité comme chef de bataillon et libéralement indemnisé sur la cassette du roi de tous les frais qu'il avait faits pour improviser l'équipement, l'armement et l'approvisionnement des barques envoyées au secours de Dufresny?

Ne suffisait-il point que les marins de *la Philiberte* eussent reçu chacun de leur capitaine — chose inexplicable — une gratification de plus de cent louis, en suite de quoi ce mauvais sujet de Guichavoa s'était avisé d'organiser une sérénade à laquelle assistèrent et applaudirent tous les marins du pays, ainsi que les deux tiers de la population de Morlaix?

Eh bien, non, cela ne suffisait point, car la sérénade eut pour pendant un épouvantable charivari, organisé, le dimanche de la première publication, par ce même Guichavoa, qui, de temps en temps, donnait le coup de sifflet du silence.

Tout se taisait alors, et le monstre, sur un rhythme du plain-chant, psalmodiait :

Kyrielles y sont-elles?

A quoi l'abominable multitude répondait :

Kyriell' y sont!

Et Pichenez, trop heureux d'avoir eu les yeux pochés, sonnait une cloche énorme; et les quatre Caradec faisaient crier des crécelles gigantesques; et douze grosses caisses étaint battues à tour de bras par Hélar, Derrien, Bernez, Divy, les deux Rivoal et autres accourus de tous les coins de la ville. Marzin et Ropartz jouaient du tam-tam sur des fûts de métal. Les amis de Locquénolé, de Carantec et de Plougasnou frappaient sur des enclumes, brisaient des douvelles, fracassaient de vieux tonneaux. On imitait les cris de tous les animaux de la création : on gloussait, on aboyait, on miaulait, on rugissait, on frappait aux volets de la boutique :

— Kyrielles y sont-elles?
— Oui, Kyriell' y sont!

D'immenses feuilles de tôle balancées au ras de la porte imitaient le tonnerre à s'y méprendre.

Et le vacarme dura jusqu'à minuit, sans que l'autorité municipale jugeât à propos d'intervenir. Parbleu! M. le maire en personne riait aux éclats, et ses propres fils, gamins terribles, faisaient leur partie dans le concert.

Le lendemain lundi, sur la devanture de la boutique on lisait : « Fermé pour cause de déménagement. »

— Non! dit le pilote Banéat, c'est pour cause de chavirement!... Ah! le joli branle-bas, Guichavoa, mon petit, mousseux, crâne et distingué!

— Dam! maître, sans me flatter, ça me connaît!

La paix couvrait de navires la rade et la rivière de Morlaix. L'Angleterre nous rendait nos prisonniers de guerre rapatriés après leurs longues tortures : scènes profondément émouvantes. De nombreux bâtiments marchands rentraient coup sur coup au port, qui n'avait jamais été plus animé. Ainsi revinrent successivement tous ceux qu'attendait la maison Tardif et Cᵉ.

Quant au *Fortuned*, déchargé, allégé et raflоué le jour de la plus forte marée, à l'aide d'appareils dits *chameaux*, il fut pourvu d'une faible mâture par les trop chanceux marins de *la Somnambule*. Puis il disparut, sans avoir laissé à Morlaix d'autre cachemire que celui que Guichavoa y apporta en contrebande afin qu'Elnorius Thought l'offrît à Philiberte, dernier crève-cœur pour les trois Kyrielles exilées des bords verdoyants du Keffleut et du Jarlot.

Enfin, quelques jours après l'heureuse union des nouveaux mariés, les précieuses caisses d'antiquités hindoues, embarquées sur *l'Active*, arrivèrent à leur destination pour la satisfaction la plus grande du *Rudimental Athenæum*, où l'on n'a pas encore achevé de déchiffrer le quart des matériaux amassés par le plus illustre de ses membres perpétuels.

Le bras de pierre figure positivement dans la collection des documents originaux; mais Dufresny lui-même n'a jamais su ni pu savoir si ce bras était ou n'était point le troisième de l'œuf primordial, initial et rudimental.

En revanche, Philiberte n'ignore pas le touchant mystère du jeune officier voulant, au prix de sa vie, assurer l'avenir de celle qu'il n'espérait plus revoir. Elnorius, qui avait promis délicatesse et discrétion, obtint, le soir des fiançailles, de tout révéler.

Philiberte, enthousiasmée, ne put exprimer son émotion qu'en se jetant dans les bras de Victor. Mᵐᵉ Destournelles, touchée aux larmes, bénissait, en louant Dieu, celui qui allait devenir son fils. Balafrot ne put retenir une exclamation par trop militaire. Et Guichavoa, qui servait le thé dans la grotte du kombot, était tenté d'applaudir.

Le même soir, Elnorius crut devoir donner à la famille connaissance du sens de l'inscription tracée sur la tablette de pierre :

Qui me connaît connaît toutes choses;
Qui ne me connaît pas ne connaît rien;
Mais qui me connaît?

— Moi, monsieur Thought, s'écria Guichavoa, et bien content de la connaissance !

Pour charmer les loisirs de sa retraite, le commandant Balafrot résolut de les consacrer à l'historique détaillé de son château du Taureau ; il avait déjà recueilli foule de notes et de documents curieux; mais, avec l'âge, sa vue s'était fatiguée :

— Ce qu'il me faudrait maintenant, dit-il en présence de Guichavoa, ce serait un bon secrétaire.

— Dommage ! mon commandant, fit le matelot, l'écriture et la lecture, ça ne me connaît pas.

ÉPILOGUE.

Le commandant Hervé Plourin, dit Balafrot, malgré sa vue fatiguée, est parvenu à conduire à bonne fin l'ouvrage de sa vieillesse.

Il débute à peu près en ces termes :

De temps immémorial, les côtes avoisinantes étaient ravagées par des écumeurs de mer de tous les pays. Déprédations, pillages, incendies, dévastations continuels; protection aucune.

En 1522, la ville de Morlaix avait été mise à sac par les Anglais, toujours disposés à recommencer; et les principaux habitants, pris comme otages, avaient, en outre, dû payer d'énormes rançons. Le commerce fut ruiné complétement. Mais quand, à force de travail, on sortit enfin de détresse, pareil désastre redevint à craindre.

A cette époque peu enviable, il n'était que sage de se protéger soi-même envers et contre tous.

En conséquence, les bourgeois et commerçants notables résolurent, puisque le roi François Ier les laissait à la merci d'un coup de main, de se fortifier et de se garder de leur mieux. Il fallut pourtant en solliciter l'autorisation; à quoi le roi-chevalier répondit avec candeur :

— Faites, mes amis, faites votre bastion, comme vous le jugerez convenable. Le trésor n'y contribuera pas, parce qu'il est vide.

Touchés d'une sincérité si persuasive, les Morlaisiens se cotisèrent. Le roi leur accordait le droit de nommer le commandant de la forteresse et d'y placer une garnison, pourvu que tous frais de solde et d'entretien demeurassent à leur charge. Ces conditions étaient acceptées d'avance.

Sans perdre un instant, on se mit donc à l'œuvre. Une roche schisteuse que le caprice des lames avait sculptée en forme de tête de taureau se trouvait à bonne distance, tout juste entre la passe de l'ouest et celle de l'est, au nord de la rivière. Les fondations s'accrochèrent à ses cornes incessamment blanchies par l'écume des lames. Les murailles s'élevèrent en dépit des tempêtes. Et dès le 6 juillet 1544, la forteresse, bien qu'interminée, était en état de recevoir sa première garnison : vingt-trois soldats de milice municipale, un canonnier, un trompette, un aumônier, et enfin un commandant, le capitaine de Kermellec, *homme savant et expérimenté au fait de la guerre*, selon le texte du procès-verbal (1).

(1) Lecoat, *Monographie du château du Taureau.*

L'histoire de la sévère forteresse municipale n'est pas dénuée d'intérêt romanesque, militaire, maritime, dramatique, parfois atroce, parfois simplement bizarre.

Dès 1544, quand éclata la guerre avec l'Angleterre, elle était déjà très-passablement armée. Sur sa plateforme se trouvaient en batterie deux couleuvrines à huit pans, dont l'une porte les armes de Bretagne entourées de la cordelière. Balafrot les y admira; on les y voit encore.

Sous le règne de Henri II, le Taureau, successivement commandé par Guillaume Quéméneur, Richard Nicolas et Vincent Jezay, belliqueux bourgeois morlaisiens, préserva constamment la rivière de toute incursion des ennemis.

Survinrent, par la suite, des chicanes et des luttes sans fin entre les juges de la sénéchaussée, prétendant à la nomination, de par le roi, du commandant de la forteresse, et la municipalité, revendiquant son privilége, dont elle avait le droit d'être jalouse. On se querellait, on se battait, on se raccommodait entre temps pour vider des pots de réconciliation ; mais, les fumées du vin échauffant les têtes, on se battait de plus belle à la suite de ces banquets. Hobereaux et bourgeois l'emportant tour à tour, le Taureau changeait sans cesse de capitaine; mais, en somme, il protégeait bien la rade et le commerce, de plus en plus florissant : c'était l'essentiel.

Durant la Ligue, on s'égorgea. Les commandants successifs du Taureau n'y laissèrent prendre pied ni aux Espagnols ni aux Anglais; ils eurent même l'habileté de ne point le livrer à la Sainte-Union. Enfin, l'étoile de Henri IV prenant le dessus, Duplessis, sieur de Kerangoff, se prononça résolûment. L'*Enragé têtu*, ainsi qu'on le nommait, tint bon durant neuf années sur son roc, d'où, pour s'approvisionner, il envoyait rançonner les riverains. La municipalité, indignée de son usurpation, lui envoya des huissiers. Kerangoff en rit d'une rude façon ; peu s'en fallut que les huissiers ne fussent pendus au sommet du donjon — tour ronde qui, par parenthèse, s'écroula en 1609, mais fut rétablie en 1614.

Sur cette côte, l'odieux sieur de Fontenelle pillait et dévastait au nom des ligueurs; François de Goësbriand, bien que ses ancêtres eussent occupé la charge de capitaine de Morlaix, se retrancha dans un fortin, d'où il saccageait au nom du roi. Fontenelle opérait sur terre; Goësbriand écumait la mer, rançonnant les barques, n'épargnant même pas celles de Mgr l'évêque de Léon. Kerangoff brochait sur le tout. Regrettable bon temps!

En 1604, l'*Enragé têtu*, sur un ordre formel du roi, rendit à la municipalité l'entière possession de la forteresse ; mais, à peine revenu à Morlaix, où il rentra bardé de fer, dague au côté, pot en tête, l'opiniâtre soudard intenta aux jurats le plus orgueilleux des procès :

— Vous m'avez refusé ma solde, celle de mes hommes, des munitions de bouche et de guerre. J'en ai fait l'avance. J'exige le remboursement.

Sous la pression de l'autorité royale, après d'irritants débats, appel devant le parlement, et longueurs qui apaisèrent un peu les parties, le corps de la ville en fut réduit à payer à l'obstiné Kerangoff, à titre d'accommodement, quatorze mille livres, équivalant au moins à cinquante mille francs de nos jours.

Henri IV tenait à ce qu'on respectât le château du Taureau :

— Cette citadelle, disait-on en son conseil, ne sera

peut-être jamais assiégée, mais que de désastres si elle n'était pas debout et bien gardée !

C'était vrai, ajoute à ce propos M. Lecoat, tant on appréhendait l'envieuse et méchante rancune des marchands de Londres. Aussi n'était-on pas moins jaloux à Morlaix qu'à la cour de la possession de cette sentinelle avancée.

Sur la liste des successeurs de Kerangoff figure le vaillant Jacques Deleau, dont la fille fut enlevée au milieu d'une grand'messe célébrée à Notre-Dame du Mur.

L'oncle de Philiberte a, comme on sait, relaté avec une prédilection marquée et grand accompagnement d'allusions le sanglant combat, abordage terrible, qui fit rendre aux pirates irlandais la jeune captive si audacieusement ravie.

Il ne néglige, du reste, aucun détail des interminables procès de Kerangoff, son formidable prédécesseur.

Plus loin viennent les événements du règne de Louis XIII.

Jusque-là, le commandement du château anoblissait ; c'était donc à qui l'exercerait, ne fût-ce que pour quelques mois ; mais, dès qu'il n'en fut plus ainsi, le poste naguère si recherché cessa de l'être. Et quand Louis XIV confisqua le fort, balance faite des profits et pertes, des avantages et des charges, la municipalité morlaisienne ne se plaignit pas trop d'être débarrassée d'une forteresse dont les frais d'entretien l'obéraient.

A partir de 1660, le commandant, nommé par le roi, cessa donc de prêter serment de fidélité à la communauté bourgeoise.

Ici se placent les travaux de Vauban, minutieusement décrits par le commandant Balafrot.

Le Taureau est devenu prison. En 1765, le procureur général de la Chalotais, avec ses deux fils, sera enfermé pendant un mois *dans ce repaire, où on ne relègue*, dit-il, *que gens de sac et de corde.*

D'après Hervé Plourin, les sombres cachots et les immondes cabanons de la forteresse sont les théâtres d'exécutions sommaires, mystérieuses, abus horrible de pouvoir, pages lugubres.

Vers 1788, autre drame. Par les ordres du roi, un officier de marine cruel envers ses matelots y fut écroué. Désespéré de sa détention, il acheva de se faire justice en se précipitant de la plate-forme sur les rochers.

La Révolution continua d'emprisonner au château du Taureau.

Un ami de Marat, Royou Guermeur, qui troublait par ses discours véhéments la tranquillité publique, est incarcéré tout d'abord par le conseil du département.

Bientôt les prisonniers sont d'une nature tout opposée. Pendant la Terreur, on entasse dans les casemates les administrateurs mêmes qui avaient réprimé la propagande faite par le jeune tribun. Le nombre des proscrits s'accroît chaque jour. Prêtres, nobles, bourgeois, paysans sont enfermés dans le vieux château fort, en attendant la déportation ou le dernier supplice.

Le triomphe des thermidoriens changera encore la nature des prisonniers. A la suite de la tentative insurrectionnelle du 1er prairial an III, la Convention envoie au château du Taureau les représentants Gilbert Romme, Duquesnoy, Goujon, Soubrany, Duroy et Bourbotte. Ils s'y trouvèrent avec Donzé-Verteuil, accusateur public de Brest, l'un des bourreaux les plus corrompus de cette sanglante époque, et avec plusieurs autres victimes de la réaction antiterroriste.

Ce fut, sans doute, au château du Taureau qu'ils se jurèrent de se poignarder pour ne point périr sur l'échafaud. Le serment fut tenu. Ramenés à Paris après une détention de vingt-trois jours, ils comparurent le 24 prairial (12 juin 1795) devant une commission militaire qui, le 29, rendit contre eux un arrêt de mort. Les six condamnés n'avaient pour exécuter leur dessein qu'une paire de ciseaux et deux couteaux soustraits à la surveillance de leurs gardiens. Ils se les passaient après s'être frappés. La version adoptée par M. Louis Blanc ne leur donnerait même qu'un couteau.

Quoi qu'il en soit, Romme, Goujon et Duquesnoy expirèrent seuls à temps ; leurs trois collègues, Soubrany, Bourbotte et Duroy, furent traînés sanglants à l'échafaud et exécutés.

Le château du Taureau résista plusieurs fois à des attaques sérieuses. D'après les traditions consignées au manuscrit d'Hervé Plourin, il repoussa plusieurs tentatives de surprise ; il coula divers navires ennemis et, grâce au calibre de son artillerie, vint à bout, notamment, d'un vaisseau de ligne anglais.

Enfin jamais navire armé en guerre ne parvint à tromper la vigilance de ses commandants, à franchir l'une ni l'autre des passes et à pénétrer dans la rivière de Morlaix.

Les temps sont bien changés. Aujourd'hui, la carapace de pierre du château fort serait pulvérisée en peu d'instants par un cuirassé portant les canons monstrueux que nous a forgés le génie moderne de la destruction. Militairement, le château du Taureau n'est plus.

Il sert encore quelquefois de prison d'Etat. En ce cas, il reçoit momentanément une petite garnison. Le plus souvent, il n'est habité que par quelques gardiens inoffensifs.

Des nombreux épisodes chronologiquement enregistrés par l'oncle de Philiberte, lequel fallait-il choisir? N'était-ce point celui où, cessant de compiler, il s'exprime en témoin oculaire et en acteur, celui où il parle enfin de tout son cœur, de toute son âme ?

Aussi bien, le dernier successeur du capitaine de Kermellec, *homme savant et expérimenté au fait de la guerre*, le Philopémen de la forteresse municipale, l'ancien ami de La Tour d'Auvergne, le grand admirateur du petit caporal, Hervé Plourin, surnommé Balafrot, termine-t-il en ces termes :

Après moi, que se passera-t-il au château du Taureau? Rien, j'ose le dire, qui vaille ce que j'ai vu de mes vieux yeux près de s'éteindre, rien où le courage et l'amour jouent d'aussi beaux rôles. La guerre, les tempêtes, le fer, le feu, le temps changeront en ruines ma pauvre citadelle. Elle sera déracinée de son roc, elle s'écroulera dans l'oubli. Mais, mon brave Dufresny et ma douce Philiberte, aucune catastrophe ne peut amoindrir ce qui fut à jamais grand et beau, beau comme votre union providentielle qui fait le bonheur de mes dernières années.

G. DE LA LANDELLE.

FIN.

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE [1].

Le boa et le kanguroo géant. Dessin de Mesnel.

VIII

Apparition de noirs. — Cela commence par du sucre et finit par du plomb. — Le chérope sans queue. — Le pétauriste. — Aliments des aborigènes. — La faim tue le goût. — Un boa en train de dîner. — L'échidné épineux. — Stérilité. — Encore le serpent noir. — Les victimes des serpents venimeux. — La soif. — Souffrances. — *Sursum corda !*

Droit devant nous.

20 *février*. — L'apparition subite d'une nombreuse tribu de noirs armés jusqu'aux dents nous a fait lever le camp, avant-hier, plus tôt que nous n'aurions voulu ; quelques flèches, quelques javelots ont été lancés contre nous sans nous atteindre ; nous y avons répondu par une fusillade habilement dirigée, qui a intimidé nos assaillants et nous a permis de gagner du terrain.

Les noirs nous suivaient à distance ; nous nous rendions compte de leurs mouvements à l'aide de notre longue-vue.

Ils étaient tatoués à faire peur. Quelques-uns avaient dessiné leurs côtes et les protubérances de leur figure osseuse avec des lignes blanches ou jaunes qui leur donnaient l'aspect de squelettes ambulants.

Dix fois ils mirent le feu aux broussailles où nous avions cherché un refuge, dans l'intention de nous brûler vifs.

Après trente heures d'une marche écrasante sur un terrain de sable ferrugineux, d'ardoise, de terre de pipe, de pierres, dépourvu de végétation et d'eau, nous sommes arrivés épuisés et meurtris à une forêt, dans les méandres de laquelle nous avons retrouvé la vie.

Suivant nos évaluations, nous devons être à présent à cent lieues à l'ouest de Brisbane.

21 *février*. — Un étroit sentier nous mène à une

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

mare d'eau saumâtre autour de laquelle nous remarquons des traces d'indigènes.

Certains bruits, certains indices nous avertissent en outre qu'il faut faire sentinelle.

Cela ne nous émeut ni ne nous étonne, nous y sommes maintenant habitués.

Si désertes que paraissent les forêts vierges australiennes, il est toujours prudent de se dire, quand on les traverse, qu'un cannibale vous épie et que peut-être vous êtes à portée de son javelot. Cette nécessité de se tenir incessamment sur ses gardes ne laisse pas d'être pénible. L'oreille tendue, l'œil ouvert, frémissant au moindre bruissement de feuilles, on ne voit partout que sauvages à l'affût; et si, vaincu par la fatigue, on s'endort sur l'herbe, c'est pour avoir d'horribles cauchemars. Peu à peu cependant, on s'habitue à cet état d'alerte continuelle; rien n'échappe, on entend jusqu'aux bourdonnements des plus petits insectes, et si quelque craquement se produit dans un fourré voisin, on trouve naturellement son fusil sous sa main et, instinctivement, on est prêt à agir.

A peine sommes-nous installés que nous voyons s'avancer à pas de loup une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, qui nous regardent avec stupéfaction et s'arrêtent indécis à une centaine de mètres.

Un d'eux, plus hardi que ses compagnons, se hasarde vers notre feu, puis se cache derrière un tronc d'arbre.

Je lui fais signe d'approcher en lui montrant un morceau de sucre, qu'il se hasarde à saisir après de longues hésitations.

Il le mange avec un vif plaisir, et, rassuré sans doute, appelle à lui la tribu entière, qui accourt en gambadant.

Comme elle est sans armes, son voisinage ne nous cause pas d'inquiétude sérieuse.

Nous allumons quelques cigares avec des allumettes, et cela plonge les noirs dans l'ébahissement; nous faisons brûler une traînée de poudre, et leur surprise augmente, mais en affectant cette fois un caractère de superstition respectueuse.

Ils doivent nous prendre pour des sorciers, pour des magiciens d'un monde inconnu.

En voyant l'explosion de notre poudre, la fumée de notre tabac, ils s'écrient :

— *Phut! phut!*

Et une vieille sauvagesse, extraordinairement maigre et ridée, vient respirer sous mon nez la fumée de mon cigare.

Pour la récompenser de sa confiance, je lui donne un morceau de sucre, qu'elle suce en sautant de joie, et aussitôt toute la tribu se précipite vers moi en me tendant les deux mains.

Les noirs aiment décidément autant les douceurs que les hochets.

Seule, une jeune fille qui, ainsi que ses compagnes, n'a pour tout vêtement qu'un collier et qu'un bracelet d'herbes, se tient à l'écart.

Nous l'invitons à diverses reprises à venir chercher du sucre; mais elle se sauve derrière les hommes, se cache la figure avec les mains, et nous regarde en riant entre ses doigts écartés.

Son manége nous amuse.

Nous chargeons un noir de lui porter un morceau de sucre. L'espiègle en casse une parcelle; au moment où elle va manger le reste, le noir le lui arrache et le croque gloutonnement, sans tenir compte de nos protestations indignées.

Ah! monsieur le sauvage, voilà qui manque de galanterie et dénote un vilain fonds de gourmandise.

Les hommes, les femmes, les enfants s'enhardissent, tirent nos habits pour voir s'ils tiennent à notre peau, passent leurs mains sur nos bottes en exclamant fréquemment : *Phut! phut!* nous offrent des bracelets d'herbes en échange de quelques bagatelles que nous leur abandonnons volontiers, et avec lesquelles ils se sauvent, ivres de contentement, en nous montrant une colline distante d'une lieue environ, et en cherchant à nous faire comprendre que c'est là qu'ils campent et qu'ils reviendront prochainement.

Ils s'expriment avec une facilité extraordinaire dans un dialecte remarquablement doux et sonore.

Nous nous défions de ce départ hâtif et, de crainte d'embûche, nous nous tenons sur le qui-vive et prêts à fuir.

Nos appréhensions ne nous trompent pas.

Au bout de quatre heures, nous voyons revenir les noirs, armés de pied en cap et deux fois plus nombreux. Ils parlent avec volubilité, font des gestes animés et nous menacent du poing. Nous y voilà!

Evidemment, ils ont comploté de nous dévaliser et de nous tuer pour nous manger.

Heureusement, les chevaux sont bâtés; Trapp les entraîne à travers la mare, où il n'y a guère que deux pieds d'eau, en se faisant suivre par les femmes et les enfants; les amis et moi, nous protégeons la retraite en compagnie de Ratapia, qui ne boude jamais en présence du danger.

En voyant que nous allons leur échapper, les noirs poussent des cris assourdissants, prononcent un mouvement en avant et nous accablent de javelots, de flèches et de pierres.

Alors nous épaulons nos fusils et nous leur envoyons notre *ultima ratio*, une grêle de petits plombs qui les fait sauter comme des cabris en hurlant, et les disperse instantanément dans toutes les directions, excepté dans la nôtre.

Le terrain déblayé, nous traversons la mare, qui a quatre à cinq cents pas de large, et nous rentrons sous les grands arbres, où rien ne vient plus troubler notre marche.

22 *février*. — Jamais, depuis notre départ du Cap, nous n'avions vu tant de marsupiaux sur les arbres que la nuit dernière, au milieu des hautes futaies que nous avons traversées.

Dasyures de Maugé, phascogales, que j'ai pris tout d'abord pour des musaraignes, péramèles, koalas, espèce de petits ours longs de soixante-six centimètres et hauts de trente-trois, qui passent une partie de leur vie au sommet des plus grands arbres, où ils grimpent avec une lenteur qui leur a valu le surnom de *paresseux d'Australie*; lagorchestes, pétrogales, potoroos, chéropes sans queue, pétauristes, sautaient ou volaient au-dessus de nos têtes avec une agilité et une vivacité auxquelles nous avons eu quelque peine à nous habituer.

Tous ces animaux, dont le plus gros est de la taille d'un chat angora, le plus petit de la taille d'un rat, et qu'on pourrait classer parmi les écureuils, sont nocturnes et, comme nous pendant ce long voyage, dorment le jour et courent la nuit.

Nous avons tué ce matin, non sans difficulté, deux

pétauristes et un chérope *sans queue*, dont nous nous sommes régalés à déjeuner.

Le chérope sans queue a la taille d'un petit lapin, un beau poil long et mou, gris-brun sur le dos, blanc-jaunâtre sur le ventre, et *une queue* de quatorze à quinze centimètres, noire à sa surface dorsale et d'un blanc brunâtre à sa face inférieure.

Pourquoi l'appelle-t-on *sans queue*? C'est une légende du genre de celle de cet Anglais qui, débarquant à Dunkerque et voyant une femme rousse dans l'hôtel où il descendit, écrivit sur son calepin : « En France, toutes les femmes sont rousses. »

Le chérope fut découvert par Thomas Mitchell, qui tomba juste sur un individu dont la queue avait disparu dans quelque bataille; comme il n'y regardait pas de si près, il le baptisa : *sans queue*, et depuis, ce sobriquet injurieux est demeuré au chérope, en vertu d'une loi qui, en histoire naturelle, veut qu'on respecte le nom le plus ancien.

Ce respect est certainement louable quand il ne blesse ni le bon sens ni la morale, mais en cette occurrence il est ridicule. Comment peut-on exiger d'un écolier qu'il comprenne qu'on nomme le chérope *sans queue*, lorsque cet animal a une queue de la longueur de la moitié au moins de son corps?

Quant au pétauriste, c'est un écureuil volant nocturne, très-bizarre à cause de la membrane aliforme qui s'étend entre ses pattes et lui sert d'aile et de parachute.

Long de vingt-six centimètres, haut de neuf, avec une fort belle queue de vingt-sept centimètres et une superbe fourrure épaisse, fine et molle, gris cendré, rien n'est plus gracieux que de le voir sauter d'un arbre à l'autre en ouvrant sa membrane pour se maintenir dans l'air, et en se servant de sa queue comme gouvernail. Nous en voyons franchir, avec une souplesse extraordinaire, des espaces de trente mètres et se poser légèrement sur des branches où nous ne supposions pas qu'ils pussent atteindre.

Un naturaliste raconte qu'à bord d'un navire revenant de la Nouvelle-Hollande se trouvait un individu de cette espèce, assez apprivoisé pour qu'on pût le laisser courir librement. Il faisait la joie de l'équipage et se tenait tantôt au plus haut des mâts, tantôt sur le pont. Un jour de tempête, il grimpa à l'extrémité du grand mât : c'était sa place favorite. On craignait que le vent ne l'enlevât pendant qu'il exécuterait un de ses sauts et ne l'entraînât dans la mer. Un matelot se décida à aller le chercher. Pendant qu'il levait la main pour le saisir, l'animal chercha à s'échapper et voulut sauter sur le pont; mais à ce moment le navire s'inclinait sous l'effort de la vague. Le pétauriste allait tomber dans l'eau et on le considérait comme perdu, lorsque, changeant de direction à l'aide de sa queue faisant office de gouvernail, il se détourna, décrivit une courbe et atteignit heureusement le pont.

Les filles de Risler voulaient absolument que nous leur en attrapions un vivant, mais c'était déjà beaucoup que d'avoir pu en tuer deux.

23 *février*. — Au point du jour, un jet de fumée nous indique au loin la présence d'une petite troupe de naturels. Nous observons en silence ses mouvements. Hommes et femmes creusent la terre avec une ardeur extraordinaire pour se procurer des racines ou des insectes, ou brûlent des buissons pour en chasser le gibier et les serpents qui peuvent s'y être réfugiés.

Les Australiens ne sont pas difficiles sous le rapport de la cuisine, ils dévorent sans répugnance une infinité de végétaux et d'animaux : des poissons, des mollusques, des tortues, des grenouilles, des rats, des chauves-souris, des lézards, des serpents, des chenilles, des chrysalides, des phalènes, des fourmis blanches, des larves d'insectes, des vers, des oiseaux, tous les mammifères, des racines, des légumes, des herbes, des fruits, des graines, etc., voire leurs semblables, voire leurs enfants, qu'ils font impitoyablement rôtir lorsque tous autres vivres leur manquent.

Ah ! la faim !...

Divers auteurs voient la preuve de l'inintelligence, de l'infériorité des Australiens dans les aliments dégoûtants qu'ils mangent; rien de moins solide comme argument.

La disette donne une saveur succulente aux mets les plus repoussants. Les Parisiens, qui, durant le long siége de leur vaillante ville, ont payé au poids de l'or des côtelettes de chien et des salmis de souris et de rats, en savent quelque chose. Pour moi, je partage l'avis de ce voyageur qui prétend que, de nos cinq sens, le goût est celui qui est le plus souvent trompé par la vue. En effet, ne mangeons-nous pas avec gourmandise des crabes, des homards, des écrevisses, des huîtres, sans que leur ressemblance avec des araignées, des scorpions bouillis ou des vers crus nous inspire la moindre répulsion ?

Nous nous gardons de déranger les malheureux affamés dans leurs recherches, et nous nous éloignons sans bruit, avant qu'ils aient pu se douter que nous les examinions.

Trois heures après, en nous frayant un passage à travers des bouquets de palmiers et des rideaux de lianes dont les guirlandes fleuries formaient les arabesques les plus capricieuses, une odeur fétide nous suffoque.

J'étais à l'avant-garde avec Trapp et Cartahu; nous nous avançons tandis que la caravane s'arrête, et nous découvrons un serpent boa en train d'avaler un kanguroo géant.

La gueule du monstre, horriblement dilatée, retenait par le milieu du corps le kanguroo, dont les membres étaient broyés et la peau enduite de bave.

Le boa, vous le savez, n'engloutit sa proie que très-lentement et sans la mâcher, et celle-ci, retenue par des dents recourbées dans la direction de l'estomac, doit suivre cette direction jusqu'à complète disparition. Le boa que nous avions devant nous en était un exemple frappant, car la partie du kanguroo, non encore engloutie, était en putréfaction et à demi rongée par les vers et par les rats.

Le monstre nous regardait avec des yeux glauques, gonflés et stupides, mais sans pouvoir faire un mouvement.

Nos haches l'eurent promptement coupé en trois morceaux, à la grande joie des femmes et des enfants.

Si nous étions des noirs, nous festinerions somptueusement à cette heure avec ces morceaux; mais, étant des blancs et ayant horreur des reptiles, nous abandonnons dans les broussailles le cadavre tronqué du boa.

Cependant nous ajouterions volontiers quelque chose à notre ordinaire, car nous n'avons, pour toute chair fraîche, que deux sitelles à capuchon et quatre perruches abattues avec de la cendrée, soit une demi-douzaine d'oiseaux gros comme des moineaux.

Pour dix-neuf, y compris Ratapia, c'est maigre.

Nous donnons cette pitance aux femmes et aux enfants, et nous cassons un biscuit que nous mangeons avec nos dernières conserves.

Il ne nous reste plus que de la farine, du vermicelle, du riz, deux cents biscuits, quelques tranches de lard fumé, du sucre et du sel. Si la chasse nous laisse trop souvent bredouilles, nous nous trouverons vite dans une position inquiétante, car nous avons encore du chemin à faire.

25 *février*. — Le manque d'eau nous met au supplice depuis quarante-huit heures; nous en avions rempli nos deux marmites à l'avant-dernière halte ; par malheur, l'une de ces marmites a été renversée par une branche d'arbre qui l'a accrochée au passage, et l'autre, partagée entre nous et nos chevaux, ne nous a donné à chacun que de quoi nous humecter les lèvres.

26 *février*. — Pas encore d'eau, et la chaleur augmente!

Les femmes, les enfants ne peuvent plus avancer; les chevaux les portent tour à tour, mais les pauvres bêtes ploient sous ce fardeau, et Ratapia fait peine à voir.

Quant à nous, les hommes, nous avons la fièvre et une fournaise dans la poitrine.

Ajoutez à cela des milliers de fourmis qui grimpent le long de nos jambes et nous mettent au supplice, bêtes et gens.

La nuit dernière, nous avons pris sur une hauteur desséchée un curieux animal que les indigènes appellent, selon les latitudes, *nikobéjau*, *janouimbine*, *coqera;* les savants, *échidné épineux* ; et les colons européens, simplement *hérisson*. Si j'avais, pour ma part, à le baptiser, je l'appellerais *fourmilier hérisson*, car il tient de l'un et de l'autre de ces animaux : du fourmilier par la tête brusquement transformée en un rostre mince, allongé, cylindrique, se terminant par une pointe obtuse où se trouve un orifice buccal très-étroit; du hérisson, par le corps, long de cinquante centimètres, haut de seize, et recouvert de piquants d'un blanc jaunâtre à pointe noire.

L'échidné est essentiellement nocturne : dès que la nuit est venue, il sort de son trou pour aller chercher des insectes, des termites, et surtout des fourmis. Lorsqu'il découvre un nid de celles-ci, il plonge dedans sa langue, enduite d'une liqueur visqueuse, et la retire couverte de fourmis qu'il avale aussitôt. Si on le surprend dans ses chasses de nuit et qu'on veuille s'en emparer, il se roule en boule et il devient presque impossible de le saisir, tant ses piquants sont acérés. Nous n'avons pu prendre le nôtre qu'en le perçant de part en part avec un de nos couteaux de chasse ; alors il s'est étendu en rendant le dernier soupir.

C'est le seul gibier que nous ayons rencontré depuis le 23, car je ne parle que pour mémoire des lézards et des reptiles que nous avons fait lever par milliers sur notre route, et qui, cent fois, nous ont glacé le sang dans les veines.

27 *février*. — Nous traversons un pays lugubre, et quand nous atteignons quelque oasis, la désolation nous y suit.

Ce sol australien est plein de contrastes inexplicables : à côté de zones luxuriantes des zones paralysées.

Vous savez que le terrain le plus ingrat se fertilise par la décomposition des végétaux; ici, il en est autrement, au moins pour certaines contrées; la chute des feuilles, la décomposition des bois, loin d'ajouter à la richesse du sol, l'appauvrissent. Il en résulte que, plus les détritus de végétaux sont abondants, plus la stérilité est grande.

Nous avons longé hier un bois de gommiers rabougris, de cyprès maigres et sombres, où nous enfoncions jusqu'aux genoux dans les feuilles mortes, et où nous n'avons pas vu un brin d'herbe. Des mousses grisâtres, de rares lichens se montraient seuls près de troncs d'arbres abattus et pourris, qui cédaient sous la pression du pied et tombaient par fragments pareils à des scories de briques calcinées.

Pas un oiseau dans ces tristes parages.

En revanche, nous y avons retrouvé le serpent noir.

C'est Ratapia qui a démasqué l'ennemi et nous l'a signalé par des aboiements furieux.

J'ai couru au secours de notre griffon, le revolver au poing, et j'ai brûlé précipitamment, non sans trouble, je l'avoue, quatre cartouches contre le reptile qui dressait sa tête en sifflant.

Risler et sa femme enlaçaient déjà leurs enfants pour les protéger; chacun blêmissait au souvenir du drame rapide des bords du golfe de Carpentaire, et il ne fallut rien moins que la vue du corps mutilé du *bourreau* pour tranquilliser tout le monde.

Quel effrayant mystère que celui de ces serpents venimeux répandus sur la surface du globe!

Le calcul des victimes que font annuellement ces monstrueuses bêtes serait difficile à établir; mais je suis persuadé que, s'il était fait, il donnerait un chiffre plus considérable que celui des victimes de la dernière guerre.

Les renseignements suivants démontrent que cette affirmation n'est pas aussi irréfléchie qu'elle en a l'air.

En 1869, les médecins des possessions anglaises de l'Inde ont constaté dans les provinces de Calcutta, du Pundjab, de Birmanie et de Madras, *douze mille cas* de mort par la morsure des serpents venimeux.

Si l'on ajoute à ce recensement funèbre les cas demeurés inconnus (qui doivent être très-nombreux, les médecins précités les évaluent à huit mille au minimum), on arrive à un total de *vingt mille morts par an*, pour quatre provinces seulement.

En présence de ces chiffres *officiels*, serait-ce exagérer que d'évaluer à cent cinquante mille par an, pour les cinq parties du monde, les victimes des serpents venimeux?

Chose à peine croyable, on n'a pas encore pu découvrir la nature du poison meurtrier de ces serpents, il a échappé jusqu'ici aux analyses chimiques les plus savantes, les plus minutieuses; on ne sait pas ce que c'est; on n'a pas même pu trouver d'antidote contre lui!

Cette anecdote authentique me revient à ce propos à la mémoire :

Un jour, un Anglais, en exploration dans une forêt vierge, est mordu à la jambe par un serpent noir. Connaissant le danger et loin de tout secours, il ne voit qu'un moyen d'empêcher l'inoculation du venin, c'est de couper, entre la partie mordue et les veines, tout canal de communication. Il tire son couteau et, avec une énergie surhumaine, se tranche la cuisse en deux endroits jusqu'à l'os!...

Hé bien, malgré cette opération terrible et immédiate, il mourut au bout d'un quart d'heure!

Le venin avait pénétré dans le sang avec une rapidité électrique !

Combien les reptiles venimeux d'Australie tuent-ils d'aborigènes par an !...

28 *février*. — Un de nos chevaux s'abat épuisé par la faim, la soif et la fatigue ; nous le saignons et nous recueillons son sang dans nos marmites... pour le boire !

Tout le monde en a sa part, Ratapia comme les autres.

Cette affreuse boisson nous soulage un peu.

Nous découpons ensuite quelques tranches de la pauvre bête, que nous mettons sécher au soleil, n'ayant point de bois pour les faire cuire, et nous les mangeons ainsi, presque crues.

Nos trois autres chevaux peuvent à peine se tenir sur leurs jambes ; la soif les tue ; nous leur donnons quelques poignées de riz et un peu d'herbes malingres que nous arrachons autour de l'endroit pierreux où nous nous arrêtons.

Echidné. Dessin de Mesnel.

Nous tremblons qu'ils ne puissent plus avancer.

S'ils nous manquaient, nous serions perdus, car ils portent non-seulement le reste de nos provisions et de nos munitions, mais encore les femmes et les enfants qui sont dans un état de faiblesse inexprimable et incapables de se tenir debout.

D'autre part, la fraîcheur de la nuit et la réflexion du soleil ont agi à tel point sur Maréchal, Perrin, Trapp et Cartahut, qu'ils ont tous les quatre un violent commencement d'ophthalmie, et que, sur l'avis d'Engelmann, il a fallu leur bander les yeux.

Nous les conduisons comme des aveugles depuis avant-hier.

Cependant rien n'égale le courage avec lequel tous, du plus petit au plus grand, du plus fort au plus faible, supportent les souffrances communes.

Allons, haut les cœurs ! C'est l'Alsace-Lorraine qui traverse en ce moment de suprêmes épreuves au bout desquelles est le triomphe ; portons fièrement son nom au milieu des déserts de l'Australie, comme nous serions prêts à le porter dans nos montagnes des Vosges, et que Dieu, qui soutient ceux qui ne désespèrent ni de lui ni de l'avenir, nous protége et nous conduise !

IX

De l'eau ! — Une halte réparatrice. — Le bain. — La lessive. — Le boucan. — Hécatombe de perroquets. — L'ornithorhynque. — Siegfried braconnier. — Engelmann à l'affût. — Les rivières en Australie. — Les grenouilles. — Une chasse à courre. — Le kanguroo géant. — Ratapia en danger de mort. — L'uraète. — Les rupicoles. — Un bal sur un rocher. — L'émou. — Une course de cirque. — Ce que peut contenir un tas de feuilles sèches. — Nos chevaux. — Le gymnorhine flûteur. — Encore les aborigènes. — Les cygnes noirs. — Le menure superbe. — Orage. — Inondation. — Une visite inattendue.

A travers les forêts vierges.

2 *mars*. — Nous sommes arrivés ce matin, plus morts que vifs, sur le bord d'un ruisseau qui doit être un

Serpent noir. Dessin de Mesnel.

des affluents du Darling, lequel, d'après nos cartes, est lui-même le principal affluent de la Murray.

Avec quel transport nous l'avons salué, avec quelle précipitation fébrile nous avons couru nous y plonger, je ne saurais vous l'exprimer.

Nous étions tous à genoux, les mains appuyées sur le gravier, la bouche et le nez dans l'eau, buvant avidement, et nous n'avons relevé la tête que quand le souffle nous a manqué.

Alors nous sommes restés accroupis et comme ivres, avec des bourdonnements dans la tête et une oppression suivie d'un mal de cœur et de vomissements douloureux.

Nous ne pouvions plus bouger ni les uns ni les autres, et il nous semblait que nous allions mourir là.

Les chevaux eux-mêmes étaient tombés sur le gravier après avoir bu pendant un quart d'heure, et notre fidèle Ratapia gisait presque inanimé entre son maître et moi.

Je n'aurais jamais cru que la soif pût causer des tor-

tures pareilles à celles que nous avons éprouvées jusqu'à ce moment et durant huit jours éternels.

Grâce à Dieu, nous voilà sortis du désert pierreux et sablonneux; nous sommes maintenant dans la Nouvelle-Galles du Sud, le pays des prairies et des forêts, où, nous l'espérons, ni l'eau ni le gibier ailé ne nous manqueront.

Dès que nous pouvons nous relever, nous choisissons un endroit pour bivouaquer, et nous nous arrêtons à cinquante pas du bord de l'eau, sous un groupe d'*eucalyptus globulus* qui nous fourniront un abri sain et de la tisane.

Les chevaux vont faire une noce pantagruélique, car ils ont à leur disposition un espace infini couvert d'un plantureux tapis d'herbes les plus vertes et les plus tendres, et Ratapia, qui a failli laisser ses os dans le désert, croquera comme nous un morceau de biscuit, en attendant les oiseaux que nous allons essayer de tuer.

Le campement est promptement organisé; Risler prépare le foyer; les femmes déchargent les chevaux, vont laver la batterie de cuisine, allument le bois mort que nous leur apportons, et tandis que le riz cuit dans une marmite et que dans l'autre se fait une infusion d'eucalyptus, quelques-uns d'entre nous vont tirer près de là, un vol de perruches.

A la première décharge il en tombe quatorze, à la seconde dix-sept.

Voilà du rôti pour la journée, ce qui paraît être infiniment agréable à Ratapia.

Le besoin de faire une lessive générale de notre linge, de le raccommoder, de réparer nos chaussures, de nous reposer, de rendre des jambes, du ventre et de la vigueur à nos chevaux qui ont l'air de trois haridelles, de nettoyer nos armes, d'inventorier nos provisions et nos munitions, de guérir l'inflammation que tous nous avons aux yeux, et le commencement d'ophthalmie dont souffrent Trapp, Cartahu, Maréchal et Perrin, nous décide à rester trois jours pleins à l'oasis où nous venons d'arriver.

Je voudrais que vous vissiez les mines plaisantes que nous avons : figure bronzée par le soleil, cheveux poudrés et en désordre, barbe longue d'un pied, chapeau de feutre ou de paille troué, vêtements déchirés par les broussailles, bottes éculées, couteau de chasse au côté, revolver à la ceinture, fusil à deux coups en bandoulière : voilà notre signalement.

On rencontre dans les Abruzzes et dans les Calabres des brigands qui ont meilleure apparence.

Nous en rions quand tout va bien; nous n'y pensons point quand tout va mal.

Dans l'après-midi, nous prenons un bain dans la rivière; les femmes et les enfants, près du bivouac, dans un endroit sablonneux où il n'y a pas plus d'un mètre d'eau; les hommes avec Ratapia, à trois cents brasses plus bas, dans un bassin où l'on peut nager. Ce bain nous soulage, nous rafraîchit, nous rend la vie.

Avant de sortir de l'eau, nous lavons grossièrement un peu de linge que nous faisons aussitôt sécher au soleil, ce qui nous permet d'attendre la grande lessive que les femmes vont faire demain avec les deux ou trois livres de savon qui nous restent, et quand nous nous rhabillons, nous nous sentons mieux, nous nous trouvons plus présentables.

Un peu plus, nous pourrions recevoir ce soir au bivouac.

Pourvu que nous n'ayons pas la visite de quelque tribu de cannibales!

Du plus loin que nous pouvons voir à l'aide de notre longue-vue, nous n'apercevons rien; mais ce n'est pas une raison, car la forêt est épaisse.

Dans tous les cas, nous veillerons.

Avant la tombée de la nuit, quatre d'entre nous remontent le cours d'eau pour tuer du gibier ailé.

Nos provisions sont à la veille d'être réduites à leur plus simple expression, il est urgent d'en faire de nouvelles. En conséquence, nous décidons que nous tuerons de suite tous les animaux que nous ferons lever, oiseaux ou autres, que nous les boucanerons, et que nous en remplirons nos sacs vides de biscuits et de conserves.

Boucaner n'est pas une opération difficile; elle consiste à dépouiller et à vider l'animal, à le saler, à l'épicer, à l'assaisonner avec certaines herbes odorantes hachées, quand on a des épices et des herbes, et à le mettre sur un gril au-dessous duquel on a soin de maintenir un feu toujours fumant de façon à ce que l'animal se fume et se cuise en même temps.

Nous sommes de force à faire ce travail sans le concours de notre cuisinier Cartahu, que son ophthalmie rend impotent pour le moment, et qui jure ses grands dieux qu'il n'y a pas dans le monde un boucanier de sa force. Toujours modeste, Cartahu : la modestie est une vertu méridionale!

Les martins-pêcheurs, les perruches, les cacatoès rentrent par milliers à leurs demeures et vont se percher par grappes compactes sur les arbres où ils passeront la nuit.

Les perruches et les cacatoès font un tintamarre strident, glapissant, assourdissant.

Nous leur envoyons quelques charges de petit plomb, à tort et à travers, au plus épais de leurs vols, et nous en voyons tomber des compagnies entières.

Nous redoublons; même succès.

Voilà une chasse amusante!

Nous nous en tenons là pour cette fois; nous ramassons nos victimes, aidés par Ratapia qui, sachant qu'il en aura, n'a garde d'en laisser perdre une, et, laissant la multitude des jolis perroquets que nos plombs ont épargnés, planer dans l'air en nous accablant de malédictions qui résonnent à nos oreilles comme autant de tours de crécelle, nous retournons au bivouac avec cent quarante pièces de différentes espèces, de différentes grosseurs, et au plumage d'une variété infinie.

En une demi-heure, c'est joli.

Nous reviendrons demain au même endroit et nous y compléterons notre approvisionnement.

Pendant que nous redescendons vers le bivouac, en longeant le bord de la rivière, Ratapia s'arrête, effrayé.

Qu'est-ce?

— Chut! nous dit Engelmann, c'est un ornithorhynque!

Un ornithorhynque! J'ai souvent entendu parler de cet animal, un des plus curieux de l'Australie, et le plus extraordinaire de tous les mammifères vivants, lequel, avec un corps de loutre, a un bec de canard, pond et couve des œufs à la façon des oies, et allaite ses petits!

Au moment où nous avançons la tête pour voir ce phénomène devant lequel Ratapia est resté comme pétrifié, il fait un détour et rentre avec la rapidité de

l'éclair dans son terrier, qui se trouve au milieu d'un fouillis d'herbes, près du niveau de l'eau.

Son aspect m'a singulièrement frappé ; j'ai cru voir passer une apparition surnaturelle.

Représentez-vous un animal brun foncé ou couleur de rouille, de cinquante-cinq centimètres de longueur, y compris une queue de quatorze centimètres, large à sa base, aux jambes courtes et armées de cinq doigts réunis dans une membrane palmaire, au corps aplati et semblable à celui du castor ou de la loutre, avec des soies de sanglier sous lesquelles est un duvet pareil au duvet de la loutre de mer, et dont la tête aplatie et garnie de deux petits yeux et de deux petites oreilles se termine par un large bec de canard gris-noir, à l'extrémité duquel s'ouvrent des narines.

Il y a, vous le voyez, un peu de tout dans cet être étrange.

Le mâle est en outre pourvu d'un ergot auquel communique une glande qui, dit-on, sécrète un venin dangereux.

Engelmann brûlait du désir de se procurer ce *rara avis;* mais comment ? Rien n'est plus difficile que d'attraper un ornithorhynque.

— Attends, je le pincerai, moi ! s'écrie Siegfried qui, autrefois, excellait à prendre des lièvres et des lapins au collet, témoin cette histoire qui date de l'époque où il exploitait la ferme d'Ottmarsheim.

Comme les lapins et les lièvres trouvaient beaucoup de goût à ses choux, à ses salades, à ses carottes, à ses navets, et que, de son côté, il trouvait beaucoup de goût aux lièvres et aux lapins, il résolut de s'emparer de tous ceux qui oseraient venir braconner sur ses terres, et dans ce but inventa un piége auquel correspondait une sonnette qui l'avertissait chaque fois qu'un mangeur de choux était pris. Un jour, le garde champêtre, flairant un délit, se présenta chez lui et lui déclara procès-verbal. Au moment où Siegfried lui en demandait la raison, un coup de sonnette retentit.

— Vous ne nierez pas, fit le garde champêtre triomphant et en indiquant le mécanisme ; vous êtes pris en flagrant délit de braconnage.

Pour toute réponse, Siegfried prend une verge et invite le représentant de l'autorité à le suivre. Arrivé près du piége, il fustige fortement un beau lièvre qui était pris, et le lâche ensuite.

— *Der Kerl wird nicht mehr kommen !* Le gaillard ne reviendra plus, dit-il, en affectant de la colère et de la sévérité ; c'est ainsi que je corrige tous les animaux qui viennent manger mes choux. Ha ! mais !...

Le garde champêtre s'en alla déconcerté et rêveur.

Siegfried fabrique donc avec de la ficelle un piége qu'il place devant le terrier, sur le passage de l'ornithorhynque, en nous assurant que le lendemain nous trouverons l'animal étranglé, et nous rentrons au bivouac, où les femmes et les enfants lavent déjà leurs nippes pour pouvoir les raccommoder demain, et où nous commençons immédiatement à boucaner nos perruches et nos cacatoès.

3 *mars.* — Dès l'aube nous sommes sur pied et en chasse...

Le piége de Siegfried a fait un fiasco complet, ce qui semble vexer notre ami et plus encore Engelmann, qui, pour se procurer l'ornithorhynque, se met à l'affût les jambes dans l'eau, derrière un buisson qu'ombragent des arbres touffus près d'une sorte de bassin où l'eau est tranquille et pleine de plantes aquatiques.

Au bout de deux heures, quand nous revenons, chargés chacun d'une centaine de perruches, de perroquets ou de martins-pêcheurs, notre docteur nous suit bredouille.

Il a bien vu l'ornithorhynque, il a même tiré dessus, mais il ne l'a pas attrapé.

L'ornithorhynque, qui vit partie dans l'eau, partie dans son terrier, est, il est vrai, très-défiant ; le moindre bruit l'effarouche, et dès qu'il a été effrayé, il ne se montre plus.

— Bah ! ce sera pour demain, disons-nous à Engelmann pour le consoler.

4 *mars.* — Aujourd'hui, troisième massacre de perruches et de cacatoès.

Engelmann, après deux heures de pose, a enfin fracassé la tête à son ornithorhynque ; c'est à la tête qu'il faut frapper cet animal, car le plomb entame à peine sa peau, couverte de duvet et de soies épaisses. Il l'a rapporté triomphalement, l'a étudié, disséqué, dépouillé de sa peau, qu'il garde, et l'a mis bouillir dans la marmite avec du riz. Je dois à la vérité de constater que nous l'avons trouvé excellent.

5 *mars.* — Nous reprenons notre marche, toujours à la boussole, dans des conditions relativement bonnes ; notre linge, nos effets sont lavés et raccommodés, nos chaussures rapiécées, nos provisions se sont augmentées de six cents oiseaux, parfaitement boucanés, que nous avons fourrés dans trois sacs. Nous sommes un peu remis de nos fatigues ; grâce aux compresses d'infusion d'*eucalyptus globulus* que leur a prodiguées Engelmann. Cartahu, Trapp, Perrin et Maréchal vont mieux et n'ont plus besoin d'être conduits ; nos chevaux ont retrouvé des jambes ; bref, si aucun obstacle nouveau ne nous arrête, nous arriverons à bon port.

Nous n'avons plus de biscuit ni de vermicelle, mais il nous reste encore environ trente livres de riz et cinquante livres de farine.

Le gibier étant abondant, cela nous suffira ; nous mangerons seulement notre viande sans pain. Tant d'autres, hélas ! mangent leur pain sans viande !...

Quant à nos munitions, elles sont réduites à trente-cinq cartouches chacun ; il faut donc ne plus brûler inconsidérément notre poudre aux moineaux, autrement nous nous trouverions vite *a quia*.

La chaleur étant supportable, nous voyageons maintenant le jour et nous nous reposons la nuit. Nous préférons cela. D'ailleurs il nous est plus facile de nous diriger de jour dans les méandres étroits des forêts vierges où nous sommes rentrés heureusement.

7 *mars.* — Nous campons sur le Darling, dont nous suivrons le cours jusqu'à la Murray.

Nous avions pensé à longer la chaîne des montagnes Bleues à vingt-cinq ou trente lieues à l'est, mais la crainte de rencontrer des difficultés de terrain insurmontables nous a fait préférer le lit du Darling, qui nous offre une route toute tracée et de l'eau.

De l'eau !... ce mot m'arrête involontairement.

Vous vous imaginez peut-être, en examinant la carte du continent austral, que les rivières et les fleuves qui y sont marqués en lignes bleues sinueuses ressemblent à toutes les rivières et à tous les fleuves : à la Moselle, à la Meuse, à l'Ill, au Rhin, à la Seine, etc. ? Détrompez-vous ? En Australie, les rivières ne sont que des espèces de grands fossés dans lesquels on rencontre çà et là quelques nappes d'eau de quatre à cinq cents mètres au plus, et dont les trois quarts du lit sont à sec

pendant dix mois de l'année. La seule rivière *permanente* de l'Australie est la Murray, qu'alimentent les neiges et les réservoirs des Alpes australiennes.

Ce n'est pas tout, car ici on n'en a jamais fini avec l'étrange. Au sortir d'une plaine brûlée par un soleil de feu, arrivez-vous sur le bord d'une rivière qui, par hasard, offre à votre vue une flaque d'eau limpide, et vous précipitez-vous pour vous désaltérer, aussitôt, vous vous reculez désespéré, et en crachant ou en vomissant; l'eau est salée, plus salée que celle de l'Océan! Mais ne perdez pas courage pour cela; remontez le lit de la rivière, et très-certainement vous trouverez, à un ou deux kilomètres de là, d'autres bassins remplis cette fois d'une eau aussi douce que pure, que ne corrompt aucune source salée. C'est ce qui nous est arrivé hier.

Il en est de même des lacs, dont on ne reconnaît souvent l'emplacement qu'à la dépression du terrain et au limon qui le couvre.

Des rivières aussi surprenantes doivent nécessairement produire des animaux étonnants : elles ont donc des ornithorhynques et des batraciens non moins curieux, des grenouilles qui ne coassent pas, mais font entendre tantôt un clapement aigu, tantôt un chant d'une surprenante harmonie.

Emou. Dessin de Mesnel.

Des grenouilles qui chantent!

Un saltimbanque ferait sa fortune avec elles en Europe.

Avant d'arriver au Darling, nous avons aperçu une tribu de noirs qui s'est sauvée en nous voyant, comme si le diable l'emportait.

Nous sommes décidément des foudres de guerre, car c'est l'effet que nous produisons depuis quelque temps sur les aborigènes.

Guyot prétend que nous devons cela à notre mauvaise mine.

9 *mars*. — Dans un espace de quatre à cinq lieues, où l'eau est assez abondante, se promènent des milliers d'échassiers de toutes les espèces : des grands, des petits, des trapus, des sveltes, à bec long, à bec court, à pattes hautes, à pattes courtes, etc. Nous leur consacrons quatre décharges qui en couchent par terre une douzaine, gros comme des chapons.

Ils cuisent en ce moment devant un brasier ardent, sous la surveillance des femmes, de Cartahu et de Ratapia.

12 *mars*. — Aujourd'hui, splendide chasse à courre qui nous a enthousiasmés et émotionnés.

En débouchant dans une plaine herbeuse, bordée d'un côté par le Darling, de l'autre par des fourrés inextricables d'eucalyptus, nous réveillons brusquement un kanguroo géant femelle.

Se dresser sur ses pattes de derrière, ramasser ses petits, les mettre dans sa poche et fuir à toute vitesse, est pour le colosse des marsupiaux l'affaire de trois secondes.

Ratapia part bravement à la poursuite du kanguroo, et nous prenons immédiatement nos dispositions pour le cerner.

La plaine, entourée d'une muraille d'arbres et de lianes impénétrables, n'a que deux issues, deux sentiers sur le bord de la rivière, ou plutôt deux quais étroits, l'un au nord par lequel nous sommes arrivés, l'autre au sud.

Uraëte. Dessin de Mesnel.

Trapp et Perrin vont intercepter celui-là; Cartahu et Maréchal restent en faction à l'autre, avec les femmes et les enfants; Guyot, Kœchlin, Risler et Siegfried, courent avec moi derrière Ratapia, qui tient bon, mais dont l'impuissance est manifeste.

Le kanguroo bondit sur ses pattes de derrière, ses jambes de devant ramassées contre sa poitrine, fait avec une agilité inouïe des sauts de huit à dix mètres de long et de deux à trois mètres de haut, et, quand il a une avance suffisante, tourne curieusement sa tête fine, semblable tout à la fois à celle du lièvre et à celle du cerf, pour voir ses poursuivants.

Dans un de ces mouvements imprudents, il se heurte si violemment contre un arbre à gomme, qu'il tombe étourdi.

— Victoire! hurle Siegfried en se précipitant pour

lui couper le cou avec son couteau de chasse, tandis que Ratapia redouble d'ardeur.

Mais à l'instant où l'un et l'autre arrivent près du kanguroo, celui-ci se redresse, envoie promener Ratapia à dix pas de lui d'un vigoureux coup de queue, et montre les dents à Siegfried avec tant de colère, et agite si énergiquement contre lui ses pattes de devant, que Siegfried, surpris, intimidé, recule, trébuche, glisse et s'étale par terre.

— Patatras ! crions-nous en riant, tandis que le kanguroo reprend sa voltige à travers champs.

Siegfried se relève, visiblement humilié, et Ratapia vient vers nous en grognant impatiemment comme un guerrier qui veut sa revanche.

Le kanguroo dépose furtivement ses petits dans un bouquet de broussailles qui occupe le milieu de la plaine, et, se voyant cerné de tous côtés, entre jusqu'à la poitrine dans la rivière, où il attend tranquillement notre attaque.

Ratapia, qui a sur le cœur le coup de queue précédent, le poursuit résolûment dans l'eau.

Grâce à sa haute taille, le kanguroo a pied là où notre courageux chien doit nager; il le laisse approcher, et au moment où celui-ci avance la gueule pour

Un bal de pipridés rupicoles. Dessin de Mesnel.

le mordre, lui applique ses griffes sur la tête et le maintient entre deux eaux.

Ratapia se débat vainement sous cette étreinte de fer, et déjà il boit son dernier bouillon, lorsque j'ai le bonheur d'envoyer une charge de plomb dans l'épaule du géant, qui, éperdu, lâche prise et se sauve de nouveau par la plaine, la bouche écumante, l'œil hagard et en perdant du sang, tandis que Ratapia, à demi asphyxié, regagne péniblement la rive.

Alors survient un autre rabatteur que nous n'avions pas aperçu, et qui, au dire des femmes, nous examine attentivement depuis un quart d'heure : c'est un uraëte, l'aigle d'Australie, l'ennemi le plus terrible des moutons et des marsupiaux dont il est très-friand, qu'on rencontre presque toujours autour des chasseurs de kanguroos, où il rapine avec une audace incroyable.

Celui qui assiste à notre chasse juge sans doute, lorsqu'il voit le blessé, que le moment d'agir est venu pour lui; car il bat des ailes, prend, *motu proprio*, notre place et nous relègue au second plan.

Il plane d'abord à une certaine hauteur, puis fond comme une flèche sur le kanguroo, auquel il donne deux coups de serres sur la nuque et un coup de bec sur la tête, après quoi il s'élève à deux ou trois cents mètres.

Quatre fois il recommence ce manége avec le même succès.

Quand le kanguroo, épouvanté, étourdi, affaibli par ses blessures, ralentit sa course, l'uraëte se rapproche et lui assène, presque en rasant le sol, des coups de bec si précipités et si violents, que bientôt la victime s'affaisse foudroyée : un dernier coup lui a brisé le crâne.

Nous suivons les péripéties de cette lutte, ou plutôt de cette chasse, avec un vif intérêt et en simples spectateurs ; mais, lorsque le rapace s'abat sur sa proie et lui ouvre le ventre avec son horrible bec, de spectateurs nous redevenons acteurs, et deux coups de feu, supérieurement tirés, couchent le bourreau à côté de sa victime.

Le kanguroo mesure sept pieds, de la queue à la tête, et pèse environ quatre-vingts kilogrammes. Voilà, avec ses deux petits, que nous trouvons dans les broussailles, de quoi vivre pendant trois jours, car le kanguroo est un gibier de choix dont les sauvages font leurs délices et les colons australiens leur regal.

Pour l'uraëte, nous l'abandonnons aux carnassiers de la forêt et aux échassiers de la rivière, nos estomacs, malgré les exercices auxquels nous les soumettons depuis notre départ de France, n'étant pas encore de force à digérer une chair aussi coriace.

On nous avait représenté le kanguroo géant comme inoffensif et stupide ; nous avons constaté aujourd'hui qu'il devient très-redoutable lorsqu'il est forcé ; quant à son intelligence, ce fait, rapporté par Cunningham, en donnera la mesure :

Dans une ferme des bords de la rivière Hawkesbury, vivait un kanguroo géant apprivoisé qui jouissait d'une pleine liberté, ne se plaisait qu'en compagnie de ses maîtres et avait contracté de singulières habitudes. Un étranger arrivait-il à la ferme, il courait à lui, de l'air le plus caressant, le plus innocent, posait ses pattes de devant sur ses épaules, et ramenant prestement sa queue, lui en donnait un vigoureux croc-en-jambe, non par méchanceté, mais pour le dévaliser, pour visiter ses poches et y chercher du sucre, des bonbons, des confitures, dont il était friand. A l'heure du dîner il s'efforçait de pénétrer dans la salle à manger ; s'il y parvenait, il se plaçait derrière l'un ou l'autre convive t l'invitait, par de petits grognements significatifs, à partager avec lui ce qui passait dans son assiette ; le convive faisait-il la sourde oreille, l'oubliait-il, il lui rappait ou lui grattait l'épaule de façon à lui rafraîchir a mémoire.

Les animaux sont comme les gens, et l'on peut dire également d'eux : *Tot capita, tot sensus.*

16 *mars*. — Nous bivouaquons ce soir avec des démangeaisons dans les mollets et des envies furieuses de faire des pirouettes et des jetés battus. L'exemple est contagieux.

Figurez-vous que nous avons assisté aujourd'hui au bal le plus charmant et le plus divertissant dans l'endroit le plus sauvage du monde ! J'en suis encore émerveillé !

Je marchais à l'avant-garde avec Guyot et Engelmann ; nous achevions de gravir une hauteur escarpée couverte de blocs de granit, de mousses et de fougères, et nous arrivions à un petit plateau, lorsque Engelmann nous fit brusquement signe de nous baisser et de nous cacher.

Il venait d'apercevoir une bande de pipridés rupicoles, de *cogs de roche*, en train de danser une sarabande échevelée.

La danse avait lieu sur un rocher plat entouré de buissons où étaient perchés une centaine de pipridés.

A tour de rôle, chaque mâle exécutait sur le rocher un cavalier seul dans lequel il déployait toutes ses grâces et toute son agilité, tantôt battant des ailes, tantôt sautant sur ses pattes, tantôt pirouettant, tantôt faisant la roue avec sa queue, tantôt prenant des poses fières ou langoureuses, puis saluant quand il avait fini, et allant se percher sur une branche, tandis qu'un autre mâle prenait sa place et que les femelles, du haut de leur tribune, l'applaudissaient par un cri et un tressaillement d'ailes plus ou moins prolongé, suivant qu'il avait plus ou moins bien exécuté son pas.

J'avais déjà entendu parler des danses singulières des pipridés ; mais j'avoue que ce que je vis me transporta. Il n'y manquait que le hautbois de Maréchal.

Nous étions tous en admiration devant ce spectacle bizarre, lorsque Ratapia s'échappa des mains de la femme de Kœchlin, qui le tenait, et s'élança en aboyant sur les pipridés, lesquels s'envolèrent aussitôt en désordre.

J'eus à peine le temps d'en tuer un, dont le plumage satiné, soyeux et richement coloré était d'une remarquable beauté.

Ce soir, tout le monde, au bivouac, voulait danser à la façon des pipridés. Si nous avons ri, point n'est besoin de le dire.

Après les mammifères à poche et les oiseaux constructeurs, voilà les oiseaux danseurs ; quelle curiosité nous réserve maintenant la faune australienne?

19 *mars*. — Grande chasse à l'émou, un coureur capable de lasser les meilleurs lévriers.

Un peu moins haut que l'autruche, à laquelle il ressemble, un peu plus haut que le casoar, l'émou est le plus grand de tous les oiseaux d'Australie, mais c'est un oiseau qui court et ne vole pas; celui dont nous avons troublé la méditation, cette après-midi, nous en a fourni la preuve.

C'est Ratapia qui l'a découvert dans un fourré au milieu duquel il était couché.

A la voix de notre griffon, l'émou s'est dressé effrayé et a regardé pendant quelques secondes avec effarement, le cou tendu verticalement, les plumes hérissées à angle droit, notre caravane, nos chevaux, qui paraissaient être presque aussi intimidés que lui, puis, saisi d'une panique folle, s'est mis à courir en tournant en cercle autour de nous et sans pouvoir retrouver sa route.

Les cris des femmes et des enfants, les hennissements des chevaux, les aboiements de Ratapia, nos exclamations, nos mouvements augmentaient sa terreur, quoique nous nous tinssions à distance, sachant que d'un seul coup de patte il pourrait fracturer la cuisse de l'un d'entre nous. Cette course de cirque dura vingt minutes, et Dieu sait combien de temps elle aurait encore duré, si Perrin, qui est le tireur le plus adroit de la caravane, n'eût logé une balle dans le corps du coureur.

Il était temps, les femmes avaient déjà le cœur qui leur tournait.

Inutile d'ajouter que peu après l'émou rôtissait devant une fournaise de branches sèches. Ma foi, c'est assez bon, sinon assez tendre.

Selon Ramel, un savant voyageur, cet animal peut

avaler une grande quantité de liquide et, par une température moyenne, vivre plusieurs jours sans renouveler sa provision, comme le chameau. Quand il veut boire, il s'arrête sur la rive pendant quelque temps et regarde avec soin s'il n'a point d'ennemis autour de lui, puis se précipite vers l'eau, en prend une bonne mesure, remonte promptement et, s'il ne voit aucun danger, se retire tranquillement. C'est ce moment que les noirs australiens choisissent pour le tuer. Dans Victoria, ils se placent en embuscade au coucher du soleil, au moment où les oiseaux vont se désaltérer; quand ils voient un émou courir vers l'eau, ils s'élancent de leur cachette, forment le cercle et font pleuvoir une grêle de flèches sur lui. A Queen'sland, ils ont une autre tactique : ils montent sur un arbre qui domine le lieu où l'oiseau vient boire, et de là lui lancent un lourd javelot tandis qu'il fait sa provision d'eau.

J'ajoute que l'émou, comme le lièvre, voit très-imparfaitement les objets qu'il a devant lui, et que souvent il lui arrive de prendre un cavalier monté pour un autre émou, méprise qui lui coûte généralement la vie.

Le nôtre avait dans l'estomac deux morceaux de minerai de fer de la grosseur d'un œuf de poule.

A propos d'œufs, j'allais oublier la plus riche trouvaille de notre journée.

Lorsque, après avoir plumé l'émou et choisi notre bivouac, nous cherchâmes des branches sèches pour faire du feu, nous trouvâmes, au milieu d'un tas de feuilles mortes, environ un boisseau d'œufs.

— Parbleu, s'écria joyeusement Trapp, voilà une vraie aubaine! Y aurait-il quelque marchand coquetier par ici?

— Non, répondit sur le même ton Engelmann, mais il est probable qu'il y a des cathétures de Latham ou, plus vulgairement, des *dindons des buissons*.

Tout s'expliquait.

Nous savions, en effet, que le dindon des buissons élève un énorme tas de feuilles mortes pour y déposer ses œufs, qu'il emploie à cette construction la valeur de quatre à cinq tombereaux de feuilles, et que quand ce nid a atteint une hauteur d'un mètre et demi ou deux, il vient y pondre, en ayant soin de recouvrir chaque œuf, de façon à ce que la chaleur qui se dégage de ces matières végétales en décomposition ne se perde pas et produise l'incubation, laquelle se termine par une éclosion semblable à celle du papillon, c'est-à-dire que les dindons des buissons viennent au monde munis d'ailes suffisamment développées pour pouvoir voler.

En Europe, tout cela serait inconcevable; mais ici, où le monde est un peu à l'envers, c'est chose des plus naturelles.

Nous avons ramassé avec joie nos œufs, tous d'un blanc pur et dont le moindre a dix centimètres de long et sept de large, et nous les avons immédiatement fait durcir sous les cendres.

Nos approvisionnements de biscuit, de pâtes et de riz étant épuisés, ce boisseau d'œufs est pour nous la sainte manne.

Nous mangerons chacun un œuf dur par jour, en guise de pain, et nous en aurons ainsi pour quatre jours.

Allons, nous avions raison de croire, d'espérer, car la Providence ne nous abandonne pas.

Je vous laisse à penser si nous allons fouiller maintenant les tas de feuilles mortes que nous trouverons sur notre chemin.

24 *mars*. — Les difficultés du terrain, les détours incessants que nous avons dû faire ont considérablement allongé notre route; cependant nous devons approcher de la Murray, près de laquelle nous espérons trouver les premières stations de squatters, d'éleveurs de troupeaux. Nos provisions sont finies, à l'exception de quelques poignées de farine que nous réservons pour les femmes et les enfants; nos munitions se réduisent à une dizaine de cartouches chacun; il est grand temps que nous arrivions au terme de notre voyage.

Le cheval qui portait notre batterie de cuisine s'est cassé une jambe ce matin, en descendant d'un rocher de basalte crevassé; nous l'avons achevé, puis dépecé, et ce soir nous soupons de cheval, non que le gibier ailé nous manque; nous avons vu aujourd'hui des myriades de canards, d'échassiers, de centropodidés, de perruches, de cacatoès, d'anhingas, de gymnorhines flûteurs (d'admirables artistes rossiniens qui vous chanteront d'un bout à l'autre, sans une fausse note, *le Barbier de Séville* ou *la Gazza ladra*); mais le peu de munitions qui nous restent ne nous permettent plus de prodiguer notre poudre, et nous sommes obligés de regarder sans y toucher les légions innombrables d'oiseaux qui obstruent notre soleil.

C'est le supplice de Tantale.

Et l'on dirait que les maudites bêtes connaissent notre impuissance et prennent plaisir à venir nous narguer, car il en est qui par instant passent si près de nous, que nous levons instinctivement la main pour les prendre.

26 *mars*. — Une tribu de sauvages nous a suivis ce matin, pendant deux heures, à un kilomètre de distance, et nous a fort inquiétés. Nous songions à nous retrancher derrière quelque roche ou derrière quelque fourré, et à l'attendre de pied ferme, lorsqu'elle a disparu à l'est.

Peu après, nous avons tiré des cygnes noirs qui volaient par bandes au-dessus de la rivière, le cou tendu en avant, et en poussant des cris sonores. Comme nous étions complétement dépourvus de vivres et que nous ne savions comment dîner, nous avons fait feu et une douzaine sont tombés.

La première fois que j'ai vu un cygne noir, c'est à Genève, en 1868, lorsqu'après mon mariage je suis allé présenter Cécile à ma vieille tante Lossier. Il y avait, parmi les cygnes blancs que la ville entretient dans la petite île de Jean-Jacques Rousseau, un cygne de cette espèce que les passants disaient venir de la Chine et qui battait impitoyablement ses congénères enfarinés. Je m'arrêtais souvent sur le pont des Bergues pour l'admirer, car je le trouvais d'une finesse et d'une élégance superbes lorsqu'il nageait, le cou arrondi, la tête fièrement portée, sur laquelle brillaient deux yeux d'un rouge écarlate et que terminait un bec du carmin le plus vif, et ses rémiges déployées dont la blancheur de neige contrastait si élégamment avec son plumage noir velouté.

N'est-il pas étrange que, quand les cygnes sont blancs dans les autres parties du monde, ils soient noirs en Australie?

Les douze moricauds rôtissent autour d'une immense fournaise, et dans une demi-heure nous verrons si leur bonté répond à leur beauté.

27 *mars*. — Une extrême lassitude se manifeste parmi nous; les vastes prairies que nous traversons, les forêts à l'ombre desquelles nous campons nous semblent

maintenant infinies. Les femmes s'étonnent de la longueur du chemin; nous expliquons de notre mieux cette longueur par les obstacles qu'il nous a fallu vaincre et les sinuosités multipliées de la rivière dont nous suivons le cours, en les assurant que si nos cartes sont exactes, ce qui ne nous paraît pas douteux, et si notre boussole nous a bien dirigés, nous ne devons pas tarder à rencontrer la Murray, derrière laquelle est le salut.

Vers midi, nous tuons, à l'entrée d'un buisson, une sorte de faisan qui est certainement un des plus beaux oiseaux du monde : le ménure superbe ou *oiseau-lyre*, dont la queue très-longue et plus élégante, sinon plus éclatante que celle du paon, représente, quand elle est droite et déployée, la lyre antique.

Quel charmant caprice de la nature!

Ajoutez à cela que le ménure superbe chante comme un gymnorhine flûteur et qu'il est doué d'un talent d'imitation tel que, au temps des amours, il tient lieu à lui seul d'une bande entière d'oiseaux chanteurs.

Un naturaliste raconte que dans la province de Sipps, sur le versant des Alpes australiennes, se trouvait une scierie mécanique où le dimanche, quand tout travail était suspendu, on entendait aux alentours, dans la forêt, l'aboiement d'un chien, le rire d'un homme, le chant de divers oiseaux, les pleurs des enfants, le bruit de la scie, et que tous ces bruits, tous ces sons provenaient d'un seul oiseau-lyre qui avait établi son domicile non loin de la scierie!

Ne trouvez-vous pas cela féerique?

Les femmes se sont partagé les plumes de notre ménure, que nous avons mangé ce soir avec une vingtaine de jolis cacatoès.

28 *mars*. — Une pluie torrentielle nous surprend au milieu des prairies; nous hâtons le pas pour gagner une hauteur boisée que nous apercevons à l'est; mais ce n'est qu'avec des peines inouïes que nous y arrivons et en laissant deux des nôtres en route, nos deux derniers chevaux!...

Les pauvres bêtes, ne pouvant plus marcher sur le terrain détrempé où nous étions engagés, ont tout à coup refusé d'avancer et nous avons dû les abandonner, car l'eau envahissait la plaine, les ruisseaux se changeaient en torrents, et notre salut commun exigeait une décision immédiate.

Que sont devenus ces fidèles compagnons qui pendant trois mois nous ont rendu de si grands services? Sont-ils noyés? sont-ils parvenus, comme nous, à se réfugier dans la forêt?...

Le vent souffle avec violence et mugit dans les arbres, l'orage se déchaîne, la prairie n'est plus qu'une nappe d'eau; nous nous abritons autour d'un gigantesque eucalyptus où nous attendons le jour, en tremblant, sans manger et sans pouvoir nous sécher.

29 *mars*. — Quelle nuit! Nous avons eu peur d'un nouveau déluge.

Le tonnerre, les éclairs, des rafales accompagnées d'averses effroyables nous ont tenus pendant huit heures éveillés et glacés d'horreur.

Un moment il nous a semblé que la foudre tombait sur l'arbre où nous nous étions groupés.

Un frémissement terrible a passé par tout notre corps, et nous avons fermé les yeux, croyant mourir.

A l'aube, nous sortons de notre torpeur et nous cherchons du bois mort pour allumer du feu.

La pluie a cessé, mais la plaine est inondée, la rivière roule en bouillonnant des eaux limoneuses; nous sommes bloqués si la hauteur boisée où nous frissonnons est impénétrable.

Ne perdons pas courage cependant, il sera toujours temps de désespérer.

Hier, dans notre fuite précipitée, nous n'avons pu emporter le gros bagage dont nos chevaux étaient chargés : nos haches, nos ustensiles de cuisine, nos marmites, la moitié de notre linge de rechange, notre farine nous manquent; mais nos armes et nos sacs de soldats, dans lesquels nous avons tous, avec nos objets les plus précieux, nos cartouches et une petite provision de sel, sont sauvés.

Nos cartouches, hélas! nous n'en possédons plus que quatre chacun, trois de fusil et une de revolver.

Pourvu qu'elles ne soient pas mouillées!...

Non, la pluie les a épargnées. Dieu soit loué!

Trapp, Cartahu et Maréchal apportent des brassées de branches mortes que nous essayons d'allumer, tandis que Ratapia, que nous avions presque oublié, se montre et nous annonce, par ses grognements amicaux, qu'il est toujours des nôtres et qu'il a comme nous une faim... canine.

D'où vient-il? Sans doute d'un tronc d'arbre voisin. Brave chien! s'il était mort, nous l'aurions tous pleuré.

Nous le caressons avec une réelle satisfaction, Cartahu en particulier, qui y est très-attaché, et nous lui promettons à déjeuner.

Trapp a vu, en ramassant du bois, un acacia dont les branches sont couvertes de cacatoès transis, pelotonnés sur eux-mêmes, et paraissant attendre le retour du soleil pour sortir de la forêt; nous essuyons promptement nos fusils, nous les chargeons avec du petit plomb, et nous allons à pas de loup tirer trois coups de feu sur les *grapes*.

Quelle terreur! quelle confusion! Toute la légion se réveille et s'envole en poussant des cris d'effroi, et nous relevons vingt-sept victimes.

— Ohé! ohé! ohé! crie à cet instant une voix humaine dans l'intérieur de la forêt.

Nous dressons la tête et nous prêtons l'oreille avec anxiété.

— Ohé! ohé! ohé! répète la voix.

Plus de doute, c'est un Européen; ce cri est trop caractéristique pour être poussé par un sauvage. Serions-nous au bout de nos épreuves?...

Les femmes et les enfants accourent vers nous, pâles d'espérance.

— Ohé! ohé! ohé! reprend la voix.

— On nous appelle! dit Maréchal.

— On nous appelle! exclament fiévreusement les femmes, les yeux étincelants.

— Dans ce cas, répondons, hasarde Risler, tremblant.

L'espoir, l'émotion nous paralysent pendant un instant; enfin nous formons un porte-voix avec nos mains et nous nous mettons à notre tour à crier de toute la force de nos poumons, dans la direction de l'intérieur de la forêt :

— Ohé! ohé! ohé!...

Deux minutes après, un individu hirsuté se montrait, près de nous, au milieu des lianes et des hautes fougères.

A. DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX[1].

L'agence Murphy Brothers and C°. Dessin de Vierge.

VI. — L'AGENCE DES ISTHMES ET DÉTROITS.

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
V. Hugo.

! STRAITS AND ISTHMI !
General English Agency
MURPHY BROTHERS AND C°.
Red-Lion-court, Fleet-street. City.
London.

Telle était la formule qui se lisait sur une plaque de cuivre placée contre une petite porte au troisième étage d'une vieille maison, noire, enfumée, branlante, formant le fond de *Red-Lion-court*, (la cour du Lion rouge), à Londres.

Pour ceux qui ne connaissent pas le vieux quartier de la Cité, l'aspect d'une des nombreuses cours qui en découpent les profondeurs est une véritable curiosité inédite. Nous ne possédons plus rien à Paris qui puisse aujourd'hui en donner une idée. Ces cours, sans autre issue qu'une porte sur la rue, servent d'accès aux maisons qui remplissent les intervalles très-grands de terrains délimités par ces mêmes rues. Red-Lion-court est un type en ce genre.

Dès la porte, munie d'une grille en fer à un seul battant ouvert, une odeur de rance, de moisi, de salé, vous saisit à la gorge. C'est que, dans ces cours, réduits particuliers, le nettoyage métropolitain n'a point à opérer son travail quotidien; ici, de même qu'on est chez soi, on nettoie chez soi... aussi, on ne nettoie guère! Personne n'en a le temps. Point de concierge. Liberté absolue d'entrer et de sortir.

A droite, à gauche, des maisons se pressent, noires et peu entretenues. En bas de chacune d'elles, une porte ouverte, le battant collé au mur, cimenté de poussière et de toiles d'araignées. Evidemment, si quelqu'un essayait de faire opérer à ce battant un mouvement sur ses gros gonds rouillés, il pousserait des gémissements d'effroi et de douleur. A quoi bon, d'ailleurs? L'escalier n'est-il pas libre? Il est ouvert à tous... Montons!

Marches en pierres raboteuses et boueuses, rampes et balustres en bois. Grand air partout; les baies sont béantes, sans fermetures... On ne saurait trop aérer ces endroits-là!

1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Au rez-de-chaussée, dans l'escalier, deux portes massives, fermées et cadenassées, qui semblent l'entrée de deux caves profondes.

Au premier, deux portes épaisses, mais plus propres, portant chacune leur plaque de cuivre avec indication de noms, prénoms et qualités des négociants dont elles ferment le bureau.

Au second, deux portes en chêne, non moins épaisses, munies chacune de leur plaque de cuivre, portant, de même, les noms, prénoms et qualités d'autres négociants.

Au troisième, deux portes en chêne, également solides, et sur l'une desquelles brille la plaque de cuivre dont nous avons relaté plus haut l'inscription.

Au quatrième, au cinquième, et jusque sous les toits, à droite, à gauche, mêmes plaques, inscriptions semblables. Partout portes de prison, serrures énormes et à secret. Une fois les affaires terminées, les patrons ferment la porte, montent en chemin de fer et regagnent leur cottage situé aux environs de la ville ; les employés s'éparpillent, eux aussi, à droite et à gauche, et vont loger selon leurs moyens, un peu partout. Ce branle-bas a lieu chaque jour de quatre à cinq heures du soir ; le samedi, à deux heures, afin que chacun puisse préparer chez soi ce qui lui est nécessaire pour le dimanche, pendant lequel on ne fait rien, pas même son dîner.

Tournons le bouton de cuivre qui reluit au-dessous de la plaque ; la porte s'ouvre et nous donne accès dans une antichambre fort convenable, garnie d'un tapis ainsi que tout appartement respectable, meublée d'un bureau et d'un employé, qui, assis derrière, prend votre nom inscrit sur votre carte, et le porte, sans rien dire, au patron.

Il revient, vous indique une porte du geste... Entrons. C'est le cabinet des frères Murphy.

Tapis sur le sol, bureaux très-simples en bois noir ; à droite, à gauche, casiers et bibliothèques n'offrant pas plus de luxe. Chaises et fauteuils antiques en cuir noir. Cheminée à foyer de cuivre brillant où flambe un feu ardent de houille. Rien sur la cheminée. La tablette en est si étroite, qu'à peine y pourrait-on poser une tabatière. L'heure est donnée par un cartel à six pans fixé au mur. Des cartes de tous les pays cachent ce qui reste de surface verticale.

Grillage en entrant, formant une sorte de tambour dans la chambre. Nous franchissons la porte qui y est pratiquée, et, devant nous, le docteur Murphy (Edward), directeur de la compagnie des Isthmes et Détroits, compulse attentivement une liasse de papiers sur son bureau, liasse marquée en gros chiffres : n° 42. Tout autour de lui, d'autres fascicules semblables portent les numéros 40, 41, 43... jusqu'à 50.

Penchons-nous par-dessus son épaule, voici ce que nous lisons avec lui :

« ... La mer doit fournir, et au-delà, les moyens indispensables pour la dompter, pour la *civiliser*, disons le mot ! Elle nous donnera le diamant, l'or, les perles, en quantités énormes, inconnues, parce que nous cueillerons ces matières précieuses là où le commun des hommes n'a pas su jusqu'aujourd'hui les aller chercher.

« Le diamant se trouve toujours au milieu de matières terreuses qui forment des couches plus ou moins puissantes. Que ce soit dans l'Inde, que ce soit au Brésil, que ce soit en Sibérie, la couche appelée *cascalho* est toujours la même. Les savants de cabinet ont prétendu que ces terrains étaient modernes parce qu'ils étaient remplis de détritus de roches anciennes ; n'en croyez rien, mes enfants, j'ai suivi ces amas prodigieux ; ils sont anciens, anciens comme les couches géodésiques auxquelles ils sont subordonnés, sur lesquelles ils reposent, et dont ils suivent les flexions et les inclinaisons...

« Vous n'irez donc chercher le diamant à aucune des mines ouvertes au milieu des continents, au Brésil, dans l'Inde, en Russie ; vous le ramasserez sur l'affleurement des couches de cascalho lavées depuis des siècles par les eaux de la mer. Au lieu de trouver ces pierres enveloppées de leur couche terreuse, vous les verrez apparaître à vos regards toutes lavées et dégagées de la gangue argileuse qui les enveloppe lors de leur formation mystérieuse.

« C'est là où il faut aller.

« J'ai découvert un gisement de cascalho dans l'Afrique australe. J'ai pu, au prix de bien des fatigues et des souffrances, défendant ma vie contre les bêtes féroces, mourant souvent de faim, suivre l'admirable formation géologique qui contenait une partie de notre fortune à venir. Déjà quelques diamants passables ont été trouvés près de la terre de Natal, vers le fleuve Orange. C'est un affleurement intérieur au continent du grand cascalho africain. Vous, mes enfants, vous irez l'attaquer à son affleurement sous-marin dans l'océan Atlantique. Il sort par 27° 42′ 6″ latitude sud, et 32° 49′ 8″ de longitude est du méridien de l'île de Fer, à 247m,72 en mer, par une profondeur de 500 brasses au plus... »

Ces dernières lignes étaient, sur le manuscrit, entourées et signées au crayon bleu. Le docteur Edward s'y arrêta longtemps, paraissant profondément réfléchir ; puis, poussant un profond soupir et levant les yeux au ciel :

— Dieu nous aide ! murmura-t-il, ils réussiront !... Ils doivent réussir ! !...

Puis il reprit sa lecture :

« J'ai reconnu encore un autre gisement en Australie ; vous y recueillerez également des diamants ; mais n'y allez qu'en second lieu. Celui-ci est sur la côte de Victoria, par 169° 55′ longitude orientale de l'île de Fer, et 36° 54′ latitude sud. Il forme une bande dont le gisement fut moins exactement relevé par moi faute d'instruments parfaits ; mais il ne s'éloigne pas à plus de 400 mètres de la côte, entre Barmouth-Creek et la baie de Twofold. »

— Nous irons là un peu plus tard, se dit le docteur ; nous avons du temps devant nous. James et Samuel vont nous rapporter de quoi marcher pour longtemps !

Puis il continua le manuscrit :

« Passons à l'or maintenant.

« Ce qui est vrai pour les terrains diamantifères est également vrai pour les roches quartzeuses primitives qui renferment l'or. Il s'y trouve natif, en filons dont vous n'avez aucune idée ; les pépites les plus riches trouvées sur la terre, dans le lit des rivières et des ruisseaux, ne sont que les débris les plus faibles des masses que recèle le globe.

« J'ai habité longtemps la Californie, depuis 1847, où fut trouvée la première mine, pour apprendre où sourdaient dans le domaine aquatique ces bancs de quartzites aurifères. Je l'ai trouvé !

« Par 31° 45′ 2″ de latitude nord, et 119° 15′ 17″ de

longitude ouest, méridien de l'île de Fer, vous trouverez un mur de roches granitiques contenant des filons de quartz. Ces veines immenses s'enfoncent dans la mer, elles recouvrent immédiatement le filon aurifère. Celui-ci, affleurant la surface, doit laisser saillir son précieux dépôt, il est trop mou pour que la mer ait pu l'entamer, tandis qu'elle a dû user la roche autour de lui. En explorant la surface, vous n'aurez qu'à prendre.....

« Par cinquante brasses, plus au large, ouest, vous serez sur la couche même. Que Dieu vous inspire et vous guide vers le bien ! Etudiez encore les îles, plus au nord, de San-Miguel, Santa-Rosa, Santa-Cruz...»

— Athelstan et Richard y sont... Puissent-ils trouver, et nous revenir sains et saufs !... je tremble, pas de nouvelles !... Dieu nous aide ! Pauvres frères, que de dangers ! Et moi, tout seul...

« En 1851, on trouva l'or en Australie ; J'y suis allé cinq ans après. Nous avons une mine semblable et en semblables roches à explorer à Victoria, au point marqué ici : 38° 4' latitude sud, 162° 21' longitude ouest de l'île de Fer, par une profondeur de quarante-deux brasses au moins.

« N'y allez qu'en dernier lieu. Ce gisement est tellement riche, qu'il faut le garder comme une ressource extrême. Très-probablement, en remontant à l'affleurement ouest de la même couche, vous trouverez le métal par cinq à six brasses, à l'état de sable aurifère qu'il faudra exploiter régulièrement. C'est une richesse immense, car la mer le lave depuis des temps infinis sur ces plages basses et nues. Ce point est par 34° 17' latitude sud et 148° 26' longitude ouest à Ferro. »

— Faragus ! vous m'éblouissez... Le vertige me prend quand je songe que nous avons, là, dans nos mains, une telle montagne de richesses que les plus puissants rois de la terre ne vont pas à la cheville des petits marchands de la Cité !... Achevons !

« Après l'or, les perles.

« Ici, vous agirez avec prudence. Vous devez surtout craindre de déprécier un objet dont la rareté fait tout le prix. Le diamant, même devenu commun comme le silex, pourrait encore servir à un grand nombre d'usages scientifiques et industriels ; l'or sera toujours un métal utile. La perle, une fois commune, n'est bonne à rien : ce n'est qu'une parcelle de carbonate de chaux !...

« N'allez pas aux bancs de Kondatchy, dans le détroit de Manaar, au golfe du Bengale. Trop de monde pour opérer en paix, et d'ailleurs les cent quarante bancs sont épuisés. A moins que vous n'y pêchiez de juin à décembre... et encore, ce serait folie !

« Sur les côtes de Perse, vous avez à choisir : Karak, Buchaach, Kenn, Palmeira, Neichme ; sur les côtes de l'Arabie, en face, vous avez : Ouarden, Bahreïn, Gildwin, Catifa. Si vous y trouvez trop d'yeux... n'oubliez pas que j'ai reconnu des bancs de perles jusqu'à Mascate. Voyez liasse 49 pour plus ample informé... Cherchez sur les lieux, et vous trouverez !

« Allez encore entre Acapulco et le golfe de Téhuantapec, en Amérique centrale. Essayez Cubagua, Margarita, Coche, Darien, Panama... En vérité, mes enfants, je vous le répète ; soyez prudents parce que vous n'avez qu'à vous baisser pour faire votre récolte. Les golfes de Panama et de Californie sont grands !...

« Comme appoint, vous avez le corail. C'est peu, mais c'est quelque chose... On le cueille en faisant route, au fond des eaux, pour autre chose. Rappelez-vous qu'il existe vierge bien plus près de Gibraltar qu'on ne le suppose. Vous ne perdrez pas vos peines en étudiant les côtes d'Afrique... j'y ai plongé souvent.

« Mon écrin se vide, mes chers enfants, mais il se vide à votre profit, et ma tâche s'accomplit.

« Vous voici, maintenant, maîtres quand vous le voudrez de tout l'or monnoyé que les naufrages ont enseveli au fond des eaux. Usez-en, mes enfants, il est votre légitime propriété, puisque vous seuls savez le rendre à la circulation, lui restituer sa valeur et que, sans vous, il ne vaut pas plus, où il est, qu'une poignée de sable.

« Autour de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, vous trouverez abondante récolte. Ces peuples ont semé la richesse en cherchant la mort les uns des autres.

« Que Dieu vous garde ! »

. . . . . .

C'était donc un singulier bureau que celui de la compagnie des Isthmes et Détroits ! On en chuchotait tout bas dans les autres officines du premier, du deuxième et même du quatrième étage. Quoi ! Point de réclames, point de bruit, de tam-tam, de grosse-caisse !...

Que signifiait ce titre :

Isthmes et Détroits ?

On guetta. Nul étranger ne venait au bureau... Seuls les cinq frères, unis, comme il convient aux fils de la même mère, froids, taciturnes, polis mais hautains, entraient à la porte du troisième...

Quelle singulière maison de commerce !

On circonvint alors le commis de l'antichambre. Ce furent des avances sans nombre qui lui furent prodiguées :

— Master Cobden par-ci, Master Cobden par-là ! Venez-vous au public-house ?... Allons ! un bock à la taverne !...

Le brave Cobden ne savait auquel entendre. Il acceptait... pouvait-il faire autrement ? Il buvait... on l'invitait pour cela ; mais il ne parlait pas...

De dépit, on essaya de lui faire laisser sa raison au fond du pot à gin ; mais Cobden était un vieux quartier-maître ; il avait beaucoup vu de pays, beaucoup bu d'alcool de toute espèce dans les cinq parties du monde ; il parla moins encore !... mais ses adversaires roulèrent sous la table...

De guerre lasse, de dépit, on l'évita... Le brave homme n'en parut pas plus fâché qu'il ne semblait content lorsqu'on lui prodiguait les politesses.

Puis, comme il arrive toujours, tout retomba dans le calme ; personne ne vint davantage heurter à la porte de chêne, et les voisins ne s'occupèrent plus de la singulière compagnie des Isthmes et Détroits...

VII. — L'OR NATIF.

De tous les fils secrets qui font mouvoir la vie,
O toi, le plus subtil et le plus merveilleux !
Or ! principe de tout, larme au soleil ravie !
Seul dieu toujours vivant parmi tant de faux dieux !

Alfr. DE MUSSET.

Au moment même où James et Samuel Murphy débarquaient à Cape-Town, deux autres de leurs frères, Athelstan et Richard, arrivaient à San-Francisco. Partis un peu plus tard, ils parvenaient à la même époque à

leur destination, grâce à la rapidité actuelle des communications.

Nous avons vu James et Samuel louer à Cape-Town des serviteurs et des hommes sûrs avec la plus grande facilité, mais les deux autres frères Murphy savaient bien que nulle facilité semblable ne leur serait offerte par la population californienne, composée de gens sans foi ni loi, rebut de toutes les nations. Leur projet exigeait, pour réussir, un secret absolu, d'autant que l'exploitation qu'ils allaient entreprendre demandait beaucoup plus de temps et une installation beaucoup plus apparente.

C'est pourquoi Athelstan et Richard avaient amené avec eux trois hommes parfaitement dévoués, tous trois marins : un contre-maître et deux matelots. Parmi les bagages des voyageurs se trouvaient, en outre, des appareils spéciaux semblables à ceux qui avaient si malheureusement trahi la confiance de leurs frères ; en y ajoutant des armes et des munitions en quantité suffisante, ils pouvaient à eux seuls, bien résolus, faire face à tout.

Dès les premiers jours de leur arrivée à San-Francisco, les petits-fils de Faragus se mirent en quête d'un schooner disponible. Il leur fallait un navire de faible tonnage : quarante à cinquante tonneaux, mais solide et susceptible de bien tenir la mer. Ils annoncèrent qu'ils voulaient se livrer à un commerce de cabotage sur les côtes de la Vieille-Californie. En attendant, leurs nombreux colis étaient entassés dans un magasin soigneusement fermé et où personne n'avait accès, pas même les trois marins venus d'Angleterre.

Bientôt un petit schooner à vapeur, *le Mariwoo*, fut trouvé, toutes les caisses arrimées, des provisions entassées, des munitions réunies, des armes achetées ; non-seulement quelques petits pierriers pour *le Mariwoo*, mais pour chacun des cinq hommes, un arsenal très-complet : carabine à portée de la main, toute chargée, au râtelier, dans le petit roufle ; revolver et bowie-knife à la ceinture, sabre s'il en était besoin...

Tandis que Richard s'occupait d'installer dans le salon du roufle les appareils spéciaux à leur entreprise, Athelstan faisait monter à l'avant une forge commode ; ce qui intrigua fortement les badauds qui, du quai, suivaient d'un œil inquisiteur tous ces préparatifs.

Un beau matin, au lever du soleil, la cheminée du *Mariwoo* fuma, et quand les curieux arrivèrent nonchalamment pour voir la suite des opérations de la veille, ils trouvèrent place vide : l'oiseau s'était envolé !

Deux ou trois semaines plus tard, on aurait pu voir *le Mariwoo* transformé d'une singulière manière. Plus de mâts : le pont couvert d'une sorte de carapace de toile imperméable. Immobile au milieu des rochers, où le tenaient trois maîtresses ancres, volontiers on eût pris le petit bateau pour un énorme canard noir endormi la tête sous l'aile. Cette hardie position avait exigé un travail considérable, d'abord pour braver l'entrée et l'approche des récifs, puis pour aller, au moyen de la baleinière, mouiller les ancres en des endroits convenables parmi les rochers du fond. Mais nous avons sous les yeux *les dompteurs de la mer*, et le *faragus-diver* a joué son tout-puissant rôle.

Devenu ponton, semblable à ceux sur lesquels on élève maintenant des phares flottants, le petit *Mariwoo*, bien choisi par les frères Murphy et solidement bâti, soutenait de rudes assauts lorsque les lames brisaient en fureur et le secouaient comme une coquille de noix. Mais les ancres étaient solides et en bonne prise ; par surcroît de précautions, les chaînes étaient renforcées pour passer sur les rochers : des ressorts puissants les reliaient au navire et empêchaient tout coup brusque et par suite dangereux. Ce n'est pas tout, la coque du *Mariwoo* avait été recouverte d'une couverture de caoutchouc mêlé de gutta-percha de dix à vingt centimètres d'épaisseur : si le bateau touchait une roche ainsi revêtu, le danger était presque anéanti par l'élasticité de cette substance s'interposant entre les deux surfaces résistantes.

L'eau des lames passait sur la carapace imperméable, dont la forme était calculée pour un écoulement instantané, et le gracieux petit navire se redressait coquettement sous des assauts pour lui sans danger.

Nos hardis Anglais n'ont eu garde, comme nous le voyons, de manquer aux prescriptions du vieux Faragus. Cependant leur foi a été soumise à une rude épreuve, lorsqu'ils se virent en présence d'un mur vertical de rochers noirs s'élevant à une cinquantaine de mètres au-dessus des flots. La mer battait contre cette surface ; calme en ce moment, elle se roulait en écumes blanches et perlées, et, pour être juste au point indiqué dans les notes du vieux savant — 31° 45′ 2″ latitude nord ; 119° 15′ 17″ longitude occidentale ; F, carton n° 42 — le navire devait mouiller à vingt-cinq mètres des rochers !... C'était mouiller à vingt-cinq mètres de la mort !!!

Cependant, les deux capitaines avaient confiance ;... ils mouillèrent. En quelques heures, les derniers préparatifs furent faits ; les pompes, les appareils prêts à fonctionner, et Richard, revêtu du *faragus-diver* disparut dans la mer...

Bientôt, sur le signal qu'il donna au moyen du cordage fixé à sa ceinture, on le vit revenir à la surface comme un liége qui remonte du fond poussé par la puissance de l'élan et la différence de densité de sa masse à celle du liquide qui l'entoure. A peine à l'air, Richard jeta un coup d'œil significatif à son frère, et tous deux disparurent dans la cabine.

— Qu'y a-t-il, Dick ?

— Notre affaire est faite, mon bon Athelstan.

— Dieu soit loué ! frère. Tu dis ?...

— Que l'or abonde,... mais que seul je ne puis l'exploiter. A première vue, j'ai compris mon impuissance. Nous avons à pic sous nos pieds, frère, une pépite que je n'ai pu remuer. Il nous faut être au moins deux...

— J'irai, frère...

— Non, mon ami. Tu sais que ta poitrine s'y refuse. Je ne veux pas désobéir au docteur Edward qui, de Lion-court, nous suit ici des yeux de l'esprit... Non, frère, je ne veux pas que tes crachements de sang te reprennent...

— Bah ! mon bon Dick, il faut bien faire quelque chose pour la cause commune !

— Faire quelque chose !... Athelstan. Et qui donc a plus fait que toi, pauvre ami ? Qui donc a inventé ces appareils auxiliaires, qui sont là autour de nous et vont, dès demain, centupler nos forces et abréger notre travail ?

— Mais, comment faire ?...

— C'est bien simple. Je vais prendre Maxwell, le quartier-maître. C'est un homme dévoué. La confiance appelle la confiance. Nous descendrons ensemble... d'autant plus, mon cher enfant, que j'ai vu dans l'ombre passer des lueurs phosphorescentes qui ne me rassurent que jusqu'à un certain point...

— Ce seraient ?...

— Ce sont des habitants effrayés des profondeurs... et je crois que deux hommes ne sont pas de trop pour se porter secours, si je juge de la force de ces animaux par leur taille.

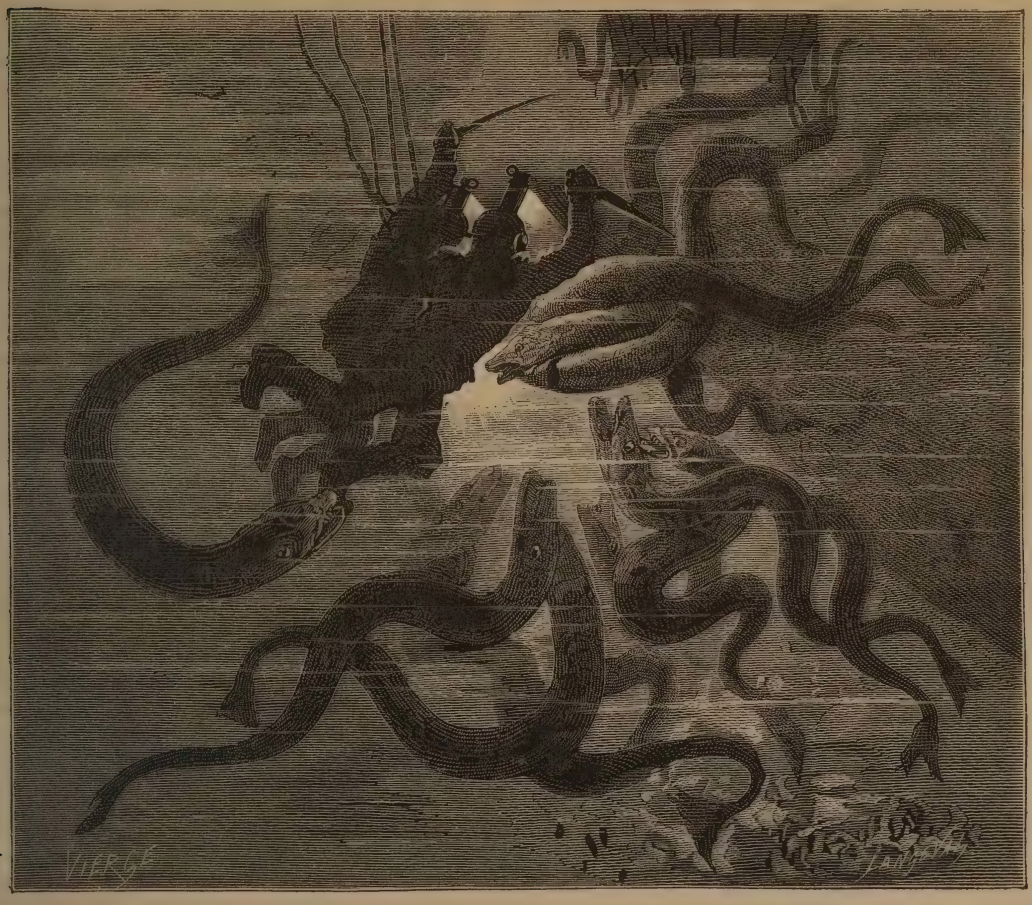
— Hélas ! pauvre cher Dick, si...

— Bah ! enfant. Du courage !... s'il m'arrive malheur, vous continuerez l'affaire sans moi, et de temps en temps, vous vous souviendrez que vous avez eu un frère qui vous fut dévoué à la vie, à la mort !...

— O Dick !...

Et les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre, avec une effusion touchante ; on sentait, à la spontanéité du mouvement qui les réunissait, la puissance de leur affection. Dick s'échappa le premier aux étreintes d'Athelstan, le plus faible et le plus jeune des cinq frères, celui que les quatre autres appelaient *leur enfant*, et considéraient comme tel. D'une organisation faible et délicate, ressemblant à une jeune fille, le moral seul, chez lui, semblait capable d'une décision virile, mais, par contraste, son esprit, doué d'une sensibilité exquise, se prêtait sans efforts aux plus hautes conceptions des sciences.

Quelques heures plus tard, Maxwell faisait son premier plongeon. La main dans la main de Dick, il disparut avec lui, revêtu du *faragus-diver*, tandis que les pompes maniées par les deux marins fonctionnaient silencieusement sous l'œil attentif d'Athelstan.



Les congres. Dessin de Vierge.

— Cent six mètres ! murmurait le jeune ingénieur. Quarante-deux secondes et demie ; à six secondes par quinze mètres pour descendre ; c'est bien cela !... Il me faudra cinquante-six secondes et demie pour les remonter... C'est trop ! Il faut que je trouve un moyen plus expéditif. Mais..., au fait... Pourquoi ne laisseraient-ils pas au fond leurs sandales si lourdes ?... Elles ne s'envoleront pas !... J'y penserai... Ah ! oncle Faragus, vous vous êtes trompé de sondage, vous aurez donné sur une table de roc : vous nous indiquez cinquante brasses d'eau !... cela ne fait que quatre-vingts mètres !... Voici le signal... hupp !

Au centre du navire, Athelstan avait fait installer une sorte de grue de son invention. Mue par la machine à vapeur du bateau, elle pouvait allonger son bras à vingt mètres, et elle portait une série de dévidoirs à engrenages différentiels calculés sur les vitesses que nécessitaient les divers filins nécessaires pour deux ou trois plongeurs.

En ce moment, Dick et Maxwell se tenant par la main émergèrent, et mirent le pied sur une sorte d'escalier volant que la machine abattit devant eux.

Un instant après, assis sur l'une des marches, le casque à la main, les deux voyageurs respiraient à pleins poumons l'air frais et libre de la mer.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! disait Maxwell, levant les yeux au ciel. Je ne dormirai jamais plus !

— Si, mon bon Maxwell, si ; vous dormirez... et de bon cœur, comme un homme qui a loyalement travaillé et loyalement gagné sa fortune à venir ; mais songez à ce que vous m'avez promis.

— Quelle affreuse chute ! Ah ! monsieur, que cela paraît long quand on sent le vide sous soi... Il nous faut au moins dix minutes pour descendre, n'est-ce pas, monsieur Athelstan ?

— Dix minutes ! mon brave Maxwell. Vous n'y songez pas... un peu moins de trois quarts de minute...

— Ah ! que c'est long ! Et puis remonter ?... Il me semble que nous sommes emportés par des ailes, mais que nous n'arriverons jamais.

— Vous êtes revenus à la surface en un peu moins d'une minute.

— Voyez-vous, monsieur, je ne suis pas une poule mouillée, mais se sentir ainsi dans le vide, emporté... Non, jamais je n'aurais cru voir passer autant de monde dans ma pensée. Je me suis senti perdu ! J'ai vu toute ma vie depuis mon enfance, mes parents... que sais-je ? Et puis, en frappant le fond, j'ai cru que tout mon corps se disloquait. Quelle chute !

— Ce n'est rien tout cela, mon brave compagnon, ce n'est rien. Nous redescendrons demain, et vous saurez mieux comment vous y prendre. Il faut ployer les jambes ; faire, en un mot, comme si vous sautiez en hauteur. Vous avez été un peu surpris, malgré tout ce que je vous avait dit... je le comprends ; mais vous êtes un homme de courage, et, d'ailleurs, nous ne courons aucun danger.

— Oh ! monsieur Richard... Et les affreuses bêtes que nous avons vues passer à côté de nous ?...

— Demain, nous nous armerons. Il faut que nous puissions nous défendre si, par improbable, elles nous attaquaient. Allons dormir !...

Ainsi se passa l'initiation du digne quartier-maître aux dangers du *faragus-diver*. Peu à peu il reprit ses esprits, et lorsque ses matelots se permirent de le questionner à son retour au poste, il sut leur faire une histoire plus ou moins plausible, mais qui eut pour effet de leur faire venir la chair de poule et de leur ôter toute envie de suivre là-bas leur patron.

Bientôt la nuit vint, splendide, lumineuse, étoilée, transparente comme sous ces latitudes : *le Mariwoo* semblait endormi, se balançant doucement au gré de la houle. Les deux frères, assis à la porte de leur roufle, combinaient les projets du lendemain.

— C'est à éblouir, ami, disait Richard ; c'est un rêve des *Mille et une Nuits*...

— Tant mieux ! Combien de tonnes ?

— Combien de tonnes ?... Nous en aurons bientôt notre chargement et au delà !...

— Ho ! le docteur sera content.

— As-tu installé le va-et-vient ?

— Il le sera demain à la première heure.

— Ce n'est point à la première heure qu'il doit être prêt, c'est tout de suite...

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ?... Mais ne peut-on nous surprendre, nous attaquer, nous voler !

— Calme-toi, Dick, la fièvre de l'or te monte à la tête. Calme-toi, je te prie. D'ailleurs, que veux-tu faire ?

— Travailler la nuit...

— La nuit ?...

— Oui, frère. Vive la nuit !!

— Mais d'où veux-tu qu'on nous voie ?

— Du haut de la côte. Un homme se glisse au bord, il passe sa tête à travers les herbes... il nous suit, il nous devine... Comprends-tu maintenant le péril ?

— Tu as peut-être raison, mais travailler la nuit... c'est par trop dangereux !...

— Point. N'avons-nous pas notre lampe ? En la fixant au casque, nous la munissons d'un réflecteur conique... elle nous éclairera merveilleusement. Nous n'avons qu'à ramasser d'ici longtemps. D'ailleurs, il le faut !!...

— Nous essayerons. Mais, mon bon Dick, il faut encore, demain, risquer le travail de jour.

— Pourquoi, frère ?

— N'y voyez-vous donc pas mieux ?

— Si. Lorsque le soleil brille, alors, à cette profondeur, le jour paraît laiteux comme s'il passait au travers d'un fort brouillard ; mais si un nuage passe devant le soleil, tout retombe dans un sombre crépuscule ressemblant à la nuit (1).

— Hélas ! il faut encore, demain, profiter du jour pour explorer les environs ; pour reconnaître les endroits où vous pouvez travailler avec le plus de profit.

— Les endroits ? Mais l'or est partout ! Nous le voyons en filons saillants au milieu des algues, qui ne peuvent mordre sur lui, et s'attachent plutôt à la pierre qui le renferme... nous le reconnaissons en bande brillante, en dentelle jaune contrastant avec la teinte noire de ce gazon bizarre. C'est féerique !

— Je te crois, Dick. Je voudrais bien le voir !

— Et, sur le sol, sous nos lourdes sandales, c'est l'or que nous foulons, débris des couches déjà usées par la mer depuis le commencement des siècles...

— Celui-là, vous pouvez le ramasser à la lampe ; mais celui des filons ?

— Nous le couperons au ciseau. L'or n'est pas dur quand il est pur comme celui-là ; c'est ce qui fait que, malléable, presque aussi tendre que le plomb, l'usure de la mer n'a pas d'action sur lui ; il ne résiste pas. La roche dure résiste, aussi s'use-t-elle autour de lui. Lui, mou, ne s'use pas et devient saillant. Oh ! nous le couperons...

— Vous le couperez, Dick ; mais reposez-vous pour cette fois.

— Non ! Pas de trêve, pas de repos !... à l'œuvre !... et hourra pour la vieille Angleterre !... Elle a vaincu la mer !...

— A propos, qu'y a-t-il sur la face verticale du rocher ?

— De l'or, Athelstan, de l'or !... encore de l'or !...

— Vraiment !

— Oui, frère. Un énorme filon, oblique, tortueux diapre la sombre surface ; mais, hélas ! nous ne l'aurons pas. Comment nous approcher de ce mur sur lequel la mer nous briserait !...

— Nous l'aurons, Dick, nous l'aurons ! J'y ai réfléchi ; nous approcherons ; j'ai tout prévu.

— Dieu te bénisse !

— Bonsoir.

(1) Thomé de Gamon, *Étude du pas de Calais.*

Le lendemain, une sorte de panier de fer, de forme calculée pour offrir la moindre résistance possible à l'effort de l'eau, était installée sur la grue et montait ou descendait dans la mer avec une vitesse considérable, venant s'arrêter juste à une glissière installée à bord. Par ce moyen, l'or versé automatiquement gagnait directement la cale et les caisses qui devaient le renfermer.

Au point du jour, nos deux hardis explorateurs étaient au fond de la mer ; Maxwell, déjà plus aguerri, n'hésitait plus. Tous deux s'étaient munis de leurs *bowie-knifes*, tout ouverts, pendus à leur ceinture. A côté d'eux, une sorte de hallebarde formée d'un sabre de troupe française emmanché au bout d'une hampe de fer, complétait leur armement. C'était une arme formidable entre des mains courageuses.

A peine avaient-ils touché le fond de la mer que la banne y arrivait à son tour et que les deux travailleurs la remplissaient des pépites qui jonchaient le sol. Maxwell, à cheval sur les roches, attaquait à grands coups de ciseau et de marteau les filons saillants d'or massif. Richard portait le produit à la banne. Celle-ci remonta bientôt, et son contenu, guidé par la glissoire, tomba dans les caisses de la cale. Puis le récipient redescendit et le va-et-vient continua sans relâche.

Les deux matelots pompaient sans cesse. Athelstan, immobile auprès d'eux, suivait des yeux le manomètre, dirigeant la manœuvre avec une attention minutieuse. Le brave ingénieur savait qu'il tenait entre ses mains la vie de son frère bien-aimé et d'un serviteur dévoué.

Mais l'ardeur humaine a des bornes, vite atteintes au milieu d'un déploiement gigantesque de forces comme celui qu'exigeaient de semblables travaux. Il est temps de rentrer ; la banne arrive pleine encore... les plongeurs vont revenir à la surface...

Pourquoi ne les voit-on pas?...

Les secondes s'écoulent... Voilà une minute passée!... Grand Dieu !... Qu'est-il arrivé ?...

Athelstan interroge la corde de sauvetage...

Rien ! elle se tend et semble s'écarter du bord...

Tout à coup une masse confuse, grouillante, bondit à la surface de la mer... Deux corps à demi évanouis surgissent, se tenant encore par la main... Mais, autour d'eux, fuient dans toutes les directions d'énormes serpents noirs, brillants, au ventre argenté...

C'étaient des congres, qui, de leurs dents aiguës, avaient attaqué les plongeurs !...

Le premier moment de stupeur passé, Athelstan et les deux matelots s'élancent au secours des naufragés et les aident à monter les marches de l'escalier de retour...

Il était temps !

— Mon pauvre Dick, qu'est-il arrivé ?

— Embrasse-moi, cher frère ; j'ai cru un instant ne jamais te revoir !

— Ah ! monsieur Athelstan, fit Maxwell d'une voix épuisée, quelles vilaines bêtes !... Sans nos cuirasses, nous étions dévorés !... Brrr ! j'en ai encore froid dans le dos !... Maladroit que je suis !... Mais je les rejoindrai !...

— Mais qu'est-il arrivé?

— Tout s'était bien passé ; la banne était remontée ; nous allions la suivre ; nous nous tenions par la main et nous nous baissions une dernière fois pour abandonner nos sandales, quand, d'un rocher voisin qui surplombe en forme de caverne, une légion de monstres noirs s'élance sur nous...

Je vois encore la lueur de nos lanternes se réfléchir dans leurs yeux glauques... Je vois les dents aiguës rangées dans leurs gueules béantes !...

Plus rapides que l'éclair, ils s'abattent sur nous... Maxwell veut s'élancer sur le sabre à manche qui gît à ses pieds ; mais déjà notre mouvement ascensionnel s'accentuait sous l'énorme poussée des dix atmosphères à laquelle nous étions soumis... Sa main n'effleure que le manche ; nous nous enlevons désarmés !...

Au même instant, cinq ou six de ces diables noirs saisissent chacun de nous dans leurs robustes mâchoires et se mettent à nous tirer violemment dans tous les sens... Notre remonte est enrayée ; nous roulons au milieu de l'eau en soubresauts effrayants... Heureusement, nous ne nous sommes pas lâché la main... Qui sait, sans cela, ce que nous serions devenus sous les efforts terribles de ces serpents s'agitant, comme des fouets monstrueux, pour arracher des lambeaux de ce qu'ils croyaient être notre chair !

Machinalement, je saisis mon bowie-knife. Je pense que Maxwell en fit autant ; mais où frapper des ennemis insaisissables?... Quelques-uns de mes coups et des siens ont porté sans doute ; je n'en ai pas conscience... C'est ainsi que nous sommes remontés à la surface au milieu de nos ennemis grouillants ; mais nous étions étourdis, épuisés, incapables de nous conduire...

— Pauvre frère ! Que je voudrais t'épargner de semblables rencontres !... J'ai vu du sang... Tu les a touchés, ces affreux congres ; n'en doute pas !...

— Bah ! c'est affaire à nous de nous défendre et non à toi. Tout va bien, d'ailleurs, et cette alerte n'est rien. Nous sommes prévenus à présent, nous aviserons !...

— C'est à moi d'aviser. C'est à moi de veiller sur vous. Je n'y faillirai pas !...

— Rassure-toi, te dis-je, tout va bien !...

— Combien d'or ?

— Près d'une tonne.

— Bon ! sept cent cinquante mille livres sterling à nous !... Ah ! frère, si le temps ne nous contrarie pas, avant deux mois nous aurons fini de charger *le Mariwoo*... quitte à revenir. Hélas ! oncle Faragus, que n'êtes-vous là ?... Vous verriez ce que vont devenir vos projets avec trente millions de livres (1) pour commencer !

. . . . . .

Ce fut une rude campagne que celle des deux chercheurs d'or. Vingt fois ils eurent à combattre les monstres de la mer ; tantôt ce furent des requins qui rôdaient aux environs de leur chantier et cherchaient à les saisir en passant comme une carpe hume une sauterelle. Mais les plongeurs étaient désormais aguerris à toutes ces alertes formidables. La lueur de leurs lanternes, attachées toujours au-devant de leurs casques, guidait leurs bras et aveuglait leurs adversaires. Quelques coups du terrible sabre à manche achevaient l'œuvre et faisaient d'horribles entailles dans le ventre des assaillants.

D'autres fois ce furent des légions de petits poissons voraces qui les harcelaient durant leurs travaux, ainsi que des moucherons importuns dans une forêt humide. Heureusement, les dents de ces ennemis n'avaient pas

(1) Sept cent cinquante millions de francs.

la puissance nécessaire pour percer l'enveloppe de caoutchouc qui protégeait nos hardis pionniers de la mer.

Ils furent assaillis aussi par des crabes monstrueux; mais les lourdes sandales de plomb et les maillets d'acier en eurent bientôt raison.

... Deux mois après, *le Mariwoo*, gréé à nouveau, débarrassé de sa carapace, les machines démontées dans l'entre-pont, sa cale chargée, reprenait la route de San-Francisco, où il mouillait à quai sous les regards curieux des badauds de l'endroit.

Cinquante fortes caisses de chêne, garnies de solides traverses, et pesant leur mille kilogrammes, furent débarquées comme minerai de cuivre. Ces bonnes caisses, mises en magasin, furent expédiées cinq par cinq sur le *Transcontinental*. Athelstan et ses deux matelots partirent avec le premier train, et arrivèrent à New-York en même temps que ces bagages. Dick et Maxwell vinrent avec le dernier convoi.

Vingt-cinq jours plus tard, les deux frères et leurs braves compagnons débarquaient à quai du Peninsular-Dock, et..... le docteur Edward tombait en pleurant de joie dans leurs bras.

Toutes les caisses vinrent, sans fracas, s'amonceler dans une des caves de Red-Lion-court, louée à cet effet... Qu'eût-ce été, si les gens de l'escalier de bois avaient pu soupçonner ce qui dormait si paisiblement au-dessous d'eux! C'est pour le coup qu'ils eussent dit avec raison :

— La drôle d'agence que celle des *Straits and Isthmi!*

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

III. — L'INVITÉE.

— Eh bien! tu as vu, tu as entendu, dit Pierre revenu vers le groupe au milieu duquel la petite fille était restée, voilà qu'il nous menace, toi et moi; mais de façon à pouvoir au besoin prétendre qu'il n'a rien dit de mauvais, le poltron, le retors qu'il est. Tu es venue le délivrer de la punition qu'il avait méritée; crois-tu qu'il t'en sache gré? Non, il se souvient seulement que tu l'as fait prendre. Pour moi, s'il me tenait bien lié des quatre membres en quelque endroit caché, ah! ah! j'imagine que je passerais un vilain quart d'heure!

— Peut-être bien! fit, avec un air de triste préoccupation, la petite fille.

Et après avoir pris silencieusement congé des enfants par un geste de tête, elle passa devant eux, pour continuer sa route du côté du village, qui s'apercevait au loin dans l'évasement du vallon.

Pendant qu'elle s'éloignait, les enfants, qui la suivaient des yeux avec une pensive attention, se disaient l'un à l'autre :

— Qui est-elle? D'où vient-elle? Où va-t-elle?

Car aucun d'eux ne se rappelait avoir vu dans le pays cette chétive créature dont l'aspect souffreteux, le misérable équipage et aussi la physionomie particulière les avaient frappés.

On ne lui eût guère donné qu'une dizaine d'années. Elle était maigre, elle était pâle; et cette pâleur, cette maigreur rendaient plus saillants, plus expressifs ses grands yeux d'un bleu noir, qui brillaient à la fois doux et pénétrants. Pour tout vêtement, elle avait une méchante robe d'indienne décolorée, rapiécée, et aussi un peu déchirée, de beaucoup trop courte, car à peine lui descendait-elle au-dessous des genoux, et les manches, qui n'auraient pu se boutonner aux poignets, avaient été coupées à niveau des coudes. Une vieille cravate de jaconas, tout éraillée, était nouée autour de son cou. Ses pieds étaient nus et tout poudreux dans des sabots aplatis par l'usure. Elle avait la tête nue aussi, mais, chose qui ne laissait pas de faire un singulier contraste avec son dénûment, une riche chevelure, d'un beau blond d'épi mûr, régulièrement, soigneusement partagée sur son front en deux bandeaux luisants, roulait nette, soyeuse à l'abandon sur son dos, en longues boucles, qui lui descendaient bien plus bas que la ceinture. Et quand elle marchait on comprenait, aux mouvements onduleux et en quelque sorte réfléchis de sa tête ainsi chargée, ainsi parée, que cette pauvre enfant éprouvait comme une instinctive satisfaction à secouer gracieusement au vent ce magnifique fardeau, cette somptueuse parure. Elle était déjà à une certaine distance, quand Pierre, qui l'avait regardée plus attentivement que les autres, s'élança soudain sur ses pas. Il ne tarda pas à l'atteindre, et, se mettant devant elle :

— Attends un peu, lui dit-il, ne t'en va pas encore. Ce mauvais Gribiou est dans le cas de s'être aposté là-bas pour se revancher sur toi. Attends, nous t'accompagnerons.

— Bah! fit-elle en haussant les épaules.

— Tu n'aurais donc pas peur de lui? demanda Pierre que ses camarades rejoignaient successivement.

— Oh! j'en ai bien vu d'autres! répliqua-t-elle avec une douce assurance.

— Comment donc?

— Ce serait trop long à vous conter. Il faut que j'arrive.

— Que tu arrives! où donc?...

— Là-bas, à ce village.

— Mais tu n'en es pas, du village; nous ne te connaissons pas. Tu n'es pas non plus de la paroisse.

— Non.

— Tu vas peut-être chez quelqu'un de tes parents?

— Je n'ai pas de parents, moi, répondit-elle.

— Point de parents! répétèrent la plupart des enfants, qui s'entre-regardèrent stupéfaits.

— Mais alors?... fit Pierre, qui dévisageait la petite fille avec une curiosité émue.

— Eh bien! je vais là-bas pour tâcher de me placer. Si je ne trouve pas quelqu'un qui me veuille, je compte pousser jusqu'à un autre pays avant la nuit. C'est pourquoi il ne faut pas que je m'attarde. Adieu!

Et elle se disposait à marcher encore. Mais Pierre, se mettant de nouveau sur sa route :

— Tu trouveras, va, lui dit-il avec une singulière animation; sois tranquille, tu trouveras.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Puis avec une sorte d'intimité :

— Dis donc, petite, tu viens de loin peut-être.

— Oh oui ! d'assez loin.

— Alors, tu es fatiguée.

— Heu ! répondit-elle avec son bon sourire, pas trop.

— Pas trop, mais assez, dit vivement Pierre, qui ajouta en prenant doucement la fillette par le bras et en la faisant marcher vers un petit tertre herbeux, sur la lisière du taillis : c'est pourquoi, reste encore un peu avec nous ; tu te reposeras, tu en as besoin. Puis aussi, puisque tu nous a fait retrouver nos fraises, c'est bien le moins que tu les goûtes. Tu ne voudrais pas nous refuser ça, ou bien nous dirions que tu es fière envers nous. — N'est-ce pas, vous autres?...

— Mais oui, mais sûrement, répondirent les autres, en suivant la petite, qui se laissait docilement conduire par Pierre.

— Assis-toi, lui dit Pierre, quand ils furent arrivés ensemble près d'un arbre, au pied duquel le sol formait une petite éminence gazonnée. D'ailleurs, nous n'avons pas rien que des fraises du bois à t'offrir. Quelques-uns de nous ont aussi du pain.

— Oui, oui, en voilà !

Et cinq ou six mains se levèrent montrant autant de morceaux de pain bis.

— Si tu as soif, reprit Pierre, tu vois, l'eau n'est pas loin.

Et il montrait, à quelques pas de là, le sillon humide

La dînette. Dessin de F. Lix.

que creusait dans l'herbe l'écoulement d'une source sortant de terre, un peu au-dessous de la Tour aux hiboux.

— Bon, merci ! fit la petite fille, qui s'était assise, en promenant sur les enfants son doux sourire.

Pierre et ses camarades, heureux de voir gracieusement acceptée leur invitation, s'empressaient à qui mieux mieux pour faire honneur à l'invitée.

La corbeille avait été mise à ses pieds, les morceaux de pain à côté de la corbeille ; Pierre, qui avait taillé en pointe plusieurs baguettes de coudrier, lui donna la plus fine en disant, comme s'il énonçait tout haut la suite de ses réflexions intimes :

— Oui, va, sois tranquille, tu viendras avec nous ; et il y aura non pas une maison, mais dix pour te recevoir.

— Certes ! pardienne ! Eh oui ! firent les autres, qui s'asseyaient en demi-cercle devant la petite.

Quand tous furent installés — chacun tenant une des baguettes que Pierre avait préparées :

— Maintenant mange, dit-il à la petite.

— Eh bien ! mais, et vous?... demanda-t-elle.

— Oh ! nous, nous n'avons pas faim !

En s'exprimant ainsi, Pierre avait jeté sur ses camarades un coup d'œil dont tous surent évidemment comprendre la signification, car, tous à la fois, comme obéissant à un même mot d'ordre :

— Non, non, nous n'avons pas faim, dirent-ils.

Alors la petite fille, après un moment de silence :

— Eh bien, oui, fit-elle avec une sorte d'élan d'intime confiance ; oui, ce que vous avez pensé est vrai, il y a déjà un peu de temps que je n'ai mangé ; et ce

sera avec plaisir que je mordrai dans un de vos morceaux de pain.

Puis étendant résolûment la main :

— Tenez, je prends le plus gros. Vous voyez que je ne suis pas fière, eh ! eh ! (Et elle riait en faisant, de ses fines dents blanches, une belle entaille dans le morceau qu'elle avait pris.) C'est de bon cœur que vous m'offrez, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, oh ! oui, répondit la troupe d'une voix unanime.

— Alors je serais bien nigaude de ne pas manger, puisque j'ai faim... Oh ! mais, savez-vous bien, je n'ai pas besoin de tout ce qui est là. Non, non. Vous voulez que je prenne aussi des fraises. Je veux bien. Voyez, en voilà une bonne poignée dans le creux de ma robe. J'ai tout ce qu'il me faut, merci.

— Eh bien ! mangeons, dit Pierre.

Les morceaux de pain restants furent partagés ; le corbillon, amené à portée de tous, devint le point de mire des petites épées de bois dont chaque main était armée, et qui, s'abaissant les unes après les autres, se relevaient mouchetées de pourpre... Et c'étaient des rires !...

Toutefois, Pierre ne riait pas. La petite fille, qui mangeait gaie, insoucieuse, remarqua que, tout occupé à la dévisager pensivement, il oubliait de piquer à son tour au tas de fraises :

— Mange donc aussi, lui dit-elle.

— Je mange, je mange ; et il tendit machinalement sa baguette vers le corbillon, mais il ne ramena rien.

— Oh ! je sais bien ce que tu as, pour me regarder ainsi, dit tout à coup la fillette.

— Et quoi donc ?

— Pardi ! tu es un curieux, et tu voudrais savoir d'où je viens, comment je m'appelle, pourquoi je passe ici. Voilà.

— Eh ben ! fit Pierre en manière d'aveu.

— O mon Dieu ! il n'y a pas de mal à cette curiosité. Et je veux bien vous conter tout ça, pour peu que ça vous fasse plaisir. Puisque vous dites que vous m'aiderez à trouver une place là-bas, faut bien que vous sachiez qui je suis, pour le pouvoir dire, si on vous le demande.

— Mais oui, mais oui !

— Bon ! mais laissez-moi finir mon pain, ajouta la fillette avec une mine de charmante espièglerie.

Et pendant qu'en souriant aux uns et aux autres elle achevait de faire disparaître la croûte qui craquait entre ses dents, l'auditoire semblait se préparer au silence pour ne rien perdre des paroles qu'elle allait prononcer.

IV. — L'HISTOIRE.

— J'ai douze ans, reprit la fillette.

— Douze ans ! répéta Pierre d'un air tout étonné, tandis que plusieurs de ses camarades semblaient se dire des yeux : Est-ce possible ?

— Oh ! fit-elle, je sais bien que je ne suis pas très-grande, ni très-grosse pour mon âge, mais ça ne fait rien ; j'ai douze ans, même sonnés, puisque mon jour de naissance est la Saint-Joseph — et d'ailleurs je suis plus forte que j'en ai l'air.

Et elle se redressait en serrant les doigts, comme pour donner plus de crédit à son affirmation.

— Oui, ça se voit bien, fit complaisamment Pierre ; et les autres parurent acquiescer du regard.

Elle continua :

— Je m'appelle Marie Clozelle.

— Tiens, un joli nom ! fit Pierre.

— Tu trouves ; allons, tant mieux ! Mon pays, on l'appelle la Varaudière.

— Est-ce bien loin ?

— Quand on y est, il faut marcher la moitié d'un jour pour aller à la ville.

— Comme d'ici.

— Mais ce n'est pas du même côté.

— Ton père y demeure, à la Varaudière ? demanda un des enfants.

— Mon père est mort il y a bien longtemps. Je ne me souviens pas de lui.

— Comme moi, dit Pierre ; mais ta mère ?

— Ma mère aussi ; mais il n'y a qu'un an, et je m'en souviens bien. Oh oui ! fit la pauvrette, avec un triste mouvement de tête.

— Alors tu n'as plus personne ?

— Si, j'ai mon frère... Il n'est pas mort, je pense ; mais je ne sais pas où il est. Si je le savais, j'irais le trouver. Il m'aimait bien. Il ne me laisserait pas dans l'embarras. Mais je ne sais pas... Il est parti, et puis... plus de nouvelles jamais.

— Comment donc ? demanda Pierre.

— Attends, je vas t'expliquer. Il était grand, mon frère ; il avait dix ans de plus que moi. Il travaillait chez les uns, chez les autres, et il donnait tout l'argent à ma mère. Aussi ma mère me disait toujours : « Vois-tu comme il est bon pour nous, André ; il faut bien l'aimer (je l'aimais bien), et si je venais à n'être plus là, il faudrait toujours lui obéir en tout, parce qu'il te servirait de père. » Et moi je disais : « Oui, mère, sois tranquille. Je lui obéirai en tout. » Et s'il était là, mon André, je lui obéirais, voyez-vous, parce que c'est ce que j'ai promis à ma mère. Mais il n'était pas content, André ; et ma mère pleurait de le voir chagrin. Je me rappelle qu'elle lui disait : « Pourquoi te chagrines-tu ? » Il répondait : « Parce que nous vivons tous trois de misère ici. » Ma mère disait : « Eh ! qu'est-ce qui nous manque ? » Il répondait : « Est-ce qu'on peut espérer de devenir tant soi peu riche ici à gratter la terre des autres ? » Ma mère disait : « Bah ! ne pense pas à la richesse, aide-moi tant seulement à élever ta sœur, puis tu te marieras... — Non, faisait-il, je vous le dis, mère, je ferai quelque jour un coup de ma tête, je partirai, j'irai, je sais bien où j'irai, je gagnerai de l'argent, je serai riche...et puis je reviendrai, et je vous ferai toutes deux heureuses. — Allons, allons ! n'aie pas de ces idées, disait ma mère. Tiens, Marie, embrasse-le pour qu'il n'ait pas de ces idées. » Et nous l'embrassions, et il finissait par dire : « Non, je n'ai plus de ces idées. » Mais il les avait encore si bien, qu'une fois, il y a deux ans de ça, il ne rentra pas le soir, et il fit dire à ma mère par un homme qu'il ne reviendrait que riche, ou jamais... Et il n'est pas revenu.

— Et ta mère en eut bien de la peine, dit Pierre.

— Oh oui ! elle pleurait toujours, toujours ; et elle en devint malade, elle ne pouvait plus travailler ; moi, j'essayais bien de chercher à gagner ; mais quoi ? j'étais trop petite. Je rapportais seulement quelques sous de temps en temps. Et elle était toujours sur son lit, et nous n'avions pas toujours du pain. Elle me disait : « Vois-tu, Marie, il ne faut pas mendier, il faut travailler ; le pain mendié n'est pas bon... » Puis elle me faisait dire des prières avec elle pour notre André,

qu'elle aimait toujours bien. Et elle me disait : « Quand il reviendra, parce que, vois-tu, je sais qu'il reviendra ; ne lui reproche rien, aime-le, fais tout ce qu'il te commandera, dis-lui que je ne lui en ai pas voulu, que je lui ai toujours donné ma bénédiction. » Voilà qu'un soir, comme elle m'avait bien parlé d'André, mais d'une voix qu'à peine j'entendais, elle ferma les yeux en m'embrassant... Les voisines étaient là qui me dirent : « Viens... » Elles m'emmenèrent. Et le lendemain on la portait à l'église dans une caisse blanche ; on m'avait habillée de noir.., puis on alla au cimetière... Et on ne me ramena pas coucher dans notre maison... Moi, je pleurais, parce que je savais bien que ma mère était morte et qu'on l'avait mise dans la terre, et que je ne la verrais plus. On me disait : « Ne pleure pas ! » mais je pleurais tout de même.

— Oh ! que tu avais bien raison ! soupira Pierre.

— Alors, continua la petite, les voisines disaient entre elles : « Qu'allons-nous faire de cette enfant ? » Je leur disais : « Placez-moi pour bergère, ou petite servante, et vous verrez qu'on sera content de moi (je disais ça, parce que je me rappelais bien que ma mère m'avait toujours commandé de travailler pour gagner ma vie) ; vous verrez, je travaillerai bien, je serai bien soumise, bien sage... » Les voisines firent : « Oui, c'est une idée ! » mais elles ne me placèrent pas, parce qu'il y en eut une qui dit : « Et si nous faisions savoir à sa cousine Mariette, qui est à la ville, que la petite est seule. Elle est sa marraine, elle la prendrait peut-être. — C'est ça, faisons-le-lui savoir. » On chargea le messager de la commission. Il rapporta la réponse. La cousine Mariette avait dit qu'elle me prendrait. Et le messager m'emmena à la cousine Mariette.

C'était une bonne femme, la cousine Mariette. Elle demeurait à la ville dans une petite chambre, là-haut, là-haut ; il fallait monter, monter pour y arriver, et lorsqu'on regardait par la petite fenêtre, la tête vous tournait.

Quand elle me vit arriver, la cousine Mariette m'embrassa en me disant : « Vois-tu, ma chérie, je ne suis pas bien riche ; mais c'est égal, si tu veux être sage avec moi, eh bien ! tu seras contente et moi aussi, » et elle ne mentait pas. Oh ! quelle bonne femme ! bonne autant que ma mère, voyez-vous ! et d'ailleurs elle lui ressemblait et elle parlait, et elle pensait tout comme elle... J'aurais quasi cru que c'était encore ma mère avec qui je me trouvais. Eh, tenez ! ma mère avait coutume de me laisser les cheveux pendants, comme ça. (Ici la petite Marie passa une main dans l'épaisseur de sa longue chevelure.) Elle disait que j'étais belle de cette façon, et quand les voisines s'avisaient de trouver que c'était drôle, ces cheveux laissés au vent, elle répondait : « Qu'est-ce que ça vous fait, puisque ça me semble bien ? » Elle me les gardait toujours ainsi. C'était son plaisir de me les peigner, de me les lisser. Et (ajouta la petite en secouant avec une sorte d'heureux mouvement d'indépendance ses torrents de cheveux, dont les flots d'or noyèrent un instant son visage) d'ailleurs moi, voyez-vous, j'ai toujours aimé ça. Quand c'est autrement, j'ai comme un chagrin ; il me semble que je suis tout enchaînée, ma tête est pesante, j'y ai mal.

Mais voilà que, quand on m'envoya à la cousine Mariette, les femmes dirent qu'il ne fallait pas me laisser ainsi, parce que j'avais l'air d'une sauvage. Et elles me lièrent les cheveux en rond derrière la tête ; ça me gênait, ça me faisait mal, mais je prenais patience.

Le matin de la nuit où j'avais couché chez la cousine Mariette, elle me dit : « Tu as de jolis cheveux, il faut les peigner ; » elle les défit, et quand elle les vit tombés : « Oh ! mais, fit-elle, il les faut laisser comme ça, tu es bien plus belle avec. » Je lui dis : « Ma mère les laissait toujours. — Eh bien ! raison de plus, laissons-les. » Et elle aussi elle prenait plaisir à me les voir et à les lisser tous les matins. Et moi, j'étais contente.

Elle cousait tant que durait le jour, et même à la lampe le soir. Elle m'apprenait à coudre avec elle, et tout en cousant elle me contait des histoires, elle me chantait des cantiques ; je chantais avec elle. Une fois ou deux, elle m'avait menée avec elle pour rendre l'ouvrage ; puis elle m'y envoya toute seule, en me disant bien de ne pas m'arrêter dans les rues ; et je ne m'arrêtais pas, je rentrais le plus vite possible. Puis je descendais aussi acheter ce qu'il fallait pour manger ; et je faisais le petit ménage, le lit, la soupe, je balayais pendant que ma marraine travaillait. Elle ne me grondait jamais. Faut bien dire que je lui obéissais en tout, en tout. Quelquefois elle me disait : « Tu dois bien t'ennuyer, pauvre mignonne, dans cette chambre, toi qui avais coutume de vivre en plein champ là-bas ! Mais tu comprends, moi je n'ai pas de bonnes jambes pour te mener en promenade (c'était vrai, puisqu'elle marchait avec une béquille) et je ne peux pas te laisser aller toute seule. » Moi, je lui disais que je ne m'ennuyais pas, parce que ça l'aurait chagrinée ; mais vraiment, bien des fois je sentais que mes jambes auraient voulu courir ; et je regardais souvent, dans le ciel, le beau soleil qui brillait sur les toits, et je pensais : « Oh ! qu'il ferait bon là-bas, chez nous, dans les prés ! » Le dimanche, la cousine Mariette me menait à l'église, qui n'était pas loin, pour la messe et pour les vêpres ; puis nous rentrions, et nous regardions ensemble par la fenêtre passer les gens, en parlant du pays et de ma mère... Ah ! nous étions bien toutes deux.

Mais un soir, comme nous cousions à la lampe, elle se mit à dire : « O mon Dieu ! qu'est-ce qui me prend, mon Dieu ! » Et elle tomba de sa chaise. Je voulus la relever. Je n'étais pas assez forte. Elle ne bougeait plus ; elle ne parlait plus... J'eus peur. J'ouvris la porte en criant, en pleurant. Il vint des gens, des hommes, des femmes. On mit la cousine Mariette sur son lit. Je voulais rester à côté d'elle ; mais on m'emmena. Et, comme on avait fait chez nous, le jour de la mort de ma mère, on me fit coucher dans une autre chambre...

Le matin, je voulus aller voir la cousine Mariette. On me dit : « Non, reste là. — Pourquoi donc ? — Parce que..... » Puis on me mena encore à l'enterrement, comme on avait fait chez nous. Et alors les gens disaient : « Que ferons-nous de cette petite ? » Il y avait un gros homme qui demeurait en bas de la maison. Il vendait à boire et à manger. Il dit : « Si elle veut venir, je la prendrai pour petite servante. » Je me souvenais toujours que ma mère, et aussi la cousine Mariette, m'avaient dit de travailler pour gagner mon pain. Je dis au gros homme que je voulais bien aller chez lui. Il m'emmena, et il me mit tout de suite à relaver la vaisselle, à rincer les verres, à essuyer les tables et à servir les ouvriers qui venaient manger dans la boutique... Oh ! c'est là que la tête ne vous tournait pas quand on regardait dehors, vu que la boutique était comme qui dirait dans une cave. Il fallait descendre pour y entrer... et dans l'endroit où j'étais presque

toujours, pour relaver et récurer, il n'y avait point de jour, c'était une lampe qui éclairait. Au moins comme ça le soleil et le beau temps ne me faisaient pas envie.

— Oui, il y avait ça de bon, fit tristement Pierre.

— Seulement, reprit-elle, le père Michard avait, par moments, la main leste et lourde... Oh ! il tapait bien.

— Le méchant homme ! il te battait !

— Méchant, non ; mais presque tous les soirs, après qu'il avait bu pas mal de verres avec les uns et les autres, il avait la tête un peu montée, et alors il ne commandait guère qu'avec des soufflets.

— Et tu restais chez lui ?

— Que veux-tu ! j'y avais mon pain gagné. Puis les gens, les ouvriers qui venaient manger et boire là étaient assez gentils pour moi. Ils m'appelaient la petite *moissonnette* à cause de mes cheveux, que le père Michard me laissait porter tout comme à présent, et qu'on disait avoir l'air d'une *moisson*. On me parlait avec de bonnes paroles. D'ailleurs le père Michard, quand il m'avait battue, me disait le lendemain matin : « Oui, là, tu es une brave petite ; faisons la paix. » Et il me tendait la main.

Enfin, ça allait. Ça alla trois mois. Mais voilà qu'un soir, pour une table que je n'avais pas essuyée assez vite, il fit mieux que me souffleter ; il m'avait prise par les épaules et il me cognait la tête contre le mur. Il m'aurait tuée sûrement, si les ouvriers qui étaient là n'avaient pas couru me tirer de ses mains. C'est qu'il avait bu plus que jamais... Comme on m'emmenait, je l'entendais crier : « Que je ne la voie plus ! qu'elle ne rentre plus ici, ou je l'étrangle, cette... fainéante, qui mange et qui ne fait rien. »

— Et tu ris en racontant ça ! observa Pierre.

— Eh ! parce que ça me fit rire sur le moment. Je savais bien que je n'étais pas fainéante. Quant à manger, oui, je mangeais bien, vu qu'il n'y regardait pas, le père Michard.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

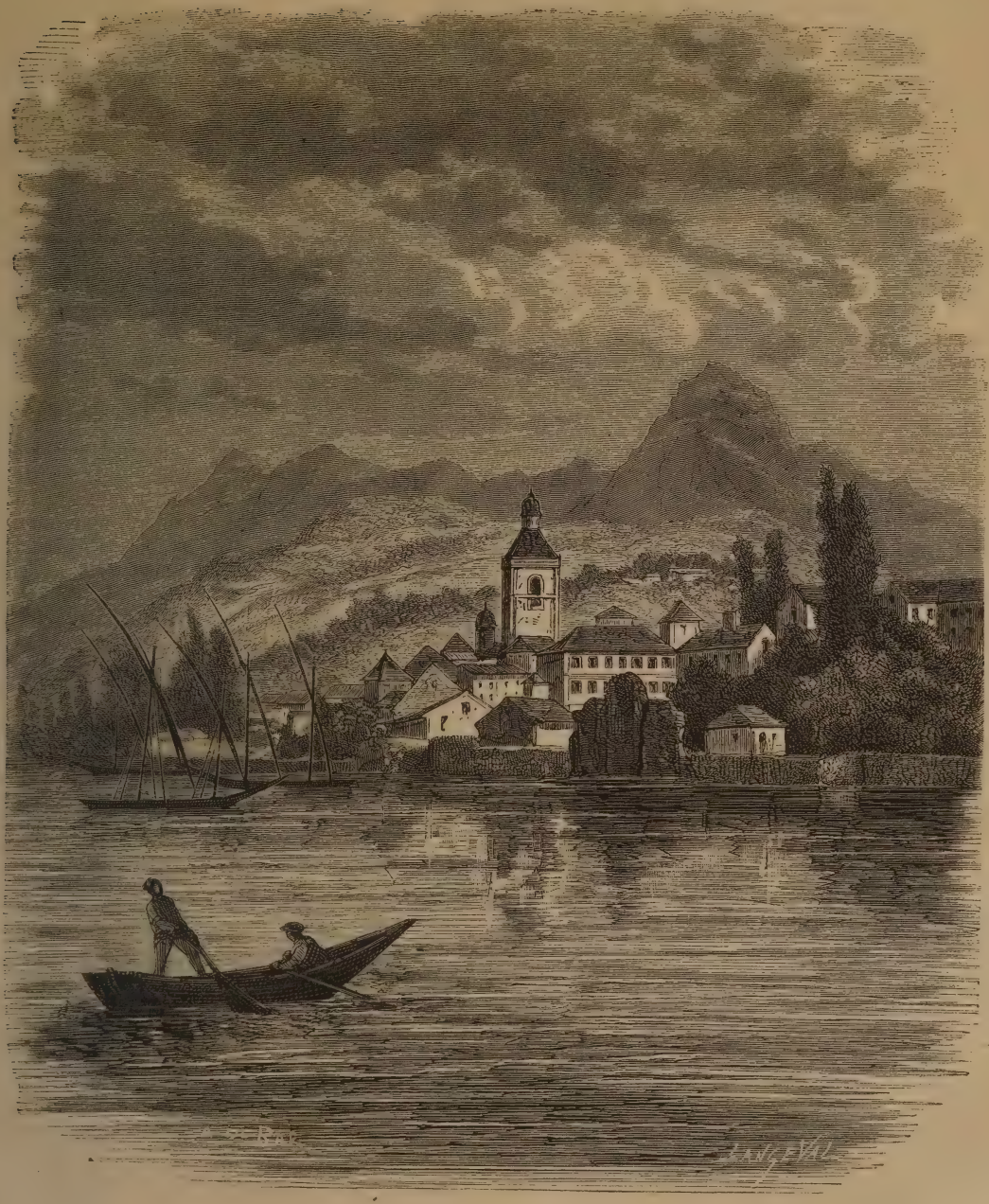
LES PLAISIRS DE CHAQUE SAISON.

L'été. Composition de Bertall.

PROMENADES EN SAVOIE.

LES LÉGENDES D'ÉVIAN.

A M. Francis Wey.



Evian et le lac de Genève. Dessin de A. de Bar.

Vous savez, je présume, où se trouve Evian-les-Bains?

Au bord du lac de Genève, sur la côte verdoyante de notre pittoresque et brave Savoie.

L'année dernière, après une saison des plus agréables, j'avais promis de décrire à mon tour ce merveilleux pays, de raconter ses légendes.

Il y en a là-bas toute une nichée. Des historiques et des fantastiques, des souriantes et des grimaçantes, des noires et des roses.

Commençons par celle qui mit en lumière la nymphe des eaux alcalines. J'intitule ce chapitre :

I. — LE GENDRE GUÉRISSEUR.

Il y avait au quinzième siècle, dans les environs d'Evian, un certain baron de la Rochette, dont la fille se nommait Béatrix.

Elle était charmante, il en était fier, mais il avait la goutte, et, quand survenait une crise, on l'entendait se donner à tous les diables.

Figurez-vous ce chevaleresque grognard, claquemuré désormais en son castel, et ne pouvant plus ni guerroyer, ni festoyer, ni chasser, ce dont il enrage. Quant à moi, je me le représente assis, ou plutôt presque couché dans un grand fauteuil gothique que surmonte son écusson, les jambes enveloppées de fourrures et soutenues par des coussins, le bonnet du malade enfoncé jusqu'aux sourcils, la moustache retombant d'une façon lamentable.

Un varlet lui montre des armes qu'il vient de fourbir. A quoi bon ! Le chapelain donne lecture d'une invitation à quelque joyeux repas. Se moquerait-on par hasard ! Un son de cor passe au lointain, et les deux lévriers endormis devant l'âtre relèvent leurs longs museaux pour un aboiement de regret... Silence, maudites bêtes, et ne me rappelez pas que les autres courent les bois ! Mais silence donc ! corne bœuf !

Et les pauvres chiens, qui n'en peuvent mais, se voient menacés par la béquille seigneuriale.

Une béquille ! quand on devrait manier la lance ou l'épée ! car monsieur le baron n'a guère plus de la soixantaine ; il est vert encore et pourrait prétendre à tous les plaisirs, à toutes les gloires. Satané mal !

Parfois il rêve qu'on l'en a délivré. Il se retrouve alerte et gaillard, poursuivant le cerf ou le sanglier, piaffant sur son cheval de bataille ou vidant quelque coupe remplie d'un vin généreux... Mais une douleur aiguë le réveille en sursaut. Aye ! aye ! aye !

C'est la réalité ! c'est la tisane !

Elle lui était offerte, à la vérité, par les blanches mains de sa fille Béatrix.

— Pauvre enfant ! avait-il souvent répété, ce n'est guère récréatif pour toi non plus ! Être réduite au rôle de garde-malade, à ton âge, et quand les plus riches seigneurs d'alentour se disputent l'honneur de t'avoir pour châtelaine.

— Je ne désire, mon père, que rester auprès de vous ! disait-elle invariablement, je ne me marierai pas.

Cette réponse obstinée, mais sincère, étonna d'abord le baron. Elle finit par l'irriter. Un jour, comme frappé d'une inspiration soudaine, il s'écria :

— Si fait ! tu te marieras, mais avec celui qui trouvera moyen de me guérir !

Et, déjà souriant à ce nouvel espoir :

— Quand bien même il serait pauvre et de petite noblesse, continua-t-il, je le choisis pour gendre. Il reprendra mon nom, corbleu ! et puisque je n'ai pas de fils !... Oui, c'est résolu, ma baronnie et ma fille à qui me débarrassera de ma goutte !

Le chapelain, aussitôt mandé, reçut l'ordre de transcrire cette attractive promesse et de la répandre à plusieurs exemplaires dans toutes les contrées avoisinantes.

On n'avait alors ni les petites affiches, ni la quatrième page des journaux. La publicité se faisait à son de trompe et par des courriers spéciaux. Ce rôle revenait de droit à l'écuyer favori du baron.

Il se nommait Arnold. Il était jeune et beau, de naissance obscure, mais d'une éprouvée bravoure. Avec cela, quelque peu ménestrel, c'est-à-dire musicien et poëte. Maintes fois on l'avait admis à l'honneur de dire ses vers devant Béatrix, ou bien de chanter avec elle quelque langoureux duo. Est-il besoin de le dire ? dans un danger quelconque, il avait sauvé ses jours. Bref, il l'adorait.

Mais secrètement, au fond du cœur, sans espoir.

Et pourtant, il ne désespéra qu'en apprenant la singulière imagination du baron de la Rochette.

Ce n'était donc pas assez d'avoir pour rivaux les nobles célibataires du voisinage, voilà que maintenant il lui faudra appréhender aussi les médecins, les charlatans, les apothicaires !

Enfin, par une dernière ironie du sort, c'était lui, lui-même qui devait aller leur faire appel ! Impossible de décliner cette navrante mission ; le devoir lui commandait d'obéir.

Le pauvre Arnold partit, mais la tête et le cœur à l'envers. Il devait commencer par Lausanne... Il n'alla que jusqu'aux bords du lac, et se rejeta follement dans les bois, contant sa peine à tous les arbres.

Prodige !... L'un d'eux, un énorme châtaignier, lui répond. Une voix humaine en est sortie.

Des larmes voilaient les yeux du jeune écuyer. Il les essuie, regarde et reconnaît que ce tronc monstrueux s'est évidé, formant une sorte de grotte végétale au seuil de laquelle apparaît un vieillard, un ermite.

Il a tout entendu, il achève de confesser Arnold.

Puis, un orage éclatant tout à coup, il lui désigne sa demeure comme un refuge :

— Entrons ! Peut-être trouverai-je, mon enfant, un moyen de te consoler.

L'excavation de l'arbre est assez spacieuse pour une cellule d'anachorète. Il y reste même encore le coin de l'hospitalité.

Une pierre tient lieu d'escabeau. Le vieillard fait asseoir Arnold, et lui-même il s'assied sur son lit de mousse.

— Courage ! reprend-il avec un accent si affectueux qu'on dirait celui d'un père. Il y a, tu peux m'en croire, plus malheureux que toi !... Juges-en par mon histoire.

L'écuyer, par un geste respectueux, montra qu'il écoutait.

Après s'être un instant recueilli, l'ermite continua en ces termes :

— Celui qui te parle fut un des plus puissants seigneurs de la cour de Bourgogne. Il avait des domaines, des richesses et, mieux encore, toute une vaillante lignée !...

Lorsque notre duc, Charles le Téméraire, publia son ban de guerre contre la Suisse, je comptais autour de moi, sous la même bannière, treize fils et petits-fils. Ils sont tombés, ils sont morts, les uns à Granson, les autres à Morat... Le siége de Nancy devait me prendre les derniers. C'est après ce désastre que j'ai choisi cette retraite, oubliant jusqu'au nom glorieux de ma race éteinte ! Les bêtes fauves sont aujourd'hui mes seuls compagnons ; mon unique demeure est ce vieux châtaignier... Mais je prie, j'espère et je crois !... Un chrétien n'a jamais tout perdu... Il lui reste le ciel !... il lui reste Dieu !

Rien de vénérable, rien de touchant comme la mélancolique résignation du vieillard terminant ce récit.

— Permettez-moi cette observation, mon père, répondit le jeune écuyer, que votre barbe est toute blanche et que je n'ai guère passé vingt ans !

— Aussi je te prends en pitié, mon enfant ! repliqua l'ermite. Remercie ta bonne étoile qui t'a guidé vers moi. Je souffrais de ce même mal auquel le baron de la Rochette est en proie, et j'ai découvert ici près une eau bienfaisante qui m'en a délivré... L'orage s'éloigne... Viens !... Viens puiser à cette source et la santé de ton maître et ton propre bonheur. N'a-t-il pas engagé sa fille à celui qui le guérirait ?

Arnold ne se le fit pas répéter deux fois. Le vieillard le conduisit vers un tertre isolé d'où jaillissait la fontaine promise. Elle était limpide et pure comme du cristal.

— Emplis cette cruche, dit-il, et reviens chaque jour la remplir. Deux lunes ne se passeront pas avant que tu ne m'amènes ici le baron, qui voudra me remercier à son tour. Va !

Jamais l'écuyer n'avait couru si vite qu'en s'en retournant au manoir.

— Quoi ! fit le malade, déjà de retour, et sans être accompagné de quelque savant docteur qui...

— Le docteur, interrompit Arnold, ce sera moi... si Dieu le permet et si vous voulez boire cette eau que je vous apporte.

— De l'eau !... de l'eau claire !... se récria le baron de la Rochette avec une incrédule grimace.

Il fallut qu'on lui racontât toute l'histoire du compagnon de Charles le Téméraire. Et, même après l'avoir entendue, il hésitait encore.

Mais Béatrix intervint.

— Moi, j'ai confiance ! dit-elle. Buvez, mon père !

Il but, et ne tarda pas à s'en trouver mieux. Arnold revenait chaque jour à la source et, par sa joyeuse gratitude, il acheva de se concilier les bonnes grâces du saint anachorète. Ainsi qu'il l'avait prédit, six semaines plus tard le père de Béatrix commençait à redevenir ingambe.

— Corne bœuf ! dit-il un jour, je veux que ma première sortie soit pour une visite au saint homme !

On s'achemina vers le vieux châtaignier. Son habitant fut reconnu par le baron comme un ancien camarade de guerre et de chasse, du temps de Philippe le Bon. Mais voulant que son incognito fut respecté :

— Chut ! dit-il, je ne m'appelle plus que l'ermite !

Désormais les deux vieillards se rencontrèrent à la source. Ils causaient, se reprenant à l'amitié d'autrefois. Souvent Béatrix était là. Un jour que son père, complétement rétabli, remerciait encore son guérisseur :

— Mais ce n'est pas moi, dit le bon ermite, c'est votre gendre...

— Quel gendre ?

— Eh ! mais Arnold.

Le baron de la Rochette gardait le silence.

— Ne vous souvient-il plus de cette promesse ? reprit l'anachorète en lui remettant sous les yeux un des exemplaires oubliés par le jeune écuyer lors de sa première visite à l'ermitage. Ah ! ah ! c'est écrit ! un gentilhomme n'a que sa parole !

— Mais si ma fille ne veut pas se marier ! Aucun prétendant n'a encore trouvé grâce devant elle.

— Qui sait ! C'était peut-être dans le pressentiment de se réserver pour celui-ci qu'elle refusait tous les autres !

Le solitaire avait une seconde fois deviné juste. Arnold épousa Béatrix, et la source, devenue bientôt célèbre, voit augmenter à chaque renouvellement de la saison des eaux le nombre de ses buveurs, qui ne manquent guère de rendre visite au vieux châtaignier de Neuvecalle.

Il existe toujours, et la cellule aussi, mais on n'y voit plus d'ermite.

II. — INTERMÈDE.

Evian n'est-il pas, d'ailleurs, le pays des beaux arbres ? Il y en a sur la rive, il y en a dans les vallons et sur tous les coteaux d'alentour. S'élève-t-on vers les plus hautes cimes étagées dans la perspective, c'est encore par des chemins ombreux, c'est toujours à travers un rideau de verdure que le regard embrasse l'immense horizon du lac. Vous savez, ce lac bleu, que Théophile Gautier, notre grand coloriste, appelait une débauche d'azur.

« Le plus beau ciel d'été, écrit-il dans ses notes de voyages, est assurément moins pur et moins transparent. Le cristal de roche, le diamant ne sont pas plus limpides que cette eau vierge descendue des glaciers voisins. L'éloignement, le plus ou moins de profondeur, les jeux de la lumière lui donnent des teintes vaporeuses, idéales, impossibles, et qui semblent appartenir à une autre planète : le cobalt, l'outre-mer, le saphir, la turquoise, l'azur des plus beaux yeux bleus ont des nuances terreuses en comparaison. Quelques reflets sur l'aile du martin-pêcheur, quelques iris sur la nacre de certaines coquilles peuvent seuls en donner une idée, ou bien encore certains lointains élyséens et bleuâtres des tableaux de Breughel, du paradis.

« On se demande si c'est de l'eau du ciel ou la brume azurée d'un songe qu'on a devant soi ; l'air, l'onde et la terre se reflètent et se mêlent de la façon la plus étrange. Souvent une barque, traînant après elle son ombre d'un bleu foncé, vous avertit seule que ce que vous aviez pris pour une trouée au ciel est un morceau du lac. Les montagnes prennent des nuances inimaginables, des gris argentés et perlés, des teintes de rose d'hortensia et de lilas, des bleus cendrés comme les plafonds de Paul Véronèse ; çà et là scintillent quelques points blancs, c'est Lausanne, Vevay, Villeneuve. L'ombre des montagnes réfléchies dans l'eau est si fine de ton, si transparente, qu'on ne sait plus distinguer le sens des objets ; il faut pour s'y retrouver le léger frisson d'argent dont le lac ourle ses rives. »

N'est-ce pas que c'est là vraiment un tableau de maître. Que suspendre en regard, sinon ces vers de Lamartine :

Pour moi, cygne d'hiver, égaré sur les plages,
Qui retourne affronter son ciel chargé d'orages,
Puissé-je quelquefois dans ton cristal mouillé
Retremper, ô Léman ! mon plumage souillé !
Puissé-je comme hier, couché sur le pré sombre,
Où les grands châtaigniers d'Evian penchent l'ombre,
Regarder sur ton sein la voile du pêcheur,
Triangle lumineux, découper sa blancheur ;
Écouter, attendri, les gazouillements vagues
Que viennent à mes pieds balbutier tes vagues,
Et voir ta blanche écume, en brodant tes contours,
Monter, briller et fondre ainsi que font nos jours.

Le calme qui semble avoir inspiré ces rimes, on le

retrouve partout aux environs d'Evian. C'est aussi le pays du silence. On dirait que les indigènes, par excès d'égards pour leurs hôtes, en arrivent à se comporter ainsi que dans la chambre d'un malade. Voyez plutôt ce pêcheur qui fait sécher ses filets sur la grève, ce vigneron qui travaille sous les hauts pampres, ces femmes, ces enfants, à peine font-ils du bruit. Bonnes gens! ont-ils donc compris que, lassés du fracas des villes, nous aspirons au repos. La campagne savoisienne y convie. Au milieu de certaines ruines perdues dans la montagne, et qu'entourent des parcs sans clôture, dont on n'émonde plus les charmilles, il y a même comme une réminiscence du charme de la Belle au bois dormant.

Mais ceci me ramène à mes légendes.

III. — LES NOISETTES DU DIABLE.

Il y avait une fois, dans ce même voisinage, un abbé très-gras, un baron très-maigre.

C'était le supérieur du couvent de la vallée d'Abondance, et c'était le seigneur de Féterne.

Naturellement celui-ci jalousait celui-là.

Le rencontrant un jour de chasse, il lui tint à peu près ce discours :

— Or ça, l'abbé, vous êtes décidément par trop dodu. Moi, je suis par trop sec. Gageons que vous m'aurez dérobé ma part. Elle me reviendrait peut-être si vous maigrissiez. Maigrissez donc, je le veux!... Nous sommes en carême, d'ailleurs. Temps d'abstinence!... Et j'imagine pour votre cervelle un tel sujet de méditation que vous ne dormirez plus d'ici Pâques! Ah!... ah!... ah!...

Il ricanait, ce décharné chasseur Disons-le tout de suite, et ce détail expliquera son irreverence, c'était l'arrière petit-fils d'une sorcière et, probablement, du diable en personne.

Le pauvre moine tremblait donc, béatement ramassé dans sa corpulence.

— Tenez!... reprit l'autre, voici pour votre dessert trois noisettes qui me viennent d'où vous savez!... Chacune d'elles renferme une question. Fin courant, vous m'apporterez les trois réponses en mon castel... et si par malheur elles n'étaient pas satisfaisantes, jusqu'à ce qu'elles le devinssent, je vous condamnerais à faire le tour de la vallée à cheval sur un âne et la tête orientée vers sa queue qui vous servirait de bride!... ah!... ah!... ah!... Voilà, je pense, un exercice qui vous contraindra à me restituer ma part de graisse!

Et le hobereau rebroussa chemin, en faisant claquer son ossature de telle sorte qu'on eût dit un squelette au galop.

L'abbé s'en revint tout songeur, et communiqua l'étrange aventure à ses moines.

— Cassons d'abord les noisettes!... opina l'un d'eux.

De la première, sous les coups de marteau, jaillirent des étincelles. Un billet s'y trouva, sur lequel il y avait écrit : « Quelle est ma valeur?... »

Aussi dure à briser fut la seconde ; elle contenait cette énigme : « Pour grimper sur un orme, au faîte duquel chante un coucou, de quel pied faut-il partir! »

La troisième renfermait cette demande : « Quelle est ma pensée?... »

Une odeur de soufre s'était répandue dans le parloir, comme pour mieux confirmer que ces noisettes-là venaient de l'enfer.

Vainement les moines se creusèrent l'intellect. L'abbé perdit le sommeil et l'appétit. Il maigrissait.

Un jour que, la tête basse et la mine allongée, il se promenait dans le jardin, le jardinier lui demanda tout à coup :

—Mais, par saint Columban, patron de ce monastère, mais qu'avez-vous donc, monsieur l'abbé?

Cette familiarité ne le choqua nullement, de la part de cet ancien et dévoué serviteur, qui se nommait Nicolas.

Nicolas était efflanqué comme le baron, mais pas jaloux.

L'abbé lui conta sa situation perplexe.

— Quoi!... fit Nicolas, c'est cela qui vous tourmente, et pas autre chose?...

— Te moques-tu?... se récria son maître. Mais cet âne!... cette queue!... cette promenade malséante et simpiternelle!

Un coude sur sa bêche et le menton dans sa main, le jardinier réfléchissait. Il se mit à rire tout à coup.

Mais sur un regard de l'abbé :

— Je ne plaisante pas!... reprit-il d'un ton respectueux, c'est une idée qui me vient pour vous sortir de peine...

— Une idée!... Tu es heureux!... Quelle est-elle?

— Acceptez-moi comme remplaçant...

— Toi, Nicolas!...

— Oui. Vous me donnerez votre costume, et, le capuchon sur le nez, je me présente au baron... Il vous trouvera suffisamment maigri... Il n'y verra que du feu... Je crois me souvenir qu'il a la vue basse.

— Mais le reste...

— Oh!... oh!... conclut le jardinier, dont le rire recommença, quant au reste, j'en réponds!...

Et, comme c'était un Normand, transplanté par hasard en Savoie, il ajouta :

— Allais!... marchais!

On eut confiance en sa malice et, bien qu'il refusât de s'expliquer davantage, on le laissa faire.

Au jour fixé, à l'heure dite, voilà donc Nicolas qui, la crosse en main, pénètre gravement au château de Féterne.

Le baron trône sous le dais, entouré de ses vassaux, dans toute la pompe seigneuriale.

— Eh!... bonjour, monsieur l'abbé!... Je vois avec plaisir que mes noisettes vous ont passablement amoindri, du moins en largeur... Mais abattez donc ce capuchon!... Vous ne voulez pas?... Soit!... Je serai bon prince, pourvu toutefois que vous apportiez trois satisfaisantes réponses... Voyons!... Dites-moi combien je vaux, mais sans vous tromper d'une obole?...

— Seigneur, dit le faux abbé, rappelez-vous que Jésus-Christ, mon maître et le vôtre, fut vendu trente deniers ; je ne puis raisonnablement vous estimer qu'à vingt-neuf, attendu que vous n'êtes pas un dieu!

— Hum!... hum!... grommela le hobereau dans sa barbe rousse, j'admets encore cette évaluation, bien que peu flatteuse. Mais j'ai promis de ne jamais m'attaquer au Christ... Passons à la seconde question : Pour grimper sur un orme, au faîte duquel chante un coucou, de quel pied faut-il partir?

— Du pied de l'arbre!... répliqua sans hésiter Nicolas.

— Très-bien!... s'écria le baron! Mais c'est à la troisième réponse que je t'attends... Qu'est-ce que je pense?...

— Vous pensez, monseigneur, que je suis l'abbé d'Abondance.

— Assurément!

— Eh bien!... non, c'est ce qui vous trompe; je ne suis que le jardinier du couvent!

Il se décoiffait en même temps du capuchon, pour montrer qu'il avait dit vrai.

Puis, sortant de la robe monastique son long corps qui n'avait que la peau sur les os :

— Je vous défie bien de me faire maigrir, moi, car je suis encore plus maigre que vous, monseigneur... Mais ce n'est pas cela qui prouve la sobriété ni la vertu, témoin notre abbé, qui, malgré sa corpulence, n'en est pas moins un charitable et saint homme... Respectez-le donc à l'avenir, et peut-être bien qu'en récompense le bon Dieu vous permettra d'engraisser à votre tour!

Le baron avait ri, il était désarmé... On le vit s'amender par la suite et devenir le protecteur, l'ami des moines. Avec l'âge, et cette vie meilleure, un certain embonpoint ne tarda pas à l'arrondir. Jamais l'abbé ne recouvra le sien. De sorte que, le regardant d'une part, se tâtant de l'autre, messire de Féterne disait :

L'assaut du château de Féterne. Dessin de A. de Bar.

— Au demeurant, il m'en est revenu quelque chose.

Nicolas seul resta maigre. Et Dieu sait cependant que les bons morceaux ne lui manquaient pas au couvent!

IV. — AU CHAT!

Ce nom de Féterne (*fada ternæ*) vient de trois fées qui jadis, sur une roche des gorges de la Dranse, se bâtirent un château par enchantement.

Personne n'en remarqua les fondations la veille au soir; il se trouva complétement terminé dès l'aube du lendemain.

Ces procédés expéditifs sont malheureusement ignorés de nos architectes.

Le fantastique manoir, dont il ne reste que les ruines, communiquait par des souterrains, aujourd'hui disparus, avec des grottes mystérieuses où les baguettes magiques des fées avaient entassé des trésors.

Ils étaient gardés, comme aussi le château lui-même, par des chats.

Mais des chats comme on n'en voit plus; des chats gigantesques, et qui parlaient.

Quelle langue?... me demanderez-vous. Je vous répondrai d'après Bilboquet : toutes celles qui ne leur étaient point étrangères.

On voyait en outre, dans les cours et sur les créneaux, toutes sortes de gens à figures hétéroclites : des têtes plates, des yeux verts et qui se contractaient

au soleil, des moustaches formées de trois poils, des ongles sous chacun desquels s'allongeait une griffe.

Singuliers valets !... étranges soudards !... Lorsque, pensant être seuls, ils s'abandonnaient à la somnolence qui leur semblait naturelle, on les avait entendus faire ronron. Parlaient-ils entre eux, ils se disaient miaou, miaou. Quelques-uns, des somnambules peut-être, se promenaient parfois sur les gouttières. Enfin, détail remarquable, il n'y avait plus dans le pays ni souris ni rats.

Mais, en revanche, que de déprédations, que de malins tours envers les habitants du voisinage ! Et quand on venait se plaindre au capitaine, un gros frileux, toujours emmitouflé de fourrures... quand, de sa voix pateline, il vous disait : montrez-moi le délinquant !... on ne le retrouvait plus, ni parmi les serviteurs, ni parmi les gendarmes. Toujours des nouveaux ! Mais que devenaient donc les anciens ? Fallait-il croire qu'ils étaient tour à tour hommes ou chats, suivant le caprice de leurs trois maîtresses ?

Tout à coup, sans dire ni comment ni pourquoi, elles disparurent, laissant comme héritière une certaine dame de Lucinges. D'où venait-elle ?... Personne n'aurait su le dire. Elle était grande, sèche et revêche. Un menton de galoche, une bouche édentée, des lunettes vertes sur un bec d'oiseau de proie, des cheveux gris qui ressemblaient à de la filasse, tel était son portrait. Entre nous, une vieille sorcière !

Elle ne s'amadouait qu'envers son filleul, un adolescent qu'elle avait impatronisé dans le pays. Il se nommait Robert d'Arbigny... Allure, physionomie, tout dans ce personnage semblait bizarre. Et cependant, un joli garçon. J'allais dire un joli matou. Sa marraine, quand par hasard elle était de bonne humeur, quand il frottait contre elle d'un air câlin, sa marraine l'appelait :

— Mon petit angora !

L'ambition lui venant avec l'âge, il voulut être grand propriétaire. Un domaine était-il à vendre, il l'achetait. N'avait-il pas à sa disposition le trésor des fées !... de plus, leur assistance et leurs sortilèges. Malheur à qui contrecarrait les ténébreux dessins de cet autre Robert le Diable. Il devint la terreur du Chablais.

Une jeune fille, la belle Alix de Maxilly, eut cependant le courage de lui résister. Il aspirait à l'honneur de l'avoir pour femme. Elle n'en tint compte et, donnant suite à des projets de famille, elle épousa son cousin Raoul de Blouay.

Je laisse à penser le ressentiment de Robert d'Arbigny. C'est pour le coup qu'il prit l'air d'un chat en colère.

Mais, on le sait, la race féline est hypocrite. Il parut se résigner, fit patte de velours et rechercha même, en toute occasion, l'alliance et l'amitié de son heureux rival.

Raoul, aussi prudent que brave, se tenait sur ses gardes. Il se méfiait.

Un soir cependant, à la suite d'une grande chasse à laquelle avaient pris part tous les châtelains d'alentour, l'époux d'Alix se laissa comme les autres entraîner au manoir de Féterne.

On leur sert des mets d'une étrange saveur, des vins inconnus, mais délicieux. L'orage, qui, tout à l'heure menaçait, éclate avec une incroyable furie. Il faut rester. Tous les convives acceptent l'hospitalité de la dame de Lucinges, hormis un seul, Raoul. Il a promis à sa jeune femme d'être rendu avant minuit. Un bon mari, vous le voyez !

Malgré toutes les instances, malgré tous les subterfuges tentés pour le retenir, le voici donc à cheval et s'échappant du banquet au plus fort de la tempête.

Jamais on n'avait vu, jamais on ne reverra la pareille. Des torrents tombaient du ciel noir, des éclairs éblouissants le déchiraient. A chaque instant, le tonnerre ébranlait les montagnes et les vallées. Il en sortait un formidable bruit. Du côté surtout des grottes, c'était un sabbat infernal.

Rapide et sans peur, le héros du conte n'en poursuivait pas moins sa route vers Maxilly.

Entre les deux châteaux s'étendait alors une forêt. A peine s'y trouve-t-il engagé qu'elle s'embrase tout à coup. Des feux rouges ! des feux blancs ! des feux verts ! Et quand, par intervalles, reviennent les ténèbres, partout des yeux de chats qui brillent.

Mais Raoul ne s'intimide pas pour si peu. Il a deviné le but de cette fantasmagorie : on veut lui couper la retraite, on n'y réussira pas. Vainement les arbres se penchent en travers du chemin, vainement des abîmes se creusent sous les pas de son coursier, il lui fait franchir les fossés, les obstacles et le maintient au galop.

Des monstres fabuleux apparaissent, il les écarte de son épée. Toutes sortes de spectres et de fantômes tourbillonnent autour de lui, les uns terribles, les autres charmants. Pas une clairière qui n'ait sa ronde de willis à têtes de chattes, ou de chattes à têtes de willis. Une véritable tentation, mais qui ne ralentit pas même notre cavalier. Impassible et muet, il va, il va toujours.

Sur la lisière de la forêt, tous ces enchantements, toutes ces diableries se réunissent en un suprême effort pour lui barrer le passage. Il tire de son pourpoint une croix donnée par Alix, et, l'élevant au-dessus de sa tête, il conjure ainsi le péril :

— Arrière, démons !

Enfin voilà Maxilly ! Des légions de chats l'assiégent, et déjà grimpent aux murailles avec des miaulements de victoire. Il y en a partout, partout ; une armée !

Le corps des sapeurs vient d'abattre le pont-levis. Des dents et des griffes ils s'attaquent à la poterne. L'état-major est là, n'attendant plus qu'une dernière poussée pour faire son entrée triomphale.

Mais Raoul n'ira pas de main morte, je vous l'assure ! Il vient de saisir son épée ; il se précipite vers les assaillants, frappe d'estoc et de taille, voire même du pommeau, assomme ceux-ci, transperce ceux-là, pourfend les autres, et les met tous en capilotade. Quelle déconfiture !

Les chefs, cependant, avaient résisté, surtout le général, un énorme raminagrobis, qui faisait le gros dos et jurait, le poil hérissé, les yeux blamboyants. Il s'attachait à son ennemi, le mordant, le déchirant. Raoul finit par l'abattre, embroché de part en part.

Tout aussitôt cette lamentable exclamation s'entendit, miaulée par vingt mille gueules de matous :

— Robert est mort ! Robert est mort !

Le châtelain, n'ayant plus rien qui l'arrête, pénètre dans le château, arrive au salon, trouve sa jeune femme évanouie, peut-être endormie, dans un fauteuil.

Sur ses genoux, une vieille chatte blanche était pelotonnée. Très-probablement, la dame de Lucinges.

L'aspect du vainqueur lui révéla le sort du vaincu. Elle bondit et sauta par la fenêtre, en criant à son tour :

— Robert est mort!

Alix rouvrit les yeux, murmura :

— Je t'attendais... mais en rêvant qu'il nous était arrivé malheur!

C'est tout simple, elle avait rêvé chats.

A l'aube du jour, la forêt, que les flammes auraient dû réduire en cendres, se retrouva verte et tout humide de rosée comme au lendemain d'un orage.

Nonobstant, lorsque les hommes d'armes firent leur ronde, ils ramassèrent devant la poterne le cadavre de Robert d'Arbigny.

Quelle était donc la part de la féerie? quelle était celle de la réalité? Jamais Raoul ne put l'établir au juste. Il accusa quelque peu les vins de Féterne; il se dit : j'en aurai perdu la mémoire... un cauchemar!

Ce qu'il y a de certain, c'est que la dame de Lucinges disparut, en emportant et pour toujours la clef des souterrains, le secret de la grotte aux trésors.

Il y a des gens qui les cherchent. Bonne chance!

CH. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS.

BULLETIN SCIENTIFIQUE.

LES PIGEONS MILITAIRES.

Le comité des fortifications vient de terminer son travail sur la question si intéressante de l'installation en France de pigeonniers militaires, destinés à relier entre elles, en cas de nouvel investissement, nos diverses forteresses. Le rapport de M. le général Ragon conclut à l'adoption immédiate du projet, et désigne le Jardin d'acclimatation comme le champ d'expériences tout naturel pour les essais qui vont être tentés. On y élèverait, dans des locaux spéciaux, aménagés à cet effet, 4 000 paires d'oiseaux reproducteurs, qui, d'après les calculs, doivent donner 32 000 jeunes pigeons par an. En défalquant 6 à 7 000 oiseaux que l'on perdra par l'entraînement, il reste un contingent de 25 000 sujets à répartir entre les divers colombiers militaires de France.

L'ARCHITECTURE DU MONDE DES ATOMES.

Quand on a — sinon de fait, au moins par le raisonnement — procédé au plus subtil fractionnement d'un corps, on arrive à obtenir la chose qui a reçu le nom d'*atome*, c'est-à-dire ce qui ne saurait plus être divisé.

L'atome n'ayant jamais été isolé autrement que par hypothèse, il s'ensuit que de nombreuses théories ont été émises, en divers temps, sur la manière d'être des atomes qui sont, à proprement parler, les éléments servant à la formation des corps.

Parmi ces systèmes deux ou trois sont restés fameux : celui de Descartes, qui voulait que les particules des corps eussent des figures irrégulières, inégales, leur permettant de *s'accrocher* les unes aux autres, comme les branches des arbrisseaux dans une haie; celui de Swedenborg, qui, pour expliquer la forme constante des cristaux, groupait les unes à côté des autres des particules sphériques; ou encore celui du célèbre minéralogiste Haüy, qui attribuait aux atomes les plus simples formes, produites par le *clivage* ou action de refendre.

Quoi qu'il en fût de ces théories, et surtout de la dernière, qui fait encore autorité pour beaucoup de savants, il n'en ressortait que la constatation de l'état de choses, en vertu duquel tel ou tel corps se présente à nous, en affectant constamment la même disposition. (Chacun sait, par exemple, car c'est là une des premières lois chimiques, que le phénomène de la cristallisation se reproduit toujours d'une manière identique pour le même composé.)

Mais la cause, le *pourquoi* de ces arrangements restait à trouver; et voici, croyons-nous, qu'un de nos contemporains est arrivé, par le plus logique des raisonnements, à surprendre le secret de la nature sur ce point.

C'est là, nous ne craignons point de l'affirmer, une découverte qui, pour ne pas donner des conséquences immédiatement usuelles ou utiles, ne laisse pas d'avoir une importance dont la science ou l'industrie peut être appelée à retirer un jour les plus grands avantages.

Le nouveau système est exposé par l'auteur, M. Marc-Antoine Gaudin, dans un livre intitulé *l'Architecture du monde des atomes* (1).

Nous allons essayer d'en exposer les principes ou plutôt le principe, car toute la théorie repose sur une seule déduction.

Nul ne l'ignore — la chimie, qui est la science de la décomposition et de la recomposition des corps, traduit aujourd'hui toutes ses observations par des formules qualifiées d'*atomiques* — en d'autres termes, elle nous dit sans cesse que tel composé est fait de tant d'atomes d'un élément pour tant d'atomes d'un autre.

Au lieu d'atomes, lisons *parties*, ce sera encore plus clair.

La chimie constate en outre que la cristallisation ou arrangement des particules s'opère invariablement de la même façon, toutes les fois qu'une combinaison a lieu entre un même nombre de parties de divers corps élémentaires.

Par exemple, si l'on prend six parties de ce *chlore*, dont les blanchisseuses font parfois un usage si funeste au linge que nous leur confions, et quatre parties d'un certain métal, peu résistant, encore inusité à l'état isolé, nommé *sodium*, on obtient un composé qui, scientifiquement, reçoit le nom de *chlorure de sodium*, et qui, en langue vulgaire, n'est autre chose que notre sel de cuisine ordinaire.

L'on sait en outre que, toutes les fois qu'aura lieu cette combinaison de six parties de chlore avec quatre parties de sodium, le produit sera un corps dont les particules seront arrangées de façon à engendrer des cristaux formant le cube régulier.

La chimie constate encore que les deux mêmes éléments qui, mélangés dans une telle proportion, donneront une cristallisation de telle espèce, pourront produire une cristallisation toute différente, si la

(1) Un beau volume in-18, chez Gauthier-Villars.

relation du nombre des parties de chaque élément a été modifiée, c'est-à-dire si le mélange n'a pas été opéré dans les mêmes proportions.

Et c'est parce que la chimie applique ces principes incontestables, irrécusables, à tous les produits, que l'auteur de la théorie nouvelle a pu établir, sur la solidité de ces principes, sinon avec une certitude absolue, du moins avec un grand air de vérité, des déductions qui en sont à la fois et la conséquence et la consécration.

Quand il a voulu connaître les lois d'arrangement des molécules, notre savant a pris la première formule chimique venue.

Pour ne nous occuper que de l'arrangement dans le sens plane, qui doit rendre plus claire la démonstration à l'aide des figures, supposons qu'il ait pris un composé où entrent six parties d'un élément pour une seule partie d'un autre élément, lequel composé a pour caractère distinctif la cristallisation hexagonale ou à six côtés.

Il a rapproché la formule du mélange de l'état d'arrangement et il en a cherché la relation.

Si, par exemple, s'est-il demandé, on versait devant moi beaucoup de noix mélangées à des marrons, dans la proportion de six noix pour un marron, quel sera l'arrangement en vertu duquel, toutes les fois qu'on voudra retirer six noix, on devra prendre forcément un marron?

Il s'est répondu : Cet arrangement est, sans contredit, celui où chacune des six pointes d'un hexagone serait occupée par une noix, tandis qu'un marron serait au centre — disposition que reproduit parfaitement la figure suivante, pour l'intelligence de laquelle nous convenons que les cercles doubles représentent les noix, et le cercle hachuré le marron (fig. 1).

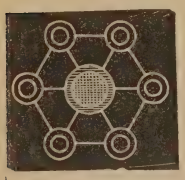


Fig. 1.

La figure suivante serait celle qui expliquerait l'arrangement atomique d'une molécule, où entreraient trois éléments : le premier et le second donnant chacun six atomes et le troisième un seul (fig. 2).

Or, dès que le chercheur eut découvert qu'un produit, où l'analyse chimique constate six parties d'un élément pour une partie d'un autre élément, affectait l'arrangement hexagonal, il a pu se dire qu'il avait la clé, le secret de la loi occulte d'arrangement général.

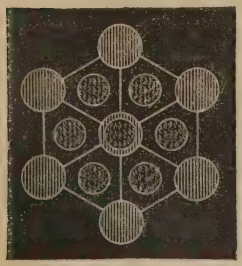


Fig. 2.

Et plus il a examiné, plus il a trouvé la confirmation de ce principe.

Toute sa théorie repose sur la relation qui s'établit inévitablement entre le nombre des parties composantes et la loi invariable et mathématique de l'arrangement.

En convenant de signes distinctifs pour différencier les éléments, il arrive à donner la figuration de toutes les dispositions. Et il y en a de bien curieuses.

Voici, par exemple, les diverses figures théoriques d'une molécule d'*idocrase* (sorte de pierre précieuse, connue dans le commerce de la joaillerie sous le nom de *vésuvienne* ou *gemme du Vésuve*), substance qui cristallise en cube, et dont la formation des molécules serait due, selon les analyses chimiques, à un mélange de silice, d'oxygène, d'alumine (fig. 3, 4 et 5).

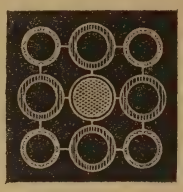


Fig. 3. Projection.

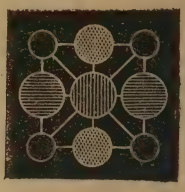


Fig. 4. Coupe.

Voulons-nous examiner maintenant la molécule d'une substance dite *chlorure double de platine et de tétractyle d'ammonium*, laquelle cristallise en octaèdre régulier et qui est composée de 1 atome de platine, 2 atomes d'azote, 6 atomes de chlore, 16 atomes de carbone et 40 atomes d'hydrogène?

« Dans cette molécule, dit notre savant, l'atome de platine unique occupe le centre, les deux atomes d'azote se placent nécessairement dans l'axe au-dessus et au-dessous de l'atome central, tandis que les six atomes de chlore forment un octaèdre à base carrée, deux d'entre eux occupant les extrémités de l'axe, et les quatre autres se plaçant dans un même point, qui est celui du réseau central. »

Et, à l'appui de cet énoncé, nous trouvons les deux figures, dans lesquelles, avec un peu d'attention, on arrive à reconnaître chacun des éléments aux places indiquées (fig. 6 et 7).

Et de type en type, l'ensemble des arrangements moléculaires se trouve passé en revue de cette pittoresque façon.

Il est bien entendu que tout cela appartient au pur domaine de l'hypothèse; car jamais, il faut raisonnablement l'admettre, il ne fut, ni ne sera donné à personne d'isoler la molécule pour en examiner, avec les yeux du corps, la conformation.

L'auteur constate lui-même cette impossibilité normale quand il croit reconnaître que le maximum de distance entre les atomes chimiques doit être d'un dix-millionième de millimètre.

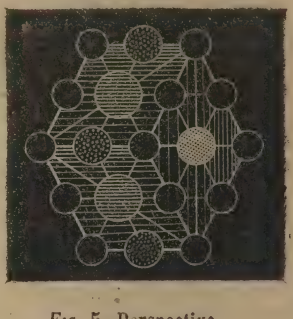
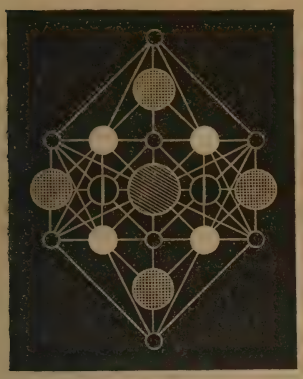


Fig. 5. Perspective.

« C'est, dit-il, un nombre d'une petitesse en quelque sorte infinitésimale; car, si nous en formons la base du calcul pour déterminer le nombre des atomes chimiques contenus dans un fragment de matière de grosseur sensible, par exemple, dans une grosse tête d'épingle, nous trouvons que ce nombre serait représenté par le chiffre 8, suivi de 21 zéros : — 8 000 000 000 000 000 000 000.

De sorte que si l'on voulait compter le nombre des atomes contenus dans cette tête d'épingle, en en détachant chaque seconde par la pensée un milliard, il faudrait continuer l'opération pendant près de deux cent cinquante mille ans.

C'est ainsi que les calculs vertigineux viennent au secours des déductions rationnelles, et cet ensemble de données théoriques constitue, quoi qu'il en soit, un système dont l'ingéniosité a le grand avantage de satisfaire l'esprit en l'émerveillant. On n'en saurait dire autant de tous les systèmes, car il en est trop qui ne reposent que sur des bases imaginaires et fantaisistes.



Coupe verticale suivant les deux plus grands diamètres de la molécule, passant par les atomes de chlore.

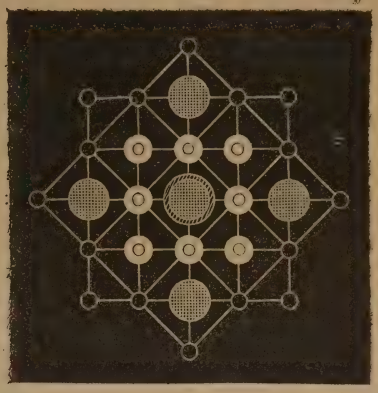
Ici, pour peu qu'on y regarde de près, pour peu qu'on se livre un instant à un sérieux examen, l'on trouve un terrain solide — si solide que déjà, en s'y appuyant, l'on a pu rectifier certaines erreurs qui, faute de lois exactes, s'étaient glissées dans la science cristallographique.

L'auteur, vieilli dans la constante pratique des purs travaux spéculatifs, nous apprend de bonne foi qu'il a employé quarante années à mûrir par l'observation, par la méditation, la donnée originale de son livre.

Nous nous garderons bien de lui répliquer avec Alceste que

... Le temps ne fait rien à l'affaire,

car, en pareil cas, au contraire, le temps est d'une importance majeure; et nous serons certainement pris d'un sincère sentiment de respect pour l'homme qui, à notre époque de hâte fiévreuse et de visées positives,



Projection de la molécule totale vue d'en haut, sur un plan horizontal.

a sacrifié au platonique amour de la science jusque-là de vouer une existence presque entière à la *culture* d'une idée, qu'il risque de voir ranger par beaucoup au nombre des futiles chimères, et qui, si elle doit se traduire un jour par des résultats matériels, ne les donnera sans doute que quand il n'aura plus à en espérer aucun bénéfice ici-bas.

LOUIS BALTHAZAR.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX[1].

VIII. — TARDE VENIENTIBUS OSSA.

Moi, dis-je, et c'est assez!
CORNEILLE.

Richard et Athelstan Murphy n'étaient pas encore rentrés en Angleterre que, sur les lieux mêmes où nous les avons vus travailler près de la côte californienne, une barque, montée par deux hommes, paraissait employée à une minutieuse exploration.

Celui qui tenait les rames était un nègre vigoureux, mais on voyait qu'il peinait à la besogne : la mer roulait un peu houleuse, et la barque semblait chargée d'un poids beaucoup trop fort. Il fallait que ces deux hommes eussent besoin du secret, pour n'avoir pas pris un aide dans un travail aussi pénible.

Penché à l'avant, l'autre explorateur examinait minutieusement la paroi abrupte des rochers, s'efforçant d'en écarter la barque à une certaine distance, car la mer y brisait d'une manière assez effrayante. Il tenait à la main un carnet qu'il consultait de temps à autre et, sur ses genoux, était ouverte une carte. Il cherchait évidemment à reconnaître un point précis sur cette côte à pic.

— *Stop!* s'écria-t-il tout à coup.

Le nègre cessa de faire avancer la barque, se contenant, au moyen de ses avirons, de la maintenir en place autant que possible, avec une habileté vraiment remarquable pour un homme qui n'avait point l'air d'être matelot.

— Trente et un degrés quarante-cinq minutes latitude nord; cent dix-neuf degrés quinze minutes longitude occidentale. J'y suis donc, moi aussi!... Ils viendront mouiller sur le point précis, eux qui auront sans doute un navire. A moins qu'ils ne soient déjà venus!... Bah! Pourquoi pas moi le premier?... Dans tous les cas, je n'approcherai jamais de cette muraille-là avec mon méchant canot... Noboka! Allons! Préparons-nous vite. Je descends ici; j'aurai bien du malheur si je ne puis faire deux cents mètres en ligne droite sur le fond, jusqu'à l'endroit voulu. D'ailleurs, il doit y avoir de l'or partout autour de nous.

Tout en parlant ainsi, le jeune homme se revêtait d'un habillement de cuir de phoque, analogue à ceux que nous avons vus aux frères Murphy. Noboka déroulait un câble et le lui attachait à la ceinture, tandis que son maître fixait à une boîte qu'il portait sur le dos l'extrémité d'un long tube flexible, dont l'autre bout s'emboîtait dans un cylindre couché au fond du bateau.

— Je vais voir, disait-il, tout en revêtant son costume. Une fois sûr de notre fait, Noboka, nous filons au plus vite, pour revenir avec tout ce qu'il faut; et avant cinq jours nous serons au travail... A moins

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

pourtant, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, à moins qu'ils n'aient passé là les premiers... Bah! Est-ce possible? Et puis, il n'est pas facile d'aller plus vite que je n'ai fait... C'est égal : cela changerait mes...

Il continua peut-être son monologue; mais Noboka n'en entendit pas plus, si tant est qu'il eût écouté le reste. Car, tout en disant ces mots, son maître acheva de visser le casque qui recouvrait sa tête.

Il se baissa ensuite, s'assura que la corde qui le retenait était solidement fixée sur le treuil à l'avant, et s'assit auprès. Noboka souleva une à une les jambes du jeune homme, alourdies par d'énormes semelles de plomb; la barque pencha horriblement; puis, tout à coup, elle se releva d'un mouvement brusque : le plongeur descendait comme une flèche dans les profondeurs de la mer.

L'endroit où il toucha présentait à ses yeux éblouis un magique spectacle.

C'était un fond de roches presque plat, comme une sorte de table. A peine quelques gros blocs couverts de hautes algues rompaient-ils çà et là l'uniformité de la surface. Sur cette côte, point de rivage descendant en pente douce jusqu'au fond de la mer. Il semblait qu'un vaste plateau de roche eût été brisé en deux parties aux temps géologiques, et qu'en cet endroit, l'un des morceaux se fût abaissé à cent mètres au-dessous de l'autre. C'est en effet ce qui a dû se passer dans quelque convulsion séismique; c'est ce qui explique à la fois cette falaise de rochers verticale et cette plaine au fond des eaux. Çà et là quelques crevasses, pleines de plantes, rompaient seules le niveau du sol; un immense tapis de zoophytes, semblables à un léger lichen, le recouvrait à perte de vue, lui donnant une teinte brune.

Mais ce qui fit rester l'explorateur immobile de surprise, c'était une succession de bandes d'une autre couleur, étendues en long sur le banc de roches comme le dos des sillons dans une plaine. Ces belles lignes jaunes étaient de l'or!

Bien que le jeune homme fût descendu au fond de la mer uniquement pour trouver le précieux métal, bien qu'il s'attendît à n'avoir qu'à se baisser pour le ramasser à pleines mains, il n'avait pu imaginer d'avance un coup d'œil semblable à celui-ci, et il restait stupéfait, cloué à la place!

Peu à peu, revenant à lui, et reprenant possession de sa mâle énergie, il fit un mouvement en avant... Il ne se baissa même pas pour toucher les richesses incroyables qui gisaient à ses pieds, et, se rappelant sans doute que le cylindre qui lui envoyait l'air, n'en contenait qu'une quantité déterminée, il se remit à marcher, tenant d'une main la lampe qu'il avait apportée sur son casque, et de l'autre un grand coutelas doré qu'il décrocha de sa ceinture.

Il s'avançait courbé, l'œil fixé sur sa boussole qu'il avait mise sous la lampe, en pleine lumière, regardant de temps à autre les filons en nombre infini qu'il foulait aux pieds, et les belles pépites lavées par les eaux, qui jonchaient son chemin comme des pierres.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêta et s'agenouilla vivement, examinant quelque chose que sa lampe éclairait en plein...

C'étaient quatre semelles de plomb, exactement semblables à celles qu'il portait lui-même, et qu'il voyait éparpillées sur un espace de deux mètres... C'étaient celles que Richard Murphy et Maxwell avaient détachées de leurs pieds, en remontant pour la dernière fois à la surface!

Le plongeur les regarda attentivement et, ayant soin de ne les pas déranger, se mit à examiner les alentours. A cet endroit, deux des filons se croisaient. On y voyait d'assez profondes éraillures, la roche environnante était marquée de même; la puissante végétation marine n'avait pas encore réparé entièrement ni fait disparaître ces traces du passage de l'homme. Cependant un coup d'œil suffit au voyageur pour voir que les Murphy n'avaient pas exploité les filons ainsi éraillés : toutes ces marques devaient avoir été faites par leurs passages répétés, et par les outils ou machines dont ils pouvaient s'être servis. Une sorte de chemin frayé, reconnaissable aux mêmes indices, se dirigeait du côté de la falaise : il le suivit pendant une dizaine de pas.

Mais alors il se trouva sur la place même du travail. A ses pieds, les filons profondément entaillés dans un rayon considérable, l'absence complète de toute pépite, attestaient suffisamment une cueillette attentive. Devant lui s'élevait la paroi verticale du rocher, zébrée de filons dans tous les sens. Mais ces traînées d'or pur et lavé depuis des siècles avaient été fouillées jusqu'à une grande profondeur. On voyait encore le long de la pierre la marque des ciseaux et des outils puissants, qui avaient coupé le métal tendre et changé les riches filons en de longues crevasses vidées.

En levant la tête, le jeune homme put se convaincre que le travail ne s'était pas arrêté à la partie inférieure du rocher. Jusqu'à une certaine hauteur, aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir, tous les filons avaient été visités et exploités avec le plus grand soin... Il paraissait plongé dans la surprise la plus profonde!

Tout à coup il tourna le dos à la falaise et, sans s'arrêter même à regarder les masses de plomb, qui avaient frappé ses yeux en arrivant, il reprit le chemin du point où il avait touché le fond en arrivant. En passant, il ramassa seulement une pépite de petite grandeur, qu'il emporta sans doute comme un spécimen.

Puis il secoua fortement le mince câble qui le retenait, pour éveiller l'attention de son compagnon demeuré dans la barque, défit ses deux sandales à la fois et remonta comme un trait.

Lorsqu'il se déshabilla dans la barque, il ne dit rien au brave Noboka et s'assit silencieusement à sa place. L'autre, en nègre bien appris, ne lui adressa pas la parole et, sur un signe, reprit ses avirons avec une nouvelle ardeur.

..... Il n'a pas fallu, à nos lecteurs, une perspicacité bien grande pour reconnaître ce jeune homme et savoir ce qu'il fait.

Abraham Anson Moore, en entendant la lecture du testament de son grand-père, s'était félicité intérieurement de l'idée qu'il avait eue de murer dans son réduit le *Faragus-Diver*, encore inconnu au reste du monde. Et puis, l'audition de cet étrange document lui avait fait naître dans la tête une idée tout aussi étrange.

— Bah! s'était-il dit. Il faut profiter de la chance pendant qu'on la tient! Je n'ai pas besoin, après tout, de faire la fortune de ces cinq Anglais que mon grand-père a jugé à propos de m'adjoindre... Il est vrai qu'ils ont le testament, qu'ils en sont propriétaires comme moi!... Ma foi! qu'ils fassent ce qu'ils veulent! Mais, si j'arrive premier... bon premier!...

Tout en faisant *in petto* ces réflexions plus américaines que charitables, Abraham écrivait, résumant dans ses points principaux la conception du père Faragus, notant rapidement les moyens indiqués et prenant enfin, du plan de son grand-père, une idée de plus en plus nette et précise.

Lorsque le docteur Edward Murphy en vint à la lecture du passage où Melchior Faragus exprimait son regret de n'avoir pu fabriquer encore un modèle du *Faragus-Diver*, et le désir de le faire avant sa mort, Abraham sentit dans ses veines un frisson de joie, d'orgueil et de convoitise.

— Je les tiens! pensa-t-il.

Et sa résolution fut prise aussitôt. C'est alors qu'il se leva et sortit en leur laissant l'adieu surprenant que nous avons vu.

Le jeune ingénieur avait son but.

Endormir la méfiance de ses cousins, afin qu'ils fissent avec calme et lenteur les préparatifs de leur entreprise; profiter de l'heureux tour de main qui le rendait maître d'un appareil déjà tout préparé; les devancer enfin et leur couper l'herbe sous le pied; tel était son dessein, et il le poursuivit avec ténacité et adresse!

Grâce à ses rassurantes paroles, il put fouiller à loisir dans les papiers qu'avait laissés le vieux savant. Il en usa d'ailleurs avec la plus grande réserve et parut un ingénieur curieux, non un concurrent avide.

Son projet d'ailleurs ne manquait pas de grandeur. S'il pouvait les gagner de vitesse, il comptait faire *seul* le travail que le père Faragus avait voulu — sagement peut-être — partager entre ses six petits-fils. Aussi, tandis que les Murphy partaient pour l'Angleterre avec leurs plans, devis, etc., afin de monter leur agence, il se dépêcha vite de mettre ordre à ses propres affaires.

Mais cela dura plus qu'il n'avait cru.

Il lui fallut recueillir la modeste succession de son grand-père. Il dut en outre demeurer locataire de la petite maison et de l'atelier, afin de pouvoir extraire à son heure de la cachette où il dormait toujours l'exemplaire avant la lettre du merveilleux appareil. Ce ne fut pas tout encore : les affaires réglées, il fallut qu'Abraham combinât soigneusement sa campagne. Sans doute les notes qu'il avait prises et les extraits qu'il avait faits dans les papiers du vieux savant lui fournissaient tout ce qu'il était essentiel de savoir. Mais il n'avait pas pu faire passer dans ses cahiers ou dans sa tête tout ce que renfermaient les liasses énormes que ses cousins avaient emportées avec eux. Il avait bien fallu cependant les leur abandonner, à peine d'exciter leurs soupçons. Abraham n'était pas trop sûr déjà d'avoir endormi toutes les défiances, et deux des Murphy lui donnaient des inquiétudes : James, gros rusé sous son air bon enfant, et Athelstan, le plus jeune, un ingénieur, lui aussi qui à vingt ans avait inventé sa première machine!

Enfin, coûte que coûte, il fallait marcher de l'avant! Mais l'absence de documents força Abraham Anson Moore à étudier lui-même une foule de questions accessoires; et, malgré toute sa science et toute son ardeur, il perdit plus de temps qu'il ne l'avait pensé d'abord.

De leur côté les Murphy, sans avoir à son sujet des inquiétudes analogues, avaient cependant marché avec toute la rapidité possible. Lorsqu'on a pour soi le nombre, l'entente, l'activité, on va loin; et si, par-dessus le marché, on y joint la fortune, on fait ce qu'on veut. Aussi furent-ils bientôt en mesure de commencer leurs opérations, pleins d'espoir et de confiance. Quand James hasardait le nom d'Anson, Samuel disait : « Il est trop pauvre! » Et Athelstan lui-même, bien qu'il n'eût aucune confiance dans les intentions de son cousin d'Amérique, ne croyait pas que ses modiques ressources lui permissent jamais de monter, tout seul, une aussi gigantesque entreprise.

Ainsi les deux entreprises rivales se trouvèrent prêtes au même moment. Abraham le sut — on sait tout ce qu'on veut savoir —; mais du moins il se proposa de s'attacher aux pas des Anglais, de lutter sans relâche. Il se trouvait placé vis-à-vis d'eux dans une telle situation, que la lutte devenait une question de vitesse. C'était une entreprise assez hardie pour le jeune ingénieur que d'essayer de lutter ainsi contre des adversaires à qui leur nombre donnait sur lui l'avantage de l'ubiquité. Il le tenta pourtant, croyant bien qu'il pourrait les retarder assez pour prendre sur eux une grande avance. D'ailleurs, nous l'avons vu, il n'était pas de ceux que les préjugés de la morale rendent trop scrupuleux sur les moyens. Il voulait réussir et il réussit en partie.

Il suivit d'abord l'expédition de Samuel et de James au Cap de Bonne-Espérance, et quand il les eût réduits à avoir voyagé pour rien, il fit lui-même ce qu'ils comptaient faire et rapporta de sa cueillette de diamants un produit déjà magnifique. Mais il ne s'arrêta pas un instant. Les deux pauvres Anglais n'étaient pas encore rentrés à Cape-Town, qu'il en partait par le premier paquebot et filait avec Noboka sur l'Amérique. Traverser Philadelphie, y mettre les diamants en sûreté, au fond d'une cachette pratiquée dans l'ancien cabinet de Faragus, ce fut l'affaire d'une journée. Le lendemain matin le *Transcontinental* emportait Abraham, son nègre et ses colis, sur la direction de San-Francisco.

Ah! s'il avait su que le train qu'il croisa sur la route ramenait Maxwell et Richard Murphy, avec les dernières caisses de leur précieuse cargaison!

Maintenant, il en savait assez long après son exploration au pied de la falaise californienne. Malgré son activité, malgré son peu de scrupules, il n'avait pu devancer partout ses cousins!

Et voilà pourquoi il était assis, soucieux dans sa barque, tandis que Noboka tenait les avirons et qu'ils revenaient lentement à leur point de départ.

IX. — RED LION COURT.

> Oui, c'est ainsi que d'immenses desseins, conçus par un puissant génie, pour la gloire de tout un peuple, s'évanouissent parce qu'un maladroit s'est accroché à un bout de corde!
>
> (ROBERT-ROBERT.)

Cobden se promène de long en large dans l'antichambre que nous connaissons. On le croirait volontiers en faction devant la porte du cabinet intérieur où l'on entend des voix parler de ce ton un peu traînant qu'on prend pour exposer une affaire; puis, de temps en temps, d'autres voix qui répondent avec brusquerie, comme lorsque l'on approuve ou que l'on interrompt par une phrase d'opposition.

Ce sont, en vérité, de grandes questions qui s'agitent

dans le cabinet si simple, si austère des frères Murphy. Tous cinq délibèrent sur l'emploi immédiat qu'ils vont faire de leurs millions et choisissent le point du globe où il leur sera le plus avantageux d'appliquer les théories du vieux Faragus.

Le docteur parle :

— Tandis que, sur les lieux désignés, vous alliez, mes chers frères, accomplir votre tâche, je remplissais ici la mienne : celle d'étudier ce qui a été fait, mais surtout ce qu'il convient de faire.

Les précédents ne manquent pas, car, si nous restons en Europe pour un moment, nous trouvons à chaque pas des projets parfaitement et mûrement étudiés ; et cela s'explique de soi-même. Les peuples cherchent, à proportion qu'ils sont plus civilisés, à briser d'autant plus vite et plus complétement autour d'eux les barrières dont l'aveugle nature les a entourés.

Laissons, quant à présent, le *British chanel* qui baigne notre porte, il mérite une étude à part, et l'utilité est si manifeste de l'ouvrir à nos efforts, qu'en vous en parlant je n'aurais qu'à suivre les ingénieurs qui ont, de dix manières, franchi déjà le détroit.

Voici les travaux européens déjà étudiés dont j'ai pu avoir connaissance (1) :

Projet de tunnel scandinave pour relier le Jutland, les îles danoises de Fionie et de Séeland à la Suède, par-dessous les deux Belts et le Sund ;

Projet de joindre, par le même moyen, la Sicile au territoire de Naples;

Projet de jonction de l'Adriatique à la mer d'Etrurie par un canal à grande section. Ce projet date de 1866, et eut pour promoteur le roi actuel, alors prince Oscar ;

Projet de tunnel à travers le détroit de Gibraltar :

S. E. Ahmet-fethi pacha, beau-père du sultan Mahmoud, a fait étudier par un habile ingénieur deux voies souterraines, pour relier l'Europe à l'Asie mineure par-dessous le Bosphore et les Dardanelles ;

Une compagnie offrait de faire communiquer la Sardaigne et la Corse par-dessous le détroit de Bonifacio ;

On a successivement étudié des passages sous le Moerdyk, aux Pays-Bas; sous la Mersey, entre Liverpool et Birkenhead, et sous les lits maritimes de la Néva, du Tage, de la Seine, de la Loire et du Rhône.

Un jour, je l'espère, il nous sera donné — car, nous seuls au monde, mes frères, posséderons les ressources suffisantes — de réunir la Grande-Bretagne à l'Irlande. L'entreprise est possible. Elle a été étudiée, elle se réalisera. Nous passerons par-dessous le canal Saint-Georges, entre l'île d'Anglesey et la pointe de Kingstown, près de Dublin. De plus, deux autres chemins, moins directs, sont reconnus entre le nord de l'Ecosse et l'Irlande.

A votre tour, frères, parlez !

James se leva. C'était toujours le solide et décidé garçon que nous avons vu prêt à plonger dans les eaux bleues de Natal.

— Le bon sens, dit-il, nous indique que tous ces grands travaux ne peuvent être entrepris à la fois. Il faut donc les ranger dans un ordre quelconque. Celui que nous devons adopter me semble fourni par la plus grande utilité évidente et actuelle de chacun d'eux. Qu'en pensez-vous ?

— C'est vrai ! répondirent les auditeurs.

(1) Thomé de Gamond.

— En ce cas, essayons une classification.

Sans aucun doute, l'idée de joindre ensemble l'Europe et l'Asie sourit à une imagination enthousiaste ; malheureusement, les points que la nature nous offre sont situés chez un peuple tellement peu *expansif*, pardonnez-moi le mot, tellement sédentaire, tellement peu progressif que les bienfaits de l'entreprise demeureront à l'état latent pendant des siècles. Supposez un instant l'Angleterre à la place de la Turquie, et par ce tunnel, par ce pont — car, je ne sais quel mode sera employé — par ce *robinet* ouvert, quelle que soit sa façon d'être, l'Angleterre inonderait l'Asie !

Aujourd'hui, les deux rives sont mortes, mortes ! Les populations qui les couvrent sont clair-semées, les ressources nulles, les besoins absents. La religion du fatalisme et de la destruction a touché tous ces pays et ils se sont desséchés comme sous le doigt de la mort !

Naples et la Sicile sont à peu près dans le même état; les causes sont différentes, mais le résultat est le même. L'entreprise ne payerait pas...

Le détroit de Bonifacio, entre deux îles trop petites et trop peu habitées quoique d'une fertilité admirable, ne payerait pas non plus. Laissons-le provisoirement de côté. Je dis provisoirement; car, dans l'avenir, nos voies de communication changeront tellement le cours des marchandises et des produits des matières pour échanges, que tel tunnel, aujourd'hui certainement improductif, pourra devenir excellent quand telle communication sera établie.

Dans cette dernière catégorie je range le tunnel scandinave. Un jour viendra où il versera non-seulement sur l'Europe épuisée de bois les forêts merveilleuses des montagnes du Nord, mais où il laissera passer économiquement les masses énormes de poissons conservés que pêcheront les engins de l'avenir dans les fjords inépuisables de la côte ouest. Ce sera une grande artère, mais dont il faut préparer les voies d'écoulement secondaires.

Laissons donc de côté les jonctions projetées entre les parties du Royaume-Uni ; elles viendront à leur heure, celles-là sont écrites dans le livre de nos travaux. Voyons Gibraltar.

Gibraltar, vous en conviendrez, mes frères, est absolument dans les conditions des Dardanelles et du Bosphore, s'il n'est dans une condition pire. Malgré toute la grandeur de l'idée de verser l'Europe sur l'Afrique, le Gibraltar-tunnel ne payerait pas ! non, il ne payerait pas !...

On dirait qu'une fatalité s'attache aux peuples des limites naturelles du Midi. Voyez l'Espagne, voyez la Turquie, voyez le Maroc, voyez l'Asie Mineure !... Qu'est-ce que tout cela produit ?... Voyez Naples, voyez la Sicile, voyez la Corse et la Sardaigne !... Qu'est-ce que tout cela produit ?...

Hors du Pas-de-Calais, rien à faire qui paye en ce moment où je vous parle !

Et le jeune homme se rassit d'un air convaincu.

— C'est vrai, James a raison, dirent tous les frères.

— Non ! pas tout à fait vrai, reprit en se levant l'ingénieur de la famille, le savant Athelstan ; mais, je le répète, il y a deux choses à peser en semblables entreprises. Non-seulement ce qu'elles peuvent payer, mais avant tout ce qu'elles coûteront ! Vous oubliez de le faire ; sans doute, ouvrir une digue entre deux réservoirs pleins de productions est une garantie de succès,

mais ce travail peut être très-difficile et très-cher, tandis qu'une ouverture entre deux réservoirs moins riches peut quelquefois se faire à bon marché et rapporter beaucoup plus.

Vous oubliez de tenir compte de la largeur et de la profondeur qui existent aux différents endroits dont vous nous avez parlé tout à l'heure. Cependant, c'est là un des côtés importants de la question, puisque c'est là ce qui limite les dépenses nécessaires. Par exemple, le Pas-de-Calais n'a pas soixante mètres de profondeur ; ce n'est rien dans ce sens, mais il a trente-six mille quatre cents mètres de large !... C'est bien quelque chose.

Gibraltar, au contraire, qui peut être regardé comme l'exemple type de conditions absolument opposées, a sept cent quarante mètres de profondeur...

C'est énorme, direz-vous.

Sans doute, mais il n'a pas la moitié de la largeur de l'autre, et, quoique respectable, la distance qui sépare les rives africaines et européennes ne dépasse pas douze kilomètres et demi...

— Et vous passeriez, Athelstan ?

— Sans doute, je passerai ! Non en tunnel... Les rochers très-escarpés qui descendent des montagnes voisines, le fond de roches qu'ont trouvé les sondeurs, tout indique qu'un tunnel, à cette profondeur et dans

Les Dardanelles. Dessin de A. de Bar.

de semblables terrains, est impossible ; mais, ce qui est très-exécutable, c'est un pont...

— Ecoutez !... interrompit le docteur.

— Certainement, frères. Douze kilomètres, quatorze arches ! Nous savons faire aujourd'hui des arches solides en fonte d'acier d'un kilomètre d'ouverture. D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, frères, depuis longtemps j'étudie ce sujet, et je puis vous affirmer que nous créerons un outillage spécial qui nous permettra, dans un avenir prochain, de créer des arches d'acier de quatre kilomètres...

— Aoh !

— Les calculs sont faits. C'est une question de résistance de matériaux, pas autre chose ! Nous pouvons...

— Hourra pour Athelstan ! hourra !...

— Avec trois arches, je passe, et j'évite la grande profondeur du thalweg au milieu. D'autant plus que le le reste du fond est au même niveau, à cinq cent mètres au-dessous de la surface jusqu'à deux kilomètres de la côte, de chaque côté, où le fond se relève assez brusquement.

— Comment bâtir des piles semblables ?

— En pierre artificielle et en fonte, frère ; le plan

en est fait, le cube calculé. Ce n'est pas si énorme que vous vous le figurez.

— Je comprends, maintenant, Athelstan, dit le docteur en se levant, que vous ne voyez pas d'obstacles dans les travaux qui motivent aujourd'hui notre réunion. Vous passez, d'une enjambée, par-dessus les Dardanelles...

— Sans difficulté, entre Kiliv-Bahr et Soultanieh Kalch-Si ou le vieux château d'Asie ; je n'ai pas deux kilomètres, sur une minime profondeur de quatre-vingts mètres !... Pour comble de bonheur, c'est un fond de roches. Ce pont ne sera qu'un jeu d'enfant.

Quant au Bosphore, c'est bien pis. Je ne compte pas plus de huit à neuf cents mètres entre Arnaou-Kenï et Vani-Kenï...

— C'est vrai, Athelstan. Car je connais une compagnie anglaise qui a offert de construire le pont, à deux travées, avec un tube de tôle, entre les deux châteaux de Roumili-Hissari et Anatolie-Hissari, en Asie, pour la somme de cent millions.

— Je le crois sans peine : le Bosphore n'a que soixante et dix mètres de profondeur...

— Et Messine ?...

— Un ruisseau ! Sur fond de roches également, comme tous ces chéneaux où le courant balaye sans relâche toutes les matières mobiles. A deux cent vingt-neuf mètres de profondeur, sur la faible largeur de trois kilomètres, nous passons sans pile, d'une rive à l'autre !...

— Magnifique !... Hourra pour Athelstan !

— Un instant, chers frères, écoutez-moi encore ! Ai-je besoin de vous développer au long les avantages immenses que nous présente le Pas-de-Calais ? Je ne le pense pas. La prospérité, la puissance des deux nations qui en habitent les rives, assurent à nos travaux une rémunération immense. Tout est là !... Nous passerons en tunnel facilement, parce que les terrains le permettent. Nous associerons à nos travaux un célèbre ingénieur français qui a réalisé les études dont nous nous servirons. De ce côté nous n'aurons pas d'inquiétudes à concevoir. Son travail coûtera la modeste somme de quatre cents millions.

— Permettez, frère, dit James, que je vous demande quelques éclaircissements. Plusieurs projets ont été étudiés pour traverser le Pas-de-Calais...

— Certainement. M. Thomé de Gamond propose un tunnel au-dessous. Il se fonde sur ce que le sol est imperméable puisqu'il est composé tout naturellement des puissantes et solides assises des formations oxfordiennes et kimméridgiennes du terrain jurassique. On n'atteindrait que près des côtes anglaises, c'est-à-dire là où les moyens d'épuisement sont faciles, les grès verts dans lesquels les infiltrations sont possibles. Cependant ce tracé est le meilleur, parce que, en s'éloignant vers la mer du Nord, on rencontre, au contraire, dans toute l'étendue du trajet, ces mêmes grès verts parmi les dépôts hétérogènes et variés de la craie glauconienne, au-dessous de la craie blanche qui a disparu en grande partie par la dénudation dans le milieu du détroit. On pourrait d'ailleurs abaisser la ligne au-dessous des grès verts de la côte anglaise, et passer ainsi à l'abri de tout danger.

M. Vérard de Sainte-Anne propose, pour deux cents millions, c'est-à-dire pour moitié moins, un pont en massif plein, une sorte de jetée réunissant les deux pays et laissant à mi-distance des arches énormes pour le passage des flots et de la navigation. Comme au milieu du passage s'élève un îlot naturel, le banc de Varne, à moins de sept mètres de la surface, tous y prennent point d'appui, tous y font halte soit pour un port, soit pour un îlot.

Enfin, un de nos ingénieurs anglais propose un pont suspendu, en tôle de fer, allant de Folkestone au cap Gris-Nez et reposant sur trente-quatre piles de maçonnerie. Cela est très-facile puisque la profondeur est faible ; la plus grande n'atteint pas soixante mètres.

Avec mon système, continua Athelstan, je crée un îlot de refuge, un port avec ses magasins sur le banc de Varne qui a trois cents mètres au moins de grandeur et que je puis agrandir à volonté. Je passe le chenal français avec six arches, il a vingt mille trois cent quinze mètres, et le chenal anglais avec quatre, il n'a que quinze mille quatre cent vingt-cinq mètres de largeur.

— Hourra ! pour la vieille Angleterre !

— Un instant, dit le docteur en s'approchant, laissez-moi, mes chers amis, jeter un flot d'eau froide sur votre ardent enthousiasme, et vous dire quel motif, bien plus puissant que celui de la science, doit nous pousser à fixer nos efforts sur le pont du chenal.

— Nous écoutons.

— Il y a un traître dans notre affaire !...

— Un traître ! s'écrièrent les quatre jeunes gens en se levant.

— Oui, un traître, oui !... Mais pas au milieu de nous !

— Que voulez-vous dire, Edward ?

— Oubliez-vous donc, dans votre enthousiasme actuel, l'aventure de Natal ?

— Non, dit Sam, les dents serrées, je n'oublie pas !

— Moi non plus, reprit James en montrant le poing.

— Ah ! enfants, vous vous souvenez... et moi aussi. Qui soupçonnez-vous ? Car vos appareils ont été faussés par une main criminelle mais habile ; nous l'avons constaté.

— C'est évident.

— Hé bien ?

— Frère Edward, dit James en s'avançant, un seul homme au monde peut savoir notre secret.

— Quel est cet homme, enfant ?

— Abraham Anson Moore, notre cousin !

— Tel est aussi mon avis.

— Un seul homme a pu venir fausser la pièce capitale — elle, seule ! — d'un appareil aussi inconnu que le nôtre...

— C'est vrai !

— Et répéter, à deux appareils semblables, la même et unique mutilation pour les mettre hors de service.

— Il avait donc les secrets de Faragus ?... Lui qu. sembla les mépriser...

— Il les a, n'en doutez pas.

— Alors, il a réussi à Natal, c'est évident...

— Il marche sur nos traces en ce cas, reprit le docteur. Raisonnons froidement !... Il s'apercevra, tout aussi bien que nous, que le passage du Pas-de-Calais est la première œuvre à accomplir... Il faut passer avant lui !... il le faut... il y va de l'honneur de notre pays !...

— Et de notre gloire à nous aussi.

— Allons, marchons !

H. DE LA BLANCHÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

— Il n'aurait plus manqué qu'il te refusât la nourriture, cet ivrogne ! dit Pierre.

— Attends, tu vas voir. Cette affaire avait mis tous les gens de la maison en l'air. Ils dirent que je ne pouvais pas rester chez le père Michard, et qu'il fallait me placer ailleurs. Ils me gardèrent deux jours, puis il y en eut un qui me mena chez une petite vieille dame qui avait une petite boutique de fils, de rubans, d'aiguilles. Elle me prit pour *faire* la boutique et le ménage. Ah ! ce n'était pas lourd à faire ! Moi qui avais tant peiné chez le père Michard, il me semblait que je fainéantisais tout le jour. Mes bras s'endormaient. Faut bien vous dire qu'elle ne voulut pas voir mes cheveux dénoués, cette dame. Elle les noua, et je dus les garder ainsi. Ah ! ça me gênait !... Quand j'étais couchée la nuit et que je savais qu'elle dormait, alors je les dénouais pour être à l'aise... Enfin, c'était pour avoir mon pain... En vérité, il ne m'en venait guère de pain.

— Bon ! s'écria Pierre, en voilà une qui ne te donnait pas à manger.

— Si, elle me donnait, et même autant qu'à elle, juste autant, mais c'est qu'il lui en fallait si peu ! Le matin, un sou de lait froid pour nous deux, un demi-verre chacune, avec une croûte de pain grande comme mes deux doigts. A midi, le double de pain à peu près avec une toute petite tranche de fromage blanc ; les meilleurs jours, un œuf à la coque, et le soir la même chose que le matin : le lait froid et la croûte.

— Et tu ne lui disais pas que tu avais faim, car tu devais avoir bien faim ?

— Oui, pardi ! j'avais faim ; mais aussi j'avais peur de la fâcher. Le soir, je sentais bien que j'avais mal, que ça me brûlait là à la poitrine ; mais je buvais de l'eau — elle ne m'en empêchait pas — puis j'allais me coucher ; et au bout d'un moment je m'endormais : ça passait.

— Et tu as été longtemps chez elle ?

— Un peu plus que chez le père Michard : deux mois et demi.

— Ah bien ! tu ne devais pas engraisser !

— Non. L'homme qui m'avait emmenée, et qui passait quelquefois devant la boutique, disait bien à la dame : « C'est drôle, comme elle est chétive, comme elle est blanche ! » Et il me demandait si j'étais malade ; je répondais non ; si j'étais contente, je répondais oui.

— Eh bien ! tu n'étais pas difficile, vrai !

— Mon Dieu ! la dame était bonne pour moi ! Elle ne me battait pas, elle, et j'avais si peu de peine !

— Mais elle te laissait mourir de faim.

— Ah ! on ne peut pas tout avoir.

— Enfin, tu la quittas ?

— Oui, il fallut bien. Un jour, une dame avait acheté différentes choses à la boutique ; je les lui portai chez elle. Pour remercîment, elle me donna deux sous. J'avais faim, comme toujours. En revenant de chez la dame, je vois une belle miche à la grille du boulanger. Les deux sous étaient bien à moi, j'achète la miche ; et comme je ne voulais pas m'attarder, de crainte d'être grondée, je me dépêchais de manger la miche en marchant, pour avoir fini en rentrant... Ah ! qu'elle était bonne ! Ah ! qu'il y avait longtemps que je n'avais pas mordu comme ça ! Mais ma maîtresse ne me vit-elle pas au bout de la rue, tenant le dernier morceau ! Elle était devant la boutique avec deux femmes. J'arrive. « Qu'est-ce c'est que ce pain que tu mangeais là-bas ? » Je le lui dis. Alors la voilà toute colère : « Qu'est-ce que tu dis, petite malheureuse ? que tu avais faim ? Entendez-vous ça, mesdames ? ne croirait-on pas que je lui refuse à manger ?... » Moi je lui dis : « Mais non, madame, non ! seulement, la miche était jolie, bien rousse, je l'ai achetée avec les sous qu'on m'avait donnés. — Eh, eh ! entendez-vous cette petite gourmande ! ne pense-t-elle pas me faire honte, me donner un mauvais renom ! Va-t'en, petite sotte ; va-t'en, petite effrontée, petite menteuse ! — Menteuse ! que je fis. — Oui, elle dit qu'on lui a donné les sous pour acheter le pain, mais elle l'aura mendié ; va-t'en, mendiante, va-t'en ! — Eh bien, oui, je m'en vas ! »

Et je m'en fus, parce que je voulais bien souffrir de la faim, mais non pas être appelée menteuse quand je ne mentais pas, et mendiante quand je n'avais pas mendié, moi qui me souvenais tant que ma mère me l'avait défendu.

Je m'en fus chez la dame qui m'avait donné les deux sous. Je lui dis la chose ; elle me demanda comment je vivais chez la marchande. Ensuite elle alla parler à l'homme qui restait dans la maison de la cousine Mariette, et qui m'avait placée. Elle me garda, en attendant pour moi une nouvelle condition. Ah ! si j'avais pu rester longtemps chez elle !...

Elle dit qu'elle allait me mettre en apprentissage, et elle m'eût bientôt trouvé une maîtresse.

C'était pour être faiseuse de robes. Il y avait trois ouvrières. J'étais bien contente d'apprendre un état. Ma maîtresse s'appelait Mme Jacques ; son mari était serrurier. Elle avait trois enfants. Le garçon était déjà grand : il travaillait avec son père ; puis une fille, une pauvre petite qui avait sept ans, mais qui ne marchait pas, ses jambes étaient nouées, comme on dit, elle restait dans une chaise ; elle ne parlait guère, elle ne faisait que se fâcher. Puis il y avait une autre petite, toute petite, qu'il fallait aller promener... et toujours promener sous les arbres de la place. Je ne la quittais pas des bras. Sitôt qu'on lui avait donné sa soupe : « Allons, Marie, va promener la petite à la place. » Et je partais, jusqu'au dîner. Puis après, la même chose jusqu'au goûter. Le soir, il fallait la bercer des heures. Mon Dieu ! je la soignais aussi bien que je pouvais ; mais Mme Jacques n'était jamais contente... Puis il y avait le garçon, qui était toujours à me faire des farces, à me taper quand on ne le voyait pas ; il cassait les choses, et il disait que c'était moi, on me grondait, on me punissait en m'envoyant coucher sans souper. Le mari quelquefois m'appelait à sa boutique. C'était pour tirer le soufflet. Quand je ne

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

tirais pas assez fort : vlan ! un coup de poing dans le dos ! Et là, non plus, il ne fallait pas laisser mes cheveux dénoués. Ah ! ça m'était dur ! Quand je les peignais, le méchant garçon venait qui me les tirait à me faire crier. Puis il y avait la petite infirme à qui je devais donner à manger. Elle me battait, elle m'égratignait, elle me crachait à la figure. Il ne fallait rien dire, sans quoi Mme Jacques m'aurait battue aussi, pour avoir mal parlé de sa pauvre fille, qui était si gentille, comme elle disait.

Et voilà comment j'apprenais à faire les robes. J'y suis restée quatre mois, je n'ai pas touché une aiguille.

— Eh ! il fallait donc te plaindre à la dame qui t'avait placée, dit Pierre.

— Une fois la dame vint. Elle demanda si on était content de moi. On lui fit tous les reproches sur mon compte. J'avais tous les défauts. Elle parut très-fâchée. Moi, je me mis à pleurer. Alors elle me dit : « Vous voyez, elle a du repentir ; elle fera mieux ; pardonnez-la. » Que pouvais-je dire, moi ? Quand elle fut partie, je dis cependant qu'on m'avait fait des reproches à tort... Ah ! il fallut voir comme la femme et le mari et le garçon crièrent contre moi, et se moquèrent et me grondèrent. Pour avoir été si effrontée et pour m'ap-

Le départ de Marie. Dessin de F. Lix.

prendre, je n'eus point de souper, et on me fit coucher sous l'escalier. Tu penses s'il me vint l'idée de me plaindre une autre fois !

Quand la dame revint, on lui dit que ça allait mieux. Elle me fit des compliments, et on me laissa ce soir-là mon souper et mon lit — mon souper, d'ailleurs, c'était un morceau de pain, et mon lit, une petite paillasse au grenier.

Il fallait patienter. Je patientais ; parce que, au moins, hors de la maison, en promenant la petite, je n'avais point de grondées, et, en supportant les coups de l'infirme et les bourrades du père, j'avais la paix.

Le garçon, lui, était endiablé contre moi. Toutes les misères qu'il pouvait me causer, il me les causait. Il mouillait mon lit ; il déchirait mes habits ; il cachait mes sabots, et on disait que c'était moi, et il riait quand je pleurais pour avoir été battue ou privée de pain. Si bien qu'hier, comme j'allais rentrer à midi avec la petite, je vis le père qui m'attendait à la porte avec un fouet à la main, et le garçon était à côté qui riait d'avance de la correction que j'allais recevoir pour quelque méchanceté de sa façon. Comme je savais n'avoir rien fait de mal, au moins avec intention, je me dis : « Eh bien, non ! je n'irai pas. Ils ne me battront pas. Je me sauverai, et je n'y retournerai plus ! » J'en avais assez, j'en avais trop !

Alors je mis la petite par terre, contre une maison, en criant au père : « Venez la chercher. » Et je me pris à courir de toutes mes jambes, jusqu'à la sortie de la ville.

S'ils ont couru après moi, je n'en sais rien. Mais j'allai me mettre derrière un buisson, et, assise, ayant pleuré de me voir si malechanceuse, je me dis : « Et à présent que ferai-je? où irai-je? » Retourner chez la dame, lui expliquer tout. Elle m'aurait menée chez Mme Jacques. Ils auraient parlé à leur façon. On m'aurait reprise pour me faire encore endurer des misères. Non, je ne voulus pas retourner chez la dame...

Il faisait beau soleil, je voyais la grande campagne, les arbres, les blés, les montagnes, les chemins, les oiseaux qui volaient. Et je reconnus que c'était de ce côté-là que j'étais arrivée à la ville avec le messager de chez nous.

Je me dis : « Si je retournais au village? Mais non! les gens de la ville sont dans le cas de venir m'y chercher, ou de faire dire qu'on me renvoie. » Quant à retourner à la ville, non, j'y avais eu trop d'ennuis; je me dis : « Eh bien! j'irai devant moi, loin, bien loin, pour que les gens de la ville ne sachent pas me retrouver; puis je demanderai une place... et je verrai bien si c'est comme chez mes trois premiers maîtres. Allons. »

Je me levai et je marchai autour de la ville jusqu'à

La courte-paille. Dessin de F. Lix.

ce que mon dos fût tourné à la route de chez nous. C'est le soleil qui me guida. Puis je suivis un grand chemin... Et j'allai... jusqu'au soir...

— Tu n'avais pas mangé, observa Pierre.

— Je prenais des épis de blé le long des champs, je les égrenais dans ma main, c'était très-bon. Puis j'avais dénoué mes cheveux, je me sentais tout aise.

— Mais le soir tu demandas à coucher dans quelque ferme?

— Non, je n'étais pas assez loin, on aurait pu vouloir me reconduire à la ville. A la nuit, j'entrai dans un petit bois, bien épais. Je me mis au pied d'un arbre, presque dans un buisson; je fis ma prière en pensant à ma mère, à ma cousine Mariette et aussi à mon frère André...

— Tu n'avais pas peur?

— Oh! si, d'abord un peu, parce qu'il faisait bien noir... Mais voilà qu'au-dessus de moi, à travers les branches, je voyais une belle étoile, bien claire, bien vive, qui avait comme un remuement. Je la regardais... et, je ne sais pas, il me semblait qu'elle me regardait aussi... Je me dis : « Est-ce que ce serait un ange du bon Dieu qui me regarderait pour que je n'aie pas peur?... » Alors je lui fis cette prière, à l'étoile :

« Belle étoile, regarde-moi bien, regarde-moi bien, va, je ne suis pas méchante, ni menteuse, ni fainéante ; seulement on me faisait trop d'ennuis, je me suis sauvée ; mais je serai sage, bien sage, je travaillerai, je ne mendierai pas. Belle étoile, regarde-moi bien... » Elle me regardait, et elle semblait me rire. Je n'avais plus peur. Il faisait comme jour dans mes yeux...

Et... je ne sais plus. Le sommeil m'est venu.

Le matin, à la rosée, j'ai eu froid. Ça m'a réveillée. Alors je me suis levée, j'ai un peu nettoyé mes cheveux, qui avaient de la mousse et de la terre, et je me suis remise en route. Et depuis j'ai marché, en me reposant de temps en temps. Puis quand j'ai été là-haut à l'endroit d'où l'on découvre la plaine et les villages, je me suis dit : « C'est dans le premier village que je demanderai du travail. Si on ne me veut pas, j'irai à l'autre qui est plus loin. »

Et je vous ai trouvés ; et vous m'avez fait rester avec vous. Voilà tout.

V. — LA COURTE PAILLE.

— Maintenant, reprit la petite en se levant, vous allez venir avec moi, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que vous m'aideriez à me placer.

— Oui, oui, sois tranquille, répétèrent les enfants à qui mieux mieux.

— Tu viendras chez nous, ajouta l'un, mon père te prendra pour bergère.

— Mon oncle, le cabaretier, cherchait justement une petite servante, dit l'autre.

— Ma cousine dévide la laine, elle t'apprendra son état, fit un troisième.

— Non, dit Pierre, le mieux c'est que tu viennes avec moi ; ma mère est une bonne femme, tu verras. Elle fait des lessives, elle te donnera à travailler.

— Y penses-tu ? objecta l'un des plus grands, elle, avec ses petits bras, elle irait laver !

— Il vaut mieux qu'elle dévide, c'est un ouvrage de petite fille — qu'elle garde les moutons — qu'elle serve à l'auberge — qu'elle...

Bref, Pierre avait trop préjugé de son influence ; non-seulement son opinion, ou plutôt son désir, était vivement contrecarré, mais les opposants semblaient fort éloignés de s'entendre, la plupart prétendant avoir le même droit à l'honneur de patronner l'étrangère qui, tout à coup, les voyant se chamailler ainsi :

— Ah çà, fit-elle, accordez-vous donc.

— C'est qu'il dit, lui, que...

— C'est qu'il prétend que...

— Ta! ta! ta ! cria la fillette en riant, voilà bien du bruit. Voulez-vous que je vous donne un bon moyen de savoir qui je dois suivre ?

— Ah ! oui, ah ! oui.

— Eh bien ! tirez-moi à la courte paille.

— Tiens ! c'est une idée.

— Et je vais même les faire, les pailles. Voyons, combien êtes-vous ?

Elle les compta, pendant qu'ils se comptaient eux-mêmes ; puis, elle se mit à ramasser des brins d'herbe sèche.

Pierre la regardait tout soucieux, parce qu'il pensait que l'aubaine qui l'aurait si fort réjoui allait probablement lui échapper.

— Attendez, ne regardez point, disait la fillette qui, le dos tourné, coupait les pailles avec les dents et les arrangeait dans sa main.

— Allons, c'est fait ; venez, reprit-elle en leur présentant fermées l'une sur l'autre ses deux mains d'où sortait un petit éventail hérissé. Allons ! la plus longue gagnera.

— Oui, oui, c'est convenu.

Le tirage commença. Celui qui amenait une paille de certaine dimension s'écriait joyeux :

— J'ai gagné !

Et celui qui la tirait peu longue soupirait :

— Ah ! pas de chance !

Mais tant qu'il restait des brins entre les doigts de la petite, rien n'était décidé. Il n'en restait qu'un, lorsque Pierre s'avança ; sa main tremblait presque, et d'autant mieux que Pierre voyait sur le visage de la fillette un sourire malicieux qui, selon lui, semblait dire : — Je suis contente qu'il ne gagne pas.

Enfin il prit le bout du brin de paille d'un air tout découragé, tout navré, et il tira ; mais, à mesure qu'il tirait, la petite main s'entr'ouvrait qui laissait se développer une paille longue, longue... longue au moins comme un bras...

— Ah ! pardi ! c'est moi qui l'ai ! s'écria-t-il avec un véritable accès de joie, en brandissant au-dessus de sa tête le signe de sa victoire.

Et alors, contrairement à ce qu'il avait d'abord supposé, il vit, il comprit au sourire de la petite fille qu'elle était aise que le hasard l'eût favorisé. Le hasard, dis-je ; mais était-ce bien le hasard ?... Plusieurs des enfants manifestaient quelques doutes à cet égard, prétendant qu'elle avait su, la finaude, leur forcer la main en quelque sorte, pour réserver à Pierre le fortuné brin de paille.

Quoi qu'il en fût, Pierre avait gagné, et tous l'aimaient assez pour ne pas le jalouser outre mesure. Tous donc eurent bientôt pris leur parti de sa bonne chance, et, au bout d'un instant, aucun n'eût osé songer à lui en contester l'avantage.

— Viens ! dit-il à la petite fille, en lui prenant la main.

Puis il glissa son bras sous l'épaisse nappe blonde qui couvrait ses épaules, et, la tenant à côté de lui, il marchait avec elle, fier, radieux, se redressant, la regardant doucement et semblant dire des yeux à tout et à tous :

— C'est ma protégée, voyez qu'elle est gentille ! et si vous saviez comme je suis content !

Sa joie, son triomphe en imposait. Nul de la troupe ne se fût avisé de prendre le pas sur lui. Ils suivaient à distance — pour ainsi dire respectueuse. Toutefois quelques mots venaient jusqu'à eux de ce qu'il disait à la petite, des mots comme ceux-ci :

— Tu verras, elle t'aimera bien !... Ah ! mais, tu n'auras pas à craindre les malices, va !... Que si Gribiou te regardait seulement des yeux de travers, il aurait affaire à moi !

Et l'on comprenait que la petite prêtait de fort bonne grâce l'oreille à ces paroles.

VI. — UN MÉCOMPTE.

Ils arrivèrent au village dans le même ordre de marche, et, au premier tournant de la rue, ils donnèrent sur une réunion de femmes qui, filant, ravaudant, tricotant, et jasant et commérant, étaient assises à l'ombre d'une maison, sous le vert auvent de la treille.

C'était justement le quartier qu'habitait Pierre, et sa mère aurait pu être là. Il la chercha des yeux, mais ne

la vit point. Il tenait toujours la main de la petite. Intimidée peut-être par l'avide curiosité de tous les regards qui se dirigeaient sur elle, Marie sembla vouloir s'arrêter.

— Viens donc, fit-il, ma mère n'est pas là; nous allons à la maison, viens.

Mais les commères demandèrent en chœur aux autres enfants ce que c'était que cette fillette aux grands cheveux, d'où ils l'amenaient, où ils l'avaient trouvée...

Alors Pierre s'arrêta, parce qu'il ne voulait céder à aucun de ses camarades le soin de répondre. Et il fallut entendre comme il répondit ! comme elle fut rapportée avec tous ses touchants détails, l'histoire qu'il n'avait pourtant entendue qu'une fois ! comme il sut la rendre de plus en plus intéressante, en la laissant toujours vraie !...

— Pauvre enfant ! bonne mignonne ! Si jeune et déjà si éprouvée ! entendait-on murmurer d'ici et de là pendant qu'il racontait ce qu'il savait.

Et déjà des femmes s'étaient levées qui avaient attiré la fillette auprès d'elles, et qui l'embrassaient, et qui la regardaient avec une douce compassion, et qui admiraient son air modeste et caressaient ses beaux cheveux...

Pierre rayonnait de voir tant de bonnes sympathies déjà conquises à sa nouvelle amie.

Comme il touchait au terme de son récit, il aurait pu entendre une voix dire derrière lui :

— Prends-la, père, prends-la ; *je la veux.*

Mais il n'y fit pas attention.

Lorsqu'il eut achevé :

— En somme, dit un gros homme à face rougeaude et mafflue sur le bras duquel s'appuyait une jeune fille d'une quinzaine d'années, qui était tout son laid portrait et qui portait un costume dont l'orgueilleuse richesse ne faisait que mieux ressortir le mauvais goût — en somme, c'est une pauvre enfant qui a besoin que quelqu'un la retire chez soi. Eh bien ! je la prends. Viens, petite, étant chez moi, tu ne manqueras de rien.

Pierre s'était retourné vivement vers le gros homme, dont la voix avait soudain paru imposer à la réunion un sentiment unanime d'aveugle déférence pour son désir.

— Chez vous, monsieur Hureau ! dit Pierre avec un fier mouvement de tête en allant reprendre la main de la petite — chez vous ? oh ! non ! c'est chez nous qu'elle vient.

— Comment, chez vous ! fit le gros homme d'un air magnifiquement dédaigneux. Ah ! en voilà bien d'une autre, à présent !

— Oui, affirma tranquillement le garçon — c'est convenu.

— Convenu, convenu ! as-tu le consentement de ta mère ? Il me semble que c'est d'elle qu'il faudrait d'abord prendre l'avis.

— Oh ! je suis bien sûr que...

— Eh ! tiens, interrompit M. Hureau, la voilà justement qui vient là-bas, ta mère. Nous allons lui demander ce qu'elle pense de ton idée. Arrivez donc, mère Burel, ajouta-t-il.

Et la bonne femme qu'il interpellait hâta le pas, dans l'intention évidente de lui complaire.

— Arrivez. Voyez un peu les beaux avisements de votre petit monsieur Pierrot. Il se trouve là une petite abandonnée qui cherche une maison pour y être recueillie. Je parle de la prendre chez moi ; ne veut-il pas me couper l'herbe sous le pied ! Il prétend l'emmener chez vous : comme si chez vous — articula lentement le gros homme, en regardant significativement la veuve — il n'y avait pas déjà assez de charges, assez de... de gêne, sans vous mettre sur les bras un nouvel embarras. Montrez-lui donc un peu qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

— M. Hureau a raison, répondit ou plutôt balbutia en rougissant la mère du petit protecteur — tu n'as écouté que ton bon cœur, mon Pierre ; mais, las ! nous sommes pauvres, bien pauvres, bien gênés, et une bouche de plus !... Mon Dieu ! je le voudrais bien — reprit la veuve, en jetant sur la petite fille un regard attendri — mais nous ne pouvons pas, non, nous ne pouvons pas...

La pauvre veuve s'était exprimée d'une voix émue, au milieu du plus triste silence. Et Pierre, les bras tombants, le regard morne, avait lâché les mains de la petite Marie.

— A la bonne heure ! je savais bien ! fit M. Hureau en appelant à lui du geste la fillette : viens, nous te serons charitables, ma Julie et moi.

— Mais, monsieur, hasarda avec une respectueuse dignité la petite, c'est travailler que je veux ; ce n'est pas la charité que je demande.

— Travailler, répéta M. Hureau, eh bien ! la mère Burel ne pourrait pas te faire travailler, tandis que chez nous...

Et s'adressant à la jeune fille qui se tenait à côté de lui :

— N'est-ce pas, Julie ?

— Oui, père, fit la disgracieuse jeune fille. Sais-tu un peu coudre, petite ?

— Oh ! rien que bien peu ! répondit Marie, qui n'aurait pu dire non, car Pierre avait tout au long raconté son séjour chez la cousine Mariette.

— Eh bien ! ça suffit, je t'apprendrai. Viens.

— N'y va pas, lui souffla à l'oreille Pierre, qui était encore auprès d'elle. C'est là que Gribiou est domestique. Tu sais, le vaurien... il te jouerait quelque mauvais tour.

— Bah ! fit la petite avec ce sourire insoucieux qu'elle avait déjà laissé voir à propos du même individu.

Puis, s'adressant au gros homme et à la jeune fille, et se dirigeant vers eux :

— Eh bien ! du moment que vous me voulez, allons.

Et ils s'éloignèrent ensemble.

Elle ne les suivit pas toutefois sans avoir jeté sur Pierre un regard qui aurait pu suffire à lui témoigner tous ses regrets ; mais Pierre ne voulut pas voir ce consolant adieu. Tournant le dos à la réunion, il repartit brusquement du côté de la campagne en affectant de siffloter un air gai...

— Où vas-tu, Pierre ? lui demanda sa mère.

— Eh ! je vas m'amuser un peu !...

— Où donc ?

— Je ne sais pas.

Et il s'en alla tout d'un trait jusqu'au pied de la *Tour aux hiboux*. Il s'assit sur les décombres, dans un creux caché, au soleil couchant. Quand la nuit tomba, il était encore là, son menton sur ses deux poings, et ses poings étaient tout mouillés, tant le dépit, la colère, la déception avaient tiré de pleurs de ses yeux.

— Hou ! hou ! hou ! siffla tout à coup l'oiseau des ténèbres, dont Pierre entendit battre les ailes au-dessus de sa tête.

Pierre se leva avec un mouvement de terreur, et regarda, effaré, l'ombre qui l'entourait.

Et il s'en retourna toujours courant chez sa mère.

VII. — CHEZ LA MÈRE BUREL.

Quand Pierre rentra, la nuit était noire. Deux voisines étaient là, qui causaient avec la mère Burel.

— Ah ! fit joyeusement celle-ci en passant une main sur ses yeux, le voilà !

— Quoi, mère, dit Pierre qui avait vu ce geste et qui courut prendre la brave femme dans ses bras, quoi ! tu pleurais! pourquoi donc ?

— Oh ! rien !... rien ! Seulement tu n'as pas coutume de t'attarder comme ça, le soir... Mais toi, voyons, ajouta-t-elle, en lui tournant le visage bien en face de la lampe, tu as les yeux tout rouges, ta tête est chaude, tes mains aussi... Est-ce que vraiment tu as eu tant de chagrin ?

— Eh bien ! oui, la, j'ai eu du chagrin... J'avais cru... j'avais pensé... Ce n'est pas ma faute, à moi... Oui, enfin, laissons ça ! c'est passé.

— Pauvre enfant, murmura la mère, pendant qu'il allait s'asseoir devant la table où fumait une écuelle de soupe qu'il attaqua machinalement.

— Eh ! Seigneur Jésus, comme tu le gâtes ! fit avec un énergique haussement d'épaules une des deux voisines, qui était une femme de grand âge.

— Que voulez-vous, Martine, répartit la mère Burel, je n'ai que lui.

— Tu n'as que lui, je le veux bien, mais ce n'est pas une raison, et, tout au contraire, c'est un mauvais service que tu lui rends. Peut-on bien s'inquiéter jusqu'aux larmes pour un grand garçon qui sera resté dehors une heure après le soleil couché... Le loup l'allait manger, n'est-ce pas?

— Mais vous voyez bien qu'il a pleuré, lui aussi, Martine.

— Oh ! le beau malheur ! et quelle affaire ! un gars de cette taille, de cette force, qui pleurniche comme un marmot au berceau, et pourquoi, je vous le demande? Là, voyons une bonne fois, Burel, crois-tu que si tu avais le courage de lui parler raison, comme tu aurais dû le faire depuis longtemps, toutes ces fadaises arriveraient ?

— Mais, Martine !... voulut objecter la pauvre veuve en semblant évoquer d'un regard l'intervention de l'autre femme qui jusque-là n'avait rien dit.

— Non, fit celle-ci, non, Burel, laissez dire la mère Martine ; elle est de bonne parole, de bon conseil ; laissez-la dire.

— Oui, laisse-moi dire, reprit la vieille, et sois bien sûre que si je me mêle de tes affaires ce n'est que dans ton intérêt et dans l'intérêt de ton garçon. Ecoute-moi, Burel, écoute-moi et fais ton profit de mes propos. Tout d'abord je te répéterai ce que je disais tout à l'heure, que tu le gâtes trop, ce petit, et qu'en le gâtant ainsi tu ne feras rien moins que son malheur et le tien. Voyons, le voilà qui a plus de quatorze ans et qui en paraît au moins deux ou trois de plus, tant pour la grandeur que pour la force. Je sais qu'il est gentil, le gars, je veux dire de bon caractère, de belle humeur ; qu'il se fait aimer de tous, qu'on n'a à se plaindre ni de sa malhonnêteté en paroles, ni de sa vilaine conduite. Il est civil, il est obligeant à l'occasion ; il est amusant, il sait des drôles de chansons, il a des mines pour faire rire aussi partout, chez les enfants comme chez les personnes d'âge. On dit de lui : « C'est un bon garçon. »

— Eh bien ! fit avec une certaine fierté la mère de Pierre, qui, lui, bien qu'il fût particulièrement en cause, semblait rester complétement étranger à l'entretien.

Accoudé sur l'écuelle, où sa cuiller ne plongeait qu'à de rares intervalles, on eût pu croire qu'il n'entendait rien.

— Eh bien, attends, répliqua la vieille. Bon garçon, bon sujet, oui, on dit ça ; mais c'est tout. On ne dit pas : « C'est un vaillant, un courageux garçon. » Et c'est ce qu'on devrait dire.

— Patience, on le dira, Martine, fit encore la mère.

— Oui, mais quand?... Et en attendant on dit tout justement le contraire : à savoir, que sa bonté de cœur et sa gentillesse d'esprit ne l'empêchent pas d'être un indolent, un musard, un rien-faisant. Et comme les gens de sa condition ne sont pas dans le monde pour muser toujours, pour ne rien faire jamais, on trouve que ses bonnes qualités de cœur et d'esprit se font par là un peu oublier. Ah ! tu sais, Burel — reprit la vieille en voyant la mère de Pierre faire un mouvement de déplaisir — c'est par amitié vive que je te parle ainsi, et si tu ne te sens pas le courage d'en entendre davantage, je vais clore ma bouche et en rester là.

— Parlez, Martine, repartit la mère Burel, parlez je sais que vous êtes bonne et aimante pour moi, j'aurai le courage qu'il faudra... Mais vous voyez, il est là, l'enfant, ne lui soyez pas trop dure.

Alors Pierre, relevant tout à coup la tête et regardant franchement la vieille en face, et s'exprimant d'une voix qui n'était pas exempte d'émotion :

— Dites tout ce que vous avez à dire, mère Martine, fit-il, et si ça m'est dur, tant pis pour moi ! Je n'aurai que ce qui m'est dû. N'ayez pas peur, j'en ferai mon profit. Allons, dites !

— A la bonne heure, s'écria Martine, et cette parole n'est qu'une preuve de plus que le fond est bon en toi, petit. Seulement bonne terre en friche devient mauvaise. C'est ton cas. C'est donc à toi que je parle maintenant, et non plus à ta mère. Suis bien mes dires.

— Je les suis, fit Pierre attentif.

— Depuis combien d'années, ta mère, ta pauvre mère t'a tenu à l'école, elle a payé les mois, ça n'est pas bien cher, mais l'argent ne vient pas vite aux mains d'une lessiveuse qui a deux bouches à nourrir. Qu'as-tu appris à l'école, hein ?

— Ce n'est pas sa faute, s'il ne peut pas, voulut dire la mère, et s'il...

— Laissez, Burel, interrompit la vieille, c'est lui et moi qui causons. Voyons, réponds, petit, qu'as-tu appris ?... Tu sais, je crois, à peine assembler quelques lettres. Le maître dit que tu n'as pas trois minutes d'attention ; tu n'as que l'amusette en tête, n'est-ce pas vrai, ça ?

La mère Burel était au martyre. Pierre répondit très-ouvertement :

— Oui, c'est vrai !

— Crois-tu que si tu avais voulu, tu n'aurais pas pu ? demanda encore Martine.

— Si ! répondit encore Pierre, qui s'était levé et qui tenait fixé sur sa mère un regard tout singulier.

— Et pendant tout ce temps perdu, continua la vieille, ta brave mère a liardé pour payer les mois, et

elle t'a nourri et habillé.... et tu ne t'es pas dit que tu la laissais se tuer de travail et d'ennui, sans que ça te profite en rien. Tu n'y as pas tant seulement songé.

— Non ! dit Pierre qui alors courut à sa mère qui pleurait, la prit, la serra dans ses bras, et appuya ses lèvres à son front. Non, répéta-t-il, non !... Est-ce que je savais, moi ?... Elle ne disait rien.

— Oui, voilà, elle ne disait rien, parce qu'elle t'aime trop, parce qu'elle avait peur de te faire de la peine. Et les quatorze ans sont venus, quatorze ans ! combien à ton âge qui sont en condition depuis longtemps, et qui gagnent leur pain, et qui déjà ne coûtent plus rien à leurs parents, et qui même leur apportent quelques petites pièces blanches au bout de l'année... Tu n'as jamais pensé à ça, toi !

— Non, répondit encore l'enfant... mais...

— Mais je t'y fais penser, reprit vivement Martine, et tu vas, n'est-ce pas, demander toi-même à ta mère qu'elle te place soit comme domestique, soit comme apprenti quelque part ?

— Oui, oh oui ! s'écria Pierre.

Ici la mère Burel, qui était restée comme perdue dans son émotion depuis que son fils était allé près d'elle, lui prit la tête dans les mains, et l'embrassa avec une fiévreuse effusion.

— Ah, tiens ! fit la vieille, voilà qu'à la seule pensée de se séparer de toi elle est tout effrayée, toute troublée, comme si on parlait de t'envoyer à cent lieues de sa maison, tandis que peut-être tu n'irais pas à cent pas, et qu'elle pourrait te voir à toute heure du jour. Je sais pourquoi je dis ça ainsi.

— Pauvre mère ! fit Pierre, tout bouleversé par la

Chez la mère Burel. Dessin de F. Lix.

vue de sa mère en larmes, qu'il embrassa encore en lui répétant : Mais je ne m'en vas pas, je ne te quitte pas, non...

— Allons, allons ! reprit la vieille avec une douceur affectée, je comprends un peu ça, mais raisonnons. Est-ce que tu crois, Burel, que cet enfant pourra toute sa vie rester continuellement dans ta maison ? Tu ne veux pas en faire un laveur de lessive, je pense. Tu n'as pas des terres à lui donner à travailler, et tu n'en espères point par héritage, ni par hasard.

— Las ! fit la mère Burel avec un triste hochement de tête.

— Eh bien ! force lui sera donc d'aller chercher du travail chez les autres.

— Chez les autres ! répéta la mère, d'une voix profonde et navrée.

— Ah ! c'est le grand mot, la grande chose dont tu as peur : chez les autres ! Eh ! on n'y meurt pas toujours chez les autres, et pourvu qu'on soit courageux on n'y souffre qu'autant qu'on veut. J'y ai été, moi, et me voilà ; mes gars aussi, et ils n'en sont que mieux faits aux choses du monde. Tu y as été, tu y vas encore, et du moment où tu y trouves ton pain, tu t'en accommodes.

— Pardi ! affirma Pierre, avec une sorte de gaie résolution, par laquelle on comprenait qu'il voulait en imposer aux appréhensions de sa mère.

— Donc, reprit Martine, voilà l'enfant qui a compris

qu'il ne peut pas continuer à vivre comme ça. De ton côté, tu dois l'avoir compris aussi.

— Oui, balbutia la veuve, oui sûrement.

— Et tu aviseras... bientôt, le plus tôt possible?

— Oui, je verrai, je chercherai... je demanderai...

— C'est-à-dire que tu prendras le chemin le plus long; et tu seras la première à démontrer au petit que rien ne presse, et rien ne sera changé de longtemps. Oh! je te connais! je ne t'en fais pas un crime, mais tu es comme ça, il faut te prendre telle quelle. C'est pourquoi écoute. Ce n'est pas dans un mois, dans une semaine que les choses doivent changer, pour ton bien et pour celui du petit, mais demain, pas plus tard que demain. Et il n'y a pour ça rien à voir, rien à chercher, rien à demander; c'est tout vu, tout cherché, tout demandé, je suis même venue comme qui dirait exprès.

La mère Burel arrêta sur la vieille des yeux où se peignait une étrange anxiété.

— Tu connais Roch Aubry, mon neveu, le tonnelier?

— Oui, répondit la mère Burel avec un véritable mouvement d'effroi.

— Ah! je comprends encore tes airs inquiets. Tu connais si bien Roch pour un homme... je ne dirai pas dur, mais sérieux, tout à sa besogne, peu parleur, mais solide à la tâche, que tu te demandes comment serait chez lui ton Pierre rieur, chanteur. Eh, mon Dieu! ton Pierre y serait comme il lui conviendrait d'y être, à savoir: bien, s'il se conduisait bien; mal, s'il se conduisait mal. Roch est un brave homme avant tout, c'est connu, il a un caractère un peu rude, mais il est juste et droit. L'enfant n'aurait qu'à marcher droit et tout irait au mieux. J'ai parlé à Roch. Il m'a dit: « Oui, le petit est fort, il est doux; qu'il soit travailleur. Je le prends. Il sera chez moi trois ans sans gain, mais entretenu de tout. Et s'il fait son devoir, je saurai lui en tenir compte de temps à autre. Ça me regarde. Vous pouvez l'amener quand vous voudrez, tante. » Eh bien! le mènerai-je? Viendras-tu, petit?

Et comme Pierre, regardant dans les yeux de sa mère, hésitait à répondre, sans doute parce qu'il connaissait Roch lui aussi, et que l'idée ne lui était pas souverainement souriante d'aller vivre au contact de cet homme aux dehors très-austères, qui dans le pays avait une réputation d'extrême rigidité bien établie:

— C'est que, voulut dire la mère, encore faudrait-il savoir si l'état convient à Pierre. Tonnelier d'ailleurs, est-ce un bon métier? Avant de dire oui....

— Ecoute, petit, interrompit la vieille en semblant affecter de ne pas entendre les objections de la veuve et en prenant une sorte de solennité; écoute-moi bien; sais-tu pourquoi tu as eu un gros chagrin aujourd'hui?

Pierre la regarda étonné.

— Sais-tu pourquoi, au lieu que ta mère puisse recevoir cette pauvre fillette...

— Martine! interrompit la mère Burel d'un air suppliant.

Mais Martine, sans prendre garde à cette interruption:

— Sais-tu pourquoi, M. Hureau se trouvant là et voulant prendre la petite, ta mère n'a pu que le laisser faire à son gré?

— Non, fit Pierre pendant que sa mère s'efforçait encore, mais seulement du geste, d'imposer silence à la vieille.

— Eh bien! je vais te le dire. Parce qu'il y a deux ans que ta pauvre mère n'a pu s'acquitter envers M. Hureau du loyer de cette maison où tu demeures avec elle. Quand elle arrive à lui donner un à-compte, ça ne fait que pour les intérêts de l'argent dû, et la dette reste toujours. Et ta mère ne peut pas déplaire à M. Hureau, sans quoi il la mettrait à la porte, en gardant tout le petit mobilier... Oh! elle ne t'a jamais rien dit de ça, ta brave mère, toujours de crainte de te chagriner.

— Mon Dieu, Martine, fit la veuve, est-ce qu'il peut comprendre ces choses, et de quoi lui allez-vous parler là?

— Comment, si je le comprends! se récria Pierre... Oh oui! je le comprends! Et voyez donc, moi qui me disais tantôt: « Pourquoi n'a-t-elle pas voulu me faire plaisir? » Et moi qui... Oh! mauvais que j'étais! Mais je ne savais pas, non, je ne savais pas!...

— Et à présent que tu sais, reprit Martine, est-ce que tu ne voudras pas travailler pour tâcher que ta mère n'ait plus ces avanies...

— Oh si! Martine, si!

— Tu viendras chez Roch, n'est-ce pas?

— Allons-y tout de suite, si vous voulez, lui dire que je commencerai demain.

— Eh bien, allons!

Et Pierre sortit avec la vieille Martine...

Le lendemain, vers la même heure, Pierre, qui était absent depuis le lever du soleil, rentrait pour coucher chez sa mère.

— Eh bien! demanda la veuve qui l'attendait tout impatiente, tout inquiète au seuil.

— Eh bien! répondit-il radieux: Roch m'a dit: « Ça va, et si tu continues ainsi, nous serons bons amis. » Je continuerai, mère, oh, va! je continuerai!..

Et la mère Burel commença à croire que la vieille Martine avait eu raison de parler devant Pierre comme elle l'avait fait.

VIII. — CHEZ M. HUREAU.

Ce monsieur Hureau, chez qui la petite Marie avait trouvé asile était, voyez-vous, un assez singulier personnage.

Il était riche et nul n'eût voulu se charger de justifier ou seulement d'expliquer bien clairement les moyens mis en œuvre par lui pour arriver à la possession de cette fortune.

On savait seulement qu'il avait commencé par être simple garçon boucher; qu'avec quelques économies réalisées sur son salaire, il avait entrepris un petit commerce de bestiaux, que ce commerce avait peu à peu augmenté pendant cinq ou six ans, et qu'alors il avait cessé de trafiquer sur les bœufs et les moutons, pour vivre de ce qu'il appelait lui-même « ses petites rentes ».

Et il y avait une douzaine d'années que cela durait.

Or d'année en année, depuis que M. Hureau s'était retiré du négoce, on avait vu, en dépit de la prétendue petitesse de son revenu, son train de maison aller sans cesse, je ne dirai pas en augmentant, mais en témoignant d'une aisance plus grande, d'une fortune mieux assise.

Ce n'était point, certes, que, si riche qu'il fût ou qu'il parût être, M. Hureau s'attribuât personnellement beaucoup des bénéfices de sa condition. Non, car si ce n'est qu'il avait, et seulement dans les derniers

temps, troqué définitivement ses vêtements rustiques contre une tenue citadine toujours plus cossue qu'élégante, M. Hureau ne semblait jamais se mettre en frais pour lui-même.

Le gros homme se fût fort bien trouvé de la blouse, des galoches, de la veste ronde, du pantalon de velours et du large chapeau de feutre; mais il était resté veuf de bonne heure, avec une fille, et cette fille était pour lui une sorte de divinité, au-dessus de laquelle il ne voyait rien, et c'était surtout, ou plutôt exclusivement en vue de sa fille, que M. Hureau se complaisait à être et à paraître riche.

Pour qu'on inspirât les belles manières, le fin langage et les goûts relevés d'une demoiselle à cette petite campagnarde, dont l'esprit natif n'était pas moins lourd que le corps, M. Hureau l'avait tenue pendant cinq ans dans un des meilleurs pensionnats de la ville. Il aimait à répéter orgueilleusement que cela lui avait coûté les yeux de la tête; mais bien que, grâce à ses préventions paternelles, il se félicitât sans réserve du résultat obtenu, on peut dire que cela n'avait fait que développer chez la jeune fille les mauvais côtés de sa disgracieuse nature physique et morale.

Ajoutons que l'oisiveté où son père la laissait, pour ne lui imposer aucune contrainte, la livrait à l'ennui; que l'ennui lui suggérait de nombreux caprices, que pour la satisfaction de ses fantaisies, trop souvent irréalisables, elle eût vu sans sourciller tout sacrifier, tout immoler autour d'elle, et l'on aura une idée à peu près exacte du caractère de M^lle^ Julie Hureau.

Quand il dut la reprendre avec lui au sortir du pensionnat, M. Hureau, qui jusque-là n'avait eu qu'un train de vie ordinaire, donna dans de véritables extravagances, qui, bien entendu, avaient toutes pour objet « le bonheur » de sa Julie.

Il quitta son ancien logis pour une maison toute neuve qu'il meubla avec un luxe relatif, devant lequel tous les visiteurs du pays s'ébahissaient à qui mieux mieux. Une pauvre vieille avait jusqu'alors suffi au ménage; il la congédia pour prendre une jeune servante qui devait être la « femme de chambre » de M^lle^ Julie. Pour les courses qu'il faisait d'ici et de là aux environs, il avait jusqu'alors enfourché un petit bidet, qu'il pansait lui-même; il acheta une fringante jument s'attelant à un beau cabriolet jaune et rouge; et certain jeune garçon, qui jusqu'alors n'avait été que son commissionnaire accidentel, devint son domestique en titre, soignant la jument, servant à table et remplissant toutes les fonctions d'humble valet de la fille quand le père ne l'utilisait pas au service de ce qu'il appelait *son restant d'affaires*.

Par « restant d'affaires » le gros homme entendait, ou semblait entendre, la prétendue liquidation de ses anciens comptes avec les uns et les autres du pays, et il avait toujours eu l'art d'être en compte avec presque tout le monde.

En propres termes, et, pour appeler les choses de leur vrai nom, M. Hureau n'était rien de moins qu'un maître usurier, qui, du jour où il avait vu bien étendu sur le canton le réseau des louches tripotages, où il pêchait sans peine et sans risques de gras et solides profits, n'avait plus cru devoir courir les chances et s'imposer les fatigues du commerce.

Son argent prêté par petites sommes aux uns et aux autres qu'il savait dans l'embarras, et qu'il semblait toujours obliger par pure bonté d'âme — quand ils avaient des garanties à lui fournir — lui rapportait de forts intérêts, sans compter que, sur les billets qu'il se faisait souscrire, le chiffre de la somme reçue était toujours assez sensiblement grossi. C'était à prendre ou à laisser. Cela d'ailleurs se traitait sans témoins qui eussent pu attester le fait d'usure; la gêne commandant, on prenait, et autant d'emprunteurs autant de familles à la merci du gros homme qui, si son gage paraissait diminuer de valeur, poursuivait sans pitié le recouvrement de sa créance.

Il avait en outre d'assez nombreuses propriétés dans le pays. Mais quelles propriétés!... Sitôt qu'une masure était à vendre, il l'achetait à vil prix, cela va sans dire, et la louait assez cher à de pauvres diables qui consentaient, par misère, à ce marché onéreux, car il leur donnait du temps pour payer, se contentant d'à-compte qu'il recevait à titre d'intérêts de leur dette... Et comme, par ce moyen, il arrivait à réaliser quand même le revenu du capital engagé, il pouvait encore se prévaloir de commisération envers ces malheureux, qui restaient ses obligés très-humbles et très-soumis.— C'était le cas de la mère Burel.

Il faut noter en outre que M. Hureau, surtout quand son importance se trouvait en jeu, était d'humeur fort processive et chicanière, à tel point que même les plus riches de l'endroit mettaient un certain soin à éviter de froisser son ombrageuse personnalité; car il n'eût pas manqué de leur susciter quelque embarras ou quelque ennui direct ou indirect.

M. Hureau, que redoutaient les uns, que ménageaient les autres, avait donc, à proprement parler, une sorte de haute main dans le pays.

Or le roulement de ses affaires, le recouvrement de ses revenus, enfin le soin général de sa clientèle, exigeaient de sa part un ensemble de visites, de rappels, d'injonctions, de menaces; tâche très-compliquée pour l'accomplissement de laquelle il s'était adjoint, comme bien digne de le comprendre, l'espèce de jeune vaurien qui était devenu son valet, son factotum.

C'était Gribiou, le mauvais drôle que nous avons pu juger par l'aventure du bois.

Et voilà les gens au milieu desquels devait vivre désormais la petite Marie. Cependant, à en juger par l'accueil du premier jour, elle eût dû se féliciter du hasard qui l'avait conduite en cette maison.

Le couvert était mis pour le repas du soir, dans la belle salle à manger qui ouvrait sur le jardin. La nouvelle venue, à qui M^lle^ Julie avait improvisé avec d'anciennes nippes à elle une tenue presque coquette, était assise à table entre le père et la fille qui, tout en la comblant de prévenances et de friandises, la faisaient causer, l'écoutaient attentifs, s'amusaient de ses vives reparties. Gribiou était là qui, la voyant en bon pied dans l'esprit de ses maîtres, avait de lui-même conté l'histoire des fraises, pour y donner un rôle très-intéressant à la pauvrette, qui prenait pour argent comptant ces beaux semblants.

C'était charmant! M^lle^ Julie s'était entichée de cette petite qui lui avait paru drôle. Elle avait dit : « Je la veux! » on la lui avait donnée comme un joujou, dont elle se promettait toute sorte de plaisirs. Il fallait entendre les projets, les jolis arrangements... tout ce qu'on devait faire avec Marie, pour Marie, à cause de Marie...

Et le père et le valet d'applaudir. Et la petite de se dire : « Mon Dieu! comme j'ai bien fait de vous prier du

fond de mon cœur en parlant à l'étoile hier soir... Ah ! vous m'avez entendue ! » C'était charmant.

Huit jours plus tard, comme il allait rentrer chez sa mère après une journée vaillamment remplie chez Roch le tonnelier, Pierre rencontra la fillette, qu'il n'avait pas revue depuis que M. Hureau la lui avait enlevée.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, es-tu à ta convenance ?

— Oui, répondit-elle du ton le plus évidemment sincère. Ils sont tous très-bons pour moi. Je n'ai jamais été plus heureuse.

— Allons, tant mieux ! fit allégrement Pierre. Eh bien ! moi aussi je suis heureux. Je travaille. Mon maître est content de moi... Ah ! je peux bien te le dire, ça m'est franchement assez dur d'être là tout le jour à travailler avec Roch, qui ne plaisante pas. Et quand je vois au dehors le beau temps ! quand j'entends les autres qui jouent dans la rue ! quand je pense à nos amusements d'autrefois... hé ! ça me tente, et il n'en faudrait guère pour m'emporter... Mais je me dis : Roch se fâcherait, et la mère Burel ne serait pas contente... Elle aurait encore de l'ennui. Non, mieux vaut travailler ; c'est une habitude à prendre, je la prendrai. Puis, mes trois ans d'apprentissage seront bientôt passés. Alors je gagnerai, j'aiderai la mère... Déjà même je lui ai rapporté quelques sous que Roch m'a donnés pour me récompenser, pour m'encourager comme il dit... Ah ! j'étais si fier de les porter à ma mère !... et elle si contente ! C'est que je l'aime bien, vois-tu, ma mère. Je ne lui veux plus faire de peine jamais !

— A la bonne heure ! dit la petite en attachant sur Pierre un sympathique regard, mais non sans quelque gêne, car derrière Pierre était arrivé Gribiou, que Pierre n'avait pas vu et qui dit d'un air tout mielleux, tout flatteur :

— Venez-vous, petite demoiselle ? Mlle Julie est en peine après vous ; elle m'envoie vous chercher.

Et elle s'en alla avec Gribiou.

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE[1].

X

Le convict. — Son histoire. — Une tribu modèle de sauvages. — Deux mères. — Le souper en commun. — Une nuit dans des huttes. — La Murray. — Ses rives. — Dernier bivouac. — La ligne ferrée de Melbourne.

Du Darling à la Murray.

Ce n'était pas un aborigène, on le reconnaissait de suite à sa longue barbe, à sa tête chauve et à son teint basané ; cependant il avait dans son accoutrement, taillé dans des peaux de kanguroos, quelque chose de sauvage qui rappelait les Saint Jean au désert des peintres italiens de la Renaissance.

— Vous êtes égarés ? nous dit-il en anglais avec un accent étrange et en s'avançant vers nous sans témoigner la moindre défiance.

— Égarés... lui répond Guyot dans le même idiome ; nous venons de loin, de France ; nous avons été débarqués au cap York, et depuis trois mois nous marchons pour atteindre Melbourne.

— Vous êtes Français ? s'écrie en français l'homme des bois.

— Oui, réplique Guyot.

— Dans ce cas, je suis heureux deux fois de vous rencontrer, fait l'homme avec une joie franche qui nous gagne le cœur ; mais, ajoute-t-il, vous étiez en train de préparer votre déjeuner ; que je ne vous dérange pas ; vous devez avoir besoin de manger ; ramassez vos perroquets, plumez-les, allumez votre feu, je vous aiderai, et nous causerons pendant ce temps.

Intrigués et dominés par ce personnage bizarre qui vient d'apparaître au milieu de nous comme un faune, nous suivons ses conseils et nous retournons, chargés de cacatoès, à notre tas de bois mort qu'il veut allumer à la manière des noirs, c'est-à-dire au moyen de deux morceaux de bois dont l'un taillé en pointe avec une pierre aiguisée, fait l'office de vilebrequin. On pose le second morceau contre un tronc d'arbre, on appuie la pointe du vilebrequin au milieu, on tourne le plus vite possible, et le frottement produit la fumée et l'étincelle dans le trou que le vilebrequin a creusé. Quand le bois est mouillé ou quand le mouvement de rotation du vilebrequin n'est pas assez rapide, cette opération est très-laborieuse.

Comme nous avons encore de l'amadou et nos briquets, nous les montrons à notre inconnu, qui en prend un en disant :

— Cela vaut mieux, ce sera plus vite fait.

Et en trois minutes il nous allume un feu magnifique avec des morceaux résineux d'arbre à gomme.

Il dispose ensuite à l'aide de branches de bois de fer et avec une facilité qui indique une longue pratique de la vie en forêt, des espèces de grils sur les côtés du foyer pour y cuire notre gibier que les femmes et les enfants achèvent de plumer, et quand ces préparatifs sont terminés, nous prie de lui narrer notre odyssée.

Nous nous accroupissons autour du feu, et c'est moi qui, en qualité d'historiographe du voyage, porte la parole.

Il m'écoute attentivement, en témoignant à plusieurs reprises son étonnement, et dès que j'ai fini, pour que la connaissance et la confiance soient égales de part et d'autre, nous raconte spontanément son roman que je vous résume ici de mon mieux.

— Je suis un ancien convict, dit-il en commençant.

A ce mot, quelques-uns d'entre nous font un mouvement involontaire ; il sourit tristement et reprend :

— Oh ! ne craignez rien, j'ai payé ma dette à la société.

Et tandis que le feu flambe et que les cacatoès rô-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

tissent, il continue, à peu près en ces termes, d'un ton simple qui nous touche, le récit de sa vie.

— Il existe à Londres, ou plutôt il existait à Londres, de mon temps, une institution philanthropique qu'on appelait la *brigade des cireurs de bottes*, composée d'enfants de sept à quatorze ans, misérables ou abandonnés ; cette brigade avait quatre divisions qui se distinguaient l'une de l'autre par la couleur des habits des cireurs. La rouge exploitait la Cité, la jaune stationnait sur la rive la plus fréquentée de la Tamise, la bleue était à Holington, et la brune parcourait Whitechapel. J'appartenais à division rouge. Le matin, la brigade était sur pied à six heures, assistait à la prière publique, déjeunait et partait. A huit heures, les quatre divisions devaient être rendues à leurs différents postes ; à six heures du soir, tout le monde rentrait au *home*, à la maison commune, pour souper et assister, soit à l'école qui avait lieu trois fois par semaine, soit à la musique qui se faisait entendre deux fois, soit à la conférence instructive ou amusante qui était faite une fois par semaine. Le dimanche, jour de repos, on allait deux fois à l'église. En entrant dans la brigade, chaque enfant recevait les brosses, le cirage et la boîte nécessaires à son nouveau métier et l'on faisait deux parts

Les rives de la Murray. Dessin de H. Clerget.

de ses recettes ; l'une était placée dans une banque, l'autre était versée dans la caisse commune pour les dépenses et l'entretien de tous. L'argent placé était inscrit au nom de chaque cireur, et s'il désirait entrer en apprentissage, s'engager dans la marine ou émigrer, on lui en remettait le total avec les intérêts, et on veillait à ce qu'il n'en fît pas mauvais usage. Lorsqu'un enfant partait du *home*, on le photographiait et on le prévenait que, s'il se conduisait mal, cette photographie servirait à le faire arrêter, mais que, s'il se conduisait bien et que le malheur l'accablât, elle lui faciliterait sa rentrée au *home* où, dans ce cas, il trouverait toujours secours et protection.

J'avais quinze ans quand je quittai la brigade pour entrer en apprentissage chez un constructeur mécanicien, où je me liai avec de mauvais ouvriers qui me donnèrent vite l'habitude de la taverne, de la paresse et des antres malsains.

Mon maître me fit des observations dont je ne tins aucun compte ; à la fin, voyant que j'étais incorrigible, il me chassa. N'osant retourner au *home*, je m'enrôlai dans une bande de pick-pockets avec laquelle j'avais déjà festoyé plusieurs fois, et le lendemain je fis mes premières armes en enlevant à un gentleman une bourse contenant quinze guinées.

Cela dura ainsi pendant deux mois. Une nuit, dans

un des bouges de la Cité, je me pris de querelle avec un de mes camarades, et comme nous étions à moitié ivres tous les deux, des paroles nous en vînmes aux mains, et d'un coup de bouteille je lui fendis le crâne.

Je me sauvai, mais je ne pus échapper longtemps aux détectives, qui me cherchaient et qui tous étaient munis d'une reproduction de la photographie qu'on m'avait faite au *home*, et huit jours après je fus arrêté. En raison de mon âge, j'avais seize ans, on me condamna au fouet et à douze ans de travaux forcés, et l'on m'expédia à Botany-Bay.

Cela se passait en 1843.

Les convicts, détenus dans un vaste baraquement, étaient conduits chaque jour par un détachement de troupes aux chantiers des travaux publics; on les employait surtout aux routes auxquelles les gouverneurs de la colonie donnaient des soins spéciaux, ou on les distribuait aux colons qui en demandaient et qui en faisaient des ouvriers, des agriculteurs ou des bergers.

Les convicts étaient traités avec une extrême rigueur : s'ils donnaient des signes de rébellion, on leur appliquait la peine du fouet, on les reléguait dans l'île de Norfolk, ou on les pendait. Pour la moindre infraction, les colons chez lesquels ils étaient pouvaient leur faire déchirer le corps à coups de lanières, et j'ajouterai que la plupart abusaient odieusement de ce droit. Beaucoup de convicts qui seraient devenus plus tard d'honnêtes gens, poussés au désespoir par la cruauté des colons, brisèrent leurs chaînes et se firent brigands, *bushrangers*, ou se refugièrent sur les montagnes Bleues, dans les forêts, où ils périrent misérablement.

J'eus le bonheur de tomber chez un colon exceptionnellement bon, chez un colon français, qui, dès les premiers jours, fut pour moi plutôt un père qu'un maître, et avec lequel j'appris à aimer le bien et à détester ma conduite passée. Je le servis avec autant de dévouement que de reconnaissance, et au bout de quatre ans, satisfait de mon zèle, de ma probité et de mon repentir, il me fit déclarer *emancipist*.

On nommait *emancipists* les convicts libérés, soit qu'ils eussent fini leur temps, soit que leur conduite exemplaire leur eût valu une remise sur la durée de leur peine. L'*emancipist* convenablement noté obtenait facilement une concession de terre et pouvait devenir à son tour un riche colon.

Je remerciai avec effusion mon généreux patron, mais je lui demandai comme une grâce de ne pas le quitter et d'achever à son service les douze ans de travaux forcés auxquels j'avais été condamné et dont je ne voulais rien rabattre. « J'ai commis des crimes, lui dis je; je dois les racheter jusqu'au bout; laissez-moi, vous qui le premier m'avez tendu la main du rédempteur, reconquérir courageusement mon honneur, ma dignité et le respect des gens de bien. »

Il accepta, et je demeurai volontairement chez lui, traité, non pas comme un convict, mais comme un fils.

En 1854, mon temps finissait; c'était alors le moment de la fièvre de l'or en Australie; mon maître m'offrit de m'obtenir une concession aurifère; je le suppliai de me garder.

— Je n'ai aucune ambition, lui dis-je, j'ai horreur de l'or et n'en veux point amasser; mon seul désir est de rester avec vous; ne me renvoyez pas!

Mon attachement le toucha, et comme il m'avait pris en affection, il m'embrassa les larmes aux yeux, en me disant :

— Soit, reste; aussi bien ton départ m'aurait peiné.

Il mourut l'année suivante. Je le pleurai comme s'il eût été mon père, et abandonnant à ses héritiers ce qu'il m'avait légué par testament, je résolus de me vouer au soulagement des aborigènes.

Les colons traitaient les sauvages de la façon dont ils avaient traité les convicts; au lieu de chercher à les civiliser, ils les tuaient comme des bêtes fauves; des comités de secours s'étaient formés à Sydney et à Melbourne pour évangéliser les noirs et les tirer de leur abrutissement, ils avaient besoin d'hommes de bonne volonté, ils m'accueillirent avec empressement, et depuis seize ans je leur sers d'intermédiaire avec les tribus de la Nouvelle-Galles du Sud.

Les noirs ne sont pas aussi féroces qu'on se l'imagine; quand la faim ne les tourmente pas trop, ils ont de bons élans, et je crois que si les Européens, au lieu de les refouler à coups de fusil dans l'intérieur du continent, les avaient conviés à faire jaillir de ce sol les trésors qu'il renferme, leur avaient permis de vivre à côté d'eux, les avaient instruits, leur avaient tendu loyalement les mains, il n'y aurait plus à cette heure beaucoup de cannibales en Australie.

Mais, à l'imitation du gibier qui redoute le chasseur, le flaire et le fuit, les aborigènes, en se voyant tirés comme des kanguroos, sont devenus plus défiants, plus sauvages, plus féroces qu'ils ne l'étaient il y a quatre-vingts ans, et maintenant ils ont autant d'horreur des blancs que des serpents noirs, et préfèrent à tout ce que les comités de secours leur offrent leurs déserts où ils vivent en liberté.

J'ai pu cependant en amener quelques-uns à entrer chez des squatters humains qui ne s'en sont jamais plaints, et auxquels ils rendent des services aussi appréciables que ceux que les nègres d'Afrique rendent aux planteurs de l'Amérique. Il n'est donc pas impossible de les apprivoiser. Quant à moi, qui passe ma vie au milieu d'eux et ne vais que rarement à Melbourne ou à Sydney, j'ai acquis non-seulement leur confiance, mais leur amitié, et content du peu de bien que je puis leur faire, je mourrai sans regret au milieu d'eux, dans ces forêts immenses, sous ce ciel bleu qu'ils contemplent souvent avec passion, et devant les splendeurs infinies duquel ils sentent parfois qu'ils ont une âme.

Cette confession, faite sans emphase, produit sur nous un effet magique; nous sommes sauvés, nous le comprenons; nous pressons avec effusion les mains du convict, et nous le prions de partager notre déjeuner, car les perroquets sont cuits à point.

Il accepte avec un visible plaisir et nous dit qu'il nous remettra sur notre chemin, dont nous nous sommes un peu éloignés, dès que la prairie sera devenue praticable.

Il nous suivait depuis deux jours, avec une tribu, dans l'intention de nous secourir au besoin, et nous avait pris pour des chercheurs d'or venant des mines de Bathurst, près de Sidney, et nous rendant à pied, comme cela arrive quelquefois, en Victoria, aux mines de Ballarat.

Vers deux heures de l'après-midi, nous repartons à travers bois, guidés par notre convict, qui veut nous montrer sa tribu.

Nous marchons, heureux et fiers à présent, sur un terrain vallonné couvert d'un gravier brun-rougeâtre, parsemé de cailloux ferrugineux, de touffes d'herbes jaunies, de buissons, d'arbustes et d'arbres à gomme

dont l'écorce retombe sur la tige droite comme de longues chevelures. Des troncs de ces arbres, souvent à moitié brûlés, sont couchés par terre au milieu de fougères gigantesques. Nous enjambons ou nous tournons gaiement ces obstacles, car notre fatigue a disparu avec nos préoccupations, et après deux ou trois lieues de cette course, nous nous arrêtons.

— Ils sont là, nous dit le convict, en désignant un fourré tendu de lianes.

Puis il met ses mains de chaque côté de sa bouche et pousse à pleins poumons le cri de ralliement des aborigènes, ce cri que nous avons entendu avec terreur sur les bords du golfe de Carpentarie :

— Coo-hoo-hoo !

— Coo-hoo-hoo ! répondent aussitôt et successivement quatre ou cinq voix perçantes.

Une minute après, la tribu sort du fourré.

Ils sont une trentaine, hommes, femmes, enfants, et, soit que le récit du convict nous ait rendus moins difficiles, soit qu'en réalité ils soient moins laids que leurs congénères du cap York, leur vue ne nous cause pas la même répulsion.

Nous les trouvons un peu moins noirs, un peu moins nauséabonds, un peu moins singes.

Leurs bras et leurs jambes sont cependant aussi grêles, leur angle facial n'a guère plus d'ouverture; ils ont le nez épaté, les yeux enfoncés, les sourcils proéminents, les lèvres épaisses, et plusieurs sont affectés de cette maladie cutanée, de cette espèce de lèpre endémique chez les sauvages de ce continent.

Par exemple, ils sont plus vêtus.

Les uns ont une sorte de plastron de peaux de marsupiau sur la poitrine, d'autres quelques pièces de vêtement qui leur ont été données par les comités de secours; mais ils les portent d'une étrange façon. Ainsi j'en vois un qui s'est fait une cravate d'un pantalon, et un autre, une ceinture d'un gilet. Un troisième se pavane avec une paire de bottes aux pieds et une plume de cacatoès dans les cheveux.

Celui-là ne mettra pas les mains dans ses poches.

A part cela, ils sont nus.

Leur vue nous égaye, et il paraît que nous leur produisons le même effet, car ils partent d'un éclat de rire idiot et inextinguible en se balançant devant nous.

Le rire est communicatif; nous nous tenons bientôt tous les côtes, y compris le convict, que la joie de ses noirs et la nôtre réjouissent.

Seul, Ratapia, qui trouve probablement bizarre cette manière d'entamer la conversation, ne prend pas part à la gaieté commune et aboie avec des finales hurlantes, comme s'il entendait un orgue de Barbarie.

Le convict dit quelques mots aux aborigènes, dans un dialecte assez agréable que nous ne comprenons pas; et tandis qu'ils s'éloignent en sautant, nous conduit à leur campement, qui est à deux cents pas de là.

Ce campement se compose de quatre huttes en branches entrelacées, couvertes d'écorce d'arbre à gomme et de feuilles sèches, et pouvant abriter chacune dix ou douze individus.

C'est un progrès sur les noirs du cap York, qui ne construisent point de huttes.

Là, le convict nous donne quelques détails sur les mœurs des sauvages; il nous entretient des jalousies qui divisent fréquemment les tribus et allument la guerre entre elles; de l'acharnement avec lequel elles se battent à coups de javelot, de flèches empoisonnées, de sabre de bois de fer, de casse-tête, de pique, de boomerang; il nous parle du respect des jeunes pour les vieux, de l'habitude qu'ont les aborigènes de manger leurs ennemis, de brûler leurs morts et de célébrer des jeux funèbres, qui sont généralement des duels à coups de casse-tête, accompagnés des lamentations psalmodiées des assistants, et parfois des chants, des cris des oiseaux, des mammifères, qu'ils imitent dans la perfection; il nous dit quelques mots des femmes, qui se trouvent dans une condition inférieure, à cause de la polygamie, et auxquelles leurs maris administrent, quand elles ne marchent pas droit, des volées de bois vert ou des coups de casse-tête ou de sabre de bois. — Hum ! c'est peu parlementaire.— La polygamie, ajoute-t-il, est la cause de la plupart des crimes que commettent les aborigènes. Il nous parle également de la croyance vague des noirs à une autre vie, la vie du pays des nuages, et de leur superstition.

Sur ces entrefaites, la tribu revient, portant trois dindons des buissons, qu'elle est allée chasser dans la forêt et qu'elle nous présente.

Ce procédé cordial nous touche, et, pour y répondre, nous brûlons la moitié des seize cartouches qui nous restent contre des bandes de perroquets qui vont se coucher et rasent la cime des arbres au pied desquels nous sommes.

Chaque décharge tue huit ou dix oiseaux; nous offrons à notre tour une trentaine de perroquets aux noirs, qui les reçoivent avec des transports de joie, et l'on prépare le souper.

La tribu allume son feu à droite, nous allumons le nôtre à gauche, et bientôt, de part et d'autre, le rôti se dore devant le brasier.

Nous nous souviendrons de cette halte.

Une des femmes, accroupie par terre, attire nos regards; elle tient entre ses mains un paquet d'ossements qu'elle baigne de ses larmes. Notre convict nous explique l'énigme.

Cette femme a perdu un enfant adoré et en a conservé les os, qu'elle porte partout avec elle. Quand sa douleur est trop vive, elle dépose ces os devant elle, les réunit en un squelette, avec une facilité qui laisse supposer une merveilleuse connaissance de l'ostéologie, et les baise passionnément en sanglotant.

A côté de cette mère inconsolable, le convict nous en montre une autre qui a tué, il y a trois mois, son nouveau-né en lui écrasant la tête avec un gros caillou, parce que ses vagissements persistants l'énervaient.

Après cela, bâtissez des systèmes absolus sur la nature des naturels de l'Australie !

Nous mangeons tous à belles dents, nous buvons à une source voisine, et nous allons nous reposer dans les huttes que les sauvages nous cèdent, et sous la garde du convict.

30 *mars*. — Nous dormons comme des marmottes, depuis le moment où nous nous étendons sur les litières de feuilles sèches des noirs jusqu'au lever du soleil.

Quand nous ouvrons les yeux, la tribu a disparu et le convict nous demande en souriant comment nous avons passé la nuit.

Nous le remercions avec les témoignages d'amitié les plus vifs, et, sur son conseil, nous nous disposons à partir.

Une demi-heure après, nous marchons de nouveau à travers bois; puis nous entrons dans une plaine basse

où l'herbe nous vient à la ceinture, où nous trouvons de distance en distance des bouquets de jeunes arbres à gomme et d'arbustes indigènes, et quand, vers le milieu du jour, nous nous arrêtons, la Murray, c'est-à-dire le terme de nos fatigues, est devant nous!

A cette vue et quand le convict, étendant le bras, nous désigne le fleuve et nous dit : « Voilà la Murray, » nous nous embrassons avec des larmes de joie, nous embrassons notre guide, nous sommes ivres de bonheur, et nous nous écrierions volontiers comme les dix mille de Xénophon du haut de la montagne de Thechès en apercevant le Pont-Euxin : « Thalassa! Thalassa! »

— Encore quelques heures, reprend le convict, et nous atteindrons le bac qui vous passera sur la rive gauche du fleuve, où vous trouverez la voie ferrée de Melbourne.

Un chemin de fer à vingt-cinq ou trente kilomètres de nous! Il semble que ce soit un rêve.

Le terrain est encore détrempé sur les bords du fleuve, qui sont couverts tantôt de gazon vert, tantôt de grands arbres peuplés de multitudes d'oiseaux, ou bien sont découpés, sculptés d'une façon qui rappelle les mirages du désert.

Là, les rives de sable et d'argile, creusées, rongées, léchées par l'eau, forment des colonnades corinthiennes ou des murailles crénelées, des donjons; ici, elles forment des cascades pétrifiées dans leur chute ou des arabesques orientales; plus loin, elles font place à des bancs de coquillages de l'espèce des *turritella*, qui semblent autant de crânes humains entassés.

C'est fantastique et émouvant à la fois.

Nous avançons lentement, quoique notre ardeur redouble, et la nuit nous surprend dans la prairie.

Nous brûlons nos dernières cartouches contre un nuage de perroquets, et nous nous arrêtons pour souper à l'ombre d'un de ces bouquets d'arbustes qui jouent le rôle d'oasis dans les plaines herbeuses situées entre les montagnes Bleues à l'est, le Darling et la Murray à l'ouest, les monts Pyrénées et les Alpes australiennes au sud.

Ce bivouac sera le dernier.

Ah! qu'il nous tarde de sortir de la solitude des forêts vierges et des prairies! qu'il nous tarde d'arriver à Melbourne, où nous devons trouver de vos lettres!...

31 *mars*.— La fatigue, l'humidité de la prairie, l'obscurité nous retiennent toute la nuit à notre campement *ultime;* dès l'aube, nous nous remettons en route, et vers trois heures de l'après-midi nous traversons la Murray et nous entrons dans une gare de chemin de fer, au milieu d'un grand concours de curieux, car il y a là un embryon de ville et le bruit de notre expédition s'est promptement répandu.

On nous entoure, on nous enveloppe, on se presse pour nous voir, nous interroger; on nous prend par le bras, on nous adresse précipitamment cent questions en anglais, en allemand, en français...

Heureusement le train va partir; nous montons en wagon, après avoir embrassé comme un frère le convict, qui nous laisse, les yeux humides, pour retourner chez ses sauvages, en nous souhaitant toutes sortes de prospérités, et presque aussitôt le sifflet de la machine se fait entendre, et notre train roule vers Melbourne.

Enfin!!!

XI

En chemin de fer. — La station de Melbourne. — L'asile des immigrants. — Le marché du travail. — Notre fortune. — Les journaux de Melbourne. — Sortie. — La toilette. — Lettres de France. — Deux négociants, nos compatriotes. — Coup d'œil sur la colonie de Victoria. — Ce qu'il faut pour fonder un établissement agricole. — Physionomie de Melbourne. — Les Chinois. — Rapidité du peuplement de l'Australie. — Division politique de l'Australie. — Projet de départ pour les mines d'or. — Nous nous séparons.

De la Murray à Melbourne.

Le train qui nous emporte file à toute vapeur à travers un pays superbe où les établissements agricoles, les villages, les bourgs pullulent.

Au silence, au calme du désert a succédé le bruit, l'animation d'une grande colonie en pleine activité, en pleine prospérité.

Là, des travailleurs défrichent un coin de forêt; plus loin, d'autres tracent une route ou la macadamisent; d'innombrables troupeaux de bœufs splendidement encornés, des troupeaux de moutons plus nombreux encore, paissent dans des prairies immenses, sous la garde de quelques bergers; c'est le *squattage*, une des richesses de Victoria.

A chaque station, des groupes d'ouvriers montent bruyamment dans le train, leurs outils sous le bras, leur havre-sac en bandoulière; alors nous pouvons voir, soit la haute cheminée fumante d'une fabrique, soit un bâtiment en construction, soit une villa somptueuse appartenant à quelque colon opulent et baptisée plus ou moins pompeusement : ici c'est *Ravensdale-Park*, ailleurs *Willingworth-Hall*; plus loin, sur une éminence, *Weatherboard* (la maison du vent), etc. On se croirait en Angleterre, dans les comtés d'Essex ou de Sussex.

La nuit tombe; nous nous endormons profondément. Quand nous nous réveillons, nous sommes à Melbourne!

1er *avril*. — Melbourne!... Ce nom, que répètent d'une voix forte les employés du chemin de fer, résonne étrangement à nos oreilles. Qu'allons-nous voir? Dans quel campement allons-nous tomber? Allons-nous faire « un saut dans les ténèbres », ? comme le disait naguère lord Derby en parlant de l'émigration en Australie? Vit-on ici dans des maisons ou sous des tentes? Les noirs s'y montrent-ils? Y mange-t-on, y boit-on, y travaille-t-on comme autre part?

Le cœur nous bat au moment de descendre de wagon.

Notre histoire, racontée succinctement par le convict, au bout de la ligne nous a, pour ainsi dire, précédés; on s'en est entretenu à toutes les stations, et, à peine mettons-nous le pied sur le quai de la gare, que nous sommes entourés de gens qui nous regardent curieusement, et que le chef de train vient nous prendre pour nous conduire auprès du délégué chargé de recevoir les immigrants.

Celui-ci nous arrache aux importuns et nous conduit à l'asile, où on nous donne des chambres, des grabats durs comme le cœur d'un Prussien, mais qui nous semblent autant de lits de plume, et sur lesquels nous nous étendons au moment où le jour se lève, tout étonnés de nous retrouver dans un lieu habité, après tant de marches, de fatigues et de péripéties poignantes sur terre et sur mer.

2 *avril*. — Nous dormons vingt et une heures, tout d'un trait, d'un sommeil presque léthargique, et je crois que nous dormirions encore si les rats ne nous avaient réveillés.

Voilà ce qui s'appelle rattraper le temps perdu.

Nous nous étions couchés le 1er, à sept heures du matin; nous nous levons le 2, à quatre heures.

La nature ne perd jamais ses droits.

Ce somme prolongé produit sur nos corps brisés un effet magique. Quand nous nous levons, nos membres sont détendus, notre esprit dispos, et nous nous sentons d'aplomb sur nos jambes.

Nous nous réunissons promptement et nous tenons conseil.

L'établissement dans lequel nous sommes descendus est un « asile pour les immigrants », fondé par le gouvernement de Victoria, où sont reçus tous ceux qui arrivent à Melbourne sans moyens d'existence. Ce caravansérail, situé à South-Yarra, un des faubourgs de la ville, est visité chaque jour par les gens en quête de travailleurs; les nouveaux débarqués y trouvent la table et le logement jusqu'à ce qu'on leur ait offert un emploi acceptable, un salaire suffisant; mais, s'ils refusent cet emploi, ce salaire, il ne leur est plus permis d'y rester.

On nous a mis au courant de ces détails, à notre entrée, en nous demandant notre état civil, nos professions, et en mettant sous nos yeux le dernier tarif du marché du travail dont je vous transcris quelques articles.

Melbourne (vue intérieure). Dessin de H. Clerget.

Les maçons sont demandés à 10 shillings par jour (le shilling vaut 1 fr. 25); les charpentiers, également à 10 shillings; les manœuvres, à 7 shillings; les bergers, à 40 livres sterling par an (1 000 francs); les tondeurs, à 17 shillings par cent têtes de bétail; les chefs tondeurs, à 18 shillings par cent têtes de bétail; les gardiens de baraque (*hutkeeper*), à 24 livres sterling par an; les garçons de ferme, à 20 shillings par semaine; les jeunes garçons sachant traire les vaches, à 12 shillings par semaine; les treillageurs, à 5 shillings par *rod;* les fendeurs de bois, à 3 shillings 6 pence par tonne (les 6 pence font un peu plus de 62 centimes; la tonne représente environ 1000 kilogrammes); les jardiniers, à 30 shillings par semaine pour ceux de première classe, à 25 pour ceux de seconde; les forgerons et les maréchaux ferrants, à 35 shillings par semaine; les charrons, à 40 ou 45 shillings par semaine; les briquetiers, à 20 shillings par mille et nourris; deux domestiques, mari et femme, sans enfants, à 65 ou 70 livres sterling par an; les servantes pour la campagne, à 30 livres sterling par an; les mécaniciens, à 15 shillings par jour, etc., etc. En général, le travail ordinaire, le travail de manœuvre ou de terrassier est côté à raison de 7 shillings par jour (8 fr. 75); or, comme tout, ici, est à bon marché maintenant : logement, vêtements et nourriture (on nous a cité des restaurants populaires où l'on peut dîner pour 6 pence, un peu plus de 12 sous), et que les bras manquent dans tous les districts de la colonie, nous avons du pain sur la planche.

Notre intention n'est cependant pas, vous le savez, de nous disperser à tort et à travers pour travailler à la journée, à la semaine ou au mois; nous voulons créer une colonie agricole qui nous rappelle notre pays, et nous la créerons ; mais, comme une semblable entreprise exige du temps, des fonds, des démarches, peut-être longues, et que nos ressources sont restreintes, nous accepterons, jusqu'à la réalisation de notre vœu, les emplois qu'on nous offrira.

Avant d'aller plus avant, nous comptons notre fortune.

Voici l'état de nos finances, par ménage ou par individu : Cécile et moi, 2800 francs; Kœchlin et sa femme, 2000; Siegfried et sa femme, 1900; Risler et sa famille, 2100; Guyot, 1900; Maréchal, 600; Trapp, 300; Perrin, 900; Cartahu, qui décidément continuera à partager notre sort, 400; total : 12900 francs.

Nous mettons fraternellement cette somme en commun ; nous prélevons sur elle 2000 francs pour acheter du linge, des chaussures et des vêtements, dont nous avons le plus absolu besoin les uns et les autres ; nous sommes dix-huit (car Ratapia dédaigne les souliers, et les habits, lui) : à 100 ou 110 francs par tête, ce n'est pas trop, cela fait environ 2000 francs ; nous affectons en outre 900 francs aux dépenses de notre installation provisoire à Melbourne, et nous serrons les 10000 francs qui restent, en jurant de ne les employer qu'à la création de notre colonie et d'y ajouter le plus que nous pourrons d'ici là.

Ce bilan établi, nous nous préparons à sortir.

Tous les journaux de Melbourne, et ils sont nombreux, parlent déjà de nous ; un des employés de l'asile nous en montre trois qui sont pleins de nos aventures.

Leurs renseignements sont aussi complets, aussi exacts que si nous les avions dictés nous-mêmes; oh ! ces journalistes !...

Il est sept heures quand nous nous hasardons dans les rues de Melbourne ; nous nous arrêtons, à quelques pas, dans South-Yarra, chez un barbier qui ouvre sa boutique en sifflant le *God save the queen*, et là, tandis que nos femmes se coiffent et coiffent les filles de Rister, nous nous faisons tailler les cheveux et la barbe.

Quel changement ! nous ne sommes plus les mêmes ! Ah ! les bonnes têtes ! Et de rire !...

Les haillons qui nous couvrent, les chaussures à travers lesquelles passent nos pieds, les restes de chapeaux aplatis sur nos têtes ne nous permettent pas d'affronter impunément les regards des passants de la capitale de Victoria ; aussi nous hâtons-nous de nous équiper convenablement dans divers magasins qu'on nous a recommandés à l'asile.

Nos deux mille francs y passent.

Un établissement de bains est sur notre route ; nous nous y engouffrons, et quand, une heure après, nous en ressortons, nous avons tous meilleur air.

Nos femmes surtout semblent autant de petites bourgeoises aisées. L'habit ne fait pas le moine, mais combien il le pare !

Nous filons droit vers la poste en longeant des rues aussi animées que les principales artères de nos grandes villes, et nous avons le bonheur de trouver trois de vos lettres, dont la dernière, celle du 1er janvier 1872, st arrivée hier au soir.

Avec quelle ardeur fébrile nous les ouvrons, avec quelle émotion, quels battements de cœur nous les lisons !

Vous vous portez bien, c'est l'important. Mais, hélas ! que de douleurs sourdes, que de larmes brûlantes dans notre pauvre Alsace-Lorraine ! Les affaires de la France vont mieux, cela nous console ; tout ce que vous nous dites sur ce sujet nous passionne et raffermit notre foi. Ah ! quand nous annoncerez-vous que notre chère patrie est de nouveau debout, grande, puissante, rayonnante, victorieuse ?

Nous retournons à l'asile en vous relisant à haute voix ou à voix basse, les uns après les autres, et en songeant à parafer les volumineux paquets d'écritures que nous allons vous envoyer.

On est déjà venu nous demander de la part du directeur du Polytechnical Hall, grand amphithéâtre où l'on fait des cours publics très-suivis de chimie, de physique, etc., et de celle du Melbourne-Club. On veut nous voir et nous entendre raconter nos aventures.

Nous répondrons volontiers à ces invitations dès que nous serons installés en ville, ce qui est actuellement pour nous le plus pressé, car nous ne pensons pas pouvoir rester à l'asile plus de deux ou trois jours, les demandes de travailleurs étant nombreuses et nos projets ne nous permettant pas d'accepter aveuglément les premiers engagements venus.

Nous avons encore les lettres de recommandation que le comité de secours pour les Alsaciens-Lorrains nous a remises au Havre ; elles sont adressées à deux Français richement établis à Burke-street-West. Nous nous empressons de les porter, après déjeuner, et nous sommes tout étonnés et tout enchantés d'être accueillis par eux comme de vieilles connaissances. Des lettres du Havre nous avaient annoncés depuis longtemps, et nos compatriotes, qui venaient de lire les journaux du matin, se disposaient à aller nous chercher à l'asile.

Les deux négociants, qui demeurent l'un en face de l'autre, improvisent un lunch pour nous retenir plus longtemps et nous faire répéter dans tous ses détails notre long drame ; puis ils nous demandent quels sont nos projets.

— Fonder un établissement agricole qui nous rappelle Mulhouse, leur répondons-nous.

— Bravo ! s'écrient-ils, comptez sur notre concours actif.

Et ils nous expliquent rapidement la situation de la colonie, où quatre catégories d'immigrants se trouvent en présence : 1° les squatters, c'est-à-dire ceux qui se sont consacrés à l'élevage des bestiaux ; 2° les chercheurs d'or ; 3° les négociants ; 4° les travailleurs chassés de leur pays par la misère et qui sont venus pour faire quelque métier que ce soit. Les squatters sont tous de riches individus qui ont commencé avec deux ou trois cent mille francs, souvent avec une somme plus considérable, qui ont obtenu de vastes concessions de terrains et dont les revenus se chiffrent aujourd'hui par millions.

Il y a des squatters qui possèdent soixante mille bœufs ou cent mille moutons.

C'est là une grande source de richesse, mais dont la colonie ne profite pas autant qu'on pourrait le croire.

L'industrie étant encore peu développée en Victoria, les cuirs et les laines que les squatters expédient en Angleterre sont travaillés par les industriels anglais, et il advient qu'une paire de bottes, une robe ou un pan-

talon, partis de Melbourne à l'état de matière première, y reviennent confectionnés, après des transactions infinies et un trajet d'aller et retour de douze mille lieues, ce qui en augmente notablement le prix.

Ajoutez à cela que les immenses espaces accaparés par les éleveurs rendent difficile la création de grandes cultures, et que la colonie, dont le sol est cependant si plantureux, ne produit pas assez de céréales pour sa consommation.

Un pays qui achète plus qu'il ne vend est dangereusement malade ; le gouvernement de Victoria l'a compris, et, pour rétablir l'équilibre, il s'est préoccupé de l'industrie et de l'agriculture et a résolu de favoriser spécialement l'une et l'autre. Maintenant, les fermiers, les industriels qui voudront s'établir pourront obtenir une portion des espaces infinis occupés par les onze ou douze cents éleveurs qui se sont partagé arbitrairement la colonie comme un gâteau de rois et qui occupent les meilleures places, près des villes et sur le parcours des voies ferrées.

Cette mesure était devenue indispensable.

L'Australie possède d'inépuisables trésors : l'or, le plomb, le cuivre, la houille, le fer surtout y abondent ; son sol produit avec une prodigalité merveilleuse tous les végétaux qu'on lui demande : les céréales, les fruits, les fleurs, les légumes de l'Europe ; le blé, le tabac, le coton y viennent aussi facilement que la vigne ; et ce qu'il y a de curieux et de précieux, c'est que tout ici s'améliore : les plantes, les animaux et les hommes. Les plantes y sont plus belles, les animaux plus gros, les hommes y vivent plus vieux, tellement l'air y est pur et la température favorable.

Melbourne, c'est Nice et Florence ; Sydney, c'est Naples ; Brisbane, c'est Alger, mais en mieux au point de vue du climat et de la salubrité.

Notre projet d'entreprendre une grande culture ne soulève donc pas d'objection capitale, si ce n'est celle des fonds.

En commençant modestement, voici, au bas mot, ce qu'il nous faut : des matériaux pour construire une ferme, qui s'augmentera petit à petit ; deux chevaux de trait, un bœuf et une vache ; deux ou trois moutons et autant de brebis ; autant de chèvres ; autant de porcs ; autant de poules et de coqs ; une charrette, une ou deux charrues ; des instruments aratoires, des semences ; un mobilier suffisant, du linge, dont nous sommes complétement dépourvus, des vivres et quelques fonds pour attendre les premiers rendements.

Tout cela forme une grosse somme.

Nous exposons notre situation financière qui paraît bonne, quoique insuffisante, à nos compatriotes, ce qui les amène à nous tenir à peu près ce langage :

— Puisque vous pouvez attendre, il est bon de ne rien précipiter ; en procédant avec méthode on obtient des résultats plus rapides et plus grands. Vous placerez vos dix mille francs chez un des banquiers les plus estimables de Melbourne, afin qu'ils ne courent aucun risque et qu'ils ne restent pas improductifs ; au lieu de vous loger en hôtel garni, vous louerez six ou sept petits logements de trente à quarante francs par mois, et, avec les neuf cents francs qui vous restent, vous achèterez de la literie ; on a ici des lits de fer à très-bon compte : ce sera le commencement du mobilier qu'il vous faut. Demain nous vous trouverons, aux uns et aux autres, de l'occupation ; les femmes pourront gagner, sans trop se fatiguer, cinq shillings par jour ; les hommes, de dix à quinze. Vous passerez ainsi un mois ; or, comme vous êtes économes, vous emploierez certainement la moitié de votre gain à l'achat de votre mobilier, de votre lingerie et de votre batterie de cuisine. Pendant ce temps, nous vous chercherons et nous vous obtiendrons une bonne concession de terrain. Les conditions faites par le gouvernement sont celles-ci : le Trésor possède une grande carte de la colonie où sont marqués les terrains vendus, les terrains loués et les terrains à vendre ; l'immigrant peut choisir dans ces derniers les terrains à sa convenance, soit en les payant de suite vingt-cinq ou trente francs l'hectare, soit en les louant pour sept ans à raison de deux francs cinquante centimes par an l'hectare, avec la faculté de les acheter au bout de ce temps au prix où on les lui a offerts lorsqu'il les a pris. C'est ce dernier système qui vous convient, et c'est à celui-là qu'il faut vous arrêter. Quand nous vous aurons trouvé un bon coin, nous vous obtiendrons, nous l'espérons, des facilités de payement pour les achats que vous ne pourrez solder de suite, et le reste ira tout seul.

Si nous remercions nos protecteurs, pas n'est besoin de le dire. Ils nous emmènent immédiatement par la ville, nous font louer des logements, acheter de la literie, nous pilotent avec un dévouement dont nous sommes aussi heureux que confus, et nous reconduisent eux-mêmes, le soir, à l'asile, où nous rentrons émus de la bonne journée que nous venons de passer.

3 *avril*. — Nous avons quitté l'asile ; nous sommes installés dans nos logements, à l'entrée du faubourg de South-Yarra ; nos femmes sont déjà employées à des travaux de couture, à raison de six francs soixante-quinze centimes par jour, et les filles de Risler sont à l'école.

L'instruction est ici répandue à flots, le gouvernement la verse à pleines mains, *manibus date lilia plenis* ; l'enseignement est libre, l'État le donne gratuitement : aussi ne trouverait-on pas dans Victoria un enfant de dix ans qui ne sache lire et écrire.

Nous marchions de surprise en surprise dans les forêts vierges ; mais ici c'est à peine si nous pouvons en croire nos yeux et nos oreilles.

Melbourne, que nous croyions un vaste campement, est une capitale aussi belle et aussi bien bâtie que nos principales villes d'Europe ; elle a surtout un cachet anglais très-accentué, le fond de la population étant essentiellement britannique et l'Anglais portant avec lui, partout où il va, ses coutumes, ses usages, ses modes et ses idées.

Rues, maisons, boutiques, mouvement, habitants, tout ici rappelle Londres. Que nous parlait-on de baraques de bois et de chemins poudreux ? De superbes rues pavées ou macadamisées, bordées de belles maisons en briques ou en pierres de taille, ornées de magasins aussi brillants, aussi luxueux que ceux du boulevard des Italiens ; des jardins publics, des milliers d'équipages, de cabs, de haquets, de charrettes, d'omnibus se croisant et formant, à de certaines heures un pêle-mêle aussi inextricable que celui qui entrave vingt fois par jour la circulation au croisement des rues d'Aboukir et Montmartre à Paris, et au milieu duquel les policemen cherchent à rétablir l'ordre.

Quel va-et-vient, quel tohu-bohu, surtout dans Burke-street-West, où demeurent nos protecteurs ! C'est là le quartier des éleveurs, des marchands de chevaux, des selliers, des bourreliers, des amateurs du turf, des grooms, des parieurs, des dresseurs de che-

vaux; c'est là le Tattersall. A peine y peut-on passer à l'heure où on y essaye et où on y vend aux enchères les chevaux et le bétail.

Ajoutez à cela des quantités de tavernes où l'on boit du porter à la pinte sur le comptoir et où l'on mange des sandwichs, des tranches de bœuf froid ou de jambon; des oyster-rooms où l'on mange du poisson et des coquillages de mer, des restaurants, des cafés, des débits de tabac, des librairies, des cabinets de lecture, des affiches sur les murs, des marchands de fruits au coin des rues, qui crient du raisin à trois pence la livre et des ananas de Queensland à un shilling les quatre; des facteurs de la poste, des facteurs du télégraphe, des portefaix, des marchands de journaux, des cireurs, que sais-je? jusqu'à des musiciens ambulants, qui, Dieu me pardonne, doivent être des pifferari. Et des pianos! J'en ai entendu plus de cent aujourd'hui.

Mais nous sommes ici en pleine Europe, en pleine France ou en pleine Angleterre!

Voyez ces négociants, ces employés qui, à la fin de leur journée, entre cinq et six heures, s'en vont, les uns en cab, les autres en omnibus, les autres en chemin de fer, à leurs habitations suburbaines, à leurs cottages de South-Yarra, de Brighton, de Kew, de Hawthorn, de Saint-Kilda; ne sont-ce pas les employés et les négociants de Paris s'en retournant dîner à Sceaux, à Meudon, à Boulogne ou à Asnières? Et le soir, quand le gaz est partout allumé, quand les théâtres ouvrent leurs portes, quand les clubs, les cafés et les tavernes se remplissent, ne se croirait-on pas dans Bow-street, à Londres?

N'oublions pas les rats qui *reçoivent* au clair de la lune, dans presque toutes les rues, et principalement dans Flinder-street, où ils se rassemblent en quantité si prodigieuse, qu'on ose à peine s'y aventurer.

Il est curieux que ce pays de l'or soit aussi celui des rongeurs. La colonie de Victoria, qui demande avec tant d'instance des femmes à l'Europe, devrait bien également lui demander quelques légions de rominagrobis, car si elle n'y prend garde, les rats rongeront Melbourne. Ratapia, qui est cependant brave, est demeuré intimidé devant leur multitude. ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

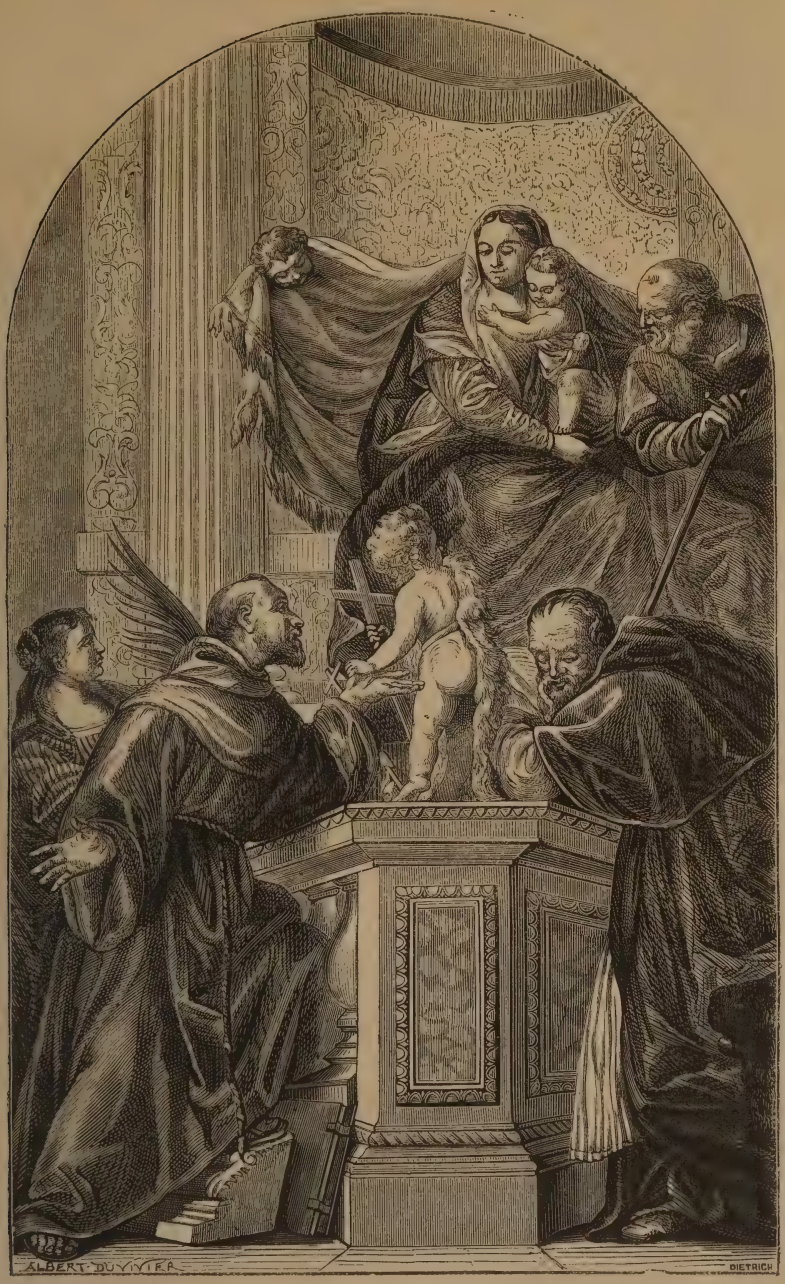
Le directeur gérant: CH. WALLUT.

SALON DE 1873.

Les dernières cartouches, tableau de M. A. de Neuville. Dessin de Ch. Benoist.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES ITALIENS.

PAUL VÉRONÈSE.



Une Sainte Famille, d'après Véronèse. Dessin de A. Duvivier.

Ainsi que pour le *Saint Jérôme* du Corrège, c'est encore dans le *Musée des Copies* que nous avons fait dessiner cette charmante toile, dans laquelle on reconnaît si bien l'élégance et la richesse du pinceau de Paul Caliari, plus connu sous le nom de Paul Véronèse. Vasari lui donne toujours, au lieu du nom de Paolo, celui de Paolino que les artistes, tous ses amis, lui donnaient sans doute, car dans un temps où des rivalités presque féroces divisaient les peintres, ce grand artiste ne sut que mériter les plus honorables et les plus vives am-i

tiés. A ce titre, si ce n'était notre respect pour un nom consacré, nous serions tenté d'appeler Paolino Paolo Véronèse.

Comme ce surnom l'indique, il naquit à Vérone en 1530, et il mourut à Venise, en 1588. La nomenclature des œuvres de Paul Véronèse est prodigieuse, et l'on a peine à comprendre la fécondité d'un génie d'un faire si élégant et si soigné. Fils d'un sculpteur médiocre, qui lui enseigna ce qu'il savait, Paul eut pour véritable maître son oncle maternel Antonio Badèle, homme de talent. Appliqué, studieux, il fit de rapides progrès, il se forma surtout en étudiant les dessins d'Albrecht Durer et du Parmesan. Tout jeune il décora Vérone de tableaux qui attestent la précocité de son mérite. Le cardinal Ercola Gonzague l'enleva à sa patrie et le conduisit à Mantoue, où, entre autres toiles restées célèbres, il peignit pour la cathédrale *la Tentation de saint Antoine.*

En 1555, il vint à Venise, qu'il ne quitta, à une époque qu'il est assez difficile de préciser, que pour aller visiter Rome. A l'exception de cette courte excursion, il fit de la ville des doges sa constante patrie; il la couvrit, on peut le dire à la lettre, de ses admirables ouvrages. Il y étudia avec un soin respectueux les œuvres du Titien, qu'il espéra surpasser par le mérite de la composition. Parmi ses premières productions, on compte l'*Histoire d'Esther*, et dans la salle du grand conseil *Frédéric Barberousse baisant la main de l'antipape Octavien.* Après l'incendie de 1576, il peignit pour cette salle restaurée l'*Apothéose de Vénus, la Défense de Scutari, la Prise de Smyrne, le Retour du doge Andrea Contarini, vainqueur des Génois.* Pour le conseil des Dix, l'admirable *Enlèvement d'Europe.* Pour le *Collegio, le Sauveur dans sa gloire, Venise personnifiée, Saint Marc, la Foi et la sainte Justice,* un plafond et bien d'autres toiles encore. Dans le salon du chef des Dix, *Un ange chassant les Vices;* dans la salle de la Bussola, *Jupiter foudroyant les Vices.* Nous possédons cet ouvrage que ne démentirait pas Michel-Ange. Il fut apporté en France en 1798, orna d'abord Versailles; maintenant il est placé dans le salon carré du Louvre, avec deux autres chefs-d'œuvre de ce grand peintre; nous voulons parler des *Noces de Cana* et du *Repas chez Simon.* Ce sont deux toiles immenses composées toutes deux avec une merveilleuse élégance. *Les Noces de Cana* ont été peintes, en 1563; *le Repas chez Simon*, en 1570, il appartenait aux frères servites. *Les Noces* ont $9^m,90$ en largeur et en hauteur $6^m,66$; elles contiennent cent trente personnages, parmi lesquels l'artiste s'est plu à représenter Charles-Quint, François Ier et son fou Soliman II, le marquis du Guast, Eléonore d'Autriche, Marie d'Angleterre, Vittoria Colonna, si chère à la vieillesse de Michel-Ange. Véronèse s'est représenté au centre du tableau sous le costume de joueur de viole, le Titien joue de la contre-basse, le Bassan et le Tintoret sont dans le même groupe. *Le Repas chez Simon* a $4^m,54$ de hauteur sur $9^m,74$ de largeur. Notre musée possède en outre de Véronèse dix toiles de la plus rare beauté.

La vie de ce grand artiste fut douce et honorée, tout entière consacrée au travail qui lui donna une honnête fortune. Son unique dépense consistait à acheter à tout prix de somptueuses étoffes dont il se servait dans ses compositions. Il mourut d'une fièvre qu'il avait contractée en suivant une procession; il fut enseveli dans l'église de Saint-Sébastien à Venise. Il laissa deux fils, Carloto et Gabriele, qui n'étaient pas sans talent; Carloto, son bien-aimé et le plus habile des deux, mourut très-jeune, peu de temps après la fin prématurée de son illustre père.

CH. RAYMOND.

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE [1].

Il serait injuste de ne pas mentionner, au milieu de toutes ces choses particulières à nos grands centres, les nombreux établissements d'utilité publique qui en rehaussent le prix. Je vous parlais des écoles : il y en a plus de mille dans la colonie; ajoutez-y des muséums, des jardins botaniques, des instituts polytechniques, des bibliothèques, une université, des hôpitaux, et vous serez encore au-dessous de la vérité, car je ne vous donne ici qu'une esquisse rapide de ce que je vois et de ce que j'entends.

Pas une petite ville, pas un village, pas une exploitation de mine, pas un établissement agricole qui n'ait son journal, son club ou son cabinet de lecture.

Voilà des gens qui nous laissent loin derrière eux.

Et cependant, de quoi se compose cette colonie si prospère, si vivante, si avancée et si calme en même temps? Quelques centaines de colons anglais l'ont commencée avec quelques milliers de convicts, puis sont venus d'autres colons d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, de Suisse, d'Amérique, d'Italie, de France, d'Afrique, de Polynésie, de Chine, et c'est de cette tour de Babel qu'est sorti ce tout homogène qu'on admire aujourd'hui. Il est vrai que l'élément britannique forme la masse de la population australienne, que cet élément est essentiellement colonisateur, qu'il absorbe les autres, et qu'en aucun cas il ne se laisse entamer.

C'est un bloc de granit sur lequel glissent les tentatives de fusion.

Tout ici est donc Anglais, excepté le clan des Chinois.

Les sujets du Céleste Empire forment en Victoria une caste à part, qui rappelle vaguement le peuple juif au dernier siècle. Dans les villes où ils sont admis, les Chinois sont relégués dans un quartier spécial, dans une sorte de ghetto; à Melbourne, par exemple, ils habitent une rue entière. Ils ont également un cimetière particulier. Pourquoi les colons européens ne veulent-ils pas se les assimiler? Cela tient à diverses causes que je vous résumerai en quelques mots.

Le Chinois, du moins celui qui émigre et dont on peut parler sciemment, est généralement peu estimable : joueur effréné, plat et rampant, pratiquant avec une rare habileté toutes les fraudes, gangrené jusqu'à la moelle, il n'inspire aucune estime, aucune sympa-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

thie. Toutefois, comme il a une ténacité extraordinaire, une patience que rien ne lasse, qu'il est travailleur et assez paisible, l'élément européen l'aurait probablement souffert s'il était venu en Australie pour coloniser sérieusement, non pour drainer l'or.

Les premiers Chinois débarquèrent sur le continent austral en 1837, et lorsque le bruit de la découverte de l'or se répandit, ils y accoururent par milliers, mais sans leurs femmes et leurs enfants. « Parbleu! se dirent les colons européens, pourquoi n'amènent-ils pas leurs épouses? Est-ce que les quatre cent quarante-six millions de magots qui peuplent le Céleste Empire vont venir ici prendre notre or, pourrir notre colonie et s'en retourner ensuite paisiblement chez eux en ne nous laissant que les yeux pour pleurer? » Et aussitôt une capitation de deux cent cinquante francs fut décrétée pour chaque Chinois établi dans Victoria, ou pour chacun de ceux qui y débarqueraient à l'avenir.

Cette taxe abusive et, disons-le, souverainement injuste, ne ralentit qu'insensiblement le mouvement de l'émigration, les Chinois ayant trouvé, avec leur astuce ordinaire, le moyen de l'éluder; alors la colonie changea cette capitation en un impôt fixe de vingt-cinq francs par trimestre.

C'était de l'exagération, aussi cela ne dura-t-il pas.

Sur les réclamations des colons eux-mêmes, la capitation fut bientôt réduite, et maintenant elle tend à disparaître.

En effet, si méprisables que soient les Chinois, le continent austral leur appartient aussi bien qu'aux Anglais, et je ne sais trop de quel droit on pourrait le leur interdire ou continuer à leur en faire payer l'entrée.

Les Chinois se vengent de la situation de parias qu'on leur a faite en vivant « à leur à part » dans leurs *ghetti*, où ils ont leurs bouchers, leurs marchands d'opium et tous leurs fournisseurs, en n'achetant rien aux Européens, aux dépens desquels ils trouvent le moyen de vivre et de faire fortune, en demeurant Chinois de la plante des pieds à la racine des cheveux et en persistant à laisser leurs femmes en Chine.

D'après des chiffres officiels, il y avait, en 1871, dans la colonie de Victoria, 17 705 Chinois, et sur ce nombre on ne comptait que *cinq* femmes. Encore ces malheureuses n'étaient-elles pas des femmes de Chinois, mais des servantes que trois ou quatre magots avaient attirées traîtreusement en Australie pour les vendre à des squatters.

La rapidité avec laquelle l'Australie s'est peuplée, colonisée et divisée en Etats importants tient presque du prodige.

En 1830, le continent austral était encore au pouvoir des aborigènes, et la Nouvelle-Galles du Sud ne possédait que quelques établissements déserts sur la côte; aujourd'hui ses principaux centres sont des cités comme Liverpool, Manchester, Edimbourg ou Bristol. En 1828, sa population était de 36 598 âmes, dont 4 673 immigrants libres, 8 667 nés dans le pays, de parents déportés pour la plupart, 7 530 forçats libérés et 15 728 convicts, comprenant en tout 27 611 hommes et 8 987 femmes; aujourd'hui elle s'élève à 2 millions d'âmes, sur lesquels on compte environ 1 200 000 hommes et 800 000 femmes. Quant aux convicts, les colonies n'en voulant plus depuis que l'émigration se développe, l'Angleterre ne leur en envoie plus et les *emancipists* mêmes deviennent rares.

En 1828, la population de Sydney était de 10 815 individus, elle est aujourd'hui de 135 000; en 1834, Melbourne n'existait pas et en 1846, elle ne possédait que 10 956 habitants, aujourd'hui elle en possède 200 000. Ballarat, qui n'a été fondée qu'en 1851, a aujourd'hui 65 000 âmes; Sandhurst en a 30 000, Adélaïde 28 000, Geelong 23 000, Brisbane 20 000. Je ne parle pas des établissements de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, qui sont également en pleine croissance.

Il y a vingt ans, le continent austral ne possédait ni chemin de fer ni télégraphe, aujourd'hui il possède 1 800 kilomètres de voies ferrées et 20 000 kilomètres de fils télégraphiques.

Le bilan des postes accuse un mouvement annuel de 26 millions de lettres et de 14 millions de journaux, pour 2 millions d'habitants!

Deux mots maintenant du morcellement politique :

L'Australie est divisée, politiquement, en sept colonies, si l'on compte la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, toutes indépendantes l'une de l'autre, savoir : la Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, l'Australie méridionale, le Queensland, l'Australie occidentale, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande. A l'instar de la métropole, ces colonies ont un parlement composé de deux Chambres, une haute et une basse. Cette dernière, comme partout, est la plus influente. Elles ont en outre des ministres responsables et un gouverneur nommé pour sept ans par le souverain de la Grande-Bretagne, qui se contente de *régner*. Le vrai gouverneur, c'est le Parlement.

En Victoria, l'Etat le plus démocratique de l'Australie, la Chambre des communes, l'*Assembly*, se compose de soixante-dix-huit membres nommés pour cinq ans par le suffrage universel et au scrutin secret; la Chambre des lords, le *Council*, se compose de trente membres nommés par les gens possédant au moins deux mille cinq cents francs de rente, ou vingt-cinq mille francs en propriété, par les docteurs de l'Université, droit, sciences, lettres, médecine, et se renouvelle par cinquième tous les deux ans.

Ce système fonctionne parfaitement, la population en est satisfaite, et l'ordre, l'économie, l'administration sont dans une situation qu'envierait le pays le plus prospère de l'Europe.

Cependant la liberté s'épanouit partout : liberté illimitée de presse, de réunion, d'enseignement, de culte, et cette population se compose d'anciens convicts, d'aventuriers, de déclassés, de gens de tous les pays!

J'ajouterai qu'ici l'armée est inconnue; il y a des policemen dans les villes, mais point de soldats.

Les colonies australiennes, il est vrai, n'ont pas, pour le moment, à se prémunir contre des nations de proie, telles que la Prusse; les aborigènes, qui, d'après des évaluations faites en 1871, ne sont plus que 38 000 en Nouvelle-Zélande et 50 000 sur le continent austral, ne peuvent les inquiéter; elles sont donc dans une grande sécurité. C'est pourquoi l'élément militaire se compose, pour les sept colonies, de 10 000 volontaires ou gardes nationaux, soit environ 1 428 pour chaque Etat, dont quelques-uns sont deux ou trois fois plus grands que la France.

Le seul point qui paraisse préoccuper la métropole beaucoup plus que les colonies, c'est la défense des côtes, car l'Angleterre fait construire pour cette défense une escadre de vaisseaux blindés représentée à présent à Melbourne par un monitor cuirassé à tourelle : *le Cerbère*, de 2 107 tonneaux, 250 chevaux de force et 4 canons.

On s'est demandé si les colonies australiennes, qui jouissent toutes du *self-government*, ne se détacheront pas du Royaume-Uni. Si celui-ci les opprime et entrave leur impérieux besoin d'extension, sans aucun doute elles s'en détacheront, comme l'Amérique s'en est détachée ; mais tant qu'il respectera leur indépendance, leur liberté et leurs finances, les trois choses les plus précieuses pour un peuple, il y conservera une autorité nominale, y trouvera de l'argent au besoin et restera pour elles le *home*, la mère patrie, car les colons australiens professent pour ses institutions démocratisées un attachement profond, un solide *loyalty*, comme ils disent.

L'absence de toute armée permet aux colonies d'employer le plus clair de leurs recettes à la création de routes, de chemins de fer, de lignes télégraphiques, d'établissements d'utilité publique, de grands travaux, sans déranger l'équilibre de leur budget. Si elles continuent ainsi pendant vingt ans encore, elles distanceront les Etats-Unis mêmes, où la fameuse devise : *Time is money*, a produit tant de miracles.

Pour revenir à ce qui nous concerne, nous sommes enchantés de l'accueil sympathique que nous rencontrons.

L'action morale que la France exerce sur le monde n'est pas éteinte ; si terrible qu'elle soit, la chute de notre patrie n'est pas définitive, on le sent. Nous nous en apercevons à chaque instant à la façon dont on nous serre les mains, à l'émotion avec laquelle on nous parle d'Alsace-Lorraine et de l'avenir !

Nos protecteurs nous font offrir du travail par des fabricants de leurs amis ; mais nous préférons aller passer aux mines d'or, qui sont pour ainsi dire aux portes de Melbourne, le temps qui nous sépare encore de la création de notre colonie. La curiosité, plutôt que l'*auri sacra fames*, nous y pousse. Nos protecteurs sourient en nous entendant exprimer ce désir et nous donnent aussitôt des lettres de recommandation pour une des principales compagnies de Ballarat, au service de laquelle nous pourrons gagner douze shillings par jour. Comme nous n'en dépenserons pas plus de six, nous mettrons de côté six shillings par jour, soit cinquante-quatre par jour, puisque nous sommes neuf, soit six cent vingt shillings par mois, si nous demeurons un mois là-bas. Quant aux femmes, qui restent à Melbourne, elles économiseront bien dans le même temps deux cent cinquante shillings. Ratapia seul, qu'elles gardent, n'économisera rien, par cette raison qu'il ne gagnera rien. Ah ! le brigand, si vous voyiez les pâtées qu'il engloutit depuis notre arrivée ! c'est un gouffre.

Je vous ai dit que nous partirions neuf pour les mines d'or ; c'est que, pour répondre aux invitations courtoises que divers clubs nous ont envoyées, nous n'avons pu nous dispenser de laisser ici un des nôtres.

C'est Maréchal qui reste.

En apprenant qu'il joue du hautbois comme Pan jouait de la flûte, nos compatriotes ont insisté pour qu'il ne nous accompagne pas, et ont promis de le faire entendre et de lui obtenir des cachets de soixante à quatre-vingts shillings partout où on le demandera.

Heureusement Maréchal a sauvé son instrument de l'inondation.

Le voilà passé concertant et conférencier, car on lui demandera certainement, partout où il ira, le récit de nos aventures. S'il gagne mille shillings dans le mois, il en épargnera bien cinq cents ; nous aurons donc, à la fin du mois, environ deux mille quatre cents shillings, qui nous permettront de monter notre ménage, notre lingerie et notre garde-robe.

Nous devenons, vous le voyez, des calculateurs sérieux ; mais quand nous serons riches, comme nous nous rattraperons !

Nous partons demain au point du jour pour Ballarat. Nous y serons à huit heures du matin, et à midi, peut-être, nous travaillerons à l'extraction de l'or !

XII

Ballarat. — Avalanche de lingots. — L'or. — Mines et placers. — La découverte de l'or en Australie. — Les Conobolas. — Les diggers et les orpailleurs. — Sur la rivière Turon. — Un bloc de quartz de cent livres d'or. — L'or à Victoria. — La fièvre de l'or. — Les grandes compagnies d'exploitation. — Traitement de l'or. — Ce que la terre a renfermé d'or. — Un cri du général Foy. — Milliards sur milliards. — Une colonne d'or. — L'or en feuilles. — Quantum de l'or extrait depuis le commencement du monde. — Déperdition. — Thésaurisation. — Quantité de l'or extrait de l'Australie. — Quantum de l'or que renferme encore la terre.

A travers le pays de l'or.

12 avril. — Nous sommes depuis huit jours à Ballarat, qu'une belle ligne ferrée relie à Melbourne. En quatre heures, on va de l'une à l'autre de ces villes. C'est à peu près le voyage de Paris à Rouen. Ballarat n'a que vingt et un ans d'existence, et cependant c'est déjà une ville comme Melbourne, aussi bien bâtie, aussi bien pavée, aussi bien éclairée, pleine de beaux magasins, d'établissements publics, de théâtres où l'on joue le répertoire des théâtres de drames de Paris, de tavernes, d'hôtels, de restaurants, de cafés, de clubs, de bibliothèques, de banques surtout, car l'or y est l'objet d'une spéculation effrénée.

Les grandes usines qui y ont été créées, l'immense et bruyante population ouvrière qui y grouille m'ont rappelé Mulhouse avant l'invasion.

Nous étions adressés à une compagnie dont l'exploitation s'étend sur cinq veines et six kilomètres de galeries. Les bras manquaient, nos recommandations étaient bonnes ; on nous reçut de la meilleure façon et on nous offrit immédiatement du travail à raison de douze shillings par jour.

Cinq d'entre nous acceptèrent de suite ; les quatre autres, cela avait été convenu, allèrent tenter la fortune en orpailleurs, en diggers libres, dans une vallée distante d'une lieue de la ville, où les lavages donnaient depuis quelques jours des résultats tentants. Ceux-là sont : Cartahu, Risler, Engelmann et moi.

Les sept premiers jours, en travaillant du matin au soir, nous parvînmes à gagner, en moyenne, quinze sous par jour !

Notre désillusion, notre découragement étaient extrêmes, et nous nous préparions à aller rejoindre nos amis dans les mines, lorsque hier, en piochant le sol, une avalanche de lingots roula sur nos pieds.

J'en trouvai un de 118 francs, Risler un de 82 francs, Cartahu un de 79 francs, et Engelmann, que l'herborisation absorbe toujours, ramassa trois grains qui valaient 49 francs. Le produit de notre lavage nous donna en outre 76 francs. Total : 404 francs ! Cette bonne journée nous rendit la confiance et nous retint dans la vallée.

20 avril. — Notre gain, pendant la huitaine qui

vient de s'écouler, s'est élevé à vingt-quatre francs par jour chacun. Ce n'est pas le Pérou, mais c'est encore plus que nos amis dans les mines.

Les chercheurs d'or isolés ne font plus fortune comme jadis ; à présent, les gains merveilleux sont pour les grandes compagnies, qui peuvent aller chercher le précieux métal dans les entrailles de la terre. La superficie des terrains aurifères a été trop fouillée par les diggers ; on n'y trouve plus que des glanes.

La découverte de l'or en Australie suivit de près celle des placers en Californie. C'est en 1848 qu'on commença à parler des gisements californiens, lesquels attirèrent promptement une foule innombrable de *chercheurs* de tous les coins de la terre, même d'Australie, d'où s'échappèrent en moins d'un an plus de dix mille convicts, émancipés, etc., ou colons pauvres, avides de richesses. Parmi ces colons se trouvait un nommé Hargreaves, qui avait créé une ferme sur les Conobolas, à trente milles à l'ouest de Bathurst, près d'un ruisseau appelé Summerhill-Creek, et qui, médiocrement satisfait de son rendement, l'abandonna pour courir à San-Francisco.

Mais les mines d'or ressemblent souvent aux mirages dans le désert : on en voit plus en illusion qu'en réalité. Hargreaves s'en aperçut et, au bout de deux ans d'un travail peu fructueux dans les placers et les mines, revint à son champ des Conobolas.

Il avait, d'ailleurs, remarqué que les terrains aurifères de Californie présentaient une analogie évidente avec ceux des montagnes Bleues, et en avait conclu

Les chercheurs d'or. Dessin de Lançon.

qu'il était allé chercher bien loin ce qu'il aurait pu trouver à sa porte.

Il ne se trompait pas.

De retour chez lui, il fouilla les gorges de Summerhill-Creek et découvrit de l'or !

Le 3 avril 1851, il se présenta à sir Charles Fitzroy, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, à Sydney, lui raconta ses voyages, sa découverte, et offrit de faire connaître les gisements aurifères sous la condition d'une récompense de cinq cents livres (12 500 francs). Sir Fitzroy répondit que déjà, vers la fin de 1849, un certain Smith, qui dirigeait une forge à Berima, avait trouvé de l'or dans des fragments de quartz, et qu'il était également venu offrir le secret de sa découverte, demandant une récompense ; à quoi on lui avait répondu qu'on ne pouvait s'engager sans connaître l'importance de sa découverte ; mais que, s'il consentait à se confier à la générosité du gouvernement, il serait convenablement récompensé au cas où ce qu'il annonçait se vérifierait. Smith avait refusé. Même proposition fut faite à Hargreaves, qui, lui, accepta. Il désigna les lieux aurifères ; on les vérifia ; on reconnut leur richesse, et le 3 juin, l'heureux colon reçut de l'administration coloniale, avec les 12 500 francs qu'il avait demandés, un brevet de commissaire des terres aurifères de la couronne, avec une paye de 25 francs par jour et une subvention suffisante pour l'entretien de deux chevaux tant que durerait son emploi.

La découverte de Hargreaves était à peine connue, que des milliers d'individus, armés de pied en cap, se précipitèrent vers les gisements indiqués.

Le gouvernement colonial songea à réglementer ce

mouvement, qui pouvait donner lieu à de graves désordres, et il décréta que tout individu qui voudrait se livrer à la recherche de l'or serait tenu de prendre une licence mensuelle de 30 shillings (37 fr. 75). En même temps, il organisa une force de police imposante, et envoya aux exploitations aurifères un M. Hardy, ancien magistrat de Paramatta, avec mission de faire exécuter ses ordonnances.

Hardy partit avec dix agents de police à cheval.

Les Conobolas, où s'étaient portés les premiers travailleurs, sont un assemblage de collines calcaires et schisteuses traversées par des veines de quartz. Le versant septentrional du groupe est sillonné par deux ruisseaux : le Summerhill-Creek et le Lewis-Ponds-Creek, qui, après un cours de quelques milles dans des gorges tourmentées et profondes, se réunissent en un seul bras nommé *Lewis*, lequel va rejoindre la rivière Macquarrie, qui descend des pentes occidentales de la grande chaîne des montagnes Bleues. C'est au confluent des deux ruisseaux et dans les lits de ceux-ci que les fouilles avaient commencé.

Deux cents travailleurs y arrivaient quotidiennement, portant des pioches pour creuser le sol, des revolvers pour défendre leurs trous, et des tentes pour s'abriter.

Lorsque M. Hardy s'y transporta, chaque digger ou orpailleur gagnait, en moyenne, vingt-cinq francs par jour, et la vie y était à si bon marché, qu'on pouvait facilement y subsister pour quatorze à quinze francs par semaine.

C'était, de toutes les façons, l'âge d'or.

Les rapports de M. Hardy au gouvernement colonial sont curieux et présentent la physionomie des exploitations aurifères sous un jour peu connu; oyez plutôt cette première dépêche :

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai délivré deux cents licences pendant la journée d'hier et que j'en ai reçu le payement. J'ai fait tout ce que permettait la durée limitée d'un jour, car j'ai été occupé, sans un seul instant de relâche, depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La nécessité d'aller de groupe en groupe, au milieu d'une foule considérable, en parcourant les bords escarpés du ravin ou bien les pentes rapides de la colline, de rassembler les travailleurs, de prendre leurs noms, de peser l'or, de marquer des emplacements à chacun, et parfois de régler des discussions, tous ces soins fatigants font de la délivrance des licences une besogne fort laborieuse. Je suis heureux d'avoir à vous dire que je n'ai rencontré aucune résistance de la part de qui que ce soit. Tous ces gens sont venus me soumettre leurs sujets de dispute sans essayer de recourir à la violence pour se faire justice eux-mêmes, et chacun s'est soumis sans murmure à mes décisions. Je n'ai requis le serment d'aucun constable spécial, parce que cette précaution était parfaitement inutile. Tout se passe ici comme dans la ville la plus tranquille d'Angleterre. Je ne vois pas d'ivrognerie ni de débauche, c'est pourquoi je n'ai nullement à réclamer l'augmentation de la force armée dont je dispose. »

Autre dépêche, du 24 juin 1851 :

« Il y a peu de jours, des travailleurs s'étant mis à fouiller une propriété particulière, sur la réclamation du fermier, je leur ordonnai de se retirer. Une demi-heure plus tard, ayant encore trouvé plusieurs hommes à l'ouvrage sur ce même point, je n'hésitai pas, quoique mes gens se trouvassent à deux milles de là et que je fusse seul, à saisir le crible de ce groupe et à arrêter celui qui le portait. »

Les mauvais éléments n'étaient pas encore venus du dehors; mais attendez, la scène changera.

Cependant le peu de résultats obtenus commençait à diminuer la fièvre de l'or, lorsque deux événements vinrent la raviver : la découverte à Victoria, à vingt lieues de Melbourne, de gisements aurifères d'une richesse exceptionnelle, et celle, à cinquante milles au nord de Bathurst et à trente milles à l'est de Wellington, au confluent de deux ruisseaux nommés Maroo-Creek et Mennida-Creek, d'un bloc de quartz contenant cent livres d'or.

Cette dernière était racontée en ces termes, le 16 juillet, par un des journaux de Bathurst :

« Il y a quelques jours, un naturel qui a été instruit par les missionnaires de Wellington, et qui, depuis sept ans, est au service du docteur Kerr, de Wallarra, est venu avertir son maître qu'en menant paître le troupeau il avait trouvé une grosse masse d'or dans un bloc de quartz. Comme l'or est aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, la curiosité du noir était éveillée. Depuis plusieurs jours il s'était mis à explorer le canton qu'habite M. Kerr, et l'un de ces matins, frappé de l'éclat métallique d'un point qui brillait à la surface d'un bloc de quartz, il s'avisa de briser la pierre avec son tomahawk. Un trésor s'offrit alors à sa vue. Son premier soin fut de courir chez son maître et de lui révéler sa trouvaille. Le docteur, ainsi qu'on peut le penser, s'élança sur son cheval sans perdre une minute et se rendit ventre à terre à l'endroit indiqué, où il trouva, en effet, trois morceaux de quartz renfermant 100 livres d'or. Le plus gros des fragments, dont le diamètre mesurait environ un pied, pesait 75 livres, et il en a été extrait 60 livres d'or pur. Les deux autres étaient moins gros. Les trois fragments pesaient ensemble 200 livres. Comme il eût été difficile d'emporter de suite ces blocs, le docteur Kerr les a brisés sur le lieu même, et en cela il a eu tort, car, à titre d'échantillon d'or pur, ces fragments, en raison de leur volume, avaient une valeur inappréciable. Si l'on en croit la description qui a été donnée, jamais masse aussi considérable n'avait encore été trouvée dans le monde. Le premier morceau offrait l'apparence d'un rayon de miel ou d'une éponge formée de particules cristallines. Lorsque tous les morceaux provenant des trois blocs furent réunis sur une même table, l'éclat dont ils brillaient était si vif, qu'il fallait tout le calme d'un stoïque pour ne pas être ébloui à leur vue. »

Il arriva à ce docteur Kerr une histoire amusante. Comme il n'avait pas de licence lorsqu'il ramassa les pépites trouvées par son nègre, le fisc saisit la trouvaille, qui, selon la loi, appartenait à la couronne. Mais ce ne fut qu'une souleur. Sur l'offre du docteur de payer tel droit qui lui serait imposé, le fisc, qui n'avait voulu que sauvegarder un principe, lui rendit son trésor.

Ces cent livres d'or tournèrent la tête à tous ceux qui en entendirent parler, et bientôt les chercheurs tombèrent sur le terrain où elles avaient été trouvées, comme des sauterelles sur un champ de blé.

Dans le même temps, en août 1851, l'or découvert dans plusieurs districts de Victoria, à Clunes, à Buningyong, à Deep-Creek, attirait également des légions d'orpailleurs et de diggers. On répétait que toute la chaîne des monts Pyrénées, qui court au nord de Mel-

bourne, renfermait des filons inépuisables, et qu'il y avait là pour chaque digger de quoi faire fortune en un tour de main.

De ce côté la fièvre tourna à la folie.

En réalité, le gain des travailleurs, dans les placers de Victoria, dépassait de beaucoup les résultats les plus grands obtenus, non-seulement aux environs de Bathurst, mais encore en Californie pendant la période la plus prospère.

Il était communément d'une once et demie par jour, et pour nombre de diggers, de quatre à six onces, ou davantage.

Ainsi, le 25 octobre, un groupe de sept chercheurs vendit à Ballarat onze cent seize onces d'or pur obtenues autour de cette ville en quatorze journées; chaque travailleur avait donc gagné pendant cet espace de temps mille francs par jour, et un marchand de Melbourne revenait du mont Alexandre avec deux cent cinquante onces d'or qu'il avait recueillies en cinq jours!

A ces nouvelles, les colons perdirent la tête, furent pris de vertige et se ruèrent, haletants, sur les endroits signalés.

La population mâle tout entière de Melbourne et de Geelong s'en alla aux placers, et, pendant quelque temps, on ne vit plus que des femmes dans ces deux villes!

Les troupeaux, les cultures, les ateliers, les comptoirs furent abandonnés; les employés du gouvernement eux-mêmes ne purent résister au courant fascinateur, et pour les retenir à leurs postes on dut leur accorder une augmentation de traitement de cinquante pour cent, plus une forte gratification!

Les découvertes de gisement se succédaient sans interruption; l'on concluait, non sans raison, à l'existence de l'or dans toute l'étendue de la longue chaîne de montagnes qui borde l'Australie orientale du cap York au détroit de Bass; l'exaltation était à son comble.

Le gouvernement organisa des escortes pour convoyer le métal incessamment transporté des placers dans les villes, et le soustraire aux convicts en rupture de ban, aux batteurs de buissons, aux *bushrangers* qui le guettaient, aux vauriens venus de tous les pays plutôt pour voler que pour travailler.

La recherche de l'or n'est pas, tant s'en faut, un métier de paresseux; on n'obtient le précieux métal qu'au prix de fatigues continues, persévérantes, pour lesquelles une constitution robuste et une patience à toute épreuve sont indispensables.

Un orpailleur, un digger peut travailler douze heures par jour, pendant deux ou trois semaines, et gagner à peine de quoi s'acheter du pain, comme cela nous est arrivé; puis, tout à coup, rattraper en quarante-huit heures le temps perdu.

Bien des individus, venus aux mines comme on va au jeu, s'en retournèrent découragés; mais le flot des chercheurs n'en continua pas moins à monter, et Ballarat, en particulier, devint le centre enfiévré des exploitations aurifères.

Le gouvernement eut fort à faire pour maintenir l'ordre au milieu de cette population remuante extrêmement mêlée, en proie à toutes les passions violentes et malsaines que porte avec elle la soif de l'or; néanmoins, il y parvint avec le secours de sa police.

L'industrie, le commerce, l'appauvrissement des placers, la création de grandes compagnies d'exploitation des filons aurifères, lui prêtèrent, il est vrai, un secours puissant.

Quand on vit qu'on gagnait plus à faire des souliers, des habits, à tenir des restaurants, des cafés ou des hôtels qu'à chercher de l'or, on ne courut plus aveuglément aux placers; on s'établit bottier, tailleur, restaurateur, serrurier, mécanicien, ébéniste, etc.; et ce mouvement commercial et industriel, nécessaire, puisque auparavant on payait à Ballarat jusqu'à trois cents francs une paire de bottes ou un habit, produisit un grand élément d'ordre.

Alors les vallées, les rivières, fouillées, remuées, bouleversées dans tous les sens, ne donnaient plus de résultats tentants pour les avides; il fallait aller chercher l'or au cœur des rochers avec les machines et les grands moyens d'extraction dont la science dispose, et cette œuvre, qui devait être la plus lucrative, car les vrais gisements d'or sont dans l'intérieur des rochers, les placers ne sont que les détritus de ces rochers; cette œuvre, de riches compagnies seules pouvaient l'entreprendre.

Elles l'entreprirent et appelèrent à elles, moyennant un salaire de douze à quinze francs par jour, les diggers sérieux en leur offrant en outre d'autres avantages, qui rappellent ceux dont jouissent les ouvriers des cités ouvrières de Mulhouse; et aujourd'hui ces compagnies ont un matériel immense, des puits qui descendent à trois ou quatre cents pieds dans l'intérieur des montagnes, des galeries sonterraines de six à sept kilomètres et occupent trente mille mineurs.

Je ne vous expliquerai pas en détail ce que c'est qu'une mine d'or, vous le savez sans doute; cela ressemble beaucoup aux autres mines, voire aux mines de charbon; mais je vous esquisserai la manière dont on tire l'or des blocs de quartz que les mineurs ont taillés à coups de pioche et de pic dans les veines aurifères qui serpentent sous terre.

Le traitement des minerais d'or est en général très-élémentaire, car il ne s'agit que de dégager ces minerais des matières stériles ou *gangues* qui les enveloppent.

Le procédé employé est simple : dès que des blocs aurifères ont été extraits de la mine, on les pose sur des moulins pareils à ceux qu'on emploie pour broyer la pierre à plâtre, ou sous des appareils appelés *bocards*, composés d'une série de pilons, mus par les dents d'un arbre horizontal que la vapeur ou l'eau fait tourner.

Les blocs de quartz sont dans une auge, les pilons tombent rapidement dessus d'une certaine hauteur et les réduisent en poudre. S'ils sont trop durs, on les *étonne* préalablement en les faisant chauffer dans un four et en les précipitant ensuite dans l'eau froide.

Quand le minerai est broyé, on le jette dans des appareils de lavage, à secousses et à pente plus ou moins accentuée, où l'eau court incessamment, et comme l'or est sept fois plus pesant que la pierre et dix-neuf fois plus pesant que l'eau, il demeure au fond de l'appareil, mêlé à du sable, tandis que les matières terreuses ou rocheuses sont entraînées au loin.

Pour affiner ce résidu de sable et de métal, qui ne se sépare pas toujours à l'eau, on emploie le *mercure*, qui dissout facilement l'or.

L'opération consiste à arroser le résidu des matières broyées avec le mercure, auquel s'allie instantanément l'or; à presser fortement ces amalgames dans une toile qui retient les parties solides du quartz, tandis qu'elle laisse échapper le mercure, qui se sauve comme un lar-

ron avec l'or, qu'il a entièrement absorbé. Ce mercure forme une sorte de pâte qu'on dépose dans un creuset qu'on chauffe à une température de 80 degrés; alors le mercure se volatilise, sa vapeur va se condenser dans un récipient, retourne à l'état liquide, et l'or demeure au fond du creuset.

L'eau et le mercure, voilà donc les bases du traitement des minerais d'or.

Le mercure, on s'en procure aisément, mais l'eau est plus difficile à trouver, et, comme on ne peut rien faire sans elle, il en résulte souvent, c'est le cas actuellement en Californie, que les gisements les plus riches ne peuvent être exploités, parce qu'elle manque aux environs de ces gisements.

Les *chercheurs* des rivières et des placers, les orpailleurs et les *diggers*, lavent leurs sables, leurs limons, leurs terres dans une sébille à laquelle ils impriment un mouvement rotatoire qui fait tomber au fond les parcelles d'or; quand ces parcelles sont assez grosses pour se dégager des matières schisteuses, l'extraction se borne à cette simple opération; quand elles sont trop petites et trop mêlées au sable, on les traite avec le mercure.

Vous le voyez, tout cela est peu compliqué; aussi ne nous a-t-il pas fallu beaucoup de temps pour devenir des diggers et des orpailleurs de première classe.

Deux mots, maintenant, pour finir sur ce sujet, de la quantité d'or extraite ou à extraire de la terre.

« Un milliard, s'écriait, en 1825, le général Foy, lors de l'indemnité des émigrés; mais savez-vous bien, messieurs, que depuis la mort de Jésus-Christ il ne s'est pas écoulé un milliard de minutes? » En effet, comme on compte 1 440 minutes par 24 heures, et que l'année a 365 jours, 5 heures 48 minutes, c'est-à-dire 525 948 minutes, il n'y a, dans un siècle, que 52 594 800 minutes. Au moment où parlait ainsi le général Foy, il ne s'était donc écoulé, depuis la mort du divin Maître, que 959 853 100 minutes!

Si le chaleureux et patriotique orateur de la Restauration eût vécu en 1872, il n'aurait pu lancer cette exclamation qui étonna la Chambre sans l'arrêter, car les budgets, les déprédations et les exigences des conquérants de notre temps ont rendu familier à tous le mot *milliard*, jadis effrayant.

La France a un budget de dépenses de 2 milliards et demi et une dette de 23 milliards.

Vingt-trois milliards!

La guerre allemande lui a coûté près de 15 milliards : 5 milliards de rançon, presque autant de contributions forcées (Paris, pour sa part, a donné 210 millions), d'entretien de troupes des envahisseurs, d'intérêt de l'indemnité et d'argent ou d'objets volés, 2 milliards d'effets militaires et de matériel de guerre de toute sorte, et 3 milliards employés pour la défense.

En 1871 et 1872, la France a emprunté, pour payer les Prussiens, cinq milliards, et on lui en a offert *cinquante!*

Un milliard d'or fondu pèse 322 580^{k},645; son volume cubique est de 16^{mc},750 441, et il formerait une colonne de 5^{m},33 de hauteur sur 1 mètre de diamètre.

La guerre allemande a donc coûté à la France une colonne d'or pur de 79^{m},95 de hauteur, sur 1 mètre de diamètre, c'est-à-dire plus haute de 14 mètres que les tours de Notre-Dame de Paris, et du poids de 4 838 709^{k},675.

Poursuivons ces chiffres curieux.

L'or est le plus malléable et le plus ductile de tous les métaux; on peut étirer un grain de 5 centigrammes d'or en un fil de 162^{m},419 de longueur; Wollaston affirme que 30 grammes d'or suffisent pour dorer un fil d'argent de plus de 1 700 kilomètres, et l'on a calculé que 1 mètre cube d'or converti en feuilles de l'épaisseur de 9 dix-millièmes de millimètre — c'est l'épaisseur que lui donnent ordinairement les batteurs d'or — couvrirait une surface de 10 millions de mètres carrés. Un milliard d'or en feuilles couvrirait donc une surface de 170 millions de mètres carrés environ; 15 milliards, une surface de 2 milliards 550 millions!!!

Les savants ne sont pas d'accord sur le quantum de l'or extrait, plusieurs l'évaluent ainsi : 8 milliards depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, et 50 milliards depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Le quantum de l'argent donnerait des chiffres équivalents.

Je ne crois pas, pour ma part, que ces supputations soient exactes, au moins en ce qui concerne la quantité d'or extraite depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ.

Jamais l'or ne fut plus commun que dans l'antiquité : en Gaule, en Espagne, en Afrique, en Italie, en Grèce, en Syrie, en Egypte, en Ethiopie, en Arabie, dans l'Inde, et très-certainement aussi en Amérique, où l'on trouve tant de restes d'une brillante civilisation perdue, l'or abondait au temps d'Auguste. Les temples en étaient pleins, les statues en étaient couvertes, la monnaie d'or était la plus répandue. La bijouterie d'or — les fouilles de Pompéi, d'Herculanum et des cités étrusques, aux environs de Corneto, n'ont laissé aucun doute sur ce sujet — était plus commune que de nos jours, en même temps qu'elle était cent fois plus belle; les vêtements, les coiffures étaient chargés d'or, l'or enfin s'étalait partout et toujours, et il n'était si petit citoyen qui n'en possédât. Le chiffre de 8 milliards me paraît donc au-dessous de la vérité, et je ne crois pas exagérer en le portant à 20 milliards.

D'après ces données, la totalité de l'or extrait depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours serait de 70 milliards, formant une colonne de 373^{m},10, et la guerre allemande aurait coûté à la France plus du cinquième de tout cet or!

Les 140 milliards d'or et d'argent arrachés aux entrailles de la terre ne sont pas restés en circulation; aussi n'existent-ils pas maintenant.

La déperdition des métaux précieux est considérable; ses causes principales sont la dorure, l'argenture dans l'art et l'industrie, l'usure des bijoux et des monnaies, les naufrages et la thésaurisation; Mac-Culloch l'évalue à un pour cent *par an*.

C'est surtout la thésaurisation qui enlève le plus d'or et d'argent à la circulation.

Ce que les paysans d'Europe cachent de monnaies est énorme; mais ce que les Asiatiques et les Africains en enfouissent est incalculable. Jamais l'Asie et l'Afrique ne rendent l'or et l'argent qu'elles reçoivent.

N'est-il pas étrange que les métaux précieux extraits avec tant de peine de la terre, soient réenfouis dans la terre par ceux-là mêmes qui en sont le plus avides?

L'Australie a fourni, jusqu'à présent, 4 milliards et demi d'or, et l'on pense qu'elle en renferme encore 50 milliards!

Brrr!... ces milliards m'ont donné le vertige; restons-en là pour aujourd'hui. A. DUBARRY.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

Un scandale. Dessin de F. Lix.

IX. — QUATRE MOIS PLUS TARD.

Quatre mois ont passé. Nous sommes, par conséquent, au milieu de novembre. C'est un peu avant la chute du jour. Sur la place de l'église, trois commères causent d'un air tout mystérieux, devant une porte, à quelques pas d'une maison au-dessus de laquelle s'élancent deux grandes girouettes historiées. La façade de cette maison est peinte en ocre jaune. Des arabesques bleues frangent la ligne du toit et le tour des fenêtres.

Les volets sont d'un gros vert cru. Derrière les vitres, assez ternes, se voient de lourds rideaux de perse à ramages criards, relevés par des embrasses de ruban rose.

C'est la demeure de M. Hureau, l'usurier, le tripoteur d'affaires louches, devant laquelle nul ne s'arrête sans une sorte d'instinctive appréhension.

Une femme vient de passer, la tête basse, les deux mains enfouies sous son tablier. Elle est entrée dans l'église. Les trois commères, qu'elle a semblé ne pas remarquer en passant devant elles, la suivent tristement des yeux.

Quand elle a disparu :

— Pauvre mère Burel, dit une des femmes en secouant la tête, croyez-vous qu'elle ait l'air assez chagrin et humilié ?

— Las ! fait une autre, c'est qu'il y a vraiment de quoi.

— Et comment donc ? demanda la troisième.

— Quoi ? vous ne savez pas ?

— Non. J'étais allée chez ma fille qui est mariée

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

dans la montagne. Je ne suis revenue qu'hier. Je ne sais rien. Qu'a-t-elle donc, cette pauvre Burel ?

— Ce qu'elle a ?... Elle a que ce petit Pierre, qui était encore un assez gentil enfant quand vous êtes partie, est aujourd'hui réputé pour le plus franc mauvais sujet qui se puisse voir.

— Eh bien ? fit la troisième commère.

— Eh bien ! oui, reprit la seconde, croyez-le si vous voulez, mais il en serait déjà arrivé, dit-on, à n'avoir pas la main plus honnête que l'esprit.

— A voler ?

Les deux autres répondirent en levant silencieusement au ciel leurs mains et leurs yeux.

— Est-ce possible ?

— Hélas ! et ce n'est pas une seule fois que ça lui serait arrivé. Roch, le tonnelier, chez qui la vieille Martine l'avait placé, s'en est d'abord aperçu. Il l'a eu bientôt renvoyé de chez lui. La mère Burel a dit que Roch était trop sévère, et comme on sait qu'il n'est pas doux, en effet, on n'y a pas pris garde. Mais le petit est entré peu après chez Vincent, le menuisier, qui est bien la meilleure pâte d'homme... Eh bien, là, ça n'a pas mieux marché et ça a fini un jour où Vincent a tout bonnement trouvé dans la poche des habits du petit une pièce de vingt sous qui manquait dans un tiroir d'établi, où il laissait parfois quelque monnaie : « Qu'il aille se faire pendre ailleurs ! » s'est-il dit, et il a reconduit l'enfant à la mère, sous le motif qu'il n'était ni adroit ni appliqué ; Vincent n'avait rien conté de la première et grosse raison, mais sa femme en a parlé à une voisine, et ça s'est redit, et ça a fini par arriver aux oreilles de la pauvre Burel ; elle prétend que ce ne sont là que des méchancetés, que son enfant est incapable de ces vilaines choses, et le petit, lui aussi, prétend que ce n'est pas vrai; que chez Roch, où il ne s'agissait pas d'argent, ce n'était pas lui qui avait pris les choses que Roch a retrouvées mises de côté; que chez Vincent il ne s'explique pas comment la pièce de vingt sous est venue dans sa poche, qu'il ne la savait pas là et que, quand il l'a trouvée, il a voulu la rendre... Mais c'était déjà après que Vincent parlait de le ramener chez sa mère... Bref, c'est un grand malheur pour la pauvre veuve; mais, comme on dit : « Qui a bu boira, qui a volé volera. »

— Et d'ailleurs, reprit la première commère, vous n'avez pas idée des airs qu'il se donne de lui-même. Il ne veut entrer nulle part... Il a ses idées, qu'il ne dit pas, mais que l'on comprend bien... à savoir: qu'il entend fainéanter et courir sans chaîne, d'ici et de là, rien de plus... Et la pauvre mère abonde bonnement dans ses prétendues idées, elle le laisse aller; elle dit qu'on est méchant pour lui, qu'on lui en veut ; et elle fait mine de bouder tout le monde pour ne donner raison qu'à son mauvais gars. Vous avez vu qu'elle a passé sans rien dire..., ce qui n'empêche pas qu'elle va à l'église aux heures où les autres n'y vont pas, sûrement pour demander au bon Dieu de changer un peu l'esprit de cet enfant, dont elle comprend bien les travers, mais sans vouloir les avouer.

— Pauvre mère Burel ! firent ensemble les deux autres femmes.

— Eh ! tenez, reprit la troisième, regardez, le voilà qui vient de là-bas, ce garnement. Voyez ces airs hautains et assurés.

Pierre venait en effet le front levé et donnant raison par sa tenue arrogante aux propos des commères. Il venait, et quand il arriva devant les trois femmes, les regards peu sympathiques qu'elles tinrent attachés sur lui, au lieu de l'intimider, ne semblèrent au contraire que lui inspirer le désir de les braver.

— L'insolent ! firent-elles toutes ensemble, quand il les eut dépassées.

Pierre avait passé et semblait devoir continuer sa route par la petite rue qui file le long de l'église, quand, parvenu à la hauteur de la demeure de M. Hureau, du côté de laquelle il avait d'abord jeté sournoisement des coups d'œil curieux, il s'arrêta net et parut écouter attentivement.

En ce moment d'ailleurs les femmes perçurent comme des cris entrecoupés poussés à l'intérieur de cette maison, et bientôt elles distinguèrent parfaitement qu'on appelait au secours.

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui se passe ? dirent-elles.

— Je n'en sais rien, répliqua Pierre, mais je reconnais bien la voix... c'est la voix de la petite Marie... Pourquoi crie-t-elle ainsi ?

On entendait en effet que la petite fille disait, tantôt suppliante : « Laissez-moi, au nom du bon Dieu, laissez-moi ! » tantôt désespérée : « Au secours ! au secours ! »

Les cris de l'enfant étaient entremêlés d'un gros rire et de ces mots, que proférait Mlle Julie : « Tiens-la, Gribiou, tiens-la bien ! il faudra bien qu'elle se laisse faire, cette désobéissante ! »

Le bruit allait croissant. Les femmes hésitaient dans la conduite à tenir ; Pierre n'hésita plus : il s'élança vers la porte de la maison, dont il tourna le loquet, mais qui resta close, car elle était à l'ordinaire fermée en dedans.

Au même instant un fracas retentit, une vitre venait de voler en éclats à l'une des fenêtres basses. Par le carreau, où pendaient des lames de verre pointues, tranchantes, passa la tête de la petite Marie, dont le visage était ensanglanté. Elle criait : « Au secours ! au secours !... défendez-moi...! ils veulent couper mes cheveux, et moi je ne veux pas ! »

On entendait aussi Gribiou qui grognait : « Ah ! la coquine, elle m'a mordu ! » Et derrière Gribiou, qui s'avançait pour prendre la petite, on aurait pu voir Mlle Julie, une paire de grands ciseaux à la main.

Tout ce bruit commençait à ameuter le quartier. Des portes s'ouvraient. Des femmes, des hommes, des enfants arrivaient...

— Attends, petite, attends ! cria Pierre.

D'un bond il fut sur le banc placé devant la fenêtre, d'un grand coup de poing asséné sur le principal croisillon il fit tout dégringoler en mille pièces au dedans et au dehors, puis il prit son élan et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, on le vit debout dans la salle où il avait pénétré, tenant à bras-le-corps la petite Marie, qu'il souleva au-dessus de l'appui de la fenêtre et qu'il laissa doucement glisser dans la rue. Puis il ressauta au dehors, et après avoir jeté un regard effaré sur la foule que le bruit avait rassemblée, et comme si tout à coup eût succédé en lui, au vaillant emportement, la timide appréciation des suites de son coup d'audace, il s'esquiva d'un pas précipité.

Echappée à ses tourmenteurs, la petite Marie avait d'abord paru vouloir se jeter parmi les bonnes femmes qui assistaient émues à cette scène; mais soudain elle se ravisa et courut tout d'un trait vers l'église, où elle entra.

En ce moment arrivaient de deux côtés opposés sur le lieu de l'événement, d'une part le curé, que la rumeur de la rue avait fait sortir du presbytère, et d'autre part M. Hureau lui-même, qui rentrait d'une course.

Le curé avait pu entendre les cris de la petite et quelques mots des assistants l'avaient mis au courant de l'affaire.

— Quoi? qu'y a-t-il? demanda l'usurier.

Ce fut sa fille qui, par la fenêtre brisée, lui donna, en affectant de rire, l'explication d'une *plaisanterie* à laquelle la faroucherie de la petite avait fait prendre les dimensions d'un scandale public, et que le bel exploit de Pierre avait encore compliquée.

— Où est-il, ce galopin? demanda-t-il.

Et comme sa fille lui apprit qu'il avait déguerpi après le coup fait :

— Bon, dit-il, je le retrouverai : il faudra que le dégât se paye. Mais la petite folle?

— Dans l'église, répondit encore Mlle Julie.

— Bien, je vais la chercher.

Et il voulut se diriger vers la maison sainte. Mais le curé s'avança, qui était peut-être le seul homme qui, dans le pays, osât prendre son franc parler en face du gros M. Hureau.

— Laissez, dit-il, c'est moi que cela regarde.

L'usurier s'arrêta et le prêtre disparut bientôt dans l'ombre du porche...

Quelques minutes s'écoulèrent, après lesquelles on vit le curé et la jeune enfant revenir ensemble. Ils marchaient côte à côte, et bien qu'elle fût encore pâle et défaite, la petite fille semblait porter empreinte sur son visage, dans sa démarche, dans ses yeux, bravement, mais non insolemment levés, une sorte de puissante sérénité.

Quand ils furent arrivés près du groupe devant lequel se tenait M. Hureau :

— Tiens, dit le prêtre à l'enfant, voilà ton maître qui oubliera ce qui s'est passé... tu vas rentrer chez lui, et tout sera fini.

Alors la petite fille, d'un accent aussi calme que ferme :

— Pardonnez-moi, monsieur le curé, si je ne fais pas ce que vous dites. Mais, voyez-vous, je ne veux plus rentrer dans cette maison. Non, je viens de me le promettre à genoux là-bas, devant le bon Dieu. C'est fini, j'ai assez souffert par le fait des autres. Vous ne savez pas ce que j'ai enduré là, vous, monsieur le curé; mais je le sais, moi, et je ne veux plus, je ne peux plus, non, je ne peux plus. Si on m'y voulait forcer... mais on ne m'y forcera pas. Personne, non, personne !

Et elle regardait avec une superbe tranquillité les assistants, qui semblaient n'en pas croire leurs oreilles.

— Allons, allons, fit le gros homme en allongeant machinalement la main comme pour prendre et emmener la petite, chansons que tout ça, et...

Mais elle fit un bond en arrière :

— Non, cria-t-elle, non ! Personne ne pourra plus me faire souffrir... c'est dit, et ce sera ainsi. Ah! il y a trop longtemps que ça dure !

— Que veux-tu faire? demanda le prêtre.

— Je le sais, monsieur le curé, répliqua-t-elle avec un fier hochement de tête.

— Mais encore, mon enfant?...

— Je ne demanderai rien, plus rien à personne, et personne ne pourra plus me faire souffrir.

— Que dis-tu ?

— Oh! vous ne comprenez pas! mais je comprends, moi.

— Où veux-tu aller?

— Chez personne.

— Qui te prendra ?

— Personne, j'espère bien; oh! non, personne !

— Elle est folle, fit M. Hureau.

— Ah! je suis folle, ça m'est égal qu'on le dise... mais je sais bien que non, et on le verra bien.

— Marie, reprit doucement le curé, il faut retourner chez ton maître.

— Chez mon maître? Non, je n'ai plus de maître, je n'en aurai plus jamais, jamais !

— Enfant, tu déraisonnes... Songe qu'il pourrait te forcer...

— Ah ! non, par exemple ! s'écria-t-elle en se dressant véritablement imposante. Et comment? et pourquoi? J'ai servi, j'ai bien servi, et j'ai eu toutes les peines, tous les chagrins... Et je ne veux plus, je ne peux plus ! Je ne dois rien, je n'ai rien pris, je n'ai que mes habits sur moi... Ah ! je les ai bien gagnés, allez ! Je m'en vas.

— Où vas-tu?

— Je m'en vas ! se borna-t-elle à répéter fièrement, majestueusement.

Et tel fut l'effet de ces simples paroles d'une enfant sur les hommes, les femmes qui étaient là, qu'elle s'éloigna sans que nul parût songer davantage à user pour la retenir de la force physique ou morale.

Tous les yeux la suivant, toutes les lèvres gardant le silence, elle disparut bientôt au tournant d'une ruelle qui se perdait dans la campagne.

X. — ENTRETIEN NOCTURNE.

C'était, avons-nous dit, au mois de novembre, au temps où déjà la froide nuit tombe vite. Ce soir-là, un peu après la fin du jour, la lune s'était levée blême à l'horizon embrumé. Il y avait sur la campagne une louche et vague clarté.

Les bonnes gens passant d'aventure vers huit heures sur la route au-dessous de la tour aux Hiboux auraient pu affirmer qu'ils avaient été témoins de la fantastique apparition du vieux seigneur maudit ; car au front vaporeux des ruines ils auraient vu se mouvoir la forme d'un être humain portant un fardeau.

Mais, s'ils se fussent approchés pour observer, pour écouter, voici ce qu'il leur eût été donné de voir et d'entendre.

Tout d'abord ils eussent reconnu que le fantôme n'était autre qu'un jeune garçon bien vivant, dont les gros souliers ferrés bruissaient en se cramponnant sur la pente rocheuse ; et la nature du fardeau leur eût été aisément expliquée quand, s'arrêtant à quelques pas de l'endroit où s'ouvrait la brèche noire par laquelle on pouvait pénétrer dans la tour éventrée, il jeta bas la botte de paille qu'il avait sur la tête.

— Ouf ! m'y voilà, fit-il tranquillement ; et tranquillement il s'essuyait le front du revers de sa main, quand soudain il bondit en arrière, les bras écartés, en poussant un cri de terreur.

Un léger éclat de rire suivit, et pendant que, de l'ombre de la brèche, sortait lentement dans les grises lueurs de la lune la silhouette d'une petite personne aux longs cheveux retombants :

— Eh ! ne crains donc pas, Pierre, fit une douce et rassurante voix ce n'est que moi.

— Toi, petite Marie ! dit Pierre après un instant de silence. Eh bien, là, vrai, tu m'as tout de même fait grand'peur, je t'assure... Tu comprends, quand on ne s'y attend pas... puis, la nuit, ici où l'on dit que les fantômes reviennent...

— Les fantômes, allons donc ! est-ce qu'il y a des fantômes ?...

— Je sais bien, mais...

— Oh ! tu n'as pas besoin de te défendre ; ce n'est pas moi qui te croirai peureux, tu m'as bien fait voir aujourd'hui que tu étais brave. Sans toi, je ne sais pas ce qui serait arrivé ; ils voulaient couper mes cheveux, pour rire, pour s'amuser ; moi, je ne voulais pas : ils m'auraient plutôt tuée... Tu m'as tirée d'embarras, et je n'ai pas même songé à te dire merci ; je me suis sauvée aussi vite que j'ai pu... mais à présent, merci, Pierre, merci de tout mon cœur !

Et elle lui tendit une main que Pierre prit en disant modestement :

— Oh ! il n'y a pas de quoi !

— Si ! fit-elle, car tu ne sais pas bien tout le service que tu m'as rendu.

— Laissons ça, reprit le jeune garçon.

— Laissons-le, puisque tu le veux ; mais me diras-tu où tu allais ainsi à ces heures avec ta botte de paille ?

— Eh bien, mais... eh bien, mais... balbutia-t-il, je venais ici...

— Je le vois bien, pardine ! mais pour quoi faire ?

— J'y venais coucher, avoua-t-il, avec un évident effort de franchise.

— Coucher ici, toi ! s'écria la petite, toi qui as une maison où on ne te bat pas, où on ne te tourmente pas, où il y a ta mère, une brave femme dont tu es bien aimé ; non, tu ne veux pas faire ça...

— Si ! répliqua Pierre avec une sorte de farouche résolution. Si ! ça et même autre chose.

— Autre chose ?... Autre chose ? Et quoi donc ?

— Oh ! n'importe ! fit-il avec un fier hochement de tête. Mais ne trouves-tu pas qu'il ne fait point chaud à ce brouillard ?

— C'est vrai. Eh bien, entre. Donne-moi la main, je sais déjà les êtres. Mais ne laisse pas ta paille, elle sera bonne à avoir.

Quand elle tint Pierre par la main, elle marcha quelques pas dans l'ombre épaisse ; puis, s'arrêtant :

— Etends le bras, lui dit-elle, tu sentiras le mur. Pose la paille, assieds-toi dessus. Là on est à couvert. Ce n'est pas encore bien arrangé, mais j'arrangerai...

— Hein ? Comment dis-tu ?

— Je dis que j'approprierai un peu, ça en a besoin.

— Besoin ? fit Pierre d'un air tout désorienté ; puis il reprit : Est-ce que par hasard tu compterais demeurer ici... avec les hiboux ?

— Pourquoi pas ? Les hiboux ne font d'autre mal que de chanter tristement ; est-ce qu'ils ne valent pas mieux que tant de méchantes gens ?

— Oh ! si fait, bien !... Mais en voilà, une idée ! C'est pour rire, n'est-ce pas ? petite ?

— Non, c'est pour tout de bon. Cette maison n'est à personne, je ne gênerai personne en m'y mettant.

— Mais qu'est-ce que tu feras là ?

— D'abord je n'aurai point de maître pour me gronder ou me battre. Je n'en veux plus, plus jamais.

— Ah ! quant à ça, je dis bien comme toi : les maîtres, ça ne vaut guère ; mais pour manger ?...

— J'ai un peu d'argent pour les premiers temps.

— Un peu d'argent, toi ?

— Oui, moi, et bien à moi, va ; je ne l'ai pas volé.

— Ah ! remarqua amèrement Pierre, pas volé ; est-ce pour moi que tu dis ça, toi aussi ?

— Pour toi ? fit vivement la petite, comment donc ?

— C'est que..., balbutia Pierre.

— Ah ! oui, je sais, reprit-elle, j'ai entendu dire... mais c'est des méchancetés, je ne l'ai jamais voulu croire, moi, non jamais.

— Ah ! s'écria joyeusement Pierre... Ah ! voilà au moins que je trouve une douce parole. Oh ! merci, petite Marie, merci !... Mais tu es toute seule à dire ainsi, sais-tu bien ? Ils sont tous contre moi, oui, tous ! et jusqu'à ma mère qui m'a dit un jour que, si j'avais commis la faute, il suffirait de m'en repentir, de n'y plus retomber... Mais je n'ai rien commis du tout, non ! je ne sais pas comment ça s'est fait... Quand je le dis, on rit, on se moque !... Oh ! que les gens sont mauvais !... tous... tous !... Ah ! non, pas toi ! tu es bonne fille, toi...

— Allons, tant mieux ! fit en souriant la petite, qui reprit : Oui, vois-tu, au commencement que j'étais chez M. Hureau, j'étais toute belle, toute gentille pour la demoiselle ; elle ne voulait que moi, elle n'entendait que moi, elle n'était qu'avec moi. Pour la moindre chose que je faisais, que je lui racontais, que je lui chantais, elle me donnait des sous, des piécettes blanches, en me disant : « Ça sera pour t'acheter une jolie robe à la Noël, mets-les de côté. » Je disais : « Oui, c'est bien, je les mets de côté. » Elle ne me demandait pas où je les mettais. Et j'eus ainsi jusqu'à onze francs... Mais tout d'un coup ça changea : elle me prit en grippe, je ne pouvais rien dire ni faire sans lui déplaire, et alors Dieu sait tout ce qu'il me fallut endurer ! Elle ne me donnait plus rien ; au contraire, elle voulait me faire rendre ce que j'avais reçu, mais je lui disais que c'était perdu. Elle me battait pour savoir où je l'avais mis. Je disais toujours : « Je l'ai perdu. » Ça me faisait battre encore... mais n'importe ! j'avais caché l'argent dans un trou de mur, hors de la maison... Je pensais bien que j'en aurais besoin un jour. Je l'ai été prendre tantôt. Je l'ai. Avec ça j'irai loin. Songe donc. Quand je mangerais bien pour trois sous de pain par jour... Sais-tu combien onze francs font de fois trois sous ?

— Oh ! non, par exemple ! je ne le saurais pas comme ça tout de suite, dit Pierre.

— Eh bien ! j'en aurais pour plus de dix semaines. Et encore, si au lieu de pain c'étaient des pommes de terre, je n'en mangerais peut-être pas pour un sou. Alors tu vois...

— Oui ; mais les pommes de terre, elles sont crues.

— Avec du feu on les fait cuire dans la braise, c'est très-bon... Et pour faire du feu il ne faut qu'un peu de bois mort, qui ne coûte rien à ramasser... Voilà, je mangerai des pommes de terre en semaine, et le dimanche du pain.

— Du pain tout seul ?

— Ah ! si j'en avais toujours ou seulement.

— Mais quand tu n'auras plus d'argent ? fit Pierre, que ce singulier arrangement semblait rendre tout pensif.

— Oh ! sois tranquille, d'ici là j'en aurai gagné d'autre. J'y ai pensé, bien pensé. Sois tranquille : il y a tant de moyens, quand on veut.

— Tant de moyens ? répéta encore le jeune garçon avec étonnement ; quand on veut ?

Oui, fit la petite avec la plus complète assurance. Mais toi, voyons, que disais-tu donc que tu voulais faire?

— Oh! moi! moi, je veux m'en aller!

— T'en aller? où donc?

— Est-ce que je sais?...

— Que feras-tu?

— Est-ce que je sais?

— Alors tu ne sais rien, et voilà tes raisons.

— Mes raisons, vois-tu, Marie, c'est que tout le monde m'en veut ici, c'est que j'en ai assez d'être appelé mauvais et même voleur par tous, quand je ne suis pas méchant, quand je n'ai rien volé. J'ai été chez des maîtres, j'ai fait de mon mieux; ils n'ont pas été contents, ils m'ont mis à la porte, et les autres disent qu'ils ne me veulent pas. Tous mauvaises gens, vois-tu.

— Est-ce qu'ils t'ont battu?

— Battu? ah! j'aurais bien voulu voir ça, par exemple!

— Est-ce qu'ils t'ont refusé le manger et envoyé coucher sur le carreau?

— Non, j'ai toujours eu bonne pitance, et pour le coucher, d'ailleurs, j'ai toujours été chez ma mère.

— Et tu te plains? fit en souriant la pauvre petite.

— Mais ils ont tous dit que je ne travaillais pas assez.

— Et, voyons, est-ce que tu travaillais de toute ta force pour les contenter? demanda Marie d'un ton quelque peu insinuant.

Dans la tour aux Hiboux. Dessin de F. Lix.

— Ah! on ne peut pas se tuer cependant, répliqua Pierre; ils n'en ont jamais assez. Il faudrait toujours, toujours, avoir les yeux sur l'ouvrage, comme s'il n'y avait pas temps pour s'amuser, quand on est dans l'âge des amusements.

— L'âge des amusements, répéta la petite, quel âge donc?

— Au surplus, reprit le jeune garçon, sans prendre garde à cette question qui pouvait l'embarrasser, comme me disait Gribiou encore hier soir...

— Gribiou? interrompit Marie d'un air singulièrement surpris. Tu as donc quelquefois affaire à Gribiou?

— Oui, depuis un fier service qu'il m'a rendu, sans rancune de notre histoire du bois.

— Sans rancune, lui, en es-tu bien sûr?

— Si j'en suis sûr! Figure-toi que c'était au commencement de mon apprentissage de tonnelier. Roch m'avait envoyé à la ferme des Fonfrèdes porter des seaux qu'il avait faits; on m'avait payé le montant du compte : huit francs, que j'avais mis dans la poche de ma veste. En revenant, comme je vis des perdrillons courant dans les bruyères, j'essayai de les prendre. Je ne les pris pas... mais, plus loin, je m'aperçus que j'avais perdu mes huit francs. Je revins, je cherchai... Ah! bien, oui! tu penses, dans les bruyères!... Alors je n'osais plus rentrer. Je disais : « Roch va me tuer »; et il aurait bien eu raison, puisque j'avais perdu son argent sans pouvoir le remplacer. J'étais assis au bord du chemin, songeant à ce que j'allais faire ou dire. Gribiou passa. Il vit que j'étais ennuyé; il me demanda

tout doucement ce que j'avais. Je lui contai la chose. Il me dit qu'il n'y avait pas à me désoler pour une si petite affaire, que pour m'empêcher d'être grondé il allait me prêter les huit francs...

— Et tu les a pris?

— Je ne voulais pas les prendre, ne sachant pas comment je les rendrais; mais il me les a mis presque de force dans la main, en me disant que je les rendrais quand je voudrais, qu'il ne fallait pas m'en inquiéter.

— Et tu les as pris?

— Mon Dieu, puisqu'il me les prêtait de si bon cœur.

— Oui. Et depuis tu as été comme en amitié avec lui, n'est-ce pas?

— Puisqu'il m'avait rendu service, fit naïvement Pierre.

— Et parions que c'est depuis ce moment que tu ne t'es plus trouvé bien chez tes maîtres, que tu as vu qu'on te voulait trop faire travailler, que c'était ennuyeux d'être à l'ouvrage et non pas aux amusements. Parions que chaque fois qu'il te voyait... Eh! mais, est-ce que tu le voyais souvent?

— Presque tous les soirs, à des endroits où il me disait de venir, et où je le trouvais.

— Oui, c'est ça, en cachette! Et à chaque fois il te disait : « Tu es bien nigaud de te tuer de peine; est-ce que tu es d'âge à tant travailler? Est-ce que tu ne peux pas prendre un peu de bon temps? »

— Tiens! fit Pierre, comment le sais-tu?

— Eh, eh, sourit la petite, apparemment parce que je suis devineuse. Puis il te disait aussi : « Quand ils te gronderont, dis-leur donc que tu en fais bien assez pour ce que tu gagnes. »

— Voyons, voyons, Marie, reprit le jeune garçon, comment sais-tu ça? Tu étais donc là quand il me parlait?...

— Attends encore, continua la petite. Il te faisait, n'est-ce pas? lui conter de point en point tout ce que faisaient, tout ce que disaient Roch et tes autres maîtres; puis il arrangeait ça de façon que tout était mal et méchanceté, et que tout devait te fâcher, te déplaire, te dégoûter de bien faire.

— C'est drôle que tu saches ça. Est-ce qu'il te l'aurait dit?

— Eh oui, justement, il m'en a toujours dit autant à moi, et voilà comment je devine. Mais il y a une différence : moi je l'ai laissé dire sans tenir compte de ses paroles. Quand il t'a parlé ainsi à toi, tu t'es dit : « Il a raison, » et tu as été de mauvaise humeur, et tu n'as plus bien travaillé, et au moindre mot de tes maîtres, tu leur as mal répondu. Allons, dis, n'est-ce pas comme ça que ça est arrivé?

Pierre garda un moment le silence, puis tout à coup :

— Oui, répondit-il franchement, c'est comme ça.

— Ah! je savais bien! Mais...

— Mais, voyons, interrompit Pierre, ce n'est pas lui qui partout m'a fait accuser d'avoir pris ce qui n'était pas à moi.

— Eh! eh! fit la petite, qui sait? Si je n'avais pas été assez fine, il m'aurait plus d'une fois joué ce tour, et je crois qu'en cherchant bien... Vois-tu, Pierre, reprit-elle avec une sorte d'imposante gravité, vois-tu, ce Gribiou n'est qu'un mauvais garçon. Il a contre toi et contre moi une rancune pour l'affaire du bois. Il ne nous la pardonnera jamais. Ne pouvant me pousser aux fautes pour me faire chasser, il a changé de façon, et il a tenu bonne compagnie à la demoiselle pour me tourmenter... Toi, tu l'as écouté et il t'a tourné l'esprit, et voilà, tu as tous les ennuis, et tu veux t'en aller... C'est lui qui t'a donné cette belle idée, n'est-ce pas?

— Un peu, oui, avoua Pierre.

— Ah! et tu seras bien avancé. Sais-tu ce qu'on dira quand tu seras parti? Que tu étais vraiment fautif, que tu as eu honte, que tu as bien fait voir ton vilain caractère en quittant le pays, en laissant ta mère... Et Gribiou, lui, se frottera les mains de plaisir, parce qu'il aura eu sa revanche... Et toi, qu'est-ce que tu auras? Tu dis que tu ne sais pas où tu iras ni ce que tu feras... Ah! n'est-ce pas que te voilà bien avancé!...

— C'est pourtant un peu vrai, ça, fit Pierre; mais enfin tous ces gens qui disent...

— Eh bien! interrompit la petite, on les laisse dire, du moment où on n'a rien à se reprocher, et on leur fait voir qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent. Écoute, Pierre, reprit-elle avec le ton d'autorité qu'elle avait déjà plus d'une fois affecté au cours de cet entretien, j'ai un ennui, et il faut que tu m'en tires; veux-tu?

— Qu'est-ce donc?

— Promets-moi que tu voudras, insista la petite.

— Oui, je te le promets, dit-il avec une franche docilité.

— J'ai l'ennui de voir que Gribiou est cause qu'on te croit un méchant garçon. Dis-moi que tu ne lui parleras plus... jamais.

— Jamais... balbutia Pierre. C'est que...

— Ah! oui, c'est vrai : il t'a fait sentir qu'il t'avait prêté de l'argent. Il faut le lui rendre.

— Mais...

— Eh! nigaud, puisque j'en ai!... Attends... (On entendit dans l'ombre un petit bruit de pièces glissant les unes sur les autres.) Tiens, voilà huit francs. Prends... mais prends donc!

— Non, fit Pierre, qui s'était levé, non, je ne veux pas de ton argent : tu en as trop besoin.

— Moi?... allons donc! puisqu'il me restera trois francs... soixante sous, soixante jours. Ah! d'ici à soixante jours, sois tranquille, il m'en sera venu d'autre... Prends donc.

— Non, je ne veux pas, répéta-t-il dignement.

— Ah! tu fais le fier avec moi, et tu ne l'as pas fait avec Gribiou pourtant! C'est que tu aimes mieux Gribiou que moi.

— Ne dis pas ça, Marie!...

— Si! je veux le dire, puisque c'est vrai. Tu ne m'aimes point, moi; tant pis! Moi, j'aurais bien voulu être en amitié avec toi... Mais tu ne veux rien que de Gribiou.

— Mais tais-toi donc, méchante petite! s'écria Pierre impatienté.

Elle continua comme s'il n'eût rien dit :

— Oui, c'est tant pis, parce que je sais que si je reste au pays, Gribiou ne me laissera pas tranquille; oh! il cherchera à me faire du mal, bien sûr... Et voilà, je pensais : « Mais j'aurai un bon garçon qui me défendra contre lui, ce sera Pierre. » Oui, j'avais pensé comme ça. Mais tu ne veux pas, tu as peur de Gribiou.

— Peur! peur! Qu'est-ce que tu dis donc là? s'écria Pierre. Oh! si, je veux te défendre, oh! si. Eh! qu'il vienne donc! qu'il vienne donc! qu'il essaye donc! il verra!...

— Comme aujourd'hui, n'est-ce pas? fit la petite, qui avait pris la main du jeune garçon.

— Oui. Tu me le diras, entends-tu? tu me préviendras... Lui ou les autres, et même les grands, les forts!...

— Ainsi, c'est que tu veux bien être en amitié avec moi? précisa-t-elle doucement.

— Pardine! toujours!

— Et pas avec lui? Alors...

(Elle lui faisait toucher l'argent.

— Eh bien! oui, s'écria-t-il, je les prends; mais je te les rendrai, entends-tu?

— Mais je l'espère bien! Seulement promets-moi que tu ne diras à personne que je te les ai prêtés, pas même à ta mère, parce que je ne veux pas qu'on sache que je les avais.

— Pas même à ma mère, ça sera difficile.

— Eh bien, rien qu'à ta mère, si tu veux; mais qu'elle n'en dise rien, elle.

— Sois tranquille.

— Et maintenant, reprit-elle, en l'entraînant hors de la tour, allons, viens.

— Où donc? demanda-t-il, en la suivant presque de force.

— Qu'est-ce que ça te fait? viens toujours.

Et comme, à la descente des ruines, elle le faisait tant courir qu'à chaque pas il butait et bronchait :

— Prends donc garde, petite folle, disait-il en riant, tu vas me faire casser les jambes.

Toutefois ils arrivèrent sans accident au bas du monticule au sommet duquel se dressait la tour aux Hiboux.

XI. — OU ILS ALLAIENT.

Quand ils arrivèrent sur la route :

— Oh! mais, demanda-t-il, en voyant qu'elle ne ralentissait point la marche, allons-nous trotter longtemps comme ça? où diable me mènes-tu?

Sans répondre, elle l'entraîna toujours, et, quoiqu'il ne sût pas où il allait, il se laissait docilement conduire. Mais quand ils furent rentrés ensemble dans le village — où, vu l'heure tardive, tout était clos et désert — et que, à la direction qu'elle lui faisait suivre, il crut comprendre où elle le menait :

— C'est chez ma mère que nous allons? fit-il en s'arrêtant et en étouffant le son de sa voix, pour que des maisons on ne l'entendît pas.

— Eh bien, oui, répondit-elle en souriant; est-ce que ça te fâche?

— Non, mais pourquoi venir avec moi? Je serais bien venu tout seul.

— Je ne dis pas non; mais tu n'aurais eu qu'à rencontrer Gribiou; et s'il t'avait détourné de nouveau...

— Oh! n'aie pas peur : je ne le verrai plus qu'une fois pour lui rendre son argent, et ce sera fini, bien fini... Mais, vois-tu, pour rentrer chez ma mère...

— Eh bien, quoi?

— Après l'affaire d'aujourd'hui... quand M. Hureau aura su...

— Ah! c'est pour ça que tu voulais partir?

— Non, mais...

— C'est ça qui t'a décidé... Eh bien! rentre; sois tranquille, il ne t'arrivera rien.

— Qu'en sais-tu?

— Puisque je te dis que je le sais, tu peux bien t'en rapporter à moi.

Ils se remirent à marcher côte à côte. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de la maison, ce fut Marie qui s'arrêta d'elle-même.

— Je vas te laisser, lui dit-elle; mais tu sais ce que tu m'as promis. Plus de Gribiou, et plus d'idée de t'en aller... parce que si ce mauvais me fait des ennuis, il faut que tu sois là pour me défendre... Est-ce bien promis?

— Oh! oui! fit Pierre en serrant la main de la fillette.

— Alors, bonsoir... Mais je ne repars pas sans t'avoir vu rentrer.

— Oui, oui, fit-il, comme impérieusement dominé.

Et il marcha vers la porte de la maison.

— Ah! dis donc... fit Marie, le rappelant à voix basse.

— Hein?...

— Merci de la belle paille fraîche que tu m'as apportée, dit-elle avec un fin rire, ça va me faire un bon lit.

Et quand elle eut entendu le bruit du loquet et vu se dessiner sur la rue le carré lumineux de la porte ouverte, elle reprit sa course du côté de la tour.

XII. — LA PETITE PROTECTRICE.

Le lendemain matin, il faisait à peine jour quand la petite Marie frappait à la porte du presbytère et demandait à parler à M. le curé, auprès de qui elle fut bientôt introduite. En la voyant entrer, le prêtre, qui lisait assis devant la cheminée, lui fit signe d'approcher et, lui prenant les mains dans les siennes :

— Ah! c'est toi, petite, dit-il; tu viens, n'est-ce pas, pour que j'arrange cette vilaine affaire d'hier? tu as renoncé à tes idées... je m'en doutais. Vois-tu, ma pauvre enfant...

Comme le curé marquait une légère pause dans ses paroles, la petite en profita pour glisser doucement et respectueusement une interruption :

— Pardon, monsieur le curé, mais ce n'est point du tout pour moi que je viens. Mon idée d'hier est encore mon idée d'aujourd'hui. Ne vous occupez pas de moi, ce n'est pas la peine. Et du moment que vous pouvez être sûr que je ne veux faire du mal à personne, laissez-moi, s'il vous plaît, suivre mon projet. Vous verrez qu'on n'aura rien à me reprocher.

— Ah! vraiment! fit le curé, à qui la singulière assurance de la petite semblait presque en imposer.

— Oui, monsieur le curé, reprit-elle, ne vous occupez pas de moi. Je viens à propos d'un autre.

— Et de qui donc?

— D'un brave petit, dont tout le monde parle mal, mais sans raison... Il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on dit. Je le sais bien, moi! et c'est pourquoi j'ai pensé : « Il faut que j'aille trouver M. le curé; on le croira, lui, quand il assurera que tout ce qu'on prétend est mensonge, et ça serait si bon à ce pauvre Pierre. »

— Pierre Burel?

— Oui, monsieur le curé, Pierre Burel. Je vous le dis, il n'a rien fait de mal; et, parce qu'on ne veut pas le croire, ça le fâche, ça l'ennuie. Il est en colère contre tout le méchant monde... et, toutefois, voyez-vous, si au lieu de ça on lui disait de bonnes paroles, si on le croyait, si on le tenait pour un brave garçon qu'il est...

— Eh bien, soit! brave garçon, je ne dis pas non, mais un peu paresseux... c'est prouvé, objecta le curé.

— Paresseux, répéta la petite, peut-être bien; mais si vous vouliez, monsieur le curé, je gagerais qu'il ne le serait plus.

— Et comment?

— Si vous vouliez lui chercher une place chez de bonnes gens, vous verriez, il travaillerait, il serait gentil, on ne se plaindrait plus de lui.

— Penses-tu ?

— Oh ! j'en suis sûre ! Vous verrez, monsieur le curé, vous verrez.

— Allons ! fit le prêtre, à qui le sérieux de ces affirmations faisait évidemment oublier l'âge de son interlocutrice, puisque tu le recommandes avec tant d'ardeur, je le verrai d'abord, je causerai avec lui...

— Oui, c'est ça, monsieur le curé, parlez-lui, mais doucement, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille... Et ensuite j'aviserai à le placer.

— Oh ! monsieur le curé, vous êtes un bien brave homme ! s'écria la fillette en battant des mains avec une sorte de naïf accès de joie.

— Tu trouves ? Eh bien ! tant mieux ! dit en souriant le curé, qui voulut revenir aux prémisses de l'entretien... Mais toi, voyons... reprit-il.

Elle l'arrêta :

— Ah ! pardon encore, monsieur le curé ; n'est-ce pas que pour ce qu'il a fait hier, quand il m'est venu en aide, on ne le chagrinera pas ? Vous empêcherez, vous direz qu'il n'a pas pu se retenir. Il a entendu crier : « Au secours ! » La porte était fermée ; eh bien, il a passé par la fenêtre. Il ne savait pas ce que c'était, il a pensé bien faire... Qui est-ce qui n'aurait pas fait comme lui ?... Ainsi, vous, monsieur le curé, si vous aviez entendu crier au secours...

— Tu crois que j'aurais, comme lui, enfoncé la fenêtre pour entrer ?

Chez M. le curé. Dessin de F. Lix.

— Oui, monsieur le curé ! répondit-elle tout naturellement, en tenant son franc regard arrêté sur celui du prêtre, qui, alors écartant quelque peu les bras et hochant la tête :

— Eh ! possible ! fit-il.

— A présent je m'en vas ; adieu, monsieur le curé, dit la petite ; mais, se reprenant aussitôt : Ah ! vous savez, monsieur le curé, j'avais commencé de venir au catéchisme pour faire ma communion aux Pâques prochaines. En ces temps derniers on ne me laissait pas toujours venir ; mais maintenant je ne m'oublierai pas, soyez tranquille. Je veux faire ma communion, moi, parce que j'aime le bon Dieu.

— Et le bon Dieu t'aimera, petite, si tu le pries bien tous les jours, dit le prêtre.

— Oh ! je n'y manque jamais, monsieur le curé ! C'est ma mère et la cousine Mariette qui m'ont appris ça, et je ne veux pas leur faire de la peine. Adieu, monsieur le curé.

Après avoir fait une légère, mais gentille révérence au prêtre, qu'une sorte de profond, mais sympathique étonnement retenait en place, elle sortit de la chambre.

Quand elle fut sortie :

— C'est singulier, murmura le prêtre, la voilà seule, abandonnée, sans gîte, sans rien, et elle s'oublie pour ne songer qu'à protéger les autres.

Puis sur ses lèvres vint un sourire, qui ne devait pas être de mépris, car tout aussitôt il se leva, et, sans plus de retard, se dirigea vers la maison de la mère Burel.

. . . . . .

E. MULLER

(La suite à la prochaine livraison.)

PROMENADES EN SAVOIE.

LES LÉGENDES D'ÉVIAN [1].

Ripaille. Dessin de A. de Bar.

V. — LA TOUR DU CORBEAU.

Pendant que nous sommes au fantastique, racontons une autre histoire de trésor caché. C'est un corbeau qui le garde.

A quelques kilomètres d'Evian, sur le bord du lac, on remarque une tour isolée, ruinée, décapitée, noire de siècles.

Quand le vent souffle, on lui chanterait volontiers :

La tour prend garde
De te laisser abattre !

Mais elle semble tout braver et reste debout, fièrement drapée dans son manteau de lierre.

Elle donne même encore l'hospitalité. Un arbre, un noyer, prenant racine au beau milieu de sa circonférence, a promptement dépassé la hauteur des créneaux pour avoir de l'air ; il s'élève, il s'épanouit en plein

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ciel ni plus ni moins que, dans sa caisse, ou, pour que la comparaison soit plus juste, dans son bac conique, un immense oranger.

Ce mot me rappelle une boutade du plus spirituel écrivain, dont s'honore Marseille. Un jour, dans le jardin des Tuileries, il avise un oranger mort, et réfléchissant que les orangers royaux sont logés, nourris et chauffés aux frais de l'Etat — il était très-frileux, ce pauvre Méry! — le voilà qui pétitionne pour obtenir la survivance du défunt. Cette place vacante, pourquoi ne la donnerait-on pas à un poëte?

— Ma foi! puisque cette tour est vide et ne sert plus à rien, s'est probablement dit le noyer, j'y fais élection de domicile!

Et le voilà qui prend ses aises. Ne te gênes pas, mon ami! fais comme chez toi! Il est devenu, personne ne lui faisant de procès, touffu, vigoureux et superbe.

Mais la graine? me demanderez-vous peut-être, la graine n'est pas venue là toute seule! Il faut qu'elle ait été plantée par quelqu'un? Oui, par le corbeau! C'était une noix de diamant et, qui plus est, importée de l'enfer.

Voilà la légende :

Cette tour faisait partie de l'enceinte du domaine de Ripaille, appartenant aux comtes de Savoie. Ils n'étaient encore que comtes. L'un d'eux, Amédée VII, surnommé le comte Rouge, venait d'y mourir, et d'une mort subite, effrayante. On parlait d'empoisonnement, de maléfice.

Le pays était en deuil, et le ciel aussi. Jamais on n'avait vu nuit plus sombre.

Transportons-nous sur l'autre rive, presque en face de la tour, dans la petite ville de Morges. Plus de lumière, aucun bruit. Tout dort.

Survient un étranger, qui semble vouloir traverser le lac. Il va et vient sur la grève en cherchant, en appelant un batelier.

Le watchmann, ou crieur de nuit, passe et s'approche avec son falot. Dès le premier regard, il est stupéfié de l'étrange silhouette de l'inconnu. Figurez-vous un très-grand bossu, tout en hauteur. Ses jambes, démesurées et grêles, rappellent les pattes du héron. L'ample manteau dans lequel il se drape est écarlate. Ecarlate aussi la plume de son feutre. On dirait une flamme agitée par le vent. Méphistophélès.

D'un accent bref et mélancolique, il dit au watchmann :

— Conduis-moi tout de suite chez le syndic des patrons de barque.

— Mais je viens de crier minuit! On ne réveille pas les gens à pareille heure!

— Va! te dis-je, va!

Et, comme argument sans réplique, le veilleur sent une bourse qui, venant il ne sait d'où, s'est glissée dans sa main.

Les deux hommes se mettent en marche.

Bien que la gelée rendît le chemin sonore, aucun bruit ne se produisait sous les pas de l'étranger.

Son ombre, quand le guide se retournait avec le falot, son ombre s'allongeait jusqu'au faîte de la maison soudainement éclairée. Il riait alors et, tournant à demi la tête, il semblait prendre plaisir à voir son profil dessiné dans le triangle du pignon. Un profil vraiment diabolique!

On arrive devant la maison du batelier.

— Holà!... holà! hé! maître Schwartz!

C'était le nom du syndic, un Allemand peu gracieux, mais fort rapace.

Une fenêtre enfin s'ouvrit, encadrant son visage ensommeillé.

Dès qu'il eut appris ce dont il s'agissait :

— A plus de minuit! se récria-t-il, et par un froid pareil! Ah! mais non... quand bien même on m'offrirait dix fois le prix du tarif!

— Je payerai vingt écus d'or! répliqua l'inconnu de sa voix railleuse et stridente.

— A vos ordres, monseigneur! s'écria le cupide Teuton, je descends et me voici!

Le watchmann les reconduisit, les éclaira jusqu'à la grève.

Schwartz descendit dans sa barque et se retourna, présentant le bras au passager.

Mais celui-ci, dévoilant un objet que jusqu'alors il avait caché sous son manteau rouge :

— D'abord, fit-il, mon bagage!

C'était une cassette. En la recevant, Schwartz trébucha, tant elle était lourde.

Il la posa sur un banc, où l'étranger vint s'asseoir.

Au sortir du port, on se heurta contre une autre embarcation mouillée en travers de la passe, mais invisible dans les ténèbres.

Le coffret tomba du choc, et s'entr'ouvrit un instant.

Des diamants, des rubis, étincelant tout à coup dans la nuit noire, avaient ébloui les yeux de Schwartz.

— Ah! se dit-il, voilà donc pourquoi la cassette est si lourde! Il faut qu'elle en soit remplie! Quelle richesse!

Un ricanement sourd s'échappa des lèvres de l'inconnu. Il replaça sur le banc le coffret, il le recouvrit de son manteau.

Notre Allemand, lors de sa première jeunesse, avait été l'apprenti d'un joaillier de Francfort, dans cette fameuse rue des Juifs où passaient à cette époque toutes les pierreries de Golconde. Il s'y connaissait donc et, supputant par la pensée le trésor qu'il venait d'entrevoir :

— Crésus lui-même n'en possédait pas davantage! songeait-il. Ah! si c'était à moi!... Quel changement!... Avec une pareille fortune on peut avoir tous les plaisirs, tous les honneurs! J'achèterais un titre... un domaine... un royaume!

Et fiévreusement il ramait, il ramait toujours.

Le passager ne disait mot. Sifflotant un refrain dont le rhythme était bizarre, il paraissait s'assoupir.

Vainement Schwartz évitait de regarder le coffret. Ses yeux, comme attirés par une force magnétique, se fixèrent sur le pan d'étoffe dans lequel il restait enveloppé. A travers le drap, à travers le fer, il voyait les brillants scintiller, resplendir. Des escarboucles! une fascination!

L'homme au manteau rouge s'était décidément endormi. Bercé par le mouvement de la barque, il oscillait vers le bordage.

— On n'aurait qu'à le pousser! murmura l'Allemand.

Il voulut résister à la tentation... Mais les diamants et les rubis flamboyèrent... Mais l'étranger se pencha tout à fait en dehors du bateau.

Schwartz enfin bondit, et le précipite dans le lac.

Puis follement, et dans l'espoir de tromper Dieu :

— Ah! j'ai voulu le retenir! s'écrie-t-il en regardant le ciel. Il est tombé... ce n'est pas moi!

A la place où les flots se refermaient sur leur proie, il y eut un retentissant éclat de rire. Et ce rire, comme

ricochant à la surface du lac, se reproduisit tout à l'entour de la barque, à la crête de chaque vague.

Le meurtrier fermait les yeux, se bouchait les oreilles, en frissonnant au-dessus de la cassette qu'il étreignait des deux bras.

Elle était à lui, bien à lui !

Cette pensée le ranimant, il s'orienta.

La côte suisse était loin : presque toute la largeur du lac à retraverser. En ce moment, cette même nuit, le misérable n'osa pas. Il atteignit promptement la côte de Savoie, juste en face de la tour.

Ce n'était déjà qu'une ruine abandonnée. Plus d'étages, plus de plafonds. La porte restait ouverte à tout venant.

Notre voleur s'y réfugie avec le coffret. Il veut l'ouvrir, mais il n'y parvient pas. Accablé de fatigue et d'angoisses, il succombe au sommeil.

Sommeil tourmenté !... Affreux cauchemar !... Il revoit sa victime, mais déjà verdâtre et l'œil glauque comme après un long séjour au fond des eaux !... Puis tout à coup, métamorphose effrayante, ou plutôt changement de costume !... c'est le même visage, le même regard... mais, au lieu d'un homme, un démon ! De grandes ailes, une flamme au front... Le roi des enfers !...

— Misérable !... dit-il au meurtrier, dont ses ongles crochus labourent la poitrine ; imbécile !... mais tu ne m'avais donc pas reconnu !... Je suis Satan !... Ah !... ah !... tu m'as noyé... je te change en noyer... Comprends-tu le calembourg ? Non... Je m'explique...

Et le prince des ténèbres, encore ricanant du jeu de mots qu'il venait de se permettre, continua :

— Tu vas prendre racine dans cette tour et devenir un arbre, un noyer, qui tous les ans, à pareil jour, à pareille heure, et pendant une heure, portera comme noix les brillants renfermés dans cette cassette. Et ton âme maudite, sortant de l'enfer pour soixante minutes, pas davantage, rentrera dans ton corps transformé ainsi qu'il va l'être. Elle se répandra dans ta séve, dans tes fibres et dans tes feuilles qui frissonneront. J'apparaîtrai pour cueillir tes fruits étincelants, qui redeviendront ensuite des noix vulgaires... Schwartz, attends encore, je n'ai pas tout dit...

Le diable, après une pause, acheva en ces termes :

— Si, pendant la cueillette, un mortel est assez audacieux pour venir ici me vendre son âme, que j'accouplerai subséquemment à la tienne, il aura le trésor et sera plus riche que tous les rois de la terre !... Mais toi, jamais !... Ah !... ah !... Voilà ce que c'est que d'avoir voulu me noyer... Tu l'es comme moi. Les deux font la paire !...

En ce moment, comme l'aube blanchissait l'horizon, on entendit ce cri dans la futaie voisine :

— Croac !... croac !...

C'était un corbeau qui s'éveillait.

Satan l'appela :

— Holà, hé ! messire au noir plumage, je te nomme gouverneur de cette tour, y compris le trésor de l'arbre... Acceptes-tu ?

Un croac affirmatif lui répondit.

— Je reviendrai dans un an, conclut le diable. Au revoir, Schwartz !... Au revoir, corbeau !...

Et, prenant son vol aux dernières ombres de la nuit, Satan disparut.

Déjà la transformation s'était accomplie, déjà le noyer surgissait entre les créneaux. Ses feuilles pleuraient. On eût dit des gouttes de rosée, que brillantait le soleil levant. C'était le sang, c'étaient les larmes du damné. Des rubis !... Des diamants !... Ceux peut-être de la cassette !

Le trésor n'est donc pas sous les racines, il est au bout des branches, mais pendant une heure seulement chaque année. Il faut deviner cet anniversaire, saisir l'instant, affronter le diable. Quelques ambitieux poursuivent ce rêve, assure la chronique. Mais jusqu'à présent on n'a cueilli que des cerneaux, on n'a gaulé que des noix.

Et le corbeau !... Il se montre souvent. Souvent même ils sont plusieurs. Aurait-il fait des petits ?

L'un d'eux, sinon l'ancien personnage, se prit à parler tout à coup, et, s'il vous plaît, dans le patois savoyard. Il disait :

— Fanchette !... Fanchette !... *Vin me cri !...* (Vrens me chercher !...) *D'ai fan !...* (J'ai faim !...)

Ce n'était pas un farouche. Il ne songeait pas à s'enfuir ; il restait sur son arbre perché, comme celui de la fable ; il avait quelque chose de plaintif et de calme dans la voix en appelant : Fanchette !...

Un chasseur, qui passait au pied de la tour, l'abattit d'un coup de fusil.

Fanchette, servante dans un château voisin, arriva trop tard. Elle eût dit que c'était un corbeau privé, son élève. Malheureusement il avait fait l'école buissonnière.

— Pauvre Jacquot ! murmura-t-elle, tout attristée.

Je crois même qu'elle le pleura. On le fit empailler, mais la légende n'en est pas morte.

VI. — RIPAILLE.

Ce n'est plus qu'une vaste métairie, au milieu d'un parc splendide.

Jamais vous n'avez vu des tilleuls et des chênes aussi vigoureux, aussi gigantesques.

Le parc occupe tout un promontoire, qui s'avance assez loin dans le lac, où viennent aboutir presque toutes ses allées ombreuses. A l'extrémité de chacune d'elles, si n'étaient les berceaux de feuillage qui masquent la vue, on apercevrait au delà des eaux bleues, sur l'autre rive, une ville du canton de Vaud. Des prairies, des jardins, des vignes, des cultures de toute sorte complètent ce merveilleux domaine. Je doute qu'il y en ait un autre plus propice à la rêverie.

Son origine se perd dans la nuit des temps. On y retrouve des tombes romaines et des bijoux mérovingiens. Ce fut tour à tour la villa de quelque proconsul, un rendez-vous de chasse, un château fort, un couvent, un prieuré, un ermitage, une ferme. *Sic transit gloria mundi !* Mais cet amas de constructions et de ruines de différents âges conserve encore, malgré son incohérence, un caractère de grandeur qui reste dans la mémoire. « Je n'ai point oublié, dit Francis Wey dans un excellent livre dont il sera parlé plus tard, ni la cour en hémicycle dont le centre est occupé par une église de 1762 en style des Jésuites, façade à pilastres de marbre gris, couronnés d'un fronton où la croix de Savoie sert de support à la tiare et aux clefs de saint Pierre ; ni le beau magasin à fourrages qui, amoncelant ses meules jusqu'aux deux tiers de la nef, semble inviter les chérubins suspendus aux voûtes à prendre leur élan pour cabrioler dans le foin ; ni les jolies tourelles à poivrières du quinzième siècle, environnées de murailles que festonnent des saillies ventrues, restes d'ouvrages

rasés ; ni la vaste cour d'honneur du premier des ducs de Savoie et du dernier des antipapes, avec ses belles ogives à croisillons, ses portes à meneaux rompus, son escalier intérieur découpé à jour et sa magnifique cheminée qui, portée sur des piliers polygonaux, déploie à ses angles des aigles héraldiques ciselés en plein marbre... »

Mais arrivons à la légende qui, cette fois, sera de l'histoire. Un fait authentique, et tel cependant qu'on n'avait jamais vu, qu'on ne reverra jamais le pareil.

En 1634, Amédée VIII, duc de Savoie, conçut l'étrange projet de se retirer à Ripaille et d'y vivre désormais en ermite.

Ce n'était pas un fou. C'était, au contraire, un sage. Après quarante-trois ans de règne, durant lesquels si *sagement se gouverna que son païs de Savoye estoit le plus riche et le plus seur de ses voysins*, il avait mérité qu'on le surnommât le *Pacifique* et le *Salomon* de son siècle.

Cinq gentilshommes, âgés de plus de cinquante ans et veufs comme lui, s'engagèrent à l'accompagner dans sa retraite. L'histoire a conservé leurs noms : Henri de Colombier, Claude de Saxo, Nicod de Menthou, Humbert de Glarens, François de Buxi.

Ils avaient été généraux, ambassadeurs ou conseillers du duc, leur doyen et leur maître.

Depuis l'année précédente, il faisait exécuter en secret tous les changements, tous les aménagements nécessaires : une cellule, ou plutôt un pavillon à tourelle seigneuriale, pour chacun de ses compagnons.

Ils s'installèrent le 16 octobre, et, dès le lendemain, revêtirent l'uniforme convenu d'avance : longue robe de drap gris, capuchon et manteau de même couleur, fourré d'hermine pour le duc, et pour les autres de peau noire de la Romagne; la barbe et les cheveux longs ; un bâton recourbé comme celui des pèlerins ; la croix tréflée de Saint-Maurice au cou. On les appelait les chevaliers de Saint-Maurice.

Leur couvent, ou plutôt leur maison, se composait en outre d'un chapelain, Pierre Raynaud, et de quatre écuyers du duc : Georges de Varax, François de Menthou, Georges de Valpergue et Robert de Candia, l'un des ancêtres peut-être du célèbre ténor Mario.

Venaient ensuite les écuyers des chevaliers, les valets de chambre, les domestiques et huit gardes, qui veillaient nuit et jour à la sûreté du monastère. Les écuyers avaient pour coiffure un bonnet violet.

Le duc avait abdiqué la couronne, ou du moins cédé la lieutenance à son fils Louis, se réservant la gestion des affaires importantes, qui se discutaient sous le froc, en conseil.

Chaque jour treize pauvres étaient hébergés et nourris au couvent. Il y avait donc œuvre de charité. Des travaux politiques, les exercices religieux, l'étude et la conversation, la chasse ou tout au moins des promenades se partageaient les heures des nobles cénobites. Assurément ils ne vivaient pas de racines et d'eau claire ; mais c'est une calomnie de prétendre qu'ils ne s'étaient retirés du monde que pour mener plus à l'aise une vie de bombance et d'oisiveté, pour *faire ripaille*.

D'où vient ce faux dicton ? La France de Charles VII était bien trop occupée à se reconquérir vers l'ouest pour tant prendre garde à l'inoffensive excentricité qui se voyait au bord du Léman. On ne remarqua même pas les quelques plaisanteries décochées de la Bourgogne et des villes italiennes. François Villon, Rabelais et les autres railleurs de moines ne se sont jamais servis de cette expression. Donc ils l'ignoraient. Elle ne se trouve ni chez les poëtes de la pléiade, ni dans Brantôme, ni dans Saint-Simon. On ne la voit apparaître qu'au dix-huitième siècle, et nos dictionnaires l'accueillent sans examen. Mais *Ripaille* vient de *ripa*, rive, et la forme latine est *Ripallia*. *Datum Ripalliæ* se lit au bas de plus d'une vieille charte savoisienne. *Faire ripaille* n'est français que dans le sens de jouir des plaisirs de la campagne au bord de l'eau. On ne saurait trop énergiquement protester contre de telles déviations de la langue, alors surtout qu'elles semblent consacrer un mensonge historique.

Oui, la vie cénobitique des chevaliers de Saint-Maurice tenait de la vie de château ; mais elle était *austère, innocente, et sans aucun scandale*. Une enquête le constata quand les pères du concile de Bâle, voulant opposer à Eugène IV un pape de race gallicane, élurent le duc Amédée de Savoie et vinrent, à Ripaille même, lui apporter la tiare.

Ce ne fut qu'après une longue résistance qu'il accepta. Tous les ordres religieux lui furent aussitôt conférés. Il dit sa première messe et, suivi de ses compagnons, s'achemina vers Bâle, où, le 7 juin 1440, il fit son entrée solennelle.

En quittant son cher Ripaille, il avait pleuré.

Trois siècles plus tard, à Ferney, non loin de là, Voltaire écrivait dans sa fameuse épître au lac de Genève :

> Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
> Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée !
> Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
> Des biens et des grandeurs oubliant toute idée,
> Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux;
> Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
> Tu voulus être pape et cesser d'être sage ?
> Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant ;
> Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
> Si j'étais ainsi pénitent,
> Je ne voudrais pas être pape.

Amédée de Savoie ne le fut que cinq ans, sous le nom de *Félix V*. Après quoi, pour rendre la paix à l'Eglise, il abdiqua la tiare sans plus de regret qu'il n'avait abdiqué la couronne, et revenant au bord de son paisible lac, il y vécut *exemplairement* avec ses chevaliers. Pie II, son compétiteur et son juge, a rendu témoignage à la renommée de ses vertus.

Le Ripaille moderne garde plus d'une réminiscence de l'ancienne abbaye; quand les brumes du Léman, déchirées comme un voile, s'égarent par lambeaux sous les ombrages séculaires, ces ombres grises semblent être les fantômes du duc et de ses compagnons... Des revenants ! les chevaliers de Saint-Maurice !

VII. — TRILBY II.

Jusqu'à présent nous ne nous sommes guère promenés que sur la rive et les premiers coteaux qui la dominent, mais toujours aux environs d'Evian, presque dans sa banlieue. Mon hôte me l'a souvent répété : toutes ces histoires-là sont des voisines !

Si vous le voulez bien, prenons aujourd'hui ce chemin qui grimpe dans la montagne.

Lorsque ses plans verts vous apparaissent en perspective, du bateau à vapeur, on aperçoit, juste au-dessus de l'établissement des bains, les cloches ou plutôt le minaret de l'église de Saint-Paul. Elle semble confiner aux jardins des villas qu'habitent les buveurs d'eau. Détrompez-vous ! Il y a plus de deux lieues de la ville

au village, et toujours en montant. Mais la route est ombragée, récréative. Toutes sortes de surprises champêtres et de reposoirs artistement choisis pour le plaisir des yeux. Courage donc ! Nous y voici !

Ce sont déjà les chaumières montagnardes, longues et basses, avec des toits saillants, formés de bardeaux et consolidés par de grosses pierres. Là finit la région des châtaigniers et des hêtres; voici maintenant celle des sapins. Engageons nos pas sous leur ombre bleuâtre, et montons, montons encore ! Une vallée, que rien ne faisait soupçonner d'en bas, se creuse et se déroule inopinément à nos yeux. C'est la vallée d'Abondance. Quelle nature calme et sauvage ! Ces ruines, c'était l'abbaye, dont vous connaissez déjà la légende. Le village se groupe à l'entour, le long du ruisseau qui plus tard deviendra la Dranse. Sur l'autre versant, des chalets, des *regards* à fourrages, des fromageries sont éparpillés çà et là. Plus loin, plus haut, vous apercevez les *hameaux d'été*, où campent alors troupeaux et pasteurs. N'entendez-vous pas le carillon des vaches, le chant des chevriers et des bergers ? Dans ces solitudes aériennes, plus de haies ni de bornages. Bêtes et gens vivent en liberté. La vie pastorale ! L'âge d'or, ou du moins le souvenir des temps bibliques ! Toute la flore alpestre émaille ces dernières pentes vertes, où bondit l'eau claire des cascades, qui semblent avoir leur source au ciel même. Si l'on rencontre encore des bois, ce sont des bois sacrés, des *bois-barrés*, car ils arrêtent les avalanches. Voulez-vous pousser notre ascension jusqu'à cette cime renommée pour son panorama? Il

Le lac de la Gottetta. Dessin de A. de Bar.

embrasse toute la chaîne du mont Blanc, toute l'enfilade du Valais. En face de nous, comme sur nos têtes, voici déjà des pics sourcilleux, des crêtes perdues dans les nuées, *la cornette de Bise*, *la dent d'Oche*, un glacier, des neiges éternelles !

Mais non ! je préfère une halte au bord de cet étang solitaire, qui reflète dans le miroir de ses eaux profondes la grande roche couleur de rouille par laquelle il est abrité des vents du Nord. Une sapinière commence à son autre extrémité. Il est plus étendu que je ne le supposais... C'est vraiment un petit lac. Des arbustes, des plantes, des lianes lui font un cadre de verdure et de fleurs. Ici, c'est comme un moelleux tapis d'herbe, de mousse et de roses des Alpes. Asseyons-nous. Personne ne nous dérangera. Hein ? quel silence ! Cette eau, sans nom, n'est pas sans légende : un vrai conte de mère l'Oie... Jugez-en.

Il y avait une fois, dans la paroisse de Saint-Paul, un fermier qui s'appelait Claude Fleury. C'était bien l'homme le meilleur, le plus heureux et le plus gai du pays de Gavot.

Jusqu'alors tout lui avait réussi. Les terres qu'il cultivait à bail étaient excellentes. Au lieu d'en partager les produits avec le propriétaire, suivant la coutume savoyarde, il le payait en argent, ce qui lui permettait de plus gros bénéfices. Aussi jamais Claude n'était en retard. On recherchait, sur le marché d'Evian, son herbe, son grain, ses fromages, la laine de ses brebis, jusqu'à son eau de cerises. Une métairie hollandaise n'est pas mieux tenue que ne l'était celle du bonhomme

Fleury. Le chagrin, la discorde et la mort en ignoraient le chemin. Il avait une aimable ménagère et de beaux enfants. Déjà les aînés secondaient leur père dans les travaux champêtres. Sa fille était un beau brin de fille et, suivant l'heureuse expression de M. Dessaix, à qui j'emprunte l'idée première de ce conte, elle attendait l'amour à la porte de son cœur. Enfin le curé du village se plaisait à citer cette famille patriarcale comme un exemple de ce que peuvent la bonne conduite et le travail, avec la bénédiction de Dieu.

Notre brave montagnard ne se montrait point ingrat envers sa prospérité. Il était si charitable et de si joyeuse humeur que les voisins le surnommaient *la Main toujours ouverte*, ou bien *le père la Joie*. C'était chez lui qu'on se réunissait les jours de fête, et que le vielleux faisait danser la jeunesse; c'était encore là que se tenait la veillée, sous un ormeau, par les beaux soirs étoilés de la douce saison, l'hiver dans l'*outo* (la cuisine), et tandis que la bûche résineuse petillait dans l'âtre, tandis que les femmes filaient leur quenouille, et que les hommes taillaient des ustensiles en bois, l'hôte racontait quelque histoire du bon vieux temps, entre autres celle du nain mystérieux et bienfaisant que recèle le lac de la Gottetta; — je me trompais tout à l'heure, tel est son nom.

Ce lutin familier ressemble fort au Trilby de la *Fée aux Miettes*. Si vous en avez perdu la mémoire, relisez Charles Nodier, qui, bien autrement que moi, vous décrira ce bienfaisant et gracieux lutin. Trilby II était donc un génie, mais en miniature. Une feuille de nénuphar suffisait pour le cacher. D'ailleurs il se montrait si rarement, que jamais personne ne l'avait vu. Mais on s'apercevait de sa présence dès qu'il s'attachait à quelqu'un, soit en bien, soit en mal.

Aux avares, aux jaloux, aux égoïstes, il jouait toutes sortes de malins tours.

Par contre, si vous aviez le mérite de lui plaire, tout prospérait dans la maison. La besogne s'y faisait si vite qu'on l'eût dite faite d'avance et sans peine. Juste au moment propice, chaque culture se trouvait entreprise et promptement achevée. Aussi quelles récoltes ! quels épis ! quelles grappes ! Le vin coulait à souhait dans les tonneaux, le lait dans les jattes. Une main invisible dirigeait tout, pourvoyait à tout. La ménagère s'endormait-elle de fatigue à son rouet, sa quenouille continuait de se filer toute seule. Il y avait chaque année des nids d'hirondelles sous le toit, des fleurs grimpant jusqu'aux fenêtres. Bref, une réussite, une chance qui tenait du miracle !

Le père la Joie avouait franchement qu'il était protégé par le nain du lac de la Gottetta, ce dont il ne manquait pas de lui être reconnaissant; mais il ajoutait avec un sourire :

— Bah ! levez-vous dès l'aube, et ne vous croisez guère les bras jusqu'au soir; faites chaque chose en son temps, ayez du soin, de l'ordre et de l'économie; respectez les commandements de Dieu, ne rebutez pas les pauvres, et le nain vous favorisera comme moi. Voilà tout le mystère !

Hélas ! le travail et la piété ne garantissent pas toujours le bonheur, du moins en ce bas monde, et Claude Fleury devait bientôt l'apprendre à ses dépens.

Une récolte fut mauvaise. A peine donna-t-elle de quoi payer le fermage. L'année suivante, grande sécheresse. La troisième, des pluies torrentielles. Non-seulement tout pourrit sur pied, mais en outre les flaques d'eau stagnante occasionnèrent des fièvres. Le père la Joie fut contraint de garder le lit. La mère, à son tour, tomba malade. Deux enfants moururent. Un découragement fatal s'empara du reste de la famille. L'adversité l'accablait. Ce fut enfin la misère.

Survint alors le propriétaire, un mauvais riche. Il profita de l'occasion pour rompre un bail qu'il jugeait trop à l'avantage du fermier. Malgré ses prières, celui-ci se vit impitoyablement chassé de cette maison où ses enfants étaient nés, où tous ensemble ils avaient connu des jours si prospères. Plus d'asile, aucunes ressources ! Ses instruments de travail venaient même d'être saisis. Comment désormais gagner le pain de chaque jour ? Pauvre Claude ! Lui qu'on surnommait *la Main toujours ouverte*, il allait donc ne plus l'ouvrir que pour demander l'aumône !

Un soir, éperdu de douleur, il errait à l'aventure, cherchant la solitude et le silence, dernière consolation des malheureux. Mais, comme par une cruelle ironie du sort, les prés et les bois d'alentour, ordinairement déserts à pareille heure, retentissaient encore des joyeuses fanfares de la chasse. Un riche seigneur des environs donnait en ce moment de grandes fêtes pour le mariage de son fils unique. C'étaient sans doute les invités du baron de Blouay.

Ce nom a déjà passé dans notre récit. On l'y retrouvera sans doute encore. Il n'est pas, même en Ecosse, même en Bretagne, ces deux pays des souvenirs légendaires, il n'est pas une famille noble qui puisse en compter un pareil nombre dans ses archives.

Revenons au bonhomme Fleury. Voulant éviter les chasseurs, il va plus loin, jusqu'à la région sauvage, et finalement il arrive au lac de Gottetta.

Mais ne l'y troublera-t-on pas encore ? Aux dernières lueurs du crépuscule, il lui semble entrevoir deux ombres qui disparaissent sous la feuillée... Non ! personne... Aucun bruit... C'était une hallucination de la fièvre... Il est bien seul !

Le malheureux s'approche alors de la rive, et fixant ses yeux égarés sur la surface assombrie de l'eau glauque et muette :

— Petit nain du lac, s'écrie-t-il, pourquoi donc nous avoir abandonnés ?... Qu'ai-je fait pour que tu me retires ta protection ?... Me voici d'autant plus à plaindre, que, grâce à toi, j'avais l'habitude du bonheur !

Et, comme si le génie mystérieux eût été là, prêtant l'oreille, Claude retrace le tableau de ses prospérités évanouies, de sa misère présente. Rien de touchant, rien de navrant comme les paroles qui lui sont inspirées par le désespoir :

— Et pourtant j'étais laborieux et bon !... Pourtant je me suis toujours conduit en honnête homme !... Oh !... le courage ne me manquerait pas si tu me venais en aide, petit nain du lac !... Mais non... tu te tais... et cette eau m'attire... J'y trouverais du moins le repos !... C'est comme une fascination !... Mourir c'est ne plus souffrir !... Eh !... si je meurs, que deviendront ma femme et mes enfants ?...

Ce souvenir n'eût pas sauvé Claude. Il se penchait, se penchait toujours... Il allait tomber !...

— Arrête !... crie soudainement une voix, douce comme celle d'une jeune fille, et qui, toute tremblante d'émotion, paraissait sortir du léger brouillard s'élevant des eaux. Arrête, Claude Fleury !... je te l'ordonne !...

— Qui m'appelle ?... balbutie le malheureux, qui se croit le jouet d'un songe.

— Mais... le petit nain du lac.

— Ah !... Viens-tu donc me rendre la félicité perdue ?...

— Oui. Va trouver demain Aymon de Blouay, le bienfaisant seigneur d'Evian... Demande-lui le fermage d'une de ses terres... Il connaîtra ta bonne conduite et ta probité... Demain, tu m'entends, à midi... Je serai là... Il ne faut jamais désespérer de la justice de Dieu !

Claude était à genoux, les bras étendus dans la direction d'où venait la voix... Il écoutait encore...

Mais ce fut tout... Un bruit peut-être dans le feuillage... Peut-être le galop d'une cavalcade s'éloignant sous les sapins... Le bonhomme Fleury ne jouissait plus de tout son discernement... Il était comme ivre... Il se dit :

— J'ai rêvé !...

Le lendemain, cependant, il n'eut garde de manquer au rendez-vous.

C'était le jour du mariage, et l'heure indiquée, celle où l'on sortait de la chapelle.

Blanche de Blouay, la nouvelle épousée, donnait le bras à son beau-père.

On voit bien rarement une jeune femme aussi gracieuse, aussi charmante.

Le solliciteur eut un instant d'hésitation. Mais le nain du lac avait dit : Midi. Midi sonnait. Il s'avança, respectueux et commençant sa supplique.

Déjà le baron l'interrompait, pour ajourner au moins l'audience, lorsque Blanche ainsi parla :

— Ecoutez ce brave homme... Je vous en prie, mon père... et ce qu'il demande, accordez-le... Ce sera mon plus précieux cadeau de noce !

Cette voix, cette douce voix, n'était-ce pas celle que Claude avait entendue, comme sortant des eaux du lac?

On juge si la ferme fut accordée.

Les Fleury se montrèrent dignes de cette faveur, et l'ancienne chance leur revint. C'est grâce à la protection du nain !... disaient la mère et les enfants. Le père se contentait de sourire et travaillait encore plus courageusement que par le passé. Cinq ans plus tard, on avait tout reconquis, voire même au delà.

Aux approches de l'anniversaire de l'apparition, les filles de Claude imaginèrent de confectionner pour Trilby II un habillement complet de petit seigneur. Il était de fort bon goût, par ma foi ! Leur bonne femme de mère, renchérissant encore sur cette gratitude, ne s'avisa-t-elle pas de fourrer quelques louis d'or dans les poches.

Le bonhomme La Joie laissait faire et ne soufflait mot.

Où placer l'offrande ?

Ce qui réussissait surtout dans la nouvelle métairie, c'était le bétail, et le nain du lac a la réputation de s'en occuper spécialement. On résolut de poser le tout sur le banc de l'étable. Il saurait bien venir l'y chercher pendant la nuit.

Une grande chasse avait lieu ce jour-là dans les environs. Elle s'était prolongée jusqu'au soir. Même après le soleil couchant, les trompes sonnaient encore dans les bois.

A la ferme, on s'était couché avec le soleil, afin que le fantastique protecteur eût au plus tôt la preuve qu'on ne l'avait pas oublié.

Ce fut à qui courrait à l'étable le lendemain dès le matin.

Le costume avait disparu, mais les pièces d'or se retrouvèrent sur le banc.

De plus, un feuillet d'ivoire, sur lequel ces mots écrits au crayon :

« Le bien doit se faire pour le bien, jamais dans l'espoir d'une récompense. Donnez cet argent à plus pauvre que vous n'étiez. »

Sans en parler, Claude constata, devant la porte qu'on s'était bien gardé de clore, les empreintes des pas de deux chevaux.

A la Saint-Michel, en allant payer son fermage, il aperçut, sous l'ombrage d'un des grands tilleuls du parc, Blanche de Blouay travaillant à quelque ouvrage de tapisserie.

Devant elle, sur la pelouse, jouait son jeune fils, un gracieux blondin de quatre ans environ.

Il était revêtu du costume taillé, cousu, passementé par les filles du bonhomme Fleury.

— Ne trouvez-vous pas qu'il lui sied bien ?... dit en souriant la douce châtelaine. C'est le nain du lac qui le lui a donné.

— Ah !...

— Est-ce que vous n'y croiriez plus, au nain ?...

— Je crois surtout aux bonnes fées... même quand elles ne montrent pas leur baguette !

Telle fut la judicieuse réponse de Claude. Libre au lecteur d'en tirer la conséquence que bon lui semblera...

CH. DESLYS.

(La fin à la prochaine livraison.)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX[1].

X. — L'ATELIER.

Il faut oser en tout genre; mais la difficulté, c'est d'oser avec sagesse.
(FONTENELLE.)

Dès que fut prise la résolution importante pour laquelle nous avons vu les cinq vaillants frères réunis, ils s'occupèrent immédiatement de sa réalisation. Nous les retrouvons le lendemain, Athelstan en tête, dans leur atelier de fabrication, immense salle au rez-de-chaussée dans Walpoole-Road, une rue voisine où l'on accédait par les derrières du passage, ce qui laissait les voisins de Red-Lion-Court dans l'ignorance sur les liens qui pouvaient unir le grandiose atelier au modeste troisième étage.

Cet atelier est le vrai domaine d'Athelstan.

Depuis son retour de Californie, les travaux y ont pris une activité fébrile ; ce ne sont que pièces de fer, d'acier, de fonte, de cuivre qui, arrivant des usines, des fabriques les plus renommées d'Angleterre, vien-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

nent là s'assembler comme si la main d'un génie leur avait imprimé leur bizarre figure. C'était tout simplement la main de la science qui leur assignait leur forme et leur place dans d'admirables combinaisons.

Laissons travailler en silence cette légion d'ouvriers anglais, graves, affairés, sérieux comme des diplomates, attentifs à leur besogne comme des hommes qui en comprennent l'importance et dont les manières polies, mais dignes, contrastent si fortement avec le sans-gêne et la gaminerie de nos ouvriers français. Rien de plus frappant que cette différence. Nos ouvriers, à l'atelier, ont trop souvent l'air d'enfants qu'on retient de force à l'école : l'ouvrier anglais se montre un homme libre qui a consenti à se charger d'un travail sérieux et se doit à lui-même d'y appliquer tout ce qu'il a de valeur.

Nous retrouvons ici trois de nos connaissances : Maxwel le contre-maître et ses deux matelots. Ils sont désormais occupés aux *faragus-divers* dont ils connaissent et l'utilité et le maniement. Une collection complète de ces excellents engins s'étend dans un magasin voisin, accrochés à la muraille, au-dessus des réservoirs portatifs qui les accompagnent.

Sans vouloir entrer ici dans les détails techniques de ces ingénieux appareils inventés par le vieux Faragus, nous devons cependant expliquer au lecteur en quoi consiste la machine qui a permis à nos amis Dick et Athelstan de ramasser de l'or et au serpent Yankee de cueillir sa provision de diamants. Nous possédons, en France, des appareils analogues dus aux efforts de deux habiles ingénieurs (1) qui ont résolu très-heureusement le problème de l'éclairage dans un lieu irrespirable, comme complément indispensable des appareils qui permettent à l'homme d'y pénétrer.

Ce qui manquait, avant le *faragus-divers*, c'était une provision d'air suffisante pour aller à grande distance. De deux choses l'une, ou l'on chargeait le voyageur d'un réservoir d'air volumineux et peu résistant auquel cas il était très-embarrassant et ne contenait de l'air que pour un temps très-court, ou bien on le chargeait d'un récipient à parois très-fortes pour résister à d'énormes pressions intérieures, et l'homme était écrasé sous le poids, tout en n'emportant de l'air que pour un temps très-limité.

Cependant nous avons vu Abraham quitter, au moyen de son long tube, le voisinage du cylindre à air comprimé et, débarrassé de sa provision d'air, accomplir son merveilleux voyage au sein des ondes, laissant dans son bateau une sorte de source d'air automatique lui fournissant d'elle-même de quoi respirer et de quoi s'éclairer.

Non-seulement la distribution automatique de l'air emmagasiné était un trait de génie du vieux Faragus, mais encore la réalisation de la pompe qui servait à comprimer cet air était une admirable solution d'un problème jusqu'alors insoluble. La difficulté de comprimer l'air à une pression assez élevée est, en effet, considérable. Quelque parfaite que soit une garniture de piston, il arrive toujours, lorsque l'air commence à devenir fortement comprimé, que ce dernier passe entre le piston et le corps de pompe. Il en résulte immédiatement une contre-pression qui détruit une partie de l'effort exercé sur le levier et empêche d'atteindre la pression considérable nécessaire.

Faragus imagina d'enfermer l'air entre deux couches d'eau qui rendaient impossible toute fuite. Le piston devient vertical et immobile; le corps de pompe, au contraire, est mobile. De cette manière on peut couvrir d'eau le piston et la soupape du chapeau, de sorte qu'en un quart d'heure on arrive, sans aucune difficulté, à comprimer douze cents litres d'air à trente atmosphères. Or, si l'on emporte avec soi un réservoir contenant seulement cinq cents litres d'air comprimé à vingt-cinq atmosphères, renfermés dans un volume de vingt litres — celui d'une grosse cruche — on peut quitter assez longtemps la couche respirable de notre monde. En effet, chaque cinq minutes seulement, la pression baisse d'une atmosphère ; ce récipient suffirait donc à un homme et à sa lampe pendant plus d'une demi-heure.

Avec un réservoir de quarante litres, celui que portait Noboka sur ses robustes épaules, nous avons vu Abraham demeurer quarante-sept minutes sous l'eau et revenir en toute hâte dès que l'aiguille du manomètre portatif joint à sa lampe approchait d'une division qu'il avait tracée d'avance par expérimentation.

Les quantités d'air consommées dans le même temps varient avec chaque personne et avec la dépense de forces physiques à laquelle elle se livre. Cependant on peut calculer qu'un homme de constitution ordinaire consommera entre douze et quinze litres d'air par minute. La lampe, de son côté, en usera environ deux litres pendant le même temps. C'est donc une large moyenne que porter à vingt litres par minute la consommation de l'appareil entier; d'où l'on reconnaît que les réservoirs ordinaires fournissent de vingt-cinq à trente-cinq minutes de vie au plongeur. Au surplus le plongeur s'aperçoit immédiatement que sa provision tire à sa fin, sa respiration devenant d'abord gênée, puis difficile, de très-aisée et très-libre qu'elle était auparavant. Cependant, avant qu'il ait, même en ce cas, entièrement épuisé sa provision d'air, il s'écoulerait assez de temps pour qu'il pût revenir à la surface.

Il lui suffit, pour cela, de quitter brusquement les lourdes semelles de plomb qui le retiennent au fond, équilibrant la légèreté de son corps que la pression de l'eau ferait remonter, comme elle chasse un liége que l'on a enfoncé de force au fond d'un récipient et qu'on lâche brusquement. La pression de l'eau le chasse en dehors d'elle, tant l'impulsion est intense ; l'homme lesté demeure au fond de la mer, mais seul il remonterait avec une vitesse bien plus terrible encore, parce que le poids de l'eau qui le pousse est bien plus considérable.

Cependant cette vitesse n'est pas excessive ; d'après les expériences de M. Thomé de Gamond, il faudrait près de cinq minutes pour remonter de trois cents mètres de profondeur, c'est-à-dire que, sans appareil, personne n'y parviendrait ; on serait noyé avant.

Ce n'est pas tout ; pour que ses organes puissent fonctionner à des profondeurs semblables, il faut les garantir, au moyen d'armatures rigides qui écartent du corps et soutiennent une enveloppe protectrice. Faragus avait adopté, pour soutenir son enveloppe, une armature de métal très-léger mais très-roide et, de plus, un tube de communication amenait, entre le corps et l'enveloppe, de l'air à une pression calculée pour contre-balancer, sinon tout, au moins une grande partie de celle de l'eau.

A la lampe du plongeur, lampe analogue à celle dont

(1) MM. Deneyrouse frères.

Davy a gratifié les mineurs de tous les pays, s'adaptait une boussole pour diriger la marche de l'explorateur. C'est une des raisons qui avaient interdit à Faragus l'emploi du fer comme armatures et l'usage d'armes aciérées pour se défendre. Heureusement l'arsenal de la chimie lui avait fourni d'amples compensations, ainsi que nous l'avons vu quand l'intrépide Abraham a combattu le féroce animal qui lui barrait le passage.

Cette arme d'ailleurs, lorsqu'on n'explore pas une contrée inconnue et qu'on n'a pas impérieusement besoin de la boussole, peut être avantageusement remplacée pour les plongeurs par un levier — *crowbar* — lourde barre de fer aigu sur laquelle ils s'appuient comme sur une canne. Il faut être aussi habile, aussi adroit, aussi persévérant qu'Abraham Anson Moore, pour affronter sans soutien le fond de la mer. Non-seulement les plages ne sont sous les pieds qu'une surface à peu près solide, mais on se sent à chaque instant soulevé, ballotté, incliné, redressé par les masses d'eau qui roulent, et il faut une souplesse infinie, une présence d'esprit parfaite et une force très-remarquable pour obéir ou résister presque inconsciemment,

L'atelier. Dessin de Vierge.

selon l'impulsion qui vient vous frapper. Ces qualités, de même que celles différentes d'un bon écuyer, ne peuvent s'acquérir que par une longue pratique, et le tenace Abraham avait dû, dès son entrée en possession du trésor de son grand'père, passer de longues heures à étudier son emploi au fond de la mer.

Au milieu de la clarté douteuse et livide qui entoure le plongeur aux grandes profondeurs, clarté qui rappelle assez bien les intenses brouillards de l'automne, il croit voir flotter çà et là des formes étranges et vivantes. Il lui faut les négliger pour concentrer son attention tout entière sur le sillon lumineux de sa lampe et le faire coïncider avec une direction déterminée d'avance sur le limbe de son aiguille aimantée, seul fil d'Ariane qu'il possède dans ces royaumes de la nuit et de l'inconnu !

Mais c'est assez nous appesantir sur les divers appareils que nous avons vu si vaillamment mis en œuvre, avançons-nous vers ces énormes ponts de métal qui traversent l'immense salle d'un bout à l'autre. On s'émerveille en voyant ces arches en tôle d'acier qui, d'un seul jet, reposent à quatre cents mètres sur leurs extrémités, mais on frémit en pensant que ce ne sont là que des modèles en petit des constructions que les Murphy vont faire exécuter en les grandissant dix fois ! Et l'esprit reste confondu devant la hardiesse de la science qui ose rêver et réaliser des pièces métalliques de telles dimensions !

Athelstan ne se fait pas d'illusions. Il va falloir construire des fonderies et des forges spéciales pour produire des blocs comme ceux qu'il demande et dont de savants calculs lui ont démontré la nécessité ; mais, rien ne l'étonne. Il a calculé la dimension des hauts fourneaux, des fours qu'il lui faudra élever; il a jeté son dévolu sur les plus riches mines de fer d'Europe, et si elles ne lui suffisent pas, un des cahiers de Faragus lui en indique sept ou huit encore inexploitées dans les autres parties du monde. On les exploitera, fussent-elles dans des contrées désertes, dût-on y transporter une ville tout entière de travailleurs! Véritable Anglais, il marche devant lui, comme les illuminés des temps héroïques, négligeant ou bien ne regardant pas les obstacles obstruant le chemin. Il a en main la baguette magique. L'or peut tout en notre temps !

Ajoutons que pour mouvoir de semblables masses, il lui faut des engins dont on n'a pas d'idée, des grues dignes des géants. Il les a calculées, combinées ; elles sortiront les premières des usines à élever.

Autre nécessité qui s'impose. Afin de transporter ces monstrueux colis, il faut des navires expressément bâtis pour ne pas rompre sous ces charges. Il les a calculés ; demain ils seront en chantier ! Bientôt les blocs arrivant au lieu choisi s'élèveront en piles énormes ou se coucheront en tubes monstrueux dans lesquels locomotives, tenders, wagons rouleront comme des jouets d'enfants sans conséquence !

O la belle chose que la science ! O merveilles sans bornes de l'industrie ! Combien l'homme deviendra grand quand, après des siècles et des siècles, il aura par l'une réalisé les conceptions de l'autre !

Honneur à nos arrière-petits-enfants !

XI. — LES IDÉES D'UN AMÉRICAIN.

L'ombre et l'abîme ont un mystère
Que nul mortel ne pénétra;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera.
V. Hugo.

Revenons à la petite maison jadis louée par Faragus-Anson à l'extrémité de Philadelphie, et maintenant habitée par Abraham, qui l'a achetée depuis la mort de son grand-père, sous prétexte de conserver pieusement les curiosités du mort respecté, mais, en réalité, — nous l'avons vu à l'œuvre ! — pour recueillir, dans le cabinet mûri, les secrets qu'il pensait y être cachés.

Assis dans le grand fauteuil de Faragus, le *rocking-chair* où le vieillard aimait à se balancer et où la mort l'avait surpris, Abraham tient une lettre à la main et la relit avec attention. Voici ce qu'elle contient :

« Cayenne, 10 avril 1872.

« Cher monsieur et ami,

« Il est temps de vous parler des mines d'or. Il y en a, ici, plus de vingt en exploitation, dans la Guyane française. Les coolies sont employés à ce travail. A chaque départ, le bâtiment chargé du service des postes emporte de soixante et dix à quatre-vingts kilogrammes d'or natif, tout pour France.

« Tout étranger qui viendra dans ce pays est sûr d'y trouver de l'emploi; il n'aura qu'à payer au gouvernement français le prix d'une concession de terrain. Je suis surpris qu'aux États-Unis et en Angleterre vous n'ayez pas plus de détails sur cette affaire; mais les Français sont comme cela! Cependant l'autre jour une compagnie américaine a envoyé un navire avec des aventuriers et une machine; mais un accident arrivé à la machine les a forcés de différer leur entreprise.

« La découverte de l'or arrête naturellement la culture et le commerce; la fièvre de l'or est générale. Tous les colons qui possèdent quelque argent l'emploient à affermer des terrains et à creuser des *claims* pour chercher l'or.

« Faites, cher monsieur et ami, profiter vous et les vôtres de cette bonne nouvelle.

« Franck Woidridge. »

— Woidridge! le frère du consul anglais à Cayenne; c'est sérieux!... Malheureusement, on ne peut agir en liberté chez ces Français... tout est administratif, vexatoire, interminable!... Au fait! Je ne m'occupe plus d'or... j'irai en chercher en Australie, puisque ces *John Bull* de malheur m'ont volé mon dépôt de Californie!... Oh! je les hais, ces pirates qui viennent dévaliser les Américains du fruit de leurs veilles!... Et puis... j'ai une idée ! j'irai plus vite qu'eux.

Et se tournant nonchalamment dans son rocking-chair, il frappa sur un timbre.

Noboka entr'ouvrit la porte.

— Le Capitaine Dixon est-il venu?

— Non, maître.

— Avertissez dès qu'il sera là.

Le nègre disparut.

Abraham laissa tomber sa tête sur le dossier renversé du fauteuil, et se balançant lentement, les yeux perdus au plafond, plongé dans ses rêveries, il murmura tout bas :

— La question n'est pas là ! non, non !... Par où entamerai-je cette campagne admirable qui doit faire de moi le premier citoyen du monde, le bienfaiteur de l'humanité?... Oh ! Peabody, vous êtes dépassé de cent coudées, mon ami!...

Puis, après un silence :

— Seul, on ne peut pas tout... L'unité n'est rien a notre époque... mais il faut choisir... choisir!... O grand père, toi qui te connaissais si bien en hommes, viens à mon secours !...

Le marteau retentit violemment sur la porte de la petite maison.

— Dixon ! un homme d'action et de cœur... qui sait? peut-être !...

Noboka avança la tête, entre-bâillant la porte du cabinet :

— Maître, capitaine Dixon.

— Fais entrer.

Master Dixon s'avança.

C'était un homme de forte corpulence, aux mains larges, à la charpente peu élégante. Sa tête, couverte d'une forêt de cheveux en désordre, paraissait énorme; l'expression de son visage présageait une décision remarquable, frisant presque la sauvagerie. Deux yeux bleu-pâle brillaient au-dessus d'un nez en bec d'oiseau de proie qui semblait chercher quelque chose à déchirer. Dixon n'avait pas été heureux dans sa carrière. Que voulez-vous? la chance ne favorise pas tout le monde; sans cela, elle ne serait pas la chance.

Cependant le capitaine avait pris part à de terribles expéditions. L'une d'elles, entre autres, aurait dû le rendre célèbre. Bah! ce fut son compagnon qui recueillit tout l'honneur de l'affaire; lui, fut oublié, ouvrier non remarqué.

Il était compagnon du fameux capitaine Davidson

dans l'attaque du *Squib*. Tous deux avaient pour aide le mécanicien du *Richmond*, qui, au surplus, ne fut ni nommé ni connu.

C'était le 9 avril 1864; le *Minnesota*, navire amiral fédéral, était mouillé à Hampton-Roads, devant Newport-News. Il s'agissait pour les fédérés de le faire sauter au moyen d'une torpille nouvelle que lui enfoncerait dans les flancs un espar de vingt pieds, auquel elle était attachée. Cette torpille consistait en une capsule de cuivre, ayant la forme d'une bouteille remplie d'une poudre fulminante terrible, et dont la capacité était traversée par cinq détonateurs. La lance placée à l'avant d'un canot à vapeur et portant la torpille se dirigeait comme on le voulait.

Le canot choisi fut le *Squib*, dont on garnit l'avant d'une sorte de caponnière blindée à l'abri du boulet; on y plaça de plus une sorte de pavois courbe à bords échancrés qui permettait de diriger la marche tout en surveillant l'ennemi.

Dixon, Davidson et le mécanicien partirent, la lance en arrêt, et marchèrent sur l'*Atalanta*. Malheureusement ce navire était trop près du rivage et environné d'embarcations : il fut impossible à aborder. Ils se rejetèrent alors sur son voisin le *Roanoke;* mais celui-ci faisait son charbon et par conséquent était entouré de chalands.

En ce moment le *Squib* fut aperçu du *Roanoke* et hélé par l'équipage. Davidson répondit qu'il venait du fort Monroë et qu'il était chargé de dépêches pour l'amiral. On lui indiqua vite où était ce navire. Malheureusement, si la lune brillait dans le ciel, de gros nuages noirs passaient à chaque instant devant elle et le canot ne se dirigeait pas facilement au milieu de la flotte, aussi les hardis marins furent-ils plus d'une fois hélés des navires près desquels ils passaient. Ils ne perdaient rien de leur assurance et Dixon répondait invariablement qu'ils apportaient des dépêches.

Cependant, plus ils approchaient du *Minnesota*, plus les appels se succédaient. Enfin on leur intima l'ordre de donner leurs dépêches au *Tender*, mouillé derrière le vaisseau amiral. Dixon, qui tenait la barre, comprit qu'il fallait jouer le tout pour le tout, et, lançant le canot, contourna le navire pour l'atteindre à tribord.

L'officier de quart, croyant à une fausse manœuvre, gourmanda la gaucherie de celui qui tenait la barre de l'embarcation; Dixon poussait son aire... l'officier donna le signal d'alarme.

— Nous sommes le *Squib*, canot-torpille des confédérés! hourra! cria Davidson.

Et, au même moment, la lance atteignit le *Minnesota* à deux mètres sous l'eau, près de l'hélice.

La détonation fut terrible. L'arbre de l'hélice du navire fut enlevé hors du centre; quatorze canons de la batterie furent démontés; des matelots lancés hors de leurs hamacs; les coutures des bordages tellement ouvertes, que les pompes ordinaires furent impuissantes à étancher l'eau qui envahissait le navire. Cependant deux grandes pompes de secours furent immédiatement portées à bord, et le vaisseau amiral put entrer au bassin avant de couler bas.

Pendant ce temps, le *Squib* était en grand danger. La secousse avait fait sortir de ses paliers les tourillons de son unique cylindre, sa machine ne marchait plus, il ne pouvait fuir!... Des soldats, des matelots, revenus de leur stupeur à bord de l'amiral, faisaient un feu assez vif sur les hardis confédérés; le canon se mêla bientôt à la partie. Heureusement le *Squib* était trop près, les boulets passaient au-dessus de lui.

Dixon, conservant toute sa présence d'esprit, aidé par le mécanicien, remit les tourillons en place; la machine reprit sa marche, et le canot put fuir dans l'obscurité, non sans recevoir une grêle de projectiles, dont aucun ne toucha, quoique les tireurs fussent guidés par le feu de sa cheminée.

Tel était l'homme que pensait s'attacher Abraham.

— Asseyez-vous, capitaine, fit-il au marin en lui montrant un rocking-chair en face de lui; voici des cigares. Je désire vous parler.

— J'écoute, répondit placidement l'homme au bec d'aigle.

— Capitaine Dixon, vous n'avez pas eu de chance... je le sais, dans la guerre... hein?...

— C'est vrai.

— Vous n'avez pas de fortune...

— C'est vrai.

— Voulez-vous devenir riche?

— Oui. Que faut-il faire?

— Rien que d'honnête, foi d'Abraham! Commander un navire à moi; suivre mes instructions, et garder sur tout ce que vous verrez un silence inviolable.

— Combien cela rapporte-t-il?

— Cinquante mille dollars par an.

— Oh! j'accepte; je serai muet comme un poisson!

— Bien. Je sais qu'on peut compter sur votre parole. Vous me la donnez?

— Je vous la donne.

— Je l'accepte.

— Après?...

— Prêtez-moi toute votre attention, je vous prie. Le domaine de l'eau n'est pas accessible à l'homme sans le secours de la science, et, malheureusement pour l'homme, ce domaine est quatre ou cinq fois plus étendu que celui de la terre ferme, qui lui est ouvert naturellement. L'homme est donc condamné à ne tirer parti que d'une bien faible partie du monde dans lequel il est confiné. La mer lui échappe.

— C'est vrai.

— Eh bien, capitaine, je l'ai conquise!

— Ah!...

— Etre maître de la mer a été, depuis les époques les plus reculées, un des grands problèmes qui se sont toujours imposés à l'esprit de l'homme, et une des solutions qui ont préoccupé les philosophes et les amis de l'humanité.

— Oui, mais on n'y reste pas!

— Seules, quelques individualités ont paru douées, dans l'antiquité, de cette singulière faculté de demeurer sous l'eau, comme le plongeur célèbre Scyllis, dont parle Pausanias, et qui aurait parcouru quatre-vingts stades, c'est-à-dire un mille — un kilomètre et demi — sous l'eau, sans reparaître à la surface.

— J'ai lu que, plus près de nous, au dix-septième siècle, un Espagnol, don Francisco de la Vega, aurait passé de 1676 à 1679 au fond de la mer, vivant de poisson... Est-ce vrai? Je l'ignore.

— On pourrait, jusqu'à un certain point, se rendre compte du récit de Pausanias qui exige, au moins, douze minutes sous l'eau, ainsi que des faits de plongeurs qui, par un exercice prolongé, arrivaient à demeurer cinq, six minutes sous l'eau, par la constatation d'une anomalie physique dans la constitution du cœur, alors que ce viscère se rapprocherait de celui des fœtus et

des amphibies. Mais quant à répéter l'histoire de l'Espagnol... capitaine, ne le faites pas ! Non plus que celle du P. Kircher, dont le fameux *poisson* pêcheur italien demeura cinq et six nuits sous l'eau... Comme vous le disiez avec raison, est-ce vrai?...

— Chi lo sa?...

— La science seule pouvait donc livrer à l'homme l'empire de l'eau, puisque son organisation naturelle le lui refusait. La première idée qui s'offrit à l'esprit fut, tout simplement, d'envoyer au plongeur l'air qui lui manquait dans l'élément liquide. Cette idée simple fut appliquée par l'antiquité, puisque dans son *De Partibus animalium*, Aristote, huit siècles avant notre ère, décrit très-clairement un instrument qu'il compare à la trompe de l'éléphant, et dont certains plongeurs se servaient pour communiquer avec l'air, tandis qu'ils étaient sous l'eau.

Ceci est simplement curieux, capitaine, aussi je ne fais que passer : enjambons d'un seul coup seize siècles, si vous le voulez bien, et nous retrouverons l'idée primitive d'Aristote dans l'Arabe Bohadin, qui rapporte qu'un plongeur s'aidait d'un *soufflet* de son invention, pour porter des lettres et de l'argent dans la ville de Ptolémaïs assiégée par les croisés.

Laissons encore s'écouler quatre siècles, et l'idée mère fait son chemin sans bruit — c'est ce que je voulais vous faire voir — car au seizième siècle on connaissait des *machines à plonger*. Nous les trouvons représentées dans les figures d'un *Végèce*, imprimé à Paris en 1595, et dont j'ai les copies. A partir de ce moment, les tâtonnements s'accentuent, les perfectionnements s'accusent. A quoi bon vous citer des noms, capitaine, cela ne vous intéresserait pas ! Les plus grands bienfaiteurs de l'humanité seront toujours inconnus, et vous, Dixon, ne divulguerez jamais mon nom en cette affaire ; vous l'avez promis...

Alors, avec une lucidité parfaite, Abraham expliqua au capitaine le *Faragus-Diver*, le lui montra même, et lui en fit voir le mécanisme. Ce fut une longue conversation, mais les deux associés étaient de force ; et, si Abraham ne perdit pas un instant de vue ses hautes visées, Dixon ne quittait pas l'ingénieur du regard, et son intelligence ne fléchit pas un moment.

— Avant de continuer sous l'eau les opérations que j'ai conçues, ajouta le jeune ingénieur, je pense à doter l'humanité d'un bienfait qui laissera quelque relief à mon nom parmi la génération actuelle. Je pense à séparer les deux Amériques ! à doter notre commerce de la voie rapide qu'il cherche...

— Ah ! Et les fonds?

— Je les ai.

— Hourra pour l'Amérique !...

— Avez-vous vu le pays de l'isthme?

— Dix fois.

— Que pensez-vous qu'il convienne de faire?

— Ah ! C'est votre affaire...

— Oui. Entre plusieurs projets, je demeure indécis... C'est pourquoi vous me ferez plaisir en me donnant votre avis.

— Soit. Vous savez aussi bien que moi que le Darien est, avec Panama, le point le plus étroit de l'isthme américain.

— Je le sais. C'est le point qu'indiquait Humboldt à la fin de sa carrière ; mais là-dessus le savant géologue ne jugeait que par ouï-dire. Des rivières basses, semées de touffes épaisses de palétuviers, des marécages innombrables, des fièvres pernicieuses, puis, au milieu du parcours, un mur de roches très-dures de porphyre. Ne sont-ce pas là des difficultés?...

— Sans doute, mais n'oublions pas que le sommet culminant des Andes ne s'élève, en ces endroits, qu'à une centaine de mètres au-dessus du point le plus bas de l'isthme... C'est une facilité, cela.

— Et qui osera couper, sur une telle hauteur, la montagne? Penseriez-vous, capitaine, traverser cette barrière en tunnel?... C'est impraticable ! Quand on se figure la dimension que cet ouvrage devrait offrir pour que les trois-mâts y puissent librement circuler ! Cette étude de notre gouvernement, faite en 1868, présente le même inconvénient que celle faite antérieurement par le gouvernement français. Toujours en tunnel ! celui-ci devait être creusé plus au nord, et à proximité de Darien...

— C'est pourquoi les Anglais viennent, en 1869, tandis que j'étais là-bas, de faire étudier un autre point : l'isthme de Nicaragua. Là, point de fièvres, point de marécages. Le passage s'ouvre à l'explorateur par une rivière navigable, le rio San-Juan, qui conduit à un lac, navigable aussi, le Nicaragua. De là, on cherchera l'issue vers le Pacifique, soit directement, en traversant la chaîne littorale à l'un de ses cols, soit par le rio Tipitapa, qui fait communiquer le lac de Managua avec celui de Nicaragua.

— Je l'admets, capitaine, mais on aurait à franchir ensuite la chaîne littorale ; il faut toujours en arriver là. Ce sera deux cents kilomètres de parcours total ; c'est, il est vrai, trois fois la longueur du parcours par l'isthme de Darien ; mais ici la nature a beaucoup fait, tandis que, là-bas, tout est à faire.

— C'est pourquoi j'ai suivi attentivement et étudié ce projet. Le rio San-Juan est navigable sur tout son parcours pendant les hautes eaux ; au temps des basses eaux, il n'est entravé que par trois ou quatre rapides ; on fera aisément sauter, en ces endroits, les rochers qui barrent le cours du fleuve, et on approfondira partout son lit à huit mètres, cote nécessaire au passage des plus gros navires.

— Et la différence du niveau? Vous ne la rachetez pas?

— Erreur. La différence du niveau entre l'Atlantique et le lac de Nicaragua ne dépasse pas quarante mètres, et la distance horizontale ou longueur à parcourir étant de cent cinquante kilomètres, la pente moyenne sera d'environ un mètre par six kilomètres. C'est la pente moyenne des fleuves rapides que nous connaissons en Europe, le Rhône et le Rhin.

— J'admets, capitaine. Mais, où aboutissez-vous?

— Sur le Pacifique, à San-Juan-del-Sur, et nous partirions de San-Juan-del-Norte sur l'Atlantique.

— De Greytown?...

— Oui. Remarquez que le passage par le Nicaragua nous rapproche de tous les ports du Pacifique septentrional, de ceux de l'Amérique centrale ensuite ; enfin de ceux du Mexique, de la Californie, de l'Orégon, de la Colombie britannique, de l'Alaska. Ce canal raccourcit aussi les distances pour les îles Sandwich, le Japon, la Chine...

— Halte ! Mais il vous éloigne des ports de l'Amérique du Sud sur le Pacifique, de ceux de la Nouvelle-Grenade, de l'Equateur, du Pérou, de la Bolivie, du Chili...

— Dam ! on ne peut pas tout avoir.

— Le projet me plaît néanmoins, capitaine. Il est réalisable.

— D'autant plus que je me fais fort d'obtenir pour la compagnie que vous allez fonder, du congrès de Nicaragua et de Costa-Rica, une concession exclusive du passage par le lac de Nicaragua.

— S'il en est ainsi, marchons !

— Quand vous voudrez.

— Capitaine, occupez-vous sans bruit, si vous le pouvez, de préparer des adhésions et d'asseoir la compagnie. Que les concessions soient obtenues, signées et payées s'il le faut... Voici un crédit sur la maison Lobster, Camp et Cᵉ. Faites étudier le tracé et les frais par des ingénieurs choisis...

— L'étude est faite. Le tracé seul est à déterminer.

— Cela coûtera...

— Deux cents millions de dollars.

— Go ahead !!...

— Cela suffit.

— Capitaine, nous partons fin du mois pour l'Europe. Vous nous accompagnerez pendant trois mois. Qu'à votre retour tout soit prêt pour commencer notre grande œuvre...

— Et gloire à l'Amérique !

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES FÊTES DE LA PAIX.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE.

Le Palais de l'exposition à Vienne. Dessin de Scott.

I

A propos de cette exposition, qui a fait trop de bruit selon les uns, qui n'a pas eu le succès qu'elle méritait selon les autres, il y a eu deux courants d'idées dont nous voudrions tout d'abord essayer de rectifier les déductions contraires, qui nous semblent également hasardeuses.

Nous trouvons, d'une part, les organisateurs de ce nouveau concours international qui, du jour où ils y eurent convoqué les nations, crurent pouvoir se flatter que l'entreprise, conçue sur un plan gigantesque, dépasserait comme attrait exercé, comme effet produit, tout ce qui s'était vu jusqu'alors dans cet ordre de choses.

D'autre part, nous entendons maintes gens raisonner ainsi : « Cette exposition universelle est la sixième, et du moment où elle ne devait innover que par son plus d'étendue, pouvait-elle espérer d'attirer la foule innombrable des visiteurs? Voyons d'ailleurs ce qui s'est passé

antérieurement. En 1851, première exposition universelle à Londres ; c'est l'émission d'une grande idée qui a surtout pour elle tout l'attrait de la primeur : succès colossal. En 1855, consécration du fait à Paris ; on veut savoir ce que la France fera après l'Angleterre ; on vient encore de tous les points du globe : succès non moins réel, sensation non moins générale. En 1862, Londres s'avise de répéter, avec quelques simples modifications ou améliorations de détails, son concours de 1851 ; déjà l'idée a vieilli, déjà l'élan manque de spontanéité ; on ne constate pas encore un échec, mais une indifférence partielle se manifeste, et si Paris, cinq ans plus tard, parvient à ranimer la curiosité générale, c'est que l'*ancien* programme est entièrement remanié, modifié, élargi, complété. On affirme qu'un ingénieux système de classement mettra immédiatement en regard, par le rayonnement des secteurs, tous les produits similaires ; on sait qu'un parc magnifique, avec ses ombrages, ses rivières, ses cascades, sera improvisé sur un sol aride. On doit y voir les types d'habitation de tous les peuples; on y dégustera toutes les cuisines nationales ; l'histoire universelle du travail y aura son pavillon spécial. On parle d'aquarium marin, de concours agricoles dans une île voisine, d'ascensions en ballon captif, etc., etc..... Bref, soit valeur réelle du plan, soit entente habile de la publicité, une véritable émotion est produite : c'est par millions que les visiteurs se donnent rendez-vous aux bords de la Seine. Affluence indescriptible; réussite superlative. L'exposition française de 1867 fait date dans l'histoire du monde.

« Mais une telle date peut-elle avoir un lendemain? Recommence-t-on sur nouveaux frais, avec même chance de succès, le même programme, si magnifique qu'il puisse être, si l'on n'a pas à y ajouter tout un ensemble d'attrayantes nouveautés? Voilà ce dont il est permis de douter.

« Au surplus, l'idée d'une pareille entreprise est dominée par une considération qui, de prime abord, peut paraître accessoire, mais qui ne laisse pas cependant d'avoir une importance majeure. Il n'y a au monde que deux ou trois villes dont le nom soit entouré d'une sorte de prestige universel : Rome, géante des temps anciens, berceau légendaire de la foi moderne; Paris, toute pleine de grands souvenirs historiques, et centre incontesté du mouvement intellectuel du goût, de la mode ; Londres, l'active, l'immense, la remuante, avec son ciel brumeux, ses mœurs tranchées, sa populace abjecte, ses Crésus extravagants, etc.

« Si donc vous choisissez l'une ou l'autre de ces villes pour théâtre d'un spectacle extraordinaire, une double attraction s'ensuivra, attraction du spectacle d'abord, mais qui eût risqué de ne pas être assez puissante pour déranger les curieux éloignés, et attraction du lieu désigné, dont on a tant entendu parler, que souvent même on s'est promis de visiter à la première occasion. L'occasion est trouvée, et la troupe moutonnière se met en marche vers le rendez-vous si heureusement choisi.

« Or, pour tout autre que ses voisins immédiats, quel est l'attrait particulier de la capitale autrichienne? quels marquants souvenirs évoque-t-elle? quelle situation exceptionnelle caractérise-t-elle dans le présent? Et si nous additionnons l'idée vieillie du spectacle avec l'indifférence qu'inspire le théâtre où il se donne, nous arrivons à un total négatif. Comprend-on ces Autrichiens qui sont allés s'imaginer de recommencer l'exposition de 1867 sans autre innovation que le *grandissement*, en se targuant de plus que le désir de visiter leur capitale ajouterait à la somme d'attraction? »

Voilà un raisonnement qui semble fort logique, mais tiendra-t-il devant l'examen circonstanciel? et d'ailleurs reprenons les choses de plus haut, en nous plaçant d'abord au point de vue des organisateurs.

Etant donné, se sont-ils dit, que la magnifique exposition française de 1867, couronnée de tant de succès, tenait dans le Champ de Mars de Paris, qui mesure au plus 500000 mètres carrés, il va de soi que nous aurons quatre chances de succès de plus si nous donnons à l'exposition viennoise près de trois millions de mètres carrés pris dans notre vieux parc historique du Prater.

Et ç'a été là un faux calcul, comme essayait de le démontrer dernièrement un des collaborateurs du *Musée des Familles* dans une lettre envoyée de Vienne à un journal parisien :

« Faites grand! faites grand! disait un maître. Les Viennois ont trop voulu prendre à la lettre cette recommandation, et ils l'ont exagérée. Ils ont fait *immense*, et c'est le défaut majeur de leur plan.

« Ils ont mis leur fameux Prater en comparaison avec notre Champ de Mars, qui pourrait y danser en famille. Et comme on s'était étonné de l'étendue du susdit, et comme on vantait l'effet produit par cette vaste arène, ils ont pensé qu'en multipliant les hectares de chez nous par beaucoup de *milles* de chez eux, ils auraient au total une merveille progressive. Mais point du tout.

« Prenez une de nos plus charmantes ou plus importantes salles de spectacle parisiennes, et par l'inverse du procédé Collas, édifiez-la dans les proportions de l'Hippodrome ; puis, amenez là toute la fine fleur des artistes, si vous voulez ; peuplez les loges du tout-Paris traditionnel ; donnez une première d'Augier ou de Gounod, et vous verrez comme on s'amusera! Je suppose une grande bonbonnière bien garnie ; du bout des doigts j'y cueille une collection de douceurs variées ; mais si l'on a versé la même quantité de bonbons dans un cirque, Dieu sait ce qu'il m'en coûtera de recherches et de temps pour réunir quelques pralines et quelques dragées. »

Cette critique faite avec toute la déférence que méritent des gens qui ont dû se tromper de bonne foi, examinons aussi sommairement que possible la valeur des arguments que tel ou tel oppose à l'idée d'une exposition universelle à Vienne, et les raisons données pour expliquer que le succès de cette entreprise n'ait pas été aussi important qu'on l'avait espéré. « Adoption d'une idée vieillie », nous dit-on d'abord. — Eh bien, non ! car, pour rester dans la vérité, il faut reconnaître que cette exposition, qui s'est trouvée la sixième en date, eût été la troisième si les événements eussent favorablement servi le projet primitif.

On ne sait pas assez, ou plutôt on semble ignorer complétement que l'Autriche se préparait à convoquer les nations pour une exposition universelle, quand la guerre éclata entre elle et la France (1859), guerre qui eut pour résultat de lui enlever ses provinces d'Italie, et qui fut le premier coup porté à sa vieille prépondérance. Elle n'abandonna pas pour cela son projet, et l'appel au grand concours du travail allait encore une fois se faire entendre, quand la lutte si malheureuse avec la Prusse (1866) ébranla plus profondément l'empire autrichien.

Cependant le projet tenait toujours, et si l'exécution en fut retardée jusqu'en 1873, c'est que le démêlé franco-prussien vint de nouveau troubler le calme européen.

L'idée de l'entreprise réalisée aujourd'hui date donc au moins de quinze ans, et encore que dans l'intervalle elle ait pu perdre son caractère de nouveauté relative, au moins les promoteurs ont-ils le mérite de ne l'avoir pas abandonnée au milieu de circonstances aussi difficiles.

Que si maintenant l'on trouve étrange que les Viennois aient pu compter sur l'attrait exercé par leur ville pour aider au succès du « spectacle extraordinaire » auquel ils conviaient le monde entier, nous devons avouer en toute sincérité et sans intention aucune de flatterie que nous comprenons ce sentiment de satisfaction ou même d'orgueil national, car on serait souverainement injuste si l'on prétendait reléguer au rang de cité banale ou insignifiante la capitale, d'ailleurs aussi vaste que pittoresquement située, d'un empire dans l'étendue duquel ne se parlent pas moins de dix ou douze langues ou idiomes distincts.

II

Vienne a le grand avantage de réunir en elle deux villes d'âge et d'aspects très-différents. Au centre, la vieille cité, avec son réseau de rues tortueuses, et aux abords, comme au delà d'une ceinture de spacieux boulevards et de frais jardins, qui ont tout récemment remplacé les anciens murs d'enceinte et les fossés, la ville neuve, avec ses voies larges, aérées. Ici et là les monuments sont nombreux qui manquent peut-être du caractère qui est comme la signature historique d'une localité, mais ils n'en concourent pas moins à donner à l'ensemble un air de grandiose et de magnificence.

A l'intérieur, une sévère cathédrale élevant sa flèche brodée à une hauteur vertigineuse ; de lourds et sombres hôtels armoriés, sous les porches ogivaux desquels passent de fastueux carrosses ; des palais où conduisent des ruelles et au seuil desquels la garde veille avec des canons ; des places étroites où se dressent des pyramides votives. A l'extérieur, partout de larges artères bordées de maisons monumentales, des ponts, des esplanades, peuplées de statues, des promenades qui ne sont qu'une suite de frais bosquets et de parterres fantaisistes, entremêlés de pièces d'eau, de kiosques, de fontaines.

Donnons à ces rues, à ces boulevards, sillonnés à toute heure par une multitude de véhicules publics ou particuliers, un mouvement de circulation considérable ; répandons dans ces squares, dans ces jardins des foules richement parées ; notons l'urbanité traditionnelle des habitants dont le type physique unit heureusement la forte nature germanique aux grâces délicates de l'Orient : beau port, formes pleines, profil élégamment correct, carnation à la fois claire et animée, nous avons à peu près la physionomie locale.

La vie, en ce pays, est en même temps primitive et raffinée : primitive pour tout ce qui tient à la réfection (car on s'y gorge d'aliments, rudimentaires en quelque sorte, cuisinés sans art ; on s'y abreuve à grands flots de l'antique cervoise, marquée *Dreher* et *Pilsner* ; on y dort la nuit sur des couchettes à peine garnies de linge) ; raffinée pour tout ce qui touche aux plaisirs publics extérieurs. A midi, par exemple, heure traditionnelle du dîner, tout s'arrête, tout chôme, personne dans les bureaux, dans les comptoirs, les églises se verrouillent ; de six à sept heures la journée finit pour tout le monde ; mais pour tout le monde la soirée commence, les magasins se ferment : cette animation du soir, qui est une des caractéristiques de Paris, est inconnue à Vienne, où les rues commerçantes sont obscures et mortes. Les théâtres s'ouvrent, et en même temps les mille lieux de réunion où l'on boit, où l'on mange et où l'on entend de la musique ; car, là-bas, il n'est guère d'établissement public qui n'ait son ou *ses* orchestres — on en cite qui en offrent trois ou quatre, afin qu'il n'y ait pas la moindre interruption dans l'assaisonnement harmonique obligé de la chope ou de la côtelette de veau.

Les spectacles commencent vers sept heures pour finir à neuf, et, au sortir, la foule s'en va inonder les cafés et les restaurants.

Chaque jour, d'ailleurs, à l'heure de la fermeture des magasins, des nuées de citadins s'envolent vers les charmants coteaux environnants, où beaucoup possèdent des villas, mais où le plus grand nombre va seulement prendre son repos, pour rentrer ensuite par les derniers trains qui desservent la banlieue.

Mais cette esquisse fort cursive, fort incomplète, doit suffire à justifier notre assertion d'une ville et d'une population à caractère propre, méritant d'être vues, observées, étudiées ; il est temps que nous nous dirigions vers le but majeur du voyage : l'Exposition universelle.

III

Il y a, à l'école, une locution consacrée qui place Vienne sur le Danube, comme Paris sur la Seine et Londres sur la Tamise : rien de moins exact. Si les eaux du Danube baignent un des quartiers de la ville autrichienne, c'est grâce à la création artificielle d'un bras de déviation du fleuve — auquel on a d'ailleurs conservé le nom de *canal* (1).

Le vrai lit du Danube est distant de trois kilomètres environ au nord de la ville. Le fleuve aux *flots bleus* (lisez grisâtres) roule là entre deux plages nues et caillouteuses. Dans l'espace resté libre entre la ville et le Danube s'étend une plaine que les eaux ont dû couvrir autrefois et où elles n'ont laissé qu'un maigre sol : du sable sur du gravier. C'est là que la nature ou les hommes ont créé le *Prater*, quelque chose comme les bois de Vincennes ou de Boulogne restés à l'état sauvage, et c'est dans la partie du Prater la plus rapprochée de la ville que des allées ont été tracées et des défrichements opérés pour recevoir l'Exposition, qui, modelée en principe sur celle du Champ de Mars, comprend les deux palais de l'industrie et des arts, les salles des machines et des produits agricoles, et enfin les constructions diverses d'utilité ou de fantaisie répandues dans le parc.

Une sorte de portique brodé à jour, où sont installés les tourniquets principaux, et de chaque côté duquel se trouvent les bureaux de service, donne accès sur l'esplanade, qui forme comme le proscenium du palais de l'industrie, immense construction en arête de poisson, que coupe au milieu un grand pavillon circulaire d'architecture assez hardie, dont le toit forme, si nous

(1) Le cours d'eau qui traverse la ville, à laquelle il a donné son nom, est la Vienne, ruisseau fangeux en été, torrent en hiver.

pouvons parler ainsi, un dôme sans courbes, supportant une lanterne qui a pour *chef* la couronne impériale d'Autriche.

Le gros œuvre est fait, comme la généralité des constructions viennoises, de briques recouvertes d'un ciment pâle, où des assises de pierre sont marquées, en manière de trompe-l'œil. Du dehors, à une certaine distance, l'aspect d'ensemble est imposant, et quand on pénètre dans ce gigantesque édifice par la grande porte d'honneur, qui donne accès sur la vaste galerie conduisant à la *rotonde*, la même impression continue.

Mais une fois entré, et la part faite des éloges dus aux hardiesses, aux élégances de l'architecte, si l'on veut passer de l'examen sommaire du contenant à l'étude quelque peu détaillée et comparative du contenu, l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'une erreur radicale a présidé à l'inspiration première des organisateurs.

Cette erreur est celle qui a fait adopter le classement par nation et non par produits similaires. En 1867, à

L'entrée du *Prater*. Dessin de Scott.

Paris, l'on avait la simultanéité des deux systèmes : un bâtiment circulaire, divisé par secteurs concentriques, où les objets de moindre volume occupaient les sections centrales et où, tout en pouvant faire la comparaison des produits analogues exposés par tous les peuples, on avait la faculté d'étudier l'ensemble de chaque exposition nationale.

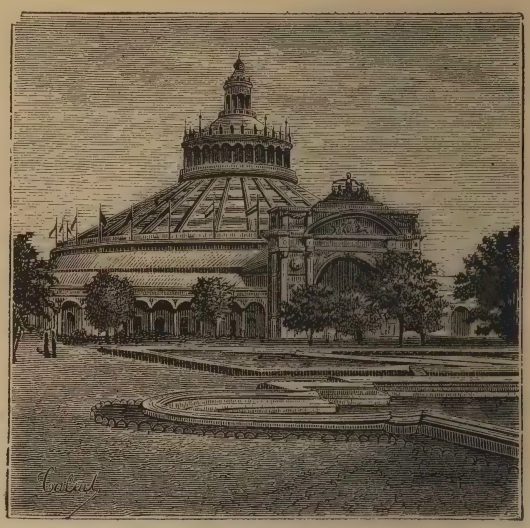
De l'aveu de tous, cette disposition — qui répondait aux deux exigences majeures d'un concours de ce genre — constituait un vrai chef-d'œuvre d'ingéniosité pratique. A Vienne, soit certitude de mieux faire, soit parti pris irréfléchi de ne pas répéter ce qui pourtant valait la peine d'être répété, l'heureuse combinaison a été complétement mise de côté ; de telle sorte qu'en cette lutte universelle du travail, les rivaux, les adversaires se trouvent comme prudemment, comme soupçonneusement écartés les uns des autres. Il y a défi et non combat, et il a fallu vraiment toute la patiente recherche et tout l'esprit d'*isolement* des jurys pour arriver à décerner les récompenses aux plus méritants.

Toute comparaison de détails est normalement impossible à qui, lancé dans une galerie, ne sait pas réussir à parquer son attention sur tel ou tel produit de telle ou telle nation, pour aller ensuite, sans céder aux distractions de la route, la porter sur le produit similaire de tel autre pays — dont l'exposition est souvent fort distante de la première.

Mais les observateurs spéciaux venus là pour étudier au point de vue technique, historique ou professionnel, ne forment qu'une infime minorité, et, tout compte fait, l'arrangement par peuple répond peut-être mieux que tout autre aux aspirations du grand nombre des visiteurs. Rangeons-nous donc du côté du grand nombre, et voyons l'effet d'ensemble, puisqu'aussi bien nous ne saurions nous livrer ici à l'examen détaillé.

IV

Abordons par un de ses bouts latéraux le grand *peigne à vingt-huit dents* (comme disait un Allemand peu soucieux de la dignité des comparaisons), et pénétrons-y



La Rotonde. Dessin de Taluet.

par la porte au-dessus de laquelle flotte le pavillon constellé de la grande république américaine.

Là — on peut le dire sans craindre de blesser l'amour-propre national des Yankees — rien n'est de nature à donner une idée bien juste de la puissance industrielle de ces riches et puissantes nations. Une statue colossale argentée se dresse à l'entrée, surmontant une immense borne, argentée aussi, autour de laquelle vingt robinets versent — ou devraient verser — de l'eau gazeuse, de la bière, du wiskey... C'est le modèle d'un *comptoir* à débiter l'ivresse ; la statue est celle d'une fière gaillarde, qui, dans sa main levée, brandit... quoi ? — un immense verre à boire. Les visiteurs passent en saluant d'un sourire quelque peu ironique la *déesse de la chope*. Aux alentours, quelques échantillons de bois, de tissus, d'outils. Les Etats-Unis ont littéralement boudé : tant pis pour eux !

CH. RAYMOND.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

PROMENADES EN SAVOIE.

LES LÉGENDES D'ÉVIAN[1]

Meillerie. Dessin de A. de Bar.

VIII. — LE COMBAT DES MARIÉS ET DES NON MARIÉS

C'était déjà la renaissance, et c'était encore le temps de la chevalerie, des tournois et des carrousels.

Le duc Charles de Savoie tenait sa cour à Turin. Certain soir, au dessert d'un banquet où se trouvaient réunis plusieurs gentilshommes, *jouvencels et escuyers*, le propos s'engagea sur un parallèle entre ceux qui ont

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

satisfait à la loi du mariage et ceux qui lui sont encore réfractaires. Il y avait là des uns et des autres.

Quels étaient, en tant que chevaliers, les meilleurs et les plus vaillants ?

Messire Symon de Blouay, seigneur de plusieurs belles terres ès pays de Chablais, tant en deçà que par delà le lac, et qui s'était rendu célèbre par maintes prouesses, notamment aux tournois de la ville de Genève, défendit cette thèse que les mariés étaient *si verts* et partant autant à craindre en *faict* d'armes que ceux qui *estoient* à marier. Il ajouta que les dames méritaient autant de *loz* et renom que les damoiselles, *soy offrant soubtenir* à la lance et à l'épée ce qu'il *disoit* si quelque *aultre prétendoit* le contraire.

Il va sans dire que c'était un mari.

Un célibataire, le chevalier de Corsant, du pays de Bresse, releva le défi, en l'honneur de ses pareils, tant de l'un que de l'autre sexe.

Le duc avait assisté à la discussion. Aucun sentiment de haine dans ce cartel. Un simple combat de *plaisance et passe-temps*, pour s'exercer au noble métier des armes.

Il accorda son agrément séance tenante. L'heure et le jour furent pris, et les conditions aussitôt réglées.

Les voici : deux courses de lance à fer *esmoulu*, armés en harnois de guerre sans lice, et à l'*espée*, combattre jusqu'au nombre de quinze coups, *ung* chacun d'*eulx* sous cette obligation que le *vaincqu* s'en irait crier *mercy* là où le vainqueur le lui commanderait.

C'était chose connue d'avance, à savoir : le champion de l'hymen, s'il avait le dessous, à mademoiselle de Savoye et à toutes les *aultres* damoiselles à marier de la noble maison, et davantage une *aultre* damoiselle à marier, hors de la *dicte maison*, mais dedans le duché, que désignerait le victorieux, lui restant à la cour. *Ains* au contraire, si le tenant pour le célibat était *vaincqu*, il serait tenu d'aller crier mercy à la très-*redoubtée* dame de Savoye, ensemble à toutes les autres dames mariées de la maison, et en *oultre* à la femme du dict messire de Blouay, lui restant à Turin.

Je regrette de ne pouvoir le citer tout au long, et dans son naïf archaïsme, ce joli fabliau chevaleresque. Ceux qui le souhaiteraient ainsi peuvent recourir au *Voyage dans le Chablais* (1), de notre regretté confrère Alfred de Bougy, un très-intéressant volume. Mais ne suffit-il pas de ce que j'ai déjà dit, de ce que je vais dire encore, pour faire revivre, dans un modeste tableau de genre, les mœurs élégantes et courtoises de la fin du quinzième siècle. Cette petite cour savoisienne, tout émue du tournoi qui se prépare, on se la représente, on la voit. Le jour assigné fut le douzième de *may* 1494, en plein printemps. Que le lecteur se figure, sous le beau ciel italien, les plumes et les écharpes flotter au vent, les armures et les broderies resplendir, les costumes de velours et de soie chatoyer au soleil. Et les coursiers qui piaffent !.. Et les châtelaines qui toutes arrivent, attirées de loin par le motif du combat. Sur les estrades on reconnaît même, à leurs robes de brocart richement chamarrées, des Milanaises et des Génoises. Nobles dames, faites des vœux pour votre champion !.. Priez pour le vôtre, gracieuses jouvencelles !.. Les trompettes sonnent !.. Ils vont entrer dans l'arène !

Le chroniqueur les a minutieusement dépeints tous les deux, *assavoir* : le *dict* seigneur de Blouay sur *ung roucin* grison bien bardé, et ses bardes couvertes de damas, moitié rouge et l'autre moitié rouge et noire, à grandes bandes, et dessus de l'harnois *accoustré* de même; et le chevalier de Corsant monté sur *ung roucin* de poil de pie, bien bardé aussy, et ses bardes couvertes moitié satin et moitié damas tout gris, bordé de velours cramoisi, et son *accoustrement de mesme* avec bourrelet semblable, etc., etc. Celui-ci, bien que de haute taille et de fière mine, n'a guère plus de vingt ans ; celui-là, trente à peine. Un mari jeune et qui, dit-on, adore sa jeune femme. Oh !.. la joute sera rude !.. Allez, les tenants !

Ils viennent de recevoir leurs armes et, pour la première course, ils s'attaquent *bien à droit*. Corsant fut atteint *un petit soubs* la petite pièce, et Blouay si fortement au bord de la cuirasse qu'il ploya en arrière. De ce coup, les deux lances volèrent en éclats.

Aucun avantage ni pour Blouay ni pour Corsant !.. Rien de fait !.. Ils reprennent lances nouvelles et, de rechef, fondent l'un sur l'autre. Cette fois Simon rompit la sienne si *gaillardement*, que le *peytral*, sangle, selle et *corpière* du cheval de son antagoniste se rompirent, et que celui-ci fut *pourté* par terre tout *estendu* et désarmé de plusieurs pièces. On le croyait évanoui, mais aussitôt il se releva, réclamant le combat à *l'espée*, comme de *droict*.

Le droit strict voulait que, se trouvant désarçonné, il ne remontât plus en selle, mais l'adversaire, de sa grâce pleine de noblesse, permit qu'il *reprint aultre cheval à son appétit* pour parfaire leur *entreprinse*. Et les épées étincelèrent.

Nous ne redirons pas leurs prouesses et *gentillesses*. Les combattants s'acharnaient, s'échauffaient, au point que le duc jugea prudent de mettre le holà. Ils se départirent, et les juges du camp, après s'être consultés, décidèrent que la victoire restait acquise aux *seygneurs* et dames mariés, nonobstant que le champion des non-mariés eut bravement fait son devoir.

Adoncques, Corsant *s'estant un petit* reposé, il s'en *fust* crier *mercy* à deux *genouils* devant la très-redoubtée dame de Savoye, puis *fist* de même, mais d'un seul genouil, à toutes les aultres dames mariées de son *hostel*, et finalement estant retourné devers messire de Blouay, lui demanda en quel lieu *estoit* pour lors sa noble dame, à cette fin d'aller lui payer sa *debte* ainsi que l'honneur le lui commandait.

Telle fut, en grande courtoisie, la réponse du vainqueur :

— Loyal et preux champion, trop ne saurais bonnement vous dire où est pour le présent ma dame et amie, laquelle *ay* laissée en couche d'enfant par delà les monts pour venir céans, près de notre très-*redoubté seygneur* le duc. *Ores* est *ès* Chablays, en mon *chastel* de Saint-Pol en Meillerie, *ores* en mon *chastel* de Blouay de Vaulx.

Il fallait, de toute façon, traverser la chaîne des Alpes, et c'était à cette époque un chemin très-long, dit la chronique, et très-*dangereulx*.. Nonobstant, le vaincu monta sur *ung* bon *roucin* et, *avecques* son *escuyer*, passa le Saint-Bernard à grande presse et s'en vint tout d'abord, sur cette même rive du lac, au chastel de Saint-Pol de la Meillerie.

Fenêtres closes !.. Une seule porte ouverte, celle de la chaumière du jardinier.

— Messire, répondit-il, notre maîtresse se trouve partie de l'autre côté de l'eau.

L'eau, c'était le lac. Il a, dans cet endroit, plus de trois lieues de large.

(1) Un volume in-18; Poulet-Malassis, éditeur.

Notre jeune voyageur était *moult marri*, bien que célibataire. Qu'on nous pardonne cet affreux jeu de mots. L'écuyer se lamentait.

— Moi qui suis moulu de fatigue, dit-il, et que soutenait seul l'espoir d'un bon repas ! Fatigué !.. c'est de la malechance !

Ce pauvre garçon se nommait Éloi, un paysan de la Bresse, le frère de lait du chevalier.

— Courage !.. répliqua celui-ci. Tâchons de trouver une barque.

— Trouvons d'abord une marmite, et qu'il y ait dedans des choux et du lard !.. se récria le valet. J'ai faim, moi, notre maître.. et j'ai soif !

Avec un sourire, Corsant lui montra les flots d'azur qui venaient battre à leurs pieds.

— Ouais !.. fit Éloi avec une grimace, l'eau ne manque pas ici, je le vois de reste !.. Mais j'aperçois là-bas une fumée qui suppose un toit !.. lequel abrite une cuisine !.. Et du même coup nous aurons la barque, si c'est la maison d'un pêcheur !

— Essayons !.. dit le maître.

Et l'on se dirigea vers la maison, qui faisait partie du village de Saint-Gingolph.

Saint-Gingolph et Meillerie figurent, de nos jours, parmi les promenades recommandées aux baigneurs d'Evian. C'est une charmante route qui côtoie la grève. Avant d'atteindre le château, nos deux chevaucheurs avaient traversé le groupe des chaumières. Au mois de mai toutes les portes sont ouvertes, et ce n'était pas hypothétiquement que venait de parler Éloi ; il avait bel et bien flairé au passage les alléchantes émanations de la soupe aux choux.

Usant du franc-parler que lui donnait son titre de frère de lait, l'écuyer poursuivit :

— Sachez-le, messire, cette mésaventure provient de ce que nous sommes garçons tous les deux. La chance est pour les maris, bien que vous ayez voulu soutenir le contraire, et c'est là précisément ce qui nous enguignonne !.. Aussi, dès que possible, je me marierai... quand ce ne serait que pour vous porter bonheur !

— Ah !.. fit le chevalier, tu n'as en tête que les fillettes ?

— Eh !.. pargué, oui !.. Claudine, ma promise !.. Seulement, je ne puis l'obtenir qu'après justification de cinquante écus d'économie !

Et l'écuyer soupira, oubliant sa gourmandise :

— Hélas !.. mon maître, voilà, pour nous désensorceler l'un et l'autre, ce qu'il me faudrait en espèces sonnantes !

— Je te les promets, fit le chevalier, si tu bavardes moins... et si tu vas plus vite !

Un instant après, tout en se reconfortant à la table du hasard, les deux étrangers demandèrent des renseignements sur le château de Blouay en Vaulx et les moyens d'y parvenir.

Il y avait bien la route, mais c'était un détour de plus de vingt lieues, par des sentiers difficiles, et les chevaux ne pouvaient, sans s'être reposés jusqu'au lendemain, entreprendre pareille étape.

Restait le lac. Corsant voulut partir le soir même, au plus tôt, car déjà le soleil commençait à disparaître derrière les crêtes assombries du Jura.

Un pêcheur offrit sa barque. On appareilla.

Rien de traître comme ce bleu Léman, si limpide et si calme ordinairement, qu'il sert de miroir au ciel.

On quittait la rive lorsque le pilote murmura :

— Oh !.. oh !.. vent de bise !

Un souffle avait passé sur les flots, qui s'agitèrent.

— Mon maître, s'écria vivement Eloi, si nous regagnions le plancher des vaches ?

— Bah !.. fit le chevalier, ce ne sera rien !..

Ce fut une tempête à se croire sur l'Océan. La frêle embarcation se trouva plus d'une fois recouverte par les vagues.

— Et moi qui n'aime pas l'eau !.. disait Eloi. Toujours la malechance !

Ainsi se passa la nuit presque tout entière. Vers l'aube seulement, il devint possible d'aborder à Vevey.

Corsant, dès qu'il fut séché, rajusté, monta droit au château de Blouay.

Il existe encore de nos jours, et ce chemin est délicieux. Vingt fois je l'ai parcouru. D'abord on traverse des vignes, puis des prés et des bois. A chaque instant le terrain s'abaisse et forme quelque frais vallon, égayé par le murmure d'un ruisseau. Le sentier descend, mais pour remonter presque aussitôt sur une autre colline, un peu plus haute que la précédente et d'où le regard domine un plus vaste panorama. Ce sont les bords enchantés du lac et, vers le Valais, les grandes cimes couronnées de neige.

Au bout d'une heure de marche environ, le vieux manoir se montre à travers les arbres. Un beau parc l'entoure. On y pénètre à peu près librement. L'accès devait en être plus facile encore à l'époque où le chevalier de Corsant s'y présenta.

Il parvint donc, sans avoir été vu, jusqu'aux abords d'un berceau fleuri, sous lequel la première personne qu'il *advisa* fut la noble dame Catherine elle-même, allaitant son beau petit poupon.

S'estant approsché, l'inconnu mit *vistement genouil* en terre et, par trois fois, *crya mercy bien pitteusement.*

Qui *fust* ébahie et en grand *esmoy*, ce *fust* certes la dame de Blouay. Elle crut avoir affaire à quelque chevalier errant, un aventurier !.. Un fou peut-être ?

Mais Corsant n'était pas un Don Quichotte à la triste figure. C'était, au contraire, un jeune et vrai chevalier, de mine avenante et de courtois langage.

Il s'empressa de rassurer la châtelaine :

— N'ayez crainte de moi, noble dame !.. J'accomplis un vœu... C'est par votre mari lui-même que je vous suis envoyé !

Elle le fist relever prestement et asseoir à son *costé* ; puis, tout émerveillée, s'*enquist* de ce qu'il voulait dire.

Une autre personne, une jeune fille était là, qui l'interrogeait aussi, mais des yeux seulement. Ils étaient bleus comme l'azur du ciel et bien doux, ces yeux-là !

Lors Corsant remembra par le menu la querelle et le combat des mariés et non-mariés ; comme *quoy avoist estévaincqu* par son benin *mary* messire *Symon*, et comme *quoy* ayant *accomply* à son *endroict* la *loy* du combat, il en requérait due quittance pour son honneur et décharge.

Ce *quoy* la châtelaine lui *respondit :*

— *Seygneur* champion des non-mariés, loyal et franc chevalier *estes* au demeurant, et certes nul n'y contredira : toutefois ne convient *aulcunement* à dame discrète et *saige*, qui comme moi reste seulette en son manoir *avecques* ses *chambryères* et son chapelain, de vous *éberger, estant* absent son *benyn seygneur* et *mary*. Retournez-vous à Vevey ; prenez-y bon repos et bonne *nuictée*, et reviendrez céans, si *ains* vous plaît, demain sur la *mijour*, querir *vostre* quittance et congyé.

Ainsi *dict*-elle, ainsi *fist*-il. Le lendemain, il ne manqua *mie* d'arriver sur la *mijour*, et trouva-t-il un beau *banquest loust* dressé dans la grande salle du *chastel*, voire plusieurs parents et *voysins* de la noble dame, qu'icelle avait fait convoyer en grand *haste* durant la *nuict*.

Ce banquet fut long et *allaigre*, suivant la bonne coutume du pays de Vaulx, et les convives festinèrent gaillardement jusqu'au soleil couchant et *moult s'esbattirent* en gentils propos et joyeux devis. Or, Corsant qui *jà estoit cognu d'aulcuns* de la noble compagnie, *gaigna* estime et *loz d'un chascun*, par sa bonne mine, doux *langaige* et *courtoisye*, et *chascun, ores* de l'*escouter, ores* de s'enquérir du combat et *aultres* choses de là les monts. Finalement, Corsant porta la santé de la châtelaine, *estant* debout, et lui dit gentiment :

— Ce n'est pas à mon *dam, ains plustost* est-ce pour mon bien et *proufit*, qu'*ay este vaingqu* par messire Symon, *vostre benin mary* et *seygneur ;* car oncques n'*ay* eu pareil honneur et liesse telle qu'en ce jourd'hui, séant à *ceste* table avec tant vertueuse et honorable *compaignie* et de si *haulte lignaige ;* par ainsi va s'accomplissant la devise de mon *escu* : *Plus hault!* (Altius.) Partant m'est *advis* qu'il me faudrait prendre femme, et qu'adoncques *soubtiendrai*-je mieux la cause des mariés, que *n'ay faict* celles des non-mariés au combat de Turin.

Et ce disant, il s'était tourné vers la jeune fille aux yeux bleus, laquelle *estoit* assise *jouxte* la dame de Blonay, sa cousine.

Dès la veille, tandis qu'ils redescendaient tous les deux vers Vevey, Eloi avait dit à son maître :

— N'auriez-vous donc point remarqué la demoiselle ? Elle a les traits, le sourire et le regard tout comme ceux de sainte Cécile que l'on voit en peinture à Turin, dans la cathédrale !

Corsant ne répondit pas. Il y songeait peut-être.

A peine installé dans la meilleure auberge de Vevey, il profita de la loquacité de son hôte pour en obtenir, mais avec adresse, quelques renseignements.

La cousine se nommait Yolande de Villette. Belle jouvencelle était-ce et issue de bon lieu ; mais las !.. orpheline, n'ayant dot ni chevance en *cestuy* bas-monde, elle était venue prendre *congyé* de sa parente pour entrer en religion au *cloistre* des filles d'Orbe.

Corsant sembla compatir au triste destin de la pauvre sacrifiée. Puis, revirement inexplicable, il recouvra soudainement toute sa bonne humeur perdue depuis l'échec du tournoi. Il jugea le dîner parfait, le pays superbe, et s'en fut rêver au bord du lac bleu... bleu comme les yeux de la future novice !..

Une bande de jeunes Veveysanes passa, riant et chantant.

— Sont-elles gaies et pimpantes !.. dit le chevalier.

— Pas plus gaies que Claudine ! répondit Eloi, pas si belles que la demoiselle du manoir ! Ah !.. mon maître, si vous aviez tant seulement reluqué les tresses de sa chevelure d'un blond si doux qu'on dirait de l'or filé par les fées !

Son maître avait tout reluqué, tout admiré. Il revit en songe la gracieuse image de Yolande ; il tressaillit de plaisir le lendemain, au banquet, lorsqu'elle parut, habillée tout de blanc comme un lis.

Et voici pourquoi, quand il avait déclaré son intention de prendre femme, Corsant s'était retourné vers elle.

Ici, nous laissons la parole au fabliau, sans rien souligner désormais. Son vieux style et sa gothique orthographe ont un relief, une couleur, qui donnent au tableau tout le charme de la vérité.

« Soubdain que le chevalier l'eut ung petit regardée, la pauvrette vint rouge comme escarlatte, et ne dict rien que faire un long soupir. Peuis sortirent de table, pour ung chascun se despartir et retorner en son manoir, et Corsant restant le dernier, comme pour faire ses grammercys à la dame de Blouay, lui alla dire :

« — Courtoysie est vostre lot aultant que vertu et beaulté, guerdon et louange vous en sont dehues par les aultres, et amour pour vostre mary ; aurais une requeste à vous faire, octroyez la moy, si me volez quelque bien.

« — Parlez hardiment, franc chevalyer, repris la noble dame ; si mon debvoir et mon pouvoir n'oultrepasse, je cuide qu'aménerons vostre désir à bonne fin.

« — C'est, dit Corsant, de gaigner mon procès avecques la belle cousine, à celle fin que de sa grace je puisse doresenavant soubstenir la cause des mariés, pour ce que incontinent que je l'ay vue, en ay faict la dame de mes pensées, et le sera certes jusqu'à mon trespassement !

[Tout aussitost la cousine (il paraît qu'elle était restée) baissa de honte ses grands yeux bleus ; sur quoy la noble dame, lui prenant la main, respondit avec un doux souris :]

« — Si ay bien comprins, voudriez estre mon cousin, n'est-ce pas, beau sire ?.. Si la jeunette est de mon advis, elle vous relesvera de blasme et fera tost de vous ung bon mary de meschant garçon que vous estes.

« Oyant semblable propos, la bonne Yolande ne savait bonnement en quel coing se musser, tant se rendoit vergogneuse ; mais cognoissance estoit faicte et occasion favorable, d'autant que mère nature avoit ja secoué flammesches d'amour sur ces tendres cœurs au prime abord. Si bien qu'à la parfin Yolande, sans plus songer au cloistre que si oncques cloistre n'eust esté en ce bas monde, dict tout bas :

« — Oui... si mon cousin, messire de Blouay, qui est mon bon parrein et tuteur, n'y trouve à redire.

« — Doist bientot revenir par deça, fist Corsant tout ravy d'aise, iray l'attendre à Vevey en grande impatience.

« Messire Symon arriva quelques jours après, il ne desdit point la gente cousine, mesmement leur fist-il belles et honorables nopces en son bon chastel de Blouay. Et Corsant lui disait :

« — Noble cousin, n'ay rien perdu d'estre vaincqu par vous, et d'estre venu cryer mercy ceans ; ains ay gaigné pour lot belle et bonne femme ; et si quelcun veult maintenant dire quelque chose contre les mariés, c'est qu'il aura affaire à moy, et lui ferois-je toust ainsy que vous m'avez faict au combat de Thurin ! »

Faut-il ajouter que, s'empressant d'imiter son maître, Eloi devint l'époux de Claudine, et que les deux frères de lait furent heureux en toutes choses ? Il y a un dieu pour les maris !.. telle est la morale de l'histoire.

IX. — LA RÉFORME ET SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Nous arrivons à la sombre époque des guerres religieuses. Compatriotes et parents deviennent ennemis, ou du moins se divisent, à commencer par la famille de Blouay.

La branche cadette devint suisse et protestante ; la branche aînée resta catholique et savoyarde.

Il faut le reconnaître, au début de ces longues et sanglantes querelles, tous les torts sont au duc de Savoie.

Certains chroniqueurs l'appellent Charles le Bon ; d'autres Charles le Malheureux ; son vrai surnom serait Charles le Cruel. Si l'autre rive du lac cessa de lui appartenir, ce fut le juste châtiment de sa tyrannie qui provoqua la révolte et fit triompher la réforme. Un de ses crimes devait rester légendaire : la captivité de Bonnivard, le grand patriote génevois.

Voyez-vous là-bas, plus loin que Vevey, ce point blanc... qui semble être une mouette posée sur la grève ? C'est un vieux château fort, c'est Chillou.

Le duc s'était emparé traîtreusement de François Bonnivard. On le dirige vers cette forteresse, on l'enferme dans un cachot, on l'attache au pilier central par une chaîne de fer et, durant six années, il reste là, tournant ainsi qu'une bête fauve à laquelle un plus large espace ne sera jamais accordé ! On voit encore aujourd'hui l'anneau dans la pierre et l'empreinte des pas dans le roc. Charles III fut impitoyable. Sa victime eut d'autant plus à souffrir que, séparée du monde des vivants, l'espoir même lui manquait qu'un pareil supplice contribuât du moins à l'affranchissement de sa patrie.

Enfin, l'an 1536, les Suisses firent la conquête du pays de Vaud ; ils assiégèrent le château fort. Tandis que les Bernois l'attaquaient d'un côté, dit la chronique, de l'autre une *frégate génevoise* le canonnait. Eh !

Le château des Allinges. Dessin de A. de Bar.

eh ! il y avait peut-être alors et pour tout de bon, un amiral du lac de Genève.

Quoi qu'il en fût, le prisonnier de Chillou, délivré de ses fers, retrouva sa ville natale en possession de toutes les libertés qu'il rêvait pour elle.

La capitulation de la forteresse, dernier rempart du duc sur la côte vaudoise, avait exigé toute une conférence, pendant laquelle son lieutenant, Antoine de Beaufort, capitaine de la grande galère de Chillou (après l'amiral suisse, voici maintenant l'amiral savoyard) ! profita des ténèbres pour enfouir ses trésors (encore des trésors) ! Il prit le large avec une partie de ses troupes, aborda à la Tour-Ronde, jeta aux flots son artillerie, et se sauva dans la montagne.

M. Dessaix, le loyal historiographe d'Evian, traite avec sévérité ce fuyard, un lâche, soit ! Mais il y eut un brave, un de Blonay, qui, préférant la mort au déshonneur, lança son cheval dans le lac et, toujours en selle, parvint à gagner à la nage la rive chablaisienne. Une chapelle, aujourd'hui délabrée, montre l'endroit où le cavalier aborda. Le cheval, en s'abattant sur le gravier, perdit un de ses fers et, dès le lendemain, une source ferrugineuse jaillit à cette place. On y vient boire de toutes les chaumières avoisinantes. N'allez pas contester ses merveilleuses propriétés, non plus que le tour de force qui lui donna naissance ! Quelque bon vieillard vous répondrait : Il n'y a que la foi qui sauve, et rien n'est impossible au courage, à la fidélité.

Cependant les Suisses poursuivaient leur victoire, et n'y allaient pas de main morte. Ces gens de Berne ont les façons de l'ours qui leur sert d'emblème. Pendant plus d'un demi-siècle, tout fut brutalisé, ravagé. Guerre de conquête et de religion. Dans les villes, dans les

villages, dans les châteaux, le fanatisme et la discorde promenaient leurs torches incendiaires. Pas un vallon, pas une plaine qui n'ait été le théâtre de quelque combat. On ne voyait plus que paysans dispersés dans les bois, bourgeois réduits à s'enfuir en enterrant leurs richesses dans quelques recoins des logis abandonnés. De là toutes ces histoires de cachettes. Aussi les immeubles ne se vendent-ils qu'avec la réserve des droits sur tout ce qui pourrait s'y trouver un jour. C'est surtout à Evian que se remarque cette manie, ce souvenir des anciens désastres. Si l'on creuse un puisard, si l'on abat un pan de mur, le propriétaire est là, qui surveille de près les terrassiers et les maçons. Il n'y a que la grotte de Féterne et la tour au Corbeau qui recèlent des trésors, plus ou moins gardés par le diable !

Lorsque le traité de Nyon (1593) rendit au duc de Savoie le Chablais, c'était une province calviniste.

Un an plus tard, le 14 septembre, un mercredi, deux jeunes hommes arrivèrent au château des Allinges.

Encore une curieuse promenade de nos environs. Figurez-vous, à la jonction des deux vallées qu'elle domine, une montagne, une crête isolée, boisée. Le chemin s'élève en zigzags sous une châtaigneraie. Quelle ascension pittoresque ! quel splendide panorama ! A vos pieds, le Chablais, le Faucigny, le Léman ! autour de vous, toutes sortes de ruines féodales ; une chapelle carlovingienne, un canal bourguignon, un manoir plus vaste et plus moderne, qui se trouvait être encore, à l'époque dont nous parlons, un châteaufort, le frein et la clef de tout le pays d'alentour.

Melchior de Saint-Ivoire, baron d'Hermance, y commandait au nom du duc de Savoie, son maître. C'était un de ces rudes batailleurs du seizième siècle, sévères pour les autres comme pour eux-mêmes, et qui, toujours ayant vécu sous le harnais de guerre, ne comprenaient qu'un seul moyen de gouverner les hommes : la force, sinon la violence.

Nonobstant, comme il était ce soir-là de bonne humeur et s'ennuyait, du reste, dans sa citadelle, il accueillit cordialement les deux inconnus.

— Je me nomme François de Sales, et voici mon cousin Louis, chanoine de Genève, répondit le plus jeune.

Le gouverneur n'ignorait pas que cette famille est une des plus illustres de la Savoie. Il avait entendu parler des deux visiteurs qui la représentaient en ce moment à ses yeux. Louis était renommé pour sa piété, François pour son savoir. Celui-ci, d'ailleurs, avait une expression de visage qui tout de suite inspirait la sympathie. On lisait dans son regard la pureté de son âme.

Rien de touchant comme l'histoire de sa jeunesse. Elle ressemble à celle de saint Bernard, dont le berceau fut de même près d'Annecy. François de Sales avait tous les dons : noblesse, fortune, beauté, rare intelligence. Des succès au collége le firent envoyer à Paris, pour y achever ses études. En même temps que la philosophie et la théologie, il apprit l'équitation, les armes, la danse et les autres arts d'agrément. C'était, au sortir de l'adolescence, un gentilhomme accompli. On citait en exemple mille traits attestant son innocence et sa vertu, son caractère aimant et sensible. Il avait déjà voulu recevoir la soutane ecclésiastique ; une vocation religieuse se dessinait en lui. Pour l'en distraire, le comte de Sales exigea un voyage en France, en Italie. François en revint à l'âge de vingt-six ans. Toutes les carrières s'ouvraient à son ambition. Un brillant mariage lui est offert, presque imposé. Alors seulement, par l'entremise de son cousin Louis, il ose faire connaître sa détermination. Les parents ont rêvé pour leur fils un tout autre avenir, des dignités, des honneurs. « Dieu m'a choisi, deviné, pour ramener à son église les Chablaisiens égarés ; est-il donc une gloire plus belle ? » — Le père était un homme religieux, la mère, une véritable chrétienne. « Va, mon enfant ! » dit-elle. Et le jeune missionnaire était parti. Nous venons de le voir arriver.

Lorsque ses lettres de créance eurent été soumises au gouverneur, un sourire des moins encourageants trahit l'incrédulité du vieux soldat.

— En fait de convertisseurs, dit-il, je ne connais que les canons et les arquebuses.

— Il est, répondit François, des armes plus efficaces...

— Quelles armes ?

— La persuasion et la douceur !

— En attendant qu'elles vous aient réussi, conclut le baron d'Hermance, je vous conseille, messieurs, de ne jamais passer la nuit ailleurs que dans ma forteresse.

Le lendemain matin, après avoir célébré la sainte messe, les deux futurs apôtres s'avancèrent sur l'un des bastions. A la vue de cette vaste perspective, où se remarquaient tant de témoignages de l'hérésie, ils versèrent d'abondantes larmes. C'est François de Sales lui-même qui le déclare dans une de ses lettres :

« On ne voyait que des églises désertes, pillées ou détruites ; que des croix abattues, profanées, anéanties... Dans toute l'étendue de soixante-cinq paroisses qui contenaient bien des milliers d'âmes, on n'eût pas trouvé seulement cent catholiques... »

Quelques années plus tard, il en avait reconquis cent mille, et cela rien que par la toute-puissance de sa parole et de sa bonté. Il avait parcouru tout le pays, village par village, presque maison par maison, couchant sur la dure, mangeant le pain noir des paysans, trop heureux quand il en avait ramené quelques-uns. Alors, comme Titus, il disait : Je n'ai pas perdu la journée !

Ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail l'apostolat de saint François de Sales. A chaque pas, dans les environs d'Evian, on en retrouve quelque souvenir, une touchante anecdote. S'il triompha, ce ne fut pas sans miracle et parfois sans péril. Ange de mansuétude, il n'eut pas recours à l'arsenal du baron d'Hermance, mais seulement à son hospitalité. Pendant les dix premiers mois, il dut rentrer chaque soir aux Allinges, qui sont maintenant le but d'un pèlerinage. On montre au bas de la côte une source à laquelle il n'oubliait pas de se désaltérer en passant et, dans la vieille chapelle romaine, son grand chapeau de feutre roussâtre et grossier : une relique légendaire.

X. — LE FOND DU NID.

Plus de fantastique dans les temps modernes. Mais que de grandes figures l'histoire ne pourrait-elle pas évoquer sur notre côte de Savoie ! Henri IV, Louis XIV, ou du moins leurs lieutenants ont passé là. Arrive la période philosophique ; elle est représentée par la grotte de J.-J. Rousseau, qui se trouve à Meillerie, et, chose remarquable, presque en face du Ferney de Voltaire ; ils se font pendant, comme leurs bustes sur la cheminée d'un bourgeois libéral. Autre vis-à-vis : Mme de Staël à Coppet, à Evian même Mme de Warens. Et, s'il vous plaît, avec une anecdote.

Le roi Victor-Amédée II prenait les eaux. Gentilshommes de sa cour ou des environs, c'était à qui s'ingénierait pour lui rendre le séjour agréable. De là, des fêtes et des sermons. Les protestants de l'autre rive étaient surtout attirés par les fêtes. L'aimable Veveysane fut du nombre; mais elle assista, le lendemain d'un bal, à l'homélie prononcée par l'évêque Rosillon de Bernex. Conversion soudaine de notre belle hérétique et fureur des habitants de Vevey, ses amis ou parents. Ils ne parlaient de rien moins que d'une attaque à main armée, d'un enlèvement au milieu même de la cour. Le roi, pour conjurer la querelle, fit partir pour Annecy Mme de Warens, escortée par quarante de ses gardes. Ce trait ne peint-il pas les mœurs du dix-huitième siècle?

Evian devait connaître toutes les élégances, voire même les excentricités pastorales. Un jeune Anglais, lord Bedford, avait loué le manoir de Fonbonne, transformé présentement en hôtel, et que je vous recommande, par parenthèse, comme le meilleur du bord de l'eau. Il fit de la châtaignerie qui conserve son nom une Arcadie à la mode du temps. Ses invités, travestis d'après les tableaux de Lancret, y menaient paître leurs blancs moutons enrubanés. A la lueur des illuminations, aux accords de la musette et des pipeaux champêtres, les bergers dansaient avec leurs bergères la gavotte et le menuet. Toutes sortes de divertissements et de galanteries se donnaient rendez-vous dans ce bois digne d'être chanté par Florian. On y couronnait des rosières. Un Trianon savoyard!

On assure que parfois, dans les belles nuits d'été, le feuillage tout à coup s'illumine et que la chanson d'autrefois réveille les échos d'alentour. Des personnages, comme échappés de leurs trumeaux, s'ébattent ainsi qu'autrefois sur l'herbe fleurie, dans tous les détours du bocage. N'approchez pas!... Ils s'évanouiraient, car ce sont des ombres!... Un gracieux Némorin les conduit, tenant en main sa houlette: c'est milord duc. On ne l'a plus revu, depuis la Révolution, qu'à l'état de revenant.

La Révolution!... allez-vous dire; avec elle plus de légendes! Eh bien!... si fait, j'en retrouve deux encore, et toujours dans les archives de la famille de Blouay. La première pourrait s'intituler : *la Morte vivante.*

Il est vrai que celle-ci me semble être antérieure de quelques années. La scène se passe au château de Saint-Paul. Aucun mouvement, aucun bruit. Çà et là, des tentures de deuil. Qui donc est mort?... La baronne!... Une jeune et charmante baronne, adorée du baron!... Il a souhaité qu'elle fût ensevelie dans sa dernière toilette de fête, y compris les fleurs et les bijoux.

Ces bijoux tentent la cupidité d'un valet. Tout est à l'abandon dans le château: Qui le verra?... A minuit, l'infâme est descendu dans le caveau funéraire.

Il soulève la dalle qui ferme le tombeau, il rouvre le cercueil.

La morte apparaît, immobile et blême, mais belle encore. On la dirait endormie.

D'une main tremblante, le voleur arrache une boucle d'oreille, puis l'autre. O surprise!... ô terreur! Le cadavre a soupiré... frissonné!...

Mais non!... c'est un jeu de la lumière qui vacille au bras du larron. Pour stimuler son audace, il a bu : c'est une hallucination de l'ivresse!...

Le voici donc qui saisit la main glacée pour avoir les bagues. Elles ne veulent pas venir... Il s'arme d'un couteau... Déjà la chair du doigt saigne sous le tranchant de l'acier.

Tout à coup, la morte jette un cri, se redresse, ouvre les yeux et regarde le profanateur.

Epouvanté, il s'enfuit.

A cette même heure, le veuf était tristement assis dans sa chambre solitaire, évoquant la chère ombre de sa regrettée compagne... Mais quel est donc ce pas, quelle est cette voix qui trouble le silence de la nuit?... On a frappé... C'est ainsi qu'elle frappait!... Il ose ouvrir, et recule stupéfait, mais charmé... La baronne est là, sur le seuil... Elle a parlé!... elle s'avance en montrant son doigt sanglant!

Blessure providentielle!... Sans sa douleur, la jeune femme ne se fût peut-être pas réveillée... réveillée de la mort... une résurrection!

Maintenant, au second drame.

Nous sommes en pleine Terreur. La Savoie est redevenue française et le Chablais fait partie du département du Léman. Les de Blouay ont émigré, sont morts en exil. Un seul survit. Il n'a guère plus de vingt ans. Le mal du pays le ramène. Qu'importe l'arrêt qui le condamne!... S'il n'a plus de châteaux, on le recevra dans les chaumières. Il errerait au besoin dans les forêts, trop heureux de respirer l'air natal!...

Ses domaines, confisqués par la loi, n'ont pas encore trouvé d'acquéreurs. Mais il faut de l'argent à la nation. On placarde le jour des enchères. Elles auront lieu dans le manoir qui fut le berceau de la famille.

La vente va commencer, lorsque le proscrit, vêtu en paysan, s'arrête par hasard devant l'affiche apposée contre la porte que surmonte l'écusson brisé de ses ancêtres. Cette lecture lui donne un triste sourire. Avec l'insouciant courage des désespérés, il entre et se mêle à la foule. L'huissier priseur achevait de définir le premier lot offert aux chalands. Aucun d'eux ne se hasarde encore.

— Allons! citoyens, dites un prix?

L'inconnu, par téméraire boutade, jette à haute voix un chiffre d'une infériorité dérisoire. Tous les regards se tournent aussitôt vers lui; on l'examine, on s'écarte, on chuchote : on a reconnu l'ancien seigneur.

Il y allait de sa liberté, peut-être de sa vie!... Chacun le savait. Personne ne dit mot, personne ne se permit de surenchérir. On l'entoura respectueusement, voilà tout. Le premier lot lui fut adjugé... de même le second... puis le troisième... et ainsi de suite pour toutes ses propriétés domaniales. Restait à déclarer le nom de l'acquéreur. Un nouveau péril!... Quelqu'un eut cette inspiration de répondre pour lui :

« Lemaitre. »

En écoutant ce récit, ne vous semble-t-il pas entendre la musique de *la Dame Blanche.* Vous savez, ce beau finale dans lequel les paysans écossais s'unissent pour que Julien rachète le château d'Avenel.

Hélas!... le dernier des Blouay ne possédait même plus les douze cents francs d'appointements du lieutenant Julien Brown. On venait de l'applaudir avec enthousiasme; on l'emportait en triomphe dans la montagne, hors de toute atteinte; il était ému, touché jusqu'aux larmes de cette vénération, de cette reconnaissance si bravement témoignée par ses anciens vassaux... Mais quand viendrait le quart d'heure de Rabelais, comment payer?... comment faire?...

— Bah !... dit l'un des plus chauds de ses partisans, on se cotisera... Vous nous rembourserez plus tard... Est-ce que nos pères n'ont pas reçu les bienfaits des vôtres?... Nous ne sommes pas des ingrats, morgué !... Chacun son tour !...

Et ce fut ainsi que le citoyen Lemaître, redevenu le baron de Blouay, conserva tous ses biens.

Cette histoire ne fait-elle pas autant d'honneur au pays qu'à la famille?... N'est-elle pas une consécration de la véritable égalité, celle de tous les honnêtes gens?

. . . . . .

Sous l'empire, deux enfants du Chablais parvinrent à l'épaulette étoilée : les généraux Desaix et Dupas. Les fils de ce dernier sont aujourd'hui les propriétaires de Ripaille.

On montre, gravé dans l'écorce d'un arbre des environs, le chiffre de l'infortuné colonel Labédoyère. Ne sont-ce pas encore là des légendes ?

Et, pour nos descendants, combien n'en résultera-t-il pas du fait de la dernière guerre ! Après le désastre de l'armée de Bourbaki, nos malheureux soldats s'étaient tout d'abord dispersés dans les cantons de Neuchâtel et de Vaud. On sait avec quelle générosité cordiale ils y furent accueillis, consolés. Ils étaient là, en face

Le château de Chillon. Dessin de A. de Bar.

d'Evian. Nos bons Savoisiens leur portaient des secours et les attiraient du geste, du regard. Les Suisses ne demandaient pas mieux. Mais la question internationale était là ! On nous surveillait le moins possible ; on tirait en l'air quand une barque s'éloignait avec des fugitifs. Pauvres garçons !... A peine cette barque avait-elle touché l'autre rive qu'ils se sentaient chez eux, en Savoie, c'est-à-dire en France !

Oui, notre brave Savoie est bien française, et de tête et de cœur ! Heureux ceux d'entre nous qui peuvent la connaître et la faire aimer. Ces pages n'avaient pas d'autre but. En les dédiant à mon maître et ami Francis Wey, j'ai voulu vous indiquer le guide par excellence, si la curiosité d'un voyage plus étendu s'éveillait dans votre esprit. Grâce à ce charmeur (1), il n'est pas une montagne, pas un lac, pas un vallon de la Savoie qu'on ne visite en touriste, sans quitter le coin de son feu, y compris le mont Blanc et ses merveilles ! Et, comme c'est le chemin, il vous mènera jusqu'à ROME !

CH DESLYS.

(1) *La Savoie*, 1 vol *Rome*, 1 vol. illustré. Librairie Hachette.

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

Comment Marie adopta Loupiau. Dessin de F. Lix.

XIII. — VENGEANCE MANQUÉE.

Trois jours plus tard, Pierre, particulièrement recommandé par le curé qui se portait garant de sa probité et de son désir de bien faire, entrait en qualité de second valet chez M. Michaud, un des plus riches fermiers de la paroisse, dont le domaine était situé à quelque distance du village ; mais la pauvre veuve était avisée, par huissier, d'avoir à vider dans le mois la maison qu'elle occupait, en laissant aux mains de M. Hureau, pour loyers à lui dus, tout le petit mobilier que contenait ladite maison.

La veuve désolée eut recours au curé ; mais, quand celui-ci voulut intervenir, il se heurta contre l'implacable obstination de l'usurier, qui donna toutes sortes de mauvaises raisons, selon lui excellentes, pour maintenir ses rigueurs. Il était bien évident qu'en paraissant défendre ses intérêts en souffrance, il ne faisait que servir le dépit de sa fille, qui sentait bien qu'elle n'avait pas eu le rôle avantageux dans l'affaire de la petite Marie. Peut-être obéissait-il indirectement aussi aux suggestions de Gribiou, qui avait vu sa vengeance lui échapper quand Pierre, en s'acquittant de sa dette, lui avait bravement signifié la rupture de leurs relations.

M. Hureau refusa même d'accepter un à-compte que le curé offrait de fournir de ses deniers, et cela sous le prétexte que, d'une façon comme de l'autre, la veuve ne pouvait continuer d'habiter cette maison dont il entendait disposer autrement.

La situation de la pauvre femme allait devenir d'autant plus précaire que, signalée comme l'objet manifeste de la malveillance de l'ombrageux M. Hureau, à

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

qui tant de gens craignaient de déplaire, une sorte de discrédit général se trouvait par cela même attaché à elle.

Au jour fixé pour sa sortie et alors qu'aux termes de la loi elle ne pouvait réclamer que son lit et quelques méchantes nippes sans valeur, peut-être, en dépit de toutes les sympathies qu'elle inspirait, lui eût-il été bien difficile de savoir sous quel toit emporter ces misérables débris de son pauvre mobilier.

La veille de ce jour, elle avait conté son cruel embarras à Pierre, qui était venu la voir, et qui s'en était retourné chez son maître, le cœur tout navré.

Or le lendemain, au point du jour, comme M. Hureau se présentait en personne, assisté de Gribiou, pour procéder à l'expulsion de la malheureuse femme, dont ils s'apprêtaient à jeter le lit dans la rue, une charrette s'avança, que conduisait M. Michaud, le maître de Pierre lui-même, et qui s'arrêta devant la porte.

— Doucement, messieurs, dit le fermier, vous avez le droit de mettre ce lit dehors, mais vous n'avez pas le droit de le casser. Laissez-moi faire, je suffirai bien à l'enlever.

Et il chargea tranquillement de ses mains le lit sur la voiture, au grand étonnement de l'usurier et de son triste acolyte ; puis le fermier parlant à la veuve :

— Venez, mère Burel, il y a chez moi de la place et du travail pour vous.

— Est-ce possible ? s'écria-t-elle ébahie, comme si Dieu lui-même lui fût soudain apparu, pour mettre fin à sa détresse, à son abandon.

— Oui, c'est possible. Je me suis dit que la mère d'un aussi honnête et courageux garçon ne pouvait être qu'une honnête et courageuse femme. Et je n'ai pas l'habitude de laisser de braves gens dans l'embarras quand je peux faire autrement. Venez.

Et il l'emmena, à la grande stupéfaction du gros M. Hureau.

A un détour, au sortir du village, le fermier et la mère Burel, qui devisaient en marchant à côté de la voiture, se trouvèrent tout à coup en face de la petite Marie, qui s'avançait à pas rapides.

— Bonjour, mignonne, dit la veuve en lui tendant les mains et en l'attirant à elle pour l'embrasser, car elle n'ignorait pas ce qu'elle lui devait dans la bonne conduite de son fils. Où vas-tu donc ainsi ?

— Moi, mère Burel, repartit tout bas la petite, j'allais vous chercher.

— Me chercher ?... Pourquoi faire ?

— Eh bien ! pour demeurer avec moi, puisque Pierre, que j'ai rencontré hier soir, m'avait dit qu'aujourd'hui vous n'auriez peut-être plus de maison... J'avais pensé à ça cette nuit...

— Est-ce possible ? fit la pauvre femme sous le coup d'une étrange émotion.

— Mais vous allez ailleurs, paraît-il ?

— Oui, avec Pierre.

— Avec Pierre... Ah ! tant mieux ! J'en suis bien contente pour lui... et aussi pour vous... Adieu, mère Burel.

Et leste comme une chevrette, secouant au vent ses longs cheveux d'or, elle partit à travers champs, et disparut bientôt dans le sentier d'un taillis.

— Qu'est-ce donc que cette fillette ? demanda, d'un ton assez indifférent, le fermier quand il fut rejoint par la mère Burel, sur qui il avait pris un peu d'avance pendant qu'elle causait avec la petite ; elle a l'air tout sauvage.

— Cette fillette, qui vous paraît sauvage, répondit la veuve avec une sorte de religieuse gravité, c'est, voyez-vous, monsieur Michaud, un ange, un bon petit ange tout exprès venu du ciel, je crois, pour que mes malheurs prennent fin.

— Comment donc ?...

— Figurez-vous, monsieur Michaud.,.

Et la veuve lui parla tant, et en de tels termes de cette enfant, que le brave fermier, dont l'intérêt et la curiosité étaient éveillés :

— Çà mais, s'écria-t-il, il faudra qu'un jour j'aille la voir chez elle, vu que c'est drôle, c'est très-drôle ce que vous venez de me conter là.

Le fermier ne mit pas ces paroles en oubli, car un matin de la semaine suivante, comme il se rendait au village, en suivant la route qui passe au pied de la tour aux Hiboux, il poussa résolûment jusque chez la petite Marie.

XIV. — CHEZ LA PETITE MARIE.

Il y avait juste alors cinq semaines que la pauvre enfant avait quitté la maison de M. Hureau. L'on était aux environs de Noël. Le temps était beau, mais la nuit avait été froide, et la bise qui soufflait ne laissait pas d'avoir une certaine âpreté.

Arrivé au milieu des ruines, le fermier regarda de tous les côtés sans apercevoir personne. Il appela :

— Marie ! eh ! petite Marie ! où es-tu ?

Et comme tout d'abord l'écho de la vallée répondit seul à sa voix, il dut croire que celle qu'il cherchait était absente.

Il s'apprêtait même à redescendre pour regagner la route quand, derrière un pan de mur écroulé, dont les décombres s'émiettaient sur le versant opposé du monticule, il vit paraître la petite tête blonde de l'enfant, qui tenait arrêtés sur lui des regards étonnés. Mais l'ayant reconnu (car elle l'avait vu avec la mère Burel, et le tenait pour un bon et digne homme ; et d'ailleurs Pierre lui avait à plusieurs reprises fait l'éloge de son maître) elle franchit vivement le mur, et venant au fermier avec un véritable empressement :

— Je vous demande pardon, monsieur Michaud, si je vous ai fait attendre, lui dit-elle, mais je n'entends pas très-bien quand je suis dans ma chambre.

— Ta chambre ! répéta le fermier, où donc est-elle ?

— Là derrière, monsieur Michaud.

— Pardienne ! je serais curieux de la voir, ta chambre.

— C'est que voyez-vous, monsieur Michaud... fit la petite d'un air embarrassé.

— Quoi donc, fillette ?

— Je ne sais pas si vous pourrez...

— Il y a donc un empêchement ?

— Oh ! pas de ma part ! Moi, je ne demande pas mieux pour peu que ça vous fasse plaisir ; mais, c'est que d'abord il faut sauter le mur.

— Comme tu viens de faire. Je crois que j'en viendrais tout de même à bout.

— Oui ; mais après, je ne sais pas si vous pourrez entrer.

— Ah ! ah ! la porte n'est donc pas bien large ?

— Assez pour moi ; mais je crains bien que pour vous...

— Allons toujours ; montre-moi seulement le chemin.

— Venez, monsieur Michaud.

Leste comme un lézard, elle escalada le mur. M. Michaud l'imita sans trop de difficulté ; mais, de l'autre côté, où d'ailleurs elle l'attendait, il n'y avait qu'un étroit et rapide passage. Il fallait marcher avec précaution si l'on ne voulait pas rouler dans la ravine.

— Tenez-vous bien, monsieur Michaud, et même donnez-moi la main.

Il accepta.

Elle le guida jusqu'à une espèce de terre-plein bordé à pic de toute part, et s'arrêtant devant une brèche ouverte au pied de la principale tour des ruines :

— C'est là, fit-elle.

— Là ; mais c'est une cave toute noire, et qui doit être humide, remarqua le fermier en approchant sa tête du trou. Quelle diable d'idée as-tu eue de choisir cet endroit plutôt qu'un autre?

— D'abord, monsieur Michaud, parce que, avec la saison froide, c'est l'endroit le plus chaud. Voyez, c'est tourné au soleil du midi. Ça n'est pas humide du tout, je vous assure.

— Et tu loges là dedans?

— Oui, monsieur Michaud ; mais, en été, je compte bien me mettre ailleurs.

— Ailleurs. Où donc?

— Oh! j'entends dans une autre partie de la tour. J'en ai choisi une que j'arrange un peu chaque jour. J'y serai tout à fait bien ; et même quand reviendra l'hiver, j'y resterai, parce qu'alors je compte que ma nouvelle chambre sera bien fermée, bien chaude. Il y aura une cheminée pour faire du feu.

— Où est-elle donc, cette chambre?

— Là au-dessus, en passant de l'autre côté de la tour, mais je ne vous dis pas d'y venir voir, parce que, pour y arriver, il faut grimper de pierre en pierre.

— Et tu comptes grimper toujours ainsi?

— Oh ! non ! j'aurai une échelle... plus tard.

— Donc, ton projet est de continuer à vivre de cette façon dans ces masures?

— Oui, monsieur Michaud, répondit franchement la fillette.

— As-tu bien réfléchi?

— Oh! oui, monsieur Michaud.

— Drôle de projet tout de même!... Mais, voyons un peu. Quelle vie mènes-tu ici? D'abord, reprit-il, en montrant la pauvre petite robe de laine qui, avec un fichu autour du cou et de méchants bas, composait tout le vêtement de l'enfant, tu n'es guère couverte pour le temps qu'il fait, ou qu'il pourrait faire. Tu dois avoir froid?

— Mais non, pas trop, répliqua Marie. D'ailleurs, quand je sens que le froid me gagne, je sais comment m'en garantir.

— J'entends. Tu te fourres dans ton trou comme un loup et tu dors.

— Non point. Je porte des pierres pour l'arrangement, ça me réchauffe ; ou bien je vais dans le bois chercher des branches mortes. J'en ai beaucoup d'amassées. Je m'en sers pour faire du feu et cuire mon manger.

— Ton manger? Qu'est-ce que tu manges?

— Des pommes de terre.

— Cuites à l'eau?

— Non, vu que je n'ai point de marmite pour les faire bouillir. Je les mets dans la cendre, le feu pardessus ; elles rissollent, c'est très-bon.

— Et tu ne manges rien autre?

— Non, monsieur Michaud.

— Et tu fais du feu là, dans ta cave?

— Oh ! non ! dans une chambre de là haut.

— Çà mais, voyons, pendant la longue nuit, tu n'as pas peur, seule ici, dans ces tours noires?

— Pas du tout, repartit la fillette en riant ; au contraire, il m'arrive de faire peur aux autres.

— Comment donc?

— Il faut vous dire, monsieur Michaud, qu'une nuit, dans les premiers temps que j'étais ici, j'entendis un certain bruit, des plaintes comme de quelqu'un qui geint, qui se lamente... et même une grosse voix se mit à dire : « Je suis l'ancien seigneur de la tour : j'ai assassiné ma mère ; malheur! malheur! Qui est-ce qui vient chez moi? Garde à vous ! Je vous emporte au fin fond des enfers. Malheur! malheur! » Premièrement, toute rencognée que j'étais sur mon lit, je ne savais pas trop que penser... et j'avais quelque frayeur... Mais voilà que l'idée me vint que c'était une méchante farce qu'on voulait me faire. Je laissai la voix gémir tout à son aise. Ça dura une demi-heure au moins, puis j'entendis qu'on s'en allait... La nuit d'après, étant bien sûre que ça devait recommencer, j'étais montée aussi haut que j'avais pu sur la tour, et j'y avais emportée avec moi un peu de paille dont j'avais fait de petits bouchons. Vers minuit, les plaintes recommencent... et aussi la grosse voix disant : « Je suis l'ancien seigneur !... » Alors, moi, du haut de la tour, tout en secouant au dehors mon tablier, qui semblait des ailes d'oiseaux, et qui faisait *froufrou*, je siffiotai dans une de mes mains roulée en cornet, pour faire le hibou, mais plus fort qu'un oiseau ordinaire... puis ayant allumé un bouchon de paille au bord d'un trou en dedans de la tour, je soufflai dessus, de façon que, par le trou, au dehors, il sortit comme des volées d'étincelles... Et aussitôt, au bruit des sabots sur les pierres, j'entendis qu'on se sauvait dare dare... J'avais su effrayer *l'effrayeur*. Il n'est plus jamais revenu. Et j'ai bien compris qu'il n'avait pas envie de s'y risquer une autre fois, vu que, quand je l'ai rencontré depuis, il m'a regardé avec des yeux tout drôles, qui semblaient dire : « Est-ce possible qu'elle n'ait pas peur là-haut, elle!... »

— Tu le connais donc *l'effrayeur*? demanda le fermier.

— Pardienne! si je le connais!

— Et qui ça?

— Eh ! ce mauvais gars de Gribiou ; il a toujours une dent contre moi depuis ma venue au pays, et quand il pourra me causer de l'ennui...

— Ah oui! je sais, Pierre m'en a, je crois, dit quelque chose. Eh bien, sans compter les autres désagréments, ne crains-tu pas que ce bandit ne te joue ici quelque méchant tour?

— Bah! nous verrons bien! répondit la petite avec une sorte d'insoucieuse assurance. Je le crois capable de tout, mais je ne suis pas sans défense, moi.

— Soit ; mais ne serais-tu pas mieux dans une maison où l'on te voudrait du bien, et où, en travaillant, tu gagnerais tranquillement ta vie?

— Je ne dis pas non, monsieur Michaud, mais pour le moment mon idée est ainsi. Je ne fais de mal à personne, je ne demande rien à personne, et je voudrais suivre mon idée, pour voir, pour savoir...

— Ah! fort bien, mais quoi que tu en dises, insista

le fermier, je vois tes mains toutes crevassées par le froid, tiens, elles saignent.

— Oh ! ça n'est rien ! fit la petite en levant les bras d'un air indifférent.

— Tu n'as pas d'habits.

— Il m'en viendra, monsieur Michaud.

— Comment ?

— Ça me regarde, monsieur Michaud.

— Quelle couche as-tu là dedans ? reprit le brave paysan en se penchant de nouveau vers le trou.

— De la bonne paille, avec de la mousse dessous.

Pendant cette réponse de l'enfant, le fermier s'était pris à écouter curieusement à l'intérieur de la cavité, puis se retournant :

— Tiens ! on dirait qu'il y a quelque chose qui bouge, ou qui ronfle dans ta chambre, qu'est-ce donc, dis ?

— Ah ! ah ! répliqua en souriant la fillette, ça n'est rien, c'est mon pauvre Loupiau. Il ne vous connaît pas, il grogne.

— Loupiau... répéta le fermier, qu'est celui-là ?

— Ah ! c'est toute une histoire, ça, voyez-vous.

— Conte-la-moi.

— Je veux bien ! d'autant que si vous habitiez au village au lieu d'être dans la compagne, bien sûr vous la sauriez. Figurez-vous donc que l'autre jour — c'était dimanche matin — je m'étais rendue, comme toujours, à la première messe. Voilà qu'au sortir, comme je m'en retournais, je vois venir de la rue un gros pauvre vilain chien, que les enfants suivaient à coups de pierres, criant qu'il avait la rage et qu'il fallait le tuer. Des hommes criaient aussi, les femmes se sauvaient. Tout le monde était en l'air. Je ne sais pas ce qu'avait la malheureuse bête, mais il s'en allait les côtes serrées, la tête basse, les oreilles pendantes, la queue entre les jambes. Il faisait peine à voir... Il courait, mais il passait à côté des gens sans chercher à les mordre, au contraire, en les regardant d'un air tout piteux. J'avais entendu conter que les chiens enragés mordaient tout ce qu'ils rencontraient. C'est pourquoi je pensai que celui-là n'était pas enragé, mais seulement perdu ; qu'il avait faim, qu'on lui faisait peur... Toujours est-il que chacun criait : « Tuez-le, tuez-le ! » Et les pierres allaient leur train ; et les hommes qui avaient des bâtons tâchaient de l'assommer... Il arriva même que, comme il passa à côté d'un paysan qui tenait une grosse trique, il en reçut un coup si fort sur une jambe de derrière qu'elle lui fut cassée, et que le pauvre chien tomba en poussant des cris à fendre le cœur. Il se tordait, il se traînait, il ouvrait une gueule toute plaintive ; alors je me souviens que j'avais aussi entendu dire que les chiens enragés ne criaient pas, et voyant qu'on se jetait vers lui pour l'achever, je courus, et étendant les bras, je lui fis comme une défense. On me criait : « Prends garde, il va te mordre, tu en mourras, » mais moi : « Non, non, n'ayez pas peur ! » Et, en effet, on aurait dit qu'il comprenait que je venais à son secours, car il se serrait contre moi, il mettait sa tête entre mes jambes, sous mon jupon, et il geignait en tremblant, tant il avait peur d'être tué.

On voulut m'écarter pour l'assommer, mais je tins bon contre tous, je me baissai sur le chien, je le serrai dans mes bras. Il avait encore mieux compris, il me léchait. Alors je dis : « Vous voyez bien qu'il n'est pas enragé, qu'il ne mord pas, puisqu'il me lèche. — C'est vrai ! » fit-on. Et, encore qu'il y eût certaines gens pour vouloir, quand même, tuer le chien, par la raison qu'il avait la patte cassée et qu'il valait autant en finir, je vins à bout de me débarrasser de tous ces méchants ; et je pris le chien pour l'emporter sur mes bras, mais il était lourd — c'est qu'il est gros comme un beau veau, voyez-vous ! — Alors je le mis, comme on dit, à porte-balle, jambe d'ici, jambe de là, sur mon cou, et de cette façon, je pus le porter. Il se laissait bien faire, devinant que c'était pour lui être secourable, tout au plus poussait-il un petit cri quand mon corps touchait à sa pauvre patte pendante. J'ai pu cependant arriver jusqu'ici sans le faire trop crier. Je l'ai couché là, sur la paille, puis j'ai regardé sa jambe : j'ai vu qu'elle était rompue comme une branche dont l'écorce resterait. Je me suis rappelée que j'avais vu à la ville un petit garçon à qui on avait raccommodé le bras en l'attachant sur une planchette. J'ai essayé à faire de même ; j'ai lié ça avec mon mouchoir, que j'ai déchiré en bandes... et je crois que la jambe se raccommodera. J'en ai parlé l'autre jour au maréchal, il m'a dit que j'avais fait ce qu'il fallait faire ; qu'il n'y avait qu'à attendre une trentaine de jours, sans laisser le chien marcher. Mais il n'en montre pas l'envie, il reste couché. Il ne se lève que tant soit peu pour boire dans une tasse que je lui ai achetée, et pour manger... Ah ! c'est un bon malade, voyez-vous, il se laisse bien soigner, mon pauvre Loupiau. Je l'ai baptisé Loupiau, parce qu'il a l'air d'un gros loup, mais il est si doux !

— Et de quoi le nourris-tu ? demanda le fermier.

— Comme moi, de pommes de terre. Oh ! il ne boude pas dessus, allez ! le mal de sa jambe ne lui coupe pas l'appétit. C'est un plaisir de le voir manger de si bon cœur.

— Oui, mais sais-tu que ça doit fièrement entamer ta provision, qui n'est pas, que je pense, des mieux fournies.

— Ah ! nous verrons bien ! fit la petite du ton le plus franchement insoucieux.

— Toujours est-il que te voilà chargée d'une forte bouche à nourrir, qui jamais ne te payera de ta dépense, et je ne vois pas comment dans l'avenir tu suffiras aux deux.

— J'y suffirai bien, monsieur Michaud, ne vous inquiétez pas.

— Tu es jeune, mon enfant, objecta paternellement le brave homme, je sais ce que tu peux ne pas savoir, et tu me fais bien l'effet de suivre un pauvre chemin.

— Merci de votre bonté, monsieur Michaud ; mon chemin me mènera peut-être plus loin que vous ne croyez.

— Explique-moi donc comment.

— Oh ! mon Dieu, vous ririez, vous vous moqueriez, parce que ça vous semblerait drôle. C'est des idées que j'ai. Il me paraît que ça ira ; si ça ne va pas, je ne m'entêterai pas, allez. Je ne me laisserai pas mourir.

— Mais en attendant tu te laisses souffrir, et si tu voulais... Voyons, écoute-moi. Tout le bien que Pierre et la mère Burel m'ont dit de toi, fait que je serais aise de t'avoir, parce que je te crois une brave et vaillante enfant. Je te prendrais pour bergère ou pour aide à la mère Burel avec qui tu serais. Tu n'aurais pas d'ennuis comme chez M. Hureau ; je n'ai pas coutume de tourmenter mon monde, moi.

— Oh ! je sais bien, fit Marie, Pierre ne peut trop dire les bonnes choses qu'il pense de vous.

— Alors !... fit le fermier qui croyait avoir gagné la fillette à son sympathique raisonnement.

— Alors, monsieur Michaud, je vous demande bien pardon, mais je ne change pas encore de projet.

— Donc tu refuses de venir chez moi?

— Je ne voudrais pas vous fâcher, mais...

— C'est bon! fit M. Michaud d'un accent qui n'était ni de dépit ni de dédain, et qui, au contraire, indiquait que la fermeté de cette pauvre enfant en imposait presque à son âme droite et forte. — C'est bon, je te laisse à ton projet; mais au moins, et pour te prouver que tu ne m'as pas fâché, et qu'au besoin tu me trouverais bien disposé à ton endroit, tiens, prends ça, tu peux en avoir besoin.

Le fermier tendait à la petite une pièce blanche qu'il dissimulait à demi dans ses doigts discrètement recourbés. Mais la petite se reculant doucement, les yeux baissés, les mains en arrière :

— Vous êtes trop bon, monsieur Michaud, fit-elle d'une voix timide, mais...

— Mais tu n'en veux point, acheva M. Michaud, en remettant aussitôt la pièce dans son gousset. Puis avec un hochement de tête : Ah! ah! reprit-il, tu es *fièrotte*, mais je ne t'en blâme pas, au contraire.

— Oh! se hâta de répéter la petite, je ne voudrais pas vous fâcher, monsieur Michaud, et à preuve, continua-t-elle vivement, tenez, puisque vous voulez tant avoir de la bonté, il y a une chose que je ne refuserais point, si ça vous convenait.

— Ah! et quoi donc?

La visite de M. Michaud. Dessin de F. Lix.

— Eh bien, quelque peu de pommes de terre... pour mon brave Loupiau...

— Ah! fit le fermier qui tenait arrêté sur l'enfant un regard pénétrant, pour Loupiau, pas pour toi, j'entends.

— Oh! je vous promets que ce sera pour lui... pour lui tout seul.

— Certes! reprit gravement le fermier, je ne mets pas ta parole en doute. Eh bien! c'est entendu, Loupiau aura sa provision.

— Quand faudra-t-il que j'aille la chercher? demanda Marie avec la gentille aisance qu'elle savait avoir.

— Oh! ne te dérange pas. Pierre te l'apportera.

— Comme vous voudrez, monsieur Michaud, fit-elle tranquillement.

— Là-dessus, adieu, fillette, dit le fermier; puis tendant sa grosse et loyale main pour prendre celle de la jeune solitaire, et si jamais tu as besoin de moi, ajouta-t-il, n'oublies pas que tu me trouveras toujours bien disposé à ton sujet.

Puis il descendit de la ruine, et pendant qu'il cheminait pensif sur la route, on aurait pu l'entendre répéter à mi-voix, comme résumant ses réflexions :

— Drôle d'enfant, tout de même, drôle d'enfant!

XV. — PENDANT L'HIVER

On ne tarda pas à savoir que M. Michaud avait visité la petite Marie, car il en parla lui-même aux uns et aux autres, et non sans laisser comprendre que cette drôle d'enfant, comme il s'obstinait à la qualifier, avait produit sur lui, malgré l'étrangeté de ses idées, une impression des plus favorables. Or, comme M. Michaud était, à bon droit, réputé pour un homme de sens, de

poids, incapable de se prononcer à la légère, il devint presque tout à coup de mode, dans le pays, de tourner des regards attentifs sur la jeune solitaire, et de la voir sous un certain jour qui la distinguait du commun des enfants.

A vrai dire, la curiosité dont Marie était l'objet ne se manifestait pas sans que la brave enfant en éprouvât pour ainsi dire une gêne. On allait la visiter ; on voulait causer avec elle, on l'obsédait de questions qui devenaient indiscrètes, par cela même qu'elles n'étaient pas dictées, comme celles de M. Michaud, par un pur sentiment de sympathie.

Quand elle passait dans le village, on se la montrait, on tâchait de l'arrêter, de la retenir; et toujours les questions allaient leur train, qui, d'ailleurs, la trouvaient toujours impénétrable, mais sans que pour cela elle laissât voir la moindre impatience, sans qu'elle rudoyât personne, sans que sa gentille sérénité parut altérée en rien.

— Que voulez-vous, s'obstinait-elle à répéter, comme elle avait fait avec M. Michaud, j'ai mes petites idées.

Et elle ajoutait, en riant de son mignon et gracieux rire :

— Faudra voir !

Si bien qu'on l'avait presque surnommée *Mademoiselle Faudra voir*.

C'est que sa réserve, son refus de s'expliquer sur les moyens d'existence dont elle croyait pouvoir disposer, piquaient, irritaient la curiosité fixée sur elle. Du reste, au bout de quelques semaines, des gens se trouvèrent déjà pour porter sur la petite mystérieuse une espèce de jugement de dédain.

— Vous verrez, disaient ces dédaigneux-là, que mademoiselle Faudra voir ne nous fera rien voir du tout, sinon qu'elle est une écervelée, ayant plus de fierté que de courage et plus d'entêtement que d'esprit.

Et pour un peu, grâce à la facilité qu'ont les fâcheuses impressions de se communiquer plus vite que les bonnes, on en serait venu à considérer la brave enfant comme une franche vagabonde. L'opinion publique a partout, en tout temps, de ces caprices, qui, généralement, l'on doit le reconnaître, ne naissent pas tout à fait d'eux-mêmes. Il n'y a point de fumée sans feu; et si nous cherchions bien en ce cas, nous ne tarderions pas sans aucun doute à remonter à l'origine de ce vent de défaveur, car la rancune devait être vivace au cœur de certaines gens, moralement intéressées à ce que raison ne fût pas donnée à la pauvre petite.

Vu l'humiliant résultat obtenu, Gribiou ne s'était pas vanté de la malice nocturne qu'il avait voulu faire à la jeune habitante de la tour aux Hiboux; mais Marie, on l'a vu, en avait dit quelques mots à M. Michaud, qui, lui, n'avait pas cru devoir garder le secret. Et l'on avait ri de Gribiou, qui rêvait, cela va de soi, une revanche. Ce désir de revanche remontait au surplus à l'*aventure des fraises*, qu'il n'avait pardonnée ni à Marie ni à Pierre, et qu'il pardonnait encore moins à la première depuis qu'elle avait su déjouer ses tentatives de corruption sur l'esprit du jeune garçon. Ajoutons que Mlle Julie, vivement dépitée que son souffre-douleur lui eût échappé, aurait volontiers donné un peu de son sang pour qu'elle ne gardât pas sur elle l'avantage de la sympathie publique. Gribiou ne pouvait nécessairement que la servir avec zèle; et M. Hureau, qui ne voyait et ne pensait que par sa fille, ne devait pas manquer de traduire à l'occasion les sentiments que celle-ci éprouvait pour l'orpheline. Donc, étant connues la tortuosité de Gribiou, la colère de Mlle Julie et la tranchante importance de M. Hureau, on s'explique que les paroles de M. Michaud eussent peu à peu perdu leurs favorables échos.

Quoi qu'il en fût cependant, et vu surtout le soin que la pauvre petite prenait de s'effacer et de ménager tout le monde, cela s'était arrêté aux limites d'une sorte d'indifférence qui, sans les précautions de l'enfant, n'eût pas été longue à faire éclore l'hostilité.

Que pouvait-on lui reprocher d'ailleurs ? Retirée autant que possible dans son désert relativement lointain, elle savait, tout en n'invoquant l'aide de personne, atténuer le sentiment d'extrême dignité qui lui faisait refuser l'assistance que beaucoup lui avaient offerte, même très-sincèrement. Elle ne prenait rien dans la campagne qu'il ne fût permis de prendre, car tout au plus y ramassait-elle quelques branches mortes que nul n'eût osé revendiquer. Elle n'allait importuner de sa présence ni les uns ni les autres. Elle avait payé de ses pauvres sous les quelques menues emplettes que force lui avait été de faire. Elle avait, en effet, acheté un peu de sel pour l'assaisonnement de son unique pitance, une paire de sabots blancs qu'elle bourrait de paille ; un paquet d'allumettes, dont elle n'usait une que lorsque les charbons recouverts de son foyer ne parvenaient pas à rallumer le bouchon d'herbe sèche au milieu duquel elle les plaçait; un morceau de savon pour le lavage de son unique petite chemise et de son fichu de cou, qui séchaient la nuit étendus sur deux branches au-dessus des cendres chaudes; enfin l'écuelle brune où elle donnait à boire à son blessé.

Le dimanche matin, un peu avant l'heure de la première messe, on la voyait traverser le village tranquillement, modestement, cherchant pour ainsi dire à n'être pas vue. Elle entrait à l'église, gagnait un coin de chapelle, fléchissait un genou, posait ses coudes sur l'autre, son front sur ses mains jointes, et son visage disparaissait sous les flots indisciplinés, mais toujours bien nets, bien luisants, de son opulente chevelure blonde. Elle restait ainsi jusqu'à la fin de l'office, puis s'en allait comme elle était venue. Aux vêpres, même attitude.

Elle avait prié le curé de l'admettre aux instructions pour la première communion, et nulle catéchiste n'était plus exacte ni plus attentive qu'elle. Quand le vieux prêtre, satisfait de son zèle, lui voulut dire qu'elle serait évidemment digne de figurer à Pâques parmi les communiantes.

— Oh ! non ! avait-elle répondu en baissant les yeux, ce sera pour l'autre année; mais je viendrai toujours au catéchisme.

Tout cela se savait, tout cela étonnait, tout cela faisait qu'on parlait d'elle, mais rien de plus. Et cependant quand, par les froids vifs, on la voyait passer avec sa méchante petite robe grisâtre, d'où sortaient ses pauvres petits bras rougis, avec ses pieds posés nus dans les sabots blancs — elle avait bien une paire de bas, mais elle ne la mettait que le dimanche — on disait : « Faut-il qu'elle soit obstinée en ses idées baroques! Qu'est-ce qu'elle attend?... Qu'est-ce qu'elle espère?... Et pourquoi fait-elle un pareil mystère de ses visées?... »

Ce qu'elle attendait : la saison nouvelle. — Ce qu'elle espérait : qu'alors elle pourrait se créer des ressources. — Pourquoi ce mystère? Eh ! mon Dieu ! tout le mys-

tère consistait en ceci, que son plan était de ceux qu'on exécute par la patience, par la persévérance, par la frugalité ; que si elle avait voulu l'exposer, sans doute on en aurait ri, tandis qu'elle y croyait avec cette foi qui est fille de la volonté, avec cette confiance qui est fille du courage... Il fallait passer l'hiver, elle le passait, voilà tout.

XVI. — AU PRINTEMPS.

Elle passa donc tant mal que bien cet hiver. Elle le passa, en se confinant autant que possible dans son gîte sauvage des rochers, où du moins, par le travail ou la réclusion, elle avait raison du froid, et où — les visites importunes ayant cessé — elle pouvait s'absorber dans les intimes espérances qu'elle tâchait d'accorder avec son opiniâtre résolution d'indépendance.

Loupiau — le pauvre chien qu'elle avait recueilli et pansé — avait été long à se rétablir ; mais enfin, la suture de sa jambe fracturée s'était faite — un peu de travers, à vrai dire, si bien qu'il en avait gardé une légère claudication. La brave bête reconnaissait le bienfait reçu par un de ces attachements dont sa race est l'emblème. L'enfant était moins seule au milieu des rochers. Retenu par le mal, Loupiau s'était habitué en principe à rester aux ruines, et quand Marie sortait, bien qu'il eût été enchanté de la suivre, il suffisait d'un mot ou d'un geste de commandement de sa jeune maîtresse, pour qu'il se cloîtrât de lui-même au logis commun. Il en était alors le gardien littéralement redoutable, car il avait fallu l'effarement de la misère, pour que le jour où Marie l'avait défendu, le musculeux animal se montrât aussi effrayé devant ses persécuteurs. Revenu à un état normal, convenablement nourri, et peut-être aussi rendu à cette affection humaine, sans laquelle le chien semble ne pas savoir vivre, mal en eût pris à n'importe qui de se risquer à enfreindre l'ombrageuse consigne que sa maîtresse n'avait pas eu besoin de lui imposer.

Cette consigne, il avait cependant appris à s'en départir envers deux personnes, qui, à la vérité, devaient n'en faire pour ainsi dire qu'une à ses yeux, car ces deux personnes venaient régulièrement l'une avec l'autre tous les dimanches après midi.

Tous les dimanches, en effet, vers trois heures et demie, la petite Marie rentrait chez elle après avoir assisté aux vêpres paroissiales, elle s'arrêtait au coin de la première tour, d'où le regard portait au loin en enfilade sur la route, et elle guettait. Bientôt une femme et un jeune garçon, marchant côte à côte, apparaissaient, qu'elle ne perdait pas des yeux. Quand ils approchaient des ruines, elle courait à leur rencontre, devancée par le chien, qui allait faire fête aux arrivants ; puis, lorsqu'ils n'étaient plus qu'à quelques pas :

— Bonjour, mère Burel ! criait-elle ; bonjour, Pierre !

Puis elle embrassait la mère et tendait la main au fils.

Tous trois montaient ensuite aux ruines, où, selon le temps qu'il faisait, la mère et la petite s'asseyaient dans l'une ou dans l'autre des espèces de chambres que Marie avait aménagées ; et pendant que toutes deux causaient de choses dont elles semblaient faire en riant des secrets à Pierre, il s'occupait, lui, sur les indications de Marie, à quelques détails d'installation trop pénibles pour elle, et dont elle lui avait laissé le soin : soulèvement, transport de dalles, enfoncement de pieux façonnés avec des bois perdus ramassés dans la rivière... Que sais-je ?...

La mère et le fils passaient là environ deux heures ; puis Marie et Loupiau allaient les reconduire jusqu'au tournant de la route... Et l'on se disait au revoir pour le dimanche suivant.

C'était, notons-le, la mère Burel qui avait voulu ces réunions de chaque semaine, et ce qui donnera une idée du caractère qu'elle y attribuait, c'est qu'elles absorbaient à peu près en totalité les loisirs dont la brave femme disposait. La mère Burel n'avait pu oublier ce qu'elle devait à la petite Marie, qui, par ses conseils, par son influence, avait littéralement ramené Pierre dans la bonne et honnête voie où il se maintenait. C'était donc comme un pieux devoir de reconnaissance qu'elle s'était imposé envers la pauvre enfant. Elle venait la voir, elle causait avec elle, et si leurs entretiens eussent eu des témoins, ceux-ci se fussent sans doute étonnés de voir avec quelle sorte d'entière déférence la femme âgée prêtait l'oreille aux propos de la fillette, qui cependant n'était pas le moins du monde guindée dans une précoce gravité. C'était par jeu, par espièglerie qu'elle feignait de ne pas vouloir que Pierre entendît ce qu'elle disait à sa mère. Il ne s'agissait que de choses très-ordinaires. Elle contait ce qu'elle avait fait pendant la semaine précédente. Elle disait quelque exploit de Loupiau envers les renards qu'il savait dépister dans les rochers environnants ; la venue de quelque visiteur étranger aux ruines... et ceci et cela... Mais, chose singulière, comme si l'esprit, la pensée de cette enfant en eût imposé à la mère Burel, il n'arrivait jamais qu'elle questionnât sur les projets, que l'enfant, d'ailleurs, ne semblait pas vouloir confier... Autant elle s'applaudissait avec ses deux amis du fait heureusement accompli, autant elle affectait de réserve pour ce qui appartenait au domaine des tentatives à faire... Et la mère et le fils se fussent bien gardés de paraître chercher à écarter les voiles... Pour tous deux, il y avait sur cette étrange petite fille comme un mystérieux, mais rassurant prestige... Ils avaient foi en elle, c'est tout dire. Et la foi ne creuse ni ne discute, elle accepte.

Quand, les sachant intimes avec elle, on leur disait :

— Que compte-t-elle faire ? Vous devez le savoir.

Ils répondaient sincèrement :

— Nous ne le savons pas.

Et toujours ils continuaient leurs visites, dans lesquelles la mère trouvait la double satisfaction de la gratitude témoignée par elle à la gentille enfant et du bon exemple procuré à Pierre, qui ne pouvait subir chez la petite Marie que la continuation d'une heureuse influence morale.

Ainsi se passèrent les mois de la saison froide et brumeuse. Puis brilla, exceptionnellement doux cette année-là, le soleil de mars, qui remit des chatons aux noisetiers, des primevères dans les prés reverdis, des violettes aux marges des chemins et des chansons d'oiseaux dans les bois.

Tous les jeudis, un grand marché se tenait au bourg, distant d'une lieue et demie du village.

Or, un jeudi de mars, des gens du village qui se rendaient à ce marché furent tout étonnés de voir que la petite Marie y allait aussi. Elle portait, retenue en sautoir sur son dos par un jet de viorne, une corbeille grossièrement tressée, par elle sans doute, avec des

brins de saule. Dans cette corbeille était toute une cueillette d'herbage nouveau, des pissenlits au cœur blanc-pâle, et sur cette herbe étaient piqués six ou huit bouquets de violettes, qui, très-gentiment encadrés dans des feuilles de lierre, embaumaient à la ronde.

— Où vas-tu, Marie?

— Vendre ma cueillette.

— Ta salade, soit, on te l'achètera peut-être; mais tes bouquets, penses-tu les vendre aussi? Des choses qu'on n'a qu'à chercher pour les trouver.

— Bah! fit-elle, nous verrons bien.

Arrivée au bourg, elle n'eut pas longtemps à offrir son herbe pour trouver un acquéreur. Certain aubergiste lui prit le tout pour sept sous; mais, en vidant la corbeille dans son tablier, il se moqua, lui aussi, de l'idée qu'elle avait de «faire du commerce avec ces pauvres fleurettes des champs!» Elle le laissa dire, puis elle s'en alla dans la grande rue aboutissant à la place du marché, et s'adressant aux dames qui passaient :

— Voyez, mesdames, disait-elle de sa fine voix d'oisillon, en levant sur elles ses grands doux yeux, voyez comme elles sont fraîches, mes violettes; et sentez: on dirait une odeur de paradis. Un sou, ce n'est pas cher.

Quelques-unes passèrent indifférentes, mais quelques autres s'arrêtèrent.

— Les beaux cheveux! dit la première

— Gentil minois, dit la seconde.

Et deux bouquets furent vendus.

Une troisième fit causer l'enfant, lui demanda son

Les lapins et Loupiau. Dessin de F. Lix.

nom, et charmée de son simple babil, prit trois bouquets, en indiquant sa demeure à la petite marchande, pour qu'elle pût venir lui offrir ce qu'elle aurait à vendre... Bref, la recette fut de quatorze sous. Joli début!

Une heure après la vente du dernier bouquet, Marie, la corbeille vide sur le dos, suivait tout allègre le chemin qui mène au village. Dans son tablier relevé quelque chose bougeait :

— Qu'as-tu donc là? demanda un homme qui marchait dans le même sens qu'elle.

— Oh! pas grand'chose! un couple de petits lapins.

— Voyons. Oh! certes, ils ne sont pas vieux. Qui est-ce qui t'a donné ça?

— Je les ai achetés.

— Combien?

— Quatorze sous : est-ce trop cher?

— Ni trop cher, ni trop bon marché. La nitée étant d'une dizaine, ça ferait trois francs dix sous pour le tout après trois semaines, vu qu'ils n'ont guère plus que ça.

— Juste : le marchand me l'a dit.

— Eh bien! c'est raisonnable.

— Allons, tant mieux.

Cela faisait deux hôtes de plus pour la tour aux Hiboux; deux hôtes que Marie installa dans un petit réduit, après les avoir présentés à Loupiau qui, au geste imposant de sa maîtresse, parut parfaitement comprendre qu'ils étaient mis sous sa protection. Le dimanche, ils furent montrés à la mère Burel ainsi qu'à Pierre, qui

s'engagea à confectionner à leur intention un petit râtelier destiné à empêcher qu'ils ne fissent litière de l'herbe qu'on leur donnerait.

Le jeudi d'ensuite Marie retourna au marché du bourg, portant, outre sa provision d'herbes et de fleurs, une trentaine d'assez belles écrevisses qu'elle alla directement présenter à la dame qui, la semaine précédente, lui avait donné son adresse.

— C'est toi qui les a pêchées, demanda la cliente, de quelle façon?

— Eh! mon Dieu, madame, j'avais vu, l'an dernier, que les enfants se mettaient dans l'eau de la rivière et fouillaient avec leurs mains dans les creux du bord. Je me suis mis dans l'eau, j'ai fouillé...

— Mais malheureuse enfant, les eaux sont trop froides... tu prendras du mal...

— Non, madame, je prendrai des écrevisses, répliqua-t-elle en souriant.

Alors le mari de la dame qui était là, et qui avait fait cette pêche autrefois, lui expliqua comme quoi on avait,

La pêche aux écrevisses. Dessin de F. Lix.

pour prendre ces animaux, de petits filets avec un cercle de fer, au milieu desquels on attachait, comme appât, un peu de viande ou quelque grenouille écorchée, et que l'on laissait tomber dans les *profonds* près des racines.

Elle écouta bien, puis elle dit :

— Des filets, des cercles de fer, de la viande, c'est trop cher pour moi. Mais c'est égal, merci, monsieur.

On lui recommanda d'apporter des écrevisses quand elle en aurait, pour que, si on ne les achetait pas, on lui indiquât au moins chez qui elle pourrait les vendre.

Et toujours est-il qu'elle quitta le bourg ce jour-là avec une belle poulette que, le lendemain, on entendait caqueter dans les ruines de la tour...

Le jeudi suivant, elle retournait chez la dame avec un nombre double d'écrevisses.

— Comment les as-tu prises? demanda le monsieur.

— Oh! je me souvenais bien de ce que vous m'aviez dit. Mais voilà, je n'avais point de filets; j'avais d'abord

l'idée de faire des espèces de petits paniers plats avec une pierre dessous pour les tirer au fond... mais je pensai que je n'avais point de viande. Alors je me dis : « Pour pêcher, d'habitude, on met des vers à un crochet, qui accroche les poissons quand ils y mordent... si j'essayais pour les écrevisses... » J'ai courbé une épingle que j'ai mise à un fil au bout d'un bâton, avec un petit caillou pour poids. J'ai mis un gros ver à l'épingle, puis j'ai descendu ça dans un endroit profond près des racines. Au bout d'un moment j'ai levé et j'ai senti que ça secouait le fil... alors j'ai tiré vivement pour amener ma bête... mais en arrivant à fleur d'eau, elle lâcha et s'en alla, filant à rebours, comme elles font... et deux fois, et trois fois il m'en arriva ainsi... De manière que je me dis : « Jamais je ne pourrai les enlever de l'eau. » En effet, elles lâchaient toujours au moment de sortir... Voilà que, pour tâcher de trouver un moyen, comme j'en avais une que je voyais au bout du fil, et que je la promenais d'ici, de là, plus haut, plus bas, sans qu'elle parût vouloir lâcher le morceau qu'elle tenait dans ses pinces, j'eus l'idée de l'amener tout doucement du côté du bord, et de me pencher pour la saisir d'une main en venant par derrière elle, tandis que de l'autre main je la faisais flotter sous l'eau... et elle se laissa très-bien prendre; aussi je ne fais plus autrement, seulement je mets une grande longueur de vers embrochés dans le fil, je descends ça près des creux, j'amène doucement la bête, je m'agenouille, j'étends la main... et je la prends vivement... D'ailleurs tant qu'elles sont à l'eau elles ne lâchent jamais le ver. On dirait vraiment que ce soit du sucre pour elles!

— Ça, fillette, dit le monsieur, sais-tu bien que c'est une vraie découverte que tu as faite là... As-tu montré à quelqu'un comment tu t'y prenais.

— Non, monsieur.

— Eh bien, crois-moi, garde cela pour toi.

Marie s'en retourna ce jour-là avec une paire de jeunes pigeons, et en passant près du moulin, elle acheta moyennant deux ou trois sous un petit sac de criblures de blé devant servir de pitance à ses volatiles. . .

. . . . . .

Et maintenant nous astreindrons-nous à suivre pas à pas la pauvre enfant dans le lent et graduel développement de son système de modeste colonisation?... Lui demanderons-nous les chiffres infimes de son budget pour mettre en balance la dépense et la recette?... Pénétrerons-nous dans les méticuleux calculs qui lui permettaient de répondre aux besoins du petit monde dont elle était le centre?... Non, sans doute, il doit suffire que nous ayons montré par un ou deux exemples la voie qu'elle suivait ou comptait suivre.

Faire de rien quelque chose était à peu près le problème qu'elle s'était posé dans son opiniâtre instinct d'indépendance. Pendant tout cet hiver où elle avait été condamnée à une sorte d'immobilité improductive, et partant, réduite à vivre de la plus misérable façon, elle n'avait cependant édifié aucun projet disproportionné aux moyens d'action dont elle devait disposer quand viendrait la belle saison.

Cueillir des herbes ou des fleurs, pêcher dans le ruisseau, fabriquer quelques petits balais avec des brindilles de bouleau ou de genêts, et, du produit, acquérir tels ou tels menus animaux qui devaient plus tard lui créer un revenu peu à peu grossissant : c'était son point de départ, tout simple, tout normal, qui, à vrai dire, exigeait d'elle bien des soins, bien du labeur et aussi bien des privations. Mais elle était en fonds pour tout cela.

Bien souvent il faisait à peine jour, qu'elle était déjà au long des chemins formant son faix d'herbages pour la nourriture de ses lapins. Ses poulettes picoraient dans toute la dépendance du vieux manoir ruiné, mais elle ajoutait à leur pâture naturelle des hachis d'ortie, elle leur apportait des limaçons, des vers, elle cuisait pour eux quelques pommes de terre. Il fallait du grain, du vrai grain aux pigeons, mais on lui avait offert des criblures, et elle avait accepté. Tout autour des ruines, sur la double pente qui les portait, il n'était pas un recoin terreux, gazonneux, qu'elle n'eût défriché pour confier à cette terre, ou plutôt à ce terreau, quelques graines que Pierre et la mère Burel lui avaient procurées. Là elle avait jeté quelques pincées de graine de choux ou de raves; plus loin une poignée d'orge ou d'avoine, au bourg on lui avait donné des semences de plantes à fleurs; et tout cela végétait. Elle sarclait, transplantait, arrosait... que sais-je?... On n'imagine pas toujours bien ce que peut, dans de pareilles données, l'activité incessante... La petite Marie se le prouvait à elle-même, et — stimulant heureux — s'en étonnait elle-même.

D'ailleurs son système de pêche que le *monsieur* avait qualifié de découverte, et qu'elle devait au hasard servi par un instinct d'observation, faisait vraiment merveille.

La bourgeoisie du bourg s'était prise d'intérêt pour la petite solitaire. On lui *commandait une fourniture* pour tel ou tel jour, et bien que n'osant s'engager d'une manière formelle, il n'y avait guère d'exemple qu'elle n'arrivât pas avec la *denrée* attendue. On l'appelait *la petite pêcheuse d'écrevisses*, et Dieu sait que pour utiliser ce sobriquet lucratif, elle s'était ingéniée à devenir habile en sa *profession*. Elles connaissait les gîtes populeux, elle savait les temps, les heures favorables, elle avait pris le tour de main pour disposer efficacement les engins, pour enlever prestement la proie... Aussi longtemps qu'elle put, et tout en riant de ceux qui la questionnaient, elle tâcha de garder secret son système d'appât; mais encore qu'on l'eût surpris, elle ne gardait pas moins sur ceux qui voulaient l'employer l'avantage que donne l'intuition en quelque sorte native de la chose. Il n'y avait que la petite Marie à qui l'on put demander à coup sûr, pour tel jour, telle quantité d'écrevisses... Au reste elle savait les conserver dans des herbes, en un certain parc frais qu'elle avait installé.

Puis aussi, certain jour qu'elle allait au bourg, une petite fermière la voyant passer l'appela, et lui montrant une paire de beaux poulets :

— Tiens, lui dit-elle, toi qui connais des maisons riches — car on savait que déjà telle était sa clientèle — tu devrais tâcher de me vendre ces deux jolies pièces. Tu vois, c'est gras, c'est frais, c'est gros; on en doit avoir un bon prix. Je voudrais les vendre... (elle fixa la somme) si tu en trouves davantage tant mieux pour toi. Si tu ne les vends pas, tu me les rapporteras.

— C'est convenu!

Marie prit les deux poulets, et ne les rapporta pas. Au retour elle compta à la fermière la somme fixée... et il lui restait pour elle une douzaine de sous...

Ce fut une nouvelle voie que le hasard — ou plutôt la sérieuse estime qu'elle savait imposer à tous — avait ouverte devant elle. A plusieurs reprises elle alla ainsi offrir tel ou tel produit de choix chez ses clients attitrés, qui bientôt l'instituèrent en quelque sorte leur

pourvoyeuse exceptionnelle. On avait besoin d'une douzaine de beaux œufs bien frais, d'une livre de beurre fin, de quelques fruits hâtifs ou rares, d'une magnifique volaille ou de pigeons nouveaux... que sais-je?... On la chargeait de trouver cela en lui indiquant le prix qu'on voulait y mettre, et elle savait toujours à qui s'adresser pour satisfaire à ces désirs, car en même temps les offres se multipliaient qui la mettaient à même non-seulement de répondre aux demandes, mais encore de les prévenir ou de les provoquer... et alors la petite courtière traitait le plus souvent le marché pour son propre compte. Elle débattait le prix, payait espèces sonnantes et s'arrangeait ensuite de façon à ce que son intervention ne fût rien moins que gratuite. Chaque jour ce petit négoce prenait une extension de plus en plus fructueuse. Et il s'ensuivait tout naturellement qu'un bien-être relatif venait à notre jeune solitaire. Le temps du régime rigoureusement borné aux pommes de terre cuites dans la braise était passé. Il y avait du bon pain à la tour aux Hiboux; quelques nippes, sinon luxueuses, au moins confortables, avaient remplacé la pauvre petite robe grisâtre... Peu à peu le petit établissement des ruines s'animait davantage, se meublait, acquérait une sorte d'importance. Peu à peu aussi, et bien que gardant en principe ses allures indépendantes, Marie prenait aux yeux de tous une physionomie moins étrange, moins sauvage. Son simple mais propret vêtement la rapprochait de celui des autres petites filles du pays, dont elle ne différait plus que par cette chevelure toujours flottante, mais aussi toujours scrupuleusement nette et brillante. Les relations avec les uns et les autres la montraient affable, probe, intelligente, active, et l'on oubliait son jeune âge pour lui accorder la considération d'une grande et honorable personne.

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VOYAGES.

L'ALSACE-LORRAINE EN AUSTRALIE [1].

XIII

Accident à la mine et au placer. — Reprise du travail en commun. — Une riche trouvaille. — Un groupe d'honnêtes Allemands — Rixe au placer. — Une menace de pendulier. — Dans une taverne. — La boxe. — Un défi. — Un *match* imprévu. — Siegfried. — Hourra pour le vainqueur. — Poignées de guinées. — L'Eldorado. — Nous vendons notre trou. — Retour à Melbourne. — Création de notre colonie agricole.

De Ballarat à Melbourne.

30 *avril*. — La semaine qui vient de s'écouler a été pour nous pleine d'émotions poignantes; je vous la raconterai le plus brièvement possible.

Le 25, deux accidents nous arrivaient au placer. Vers midi, après nous être épuisés à piocher dans notre trou, l'un de nous, Cartahu, dévoré par une soif ardente, eut l'imprudence de boire de l'eau bourbeuse du ruisseau dans lequel nous lavions nos sables, et fut pris de coliques néphrétiques si violentes, qu'il fallut immédiatement le transporter à l'hôtel où nous avons élu domicile, et lui administrer des réactifs.

Quatre heures après, ce fut le tour de Risler.

Des essaims de mouches d'une méchanceté et d'une opiniâtreté insupportables nous avaient assaillis au lavage et nous piquaient affreusement la figure et les yeux. Irrités par la douleur, nous cherchions à écraser ces maudits insectes avec nos mains baignées d'eau vaseuse, lorsque Risler poussa un cri : quelques gouttes de cette eau, pénétrant dans ses paupières, avaient déterminé instantanément une inflammation telle de la sclérotique, que notre ami ne put plus ouvrir les yeux, se crut aveugle et que nous dûmes l'emmener en hâte pour le soigner.

A peine l'avions-nous couché dans son lit, que nos amis employés aux mines rapportèrent dans leurs bras Trapp à demi assommé.

C'était le jour aux accidents.

Tandis qu'il piochait dans une galerie, un éboulement s'était produit et il avait été enseveli sous des décombres d'où Siegfried, Kœchlin, Guyot et Perrin l'avaient tiré meurtri et sans connaissance.

Heureusement l'état de nos malades n'était pas grave, car au bout de trente heures ils purent se lever, grâce aux soins intelligents et dévoués d'Engelmann. Ces accidents déterminèrent notre rapprochement.

Nos amis avaient vu des mines tout ce qu'ils désiraient voir ; ils les quittèrent pour revenir partager avec nous cette vie commune que tant d'épreuves ont rendue chère à chacun de nous, et il fut décidé que nous travaillerions tous au placer en attendant le moment de retourner à Melbourne, où nos compatriotes, d'après une lettre de la veille, écrite par Cécile, s'occupent activement de notre concession de terre, et où Maréchal fait florès dans les clubs avec son hautbois et le récit de notre voyage.

Le 26, nous étions tous au placer, sauf les malades et Engelmann. Nous n'avions pas encore trouvé pour un centime de métal à l'heure du déjeuner, lorsqu'un dernier coup de pioche fit rouler un bloc de quartz aurifère qui, porté le soir à Ballarat, nous fut acheté quatre mille sept cents francs. Il contenait cinquante onces d'or pur. Inutile de vous peindre notre joie, vous la devinez. Ce soir-là, le souper fut gai, je vous l'atteste, et nous vidâmes de nombreuses pintes de bière à vos santés, à la délivrance d'Alsace-Lorraine, à la régénération de la France et à notre future colonie.

Notre trouvaille fit grand bruit parmi les *diggers* et les orpailleurs, et les excita à tel point, que, le 27, à l'aube, quand nous nous rendîmes de Ballarat à notre trou, tous piochaient ou lavaient déjà avec ardeur, et que quelques-uns, parmi lesquels trois Chinois et une demi-douzaine de Prussiens, travaillaient sur notre emplacement.

— Hé ! là-bas ! les magots ! leur cria Cartahu, remis de son accident aussi bien que Risler et Trapp, allez donc fouiller ailleurs.

Les Chinois se redressèrent comme des lièvres surpris, tournèrent vers nous leurs faces jaunes et s'esquivèrent vivement ; mais les Prussiens ne bougèrent pas plus que des bornes.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Cet emplacement est à nous, leur dit Siegfried en s'avançant; vous le savez bien, puisque vous étiez là, à deux pas, hier, lorsque nous avons découvert notre bloc de quartz.

Les Prussiens mâchonnèrent entre eux quelques paroles, puis nous envisagèrent arrogamment, s'appuyèrent sur leurs pioches et haussèrent les épaules.

La colère nous monta à la tête.

— Avez-vous entendu? leur dit Siegfried en allemand, et d'un ton si impérieux, si menaçant, qu'ils se mirent en état de défense.

Siegfried, vous le savez, est un gaillard à large encolure, aux membres remarquablement musculeux, aussi bon qu'il est fort, et dont l'aspect n'a rien de rassurant quand il est hors de lui.

— Des Alsaciens-Lorrains réfractaires, ricana en allemand un des Prussiens.

— Des Alsaciens-Lorrains fidèles à leur patrie, entendez-vous, penduliers de malheur, répliqua Siegfried; allons, déguerpissez, ou sinon !...

A ce moment, un des Prussiens, un colosse, à la figure aplatie, à la tête rentrée dans les épaules, brandit sa pioche au-dessus de Siegfried, et lui aurait brisé le crâne, si Kœchlin, qui avait vu le mouvement, n'eût attiré notre ami à lui par le bras avec autant de vigueur que de promptitude, pendant que Trapp poussait un cri strident, tirait son revolver de sa poche et le déchargeait.

Heureusement pour le Prussien, l'élan de sa pioche, qu'aucun obstacle n'avait arrêté par suite de la retraite de Siegfried, lui fit perdre l'équilibre; il s'étala de tout son long, le bras en avant, sur le bord de notre trou, et évita ainsi la balle du revolver de Trapp, laquelle alla s'enfoncer dans la terre, à vingt mètres de là.

Le bruit de la rixe et de la détonation du coup de feu attirèrent aussitôt autour de nous les diggers et les orpailleurs des alentours : Chinois, Allemands, Anglais, Irlandais, Hollandais, Belges, Suisses, etc., les uns prenant parti pour les Prussiens, les autres prenant parti pour nous, et s'interposant afin que le conflit ne dégénérât pas davantage.

Deux gardes de la police, accourus sur ces entrefaites, tranchèrent le différend, après avoir écouté nos plaintes et examiné nos licences, en intimant aux Prussiens l'ordre de nous rendre notre emplacement et de se retirer.

Les penduliers s'exécutèrent, car ici, comme en Angleterre, il faut obéir aux policemen; mais, en s'éloignant, le Prussien à la pioche se tourna vers Siegfried et lui dit, le regard hautain et les lèvres blêmes de rage :

— Nous nous reverrons !

— Quand tu voudras, brigand ! répliqua Siegfried, qui n'a pas froid aux yeux.

Nous eûmes de la peine à nous calmer les uns et les autres; cette scène nous avait irrités au suprême degré; le soir, en rentrant à Ballarat, nous en étions encore indignés, et Cartahu répétait, en sacrant avec des roulements tragiques dont je ne pus m'empêcher de sourire, qu'il casserait en morceaux tous les Allemands qui le regarderaient de travers.

Le 28, dimanche, un Anglais, dont nous avons fait la connaissance à l'hôtel où nous sommes logés, un fanatique du grand art national britannique de la boxe, nous engagea, après déjeuner, à l'accompagner à une taverne d'un des faubourgs de la ville dans le jardin de laquelle devaient avoir lieu deux combats *extraordinaires* : le premier entre un boxeur anglais, vétéran du *ring*, et un jeune Irlandais prétendant ou *championship*; le second entre un Allemand et un Français. *Great attraction.*

Nous n'avions jamais vu et nous ne désirions pas voir ce spectacle barbare; pourtant, sur les instances pressantes de notre Anglais enthousiaste, qui avait parié quinze guinées pour le Français, nous nous laissâmes persuader. D'ailleurs, il faut l'avouer, cette partie entre un de nos compatriotes et un de nos ennemis nous intriguait et excitait notre curiosité.

Quand nous arrivâmes dans le jardin de la taverne, le premier combat allait commencer.

Une arène sablée, de vingt-cinq pas de longueur sur vingt de largeur, marquée par quelques piquets reliés par une corde de la grosseur du pouce, avait été préparée pour les boxeurs; les spectateurs, dont le nombre s'élevait à quatre cents, se tenaient autour de cette arène, debout par terre ou montés sur des bancs, des chaises de paille, des tables, ou sur les branches des eucalyptus qui ornaient le jardin.

La plupart étaient Anglais; une vingtaine étaient Américains : on les distinguait facilement à leur charpente ossue; autant étaient Français; une cinquantaine étaient Allemands.

Parmi ces derniers, nous reconnûmes six des penduliers avec lesquels nous avions eu maille à partir au placer.

Nous grimpâmes sur une large table, avec notre Anglais, et nous attendîmes.

Le brouhaha était assourdissant et l'on pariait beaucoup, surtout pour l'Anglais et pour l'Allemand, qui, l'un et l'autre, avaient vaincu, le mois précédent, les plus redoutables champions de Victoria.

A une heure et demie, l'Anglais et l'Irlandais entrèrent dans l'arène, accompagnés de deux parrains et de deux juges, deux *umpires*, lesquels s'adjoignirent aussitôt un collègue qu'ils prirent dans la foule, suivant l'habitude.

L'Anglais, nommé Price, avait trente ans; l'Irlandais, nommé Bowie, en avait vingt-quatre. Tous les deux montraient des biceps proéminents et portaient sur le visage des traces hideuses de luttes antérieures. A demi nus, les bras collés au corps, ils tremblaient en piétinant sur le sable, ce qui fit dire à quelques gentlemen qui, enfoncés dans leurs paletots, ne souffraient pas, comme eux, de la vivacité du froid, qu'ils n'étaient pas assez *entraînés*, et arracha à l'honorable Mackensie, inspecteur de la Société protectrice des animaux, ce touchant cri du cœur :

— Frappez seulement, mes coquins, et vous aurez chaud.

Les champions se donnèrent la main, mais sans conviction, car on entendit Bowie dire à son adversaire dont les dents claquaient convulsivement :

— Si ce n'était pour le devoir, j'aimerais mieux m'en aller chez moi.

A quoi Price répliqua :

— Les gentlemen ne peuvent pas s'être dérangés pour rien.

Ils avaient l'air de bœufs qu'on mène à l'abattoir.

A un signal des parrains et des juges, ils se mirent en garde, au milieu de l'attention générale.

Les cinq premières reprises furent nulles.

Le docteur Cook, de la Société de tempérance, répé-

tait sans cesse « qu'il fallait entonner à boire aux lourdauds », mais les parrains et les juges opinaient pour la stricte observance de la règle, quoique la température fût défavorable.

A la sixième reprise, Bowie reçut un mauvais coup à la hauteur du nombril.

Aussitôt un gentleman, le *backer* de Price, réclama son enjeu, qui était de trois cents livres.

— Vous plaisantez, fit le *backer* de Bowie, c'est-à-dire celui qui le patronnait et pariait pour lui; mon champion a le droit d'essayer de porter, à son tour, un mauvais coup à Price; le *match* continuera.

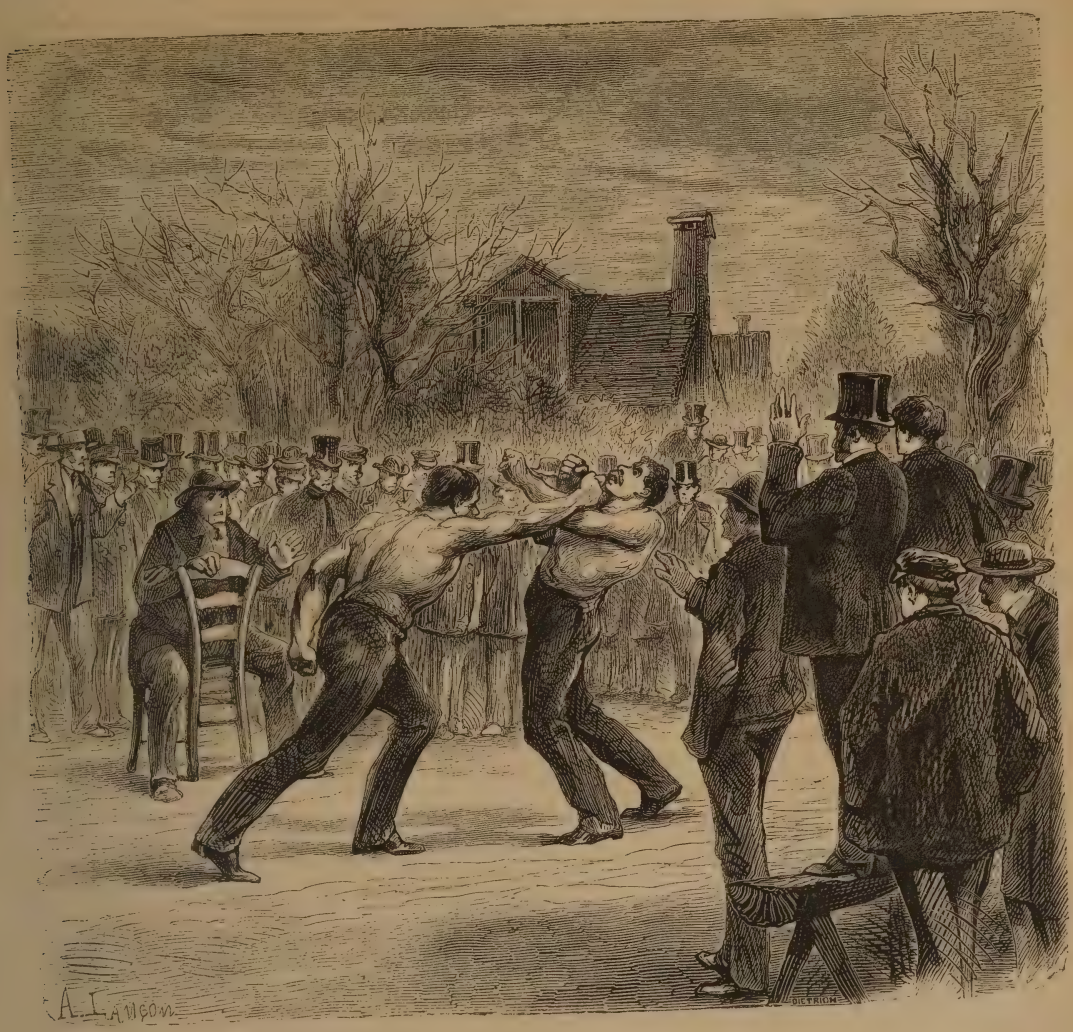
Le gentleman se retira, visiblement vexé et en grommelant.

A la septième passe, Bowie reçut un autre coup au sinciput, et faiblit en murmurant :

— Voilà que je me réchauffe !

Son parrain, son *bottle holder*, le releva, l'assit sur son genou et lui donna à boire.

Cette lutte atroce nous révoltait; nous voulions nous



Le *match*. Dessin de Lançon.

retirer; la foule qui se pressait derrière nous nous en empêchait; d'autre part, notre Anglais prétendait chaleureusement que le devoir nous commandait de rester pour notre compatriote, dont le tour approchait; nous restâmes.

Il était évident que Bowie était le plus faible; mais il appartenait à cette catégorie de boxeurs appelés, en langage technique, *raw flesk* (viande crue), qui résistent aux coups de poing comme un rosbif dur et mal cuit résiste aux coups de dents, selon l'expression du *ring*.

A la huitième reprise, les boxeurs commencèrent à se battre avec une prudence qui excita les murmures de l'assistance, et en particulier de l'inspecteur de la Société de tempérance.

Au bout d'une heure, n'en pouvant plus, ils se séparèrent, et la partie fut déclarée *drawn*, remise, à la grande irritation des parieurs, qui accablèrent d'injures grossières les malheureux champions, et menacèrent de les assommer pour leur apprendre à mieux se battre à l'avenir.

Personnellement, nous étions enchantés de ce qui causait le désespoir des autres, et nous attendîmes fébrilement la seconde *partie*.

Ici se place un incident qui nous mit en cause de la façon la plus imprévue.

Le boxeur français n'était pas arrivé.

Les spectateurs allemands riaient bruyamment, les spectateurs français rougissaient; les autres vouaient les déserteurs à l'exécration de tous les gentlemen; nous sentions la honte nous monter au front.

Il se fit un silence, à la suite duquel le *bottle holder* de l'Allemand vint annoncer que son client, pour sauver le *match*, accepterait, à défaut du Français qui, devant venir de Melbourne, avait probablement *manqué le train*, ajouta-t-il ironiquement (le pauvre diable était mort subitement le matin, nous l'apprîmes le lendemain), tel autre adversaire de la même nationalité qui désirerait prendre sa place.

Au même instant, le boxeur allemand parut dans l'arène pour appuyer par sa présence la déclaration de son parrain.

C'était le Prussien à la pioche.

A sa vue, un frémissement involontaire courut dans nos membres, et nos regards se croisèrent avec ceux de ses camarades, qui nous toisaient insolemment, en face de nous.

Nos ennemis triomphaient.

Tout à coup Siegfried sauta dans l'arène.

— Cet homme vient de faire proclamer qu'il accepterait tel Français qui se présenterait, dit-il d'un ton ferme; en voici un qui est prêt à prendre la place de l'absent et à la défendre à outrance.

Un tonnerre de hourras poussés par les Anglais et par les Américains salua cette brave réponse, qui dérouta les Allemands, fit pâlir leur champion et nous remplit les uns et les autres d'une poignante émotion.

— Je dois seulement déclarer, reprit Siegfried, que j'ignore les règles de la boxe et que je serai obligé de me défendre avec mes poings comme je pourrai, en demeurant, bien entendu, sur le terrain de la loyauté.

Tous les yeux se tournèrent interrogativement vers le Prussien.

Il hésita pendant quelques secondes, puis répondit dédaigneusement :

— Soit !

Les *umpires* de la précédente partie appelèrent à haute voix et avec un éclat extraordinaire de contentement deux personnes quelconques de l'assistance pour servir de parrains et de juges à notre ami, qu'ils entraînèrent vivement dans un pavillon situé au fond du jardin, où il devait passer le caleçon de rigueur ; Risler et Kœchlin, qui sont, après Siegfried, les deux plus robustes d'entre nous, l'accompagnèrent.

L'animation était générale ; les Anglais et les Américains, dans l'espoir d'un combat palpitant, se frottaient joyeusement les mains et pariaient comme s'ils eussent été au derby, qui pour le Prussien, qui pour notre ami ; les Allemands causaient fiévreusement entre eux; les Français s'étaient rapprochés de nous.

Au bout de cinq minutes, Siegfried reparut.

Il était résolu ; quant à nous, nos cœurs battaient à nous suffoquer.

Le *backer* du Prussien, un Berlinois qui trafique sur l'or à Ballarat, dit qu'il pariait trois cents livres pour son champion, et demanda, en ricanant, à Siegfried, s'il les tenait.

— Je les tiens, répondit froidement celui-ci.

Le *backer* eut un mouvement étrange d'étonnement, et j'avoue que notre surprise ne fut pas moindre que la sienne, car la somme engagée était effrayante pour des prolétaires de notre sorte.

Pendant ce temps, le juge du Prussien et celui de notre ami avaient choisi, d'un commun accord, un troisième juge, et, lorsque les trois *umpires* eurent pris place à leur poste, le *match* s'ouvrit.

— Vingt livres pour l'Allemand !

— Quarante pour le Français !

— Quinze livres, au premier sang, pour l'Allemand !

— C'est tenu !

— C'est tenu ! crièrent simultanément plusieurs voix.

Siegfried attendait son adversaire.

Ce dernier le regardait d'un œil perçant et fauve, avec l'intention de lui porter un *mauvais coup* qui le jetât tout de suite par terre.

La première passe fut sans résultat; la seconde également; à la troisième, Siegfried eut le sein droit touché.

Son muscle pectoral se tuméfia et nous vîmes ses yeux s'enflammer.

— Cinquante livres pour l'Allemand !

— Cent pour le Français !

— C'est tenu ! reprirent les mêmes voix, tandis que les combattants soufflaient et essuyaient, du revers de leurs bras, la sueur qui perlait sur leurs fronts.

La lutte recommença.

La quatrième et la cinquième reprise ressemblèrent à la première et à la seconde; à la sixième, l'épaule droite du Prussien fut éraflée, et, à la septième, le poing de notre ami tomba comme un bélier sur sa joue gauche.

Il rompit pour reprendre haleine et cracher le sang dont sa bouche était pleine.

Cette fois, Siegfried avait l'avantage.

Les deux champions semblaient de force égale, mais notre ami montrait plus de vivacité dans l'attaque et dans la riposte.

Les gentlemen assistaient, avec une joie exubérante, à cet horrible duel qui nous mettait à la torture.

A la quinzième reprise, l'eau coulait par gros filets le long du corps et des jambes des combattants.

Siegfried n'avait été sérieusement touché qu'une fois à la poitrine; le Prussien, au contraire, avait le visage fendu en quatre endroits.

La vingt et unième reprise le fit rouler sur le sable comme un taureau abattu.

— Hourra ! exclamèrent les Anglais et les Américains enthousiasmés.

Nous sautions déjà dans l'arène pour étreindre notre vaillant ami, quand les voix impérieuses des Allemands nous arrêtèrent.

Ce n'était pas fini.

Le *bottle holder* du Prussien s'était précipité sur lui, le relevait, introduisait dans sa bouche le contenu d'une fiole de trois-six, et lui répétait :

— Allons, compagnon, encore une passe pour l'honneur de l'Allemagne.

Le Prussien se redressa, terrible, en hurlant de rage : « Je vais le tuer ! » et retomba en garde.

Siegfried, auquel Risler et Kœchlin avaient fait avaler une gorgée de cognac, se remit sur la défensive en murmurant, les lèvres blêmes :

— Nous allons voir !

— Cent livres pour l'Allemagne! vociféra le Prussien.

— Deux cents pour la France! répondîmes-nous unanimement.

— C'est tenu! firent les Allemands dans un dernier défi.

Nos poitrines se soulevaient violemment oppressées; le plus calme d'entre nous était celui qui défendait sa vie.

L'anxiété redoubla.

Le Prussien se posa devant Siegfried, en homme troublé, la bouche écumante et sa garde au-dessus du menton.

Une vingt-deuxième passe eut lieu : Siegfried fut touché au revers du bras gauche, près du coude, en parant un *mauvais coup*.

Encouragé par ce succès secondaire, le Prussien se remit en garde en sacrant : « Chien d'Alsacien! » et chercha à frapper notre ami au-dessous du sternum, c'est-à-dire à lui porter le coup le plus *mauvais* de la boxe; mais Siegfried ouvrait l'œil, et, à l'instant où le Prussien s'élança sur lui, il l'arrêta avec deux coups de poing rapides à la figure et au front, et le renversa foudroyé sur le sable.

— Hourra! hourra! hurlèrent les gentlemen en se pressant frénétiquement dans l'arène autour du vainqueur, pendant que les Allemands ramassaient le vaincu et le transportaient dans la taverne, pour lui faire donner les soins que son état exigeait.

Nous étions émus au suprême degré; nous courûmes à notre ami, nous l'embrassâmes avec élan, avec exaltation, et nous l'entraînâmes, non sans peine, dans le pavillon où il avait laissé ses vêtements.

Les gentlemen voulaient le porter en triomphe, lui décerner la ceinture d'honneur, le *championship;* jamais, affirmaient-ils sur tous les tons, ils n'avaient assisté à un *match* aussi beau; jamais la France n'avait remporté victoire pareille; c'était la revanche! Je crois, en vérité, que, s'ils nous avaient vu reprendre l'Alsace-Lorraine, ils n'auraient pas été plus enthousiasmés.

Siegfried épongea la sueur dont son corps ruisselait, se rhabilla et avala un demi-verre d'eau-de-vie. L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé; il frissonnait et ses blessures, quoique légères, lui causaient des douleurs aiguës.

Nous nous disposions à l'emmener, malgré les réclamations des gentlemen, qui parlaient de lui offrir un banquet, quand notre Anglais vint nous annoncer que le Prussien reprenait ses sens et en serait quitte pour un mois de lit, et nous remettre, de la part du *backer* de ce dernier, les trois cents livres tenues par Siegfried, et de la part des Allemands les deux cents livres que nous avions pariées nous-mêmes!

Nous n'y pensions plus. Les Allemands encore moins, paraît-il, mais notre Anglais s'était chargé, *motu proprio*, de leur rafraîchir la mémoire. Pour nous payer, tous avaient dû vider leurs poches. Ce n'était pas tout.

Les paris, très-nombreux sur le premier match, s'étaient élevés, durant le second, à vingt-cinq mille livres, dont quatorze mille tenues pour Siegfried. Or les gentlemen du *ring* se font toujours une loi de prélever sur leur gain une somme plus ou moins importante, qu'ils offrent, en signe de remercîment et d'admiration, au champion qui les a fait gagner. Nous ignorions ces détails; aussi restâmes-nous interdits quand les parieurs de Siegfried vinrent verser dans ses mains sept cents livres, qu'ils avaient recueillies entre eux.

Siegfried refusa, disant qu'il ne pouvait accepter une récompense à laquelle il n'avait point prétendu; mais les gentlemen insistèrent en répondant que son refus serait mal interprété, que les sept cents livres lui appartenaient non-seulement parce qu'il les avait bien méritées, mais parce que les règles du *ring* les lui accordaient, et ils le quittèrent pour aller porter au vaincu une collecte de soixante livres qu'ils avaient faite au non de celui-ci, parmi les assistants, en vertu d'un autre usage du *noble jeu de la boxe*.

Ces poignées d'or nous étourdirent et nous éblouirent! Songez donc : trente mille francs gagnés en un clin d'œil, à des penduliers, en défendant l'honneur d'Alsace-Lorraine, l'honneur de la France!... C'était à devenir fou de joie!

Nous sortîmes de la taverne et nous regagnâmes notre hôtel, ahuris de tout ce qui venait de nous arriver et en regardant, en étreignant notre trésor, comme des enfants en délire.

Siegfried se coucha, car il ne tenait plus sur ses jambes, et Engelmann pansa ses blessures.

Comment s'acheva la journée, comment se passa la soirée, je ne saurais le dire : nous étions ivres de bonheur, nous avions des paillettes d'or dans les yeux, nous marchions dans l'Eldorado!...

Le 29, Siegfried n'étant pas encore en état de se lever, nous ne nous rendîmes au placer que sur le tard.

Notre histoire était, depuis le matin, le sujet des conversations de tout Ballarat; les journaux en parlaient en première page, et dans les meilleurs termes pour nous; nous fûmes promptement entourés par les diggers et orpailleurs, à l'exception des Allemands, qui nous toisèrent haineusement.

Quoique la recherche de l'or nous eût réussi au delà de nos prévisions, nous pensâmes qu'après la pluie de livres sterling qui nous avait couverts la veille, nous ne devions plus nous occuper que d'une chose : la création de notre colonie agricole, et, au lieu de nous remettre à piocher la terre, nous vendîmes notre emplacement, notre trou, aux enchères à un digger belge qui brûlait d'envie de nous l'acheter, depuis notre dernière trouvaille, et qui le fit monter jusqu'à cent livres!

Notre chance continuait.

Le soir, une dépêche de Cécile nous demanda des explications sur les comptes rendus du combat soutenu par Siegfried, que publiaient les feuilles de Melbourne, et que les négociants nos compatriotes venaient de leur traduire. Je répondis, par télégraphe, que nous porterions nous-mêmes le lendemain ces explications, et comme Siegfried est aujourd'hui sur pied, dans deux heures nous dirons adieu à Ballarat, à ses pompes et à ses œuvres, et dans six heures nous serons de retour à Melbourne.

15 *mai*. — Nous sommes en plein emménagement, et vers le 20, au plus tard, notre installation sera terminée.

Nos compatriotes ont découvert pour nous un magnifique emplacement de trois cents hectares, le long de la ligne ferrée de Geelong, à une heure et demie de Melbourne, loué il y a deux ans par un colon anglais qu'un héritage considérable vient de rappeler à Londres, et qui, pressé de réaliser ce qu'il possédait en Australie, où il ne compte pas revenir, nous a cédé à des conditions exceptionnellement avantageuses sa

concession et la petite ferme en briques qu'il y a fait bâtir, ainsi que les chevaux, bestiaux, charrettes, instruments aratoires, etc., qui servent à son exploitation, le tout pour quarante mille francs comptant.

Notre besogne, vous le comprenez, se trouve singulièrement simplifiée par cette heureuse circonstance.

Comme nous avons rapporté trente-sept mille francs de Ballarat, que Maréchal et nos femmes ont économisé mille francs pendant notre absence, nous nous sommes vus en possession, y compris nos dix mille francs primitifs, de quarante-huit mille francs, lesquels nous ont permis de solder immédiatement et sans le secours de personne, notre vendeur, et de garder, pour compléter notre mobilier, notre batterie de cuisine, notre lingerie, notre garde-robe et attendre les premières recettes, huit mille francs.

Vous le voyez, chers et bons parents, tout va pour le mieux, et la Providence nous traite en enfants gâtés.

Nous pendrons la crémaillère la semaine prochaine, dans notre ferme, devant un grand feu d'eucalyptus, car, tandis que la moisson se prépare près de vous, ici les montagnes sont blanches de neige et nous sommes en plein hiver.

Nous avons de bons bras, du courage, nous avons la foi, notre havre-sac est garni, nous sommes unis; comment douterions-nous de l'avenir de la colonie française que nous fondons sur ce continent austral, si prodigue envers ceux qui lui demandent un peu des richesses infinies dont Dieu l'a comblé?

XIV

ÉPILOGUE.

1er *janvier* 1873. — Aujourd'hui, pour mes étrennes, Cécile m'a donné une grosse fille.

La mère et l'enfant se portent bien, et je vous envoie mille baisers pour elles en même temps que les vœux de bonne année et les vives amitiés de toute la colonie, désormais en pleine activité.

Notre première récolte, vendue il y a trois jours, nous a rapporté deux cents pour cent. Elle consistait en blé, maïs, avoine, pommes de terre, et nous a procuré soixante mille francs, qui vont nous permettre d'étendre et de varier nos cultures, d'augmenter notre bétail et de commencer la construction d'une ferme modèle, que Guyot a imaginée, pour remplacer le bâtiment insuffisant que nous habitons actuellement, ferme dont nous avons posé solennellement ce matin la première pierre, et qui se nommera *Alsace-Lorraine*, comme ma fille, née le même jour qu'elle.

Si nos cultures maraîchères nous donnent autant que Siegfried et Kœchlin, nos maîtres en agriculture, en attendent, et si la grande culture s'étend, à côté de celles-ci, Guyot nous promet notre nouveau palais, complétement terminé, aménagé, peinturé, avec les couleurs nationales au sommet, pour le 1er janvier de l'année prochaine.

Quand notre famille s'augmentera, nous ferons comme les jolis républicains sociaux des forêts vierges, nous ajouterons une annexe à la ferme.

Trapp épousera dans un an la fille aînée de Risler, qui aura alors atteint quinze ans, et si, pendant ce temps, les quatre autres garçons de notre communauté, Guyot, Maréchal, Perrin et Cartahu, trouvent de laborieuses et honnêtes filles à leur goût (je crois qu'ils ont déjà jeté leurs vues sur deux excellentes familles françaises de Melbourne avec lesquelles nous sommes en relations d'affaires depuis cinq mois), il n'y aura plus que des gens mariés et des enfants à *Alsace-Lorraine*.

Notre concession est une des plus avantageuses de Victoria : un ruisseau limpide et moussu la traverse du nord au sud, les pâturages y sont d'une beauté incomparable; son sol a à peine besoin d'être remué pour produire toutes les céréales et tous les légumes; Guyot et Engelmann affirment qu'elle renferme, sur divers points, du fer, du plomb, de la houille, même de l'or; notre jardin est rempli de pêchers, d'orangers, de pommiers, de poiriers, d'abricotiers, d'amandiers, de figuiers; on y marche partout sur les fraises, et notre bois, car nous avons un bois de trente hectares, regorge de kanguroos, de perruches, de cacatoès et de lapins. Oui, de lapins.

Un colon a eu l'idée, malheureuse peut-être, d'en apporter d'Angleterre plusieurs couples, il y a une dizaine d'années, et de les lâcher dans les champs, et ils ont si bien pullulé, qu'on en voit à présent, dans certains districts de Victoria, presque autant que de rats. Nous en prenons au collet toutes les semaines plus de cent, que nous envoyons en partie au marché de Melbourne.

La chasse, si amusante, si entraînante sur ce continent, est notre plus grande distraction et celle aussi de notre fidèle Ratapia, qui doit se souvenir des plantureux rôtis d'oiseaux de notre voyage, car il croque les perruches avec une satisfaction surprenante, et il regarde parfois d'un œil équivoque trois jeunes cacatoès que nous avons pris au nid et que les femmes et les enfants ont apprivoisés.

Par bonheur pour ces intéressants grimpeurs, Ratapia n'aime pas la viande crue, sans cela ils ne seraient pas en sûreté.

Nos santés sont magnifiques, grâce à la vie calme et sainement remplie que nous menons, à l'abondance qui nous entoure, à la joie que nous éprouvons de voir prospérer, grâce à notre travail et à notre concorde, notre association fraternelle.

Tout marchant bien, dans cinq ans nous pourrons acheter notre concession, et dans dix ans elle vaudra plus de deux millions, ce qui constituera à chacun de nos dix ménages, puisque en 1874 il n'y aura plus de célibataires parmi nous, un capital de deux cent mille francs au moins, dont nous mangerons le revenu dans notre Alsace chérie, si les Allemands en ont été chassés à cette époque.

Souvent, le soir, après une de ces journées brûlantes telles qu'on en a ici en décembre et en janvier, nous nous rendons sur une délicieuse colline, distante de la ferme de trois cents mètres, que couronne un bouquet d'eucalyptus et sur le versant de laquelle nous avons planté de la vigne qui nous fournira dans deux ans assez de vin pour notre consommation. Nous appelons cette colline *Tannenwald*, et la porte du jardin qui y conduit, porte du Miroir, en souvenir de notre promenade de Mulhouse, si belle et si gaie avec ses vignes, ses jardins, ses villas, son joli bois de pins, d'où l'on découvre la forêt Noire, les Vosges et les cimes du Jura, et où les Mulhousiens se rendent par la porte qu'on appelle *Spiegelthor* (porte du Miroir).

Là, assis sur des bancs, aspirant à pleins poumons un air vivifiant et embaumé, sous un ciel admirable, nous pensons à vous, à la France que nous savons là,

sous nos pieds, aux antipodes, et parfois nous nous prenons à pleurer en nous rappelant les épouvantables désastres qui nous ont amenés sur ce coin de terre, à six mille lieues de notre patrie.

Alors Maréchal prend son hautbois et nous joue quelques-uns des morceaux patriotiques que nous aimons, surtout *la Marseillaise*, et aussitôt nos larmes cessent, nos cœurs tressaillent, un frisson parcourt tout notre corps, et il nous semble que les bataillons français sont de nouveau debout, braves, superbes, enthousiastes, invincibles, comme ils le furent jadis, que les clairons, les tambours sonnent partout la charge au milieu d'eux, qu'ils se précipitent, la baïonnette en avant, sur les masses allemandes, qu'ils les

L'Alsace-Lorraine en Australie. Dessin de Pierdon.

culbutent, les écrasent, les balayent, qu'ils brisent les chaînes d'Alsace-Lorraine, et qu'ils plantent de nouveau le drapeau tricolore sur la rive gauche du Rhin reconquise !

Ce n'est, hélas ! qu'une éblouissante vision, mais une vision qui rassérène nos âmes et adoucit notre exil, car nous avons la foi ardente qu'elle sera un jour une réalité.

Adieu ! Aimez-nous ; encore mille baisers sur vos cheveux blancs, et, comme nous ici, cher grand-père, chère grand'mère, supportez courageusement les malheurs de la patrie, ayez confiance en Dieu, qui aime les peuples que l'adversité n'abat point ; croyez et espérez !

A. DUBARRY.

OCTOBRE 1873.

FIN.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX [1].

XII. — COMMENT ON BAT MONNAIE.

Quinze jours après, Abraham sortait sans affectation de sa petite maison et, descendant le faubourg, entrait dans l'une des grandes rues tirées au cordeau qui coupent la ville en tous sens. Au quatrième carrefour, un poney-chaise de la dernière élégance attendait immobile, attelé d'un magnifique poney.

Le jeune homme y monta simplement, comme quelqu'un qui entre chez soi, saisit les rênes, produisit un léger claquement de langue, et le léger véhicule vola le long des grands trottoirs vers les bords du Schuylkill. Le pur-sang courut ainsi deux milles, et s'arrêta devant un dock, où se balançait une charmant navire.

Abraham pensait à tout.

A peine de retour de sa magnifique expédition de Natal, il avait distrait quelques échantillons de sa cueillette, puis, passant en Hollande — qu'est-ce que ce voyage pour un new-Américain! — il avait noué des relations avec les marchands de diamants, les avait continuées à New-York, cachant soigneusement à Philadelphie la source de sa fortune, et vivant aussi retiré, aussi inconnu que devait l'être pour le public le petit-fils d'un vieux fou comme Faragus.

Mais bientôt dans les chantiers de la Delaware, à l'autre extrémité de la ville, un charmant clipper s'éleva suivant les règles du confort le plus complet. A sa tournure fière, à ses formes élancées, on sentait que la main d'un maître avait étudié cette coque. Des machines nouvelles munies d'appareils surchauffeurs devaient imprimer à sa marche une vitesse unique d'au moins dix-huit milles à l'heure, sous une pression de sept atmosphères de vapeur. Si l'on en croit les dires du constructeur, on pourrait, en cas de besoin, forcer à dix atmosphères et atteindre vingt milles à l'heure, par bon temps.

Abraham aussi se montrait très-satisfait.

Dix matelots, choisis avec un soin scrupuleux, formaient l'équipage du navire, et attendaient, chacun installé dans un quartier différent, qu'on leur donnât l'ordre de se réunir pour monter à bord.

Pendant ce temps, au milieu de l'arrière, à la place du carré, un grand atelier s'étendait dans lequel plusieurs ouvriers mécaniciens travaillaient à des *faragus-divers* de forme portative perfectionnés. La force mécanique nécessaire était empruntée à la machine du navire et des pompes de compression étaient menées par elle de façon qu'en quelques minutes on pouvait charger à cinquante atmosphères les récipients que l'on faisait parvenir, par un va-et-vient, aux travailleurs dans les grands-fonds.

Tout avait été prévu par l'Américain; il avait à faire une campagne de recherches, il lui fallait un point de repère solide, immobile, invariable, autour duquel il pût travailler et qui résistât aux plus forts coups de mer. C'est pour cela que son navire était muni d'appareils spéciaux. Ses ancres, d'une puissance énorme, étaient mues par la vapeur; puis, au moyen d'un mécanisme spécial d'une extrême simplicité, d'une clavette enlevée, l'ancre, en deux morceaux, se détachait d'elle-même du fond et venait au navire, amenée par la machine sans la moindre difficulté.

Abraham visita tout avec un soin minutieux; puis, se tournant vers l'ingénieur qui le suivait en répondant à toutes les objections qu'il lui faisait en connaisseur :

— Tout est prêt et arrimé?

— Oui.

— Combien de jours pour partir?

— Deux. Quel nom mettre à l'arrière?

— *Faragus!*

— Cela suffit. On l'y mettra.

— Après-demain, vous toucherez ce chèque, 45, quatrième avenue, chez M. Lobster, Camp et C°, banquiers, et vous donnerez quittance, s'il vous plaît.

— Bien. Vous n'avez plus d'ordres à me donner?

— Non. Je suis content.

Et Abraham, descendant à terre, reprit les rênes de son trotteur, puis, dix minutes après, il quittait sa voiture à la huitième avenue, jetait les rênes aux mains du groom et rentrait à pied dans la petite maison du faubourg.

Quelques moments plus tard, Noboka portait à la poste une quinzaine de lettres pour les différents quartiers de Philadelphie.

Le surlendemain, à six heures du matin, *le Faragus* quittait le port, tout flambant neuf, descendait la Delaware et entrait fièrement à toute vapeur dans la baie, d'où il prenait bientôt possession de la mer. Abraham, sur la dunette, les regards perdus vers l'horizon, les narines frémissantes à la brise, semblait aspirer l'univers.

A qui lui eût demandé :

— Où allez-vous?

S'il eût été de bonne humeur, il eût répondu :

— Je vais à la Banque! . . . . . .

. . . . . .

Au nord du Portugal, sur la côte ouest de l'Espagne, au pied des montagnes de la Galice, s'ouvrent de larges et profondes découpures de la mer. L'entrée de ces baies est défendue par de nombreux îlots. La plus septentrionale est celle où se jette l'Ulla, une charmante rivière à saumons et à truites, aux eaux limpides, au cours écumeux parmi les rochers. Plus au sud, est la baie de Pontevedra, avec cette petite ville à son extrémité la plus profonde. Plus au sud encore, s'ouvre la célèbre baie de Vigo, théâtre de la terrible bataille navale du 22 octobre 1702.

Là, cent millions d'or et d'argent, monnayé ou en lingots, dorment depuis plus d'un siècle et demi.

Tout le monde sait que pendant la guerre de la succession d'Espagne les Anglais n'avaient pas de plus grand désir que d'en profiter pour anéantir la marine espagnole et venger sur elle la peur que lui avait faite autrefois la gigantesque Armada de Philippe II. Les Anglais songeaient même à s'établir sur les côtes de la Péninsule, dans quelque bon poste d'où ils pussent la tenir en bride et empêcher sa puissance maritime de renaître. C'est ainsi qu'en 1704 ils occupèrent Gibraltar.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Deux ans auparavant, de concert avec les Hollandais, ils avaient attaqué Cadix avec une flotte que commandaient le duc d'Ormond et l'amiral Rook et qui comprenait deux cents voiles, dont soixante vaisseaux portant douze mille hommes de troupes. On les avait repoussés.

Pendant ce temps, un grand secours arrivait à Philippe V : la flotte des Indes occidentales, c'est-à-dire des possessions espagnoles en Amérique, entrait dans les mers européennes chargée de trésors immenses, en lingots, en or ouvré et monnayé. Ce fut sur elle que se détourna la colère des alliés.

Les chargements venant d'Amérique ne devaient, suivant les règlements du commerce espagnol, être débarqués qu'à Cadix. Or la ville était encore bloquée par la flotte coalisée : il fallut fuir et se réfugier ailleurs : on remonta vers le nord.

Ce grand convoi espagnol était escorté par vingt-trois vaisseaux français. L'amiral de Château-Renaud, qui les commandait, voyant qu'on ne pouvait entrer dans Cadix, proposa aux Espagnols de les conduire à quelque port français, où ils pourraient attendre en sûreté une occasion plus favorable. Mais ceux-ci voulurent à toute force rallier la côte de leur pays, et il se vit obligé d'entrer avec eux dans la rade de Vigo, qui n'était pas bloquée, mais aussi qui ne pouvait être défendue que par certains forts où il n'y avait pas de garnison.

Tandis que les galions demeuraient ainsi dans la baie, les Anglais arrivèrent et s'emparèrent des forts qui la dominent. Le 22 octobre, ils ouvrirent contre la flotte française un feu épouvantable, tandis que leurs vaisseaux pénétraient dans la baie et engageaient le combat. Malgré l'infériorité incomparable de ses forces, malgré le tir terrible des forts, malgré l'embarras que lui causaient les lourds galions espagnols, Château-Renaud fit une résistance héroïque. Enfin, ne pouvant plus tenir, et ne voulant laisser à l'ennemi ni ses vaisseaux ni les trésors des Espagnols, il mit le feu à sa flotte, défonça les galions et en coula à fond le plus qu'il put.

Les Anglais et les Hollandais ne prirent que vingt bâtiments, mais ils firent encore un butin avoué de huit millions de piastres ! Quinze vaisseaux et douze galions furent brûlés ou coulés, et avec eux une somme de plus de cinq cents millions ! . . . . . .

. . . . . .

Par une belle matinée, les premiers rayons du soleil levant montrèrent aux habitants de Vigo un élégant navire mouillé au milieu de la baie, pavillon américain aux vingt-neuf étoiles battant à la corne d'artimon.

Partie pour le reconnaître, la douane revint annoncer navire de plaisance, patente de santé nette, papiers de bord parfaitement en règle...

Le *Faragus*, capitaine Dixon, mouilla ses ancres, plia ses manœuvres, éteignit ses feux et, semblable au cygne qui s'endort la tête sous l'aile, parut se préparer au sommeil. Les pêcheurs qui passèrent auprès de ce navire immobile lui jetaient un regard de défiance comme à tout ce qui est nouveau et inconnu, puis, rassurés par la placidité de sa contenance, ils continuèrent leur route en chantant.

A la nuit, cependant, on eût pu entendre un certain bourdonnement à l'intérieur de la coque immobile : telle une ruche où les abeilles s'éveillent et se préparent à butiner au loin. De tremblantes lueurs filtraient au travers des écoutilles et couraient en filets d'or sur les cordages et le long des mâts.

Tout à coup un énorme plomb de fond glisse lentement le long du bord : dès qu'il a touché le sol, le cordage qui l'a descendu et qui passe dans un anneau poli attaché au sommet du plomb, commence à marcher sur lui-même, embrayé qu'il est à bord sur un tambour que conduit la machine.

Une forme humaine s'affale sur la branche qui plonge et s'y fixe au moyen d'un cordage qu'elle tient à la main et qui fait un tour mort sur le câble. En un clin d'œil cette forme atteint le fond de la mer ; elle se détache du va-et-vient qui passe dans le plomb de ligne, et, démasquant une lanterne attachée à sa ceinture, elle commence une rapide exploration.

Une, deux, cinq formes semblables descendirent l'une après l'autre, toutes revêtues du même costume, dans lequel nous reconnaissons le *faragus-diver*, mais modifié, en ce sens que chacun des appareils renferme un récipient portatif attaché aux épaules, assez plat pour ne pas gêner les mouvements, assez grand pour contenir une quinzaine de litres. L'enveloppe, en tôle d'acier, est essayée à cinquante atmosphères, et son poids, en partie contre-balancé par celui de l'eau, est calculé pour ne pas entraver le travailleur.

Le fond de la mer s'étend net, pur, en nappe de sable uni qui miroite sous les reflets des lampes. Ici, là, plus loin, des épaves noires se dressent, s'étendent ; navires appuyés les uns contre les autres, brisés par le poids de leur chargement, effondrés sous le choc ou sous la poussée des gaz, qui ont tout brisé pour s'échapper sous l'énorme pression qu'ils subissaient ; mâts qui pendent tronqués avec quelques loques de chaînes devenues rigides par la rouille et les dépôts calcaires qui les ont encroûtés. On dirait un champ de carnage cristallisé.

A portée des plongeurs, deux des galions ont été sabordés à coups de hache ; de leurs flancs entr'ouverts, des caisses, des barils sont amenés par les travailleurs, silencieux comme des ombres, actifs comme des démons. Les haches frappent encore, les douves volent en éclats, des cascades de piastres, des lingots d'or ruissellent sur le sable et viennent, apportés par les plongeurs, emplir des godets pliants qu'ils ont descendus vides avec eux et qu'ils attachent à la branche du câble qui remonte au navire.

En haut, c'est une vraie cascade d'or qui s'épand sur des coussins de coton, à mesure que, remontant et basculant, les godets viennent du fond de la mer.

En bas, activité fébrile ; des tonneaux à demi pourris sont roulés des cales désormais éventrées ; quelque chose de noir s'en échappe. Au premier moment, les ouvriers restent ébahis ; ils se sont trompés... et ils vont laisser là cette matière pour chercher autre chose.

Mais Abraham, car c'était lui, s'avance...

Il leur fait signe d'enlever. C'étaient des monnaies et des lingots d'argent ! Noircis par les sels de la mer, ils ont changé de couleur ; il faut l'œil du chimiste pour les reconnaître... Et l'on puise, et les lingots d'argent montent, montent, et vont se joindre au monceau d'or qui déjà gisait là-haut !...

Mais le temps passe comme l'éclair pour tous ces travailleurs de la nuit ! Il faut partir ; la provision d'air s'épuise : chacun, l'un après l'autre, s'attache au cordage ; chacun se laisse emporter avec une vitesse ver-

tigineuse et revient au navire, rapide comme l'oiseau qui s'envole.

Puis les rares lambeaux de fumée qui sortaient par la cheminée — car on employait le pétrole comme combustible dans des foyers fumivores — s'effacent .. On a pu croire d'ailleurs, de terre, que cette fumée provenait de la cuisine nécessaire pour le souper du bord... Les lampes arrivent sourdes, les hommes disparaissent un à un par les écoutilles ouvertes, le bruit s'éteint, le silence le plus absolu s'étend sur la baie... Seule la mer clapote un peu contre le flanc du navire, les oiseaux de nuit houlent tristement dans les arbres, au loin sur la terre. C'est tout.

Les nuits suivantes furent employées de la même manière.

Les jours se passaient à remplir des caisses arrimées dans la cale : les hommes vivaient dans l'or, sûrs d'en avoir une part raisonnable, insoucieux du pourquoi et du comment on le ramassait là.

Ce travail dura quinze jours et quinze nuits.

Un beau matin, l'Américain avait disparu...

Lorsque la Société des galions de Vigo exploitera ce côté des sinistres épaves qu'elle prétend ramener au jour, elle trouvera sa besogne singulièrement allégée... *Faragus-diver* a passé par là!...

XIII. — LES MALHEURS VONT EN TROUPE.

Le soleil brille, le ciel est bleu, la mer scintille et, s'ourlant de mousse, vient mourir sur les galets de la grève. Le *Faragus*, à toute vapeur, entre alerte et joyeux dans le port de Marseille.

A peine le navire à sa place de quai, Abraham Anson-Moore débarque et, suivi du capitaine Dixon, tous deux s'enfoncent dans les petites rues qui environnent le port. L'ingénieur marche d'assurance au milieu de ce dédale, se guidant sur un plan minuscule qu'il a tiré de son portefeuille et qu'il tient à la main. Bientôt il frappe à la porte de l'immense fabrique de machines de la *Compagnie française*, et quelques minutes après il est en présence d'un curieux engin.

C'était une répétition perfectionnée du *Winam-Diver*, bateau plongeur américain essayé sur la Tamise en 1864, et construit sur les plans du *Plongeur*, inventé, en 1863 par le contre-amiral français Bourgois. Mais combien de progrès réalisés depuis cette époque!

Que le lecteur se figure un énorme cigare en tôle d'acier de plus de vingt mètres de long, légèrement aplati sur le tiers de sa circonférence. L'arrière est armé d'une hélice et d'un gouvernail vertical; deux plans inclinés attachés aux flancs, à son centre de flottaison, servent à le diriger en hauteur et en profondeur. Tant qu'ils sont horizontaux et dans le plan médian du navire, celui-ci marche horizontalement; mais, dès que les plans sont obliques, sous la pression de l'hélice, le bateau s'enfonce suivant une diagonale plus ou moins allongée. Ce sont de véritables nageoires, attachées à ses flancs, et se cachant au besoin dans des rainures spéciales, pour ne point nuire au glissement de l'eau sur la surface polie de la coque.

Une fois entré dans le navire, on remarque une coursive courant de l'avant à l'arrière et divisant le bateau en deux parties qui renferment : la première, une machine à air comprimé, de quarante chevaux; la seconde, de vastes réservoirs tubulaires dans lesquels de l'air comprimé à cinquante atmosphères est emmagasiné. Immédiatement au-dessous de ces compartiments, on en a ménagé d'autres pour laisser entrer l'eau de mer qui sert de lest au bateau. En mettant ces tubes en communication avec ceux qui contiennent l'air comprimé, l'eau est chassée, le bateau reprend sa légèreté, et vient, comme un ballon, à la surface.

Au-dessous de l'extrême pointe d'avant, qui forme un terrible éperon d'acier, on a ménagé une cage de cristal épais de vingt centimètres, capable de résister aux pressions les plus énormes, et dans laquelle un courant électrique, alimenté par la machine elle-même, allume des charbons qui éclairent la marche du bateau comme un phare. De place en place, sur les flancs de cette singulière machine, des plaques de cristal du même genre permettent de contempler le spectacle de la nature sous-marine.

Tel était l'engin que maître Abraham avait fait copier sur celui de l'amiral Bourgois. Tout était calculé pour que la mer n'eût aucune influence sur sa marche. Avec ses compartiments à eau vides, *le Plongeur* est immergé, sauf le pont qui affleure l'eau. La lame passe par-dessus sa carapace et, au milieu de la mer la plus déchaînée, l'équipage se promène dans l'intérieur comme sur la terre ferme.

Abraham et Dixon examinèrent tout, depuis le premier boulon jusqu'au dernier, en connaisseurs. Leur satisfaction fut complète.

— Mettez à l'eau cette nuit, et à minuit, à la frégate! dit Abraham en quittant le chef de l'usine : le *Faragus* est à quai à la *Cale verte*.

— C'est bien, répondit le constructeur; on y sera.

Effectivement, à minuit, un léger murmure de l'eau indiqua aux matelots de quart que quelque chose passait à côté du navire : c'était *le Plongeur* qui arrivait bord à bord.

Immédiatement, le *Faragus*, chauffant, sortit du port. Personne ne se douta qu'il traînait à la remorque une machine inconnue...

C'était le bateau plongeur qui commençait sa campagne.

Quelques jours plus tard, le *Faragus* se balançait à l'ancre près d'une des trois Coniglieras, ces îles inhabitées et inconnues qui, dans la Méditerranée, font partie des Pityuses. Une petite baie, calme et riante, donnait abri à la belle frégate et à son singulier compagnon. C'était là, dans ces parages isolés qu'Abraham voulait faire les essais de son plongeur. Il avait fondé sur lui de si grandes espérances!...

Dès le lendemain, les pompes foulantes du *Faragus* avaient comprimé l'air dans les réservoirs tubulaires du bateau plongeur. Abraham, Dixon, six matelots et chauffeurs y descendaient, fermaient les écoutilles à vis; puis, larguant l'amarre qui les attachait au navire, disparurent sous les flots...

Où donc allait Abraham?

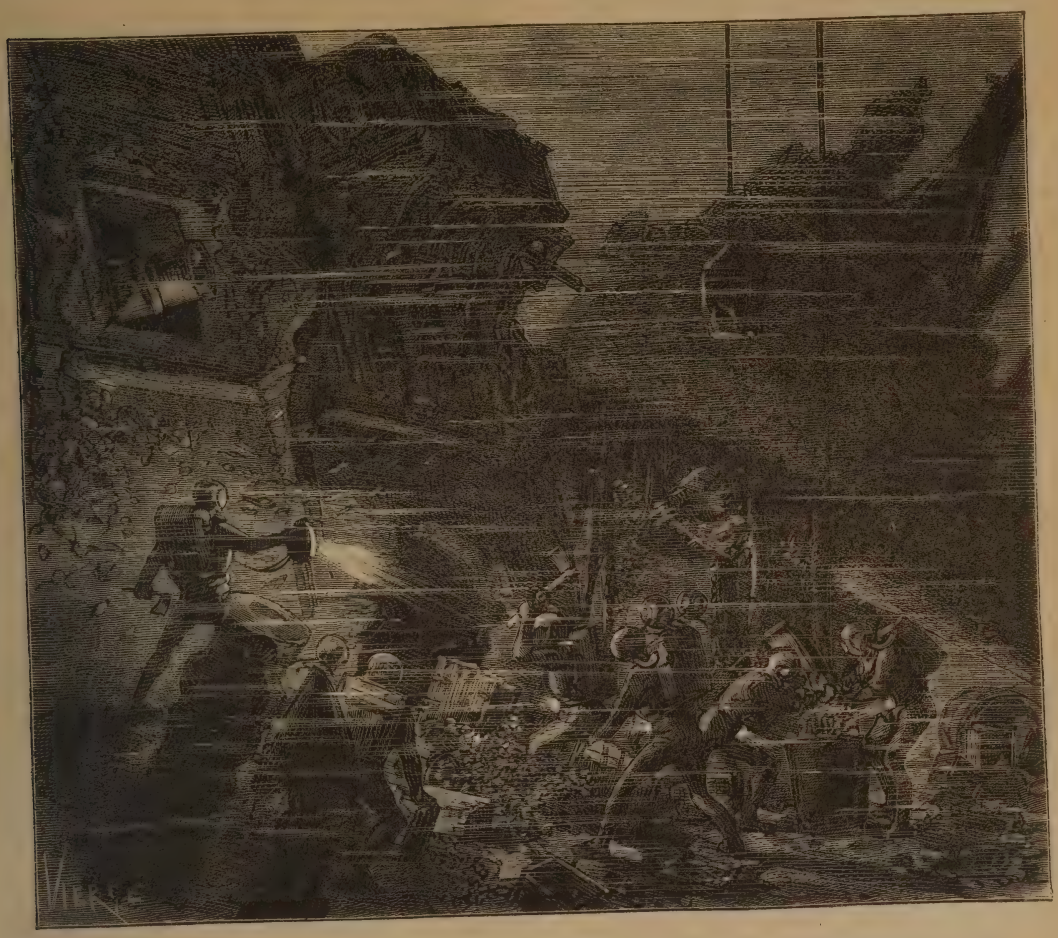
Nul ne le savait que lui-même. Il suivait évidemment un plan mystérieux : il essayait ses forces, mais, dans quel but?... Nous le verrons sans doute.

Piquant au sud avec une vitesse prodigieuse, car *le Plongeur* glissait dans les eaux comme un poisson, sans efforts, sans secousses, les hardis marins marchèrent vers cette partie de la Méditerranée, voisine de leur station et féconde en sinistres maritimes; sorte d'entonnoir entre la côte africaine et celle d'Europe, là où tant de navires ont fait naufrage depuis que l'homme est apparu sur les rivages de cette mer capricieuse et perfide.

Aussi, que d'épaves autour d'eux, quand ils furent arrivés par les grands fonds de deux à trois mille mètres ! C'était comme un immense ossuaire des débris de la terre : fragments de machines, de canons, de chaudières brisées, de cylindres tordus, bossués, aplatis, des ancres immobiles, des plaques de membrures dressées contre des treuils, enduites de rouille et de concrétions pierreuses. Au-dessus de ces débris gisants, des coques de navires, immenses choses sans formes et sans nom, se balançaient flottant entre deux eaux, semblables à des spectres errants !

Les gens du *Faragus* en voyaient qui avaient coulé à pic et qui glissaient auprès d'eux, la mâture droite, le gréement en désordre, pendant et roidi par des dépôts de toutes sortes ! Il y en avait qui flottaient la quille en l'air, arrêtés contre le fond par des tronçons de leur mâture ; ils ressemblaient à d'immenses champignons qui auraient poussé là sur leur pied grêle. Triste, triste végétation sous laquelle des milliers de créatures humaines dormaient leur dernier sommeil !

D'autres, couchés sur le côté comme des malades qui râlent, ouvraient leurs flancs sinistres d'où sortait un monde d'objets divers, écrin terrifiant, d'où des squelettes glissaient en masses compactes ! Ç'avait été



Les galions de Vigo. Dessin de Vierge.

quelque puissant navire de guerre, sombrant plein de soldats ! Des armes, réduites à l'état d'ombres d'elles-mêmes, gisaient çà et là près des crânes encroûtés !

Plus loin, un immense steamer, brisé en deux en se posant sur une roche saillante, laissait pendre ses chaudières blanchies, dresser ses roues énormes, veuves de palettes, et, couvert de coquilles, avait l'air de s'être couché dans un suaire...

Partout les anémones de la mer, attachées à chaque bribe saillante, ouvraient leurs brillants pétales. Tristes fleurs mobiles de la mort ! !...

Oh ! quel lamentable spectacle ! Qui racontera jamais les drames terrifiants de ces naufrages accumulés les uns sur les autres ! Que de navires partis qui ne sont jamais revenus ! Ils gisent là, dans le gigantesque ossuaire, et reposent, pour l'éternité, au fond de la mer.

Mais ce n'était point là ce que cherchait Abraham. A peine daigna-t-il jeter, à travers les vitres épaisses, un coup d'œil sur toutes ces tombes non fermées ; son front était pensif, tandis que les matelots tressaillaient...

Capitaine Dixon veillait à la machine : tout marchait à souhait.

. . . . . .

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES FÊTES DE LA PAIX.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE [1].

Une dent du peigne appartient à l'Amérique du Sud, où quelques petits groupes de produits naturels marquent plutôt qu'ils ne tiennent la place d'Etats géographiquement considérables. Le Brésil fait, entre tous, meilleure, ou du moins plus large figure, et toutefois le travail de dame nature livrée à toutes ses fécondités tropicales, tient chez lui le rang le plus important...

Une porte s'ouvre sur la Grande-Bretagne : Entrons vite, car là, sans doute, nous allons être émerveillés par les multiples produits de l'ingénieuse activité humaine... Eh bien, non! La surprise ne vient pas. La multiplicité, disons mieux, la variété fait défaut; tout le menu détail de quelques industries de bon goût disparaît, en quelque sorte écrasé, masqué par le lourd arsenal de la métallurgie et des mines : fer en barre, cuivre ouvré, blocs de houille. La patrie du riche confort a-t-elle aussi dédaigné le concours? ou a-t-elle voulu éluder prudemment les chances d'une défaite?... Nous pencherions pour le dédain.

L'Espagne est voisine, qui fait naturellement groupe avec le Portugal, son voisin. Pauvre Espagne! on se fût sans peine expliqué son absence; mais elle est venue quand même, et pendant que ses bandits politiques la saignent au nom de tous les principes, ses braves industriels ont tenu à honneur de prouver qu'elle saurait, qu'elle pourrait se créer une vie propre, si une heure sonnait où les aventuriers de tous les partis n'auraient plus le poignard sur sa gorge et les mains dans ses poches. Elle est là pour mémoire en quelque sorte — comme on dit dans le langage des comptables — ce qui ne l'empêche pas de faire assez bonne figure.

Vous doutiez-vous que le Portugal — cet ancien roi des mers — existât encore au commerce et à l'industrie? Je n'en aurais pas voulu jurer. A vrai dire, il n'y a guère dans son exposition que deux choses assez remarquables : la collection fort pittoresque de mannequins costumes qui représentent les diverses personnalités portugaises et les fameuses *Lusiades* de Camoëns traduites en treize langues *différentes* (*sic*) et en vers. Des bonshommes immobiles et un vieux poëme. Terre morte! Allons plus loin.

Or, plus loin, c'est la France. Sautons-la, pour la retrouver en dernier.

Voici l'Italie, où l'art s'est fait manufacturier, car tout une partie du transept qu'elle occupe est peuplée de marbres travaillés à la douzaine et sur commande, d'après des modèles qui ne laissent pas de révéler une certaine entente de l'effet, mais qui arborent franchement l'étiquette *marchandise*, puisqu'ils ont d'eux-mêmes réclamé l'asile du palais industriel.

A côté les majoliques modernes, puis les soies, les pailles tressées et quelques autres spécialités purement agricoles, riz, maïs, etc., qui coudoient les beaux marbres toscans.

La Belgique arrive ensuite avec ses dentelles et ses houilles; puis la Hollande, avec ses cuirs et ses liqueurs, et nous abordons l'Allemagne — la grande, la seule, la vraie Allemagne (*Deutschland*, comme portent les pancartes).

Elle a donné là, selon sa tactique nouvelle en bataillons épais et lourds par conséquent, et c'est précisément cette lourdeur qui la distingue. On dirait qu'elle n'ait rien voulu oublier des produits de ses moindres échoppes, qui s'entassent à côté de l'attirail de ses usines. Aussi — et ce n'est point là une impression personnelle — son exposition immense, nombreuse, a-t-elle par-dessus tout le caractère de l'invasion. C'est mêlé, confus, embrouillé; on dirait que, malgré les règlements, *ils* aient su faire plus étroits, plus encombrés les chemins. Du reste, ce qu'ils n'ont pu prendre horizontalement, ils l'ont envahi verticalement à l'aide de lustres, de lampes et mille autres attiraux qui pendent partout à six pouces au-dessus des têtes menacées. On croit sentir la voiture de déménagement à la porte, tant leur ordre tient du désordre.

Certes, on ne niera pas que tout cet étalage ne révèle une activité, une volonté, une opiniâtreté très-grandes; mais ce qui semble avoir manqué à l'enfantement de tout cela, c'est ce souffle premier qui donne aux produits spéciaux de tel ou tel peuple, même arriéré, un caractère individuel, une originalité, ou bien cet instinct d'ingéniosité normale qui fait qu'un peuple industrieux s'assimile les progrès en y imprimant sa marque individuelle.

Ils ont touché à peu près à tout et partout c'est la main étrangère qui a laissé son empreinte; et plus d'une fois ils n'ont emprunté les procédés ailleurs découverts ou pratiqués que pour leur faire faire un grand pas en arrière. Ce qui, dans leurs industries, participe des arts du dessin, manque généralement de cet élan, de cette spontanéité qui peut être aussi bien le fait de l'extrême éducation que du retard archaïque. Leur *composite* ne sait pas choisir; il se risque et se perd dans le baroque, ou se morfond dans le morne et le lourd.

Pour ce qui doit répondre au confortable, ils manquent également de l'heureux détail britannique et de la nette conception française. En copiant, car ils n'ont guère que copié, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, il leur est arrivé souvent de ne saisir ni l'idée fondamentale, ni l'idée accessoire; de là, maint objet, maint ustensile qui, de leur fait, se trouve frappé d'imperfection ou même d'inutilité. Imaginez quelque chose comme le violon sans ses cordes, la montre sans ses aiguilles, la serrure sans sa clef, ce sera évidemment la métaphore hyperbolique du cas que nous signalons; mais telle est pourtant la réelle tendance de cette activité à laquelle fait essentiellement défaut l'intuition, la pénétration, qui ne se sauve jamais ni par l'allure aventureuse, ni par la coquette fantaisie, et qui ne se fera rien pardonner par la moindre inspiration de bon goût.

Cette digression — qui, je le répète, n'est que l'écho de toutes les appréciations désintéressées qu'on est à même d'entendre chaque jour en parcourant les galeries allemandes — nous a ramenés dans le vaste cirque

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

central où, contrairement à la pensée d'organisation première, ont été réunis des représentants de toutes les nations. Au centre, une fontaine monumentale de travail français, qui rappelle, si même elle ne répète pas, les fontaines de la place de la Concorde ; mais qui, le plus souvent, est sans effet, vu le temps fort restreint où il lui est permis de fonctionner. Par ici des pyramides de bougies stéariques autrichiennes ; par là des modèles de monuments exposés par un architecte italien ; des instruments d'optique, un carillon de beffroi qui, d'heure en heure, met en fuite par sa sonnerie étourdissante les visiteurs doués d'un tympan encore sensible et qui tiennent à le conserver en cet état ; une montagne en tubes de cuivre ; des bijoux, des fleurs artificielles, des fourrures, que sais-je ?... Un pêle-mêle assez mal justifié, si l'on a voulu faire de cette rotonde un salon d'honneur, car rien n'émerveille plus les yeux en cet endroit que partout ailleurs, et nul doute que les visiteurs affluassent ici de préférence si la disposition même des lieux ne faisait de cette salle le point de communication entre les deux ailes du palais.

A l'est de la rotonde s'ouvrent les galeries autrichiennes, qui, tout naturellement, occupent la plus grande place dans l'ensemble du concours universel (environ le quart du palais), et qui, d'ailleurs, ne sont pas les moins intéressantes.

A la vérité, certaines industries spéciales, comme la cristallerie, couvrent là des espaces démesurés ; mais n'est pas spécial qui veut, et l'on serait mal venu à chicaner sur des efforts qui se traduisent par une production considérable.

D'un avis unanime, les honneurs de l'exposition sont très-dignement, très-magnifiquements faits aux peuples par l'industrie autrichienne, qui joue dans la lutte générale un des meilleurs, un des plus vaillants rôles. Et si tant est que l'influence politique ou guerrière du vieil empire penche de jour en jour vers son déclin, au moins peut-on constater que le progrès pacifique du travail, qui est le vrai but des nations modernes, a secoué là quelques vives étincelles de son flambeau.

Reconnue maîtresse en quelques branches de l'art professionnel où l'on a pu la surpasser, mais non l'amoindrir, l'Autriche industrielle accuse un élan, une allure propre. Elle a, selon le cas, l'imitation facile et l'invention heureuse. Si elle doit beaucoup profiter au parallèle des produits apportés en regard des siens, la comparaison ne sera pas stérile pour ses rivaux, qui pourront lui emprunter plus d'une forme pittoresque, plus d'une appropriation habile.

Beaucoup moins de spontanéité peut-être dans la région maggyare, mais plus de cachet territorial. Il y a là comme un profond sentiment d'autonomie qui veut se manifester, s'imposer en dépit des traités. Tout ce qui se voit en cette galerie, meubles, armes, vêtements, ustensiles, et jusqu'aux pures productions naturelles, tout accuse une vie distincte, un sol particulier, un esprit systématiquement parqué en lui-même. C'est un coin du monde qni ne veut pas être confondu avec le reste et qui réussit à faire cet énergique isolement, tout en arborant pour la forme et dans son libre idiome les signes de sa dépendance.

Elle se révèle surtout, maîtresse d'elle-même, dans son matériel scolaire et dans les produits de ses établissements typographiques — véritables conservatoires de l'antique esprit national.

Voici la Russie, où l'on n'entre que pour sentir aussi s'appesantir sur le bras et sur l'intelligence le froid et lourd niveau officiel. Là, presque tout est marqué d'une seule et même empreinte : orfévrerie impériale, mines impériales, fonderies impériales, imprimerie impériale... Çà et là quelques industries privées ; mais qui ne semblent que marcher avec une infériorité respectueuse ou craintive dans les pas des artisans de la couronne.

Que d'or en cette vitrine de l'impérial bijoutier ! et comme on devine que l'ouvrier commis à le façonner n'avait pas à calculer le bénéfice de l'entrepreneur !

On ne comprendrait pas la Russie venue sans fourrures ; aussi en étale-t-elle de merveilleuses, et qui auraient un tout autre succès si, par le soleil d'août, l'on n'étouffait en la grande grilloire du Prater viennois.

La malachite, cette émeraude opaque, ce marbre qui est admis, non sans raison, aux honneurs de la gemme, se présente sous forme de coffrets, de coupes, de bijoux, autant de charmants objets. A côté, quelques faïences vraiment primitives, mais auxquelles leur franche naïveté même donne une valeur propre et caractérise, d'ailleurs, la vie usuelle de ces pays. Puis des armes, des cuirs, et encore des cuirs ; puis des harnais, des vêtements brodés pour les provinces du nord, et tout un grenier d'abondance pour les contrées méridionales.

Saluons la Grèce nouvelle, qui a transporté là tout ce qu'elle a pu recueillir de son ère antique. Des tronçons de statues, des empreintes de bas-reliefs, des photographies de cités, où quelques édifices modernes se détachent étonnés de l'immensité des ruines séculaires ; des essais de restauration de tel ou tel monument, une Vénus de Milo à qui les bras ont repoussé sans trop de maladresse ; soit, au total, des souvenirs et rien que des souvenirs !

A la fois plus morte et plus vivante nous apparaît l'Egypte, qui, à côté de ses éternels sarcophages et de ses sphynx antéhistoriques, nous montre tout un ensemble d'efforts récents qui attestent comme une vie propre retrouvée, comme une résurrection accomplie. Un ou deux hommes ont improvisé là une impulsion vive, et du lointain berceau de tout art, de toute science et de toute industrie, semble vouloir s'élancer une société encore intelligente, encore active, encore ingénieuse.

Hélas ! la Turquie est venue, elle aussi, avec ses produits, qui resteraient bien appauvris si chaque pays d'origine y avait marqué l'empreinte de son concours. Elle est d'ailleurs plus originalement représentée dans le parc par la *fontaine du sultan Achmed*.

Enfin, nous pénétrons dans le vaste empire du Ciel, qui, par une disposition conforme aux réalités géographiques, nous conduira chez les Japonais.

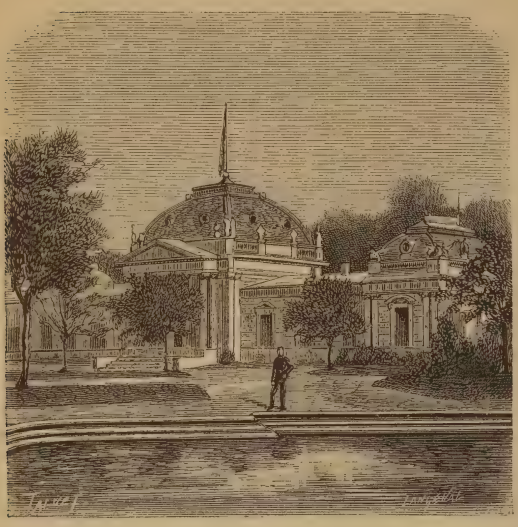
Certainement un séjour en Chine ne saurait être jamais que fort intéressant ; mais, par le fait même de la singularité de ces mœurs, de ces conditions d'existence, qui ont tout d'abord produit sur notre esprit une impression toute particulière, il arrive que l'étonnement se trouve presque aussitôt épuisé.

La couleur locale est si tranchée, le moule général est si différent du nôtre, qu'une sorte de naturalisation brutale et soudaine s'opère, et qu'on est aussitôt acclimaté. Au surplus, il faut bien le dire, pour nous, Français, qui n'avons pas laissé de perdre l'instinct de curiosité qui distinguait nos ancêtres les Gaulois, et qui

observons toujours avec une véritable avidité tout ce qui tranche sur nos façons d'être ou d'agir, pour nous il y a, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'éducation chinoise toute faite. Nous avons regardé quelques collections particulières; nous sommes entrés dans les bazars spéciaux, et il n'est guère de cheminée, d'étagère où la patrie des magots ne compte quelque spécimen de son art bizarre ou de sa patiente industrie.

Si donc nous voyons l'inscription Chine placée sur une porte, vite nous ouvrons dans notre cerveau la case aux souvenirs chinois et nos regards sont tout habitués au spectacle caractéristique qui nous attend.

Elle est fort belle, ma foi, et fort instructivement peuplée, cette galerie! Elle a surtout le mérite exceptionnel de ne pas nous montrer le grand empire à travers ses seuls colifichets, ses seules futilités. Sans doute, les éventails historiés, les porcelaines diaphanes, les plateaux laqués, les fichus arachnéens (*textilis ventus*, comme les qualifiait Pétrone), ont opéré leur inévitable invasion; mais en même temps sont venus tous les *collaborateurs* de l'intérieur domestique : la batterie de cuisine, le service de table ordinaire, la literie, le foyer, la maison, la vie générale enfin; et de là une vraie révélation; car de cette Chine d'étagère que nous savons par cœur à la Chine *matérielle*, il y a la même différence qu'entre l'étincelant colibri, qui papillonne pour boire le miel des corolles, et le canard barboteur de nos mares.



Pavillon de l'empereur d'Autriche. Dessin de Taluet.

Aussi haut va-t-elle dans le rêve, dans la fantaisie, aussi bas reste-t-elle dans cette région que nous avons marquée du nom de *confort*. Artiste charmante, mais gauche et machinale ouvrière. De même que, dit-on, ses dessinateurs, ses peintres, ses sculpteurs répètent indéfiniment aujourd'hui les modèles que suivaient les dessinateurs, les peintres, les sculpteurs de la première dynastie (il y a quelque dix mille années), de même nous voyons ses potiers, ses chaudronniers, ses forgerons, ses menuisiers, reproduire les travaux de la première dynastie. Elle a tout trouvé, tout inventé, tout deviné à une époque qui a pour nous comme un éloignement d'étoile fixe. Ce fut l'essor universel, l'intuition merveilleuse d'une génération, d'une famille, d'un homme seul peut-être; mais soudain la voie est fermée, l'arrêt est marqué, plus un pas en avant, plus une lueur nouvelle; l'étoile brille — mais avec une lassante, une désespérante fixité.

Ainsi nous apparaît la Chine dans cette exposition, où elle a eu pour la première fois, croyons-nous, l'idée plus heureuse pour nous qu'avantageuse pour elle, de se soumettre au programme, en envoyant, non plus exclusivement les travaux de ses artistes, mais aussi ceux de ses artisans.

Le Japon, qu'on a en quelque façon unifié avec sa voisine, s'en détache cependant de lui-même par un tempérament plus pratique, plus positif, plus mobile. Ce sont deux greffes sur la même branche. Le premier coup d'œil les confond, l'examen les sépare. Moins de rêve et plus d'ingéniosité; moins de fantaisie, mais

Fontaine du sultan Achmed. Dessin de Mesnel.

aussi plus d'observation, d'assimilation. Le Chinois, tout gorgé de sa tradition, tout content du solennel niveau où il se croit juché, jette dédaigneusement sur tous les peuples son regard oblique en disant : « Barbares ». Le Japonais ne se retranche point en ces robustes indifférences, en ces invulnérables vanités; il observe en voyant; il cherche en travaillant, et s'il marche, c'est avec l'intention d'arriver quelque part au lieu de se mouvoir dans le cercle éternel de ses pères.

Il ne s'en est pas fort éloigné encore, parce que l'occasion lui a manqué sans doute; mais il l'attend, mais il la guette. Qu'elle vienne, et son esprit aventureux, son génie mercantile le poussant, nous le verrons sur les voies du progrès.

Ch. RAYMOND.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

LE MARÉCHAL MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA.

Le maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta. Dessin de A. Duvivier.

Marie-Edme-Patrice-Maurice, comte Mac-Mahon, naquit au château de Sully (Saône-et-Loire). Il est d'origine irlandaise. Sa famille avait suivi la malheureuse fortune de Jacques II; elle reçut, comme le maître à qui elle s'était dévouée, la somptueuse et impolitique hospitalité de Louis XIV. Les Mac-Mahon s'allièrent aux plus grandes maisons de France. Le père du duc de Magenta, ami particulier du roi Charles X, se nommait Laure Mac-Mahon; il fut fait maréchal de camp en 1814 et créé pair de France en 1827. Il avait épousé

une Caraman qui lui donna quatre fils et quatre filles Le comte Mac-Mahon est le dernier né de cette féconde union.

Après avoir fait, croyons-nous, ses premières études à Versailles, en 1825 il entra à Saint-Cyr, où il passa de brillants examens, et en sortit, en 1827, comme sous-lieutenant élève à l'école d'application d'état-major. Attaché au 4e de hussards, il fit ses premières armes en Algérie.

Nommé lieutenant, puis capitaine le 20 décembre 1833, il servit en qualité d'aide de camp sous les ordres des généraux Bro, Danremont, d'Houdelot, Changarnier.

A Constantine, le jeune Mac-Mahon reçut à la poitrine une blessure grave.

Devenu successivement commandant du 10e bataillon de chasseurs à pied, lieutenant-colonel dans la légion étrangère, en 1842 colonel du 41e de ligne, il passa en cette qualité au 9e de ligne en 1847. Il obtint les épaulettes de général de brigade en 1848 et celles de général de division en 1850. Toute sa carrière militaire s'était accomplie en Algérie. Ses soldats aimaient la douceur de son caractère, ils montraient en lui la plus aveugle confiance : « il avait, disaient-ils, de la *chance*, » mot dont on peut rire, mais que nous avons trouvé sur les lèvres de tous les vieux militaires. Napoléon Ier, lui aussi, croyait à la chance : il rangeait volontiers ses généraux en deux catégories, ceux qui avaient de la chance et qui en font bénéficier toutes les entreprises, et ceux qui n'en avaient pas. Quand l'Empereur parlait ainsi, s'il s'adressait, lui le plus fataliste des hommes, à un incrédule : « Expliquez-moi donc comment il se fait alors que, toutes les fois que Lannes va au feu, il est sûr d'être blessé, tandis que Murat ne l'est jamais? Le second n'est pas plus follement courageux que le premier, et si l'un des deux devait servir de point de mire aux balles, ce serait certainement celui qui se charge de plumes et de broderies. »

En 1855, appelé à remplacer le général Canrobert dans le commandement de la 1re division du 2e corps de l'armée d'Orient, Mac-Mahon allait faire la grande guerre sous les ordres immédiats du général Bosquet, dont la brillante et rapide carrière fut interrompue d'une façon si malheureuse. Le jeune divisionnaire, par le sang-froid de son courage et par l'habileté avec laquelle il maniait les troupes placées sous ses ordres, était adoré de ses soldats.

A la fin du long siége de Sébastopol, ce fut lui qui fut chargé d'enlever Malakof, la clef de toutes les défenses de la place.

Le 8 septembre à midi, les canons cessèrent de tonner, le général Mac-Mahon dit :

— Soldats de la première division, zouaves de la garde, vous allez quitter vos parallèles pour attaquer l'ennemi corps à corps. Dans cette journée décisive, le général en chef vous a confié la tâche la plus glorieuse, celle d'enlever le redan Malakof, clef de Sébastopol. Soldats ! toute l'armée a les yeux sur vous, et vos drapeaux plantés sur les remparts de cette citadelle doivent répondre au signal donné de l'assaut général. Dans quelques heures l'empereur apprendra à la France ce que peuvent faire ses soldats de l'Alma et d'Inkermann.

Quelques minutes après, sortant comme des lions de leurs abris, s'élançaient sous une pluie de fer le 1er de zouaves, le 7e de ligne, le 4e de chasseurs à pied contre le front gauche et le saillant de Malakof. La largeur, la profondeur du fossé, l'escarpement du talus, rien n'arrête nos braves, bientôt on les voit couronner les parapets. La lutte alors prend des proportions effroyables; les Russes se battent en désespérés ; enfin, sur des monceaux de cadavres, les Français pénètrent dans l'ouvrage et le drapeau français y flotte ; la mêlée dura depuis midi jusqu'au soir.

— J'y suis, j'y resterai, avait fait dire Mac-Mahon au général Pélissier.

Et il y resta.

Ce ne fut qu'à cinq heures que les Russes, après des efforts surhumains, renoncèrent à arracher à Mac-Mahon l'ouvrage qu'il venait de conquérir. Dans la nuit l'ennemi évacua la place.

Nommé pour ce haut fait grand-croix de la Légion d'honneur, le général Mac-Mahon entra au Sénat le 24 juin 1856.

L'année suivante, il commandait la seconde division de l'expédition de Kabylie sous les ordres du général Randon, et quelque temps après il fut nommé commandant supérieur de l'Algérie.

Le 24 avril 1859, il vint prendre le commandement du 2e corps de l'armée des Alpes. Il franchit le Tessin. La bataille de Magenta eut lieu le 4 ; il en avait annoncé d'avance les périls ; en effet, sans l'héroïsme de nos soldats, la journée aurait bien pu nous être funeste. Leur résistance donna au général Mac-Mahon le temps d'arriver ; il aborda l'ennemi avec un courage indicible tout en manœuvrant avec le plus admirable sang-froid. La perte des Autrichiens fut énorme ; ils durent battre en retraite. Cette victoire nous ouvrait les portes de Milan. Le général Mac-Mahon, sur le champ de bataille même, fut créé maréchal de France et duc de Magenta.

Il ne se conduisit pas avec moins d'énergie et de gloire à Solférino.

Le duc de Magenta était gouverneur de l'Algérie lorsque, avec une si déplorable légèreté, fut résolue la guerre contre la Prusse. Alors, pour lui et pour la France, commencèrent ces mauvais jours dont le souvenir nous impose tant de devoirs. Rappelé en France, le maréchal fut placé à la tête du 1er corps, composé en majeure partie de nos meilleures troupes, de nos vieux régiments d'Afrique. Mais pourquoi reviendrions-nous sur ces tristes jours que le *Musée*, les années précédentes, a longuement retracés? Avec dix à douze mille hommes de plus — il aurait pu, il aurait dû les avoir — le duc de Magenta sortait victorieux à Reischoffen.

Que dire de Sedan, où le maréchal, dès le début du combat, fut atteint d'une blessure que, pendant quelques heures, on crut mortelle? De la Commune, dont l'armée, commandée par le duc de Magenta, amena la défaite. Tous ces désastres, le *Musée* en a fait la lugubre histoire.

Mais ces périodes de désastres et de guerres civiles, le maréchal Mac-Mahon les a traversées sans que la pureté de son caractère et de sa gloire en ait été atteinte. C'est cette haute vertu qui, le 25 mai 1873, a porté le duc de Magenta à la présidence de la République.

Ch. RAYMOND.

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

XVII. — TRACASSERIES.

Mais la brave enfant était l'objet d'une rancune occulte, qui s'était donné l'implacable tâche de la déconsidérer ou de lui nuire par tous les moyens possibles.

Est-il besoin de dire en quels cœurs couvait ce ressentiment?

Nous avons su, par la confidence que Marie en avait faite à M. Michaud, l'essai de mauvais tour dont Gribiou était sorti à sa honte. Battu d'un côté, et bafoué quand l'histoire fut connue, le triste personnage n'avait pas renoncé à la revanche.

Deux ou trois fois, après son insuccès nocturne, il avait renouvelé des tentatives de taquinerie analogue, mais sans beaucoup plus de portée. Marie, qui avait reconnu son intervention, en avait parlé à Pierre, et Pierre s'en était allé déclarer carrément au mauvais sujet que s'il apprenait encore rien de semblable, ils auraient un compte désagréable à régler ensemble. Ajoutons que Loupiau faisait assez bonne garde à l'intérieur comme à l'extérieur des ruines pour que Gribiou ne fût pas tenté de s'y aventurer. D'ailleurs le chien, avec l'instinct de sa race, avait évidemment pénétré les sentiments hostiles du jeune vagabond, et d'aussi loin qu'il l'aperçût ou le sentît, il faisait entendre certain grondement dont l'autre avait fort bien compris le sens. Il lui fallait donc prendre les voies indirectes. Retors et hypocrite, il ne laissait pas de chercher à faire naître de fâcheux bruits, quelquefois même en ayant l'air de les démentir; mais cette manœuvre, aussi adroite qu'elle pût être, échouait ordinairement par suite du peu de crédit de son auteur. C'était à peu près à cela seul que se trouvait aussi réduite Mlle Julie; mais si, par considération pour sa position, ou pour ne pas la heurter, on semblait accepter ses insinuations, on se hâtait ensuite d'en répudier les conséquences — car, nous l'avons dit, la petite solitaire allait de plus en plus méritant la solide estime des bonnes gens, et comme sa cause se trouvait tout à fait distincte de celle de son ancien maître, il devenait facile, même aux gens qui avait à ménager le clan Hureau, de garder une prudente neutralité.

Et naturellement la rancune de la jeune fille, qui, à l'occasion, devait avoir son père pour docile instrument de vengeance, s'accroissait en raison de l'espèce d'inanité dont elle était frappée. . . . . .

. . . . . .

Un jour donc la petite Marie se livrait à sa pêche coutumière sur les bords du ruisseau. Elle venait d'entrer dans une espèce de saulaie, au long de laquelle le cours d'eau faisant un contour avait creusé au pied des arbres des trous enchevêtrés de racines, séjour favori des écrevisses. Elle venait de laisser tomber deux ou trois de ses lignes amorcées dans ces creux, et se disposait à aller en placer d'autres plus haut, quand elle fut abordée par le vieux garde champêtre, qui, sa plaque de cuivre au côté, gardant par contenance une main sur la poignée du vieux sabre rouillé qui pendait à son large baudrier de buffle grisâtre :

— Ça, fillette, dit-il avec un effort de gravité assez imparfaitement réussi, qu'est-ce que tu fais donc là?

— Ce que je fais là, père Martin? répondit la petite avec un sourire insoucieux, eh! vous le voyez bien! je cherche à prendre quelques écrevisses pour les porter au bourg après-demain.

Et elle continuait à développer ses engins.

— Ah! tu prends des écrevisses, reprit le fonctionnaire, qui, on le comprenait, ne trouvait pas du premier coup les paroles qu'il devait prononcer... c'est fort bien; mais, voyons, as-tu... as-tu la permission de pêcher là?

— Hein! fit la petite en regardant le vieux brave homme en face... Comment dites-vous, père Martin?

— Je te demande si tu as la permission.

— La permission de qui? père Martin. Il faut donc avoir la permission?...

— Sans doute...

Et, semblant réciter une leçon récemment apprise :

— La loi, continua-t-il, la loi dit que sur les cours d'eau non affermables par l'Etat le droit de pêche appartient aux riverains, qui peuvent seuls autoriser ou interdire la faculté de pêcher sur leurs dépendances respectives... Par conséquent, pour pêcher ici sans contrevenir à la loi, il faudrait que tu eusses la permission du propriétaire riverain.

— Du propriétaire riverain, répéta Marie, vous voulez dire, je crois, du maître de la saulaie?

— Justement.

— Oh! alors, s'écria-t-elle, je ne pense pas qu'il me soit difficile de l'avoir, s'il la faut absolument, car cette saulaie est au père Claude Drivard, dont j'y ai vu mainte fois les bestiaux, et quand il passe et me voit pêchant, il me demande toujours si ça mord bien, et quand je lui dis que oui, il me dit toujours : « Allons, bon, bon, fillette, prends-en le plus que tu pourras, puisque ça te profite. » Et souvent même il me tend sa grosse main pour que je touche dedans...

— Oui, oui, murmura le garde champêtre en clignotant; j'entends, vous êtes amis avec le père Drivard... C'est un bon homme d'ailleurs... Mais voilà, il y a un malheur...

— Un malheur, père Martin... Et lequel donc?

— C'est que Drivard a vendu sa saulaie ces jours derniers à quelqu'un qui ne veux pas qu'on y pêche.

— A qui donc? père Martin.

— Euh... à quelqu'un que tu connais... à M. Hureau.

— A M. Hureau! répéta-t-elle encore, mais cette fois avec un accent fort sérieux. Oh! alors, je comprends! Aussi je m'en vas, père Martin, je m'en vas... Voyez, je plie mes lignes, je m'en vas...

Et elle se hâtait, en effet, comme si le sol lui eût brûlé les pieds.

— Oui, oui, fort bien... reprit le père Martin en se grattant derrière l'oreille, mais c'est que, m pauvre petiote, il y a encore un malheur.

— Hein!... quel malheur?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Le malheur que je t'ai surprise en délit, et que je suis forcé de verbaliser contre toi.

— Comment?... Mais puisque je n'ai rien pris... tenez, que même il y en avait une qui mordait, je l'ai laissée retomber tout exprès dans l'eau.

— Oui, oui... mais c'est égal... Tu pêchais... Il y a délit. Il faut que je verbalise; d'abord parce que, tu sais, moi, je suis assermenté, puis je voudrais même faire comme ne t'ayant pas rencontrée, je ne pourrais pas. Regarde un peu, sans faire semblant, là-bas, sur la route, ne vois-tu pas Gribiou qui guette, et qui ira dire que je t'ai fait grâce?

— Oui, je le vois; mais alors? demanda-t-elle avec un certain effroi.

— Alors, tu entends, il faut que je verbalise.

— J'entends; mais après?

— Après, ça ira en justice.

— En justice! mais je n'ai rien pris!

— Soit; mais tu pouvais prendre.

— Et qu'est-ce qu'elle me fera, la justice?

— Elle te condamnera à payer une amende, une somme peut-être assez forte.

— Mais si je ne pouvais pas payer.

— Alors on te mettrait peut-être en prison.

— En prison, pour une pêche que je n'ai pas faite, et alors que je ne savais pas la défense!... Ce n'est pas possible!

— Si fait bien, ma pauvre mignonne, c'est possible! Tu comprends, moi, ce que j'en fais, c'est mon devoir, et, entre nous — il baissa la voix — il est bien fâcheux que je n'aie pas eu le temps de te prévenir, car je t'aurais prévenue... mais on est venu me chercher... Enfin, espérons que ça s'arrangera... Tâche de parler à quelqu'un qui parle à M. Hureau...

— Oh! je sais bien que M. Hureau ne voudra rien arranger; mais enfin, reprit la petite avec un mouvement de calme fierté, s'il faut payer, je tâcherai de payer; et si je ne peux pas, il en sera ce qu'il voudra; au moins saurai-je que je n'ai pas voulu mal agir, et si je dois encore une fois supporter sa méchanceté, eh bien, je la supporterai!

— Allons, allons, fit le père Martin, qui n'était qu'imparfaitement maître de son émotion, ne te tourmente pas trop; tu comprends, je suis obligé de faire mon devoir, mais je ne demande pas mieux que ça s'arrange... Sans rancune, fillette, et au revoir!

Cela dit, le père Martin reprit le chemin du village, pendant que Marie remontait toute pensive aux ruines, avec ses engins repliés. Loupiau étant venu au-devant d'elle selon sa fidèle coutume :

— Ah! mon pauvre Loupiau, dit-elle en se penchant sur lui pour embrasser sa grosse tête, il y a des gens bien méchants dans le monde, va; mais le bon Dieu est bon, lui, il nous défendra.

Et elle vaqua à quelque autre occupation, bien résolue de ne parler à personne de sa mésaventure, car il entrait dans son caractère de trouver une sorte de satisfaction à faire bravement face aux événements.

A la vérité, comme elle pouvait craindre qu'à l'avenir le même désagrément se renouvelât pour elle si elle s'en allait encore pêchant le long du ruisseau, et comme elle comprenait que bien des gens, par qui elle aurait pu se faire régulièrement autoriser, hésiteraient de crainte de paraître embrasser un parti contre le redoutable M. Hureau, elle prit pendant la nuit la résolution de laisser là cette industrie, qui lui avait offert à l'origine une précieuse ressource; elle était maintenant, du reste, à même d'y suppléer sans trop de difficulté.

Et au point du jour son premier soin fut de mettre en pièces les engins dont la vue aurait pu l'engager à recommencer.

Elle venait de poser à l'entrée de la tour un faix d'herbe fraîche cueillie le long des chemins pour l'ordinaire de ses lapins, et elle allait se mettre en route pour recueillir dans diverses fermes certaines denrées qu'elle devait porter au bourg le lendemain, quand un bruit de gros souliers ferrés la fit se retourner.

Elle reconnut le père Martin, dont la présence, malgré toutes les fortes résolutions qu'elle avait prises, ne laissa pas de lui causer une certaine émotion :

— Ah! c'est vous, père Martin, dit-elle d'une voix quelque peu troublée.

— Oui, oui, c'est moi; mais, voyons, ne t'effraye pas; je ne suis pas aussi noir que j'en ai l'air, et tu vas bien le voir.

— Ah! fit la petite.

Puis désignant sa demeure, au seuil un peu irrégulier de laquelle le gros Loupiau était gravement campé :

— Voulez-vous entrer, père Martin?

— Non, ce n'est pas la peine, repartit le garde en s'asseyant sur un débris de mur, je n'en ai pas très-long à te dire, je serai bien là. Ecoute-moi.

— J'écoute, père Martin.

— Voici la chose. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas que, quand j'ai à verbaliser, il faut que je fasse viser mon papier écrit par M. le maire. Donc hier, en te quittant, quand j'eus dressé mon procès-verbal, je m'en fus à la mairie, où je savais qu'il y avait une réunion de ces messieurs du conseil, pour qu'au sortir M. le maire me donnât sa signature. Il sort avec les conseillers. Je lui montre le papier. « Qu'est-ce que c'est que ça? » qu'il me demanda. Je lui expliquai la chose; ça eut l'air de l'étonner; mais, tu sais, ou tu ne sais pas, il n'est pas très-causeur, M. le maire. Il prit le papier, et faisant signe à trois ou quatre de ces messieurs les conseillers : « Rentrez donc, » qu'il leur dit. Et ils rentrèrent ensemble dans la salle. Puis, au bout d'un instant, M. l'adjoint vint me dire que M. le maire me commandait d'aller prier M. Hureau de venir à la mairie. Je fis donc ce qu'on m'avait commandé. M. Hureau voulait savoir de quoi il s'agissait, je ne pouvais pas le lui dire. Il vint, quelque peu à contre-cœur, mais il vint. Quand nous arrivâmes ensemble à la mairie, j'ouvris la porte de la salle pour le faire entrer, et je voulus me retirer. Mais M. le maire me dit :

« — Restez donc, père Martin, vous êtes en cause; il est bon que vous soyez là. »

Je restai donc.

Alors M. le maire faisant signe à M. Hureau de s'asseoir :

« — Çà, monsieur Hureau, qu'il lui dit, vous savez que le père Martin vient de verbaliser contre une jeune enfant qui pêchait des écrevisses au long d'une saulaie que, paraît-il, vous avez achetée ces jours derniers.

« — S'il l'a fait, répliqua M. Hureau d'un air assez roide, il n'a fait que son devoir, mon intention étant d'empêcher qu'on pêche dans la partie de ruisseau qui m'appartient.

« — Tiens, fit tout tranquillement M. le maire, et pourquoi donc ça, monsieur Hureau? hein!

« — Parce que ça ne me plaît pas assurément, et que c'est mon droit.

« — Fort bien; mais c'est un droit dont personne au pays, je crois, ne s'est encore prévalu; et il me semble que vous auriez dû faire prévenir, car enfin l'usage étant établi...

« — Est-ce qu'on fait prévenir les voleurs qu'ils aient à ne pas voler, même quand ils en ont l'usage, répliqua M. Hureau.

« — Non, sans doute, dit M. le maire; mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Ainsi donc, vous prétendez qu'une contravention soit déclarée contre cette enfant et qu'elle soit condamnée à des dommages-intérêts?

« — Certainement, puisque c'est mon droit.

« — Et à combien fixez-vous ces dommages?

« — A soixante francs! J'ai le droit de les demander, c'est le taux de la loi.

« — Oh! fit M. le maire, qui riait entre ses lèvres en même temps que ces messieurs, vous en rabattrez bien quelque chose?

« — Non.

« — Mais, supposez que cette amende soit prononcée, qui est-ce qui la payera?

« — La petite voleuse...

« — Remarquez, s'il vous plaît, qu'elle n'est pas d'âge, et qu'elle n'a ni parents ni tuteur qui puissent répondre pour elle.

« — Alors on l'enfermera comme vagabonde...

« — Voyons, monsieur Hureau, arrangeons cette

M. Grisol. Dessin de F. Lix.

affaire... L'enfant ignorait la défense; si maintenant qu'elle est avertie, elle récidivait, nous serions rigoureux. Puis enfin, songez que, comme on dit, là où il n'y a rien, le roi perd ses droits, et que...

« — Je ne prétends rien arranger. La chose suivra son cours, fit M. Hureau.

« — Ainsi, c'est votre dernier mot, demanda M. le maire.

« — Oui.

« — En ce cas, reprit M. le maire, ce procès-verbal est à refaire, car c'est contre moi que le garde champêtre devra verbaliser. »

M. Hureau regardait d'un air ébahi.

« — Oui, continua M. le maire, car il n'y a pas à poursuivre cette enfant mineure, qui se trouve naturellement hors de cause, et je me porte garant de son acte, par la double raison que ma qualité de maire me rend comme tuteur naturel des orphelins de ma commune, et ensuite que si l'enfant pêchait dans le ruisseau, c'était pour m'avoir un plat d'écrevisses que je l'avais priée de m'apporter... Je suis donc responsable du dommage. »

M. le maire ajouta en désignant les conseillers :

« — Ces messieurs sont témoins de ma déclaration; ils pourront signer un procès-verbal si vous persistez à vouloir qu'on le fasse. Ainsi, monsieur Hureau, à votre aise. »

M. Hureau avait l'air tout décontenancé. Il tournait ses gros yeux de droite à gauche sans trouver rien à dire, et d'autant moins que ces messieurs, tout en

gardant leur bouche fermée, semblaient vraiment s'amuser de sa gêne.

« — C'est bien ! fit-il, avec une sorte de colère contenue. Bonsoir, messieurs ! »

Et renfonçant son chapeau, il sortit brusquement de la salle.

Quand il fut sorti :

« — Père Martin, me dit M. le maire, c'est entendu; qu'il y ait suite ou non, le procès-verbal est à mon compte, et vous irez dire à cette petite qu'elle soit tranquille, mais qu'elle ne pêche plus sur les terres de M. Hureau. »

Puis il m'a fait signe que je pouvais à mon tour quitter la salle, où il est resté à causer avec les conseillers.

Et voilà, ce matin, je suis venu te raconter ça; mais pourquoi diable aussi ne m'avoir pas dit tout de suite que tu pêchais pour M. le maire? L'affaire se serait peut-être arrangée par moi-même... Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Mon Dieu, répondit la petite, évidemment prise d'une certaine émotion qui embarrassait ses paroles... c'est que...

Elle souriait, et il y avait des perles humides au coin de ses yeux.

— Enfin, c'est bon, reprit le père Martin, j'ai accompli ma commission. Et sur ça, petite, bonjour !

— Adieu, père Martin !

Le garde champêtre redescendit des ruines. Quand la petite l'eut perdue de vue, elle s'assit, comme rompue de fatigue sur le faix d'herbes, et Loupiau étant venu à ses côtés :

— Qu'est-ce que je te disais? fit-elle en serrant le cou de la brave bête dans ses bras, et en le baisant entre les deux gros yeux glauques qu'il levait pleins d'amour sur elle ; je te disais que le bon Dieu était bon. Ah ! que c'est bien vrai !... Tu vois, ce brave M. le maire, à qui je n'ai jamais seulement parlé, il prend ma défense, parce qu'il sait bien que je n'ai pas voulu faire mal, et parce que la méchanceté de M. Hureau lui a paru trop grande. Songe donc, Loupiau, songe donc; il aura sûrement acheté cette saulaie rien que pour pouvoir me causer cette misère quand j'irais y pêcher; et si je devais encore pêcher, il achèterait d'autres terres pour m'y faire prendre ; mais je ne pêcherai plus... non...

Le bon Loupiau entendit ainsi toute une longue confidence, qui surtout ne tarissait pas dans les sentiments de vénération et de reconnaissance qu'inspirait à l'enfant ce brave monsieur le maire.

Il sembla donc tout naturel à Marie d'aller sans retard remercier son bienfaiteur; elle y alla. Mais quel fut son étonnement de voir que M. le maire la reçut avec une sorte de brusque indifférence, pour ne pas dire plus :

— C'est bien, c'est bien, répliqua-t-il, coupant court aux protestations de gratitude qu'elle voulait timidement lui faire entendre, va et tâche qu'il n'y ait jamais de reproches à t'adresser, parce que je ne pourrais pas toujours prendre la chose sur moi.

Et il l'éconduisit avec une absence d'égards qui fit croire à la pauvre et naïve enfant qu'elle avait commis quelque maladresse ou inconvenance en se présentant. Et elle s'en alla tout affligée, regrettant presque l'intervention de ce monsieur qui, après l'avoir obligée, avait dû la juger indigne de ses sympathies.

Elle se rendit même sans désemparer auprès de la mère Burel, à qui elle se disposait à conter tout ce qui s'était passé. Mais à la façon dont la brave femme l'écoutait, elle put comprendre qu'elle ne lui apprenait rien de nouveau.

— Quoi ! vous savez ce qui m'est arrivé ? s'écria-t-elle étonnée.

— Eh ! oui, dit la mère Burel en souriant, tout, et même davantage.

— Davantage ! Comment donc?

— Il n'importe. Sois seulement sans inquiétude. Tu n'as fait aucune maladresse, au contraire.

— Au contraire ! Je ne comprends point.

— Tu n'as pas besoin de comprendre ; plus tard tu comprendras. Sois toujours brave et laborieuse fille. Suis ton chemin et laisse faire au bon Dieu !

Marie n'insista donc pas. Débarrassée de toute fâcheuse incertitude par la tendre autorité de la mère Burel, qui était pour elle un oracle, elle reprit tranquillement son train de vie habituel — moins la pêche — et bientôt elle ne pensa plus à l'histoire du procès-verbal...

Toutefois, au cours des relations qu'elle avait avec les gens du village, elle aurait pu remarquer que tels ou tels qui se fussent bien gardés jusqu'alors d'émettre une opinion sur le compte de M. Hureau et des siens, ne s'imposaient plus une aussi déférente réserve — mais elle n'en remarquait rien...

XVIII. — UN PROPRIÉTAIRE.

Par une belle après-midi de septembre, la petite Marie était tout occupée à disposer dans ses paniers les divers produits qu'elle était allée recueillir chez des fermiers des environs, et qu'elle devait livrer le lendemain à ses clients du bourg, quand un grognement de Loupiau lui annonça la venue d'un visiteur non familier. Elle vint sur le seuil et vit de nouveau le père Martin qui lentement grimpait aux ruines.

— C'est encore moi, fit-il, en l'apercevant, et ma foi, je ne saurais trop te dire si c'est un bon ou mauvais motif qui m'amène ici, mais il faut que tu viennes avec moi à l'auberge de *la Mule blanche*. C'est M. Grisol qui m'envoie, il veut te parler.

— M. Grisol, qu'est-ce donc que M. Grisol?

— M. Grisol est un riche monsieur de la ville, qui est de plus le maître, le propriétaire de *la Tour aux hiboux*.

— Le maître de la tour, dit encore la petite, qui sembla soudain perdue dans une sorte de profonde stupéfaction.

— Ah ! voilà ! reprit le vieux garde, je parie que tu n'avais jamais songé que ces tas de vieilles pierres avaient un maître, et personne n'y aura pensé plus que toi.

— Ma foi non ! répondit-elle de plus en plus ébahie... Mais alors ?...

— Alors, je te l'apprends, tout en m'étonnant que M. Grisol se soit souvenu lui-même que la Tour lui appartient, car il ne vient guère au pays que tous les deux ou trois ans, et c'est bien, Dieu me pardonne, la première fois qu'il lui sera, je crois, arrivé d'en parler .. Toujours est-il qu'il te demande, et que tu feras bien de ne pas le faire attendre.

— Vous avez raison, dit la fillette, qui déjà avait recouvré l'énergique présence d'esprit que tant de vicissitudes lui avaient rendue coutumière, il ne faut pas tarder...

L'instant d'après elle marchait vers le village à côté du père Martin, et quelques minutes plus tard, ils arrivaient ensemble devant l'auberge de *la Mule blanche*, aux abords de laquelle formaient groupes des hommes et des femmes qui parurent chuchoter significativement en les voyant venir.

Comme chemin faisant le père Martin lui avait appris que ce M. Grisol n'avait d'autre réputation que celle d'un vieux serre-deniers, âpre à ses intérêts et fort peu tendre pour tout ce qui ne se traduisait pas en bonnes espèces sonnantes, Marie ne pouvait qu'être prise d'une assez triste appréhension. Ce fut bien pis quand le vieux garde ayant demandé où était M. Grisol, il lui fut répondu qu'il était attablé dans la salle en compagnie de M. Hureau.

— Eh bien, entrons, dit le père Martin.

Et la petite appelait à elle tout son courage pour tâcher de faire bonne contenance, mais elle se sentait trembler.

Ils entrèrent. Sur leurs pas avait marché une troupe indiscrète qui toutefois s'arrêta au seuil de la salle — où d'ailleurs d'autres tables étaient occupées par des hommes qui buvaient ou jouaient aux cartes.

Marie remarqua avec plaisir que M. Hureau était assis le dos tourné à l'entrée, ce qui allait lui éviter l'embarras de son regard; mais la physionomie sèche, rechignée de l'homme qui lui faisait face ne lui sembla nullement rassurante.

Bien que les deux convives parussent lancés dans un entretien fort animé, le père Martin n'eut cependant aucun frais à faire pour en distraire l'attention de M. Grisol.

— Ah! ah! fit celui-ci, d'une voix dont les notes stridentes retentirent très-désagréablement aux oreilles de Marie, la voilà donc cette jeune *farceuse* qui s'est avisée de s'installer dans ma propriété sans me demander la permission, et sans songer à me payer le moindre loyer. C'est commode vraiment de se loger ainsi!

Les petits yeux gris du vieux monsieur dardaient des regards irrités vers la fillette, que les premières paroles avaient confondue, mais qui soudain relevant dignement le front :

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle sans trop balbutier, c'est que je ne savais pas!... mais puisque vous voulez bien parler de loyer, eh bien! si ce n'est pas trop cher...

— Hein!... fit M. Grisol, dont l'exclamation parut traduire plutôt la surprise que la colère ou le mépris, et après être resté un instant comme absorbé dans une réflexion qui fit passer une sorte de sourire sur ses lèvres. Quoi? qu'est-ce qu'elle dit? s'écria-t-il en frappant sur la table. Voilà, Dieu me pardonne! qu'elle me met le marché à la main.

— Je vous demande pardon si je vous ai fâché, monsieur, reprit la petite, mais je n'ai parlé de ça que parce que vous en parliez vous-même, et...

— Allons, cria encore l'irritable propriétaire, voilà qu'elle me tient tête maintenant. Vous allez voir que je serai obligé de lui faire des excuses, ma parole d'honneur, c'est tout à fait surprenant.

La pauvre Marie, confuse, rougissante, était à bout d'énergie. De grosses larmes roulaient sur ses joues; elle porta ses deux mains à son visage.

Les buveurs de la salle s'entre-regardaient consternés, et à la porte se voyait mainte commère levant de pitié les yeux au ciel.

— Ta, ta ta! reprit l'homme aux yeux gris, des larmes à présent! hors d'ici, je vous prie, cette pleurnicheuse! je suis d'humeur gaie, moi, je n'aime pas qu'on m'attriste. Je n'ai d'ailleurs que deux mots à lui dire, à cette petite vagabonde, et c'est à vous que je le dis, garde; si d'ici à ce soir elle n'a pas complétement vidé les lieux qu'elle s'est avisée d'occuper sans ma permission, vous savez ce que vous devez faire, et sans cérémonie. Je n'ai pas besoin de vous enseigner votre métier. C'est entendu, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Grisol, répondit ou plutôt balbutia le père Martin, qui était loin d'avoir son sang-froid.

— Alors, il suffit! Il n'est pas besoin que vous restiez plus longtemps ici, ni cette pleurnicheuse non plus.

M. Grisol accompagna ces paroles d'un geste significatif.

— Viens-t'en, dit le père Martin, en touchant doucement l'épaule de la petite Marie qui, machinalement, le visage toujours caché dans ses mains, se dirigea vers la porte.

Comme elle s'en allait, elle put entendre que M. Grisol disait : « Eh bien! marché conclu, n'est-ce pas? » puis que M. Hureau répondait : « Oui, » et qu'enfin M. Grisol ajoutait : « Alors, signez.»

Elle put entendre aussi une espèce de rumeur improbative, partant des tables qu'occupaient les autres hommes, et quand elle arriva au seuil de la salle, ce fut, parmi les nombreuses femmes qui étaient là, à qui l'embrasserait, la caresserait et lui offrirait un asile.

Bien que cette sympathique manifestation fût de nature à atténuer quelque peu l'effet de la brutale avanie qu'elle venait de subir, la brave enfant ne pouvait être que profondément affectée à l'idée de la perturbation soudaine et fondamentale de sa riante et indépendante existence, et si bienveillante que fût la foule qui l'entourait, elle avait hâte de lui échapper pour pouvoir réfléchir librement à sa situation.

— Merci, disait-elle à celle-ci; je verrai, disait-elle à une autre, par manière de s'excuser, tout en cherchant à gagner la rue.

Mais tout à coup la voix de M. Grisol se fit entendre qui criait, mais cette fois avec une sorte de joviale intonation : « Eh, là-bas, garde! écoutez donc! La petite est-elle encore là? faites-la rentrer, j'ai encore quelque chose à lui dire; ramenez-la.

— Tu entends, fillette, fit le père Martin, M. Grisol te réclame.

— Eh! que me veut-il? A quoi bon que je retourne? Il m'en a assez dit, je m'en vas.

— Viens toujours, qui sait? répliqua le garde en retenant presque de force la petite qui voulait s'esquiver. Allons.

Et il la fit entrer avec lui dans la salle.

XIX. — ROBINSONETTE.

M. Grisol, qui venait de renfoncer dans sa poche un papier timbré, était alors debout à sa place derrière la table; il y avait sur son visage un sourire à la fois cordial et malin : cordial quand il dirigeait ses regards vers la fillette, malin quand il lorgnait du côté de M. Hureau — lequel le considérait avec une sorte de profond ébahissement. Les buveurs, qui formaient galerie, semblaient se demander l'explication de ce qu'ils voyaient et entendaient.

— Oui, là, disait M. Grisol, avec une volubilité sin-

gulière, je ne veux pas m'en cacher, elle me plaît, cette enfant, et j'entends faire quelque chose pour elle... C'est mon idée, qui est-ce qui m'en empêchera? Je suis bien maître de mes propriétés, je pense...

Et tendant la main affectueusement du côté de l'enfant :

— Approche, petite, approche. Viens t'asseoir là, à côté de moi... Tu me plais, sais-tu? tu me reviens, toi...

Puis s'adressant aux hommes qui étaient là :

— Je vous en fais juges, vous autres : vous l'avez entendue, n'est-ce pas, tout à l'heure, quand je la reçois comme une misérable : « Si ce n'était pas trop cher! » Hein! voilà qui est parler, pour une enfant de cet âge, une bambine abandonnée, qui va se loger sans sou ni maille dans des ruines en plein hiver, et qui, à l'automne, vient carrément dire à un propriétaire : « Çà, vous, mon bonhomme, combien de location pour vos masures? » Que voulez-vous? ça m'a pris, moi, qui sais ce que c'est que les affaires. Je dis que voilà une luronne, oui-dà! et je lui en fais compliment devant tous... Et touche là, petite! pour un peu je t'embrasserais... Et pardieu! pourquoi pas? viens donc que je t'embrasse!

Et comme la fillette interdite, désorientée, n'allait pas assez promptement à lui, M. Grisol fit deux pas pour aller à elle, puis il l'embrassa très-fort sur les deux joues, et l'emmenant vers la table, il la fit asseoir juste en face de M. Hureau, qui alors se levant le visage empourpré, les mains tremblantes, et se reculant :

— Çà, monsieur Grisol, gronda-t-il, est-ce que vous voulez vous moquer de moi?

— Moi, me moquer de vous, monsieur Hureau, répliqua l'autre d'un air suffisamment railleur, allons donc! pas le moins du monde! Mais à bon chat bon rat, savez-vous, compère; et si l'un de nous s'est moqué de l'autre, c'est bel et bien vous, et je n'en ai pas perdu le souvenir... Oh! j'ai la mémoire fidèle, voyez-vous! Une fois, vous aviez besoin d'une cession de redevance pour donner de la valeur à un lot de vos biens. Je vous l'ai cédée en mettant pour condition verbale que vous me feriez d'autre part, en temps voulu, abandon de certaine prétention, et quand j'ai requis votre signature pour la régularisation de cet abandon, vous n'en avez rien voulu entendre... De sorte que vous m'aviez tout nettement joué sous jambe, comme on dit... Et malheureusement je suis, moi, du nombre des gens à qui on ne fait pas digérer de ces couleuvres-là!.. Elle m'était restée sur le cœur. La voilà enlevée...

Et voyons — puisque vous me contraignez à vous dire en public des vérités — vous saviez que je désirais un morceau de pré qui fait enclave de chez vous chez moi; vous avez fait exprès le voyage de la ville pour me proposer de me vendre ce bout de terre, ou plutôt de l'échanger contre mes vieilles pierres et mes rochers nus de *la Tour aux hiboux*. Je vous ai répondu que je ne pouvais ni les vendre, ni même les louer. Ça vous a étonné. Je vous en ai donné la raison. Je vous ai dit que c'était une idée de ma brave mère, qui avait toujours attaché une espèce de respect à la possession de ces ruines, et qui m'avait fait promettre de ne les aliéner jamais. Ma fidélité à ce serment de fils vous a fait d'abord lever un peu les épaules. C'est que vous ne comprenez pas ces choses-là et j'en suis fâché! Alors — mais tenez, j'ai quelque honte pour vous de dire ce que vous m'avez proposé, la condition que vous m'avez faite pour la vente du bout de pré... Restons-en là.

M. Grisol s'arrêta en promenant d'un air quelque peu triomphant ses regards animés sur le nombreux auditoire qui emplissait pour ainsi dire la salle, et il fit mine de se rasseoir tranquillement.

Mais M. Hureau, croisant tout à coup les bras et relevant son front où le sang affluait :

— Ah! c'est ainsi, fit-il d'une voix altérée; c'est un coup de traîtrise, mais j'aurai raison de vous, monsieur Grisol!

— Ah! reprit placidement l'autre, vous tenez à ce que je dise tout; allons! je dirai tout — oui, continua-t-il parlant à l'assemblée, cet homme âgé, ce riche, ce père de famille m'avait posé pour condition que je chasserais cette pauvre petite du nid qu'elle a su se faire d'elle-même dans mes rochers... Le croirait-on?

Une exclamation générale retentit qui fit bondir le gros homme sur lui-même. Il voulut essayer d'en imposer à cette foule en se redressant fier et hautain, et en murmurant quelques menaces insolentes. Mais, à son grand étonnement sans doute, il ne réussit qu'à provoquer des rumeurs plus énergiques, et l'on pourrait même dire plus hostiles. Alors se retournant, hors de lui, vers M. Grisol :

— Vous m'avez fait signer, dit-il; mais on peut revenir même sur une signature...

— Allons donc!... ricana M. Grisol, une signature est une signature : vous avez bien su me le prouver, monsieur Hureau, quand j'ai eu la naïveté de vous donner la mienne sur parole.

— C'est bon! nous verrons bien! dit encore l'usurier avec toute l'impertinence dont il était capable, et, sans plus de façon, il se dirigea vers la porte, à travers la cohue, qui ne lui livra passage qu'en l'assourdissant d'une véritable huée.

Quand il eut disparu :

— Bah! reprit gaiement M. Grisol, nous ne verrons rien du tout. Il a signé, bien signé, le contrat est en due forme, il est bon. J'avais en effet dit que je donnerais le sac à la petite. Je le lui a donné. Mais je n'avais pas stipulé pour combien de temps... Eh! eh! il m'a plu d'abréger ce temps-là... Bref, j'ai eu ma revanche, et bien nette, bien avouée. Je ne la donnerais pas pour beaucoup d'argent... Comprenez-vous ce gros bonhomme-là, qui croyait que j'avais la mémoire courte... Ah! ah! mais non!... Et à qui, je vous le demande, veut-il que je fasse payer ma faute? à cette mignonne... Ah! par exemple!...

Puis M. Grisol, tout rayonnant, tout gaillard, prenant Marie par la main et lui faisant à demi contourner la table :

— Voyons, petite, mets-toi là, en face de moi, et conte-moi un peu comment tu vis là-haut dans mes rochers — où je veux que tu restes, entends-tu? dût le père Hureau en éclater de dépit, voilà maintes gens que je prends à témoin du bail perpétuel que je te fais, — gratis, bien entendu — car cette condition ne peut pas blesser la volonté de ma chère défunte... Mais une idée me vient, je serais vraiment curieux de voir comment tu as pu trouver à t'installer là où ne logeaient que les hiboux... Veux-tu que nous y allions ensemble?...

— Certes! fit Marie, qui alors avait retrouvé son riant visage.

— Oui, c'est cela, tu vas m'y mener, et tu me feras tout visiter, n'est-ce pas, mademoiselle Robinsonette?

— Je m'appelle Marie, monsieur, dit naïvement l'enfant.

— Fort bien ! répliqua doucement M. Grisol ; c'est le joli nom que ta marraine t'a donné ; mais je t'en ai trouvé un autre qui n'est pas trop déplaisant non plus : je veux t'appeler Robinsonette, moi, parce qu'il me semble que tu peux bien passer pour une petite fille de Robinson. C'est convenu. Robinsonette, n'est-ce pas?

— Comme il vous plaira, monsieur, fit docilement la petite.

Et le nom courut dans la foule, qui peut-être bien le répétait sans en avoir nettement pénétré le sens. . . . . .

Quand M. Grisol et sa jeune *locataire* quittèrent la salle de l'auberge pour se rendre à la Tour, plus de cinquante personnes leur firent cortége, et le passage de cette foule à travers le village eut tout le caractère d'une sorte de triomphe. On criait : « Vive le brave M. Grisol ! on battait des mains, on acclamait Robinsonette... » Quelques voix mêmes se trouvèrent pour crier : « A bas Hureau ! »

Où donc était le temps de l'omnipotence de l'usurier, et comment s'était évanoui son redoutable prestige? A vrai dire, ce retour d'opinion, ou plutôt cet oubli de la réserve où chacun se tenait en face du gros homme, ne s'était pas opéré tout d'un coup ; il avait

La première communion de Robinsonette. Dessin de Lix.

fallu (pour prendre une image usuelle) que quelqu'un se trouvât un beau jour qui osât attacher le grelot, et nous devons reconnaître que le navrant effet produit par la persécution, toute gratuite, exercée contre la petite Marie avait donné le signal de cette réaction. M. Michaud, le premier, qui n'avait pas craint d'embrasser ouvertement la cause de la mère Burel, expulsée par suite de l'intervention de son fils pour la défense de la petite fille, M. Michaud avait, par cet acte de véritable et loyal courage, conduit beaucoup de gens à se demander pourquoi, sans obligations effectives ni probables envers le méchant homme, ils s'abaissaient à lui témoigner une déférence qu'ils savaient imméritée. L'audace d'ailleurs toute spontanée du riche fermier avait été comme un digne stimulant aux faiblesses complaisantes. Peu à peu ceux qui n'avaient rien à craindre ni à espérer de M. Hureau s'étaient en quelque sorte comptés ; ils avaient constaté leur nombre ; et le mouvement de *révolte* ou de *réprobation* s'était d'autant mieux accusé, que, la liberté d'appréciation une fois donnée ou rendue à maint esprit intimidé ou discret sans motif, tout un ensemble de révélations s'était produit, qui d'un homme habitué à dominer brutalement l'opinion avait fait insensiblement un person-

nage fort discuté et reconnu vulnérable par beaucoup de côtés.

Mainte opération jusqu'alors voilée d'un prudent mystère avait été analysée, et des témoignages en ressortaient qui, invoqués publiquement, pouvaient devenir de véritables armes contre le triste individu... Tels savaient ceci, tels connaissaient cela... et le crédit, l'influence morale de l'être rapace, indélicat, implacable, se trouvaient amoindris en raison de ces aveux, de ces découvertes qui s'enchaînaient et faisaient aux honnêtes gens comme un reproche de plus en plus vif de la considération, de la notabilité accordée à cet homme sans probité, sans valeur, sans principe ; et l'on n'avait rien rêvé de moins qu'une sorte de ligue tendant à débarrasser le pays de sa fâcheuse présence.

C'est ainsi que ce sentiment de répulsion, se propageant par degré, avait gagné les vrais et dignes notables; c'est ainsi qu'un jour le maire, entraîné sans doute par l'exemple, avait cru devoir saisir le prétexte de l'aventure arrivée à la petite fille — laquelle lui était personnellement indifférente — pour prendre son rôle dans l'œuvre de justice dont il avait reconnu la parfaite opportunité.

Il va de soi d'ailleurs que, se heurtant à la nature brutale, entière et orgueilleuse de l'usurier, ce système d'humiliante offensive n'avait pu que le piquer à la lutte et lui conseiller toutes les obstinations, toutes les impudences de la résistance. Il avait accentué fièrement, arrogamment le combat, et plus le terrain semblait se faire étroit ou glissant sous ses pieds, plus il se roidissait, plus il menaçait, plus il convoitait les revanches... que de temps en temps, du reste, il parvenait à prendre sur d'innocentes victimes, qui payaient en particulier pour l'adversaire général...

De là, la grande joie publique manifestée à l'échec que lui avait tout à coup infligé M. Grisol.

Il va sans dire que la mère Burel avait eu à cœur de se libérer intégralement envers son ancien propriétaire ; elle l'avait payé avec le premier argent que M. Michaud lui avait donné, ainsi qu'à son fils pour leurs six premiers mois de travail, et même le brave fermier connaissant l'emploi d'une somme qui n'atteignait pas au chiffre exigible, en avait parfait par avance la différence. Dans l'état des choses, ce devait être pour la mère et le fils un grand allégement que l'idée de cette liberté reconquise en face d'un pareil homme.

Quoi qu'il en fût, Robinsonette — car on ne l'appelait plus que de ce nom — Robinsonette, devenue tranquille et légale occupante de *la Tour aux hiboux* et des quelques dépendances dont M. Grisol lui avait lui-même indiqué les limites, pouvait ne songer qu'à rendre plus prospères les conditions d'établissement, et Dieu sait qu'elle n'épargnait rien pour cela.

Grâce aux bénéfices réels et relativement importants réalisés sur son petit négoce, qui de jour en jour d'ailleurs prenait plus d'extension, elle pouvait apporter chaque jour quelque confortable nouveau dans l'aménagement.

De l'espèce de tanière où elle s'était d'abord *gîtée*, elle avait fait — grâce au concours d'un ouvrier maçon à qui elle avait fort bien payé quatre journées de travail — une véritable chambre, avec porte, fenêtre, dallage et foyer. Pièce par pièce, était venue une couchette simple, mais propre et saine.

Pierre, dans les après-dînées des dimanches, lui avait fabriqué avec des bouts de planches — présents de quelques paysans, dont la petite fille achetait à bon prix les denrées, une table, des escabeaux, un rayonnage... Il avait aidé à l'installation du poulailler, du pigeonnier, du *toit* à lapins : autant de logis dont le nombre des habitants s'était singulièrement accru et qui déjà entraient en compte comme élément productif.

Robinsonette, que le soleil, si tardif ou si vigilant fût-il, ne trouvait jamais endormie, ne laissait d'ailleurs en friche aucune des parcelles du sol cultivables, qui se trouvaient çà et là dans l'étendue de son rocheux domaine, et que la litière de la petite population broutante et voletante de l'endroit lui permettait de fertiliser très-efficacement. Elle semait ici, elle plantait là, et avec d'autant plus d'ardeur qu'en la quittant M. Grisol, homme d'un certain âge, sans famille directe, avait laissé entendre qu'il saurait, en prévision de tout événement, arranger les choses de façon que son intéressante locataire n'eût pas à redouter une dépossession...

Tout se transformait, tout s'animait donc aux ruines et aux alentours, et quand sa jeune maîtresse devait s'en éloigner, le fidèle et terrible Loupiau, qui semblait avoir conscience de sa tâche, veillait sur tout cela avec une zèle infatigable.

Et les jours, les semaines, les mois se passaient, qui voyaient croître de plus en plus l'estime que savait s'attirer l'aimable, l'active Robinsonette, tandis que tombait de plus en plus dans le discrédit et l'aversion publique l'usurier et les deux êtres également antipathiques qui vivaient sous son toit. . . . . .

. . . . . .

XX. — DEUX SOLENNITÉS.

L'hiver avait passé, le printemps était revenu, qui devait voir s'accomplir deux actes publics auxquels la population du village se promettait de s'associer, d'autant mieux qu'elle allait encore pouvoir à ce propos manifester ouvertement ses sympathies d'une part, son antipathie de l'autre. Vers le milieu de l'hiver l'on avait vu entrer à plusieurs reprises chez M. Hureau certain étranger d'allures un peu singulières, et qui, après des visites fort prolongées, s'en retournait ordinairement accompagné par l'usurier jusqu'à la grande route, au relais de la voiture qui allait à la ville. C'était un homme de trente-deux à trente-trois ans, ganté de jaune, portant la moustache épaisse et longue, les cheveux en demi-crochet sur les tempes; le buste cambré, la taille serrée par une redingote, ou plutôt une sorte de tunique étroitement boutonnée ; un large pantalon à sous-pieds ; un petit chapeau à bords retroussés incliné sur l'oreille ; jouant avec une badine à pomme d'argent ; affectant des froncements de sourcils d'une suffisance superbe; fumant de menus cigares dont il lançait au ciel la fumée bleue, avec une lenteur étudiée, et laissant sortir de la pochette qui crevait son vêtement sur le sein gauche la pointe d'un fin mouchoir de batiste à vignette nankin... Une fois, il arriva à cheval et s'en retourna de même... On voulut enfin savoir ce qu'il était, et l'on apprit de Gribiou, qui parut tout heureux de répondre aux questions, que M. le marquis de Burlesac — ainsi se nommait le visiteur — n'était autre que le futur épouseur de Mlle Julie, laquelle par conséquent deviendrait marquise aux Pâques prochaines.

Le vaurien, montrant plusieurs belles pièces d'argent qu'il devait à la munificence du marquis, ne trouvait pas d'expressions assez emphatiquement élogieuses pour peindre toutes les hautes et brillantes

qualités de ce fils de haute et opulente famille qui allait s'unir à la disgracieuse demoiselle. Il s'en était, affirmait Gribiou, très-sérieusement épris en dînant un jour à côté d'elle, à la ville, chez son *banquier*, qui était lié avec M. Hureau.

Dieu sait si l'on jasa sur ce gendre titré et soi-disant cousu d'or, qui, selon toutes les évidences, n'était qu'un chétif cadet de Gascogne en quête d'une aubaine pour redonner quelque réalité à l'hypothèse de ses ci-devant revenus. Et Dieu sait si l'on se prépara à lui faire bon accueil!

L'autre motif de manifestation était de nature bien différente.

Peut-être se souvient-on que, très-exacte à suivre les instructions religieuses, et bien que reconnue en état de faire sa première communion, la petite Marie avait d'elle-même ajourné cette solennité aux Pâques de l'année suivante.

En cela, la pauvre enfant avait obéi au sentiment qui dominait alors toutes ses idées et dictait toutes ses actions. L'instinct de dignité, règle première et immuable de sa conduite, lui interdisait d'avoir recours, en cette circonstance, à une intervention quelconque qui lui permît de paraître décemment au milieu de ses compagnes. Une année écoulée, la situation était changée du tout au tout, et Robinsonette se préparait à sa première communion, avec la double joie de l'acte pieux en lui-même, et de la satisfaction de ne devoir qu'à son travail les simples, mais convenables vêtements qu'elle devait porter en ce jour.

— Tu n'iras pas seule à l'église, lui avait dit un dimanche la mère Burel.

Quelques jours après, M. Michaud vint en personne lui annoncer qu'il entendait lui servir de père, si « elle voulait bien le permettre. » Et, comme tout attendrie Robinsonette lui prenait les mains pour les baiser, il l'embrassa franchement sur les deux joues, en ajoutant qu'il espérait que ce jour-là elle daignerait mettre un peu sa grosse belle fierté de côté pour venir, après la cérémonie, s'asseoir à table entre lui et son brave ami Pierre Burel. Il va de soi que la proposition fut acceptée avec empressement et reconnaissance...

Le mariage de M^lle^ Julie était annoncé pour le samedi après Pâques, et tout le village pouvait voir les fastueux préparatifs qui se faisaient pour l'installation du futur ménage; ce n'était que charrois de meubles, que réceptions de toilettes, que réparations, embellissements de tous genres à la maison...

Les premières communions avaient été fixées au jeudi de la semaine suivante : Marie, accompagnée de la mère Burel, était allée, un dimanche, acheter au bourg la mousseline pour son voile et sa robe qu'elle avait donnés à faire à la couturière du pays, et elle avait rapporté, dissimulé dans son rouleau d'étoffe, pour ne pas sembler en faire montre, le cierge de moyenne grosseur qu'elle devait tenir à la main.

Ayant rencontré chez plusieurs notables des refus qui ne différaient que par la forme, M. Hureau, pour trouver dans le pays les témoins du contrat et des actes civils et religieux, dut se rabattre sur deux de ses débiteurs, qui n'auraient pu sans danger personnel décliner l'*honneur* qui leur était offert. Le futur amena, pour le jour de la noce, six ou huit personnages non moins singuliers d'aspect et d'allures que lui-même, et qui durent éprouver une profonde déception, si tant est qu'ils s'attendissent à voir les rustiques populations se presser curieuses sur les pas du noble cortége, dont ils devaient faire partie. Par suite d'un mot d'ordre, hormis les fonctionnaires qui devaient instrumenter à la mairie, et le curé, nul du village ne se montra. Pas un homme, pas une femme, pas un enfant dans les rues : les portes, les fenêtres étaient hermétiquement closes. On eût dit un village dépeuplé, qui ne se repeupla que lorsque les mariés et leur maigre suite furen de retour chez eux... Et quand, dans l'après-midi, la journée étant belle, ils voulurent descendre en promenade dans les prés, vers la rivière, ils ne virent que gens qui couraient, s'enfuyaient, ils n'entendirent que le bruit des portes et des volets qui se fermaient. On eût dit une invasion de farouches ennemis.

Cinq jours plus tard, les cloches jetant dans l'air leurs sémillants carillons, il y avait, au contraire, foule bruyante et joyeuse dans toutes les rues... et bien avant le moment où devait commencer la cérémonie, la place de l'église était pleine de gens endimanchés, venus des confins mêmes de la paroisse, bien qu'aucun enfant de leurs proches ne dût communier ce jour-là...

De bonne heure la mère Burel s'était rendue à la tour, où elle devait assister à la toilette de sa chère Robinsonette — qui, déjà grande d'ailleurs, avait, ma foi, le plus bel air dans sa blanche parure. Elle venait d'attacher le voile sur la lourde torsade de cheveux — que force avait été de replier pour l'austère exigence du jour — et ravie de la trouver si belle :

— Mais, sans vanité, viens donc, viens donc voir, comme tout ça te va bien, avait-elle dit, en entraînant la jeune fille au dehors de son logis un peu sombre, et en plaçant devant elle le petit miroir qu'elle avait pris au mur, regarde donc.

— Mais voyez, regardez donc vous-même, répliqua Marie en montrant sur la route toute une procession de fillettes blanches qui venait vers la tour, suivies de beaucoup de femmes et d'enfants. Où vont-elles donc?...

— Je ne sais pas trop, fit la mère Burel, avec un petit sourire sournois.

— Mais les voilà qui montent à la tour!...

— Eh bien! laisse-les monter...

Elles montèrent, en effet, et la plus grande s'adressant à Marie qui regardait ébahie :

— Nous sommes venues te chercher, dit-elle, parce que nous ne voulons pas arriver à l'église sans toi.

Marie, les yeux mouillés, se jeta dans les bras de celle qui avait parlé ainsi, puis ce fut parmi les mères qui avaient accompagné leurs filles, à qui l'embrasserait.

Loupiau, le bon Loupiau, ne semblait plus savoir ce que tout cela signifiait. Il allait, venait effaré, cherchant toujours à rencontrer les yeux de sa maîtresse... Quand il fallut partir, elle se baissa comme d'ordinaire sur lui pour le flatter, l'embrasser; quand elle lui eut fait comprendre qu'il devait rester à son poste de gardien, il la regarda avec une tristesse inaccoutumée... Et quand elle descendit avec ses compagnes, il alla s'asseoir sur le point culminant du rocher, et lança aux échos de la vallée un plaintif aboiement... C'était sans doute sa façon de traduire les regrets qu'il éprouvait de n'être pas admis à la fête dont il avait compris que sa maîtresse était l'héroïne... Elle se retourna pour lui faire un signe de la main... Il n'aboya plus... mais quand elle disparut au tournant de la route, il n'avait pas encore quitté la place.

Au village, une véritable ovation l'attendait de la par

de cette foule qui était venue à sa seule intention. M. Michaud et Pierre étaient à la porte de l'église...

Après la cérémonie, elle avait pris la main du fermier qui marchait tout fier avec elle, et l'emmenait, cherchant des yeux la mère Burel et Pierre, qui, du reste, étaient derrière elle; elle fut fort étonnée de voir que le cortége qui l'avait amenée le matin, semblait se reformer pour la suivre...

— C'est trop d'attention pour moi, voulut-elle dire toute confuse, priez-les de songer à elles.

— Eh! mais, elles y songent, puisqu'elles se rendent à l'invitation que je leur ai faite, répliqua le fermier.

Tout ce joli et candide petit monde, que d'ailleurs les parents escortaient, gagna en effet la ferme de M. Michaud, où, sous un grand hangar, des tables étaient dressées...

Et pleine de simple joie et d'affectueux épanchements fut la fête donnée par M. Michaud en l'honneur de Robinsonette...

XXI. — PAUVRE HOMME! PAUVRE FEMME!

Quatorze mois plus tard — Robinsonette avait alors ses quinze ans bien sonnés, et quand on la voyait passer, on ne disait plus : « Oh ! la gentille enfant ! » mais déjà « la belle jeune fille ! » — Un dimanche de juin, Pierre et la mère Burel étaient venus, selon leur chère habitude, passer l'après-midi à la tour, où bien des transformations encore s'étaient faites, qui avaient presque réussi à enlever à ce lieu son ancien caractère nu et désolé. La ruine antique, tout animée, toute brodée de verts alentours, ne se dressait plus que sérieuse et non lugubre, et à la voir levant son front grave sur le riant coteau qui la portait, on pouvait trouver qu'elle symbolisait la personnalité de sa jeune hôtesse, à la fois si gracieuse et si pleine de forte raison.

La mère et le fils avaient repris le chemin de la ferme. Robinsonette, qu'escortait Loupiau, les reconduisait, comme de coutume, jusqu'à quelque distance. Descendus de la tour, ils suivaient ensemble, en causant, la grande route, à peu près sur ce même point d'où trois ans auparavant, la petite fille, arrivant au pays, avait vu Gribiou s'emparer de la cueillette de fraises qu'avaient faite les écoliers... Pierre tournant les yeux vers les saulaies à travers lesquelles, en contre-bas de la route, sinuait la rivière :

— Voyez, leur fit-il, ne dirait-on pas M. Hureau?

— Oui, c'est bien lui, dit la mère, mais que peut-il faire là à ces heures?

— Je crois que je devine, répliqua gaiement le jeune garçon, il surveille ses écrevisses, car, dis donc, Marie, n'est-ce pas justement là où il est, qu'un jour le garde est venu, en son nom, t'empêcher d'en prendre?

— Oui, justement, repartit Marie.

Puis, comme Pierre riait :

— Ne te moque pas, fit-elle, sois bon chrétien. Il paraît qu'il a son poids d'ennuis maintenant. Et d'ailleurs ce n'est pas la première fois que, pour ma part, je le vois rôdant ainsi, comme une âme en peine. Ah! on dit qu'il n'est pas heureux du tout.

— Bah! fit Pierre, il a tant fait de malheureux!

— Ce n'est pas une raison pour ne pas le plaindre, objecta la jeune fille; n'est-il point vrai, mère?

— Tu parles bien, mon enfant, répliqua la mère Burel, et d'autant mieux que, si ce qu'on dit est vrai, tous ses ennuis viendraient de ce qu'il a eu trop bon cœur.

— Trop bon cœur ! répéta ironiquement Pierre.

— Oui, envers sa fille qui lui a toujours fait faire tout ce qu'elle a voulu; et qui, maintenant qu'elle est mariée, lui donne de plus à subir toutes les volontés de son vilain monsieur de mari... Il n'est plus maître à la maison; c'est à peine si on le regarde : il n'est pas jusqu'à ce misérable Gribiou qui, pour cajoler le gendre dont il est le plat valet, ne fasse fi de son vieux maître... Et d'ailleurs c'est aux seuls rapports de ce mauvais sujet qu'on doit de savoir ce qui en est; car, même ayant tant de raisons de se plaindre, le pauvre père se garderait bien d'en rien conter à personne, craignant qu'on ne puisse mal juger sa fille... Ce Hureau, l'homme si dur, si peu accommodant pour les étrangers, il n'est faiblesse et soumission qu'il n'ait, rien que dans l'espoir que sa fille voudra bien lui être un peu souriante... Et on lui fait payer la moindre bonne grâce. Aussi le voilà tout changé, tout maladif, tout égaré. On le voit passer se parlant à lui-même... semblant craindre qu'on ne le regarde, son chapeau enfoncé, le dos courbé, les lèvres blêmes, la face rouge... Il va devant lui, comme sans savoir où... Ah! il est rudement éprouvé!

— Pauvre homme ! fit Marie.

— Et ! tenez, voyez, le voilà qui s'appuie à un arbre. On dirait qu'il ne peut plus se tenir... Mais... O mon Dieu !

— O mon Dieu !... s'écria aussi la jeune fille.

Cette double exclamation était bien motivée, car cet homme que la mère Burel avait vu allonger les bras comme pour se cramponner à un saule, venait soudain de perdre l'équilibre et de tomber tout du long sur le pré, où il restait étendu sans mouvement.

— Courons! courons! dit Marie, qui, sans plus de de réflexion, coupa droit par le talus escarpé de la route.

Pierre, qui s'était élancé en même temps qu'elle, l'avait aussitôt prise par la main pour la soutenir.

En quelques instants, ils furent auprès de M. Hureau. Pierre, le soulevant par les aisselles, l'adossa à un saule. La mère Burel qui, moins ingambe, avait dû faire un détour, arrivait en criant tout essoufflée :

— C'est sans doute un coup de sang; déliez sa cravate, ouvrez son gilet, mettez-lui de l'eau au visage avec un mouchoir; ce ne sera peut-être rien.

Bientôt l'homme parut recouvrer le sentiment, mais en restant perdu dans une sorte de vague absorption... Ses yeux regardaient sans voir, sa bouche s'ouvrait pour proférer des sons inarticulés; il essayait des mouvements inconscients...

Un homme, une femme et une fillette qui passaient sur la route étaient venus.

— Nous ne pouvons pas le laisser là, dit Marie; il faut aller prévenir au village; mais c'est loin, et avant qu'on soit revenu!... Touchez comme ses mains sont froides; quelques boissons chaudes le remettrait. Si on le portait à la tour, nous ferions du feu, nous lui mettrions des linges chauds...

— Tu as raison, dit la mère Burel; dans ce cas-là, les soins ne sont jamais trop prompts. Pierre et l'homme qui est là vont le porter au plus vite là-haut. Je remonte avec toi pour que nous fassions ce que nous pourrons. Pendant ce temps la petite va courir chez lui pour avertir.

On fit ce qu'avait dit la mère Burel. Quelques minutes plus tard, M. Hureau reposait sur la propre couchette de Marie, et tous les soins imaginables lui

étaient prodigués, qui, malheureusement, restaient à peu près sans effet.

— Il faudrait peut-être tirer du sang, remarqua la mère Burel; mais ce n'est pas nous qui pouvons faire ça.

Et comme personne ne venait du village, elle craignait que l'enfant n'eût pas fait la diligence convenable. Mais bientôt arrivèrent le curé et quelques femmes.

La petite ménagère avait trouvé la maison de M. Hureau fermée. Elle avait fait part de l'accident à des voisins, qui, pour découvrir Gribiou, avaient dû visiter plusieurs cabarets. Ils apprirent de lui que ses jeunes maîtres étaient partis le jour même pour un voyage de plusieurs jours, sans qu'il sût en quel lieu ils s'étaient rendus. On lui dit de courir au médecin; il répondit que cela ne le regardait pas. Alors on alla au curé, qui, après avoir envoyé prévenir le docteur, se rendit en hâte à la tour. Il arriva pour voir un éclair de raison s'allumer chez le malade, qui demanda où il était.

— Chez une brave enfant qui sera tout heureuse si les soins qu'elle vous a donnés peuvent vous rendre la santé, répondit le prêtre en montrant la jeune fille, qui se tenait près du lit, et qui, alors, par un modeste sentiment, sembla vouloir s'effacer sous le regard ébahi de l'homme.

— Buvez, dit la mère Burel, qui apportait un breuvage réconfortant; buvez, et ça ira tout à fait bien.

Cette voix parut frapper singulièrement M. Hureau :

— Oui, oui, je vois, fit-il, merci! merci!

Pauvre homme! Dessin de F. Lix.

Et l'on vit deux grosses larmes rouler de ses yeux, qui allaient de Marie à la mère Burel. — Puis tout à coup :

— Mais Julie! Julie! où est-elle?

— Votre fille, dit le curé; soyez tranquille, elle va venir.

— Oh! je sais bien! fit le malheureux père d'un air de parfaite certitude. Si bonne, ma Julie, si bonne!...

Puis ses yeux se fermèrent; il articula encore quelques paroles sans suite. Il eut deux ou trois sauts convulsifs... puis sa gorge râla... Le curé fit sur lui le signe du chrétien, en murmurant une oraison, à laquelle s'associèrent les assistants agenouillés...

Le médecin n'arriva que pour constater les dernières pulsations du cœur...

On sut par Gribiou qu'il y avait eu le matin entre les enfants et le père une explication très-pénible pour celui-ci; la fille et le gendre ayant manifesté l'intention de se séparer de lui et de se fixer à la ville. Il avait en vain réclamé contre cette décision, qui devait le priver de la vue journalière de sa fille bien-aimée.

A la suite de cette scène, les enfants, persistant dans leur projet, étaient partis pour aller choisir et arrêter le lieu de leur nouvelle résidence. Ainsi s'expliquait la terrible émotion qui avait déterminé l'accident dont le père était mort.

Par un effet de suprême miséricorde, principalement dû à l'active intervention de Robinsonette, Hureau, l'usurier, si généralement détesté de son vivant, eut pour assistants à ses funérailles la grande majorité

des habitants ; peut-être aussi entendaient-ils protester ainsi contre l'odieuse conduite de sa fille.

Quand — six jours plus tard — les deux époux reparurent au village, la jeune femme sembla beaucoup moins atteinte dans son affection filiale par la perte inattendue de son père que froissée dans son orgueil rancunier à l'idée qu'il avait rendu le dernier soupir chez *la petite vaurienne*, à qui elle n'avait pas encore pardonné d'avoir su échapper un jour à son implacable tyrannie.

Cette mort parut, du reste, avoir bientôt pour conséquence d'apporter un changement radical dans les projets formés par le jeune ménage. L'entente en vertu de laquelle le mari et la femme agissaient contre le père ne se laissa plus deviner aussi parfaite. Monsieur fit d'abord quelques courtes absences, puis il les répéta et les prolongea davantage ; et comme il lui arriva d'emmener Gribiou avec lui, madame, restée seule, ne montrait pas toujours un visage riant et satisfait.

On pressentit des peines, des inquiétudes, qu'elle était trop fière pour confier, mais qui se faisaient de plus en plus évidentes, et ce fut encore à Gribiou qu'on dut les premières notions justes sur la situation. Un jour qu'il parut au village affublé d'une espèce de livrée qu'il portait avec une suffisance ridicule, il ne fut pas difficile d'induire de ses propos que le gendre de M. Hureau était allé reprendre son ancienne existence, dans le monde peu recommandable dont il était l'une des louches notabilités. Gribiou n'était venu que pour obtenir et remporter à monsieur une signature que cette *mijaurée de madame*, comme il l'appelait alors, n'avait donnée qu'en *faisant des manières*.

En un mot, on comprit que la voie joyeuse était ouverte où allaient s'envoler à grand train les lentes épargnes qui avaient coûté à l'usurier tant d'habiles manœuvres, et à bien des pauvres gens tant de soucis et de larmes...

Et plus les jours passaient, et mieux s'accusaient l'abandon, la tristesse de la jeune femme. Toutefois, par une disposition normale de son âpre caractère, loin de se rendre à quelques avances sympathiques qui, en dépit de tout, lui étaient faites par de bonnes et dignes âmes, elle ne se montrait au contraire que plus rebelle à cet ordre de sentiments, et semblait ne trouver une compensation à ses peines que dans la conscience des peines endurées par les autres.

Il va de soi que la prospérité de Marie était pour elle un constant et poignant ennui, tandis que la brave Robinsonette, à la pensée du malheur de son implacable persécutrice, sentait au contraire toute son aversion s'évanouir.

— Pauvre femme ! disait-elle, si je pouvais donc lui prouver que j'ai gardé un reconnaissant souvenir des bontés que d'abord elle eut pour moi !

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

SOUS LES EAUX[1].

Les jours suivants, les expériences recommencèrent ; il s'agissait de dresser les hommes au difficile service de la manœuvre et de la machine. Il ne suffisait pas d'évoluer dans l'immensité des profondeurs, il fallait se diriger à coup sûr et passer entre les obstacles. Abraham resta à bord du *Faragus*, Dixon partit. . .

. . . . . .

La journée se passa ; le plongeur ne reparaissait pas ! La nuit vint, personne encore !...

Une terrible anxiété se peignait sur le visage d'Abraham ; il arpentait le pont d'un pas fiévreux, tandis que, consternés, les six matelots restants n'osaient lui adresser la parole.

— Amis, dit-il tout à coup en se tournant vers ses compagnons, fasse Dieu qu'un malheur ne soit pas arrivé !... Mais, quoi qu'il en soit, nous ne pouvons abandonner nos camarades ! Partons à leur recherche !... Aux *divers !* et suivez-moi... Que trois hommes restent à la machine... Coulez le plomb de sonde !

Cinq minutes après, le plomb était à fond. Trois hommes et Abraham descendaient munis de leurs réservoirs, de leurs lampes... Ils tournaient vers le midi, arpentant à grands pas le fond de la mer...

Horreur ! horreur !

Couché près du gros steamer, comme un jeune louveteau près de sa mère frappée de mort, le malheureux *Plongeur-Winam* gisait immobile, fermé... car l'ouvrir, pour les hommes qu'il renfermait, c'était courir à la mort !

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Terrifié, Abraham n'osait approcher de la triste épave. Qui vit encore ? hélas ! là dedans...

Cependant, il s'avance et frappe sur la coque... aucun bruit ne répond...

Il se retourne, éperdu, vers ses compagnons...

Tous frappent de nouveau, écoutent... Rien !... tout est mort, tout est mort ! . . . . . .

. . . . . .

Hélas ! vingt-quatre heures se sont écoulées... Qu'est-il arrivé avant et pendant la catastrophe ?... Mystère insondable. Comment descendre au fond de la mer des instruments capables de mordre sur la tôle d'acier ? Comment les faire mouvoir ? Par quel moyen ouvrir des écoutilles, sortes de trous d'hommes vissés en dedans ?...

Ils dorment là, les braves gens, victimes de leur devoir...

. . . . . .

Abraham et ses compagnons consternés remontèrent à bord du *Faragus*. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à faire, aux survivants, un long récit du malheur qui frappait si inopinément la moitié de l'équipage. Pâle, consterné, le jeune Américain parut sur le pont ; mais, relevant la tête :

— Amis ! amis ! un terrible malheur vient de nous frapper. Je perds un ami précieux ; vous perdez des compagnons aguerris, des frères de péril. Tous, vous deviez faire fortune ensemble !... Hélas ! pauvres frères, adieu !... Pas de découragement cependant, amis ; nous avons encore bien des choses à faire. Ne pleurons pas

ceux qui meurent au champ d'honneur ! *Go ahead !* c'est la devise de la jeune Amérique, nous n'y faillirons pas !...

Revenu dans son cabinet, le pauvre Abraham laissa tomber sa tête dans ses deux mains :

— Echouer au port !... Que faire ?... Retourner en Amérique ? Y recommencer un *bateau plongeur* ?... Sans doute, il faut en commander un autre, et je le commanderai ce soir ; mais le temps !... le temps qui me poursuit et me dévore !... Le temps ! cette seule chose que tout mon argent ne peut payer... Malédiction !... Et *les autres* qui vont arriver... car leur silence *ne me dit rien qui vaille*... Ils se préparent à quelque grande œuvre, ils vont réussir !... Et moi ! moi... je viens misérablement échouer au port... Et penser que John Bull va triompher !...

Après quelques instants de silence, il reprit, comme se parlant à lui-même :

— Quelle plus splendide conception trouveront-ils pour étonner le monde ? Moi, je soudais l'Europe à l'Afrique !... Comment, depuis que l'homme est un peu civilisé, n'a-t-on pas déjà réalisé ce projet ? C'est ce que je ne puis comprendre. Le grenier des peuples anciens mis à la portée des peuples modernes affamés par leur entassement sur des espaces trop restreints où ils restent par habitude ! L'excès de ces populations, aujourd'hui misérables, devenant riches, renaissant jeunes en se répandant dans le désert lybien !... modifiant la surface de ces territoires sans bornes, les ramenant à ce qu'ils furent autrefois, le pays le plus riche du monde. Malédiction ! Avec moi, l'Afrique devenait le *Far-West* de la vieille Europe !...

Qu'est-ce qu'un pont entre l'Italie et la Sicile ? Une bagatelle. Dans un an, l'île tenait au continent ! Puis commençait la gigantesque digue qui joindra le cap Furina d'Europe au cap Bon d'Afrique, en suivant le chemin que la nature a tracé pour cela, et dont elle a fait elle-même les principaux frais... Quand on songe que, sur ce récif, sur cette barre de rochers qui coupait autrefois deux bassins, deux mers contiguës, il ne reste que dix-sept mètres d'eau, tandis que, de chaque côté, la sonde en accuse près de deux cents !... Evidemment les deux continents sont destinés à redevenir unis par droit de conquête de l'homme, et c'était moi, moi, Abraham Anson-Moore, Américain, qui réalisais cette merveille des temps modernes !...

Je crois qu'une semblable barrière existe entre Gibraltar et Ceuta ; puis-je en tenter l'exploration, maintenant que le *Winam-Diver* est mort... mort ?... Puis-je tenir mon navire dans un passage aussi fréquenté que la vingt-quatrième avenue, et mettre ainsi mes projets à la merci du premier venu ?... Non ! non ! il faut attendre... Attendre !... Et *les autres* ?...

Au contraire, il faut marcher, il faut aller de l'avant !... *Go ahead !*... Et malheur aux vaincus !... Mais, où ?... Mais comment ?...

Notre ami demeura quelques minutes immobile ; puis, se levant, il compulsa certaines cartes, atteignit fiévreusement quelques volumes de sa bibliothèque ; puis, droit, au milieu de son cabinet, l'œil inspiré :

— J'ai trouvé !... j'ai trouvé !... Il me faut des petits fonds ; maintenant que je n'ai plus à ma disposition que le *Faragus-Diver*, je ne puis aborder en travailleur les profondeurs énormes de Gibraltar. Eh bien ! qui m'empêche d'attaquer le pas de Calais ? Cette rivière sans eau a sept mètres ! Quelle niaiserie ! Que n'y ai-je songé plus tôt !... Ah ! messieurs mes cousins, vous ne vous attendez pas à voir l'Amérique vous couper ainsi l'herbe sous le pied, à votre porte ? Et moi, qui vous abandonnais, en quelque sorte intuitivement, cette création comme devant être déjà par vous entreprise ! Oh ! oh ! vous avez perdu du temps, je vous devancerai !... A nous deux maintenant. C'est Dieu qui l'a voulu !... Au plus habile, au plus adroit, au plus actif !...

XII. — LE TRAÎTRE.

Quelques semaines après, le *Faragus* entrait à toute vapeur dans le port de Calais. Une fois à quai, il se fit petit, petit, simple, uni, se dissimula autant que possible, abdiquant sa mine aristocratique et conquérante, rentrant ses agrès, s'emmaillottant de tentes et d'abris. On eût dit la coque immobile d'un navire abandonné. Les rares matelots qui la montaient ne se montraient presque point à terre, vivant entre eux à bord, et les quelques équipages immédiatement voisins s'émerveillaient de la tenue parfaite d'une consigne aussi sévère.

Le jour même de son arrivée, le capitaine, sir A.-A. Moore, montait en express pour Paris...

Un mois plus tard, tous les journaux contenaient la nouvelle que nous allons reproduire :

« On nous affirme qu'une société puissante, à la tête de laquelle se trouve un Américain immensément riche, sir A.-A. Moore, M. Dupuy de Lôme, l'illustre ingénieur transformateur de nos flottes et plusieurs amiraux et commodores, est en instance auprès du gouvernement français pour obtenir l'autorisation de fonder, près de Calais, un port spécial, sorte de gare maritime, point de départ d'un service de bacs gigantesques emportant des trains entiers de chemin de fer.

« En attendant que l'art de l'ingénieur ait résolu le problème du passage direct dessus ou dessous le pas de Calais, le transport est, dans son état actuel, indigne des deux grandes nations commerciales qu'il réunit. Nos steamers ordinaires, pour marchandises ou voyageurs, à capacité si restreinte, à départs assujettis aux heures de marée, ne répondent plus aux besoins des peuples ; il faudrait d'énormes paquebots à capacité variable, permettant de faire un service indépendant des marées ; par conséquent des bateaux partant à heures fixes et aussi souvent qu'on le jugera utile.

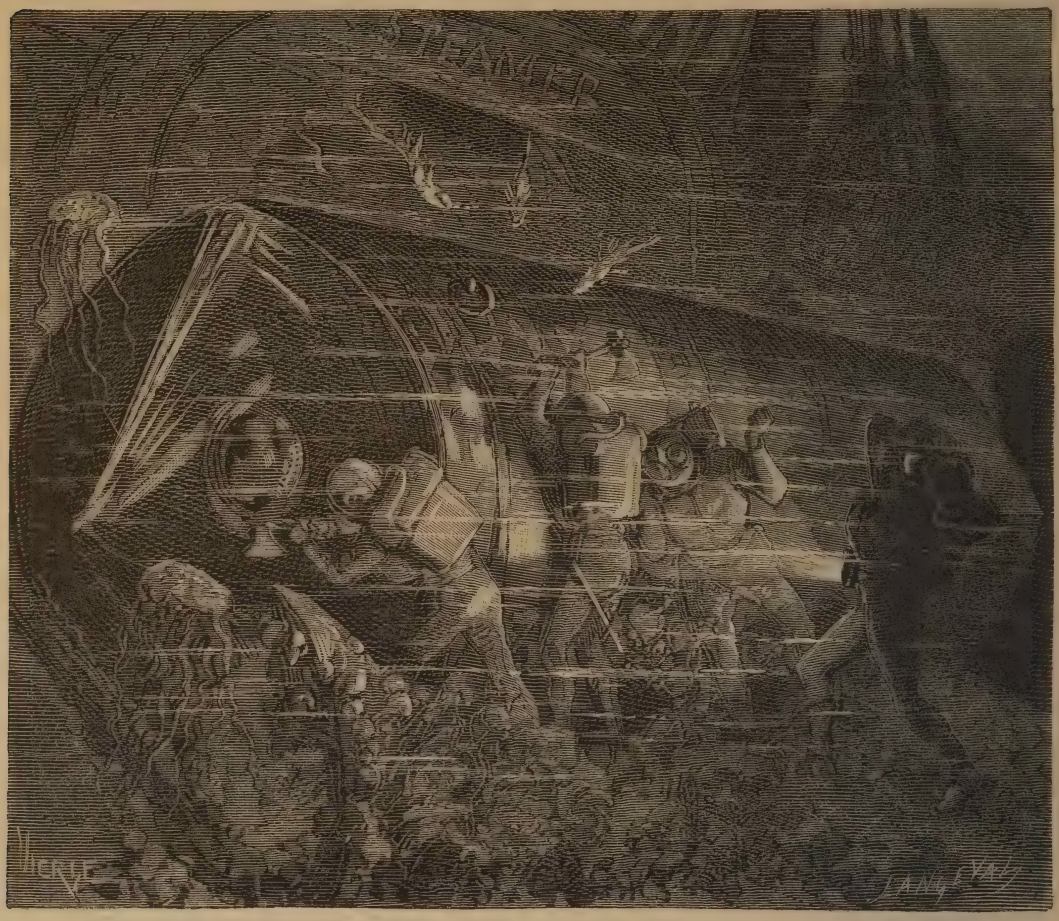
« Malheureusement, de semblables navires sont d'un prix énorme et le transport des marchandises, par les méthodes ordinaires, exige pour les transbordements et les débarquements au moins quatre heures par 130 tonnes. C'est dire que de semblables conditions sont inacceptables avec un service rapide et des départs fréquents ; c'est montrer en même temps que le fonctionnement des méthodes actuelles offre ce désavantage de ne pouvoir s'améliorer par l'augmentation de quantité dans les marchandises ; au contraire. D'où résulte ce fait anormal que, plus l'opération grandit, plus elle devient onéreuse.

« M. Dupuy de Lôme résout le problème en embarquant le train tout entier du chemin de fer en six minutes, voyageurs, marchandises, wagons et tout !

« Comme point d'attache, Douvres offre une rade profonde et bien abritée, où les travaux seront faciles. Calais, ou tel point voisin sur la côte de France, devra recevoir une gare maritime qu'il faut créer, pour parer à la faible profondeur de la mer et assurer le service à toute heure de marée.

« Ce sera un îlot situé à 1 500 mètres des jetées, assez loin pour que les courants entretiennent une profondeur d'eau convenable entre lui et la terre ferme. Cet îlot sera formé de deux arcs de cercle accolés par leur corde commune, dont la longueur est de 900 mètres. Cette corde est dirigée de l'est à l'ouest, par conséquent presque parallèle au rivage ; l'îlot, semblable à un grand navire échoué et pointu des deux bouts, présente ses deux pointes aux grands courants et les divise sans effort ni réaction. Le côté du large sera en outre défendu par une jetée très-solide en maçonnerie, et cette jetée servira tout à la fois à la défense du bassin et à la circulation des trains, qui y arriveront par l'extrémité est, sur un pont métallique.

« Du côté de la terre, une jetée moins forte protége contre le ressac le bassin intérieur. C'est dans cette seconde jetée et vers son extrémité ouest que s'ouvre l'entrée, large de 80 mètres ; la surface intérieure du bassin est de 18 hectares, et sa profondeur 5 mètres par les plus basses marées. Le train parcourt donc la jetée du large jusqu'à son extrémité ouest ; puis s'aiguille sur une rampe intérieure de 9 millimètres de pente, aboutissant successivement à trois embarcadères situés à des hauteurs différentes correspondant aux diverses



La catastrophe. Dessin de Vierge.

hauteurs de marées. C'est à ces embarcadères que les bacs viendront présenter leur arrière. Or la hauteur de chacun de ces embarcadères est calculée de telle sorte que, pour la période de marée qu'il dessert, le pont du bac se présentera tantôt au-dessous, tantôt au niveau, tantôt au-dessus de la charnière du pont-levis qui joindra le bac à l'embarcadère. Or ce pont-levis ayant 30 mètres de long, la pente de son tablier, dans un sens ou dans l'autre, ne sera jamais plus grande que 4 centimètres par mètre (1). D'ailleurs la locomotive étant un poids inutile à transporter, elle ne quittera point le quai. Elle tirera ou poussera le train à embarquer par l'intermédiaire de quatre wagons vides, formant, entre le train et elle une sorte de chaîne entrecroisée de halage, maniable et d'un faible poids.

« Les bacs, à roues et à palettes articulées, mus par une machine de 800 chevaux nominaux, ont 135 mètres de long, 11^{m},20 de largeur et tireront 3^{m},50 d'eau. Ils doivent réaliser, en calme, une vitesse de 18 milles nautiques, et faire la traversée en soixante et dix minutes par beau temps, une heure et demie dans les circonstances les plus défavorables. Une fois à l'embarcadère, une porte pratiquée à leur arrière s'ouvre, et

(1) En effet, chacun des embarcadères n'a à racheter que le tiers de la dénivellation maxima, qui est de 7^{m},29, soit donc 9^{m},49.

ils reçoivent un train de dix-sept à vingt wagons, selon qu'il est composé de voitures à voyageurs ou de wagons de marchandises. Ce train, abrité dans le vaste entrepont et fixé instantanément aux rails, est entouré de salons, buffets, water-closets, etc., etc.

« On pourrait craindre que, par une mer souvent houleuse, un navire, chargé au-dessus de son plan de flottaison d'un poids aussi considérable, ne roulât d'une manière insupportable. Or, dans les navires cuirassés, mâtés et chargés d'une puissante artillerie, l'élévation du poids est bien autre chose, et l'on sait que les constructions de l'habile ingénieur, notamment les frégates cuirassées le *Solférino* et le *Magenta*, se sont montrées, au point de vue du roulis et du tangage, de parfaits navires de mer, etc., etc. ». . . . . .

. . . . . .

Ce fut un coup de foudre pour les Murphy, lorsque cette nouvelle parvint à la maison de Red-Lion-court. Les cinq frères étaient réunis.

— C'est Anson ! Je l'avais bien dit, s'écria James.

Le chalut. Dessin de Vierge.

— En effet, frère, répondit le docteur Edward, tu ne t'étais pas trompé.

— Non ! je sentais instinctivement que ce traître tramait quelque chose...

— Maintenant, au moins, nous n'avons plus de doutes, c'est la certitude... Il va nous devancer par cette idée de *bacs à wagons*. Il prend en quelque sorte possession de notre détroit. Le voilà sur notre lieu d'études préférées... malédiction !...

— Bah ! que nous font les projets du traître? s'écria Richard en se levant; marchons notre chemin quand même. Puisqu'il choisit le dessus, prenons le dessous ! A l'œuvre, frères ! Ne perdons pas un jour, pas une heure. Partons pour Douvres, et commençons nos investigations sur le fond même de la mer... C'est là, et là seulement, que nous trouverons la solution définitive du problème.

— Partons ! reprirent en chœur Athelstan et Samuel, Malheur, malheur au Yankee, si nous le rencontrons !...

— Nous verrons plus tard, frères! A cette heure, il faut payer de nos personnes; êtes-vous décidés?...

— Oui! oui! Hourra! vos *divers* perfectionnés sont prêts; en route, frères; nous arriverons encore à temps!...

Et passant à l'atelier de Walpole-Road, ils se munirent des objets nécessaires, puis le docteur les conduisit à London-Bridge, leur serra la main, les yeux remplis de larmes, et quand le train s'ébranla :

— Bon espoir et courage! leur dit-il.

Hélas! il ne devait plus les revoir!... . . . . .

. . . . . .

A peine arrivés à Douvres, les quatre jeunes gens se munirent d'un solide bateau de pêche, fin voilier comme la plupart de ces navires. Il s'agissait, en effet, de n'exciter en rien la curiosité dans le port; or les entrées et les sorties d'un bateau pêcheur pareil à cent autres qui l'accompagnent ne peuvent éveiller l'attention. Nos amis avaient d'ailleurs emmené avec eux nos vieilles connaissances de Californie, Maxwell, le quartier-maître et ses trois matelots.

L'exploration commença. Le premier soin des jeunes ingénieurs était de reconnaître les points vraiment accessibles du banc de roches signalé par l'ingénieur Thomé de Gamond; aussi les recherches furent-elles conduites avec un soin méticuleux, une méthode mathématique. Chaque jour partaient de Walpole-Road des réservoirs remplis et chargés au moyen des puissantes machines d'Athelstan; chaque jour les vides retournaient aux pompes recevoir leur précieuse provision.

La carte du chenal anglais marchait à souhait; ses 15 425 mètres de largeur étaient bientôt relevés; les habiles ingénieurs trouvaient chaque jour une plus grande certitude à la réussite de leur grandiose conception par suite de la solidité inébranlable des fonds. Ils approchaient du banc de Varne, cet îlot sous-marin qui leur offrirait un point de refuge et une station au milieu de leur travail. . . . . .

. . . . . .

Mais tandis que les démarches se poursuivaient à Paris, pour l'obtention fort délicate du nouveau port à créer sur les côtes de France; tandis que les commissions se succédaient, appelées à donner avis sur avis, le tout avec une sage lenteur, le capitaine du *Faragus* était revenu à Calais. A partir de ce jour, le navire sembla rendu à une vie bien différente de celle qu'il avait menée pendant le mois précédent.

Chaque jour, le *Faragus*, mis sous vapeur avant le jour, sortait du port, gagnait la pleine mer, et ne rentrait qu'au soir. Ces allées et venues mystérieuses n'étaient pas sans faire causer les vieux matelots assis sur les bancs de la jetée; mais personne ne s'inquiétait des histoires plus ou moins fantastiques qu'ils avaient imaginées.

Abraham menait deux projets de front. Son activité ne pouvait se contenter des atermoiements que les procédés administratifs mettaient à la réalisation des bacs à wagons; il n'avait point abandonné son projet de traverser le détroit d'une autre manière. Aussi chaque jour il descendait au fond de la mer, scrutant, sondant, étudiant avec un soin scrupuleux les détails du sol, et s'émerveillant de le trouver à souhait solide et imperméable par la nature même des bancs de roches qu'il rencontrait.

Déjà plus de 20 kilomètres du chenal français avaient été par lui visités dans toutes leurs parties; il approchait du banc de Varne et se faisait fête d'y trouver le point d'attache de sa gigantesque entreprise...

XIII. — LES VICTIMES.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts les écueils inconnus...
V. Hugo.

C'est au matin : le jour va poindre. Le temps est bas et sombre; le ciel gris est traversé par de longues bandes blanches, sillons du vent dans la brume générale. Pas de nuages, rien qu'un lourd brouillard de pluie poussée par une forte brise qui en fouette la mer. Beau temps pour traîner le *chalut!*... aussi tous les bateaux de pêche sont dehors.

Le chalut, c'est une immense poche de filet que les bateaux traînent au fond de la mer, et dans laquelle s'engouffre tout ce qui se trouve sur sa route. Or il faut une grande force pour traîner cette sorte de gigantesque charrue; c'est pourquoi, par la bonne brise qui souffle, tous les bateaux sont au large, tous les chaluts sont à fond...

Les voiles grises passent et repassent à l'horizon, rayant la brume, tendant à la brise leur surface bombée et pressant les lourdes vergues qui gémissent tristement. Par-dessus tous ces bruits, formant comme une basse continue, le bruissement de la mer, cette voix sublime de l'infini, qui rappelle si bien le murmure du vent dans les hautes forêts de la montagne.

Tous les bateaux de pêche obéissent au vent qui les pousse et leur permet de traîner leur lourde poche de filet garnie de fer. Ils semblent marcher de conserve vers un but mystérieux et disparaissent les uns après les autres à l'horizon sous le voile de pluie.

Seuls deux navires n'obéissent pas au mouvement général. Mouillés chacun d'un côté du banc de Varne, à sec de voiles, ils se balancent au gré de la lame et semblent abandonnés sous le mauvais temps.

C'est qu'au fond de la mer les vagues ne se font pas sentir. Calmes sont les flots pour les patrons des navires; car tous ont quitté leur bord et, munis d'appareils semblables, s'avancent sur le fond, s'appuyant à leurs lourds espars.

Du côté de l'Angleterre est venu lentement le sloop de pêche que nous connaissons : quatre hommes s'en sont affalés par une corde que maintenait une sonde puissante.

Du côté de la France, le *Faragus* est arrivé lestement, se balançant gracieux sous son panache de fumée noire. Un homme seul s'est laissé descendre à la mer au moyen du va-et-vient dont nous savons que le navire est muni.

Puis, par une fatalité inconcevable, les quatre hommes et le plongeur isolé ont marché les uns vers les autres.....

Ce fut un moment solennel que celui où, dans la pénombre lointaine, Abraham vit se détacher quatre ombres revêtues du *Faragus-Diver*, qu'il reconnut au premier coup d'œil!.....

A la vue du hardi pionnier venant à leur rencontre, les quatre Murphy s'arrêtèrent... Ni les uns ni l'autre n'avaient pris leurs lanternes; à la profondeur de 7 mètres, la lueur du jour suffisait à leurs travaux.

Les quatre hommes, tendant le bras, se touchèrent

les coudes, puis, se montrant le plongeur isolé, hâtèrent le pas à sa rencontre.

Abraham dégaina le long couteau de bronze qui pendait à sa ceinture et, s'affermissant sur ses lourdes sandales, attendit.

Ces quatre ombres noires, difformes, approchant d'un mouvement lent, comme automatique; étendant déjà la main pour enserrer le plongeur isolé dans un cercle de fer, semblaient une image fantastique de la fatalité inexorable atteignant l'humanité!...

Au moment où ils touchèrent Abraham, celui-ci étendit la main : sa lame heurta le fer!.....

Les bras levés s'abattirent sur lui... Il redoubla, cherchant une issue à son arme pour arriver à la chair..... mais le tissu inventé par son oncle résistait à tout!.....

Il tomba sous l'étreinte des assaillants... et ceux-ci se penchaient sur lui, le maintenant sous leurs efforts réunis, cherchant à rompre les attaches de son casque...

Mais, à ce moment, une ombre passa sur la mer..... Le chalut arriva béant, rapide, inexorable, engouffrant les cinq hommes qui se débattaient dans sa lourde poche... puis tout disparut, emporté d'une vitesse fantastique! . . . . . .

. . . . . .

Trois heures après, les matelots du *France-Marie*, bateau chalutier de Calais, halaient à bord leur chalut. Les câbles se tendaient, les poulies grinçaient joyeusement sous l'effort des pêcheurs. Bonne chance! le filet est lourd, lourd à faire croire qu'il a rencontré un banc de soles ou de turbots!... Ah!... ah!... ah!... Les femmes seront contentes! on boira un coup de *schnick* ce soir!...

Horreur!... cinq hommes bardés de métal gisent inanimés, moulus, aplatis sur le pont, roulant de la gueule béante du chalut mis à bord... Autour d'eux, les herbes, les éponges, les zoophytes, les pierres roulent aussi, parés de leur merveilleuse végétation sous-marine...

Et parmi ces détritus sans nom frétillent les poissons aux ventres blancs!...

Ce fut pour les pauvres gens une panique horrible. Mais ce fut, à leur retour à quai, une scène émouvante que ces cinq beaux jeunes gens morts, écrasés, côte à côte, couverts du même morceau de filet!...

Le lendemain, le *Faragus* avait disparu sans rentrer au port.

Nul ne le revit jamais!...

XIV. — A BIENTÔT!...

!STRAITS AND ISTHMI!

General English Agency

Dr. E. MURPHY

Red-Lion-court, Fleet-street. City.

London.

Telle est la nouvelle plaque qui brille sur la porte d'entrée des bureaux dans le vieil escalier que nous connaissons à la maison de Red-Lion-court.

Entrons!... Tout est sombre et triste. Plus de discussions animées dans le cabinet austère du docteur! Plus rien, que l'ombre et le silence...

L'antichambre est toujours convenable, garnie de son tapis, ainsi que tout appartement respectable doit l'être, meublée de master Cobden, assis derrière son bureau, et tout prêt à porter à son patron la carte du visiteur... Mais tout cela est morne et triste!...

Pressons le bouton, entrons dans le cabinet. Rien n'est changé. Les grandes cartes géographiques pendent toujours aux murailles, mais les bibliothèques, les bureaux en bois noir semblent plus lugubres que jamais.

Au fond, la tête entre ses mains, un homme demeure immobile, les yeux fixés sur un journal étendu devant lui...

Mais il relève la tête... c'est le docteur Edward! c'est le dernier des Murphy! Combien il est changé, pauvre homme! il a vieilli de dix ans en quelques jours!

Cependant un feu sombre brille dans ses grands yeux bleu pâle. Le docteur, debout, le bras tendu vers une photographie représentant ses quatre frères joyeux, pleins de vie, enlacés en un groupe, s'écrie :

« Tout n'est pas fini, amis; à bientôt! . . . . .

Le même jour, le *Times* contenait l'entrefilet suivant :

« On annonce comme certain le commencement, à bref délai, d'un pont entre Dover et Calais. La compagnie est constituée, soutenue par des capitaux immenses; nous ne verrons donc point les ridicules bacs à wagons, dont on a fait naguère tant de bruit. Le directeur de l'entreprise dont il s'agit, bien autrement importante et sérieuse que la compagnie française, est le docteur E. M***. Nous ne pouvons être plus explicite aujourd'hui; mais, nous l'affirmons, l'Angleterre va réaliser une des plus prodigieuses conceptions du siècle! »

H. DE LA BLANCHÈRE.

SOUVENIRS DE LA PREMIÈRE INVASION

LE BONNET D'UN COSAQUE.

Vous imaginez-vous que l'on emporte
la patrie à la semelle de ses souliers?

Le château des Viviers, que vous chercheriez vainement aujourd'hui dans les plaines de la Champagne, était encore, au commencement de ce siècle, une demeure princière. Sous les teintes grises dont le temps les avait recouverts, les plafonds et les panneaux sculptés de ses vastes salles attestaient une splendeur disparue. Son parc, dont le mur enveloppait sur deux de ses faces le petit village de Sommevesle, était assez grand pour que l'on y pût chasser tout un jour. L'herbe et les ronces avaient, il est vrai, caché plus d'une allée, et les statues de marbre qui dressaient çà et là, dans les éclaircies du bois, leurs torses verts de mousse, semblaient, sous les gouttelettes d'eau qui leur pendaient aux joues, pleurer les fêtes d'autrefois. Mais ce n'était qu'un charme de plus; et bien des voyageurs, en passant sur la route, avaient dû souhaiter de vivre et de mourir dans une pareille retraite.

Trois personnes y vivaient seules à l'époque dont nous parlons : une femme, un enfant de huit ans et un vieux domestique.

La baronne de Montrieux avait alors vingt-huit ans. Elle était dans la plénitude de sa beauté ; beauté étrange, imposante, que n'avaient altérée ni les fatigues ni les chagrins. On voyait bien cependant que Dieu ne les lui avait pas épargnés.

Elle était d'une pâleur livide.

Le sang ne lui montait aux joues que lorsque, seule par hasard, n'apercevant plus son enfant, elle s'écriait comme effrayée :

— Où est donc René ?

Mme de Montrieux n'aimait pas son fils, elle l'adorait.

Les effusions de cet amour si doux, si calme et si touchant d'ordinaire avaient chez elle quelque chose de brutal, de maladif et d'effrayant dans leur exagération.

Lorsqu'elle embrassait René, ce n'était pas, comme les autres mères, avec un sourire joyeux sur les lèvres et la sérénité sur le front : c'était avec une sorte de frénésie et de rage, jusqu'à l'obliger à dire :

— Maman, tu m'étouffes !

Son fils excepté, rien ne comptait. Les hommes et les choses de la terre, elle oubliait tout lorsqu'elle passait la main dans les longues mèches frisées de ses cheveux. Le monde, pour elle, n'allait pas plus loin que le cercle dans lequel il vivait. Ses colonnes d'Hercule, c'était le saut de loup qui séparait les Viviers de la plaine de Sommevesle.

Ce petit coin, c'était l'univers.

Les heures vécues près de son fils étaient pour elle des minutes ; les minutes écoulées sans lui, des siècles.

Car, si grand qu'en fût son désir, elle ne pouvait le garder toujours à ses côtés. L'enfance a besoin de mouvement.

René grandissait d'ailleurs et s'étonnait, trop souvent arrêté par la voix de sa mère, de ne pouvoir s'éloigner d'elle et courir. Il l'embrassait alors à deux mains et, pour prix de ses caresses, lui demandait la liberté.

Quelquefois il la prenait sans la demander.

Ces escapades étaient des événements dans la vie de Mme de Montrieux. Craintive à l'excès, voyant partout des dangers, elle s'élançait tout effarée à sa recherche.

Un matin de mai — l'air était doux ; les oiseaux chantaient dans les arbres ; les papillons dansaient au sommet des grandes herbes, se posaient sur les premiers bourgeons, et s'envolaient dans un rayon de soleil — le garnement s'était *ensauvé*, comme disait Benoît.

Les cheveux au vent, joyeux et tout fier de lui-même, il avait pris sa course au hasard. Il venait d'atteindre le mur du parc, du côté de Sommevesle, un vieux mur crevassé, plein de lézards ; il fourrait déjà ses mains sous les pierres et commençait sa chasse, lorsqu'il entendit de l'autre côté du mur des voix d'enfants, comme la sienne. Son cœur se mit à battre. Grimper sur un arbre, se glisser entre les branches et regarder, ce fut l'affaire d'une seconde. Cinq ou six gamins du village, armés de sabres de bois, jouaient au soldat avec une imperturbable gravité. Cela lui semblait magnifique ; il s'écria :

— Voulez-vous me laisser jouer avec vous ?

— Tiens !... oui !... nous voulons !... viens !

René descendit de sa branche et se mit en quête d'une issue. A vingt pas de là se trouvait une porte vermoulue, fermée d'un verrou à l'intérieur. René tira le verrou et courut prendre place dans les rangs. Au bout d'un quart d'heure il était général — jamais il ne s'était tant amusé.

Tout à coup la porte, qu'il n'avait fait que pousser, se rouvrit ; Mme de Montrieux parut.

Prévenue par Benoît, elle avait cherché René partout, appelé de tous côtés et, guidée enfin par la voix des enfants, était venue, de guerre lasse, dans ce coin du parc où peut-être elle n'avait jamais mis le pied.

Dès qu'elle l'aperçut, toute sa colère s'évanouit avec sa frayeur. Elle le regarda jouer.

Mais un des gamins vint à crier :

— Portez armes !

Alors elle bondit comme une lionne, enleva son fils dans ses bras et, le serrant contre sa poitrine, l'emporta jusqu'au château.

Elle pleurait à chaudes larmes en lui disant :

— Je t'en prie, René, je t'en supplie, mon enfant, promets-moi que tu ne recommenceras pas.

René promit sans comprendre.

Qui donc aurait compris, ne sachant pas quels souvenirs terribles venait de réveiller ce futile incident ?

A la voix de ces gamins, devant ce simulacre du jeu terrible qui tue les hommes et qui fait pleurer les veuves et les mères, Mme de Montrieux s'était tout à coup revue en Allemagne, dans l'auberge isolée où, le soir du combat de Hohenlinden, on avait apporté devant elle le corps inanimé de son mari.

Elle avait revu les trous sanglants que les balles venaient de lui creuser dans le front.

En une seconde, elle avait revécu les deux années pendant lesquelles, de minute en minute, elle avait cherché, sans la trouver, une lueur de raison dans les yeux du malheureux officier dont la mort ne voulait pas.

Et tandis que ces lugubres souvenirs, rapides et comme emportés dans un tourbillon, lui traversaient la tête, une pensée aussi rapide, mais plus nette et plus effrayante encore, l'avait envahie :

« La guerre m'a pris mon mari ! si la guerre me prenait mon enfant ! »

Voilà pourquoi, tout affolée, elle avait emporté son fils ; pourquoi de ce petit être inconscient et surpris elle avait exigé cette promesse solennelle : — Jure-moi que tu ne recommenceras pas !

Jusqu'alors, l'idée ne lui était jamais venue que son fils pût être soldat.

En dépit de ce qui l'attachait aux Viviers — où elle l'avait vu naître — si elle avait cru, ne fût-ce qu'une seconde, à la possibilité d'un tel avenir, elle aurait vendu les Viviers et se serait expatriée.

René soldat ! Allons donc !

Elle examina scrupuleusement la situation et se rassura.

M. de Montrieux, que par prudence on avait dû, malgré ses prières et ses larmes, enfermer dans un asile d'aliénés, n'était plus pour elle qu'un souvenir.

Elle portait son deuil et, veuve de fait, avait fini par se croire veuve de droit. Aux termes de la loi militaire, son fils ne devait pas partir.

Mais encore ne fallait-il pas qu'il lui vînt le désir d'embrasser cette terrible carrière dont le nom seul l'effrayait.

Il n'était bruit alors que de guerre et de batailles. Rien ne comptait que le soldat. Respect, honneurs, considération, tout s'en allait à l'uniforme ; et l'on avait entendu parler de fortunes si rapides, que le der-

nier des manœuvres pouvait, en s'engageant, voir dans un lointain confus briller les épaulettes et les broderies d'or des maréchaux de France. Il ne fallait pas qu'une pareille ambition vînt à René!

Dès lors, l'unique préoccupation de Mme de Montrieux fut d'écarter de lui cette idée, de l'isoler, de guider sa pensée vers la haine de ce qu'elle haïssait par-dessus tout.

Elle brûla de ses propres mains les livres qui pouvaient, en idéalisant la guerre, éveiller son imagination, ceux qui parlaient trop haut de nos gloires militaires, et ne garda pour l'enseignement de l'histoire que des précis chronologiques, qui lui permettaient, en exposant les faits, d'en atténuer ou d'en modifier à son gré le sens et la portée.

Elle ne songea pas qu'elle risquait ainsi d'étouffer le sentiment et l'amour de la patrie, s'ils existent chez l'homme à l'état d'instinct; de ne pas les développer, s'ils ne sont que le résultat de l'éducation.

La patrie? — Elle ne savait même plus ce que ce mot voulait dire. L'avait-elle jamais su? Sa patrie n'avait été d'abord que là où respirait son mari; elle n'était plus que là où respirait son enfant.

Mais ce n'était pas assez des précautions déjà prises.

Jeux d'enfants. Dessin de Vierge.

Elle isola les Viviers; la porte en fut fermée à quiconque, venant du dehors, pouvait y parler des événements et des hommes. Aucun journal n'en franchit le seuil. Défense fut faite à René de sortir du parc autrement qu'à cheval et suivi de Benoît, qui reçut la consigne sévère de ne le laisser communiquer avec personne.

Folie égoïste et sublime à la fois, dont il était impossible alors de prévoir les suites!

Son seul résultat immédiat fut d'écarter de la mère et du fils les sympathies des habitants de Sommevesle.

On vit de la hauteur et du dédain dans ce qui n'était que de la frayeur; et l'instinctive jalousie qu'éveillent dans l'esprit des petits les prérogatives ou la richesse des grands devint presque de la haine, lorsqu'il fut bien acquis que l'isolement où se retirait Mme de Montrieux ne venait pas de sa douleur seule, puisqu'elle y condamnait son fils.

Tout cela resta lettre morte pour elle.

Benoît en savait bien quelque chose; mais il n'eût à aucun prix tenté de l'en avertir.

René grandit donc loin du contact des hommes, sans autre guide, pour ainsi dire, que ses instincts personnels.

Pendant plus de dix ans, de 1802 à 1813, pris dans l'engrenage où l'avait jeté cet amour égoïste, il vécut

sans que son imagination l'emportât hors du cercle dans lequel on l'avait habitué à tourner.

Naturellement calme, tout entier d'ailleurs à ses travaux, il n'avait rien désiré, rien cherché, rien voulu qu'étudier et savoir ce que sa mère lui disait d'apprendre, aimer ce qu'elle aimait, respecter ce qu'elle respectait.

Ces dix années n'avaient été qu'une fête pour Mme de Montrieux.

Elle avait suivi, jour par jour, d'un œil avide, tous les progrès de son enfant. Elle avait vu les mèches blondes de sa chevelure se dorer avec l'âge de tons plus colorés et plus chauds, comme des épis au soleil.

Et pendant ces dix années elle n'avait, comme lui, rien su ni rien voulu savoir des événements accomplis.

Bien des choses s'étaient passées cependant.

Napoléon, depuis 1802, avait promené dans tous les royaumes de l'Europe ses aigles victorieuses; mis des soldats sur tous les trônes et jeté à la France, en échange de l'or qu'il lui prenait, de la gloire pour tout un siècle.

Puis le destin, las de le servir toujours, l'avait brusquement abandonné dans les déserts de la Russie, où cinq cent mille hommes avaient payé de leur vie l'ambition sans bornes d'un seul. A bout de patience enfin, l'Europe avait relevé la tête sous le talon de son maître, et menaçante, comme un chien qui vient de briser sa chaîne, rassemblait toutes ses forces pour cette suprême campagne de 1813, à la suite de laquelle la France, abandonnée, sans argent et sans hommes, devait expier par la honte de deux invasions ses quinze années de grandeur et de folie !

René de Montrieux avait alors vingt ans. C'était un fier et beau garçon, capable, si la fantaisie lui en fût venue, de prouver aux gars du village qu'une main fine et blanche peut serrer fort, tout comme une autre. Le visage rose, frais, presque imberbe, était encore celui d'un enfant; mais la voix et le regard étaient bien ceux d'un homme. Doux, comme tous les forts, docile aux caprices de sa mère, il semblait sans volonté; mais, à la ride profonde qui séparait ses deux sourcils, on le sentait capable de prendre une résolution et, cette résolution prise, de ne reculer devant rien.

Pour la baronne, René n'avait toujours que douze ans; c'était toujours un bambin qu'elle choyait, caressait et grondait.

La bonhomie avec laquelle il se laissait faire la maintenait dans son erreur.

Quant à lui, accoutumé depuis l'enfance à ces démonstrations violentes et passionnées, il ne s'étonnait que d'une chose, c'était de pouvoir rester devant sa mère si calme et si tranquille, et de ne rien ressentir de ces élans irréfléchis qui se traduisaient chez elle par des baisers ou des larmes sans raison.

C'est que l'affection — Dieu l'a voulu — va de la mère à l'enfant, plus que de l'enfant à la mère.

René, cependant, aimait beaucoup sa mère. Aussi, quelque habitude qu'il eût de sa pâleur et de sa tristesse, ne voyait-il pas sans inquiétude les ravages, plus profonds de jour en jour, que faisait en elle la vie étroite et sans horizon qu'elle avait choisie.

C'est en mesurant avec effroi les funestes effets de cette existence bizarre qu'il en rechercha la cause pour la première fois.

Les souvenirs douloureux du passé, le malheur qui avait frappé son père ne lui semblèrent pas une raison suffisante. Il examina, réfléchit, ne trouva rien; et, de guerre lasse, interrogea sa mère.

Ce seul mot : « pourquoi »? stupéfia Mme de Montrieux comme un coup de foudre inattendu. Prise à l'improviste, elle se retrancha d'abord dans son goût pour la solitude; puis, s'emportant brusquement :

— Tu n'es donc pas heureux? dit-elle avec un mélange de colère et de tendresse.

— Moi, maman?... si !

— Alors, n'en parlons plus.

Elle se leva, embrassa son fils et s'enferma dans sa chambre.

Et, pour la première fois, René laissa échapper un geste d'impatience et de dépit.

C'est qu'à son insu même, et quoiqu'il vînt d'affirmer le contraire, il n'était pas heureux; il s'ennuyait. Les éblouissements du matin, les splendeurs du soleil couchant, les mille aspects joyeux ou tristes que donnaient aux merveilleuses futaies du parc, aux horizons de la plaine, les brouillards de l'hiver ou la lumière de l'été; tout ce qui l'avait fait si souvent et si doucement rêver, le laissait maintenant insensible et froid. Dans les longues promenades qu'il faisait à cheval tous les jours, il ne trouvait plus rien que de la fatigue.

Plus d'une fois, en approchant d'un village, il avait voulu ralentir l'allure de son cheval ou mettre pied à terre; plus d'une fois, à la vue d'un paysan debout sur le bord du chemin, près de sa charrue, il avait fait mine de l'aborder pour échanger quelques mots avec lui; et toujours le vieux Benoît, trop fidèle peut-être à une consigne qu'il exagérait faute de la comprendre, lui avait dit en joignant les mains :

— Par pitié! monsieur le baron... si Mme la baronne venait à le savoir!

En se rappelant tous ces détails, René, dès qu'il eut conscience de sa fatigue et de son ennui, s'il excusa sa mère de céder à un penchant inexplicable pour la solitude, l'accusa presque de l'avoir mis de moitié dans cette folle reclusion.

Il songea d'abord à s'affranchir brusquement. La timidité qu'il devait à son éducation l'arrêta court.

Prendre sa mère par le raisonnement? — L'eût-il osé, que sa première tentative ne laissait guère espérer de succès à la seconde.

Peut-être n'aurait-il jamais trouvé la force de secouer ce joug, peut-être se serait-il résigné, si le hasard, qui se mêle un peu de tout, n'était venu le servir.

Un beau matin, tout un pan de mur s'écroula du côté de la route. Le parc était livré à tout venant. — Les choses ne pouvaient rester dans un pareil état. Benoît fit venir des maçons. Le lendemain ils étaient à l'œuvre, et le hasard poussa René par là.

Des êtres vivants! des hommes!... il eut comme un éblouissement.

Il était seul! Il pouvait parler.

Parler? Mais que leur dire, à ces gens qu'il ne connaissait pas?

Il s'était approché d'eux et les regardait sans trouver un mot.

Décidé cependant à ne point perdre une pareille occasion, il tendit la main à celui des ouvriers qui se trouvait le plus près de lui.

C'était un vieux à cheveux blancs.

Moins satisfait en apparence qu'étonné de cette marque d'estime, il donna l'une de ses mains à René, de l'autre souleva sa casquette et murmura :

— Salut ben ! m'sieu le baron.

Puis il se remit à piocher.

— Dure besogne que vous faites là ! mes amis, dit René, après un long silence.

— Dure ! répliqua le vieux maçon ; ben heureux aujourd'hui ceux qui n'en font pas de plus dure ! Mieux vaut ça que de faire la guerre.

— Nous sommes en guerre ? demanda René.

Tous les maçons levèrent la tête d'un air stupéfait et se regardèrent les uns les autres.

— Bah ! dit l'un d'eux en levant les épaules, c'est pas étonnant !... des sauvages !

Le mot frappa René au cœur ; il rougit, et continua pourtant :

— Avec qui ?

Le vieux bonhomme se gratta le front, hésita un instant ; puis s'accoudant sur sa pioche :

— Excusez-moi, monsieur le baron, dit-il ; mais vous me faites l'effet d'être... un peu simple !... C'est pas vot' faute !... ça regarde m'ame la baronne... Elle réglera ce compte-là... pas avec moi, m'est avis... avec vous p't-être ben... un jour ou l'autre !... Ah ! je ne suis pas un fameux maît' d'école... mais, c'est égal, paraît qu'j'en sais plus que vous !... Oui ! oui ! nous sommes en guerre !

René, la tête basse, les sourcils froncés, écoutait en tremblant.

— Vous demandez avec qui ?... Avec toute l'Europe. Et depuis quinze ans que ça dure, nous avons donné à l'empereur, les uns nos fils, les autres nos frères... tous, notre argent... Ceux qui partent ne reviennent pas, et la misère est grande... Nous n'avons plus d'hommes pour épouser nos filles, plus d'hommes pour labourer nos champs. Il s'en trouve encore deci delà qui vivent les pieds sur les chenets et qui regardent les autres se battre ! Mais ce n'est pas des paysans !... La loi n'est pas faite pour tout le monde !...

René se sauva comme un fou.

Il venait, en rattachant ces quelques mots à tout son passé, d'avoir un pressentiment de la vérité. Une lueur tremblotait dans son esprit.

D'instinct, il venait de comprendre que ce n'était pas à lui seul que son isolement devait nuire. A côté de ses désirs et de ses rêves, des devoirs inconnus venaient de lui apparaître vaguement.

Il avait senti un reproche atteindre sa mère et lui.

Tout cela se pressa dans sa tête à la fois, confus d'abord, puis plus net.

Il résolut alors de les connaître, ces devoirs de l'homme, et, quels qu'ils fussent, de les accomplir dès que les autres hommes — c'est-à-dire les lois — viendraient le lui demander.

Mais ces lois qu'il ignorait, qu'exigeaient-elles de lui ? Ces lois l'atteignaient-elles ? Et comment ?

Au lieu de rentrer au château, il franchit le mur du parc et courut à Sommevesle.

Lorsqu'il rentra, son absence n'avait pas été remarquée.

Aussi, trois jours plus tard, fort de ce premier succès, retourna-t-il au village. Soit qu'il eût recommandé le silence aux gens qu'il était allé voir, soit qu'ils eussent d'eux-mêmes compris qu'ils le lui devaient, cette seconde escapade demeura secrète comme la première.

Cela l'enhardit ; l'habitude vint, et il finit bientôt par passer chaque jour une heure ou deux à Sommevesle.

Il en revenait plus joyeux, plus calme ; il embrassait sa mère avec plus d'effusion et trouvait, sans se trahir pourtant, mille choses à lui dire.

De ce changement, Mme de Montrieux ne conclut rien, sinon qu'il ne reparlait plus de l'arracher à sa solitude.

Son fils était là, bien portant, tout à elle, à elle seule, son bien, sa chose ! L'avenir n'existait pas.

Elle ne demandait rien au sort et se laissait vivre.

Le printemps et l'été de 1813 s'écoulèrent ainsi ; puis vint l'automne. La plaine disparaissait sous son manteau gris. Matin et soir le brouillard suspendait aux branches des arbres ses festons nuageux.

C'était l'époque où Benoît, qui cumulait les fonctions de domestique et d'intendant, s'en allait toucher les fermages.

Un soir, en revenant de sa tournée, il entra brusquement, l'air effaré, chez la baronne.

Elle lisait, assise près de l'âtre où flambaient, comme au temps jadis, des tronçons d'orme en guise de bûches.

A la vue des traits bouleversés de Benoît, elle ferma son livre et se retourna en demandant :

— Qu'y a-t-il donc, mon ami ?

— Voilà ce que l'on vient... de coller... à la porte de la mairie ! répondit Benoît d'une voix entrecoupée.

En même temps, il lui présentait une grande affiche blanche.

Elle la prit, l'étendit sur la table et lut :

« NAPOLEON, par la grâce de Dieu et des constitutions, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., à tous présents et à venir, salut.

« Le Sénat, après avoir entendu les orateurs du conseil d'Etat, a décrété et nous ordonnons ce qui suit :

« *Extrait des registres du Sénat conservateur du lundi* 15 *novembre* 1813.

« Le Sénat conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article 90 des constitutions du 13 décembre 1799 ; considérant que l'ennemi a envahi les frontières de l'empire du côté des Pyrénées et du Nord ; que celles du Rhin et d'au delà des Alpes sont menacées ;

« Vu le projet de sénatus-consulte rédigé en la forme prescrite par l'article 57 des constitutions du 4 août 1802 ;

« Après avoir entendu sur les motifs dudit projet les orateurs du conseil d'Etat et le rapport de la commission spéciale nommée dans la séance du 12 de ce mois ;

« L'adoption ayant été délibérée au nombre de voix prescrit par l'article 56 des constitutions du 4 août 1802 ;

« DÉCRÈTE :

« Art. Ier. Trois cent mille conscrits pris dans les classes des années XI, XII, XIII, XIV, 1806, 1807, et années suivantes jusque et y compris 1814, sont mis à la disposition du ministre de la guerre.

« Art. II. Cent cinquante mille hommes seront levés sans délai pour être mis sur-le-champ en activité... »

— Eh bien ! dit-elle en s'arrêtant tout à coup, qu'est-ce que cela nous fait ?

— Qu'est-ce que cela nous fait ? répéta Benoît en levant les bras au ciel ; mais madame la baronne n'y songe pas ! M. le baron a vingt ans !

— Après ?

— On manque d'hommes.

— Et puis?

— Si on nous le prenait!

Mme de Montrieux se dressa violemment et, les sourcils froncés, s'écria :

— Vous êtes fou!

— Ah!... par le temps qui court...

— Vous êtes fou! vous dis-je... Me prendre mon fils!... Allons donc!

Elle était si convaincue que cela ne pouvait pas être, que le sourire lui revint aux lèvres. Elle mit sa main sur l'épaule de Benoît, et le poussa vers la porte en ajoutant :

— Ne vous tourmentez pas... Si mon fils était menacé, serais-je encore ici?

Benoît sortit en secouant la tête, et elle reprit tranquillement son livre, sans un souvenir même de l'affiche qu'elle avait lue, sans une crainte pour l'avenir.

Le lendemain matin, Benoît alla, comme tous les jours, à Sommevesle.

Il en revint porteur d'une lettre imprimée à lui remise par le maire à l'adresse de M. de Montrieux.

— Je vous l'avais bien dit! s'écria-t-il en entrant; je vous l'avais bien dit!

La baronne lui arracha la lettre et l'ouvrit

C'était l'avis à M. René-Gaston de Montrieux d'avoir à se présenter à la mairie le 25 novembre pour y satisfaire à la loi sur le recrutement de l'armée.

Mme de Montrieux, de pâle qu'elle était, devint livide;

Chez monsieur le maire. Dessin de Vierge.

elle froissa la lettre dans ses deux mains crispées et, folle de surprise et de rage, s'élança dehors sans prendre le temps de s'habiller.

En cinq minutes elle fut à la mairie.

Le maire de Sommevesle était un maire comme tous les maires possibles, esclave de la loi, bon citoyen, bon agriculteur, et d'humeur très-pacifique.

— Qu'est-ce que cela? lui dit brutalement la baronne, en jetant sur la table devant laquelle il était assis la lettre qu'elle avait gardée dans sa main.

Tandis que, pour se donner une contenance, il effaçait les plis du papier :

— Vous imaginez-vous, reprit-elle, que j'aurais attendu cela, si mon fils tombait sous le coup de vos lois?... Appelez des conscrits... faites-les tuer, si bon vous semble... cela ne regarde pas mon fils!

— Je n'en sais rien, madame la baronne, dit le maire en s'inclinant profondément.

— Qui donc le saura, si ce n'est vous?

— Je n'ai pas qualité pour le savoir.

— Prétendez-vous donc?...

— Je ne prétends rien, madame la baronne, sinon que la conscription atteint tout le monde, M. votre fils comme les autres.

Mme de Montrieux le regarda un instant d'un air stupéfait; puis s'avançant vers lui, le poing fermé :

— Vous mentez! s'écria-t-elle en serrant les dents; ce n'est pas vrai!

Par prudence, le maire se retrancha derrière la table, et de sa voix la plus caressante :

— Réfléchissez, madame, répondit-il... Le tirage au sort est une formalité, rien de plus... Nous avons dans

le pays nombre de conscrits exemptés, les uns soutiens de famille, les autres incapables... Ils tirent au sort... comme tout le monde... Cela ne veut pas dire qu'ils partiront;... c'est une formalité.

— Ah!... Vous êtes sûr de ce que vous me dites là? demanda la baronne.

— Très-sûr, madame, répondit le maire, touché de cet amour inouï qui se trahissait dans chaque mot, dans chaque geste; très-sûr!

Elle poussa un soupir de soulagement et se passa la main sur le front en disant :

— Pardon, monsieur, je perdais la tête.

— Je comprends cela, madame... Je comprends bien cela... Mais ne vous effrayez pas de voir M. votre fils soumis à une mesure générale... C'est à M. le préfet et au conseil de décider ensuite s'il doit être ou non exempté du service.

— Comment! s'il doit être ou non?... Il n'y a pas de doute.

— Je n'ai pas qualité pour le savoir.

La baronne leva légèrement les épaules, salua le maire en souriant et sortit parfaitement rassurée.

La certitude que le danger ne pouvait l'atteindre lui permit alors de songer à ceux ou à celles qu'il menaçait; et il lui vint au cœur un éclair de pitié pour ces femmes qui, debout devant leur porte, la suivaient

La Palotte. Dessin de Vierge.

d'un œil curieux; pauvres mères qui, moins heureuses qu'elle, allaient peut-être dans quinze jours embrasser leur enfant pour la dernière fois!

Elle aurait en ce moment-là trouvé pour cette douleur des paroles d'encouragement et de consolation. Mais elle ne connaissait personne; personne ne la connaissait. On la regardait passer d'un air froid, sans même la saluer.

Cela lui parut tout simple. Mère privilégiée, elle était l'ennemie des mères malheureuses.

Tout au bout du village, cependant, comme elle passait devant la dernière maison, une voix lui cria :

— Bien le bonjour! madame la baronne.

Surprise, elle se retourna, regarda la femme qui venait de l'interpeller, et la reconnaissant tout à coup, s'approcha d'elle en lui disant :

— Tiens! c'est la Pâlotte!

— Elle-même, madame la baronne.

— Toujours gaie... comme autrefois?

— Quand je portais le lait au château du temps de monsieur le...

Elle s'arrêta brusquement et reprit :

— Toujours gaie; mon Dieu oui!

— Vous n'avez pas de fils?

— Si fait ! madame la baronne... Et un beau gars de vingt ans, allez !

— Vingt ans !... Il ne part pas ?

— Il est estropié.

— Pauvre garçon !

— Oh ! si peu !... c'est un mal pour un bien... Il est forgeron... L'an dernier, un coup de marteau lui a écrasé le premier doigt de la main droite... Il est guéri ; il va bien ; il travaille... Mais soldat ! jamais, sans ce doigt-là !

Elle riait en montrant l'index de sa main droite.

— C'est pas grand'chose, reprit-elle. Et s'il l'avait, toute veuve que je suis, je ne serais pas tranquille.

— Comment ?

— On prend tout le monde aujourd'hui !

— Mais... la loi ?

— La loi, tant que vous voudrez... Je ne serais pas tranquille.... On prend tout le monde..... excepté ceux-là !

Et la Pâlotte se remit à rire en agitant son doigt en l'air.

Mme de Montrieux s'était éloignée, prise d'une terreur nouvelle.

A chaque pas, elle sentait s'envoler un lambeau de la certitude qui la soutenait. Un doute effrayant se glissait en elle et l'envahissait.

Elle songea d'abord à quitter la France ; mais il fallait vendre les Viviers, réaliser les fonds... Que de temps perdu !

Et puis toute sa vie était là !

Ne valait-il pas mieux réclamer ses droits et les défendre, s'ils étaient menacés ?

Cela regarde M. le préfet, lui avait dit le maire.

Le soir même elle était à Châlons.

Le préfet d'alors était un fonctionnaire blanchi sous le harnais, qui connaissait à fond son département et l'état de toutes les grandes familles.

Mme de Montrieux n'attendit pas longtemps l'audience qu'elle lui avait fait demander.

Il vint pour la recevoir jusqu'à la porte de son cabinet, et lui présentant un fauteuil :

— En quoi puis-je vous servir, madame ? lui demanda-t-il.

— Monsieur, j'ai un fils...

— De vingt ans, madame, je le sais.

— Il est, à ce que m'a dit M. le maire de Sommevesle, soumis comme tout le monde à la formalité du tirage au sort.

Elle appuyait sur le mot *formalité*.

Le préfet s'inclina en signe d'assentiment.

— Mais c'est à vous, continua-t-elle, qu'il appartient, je crois, de régulariser sa situation.

— Dans quel sens, madame ?

— Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est exempt de droit du service militaire.

— A quel titre, madame ?

Elle fit un effort violent pour se contenir et répondit :

— Fils unique de femme veuve.

— Auriez-vous eu le malheur de perdre M. le baron ? demanda le préfet.

— Il est mort pour moi depuis quatorze ans ! s'écria Mme de Montrieux en se levant.

Le préfet lui prit les mains, et la forçant à se rasseoir :

— Ecoutez-moi, madame, lui dit-il. Je comprends la douleur que vous cause l'idée d'une séparation... Mais, hélas ! je vous le déclare, rien ne me semble autoriser une exception en votre faveur. Bien que M. le baron de Montrieux, malheureusement frappé d'aliénation, ne soit pour vous qu'une charge de plus, votre haute position de fortune ne permet pas de placer M. votre fils au nombre de ceux qu'on appelle des soutiens de famille... Nous vivons dans des temps malheureux... Des revers inouïs nous atteignent ; il faut que tout le monde en porte sa part... Vous avez d'ailleurs trop le sentiment du devoir, vous, la femme d'un soldat...

— C'est parce que je suis la femme d'un soldat que je ne veux pas, vous entendez bien, je ne veux pas être la mère d'un soldat !

Comme à Sommevesle, Mme de Montrieux s'était levée et parlait debout, les poings crispés.

— Vous voulez me prendre mon fils !... Il n'est pas soutien de famille !... Mais, lui parti, que me restera-t-il donc ?... Vous me parlez d'argent ! La voulez-vous, ma fortune ? Je vous la donne, et je garderai mon fils... Je suis bien bonne, d'ailleurs ! Est-ce que c'est une faveur que je vous demande ?... C'est un droit que je réclame !... J'irai, s'il le faut, jusqu'à l'empereur !

— Je ne crois pas Sa Majesté disposée, madame, à bien accueillir en ce moment de pareilles demandes. Nous manquons d'hommes.

— Eh ! cherchez-en, monsieur !... Est-ce ma faute à moi, s'il plaît à votre maître de courir le monde et de batailler ?... Est-ce ma faute, s'il use plus de soldats en un mois qu'un enfant n'userait de jouets en vingt ans ?... Mon fils n'a-t-il donc été créé que pour le servir ?...

— Au-dessus de Sa Majesté, madame, interrompit le préfet, il y a la France. C'est elle qui vous demande ce dernier sacrifice.

— Que m'importe ?... C'est la France alors que je hais ! voilà tout !... Et puisque les enfants n'y grandissent que pour y mourir, bêtement tués par une balle aveugle, je la maudis et je la quitterai. Vous n'aurez pas mon fils, entendez-vous. Je l'emporterai si loin, que le bruit de vos stupides canons n'ira pas jusqu'à lui.

— Vous connaissez toutes les conséquences d'une pareille détermination ?

— Oui.

— Prenez garde, madame !

— A quoi ?

— Prenez garde qu'un jour votre fils lui-même ne vous punisse de cette faiblesse ! Prenez garde qu'un jour il ne vous demande compte de votre honneur et du sien, si jamais il apprend ce que c'est que la patrie !

— Mon honneur ? Ma patrie ? C'est lui ! Son honneur et sa patrie, c'est moi !

Elle avait jeté ces mots debout, de toute sa hauteur, avec des éclairs dans les yeux.

Le préfet la regarda tristement.

— Que Dieu veille sur vous ! madame, lui dit-il.

— Sur mon fils, c'est moi qui veille ! répondit la baronne.

Et elle sortit, à demi folle, bousculant tout devant elle.

PAUL CÉLIÈRES.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

RETOUR DE BRUXELLES.

COMÉDIE EN DEUX TABLEAUX.

PERSONNAGES :

GASTON.
ADRIENNE, femme de Gaston.
Miss DÉBORAH.
MATHILDE.
UNE VIEILLE DAME.
DEUX DOUANIERS.
UN DOMESTIQUE.

Le premier tableau se passe dans un hôtel de Bruxelles. Le second sur la frontière de France, à la gare du chemin de fer.

PREMIER TABLEAU.

Chambre d'hôtel en désordre, portes latérales; beaucoup de malles et de menus colis par terre et sur les meubles. Table au fond. Guéridon à gauche, premier plan, encrier, plumes, etc. Toilette de voyage sur une table à droite au fond

SCÈNE I.

ADRIENNE, seule, assise et écrivant.

ADRIENNE, *se relisant.*

« Apportez-moi vos dentelles au reçu de ma lettre, nous partons ce soir. » (*Parlé.*) Nous ne partons que demain, mais je suis plus sûre ainsi d'avoir ces jolies dentelles. (*Elle sonne, met sa lettre sous enveloppe et écrit l'adresse.*) (*Haut.*) Madame Salomon... là !... Eh bien ! Personne. (*Elle se lève et va à la porte de gauche, à la cantonade.*) N'entendez-vous pas ? Portez cette lettre à son adresse.(*Elle referme la porte. Gaston entre par la droite.*)

SCÈNE II.

ADRIENNE, GASTON.

GASTON, *son chapeau sur la tête.*

Soyez satisfaite, ma chère. Je renonce à visiter la galerie du baron van Berg et nous quittons Bruxelles aujourd'hui, avec vos amies, Mme Drançay et miss Déborah.

ADRIENNE.

Enfin, vous vous décidez ! Mais je ne vous remercie pas. Vous vous êtes trop fait prier. A quelle heure le départ ?

GASTON.

A six heures. (*Il dépose son chapeau sur la table du fond.*)

ADRIENNE.

J'ai juste le temps de fermer mes malles.

GASTON, *lorgnant les malles.*

Ah ! vous avez raison de les mettre au pluriel ; vous devez emporter là une partie de la Belgique.

ADRIENNE.

Et de la Hollande, monsieur... Il me reste même une dernière emplette à faire.

GASTON.

Encore

ADRIENNE.

Rassurez-vous; celle-là prendra peu de place dans nos bagages.

GASTON.

Allons, tant mieux !

ADRIENNE.

Attendu que ce sont de mignonnes dentelles...

GASTON.

Dont les droits d'entrée sont exorbitants... (*Affectant l'accent belge.*) savez-vous ?

ADRIENNE.

Mais j'entends bien ne pas les payer, ces affreux droits... (*Imitant Gaston.*) savez-vous ?

GASTON.

Ah oui ! Et passer votre marchandise en contrebande ?

ADRIENNE.

Tout simplement.

GASTON.

Pour vous faire prendre à la douane, et nous infliger l'humiliation d'une condamnation pour fraude. Grand merci, ma chère amie !

ADRIENNE.

Je ne ferai rien prendre du tout, monsieur; je passerai mes dentelles à la barbe de MM. les douaniers, comme les ont déjà passées Mmes Reynold, Deliguy; comme les passeront miss Déborah et Mathilde.

GASTON.

C'est cela, vive la fraude ! vive le fruit défendu ! O les femmes !

ADRIENNE.

Vive une pauvre petite fantaisie, monsieur !

GASTON.

Mais ta petite fantaisie ne te mène à rien moins qu'à renverser tous les principes établis, à voler l'Etat, malheureuse !

ADRIENNE.

Turlututu ! je ne vole rien du tout, et je me moque de vos principes.

GASTON.

Tu te moques... mais alors tu deviens une créature subversive, ma chère amie... mais vous êtes une révolutionnaire, madame !

ADRIENNE.

Je suis libre échangiste, voilà tout.

GASTON.

Plaît-il ?

ADRIENNE.

Comme vous disiez hier soir, dans cette discussion qui nous a tant ennuyées, ces dames et moi, je suis pour la libre circulation des marchandises... et des dentelles.

GASTON.

Soit ; mais tant que la loi qui prohibe la libre circulation n'est pas abolie, tu dois la respecter... et ne pas emporter tes dentelles.

ADRIENNE.

C'est-à-dire que vous me condamnez à m en aller, ce.

hiver, dans le monde, comme une pauvre Cendrillon, tandis que toutes mes amies seront resplendissantes.

GASTON.

Grand bébé, va !

ADRIENNE.

Des injures, à présent. Ah ! l'on voit bien que nous avons déjà une année de mariage.

GASTON.

A quoi voit-on cela ?

ADRIENNE.

Mais au peu de souci que vous prenez aujourd'hui de faire plaisir à votre femme.

GASTON.

Pardon, ma chère, pardon ! je vous prie de nous éviter une sotte mésaventure ; mais si votre bonheur est sérieusement attaché à la possession de quelques mètres de dentelles, c'est moi qui vais, de ce pas, les acheter.

ADRIENNE.

Hein

GASTON.

Mais à une condition, c'est que j'en payerai les droits d'entrée. (*Il reprend son chapeau.*)

ADRIENNE, *à part, désappointée.*

Oh ! alors, ce n'est plus amusant. (*Elle passe à droite.*)

GASTON.

Où demeure le marchand ?

ADRIENNE.

Reste, Gaston.

GASTON.

Plaît-il ?

ADRIENNE.

J'ai eu tort ; ne parlons plus d'un caprice auquel je renonce.

GASTON.

Puisque c'est moi qui t'offre...

ADRIENNE.

Je t'en sais gré, mais...

GASTON.

Ignores-tu donc le proverbe ? L'homme propose et la femme... accepte.

ADRIENNE.

La femme refuse, monsieur, quand elle est raisonnable. (*A part.*) Et qu'à ce prix-là, elle peut avoir toutes les dentelles du monde à Paris.

GASTON.

Quoi, vraiment ?

ADRIENNE.

Allez faire vos malles.

GASTON.

Tout de bon ?

ADRIENNE.

Allez donc !

GASTON.

Je m'en vais, mais je sors pénétré d'admiration...

ADRIENNE.

Il va se moquer de moi, à présent.

GASTON.

Me moquer, quand tu viens de gagner la plus belle des victoires, celle qu'on remporte sur soi-même !

ADRIENNE, *le reconduisant à la porte de gauche.*

Sortez, mauvais plaisant.

GASTON.

C'est-à-dire qu'Alexandre lui-même, après la bataille d'Arbelles...

ADRIENNE, *le mettant à la porte.*

Voulez-vous bien vous taire !

GASTON, *en dehors.*

Alexandre n'en a jamais fait autant.

SCÈNE III.

ADRIENNE, *seule.*

Dépassons donc Alexandre et donnons contre-ordre à Mme Salomon, la plus redoutable tentatrice des Flandres... (*Elle va pour s'asseoir. On frappe à la porte de droite.*) Entrez... Mathilde ! et miss Déborah !

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MATHILDE, miss DÉBORAH.

MISS DÉBORAH, *lui secouant la main à l'anglaise.*

Bonjour, madame.

ADRIENNE, *à Mathilde.*

Es-tu gentille ! (*A miss Déborah.*) Vous êtes bien, chère miss ?

MISS DÉBORAH.

Thank you, très-bien.

MATHILDE.

Nous venons t'apprendre une bonne nouvelle ; nous partons toutes trois ensemble.

ADRIENNE.

Je sais.

MISS DÉBORAH.

Ce sera très-charmant.

MATHILDE.

Nous venons de rencontrer ton mari aux galeries Saint-Hubert, et nous l'avons décidé à avancer son départ.

ADRIENNE.

Et il a cédé sans résistance ?

MATHILDE.

Sans la moindre résistance.

MISS DÉBORAH.

Avec une plaisir apparente.

ADRIENNE.

Eh bien, je l'ai vainement prié hier soir, moi !

MATHILDE.

Tu n'es que sa femme, toi.

MISS DÉBORAH.

Is it possible ?

MATHILDE.

Voilà les maris, mesdames !... Adrienne, quand le tien te refusera quelque chose, tu me l'enverras ; quand le mien voudra se faire prier, je te l'expédierai ; et, grâce à ce chassé-croisé, nous obtiendrons d'eux tout ce que nous voudrons.

MISS DÉBORAH.

Très-drôle, en vérité.

MATHILDE.

Est-ce qu'en Angleterre, messieurs les maris sont aussi difficiles à... conduire ?

MISS DÉBORAH.

Oh ! en Angleterre le... la... disez-moi le mot que je veux dire... (*vivement*) l'administration — j'ai trouvé le mot — l'administration du mariage était différente ; c'étaient les maris qui ordonnaient tojors, et les femmes qui obéissaient tojors.

ADRIENNE.

Ah !

MATHILDE.

Voilà pourquoi miss Déborah reste garçon et voyage comme un garçon. (*Regardant sa montre.*) A propos, tu sais que tu n'as plus qu'une heure ?

MISS DÉBORAH.

Vôlez-vous que nous aidions vous?

MATHILDE.

C'est cela. Moi, j'emballe la toilette.

MISS DÉBORAH.

Moa, je vais fermer cette petite sac. (*Elle regarde dans le sac*)... qui contient les provisions de bouche. (*Flairant le sac.*) Ces petites croquettes de chocolat, ils embaumaient.

ADRIENNE.

A votre service, miss Déborah.

MISS DÉBORAH.

Thank you!... Je prenais une. (*Elle croque, la trouve à son goût et dit :*) No, deux...

MATHILDE.

Qu'est-ce que tu as donc fourré dans ce coffret? Ah! gageons que ce sont les fameuses dentelles de Mme Salomon!

ADRIENNE.

Hélas! je ne les emporte pas, ma pauvre amie.

MATHILDE.

Tu n'emportes pas de dentelles! Mais qu'est-ce que tu es venue faire en Belgique alors?

ADRIENNE.

C'est Gaston qui s'est opposé.

MATHILDE.

Ton mari? De quoi se mêle-t-il? Est-ce que nos dentelles regardent nos maris?

ADRIENNE.

Il a prétendu que je me les ferais confisquer à la douane.

MATHILDE.

Allons donc!

MISS DÉBORAH

Je défie bien les gendarmes de découvrir les miennes, parce que j'en avais entortillé moa comme une momie d'Egypte.

MATHILDE.

Le fait est, ma chère, que miss Déborah en est littéralement emmaillottée.

ADRIENNE.

Et puis Gaston a invoqué la morale, les principes. Il soutient que je volerais l'Etat.

MATHILDE.

Peuh! Voler l'Etat n'est pas voler d'abord. Qu'est-ce que c'est que cela, l'Etat? Je ne connais pas ce monsieur là, moi. L'Etat, c'est moi, c'est toi, c'est nous, et l'on ne se vole pas soi-même... Il n'a pas le sens commun, ton mari... Veux-tu que j'aille lui parler, moi?

ADRIENNE.

C'est inutile. Gaston m'a offert ces malheureuses dentelles.

MATHILDE.

Eh bien! alors?

ADRIENNE.

Mais à la condition qu'il en payerait les droits d'entrée.

MATHILDE.

Payer l'entrée!... Ce n'est plus drôle.

ADRIENNE.

C'est justement ce que je me suis dit.

MATHILDE.

La contrebande double le plaisir que l'on a de porter des dentelles.

MISS DÉBORAH.

Tandis que le droit d'entrée double le prix d'achat.

ADRIENNE.

Aussi est-ce moi qui ai renoncé...

MATHILDE.

Ces maris sont insupportables.

ADRIENNE.

N'accuse pas le mien. Il m'a comblée d'éloges.

MATHILDE.

Tiens! tiens!

ADRIENNE.

Il m'a comparée à Alexandre, ma chère!

MISS DÉBORAH.

Le roi de Macédoine?

ADRIENNE.

Il paraît qu'Alexandre s'est vaincu lui-même dans je ne sais quelle circonstance.

MATHILDE.

Attends donc! Mais ton histoire m'en rappelle une autre... Oh! le traître!

ADRIENNE

Qu'as-tu donc?

MATHILDE.

J'ai... que j'entrevois une horrible machination. J'ai... que tu as été dupe de ton mari, ma pauvre enfant!

ADRIENNE, *protestant.*

Ah!

MISS DÉBORAH.

Oh!

MATHILDE.

Comme je l'ai été du mien en pareille circonstance.

ADRIENNE.

Que veux-tu dire?

MISS DÉBORAH.

Oh! yes; que volez-vous dire?

MATHILDE.

Ecoutez mon histoire et profitez : C'était pendant les premiers jours de mon mariage; nous faisions notre voyage classique, mon mari et moi, et nous revenions de Belgique, comme aujourd'hui. Naturellement, je voulais rapporter des flots de dentelles; mais mon seigneur et maître s'y opposa sous prétexte de morale, de principes internationaux; que sais-je? J'étais simplette alors, je cédai.

ADRIENNE.

Comme moi.

MISS DÉBORAH, *à part.*

Ces Françaises n'avaient pas de caractère.

MATHILDE.

Et savez-vous ce qui nous arriva à la frontière?... Nous fûmes pris en fraude.

ADRIENNE.

Comment? puisque...

MATHILDE.

Les douaniers s'emparèrent d'une jolie provision de cigares que mon mari essayait de passer dans sa casquette de voyage... une casquette ouatée, haute de cela, ma chère, un véritable bonnet persan.

MISS DÉBORAH.

Et c'est lui qui vous recommandait le probité!

ADRIENNE.

Quelle horreur!

MATHILDE.

Voilà les hommes!

ADRIENNE.

Ah ! Gaston est incapable...

MATHILDE.

Innocente ! Laisse-moi donc finir mon histoire : pendant le voyage (avant l'accident des cigares, bien entendu), mon traître d'époux ne tarissait pas d'éloges sur ma noble conduite.

ADRIENNE.

Ah !

MATHILDE.

Il me comparait à César... Toi, c'était Alexandre ; moi, c'était César. Crois-tu maintenant que ton Gaston se soit moqué de toi ?

MISS DÉBORAH.

C'était bien présumable.

ADRIENNE.

Si je le soupçonnais !

MATHILDE.

Soupçonne-le, et emporte tes dentelles. N'en dis rien à ton tyran aujourd'hui, et demain, quand tu les lui montreras, il sera le premier à rire et à te complimenter de ton acquisition.

LA VOIX D'UNE DOMESTIQUE, *à droite.*

Mme Salomon demande à parler à madame.

MISS DÉBORAH.

Il venait à propos.

MATHILDE, *à la cantonade.*

Faites entrer Mme Salomon.

ADRIENNE.

Oh ! non !

MATHILDE.

Enfant, va !

ADRIENNE.

Je dis non, pas ici. (*Montrant la porte de gauche.*) Gaston est à côté et peut venir d'un moment à l'autre.

MATHILDE.

Ah ! très-bien. (*A la cantonade.*) Faites entrer Mme Salomon dans le salon. (*A Adrienne.*) Et allons admirer ses merveilles.

ADRIENNE, *hésitant.*

Je ne sais pas si je dois...

MATHILDE, *l'emmenant.*

Allons ! viens donc. (*Elles sortent par la droite.*)

MISS DÉBORAH.

Elle entortillera elle comme moa. (*Elle suit Mathilde et Adrienne.*)

E. VERCONSIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES FÊTES DE LA PAIX.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE [1].

V

Nous voilà parvenus à la dernière travée de la grande *arête*. Quelques pas pour franchir un espace que cailloutent, sans pitié pour les pieds endoloris, les galets roulants du Danube, et devant nous se présente un nouveau palais, aux divers seuils duquel veille toute une légion de héros, de dieux taillés en marbre ou coulés en bronze. *Kunst-halle*, dit le fronton, *Kunst-hof*, dit le plan ; c'est la maison, l'habitacle des beaux-arts, dont il est un peu comme de tous les musées, où l'on voit trop pour bien voir quelque chose.

Cela brille, cela crie, cela pleure, cela rit. L'immense poncif écrase la coquette composition ; le tour de force menace la pose ingénue ; la plaque verte injurie la plaque rouge ; le site gris se plaint du désert fauve...

Ici encore c'est par nations que le classement a été fait, et comme il ne s'agissait en réalité que d'un seul *produit*, ce système était tout naturellement indiqué. Au surplus, le nombre des rivaux était restreint, et il eût été difficile de ne pas laisser à chaque ensemble national le mérite ou la force de son tempérament propre.

Comme de raison, l'Allemagne occupe ici la plus large, la plus bruyante place, avec les immenses toiles qui ont pour but d'immortaliser ses derniers triomphes. Permis à elle ; mais quand on a, comme nous, payé tous ces ocres et tous ces bitumes, on serait en droit d'exiger des brosses officielles de la Sprée plus de fougue et moins de *sentiment*. L'art y gagnerait, mais en serait-il de même de la vérité ?... La fougue fût-elle de la partie et le sentiment n'y jouât-il pas un grand rôle ?

Grandes toiles aussi en Autriche ; nombre de scènes historiques, où la méthode brille bien plus que l'inspiration. La Hongrie raconte *ses* légendes. L'Italie veut prouver qu'elle existe et se démène à froid sous un ciel chaud. La Suisse apporte, avec ou sans surcroît de poésie, ses coins de vallées rêveuses, ses chalets classiques, ses glaciers rebattus ou ses types qui disparaissent. L'Angleterre, patrie de Hogarth, se souvient surtout de Reynolds et de Laurence, mais avec un voile de brume froide au souvenir. La Hollande fait de l'archéologie, et la Belgique fait discrètement de tout.

La France, qu'il faut enfin nommer, est là avec sa légion d'étoiles universelles : Meissonier et son *grand* tableau, qui multiplie les merveilles de ses petits ; Eugène Delacroix et ses désordres si superbement habiles ; Gérôme, savant comme tous les vieux livres et austère et discipliné comme eux ; Corot, que la nature semble avoir enivré pour qu'il la traduise à travers sa rêveuse ivresse ; Daubigny, qui la voit de sang-froid et lui fait dire ses plus franches vérités ; Jules Breton et la robuste mélancolie de ses paysannes ; Brion, qui vermillonne si bien la face des vieux bourgmestres ; Glaize, le moraliste du pinceau ; Rousseau, avec qui tant les feuilles verdoient et tant le soleil poudroie ; et Ziem, avec ses gondoles diaprées ; et Troyon, avec ses grands bœufs qu'on croit entendre mugir ; et Henri Regnault, aussi illustre par le talent que par sa mort héroïque... Puis ceux qui ont animé le marbre ou mis la pensée dans le bronze : Carpeaux, Danton, Frémiet, Clésinger, Moreau, Crank, Millet, Mène, Barrias... que sais-je ? Et de combien la liste est-elle abrégée !

La statuaire nous a ramenés sous le péristyle du *Kunst-halle* ; au nord, parallèlement au palais de l'Industrie et dans une longueur égale, s'étend un large baraquement où sont abrités les produits et les instruments ou machines agricoles ; puis derrière et tou-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

jours sur le même plan, autre vaisseau de même dimension, dit *galerie des machines industrielles*.

VI

Accomplirons-nous le double parcours? Oh! sans doute, la chose en vaudrait la peine, car étant donné le caractère essentiellement utile, ou essentiellement indispensable des objets exposés en ces deux immenses galeries, nous devrions aimer à constater dans l'une ce que peut tirer du sol fécondé le travail bien entendu, dans l'autre jusqu'à quel point l'homme sait multiplier ou discipliner à son profit les éléments naturels de mouvement et de force.

Mais c'est une promenade plus qu'une étude que nous voulons faire; et déjà, grâce aux zigzags exécutés de travée en travée, nous avons un véritable voyage à notre compte. Au surplus — faut-il le reconnaître? — ces deux galeries sont assez peu visitées; l'une, parce qu'on n'y saurait trouver un intérêt soutenu qu'à l'aide d'une disposition d'esprit ou de facultés spéciales. Des bocaux de grains, des gerbes d'épis, des rondelles de troncs d'arbres, des sacs de guano, des plans de fermes, des charrues qui ne labourent pas, des machines à battre qui ne battent pas, des locomobiles qui restent en place, des pompes appuyées aux murs, des pyramides de champagne ou de porto ne sauraient exciter la curiosité des visiteurs ordinaires; c'est affaire aux gens du métier, aux jurés dégustateurs. Dans le *pays* des machines proprement dites, la foule n'est pas grande non plus — ce qui tient moins au défaut d'attrait qu'à la situation presque lointaine du bâtiment. Entrons-y cependant, car il y a là des merveilles appréciables pour tous. L'Angleterre tient encore ici assez peu de place; mais c'est par centaines qu'elle expose ses machines à coudre, toutes différentes et toutes les mêmes. L'Allemagne, par contre, semble avoir dirigé sur cette station du Prater tout son stock de locomotives et de wagons de luxe en disponibilité. La république helvétique l'avoisine, qui nous montre ses ingénieux métiers de filature et de tissage; l'Italie, qui nous apprend comment elle dévide la soie de ses cocons. L'Autriche a beaucoup de wagons aussi. La France pourrait se contenter d'un seul spécimen venu du Creusot, une locomotive gigantesque ajustée, brillante comme un chronomètre de Bréguet; il semblerait qu'un grain de sable doit suffire à en détraquer le jeu; mais tout cela est si exactement articulé, ajusté, que bien certainement le grain de sable n'entrerait pas. Au reste, le détail nous attarderait trop et le Parc réclame notre visite. Visitons donc le Parc.

VII

Accorderons-nous beaucoup d'attention aux prétendus spécimens des cuisines et des *abreuvoirs* nationaux? Il faut bien reconnaître que ce serait de notre part une véritable duperie, car il ne faut guère voir en ces divers établissements autre chose que des *spéculations* où la physionomie locale n'est observée qu'autant que les nécessités de l'installation l'ont permis, et mal nous en prendrait de vouloir conclure aux mœurs d'ensemble sur la foi de ces quelques échantillons d'opéra-comique.

A part un wigwam, où des nègres authentiques apportent aux visiteurs altérés des *bavaroises* baroques affublées de noms fantastiques; un café turc où l'infusion de la fève d'Arabie est servie trouble par des bipèdes en turban dans des espèces de coquetiers à supports de cuivre *ruolzé;* un pavillon italien où le *ia* tudesque remplace généralement le *si* sur les lèvres des Napolitaines de fantaisie, à qui sont confiées la distribution des sorbets et du soda-water; un pavillon russe où vont et viennent quelques moujiks en tunique bleue et amaranthe et en bottes montantes; à part enfin la tente dite des *Frères Provençaux*, où, par la nature des mets, l'on se croirait presque en plein boulevard parisien, je ne sache pas qu'il y ait là rien qui puisse nous retenir longtemps.

Immense est cette partie antérieure du parc qu'on a laissée boisée, pour y répandre les innombrables constructions officielles ou privées appelées à constituer ce côté purement pittoresque de l'exposition, qui avait eu tant de succès chez nous en 1867.

Des constructions officielles, deux seulement méritent l'attention : le pavillon de l'empereur d'Autriche et le pavillon du jury, qui se font *pendants* à droite et à gauche de l'esplanade principale, modelés sur le style et l'ordonnance du grand palais, et d'ailleurs également interdits au public.

Un journal populaire de Vienne, *la Nouvelle Presse libre*, s'est installée dans un bâtiment à lui, où chaque jour la petite feuille se rédige, se compose et se tire; spectacle fort suivi, surtout au moment où fonctionne la presse mécanique, qui est une vraie merveille. Un énorme rouleau de papier blanc la surmonte et de tous les coins de l'immense appareil sortent des numéros de journal.

La principauté de Monaco a son pavillon tout hérissé d'aloès, tout orné de palmiers; on y voit des flacons d'huile et d'essences aromatiques, à côté de faïences fort agréables.

Voici le pavillon dit *des enfants*, où toutes les nations ont été priées d'envoyer ce qui a trait à l'hygiène, aux soins, à l'amusement de l'enfance. Charmante idée, toute nouvelle, mais qui n'aura pas été publiée assez tôt, car rien de bien marquant là dedans : des joujoux viennois et japonais, un modèle de salle d'asile, et c'est à peu près tout. Mais n'oublions pas cependant l'intéressante série de statues ou de mannequins indiquant la façon dont les mères de divers pays portent ou bercent leurs enfants.

Ceci est la fontaine du sultan Achmed II, déjà nommée; un curieux édifice historique, aux huit faces duquel un robinet donne, ou doit donner de l'eau, que les passants peuvent boire dans des tasses de cuivre, que retiennent des chaînettes de même métal. Un établissement Wallace en costume oriental.

Puis le pavillon du vice-roi d'Egypte, avec ses tours carrées et ses portiques intérieurs. Au dedans se voient des noirs et des chameaux; mais on n'entre pas.

Plus hospitaliers — et pour cause — sont les Japonais, ces industrieux, ces trafiquants par excellence, qui ont construit avec des planches de sapin du Nord et des bambous de leur pays une espèce de bazar que les curieux dépouillent à prix d'or : des éventails, des potiches et autres brimborions qu'ils eussent trouvés et achetés plus économiquement en mainte autre boutique.

A quelques pas de là le bazar turc, où quelques foulards naïfs sont pendus à côté de quelques sabres et où les pastilles du sérail le disputent d'âcre odeur aux paquets de tabac jaunâtre. Puis quelques Judéens polyglottes avec un éventaire où se voient des tabatières

de bois d'olivier, des croix de nacre et des roses de Jéricho... Puis çà et là, dans les profondeurs des massifs, des maisons de paysans russes, des chalets suisses, des huttes de bûcherons suédois, une vacherie viennoise. Un immense palmier (mort), qu'on a apporté par tronçon de je ne sais où et monté sur une broche centrale... puis la grande demi-rotonde, où chaque après-midi le bataillon des cent musiciens de Strauss le Viennois vient passer en revue pour les dilettanti le répertoire des maîtres de tous les pays.

VIII

Que nous reste-t-il à visiter? Qu'avons-nous oublié?... Oh! presque rien! L'exposition industrielle d'une pauvre, d'une malheureuse nation, tout récemment humiliée, meurtrie, pillée, vexée, ruinée, affaiblie, saignée, et qui, malgré cette désastreuse situation, n'a pas hésité à entrer en lice avec les plus riches, les plus florissantes, les plus triomphantes nations, comme si ce n'était pas assez de l'échec qu'ont essuyé ses

Entrée de l'exposition des beaux-arts. Dessin de Scott.

armées, sans qu'elle cherchât encore la défaite certaine, inévitable, en ces combats du travail, où la victoire ne peut être assurée qu'aux peuples qui jouissent de toutes les sécurités, de tous les crédits, de toutes les indépendances. Elle a tenu à venir quand même, cette infortunée, cette vaincue, cette dépouillée; et voilà, le croirait-on, que, au grand ébahissement de tous, la place qu'elle occupe est si magnifiquement, si merveilleusement occupée, que chacun se dit: « Est-ce vrai? est-ce possible? On ne lui a donc rien fait? On n'a donc rien exigé d'elle? On n'a donc versé aucune goutte de son sang? On n'a donc épuisé aucune de ses réserves? Elle n'a donc rien ressenti? Il n'y a donc eu aucun arrêt en son labeur opiniâtre? Aucune des sources de sa richesse ne s'est donc tarie? Aucun de ses chercheurs, de ses inventeurs n'a donc mis son esprit en chômage pendant la grande calamité? Aucun de ses ateliers n'a donc manqué de bras après la grande tuerie? L'or n'a donc été enlevé à aucun de ses comptoirs en la grande spoliation? »

Et l'on s'étonne, et l'on s'ébahit, et l'on croit presque au miracle; car c'est elle qu'on disait morte et qu'on retrouve plus active, plus féconde, plus ingénieuse que jamais; car c'est elle que tous les pays défient par quelque spécialité et qui répond à tous à la fois par l'universalité et la perfection de ses produits.

Je ne l'ai pas nommée, et vous l'avez reconnue, car c'est justement cette universalité qui lui constitue une puissance industrielle unique dans le monde.

Oui, tel est le thème de l'admiration unanime à l'adresse de notre cher pays, qui, étant donnée la relation de la distance géographique et du chiffre de sa population, occupe à l'exposition de Vienne un espace plus considérable qu'aucun autre Etat.

Tandis que tel ou tel peuple se distingue par telle ou telle production qui chez lui absorbe ou domine le reste de son mouvement industriel, la France est, si l'on peut parler ainsi, encyclopédique. Tout s'y raconne, tout s'y transforme, tout s'y crée.

Palais du vice-roi d'Egyte. Dessin de Scott.

IX

Résumons-nous en quelques déductions. Si peu pratique que soit le plan premier des organisateurs, le visiteur qui aura su porter là-bas l'intelligence de la curiosité, ne laissera pas d'en retirer de très-profitables enseignements à tous les points de vue; si dénué d'attraits particuliers que semble le voyage aux rives du Danube, il offre à l'observateur tout un ensemble d'études pleines d'intérêt; enfin — quelque terribles qu'aient été ses récentes épreuves — alors que le monde entier retentissait encore du bruit de ses désastres, la France n'a pas moins su trouver dans cette grande lutte pacifique une de ces éclatantes victoires dont elle est coutumière et qui depuis longtemps la fait marcher la première dans la voie des progrès utiles, en guidant les peuples vers le véritable but de la moderne humanité.

CH. RAYMOND.

Le directeur gérant: CH. WALLUT.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LES PÈLERINAGES EN 1873.

Notre-Dame de Lourdes. Dessin de A. de Bar.

L'ère des martyrs a toujours été aussi celle de la foi.

Que de fois dans les jours qui suivirent la Commune, de triste mémoire, en rencontrant un prêtre dans les rues, nous nous sommes découvert, tandis que notre regard semblait lui dire :

— Monsieur l'abbé, nous sommes heureux de vous voir ; permettez-nous de protester par nos respects contre les odieuses persécutions dont vous et les vôtres avez été les innocentes victimes !

Ce sentiment que nous venons d'exprimer, l'ouvrier,

la femme du peuple le partageaient, tant la conscience de l'homme a horreur de l'injustice ; aussi ne doit-on pas s'étonner de la recrudescence de l'idée religieuse protestant contre des attaques inconnues jusque-là, non plus que des nombreux pèlerinages qui en ont été la manifestation éclatante.

Paray-le-Monial, Lourdes, la Salette ont été particulièrement l'objet de la piété des fidèles; de tous les coins de la France partaient de longues théories qui venaient, dans ces lieux illustrés par la foi, témoigner de leurs croyances et de leur espoir en Dieu. Sans entrer ici dans le détail de ces pieux pèlerinages, le *Musée des Familles* ne pouvait se dispenser de signaler un mouvement qui est un des signes caractéristiques de notre époque.

I. — PARAY-LE-MONIAL.

Le culte du sacré Cœur eut, on le sait, pour principe les pieux ravissements de Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, née le 22 juillet 1647 à Hautecour, près d'Autun, et morte à Paray-le-Monial le 17 octobre 1690.

Entrée presque dès l'enfance au couvent de Charolles, atteinte d'infirmités, la jeune Marguerite — tel était le nom qu'elle avait reçu au baptême — ayant éprouvé un grand soulagement, dont elle fit honneur à la Vierge, prit par reconnaissance le nom de la mère du Sauveur. Elle prononça ses vœux chez les Visitandines de Paray le 6 novembre 1672, et dès ce jour donna à ses compagnes de claustration l'exemple d'une piété ardente jusqu'à l'extase.

Inspirée, visitée de visions, prophétisant, communiquant avec le Sauveur, qui lui apparaissait à de certaines heures, elle composa un ouvrage intitulé : *la Dévotion au cœur de Jésus*, qui ne fut publié que sept ou huit ans après sa mort. Pendant sa vie, ce fut en vain qu'elle éleva la voix, car ceux à qui elle s'adressait le plus particulièrement refusèrent de l'entendre.

Portée à la cour de Louis XIV, dont elle blâmait les scandales et à qui elle envoyait des avertissements sur les destinées de la France, sa voix ne trouva aucun écho. Ce ne fut guère que quatre-vingts ans après qu'elle eut quitté ce monde, que le culte dont elle avait voulu se faire la promotrice, et qui est aujourd'hui remis en honneur, fut adopté par des cités éloignées et par divers personnages de marque.

Paray-le-Monial, où Marie Alacoque eut ses visions et où son tombeau est actuellement l'objet d'une grande vénération, est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Charolles, compris autrefois dans la province de Bourgogne. Régulièrement bâtie à quelque distance du canal dit *du Centre*, elle possède pour église paroissiale un bel édifice gothique datant du onzième siècle, et classé au nombre des monuments historiques de France.

On fait ordinairement remonter l'origine de la ville à la fondation du prieuré de Saint-Benoît que vint établir en 973, sur la colline d'Orval, Lambert, comte de Châlons.

En 1347, une peste terrible qui sévit principalement en Bourgogne ravagea Paray, à ce point que, sur cent personnes atteintes, à peine en réchappait-il douze.

En 1423, lors d'une guerre entre les deux comtés ou duchés de Bourbonnais et de Charollais, une suspension d'armes fut signée à Paray. Quinze ans plus tard, le pays fut exposé aux courses, aux brigandages du trop fameux Antoine de Chabanes, chef des bandes d'*écorcheurs* qui allaient ravageant les provinces.

Au temps des guerres de religion, Paray-le-Monial fut le théâtre de combats entre les catholiques et les adeptes de la R. P. R. (comme on écrivait alors pour Religion Prétendue Réformée). Ponsenart et Saint-Aubin, deux chefs des calvinistes, s'en emparèrent, pillèrent les églises, vendirent à l'encan tout ce que contenait le prieuré, et assurèrent à leurs coreligionnaires la tranquille possession du pays. Théodore de Bèze y séjourna.

Outre l'ancien couvent des Visitandines, dont les salles et les jardins où Marie Alacoque avait ses visions sont visités par les pèlerins, on signale comme curiosité archéologique du pays la maison ayant appartenu à Pierre Jahyet, ancien fabricant de serge, qui n'est rien moins qu'une véritable merveille d'architecture.

On montra longtemps à Paray, dans une des tours de l'abbaye, des peintures à fresque faites en souvenir de la guérison du futur roi Louis XI, qui, n'étant encore que dauphin de France et fuyant la colère de son père, était tombé malade chez l'abbé Jean de Bourbon. Mais ces peintures furent effacées en 1730 lors des réparations et reconstructions que les moines firent pratiquer à leurs bâtiments.

II. — LA SALETTE.

Le plateau de la Salette, perdu dans les gorges des Alpes dauphinoises, éloigné, à l'origine, de deux ou trois lieues de toute agglomération de demeures humaines, est à l'altitude de deux mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer. La nature est là d'une stérilité peu commune. En vain chercherait-on, aussi loin que l'œil puisse porter, un arbre, une fougère, un ajonc; l'herbe même ne pousse que rare et chétive sur ces cimes désolées. Dans le fond du vallon, un petit ruisseau (la Sézia) animait seul autrefois du léger murmure de son cours et du scintillement de ses ondes claires la morne tranquillité du paysage.

Autrefois doit s'entendre ici pour le temps antérieur au 19 septembre 1849, époque où un événement se produisit qui devait valoir à cette localité, complétement ignorée, une notoriété en quelque sorte universelle.

Deux enfants, Pierre-Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Calvat-Matthieu, âgée de quinze ans, tous deux chargés de garder les vaches sur la montagne, se trouvaient ensemble à quelque distance du village de la Salette.

C'était un samedi. Vers midi, Maximin et Mélanie, cherchant un endroit pour prendre leur repas, allèrent s'asseoir près d'une source à quelque distance du lit de la Sézia.

Après qu'ils eurent mangé, les deux pâtres, contrairement à leur habitude — remarque M. F. Velbreil, auteur d'une relation qui nous fournira les principaux traits de cette notice, et dont les éléments sont d'ailleurs puisés dans le récit même que firent les deux enfants après l'événement — les deux pâtres s'endorment à quelques pas l'un de l'autre.

Vers deux heures et demie, Mélanie, s'étant éveillée la première, appelle son compagnon en lui disant :

— Allons voir où sont nos vaches.

Et les deux bergers de franchir le torrent et de gravir l'espace qui les sépare du plateau. Ils ne tardent pas à découvrir leurs vaches, qui étaient couchées sur le

versant du mont Gargas, et ils redescendent aussitôt pour reprendre leurs petits sacs qu'ils avaient laissés à côté de la fontaine. Mélanie précède son compagnon.

A peine ont-ils fait quelques pas, qu'elle aperçoit soudain devant elle une clarté éblouissante. Cette lumière merveilleuse remplit le ravin et semble faire pâlir celle du soleil, qui brille cependant du plus vif éclat. A cette vue :

— Viens vite voir cette clarté, s'écrie Mélanie.

Et Maximin, qui d'abord n'apercevait pas la clarté, la découvre aussitôt.

La lumière s'entr'ouvre et laisse voir une belle dame environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde. Elle est assise sur une pierre, ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine, ses coudes sont appuyés sur ses genoux, et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, la petite bergère est saisie de frayeur :

— Ah, mon Dieu! s'écrie-t-elle.

Alors la *belle dame* se lève, croise les mains sur sa poitrine et, d'une voix douce comme une harmonie du ciel :

— Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle.

Elle s'avance ensuite vers l'endroit où les enfants avaient dormi, et les deux bergers, pleinement rassurés par ses maternelles paroles, s'empressent de descendre à sa rencontre.

— Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit alors la belle dame en versant d'abondantes larmes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon fils : il est si lourd et si pesant, que je ne puis plus le retenir.

Jusqu'ici, la *belle dame* s'était exprimée en français, langue que les deux jeunes pâtres ne comprenaient guère, habitués qu'ils étaient à parler le patois du pays. Voyant que les enfants s'interrogeaient du regard pour se demander ce que signifient ses paroles, elle répète en patois la majeure partie de son discours.

Après ces mots, la *belle dame* continue de parler à haute voix. Mais, tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin *reçoit un secret en français*. Bientôt après, la sainte Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie *un secret également en français*, puis, après quelques recommandations, s'éloignant des deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu du lit de ce ruisseau était une pierre sur laquelle elle semble poser les pieds. Elle répète ensuite, mais sans se retourner, ses dernières paroles. Et elle se dirige vers le monticule que les bergers avaient gravi pour chercher leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement. Elle glisse au-dessus de l'herbe, qu'elle effleure à peine... Les enfants la suivent, la devancent même un peu.

Dès qu'elle est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur d'un mètre cinquante environ, reste un instant suspendue dans les airs, tourne ses yeux vers le ciel, les abaisse ensuite vers la terre, dans la direction du sud-est.

« Nous n'avons plus vu la tête, dit un des enfants, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre. Il resta une grande clarté que je voulais attraper avec la main, ainsi que les fleurs qu'elle avait aux pieds; mais il n'y eut plus rien. »

L'apparition, racontée par les deux enfants, ne tarda pas à faire du bruit aux environs, puis le fait gagna des régions plus éloignées, commenté, discuté, nié par les uns, déclaré authentique par les autres... Toujours est-il que le miracle de la Salette acquit bientôt une grande importance.

Longtemps cependant après l'apparition, une simple croix de bois en marqua le lieu. Cependant, le 25 mai 1852, la première pierre fut posée pour l'édification d'une église magnifique dont les matériaux, consistant surtout en marbre gris, furent extraits de la montagne même.

Aujourd'hui, outre l'église, outre le prieuré de moines qui la desservent et un oratoire dit *de l'Assomption* qui avoisine le monastère, un grand nombre de maisons ont été bâties, destinées à servir d'asile et de lieu de réfection aux visiteurs, qui en certaines années ont atteint le nombre de cent mille.

Chacun des deux bergers avait reçu, comme nous l'avons vu, *un secret* de la bouche de la belle dame. L'un et l'autre ont plus tard confié ce secret par écrit au chef de la chrétienté. Celui de Maximin, bien que n'ayant pas été rendu public, se résumerait ainsi, d'après M. Deladan :

Les deux tiers de la France perdront la foi; l'autre tiers la conservera, mais mollement. La religion revivra cependant; il paraîtra un grand monarque qui rétablira la religion et restaurera la société. L'Eglise sera florissante. Le pape qui succédera à Pie IX ne sera pas Romain. A la fin apparaîtra le monstre.

Ce secret, comme le remarque l'auteur qui nous sert de guide, annonce plus particulièrement la miséricorde et l'espoir; celui de Mélanie, au contraire, prédit les rigueurs et les châtiments, car, ainsi que l'annonça le saint-père lui-même, quand il en eut pris connaissance (en 1851), ce dernier consiste en l'annonce de grands fléaux pour la France et pour l'Europe. Il y est aussi question d'un grand roi, de l'Antechrist et de la ruine de Paris.

Ajoutons que les deux enfants durent au rôle rempli par eux dans cet étrange événement, d'être l'objet de soins tout particuliers en vue de leur ouvrir les voies de la vie sociale. Maximin, après avoir été étudiant en médecine, militaire, fait aujourd'hui le commerce des vins. Mélanie a pris le voile chez les carmélites; elle est actuellement en Italie, d'où elle écrit quelquefois en France pour continuer son affirmation dans le sens du *secret* reçu de la belle dame.

III. — LOURDES.

Lourdes est une ville très-ancienne, contenant aujourd'hui quelque quatre mille cinq cents habitants, située sur la rive gauche du fameux gave de Pau, dans le département des Hautes-Pyrénées, arrondissement de Tarbes; placée à la jonction de quatre vallées profondes qu'elle domine par un château bâti au haut d'un pic calcaire détaché des pentes qui l'avoisinent. Position pittoresque, mais plus essentiellement coquette qu'imposante, qui pourtant, à une certaine époque, fut déclarée inexpugnable, car on attribue la première construction de la forteresse aux Romains, qui en avaient fait un camp retranché propre à maintenir dans la sujétion les peuplades environnantes, et l'on ajoute qu'à l'époque des guerres héroïques de Charlemagne, ce monarque, qui s'en allait batailler en Espagne, fut longtemps arrêté devant le château de Lourdes, occupé alors par un chef sarrasin nommé Mirat. A ce propos même, nous trou-

vons dans les historiens locaux certaine légende qui mérite d'être rapportée non-seulement à cause de son caractère propre, mais encore parce qu'elle indique l'origine du nom de la ville.

Charlemagne, dit le chroniqueur Pierre de Marca (*Histoire de Béarn*), s'était rendu maître de tout le comté de Bigorre, excepté du château de Mirandel, sans que Mirat, qui en était le seigneur, voulût se rendre sous aucune condition.

De telle sorte que le roi, ennuyé de la longueur du siége, était sur le point de se retirer, laissant toutefois ses troupes dans leurs retranchements. Mais Notre-Dame du Puy commença à faire des merveilles, car un aigle porta un grand poisson en vie à l'endroit le plus haut du château, que l'on nomme encore *la Pierre de l'Aigle*. Mirat, prenant avantage de cette rencontre, envoya le poisson à Charlemagne, en lui faisant dire qu'il n'était pas si court de vivres, puisqu'il pêchait de tels poissons en ses viviers. Ce qui fâcha beaucoup le roi. Mais l'évêque du Puy, qui avait connaissance de toute l'affaire, le rassura en lui disant que Notre-Dame du Puy était intervenue; et, sous l'aveu du roi, il alla conférer avec Mirat, lui proposant de se rendre à Notre-Dame, puisqu'il refusait d'être vassal de Charlemagne. A quoi Mirat consentit, à la charge de relever d'elle pour sa terre, sans perdre sa liberté, ayant donné à l'évêque une « poignée de foin » pour tenir lieu de reconnaissance. Charlemagne confirma ce traité, en exécution duquel Mirat se rendit au Puy, portant, ainsi que tous ceux de sa suite, au bout de leurs lances, des bottes de foin, dont ils firent litière en l'église de Notre-Dame.

Là, Mirat, ayant reçu le baptême, fut nommé *Lorus*, et quand il fut revenu en son château de Mirandel, il en changea le nom en l'appelant *Lordes*.

Depuis ce temps, ajoute la vieille charte où ces faits sont consignés, et qui se trouvait autrefois dans le trésor du château de Pau, tous les comtes de Bigorre, qui allaient *prendre* leur chevalerie à Sainte-Marie du Puy, portaient, ainsi que ceux de leur suite, au bout de leurs lances, des bottes de foin qui avaient été cueillies au pré du comte de Lourdes.

Avant cette époque, d'ailleurs, Lourdes avait déjà, notamment comme lieu de marché régional, une importance assez grande pour que les comtes de Bigorre tinssent leur cour au château de la ville.

Lors de la création des communes, c'était de Lourdes que le seigneur de Bigorre datait les chartes d'affranchissement de ses sujets.

Un peu plus tard, c'est-à-dire lors du traité de Brétigny, signé à la suite de la funeste défaite du roi Jean à Poitiers, Lourdes fut attribué aux Anglais. Le prince Noir en prit possession et confia la garde du château à Pierre-Armand de Béarn, que notre historien Froissart qualifie « moult appert (habile) homme d'armes », et qui était du reste frère naturel du fameux comte de Foix Gaston-Phœbus.

Attaqué successivement par Duguesclin et le duc d'Anjou, Pierre de Béarn résista victorieusement. Il entendait garder le château pour ne le rendre qu'au roi d'Angleterre. Mal lui en prit de cette fidélité, qui ne faisait pas le compte de Gaston-Phœbus, qui penchait pour les Français. Ayant mandé son frère en conférence pour traiter de cette affaire, et le trouvant incorruptible, Gaston ne trouva pas de meilleur argument que de le *daguer* jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Malgré cette mort, le château de Lourdes ne passa pas encore aux Français : les compagnons de Pierre s'y défendirent avec plus d'acharnement et le duc d'Anjou, désespérant de les réduire, se retira après avoir mis le feu à la ville.

Quelque temps après cependant, les Anglais, ayant été chassés de l'Aquitaine et de la Bigorre, durent abandonner cette position, qui, en tant que rôle militaire et stratégique, ne reprend rang dans l'histoire qu'à l'époque des guerres de religion, où les protestants et les catholiques s'en disputèrent chaudement et longuement la possession.

En ces temps-là Lourdes l'imprenable ne mentit pas à ses glorieux antécédents, car la défense du capitaine Incamps, qui s'y était retiré comme lieutenant de Henri IV, rappela les souvenirs héroïques de Pierre de Béarn.

Sous Louis XIV, quand la Bigorre fut définitivement réunie à la couronne de France, ce domaine prit le titre de *duché de Lavedan*. — Le château fut converti en prison d'Etat au dix-huitième siècle et resta maison de détention sous la Révolution et sous l'Empire. Sous la Restauration il redevint place forte, mais de cinquième ordre, gardée encore aujourd'hui par une garnison de quelque cent hommes d'infanterie sous les ordres d'un commandant.

Un vieux pont, que l'on croit bâti par les Romains, à quelque distance des premières maisons de la ville, ouvre une communication avec la campagne, les prairies, les forêts, les montagnes de la rive gauche du gave. Sur cette dernière rive, un peu au-dessous du pont et en face du château, est un canal qui va rejoindre le gave après avoir baigné la base des roches dites *Massabielle*.

Au pied de ces roches, sur le bord du canal, se voient trois excavations bizarres, superposées, et communiquant entre elles. L'une de ces excavations, que l'on ne visitait guère avant 1858, fut à cette époque le théâtre d'une apparition qui n'est pas sans analogie avec celle de la Salette, et sur laquelle un écrivain qui a traité spécialement ce sujet, M. Henri Lasserre, va nous fournir les principaux détails.

Le 11 février 1858, trois jeunes filles, trois enfants, dont deux appartenaient à un pauvre homme nommé Soubirous, étaient allées ramasser du bois mort au pied des roches Massabielle.

Deux des enfants venaient de franchir le ruisseau, et la troisième — nommée Bernadette — âgée de quatorze ans, était occupée à se déchausser lorsqu'elle entendit autour d'elle comme le bruit d'un coup de vent se levant dans la prairie et remuant les arbres. Mais aucune brise, même légère, n'agitait les branches.

— Je me serai trompée, se dit-elle.

Et elle se remit à se déchausser. En ce moment, l'impétueux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau.

« Bernadette leva la tête, regarda en face d'elle et poussa, ou plutôt voulut pousser, un grand cri qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres, et, terrassée, éblouie, écrasée en quelque sorte par ce qu'elle aperçut devant elle, elle s'affaissa sur elle-même, ploya pour ainsi dire tout entière et tomba à deux genoux.

« Un spectacle vraiment inouï venait de frapper son regard.

« Au-dessus de la grotte, devant laquelle les deux

autres jeunes filles ramassaient du bois, dans cette niche rustique formée par le rocher, se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur... »

C'était comme l'étoile du matin, la lumière dans la fraîcheur... Elle n'avait point les contours fuyants d'une vision fantastique : c'était une réalité vivante... Elle était de taille moyenne ; elle semblait toute jeune et avait la grâce de la vingtième année... Ses vêtements, d'une étoffe inconnue, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes...

D'un geste grave et doux, qui avait l'air d'une toute-puissante bénédiction pour la terre et pour les cieux, elle fit le signe de la croix.

« La main de Bernadette fit en même temps le signe sacré. L'enfant n'avait plus peur. Eblouie, charmée, le regard constamment attiré par cette céleste apparition, ne sachant trop que penser, elle récita humblement son chapelet.

« Comme elle venait de le terminer... la Vierge lumineuse disparut tout à coup... »

Ainsi est rapportée la première vision de la jeune Bernadette, aux yeux de qui, à dater de ce jour, la même vision se renouvela mainte et mainte fois dans

La Salette. Dessin de Scott.

des circonstances qui donnèrent bientôt lieu à une grande et générale émotion dans la petite localité.

Notre cadre ne comporte pas que nous fassions ici l'historique, même sommaire, des événements qui suivirent. Toujours est-il que dès cette époque, grâce à la présence de la jeune *voyante*, l'attention fut attirée sur Lourdes, et notamment sur la grotte des roches Massabielle, où plus tard, comme le constate encore le livre que nous venons de citer, jaillit, sous les mains de Bernadette, une source aux eaux de laquelle la piété reconnaît les plus miraculeuses vertus.

Aujourd'hui, non-seulement une magnifique statue de la Vierge en marbre de Carrare est placée à l'endroit où eut lieu l'apparition, mais encore la grotte a été convertie en chapelle, et une église monumentale (encore inachevée, à vrai dire, mais dont les travaux touchent à leur fin) couronne les roches Massabielle. — Tout auprès est un grand établissement occupé par des religieuses qui desservent les lieux consacrés.

Quant à Bernadette, elle a pris le voile chez les religieuses de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers sous le nom de *sœur Marie-Bernard*.

CH. RAYMOND.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

RETOUR DE BRUXELLES.

COMÉDIE EN DEUX TABLEAUX.

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe dans la salle de la visite des bagages. Des malles et des sacs de nuit rangés sur deux tables placées au premier plan, l'une à droite, l'autre à gauche.

SCÈNE I.

DEUX DOUANIERS, GASTON, ADRIENNE, miss DÉBORAH, MATHILDE, UNE VIEILLE DAME, UN PORTEUR.

DEUXIÈME DOUANIER, *à la table de droite.*

Par ici, messieurs les voyageurs. (*Les voyageurs entrent.*) Veuillez reconnaître vos bagages.

LA VIEILLE DAME.

Voilà les miens.

ADRIENNE.

Voilà mes malles.

MISS DÉBORAH.

Et moa le mienne.

TOUS, *appelant.*

Monsieur l'employé !... monsieur l'employé !...

(Tous ouvrent leurs malles; le premier douanier commence à visiter les malles d'Adrienne.)

LA VIEILLE DAME, *au deuxième douanier.*

Moi, d'abord.

MISS DÉBORAH.

Pourquoi vous d'abord, madame?

LA VIEILLE DAME.

Parce que j'avais appelé monsieur avant vous, madame.

MISS DÉBORAH.

Je demande pardon, madame !

LA VIEILLE DAME.

Mais, madame !

MISS DÉBORAH.

Vous disez, madame ?

LA VIEILLE DAME.

Je vous dis, madame. (*Changeant d'idée.*) Eh bien ! où est Théodore ? (*Appelant.*) Théodore ! Mon Dieu ! où est Théodore ?

GASTON, *voisin de la vieille dame.*

Madame a perdu son mari ?

LA VIEILLE DAME.

Plaît-il, monsieur ?

GASTON.

Je vous demande si vous avez perdu monsieur votre mari ?

LA VIEILLE DAME, *émue.*

Hélas ! monsieur, depuis dix-sept ans.

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle chante ? (*L'aboiement d'un petit chien se fait entendre dans la salle voisine.*)

LA VIEILLE DAME.

Ah ! le voilà ! (*A la cantonade.*) Je suis à toi, mon chéri.

GASTON.

Alors Théodore n'est pas monsieur votre mari? ..

LA VIEILLE DAME.

C'est mon chien, monsieur; mon seul ami sur cette terre.

DEUXIÈME DOUANIER, *visitant la malle de la vieille dame.*

Un drôle de nom pour un chien !

LA VIEILLE DAME.

Ce nom est toute une histoire, monsieur l'employé : j'avais seize ans...

DEUXIÈME DOUANIER.

Seize ans !... Votre chien a donc cinquante ans

LA VIEILLE DAME.

Permettez... vous ne me laissez pas achever.

DEUXIÈME DOUANIER.

Si vous croyez que j'ai le temps d'écouter vos histoires. Vous n'avez rien à déclarer?

LA VIEILLE DAME, *ouvrant son châle.*

Vous pouvez me fouiller, je me livre à vous, monsieur.

DEUXIÈME DOUANIER.

Je ne vous demande pas cela. (*Visitant toujours sa malle.*) Qu'est-ce que c'est que ce paquet résistant ? Ah ! non, ça se casse.

LA VIEILLE DAME.

Mais c'est le biscuit de Théodore; vous avez mis en morceaux le biscuit de Théodore.

DEUXIÈME DOUANIER.

Pauvre bête !... Et cet autre objet... résistant, pour le coup?

LA VIEILLE DAME.

Je vous prie de laisser cela, monsieur.

DEUXIÈME DOUANIER.

Je vous demande ce que c'est.

LA VIEILLE DAME.

Vous voyez bien que c'est une... un...

DEUXIÈME DOUANIER.

Un quoi ?

LA VIEILLE DAME.

Mais c'est un objet intime, monsieur.

DEUXIÈME DOUANIER.

Ah ! il fallait donc le dire tout de suite. Vous pouvez emporter votre colis. (*Il le marque à la craie et ouvre la malle de miss Déborah.*)

LA VIEILLE DAME, *prenant sa malle.*

Quel butor ! (*Au public.*) N'importe, j'ai passé mes dentelles. (*Nouvel aboiement.*) (*A la cantonade.*) Me voilà, mon trésor, me voilà ! (*Elle sort en emportant sa malle.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins la vieille dame.

ADRIENNE, *bas, à Gaston.*

Voilà une dame qui a passé ses dentelles.

GASTON.

Elles ne la rajeuniront pas.

DEUXIÈME DOUANIER, *à miss Déborah.*

Votre malle ne contient pas d'objets soumis au droit?

MISS DÉBORAH.

Pas le plus petite chose, monsieur.

DEUXIÈME DOUANIER.

Qu'est-ce que je sens là ?

MISS DÉBORAH.

C'était mon revolver, monsieur.

DEUXIÈME DOUANIER.

Ah! ah! Et vous n'avez rien sur vous... sous ce waterproof?

MISS DÉBORAH.

Ne touchez pas, monsieur, je vous défends de toucher... Il y a des dames chargées de cette inquisition, je suppose.

DEUXIÈME DOUANIER.

Ah! pardon!... Vous pouvez passer.

MISS DÉBORAH, *bas, à Adrienne.*

J'ai passé mes dentelles. (*Haut.*) Je vous attends. (*Elle s'assoit sur le banc qui est dans le fond.*)

ADRIENNE, *bas, à Gaston.*

Miss Déborah passe aussi les siennes.

GASTON.

Vous auriez donc pu passer les vôtres... mais je ne l'ai pas voulu.

ADRIENNE.

Voilà! (*Elle va ouvrir ses malles.*)

GASTON, *à part, passant à l'extrême droite.*

Voilà un reproche qui retentira souvent à mes oreilles, et nul moyen de l'éviter. (*Changeant de ton.*) Mais si, il y a un moyen... c'est d'attirer sur Adrienne l'attention de MM. les douaniers... c'est même de la faire fouiller légèrement, puisque je suis sûr qu'elle n'a pas de dentelles. De la sorte, je lui démontre qu'elle a bien fait de n'en pas emporter, et j'assure le repos de mon hiver. (*Haut, appelant le deuxième employé.*) Eh! monsieur l'employé, cette valise est à moi. (*Il indique une valise sur la table de droite et l'ouvre devant le deuxième douanier, en lui parlant bas.*)

ADRIENNE, *au premier douanier à droite.*

Je puis refermer cette malle?

PREMIER DOUANIER.

Oui, madame.

MATHILDE, *au premier douanier.*

A mon tour.

PREMIER DOUANIER, *très-aimable.*

Madame n'a rien à déclarer?

MATHILDE.

J'ai à déclarer que cette cérémonie est bien ennuyeuse.

PREMIER DOUANIER.

Madame aime à rire. Aurait-elle l'obligeance de me dire quel est ce petit paquet long et mou?

MATHILDE.

Ce sont mes nattes, monsieur.

PREMIER DOUANIER.

Ah!... (*Galamment.*) Madame n'en a pourtant pas besoin. (*Il reboucle la malle de Mathilde.*)

MATHILDE, *à part.*

Hein! (*Bas, à Adrienne.*) Je crois qu'il me fait des compliments. (*Riant.*) Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

ADRIENNE.

Folle!

MATHILDE.

Pas si folle! Je passerai mes dentelles.

PREMIER DOUANIER, *à Mathilde, en marquant sa malle.*

Madame peut faire enlever sa malle.

MATHILDE.

L'avais-je dit?... Je t'attends. (*Elle s'assoit sur le banc.*)

DEUXIÈME DOUANIER, *bas, à Gaston, en désignant Adrienne.*

Ainsi vous pensez que cette dame?...

GASTON.

Je ne pense rien. Je dis seulement que vous faites votre service mollement.

DEUXIÈME DOUANIER, *à part.*

Oui-da; serait-ce un inspecteur général? Ouvrons l'œil. (*Il se rapproche d'Adrienne.*)

ADRIENNE, *au porteur.*

Mes malles sont à remporter.

DEUXIÈME DOUANIER, *passant à la table de gauche.*

Pardon, madame, celle-ci n'a pas été visitée. (*Il ouvre la malle et bouleverse les objets qu'elle contient.*)

ADRIENNE.

Hein!... Mais... prenez donc garde. Vous saccagez toutes mes affaires...

DEUXIÈME DOUANIER.

Je fais mon devoir, madame.

ADRIENNE.

Eh bien! vous avez tout vu, n'est-ce pas? (*Elle veut refermer sa malle et pince les doigts du douanier.*)

DEUXIÈME DOUANIER, *secouant la main.*

Un instant, madame. Comme vous êtes pressée!

ADRIENNE.

Votre inspection est terminée, j'imagine?

DEUXIÈME DOUANIER.

Terminée... terminée... (*Il l'examine.*) Madame est vêtue bien chaudement pour le mois de juillet.

ADRIENNE.

Je suis vêtue comme il me plaît.

DEUXIÈME DOUANIER.

C'est ce que les surveillantes examineront tout à l'heure. (*Il va parler bas au premier douanier.*)

ADRIENNE, *effrayée, à part.*

Qu'est-ce qu'il dit?

GASTON, *à part.*

Cela va bien.

ADRIENNE, *à Mathilde.*

Est-ce qu'on va me fouiller?

DEUXIÈME DOUANIER.

Qu'avez-vous donc, madame? Vous êtes toute tremblante.

ADRIENNE.

Moi, pas du tout! (*Bas, à Mathilde.*) Je ne me sens pas bien. (*Elle s'appuie sur Mathilde.*)

MATHILDE.

Adrienne!... mais elle se trouve mal.

MISS DÉBORAH, *se levant.*

Respirez cet flacon et reprenez votre sentiment.

GASTON, *s'approchant d'elle, à part.*

Qu'a-t-elle donc?

DEUXIÈME DOUANIER.

Mais remettez-vous, madame, remettez-vous! (*Il lui prend la main comme pour la ranimer. Adrienne retire vivement la main.*)

ADRIENNE.

Laissez-moi.

DEUXIÈME DOUANIER, *tirant un ruban de dentelles qui s'échappe par la manche ouverte d'Adrienne.*

Qu'est-ce que c'est que cela? De la dentelle magnifique. (*Adrienne chancelle. Mathilde et miss Déborah la soutiennent.*)

GASTON, *à part.*

Comment! Elle en avait!

ADRIENNE.

Pardonne-moi, Gaston.

DEUXIÈME DOUANIER, *à part.*

Tiens, ils se connaissent!

MATHILDE, *à Gaston.*

Soyez indulgent, monsieur; c'est moi qui suis la plus coupable.

MISS DÉBORAH.

C'est nous qui avons entraîné cette pauvre petite en péché.

DEUXIÈME DOUANIER (*riant*), *à Gaston.*

Comment, monsieur, vous connaissez cette dame et c'est vous qui m'avez expédié...

GASTON, *à part.*

Silence !

ADRIENNE, *à Gaston.*

C'est vous qui m'avez dénoncée !

GASTON.

Est-ce que je savais, moi? Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez couverte de dentelles après les promesses que vous m'aviez faites?

MATHILDE, *à part.*

Mais on n'est pas bête comme cela.

MISS DÉBORAH.

C'était stioupide ! (*A Gaston.*) Vous vous êtes conduit comme...

La visite de la douane. Dessin de F. Lix.

GASTON.

Comme un imbécile, je le sais bien... mais, encore une fois, je ne pouvais croire qu'Adrienne...

DEUXIÈME DOUANIER, *à part.*

Moi, je la trouve drôle.

MATHILDE.

Allons, monsieur de Gensac, nous sommes tous coupables, nous... (*Elle montre Adrienne.*) elle, vous, vous surtout.

ADRIENNE, *vivement et prenant la main de Gaston.*

Oh non ! moi surtout.

MISS DÉBORAH.

Eh bien ! Alors, nous devons nous pardonner les uns aux autres.

DEUXIÈME DOUANIER, *à Gaston.*

Monsieur !

GASTON.

Et payer l'amende. (*A Adrienne.*) Venez, petite criminelle. (*Il offre son bras à Adrienne et sort avec elle par la gauche en suivant le douanier.*)

MISS DÉBORAH.

Ces Françaises, ils savaient pas voyager ! si elle avait entortillé elle, comme je disais.

MATHILDE.

Elle aurait entortillé les douaniers.

MISS DÉBORAH, *sortant par la droite avec Mathilde.*

Mais elle n'a pas voulu entortiller elle. (*Elles sortent.*)

E. VERCONSIN.

SOUVENIRS DE LA PREMIÈRE INVASION.

LE BONNET D'UN COSAQUE [1].

La mutilation. Dessin de Vierge.

Le trajet de Châlons à Sommevesle — cinq lieues à peine, — fit à la baronne l'effet d'un voyage sans fin.

Dès que la voiture, roulant encore, arriva devant le perron, elle en sauta, franchit les marches et monta dans la chambre de René.

Là, elle se fit apporter les malles qui depuis quinze ans dormaient au grenier sous la poussière et se mit à les emplir fièvreusement. Linge, vêtements, chaussures, livres, elle y engouffrait tout, au hasard. Benoît avait beau faire et beau dire, elle ne l'écoutait pas et continuait sa besogne, rejetant au milieu de la chambre les objets dont le volume ou la forme étaient un obstacle.

— Vite! Benoît, dit-elle, vite!... prenez cette malle... mes robes!... mon linge!... emplissez-la!... Nous partons... vous restez... De l'argent?... Ah! c'est vrai!... vous m'en enverrez!...

Depuis un instant, René était debout contre la porte; il écoutait et regardait.

Quand Benoît fut sorti :

— Où comptez-vous donc aller, ma mère? demanda-t-il.

— Où tu voudras!... Hors de France, voilà tout!

— Vous pensez donc m'emmener?

— Si j'y pense!

— Vous savez bien, ma mère, que je ne peux pas partir.

Mme de Montrieux, qui était à genoux, courbée sur un coffre qu'elle achevait d'emplir, se leva brusquement, laissa tomber à terre les objets qu'elle tenait à la main et regarda son fils. Jamais elle ne l'avait vu prendre une pareille attitude; jamais sa voix n'avait eu cette fermeté.

— Pourquoi donc? balbutia-t-elle.

— C'est demain que l'on tire au sort.

[1] Voir, pour la première partie, la livraison précédente

— Qui est-ce qui t'a dit cela?

— Qu'importe !... je le sais.

— Ah !... tu le sais...

Elle eut un moment de stupeur, d'abattement, et reprit avec énergie :

— Tu le sais !... alors, tu vois bien qu'il faut que nous partions.

— Je ne peux pas partir ! La loi est faite pour tout le monde !

— La loi... la loi... Je me moque bien de la loi !... ne parle donc pas d'ailleurs de ce que tu ignores.

— Je n'en sais pas long, c'est vrai !... grâce à vous, ma mère. Mais j'en sais assez pour faire mon devoir. Je sais que tous les pauvres gens du village vont partir et se faire tuer au nom de cette loi !

— Tu ne les sauveras pas en te faisant tuer avec eux !... et personne ne t'en saura gré.

— Personne du moins n'aura le droit de me mépriser.

— Ainsi tu partirais?

— Oui.

— Mais je ne peux pas te suivre, mon enfant ! dit en pleurant Mme de Montrieux.

Pour elle c'était l'argument suprême, l'argument sans réplique ! René devait se jeter dans ses bras, l'embrasser et lui dire :

— C'est vrai ! je n'y avais pas songé. Fuyons.

Mais il ne bougea pas. Il baissa la tête et répondit seulement :

— La loi le veut !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la baronne en se tordant les bras; mon fils est fou !

Puis elle l'attira près d'elle, le fit asseoir, écarta ses cheveux, lui prit la tête à deux mains, l'embrassa, et lui dit — parlant à voix basse, comme on parle aux petits enfants :

— Voyons, René... tu ne peux songer à me quitter !... Que ferais-tu sans moi?... Si tu étais malade, qui donc te soignerait?... Qui donc te consolerait, si tu pleurais?... Cette idée n'a pu te venir !... Quelqu'un — je saurai qui — t'a soufflé toutes ces mauvaises pensées... chasse-les, mon enfant !... La loi dont tu parles est pour nous !... on la violerait en t'arrachant à moi !... Tu ne sais pas ces choses-là !... Je les sais... cela suffit !... Les autres?... Eh ! que les autres s'arrangent ! cela ne nous regarde pas... Que leur devons-nous? Rien ! Que leur demandons-nous? Rien... sinon de nous laisser ainsi... toujours... l'un près de l'autre... Est-ce qu'il y a au monde autre chose que ce bonheur-là?... Tu es heureux, tu me l'as dit... pourquoi voudrais-tu cesser de l'être?... D'abord, tu comprends bien que tu ne le peux pas !... tu n'en as pas le droit... Ce serait de l'ingratitude... plus encore ! de la cruauté !... Que deviendrais-je donc si je ne t'entendais plus me crier la matin à travers la porte : « Bonjour, mère ! » C'est toute ma vie, cela !... Le jour où cette voix-là s'éteindrait, le jour où ces yeux-là cesseraient de me voir, je mourrais... tu le sais bien !... et tu ne veux pas que je meure?... dis?

Elle parlait par saccades, fièvreusement.

René n'avait pas bougé; il avait laissé sa tête entre les mains de sa mère; il l'écoutait, immobile.

Dès qu'il ne l'entendit plus, il se dégagea lentement, et d'un ton doux, mais ferme :

— Dieu m'est témoin, répondit-il, que je vous vénère et vous aime plus que tout au monde !... Mais, quoique vous m'ayez — pensant bien faire sans doute — élevé dans l'ignorance de toutes les choses de la vie, je me sens au cœur des instincts que rien n'a pu étouffer... Quelque chose me crie que le devoir est au-dessus des affections humaines.

— Ton devoir est de m'aimer ! Voilà tout !

— Mon devoir est de me soumettre à la loi.

— Encore ! s'écria Mme de Montrieux.

— Toujours ! ma mère.

— Mais tu veux donc servir?

— Oui.

Ce seul mot fut un coup de foudre pour la malheureuse mère. Elle jeta un grand cri, tomba épuisée sur une chaise et fondit en larmes.

L'abattement ne pouvait être long chez une femme de ce caractère. Elle se redressa tout à coup, et fixant sur son fils un regard plein de menace :

— Eh bien, moi, lui dit-elle, je ne veux pas !... Je suis ta mère !... obéis !

René secoua tristement la tête.

— Tu ne partiras qu'avec moi pour quitter la France ! et cela dès aujourd'hui !... dès ce soir ! tout de suite ! entends-tu, René, je le veux !

— Je ne partirai pas ! répondit froidement René.

Mais, pour atténuer ce que sa réponse avait de cruel, il tendit les mains à sa mère, qui, toute à son emportement, les repoussa.

— Tu ne sortiras de cette chambre, lui dit-elle, que pour me suivre !

Puis elle sortit et ferma la porte à double tour.

Ce jour-là, pour la première fois de sa vie, elle se mit seule à table, devant la chaise vide de René. Lorsque, après la mort de ceux que l'on aimait, on revient dans la chambre où ils ont vécu, c'est un déchirement. Les meubles s'animent; les choses parlent! Et l'on songe avec désespoir que les heures bénies dont elles évoquent le souvenir ne reviendront jamais !

Mme de Montrieux, seule dans cette pièce immense et sombre, se prit à souffrir tout ce qu'elle aurait souffert si son fils eût pour jamais quitté la maison. La solitude lui serrait le cœur. Elle entrevoyait dans les angles obscurs mille images vagues et sinistres.

Elle se leva, le bruit de sa robe sur le parquet lui fit peur!

Elle avait cru punir, et s'était punie ! Le châtiment retombait sur elle.

A bout de forces, elle remonta, ouvrit la porte et se jeta dans les bras de René en lui disant :

— Viens !... descends !... Nous allons dîner.

René, toujours triste et calme, obéit.

On se mit à table.

Mme de Montrieux pleurait, riait et parlait tout ensemble. Sa joie était sans mesure, comme l'avait été sa frayeur.

En allant chercher son fils, elle s'était bien promis de ne pas revenir sur ce qui les divisait; de laisser le temps faire son œuvre; de remettre tout au lendemain.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'elle le suppliait de fuir et de quitter la France. Elle accumula contre lui les arguments, les prières, les menaces. Elle fit appel à sa raison, à sa tendresse, à sa pitié.

René fut inflexible, et ne répondit que ce qu'il avait déjà répondu :

— La loi est faite pour tout le monde. — Jamais !

C'était une résolution froide, inébranlable.

La baronne sentit avec effarement s'écrouler tout ce

qu'elle avait construit. Ses vingt ans d'efforts, de précautions et de soins venaient se briser contre l'instinct d'un devoir incompréhensible pour elle qui, depuis vingt ans, n'en connaissait plus d'autre que d'adorer son enfant.

Anéantie, désespérée, elle resta les mains jointes, le regard fixe.

Elle ne sentit point René l'embrasser sur le front; elle ne l'entendit pas lui dire de sa voix la plus douce :

— Du courage! ma mère.

Il ouvrit la porte et regagna sa chambre sans qu'elle s'en aperçût.

La nuit était venue depuis longtemps lorsqu'elle sortit de cette crise.

Du chaos de projets fous, de résolutions désespérées qui venaient, pendant deux heures, de se heurter dans sa tête, il ne lui restait rien que cette idée fixe :

— Je ne veux pas que René parte!

Alors, en se répétant les mille bonnes raisons qu'elle venait de lui donner, elle en trouva mille autres, bien meilleures. Il lui sembla n'avoir en vérité rien dit de ce qu'il fallait dire pour le convaincre; et sans se rendre compte de l'heure, sans songer qu'une partie de la nuit s'était écoulée, elle remonta chez lui.

René s'était couché; René dormait!

A vingt ans, c'est tout simple. — Et pourtant ce fut une douleur pour elle. Les angoisses qui lui bouleversaient le cœur ne faisaient donc pas battre le sien?

Il dormait! Le bras gauche replié sous la tête, la bouche souriante, si calme, si vraiment beau, qu'elle lui pardonna son sommeil et se pencha pour l'embrasser.

Si léger qu'eût été le frôlement de ses cheveux et de ses lèvres, René tressaillit, sans s'éveiller cependant. D'un geste machinal il étendit le bras droit; et sa main vint tomber lourdement sur une petite table placée près de son lit.

Mme de Montrieux frissonna.

Rapide comme un éclair, cette phrase de la Pâlotte venait de lui traverser l'esprit : — Ce doigt-là de moins, on ne part pas!

Elle la voyait rire en agitant sa main.

René ne partirait pas!

Un doigt! c'est si peu de chose!

Effrayée elle-même d'un projet sinistre qu'elle sentait confusément naître et grandir, elle recula jusqu'au mur.

De là son regard embrassait toute la chambre.

Devant elle, au fond, la grande cheminée de marbre gris avec l'horloge de Boule; à gauche, entre les rideaux baissés des fenêtres, sur un panneau couvert de velours brun, une panoplie, amoncellement bizarre d'armes de toutes sortes, de tous pays, disposées là par le baron, et que, depuis sa mort, elle y avait laissées.

A droite, enfin, son fils endormi.

En le regardant de là, fut-ce une illusion? il lui sembla voir ses lèvres murmurer le mot : jamais! Plus effrayantes en même temps, la pensée de le quitter, l'image de la mort qui pouvait l'atteindre, se présentèrent à son esprit.

Elle se sentait dans l'impuissance de le convaincre, et répétait machinalement :

— Je ne veux pas qu'il parte!

Et son regard allait de la main de René, toujours étendue sur la table, à une petite hache dont l'acier brillait sur le velours de la panoplie.

La sueur lui coulait du front; ses dents claquaient. Tout à coup elle s'élança, saisit la hache, s'approcha de son fils et, d'un seul coup, lui emporta deux doigts!

Un nuage de sang passa devant ses yeux, et elle tomba évanouie en jetant un cri terrible qui fit trembler les murs et réveilla Benoît...

Pendant toute la nuit, la pluie battit les vitres; le vent gémit, lugubre, dans les cheminées; l'ouragan furieux enfin se déchaîna comme une menace du ciel sur la maison maudite.

Quand Mme de Montrieux revint à elle et se ressouvint, ce qu'elle avait fait lui sembla tout simple. Elle n'en éprouva ni regret ni remords, et s'étonna seulement de n'y avoir pas songé plus tôt.

Elle interrogea le médecin de Sommevesle, que Benoît était allé chercher en toute hâte, elle écouta ses prescriptions, et le reconduisit, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

René pâle dans son lit, les lèvres serrées, la suivait d'un regard où l'on pouvait lire plus de pitié que de colère.

Il cachait sa main droite sous les draps et la serrait de sa main gauche.

— Souffres-tu beaucoup? lui demanda-t-elle.

René ne répondit rien.

Alors elle s'approcha de lui, le couvrit de ses baisers.

René ne les lui rendit pas.

Ce fut une douleur sans doute, mais bien légère auprès de celle que lui eût causée une éternelle séparation.

Elle se consola bien vite en se disant que cette rancune ne pouvait durer... qu'elle l'avait sauvé de sa propre folie... qu'il le comprendrait un jour, et lui pardonnerait.

Ce n'était pas d'ailleurs le moment d'y songer. Il fallait au blessé des soins, du calme et du repos. Elle s'installa dans sa chambre et n'en bougea plus.

Les médecins sont discrets; Benoît depuis longtemps ne soufflait mot; rien ne transpira de ce qui s'était passé aux Viviers.

Le jour du tirage, personne ne s'étant présenté au nom de René de Montrieux, le maire de Sommevesle avait amené pour lui le numéro 4. Son absence avait à peine été remarquée.

On songeait à bien d'autres choses.

Les événements étaient graves. Coup sur coup, les nouvelles se succédaient plus tristes pour le présent, plus menaçantes pour l'avenir.

Les alliés entraient en France et, refoulant devant eux les débris de nos armées, s'étalaient sur le pays, comme une tache d'huile sur un morceau de drap.

La résistance s'organisait; les ordres les plus pressants arrivaient aux préfets et aux généraux des divisions.

Le danger devait être plus grand que jamais de braver en un pareil moment les lois militaires.

La justice impériale ne plaisantait pas.

Mme de Montrieux n'y avait même pas pensé. Il n'existait plus pour elle de justice humaine ou divine. Le châtiment, d'ailleurs, d'où qu'il vînt, ne pouvait frapper qu'elle. Cela ne comptait pas.

Aussi, quinze jours plus tard, vit-elle sans crainte et sans émotion René, presque guéri, monter à cheval pour se rendre à Châlons, où l'appelait le conseil de révision.

C'était un événement prévu, dont elle croyait avoir

mesuré toutes les conséquences, qui, si graves qu'elles fussent, s'effaçaient complétement devant la certitude absolue où elle était que son fils ne pouvait plus être soldat.

Vers le soir, René revint. Il mit pied à terre, jeta les rênes à Benoît et entra sans embrasser ni regarder sa mère qui lui tendait les bras.

— Tout est fini, n'est-ce pas? lui dit-elle.

— Tout! répondit-il à voix basse, en tombant accablé sur une chaise.

Il sanglotait.

— Mais qu'as-tu donc? Parle! s'écria-t-elle effarée.

René se releva, et avec un geste désespéré :

— Ah, ma mère! ma mère! dit-il, c'est plus que la vie, c'est l'honneur que vous m'avez pris!

— Allons donc!

— Vous ne savez pas ce qui s'est passé! Vous ne savez pas que lorsque je suis sorti, rouge de honte, de la salle du conseil, on m'a montré du doigt! Vous ne savez pas que l'on m'a crié : « C'est un lâche! »

— Un lâche! dit violemment Mme de Montrieux, ils savent bien que cela n'est pas!

Puis, se calmant tout à coup, elle ajouta :

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— A vous, ma mère, je ne sais. A moi, ces trois mots-là m'ont arraché des cris de colère et des larmes! J'ai tremblé devant ces trois mots-là, moi qui ne tremblais pas quand on m'a menacé de m'arrêter!

— T'arrêter!... Qui?... pourquoi?... Tu n'as rien fait, toi!... Tu ne leur a donc pas dit?...

— Je n'ai rien dit!

— T'arrêter!

Elle allait sortir, courir à Châlons, lorsqu'en se retournant elle se trouva face à face avec le préfet, qui venait d'entrer.

Sans lui demander l'objet de sa visite, sans lui laisser même le temps de la saluer, elle lui montra, d'un geste sauvage, la main mutilée de son fils en lui criant :

— C'est moi!

Le préfet, soit qu'il ne fût venu que pour s'assurer de ce qu'il soupçonnait et n'en voulût pas savoir davantage; soit qu'épouvanté par l'exaltation de la baronne, il jugeât toute parole inutile, se retira sans mot dire; et l'on n'entendit plus parler de lui.

Pris de pitié, d'admiration peut-être, pour cette femme dont le crime avoué si fièrement avait quelque chose d'imposant et de sublime, il étouffa l'affaire sans doute.

Toujours est-il qu'elle n'eut pas de suite.

Mme de Montrieux ne fut pas inquiétée.

A Sommevesle, le scandale qu'elle avait causé s'évanouit bien vite au milieu des préoccupations terribles de la guerre.

Deux mois après, personne n'y songeait plus; personne, que René.

Depuis le jour où ce cri désespéré : « C'est plus que la vie, c'est l'honneur que vous m'avez pris! » lui était, avec un sanglot, sorti de la poitrine, il n'avait fait à sa mère aucun reproche.

Mais elle ne trouvait plus, en le regardant, ni flamme dans ses yeux, ni sourire sur ses lèvres; sa main, lorsqu'elle la lui prenait, ne repondait plus à la pression de la sienne.

Il y avait entre elle et lui comme un spectre invisible qui brisait au passage l'insaisissable courant d'effluves qui réunit les cœurs.

René ne lui avait pas pardonné!

René ne lui pardonnerait peut-être jamais!

Cette idée devint une torture de tous les instants; et plus il se détachait d'elle, plus elle s'attachait à lui. S'imaginant qu'elle ne l'aimait pas assez, elle s'efforça de l'aimer davantage. Hautaine et fière, elle se fit humble. Maintenant que ses fantaisies et ses caprices étaient sans danger, elle résolut de se plier à tous ses caprices, de satisfaire toutes ses fantaisies.

Mais René semblait ne plus rien désirer, ne plus rien vouloir.

Toujours sombre, comme ceux devant qui l'avenir est fermé pour jamais, il ne sortait de son abattement que lorsqu'il lisait les journaux. — Il avait pris coutume de se les faire apporter par Benoît, n'osant aller les prendre lui-même à Sommevesle.

Quand Mme de Montrieux le voyait absorbé dans sa lecture, les sourcils froncés et serrant les poings, elle l'interrompait en lui demandant :

— Qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien! répondait-il.

Puis il jetait le journal sur la table, se passait la main sur le front et sortait.

Alors elle prenait le journal et le lisait à son tour. Si bien que, sans le savoir, elle avait fini par se mêler à la vie commune.

Les événements terribles et désastreux dont chaque jour lui apportait le récit l'avaient d'abord trouvée presque insensible. Puis elle en était venue à s'intéresser à cette lutte gigantesque d'un peuple contre vingt, comme on se prend aux fables des temps héroïques. Cette guerre lui fit peu à peu l'effet d'une épopée sublime dont elle attendait impatiemment les péripéties nouvelles.

Mais c'était tout.

Les malheurs de la France ne la touchaient pas plus que s'il se fût agi de la Chine ou d'un pays imaginaire.

Elle en parlait du reste le moins possible, surtout à René. Cela n'eût servi qu'à réveiller le souvenir du passé, qu'elle voulait lui faire oublier à tout prix, et qu'il semblait, hélas! ne devoir oublier jamais!

Qu'étaient devenues les journées heureuses d'autrefois? les longues stations devant le saut de loup? les promenades dans l'herbe? les éclats de rire, et les caresses?

Mme de Montrieux s'y reportait souvent avec des larmes, lorsque, dans ses moments de faiblesse, elle mesurait les obstacles qui la séparaient de tout cela; lorsque la solitude et le silence qui avaient pour toujours jeté comme un crêpe noir sur le lugubre château des Viviers lui descendaient jusqu'au fond du cœur et la faisaient tressaillir.

Elle se sentait vivre dans une tombe!

Pour comble d'amertume, l'hiver était venu. Plus de soleil! plus de feuilles! plus de verdure! Rien que la plaine blanche, çà et là pointillée de noir par les arbres, et perdue à l'horizon dans un brouillard opaque! Rien que des nuées de corbeaux qui s'abattaient sur les chênes du parc et faisaient, en s'y posant, tomber lentement à terre la neige suspendue aux branches!

Elle passait des journées entières, le visage collé aux vitres, regardant vaguement ce paysage sombre et morne, tandis que, derrière elle, René, s'il ne lisait pas, restait absorbé, les bras pendants, les jambes allongées devant l'âtre qui flambait.

Un jour — c'était vers le milieu de février 1814 — il gelait; le soleil avait percé le brouillard et de ses reflets, un peu pâles, illuminait le ciel.

Mme de Montrieux était à sa place près de la fenêtre, poursuivant des souvenirs, cherchant des espérances dans les petites spirales de neige que le vent soulevait et emportait.

Tout à coup elle se leva.

Au milieu de la plaine, ordinairement déserte, elle venait d'apercevoir trois hommes à cheval.

Ce n'étaient pas des gens de Sommevesle.

Malgré la distance, elle les voyait distinctement, montés sans étriers, sans bride, sur de petits chevaux à tous crins.

Les lances qu'ils tenaient traçaient sur l'horizon trois grandes lignes noires.

Elle appela son fils, et le prenant par le bras :

— Quels sont ces cavaliers? lui dit-elle.

— Ma mère, ce sont des Cosaques! répondit froidement René.

L'insulte. Dessin de Vierge.

Et, sans rien ajouter, il retourna près de l'âtre.

Ce sont des Cosaques !

Ces quatre mots bouleversèrent Mme de Montrieux.

Elle retomba stupéfiée sur sa chaise sans comprendre le sentiment nouveau qui s'éveillait en elle.

Ce qu'elle éprouvait, l'enfant doit le ressentir lorsqu'une idée se fait jour dans son esprit, lorsqu'un objet inconnu frappe ses yeux pour la première fois.

Impression confuse et vague, ce n'était ni de la pitié pour les paysans tués ou ruinés, pour leurs villages brûlés, pour leurs moissons détruites; ni de la haine contre les auteurs de toutes ces misères; c'était quelque chose de plus personnel et de plus élevé cependant.

Il lui semblait souffrir elle-même de tout cela dans son orgueil et dans sa dignité.

Tout le jour elle fut triste, absorbée, non, comme de coutume, dans l'unique pensée de son fils, mais dans cette douleur dont elle ne se rendait qu'un compte imparfait.

Elle s'interrogea, se demanda par quels liens invisibles elle tenait à cette terre de France pour se sentir frappée en même temps qu'elle par le sabot de ces chevaux sauvages.

Puis elle essaya de réagir.

Que lui importait, en somme, que la France fût ou non envahie? Le château des Viviers n'était d'aucun pays. C'était la patrie de René; son paradis à elle. Hors de là, rien!

Mais elle eut beau faire, pendant toute la nuit, au milieu de son sommeil, elle revit, emportés dans une course fantastique, les trois petits chevaux ébouriffés des Cosaques et leurs farouches cavaliers.

Le lendemain, le jour venait de poindre, quand elle fut réveillée par Benoît qui frappait violemment à sa porte.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

— Madame, répondit à voix entrecoupée le vieil intendant... les Russes... sont en bas!... Ils prétendent se loger... ici!

— C'est bien! j'y vais.

Elle s'habilla précipitamment et descendit.

A cheval devant le perron, l'état-major d'un corps d'armée russe attendait; un peu plus loin, l'escorte.

Derrière l'officier qui semblait commander en chef et dont le chapeau à cornes, pointu du haut, était surmonté d'un panache de plumes blanches, se tenait un cavalier d'aspect bizarre et sauvage. C'était un hetman de Cosaques, coiffé d'un bonnet de fourrure autour duquel il avait enroulé les lambeaux d'un drapeau français dont les franges d'or lui retombaient sur l'épaule.

Dès que la baronne l'eut aperçu, son regard ne s'en détacha plus.

Comme un fleuve qui brise ses digues, une passion nouvelle venait de l'envahir tout entière.

Frappée au visage et traînée dans la boue, elle eût moins souffert qu'à la vue du chiffon tricolore qui pendait sur la tête de ce Cosaque! Se fût-il agi de René lui-même, qu'elle n'eût pas souhaité plus ardemment de le venger!

C'était la patrie vaincue que ce soldat brutal insultait lâchement!

La patrie! — Mme de Montrieux venait de comprendre ce que voulait dire ce mot-là!

Elle était restée immobile au sommet du perron, comme une statue de l'Indignation ou de la Douleur.

L'état-major avait mis pied à terre et gravissait les marches.

Le général russe passa le premier et la salua. Sans lui rendre son salut, sans détourner la tête, elle le regarda passer.

Mais lorsque l'hetman de Cosaques arriva devant elle à son tour, de la main gauche elle lui arracha violemment son bonnet de la tête et de la droite le souffleta!

Fou de rage à cette insulte inattendue, l'hetman avait tiré son sabre et levait le bras.

Une seconde de plus, c'en était fait, lorsqu'un des officiers de la suite écarta brusquement l'arme en disant au Cosaque en français :

— Je connais cette femme, elle est folle!

Puis il l'entraîna.

Tout l'état-major, gesticulant et criant, disparut avec eux.

Cela s'était passé comme dans un rêve, si rapidement, que Mme de Montrieux avait à peine entrevu le sabre levé sur sa tête, à peine vu l'homme qui venait de la sauver; — assez, cependant, pour le reconnaître.

Elle l'avait rencontré jadis une fois, une seule, au bal des Tuileries, derrière l'ambassadeur du czar. De toute la nuit, il ne l'avait pas quittée des yeux. Elle ne devait son salut qu'au souvenir qu'il avait gardé d'elle.

En un pareil moment, cela comptait si peu, qu'elle ne lui en sut aucun gré.

Peut-être aussi, trop surexcitée, n'avait-elle qu'imparfaitement compris le danger qu'elle venait de courir; danger terrible cependant; plus terrible encore, sans doute, si René se fût trouvé là.

Et peu s'en était fallu qu'il ne s'y trouvât.

Réveillé par le bruit, il s'était levé. Mais, soit qu'il jugeât sa présence inutile, soit qu'il eût peur de ne pouvoir se contenir, caché derrière le rideau d'une fenêtre, il s'était d'abord contenté de regarder. Il avait vu s'approcher les officiers et l'escorte; l'hetman gravir les marches; il avait vu la main de sa mère s'abattre sur son visage; et seulement alors, tremblant, à demi fou — de frayeur, moins peut-être que d'orgueil — il était sorti de sa chambre et descendu jusqu'au perron.

Tout était fini.

Bousculé par les officiers russes, il s'écarta pour les laisser passer.

Mais quand ils eurent disparu, tandis que sa mère, encore effarée, regardait fixement le lambeau tricolore qu'elle tenait, il s'approcha d'elle, lui prit la main, celle qui venait de souffleter l'hetman, et la porta passionnément à ses lèvres.

— Tu me pardonnes? lui dit-elle avec un sourire désespéré. Je ne me pardonne pas!... Viens!

Et, longeant les murs, elle se mit à courir — si vite, qu'il pouvait à peine la suivre.

A cent pas du château, sous bois, elle s'arrêta devant un petit pavillon — celui qu'habitait le garde, du temps où le baron chassait — elle en ouvrit la porte; décrocha de la muraille où il pendait depuis vingt ans un vieux fusil rongé par la rouille, et le présentant à René :

— Peux-tu t'en servir? lui dit-elle.

René prit le fusil, l'arma, l'appuya contre son épaule gauche et fit retomber le chien.

— Pars! s'écria-t-elle avec un cri de joie. Va rejoindre nos paysans! va te battre!... Si tu meurs, je te vengerai!

— Me battre? Oh oui, ma mère! Mourir? non pas! Nous nous reverrons! Et cette fois nous aurons le droit de ne plus nous quitter... Merci!

— Tu y avais donc songé?

— Bien souvent.

— Pourquoi n'es-tu pas parti?

— Vous en seriez morte!

Le dévouement de son fils lui parut immense à côté du sien.

Elle l'embrassa une dernière fois, s'assura que sur sa route les allées du parc étaient désertes, et lui dit :

— Va!

René jeta son fusil sur son épaule, et d'un bond disparut sous bois.

Mme de Montrieux frissonna.

— On me l'avait bien dit, murmura-t-elle, que je payerais cher un jour mon aveuglement et ma faiblesse!... Egoïste! Je ne l'ai laissé vivre que pour moi!... Quand je pense à ce que je pouvais, à ce que je devais faire de lui!... Voilà ce que j'en ai fait!... un

partisan !... Et ceux qu'il va rejoindre ne le trouveront peut-être pas digne de mourir à côté d'eux !

Chose étrange ! Si dure que fût cette séparation — qui l'eût tuée quinze jours plus tôt — elle en souffrait à peine. Il lui semblait moins cruel de savoir son fils exposé à tous les dangers que de le voir impuissant et désarmé devant ce Cosaque dont le souvenir seul la faisait rougir de honte.

Son parti était pris. — Elle rentra, presque souriante, au château.

Ne trouvant pas de domestiques, les vainqueurs s'étaient servis eux-mêmes. Des débris de toutes sortes jonchaient déjà le parquet.

Des officiers réunis autour de la table, quatre ou cinq dormaient, ivres à moitié ; les autres, à la vue de la baronne, essayèrent de se lever et retombèrent sur leur chaise.

— Ne vous dérangez donc pas, messieurs ! dit-elle gracieusement.

Puis, ayant sonné Benoît :

— Si ces messieurs ont besoin de quelque chose, vous êtes à leurs ordres.

Elle avait compris de quelle importance il était de ne plus éveiller la défiance de ses ennemis. Il fallait à tout prix, pour rester libre, effacer en eux le souvenir de sa violence et justifier par ce revirement soudain une folie passagère.

Les femmes ont, dans les circonstances exceptionnelles, une énergie devant laquelle reculent étonnés les hommes les plus forts.

Dans cette épouvantable situation, seule au milieu de soldats qui mettaient sa maison au pillage, séparée de son fils qu'elle ne devait plus revoir peut-être, Mme de Montrieux n'eut ni un instant de frayeur ni un moment de faiblesse.

Sa chambre lui restait ; elle s'y fit servir, y demeura ; n'ayant avec ses hôtes de relations que celles dont le hasard lui imposait le supplice, lorsqu'elle sortait pour aller au bout du parc reprendre, chaque jour, devant le saut de loup, la place où elle avait autrefois si longtemps et si doucement vécu.

Le mur, interrompu là, lui permettait de voir au loin.

Elle fouillait l'horizon des yeux ; et son cœur battait à lui briser la poitrine, lorsqu'un point noir apparaissait du côté des bois sur la plaine couverte de neige.

C'était son fils peut-être !... ou quelque paysan dépêché par lui.

René ne pouvait la laisser sans nouvelles.

Un soir, en effet, un gamin de Sommevesle se glissa dans le parc et lui remit, jetés à la hâte sur un coin de journal taché de poudre et de boue, ces quelques mots seulement :

« Je suis vivant ; je vous aime. »

Mme de Montrieux n'en voulait pas plus. Elle prit le gamin à bras-le-corps et l'embrassa.

— Tu l'as vu ? demanda-t-elle.

— Non. C'est un gars du pays qui m'a donné ça.

— Vous avez des nouvelles, vous autres?

— Souvent.

— Veux-tu venir me les répéter ?

— Dame !... oui !... si...

Le marché fut bientôt conclu. Personne, la veille encore, ne l'eût accepté. Mais l'opinion s'était bien modifiée sur le compte de la baronne. On savait René dans les bois, on pardonnait à sa mère ; et la haine de tous était devenue de la pitié.

A compter de ce jour, elle put suivre, pour ainsi dire pas à pas, son fils et ses compagnons dans la lutte qu'ils soutenaient contre une armée tout entière.

Lutte héroïque et folle ! dont les alliés paraissaient du reste ne pas s'inquiéter outre mesure.

Trop certains, hélas ! du succès, ils faisaient bonne chère au château, mettaient Benoît sur les dents et menaçaient de vider la cave.

Cela ressemblait à une prise de possession. — Vers la fin de février cependant, le bruit de leur prochain départ se répandit.

Cette nouvelle, si longtemps espérée, laissa Mme de Montrieux insensible.

Ce jour-là — pour la quatrième fois — elle avait jusqu'au soir attendu le gamin qui lui apportait des nouvelles de René.

Le gamin n'était pas venu !

Devant cela, tout s'effaçait !

Sans écouter, sans répondre, elle monta dans sa chambre et se mit à la fenêtre, moins pour rafraîchir son front brûlant que pour épier tous les bruits.

La nuit était noire, le silence profond.

Par instants seulement, le vent faisait tomber une feuille morte ou craquer une branche ; la chouette, au sommet d'un vieux chêne, jetait son cri monotone et triste... et puis, plus rien !

Tout à coup la baronne se redressa, frémissante, et prêta l'oreille.

Elle venait d'entendre siffler dans la direction du saut de loup ; siffler d'une manière étrange.

C'était comme un appel ou un signal.

Elle attendit.

Au bout de quelques minutes, le même sifflement se répéta, plaintif et lugubre.

Elle se prit à trembler de tous ses membres ; un pressentiment sinistre arrêta les battements de son cœur. Son instinct lui criait que c'était à elle que s'adressait à travers la nuit cet appel désespéré.

Sans lumière, pieds nus, pour n'éveiller personne, elle descendit, traversa le parc et courut au saut de loup.

Là, elle s'arrêta pour écouter.

Une troisième fois, le même sifflement la fit tressaillir. C'était plus loin, du côté de Sommevesle.

En longeant le mur, elle gagna la petite porte qui s'ouvrait sur le village ; cette porte devant laquelle, un jour, elle avait vu René jouer au soldat.

Elle l'ouvrit et, n'entendant plus rien, appela :

— René !

— Par ici, madame ! répondit une voix inconnue.

La baronne alla dans la direction de cette voix.

— Mon fils ? s'écria-t-elle ; où est mon fils ?

En ce moment les nuages du ciel se déchirèrent ; elle put regarder... et voir !

Sur une civière faite à la hâte, un corps étendu, les bras pendants, le visage caché sous les plis d'une blouse ! Auprès, quatre paysans immobiles, le fusil au dos, la casquette à la main !

Les nuages se refermèrent ; la nuit redevint profonde et sinistre !

Etait-ce un rêve, cette horrible chose ?

Elle se mit à genoux et promena ses deux mains sur le corps qu'elle n'avait fait qu'entrevoir.

Il était roide et déjà froid !

Ce n'était pas un blessé ! c'était un mort !

— Ce n'est pas mon fils ! criait-elle ; montrez-le-moi ! ce n'est pas lui !

O dernière lueur de l'espérance humaine, quel souffle terrible il faut pour t'éteindre !

Les nuages venaient de s'entr'ouvrir encore.

C'était bien René.

Otez à un corps tout le sang de ses veines, il vous restera quelque chose qui vivra plus que ne vivait Mme de Montrieux dès qu'elle l'eut reconnu.

Elle ne jeta pas un cri, ne versa pas une larme ; elle se pencha seulement sur le cadavre et colla ses deux lèvres sur les siennes, comme s'il lui fût resté dans la poitrine un dernier souffle à recueillir !

Puis elle se releva, et ne prononça que ce mot :

— Venez !

Les quatre hommes reprirent leur fardeau lugubre et la suivirent jusqu'au château.

Dans l'antichambre du rez-de-chaussée, elle leur fit signe de s'arrêter, leur tendit la main et les congédia.

Tout s'était fait silencieusement. Le factionnaire, à vingt pas de là, n'avait rien entendu.

Mme de Montrieux referma la porte.

Puis, sans hésiter, comme si chacune de ses actions avait été de point en point résolue d'avance, elle se glissa dans la cuisine, où dormaient les Cosaques de

La civière. Dessin de Vierge.

l'escorte ; y prit une lanterne, l'alluma ; monta la poser au second étage sur le bord d'une marche, pour éclairer faiblement l'escalier ; cela fait, descendit ; prit dans ses bras le cadavre de son fils et, sans trébucher une seule fois, remonta !

Elle coucha René sur son lit ; sur ce lit près duquel jadis elle avait si souvent veillé ; ce lit où il dormait lorsque, folle de douleur, elle l'avait elle-même volontairement mutilé !

Pour un éternel sommeil, elle l'y coucha ; se mit à genoux, fit une courte prière et sortit.

Rapide, silencieuse, comme un fantôme, elle traversa la maison tout entière et s'en alla frapper doucement à la porte de Benoît.

Les vieillards ont le réveil facile ; Benoît d'ailleurs ne se couchait plus depuis l'arrivée des alliés.

En une seconde, il fut prêt.

— Marchez pieds nus, et venez ! lui dit-elle en s'engageant dans l'escalier de service qui s'ouvrait au bout du couloir.

Benoît obéit.

En bas, elle ouvrit la petite porte qui donnait sur la cour des communs, encombrée de paille et de foin pour le service des chevaux.

Là, tendant à Benoît sa main qui tremblait :

— Mon ami, lui dit-elle, j'attends des nouvelles de René. Quelqu'un doit venir cette nuit de sa part chez Jérôme le charron... Allez-y.. Si l'on tarde, vous attendrez jusqu'au jour!... Vous attendrez !

Et, comme il s'éloignait :

— Surtout, lui dit-elle encore, ne revenez pas avant le jour!

Benoît disparut.

— Pauvre vieux serviteur! murmura Mme de Montrieux, tu ne reverras plus ceux que tu as si longtemps aimés !

Puis se retournant vers le château, perdu dans l'ombre, et dirigeant vers lui son poing fermé :

— A vous autres, maintenant!

Tout dormait !

L'incendie. Dessin de Vierge.

Les hommes de l'escorte, couchés dans l'office, n'avaient d'issue à l'extérieur qu'une fenêtre sur la cour où se trouvait la baronne.

Devant cette fenêtre elle amoncela de la paille et du bois !

Les officiers, logés au premier étage, ne pouvaient sortir que par le grand escalier.

Elle le couvrit de paille et de bois de la base au sommet.

Inaccessible à la fatigue, elle jeta pêle-mêle dans les pièces du rez-de-chaussée tout ce qui restait dans la cour de foin, de paille et de bois.

Elle mit le feu partout et remonta dans la chambre de René.

Elle s'agenouilla près du lit, posa sa tête contre la tête livide de son fils, ferma les yeux et ne bougea plus !

. . . . . .

Quand Benoît revint le lendemain, il ne restait du château des Viviers qu'un brasier immense et quatre murs noircis par la flamme.

Personne n'en était sorti !

PAUL CÉLIÈRES.

ÉTUDES MORALES.

ROBINSONETTE [1].

XXII. — LES ENCHÈRES.

L'hiver était revenu pour la troisième fois depuis que Robinsonette habitait *la Tour aux hiboux*, quand un jour M. Michaud, qui tenait la chose d'un des fermiers de M. Grisol, le propriétaire des ruines, lui apprit que celui-ci venait de mourir. Le premier effet de cette nouvelle sur la jeune fille fut une sincère impression de regrets envers cet homme qui lui avait témoigné tant de réel intérêt.

— N'avait-il pas laissé comprendre, dit M. Michaud, qu'il arrangerait ses affaires en vue de ta tranquillité?

— En effet, repartit Marie, mais il aura oublié ça. Je lui étais étrangère. Et d'ailleurs je comprends qu'il n'ait pas voulu faire tort à ses héritiers.

— C'est égal, dit le fermier, la chose vaut la peine qu'on s'en informe, et comme je dois aller à la ville un de ces jours, je m'en informerai.

Or le résultat des informations prises par M. Michaud fut que le défunt, qui avait pour héritiers quatre neveux ou nièces, entre lesquels il avait toujours dit qu'il n'entendait faire aucune différence, était mort sans modifier par aucun acte l'ordre naturel de sa succession; on ne savait pas même qu'il eût formulé aucun legs. Le notaire avait ajouté qu'une vente judiciaire des biens serait effectuée sur la demande des héritiers, qui, as entendaient *réaliser* l'avoir de la succession et non se la partager en nature.

— Donc, on vendra la tour? demanda Marie.

— Oui, sans doute, comme le reste, repartit M. Michaud, qui ajouta avec un rire significatif : Mais ça ne fera pas un lot bien fort, et quelqu'un — que je connais — pourrait bien se trouver qui l'achètera avec l'intention de te le louer.

— Pas bien fort, dites-vous, répéta Marie, qui était soudain devenue préoccupée. A quelle somme croyez-vous donc que ça monte?

— Oh! que sais-je?... A vrai dire, tu en as bien augmenté la valeur... Mais enfin, des rochers, des masures... Mettons deux ou trois cents francs, c'est bien le bout du monde...

— Et si je misais, moi, monsieur Michaud?

— Toi, fillette!... Diable! as-tu donc déjà de ces *grosses* sommes en mains?... Mais c'est pour rire ce que je dis là... Tu as raison, c'est une bonne idée qui te vient... Au surplus, sais-tu bien ce qui arrivera si tu mises?

— Quoi donc?

— Que personne n'enchérira; oh! j'en répondrais!... non, personne.

— Alors, qu'est-ce que ça fera?

— Eh pardienne! ça fera que tu auras la chose au plus bas prix!... Eh oui! c'est une idée, entends-tu?... Ah! seulement, comme tu n'es pas d'âge, on devra faire miser pour toi par un tuteur qu'on te nommera... Mais, sois tranquille, nous ferons arranger ça d'ici à la vente, qui n'aura pas lieu avant deux ou trois mois... Enfin, penses-y.

— J'y penserai, monsieur Michaud...

Elle y pensa si bien, que la décision en fut prise aussitôt. Et le dimanche suivant, comme la mère Burel lui parlait de son idée, dont elle avait eu vent par M. Michaud, et qu'elle approuvait fortement :

— Seulement, dit la petite de sa voix la plus caressante, il faudra que vous me veniez en aide en cette occasion.

— Tu n'as qu'à dire, mignonne chérie, tu le sais bien.

— Oui. Comme je ne suis pas d'âge pour pouvoir acheter...

— Oh! M. Michaud m'a dit qu'il ferait régler tout ça, interrompit la mère Burel, ne t'inquiète de rien...

— Eh! à quoi bon régler?... N'y aurait-il pas un meilleur moyen? Est-ce que vous ne pourriez pas acheter pour moi, vous... ce serait tout comme si j'achetais.

— Y songes-tu! se récria la mère Burel; acheter, moi; il faudrait qu'on mît l'acte à mon nom.

— Oui, et quand je serais d'âge vous me le rendriez.

— Mais, chérie, si je mourrais avant?...

— Non, vous ne mourrez pas, fit Marie avec un joli sourire; et d'ailleurs, est-ce qu'alors ça ne passerait pas à Pierre? Et voudrait-il garder mon bien, lui?

— Non, certes! s'écria le jeune homme, qui était présent à cet entretien; mais enfin, je peux mourir aussi, moi!

— Ah! fit Marie, avec une sorte de bruyant éclat en levant les bras, pardienne, et moi aussi je peux mourir, et alors je serais bien aise que vous héritiez de moi, puisque vous êtes mes meilleurs, mes premiers amis...

— Allons, pourquoi dis-tu de ces tristes choses, méchante fille? dit gravement Pierre.

— Eh! parce que c'est vous qui en dites tout d'abord... Mais, voilà, c'est entendu comme ça; ne me refusez pas, ou je ne vous revois plus de ma vie. Je le veux, entendez-vous, je le veux.

C'était bien la première fois qu'elle leur parlait ainsi; mais elle avait prouvé que sa volonté avait quelque poids, quelque valeur, la charmante enfant. La mère et le fils comprirent qu'ils s'y opposeraient en vain. Ils acceptèrent la confiante mission... Et ma foi, Marie les embrassa tous deux bien fort pour *le service* qu'ils consentaient à lui rendre.

Il ne s'agissait plus alors que d'attendre le jour fixé pour la vente... Or, comme le bruit se répandit que Robinsonette comptait acquérir la tour qu'elle habitait, et que chacun trouvait cela tout naturel, une sorte de mot d'ordre circulait pour que nul n'allât sur son enchère.

La brave enfant se faisait donc une véritable joie de cette acquisition. Quand les affiches posées annoncèrent que la vente aurait lieu le 19 mars, jour de la saint Joseph :

— Juste la date de ma naissance, s'écria-t-elle en serrant les mains de la mère Burel; ça me portera bonheur pour ma seizième année.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Et, comme dans le temps où Marie se promettait une si douce satisfaction, la rumeur publique signalait chez la fille de M. Hureau un évident surcroît d'ennui que lui causait la vie scandaleuse et dépensière de son mari — des gens de la ville en avaient parlé au pays :

— Mon Dieu ! disait-elle avec son instinct de sincère commisération, pourquoi faut-il qu'il y en ait qui pleurent pendant que d'autres sont contents? Sa douleur me fait peine, et vraiment mon contentement en est comme embarrassé.

Le 19 mars arriva ; c'était un dimanche ; le notaire du bourg était venu avec son clerc au village pour ouvrir les enchères dans la salle de la mairie, où la foule des curieux se mêlait aux intéressés.

Quand Marie, la mère Burel, Pierre et M. Michaud — qui avait tenu à être présent — arrivèrent à la porte de la salle, on s'écarta avec une déférence unanime pour leur livrer passage, et une rumeur sympathique les accueillit. Le front de Robinsonette rayonnait ; mais soudain il s'assombrit, car parmi les personnes qui faisaient cercle autour de la table derrière laquelle se tenait le notaire, elle aperçut le visage dur et rechigné de son opiniâtre ennemie. La fille de M. Hureau était là, assise au premier rang, semblant, par sa tenue froide et hautaine, réussir à s'isoler au milieu de cette foule bruyante, qui, du reste, ne lui accordait qu'une attention peu flatteuse.

— Elle ici ! dit la jeune fille, en serrant avec un mouvement d'effroi le bras de la mère Burel ; que veut-elle?...

— Qui sait? fit, en affectant l'indifférence, la brave femme, qui ne laissait pas ainsi voir le fond de sa pensée.

La vente commença, qui se poursuivit avec les lenteurs accoutumées qu'occasionnent les enchères tardives alors que les *feux* vont s'éteindre. Il y avait onze lots à vendre, et vu l'importance inférieure de sa mise à prix, *la Tour aux hiboux* avait l'avant-dernier rang. Cela prit plus d'une heure, pendant laquelle Marie était dans une fièvre d'appréhension, d'autant mieux motivée que, sur aucun des lots, son ancienne maîtresse n'avait mis aucune enchère.

Enfin l'on *alluma* pour le onzième lot et Mme la marquise parut encore rester complétement indifférente à ce qui se passait.

La mise à prix était de cent francs. Le clerc du notaire annonça cette somme.

— Cent vingt, dit la mère Burel, dont la voix tremblait.

Un silence général se fit, et ce fut avec anxiété que tous les regards, moins celui de la marquise, se portèrent sur la bougie qui se consumait.

— A cent vingt francs ! cria le clerc, personne n'enchérit ; à cent vingt francs !

— C'est bien entendu ! ajouta le notaire.

Même silence.

Marie commençait à respirer, car les enchères auxquelles elle venait d'assister lui ayant démontré le mode d'adjudication, et la bougie touchant à son terme, elle pouvait se dire que la chose désirée allait s'accomplir.

— Personne n'enchérit ! répéta le clerc, alors que la flamme qui dévorait le petit bout de cire commençait déjà à vaciller pour s'éteindre.

— Nous allons adjuger ! reprit le notaire.

Marie sentit son cœur s'épanouir, et déjà bien des regards de félicitation se dirigeaient vers elle.

Mais alors on entendit ces mots sèchement articulés :

— Deux cents !

C'était la fille de M. Hureau qui avait parlé, sans faire un mouvement, si bien que le notaire dut chercher d'où l'enchère était partie :

— Qui a misé? demanda-t-il.

— Moi ! répondit la marquise, en redressant fièrement le front.

Et elle ajouta de façon à être bien entendue :

— C'est l'endroit où mon père est mort ; voilà pourquoi...

Une huée générale l'empêcha de compléter sa déclaration. Mais l'opération judiciaire suivait son cours.

— Misez encore, dit M. Michaud, en se penchant vers la mère Burel, qui avait peine à soutenir Marie, prête à défaillir. — Allez, nous vous soutiendrons.

— Deux cent cinquante ! dit la vieille femme.

— Cinq cents ! cria la marquise, qui se leva et promena sur l'assistance des regards impertinents.

— C'est fini, elle l'aura ! murmura douloureusement la pauvre Marie, je n'ai pas tant d'argent !

— Six cents ! cria, pour son propre compte, M. Michaud.

— Mille francs ! riposta la marquise.

— Allons-nous-en ! fit alors Marie, allons-nous-en. j'étouffe !...

La salle était si pleine, qu'il eût été difficile d'en sortir assez vite. Pierre et M. Michaud conduisirent ou plutôt portèrent la jeune fille vers une fenêtre qu'ils ouvrirent. Le grand air parut la remettre un peu ; mais en ce moment le notaire disait :

— Adjugé à madame...

Marie n'en put entendre davantage — elle tomba sans connaissance dans les bras de la mère Burel...

XXIII. — VIVE ROBINSONETTE.

On la porta dans une maison voisine, où les soins les plus empressés lui furent prodigués. Elle entendit, en revenant à elle, que M. Michaud donnait à quelqu'un la commission d'aller à la ferme pour y faire atteler la carriole, sur laquelle on la reconduirait à la tour.

— Non, s'écria-t-elle, pas à la tour ! c'est chez *elle* maintenant. Elle viendrait m'en chasser, me faire un affront ! Emmenez-moi où vous voudrez, je ne sais où, ça m'est égal, mais pas à la tour !...

— Alors chez moi ! repartit M. Michaud.

— Oui, chez vous, je veux bien, mais pas à la tour !

A la façon dont elle avait accepté cette offre, qu'en tout autre temps son extrême discrétion lui eût fait décliner, on pouvait comprendre combien rude était le coup qui l'avait frappée.

Il va sans dire qu'à peine eut-elle retrouvé la conscience d'elle-même, elle ne manqua ni de sages conseils ni d'affectueuses consolations. Tel lui remontrait qu'elle aurait bien tort de se démoraliser pour ce contre-temps, qui pouvait troubler un instant l'ordre de sa vie, mais rien de plus, attendu qu'elle ne manquerait pas d'asiles peut-être plus convenables pour son genre de négoce ou d'industrie. Tel autre opposait à ses craintes d'affront, que bien qu'adjudicataire de la tour, la fille Hureau n'avait pas le droit d'en prendre la jouissance immédiate, car, encore qu'il n'y eût pas lo-

cation, il y avait cession des lieux en présence de nombreux témoins, et, partant, obligation de délai, etc., etc.

Mais la pauvre Marie ne faisait que branler la tête à toutes ces raisons d'un air qui signifiait :

— C'est fort bien dit tout cela, mais je ne suis pas moins cruellement atteinte.

Oui, cruellement et doublement! D'abord, parce qu'accoutumée à vivre en cet endroit, dont peu à peu elle avait, comme par enchantement dissipé l'aspect désolé, elle devait laisser là presque autant de regrets que de pierres réunies, que d'arbrisseaux plantés, que de brins d'herbes cultivés; ensuite et surtout parce que le droit à ce séjour lui avait été ravi, juste au moment où elle croyait voir se réaliser le beau rêve caressé pendant plusieurs mois d'une entière et indéfinie possession.

— Çà, mais! s'écria tout à coup M. Michaud, une idée : la femme ne peut pas acheter de son chef, sans le consentement de son mari... La vente ne sera peut-être pas valable, il faut voir!...

Et il sortit en courant pour poser la question au notaire, qui devait être encore là. Une flamme s'était allumée dans les yeux de Marie...

Bientôt le fermier rentra :

— Elle a le consentement en règle, dit-il; mais, entre nous, à ce que m'a dit le clerc, ça lui aurait coûté cher.

— Comment? demandèrent plusieurs assistants.

— En ce qu'elle aurait envoyé en retour une certaine procuration... Il ne s'est pas expliqué mieux. . . .

. . . . . .

Marie fut emmenée chez M. Michaud, où la mère Burel l'installa dans son lit. Toute la nuit elle eut une fièvre terrible. On manda le médecin, qui ne put venir que le lendemain matin et la trouva fort mal. — Elle alternait entre le délire et la somnolence...

Ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'un mieux se manifesta, et seulement après une grande semaine qu'on put, avec des ménagements, lui faire part des choses qui s'étaient passées pendant ces huit jours et qui n'étaient pas sans intérêt pour elle.

— Sais-tu bien, fillette, lui dit la mère Burel, que les chances te sont revenues d'être un jour propriétaire de ta chère tour?

— Comment donc?

— Le gendre de M. Hureau aurait, paraît-il, dissipé toute la fortune et plus même, car la justice est venue le chercher ici l'autre jour, chez sa femme. Il est mêlé — et Gribiou avec lui — à une grande affaire d'escroquerie. On le cherche... On ne le tient pas... Mais tout est mangé, tout; la Julie n'a plus rien... Elle est partie, sans dire où elle allait... On a mis les scellés...

— Pauvre femme!... fit encore Robinsonette. . .

. . . . . .

Six mois plus tard, il y avait une nouvelle vente à la mairie du village... Et cette fois, quand la bougie s'éteignait sur une première et unique enchère du lot dit *la Tour aux hiboux*, le notaire disait :

— Adjugé à Mme veuve Burel!

Et la foule des assistants battait des mains et criait : « Vive Robinsonette ! »

La semaine d'auparavant, Pierre Burel avait dû comparaître au chef-lieu, comme témoin, dans un procès de cour d'assises. Sur le banc des accusés étaient assis, côte à côte, le gendre de M. Hureau et Gribiou, son serviteur et complice. Pierre avait été appelé avec d'autres gens du village qui pouvaient renseigner la justice sur les antécédents du domestique de l'usurier; ce fut alors que Gribiou se vanta avec cynisme d'avoir su autrefois arranger les choses de façon que Pierre fût soupçonné de vol chez ses maîtres d'apprentissage. Mis au courant des êtres par le confiant garçon, il se glissait dans l'atelier et faisait les coups qui étaient ensuite attribués à l'apprenti.

Il fut condamné à cinq ans de prison, le maître à sept...

On n'entendit plus jamais parler d'eux au pays.

Quant à Mme Julie, demandée comme témoin à décharge par son mari, elle ne comparut pas... On n'avait pas su où lui adresser l'avis.

Quelques années plus tard, un garçon du village qui, soldat, avait été en garnison à Marseille, prétendait l'avoir reconnue en la personne d'une femme fort misérablement accoutrée, qui, portant deux ou trois bouteilles et quelques verres dans un panier, s'en allait détaillant du rogomme aux matelots du port.

ÉPILOGUE.

On était en automne. Il y avait environ deux ans que l'adjudication, faite au nom de la mère Burel, avait assuré à Robinsonette la tranquille possession des ruines et de leurs dépendances, devenues par les soins et le travail de la jeune fille une sorte de pittoresque petit domaine tout verdoyant, tout animé.

Marie avait alors plus de dix-huit ans. De l'aveu de tous, c'était la plus attrayante créature qui se trouvât dans le pays.

Depuis un an, elle n'habitait plus seule à la tour.

— Vous devriez venir avec moi, avait-elle dit un jour à la mère Burel, car, forcée que je suis de courir le pays pour mes achats et mes ventes, tout souffre ici. Venez, nous serons de compte à demi, et peut-être gagnerez-vous autant que chez M. Michaud : je lui en ai déjà parlé. Il dit que c'est une bonne idée.

Et la mère Burel était venue.

Pierre, dont chacun vantait les habitudes laborieuses, l'habileté dans les travaux agricoles, la conduite exemplaire, était resté au service du brave fermier, qui avait en dépôt une petite somme, assez rondelette, économisée par le jeune homme; mais, selon la vieille habitude prise, il passait toutes ses après-dînées du dimanche à la tour...

. . . . . .

Or, vers le milieu d'août de cette année-là, Pierre, qui ne se ménageait guère quand les travaux commandaient et qui, depuis quelques jours, éprouvait un certain malaise, à la suite d'un *refroidissement* auquel il n'avait pas pris garde, Pierre tomba gravement malade. L'accès de fièvre qui devait l'aliter se déclara un jour où il était à la tour. Pendant une semaine sa situation fut telle, que le médecin hésitait à se prononcer. Dieu sait alors quelle lutte affectueuse s'établit entre les deux femmes, pour l'entourer des soins que son état exigeait.

Enfin sa forte et saine nature reprit le dessus. Après quelques jours de convalescence, il voulut retourner chez son maître.

— Encore huit jours, ordonna Marie qui craignait une rechute.

Pierre n'objecta rien. Les huit jours passés et comme il sentait ses forces revenues, il parla encore de quitter la tour.

— Non, dit Marie, car la mère et moi nous avons

fait le projet d'un voyage que nous ne pouvons accomplir qu'autant que quelqu'un gardera la maison pendant notre absence. Jamais meilleure occasion !

— Où voulez-vous donc aller? demanda Pierre.

— Depuis longtemps, répondit Marie, j'ai envie de revoir mon pays. La mère veut bien m'y accompagner. Je compte que c'est une affaire de quatre jours au plus. Nous partons demain matin samedi. Nous arrivons le soir au pays. Nous y passons la journée du dimanche. Nous revenons le lundi à la ville, où nous nous arrêtons pour que je revoie aussi les endroits où j'ai demeuré, et pour faire quelques emplettes ; le mardi, vers midi, nous sommes de retour, et le mardi tu pourras rentrer chez M. Michaud.

— Très-bien ! allez, je garderai la maison.

Le lendemain donc Pierre accompagna jusqu'au bout du coteau les deux voyageuses, puis il revint s'installer à la tour, pour attendre ce mardi, qui lui semblait ne plus vouloir arriver.

Le dimanche, vers quatre heures, M. Michaud, qui revenait du village, monta aux ruines. Il trouva Pierre, les manches retroussées, entouré de scies, de marteaux, de haches, épointant des pieux, taillant des lattes, dressant des planches...

Le retour. Dessin de F. Lix.

— Eh! mon Dieu, comme te voilà en besogne et affairé. On dirait que la journée n'ait pas douze heures.

— Ah ! vous comprenez, repartit gaiement le jeune garçon ; c'est une surprise que je veux lui faire. Depuis quelque temps son colombier ne lui semblait plus assez commode. Je veux qu'elle en trouve un autre en arrivant. Au surplus, on m'a promis une belle paire de pigeons-paons, tout blancs, avec la queue en roue ; j'irai les chercher, je les mettrai dans le colombier nouveau avec les autres ; ça lui fera même deux surprises pour une... Vous comprenez...

— Oui, oui, je comprends, fit le fermier avec un sourire significatif. Çà, mais ! sais-tu ce qu'on m'a dit là-bas au village tantôt, en me parlant de son absence, à *elle?*

— Quoi donc, maître?

— Qu'elle est allée dans son pays tout bonnement pour en rapporter les papiers dont elle pourra avoir besoin, à ce que chacun croit, un jour de l'année prochaine.

— Pourquoi donc? demanda Pierre en regardant M. Michaud d'un air ébahi.

— Allons, voyons, voyons, ne fais pas l'enfant!... Dans les premiers mois de l'année prochaine tu vas satisfaire à la loi, en tirant au sort ; fils de veuve, tu es exempt de droit... Et alors... Voilà que tu rougis

maintenant... Est-ce que les gens que ça ne regarde pas auraient été tout seuls à faire des projets à votre intention?

— Sur mon âme, maître, je vous assure qu'il n'en a jamais été dit un mot! fit Pierre qui était pris d'une vive émotion.

— Soit! mais ça va de soi, pardienne!...

— Oh! je ne sais pas si ça va de soi ou autrement, mais, tenez, voyez, rien que cette idée me met tout je ne sais comment!

— Qu'entends-tu dire?

— Qu'il y a des choses trop belles... qu'on n'ose pas croire vraies, tant que...

— Tant qu'on ne les voit pas accomplies... Eh bien! on les verra, j'espère. Et s'il n'y faut que mon aide, on l'aura, dit M. Michaud, dont Pierre semblait boire avidement les sympathiques paroles...

En ce moment, derrière la tour, retentit la voix de Loupiau, qui, lorsque sa maîtresse était absente, avait coutume de rester presque toujours en vedette sur une pointe de rocher d'où il pouvait découvrir tous les points de la vallée.

— Tiens, dit le jeune homme, qu'a donc le chien, c'est son aboiement de *reconnaissance!*

Pierre alla voir, M. Michaud le suivit. Et bientôt:

— Oh! mais regardez donc, s'écria Pierre, le doigt tendu vers la route, c'est ma mère, c'est bien elle... Je ne les attendais que mardi, ma mère revient seule... Il sera arrivé quelque malheur, bien sûr!... ô mon Dieu!

Et comme il avait encore toute l'impressionnable sensibilité d'un convalescent, Pierre sembla prêt à défaillir. Il s'appuya d'abord au mur pour ne pas choir, puis se laissa tomber assis sur le rocher.

— Çà, voyons, qu'est-ce que c'est que ces enfantillages? dit M. Michaud; pourquoi parles-tu sans savoir?

— Je vous répète, monsieur Michaud, qu'un malheur est arrivé. J'en ai l'assurance!

— Bah! bah! au moins devrais-tu attendre que ta mère t'en ait dit quelque chose. Viens, allons au-devant d'elle, nous saurons plus tôt!...

— Oh! je sens que je ne pourrais pas! soupira Pierre : j'étais trop content tout à l'heure, ce bonheur ne devait pas durer!

— Alors rentre, tu seras mieux dans la maison et ne te fais pas de ces frayeurs sans sujet!

M. Michaud le prit sous le bras, Pierre se laissa emmener inerte; il s'assit sur un banc, s'accouda sur la table, posa sa tête sur sa main et resta là comme abîmé dans la douleur du coup qu'il venait de recevoir.

M. Michaud sortit pour aller au-devant de la mère Burel...

Quand ils rentrèrent ensemble quelques minutes plus tard :

— Eh bien! mais, fit M. Michaud qui retrouva Pierre dans la même position, elle n'est pas morte, elle se porte très-bien... seulement!...

— Seulement? répéta Pierre en découvrant son visage blême où brillaient deux grands yeux hagards, seulement?...

La mère Burel courut à lui, et le prenant dans ses bras, et l'embrassant comme une mère sait embrasser son fils :

— Voyons, Pierre, dit-elle, tu es un homme, n'est-ce pas? tu m'aimes bien, tu ne voudrais pas me faire du chagrin... et tu sais bien que je ne voudrais pas te mentir, moi. Voyons, écoute; ce n'est peut-être pas pour toujours, mais...

— Elle ne reviendra plus, cria-t-il désespéré.

— Je n'ai pas dit ça, elle non plus... écoute, tu vas savoir et tu verras... Ecoute.

— J'écoute, mère, fit-il en affectant une ferme résolution.

Puis, se tournant vers M. Michaud, et d'une voix dolente :

— Ah! je vous disais bien qu'un malheur était arrivé! J'écoute, mère.

— Je vas tout te dire. Nous étions parties d'ici, nous avions bravement et gaiement fait la route; après un petit repos pour manger à la ville, nous avions poussé jusqu'à son pays, où nous arrivâmes dans l'après-midi. A tout ce qu'elle voyait elle pleurait de joie... Les voisines ne la reconnaissaient plus; mais à peine eut-elle dit qui elle était : « Comment! c'est toi, petite Clauselle, fit une vieille femme; mais sais-tu que justement ton frère André est revenu ces jours derniers? — Mon frère, s'écria-t-elle tout affolée, mon André! est-ce possible? Où est-il, que je le voie, que je l'embrasse!... Mais où est-il? Dites donc, dites vite. — Oh! il n'est pas ici, mignonne. Il est seulement venu savoir ce que vous étiez devenues... c'est que, vois-tu, c'est un monsieur, un homme riche maintenant. Paraît qu'il a fait fortune. Il n'entend pas habiter un pauvre endroit comme le nôtre. C'est à la ville qu'il veut se fixer. — A la ville! mais savez-vous son adresse?... demanda-t-elle aussi. — Oui, il l'a laissée par écrit sur un papier que nous avons, pour qu'on lui fasse savoir si on avait des nouvelles de toi, car il a été bien peiné quand il a appris que ta mère était morte, et il a dit qu'il comptait faire tout ce qu'il faudrait pour te retrouver, parce que, dit-il, c'est pour vous, pour toi qu'il a couru le monde afin d'amasser de l'argent, il veut que tu sois riche avec lui... »

— Riche avec lui, répéta douloureusement Pierre. Ah! il n'y a pas besoin d'en dire plus long, mère, ça suffit... Riche avec lui!...

— Attends cependant. Trois heures plus tard, grâce à une voiture qu'elle loua exprès, nous étions de nouveau à la ville, et nous trouvions le frère... Ils pleuraient tous deux de plaisir... Pour ne pas les gêner, moi, je les voulus laisser ensemble, mais elle ne voulut pas, disant que j'étais sa seconde mère, parlant de toi, qui étais son second frère. Et lui écoutait tout ça tranquillement... Nous nous couchâmes chacun dans une chambre, à l'auberge où il était logé. Le matin, presque avant le jour, j'entendis qu'on frappait à ma porte. Je me levai pour ouvrir. C'était le frère. Il entra et me parlant doucement : « Vous comprenez, me dit-il, je ne suis pas devenu riche pour que ma sœur reste une simple paysanne... » Moi, je l'arrêtai en disant (comme toi, tout à l'heure, mon Pierre) : « Ça suffit! » — Et voilà qu'elle entra tout affligée : « Mère Burel, qu'elle me dit, mon frère est mon maître, c'est le commandement de ma mère défunte, vous le savez, je lui ai promis que je lui obéirais comme à elle. Je ne peux pas manquer à ma promesse. Il veut que je reste avec lui. » Je répondis : « Tu as raison, ma fille, car si, morte ou vivante, je savais que mon Pierre me désobéît, j'en serais très-attristée. Obéis à ton frère pour respecter le commandement de ta mère. » Puis, parlant au frère : « Mais j'ai, lui dis-je, un acte de vente fait à mon nom, parce que Marie n'était pas en âge pour acheter; il faudra que

vous le preniez, car ça ne m'appartient pas... — Oh! fit-il, une misère. Ce n'est pas la peine, gardez ça. — Non. » Le frère étant sorti, Marie se jeta à mon cou, et m'embrassant : « Chère mère, je vous en prie, je vous le demande par amour de moi : laissez-moi vous laisser ce souvenir, ne me refusez pas, vous me feriez trop de chagrin... Je ne voudrais pas songer que d'autres habitent là où nous avons habité ensemble, où j'ai été si heureuse avec vous. Vous m'avez toujours appelée votre fille ; une fille peut bien donner un souvenir à sa mère... Vous aurez soin de tout... Dites à Pierre qu'il vienne avec vous, avec quelque peu de terres qu'il prendra en louage, vous serez là tranquilles... Dites-lui que c'est mon désir... dites-lui que je lui donne le brave Loupiau... dites-lui... » Elle ne put pas parler davantage : elle pleurait trop. Le frère revint, qui se mit à deviser de choses et d'autres... Et comme elle était allée un moment dans sa chambre : « Vous comprenez, me dit-il encore, je lui trouverai un bon parti ; elle fera un beau mariage... » Mais rentrant sur ces propos : « Mon frère, dit-elle de cet air de ferme volonté que tu lui connais, non ; sur ce sujet, c'est moi toute seule qui peux me commander ; nous vivrons ensemble, riches ou pauvres, tant que tu voudras, mais pour me marier, non, jamais !... — Et pourquoi donc? demanda le frère qui la regardait étonné. — Parce que! ... » Et comme j'avais cette main-là près de la sienne, elle me la serra si fort, si fort.

— Elle a dit ça! fit Pierre qui prit pour la porter à ses lèvres la main qu'avait montrée sa mère, et qui soudain parut comme entièrement rendu à toute son ardeur juvénile.

Puis s'adressant à M. Michaud :

— Allons, maître, il vous faudra chercher un autre valet, parce que, moi, vous comprenez, il faut que j'obéisse.

Le brave fermier serra la main du jeune homme... et il trouva aussitôt un prétexte pour se détourner, afin d'essuyer deux grosses larmes qui perlaient au bord de ses paupières.

. . . . . .

. . . . . .

L'hiver avait passé, le printemps était revenu qui déjà fleurissait les haies. Les marguerites piquaient de blanc les prés verts ; on avait revu la première hirondelle ; le pinson chantait sur les pommiers bourgeonnants...

C'était dans la semaine des Rameaux. L'air était tiède. Le soleil, qui allait se cacher derrière le coteau légèrement embrumé, jetait ses jaunes rayons sur la vieille tour, aux environs de laquelle tout reverdissait...

Loupiau, le bon Loupiau était assis sur le rocher qui lui servait de vigie coutumière. Pierre était venu près de lui s'asseoir, et pendant que le chien guettait le retour de sa vieille maîtresse en tournée dans la campagne, le jeune homme — qui venait là souvent — les coudes sur les genoux, le menton sur ses mains, laissait vaguement se perdre au loin ses regards.

A un petit cri du chien :

— Ah! c'est la mère! fit Pierre.

Et en toute hâte il descendit du rocher, pour aller au-devant de l'arrivante, qu'il eut bientôt rejointe et qu'il débarrassa des paniers pleins qu'elle portait à chaque bras. Puis tous deux remontèrent et, entrés dans la salle, ils causaient des emplettes qu'elle avait faites, en arrangeant pour les porter le lendemain au marché du bourg, comme faisait jadis Marie, les choses achetées.

La porte était fermée ; Loupiau, qui était entré avec eux, fit entendre une sorte de gémissement, auquel ils ne prirent pas garde tout d'abord ; puis il s'agita, puis il flaira vers la porte...

— Qu'a-t-il donc? se demandèrent la mère et le fils.

Soudain le chien bondit en tous sens en poussant des aboiements d'impatience.

— Quelqu'un rôde par là sans doute ; il sent, laisse-le aller, dit la mère.

Pierre ouvrit la porte. Le chien s'élança en donnant follement de la voix. Toute la vallée en retentit.

Alors la mère et le fils sortirent intrigués, curieux... Ils n'allèrent pas loin.

— Elle! s'écrièrent-ils en même temps.

Et, se tenant par la main, ils restèrent l'un à côté de l'autre comme plongés dans une extase indicible.

Marie était là en effet, qui, ayant achevé de gravir le chemin de la tour, s'arrêta devant eux ; Marie, tout de noir vêtue, mais en costume de paysanne. Tous deux croyaient rêver et gardaient le silence, comme de peur d'effaroucher leur ravissante vision.

— Vous voyez, dit-elle tristement, doucement, me voilà seule encore une fois. Mon brave André, c'était pour moi qu'il avait joie à être riche... Il a cru ne l'être pas assez. Tout a été perdu en quelques jours... Ça l'a tué, en dépit de mes soins, de mes consolations... Quand il n'a plus été là, je me suis dit : Ils ne m'ont peut-être pas encore oubliée, et...

— Viens, interrompit la mère Burel, qui prit la jeune fille par la main, et la conduisit vers une petite porte qu'elle ouvrit en disant :

— Regarde.

Cette porte était celle de la chambre qu'avait en dernier lieu habitée Marie. Rien n'en avait été enlevé. On y avait, au contraire, soigneusement apporté et rangé là tout ce qui lui avait appartenu, tout ce qui lui avait servi, depuis le grand chapeau de paille d'orge jusqu'aux petits sabots. Au mur, son tableau de communiante, que drapait le voile blanc retenu par une branche de buis toute verte. La couchette, bien dressée, garnie de draps fins nouvellement lessivés, avec son carreau de jaconas immaculé où dormait un bouquet de violettes, semblait attendre l'absente. Devant étaient posées deux hautes escabelles de bois blanc, brodées d'osier blond, portant chacune un vase de verre bleu garni des plus fraîches fleurs du printemps. On respirait là un air de sanctuaire.

— Ah! s'écria Marie en se jetant tout en larmes dans les bras de la mère Burel, le bonheur est ici.

— Je crois bien! fit Pierre, c'est toi qui l'as ramené.

— Espérons qu'il ne s'en ira plus jamais, dit la mère Burel.

— Oh! non, jamais! affirma la jeune fille. . . .

. . . . . .

Quand, au prône du beau jour de Pâques, le curé annonça qu'il y avait promesse de mariage entre Pierre Burel et Marie Closel, une sorte d'heureux murmure passa dans l'assemblée ; tous les cœurs s'associèrent pour demander à Dieu de bénir cette union.

Et Dieu laissa bien voir que ces vœux lui avaient été agréables...

EUGÈNE MULLER.

FIN.

BIBLIOGRAPHIE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES.

L'Arbre des batailles, reproduction d'une miniature de *l'Arbre des batailles* d'Honoré Bouet, manuscrit du quinzième siècle, gravure tirée de *la Vie militaire et religieuse au moyen âge.*

Autrefois — je veux dire il y a dix ans encore — le livre d'étrennes n'était guère qu'un prétexte à images, un album plus ou moins coquet, dont rarement la fortune survivait à la saison qui l'avait vu naître. Les beaux ouvrages de L. Figuier, de Mangin, de Berthoud, de J. Verne commencèrent alors une révolution que les magnifiques illustrations de Doré devaient continuer avec succès. Dès lors le livre d'étrennes — qu'il s'agisse de science, d'art ou de littérature — peut avoir la prétention légitime d'être une œuvre utile et de garder sa

place dans la bibliothèque de l'homme, après avoir amusé ou instruit l'enfant. Les malheurs qui ont frappé notre pays ne pouvaient qu'accélérer le mouvement des esprits, et aujourd'hui le keepsake, tel que le compre-

Assassinat du duc de Guise, par Poltrot de Méré, dessin de A. de Neuville, gravure tirée de *l'Histoire de France racontée à mes petits enfants.*

naient nos pères, risquerait fort de rester chez l'éditeur; et ce serait justice.

Nous croyons donc rendre service aux lecteurs du *Musée des Familles* en passant en revue, sinon tous les livres d'étrennes que décembre verra éclore, du moins ceux qui nous paraîtront les plus dignes d'attention.

Et d'abord, en première ligne, citons *la Vie militaire et religieuse au moyen âge*, par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), et *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot.

La Vie militaire et religieuse (1) est la troisième et dernière partie d'une vaste trilogie consacrée par un aimable savant à l'étude du moyen âge et de la renaissance. Les premières parties s'appelaient : *les Arts, les Mœurs, Usages et Coutumes*, et nous avaient initiés à tous les détails de cette époque si peu connue et pourtant si intéressante de notre histoire nationale. Que de préjugés à combattre, que d'erreurs à relever! erreurs et préjugés que l'esprit de parti s'est trop souvent plu à propager. Non pas que la période du moyen âge et de la renaissance ait été un âge d'or qui ait vu fleurir tous les progrès et toutes les vertus, mais on se tromperait fort, si, sur la foi de quelques historiens passionnés, on ne croyait y rencontrer que l'ignorance et le chaos. La société féodale est une société organisée, avec ses lois, sa justice, sa hiérarchie. La noblesse a son droit, les communes ont leurs priviléges, les métiers ont leurs corporations, et toutes ces classes, ou ces couches sociales — pour parler le langage moderne — se relient les unes aux autres et forment un ensemble qui, malgré ses imperfections, ne manque pas de grandeur. Déjà l'influence religieuse commence à adoucir l'âpreté des mœurs barbares et bientôt elle va rallumer le flambeau qui éclairera l'humanité reprenant sa marche vers le progrès.

Tel est le tableau que M. Paul Lacroix a peint avec un talent de coloris et une conscience que possède seul l'auteur épris de son modèle. Il est vrai d'ajouter qu'il a su faire partager à ses éditeurs le beau zèle qui l'animait, car rarement nous avons vu mettre au service d'un texte, si intéressant qu'il fût, un tel luxe d'illustrations. Les chromolithographies, ou gravures en couleur, suffiraient au succès du livre, sans compter tous les autres bois, tous copiés sur de vieilles estampes, sur de vieux manuscrits, c'est-à-dire d'une exactitude rigoureuse.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants, par M. Guizot (2), est aujourd'hui arrivée à l'époque des guerres de religion, et plus nous approchons du grand siècle, plus le talent si ferme et si sobre de l'auteur sait faire jaillir l'intérêt du récit.

Les enfants, ou plutôt les jeunes gens, a dit en termes excellents notre collaborateur et ami M. V. Fournel, n'auront pas souvent la bonne fortune d'être initiés à l'étude de notre histoire nationale par un professeur pareil et par une œuvre aussi robuste, aussi savante, aussi solidement assise dans sa clarté souveraine et sa lumineuse simplicité. M. Guizot, qui avait toujours écrit jusqu'à présent et semblait devoir toujours écrire pour les esprits les plus graves de l'âge le plus mûr, a voulu que la jeunesse à son tour profitât de ce long savoir, fécondé par la réflexion, et il n'a pas même dédaigné de mettre son expérience d'homme d'Etat à la portée de ces intelligences naissantes.

On sait que M. Guizot, dans ses études antérieures et notamment dans son *Histoire de la civilisation*, s'est plus attaché à chercher l'origine des choses, à déduire la philosophie des effets et des causes qu'à présenter un précis exact des événements. C'est ce qui donne à son œuvre son caractère original. S'adressant ici à des lecteurs qui ne comprendraient que difficilement ces savantes déductions, il a dû modifier sa méthode primitive, sans cependant renoncer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, à dégager la leçon du récit.

M. de Neuville, dont naguère nous admirions au Salon *les Dernières Cartouches*, a orné *l'Histoire de France* de magnifiques dessins qui parlent aux yeux, comme le texte parle à l'esprit et au cœur.

Et maintenant que nous avons présenté à nos lecteurs deux des plus beaux livres d'étrennes, en attendant d'autres présentations, qu'ils nous permettent de ne pas oublier cette collection du *Musée des Familles* qui, elle aussi, mérite bien quelques lignes. Le *Musée des Familles* a été le premier ouvrage spécialement consacré à la jeunesse et, dès le premier jour, le succès qui l'accueillit prouve qu'il répondait à un besoin réel. C'est que les écrivains les plus célèbres, les Lamartine, les de Vigny, les Casimir Delavigne, les Karr, les Janin, les Sandeau, les Dumas et, dans une époque plus rapprochée, les Féval, Verne, Desbs, Muller, Wey, Méry et combien d'autres encore! c'est que les artistes les plus aimés, Gavarni, Charlet, Granville, Français, Daubigny, avaient associé leurs talents si divers pour élever ce monument à la jeunesse. Aujourd'hui, après quarante années d'efforts non interrompus; après quarante années pendant lesquelles la sympathie des gens de bien ne lui a jamais fait défaut, le *Musée* est aussi jeune, aussi brillant que le premier jour. Malgré les douloureux événements que nous avons traversés, ses vieux amis lui sont restés fidèles et des amis nouveaux sont venus augmenter sa famille. C'est pour ceux-ci que nous parlons, car les autres connaissent la collection du *Musée*, ils savent quels trésors elle renferme, combien de pages charmantes il y a dans ses premières années; mais les amis nouveaux ne le savent peut-être pas, et c'est à eux qu'il faut le dire : Encyclopédie complète de toutes les découvertes de la science moderne, voyages, histoire, morale, religion, beaux-arts, le *Musée* est à lui seul une bibliothèque, et peut remplacer tous les ouvrages spéciaux, sauf les ouvrages ennuyeux. En 1870, au moment où la guerre allait éclater, les éditeurs venaient de faire réimprimer les trente premiers volumes et ils les offrirent au public à un prix inconnu jusqu'alors en librairie. Aujourd'hui encore, ce prix représente à peine le coût du papier et du tirage : aussi, à tous les points de vue, n'hésitons-nous pas à recommander la collection du *Musée* comme un des meilleurs et des plus utiles livres d'étrennes pour 1874.

A. DE FLEURY.

(1) Un magnifique volume grand in-8°, illustré de chromolithographies et de gravures sur bois. Firmin Didot, éditeur.

(2) Hachette et C^e^, éditeurs; une livraison par semaine, cent livraisons ont déjà paru.

COLLECTION DES TRENTE PREMIERS VOLUMES DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chaque volume : broché, Paris, 4 francs; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à LX, même prix que l'abonnement, soit, Paris, 6 francs; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leurs demandes le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité pendant les derniers jours de l'année.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU QUARANTIÈME VOLUME.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

La Curie romaine. Les Mitres et les Tiares. Armand Dubarry. 18, 57.
Les Pèlerinages en 1873. Ch. Raymond. 353.

ÉTUDES HISTORIQUES, BIOGRAPHIES.

Les Mémoires de don Ramos. A. Genevay. 1, 33, 65, 97.
Harelle, le boulanger de Metz. A. Linden. 11, 41.
Les Vautours du Bosphore. R. de Navery. 21, 47, 75, 107, 139.
Le Maréchal de Mac-Mahon. Ch. Raymond. 321.

VOYAGES.

L'Alsace-Lorraine en Australie. Armand Dubarry. 83, 113, 131, 170, 201, 248, 258, 307.
Promenades en Savoie. Les Légendes d'Evian. Ch. Deslys. 225, 273, 289.

NOUVELLES, ÉTUDES MORALES.

Le Château du Taureau. G. de la Landelle. 119, 148, 161, 194.
Robinsonette. E. Muller. 187, 220, 239, 265, 297, 323, 370.
Le Bonnet d'un Cosaque. P. Celières. 339, 361.

BEAUX-ARTS, BIBLIOGRAPHIE, THÉATRES, ACTUALITÉS.

Le Saint Jérôme du Corrège. Ch. Raymond. 129.
Le Salon de 1873. Ch. Raymond. 191.
Le Salon comique. Cham. 193.
Paul Véronèse. Ch. Raymond. 257.
Retour de Bruxelles, comédie en deux tableaux. E. Verconsin. 347, 358.
Livre d'étrennes. A. de Fleury. 376.
L'Exposition universelle de Vienne. Ch. Raymond. 285, 318, 350.

SCIENCES.

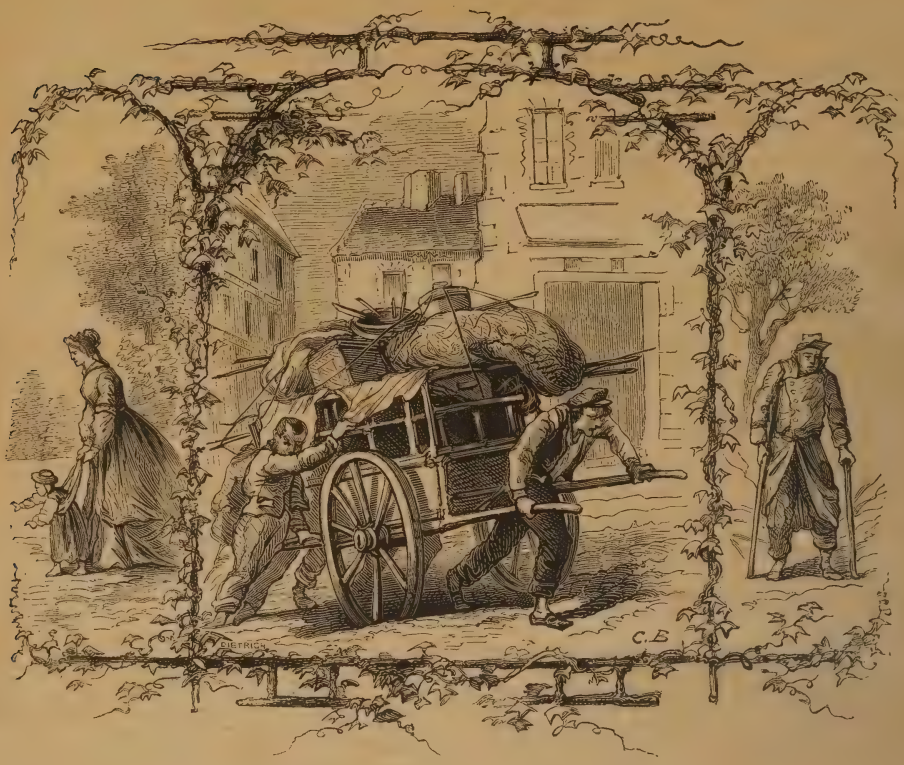
Petit voyage à travers les poids et mesures. E. Muller. 30, 61, 94.
Ce que fut la monnaie chez les Gaulois. H. de la Blanchère. 90.
Sous les eaux. H. de la Blanchère. 124, 154, 182, 213, 233, 279, 314, 334.
Les Pigeons militaires. 231.
L'Architecture du monde des atomes. L. Balthazard. 231.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Agence (L') Murphy. 213.
A la cour de Mahomet II. 53.
Alsace-Lorraine (L') en Australie. 313.
Anglais (Les) repoussés. 197.
Arbre (L') des batailles. 316.
Architecture (L') du monde des atomes. 7 gr. 232, 233.
Armée (L') de Mahomet II devant Trébizonde. 56
Assassinat du duc de Guise. 377.
Assaut (L') du château de Féterne. 229.
Atelier (L'). 281.
Au caravansérail. 141.
Au fond de la mer. 128.
Au fort York. 133.
A Villa-Vicosa, 73.
Bal (Un) de pipridés rupicoles. 209.
Boa (Le) et le Kanguroo géant. 201.
Bonnet (Le) d'un Cosaque. 7 gr. 341, 344, 345, 361, 365, 368, 369.
Brouillard (Le). 169.
Catastrophe (La). 336.
Cathédrale de Séville (Vue de la). 1.
Chalut (Le). 337.
Chanoine (Le) de Latran sur un âne. 20.
Chasse (La). 24.
Chasse (La). 161.
Château des Allinges. 293.
— de Chillon. 296.
— du Taureau. 120.
Châtiment (Le). 109.
Chercheurs (Les) d'or. 261.
Congres (Les). 217.
Conjurés (Les). 40.
Cortége (Le). 13.
Dans l'atelier de Vélasquez. 37.
Dardanelles (Les). 237.
Demande (La) en mariage. 8.
Dernières Cartouches (Les). 256.
Deux (Les) Anglais. 125.
Deux (Les) Filous. 32.
Echidné. 205.
Emou. 298.
Eté (L'). 224.
Etrennes (Les). 64.
Eucalyptus globulus. 136.
— résinifère. 136.
Evian. 225.
Exposition de Vienne :
Entrée de l'exposition des beaux-arts. 352.
Entrée du Prater. 288.
Fontaine du sultan Achmed. 320.
Palais de l'exposition. 285.
Palais du vice-roi d'Egypte. 352.
Pavillon de l'empereur d'Autriche. 320.
Rotonde. 288.
Forêt (Une) australienne. 137.
Fortuned (Le) échoué. 165.
— enlevé. 153.
Galions (Les) de Vigo. 317.
Grèves (Les) de San Stefano. 145.
Homme (Un) à la mer. 85,
Ile d'Amsterdam. 113.
Invasion (Une) de rats. 177.
Karra Kauch (La). 48.
Lac (Le) de la Golletta. 277.
Lisbonne au quinzième siècle. 97.
Lourdes. 353.
Mahomet II et Anna Comnène. 77.
Match (Le). 309.
Meillerie. 289.
Melbourne (Vue intérieure de). 253.
Messager (Le). 80.
Metz au quinzième siècle. 16.
— Cathédrale. 17.
— Porte Serpenoise. 41.
Mitres et tiares. 57.
Monnaies gauloises. 14 gr. 91, 92, 93, 94.
Mont (Le) Olympe. 29.
Mort (La) de l'aïeul. 185.
Mort (La) d'un traître. 65.
Naufrage (Le). 89.
Niobé (La) chrétienne. 144.
Panagia (La) et Gourgon. 49.
Pantomime encourageante. 149.
Petites (Les) *Maraudeuses*. 192.
Phillure (Le). 176.
Phoques (Les). 117.
Pieuvre (La). 156.
Portraits : Maréchal de Mac-Mahon. 321 ; — Comte duc d'Olivarès. 33 ; — Vélasquez. 9.
Premiers essais de triangulation. 96.
Printemps (Le). 160.
Ptilonorhynque et son nid. 176.
Républicains sociaux (Les) et les Perroquets. 181
Retour (Le) d'une victime. 69.
Révolution (Une) qui triomphe. 105.
Ripaille. 273.
Rives (Les) de la Murray. 249.
Rivière (La) de Morlaix. 121.
Robinsonette. 16 gr. 189, 221, 240, 241, 245, 265, 269, 273, 297, 301, 304, 305, 325, 329, 333, 373.
Saint Jérôme, d'après le Corrége. 129.
Sainte Famille, d'après Véronèse. 257.
Salette (La). 357.
Salon (Le) comique. 193.
Sauvée! 112.
Scinque (Le). 176.
Sérès. 81.
Serment (Le) des conjurés. 101.
Serpent noir. 205.
Suites (Les) d'une sérénade. 5.
Surprise. 45.
Trébizonde. 25.
Tribu (Une) australienne. 173.
Un peu d'aide fait grand bien. 330.
Uraëte. 208.
Visite (La) à la douane. 360.

Le directeur gérant: Ch. WALLUT.

LA SAGESSE DES NATIONS.



Un peu d'aide fait grand bien. Composition de Ch. Benoist.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1874.

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1873 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarantième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL EN FAMILLE.

La crise qui a sévi si fortement sur toutes les publications de luxe et les publications inutiles n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et ses enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à la marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1874 :

Musée seul, Paris, 6 fr. ; départements, franco, 7 fr. 50.
Modes seules, Paris, 6 fr.; départements, franco, 7 fr. 50.
Modes et Musée réunis, Paris, 11 francs; dép., fr., 13 fr. 70.
Un numéro spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous signalons à nos lecteurs le Catalogue des livres publiés par la Librairie du Musée des Familles, Catalogue dont ils trouveront le détail à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

COLLECTION DES 30 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES.*

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réimpression des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente au prix de 4 francs le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 (2), *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier au* 1er *décembre* 1874 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 au lieu de 7 fr. 50.

SPECIAL PERIOD
AP
1
M8
V.39-40
1872-73
91-S
66
GETTY CENTER LIBRARY